3 4 28 Année 1962 N° 174 — 225

CNT

LE COMBAT SYNDICALISTE

AIT

De chacun selon ses forces

A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 174 | Version française 0 10 NF. | Version franco-espagnole .. 0 40 NF. | 4 JANVIER 1962

Avez-vous pensé à eux ?

AVEZ-VOUS pensé aux déshérités qui ont traîné leur misère pendant les dernières fêtes de Noël, si glaciales qu'il faut remonter à près d'un siècle en arrière pour en retrouver l'équivalent ? Vous pourriez me retourner la question, me dire : Et toi ? Eh bien, oui, j'y ai pensé, non parce que je suis plus humain que les autres, ni meilleur observateur, mais en raison du fait que plusieurs fois par jour il m'est donné de coudoyer des miséreux qui viennent chercher refuge dans une bouche de métro où la rigueur de la température les oblige à établir leur quartier général chaque hiver. Et, sans que ce soit une obsession, j'y pense souvent.

Certains diront: «Vous avez bien du temps à perdre pour vous apitoyer sur leur sort. Ce sont pour la plupart, sinon tous, des ivrognes qui n'ont pas le courage de travailler.» Il est vrai qu'on les voit un peu trop souvent sortir la bouteille de la poche pour boire un coup, qu'ils chôment à cœur d'année et que certains ne valent pas cher, mais ceux qui font pareil, à huis clos, sont-ils pour cela plus recommandables ? Non ! Ils ont été le plus souvent, mieux servis par la chance, sans plus.

Presque tous les clochards, dont les gens bien s'écartent avec dégoût, relèvent de la médecine. Ils sont pour cela en partie excusables et plus pitoyables que coupables. Ceux qui n'ont pas été aux prises avec les vicissitudes de la vie ne peuvent savoir combien, en certaines circonstances, il est difficile, quand on s'est laissé entraîner, de remonter le courant. Et puis, toutes ces considérations sont sans grande importante. Vous en conviendriez si vous les aviez vus, le soir du dernier réveillon, expulser de leur refuge en pleine nuit, par un froid à ne pas mettre un chien dehors. Mais vous n'avez rien vu; vous aviez d'autres occupations à ce moment, dans une atmosphère tiède, les pieds sous une table abondamment garnie, que de penser à eux; à eux et aux autres, aux économiquement faibles, aux vieux exclus par l'âge du marché du travail, aux vieux, dont les bras et les jambes n'en veulent plus, qui sont plus de trois millions à ne bénéficier que d'un revenu inférieur au minimum vital, somme strictement nécessaire à l'entretien d'un individu pour qu'il ne crève pas d'inanition.

Ils n'ont pas fait réveillon, eux, qui pour la plupart ne touchent que les 2,84 N.F. par jour attribués généreusement par la très altruiste Ve République.

Certes, tous les besoins ne peuvent être satisfaits en même temps. Le gouvernement a paré au plus pressé. Nos députés dont la situation devenait catastrophique ont vu, par un petit complément de 25.000 francs, leur allocation mensuelle portée à 513.000 anciens francs; les ministres se contentent, eux, de 6.672.000 francs par mois; quant au général, grand maître de nos destinées, c'est de 26 millions par an qu'il est augmenté. Il a pu ainsi aller réveillonner en famille, tandis que les autres, entourés de tous ceux qui tiennent le haut du pavé, administrateurs de sociétés, artistes, hauts fonctionnaires, curés et militaires de la hiérarchie, etc..., ont bâfré en tous lieux au grè de leur gourmandise.

Les petits vieux, sans doute pour éviter les excès de table que pourraient les inciter à commettre leurs 2,84 N.F. par jour sont allés bien sagement se coucher dès la nuit venue, le ventre vide, sans feu, pour la plupart à peine couverts des pauvres hardes qui leurs servent de couvertures. Bien que transis, ils sont réconfortés, sachant que Dieu les voit, et qu'ils auront bientôt droit à cette félicité qui leur est promise dans le ciel depuis qu'ils mènent ici bas, leur vie de paria.

Au lieu de penser à eux, les ouvriers ont imité les nantis, ne se souvenant même plus que ce sont les pauvres vieux qui ont par leurs luttes incessantes sur le plan social provoqué l'amélioration de leur condition.

En donnant leur obole lors de la journée des vieux, ils considèrent leur devoir accompli. C'est faux et c'est une insulte faite aux vieux qui ont droit à la considération, au respect et surtout à des conditions de vie décentes, non à une aumône.

Qu'ils se méfient, leur égoïste insouciance leur vaudra peut-être demain, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, parce qu'actuellement tout leur sourit, d'appartenir à la multitude des déshérités. Pendant qu'il en est temps encore, qu'ils réapprennent la solidarité, pour la sauvegarde des vieux, et la leur.

C'est le seul moyen vraiment efficace pour supprimer le malheur et neutraliser les mystificateurs qui, sous le signe de la grandeur et du prestige, vivent à leurs dépens, et bâtissent sur la misère des fortunes colossales.

Le régime est pourri, il faut en changer; instaurer l'égalité économique et sociale, distribuer la production; hors de là, pas de salut.

Ce 18 Octobre 1961

UN mien ami libéral, fort expert en matières politiques, culturelles et diplomatiques, avec qui je discute souvent, m'a dit ceci, pas plus tard qu'hier soir :

«Mon cher ami, tout ce qui arrive dans le monde actuellement, spécialement en Afrique, et encore plus spécialement en Afrique du Nord, découle d'un plan minutieusement conçu et exécuté par les Soviétiques. Ces gens-là ont besoin de l'agitation, de la rebellion, de la continuation de la guerre d'Algérie et ils œuvrent partout en ce sens. Le désordre dans les nations leur est favorable et ils l'utilisent toujours comme un moyen d'implanter leur doctrine néfaste. De cette doctrine, qui, d'ailleurs, s'est revelé faussée à la base par le non-appauvrissement de la classe ouvrière, nous n'en voulons à aucun prix. Nous sommes pour les valeurs chrétiennes et capitalistes, pour la liberté et contre la dictature du prolétariat. Donc, il faut rejeter toutes ces théories malsaines et d'ailleurs utopiques, et combattre à outrance ceux qui s'en réclament.»

Je m'appêtais à lui répondre, mais à ce moment précis, notre attention fut attirée por les bruits de la rue : c'était le soir de la manifestation des algériens qui protestaient contre le couvre-feu imposé par le gouvernement actuel. Et nous fûmes témoins d'actes de sauvagerie dont furent victimes plusieurs manifestants, comme presque partout dans Paris, ce soir-là. Bien sûr, notre homme n'approuve pas ces actes, et se montra même indigné que l'on puisse les commettre, mais il n'est pas moins convaincu de la nécessité du service d'ordre, de la conduite exemplaire de ses représentants sur qui retombent injustement les actes regrettables de quelques individus que l'on devrait immédiatement révoquer... etc... etc... (1)

Je lui réponds ici, au lendemain de la manifestation ,et j'ai le ferme espoir, par ces quelques lignes, de l'amener à reviser ses conceptions, en ce qui concerne les relations qui pourraient exister entre la doctrine marxiste et les manifestations populaires, tant révolutionnaires que pacifiques.

Tout d'abord, en ce qui concerne l'appauvrissement de la classe ouvrière ,il y a matière à discussion. De toute évidence, cela ne s'est pas produit ainsi que Marx l'a prophétisé. Mais de là à affirmer qu'au contraire, cette classe s'est enrichie, il y un grand pas que l'on a tendance à franchir allégrement. Des faits incontestablement vrais et facilement vérifiables font illusion. Le travailleur dépense de plus en plus pour sa nourriture, pour ses besoins et pour son confort. Mais cela entre dans le comportement actuel des autres classes actives de la nation, et on ne peut parler d'enrichissement surtout quand on sait que dans la majorité des cas, le prolétaire n'économise et ne peut rien économiser sans se priver sur le nécessaire et arrive à l'âge de la retraite en se demandant avec angoisse comment il pourra vivre avec ce qu'on va lui verser !

Peut-on encore parler d'enrichissement, si on compare sa situation à celle des cadres de toutes catégories, des commerçants, des fonctionnaires du haut (et du milieu) de l'échelle, des militaires professionnels et de tant d'autres plus ou moins parasites de la classe ouvrière?

Et si l'on va plus loin, si l'on consulte les sociologues et les faiseurs de statistiques, si l'on essaie de faire parler les chiffres, on s'aperçoit que ce prétendu enrichissement n'est en réalité, tout étant relatif, qu'un appauvrissement au ralenti. Au surplus, même si l'affirmation était exacte ,il ne s'ensuit pas fatalement que toute la doctrine de Marx est fausse, et, nous irons plus loin en affirmant ceci : Même si la doctrine est fausse, il ne s'ensuit pas que l'on doive combattre à outrance ceux qui s'en réclament.

Si tout le monde parlait ainsi, il n'y aurait pas d'entente possible entre les peuples, car toutes les doctrines sont fausse, et particulièrement cette doctrine chrétienne, basée sur le mensonge et le culte de l'égalité et de la résignation. S'insurge-t-il contre elle, notre homme ! En veut-il pour cela à la Sainte Eglise Romaine, Apostolique et Catholique? Pas du tout, tout en sachant qu'elle ne répose sur rien de tangible, il la prône, il la fait enseigner à ses enfants et tient qu'elle est éminemment nécessaire au maintient de l'ordre existant, de l'inégalité des conditions humaines et du lapinisme réunis.

Pour en revenir au plan «minutieusement conçu et exécuté par les Soviétiques» il me semble puéril que l'on se réfère à une doctrine, fusse celle de Marx, pour le combattre. Car, qui le contestera, aujourd'hui, cette doctrine est bien dépassée, et n'a plus aucune valeur positive, sinon pour... les doctrinaires !

L'URSS est devenue un bloc formidable, un bloc impérialiste dont la structure est calquée sur celle du bloc impérialiste capitaliste, c'est-à-dire essentiellement basée sur la hiérarchie des individus, l'inégalité des revenus et le maintien (et même le renforcement) des organismes essentiels d'un Etat fort, c'est-à-dire l'armée, la police, la bureaucratie, etc., ce qu'il est convenu d'appeler «le totalitarisme».

Le socialisme n'y est qu'a l'état de squelette, la dictature du prolétariat n'est que la dictature d'un parti, voire d'un homme, et jusqu'à présent ,on y a toujours préféré fabriquer des canons et des munitions, plutôt que des biens de consommation. Certes les raison, et les bonnes raison ne manquent pas, qui expliquent en grande partie et parfois justifient cet état de choses. Mais il reste que la révolution d'octobre est bien oubliée, quant à son essence, aujourd'hui.

Pour nous, partisans de la vraie liberté (et non de la liberté de s'enrichir sur le dos de travailleurs) et de l'égalité économique (et non de l'égalité de bulletin de vote) nous réprouvons la conduite des tenants du pouvoir, en URRS, depuis les années 21-22, et la route qu'ils ont suivie, parsemée de cadavres et d'iniquités, n'est pas la nôtre.

Mais nous ne nous croyons pas obligés, pour cela, de soutenir l'impérialisme capitaliste de l'autre bloc, et nous pensons que l'émancipation des travailleurs, si elle arrive un jour, ne se fera que contre les deux ou trois puissances totalitaires qui cherchent tout simplement à dominer le monde.

Nous ne nous croyons pas non plus obligés de combattre et de réprouver les manifestations populaires, même si elles sont ou paraissent être inspirées par les communistes.

C'est plutôt leur soutien qui doit nous préoccuper, car au fond, c'est toujours la lutte des classes qui continue. La lutte du prolétaire contre le bourgeois, la lutte du pauvre contre le riche, la lutte du mal né contre le bien né, du mal instruit contre l'ancien étudiant fils à papa et bon à rien, du laïc contre le clerical, du pacifiste contre le trucideur professionnel. Certe, l'ami dont j'ai parlé au début de cet article, est un monsieur très bien. Très bon, courtois, aimant à rendre service, bon mari et bon père de famille et, de surcroît, très intelligent et très cultivé.

Le connaissant bien, je ne lui trouve qu'un seul défaut : il se croit d'une essence supérieure.

Ce qui l'amène tout naturellement à être du côté de l'élite. Et pas seulement de l'élite pensante, intellectuelle ou artistique, mais de l'élite gouvernante et organisatrice, celle à qui revient, de droit divin sans doute, l'honneur de guider, de diriger, de gouverner et ,au besoin, d'exterminer la canaille, la populace, la foule travailleuse et indisciplinée qu'ose contester les prérogatives et les droits de cette élite.

De tout cela il se défend, certes, et tous s'en défendent qui pensent comme lui, mais il n'y a pas lieu de tenir compte de leurs dénégations, car «tout se passe comme si» ce que je viens de dire était vérité.

Et ces gens si bons, si justes et si raisonnables, si intelligents aussi, sont essentiellement partisans de l'ordre de l'ordre imposé, bien sûr, de l'ordre avec un grand O ,de l'ordre enfin inspiré par la religion et par la morale officielle des gouvernants.

Leur en vouloir, pour cela, que non pas ; ce sont des êtres humains, façonnés et prisonniers de leur milieu, et somme toute, dégenerant leurs intérêts de classe. Pourtant, quelquefois, ils dépassent la mesure, ils deviennent nuisibles... quand, par exemple, ils se proclament partisans de Thiers et de Galiffet, et n'hesitent pas à approuver l'assassinat de trente mille Communards pour soi-disant venger l'execution de quelques otages par la Commune. Laquelle execution fut ,on le sait maintenant, habilement provoquée par l'intransigeance de Thiers, dûment averti à plusieurs reprises, de ce qui allait se passer, s'il ne mettait pas Blanqui en liberté, et s'il s'obstinait à combattre le gouvernement de la Commune.

Nuisibles et féroces aussi, surtout quand ils ont peur ! Peur de la montée sociale, peur de l'accession aux postes de direction et de commandement de la «canaille», peur de la destruction de leur morale, de leurs croyances, de leurs institutions et de leurs traditions de classe.

Pour l'instant, qu'ils se rassurent et dorment tranquilles. La classe ouvrière n'existe plus, dit-on, et il n'y a plus que des salariés. Pourtant, malgré l'optimisme de certains, tout ne va pas très bien, il s'en faut, et cette guerre d'Algérie, qui dure... qui dure...

Et ce coût de la vie qui monte...! qui monte...!

Et ce mécontentement général ,qui grandit...! qui grandit...!

(1) Depuis le jour où ces lignes ont été écrites ,d'innombrables temoignages nous ont fait connaître à la fois l'ampleur de cette manifestation pacifique, et la féroce brutalité de la répression. Nul doute que nos contempteurs de doctrine, tout en déplorant les brutalités, n'adoptent en leur for intérieur l'opinion du ministre de l'intérieur, lequel, pour excuser ces mêmes brutalités, a dit: «toute manifestation comporte des risques».

BLANQUET

SUR L'ORGANISATION DE LA FAINEANTISE SOCIALE

Un million d'emplois nouveaux à créer, telle est l'intention des augures du pouvoir. Pourquoi ce désir gouvernemental?

La conjoncture économique fait depuis un demi siècle, une obligation à ceux dont l'intérêt est la conservation de leurs privilèges, de maintenir la masse «Prolétarienne» dans une situation toujours voisine de l'esclavage ; c'est à n'en pas douter la raison impérative qui préside à l'organisation rationnelle de la fainéantise sociale.

Pourtant, si l'on pose le principe de l'équilibre des forces, ce procédé s'annule inévitablement, car, si la masse des exploités bénéficiait du progrès par une diminution sensible de la durée horaire du travail et l'abaissement de l'âge de la retraite, le nombre d'asservis resterait sans contest le même ! Alors pourquoi cette détermination obstinée à mettre sur pied des administrations aussi couteuses qu'inutiles, sans omettre que dans le climat récriminatoire rien ne saurait changer?

Comme je n'aurai pas la candeur de croire que les tenants du régime n'aient soupesés leur décision, on voudra bien me permettre d'affirmer que cette création atteste l'infâme volonté de maintenir la majorité des humains à la condition de sujétion perpétuelle.

COMMENT REAGISSENT LES GRANDES CENTRALES SYNDICALES

Ici, comme dans les autres domaines sociaux la trahison éclate violemment ! Rappelons, pour mémoire, les grandes lignes du véritable syndicalisme :

«Le syndicalisme entend œuvrer pour la libération du prolétariat, en l'aidant par l'éducation à prendre conscience de sa force et aussi de sa capacité sociale, enfin le syndicalisme ne saurait parvenir à ses objectifs par des compromis avèc la classe dirigeante. Seule la lutte constante et intelligente doit le préserver de la corruption sous quelque visage elle se présenterait, afin de vaincre l'iniquité!»... Que nous sommes loin de ces considérations ,certes subjectives?

Nos syndicalistes officiels n'ont d'yeux que pour la sacro-sainte légalité, ne voient l'acquisition des «avantages sociaux» que sous les traits d'une sorte de paternalisme amélioré. Coéquipiers des politiciens, ils préfèrent la fréquentation des bureaux ministériels et patronaux à la pondération logique du révolutionnaire. Cette attitude leur est d'autant plus agréable qu'ils en tirent, outre la vanité du panache, une substantielle contrepartie. Qu'importe donc l'introduction de la gangrène réformiste dans l'action syndicale.

D'aucun drapé dans la soie de leur imbécillité s'écrieront dans un haussement d'épaules, toujours le même cliché ! Eh bien !... oui, c'est l'inépuisable cliché que nous sommes contraints de ressortir en toutes occasions car, nous ne pouvons accepter que la condition humaine du seul travailleur soit soumise à d'autres impératifs que la résultante logique du produit de son effort conjugué à l'énergie créatrice de certain sujet d'Elite.

Certes, la masse des travailleurs conçoit peu son Droit et néglige par une trop grande indifférence sa Force. Mais, de là à affirmer qu'elle est incapable de comprendre ses problèmes me semble une monstruosité criminelle. La vérité est que les travailleurs ont l'esprit trop simpliste, mû par la rigueur et l'honnêteté de leur conscience professionnelle qui en ont fait les proies faciles à la satisfaction de tous les exploiteurs.

Ces regrettables constatations n'avaient pas échappées aux syndicalistes d'hier et ne les a pas écartés de la mission qu'ils avaient choisie. Et, ni la prison, les amendes, la déportation et même les exécutions crapuleuses sous le couvert de la légalité n'ont pu porter atteinte à leur volonté révolutionnaire. Leur testament social en reste le témoin immortel et si les sourds, les lâches et les traitres l'ont oublié, nous sommes là pour le leur rappeler !

La place que nous occupons, si minime qu'elle soit nous honore et nous interdit de déroger aux principes énoncés par les pionniers de la lutte de Classes qui, malgré la boue qui tente de nous submerger reste le test sur lequel repose la consécration de la société de demain !

Aussi ,ayant conscience que le salariat n'est rien d'autre qu'une forme hypocrite du servage et même plus odieuse, puisqu'il permet à la fois de fomenter la discorde entre les hommes et de servir de garrot à toute velléité de fraternisation. Non, nous qui estimons d'abord que la solidarité humaine est la condition SINE QUA NON du bonheur des individus, nous ne saurions nous associer, même par distraction, à la fange de l'humanité.

Ennemis irréductibles des classes et hiérarchies, nous repoussons avec dégoût le maquignonnage auquel se livrent les grandes centrales syndicales, en participant à toutes les intrigues, puis, en encourageant ensuite les travailleurs à la patience et à l'acceptation des réformes en gestation.

Je sais, ces racoleurs «d'intérêts ouvriers», avec leur puissant moyen de propagande, parviennent à faire avaler leurs couleuvres, en démontrant sophismes à l'appui que les lois sociales pour si indigentes qu'elles soient n'en constituent pas moins un avantage évident, ou, que l'introduction de l'habitude à donner des primes à défaut d'un salaire valable n'en est pas moins appréciable pour le travailleur... etc.

Hélas, trois fois hélas, ces innomables calembredaines sont entendues et respectées par la masse. Si nous le déplorons, nous n'en sommes que mieux placés pour les combattre. Mais tout de suite une adresse autorisée, faite par un authentique capitaliste :

«Messieurs les syndicalistes, désormais, nos routes se croisent, nos intérêts sont presque concomitants car, si nous exploiteurs avons besoins d'exploités, vous mes amis, vous avez un égal besoin de ceux-ci! Pourtant, entendons-nous sur le seul terrain qui nous est commun ,conservons la masse des exploités au même niveau!»

Après un tel discours, comment ces messieurs pourraient-ils rester impassibles à tant d'invites?, le progrès, la technique, deviennent des chimères, ce qui compte c'est que la société s'organise en organisant le bien-être et le fin du fin en constituant des administrations adéquates et ainsi se trouve résolu le problème angoissant du chômage. Bien sûr, le travailleur reste exploité, mais il a l'inestimables satisfaction de savoir que toutes les dispositions sont prises pour son bonheur... futur.

Quelle corruption de l'esprit s'est emparée de ces pontifes, pour aller jusqu'à prôner la négation des responsabilités individuelles Comment ne pas être écœurée de cette substitution de la réalité à la fiction l'homme réduit à la condition d'automate, il ne devra plus dire le médecin un tel me soignera, il devra s'adresser à son administration qui pourvoira à cette besogne. De toute évidence le système capitaliste battu sur le plan économique de son existence ,obtempère à un ordre de chose social vénal. Les différentes misères, tant physiques que sociales (contrat social capitaliste), l'obligent à recourir à des expédients afin de conserver aussi intact que faire se peut ses privilèges, les lois dites sociales lui procurent cet important avantage. Tout est bon, depuis, la création d'un bureau d'études pour les loisirs des travailleurs en 1970 (3000 fonctionnaires souffrent déjà douloureusement à cet effet) jusqu'aux études de tous les phénomènes, épiphénomènes, de la mortalité, des corps aux pieds et autres diététiques pédiatrique et gériatrique, etc.

NOTRE ROLE DE SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES

Notre rôle est de rester ferme sur nos positions révolutionnaires, que nous devons de fortifier en dénonçant le mensonge des prétendues lois sociales, en montrant que l'introduction d'administrations sociales n'a aucun sens pour le travailleur, bien au contraire c'est lui seul qui fait tous les frais de l'opération. Qu'un bon médecin ne dépend que de ses connaissances et qu'il n'a à le payer que mû par le besoin sans avoir à passer par un organisme créé à cette intention. Que les périodes malheureuses qu'il traverse doivent être prises en charge par la société toute entière sans formalités. Que ses vieux jours doivent également être garantis sans qu'il soit nécéssaire de l'assujétir durant toute sa vie active à des obligations autres que celles où il ne peut que souscrire, par son apport professionnel ! Que tout ce qui lui est proposé n'a d'autres conséquences que le faire trimer comme un galérien pour mieux nourrir un nombre croissant de parasites. Alors, que si son salaire, ou mieux la disparition du salariat, était la juste répartition des produits (selon les besoins de chacun) la fainéantise, le parasitisme disparaîtraient. Et, s'organiserait normalement la douce paresse du producteur, parce qu'il ne connaîtrait ni assistantes sociales, ni assureurs véreux, ni toute cette cohorte insipide de fonctionnaires parasites par profession.

Le travail est une nécessité imposée par la nature, mais l'intelligence humaine tend à en évincer l-le côté meurtrier ; seuls les imbéciles, les traitres et les bandits crapuleux de la finance le maintiennent par tous les moyens.

Enfin, le syndicalisme révolutionnaire ennemi de tout parasitisme, quelque soit sa forme, entend organiser la production au bénéfice du producteur dans toute l'acception du mot, c'est à dire, bien-être et allègement de la servitude imposée par la nature et, ce avec un strict minimum de professions, sans doute, parasitaires mais indispensables pour assurer la répartition rationnelle des produits.

Camille ANDRES

L'OPIUM DU PEUPLE

LA section milanaise de l'Association pour la liberté religieuse en Italie (A.L.R.I.), dans l'accomplissement de la tâche qui est la sauvegarde de cette liberté contre les atteintes incessantes de la part du gouvernement, dénonce à l'opinion publique les mesures prises récemment, par le ministre de l'Instruction publique contre M. Giovanni Radice, professeur d'anglais au gymnase de Benevento, mesures constituant violation de la liberté de conscience et de la liberté d'enseignement.

L'accusation portée contre M. Radice est d'avoir, pendant une classe de littérature anglaise, lu et expliqué à ses élèves quelques passages de « Paradis Perdu » du protestant Milton.

A la suite de dénonciation de la part du catéchiste et du proviseur du gymnase, M. Radice a été relevé de ses fonctions avec interdiction de tenir ses cours dans toutes les écoles publiques. Et le ministre, loin de reconnaître le bien-fondé du pourvoi déposé par M. Radice, a infligé à celui-ci l'interdiction d'enseignement pour une période de deux ans.

La section milanaise de A.L.R.I. s'oppose au confessionalisme de l'école publique, implicitement sanctionné par les mesures en question, ainsi qu'à la persécution administrative pour des motifs religieux. En outre, elle regrette que les partis politiques d'opposition n'aient pas assez défendu, dans le cas en question, les principes qui sont à la base de la civilisation moderne et qu'ils aient contribué, par leur silence, à affermir le caractère confessionnel de l'école publique, en la livrant au fanatisme et à l'intolérance.

Communiqué pour la presse par A.L.R.I. (Milano, 1961).

On constatera, une fois de plus, que partout ou le « goupillon » règne l'obscurantisme et la contrainte ont droit de cité, que ce soit en Italie, en France ou ailleurs.

Malgré la courageuse opposition de l'A.L.R.I. on reste confondu devant l'ampleur de la naïveté de ses animateurs qui « regrettent que les partis politiques d'opposition n'aient pas assez défendu...», comme si ceux-ci, aussi bien que les majoritaires, n'étaient complices des gouvernements successifs et des charlatans qui les aident dans leur sale travail d'empoisonnement des esprits.

Oui, pourquoi tant prier ?

Pourquoi faut-il aux hommes
Un dieu qui leur pardonne
Font-ils tous tant de mal
Qu'ils ont un tribunal
Ou bien tout simplement
Ont-ils peur du moment
Du moment où la vie
Fera place à l'oubli
Du moment où la mort
Fera pourrir leur corps

Mais qu'auront-ils changé
En se traînant au pied
Des statues et des croix
De marbres ou de bois
Des croix et des statues
Que des hommes ont conçues
Et qui pourrissent aussi
Quand leur temps est fini
Qu'auront-ils donc changé
Quand ils auront prié.

Nékrassoff *(Les Copains)*

Il n'y a pas que les producteurs qui doivent manger. Les chômeurs, les malades, les vieux travailleurs, ont également droit à un pouvoir d'achat décent.

In memoriam

A D E L A I D A

HA muerto Adelaida en México. ¡Adelaida! La compañera amada de Magriñá. Para el común de los compañeros, Adelaida es una mujer más de las que ornan las ideas; pero para nosotros su nombre alcanza rango excepcional. Porque hemos conocido a Adelaida, tratado intimamente y sido objeto de sus desvelos fraternales.

Hace 40 años que conociamos a Adelaida, y a veces, nos sentamos en su mesa y fuimos objeto de sus atenciones ideales. Eran momentos de riesgo y gran responsabilidad, siendo su casa un hogar para nosotros, en el que ella nos cuidaba como hermanos.

Cataluña estaba desgobernada por los generales Anido y Arlegui como gobernador y jefe de la policia, respectivamente, que habian sometido la organización obrera a la clandestinidad. Magriñá y yo convocamos un pleno regional en la Fuente de Mayo, de Mataró, siendo sorprendidos por agentes mandados expresamente desde Barcelona. Magriñá puso pies en polvorosa y se salvó, dejando en el campo a su pequeño Fidias, recogido en mis brazos y marchando con él entre policias secretos.

En la alcaldia de Mataró hube de entregar a nuestros aprehensores el dictamen del que yo era ponente y decirles que el niño era hijo mio. Entonces me hicieron llevarlo a casa debidamente custodiado a nuestro paso por la ciudad, entregándoselo a Adelaida como si yo fuese su esposo.

Aquella fatalidad me reveló aún más las cualidades de Adelaida al no cometer ninguna natural indiscreción con preguntas delante de los agentes de la autoridad.

Los detenidos fuimos bastantes, recordándome de Oliva y de Mateu, Pepe, hijo de una gran familia libertaria a la que yo tuve mucho aprecio. Todos fuimos a parar a la Cárcel Modelo de la Ciudad Condal, no faltándonos las visitas semanales de Adelaida para prodigarnos las ternuras de su corazón.

Recuerdo que salimos pronto en libertad y que yo volví a su hogar de Mataró en visitas periódicas, departiendo con Adelaida y Jaime dentro de la mayor cordialidad e inteligencia. Los tres combinamos las ideas que yo plasmé en mi ponencia, siendo ésta la mar de original por su criterio tripartito, a saber:

Debiamos suprimir lo peyorativo en nuestras propagandas.

Tendriamos que anhelar la luz pública para conquistar los corazones.

Era preciso prepararse con buena capacitación ante la fatal caida de la dictadura y monarquia.

La exposición de nuestros programas debia hacerse con arte.

Adelaida amaba sobremanera la pureza estética y ética de nuestro ideario, dotando de finas contexturas morales la pasión luchadora e idealista de su compañero. Las escuelas, los grupos artisticos y excursiones tenian en ella una ferviente impulsora.

Nuestra época fue la de «El Productor», primero en Blanes, luego en Barcelona, y por último, en Bruselas, según creo recordar. Buenacasa hacia de hermano mayor, siguiéndole Rosquillas, Miguel Jiménez, Labrador, yo y otros en bastante número.

Nos propusimos algo muy redondo: dotar al sindicalismo de impregnaciones anárquicas absolutas. Más de una vez nos dijo Adelaida que semejante dotación estaba hecha desde la antigua Federación Regional Española de la Primera Internacional, pero nosotros seguiamos creyendo, que no obstante, debiamos recrear al anarquismo en el seno de las organizaciones obreras.

El tema ha pasado de moda y ya nadie rompe lanza por sobreentendidos que *mareen* a unos y a otros de los militantes libertarios. Puede que entonces tuviéramos un prurito de innovadores en eso tan reclusiano de «crear» y «recrear», en contraste con clásicos principios, tácticas, métodos y postulados tradicionales en la C.N.T.

Adelaida solia ponernos en las manos « Despertar » ,de Vigo, «Acción Social Obrera», de San Feliu de Guixols, o «Mañana », de la misma Barcelona, publicaciones semanales en las que nuestros camaradas de distintas tendencias se ocupaban de nuestros pretendidas innovaciones orgánicas para llamarnos la atención. Hago memoria que Juan Peiró me dedicó varias veces su claro juicio de que yo estaba en un «error histórico» cuando biografiaba la misión del proletariado moderno valiéndome de elementos didácticos del abuelo.

También era la propia Adelaida quien nos presentaba semanarios afines a nuestra modalidad libertaria, tales como «Redención», de Alcoy, « Nueva Senda », de Madrid, «Acracia», de Sevilla, «Alba Social», de Valencia, del que fui fundador. Pastor hacia de «Redención» un hermoso periódico y nos dedicaba grandes espacios, celoso de nuestras colaboraciones.

Adelaida venia de una familia anarquista. En plena juventud y belleza, tuvo por compañero a Jaime Rosquillas Magriñá, hombre tesonero, talentoso, idealista, con quien compartió sus comuniones ideológicas más nobles.

Hijos de su amor fueron Fidias y otro niño cuyo nombre he olvidado, conocido por mi cuando apenas andaba. ¡Con cuánto cariño educaba Adelaida a sus niños! Pude apreciar que esa madre tenia conocimientos de puericultura y educación bastante elevados. Más aún: que sabia lo que era embriologia y eugenesia, por las exquisitas maneras con que cuidaba sus embarazos.

Parece que la estoy viendo: alta, bien formada, ni rubia ni morena, su recortada cabellera, ojos castaños, mirada penetrante y amplia de generosidades, con aire de joven matrona ingrávida, porte elegante, sonriente como una Andrómaca.

Su fidelidad al amor de madre y de esposa ha sido como quien dice eterna, estrechamente enlazada a sus hijos y al compañero bien amado, hasta el postrer suspiro.

La constancia en el cariño amical constituyó una de sus mejores preseas, en todo instante amable, altruista, severa también con quienes se tomaran alguna licencia con ella o en su presencia.

Adelaida fue libertaria por vocación, espiritualidad, consagración y estimulo; pero que nadie la considerase «libre de cascos», como se dice en nuestro refranero. Para todos tenia el pecho de cristal, la gracia de su palabra y el gesto simpático. Majestuosa, indulgentemente, y dando media vuelta, dejaba parados a los tontilocos de entrambos sexos.

Lo que más fue Adelaida es mujer, compañera, madre, amiga hospitalaria de su ideal mansión. Sus cualidades de fémina eran muy singulares, asi como las de esposa estimulante y cordial de luchas y elaboraciones doctrinales, al unisono de una mamá desvelada por sus adorados hijitos. Y cuando el buen camarada de causa recibia de ella los honores de la confraternidad, Adelaida volcaba sobre él todas sus exquisiteces de fina, culta, bien educada anarquista.

Magriñá es el militante de la suerte en cuanto a no haber sufrido muchas prisiones, lo que motivó que Adelaida no tuviese que penar mucho por el esposo cautivo. Mas, en su defecto, ella sufria y se afanaba lo indecible por el cautiverio de los demás militantes del Movimiento Libertario. Adelaida acompañó siempre a Rosquillas al destierro. La vemos en Bélgica y Francia durante la dictadura, siguiendo a Jaime en sus afanes combatientes y publicitarios. La hemos visto después en todos los avatares con la República, sobre todo en la guerra incivil, aliento batallador de su compañero inseparable.

En el bíblico éxodo de la emigración española, ella va con Magriñá y sus hijos hasta el fin del mundo que fuera menester. Alma adamantina, su alma ha vivificado al exilio español en el Méjico querido.

Adelaida, haces honor al poeta de: «Nuestras vidas son los rios...»

T. F. CANO RUIZ

Nexo libertario

Para la propagación de nuestros ideales en idioma catalán. Urgen adhesiones para una actividad inmediata. Estando conformes con el carácter de la obra, no importa que los adherentes procedan o no de Cataluña. Se trata de un interés general, no particularista.

Para adhesiones, sugerencias y reflexiones escribase a Juan Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Si fracasamos, no reincidiremos.

CALENDARIO

PARA 1962

Sigue en venta este artistico, ilustrativo y útil calendario, con textos de la doctora Amparo Poch e ilustraciones en colores de la joven dibujante (y por cierto de original estilo) Diana Tudela. Hallarlo al precio de 2,50 NF. en S.I.A., 21, rue Palaprat, Toulouse (H.G.), en esta Administración y en todas las secciones de S.I.A.

SE CEPILLA A LAS ALMAS

SORIA. — Unos desvergonzados (por ahora clandestinos) penetraron de noche en la iglesia de Tarada, llevándose el dinero contenido en el cepillo de las almas. El cura quiere romperles el alma a los sinvergüenzas ladrones.

El arte de vivir

por J. M. M.

NO se puede negar que para la inmensa mayoria de personas, la vida es una copa bien amarga tomada a sorbos, con algún dulcecito entre medias. Tampoco se puede negar que mucha de esa amargura podria ser evitada por el individuo. ¿Cómo? Aprendiendo el Arte de Vivir, la más bella y necesaria de las artes y el más ignorado y descuidado. El Arte de Vivir debiera ser la primera asignatura en todas las escuelas elementales y superiores. Pero no se hace así. De ahi las trágicas y dolorosas consecuencias que todos presenciamos y aun sufrimos. Embotamos el cerebro del niño con aritmética, geografia, historia, etc., y hasta hace poco con supersticiones y rezos inútiles y aun nocivos; pero no se le enseña lo más necesario para su felicidad: el Arte de Vivir. Por eso la mayoria de las vidas son como un lienzo embadurnado con colores colocados al azar, o como una pieza de música sin armonia. Lo mismo que para pintar un cuadro hace falta conocer la técnica y mezcla de los colores, y para componer una sinfonia hay que conocer las notas y las leyes de la armonia y obedecerlas, asi también para hacer de la vida una obra de arte es esencial conocer y seguir las leyes de la vida con relación a si mismo y a nuestros semejantes.

No todos podemos ser un Beethoven o un Miguel Angel; pero casi todos podriamos, con un poco de esfuerzo y buena voluntad, hacer de nuestra vida una obra de arte de la cual, cuando lleguemos al ocaso de nuestra jornada, estemos orgullosos, como lo está el artista que ha creado algo de valor artistico.

Sabe, caro lector, que no hay placer más intenso y duradero que el que experimenta el artista al contemplar su obra maestra; al ver que ha creado algo que es admirado y que proporciona goce e inspiración a sus semejantes. Tú también puedes gustar de ese placer si pones manos a la obra y das cada dia unas pinceladas bien dirigidas en el lienzo de tu vida. Oscar Wilde nos presenta esta alegoria con su pluma maestra en *The Picture of Dorian Gray;* con la diferencia que Dorian Gray, con sus malas acciones y vida perversa, va gradualmente estropeando el retrato ideal, hasta que destruye toda su belleza y muere cuando, lleno de ira y desesperación ante su fracaso, acuchilla el retrato de Dorian Gray.

A pesar de que los filósofos, profetas, mesias y reformadores han llenado innumerables páginas de consejos, amenazas y máximas, el tema no se ha agotado todavia, ni tampoco es superfluo repetir ciertas enseñanzas y consejos. Tal vez a fuerza de ser repetidas, vayan grabándose en nuestro cerebro, hasta que se hagan parte de nosotros mismos. Los expertos en el anuncio saben muy bien el valor de la repetición; por eso, por la radio, el periódico y el pasquin repiten todos los dias: «Fume el cigarrillo Caballo», «tome las píldoras Calda», etc... Y la gente acaba por creerlo y hacerlo, conscientemente primero, inconscientemente después, una vez establecido el hábito. Repitamos, pues, todos los dias las buenas máximas y las buenas acciones hasta que formen parte de nuestra personalidad y las ejecutemos sin esfuerzo alguno, automáticamente.

He espigado en los rastrojos de la filosofia y he viajado por los senderos de la vida; y esto es lo que he recogido, esto es lo que me enseñó la vida...

Muere todas las noches y resucita todas las mañanas...

No permitas que los fantasmas del pasado perturben tu sueño y tu paz. Guarda el pasado en un cuarto herméticamente cerrado, donde sólo entres para sacar alguna experiencia o lección que te pueda ser útil y te ayude a resolver algún problema; pero una vez obtenido lo necesario, ciérralo otra vez. Hay de ti si permites que los errores y equivocaciones cometidos te persigan como el galgo persigue el conejo... Hay de ti si malgastas tu tiempo y tus energias repitiendo: «Si hubiese hecho esto o lo otro...» Saber olvidar es tan necesario como saber recordar, y a veces más difícil.

Sé estoico, pero sin permitir que el estoicismo adormezca o mate el deseo y la ambición de poner fin al dolor y al mal, tanto tuyo como de tus semejantes. Sé estoico sin dejar que el estoicismo paralice tus ansias y tus rebeldias, sin que te crezcan callos en tu conciencia que te insensibilicen ante la injusticia que te rodea, sin que el fatalismo corroa tus entrañas.

Es cierto que el dolor es a menudo el aguijón que nos mueve a la acción y nos empuja hacia adelante, y aun nos hace investigar y buscar la verdad. Pero eso no quiere decir que el dolor ha de ser siempre necesario. Mintras el niño no sabe andar necesita del andador; pero una vez que sabe andar lo echa a un lado, pues en vez de ayuda resulta un obstáculo. El dolor es el andador; no seas esclavo de él, crece, sé hombre.

Sé ambicioso sin convertirte en un monstruo egoista y dañino...; ambicioso de riquezas intelectuales y morales...; ambicioso de servir y de alcanzar mayores conocimientos y poderes para ponerlos al servicio de tus hermanos. Porque has de tener en cuenta que no eres una entidad aparte de la humanidad. Ligado estás a los demás, como ellos están ligados a ti por lazos invisibles, pero a veces más fuertes que las cadenas.

Sé humilde sin ser servil ni villano y sin jamás doblar tu cerviz ante el tirano, ni claudicar ante la injusticia.

El mundo es movido por los fanáticos, por los extremistas, por los que abrazan una idea y la calientan con el fuego del entusiasmo, la riegan con su sangre y la fertilizan con sus huesos, si es necesario. Sé fanático sin ser intolerante y ciego a la verdad que pueda haber en otros. ¿Eres capaz de ponerte ante un espejo y examinarte física, mental y moralmente, como hacen tus enemigos? Mientras no seas capaz de esa introspección no te conocerás a ti mismo, y conocerse a si mismo es el principio de la sabiduria y la mejor coraza contra la crítica. Porque pobre de ti si tienes una «epidermis» tan sensitiva que el menor pinchazo o toque te hace saltar. Tu vida será miserable, una continua irritación, y ni siquiera valdrá la pena de ser vivida. ¡Hay tantos que se deleitan en dar «pinchazos»! No seas tonto; no permitas que nadie tenga ese dominio sobre ti ni te tiranice con su crítica o murmuración. La vida es demasiado corta para dejar que nadie nos la amargue a su capricho. Si la crítica es justa, no tienes porqué enojarte; al contrario, debes dar las gracias a tus críticos; ellos te ayudan a mejorarte, si obras racionalmente, es decir, corriges tus defectos. Si la crítica es falsa tampoco tienes porqué enfadarte: la verdad triunfará. Sigue los dictados de tu conciencia, obra justa y honradamente y no te importe un comino lo que dirán las gentes. Los grandes hombres han sido grandes porque han permanecido sordos a la crítica estúpida y a las imprecaciones de la multitud. «Los perros ladran, la caravana pasa...»

A menudo oigo a personas decir: «No se puede fiar uno de nadie: todo es mentira, todo es falsedad e hipocresia; no hay amigos de verdad ni personas honestas.» Confianza mal puesta y no merecida, desengaños, traiciones son las causas de ese pesimismo. Generalmente esos individuos han hecho favores por los que esperan alguna recompensa o agradecimiento o quieren sacar algún provecho de su amistad. No cometas este error. Haz el bien por el bien mismo, parque sientes placer en hacerlo, y ese gozo será tu recompensa. Pero no pierdas tu fe en la humanidad nunca. Sé optimista siempre, aun en los momentos más negros. Como ha dicho muy bien Thomas Mann, el famoso escritor alemán, premiado con el Premio Nobel: «El hombre intelectual debe, por necesidad, ser escéptico. No debe creer nada sin investigar. Debe examinar todas las cosas y todas las teorias. Pero en su escepticismo debe permanecer positivamente optimista. Si tal no hace, está condenado a la derrota.»

El hombre es un extrovertu, es decir, busca fuera de si mismo la causa de todos sus males; ésta es la tragedia de la humanidad. Ya es hora de que comencemos a mirar dentro de nosotros mismos y hagamos un inventario de todas nuestras fuerzas. Sólo así pararemos de engañarnos y dejaremos de buscar escapes a la realidad, como el hombre ha estado haciendo por miles de años.

Cuida tu cuerpo, alimentalo científicamente y provéelo de todas sus necesidades biológicas, y serás recompensado con la salud. La salud y la enfermedad no ocurren al azar; están gobernadas por leyes, como todos los fenómenos.

La vida no se mide sólo por los años, sino por su intensidad. Hay quien en unos años vive más que otros en un siglo.

No le busquemos «tres pies al gato»... Considera la vida como una gloriosa aventura, como una corta jornada de la cual debes sacar la mayor cantidad de alegria y felicidad posible. El máximo de placer con el mínimo de dolor; para ti y tus semejantes. Ese debe ser nuestro lema.

Lo expuesto podria resumirse en la siguiente receta. Toma todas las mañanas un vaso de agua con:

una cucharada de Optimismo
una cucharada de Tolerancia
una cucharada de Valor
una cucharada de Estoicismo
una cucharada de Comprensión.

Si tomas este «bálsamo mágico», cuando llegue la noche, no sólo del dia, sino de tu vida, podrás recostar tu cabeza sobre la almohada, tranquilo y satisfecho de que has vivido. Habrás realizado el sueño del poeta, que dijo:

«Procura cuando caminas
coger la flor de las cosas,
que es sabio arrancar las rosas
sin clavarse las espinas.»

La vida aparecerá ante tus ojos como un panorama alegre y a tus oidos como una sinfonia bella y armónica... y cerrarás tus ojos para entregarte al sueño eterno, sin ningún remordimiento, porque ese sueño no será el punto final a una serie de miserias y sufrimientos, sino el término de una Aventura Gloriosa, el fin de una Jornada bien empleada. Y aunque no legues a los tuyos o a la humanidad bienes materiales, no lo sentirás, porque dejarás algo mucho más valioso y útil: tu vida, tu obra de arte, que será admirada y servirá de inspiración a tus semejantes. Esa es la mayor recompensa a que puede aspirar el hombre.

Correo de Redacción

J. F., Royan: Agobiado, pero escribiré pronto.

S. B., Aspres-sur-Buch: No tiene importancia. No vale la pena acusar recibo pues quedamos con el resguardo de Correos.

J. C., Laurents (Hlt.): Lo mismo que a J. F. de Royan.

M. P., Belhade: Nuestra estima por los compañeros que dices; pero fijate en la Suscripción P.C.A.I. En cuanto a lo demás que planteas pedimos no ser involucrados.

F. L. de Combs-la-Ville: Ya visteis: vuestro anuncio llegó tarde.

P. A., Burdeos: Date cuenta que a pesar de todo la moral es buena. La conferencia» llegó tarde.

S. P., Passy-les-Tours: Recibida carta y periódico. Bien. Pero aquí no podemos remachar el clavo.

J. L., Steubenville: Asunto en mis manos. Escribiré.

IMPORTANTE: NO PUBLICAREMOS ESCRITOS NO FIRMADOS POR SUS AUTORES. CADA PALO DEBE AGUANTAR SU VELA. (Nota no indicada para los colaboradores ya conocidos de nosotros.)

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Adresser la corespondance au siège

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris
Rédaction, Administration et Trésorerie du
« COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
Adresser la correspondance au siège confédéral

REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli á Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Dans l'attente d'une salle à la Bourse du Travail, nos réunions ont lieu à l'Amicale laïque, et les permanences sont tenues tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget-de-l'Isle, St-Etienne.
Pour tous renseignements, écrire aux secrétaires, les camarades Morel et Jouve, 41, rue des Passementiers, St-Etienne (Loire).

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

LA LAICITE (1)

Deux morales différentes par la forme, concourant au même but: exploitation de la bêtise et de la sentimentalité humaines; enchainement de l'homme à des idéologies, à des mystiques dont la science ne peut que repousser les postulats et saper les fondements.

Fatalement, par définition, l'une en vertu d'un prétendu mandat divin ,l'autre au nom d'un soi-disant intérêt général, ces deux puissances, Eglise et Etat, asservissent l'homme dans l'enfant, le plient sous leur dictature, en font d'avance le serviteur de la classe, de la caste, ou de la secte, qui détient le pouvoir et qu'ils servent ou représentent.

Pas plus que l'Eglise, l'Etat ne doit instruire l'enfant, puisque pas plus qu'elle, il ne le libère.

Se charger de l'enseignement c'est donc, pour l'Etat, comme pour l'Eglise, usurper un droit que lui dénient la science et la logique.

L'Eglise et l'Etat, prétendant enseigner les enfants, poursuivent donc des *buts parallèles;*

Ils ont des *Armatures semblables;*

Ils ont aussi une organisation identique de l'instruction: l'Etat semble avoir copié l'Eglise.

Même séparation des enfants en deux catégories: Avec l'Eglise les riches recevaient, dans les collèges de jésuites, une culture qu'on peut critiquer, certes, mais qu'il serait vain de nier ou de railler, car elle a permis aux privilégiés du rang ou de la fortune (nobles et bourgeois), de conduire le peuple, où et comme ils ont voulu.

Aux enfants du peuple étaient destinées les petites écoles des frères qui ont mérité l'épithète d'ignorantins.

L'Etat n'a pas fait mieux.

Pour les riches, il a créé l'enseignement secondaire, payant, des lycées et des collèges, où s'enseignent «les humanités».

Et «pour les classes laborieuses» selon les fortes et amères paroles d'Albert Thierry, l'enseignement primaire «c'est à dire une culture en solde, riche occasion un peu défraichie à l'étalage, le classicisme du pauvre... enfin quelque chose qui fut bien assez bon pour ces sales primaires.»

Tandis que l'enfant riche devenu grand, continue «ses classes», le fils de prolo quitte l'école à l'âge où elle lui serait le plus profitable.

Celui-là apprend à diriger, comme il est normal, puisqu'il appartient à la classe dirigeante.

Celui-ci, futur travailleur, apprend à travailler pour devenir apte à «produire».

Nous n'avons pas été dupes du projet d'Ecole Unique enterré aussitôt qu'ébauché. Nous savions ce que pouvait donner cette caricature d'Ecole Unique, cet entrebâtlement — si léger — des portes du secondaire, devant les plus doués des enfants du peuple.

Nous ne sommes pas davantage dupes du «grand» projet de Réorganisation totale de l'Enseignement... malgré son orientation professionnelle, son éducation physique... et tout le tremblement!

La bourgeoisie, classe régnante, ne saurait être désintéressée; et tout ce qu'elle fait, est pour son profit.

Ce qu'elle veut obtenir, par son orientation professionnelle ,ce sont des ouvriers, des technicins, ds ingénieurs... habiles, pour ses usines, ses mines, ses laboratoires; ce sont des fonctionnaires instruits pour ses administrations.

Ce qu'elle veut former dans ses stades, ce sont des soldats et des chefs de sections capables de défendre ses *privilèges.*

Ce qu'elle veut se donner, en un mot, ce sont de *bons serviteurs,* cest-à-dire, instruits, capables, zélés et surtout, surtout *dociles.*

Elle sent «les primaires» lui échapper sans doute. Alors... «Réorganisons...».

Si elle veut élever jusqu) elle l'élite des fils d'ouvriers et de paysans, c'est qu'elle espère les déclasser. Elle compte sur leur reconnaissance et sur son enseignement pour se les annexer. Convenons qu'elle y a réussi généralement. Les prolos parvenus, traitres à leur classes, sont devenus les ennemis de leur milieu et les meilleurs défenseurs de la bourgeoisie: «les meilleurs gendarmes et les plus féroces, se recrutent toujours chez les braconniers».

Ecole d'Eglise... Ecole d'Etat? Ce sont, ici et là, même séparation des classes. C'est aussi une même dépendance du personnel enseignant vis-à-vis d'un pouvoir central qui n'a rien de pédagogique, un même souci de s'assurer leur fidélité et le conformisme de leur enseignement.

Sans parler des membres enseignants du Clergé qui, faisant partie de la maison religieuse, lui étaient dévoués corps et âmes, l'église a tenu en tutelle étroite ceux qui sous le nom de régents ou d'instituteurs, partageaient avec les frères la mission de «faire la classe».

L'évêque les nommait ou participait à leur nomination, et le curé les surveillait étroitement dans leur école et au dehors. A-t-on assez raillé ce pauvre magister, aïeul de l'instituteur public d'aujourd'hui! Chantre, sonneur de cloches, etc... il n'était maitre d'école que par surcroit. Il n'aurait pas longtemps conservé ses fonctions s'il avait déplu, si peu que ce fût, au curé qui le contrôlait.

Les ecclésiastiques, gardiens des dogmes, s'interdisent par définition, la diffusion de toute vérité destructrice de ces dogmes, qu'ils doivent répandre et faire respecter. Leur intérêt immédiat leur commande de veiller au maintien de l'autorité et au développement de la puissance du clergé.

Quant à l'instituteur, nommé, surveillé par l'église, il ne peut être laïque que de nom et de costume.

Le christ écartelé qui, dans sa classe, préside aux exercices *dits scolaires,* lui donne l'exemple de la résignation, de l'obéissance, qu'il enseigne à ses élèves avec le crédo et le pater. Et que pourrait-il enseigner d'autre?

N'est-il pas souvent lui-même un ignorant, puisqu'au milieu du XIXe siècle ,il existe encore des maitres illettrés!

Par ses lois de 1884, la république a prétendu révolutionner tout cela. Et de fait, le clergé ne vient plus vérifier en classe l'enseignement de l'instituteur public.

Il se contente de l'attaquer au dehors. La prière, le catéchisme chrétien, n'ont plus rang parmi les exercises scolaires. Quant au crucifix, nous n'osons pas affirmer qu'il ait complétement disparu des classes, mais s'il en reste, il en reste peu.

La réligion a donc officiellement quitté la place dans les écoles de l'Etat; le maitre primaire ne dépend plus du curé, mais il dépend entièrement du pouvoir politique.

L'Instituteur est nommé par le Préfet qui, on le sait, n'a lui-même aucune indépendance et se borne à être un agent docile du pouvoir exécutif (quelque chose comme l'évêque de la bourgeoisie régnante) et qui, au surplus, n'a obligatoirement aucune compétence pédagogique. Qu'en ferait-il? Il lui suffit d'être »dans la ligne» et de veiller au respect de cette ligne dans son diocèse départemental. Il y veille et avec «les chefs hiérarchiques» de l'instituteur, lui rappelle «qu'investi d'une fonction importante de l'Etat, il doit donner l'exemple du civisme». En vertu de ce précepte de morale politique, l'instituteur doit soigneusement s'interdire la manifestation de toute opinion politique hétérodoxe, non seulement dans sa classe, mais hors de sa classe; non seulement en tant qu'instituteur, mais aussi en tant que citoyen.

Quand on parcourt la trop longue liste de ceux qui ont été frappés de peines, allant souvent jusqu'à la révocation, on constate qu'aucun n'a été puni pour «insuffisance professionnelle». Seuls ont attiré sur eux les foudres gouvernementales, leurs opinions ,leurs propos, ou leur action révolutionnaires, inquiétant quelque manitou de clocher ou risquant, sans doute, de «faire effondrer la civilisation» comme on dit au doux pays de Mussolini.

Citer des noms sortirait du cadre de cette brochure. Mais qui ne comprend pas que si certains maitres luttent et s'exposent, pour conquérir leur indépendance, la majorité s'incline? Elle s'incline par nécessité vitale, par manque de courage ou par indifférence.

Et qui ne comprend qu'un homme qui n'est pas libre ne peut pas préparer l'éclosion d'hommes libres?

Instrument docile du pouvoir, qui le nomme, qui le paie et le récompense, on le punit, le maitre d'école fait en général la propagande que ce pouvoir attend de lui. Et cela lui coûte d'autant moins qu'il est lui même la première victime de cette propagande. Elevé dans les écoles de l'Etat, il a de bonne heure pris le «pli conforme». Son instruction (quoique primaire) est réelle, et les écoles normales ont cette qualité de pourvoir les futurs instituteurs d'une utile culture générale incontestable et il y a donc loin de son instruction à l'ignorance de son ancêtre, le magister! Heureusement!

Le Christ a disparu de sa classes, les prières et le catéchisme chrétien également.

(à suivre)

(1) Voir C. S. N° 170 à 172.

B.D.I.C

Comunicados

F. L. DE TOURS

Convoca a todos los compañeros de nuestra localidad, a la asamblea general el domingo día 7 de enero de 1962 a las 9,30 en el lugar de costumbre. Esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros que se preocupan de la buena marcha de nuestra Organización.

F. L. DE OULLINS

Organiza asamblea para el domingo 7 de enero, en el lugar de costumbre, dado lo interesante del orden del día, requerimos la presencia de todos los compañeros.

La asamblea empezará a las nueve y media de la mañana.

F. L. DE DRANCY

Reunión general para el 14 de enero de 1962 en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el domingo 7 de enero de 1962 a las 10 en punto de la mañana.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos los afiliados a la asamblea general ordinaria a celebrar el día 13 de enero de 1962 a las nueve de la noche en el local de costumbre.

Se ruega la asistencia de todos los compañeros por el interés general de la Organización, evitando con ello la apatía.

F. L. DE MONTPELLIER

Convoca a todos los compañeros de la localidad a la asamblea general del domingo día 7 de enero a las nueve y media de la mañana en su local social, para discutir asuntos de interés para todos y la Organización se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE NIMES

En instancia de proceder al aumento del sello confederal, se encarece a todos los compañeros tengan a bien liquidar sus cuotas correspondientes al año 1961.

Para tal efecto y por acuerdo de asamblea se señala hasta el tercer domingo de enero el límite para poderlo cumplimentar.

CONFERENCIA EN BEZIERS

La F. L. pone en conocimiento de todos los afiliados y simpatizantes que el domingo día 7 de enero a las nueve de la mañana celebrará en el local social un conferencia a cargo del compañero Ramón Liarte titulada: «Lo que España exige de nosotros».

Por lo interesante del tema a tratar esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros, lo mismo que la de los compañeros de las Locales circunvecinas.

F. L. DE ORLEANS

Convoca a todos los compañeros afiliados a la asamblea general que se celebrará el día 6 de enero de 1962 a las nueve de la noche, en el 25 de la rue des Pensées, para tratar importante Orden del Día.

F. L. DE NANCY

Celebrará Asamblea General el 7 de enero en el sitio de costumbre a las 2 de la tarde. Con el ruego a todos los compañeros de asistir debido a los asuntos de importancia a tratar.

TARJETA DE AÑO NUEVO

Doble felicitación a los representantes del C.I.S.L. en Exilio, primera: por si los exilados entramos en el año nuevo con el pie derecho, y segunda: por la suerte suya de poder seguir publicando su periódico de refugiados sin que obstáculos insuperables le sean opuestos.

C. R. DE LEVANTE, PARIS

Invita a los compañeros de las cinco regiones afectadas a que asistan a la reunión que tendrá lugar, el día 14 de enero a las 9 de la mañana para proceder a la formalización de nuestro organismo regional. — *La Comisión reorganizadora.*

F. L. DE BURDEOS

Anuncia asamblea general para el 14 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa Vieja del Trabajo, rue Lalande. Espérase la asistencia de todos los afiliados.

F. L. DE LYON

Convoca a los compañeros a reunión general para el próximo día 7 a las 9 y media de la mañana. Asuntos importantes a resolver.

CNT-FIJL, LYON

Día 14 de enero, a las 10 de la mañana en el local del Cours Emile Zola: Charla debate con el compañero Flores de ponente. Tema: «Conceptos y opiniones».

F. L. DE PERPIÑAN

Charla para el día 7 de enero a las 9 y media de la mañana en el Café Muzas de la rue de l'Anguille. La sostendría el compañero Boldú con el tema: «Los municipios libres y la agricultura».

«EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS»

Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.

160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.

Pedidos a la Librería de «SOLIDARIDAD» a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). CCP 13507 56, Paris.

Portugal

Aún no extinguido el eco de la pérdida de Goa y otras posesiones portuguesas en el Indostán, en el interior de Portugal se ha producido un levantamiento revolucionario que, al decir del Gobierno de Lisboa, ha sido sofocado. Según las emisoras y los diarios del lunes el acto de fuerza tuvo lugar en Beja al tratar, unos paisanos armados dirigidos por el capitán Varela Gomes, de dar asalto a los edificios públicos. El cuartel de infantería fue ocupado por los revolucionarios, así como las posiciones clave de esta importante población de la provincia de Alemtejo. Vista la importancia del movimiento subversivo, Oliveira Salazar envió a Beja fuerzas de su confianza mandadas por el teniente coronel Jaime de Fonseca, personaje importantísimo en el Ministerio de la Guerra. Durante la batalla entablada por las tropas de Fonseca y duramente sostenida por los hombres de Varela, ambos jefes cayeron abatidos: Fonseca muerto y Varela gravemente herido.

Salazar dice y repite que la acción está terminada, que la revolución ha fracasado. Pero criterio de los portugueses es de que la revolución está en su empezar dado el malestar que reina tanto en el paisanaje como en los cuarteles. Se tiene el convencimiento de complicidades revolucionarias en Lisboa y Oporto, las cuales de momento no han producido chispa debido a causas por ahora ignoradas.

Damos en pensar que en la próxima los acontecimientos se revelarán de manera favorable al pueblo portugués a pesar del apoyo armado que Franco le tiene prometido a su compinche Oliveira con motivo del famoso Pacto Ibérico.

TURRONES DE ESPAÑA

Rogamos a los compañeros no servidos que nos dispensen. La casa proveedora no ha tenido la formalidad de servirnos todos los pedidos que le hemos hecho.

El año próximo irá mejor.

BESANA (novela del Exilio)

LA DE SEPTFONDS

Pasaron muchos días. Ariel siempre por la ventana por ver si venía Irma.

El pensamiento que tenía por ella y la desgracia de no verla en el trivio, ni en la senda, le habían quitado el entusiasmo por el trabajo y la inspiración a la pintura.

Sus refacciones las hacía a desgana, no comiendo más que lo justo para no morirse de hambre.

Cuando trabajaba en la cantera, en aquellos días de lluvia y fango, rebañaba a cada instante con la mirada alrededor para descubrir a la heroína de sus sueños, que amaba con frenesí. Tanto fue su penar, que resuelto a curar su herida moral, creyó más conveniente borrar su pertinaz amor, uniéndose con la española de Septfonds.

Efectivamente, esta vieja solterona, madre de una crecida criatura, llegó a Les Tilleuls, pintarrajeada con polvos de arroz mal distribuidos por su rostro arrugado y seco. El pelo liso lo traía aceitoso y atado a la nuca por una mala cinta. El cuerpo raso como una tabla; las piernas delgadas sin pantorrillas; algo coja. Nerviosa y muy habladora. Cuando Júpiter la vió, acostumbrado a las jovenzuelas del pueblo, la recibió con un exordio de ladridos, que exasperaron a la recién llegada.

Abelarda (que así se llamaba) entró al interior y comenzó a lanzar un tropel de imprecaciones contra el desorden imperante de la casa, contra Ariel, que no fue a esperarla a la carretera de Cayius, y contra el maldito perrucho que no dejaba de ladrarla. Ambos consortes inauguraron su vida conyugal con una larga discusión. Ella grosera, déspota y llena de principios higiénicos, que no eran más que atavismos desmedidos. El, indiferente y no acostumbrado a los reproches de las personas de mucho orden en los objetos exteriores, apenas escuchaba aquellos discursos engorrosos y pensaba en el ángel de sus sueños. Aceptaba las condiciones que le iba machacando Abelarda, y no quiso terminar con Júpiter como ésta deseaba. Alma de víbora. Corazón de hiena. ¿Qué dirían los Bernard? ¿Qué pensaría Irma de este acto? ¿Cómo interpretarían este crimen alevoso aquéllos que conocían y apreciaban al gracioso Júpiter?

— Corazón mío — interrogaba su conciencia — ¿A quién obedecer, a los sentimientos, a la razón o a las circunstancias?

Y en breve meditación las circunstancias se impusieron a los razonamientos más humanos; considerando que el hombre tiene que formar hogar como un deber ineludible. Los perros que no sirven más que para ladrar, no ofrecen ningún porvenir. Es una lógica convencional en tiempo de guerra; la parte material dicta reglas que no tienen nada que ver con los sentimientos de los mortales, resumiendo, que Júpiter tiene que irse de allí. Y como es difícil llevarle a veinte leguas y hacerle extraviar sin encontrar la casa, habría que darle a los campesinos de Servanac, y como éstos le querrían, la única solución era tirarle al estanque del bosque, donde descendería con una cuerda al cuello los veinte metros de fondo.

Júpiter le siguió pegadito a las piernas y moviendo la cola como si se tratara de hacer un paseo acostumbrado en el bosque.

Ariel llegó a la charca, antigua cantera, llena en aquellos años de agua hasta los bordes, como una copa gigantesca rebosante de licor. En aquel líquido manso, la muerte inmóvil esperaba sus víctimas para engañarlas, atraerlas, dándoles deseo de bañarse en el agua cristalina, para englutirlas después en sus fauces golosas.

El mozo se paró, mientras Júpiter ajeno a las intenciones obvias de su amo, miraba retozón el líquido estancado, y movía su colita con aire de inteligencia. El perrito estaba acostumbrado a verle en semejantes meditaciones, empero parecía adivinarlas. Poco pensaba el desgraciado que aquella charca de veinte metros de diámetro por otros tantos de fondo, iba a ser su tumba. Ariel miraba con lástima al perro. Estaba indeciso de su propósito.

— Has de morir — le decía —; está decidido. No sufrirás nada. Ya no comerás más nabos ni pasarás más hambre, ni te reprocharán tu minúsculo vivir.

Ariel tenía los ojos empapados de lágrimas.

— Ya no te molestarán más las pulgas, ni correrás tras los gatos, ni te asustarán los perros, ni temerás de nada. Aquí. En este fondo. Bajo el vientre de los peces que te harán eterna compañía, descansarán tus menudos restos. Después, no serás más que un objeto pegado a ellas en el cerro de los siglos. Para llegar a esta metamorfosis, has de traspasar esa línea opuesta a la luz que no es más que un abismo sin fondo al cual vamos a parar todos: racionales e irracionales. Por eso no tienes que reprocharme tu muerte violenta.

Júpiter daba unos saltitos graciosos y meneaba sin cesar la colita de ratón.

— Si al menos tuvieras alguna cualidad. Eres medroso y enfermizo. Tienes mucho apetito, que es una falta grave en tiempos de escasez. No te tiro a la charca por instinto de acabar con tu vida; te ahogo porque es una ley de la naturaleza que construya mi hogar, para que mi mujer me cosa, me lave, me planche y haga la comida. Júpiter, atento no dejaba de mover su colita y seguramente no comprendía una palabra en catalán que hablaba su amo.

Ariel sacó una cuerda del bolsillo; ató un cabo a una piedra grande, y el otro al cuello de su perro, que cariñoso le lamía sus manos como diciendo: no me aprietes mucho.

— ¡Ay! — se decía el mozo — ¿no hay un ángel como el que se le apareció a Abraham, que detenga mis movimientos y me presente en tu lugar a la Abelarda? Mis músculos se entorpecen; parece que la Providencia detiene mis fuerzas. ¡No; no te ahogaré! Júpiter, no podría perdonármelo en la vida. ¿Me has abandonado en momentos de hambre y de miseria? Eres símbolo de fidelidad; compañía de mis penas, no me exiges trabajo ni limpieza; no me impones condiciones, quieres a mi dulcísima Irma y ladras a la Abelarda porque eres sabio y justo como Sócrates. ¿Qué mal puedes tú hacer al mundo? Comes lo que te dan: nabos, zanahoria, remolacha, catufas y hierba comerías si no hubiera otra cosa.

La cortina indecisa que cubría sus facciones se fue disipando hasta quedar de nuevo su risueño y jovial semblante.

Desató la cuerda del cuello del animal y sin desligar la piedra, la tiró al agua, hundiéndose en un brusco chasquido para dejar en la superficie un círculo de ondas que perturbó la mansedumbre del líquido, chocando en movimiento las verdosas rocas.

¿Qué ocurrió cuando la de Septfonds vió venir con alegre desenvoltura a los dos inseparables?

Inútil sería describir una segunda escena de discusiones, cuyo resultado fue favorable a Júpiter.

La Abelarda volvióse con sus maletas por donde había venido, furiosa de no haber podido imponer sus principios y preceptos y otras reglas enojosas, en aquellos tiempos de incierto porvenir.

(Continuará)

VOLGA MARCOS

Escuchen los compañeros

La suscripción pro compañeros ancianos o inválidos declina.

Muchísimos compañeros no le prestan la atención debida. No queremos obligar a nadie, pero llamamos la atención de los compañeros solidarios que pueden hacer donativos. París es quien más ayuda, de suerte que sin él nuestro «saludo de año nuevo» a los viejos habría sido de 20 NF. en lugar de los 60 mensualmente acostumbrados. Es dramática esta constancia, y en cierto modo inexcusable.

Compañeros hay que, dentro de sus posibilidades, cumplen como buenos, y los grupos teatrales en parte, con « Mosaicos Españoles » en la cúspide. También SIA parisina, y algunas FF. LL. de la Confederación. Otras muchas — algunas muy importantes — ignoran a nuestra suscripción y a nuestros beneficiarios, que no lo son « nuestros », que no son solamente de París, sino de todas las regiones e incluso alguno del extranjero. Es una obra de todos que fusionaremos con el sistema de ayuda de la Organización cuando el S.I. lo disponga, obligado como está a cumplimentar los acuerdos del Congreso de Limoges. Al primer aviso, lo que aquí se recaude irá al 4 de la rue Belfort con la lista de beneficiarios que hemos recogido de « Soli ».

Sépase, con todo, que en nuestra preocupación por los viejos no estamos solos. De Méjico nos llega una carta de alarma por el descenso de las contribuciones semanales en pro de los imposibilitados. Otros compañeros nos han manifestado personalmente el mismo temor, a todas luces fundado. Amigos éstos que nos ayudarán a barrenar el muro de la indiferencia colectiva.

Otros corresponsales nuestros nos escriben con frecuencia aportando nombres de compañeros necesitados... ¡sin reparar en el bajón que sufre nuestra suscripción en favor de los ancianos! Con la estima que nos distingue por *todos* los compañeros necesitados, no podemos superar una situación que está orillando el desastre. Nuestras cuentas son claras y nuestros ingresos únicos los que publicamos. Es aportación estrictamente confederal, voluntades de grupos e individuos, y nada más. Aquí no hay cuáqueros, COSE, ni más filantropía que la nuestra, la de los compañeros. Y si este sistema — ¡tan noble! — cede, ¿cómo atender el incremento de beneficiarios que se nos propone?

El compañero Julián Floristán habló claro hace una semana en su « Solidaridad consecuente ». Ha dicho verdades bien claras que, por serlo, nos ha ahorrado a nosotros de decirlas. Gran deseo el nuestro de que las mismas no caigan en saco roto.

Y por si a alguien de los nuestros se le antojara que a los compañeros añosos debe partirles un rayo, le anticipamos que el mismo rayo nos partirá, con el tiempo, a todos.

Aparte de que la caridad oficial merece ser combatida; a condición de que la solidaridad fraternal sea practicada con hechos y no elogiada con palabras.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE ENERO

Lista I

	NF.
Saldo lista Nº II, diciembre	202,99
Error lista Nº II	0,20
París:	
Serafín Quiñones	2,20
Galán	5,—
Ortola	5,—
Antonio Moreno	5,—
El mismo	5,—
Evaristo Bages	5,—
Juan Molina	20,—
Sala	15,—
R. Llop	10,—
XX	5,—
José Ibáñez	10,—
Barat	3,—
F. Martínez (Pau)	2,20
Vidal	5,—
Tomás Hernain	4,—
Andrés Martínez	10,—
Millera	5,—
Familia Marín de Houilles	16,—
Ferrer y Elvira	20,—
Sebastián Torralba	5,—
Lope Torres	10,—
Francisco Cobo	10,—
XX	5,—
Muñoz (Bélgica)	39,55
Cahors: Torner	26,—
Trets: Juan Llas	6,—
Valreas: José Morata	65,05
Rochenal: Claudio Caballero	16,—
Castelnaudary: Juan Albos	20,—
Nice: R. Gómez	15,—
Castelsarrasin: M. Barrancos	26,—
Firminy: Fernández	30,—
Aubagne: E. Nadal	10,—
Montceau les Mines: Prats	20,—
Bordeaux: X	5,—
— Vilagrasa	5,—
— Domingo	2,—
St. Leger: Víctor Roqueta	4,40
— Constant Baron	10,—
Total	685,59

Como se observará, por falta de fondos no hemos podido proceder al acostumbrado envío a los beneficiarios. Se hará tan pronto podamos.

Los 100 NF que constaron como donativo de la F. L. de Lyon eran de la F. L. de Oullins y procedentes del resultado obtenido en el Festival organizado por dicha Federación.

Dos refugiados fallecidos

DIEGO MARTINEZ BARRIOS

Súbitamente enfermo, el presidente Diego Martínez Barrios fue retirado de un restaurant del barrio de Montparnasse de París y conducido al Hospital Broussais, donde falleció poco después de su ingreso.

En su juventud Diego Martínez Barrios militó en el campo libertario, habiendo actuado de maestro racionalista en Sevilla. Luego derivó hacia la política militante, alcanzando a ser uno de los pocos personajes de gran relieve en el Partido Radical dirigido por Alejandro Lerroux. Implicado éste en la degeneración derechista de la II República, Martínez Barrios se separó de su jefe pasando a formar la agrupación Izquierda Republicana.

Martínez Barrios adquirió fama de hombre modesto, siendo también la honestidad política y personal la que le dió distinción y aprecio. Como a todo republicano, lo consideramos algo responsable de la derrota de la causa española por la tolerancia que el republicanismo de izquierda observó en toda circunstancia en favor de la reacción provocativa y armada con las propias armas de la República. Lo que no obsta para que nos descubramos, con el respeto debido, ante los despojos de este hombre que ha demostrado su probidad hasta su último momento en este drama largo e ininterrumpido que es el exilio.

Actualmente Diego Martínez Barrios era Presidente de la República en el Exilio y en España había ejercido el cargo de Presidente del Consejo de Ministros.

NICOLAU D'OLWER

De Méjico nos llega la noticia del fallecimiento del catedrático, escritor y político catalanista y republicano Nicolau d'Olwer. Era hombre de extensa cultura y tal vez el exilio catalán haya perdido en él la más relevante de sus figuras. En España, aparte haber dirigido el partido de Acción Catalana había actuado de ministro y ejercido de embajador en importantes cancillerías extranjeras en nombre de la República española.

Como toda persona de inteligencia verdadera, Nicolau d'Olwer era persona de trato discreto, pero afable.

Nuestro mejor elogio a su persona: Ha muerto en el destierro.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

350 f. en esta Administración.

Servicio de librería

Luis Romero, «La Noria».
George Orwell, «1984».
José Pla, «La calle estrecha».
Tomás Salvador», «Historias de Valcanillo».
Richard Kaufmann, «La vida no paga intereses».
J. A. Giménez-Arnau, «De pantalón largo».
Justin Atholl, «Cómo se entera Stalin».
Octavio Aparicio López, «El amor amargo».
José María Jove, «Mientras llueve en la tierra».
Camilo José Cela, «Pabellón de reposo».
Henri Bosco, «La tierra de Théotime».
Elena Quiroga, «La sangre».
Gilbert Cesbron, «Los santos van al infierno».
Eric Williams, «Aguilas en tinieblas».
Darío Fernández-Flórez, « Frontera».
Marqués de Custine, «Rusia, ayer como hoy».
Sir Duff Cooper, «La hora de aquel corazón».
Dolores Medio, «Nosotros, los Rivero».
Camilo José Cela, «Mrs. Caldwell habla con su hijo».
Joyce Cary, «Mister Johnson».
Torcuato Luca de Tena, «La otra vida del capitán Contreras».
Georges Simenon, «Los ansiosos».
Miguel Delibes, «Mi idolatrado hijo Sisí».
S. R. Minzlov, «La gran taiga siberiana».
J. A. Giménez-Arnau, « Luna Llena».
J. Meade Falkner, «El diamante».
Aldo Palazzeschi, «Roma».
Luisa Forrellad, «Siempre en capilla».
Halide Edib, «El payaso y su hija».
Marghanita Laski, «El niño perdido».
José Pla, «Lo infinitamente pequeño».
Carmen Laforet, «La llamada».
Carlos P. Rómulo, «Los unidos».
Alejandro Núñez Alonso, «La gota de mercurio».
José María Gironella», «Un hombre».
J. Vicens Vives, «Noticia de Cataluña».
Camilo José Cela, «Viaje a la Alcarria».
Elena Quiroga, «Algo pasa en la calle».
J. A. Giménez-Arnau, «El canto del Gallo».
Juan Goytisolo, «Juegos de manos».
José María y Ramona Massip, «Las raíces».
Francisco José Alcántara, «La muerte le sienta bien a Villalobos».
Miguel Delibes, «Diario de un cazador».
Hans Hellmut Kirst, «La original rebelión del cabo Asch».
Augusto Assia, «La traición como arte».
José Suárez Carreño, «Proceso personal».
Juan Antonio Espinosa, «La niña de Almogasta».
Gilbert Cesbron, «Perros perdidos sin collar».
Camilo José Cela, «El gallego y su cuadrilla».
Czeslaw Milosz, «El poder cambia de manos».
Angel Oliver, «Días turbulentos».
George Orwell, «La Marca».
Jan de Hartog, «La pequeña Arca».
Carmen Laforet, « La mujer nueva».
Paulina Crusat, «Aprendiz de persona».
Camilo José Cela, «Judíos, moros y cristianos».
Rafael Sánchez Ferlosio, «El Jarama».
Luis Romero, «Los otros».
Daniel Rops, «A orillas de la piegaria».

11 *NF. el volumen*

15 por 100 de descuento a las Federaciones Locales. Téngase en cuenta que, para todos los envíos, los gastos corren a cargo de los interesados

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, Paris (X). CCP 13507 56

Muestra de los grabados que publica el Suplemento Literario.

Revista «Umbral»

Con fecha del mes de enero de 1962 aparecerá el primer número de la revista de arte, literatura y estudios titulada UMBRAL. Sucesora del «Suplemento Literario de Solidaridad Obrera» (el semanario suspendido por las autoridades) UMBRAL recogerá totalmente la herencia del Suplemento por tratarse, concretamente, de un cambio de título al no quedar lugar a «suplemento» de lo que ya no existe.

UMBRAL, pues, seguirá siendo la revista de enjundia, el crédito moral y letrado de la Confederación y del exilio español en general, desparramado por los cinco continentes del planeta.

UMBRAL espera seguir recibiendo el favor de los compañeros, de los colaboradores y de los estudiantes, todos los cuales hasta el presente han sostenido el Suplemento de «Soli». Con ruego de aportación generosa de nuevos colaboradores, de nuevos suscritores, y de sugerencias favorables.

Con gracias anticipadas,

La Redacción y la Administración de UMBRAL

INUTILIDAD DE LA MACARENA

SEVILLA. — Como es sabido, a la inundación ocasionada por el desbordamiento del Tamarguillo, que ocasionó seis muertos y 12.000 siniestrados y pérdidas estimadas en 3 mil millones de pesetas, sucedió la catástrofe de la avioneta de propaganda de la pomposamente llamada «operación clavel ». Aquella volando bajo se enredó con unos cables de alta tensión, incendióse y cayó sobre la multitud acumulada en la pista de San Pablo, precisamente a la altura del puente sobre el arroyo Tamarguillo. La mayor parte de los muertos habían perdido sus ajuares cuando la avenida del arroyo citado. Eran vecinos del grupo de viviendas San José Obrero...

REPARTO DE DIVIDENDOS

BILBAO. — Unos ladrones penetraron de noche en la Caja de Ahorros Vizcaína de Larrabezuza. Rompieron unos barrotes ventaneros, sacaron por allí la caja de caudales, de peso 680 kilos. Contenía, el cofre fugitivo 250.000 pesetas.

NO ESTUPEFACCIONARSE

MADRID. — Con motivo de la recuperación de Goa (enclave portugués en el Indostán), la prensa nacional ha sido ordenada de combatir el « imperialismo » de Nehru y apoyar hasta el no va más a Salazar colonialista. Esta misma Prensa es la que de vez en cuando pone el grito en el cielo por la retención de Gibraltar a cargo de los ingleses. Cual lo dice el castizo: «No estupefaccionarse, señores».

MALA ESTRELLA

MADRID. — A raíz del accidente de caza sufrido por Franco durante las fiestas de Navidad, la gente colige que mirando la estrella de Belén uno puede quedar estrellado.

EL PANICO AL REGIMEN

BARCELONA. — El 15 de diciembre el taxista Miguel Jové Centellas estando en el ejercicio de su profesión atropelló involuntariamente a un policía motorizado. El preocupado Jové puso fin a sus días en su domicilio.

MALO

MADRID. — Se anuncia la revisión del código penal para desdichados. Debido al «progreso de la técnica y las ciencias penales», se prevé que las penas serán agravadas.

VILLANCICO

LERIDA. — La euforia «nadalenca» era manifiesta entre los circunstantes de la plaza de San Francisco, cuya iglesia estaban adornando para iluminaciones de Nochebuena cuatro bomberos canturreadores. De pronto la escalera de mano cedió y tres de los instaladores se vinieron abajo teniendo que ser recogidos y llevados a la casa de socorro.

LA GUERRITA

PAMPLONA. — Dos soldados de esta guarnición se dirigían a Echauri en bicicleta y al cruzar un paso a nivel fueron arrollados por un convoy ferroviario. Ambos sufren heridas de pronóstico reservado.

LA PASCUA NEGRA

ORENSE. — El operario Casimiro Expósito Loix, de la central eléctrica de Carballino, murió destrozado por una polea de transmisión.

TENERIFE. — Víctima de un desprendimiento pereció asfixiado el arenero Ignacio Silverio Pérez, de 18 años.

MADRID. — Un albañil de 20 años, Luis Arroyo Rojo, murió aplastado contra el suelo al caerse de un andamio desde la altura de un quinto piso.

CUCO Y CACO

LUGO. — Un vecino de Santiago de Saa llegó a ahorrar, pasándolo a medio comer, 8.000 pesetas. Temiendo que se las robaran las escondió en doce fracciones en otros tantos escondrijos de su domicilio. Pero estando fuera del mismo un caco ilustrado descubrió metódicamente, uno tras otro, la docena de depósitos, dejando al pobre hombre en la miseria.

23 AÑOS DESPUES

MAHON. — En un banquete inaugural tras una misa de extraoridinaria bendición ha sido reabierto el aeropuerto de esta ciudad con vistas a la ligazón aérea Menorca-Barcelona. Avión a estas horas aún no ha salido ninguno, pero la comedia está hecha. Cuando el primer aparato llegue o salga se habrán cumplido más de 23 años de interrupción del servicio. Los del «por Dios y por la Patria» no han sabido despacharse más pronto a pesar de la protección que la divina providencia les dispensa.

LA COMISION POR LOS SUELOS

BARCELONA. — En la delegación del Ministerio del Trabajo había homenaje dedicado al delegado sindical provincial Vicente Toro Ortiz. Una comisión de obreros raza borrego, de los talleres Vulcano, se dirigía a la fiesta en camioneta, con la mala suerte de chocar contra un camión. Resultado: siete heridos y una ceremonia aguada. Pero Toro salió de la delegación con la placa de plata debajo del sobaco.

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

PAGINAS EN IDIOMA ESPAÑOL

Abonnements : 1 an
Version française ..... 5 NF.
Version franco-espagnole ..... 20 NF.

Redaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9e) C C P 3724-37 Paris
et 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
Tél. BOT 2202

Confederales, ampliamente

COMO confederales españoles estamos en el exilio. Como confederales y libertarios, no en cenetistas de vía estrecha.

Es muy humano y a todas luces necesario persistir sosteniendo la bandera de la Confederación Nacional del Trabajo de España en donde quiera que nos encontremos: en España, en Europa, en América. Pero esta arraigada convicción cenetista « nacional » no nos exime de cooperar con el sindicalismo del país en que el azar nos ha conducido.

Nosotros estamos en Francia y por ley de afinidad debemos acercarnos a la C.N.T. francesa. Y si sabido que la ley del país no deja ostentar cargos a los extranjeros, nada priva, no obstante, afiliarse a la sindical de preferencia, cotizar, reunirse en ella, secundar sus acuerdos en el área del trabajo. La C.N.T. francesa es disminuída — se arguye —; a lo que replicamos: porque los que sintiéndola no la apoyamos, disminuyéndonos, con ella, a nosotros mismos. La C.N.T. española en 1909 era inexistente y no por ello al año siguiente dejó de ser creada. Ningún organismo, ninguna sindical crece si los interesados no la empujan, y perece si los mismos interesados se desinteresan. La agremiación obrera no es una planta de generación espontánea sino una creación de grupo, una previsión de defensa que hay que convenir, concretar, cuidar y desarrollar con entusiasmo, constancia y sacrificio. Nuestra Confederación fue a costa de gigantescos esfuerzos, debido a numerosas existencias dedicadas, exclusivamente, a la vida de nuestro gran organismo. De no haber concurrido la circunstancia del heroísmo, la C.N.T. española, con tanto contrario como la hostigaba y denigraba, hubiese fatalmente desaparecido.

Observemos a la C.N.T. francesa y por su situación reducida, inoperante, comprenderemos la suerte mala que le hubiera cabido a la C.N.T.E. de haberla afectado la molicie. ¡Cuántas veces nuestra sindical quedó amodorrada debido a persecuciones o a cobardías y yomenfutismos de los obreros, y no obstante, merced a la férrea voluntad, a la capacidad de sacrificio de nuestros compañeros, ¡de los anarquistas!, la C.N.T. se rehizo, se recompuso, se reintegró arrogantemente a la vida pública llegando a dominar la actualidad nacional en sus períodos más álgidos.

La C. N. T. francesa palidece por incomprensión de los trabajadores indígenas, completamente desviados de la ruta emancipadora. Sólo una pequeña minoría de obreros conscientes la sostienen. Trabajadores conscientes, y además internacionalistas, lo somos los compañeros españoles, y sin embargo en mayoría nos mantenemos apartados de la C.N.T. francesa. ¿Por qué? Por ser demasiado españoles, por no ser suficientemente internacionalistas. No es una acusación nuestra; nos la hacen los compañeros franceses. Ciertamente, sólo los españoles con escasos amigos galos, no vamos a levantar la sindical hermana, pero sí que podríamos prestarle algún calor del mucho que le falta. Con ser constantes con nuestro pensamiento y con la lógica bakuninista; con observar la firmeza de convicciones y de actuación de que hicimos gala en España, daríamos acodo a la C.N.T. de la calle de la Tour d'Auvergne tomando su carnet, mostrándolo en los lugares de producción, discurriendo sobre el sindicalismo de acción directa con los compañeros de trabajo, acompañando a éste o a aquel amigo francés al Sindicato o a la Unión Local respectivos, y divulgando incansablemente el anarcosindicalismo, como tercos españoles que somos, en previsión de que la enorme división del sindicalismo francés y la absurda politización de los sindicatos franceses terminen por abrirle los ojos a la multitud trabajadora decidiéndola por una sindicación propia iniciada hace ya muchas décadas por Fernand Pelloutier y demás adalides del anarcosindicalismo de época.

Nuestro carnet español está muy bien en nuestro bolsillo. Ante un seguro resurgir de España, es necesario mantenerlo. Pero la adición del carnet de la C.N.T.F. en nuestra faltriquera nos acreditaría en hechos lo que sostenemos en palabras: el ser internacionalistas verdaderos.

CIUDADES ESPAÑOLAS

BENAVENTE

ANOCHE, al nombrar la radio el pueblo de Benavente (Zamora), recordé que fuí allí a vender libros y no vendí ninguno. Miento: un benemérito civil me compró «Noli me tangere», de Rizal.

— Procure usted que no se lo vean.

— ¿Pues?

— Se trata de un cabecilla al que fusiló uno de ustedes: Polavieja.

Y este libro fué el único que vendí en Benavente.

Iba de una casa a otra con dos pirámides de libros colgando de las manos. El grueso de mi librería ambulante quedaba en la Posada del Suspiro. Llevaba una lista de probables compradores dictada por el huésped, con domicilios y demás pormenores, conviene a saber: el modo de pensar de cada uno y la hora oportuna de visitarles. «Piensaban» por un igual todos y no leían «porque en la mucha sabiduría hay mucha molestia; y quien añade ciencia, añade dolor.» Entonces, a embarnecer para que digan que estamos de buen año, señor Eclesiastés.

En el mismo mesón paraba un músico sevillano que tocaba el piano en una taberna con honores de « cabaret » apodado « Tragaviñas » (el pianista) por la mucha bebida que embarcaba. Me pregunto si había visto al conde de la Membrilla.

— No, señor. ¿Quién es el conde de la Membrilla?

— El comprador de todos sus libros, ¿quién ha de ser? Un aristócrata como los castizos de mi tierra, un señor de mucha influencia: el dueño del Café donde yo toco.

— Señor Tragaviñas, los condes tienen otra manera de matar pulgas.

— Pues lo que es éste no las mata callando.

Cierto, el conde de la Membrilla tenía un cabaret para su recreo y el de sus amigos en Benavente.

Muchas veces el conde de Benavente se encuentra citado en la Historia. Tomó parte en la mojiganga de Avila contra Enrique IV simulando su ejecución; obligó a Cisneros a mostrarle las armas y las arcas repletas de oro, diciéndole «éstos son mis poderes»; don Alvaro de Luna casó con una hija suya. El conde de Benavente tuvo muchos cambios de casaca.

Entramos en la taberna-concierto, vacía, triste, fea. Mesas sin parroquianos: el tablado con la batería apagada: un piano que recordaba el triste fin de los caballos que mueren de cornada de toro: un camarero viejo, embutido en la chaquetilla blanca dando tiritones: algunos que sumaban nadie...

La presentación.

— ¡Ah! ¿Con que es usted el que vende libros anarquistas?

El dueño de aquella necesaria me dió asco.

Anoche la radio hizo que recordara este episodio de mi vida. Hoy un compañero ha venido a mí con un libro de regalo: «Noli me tangere» del filipino Rizal, fusilado por el general de cuchara Camilo o Camelo Polavieja.

El mismo libro que vendí en Benavente — ¡oh, ironía de la vida! — a un guardia civil.

PUYOL

A nuestros lectores

Suponemos que «Le Combat Syndicaliste» habrá sido bien recibido por vosotros. Opción a otro recurso no queda. Persistir o perecer.

Por el nuevo precio (0,40 NF) no debe alarmarse nadie. Hemos sufrido perjuicios económicos graves, y como arrastramos déficit y todo sigue encareciendo, el aumento está justificado de sobras. Esperamos que tampoco esto acarreará la reprobación de ningún compañero.

Si los deudores liquidaran cuanto le deben al antiguo semanario, al Suplemento Literario del mismo y los pedidos de libros, el reingreso importaría más de un millón de VF, cuyo recibo sin demora mejoraría nuestra situación y, en consecuencia, la de la propaganda y también la de las ediciones previstas. La propia empresa «Obras de Felipe Alaiz» está en suspensión provisional porque poco se nos ayuda a empujar la venta de «Quinet», un libro de Felipe destinado a plasmar en el acervo literario español. «Tipos españoles» será obra de gran relieve, pero no aparecerá hasta que los compañeros quieran.

***

Comprendase a través de todo lo ocurrido nuestra acérrima voluntad, y tómense con cariño nuestras fórmulas publicitarias. No hemos podido hacer más, ni tampoco menos.

CORREO DEL INTERIOR

La solución Europa

DESDE este rincón de la España del Benefactor oigo hablar del Mercado Común; es una cosa que suena, pero que uno no acaba de comprender porque, como todo lo que llega hasta aquí viene envuelto en el sucio lenguaje de los que están encargados de desfigurar la verdad.

La expresión no me gusta; tiene poca gracia que la posible solución Europa tenga nombre de Mercado y esté inspirada por mentalidades de mercader. Ello me hace suponer que, una vez más, se trata de una solución del capitalismo que demuestra su ingenio para sobrevivir y para retrasar la marcha de la Historia.

Tampoco me gusta que se amplie la solución a otros países extra europeos, sobre todo a USA porque de este modo el resultado se difumina. Creo que lo que en primer lugar interesa es Europa como unidad histórica, sin perjuicio de que después mantenga lazos de unión con los demás países; lo que se trata es de poner orden en este viejo Continente y sacar nuevas fuerzas de su solera y del espíritu de las nuevas generaciones.

En estas condiciones reducir la solución a una cuestión de mercados es empequeñecerla, casi anularla.

Por la misma razón, si la solución Europa se quiere que sea algo eficaz y esté a la altura de las circunstancias históricas que vivimos, dramáticas y creadoras, debe despojarse de una serie de prejuicios que aún subsisten y nacer limpia de corazón.

Europa debe dejar los últimos residuos del colonialismo, no sólo exterior sino interior, porque uno y otro tienen una misma raíz capitalista; si se liberan los negros, los malayos o los moros también es justo que, de una vez para siempre, se liberen los europeos siervos de otros europeos.

Falta también que Europa se decida a soltar el lastre de los prejuicios religiosos, otra trampa del capitalismo; allí donde las sotanas sigan impartiendo bendiciones reinará el caos, el abuso y la ignorancia. Ya son mucho años de guasa. La cruz ha tenido como misión específica sostener un estado de cosas que precisamente queremos derribar.

Y tampoco nos sirven los prejuicios militaristas; si Europa quiere hacer oír su voz eximia, no debe ser la voz de sus cañones la que se oiga, sino la voz de la razón, de la justicia, de las nuevas generaciones que colmen las ansias revolucionarias que desde siglos vienen abrasando las entrañas de los hombres. Si toda la solución Europa se reduce a más cañones que el otro, más bombas, más soldados y a aumentar un nuevo porcentaje en los salarios del trabajador, la solución se habrá quedado inédita y nos habremos llevado un chasco más.

No veo más solución sino que Europa supere al Este y al Oeste, o si es capaz, en llevar a la práctica una concepción revolucionaria de la vida. Que supere el socialismo de Estado llevando la propiedad colectiva y la distribución de la renta nacional a sus últimas consecuencias; reduciendo el cristianismo a su última expresión en todo lo que tiene de propagandista, majestuoso y camelista, y creando de una vez una sociedad de hombres en la que todos seamos hermanos de verdad a través de la libertad y de la distribución igualitaria de cargas y beneficios. Y debe también superar al sistema capitalista del país de los rascacielos porque este sistema no tiene alma ni sentido y porque sus inmensas riquezas siguen ignorando y aun favoreciendo la pobreza de los demás, en particular la de otras naciones vasallas que, por no haber tenido medios de desarrollo, han caído en las manos despiadadas de las Compañías internacionales. No es ése el patrón del bienestar que esperamos. Parecidas consideraciones para el imperio de las estepas.

Después de todo no sé porqué me caliento la cabeza con estas divagaciones, puesto que me hallo en el país de la felicidad máxima. Como España ni hablar. España no necesita solución Este ni Oeste, ni Europa ni Mercado Común, ni siquiera mercado de los jueves. A la clarividencia del Benefactor español le basta con la sólida unión con Portugal para formar un bastión peninsular fascista verdaderamente único en el mundo; los años no pasan para el régimen que aspira a la eternidad como aspiraban sus maestros Hitler y Mussolini. Sin embargo la Historia sigue escribiendo sus páginas; últimamente ha escrito una titulada Santo Domingo; los dos pastores peninsulares, reunidos en Madrid, han comentado con inquietud este último capítulo de la historia de los dictadores. ¡Y han puesto sus barbas a remojar!

NICA-SIPANY-AGUA

CHISPAS

La extrañeza del voto en casa:

El voto como perturbador de la armonía libertaria.

El voto, garantía de división entre personas afines.

El voto, elemento aglutinador de bandos.

El voto, elemento corruptor de asambleas.

El voto, imposibilitador del libre acuerdo.

El voto evita discernir y atrae la fuerza de grupo.

El voto, contrario a los intereses morales y materiales de la organización obrera.

El voto, procedimiento que acuertela al sindicado.

El voto, reductor de la personalidad del individuo.

El voto, útil al campañismo y contrario al compañerismo.

El voto, polilla del sindicalismo.

El voto, inexplicable en lugares influenciados por anarquistas.

Muy antilibertario, el voto.

El voto como elemento autoritario introducible — si nos dormimos — en las asambleas confederales.

El voto, cáncer político inoculado en cuerpo sano y libre.

El voto, dique opuesto a la corriente pensante del individuo.

El voto, inri colocado en la frente del compañero.

El voto, arma artera de todo avieso introducible en nuestros medios.

¡El voto! Renunciamos a él o la C.N.T. quedará reducida a ex-voto.

CHISPERO

Pelazada herética

LAS cabezas pobladas de agua, que se empaquetaron con los Apóstoles ,para vivir de hacerles la colada o limpieza de fondos a los ricos con la lengua; no temían a los herejes soteriológicos y cristológicos; camaldulenses camándulas y premenstruáticos, que se andaban por el ramaje del dogma, en vez de meter en el didaqué de los evangelios la piqueta de la demolición.

Quienes pavorecían el hormiguero de hormiguitas, eran los que arrimaban el labio al pis del pixis o cáliz, mordiendo rabiosamente el rito y las costillas asadas del borrego pascual, que les sabían a avellana; remangándole el brial ampón a la jerarquía, para alcanzarle el secreter e irse briosamente como balas al pocillo o potecillo de la tesaurización.

Fueron los que se motejó de amafiados y brigandalla de labrigantes en la guerra teutónica de las seguras —única con sentido común que ha hecho Alemania—; que enarbolaron como bandera un zueco, para significar que el terrasaire archigalano es el hijo de mujer —su único hijo— que ha tenido nunca trato con lo honesto, que es por excepción de donde procede.

Viene siendo la peonada económica, encarnizada contra lo mollar, y no contra el hueso de la creencia, la que hace temblar los pilares del cristianismo; y da sustos y sudor a los sucesores de las 60 mitras vacías que mitinearon en el concilio de haldudos o calzonudos de Calcedonia; y a los 400 pijamas de dacrón, que en Nicea presidiu Osio, consejero del emperador Constantino, y primer torero y bailarín cordobés de la ecumenicidad sigloterciaria.

Roma se insosiega por el dinero de S. Pedro. Y no por el alevín de su pesca de atunes, del renglón del alma, que tira al tacho y da por 2 niqueles a Belzebú.

El protestantismo y el anglicanismo hirieron a la usura pietista en la bolsa, haciéndole en ésta desgarros que calofrían. Lutero y Calvino supieron muy bien a donde se consignan las puñaladas traperas, para que hagan pupa, y lo dejen a uno hecho un pupón con el serrín por los aires.

A la propia terneza apuntaban anabaptistas y albigenses, que tampoco se mamaban taboricamente el dedo. Ortodoxos latinos y orientales halaban en materia pía como cabritos. Las revoluciones agrarias y no las sacrarias son las que turban la siesta al potentudo andaluz, con el botijo de Rute por almohada.

El maniqueismo movilizó prácticamente a los turistas y a las sopranos de los sínodos; a farautes y tíos farándulas de la patrología. Crisos, logos, tomos y demás hojalata.

A seguido desazonan a la Primacía y a las Patriarcales, siempre a la greña por quien carda a Cristo, los minotauros Nestorio, Arrio, Eutiques; y la pelagia a quien le iba al pelo S. Agustín. El lavadero efesino paletea, interín a los nestorianos.

Que el Verbo y el Pneuma (Espíritu) sean sandioses o sandías. Que la 1a. y la 2a. personas trinitarias cohabiten como micos o vayan a las patadas como tarugos. Que María Santísima concibiese por la oreja o por la nariz o cualquier otro caño. Pócimas son éstas, que no intovican a la infalibilidad superfálica. Monofisitas y monoteletas no le tiran a la balandra piscicaptriz al casco. Le orean la arboladura.

Los socavadores de la imperialidad teocrática y la plutocracia de Jesús y compañía en la cruz, fueron otros. Si acaso un tantosto Orígenes, con la impastificiación (preexistencia) de las almas; con la apocatástasis (retorno a la pureza preadánica); amnistía de los condenados del infierno y los ángeles rebeldes.

Pero, sobre todo, dan chorrillo o colitis los rigoristas insubordinacionistas antignacianos, tipo Jansenio, Pascal y Port-Royal. Los luciferinos, Montanistas y donatistas. Novaciano. Apolinar. Nuestro apolíneo comunero Prisciliano, hecho pedazos por sus ideas. Verdaderos getas todos, góticos y avaros de la hermosa barbarie de la desobediencia y la indisciplina.

Son los que propugnan la gratuidad y pura filfa o ni fu ni fa de los sacramentos. Los que por náusea se oponen a la explotación del cielo y el purgatorio; y más todavía a la salacidad o puertas salacias del perdón de los pecados y su confesión en oscuridad de cine. Los que destrozan los trajes de máscara y disfraces carnavalescos de la procesión. Los que escupen a la rumia de cabras de las oraciones, los latines de fandango de la misa, la dieta a 2 velas y el emborracharse en copones de a litro y en vasos de oro. Los que apedrean los iconostasios e incendian la venacianería de los templos. Los que reprueban la hipocresía de los votos y la carnalidad de tapujo. Los que se carcajean de las vestales de teatro y el mucilago de su virginidad de mastique; y proclaman que son garañonías los retiros del beguinaje y reaccionatorios los conticinios de la Cartuja, en que no se habla para no perder bocado.

La Inquisición no se montó para judaizantes y morisqueta. Delincuentes espirituales, gallos de madrugada, rondas a la luna, gaiteros de santiaguería y demás orín del santuario. El auto de fe incineró a quienes se atrevían a tirarle de las barbas y bridarle el quijal al Mammón del clericulto: de la Banca, del latifurar, de la plusvalía y los basílicatos. Al cepillo de las pagodas, en una palabra, que engrasienta al bonzo y viste de luces boñeras de chivas la negrura del chamán y del bramán y el panchenlama lamiaco y panchón.

Angel SAMBLANCAT

PAU

Coloquios libertarios

POR segunda vez hemos asistido a los Coloquios Libertarios que la C. de R. de Altos y Bajos Pirineos ha tenido el acierto de organizar en la capital del Béarn y si el primero fue un éxito el segundo lo ha superado.

Nutridas representaciones de la militancia confederal y libertaria de todas las FF. LL. pirenaicas llenaban totalmente el local que la CNT posee en Pau.

El Secretariado del Núcleo informó extensamente sobre la situación jurídica en virtud de las disposiciones oficiales que han creado de hecho un problema orgánico que se va superando en lo posible. Y después de resolver algunos asuntos de trámite la militancia reunida elige una presidencia de mesa que encauce las discusiones, para lo cual es nombrado el compañero Berruezo.

El debate se entabla con la mayor serenidad posible alrededor de un enunciado presentado por la F. L. de Tarbes cuya contenido me permito titular de la siguiente manera: «Errores y aciertos del II Congreso Intercontinental de Limoges.

Podríamos condensar en breves párrafos lo que entendemos por «errores y aciertos» porque así como no hay paz sin guerra los aciertos y los errores se alternan y se corresponden y no existen los primeros si no han existido los segundos.

Podríamos considerar error — a juicio de la militancia reunida en Pau — el que se debatieran asuntos que hubieran podido ser zanjados al margen de las tareas del Congreso y que tal anomalía retardó considerablemente su constitución definitiva.

En el II Coloquio Libertario de Pau se encontraban presentes cuatro delegados pirenaicos que formaron parte del II Congreso Intercontinental celebrado en Limoges. Hubo ligeras apreciaciones interpretativas del Comicio confederal pero nunca una discrepancia cerrada y de fondo que pudiera alterar los resultados de la plática que nos ocupa.

La militancia allí reunida se encontraba animada de deseos, que podríamos calificar de vehementes, de la continuidad ideológica y táctica de la CNT y se trataba de coordinar opiniones para que esta ideología y esta táctica sean lo más eficaces posibles en los momentos que el mundo se debate en un caos infectado de traumatismos opresores, teniendo en cuenta que los ideales inoperantes no tienen razón de ser si no se posibilita una acción que les dé calor y vida.

Se estudiaron fórmulas y sugerencias encaminadas a que nuestros Comicios Intercontinentales tengan la mayor eficacia posible y que sus trabajos deliberativos no se prolonguen en exceso.

Un compañero ponente de este tema proponía que en los Congresos o Plenos se nombraran tantas Comisiones como puntos tenga el Orden del Día. Este sistema permitiría abreviar tiempo, ciñéndose a los puntos concretos y dictaminando en cada caso. Estas Mociones se pondrían a consideración, discusión y aprobación posterior del dictamen presentado a debate.

Consideramos que el sistema del nombramiento de Comisiones dictaminadoras ya se hace en todos los Comicios, pero que los puntos del O. del D. generalmente sufren un malgaste de tiempo porque antes de nombrar la Comisión el Congreso o Pleno ha debatido largamente el tema por primera vez y después cuando la Comisión presenta el Dictamen a su aprobación se renueva el debate anterior y casi todas las delegaciones que habían hecho uso de la palabra vuelven a tomar parte empleando poco más o menos los mismos argumentos anteriores y ocurre con frecuencia que hay que nombrar otra Comisión dictaminadora porque la primera no ha podido interpretar la opinión mayoritaria de los asambleístas.

Creemos que este tema debe ponerse de nuevo a consideración de la militancia para que en lo sucesivo no nos ocurra como aquel día que en el I Congreso de Limoges un presidente de mesa — creo recordar era el delegado de Londres — con muy buena intención trató de abreviar, concretar y encauzar los debates, pero eran tan duros, tan arduos y dispares los puntos de vista en litigio que se armó el barullo padre y el buen compañero que presidía disistió de sus buenos propósitos y la nave siguió el rumbo que se había trazado después que las aguas volvieron a su cauce normal.

El II Coloquio Libertario de Pau debatió extensamente el «asunto español» y es ahí donde hubo concordancias de criterio y es donde se consideró que el II Congreso de Limoges había tenido sus aciertos en los cuales estaban comprendidos también los trabajos coordinadores para llevar a buen término la Alianza Sindical y las posibilidades de creación de un amplio Frente Antifascista que abarque todos los partidos y organizaciones de tipo antitotalitario y democrático.

Todo ello está ya en vías de realización y son ya numerosos los Departamentos y Núcleos que han constituído las Comisiones de Enlace que permitan la puesta en marcha de tan eficaz medida.

Por falta de tiempo quedaron algunos temas en cartera, que serán debatidos en el próximo Coloquio, uno de ellos el relativo al Dictamen aprobado en el Congreso de Limoges, que hace referencia a la «cuestión patronal» que han puesto de actualidad los compañeros de Venezuela y que nuestro último Comicio tuvo a mi juicio el acierto de encauzar y de medir dentro de sus verdaderas proporciones aprobando el Dictamen presentado por la Comisión nombrada al efecto.

No dudamos de que la C. de R. organizadora de estos Coloquios estará satisfecha de sus resultados, como lo estamos nosotros y que el III Coloquio no se hará esperar dentro de las posibilidades que nos brinden las circunstancias imponderables.

FAROS

DISCO

LA criatura humana es de una belleza cordial inenarrable. Quiero imaginarme al propio Franco en su edad de 3 años lo que era querido de su madre, sin pensar en lo que años después el citado querubín haría llorar, amargamente, a centenares de miles de madres.

Una vez adulta, la persona guarda toda su belleza moral, cuando menos, por ley de conducta. La novia es guapa y el novio apuesto, produciendo su felicidad y la de sus familias. Pues todo esto, tan hermosamente humano, una intervención franquista (y va el vocablo porque es actualidad hiriente) lo raja, lo pierde, lo extermina. Dramático, perverso, pero indiscutible.

Voy a suponer a un militar cubriéndose de galones, estrellas y escapularios matando moros a diestro y siniestro. Le llamaremos también, a eso, gloria. Luego el mismo matanciero prolongará su gloria y su fama haciendo matar cristianos (mejor diría blancos) por los moros. Lógica no la hay en ningún sentido, pero fuerza es fuerza y no hay quien — ni en terreno democrático ajeno — pueda discutirlo. Hechos cantan.

El silencio, en este caso se generaliza impuesto o por cansancio. El hombre es un animal que se resigna a todas las situaciones, a veces por denigrantes que sean. Incluso el tirano (de España, señores, esto es) se imagina que su espada es larga para descabezos lejos de la patria; que genocidio es nada con cirio; que su razón cañonera y garrotera es civilidad y derecho de gentes. Porque claro, el hombre pardo de El Pardo, a tenor de su corazón gélido, de su pétrea conciencia, llega a considerar que España le es deudora y como acreedor puede cobrárlesa; pagando España sin amor, con dolor, y asco mal reprimido.

Lo que es una verdad mundial, señores de todos los mundos.

Y tanto lo es, que ciego y sordo de conveniencia ha de ser quien vaya a intentar que la verdad de Franco sea creída en todas partes, en todos los ámbitos, en todos los países donde se permita que la España de Franco corte cabezas, lenguas y brazos de escritores antifranquistas. Se haría enmudecer a todo el antifascismo mundial en verbo sobre España, y las conciencias de los españoles trabajarían como si tal cosa, desearían un daño para «su» jefe; una enfermedad, un accidente para su tirano; un resbalón, un naufragio, un descarrilo, un choque, un escaleras abajo, una espina atragantada, un «cualquier cosa» que librara al país de la Gran Pesadilla sin ejecutores responsables de la ocurrencia profiláctica.

Que por argumento de hierro y fuego el caudillo — todo caudillo — traumatístico, más que crematístico — impone su dura y única verdad, ello ya se vió en la Dominicana. Rafael L. Trujillo fue decretado Benefactor Amado sin que nadie, aparte el norteamericano, lo creyera. La unidad dominicana tras el feroz, el orgiástico Trujillo, era de una solidez pedernalística. Pero cuando unos osados lo abatieron como a un perro hidrófobo, la mentira unitaria quedó en evidencia. El resto del Poder trujillista mató a ciegas, se vengó a la desesperada agravando su situación. Y la agravó al punto de que el trujillismo tuvo que abandonar precipitadamente, sin combatir en las calles siquiera. Tan falsa era la unidad populartrujillesca, que la misma, al calor de una gran satisfacción — la muerte del tirano — se derritió cual lo hace el delicado azucarillo.

Aquí en Europa ¿alguien se va a engañar como vulgar norteamericano en Santo Domingo? ¿Se va a considerar en altas esferas de buena política contrariar el deseo papular de 28 millones de españoles?

La mejor vía pública de Barcelona oficialmente se la llama del Generalísimo, pero la gente sigue en sus trece: la Diagonal.

Las manifestaciones milico-fascistas se desarrollan solitariamente en toda España.

Las procesiones regimentistas son prefabricadas, obligatoriamente asistidas por empleados y oficinistas del Gobierno, que componen el soporte figurado del régimen.

Ni proletarios, ni burgueses, ni tenderos, ni intelectuales, ni artistas, creen en la viabilidad del sistema franquista y, por ende, lo tienen condenado a desaparición vergonzosa, cual el trujillismo de la República Dominicana.

Ciego y sordo el extranjero que no vea ni perciba este sentimiento. La mentira franquista se vende y sería gracioso — escasamente gracioso — que se engañaran con la misma sus tardíos compradores.

DISCOBOLO

«QUINET», de Felipe Alaiz
Precio 500 francos

3428

Le sous-sol bouge

LA région de Decazeville est en pleine effervescence. Les mineurs sont en grève. Par équipes se relayant, ils occupent depuis plus de quinze jours les lieux de travail, soit au fond ou dans la mine à ciel ouvert de «La Découverte». Phénomène assez bizarre, dans une certaine mesure la solidarité joue. Les commerçants, eux-mêmes, ainsi que l'évêque du coin, participent; il est vrai que la leur est intéressée.

Le mouvement a été déclenché parce que les mineurs sont inquiets sur la sécurité de leur emploi; le gouvernement ayant pris la décision, en raison de l'absence de la rentabilité de la majorité des puits, de fermer tous ceux du bassin dont l'exploitation est déficitaire.

Si l'initiative envisagée apparaît normale dans le cadre du système capitaliste, il en va tout autrement sur le plan strictement humain.

Sans considération pour les multiples attaches qui lient au sol natal la majorité des Decazevilliens, il est question de les trasplanter — le terme déporter conviendrait mieux, semble-t-il — dans les bassins houilliers du Nord ou de Lorraine. Certains mineurs sont allés étudier là-bas les nouvelles conditions de vie qui leur étaient offertes. Au bout de trois mois, ils sont rentrés au pays complètement désabusés.

En cas de refus des intéressés, leur reclassement sera effectué sur place. Après avoir suivi un stage de formation accélérée pendant six mois, au taux de leur salaire de fond et non à celui du S.M.I.G. comme il est d'usage, ils seraient incorporés dans la production des usines nouvellement implantés, ou qui doivent l'être, dans la région. Un salaire égal a 90 % de leur rémunération actuelle leur serait alors garanti pendant deux ans. Ensuite, la qualification professionnelle qu'ils auraient acquise, dans leur nouvelle branche, leur permettrait de maintenir presque toujours, au même niveau leur gain, et même pour certains, compte tenu de leur habileté, de l'augmenter.

Tout net, les mineurs ont dit : Non!

Ils ont eu cent fois raison. Que deviendront en effet, leur mutation effectué, les multiples avantages dont ils bénéficient actuellement: durée du travail, charbon, gratuit, frais médicaux et pharmacéutiques remboursés à 100 %, retraite à 55 au lieu de 65 ans, etc...

Nous en voyons qui pensent déjà, devant un tel étalage de « faveurs », que ces gens là sont des petits bourgeois. C'est possible, mais rien n'empêche les envieux d'embrasser la profession. Si on débauche à Decazeville, on embauche ailleurs. Une simple visite au fond les fera revenir à une plus saine conception des choses, surtout s'ils gardent en mémoire que la santé d'un mineur, à quarante ans, à moins d'avoir un « coffre de fer », est complètement ruinée.

Les maires du département sont prêts à démissionner, si ce n'est déjà fait. Pourquoi, puisque cela permettra tout au plus d'en nommer d'autres, exactement aussi inefficaces et inutiles? Le beau zèle des élus municipaux, en cette période, n'est certainement pas étranger au remplacement, au conseil général, du « frère » Ramadier, récemment rappelé près de l'Etre suprême.

Les journalistes bien pensants crachent du stylo et débitent des âneries sur cette grève hors série. Un qui tient la corde, et est admirablement bien placé pour décrocher le gros lot, est le nommé Pierre Drouin, qui, dans «Le Monde» du 3, nous développe ses connaissances sur les problèmes économiques et sociaux et ses conceptions réactionnaires sur la question.

Quelques uns sont heureusement plus objectifs, mais pas un n'effleure le véritable problème; c'est effarant.

Tous ont simplement oublié que le but à atteindre, pour une économie rationnelle, n'est pas la rentabilité des entreprises mais la satisfactin des besoins de tous.

Les mineurs s'insurgent contre la diminution de leur rémunération en cas de reclassement. Encore une fois, ils n'ont pas tort, et sans entrer dans les détails, constatons que si l'égalité économique intervenait pour tous, avec des conditions de travail propres à chaque profession, ces problèmes ridicules ne se poseraient même pas. Mais, ce n'est pas le cas, chaque profiteur n'ayant d'autre idée en tête que de duper ses semblables, pour garder intacts ses privilèges.

Bien qu'il ne soit pas exclu que les autres le fassent aussi, les mineurs de Decazeville au lieu de s'intoxiquer en lisant les romans de la « Série Noire » ou en utilisant les jeux de cartes, dont ils sont parait-il, abondamment pourvus, feraient peut-être mieux de s'intéresser un peu plus à leurs problèmes, sans laisser le soin aux mystificateurs, qui les exploitent sous diverses formes, de le faire. Cela leur serait certainement très profitable.

Le gouvernement doit être assez satisfait de ce qui se passe. Le carreau des mines est abondamment pourvu, on ne sait trop que faire des charbons belge, américain et autres, achetés par contrats, et à Lacq il y a du gaz naturel autant qu'on en veut. Le nommé Delfosse, secrétaire de la Fédération C.G.T. des mineurs, a bonne mine quand il préconise, pour triompher, une grève générale de 24 heures, dans la profession. Il servirait les intérêts du pouvoir qu'il ne pratiquerait pas autrement.

La situation se détériore rapidement dans toutes les branches d'activité. La preuve est d'une extrême facilité à faire et il faut démontrer à tous les producteurs qu'ils seront demain dans la situation des mineurs de Decazeville. Un mouvement généralisé, limité à la région, ne produirait pas grand chose. Pour qu'il ait des chances d'être rentable il doit être, au moins, national, intercorporatif, de durée illimitée.

L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes; si ceux-ci l'oublient et demeurent en marge de la lutte engagée, les mineurs en grève risquent fort de se retrouver, dès la reprise, Gros-Jean comme devant.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 175 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 11 JANVIER 1962

Le patriotisme est la pire forme de folie dont le monde ait jamais souffert Charlie Chaplin

Les pires instincts

L'individu doté du moindre instinct vital réalise, obscurément, qu'il est pris dans l'engrenage d'un système qui peut l'amener à la perte de la vie et il comprend, bien tard, que ceux qui profitent de ce syst(me ne sont pas exposés, comme lui, à une fin ignoble. Par son silence, il approuve et sanctionne le crime; les profiteurs du patriotisme, en use et abuse, pour lui faire admettre la nécessité d'apporter la mort, de la provoquer ou de la subir.

C'est un spectacle honteux de voir les profiteurs de la mort organiser des cérémonies pour honorer les victimes de la guerre, alors qu'ils ignorent la considération et le respect qu'ils doivent à la vie. Les animaux s'éloignent avec dégoût de la dépouille d'un animal de leur espèce, certains hommes, tout au contraire, s'accrochent à des cadavres pour en tirer bénéfice et honneur; ils oublient que la plus belle façon d'honorer l'homme est de respecter sa vie. La douleur ostentatoire des cérémonies à titre militaire n'est que propagande patriotique pratiquée hypocritement — «Les armes remuent au fond des cœurs la fange des pires instincts.» De Gaulle (1).

Il n'y a pas de morts glorieux, ce n'est jamais glorieux de pratiquer ou d'être complice d'un assasinat collectif, même si on en devient la victime. C'est tromperie et hypocrisie de berner les survivants d'un massacre où les enfants des victimes de ce massacre. Il est faux de prétendre que tous ces hommes sont morts volontairement pour un drapeau, ils sont morts assassinés par d'autres irresponsables, devenus meurtriers, pour le compte d'une patrie différente. Ces pauvres victimes ont peut être apporté, également, la mort à d'autres hommes avant de tomber misérablement Ce ne sont pas des héros, ce sont des victimes, des irresponsables. Ces hommes n'ont pu réaliser le crime auquel ils participaient; s'ils en ont eu connaissance, ils n'ont pas su s'incliner devant les commandements d'une conscience qui leur demandait de respecter la vie. La mort du soldat n'est pas un enseignement, c'est un scandale, scandale de résignation et de faiblesse. La foule anonyme se prosterne devant les tombes de ces hommes assassinés. Ce culte la condamne à demeurer la pourvoyeuse infâme des charniers et de vénérer le couteau des sacrificateurs, maîtres du destin des peuples.

Refuser de regarder en face la vérité est un manque de courage et de lucidité. Tout homme doit prendre position sur le problème du refus à la violence. Avant l'obéissance passive à une loi, à une coutume, l'homme doit interroger sa conscience; il conserve ainsi toute sa dignité.

Le devoir est de forcer l'opinion à sortir de sa torpeur, de son apathie. Le pouvoir de l'opinion est immense. Aucun gouvernement, si despotique soit-il, qui ne tremble aujourd'hui devant la force de l'opinion publique. C'est cette opinion publique qui peut, qui doit, amener les gouvernements au respect de l'humanité et de la conscience universelle.

Pour celà, nous devons, tous, protester toujours, et tant que le mal subsistera, contre la violence, son éducation, sa préparation. Nous devons parler clair et net, dire et écrire ce que notre conscience nous dicte et ne pas trembler devant les Etats et les lois. Le salut est là, le salut dépend de tous. Chacun peut y contribuer. La paix est a ce prix. Pour abattre la violence, il faut commencer par l'abattre en soi, propager la vérité, amener les hommes au respect de la vie.

A ceux qui tentent de justifier l'état de violence en reprenant le vieux refrain séculaire: «Fatalité de la guerre, plus forte que toute bonne volonté» refrain qui est une attestation de faiblesse en soi, il faut répondre que la fatalité n'existe pas, ne s'impose pas; la fatalité est la somme de nos erreurs, de nos soumissions, de nos lachetés.

Que chacun de nous fasse son meaculpa. Que chacun de nous s'interroge sur ce qu'il a fait pour préserver la paix parmi les hommes. Que chacun de nous réalise qu'il ne peut passer son existence sur terre, bénéficier des biens de la vie et, en même temps, employer toute son activité à lutter contre. On ne peut sans cesse se présenter au banquet de la vie les mains vides. Il faut que chacun lutte pour apporter aux hommes de demain plus de courage, de lucidité, de vérité, de conscience. Là est la tâche humaine, là est notre seul devoir.

Quand les hommes consentiront à secouer les chaines si lourdes des mensonges, des hypocrisies, de l'esclavage, celles-ci tomberont d'elles-mêmes, les peuples vivront libres, le sacrifice des objecteurs de conscience, ces pionniers d'un monde meilleur, n'aura pas été vain.

(1) Au fil de l'épée. De Gaulle.

René VILLARD

Les atteintes à la liberté continuent

La liberté d'expression étant plus que jamais respectée en France, deux périodiques ont été, à notre connaissance, saisis cette semaine : « Le Monde Libertaire » et « L'Express ».

Les faits se rapportent à la même cause, semble-t-il — répression sauvage de la récente manifestation anti-O.A.S. — mais ont été différemment évalués; quatre lignes, en 5 ou 6, en « Faits Divers », à la sixième page pour « Le Monde Libertaire »; gros titre à « la une » pour « L'Express ». Ce dernier publiait, il est vrai, la prise de position du secrétaire de la Fédération des personnels de la P. P. (flics).

« L'Express », saisi à répétition, saisi au point qu'on se demande où il va pêcher son fric, est très à la mode en ce moment. Le « bon flic » se porte aussi énormément; car il y a beaucoup de « bons flics », bien plus qu'on ne le suppose.

Il n'y a que les grincheux qui sont sceptiques et, parmi eux, ceux qui ont eu l'occasion d'être présents à une manifestation — quand les gogos de manifestants crient : « La police avec nous ! » — et ont enregistré les réactions magnanimes, parfois frappantes, de ces honnêtes républicains.

Sans souci pour « L'Express », qui est nanti, nous souhaitons de bon cœur au seul « Monde Libertaire » un prompt rétablissement; plus pauvres que lui nous regrettons sincèrement de ne pouvoir faire plus.

A la recherche de la vérité

Par delà le bien et le mal

Ardvisson affirme: «c'est la «mission des partisans de la Liberté que d'entretenir le plus possible la Liberté menacée par le furieux développement technique des temps nouveaux» mais notre Camarade oublie que la connaissance de la réalité implique le sentiment de la réalité parce que, à vrai dire, la Liberté n'est pas du tout menacé par le furieux développement technique moderne, mais elle est, comme toujours, menacée par l'égocentrisme car en effet, le développement technique ou autre ne tombe pas du ciel mais il est une fonction spécifiquement humaine qui dépend directement de l'Etre.

S'il est vrai que: «Ce qu'il importe de favoriser c'est la formule la plus libertaire possible», il est vrai aussi que pour favoriser la formule la plus libertaire possible il est indispensable de mettre en pratique les principes anarcho-syndicalistes, libertaires ou anarchistes, à votre choix, il s'ensuit que sauf erreur, il est nécessaire de se cramponner aux conceptions anarcho-syndicalistes sans crainte de se salir les mains dans la pratique immédiate d'une action concrète. Agir ainsi c'est être logique vis-à-vis des principes acceptés en connaissance de cause et en toute liberté en conséquence, lorsqu'on lutte constamment pour la transformation radicale de la société l'on s'occupe directement et effectivement des intérêts pratiques du Peuple, mieux que celà, notre action, conforme aux principes, directe et immédiate, a toujours été appreciée par les travailleurs.

Attester que: «Si par peur de se salir les mains l'on se cramponne à la réalité, ce faisant l'on perd toute possibilité de marquer les événeemnts par la volonté anarcho-syndicaliste donc l'on condamne le mouvement à la décadence», c'est avouer que l'on a une piètre opinion et des travailleurs et des principes ou théories que l'on prétend défendre car, il est de notoriété publique que pour conserver la Santé l'on doit éviter tout ce qui peut compromettre ou nuire à la Santé, donc, se cramponner à la réalité, vouloir passer de la théorie aux actes, prétendre aller droit aux buts, éviter les détours toujours très longs, pénibles, exténuants, tout celà n'implique pas du tout que l'on a peur de se salir les mains, c'est plutôt le contraire qui est vrai, donc en agissant ainsi l'on veut, l'on désire éviter les desillusions cause de décadence de tout mouvement.

Ardvisson est trop intelligent pour qu'on l'accuse d'être un ignorant qui ne veut ou ne peut pas comprendre que la décadence du mouvement anarcho-syndicaliste et anarchiste est une conséquence, non pas de la peur de se salir les mains, mais est une conséquence de l'effet contraire, c'est-à-dire l'abus de tremper ses mains dans les eaux troubles de la politique même si celle-ci est démocratique, car les compromis, les tergiversations, le collaborationnisme et autres choses encore, au lieu d'être une mise au point, une amélioration du moteur dont les rouages seraient usés, se révèlent comme des réformes tendant à éliminer le but vers lequel chacun aspire, à savoir, la confirmation ou reconnaissance du Droit qu'à chaque producteur de vivre conformement à une juste répartition de la production dont il est le principal artisan.

Contrairement à ce que pensent les Camarades suédois, les Principes anarcho-syndicalistes, libertaires, anarchistes ne sont pas «des points de vue dépassés» parce que n'ayant jamais été mis en pratique, il est virtuellement impossible de connaître leur valeur réelle, positive. Toutefois reconnaissons qu'il existe des systèmes, des principes, des méthodes 'surannés, dépassés, tels sont les théories, les méthodes, les systèmes, les principes autoritaires, étatistes, dictatoriaux, écclésiastiques.

La chanson préférée des reformistes c'est celle dont le refrain ressasse à l'infini que: «A temps nouveaux il faut des formules nouvelles». Celà nous oblige à sourire car, à moins d'être cinglé, l'on doit reconnaitre que l'Etat, l'Eglise, l'Autorité, les Républiques Démocratiques ou Autocratiques sont des archaismes, cependant en dépit de leur vétusté ces systèmes sont toujours et de plus en plus en vigueur, ce qui prouverait que l'Etre n'est pas aussi intelligent qu'il le croit puisque les anarcho-syndicalistes ultra-modernes du Welfare State, croyent dur comme fer à la nécessité inéluctable, impérieuse de la collaboration, non pas avec l'Etat (l'Etat est un mot, une ombre, donc on ne collabore pas avec des ombres) mais à la collaboration avec les Hommes-Etatistes, il s'ensuit que quiconque oserait critiquer une attitude semblable serait considéré comme: «militants qui refusent de servir leurs idées de la façon qu'exigent les temps nouveaux.»

Que penser de cette opinion? Au risque d'être accusé de critiqueur incorrigible, incurable, j'affirme que «des temps nouveaux» signifie tout simplement le Présent, dès lors il est clair que de tout temps il a existé un présent ,ainsi les temps nouveaux sont la continuation des anciens «Temps nouveaux» ou présent puisqu'il est virtuellement impossible de vivre dans l'avenir, l'on vit constamment dans et par le Présent car, qui oserait affirmer que demain il sera encore parmi les vivants? Voilà donc que les: «Temps Nouveaux» n'exigent rien du tout, c'est l'Etre, les réformistes, les raccomodeurs d'objets hétéroclites, les dictateurs, les autoritaires qui, afin de redorer le blason vermoulu de l'autorité, prétendent, depuis toujours, qu'à temps nouveaux il faut des formules nouvelles. A les entendre l'on dirait que les Gouvernants-Etatistes contemporains ont changé de fond en comble les méthodes de gouverner, cependant l'histoire montre à quiconque veut voir, entendre, comprendre, analyser que l'autoritarisme bienfaisant ou malfaisant, l'exploitation de l'homme par l'homme sont caducs, que leur survie est due à la mauvaise foi, à l'égocentrisme sordide de ceux qui sont incapables de marcher sans guide ni tuteur, ni garde-chiourme, ni ecclésiaste. Ainsi l'Etre, en dépit de son savoir, de son intelligence, de sa grandeur, de sa fierté, de son orgueil, n'a pas encore dépassé le stade mythologique.

Somme toute, pour être logique vis-à-vis d'Ardvisson et Compagnie, il faudrait renoncer aux vieux concepts anarchistes et anarcho-syndicalistes. Mais que diable, si pour Jensen, Rudiguer, Ardvisson, anarcho-syndicalistes ultra-modernes, la collaboration avec les démocraties ou les crasseux, est une action absolument indispensable, qui les empêche d'agir en conséquence?

Personne à coup sûr, c'est à cause de celá, qu'au lieu de se tracasser les méninges pour convaincre les anarcho-syndicalistes du Monde que leur méthode est la meilleure, ils n'ont qu'à continuer leur route sans se préoccuper si les anarchistes et les anarcho-syndicalistes de l'A.I.T. persistent dans une attitude contraire à la leur. Les anarcho-syndicalistes ancienne manière n'ont qu'à continuer leur chemin, intensifier la propagande afin de divulguer les Principes anarcho-syndicalistes véritables, ensuite les travailleurs jugeront les uns et les autres à leur action, à leur comportement, car après tout, il n'y a qu'une seule manière d'être sincère et honnête, c'est de l'être toujours et en toute circonstance, donc quand on veut annuler l'Etat, l'Autorité on agit en conséquence, voilà la vérité, le reste n'est que verbiage inutile, voire dangereux. Disons le sans crainte, la prétendue modernisation des méthodes révolutionnaires n'en est pas une et si d'après Ardvisson, «le totalitarisme vit des injustices sociales» c'est une erreur de croire que l'Etat démocratique applique toujours et en tout temps et lieu, la justice intégrale.

Nous approuvons de toute la force de notre âme, la décision suivante de la S.A.C.: «Toute guerre est une preuve de primitivité bestiale et de barbarie. La S.A.C. dénonce la guerre comme ennemie de la civilisation. Elle lutte de toutes ses énergies pour la réduction des armements et le désarmement total.» Voilà un langage absolument précis et conforme aux principes anarcho-syndicalistes et toute autre déclaration anarchiste, cependant si «tout chemin mène à Rome» la collaboration n'implique pas abolition.

Luc BREGLIANO

Les théories et les réalités (1)

Dans le «manifeste communiste» Marx définit la lutte des classes: «La société bourgeoise moderne, élevée sur les ruines de la société féodale n'a pas aboli les antagonismes de classes, elle n'a fait que substituer de nouvelles classes aux anciennes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte.

De toutes les classes qui, à l'heure présente, se trouvent face à face avec la bourgeoisie, le prolétariat, seul est vraiment une classe révolutionnaire. Les autres classes périclitent et périssent avec la grande industrie. Le prolétariat, au contraire, en est le produit le plus spécial. Les classes moyennes; petits fabricants, détaillants; artisans, paysans, combattent la bourgeisie parce qu'elle est une menace pour leur existence en tant que classes moyennes. Elles ne sont pas révolutionnaires, mais conservatrices. Qui plus est, elles sont réactionnaires; elles demandent que l'histoire fasse machine en arrière. Si elles agissent révolutionnairement, c'est par crainte de tomber dans le prolétariat.»

Il est évident que ces déclarations furent d'un réalisme saisissant, d'une lucidité extraordinaire..., mais, le Temps ne respecte rien, et, peu à peu, il désagrège les théories qui semblaient devoir conserver éternellement leur valeur...

Au temps ou la machine aidait l'homme dans son labeur, au temps de Marx, on ne pouvait prévoir qu'un jour elle se substituerait à lui complètement, ce qui, aujourd'hui, est devenu l'espoir des vrais révolutionnaires et la crainte des conservateurs.

En face de cette prochaine réalité, la lutte sociale se trouve déplacée: le problème urgent n'est pas de produire mais de distribuer. D'où, conséquence logique et nécessaire: le problème social perd son caractère prolétarien pour devenir un problème de consommation et d'usage.

Les classes se fondent dans les besoins en donnant à l'insatisfaction un caractère révolutionnaire. On ne peut plus considérer le travail comme la base de la libération sociale. Désormais, il s'agit de satisfaire les besoins et les loisirs, et si l'on veut conserver le qualificatif «classe», il faut rassembler dans ce cadre l'ensemble des consommateurs et des usagers que l'inégalité sociale laisse dépourvus ou insatisfaits.

Marx a entrevu le phénomène de la surproduction, mais n'a su en tirer toutes les conséquences: «La société bourgeoise moderne qui a mis en mouvement de si puissants moyens de production et d'échange, ressemble au magicien qui ne sait plus dominer les puissances infernales qu'il a évoquées.

Le système bourgeois est devenu trop étroit pour contenir les richesses créées dans son sein.

L'industrie, en se développant, non seulement grossit le nombre des prolétaires, mais les concentre en masses plus considérables: les prolétaires augmentent en force et prennent conscience de leur force.

Les intérêts, les conditions d'existence des prolétaires s'égalisent de plus en plus, au fur et à mesure que la machine efface toute différence dans le travail, et, presque partout, réduit le salaire à un niveau également bas.»

Marx n'a pas entrevu l'intellectualisation de la production qui transforme en cadres ou techniciens — par enseignement ou remplacement — ceux qui sont remplacés par la machine dans les travaux de force.

Le prolétariat se trouve divisé en catégories multiples, aux conditions différentes et inégales: l'unité prolétarienne se trouve rompue par l'embourgeoisement des plus aptes. La production tend à devenir le fief de la technocratie.

Nous devons attirer l'attention sur le fait de la multiplication des cadres et des employés, ces derniers se considérant peu à peu comme les organisateurs et les responsables de la production. Celà est si vrai que l'on voit les partis marxistes, le bolcheviste en particulier, accorder une attention privilégiée, à ces catégories en déclarant que la lutte pour l'égalité des salaires serait une injustce...! Ce qui signifie que le P.C. n'attend pas l'érection de la dictature du prolétariat pour établir «le droit inégal»: il le soutient déjà en régime capitaliste...

Non seulement la machine n'égalise pas les conditions d'existence, mais elle crée ces catégories dont personne ne peut ignorer l'existence:

Les travailleurs occupés.

Les techniciens occupés.

Les travailleurs en chômage technique.

Les rentiers, économiquement faibles.

L'interprétation de Marx, si lucide soit-elle, aboutira d'ailleurs à une solution inattendue: la dictature du prolétariat pour l'abolition des classes, et le développement *du droit inégal*, à chacun selon son travail, tactique éducative pour progresser vers l'égalité des conditions, c'est-à-dire vers le communisme...!

Nous traiterons cette question fondamentale du marxisme quand nous analyserons le paragraphe relatif à la Période transitoire chère à tous les marxistes, et ayant reçu les interprétations les plus diverses. Notons déjà, dès maintenant, que l'expérience russe est assez triste et assez éloquente pour nous démontrer l'utopie du marxisme à la recherche de la liberté par le chemin de la dictature, la stupidité d'une vocation qui prétend utiliser le «droit inégal» pour aboutir à l'égalité des conditions...

Nous n'attaquerons pas Marx. Si importants puissent être ses travaux, ils datent d'une époque lointaine: ils sont fatalement limités dans l'avenir.

Kropotkine, Bakounine et tant d'autres qui l'ont précédé ou suivi, ont produit une somme de critiques et suggestions, de principes et de théories dans lesquels nous puisons largement. Mais nous ne sommes pas devenus pour autant des Kropotkiniens ou des Bakouninistes quoique nous estimons fort leurs apports. Il serait antiscientifique de nous lier au passé de telle façon que nous serions gênés dans notre marche progressive.

Faire d'une œuvre un évangile, c'est sacrifier la raison au sentiment religieux. Et le fanatisme et le jésuitisme des marxistes s'explique par le fait que leurs croyances ébranlées se sont reportées sur une œuvre sociale avec la même foi et le même aveuglement qu'ils professaient autrefois vis à vis des religions les plus diverses.

Raspail a traduit cette psychose avec beaucoup de clarté:

«L'admiration pour les monuments élevés par les anciens, à l'aide de leur seul génie, ne doit pas aller jusqu'à un engouement rétrograde, qui nous porte à leur attribuer par anachronisme tout ce que les siècles suivants ont découvert de plus qu'eux. Lorsque dans un livre se rencontrent tant de lacunes et d'imperfections, n'en faisons pas une Bible et un symbole; n'y enchainons pas le progrès avec la cheville de la foi et une dévotion aveugle.»

Nous avons emprunté à Marx comme à tant d'autres. Nous utilisons du passé ce qui convient aux exigences du présent, mais nous oublions de ce passé ce que l'expérimentation a définitivement condamné.

Le Politique ayant échoué sur tous les plans, nous marchons et bâtissons dans le social.

(1) Voir C. S. N° 171 à 173.

(à suivre)

B.D.I.C

Información española

INFELICES FIESTAS

BURGOS. — En esta tierra, la más católica de España, ha ocurrido un siniestro cuyo gasto pagan con la vida varios jóvenes españoles de los que trabajaban en Alemania. Un autómnibus procedente de ese país chocó con un camión remolque, despeñándose el primero con tan mala fortuna que fueron recogidos del fondo seis cadáveres y una treintena de heridos. Llamábanse los muertos Arnald Henekim (chófer del vehículo, alemán), y Matilde Gomez de Pablos, Francisco del Barrio Martinez, José Segura Robredo, Pilar Vázquez Alvarez y Francisco Osorio Rodriguez.

VATICINIO

CADIZ. — Las primeras cigüeñas procedentes del Africa han regresado a la peninsula sobrevolando Tarifa a unos 30 metros de altura. La bandada se componía de 200 aves. Como es sabido, el regreso de las simpáticas zancudas es indicio de buen tiempo.

LOBOS

ZAMORA. — Manadas de lobos han penetrado en el pueblo de Lubián devorando a todos los perros y causando estragos en los corrales. Esa comarca es la más infestada de alimañas de toda España.

ESTADISTICOMANIA

MADRID. — De las 800.000 mujeres solteras que se calcula existen en España, 100.000 son atribuidas a Madrid y 35.000 a Barcelona.

LASTIMA, PERO...

AVILA. — Un puente sin pretil y una camioneta que cae al fondo con sus cuatro ocupantes, muriendo el chófer Juan Sánchez Castillas, el presidente de la Cooperativa de Navalacruz Esteban González, y el párroco de Villanueva de Avila, José Robles Fernández. El cuarto ocupante, Segundo Blázquez, sufre heridas de consideración. Y ahora: ¿por qué un puente sin barandas y un cura y sus compañeros que mueren por falta de apoyo de la Providencia?

ROJIBLANCO

BILBAO. — El barco polaco «Elblag», que llegó de Dantzig con 450 toneladas de semilla de remolacha, cargó aquí ejes cigüeñales, un motor y piezas de repuesto para Polonia.

CONDENA, INDULTO Y «PATRIOTISMO»

BILBAO (OPE). — El joven Ramón de Arrarte fue puesto en libertad después de haber sufrido cuatro meses de prisión en la cárcel de Larrinaga. En el juicio que se celebró contra él por haber descolgado el retrato de Franco en la escuela de Forua con motivo de una velada que allí se dió, el fiscal pidió tres años de prisión, pero el tribunal le condenó a seis meses y un día, después de una brillante defensa del letrado señor Migoya. Rebajada la condena a tres meses en virtud del último indulto, Arrarte continuó en Larrinaga un mes más por no haber satisfecho la multa de 25.000 pesetas que le impuso el gobernador. Por una orden arbitraria de la policía fue obligado a presentarse en la Comisaría durante dos domingos consecutivos para recibir «decciones de patriotismo».

LA CARIDAD CRISTIANA DE UN CARLISTA

BARCELONA (OPE). — En la sección «De los tiempos pasados», el director del «Pensamiento Navarro» ha publicado esta noticia retrospectiva:

«Había muerto en Barcelona el concejal radical Mir y Miró, uno de los anticlericales más caracterizados de la Ciudad Condal, que comía carne de cura o de fraile a todas horas como su manjar favorito. Pero tanto abusó de aquel plato, que era muy peligroso, que se le indigestó y se murió.»

El «P.N.» miente. Mir y Miró era el hombre más culto del partido lerrouxista. — (C. S.)

SIGUE LA REPRESION

MADRID, (OPE). — Acusados de «haber intentado la constitución de un grupo antirrégimen» en la empresa en que trabajaban, han comparecido ante un tribunal militar diez obreros y empleados de la fábrica « Vespa », de Madrid. De las dos mujeres procesadas una ha sido condenada a 14 años de reclusión y la otra a 12. Los restantes acusados han sido condenados a penas que oscilan entre 4 y 16 años. Las condenas no serán ejecutivas hasta que las apruebe el capitán general de la Primera Región.

TRABAJADORES ESPAÑOLES EN FRANCIA

MADRID, (OPE). — Veinticuatro mil trabajadores españoles han entrado en Francia durante los ocho primeros meses del año. En total, las entradas en el país vecino, de trabajadores extranjeros totalizaron cuarenta mil, de los que los españoles superaron el cincuenta por ciento. Se ha registrado un aumento en la cifra total del 55 por 100 con respecto al año anterior.

La industria de la edificación, la de obras públicas y de materiales de construcción, son las que absorben el mayor número de trabajadores extranjeros en Francia, con catorce mil obreros contratados en dicho período. En segundo lugar figura la agricultura y el sector forestal y el tercer puesto las industrias del metal. Después de España la mano de obra extranjera más numerosa es la italiana, con dieciséis mil obreros, seguida de los portugueses con cuatro mil.

EL DERECHO A LA INFORMACION

GINEBRA, (OPE). — «La Tribune de Genève» publica un extenso artículo titulado «La UNESCO organiza una campaña para que el derecho a la información no sea un privilegio de los países ricos». A él pertenecen los párrafos siguientes:

«Hace trece años, el 10 de diciembre de 1948, las Naciones Unidas, con motivo de su Asamblea celebrada en Paris, proclamaba para todos los pueblos la libertad de información. Uno de los artículos de la Declaración Universal de los Derechos del Hombre afirma que «toda persona tiene el derecho a buscar, a recibir y a difundir, sin distinción de fronteras, las informaciones y las ideas, cualquiera que sea su medio de expresión.»

«Desde entonces mucho se ha discutido sobre los obstáculos políticos que se oponían cada vez más a la libertad de información: censura o control de las noticias, supresión o secuestro de periódicos o de películas extranjeras, expulsión de corresponsales extranjeros, etc. Pero se ha concedido mucho menos atención a saber si el público tiene realmente, en todos los países, el medio de aprovechar su derecho a la información.»

LOS VOLUNTARIOS DE LA LIBERTAD FRENTE A LA REBELION FRANQUISTA

ROMA, (OPE). — Con motivo del 25 aniversario de la guerra de España va a tener lugar en Roma, los días 9 a 11 de febrero del año en curso, una «manifestación conmemorativa de los voluntarios de la libertad que acudieron en defensa de la República española».

Un comité organizador ha cursado las invitaciones a los actos. El llamamiento está suscrito por cincuenta personalidades, entre las cuales figuran los señores Vincent Auriol, Lázaro Cárdenas, Branting, Jules Moch, Francisco Gay, Bertrand Russel, Philip Toynbee, Ferrucio Parri, Aldo Garosci, Camille Huysmans, Léo Collard, J. B. Priestley, Henri Rollin, Spencer Spender, Carlo Levi, Pietro Nenni, Luigi Longo, Fausto Nitti, Elio Vittorini, etc.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Adresser la corespondance au siège

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris
Rédaction, Administration et Trésorerie du
« COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Adresser la correspondance au siège confédéral

REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE

Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES

Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE

13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE

Dans l'attente d'une salle à la Bourse du Travail, nos réunions ont lieu à l'Amicale laïque, et les permanences sont tenues tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget-de-l'Isle, St-Etienne.
Pour tous renseignements, écrire aux secrétaires, les camarades Morel et Jouve, 41, rue des Passementiers, St-Etienne (Loire).

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Si todos los jóvenes del mundo...

Da grima ver a toda esa juventud que, envuelta por el ambiente de una modernidad tan absurda como idiota, es incapaz de desprenderse de él. Se ha dado a lo fácil, a lo simple; ha de seguir la moda, ha de hacer como los otros, so pena de ser tratada de mística, seria en demasía, insensible a la juerga, al ruido, al gamberrismo y a la fanfarronería.

Claro que en éste como en tantos otros aspectos de la vida cotidiana, existen importantes excepciones. No exageramos ni inventamos nada al decir que bastantes jóvenes son impermeables a tanta gesticulación y griterío de mal gusto, ya que otro nombre no merece esa manera de manifestar una desenvoltura bastante discutible.

Acaso el lector haya tenido ocasión de leer el libro cuyo título encabeza estas cuartillas: «Si tous les gards du monde...», o bien visto un film basado en el mismo. En él se demuestra que, sin ser por ellos menos que otro de su edad, un joven puede hallar a través de la radio («amateur» — aficionado), toda una serie de emociones, entretenimientos y placer, siendo al mismo tiempo útil al prójimo, a sus semejantes, lo que no impide dedicar parte del tiempo disponible ni al deporte —racional, no comercializado—, al arte, a la lectura y a la capacitación, o a otra distracción sana, en suma.

Nos ha traído esto a la memoria, el reciente lanzamiento por los norteamericanos de un satélite provisto de emisora de ondas cortas, de longitud solamente utilizada por los aficionados a la radio, o por ciertos organismos privados (estatales, militares). Si la experiencia de ese lanzamiento, en lugar de ser cosa del militarismo (yanqui en este caso), lo fuera con vistas a mejorar esa técnica en provecho de los pueblos, gustosos aplaudiríamos ello. Tratándose de obtener información para la guerra, no nos acaba de convencer.

Hemos tenido ocasión más de una vez (¡ahora ya no!) de escuchar esos cambios de impresiones entre aficionados. Es emocionante oír a otro «amateur» situado a una distancia considerable que sin conocernos personalmente, os saluda, os desea ánimos, os da cortas noticias o consejos sobre técnica a seguir, ensayos, pruebas; sobre la situación atmosférica en los antípodas. O bien, de pronto, os ponéis a escuchar lo que entre ellos denominan «llamada general», que puede ser dirigida a los de un país determinado, a todos los de un continente y a veces al mundo entero, cuando se trata de una alarma o S.O.S. en el caso de un accidente grave, como una colisión de barcos en alta mar, o bien para pedir el envío urgente de personal sanitario, medicamentos y toda clase de socorro a un lugar apartado de la tierra, a causa de un movimiento sísmico, de un ciclón o inundaciones, colisión aérea, etc., por cuyos motivos la comunicación normal ha quedado destruída, total o parcialmente.

La emoción entonces es intensa. Y cada cual se apresta sin pérdida de tiempo, por encima de fronteras, sin preguntarse si las víctimas son de nuestra misma raza, idioma y costumbres, sin averiguar si son amigos o enemigos, a fin de ser útiles al semejante en peligro. Reproducen la llamada, a veces patética, buscan, avisan, traducen, sin perder un solo minuto. La solidaridad internacional se hace efectiva e inmediata. Se olvidan diferencias, odios, envidias; las fronteras no resisten a ese medio de comunicación; los Estados, a veces incapaces de prevenir primero o de remediar después rápidamente los estragos causados por fenómenos previsibles o no, aceptan los servicios incalculables, incontestables que esos «radioamateurs», generalmente anónimos, ya que raramente dan su nombre y si su contraseña compuesta de letras y números, más un signo convencional entre cada agrupación por país, u alcance de onda de emisión de que se sirven.

Entre estos «amateurs» los hay de todas las clases sociales: médicos, comerciantes, obreros, artesanos, ingenieros, agricultores, empleados, etc., a los cuales en general no les guía ningún afán particular y entre ellos suelen ayudarse bastante en el aspecto técnico, aconsejándose mutua y diariamente. Si llegaran un día —y ello es bien posible— a utilizar el Esperanto como idioma general, mucho más se lograría en el conocimiento y acercamiento entre pueblos; la comprensión sería mayor, la solidaridad aún más efectiva. Y las perpetuas amenazas de guerra, disminuirían considerablemente.

Si la juventud diera en dedicarse a ello, a comprenderse, a conocerse, a cambiar impresiones, toda esa plaga de borregos que se creen con derecho a todo porque practican una danza impúdica con gestos que parecen de afeminados o de marimachos cuando no de descentrados; unas veces pueriles y otras groseros y se idiotizan con canciones decadentes y estúpidas, cuanto ganaríamos todos, la propia juventud, sumamente despistada, la primera. (Todo parece indicar que aquellos pueblos y naciones más adelantados, cuya civilización industrial es más avanzada, son los que degeneran más fácil, más pronto, moral y mentalmente. Ello según constatación de los entendidos.)

De que así no sea, de que sigan en ese ambiente absurdo, ya se ocupan hasta más de la cuenta, toda una prensa comercial y «sensacional», infinidad de Emisoras de radio y televisión, de esa televisión que mejor aplicada podría ser de gran ayuda completando nuestra educación e instrucción. Ya vemos que, por desgracia, no es así. Y no lo es porque hallan demasiado campo abonado y anteponen todo el beneficio del negocio que todas ellas representan para sus explotadores.

La juventud desviada, bien haría en buscar el camino que conduce hacia el sentido común, que dicen —no sabemos exactamente si ello es así— es «el más común de todos los sentidos». Sería indudablemente la primera favorecida, repetimos. Y daría así al traste con muchos *mitos* e intereses nada claros.

Julián FLORISTAN

DISCO

El don de la palabra...
Le antepongo el don del silencio.
Porque no puedo resistir «el verbo torrencial» ni los «aplausos ensordecedores».
Ni las audiencias irresolutas de puro discurseadas.
Cuando mucho se habla poco se resuelve.
Hay Congreso cangrejo y reuniones con fuegos de artificio palabrero.
Y conferencias circunferenciales.
El barrio no se entiende por culpa del «bla, bla, bla» de las mujeres que abandonan la sartén al fuego.
Anochecido, los hombres se baten inconsideradamente movidos por el bla, bla, bla diurno de sus mujeres.
Hermoso lenguaje el saber callar, y proceder luego de meditar.
En español ya se es discursivo, ostentador, ampuloso.
Justificamos la carencia de gráficos con millones de palabras.
Somos millonarios, pero no en crédito.
La mímica nos salvaría.
Con ser anacrónico, Pierrot me resulta extremadamente simpático.
Canta endechas — mudas — a la luna, y la luna ya es asequible.
No hay, entonces, quimera que valga.
Ni arroz comible en estado de conciencia después de un didlogo de sordos sostenido durante tres horas.
No se labora con el verbo, sino con los brazos.
Brazo y cerebro; a ello volvemos.
O estamos perdidos.
Oyendo a Chopin, la irrupción de un «¡Ola! ¿Qué tal?» de compadres es insufrible.
Igual una conversación de 23 años en la cámara de un enfermo al que no se deja morir ni sanar.
Consuela la falta de entierro, pero nos hunde la no ocurrencia de nacimientos.
¿Hablemos?

DISCOBOLO

En la ventolera

La razón

I

NADIE como el que nunca abandonó el hogar conoce la situación y las necesidades de la casa. En el seno confederal no será único, ciertamente, en rumiar apaños y lógicas para futuras bienandanzas, desde luego colectivas. Pero, para ello precisa, quien quiera que sea, la posesión de un principio, de una idea maestra, de un ultrancismo emancipador que lo acredite como artífice de un sistema revolucionario en ninguna época desmentible. Más concreto: que para *ser* es obligado *sentir*; y para sentirse de la C.N.T. hay que comprender y estimar los postulados inestatales, igualitarios de la misma.

Esto es claro y por su claridad resulta encontronazo con otros criterios y otras concepciones. Cincuenta y dos años de Confederación Nacional del Trabajo no pueden mantener, no lo negamos, a esta sindical proletaria en el mismo plano físico que en 1910. Entonces persistía el globo que fue heroicidad de Gambetta, el avión (aeroplano) era incipiente, y hoy se viaja en voladores que rebasan la velocidad del sonido. Los compañeros albañiles de entonces construían a mano y hoy las casas proceden de fábrica. Ni duda de que la sociedad ingeniosamente adelanta; ingeniosamente y animalísticamente; que en cuanto a su progreso moral, antes que aceptarlo la discusión sería laboriosa.

Pienso, escribiendo estos torturados renglones, en los compañeros que *son* C.N.T. en vez de suponerse serlo. Creo en los amigos que de mí disuenan por motivos de entraña cenetista, y me desentiendo sin encono, pero con absolutismo (no me asusta aquí la palabra) de los que rozan la C.N.T., de los libertarios epidérmicos, y conste que no digo aviesos! No juego con el equívoco, aunque a veces retoce empleando malabarismos palabreros. El ideal, la redención verídica de los trabajadores es cosa muy seria, y los tranquilos compañeros de carnet no lo son tanto, y aun menos. Que haya de éstos es una pena, inevitable en nuestros medios como en los ajenos. Hay gente que no es mala sin que se esfuerce en ser buena, quedando en situación híbrida pudiendo, con algún esfuerzo, quedar moralmente definida. Lástima. Pero las lástimas no le abonan el terreno a nadie.

Insisto pues, en que no interesan al caso que propongo los volubles, los necesariamente rotulados, dirigiéndose, mi intención, a los convencidos, a los constructivos, a los artífices conscientes de la Organización y su Idea, o de la organización para la expansión y el refinamiento del ideal que nos mantiene en vilo, impidiéndonos de regresar a la masa de que salimos para terminar nuestros días lo más vulgarmente posible (cual les ocurre, tarde o temprano, a los que, estimándose roble, acaban en flor de un día.

Yo, éste, aquél, cuantos tengamos una formación cenetista y libertaria; los que «desconocemos» la mecánica orgánica del escaso hacer y mucho divagar en el exilio, pero que sabemos como se procede para impulsar un sindicato de trabajadores anhelosos de mejoras, para plantear con el máximo de acierto una huelga, que ganaremos para los otros y perderemos particularmente, con sumo gusto... podemos discutir C.N.T. con solvencia y respeto, pues somos los que nos hemos partido el pan en la cárcel, en el destierro, quienes hemos sonreído y sufrido al unísono en muchas ocasiones, y nos hemos disputado varias veces en la bonanza (¡algo había que hacer, que caramba!) pero que cuando el cierzo reaccionario, autoritario ha arreciado, fácil nos ha sido restablecer la hermandad supuestamente quebrantada.

¡Oh, tiempos! Aquel dinamismo, aquel impulso generoso, aquellos arranques lírico-prácticos (así fue la C.N.T.: idealismo y realidad!) aun los vivimos los supervivientes y los hijos de los supervivientes, frente a la prosa infecunda, a las sinuosidades, a las locas derivaciones del exilio. Ya sé que tiempo llegará en que nuestra acción constante, mas sin resultado, de estos tiempos, adquirirá un brillo romántico capaz de deslumbrar a las próximas generaciones. Pero la verdad es ella misma en todo tiempo, y hay que pensar en que no variará ni por acuerdo de asamblea.

Quiérese decir, que hay que humanizar nuestros procedimientos para estimarnos mejor nosotros mismos, los que *somos* C.N.T. por voluntad y sangre, por amor a nuestros padres y a nuestros hijos, a los padres y a los hijos ajenos, a las generaciones proletarias que han sido, serán o siguen siendo; nosotros ¡compañeros!,

LA LAICITE (1)

Mais l'Etat bourgeois lui fabrique de bons programmes qui lui permettent en «maquillant l'histoire, en choisissant arbitrairement les faits, de... légitimer le présent par le plus égoïste optimisme»; qui, par leur enseignement civique et moral, lui permettent de célébrer à l'envie le culte des déesses Patrie et République, et d'inculquer aux fils de prolétaires l'obéissance à toutes les autorités et le respect de l'ordre établi.

Ainsi se fabriquent de *bons* ouvriers, de *bons* citoyens, de *bons* soldats, selon l'évangile de Marianne III[e] et de ses bons apôtres.

Le fait que certains instituteurs s'évadent de la tutelle étatiste, libèrent leur enseignement du bourrage de crâne et du dogmatisme, confirme notre opinion, puisqu'ils le font en dehors de l'Etat et malgré lui.

L'Etat veille d'ailleurs; et, tandis qu'il laisse l'Eglise s'infiltrer, s'insinuer, dans *sa* propre maison et prendre pied dans *son école laïque*, tandis qu'il laisse le clergé attaquer et grignoter *sa laïcité*, il songe à supprimer les écoles normales trop «peuple» et qui sont devenues «des foyers communistes».

Nous pouvons conclure que l'enseignement de l'Eglise et l'enseignement de l'Etat présentent les mêmes caractères: tous deux religieux — tous deux dogmatiques — tous deux intéressés — tous deux autoritaires.

Leurs resultats, comme leurs buts et leurs procédés, sont semblables.

L'un fait des croyants, des résignés, l'autre fabrique des serviteurs crédules, confiants, bons citoyens et bons soldats.

Après plusieurs siècles d'enseignement religieux, «le peuple, disent les historiens, avait pris le pli de la misère».

Après des années d'enseignement étatiste «ce qui manque le plus aux ouvriers, dit Pelloutier, c'est la science de leur malheur».

Et cela en dit long sur la passivité du peuple.

Croyant, il attend toujours son salut d'un dieu plus que problématique. Bon citoyen, il l'attend d'un parlement ou d'un ministre (!) à qui il confie sa destinée et qui a bien d'autres intérêts à servir!

Cependant que le temps marche, que des révolutions secouent le monde, que des découvertes enrichissent le savoir humain, modifient les conditions de vie..., croyants et citoyens attendent... confiants; ouvriers, ils travaillent pour leurs maîtres, et soldats, ils meurent pour eux.

La religion les abrutit; l'Etat les asservit.

Educateurs religieux et étatistes peuvent, à l'envie, s'appliquer les paroles de l'archevêque de Cologne: «C'est toi, instituteur et éducateur de demain qui, par ton action au milieu des petits enfants, entoureras l'âme enfantine, simple et tendre comme l'argile, de la subtile entrave qu'on ne pourra plus rompre.»

Et c'est ainsi qu'à travers des régimes de noms différents, de structure semblable, l'enfant, c'est-à-dire « l'Avenir », fut toujours sacrifié à l'Autorité, ou religieuse ou civile, c'est ainsi que la foule des travailleurs fut toujours asservie à une poignée d'oisifs et d'exploiteurs.

CHAPITRE IV

LA LAICITE

Nous nous refusons à appeler enseignement le bourrage de crânes éhonté auquel se livrent les églises et les Etats, *toutes* les églises, *tous* les Etats.

Nous nous refusons à appeler instruction ce savoir filtré, sophistiqué, frelaté, qui met aux enfants des verres et des œillères, afin qu'ils suivent docilement la voie que leurs maîtres ont choisie pour eux.

Nous nous refusons à appeler éducation, ce dressage, cette somme d'habitudes, qui fait de l'être intelligent «une mécanique parfaitement montée».

Nous refusons le qualificatif de laïque à un enseignement qui chasse une divinité pour en imposer une autre; qui remplace une foi, un catéchisme, des obligations religieuses, par d'autres croyances, d'autres lois, d'autres obligations aussi impérieuses, aussi inhumaines, quoique civiques.

L'enseignement laïque n'admet ni dieu, ni drapeau, ni emblème d'aucune sorte, ni décalogue, ni cantique, celui-ci fut-il l'« Internationale »!

Il n'est ni syndicaliste, ni communiste, ni prolétarien, ni bourgeois, ni militariste.

L'enseignement laïque est tout simplement humain, c'est l'enseignement lui-même, l'enseignement tout court.

Il n'est pas neutre cependant. On ne saurait être neutre entre la vérité et le mensonge.

On ne saurait être neutre quand on poursuit le bonheur de l'humanité, en commençant par le bonheur de l'enfant; quand il s'agit d'élever le degré de civilisation de chaque génération, il ne saurait être question de neutralité.

L'enseignement laïque est humain. Tout en respectant la personnalité de l'enfant, il lui apporte les moyens de dégager progressivement sa forme définitive, humaine, sa personnalité de travailleur, sans la noyer dans la masse grise, amorphe et sans reflets des individus, des croyants, des citoyens.

Programme ambitieux, irréalisable pour les enfants des prolétaires d'aujourd'hui, comme pour ceux d'hier.

L'école de demain doit se réaliser.

Réellement unique, elle ne sépare pas les enfants en deux clans : dirigeants et dirigés, chefs et sujets, parasites et travailleurs. Elle s'adressera à tous les enfants, à tous les adolescents, pour en faire des hommes.

Aux enfants, elle apporte les premiers éléments de la culture. Qu'on nous excuse ce mot peut-être un peu prétentieux. Nous entendons par là, la somme des connaissances indispensables à qui veut et doit connaître le monde — la somme des connaissances scientifiques, littéraires de toutes sortes, qui donneront à l'adolescent la possibilité de choisir, d'orienter sa vie de travailleur — la somme de savoir qui, jusqu'ici, fut l'apanage d'un petit nombre de privilégiés et qui, désormais, doit être à la portée de toutes les intelligences.

A l'adolescent, l'école fournit les moyens de poursuivre sa culture générale, de l'achever dans la mesure que lui permettent ses facultés intellectuelles, en même temps qu'il se spécialise et étudie plus particulièrement la profession pour laquelle le désignent ses aptitudes.

On ne doit plus voir, d'une part, de riches oisifs, plus ou moins cultivés (il y a aussi des cancres chez les bourgeois), de l'autre, des travailleurs, plus ou moins ignorants.

Tous les travailleurs, quels que soient leurs outils, quelle que soit leur besogne, doivent être le plus savants possible. Et l'école n'aura rempli toute sa mission lorsqu'elle aura fait de tous les enfants des ouvriers habiles et instruits.

L'instruction que nous demandons, que nous voulons réaliser, n'est pas ce savoir prostitué, dont le résultat le plus clair fut, il n'y a pas encore bien longtemps, de jeter « quarante millions d'êtres humains, pour ne parler que de notre pays, contre la plus simple humanité, contre leurs plus clairs intérêts, sur les plus évidents et les plus criminels mensonges.» (M.M.)

Non: *laïcité* est synonyme de *vérité*. C'est la vérité que l'enfant curieux poursuit et réclame. C'est la vérité que nous lui devons. L'instituteur, non pas en maître, mais en grand camarade, doit, non pas la lui apprendre, mais la chercher avec lui. Ensemble, ils étudient les faits. Ils les observent, les analysent, les comparent. Ils disséquent les idées, et ont l'honnête courage d'avouer leur ignorance dès qu'ils ne savent plus, ou qu'ils n'ont plus la certitude de savoir.

C'est la méthode scientifique, la seule laïque, celle qui forme le « libre examen ».

Et laïcité est encore synonyme de liberté.

Ecole laïque égale école de la liberté. La liberté est la première conséquence du savoir; le premier fruit de l'instruction véritable : c'est parce qu'ils sont ignorants, ou munis d'une instruction truquée et incomplète (plus dangereuse encore que l'ignorance totale), que, tels des animaux dociles, les hommes se sont, jusqu'ici, soumis à d'autres hommes.

Mais la liberté est aussi une condition de l'éducation vraie. L'église se défie de l'enfant qu'elle commence par accabler du poids de la tache originelle. L'Etat le plie, le mécanise sous une discipline déjà militaire.

L'école *laïque* fait confiance à l'enfant. Elle ne lui impose ni *sa* morale, ni *sa* discipline. Elle l'aide dans sa tâche, dans son travail d'épanouissement.

Pour reprendre une comparaison de Bernard, qui l'avait lui-même empruntée, croyons-nous, aux anarchistes, elle est comme le bon jardinier qui donne à la plante air, chaleur, lumière, humidité, pour qu'elle fleurisse et fructifie, mais qui se garde bien d'ouvrir lui-même le bouton, parce qu'il sait que son geste tuerait la fleur et le fruit.

Pour donner un enseignement laïque, c'est-à-dire humain, complet, scientifique, désintéressé, il faut des éducateurs libres, indépendants.

Les instituteurs syndicalistes d'avant-garde qui ont depuis longtemps déjà, pris pour devise cette phrase: « sois un homme, puisque tu dois faire des hommes », ont parfaitement compris cette nécessité.

Aucun gouvernement ne peut y souscrire.

C'est la société de demain, la société libertaire, qui peut donner à l'enfance et à la jeunesse le personnel enseignant impartial et vraiment laïque dont elle a besoin, afin que l'enseignement soit « délivré des entraves que les préjugés de classe et la force du gouvernement leur ont imposées ». (Karl Marx : « La Commune »).

(à suivre)

(1) Voir C. S. Nos 170 à 172-174.

B.D.I.C

de ser cenetista

los que en nuestro fuero interno vivimos una primavera, una anarquía eterna a pesar de los desgarrones, de las amarguras, de las contrariedades de la suerte.

Y claro; cuando se levanta por ahí una voz renovadora analizamos el sonido, eliminamos de la misma el ruido por si entraña materia básica o, cuando menos, aprovechable. La idea —todos convenimos en ello— no es en nuestro cielo una divinidad, una ley, un prefijo, sino una concreción moral atrevida que forma cuerpo debido a substanciales aportaciones de innovadores y pensadores obtenidas no en una hora, sino a través de los siglos. Fatigados de la historia, siempre igual, injusta y sangrienta, hemos hecho tabla rasa de los preceptos sociales, despreciado a la ley escrita, condenando a desaparición al Capitalismo, a la Iglesia y al Estado.

Horripila, entonces, una posible transigencia con el Estado, la Iglesia y el Capitalismo, hoy que el Estado y el Capitalismo tienden a fusionar para, socialmente, perpetuarse. Bien haya el modernismo, que no asusta sino en la medida de que puede infantar un retroceso. Si como dijo Ricardo Mella «más allá del ideal hay más ideal», no hay duda de que avanzaremos ininterrumpidamente; pero, por si más lejos del ideal existiera la añagaza de la tradición autoritaria aunque se mostrara con traje de operario, entonces habría que desgarrar la cortina del retroceso para evitar la nueva y despiadada burla que a la humanidad se le prepara. Remozar la ley es vano intento de convertirla en buena; utilizar el Estado para desvirtuar al Estado, es una candidez o falacia dolorosamente demostrada por el leninismo. Intervenir en la cosa pública democrática inauguraría, en cuanto a nosotros, la época de la burocracia sindical, municipal, legalitaria del cenetismo, implicando para nuestra sindical su más inmerecida, implacable y definitiva derrota. Por hoy lo está la C. N. T., de derrotada, y tan impuestos estamos de ello que la sugestión de impotencia nos hace laborar incansablemente sin obtención de fruto. Estamos preocupados, frecuentemente indecisos, y únicamente en los raptos —fugaces— de genialidad cenetista conseguimos dar chispas de brillo a esa joya histórico confederal que hemos, a justo título, heredado.

Pero necesitamos victorias para expulsar de nuestra siquis esa moral de vencidos. Mas ¿cómo lograrlas en tiempo de contrariedades absolutas? Los pasionarios se hartan de triunfos por todo menos en España, los iglesistas disfrutan de la solidaridad de los partidos exteriores que les son afines, etcétera; nosotros disponemos de correspondencias limitadísimas en el mundo y cuanto realizamos, bueno o no tanto, poderoso o limitado, se debe exclusivamente a nuestro esfuerzo.

Y bueno: ¿no es interesante esta circunstancia? Sobre que no es exacto el que estemos absolutamente solos ¿no vale su precio de orgullo el sabernos máximes adalides de la causa libertaria en una superficie inmensa en la que privan el materialismo en economía, y el liberticidio en política?

Porque la C.N.T. y el anarquismo —si, amigos: el anarquismo— valen por su esencia y por su historia más que por nuestro agrupamiento actual, lo que nos convierte —pese a nuestras demedradas humanidades— en guardadores de un tesoro entrañando la esencia del porvenir, ese porvenir que no hay criatura humana que en su minuto de dolor y de goce íntimos no imagine libre de hambres, de explotaciones, de envidias, de violencias, de vejaciones, de injusticias.

Ni democracias, ni religiosismos «sociales», ni sociologías estatales ni paraísos proletarios con cadenas y reajuste de clases, darán jamás con la solución humanamente apetecida. Con el Poder enhiesto, el gobierno del hombre contra el hombre, el hambre, el vilipendio, las matanzas guerreras, en suma, esta vida de desespero contemporáneo, tendrán una continuidad segura, contra cuya trágica verdad los anarcosindicalistas podemos hacer mucho cumpliendo el papel que la historia social española nos asigna.

Si en el amplísimo páramo de la vida somos escasos, a hacer lo posible para ser muchos. Partidos con millones de adherentes hemos visto desaparecer con un soplo fascista, pese a las tácticas infalibles del marxismo. Porque lo que cuenta es la solidez moral del individuo; la convicción razonada, elaborada, de los individuos.

Creyendo, un servidor, que en la C.N.T. somos eso.

Juan FERRER

LA AMISTAD ENTRE COMUNISTAS Y FASCISTAS

BRUSELAS, (OPE). — El boletín de la C.I.S.L. publica la siguiente información:

«Otra prueba de los contactos amistosos entre las organizaciones comunistas y fascistas lo ha suministrado la asamblea general de las cooperativas españolas que tuvo lugar en Madrid el mes de noviembre. La reunión la presidió don José Solís Ruiz, delegado nacional de los sindicatos dirigidos por el Estado, los cuales al igual que las cooperativas, se encuentran bajo el control de Falange Española, único partido tolerado en España. Es muy significativo observar que entre los delegados extranjeros se encontraba Tadeusz Janczyk, representante de las asociaciones cooperativas polacas. Este subrayó en su discurso la posibilidad de una colaboración entre las cooperativas de todos los países, sin tener en cuenta diferencias de tipo político. También insistió sobre las ventajas que supone el establecimiento de estrechos contactos entre las cooperativas españolas y polacas, y terminó invitando cordialmente a una delegación de las cooperativas fascistas españolas para que visite Polonia y asista al próximo Congreso de las cooperativas de dicho país.»

"EL JAPON, HOY"

«SOLI» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García. Precio: 2,50 NF.

La fiesta del niño en Albi

Esta tradicional fiesta que viene celebrándose todos los años, se celebrará el domingo día 21 de este mes de enero, a las tres de la tarde, en la Sala del «Patronage Laïque» en conjunto «Amigos de S.I.A.» y Solidaridad Democrática Española.

A este fin se invita a todos los adherentes y simpatizantes a asistir a esta fiesta familiar en la cual habrá proyección de cine, música de guitarra y acordeón, sin olvidar la participación de cantadores y recital de poesía y versos por parte de los pequeños. Habrá distribución de juguetes y una merienda. Se espera puntualidad porque se empezará a la hora indicada.

Revista CENIT

Sumario del número 131:

Plácido Bravo: « Hoja por hoja »; « El pensamiento vivo de Antonio Zozaya » (selección de W. Muñoz); Eusebio C. Carbó: « Afán de ver claro, sinceridad y convicciones »; R. García: «Opresión y revolución »; Floreal Ocaña: « Valor de la duda y del sér »; V. M.: « ¿Qué es el amor ?»; A. E. Lisenko: « La anarquía »; « Los arraigados » (Selección de W. Muñoz); M. R. Valdivieso: « Un ángel sin alas »; Denis: « El ladrón »; Suno: « Microcultura »; Campio Carpio: « Poesía del destierro » (folletón encuadernable). En la portada Augusto John, pintor.

1 NF en nuestros puestos de venta, y en su administración: 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.)

El quijotismo español triunfará

La cultura y el franquismo

EL 31 de septiembre de 1961, un «generalísimo», enemigo número uno del quijotismo español, celebró, en Burgos, unas llamadas bodas de plata en el poder que, claro, las festeja porque le ha producido, y le continúa produciendo, mucha plata... y hasta oro a costa de empobrecer más y más a España. Víctimas de las medidas «especiales» tomadas para poder celebrar el aniverario del «Gran Crimen y del gran Bandidaje» contra el pueblo español, fueron miles de «quijotes» con los que acabaron de llenar las cárceles antes mismo que pudieran protestar contra tanta desvergüenza y tiranía.

No faltaron protestas públicas y desde el fondo de los corazones de todos los españoles libres. Pero todos los diarios del mundo anunciaron que la Naturaleza se encargó de realizar la «protesta» más ruidosa. A las medidas toma as por los esbirros franquistas, los elementos naturales, pareciendo obrar de acuerdo con los Quijotes que fueron silenciados y encadenados, tomaron la única que les fué posible: con rayos y truenos descargar, sobre la grotesca y sangrienta carnavalada, de rememoración liberticida, lluvias torrenciales que realizaron una buena tarea de disgregación de los manifestantes y de profilaxis: limpiar las calles de la infección clérigo-franquista-militar que las había inundado, y dejarlas sin las huellas del paso de su incultura. Y estos «elementos» malos, *negativos*, continuaron cargando el ambiente de psicología revolucionaria *positiva* — por las reacciones psíquicas opuestas, adversas a los primeros que las producen — que acabará produciendo la «tormenta» de fuego, más efectiva que la de agua, que terminará con toda la «maleza» que existe en el territorio hispano, y que está impidiendo el desarrollo de la buena cultura y de la Libertad.

LA IGNORANCIA LIMPIA ES PREFERIBLE A LA INTELIGENCIA SUCIA

Seguimos comentando y opinando. Antes del precitado aniversario, como cada año, desde 19 9, la prensa franquista dió noticias de los festejos que a mediados del mes de julio celebran en España para conmemorar la victoria de las fuerzas nazi-franquistas sobre las de la Libertad. Como si fuera lo definitivo, como si no quedara la mayoría de españoles que están esperando la hora oportuna, que será menos «cruenta», para derrotar, definitivamente, al régimen dictatorial. Decimos menos cr enta, como es de desear, porque todo parece dar a entender que se deberá a una «explosión» nacional de la dignidad humana que dejará sin oportunidad de defenderse a las fuerzas productoras de los males sociales que sufre España, que nada podrán hacer, al que ar paralizadas por la sorpresa, ante la rápida y «espontánea» acción del pueblo que tomará todas las armas ,incluyendo las atómicas, que los americanos tienen en territorio hispano.

El triunfo festejado por los franquistas es, pues, efímero y apenas contará en la historia de la civilización y de la cultura, en los próximos siglos, al ser estudiada nuestra época. Se hablará con cariño de los hombres y de los pueblos, de todos los valores cuantitativos y cualitativos que contribuyeron a la revolución progresiva social, científica y humana, y se menospreciará cuanto trató de frenarla o destruirla. Como ocurrió ayer, mañana se comentará y recordará cuanto fue útil y bueno para la mayoría de nuestros semejantes como hoy se cita a Sócrates, por ejemplo, dejando en el olvido a quienes lo condenaron a morir. Estos jamás imaginaron que a través de los tiempos sólo sobreviviría el pensamiento socrático como sobrevivirá el «espíritu» del Quijote en España y en todo el mundo.

Bien lo dijo Miguel de Unamuno: «La dictadura ha intentado una y otra vez matar a Don Quijote y al quijotismo del pueblo español, pero fracasará. En España impera un jesuitismo militante y militarista... Los tres valores más vitales que el genio español ha creado son Don Quijote, la Compañía de Jesús y el descubrimiento de América. De los tres, dos fueron creación de soldados, uno que perdió el brazo (Cervantes) y el otro la pierna (Loyola)... Los jesuitas españoles significan el fin de la cultura, el fin de la fe y el crepúsculo del misticismo. Viviendo con privaciones e indiferencia, se mueren en su propia carne, cuando hace mucho tiempo que han matado su espíritu.»

La cultura jesuítica es destructiva, abominable. Mejor es no tomarla, ser ignorante, ser analfabeto con mente natural despierta. A este sentir y pensar se atienen la mayoría de los españoles. Y es que en el amplio campo del saber existe algo mucho peor que el analfabetismo: someter el terreno humano a una mala « kultura », porque puede perderse, esterilizarse, acabar por no poder producir buenos frutos y empeorar la naturaleza humana en todos los sentidos. He aquí por qué hoy la mayor parte del pueblo español prefiere « sufrir » analfabetismo pero no tener que aprender el rígido, modelador y «asfixiante» alfabeto jesuítico, de convento y cuartel. Así conserva mejor todas las esencias quijotescas: apartándose, todo lo posible de la inhumana y antivital « kultura » franquista de sable, hisopo y cruz. Y la España de Fernando VII, la España de Torquemada, la España inquisitorial, representado hoy por el franquismo, nada puede contra la acción defensiva del Quijote, que la mantiene mientras recupera fuerzas para vencer en la próxima batalla.

EL SENTIDO DE LO SUPERIOR EN LOS OBREROS HISPANICOS

Los obreros, los que viven de su esfuerzo muscular más que del mental, la clase trabajadora española es la más avanzada del mundo en conciencia social y moral. No ha de extrañarnos, pues, que estos millones de trabajadores tomen el analfabetismo, hoy en particular, como una enfermedad transitoria, sin ninguna gravedad, que le será posible, algún día, no muy lejano, combatir y vencer prontamente: la ignorancia.

¡Qué bueno rechazar todo lo malo, preferir ignorarlo y ocupar el tiempo en cosas más útiles, buenas y bellas, manteniendo la integridad moral que permita triunfar, en el futuro, para bien de todos los habitantes de la península ibérica! Y, en último extremo, la ignorancia no es tan mala: un hombre inculto, sin haber aprendido a leer y a escribir puede ser de naturaleza afectiva, sana, tener buenos hábitos, ser solidario, sentirse feliz y contribuir, por tanto, a la felicidad de los demás.

¡Cuántos hombres cultísimos, a los que envidiamos noblemente saber, que dedican sus muy cultivadas inteligencias para dañar al prójimo, son inferiores a los analfabetos que son seres humanos en el sentido más profundo del término! Y es que, al fin y al cabo, la superioridad de los individuos como la de los pueblos estriba en ser más sociables, más justos, más morales.

LOS INTELECTUALES EN LA LUCHA SOCIAL

Nos referimos a los que están dentro y fuera de España. Y constatamos que el quijotismo de los intelectuales hispanos es también una real y firme oposición al franquismo. Este apenas logrará, momentáneamente, debilitar la corriente humanista y libertaria de la intelectualidad española que está recuperándose y aumentando su fuerza hasta el punto de que ya se atreve a empezar a medirlas con el régimen franquista.

Precisamente las celebradas bodas de plata en el poder por el « generalísimo » han proclamado, lo que podían festejar: el fracaso del plan que pensaban haber realizado, completamente, en los 25 años transcurridos, que empezaron a desarrollarlo, con furia bestial, el 18 de julio de 1936: de no lograr el exterminio físico de todos los intelectuales, de todas las personas con pensamientos opuestos al franquismo, sí al menos haber aniquilado el « espíritu » combatiente, noble y generoso del Quijote. Y esto el franquismo ha comprobado que es imposible, porque tendrían que acabar con todos los españoles dado que el quijotismo es lo peculiar en casi todos ellos.

En efecto, en las propias filas de los intelectuales que « vegetan» en España se manifiestan los síntomas de la derrota próxima del franquismo, el fracaso rotundo, terminante, de su programa político-religioso-militar destructivo: movidos otra vez por impulsos débiles — cuya potencia irá en aumento — del quijotismo, herido en la larga batalla entablada en todos los ámbitos hispanos, cientos de intelectuales, de alguna valía, con cierta personalidad, escritores en particular, que han « militado » o — continúan «militando» por necesidad, ya que no todos los hombres tengan madera de héroes y de mártires — en el falangismo, en el monarquismo y en el franquismo a secas han protestado públicamente, y más fuertemente en privado, contra la censura dictatorial que sigue mutilando, después de cinco lustros, de sus folletos, de sus libros, de sus artículos, de todas sus obras, sus mejores pensamientos. *(Terminará)*

FLOREAL OCAÑA

Comunicados

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 21 de enero a las nueve de la mañana en el Café de la Comédie.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA. PARIS

Convoca a sus militantes a la reunión que habrá lugar el próximo sábado, 13 de enero, a las 8 y media de la noche en la F. L.

F. L. DE BURDEOS

Continuando el ciclo de conferencias, el domingo 21 del corriente a las 10 de la mañana y en el local social, Bolsa Vieja del Trabajo, rue Lalande, el compañero V. Llansola disertará sobre «Valor de la solidaridad».

No dudamos de que a este acto acudirán numerosos compañeros y compañeras.

F. L. DE PARIS

Continuación de asamblea el domingo 14 de enero a las 10 exactas de la mañana.

F. L. DE DRANCY

Reunión general para el 14 de enero de 1962 en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos los afiliados a la asamblea general ordinaria a celebrar el día 13 de enero de 1962 a las nueve de la noche en el local de costumbre.

Se ruega la asistencia de todos los compañeros por el interés general de la Organización, evitando con ello la apatía.

C. R. DE LEVANTE. PARIS

Invita a los compañeros de las cinco provincias afectadas a que asistan a la reunión que tendrá lugar, el día 14 de enero a las 9 de la mañana para proceder a la formalización de nuestro organismo regional. — *La Comisión reorganizadora.*

F. L. DE BURDEOS

Anuncia asamblea general para el 14 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa Vieja del Trabajo, rue Lalande. Espérase la asistencia de todos los afiliados.

CNT-FIJL, LYON

Día 14 de enero, a las 10 de la mañana en el local del Cours Emile Zola: Charla debate con el compañero Flores de ponente. Tema: «Conceptos y opiniones».

DONATIVOS

PRO PROYECTO DE CULTURA

F. L. Combs-la-Ville: Juan y Juana Fernández, 3; Juan Casals, 5 NF. Emilio Martínez (Angoulême), 5,40; El mismo, 5.

José Gosaes (Doubs), 6; El mismo, 5.

Paris: El Noi de las Corts, 3.

Evreux: Recaudado por los delegados Pleno Normandía, 90,50.

S. de C. y P. Zona Norte
Secretario C. A.

F. L. THIAIS

Reunión general para el domingo 14 de enero a las 10 exactas de la mañana y en el lugar de costumbre. Presencia indispensable.

AMIGOS SOLIDARIOS, PARIS

Domingo 28 a las 4 de la tarde: Fiesta Familiar con participación de varios amigos artistas unos, y aficionados otros. Tres horas de reunión agradable con dedicación (a la salida) para los compañeros ancianos o inválidos.

TURRONES DE ESPAÑA

Rogamos a los compañeros no servidos que nos dispensen. La casa proveedora no ha tenido la formalidad de servirnos todos los pedidos que le hemos hecho.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE ENERO
Lista Nº 4

	NF.
Suma anterior	685,59
St. Maur: M. L.	10,—
Paris: José Porquet	10,—
Mosaicos Españoles festival (2-12-61)	128,68
Royo de *Ivry*	10,—
Mosaicos españoles producto festival de 31-12-61	675,—
Agrupación C.N.T. de Tarrasa	172,55
José Cosio (Mes de Enero)	30,—
F. L. de Paris:	
Matías Aladin	10,—
Apar. Rubio	1,—
Manent	5,—
Uno de Esparraguera	5,—
Miguel Bravo	4,—
Morales Soto	3,—
Rafael Esteban	4,—
Cipriano Mera	5,—
Guillén	2,50
Antonio Carbo	5,—
Zaya	5,—
Blileloin	6,—
Teje	1,—
Núcleo de Provanza, C. de R. Combs-la-Ville: Tl. Conejero	250,—
Jaime Conejero	3,—
Arturo Parera	3,—
Terraza	3,50
Casals (dos veces 500)	5,—
Martínez	10,—
P. Oliveras	5,—
	2,—
Total	2.059,80
Pago 26 beneficiarios a 60 NF.	1.560,—
Gastos envío	18,75 1.578,75
Saldo a favor	481,05

Distribución Diciembre

R. A. Mallemort (B. du Rhône); J. B., Troyes (Aube); M. C., Troyes (Aube); M. P., Troyes (Aube); J. C., Orán; P. C., Toulouse; M. G., Strasbourg; J. L., Chartres; J. M., Narbonne; E. M., La Motte Breuvon; J. R., Ollette (P. O.); M. R. Marseille; A. P., Paris; G. U., Marseille; S. A., Méjico; F. S. Ferminy; J. S., Creil (Oise); J. D., Osseja (P.O.); A. R., Aubagne; S. B., Aspres s-Buch; M. F., Ganges (Hlt.); J. S., Plaine St. Denis; R. O., Vaul en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y J. L. C., Bordeaux

La otra Iberia

NO quiero recordar el nombre del general que llevó a una península europea a la miseria en la Edad Media. Quiero olvidar a aquel hombre vestido de blanco que un día dijo: «Goa nuestra». Sólo quiero ver entre iglesias y templos a dos pueblos crucificados por los que establecen «élites» para aborregar a los pueblos: La «Santa Cruzada» y el «Pacifismo militante». La primera lleva camisa negra y se llama Inquisición; el segundo viste de paño blanco y le llaman «Hambre».

Dos península, dos pueblos, dos doctrinas, dos religiones... Tierra, gente descalza, superstición, miseria negra, hambre blanca, mortalidad infantil monstruosa; Iberia y la India hermanas, cubiertas de oro en altares y templos. Dos decadencias «fulgurantes», salto de la poesía a la tortura, de la fisosofía a la superstición macabra.

La tiranía hace a los rebeldes, de Espartaco al húngaro anónimo caído en Budapest a los 18 años: así como la guerra hace a los pacifistas tipo Tolstoi o E. M. Remarque. Extrañamente hoy el pacifista hace guerra... el «pequeño autócrata lusitano», como le llamaba Bernanos, no tiene suerte. Cayó sobre Portugal la bomba descolonizadora dispersada por un pueblo desgraciado que desconocía las cerillas. Para la tierra de Goa y para la libertad morirán indios; para una divinidad medieval y una noción absurda del derecho de propiedad por la conquista morirán portugueses, se quemarán cirios en las iglesias y perfumes en los templos.

El pacifismo en la India murió, suicidado por las elecciones, «suicidado» porque pacifismo y elecciones para el señor que viste de blanco son la misma cosa y se resumen en una palabra fatal: política.

El pueblo que tiene hambre quiere soñar; la libertad es un regalo más importante que un kilo de pan. El señor Nehru guardará su mayoría en el parlamento indú, con el doble título — envidiado y merecido — de primer pacifista del mundo y primer luchador de la India Parsa magna. Pero el trabajo estará hecho tarde o pronto. Portugal colonialista, vencido. De algo le habrán servido sus elecciones... con cadenas.

Liberación de una península — ahora ibérica — como propaganda electoral. ¿Quién se atreve?

Muy lejos, Durruti y Gandhi, pureza de lucha y anhelo de paz, sonrien.

E. RODA GIL

Discurso de Paquito Medallas

QUERIDO pueblo, hijos de vuestros padres, los hay que no los conocen, esos son hijos de madre soltera. Los hay también de padres desconocidos. A todos sin distinción de clases y otras hierbas vegetales no comestibles hasta la fecha: Buenas noches.

A vosotros, que salisteis a defender las calles, las cloacas, las mariposas y los pajarillos, a todos vosotros voy a dirigirme, voy a contaros lo que siente mi alma, voy a explicaros mis deseos que son los de prosperar el pueblo y yo más que ninguno.

No os faltará trabajo, haréis horas extraordinarias, o sea trabajaréis 26 horas diarias para medio comer.

La comida de momento estará racionada, después ya irá en abundancia el abuso de los precios que tendrán.

A los falangistas les pondremos una insignia de cinco flechas porque reconocemos que de alguna forma tienen que hacer el indio.

Tendréis iglesias en abundancia más que escuelas, aproximadamente tres curas por habitante, que son los que os guiarán al cielo, o sea hacia la miseria, que lo mismo.

Escuelas pondremos pocas, de forma que en España siga existiendo eso que tanto nos honra y se llama analfabetismo. Ya que es una cosa típica para los turistas.

Reformaremos los «Mandamientos de la Ley de Dios», al quinto que dice «No matarás» nosotros pondremos «Matarás a todo el que se presente y al que no, le irás a buscar».

Todos iréis a la iglesia a dejar las pocas economías que tengáis, porque alguien tiene que mantener a los curas; y las monjas, luego, irán criando a ver si en vez de tres por habitante podemos tener diez.

Y para que veáis que pienso en vosotros no permitiré que nadie se acueste sin cenar; si alguno no tiene comida que se vaya a paseo.

No se dará vida a los ladrones de España; pondremos suficiente policía para que los persiga, de lo contrario nuestro gobierno no podría vivir.

Iremos cambiando a los ministros a medida que vayan llenando la cartera y pondremos a otro que la tenga vacía.

Tendremos Palacios de Justicia, aunque en ellos se cometerán bastantes injusticias.

Cuando en los Bancos haya muchas divisas, para evitar que no nos las roben, me las llevaré a una nación neutra, porque así estarán más seguras de no escapárseme.

Se considera a todo aquel que hable mal de nuestro gobierno, de nuestros curas, militares, policías, que nosotros somos muy buenos, por eso mandamos en todo lo que nos da la gana, se hará lo que queramos. No se autorizarán huelgas porque perderíamos dinero, para irnos antes de que nos echen. Porque si algún días nos echan estaremos perdidos.

Supongo que con este corto discurso que os he dado estaréis todos de acuerdo. Nos iremos viendo; a seguido me podréis admirar en las pantallas del cine, en el NO DO, y en las primeras páginas de los periódicos y quizás algún día en el espacio de sucesos que ya me lo habré ganado para un descanso infinito.

Y no me queda más que despedirme de vosotros como buen católico, diciéndoos:

Que Dios os ampare; os hará falta.

Por una España grande y libre de vergüenza, viva yo, luego yo, y siempre yo. Si queda algo os lo daremos a vosotros. Y nada más por hoy.

Por la transcripción:

LA CABRA

Peña de POETAS

PATERNALES

Envío: A los hijos de los exilados de la guerra civil española.

Hijo, ¡qué hijo, mi hijo!
Hijo, que quiero explicarte.
Mirame bien a la cara
Que con amor quiero hablarte.
Decirte, lo que te quiero
Sin negar amor a nadie.
Quiero que quieras, queriendo
Ser la imagen de tu padre.
Lucha por el bien de todos.
¡Que no te detenga nadie!
Pon al servicio del Pueblo
Tus saberes y tu arte.
No olvides que de él vienes
Que a él debes de entregarte.
Naciste fuera de España.
Tú no conoces «mi» Pueblo.
No sabes de los combates
Que contra el fascismo libramos.
El fascio del mundo entero
Cita se dió en nuestro suelo.
Las democracias «amigas»
A esa taifa nos vendieron.
Tres años duró la épica
La gran batalla del Pueblo
Y con armas extranjeras
Derrotarnos consiguieron.
Por eso soy exilado,
«Rojo», apatrida... malevo.
Mas, no temas, hijo mío:
Lo que cuenta es el ser bueno.
Hijo, ¡qué hijo, mi hijo!
Hijo, que te estoy diciendo.
Sigue escuchándome bien
Atento, sin dilatarte.
Que tu mirada se funda
Con la mía en adelante.
Olvidar no debes nunca
Que el alma para saciarse
Debe hurgar en lo bello
En lo profundo y lo grande
De esa humanidad que sufre
Y hacer para liberarle
De todas las amenazas
Que la atenazan... ¡Cobardes!
Los que en nombre de quien sea
Crean... cementerios grandes.
Diciéndose « salvadores »
Son la tragedia y el fraude.
Sé bueno, sé generoso
Haz por al mundo ayudarle
A salir de la injusticia
La que combate a tu padre.
Todo es injusto en la vida
Mas, el gemido del *grande*
Es el que asfixia al Pueblo
Al que hay que emancipar.
Que el grande *y* chico *se pierdan*
Para hacer la vida estable.
Que el principio: Libertad
Sea una verdad palpable.
Que el banquete de la vida
Se distribuya equitable.
Hijo, ¡qué hijo, mi hijo!
Hijo: ya te habló tu padre.

RAMON SERON

«QUINET», de Felipe Alaiz

Precio 500 francos

Servicio de librería

A 3 y a 4 NF. el volumen:

Azorín: « Lecturas españolas ». « Trasuntos de España », « Españoles en París », « El paisaje de España visto por los españoles ». « Visión de España », « El escritor », « Tomás Rueda », « Confesiones de un pequeño filósofo », « De Granada a Castelar », « El político », « María Fontán », « Castilla », « Los valores literarios », « Doña Inés ».

Baroja: « La leyenda de Juan de Alzate », « Las inquietudes de Shanti Andía », « Fantasías vascas », « El gran torbellino del mundo », « Las veleidades de la fortuna », « Los amores tardíos », « El mundo es así », « Zalacaín el aventurero », « La casa de Aizgorri », « El mayorazgo de Labraz », « La feria de los discretos », « Los últimos románticos », « Las tragedias grotescas », « El laberinto de las sirenas », « Paradox Rey ».

Blasco Ibáñez: « Entre naranjos », « Arroz y tartana », « La condenada y Otros cuentos », « Cuentos valencianos », « Cañas y barro ».

Valle Inclán: « Tirano Banderas », « Corte de Amor », « Sonata de Primavera », « Sonata de estío », « Sonata de otoño », « Sonata de invierno », « Voces de gesta », « Cuentos de abril », « Flor de santidad », « Coloquio románticos », « Los cruzados de la causa », « El resplandor de la hoguera », « Gerifaltes de antaño », « Jardín umbrío », « Cara de plata », « Claves líricas »

Unamuno: « Vida de don Quijote y Sancho », « Tres novelas ejemplares y un prólogo », « Niebla », « Abel Sánchez », « La Tía Tula », « Andanzas y visiones españolas », « El espejo de la muerte », « Por tierras de Portugal y de España », « Contra esto y aquello », « San Manuel Bueno Mártir y tres historias más », « Soliloquios y conversaciones », « Mi religión y otros ensayos », « La agonía del cristianismo », « Recuerdos de niñez y mocedad », « De mi país », « En torno al casticismo », « El Caballero de la Triste Figura », « La dignidad humana », « Viejos y jóvenes », « Almas de jóvenes », « Soledad ».

Ortega y Gasset: « Meditaciones sobre el Quijote », « El tema de nuestro tiempo », « Notas », « El libro de las misiones », « Ideas y creencias ».

Palacio Valdés: « La hermana San Sulpicio », « Los majos de Cádiz », « La novela de un novelista », « Riverita », « José », « La alegría del capitán Ribot ».

Ricardo León: Casta de hidalgos », « El amor de los amores », « Alcalá de los Zegríes », « Comedia sentimental », « Los centauros », « Jauja », « Desperta ferro ».

Pérez Galdós: « La loca de la casa », «Realidad », « El abuelo », « Misericordia », « Trafalgar ».

Pérez de Ayala: « Belarmino y Apolonio », « Las máscaras », « La pata de la raposa », « Tigre Juan », « El curandero de su honra ».

José María Pereda: « Peñas arriba », « Páginas escogidas », « Don Gonzalo de la Gonzalera », « El sabor de la tierruca ».

Federico García Lorca (A 3 50 NF. volumen):

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, Paris (X). CCP 13507 56

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française ..... 5 NF.
Version franco-espagnole .... 20 NF.

Redaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9e) C C P 3724-37 Paris
et 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

PAGINAS EN ESPAÑOL

El ejemplo lusitano

PARA reflejar el carácter portugués los españoles recurrimos, hace muchísimo tiempo, a la imagen que explica: «Castellano: si me sacas del pozo te perdono la vida». Por la inactividad española y el probado dinamismo portugués frente a dos dictaduras, nos hallamos ya en el caso de invertir los términos, no totalmente, tal vez, pero sí hasta el punto de que los anti de Hispania aguardamos los buenos oficios de los anti de Lusitania para librarnos de la tiranía de Franco. Porque un hecho es evidente: en tanto el portugués obra, los españoles declamamos.

Ante la acción revolucionaria de Beja los refugiados españoles hemos quedado absortos. Aquella acción ha sido infortunada, mas podía no serlo. Ante nosotros mismos, hombres inoperantes, quedamos disminuidos. ¿Aguardaremos a que el portugués del cuento «nos perdone la vida» si nos saca del pozo a nosotros? Para alcanzar Madrid ¿habrá que aguardar que el heroismo luso se haga con Lisboa?

Sería afortunado que una democracia establecida «tras os montes» diera la mano a los demócratas españoles. Afortunado y cómodo. Pero ilógico; no ya por orgullo español — esa pose ridícula que tanto nos afea en la Historia — sino por deber y compañerismo. Padeciendo cada país una calamidad pareja, siendo vecinos portugueses y españoles, habiendo Salazar ayudado a Franco y amenazado éste con ayudar a Salazar según la salida del « Canarias » a por el « Santa María », no hay razón que nos separe de nuestros amigos portugueses ni estrategia cabal que aconseje abandonar a éstos en sus ahincadas empresas de liberación.

Franco y Salazar tienen firmado eso del Pacto Ibérico; Delgado y Herrera convinieron en valorizar con acciones la sigla D.R.I.L. Por ahora la acción es unilateral en favor de los portugueses. Los españoles así quedamos: peinando la calva al Cid. Mientras, persistimos en la queja de que un tercero en liza nos impide hacer, siendo, lo que mayormente impide, la inercia que nos inepcia.

No decimos que los españoles seamos inútiles. Tenemos reacciones. Pero como buenos meridionales, a veces nos dejamos ganar por la modorra.

UNA HISTORIA DE SIEMPRE

Constantin Noica

EL periódico «The Observer» de Londres, ha iniciado hace poco una fuerte campaña por la liberación de una serie de intelectuales, filósofos, escritores y poetas, que en todo el mundo sufren penalidades y cárceles, algunos de ellos bajo la amenaza de la pena de muerte, por defender sus ideas y por proclamar en alta voz la libertad y dignidad del hombre. Esta lista está encabezada por el filósofo rumano Constantin Noica, cuya obra inédita «Historias según Hegel», se está ahora editando en Londres.

Constantin Noica fue condenado hace un año a veinticinco años de trabajos forzados por un tribunal de Bucarest. En condenas graves incurrieron igualmente algunos discípulos y admiradores de este filósofo, uno de los más puros y más desinteresados defensores de la libertad, en un mundo donde el Leviathan odia y persigue la libertad hasta los más ocultos rincones del alma. La obra de Noica se ha mantenido, durante los últimos treinta años, en la esfera limpia de los ideales filosóficos. Con este espíritu publicó, muy joven, hace treinta años, su primera obra, «Mathesis o las alegrías sencillas», su «Diario filosófico», sus estudios sobre Hegel, Kant, San Agustín, Descartes, Leibnitz y Goethe.

Sus enseñanzas se han desarrollado siempre de manera socrática; para proseguir estas enseñanzas y dar término de ellas, ha preferido el exilio dentro de su propia patria, al exilio fuera de su patria. Todo lo ha hecho con actitud de hombre libre, pero sin violencia verbal, sin retórica, con el espíritu de una convicción sencilla. Lo ha hecho en el ámbito de una escuela con la cual él soñara, una escuela de hombres, sin profesores, concebida y llevada con ejemplaridad, donde volviera a ser realidad viva la Plaideia griega.

«Sueño —escribe Noica en su «Diario filosófico»— con una escuela donde no se enseñe en realidad nada. Vivir pausada y convencionalmente, al margen de una ciudad, y los hombres jóvenes, algunos hombres jóvenes del mundo, vengan allí para liberarse de la tiranía de los profesores. Porque todo y todos les dan lecciones. Todo ha de ser aprendido desde fuera y de memoria y lo único que se les permite de vez en cuando, es hacer preguntas. ¿Pero no véis que también ellos han de decir algo, de testimoniar algo? ¿Y no véis que nosotros no tenemos siempre algo que decirles? Somos sólo mediadores entre ellos mismos (pero eso no se les debe decir).» Es la suya una escuela donde el maestro también aprende. «Una escuela donde el maestro no aprende también él es un absurdo.» Una escuela donde se intenta pensar de un modo vivo, a saber procediendo mediante totalidades; unas totalidades a deducir de elementos infinitesimales. «Aristóteles —la única vez que me atrae— nos brinda un ejemplo sugestivo. Imaginaos un ejército, dice él, echando acorrer en desorden. En un determinado momento, un soldado se detiene. A su alrededor se detienen otros cuatro o cinco. Luego, alrededor del núcleo formado por ellos, se reúnen otros y de repente todo el ejército se vuelve cara al enemigo y dispuesto a luchar nuevamente. Esto significa, «vivo»: uno solo, el elemento infinitesimal, puede coagular el resto. Un solo individuo puede vertebrar todo. No subes, matemática y gradualmente, de lo sencillo a lo compuesto, sino que subes, sin componer, de lo sencillo al todo. Es la paradoja de la vida, pero la paradoja de cualquier vida.»

A los profesores de hoy, Noica los compara al hermano del hijo pródigo, el huraño del que habla el Evangelio. «Veo tan concretamente a este hermano moral, que le dejo emitir juicios sobre el mundo de hoy, tomando actitudes, dando clases, participando y sobre todo negándose. Ya que es un hombre curioso —como cualquier sedentario— vendrá a ver qué hacemos en la escuela. Alguien de nosotros le dirá en la cara: «Eres el hermano del hijo pródigo.» El no oye bien, porque todos los orgullosos son algo sordos, y dirá: «Perdónome, soy el profesor...» Y esperará que le preguntemos qué materia profesa. Pero nadie le preguntará.»

Saber es empezar. Al saber concreto, al saber sabido, el filósofo prefiere la aproximación de lo pensado. Ni la cultura, ni menos aún la filosofía, son posibles sin amor. Quien, como el hermano del hijo pródigo, hace cultura sin amor, es simple vehículo de conceptos. «El hijo pródigo posee la voluntad. El hermano del hijo pródigo posee la curiosidad y el orgullo. ¿Quién peca más? Acaso ambos poseen la curiosidad. Pero el hijo pródigo abre la puerta; el hermano mira por la mirilla.» Considerando la historia de la filosofía, Noica ve la serie de filósofos sin el «demonio de la filosofía». El padre de todos ellos es Aristóteles. En la filosofía alemana —en Kant, el conocimiento; en Fichte, lo ético; en Schelling, lo orgánico; en Hegel, el conocimiento—, ve él, sobre todo, una filosofía de la libertad.

Desde que su patria había dejado de ser una patria y muchos amigos habían tomado el camino del exilio, o habían aceptado, quedándose en el país, el camino del martirio, Constantin Noica escogió su propio destierro. Un destierro lleno de riesgos, de sufrimiento, de terror, pero un destierro sin nostalgia, rodeado de paisajes y cargado de lirismo, como es cuando se escoge la propia patria como un lugar del exilio. En una ciudad de provincia, en Campulung, enseñaba libremente a un grupo de amigos y seguidores, filosofía, literatura. Su pecado era precisamente éste: el de enseñar libremente, pese a que lo que enseñara no tenía contingencia alguna con el hecho político, ni con el régimen y forma del gobierno del totalitarismo comunista. Un pecado que equivale, para la mentalidad totalitaria, a un acto «de conspiración contra la seguridad del Estado» y de «inteligencia con el enemigo».

La historia de hoy parece una historia de siempre. El Leviathan, el tirano, odia al filósofo, su dignidad, su libertad y busca su perdición. Pero no nos engañemos. La historia es bien nueva, ya que el tirano de hoy no persigue las voces libres que claman, sino las más recónditas vibraciones de una coincidencia que en su propio, profundo silencio («hay en nosotros algo más profundo que nosotros mismos», escribió una vez Noica, recordando a San Agustín), formula la más aleccionada protesta.

Jorge USCATESCU

APOSTILLA DE LA REDACCION

En este trabajo, que reproducimos íntegramente del diario barcelonés « La Vanguardia » nótese la coincidencia completa con las normas racionalistas del pedagogo Francisco Ferrer Guardia, persona tan odiada y perseguida en vida y muerte por la grey clerical española. Y en su penúltimo párrafo, si de él eliminamos el vocablo « comunista » quedamos perfectamente enclavados en terreno totalitario franquista. ¡Lo que se parecen un absolutismo y otro absolutismo pese a las mentiras de colores!

Según los ojos que miran

NOS hieren los oídos con la evocación de ese período de tiempo anterior a 1914, que califican con énfasis de bella época, dando por entendido que la mala época son los tiempos actuales.

Esto merece una explicación: No cabe duda de que para los que poseían mucho o poco dinero, fue una buena época llena de facilidad, de sosiego y de relativa calma. Por desgracia muchísimos no poseían nada de dinero — las tres cuartas partes de la gente, por lo menos — y sin dinero nada de todo eso existe. Para los que cobraban un salario irrisorio na más, no había más que indigencia, pobreza y miseria. Los trabajadores vestían poco menos que los mendigos de hoy; no viajaban casi jamás, comían escaso y mal, y no tenían ni tiempo ni recursos para gozar de descanso y distracciones. La degeneración se notaba menos y se contenía en la clase burguesa y en la aristocracia. Hoy ha crecido y ha desbordado sobre la clase media y sobre el proletariado inconsciente. Había menos accidentes, menos catástrofes, menos crímenes. El progreso los ha aumentado. Había menos huelgas porque el sindicalismo se hallaba en organización rudimentaria, pero los conflictos eran menos políticos y los líderes más sanos y más sinceros que los de ahora. El comunismo se hallaba aún en el óvulo de su creación y el socialismo tumultuoso y mitinesco apartado de las combinaciones gubernamentales, desempeñaba el papel de fantasmón de la revolución. Enarbolaba sus pendones rojos y proclamaba que el triunfo del socialismo con la jornada de cuatro horas se hallaba al caer.

Era la bella época del mito de la redención proletaria, que corría parejas con los enormes apuros de los trabajadores. Era, si se quiere, la bella época, puesto que fue exenta de guerras mundiales y de la constante y mortificadora inquietud de hoy. Fue la bella época para los patronos, para los jerarcas, para los mandones de toda índole, que gozaban de la estabilidad y la continuidad de sus privilegios monolíticos y perennes.

No podía serlo a la vez para los insatisfechos, para los desprovistos de los derechos y de la posibilidad de gozar de una base mínima de existencia de clase.

Pueden condolerse de su desaparición los primeros que la evolución general aunque espúrea, coloca frente a un porvenir cuyos cambios y trasformaciones presentan un grave problema y una incógnita preocupadora para ellos.

No hay bella época para todos sin distinción, cuando con el mal de muchos se constituye es bien de unos cuantos.

No puede concederse el calificativo de bella época a ningún paréntesis de la Historia de los pueblos consagrada exclusivamente a la felicidad de una minoría en aras de un autodefé de las condiciones primordiales de la inmensa mayoría coexistente. Si la auténtica bella época no es un mito su reino será cuando la igualdad de hecho una a todos los seres bajo una misma ley.

Fulgencio MARTINEZ

La revolución industriera

por A. SAMBLANCAT

EL lapso de tiempo, que discurre entre 1740 y 1830, lo califican los recién ricos ingleses, de era de las vacas gordas de la revolución industrial.

Reinaba en las afortunadas islas nortumbrias, por ese tiempo, un paranoico de la singularidad cretinoide (Jorge el tres). Pero, gozaba del modo más absoluto, de las «commodities», regalías, regalos y delincuencias del mandar, uno de los Pitts, el antegénito.

Se instaura a la sazón la chatarra del maquinismo más desenfrenado; los Bancos de Ciuttis de la City, ejercen la usura más harpagonal; y los millonarios de sterlings surgen en el humus de la general miseria, como los hongos en el detritus después de fecundante imbre o lluvia autumnal.

El anglicismo se muestra pavero, à causa de la metaformosis que lo rochilizó. Pero, hay que aclarar el parchís; y no hacer el papanatas y dejarse tomar los rizos como un canelo.

A la Gran Bretaña le han cubierto el riñón las dragonadas de la bucanería marítima, el anexionismo terrestre tipo Kuwait, y la pedernalidad de entrañas con que ha explotado èl medio mundo o hemisferio de colonias, que por las malas o por las buenas se ha echado al plato. Breve y conciso o ahorrando palabras: al imperialismo le debe hasta el aliento.

La revolución industrial no fue ninguna de esas dos gracias. No mudó de sitio un adobe. No estorbó una digestión. No rompió un molde de hacer pies bonitos. No desportilló un cacharro. Hizo más nababs a los ricos; y más asisianos y muertos de hambre a los pobretes. Aprovechó el impulso que dieron a la sed de vivir los tocineteros de Chicago y la Revolución francesa, para que remontaran la cucaña del caballerajc y la misterería misturera, una porción de ganapiazos de la industrieria de trascantón.

Las máquinas de tejer, de arrastrar pesos y de beneficiar metales, hacia siglos que existían poco menos que en botón, gracias al divino botón.

Lo nuevo fue el despiadado sistema de desollar proletarios sin escaldar en el taller; y de prensar humano orujo y bagazo en el ramo fabril y en el coto venero o a hilo de filón.

Y la inopia de ese salvaje modo de producir divididores dividendos, se derivó, fue lo más bomba de lo megalomórfico también.

Media Albión dejada cesante y sin camisa por el paro forzoso, que ocasionaba el herramental que se estrenó, hubo de emigrar a Australia y a Wellingtonia, a pelar el eucalipto para hacerse agua, y a dedicarse al canibalismo de cazar indiaje como kanguros.

Muchos de estos coloniales de alución, llegaron a Nueva Gales del Sur como convictos o siervos de la pena; como penados.

En la metrópoli, la mecánica había hecho un problema de logaritmos lacear una papa con grillones.

Sobre los cúmulos de escoria en la boca de la mina, caían muertos de agotamiento los picadores de bituminoso, al dejar la oscuridad del infierno en que se deshigadaban.

Se percibían suculentos jornales de arzobispo de Cantórbery, de 6 a 12 peniques por cogulla.

Despedazábanse los dockers en jornadas de sol a sol; que duraban desde el alto cielo del amanecer hasta el banjo del bajo anochecido.

Niños de siete años absorbían un palor de cera virgen, en los molinos que Arkwright tenía en el Derbyshire; en donde las dos terceras partes de sus 1.150 obreros estaban aún en edad de ir a la escuela, a que los destorrocaran.

En la fábrica de Samuel Grey, el 12 por 100 de sus 652 trabajadores no llegaban en 1815 a 10 años; y menos de un 30 por 100 no excedía de 18.

En las factorías del duque de Bridgewater, había campanas y relojes que no daban a los peones más de un minuto de tiempo para despachar soltando el preso en el retrete.

En Newcastle y en Cardiff, las mujeres en gravidez, se pisaban el preñado en los lavaderos de mineral.

En multitud de manufacturas del Clyde, cada oficial tenía un asistente gratuito en el aprendiz, que so pretexto de enseñarle a hacer el esclavo no devengaba retribución, habitaba en sótanos de murciélago casi la totalidad de la mano de obra portuaria.

Mánchester y Birmingham eran dos presidios metalúrgico y textil.

El hambre que se pasaba en Whitechapel, en Irlanda y en las Highlands de Escocia era perruna.

Así a John Bull le bullía y estallaba la bolsa llena. Y se le amacizaba como acero de yunque el cogote de toro, atiborrándose de carnero de Middlesex, de cerdo de Norfolk, de patos de Aylesbury, de queso del Cheshire, y leche y miel de Devon y Dórset.

MEMORANDUM

La procesión va por dentro

LA Plaza Nueva de Sevilla es con un monumento en el centro, hoteles a los lados y el Ayuntamiento frontero. En la Plaza Nueva desemboca la típica calle de las Sierpes y la Comercial de Velázquez. La plaza tiene movimiento, tiene alegría. Hay puestos de aguardiente y alcarrazas con agua fresca en verano, concurrencia en los bancos que no puede resistir el calor de las casas y bulla de chiquillos.

Puede que ahora hagan cine. El cine al aire libre era antes en la Alameda de Hércules y en el Prado, junto a los jardines de Murillo en las noches estivales, sin una misericordia de frescor.

¡Qué de recuerdos despiertan estos lugares! Por algo Cervantes tenía metida en el alma a Sevilla. Aquí estudió, aquí vió representar a Lope de Rueda, aquí fue aprovisionador de la flota, aquí ejerció de alcabalero, aquí estuvo preso. Asistió a los tres corrales por afición a la carátula, frecuentó el Arenal, observó de cerca el Baratillo... En las gradas de la catedral, en lo que fue lugar de contratación, hizo parada. Placas hay que le nombran en inscripciones de su primorosa novela « Rinconete y Cortadillo », no igualada por nadie.

Hallándome yo en Sevilla, llegóse a mí un matrimonio que había venido de la Argentina a visitar España y me preguntó lo que el monumento de la Plaza Nueva representaba:

— Fernando III el Santo, conquistador de la ciudad y padre de Alfonso X el Sabio.

— Gracias.

Pasó de esto algún tiempo, no mucho. Me parece que iba yo con una compañía de comedias. Sí, como representante de una no vulgar compañía de comedias. (En casa somos todos de la parcialidad de Cervantes, y de la carátula cuatro de nosotros). ¿Dónde fue encontrar a los argentinos de la Plaza Nueva de Sevilla? En el Norte, pero no se me acuerda el punto. Lo mismo puede ser Asturias que Galicia.

No me conocieron, yo a ellos sí. Estaban sorprendidos ante un edificio de nueva construcción, bastante agradable a la vista, sin saber lo que tal fábrica era. ¿Residencia oficial? ¿Comunidad religiosa? ¿Palacio particular?...

El lugar tenía cierto atractivo y se conoce que habían llegado hasta allí paseando. La señora iba y venía con la máquina fotográfica. El señor parecía no confiar en los transeúntes y los dejaba pasar sin abordarlos.

Deteniéndome, dejéme querer.

— ¿Es usted de acá?

— No, señor.

— ¿Luego no sabe qué edificio es éste?

— Sí, señor.

— ¿Quiere usted explicarnos?

— La cárcel, señor, la cárcel.

— ¿La cárcel que al exterior tan bien parece?

— Por fuera, pero la procesión va por dentro....

. . . . . .

PUYOL

CHISPAS

Salazar ha dicho y Franco ha repetido: «El golpe revolucionario de Beja fue preparado por los comunistas».

Y éstos — que ignoran todo el asunto — están de acuerdo.

∴

¿Y cómo no han de estarlo si el fascismo les hace la propaganda gratis?

∴

Los yomenfutistas de siempre suponen : «Después de mí el diluvio».

Franco afirma: «Después de mí el comunismo».

∴

De creer a los carlistas de hoy, a eso del 1835 ya se levantaron en armas contra el comunismo.

∴

Por eso a aquella guerra de siete años se la calificó «de los madrugadores».

∴

Con tupé semejante cualquier historiador comunista es capaz de asegurar que el camarada Robespierre inspiró la Revolución francesa según normas recibidas de Carlos Marx.

∴

Torciendo así el acero, el comunista Cualquiera sostenía en 1945 que Marx escribió su « Capital » merced a los consejos de Stalin. (Esa caricatura no es mía; es de Tito de Yugoslavia).

∴

Por deformación política ese que vino de España me llamó «rojo». Lo puse verde.

∴

Pasma la tranquilidad con que caudillos y presidentes de dictaduras torturan y matan montados en el alazán del Gran Infundio.

∴

Sería infame considerar al comunista prójimo al falangista. Pero es justo interpretar al falangista muy aprox'mable al comunista.

∴

Que me llamen « productor » o « proletario » me tiene sin cuidado. Lo que importa es desprenderse de la argolla.

Que falangos y comines nos siguen remachando...

CHISPERO

COMENTARIOS MINIMOS

Hombres y ciudades

ES con frecuencia que nos llegan escritos de Relgis. Bastantes veces hemos tomado la pluma para hablar de sus opúsculos. Y ello se explica: Si entre libertarios no comentamos lo que un libertario ha escrito ¿quiénes lo van a hacer? Estos días que se ha celebrado el centenario de Han Ryner, se ha puesto de relive, en esta ocasión, el vacío hecho por los escritores burgueses que sabemos son la mayoría, al respecto de los libros del autor de «Les Paraboles Cyniques».

Desde tierras de América, allá en Montevideo, con el denominativo Ediciones Humanidad, Relgis hace imprimir ensayos, poemas, entrevistas, etc. Nos placen sus escritos porque, además de poseer un sentido ecléctico y cosmopolita, dentro del criterio libertario, usa un cuidado estilo literario. En nuestros medios es ello cosa que suele relegarse a un plano secundario. Acostúmbrase a hacer trabajos sociológicos de un modo un tanto esquemático, seco. Y no obstante, no puede olvidarse que tenemos entre los escritores ácratas, quienes han alcanzado a poseer riqueza de ideas, expresadas de un modo cuidado, con prosa bien cincelada. A título de ejemplo puede citarse a Ricardo Mella; puede tomarse también, como ejemplo de prosa rutilante, poemática inclusive; rica en ideas iconoclastas, la de González Pacheco.

Relgis tuvo su etapa andariega. Fue de ceca en meca a través de Europa, en plan de sondear el sentir en torno a problemas vitales de resonancia humanitaria, de hombres de mente esclarecida y fondo liberal, conocidos internacionalmente en el mundo del Arte, de la Ciencia, o de la Literatura. Acá y acullá, en revistas y periódicos, fue publicando el resultado de sus entrevistas. Después, con laudable perseverancia, ha procurado acoplar en opúsculos desparramados trabajos. Recuerdo ahora: «De mis peregrinaciones europeas», «Doce capitales», «Bulgaria desconocida», «Sendas en espiral», etc.

Acabo de recibir, recién salido de la imprenta, un grueso volumen que lleva por título: «Doce capitales — Peregrinaciones Europeas». El libro tiene más de cuatro cientas sesenta páginas. En él ha reunido Relgis lo que al respecto de viajes y entrevistas estaba incluido en reducidos opúsculos. Ahora todo ello toma un mayor carácter de unidad estando acoplado en un solo tomo. Señala el autor que se trata de una edición revisada y aumentada con bastante material inédito.

En época como la nuestra, que impera como una pesadilla el temor a la guerra, indudablemente, es aconsejable, siquiera para robustecer el criterio de minorías pacifistas, recordar el modo de pensar de algunos «guías espirituales». Pese a que la mayoría de los consultados ya fallecieron, sus opiniones constituyen a manera de una estela que perdura a través de los años.

París, Berlín, Viena, Budapest, Praga, Hamburgo, Ginebra... El autor ofrece la sensación del ambiente social y de los paisajes. El autor nos ofrece el retrato psicológico de hombres de tendencia filosófica tal vez diferente pero aunados en un mismo fervor de paz y de humana fraternidad. Aunados por vínculos culturales, convencidos unos y otros de que no debe de haber ciencia sin conciencia.

Por las páginas del libro, con su pensar y su manera de ser, desfilan hombres como: Max Nettlau, Pierre Ramus, Heinrich Mann, Henri Barbusse, Han Ryner, Romain Rolland, Lacaze-Duthiers, y otros muchos que exponen su manera de enjuiciar la vida.

Leídas sus páginas, uno cierra el libro y guarda en la retina la profusión de imágenes, y acopio de pensamientos dignos de estima. Cosa que complace a todo el que es amigo de leer.

FONTAURA

Otra vez la España negra

LO que no sabe y ha de saber la Administración Kennedy —en España, pese a todas las decepciones y dificultades, existe una organizada oposición democrática contra el Fascismo Franquista—. Los presos reincidentes han de cumplir entera la anterior condena y la que luego les echen: ¡Han de morir en presidio! — Que se callen los derrotistas de uno y otro signo, de corazón seco y mente envilecida — El martirio de nuestros presos exige acción solidaria.

Obra en nuestro poder copia del atestado policíaco y una relación nominal de algunos de los compañeros detenidos en Madrid y más tarde entregados al Juez Especial que instruye la causa, después de haber pasado un largo mes sufriendo indecibles torturas, en los calabozos de la Dirección General de Seguridad, en las Comisarías de Distrito y Cuarteles de la Guardia Civil.

Estos compañeros son hombres maduros, con un honroso historial democrático y libertario, que se hallaban en libertad provisional y que, al ser condenados de nuevo, habrán de cumplir íntegramente los años de prisión a que fueron condenados con anterioridad, más los años a que ahora les condenen... Son todos humildes trabajadores, padres de familia, de cuarenta a sesenta años de edad, que nunca más regresarán a su hogar, que dejan huérfano y empobrecido, ¡arruinado!, pues la «justicia franquista» les impone una multa de 25.000 pesetas a cada uno, que han de abonar, forzosamente, de una u otra forma: en dinero o en efectos domésticos y tras sucesivos embargos...

ESTA VEZ LE TOCO A LA C.N.T.

Poco ha, hemos informado a nuestros lectores de las torturas padecidas por los demócratas vascos, condenados a largos años de prisión, sin que se haya sustanciado el proceso, pues aun quedan muchos detenidos, por juzgar y sentenciar. Pues bien, ahora han caído en las redes de la Gestapo franquista un nutrido grupo de militantes de la Confederación Nacional del Trabajo (CNT).

Según el referido atestado policíaco... ISMAEL RODRIGUEZ, EDUARDO MADRONA y FIDEL GORRON, *integraban el Comité Nacional de la C.N.T. y se habían domiciliado en la Puerta del Sol, donde editaban, clandestinamente, el periódico «CNT»*... Según el referido testimonio de la propia policía, colaboran en estas actividades de *«propagandas encaminadas a desprestigiar y derrocar el Régimen Español»*... los detenidos: LAZARO ARJONA SALAS, JUAN GARCIA MARTINEZ, MARIANO RUIZ GUTIERREZ, DIEGO CIVICO GARRIDO, EMILIANO MIER RODRIGUEZ y TOMAS CORDOBA PEREZ, todos, con los tres anteriores, *«condenados con anterioridad a penas graves por delitos contra la forma del Gobierno actual español»*... señalando nosotros que Garrido estuvo condenado a muerte.

En este caso, como en el anterior de los vascos, la acusación no puede ser otra que de índole política, por actividades propias e inherentes a toda nación civilizada. Se les detiene y tortura, se les acusa y condena por ser demócratas, por organizarse libremente y propagar las mismas normas de convivencia social que enarbolan todos y cada uno de los abanderados de las democracias occidentales...

¿Tendrán tiempo y serenidad de ánimo suficientes, los altos funcionarios del Departamento de Estado y señores Consejeros del Presidente Kennedy, para enterarse e interceder? Lo hemos de procurar. Estamos prestos a responder, con documentos a la vista, de cuanto denunciamos.

¡ACTUA COMPAÑERO!

Empero, lo que más nos ha de importar es que los hombres de bien se sumen a nuestra protesta. La democracia no se reduce a un mero acto electoral, en determinadas épocas. Democracia es acción de masas; expresión constante y creciente de opiniones individuales y colectivas. Democracia es ruta y vehículo de que ha de servirse al hombre común para exigir el cumplimiento de los programas y promesas hechas en tiempos de elecciones. Democracia equivale a una vital certificación de ciudadanía en permanente vigencia; dejar de ejercer estos derechos y deberes, es renunciar a ser hombres libres, convertirse en masa amorfa y retrógrada.

HECHOS, SON AMORES

He ahí, pues, reseñado muy someramente, un hecho concreto del que podemos ofrecer documentación irrebatible;

He ahí una evidencia más de que, en España, no existen las Libertades y Derechos que pregonan las Naciones Unidas;

He ahí una demostración palpable y patética, racional e incontrovertible, de cómo se hace a un pueblo demócrata perder la fe en la Democracia y, harto asqueado, aceptar el totalitarismo comunista;

He ahí el *por qué* también en España ha hecho presa y crece el sentimiento antiyanqui, al comprobar las masas populares la falsía de ciertas promesas que, tácitamente, encarnara nuestro joven y querido Presidente Kennedy;

He ahí una gesta más, de singular hombría, perdida entre millares de gestas semejantes, que desmiente la crítica negativa, propagada por escépticos y derrotistas, emboscados filo-fascistas y comunistoides;

He ahí un motivo más para redoblar nuestro empeño, hermanándonos con aquellos que, a tan alto precio, honran y dignifican a España, ante sí, ante el mundo y ante la Historia.

Solidaridad, lector amigo; como quieras y puedas; pero no dejes de expresar de algún modo tus sentimientos humanitarios.

(Documento que «España Libre» de Nueva York ha dirigido al presidente Kennedy.)

Amigos lectores

Estas páginas escritas en español han sido muy bien recibidas. Numerosas cartas que se nos han dirigido lo atestiguan. Particularmente se reconoce nuestro esfuerzo, la continuidad de nuestra obra, que es la de todos.

Pero hay algo que apremia digamos: todo esto nos ha acarreado pérdidas, situándonos al borde del apuro, del cual salimos o...

En fin, que no pedimos dinero, sino nuevos suscriptores, nuevos compradores; ello proporcionaría un mejor desarrollo al periódico y el saneamiento de nuestra economía.

¡Ayudadnos! — C. S.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

LIOTHÈQUE DE LA GUERRE 7SÉE
3428

RAPATRIEMENT

UN quotidien du matin, « LAurore », posait, il y a quelque temps, la question suivante : « Les Français d'Algérie ont-ils toujours le droit de compter sur leur patrie ?» Nous nous demandons pourquoi il pourrait en être autrement.

La France, pendant vingt ans, après la première guerre mondiale, avait la réputation d'un pays où le meilleur accueil était réservé à tous, y compris les victimes du totalitarisme. Certes, les temps ont changé. On y brime maintenant ceux dont le comportement a toujours été parfaitement correct, mais sont mis à l'index parce qu'ils sont d'ardents défenseurs de la démocratie et de la liberté. Elle n'accueille plus actuellement avec considération que les mercenaires en rupture de ban, les fascistes et autres individus, pour la plupart peu recommandables, indésirables ailleurs. Pourquoi pratiquerait-elle autrement pour ses fils qui peuvent se prétendre, à juste titre, aussi représentatifs que les précédents ?

La question serait ridicule et ne devrait pas se poser pour les Français rapatriés si leur comportement était normal; malheureusement, ce n'est pas le cas. En effet, habitués à tenir sous la férule les Mograbins, ils ne peuvent, pour la plupart, se départir de l'esprit autoritaire qui les rend si désagréables et amène les metropolitains les plus conciliants à les détester. On voit aussi, tant l'astuce manque de finesse, dans quel sens intéressé, en faveur des rapatriés, « L'Aurore » présente son interrogation.

Les rapatriés se considèrent lésés; ils prétendent avoir des droits sur nous et sont disposés à les faire largement valoir. Organisés en deux fédérations, ils se sont récemment réunis en congrès à Toulouse et Marseille et, partant sans doute du principe que ce sont ceux qui hurlent le plus fort qui ont le plus de chance d'être entendus, ils ont donné de la voix, allant même jusqu'à menacer, indiquant que: «Le pays pourra compter sur les rapatriés dans la mesure, et dans la mesure seule, où ils ne seront pas déçus». Comme s'ils avaient, en quelque circonstance, donné quoi que ce soit !

On reste confondu devant l'étalage d'un tel toupet. Il est vrai que le gouvernement leur a donné des gages. Un secrétariat d'Etat a été fondé à leur intention; le partage d'un « gateau » de 800 milliards leur a été promis, et est en train de s'effectuer; des prêts et des logements prioritaires leur sont attribués; etc... Ils auraient bien tort de se gêner, on en conviendra, puisque toutes les satisfactions leur sont accordées.

Nous nous élevons avec force contre une telle utilisation des deniers publics, car il ne faut pas oublier que c'est le contribuable métropolitain qui paie. Nous nous insurgeons d'autant plus que les rapatriés entendent faire la loi ici.

Après avoir fait « suer le burnous » et « dragué » en Afrique du Nord tout ce qu'ils ont pu, nos colonisateurs, entendant y continuer leur petit manège, réintégrent la mère patrie, copieusement nantis pour la plupart. Qui en doute peut se renseigner sur le nombre imposant de propriétés qu'ils onts acquises, à n'importe quel prix, un peu partout et particulièrement dans le sud ouest. Le fait qu'il existe aussi dans certaine localité, que nous connaissons bien, un quartier résidentiel, dit des « pieds noirs », bâti de pavillons luxueux, qu'ils occupent presque en totalité, n'est-il pas probant ?

Un tel étalage de luxe écœure, de la part de ces authentiques bourgeois, qui se camouflent par ailleurs en mendigots.

Que l'on vienne en aide, dans la mesure où celle-ci est valable, aux rapatriés dans le besoin, ce qui est assez rare, d'accord ! Mais qu'on attribue des sinécures et de multiples avantages à ceux qui ont plus que leur nécessaire est tout simplement scandaleux.

Nos gouvernants oublient trop facilement, sans doute parce que ceux-ci ont maintenant la voix trop faible pour qu'on l'entende, qu'il y a des vieux chez nous, dans la métropole, qui disposent en tout, pour vivre, de 2,84 nouveaux francs par jour et que des centaines de milliers de «Français à part entière», comme disait quelqu'un de notre connaissance, vivent depuis des décennies dans des soupentes, ou des chambres d'hôtels, aux prix prohibitifs, dans l'attente d'un logement décent.

Nous ne prétendons pas bénéficier d'un traitement de faveur préjudiciable aux rapatriés, mais nous refusons, de même, d'admettre l'inverse.

Tous ceux qui rentrent au pays doivent être réincorporés dans la population sans avantages particulières. Pourquoi des indemnités s'ils ne sont pas necessiteux ? Quant aux logements, pour lesquels ils se considèrent prioritaires, rien ne justifie leur prétention. Qu'ils fassent comme les autres, qu'ils prennent leur tour; il existe assez de chambres d'hôtels pour qu'ils ne couchent pas dehors.

Aussi, disons-nous, certains d'être approuvés par tous ceux qui sont démunis, et ils sont légion: A la queue, les « pieds noirs », comme tout le monde !

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 176 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 18 JANVIER 1962

SUFFRAGE UNIVERSEL

Depuis que le monde existe on n'a pas découvert un autre système, pour avoir des maîtres (déguisés en gouvernants) que ceux qui existent encore aujourd'hui.

Savoir: la force brutale des conquérants ou des dictateurs, l'hérédité des familles princières et l'élection par le vote de tout ou d'une partie du peuple.

Les deux premiers de ces moyens, d'après les connaissances historiques, aidées par les événements de ce premier demi-siècle que nous avons vécu se sont toujours montrés néfastes aux peuples qui les ont subis. Le bon roi, le bon prince, le chef débonnaire n'ont jamais existé que dans les contes de fées, et, pour ne parler que de la France, chacun sait à quoi s'en tenir, maintenant, en ce qui concerne le Saint Roi Louis IX, ou le bon roi Henri IV.

Le troisième moyen, l'élection, a aujourd'hui le pas sur les deux autres, et il est employé, plus ou moins sincèrement, on doit le dire, presque partout. Même là où de les puissantes coalitions d'intérêts dirigent en fait le pays, on se sert de l'élection pour créer un alibi aux despotes, avoués ou non.

Le vote d'une partie du peuple, le suffrage restreint, a été employé de toute antiquité, et n'était en somme qu'un succédané du moyen de la force, car seuls les notables et les possédants , voire les membres des institutions parasitaires: noblesse, clergé, magistratures, etc., étaient appelés à voter. Le reste, la roture, la paysannerie n'avaient pas droit à la parole.

Le vote de la totalité des habitants d'un même pays, celui qu'on a appelé «Suffrage Universel» ne date, pour ainsi dire, que de la fin du 18e siècle, et spécialement de la Révolution Française.

On crut alors, à cette époque, avoir découvert le système idéal, la panacée politique à l'aide de laquelle on allait répandre partout, sur la tête des peuples de tous les pays, la justice, l'abondance, la liberté, la fraternité, et, pour tout dire, le bonheur !

Chacun sait aujourd'hui, hélas, qu'il n'en fut rien.

Malgré tout, cette croyance s'est conservée presque intacte, et tous ceux qui maintenant savent à quoi s'en tenir a ce sujet, continuent à lui faire confiance. Car, disent-ils, par quoi le remplacer? On ne peut songer à revenir en arrière, à se laisser asservir par un dictateur, ou faire confiance au suffrage restreint de *l'élite* de la nation ! Mieux vaut le conserver, tacher de l'améliorer, et surtout empêcher que la désaffectation d'une partie des habitants ne s'étende et ne devienne catastrophique !

A première vue, ces raisons sont valables, et il parait difficile de leur opposer des arguments contraires.

Et j'ai été longtemps de cet avis. Mais, dans cette période qui s'étend de la fin de la guerre de 14-18 aux diverses élections ou référendums de ces dernières années, j'ai été amené à réflechir sérieusement à la question. Ces reflexions, les voici, en quelques lignes; elles valent ce qu'elles valent mais, peut-être ne les trouverá-t-on pas plus farfelues que d'autres.

Qui est ce qui fait la valeur d'une nation, la prospérité d'un pays En premier lieu, les producteurs, agricoles et industriels, les travailleurs et ouvriers de toutes catégories sans qui personne ne pourrait subsister, personne ne saurait exister.

En second lieu, les travailleurs intellectuels: ingenieurs et savants, médecins et professeurs, administrateurs et organisateurs, inventeurs, réalisateurs de toutes sortes. Enfin, à un degré moindre, mais artificiellement haussé par eux-mêmes, les écrivains. artistes, musiciens, poètes, et, nouveaux venus, cinéastes et sportifs.

Quand à tout le reste, militaires, policiers, prêtres, politiciens, marchands-spéculateurs et membres du Comité de Forges, on peut sansi crainte de se tromper, les ranger tous dans la catégorie des parasites peu utiles et souvent nuisibles, que toute société vraiment humaine devrait bannir de son sein. Car, contrairement au dicton populaire, il n'est pas vrai qu'il faille de «tout pour faire un monde»!

Des lors que cela est établi, reconnu comme chose vraie et véritable, pourquoi ne confiérait-on pas aux seuls élement utiles et nécessaires le soin d'organiser et de diriger la nation? Aujourd'hui, il s'agit moins de gouverner les hommes que de produire, d'organiser cette production, de répartir, de distribuer. Bref, il s'agit de s'occuper d'abord des biens de consommation. Qui doit, qui peut mieux s'en occuper que les producteurs de ces biens?

Plaisanterie, diront certains; on ne peut à la fois produire et organiser, produire et distribuer, produire et diriger.

Sans doute, mais on peut avoir produit et organiser, avoir produit et diriger la production et la distribution, et non confier tout cela à des gens providentiels tombés du ciel. Surtout si ces gens sont des politiciens !

BLANQUET

Surpopulation et misère en Inde(1)

Et l'auteur énumère les difficultés qui surgiront avant même de créer ces dispensaires anti-conceptionnels, les conditions primitives de l'Indien, l'indispensable nécessité d'installer eau courante, salles de bains, etc.

Maintenant, regardons le problème en face, tel qu'il peut se présenter en Europe, tel qu'il se présentera certainement dans un avenir proche, et confrontons-le avec l'exemple des Indes.

Ecoutons encore S. Chandrasekhar faisant allusion au rapport de 1946 du Comité de la Santé publique: «Nous reconnaissons tous que, lorsque la maternité ne peut qu'être nuisible à la mère ou à l'enfant, l'emploi des procédés anticonceptionnels est parfaitement justifié.» (p. 34)

Suivent des considérations pratiques: le devoir des gouvernements de fournir et contrôler ces produits, d'édifier des maternités et des pédiâtries, le tout gratuitement. Nous sommes loin des préjugés de chez nous. Malheureusement, faut-il le dire, toutes ces tentatives généreuses se sont heurtées aux traditions et à l'obscurantisme hindou.

«Le Congrès national de l'Inde a cependant créé pendant la guerre, une Commission pour l'établissement de programmes nationaux (National Planing Commission), présidée par le premier ministre actuel Pandit Jawaharlal Nerhu, et qui a présenté, dans une de ses résolutions, la recommandation suivante: (p. 35) «Dans l'intérêt d'une économie sociale saine, du bonheur familial et de la bonne organisation de la nation, il est essentiel que les familles limitent scientifiquement le nombre de leurs enfants, et l'Etat doit adopter une politique capable de les y encourager. Il conviendrait de préconiser et de faire connaitre des procédés anticonceptionnels peu coûteux et sans danger, de fonder des dispensaires anticonceptionnels et de prendre dans ce domaine toutes les dispositions qui s'imposent. Il faudrait également prendre des mesures pour empêcher l'emploi des méthodes anticonceptionnelles dangereuses et toute publicité en leur faveur.»

Résolution qui ne manque pas de pertinence, face à cette situation bouleversante de l'Inde sur le plan de la surpopulation.

Le Pandit Nerhu va plus loin encore lorsqu'il ajoute: «Un programme d'eugénisme doit également envisager la stérélisation des personnes souffrant de maladies héréditaires graves, comme la folie ou l'épilepsie».

Ce n'est pas hier que cette résolution fut adoptée par le «National Panning Commission», l'Inde n'avait pas encore de gouvernement autonome. Or, l'indépendance de l'Inde fut proclamée le 15 août 1947, et la République Souveraine et Démocratique date du 26 janvier 1950.

— Au 1er novembre 1956, la population des 14 Etats composant l'Inde actuelle s'élève à 367.618.461 habitants.

— En 1959 ,la statistique donnée par le service de l'Information-ambassade de l'Inde à Bruxelles, était de 376.750.000 habitants.

Mais hélas, d'après les perspectives de même source officielle, l'Inde comptera sans doute 600 millions d'habitants en l'an 2.000, soit une augmentation de plus de 232 millions en un demi siècle. Cela est effarant.

Perspectives confirmées par M. Nerhu ,lorsqu'il déclarait après la fin du premier Plan quinquenal 1951-1956 ,dont la plupart des objectifs furent atteints (je le signale pour mieux faire ressortir la tragédie):

«Ce qui nous préoccupe, c'est de nous dégager des enlisements de la pauvreté. Comment le faire? Par une une production accrue et une meilleure distribution».

Mais la population indienne augmente de 5 millions par an, alors, n'est-ce pas la course vers l'irréalisable? L'Inde d'aujourd'hui n'arrive pas à offrir un bol de riz quotidien à ses 380 millions d'habitants.

Constater son désaccord avec ceux avec lesquels on communie harmonieusement sur d'autres points, est toujours quelque peu désagréable. Tel est mon cas en ce qui concerne Gandhi et Vinobhave. J'ai consulté leurs écrits au sujet cette question «population et misère», afin de connaitre ce qu'ils préconisaient l'un et l'autre, pour remédier à ce trop plein de population qui étouffe l'Inde et empêche son peuple de s'émanciper, sinon de vivre une vie meilleure. Je dois dire que je suis quelque peu effaré de trouver sur ces données des informations puériles, pour ne pas dire insensées.

D'abord, chez Gandhi:

Ne va-t-il pas jusqu'à préconiser la chasteté pure et simple, qu'il baptise ensuite de: brahmacharya. Pour Gandhi, il s'agit de faire vœu de chasteté, car il ne veut pas demeurer l'esclave du désir. Gandhi ne veut plus avoir d'enfants. Il veut atteindre le contrôle de soi par la mortification. Il a acquis la conviction «que la procréation et, par voie de conséquence, le souci des enfants sont incompatibles avec le dévouement à l'intérêt public».

Cest là une façon toute subjective d'envisager le problème. Elle ne peut pas plaire à tout le monde. Chez lui sans conteste, elle est le reflet d'un esprit illuminé. Il veut mener la vie d'un Vanaprastha, traduisez: ermite de la forêt. Ce serait là, d'après les coutumes indiennes 'traditionnelles, une des conditions de l'homme...

(1) Voir C. S. 172-173.

LES THEORIES ET LES REALITES(1)

Marx définit ainsi la «Valeur»:

«La Valeur est la quantité de travail socialement nécessaire pour produire les biens. Cette quantité a une mesure: le temps. En temps que valeur d'échange toutes les marchandises ne sont que des mesures de temps de travail coagulé.»

Lénine, interpétant Marx, écrira: «La grandeur de la valeur est déterminée par la quantité de travail ou par le temps de travail socialement nécessaire à la production d'une marchandise donnée ou d'une valeur d'usage donnée.»

Il serait curieux de pénétrer la comptabilité soviétique, à ce sujet... L'Etat russe rachète la production des travailleurs à un prix qu'il détermine lui-même, en fonction des dépenses quil envisage de faire. Il revend à un prix dont il est le seul à exprimer la valeur, mais toujours en fonction des profits qu'il entend réaliser... Ce sont là les mystères du Capitalisme d'Etat...

La quantité de travail qui aboutit à une production nationale déterminée n'a donc, en l'occurence, qu'une importance très secondaire...

Le capitalisme d'Etat spécule sur le travail et les besoins tout autant que le capitalisme privé...

Donc, d'après les théories de Marx: la somme des valeurs de toutes les marchandises correspond à la somme du prix des marchandises.

Or, la valeur est le signe par lequel la propriété négocie sa production ou ses services. La valeur est un système de rétribution du capital, une spéculation sur l'effort et sur le Besoin.

La valeur, par le fait qu'elle est le résultat d'une spéculation est scientifiquement inévaluable. En 1961, nous voyons les Etats déterminer eux-mêmes les prix des marchandises en fonction de la somme des devises étrangères qu'ils désirent acquérir par des ventes sur les marchés étrangers...

Si, théoriquement, on a pu dire de la valeur qu'elle était du travail évalué en signes monétaires, pratiquement, l'effort de l'homme, sa dépense d'énergie, sa maitrise de lui même et de sa production échappant à toute évaluation précise, la valeur elle même reste inévaluable.

Et c'est ce caractère indéterminé et mouvant qui permet à la propriété de spéculer sur les Besoins par les prix, et sur le travail par les salaires.

La valeur est déterminante de privilèges et d'impuissance d'achat, même en Russie. Elle crée un droit inégal (nous verrons plus loin que Marx le propose comme une vertu émancipatrice) dans la rémunération de l'effort, alors que les services les plus estimés sont généralement ceux qui exigent la moindre dépense d'énergie.

Voronoff écrit dans son livre «Du crétin au Génie»: Lorsque le travail obscur du subconscient révélera sa production à la Conscience du génie celui-ci en acquéra la notion, comme il le ferait de quelque chose venant de l'extérieur. Sous son influence, l'homme de génie produit son œuvre d'un jet, en dehors de toute direction voulue et coordonnée, «*toujours sans effort*».

Autrefois, la machine aidait l'homme sans le remplacer. Aujourd'hui l'automatisation élimine la main d'œuvre ou la réduit à une élite de surveillants, d'employés et de cadres techniques.

Le temps de travail des machines diffère totalement en résultats quantitatifs du temps de travail des hommes. Les deux temps diffèrent dans leur valeur d'échange, à tel point, que l'automatisation permet la baisse simultanée des prix et du pouvoir d'achat...

Dire que l'automation permet la baisse des prix en même temps qu'elle provoque la baisse du pouvoir d'achat semble une énormité... alors que l'accroissement de la productivité assure une hausse des salaires?

Il y a bien hausse des salaires, mais pour les ouvriers occupés. Il se produit une baisse du pouvoir d'achat pour les chômeurs techniques ainsi que pour les jeunes dont on prolonge la scolarité afin de ne pas accroitre le chômage.

La plus-value considérable qui résulte de la substitution des machines à l'homme ne représente plus un prélèvement sur le travail de l'homme, mais une somme prélevée sur le travail des machines et sur la main d'œuvre qui en assure le contrôle et le fonctionnement.

Il est donc devenu impossible de dire que la somme des valeurs des marchandises représente le temps de travail de la main d'œuvre.

Le salaire devient donc une appréciation déductive des résultats bénéfiques de la production mécanique. Autrement dit, la progression mécanique tend à laisser au travail des machines le rôle de distribuer du pouvoir d'achat et des loisirs à tous les consommateurs...

La production mécanique jette sur les marchés une somme de marchandises dont la valeur est bien supérieure à celle du pouvoir d'achat distribué ou résultant des fabrications: c'est la cause qui menace de détruire le régime capitaliste.

L'âge du salariat est dépassé, et c'est ce que les travailleurs ne comprennent pas... Ils sont égarés par des coutumes archaïques.

Alors que la classe dirigeante s'inquiète de ce phénomène nouveau susceptible de réduire le pouvoir d'achat au point de stopper les ventes, les travailleurs, médusés par les progrès de la productivité, ne perçoivent pas du tout le danger social que constitue le maintien de la Valeur...

La défaite inévitable du capitalisme est entièrement contenue dans cette aberration capitaliste: fabriquer de la valeur sans pouvoir satisfaire les besoins...

Marx a peut-être, pour son temps, apporté une définition de la valeur qui s'accordait à ses ambitions politiques en justifiant certaines de ses théories, mais, aujourd'hui, l'exagération des contradictions économiques, et l'impossibilité de les réduire, tant en capitalisme privé qu'en capitalisme d'Etat, prouve bien que «toute civilisation fondée sur la valeur financière, eut-elle atteint la productivité américaine, est et sera toujours incapable de satisfaire les Besoins, la dignité et l'amour de la liberté.»

Quand Marx écrivait: «Un homme est physiquement ou intellectuellement supérieur à un autre. Il peut donc fournir dans un laps de temps plus de travail ou travailler plus longtemps, et pour servir de mesure, le travail doit être défini par son intensité ou sa durée, faute de quoi il cesserait d'être une mesure: le droit égal est au travail inégal, un droit inégal. Il ne reconnait aucune différence de classe, mais il reconnait comme des privilèges naturels l'inégalité des talents individuels et des capacités de travail.»

Il est certain qu'une telle philosophie de la hiérarchie des valeurs humaines orientait la révolution socialiste vers un capitalisme d'Etat systématisant le vice essentiel du capitalisme privé et de l'étatisme en général: le droit inégal!

Le droit inégal exige une valeur d'échange par laquelle les inégalités se reconstituent en soumettant leurs litiges et leurs contradictions à l'autorité de l'Etat: ce socialisme là échouera toujours à l'entrée du port...

(1) Voir C. S. Nos 171 à 173-175.

Le pacifisme révolutionnaire

En matière de pacifisme, il y a des individus qui se prétendent pacifistes, qui lisent des écrits pacifistes, qui s'imaginent œuvrer pour la paix, alors qu'ils ne sont, en réalité, que les complices de l'état de Violence. Ce sont ces pacifistes qui permettent d'accréditer cette expression qui, pour certains, englobe tous les pacifistes, cette étiquette accrochée à tous ceux qui œuvrent pour la paix, cette appellation qui entend diminuer la valeur d'une action: «pacifistes bêlants». Mais il y a une autre catégorie de pacifistes dont le travail porte fruit, c'est le pacifisme qui groupe des individus qui ne se contentent pas de mots, qui militent, agissent, propagent la vérité accomplissent sans arrêt une action pour la paix. Ceux-là sont ignorés et la loi du silence couvre leur activité. Tout individu qui est contre la guerre, qui lutte contre celle-ci, se trouve dans l'obligation de lutter contre les lois qui veulent asservir les hommes à la violence. Ces hommes pratiquent, consciemment ou non, un pacifisme révolutionnaire. «*Celui qui est contre la guerre est, par ce seul fait, dans l'illégalité*», *a écrit Jean Giono*. Le pacifisme révolutionnaire doit être une doctrine vigoureuse, créatrice, dont l'esprit de combat, fait l'opposé du pacifisme de soumission.

L'homme étant ce qu'il est et l'élévation de la conscience ne s'effectuant que très lentement, il faut tenter de créer une force pacifique qui autorise, par le nombre de ses adhérents, le rassemblement de tous ces individus qui se disent pacifistes, mais qui sont, en réalité, des assasins en puissance, puisqu'ils sont prêts à accepter, demain, leur participation à la guerre. Le rôle du pacifisme révolutionnaire est d'éduquer, de militer, de manifester, de réunir ces hommes partisans de la paix, et de les affranchir. Ce n'est plus du pacifisme latent, c'est du pacifisme actif. C'est cette force de base qui autorisera seule la possibilité de renversement d'une situation désastreuse pour l'humanité en faisant basculer d'un coup, à un certain moment, tous les pacifistes «bêlants» dans un pacifisme dynamique et actif: le pacifisme révolutionnaire; étant bien convenu que, dans les temps présents, l'action réelle pour la paix est une action révolutionnaire. «*Ce que les gouvernements sont incapables de faire, la conscience humaine, individuelle d'abord, puis collective, le fera.*» *Alfred Modeste Dieu.*

La loi des êtres est l'égoïsme, la vie individuelle est la réalisation d'un égoïsme. Il faut exister. Tout part de l'individu et tout y revient. Une action qui ne serait pas égoïste serait un acte machinal, absurde, criminel, n'ayant rien d'humain et de vivant (la guerre). L'égoïsme est donc l'expression de l'instinct vital, il est la base de toute morale, de toute vérité. L'homme adopte des croyances contraires aux lois naturelles. Il oublie que lui seul est l'être concret, réel, pour s'asservir à des abstractions comme la Patrie et le Capital. Il devient l'esclave, la dupe, des croyances créées par lui. Il est la victime de la politique qui le mène au tombeau et qu'il vénère. Il autorise qu'on dispose de sa vie, qu'on l'oblige à être criminel, il est en opposition absolue et totale avec les lois de la nature. Après avoir faussé l'instinct de conservation, il se trouve incapable, aujourd'hui, devant l'étendue du crime qui chemine, de remplacer cet instinct par une défense de l'individu.

L'homme devant le conflict existant entre ses instincts de conservation et les lois de violence qu'il admet, ne peut plus judicieusement utiliser sa volonté pour son salut. Ceux qui dirigent les peuples, plus ou moins officiellement, et qui sont bénéficiaires de cet état de dépravation, trahissent la cause de l'humanité pour garantir leurs privilèges. L'homme avili par l'obéissance passive, abruti de superstition nationale, dénaturé par une discipline aveugle, arrive à admettre, dans son impuissance, la guerre comme fatale. «*Dans la presente organisation, régie par le service militaire, tous les hommes sont obligés de commettre des crimes — le crime d'assasinat — en servant leur pays. Tous les pacifistes doivent avoir un but: convaincre les peuples que la guerre est le comble de l'immoralité*». «*Comment je vois le monde*». *Albert Einstein.*

Toute loi, toute morale, toute science utilisée à l'encontre de l'instinct de l'égoïsme et de la morale de la vie, sont fausses, dangereuses, criminelles. La guerre est un sacrilège par rapport à l'individu, elle sacrifie son existence pour des fictions sans réalité. Celui qui place ces créations chimériques au dessus de la vie commet une criminelle erreur et prouve qu'il n'a pas conscience de l'inestimable valeur de celle-ci. Rien ne peut être placé au dessus de l'individu concret qui incarne et réalise la vie; il faut respecter sa vie, respecter toutes les vies.

Mourir pour la vie est une absurdité puisque la perte de la vie est la perte de tout. Le devoir des vivants est de vivre, c'est la vie qui permet d'aider d'autres individus à vivre. Ceux qui entrainent un homme à la perte de la vie, accomplissent plus qu'un crime, puisque celui-ci ne pourra plus faire œuvre utile pour l'humanité. Mourir pour faire vivre des mots, des mythes, c'est repousser l'instinct sacré de la vie qui doit résider chez tout individu sain; le premier devoir est de défendre sa liberté et sa vie, la guerre est une anomalie en contradiction absolue avec le devoir primordial de conservation.

Chacun, en réalité, même s'il ne veut pas le reconnaitre, sent, en soi-même, une répulsion pour la guerre, cette lutte qui ne mène qu'à la misère des peuples, l'enrichissement de quelques criminels et la mort d'une multitude d'individus. Chacun, en réalité, désirerait s'abstenir de cette participation à ce crime sans nom, s'il n'était enchainé par les préjugés, les coutumes, les lois, qui paralysent en lui toute possibilité de libération, d'afranchissement. Ce sont ces moyens de libération et d'affranchissement qu'il faut apporter aux individus.

René VILLARD

AVIS IMPORTANT

Nous rappelons à tous nos adhérents et lecteurs que tout ce qui concerne LE COMBAT SYNDICALISTE (Rédaction, Administration, trésorerie) doit être adressé nominativement **à Raymond FAUCHOIS, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e) C.C.P. 3724 - 37 Paris.**

Le prix des abonnements au journal pour un an est :
Versión franco-espagnole 20 NF.
Versión française ..... 5 NF.

A tous nos adhérents et lecteurs

Depuis que « Le Combat Syndicaliste » paraît sous sa nouvelle formule, une seule critique a été enregistrée.

Tous ceux qui nous écrivent, et ils sont très nombreux, nous félicitent chaleureusement pour l'initiative prise, qui nous permet de garder le contact avec tous nos adhérents, et de les tenir informés.

Dans l'impossibilité où nous sommes de répondre individuellement à nos correspondants, nous les prions de trouver ici l'expression de nos remerciements pour l'important soutien matériel et moral qu'ils veulent bien nous accorder.

FERIA DE MINISTROS

LOS mercaderes se reunen periódicamente en los mercados y ferias locales, comerciales o regionales para tratar de sus asuntos y ver la forma más concordante de engañarse unos a otros y hacerse pasar los gatos por liebres.

Los ministros o enviados plenipotenciarios de los Estados asociados poseen también una feria internacional en la cual —como los mercaderes— tratan de sus asuntos propios o delegados y también como aquéllos después de los tratos de rigor comen en la mesa redonda, liban los buenos licores y la magia del champán los hace más optimistas o más agresivos. Unos tienen «buena bebida» y los otros son un dechado de buen humor cuando no resultan agresivos y pendencieros y se amenazan en lanzarse al ataque cohete en mano.

La antigua y desdichada Sociedad de Naciones no fue otra cosa: una feria de ministros que acudían a Ginebra puntuales y entre recepción y mesa redonda, entre eufóricos y feroces no pudieron ni supieron evitar el gran desastre que se avecinaba de la segunda guerra que todos veíamos venir a pasos de «robot» marciano en su ataque a Londres, según nos lo describe Wells en la «Guerra de dos mundos».

Aquello pasó, como pasó también la guerra y los muertos y las ruinas pasaron a los museos de historia y los monumentos funerarios ocuparon sitiales de honor y en los mármoles quedaron grabados los nombres de sus héroes y de sus mártires.

Pero no bastaba todo eso. Los ministros tenían necesidad de ocuparse de cosas serias de hacer como que su misión en la sociedad era útil y benefactora, en fin, que ocupaban tan relevantes cargos porque eran meritorios de ello y los pueblos les debían gratitud eterna. Y no se les ocurrió otra cosa que organizar festivales periódicos en una despampanante Gran Feria de Ministros.

La Sociedad de Naciones fue aquello, la O.N.U. es esto: una nueva feria de ministros cuya misión es no ponerse de acuerdo en nada y complicar los asuntos nacientes porque en ellos poseen intereses creados todos y cada uno de los Estados que representan en los grandes festivales internacionales que se celebran una vez en cada sitio, porque siempre en el mismo lugar es aburrido y las atracciones resultarían monótonas. Hoy no hay problema de transporte porque los grandes aviones cruzan el espacio en tiempo preciso y pueden tomar el aperitivo en París y comer opíparamente en el mejor restaurant de Londres, Roma o Madrid.

Europa trata también de acercarse entre sí en una Sociedad denominada Mercado Común. El asunto no estaría mal si estuviera mejor intencionado, porque de acuerdo con el axioma de que Europa «se federará o se devorará a sí misma o será devorada» tiene su actualidad permanente en las horas cruciales que vivimos. Pero el mercado común tiene plomo en las alas porque mientras en Francia contamos con francos nuevos, medimos con metros y centímetros, pesamos en kilos y gramos, Inglaterra, por ejemplo, no adopta el sistema métrico decimal porque o no le interesa o no le da la «real gana» o espera que las demás naciones societarias adopten su sistema insular de millas, onzas y yardas. Cada nación se siente protectora de su producción industrial o agrícola y no quiere complicar su sistema monetario con innovaciones bursátiles que puedan depreciar el libro de Caja de sus grupos financieros.

Recogiendo una certera alusión de Jules Romain que a su vez denominaba a las reuniones internacionales de ministros «Bolsa de Asuntos Extranjeros» creemos cierto que ni el mercado común ni la federación europea la llevarán a cabo los ministros de «affaires» ni los representantes de los Estados societarios, porque la Feria de Ministros de la O.N.U. puede reproducirse en la escala continental europea sin llegar a ningún resultado positivo donde los pueblos salgan beneficiosos y no exclusivamente los grupos financieros.

Y son los pueblos los que se tienen que federar por encima de toda razón de Estado, por encima de todo interés bancario o feriante y colocar en común todos los recursos económicos, intelectuales y científicos de cada país y esta misión social de profilaxis nadie mejor que los Sindicatos de productores que controlen los intercambios de todo orden pueden llevarla a cabo con la mayor eficacia posible. Las reuniones y pláticas internacionales entre intelectuales, científicos, sociólogos y trabajadores natos darán un resultado positivo si en ello no intervienen los Estados que hasta la fecha sólo han sido productores de discordias, guerras y malestar permanente.

Una corriente que se emancipe de la tutela estatal hará más por la paz entre los pueblos que todas las Ferias de Ministros que se celebren para contener la avalancha fratricida que al mundo le viene encima por obra y gracia de los mercaderes nucleares y profesionales del terror guerrero y el caos diplomático contumaz y laberíntico.

VICENTE ARTES

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Adresser la corespondance au siège

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris
Rédaction, Administration et Trésorerie du
« COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Adresser la correspondance au siège confédéral

REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE

Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES

Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE

13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE

Dans l'attente d'une salle à la Bourse du Travail, nos réunions ont lieu à l'Amicale laïque, et les permanences sont tenues tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget-de-l'Isle, St-Etienne.
Pour tous renseignements, écrire aux secrétaires, les camarades Morel et Jouve, 41, rue des Passementiers, St-Etienne (Loire).

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

LA GUERRA CIVIL ESPAÑOLA

NUEVA YORK. — La revista «Time» cita los títulos de los mejores libros que se han publicado durante el año, y dice que Hugh Thomas, autor de «The Spanish Civil War», es el primer historiador que ha escrito sin partidismos y sin la amargura de los recuerdos acerca de este prólogo, poco comprendido, de la Segunda Guerra Mundial. «Es posible que el suyo sea uno de esos libros definitivos durante los próximos años, dice «Time».

(En venta en esta Admón. a 27,00)

EN LA VENTOLERA

La razón de ser cenetista

II

INDICAMOS sin equívocos en nuestro anterior escrito que estas inquietudes las confío a los compañeros de corazón, a los cenetistas y libertarios de verdad, puesto que para el caso los seudos y los transitorios no interesan.

Somos legión, a pesar del desgaste de los tiempos, los que consideramos más útil aproximar, aportar, a nuestro elemento, que disgustar, apartar, disociar, restar, dislocar lo que queda del mismo. En todo organismo social sano cuenta lo constructivo, nunca lo negativo; no queriendo considerar, lo aseguro, que negativa lo sea una diferencia de opiniones, ya que opinar no es jamás peligro cuando el opinante estima la obra de conjunto que resumen nuestras tres letras características: C. N. T. Yo opino, tú opinas, y él divide; ésa es la disonancia que no admitimos, y sobre la cual pasamos... por esa precaria felicidad de considerar que no existe.

Centremos, entonces, nuevamente.

La voz « renovarse o perecer » hay que renovarla o que perezca. Hace demasiados años que se emite sin resultado apreciable. Poseyendo una idea caudal, el anarcosindicalismo no tiene porqué olvidar el pasado para fraguarse o aclimatarse a un presente tal como un compañero francés aconseja. La actualidad, por ruidosa que sea, es tránsito y lección limitada. Lo caudal es de todos los tiempos, principalmente de los venideros. ¿Que la marcha del mundo aconseja superaciones? Pues estamos en la verdad de siempre, en la frase afortunada de Mella, en lo de que el anarquismo no tiene límite por ser estado de superación constante, impulso de porvenir, garantía contra el inmovilismo y el retroceso humanos. Hoy que anarquismo ya no es puñal ni bomba (dos atributos que han pasado a manos de los desordenadores de su propio orden); hoy que del apremio anarquista queda lo teórico y lo demostrado, la ideación y la experiencia, lo previsto y lo verificado, ¿cómo renunciar a un pasado ejemplar, básico, de utilidad próxima si la humanidad trata de sustraerse a sus peligrosísimas contradicciones actuales? Si la realidad de hoy es «esta» la de ayer fue «otra» y la de mañana será la «futura» sin que arte y maña alguno valgan para disociar una época de otra, siendo todas ellas correlativas, soldadas a la manera del tiempo, que es evolución, continuidad, constancia y progreso indetenible.

A estas alturas romper con nuestro pasado sería desconocer a nuestros teóricos, borrar de nuestros sentimientos las ideas integrales, considerar nuestra historia — ferviente y positiva — como un capítulo obvio por equivocado o invidente. Romper con nuestro pasado originaría la idea « del presente » que nadie sabe en qué consiste, que sólo prevé improvisación, términos medios, vacilantes o desviables. «A tiempos nuevos tácticas nuevas», indudablemente. Pero vengan esas novedades, esas sutilezas, esos apegos a la realidad que no nos apeguen al medio estatal, que no evaporen nuestros conceptos morales, que no aconsejen repintar en oro el herrumbroso carro del Estado, que no nos convierta en servidores benignos del sistema social que detestamos. Hay que hablar claro y no con signos, hay que decir en vez de insinuar. Yendo todos a lo mismo no nos andemos con tapujos. Una transigencia beneficiosa debe ser demostrada sin falta. Por lo mismo, una intransigencia nuestra debe avalarla la inteligencia en lugar de convertirla en pared de cemento armado. Es posible que ciertas novedades sean introducibles en el panorama de la lucha social; pero con el ánima apicarada (tan cara a Quevedo) quedamos en derecho de recelar un compromiso con el Estado que nos deje en ridículo ante la Historia, y en plan de traición ante el mundo proletario que sufre, ¡siempre y siempre!, tanto en régimen capitalista como en «paraísos» proletarios, no importa si nevados o con la flora de los trópicos.

Antaño debíamos buscar querella pro libertaria en la prensa de enfrente y hoy — signo de los tiempos — la hallamos en la propia, lo que es un desagrado. Hace tiempo que vemos afirmaciones en nuestras publicaciones, actitudes y afirmaciones sorprendentes. Firmas prolíficas y de contenido elegante nos dejan pensativos y temerosos de lo que va a ocurrir si no centramos libertariamente nuestras ambiciones. Por de pronto, una cohesión « reformista » no se perfila y es de pensar en el apuro que ha de verse el neófito anarquista cuando se enfrente con un marxista definido, con un bagaje—nuestro neófito—de proposiciones contradictorias, con una mezcla de intransigencias y ductilidades, con un programa amañado con firmezas y debilidades.

Que el emporio anarquista no es para nuestros días ya lo sabíamos por deducción propia y por el decir socarrón de la burguesía; conviene que nadie próximo lo repita. Se va a la anarquía, y en la imposibilidad de alcanzarla entera perseguimos el bien infinito a través del municipio libre o del comunismo libertario. He aquí poder afirmativo, he aquí sagacidad del anarquismo practicista. «Los pueblos serán anarquistas después de la revolución, no antes» aseveró Malatesta, y en ello estamos, y por ello no desalentamos, seguros de que no perseguimos una utopía sino una solución única para una feliz subsistencia humana. ¿No es cansino a la par que tradicional ese interminable subir y bajar de la escalera política, ese conducto que no lleva a ninguna parte dado que sus sostenedores quieren, con diversos pretextos, que el pueblo no se emancipe de su histórica y deleznable condición de explotado, de contribuyente y de soldado?

Bajo la dependencia del Estado toda intervención en los municipios sería adhesión a la causa del enemigo; toda colaboración con el sistema autoritario implicaría renuncia a nuestros postulados, a toda libertad política y económica; el abandono de la tan razonada como noble posición igualitaria, tan cierta en el siglo XIX como lo será en el siglo XXI y lo es en el presente. Renunciando « transitoriamente » al ideal libertario, certificaríamos el fracaso de nuestra existencia personal y colectiva y la verdad (¡cuán trabajosa!) de nuestros encarnizados opositores. Pretendiendo arrinconar los valores anarquistas de la corriente moderna « que nos aflige », atrasaríamos un poco el progreso social y nos sumiríamos en el pozo negro de lo desintegrable, de lo sobrante, de lo inservible. Sin que alcanzáramos siquiera la triste importancia de desintegradores de una idea que, por ser eterna, por ser consubstancial en ser humano, es adoptada por otros porque el deseo anárquicohumanista está en la entraña de todos los hombres de bien con inquietudes futuristas.

¿Se ha reparado? Actualmente marchan paralelamente a nosotros firmes caracteres, sólidas inteligencias, produciendo anarquismo sin necesidad de cédula partidista. ¿Se ha comprendido? Por importantes que nos consideremos, en caso de defección el mundo libre podría pasárselo sin nosotros.

Seamos comprensivos y persistamos en la sinceridad libertaria que la historia social exige de nosotros.

Juan FERRER

La Sociedad de Naciones Desunidas

NO hay unificación de miras panada en la famosa Sociedad de Naciones. Mientras que de una manera que parecía general se apremia las naciones que poseen aún colonias, dominums, bases, etc. a que se despojen de las mismas; mientras que los representantes de esas naciones, miembros de la sociedad, sin distinción se declaran favorables a que los pueblos bajo tutela o mandato, adquieran su independencia, los unos porque sus países no fueron nunca colonizadores, los otros que lo fueron y algunos negreros a más no poder, porque parecen arrepentirse o sentir tardía vergüenza de su colonialismo, es el caso que se muestran unánimes para aconsejar y favorecer la independencia política de quienes la solicitan. Excepto, sin embargo en el caso presente del Katanga, que dice querer permanecer independiente contra el empeño de la voluntad de la Sociedad de Naciones, que se opone resuelta y tenazmente a que lo sea, forzándole a ser parte integrante del Congo ex belga; para ello ese ejército-policía, compuesto de todos los residuos de ejércitos más o menos clásicos, más o menos homogéneos, tiene orden de inéervenir a fortiori.

Resultado de tal aberración: Muchas víctimas, en particular entre las poblaciones katanguesas. Consecuencia de ese cambio, inexplicable en la acción de las tropas de la O.N.U: Nuevas complicaciones, dificultades suplementarias, violencias y actos reprensibles y disparatados que hacen más insoluble el lío del Congo.

Por otra parte, según información interna del organismo mundial, un déficit flotante crecido de millones sobresale de su estado de cuentas. Ciertas naciones miembros se atrasan en sus cotizaciones y olvidan de sufragar la «quote-part» de los gastos generales que esas expediciones salvaguardia ocasionan. Tal vez sean esos miembros mal pagadores los más furibundos partidarios de la violencia como medio de arreglar los conflictos entre pueblos.

De todo ello resulta que la Sociedad de Naciones lleva en sí todas las imperfecciones y todos los males comunes a la mayor parte de las sociedades, sean como sean, que por ser una organización encopetada adolece de los mismos defectos de las de menor cuantía, amén de su soberbia ineficacia, y del dolor y de la muerte que está ahora extendiendo y la concordia entre los pueblos.

En La Haya existe un viejo Tribunal que enmohece, y que todo el mundo echa en olvido. Fruto de una idea, tal vez humana y maravillosa, fracaso en manos de los que conducen al fracaso y a la inacción, toda iniciativa y toda obra que lleve por cometido la paz y la concordia entre los hombres.

La Sociedad de Naciones es como una olla de grillos, como un hervidero de pasiones, de disidencias, de odios y ambiciones.

En vez de solventar los conflictos y limar las asperezas surgidas entre naciones, sus reuniones, sus asambleas sirven al contrario para enmarañarlas y para ladear su solución hacia un callejón sin salida.

Fulgencio MARTINEZ

«EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS»

Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.

160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.

Pedidos a la Librería de «SOLIDARIDAD» a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X). CCP 13507 56, Paris.

Antena

SI VA AL PUEBLO LO MATAN

MADRID. — Lázaro Aparicio, vendedor de pescado y de décimos de Lotería en Alagón (Zaragoza), tuvo la mala idea de vender participaciones falsas del número 57.194, que en el sorteo del día 4 salió premiado en segundo lugar. En consecuencia Aparicio tenía que devengar a sus clientes 2.022.500 pesetas, prefiriendo confiarse a las reglas de la justicia antes que a las iras de sus vecinos.

PERDIDA SENSIBLE

GERONA. — En el pueblo de Torroella de Montgrí falleció a la edad de 76 años el compositor sardanista Vicens Bou Geli, autor de numerosas piezas del género citado, entre ellas « Primavera », « El saltiró de la cardina » y « Llevantina ».

ZOZOBRA

PONTEVEDRA. — Una barca tripulada por el cura párroco de Mandín y dos campesinos zozobró al atravesar el río Terrega, pereciendo ahogado solamente el párroco. Con dicho motivo reina en los medios clericales la zozobra consiguiente.

MAL SITIO

ALICANTE. — En la finca «Los Frailes» ha aparecido muerto de un escopetazo en la cabeza el vecino Ramón González Martínez. Hay que alejarse de los lugares de dudosa nombradía.

19 DE JULIO EN MINIATURA

BARCELONA. — Un incendio ha destruido el almacén de cirios y blandones situado debajo del altar mayor de la iglesia de Santa María del Mar. La extensión de las llamas ha devorado además una valiosa imagen del siglo XVII representando a San Jaime, donación del conde de Güell para suplantar a la más antigua aún que se perdió en el incendio del 19 de julio de 1936. Asimismo quedaron reducidos a cenizas las contabilidades y los dineros de las cofradías y otros varios objetos del culto religioso. La autoridad cree que el siniestro ha sido causado por unos rateros que se dieron a la fuga al ver el resultado de su imprudencia. Claro, los cirios hay que saber encenderlos.

VIA UNICA

MALAGA. — Un tren cementero y otro de viajeros de la línea Vélez-Málaga han chocado dentro de un túnel en el kilómetro 8. Material destrozado y 40 heridos, ninguno muy grave, afortunadamente.

QUEDARAN CON EL TESORO

CUELLAR. — El tesoro encontrado hace unos días por unos trabajadores toma camino de la sacristía. Según los religiosos de este lugar esa riqueza fue escondida por un ladrón anónimo luego de sustraerla del convento de San Francisco hace más de un siglo. En resumen, obreros míos, con la Iglesia hemos topado y esperanza no queda.

EL TIRO AL TRABAJO

VITORIA. — Se calcula que en la provincia de Alava sale un seminarista por cada 308 habitantes.

AVION EXTRAVIADO

MALAGA. — Un avión Heinkel de esta base salido para Madrid no ha llegado a destino. Debía aterrizar en Getafe y no lo ha hecho hace ya un día. Temiéndose una catástrofe se verifican los vuelos de reconocimiento en las sierras cercanas a Madrid. Pero a última hora llegan indicios de que el aparato puede haber caído en término de Calatrava (Ciudad Real), estribaciones de la Sierra Morena. El Heinkel iba tripulado por cinco personas.

LA LAICITE (1)

CHAPITRE V

La suppression de l'Etat, c'est-à-dire la suppression de l'organisation sociale par administration de l'Etat, par pouvoir centralisé étranger à l'économie et la dominant quand même, apparaît à beaucoup comme une formule théorique assez creuse.

Nous avons vu les méfaits de l'enseignement dirigé par l'église ou par les Etats. Car s'il y a Etat et Etat, nous ne trouvons, chez l'un et chez l'autre, qu'une différence dans la nocivité. Il peut y avoir « moins de mal » ici que là : mais il y a mal, erreur et mensonge chez les deux.

Nous ne cherchon pas le moindre mal, le joug le plus léger, la servitude la moins pénible, l'esclavage le plus humain, la culture la moins corrompue... Non !

Nous voulons supprimer le mal, détruire le joug, abolir l'esclavage, instaurer un milieu économique et social tel, que la culture soit indépendante et que la science et la pédagogie réalisent, dans la production des cerveaux, l'effort collectif que la science, la technique et le travail, réaliseront dans la production des objets de consommation.

Produire ! Produire à l'école comme aux champs, à l'usine. Produire le culturel pour agencer le matériel. Donner à l'esprit le maximum d'équilibre pour déterminer le maximum d'ordre dans les efforts et dans les choses.

Ce labeur ne peut être mené à bien que dans une ambiance débarrassée de toute contrainte, dans une atmosphère de libre examen, dans le cadre économique et social d'une société *exclusivement* syndicale et coopérative, c'est-à-dire dans une société communiste-libertaire.

Dans une telle société (d'administration générale par voie syndicale et coopérative) qui se chargera du service de l'instruction publique? Ce sont les instituteurs qui font la classe. Il suffira de « produire » des instituteurs et des écoles.

La formation d'un instituteur demande une culture générale solide et étendue et l'étude d'une technique spéciale.

La première sera l'œuvre de ce que nous appelerons le Corps Scientifique — la seconde se fera sous la direction de pédagogues et aussi, des médecins et des psychologues de l'enfance.

Le syndicat de l'Enseignement et les syndicats de Métiers, intervenant dans la formation des instituteurs, vérifieront les capacités du personnel.

La tâche sera double :

1° Production, c'est-à-dire formation du personnel enseignant.

2° Répartition des écoles et du personnel.

C'est aux syndicats de Métiers que sera dévolué la tâche de Production. C'est le syndicat de l'Enseignement qui aura la responsabilité de former les instructeurs de la jeunesse.

Le syndicat de l'Enseignement est nécessairement en relations étroites et constantes avec les autres syndicats de producteurs : ouvriers, paysans, savants, artistes, aussi bien sur le plan local que sur le plan régional ou général.

D'abord, parce que les autres syndicats représentent des groupes d'usagers d'un service où ils ont un droit de regard. Ensuite, parce qu'ils doivent, de concert, organiser les études techniques de la jeunesse, les orienter, les préciser.

Enfin, parce qu'ils concourent ensemble à la satisfaction des besoins de tous. Parce que les syndicats de producteurs constituent les branches spécialisées de l'organisation de la production. Parce qu'ensemble, ils assurent la vie matérielle et intellectuelle des hommes.

Sur le plan local, les délégués des syndicats formeront l'union locale de la production, tout comme les délégués des coopératives de répartition formeront l'union locale de la répartition.

L'administration communale devra donc représenter la synthèse des forces de production et des services de répartition.

Tout dans l'administration sociale *n'est que production et répartition.*

L'administration communale sera un conseil économique groupant les délégués des deux unions locales.

Les syndicats, et peut-être aussi les coopératives de production, seront groupés régionalement, et même en Confédération Générale. Quoi qu'il en soit, ces groupements n'auront ni rôle politique, ni soucis électoraux, mais exclusivement des tâches de production et de répartition.

Ce seront uniquement des groupements de travail chargés de produire ou de fabriquer tout ce qui est nécessaire à la vie de chacun : le pain et l'outil, le livre et le logis, le savoir et les soins, le repos et les distractions, etc.

Voilà pour la première tâche.

La seconde tâche sera une tâche de répartition des instituteurs, des écoles, du matériel d'enseignement, et devra se faire selon le rythme des besoins.

Elle se fera avec l'aide et le concours de la Commune-libertaire. Groupement économique local, administrant la plus petite étendue de territoire. La Commune-libertaire (que d'autres appelleront Soviet économique) réunit des délégués de tous les syndicats, des coopératives de production et de répartition et de tous autres ensembles, à caractère économique, qui pourront naître.

Par sa composition, elle connaît exactement les ressources et les besoins de la localité. Elle règle donc les échanges dans la commune. La fédération régionale et la fédération générale (ou nationale) sont là pour pourvoir aux manquants et aux vides, et assurer le passage, d'une localité à l'autre, de telle ou telle denrée.

Grâce à leur composition, les Communes-libertaires confrontent «l'offre et la demande» et sont à même de répartir la première selon les besoins de la deuxième.

Le syndicat de l'Enseignement leur apporte des instituteurs techniquement capables d'enseigner les enfants et les adolescents. Elles doivent, d'abord, les pourvoir d'écoles et du matériel qu'exige leur travail. Ensuite, leur fournir tout ce que demande le constant perfectionnement de leur métier, et tout ce dont ils ont besoin pour vivre — au même titre que tous les autres producteurs, ni plus, ni moins : autant.

Une seule règle pour les échanges, mais elle est inflexible :

Chacun reçoit selon ses besoins et les disponibilités, et chacun donne selon ses capacités.

Elle est logique, rationnelle, humaine. Elle réalise l'égalité absolue dans le domaine des rapports entre les hommes.

Egalité? Autre farce de la Laïcité.

Elle ne connaît ni chefs, ni subalternes, ni maîtres, ni employés. Elle connaît des individus aux besoins nombreux et variés. Elle dispose de travailleurs qui ont tous le même droit à la vie, et dont les aptitudes, infiniment variées et différentes, contiennent en puissance la satisfaction des besoins de chacun.

Elle n'a qu'à assurer, aux uns et aux autres, des produits tant culturels que matériels.

L'ouvrier des champs fait jaillir du sol les produits de première nécessité. L'ouvrier de l'usine les transforme pour la commodité de leur utilisation. L'ouvrier du laboratoire scientifique, par ses incessantes recherches, asservit les forces de la nature, diminue l'effort humain, augmente son rendement. L'ouvrier de la plume, du pinceau, charme les loisirs.

L'ouvrier de l'éducation apporte à l'intelligence l'aliment dont elle se nourrit, se fortifie, grandit. Il contribue aussi au progrès perpétuel de la civilisation pour le mieux-être de tous, et pour leur émancipation.

Il n'est plus de manuels et d'intellectuels, catégories inventées par les dirigeants, passés maîtres en l'art machiavélique de diviser pour régner. Cloisons artificielles élevées entre les travailleurs, compartiments subdivisés selon une hiérarchie savante qui fait chacun le suzerain d'un inférieur et le vassal d'un supérieur; où chacun se croit en possession du pouvoir, et n'est en réalité que le chien de garde chargé de défendre, contre ses frères de misère et d'esclavage, les privilèges de leurs maîtres communs.

Epithètes semeuses de haines, vestiges d'une époque révolue, où le savoir s'achetant était l'apanage des seuls riches qui écrasaient de leur prétendue superiorité les manuels ignorants.

On ne sait ce qu'il faut le plus mépriser de la vanité des intellectuels qui dédaignent les manuels des hauteurs de leur science châtrée; ou de la lâcheté des manuels qui admirent cette même science... avec, du moins, l'excuse de leur ignorance; ou encore de la bêtise et de l'inconscience, des uns et des autres, qu'une classe de profiteurs pille, exploite, berne, bafoue, spolie de leur génie, de leurs inventions, de leurs réalisations, sources de jouissances dont ils ne profitent point eux-mêmes.

Intellectuels, manuels, vocables usés, dénués de sens; car les idées, si géniales soient-elles, ont besoin du secours de la main pour se matérialiser et exister; car l'esprit n'est pas sans le corps; car l'œuvre matérielle, que ne guide et ne vivifie pas une idée, n'est, à son tour, qu'un corps sans âme.

Intellectuels et manuels, frères jumeaux, ouvriers du cerveau et ouvriers du muscle, artisans de la vie culturelle et de la vie matérielle se complètent nécessairement et coopèrent également à la création de la vie tout court. Ils n'existent que l'un par l'autre, comme dans un concert chaque artiste, faisant sa partie, concourt à créer l'ensemble harmonieux qui enchante nos oreilles.

Ainsi, dans la société laïque, des hommes vraiment laïques, travaillant chacun selon ses aptitudes et ses moyens, créent cette suprême harmonie qu'est le bonheur de l'humanité.

(à suivre)

(1) Voir C. S. Nos 170 à 172-175.

B.D.I.C

Gotas de miel y ajenjo

Recibí « Regeneración » de octubre-noviembre 1961. ¡Qué interesan? te la noble reivindicación de Ricardo Flores Magón!

∴

¡Cuánto de bueno se podría hacer con tanto artículo que escribimos todos, si pasaran, antes de publicarse, por las manos de un buen sintetizador!

∴

Hay una definición clara en las ideas de Eugen Relgis: es, segura y categóricamente, un hombre de la anarquía.

∴

No me gusta tener que escribir de los retorcidos. Desprecian opiniones de viejos en años. Pero ellos son viejos en el pensar y la conducta. Lo del mañana es libertad y cooperación. Ellos están con lo antiguo, lo autoritario, la jerarquía, lo político. Ahora, algunos de ellos se han dado vuelta, ante declaraciones marxista-leninistas de Fidel. Pero llevan adentro lo autoritario. La media vuelta es cosa de las circunstancias. Necesitaron el pronunciamiento comunista del dictador, para convencerse. Ver los restos de la casa incendiada, para convencerse de que hubo fuego. Es que no hay dentro nada. Todo viene de afuera. No sienten el valer de la libertad, ni luchan por ella.

∴

« Cenit » ha venido esta vez envuelto en papel que tiene versos de C. Vega Alvarez: « Pájaros », « Gaitas de oro », « Artes primorosas », « Aves canoras en balcones del alba », « Rumores de besos en el ritmo de sus coplas », « Alondras, marcando los compases de una zambra mora ». « Pájaros », es la antítesis de rejas. Alas, vuelo, sentir y pensar libre y C. Vega Alvarez en presidio. El día es noche. El crimen y la sombra aún triunfan.

∴

Llega circular núm. 4 desde Miami, (EE. UU.) De Omar Dieguez. Ironía: por avión, con fecha «diciembre 2», y título: « Urgentísimo ». « A toda persona libertaria del mundo » : «salvar dos libertarios cubanos : José Acena, y Linsuain, y un simpatizante: Sandalio Torres.»

∴

Después de los 75 años, ya no queda mucho tiempo por delante. Lo pasado, ya no cuenta nada ni en méritos, ni en defectos. Apenas queda ceniza, recuerdo de algo.

∴

Decir en cada instante al amigo, al hermano, lo que viene de adentro. Pasión por la verdad y la libertad. No una verdad de todos, cada uno la suya; pero la libertad, sí, como el aire, el sol y el mar, de todos, para todos e igualitaria.

∴

En la ingenuidad hay montañas de bondad. Beneficio para los no-buenos. Poco sentido crítico y apreciativo con sentido de justicia.

∴

Nada me gusta más que el trabajo de la tierra. Color, forma y perfume, en las flores. Las gotas de rocío, sobre las hojas, en el amanecer. Canto de pájaros y luces inimitables, antes de aparecer el sol.

J. TATO LORENZO

Disco

UNA ola de violencia nos circunda. Irrazonada, iracunda, indetenible. Se empieza, se reincide, y uno — el que sea — queda prisionero de su propio delito.

Caen personas a racimos, sin defensa en la mayoría de los casos. El disparo, el explosivo y el arma blanca trabajan en la impunidad, cuidadosamente buscada. Dicen que hay idealismo en eso tan triste, tan opuesto al heroísmo de las personas. No discutimos. La causa de cada cual es sagrada; pero la criatura humana lo es muchísimo más.

Rechazamos de plano la guerra, matanza general sujeta a reglas gubernamentalmente aceptadas. Con mayor motivo condenamos el atentado que posibilita la muerte del enemigo o del transeúnte por sorpresa. ¿Tan poco respeto y estima nos merecemos las personas?

El tópico del anarquismo-terrorismo ha quedado envejecido, incluso desarticulado. Sobre que lo profundo humano de la anarquía, la sociedad al uso no lo consideraba, todas las acciones desesperadas eran atribuídas a los anarquistas. Como si los escasos dinamiteros reclamados del acratismo hubiesen inaugurado ellos la historia del sacrificio violento de personas. Nerón, por ejemplo, es poco sospechoso de haber pertenecido a la Federación Anarquista Italiana. Y antes del sádico personaje romano, muchos otros destrozadores de personas habían acreditado su estro criminal ante la historia. Arquía, muy anterior a anarquía.

Podríamos defender a nuestros desesperados indicando que la autoridad los había puesto «à bout de suffle». Y no lo haremos. ¿Para qué hacerlo? No obstante, ante la irresponsabilidad atentatoria de nuestros días, es útil considerar el heroísmo clásico del «anar» que derribaba a un monstruo político con sacrificio voluntario de su persona. Pensaba en el trágico éxito de su empresa y jamás en la estrategia de la huida.

En otro drama que nos fue propio intervino la pugna Patronal-Sindicato Unico, cuyo desarrollo sangriento recordamos en presencia del drama de otros que hoy tiene lugar en varios escenarios europeos y africanos. Y claro: en posesión de detalles, insistimos en la justicia de nuestra causa a pesar de los vituperios de que nos hicieron víctimas el doctor Toulouse y el gran escritor Antonio Zozaya. El pistoletazo contra un ser humano es siempre condenable, pero Cristo sólo hay uno y, probablemente, literario. El cuatrenio 1920-24 fue en realidad un acoso terrible, una defensa gigantesca operada por anarquistas confederales contra su aniquilación por vía terrorista decretada friamente por curas, políticos y militares. Solos en medio de una opinión temerosa, inexistente casi, y frente al Gobierno con todo su atuendo agresivo (jueces vengativos, fiscales cotizables, guardias autómatas, policías sádicos, bandas de criminales a tanto la víctima, carlistas homicidas, somatenes partidistas, ¡todo al servicio del Estado español!) los compañeros tuvieron que defenderse a uno contra mil y en condiciones tan desventajosas que dejarse inmolar cual lo hicieron Pallás, Angiolillo y Pardinas hubiese sido — sin negar heroísmo — imbécil. El ahorro de la vida, en siendo posible, le permitió al combatiente cenetista de entonces proseguir el terrible e inevitable combate. ¿Balance? Negativo por ambos lados. De los nuestros cayeron sin vida sobre el arroyo Ars, Vandellós, Canela, Seguí, Boal, Pey y otros valores; de los otros descendieron prematuramente a la tumba un jefe de policía, un arzobispo, un presidente del Consejo de Ministros, entre otros peces gordos. Resultado : una lección terrible para todos los españoles, una afirmación del derecho libertario, y una confirmación del espíritu de intransigencia, de cerrilismo feudal atribuible a la reacción española, una vez más manifestados en la sanguinaria lucha por ella planteada el 18 de julio de 1936.

Frente a lo que en otro ambiente ahora ocurre, lamentable y pesadillero, el pasado nuestro inevitablemente se nos acude. Para afirmarnos en la justicia de aquella gesta, en la profunda humanidad y el enorme sentido altruista de nuestros abnegados defensores.

Un Salvadoret oponiendo su pecho a las balas que debían matar a Albaricias, eso no se ve ahora y eso sólo se ve en nuestra tierra.

DISCOBOLO

El quijotismo español triunfará

La cultura y el franquismo

QUIJOTES HISPANOS POR EL MUNDO

Modernos Quijotes, sin más armas que sus conocimientos y su amor a la Humanidad, de España tuvieron que escapar, para no morir bajo los zarpazos de la fiera franquista, como se huye de gigantesca bestia carnicera que nos acosa a la que, de momento, no tenemos probabilidades de vencer. A otras tierras se dirigieron a dar, en plena libertad, la savia de sus intelectos y las mieles de sus corazones generosos, todo lo útil, lo bueno y lo bello de sus mentes y de sus espíritus libres, cuanto valían, cuanto hubieran dado, felices, a España, al lugar que nacieron, crecieron y se desarrollaron y al que, por eso, tanto aman, extendiendo su amor al orbe entero.

Al Méjico generoso llegaron cinco rectores de las Universidades de España, la mayoría de los 150 catedráticos de los 305 titulares que ejercían en aquéllas al terminar en 1939 un episodio más de la revolución española, un elevado número de profesores de Escuelas Normales e Institutos Técnicos y similares de otros intelectuales, entre los que se cuentan maestros de primera enseñanza, farmacéuticos, ingenieros químicos, civiles y agrónomos, abogados, médicos, biólogos, escritores, arquitectos, matemáticos, filósofos, etc.

Por un lado emigraron miles de verdaderos valores científicos humanos, y por otro parte, la reacción española suprimió, físicamente, a miles de intelectuales y a obreros, a «trabajadores de todas las clases», por pensar distintamente al franquismo, reduciéndose así, mucho más, el número de los buenos elementos capaces de mantener y aumentar la buena cultura en España. Además quedaron ausentes, sin poder continuar ejerciendo en los diversos centros de enseñanza, miles de « sospechosos » de tener ideas liberales. Terrible continúa siendo el vía crucis de éstos.

España, pues, se quedó sin los más genuinos representantes de la cultura buena sin desestimar a las pocas individualidades que se salvaron de las represiones y que merecen todas nuestras consideraciones por su valor humano al hacer, en favor de aquélla, de la cultura forjadora de Quijotes, cuanto les es posible, según permiten las circunstancias.

¿Qué clase de « kultura » pudo desarrollarse, por consiguiente, en el país donde vio la luz Cervantes, el héroico « padre » del Quijote, desde la victoria de las fuerzas franqui-nazi-fascistas? La que éstas pretenden « resucitar » murió con la Edad Media, y acabará extinguiéndose con sus sostenedores que están provocando la acumulación de energías evolutivas que estallarán, oportunamente, para hacer la liquidación histórica de todo lo retrógrado. Cuantos franquistas y « compañía jesuítica » creen haber ganado hoy frente al progreso y la libertad lo perderán de un golpe, prontamente, y las fuerzas progresistas superarán con creces el « tiempo perdido » gracias a las experiencias políticas y sociales vividas en ese corto período de la vida de las sociedades humanas en todo el mundo.

EL QUIJOTE ES INDESTRUCTIBLE

Miles de pensadores libres salieron de España forzosamente; otros miles los sacrificó el franquismo, « cazados » en territorio hispano, para que no pudieran continuar dando sus sanas enseñanzas a niños, a jóvenes y a adultos; pero las ideas libertarias ya habían sido sembradas de norte a sur y de este a oeste de la península ibérica, y han nacido, crecen y florecen en los corazones y en las mentes de la mayoría de los españoles, en el seno de millones de hogares, en espera de la hora suprema que puedan ser expuestas y defendidas, en calles y campos, aldeas y ciudades, con todo el calor y la brillantez vital de que son capaces las fuerzas de la Libertad.

El quijotismo hispano dará ya pocos palos de ciego, aunque será « invitado » a darlos por falsos amigos de « ocasión » encontrados por los caminos ibéricos o del exilio. Por éstos será empujado, algunas veces, todas las que puedan, a realizar y encabezar acciones contrarias a sus concepciones sublimes, y otras lo harán víctima de celadas criminales con objeto de disminuir sus fuerzas temidas por todos los tiranos y aspirantes a serlo de derecha, del centro, de los «flancos» y de izquierda.

En el presente, más que nunca, se multiplican los intentos y los esfuerzos, en todos los frentes del autoritarismo, « cercanos » y lejanos, por comprometer al Quijote mediante « pactos », hablados y escritos, que lo obliguen a hacer muchísimo menos de lo que es capaz, y de lo que las mismas circunstancias permitan, en sentido libertario, y todo, ¡eso sí!, absolutamente todo lo que les interesa únicamente: que quiten al tirano en turno para ocupar ellos su sitio con otro sistema autoritario « menos gastado », pero llamado a plantear, mañana, el mismo problema al pueblo: tener que decidirse a demoler la « nueva » estructura gubernamental que, al desarrollarse, por ley de biología política, acaba siendo tan tiránica como la anterior. Es lo que no quiere ya el quijotismo experimentado: tejer y destejer continuamente para terminar, jamás, la obra de liberación integral del género humano, de emanciparlo de todas las esclavitudes y de todas las servidumbres.

Sócrates tuvo ocasión de escapar a la condena de muerte, por defender el derecho del hombre a expresar ideas nuevas, y no lo hizo, mientras que a Espartaco los romanos le dieron la misma oportunidad y cayó, luchando con los suyos, por la Libertad, sabiendo, como Don Quijote que «aun vencido no quedaba vencido», pues otros hombres continuarían, a través de los tiempos, combatiendo hasta conquistarla, hasta triunfar para bien de todos los seres humanos y de todos los pueblos.

¿Recuerdan éstos y otros hechos históricos muchas de las personas cultas o consideradas como tales porque poseen títulos académicos, universitarios, tecnológicos, etc., y algunos «sabios» en ciencias políticas y sociales que se hallan en las filas del franquismo y en otros campos ideológicos « cercanos » de carácter estatista? ¿Han evolucionado con los siglos o se han quedado, pese al tiempo transcurrido y a las claras lecciones históricas recibidas, frente al « espíritu » socrático y al « espíritu » libertario de Espartaco? ¿Acaso se mofan y ridiculizan o tratan como mentecatos o utopistas torpes, desdeñables y peligrosos para la sociedad a Sócrates y a Espartaco y a otros exponentes del quijotismo mundial, y se colocan al lado de los hombres de Estado que los sacrificaron? Así parece cuando constatamos cómo tratan al quijotismo de Durruti y otros.

Se repite la historia: la precitada conducta de los estatistas griegos y romanos es la que observan en el presente cuantos defienden también las concepciones estatales o autoritarias frente a los que son brazo y cerebro y en la acción revolucionaria, a los Quijotes que luchan en el interior y en el exterior de España; frente, en fin, a los que todo lo han dado y lo dan, hasta la vida misma, por el bienestar de todos sus semejantes y, en cambio, nada piden para ellos, por lo cual resulta, a veces, fácil engañarlos y sacrificar a buen número de los mismos. No pueden comprender que exista tanta maldad en los corazones y en las mentes de los que ambicionan el poder y el dinero.

Tenemos fe en lo bueno del hombre, sabemos que el que no lucha por el bien real, efectivo, de la mayoría de sus semejantes es porque ha sido maleado por las tendencias y hábitos autoritarios y excesivamente egoístas que ha adquirido, de los que ha de desprenderse para elevar su condición humana. Y muchísimos de los autoritarios, por mal educados que sean, pese a sus actuales peculiaridades insensibles y egocentristas, se avergonzarían, salvo los anormales, si se detuvieran un momento a pensar en qué dirán mañana de ellos los pueblos evolucionados al leer la historia de nuestros días: comprenderían que les sobrarán razones para maldecir a los que trataron, una y otra vez, de exterminar, o cuanto menos dejar maltrecho e inutilizado, el más largo tiempo posible, al esforzado, generoso y audaz Don Quijote después — o poco antes para sorprenderlo mejor — de aprovechar sus esfuerzos en beneficio exclusivo de sus mezquinos intereses.

Tememos que todavía será sorprendida la bondad, la buena fe del incomprendido Quijote, siempre dispuesto a la lucha por las causas justas; es posible que continúe recibiendo afrentas, decepciones y heridas mil innecesarias, que podría evitarse conociendo la historia de los que son movidos por el principio de autoridad, que será aún víctima de la maldad que lo rodea; pero su naturaleza « eterna » o tan longeva como lo sea la vida del género humano, sobre todo en el área geográfica ibérica, le permitirá triunfar pese a todas las celadas del politicismo, a todos los traidores, a todos los judas, a todos los pillos redomados, a todos los asesinos a sueldo de los representantes de los sistemas autoritarios que acabarán hundiéndose en el abismo del olvido.

El Quijote es indestructible. Este es el pueblo español: hoy prefiere permanecer « ignorante », es decir, combatir en el seno de cada hogar la mala « kultura » que dan los enemigos más acérrimos del Quijote, en las escuelas primarias, en los Institutos y en las Universidades españolas, dando más valor a la cultura moral. Y aunque millones de padres se ven obligados a enviar sus hijos a los centros de enseñanza franquista es como si no los llevaran, porque en el seno de la mayoría de las familias de todas las regiones, en sus campos, ciudades y aldeas, los instruyen y educan enseñándoles las verdades sociales y científicas, comprobables y qué significa el franquismo en la vida de España, verdades que al chocar con las mentiras franco-religiosas brillan más intensamente e iluminan la ruta de progreso social que seguirán en próximo futuro.

El quijotismo así va proliferando, extendiéndose, arraigando y robusteciéndose por todo el territorio que el franquismo cree tener dominado y vencido. Y pese a todas las represiones, a todas las violencias, a todos los crímenes, a todas las injusticias que comete el régimen franquista en España triunfará el amor intenso, limpio y sincero del Quijote por la Libertad.

FLOREAL OCANA

Duelo por dos íntimos

TOMAS LOPEZ ARIAS

EL 19 de julio de 1936 a los compañeros de la Barceloneta les cupo la tarea de derrotar a los artilleros fascistas salidos del cuartel de los Docks con sus bocas de fuego para la conquista de Barcelona. Animosa, la población revolucionaria de aquel distrito marítimo atajó a la comitiva mortífera dislocándola antes de que fuese más allá del Llano de Palacio. Los cañones habíanles sido tomados a los militares fascistas. De éstos, unos muertos y otros prisioneros; los soldados, recuperados para el pueblo De los nuestros, varias bajas, entre ellas un joven pescador de la barriada, el cual perdió un brazo en la corta, pero dura contienda. Este bravo barcelonetista se llamaba Tomás López Arias. Se llamaba, porque ya no se llama. Desgraciadamente acaba de fallecer en el exilio a la temprana edad de 45 años.

Tomás López era mejor conocido por Arias, tanto en el Ariège como en este París de aventuras. Recio en lo físico, parecía explosivo en carácter. Daba idea de un temperamento robusto, excedente en energías. Lo cierto es que la falta de un miembro indispensable le contrariaba, pero no lo reducía. Recorrido el calvario de los inválidos de guerra en campos de concentración, nunca cejó en el empeño de procurar recurso colectivo a sus compañeros de tragedia. En el Mediodía trabajó fuerte en tal sentido, y en París se le vio en lo mismo.

Confederalmente le conocimos tronando en las reuniones. Receloso de los fracasos (¡tantos han registrado las buenas causas en este destierro!) su palabra derivó en exigencia, y a veces por ese impulso no atemperaba, no acertaba a cohesionar con la generalidad de compañeros, apartándose una vez de ellos. Pero, confederal al fin y al cabo, hombre de sentimientos encendidos ¿qué iba a hacer sino regresar a su elemento, tratando, con actividades crecientes, de recuperar tiempo perdido?

Con él y otros compañeros me cupo ir de visita a la isla de Córcega para enterarnos de cómo Napoleón allí lo pasara. La estancia fue moralmente penosa, materialmente pasable. Con horas de asueto —demasiadas— durante el día. Con largos momentos para la plática, el diferir y el disparar nervios al aire. Yo me acerqué a Arias para descubrir al amigo, al hombre-niño a través de sus hombradas. Y di con él, con el Arias verdadero, con el compañero leal y solidario. Le puse estima y se la guardaré siempre.

Ahora, cada vez que nos encontrábamos me recibía con una sonrisa de bondad que muchos compañeros le desconocen, envueltos en esa calina de la gravedad orgánica...

Arias era el brillante en bruto, de regular quilatería, susceptible de mejorar y pulirse a medida del intento. Analfabeto casi, adquirió letra y dibujo lineal para ganarse bien la existencia. Su carácter, lo pulía con la estima que les tenía a los desdichados. Entre los compañeros que más han impulsado la Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos, entre los que más se han extrañado porque la Organización en general no la ha tomado por su cuenta, hay que contar al impulsivo, al solidario Arias.

Yo le quería a este muchacho, enérgico de una energía que a grandes zancadas se iba humanizando.

Y he acudido a su entierro con la tristeza en el cuerpo.

No me avergüenza confesarlo, compañeros. — *J. Ferrer.*

∴

El entierro del compañero Arias efectuóse el día 9 de enero bajo cielo gris y con asistencia de unas 150 personas, entre ellas sus compañeros de trabajo. Ya en el cementerio de Pantin el compañero B. Esteban hizo el panegírico de Arias, en nombre de los compañeros y de la familia.

JOSE ALVAREZ DE ARCAYA

Este compañero era natural de Vitoria. Durante la Dictadura y hasta la caída de la Monarquía luchó contra ésta, tuviendo que trasladarse a Barcelona, donde se incorporó a la C.N.T., de la cual procedía. Siguió toda actividad confederal durante la República y en los días álgidos de la Revolución estuvo peleando por las calles de la capital catalana, saliendo luego para el frente con la Columna Durruti, en cuya unidad (luego 26 División) constó hasta el fin de la guerra. En Francia estuvo como todo refugiado español en campos de concentración.

Incapaz de aguantar la molicie del exilio Alvarez se fue a luchar de nuevo en España, hasta que cayó preso. Once años estuvo en duros encierros franquistas, hasta que, por fin puesto en libertad pasó nuevamente a Francia, ocupando su puesto en la C.N.T. Desde su llegada a París siempre ha sido bien considerado por los compañeros que lo conocieron y trataron, por habérsele visto en su puesto siempre que la Organización ha necesitado el concurso de todos. En todos los actos de solidaridad Alvarez estuvo presente.

Sus últimos meses han sido difíciles para él y cuantos le trataban de cerca. Ciertas amarguras íntimas y lo sufrido durante la guerra y en las cárceles de Franco habían determinado en él un desapego enfermizo por la vida. Tuvo consejos de gran fraternidad y estima, pero sus horas de soledad vencieron a él y a sus más próximos amigos. Cuando todo estaba dispuesto para su ingreso en un hospital donde lo trataran convenientemente, tuvo la mala idea de terminar con su existencia, sin duda en un arrebato de inconsciencia, a los que últimamente estaba sujeto.

Por no saberse el día y la hora de su entierro, pocos compañeros acompañaron los despojos del infortunado compañero Alvarez a su última morada.

Con la amargura por la pérdida de tan estimado como valioso compañero: *Mestres.*

Comunicados

DONATIVOS PRO-ESPAÑA

RECIBIDOS POR LA C. DE RELACIONES ZONA NORTE DESDE EL 1 NOVIEMBRE 1961 A LA FECHA

Ramón Rivera de Castelsarrin	500
Tondu de St. Etienne	500
F. L. de París (cotizaciones) ..	10.000
Quert de La Rochelle	1.490
F. L. de Drancy	1.500
F. L. de Combs-la-Ville: Martínez 500, Casals 500, Villanueva 500, Terraza 500, Oliveras 500. Total	2.500
F. L. de Bernay	250
F. L. de París: Cacho 2.000 Tarragó 1.000. Valiente Alberto 1.000, Meler Ramón 500, Angel Continente 2.000, Ferrer 1.000, Palacios Carlos 500, Ortiz Antonio 500, González David 1.000, Julián Lobo 1.000, C. Marcos 1.000, Jaime Francisco 500, González Angel 500, Mari Rafael 200, Alcántara Luis 500	13.200
L. M. de St. Maur	1.000
F. L. de Combs-la-Ville: Villanueva J. 500, Oliveras 500, Casals 500, Villanueva 740, Oliveras 500, Casals 500, Martínez 500 ..... Total	3.740
F. L. de Drancy	1.500
F. L. de París: Matías Alandi 1.000, Alpar Rubio 1.000, Violeta 1.500, Francisco Ferre 700, Llorens 400, Antonio Mestres 1.000, Cipriano Mera 1.000, Guillén 250, Antonio Carbó 500, Torralba 500, . G. P. 500, Continente 4.000, Baeza 500, A. Izquierdo 500, Manuel Rabasco 700 ..... Total	14.050
Total general	50.230

París, 7-1-1962.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 21 de enero a las nueve de la mañana en el Café de la Comédie.

F. L. DE BURDEOS

Continuando el ciclo de conferencias, el domingo 21 del corriente a las 10 de la mañana y en el local social, Bolsa Vieja del Trabajo, rue Lalande, el compañero V. Llansola disertará sobre «Valor de la solidaridad».

No dudamos de que a este acto acudirán numerosos compañeros y compañeras.

AMIGOS SOLIDARIOS, PARIS

Domingo 28 a las 4 de la tarde: Fiesta Familiar con participación de varios amigos artistas unos, y aficionados otros. Tres horas de reunión agradable con dedicación (a la salida) para los compañeros ancianos o inválidos.

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

Para el domingo día 28 a las 9 y media de la mañana en la sala 5 de la Casa del Pueblo. El tema: «Valor permanente de la juventud», correrá a cargo del compañero Vicente Llansola. Se ruega puntualidad y máxima asistencia.

REGIONAL DE LEVANTE

Convoca a los compañeros de la misma a la reunión que tendrá efecto el 27 de enero a las 5 de la tarde en el local social.

F. L. DE PARIS

Anuncia conferencia para el sábado día 20 a las 5 de la tarde, en la que el compañero Louis Mercier se ocupará de «La revolución cubana y su impacto en la América del Sur».

AVISO

Si algún compañero conociera lugar de contrata o posibilidad de la misma para tala de bosque y replanteo de árboles para un equipo de once compañeros, le rogamos se ponga en relación con Lucas Arnaldo, Champagué-Venuerys (Loiret).

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Queda una partida de turrones clases Toledo, Mazapán y Yema a vender con beneficio para los compañeros viejos e inválidos. Dirigirse a Cuadrado, 24. rue Ste-Marthe, Paris (X).

«BESANA»

Aplazamos para los números siguientes la continuación de esta bonita novela del exilio escrita por el compañero Volga Marcos.

COMISION DE CULTURA, PARIS

Día 18: «L'anarchisme, son but et ses moyens. Pour vous, qu'est l'anarchie?» A cargo del Groupe d'Etudes Anarchistes. A las 8,30 noche.

EN CLERMONT-FERRAND

Domingo 28 de enero en la Casa del Pueblo y a las 3 de la tarde: FESTIVAL SOLIDARIO a cargo del Grupo Artístico Cultural, con estreno del drama social «LOS CONVENCIDOS», de Juan Armengol y Sebastián. Como fin de fiesta, nutrido conjunto de Variedades. Unas horas de fraternidad y arte. Invitados todos los compañeros con extensión familiar y amical.

CHISPAS

De creer a ciertos extranjeros, el apellido Franco es ya respetable.

∴

Francamente, en un único caso dudamos de los respetos merecidos por el apellido Franco.

∴

Un Franco español vale menos que un franco viejo francés.

∴

A cierto general los españoles os lo enviarían franco de portes.

∴

Franco, Franco, Franco. Ni así, con repetición, se valoriza el apellido.

∴

Franco de nombre y de conducta. Ninguna referencia al habitante número 1 de El Pardo.

∴

En España, la gente ha perdido la costumbre de solicitar del interlocutor: «Séame usted franco», por horror a la F mayúscula.

∴

El se llama y le llaman Franco. Sin duda, pero no lo es.

∴

Malo cuando «franco» toma la derivación de «fanquismo» en lugar de «franqueza».

∴

Hay miles de españoles apellidados Franco.

Crean estas buenas personas que no las confundimos con el homónimo que tanto a todos desagrada.

∴

¡Heil Hitler, heil Hitler, heil Hitler!

¡Franco, Franco, Franco!, ¡Musso, Musso, Mussolini!, ¡Mika, Mika, Mikado!

Criteria de un mismo significado.

∴

El apellido Franco recobrará su normal y noble prestancia cuando el mismo deje de significar la mayor desgracia de España.

CHISPERO

Servicio de librería

A 3 y 4 NF. volumen

Ramón Gómez de la Serna : « La quinta de Pamyra », « Callerías », « El dueño del átomo », « Seis falsas novelas », « La mujer de ámbar », « Don Ramón María del Valle Inclán ».

Garcia Lorca : «El romancero gitano», «Canciones», «Libros de poemas», «Yerma», «Casa de Bernarda Alba».

Antonio Machado: « Antología poética », « Juan de Mairena », (dos tomos 9 NF).

Juan Ramón Jiménez : « Estío », « Eternidades », a 4 50 NF; « Belleza » 3 50, « Poesía » 3 50.

Gabriela Mistral : « Tala », 4 50, « Antología poética » 5, « Ternura » 3 50.

Menéndez Pidal: (A 3 y 4 NF. el volumen:

« Estudios literarios », « Flor nueva de romances viejos », « De Cervantes y Lope de Vega », « Poesía juglaresca », « La lengua de Cristóbal Colón ».

Enrique Larreta: « La gloria de Don Ramiro », « Zogoibi ».

Rafael Alberti: « Antología poética », « El adefesio », « Marinero en Tierra », « Imagen primera ».

A 3 y a 4 NF. el volumen:

Azorín: « Lecturas españolas », « Trasuntos de España », « Españoles en París », « El paisaje de España visto por los españoles », « Visión de España », « El escritor », « Tomás Rueda », « Confesiones de un pequeño filósofo », « De Granada a Castelar », « El político », « María Fontán », « Castilla », « Los valores literarios », « Doña Inés ».

Baroja: « La leyenda de Juan de Alzate », « Las inquietudes de Shanti Andía », « Fantasías vascas », « El gran torbellino del mundo », « Las veleidades de la fortuna », « Los amores tardíos », « El mundo es ansi », « Zalacaín el aventurero », « La casa de Aizgorri », « El mayorazgo de Labraz », « La feria de los discretos », « Los últimos románticos », « Las tragedias grotescas », « El laberinto de las sirenas », « Paradox Rey ».

Blasco Ibáñez : « Entre naranjos », « Arroz y tartana », « La condenada y Otros cuentos », « Cuentos valencianos », « Cañas y barro ».

Palacio Valdés: « La hermana San Sulpicio », « Los majos de Cádiz », « La novela de un novelista », « Riverita », « José », « La alegría del capitán Ribot ».

Ricardo León: Casta de hidalgos », « El amor de los amores », « Alcalá de los Zegríes », « Comedia sentimental », « Los centauros », « Jauja », « Desperta ferro ».

Pérez Galdós: « La loca de la casa », «Realidad », « El abuelo », « Misericordia », « Trafalgar ».

Pérez de Ayala: « Belarmino y Apolonio », « Las máscaras », « La pata de la raposa », « Tigre Juan », « El curandero de su honra ».

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, Paris (X). CCP 13507 56

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE ENERO

Lista III

	NF.
Suma anterior	481,05
Paris: Vda. Guardamino	30,—
Una Libertaria	30,—
F. Local Maureillan (Hlt).	5,—
Abelló	10,—
Ordoño	5,—
Emilio Sánchez	20,—
F. Local Drancy	15,—
Criat	5,—
Castillo	5,—
Cacho	10,—
X X	5,—
Pedro Tomás	5,—
Nolasco Mendoza	5,—
José Ibáñez	10,—
Jaime Casellas	5,—
José Llop	5,—
Lucas Arnaldo (Loiret)	5,—
Total	655,05

∴

El compañero Enrique Ordoño, uno de los beneficiarios de París, considerándose en este momento en situación pasable, nos ruega que cedamos su percepción a otro compañero más necesitado que él. Gesto de nobleza que todos los compañeros tendremos en cuenta.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

ECOMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

No es tan sagaz el Fran-Fran como dicen

FRANCISCO FRANCO ¿es tan previsor como gentes fáciles suponen ? La ocurrencia aliada de dejarle usufructuar el poder español a pesar de la derrota del Eje en 1945, induce a personas a creer en un arte maquiavélico del Generalísimo que le permite burlar todos los obstáculos políticos internacionales al extremo de haber sido, a la postre, reconocido introducible en la ONU sin más oposición formal que la de Méjico.

Como leyenda, un Fran-Fran astuto no está mal, pero en el dominio de la realidad no hay más que traición y plebeyez. Por empezar, ni Franco ni sus consejeros previeron en 1936 una resistencia del pueblo español a su aventura fascista. Según el canon de 1923, un simple paseo militar al brillo del sable debía permitir la conquista del suelo hispano en un par de días. Informes, los que iban a sublevarse los tenían de todos los cuarteles y de todas las policías, y si hay que añadir más, de los centros oficiales de la República. Lo que jamás supusieron los militares, por el desprecio a la población obrera habitual en ellos, es la potencia reactiva y la capacidad en heroísmo que almacenan en su pecho los trabajadores españoles. Treinta y cuatro meses de guerra enconada y mortífera confirman con sangre, dolor y escombros, la primera falla de la sabiduría de Franco.

El segundo resbalón de órdago lo sufre Franco al poner pie confiado sobre la piel de plátano nazifascista. Para él el triunfo del Eje sobre las armas aliadas era indiscutible, a tenor de lo cual se atrevió a vocear la reivindicación del Africa del Norte francesa y parte del Rosellón, dando el primer paso con la ocupación de Tánger en 1940 cuando las armas francesas en Europa habían sido abatidas. Esa ambición desaforada, esa hambre de Imperio manifestada bajo la invocación de Su Majestad Doña Isabel I la Católica, halló férrea oposición en Roma, desde la cual Cesarito Mussolini lanzó rayos y culebras ya que lo recabado por el Fran-Fran de España a él, como fundador del fascismo mundial, le pertenecía (?). Intervenido que hubo el bello Adolfo, el dictador de España por la gracia del Führer y del Duce (y no de dios, como cardenales aseguran), la cosa quedó en un Tánger provisionalmente hispanizado abandonándose la disputa por lo de Marruecos, Argelia y Túnez para tiempos más tranquilos. El resultado se ha visto: Africa del Norte, ni para Roma ni para El Pardo. Incluso Tánger tuvo que ser, vergonzosamente, evacuado cuando las tropas aliadas imaginaban un desembarco.

Otro fracaso de Franco lo ha sido su política de protección marroquí. Primeramente, escaso valor le concedió a la Cruz cuando, para conquistar la Península, tuvo que utilizar el concurso de la Media Luna. Cerca de 75.000 moros participaron en la Cruzada fascista para «cristianizar» a los españoles. Otros tantos italianos paganos (era voz mussolinista de la época) y más de 40.000 alemanes nazis participaron en la contienda a favor del catolicísimo Fran-Fran. ¿Qué explica ello? Que el decantado Caudillo perdió confianza en el pueblo español para su causa, no teniendo otro recurso válido que el de utilizar criminal mano de obra extranjera. Secundamente, la falaz promesa hecha a los marroquíes de concederles la autonomía mientras los franceses peleaban con ellos para conservar su hegemonía en el país. La protección franquista a la insurrección marroquí no hay quien pueda negarla; menos, pues, la desazón sufrida por Franco cuando los galos decidieron ofrecer a Mohamed V la independencia de Marruecos, ante cuyo arranque es fama que el Caudillo exclamó, exasperado : «¡Esos franceses están locos! ¡El Magreb no está maduro para gobernarse!» Meses después, Franco, no aguantando más la situación, concedió a Rabat la parte de Marruecos que detentaba, Ceuta y Melilla exceptuados.

La política de aislamiento forzoso sostenida de 1945 a 1951 ninguna gloria y sí centenares de miles de tísicos y anémicos le proporcionó a España. El pueblo español pagó con hambre y malos tratos el delito nazifascista del franquismo perpetrado de 1936 a 1944. Los delincuentes regimentales no sufrieron puesto que para ellos era, enteramente, el pan que en España había. Por suerte les quedaba un régimen en América semejante al franquista, acaudillado por «un tal» Perón. ¡Y ése sí que tendría trigo para la Superioridad Española! Por algo Colón descubrió la América. Así es que, en nombre y prez del 12 de octubre, Fran-Fran, conceptuado heredero político de la Isabel 1a, solicitó de su inferior del Plata candeal a cambio de indulgencias, determinando la conocida frase de Perón el Descocado: «Menos lata y más plata» Y ahora 15 años después, aún Franco le envía buques a Frondizi en pago de la deuda contraída antes de que Perón le cerrara al Caudillo el opíparo puerto de Rosario.

Pero yanquis vinieron que lo solventaron todo. Con trigo, algodón, máquinas y productos en conserva saturaron el mercado español como desde el 1936 no lo había estado. Francia, devastada por la ocupación, en 1947 ya había restablecido el consumo regular, en tanto España aún estaría, actualmente, en el capítulo racionamiento de no haber concurrido los americanos. El franquismo, pues, no ha resuelto nada, se lo han resuelto todo los forasteros, incluso el asunto de divisas, saneadas con aporte de dólares y por la corriente turística masiva favorecida por circunstancias monetarias.

En estos instantes el valiente Fran-Fran vuelve a desbarrar, y más le valiera cerrar boca y enfundar pluma u ordenar a que así lo hagan los asalariados que le escriben «El Diario Oficial» y la historia. ¿Cómo es posible que un centralista rabioso que en España ha hecho fusilar a miles de catalanistas, biscaitarras y gallegu istas, prohibiendo además el uso literario de las lenguas de Cataluña, Euzkadi y Galicia, se atreva a justificar la descentralización, la desunión del Congo, dando por justa la independencia de Katanga? ¿Cómo se concibe que el hombre que reclama insistentemente la devolución de Gibraltar, parte integrante del territorio español, encuentre indigno, inmoral e incivilizado que los indostánicos hayan recuperado Goa, parte integrante del territorio de la India? ¿Existe unidad, equilibrio de pensamiento en el Caudillo? ¿O es que lo exacto es lo que le conviene y lo inexacto lo que le contraría?

No, no es sagaz, preventivo e infalible el Caudillo de los fascistas españoles. Es un hombre de circunstancias, un instrumento de la reacción hispano-vaticanista, ciertamente frío, incapaz de manifestaciones cordiales, pero perfectamente mutable por otros militares que no le varían en fanatismo fascista, en crueldad, en menosprecio a la clase laboriosa, en ambiciones personales, ni en la práctica del rezo intensivo.

Siendo lo ocurrible que el cambio (total) corresponda esta vez efectuarlo a los que más lo necesitan: los trabajadores.

(De «CNT» de España)

Todos somos indios

por Cosme PAULES

EXISTE una excelente novela de Jorge Icaza, donde se plantea el desesperante problema del indio americano, despojado de todo, hasta de la mujer y los hijos, por los tres famosos «zancudos»: «zancudo patrón grande, su mercé, zancudo cura, zancudo teniente político». A nosotros nos parece que si bien implícitamente se sobreentiende que los tres zancudos en cuestión se desarrollan en su natural ambiente de dominio y riqueza usurpada a base de todos los abusos, a Jorge Icaza se le escapó enumerar, lapidándolo, al progenitor-madre de todos esos zancudos habidos y por haber: el Estado, su alimento, su cuerpo, su defensa, su máquina existencial.

Y es en ese sentido que todos somos «indios» frente a los zancudos que nos succionan la sangre ,nos roban el esfuerzo, la libertad y la vida. Presionados por el Estado, monumental cubil de zancudos sedientos e insaciables, no hay escapatoria que valga para nadie, y, en semejante situación, todo el mundo se confunde, excepto una pequeña minoría privilegiada en todas partes que pasa a veces por «santa» sin serlo y que pretende igualarse al resto de los mortales y ser tenida por benefactora. El grito ese de «Agua, sha. Naranja, sha», clama, en la actualidad, desde los labios de todos los inocentes que forman mayoría en el campo de los de «abajo», de los que trabajan, y no solamente es el mortal anhelo de la prole india, infectada por la mugre y el hambre, y reseca la garganta de tanto sufrir. La verdad es que en la presente sociedad, donde los amos continúan empeñados en llevarse la mayor parte del botín económico-social, hacia sus propios graneros, negando la necesaria parte a la subsistencia de los más, ni siquiera los adelantos del progreso pueden ser considerados como un bien, ya que las más de las veces, en la práctica, resultan un mal y de los peores. Facilitada por el Estado, la construcción de la represa, tanto en la novela de Icaza, como en la realidad que a todos involucra —indios, blancos ,negros o amarillos—, resulta un terrible azote para los más. ¿Que se supone un adelanto benefactor? ¿Que hace posible la irrigación de tierras que antes eran de secano? Nada, nada; todo eso, en teoría está bien; pero en la práctica... Veamos los siguientes párrafos de SED, la novela en cuestión:

«—¿Qué pasó con todo esto? ¿Por qué...?

Con amabilidad burlona y equivocado entender a mi pregunta, los viajeros me informaron:

—Lejos queda el pueblo.

—¡Ah !...

—Doce cuadras para llegar a la plaza.

—¿Doce?

—Esta es la estación.

—Comprendo.

—Uuuy, señor. Tenemos que cargar las compras, los costales, las maletas, todo mismo hasta la casa.

—Hasta la casa.

—La Toma dicen que es más importante, pes.

—¿La «Toma»? —interrogué sin saber de lo que hablaban.

—Así le llaman a la represa. Una obra de la cual el pueblo debe estar agradecido y orgulloso. La de plata que puso el Gobierno en esa pendejada —comentó uno de los policías tratando de informarme.

—¿Agradecido y orgulloso dice? Adefesio. Ni agua nos dan para beber —murmuró una vieja con voz solapada y resentida mientras ponía a las espaldas de un muchacho —su nieto, sin duda— un cajón lleno de paquetes y maletas.

—Ni agua —repitieron, en coro, hombres y mujeres.»

.....

«En la Toma, un gran receptáculo de piedra y cemento, las aguas tumultuosas del río se amansaban en adusto lago. Por dos compuertas escapábase el líquido prisionero —la una ancha y generosa, la otra pequeña y miserable.

—Esta es la que pertenece a la hacienda del señor de la comarca —explicó uno de los policías, señalando el conducto de gran capacidad.

—¿Y este otro? —interrogó alguien.

—¡Sí ! ¡Este ! —insistí burlón señalando y refiriéndome al pequeño arroyo que se metía como débil lombriz de tierra por un potrero vecino.

—Sí, pes. Por este conducto va el agua que el buen corazón del señor regala al pueblo para que no se muera de sed.

—Sólo para que no se muera de sed —subrayé en tono burlón metiendo la mano en la pequeña corriente turbia que iba hacia la aldea. Luego insistí:

—Todo esto para más de quinientas personas del pueblo y otras tantas de los huasipungos, de las parcelas...

—La mayor parte son indios —aseguró uno de los gendarmes con escalofriante tranquilidad.

—Indios no más —repitieron a coro todos. Y antes de que yo pudiera intervenir continuó el que hacía como de jefe:

—¡Ah! La cantidad que se les da está tan bien calculada que en el momento que las roscas de los huasipungos o de las parcelas rieguen sus terrenos revientan de sed los chagras.

—De sed...

—Estas aguas han sido siempre del pueblo. Y aún cuando no lo fueran... —objeté.

—Pero el dueño de las haciendas del otro lado del cerro hizo el reclamo al Gobierno. En ese entonces mandaba de Presidente un primo hermano del señor latifundista de aquí, pes.

—¿Cuándo no? —comenté.»

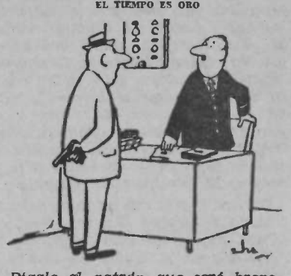
Y así va quedando demostrado por la pluma maestra de este brillante escritor hispanoamericano, que, donde superviven amos y esclavos revueltos, todo progreso técnico es vano o lo que es peor aún: perjudicial para la mayoría. Y si lo anterior sirve para un sistema reducido de dominio, donde una pequeña camarilla latifundista usa y abusa de todo un conjunto laborioso y sufrido, con mayor razón será y es válido en sistemas gigantes de esclavitud, «organizada» en nombre de «socialismos estatales», ponemos por caso, pues siempre el privilegio será el que se aproveche de todo, en desmedro y perjuicio de los coaccionados, los dominados y los esclavos. Y es que todo progreso técnico que no se base en la libertad igualitaria, y, sobre todo, en la justicia verdadera, no es tal progreso, sino retroceso, y daño multiplicado. Progreso y libertad han de ir tan juntos entre sí, como separados del privilegio y del Estado en todas sus formas. Lo contrario es abuso de poder y de riquezas acaparadas.

Nuestro gran Felipe Aláiz, planteó de una manera muy acabada, en su estudio sobre las regiones de Iberia, el problema de la más completa irrigación peninsular, la cual, según su lógica, solucionará un día casi todos los demás problemas allí existentes desde tiempos inmemoriales. Pero no hay que olvidar que Alaiz realizó su extraordinario estudio sobre el tema, teniendo la mira puesta en la Libertad —así, con mayúscula—, pues nadie pensará que un temperamento y una mente tan libre y amplia como la suya, podía siquiera imaginar que dentro de un estado de cosas de orden y mando, podría ser factible de eficacia conveniente su plan de regadío, tan imprescindible, a la manera expuesta, para el bienestar positivo de los diferentes pobladores regionales españoles. Y ha debido ser ahora un escritor americano quien, levantando la voz en defensa de los «indios» avasallados por el latifundio en este nuevo mundo, rubrica, segura y elegantemente, los claros conceptos alaicianos, posiblemente sin conocer siquiera, por su parte, el importante ensayo sobre la cuestión, de este último.

Hay que reconocer que, tomada en toda su potencialidad profunda y elevada, la novela de Jorge Icaza, SED, resulta una obra revolucionaria, en el verdadero sentido que esta palabra tiene, no en el que modernamente se le está dando por ciertos sectores que aspiran solamente a «dar vuelta la tortilla», pretendiendo «combatir» el latifundio y la explotación del hombre por el hombre, vigentes, hasta que lo vencen, para después, reptar por su cuenta hacia timón del buque infestado de ratas y ratones doministas de nueva hornada e imitar, cuando no sobrepasar en ruindad, a los amos suplantados. Por eso es que SED es una obra recomendable para todos los que saben leer con llaneza, amplitud de miras y deseos de aprender.

Chile.

EL TIEMPO ES ORO



—Dígale al patrón que seré breve.

Al oído de un crítico

Los hechos obligan a repetir ciertas cosas

(Cuartillas originales)

por Eusebio C. CARBO

NO nos cansemos de repetir ciertas verdades saludables que tan fácilmente se olvidan. Lo malo estriba en olvidarlas. No en repetirlas. Su repetición nos es impuesta por las circunstancias.

Si no tienen base sólida las profecías, son oportunos los recordatorios. Y cuantos estamos orgullosos de haber consagrado lo mejor de nuestras actividades y de nuestras energías al movimiento revolucionario que se hizo carne en la CNT, contribuyendo a que se impregnara de espíritu anarquista, tenemos el derecho —que constituye un deber— de recordar que el presente no puede ser enjuiciado prescindiendo de sus entronques con el pasado, ni de sus indefectibles relaciones con el porvenir.

Por mucho que ello moleste a cuantos afirman que lo de ayer no debe ser discutido hasta que volvamos a España, nosotros sostenemos la urgencia del examen de todo aquello que ha tenido la virtud de partir por gala en dos las fuerzas confederales y dar pretexto a determinados individuos para hacer borrosos los lineamientos inconfundibles del anarquismo.

Y ya que el grueso de esas fuerzas no puede hacerlo en España, es preciso que lo haga la fracción de ellas que permanece en el destierro, desplegando la actividad que sea menester para que el eco de su criterio llegue a todas partes.

De nada vale cerrar los ojos. Flotan en el ambiente determinados equívocos en extremo peligrosos. ¿Quién osaría sostener que no corre prisa disiparlos?

Si en nuestro país se reanudara la marcha antes de nuestro retorno — y es ésta una posibilidad que salta a la vista de los ciegos — y las cosas de ayer no habían sido minuciosamente viviseccionadas, lo más probable sería que se repitieran los tremendos errores del pasado.

∴

Sí, sí. Pongamos sobre el tapete aquellas verdades cuya recuerdo se va esfumando. Removámoslas. La salud de nuestro movimiento exige que sea nactualizadas.

La CNT alcanzó en tiempos recientes todavía una jurisdicción en el plano internacional que jamás tuvo ningún otro organismo. Fue la principal esperanza de cuantos ansian poner término a la dominación del capitalismo y del Estado. Se la creyó capaz de cambiar el curso de la Historia. Se creyó que tenía en sus manos las llaves del porvenir del mundo.

Se sigue creyendo aún. Pero ya con menor firmeza. Resulta doloroso hacerlo constar así. Pero es verdad y hay que decirlo. En el curso de la guerra civil fue puesta en tela de juicio su capacidad revolucionaria y constructiva.

¿Quién ignora que ha sufrido extraordinaria merma su prestigio? No en virtud de la derrota, sino por el abandono en que dejó la clave de sus concepciones, la expresión de una actitud única, la base misma de sus prestigios y de sus indescriptibles irradiaciones. Y no hace falta una visión aquilina para darse cuenta de lo que significa para el presente y para el futuro de una corriente que pugna por transformar un sistema vetusto, un descenso en el crédito inmenso que la CNT había conquistado a pulso.

La suspensión de ese crédito se funda en la triste circunstancia de haber utilizado procedimientos en divorcio irreconciliable con el sentido neto de la revolución, y que ella misma calificara tantas veces de contrarrevolucionarios. Y no se trata tanto ahora de exigirle responsabilidades morales — inevitables más tarde — como de saber a punto fijo si siente necesidad imperiosa de rectificar aquel error o si, por el contrario, está dispuesta a incidir en él mañana.

Pueden los interesados en mantener el equívoco sostener que el apuntado es un problema sin la menor importancia mientras la reacción triunfante nos está mordiendo los zancajos. Nosotros replicamos que es precisamente por ello que la tiene mayor y que es mucho más apremiante deslindar los campos de una manera absoluta.

De otro modo nos exponemos a realizar tarde y con daño una labor indispensable. De otro modo dejaremos en pie una confusión mucho más dañina que todos los fracasos y que todas las derrotas.

∴

Afirmémoslo de nuevo. Es la hora de las repeticiones saludables. Los acontecimientos pueden precipitarse. Nadie sabe lo que puede ocurrir dentro de unos días o dentro de unas semanas.

Nuestro movimiento está llamado a iguales destinos que ayer, si en el orden de la coherencia, y de la orientación y del instinto certero que siempre le caracterizó. logra recobrarse.

Nuestro movimiento animó y vitalizó al de otros países. Es incuestionable. Pero, recíprocamente. el de los demás países — por un reflujo muy natural y muy humano, cuya importancia en el proceso histórico no puede tampoco ser negada — comunicó alientos vigorosos al nuestro. Y a nadie le es lícito creer que la CNT, por muy soberano que se crea su empuje, se baste a sí misma. Los hechos lo demuestran de manera palpable y fehaciente.

Un movimiento revolucionario no triunfa sin encuadrarse en un marco de generales simpatías. Esas simpatías, manifestándose tanto dentro de los confines nacionales como fuera de ellos, son un factor tan importante como las armas. Y constituyen, además, una póliza de seguro contra el peligro de una nueva Santa Alianza.

¿Tiene el hecho o no tiene suficiente importancia para que valga la pena recordarlo?

¿Dejaríamos que se perdiera de vista, exponiéndonos a una vergüenza definitiva y a un nuevo fracaso, esta vez ya irreparable?

Nos interesa probar que se han quedado solos aquéllos que ponen todo el empeño en evitar que recobre en todos los órdenes su natural fisonomía.

La CNT es obra de los anarquistas. Ellos la forjaron a pulso. Ellos le dieron la robusta vertebración que ha tenido siempre. Y tal hecho basta para comprender que cualquier quebranto que sufran los prestigios de la CNT, ha de repercutir dolorosamente sobre el crédito y sobre los prestigios del anarquismo.

∴

Hace batir el parche sin descanso. Lo exige el instinto de conservación. Lo exigen los acontecimientos.

Si la CNT no levantara la frente con igual brío que antes y no declarara que vuelve a su gloriosa trayectoria, los trabajadores de Europa entera creerían ver envueltos definitivamente en sombras aquellos horizontes sociales por donde esperan que asome en un mañana muy próximo, bajo el signo de la organización en que han puesto siempre tanta fe, el sol radiante de la emancipación humana.

VISTAS DE HYERES

El Portalet

EL Portalet es una cuesta que asciende hasta el mercado con tiendas a las dos manos y tenderetes al aire libre. La cuesta tiene lo suyo que subir y las tiendas carácter antiguo muy pronunciado, en las que el público, buscando la baratura, se abastece.

Frecuento el Portalet por si encuentro cosa cocinada de mi conveniencia en una de las dos « rotisseries » que hay casi juntas. En la primera las comidas hechas son menos que en la segunda, pero ésta más abundante en aves. «Yo, esta tarde, pesadumbre daré a unos caracoles», declara Góngora. A los pollos que en un aparato giratorio asan a vistas de la gente también les dan pesadumbre retorciéndoles el cuello para asarlos.

Las aves colgadas en los garfios han sido muertas a tiros : tienen la rigidez de la agonía, la estirazón del postrer soplo de vida, suspensas en las alcándaras como en la cuerda de los ahorcados: la gente palpa la pechuga para saber si están gordas. Perdices de un gris claro tirando a azul, perladas chochas, preciosos faisanes, colorinescas becadas, grasientos patos, desplumados pavos, salvo la cola, conejos con la boca entreabierta mostrando los dientes, un montón de pajarillos en un barreño...

Ya que las personas se obstinan en matarse, que dejen siquiera vivir a los animales. Carniceros que somos... Razón tienen las aves para espantarse de los seres humanos — ¡humanos! — con escopeta y sin ella.

Sobre el temor de los enemigos de la misma o diferente especie más poderosos, el hombre de la canana. ¡Cuántas veces no les vale la rapidez del vuelo y caen del tiro pesadamente a tierra! Aquí es la satisfacción del cazador, orgulloso de la puntería. Se le da bien la cazata: lleva el morral repleto de muertes.

En el Portalet hay cadáveres de animales en abundancia destinados al público para su sustento. ¡Cuánto tiene de teósofo!

Jehová detuvo el cuchillo de Abrahán al sacrificar a su hijo Isaac por obediencia y en su lugar, en la misma ara sacrificó un cordero. ¿Por qué Jehová no detuvo entonces la mano de Abrahán?

Quien no levanta la vista por encima de los tejados ignora el gusto que tienen las estrellas y por eso se aprovisiona en el Portalet.

PUYOL

Cervantes al garete

por A. SAMBLANCAT

CORDI-OPRIME darle de nuestras ternuras un cuarto al pregonero. Pero se peca emboscando la loncha de más saporosidad de las lifaras en familia.

Todo el morcillón de las 2 dinastías góticas, que aun nos plancharon a los españoles, los pendones de Leandros e Isidoros inclusos; todo el pichonerío torcaz, invaginador y útero-esgarrador de América, no valen una tachuela de zapatos, ni la uña del meñique zurdo de Cervantes.

Al que, no obstante, nosotros acibaramos desde niño el biberón o la mamila, haciéndole una vida de cuadritos, de los que se pasean en cartel por las ferias. No nos vengan con matráfulas o metaforros, pues.

Por el Perú y el Potolí, no somos hoy estimados los españoles en un lulio. Y por el «Quijote» se nos podrían dar 10 laureadas.

Toda la generación del papá de las «Ejemplares», se condujo con él tan rematadamente mal, como la esposa del mártir: una camelloide, con 2 jorobas delanteras; con doble bota de «pinard» barato, al pecho de sílex.

Catalina de Palacios o de Salazar era una hidalga rezadora de Esquivias, en la Sagra de Toledo; con aranzadas enológicas en el camino de Seseña, que le ordeñaba un hermano cura. La matematicadora beata no quiso partir el almohadón con su marido, hasta que no le ganó para trapos, cremas y pomadas, aunque fuese yendo al robo; en lo que la delicada pluma del pennifero tardó unos 10 años, que fue lo que le duró el ayuno de mango de Manila.

De Miguel hizo nuestra insciencia un grapillador de abastos para la Armada matona del felipismo; y un cancelario o apremiador de moras contributivas, con doce reales diarios de jornal; no siempre cobrados, y nunca con puntualidad, a estilo bracero.

De ese arsenal de injusticia, hay que admirar que no saliese un vitriólico de bandera, en vez de un coñón de calendario. Pero, el ilustre Ingenio, medio Ginesillo de Parapillas y concarcelario de Mateo Alemán, el del «Alfarache», era así de pachorriento o pachorrudo.

Más mal nos sabría que hubiera sido un chacal de la Inquisición, como Veganine Carpio; y que, como éste, se hubiese amañado con mujeres ricas, como la Guardo, estafándoles el amor a las Tolosas y Vidalas, a quienes les roturaba de oquis el majuelo y les alzaba las vendimias.

Cervantes murió de asco, siendo miembro de la cofradía de Esclavas del Santísimo; una miscelánea que explotaba la Orden de la Trinidad. Pero, en la misma bolchevia sentó plaza o se abrevaba el Fuenteovejuno Lupo o Lepe.

Envejeció el ex estudiante de Alcalá, y graduado en su galera, entre puñaladas, librotazos y gritos de jaques, de «¡Favor al rey! ¡Una mano al colegio!»; peinándole las cazcarrias del casacón al conde lemúrico, por 2 cerollas. El lemur era el de Lemos .

Pero ¿qué vientecillos de olor del duque de Sesa y otros bigardones, no fueron regalo del estofador de innobles pelucas de nobles, Lopillo?

A Cervantes quiso llevárselo a Nápoles, a virreinar consigo su no muy magnífico Mecenas. Pero, hasta esta suertecilla le marró por intrigas y la mala sangre de los barbastrosos Argensolas; Padre, Hijo y Espíritu Santo. Cucarachas. operando en cuadrilla.

Tuvo, pues, Miguel que refugiar su arpanía bajo el sombrajo de la vara alta de justicia, que a nadie majó los riñones más que al que la empuñaba. En la cuarentena de edad, estaba más flaco que rata de ferretería. Y como un pedrisco de capuchinos de bronce borrachos, cayó el ambarga-alientos sobre las provincias de Granada, Sevilla, Málaga y Córdoba; y sus graneros y algorines. O trojes.

La «Invencibilis» necesitaba elementos, para hacerles la pastelería y freírles buñuelos a los 283 señoritos o niños «bien» de la Grandeza, Que Medinasidonia había tomado a bordo y llevaba al Albión a beb rsele el whisky; cada uno con un ejército de criados, tocaores y cantaoras. Todos en compañía de una gatesca de 180 frailes, con 2 legos por buena pieza, aspirantes el que menos a abad de Westminster o a la sustantífica archiepiscopalidad de Cantórbery, en el Kent.

Castro del Río, Espejo, La Rambla, Motril, Zújar, Guadix, Carmona y otras poblaciones pagaron el pato que se come Poseidón, y con que se baña las fluviales barbas. La escolta de gandules y ganapanes, que el comisario de requisas traía consigo, secaban las bodegas y barrían en gallineros con pollos, pollas y púberes.

En Ecija los 70 Nenes le pelaron a Guiterre de Laso 90 fanegas de ceres; a Francisco Enriquez de Ribera, 120; y a una docena de vecinos les estrujan 3.500 arrobas de aceite como ámbar. En Ecija, a la sazón, los niños de la patilla andaban sueltos, predicando la cruzada contra Lutero y anemiando bolsas y bolsillos.

Se le encomendó al Famoso Todo, en 1596, la cobratoria en Baza de 3 millones de reales vellón, debidos por tercias y alcabalas no satisfechas. Pero, el caciquismo engarrafó de tal suerte sus monis, que el perceptor apenas si pudo arrancar de allí 80 mil maravedises.

Con el estrambote de que al girar a la Hacienda esa suma, el banquero portugués, falsificador de duros, de Sevilla, a quien se le confió el cometido de la libranza, despegó por el aire con el santo y los cuartos. Por lo que engabiose al recaudador. Y así, hasta morir confesado y comulgado, tuvo Cervantes la nave de la economía y las finanzas, siempre en desarboladura desastral ¡siempre al garete!

BIBLIOTHEQUE DELLA GUERRE MUSEE

3428

Remous à l'ambassade

«LE MONDE» du 12 courant, a publié dans sa rubrique « Libres Opinions », un article de Jean Cassous, intitulé : « A propos du rapprochement Paris-Madrid».

Ce texte condamne le gouvernement français pour l'interdiction de la presse républicaine espagnole, publiée par les émigrés en France. La protestation ne manque pas de courage, bien qu'on sache que la personnalité de l'auteur ne lui fait pas courir grand risque.

Il développe ce que nous dénonçons inlassablement, chaque fois que l'occasion s'en présente, ce qui amplifie la valeur de notre position. Cassou a pourtant une lacune regrettable. Jamais il ne fait allusion à la véritable appartenance des organes interdits : «El Socialista», «CNT», «Despertar», «Solidaridad Obrera», «Boletin Confederal», «Solidaridad», qui, tous, sauf le premier cité, sont d'appartenance purement anarcho-syndicaliste, et non républicaine comme il l'indique. Cette entorse à la réalité est regrettable et le silence de Cassou est, en quelque sorte, la conspiration du même nom qui continue.

Quand il fait passer par les verges, Castiella, ministre des Affaires Etrangères d'Espagne, digne en tous points de Franco, il est bien, mais laisse à tous ceux qui connaissent exactement la question, l'mpression d'éxagérer quand il parle de l'action du M. P. R. de l'autre côté des Pyrénées.

Un bon article, contenant beaucoup de vérités, venant d'un homme qui ne professe aucune sympathie pour les fascistes. Il aurait dû inciter ceux-ci à se tenir coi.

Nous ignorions à quel point les dignes larbins du «caudillo» peuvent avoir l'épiderme sensible, car, par retour du courrier, le même journal du soir publiait, en rubrique «Correspondance» qu'il avait reçu une lettre du conseiller de presse de l'Ambassade d'Espagne, M. Luis Gonzalez de Linarès, disant :

«Vous avez publié dans la rubrique « Libres Opinions » un article de M. Jean Cassou, intitulé : *A propos du rapprochement Paris-Madrid*».

Il ressort de sa lecture que c'est précisément contre ce rapprochement que s'insurge M. Jean Cassou, et à tel point, qu'il n'hésite pas à attaquer celui qui en est son principal artisan, c'est-à-dire le ministre espagnol des Affaires Etrangères.

Les bonnes relations entre les Etats, avec les obligations qui en découlent naturellement, et sans lesquelles elles seraient un leurre. constituent un des buts de l'humanité. Dans un texte plus passionné que raisonné M. Cassou paraît vouloir sacrifier les bonnes relations actuelles entre l'Espagne et la France, nations dont la géographie a fait des voisins, l'économie des associés, et l'intérêt occidental des alliés, à ses propres préjugés idéologiques.»

M. Luis González de Linarès est un maître... dans l'art d'être valet. Il a la reconnaissance du ventre, il sert bien ceux qui garnissent son râtelier. Cela lui provoque de l'amnésie, et lui permet sans rougir d'encenser Castiella, ministre des Affaires Etrangères d'Espagne. Heureusement, Cassou nous rappelle le beau travail — si profitable à la France du général de Gaulle — accompli le 18 juin 1940 par Castiella, ce même Castiella accueilli en grande pompe par notre grand général — tout est grand ici — il y a peu de temps. Ce rappel jette évidemment un froid.

M. Luis Gonzalez de Linarès nous dit que les bonnes relations entre les Etats constituent un des buts de l'humanité. Il nous semble avoir une singulière conception, de ces buts. Qui oserait en effet prétendre que les dirigeants de l'Espagne ont quelque chose qui les rattache à l'humanité? Certainement pas les malheureux qui croupissent dans les prisons de Madrid, Barcelone et autres lieux, pour avoir commis le crime de ne pas penser comme leurs «maîtres», et de l'avoir dit. Les buts de l'humanité, selon nous, ne peuvent être que bonté, bienveillance, solidarité, amour de ses semblables et quand, par synonymie, il utilise ces termes, ils sont déplacés dans sa bouche, car le régime qu'il défend avec tant d'acharnement n'a rien de commun avec une humanité rationnellement construite.

L'intérêt occidental a fait, paraît-il, des despotes espagnols nos alliés. Si M. Luis Gonzalez de Linarès l'affirme ce doit être vrai. Il est beaucoup mieux placé que nous pour le savoir. Quelle déchéance! Selon les slogan rabachés continuellement, la France — grande, prestigieuse, rayonnante et fière de sa Culture — alliée à ça! Pouah!

Les honorables exilés espagnols brimés, persécutés tandis que M. Luis Gonzalez de Linarès, persona grata, jouit de la haute considération de nos dirigeants; les journaux de nos frères de lutte interdits à de multiples reprises alors que l'infecte feuille « España Hoy » circule dans tout notre pays et y contamine les esprits, est inimaginable.

Oui, il y a quelque chose de changé depuis l'avénement de la Vᵉ République, mais certainement pas dans le sens où les soutiens du pouvoir l'entendent généralement.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34ᵉ ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 177 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 25 JANVIER 1962

De quelques journaux

«Aspect de la France» est une feuille ultra-réactionnaire. Par le plus grand des hasards, l'autre jour, le numéro du 3 Août 1961 m'est tombé entre les mains. Et tout de suite, s'étalant à la premiere page, ce titre mirifique: «A Bizerte, de Gaulle a manqué l'occasion d'en finir avec la rebellion algérienne».

L'auteur, Georges Calzant y développe cette conception pour le moins empreinte de légèreté, d'après laquelle loin de s'arrêter, de Gaulle aurait dû continuer, lancer les paras sur Tunis et reconquérir la Tunisie. Et cela, en des termes grossiers et même injurieux pour Bourguiba, qu'il appelle le singe.

Ce faisant, la reconquête de la Tunisie aurait été suivie de la reconquête de l'Algérie... et peut-être aussi qui sait du Maroc. On voit tout de suite où cela mène!

Voici quelques extraits de la prose du monsieur: «Pour ma part, je n'ai qu'un regret: celui que nos parachutistes aient été empêchés de libérer la Tunisie de Bourguiba, qu'ils aient été empêchés de marcher sur Tunis, de s'emparer du singe et de le mettre en cage. Ramené en France en cet état, loué à quelque cirque et exposé sur les places de nos villes et du moindre village, l'animal eut fait recette». Cela pensez vous relève directeemnt de la psychiatrie, et vous n'aurez pas tort. Malheureusement il y a des gens pour lire et approuver cet énergumène, et c'est ça le plus inquiétant. Car cela demontre que dans les esprits, actuellement, il y a encore place pour l'admiration de la violence... à condition, toutefois, qu'elle s'exerce aux dépens des autres.

D'autre part, l'auteur pratique aussi le mensonge par omission car, déplorant l'éclatement de l'organisation culturelle française en Tunisie il neglige de dire et d'expliquer que cela s'est produit après l'inqualifiable agression des paras, laquelle a fait presque un millier de morts parmi la population de Bizerte.

Enfin, et nous voyons poindre là le bout de l'oreille, il écrit: «Pour Bourguiba, décolonisation ne va pas sans déchristianisation» Eh quoi!... Bourguiba ferait-il la guerre aux curés? Alors, bravo; que n'avons nous un Bourguiba français!

Dans la même feuille, sous la signature de Jacques Perret, on peut lire ceci: «Pour ce qui est de nous, on aimerait voir ce que donnerait Clemenceau, article 16 en main; que dis-je Clemenceau! J'ai idée que le moindre Ramadier, ou le premier Queuille venu, nous aurait déjà épargné un peu de honte, quelques vilenies, les plus grosses boulettes et pas mal de ridicule». Eh bien non, là encore, pas d'accord, car ces politiciens sur-nommés, se réclamant plus ou moins du radicalisme ou du socialisme et agissant ainsi que vous le pensez, se seraient, en plus d'autres choses, couverts de honte, à l'exemple de Guy Mollet. Mais laissons-là cette feuille pour demi-soldes et autres nationalistes demeurés.

«La Dépêche de Paris» grand organe d'information, paraît-il, hebdomadaire, 17ᵉ année, N° 858 - Rédaction 64, rue Pergolèse, Paris. Ce grand organe d'information n'en présente guère, apparamment, car sur deux pages grand format, l'une est entièrement occupée par de la publicité. En première page, une photo du général de Gaulle accompagné du nouvel ambassadeur du Maroc.

A côté, un article d'André Beauguitte sur l'Expansion régionale, lequel article me semble fort pertinent, qui blâme l'encombrement des grandes villes et prône le developpement de l'industrie et de l'agriculture artisanale ou non, sur tout l'ensemble du territoire. Et qui par la même occasion, met en garde contre la centralisation à outrance pratiquée en France depuis plus d'un siècle.

En face, sous le titre de rubrique en lettre capitale: Politique internationale, on aperçoit de suite ceci: «Le châtiment de M. Bourguiba». Bon, nous y revoilà. En voici le début: «Les hommes politiques et les hommes d'Etat peuvent être amenés à commettre des erreurs — et Dieu sait si elles sont monumentales et tragiques (1) mais il ne leur est point permis de se tromper autant que vient de le faire M. Habili Bourguiba. Nous l'avons écrit à maintes reprises, M. Bourguiba est un monstre d'intelligence, de ruse, d'habileté diplomatique, un orateur qui porte étonnamment sur les foules musulmanes, un homme qui a su bâtir sa légende — et quelle légende — sur la captivité dorée que lui imposa notre pays. Il dépassa de cent coudées, sur le plan intellectuel tous les autres dirigeants du monde arabe qui, en raison de cela, le tiennent en suspicion.1 Que de compliments, n'est ce pas?... mais voyons la suite.

«Atteint d'un mal chronique dont les accès sont particulièrement insupportables, il savait se maItriser. Puis, un jour, à l'occasion d'un de ces accès, ou pour des motifs qui demeurent encore mystérieux, tout le bel édifice s'est écroulé, le masque est tombé, et il n'est plus resté devant nous qu'un frénétique de la violence, déchaîné à ce point que ses propos en devenaient incohérents. De longue main il a preparé la plus lâche des agressions (2). Il a fait se battre entre eux des frères d'armes, et sciemment il a mêlé des femmes et des enfants à des soldats afin de pouvoir ensuite nous accuser d'intention de génocide. Tel un chef barbare, il s'est assuré des dizaines de milliers d'otages qu'il retient et dont le sort lui servira de moyen de marchandage. Il a fracassé les échos de ses protestations pacifiques tout en clamant de temps à autre qu'il voulait des armes pour anéantir nos maigres troupes.»

Arrêtons là; tout le reste est du même tonneau. L'article n'est pas signé, mais l'auteur ne paraît pas être, lui, un monstre d'intelligence, mais plutôt un singulier demeuré qui, à l'image de beaucoup de ses semblables n'hésite pas à montrer les victimes comme des agresseurs et les paras pour des enfants de chœur.

BLANQUET

(1) Il n'y a pas que Dieu, hélas, à le savoir!

(2) Le moins qu'on puisse dire de cette lâche agression préparée de longue main, c'est qu'elle était bien mal préparée!

Ce qui compte ce n'est pas d'avoir été quelqu'un mais de le rester

FAUSSE GRANDEUR ET FOL ORGUEIL

La fraternité universelle se brise devant le lourd héritage du mensonge des patries qui autorise le crime. Il est vain d'enseigner aux enfants l'amour du prochain, pour autoriser ensuite les préjugés de haine, d'ignorance, de races, qui divisent les hommes et les peuples. C'est une grande lâcheté pour celui qui entend sa conscience de refuser de lui obeir pour se soumettre aux lois des hommes, des intérêts, quand ceux-ci sont contraires au respect que tout individu doit à l'humanité. En respectant le jugement de sa conscience, l'homme forme avec tous les hommes, possédant une conscience révélée, une unité humaine et fraternelle, véritable conscience universelle de demain. Toutes les consciences développées sont animées de fraternité et d'humanité. L'homme conscient est l'artisan de la fraternité et de la liberté qu'il est dans l'obligation de respecter et de propager.

On ne défend pas la liberté du monde quand on est incapable de défendre sa propre liberté. Quand un individu défend sa liberté, il combat pour la liberté du monde. Celui qui se soumet à la violence est ennemi du progrès, de la liberté, de l'humanité. Aucune guerre ne défend la civilisation, elle atrophie chez les hommes la raison et fait perdre à ceux-ci toute dignité, elle perpétue dans le mensonge et la haine, l'esclavage déguisé des patries.

Tant que le mot liberté sera lié au mot patrie, la liberté ne sera qu'un mot, la violence subsistera. La liberté n'est pas celle qu'on conquiert avec les armes pour imposer un drapeau. La liberté ne se gagnera que par la raison et l'élévation des sentiments d'humanité chez les individus. Si la patrie exige le port des armes, la liberté n'existe plus, c'est un symbole inscrit sur un drapeau. Le compartimentage des peuples par les frontières, autorise la violence pratiquée au nom des ogresses patries qui retardent l'avènement de l'Union des Peuples. C'est la réalisation de cette union qui apportera aux hommes la liberté et le respect de l'humanité. Les objecteurs de conscience qui se refusent à la violence, par respect de l'humanité, sont les bâtisseur d'une civilisation élevée qui sera le fruit d'un long enfantement.

Les patries ne peuvent se sauver et se maintenir par des crimes; au dessus des exigences de celles-ci qui demandent aux hommes un loyalisme aveugle, une coupable confiance, une complicité criminelle, une atteinte permanente à l'humanité, il y a la raison et la conscience. Les hommes croient encore que leur premier devoir est de fermer les yeux et de tuer pour l'honneur des patries ,il faut les amener à réaliser leur erreur.

Tous les gouvernements, tous les représentants ou les serviteurs de ceux à qui la guerre profite, par une habile propagande, une savante préparation, arrivent à faire admettre des peuples la fameuse doctrine du salut public et tous les belligérants pensent être dans leur droit en apportant la mort à des hommes qu'ils ne connaissent pas. Ce droit s'impose en devoir et sa pratique devient une question d'honneur. Si la raison d'Etat exige le sacrifice d'une multitude de vies, c'est que le principe même de l'Etat est mauvais; il appartient aux hommes de rechercher une formule permettant à tous les peuples de vivre libres dans une communauté fraternelle.

Le champ d'honneur est un champ de sacrifice où les hommes tombent victimes des mensonges des patries. Ces victimes sont recouvertes de mots pompeux permettant d'étouffer le crime; on parle d'honneur, d'héroïsme, de bravoure. La paix revenue, on perpétue le souvenir de ces hommes assasinés par une savante préparation; les monuments aux morts s'érigent dans chaque village attestant la fourberie de ceux qui dirigent les Etats et la veule soumission des peuples. La vérité finira par se faire jour. Ceux qui dirigent et profitent des peuples tentent, en vain, de l'étouffer. Un jour elle éclairera la conscience des hommes et tout l'échafaudage de mensonges et d'hypocrisies s'écroulera, écrasant la fausse gloire de ceux qui ne sont grands que par l'exploitation et le crime.

Les ennemis de chaque peuple ne sont pas uniquement hors de ses frontières, mais également, à l'intérieur de celles-ci; ces derniers, animés d'un fol orgueil, prétendent les diriger, imposer la pratique de la violence et, par son application, accepter ou pratiquer la guerre. Ces chefs d'Etat, ces politiciens, incapables d'assurer la paix entre les peuples, sucent le sang des hommes dont ils ont su obtenir la confiance, ils ruinent les pays et sacrifient les jeunes générations. Beaucoup d'hommes réalisent cette épouvantable situation, mais bien peu ont le courage de combattre ce monstre à cent têtes. Ce manque de courage et de lucidité est la suprême garantie de domination des malfaiteurs de l'humanité.

René VILLARD

NECROLOGIE

Notre camarade Justin OLIVE est décédé le 14 janvier âgé de 75 ans. Il a été incinéré au Four Crématoire du Père-Lachaise, samedi 20 courant.

Il avait milité durant de longues années dans les rangs de la C.G.T.S.R., qui précéda notre actuelle C.N.T.

Il fut ensuite un des animateurs des «Amis de Sébastien Faure», dont il demeura le secrétaire jusqu'à ces derniers temps.

Sa disparition sera très vivement ressentie par le mouvement libertaire tout entier, dont il propagea inlassablement les idées.

A son épouse, ses enfants et à tous les siens, nous adressons l'expression de nos sincères condoléances.

C. N. T.

Les théories et les réalités (1)

Marx écrit, dans le programme de Gotha:

«Entre la société capitaliste et la société communiste se place la période de transformation révolutionnaire de la première en la seconde. A quoi correspond une période de transition politique où l'Etat ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat.

Ce passage dans le manifeste communiste:

«Le prolétariat mettra le pouvoir politique à profit pour ravir à la bourgeoisie, par une série d'attaques, tout le capital, centraliser tous les instruments de travail entre les mains de l'Etat, c'est à dire, du prolétariat organisé en qualité de classe dominante, et accroitre autant que possible la masse des forces productrices de la société.»

Engels, écrivait à Bebel:

«Le prolétariat fait usage de l'Etat, non pas dans l'intérêt de la liberté, mais bien pour avoir raison de son adversaire, et, dès que l'on pourra parler de liberté, l'Etat comme tel, aura cessé d'exister.»

Saint Simon condamnait l'Etat, non dans son principe mais dans sa formation peu démocratique, et dans sa composition déficiente.

Après avoir démontré que toutes les formes de gouvernement se réduisent toujours à une dégradation générale..., il n'en préconisait pas moins pour administrer les choses avec sagesse et compétence la formation d'un gouvernement technocratique...

Proudhon écrivait: «L'arbitraire entrant fatalement dans la politique, la corruption devient bientôt l'âme du Pouvoir, et la société est entrainée, sans repos ni trève sur la pente sans fin des révolutions.» Et Proudhon, soumettant son esprit clairvoyant aux préjugés aveugles de son subconscient, proposera une organisation politique fédérative exprimée par un Etat dont il dira: «La liberté grandit avec l'Etat... !»

Alors que la partie géniale de son œuvre est d'avoir démontré l'impossibilité matérielle et psychologique de changer la nature de l'Etat! Eh bien, Marx, comme nous le voyons, condamne l'Etat dans son principe, mais le ressuscite comme moyen de conquête des instruments de production et de destruction du régime capitaliste... !

Contradiction effarante d'un grand esprit qui préconise comme méthode libératoire la technique de ses adversaires: l'Etat... !

Engels, son collaborateur, sera encore plus précis:

«L'Etat n'est pas autre chose qu'une méthode d'oppression d'une classe sur une autre, et cela, tout autant dans une république démocratique que dans une monarchie, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est un fléau dont le prolétariat hérite dans sa lutte pour arriver à la domination de classes, mais dont il devra, comme l'a fait la commune, et dans la mesure du possible atténuer les plus facheux effets, jusqu'au jour ou une génération, élevée dans une société d'hommes libres et égaux, pourra se débarasser de tout fatras gouvernemental.»

Et ce charabia a pris une valeur historique!

Nous pouvons comparer ce dérèglement de la Pensée à celui du père de famille qui, devenu incroyant par mépris du mensonge religieux, n'en confie pas moins ses enfants à l'Eglise pour les préserver de l'immoralité!!

Il faut dire à la vérité que l'argumentation marxiste fut très controversée, mais elle puisait sa force dans l'insuffisance pratique de ses adversaires.

Nous vivons là cette contradiction fondamentale du marxisme: «vouloir utiliser l'Etat, négation de toute liberté, pour élever une société d'hommes libres et égaux! Le despotisme devenant l'école de la liberté!

Dans l'Anti-Duhring, Engels écrit:

«Le premier acte par lequel l'Etat se manifeste réellement comme representant de la société tout entière, à savoir, la prise de possession des moyens de production au nom de la société, est, en même temps, le dernier acte propre de l'Etat. L'intervention de l'Etat dans les affaires sociales devient superflue sur un terrain après l'autre, et s'endort ensuite d'elle même. Au gouvernement des personnes se subtitue l'administration des choses et la direction du processus de la production.

L'Etat n'est pas aboli: il meurt.

La société qui réorganisera la production sur les bases d'une association libre et égalitaire des producteurs transportera toute la machinerie de l'Etat, là où sera dorénavant sa place: au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze.»

Marx et Engels ont cru sincèrement au pouvoir rénovateur de l'Etat, mystique politique qu'ils charriaient dans leur subconscient, et qui offrait l'avantage d'une solution facile à un problème réputé difficile.

Actuellement, ne voyons nous pas des économistes de bonne volonté poursuivre la solution de l'économie des Besoins par une conception idéaliste de l'étatisme, alors qu'ils sont parfaitement conscients que la subordination de l'économie à l'administration étatiste aboutit en fait à son étranglement. Et pourtant, cent ans ont passé sur les œuvres de Marx! 45 ans d'expérience marxiste, d'étatisme socialiste, en Russie, devraient ouvrir les yeux, même à ceux qui sont sensibles à la suggestion de la force! Car la Russie est forte...

En fait, des siècles de Politique ont déposé dans notre mental des résistances coutumières qu'il est difficile de réduire sans un effort intellectuel persévérant.

Selon le marxisme, il n'existe donc pas d'autre moyen de détruire l'Etat — considéré par eux comme un organisme malfaisant — que de le conquérir pour prolonger son existence!

(1) Voir C. S. Nos 171 à 173-175-176.

(à suivre)

LE PRIVILEGE CRIMINEL

Mais ce qui est permis à l'Etat est défendu à l'individu. Telle est la maxime gouvernementale. Machiavel l'a dit, et l'Histoire aussi bien que la pratique de tous les gouvernements actuels lui donnent raison. Le crime est une condition nécessaire de l'existence même de l'Etat, il en constitue donc le monopole exclusif, d'où il résulte que l'individu qui ose commettre un crime est coupable deux fois: d'abord, contre la conscience humaine, mais ensuite et surtout contre l'Etat, en s'arrogeant l'un de ses plus précieux privilèges.

MICHEL BAKOUNINE

Surpopulation et misère en Inde (1)

Gandhi n'hésite pas à prêcher cette résolution en méthode, qui pourrait avoir une répercussion sur le problème social de la limitation des naissances. On ne peut le suivre sur ce chemin à moins d'avoir envie de se faire ermite de la forêt. De plus cette méthode me semble peu efficace alors que l'on tient à sa disposition de nombreux moyens anti-conceptionnels dispensés par la science.

J'ai relu le dialogue de Gandhi avec Madame Sanger, l'apôtre du mouvement du Birth Control, et que rapporte notre camarade M. T. Acharya, dans «L'Unique», d'Emile Armand (n° 46. 1er février-10 mars 1950):

«On sait que Gandhi était adversaire des moyens dont usent les partisans de la limitation des naissances. Il opposait à cette méthode, celle de l'abstention volontaire des rapports sexuels.»

Mais Gandhi a sa façon de réfuter Mme Sanger ,quand elle décrit: «Les relations sexuelles comme créatrices d'unité, complétant l'homme et sa compagne, contribuant à una entente plus profonde et à une harmonie spirituelle plus grande.»

Pour lui, lorsque les époux veulent satisfaire leur passion animale, ils doivent en accepter les conséquences, sinon, ce n'est plus de l'amour, mais de la débauche. Gandhi ajoute encore: «Si l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre est pur, il «transcendra» la passion animale. Nous n'avons pas suffisamment appris à éduquer les passions. Si vous ne voulez pas ou plus engendrer d'enfants, abstenez-vous.»

Gandhi, par ailleurs, compare cette débauche à la nourriture que l'on absorbe par plaisir, ce qu'il qualifie de gloutonnerie. Ici il confond gloutonnerie et gastronomie, débauche et félicité.

En lui sont éteints les plaisirs de l'amour et de la vie. Tout est devenu devoir et abstinence .le bon manger, comme le bon boire, tout comme le libre amour. Pourtant, il me semblait qu'il avait lu Rabelais. Il n'y aura rien compris et c'est dommage, car il ne se serait point livré à d'aussi sottes allégations. Il conteste ce besoin de l'âme, fait de désirs sans souhait de progéniture. Il mêle sans plus, ce qui est besoin matériel, physiologique, voire spirituel, avec les résultats, très souvent inconscients, qui peuvent en naître.

Il qualifie luxure, ce qu'on peut proclamer amour et plaisir. Il parle d'immoralité, va jusqu'à limiter à trois ou quatre enfants la progéniture du couple. Après cela, renoncez au plaisir charnel, et l'union évoluera alors sur un plan supérieur, pour se transformer en une union spirituelle.

Tout cela peut être vrai pour Gandhi, le Gandhi blasé, fatigué, père de plusieurs enfants. Il se fait ermite dans ses vieux jours. Cela ne l'empêche pas de croire aux périodes dites de «sécurité» chez la femme, nous dit M. T. Acharya.

J'ajoute que tout cela est assez paradoxal, venant du pays où le Kama Soutra est considéré comme un «livre sacré»: Mais ne dit-on pas que l'Inde est le pays du paradoxe?

Kama est le dieu de l'amour dans la mythologie indoue. L'Inde est la patrie des religions et des philosophies, elle est aussi un des berceaux de l'amour et de la sexualité.

Un sexologue érudit, le Dr. Magnus Hirschfeld, avançait dans son livre «Le tour du monde d'un sexologue» (Introduction p. IX), qu'il y a quatre mille ans, l'Inde «abritait déjà une science sexologique très riche.»

Et il ajoute: «L'enseignement de Vasayana (le sens littéral du mot Kâma Soutra est: enseignement de l'amour. kâma = amour; soutra = enseignement), n'était qu'une synthèse de nombreux écrits sexologiques antérieurs, presque tous disparus au cours des temps.»

Lisez pour vous édifier le Kama Soutra ,ensemble des règles de l'amour de Vatsyayana, morale des Brahmanes. C'est une sorte de livre de théologie indoue.

N'empêche, le problème de la surpopulation en Inde ne peut se résoudre avec les sophismes gandhiens.

Mais Gandhi a été un adversaire du contrôle des naissances. Pour lui, les procédés anticonceptionnels ne sont que des méthodes criminelles, découvertes par les peuples occidentaux.

«En occident, les gens ont passé les bornes de la simple décense. Ils se permettent les plaisirs sexuels et cherchent des moyens pour échapper aux responsabilités de la procréation. Quantité de livres ont été écrits sur ce sujet et il existe un commerce régulier fournissant ce qui est nécessaire à empêcher la conception...»

Etrange jugement d'un puritain à la vertu exaspérée. Je me rappelle pourtant avoir vu étalé, à Madras plus particulièrement, le «Kama Soutra» aux étalages des librairies et marchands de journaux. J'ai vu à Delhi, exposés et mis en vente, des petits appareils préservatifs, tant pour les maladies vénériennes que pour les suites conceptionnelles. Alors, que faut-il en déduire: ignorance, ou feinte? L'une serait coupable, l'autre dictée par un cerveau halluciné par un mysticisme sans borne. C'est là un jeu de l'autruche qui n'est pas de mise chez un chercheur de vérité. Par plus d'un point, dans ses réflexions insensées, Gandhi rejoint les pires «pères la pudeur» de chez nous. Son mépris de la chair est despotique, et en voici encore une preuve écrite: «Alors que la loi de Brahmaharya est si sévère, que dirons-nous de ceux qui se rendent coupables de l'impardonnable péché des plaisirs sexuels illicites Les maux qui résultent de l'adultère et de la prostitution sont une question vitale concernant la religion et la moralité et nous ne pouvons en parler dans un traité sur la santé. Nous ne nous occuperons ici, que de faire remarquer combien de milliers de gens qui commettent ces péchés sont affligés de syphilis et d'autres maladies innommables.»

Et écoutez la fin de cette diatribe: «Les inflexibles décrets de la Providence vouent heureusement ces misérables à une vie d'intolérables souffrances.»

(1) Voir C. S. Nos. 172-173-176.

(à suivre)

L'Humanité, qui devrait avoir six mille ans d'expérience, retombe en enfance à chaque génération.

TRISTAN BERNARD («Les Annales»)

El tirano es una consecuencia

A menudo se olvidan las sabias palabras de Bakunin: «El poder corrompe».

La Roma imperialista no fue un producto de Nerón, sino todo lo contrario: Nerón fue una consecuencia directa de aquel sistema totalitario, avasallador, guerrero y destructivo que tanta sangre y dolor derramó sobre el mundo.

A no pocos que deberan demostrar una mayor perspicacia sobre las realidades de la vida inconcebiblemente se les pega el disco, cuando de considerar el problema de los tiranos y las tiranías se trata. Multitudes ignaras gritan desaforadamente: «¡Fulano, fulano, fulano!», queriendo manifestar toda la simpatía que un régimen de fuerza en ellos despierta o, por lo menos, el horror que los domina. Y continúan creyendo que es el jefazo quien les provoca el amor —o el terror—, sin comprender que a no existir el tal, en existiendo la función, los intereses confabulados, el sistema, el Estado, no faltaría jamás quien lo reemplazase, pues si ese imposible llegase a ocurrir, la «función no tardaría en crear el órgano». Dadas las condiciones tiránicas en un determinado territorio, el tirano no se hace, ni puede hacerse esperar: de hecho nace junto con la tiranía. Y esto es lo que se olvida y no debe olvidarse, entre quienes se consideran enemigos de las tiranías, so pena de servir, con el olvido, de eficaz puntal de todas y cada una de ellas.

Cuando se desea combatir una tiranía, no es tanto al tirano como a las fuerzas que lo sostienen, a quien es preciso atacar. El tirano en sí puede muy bien darse de lado, siempre y cuando las corrientes dominadoras y fanáticas que lo apoyan, reciban su necesaria «ración de plomo». Dirigir los tiros contra la figura representativa —por no decir decorativa, que es la palabra que mejor cuadra en estos casos—, es poco menos que perder un precioso tiempo y un esfuerzo manumisor que pocas veces abunda, como para desatender su debido aprovechamiento.

De nada en absoluto podía servirles a los patricios romanos exponer su libertad y su vida, manifestándose contra el demente Nerón, de una manera particular. De obtener éxito en su contra, una vez derrocado, su reemplazante no tardaría en hacerse presente, en posesión de tan malas o peores entrañas que él mismo u otro cualquiera. No siendo capaces de destruir completamente el sistema esclavista que los dominaba, lo único que podía esperarse era lo que sucedió a su tiempo: la decadencia y exterminación total de todo lo que componía el imperio romano; lo bueno y lo malo, lo regular y lo peor. Nerones, patricios, esclavos, libertos, ciudadanos, pueblos avasallados, colonias, dominios, ciudades, consulados, todo, en una palabra, debía venirse abajo terminantemente y en conjunto, sin faltar ni sobrar nada, de una sola vez por todas. ¡Y hay que ver que durante la dominación romana, se fueron sucediendo nerones y más nerones sin cuento, unos tras otro, siempre a costa de lágrimas, dolor y sangre...!

La anterior es una lección que muchos no han aprendido, no obstante denominarse antitotalitarios o enemigos de las tiranías, amantes de la libertad en suma. Y esto no se justifica, pues lo esencial no es luchar contra una tiranía, sino saber luchar contra ella, para evitar desencantos y rotundos fracasos.

En el mundo actual existen unas cuantas tiranías que son de todos conocidas y por lo tanto no es necesario señalar. Y naturalmente, a la cabeza de cada una de esas tiranías, se encuentra el tirano de turno. Algunos de estos tiranos nacieron el mismo día que triunfó su tiranía; otros encarnan ya un segundo o un tercer relevo como tiranos, pues las tiranías por éstos representadas son ya demasiados viejas para no haber necesitado, insoslayablemente, uno o más relevos sobre su parte más vistosa. Y aún existen tiranías, de tipo religioso especialmente, que han necesitado cientos de estos relevos, cuyos actuales tiranos deben, por lo mismo, adjudicarse cifras bastante elevadas en el orden correspondiente. Pero todo eso, con ser mucho, no es bastante. En este mundo que como decimos contiene unas cuantas decenas de tiranías, existen por otra parte millones de tiranos en potencia, que a sabiendas o sin siquiera sospecharlo, esperan la soñada posibilidad de que el azar les dispense la oportunidad de ocupar su sitio en las alturas del poder, para el cual parecieran haber nacido; tal es su manera de proceder, privada y públicamente, que no se exagera si se los tilda de tiranos en pequeño. Y como decimos... ¡son millones! de estos tiranos y tiranuelos que pululan hacia los cuatro puntos cardinales, por todas partes e independientemente de su posición social. Este es otro motivo de mucho peso, contra los que piensan que «tumbando al tirano», el problema de la tiranía queda resuelto. Motivo fundamental que debería servirles de base para mejores y más afinados puntos de mira.

Si todo tirano es una consecuencia directa de la tiranía y en ningún caso está lo es de aquél, se comprenderá que lo que debe ser abatido es el sistema, junto con quien lo representa. Los hombres podrían ser todos buenos, amantes de la justicia, de la libertad y del respeto a sus semejantes, con sólo posibilitar las condiciones sociales que así los emparejara. Esta es una de las bases fundamentales de nuestro acrático ideal, quizás si la más firme y la que nos permite mirar más lejos, al mismo tiempo que no perder de vista las más cercanas y contradictorias realidades. Basados en ella, nos es perfectamente posible combatir a los tiranos de una manera directa, sin siquiera nombrarlos, y con sólo apuntar al corazón de las malsanas condiciones que los hacen posibles.

COSME PAULES

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Adresser la corespondance au siège

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris
Rédaction, Administration et Trésorerie du
« COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
Adresser la correspondance au siège confédéral

REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Dans l'attente d'une salle à la Bourse du Travail, nos réunions ont lieu à l'Amicale laïque, et les permanences sont tenues tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget-de-l'Isle, St-Etienne.
Pour tous renseignements, écrire aux secrétaires, les camarades Morel et Jouve, 41, rue des Passementiers, St-Etienne (Loire).

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Deformación consciente de la Historia

(Viene de la página 4)

tera portuguesa estuviera al servicio de los futuros insurrectos? Si nada sabía de todo esto, puede el señor Bernet trocar su afición a la historia por una plaza de faquín en el puerto de sus mayores simpatías.

Sin duda el empleo que le proponemos le resultaría fatigoso; mas compensación hallaría no teniendo que ser desmentido en los relatos de dramas cuya intensidad y cuyos orígenes y perspectivas ignora, a la manera del clásico policía de «La Verbena de la Paloma». Porque hay más cosas que en el escrito del señor Bernet nos asombran, y vamos a asegurar que la aceptación de los crímenes imputables a los sediciosos no le da derecho a acusar a los milicianos españoles —¡pero no a los *milicianos*, sino al pueblo español ,el mismo que derrotó a fascistas y militares sin organización cuartelaria previa!— de haber violado monjas para después desentrañarlas a cuchillo, y otras barbaridades semejantes hijas de la propaganda fascista tan bien orquestada en el extranjero, tanto en la época como en nuestros días. Ejemplo de esa falsedad insistente lo reencontrará el comentarista que justamente recriminamos en las propagandas que circula actualmente el Estado español en Francia, en uno de cuyos gráficos (tan elogiados en «Rivarol») se aprecia el dolor del pueblo español fugitivo de los rojos... cuando la misma fotografía corresponde al calvario de la población civil malagueña miserablemente bombardeada por la aviación hitlero-franquista durante la evacuación de Málaga, a la sazón asaltada por las tropas franquistas.

No crea el señor Bernet que España sea un país en el que se adore a la Muerte pese a las corridas de toros, de las procesiones de Semana Santa y a las canciones cementeriles. Por el contrario, allí se detesta a la Muerte de tanto que gusta la vida. Pero hay millones de españoles que vienen muriendo de miseria durante años (y ello viene de siglos); hay centenares de miles de españoles perecidos violentamente, miserablemente, en guerras estúpidas proclamadas por obispos, caciques y reyes. El pueblo español cierto que tiene aguante, a veces hasta el punto de dar a entender una insensibilidad que en el fondo no existe. Y porque ella no existe, es por esto que en España se dan acciones tan deslumbrantes, tan increíbles como las de Barcelona 1909 y de casi todo el país en 1936.

En tales meteóricos momentos ningún español piensa en su bien propio. Pero «se la juega» para el bien de la población toda entera.

Ahora ya, el señor Bernet conoce el secreto.

Eduardo CRAYEUX

«LA ATLANTIDA»

de Jacinto Verdaguer y Manuel de Falla

Jacinto Verdaguer, al ganar su primera Flor Natural en los Juegos Florales de Cataluña

«LLAVORS el gran incendi, rabent, endreça els passos,
rogenc damunt els núvols veient-lo crestejar;
i oint-hi plors i xiscles, hi fica els nusos braços,
fent als pastors i pobles d'espasme tremolar.»
«L'Atlàntida», Jacinto Verdaguer

Cuando estas líneas vean la luz, se habrá estrenado en Barcelona y en el gran teatro de «El Liceo», la esperada obra de Manuel de Falla, «La Atlántida», inspirada en el famoso poema del ilustre vate catalán, Mosén «Cinto» Verdaguer.

De no haber tenido el célebre compositor una idea bien definida de lo que es esclavitud y libertad, barbarie y civilización, dictadura y democracia, no se le habría ocurrido expatriarse y morir lejos de la tierra amada. Sólo dos veces, y allá por los años 1926-1927, tuve la fortuna de hablar, bastante extensamente por cierto con el Maestro, y aunque católico convencido, no me fue difícil colegir que me encontraba frente a un hombre de profundas y arraigadas concepciones sobre el Bien y el Mal que, definía maravillosamente con notas alegres y agudas como las salidas de su mágica pluma pletóricas de sonoridad musical. De ahí que no tuviera excitación alguna en huir del Mal que se había apoderado bestialmente de su país, afanoso de encontrar y gozar de las delicias que procura el Bien.

Si dicha decisión no tomara, estoy seguro que «La Atlántida» no habría obtenido jamás los honores oficiales del actual Gobierno español, al serle dedicados, más a la fama y nombradía de su autor en los centros intelectuales de la música, que a la partitura escrita, pues lo interesante para aquel era dar a conocer que Manuel de Falla, el exilado voluntario, había sido enterrado definitivamente en España y estrenada bajo sus auspicios la obra con tanto cariño escrita, de manera apoteósica.

Dos nombres en la escena de «El Liceo» víctimas de la horda negra: Jacinto Verdaguer y Manuel de Falla. Perseguidos en vida y conducidos hábilmente a la tumba por los enemigos de cuanto hay de libre en el mundo, vénse ensalzados hoy por el terrible «clan» en su vano intento de querer limpiarse del crimen de la forma más canallesca. Sus procedimientos permanecen inalterables a través de los años. Ayer Jacinto Verdaguer, y en la actualidad Falla, García Lorca, Machado, etc. Si el recuerdo del místico permanece firme en el corazón de los catalanes y de los españoles en general, el de Falla no será tampoco olvidado fácilmente.

Mosén «Cinto» Verdaguer envió a los Juegos Florales de Barcelona celebrados en el año 1868, el primer esbozo de «L'Atlántida», pero, seguramente por las circunstancias desgraciadas que le persiguieron constantemente, el poema no fue premiado.

«¿Por qué tantas acusaciones y calumnias lanzadas con pertinaz persistencia y rabia? «No pudiendo hacerme pasar por loco, se procuró quitarme el derecho de celebrar la misa y no consiguiendo llevarme al manicomio, se me quiere arrastrar a la desesperación». Así se expresaba Mosén «Cinto» en nota escrita el día 8 de agosto de 1897.

Su entierro, fue seguido por un gentío enorme lleno de emoción, habiendo sido dicho momento recogido e inmortalizado por Juan Maragall, uno de los seguidores, en el hermosísimo poema que transcribo:

«Oh! quina meravella
en l'hora tan bella de posta del [sol,
per damunt de la gentada,
veure aquella caixa alçada
i el poeta en flors en ella
com un nin dintre el bresol.»

¿Y el maestro Manuel de Falla? Veinte años, 1926-1946, ha estado el ilustre compositor sin darnos la prueba de su gran inteligencia. A los quince de su muerte, cuando la mayor parte de las formas del pensamiento musical han sido superadas, el «clan» fuerza las

por José GUIRAUD

puertas de «El Liceo» para glorificar a un hombre que siempre les resistió, que nunca quiso doblar la cerviz ante quienes sólo lágrimas, amarguras y sangre saben esparcir a su alrededor.

Recuperaron el cadáver con las endiabladas artes de su criminal sistema; amenazando a sus familiares, los que miedosos y cobardes no supieron resistir con dignidad las presiones de que se les hizo objeto. La «parentela» claudicó firmando la reclamación de los restos de su familiar, apuñalando traidora y conscientemente la idea y la última voluntad del llorado Maestro con toda libertad expresada.

Lejos de Barcelona resulta prácticamente imposible comentar con exactitud «La Atlántida», pero es probable que el largo período de gestación, de recopilación y acabado, hayan situado la substancia sonora de la obra en un plano vacío, sin futuro para los compositores. No obstante, si me atrevo a afirmar que, un crítico imparcial, se verá obligado a dejar la respuesta sobre la calidad musical de la ópera de Falla al tiempo, único que puede dar la medida exacta de la importancia que debía ser el testamento artístico del Maestro y que si no ha sido, débese exclusivamente a estúpidos familiares manejados por la horda negra, dejando de lado la existencia evidente de unos factores en cuanto a considerar la posible influencia de «La Atlántida» en el credo artístico de los compositores modernos y a la hora de fijar el mundo estético en que, tras 20 años de silencio vivía la musa del ilustre compositor, para dar «lucimiento» a un régimen odiado por el autor de «La Atlántida».

Uno de los tales factores es, repito, el gran retraso con que nos llega la partitura, y otro, la confusión que lógicamente ha de provocar el que no haya salido toda ella de la musa inspiradora de Falla. Yo no quiero discutir los méritos de Ernesto Halffter de quien nada sé, pero lo cierto es que, otras manos, han intervenido en el acabado de la obra haciendo difícil discernir lo que realmente pertenece al Maestro y qué al discípulo, y por lo tanto lógico el pensar se suscite en torno de la duplicidad una serie de discusiones que beneficio alguno pueden reportar al conjunto musical de la ópera presentada, seguramente, con todo lujo en el Coliseo de las Ramblas de la ciudad condal por la pasión que han de poner los críticos en su comentario y en el que es muy fácil se vea éste dominado por el color político que sustente quien lo escriba, máximo cuando no se puede dejar de tener en cuenta que los esbozos, apuntes e ideas que Don Manuel dejara a su muerte, una vez recogidos por Halffter y ordenados en la partitura, pueden hacer más misterioso aún ese período de silencio en que el pensamiento de Falla permaneció callado, tal vez, lo más seguro, por su lucha en busca de nueva orientación para su estética.

En «El Amor Brujo», hasta el delicioso «Concierto para Clavecín», pasando por los recortados perfiles de «El retablo de Maese Pedro», la obra del compositor recorre un proceso evolutivo concreto. Y es a partir, precisamente, de las puras esencias del «Concerto» que sus admiradores atribuyen su mutismo a unas vacilaciones espirituales debidas a un afán de querer encontrar nueva percepción de la belleza.

Vacilaciones espirituales sin duda, vacilaciones espirituales que pueden haber provocado ciertos retardos, privándonos la muerte del compositor de aclarar uno de los *misterios* más insondables que pesan sobre la música española.

Si Falla ha buscado nuevas fórmulas de expresión, es lo único que habrá podido comprobarse en el lenguaje que emplea y siempre ateniéndose a lo que pueda intuirse que pertenece a su creación. El estilo del célebre compositor en toda su obra anterior denota una concisión, una síntesis, una sobriedad y una concreción expresiva que en el poema de «La Atlántida» ha de forzosamente sobresalir pese a variaciones obligadas, pero, claro está, tan sólo en ciertas ocasiones, pues en la obra total, dudo pueda discernirse exactamente la cantidad de música escrita por uno u otro, por Falla o por Halffter.

No creo sea ridículo decir que, muchos de los críticos de la actual España se zafarán de la cuestión escribiendo: «Es evidente que la fusión es perfecta, perteneciendo la génesis a Falla a pesar de que la forma acuse la presencia de su discípulo.»

Yo, por mi parte, no vacilo en catalogar de crimen el estreno de «La Atlántida» en la forma en que se ha llevado a cabo, esperando con recelo y hasta con temor, el fallo de la crítica y público italiano.

Elne, Noviembre de 1961.

Manuel de Falla, antiguo dibujo de Picasso, en su época de Barcelona, que en reproducciones está dando la vuelta al mundo
(Clichés Archivo de UMBRAL)

LA LAICITE (1)

CONCLUSION

Arrivés au terme de cette brève étude, nous pouvons conclure:

La *laïcité* n'est pas sans la *vérité* et la *liberté*. Elle exige donc un enseignement en dehors de toute autorité civile ou religieuse... Elle ne connait que les vérités scientifiques et repousse tous les dogmes, toutes les croyances, tous les catéchismes.

Sa tâche est d'éclairer les esprits, de poursuivre le bonheur de l'humanité, de faire naitre des hommes, non des croyants, des citoyens, des machines...

L'enseignement des églises est fatalement dogmatique et religieux.

L'Etat part du principe d'autorité qui est une révélation, une idéologie, une religion civique.

Pour l'Etat, l'autorité (et la hiérarchie qui en découle) est l'élément essentiel de tout équilibre dans les relations humaines.

Il proclame que l'autorité, c'est l'ordre, et que la liberté (si vulgarisé qu'en soit le nom... jusque sur les murs des prisons) n'est qu'un facteur de désordre.

Il soutient cette afirmation fausse en sociologie, démentie par les faits historiques, que l'homme ne peut atteindre la liberté; qu'il doit mutiler en lui les aspirations libertaires qui, scientifiquement, représentent le dynamisme même de l'évolution sociale.

Cette foi en l'autorité a pour conséquences immédiates le culte de la Patrie, du Drapeau, de la Force, le respect des Lois consacrant les iniquités sociales, les privilèges, la richesse, la propriété.

L'Enseignement étatiste ne peut donc, lui aussi, qu'être dogmatique, religieux, militariste.

L'Enseignement des Eglises, et celui des Etats, poursuivent donc l'asservissement des esprits à des idéologies qui, pour tant qu'elles contiennent un peu de bien, n'en sont pas moins des barrières, des entraves, qui ralantissent la marche de l'humanité vers des formes de société plus rationnelles, plus humaines.

L'un et l'autre sont au progrès ce que l'autorité est à la liberté: sa négation.

Ils sont à la Laïcité ce que le dogme est à la Science, ce que la Révélation est à l'Expérience, ce que la Foi est à la Raison: son antithèse irréductible, absolue.

Enseignement religieux, enseignement étatiste, c'est toujours contre la laïcité; le viol de la conscience humaine, l'abus de confiance envers l'enfant.

L'Ecole Laïque n'existe pas encore. Si nous sommes convaincus que, seule, la Révolution Sociale pourra la créer, le devoir de la Libre-Pensée est de protéger l'enfant contre l'église, contre l'Etat, et de participer aux luttes qui préparent le lit de la Révolution.

Entre les forces d'autorité du passé et les hommes d'avant-garde, la lutte, en matière d'enseignement, est déjà ouverte: nous citons ici un passage extrait d'un numéro de « Nouvel Age », consacré à l'Ecole Laïque:

«Sortons des disputes quotidiennes et donnons au débat ouvert toute son ampleur: Qu'est-ce donc que cette bataille entre le militarisme et l'Enseignement, sinon l'expression de la grande lutte que se livrent les deux grandes conceptions de la vie humaine, et qui est essentiellement la révolution universelle dont nous sommes tous les acteurs?

»Deux conceptions: l'une, qui a présidé aux destinées de l'humanité depuis ses origines, et selon laquelle l'homme et les groupes sociaux réalisaient leur grandeur et leur puissance par la victoire sur leurs semblables, par la force armée; l'autre, qui est sortie de la marmite de Papin et de la bouteille de Leyde, qui est née d'hier et qui va dominer tout l'avenir humain, et selon laquelle l'homme, l'humanité réaliseront leur grandeur et leur puissance par leurs victoires sur les forces de la nature inanimée.

»Deux conceptions qui commandant deux structures totalement différentes des sociétés humaines, »Avec l'une, c'est la domination des aristocraties armées, c'est le militarisme, c'est l'armée et ses méthodes: le « dressage » de l'homme à l'obéissance, à l'automatisme des mouvements selon l'ordre donné, pour l'entraînement à la domination de l'homme sur l'homme — le dressage selon lequel l'aptitude au meurtre devient, sous le nom de l'héroïsme, la plus grande vertu de l'humanité.

(Suite et conclusion dans le prochain numéro)

(1)-Voir C. S. Nos 170 à 172-175-176.

CHISPAS

Contribución a una encuesta, o juicio contradictorio, abierto por unos amigos que tratan de homenajearme el día de mi próximo C aniversario.

⁂

Soy modesto y no acierto a empezar relatando mis méritos. En la C. N. T. no hay Cruz del Mérito del Trabajo, aunque se trabaje con cruz y afanes.

⁂

Anoten los escribanos: Hasta los 12 años fuí niño, y en adelante dejémoslo en adulto.
No hay delito de bulto.

⁂

1911. Al ingresar yo en la sociedad obrera ya se perdió una huelga.
Las que hasta el 20 se ganaron (18, en las que estuve) pongámoslas a la cuenta de mis compañeros.

⁂

Un comité de huelga cayó preso casi enteramente.
Casi, porque yo estaba en el mismo y me dejaron libre por mis 15 primaveras. (Donde se ve que también un servidor supo nacer tarde.)

⁂

Los pistoleros del «libre» no alcanzaron a balearme.
¡Qué pena para mis rabiosas amistades!

⁂

En 1924 ocurrieron los terremotos del Japón, con más de 200.000 muertos.
Malas lenguas me acusaron de ser el causante del siniestro, sin pruebas convincentes, afortunadamente.
Quizá sería oportuno desempolvar el expediente.

⁂

Todas las algaradas en que estuve se terminaron con un sálvese quien pueda. El alazán del Cid me tiene abandonado.

⁂

No estuve en la toma de Teruel, pero sí en la retirada desde Bastús a la Sur-Mer francesa.

⁂

Fuí fundador del Campo Civil argelesiano. Desgraciadamente a aquellos « pioneros » no nos sacaron fotografía; pero mis antecedentes constan en el comisariado.

⁂

Ayudé a embarcar a muchos y yo me quedé en tierra.

⁂

En todo el exilio he andado de tercera para disimular, tal vez, mis aristocráticos sueños de primera.

⁂

Jamás he ido a la cárcel. Me han llevado a ella.

⁂

Cuando he padecido hambre, ha sido para después morder más fuerte

⁂

Confieso ser uno de los que no supieron ganar la guerra de España, y el primero en no saber cómo derribar al señor Franco.

⁂

Una vez corrió en mi tierra la especie de que yo había muerto como un héroe. No siendo verdad, excuso decir la decepción experimentada por mis conciudadanos. ¡Cuánta corona ya comprada y sin objeto!

⁂

Pero soy útil: con mis tremendos desaciertos doy relieve a la ingente sabiduría de sabios injustamente ignorados.

⁂

Ha habido avalancha de nieve y rocas en la montaña del Perú, con 4.000 víctimas.
Hurgando y deduciendo, tal vez un servidor podría estar en el origen de eso.

⁂

Y basta de autoelogios, que para un auto de fe ya sirven.

CHISPERO

DISCOS

(Viene de la página 4)

tiferas luchas —. Coursan era la revolución en el Aude y el Hérault y la bandera social de toda la viña francesa. Lo de la manifestación era un truco para retener a la masa de trabajadores.

Le advertí que por azar estaba yo enterado, pasándole a asegurar que era una lástima que un luchador de crédito deba abandonar una comarca que conoce y en la que entrañablemente es conocido.

— Queda Respaud de Narbona — me respondió nostálgico o entristecido.

Sí, allá queda Respaud y aquí el bueno de André Maille, con el cual Olive tanto congeniaba.

Y ya hemos visto: se acabó; se acabó Olive con sus 75 años exageradamente o entusiásticamente vividos.

¡Querido Justin! ¡Qué viejos, horriblemente viejos los menos del 1 del siglo que no acierten a pronunciar paso en beneficio de las ideas que llevan en la mente, mas no en la sangre!

Cuando estas líneas aparezcan, Justin Olive, habremos ido contigo al Père Lachaise, y habremos regresado solos...

DISCOBOLO

B.D.I.C

GRAND BAL

JUSQU'A L'AUBE

Avec l'orchestre NITOX

et son ensemble

Avec la collaboration extraordinaire de la plus charmante et sympathique chanteuse et animatrice parisienne

Cora Cristel

Buvette Vestiaire

Prochain GALA, le samedi soir 3 mars 1962

Imp. des Gondoles — Choisy-le-Roi (Seine)

SAMEDI
3
FEVRIER
à 21 heures

SALLE SUSSET

206, Quai Valmy
PARIS XI (Métro Jaurès)

« Mosaicos Españoles »

PRESENTE

Grand Gala de Variétés

au profit de ses œuvres de solidarité

B.D.I.C

PROGRAMME

Présenté et animé par

Nitox et Marguerite

avec...

Benjamin Fanjul

Baryton de prestige

*

Danielle Dinant

Fantaisiste 1900

*

Andreu

Fantaisiste espagnol

*

Maryvonne Landrea

La plus jeune accordéoniste de la R.T.F.

*

Nitox et Marguerite

Comiques modernes

*

Jolumagu

Illusionniste d'actualité

*

Alegria y Monchito

Danseurs espagnols de grande renommée

*

Simone Barbier

Vedette des cabarets parisiens

*

Eva Montes

La vedette espagnole d'actualité
De passage à Paris, avec un grand succès

B.D.I.C

Antena

SE CONFIRMA
UNA PERDIDA

CIUDAR REAL. — Se ha confirmado que el avión de la base militar de Málaga que iba de esa ciudad al aeródromo madrileño de Getafe, capotó, estrellándose, en el pico «Cerro de la Monjina». Hay cinco muertos: un capitán, dos sargentos y dos cabos, todos del Arma de Aviación.

MALA MARCHA

GUADALAJARA. — En las afueras de Marchamalo va a ser instalado un campamento militar permanente capaz para alojar 10.000 hombres. Gasto previsto: 25.000.000 de pesetas.

NO MAS PIEDRA
PICADA

BILBAO. — En el barrio de Buya ha sido instalado un templo prefabricado, con capacidad para 300 fieles delgados.

MARCHA MALA

GUADALAJARA. — La provincia, pobre de sí, se despuebla. Los campesinos emigran. Sobre 183.000 habitantes que quedan en la provincia sólo 10.000 se ocupan en quehaceres más o menos industriales.

LAUREADO Y TODO

MADRID. — Ha fallecido el contralmirante Fernando Abarzuza Oliva, hermano del ministro de Marina de Franco. Mandando el minador « Vulcano » formó parte de la escuadra facciosa que no pudo capturar al buque republicano «José Luis Diez» cuando éste salió de Gibraltar rompiendo el cerco que le había establecido la marina insurrecta. Por haber salido con barco y sin honra, el vulcanista Abarzuza fue distinguido con la cruz laureada.

AGUA EN LAS
MINAS

PUERTOLLANO. — Las riadas de estos días han inundado las minas carboneras de la parte del Ojailés. Incluso las bombas de extracción están cubiertas por el agua caída de arriba. Hay 2.500 mineros en paro forzoso. Con sólo que dure tres semanas esta huelga impensada, se habrán dejado de extraer 50.000 toneladas de hulla.

HORA EXACTA DEL
DEPORTE

BARCELONA. — El Club de Fútbol Barcelona está deprimido. Sobre ello, un jugador de mérito le ha sido sustraído por el entrenador Herrera, del Inter italiano. Interrogado Herrera, véase el cariz «comercial» de sus respuestas:

Periodista. — ¿Qué no le gusta del Barcelona de hoy?

Herrera. — El no haber podido yo aconsejar las compras y las ventas.

P. — Usted se llevó a Suárez. ¿Fue una buena operación deportiva para el equipo del Barcelona?

H. — Fue una buena operación deportiva y financiera para el Inter.

P. — De ser entrenador del Barcelona, ¿hubiera vendido a Suárez?

H. — Rotundamente, no.

EL MATADERO DE
GALDACANO

BILBAO. — En la trágica Fábrica Nacional de Explosivos una nueva explosión ha causado la muerte a ocho obreros. Como los bilbainos rehusan trabajar en la F. N. E. la jefatura de la misma utiliza mano de obra inmigrada.

PATINES DE SAN JUAN

SEGOVIA. — Veintitrés personas resultaron heridas, de ellas tres graves, al volcar un autobús de viajeros que procedía de Arévalo. El accidente se produjo cerca de Santiuste de San Juan Bautista y fue originado por el hielo existente en la carretera, lo que hizo patinar al vehículo que cayó sobre uno de sus costados.

PARTICIPACION
FIDUCIARIA

BILBAO. — De madrugada se cometió un robo en la sucursal de la Caja de Ahorros Vizcaína de Urrabesla.

Un grupo de malhechores, más de cuatro probablemente, después de romper los barrotes de una de las ventanas laterales de la entidad, penetraron en ella, desmontaron la caja fuerte y se la llevaron hasta unos 800 metros del lugar, en la carretera de Algorta, donde después de enormes trabajos consiguieron abrirla y llevarse todo el dinero que había en ella, unas 250.000 pesetas, dejando la caja sumamente estropeada. La caja pesa 680 kilos y mide un metro de altura por 60 centímetros de ancho y de fondo.

«CENIT»

SUMARIO DEL NUM. 132

Plácido Bravo : « Hoja por hoja ». Alice Lardé de Venturino : « La transformación electrónica también explicaría otros fenómenos humanos de vital importancia ». Juan Lazarte : « La guerra y sus causas ». V. Muñoz : (Selección) Poetas, filósofos, científicos opinan... «Eugen Relgis : « Dos civilizaciones ». R. Garcia : « Jack London ». R. G. : « Opresión y revolución ». Han Ryner : « El niño lisiado ». Denis : « El viejecillo ». Suno : «Microcultura». Campio Carpio : « Poesía del destierro » (folletón encuadernable).

Adquiérase a 1 NF. en 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.) o en nuestros puestos de venta.

Recuerdos de la vida pampera

CUANDO en 1910 salí de España para aterrizar 400 kilómetros más allá de la capital argentina, el país hacía cien años que se había independizado del dominio español. Por aquellas tierras los conquistadores no habían dejado rastro de civilización, y de ellos se hablaba como de un atajo de bandidos operando en campo abierto.

La vida orgánica del lugar daba la impresión de estar en sus comienzos. En medio de gran confusión cada cual andaba en busca de un oriente para el logro de sus fines personales. Los nativos se inclinaban por volver a sus « tolderías », sistema gremial rudimentario, sin dios ni amo, con mucho de principios libertarios, del cual quedaban vestigios apenas. A los ricos y a los pobres que soñaban dejar de serlo, la libertad les asustaba y reclamaban un gobierno de mano dura. Los obreros españoles e italianos que habían acudido para pasarse una vida sin preocupaciones estimaban la vida libre coincidiendo con los nativos, formando entre todos la corriente dominante, poco conformista, oposicinista, inclinada a los graciosos decires y a los alegres cantares.

En la proximidad de donde yo trabajaba se hallaban las localidades de Carlos Casares, Bolivia y Pehujo, cada una de ocho o diez mil habitantes. Noté que para pasarse un día o una semana de « farra » compañeros de trabajo que no habían acudido al Nuevo Continente para «hacer la América» preferían frecuentar Pehujo, de donde traían un lenguaje subsersivo al ejemplo de «no dejarse pisar por los patronos». Picado por la curiosidad determiné visitar Pehujo, quedando impuesto de que su ambiente alegre y bullicioso y su atmósfera comunicativa invitaba a permanecer hasta el último centavo. Al contrario de lo que ocurría en otros pueblos, advertí que en Pehujo no había policías, preguntándole yo a un paisano veterano el porqué de esa ausencia. Contestación suya: «La hay en determinado sitio donde se venden placeres carnales. En lo demás no hay desórdenes». Quedábame por saber la causa de la tranquilidad de Pehujo, pero renuncié al comprender que mi interrogado no daba más de sí.

Después de rodar por varias regiones me integré a la capital. Me había dicho: «Ya que no me hago rico a ver si me civilizo según la moda», cosa que tampoco había logrado.

Encontrándome en 1921 en Avellaneda en medio de un laberinto de huelgas, con otro compañero me trasladé de nuevo a Pehujo donde, según referencias, había trabajo y condiciones. Allí existían seis sociedades obreras en relación con la FORA aunque no adheridas oficialmente a ella. Llegados, alquilamos habitación en casa de un español anciano, el cual pronto se dio cuenta de nuestras ideas, ofreciéndonos un baúl lleno de libros y periódicos acordes con nuestro pensamiento. En presencia de este material de propaganda me di cuenta de que estaba ante uno de tantos archivos y bibliotecas escondidos a causa de las persecuciones autoritarias. Me informó el anciano que todo aquello había pertenecido a un obrero panadero muy inteligente hacia 15 años desaparecido. Entre los periódicos había uno de pequeño formato que tenía por título «La Pulga». Su contenido era de intención anarquista, expresada en un lenguaje virulento, dando la impresión de que andaba a estacazos con toda suerte de malandrines. Por su contenido me di cuenta de que en aquella ciudad y su campiña ya se conocían las huelgas, lo que explicaba en parte aquel clima social y las condiciones de trabajo. Aparte esto, la zona era fértil y una rebosante abundancia hacía difícil el ayuno.

Hablando al respeto con el citado anciano, éste me dijo que allí había estado un hombre dando conferencias que todo el mundo escuchaba y asentía; que había organizado a los trabajadores en el Café del Aguila, y que cuando un patrono no cumplía se reunían en dicho Café todos los trabajadores y el patrono tenía que cumplir o irse.

El hombre de que me habló el anciano había sido Pietro Gori, allá por el 1904, y su obra aún no se había extinguido. Con unos albañiles italianos con los que hablé de Gori, noté que, aunque escasa su comprensión de las ideas, sentían gran respeto por la persona de Gori.

Dicho Café del Aguila tenía capacidad para unas 500 personas, disponiendo de un pequeño escenario por el que desfilaban artistas troteros o improvisados entre los concurrentes. Su público, siempre rebosante, lo componían por lo regular obreros españoles e italianos de los que no se daban prisa en hacer la América. Las ideas rebeldes circulaban de mesa en mesa promoviendo animadas polémicas en las que la impostura religiosa, la farsa política, la avaricia de ricos y pobres eran vapuleadas de lo lindo.

Aquel ambiente de relativo bienestar, de atenuado egoísmo; la confianza en el presente y en el mañana, era sin duda lo que había calmado la combatividad de las ideas anarquistas. Pero éstas estaban vigilantes. En dos veladas del movimiento a las que concurrí, el teatro resultó pequeño y tuve la convicción de que más allá de la clase obrera las ideas también hacían su obra.

REFLEJOS AMBIENTALES

Para la realización de los actos del Primero de Mayo de 1922, con el fin de evitar roces entre los socialistas sindicalistas y la Federación Local, se compuso un Comité que se encargaría de coordinar ambos actos. Pero aquellos malos camaradas, aprovechando la ausencia de compañeros nuestros desplazados en faena cosechera, y por inexperiencia de otros, en vez de traer un orador de la FORA para hablar en nuestro acto, trajeron un orador socialista y candidato a diputado, Novillo, para hablar en ambos actos. Mas, en el momento de querer subir al escenario para hablar en la velada de la Local, un grupo de jóvenes que se preciaban de anarquistas le salieron al paso, y con palabra firme y los puños apretados le dijeron que saliera para fuera. Uno de los jóvenes leyó una breve conferencia relativa a la fecha, y el numeroso público que se dio cuenta de tal suceso le colmó de aplausos.

Una sección de la Liga Patriótica — especie de « Sindicato Libre » — con un banquete en un gran restaurante de lujo, inauguró allí su célula local, pero los cocineros y camareros se negaron a servirles la comida. El gerente, solidarizado con el personal, invitó a los « distinguidos » comensales a que fueran a otra parte, y con tal recibimiento el sindicato de rompehuelgas cerró sus puertas.

En carteles pegados por las paredes me fue dado ver que el rector del Colegio Normal invitaba a los alumnos y al público a escuchar una conferencia sobre las ideas anarquistas.

Sin menoscabo de italianos nativos y otros que marchaban al ritmo de aquel ambiente, los españoles, allí numerosos, eran los que marcaban la pauta.

El municipio, del que durante 20 años fue alcalde el vasco Azcona, sin Consejo deliberante ni policía en lo que cabía dentro del engranaje estatal, fue un ejemplo de buenas administraciones. Para justificar su soldada como mando, el alcalde decía que para ladrones de la comuna con uno bastaba. Su despacho eran la calle, la plaza, y la campiña por donde andaba vigilándolo todo.

La destacada acción de los españoles en esta obra socializante, de bien público, me hizo pensar que el español es acaso el tipo más inédito que hay sobre la Tierra. Pues si desde los que vinieron a « civilizar » estas tierras hasta los franquistas se sabe todo el mal que son capaces de hacer, en un ambiente poco cargado de egoismo y sin espíritu autoritario, donde la expansión espiritual y el sentido solidario están a gran altura, la capacidad societaria de que son capaces en el español es acaso más desarrollada que en ninguna otra raza.

El buen orden público que sin policía allí reinaba ,era una prueba más de que el tipo malo o mejor dicho, maleado, es un fruto de la sociedad. En aquel ambiente societario la coacción moral evitaba y ponía fin a los pequeños líos. Por lo regular los delitos con que se justificaba la presencia de la policía eran los promovidos por los guardaespaldas de los caciques, que se disputaban los puestos públicos. Estos guardaespaldas fomentaban el juego, el pillaje, la trata de blancas, etc. Pero como en Pehujo no había caciques, los maleados por la profesión de guardaespaldas que promovían los desórdenes tampoco existían. Y cuando se tenían noticias de que había llegado alguno de otra localidad, tales como «El Tigre de los Llanos», «El Halcón grande», «El Torito de la Linea», u otros sobrenombres rimbombantes con que se adornaban, una comisión de vecinos les salía al encuentro y si no se retiraban «El Tigre», «El Torito» y el «Halcón» arriesgaban el pellejo. Contra los comerciantes inescrupulosos también actuaban las comisiones de vecinos. Y si vale la pena recordar aquel y otros ambientes socializantes donde nuestras ideas tuvieron una gran influencia es para constatar que estas están ampliamente impregnadas en todo lo humano. No están como muchos creen, en cantos líricos o en gestos desesperados. Son el sentido de bondad y rebeldía contra todo lo que se opone al bien común. Y con el cultivo y el ejercicio se ensanchan, forman un clima de solidaridad entre los humanos, que si no es la anarquía es una parte en el camino sin fin hacia la misma.

Serafín FERNANDEZ

Necrológica

CARMEN ARCONADA

El día 21 de noviembre del 61, dejó de existir en París, en casa de sus hijos, la compañera Carmen Arconada, a consecuencia de una grave enfermedad que la hizo sufrir lo indecible.

La compañera Arconada (conocida más bien por la «Carmeta» en los medios libertarios) militó en las barriadas barcelonesas de Hostafranchs y Hospitalet, siendo muy apreciada de todos los compañeros que la conocieron y trataron.

En el exilio, y en París particularmente, nunca dejó de tener contacto con la Organización y aportó su esfuerzo libertario en la medida de su posibilidad.

Que la tierra le sea leve. A sus hijos y demás familiares, les damos nuestro más sentido pésame.

"EL JAPON, HOY"

«SOLI» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Victor García. Precio: 2,50 NF.

La « Noël » vista por los pintores «naifs»

ANATOLE JAKOVSKY ,el escritor y crítico de arte bien conocido, ha tenido una idea genial, la de reunir a 18 artistas «naifs» en una exposición con motivo de la fiesta de la Noel. Este acontecimiento artístico ha tenido lugar en la Galería del Instituto, 6, Rue de Seine, París.

Nuestra habitual curiosidad y la simpatía que nos merecen estos autodidactas de la pintura nos llevó a la sala donde se efectuó el «vernissage». La concurrencia fue numerosa y de calidad, entre los exponentes nos encontramos a otros conocidos pintores, a críticos como Ramón Xurigueta y el escritor poeta Charles Moulin. El éxito obtenido fue mayor que el previsto por el organizador Mr. Jakovsky quien merece el título de «père Noël» de los pintores ingenuos.

Esta manifestación pictórica tiene la originalidad de tratar un solo tema el «Noël Naif» de circunstancia, ilusorio. Bajo este motivo simbólico, el grupo de los 18 nos ofrece, uno tras otro ,el lienzo en el que ha dejado constancia de su arte en su interpretación de la leyenda indicada. Tema que responde perfectamente al género «Naif», por su sencillez y pastoril poesía. Entre los exponentes todos son conocidos, son las figuras de Proa del actual arte ingenuo entre los que vienen brillando, La Giraudière, Jestin, Mandeville, Bouquet, Blondel y sobre todo M. G. Vivancos. Este último citado, es indiscutiblemente, el jefe de fila, el guía de la caravana, el maestro extraordinario.

Comentando las obras en presencia de esta exposición, coincidí con uno de los mayores coleccionistas de Europa, Mr. J. Chaffoo quien me decía hablando de Vivancos «es entre los «Naifs» un gigante en un mundo de pigmeos»... y este señor es un admirador ferviente del arte «naif», seguramente que con ello tiene beneficio, pues con el arte de los demás hace grandes y lucrativos negocios. Al pasar, recordamos que este experto negociante en obras de arte, fue el que le compró por 25 millones a Alfonso XIII las pinturas que el monarca robó a España cuando el pueblo derribó la monarquía el 14 de abril 1931. El Sr. Chaffoor me confiesa que no fue una buena compra la que hizo al Nº 13, pues diez años después los nazis le robaron en uno de sus castillos las pinturas venidas de España y muchas más, en total 250...

Me separo del curioso personaje para detenerme de nuevo ante el lienzo de Vivancos, cuya tela de fondo es el vasto campo: un camino en pendiente da acceso a un gran castillo. En primer plano, un inmenso patio de casa de campo; a la derecha, la cochera; en el resguardo una rolliza campesina tiene en sus brazos un hermoso niño que agita sus manecitas para encontrar el pecho materno. Al lado se halla de pie un pastor apoyado en un recio bastón que parece decirnos: «todo esto es mío; contemplad mi obra». Un rebaño de borregos blancos hacen coro.

Esta obra de la mejor tradición pastoril, respira la perfecta armonía, la belleza y la paz creadora.

De esta obra, un religioso de la rancia tradición, dirá «es una herejía»; no, es la visión del artista ante la simple y natural llegada del hijo del hombre, es la realidad desnuda, la verdad eterna.

En Vivancos, los que tenemos el privilegio de conocer el hombre y su obra, apreciamos en él su pintura sincera, su poesía humana, la sencillez de su vida y la radiosa claridad de toda su obra.

Vivancos es siempre nuestro, porque con la ascensión de su arte no se aleja del pueblo, su pintura es la expresión del Hombre, la afirmación de sí mismo.

R. ARMAS

CARTELERA

EN CLERMONT-FERRAND

Domingo 28 de enero en la Casa del Pueblo y a las 3 de la tarde: FESTIVAL SOLIDARIO a cargo del Grupo Artístico Cultural, con estreno del drama social «LOS CONVENCIDOS», de Juan Armengol y Sebastián. Como fin de fiesta, nutrido conjunto de Variedades. Unas horas de fraternidad y arte. Invitados todos los compañeros con extensión familiar y amical.

EN BURDEOS

El grupo « Cultura Popular » pondrá en escena el domingo día 28, del corriente, a las tres y media de la tarde, en la Sala SONTAY, el intenso drama en tres actos, titulado «La fábrica vieja».

Para invitaciones al compañero P. Alonso, 42, rue Lalande.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Queda una partida de turrones clases Toledo, Mazapán y Yema a vender con beneficio para los compañeros viejos e inválidos. Dirigirse a Cuadrado, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

BESANA (novela del exilio)

BORRACHERA DE PIEDRA

Borrachera de piedra, hambre y frío.

El invierno con sus hórridos soplos helados, sembraba flecos de nieve. Hielo que se pegaba a las junturas de la catera, practicando la piedra invulnerable.

Entre tanta miseria se añadían los trastornos físicos, consecuencias de frío y la poca alimentación. En aquella época se estaba prohibido estar enfermo. Ni la fiebre siquiera le impedía trabajar. La compañía de Júpifer le hizo ser una parte de sí mismo un estímulo de vida. El pensamiento y el amor imborrable por Irma alimentaba su esperanza en el futuro. Miraba el banco paisaje que rodeaba la masia; aquellos prados nevados frente a la puerta.

Aún parecía verla; alegre, resuelta, burlona, y bondadosa. Allí sentada; en aquel mismo banco. ¿Es posible? ¿No sería un sueño? Por tanto, recordaba haberle mostrado sus trabajos pictóricos. Una noche fría, cuando los cristales de las ventanas estaban trazados por la helada con líneas geométricas; dibujos arabescos de caprichosa simetría; cuando el aliento helado penetraba por las rendijas de la puerta, oyó que llamaban levemente. ¿Quién podía ser?

¡Irma! Es Irma —pensó Ariel—, abriendo con entusiasmo la puerta pegada al suelo por una leve franja de hielo.

Cuando quedó el umbral a merced de la noche cruda y estrellada. Qué desilusión de no ser ella, sino el hijo de Mr. Herbet, que sabiendo que Ariel escribía correctamente el francés, veníale a pedir que le hiciese una carta amorosa, destinada a una moza de Servanac.

La rabia se apoderó del español, que considerando a Francis, como joven y rico, tenía la osadía de arrebatarle Irma con la complicidad de sí mismo.

—¿Estás loco? —le gritó—. ¿Hacerte una carta de amor cuando estoy sufriendo por esa pecadilla que nos lleva a todos de cabeza?

—¿Qué mal hay a que me escribas una carta?

Ariel manejaba la pluma como un viejo hechicero. Los lugareños le tenían por inteligente y nadie más que él, sabía buscar como un sibilo las flaquezas en el alma de las muchachas. Escribía con perifrasis las cualidades de los hombres y tenía la desgracia de ser tímido y apocado de palabras.

Así, no solamente terminó por acoger favorablemente a su adversario, sino que le hizo sentar y le ofreció una especie de brebaje caliente que en aquellos tiempos llamaban café.

Francis omitió el nombre de la muchacha y Ariel no se interesó mucho en averiguarlo, por el hecho de considerar Irma como perdida para siempre.

Cuando la epístola fue concluída, Francis le ofreció un paquete de cigarrillos, medio litro de aguardiente y un paquetito de café de verdad, que Ariel aceptó sin regateos dándole tantas gracias como minutos quedaban para despedirse, pues él lo cambiaría después por comida.

¿Qué le vamos a hacer? —dijo al quedarse de nuevo con Júpiter. Al fin y al cabo no es fanfarrón como los otros. Parece buen muchacho. Irma se casará con él, tendrán hijos y continuarán las generaciones. Las personas somos como las plantas; algunas, como yo, no damos frutos; vegetamos y morimos sin sucesión.

Con estas tristezas iba pasando el invierno. El dulce recuerdo por Irma se le iba borrando. Llegó Navidad sin fiesta para él; Año Nuevo sin apercibirse que los años sucedían a los meses.

∴

1942. Cuarto año de exilio; tercero de Ocupación Nazi.

En la cantera se oía la barrena rítmica. Los niños iban a la escuela, bien abrigaditos y embozados hasta los ojos, con espesas bufandas.

¡Bonjour, Monsieur!

Bonjour, mes enfants —respondíales bonachonamente Ariel sin parar de trabajar.

—Pica, pica. —Lanzaba el eco repitiéndose entre os árboles helados; de colina en colina, transmitiéndose hasta la tumba de sus padres.

Hombre semidiós —murmuraba el cierzo mordiéndole las orejas—. Tú que arrancas al relieve terrestre milenarios secretos. Sé orgulloso de transpasar con tu barrena lo que no puede hacer más que los terremotos.

—Pica, pica, piedra, piedra —lanzaban los chasquidos, salpicándole el rostro de barro blanco. Aunque tu cuerpo escuálido se desmaye por falta de alimento, aunque tus huesos sean roídos por el frío enero. Pica, pica, cronometrando los segundos como las minuteras de un viejo péndulo. Voluntad, tenacidad y perseverancia para ir un día a Gerona, como digno hijo de la Ciudad Invicta. Aún queda leña en los bosques, y sarmientos secos en las viñas. Para vivir, amigo Júpiter, tendremos que procurarnos leña y alimentos, por vías ilegales. Al fin y al cabo, ¿qué es la ley sino un ave rapaz que roba en nombre de la requisición? Cuando pase este invierno terrible, volverán los buenos tiempos; comerás carne y pan blanco untado de mantequilla, y beberás leche fresca cada mañana.

El perrito atenazado por el frío, temblando acurrucado en la vieja chaqueta de su amo, le miraba resignado, moviendo su colita de ratón.

—Pica, pica —mordía metálicamente la barrena en demoniaco compás y girando sobre su eje para perforar bien redondo el agujero.

Ariel miraba el cielo gris que anunciaba nieve.

Contemplaba el manto blanco de aquel triste paisaje, cuando allí mismo, como poseído de alucinaciones, se le apareció Irma, como vestal sagrada, numen de sus pensamientos.

—¡Cielos! —exclamó, cesando de perforar—. ¿Es verdad lo que mis ojos contemplan?

Júpiter se desperezó súbitamente y se fue hacia la pastorcita a retozar en torno de ella, como participando de la alegría de su amo.

—Júpiter no tiene alucinaciones. Irma es tangible, porque cariñoso, va hacia ella.

La pastorcita tenía puesto un abriguito viejo, que a él le pareció túnica de seda, y aquel rostro moreníto con ojos azules, y aquellas guedejas de pelo ondulado y rubio como el oro, le parecieron rayos de sol iluminando sus tristezas. Ariel ascendió los dos metros aproximadamente que les separaba; fue hacia ella radiante de alegría: —¡Irma! ¡Irma! ¡Mi vida! ¡Mi amor! ¿Eres tú? ¿Por qué te has alejado de mí?

De los ojos de Irma brotaron lágrimas, en un llanto incomprensible, inconsolable.

—Pobrecito Ariel —respondió entre sollozos— yo también te amo, pero mi familia me prohibe que te hable. Te está siempre censurando faltas que no tienes.

—¿Censurando, por qué? —interrogó Ariel—. No robo a nadie, vivo miserablemente, sin molestar persona alguna, ¿qué quieren de mí? ¿Qué me reprochan? No pido nada a nadie.

—Porque eres extranjero —añadió Irma.

—¿Extranjero? ¿Quién ha inventado esta palabra? ¿Qué estúpido académico la puso en el diccionario? Lo que tienen que hacer es beber menos vino y leer más libros humanos que enseñen a respetarse con dignidad y amor. Yo soy extranjero pero tengo un corazón que palpita como el de ellos. Tengo una conciencia pulcra e irreprochable que ellos no pueden tener. Tengo un ideal de justicia, de libertad y amor que ellos no pueden comprender y si estoy fuera de España es porque no se sufrir la humillación y el oprobio de nuestra derrota. Ellos no comprende este lenguaje.

Irma exclamó: —Ariel, he venido a verte y a mostrarte mi aprecio, y no quiero que hables así.

El mozo secó con sus manos callosas las lágrimas de la pastorcita y depositó en su frente el órculo ardiente de su amor.

—No, Irma. Yo te prometo no hablarte de estas cosas; Pues al parecer según la lógica, todos tenemos faltas que reprocharnos.

Irma le miró en el fondo de los ojos. Y se contemplaban; él, sucio y embarbado, ella hermosa y mal vestida. Parecían dos príncipes desgraciados de leyenda a los que sólo la varita mágica de un hado, es capaz de rehabilitarlos. Hubieran querido besarse con frenesí, pero algún caminante lugareño les habría podido delatar.

—Iré a verte esta noche —le dijo ella con suavidad—. Mis padres han marchado a Sainte Sabine, adonde estarán una semana para ayudar a mis tíos a cavar la viña. Yo he quedado con mi abuelita y si me prometes ser firmal conmigo, iré a Les Tilleuls de nueve a diez.

—¿Por qué me dices eso? —dijo Ariel.

—Yo soy muy joven aún —respondió ella— y me ocurren cosas que no puedo expresártelas. Ya sabes que te aprecio sinceramente; seremos muy amigos, pero te pido por favor no sobrepasar esta amistad que te brindo.

— Irma — replicó Ariel — ¿sabes tú lo que es un símbolo? Un símbolo es la expresión que se da a las cosas inmaterales para realzarlas de forma sobrenatural.

Las palomitas simbolizan la paz. Las rosas blancas, la pureza. Une estrellita verde, la esperanza, y tú simbolizas para mí, el amor puro y sincero. Ya sabes lo que te quiero y lo que sufriré si alguna vez te pierdo para siempre.

— Gracias, Ariel. Hasta esta noche — díjole a su vez, alejándose y quedando el mozo alegre y enérgico, como un resucitado.

— ¿Oyes, oyes lo que ha dicho, amigo Júpiter? ¿No te digo que volverán las sinfonías pastorales?

Y poniendo su barrena en continuos movimientos perforadores, el estribillo sonó más halagüeño que nunca por la extensión inverniza del blanqueado paisaje.

— Pica, pica, piedra, piedra.

Amor, fuente milagrosa de los angustiados — vida risueña de hombre.

Auge de la existencia humana.

Y ponía todo su vigor en el trabajo, mientras, oh, nefasta suerte, la infamia y la traición, ocultas a dos pasos de la cantera, tendían sus redes.

Era Fildefer, que poseído de una xenofobia vil, preparaba lo que se llama en Francia « crime parfait » (crimen perfecto).

Pobre Ariel en aquellos momentos en que la felicidad le permitía una vida mejor, la muerte, celosa de los hombres, le preparaba su tenebroso manto.

Nuestro amigo no se percibió del holgazán que le acechaba tras unas jaras esperando el momento de encontrar la cantera sola, para tenderle una trampa.

En efecto, la víctima marchó a Les Tilleuls y encontró entre las dos escalinatas de la puerta un paquete, disimulado entre unos haces de leña. Lo tomó como a hurtadillas y cerró bien la puerta con llave para averiguar lo que había dentro del hallazgo. Al abrirlo, le pareció el tesoro de Venecia: alubias, lentejas, azúcar y cien gramos aproximadamente de café brasileño (así le parecía por su aroma exquisito). Entre aquella inesperada vitualla había tocino, salchichón y mantequilla.

— ¿Qué ángel lo habría traído?

— Júpiter — exclamó — hoy nacemos de nuevo. Toma y come, que el mismo derecho tienes tú de comer como yo, estos inesperados manjares.

VOLGA MARCOS

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

ENERO

Lista IV

	NF.
Suma anterior	655,05
Laroque d'Olmes: Jean Juan	10,—
F. L. de Marsella: D. Moreno	
Oca	5,50
M. Torres	3,30
J. Micas	3,60
D. Rodriguez	2,—
F. L. de Greasque	10,—
Bordeaux: Gil	5,—
Venta panuelos de un donativo	20,—
Mios: Pablo Serrarols	5,—
Antony: José Pena	1,60
Marengo: Fulgencio Salmerón	60,—
Pompay du Gard: J. Cruz	6,—
Allecard (Isère): R. Pereira	5,—
St. Symphorien: J. Rigat	10,—
Beaugency: Fontfría	10,—
Eysines: Francisco Moliné	15,—
Castelsarrasin: Carmen Rivera	30,—
Alger: Martinez Balaguer	5,—
Bordeaux: José Garcia	5,—
José Meléndez	5,—
Paris: José Luquin	10,—
Total	882,05

NOTA. — Habiendo el compañero Miguel García de Estrasburgo hallado ocupación de intérprete, renuncia a la percepción mensual en beneficio de otro compañero más necesitado. Reconocidos al compañero M. García.

OTRA. — Repetimos que, contra nuestra voluntad, nos es absolutamente imposible considerar beneficiarios a compañeros acogidos en establecimientos públicos o privados.

Comunicados

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

Para el domingo día 28 a las 9 y media de la mañana en la sala 5 de la Casa del Pueblo. El tema: «Valor permanente de la juventud», correrá a cargo del compañero Vicente Llansola. Se ruega puntualidad y máxima asistencia.

REGIONAL DE LEVANTE

Convoca a los compañeros de la misma a la reunión que tendrá efecto el 27 de enero a las 5 de la tarde en el local social de Paris.

OULLINS

Esta F. L. convoca a los compañeros de la misma a la asamblea que tendrá lugar el domingo, 11 de febrero, a las nueve de la mañana. Se celebrará en el local habitual.

A los efectos de poder discutir debidamente el Orden del día, es de esperar se podrá contar con la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados a asamblea general que para tratar diversos e importantes problemas. Tendrá lugar el domingo día 21 de enero a las nueve y media de la mañana. Se recaba la puntual asistencia de todos los compañeros.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES

Convoca a reunión general para el 28 de enero a las 10 de la mañana y en su domicilio social, 79, rue St-Denis, Paris. Informe y renovación de cargos.

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Próximamente será publicada una lista de compañeros adherentes. Las nuevas adhesiones personales o escritas en Paris las reciben J. Ferrer y R. Llop, 24, rue SteMarthe. En Lyon ver al compañero Jaime Padrós y en Toulouse al compañero Gabriel Sesma.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo día 28 del corriente a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por la importancia de los asuntos a tratar esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

COMISION DE CULTURA, PARIS

Para el domingo 28 de enero a las 10 de la mañana, conferencia a cargo del compañero Tomás Pérez. Tema: «El valor y la fuerza de todo lo confederal».

AMIGOS SOLIDARIOS
PARIS

Fiesta fraternal familiar para el domingo 28 a las 4 de la tarde en el local de costumbre, a beneficio de los compañeros ancianos o inválidos. Inaugurarán el acto Ferrer y Cuadrado, desgranando seguidamente sus notas de arte Nitox, Margarita (fantasistas); Manolo Cruz, mejicanista; Zolumagu, ilusionista; Trío Mateo, género cómico-moderno, y otros números más o menos espontáneos. Condenación del piano.

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Crisis del Pacto Ibérico

SALAZAR monta la guardia en Mozambique por miedo a que los naturales den efectividad a la sublevación latente. Angola vuelve a su estado de insurrección apaciguado para tres meses. El tirano luso mantiene en esta colonia un ejército de 90.000 hombres blancos, sin contar los de color, cotizados, mas inseguros.

Goa ha caído para siempre, adaptándose actualmente al régimen de la India. Cuantos inconvenientes registran las agencias al respecto, no pasan de infundios y de agorerías propalados por la Prensa «pactíbera», esto es, salazarista y franquista.

Salazar se queja de que Inglaterra no ha apoyado a Portugal en la defensa de Goa y Londres devuelve la pelota indicando que en 1940 Lisboa no se asoció a la Gran Bretaña contra los ataques del ejército combinado de Hitler. Empate.

Salazar amenaza con quitar la ONU por verse en ella apabullado el derecho imperial lusitano. De abandonar las Naciones Unidas, Portugal pierde su puesto en el Consejo de Seguridad, desde el cual tanto ha apoyado a Franco. El Pacto Ibérico va quedando en asunto de opereta.

Ni Franco tiene agallas para apoyar en firme a su amigo de Lisboa; es el caso del millón de bayonetas que salidas de El Pardo debían, solamente debían, salvar a Berlín de la acometida rusa.

Mucha comedia, que pagan a alto precio portugueses y españoles.

La pérdida de Goa ha desprestigiado al Ejército portugués por esa caída sin gloria ni provecho. Obligando a sus soldados de Goa a defender lo indefendible, Salazar se ha revelado tan pésimo estratega como el repudiado Stalin.

El descontento de los militares y de los paisanos portugueses es tan manifiesto, que los muros de la dictadura lusitana se agrietan. Eso amenaza ruina y en previsión el pactíbero Franco ya piensa en la manera de cubrir los 800 kilómetros de frontera portuguesa. ¡Piense de una vez el antifascismo ibérico en la importancia de dos fronteras democráticas asfixiando a la dictadura española! ¡Pensemos en la identidad de problemas que afectan a los dos pueblos peninsulares!

Pese a las declaraciones de amistad francosalazarista, cierto es que, ante el cariz que toman los acontecimientos, Salazar organiza la defensa por su cuenta y Franco va disponiendo la suya en previsión de un derroque de la dictadura vecina.

Salazar activa sus medidas represivas encarcelando incluso a derechistas que le son desafectos. Por otra parte lanza al mundo el bulo de que sus enemigos políticos obedecen a una maniobra comunista. El coco, la repetición de la gran mentira franquista. El pueblo lusitano primero, y el español después (¿España siempre en la cola?) sabrán dar contestación adecuada a esa mentira de los sátrapas de ambas naciones.

Portugal y España, dos pueblos sojuzgados por tiranías católicas semejantes, se sacudirán las mismas con el empuje que precise.

Hay, pues, noble campeonato en perspectiva. A ver qué retrato impuesto a sangre y fuego cae primero al Tajo o al Manzanares.

No sirve de nada tomar la delantera

LOS ingleses y los americanos han empezado ya la construcción de resguardos subterráneos para el caso de guerra futura. No sé si esas construcciones, al parecer muy bien hechas, sólidas y dotadas de todo el confort posible, son del dominio general o para uso particular. De todos modos, su utilidad por muchas que se construyan o por muy perfectas que sean concebidas, no pueden dar el resultado que muchos suponen. Es posible en el caso de que las personas que tengan la suerte de guarecerse en esos túneles, de que éstas salgan ilesas de las bombas, pero como una vez u otra, un día u otro, tienen que abandonarlo, para vivir en el exterior, el peligro las acechará, el peligro de la corrosión por los efectos de las recaídas activas, el peligro permanente, invisible, pérfido e implacable que no perdona a nadie.

¿De qué servirá salvarse de la muerte violenta, destructora, inminente, si la otra por consunción, por atrofia, por anulación latente e impía de la salud y de los órganos, les espera para matarlos día tras día?

De manera que como he visto en el magazine, esa sonrisa de satisfacción, esa alegría que se refleja en el semblante de los ocupantes, para la fotografía de los resguardos y salvavidas modernos que se nos presenta como un problema que debe solucionar el terrible peligro de la guerra futura, representa un triunfo pueril, una manifestación ingenua de gentes que piensan seriamente haber descubierto con antelación a la guerra su antídoto.

Corre de boca en boca otra solución parcial, del peligro de guerra, que se las trae. Se trata de crear espacios neutros, que la acción de guerra debe evitar y respetar. Se adivina sin esfuerzo para quiénes servirían esos espacios neutros.

Se concibe muy bien la utilización de los mismos. Durante la guerra 1914-18, las bodegas de champán de Beaune, sirvieron de refugio seguro al kaiser y a sus compinches. Berterbsgaden edificado a propósito sirvió de resguardo igualmente al diabólico Hitler y su pandilla; los susodichos espacios invulnerables convendrían a los nuevos responsables de la guerra futura para poner su pellejo al margen del peligro de bombas y gases. Mucho más sencillo y práctico sería el no desencadenar la guerra y todo el ámbito se convertiría en espacio neutro e invulnerable; pero esta solución, por ser más sencilla y más consciente, parece ser la que presenta las mayores dificultades de adopción. Jugar al aprendiz de brujo, imponer su dominación a los otros, defender los enormes intereses particulares, disponer a discreción de la vida de los otros, son alicientes y determinantes poderosos y atávicos difíciles a rechazar.

Es por eso que la invención maquiavélica de los resguardos modernos y de los espacios productores ha brotado en el caletre de los genios del pacifismo.

Fulgencio MARTINEZ

Individuo y masa

LA definición primaria que se da al sustantivo *individuo* viene a ser como la parte indivisible del gran todo de la raza humana. El individuo no puede dividirse, como los Estados se dividen en naciones y las naciones en Estados, sino que constituye un ser integral e indivisible, es decir, que no puede dividirse en partes. En la masa social viene a ser el individuo lo que el átomo a la masa de los cuerpos físicos, o sea la extrema e indivisible partícula de la materia constituyende del cuerpo u objeto que se considera.

Por lo tanto no hay masa sin individuo, pero un individuo puede bien pasarse sin la masa dentro de su aislamiento intrínseco aunque consideramos que este aislamiento no es aconsejable porque al final se va creando el culto a la personalidad por creerse que cada individuo es el ombligo del mundo.

Un joven de la generación llamada de la «Era Atómica» tal vez no comprende nuestro afán de querer valorizar el individuo dentro de una masa mediatizada por la tecnocracia que avanza entre explosión y cohete abriéndose paso en la vida sin pensar que la solidaridad humana está por encima de todos los asombrosos adelantos de la técnica y la ciencia, cuyo fin parece ser que no tiene medios.

Existe de hecho el materialismo fulminante que ha minimizado los sentimientos espirituales y que no ve otra solución a los problemas humanos que llegar a una meta de confort individual, sin pensar que no habrá un verdadero bienestar mientras ese confort no llegue a todos los rincones de la tierra, a todos los hogares. La audaz solución del confort individual y egoísta no resuelve las discordias existentes en la sociedad ni la paz ni la armonía entre los hombres.

Hemos visto con cierto desencanto la actitud unipersonal y poco o casi nada solidaria de ciertos individuos que acudieron a nuestras filas impulsados por el aliento corporativo u orgánico a ultranza y que una vez han logrado sus objetivos individuales, precisamente propulsados por la colectividad y la acción, une vez que sus medios económicos y confortables han aumentado de volumen se han creado un mundo individual y restringido sin importarles para nada aquella masa ignara de otrora que les hizo vivir y llegar al estado material en que se encuentran en la actualidad.

El individualismo actual nada o bien poco tiene que reprocharnos de nuestra actitud tanto individual como colectiva porque nuestra generación ha luchado, ha vivido y sigue luchando en su madurez para que ese bienestar y ese confort sean repartidos lo más equitativamente posible. Nuestros sindicatos de clase no han hecho otra cosa que impedir que los antiguos señores de horca y cuchillo no retoñen, que no se reproduzca ni exista ningún fermento de esclavitud allí donde el individuo o la colectividad den señales de vida y que haya más respeto por la personalidad humana.

Mantener todas esas conquistas primordiales, no dejárselas arrebatar ni por conveniencias individuales ni por arrebatos intempestivos de masas ha sido uno de nuestros más caros objetivos. Si no fuera más que eso estaríamos satisfechos de nuestra misión como tal generación propulsora, pero hemos ido, vamos más allá de todo ese calculado programa reivindicativo y no cabe duda que si nuestra actitud y nuestra acción y hasta nuestra «guerra de papel y de molde» — expresión de un joven de esta Era Atómica — no hubiera sido lo que es, ni ese obrero de hoy podría disfrutar de su televisor, de su coche y demás artefactos de confort personal y familiar ni llegar al nivel medio de vida dentro de una sociedad capitalista, absorbente y brutal.

Y no ha sido una cosa fácil llegar a este estado de cosas, mantener las conquistas que han sido cimentadas con raudales de sangre y de sacrificio. Agruparse en comunidades afines para que no nos arrebaten las libertades individuales o masivas; establecer una corriente de mutua atracción entre el individuo y la masa y viceversa es de un imperativo permanente en el duro batallar por la existencia, porque hemos visto con frecuencia que el *átomo* ha sacrificado su bienestar personal al servicio de la *masa* y otras veces ha sido el impulso colectivo que ha salvado al individuo aislado y en trance de ser ellminado como tal.

Por lo tanto, joven amigo, reflexiona alrededor de estas cosas y aunque la tecnocracia te absorba parte de tu cerebro, no olvides que la generación de la cual formas parte tiene que considerar la razón de los sentimientos humanos y posponerlos a toda bestialidad que disgregue el instinto solidario y racional a los cuales nos debemos como hombres y como masas.

V. ARTES

UMBRAL

Revista de arte, literatura y estudios sociales

SUMARIO DEL NUM 1 :

José Guiraud: LA SULTANA ISLA DE MALLORCA.
Federico Avila: LA TRISTEZA BOLIVIANA.
T. F. Cano Ruiz: NUESTRO ROMANCE EN LAS «SOCIETES SAVANTES».
J. F.: LUIS VAN BEETHOVEN (Familiaridad con los músicos.)
Manuel Ballesteros Gaibrois : PARTICIPACION DE ESPAÑA EN LA INDEPENDENCIA DE ESTADOS UNIDOS.
Prat de la Riba: RENACER (fragmento).
Fernando Valera: UNA VELADA CON LOS POETAS ARABES DE ANDALUCIA.
Campio Carpio: BUSCANDO EL CAMINO POR LA RUTA DE LOS MAESTROS.
Avenir Rosell: LAS PENETRACIONES IDIOMATICAS.
Volga Marcos : « HUASIPUNGO ».
J. F.: EXPOSICION LAMOLLA EN DREUX (Arte y artistas).
E. Armand : NOTAS SOBRE RABELAIS Y SU ABADIA.
«La Escena», «La Pantalla», « Noticario », « Mesa revuelta », grabados y notas de interés.

Precio de «UMBRAL»: ejemplar 0,80 NF., suscripción año : 9,60 NF.

Sostener y divulgar « UMBRAL » es contribuir al desarrollo de la cultura antifascista y libertaria.

Para pedidos: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), C.C.P. 1350756, Paris.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

DESDE MI CUARTO

Paciencia y barajar

Mala es la desgracia; peor el no saber soportarla.

PLATON

ESTAMOS en enero del 62, con tiempo fresco en el Var, pero sin temperaturas inclementes. Hasta ahora no podemos quejarnos del invierno. Algunos chaparrones han caído que han enfriado levemente la atmósfera, a los que luego ha sucedido la templanza. La mayor parte de los días esplende el sol en el azul sin nubes.

El clima del Var es el mejor de Francia, muy parecido al de Orán, donde el invierno, suave de suyo, dura cuatro días.

Vamos a no hablar de Orán, a pesar de que no se me quita del pensamiento.

Se me figura que las Navidades, en general, y Año Nuevo han transcurrido con poca o ninguna alegría. El mundo no está para jolgorios. El mundo marcha mal; por lo que sea, pero marcha mal. La misma cerrazón en todas partes, el mismo horizonte. Dualismos, guerras, muertes... La vida está entenebrecida, disgustada de nosotros, cansadísima de tolerarnos. La oscuridad es tan densa que no sabe uno porqué el Sol se molesta en salir.

Sinceramente, a mí el actual pandemónium me causa espanto y acabo por compadecer a los responsables. Ven menos que un paciente de oftalmía. Nadie envidie el bien momentáneo que disfrutan: por castigo lo tienen. ¿Podéis estrechar su mano sin aprensión? No que se llaman Lázaro y se os pegará la inmundicia. Hacen por romper a patadas y manotazos el mundo de sombras delantero a fin de vencer la oscuridad, y la luz no penetra en sus ojos. Desconocen el buen camino y marchan por el malo a tientas. ¿A qué conduce el gritar que se aparten del abismo si no oyen?

El 1962 recoge la triste herencia del 61. ¿Mejorará o empeorará la situación? No hagamos pronósticos y esperemos hasta San Silvestre a saberlo. Aprendamos a tener paciencia del padre Sol, que de mejor o peor talante todos los días sale.

PUYOL

El horizonte mental

por FONTAURA

QUE los componentes de la tertulia tengan gustos, aficiones, pareceres distintos, es cosa normal. Reza un conocido refrán que «contra gustos no hay nada escrito». Ahora bien: lo absurdo sería pretender que el modo de sentir y de pensar de uno de sus miembros tuviera que ser modelo para todos los demás. Que alguien considerara con aire despectivo gustos diferentes a los suyos.

Cuando a la cultura se hace referencia, se sobreentiende que ella abarca múltiples facetas. El hombre a quien se considera culto se supone que no está versado en *todos* los matices que a la cultura hacen referencia, máxime en nuestros días, que el área de los conocimientos humanos alcanza inusitadas proporciones. Conocida es la fatuidad de aquel sabio italiano, Pico de la Mirandola, que tenía la pretensión de poder discutir, con quien fuere, de todas las cosas que pudieran saberse. Dícese que Voltaire agregó el tono zumbón de una coletilla al de la Mirandola, por lo que su lema quedaba expresado así: «De todas las cosas que puedan saberse... y de algunas más». Por descontado, si en el siglo XV resultaba una majadería pretender saberlo todo, ¿qué calificativo daríamos a una tal pretensión en nuestros días?

Aunque parezca inverosímil, se da el caso frecuente de comprobar cómo personas un tanto cultivadas consideran con desdén modalidades culturales que a ellos les son indiferentes. Es ésta una concepción unilateral que evidencia tener criterio muy limitado al respecto del gusto respetable que pueda tener cada uno. Existe en francés un adagio que puntualiza el hecho de que hace falta que haya de todo para formar un mundo. Es lo que acontece con la cultura: hace falta que sea dilatada, múltiple, variada. ¡Allá cada uno con sus particulares preferencias!

En la relación al ambiente libertario, hemos podido oír, en más de una ocasión, las opiniones más dispares, e incluso disparatadas, en torno al tema en cuestión. Cuando se ha tratado de la edición de libros; haciendo referencia al sumario de revistas y periódicos, hasta en los ciclos de conferencias, compañeros tan estimables como el que más, pero con reducida visión de lo que debe ser la cultura, han manifestado su descontento al hecho de que las publicaciones, las ediciones, las conferencias, no se hicieran a su gusto y apreciación, habiéndolo tomado como modelo en sentido general.

Hay quien, efecto de sensibilidad a lo que fuere, no le place la poesía, le es indiferente la música selecta de los Beethoven, Schubert, Chopin, etc. Si en periódico o revista nuestros comprueba que hay poesías, que se dedica espacio a la crítica musical, se enfada y aduce: «¡Con la falta que hace hablar de otras cosas, no sé cómo se ponen todas esas tonterías!» Al pronunciarse en tal sentido, se echa en olvido algo de suma importancia: La poesía, la música, afectan al mundo del arte, y lo que son sus diversas manifestaciones tienden a hacernos la vida llevadera, a enriquecer la sensibilidad. Además no es obstáculo una cosa para la otra. La prosa de combate, el ataque duro a los adversarios, la expresión alrada, restallante como un latigazo, puede también ir en publicación donde se hable de escultura, de música, de la reclusiana belleza de la natura. Puede hablarse de temas económicos, de relatos históricos, de referencias de viajes, de apreciaciones sociológicas, pueden insertarse cuentos, selectas novelas en folletón; ensayos de orden filosófico, científico, crítica humorística, etc., etc.

Si no tengo, pongo por caso, propensión para el estudio de la economía, de la lingüística, de las matemáticas, y de otras materias que están enmarcadas en la cultura, ¿ha de ser ello motivo para que considere desdeñosamente dichas materias y estime inadecuado que se hable de ello en publicaciones afines a mi ideología? Hacerlo así creo sería una incongruencia. La misma que notaría en quienes tildaran de superfluo mi pensar en torno a otras ramas de tipo cultural.

Intuición psicológica han mostrado tener los editores de esas revistas mensuales, « digest », en donde se incluye una abundante selección de artículos abarcando multiplicidad de materias. Hojeando cualquiera de tales publicaciones, se percibe que en su variado texto hay páginas para contentar igual al lector sencillo, de escasa preparación intelectual, que al de inteligencia despierta y abundante bagaje cultural. Ello hace que aseguren un tiraje elevado ya que, no solamente dejan contento al «gran público», sino que incluso consiguen la simpatía de minorías un tanto preparadas y exigentes en lo relativo a su manjar espiritual. Sería aconsejable que esto lo tuvieran en cuenta algunos compañeros que, en la expresada materia, mantienen un criterio limitado a su particular manera de ver, que se circunscribe a querer que vaya todo acorde con su limitado sentir.

Si a la cultura nos referimos, *y los anarquistas no podemos echarla en olvido*, por razones que sería prolijo enumerar, es inadecuado decir que tales o cuales circunstancias son inapropiadas para atenernos a ella. Paralela a una actividad puede ir la otra. El querido amigo Puyol, tan enamorado de los clásicos castellanos, podría ofrecernos pormenores en relación a aquel soldado y poeta que se llamó Alonso de Ercilla, quien manejando unas veces la espada y otras la pluma fue gestando su famoso poema « La Araucana ». Una actividad no le cortaba el vuelo para darse a otra inclinación bien distinta.

En plena revolución, en la España del 1937, para simbolizar, a ojos de propios y extraños, lo que eran las colectividades, se buscó el recurso del Arte. Y a cargo de la Federación Regional de Campesinos de Levante, uno de los mejores pintores de España, hizo con su paleta una verdadera obra maestra, de la que, por medio de escrupuloso trabajo litográfico salieron preciosas láminas verdadera maravilla de diseño y colorido. Y al referirnos a la guerra y revolución que tuvo su eclosión en el 1936, recordemos que bastantes de los que se batían en los frentes llevaban en sus mochilas, junto a lo considerado como indispensable, libros tratando de las más diversas materias.

En la vida del individuo, ya atravesando unas circunstancias, bien encontrándose en otras, puede muy bien hallar motivos para que su sensibilidad sienta el goce del tiempo invertido en tales o cuales manifestaciones de sentido cultural.

Es aconsejable que nuestro horizonte mental sea dilatado; que no nos encastillemos en posiciones angostas; que pensemos que la sensibilidad es como todo, susceptible de educarse, de afinarse, de superarse. Para ello, es menester tener una curiosidad vivaz en pos de conocer cosas nuevas; anhelos de probar, en el orden de conocimientos, de sensaciones, lo que a otros les ha producido y les produce placer. Comprobar, experimentar, no quiere decir aceptar; hay inclinaciones, gustos, que están por encima, podríamos decir, de la voluntad del individuo. Pero antes se ha de empezar por no cerrarse a la banda, y sin conocer, sin tener idea de lo que es una determinada faceta del conjunto que constituye la cultura, negarle la importancia y desdeñarla.

Se ha dicho, se dice, y se irá repitiendo que al anarquista le caracteriza la bondad, la lealtad, el anhelo de libertad y de justicia. Y si a ello se le agrega, en tanto que condiciones plausibles, el amor a las artes y a las ciencias; el deseo de conocer, de tener una idea de cuanto intelectualmente tiene un valor reconocido, bien podrá reconocerse que en tal caso, y dentro de lo relativo, queda así esbozado lo que puede ser un idealista perfecto. ¡Que no es poco en los tiempos que corremos!

DISCOS

Al paso que vamos, sólo los buenos irán muriendo y quedaremos en pie los malos, o medianamente eso.

Porque...

Quitemos tiempo hasta llegar a los años 20 de nuestro siglo, y parece que ya nos hemos rejuvenecido bastante.

∴

Entre Beziers y Narbona la lucha social en el campo, mejor, en el viñedo, era más acentuada que en ningún otro lugar de Francia. En esta región de adelanto los trabajadores impusieron la jornada de 7 horas, quedando la parte próxima de Montpellier atascada en la tradicional de 8. Así en el resto del Aude, del Hérault, en el Gard y otras partes productoras del néctar «divino», o de vino. Victoria de la región vinícola más luchadora del Mediodía, con mención especial para el pueblo de Coursan, y para un hombre de Coursan el más noble y el más bravo a diez horas a la redonda: Justín Olive.

Mi primo, el compañero José Cuatrecasas, tenía la costumbre de venir a Francia una vez al año para hacer la vendimia. Decía que era un trabajo divertido, que los franceses sabían trabajar divirtiéndose. Adoraban, los indicados, razonablemente al dios Baco, y tras la labor todo era « bomba » sin falta de acordeones. Quedaba, por lo visto, agilidad en las piernas para el bailoteo. Felices días. Ahora — desde que yo pasé por la viña gala — se lleva plomo en las patas.

Cuatrecasas se detenía en Coursan, donde un mismo propietario en cada ocasión lo esperaba. A eso del 29 (no pretendo ser exactísimo) fue y regresó a nuestro soto catalán, como de costumbre.

— Qué, ¿divertido? — le preguntamos.

— Esta vez extrañamente — nos dijo —. Al salir de la estación ya oí gritos de «grève! grève!», comprendiendo al instante que al día siguiente no se trabajaría. Luego corrió la voz de a dormir temprano porque a la mañana inmediata habría reunión en la plaza del pueblo. Y a las 6, amigos, ¡a las 6 primeras del día! ¿Cuándo haremos nosotros algo parecido?

Mi primo meditó y observó la cara que poníamos. Una reunión obrera a hora tan intempestiva era cosa de recelo. Pero en fin, Francia es Francia, y nuestro Cuatre reanudó su relato:

— A la hora anunciada en punto una murga local rompió a los acordes de la Marsellesa. Tras los músicos se desplegó una bandera y detrás fue una comitiva de todos los trabajadores del pueblo, forasteros comprendidos.

— ¿Y tú? —le preguntamos.

— Yo en medio de la gente sin marcar el paso. Era muy raro verse entre esa especie de huelguistas-soldados. Yo seguía como un autómata, como metido en un Carnaval fuera de época. El gentío huelguista era compacto y ello me conformaba. Al día siguiente nueva música y pareja cantidad de gente. Lo asombroso era que huelguistas tan frívolos poseyeran cantidad de entusiasmo. Hartos de Marsellesa... y de ver la ubérrima cosecha expuesta al peligro de las nubes, los propietarios cedieron. Así ha ido el negocio este año, pero no os aconsejo, para nuestro uso, la práctica de manifestaciones mañaneras con Marsellesa y todo.

El nombre de Coursan quedó en mi memoria y cuando en exilado el tren me ha pasado por allí me he acordado del compañero Cuatrecasas, trágicamente fallecido en España. Más acá he conocido a Justin Olive, que, al fin boicoteado en su tierra, se estableció en París como es de rigor en casos parecidos.

— Tienes un francés sospechoso — le atajé un día al verle incurso en bonhomía.

— ¿Tú, de qué país procedes?

— De Cataluña.

— Yo de Narbona.

— Casi de Cataluña...

— «Catalan porc» (Es lo de Narbona contra Perpiñán).

— Termina de decirlo.

— «Gabatx burro»...

— Sí, es la réplica que os dan los roselloneses. No hay malicia.

Olive sí que no la ponía en nada. Era la bondad y el activismo en persona. Nos sentíamos cerca uno del otro, por carácter e ideas. Era sindicalista probado y anarquista consecuente. No tenía vuelta de hoja, era hombre íntegro. En el grupo «Sébastien Faure» estaba como en su Sindicato de Coursan, arreando, impulsando siempre. Identificado por fragorosidad con la manera de ser española, acudía frecuentemente al local de la calle de Ste-Marthe, a cuya sede trajo al grupo «Sébast» para reuniones. Su «alors mon cher» seguido de un cálido estrechón de manos le era característico y le hacía simpático de cuantos tuvieron la fortuna de contactarlo; pero el hombre no se detenía en escenas de cortesía, pasando acto seguido a un quehacer por organización o ideas. No tenía paso perdido, no comprendía el pasatiempo, la hora empleada en departir con los amigos. Cuando salía de nuestro local, Olive había resuelto algo.

Y así, hasta que le cayeron 75 años encima, obligándolo a espaciar visitas a la casa de los españoles. Sin embargo, aún tuve tiempo de decirle:

— Tu Coursan era un poco complicado con sus huelgas con Marsellesa y reuniones de Aurora.

— Mi Coursan era lo mejor de Francia — me replicó sonriente, como reviviendo su tierra y sus fruc-

(Pasa a la página 2)

Deformación consciente de la Historia

DANIEL BERNET publica un «estudio» sobre la guerra de España a raíz de la aparición del libro de Hugh Thomas titulado «La guerra civil de España».

Aceptado que la historia contemporánea se escribe parcialmente por apasionamiento de ambos bandos, cabe también prevenirse contra la rémora «imparcialista» que en la mayoría de los casos presume documentacionismo, y asume desconocimiento ingénito del problema puesto sobre el tapete.

Daniel Berner se expresa (1) con empaque indebido y, a veces, con ligereza sorprendente. Pone sobre la piel de los españoles una pátina de pasión y muerte que han inventado ciertas novelas por entregas, francesas principalmente. No hay adoración de la Muerte en España sino hambre excedente de vida. La guerra civil española, máxima de todos los siglos, estalló por inconformismo de las castas orgullosas a ser impuestas, avasalladas por los «descastados». Era y sigue siendo un problema de igualdad y justicia el de España, cuyo pueblo ha sido explotado, vejado y reprimido durante siglos cual ninguno de Europa lo ha sido. Los capitalistas no podían tolerar la ascensión del proletariado industrial, a los terratenientes les irritaba la perspectiva —sin el 1936, ¡cuán lejana!— de un reparto equitativo de las tierras, los militares no resistían ser menos que los productores, y el clero soportaba malísimamente la separación de la Iglesia y el Estado por la paga oficial que los curas perdían...

¿No reside en esto, tan importante, la causa de la guerra civil de España? Si el señor Bernet tan miope se revelara ¿a qué diablos se andaría por ahí con divagaciones inútiles y sobre inútiles mal fundadas, y sobre mal fundadas cultivadoras del equívoco?

Señores historiadores, la historia es cosa seria, y sin seriedad las historiaciones confunden. Ya de por sí, los siglos esparcen bruma sobre el pasado, y sólo falta que unos despreocupados de la época dejen testimonio falso de lo transcurrido, para que las generaciones lejanas aprendan de sus antepasados lo que no hicieron y ciertos animalismos que no cometieron.

Se ha dicho que en la versión francesa y en el original inglés de «La guerra civil de España» su autor califica buenamente, sin malicia, de bandido a Buenaventura Durruti, gracias a cuyo apelativo las fuerzas opuestas al «durrutismo» pueden aparecer como angelicales cando fueron —y son— todo lo contrario. Que Durruti y trescientos mil durrutis más se hicieron matar por ideas anarquistas no tiene duda. Así y todo, ¿a qué viene este señor Bernet haciendo quemar las iglesias madrileñas por los anarquistas del 1932, cuando esta reacción corresponde unánimemente al pueblo de Madrid, justamente solivantado debido a los manejos conspirativos de la casta reaccionaria, jamás conformada, ni siquiera con la leve República abrileña? ¿Por qué ese bendito Bernet «hace matar» primero a Calvo Sotelo y luego al teniente republicano Castillo; dejando invertida una importante efeméride histórica? ¿Y por qué atribuye igualmente el atentado contra Calvo Sotelo a manos anarquistas cuando es público y notorio que lo ajusticiaron Guardias de Asalto furiosos por el asesinato de su jefe Castillo? Va con ese triste bagaje el señor Bernet a añadirse al punto de vista faccioso que trata de justificar la guerra de España con la muerte del caudillo Calvo (julio de 1936) cuando la verdad se escribe diciendo que la sublevación fascimilitar hispana fue decidida en 1933 en Roma entre Goicochea-Sanjurjo y Benito Mussolini? ¿Cree Bernet tan memo a Adolfo Hitler que ya en 1934 no estuviera en antecedentes de la insurrección reaccionaria que en España se preparaba? ¿Tan ignorante resulta el inefable Bernet que no sepa que Sanjurjo se puso de acuerdo con Oliveira Salazar a fin de que la fron-

(Pasa a la página 2)

(1) Ver el número 852 de «Arts», París.

3428

BIBLIOTHÈQUE DE LA PAIX MUSÉE

Notre position

AU cours d'une récente assemblée, on nous a demandé : Quelle est votre position, envers l'alignement des forces républicaines, face à l'O. A. S. ? La question nous a fort surpris. Nous pensions, en effet, avoir à différentes reprises, suffisamment développé celle-ci pour ne pas être obligés d'y revenir. Tant pis ! Indiquons la une fois de plus. Peut-être parviendrons-nous, en fin de compte, à nous faire comprendre.

Partout, nous répétons à qui veut l'entendre : Ni de Gaulle, ni Salan. Nous avons trop goûté aux méthodes du premier pour éprouver le désir d'expérimenter celles de l'autre. Un général est toujours... un général. Au fil de l'histoire, jamais un seul ne s'est révélé batisseur. Ce serait bien extraordinaire qu'il en soit autrement aujourd'hui.

En d'autres circonstances, nous avons recommandé aux nôtres de garder la tête froide, de ne répondre, en aucun cas, aux appels de tous les mystificateurs qui détiennent le pouvoir ou aspirent à le prendre; dénoncé les politiciens, de tout acabit, qui ont démontré leurs possibilités antérieurement, et font miroiter à nos yeux, pour demain, dans le cadre d'une VIe république, le paradis terrestre.

Les slogans éculés des uns et des autres n'emballent plus les masses. Pour arriver à récupérer leur réceptivité, il fallait du nouveau; on a trouvé l'O.A.S.

C'est du nouveau, sans l'être, De de la Roque jusqu'à Poujade, en avons nous vu de ces P.P.F., P.S.F. et autres groupements à sigle ronflant, apparaitre et disparaitre, selon les nécessités de l'heure.

Aujourd'hui, la situation semble plus grave. Le quarteron de nervis ou de vandales — nous laissons le choix de les dénommer — qui ont bénéficié, dans l'accomplissement de leurs méfaits, de la mansuétude des pouvoirs publics, ont fait école et embrigadé nombre de jeunes illuminés qui, sous prétexte de patriotisme, savent très bien qu'ils défendent avant tout les « privilèges de papa », qui seront les leurs à brève échéance. La complicité d'une forte proportion des cadres supérieurs et subalternes de l'armée, jointe à celle des autres forces répressives de l'Etat, à tous les échelons, laisse prévoir que rapidement le pouvoir risque d'être débordé et renversé.

C'est cette situation qui provoque actuellement une nouvelle levée de boucliers. Tout ce qui se dit antifasciste, républicain, démocrate, joint aux organisations syndicales réformistes et à toutes les chapelles les plus diverses, se recommandant de la « gauche », appellent à la lutte pour neutraliser l'O.A.S.

Les uns et les autres, faisant un remarquable étalage de leur impuissance à concrétiser quoi que ce soit, discutent à perte de vue, pendant que le plastic éclate. N'a-t-on pas entendu à Toulouse, le 22 courant, le trop célèbre Mendès-France, à qui un interlocuteur demandait ce qu'il conviendrait de faire si Salan s'installait à l'Elysée, déclarer sans hésiter : « Descendre dans la rue et lui faire la guerre ». Il n'a pas précisé s'il y serait lui même, ou, ses milliards en sûreté, superviserait les opérations de Tel-Aviv ou Londres.

Nous refusons d'entreprendre une action particulière contre l'O.A.S. qui est une seule des têtes de l'hydre, qu'il faut selon la mythologie anéantir toutes d'un seul coup sous peine de les voir immédiatement repousser. L'O.A.S., c'est un des effets, comme l'armée, l'Eglise, la justice, la police, les cadres, le salariat; l'hydre, la cause, c'est LE CAPITALISME, seul responsable de tout, et dont personne ne cause.

Pour que disparaissent les factieux, il faut neutraliser les curés, les forces répressives de l'Etat, mettre fin à l'exploitation de l'homme par l'homme, abattre le capitalisme omnipotent, **qu'il soit libéral ou d'Etat.**

Mais là, intervient une autre histoire. La plupart de ceux qui s'agitent actuellement, le font par peur de perdre leur place; nantis, disposant de situations enviés, ils ne sont nullement disposés à changer de système, ce qui pourrait comporter pour eux certains risques. Neutraliser l'O.A.S., oui, mais pas plus ! Obéir à leurs mots d'ordre, équivaudrait donc à leur tirer les marrons du feu...

La C.N.T. refuse de s'acoquiner avec les partis politiques et les organisations syndicales réformistes, san exception; ceux paraissant les plus proches d'elle, tels le P.S.U. et Force Ouvrière — majorité et minorité — **étant les plus nocifs. Elle n'a pas besoin de guides pour suivre la voie qu'elle s'est tracée.**

La C.N.T. refuse aussi de «descendre dans la rue» où ses militants ne peuvent que ramasser des horions, sans contrepartie.

Elle a une arme irrésistible à sa disposition : la grève générale, intercorporative, illimité. **Les traitres qui dirigent les organisations syndicales en connaissent bien la valeur. N'envisagent-ils pas, en effet, d'y recourir en dernier ressort, en cas de situation désespérée. Peut-être même, laisseront-ils s'accomplir l'irréparable sans l'utiliser. Certaine expérience, vécue en 1936, leur a révélé l'importance du risque d'être dépassés, ce qu'ils veulent à tout prix éviter. Car ce qui compte pour eux, la seule chose qui compte, même, c'est aussi la pérennité de leur sinécure, et ils ont plus de chance de la conserver en pactisant avec nos ennemis de classe.**

La C.N.T. n'a pas à prendre spécialement position contre l'O.A.S., puisqu'elle lutte sans répit contre tous les factieux **depuis qu'elle existe. En parfaite communion d'idées avec le prolétariat exploité, elle lui répète donc : Il n'est pas de sauveur suprême; ni de Gaulle, ni Salan, ni Mendès-France, ni aucun autre, ne vous libéreront. Votre émancipation sera votre œuvre propre,** ou vous demeurerez salariés, donc esclaves !

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 178 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 1 FEVRIER 1962

La non-action

Chacun peut refuser de collaborer à la fabrication de matériaux ou de marchandises destinées à la guerre ou à sa préparation. Entre le mercenaire professionnel et l'ouvrier munitionnaire, travaillant toute sa vie à la fabrication d'engins qui apportent la mort, ne subsiste aucune différence; tous deux travaillent contre l'humanité. Nul ne peut être obligé, contre sa volonté, de fabriquer des engins de mort; il est toujours possible de se croiser les bras. Nul ne réfléchit à ce que représente la non-collaboration, la non-action, la force des bras croisés; cette force, non-violente, peut permettre d'éviter le pire : la guerre. Aucune puissance ne peut déclarer une guerre quand un peuple conscient, contre la volonté de ses maitres, dit: Non, à sa préparation. La guerre est toujours la somme des faiblesses et d'inconscience du peuple.

Les cas isolés d'hommes refusant toute participation civile ou militaire à la guerre ou à sa préparation, ne peut servir que difficilement d'exemple du fait que la loi du silence s'applique rigoureusement à leur prise de position. Une action commune, ou même l'action individuelle d'un homme appartenant à une collectivité, apparait toujours plus profitable. C'est dans les faubourgs des grandes villes, des grands centres de production, qu'il faut forger la paix, c'est là que se rencontre la masse d'exploités, des êtres qui ne sont sur terre que pour faire fructifier les capitaux d'une minorité par toute une existence de travail et, si nécessaire, par le sacrifice de leur vie.

Cette masse humaine peut assurer la paix par sa volonté, comme elle peut autoriser la guerre par sa veulerie. Cette masse doit prendre conscience, ces hommes doivent trouver leur dignité. Dénoncer le mensonge et présenter la vérité afin de donner à ces hommes l'amour de l'humanité, est la tâche de tous ceux qui prétendent passer sur terre en laisant autre chose que soumission, lâcheté, violence. La fraternité universelle oblige un homme conscient à porter aide et secours à son prochain. Il doit aider à sauver, chaque fois qu'il en a la possibilité, un homme pris dans les filets de la violence. Amener un homme à trouver sa conscience, lui apporter le respect de la vie, l'amour de l'humanité, est la tâche de tous ceux qui prétendent faire barrage aux œuvres de mort. Cette action de démystification de l'homme ne doit pas s'imposer, elle doit se faire librement afin que l'homme violent trouve, lui-même, en se débarrassant progressivement des mensonges, des rites, des obligations, le chemin de la liberté, de la fraternité et de la paix.

C'est le développement des sentiments de fraternité qui pourra constituer une force de paix. La paix ou la guerre dépendent de ce développement. Les pacifistes qui restent soumis à l'autorité de l'Etat et qui s'adressent aux gouvernements, pour qu'ils abolissent les lois de violence, méconnaissent les principes mêmes des Etats. La guerre est un des moyens de l'Etat pour maintenir sa souveraineté. Reconnaitre l'Etat comme une sacro-sainte nécessité, est admettre tout le mal qui peut en découler. L'ennemi de l'homme, c'est l'Etat; ne pas tenter de lui retirer sa force de violence contre l'individu est admettre la servitude, la perte de la liberté, la soumission à la violence. L'individu qui reconnait la nécessité de l'Etat ne peut-être pacifiste. La paix ne peut dépendre que des hommes, des hommes libres; quand une majorité d'hommes conscients se refusera à porter atteinte à l'humanité, la guerre, et tout son cortège de malheurs et de misères, ne sera plus qu'un pénible souvenir. Travaillons donc à la libération de l'individu, à une plus grande fraternité. «L'affirmation de la paix et le plus grand des combats». — *Jaurès.*

René VILLARD

RACISME

Ne repousse point ce nègre. Sais-tu toute la peine que tu lui causes? Sais-tu toute la haine qui naitra de ton geste? Tes pères firent cet homme esclave et tu le crois d'essence inférieure à la tienne. La civilisation dont tu te montres si fier est un peu son œuvre. Songe à l'infortune qui le mine et n'invoque pas d'abominables lois pour l'exploiter encore. Sois fraternel, si tu veux donner au progrès une réelle valeur, un sens profond. Ton évangile est-il donc le fruit du plus vil égoïsme?

Le sang que charrient tes veines t'arrive de lointains émigrants. Tu ne conserves d'eux qu'un très vague souvenir. Etaient-ils, ces gens au passé incertain, d'une exemplaire pureté? Ne dois-tu pas racheter certains de leurs actes? Où l'étranger jadis t'accueillit, évite les fautes impardonnables. La terre, notre terre à tous, mérite autre chose qu'un sectarisme désuet ou qu'une humiliante ségrégation. Il faut tendre des mains secourables pour bien comprendre le prix de la vie. La couleur d'un visage ne peut rendre ennemis les êtres qui souffrent mêmes maux et nourrissent mêmes espoirs. Leur union est seule garante du bonheur.

Quand parait le racisme, crimes et tortures aussitôt sévissent. La barbarie étend partout l'angoisse.

JEAN SOUVENANCE

Nous avons glané pour vous

■ **Pressions politiques et économiques sur les journaux américains**

PHOENIX (Arizona), 13 janvier (U.P.I.). — Prenant la parole devant l'Association des directeurs des entreprises de presse de l'Arizona, M. Frank Bartholomew, président de l'agence United Press International, a fait état des pressions politiques et économiques qui rendent plus difficile la mission d'information de la presse.

«Il existe, a dit M. Bartholomew, une tendances des autorités, depuis le conseil municipal de la moindre commune, jusqu'au poste le plus élevé du gouvernement, à supprimer les informations qui leur déplaisent, en se fondant sur la théorie selon laquelle, le pouvoir politique est le plus qualifié pour savoir ce qu'il est bon que l'opinion sache. Ne permettons jamais à un homme politique ni à un groupe politique au pouvoir de décider de ce que nous pouvons ou non publier, sauf en ce qui concerne la sûreté de l'Etat et la défense nationale. Et sur ce point, n'abandonnons pas entièrement à d'autres le droit d'apprécier ce qui est ou non l'intérêt de la nation.»

M. Bartholomew a évoqué «des pressions économiques croissantes qui s'exercent sur les journaux américains», et les difficultés financières qui résultent de la disparition progressive des tarifs préférentiels pour la transmission des informations de presse.

■ **Les électriciens de New York obtiennent la semaine de ving-cinq heures de travail**

NEW YORK, 19 janvier (A.F.P.) — La grève des électriciens, qui avait pratiquement paralysé toute l'industrie du bâtiment à New-York, a pris fin jeudi soir.

Environ sept mille membres du syndicat ont accepté les termes d'un nouveau contrat, approuvé plus tôt dans la journée par deux mille autres électriciens, qui prévoit une semaine de cinq jours de travail de cinq heures chacun, sur la base de 4,96 dollars l'heure.

Le contrat actuel, qui n'arrivera à expiration que le 1er juillet, prévoit une semaine de six jours de travail de cinq heures chacun à 4,40 dollars l'heure. Le syndicat avait demandé une semaine de quatre jours de cinq heures pour assurer aux électriciens des heures supplémentaires à un tarif plus élevé.

La grève, qui durait depuis une semaine, a entrainé le chômage de cent mille ouvriers du bâtiment.

Surpopulation et misère en Inde (1)

Heureusement, la médécine et la biologie sont venues en aide à ces malheureuses victimes des préjugés d'hygiène et des exigences sexuelles. Mais quelle absurdité d'exhorter à la façon de Gandhi, hommes et femmes à s'abstenir de relations sexuelles. Gandhi, en cette matière, tient un raisonnement sinon d'ignorant, tout au moins plein d'anomalies. Ignore-t-il que le bien-être physique aussi indispensable à l'individu que son bien-être psychique, ne peut exister sans une expérience sexuelle. Il se leurre totalement, lorsqu'il s'imagine que pour un moment de plaisir, les individus sacrifient la provision de vitalité accumulée en eux.

Sa notion de la vie sexuelle est grossière et ne répond qu'à un jugement par trop providenciel, un de ces commandements dictés par les dogmes religieux, qui conduit au blasphème de l'amour.

En fait, la vie sexuelle rend à la personnalité humaine, un enrichissement important. Mais le côté spirituel des relations entre les sexes, échappe complètement à Gandhi. Il faut le constater avec tristesse, d'autant plus qu'il s'efforce d'entourer tout cela, de considérations majeures, qui lui font affirmer une loi de brahmacharya outrancière.

Voyez le chapitre «La Chasteté» de son «Guide de la Santé», vision originale sur les maladies et la santé. Cela parait puéril en beaucoup de points, mais sans doute le guide garde tout le savoir de l'Inde traditionnelle. Il semble bien insuffisant pour soigner les maux, épidémies, maladies qui ravagent l'Inde. Mais il n'y a que la foi qui sauve, dit-on. Hélas, cette foi n'a point fait avancer d'un iota, les problèmes d'hygiène publique.

Je veux signaler en passant, une des contraditions nombreuses de Gandhi : se rebellant contre la science moderne, il portait cependant des lunettes pour lire.

Quant au chapitre sur «La Chasteté», il est la base idéologique de Gandhi, en matière sexuelle. Dans ce chapitre édifiant, il est question des pensées charnelles ou sensuelles, de la force cachée de Dieu ordonnateur de la discipline sévère, et parmi tout cela, se mêle la notion du bien et du mal, les griffes de la sensualité.

Mais son guide, comme il l'écrit (p. 122) est dédié aux dévots. Or tout le monde n'est pas dévot. On ne peut accepter sans contrepartie, les faits qu'il rapporte, à savoir que la folie des sens peut avoir pour conséquence la venue d'enfants non désirés. Son rappel à la décence n'implique pas pour tous la chasteté. En effet, il reste l'éducation sexuelle et la mise à la disposition des couples, des moyens anticonceptionnels.

Gandhi va plus loin lorsqu'il parle de l'impardonnable péché de plaisir sexuel illégitime et là, ces délits d'adultère et de la prostitution dépassent toute imagination. N'insistons pas outre mesure, cela sent l'esclavage et le charlatanisme de ces médecins de l'âme, qui feraient mieux de se retirer parfois sur le mont Sinaï, au lieu d'empoisonner leur prochain avec leurs réflexions saugrenues.

Ses «Lettres à l'Ashram», traduites de l'anglais par Jean Herbert, contiennent elles aussi un chapitre sur la chasteté. Gandhi y redit le désintéressement absolu qui doit guider celui qui a choisi la Vérité pour épouse.

Il ne peut partager cet Ahimsa, il exclut donc l'amour «familial». Il parle de l'impureté du désir qui s'évanouit chez ceux qui servent la vérité.

Pour Gandhi, Brahmacharya signifie contrôle de tous les organes des sens. Il les énumère avec maîtrise, ne laissant plus rien subsister, puisque tout doit contribuer à la recherche de la vérité, et ainsi, son brahmacharya dépasse la restriction sexuelle. Nous sommes en pleine mortification mystique.

Soyumyendranath Tagore, dans son livre sur Gandhi (p. 196/97) écrit :

«Ainsi traités par lui la question se trouve réduite à une simplicité vraiment trop primitive. Il nous faut réorganiser la vie sexuelle sur une nouvelle base spirituelle en la dépouillant des aberrations et des excès, en l'adaptant à la présente conscience spirituelle de l'homme. Dans le domaine de la vie sexuelle comme dans beaucoup d'autres domaines de notre vie, nous sommes encore fidèles aux mœurs moyenâgeuses. C'est là un problème dont la solution exige une profonde compréhension de la psychologie humaine, une compréhension très nette des rapports entre les relations sexuelles et l'ordre social, une connaissance parfaite du passé sexuel de l'homme et une vision spirituelle en conformité avec le savoir que nous avons amassé par nos études scientifiques sur la société et la nature humaine. Gandhi ne sait absolument rien de toutes ces choses.»

Ce biographe n'est pas tendre dans ses jugements sur Gandhi. Je suis loin de partager toutes ses vues, mais si par aventure, je découvre dans son étude quelques réflexions justes et sonnables, je ne vois pas pourquoi je n'en ferais usage. Mon orthodoxie gandhienne ne va pas jusqu'à devoir plier la vérité à la défense absolue ou absurde d'un individu.

(à suivre)

(1) Voir C. S. Nos 172 à 177.

LES THEORIES ET LES REALITES (1)

Marx, pour justifier sa théorie de la période transitoire, en prévoit la fin :

«Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail, et, avec elle, l'antagonisme entre le travail manuel et le travail intellectuel; Quand le travail sera devenu non seulement le moyen de vivre, mais même le premier besoin de l'existence; quand avec le développement en tous sens des individus, les forces productives iront s'accroissant et que toutes les sources de la richesse collective jailliront avec abondance, alors seulement l'étroit horizon du droit bourgeois pourra être complètement dépassé et la société pourra écrire sur ses drapaux : «De chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins.»

Lénine, s'efforçant de rallier les anarchistes, écrivait : «Le prolétariat n'a besoin de l'Etat que pour un temps. Sur la suppression de l'Etat comme but, nous sommes d'accord avec les anarchistes.»

Mais, plus tard, Lénine, le réalisateur marxiste, reconnaissait que : «La question reste ouverte du moment et des formes de cette mort, car nous n'avons pas de données qui nous permettent de la trancher.»

Et, en 1960, le journal des Jeunesses communistes déclarait à peu près ce qui suit : «On ne saurait envisager avant longtemps la fin de la dictature du Parti.»

Conquérir l'Etat, c'est vouloir s'emparer de toutes ses attributions pour les fortifier et les exercer, de tous ses commandements pour les aggraver.

Dès que l'on se trace ce plan, il est clair, que dans l'acte révolutionnaire on tentera de limiter la violence afin de ne pas abolir ce dont on rêve de s'emparer.

Toute conquête politique freine l'élan des masses dans la transformation économique en cours. La prise du pouvoir par administration étatiste est un acte de conservation : il devient matériellement impossible de liquider les reliquats autoritaires qui servent de piédestal à l'appareil-Etat. Prétendre que l'Etat prolétarien doit et peut réaliser en son sein les moyens propres à assurer sa perte, son agonie, son dépérissement : c'est un conte de fées !

L'Etat prolétarien, russe, par conséquent, donne à ses enfants une éducation exclusivement, fanatiquement étatiste. Il fabrique des citoyens-serviteurs dans le respect, la servilité et la crainte : et il ne saurait agir différemment. Il y est contraint par l'instinct de conservation des privilégiés qui assurent sa force et sa survie : LA BUREAUCRATIE.

Tout Etat dépérirait réellement et disparaitrait bientôt s'il lui était possible de supprimer les inégalités et les différences de conditions.

Comment dans cette période provisoire, ce capitalisme d'Etat, pourrait-il enseigner à ses enfants qu'il doit disparaitre, enseigner à tous son incapacité à résoudre l'ordre social dans la justice et l'égalité, la haine de son propre système !

Ne pouvant préciser le poison nécessaire à sa fin prématurée, il serait étranglé par ses propres administrateurs, par sa classe privilégiée qui quémanderait, après, de l'administration des choses, son réemploi à l'usine ou aux champs !

Réfléchissez bien, camarades, à la richesse d'imagination, ou à la pauvreté expérimentale de ces grands penseurs, qui, en dépit de leur dialectique ont pu concevoir la fin volontaire de l'Etat qui leur est cher et qui assure la victoire de leur Parti... !

Alors que cette dictature d'une oligarchie s'efforce de réaliser les conditions économiques indispensables à sa longévité, comment voudriez-vous qu'elle prépare, sciemment, volontairement sa propre abolition?

Comment une société dite socialiste peut-elle se constituer sur le «DROIT INEGAL» qui n'est en dernier ressort que la condition première de l'économie capitaliste?

Quel est le disciple d'Engels qui viendra nous exposer dans une langue claire et précise le processus d'une lenteur poétique par lequel dépérira l'Etat prolétarien?

A défaut d'une telle révélation, et surtout, à la suite de l'expérience Russe, nous croyons à la possibilité, dès aujourd'hui, d'organiser la société sur la base de l'administration des choses.

Nombreux sont ceux qui nous écoutant avec sympathie, nous reprochent notre imprécision dans la définition de l'anti-étatisme, et dans celle qui en découle : l'administration des choses.

Essayons de satisfaire une curiosité de bon aloi.

Qu'entendons-nous par Etat?

Une superstructure née de l'opposition des intérêts, des contradictions économiques (soit par la force, soit par consentement collectif et contrat social) absolument étrangère aux nécessités économiques, mais se proposant de les subordonner à sa puissance administrative.

Cette superstructure est un gouvernement, dominant les individus, mais fatalement voué à protéger la catégorie, la classe la plus riche, et, par conséquent, celle dont la puissance lui servira de support et de bouclier.

L'histoire de la société est celle de l'exploitation de l'homme par l'homme, c'est à dire, d'une lutte entre les forts et les faibles.

L'inégalité des conditions a donc rendu nécessaire une force capable de maintenir l'ordre, ou un ordre relatif, entre des intérêts dont l'opposition crée des conflits permanents.

Cette lutte de classes est donc orchestrée, dirigée, et soumise à des lois dont la partialité rend toute harmonie impossible.

Cette superstructure politique, cet Etat, ce gouvernement ne peut donc avoir d'autre fonction que celle de favoriser les appétits des forts et de soumettre les revendications des faibles à ce «droit inégal».

C'est donc cette machinerie complexe que nous appelons l'Etat. Nous savons tous ce qu'elle vaut; nous connaissons les moyens répugnants qu'elle utilise, sa puissance de corruption, ses ruses les plus habiles comme les plus infernales.

Nous savons que cette forme administrative de la société n'a jamais pu réaliser l'ordre social; que dans les meilleures conditions il lui est impossible de satisfaire également les besoins des hommes; qu'elle ne peut pas davantage leur assurer la liberté de pensée et l'égalité de jouissance. Alors, nous sommes bien obligés de renoncer à une administration qui soutient une économie fondée sur l'inégalité des droits réels, et qui, plus grave encore, ne *saurait agir autrement*. Des siècles d'Etatisme démontrent l'impuissance de l'Etat à solutionner la question sociale dans le sens de l'égalité et de la paix.

(à suivre)

(1) Voir C. S. Nos 171 à 177.

ON NOUS ECRIT

Le problème suédois — sur lequel vous avez donné le minimum d'explications — n'est pas un problème de mots, d'étiquettes, mais un problème de faits susceptibles de dépouiller le syndicalisme de tout caractère libératoire.

1° La Suède est riche; sa classe ouvrière connait une large aisance. Pourquoi ?

Parce qu'elle est une des plus grandes fabriques d'armements : voilà le fait numéro 1.

Sa situation géographique lui a permis, jusqu'à ce jour, de ne point participer aux guerres, et, par conséquent de pouvoir les alimenter avec profit.

La richesse de son prolétariat est faite du malheur des autres.

Les hauts salaires suédois s'alimentent des charniers... voilà le deuxième fait.

Cela pose un problème syndicaliste mondial :

Le syndicalisme peut-il soutenir les revendications de salaires des travailleurs du monde, qui, toute conscience avilie, osent participer à des fabrications qui les détruiront demain eux et leurs familles ?

Le syndicalisme ne ferait-il pas mieux d'engager le combat pour la conversion des usines en productions utiles ?

N'est-ce pas son devoir ?

Cela ou se démettre sur le plan humain...

On ne peut pas reprocher aux Suédois d'être aussi inconscients que les métallurgistes et autres sur toute la terre, et de se satisfaire de gagner de l'argent par tous les moyens...

Travailleurs : ne vous laissez plus berner par les politiciens mais œuvrez à votre libération en rejoignant le syndicalisme révolutionnaire.
Ralliez la C. N. T. !

EN LA VENTOLERA

La razón de ser cenetista

y III

FRANCIA. Ocurrida la Liberación se desató sobre el mapa político una ola de aventureros. Sobre el campo ajeno como en el anarquista.

Todos los afines saludamos fruiciosamente la aparición de «Le Libertaire». Firmas prestigiosas cual la del doctor Pierrot, documentaron las páginas del nuevo y evocador periódico. Para mayor crédito, debajo del título se leía un aviso destinado a ser engaño: «Publicación fundada por Luisa Michel y Sebastián Faure». Todo bien preparado. La apariencia anarquista quedaba conseguida.

Frecuentada la casa —Quai de Valmy—, notamos no ser la camaradería el fuerte de los titulares de aquélla. Un hombre excesivamente despreocupado y una mujer recelosa, «forastera» en demasía, os recibían. Allí entregamos un papel precioso —el número 5 del auténtico «Libertaire» de Sébast y Louise— que, como otros documentos, debe haber ido a parar en casa del trapero.

El anarquismo francés, excesivamente fraccionado, dividido en capillas personales, no dio cuerpo sólido al organismo común federalista, quedando la «dirección» de la F. A. en manos de los más activos, a la sazón de los aventureros.

Uno de ellos, realmente interesante en juventud, dinamismo y dialéctica, el más representativo en suma, no tardó en tomar bifurcación para la política so pretexto del plataformismo libertario, posición que debimos denunciarle con motivo de una conferencia que pronunció en Toulouse. Observado de cerca, se vio que el individuo aspiraba a un cargo de diputado, y cuando compañeros de buena fe o de fe diluida se escandalizaban por nuestras previsiones, el propio «compañero» diputable aclaró dudas presentando candidatura de cinco «libertarios», él en cabeza, por el distrito 13 de la capital de Francia. A partir de este momento «Le Lib» y la derivación libertario-política del Quai de Valmy quedarían desacreditados, arruinados, desaparecidos. Y la Federación Anarquista inicial también.

Hubo resurrección de valores, los mismos que ante la osadía del grupo considerado diputable se habían más que dormido. La F. A. quedó reconstituída, con pérdida de material y tiempo. Se fundó «Le Monde Libertaire» y los «anar» de siempre volvimos a quedar satisfechos. Ahora los compañeros franceses habían centrado su lucha. ¡Albricias!

Sin duda su forma periodística no compagina, a veces, con nuestro gusto. Cuestión de forma, y de derecho. No todo el mundo ha de sujetarse a la fórmula española. Nada importa la cuestión de forma siendo respetable el fondo. Alguna vez un vozarrón que otro ha dado el desentono, particularmente en lo referente al comicio 1960 de Limoges. Asunto no grave dado el desconocimiento galo de nuestros problemas. Con todas las menudencias del caso, la comunidad de intereses morales puede mantenernos coincididos. La prueba es de que nos entendemos y apreciamos mutuamente, iberos y galos.

Pero... guardia a los resbalones, a los peligros presentados por una actualidad frecuentemente engorrosa. «Le Monde Lib» debe ser anarquista en la más amplia acepción de la palabra. No caben en él los elogios al libertarismo regresivo, de bifurcación nuevamente, sin sacar la recia lección correspondiente. No es lógico por haber en Francia nacido las teorías sindical revolucionarias firmadas Pelloutier, Pouget e Ivetot, propugnar por una CGT de ascendencia reformista o por la persistencia en una CGT comunistizada, cuando se ignora totalmente a una CNT solitaria por abondono masivo de los anarquistas. Dudamos que en aquellas centrales sindicales los compañeros consigan influir en sentido libertario ya que no constituyen minoría apreciable en ellas, por cuyo importante motivo tienen que formar el cuadro conjuntamente con trostkistas, ex comunistas, « independientes » y toda una gama de elementos a cual de ellos más alejado del concepto federalista, antiautoritario y emancipador que forma la escuela del sindicalismo bakuninista.

Quedar en las CGT es derecho que tienen los compañeros aunque sea en desconsideración de la CNT, que sin exceso de reflexión abandonaron. Pero, en tanto creen ir a la unidad sindical revolucionaria presionando (?) al socialismo y al comunismo de las CGT, de hecho el reducido cuerpo libertario francés queda voluntariamente fraccionado en fuerzaobreristas, cegetistas, cenetistas, individualistas, grupistas A. B o C, en mayor parte preciosistas inactivos de la idea. Según suposiciones propias, aparte el elemento libertario que más o menos se manifiesta, existe, sólo en París, un mínimo de 2.000 individuos anárquicamente ilustrados que vegetan tras su mostrador de pacíficos y entendidos comerciantes. ¡Todo un movimiento importante que no coordina, que no vibra y perece por fraccionamiento hasta el último y lamentable detalle!

Lo bueno sería, pese a la dispersión de energías adoptada, que la F.A. surgida de la pútrida experiencia del Quai de Valmy, pudiese recoger y aunar el deseo de todos, fracciones e individuos, procurándose con ello facilidades de atracción de seres convencidos pero retraídos, aunque lo fuesen por espíritu de conservación, puesto que, pese a sus defectos, estos individuos están poseídos del espíritu cartesiano del que tanto se ufanan los franceses; preparándose un ambiente anárquico popular que le permitiera a la F.A. establecer una influencia verdadera en el seno de los sindicatos para desintoxicarlos del virus político-marxista por el canal de una CNT físicamente restablecida.

Que se discuta, que se estudie, que se sugiera desde nuestra Prensa, siempre en proa a lo nuestro, es comprensible y necesario. Pero recetar sindicalismo neutro, político o desviacionista con fines infantilistas de regeneración, nos parece tolerable, si, pero totalmente erróneo. Es una labor inmensa empleada de modo indirecto, cansino, que amenaza acogotar nuestras fuerzas. Es un vertedero de energías y de tiempo.

Cuando las luchas de la casa Renault, los « anar » de una Sección consiguieron llevar la voz cantante en nombre de la C.N.T. No comprendemos cómo los compañeros franceses se dejaron arrebatar esa posición de base conquistada.

Juan FERRER

Feminismo y socialismo

A Luisa Valdenebro, fraternalmente.

FEMINISMO y socialismo: He aquí dos temas de importantísima actualidad, que se tratan a diario en libros y conferencias sin solución práctica. ¿Sabes por qué? Se piensa demasiado y se siente poco. Se discute continuamente sobre derechos y se olvidan por completo los deberes. Si las elucubraciones del cerebro, si esos grandilocuentes discursos, en que predomina la inteligencia fría y egoísta, se sustituyesen por sanos consejos en que el corazón tomase parte activa, guiado por la justicia y la fraternidad, veríamos en poco tiempo cambiar el mundo.

Con la doctrina del feminismo pasa algo parecido. La mayoría de libros y arengas no sirven para ennoblecer el alma de la mujer. Al contrario, concitan el odio contra los hombres para eliminarlos de todas partes por inútiles. Esto fuera sustituir la hegemonía masculina por la femenina. Otro error gravísimo. Lo que puede salvar al mundo es la amorosa cooperación de los dos sexos, la comprensión por parte de unos y otros que los mueva a cooperar armónicamente para elevar, y purificar la humanidad, realzándola a sublimes ideales.

A la mujer se le debe enseñar el camino del deber inherente a su sexo, mucho más intuitivo qu el masculino, pues en éste prevalece la inteligencia y el raciocinio contra la intuición, esa misteriosa y sublime facultad que percibe instantáneamente ideas y afectos inasequibles a la razón.

El deber más asequible a nuestra inteligencia es el trabajo que nos impongamos para mejorar al mundo. Por lo tanto debemos hacer todas las cosas del mejor modo posible. ¿Lo hacemos así? Podemos responder francamente con un no rotundo. Nos tratamos los seres, con las consideraciones, respeto, y cariños debidos? Creo que no. Por muy bien que nos figuremos portarnos, si moramos las cosas escrupulosamente comprenderemos que siempre cometemos, por insignificantes que nos parezcan.

Es imprescindible deber de la sociedad educar e instruir a la mujer, para que sea consciente de su capacidad y que comprenda su alta misión de inculcar la verdad y el amor en el corazón de sus hijos, de sus discípulos, de su marido, de su hermano, de todos sus amigos, y en particular de todos sus enemigos, que desaparecerán, como por encanto, cuando les envíe como en una linterna mágica, un rayo de luz de verdad y de amor.

No te apartes nunca de la verdad, ni exageres nada. Pesa tus palabras y di solamente lo que creas exacto y preciso. Haz observar a los demás las inexactitudes, no con orgullo, sino con dulzura, e iniciarás así tu modesta misión. Ha de prevalecer la educación que armoniza corazón y mente, guiados por una voluntad firme: educación integral de los aspectos del alma, no la instrucción papayesca de infinidad de conocimientos inútiles, que roban tiempo a conocimientos más útiles, como es el fortalecer la mente, enseñándola a pensar, a meditar, a discurrir y comprender cuanto trasciende a la vida.

La mente se adiestra pensando hondamente, eliminando los pensamientos inútiles y abriendo solamente la puerta a los que tienen verdadero valor y están teñidos de un color hermoso y altruista.

«¡Abajo las armas!» es el título de una novela, que tú habrás leído, de la baronesa Berta Suttner. La guerra es la primera infamia que deben borrar del mundo las mujeres. Deben imposibilitar la guerra, el desafío entre hombres y naciones y trabajar para la abolición completa y absoluta de la pena de muerte. Ni el hombre ni la sociedad tienen el derecho de disponer de la vida del semejante. Somos peores que los salvajes, porque nos consideramos como pueblos civilizados, y nos servimos de nuestra inteligencia para refinar los medios de destrucción y de matanza.

¡Abajo las armas! — repito yo —: que desaparezcan todas, hasta las de caza.

La mujer puede hacer mucho en este sentido. En la familia y fuera de ella debe hacer comprender y, más que comprender, sentir hondamente lo horrible, lo asesino que es destruirse mútuamente, lo infame que es suprimir una vida, a la cual no tenemos derecho, al contrario, tenemos el deber de salvarla y de conservarla. A los que la sociedad llama delincuentes, debemos considerarlos como enfermos, que han de ir a hospitales y sanatorios donde las personas altruístas se dediquen a curar esos corazones enfermos, lo que no se consigue con el látigo, ni con el rigor ni la coacción se consigue con el amor, con la comprensión y la visión de lo bueno y de lo bello.

La generalidad de conferenciantes y profesores que presumen enseñar algo no hacen más que alardear de erudición para que los oyentes los admiren, aunque nada aprendan. Son orgullosos egoístas, que descuidan el deber de trasmitir sus conocimientos a los anhelosos de poseerlos.

Hay muchos intelectuales, a quienes yo llamaría intelectualoides, que envuelven las más sencillas ideas en lenguaje tan artificioso y complicado, que se necesita mucho trabajo para entenderlos.

Plutócratas y ricachones ostentan un lujo estrepitoso y se envanecen de sus estúpidos despilfarros, que provocan la indignación de los desheredados de la fortuna. A estos chupadores del sudor ajeno hagámosles el vacío: que se queden en los cafés-cantantes y en las madrigueras del vicio con su soez compañía de chulos, rufianes y prostitutas, y hagámosle comprender que sus babas asquerosas no pueden terciar con la honradez.

Todo se pervierte y todo cambia de aspecto. El alma de las instituciones sociales se ha vuelto espúrea. Algunas, o casi todas las asociaciones de beneficencia son un pretexto para que bullan figuras decorativas sin ninguna clase de sentimientos en el corazón. Se dan farisaicas limosnas sin comprender que la limosna es un crimen inconsciente, porque la sociedad debe proveer al sostén de todos los miembros inútiles y desgraciados.

Mujeres: Vosotras debéis dar vigoroso escobazo a todas esas falsedades, injusticias e infamias. Vayamos a la fuente de donde brota el agua pura de un río; no miremos al río pasar por las ciudades populosas que contaminan sus aguas: mirémoslo en su origen, allá en lo alto de la montaña. Ese es el agua que hemos de beber.

Penoso trabajo os aguarda; pero no desmayeis. Sembrar por doquiera la buena semilla y tened la seguridad de que muchos corazones sólo esperan el momento del despertar del mundo para cooperar con alegre entusiasmo en todos los impulsos nobles y generosos.

Enarbolar la bandera blanca como símbolo de verdad: La de color de rosa como representante de la bondad y la de color oro como emblema de la belleza.

Defender estas tres banderas hasta la muerte, dando la mano al caído para que pueda subir a la cumbre del ideal, y allí proclame la salvación del mundo por medio del amor y de la fraternidad.

PEREZ GUZMAN

BOLETIN

«TERRA LLIURE»

A ruegos de varios compañeros vamos a aclarar nuestra llamada. Nuestro esfuerzo anterior (algo prolongado) cayó al vacío después de haber despertado la curiosidad y la simpatía en los medios obreros y universitarios de Cataluña. Un periodiquito libertario escrito en catalán causó en el interior impresión favorable. Un S. I. nos ayudó constantemente, pero muchos compañeros no terminaron de comprender. Y el esfuerzo de unos pocos se vino abajo.

Ahora (hace meses) varios compañeros insisten en que hagamos revivir «Terra Lliure». Lo que es nosotros, siempre estamos dispuestos, pero con garantía de ser asistidos. No queremos cargar con la responsabilidad de un nuevo fracaso. Si «Terra Lliure» verdaderamente interesa, con las adhesiones que recibamos en adelante habrá de verse. Esta vez podríamos ser un mínimo de cuatro redactores, y además un amigo profesor, profundo conocedor del idioma catalán, se nos ha ofrecido para correcciones. Moralmente la cosa está presta. Queda por ver —repetimos— el resto.

Los dispuestos a empujar de nuevo el carro «Terra Lliure» somos, inicialmente, los siguientes:

París: J. Ferrer, R. Llop, A. Cuadrado, S. Pasamar, J. Mas, Sor, Mara Valls, A. Andreu, Curtis, Ronchera, Teresa Margalef, Tarragó, P. Rodríguez, Mula, J. Figueras, M. Ferrer, Montollu, Gilabert.

Lyon: J. Padrós.

Toulouse: G. Sesma.

Comunicación para nuevas adhesiones, sugerencias y aclaraciones: a J. Ferrer o a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Queda una partida de turrones clases Toledo, Mazapán y Yema a vender con beneficio para los compañeros viejos e inválidos. Dirigirse a Cuadrado, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

Rizal y la libertad

HACE un siglo nacía en Filipinas un gran defensor de la libertad y 36 años más tarde moría como un héroe frente al pelotón de ejecución en el campo de Bagumbayan. Así terminó la breve, fecunda y laboriosa vida de José Rizal.

Desde pequeños aprendimos amar a un hombre eminente, a un sabio, a un poliglota al propio tiempo que al símbolo de la libertad del pueblo filipino.

La Isla de Luzón ha perdurado su recuerdo dando el nombre de Rizal a una Provincia del Archipiélago Malayo.

Se le acusaba de haber tomado parte en la rebelión contra los invasores españoles de su país, pero en realidad se le asesinó vilmente no por la rebelión, en la cual él no tomó parte, sino por su posición intelectual frente a la soberbia del ejército de ocupación y frente a las intrigas conventuales de lo que se vino denominando el «País de los frailes».

Se le fusiló porque en su visión clara de la situación de Filipinas, dominada por la cruz y la espada, escribió un libro — entre otros notables — titulado «Noli me tangere» que era una profunda y veraz descripción de la tiranía frailuna, allí donde los indios malayos eran considerados por los ocupantes como una raza inferior digna de menosprecio. Y así no se coloniza ni se civiliza: se conquista y se vence sin convencer, tiranizando y embruteciendo al país ocupante.

Cierta prensa española peninsular, días pasados se ocupaba someramente de la vida ejemplar de José Rizal. Un comentarista, en «ABC» hablaba de «sangre de héroes, semilla de Libertad», pero después de algunos pasajes que los consideramos justos vimos que trataba de ocultar las verdaderas causas de la muerte del Doctor Rizal. No interesa a cierta prensa ni menos al régimen actual decir la verdad a los españoles sobre la pasión y muerte de aquel cristiano incorruptible cuyo mayor delito fue fustigar a frailazos y a opresores. No interesa a dicha prensa propagar los principios sustentados por el autor de «Noli me tangere» y «Los filibusteros».

El «odio a la inteligencia», como dijo Unamuno cuando se teme ser discutido y para evitarlo se pega, cuando se puede pegar. Sí, efectivamente, entonces como ahora, en los mismos medios y sectores de la reacción fulminante que asesinó a Rizal «hay miedo a la inteligencia al propio tiempo que se la odia» y por tal aberración se colocan candados en la boca de los que dicen la verdad y se atan las manos de los que escriben razonamientos humanos liberadores de la conciencia de los pueblos.

El régimen actual español no puede de ningún modo reivindicar ni enaltecer la memoria de José Rizal porque la misma mentalidad cerrada y cavernícola imperaba (por Imperio) entonces, que la que hoy secuestra las libertades del pueblo español.

El caso de Rizal, como el de García Lorca entran dentro de la capacidad moral del franquismo y la prensa subordinada la cual habla de libertad en esta ocasión pero escamotea la verdad del gran héroe malayo. La prensa española no puede hablar de libertad porque sus galeradas están atadas a la columna. La España de José Rizal amaba la libertad porque carecía de ella y no se podía rebelar contra sus tiranos como lo hizo el pueblo filipino, porque nunca se ama tanto ser libre como cuando permanecemos bajo el peso de una tiranía.

El pueblo español de hoy se encuentra en parecidas circunstancias —con escasos atenuantes— a las del archipiélago Filipino en aquella mañana de diciembre de 1896 que caía para siempre José Rizal acribillado a balazos como tantos mártires le han seguido después.

VICENTE ARTES

Compañero asesinado en Oslo

Nuestro suscriptor José Rubio Gasol, ocupado como mozo de un café-restorán con atracciones, ha muerto en circunstancias odiosas en la ciudad de Oslo, Noruega. Llamado por un sujeto a las seis de la mañana, al abrir la puerta fue inopinadamente y brutalmente agredido sin tiempo siquiera para proceder a su defensa. De la salvaje acometida Rubio Gasol resultó con lesiones graves en el cráneo, una mandíbula fracturada y fuerte hematoma en los ojos. Fue conducido al Hospital General donde vanamente los médicos trataron de salvarle, falleciendo a las tres semanas de estar hospitalizado, o sea el día 4 de enero de este año.

El asesino hasta ahora no ha sido localizado.

Los compañeros del muerto, españoles, organizaron el entierro civil que el desdichado Rubio Gasol les pidiera antes de extinguirse, produciéndose un momento emocionante.

Sumamos nuestro dolor al de los deudos y amigos del compañero tan absurdamente desaparecido. Y que el asesino vaya cuanto antes al fondo del abismo que se merece.

La Redacción del «C. S.»

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Adresser la corespondance au siège

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris
Rédaction, Administration et Trésorerie du
« COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
Adresser la correspondance au siège confédéral

REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Dans l'attente d'une salle à la Bourse du Travail, nos réunions ont lieu à l'Amicale laïque, et les permanences sont tenues tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget-de-l'Isle, St-Etienne.
Pour tous renseignements, écrire aux secrétaires, les camarades Morel et Jouve, 41, rue des Passementiers, St-Etienne (Loire).

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

LA LAICITE (1)

»Avec l'autre, c'est la formation des démocraties, c'est la science, c'est l'Ecole et ses méthodes: l'enseignement distribué à tous les hommes, des moyens par lesquels l'humanité peut capter des forces dans la nature et remplacer ainsi la prévision d'Aristote, les esclaves humains par les machines — ou, selon l'expression de Lénine, les épaules de chair par les épaules d'acier — l'enseignement, selon lequel *comprendre et inventer* deviennent les plus hautes valeurs de l'humanité.

»Il n'y a aucun compromis possible entre les deux conceptions, entre les deux mondes auxquels elles correspondent. Elles ne peuvent coexister sur la planète. «Ceci tuera cela». Le duel engagé est un duel à mort.

»Le duel, naturellement, entraîne les classes sociales tout entières. Il ne s'agit pas de l'opinion de tel ou tel individu, quel que soit son rang ou son intelligence. Les deux conceptions expriment les intérêts de deux classes:

» — la conception militariste, c'est tout naturellement la conception d'une minorité de dirigeants qui vit des prélèvements qu'elle réalise, par la force, sur le travail d'autrui;

» — la conception scientifique et technique, c'est tout naturellement la conception prolétarienne qui y trouve la certitude que va prendre fin son long esclavage.

»Ainsi s'opposent la Caserne et l'Ecole. Leur conflit, c'est un des aspects de l'immense tragédie dont le prologue va de mai 1789 aux journées d'octobre, dont le premier acte se jouera sur la scène européenne et dont l'épilogue aura pour scène le monde entier.

»L'offensive déclenchée en France contre l'Ecole est le signe que les acteurs prennent place pour l'action décisive.»

Aux Libres-Penseurs nous disons:

Réfléchissez et choisissez... La Révolution sera politique si vous n'aspirez qu'à renforcer le pouvoir de l'Etat ou qu'à changer ceux qui en tiennent les rênes.

Elle sera sociale, si, brisant toutes les forces d'Autorité, nous confions aux travailleurs la production et la répartition des richesses; si nous confions l'enseignement à la science, à la pédagogie, sous le contrôle de l'activité syndicale et coopérative.

Ne dites pas avec insouciance, en laissant à d'autres la rude besogne: «l'Eglise? l'Etat? deux maux dont nous choisissons le moindre».

Rappelez-vous un passé encore tout récent: la séparation. Contre l'Eglise vous avez servi l'Etat, c'est-à-dire les politiciens, hommes de toutes tyrannies, de toutes les avidités; et quand fut vaincue l'Eglise, tous les meneurs de l'anticléricalisme, devenus à leur tour députés ou ministres, lui rouvrirent la porte que vous aviez fermée... Car il est une loi à laquelle tous les tyrans sacrifient: «Dieu est un fantôme nécessaire aux gouvernements pour s'imposer aux peuples».

Sans une église prêchant la résignation aux spoliés, un Etat ne peut perdurer. S'il chasse un culte, il est contraint d'en créer un nouveau; c'est le culte de la déesse Raison avec Robespierre, la déification d'un Lénine, momifié par la religion marxiste. La foi aide à tout subir, l'incroyance pousse à la révolte.

Si nous voulons servir la vraie laïcité, il faut rejeter tous les préjugés, et, en particulier, le «préjugé d'ainesse», cette vanité autoritaire qui nous fait imposer à nos enfants la formation spirituelle qui continue nos personnalités, nos caractères, qui respecte nos traditions, nos institutions.

Chacun de nous doit se pénétrer de cette vérité; l'enfant porte en lui les moyens d'accélérer le rythme du progrès social; mais il n'atteindra son épanouissement total qu'à une condition: la Liberté d'enterprétation des faits et la Liberté d'action que lui garantiront les cadres mobiles d'une pédagogie contrôlée uniquement par la Science et le Travail.

Nos tâches se cristallisent: procréer avec intelligence et prudence; préparer, par l'abolition de toute autorité, de toute tyrannie, une ambiance matérielle, scientifique et morale, telle que la vie individuelle et sociale ne dresse aucun obstacle aux efforts de la pédagogie et de la science, dans leur œuvre de Libération.

La Société pour l'Enfant!
L'Ecole pour l'Enfant!
La Science pour l'Enfant!
L'Avenir par l'Enfant!

Chassons de l'Ecole des politiciens qui se disent laïques; tous ces démagogues intéressés, ces arrivistes sans scrupules, tous ces pleutres qui s'efforcent de séduire les pères par un anticléricalisme jésuitique afin de s'emparer des enfants pour les *soumettre à l'Etat!*

Dénonçons, chassons les faux libres-penseurs.

La Libre-Pensée, négation de tous les dogmes, de dogmes, de toute autorité, ne peut exister que dans une société réalisant l'égalité économique entre ses membres, chacun accomplissant sa tâche en associé d'autrui, sous le contrôle de ses associés, et repoussant toute ingérence politique.

La Libre-Pensée ne peut s'épanouir qu'au sein d'une organisation sociale sans dieux ni maîtres, dans la cité communiste-libertaire.

Nous considérons la Révolution Sociale comme la négation de la libre-pensée bourgeoise, du laïcisme bolchéviste, comme l'étape nécessaire à la conquête du droit de penser et d'exprimer sa pensée; comme l'accouchement, douloureux mais indispensable, du milieu qui libèrera l'enfant de l'autorité qui l'égare, l'étouffe, et l'annihile.

Pour la vraie Libre-Pensée...
Pour la vraie Laïcité...
Pour l'Enfant...
Vive le Communisme-Libertaire!

AUX PARENTS

Alors que la masse grossissante des fonctionnaires afflue dans les syndicats par pur égoïsme corporatif, pour des augmentations de salaires et des conquêtes, indépendantes de tout esprit de libération humaine, les flics y déploient une moralité qui n'est pas inférieure à celle des douaniers, des octrois, du fisc, etc...

Alors que les fonctionnaires se rallient par instinct à toutes les formules sociales qui assurent, dans un Etat fort, l'hégémonie des fonctionnaires (bolchévisme et socialisme d'Etat)...

Nous assistons à ce spectacle réconfortant, dans les syndicats d'instituteurs, d'une minorité courageuse et lucide qui s'efforce de briser les chaînes que toute l'administration étatiste fait peser sur les épaules fragiles de l'Enfant.

Bataille magnifique! Ceux qui, de tout temps, furent les serviteurs zélés des tyrans! Ceux qui prêchèrent le renoncement individuel en faveur d'un intérêt général qui n'était qu'une duperie. Ceux qui asservirent les hommes-enfants au respect de l'arbitraire, de l'injustice, de la force, de l'oppression, de la superstition. Ceux qui furent chiens de garde du capitalisme, les défenseurs de l'Etat-gendarme, les vulgarisateurs d'une morale qui désarme les esprits et dépouille les consciences. Ceux qui furent les chantres de la Patrie, du drapeau, de la guerre.

Ceux-là se ressaisissent, prennent conscience du rôle prépondérant qu'ils jouent dans l'évolution sociale.

Conscients de leur valeur, des instituteurs ont compris que leur rôle n'était pas d'enchaîner le présent au passé, de fabriquer des citoyens serviles, des esclaves. Mais de réaliser, dans l'enfant, cet esprit libertaire qui conditionne toutes les conquêtes sociales.

Des instituteurs se sont révoltés: on les a frappés. De toutes les révoltes, l'Etat considère la leur comme la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus efficace. L'Eglise a retrouvé l'Etat... Et devant le danger commun, les deux ogres ont fait cause commune.

Mais il est bien évident que la bataille est inégale. Cette vaillante minorité est décimée, ligotée dans ses efforts désespérés par l'effort de toutes les puissances privilégiées que protège l'Etat.

Mais elle peut vaincre. Elle doit vaincre. Il ne suffit pas que l'instituteur sente autour de lui la pression sympathique, mais combien faible de ses élèves.

Il doit pouvoir compter sur l'appui moral et physique des parents, sur l'intervention rapide et efficace des syndicats ouvriers.

Toute répression, s'abattant sur un instituteur, doit déclencher immédiatement l'occupation de l'école par les enfants et les parents.

L'Union locale et syndicale doit appuyer le mouvement par une grève générale.

Le syndicat des instituteurs doit se refuser à sa tâche d'enseignement au profit de l'Etat, aussi longtemps qu'il sera brimé dans l'exercice d'une fonction qui ne peut être contrôlée que par la Science, la Pédagogie, les Elèves et les travailleurs.

Les instituteurs sont passés en tête du mouvement de libération humaine.

Ils représentent l'avant-garde la plus clairvoyante des masses prolétariennes.

Ils sont, pour nous, l'assurance que nos enfants nous dépasseront en savoir, en bonté, en fierté...

Aidons-les donc. Disciplinons nos actions communes dans leurs buts.

Avec eux, sauvons l'enfant, l'homme nouveau de la cité nouvelle.

Tout pour l'Enfant.
Tout par le Syndicalisme Révolutionnaire.

FIN

(1) Voir «C. S.» Nos 170 à 172, 175, 176, 177.

B.D.I.C

Supplément au Num. 177 du COMBAT SYNDICALISTE

LE COMBAT SYNDICALISTE

Organe officiel de la C. N. T. — Section française de la A. I. T.

A todos los compañeros

LA publicación de Prensa anarcosindicalista ha sido prohibida sin motivo, pero no discutimos. Ordenes son órdenes. Lo lamentable es que esta malhadada circunstancia interviene cuando más necesarias son nuestras publicaciones para propagar nuestros ideales, puntualizar la presencia del sindicalismo revolucionario y proseguir el combate contra la tiranía franquista. Dándose, al mismo tiempo el caso contradictorio de compañeros que renuncian al sostenimiento de nuestra Prensa provocando, para la C.N.T. española, un peligro de silencio y decrepitud.

Para una posición afirmativa cual corresponde, es obligado sostener y aumentar el radio de acción de nuestras publicaciones. Actualmente, sin « Soli » nos acogemos a « Le Combat »; pero éste, al igual que « Umbral », cierra con déficit, iniciándose la marcha hacia la extinción si los compañeros de buena voluntad inactivos no se desperezan. Con una administración saneada, nos comprometemos a enviar 1.000 ejemplares gratis a España, Alemania y Suiza a fin de que la juventud española se ilustre en sentido libertario. Igual recurso podemos emplear para captar la voluntad de la juventud española que llega a Francia. Entre Alemania, Suiza y Francia hay un mínimo de 200.000 españoles jóvenes que desconocen nuestras ideas, siendo pues suicida que cenetísticamente permanezcan abandonados para que a este público inédito lo «trabajen» comunistas y católicos . Y España ¿por qué la Confederación exilada no trabaja, seriamente, el interior de España?

Suscribíos, ayudadnos a divulgar « Le Combat », que hoy se puede hacer entre franceses y españoles. Contribuid a que una voz de cultura cual lo es «Umbral» (ex Suplemento Literario de «Solidaridad Obrera») adquiera más desarrollo. ¡Actividad, activemos, compañeros! Y si varios no ven con simpatía a ambas publicaciones por interpretaciones personales, que no ayuden pero que no impidan. Con posibilidad de medios, nuestro sistema de propaganda puede penetrar la imigración española, el interior español, el público ilustrado y el proletariado francés incluso, con el semanario, la revista, el folleto, la hoja, el dibujo. A los efectos de ilustración y propaganda el Congreso de Limoges acordó mucho y no se ve gran cosa. De ser ayudados, nosotros nos vemos capaces de hacer algo, precisando ser secundados en nuestro plan, que seguidamente exponemos:

1º Doblar la importancia de la edición de « Le Combat Syndicaliste », semanario de la C.N.T.F. que se publica con una página en francés y tres en español.

2º Aumentar la tirada de la revista de estudio y capacitación «Umbral», muy indicada para ganar terreno en medios ajenos a los nuestros.

3º Prepararse para asistir — los que puedan — al Festival de solidaridad obrera que tendrá lugar el 29 de abril de 1962 en el Palacio de la Mutualidad y al que probablemente acudirá nuestro amigo Georges Brassens. (Un lleno extraordinario sería una excelente respuesta a quienes por su actitud contraria a la publicación de nuestra Prensa lo merecen).

4º Participar en la Tómbola benéfica de solidaridad obrera según costumbre de cada año. Habrá obsequios por más de 2.000 NF., y cuantos compañeros reciban boletos sin haberlos pedido no deben enfadarse, y si, devolverlos, si no les interesa colocarlos. Dénse cuenta de que no se trata de un negocio sino de una acción benéfica para sostener nuestro sistema global de propaganda.

5º Comprar libros de la Editorial «Soli», particularmente «Quinet» de Felipe Alaiz para dar pie a la edición del tomo 2 de las obras de tan inolvidable compañero.

Todo un programa, amigos, y todo un deseo, ferviente, que os comunicamos para resolver entre todos; con decisión, con entusiasmo, para HACER; sin dejadez, sin abulia, porque eso pudre y aniquila.

Dicho lo cual dejamos que se expresen los hechos. ACTIVAR o PERECER.

Vuestros y del comunismo libertario:

LAS REDACCIONES
Y ADMINISTRACIONES
de « C. S. » y de « Umbral »

UMBRAL

Revista mensual de arte, literatura y estudios sociales

BOLETIN DE SUSCRIPCION

Yo ....., habitante en la localidad de ..... (departamento .....) calle ..... número ..... deseo suscribirme a LE COMBAT SYNDICALISTE a razón de 20,00 NF. año (5,00 por trimestre).

(Orientación administrativa : Los pagos de suscripción pueden efectuarse a nombre de Raymond Fauchois, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9), CCP 3724-37, Paris, o a Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10) CCP 13507-56, Paris.)

Compañero: Si ya estás suscrito pasa este Boletín a un posible suscriptor.)

BOLETIN DE SUSCRIPCION

Yo ....., habitante en la localidad de ..... (departamento .....) calle ..... número ..... deseo suscribirme a la revista UMBRAL a razón de 9,60 NF. año (2,40 por trimestre).

(Orientación administrativa : Los pagos de suscripción pueden efectuarse a nombre de Raymond Fauchois, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9), CCP 3724-37, Paris, o a Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10) CCP 13507-56, Paris.)

Compañero: Si ya estás suscrito pasa este Boletín a un posible suscriptor.)

Imp. des Gondoles — Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

Antena

HINCHAN EL GLOBO

BARCELONA. — En el programa político de obras del Gobierno figura la construcción de una autorruta de Barcelona a la Maresma ancha de 80 metros. Con tal de que no confundan longitud con anchura...

LA TRETA DEL RIO

CASTELLON DE LA PLANA. — El río Palencia ha desaparecido de la superficie posiblemente debido a un movimiento interior de la tierra. Actualmente un equipo de geólogos se esfuerza en averiguar el derrotero tomado por las aguas.

SALVADO

GIBRALTAR. — El general Ramón de Meer, del Campo de Gibraltar aposentado en La Linea, llegó al Peñón en visita de protocolo. A su llegada fue recibido por los ingleses con 17 cañonazos... de salva honorífica, evidentemente.

CASI LA
SAN BARTOLOME

En el pueblo de Aldeanueva de San Bartolomé se desplomó la techumbre de un cine en el que se iba a celebrar una sesión infantil. Afortunadamente el accidente ocurrió cuando el menudo público empezaba a concurrir, resultando solamente tres niños heridos.

TRES CONTRA UNO

LEON. — Morgovejo. En la mina Santísima Trinidad pereció el minero Juan Vega Meneses, 27 años, a causa de un desprendimiento.

SAGRADA FAMILIA

BARCELONA. — La Junta de Obras de la Sagrada Familia ha denunciado a la policía un robo de 2.000 pesetas perpetrado en las oficinas que la Junta tiene instaladas en el interior del templo.

LA INMUTABLE
MACARENA

SEVILLA. — Tras la trágica inundación ocasionada por el Tamarguillo y el accidente de aviación consiguiente a un reparto de dones (en total, 31 muertos), la segunda inundación — a cargo del Guadalquivir — ha motivado la inmersión de 31.000 hectáreas de terreno, con 3.072 casas anegadas, 553 casas y casuchas destruidas, 1.228 gravemente deterioradas, 11.744 personas sin domicilio y 46.000 trabajadores en paro forzoso.

UNA DE CAL
Y VEINTE DE ARENA

BARCELONA. — En el pueblo de Pineda se construía un hotel para la explotación del turismo. Por culpa a los pésimos materiales empleados la construcción se vino abajo antes de ser terminada, matando a 12 obreros y dejando a 80 con heridas de consideración o graves. La casa alcanzaba nueve pisos. Con CNT esa calamidad nacionalsindicalista no hubiese ocurrido. Hay tres técnicos detenidos.

ORDENO Y MANDO

MADRID. — Por sugerencia del obispado el Ministerio de la Gobernación ha publicado una orden disponiendo que hasta el 31 de mayo los cinematógrafos cierren a las 24, los teatros a las 0,15, los circos y los frontones a las 0,30 y los cafés, bares y restaurantes a la 1,30. Parece que así la moral cuaresmal y pascual quedará a salvo.

EXPORTACION DE
MANO DE OBRA

IRUN. — Cada día pasan por esta frontera cuatro mil obreros españoles para ocuparse en trabajos de la nación francesa. A través de los sindicatos verticales, el gobierno de El Pardo cobra un tanto por cabeza.

LA CRUZADA DE LA VIVIENDA

BILBAO. — Cuéntanse en esta capital 15.000 afilias que viven realquiladas y 1.500 pisos en los que no se aloja nadie.

DIVISAS PARA FRANCO

MADRID. — Durante el último mes de octubre se ha contado en España la presencia de 518.174 turistas extranjeros. De marzo a diciembre de 1961 el número total de visitantes venidos del exterior ha sido de 6.500.000.

BESANA (novela del exilio)

En ese intervalo de tiempo, Fildefer, urdiendo su monstruosa tramoya, atiborró el barreno con dinamita y tierra fina, escondiéndose después en el bosque, de modo que pudiera acechar a su víctima. Ariel, feliz y confiado, llegaba con Júpiter que le precedía de unos metros.

Entonces el traidor saltó como un oso viejo al barreno, encendió la mecha y huyó por entre las carrascas hacia Servanac por la parte opuesta para disimular su alevosía.

Cuando el mozo llegaba se le interpuso Júpiter con ladridos estrepitosos y ademanes agresivos, como si tuviera un ataque de rabia.

Ariel no sabía interpretar la exasperación de su perro y creyó que tenía la enfermedad espontánea, cuyo remedio le fue más seguro asir una piedra casi oculta entre la nieve y terminar con el pobre animal.

En estas prácticas estaba cuando sucedió la explosión, seguida de una lluvia de piedras de todos los tamaños, que le rozaron la cabeza sin contusionarle. Ariel cogió su perro y se protegió tras un montículo nevado, esperando unos minutos más. Pasados éstos, fue al lugar del barreno, que por cierto había hecho un buen trabajo, calculado en ocho metros cúbicos de piedra.

Acto seguido se apresuró a salir de aquel lugar en que tenía que morir. Marchaba de prisa, resbalando por la nieve. Llegó a Servanac y a la izquierda del camino comunal, detrás de la sacristía fue a la zahurda de Fildefer; abrió la puerta sin llamar y le encontró comiendo unas patatas frías, cocidas sin pelar.

— Vengo a verte — le dijo escudriñándole en los ojos.

— ¿Te falta algo del huerto? — respondióle, jadeante de fatiga disimulada.

— No me falta nada — prosiguió Ariel — pero aún te veo nieve en los zapatos; apostaría que las huellas de la cantera corresponden a tus pisadas.

— «Fous-moi la paix» — exclamó Fildefer —. Yo soy una persona honrada y trabajadora y no quiero que se me moleste.

— ¿Quién ha podido estar en la cantera en ausencia mía? Tú, nadie más que tú o el hijo de Herbert.

— Eso es — concluyó el viejo ladino —; Francis Herbert te tiene rabia porque te ha visto hablar con la hija del tío Delay.

Ariel sin responder, marchó precipitadamente de allí, para dirigirse a la gran propiedad de Herbert, en donde le aseguró la madre de Francis, que padre e hijo cortaban leña en los bosques de Montplace.

Es así que volvieron a recaer las sospechas sobre el malvado Fildefer, pero sin prueba para dar parte a la gendarmería de St-Antonin, prefirió callárselo y tomar nuevas precauciones.

LA HORA AZUL

Aquel mismo día por la tarde, Ariel empleó las horas que le restaban en hacer unalimpieza minuciosa en toda la casa, para recibir a su amiguita.

Sacó brillo al péndulo y puso las agujas del cuadrante a la hora del pueblo para absorber minuto por minuto de su inquieto esperar.

Sacó el álbum de sus dibujos y acuarelas. Adornó las paredes con los mejores de sus trabajos, representando lirios, rosas, margaritas, paisajes de primavera y una familia de venados.

Frente a la entrada colocó un hermoso cuadro al óleo representando una vista parcial de Montauban sobre el río Tarn.

Acto seguido encendió un buen fuego de nudosos sarmientos y abrió todas las ventanas para que se disipase el olor a macho cabrío de la casa, perfumó la habitación y probó de limpiar los cristales, que acostumbrados a la suciedad no querían volverse transparentes.

Después cenó con frugalidad por no embarazar el estómago; se hizo un buen café, moliendo los granos con una botella, y esperó con inquieto alborozo, con lápices, colores y un cuadro inacabado sobre la mesa para que Irma viera en él un hombre aficionado a la pintura.

El péndulo marcaba los minutos en impulsivo ritmo de muelles viejos, movidos por jadeante colisión.

El vetusto reloj cuenta el tiempo como vigilante centinela, las horas, los días y los años, hasta que inservible se detiene; es relevado por otro nuevo, y así se van sucediendo todos los objetos que sufren la misma suerte del hombre.

Cuando Ariel vió que la aguja pequeña pasaba de las diez de la noche, empezó a dudar de la promesa de Irma. El alborozo se fue transformando en angustia.

— No vendrá, no vendrá — se dijo — está jugando con mi corazón. Pasaron unos minutos, hasta que por fin, unos golpecitos de cenicienta, sonaron a la puerta. Ariel se estremeció. Al abrir, una inmensa y radiante alegría bañó su espíritu. Era Irma la que tenía allí, como un sueño delicioso estaba presente, y ojalá que el tiempo se le hubiera detenido con esta divina imagen, para guardarla en tangible memoria toda una eternidad.

La muchacha venía abrigada y cubierta de flecos de nieve. Júpiter acudió a ella cariñoso y retozón. Ariel la hizo avanzar, cerró la puerta con dos vueltas de llave, la desembarazó del abrigo, y su toquilla de la cabecita que sacudió los copos blancos; le dió un besito fraternal en las mejillas y le demostró aquella casita limpia y adornada por cuadros suyos.

En el dormitorio le temblaba la voz. Temía al instinto sexual que le poseía, por miedo de perderla para siempre. La tenía como mariposita insegura y frágil y era necesario controlar bien los gestos movidos por la pasión.

Ella, emocionada, miraba los cuadros abstraída por un temor indefinido, mientras Ariel le explicaba como un viejo artista la combinación de colores que era menester para copiar con exactitud los pétalos abiertos de las rosas y la erecta aristocracia de los lirios.

La niña tomó así más confianza y afecto por él, admirando la sinfonía de colores, ejecutada por los pinceles de su amigo.

— El hombre — habló Ariel — para vivir feliz ha de estar inspirado por el mundo de las maravillas e interpretarlas por medio de la música, la pintura, la escultura, la poesía y otras manifestaciones espontáneas, a fin de armonizar toda la existencia humana. Si no hubiera arte, el mundo sería monótono y vegetativo. Irmo risueña y feliz escuchaba embelesada aquel lenguaje nuevo y sensible a su entendimiento. Ambos volvieron a la cocina, adonde ella se acomodó frente al uego que pródigo ardía y calentaba con paternal acogimiento.

Ariel arrimó su vieja cafetera a unos tizones encendidos para calentar el café por cuarta vez.

— Es café de verdad — le dijo — me lo han traído esta mañana en un paquete con algunas vituallas. Seguramente ha sido monsieur Bernard, el propietario más pobre y generoso que he conocido.

Irma no contestó a esta ingerencia, y por no humillarle prefirió no decirle que fue ella la persona que le depositó los víveres mencionados.

Le preparó el dichoso café en un tazón denticulado por los bordes, que Irma sujetaba con las manos, mientras le ponía él, excitante, lleno de posos.

— Soy muy torpe en la cocina — se disculpaba —. Como creí encontrar una mujer para los condimentos no me preocupé nunca en aprender a guisar ni hacer brebajes.

Irma reía y la pobrecita tosía de vez en cuando por los sedimentos que le hacía tragar el malvado café.

Ariel sentado junto a su amiguita absorbía también el líquido, tosiendo y disculpándose del «inservible» colador.

Entre tanto, la vacilante «oscilación» de la péndula iba mordiendo los minutos con enfático ritmo. Felicidad que pasa, felicidad que acaba. Vosotros mortales, aprovechad estos momentos agradables que os ofrece una sincera amistad.

Así tomaron confianza nuestros amigos, inspirados por la lumbre familiar. Ariel le relató todo su calvario. Irma le explicó sus inquietudes de adolescente con el candor emanado de los primeros síntomas de la pubertad.

— ¿Qué sería de los hombres naufragados como nosotros — proseguía Ariel — sin familia ni porvenir, solitarios en el cenagal de la vida, sin los encantos del arte y del amor?

A lo que Irma respondió:

— Soy hija única en una masía donde todo un tercio de tierras de Servanac le pertenece. Mis padres, que se alaban de ser los terceros del pueblo en riqueza, hablan a menudo de casarme con Herbert hijo; aunque éste, enamorado de Sylviane, le ha escrito una carta sin resultado. Entre los campesinos el amor es más bien un trato y conveniencia que la unión de dos seres que se comprenden. Si tú supieras, Ariel ¡cuánto yo repudio estas formas de obrar entre las gentes de mi país! Por eso encuentro en tí una diferencia que no puedo explicarte; soy muy joven para decirte palabras bien dichas. Yo te quiero porque eres sencillo, y tienes un alma que vale más que todas las riquezas de la Tierra. El único inconveniente que hay entre tú y yo, es que según me han dicho, no vas a misa porque no crees en Dios y esto si fuera verdad, debe ser horrible.

— Quien te ha dicho eso, está en un gran error — respondió levemente Ariel —. Yo creo en la Naturaleza, porque es ella quien te ha puesto en mi escabroso camino, y me llena de inspiración por tí.

(Seguirá este capítulo)

VOLGA MARCOS

Félix Gurucharri

En este nacimiento del año 1962 dejó de existir para siempre el que en vida fue bueno y consecuente compañero Féliz Gurucharri, hombre de lucha infatigable y militante activo en el Sindicato de Transportes de Barcelona.

Uno menos dirán congratulándose de satisfacción nuestros eternos enemigos al ver que nuestra C.N.T. va sumando pérdidas en su efectivo. Uno menos diremos nosotros, los hombres confederales, con lágrimas en los ojos y dolor en el corazón, pensando en el compañero y en nuestra España sumida casi en la esclavitud.

Los compañeros esparcidos por todos los rincones del exilio recordaremos con sentimiento al bueno de Charri, afectuoso, paternal, pero enérgico siempre.

***

Acabo de recibir carta de Inglaterra, de mi hijo Salvador, comunicándome la fatal noticia. Lo leo seguidamente en «Espoir». Diríase que ya nada más cabe decir cuando la fatalidad ha hecho de las suyas. No, queridos amigos y compañeros que me leáis. Se ha de recordar algo de su vida como ejemplo para los que quedamos. Se ha de rendir tributo al compañero y al hombre, que es rendir tributo a todos cuantos van desapareciendo sintiendo y pensando en idealista. Y si me creo en el deber de hacerlo hoy hablando del malogrado amigo y compañero es porque son muchos que desean lo haga. Es así para recordar a los hombres y a la Confederación Nacional del Trabajo.

Gurucharri fue uno de los militantes que no se dormían en los laureles. Optimista, siempre activo, poco hablador, pero todo acción.

Con hombres así jamás la organización confederal podía perder un palmo de terreno en sus luchas contra nuestros adversarios.

Casi toda su actividad debe circunscribirse como militante dentro del Sindicato del Transporte y Comunicaciones de Barcelona (Sección de Autobuses G.). ¿Quién no recuerda los dos conflictos sostenidos con Autobuses a la cabeza de cuya empresa estaba el director Arruga? El primero provocado por solidaridad con el compañero Sarrau y dos compañeros más despedidos, y cuyo conflicto ganamos después de 16 meses de lucha, y el otro conflicto, el que perdurará en la mente y corazón de todos los tranviarios y autobuseros y compañeros en general de Barcelona, et de las Secciones de Tranvías y Autobuses que tuvimos planteado con las Empresas, de cuyo lado estuvieron las autoridades.

La Confederación Nacional del Trabajo fue el artífice de esta gran victoria después de más de 20 meses de lucha en que a centenares los obreros fueron detenidos, maltratados y encarcelados, si bien la C.N.T. triunfó una vez más porque, con otros hombres, Gurucharri fue de los militantes activos y consecuentes, responsables y coordinadores de aquella lucha tenaz ,sólo capaz de sostenerla hombres de ideas indomables y con temple de acero.

Jamás Gurucharri rehuyó cargo. Todo confederal de Autobuses G. tenía a Gurucharri como uno de los que sabían aguantar las avalanchas reaccionarias desatadas para derribar a la C.N.T. Inútil decir que, como la mayoría, sabía lo que era pasar por la Jefatura de Policía y las modalidades que allí se empleaban.

En parte, como todos, vivió la felicidad que representó la lucha en aquellos meses de Revolución española. Más tarde colaboró con cierta responsabilidad en la Consejería de Transporte de la Generalidad de Cataluña cuando la C.N.T. estaba allí representada.

Desde el primer día formó parte del Comité de Control y Revolucionario de Autobuses G.

Félix Gurucharri no fue uno de tantos. Siempre fue el militante confederal que se caracteriza por su amor a la idea, su entusiasmo y actividad en la lucha y su optimismo por el triunfo.

Hemos perdido pues, el compañero tenaz y consecuente, y la Confederación Nacional del Trabajo uno de sus mejores luchadores. Con ella, Autobuses G. se asocia al dolor de su compañera Josefina, e hijos Salvador y Bernardo, testimoniándoles la amistad y compañerismo de que siempre se les hizo prueba.

J. BASSONS

Comunicados

OULLINS

Esta F. L. convoca a los compañeros de la misma a la asamblea que tendrá lugar el domingo, 11 de febrero, a las nueve de la mañana. Se celebrará en el local habitual.

A los efectos de poder discutir debidamente el Orden del día, es de esperar se podrá contar con la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE PERPIÑAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 4 de febrero a las 9 y media de la mañana en el café de la Plaza Cassagnes. Dada la importancia del Orden del Día se ruega la asistencia de todos los compañeros.

S.I.A. DE PARIS

El Trío Mateos, actuante en el Festival del día 1 de enero en la Sala Susset, ha hecho un donativo de 30,00 NF. a S.I.A.

REGIONAL DEL CENTRO
EN EL EXILIO

Por la presente, hacemos saber que, el domingo 4 de febrero se celebrará reunión a las 10 de la mañana, en el sitio de costumbre, 79, rue St Denis, París (I). Esperamos que todos los compañeros de la Regional del Centro, hagan acto de presencia.

REGIONAL ANDALUZA, PARIS

Por la presente nota quedan convocados todos los confederales pertenecientes a la Regional de Andalucía y Extremadura a la reunión que tendrá lugar en nuestro domicilio social, el día 4 de febrero a las 9 y media de la mañana. Por la importancia de la misma, rogamos la asistencia puntual de todos los compañeros.

F. L. DE THIAIS

Anuncia asamblea general para el domingo 4 de febrero en el sitio y hora de costumbre.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE ENERO

	Lista V	*NF.*
Suma anterior		882,05
Mios: S. Serrarols (del giro 8-8-61)		2,40
Paris:		
Vidal		5,—
Emilio Martínez		10,—
Chiapuso de *Houilles*		10,—
Pablo Rodríguez de *Houilles*		5,—
Louzara de *Ohio* (USA)		16,20
José Murillo		10,—
Mestre		10,—
Cahors: Martín Moisés		10,—
— Llumbrares		10,—
Biver: A. Bassa (giro 18-12-61)		5,—
Bordeaux: Domingo		2,40
— Villagrasa		5,30
Alger: Martínez Balaguer		5,—
Crusells: José Climent		5,20
Razes: María Miguel		11,30
Nantes:		
E. Tortosa		10,—
B. García		3,—
L. Donoso		1,50
P. Usón		5,—
M. Rubio		2,—
Elías Conejos		3,—
S. Medina		2,—
Marsella:		
José González		1,—
Pepe		5,—
Raimundo García		10,—
José Losada		3,—
Juan García		5,—
José García		1,50
Vizelle: L. Cuella		7,—
Total		1.063,85

CORREO DE REDACCION

A. G., Jegun. Entregada tu carta al addor. Aduce una cantidad aparecida en noviembre de 1961. Aclara.

S. B., Aspres-sur-Buech. No vale la pena que escribas cada mes. Para el caso con el resguardo de Correos nos basta.

B.-M., Clermont-Ferrand. La correspondencia para lo español siempre a mi nombre.

A. M., St-Laurent de Cerdans. Recibida carta. Contentos. Si algún día el viento nos lleva por ahí ya nos veremos.

Servicio de librería

Gran formato, encuadernación en piel, impreso en papel biblia. Precio del volumen 45 00 NF.

Obras completas de Federco García Lorca. — Obras completas de Miguel de Cervantes Saavedra. — Obars completas de Shakespeare. — Obras completas de Dostoievski (3 vols.). — Obras completas de Amado Nervo (2 vols.) — Episodios Nacionales de Pérez Galdós (3 vols.) — Obras completas de Blasco Ibáñez (3 vols.)

Premios Nobel, encuadernación en piel, impreso en papel biblia, Precio del volumen 33 75 NF.

« Novelas Escogidas », Selma Languerlof. — « Obras Escogidas » de Knut Hamsun. — «Obras Escogidas» de Rabindranath Tagore. — « Novelas Escogidas » de Sinclair Lewis. — « Obras Escogidas de Ramón Jiménez ». — « Teatro » de Alejandro Casona (2 volms).

Colección Crisol, formato de bolsillo, papel biblia, encuadernación en piel. Precio del vol. 6 00 NF.

« La conquista del reino Maya », Angel Ganivet. — «Turgueniev » (biografía) y «El pensador de almas», Andrés Maurois. — « La Sirena Negra » y « La piedra angular », Emilia Pardo Bazán. — Teatro de Francisco Villaespesa: («El alcázar de las perlas», «Aben Humeya», «El rey Galaor», «El alma del desierto» y «La leona de Castilla»). — «El eterno marido», «El doble» y «El señor Projarchin», Feodor Dostoiewski. — « Historia de la civilización antigua », T. Zielinski. — « Santa Juana » (teatro), G. Bernard Shaw. — « Graziela y Rafael », A. de Lamartine. — Lope de Vega, « La estrella de Sevilla », « Peribáñez y el comendador de Ocaña», «El caballero de Olmedo» y « Fuenteovejuna ». — «Vida del Buscón» y «Los sueños», Francisco de Quevedo. — «Cuentos», Oscar Wilde. — «Elogio de la Locura», Erasmo. — «Humillados y ofendidos», F. Dostoievski.

Colección Joya, papel biblia, encuadernación en piel.

« Ensayos » (2 vols.), Miguel de Unamuno	45 00	NF.
« Don Quijote », Cervantes	22 25	NF.
«Obra escogida», Walt Whitman	19 00	NF.
« Obra escogida », de Campoemor	22 25	NF.
«La Divina comedia»,	19 00	NF.
«Ana Karenina» (2 volúmenes), L. Tolstoi	45 00	NF.

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe (Paris (10) CCP 13507 56

CARTELERA

EN BURDEOS

Gran acontecimiento teatral a cargo del Grupo Artstico «Terra Lliure» de Toulouse, para el domingo día 11 de febrero a las tres de la tarde SALA-SONTAY, poniéndose en escena la graciosa zarzuela titulada «EL POBRE VALBUENA» y como final de fiesta una gran selección de variedades a cargo del mismo grupo.

Para invitaciones al compañero P. Alonso, 42, rue Lalande.

«MOSAICOS ESPAÑOLES», PARIS

Gala de VARIEDADES para el 3 de febrero de 1962 a las 9 de la noche. En el Programa: NITOX et MARGUERITTE, cómicos modernos; FANJUL, barítono; Danielle DINANT, fantasista; ANDREU, idem español; Maryvonne ANDREA, acordeonista; JOLUMAGU, ilusionista; ALEGRIA y MONCHITO, baile español; Simone BARBIER, canzonetista; Eva MONTES, estrella de cabaret. Orquesta NITOX animada por la artista Cora CRISTEL. Baile hasta la madrugada.

EN PERPIÑAN

A beneficio de las obras de S.I.A. el domingo 11 de febrero tendrá lugar en la sala del Centro Español un gran festival de teatro en el que el grupo TALIA pondrá en escena la obra de Alejandro Casona NUESTRA NATACHA. Esperamos gran afluencia de compañeros y amigos a los que requerimos puntualidad. La escena se abrirá a las tres en punto de la tarde.

FIESTA DEL NIÑO
EN MONTAUBAN

El 4 de febrero a las 3 de la tarde en la Casa del Pueblo. Obsequio gastronómico para todos los niños de la colonia españoles y huérfanos del Hospicio: Espectáculo adecuado; Toto. Toti y Florista; Pepita Galcerán con su elenco infantil de Toulouse; Germinal Tenas. cantor-guitarrista; proyección de fotografías Granada-García Lorca; elenco de baile clásico de Mme: Ganivet-Labatier, etc. Una fiesta anual cuidadosamente preparada. Entrada gratuita.

DISCOS

CONSECUENTE en sus ideas antiidolátricas y en sus preceptos higiénicos (1), *poco antes de ser fusilado Ferrer Guardia manifestó el deseo de no ser convertido en bandera y lamentó que en Barcelona no hubiera horno crematorio como en París y Milán donde ser incinerado una vez bárbaramente cadaverizado.*

En la España clerical quemar a un vivo se comprende, pero incinerar a un difunto se interpreta horrible y blasfemo. ¿Cómo contactar con las llamas un cuerpo indoloro, insensible, que, por lo mismo, no puede sufrir el dolor insoportable de las llamas?

Los brahmanistas queman solemnemente a sus muertos no con miras saludables, sino por manías religiosas. Sin embargo, con su práctica lumbrística destruyen materias infectas, precipitan el proceso de transformación de elementos irremisiblemente condenados a no ser y pese a la amable condición humana de los mismos. El crimen reside en matar, no en quemar despojos de personas que habían sido.

Puede que también incurra en esos indios la pasión por lo hermoso del hombre, que tanto lo es en vida y horrible resulta con la máscara de la muerte. Previendo eso, Santiago Rusiñol antes de morir reclamó con insistencia una nariz de Carnaval para despistar a quienes observarían su cadáver. Menos ingeniosos, más expeditivos, los hombres del Indostán queman a la persona en estado de corrupción miserable.

Una persona querida que perdemos es mejor guardarla en recuerdo de plenitud, salud y belleza. Su palidez mortal es un obstáculo para recreárnosla agradable en los días que nos quedan de vida.

Antes de la revolución sunyatsenista (1910) *los chinos convertían en cementerios amplias tierras laborables. Era una enormidad de pan que se perdían y una inmensa fealdad terrena que multiplicaban. Un muerto era extendido sobre el suelo y se le aplicaba tierra encima, hasta alcanzar, de uno a docenas de miles, extensiones considerables. Los cementerios a la europea también tragan terreno con sus exposiciones de vanidades suntuarias, con sus pétreos estuches para la desconservación —no queríamos decir putrefacción— de fiambre humano. Esto entristece, desagrada y huele mal. Prevenidos, los quemaderos indios desparraman esencias.*

Una pareja conocida mía iba a amorosear por los campos santos buscando una soledad encontrable. Ello les ahorraba el cine, el hotel o el viaje a Las Planas. Pero en la hora de concebir la mujer libró un feto, producto indudable del ambiente.

Horno crematorio en 1950 *vimos por primera vez el del Père Lachaise por el que Ferrer Guardia antes de ser sacrificado al Moloch de la religión católica había suspirado. Vimos el auditorium, «el carro del diablo» y las galerías de nichos, miniaturas de las galerías cementeriles españolas. A la presión de mil la carne deviene ceniza —nos explicaron—. Huesos, quedan fragmentos, desagradables de ver, como el resto. Habrá que elevar la temperatura hasta lograr la irisación evaporable de la ceniza.*

Hace poco hemos vuelto por este sector del Père Lachaise para dejar a un amigo extinto. Llegó el cadáver, que introdujeron en el crematorio. A nosotros nos almacenaron en el auditorium, parecido a un templo. Silencio, túmulo escenográfico y vidrios de colores. Tres compañeros necrologiaron al muerto a media voz, sin nosotros poder comprender ni con orejas de aumento.

También ese ambiente civil es molesto.

Hay que quedar en la estima y huir definitivamente del ancestralismo religioso.

DISCOBOLO

(1) La Escuela Moderna fue la primera en recomendar el aseo de la boca.

El arte pictórico en Lyon

ERA con ansiedad que el día 6 pudimos asistir a la inauguración de la Exposición que nuestro amigo y compañero Jorge Soteras, celebrada en la Galería Réflets presentada por la pintora Simone Edymond, con gran alarde de fineza. Veintidós telas expuestas, a cual más emocionante.

No vamos aquí, porque ya con mucha competencia y talento se hizo en el número anterior de «Umbral», hacer los comentarios y el análisis de la obra de nuestro pintor. Debemos solamente subrayar el éxito de dicha exposición por la calidad de las obras en ella expuestas y por el numeroso público que no cesó de visitarla durante toda la semana que siguió al «vernissage». La T.V. acudió a filmar la Exposición y en una emisión la hizo conocer a los telespectadores. Muchos fueron los compañeros que quisieron, con su visita, testimoniar su admiración al compañero y al refugiado que no ha abdicado.

No en vano se ha dicho que Lyon es la segunda capital de Francia. Y no es por el número de habitantes sino por su irradiación en su cultura en el trabajo y en las industrias que éste hace florecer.

Así vemos que, por lo que toca a la pintura, a las cinco o seis Galerías que de tiempos pasados exponían con regularidad, han venido a juntarse unas catorce o quince, las que se esfuerzan de dar a conocer a jóvenes pintores de talento. En cuanto al éxito del conjunto de ellas —bajo el punto de vista comercial, pues para vivir el artista debe vender sus obras — no podemos responder.

Es digno de señalar el 53º Salón de Otoño en el Palacio Municipal así como la exposición de las Galeries Bellecour de las obras, muy valientes por cierto, de la pintura suiza Simone Déral. Es un regalo de la vista y del espíritu. Expone 32 pinturas al óleo y 54 dibujos al « style à bille ».

Señalemos en fin, que en el Ateneo Cervantes, 16. Place Bellecour, se ha tomado la iniciativa de organizar una exposición de obras de Arte (pintura, escultura, etc.) de artistas y aficionados españoles de la región. Actividades culturales que vendrán a juntarse a las muchas que esta entidad cultural de ribete libre viene celebrando en lo que va de año.

Jaime PADROS

Lyon, 19 de enero de 1962.

Revista «CENIT»

Sumario del número 133:

Albert Camus: «Palabras»; Plácido Bravo: «Juventud y senectud»; Fontaura: «La mística del anarquismo»; Miguel Jiménez Igualada: «Reflexiones al compañero X»; Miguel Utrillo: «Recuerdos de Ignacio Zuloaga en el aniversario de su muerte?»; F. Frak: «¿Humildad o pedantería?»; J. Lyndon Shanley: «Placeres de Walden»; Puyol: «La vida y los libros»; Luis Vives: «De la manera de aprender»; Han Ryner: «El árbol preferido»; Costa Iscar: «Limpieza en el lenguaje»; Denis: «El negociante»; Sunol: «Microcultura»; Campio Carpio: «Poesía del destierro» (folletón encuadernable).

Precio 1 NF. en 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.) y en todos nuestros puestos de venta.

Carta a la administración

Con lo que les ocurre a nuestras publicaciones en la Administración, os debéis encontrar con dificultades de orden económico. Entonces nuestro deber es salir al paso de la situación, pues pese a quien pese la voz confederal no debe ser extinguida.

Cuando nos aumentan el precio del tabaco, del transporte y todo elemento de vida en general, nosotros voluntariamente podemos aumentar el precio de nuestros voceros, pagar por adelantado las suscripciones. Particularmente yo estoy dispuesto a pagar « Le Combat » y « Espoir » a 1 NF. por número, y cada vez que ocurra un percance como los sufridos abonaré 2 NF. por número hasta llegar a 10 NF. si precisa, pues yo me ensucio en un *franco* y en cien si conviene.

Que cada compañero se convierta en sostenedor decidido de nuestra Prensa con arreglo a sus posibilidades.

Dreux. M. HERNANDEZ

ADMINISTRATIVAS

Jaime Romeu, Seplêmes (B. du Rh.). Recibidos 20,00 NF., pagado hasta el 31-12-61.

José Carmona, Montpellier, y varios: Podéis enviar los giros a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe (X), C.C.P. 1350756, París.

Santiago Sobrido, La Buisse (Iser): Recibido giro de 1.560. En efecto tienes pagado hasta 30-3-1962.

Gabriel Ripoll, St Eugene (Alger): Recibido giro de 3.400 frs. Pagado hasta 31-12-62.

Bernardino Moreno, Clermont-Ferrand: Recibido giro de 1.000 frs. Pagado hasta 30-7-62.

José García, Angoulême: Recibido giro 2.400 frs. Pagado hasta 31-12-61.

CARTA ABIERTA

A TODOS LOS MILITANTES DEL SINDICATO DE LA MADERA
BARCELONA

Mueve mi mano para escribir el presente llamamiento la grave situación en que se encuentra el compañero Antonio Vidal debido a los trágicos acontecimientos que se desarrollan en Argel.

Vidal ha tenido que abandonar su hogar en el que con penas y sacrificios había organizado un pequeño taller mediante el cual defendía su existencia.

Obligado, repetimos, a abandonarlo todo, se encuentra a los 63 años junto con su compañera, completamente desamparado y sin seguridad apreciable.

Invoco la comprensión y la solidaridad de los amigos y compañeros que habíamos alternado con «Vidalet» en la sede maderera de la calle del Rosal, para ver si entre todos encontramos la manera de hacerlo venir a Francia. Por mi parte haré cuanto pueda.

Salud y mucha suerte, compañeros.

Vicente CRUZ

Dirigir la correspondencia a J. Ferrer, 24, rue SteMarthe, París (X), quien transmitará.

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Razón de ser de la C.N.T.

LA Confederación Nacional del Trabajo es muy interesante. Siendo asunto de hombres puede decirse que es ella, en idea, la que se ha impuesto a los mismos. Siempre se ha visto que una institución depende de sus sostenedores, pero en el caso nuestro es la institución motor quien nos alienta. Una obligación de entraña nos sujeta a ella. Sería necio decir que la C. N. T. nació de las necesidades animales del pueblo que trabaja. La C. N. T. estaba en el ambiente para una necesidad moral y un «más allá» muy ibérico que alguien había de recoger y lo recogieron nuestros antecesores. Para la mínima satisfacción económica ya estaban los sociólogos de frac (Dato), de Parlamento (los diputados) y de oficina (los burócratas). La C. N. T. para el aspecto solamente estomacal no tenía porqué haber nacido.

Ello no dice que el pan de la mesa no nos preocupara. Confederalmente se fue a arrancarlo al banquete de la burguesía para depositarlo en la despensa obrera. No hizo la C.N.T. mesianismo sino ideología y practicismo. Se le dijo al operario «confía en tí, sé tú mismo y añade tu concurso al de los compañeros». El obrero comprendió y su valor personal quedó acreditado y para siempre indesmentido. Por donde pasó la C. N. T. no fueron necesarias leyes protectoras y la dignidad proletaria resultó magnífica. Nuestro Sindicato fue fuerte por vigor físico y moral de los afiliados.

Nuestro programa jamás se tradujo en cartel de solicitaciones. Hoy que caen casas de 9 pisos sobre los albañiles que las construyen, se ve la importancia de una C. N. T. que imponía condiciones de seguridad a contratistas, ingenieros y patronos. Fábricas y talleres eran vigilados por las comisiones técnicas sindicales y por los delegados. Medidas de higiene eran igualmente exigidas, junto con el respeto a los productores. Los accidentes del trabajo, ya limitados por la acción preventiva de nuestro sindicalismo, eran cobrados enteramente por encima de las estipulaciones legales (el 75 %) y el salario para casos de enfermedad no estaba lejos de conseguirse directamente sin la monserga del Estado.

La C. N. T., sentimiento reivindicador experimentado por la clase obrera, y recogido y concretado por anarquistas y sindicalistas apolíticos, se impuso rápidamente en la vida del país por la vía directa, resultando la elevación moral y económica del proletariado español que los fundadores intuyeron. Todo el bienestar material se iba conquistando... como de pasada, yéndose, para un destino final, a la emancipación total de los trabajadores, a la sociedad sin clases ni desigualdades, hacia el comunismo libertario. Quienes miraban al exterior, el atrevimiento del « cenetismo » les daba mareo. Las naciones « superdesarrolladas » confiaban la redención « paulatina » del proletariado a la imponente maquinaria sociológica del Estado, contaminado por las teorías de mecanización de los pueblos sostenida por el marxismo. Sin organizaciones mastodónticas ni grandes capitales ni centenares de diputados, senadores y miles de funcionarios, nuestro sindicalismo avanzaba atrevido empujado por la voluntad decidida de los trabajadores, sólo de los trabajadores, al fin creídos en la fuerza de sí mismos.

He aquí la C. N. T. de ayer y la C. N. T. de mañana. La de ayer nosotros, la de mañana la que nos han dejado entrever los compañeros del Interior que hemos contactado.

Falta que los cenetistas exilados nos hagamos cabal idea de una C. N. T. federalista, conducida totalmente por sus adherentes, sin muletas de nadie, consciente de su valor y del papel que tiene que desempeñar en España en día cercano. Veamos sus militantes de ahora que la C. N. T., el obrero confederado, no necesita Mesías ni delegados superiores ni renegar tácticas acreditadas ni principios inmanentes. Nada substancial de la C. N. T. ha fracasado, quedando la C. N. T. en lección para España y también para el extranjero, éste considerado en el conjunto de países con política social tan contradictoria que no sabe cómo salir de su atasco de miserias, saturaciones y conflagraciones.

C. N. T. es gloria del pasado y promesa de porvenir.

Seamos dignos de ella para la salvación de España y tal vez del mundo.

DESVELO

BAJO al comedor todas las noches a oir la radio. El comedor es con calefacción central, algo parecido a una decoración de teatro, provisto de mesas que brillan, silloncitos mullidos, puertas y ventanales de cristal y focos eléctricos.

Ha sido la refacción de la tarde y hasta las diez está permitido trasnochar. Periódicos que leer no faltan, partidarios de la baraja tampoco. Los españoles somos una minoría insignificante. Un aparato de televisión, como en la otra casa, estaría a su punto.

A las diez de la noche la recogida es obligatoria. Silencio absoluto.

Mal momento el de acostarse para el nervioso, para el imaginativo, para el que fabrica sobresaltos sin fundamento. La noche camina a paso de tortuga... ¡No señor, no señor! La bola del mundo rueda a la misma velocidad siempre, sólo que usted marcha a grupas de la imaginación, y así no hay reloj que le siga. ¡Si fuera posible cerrar con llave la puerta de los ojos....!

Obliga el insomnio a pasear por la habitación en pijama y a salir al pasillo calefaccionado para dirigirse sin necesidad al retrete. La casa está en completo silencio: Cervantes califica de maravilloso el silencio y Maeterlinck mucho también lo ensalza. ¿Pero es oportuno ahora acordarse de Maeterlinck y de Cervantes? Las cataratas impiden leer y escribir, pero dormir no. ¿Qué es, pues, lo que impide dormir? Sin duda, la cabeza. Ya tenemos aquí la cabeza de Medusa, la cabeza del Bautista, la cabeza del aragonés Aznar, quien dejó dispuesto que se la cortaran porque padecía de catalepsia y temía que le enterraran vivo.

El pequeño rubí como una gota de sangre que brilla en la oscuridad incita a encontrar la comparación adecuada; si fuera un ojo de Morfeo le estaría merecido saltarle los dos con un tenedor de oro.

Ningún somnífero es recomendable: la cuestión es de voluntad, de dominio propio; no pensar a las diez de la noche que las siete o las ocho de la mañana están lejos y desechar esta preocupación.

Ocurrió en una posada de Navarra dormir en la misma habitación un prestidigitador y un cobrador de impuestos. Desnudáronse a un tiempo y el prestidigitador preguntó al compañero:

— ¿Pero es que usted se acuesta con cabeza? Yo no, yo me la corto.

Y con las mismas se cortó la cabeza con una espada.

A los gritos del cobrador la gente de la posada se puso en movimiento. Nada, el sillico debajo de la cama, y, en la misma el prestidigitador durmiendo tranquilamente.

Sin embargo, el agente ejecutivo estaba seguro de que su compañero de cuarto se había cortado la cabeza y pasó a otra habitación.

PUYOL

Correo del Interior

JUSTICIA DIVINA

I

RESULTA algo extraño hablar de temas que deberían estar ya olvidados en el corazón de los hombres, como éste de la superstición religiosa, pero vivimos en la España de Paco y continuamente nos pasan el tema por las narices y a veces nos fuerzan a contestarles.

Para los predicadores de la muerte la justicia divina es algo indiscutible; los hombres somos unos desgraciados y la justicia de los hombres no es más que una triste sombra. Juzgados y Tribunales, Cárceles y Reformatorios no son más que elementos desdichados de una mala administración de justicia. Me consta perfectamente que la justicia civil y la penal se apoyan en bases falsas, anticuadas, pero a pesar de eso vamos a ver qué tal resulta si la comparamos con eso que llaman justicia divina.

Los ensotanados sucesores de los antiguos hechiceros dicen que Dios posee la justicia absoluta, perfecta, inapelable y, puestos a decir, le atribuyen también un amor infinito hacia sus humanas criaturas, con lo cual, en el terreno de la teoría, hermanan maravillosamente dos virtudes tan excelsas como la justicia y el amor. Pero todo esto es pura palabrería, es pintar como querer, porque esa justicia suprema no la hemos visto por ninguna parte y al mismo Dios no lo conocemos más que por las referencias de los que lo han inventado; es una entelequia.

Sin embargo los predicadores negros nos dan pruebas históricas de la justicia divina, la revelación. Según ellos, por medio de la biblia (en prosa o en verso) conocemos a Jehová, dios de los judíos aceptado por los europeos, y a Jesús, su hijo, también judío y también aceptado por la raza blanca.

Vamos pues a conocer la justicia divina a través de los hechos narrados en las sagradas escrituras; nos basta con echar una sencilla ojeada porque no tenemos mucho tiempo que perder.

Empecemos por el cuento de la manzanita. Dios, que por lo visto estaba aburrido, crea al hombre a su imagen y lo coloca en un paraíso; para animar la escena sitúa también el arbolito del bien y del mal (precursor del actual árbol de Noël) y prohibe a Adán y a su señora Eva que coman de tal arbolito. Pero el mismo Dios permite que caigan en la trampa por medio de la serpiente que les tienta: «Vuestros ojos serán abiertos y seréis como dioses sabiendo el bien y el mal». Y comieron. ¡Buena la hicieron! ¿Cómo reaccionó Jehová, único culpable de lo sucedido, ante aquella infracción? ¿Les arrestó? ¿Les dió una paliza? La justicia divina es inmensamente más severa. A la serpiente la condenó a arrastrarse por el suelo; a Adán y Eva los echó del paraíso y los maldijo: Parirás con dolor, dijo a la mujer; ganarás el pan con el sudor de tu frente, dijo al varón. Y no sólo por sí sino por toda su descendencia. Hambres, guerras, calamidades, todo por una sola desobediencia. Ningún juez de la tierra, por muy duro que fuese su corazón, hubiese llegado a tanto. Y la maldición de Dios continúa implacable al cabo de los siglos, dicen que todos nacemos con aquel terrible pecado mortal. Esta es la primera muestra de la justicia divina.

Después de esta historieta, en las páginas siguientes sigue Dios apareciendo como un ser colérico, furibundo, vengador, maldiciente, que castiga despiadadamente a su pueblo a la menor falta. El amor no aparece por lado alguno. Sobre todo es terriblemente celoso, no tolera que adoren a otros dioses, es intransigente, espléndidas cualidades que el cristianismo ha sabido conservar hasta nuestros días.

Cuando ve la maldad del hombre en la tierra, en vez de hacerlo mejor (puesto que nos cuentan que es todopoderoso) monta en cólera, se arrepiente de haberlo creado y le envía un diluvio de 40 días y 40 noches para arrasar toda la carne que se mueve sobre la tierra, salvo el equipo del arca de Noé. Y las aguas permanecieron sobre la tierra 140 días (las inundaciones de ahora son juegos de chicos).

Cuando lo de Sodoma y Gomorra destruye las dos ciudades, con todos sus moradores y el fruto de las tierras, con fuego y azufre. (La afición al fuego es también característica del cristianismo que tuvo su amorosa aplicación en los autos de fe.)

De todos son conocidas las plagas de Egipto. Jehová para proteger a su pueblo, recurre a los más terribles castigos de su imaginación: ranas, piojos, moscas, peste del ganado, tumores, granizo, langosta y finalmente, dando un supremo ejemplo de crueldad, la muerte de los primogénitos de los egipcios.

Su concepto de la justicia nos resulta difícil de comprender cuando ordena a los israelitas que pidan prestados vasos y vestidos a los egipcios y que se los lleven en su huida.

Finalmente Jehová ahoga a los egipcios en el mar Rojo, y su pueblo le teme; queda intimidado por tanto poder y tanta dureza.

En la Biblia se admite la esclavitud y se regula detalladamente; por ejemplo, si un esclavo moría a consecuencia de una paliza, el dueño era castigado; pero si el esclavo moría uno o dos días después, ya no se castigaba a su dueño; si un esclavo quedaba libre y su amo le había facilitado mujer, el esclavo salía solo de la casa y la mujer y los hijos se quedaban para el amo. La indisolubilidad del matrimonio quedaba muy mal parada.

La Ley fundamental de la justicia bíblica es la llamada Ley del Talión: «ojo por ojo, diente por diente, mano por mano, pie por pie». Tiene más de venganza que de ley, máxime porque autorizaba a los parientes de la víctima a que ellos mismos dieran muerte al agresor. Esta ley ha sido la mayor culpable del atraso de la justicia, porque se ha venido aplicando, sobre todo en la Edad Media, y aún quedan resabios en nuestros días; desde luego ignora por completo el concepto de delito y el concepto del delincuente.

Leyes hay tan absurdas en la Biblia, como la que ordena a matar a un buey a pedradas si ha matado a hombre o mujer, y se prohibe comer su carne.

Esto de momento, hagamos una pausa y meditemos, como dicen en las iglesias.

NICA SIPANY-AGUA

La pasión de Cristo

por A. SAMBLANCAT

LA Biblioteca de pelmazos y carambolistas, que llaman Autores Ortodoxos, ha publicado un volumen, que dedica a la mandanga de la atormentación de Jesús (a) Chucho el Roto.

Constituyen el tomazo reproducciones de monigoteras ,atingentes al romance de feria, con que hace 20 siglos se nos viene embaucando a los papa-hayucos.

La eterna pellejería y payasada de las diosas y los dioses olímpicos. Posando esos victimarios ahora de víctimas, para hacernos tozudamente comulgar con la Gran Rueda; con discos de torno de hiladora o de alfarero y afilador.

El infalseable Crucificado en España ha sido siempre el último estrato en prensa del pueblo. Y no ha habido allá otra patiza de dientes, desde mil y pico de años antes de El Tempranillo hasta Franco, que la odisea de los que se despencan trabajando y la larga cuerda de sus congéneres.

Si el Arte religioso nacional no fuera todo él una mercantil vistavisión, las dos docenas de Grandodotes, de Grandotótilas, del pincel, del cincel y de la gubia, con que contamos, viviendo hoy esos trazudos, introducirían en sus mamarrachos las siguientes trasposiciones y resanamientos.

«La Oración del Huerto» de Berruguete. — Pelantrín castellano, que apuñala el rentero, suda el pobre Tristán la gota gorda, dallando esparceta o entrecavando patatas.

«El Prendimiento» de Gil de Siloé. — Sindicalista sacado de su casa enmanillado a las 12 de la noche, por la bofia, para mandarlo a Bata o a Mahón.

«El Beso de Judas» de Luis de Borrasá. — Políticos, violando la pureza de la CNT.

«La oreja de Malco» en el paso procesional de Salzillo. — El de la FAI paralelográfica contesta a golpe de estruendo al ¡manos arriba!, con que en el Distrito V le sorprenden a la madrugada los de la Secreta.

«Ecce Homo» de Alonso Cano. — Cualquier confinado de Carabanchel o de la Moncloa avepedestre.

«Flagelación» de Zurbarán. — Colchoneros de Tressols, vareando lana de la multitud, que protesta contra embarques de reservistas o contra el recaro que se ha puesto lo de comer, beber y arder.

«Coronación de espinas» de Ribera. —Ateneísta, que se rasca la población del coco; o los pensamientos como pinchos de zarzal, que se lo traspasan.

«Jesús entre los ladrones» de Jaime Serra. — Zigla (Juan Ferrer), conducido a la Modelo entenzada entre 2 tricornios; y contestando con humor Daumier puro, a un camarada que lo topa y le dice «¿Qué tal?»: «Ya ves : llevando a la cangrí a este de malandandos».

«El lanzazo de Longinos» de Forment. — La división haciendo pulvis, o echándole uno a traición, al proletariado revolucionario.

«El cetro de cañas de Carreño. — El elector, que va a votar concejales y diputados.

«La Cruz a Cuestas» de Morales, de Ordóñez y Juan de Juanes. — Fragatina, que sube del Cinca de lavar, con un canasto de ropa como un vagón de ferrocarril al pecho y con las manos como 2 bugambilias. — Monzonera, que vuelve de la fuente, con un cántaro como un bocoy al costado; y con una tinaja panzuda como un burgués al moño. — Madre que viene de recoger fiemo en la carretera, con un chico en brazos, otro colgándole del faldón como una telaraña, y un tercero embarcado en el vientre, a lo mejor sobre un cuarto.

«Las Santas Mujeres» de Juan de Juni. — Las españolas que perdieron hijos en la culebrera filipina, en la manigua cubana o en los tunales del Barranco del Lobo.

«La Piedad» de Gregorio Hernández. — La esposa a quien se fusiló el marido al cuello o en el regazo, durante las primeras carnicerías del Alzamiento Nacional de moros.

«El Cristo de la Pasión» de Martínez Montañés. — El de más abajo, peninsular. El chistoso sevillano o trianero, que no sale en las zarzuelas.

«El Cristo de la Paciencia» gaditano. — El fabril o textil de Tarrasa y Sabadell.

«Nuestro Padre Jesús del gran Moler» de Juan de Mesa. — El «Medallas», de hojalata él, de oro puro las condecoraciones.

«El Cristo de las Batallas» salamanquino. — Al que hace más de veinte años, que no se le avista el pelo.

«El Espolio» del que copulaba con Dios. — El actual rape a subcero de la Hispanidad de alegrías macabras, cantadas a lloro, bailadas a tiros.

«El Cristo de la Mala Muerte y el de la Inmisericordia» anónimos. — El refugiado capa rota, cuyo mal vivir es un velorio; y de cuyos puñales, que le erizan la tetilla, imbíbitos en ella hasta el pomo, apenas hay quien se lastime.

Apostillas anárquicas

RUSSELL contradice su ética libertaria afirmada a través de muchos de sus razonamientos cuando expresa que: «En una comunidad bien ordenada, el triunfo será la recompensa de acciones que son generalmente útiles; en cambio en una comunidad anárquica, será la recompensa de la audacia, la brutalidad y la violencia de vista y manos ágiles.» (Pág. 152 de «Etica y Política»).

Sabe muy bien Bertrand Russell que hay una filosofía anárquica, no autoritaria, que propende a que el hombre se haga plenamente consciente de sus actos y sea solidario de sus « semejantes » para reanudar en propio beneficio sin detrimento de la posible armonía social.

En el párrafo copiado se hace referencia a una « comunidad bien ordenada » por la autoridad de códigos legales y por la moral de las costumbres y se supone que en ella «el triunfo personal es recompensa de acciones que son generalmente útiles.»

Mas nada tiene de anárquica «una comunidad de piratas en que el jefe se impone por malas artes.»

La realidad es que hay grandes coincidencias en ambas comunidades, en que la política y la moral gregaria coinciden. El desorden no es sinónimo de anarquía y sí todo lo contrario, por exceso de autoridad. La demostración la hallará cada uno en el análisis imparcial y racionalista de los hechos sociales y en el modo de actuar de los componentes mandones y obedientes simultáneamente.

He aquí un acierto del pensamiento de Russell:

...«Los defensores de los sistemas antiguos se quejan del materialismo y de la ciencia que se está olvidando de los «valores espirituales» (?). Quienes así se expresan callan cuando el mito ha influido en la humanidad: las largas edades de sacrificios, de crueles ritos, de muertes en la pira, de castigo a quienes buscaban el conocimiento. Se olvidan de la crueldad que los hombres han atribuido a sus dioses al crearlos a la propia imagen del infierno y del miedo al mismo y de la morbosa angustia con que, durante siglos, este miedo ha oprimido a la vida y de que, en la medida en que el mundo del mito ha sido depurado de su crueldad, ello ha sucedido en réplica de mala gana a la ciencia. El conocimiento ha sido el liberador, al destruir los pretextos míticos de la crueldad.» (Pág. 203, idem).

Respecto a la cultura, Russell se extiende en trascendentes consideraciones:

«Muchos de los que escriben sobre las diversas culturas no han llegado a comprender que la cultura que Occidente ha estado extendiendo por todo el mundo debe su fuerza, no a la síntesis judeo helénica romana, que constituye el cristianismo tradicional, sino a otros elementos que comenzaron a adquirir importancia únicamente a fines del siglo XV. El Occidente ha impresionado a las imaginaciones del resto del mundo, no primordialmente por el cristianismo, sino por su tendencia a la aventura, su habilidad técnica, su arrolladora eficiencia militar y, durante el siglo XIX, por ciertos ideales de libertad y la práctica del gobierno constitucional. Hasta 1914, pareció que la difusión de estas ideas era irresistible y segura.

»El gobierno ruso, que trató de mantener el absolutismo tradicional, fue amenazado por los revolucionarios y se vio obligado, en 1906, a dar el primer paso hacia el sistema parlamentario. El antiguo Imperio de China, que había durado más de dos mil años, fue derribado por el ardor innovador de hombres que debían su educación a Occidente. El Japón, que había sido tenazmente conservador y adepto del aislamiento, abrió sus puertas al comercio occidental y su mentalidad, más o menos, a las ideas occidentales. Había sólidas razones para suponer que este proceso continuaría hasta que todo el mundo quedara culturalmente unificado y las ideas de Jefferson y Maucaulay pudieran ser propagadas, sin contradicción, no solamente en la India, sino también en las mesetas del Tibet y en los lugares más recónditos de las selvas africanas. Esto es lo que sin duda hubiera sucedido si Europa no hubiese derrochado su eficiencia militar en lo que fue esencialmente una guerra civil. Al ofrecer al mundo este espectáculo de locura, Europa perdió prestigio y los otros continentes se atrevieron a defender su independencia cultural.

»Nuestra época, como la que siguió a la caída del Imperio de Occidente, es una época de desintegración cultural. El comunismo ruso, como la religión del Profeta, es una nueva fe militante que ha conquistado vastas zonas que antes eran cristianas. China, sin volver a sus antiguas tradiciones, ha decidido rechazar buena parte del credo occidental. Africa es un fermento, en el que el desenlace es dudoso, aunque cabe que sea un retorno al salvajismo primitivo. La India conserva buena parte de la herencia británica, pero no es improbable que, bajo la influencia de teólogos conservadores, vuelva a la mentalidad que tuvo antes de los tiempos de Vasco de Gama.

»Nuestro mundo, como el de los tiempos sombríos, está lleno de guerras y de rumores de guerras y en rápida regresión cultural.

»El caos cultural ha sido acompañado por la disgregación económica. Hay muy poco comercio entre los países comunistas y los no comunistas y hasta en las partes no comunistas del mundo se desarrolla la creencia en la autarquía. Se tiene la impresión de que, como el industrialismo es la fuente del poder militar, cada país debe industrializarse con la mayor rapidez posible. Esto reclama altos aranceles, una reducción del comercio y menos existencias de alimentos, todo ello combinado con una brusca aceleración en el ritmo con que la población aumenta. La tendencia de un estado actual de cosas así es promover los conflictos de credos, el desastre económico, el hambre y la guerra. Estas tristes consecuencias sólo podrán ser evitadas si la humanidad decide conducir sus asuntos de modo menos insensato que el ahora prevaleciente.

»En el siglo XIX, Occidente se pronunció por el Cristianismo, el gobierno constitucional, el comercio y la técnica científica. Las tres primeras cosas han sido rechazadas por el resto del mundo, pero la técnica científica subsiste. Es ahora el único elemento verdaderamente internacional en las culturas del mundo. Las turbinas y las bombas a hidrógeno son parecidas a ambos lados de la Cortina de Hierro. El hombre de ciencia que pasa, voluntariamente o no de un campo al otro, puede continuar su trabajo inmediatamente y encontrar las mismas facilidades de laboratorio de que antes había disfrutado. Esta unidad de la ciencia es completamente independiente de la diversidad en otros aspectos. Un hombre que hace una bomba para los rusos ayuda a establecer lo que se llama humorísticamente la Dictadura del Proletariado; un hombre que hace una bomba para los norteamericanos ayuda a establecer lo que, con igual humorismo, se llama Principios del Sermón de la Montaña. Pero los dos hombres, a pesar del vasto abismo que hay entre las dos culturas que respectivamente apoyan, mientras se limiten a la ciencia y a la técnica científica, conversar entre ellos sin tener conciencia del menor desacuerdo. En este aspecto por lo menos el mundo sigue unificado.

(Terminará en el nº próximo)

Ningún compañero debe olvidar que la situación de nuestra Prensa es delicada en todo sentido, entrando en el deber de cuantos anhelan la persistencia y el desarrollo de nuestro Movimiento cenetista y libertario apoyarla sin regateos hoy por hoy absolutamente intempestivos

★ CHISPAS ★

En una población norteafricana han sido pulverizados los intereses de cuatro amigos nuestros por el delito de permanecer neutrales.

∴

En un país europeo se está impedido de ejercer público derecho antifranquista por ajenas amistades de guardarropía.

∴

Si en 1940-45 nos inmiscuímos en política extranjera antinazi se nos debe indultar a causa del beneficio percibido por todos.

∴

Libertad, Igualdad, Fraternidad. Eso está mejor inscrito en nuestros corazones que en las fachadas de las iglesias.

∴

Pues no somos energúmenos, a pesar de que en «La guerra civil española» Hugh Thomas nos presente como tales.

∴

Fuera de España en todas partes nos comportamos cual somos: franceses, idealistas y trabajadores.

∴

En el «chantier» estamos. Los falangistas que «catan» París hay que encontrarlos en cafeterías y otras jandulerías.

∴

El refugiado en la laboriosidad; el falangista en la ociosidad... remunerada.

∴

En una película «facha» presentada en París se reclama fraternidad a los españoles refugiados. Indignado, un anarquista de Barcelona gritó: «¡Merda!»

Los naturales no comprendieron (¡jamás comprenden!) y los «motricos» presentes callaron por haber comprendido demasiado.

∴

Callar aquí, allá y en todas partes, como si Hitler hubiese triunfado.

∴

Hay razones de Estado que dejan a la razón en mal estado.

∴

Cuando el franquismo teme nuestra voz es que delito tiene.

CHISPERO

Palabras de Malatesta

ES una peligrosa ilusión la de crear un simulacro de Gobierno para facilitar el triunfo de la anarquía. Los anarquistas que puedan y deban, en las próximas transformaciones, ejercer entre las multitudes una acción poderosa en favor de la emancipación integral, no pomaterial, convertirse en Gobierno sí drían, aunque tuviesen la fuerza no es renegando de sí mismos y de toda su doctrina; y, en este caso, serían un Gobierno como los otros, o tal vez peor.

∴

Creemos que lejos de existir contradicción entre la idea anarquista y la idea de organización, la anarquía no puede concebirse sino como la organización libre, hecha por los interesados mismos, de todos los intereses comunes.

∴

Estamos siempre dispuestos, como estudiosos, a discutir las nuevas ideas y a aceptarlas si nos persuaden; siempre dispuestos a someter a la crítica y a rechazar las ideas aceptadas si nos parecen erróneas. Pero como anarquistas y como revolucionarios, pretendemos ser un bando de acción y no una academia de investigadores.

∴

¿Como asegurar la defensa de la revolución? No hay más que un medio: llevar la revolución a fondo. Mientras haya quien pueda obligar a otro a trabajar para él; mientras exista quien pueda violentar la libertad de otro aprisionándolo por el cuello o por el vientre, la revolución no habrá terminado; estaremos en estado de legítimadefensa, y contra la violencia que oprime opondremos la violencia que libera...

∴

Por mi parte, violaría todos los principios del mundo con tal de salvar a un hombre; lo que, por lo demás, sería respetar el principio, pues según mi opinión, todos los principios morales y sociales se reducen a éste solo : al bien de los hombres, de todos los hombres.

∴

La guerra, la violencia, no produce civilización sino barbarie, esclavitud, odio, miseria; oprime al vencido, corrompe y embrutece al vencedor. No hay más guerra santa que la hecha para libertarse de la opresión, no hay más violencia que la que rechaza la violencia.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 179 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 8 FEVRIER 1962

Une voie sans issue

DEPUIS quarante jours les mineurs de Decazeville font la grève « sur le tas », au fond et au jour, sans que le différend ait évolué d'une façon quelconque. « Monsieur J'ordonne » n'acceptera de dialogue avec eux qu'autant qu'ils auront repris le travail; en langage clair: capitulé.

Le gouvernement sait que le temps travaille pour lui; il attend patiemment que « le cadavre de l'adversaire passe devant sa porte », faisant preuve, comme d'ordinaire, d'un mépris total pour tous les véritables producteurs.

Les mineurs, conscients qu'il est impossible de faire confiance à des partenaires de mauvaise foi, et il n'en est de plus remarquables que les représentants du capitalisme, qu'il soit privé ou d'Etat, refusent de se soumettre sans avoir obtenu des garanties valables. Ils se rendent néanmoins compte que la situation ne peut s'éterniser sans graves inconvénients pour eux. Aussi, ont-ils décidé de durcir leur position; ils envisagent de recourir à la grève de la faim.

Le moins qu'on puisse dire est que leur courage et leur persévérance sont remarquables et, sur ce plan, si leur mouvement se solde par un échec, celui-ci ne pourra en aucune façon leur être imputé. C'est cependant dans ce sens que la situation évolue, elle se détériore chaque jour, l'initiative envisagée, qui est une solution désespérée, en étant la preuve.

Faut-il donc admettre qu'au départ, en raison de l'intransigeance des tenants du pouvoir, l'échec était certain? Nous ne le pensons pas!

Il ne pouvait pas être question, évidemment, pour triompher de considérer valable l'aide des maires et conseillers généraux de l'Aveyron, ni compter sur la solidarité des commerçants et surtout celle de certain évêque qui, au début, donnait du goupillon à tour de bras. Chacun sait le peu de crédit qu'on peut attribuer à ces démonstrations de mauvais goût, qui ne peuvent être rien d'autre puisqu'elles sont l'œuvre de mystificateurs.

Une victoire des mineurs était fort possible; étaient nécessaires pour aboutir : la loyauté des responsables syndicaux et la solidarité de tous les travailleurs; pas seulement de Decazeville et de l'Aveyron, mais du pays tout entier. Au lieu de cela, les dirigeants syndicaux ont trahi, une fois de plus, et, comme d'habitude, la grosse majorité des exploités s'est confinée dans son écœurant égoïsme.

Le coup valait pourtant d'être tenté, puisque le problème à solutionner n'est pas d'ordre local mais national; il se rapporte à la reconversion tout entière.

Celui qui échappe à cette perspective aujourd'hui ne peut dire que demain il en sera de même. Tout le monde est donc intéressé par ce point et le déclenchement d'une grève générale intercorporative, illimitée tout à fait plausible.

Qu'ont fait à l'échelon supérieur les responsables des organisations réformistes? Rien de valable. L'un d'eux, celui de la Fédération des mineurs C. G. T. a provoqué une grève de 24 heures suivie par une minorité. Comme nous l'indiquions, il y a trois semaines, une telle initiative servait plus qu'autre chose les intérêts du gouvernement.

On nous rétorquera peut-être qu'en raison de la mentalité actuelle des travailleurs il est difficile de provoquer un mouvement ayant des chances d'aboutir. D'accord! Mais à qui la faute, une fois encore ? Aux mêmes organismes réformistes qui orientent continuellement les travailleurs vers des solutions de facilité, sans jamais aborder les véritables problèmes.

Il n'y a pas d'aboutissement à ceux-ci dans le cadre du système capitaliste. La rentabilité, synonyme de productivité, est incompatible avec le plein emploi de tous; quant à la reconversion elle ne mène nullement à la satisfaction des besoins: c'est au plus un expédient, qui ne peut faire long feu. Il eut fallu dire tout cela et bien d'autres choses encore, mais comme toujours on s'en est bien gardé.

En attendant les mineurs Decazevilliens et leurs familles paient les erreurs des mauvais bergers, qu'ils ont toujours suivis sans discernement. Puisse cette douloureuse expérience leur ouvrir les yeux et les ramener dans la bonne voie. Cela leur servira plus tard car leur grève n'est qu'un épisode de la longue lutte à poursuivre pour aboutir au seul but valable: l'abolition du capitalisme. Au mieux, d'ici là, tous les succès qu'ils pourront remporter, si cela se produit, ce qui est bien problématique, ne seront que des victoires à la Pyrrhus.

Les théories et les réalités (1)

La dernière illusion à ce sujet fut l'expérience russe, ce qui devait être le miracle marxiste. Or, en Russie, l'éventail des salaires, et, par conséquent les inégalités de conditions sont aussi flagrantes qu'en économie capitaliste privée: l'Etat marxiste nous apporte la certitude que quelle que soit la bonne foi, la capacité et le dévouement des militants, l'Etat, en tant qu'administration sociale, ne peut servir à libérer les hommes des contradictions économiques qui les assaillent.

Placés en face de ces certitudes et de ces échecs, nous sommes obligés d'admettre que le gouvernement des gens ayant échoué, le rôle d'une administration nouvelle doit être, exclusivement, d'administrer les choses dans le seul but de satisfaire les besoins.

Jusqu'à ce jour tous les gouvernements n'ont eu d'autre but que de satisfaire les appétits: c'est leur tare congénitale.

Nous éloignant de ces erreurs nous pensons que la vie n'ayant d'autre but que de satisfaire les Besoins et la sécurité de l'homme, il s'agit d'organiser la production des richesses et leur distribution en confiant ces tâches aux producteurs et aux consommateurs eux mêmes.

Nous avons vu que Saint Simon, précurseur génial, aura été le père de l'administration des choses: «Il n'y a d'action utile exercée par l'homme que celle de l'homme sur les choses. L'action de l'homme sur l'homme est toujours, en elle même, nuisible à l'espèce.»

Nous pouvons considérer cette déclaration comme la première pierre apportée à l'organisation de l'économie des Besoins.

Que Saint Simon se soit par la suite, égaré dans ses contradictions, il n'en reste pas moins qu'il eut un éclair d'intelligence génial.

Proudhon, s'inspirant de Saint Simon, écrira plus tard:

«Le but de la révolution est de fondre, immerger et faire disparaître le système politique et gouvernemental dans le système économique, en réduisant, simplifiant, décentralisant, supprimant l'un après l'autre, tous les rouages de cette grande machine qui a nom: le gouvernement ou Etat». Ces précurseurs, par la suite s'égarèrent dans leurs plans reconstructifs en préconisant l'Etat Idéal!

Marx, qui se défendait d'être un idéaliste, qui condamnait l'Etat, ne put résister au désir de l'utiliser à la formation des caractères et à l'ascension des esprits vers la liberté!

Nous pouvons dire aux marxistes de toutes écoles, c'est à dire, à tous ceux qui croient ou laissent croire à la possibilité d'un Etat idéal: «L'Etat fut, est et sera toujours le fossoyeur de la Liberté.»

Et nous ouvrons la liste de ceux qui, s'ils n'ont pas matérialisé leurs conceptions économiques en des plans très précis, ont néanmoins établi des fondations à l'administration des choses qui nous permettent aujourd'hui, poussés par l'évolution favorable des forces économiques, de nous engager hardiment dans la solution de l'économie des besoins. Au gouvernement des gens succède l'Administration des choses. L'expérience et le savoir guideront désormais la production et la consommation. L'Etat ne meurt pas ,mais nous l'abolirons...

KROPOTKINE

La Russie, écrasée par la servitude, meurtrie, déchirée par la répression, a donné au monde des esprits révoltés et féconds qui ont marqué le socialisme de leur empreinte géniale.

Kropotkine fut de ceux là.

«L'Etat est une croissance historique, qui dans la vie de tous les peuples, est venue, à une certaine époque, se substituer lentement, peu à peu aux confédérations libres.

»L'Etat, c'est la guerre, la forteresse des riches contre les exploités. Il cherchera toujours à renforcer son pouvoir dans toute chose en tuant l'initiative de l'individu et du groupe pour les supplanter par la loi. La forme momentanée de l'Etat ne changeant rien à l'affaire.

»Nous concluons à l'abolition de l'Etat, car nous y voyons l'institution développée dans l'histoire des sociétés humaines pour empêcher l'union directement entre les hommes, pour entraver l'initiative locale et individuelle, pour broyer les sociétés qui existaient, pour empêcher leur nouvelle éclosion», et nous savons qu'une institution qui a tout un passé datant de milliers d'années ne peut pas se prêter à une fonction opposée à celle pour laquelle elle fut développée dans le cours de l'histoire.»

Et Kropotkine répond aux marxistes:

L'Etat est là, nous dit-on. Il existe. Il représente une puissante organisation toute prête. Pourquoi la détruire au lieu de l'utiliser? Elle fonctionne pour le mal: c'est vrai, mais c'est parce qu'elle est aux mains des exploiteurs. Tombée aux mains du peuple, pourquoi ne serait-elle pas utilisée dans un meilleur but: pour le bien du peuple?

»Qu'il est triste d'avoir à répondre à de pareils arguments! quelle immense erreur!»

Et Kropotkine entre dans les conceptions pratiques:

«Ou bien l'égalité économique se fera dans la nation, les cités, et alors les citoyens libres et égaux n'iront plus abdiquer leurs droits entre les mains de quelques uns, ils chercheront un nouveau mode d'organisation qui leur permette de gérer eux-mêmes leurs affaires.

»Nous maintenons en outre que le communisme est non seulement désirable, mais que les sociétés actuelles fondées sur l'exploitation et sur l'individu, sont même forcées, continuellement, de marcher vers le communisme.»

(1) Voir C. S. Nos 171 à 178.

(à suivre)

Restons objectifs et conscients

«Quand il y a des gens qui empoisonnent les peuples, quand il y a des assassins, le temps n'est plus aux salamalecs, ni à faire marcher la vieille machine solennelle d'une justice qui ne sert qu'à protéger les coupables au lieu de réprimer le crime».

...Je vous indique tout de suite que cette entrée en matière n'est pas de moi. Si je me permets aujourd'hui de retracer ce passage d'un discours que prononça le sinistre S. S. Léon Degrelle le 5 mars 1944 au Palais de Chaillot, c'est pour mettre en garde certains camarades de bonne foi qui risquent de se laisser prendre au piège grossier d'une multitude de diseurs de boniments.

Mais attention, ne me faites surtout pas dire ce que je n'ai pas dit.

J'admets qu'il y a des gens qui empoisonnent les peuples, il y a des assassins qui sont protégés par la vieille machine solennelle de la justice, et je ne vous ferai pas l'affront de vous citer des exemples qui ont eu lieu ces derniers temps; mais il existe trop souvent des « sorciers » qui n'hésitent pas à vous tenir leur beau langage afin d'atteindre leurs buts inavouables.

Mais me direz-vous: «Si nous sommes trop méfiants nous risquons de rester en dehors du drame qui se déroule actuellement, et cela, nous n'avons pas le droit de l'accepter».

En effet, nous n'avons pas le droit de nous soustraire à la lutte contre la provocation réactionnaire qui se manifeste tous les jours; le droit de nos libertés est trop enraciné dans l'esprit du peuple français pour que nous renoncions à le défendre, mais avec qui, et contre qui?...

Si nous jetons un coup d'œil en arrière nous sommes vite édifiés sur la valeur des promesses qui nous ont été faites à travers le temps et les gouvernements.

N'a-t-on pas voté oui au référendum à 90 % pour que la guerre d'Algérie finisse enfin?, c'est du moins ce qu'avait promis de Gaulle pour s'attirer les suffrages. Mais cette guerre d'Algérie, n'at-elle pas éclaté, ou plutôt le feu ne s'est-il pas allumé quand le résident général n'était autre que le «bon» socialiste Naegelen? D'ailleurs, les premiers « ratissages » furent opérés sous ses bons offices.

Quoiqu'à mon avis cette sale guerre qui ruine les deux pays et saigne leur jeunesse pourrait n'être déjà qu'un mauvais souvenir si les centrales ouvrières qui se disent les plus représentives, celles qui font des salamalecs et des repas d'honneur avec le premier ministre, celles qui aujourd'hui ont la prétention de barrer la route au fascisme par la grève générale, avaient vraiment la force, la puissance et la *volonté* qu'elles prétendent avoir.

Avouons-le bien humblement, mais bien dignement aussi, si la C.N.T. avait été en France aussi puissante en nombre que prétendent l'être la C.G.T., F.O. ou C.F.T.C., il y a longtemps qu'elle aurait mis un terme à cette boucherie odieuse que nous vivons et à la pagaye qui démoralise tout le pays. En un mot, il y a longtemps que l'exploitation de l'homme par l'homme aurait cessé.

Nous avons, hélas, le mur du silence qui nous isole du reste de la société. Nous n'avons pas les subventions qui permettraient une plus large propagande, nous n'avons pas les chaînes de la radio ou de la télévision pour y faire entendre notre voix (là on préfère diffuser des pièces glorifiant les empires ou les royautés ou projeter des films comme «La main du diable»); mais nous resterons sur la brèche. Nous n'aurons de répit que le jour ou nous aurons prouvé au monde que nous n'avons rien de commun avec le désordre ni avec la violence, que cela n'est l'apanage que des êtres et des Etats qui n'aspirent qu'à la domination et à l'exploitation.

Si un jour les évènements nous poussent à constituer un «front populaire» pour barrer la route aux inquisiteurs, comme ce fut le cas en Espagne en 1936 ou en France en 1940-45, nous ne mettrons aucune entrave au regroupement des masses populaires; mais que les libérateurs de la dernière heure sachent bien que nous ne tirerons pas les marrons du feu pour eux.

En attendant nous ne sommes pas décidés à aller défiler dans les manifestations «quand la police est avec nous», nous savons trop ce qu'il en coûta aux Pierre Brossolette et autres résistants qui se fièrent à la police.

Il est cent fois préférable d'accomplir la tâche individuellement, et, pour employer un terme qui est d'actualité, mener une lutte de guerrillas plutôt que de devenir le jouet de sectes partisanes. Tous ce que nous exigeons en échange de nos sacrifices c'est la répartition équitable de tous les biens de la terre à tous les êtres, sans distinction de rang ni de race et l'attribution des tâches à chacun selon ses moyens.

Mais nous ne serons pas dupes; nous savons que seule la gestion par la base peut apporter cette transformaiton sociale.

Donc c'est dans ce but que nous devons lutter.

SORIANO

Bulletins paroissiaux

C'est un fait que la France est inondée de « Bulletins Paroissiaux ». Du Nord au Sud, de l'Est à l'ouest, c'est une avalanche de ces feuilles de petit format, de petit esprit, et de grande propagande. La littérature y est résolument charitable, hautement spirituelle et consolatrice aux affligés. Y abondent les «Aimez-vous les uns les autres», les cœurs sacrés de Marie et de Jésus, les messages du Saint-Père, et les angoisses de l'homme moderne devant les nouvelles conquêtes de la science et de la technique. Sans oublier, évidemment, l'appel discret pour le denier du culte et les édifiantes lettres de nos vaillants petits soldats qui ont passé un joyeux Noël à la caserne ou dans le bled.

De-ci de-là un article visant à la culture, voire à la haute mission civilatrice du christianisme, ou encore à l'affirmation de...

Je pense que quelques extraits bien représentatifs ne seront pas pour déplaire aux incroyants que nous sommes, et je me fais un plaisir de vous les livrer tels quels.

Voici, par exemple, ce que l'on peut lire dans le Bulletin de la communauté paroissiale et des œuvres de notre dame de Bais, diocèse de Laval, sous le titre: Notes de Fornetia: Christianisme et Culture.

«L'enseignement catholique ne justifierait pas son existence ni les sacrifices que, pour le maintenir, s'imposent les fidèles, si les études qu'on y fait n'aboutissent à former dans l'âme de l'élève une idée et un sentiment catholiques de l'univers et de l'histoire. Catholiques: c'est-à-dire rayonnants de toute lumière, complets de toutes les richesses morales dont les hommes sont capables. Le catholicisme seul énonce la vérité totale sur le monde historique et réel (cette dernière phrase écrite en italique). De toutes les philosophies, il est celle qui donne de l'univers l'idée la plus ample et la plus belle, parce qu'il le sait promis à un dépassement divin.

Non seulement le catholicisme inclut toutes les valeurs humaines, mais il découvre à l'homme des valeurs qu'il ne connaissait pas — ou dont il n'avait qu'un pressentiment incrédule — et qui, révélées, accomplissent les plus éperdus de ses rêves. Si donc la culture se définit *l'assimilation par l'âme entière, esprit et cœur, de l'univers des choses, de l'univers des sentiments et de l'univers des pensées*, la culture catholique est la culture humaine portée à la plus haute perfection.

. . . . . .

L'étude catholique mène à une communion éclairée avec les hommes, avec toute la création, et le disciple muni de cette science et de cet amour a le devoir de travailler à l'achèvement de la Terre, de coopérer à l'édification de la Cité de Dieu.

Or, le premier agent de cet achèvement de la Terre, c'est le Verbe, le Christ Sauveur...

Et c'est signé: Chanoine Suga. — Essais et documents».

Dans ce même bulletin, des lettres de soldats... dont voici quelques extraits:

De M. P. de France: A Noël nous avons fait un concours de crèches, notre chambre a eu le deuxième prix.

De G. M.: Le jour de Noël, il y avait beaucoup de militaires à assister à la messe qui a été remise à la télé du soir.

Et à Reutlinga, Yves Voisin, qui a assisté à l'arrivée des jeunes recrues, déclare: «J'aime autant être à ma place qu'à la leur. Je ne regrette pas ce que j'ai fait jusqu'à présent à la caserne, mais je ne sais pas si j'aurais le courage de recommencer...»

(A suivre)

A la recherche de la vérité

Par delà le bien et le mal (1)

Faut-il le dire? l'anarchie est une conception philosophique, scientifique moderne, ses concepts a priori sont des vérités indéniables et s'ils ne sont plus modernes ils ont tout de même l'avantage de former une partie essentielle de la réalité, donc, sauf erreur ,la prétendue modernisation des méthodes révolutionnaires n'en est pas une car le fait de collaborer avec les étatistes, les autoritaires démocrates est un fait banal aussi vieux que l'homme lui-même.

D'après M. Louis-René Nougier, «Notre Monde Moderne s'est créé voici cinq millénaires» donc, étant donné que le premier théoricien anarchiste fut Godwin né en 1756 et mort en 1836 ,incontestablement l'anarchie ainsi que l'anarcho-syndicalisme sont loin d'être aussi vieux, vermoulus que l'autoritarisme, d'abord, les démocraties ensuite, ainsi que les royautés, les empires, l'état et les dictatures.

Chacun connait la fameuse caverne de Platon, et ses prisonniers lesquels attachés de manière à regarder dans une direction donnée et définitive et un feu étant allumé derrière leur dos, voyaient sur le mur ,leurs ombres et celles des objets qui se trouvaient derrière eux, ainsi ces prisonniers ne voyaient que leurs ombres et se figuraient que celles-ci étaient réelles, donc ne se rendaient pas compte qu'il exste des objets. Voici qu'un prisonnier s'évade et pour la première fois ,il voit des choses réelles et reconnait qu'il a été trompé. Cette prise de conscience révèle que le vrai philosophe c'est le prisonnier qui s'est évadé de la caverne et est parvenu à la lumière de la vérité, le véritable philosophe c'est celui qui possède une connaissance réelle.

Et bien que celà plaise ou déplaisse aux adversaires, aux ennemis de l'anarchie, de l'anarcho-syndicalisme, les anarchistes, les anarcho-syndicalistes sont des anciens prisonniers qui se sont évadés du cercle infernal des préjugés d'Etat, de Démocratie, d'Autorité bienfaisante ou malfaisante, etc., en s'évadant ils ont vu, entendu, senti ,analysé la réalité du Monde; dès lors, ayant réussi à dominer, relativement, la nature ainsi qu'à déterminer leur comportement, ils ont reussi à brider les instincts bestiaires.

Ainsi, il apprent que si l'Etre le veut bien, il peut considerer tout Etre comme son semblable car après tout, n'importe quel organisme vivant est soumis aux lois de l'assimilation fonctionnelle en vertu desquelles chacun doit se nourrir, travailler, respirer, se reposer. Bien sûr, les sophistiqueurs, les éternels coupeurs de cheveux en quatre, protesteront et affirmeront que les individus sont, par Nature, inégaux, ces gens là, en imitant Aristote (le plus grand génie de tous les temps?) énonnent: «D'abord la Nature a destiné les uns à commander, les autres à obéir. L'égalité ou le droit de commander tour à tour serait néfaste à tous les deux. Les animaux sont mâles ou femelles, le mâle est plus parfait, il commande, la femelle l'est moins, elle obéit. La même loi s'applique nécessairement à tous les hommes.»

Voilà l'opinion d'un très, très, très grand génie, à coup sûr. C'est là le summum de la mystification; ce grand mysogine dévoile ses batteries; dans son ouvrage de la «Politique» il affirme d'autres âneries ou absurdités pires que la précedente et pourtant le Stagirite est toujours considéré comme le «Prince des Philosophes».

Les Etatistes modernes, sophistes avant la lettre, suivent les axiômes du philosophe hellène, cependant des individus comme Néron, Attila, Torquemada, Machiavel, Hitler, Franco, Mussolini, Lenine, Trotsky, Staline, Khrouchtchev, etc., ne descendent point de la cuisse de Jupiter, ces gens-là en dépit de leur génie malfaisant, criminel, sadique, étaient ou sont des individus soumis aux lois naturelles qui déterminent n'importe quel mortel.

Ce n'est pas tout, incontestablement Socrate, Platon, Démocrite, Pitagore, Epictète, Jésus Christ, Newton, Galilée, Descartes, Darwin, Lamark, Marx, Proudhon, Stirner, Freud, Einstein, Le Dantec, Claude Bernard, Planch, De Broglie, etc., ne descendent point de la cuisse de Jupiter, et si l'humanité doit une fière chandelle à ces savants illustres ,il n'est pas moins vrai que leur savoir leur intelligence ne leur conférait pas le droit de brider ni d'exploiter leurs contemporains. Disons sans crainte du paradoxe, que l'intelligence n'est pas un processus qui dépend directement de la Volonté des Parents car s'il en était ainsi il est certain que tout le monde serait doué d'une intelligence hors ligne car les

(Suite page 2)

Surpopulation et misère en Inde (1)

Dénonçant la vanité puérile de la prétendue pureté des mœurs en Inde, l'auteur précité ajoute ces réflexions pertinentes: «...Jetons un coup d'œil sur les réalités de la vie hindoue. Il est bien connu, et je suis persuadé que M. Gandhi ne l'ignore pas non plus, que des milliers de jeunes filles meurent misérablement et prématurément dans les «lieux sacrés», tels que Bénarés, Nabadwip et d'autres villes de temples. Des milliers de jeunes veuves en état de grossesse se rendent aussi à ces «lieux sacrés» pour s'y faire avorter. Terrifiées par la réprobation sociale qui les frapperait au cas où leur état de grossesse viendrait à être connu, ces infortunées subissent les plus horribles tortures aux mains d'une bande de prêtres indignes qui procèdent à ces avortements sans posséder la moindre connaissance médicale. La nature humaine, telle qu'elle est, ne peut être modifiée par une loi draconnienne ou par la loi de Gandhi. On ne peut pas réaliser l'impossible par une simplification fanatique et bannir la sensualité de la vie humaine autant qu'on pourrait la désirer, pas plus qu'on ne peut limiter la vie sexuelle à la procréation.» Et de conclure: «La sexualité ne peut être bannie de la vie, ne doit être bannie de la vie.» (p. 198/99.)

Après Gandhi, son disciple Vinôba, cet autre héros de l'Inde contemporaine, a lui aussi émis les mêmes absurdités, lorsqu'il disserte sur la question du contrôle des naissances. Il s'indigne, nous dit Lanza del Vasta, «de l'immoralité de ces pratiques. De fait, le seul contrôle légitime des naissances, c'est la chasteté.»

Mais voici pour vous édifier, quelques lignes extraites d'un texte de Vinôba: «Vous voulez que j'aie moins d'enfants. Comment osez-vous dire une telle chose de ma pleine et vivante maison?

«Etes-vous mon serviteur ou bien mon maître?

Votre devoir est de me donner du pain, c'est tout.

»Ne croyez pas que nous soyons un pays surpeuplé. La terre du Japon porte une charge quatre fois plus lourde que la nôtre. Le sol d'Angleterre aussi souffre une plus grande fatigue que celle de l'Inde. Je pense que la terre est moins grevée par le poids de la population que par celui du péché. Qui êtes-vous pour régler la naissance de nos enfants?

»Avez-vous jamais réfléchi au problème de l'accroissement de la population? Un lion prolifie moins qu'une chèvre, le savez-vous? Si la population croit désordonnément dans les villages, c'est la misère et l'ignorance présentes qui en sont la cause. Et la solution n'est pas de contrôler les naissances, mais bien de conduire la vie dans le chemin droit.

Je suis, par ailleurs, tout à fait partisan d'un accroissement de population, mais seulement d'une potion croit désordonnément dans les je suis en état de lui ouvrir les voies de la vie.»

Voilà à mon humble avis, une position spirituelle du problème qui dépasse tout entendement. C'est là, de plus; simple affirmation, doublée d'une prétention rare, un absolutisme que guide un mysticisme assez original, pour ne pas dire plus.

Sans doute, Moïse a dit: «Croissez et multipliez», l'Evangile a ajouté «Dieu bénit les nombreuses familles», mais il faut bien répondre: c'est possible, mais il ne les nourrit pas, et Vinôbâ serait bien incapable de faire mieux, car lui ouvrir les voies de la vie, n'est qu'un mot, sans plus.

Lanza del Vasto ajoutait dans ses notes, que lorsque Vinôba dit: «JE, il entend le plus souvent les Pauvres ou le Peuple de l'Inde: il en est la voix.» Et il poursuit: «Pour mieux apprécier la force, la valeur et la saveur de sa réponse, il faut paraît-il se souvenir de trois choses: «D'abord que la population des Indes, déjà fort dense, augmente de cinq millions d'âmes chaque année. Ensuite que Vinôbâ ne l'ignore nullement. Enfin, que Vinôbâ lui-même a toujours observé le célibat le plus strict.» (p. 309.)

Alors quoi? Voilà bien des prises de position consternantes et tellement rétrogrades, que tout esprit quelque peu éclairé sur ces questions, en reste suffoqué. Il est décevant de constater que des individus qui se consacrent au relèvement, à l'émancipation d'un peuple misérable, qui s'efforcent par une recherche constante de la vérité, de le mener sur les chemins de la liberté et du bonheur, de voir, dis je, avancer de telles idées arriérées sur une question essentielle: la limitation des naissances, prélude indispensable à toute émancipation sociale, et sans laquelle rien ne pourra jamais être réalisé dans le domaine du bonheur humain.

Je n'ai pas grand chose à ajouter à ces lignes, lesquelles doivent être méditées par tous ceux qui se sont attelés à ce travail gigantesque de réveiller l'Inde et la libérer du joug des entraves millénaires, qui jusqu'ici en avaient fait la proie des ambitions et convoitises des peuples les plus variés.

Je souhaite que les gandhijistes, en particulier, revisent leur position de fond en comble, pour mener avec la force morale qui peut les animer, la croisade pour le contrôle des naissances, le droit à l'avortement, la propagande anticonceptionnelle, et résoudre ainsi en partie, le problème démographique.

Je le souhaite pour tout ce que j'ai lu, pour tout ce que j'ai vu de misère et de désespoir humain, qui se trainait sur les routes et dans les villes de cette Inde étrange et merveilleuse.

HEM DAY

Ouvrages consultés:

Lanza del Vasto: «Vinôbâ ou le nouveau pèlerinage. Paris. Editions Denoël. I vol. m. 12. 1954. 339 p.

Soumhnendramath Tagore: «Gandhi». Paris. N.R.F. Gallimard. I vol. m. 12. 1934. 225 p.

S. Chandrasekhar: «Les problèmes démographiques dans l'Inde et le Pakistan». Paris. Dunod. L'Unesco. I br. 38 p. 1950.

Inde 1960. Dr. G. K. Mookerjee. Paris. «Gouvernement de l'Inde» 1960. I vol. s/jaquette. illustrée, photos. 216 p.

M. K. Gandhi à l'œuvre. Suite de sa vie écrite par lui-même, traduit de l'anglais, par André Bernard.

Paris. Editions Rieder. 1934. in. 12. 427 p. Consulter le chapitre X. Une vie plus simple. p. 107 à 124.

Gandhi. Lettres à l'Ashram, traduites de l'anglais par Jean Herbert Frameries. Union des Imprimeries (S.A.) m. 12. 1937. 114 p.

Mahatma Gandhi: Guide de la Santé. Paris. Edition Fournier Valdès. 1949. m. 12. 215 p.

FIN

(1) Voir C. S. Nos 172 à 178.

B.D.I.C

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE

Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES

Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE

13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE

Dans l'attente d'une salle à la Bourse du Travail, nos réunions ont lieu à l'Amicale laïque, et les permanences sont tenues tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget-de-l'Isle, St-Etienne.

Pour tous renseignements, écrire aux secrétaires, les camarades Morel et Jouve, 41, rue des Passementiers, St-Etienne (Loire).

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Par delà le bien et le mal

(Suite de la page 1)

Parents, n'importe lesquels, voutraient doter leur progéniture d'une intelligence Divine donc, à part quelques rares exceptions, l'ensemble des êtres s'équivalent, parce que: «Ce qu'un sot peu faire un autre le peut» affirme un proverbe chinois. Ajoutons qu'un Etre doué d'une intelligence supérieure —à moins d'être en équilibre sur le génie et la démence— ne se servira jamais de son intelligence pour brider mater, imposer sa Volonté de Puissance ou reduire en esclavage, ses contemporains. Socrate affirmait: «Je sais que je ne sais rien» ainsi l'illustre philosophe donnait une leçon de modestie à tous ceux qui croient tout savoir, ou prétendent tout connaitre.

Si l'actualité n'est pas du tout favorable à l'anarcho-syndicalisme ni à l'anarchie, c'est que la légende aidant, révolutionnaires et réactionnaires ont mis tout en œuvre afin de peindre les susnommés comme un repaire de bandits. Ce que j'écris là n'est point suppositions gratuites, celà résulte de faits historiques et puisque Ardvisson est partisan de la collaboration, je me permettrai de souligner que des démocrates, des athées, des laïques ont écrit ou se sont distingués dans l'art de calomnier l'anarchie, l'anarcho-syndicalisme.

Tout celà est la conséquence du défaitisme si cher aux réformistes restaurateurs de fantômes démodés, celà est la suite du dévergondage marxiste pratiqué au détriment de l'anarcho-syndicalisme, de l'anarchie, celà est aussi la suite des manœuvres ou de l'action déployée par les syndicalistes réformistes ou syndicalistes libertaires qui tous, après s'être abreuvés aux sources de l'anarchie, ont eu peur de leur audace et ont rebroussé chemin tout comme s'ils voulaient déterminer l'Ordre établi à pardonner leur audace. A ces gens là ils ne suffisait pas de rebrousser chemin, ils estimaient logique, honnête de bruler ce que tantôt ils avaient adoré.

Ainsi faut-il s'étonner si les travailleurs, le « Prolétariat » sont désorientés et ne savent plus que faire? On voudra bien admettre qu'à la suite de la Révolution Française de 1789 et les autres, l'ouvrier aurait acquis la certitude que son émancipation intégrale serait une conséquence directe de sa volonté d'émancipation, en revanche aujourd'hui, à la suite des slogans, des mensonges débités à jet continu par les Centrales Réformistes et Dictatoriales, l'ouvrier se contente de payer sa cotisation syndicale et de plus il aliène sa personnalité au profit de la dictature soi-disant du prolétariat, laquelle est, en réalité, une dictature sur le prolétariat.

Voilà donc que les idées, les formules modernes, ont atteint un but absolument opposé à celui que les travailleurs convoitent, les méthodes réformistes ont réussi à plonger les travailleurs dans la léthargie, il s'ensuit que celui ou celle qui s'insurge contre cela serait considéré, par les bonzes syndicaux comme l'ennemi numéro 1 des ouvriers.

Ainsi par ce qui précède l'on a prouvé que de révision en renoncement, l'ouvrier oublie totalement que son bonheur est spécifiquement fonction de la volonté, car, un dictateur marxiste ou autre, ne lui donnera jamais ce que lui-même est incapable de prendre.

LUC BREGLIANO

(Voir COMBAT Nos 173 et 175).

Apostillas anárquicas

»También el mundo está unificado más que nunca antes en la información. Antes de Colón, mexicanos y peruanos desconocían mutuamente su existencia, y Europa nada sabía del hemisferio oriental. Durante los tiempos sombríos que siguieron a la caída de Roma, China representó muy poco para los europeos occidentales y el Japón no representó nada. Cuando la mayoría no sabía leer, lo que sabían los que podían hacerlo era en su mayor parte desconocido para las masas. Ahora, con la difusión de los diarios y la radio, los acontecimientos importantes de cualquier parte son conocidos en seguida por la mayoría de los países civilizados (?). El resultado, sin embargo, no es tan bueno como el esperado por los partidarios de la ilustración hace uno o dos siglos. Las noticias que se difunden más rápida y ampliamente son las que excitan, y las excitaciones más fáciles de provocar son las del odio y el miedo. Por tanto, lo que aprendemos acerca de enemigos potenciales no es la humanidad común que comparten con nosotros, sino más bien sus múltiples perversidades. El odio y el miedo hacia posibles enemigos son sentimientos naturales en el hombre y tienen muy larga historia. Para que no se impongan en las relaciones entre diferentes comunidades, éstas deben ignorarse mutuamente de un modo total, como los aztecas y los incas o, ya que esto es ahora imposible, la información que se dé acerca de comunidades distantes no debe tender a subrayar lo que causa horror o alarma. Pero hay actualmente pocas esperanzas de que se mitigue la incitación al odio.

»Los recientes acontecimientos en la esfera militar, que son ahora tal vez más importantes que cualquiera de los asuntos que hemos considerado, no se han caracterizado ni por una completa desintegración ni por una completa cohesión. Desde el punto de vista militar, hay dos grandes concentraciones: la del bloque comunista y la de las potencias occidentales. Al actuar juntas desde el primer choque de tribus salvajes hasta nuestros días, la cohesión y la rivalidad han llegado gradualmente por proceso de inevitabilidad terrible, a un punto en el que cada una de ellas supone el mayor desarrollo compatible con la existencia de la otra. Cuanto mayor es la cohesión, mayores son las probabilidades de victoria; cuanto mayor es la rivalidad, mayor es la necesidad de cohesión dentro de cada grupo. La acción de estas dos fuerzas, supuesta la eficiencia técnica suficiente, lleva naturalmente a la concentración del poderío militar en dos grupos rivales. Y esto, a su vez, si la rivalidad continuúa y la eficiencia técnica sigue aumentando, difícilmente puede tener un fin que no sea la aniquilación mutua. Si ha de tener un fin menos trágico, la rivalidad debe adoptar formas menos destructoras.

»¿Aprenderán los hombres algún día que vencerse mutuamente en una prueba deportiva es tan deleitoso como matarse mutumente? ¿Aprenderán a contentarse con la rivalidad en las artes, las ciencias y las cosas amables de la vida? ¿Aprenderán a vivir liberados de los correlativos impulsos del miedo y de la ferocidad?... No lo sé, pero, si no lo aprenden, nuestra especie está condenada.» (Págs 210-4. Idem).»

Estas preguntas son bien dudosas cuando se tiene presente todo lo que dice Russell cuando alude a la guerra futura (?):

«Si una guerra comienza, como puede suceder, por la destrucción de las grandes ciudades, la total desorganización de las comunicaciones y el incendio de los campos petrolíferos, pueden hacer que los ejércitos se queden sin abastecimientos y se dedique en consecuencia al pillaje. Y este proceso podría llevar fácilmente a una «completa anarquía» (?) (234). (Aquí cae de nuevo en el error Russell al considerar anarquía a la atomización de la autoridad. Es todo lo contrario lo que ocurre y puede ocurrir en este caso de guerra uinversal o de revoluciones con tendencia política. Las ambiciones autoritarias se despiertan y se hacen voraces en los distintos grupos que aspiran al « orden » después del «baño de sangre». Considerar a la anarquía como sinónimo de caos, confusión y ansias de mando social no puede ser la verdadera opinión de Russell, que tanto sabe sobre los « excesos de la autoridad » que existen en los genes humanos-... Y sigue razonando nuestro autor:

«En las regiones y países dependientes de la importación de alimentos, una gran parte de la población moriría de hambre, mientras que los países productores de alimentos tendrían que compartir sus cosechas con la soldadesca merodeadora. Sería una situación parecida a la que siguió al hundimiento del Imperio Romano. Los grandes Estados se desintegrarían y su sitio sería ocupado por pequeñas unidades políticas. Los jefes de las bandas merodeadoras se establecerían como déspotas locales y procurarían a sus guardias personales alimentación adecuada a cambio de protección contra la furia popular. La lucha que continuaría no sería ya la gran guerra organizada dependiente de las bombas atómicas, los aviones y el petróleo, sino otra de tipo mucho más anticuado, la única que podría sobrevivir a la destrucción de todos los centros industriales. De esta anarquía universal (?) (otra vez se confunde el exceso de autoridad atomizada de que está recargada la acción política, con la anarquía que jamás vivió la humanidad, puesto que es el acabamiento de toda coacción del hombre sobre su semejante)... la humanidad iría probablemente ascendiendo, en el curso de un milenio, y una renovación de lo que se llama «civilización», cosa que permitiría a los hombres, si no hubieran aprendido nada entretanto, repetir todo el inútil proceso una vez más» (234).

Russell vacila y unas veces se muestra escéptico, por no decir pesimista, y otras afirma «no haber llegado a los abismos de la desesperanza.» Reconoce, no obstante, que «un mundo científicamente organizado continuará corriendo graves riesgos y el catastrófico de la extinción de la especie humana en una guerra en gran escala. Y por tercera vez se teme el «hundimiento en la anarquía» si es que la humanidad sigue viviendo después de su probable suicidio colectivo. (Pgá. 237).

«Tal vez se diga que todos los males que se atribuyen a la ciencia han sido verdaderos en el pasado y no ahora; que la ciencia ha entrado en una esfera nueva de destrucción que amenaza a la humanidad con cosas mucho peores que las originadas por la más oscura superstición. El peligro es real y ningún hombre sensato puede menospreciarlo, pero, si ha de ser combatido con buenos resultados, no será retornando a los antiguos mitos o aceptando los de nuestros días que hacía la destrucción de la humanidad se orientan. Si ha de encontrarse la salvación, ha de ser con la ayuda de más ciencia y no menos; y por la comprensión del hombre y de sus impulsos y mediante el descubrimiento de rutas por las que los impulsos vayan hacia la felicidad y el contentamiento más que, como en lo pasado y en lo presente, hacia un impensado desastre que nadie desea.» (203).

Después de estas tres notas, que cada lector medite y tome la actitud que le dicte su ética, si ella se sale de las normas autoritarias.

(Extractado por Costa Iscar para «Solidaridad»)

CARTELERA

EN BURDEOS

Gran acontecimiento teatral a cargo del Grupo Artstico «Terra Lliure» de Toulouse, para el domingo día 11 de febrero a las tres de la tarde SALA-SONTAY, poniéndose en escena la graciosa zarzuela titulada «EL POBRE VALBUENA» y como final de fiesta una gran selección de variedades a cargo del mismo grupo.

Para invitaciones al compañero P. Alonso, 42, rue Lalande.

EN PERPIÑAN

A beneficio de las obras de S.I.A. el domingo 11 de febrero tendrá lugar en la sala del Centro Español un gran festival de teatro en el que el grupo TALIA pondrá en escena la obra de Alejandro Casona NUESTRA NATACHA. Esperamos gran afluencia de compañeros y amigos a los que requerimos puntualidad. La escena se abrirá a las tres en punto de la tarde.

Enseñanzas

¿Es fuerte el

AUN a trueque de repetir lo que muchos han dicho, sobre este tema, hablemos de ello, porque vale la pena. Para empezar y sin recurso al diccionario, hagamos nuestra definición personal, acerca de «fenómeno tan especial». El sistema político, llamado comúnmente fascista, es viejo como la humanidad misma y representa — elevada al cubo — la más pura expresión de las doctrinas autoritarias.

La fuerza espiritual de tan reprobado sistema — exceptuado el hecho alemán — fue siempre escasa, ya que nunca pudo contar con la adhesión ni el consentimiento de las masas populares.

Como enemigo declarado — por sus esencias totalitarias — de la legalidad ajena y de los hombres que no se avienen en todo momento, a respetar las ideas y las tácticas del faccioso movimiento, éste, que quiere conquistar el poder infundiendo el miedo a la poblaciones, crea, «ad hoc», sus propios cuadros terroristas.

La acción psicologica — casi siempre violenta — de los elementos fascistas, acostumbra a manifestarse cuando las circunstancias les son propicias, es decir, cuando las instituciones legales del país — por las causas que sean — se deterioran, degradan, descomponen y debilitan.

A partir de esto y abonado así el terreno, los pioneros del fascismo, seguros (?) de su fuerza, entran descaradamente en escena. Las primeras apariciones del nuevo organismo — sin programa ni cohesión operantes — suelen causar la risa de las gentes. Error imperdonable éste.

Las instituciones en plaza que, a su vez se creen también fuertes, le guiñan el ojo a la opinión pública, se encogen de hombros y con olímpico desprecio, sueltan la consabida filípica: «Esperemos, a ver lo que pasa, a dónde van, que es lo que quieren y con qué fuerza cuentan esos abortos y luego, si el barullo no cesa, los aplastaremos».

Así se expresaron en los albores del fascismo renovado los republicanos de Lisboa, Caracas, La Habana, Santo Domingo, Buenos Aires; los liberales de Giolitti en Italia, los social-demócratas de Weimar y los de nuestra República abrileña, etc., etc.

Pero entre tanto, los regímenes democráticos citados, permiten y toleran que el elemento fascista haga obra terrorista. De esta grande y general vergüenza se puede excluir a la República española en razón de que su base estaba constituida por centenares de miles de trabajadores libertarios y socialistas conscientes, sin tacha ni miedo a nadie.

Los demás obreros del mundo — transigentes con sus respectivos gobernantes — bien poco hicieron por cortarle el paso al fascismo amenazante.

A causa de la carencia que denunciamos, un Mussolini y un Hitler pudieron tomar sin resistencia el poder. La misma conducta culpable posibilitó el triunfo de unos cuantos milicos, tales como Carmona en Portugal, Gómez en Venezuela, Trujillo en Santo Domingo, Machado en Cuba, Perón en la Argentina y por fin — con la salvedad hecha antes — la horrible y sangrienta victoria de Franco, lograda muy penosamente — ésta es la verdad — gracias a la ayuda incondicional de todo el capitalismo mundial, que sabiendo que está condenado a desaparecer por las exigencias del progreso humano, científico y social, se resiste a la muerte.

Y es lógico — ¿cómo no? — que, contra este progreso, representado por hombres de bien servidores del arte y de la ciencia y por el proletariado emancipador cuya aspiración más alta es la de abolir las clases y consecuentemente las guerras, es lógico — repetimos — que se alce el fascismo como cabeza de turco del capitalismo.

Por eso deciamos en España en 1936: Esta guerra atroz que le han declarado a nuestro pueblo sus enemigos es la de los ricos contra los pobres. Y era cierto.

Ahora bien: Como que se trataba de una guerra de clases — hablamos de España — y los pobres estaban dispuestos a ser libres o morir, los ricos y sus hombres de mano, viendo que no podían ganar la partida contra la clase opuesta, entraron en composición con otros elementos de igual condición. Hemos mentado a los militares, brazo armado de la nación. Al contrato antisocial establecido por el contubernio de estos tres poderes, se unirán de inmediato, no los defensores sinceros de la pura doctrina cristiana, pero sí el

SALVADOR SEGUI

Anarquismo y sindicalismo

(Viene de la página 4)

Es nuestro homenaje a Salvador Segui y a Francisco Comas, la edición de esta conferencia.

Es el homenaje de unos amigos que querían, con fervor de hermanos, a los compañeros asesinados.

Aun cuando fuera pronunciada la conferencia por Seguí, este folleto es el póstumo tributo de amistad y cariño a los que fueron queridos camaradas.

Pocos conocían este discurso de S. Seguí. Unicamente quienes fueron sus compañeros de cautiverio en el Castillo de la Mola, de Mahón, se deleitaron escuchando al amigo desaparecido. Y entre los oyentes estaba Francisco Comas.

Es humilde este homenaje nuestro; pero es cariñoso; pero es sincero.

En el sagrario de los afectos de cada uno, vivirá, mientras vivamos nosotros, perenne, el recuerdo de los amigos que fueron. En nuestra misma modestia no sabríamos hacer otra cosa.

No es tan cruel, esta nuestra lucha de cada día. No es cruel, diríamos mejor. Nunca pensamos en llorar la desaparición de unos camaradas como hemos llorado la muerte de Seguí y Comas.

Nos figurábamos que éramos insensibles, no al dolor ajeno, que sería inhumano, sino al propio dolor. Nos creíamos inmunes al dolor del espíritu. Y no. Hemos comprendido el valor de una amistad...

∴

No vistió Seguí con las galas de su oratoria, el discurso pronunciado Pero su misma sencillez, fue brillante. Seguí abrió la fuente de su inspiración y de su inteligencia, para dar paso a sus ideas. Seguí paría ideas.

Las notas que un compañero recogió del discurso de nuestro amigo, que puestas en orden se dan en este folleto, no son sino ideas y conceptos que exponía, susceptibles de ampliaciones, discusiones y nuevas conferencias.

Escogió un tema: ANARQUISMO Y SINDICALISMO. Pero del lema nos ofreció ideas centrales; ideas madres .Cada palabra, cada párrafo, es un nuevo tema para nuevos discursos.

Confesamos, a pesar de la fidelidad de las notas recogidas, que la conferencia que editamos hoy, es un pálido reflejo de su exposición.

Debía ser editada la conferencia de Seguí, viviendo éste. Pero antes de la edición, Seguí debía corregir las cuartillas. No ha podido ser. Nos lo arrebató la muerte y quienes hemos ordenado las notas, no quisimos poner nada por nuestra cuenta.

Es una obra acabada, permítasenos la imagen, perfecta, pero sin pulir, sin retocar. Lo fundamental de su pensamiento, está aquí. Son frutos hermosos, maduros ,de un árbol, que nosotros presentamos como los recogimos. Quizá no agraden a la vista, pero sí han de agradar a nuestro paladar.

Barcelona, mayo 1923.

S. I. A.

Sección de Nimes (Gard)

Como todos los años, el día 14 del mes de enero se celebró en nuestro local la acostumbrada Fiesta del Niño, al mismo tiempo que también varios viejos fueron invitados a esta simpática reunión.

Una copiosa merienda fue servida a todos, compuesta de chocolate, bizcochos, panecillos con jamón, caramelos, etc.

Una sesión de cine con películas escogidas se dio para los pequeñuelos, los cuales contagiaban sus sonoras risas motivadas por dicho programa.

Acompañaba la fiesta un aparato « tourne disques » con cantos y música apropiada al caso.

No hay que decir que fue un éxito en todos los órdenes, pues en el curso de la misma reinó un gran espíritu de cordialidad y armonía.

Es una nota a señalar que siendo esta localidad una en donde afluye gran cantidad de los que llegan ahora de España, ver en la forma que el alma española se manifiesta cuando se ve libre de toda presión y sin coacción de ninguna especie: cantadores, bailadores y chistosos como ellos mismos.

Obra humana, libre y sencilla la nuestra, pero que encierra un fondo para poner grandes esperanzas en un mañana de libertad que todos deseamos.

Preocupaciones y cosas nuestras

Julián FLORISTAN

QUE nadie vea en mis palabras el más mínimo asomo de pesimismo. Nunca he sido pesimista, ni aún en los momentos más serios porque haya podido pasar nuestra organización. A pesar de lo cual creo necesario hablar de preocupaciones hoy, antes de que de dejación en concesión y transigencia, vayamos hacia un terreno demasiado movedizo, por el cual ni estamos acostumbrados a caminar, ni es conveniente nos aventuremos jamás. Quedar bien, ser transigentes, de acuerdo; pero nada más, so pena de negarnos previamente.

Digo esto porque, al paso que vamos, tendremos un día que admitir el diálogo hasta con esos católicos, que al cabo de veinticinco años larguitos de convivencia con el dictador, los sucesores de las J.O.N.S. y de Falange, vienen situándose pretendiendo ser los nuevos —los últimos hasta la fecha— campeones del antifranquismo. Y ello sin alusión alguna o los católicos vascos (S. de O.V.), que al fin y al cabo ya existían antes de la Revolución y no han dejado de combatir y hostigar, poco o mucho al franquismo.

Todo cuanto se nos diga con la pretensión de *justificar* ciertos contactos, a petición de organismos mastodónticos internacionales, que pudiendo hacer mucho, hacen bien poco en favor del antifranquismo —yo diría mejor antifascismo español—, a fin de no disgustarlos, para que vean que somos comprensivos, razonables y transigentes, no acaba de convencerme. No, porque ello nos lleva segura y directamente hacia un circunstancialismo camino de la tolerancia y hasta de la colaboración con unos enemigos encubiertos (¡muy bien, eso sí!) con la piel de manso borrego cristiano, después de haberse hartado de hacer el zorro, el lobo y el chacal contra nuestros hermanos y compatriotas que no quisieron plegarse a los designios de un régimen que va a intentar hasta lo más absurdo antes de desaparecer de una u otra forma.

Yo no tengo ocasión de leer mucha prensa franquista. Por eso voy algo retrasado sobre ciertas informaciones. Poco ha llegado a mí algo sobre las actividades de un tal señor Giménez Torres, secretario general de la llamada organización sindical española, dependiente en todo y por todo del Estado Español, falangista y católico. El verano pasado parece ser que en una conferencia, afirmó el tal: «El Nacional Socialismo Español ha sido una frustración». Nosotros ya lo sabíamos desde el primer día que lo sería; él también, pero era necesario vivir, contentar al amo, no disgustarle. Ahora hay que irse preparando una salida airosa, que es lo que en resumidas cuentas hace y no otra cosa. «La Organización Sindical va hacia su total independencia del Estado y de Falange». ¿Reconocimiento total de su fracaso? ¿Verdadero deseo de separación de ambos dictadores —Estado y Falange—? ¡Qué va! Simplemente oportunismo del más puro estilo jesuita y nada más.

Por muchas vueltas que ahora pretenda dar Giménez Torres al asunto, es ya tarde para ponerse «a tono» ni con el año pasado ni con éste, demasiado tarde. La «democracia sindical» es cero en una organización como los Sindicatos Verticales. ¿El recurso a las Federaciones de Industria? Tampoco servirá para apuntalar vuestra organización sindical, ni con el control «tiránico» central o estatal, ni sin él. Veinticinco largos años de «convivencia» de patrones y obreros en el mismo organismo sindical, para llegar ahora a la conclusión de separar a unos de otros. No para continuar la lucha de clases, ya que ese señor es de los que ambicionan terminar con las clases. También los marxistas rusos, pero bien sabemos cómo, dejando subsistir las diferencias de ayer ,corregidas y aumentadas hasta lo inverosímil en el país del «socialismo», etapa ya cumplida al decir de ellos, por lo que ahora van ¡hacia el comunismo! Vaya, vaya a Moscú Giménez Torres y aprenda, que acaso ello le sirva de algo, si no hoy, quien sabe si mañana... «Escuela de Capacitación Sindical y Social». «Cooperativismo para la transformación de la economía española». Sofismas, cuento, mandanga. Ganas de tergiversar, entretener, hacer perder el tiempo con fines bien premeditados sin duda de ningún género.

«...que es necesario hacer más justicia social y rezar menos». ¿Frase arrogante, lapidaria, irreverente, dentro de un Estado católico, apostólico y romano? No, amigos; pura demagogia y absolutamente nada más. Cosa de enfrentarse a los otros de que antes hablábamos, a los católicos, no sé exactamente de qué rama o tendencia, que con la mayor «discreción», tratan ahora de hacer la competencia, al no haber logrado el control de un organismo que no llega ni a pobre caricatura del sindicato de trabajadores más moderado, juicioso y modosito, tal es la férrea autoridad que reina en el Vertical.

Y aún hay más. Hasta se va a admitir —es el citado gerifalte quien por lo menos lo dijo— «que los militantes de la U.G.T. y de la C.N.T. (otro día se extenderá el *permiso* a los de la F.A.I.) tendrán perfecto acceso a la organización sindical y no pesará sobre ellos ninguna traba», para que puedan ejercer cargos, desde el de enlace sindical, hasta el de presidente de una Federación, bien entendido. ¿Buena fe? ¿Mala fe? Eso él, el Sr. Giménez Torres lo sabrá. Lo que yo ni muchos olviradamos, es que nuestro inolvidable compañero Juan Peiró, fue asesinado por no querer ponerse al servicio de esa Organización Sindical Vertical. Si los demás procuran hacer lo propio, todas esas e infinidad de otras maniobras tendentes a engañar a los trabajadores españoles, y al mundo ese por malvados intereses cierra los ojos ante lo que viene sucediendo en España, quedarán bien patentes y al desnudo. Y serán otra prueba palpable del rotundo fracaso de un régimen que si se aguanta, no es precisamente con el beneplácito de los obreros españoles. Estos lo siguen repudiando desde siempre y repetidas pruebas han venido dando de ello.

Ese régimen vergonzoso se aguanta, verdad es, por el apoyo incondicional de ciertas «grandes democracias» y de otras «populares» que más o menos descaradamente comercian con él en todos los órdenes. Pero cierto es también que si esas organizaciones mastodónticas «libres» y «católicas» se lo hubieran de verdad propuesto, Franco y sus secuaces, el Sindicalismo Vertical y la Falange y cuantos apuntalan todo el tinglado, habrían pasado a la historia tiempo hace. Y todos esos paños calientes, o templados y globos de ensayo de reformas sindicales y otras medidas «democráticas», estarían demás.

España habría vuelto a ser de nuevo un país en que la Democracia fuera tan efectiva o más que en otros países que para nada dependen, ni del Este, ni del Oeste.

Lo que sin embargo no quiere decir que nosotros, libertarios, hayamos de ser ni oportunistas, ni cosa que se le parezca. Nuestra táctica sigue siendo actual; las circunstancias no han de hacernos olvidar, ni ocultarnos la estricta realidad, ni aún siquiera para agradar a nadie. Ciertos contactos, ciertos compromisos, pudieran ser un mal comienzo. Y puestos al borde de una pendiente, haciendo abstracción, siquiera sea *momentáneamente* de las ideas, de nuestra táctica, o de nuestra finalidad, nadie puede a conciencia hoy predecir a donde ello nos conduciría. Desde luego a nada bueno y menos útil al fin que nos proponemos. Acercamiento y entente para la lucha contra el fascismo, siempre. Pero sin dejaciones que sera tanto como buscar nuestra propia sentencia de muerte como organización confederal y libertaria. Tengamos esto siempre bien en cuenta todos, sin dejarnos llevar por ningún espejismo efímero y pasajero.

Y si verdaderamente no podemos por sí solos ser determinantes, tampoco hemos de ser forzosamente determinados. Ni ir, de grado o por fuerza, a remolque de nadie, bien sea fiados en promesas —que no siempre se cumplen—, bien por no parecer desconfiados, desleales o intolerantes. Tolerancia y lealtad, bueno; pero con reciprocidad. Y sin empeñar inconsideradamente nuestra libertad, como tampoco nosotros hacemos que la empeñen los otros. Y como en otras ocasiones hemos ya dicho: «Cuanto más claros, más amigos».

« INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO »

por *Luis Fabbri*

64 páginas de texto sumamente ilustrativo a 100 francos ejemplar. 15 por ciento de descuento a los paqueteros. Pedirlo en todos nuestros puestos de venta

Y a 24, rue Ste-Marthe, Paris (X)

Servicio librería

« Chantecler », Edmond Rostand (Théâtre) 3 50
« Chère Pucelle de France », Han Ryner 4 00
« Los cipreses creen en Dios », J. Gironella 29 00
« La Colmena », Camilo J Cela 21 00
« L'Education sexuelle et amoureuse de la femme », Lorulot 450
« Eugenesia y armonía sexual », Rr. Robin 9 50
« Enciclopedia del conocimiento sexual », Drs. Costler y Willy 12 00
« Escucha yanqui », Wringt Mills 3 00

Giros y pedidos a Roque LLOP, 24, rue Ste. Marthe, Paris (X)
CCP Paris N° 13507 56

B.D.I.C

útiles

fascismo?

clero oportunista, siempre obediente a la ley vaticana. Por otra parte, los gobiernos en función que de querer lo hacer pudieran aplastar en el huevo el feto de una incipiente rebelión, toleran en nombre de la libertad nada menos, el auge y el desarrollo de la facción. Todo, antes que recurrir a la fuerza invencible de los pueblos.

Así se explica que a la hora de la gran determinación el poder, llamado democrático — hechura del capitalismo — opta par el fascismo como mal menor, a sabiendas de que éste es, de todos los males el peor.

⁂

Y volvemos a preguntar: ¿Es fuerte el fascismo? Sí que lo es, pero — según Bakunin — no tanto como parece. Nuestro coronel habla así, juzgando la fuerza del gobierno Thiers, que liquida la Comuna de París asesinando a todos sus miembros. Estos que pudieron hacer otro tanto contra Versalles, no lo hicieron por exceso de sentimentalismo humanitario. Los republicanos españoles cometimos el mismo error, al no extirpar el absceso del Alcázar de Toledo.

Claro está, que nuestra guerra civil — que todavía no ha terminado — tuvo y sigue teniéndolo, un alcance más universal. « Chez nous» el fascismo vernáculo, impotente, a pesar de todo su atuendo guerrero, para vencer a nuestro pueblo, se vio obligado «por múltiples causas» que todos los historiadores han estudiado) a reclamar las ayudas formales de todas las fuerzas reaccionarias del globo terráqueo. Sólo así pudo ser vencida — provisionalmente — la República española.

Sin esta derrota nuestra, la segunda guerra mundial — suponiendo que se hubiese producido — pudo haber acabado con el fascismo en Europa y el Continente africano. ¿Se comprende ahora el porqué dichos elementos tuvieron tanto interés en aplastar al pueblo español?

⁂

Vamos a terminar: Los hechos relatados, que de puro sabidos están casi olvidados, los hemos vuelto a referir con la intención de refrescar la memoria de muchos y hacer las siguientes conclusiones: Públicamente y por primera vez, desde que el general Franco dio por terminada la guerra de España, nos atrevemos a decir que su sistema se tambalea. Hay sintomas anunciadores de que — cuando menos se piense — los pueblos de España y Portugal van a ser nuevamente dueños de sus destinos Y a no tardar, si la clase obrera sabe trabajar, superando la etapa transitoria, una era de libertad se instalará en la Península Ibérica. Los escépticos que lean esto se rascarán la cabeza, pensando — incrédulos — que el mundo anda mal y el horno no está para bollos, porque los pueblos predestinados — los de Iberia — duermen.

Cierto que duermen. Y nosotros. sujetos y libres ¿qué hacemos? Pero ya despertarán y despertaremos. ¿No estáis viendo — hombres de poca fe — de qué modo otros pueblos, menos llamados a ello, se han puesto de pie y sacudido las dictaduras que sufrian?

Resumiendo: Las de España y Portugal caerán también, pero mucha atención, trabajadores de la Península: El hecho de que el fascismo desaparezca del mapa ibérico como entidad gobernante, no supone que haya muerto ni mucho menos. Si el capitalismo cuando así le convino, lo entronizó ayer, por igual conveniencia vuelta a las andadas.

No perdamos de vista que en lo que atañe a las prácticas del mal, la historia suele repetirse. Evitemos pues, esa repetición, mas si el fenómeno fascista la intenta de nuevo, en nuestra tierra, opongámonos al intento con toda energía.

Que ningún trabajador consciente — si el caso se presenta — cometa el error de tomar a broma, ser indiferente, quitarle importancia o cogerle miedo a esa asociación de fuerzas brutas que aunque armadas hasta los dientes pueden ser vencidas. Y como hecho probatorio de esta afirmación nos queda el ejemplo dado al mundo — en julio de 1936 — por el pueblo español.

Y puesto que hemos de volver a empezar saquemos de las duras lecciones de la historia — las enseñanzas más provechosas y útiles.

MANUEL BUENACASA

Henri Torres, el general de Gaulle y los anarquistas españoles

EL famoso abogado parisién Henri Torres, ha publicado un libro en el que comenta veinticinco de sus intervenciones profesionales en defensa de «acusados extraordinarios». Henri Torres es una legitima gloria del foro francés. Su amor a la justicia le ha impulsado a la defensa generosa de los perseguidos por razones políticas. Su espiritu liberal le ha llevado a defender a los que han caído del lado de la libertad. Ha sido defensor de Germaine Berton, joven anarquista que quiso castigar a «L'Action Française» en la persona de uno de sus dirigentes; de Francisco Maciá cuando su aventura de Prats de Molló; de Schwartzbard, que mató a Simón Petlioura, jefe militar de la República Popular de Ucrania para vengar la matanza de israelitas; de los antifascistas italianos refugiados en Francia; de los amotinados en Cayena; de Dimitrof, cuando el proceso por el incendio del Reichstag, etc., etc. A todos estos procesados « hors série », alude Henri Torres en su libro, en el cual hay también referencia a dramas sentimentales no menos extraordinarios que las hazañas politicas de sus otros clientes.

Yo no habia visto al ilustre letrado desde que en 1931 estuvo en Barcelona, en calidad de «huésped de honor», invitado por su antiguo cliente don Francisco Maciá, entonces presidente de la Generalidad de Cataluña. Le he vuelto a ver recientemente con ocasión de la venta de su último libro, en la Librería española del bulevard Montparnasse, que dirigió mi amigo y compañero el escritor Justo Cabot. Henri Torres tuvo la gentileza de poner unas frases amables en la dedicatoria de mi ejemplar, y me aparté para que siguiera el desfile de compatriotas ligados al eminente abogado por lazos de admiración y de gratitud.

En el grupo que se formó se comentó uno de los capítulos del libro, que intencionadamente he dejado de mencionar, el referente a los anarquistas españoles. En efecto, hay en el libro de Henri Torres un capítulo dedicado a los libertarios españoles, bajo el título bien significativo de «Altivos entre los altivos, los anarquistas españoles». Y uno de los contertulios contó una anécdota muy curiosa relacionada con este capítulo...

Hablando de los anarquistas españoles, dice Torres que se interesa menos por su ideología que por los rasgos de su personalidad : pasión del riesgo, absolutismo del honor, fasto del sacrificio, aceptación de la muerte violenta como una necesidad biológica, el orgullo de no ir nunca contra sus premisas, la gentil hombreria de la rebeldia... Y unas lineas más abajo, dice:

— «Yo no he reconocido nunca más que un jefe, el más altivo, el general De Gaulle, y él me permitirá que lo evoque en un capítulo dedicado a los hombres cuyas convicciones y cuyas razones de vivir y de morir están en los antipodas de las suyas».

Pues bien, a raiz de la publicación de su libro, Henri Torres visitó al general De Gaulle y le pidió perdón por haberle mezclado con los anarquistas españoles. El general no le dejó seguir excusándose. Lejos de sentir enfado estaba satisfecho de ir en compañia de los anarquistas españoles en las páginas del libro de Henri Torres. Y fue mayor la sorpresa del autor cuando el general explico las razones de su admiración por los anarquistas españoles, con los que nunca tuvo tratos directos. pero los tuvo uno de sus amigos más intimos, otro general cuyo nombre no creo necesario dar a la publicidad.

Fue durante la ocupación alemana. El general, que entonces era coronel, fue detenido por actos de resistencia al invasor, y llevado a una cárcel cuyas celdas individuales se convirtieron por exceso de clientela en celdas colectivas. Al coronel francés le tocó como compañero de cautiverio un anarquista español. Su primer diálogo fue edificante. Voy a resumirlo...

Anarquista. — Compañero, ¿tienes costumbre de estar en la cárcel?

Coronel. — Es la primera vez que estoy preso...

A. — Ya me lo figuraba. Pues bien. Yo, que tengo gran práctica de la vida carcelaria sé que aquí se plantean problemas de carácter físico y de carácter espiritual. Es necesario atender al buen funcionamiento del organismo y disponer el tiempo de manera que el aburrimiento no determine una neurastenia. ¿Qué deporte prácticas?

C. — El boxeo.

A. — Pues bien, todas las mañanas haremos una hora de boxeo. Y después... ¿qué sabes?

C. — Pues lo que sabe un coronel.

A. — Eso no me sirve. Por ejemplo, ¿idiomas?

C. — Pues sé inglés, además del francés.

A. — Está bien. Me interesa. Todos los días me darás clase de inglés, y yo en cambio te enseñaré el español.

Así pasaron su cautiverio el coronel francés y el anarquista español, como excelentes camaradas, conservando la forma física y manteniendo la moral por medio del estudio, que les distraio en las largas horas de los días del encierro.

Desde entonces, el coronel, ahora general, es un entusiasta admirador de los anarquistas españoles, a través del conocimiento de su compañero de reclusión. Y el general De Gaulle, a través de su compañero de armas, siente a su vez admiración por los anarquistas españoles, aunque no participe, ni mucho menos, de sus ideas.

BRAULIO SOLSONA

(De «España Libre», de Nueva York)

La explotación de los niños en España

ES evidente que la vida de los trabajadores españoles ha llegado a un nivel inferior al más bajo de los trabajadores de Europa. Si nosotros, residentes o refugiados, nos ocupamos en denunciar al régimen, no tiene la misma importancia que si lo hacen los que residen en España. Por eso dejamos hablar al cura de La Charca, barrio pescador de Almería. Su testimonio tiene fuerza:

«Pedrico es un niño de nueve años que lleva dos trabajando, haciendo una jornada diaria de diez u once horas como repartidor de cartas en una Agencia. Cinco pesetas de jornada.

»Antoñita, aprendiza de sastrería. Ocho pesetas diarias. Doce horas de jornada. Trece años. Lleva dos en el taller. Es inteligente. Rinde. Están contentísimos de ella (por eso le dan ocho pesetas por 12 horas de trabajo).

»Luisa : « Mendiga callejera ». Nueve años, tres hermanos del mismo oficio. Su padre lleva la contabilidad desde la «cueva», compréndase «casa». Su campo de acción por tabernas, parque del puerto, barcos extranjeros y mercantes españoles. Y para escarnio de la Iglesia española pide a la entrada del templo de la Santisima Virgen del Mar. También visita casas de personas «distinguidas» en el centro de la ciudad; al señor gobernador y la casa del señor alcalde. Termina su recorrido a eso de las dos de la tarde.

»Juaniles: Hilero. Tiene diez años. Da vueltas — para hacer cuerda — a la rueda. Doce pesetas en un día, por doce horas de vueltas.

»Lozano: pescador. En el mar, dos años. Edad, diez; compañeros de embarcación: su hermano, trece, siete menores de catorce años y doce hombres. Su padre, varios años enfermo de pulmón y le falta una pierna, mutilado de guerra del Ejército republicano, sin pensión. Tiene, el niño, otro hermano de seis y una hermana de dieciseis que no puede dormir en la cueva. «El cabeza de familia» lo forman, en lo económico, los dos hermanos, de 10 y 13 años.

»Señor cura — me decia el patrón — ¿serán capaces las autoridades de llamarme la atención por emplear a estos niños?

»NIÑOS OBREROS. — Los niños obreros son, en la mayoria de los casos, una fórmula obligatoria dictada por el hambre. Una ley les obliga a tratar de incorporarse prematuramente al trabajo: el instinto de conservación. Con 35,75 pesetas diarias no se puede mantener a cinco hijos y el matrimonio — me dice la señora Paca —. La niña mayor — once años — ha de traer cuanto pueda, aunque el trabajo sea agotador. ¡Cuántos jornaleros no han sacado una media diaria de 25 pesetas en los dias del 1961! Y da pena escribir en 1962 que niñas de siete años de edad están haciendo de sirvientas por necesidad extrema de sus padres.

»Con los aprendices que tienen el singular privilegio de estar integrados en talleres no se da ni siquiera esa observación de la ley. Hay que esconderlos ante la Inspección del Trabajo. Trabajar en sótanos o en el fondo de almacenes no es infrecuente. Trabajo a voluntad del patrón y pago por debajo de lo legal. Sin decencia de oficio determinado y con categoria infima de aprendices hasta los diecisiete o dieciocho años. En su mayoria carecen de Seguro Social. Para el seguro de enfermedad se acogen a la cartilla del padre.

»¿Por qué te manchas tanto la cara trabajando? —«Sí, la tengo manchada de las bofetadas que me da el maestro (dueño del taller) — contestó el niño Juanin, aprendiz mecánico.

»La excesiva oferta de niños produce en los patronos (cristianos) un desprecio de los mismos. De ochenta alumnos que tiene la sección de fichas navales, ni uno solo ha terminado el ciclo completo. Se retiran para colocarse, acuciados por la necesidad de llevar unas necesarias pesetas a la casa familiar.

»En la Escuela de Formación Profesional, para la capital y provincia, suelen ingresar cada año unos 294 alumnos, viniendo a terminar 60, porque la miseria y el hambre los obliga a colocarse en trabajos de peonaje, donde ganar para su sustento y el de sus familiares.

»Hay que exclamar con el obispo combativo, Ketreler (1864): «Hay que luchar por la prohibición del trabajo de los niños. Estimo que este trabajo es un crimen monstruoso de nuestro régimen». Y yo considero que actualmente es un asesinato colectivo de la infancia en la España franquista».

Por la transcripción: J. P. F.

Comarcal de Valderrobres

EN EL EXILIO

A estas horas, todos los compañeros de nuestra Comarcal deben estar enterados de que nuestra regional en el Exilio se halla en plan de reorganización total, tras diversas reuniones y Plenos.

Varias Locales y Comarcales llevan trabajos bien avanzados; las agrupaciones de aragoneses, riojanos y navarros en poblaciones de fuerte densidad confederal, también su interesante obra en el mismo sentido. Y todo ello sin olvidar acuerdos de Congresos sobre Regionales de Origen en vigor.

Es por ello que, una vez más, invitamos a cuantos compañeros de la Comarca de Valderrobres, que por lo que fuere, perdieron el contacto con los de sus pueblos respectivos o con este secretariado, traten de reanudarlo. Para ello estamos a la entera disposición de todos. Los que ignoren nuestra actual dirección, pueden pedirla a la Comisión de Relaciones Regional de A. R. y N., o al Secretariado Intercontinental, a ser posible y para evitar interferencias, por mediación de la Federación Local a que pertenecen.

La labor a realizar a nadie se os escapará es grande; por ello es necesario el aporte, el esfuerzo de todos, personal y económico. Nuestras cuestiones no pueden ni deben resolverlas unos pocos compañeros, menos aún uno solo.

No olvidemos que en el interior quedan demasiados compañeros presos y perseguidos, que la «*benemérita*» aún se interesa por nosotros, pasando visitas regulares a nuestros familiares para cerciorarse de que no hemos vuelto...

En el aspecto de la propaganda en nuestra regional, también hemos de incrementar nuestra labor.

Todos y cada uno podemos ser útiles. Aragón, Rioja y Navarra, como Regional, no han de desmentirse. La Comarcal de Valderrobres, tampoco.

Fraternalmente vuestro,

El secretario de Relaciones: *J. F.*

Antena

UN HOMENAJE

PARIS (OPE). — M. Robert Lazurick, director de «L'Aurore», cuenta en amplio reportaje sus impresiones de una visita a Méjico. En uno de los articulos figura el párrafo siguiente:

«Los españoles son republicanos vencidos por Franco, los cuales, después de permanecer en Francia, se instalaron en Méjico que habia acogido a su gobierno exilado. Han envejecido, pero no deesperan. No se han incorporado a la vida mejicana. Esperan el hundimiento de Franco, proyectan mil planes, casi todos ilusorios, para precipitar la caída de la dictadura. La muerte, que ha clareado mucho las filas de sus dirigentes no desalienta a los que quedan.

»No dudan de la victoria. Veinticinco años de contratiempos no hacen mella en su fe.

»Y esa obsinación merece un homenaje.»

¡SI LLEGA A SER ATEO!

MELILLA. — El soldado Genaro Redero Prieto, de confesión baptista, estando obligado en una misa militar se negó a arrodillarse cual el culto católico exigia. Pasado por consejo de guerra el soldado involuntario Genaro Redero Prieto, fue condenado a tres años de encierro por delito de indisciplina.

DEL LADO GASTRONOMICO

MADRID. — Un trabajo estadistico asegura que en esta capital la industria hotelera emplea algo más de 50.000 personas distribuidas en 181 hoteles, 900 refectorios, 200 cafeterias, 2.000 cafés-bares, 3.500 tabernas y 192 salas de fiestas y de baile.

SIEMPRE LA JUSTICIA LLEGA TARDE

BARCELONA. — El juzgado especial designado para la instrucción del sumario por el hundimiento del hotel que se construia en Pineda del Mar, ha dictado auto de procesamiento y prisión sin fianza contra el arquitecto José Sobrevia, el aparejador Luis M. Martinez Collado y el capataz Manuel Blanco. La responsabilidad civil ha sido fijada en once millones de pesetas.

CONATO DE TRAGEDIA

BARCELONA. — Parcialmente se desplomó otra obra en construcción, ésta en la calle Florida número 11 de esta capital. Un obrero de 18 años —José L. Martinez Martin— quedó sepultado bajo los escombros, debiendo su salvación a una viga que quedó atravesada entre dos paredes. Sin embargo, el accidentado tuvo que ser conducido al hospital.

RECOMPENSA INMERECIDA

BARCELONA. — El beato José Ma. Torrents Solé fundó la iglesia parroquial de Santa Maria Medianera de Todas las Gracias. Pues una de las gracias medianeras de María ha sido la de permitir la defunción de su socio fundador, Torrents Solé, circunstancia que el indicado tanto temía.

«HIPOCRITAS»

MADRID (OPE). — En la primera plana de «ABC» apareció un articulo titulado «Hipócritas» y firmado por don Blas Piñar, director del Instituto de Cultura Hispánica. El artículo, de tono duro y agrio, era una letania de acusaciones contra la política internacional de los Estados Unidos. Su publicación, estando todavía reciente la entrevista de Mr. Rusk y el general Franco, hacia pensar que tampoco el gobierno de Madrid estaba limpio de hipocresia.

Una gestión de la embajada de los Estados Unidos ha provocado la dimisión de don Blas Piñar, que ha dejado la dirección del Instituto de Cultura Hispánica.

Para reemplazarlo el «caudillo» ha nombrado a Gregorio Marañón Moya.

CON PENA Y SIN GLORIA

LOGROÑO. — Cerca de Haro, en el término municipal de San Vicente de la Sonsirra, efectuó un aterrizaje forzoso una avioneta militar perteneciente a la base aérea de Agoncillo. Los tripulantes, el capitán don Aurelio Moreno Valdés y el alférez don Fernando Altube Barandarian, sufrieron heridas graves y fueron hospitalizados en Logroño. La avioneta quedó destrozada.

DISCOS

PIENSO en los carceleros, modernamente confederales. De C. G. T.; no se alarmen los compañeros. Que se agremien para la defensa de « la clase » ello supone profesión, arte de vida. Y, en sindicato, « ello » corresponde a aunar con otros sindicatos. Obreros, naturalmente.

— Compañero carcelero...

El compañero carcelero tendrá sumo gusto en tratar cual elemento de trabajo al trabajador que en lucha con sus patronos resulte preso. Siempre es un consuelo que tenga la llave del encierro un «compañero».

Transigiendo — el transigir, el contemporizar ya parece obligado —, podemos considerar el oficio de alcaide, equiparable al de jefe de estación, con establecimiento y compañeros empleados. Al fin y al cabo habiendo ladrones, asesinos, jueces y verdugos, es lógico que haya carceleros. ¿Qué ello es causa de la sociedad mal organizada? Reflexión ya vieja, anciana, decrépita y endémica, y la verdad es que el mundo se pasa de aquélla y continúa con sus ladrones, asesinos, jueces y verdugos. También con los carceleros, beneméritos empleados que guardando malandrines nos preservan de un 2 % de los existentes, quedando sólo un 98 % campando por las calles.

Y puesto que legalidad ha de haber por errónea que a los futuristas nos parezca, está muy bien que unos hombres empleen su acrisolada y enérgica honradez reprimiendo el malvadismo (de maldad, no de malva), ganándose, además, la vida en ello.

Mas, con el uso las prácticas e incluso las leyes se corrompen. Daño de época; lo moderno contradiciendo a lo viejo. Cuando en 1845 (más o menos) se instituyó el cuerpo de la Guardia Civil, las posiciones eran claramente delimitadas: de un lado el bandido, del otro el G.C. para reprimirlo. Siguiendo a éste, el carcelero.

Pero vinieron las huelgas, y la ley capitalista — la que alienta económica y moralmente a guardias y guardas — dio en interpretar bandidos a los huelguistas. Consecuencia, que la delincuencia carcelaria dejó de ser unilateral para convertirse en confusionaria. A partir del momento en que el G. C. esposó a un trabajador en huelga y el empleado de prisiones dio la primera vuelta de llave para emparedar a un huelguista, la certidumbre justicialista quedó resquebrajada. A nadie admira ahora que un civilón o un vigilante carcelario intuyesen el inicio de un bandido social al ver a su respectivo hijo metido en lecturas filosóficas.

Después de esto, las luchas políticas han sido enconadas y con alternativas de derrota y de triunfo. Gobernantes de ayer entran en la cárcel hoy en espera de encarcelar mañana a sus encarceladores, ante cuyo desideratum todo asalariado de la ley ha de quedar confuso, aguantando sin embargo, fusil o llave, herramientas que dan el sustento, que proporcionan el condumio igual que la llana o el martillo en las industrias de la edificación y metalurgia. Y en este plan de ganarse el mendrugo profesionalmente, cabe el derecho de asociarse para reclamaciones y exigencias, confederándose incluso con sus camaradas de clase (expoliada, diríamos) para actuar al unisono en provecho de una sociedad que no renuncie a los policías, a las casas pálidas y, por deducción, a los cadalsos.

Porque el camarada verdugo también tiene derecho a la vida, y si su oficio desagrada, con no adoptarlo uno queda limpio de conciencia, pero sin que pueda obligar a otro sin la conciencia de él a que ejerza la profesión de cortacuellos, apriete gaznates o tira cuerdas de la que la sociedad tanto necesita para mantener un orden que no es el de Reclus, pero al que, con ayuda de fusileros y carceleros sindicalizados, alcanzará dentro de ocho o diez mil años. Es el precio de las reformas.

La revelación de camaradas G. C. y E. de P. nos sitúa ante una obligación nueva a los sindicalistas de buena fe demostrada : la de sabernos comportar amablemente con los camaradas G. C., E. de P., y V. que nos detengan, encierren y... estrangulen.

DISCOBOLO

BESANA (novela del exilio)

(Viene del número anterior)

¿Qué escultor esculpió tu ser, si no la Naturaleza? Creo en ella, porque es la brisa que te besa el rostro, el yodo moreno de tu piel, el iris azulado de tus ojos, los reflejos dorados de tus cabellos y la perfección esmaltada de tu bellísima dentadura. ¿Quién te hizo tan hermosa y alegre como el risueño universo de pajarillos que ubican los bosques? Ha sido la Naturaleza. Porque ella es la esencia pura de los seres, el hálito de nuestra existencia. La bondad de nuestros actos. La plácida voz del Destino, la que nos une con el amor, la que nos separa con la muerte.

¿Quién germina la semilla de los animales y las plantas si no la substancia de otros seres que se pierden en el infinito de los ceros?

Todo lo que nos rodea: la lluvia sobre los campos; el sol que invade los prados, llenándolos de vida; la fraternidad de los hombres, el amor que existe entre tú y yo, todo eso es Dios.

Lo que hay en las iglesias son objetos de yeso y de madera, que no reciben ni siquiera la luz del sol. Aquello no es Dios, y quienes van allí pierden una hora escuchando palabras en latín sin comprenderlas. Rezan en voz baja. Se arrodillan, se levantan, se vuelven a poner en genuflexión y en esta forma pasan el tiempo. Cuando han terminado la misa, continúan siendo tan hipócritas como antes; siguen vendiendo alimentos a precio de estraperlo; se emborrachan y hay padres que violan a sus hijas como le père Max, beato como el mismo cura.

En resumen, el Dios que te dije anteriormente es el único existente, porque es la Naturaleza misma; este otro, es un artificio creado por el mismo mal, para perdonar pecados y volver de nuevo a pecar.

Irma se le quedó mirando: se frotó su ancha frente de púber inteligente, como para quitarse una neblina que la obstruía; se quedó mirando a su Ariel como si éste fuera el mismo Dios que se le avaricia; quedaron los dos unos segundos extasiados por la mirada, buscándose el alma en la niña de los ojos. Y con una fuerza poderosamente irresistible se unieron los pétalos de sus labios en embrujado éxtasis, mientras los minutos sentenciaban la cópula de aquel beso divino y batian las entrañas del reloj como el corazón de aquellos seres enamorados.

— Irma de mi vida — murmuró Ariel —, ¿Ha sido necesario errar por los caminos del exilio para descubrirte? ¡Oh, tú, antorcha que me iluminas! Tengo miedo de amarte, porque me parece que el cielo se me convertirá en infierno. Tantos despechos he sufrido, tantas mujeres me han despreciado, que parece mentira que tú, teniendo 17 años, y siendo francesa, hayas comprendido mis pesares.

Te veo tan pura, que me pareces capullito blanco del rosal espinoso de la vida.

¿He de vendar entonces mis ojos, y marchar a tientas, sin distinguir en los guijarros del camino los pétalos de infantiles caricias?

Ella, hipnotizada por aquellas palabras, se dejaba acariciar. Al cabo de unos minutos se interrumpió el idilio por unas bruscas llamadas a la puerta.

Era la mamère (abuela) de Irma, una viejecita menuda y de poco dormir, que furiosa de no encontrar a la nieta, fue directamente a Les Tilleuls, segura de encontrarla embaucada por el español. Inútil de narrar todo un discurso en dialecto local, pronunciado por la vieja cuando se hizo abrir a puros golpes la puerta. Suerte que la masia estaba aislada de Servanac y que las gentes acurrucadas por el frio en sus camas no podian oirla. Así se llevó a la «pécaire de drôle» (pecadora de muchacha) dejando borrascoso y nublado el cielo de Ariel.

VOLGA MARCOS

LAS VICTIMAS DE LA CATASTROFE DE PINEDA

BARCELONA. — Efectuado el recuento de obreros muertos ha dado el triste resultado de 18, cuyos nombres a continuación especificamos: Juan Expósito Calzado, Francisco Abalos Martinez, Antonio Abalos Martinez (hermano del anterior); Carmelo Blanco Enguita, J. Muñoz López, Rufino Barrena Orozco, José García Serrano, Tomás Martinez Recio, Antonio Gordón Molina, Pedro Zamora Soto, Pedro Martinez Villar, Juan García Parra, Juan Expósito Galazo, Ricardo Cordero Piriz, Mariano Veladas Carrón, Jaime Leal Vinardell, Narciso Galera Lavega y Florindo da Gloria Silva.

Amigos solidarios, París

Con menos concurrencia y más entusiasmo que nunca ,el grupo Amigos Solidarios de esta capital celebró su tercera sesión artística fraternal pro compañeros ancianos o inválidos.

Inauguraron el acto Ferrer y Cuadrado, seguidos por la desbordante actividad escenarista de Nitox, acompañado por la linda compañera Margarita en los diálogos y presentaciones que tanto y tan excelentemente anudan los siempre interesantes números que discurren por nuestra tarima.

Aparte esta pareja tan cargada de humor... a veces pimentado, tuvimos al amigo Andreu dando nueva prueba de su gran desenfado, ironizando en castellano de la Segarra y en catalán de Sabadell. El Trio Mateo, musical de primer orden ,arrebató la palma del espectáculo con su actuación cómica, sonora y cantábil desbordante. Cruz satisfizo a la concurrencia con sus aires hispanos y sudamericanos, conquistando merecidos aplausos. Jalumago nos ilusionó de veras con sus limpios escamoteos, sus demostraciones habilísimas que, de no estar nosotros incursos en racionalismo, nos harían creer en brujas. Lo declaramos apto para presentarse en cualquier salón, por importante que sea.

Hubo —¡cómo no!— desfile de aficionados, entre ellos un tenor voluntarioso y un improvisador a guitarra con llamadas a la amnistía y una «molinera» explicada en español, italiano, francés y esperanto. Y orquesta propia, que sonó bien, excepto en «A las barricadas», a las cuales escamotearon adoquines.

El resultado material de la fiesta consta en la lista Pro Compañeros Ancianos de esta semana. Y a ver si en la próxima somos más numerosos, ya que en definitiva entre compañeros y artistas excelentes se pasa mejor que en el cine y que en el emporio del pataleo.

COMUNICADOS

OULLINS

Esta F. L. convoca a los compañeros de la misma a la asamblea que tendrá lugar el domingo, 11 de febrero, a las nueve de la mañana. Se celebrará en el local habitual.

A los efectos de poder discutir debidamente el Orden del dia, es de esperar se podrá contar con la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la Asamblea que tendrá lugar el domingo dia 11 de febrero a las 9 de la mañana en el café de la Comedia.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a sus afiliados a asamblea general, la cual se celebrará el próximo domingo, 11 de febrero a las nueve y media de la mañana, en la Casa del Pueblo, sala Sellier.

Importantes problemas serán puestos a discusión por lo que se ruega puntual y concurrida asistencia.

CONFERENCIA EN BEZIERS

El domingo 11 de febrero a las 9 horas de la mañana se celebrará en el local social una Conferencia a cargo del compañero Jacinto Borras bajo el tema de «La C.N.T. y su proyección en el futuro de España».

Esperamos que este veterano de la C.N.T. con su cúmulo de experiencia vivida nos ilustrará y hará que la militancia de esta F.L. recoja sus enseñanzas para superar el caudal de nuestros conocimientos. Invitación extensiva a los compañeros de las localidades circunvecinas.

A TODOS LOS FERROVIARIOS DE LA F.N.I.F.

En noviembre ppdo. fue enviado nuestro Boletin «C.F.» a las direcciones que lo vino haciendo la anterior Comisión desde Bordeaux, y cumpliendo acuerdos y al propio tiempo con arreglo a nuestros deseos, se amplió el envio a todos los compañeros que teniamos direcciones (poco seguras) a pesar de no guardar contacto con la C. de R., extrañándonos mucho el extravio que al parecer ha sufrido confirmado por las reclamaciones que nos dirigen desde Burdeos, Toulouse, Auch.

Expuestas las causas que han impedido dar a conocer la nueva estructura y nombres de los que componemos la nueva C. de R., rogamos una vez más a todos los compañeros que han cambiado de dirección y a los que no tienen relación aún con nosotros hagan conocer aquélla a B. López Salvador, Secretario de la C. N. de R., 24, r. Ste-Marthe, Paris (X).

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE FEBRERO

Lista núm. 1

	NF.
Suma anterior	1 063 85
Vic le Compte. — Martin Guillermo	4 00
La Rochelle. — José Calvet	10 00
París. — Montoro	10 00
R. Llop	10 00
Fiesta A. S. 28-1-62	165 15
Luciano	5 00
Benito	5 00
Millera	5 00
Juan Poca, de Grenoble ..	5 00
Ortolá	4 50
Jaime Padrós, de Lyon ..	20 00
Basilio Martín	5 00
Familia Marín, de Houilles	16 00
Francisco Giner y Dolores Bruno, de Houilles	20 00
Trallero	4 40
Monty	3 00
Total	1 355 90

En el próximo número relación de pagos.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración.

Regional Catalana

Compañeros: La idea de Regional Catalana CNT no ha prendido entre nosotros como en los compañeros de otras regiones que han sabido levantar su organismo de origen respectivo. Tenemos registradas adhesiones en Paris y algunas sueltas en diversos puntos de Francia, quedando en la disyuntiva de persistir cara al éxito o renunciar. Para afrontar la suerte, favorable o adversa que sea, los compañeros procedentes de Cataluña residentes en Paris y su radio son encarecidamente rogados de acudir a la entrevista colectiva que celebraremos el próximo domingo dia 11 en la sede de la Local, en cuya confrontación cada cual podrá manifestar su opinión, preferentemente constructiva, es decir, encaminada a ayudar lo máximo posible a la Regional Catalana CNT que actúa en el interior.

Impónganse los compañeros de la importancia capital de la entrevista que les proponemos.

Comité de la F.L. de Paris;
Comité Regional dimisionario.

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

VOZ INTIMA

El drama del Africa norteña

EN el número anterior del « C. S. » los compañeros pudieron leer un llamamiento particular en favor de un militante del Ramo de la Madera de Barcelona abrumado por las dramáticas circunstancias por las que atraviesa Argelia. En realidad, ese mismo y desagradable ocurrir les afecta a cuantos cenetistas y demás refugiados españoles residen en aquel país, tan vital y ubérrimo, y tan abismado por las contiendas políticas.

Humanamente sentimos como el que más la tragedia que desgarra a las poblaciones europea y musulmana de esa punta africana geográficamente dirigida hacia España. Enemigos de la violencia sistemática, y apartados del conflicto por razones de neutralidad política y filosófica, ante el incremento que ha tomado el incendio, o ante el impulso arrollador adquirido por el desborde de las pasiones, hemos de observar aquella lejanía, y ya que somos impotentes para devolver a la misma el sentido de humanidad inherente a toda sociedad sosegada, cuando menos reconozcamos el derecho de terciar en favor de nuestros amigos, cuya situación entre dos fuegos, entre dos corrientes extrañas, los sitúa en una posición de peligro inútil, de obligación injusta, que puede entrañar para ellos y sus familias la aniquilación de sus modestos bienes e incluso la de sus existencias.

Desde que perdimos la guerra en España los refugiados hemos andado entre llamas y sobre ascuas diversas veces. La guerra mundial segunda, la ocupación alemana, la Resistencia, el alcance franquista de la periferia española. Sin que ninguna de esas circunstancias les haya sido extraña, los compañeros que fijaron su residencia en Marruecos y Argelia han tenido que aguantar la prueba del fuego que ha aleteado — y aletea — quemantemente por aquellas tierras. En Marruecos hubo de morir estúpidamente, al estallar un explosivo árabe, el compañero Pérez Burgos, y otros amigos perecieron también violentamente, cogidos por sorpresa en incidentes de la lucha. Pero ello se acabó y la tranquilidad de los nuestros en Marruecos es algo más que relativa, pero en Argelia no es igual; ahí la lucha es más larga y más dura y los contendientes de uno y otro bando subversivos se agreden y atacan sin compasión, determinando la locura ciega de ambos contendientes, una especie de odio de razas y una indiscriminación de enemigos que lanza a blancos contra oliváceos y viceversa. Con ese criterio tan atrasado, tan cavernícola, los europeos apasionados no admiten que ningún blanco por reflexión o extranjerismo no coopere con ellos, y los árabes rebeldes, en su recelo de los « cristianos », atacan ciegamente a cuantos su piel no se asemeja a la suya.

Apartados geográficamente del caos que nos ocupa, podemos considerar en toda su magnitud lo comprometido de la situación de nuestros compañeros. Cada uno de nosotros habrá tenido su minuto de reflexión al respecto y no se habrá acomodado a la idea de que nuestros amigos de Africa deben salir del paso lo mejor que puedan, es decir, por su cuenta y riesgo. Si la solidaridad existe, si la hermandad confederal es positiva en lugar de declamatoria, los compañeros que residimos unos en Marruecos, otros en el Continente Europeo y otros más en el Nuevo Mundo, estamos en obligación de acudir en ayuda formal de los amigos que en Argel, Orán y demás localidades «siniestradas» están metidos entre dos fuegos, expuestos a contingencias desastrosas a pesar de su condición de neutrales.

Repetimos: por nuestra condición de fervientes humanistas deseamos que el dramático y diario acontecer de Argelia termine rápida y favorablemente para todos. Pero mientras esta suerte no concurra, los confederales de todo el mundo estamos moralmente obligados a prestar mano solidaria a nuestros compañeros. Cuando la catástrofe fluvial de Fréjus, S.I.A. y C.N.T. aportaron desinteresadamente su concurso en favor de las familias siniestradas. Con mayor motivo habrá que proceder lo mismo ante la crítica situación en que se hallan nuestros compañeros «africanos».

CRONICA EXPRES

Calderón musicado

SILENCIO breve, parada ligera, pausa, esto es el Calderón en música. Está marcado en el pentágrama con un círculo abierto y un punto. A poco del descanso, el motivo inicial se repite.

Demos también nosotros tiempo al tiempo y pongámosle buena cara al malo en prueba de que llevamos el exilio sin doblez y a prueba también de contrariedades. Actualmente, la Prensa confederal no tiene más objeto que no perder el contacto con los compañeros y dar cada semana señales de existencia. Para cuando esta nota vea la luz ya habrá salido « Umbral », sustitutivo del «Suplemento», no inferior a la publicación cenetista de la Revolución española que el malogrado Escobés dirigió con este mismo título.

Amigos, el horno no está para bollos. Observad cómo va el mundo y convenid conmigo en que no se puede hacer más de lo que se hace. Si con la palabra o la pluma nos salimos de madre, perjuicios generales enormes podrán estropearnos, ya que nosotros no somos políticos y por esta razón no tenemos guardadas las espaldas: de fijo nos tocaría llevar la peor parte.

Conviene en estos momentos quedarse con las ganas de hablar y de escribir. Hay que ser espectadores atentos del presente, pero mudos. Es de toda necesidad no darle gusto al demonio...

Cabe que nos lean ahora con mayor atención que antes, si bien con peor intención, para saber si rebasamos las prescripciones tabú y si continuamos atados sin cuerda en lo que es el círculo de una monedita de diez francos. Hacer el primo por limitado que sea el horizonte no tiene cuenta. Cuando posible sea, nuestros periódicos resucitarán y recobrarán su tono, agradeciendo la hospitalidad de las publicaciones francesas afines, así como las voces en nuestro favor que han resonado en muchas partes. ¿Por ventura llegará esto? Compañero, si no llega y nos vamos a pique, nos quedaremos en pique. Los problemas que hay planteados en el mundo contienen tantos nudos difíciles de soltar que hay que salir del atolladero cortándolos como hizo Gordiano.

De momento no hay más solución razonable que atenernos al calderón musical antes de solfear de nuevo.

PUYOL

Sobre la conferencia de Seguí en La Mola

COMO es sabido, la conferencia que sobre «Anarquismo y sindicalismo el malogrado compañero «Noi del Sucre» dió en la fortaleza de La Mola en ocasión de estar, con otros compañeros, recluído en la misma, es uno de los dos textos (el otro, la biografía de Seguí por José Viadiu) más relevantes insertos en el libro Salvador Seguí. *Su vida y su obra.*

Pues bien; con respecto a la conferencia del Noi algunos compañeros, al pasar de los días, nos han manifestado el temor de que dicha disertación haya sido truncada. Recientemente el compañero Remigio Peña, residente en América, nos confía que los conceptos de Seguí los encuentra «esquemáticos, poco amplios, cual no era su costumbre».

Ante lo cual nosotros afirmamos que la conferencia, en el 2º número de «Cuadernos Populares de Solidaridad Obrera», se ha dado entera a tenor del folleto publicado por los amigos de Seguí en Barcelona, mayo de 1923 y reeditado en 4 de mayo de 1932 por el Grupo Juventud Anarquista de Concentaina.

Y para alejar toda duda al respecto estimamos útil reproducir el prólogo aparecido en las propias ediciones de Barcelona y Contentaina.

(Pasa a la página 2)

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

RIENZI

CUANDO, a mitades del siglo XIV, fue lanzado de la sede gesticulatoria el payaso que hacia en Roma circo con la Pasión del *Verbum caro factum est*, le entró al genial populacho de la Urbe césara una euforia que se tradujo en eutrapelias originales, como la del incendio de tabernáculos o tabernas; y el asalto a conventos de monjas, que eran contemporáneamente verdaderos serrallos del Gran Turco Clemente V o VI, en los que se perneteaba más que en el perlimplinplim del sultán de Constantinopla.

Fue lo que se llamó, más que la cautividad de Israel, y su claustración en el pozo de las culebras y los leones babilónicos, la lluvia de nafta y de alquitrán sobre Sodoma, Gomorra, Adama, Seboim y Segor, en la Pentápolis.

El paisano de buena fe, efectivamente, estaba hasta los pelos de escándalos: el de los nepotes arrivistas; el de los curitas pederastas y latinos en todo hipérbaton; el de los monseñores como pirámides; el de los cardenales tenorios y escenográficos; el de la venta en pública subasta de los oficios de nada hacer y pantagruélico yantar; el de la farsa de los anatemas anales; el del tráfico de indulgencias y misas y butacas para el cielo, etcétera.

La consecuencia fue la purificación, que declaré.

Clemente quintilla negoció con los otros tulipanes principescos de la cristiandad el traslado de la poltrona apostólica a más seguros temporales dominios. Ni Cristo picó en el anzuelo del Pescador; y quiso tratos con el San Pedro, que tendía al millón redes como a bagre.

Sólo Juana la Loca neopolítica le vendió Aviñón a la tiara en novecientas cincuenta mil pistolas; el azotar las cuales, le supo a S. Satanidad como otros tantos tiros en la nuca o en la barriga.

La sirena de Nápoles había liquidado cuatro maridos. Y maquinaba propinarle la agüita o la píldora al Papa, para forzar las cerraduras de la caja del Vaticano. A Andrés de Hungría le dio la reina en el lecho de las cabriolas por sucesor a Luis de Tarento; que había asesinado con una cadeniza o golpiza de eslabones al magiar, en colaboración con la cuádruple uxoricia.

En el caos que originó el deshaucio de la vicaría de Cristo, se presentaron más candidatos a calzarse el anillo de los benedícites, que moscas acuden a libar un pastel y a zumbar en torno de un puding.

Los Colonnas madrugaron más que el alba, al efecto. Y siguióles toda la recua del patriciado sietecolino.

Y he aquí cuando surge Cola o Nicolás de Rienzi, a aguarles la fiesta a los nuevos estrelleros, que pretenden estrenarse o editarse como tiranos del alma de Europa.

Wagner lo ha orquestado con un terremoto en una ópera. Y Litton Bulwer nos lo cocina en un folletín bomba de plástico.

— Roma no necesita — perora el misionero de la dicha nueva — un sumo sacerdocio mercader y giudeco. Sinodos y sinagogas, encajantes de denarios, valen para Jerusalén; que hace siglos que vive de unos huesos de gato, haciéndolos pasar por liebre y como restos del Mesías. El lamanato se queda para chinos.

— «Roma — prosigue — reclama una República aventina, docetablar cumbre de Monte Sacro. Distributriz de justicias y de tierras. En guerra con todo el salvajismo del mundo. Con el cenacho lleno de cenas, para calmar los millones de hambres del suelo. Una república, como la que los Gracos soñaban, y por la que dieron la vida. Como la que Espartaco peleó a lo traciense. Como la que aspiraron a hacer efectiva los dos Brutos: el tarquinicida y el sacrificado en Filipos por el disgustante augustano, a quien en Bubastis no se tragaron los cococrilos».

Como leche dulce bebe la opinión estas ideas. Y en su virtud, es consagrado y encamado Rienzi, candidato de bronce a la Inmortalidad, caballero palomo del Santo Espíritu, padre y señor del buen Estado, providencial clemente de todo desvalimiento, divino libertador de masas irredentas, zelador del Yus panitálico, caudillo de guerra de los pobres contra los ricos, amor inenfriable de la Humanidad, tribuno supremo del lictorio.

Elocuente, persuasorio, proclama ciudadanos de Roma a todos los campesinos de Italia, a todos los oprimidos del mundo: «Tirad ídolos y santos de palo por la ventana» aconseja a sus parciales. «La patria de los que no tienen ninguna, de todos los hijos de nadie — dice — ha de ser nuestro corazón. Con su fuego hemos de calefaccionar el planeta».

El fervor de esta anarquía de pensamientos, concita contra él la dureza de las piedras de basílicas y palacios. Se arman contra el enemigo público número uno bandas de «bravi». Y ha de recluirse en una catacumba. Ha de huir a la montaña, hasta donde lo persiguen los odios africanos de las sectas. Las cuales le suscitan un rival en Baroncelli.

Pero, el pueblo lo quiere a él, sólo a él. Y ha de regresar a su seno.

Las facciones se crispan al apercibirselo nuevamente a caballo. Aristocracia y burguesía, güelfos y gibelinos, capitaneados por los Colonnas aúllan como lobos contra el cordero de la humana solidaridad.

Al fin, en una parada de alevosía, cae con la garganta que estringe un collar de puñales.

ANGEL SAMBLANCAT

Chispas

En ocasión de ciertos y repetidos excesos se ha puesto de moda el vocablo « anarquía ». La ley sin ley ni gobierno, en la más burguesa y absurda de las definiciones.

∴

Anárquicamente hay que ir contra todo lo establecido, sin respeto para las Academias de la Lengua.

∴

Anarquía no es desorden, sino el orden natural de la especie humana.

El orden con guardias civiles expresa un desorden amparado por la fusilería.

∴

Esos que en nombre de un principio de autoridad aterrorizan a los ciudadanos, son los mismos que exigían pena de muerte para los ciudadanos que aterrorizaban a la burguesía.

∴

El régimen de Franco es terrorista por excelencia.

Así, Excelencia le llaman al terrorista Franco.

∴

El Derecho tal como se concibe, se reduce a una interpretación armada favorable.

∴

Cuando el derechismo político gobierna, condena al terrorismo.

Cuando el derechismo político no gobierna, ejerce el terrorismo.

Y esta conducta contradictoria es ley o no lo es, según se sea yunque o martillo.

∴

A un anarquista teórico no se le discute, no se le puede discutir. Preferible encerrarlo en la cárcel o en el manicomio. Porque su razón es la más potente de las energías explosivas.

∴

A un anarquista práctico se le fusila, como hicieron las tropas gil-lerrouxistas en Maella (1934), las fuerzas comunistas en Binéfar (1937) y el franquismo en toda la España andrquico-colectivista cuyos afortunados ensayos redujeron el orden autoritario a pedazos.

∴

¿Cómo calificar al terrorismo que se reclama partidario de la ley?

De cínico.

∴

Porque cuando una ley no conviene se la anula. De forma que la ley « general » es siempre la propia de cada partido, o partida.

∴

La razón es de los antileguleyos, los anarquistas, que sólo admiten la ley igualitaria sobre fondo de naturaleza.

∴

Mientras dure la anarquía ajena perfilemos y humanicemos más la anarquía propia.

CHISPERO

Parangón rusófilo-libertario

Joan d'AGRAMUNT

ES cuestión de destacar las diferencias existentes entre nuestras concepciones, ideas y tácticas en contraste con los sofismas que ha puesto en circulación el llamado comunismo kremliniano, puesto que sus simulaciones, retorcimientos y columnas de humo deslumbran a muchas gentes, que a pesar de lo dicho y escrito acerca de la falacia que encierran sus promesas redentoristas, que no se ven en parte alguna de sus diferentes elementos que se intitulan liberales y avanzados que no siempre aprecian sus intenciones y tretas, lo que hace que no adopten una posición franca y resuelta en relación al peligro que representa este seudocomunismo.

Si, no queremos silenciar que la falaz política del Kremlin ha tenido algunas virtudes. Sus juegos pirotécnicos y palabreros, su demagogia con apariencias revolucionarias, sus malabarismos encubiertos de una fraseología con ribetes ideológicos, han encontrado eco en determinados sectores proletarios y en pueblos infradotados, lo que les ha permitido ciertos avances, lo cual ha obligado también a que los dirigentes de la Casa Blanca, sus rivales en el dominio del mundo, se vieran obligados, con el fin de evitar la expansión del comunismo, a revisar su política internacional y actualmente se dice si van a valorizar su posición «democrática», con una especie de nuevo Plan Marshall a favor de los países subdesarrollados de América Latina.

Pero ese tanto es un hecho insignificante ante el perjuicio que causan con sus mixtificaciones a la libertad e independencia de los hombres y los pueblos. No creemos que tenga la menor raíz comunista esa política concentrada en manos de una docena de pontífices que lanzan a boleo sus consignas y órdenes para que sean repetidas y acatadas en todos los ámbitos donde pululan sus «alter egos» sin más voz ni voto que cumplir disposiciones violentando las características y costumbres de los países que dominan y sin que los trabajadores y campesinos hayan logrado mejora alguna en lo que hace referencia a su libertad y su bienestar.

En primer lugar, y ante todo, hemos de confesar que no concebimos una idea que sea fundamentalmente socialista que no ponga en primer término de sus preocupaciones e inquietudes al hombre en su plenitud de aspectos. Es decir, que no pretenda, en sus intenciones y hechos, situar a todos los desheredados, a todos los infortunados que pueblan la tierra, a un nivel en el cual puedan realizar plenamente todos los objetivos a que aspiran, y ello en el orden económico, educativo, social y moral..., en el pleno desarrollo de su personalidad en el sentido más amplio de la palabra.

Y bien, ¿qué ha realizado este decantado comunismo en dicho aspecto? ¿Cómo viven los pueblos sometidos a su disciplina? ¿Qué ventajas han logrado las clases laboriosas después de casi medio siglo de predominio? Allí existen las mismas clases y jerarquías que en el mundo capitalista, idénticos contrastes de abundancia en las minorías y miseria en las multitudes, igual explotación y menos libertad. La verdad es que en el imperio comunista los privilegiados de la burguesía han pasado a manos de la burocracia y de los políticos que detentan el régimen.

Lo prueban sus actos. La inquietud primordial de sus dirigentes es ensanchar sus bases de dominio. La producción armamentista y bélica absorbe y devora todos los esfuerzos de los que ganan el pan con el sudor de su frente. El militarismo, el parasitismo cuartelario, ha adquirido proporciones desorbitadas. Los llamados científicos dedicados a la fabricación de aparatos destructores son los elementos más apreciados y mejor pagados. Las manifestaciones multitudinarias no tienen otra significación que ostentar su poder guerrero, sus formaciones de combate... ¿En qué se diferencia todo ello de cuanto hacen los capitalistas? ¿Dónde está la formación de una sociedad sin clases, de un mundo socialista?

Por nuestra parte no nos cabe la menor duda de que mañana, o cuando sea, por implantar, no digamos el socialismo, sino un régimen más humano y equitativo, habrá que hacer otra revolución que acabe con este despotismo, puesto que la finalidad a perseguir no es la de crear a una infrahumanidad que no tenga otro impulso que vegetar, sentir y acomodarse a las férreas directivas que se le impongan. Una multitud inhibida, condenada al silencio, sin la menor intervención en las luchas políticas y sociales, no puede dar otro producto que un tipo amorfo, indiferente, dando paso a legiones de autómatas.

Reservamos al hombre funciones más elevadas que la de convertirse en una bestia de carga, en un eco y tornavoz de sus jerarcas y mandones. Si la lucha de hoy, de mañana y de siempre, adopte la denominación que quiera, no tiene la finalidad de situar a las clases menesterosas en condiciones de superar su nivel de vida, de reducir las vergonzosas desigualdades sociales, de eliminar todo privilegio y toda injusticia, no merece otro calificativo que el de cosa despreciable. En fin, juzgamos que todo principio socialista no sólo debe tender a un estado de justicia, sino en despertar en el ser humano sus potencias vitales, sus ilusiones, sus afanes de superación, su instinto creador...

No, no, todas sus tácticas y procedimientos tienden a desnaturalizar al hombre. Ello es una determinante de su sistema absorbente, exclusivista. Toda concepción totalitaria tiende a destruir lo mejor que pueda tener el ser humano, como son carácter, independencia, sentido de rebeldía, personalidad. De ahí que a un concepto digno, a una convicción honrada y sentida, prefieran el tipo domesticado, el títere servidor de sus designios, el apéndice que hace ciegamente cuanto le mandan. Esta condición degradante conlleva que no pueda tenerse con ellos, con quienes no pueden razonar, sino cumplir las órdenes recibidas el menor pacto, el más mínimo contacto en conexión con la lucha social y política, ya que siempre, cuando se lo manden, y les convenga, este enlace, fatalmente, termina con la deslealtad y la felonía de su parte.

Uno de los ejemplos más evidentes de cuanto venimos diciendo es el uso sistemático de peleles. Se trata de sujetos sin escrúpulos cuyo objetivo esencial es el de infiltrarse en otros sectores o partidos para que transmitan sus interioridades, para que actúen como un tercero en discordia... Es decir, el recurso que emplean es idéntico al que suele usarse entre naciones rivales, dándose el caso que ellos, los llamados comunistas, lo practican con quienes conviven, con sus « camaradas de ruta », esperando siempre el momento oportuno para asestar la puñalada trapera a sus « amigos » de ayer.

Y para mayor evidencia aquí están los hechos que patentizan su amoralidad, su instinto de traición... Las ya lejanas purgas de Stalin eliminando a todos sus «camaradas» de la vieja guardia; aquí tenemos a Kruschev, el Júpiter tonante de ese nuundo embadurnado de rojo, arrumbando a sus antiguos compañeros, a Molotov y demás opositores; aquí están, aún ensangrentados, los luctuosos y dramáticos acontecimientos en que los tanques soviéticos aplastan a los rebeldes húngaros; y para no alargar la historia, ahí tenemos los campos de concentración, única supervivencia de la vergüenza humana que implantaron en su día los secuaces de Hitler y Mussolini.

¿Para qué más? ¿Qué puede hacer en este débil cuadro de la realidad comunista que hemos trazado quien se precie de liberal, de socialista, de libertario, o simplemente de hombre? No, hay que convenir que si combatimos a este seudocomunismo no es por la simple noción de «anti», sino por la ley biológica, por la ley de vida. Es una determinante de nuestra ideología, ya que una concepción libertaria y humanística como la nuestra es irremediable y fatal que tenga que enfrentarse a las prácticas deshumanizadas y esclavistas, brutales y agresivas del comunismo.

Obras de FELIPE ALAIZ

EL pensamiento anarquista actualmente sufre un colapso por falta de escritores de raíz. Hay tal vez coincidencia de sentir y de expresión con intelectuales de envergadura sin que estos elementos — por lo demás apreciadísimos — se inclinen por nuestro movimiento específico. La producción de estos sabios es interesante, pero cumple una misión paralela — sólo paralela — a la nuestra, que es la del anarquismo definido.

Los grandes hombres de nuestra escuela han casi todos desaparecido, dejando su grandiosa herencia intelectual para que la utilicemos a nuestra guisa. Menos altisonante, pero tan verídica, la obra del compañero Felipe Alaiz puede codearse por acierto y mérito con la de nuestros grandes pensadores, y sin embargo la mantenemos dispersa, escondida, inaprovechada. Con la adición de que la obra de Alaiz es maciza en substancia y pensamiento. Es Alaiz, de los que mejor se han expresado contra el prejuicio estatal; de los que con más acierto y talento han interpretado el sentido libertario de los pueblos, particularmente los rurales; de los que con más agudeza y exactitud han demostrado la inutilidad y la perniciosidad de la política y de los políticos.

El estilo de Alaiz ha sido en toda ocasión brillante y jugoso y sus argumentos — destilando siempre fervor libertario — macizos y concluyentes.

Como escritor hay que contarlo entre los más recios y estilizados de la época. Su relación siempre agrada incluso en los temas que en manos de otros resultarían banales.

Quiérese decir, compañeros, que Felipe Alaiz dejó tras de sí no sólo un montón de anécdotas más o menos divertidas, sino una obra copiosa y caudal valedera para revalorizar la literatura anarquista. A Ricardo Mella, recio escritor, ya se le conoce poco, y a Felipe Alaiz, tan interesane y profundo como Mella, por la dispersión de su obra pronto se le conocería menos.

Urge, en este caso, salvar cuanto Alaiz tiene publicado recogiéndolo en volúmenes. El primero ya ha sido publicado: « QUINET », y en preparación hay el segundo: « TIPOS ESPAÑOLES », y seguirán tres más, esto es, hasta cinco, que suponen la cantidad de materia alaiziana que hasta ahora se ha podido recoger.

Apremia entonces que los compañeros en general se desesperecen y atiendan a la difusión de « QUINET », cuya venta en estos momentos no va más allá de mil ejemplares, lo que no cubre más que la mitad de gastos editoriales. Precisa la colocación de otros mil ejemplares, tras cuya garantía aseguramos la aparición de « TIPOS ESPAÑOLES », segundo empuje para la consecución de la meta propuesta: la publicación de cinco volúmenes de las Obras de Felipe Alaiz, o sea un monumento literario anarquista que los conocedores del pensameinto alaiziano podremos ofrendar a las generaciones presente y venidera, seguros de librarles un verdadero mensaje anarquista difícilmente perecible.

A la comprensión y a la voluntad de todos nos confiamos.

Vuestros y de la causa:

Los amigos de Felipe Alaiz

París, febrero 1962.

por Vicente ARTES

Romanestan

LOS más enterados suponen que la pintoresca y errante raza gitana procede del Norte de la India, o por lo menos de allí venían cuando se dieron a conocer en nuestro continente.

Actualmente, en Francia, permanecen o viajan unos 80.000 gitanos o zingaros que se distinguen unos de otros en que los primeros son morenos y los segundos son rubios. Dentro de unos 20 años formarán una población nómada de 200.000.

En España conocíamos el problema gitano cuyas « gitanerías », dichos y hechos constituían un voluminoso y simpático anecdotario caló que era y continúa siendo como una caricia y halago hecho con zalamería y gracia.

Los ángeles malos de los gitanos que habitaban los grandes hoteles bajo luna, en España, eran la guardia civil caminera, la de nuestro añorado poeta García Lorca, la del tricornio de charol y plomíferas calaveras. El poeta que escribió el primer « Romancero Gitano » y como amante de la libertad llevó a la escena teatral la «Mariana Pineda», que murió en el cadalso de Granada, la bella y luminosa tierra andaluza, que se manchó de sangre heroica e inocente porque en ella se bordaba la bandera liberadora de los conjurados liberales.

Y no cabe duda de que el «Romance» dedicado a la guardia civil y en defensa de la raza gitana fue la causa — quizá la única — por la cual murió en Granada, « en su Granada », el cantor de las gentes errantes y camineras que circulan provistas de un «carnet antropológico» como toda documentación que les daba condiciones de vida inestables, inseguras y particularmente injustas.

Hemos visto circular sus caravanas trashumantes y no hace muchos meses vimos desfilar por las calles de una ciudad cosmopolita a varios millares de gitanos y zingaros precedidos de una atrayente orquesta de violines, guitarras y bandurrias que les daban un aire de estudiantina, alegres, artistas y marciales. Porque entre ellos hay verdaderos artistas, entusiastas y espirituales.

El gitano ama la libertad, como la canción de Espronceda:

Es mi barco mi tesoro.
Es mi Dios, la libertad.
Mi ley, la fuerza y el viento.
Mi única Patria, la mar.

Y no creo equivocarme, pero encerrar dentro de los límites jurídicos de una Patria creada para ellos, —más bien impuesta contra ellos— al menos que unánimes la acepten, es hacerles a los gitanos un menguado favor. Es confinarles en un oprobioso destierro en vez de concederles carta de ciudadanía en no importa qué latitud de la tierra.

Parece ser que está de moda la creación de nuevas y flamantes nacionalidades que a la postre no se sabe a ciencia cierta si va a favorecer o sojuzgar aún más a quienes forman parte de la jurisdicción dentro del territorio patrio en germen.

Reyes y pretendientes andan por esos mundo buscando entronizarse, es decir, buscando empleo, porque tal vez se les acaben los recursos destinados a paro forzoso. A nuestros viajantes del caló popular les ha salido un nuevo rey, cuya legitimidad ignoramos pero que él trata de darle carácter oficial dirigiendo a la O.N.U. una solicitud para que sea creada en alguna isla del Pacífico o en una faja de territorio del Oriente Medio una Patria para los gitanos denominada *Romanestan*.

El nuevo rey o pretendido rey de los gitanos —porque no es él sólo el pretendiente— aduce razones de índole sentimental alrededor de «su pueblo» cansado ya por varios siglos de vida nómada. Pero lo que no está claro es si la comunidad gitana y zingara ha sido consultada «democráticamente» como debe serlo ante la gravedad del caso incidental de una dinastía en ciernes que traería el hecho jurídico de un destierro equivalente a una residencia forzosa y vigilada. Y tal acontecimiento sería un error más de la O.N.U. y una de esas monstruosidades de resultados catastróficos para unos seres que aman la libertad, la luna y el sol por encima de todas las cosas.

GFP 3428

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE MUSÉE

L'AGE DE LA RETRAITE

DEPUIS plus de quarante ans, l'ouvrier lutte à la fois pour obtenir une retraite décente et fixer l'âge de l'attribution de celle-ci à un niveau en rapport avec la production nécessaire à la satisfaction des besoins de tous. Sur le premier point, l'intauration de la retraite complémentaire a amélioré dans une certaine mesure, sur laquelle il ne faut pas trop s'illusionner, la condition des exclus du marché du travail. Il ne reste plus guère, complètement dans le dénuement, que quelques centaines de milliers de vieux, qui bénéficient de l'aumône gouvernementale inférieure à trois cents francs (anciens) par jour. Ce n'est pas, à proprement parler, un problème puisque dans quelques années celui-ci se solutionnera de lui-même, par extinction pure et simple des intéressés.

Les occasions d'ici là, ne nous manqueront pas de revenir, à de multiples reprises sur les taux de retraite, normale ou complémentaire, et l'indicible misère des économiquement faibles. Nous nous occuperons donc, aujourd'hui, de l'âge où chacun a droit à un repos bien gagné, les bonimenteurs, à la solde du gouvernement, l'ayant remis à l'ordre du jour en crachant beaucoup d'encre et de salive sur la longévité des retraités.

Les statistiques, même en ne leur accordant que le peu de crédit qu'elles méritent, prouvent de façon indéniable, une fois n'est pas coutume, que l'âge de la mort des individus recule continuellement. Cette constatation plairait plutôt, pour leur compte personnel, à nos dirigeants qui aspirent à devenir immortels. Seulement, un gros nuage vient obscurcir l'atmosphère, et compliquer leurs plans : LES RETRAITES, bouches inutiles, dont le nombre, par répercussion, augmente chaque jour.

Nous avons toujours cru que les buts d'une société bien faite étaient d'assurer aux individus une longue vie, dans une parfaite santé, avec la satisfaction de leurs besoins. Nous sommes, paraît-il, aux yeux des capitalistes exploiteurs, des niais. Une seule chose compte pour eux : LA RENTABILITE, qui leur permet de se remplir les poches, en «faisant suer le burnous».

A une époque pas tellement éloignée, certains politiciens, parmi les plus notoires, n'ont pas craint, étudiant le problème des vieux, de laisser entendre, si cela continuait, qu'on devrait recourir au vieux système classique du «cocotier», tant en honneur chez les cannibales.

Les dirigeants des IVe et Ve républiques n'ont pourtant pas osé aller jusque là — tous les cocotiers du globe n'auraient pas suffi —. Ils ont opté pour une solution moins spectaculaire, mais largement aussi efficace. Ils tendent tout simplement, ouvertement ou de façon déguisée, à reculer pour chacun l'heure de cesser le travail.

Tout d'abord, en laissant insatisfaits les besoins. Il tombe sous le sens qu'un retraité, disposant de vingt mille francs par mois, n'a d'autre solution que de reprendre la musette et d'aller se vendre à un nouveau patron.

Ensuite, en incitant à la satisfaction de désirs injustifiés. Bon nombre de pensionnés, dont les besoins normaux sont satisfaits, occupent par orgueil, vanité, besoin de briller, avarice de nouveaux emplois. Tous contribuent à créer un nouveau climat dont ils sont pour une bonne part responsables; les uns, parce que le courage de revendiquer leur a manqué pendant leur période d'activité... et maintenant; les autres, les nantis, tout simplement parce qu'ils ne savent pas vivre.

On en est actuellement à prétendre, les sommités sont d'accord sur ce point, qu'un individu qui devient inactif à 65 ans, est le plus souvent voué à une mort prématurée. Il est aussi considéré inadmissible que des gens «en pleine force de l'âge» cessent leur activité alors que la production manque de bras.

Ces « experts » n'ont certainement jamais apprécié les « satisfactions » de l'ouvrier debout dès le matin à 5 heures, rentrant chez lui 15 heures plus tard, écrasé par «une saine et salutaire fatigue» qui le fait tomber le nez dans l'assiette aussitôt à table.

Ils ignorent, ou font semblant, que la production ne manque pas de bras et que celle-ci serait abondamment pourvue, bien au delà de ses besoins, si l'on supprimait seulement les millions d'emplois parasitaires. Et, s'ils étaient ouvriers, ils conviendraient peut-être aussi qu'il n'est pas plus désagréable, si nous osons nous exprimer ainsi, de « crever » d'inactivité que de fatigue.

Ils ne réalisent pas plus qu'il existe des loisirs, ou plutôt ils le savent, pour ce qui les concerne, mais ne conçoivent pas qu'il puisse en être de même pour leurs semblables.

Vous représentez-vous en effet un ouvrier disposant de loisirs suffisants pour s'intéresser aux arts: musique, peinture, littérature, etc...? Non! Il pourrait ôter toute valeur à la calomnie, diffusée par ses ennemis de classe, qui le veut juste bon à faire la belotte au bistro du coin. Le voyez-vous aussi avoir le temps de réfléchir à la misérable condition qui lui est faite, dans la société actuelle, et essayer de l'améliorer?

Nous ne suivrons pas plus le cracheur de service à la radio que le docteur responsable de la chronique médicale de « Libération ». Leurs arguments, aussi orientés qu'intéressés, « tapent » exactement à côté du vrai problème qui est de savoir si l'ouvrier doit quitter l'atelier pour gagner la tombe ou jouir au préalable d'un certain bien-être.

Nous pensons, nous, que le niveau de la production permet d'accorder à chacun, à cinquante ans, dans l'aisance, un repos bien gagné, et nécessaire, pour vivre le plus longtemps possible, en bonne santé.

Nous fournirons la preuve, quand on voudra, de la valeur de cette revendication, et de la nécessité de la satisfaire, en marge, évidemment, de l'esprit de grandeur et de prestige, qui faussent tout.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 180 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 15 FEVRIER 1962

Il n'est pas vrai qu'il y ait jamais eu une guerre juste.

J. Henriquez

L'inconscience glorifiée

Dans la lutte éternelle des bénéficiaires de la violence, il ne faut que quelques mois pour détruire le fruit de plusieurs dizaines d'années de travail et de production du peuple. Ce peuple, si on le déclare vainqueur, considérera ses chefs d'armée comme des héros; si on le déclare vaincu, il supportera la honte d'une défaite dont il n'est pas responsable. Les peuples, grisés ou défaits, ne cherchent pas à qui profite le crime; la paix revenue, ils retournent à leur foyer, à leurs travaux; éternels abusés, ils reprennent le collier de corvéable, de contribuable, de mobilisable, sans vouloir penser que la vie doit avoir un autre but que de toujours travailler pour préparer une guerre, une conquête, une tuerie. Par esprit de facilité, par insouciance, par lâcheté, ils deviendront les complices de la préparation d'un crime à l'échelle internationale.

L'amour de la patrie est un prétexte pour conduire les hommes à pratiquer le crime. On peut, certes, avoir une préférence pour vivre dans le village où l'on a vu le jour; mais un village situé à des centaines de kilomètres de ce dernier est bien souvent aussi étranger à l'homme qu'un village en dehors des frontières de son pays. Même, si celui que l'inconscience des hommes nous fait appeler «ennemi» pénètre dans «notre» village, l'affection que l'on porte à des maisons, à des rues, à un clocher, nécessite-t-elle de tuer? En supposant le pire, c'est à dire la destruction de ces biens, ce qui n'est pas prouvé devant l'attitude pacifique d'une population, il faut admettre qu'il est toujours possible de reconstruire et de bâtir, alors qu'il est impossible de redonner la vie à un homme.

Ce n'est pas une attitude de lâcheté de respecter la vie de tous les hommes, c'est simplement l'impossibilité materielle d'agir contre la nature. Ce n'est pas le fait de se trouver en présence d'un inconscient, qui doit nous obliger, nous aussi, à devenir inconscient. Les peuples se libèrent toujours des chaines de l'étranger; les chaines les plus lourdes sont celles qui obligent les hommes à ne plus respecter l'humanité pour consacrer le pouvoir et la richesse, d'une fraction de la population d'un pays, bénéficiaire de la pratique du patriotisme, en temps de paix comme en temps de guerre.

Celui qui apporte la mort à un autre homme s'enrichit d'un remords pour le restant de sa vie. Toutes les décorations, toutes les citations honorifiques ne sont que la reconnaissance de son crime. Il faut beaucoup de mensonges pour couvrir et tenter de faire oublier le crime. Il faut une longue préparation des esprits pour amener les hommes à tuer leurs frères sans qu'ils réalisent l'horreur de leur geste. Cette longue préparation cet enseignement, cette paralysie de la conscience, ce travail d'étouffement de la vérité, qui prend l'individu au berceau et dont il ne peut s'évader que par l'obéisssance aux ordres de sa conscience, se nomme le patriotisme.

Le patriotisme est une erreur, un fléau, un crime. Beaucoup d'hommes supportent et prêchent le patriotisme du fait qu'il leur a été enseigné comme une religion et qu'ils n'ont jamais essayé de réaliser le mal qui s'en dégageait. Les politiciens s'entendent à jouer de ce sentiment et à en tirer profits. La presse orchestre tous ces mensonges et les peuples sont trompés trahis, volés, exploités, sacrifiés, par ceux qui prétendent les instruire, les éduquer, les défendre. C'est par le viol de l'intelligence des enfants, par les mensonges diffuses par l'école, la presse, la littérature, la radio, les politiciens, que l'obligation à la servitude et la pratique de la violence sont justifiées, qu'un climat d'obscurantisme est maintenu, que le mythe patrie s'impose comme une religion et demande en sacrifice le sang des hommes. — «Le patriotisme est la pire forme de folie dont le monde ait jamais souffert», Charlie Chaplin —.

On objectera que la patrie est une grande famille et que la protéger est un cas de légitime défense. Si la patrie est une grande famille, pourquoi n'en pas créer une plus grande, une seule? Pourquoi ne pas remplacer le mythe patrie par une réalité: l'humanité? Impossibilité du fait des races, des coutumes, des mœurs, des religions, prétendront les partisans des patries. Objection sans valeur; les pays ne sont-ils pas composés actuellement de provinces différentes ayant des mœurs, des religions, des coutumes, des langages différents? Ces agglomérations de populations différentes dans un même pays, apporte la preuve qu'une vie commune est possible à l'ensemble des populations, que les frontières ne sont que des lignes géographiques et les patries un ensemble de territoires, souvent très variés, qui ne necessite pas la pratique de la violence.

Défendre la patrie objectera-t-on est défendre notre vie et celles de ceux qui nous sont chers, c'est empêcher l'ennemi de tout massacrer, c'est venger nos morts. Objection sans valeur; il faut être deux pour se battre. La meilleure façon d'arrêter un combat fratricide est de ne pas y participer. Il vaut mieux discuter avec un adversaire et l'amener à la raison plutôt que d'envenimer un conflit. Une occupation territoriale cesse toujours un jour ou l'autre et le meilleur moyen de protéger la vie est de ne pas s'abaisser à des pratiques contre l'humanité. Même si notre adversaire n'a pas le bon droit pour lui, il faut penser que l'application de la loi du talion mène des populations entières à la mort. L'application de la loi du talion est un crime, instituer la vengeance comme un devoir est une preuve d'inconscience. Toute vie est sacrée, nous ne possédons, sous aucun prétexte, le droit d'attenter à la vie; c'est le respect de la vie de tous les individus qui permettra aux hommes d'acquérir une civilisation réelle.

Les malins, les rusés, font profession de patriotisme, la foule asservie s'y soumet au grand profit des premiers; chacun admet la servitude du patriotisme avec le secret espoir d'arriver à son tour d'en jouir et d'en appliquer la charge aux autres, les plus faibles, les plus vulnérables, les plus honnêtes.

«Mourir pour la patrie est le sort le plus beau» enseignent les belliqueux; en musique, en vers, en prose, par radio, ils louent la violence; ils organisent fêtes, défilés, cérémonies, mascarades sinistres, sachant bien que leur vie est à l'abri du sort réservé à la multitude. Le sort le plus beau est de vivre, d'aimer, d'apporter la paix, non la haine et la mort.

René VILLARD

Tout se passe comme si...

Les choses ne sont pas simples, et, si l'on veut s'en faire une idée juste, si l'on veut serrer de près la vérité, il faut disséquer, analyser et comparer, étudier minutieusement, ce qui suppose pas mal de temps, de patience et surtout un grand désir de savoir, de connaître.

A partir de cela, si l'on veut informer les autres, sans trop abuser de leur temps ou de leur bonne volonté, il faut raccourcir, simplifier, et surtout éviter les détails inutiles. Tant mieux si l'on arrive à intéresser, à accrocher le lecteur, tant pis si on n'arrive pas à triompher de son indifférence, ou si on lui donne l'impression qu'un effort surhumain est nécessaire pour comprendre...!

Pour ma part, j'aime assez les auteurs qui, renonçant à alourdir leur exposé par un grand nombre de détails matériels ou de considérations plus ou moins philosophiques, emploient délibérément, la formule: «Tout se passe comme si».

Certes, il ne s'agit pas là d'une formule passe-partout, et il ne peut être question de l'appliquer, dans l'information, à l'organe hebdomadaire ou à la revue de vulgarisation, mais elle est bien commode et pratique s'il s'agit, par exemple, d'échos politiques, ou de courtes informations concernant des problèmes particulièrement difficiles à résoudre.

Mais pour aider à comprendre, rien de tel que les exemples. En voici quelques uns qui sont particulièrement d'actualité:

ALGERIE

Tout se passe comme si des deux côtés, on avait peur de la cessation de la guerre. Le général de Gaulle, en des phrases sybillines semble promettre beaucoup, mais semble aussi peu pressé d'entamer serieusement les négociations.

En ce qui concerne le F.L.N., tout se passe comme si la paix venue il doutait de ses capacités à prendre en main l'administration et l'avenir du pays. Manque de netteté et de franchise, d'un côté comme de l'autre, mais aussi, sans doute, manque de volonté et de capacité pour clarifier la situation. Laquelle situation, résultant de 8 ans de guerre, de malentendus et d'actes odieux, ne cesse d'empirer.

PUTSCH D'ALGER

Tout a été dit, sans doute, au sujeut de l'aventure des généraux, et la grande presse ne s'est pas fait faute d'employer les grands mots au pouvoir magique: nation, patrie, armée, honneur, peuple, rebellion contre la République, fascisme! Tout cela pas tout à fait faux, sans doute, mais considérablement exagéré, et l'on peut dire aujourd'hui, sans crainte de se tromper lourdement, que tout s'est passé comme si gouvernement et conjurés étaient d'accord. Non pas sur la forme, certes, mais sur le fond. Car, pour beaucoup, ne l'oublions pas, il s'agit d'éviter les négociations directes et de faire durer l'état de guerre.

Et il s'agit aussi de faire croire au bon peuple de France que l'on a frôlé la guerre civile et que, sans la fermeté de nos gouvernants, on allait tout droit à la catastrophe, laquelle catastrophe ne tarderait pas à se transformer en un nouveau Front Populaire ce qui est comme chacun sait, l'abomination de la désolation.

O. A. S.

Organisation Algérie Secrète, Organisation Armée Secrète, Ordre Avec Salan, Ordre Avec Soustelle...! On peut faire dire béacoup de chose a ce sigle du moment. En réalité, et c'est bien la chose la moins secrète du monde, il s'agit de l'instauration du fascisme en France. L'affaire d'Algérie n'est plus qu'un prétexte, et tout se passe comme si le gouvernement, l'armée, l'administration, l'église et les trusts étaient tacitement d'accord sur ce point. Sans oublier une assez grande partie de l'opinion publique complètement intoxiquée par la propagande anticommuniste. Le parti communiste en France et ailleurs, sert d'épouvantail. Ce qu'il est en réalité, mais rien de plus! Car n'est-ce pas, si le parti communiste était encore un parti révolutionnaire, cela se saurait, que diable! Et la classe ouvrière française, présentement amorphe et à peu près sans opinion sur la guerre d'Algérie, aurait déjà réagi..., depuis près de 8 ans que cette guerre dure!

O. A. S. (suite)

De toute évidence, le gouvernement n'est pas tellement résolu à combattre cette sorte d'association de malfaiteurs, et seuls, les derniers attentants en métropole, à cause de l'émotion qui commence à s'emparer de la population, l'ont fait sortir de sa léthargie.

On prend, ou on va prendre des mesures! Ce qui nous laisse assez sceptiques vu que les choses durent déjà depuis des mois, et que les quelques coupables arrêtés sont relâchés ou condamnés à des peines minimes. Mais, soyez tranquiles, ces mesures seront utilisées. Si ce n'est pas contre les plastiqueurs, ce sera contre les anti-O.A.S. ,car tout se passe comme si le gouvernement n'était pas tellement fâché de l'action de l'O.A.S., pourvu que celle-ci ne fasse pas trop couler le sang en métropole. Et surtout que les partis politiques, les syndicats ou autres associations satanniques ne cherchent pas à remplacer, dans une action de défense républicain, à pied, a cheval ou en voiture, les corps constitués à cet effet! On verrait, alors, comment on les appliquerait, ces mesures!!

(à suivre)

Quelques échos DU BATIMENT

Il n'est pas possible de s'imaginer à quel état d'esclavage sont réduits, aujourd'hui, les gars du bâtiment, si on n'en fait pas partie. Malgré le ralentissement actuel de la construction qui oblige des milliers d'ouvriers à parcourir une certaine quantité d'entreprises avant d'être embauchés, on n'en continue pas moins à faire des journées de neuf, et même dix heures de travail. Le taux de ces heures supplémentaires varie souvent selon les caprices du chef de chantier, et le travail à la tâche très à la mode actuellement, ne fait qu'aggraver la situation. Le rythme rationnel du travail a cédé le pas aux cadences infernales; même au risque de ne construire que des châteaux de cartes qui s'écroulent avant même d'être terminés. Pour nous il y a tout de même quelque chose de plus précieux: la santé du travailleur qui se détériore. L'épuisement physique découlant de son travail le fait souvent échouer dans une maison de repos ou dans un hôpital.

Sous prétexte d'enrayer la hausse constante du coût de la vie, tout relèvement substantiel de nos salaires a systématiquement été refusé par nos maîtres, depuis plus de cinq ans déjà. De nombreux ouvriers ont cru pouvoir résoudre le problème par des heures supplémentaires ou une productivité accrue, ignorant qu'ils faisaient ainsi le jeu de leur ennemi.

Parmi les conquêtes du prolétariat français, avant de s'embourber dans le cloaque de la politique (C.G.T., F. O. et autres politiciens) nous retrouvons celles du bâtiment avec ses 44 ou 48 heures par semaine au maximum, des conditions humaines de travail et le respect dû par leurs chefs. Mais nous n'en sommes plus là, actuellement et le respect n'est plus qu'un vain mot; à tel point que certains des chefs en viennent jusqu'à appliquer des amendes quand ils considèrent qu'il y a une faute commise dans le travail, et menacer par des méthodes violentes, les cas de désobéissance.

Cette situation est favorisée par le manque de confiance existant entre ouvriers et créée par des zizanies de caractère politique; manque de confiance aussi vis-à-vis de l'organisation du prolétariat dont la force indiscutable est, trop de fois, hélas, utilisée à des fins politiques.

Le nouveau prolétariat français, inféodé dans une certaine mesure aux divers pôles de la politique, supporte néammoins très mal les conditions humiliantes qui lui sont imposées. De nombreux ouvriers préfèrent demander leur compte et devenir des «travailleurs errants» de chantier en chantier plutôt que d'accepter certains abus qui n'ont d'autre but que celui de rabaisser l'être humain au degré de la bête de somme pour mieux l'exploiter.

Ces «TRAVAILLEURS ERRANTS» pleins d'ardeur révolutionnaire et encore imbus de personnalité, ont la possibilité de toucher des milliers d'autres ouvriers, aspirant eux-aussi à un peu plus de bien-être et de justice.

Notre action doit donc se concentrer sur la cohésion à réaliser entre toutes ces forces inactives parce qu'inorganisées ou (ce qui est pire) mal organisées.

Il faut redonner confiance au prolétariat, lui faire reconquérir sa personnalité et nous pensons que le bâtiment doit donner l'exemple.

CAMARADES! n'oubliez pas le vieil adage qui dit:

«QUAND LE BATIMENT VA TOUT VA».

Correspondant

La vie coopérative en Israël

LE MOCHAV CHITOUFI

Le Mochav Chitoufi est un village coopératif de petits cultivateurs. Il réunit, en même temps, des formules du Kibboutz et du Mochav Ovedim. Le principe essentiel de toutes ces formes, collectives et coopératives, est le même: la terre est la propriété de l'Etat, le travail individuel, l'affiliation volontaire et l'aide mutuelle. Chaque village (collectif ou coopératif) est dirigé par l'assemblée Générale de tous ses membres. Les décisions sont prises à la majorité des voix. L'Assemblée Générale élit les personnes qui seront responsables de l'organisation et de l'administration des diverses activités locales.

Pour comprendre le mode de vie du Mochav Chitoufi, rappelons brièvement les aspects caractéristiques des autres types de village, le Kibboutz et le Mochav Ovedim.

1) AU KIBBOUTZ (village collectif), non seulement le travail, mais aussi certains aspects de la responsabilité familiale, y compris l'éducation des enfants, sont organisés sur une base communautaire. Néanmoins, la famille et l'individu jouent un rôle assez important dans certains domaines de la vie du Kibboutz, en particulier dans l'éducation des enfants.

2) AU MOCHAV OVEDIM (village coopératif de petits propriétaires) le travail et la responsabilité familiale sont organisés sur une base individuelle. Les terres sont morcelées et chaque lot est cultivé par le fermier et sa famille. On y trouve, cependant, l'application organisée de l'idée coopérative, le principe de responsabilité collective de l'existence économique de la ferme individuelle et le principe de l'entr'aide mutuelle.

Le mochav chitoufi est une forme à mi-chemin entre le Kibboutz et le mochav ovedim, une forme qui aspire à combiner les avantages de l'un et de l'autre. La base du mochav chitoufi est: a) propriété commune, b) production commune et c) responsabilité familiale individuelle.

Pour expliquer cette définition, voyons, d'une part, les aspects collectifs et, d'autre part, les aspects individuels de cette forme de village.

Au mochav chitoufi, toutes les machines agricoles, et, en général, toutes les machines nécessaires à la production, sont la propriété collective du mochav. La vente des produits est collective. L'approvisionnement du mochav, y compris le magasin coopératif, est organisé sur les mêmes bases.

La répartition du travail au mochav se fait par un comité de travail, élu par l'Assemblée Générale. Ce comité prépare l'horaire de travail tous les soirs. D'habitude, chaque membre a un travail fixe dans une branche déterminée. Cependant si le besoin s'en fait sentir, le membre peut être affecté à d'autres travaux. Cela arrive souvent à l'époque des travaux saisonniers.

La communauté est collectivement responsable de la subsistance économique de chacun de ses membres et de sa famille. Elle pourvoit aussi à leurs besoins culturels et sociaux. La communauté assure l'éducation des enfants, les soins médicaux de tous ses membres, etc. Pratiquement, cela signifie que la communauté prend en charge tous les frais d'habitation, d'entretien, de besoins médicaux, d'éducation, évenements récréatifs, lecture, etc. Elle participe, s'il y a lieu, aux frais d'entretien de parents âgés des membres, s'ils demeurent au mochav et même en dehors du celui-ci.

Jusqu'ici, la structure du mochav chitoufi est presque identique à celle du kibboutz. Mais dans la vie privée du membre — contrairement au kibboutz — le principe individuel est sauvegardé. Il n'existe pas de salle à manger commune au Mochav, ainsi que cela est de règle au kibboutz. Chaque famille habite sa propre maison. Les enfants mangent et dorment dans la maison de leurs parents. Ils vont au jardin d'enfants et à l'école, institutions qui sont construites et organisées par la communauté. Au kibboutz, les enfants dorment dans les habitations spécialement aménagées pour eux et mangent dans la salle à manger commune des enfants. Il y a lieu de signaler, néanmoins, que certains kibboutzim ont commencé à introduire le système du mochav chitouffi, en ce qui a trait à la vie de famille.

Un budget mensuel fixe est alloué à chaque famille. L'allocation est égale pour tout le monde, mais elle varie selon le nombre des enfants et leur âge. En fixant l'allocation mensuelle uniquement sur le nombre des personnes de chaque famille, le mochav chitoufi a trouvé sa propre formule pour l'application du principe: «de chacun selon sa possibilité, à chacun selon ses besoins», formule admise dans le kibboutz.

Chaque membre — ainsi que cela est d'ailleurs pratiqué au kibboutz — a droit à deux semaines de congé par année, et la communauté paye la majeure partie des dépenses pour ces vacances.

Chaque mochav chitoufi possède un grand magasin coopératif. Les familles s'y approvisionnent en nourriture, vêtements et autres articles nécessaires à la vie de tous les jours.

LE ROLE DE LA FEMME

La femme joue un rôle spécial au mochav chitoufi. Sa fonction principale est de vaquer aux affaires de son ménage et de s'occuper de ses enfants. Il en est de même au mochav ovedim, mais au kibboutz la femme est exemptée de toutes ces charges. Au mochav chitouffi, la femme doit, en plus de son travail chez elle, consacrer quelques heures par jour à la communauté. Le nombre d'heures est fixé par le comité de travail. Les travaux qui sont généralement assignés aux femmes dans le mochav chitoufi sont: institutrices, jardinières d'enfants, au bureau, au jardin potager et autres travaux faciles. Si une femme tombe malade, une autre femme du mochav est choisie, dans le cadre du nombre d'heures qu'elle doit fournir à la communauté, pour s'occuper de son ménage et de ses enfants. Ceci est une application des principes de l'assistance mutuelle.

ADMISSION DE NOUVEAUX MEMBRES

L'admission d'un nouveau membre dans le mochav chitoufi se fait de la

(Suite page 2)

Ce qui le sauve

La force a des limites et toute tentative demeure vaine si l'on veut surmonter certains obstacles. L'homme est maintenu en esclavage par mille barrières contre lesquelles rien ne prévaut. La lutte qu'il mène est cependant utile pour lui faire comprendre la vanité, mais aussi la noblesse de ses espoirs. Il acquiert ainsi la notion de sa flaiblesse et de ses tâches essentielles. Il devine les liens qui l'unissent à ses semblables, également meurtris par d'inexorables lois. De purs sentiments naissent des blessures qui portent atteinte à son moi. Il se découvre plus solidaire d'autrui, partant moins isolé. La communauté le soutient ranime son courage, adoucit ses regrets. Il sent alors que la vie a malgré tout quelque prix et qu'il existe des joies pour compenser les peines. Ces joies, si modestes soient-elles, lui permettent d'accepter bien des échecs pour goûter aux plus humbles succès. Il oublie l'heure douloureuse et prépare sans amertume de meilleurs lendemains. Sa raison conseille judicieusement son cœur, le guide vers les actes qui grandissent. Il éprouve le besoin de fraternité. Il est sauvé.

Jean Souvenance

DISCOS

DOS casos voy a exponer, de tipo local, que cada localidad podría recabar para ella por haber registrado fenómenos de la misma especie.

Se trata de dos personas ahora extintas: Juan Godó Pelegri y Ramón Solsona Cardona, viejos conocidos de la otra orilla. Uno, con ideas absolutistas, sin definición filosófica; otro, reaccionario consciente con escuela escolástica refinada. Programáticamente, uno liberal y otro carlista. Rabiosos, ambos, hasta el mordisco; sistemáticos hasta la injusticia gozosa.

Godó era el cacique orgulloso e ignorante, haciéndole el dinero las veces de inteligencia; Solsona era el enemigo franco, con más meollo que buenas intenciones. En su lejana juventud defendía el dinero que aún no tenía.

Sin garbo político, Godó se hartó de echar opositores y sindicalistas a la cárcel y de comprar actas a peso de oro. Consecuencia : la doble ruina moral y económica. De capitán de fabricantes pasó a patrono en situación difícil, entrampada. Sus sucesores directos mantienen el establecimiento en plan de segundones, sometidos a un capital ajeno superior al propio. «Justo castigo a su perversidad». Godó, que tanto nos persiguiera, tuvo que vivir más de dos años escondido como una rata. Para un soberbio, esto es más humillante que un tiro seco.

Solsona ha vivido con exceso, no por inmerecedor de la vida, sino por presencia deficitaria. Físicamente no parecía vital, aunque desbordara en inteligencia; aplicada al cuchillazo periodístico, por desgracia suya; al arañazo ponzoñoso contra quienes no acataran sus premisas inquisitoriales. Con el acero — digamos toledano — de su pluma, le bastaba para defender bravamente sus puntos de mira religiosos. Pero el vapor de la intolerancia le alteraba la sangre y le perdía el magín. Las réplicas le irritaban, sus mofas corroían. Era, con todos sus huesos, un furioso rechinar de dientes. Poseía, como buen católico, la razón absoluta y cuando su ceguera le descubría los flancos y éstos eran — ¡naturalmente! — aprovechados por nosotros, recabábanos cárceles, destierros, pactos del hambre, venenos, pistoletazos, fusilamientos y lodos eternos. Una desdicha de escritor erigido en 1905 y terminado por agotamiento material en 1961.

Yo, que he contendido con Solsona innúmeras veces, miro con curiosidad y sin despecho el constante hacer de ese periodista, de ese integrista militante, nunca desmentido en sus ideas, siempre indesmentible en su odio, esa mala pasión que lo ha disminuido, que ha alterado el innegable valor de su n u m e n. Polemista inveterado, cuya agilidad nadie le regatea, ha perdido siempre las batallas por uso y abuso del rencor, de la insidia, de la agresión a ojos cerrados. Clerical de la brigada de choque, jamás supo sacar partido de su disposición guerrera ni de su arma principal de agresión y defensa: la pluma. Esgrimista obcecado rompía cada vez la punta de su florete contra la piedra sin acertar en la rectificación del procedimiento. Y así durante medio siglo, siempre entre hieles, coragres y desventuras.

Contra la Escuela Moderna (1907) se prodigó en la Prensa, en la tribuna, en el escenario y en la partida de la porra carlista, para sembrar un total de infundios, de mentiras fiemo de un día, y recoger flores en plena cara de las que en el Dispensario tinturan con yodo. Era hombre que se desbocaba, que se exponía en aras a una idea absoluta, a una razón indiscutible : la del Dogma, por cuyo amor el liberalismo — simplemente el liberalismo — le dañaba las entrañas. Figurémonos ahora que un individuo así tenga que haberselas con los que todo lo niegan y derriban: los anarquistas. Parece mentira que Solsona nos resistiera.

Cierto que de nuestra vida dispone Dios (decir de «ellos») cabiéndole al Mito castigarnos a voluntad por nuestros grandes pecados. Por ejemplo:

La Escuela Moderna que Solsona tanto persiguió con malísimas artes, le produjo sus peores y más constantes enemigos.

La « marca de l'esclau » (catalanes escribiendo en castellano) que pretendió clavarnos con agujas, se le pegó en la frente a raíz de un 1936 histórico. Llegó a escribir en « El Heraldo de Aragón » del general franquista Cabanellas (1).

El poderoso movimiento anticlerical incubado durante la Dictadura y convertido en corriente arrolladora en la época republicana, fue la respuesta adecuada a las rencorosas campañas solsonistas de muchísimos años.

Panegirista oficial de la milagrosa imagen del Santo Cristo de los sudores, permitió que su idolatrado ídolo perdiera la clave de los milagros, pero consiguiendo él, Solsona, el milagro de la huida conseguida, cosa que no le criticamos, ya que humanidad obliga a todo bicho viviente a ponerse a salvo de las catástrofes.

Pero aquí aparece una inconstancia; aquí se marcan al lápiz rojo — ese color que tanto atrae a cardenales y a marxistas — las contradicciones del individuo, que otros aperciben, pero que el absolutista, el de ideas inamovibles, el de sinrazones agresivas no confesará ni en el minuto anterior a su muerte.

Godó fue un zoquete cargado de orgullo que tuvo la desdicha de verse caído del monumento que en su ilusión se había levantado. Solsona fue igua-ladino (otra argucia de Antonio Truyol, amigo Viadiu), es decir, sin pelo de tonto pero con exceso de vinagre en la sangre. En el plano de la modestia ambos podían servir cual perfectos ciudadanos, en la fabricación de tejidos de una parte y en donosas escribanías de otra.

Ciego de espíritu, el cacique Godó perdió también la luz de los ojos antes de que su fallecer concurriera. Ciego de iras, al carlista Solsona, en la eterna oscuridad de su tumba, no reencontrará el cielo de piedras, maderas, telas y hojalatas lacrimosamente artisteadas que en el cúmulo clerical del mundo, se había forjado.

Dos existencias negativas, y, extintas ya, no decimos perniciosas. Pues es lástima que haya criaturas humanas que dediquen todo el tiempo de que disponen a quemarse la sangre queriendo incendiar la felicidad de los demás, maleficio que a veces se acredita con esta o aquella tragedia humana.

¡Pobre España, cuna de tantos despistados!

DISCOBOLO

(1) Mariano R. Vázquez, nuestro añorado Marianet, durante la guerra iba recogiendo y clasificando escritos algo disonantes con la política de Franco aparecidos en la Prensa de la zona rebelde. Contento de su labor un día me mostró el album de sus pecados, ojeando el cual me apercibí de un artículo de Ramón Solsona Cardona publicado en el « Heraldo » zaragozano y en el que mi paisano defendía al Somatén, a la Moreneta y al carcundismo payés y requeteril catalanes y achacaba a Luis Companys, a la masonería y a los discípulos de Ferrer Guardia todas las desgracias ocurridas en Cataluña y «el mal uso» que se estaba haciendo de la lengua catalana. En pocas palabras le expliqué a Mariano la catadura moral del articulista, oído lo cual nuestro famoso secretario irguió la cabeza y torció los labios para gritarme, con el vozarrón que todos le recordamos:

— ¡Pues sí que da hijos de gruta tu puñetera Igualada!

Le Mochav Chitoufi

(Suite de la 1ère page)

manière suivante: En posant sa candidature, un nouveau membre doit s'installer au mochav chitoufi avec sa famille. Il est aussitôt affecté à un travail. Après une période d'essai d'un an, l'assemblée générale se réunit pour décider de l'admission définitive du membre. L'intégration du nouveau membre dans la vie sociale et économique du mochav chitoufi constitue une des conditions essentielles d'admission définitive, après laquelle, il jouit de toutes les obligations et privilèges des autres membres du mochav.

Pour terminer, il y a lieu de relever que nonobstant les différences qui existent entre les diverses formes, le kibboutz, le mochav ovedim et le mochav chitoufi constituent les branches d'un même tronc et appartiennent à la même famille. Dans ces trois modes de vie, les buts et les principes de base sont presque identiques: édification d'une société rurale nouvelle suivant les principes de l'entr'aide mutuelle, de responsabilité de l'existence économique de ses membres, de l'éducation des enfants, de la santé, de la famille, du maintien d'un niveau culturel et social, etc. La seule chose qui diffère est le moyen d'application de ces principes.

Ainsi qu'un des fondateurs de Nahalal, premier mochav ovedim, l'a défini... «en fin de compte, ce qui détermine le choix entre les différents modes de vie, est une question de mentalité ou de tempérament».

(Publiée par l'Histadrout — C.G.T. en Israël.)

ADMINISTRATIVAS

J. Tortajada, Montauban: Recibido giro de 1.500 francos para T. Amigó. Tiene pagado hasta 31-12-61. Alfonso Vela tiene pagado el «C.S.» hasta 31-12-62 y tú tienes pagado el «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-62 con el que se recibió de 5.000 frs.

Enrique Castillo, La Ville de Bois (S. et Oise). Recibido giro de 3.000. Pagado hasta 30-3-62.

LAS PROFECIAS

La trágica realidad que ha creado la frustración de la revolución cubana fue profetizada por una serie de hombres geniales del siglo pasado. Al margen de las informaciones concretas que ofrecemos creemos útil reproducir lo dicho por ellos en distintas ocasiones, ya que el cuadro que pintan como consecuencia del triunfo de las tendencias superautoritarias, resulta prácticamente un relato vivido de los actuales acontecimientos cubanos, como resultado del eclipse total del principio de libertad y el entronizamiento de una concepción del Estado, caracterizada por la hipertrofia totalitaria.

«La amenaza para el futuro, dice Proudhon, es una democracia compacta con apariencia de estar fundada en la dictadura de las masas, pero en la que las masas no tendrán más poder que el necesario para asegurar la general servidumbre de acuerdo con los siguientes preceptos tomados del antiguo absolutismo: indivisibilidad del poder público, centralización agotadora, destrucción sistemática de todo pensamiento individual, corporativo y regional (que se considerara perturbador), policía inquisitorial... No nos engañemos — dice—. Europa está enferma de ideas y de orden; está entrando en una era de fuerza bruta y desprecio de los principios.» Y más adelante : «después empezará la gran guerra entre las seis grandes potencias... Habrá una carnicería, y la debilidad que seguirá a esos baños de sangre será terrible. No viviremos para ver la obra de la nueva época, lucharemos en las tinieblas; debemos prepararnos para aguantar esa vida sin entristecernos demasiado, cumpliendo nuestro deber. Ayudémonos unos a otros, llamémonos en las tinieblas, y practiquemos la justicia siempre que haya ocasión.» Y finalmente: «La civilización está hoy en las garras de una crisis a la que sólo puede encontrarse otra parecida en la historia: la crisis que trajeron consigo los comienzos del Cristianismo. Todas las tradiciones están agotadas, todos los credos abolidos; pero el nuevo programa todavía no está listo, con lo que quiero decir que todavía no entró en la conciencia de las masas. De ahí lo que yo llamo disolución. Es el momento más cruel en la vida de las sociedades... No me hago ilusiones y no espero despertar una mañana para ver la resurrección de la libertad en nuestro país, como por arte de magia... No, no; podredumbre, y podredumbre durante un tiempo cuyo fin no puedo precisar y que no durará menos de una o dos generaciones : eso es lo que nos ha tocado en suerte... Sólo veré lo malo, moriré en medio de las tinieblas.»

(Tomado de « Psicoanálisis de la Sociedad Contemporánea », por Erich Fromm

⁂

«El hombre que quiera ahora que el Estado cuide de él, para no tener que cuidar él de sí, tendría que trabajar entonces en la medida, por el tiempo y en la labor que pluguiese al Estado asignarle, puesto que a éste sobre el que caerían todos los deberes, se darían naturalmente todas las facultades necesarias para recabar los medios de cumplir aquello. De siervo de sí mismo, pasaría el hombre a ser siervo del Estado. De ser esclavo de los capitalistas, como se llaman ahora, iría a ser esclavo de los funcionarios. Esclavo es todo aquél que trabaja para otro que tiene dominio sobre él; y en ese sistema socialista dominaría la comunidad al hombre, que a la comunidad entregaría todo su trabajo.»

(Tomado de un artículo titulado «La Futura Esclavitud», escrito por José Martí

«Nos dicen que en el Estado popular de Karl Marx no habrá ninguna clase privilegiada, que todos serán iguales, no solamente desde un punto de vista jurídico y político, sino también económico. Al menos así lo prometen, aunque dudo, pese a su aserto, ya que cuenta más la actuación de los propagandistas que sus palabras. Según ellos habrá un gobierno sin ninguna clase privilegiada. El gobierno tendrá a su cargo la administración de la economía, es decir, el reparto de las riquezas; regulará la posesión de la tierra, dirigirá la cultura, organizará la producción agrícola e industrial y el comercio estará bajo su control; el Estado será el único banquero.

»A fe de que esa organización gubernamental exigirá una ciencia inmensa, debiendo estar dotados de excepcional talento los que integren el tal gobierno. No cabe duda de que habrá de ser un régimen de inteligencia científica, el más aristócrata, el más despótico, el más insolente, el más despectivo de los regímenes.

»De establecerse ese sistema gubernamental crearía una nueva clase, una nueva jerarquía de sabios reales o ficticios, y el mundo estaría dominado por una minoría, en menosprecio del pueblo, enorme masa ignorante, confusa, pedigüeña y fastidiosa.

»Semejante regimen, como es natural, tendría que combatir, mediante la fuerza, a los millones de descontentos, cuya rebeldía podría destruirlo todo. Las promesas de Democracia y Socialismo del señor Carlos Marx se contradicen con el brutal despotismo inventado por él. Y por lo que a política exterior respecta, ese Estado tendría un gran ejército, una enorme organización militar para la guerra de conquista, que a la vez serviría para sofocar cualquier brote de rebeldía del pueque, cansado de creer, de esperar, de obedecer, de resignarse, quisiera destruir tan monstruosa tiranía.»

Miguel Bakunin. Reproducido por «Diario de las Américas», en su edición de 4 enero de 1962

«Ese sistema de control del Estado, supondría muchas grandes asociaciones en que el trabajo sería reglamentado, y a lo último esclavizado, mediante la política estatal del capitalismo. ¿Qué habrían ganado la libertad, la felicidad universal, la civilización? Nada. No habríamos hecho otra cosa que cambiar de cadenas, y la idea social no habría dado un solo paso adelante; seguiríamos bajo el mismo poder arbitrario, por no decir bajo el mismo fatalismo económico.»

Tomado de E. Dolleans. «Proudhon», Gallimard, Paris, 1948.

«El gran maestro de todos nosotros, Proudhon, dijo que la combinación más desdichada que podría tener lugar sería que el socialismo se uniera con el absolutismo: la lucha del pueblo por la libertad económica y el bienestar material a través de la dictadura y la concentración de todos los poderes políticos y sociales en el Estado. Que el futuro nos proteja contra los favores del despotismo, pero que nos libre de las desgraciadas consecuencias y acontecimientos del socialismo endoctrinado o de Estado... Nada vivo y humano puede prosperar sin libertad, y una forma de socialismo que acabará con la libertad o que no la reconociera como único principio y base creadoras, nos llevaría directamente a la esclavitud y la bestialidad.»

Miguel Bakunin, en una carta escrita en 1868

XXIII años

Nuevo quijotismo

Al comienzo de febrero de 1939, tras la derrota del ejército republicano que guarnecía la zona catalana durante la guerr acivil española, por todos los puntos de los Pirineos Orientales llegaba a Francia un hormiguero de vencidos en busca de refugio. Al pasar la frontera en grupos y caravanas, eran conducidos a los campos de concentración que les habían improvisado y designado para su estancia provisoria.

Fueron recibidos en los mismos por senegaleses metidos en lujosos uniformes, no sin antes haber sido los acogidos, cacheados.

Las olas del Mediterráneo lamían las arenas de los campos de concentración donde los refugiados españoles fueron internados. No existía en los campos playa el menor respaldo donde guarecerse del aire, de la lluvia y el frío que las cordilleras pirenaicas arrojaban. Sus cuerpos, ateridos, extenuados por el cansancio, se echaban con fatigosa pesadez sobre la húmeda arena, guardando grabados en sus oídos aún el silbido de las balas, el estampido de los cañones y las mortíferas explosiones de las bombas.

Pasaban las noches, lentas y lúgubres, al respaldo de una pequeña duna de arena, hecha ésta por sus propias manos, y sin más abrigo que su pésima manta. Noches de invierno, largas y frías, y tan pesadas como noches de velatorio.

La luna, cubierta de un manto plomizo, alumbraba entristecida a aquellos corazones abatidos por su irremediable derrota. Las olas del mar parecían divertirse con la presencia de los exilados, con su danza monótona de idas y venidas, escupiendo a cortos intervalos sus nacaradas espumas, que humedecían a los famélicas cuerpos de los nietos de Don Quijote. Así, días y más días, comiendo de lo que pudieron sacar de España, que bien poco pudo ser, a juzgar por la carencia de alimentos que sufría el país abandonado. Es verdad que a pesar de su poco abastecimiento, entraron en Francia incontables camiones con objetos de valor, que quedaron a las puertas de los campos, y, una vez los refugiados en éstos, se les prohibió terminantemente ir a los camiones para proveerse de lo que les era necesario para su manutención.

Se pasaron cinco días en las arenas, a la intemperie y casi sin comer, antes que de una forma «organizada» se les diera el primer plato de lentejas. Un solo plato para todo el día acompañado de un trocito de pan cortado de una pieza de dos kilos que tenía que ser dividido entre veinticinco personas. ¿Qué fue de los que durante aquellos primeros días no tuvieron nada para mitigar necesidades? Muchos cayeron para siempre, unos por el frío, otros por la falta de alimentos, los más porque salieron de España enfermos, consintiendo morir fuera de su tierra, en campo de concentración, antes que en las manos de Falange, cuyos piquetes de ejecución no perdonaban ni a heridos ni a enfermos.

El derrotado ejército republicano y parte de la población civil, hombres, mujeres y niños, pasaban los días en las arenas manteniéndose con el trocito de pan y el cazo no muy grande de duras lentejas, esperando impacientes una pronta solución a su duro problema. Mas esta deseada solución no se vislumbraba por horizonte alguno, perdiendo muchos la esperanza de verse libres de aquel sufrir continuo. A centenares se pasaban a otros campos anexos en los que reunían a los que manifestaban deseos de regresar a España. La mayoría lo hacía desesperada y muerta de hambre, dispuesta a todo, sólo por salir del infierno dantesco que le representaba la arena cegadora al soplar del viento. Existe el proverbio que dice: «Del árbol caído todo el mundo saca astillas». Y éste se cumplía inexorablemente en los campos de concentración que nos tocaron en suerte. Los responsables de dichos campos hicieron circular en los mismos una orden diciendo que los que voluntariamente quisieran podían alistarse a la Legión Extranjera.

El estado de confusión, hambre e inseguridad en que se encontraban los refugiados españoles en aquellos terribles días empujó a muchos hacia esa institución y a engrosar sus filas.

Los más permanecieron en los campos, donde los negros senegaleses que les custodiaban les trataban con extraña dureza. En sus caras rajadas y acharoladas se les notaba la alegría que sentían de verse guardianes de blancos que siempre les miraron y consideraron como raza inferior, actitud injusta, pero que aún continúa; miremos hacia Africa del Sur, América del Norte, etc.

Como pudieron, los exilados cons-

«A. I. T.»

Recibida esta publicación, muy distinguida por la constancia y la selección de sus textos. En este su número 47 contiene «Des torunants desisifs» (Redacción); «Les gueules noires revoltées» (Pierre Noirac); «URSS: sujet en vedette» (G. Orlov); «Rapport de la CNT bulgare en exil au XIe Congrès de l'AIT»; «Khrouchtchev et Stalin» (G. B.); «Nouvelles du Monde»; «Chiaro orientamento»; «Lavoriano per l'USI, per il Sindacalismo di azzione diretta, indepedente e apolitico» (Gruppo di amici dell'AIT); «L'XI Congresso delle Internazionale»; «Il problema di f o n d o dell'anarchismo» (Assandri, Messicano, Lattarulo, Cuculo, Piantini, Di Salvo (del Gruppo Bakunin di Torino); «Asociazione Internazionale dei Lavoratori» (Un gruppo di operai anarchici aderenti all'AIT); «Movimiento Socialista en Portugal (Redacción); «Desde Arica a Magallanes. Obrerismo asegurado» (Cosme Paules); « Ironía de la suerte »(G. Balkanski); «Nuestra Ruta», o la obra de los compañeros búlgaros»; «De México. Cómo se escribe la Historia» (H. Plaja); «Qué es la AIT»; «Las influencias regresivas y desviacionistas de la dialéctica» (S. Fernández); «Perfil de un futuro complejo» (Severino Campos); «Perspectivas del mundo» (Editorial); «La actualidad comentada» (Palafolls). Notas de estricta actualidad, mociones del XI Congreso, grabados, etc.

Como se puede apreciar, un número cargado de materias interesantísimas y variadas escrito en francés ,italiano y español. Pedirlo a la Administración, 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.) y en todos nuestros puestos de venta. Precio del ejemplar: 0,50 NF.

Perdurable valor de la ética

(Viene de la pág. 4)

Si ponemos atención despierta, detenida curiosidad por todo lo nuestro, lo que afecta a ideas que nos son comunes, es lógico que demos una mirada a las publicaciones que son exponente de nuestro sentir. No es la primera vez que hago alusión a la tenacidad, por parte de Gastón Leval, en llevar adelante una publicación de la cual es animador. Me refiero, por supuesto, a « Cahiers du Socialisme Libertaire », que ya desde hace unos cuantos números ha pasado de la presentación a multicopista, a una impecable impresión en caracteres de imprenta. De vez en cuando, alternando con los «Cahiers», aparecen opúsculos exponiendo aspectos vitales de las ideas libertarias. Recientemente, escrito por Gastón Leval, ha aparecido, acoplado a la aludida serie de opúsculos, uno que lleva por título: «Elementos d'éthique moderne». Lo de *ética moderna* puede parecer un tanto singular, pero se comprende el sentido si tenemos en cuenta que parten sus conclusiones de tipo moral de lo que podríamos llamar *características psicológicas del tiempo presente.*

Advierte el autor que el tema podía haber sido desarrollado con una mayor amplitud, pero que se ha visto precisado a condensar las apreciaciones: tiempo, coste de la obra, de haberle dado tamaño de volumen, etc. No obstante, se pueden apreciar, en el opúsculo aludido: necesidad e importancia de la ética; lo que representan matices vitales en orden de apreciaciones; la verdad en tanto que factor fundamental; el concepto de la felicidad; el influjo de la tecnocracia y lo que ella supone si obvia reconocer los principios éticos; lo que representa la pobreza espiritual. Atinadas apreciaciones subrayan cada uno de los matices del tema.

Leyendo lo que dice Leval al respecto de la pobreza espiritual preponderando en una época como la nuestra, he recordado algunas apreciaciones del escritor y sociólogo americano, Dwigtht Macdonald, en su libro « The Roou is Man », que fue traducido al francés con el título: «Partir de l'Homme...» Citaré un párrafo harto significativo : «Aproximadamente ciento cincuenta mil proletarios americanos, todos sindicados, trabajaron durante varios meses en la elaboración de un producto desconocido en las fábricas del plan «Manhattan District». Cuando el primer bombardeo atómico les reveló lo que habían producido, su reacción se tradujo en gritos patrióticos. Puede ser que hubiera otras reacciones, mas de ellas no oí hablar. Los sabios pequeño-burgueses que planearon la bomba, han puesto de relieve las terribles preocupaciones que se derivan de las consecuencias de su invención: Han formado asociaciones; han publicado declaraciones; han propuesto diversos métodos políticos a seguir, ensayando de abrir los ojos al público. Mas de la parte de los sindicados que han trabajado a la fabricación de la bomba, no he comprobado nada, ni una protesta, ni una advertencia, nada.»

He ahí lo que supone pobreza espiritual: la estulta insensibilidad ante hechos y problemas de la máxima trascendencia. Pero se es idealista para reaccionar frente a la maldad y frente a la inconsciencia. Se es idealista y se propician normas de carácter ético a sabiendas de que se ha de ir contra corriente. De ahí que nos sintamos identificados con Leval al manifestar en su opúsculo las frases que traduzco: «Luchamos por la justicia, por la práctica de la fraternidad, el mejoramiento de las relaciones humanas, el funcionamiento, siempre más perfectible, de una sociedad humanizada. Que nuestra ética sea también una estética: la del hombre integral, abarcando la plenitud de su personalidad, dentro de la armonía y la nobleza de sus mejores facultades.»

FONTAURA

Comunicados

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Dans l'attente d'une salle à la Bourse du Travail, nos réunions ont lieu à l'Amicale laïque, et les permanences sont tenues tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget-de-l'Isle, St-Etienne.
Pour tous renseignements, écrire aux secrétaires, les camarades Morel et Jouve, 41, rue des Passementiers, St-Etienne (Loire).

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Itinerario libertario

(Publicación iniciada en un n° de «S.O.»

LA compañera Adri de Boisque nos ayudó con su pequeño automóvil a atravesar Bélgica, Holanda y Francia. Nos guió a través de sitios de belleza y de fealdad, de ciencia y de hambre, de goce y de miseria.

Mineros destajistas viven en Bélgica gustando usar en las fiestas trajes ultramodernos. Suelen tener hijos en abundancia porque el Gobierno les indemniza a tanto por cabeza. En tonces la producción es de carbón y de cachorros.

Europa contiene hermosuras, lo confesamos, ennegrecidas por democracias decadentes y fascismos todavía vitales.

París. En la plaza de la Concordia, ante el Obelisco, tengo oportunidad de trabar conocimiento con una joven alemana. Tema de la conversación: el obelisco y las dificultades que hubo cuando así lo plantaron. ¡Cuánto sudor de obrero! Desde luego, la muchacha me pregunta de donde procedo, y cuando le respondo que de Israel me mira con humildad y misericordia e incluso le escapa el llanto.

Le pregunto el por qué de su pena y me recuerda los seis millones de judíos muertos alevosamente, muchos de los cuales eran valores de la ciencia, de la sabiduría. Me «recordó» también que hace miles de años les «hemos dado un Dios a los cristianos». No por el «regalo» sino por lo otro, terminé también por entristecerme; y por esa ingratitud humana que tanto relaja a la especie. Y esa bajeza moral, esa maldad que asoma sobre la piel del civilizado... Le aseguré llorar por primera vez «políticamente», que mi anarquismo se da el derecho de llorar sin que lo use en demasía, experimentado como está de las deficiencias humanas.

Picada por la curiosidad recabóme la alemana qué diablos era eso del anarquismo, entrando con ello en mi tema, en el ataque al autoritarismo engendrador de Hitleres a través de las modalidades escalonadas de la democracia viniendo a menos.

Al separarnos le prometí enviarle libros de Rodolfo Rocker, alemán como ella, anarquista como yo y conocedor del yidish ,la lengua internacional de los judíos del Este. Como en Hamburgo hay anarquistas ellos se encargarán de proporcionar a mi encontrada de la plaza de la Concordia la información y la documentación necesarias. Que no llore la joven alemana; que se instruya, se idealice y llegue a aportar su concurso al anarquismo, que es antidespotismo, antirracismo, igualdad y libertad dentro del socialismo no autoritario.

⁂

Inglaterra. Algo desagradable les ocurre a los espectadores en los cines. Terminadas las películas la gente no abandona las salas, sino que se pone en pie en espera de que la orquesta suene el himno nacional. La orquesta lo ejecuta y... «que dios salve a la reina» ¿Es que está siempre en peligro, esa señora?

⁂

No obstante París obsesiona al viajero. Allí pude ver el cementerio del Père Lachaise, en el que yacen los restos de luchadores por un mundo mejor, los comunalistas, con su Muro de los Federados y otros hombres que fueron del lado de la libertad y de la ciencia que duermen el sueño eterno en el pabellón de los incinerados. Y otros sacrificados por las tropas nazis de ocupación, poetas, artistas, catedráticos, trabajadores.

Y Montmartre, aquel Montmartre con su «comuna libre», sus pintores permanentes, su bohemia comercializada y cantores que piden limosna... Más abajo monumentos, teatros, cines, bibliotecas, museos, tal vez los más completos del mundo, todo ello en enorme cantidad, de suerte que uno se queda abrumado, con escasez de tiempo para ver lo más preciso inclusive.

Deambular por las calles entristece un poco a causa del espectáculo de los «clochards», gente de todas procedencias caída socialmente para no levantarse más. Sucios e hirsutos duermen en las aceras, en los rincones, debajo los puentes, en vecinos del río Sena, a veces romántico, pero siempre frío y desolador.

Y una nube de prostitutas, chiquillas algunas, bellas en mayoría, viejas desagradables incluso pese a los afeites con que se embadurnan. Todas tratan de vender su cuerpo muchas veces al día, haciendo las viejas el papel de proletarias ante las jóvenes que se llevan gran parte de la clientela.

A veces el visitante se encuentra con las matronas del Ejército de la Salvación ,cantando y rezando de tal suerte que son la irrisión de la gente que pulula por los «barrios bajos».

Más agradable que todo ello lo son los jardines públicos, donde el paseante tomaría el sol caso de que las nubes no lo ocultaran casi siempre. Un jardín cuidado es siempre una delicia. — HOCHHAEUSER ARMONY

(Continuará)

B.D.I.C

después

de los españoles

por Manuel Temblador

truyeron con pingajos de mantas pintorescas « viviendas ». Lluvia, viento y frio soportaron en el «interior» de las mismas acurrucados sobre la arena infestada ya de insectos que no les daban momento de reposo. Noches trágicas e interminables. Las olas se movían al compás del viento y de la lluvia, en la imaginación socarronas. La asistencia médica no la conocían por entonces. Los hombres morían sin auxilio facultativo.

El banderín de enganche continuó abierto mucho tiempo, ofreciendo sus cuadros disciplinarios a los que atravesaban la mayor de las calamidades, cuya mejoría andaba muy lentamente y al conjuro de la organización y el trabajo que efectuaban en el interor de los campos los mismos refugiados. Estos trabajos consistían en la construcción de barracas, faenas de limpieza y otras tareas que les proporcionaban viviendas y mejores medios de higiene; pero que al mismo tiempo, debido a la mala alimentación y sufrimientos de una vida de rebaño forzado, estos trabajos dejaron en sus cuerpos imborrables recuerdos. Los campos se llamaros Saint Cyprien, Barcarés, Argelés, Bram, etc., etc.

Un viento pertinaz pirenaico soplaba sobre el entarimado de las barracas « surmerines » entrando por las rendijas cual bisturi cortante. Sus moradores experimentaban en sus cuerpos enflaquecidos y anémicos, los latigazos del frío que la tramontana restallaba. Los granos de arena impulsados por el aire huracanado, sonaban en las tablas como granizada otoñal. El mal tiempo estaba en contra de los que vivían gimiendo en los campos, esperanzados en una pronta liberación. El estado moral y físico de los refugiados políticos del ejército de producción y combate de la malograda revolución española, era por demás lamentable. Los tres años de cruel guerra los habían trasfigurado. El hombre social y amable se había vuelto huraño, áspero, casi insensible a todo. Los sentimientos habían desaparecido a través de los combates y presencia de víctimas lanzando ayes y gemidos moribundos. El virtuoso, el puritano, fue la mayoría de las veces, presa de los vicios y degeneraciones que toda guerra trae consigo. Las enfermedades entre los exilados eran numerosas. Todos sentían en sus cuerpos agotados los aguijonazos de algo que les torturaba. Para víctimas de tanta miseria la solución hubiera sido la salida inmediata de los campos alambrados llevándolas a sitios apacibles y decentes donde les fuera posible cicatrizar sus heridas y recuperar la salud quebrantada en los pasados años de duda y desigual lucha.

Pero, ¡ah, cuán lejos estaba esto! Como hemos dicho, el trabajo forzado de los refugiados de tercera dio cima en los campos a infinidad de barracas en las que eran albergados. El trato continuaba siendo rígido. Por cualquier falta leve llevaban a un hombre al «Hippodrome» y lo tenían allí unos cuantos días sin comer, o, a lo sumo, le daban un trocito de pan.

El « Hippodrome » consitía en un escampado sin barraca y fuertemente «defendido» por espesos y espinosos alambres. La permanencia en este lugar había de aguantarse sin más abrigo que los sucios harapos que cubrían los macerados cuerpos de los infortunados refugiados.

La verdad sea dicha, aunque las comidas continuaban siendo las mismas, las cotidianas lentejas ya estaban mejor condimentadas y mejor servidas. El personal de cocina consistía de españoles, quienes eran abastecidos por la intendencia general de los campos. A ésta, según « malas lenguas » decían, se le pudrían los productos alimenticios en los almacenes sin que se le moviera a nadie la conciencia de repartirlos entre los que yacían indigentes y desesperados en las polvorientas barracas. Y según nos consta, las intendencias eran administradas por un reducido número de españoles, de engalonados uniformes de «hoz y martillo», que consentían, en concomitancia con quien no lo era especular con el hambre de muchos de sus compatriotas. El hambre podía haber sido atenuada, ya que del exterior entraba suficiente alimentación para el sustento de los internados.

No todos los exilados de tercera eran nietos de Don Quijote. También entraron en los campos de concentración muchos que descendían de los Sanchos, pero allá ellos con sus insaciables estómagos materialistas; la tierra se los tragará, depand oen este pícaro mundo sólo maldad y falsedad.

(Continuará)

Servicio de librería

BIBLIOTECA DE DOCUMENTACION

COMPAÑEROS:

Como quiera que en algunas ocasiones caen en nuestras manos libros de ocasión que generalmente el valor de los mismos es muy superior a su precio, pero que se explica en función de que son obras agotadas y por ende los libreros abusan de los lectores; esto hace que antes de efectuar compras de este estilo, reflexionemos. Pero como nuestro interés mayor es el proporcionar a los compañeros aquellos libros de difícil adquisición y que son de suma utilidad para la formación militante, es por estas razones que hacemos consideraciones para llamar la atención de los compañeros en general y nos escriban aquéllos que estén interesados en esta clase de obras para tomar nota con miras a las ocasiones que puedan presentarse.

∴

En esta ocasión han caído en nuestras manos algunos ejemplares de ciertas obras cuyos precios no son muy elevados y son de utilidad mayor tanto para la formación militante como para la propaganda.

Estos textos son en francés, lo que posiblita su divulgación.

1. — «Catalogne libertaire», de A. et D. Prudhommeaux. Precio : 1 NF.

Ficha: El autor es suficientemente conocido entre nuestros compañeros para que hagamos su presentación. El folleto en cuestión fue escrito en 1937 y al calor de la revolución española. Su objeto no fue otro que dar a conocer al público francés el carácter de la lucha en Cataluña y la inspiración anarquista de la misma. Está dividido en dos partes. La primera trata del pueblo en armas y la segunda es una exposición clara y precisa de lo que son la CNT y la FAI.

2. — « Le testament de Lénine ». Precio : 0,50 NF.

Ficha: Es un pequeño folleto de la obra de Souvarine: «Stalin; aperçu historique du bolchevisme». Este escrito recoge desde el año 1921 hasta la muerte de Lenin y comenta el desliz revolucionario bolchevique, el nacimiento de un Estado cada día más absorbente y termina dando íntegramente el texto del testamento. Es un pequeño volumen que sirve para orientación y consulta.

3. — «Spartacus et la Commune de Berlin 1918-1919», escrito por Q. y D. Prudhommeaux. Precio: 2,50 NF.

Ficha: Este libro, editado en el 1949 aparece en Francia en un momento crucial en que dentro del Partido Comunista francés comienzan a operarse ciertas fisuras debidas a la reacción sana de ciertos militantes comunistas contra Stalin. Hoy, que el K. bolchevique ha puesto al descubierto ciertas — no todas — llagas que corroen el sistema, un estudio reflexivo de este acontecimiento berlinés, se hace preciso. Prudhommeaux ha sabido condensar, con documentos a la vista, ese período «spartaquista». En el libro se incluyen el testamento de Rosa Luxemburgo y de Carlos Liebknecht.

4. — «La Commune de Kronstadt», por Ida Mett. Precio: 1 70 NF.

Ficha: «El crepúsculo sangriento de los soviets», subtitula la autora su obra. En el prólogo la autora se hace la siguiente pregunta. que es la raíz del libro: «¿Desde cuándo Rusia ha adquirido su apetito de dominación? ¿Existía ya bajo Lenin? O es una característica de la fase stalimiana de la dictadura bolchevique? Y cada vez que intentamos buscar un punto de arranque para comprender esta nueva orientación de Rusia, hemos de recordarnos de Kronstadt. La insurrección de los marinos de Kronstadt en el 1921, es en efecto, el límite de dos épocas: de una parte, termina la fase espontánea, popular y de esperanzas revolucionarias y de otra da comienzo la dictadura sobre el pueblo. El libro está compuesto con una serie de citas, documentos cuya finalidad no es otra que dejar claramente expuesta la traición revolucionaria del bolcheviquismo.

Este folleto es un excelente vehículo de propaganda y como los anteriores, es un buen libro de consulta.

5. — «Partir de l'Homme...» (Examen critique des fondaments. Autor : Dwight Macdonald, de l'action socialiste). Precio: 2,50 NF.

Ficha: Este escritor americano se alimentó en las fuentes marxistas, pero « revisando » el marxismo se alejó de él conservando la idea de emancipación humana. No es un caso único el suyo; todo aquel individuo que ha estado honradamente ligado a una concepción ideológica al divorcarse de la misma, se revisa y se mejora. De estos seres humanos podríamos citar diversos nombres, pero como lo que cuenta para el lector es saber la materia que el libro trata, asunto que dejamos expuesto, tenemos la seguridad de que este libro pequeño hará meditar al lector y encontrará en él cosas valiosas.

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e) C C P 1350756

Una iniciativa de los compañeros de Italia

QUE MERECE EL APOYO MORAL Y ECONOMICO

En el VII Congreso Nacional de la F. A. Italiana, se consideró la oportunidad de trazar las líneas generales de un plan de ediciones. Aparte las diversas iniciativas regionales o de grupos, dedicados a publicar colecciones de folletos de propaganda popular y de libros escogidos de acuerdo a la actualidad de sus temas, se ha convenido en la oportunidad de que la propia librería de la F. A. I. se dedique a la edición de ciertas obras de carácter histórico. Entre éstas ha de figurar — dicen los compañeros italianos — un compendio histórico de la Primera Internacional, tomado de los varios volúmenes de J. Guillaume.

Como labor previa a tal vasta iniciativa se está preparando un volumen en el que se hallarán registradas las actividades generales desarrolladas por el movimiento a partir del 1944 hasta el 1961 inclusive. Constará en primer lugar el «Programa Anarquista» adoptado por la Unión Anarquista Italiana en el Congreso de Bolonia (del 1 al 4 de julio de 1920) y seguirán la correlación cronológica y por materia, Congresos, resoluciones, actividades, etc., que desde el 1944 hasta hoy, han sido la expresión vital del movimiento en las manifestaciones de carácter anarquista, juvenil y sindical, situándolos en el orden de los acontecimientos nacionales o internacionales que han podido determinarles.

De esta obra importantísima se han encargado los compañeros Ugo Fedeli y Garinei, a quienes se deberá la selección y ordenación de los materiales, el prólogo y los comentarios explicativos a determinadas resoluciones, actitudes y actividades.

Para editar mil ejemplares será necesario reunir medio millón de liras italianas. A nuestro juicio sería deseable reunir lo suficiente para lanzar dos o tres mil ejemplares. En proporción, coste de edición y precio de venta quedarán disminuidos.

Los compañeros italianos lanzan un llamado solidario. Quienes puedan y deseen cooperar a esta obra pueden dirigirse a:

Libreria della F.A.I. — Piazza Embriaci, 5/3, Génova (5) — (Italia).

Nota y sugerencia. — Podrían tal vez concentrarse los donativos en las administraciones de nuestros periódicos en Toulouse y en Paris. Mediante acuerdo con la Libreria della F.A.I. Podría considerarse el donativo como un avance para la obtención del libro. Bastaría escribirles...

PARADEROS

— Se ruega a los compañeros del Gers y a cuantos hayan conocido a la compañera Carmen Zaragoza, escriban a su hijo Julio Cucurella, recién llegado de España, pues desea conocer algo sobre los últimos años de su vida.

Escribir a Julio Cucurella, 25, rue Frère, Bordeaux (Gde.).

— Paradero de Angel Mustieles de Maella (Zaragoza) recién llegado de España. Pregunta por el TERRAZA, Adolfo, 29, rue de Lieusaint, Combsla-Ville (S. et M.).

SUSCRIPCION

SUSCRIPCION PRO ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE FEBRERO

Lista II

Suma anterior	1 355 90
Paris. — Elbaile	20 —
Juan Delfín Sánchez	5 —
Crespo	5 —
Torralba	5 —
Ricardo Barat	5 —
Una simpatizante	10 —
Royo de Ivry (Seine)	10 —
Caja de la Federación Local de Combs-la-Ville	41 55
Combs la Ville. — A. Mejias	40 —
Quency (S. et O.) — Pedro Fernández	2 50
F. Local de Paris. — Soriano	4 —
XX	5 —
Crespo	5 —
Bielsa	3 —
Morales Soto	3 —
Manent	5 —
Uno de Esparraguera	5 —
Lolo	5 —
Pradas	5 —
Baeza	5 —
S. X.	5 —
Sasón	5 —
Julio Soto	10 —
Gregorio Ibáñez	5 —
Molina	3 —
Ocaña	5 —
José Cosio (febrero)	30 —
Royan. — Julián Floristán	7 70
Producto venta turrones	1 300 —
La Motte Breuvon. — Por devolución del giro de Margalef, beneficiario fallecido	60 —
Belín. — César Edo	10 —
Melun. — José Pons	18 —
Mios. — Pablo Serrarols	10 —
Labruguière. — Antonio Jurado	6 —
Brugue (T. et Gne). — Antonio Alciber	4 —
Villeurbanne. — Grego	9 —
Peyroles. — Donativo de Un Amigo, V. M.	30 —
Claudina	5 —
Leonor	5 —
Dreux. — Hernández (enero y febrero)	20 —
Menéndez (enero y febrero)	10 —
Caen (Calvados). — Uno de Parrizal	5 —
Ruiz	2 —
Arredondo	1 —
Royo	3 —
Poveda	1 —
Pelo Blanco	2 —
Uno más	3 —
Bravo A.	4 50
Sánchez	5 —
Muñoz	3 —
Ciriaco García	7 —
Manuel Meca	5 —
Encarnación López	5 —
Navarro	10 —
Total ingresos	3 159 25

PAGOS ENERO 62

24 beneficiarios a 60 NF.	1 440 —	
Gastos giros	21 —	1 461 —
Suma y sigue		1 698 25

DISTRIBUCION ENERO 62

R. A. Mallemort (B. du Rhône); J. B., Troyes (Aube); M. C., Troyes (Aube); M. P., Troyes (Aube); J. C., Orán; P. C. Toulouse; J. L., Chartres; J. M., Narbonne; J. R., Ollette (P. O.); M. R., Marseille; A. P., Paris; G. U., Marseille; S. A., Méjico; F. S. Ferminy; J. S., Creil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne; S. B., Aspres s-Buch; M. F. Ganges (Hlt); J. S., Plaine St. Denis; R. O., Vaul en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y J. L. C., Bordeaux.

ANTENA

SUCESO FRANCO-HISPANO

BILBAO. — Un individuo robó la cartera a otro en Francia y hace poco los dos se encontraron por casualísima casualidad en la calle Ledesma de esta villa. Y claro, el individuo número 1 fue acometido por el individuo número 2 con gritos de «ladron, devuélmene la cartera». El 1 se hizo el inocente justamente indignado y como ambos armaron gran trifulca acudió la policía deteniendo al 2 y al 1. Ya en la comisaría se aclararon las cosas; pero sin la cartera y su contenido (papeles de identidad y 15.000 francos) el 2 siguió viéndolo confuso. En cuanto a la justicia española, no ha gustado meterse en el «fait divers», tan caro a los franceses.

ATENCION, AMERICA

BARCELONA. — En la Universidad y en los Institutos de enseñanza clerical y fascista al estilo y ejemplo del Colegio Mayor de San Jorge instituido por el S.E.U., reciben preparación técnico-política unos 800 estudiantes de nacionalidad centro sudamericana. La finalidad perseguida por la Falange es la de forjar elemento fascista dinámico en España con vistas a la corrupción política de la América latina.

COSTAS LAS DE LEVANTE...

MADRID. — Varios aficionados a la ópera se han reunido para formar una Asociación de Amigos de la Opera y dar en Madrid un mínimo de 40 representaciones por año. Consideran que con una asistencia de 600 espectadores asegurada, el proyecto es viable. Por ahora no hay teatro disponible al efecto y las obras del Teatro Real, que hace treinta y cinco años que duran, están lejos de estar terminadas.

ESPAÑA EN RIDICULO

MADRID. — Según el ministro Castiella, España (?) contribuirá a la reconstrucción del pueblo peruano de Rampahirca, destruído por la catástrofe de los Andes, costeando la edificación de la nueva iglesia. Los objetos inanimados bajo cubierto y los indios a contar estrellas...

INDIFERENTE SAN PABLO

SEVILLA. — En unas casas prefabricadas que se montan en la construcción llamada Polígono de San Pablo, los operarios electricistas José Remesal y Joaquín Montero Baturque perecieron carbonizados trabajando en el tendido de la línea de alta tensión. Dos compañeros suyos resultaron con heridas graves.

DINERO PERDIDO

MADRID. — Una concesión ministerial de 150.000 pesetas irá a parar al fondo del cabildo de la catedral de León «para reformas».

INESTETICO, EL ESTETA

MADRID. — Ha fallecido el escultor Moisés Huerta, autor de gran número de obras, siendo las que menos le honran las estatuas de Franco instaladas en Zaragoza y la de Mola emplazada en Bilbao.

Sentimos mucho el fallecimiento de Huerta, pero nos resulta difícil llorar.

NO MATARAS

MADRID. — La Prensa regimental tiene orden de apoyar al Padre Santo en su campaña contra la práctica de la eutanasia, bajo el señuelo también del «no matarás». ¿Qué piensan de ese «no matarás» los franquistas tan prácticos en las matanzas de personas que no piensan como ellos?

SE VIAJARA EN CESTO

SAN SEBASTIAN. — Por encima del río Bidasoa, entre Irún y Hendaya, se está tendiendo un cable internacional por el que transcurrirá el teleférico que unirá a ambas poblaciones.

Necrológicas

ANTONIO BER

El 10 de diciembre pasado dejó de existir, tras unos meses de enfermedad y después de ser operado del estómago, el compañero Antonio BER. Antes y durante la Revolución de Julio fue un gran entusiasta de nuestra organización y uno de los que más contribuyeron a la formación y buena marcha de la Colectividad de Calaceite-C.N.T.

Incansable, muy trabajador como todo slos labriegos de nuestra tierra bajo-aragonesa. Cuantos con él intimaron en España o en Francia, pudieron constatar su trato afable, sincero, fraternal. Con la muerte de BER, la organización confederal y libertaria de Calaceite, y de la Comarca, hemos perdido un buen y excelente compañero.

Todos sus paisanos se asocian al justo dolor que sus familiares sienten por su irreparable pérdida.

Este secretario de relaciones, también. No podía suponer, hace unos ocho meses cuando por última vez nos vimos cerca del lugar donde residía, que su fin, pese a no tener una completa salud ,estaba tan cerca. Descansa en paz, amigo y compañero BER. *J. F.*

LUISA MARTINEZ

El 4 de febrero, después de una larga enfermedad y de innumerables sufrimientos, nos abandonó para siempre esta anónima compañera.

Había nacido en Erandio (Vizcaya) y contaba en la actualidad 53 años de edad. Conoció la C.N.T. al lado de su compañero Clemente, qué sin abandonar la música se entregó de lleno a la defensa de la Revolución en España.

En el exilio nunca se habían separado. De común acuerdo adoptaron una niña que hoy es una mocita de 16 años, inconsolable ante la pérdida que particularmente representa para ella la desaparición de su madrina.

Se intentó colocar por parte de la clericalla un cristo y un ramo de olivo en el féretro; todo esto fue rechazado con energía por su compañero Domingo Clemente que no abandonó la difunta hasta el instante de darla sepultura.

El sepelio fue civil y tuvo lugar el martes 6 de febrero en La Rochelle, Necrópolis de La Rosignolette. Entre la numerosa concurrencia que acompañaron los despojos mortales a su última morada, se encontraba parte de la F. L. una delegación de S.I.A. y compatriotas de diferentes sectores políticos y sindicales y un gran número de amigos franceses entre los que contaba con numerosas simpatías.

Recibir queridos amigos Alina, Clemente y demás familia mis más sinceras condolencias por pérdida tan sensible. L. ROCHELLE

EN MONTAUBAN

Organizado por S.I.A. a beneficio de sus obras, el domingo día 18 de febrero en la sala de fiestas de la Casa del Pueblo tendrá lugar un festival teatral en el que los grupos IBERIA y Juvenil de Toulouse pondrán en escena la comedia en 3 actos: *La tercera palabra*, de Alejandro Casona. A las 3 y media de la tarde.

Para invitaciones dirigirse a Horacio de Paz.

EXPOSICION DE PINTURAS

Del artista Felipe Diez Sada, con presentación de esculturas de Rino.

A partir del 16 de febrero hasta el 3 de marzo de 1962.

En la Galerie de la Tournelle, 3, rue du Haut du Pavé, Paris (Ve), Metro Maubert-Mutualité.

BESANA (novela del exilio)

EL DIVINO PECADO

Cuánto dolor y tristeza puede caber en el corazón humano. Ariel no volvió más a ver Irma. Sus padres se la llevaron a otra «comune» y desde aquel día comenzó el verdadero martirio del pobre refugiado. En la cantera, trabajaba sin fuerzas; apenas podía cargar los camiones, cuando venían de la fábrica a buscarle la piedra.

Ocultaba sus tristezas a los lugareños que le habían sancionado con un silencio más humillante que el reproche mismo.

Inclusive aquellos niños inocentes, que nada sabían de odios ni desprecios, le negaban el saludo; la escuela fué convertida en sinagoga de rencores contra él. ¿Por qué no le decían: «Bonjour, Monsieur», como de costumbre? ¿Había violado alguna niña? ¿Había castrado algún perro? ¿Había despojado algún huerto? La culpa la tuvo —pensó— de haber abierto a la vieja; pero chillaba tanto, que parecía ella, la que hubiera podido ser violada .

Con estas ideas vivía continuamente, comiendo y durmiendo poco. A menudo se apretaba las sienes con sus huesudos dedos y apoyado los codos en la mesa desordenada, estrujaba un cuadal de lágrimas; sollozaba sin consolación hasta el agotamiento que le dejaba dormido toda la noche.

Júpiter que parecía también triste como su amo, se le subía a las rodillas y le lamía con mucho cariño las manos, como diciendo: —«No llores, mi amito, los perros barruntamos el futuro y me parece que Irma la tendrás para siempre».

Pero Ariel, terriblemente fatalista, como un augur veía su destino en la magnitud alborotada de las nubes que pasaban ligeras formando brotescas figuras de masas tenebrosas. Pasaban y pasaban obscureciendo el sol; trayendo la noche en pleno día; descargando el acantilado de sus vientres durante horas enteras, sobre el inmenso contorno que le rodeaba; chapuzando que se llenaba de barro pegajoso. Nadie podía detenerlas; llegaban continuamente como escuadrones de espectros cabalgando sobre gigantes minotauros. Tenía el presentimiento de no ver nunca más el sol y lo buscaba por los pastos y los montes, en la presencia de Irma.

Cualquier rebaño que columbraban sus ojos se apresuraba en seguida hacia él, con la esperanza de que fuera Irma la pastorcita; pero al acercarse al viejo pastor, éste empuñaba con recelo el cayado, demostrándole así la poca simpatía que le tenían incluso los rústicos de las comunas limítrofes.

La noticia de su presunta mala conducta llegaría a extenderse, no solamente en el departamento del Tarnet-Garonne, sino en toda la Francia. La mala fama corre como la pólvora.

Un domingo de sol, vió a Sylviane cerca de la carretera nacional a pocos metros de la propiedad de M. Bernard; la amiguita de Irma que guardaba el hato, fue la primera en llamarle.

¡Qué alegría! —se dijo Ariel— por fin hay una criatura que me dirige la palabra. No debe ser tan grave mi falta cuando Sylviane me sonríe.

La joven campesina le dió todos los detalles precisos que Irma le confió unas semanas antes. Le confirmó lo que aquélla había llorado por él. El cariño que le tenía y la determinación de sus padres en llevarla a Sainte Sabine en casa de unos parientes, y propietarios también de muchas hectáreas de tierra. Ariel no sabía como agradecerle a la pastorcita estas noticias halagüeñas; le dió un fuerte apretón de manos hasta estrujarle casi los dedos y se marchó resuelto y vigoroso a St. Antonin, acompañado de su inseparable Júpiter.

Todo un horizonte de esperanzas se le apareció en aquel riguroso invierno de hambre, frío, lluvias y nieve alternativas. Las tropas alemanas empeoraban la situación, desbordando todo el territorio soviético. El fascismo iba devorando todo el resto de Eurpa, de forma que invencibles, sostendrían el gobierno usurpador republicida de Franco, y los españoles refugiados no verían más la libertad en España.

El único estímulo de vida que le quedaba a nuestro personaje, era Irma, y guiado por una fe inquebrantable, como la de don Quijote por Dulcinea, soportaba las desventuras con extraordinario estoicismo.

El buen tiempo apareció en escena. Abril comenzó a ornar los campos con sus polícromadas alfombras de flores y caprichos arabescos.

El sol lanzaba sus ígneos flequillos, extendiendo la vida por las geométricas campiñas. Las margaritas blancas y azules campanillas abrían sus párpados soñolientos.

Los pájaros sacudiendo sus plumillas, orquestaban en unisono alegres sinfonías pastorales. La voz humana que dirigía la yunta; el alegre sonar de metálicas esquilas en los rebaños de ovejas. Los perritos retozones. Las rosas que se abrían, los árboles en flor, las mariposas y toda manifestación de plenitud, era un motivo para vivir alegre, pero en el corazón de Ariel ya no estaba su dios panteista, ni su dios en carne viva como consideraba la presencia de Irma.

Una mañana de aquéllas, vió al cartero que se acercaba a Les Tilleuls; él, que no acostumbraba a tener carta, le pareció aquel hombre el mensajero de la gloria, trayendo la felicidad eterna. Abrió la puerta antes que llamara y cuando le entregó la misiva, pareció ver en la letra menuda del sobre, la caligrafía de Irma. Las mujeres, en particular las jóvenes, tiene escritura vertical, y caprichosamente enlazada. Cuando abrió la carta viendo de quién era, la leyó con ansiedad hasta cuatro veces. Beso el papel tantas veces como pudo, corría por la casa saltando, haciendo zapatetas como para hacer reír un moribundo, cogió a Júpiter en los brazos, llenándole de besos con estas palabras:

—¡Júpiter, diminuto y poderoso Júpiter, padre de los dioses! ¡Alégrate! ¡Irma nos escribe!

No sabíamos si hablaba al Júpiter romano, o a su perro. — ¡Alégrate, amigo mío, que Irma nos escribe! La sangre vuelve a circular por mis arteriar, porque el amor puro se ha posado como un halo sobre mi frente arrugada!

«Ven a verme —leía en la carta—. Sainte Sabine está en la cima de la cuesta que empieza pasando el puente de Aveyron». Y le daba los detalles precisos del emplazamiento de la finca y de las entradas ocultas del bosque, sin ser visto por nadie.

—Esta doncellita de 17 años me va a perder —murmuraba—. ¿Hay una ley que condena el derecho de amar? La contrapartida está a mi perjuicio, pero hay que tentar la suerte. La vida es un juego de ajedrez, que movemos peones para ganar o perder.

(Seguirá) VOLGA MARCOS

«UMANITA NOVA»

Semanario anarquista fundado por Malatesta en 1920. Admnistración y Dirección: Via dei Taurini, 27, Roma, Italia. Léase en él: «Gesú e fugito da Napoli» (A. B.); «Prigione tortura e morte nella Spagna franchista» (Umberto Marzocchi); «Bolgie all'aperto» (G. M. Roberti); «Il Console poliziotto» (Giovanna Berneri); «Lotte storiche nella Russia zarista» (Primo Bassi); «Colloqui con Kropotkyn»; « Un poeta siciliano » (Emmanuele Gagliano», y mucha más colaboración importante.

COMUNICADOS

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

SUSCRIPCION PRO-ESPAÑA

F. Local de Paris 13.385 francos, Ignacio Chiapuso 1.650, Cacho 2.000, Criat 500, Palacio 500, Una Libertaria 1.700, XX 500, Antonio Moreno Toledo 500, Cacho 2.000, Aurelio Arroyo 500, Torres 1.000, Ramón Racker 5.000, Jacques y Berta 500, Gregorio Ibáñez 400, Amado Matamoro 500, Ramón Martinez (de Moselle) 2.000, F. L. de Poissy 4.000, Tres XXX 3.500, F. Local de Dreux 4.000, F. Local de Lyon 25.150, Federación Local de Garges le Gonesse: Gené 500, Montané 1.000, Vidal 1.000, Palacios 1.000. Total 72.785 VF.

Paris, 4 febrero 1962.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la Charla que tendrá lugar el domingo día 18 de febrero a las nueve y media de la mañana, en el Café-Plaza Cassagnes.

La Charla la iniciará el compañero Andrés Capdevila con el interesante tema «Mi paso por la Consejería de Economía». Se ruega la mayor asistencia posible.

F. L. DE PARIS

Convoca al compañero Antonio SANTOS OLLER para que pase por Secretaría de la F. L. a la mayor brevedad.

F. L. DE DRANCY

Convoca a sus afiliados a la asamblea que celebrará el domingo día 18 de febrero en el lugar de costumbre.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca asamblea para la renovación de la junta local el próximo domingo 18 de febrero 1962 a las 2,30 tarde en el lugar de costumbre, esperando la máxima asistencia.

PINA DE EBRO

A todos los compañeros procedentes de la local de PINA (Zaragoza) se les ruega se pongan en comunicación con los compañeros Abós y Germán Cortes, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e), para un asunto de importancia.

NOTA DE ALIANZA SINDICAL

Reunidos los representantes de la Federación Local de la C.N.T. y de los Comités Departamentales de la U.G.T. y de S.T.V. han decidido reactivar la acción del Comité de Alianza Sindical de Paris divulgando sus bases de funcionamiento y poniéndolas en práctica en el terreno que es de su competencia.

Al mismo tiempo saludan el reciente comunicado del Comité Internacional de Acción Común, aliento de primer orden al trabajo sindical indispensable a la libertad de los obreros peninsulares.

CORREO DE REDACCION

P. M., La Rochelle: Escribo.

C. M., Clermont-Ferrand: Irá en el próximo.

P., Tarbes: Pasada tu carta a la Administración.

P. A., Bordeaux: Cumplido encargo.

A LOS COLABORADORES: Bien por el seudónimo, pero la Redacción necesita la firma del autor.

Bulletin d'abonnement au «Combat Syndicaliste»

Je soussigné,

Nom .....

Prénoms .....

demeurant .....

.....

déclare souscrire un abonnement de (1) .....

au COMBAT SYNDICALISTE.

Le .....

SIGNATURE

Envoyez les versements à Raymond FAUCHOIS, 39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) CCP 3724-37, Paris.

1 an : Version française	5 NF.
1 an : Version franco-espagnole	20 NF.

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

CRONICA EXPRES

Los verdugos de Dios

LA Plaza Mayor de Madrid es con soportales y la estatua ecuestre de Felipe III. Animación hay siempre en ella, sobre todo por Navidad, que ponen abundantes puestos con artículos de boca y juguetes. La plaza se construyó por iniciativa de Felipe III el Piadoso, hijo de Felipe II el Prudente, sobrenombres atribuídos por la Historia.

Posteriormente, según referencias, colocaban una cuerda a lo largo de los soportales para que asidos a ella durmieran los sin domicilio y toda gente de la bribia procedente del Saladero (antigua cárcel), si bien los «ratas» dormían acurrucados en los quicios de las grandes casas en pleno invierno.

En la Plaza Mayor, a la que afluyen importantes calles, celebrábanse los autos de fe, espectáculo bochornoso que hacía las delicias de la multitud, inflamada de fanatismo. Los herejes tenidos por demonios y como tales pregonados morían en la hoguera, mantenida generalmente con leña verde. Felipe II presenció varios autos de fe en Valladolid y en Madrid. Este rey tuvo siempre más presente el Antiguo Testamento que el Nuevo, siendo el monarca más parecido a Jehová, como sus rigores demuestran.

Iba a ser el sacrificio del caballero Sesé cuando se le acercó su majestad el Prudente y le dijo:

— Si mi hijo fuese lo hereje que tú, yo mismo traería la leña para quemarlo vivo.

Así habría ocurrido, porque no era mucho lo que le amaba.

La herejía empieza en los que, para combatirla, aplican tormentos inhumanos a fin de imponer un dogma religioso contrario a la naturaleza del individuo, faltando a un aviso esencial del Decálogo. La adhesión a una determinada doctrina vale siendo voluntaria, si obligada por el terror ningún fin cumple. Calvino, erigido en verdugo de la Providencia, no siendo más que un teólogo sectario, ordenó quemar vivo a Servet en Ginebra, suplicio que soportó con gran entereza. Quizá el dolor de la destrucción de sus obras devoradas por las llamas fuera mayor que el de la carne. Los que se conocen como verdugos de la Providencia son saqueadores de la Providencia, demonios capitalistas, capaces de destituir a Dios y ponerse en su lugar ellos; capaces de encender la hoguera en el cielo y quemar a los santos no siendo de su devoción.

Precisamente los pasados días han publicado sucesos espeluznantes los periódicos. A cuatro presos condenados a penas graves los han sacado de la cárcel y en el ejido de una importante población sus contrarios particulares los han quemado vivos.

No se concibe que retrocedamos a los oscuros tiempos de Felipe II con tantos adelantos como hay hoy.

PUYOL

NECESIDAD IMPERIOSA DE LA PROPAGANDA

NUESTRO Movimiento confederal y libertario es potente y bien estructurado. No hace mucho un personaje ajeno que nos rindió visita, al ver la disposición de lo nuestro exclamó espontáneamente: «Están ustedes bien organizados».

En varias ocasiones diversas personalidades republicanas o socialistas españolas han visitado nuestra sede social a la que, dentro de su modestia, han encontrado acogedora e interesante. Nuestra Biblioteca les ha atraído, así como nuestras actividades editoriales y artísticas, y a raíz de un proyecto atrevido que en tales días nos traía de cabeza, un personaje de los indicados nos aseguró, convencido: «Ustedes tendrán eso y cuanto se propongan. Demuestran un dinamismo del que carecemos el resto de los refugiados».

Todo ello es verdad. Nuestra estructura «sindical», si no perfecta, está dispuesta satisfactoriamente. Sin embargo, pese a la bondad de la máquina, ésta no rinde lo suficiente. En España católicos y bolcheviques nos disputan con ventaja la partida; en Francia no obtenemos la juventud que necesitamos; en América buena parte de los compañeros allí emigrados se amansan, y los 200.000 jóvenes españoles que del 1960 a nuestros días han emigrado a Francia, a Alemania, a Bélgica, a Suiza y a Suecia, apenas si reciben nuestro moral y anárquico aliento. ¿Cómo puede ocurrir esta falla disponiendo de una Organización experimentada y del elemento de propaganda necesario, y de comités que velan por el desarrollo del conjunto confederal, y celebrándose regularmente un comicio de organización cada año con vistas a cubrir lapsus y a adoptar recursos eficaces?

A nuestro entender, el primer defecto reside en la absorción de la Prensa en nuestro interior orgánico en vez de extender el radio de acción de la misma. Solamente adquirimos nuestros periódicos y revistas «nosotros mismos», sin preocuparnos mucho de hacer llegar este precioso papel a manos de españoles que desconocen nuestro elemento. El esfuerzo editorial en publicaciones, folletos y libros que entre todos realizamos, es realmente magnífico, pero en ello nos quedamos: en la difusión reducida. De vez en cuando nuestros periódicos se ven en la necesidad de recurrir al aumento de precio en vista del encarecimiento que les viene de las imprentas y de todas partes. Y así se acepta ese vicio de consuetud cuando lo más sano y positivo sería duplicar la tirada de cada órgano, cosa que se conseguiría fácilmente con suscribirse de no estarlo, y se hiciese por partida doble con idea de enviar un ejemplar a España, a Alemania, etc., o de entregarlo a un compañero de trabajo o amigo de circunstancias, al efecto de que «uno más» conociera nuestras inquietudes libertarias despertándole la posibilidad de participar de las mismas.

Hay que obrar radicalmente, compañeros, hay que sacudir la abulia que poco a poco nos hunde. Nuestra relación íntima, nuestras constantes reuniones son necesarias, pero después de ellas quedamos siempre los mismos... descontadas las sensibles pérdidas de los que fallecen y la desaparición de los que se embarcan. Precisa inundar de papel confederal y anarquista a los emigrados económicos, a la población española, formar una Biblioteca Sociológica que recoja de nuestros clásicos y de nuestras plumas nuevas cuanto quede o aparezca de edificante para nuestra Organización y nuestra idea. No basta vender literatura simplemente. Hay que ir resueltamente al exterior, a amplificar y fortificar nuestro Movimiento ganándole conciencias, más que platónicas adhesiones.

Los acuerdos que sobre Propaganda fueron tomados en el Congreso de Limoges tienen que ser cumplidos por todos, empezando por el Secretariado Intercontinental y acabando por el compañero menos reparado. Nada ha de costar la empresa puesto que todo lo tenemos dispuesto, faltando sólo la actividad, la aplicación que el obrero observa al pie de su máquina.

Comités, redacciones, grupos, individuos, todos estamos obligados a dar el máximo rendimiento. Cada cual desde su elemento, para un desarrollo de la Confederación y de las ideas. De mantenernos dentro de la cáscara de caracol, colectivamente atrasaremos y pereceremos, y ello no conviene, ello sería suicida. Los adelantados de la Confederación no procedieron cual nosotros, antes al contrario: de la reducción fueron a la extensión, que prendió como mancha de aceite por sobre el mapa de España, por acción, jamás por omisión.

Cúmplase con todo lo «orgánico», dispuesto, acéptense todas las actividades regionales, grupistas, editorialistas, juveniles, artísticas, solidarias, animadas de buen sentido. En París hace años actúa una comisión que recoge fondos para extender la propaganda, cosa que se efectúa, quedando, lamentablemente, en caso único.

Que la excepción sea el «no hacer», es nuestro ferviente deseo.

★ CHISPAS ★

Ha fallecido el escultor Moisés Huerta, el hombre que trabajó por la huerta de Moisés... Huerta.

Y quien dice huerta dice despensa.

⁂

Al tirano no se le esculpe por dinero, sino para evitar el ir al cadalso o a presidio.

⁂

En cuyo caso queda el recurso goyesco: el de sacarle cara de fiera al déspota.

⁂

Huerta esculpió a Franco e incluso a Mola.

Cincel miserable el de Huerta.

⁂

Monumentar a un tirano empequeñece al artista, no al arte. Los monstruos humanos no pueden ir más allá de la carátula del rinoceronte.

⁂

La estatua ecuestre del tirano Trujillo trabajada por otro escultor venal parido en España, no tuvo ni tiempo de ser derribada. Y el autor murió entristecido al pie de su vergonzosa obra.

⁂

La eternidad del arte es mentira cuando deifica a los malvados.

¿Llegó a creer Moisés Huerta que su « Franco » de Zaragoza y su « Mola » de Bilbao durarán eternamente? ¿Tan doméstico era este pobre artista?

⁂

Hay desnudos de mujer para la Plaza de Cataluña que todavía esperan ser emplazados. «Esperan» porque aún existen. Y es que el arte verdadero impone incluso a los buhos de sacristía por ser una deidad más positiva que la que farsantemente adoran.

⁂

¿Cuántos « inmortales » de piedra y bronce no cayeron ridículamente el 20 de julio de 1936?

Inútil que los hayan levantado. Caerán de nuevo.

⁂

El Porvenir es implacable con el arte sometido. Lo que hoy se inaugura con música, discursos y bendiciones, mañana será implacablemente reducido a cascote y a chatarra.

⁂

Esos que actualmente coleccionan sonidos de campanas, bien podían en 1936 recoger el son de los mallos destrozando campanas en la Hispano Suiza.

⁂

Física y moralmente, el «caudillo» no puede ser tomado en serio, y los artistas que tratan de magnificarlo tampoco.

CHISPERO

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

Las Malvinas

EL archipiélago austral de las Malvinas o islas Falkand, que América (Argentina y Chile) litigan a Albión, dará lugar, en forma de dimes y diretes, con tal cual tirón de moños de comadres, a incacababilidad de bachillerías diplomáticas y cambio de billetes inamicales e inamorosos.

Cabe hoy dudar de que la Gran Bretaña sea la reina de los mares, pero no de que siga siendo la dueña de sus peces, que con panes son tan buenos, y con los que se hacen pingües negocios y nos guisamos las más ricas zarzuelas, calderetas y carbonadas.

Su flota segunda o económica, de 20.000 unidades de todas las tallas, esculcan los senos merinos y la banquisa del Antarte, espuman zooplancton, barren el talud y la planicie abisálica de la plataforma continental, sondean las fosas y trincheras oceánicas, y no dejan pieza demersal (de fondo) o pelágica (de semisuperficie), para un remedio.

Si no han secado las supremas e ínfimas aguas, es porque cada sardina o cada bacalao se multiplican procreando como chineses, casi al infinito cada año, cubriendo de espermatorrea la onda líquida, con desoves y puestas no inferiores a cuatro millones de cabezas por barba.

En el mar del Norte (Orcadas y Hébridas), cosecha John Bull 700.000 toneladas anuales de arenques para la salazón y el gratinado en oro. Ya querría Franco, para que no le hagan el paquete, contar con ese ejército de guardias civiles.

A Noruega y Escocia las despueblan sus vecinos, de abadejo; de que antes limpiaban a Newfoundland o Terranova, no dejando allí ni perros en funciones de suegra.

Islandia se quejó recientemente de que los piratas que nos ocupan, con caladas en el mar territorial de la langa, fuesen a quitarle del plato la comida.

Al austro americano van los mismos herborizadores por la ballena y sus 22 cms. de grasa o aceite precioso bajo la piel, que no les rinde menos de un millón de toneleje por campaña.

El cetáceo, perseguido implacablemente hasta Australia y el mar de Torres, se ha tenido que refugiar en las Malvinas; estivando ahí su gordo de cerdo y su manteca, rival de la de freir blanquillos.

Barcos-factorías van allí a descuartizar la ballena azul, que galgos de las olas arponan en aquellas soledades a cañonazos; abatiendo por anualidad unas 40.000 piezas, de 80 mil kilos cada una.

Pronto extinguirán la raza oleífera, porque la ballena es casta como un Teotoka, y no se reproduce más que cinco o seis veces en toda la vida.

Se parece en eso a la elefanta, que aunque atruene la selva con su bramido rijoso, se retira a lo más denso de la espesura a concepcionar; y lo verifica cerca de cursos de agua para ablucionarse aseadamente.

Pone la ballena el huevo de ejemplares como toros, de no menos de 500 kilos, que son otras tantas macrobestias.

La cópula de las parejas amantes tiene sólo lugar en dos meses del año (junio y julio), aunque con gran efusión.

En el acoplamiento, macho y hembra se abrazan hasta despellejarse con las aletas. Por medio de la cola horizontal se amparan en el agua, que baten con frenesí, levantando en ella tremendos torbellinos.

Las madres, muy afectuosas con sus crías, las amamantan en sus ubres inguinales, como las de las reses.

Y las defienden de los cazadores de su tocino, dando vueltas en torno de la prole y sacrificándose por ella, cuando es menester.

Hubo tiempo, en que las bandadas de ballenas ennegrecían el ponto azul, en donde triscaban los inmensos animales, como los cabritillos en el prado.

Ahora los rebaños se aclaran cada día más; porque cada miembro de la partida ojeadora carga una fortuna de sebo de fabricar velas (diez mil barriles por lo bajo).

Y quién es el que moja en ese unto su pan, es lo que se pleiteo codiciosamente en la Malvinas.

Los acorazados ingleses, con sus falos como vigas, son los que por ahora dictan allá abajo la ley.

¿Hasta cuándo?

El dólar y el rublo dirán.

ANGEL SAMBLANCAT

Perdurable valor de la ética

por Fontaura

LA vida corriente y moliente da margen para que, a poca predisposición temperamental que se tenga para dejarse llevar del escepticismo, éste tome auge y se vean las cosas desde un ángulo poco alentador. Quien sistemáticamente de tal manera examina el curso de la vida, suele encogerse de hombros ante los hechos de orden social, aduciendo con aire escéptico que no hay nada a hacer. Mas el escepticismo puede bien decirse que representa la antítesis del idealismo. Un ideal no puede progresar si en su seno llega a preponderar una manifiesta corriente de escepticismo. Interesa todo lo contrario: Importa, refiriéndonos concretamente a la psicología del libertario, dar margen al optimismo, a la fe; la «fede» que un anarquista del temple de Malatesta consideraba como factor fundamental.

Ha habido también la propensión a creer que el individuo nace con determinada predisposición que le sigue en el decurso de su existencia, como inexorable destino. Jules Renard aducía que cada cual sigue el rumbo por el que siente inclinación, siendo cosa inútil pretender enmendar el camino. Es el caso del personaje que presenta en su novela, «El malvado Carabel», Wenceslao Fernández Florez: Un infeliz chupatintas llega a un momento de efectuar el balance de su vida. Y ante el saldo de calamidades, saca la conclusión de que el ser hombre bueno acarrea más desdichas que goces. Nuestro hombre intenta reaccionar poniéndose del lado de los malos, que, a su parecer, les sonríe la suerte. Pretende ponerse del lado de los que triunfan por echar por la borda escrúpulos de orden moral. Mas, resulta que el hombre bueno no puede dejar de serlo. Y, cuantas veces intenta abrirse paso, en tanto que *hombre malo*, fracasa en toda la línea; siendo inútil el querer enterrar escrúpulos. ¡No alcanza el llegar a ser malo! No hay manera de medrar, como medran los capitanes de industria; como los aventureros; como los caraduras que se ciscan en la ética. ¡El infeliz Carabel no puede dejar de ser buena persona! No ha nacido para ser sinvergüenza, hollando las normas de la decencia y de la dignidad...

Evidentemente, a fuer de idealistas, los libertarios estamos con el progresc moral; creemos en la superación de los sentimientos por medio de la educación. La sensibilidad se puede pulir; no es, además, tarea imposible la de crear en el individuo una acentuada propensión tendiendo a despreciar el bajo utilitarismo del «nuevo rico», esta *fauna* harto conocida que incluso se nota entre los emigrados. Los ha habido, y los hay, cuyo *idealismo* guarda relación con la pitanza y las comodidades. En poder comer y vestir a su gusto, poseer automóvil y casa propia, echan al desván de los trastos viejos el ideal que antes manifestaron sentir. No es ello, bien lo sabemos, norma absoluta —¡afortunadamente!— quedan personas que, con todo y comer a su gusto, poseyendo automóvil, para necesidades de ocupación, o por simple placer, —¡que no han de estar reñidas las comodidades con el idealismo!— prosiguen siendo libertarios en todos los órdenes de actividad.

No pocas veces he recordado la aseveración de Pascal al poner de manifiesto que en lo relativo a la moral, no se ha dicho nada nuevo tras lo que nos enseñaron los clásicos griegos Epicteto, Epicuro, Sócrates, etc. Lo importante sería, según el autor de los « Pensamientos », poner en práctica, realizar, lo que los antiguos expresaron, legándolo a la posteridad.

A fuer de idealistas, es harto sabido que importa tener singular tenacidad en decir y repetir lo que es aconsejable pensar y procurar llevar a efecto. El sentido ético de la existencia es lo que dignifica al sér humano, lo que llega a elevarlo por encima de la bestia. De ahí que la moral sea un tema fundamental, un tema de siempre. A tenor de las características de la vida cotidiana, así puede ser enfocado, abarcando unas u otras facetas, lo que es vital en el ideal: plasmar en la realidad, mostrar al individuo lo que supone el sentido de dignidad humana; lo que representa para el bien colectivo, adoptar esas normas que constituyen, según nos han explicado pensadores de relieve: la «ciencia del bien».

(Pasa a la página 2)

¿Pueblos o Estados?

SI fuera cuestión de pueblos nuevos nada tendríamos que objetar y el hecho en sí sería plausible, pero el despertar de ciertas nacionalidades tiene a nuestro juicio un marcado sabor consignado de Estados nuevos e intenciones viejas. Son lodos que dejaron aquellos polvos.

Generalmente estas nuevas nacionalidades se subdividen entre sí por cuestiones racistas, políticas o religiosas como le ocurrió en 1947 a la India emancipada del poderío colonial inglés y dividida después en la India propiamente dicha o Indostán, que sumaba 240 millones de habitantes cuya capital, Calcuta, fue presidida por Pandit Nehru, de la élite de los brahmanes. El otro Estado, Pakistán, destinado a reagrupar a los musulmanes de la India tomando como capital a Karachi y como primer gobernador general fue Alí Kimal, hostil al Pandit Nehru.

Para emancipar a los pueblos no encuentran otros medios que crear nuevos Estados y situar al frente de ellos a los personajes predispuestos a la subordinación a los intereses de los antiguos Estados colonizadores o de lo contrario crear un malestar permanente entre indígenas para hacerles « comprender » que sólo los antiguos señores podían paliar sus miserias seculares.

En 1942, desde nuestro aislamiento en los campos desconcertados de concentración escribíamos a un amigo querido: «...Nada nos pertenece, ni la ropa que llevamos puesta, ni la libertad enclaustrada que disfrutamos supeditada a cambios, órdenes y contraórdenes. Cada día una emoción nueva en el ambiente de fuego y de hierro que vivimos.

«Tenemos encima el invierno. Se producen choques en la frontera de Egipto, no lejos de las legendarias pirámides, no lejos del imponente desierto africano; allí donde el célebre explorador Duveyrier dice que nada da la idea del desierto como esta « hamada ». Ni una gota de agua, ni una planta, ni un insecto; los pájaros mismos evitan atravesarlo temiendo sus soledades inclementes. Allí donde Augustin Bertran dice que el huracán hace quemar las dunas, el espectáculo terrible de esos vientos de arena; la arena llena la boca, los ojos, reseca la piel. Allí donde en 500 kilómetros no se encuentra ni un pueblo, ni un puerto. Grandes capas calcáreas recubren el país y parece que se rueda entre un monstruoso cementerio. Allí se debate hoy un frente entre Aliados y Eje. Allá en el polo opuesto, donde los hombres que luchan quedan yertos, petrificados de frío; hombres, bestias y máquinas en monstruoso amalgama se arrastran hacia la muerte... En la inclemente inmensidad del Pacífico, de los mares del Polo; en las Antillas hasta el Canal de la Mancha y las bellas costas de Sicilia. Todo es grandioso, disforme y trágico, que hace empequeñecer en lo material a nuestra odisea española y a nuestro exilio en el cual somos un número, una cota...»

Así se luchaba entonces con el ardor que luchan los pueblos por su independencia y su emancipación total. Pero a tiempos nuevos se crearon nuevos problemas de encontrados intereses donde juegan un importante papel las materias primeras y los puntos de apoyo para poseerlas y servirse de las mismas los Estados y los grandes trusts usufructuarios. Y no os quepa la menor duda de que a todo ese enmarañado tejido corresponde la responsabilidad directa del malestar incrustado en el seno de los pueblos colonizados y que andan dislocados buscando un nuevo régimen que organice más humanamente sus vidas maltrechas por largos años de esclavitud y de miseria.

Los desiertos dejaron de tener insondables misterios para convertirse en centros de producción petrolífera o de carburantes diversos para uso de complicados grupos financieros que, llegado el caso, no tienen ni patria, ni dios ni ley ni nacionalidad porque sus sentimientos espirituales no desbordan los límites contabilizados de su Debe y Haber.

Mussolini menospreciaba a los visitantes extranjeros de la Italia artística e histórica porque mientras admiraban las grandiosidades romanas y los maestros del Renacimiento, fustigaban al régimen fascista que él dirigía respirando una polvareda de veinte siglos de añoradas grandezas.

Hoy todo está contaminado por las bases más o menos atómicas y la libertad de los pueblos está condicionada a los entre bastidores financieros, que son el ombligo de todo nacionalismo naciente reversible en nuevo Estado Patrón creador de nuevas modalidades administrativas, pero que en realidad no son más que un calco aproximado de las reminiscencias del « ausente ».

Si nos despojamos de todo prejuicio anecdótico de los días que vuelan y las etapas que se quemen en las hogueras de la farsa diplomática veremos que los pueblos apenas intervienen en sus problemas vivos llamados internos. Esos factores no cuentan en los planes de los organizadores de Estados nuevos desde que la arena del desierto se ha convertido en oro líquido y los manantiales surgen prolongando los oasis y suprimiendo los espejismos de las eternas caravanas que quedaban sepultadas en las inmensidades geográficas.

VICENTE ARTES

Sigue el viacrucis.

AL PASAR

De todo un poco

AL finalizar el año, es costumbre llevar a cabo las más diversas «interviews», haciendo así hablar a veces a personas cuya vida y situación tratamos de olvidar *piadosamente*. Tal la que una emisora periférica nos hizo escuchar respecto a la vida de los «clochards». Uno de éstos contó su vida nada envidiable, como la de todos ellos. «La mayoría de guardadores del orden, vino a decirnos, pasan de largo sin vernos; pero no todos. Cuando se llega a una cierta edad, dijo también, es bastante difícil hallar trabajo, y sin embargo, hay que vivir. Pero podrían acogerse a uno de tantos servicios creados en favor de ancianos e inválidos, arguyó el periodista, más o menos. A la pregunta de éste, después de haber pasado revista a cuantos inconvenientes y dificultades se le presentan hoy al moderno vagabundo para subsistir, de: «¿Cuál es su mayor deseo?», el «clochard» respondió sin rodeos: «La libertad, que se nos deje en libertad, ya que en el fondo no hacemos ningún mal a nadie y nos contentamos con esta manera de vivir libres».

Lo cual podría servir de buena lección y hacer reflexionar a más de cuatro de aquí y de todas partes. Se nos habló bastante con motivo del «accidente de caza» que el «caudillo» de España, Franco, sufrió recientemente. Que si sabotage, que si atentado, desculdo, mal cazador, etc. Pues bien, por las ondas llegó a nuestros oídos que aquello parece fue «une affaire de Falange». Lo que no hemos podido averiguar «par la suite», es si se refería a la pérdida de alguna falange dedil, a cuestión de la otra Falange, o bien a ambas cosas a la vez. Pero como todo se llega a saber, pues quizás algún día lo sepamos. Porque parece muy raro e incomprensible, que una escopeta de caza, nuevecita, flamante, bien revisada y marca inglesa por añadidura, llegase a atreverse a dar un susto así a tan gran cazador de codornices y pescador de atunes. Habráse visto...

Esto que sigue va para «creyentes» y no creyentes. Copiamos más abajo, traducido, para los que no hayan tenido ocasión de leerlo, algo que se refiere a las primeras bombas atómicas, lanzadas como se sabe, contra Hiroshima el día 6 y contra Nagasaki el 8 de agosto de 1945. Sabido es que se alegó que tal acción se llevaba a cabo a fin de acortar con ello la guerra de varios meses y evitar así millones de vidas humanas, cuando la verdad es que el Japón tiempo hacía buscaba la paz a su manera. Pero no, los U.S.A. tenían clavada muy adentro la afrenta de Pearl Harbour, en donde en pocas horas los japoneses, al hundirles gran parte de la flota del Pacífico, les habían infligido una derrota imprevista. Sin contar con que les era sumamente necesario al parecer, ensayar prácticamente las dos bombas construídas, la segunda a base de plutonium y cuyo efecto desconocían aún debidamente.

Por eso el presidente de entonces, Truman, ordenó, a sabiendas, llevar a cabo la experiencia y plan destructivo a la vez. El, tan religioso, para nada tuvo en cuenta el «NO MATARAS...» Y el capellón William B. Downey, horas antes de emprender el vuelo los aviadores encargados de tal misión, recitó la a modo de oración siguiente: «Padre Omnipotente, escucha el ruego de los que van a aventurarse en Tu cielo para combatir a nuestros enemigos. Protégeles, Te suplicamos, mientras cumplen su misión. Que sean animados por Tu fuerza y Tu potencia y con Tu ayuda aporten pronto el fin de la guerra. Que la paz, Te suplicamos, reine pronto de nuevo sobre el mundo. Estos hombres que van a lanzarse esta noche al espacio, guárdalos en Tu santa guardia y haz que vuelvan todos sanos y salvos. Nosotros seguiremos nuestro camino con absoluta confianza y hasta la eternidad, bajo Tu protección omnipotente. Amén».

Eso cuando la primera. Algo parecido cuando la segunda. Para la tercera, que sólo existía como amenaza, afortunadamente, el mismo capellán ya tenía preparada otra oración por el estilo; los muchísimos miles de vidas humanas destruídas por las dos bombas, en nada habían conmovido al tan caritativo representante de «su» dios omnipotente en el ejército americano.

No le ocurrió lo mismo al comandante de aviación Eatherly, tripulante de uno de los aparatos atomistas, el cual fue víctima de fuertes depresiones morales, físicas y nerviosas, de alucinaciones terribles. Y su vida, desde que supo lo horrendo de su misión, es un verdadero tormento moral, del cual ya sólo le librará la muerte. Los mejores doctores especialistas en psiquiatría y neurología, de los mejores sanatorios dedicados a combatir esa dolencia en Norteamérica (que después de las dos grandes guerras amenaza con invadir sin remisión al mundo entero) nada pudieron hacer por esa «víctima del deber». Y lo peor es que otros seguirán la misma ruta si así se les ordena. La locura no parece posible detenerla ya, al paso que vamos. La que lleva a la guerra y la producida por los efectos de ella.

Por ahora se vienen contentando los dos «K», con nuevas explosiones experimentales al margen de todo lugar habitable, o habitado. Lo que no impide que la atmósfera se vea sobrecargada de gases radioactivos cada día más peligrosos a todo ser viviente, plantas, etc. Y los pueblos, demasiado inconscientes del peligro que a todos nos amenaza, sigan tranquilos y alegremente como si todo fuera a pedir de boca.

Sin embargo, el peligro de desaparición de poblaciones enteras con todo cuanto en ellas se halle, es permanente, ya que permanente es la amenaza de una guerra atómica total. Sólo el mutuo temor de represalias por parte de ambos colosos, mantiene en nosotros una tenue y bien frágil esperanza. Mas, quién sabe si sumamente precaria, «malgré tout»...

Julián FLORISTAN

«QUINET», de Felipe Alaiz

Precio 5 NF.

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE MUSÉE
GFL 3428

LES POULETS, A LA BROCHE !

De Decazeville à Voelklingen en passant par Charonne

Il faut bien reconnaître que les chasseurs d'actualités ne manquent pas de sujets à traiter présentement. Ils n'ont que l'embarras du choix, et c'est surtout celui-ci qui leur pose des problèmes. Ne pouvant les analyser tous, lequel traiter pour accaparer plus sûrement le lecteur? La grève de Decazeville, la catastrophe de Voelklingen, le coup de Charonne, la guerre d'Algérie, la campagne électorale. etc...

Nous avions décidé d'ouvrir la campagne électorale, dès cette semaine, car, vous l'ignorez peut-être, on doit une fois de plus voter, au printemps. Trop souvent nous avons eu un certain retard sur l'actualité pour négliger maintenant, que la possibilité nous en est donnée, de la traiter, à l'occasion par anticipation. Puis, tous comptes faits, conscients de la versatilité du prince qui nous gouverne, nous avons pris la sage décision d'attendre, pour le faire, qu'il ait dicté ses ordres au «peuple souverain».

Force nous est donc de réintégrer les sentiers battus, de rabacher ce que les autres traitent journellement en de multiples colonnes. Malheureusement, la place nous manque pour nous étendre pareillement.

Pour ce qui concerne Decazeville, le gouvernement va bien; pas de grève de la faim en vue, à l'Elysée, à Matignon ou ailleurs, même pas au banquet des émigrés de la localité, dont on vous parle d'autre part. En face, sur le tas, refusant de se nourrir, ils ne sont plus que neuf à résister. Dans cette lutte au finish. l'Autorité triomphe sur toute la ligne.

A Voelklingen, ont été célébrées les obsèques des victimes de la catastrophe qui se situe parmi les plus meurtrières enregistrées depuis un demi-siècle. Le martyrologe des «gueules noires» s'est allongé d'environ trois cents noms.

Tout le monde était là, président de la république et nonce apostolique, en tête, pour verser la traditionnelle larme de crocodile. Le roi des affameurs, président de la Haute Autorité de la Communauté charbon-acier, ne manquait pas à l'appel.

Les condoléances sont parvenues de partout, même de ceux qui, drapés dans leur attitude dédaigneuse, laissent crever les mineurs de Decazeville sans vouloir examiner leurs justes revendications.

Qaunt au coup de la station de Métro, Charonne, les ramasseurs de nouvelles en ont établi des images qu'il n'est pas recommandable de rappeler. Le récit d'un responsable de la C.F.T.C., qui était témoin, dépasse l'imagination, et si ce qu'il rapporte est exact — pourquoi en douter — il faut bien admettre que les représentants de l'ordre n'ont aucune leçon à prendre, sur le plan de la «civilisation», des Balubas, dont il fut tant fait état récemment.

Un qui doit avoir bonne mine actuellement, c'est monsieur Rouve, secrétaire du syndicat des flics «républicains». Nous sommes curieux de connaître en quels lieux on avait garé la cohorte d'agents républicains, à qui l'altruisme et la magnanimité interdisaient toute participation à des faits aussi scandaleux. Qu'il ne vienne surtout pas nous casser les oreilles avec l'histoire du «complot communiste». Car monsieur Frey, qu'il le veuille ou non, est bien le seul, l'unique, parmi toute la population, à faire semblant de croire ce qu'il a dit au micro.

Le responsable de ces lignes se trouvait le 12 à 18 heures, place de la République, lors de la démonstration d'impuissance de Guy Mollet et de sa S.F.I.O., et a pu examiner sans hâte, le faciès des représentants de l'ordre.

Il n'a discerné, chez aucun d'eux, la moindre trace de cet esprit «républicain», monté en épingle par monsieur Rouve, ni cette preuve certaine d'intelligence, découverte récemment par un psychiatre, chez l'un des leurs; fait assez rare, selon le praticien, dans la corporation.

Il a néanmoins constaté que tous, républicains anonymes compris, semblaient prêts à mettre, une fois de plus la «racaille communiste» à la raison.

En Algérie, le dernier quart d'heure est en bonne voie. Simple question de temps. Les représentants des «peuples souverains», à qui on n'a pas demandé leur avis, une fois de plus, mettent la dernière main aux accords conclus sur le dos des fellahs et autres prolétaires de la métropole.

A part ça, tout va bien! Franco se porte comme un charme et l'Espagne va être intégrée dans le marché commun. Que vous faut-il de plus?

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 181 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 22 FEVRIER 1962

Non, au plastic

Courant février, une ligue antifasciste va tenir ses assises. Cette ligue a pour objet de lutter contre l'O.A.S. Ses fondateurs sont J. P. Sartre et L. Schwartz. Cette ligue groupera tous les éléments de gauche et d'extrême gauche.

Nous condamnons ici l'activité criminelle de l'O.A.S., ainsi que la tolérance complice du gouvernement de Gaulle. Il est bien évident que combattre l'O.A.S. est combattre le gouvernement. Mais si nous condamnons l'O.A.S. et le gouvernement pour ses violences, nous ne pensons pas que grouper des hommes de gauche et d'extrême gauche, pour les amener à utiliser la violence, soit profitable à la paix; c'est étendre le conflit entre individus et déclencher la guerre civile.

Quand J. P. Sartre déclare: «Je ne pense pas que les plastiquages qui seraient faits par des gens de gauche, seraient désapprouvés par la population» il ne fait qu'énoncer son point de vue personnel, bien des éléments de gauche ne sont pas de son avis. Un des buts de notre activité est de libérer l'individu de la violence, de toute violence physique ou morale; si certains, parmi nous, se refusent à collaborer à celle-ci et n'hésitent pas à lutter ouvertement contre la loi criminelle, ce n'est pas pour se soumettre à la nécessité de son emploi ,sous le couvert de la lutte pour la liberté.

La véritable lutte pour la liberté ne peut utiliser la violence, les individus possèdent des moyens bien plus actifs que son emploi. Le peuple n'a rien à gagner dans ces combats de rues; il ne peut, tout au plus, que changer de maitres et de gardes-chiourmes. Le plastiquage n'est pas notre affaire; notre position est faite de non-collaboration à tout ce qui est pouvoir, oppression, violence. Quand la majorité des individus traitera par le mépris et la non-participation toutes les activités néfastes, quand elle réalisera la force de l'idée sur la violence, la force de l'union des individus refusant, simplement, de pratiquer le mal, la liberté sera acquise.

RENE VILLARD

Les théories et les réalités (1)

Comme Kropotkine, et peut-être avec plus d'assurance, car la haute productivité qu'il prévoyait, *nous la vivons*, nous sommes certains, qu'en dépit des erreurs des hommes, de l'ambition des politiciens et de leurs partis, l'inévitable évolution nous conduit vers l'administration des choses.

Ce penseur, né dans un pays ou l'Etat, comme nulle part ailleurs, présentait le caractère le plus effroyable de l'arbitraire et de la tyrannie, avait trop souffert et réfléchi sur ce problème, pour céder à un atavisme politique que sa conscience condamnait.

Isolé, mais respecté sous la dictature bolcheviste, il a pu voir l'Etat ressuciter, sous un soi-disant gouvernement populaire, les inégalités sociales qu'il avait combattues toute sa vie.

Il est regrettable qu'il n'ait pu laisser aux jeunes générations, ses observations et ses pensées sur l'évolution de la dictature du prolétariat.

Il a combattu la fameuse supercherie de la nécessité transitoire de l'Etat:

«Le salariat est né de l'appropriation personnelle du sol et des instruments de production par quelques uns. C'était la condition nécessaire pour le développement de la production capitaliste: il mourra avec elle, lors même que l'on chercherait à le déguiser sous forme de bons de travail. La possession commune des instruments de travail amènera nécessairement la jouissance en commun des fruits du labeur commun.

«Notre communisme n'est, ni celui des phalanstériens, ni celui des théoriciens autoritaires allemands. C'est le communisme-anarchiste, le communisme sans gouvernement, celui des hommes libres. C'est la synthèse des deux buts poursuivis par l'humanité à travers les âges: la liberté économique et la liberté politique.»

Kropotkine, géographe et géologue, ne douta pas un instant de la possibilité de multiplier les biens par une productivité progressive. Il a donné à ce sujet des précisions scientifiques que nous voyons réalisées de nos jours. Et cet optmisme le conduisit naturellement à considérer que l'abondance des biens rendrait leur vente superflue, et que la distribution gratuite succéderait ainsi à l'échange; pour caractériser ce nouveau phénomène économique il eut une expression originale: «La prise au tas.»

Eh bien! Ce visionnaire scientifique avait raison!

Nous vivons une productivité telle que la société capitaliste ne sait plus quoi faire de ses stocks!

En face d'une impuissance d'achat qui s'accroit au fur et à mesure que la productivité augmente, la société capitaliste gémit de la mévente... Nous avons atteint ce stade économique ou le Progrès nous invite à distribuer la fausse abondance réalisée par une administration anachronique, à la distribuer gratuitement...

Et il se trouve — ce que le génie de Kropotkine n'eut pas osé prévoir — que les exploités, tout comme leurs exploiteurs, l'esprit dépassé par la rapidité de l'évolution, restent farouchement attachés à la valeur financière, et préfèrent souffrir de l'abondance que se réjouir de la distribution gratuite des richesses!

Nous abordons une ère économique nouvelle qui demande des hommes l'organisation de nouvelles méthodes de distribution.

Si les conditions économiques ne déterminent pas cette orientation, il ne restera plus qu'une issue: la Guerre!

C'est à dire, que par aveuglement égoïste, par attachement à des préjugés politiques et sociaux, par incapacité stupide à jouir des heureuses conditions réalisées par les progrès scientifiques..., l'humanité se suicidera sur le bonheur vers lequel elle a toujours tendu ses efforts... Regardez les Maitres s'agiter en vain et se menacer sans cesse!

Croyez que si la Science n'avait pas créé les moyens techniques de l'autodestruction, si les Maitres n'étaient pas effrayés par leurs propres armements..., la guerre eut déjà éliminé l'homme, de la planète...

C'est pourquoi, face à ce monde imbécile et pervers, qui se noie dans ses contradictions malheureuses, nous offrons d'organiser en commun la seule administration qui puisse réaliser à la fois la dignité de l'homme par la satisfaction de ses besoins matériels et moraux:

«L'administration des Choses».

(à suivre)

(1) Voir C. S. 171 à 179.

Autour d'une grève

Le gouvernement attend son heure, sans marquer d'impatience, tant il est sûr de venir à bout de la poignée de rebelles qui lui tient tête. Peu importe, pour lui, que le corps médical déclare que l'état de santé des grévistes de la faim se détériore de jour en jour; qu'ils ne peuvent pratiquement plus se lever; l'essentiel est qu'il ait le dernier mot.

Les membres des commissions de la production et des affaires culturelles et sociales de l'assemblée nationale sont allés, à pied d'œuvre, faire leur démonstration. Ils ont été reçus le 12 par le préfet de l'Aveyron qui les a vraisemblablement informés de la situation.

Tout finira par s'arranger, c'est l'avis des officiels. L'optimisme règne, sauf dans le camp des mineurs; pourtant on s'intéresse à leur sort.

Ainsi, samedi 10 au soir, au BANQUET de l'association parisienne des originaires de Decazeville, monsieur de la Malène, secrétaire d'état à l'information, est intervenu au sujet de la grève. Nous ne croyons pas utile de rapporter ici ses propos. Ils sont sans importance, n'étant que des paroles de ministre, auxquelles on ne peut accorder plus de valeur qu'à celles de n'importe quel ministre, qu'il soit de droite, de gauche, ou du milieu.

Monsieur de la Malène fait son métier; celui-ci ne nous plait pas, mais on gagne sa croûte comme on peut. Nous ne lui en faisons pas grief. D'ailleurs ,nous le répétons, c'est sans aucune importance. Ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Il n'en est fait état qu'en raison de sa présence au BANQUET.

Nous retiendrons seulement de cette réunion que: des parents, peut-être; des amis, presque certainement; des concitoyens, indiscutablement; *boustifaillaient à gueule que veux-tu*, pendant que vingt Decazeviliens, au pays, faisaient la grève de la faim. C'est tout simplement indécent, écœurant!

La solidarité, maintenant, c'est ça! Des bourgeois, ou apprentis tels, qui en ont plein les poches, en «croquent, pendant que, par don quichottisme, c'est le véritable sens du combat sans issue qu'ils livrent, les mineurs se révoltent autant pour la défense de leurs intérêts particuliers que ceux de tous les exploités; détériorant leur santé, croyant malgré tout un miracle possible.

Nous ignorons si on leur communiquera la nouvelle, mais on admettra, s'ils l'apprennent, qu'il y a pour ces malheureux, de quoi vomir, même s'ils ont le ventre vide.

De tels enseignements marquent les individus. Il serait bien étonnant que ceux qui les vivent se laissent encore prendre aux pièges que dans l'avenir leur tendront les mystificateurs, et c'est tant mieux.

Bulletins paroissiaux (1)

BULLETIN PAROISSIAL
DE MONTFORT-SUR-MEU
DECEMBRE 1960

Voici ce qu'on peut lire dans celui-ci, sous le titre: Le premier martyr, Saint Etienne... Car chaque siècle a eu ses martyrs innombrables et c'est le nôtre qui en a le plus. C'est ce que les hommes appellent «leur progrès».

«Notre seigneur avait prédit aux siens qu'ils seraient persécutés. Eh bien! ça n'a pas manqué. Les trois premiers siècles de son église ont ruisselé de sang chrétien et ce XXe siècle, dont nous sommes si fiers, est en train de les dépasser en cette barbarie.

Voici donc Saint Etienne, le premier patron des 60 millions de catholiques persécutés, dans quatorze pays du monde, par les régimes communistes (soit un catholique sur neuf, sur le tiers de la terre) le Patron des centaines de milliers et sans doute des millions d'entre eux, massacrés de nos jours, en haine de Jésus-Christ et de son église.

Voici notre patron à nous aussi, qui vivons sous cette menace, à 150 kilomètres de cette persécution (soit à 3 heures de char, à 4 minutes d'avion, à une demi-minute de fusée)...»

Que pensez-vous de ce galimatias? Ne croyez-vous pas que si des millions de catholiques étaient massacrés de par le monde, actuellement, cela se saurait?

D'autre part, si l'on sait que Montfort—sur-Meu se trouve en Bretagne, à 20 kilomètres de Rennes, on est en droit de se demander de quelle ville, située à 150 kilomètres, partira le char, ou l'avion, ou la fusée qui menacent la future ville martyre?

LA VOIX DE NOS CLOCHES
BOUSSIERES — THOROISE
DECEMBRE 1960

On comprend encore moins quand on lit le même texte dans ce bulletin, quand on s'aperçoit que ces deux paroisses se trouvent dans le Doubs, non loin de Besançon.

En outre, on y lit ceci, sous le titre: «Une blanche robe d'églises».

«Sept siècles après les cathédrales neuves, voici nos églises neuves à nous à Paris, les 100 églises d'avant guerre, les 50 d'après-guerre, ailleurs tant d'autres parfois célèbres. Mais voici aussi bientôt les 1.000 églises à construire en France, en première urgence, du fait des déplacements de populations vers les villes et de la croissance démographique: les 150 églises à construire dans la banlieue parisienne, les 60 dans le diocèse de Versailles; le Sacré Cœur d'Alger, etc., etc... A 80 millions par église, c'est près de 100 milliards à trouver. Que la générosité et la magnificence d'il y a sept siècles nous serve d'exemple».

En fait de première urgence, il semblerait plutôt que seraient à considérer la construction d'écoles et de logements. Mais si l'on prend exemple sur le «siècle des cathédrales», alors cela promet, car, à cette époque, le peuple, corvéable et serviable à merci, bâtissait des églises, crevait de faim et vivait dans des taudis innommables, quand ce n'était pas dans des huttes misérables.

Dans ce même bulletin, sous le titre «Statistique de la Foi», on trouve ceci: «Le monde: 2 milliards 700 millions d'hommes, 500 millions de catholiques, soit 17 %; 33 % connaissent le Christ. Proportions: En Europe et en Amérique, les 9/10 des catholiques; en Afrique, moins de 10 %; en Asie, 1 %; en Océanie, 0,6 %.» (A quoi donc ont abouti les innombrables missions catholiques qui, depuis plus de quatre siècles, se sont établies un peu partout dans le monde?)

«Un homme sur deux est asiatique; un homme sur trois est sous le régime communiste. Des proportions: La France a quatre fois plus de prêtres que l'Asie (10.000 prêtres).» (Hélas, pourrait-on dire en songeant à la France!). «L'Afrique a 3.000 prêtres de moins que la Belgique». (Rehélas, pour la Belgique). «En 1980, il y aura 700 millions de catholiques et 3 milliards de non-catholiques.»

Si nous comprenons bien cette dernière phrase, dans vingt ans, le nombre des catholiques aura augmenté de 200 millions! Bigre!

FRATERNITE EVANGELIQUE

S'intitule: Revue mensuelle illustrée de l'Eglise de la confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine, et parait à Strasbourg. C'est une revue bilingue, français et allemand. On peut y lire ceci (N° 1 - janvier 1961) titre «Quand je vois ça...»

«Parmi les 2,85 milliards d'hommes, vivant actuellement sur terre 56 % souffrent de sous-alimentation permanente et 20 % (575 millions) sont sur le point d'en mourir. Seul 20 %, en majeure partie des blancs, mangent à leur faim...»

Là, des statistiques impitoyables précisent pour un de nos pays voisins, 35 tonnes de pain gaspillé pendant un an! Et nous n'avons pas compté chez nous. Tout cela, alors que 100.000 hommes meurent de faim chaque jour.

Quand je vois ça — et je n'ai aucune raison d'en douter — peut-on encore prier: «L'Eternel est mon berger; je ne manquerai de rien»? Où est ce Dieu, bon et miséricordieux, qu'on nous présente? N'est-il pas impuissant? Où s'il est tout puissant, n'est-il pas cruel, arbitraire, tyrannique? Quand je vois ça, j'ai des hésitations. Est-il notre Père?

En Afrique, pour un homme gagné à l'Evangile, dix sont gagnés par l'Islam. Quand je vois ça, j'ai l'impression que Dieu entrave délibérément, réprime l'avance de l'Evangile en Afrique...

Parfois, je me demande: Dieu est-il bien avec nous? Pourquoi tant de souffrances?

Faute d'une réponse cohérente fournie à ces questions, et devant cette angoisse que ressent l'auteur de ces lignes ,nous pouvons l'assurer, nous, qu'il nous apparait bien naïf, bien enfantin de croire à l'intervention d'un Dieu quelconque dans les événements qui se passent sur la terre.

Nous pouvons lui dire aussi, avec certitude, que dans le cas où sa vraie croyance demeurerait en lui, son Dieu n'est ni bon, ni charitable, ni, surtout, tout puissant. Qu'il réfléchisse un peu, et il trouvera dans sa conscience d'autres raisons beaucoup plus valables de se dévouer envers ses frères, chrétiens ou non!

(à suivre)

(1) Voir C. S. N° 179.

Art, vérité et... mystification

La Vérité, affirme Bertrand Russell, est une propriété de nos croyances et subsidiairement de nos énoncés. Après cela, on peut affirmer que l'axiome «Dieu existe» étant issu de nos croyances et énoncés est la vérité même. Pourtant la Vérité est indépendante de nos croyances et de nos énoncés. Lorsqu'on annonce «l'homme est mortel» et ajoute ensuite «tous les hommes sont mortels» on énonce une vérité fondamentale que les subtilités grammaticales de «Mystification et Vérité» ne réussiront point à annuler.

Comme quoi, chacun est à même de savoir que le «Pouvoir» (peu importe qu'il soit démocratique, absolu, dictatorial), est cause de dégénérescence car, «Pouvoir et Autorité» impliquent perfidie, ce sont là des narcotiques dont l'effet découle du besoin de plus en plus croissant de la dose que l'on doit avaler.

La perfidie des Etatistes n'a point de bornes; il s'ensuit que pour un «Gouvernement» (qu'il soit dictateur ou partisan de l'autorité mitigée) l'important consiste à «Gouverner», à demeurer au «Pouvoir» le plus longtemps possible, d'où machiavélisme, sophisme, mystification religieuse ou athée, matérialisme terre à terre ou matérialisme-historico-dialectique, spiritualisme, etc. Voilà donc prouvé que celui qui s'adonne à la drogue du pouvoir suivra la marche inexorable que les narcotiques imposent à quiconque en use, le besoin de «Pouvoir» augmente sans cesse, ainsi l'«Autoritaire», s'enlise de plus en plus dans la négation de la «Personnalité» pour lui, au monde, il n'y a plus que des matricules, des robots.

Mussolini, ex militant socialiste apologiste du crime politique, dictateur cynique et sinistre, avait l'habitude d'affirmer: «La violence, pour nous, est loin d'être un sport, elle est comme la guerre, une dure nécessité à certaines heures historiques». Le Tyran ne savait pas que l'on peut être plus fin qu'un autre mais on n'est jamais plus fins que l'ensemble des Etres qui composent la Société et le bourreau du Peuple Italien paya chèrement son ignorance d'un fait commun.

Un fait est certain, malgré les suppositions énoncés par les «Grands» en dépit de ce qu'ils n'ont jamais exprimé par le verbe ou par écrit mais dont on continue à leur en attribuer la paternité, l'espèce humaine continue imperturbablement sa ronde.

Les faits montrent que si dans une œuvre littéraire, scientifique, l'on s'efforce d'écrire ce que l'on croit juste, en revanche, entre croire qu'une chose est juste et vérifier qu'elle est vraiment juste, il y a la mer à boire donc il s'ensuit que maints disserteurs écrivent avec l'intention préméditée de produire un effet bœuf, ainsi, soit ignorance crasse, soit médisance, soit calomnie ou inconscience, la presse dite de gauche, telle une mégère folle, répugnante, repoussante, n'hésite point à publier, dans la rubrique réservée à la publicité cinématographique, ceci: «Quelle joie de vivre. On est anarchiste par passion politique, par haine de la société ou encore par rancune envers autrui. Rarement on est anarchiste par amour».

L'auteur d'âneries semblables écrit lui, par haine de la vérité, par mépris de ses contemporains, par passion de l'inversion, par rancune envers lui même et ensuite envers ses contemporains, bref, il est journaliste par amour du lucre ou par amour des fanfaronnades. Incontestablement, le cinéaste René Clément n'a pas le sens des réalités, il apparait un maniaque de l'Ordre établi qui se complait dans le Désordre de ce milieu interlope qu'est le cinema mondial, où la fiction et l'imagination sont des moyens très puissants de mystification.

La trilogie Capitalisme-Bourgeoisie-Eglise se délectent dans l'art de raconter des balivernes au détriment des anarchistes Ibériques en particulier et des anarchistes ou anarcho-syndicalistes en général. Chacun connait le général marxiste «El Campesino» dont la presse à affirmé à maintes reprises qu'il était anarchiste, comme quoi, «El Campesino» était et est toujours un Etre réel, concret, en revanche, il n'en est plus de même de ce personnage étrange créé de toutes pièces par l'imagination maladive d'un cinéaste, amateur de bravades, de contes lunatiques, car somme toute, «El Camposanto ou Le Cimetière» est un Etre hybride, paradoxal, symbolisant l'anarchiste nihiliste, lequel sémerait des ruines qu'il laisserait derrière lui et, qui cependant, sauvera des généraux qu'il devait supprimer et finalement réussit à déterminer une jeune fille à l'aimer.

Ce sont là des gasconnades qui montrent que le cinéaste possède une conscience qui frise l'inconscience, il étale son art de trompeur, de mystificateur car, il faut être pétri de mauvaise foi pour affirmer: «Le but de «El Camposanto ou Le Cimetière» consistait à supprimer des généraux réunis à Rome en vue d'une Conférence de la Paix». Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il y a là un fait paradoxal car, les généraux ont pour mission de préparer la guerre, de diriger des tueries collectives, ainsi l'attitude des généraux et celle de «El Campesino» est absolument anormale, cela est bel et bien du cinéma, c'est là battre la campagne.

Bien sûr, dans la vie tout est possible, la logique ainsi que le langa-

(*Suite page 2*)

ECHOS DE LA 6ème U. R.

S'il existait un concours national attribuant un prix d'honneur, aux plus mauvaises «boites» de France et de Navarre, nous sommes persuadés que Perpignan, pourrait, sans prétention aucune, briguer le 1er Prix.

Perpignan a le triste privilège de donner asile, en ses murs, à toute une série de «tôles» dans lesquelles les conditions d'hygiène, de travail et de salaires, sont tout simplement lamentables.

Un exemple assez édifiant: Les usines de Poupées, fabrication dont la réputation déborde le cadre national.

Ses particularités: Conditions de travail désastreuses; l'usine est divisée en sections, polissage, sablage, etc.; travail particulièrement insalubre et dangereux; conditions de sécurité préventive insuffisantes; travail saisonnier, ce qui permet à la direction de sélectionner la main d'œuvre, et par conséquent de renforcer son emprise sur le personnel. Salaires les plus bas: l'activité industrielle étant quasi inexistante dans le département, la loi de l'offre et de la demande joue à plein rendement. Rendement maximum, grâce à une cadence échevelée et à la crainte du renvoi.

Il serait naturellement idiot, d'imputer toute la responsabilité de cet état de choses à la Direction, sachant fort bien que pour celle-ci, le seul critère valable est celui du profit, et que les seules règles à prendre en considération, sont les règles à calcul, sur les prix de revient et de vente.

Que la direction use et abuse des avantages, que les circonstances actuelles, lui permettent, rien de plus normal, mais, que les salariés par leur apathie et leur inconscience, fassent le jeu du patronat, voilà qui est anormal et illogique.

Il serait grand temps que les salariés comprennent que ce petit jeu, fort désagréable a assez duré, et qu'il est nécessaire de revenir aux saines conceptions du syndicalisme révolutionnaire.

De s'élever contre la hiérarchie des salaires et les primes de rendement, qui ont pour seut but, celui de diviser les producteurs, et par conséquent de limiter leur force.

De considérer que le syndicalisme n'a pas comme finalité, une seule amélioration économique circonstancielles des producteurs, mais la suppression pure et simple du salariat, de l'exploitation de l'homme par l'homme, l'écroulement des structures économiques capitalistes, et l'édification d'une société meilleure.

De considérer ,enfin, que si le Patronat a besoin de notre sueur pour s'enrichir, nous n'avons pas nous producteurs, besoin de lui pour mal vivre, bien au contraire.

Union Locale de Perpignan

Bouchez la gueule des canons :

Bâtissez des maisons !

Sobre los objetivos del movimiento obrero en la lucha por una nueva civilización

(Viene de la página 4)

piraciones la idea de suplantar la dictadura de la burguesía, hoy más bien del Estado, por otra dictadura, ni siquiera por la propia. Hoy como ayer, en el Congreso de Barcelona de 1870, cuando se constituyó la Internacional española, como en 1936 en el Congreso de la CNT en Zaragoza, donde se perfiló la conducta a seguir ante acontecimientos que se presentían inminentes, y durante y después de julio de 1936, nuestro movimiento se rehusó a tomar el poder para implantar por decretos de Estado el régimen económico y social que consideramos una solución vital para España y para el mundo. Sobra experiencia para poder afirmar en 1961 que una revolución que apela para realizar sus fines al instrumento de la dictadura, cualquiera que ella sea y cualquiera que sea la ideología que la encubra, no puede ser más que una verdadera y propia contrarrevolución.

Nosotros no hemos querido instalar en España las bases de una contrarrevolución cuando nos sobraba la posibilidad de hacerlo — aun cuando lo intentaron y realizaron otros sectores — porque hemos preferido caer vencidos como revolucionarios a triunfar como ejecutores y gestores de la contrarrevolución.

Hemos perdido la batalla de la guerra; hemos visto desaparecer casi un millón de nuestros amigos y compañeros en la lucha desigual y en manos de la sangrienta represión del último cuarto de siglo; pero se ha salvado nuestra bandera para las generaciones que nos sucedan. Hoy como ayer y como mañana, el movimiento obrero contiene el germen de una nueva civilización y está llamado a tomar las riendas de la producción y de la distribución para superar las contradicciones del capitalismo y llevar a un régimen de paz, de justicia y de libertad para todos.

Para ese objetivo las organizaciones obreras deben aspirar a agrupar en su seno tanto a los elementos administrativos, como a los técnicos y a los hombres de ciencia, porque solamente de esa confluencia de capacidades y de esfuerzos saldrá el mundo nuevo que hoy es algo como un imperativo vital ante el descalabro de las relaciones mundiales y ante la iniquidad del desajuste entre la capacidad de producción y de abundancia y la realidad de privaciones y de desnivel en el disfrute de los productos del trabajo.

Si en la realidad política y económica del momento para unos no existe más que una solución: la continuidad del viejo módulo capitalista de la libre empresa y de la propiedad privada, y para otros no se da sino la perspectiva del capitalismo de Estado en un régimen totalitario, nosotros enarbolamos en nombre del movimiento obrero español, maltrecho, martirizado, puesto fuera de la ley, el estandarte de una humanidad nueva cimentada en el trabajo y el pensamiento, en la conjunción de obreros y campesinos con funcionarios administrativos, técnicos y hombres de ciencia. Si hay una tercera posición con razón de ser, es la nuestra, la de la reconstrucción del mundo humano para la convivencia pacífica y el trabajo fecundo por la superación de las contradicciones inherentes al régimen del capitalismo privado o de Estado.

Nos ha tocado en nuestros días percibir la angustiosa realidad de ver convertido el movimiento obrero de muchos países en instrumento y vehículo de tiranías de diversas denominaciones. Tenemos la esperanza de que también esas trágicas desviaciones han de ser subsanadas por una reacción natural de los trabajadores mismos. Entre tanto, nos permitimos mostrar el ejemplo del movimiento obrero revolucionario de España que, poderoso ayer, debilitado hoy, no ha consentido en apartarse de la senda de la libertad. No podemos dejar a los que nos sucedan herencia más valiosa y más firme. Lo que ayer era aspiración nuestra, se va convirtiendo para muchos que no nos conocen siquiera, nacidos bajo la tiranía totalitaria que oprime a España, en ideal salvador. Esa es nuestra victoria póstuma, lograda a un precio ingente de sangre y de lágrimas.

No podríamos decir que los trabajadores disfrutan en el mundo del nivel de vida a que tienen derecho; pero si podemos decir que se ha llegado, en general, y salvo las excepciones, a una situación relativamente tolerable; desde el punto de vista moral, no son ya hoy los esclavos sin derechos y sin voz que todavía hemos conocido medio siglo atrás; la organización obrera ha sido reconocida por la ley y por las Constituciones de los Estados modernos; discuten los representantes del trabajo en torno a una misma mesa con los representantes del capital y una multitud de ventajas y privilegios sociales hacen menos inseguro el destino de los asalariados; su jornada de trabajo no es agotadora y el promedio de vida pasa de los 60 años, casi el doble que un siglo y medio atrás. Si hay Villas Miseria en razón de la crisis actual de la vivienda en el mundo, el grueso de los trabajadores vive con un confort, una higiene y un nivel que jamás hemos conocido nosotros años atrás. No es bastante, es verdad, hay derecho a condiciones mejores y a mayores disfrutes.

Lo que queremos decir con esto es que, si en la época de las jornadas de 14 y 16 horas diarias y de salarios literalmente de hambre, la preocupación primordial de los trabajadores y de sus organizaciones clandestinas o semiclandestinas debía cifrar sus mayores anhelos en mejorar la situación material, en el estado actual los trabajadores y sus organizaciones deben poner el centro de su acción y de sus luchas en la preparación moral, intelectual y técnica para entrar en la liza de los tiempos que corren con sus soluciones propias, soluciones que no son ya de clase, sino de aplicación universal para salvar a la humanidad de los peligros que la amenazan por la incapacidad del viejo capitalismo para encarar un ideal de progreso y de bienestar para todos y para poner fin al espectro pandestructor de la guerra que se prepara a un lado y a otro de la cortina de hierro con irresponsabilidad criminal.

Por otra parte, hay que reconocer también, y esto no es posible esclarecerlo brevemente, que tampoco el capitalismo actual es el mismo contra el cual hemos luchado en la larga trayectoria del movimiento obrero moderno; tiene ya numerosas resquebrajaduras en su armazón antes unitario; hay sectores a los que no asusta ya un cambio en la estructura dominante en esta hora y que se hallan convencidos de que la esencia de su pasado, que era la libre iniciativa y la libre empresa, ha sido cercenada por el crecimiento del aparato estatal, que tiene en todas partes tendencia totalitaria más o menos manifiesta y declarada.

Llegamos así a un estado de crisis en materia económica porque podríamos vivir en la abundancia y los intereses de la especulación y del provecho privados imposibilitan la realización de ese anhelo, y en materia política porque la democracia que se cimentó el capitalismo, aunque parcial y cercenada, no puede mantenerse en un estado de guerra o de preparación permanente para la guerra de los Estados modernos. Justamente en esta crisis podría el movimiento obrero decir su palabra salvadora, no como agente de destrucción, sino como factor constructivo y justiciero.

Estamos en los albores de la civilización del trabajo, del trabajo manual, intelectual y técnico, y faltaría a su cometido el movimiento obrero que no adquiriese conciencia de su misión y de su responsabilidad para llevar a los hechos prácticos sus aspiraciones esenciales.

Las aspiraciones esenciales del movimiento obrero se resumen aún con diversos métodos tácticos que pueden variar según las circunstancias y los momentos históricos, en tomar juntamente con los empleados, los técnicos y los hombres de ciencia el mecanismo productivo para hacerlo servir, no a la especulación y la ganancia de minorías privilegiadas, sino a las necesidades y anhelos de la comunidad entera.

Y en el estado en que se hallan los trabajadores que disfrutan de derechos largamente rehusados a la asociación y en el nivel de vida logrado a través de tantas luchas y de tantos sacrificios, es recomendable como táctica general la preparación moral, intelectual y técnica en el seno de las organizaciones obreras para el cumplimiento de su destino aprovechando cualquier oportunidad que se les presente para demostrar en la práctica la superioridad de su gestión social en la vida económica.

Esto es, en resumen, lo que queríamos decir en nombre de los militantes de la CNT de España en Buenos Aires al V Congreso de la F.L.A.

DIEGO A. DE SANTILLAN

Buenos Aires, diciembre 1961.

(Ponencia presentada por la Federación de Buenos Aires de la CNT de España en el exilio al V Congreso de la F.L.A.)

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Dans l'attente d'une salle à la Bourse du Travail, nos réunions ont lieu à l'Amicale laïque, et les permanences sont tenues tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget-de-l'Isle, St-Etienne.
Pour tous renseignements, écrire aux secrétaires, les camarades Morel et Jouve, 41, rue des Passementiers, St-Etienne (Loire).

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Art, vérité et... mystification

(Suite de la page 1)

ge atomique chers à Bertrand Russell, permettent toujours les fantaisies, les quiproquos, cependant lorsqu'on se charge de pester contre les anarchistes ibériques et les autres l'on devrait respecter la réalité et raconter les faits étayés par des preuves irréfutables.

L'Etre contemporain se croit très malin alors qu'en réalité son comportement, ses pensées prouvent qu'il est surchargé de préjugés de sorte que lorsqu'on prétend discréditer les anarchistes en agitant sans cesse la légende des «Bandits Tragiques», il serait très honnête de comparer l'action des «Bandits Tragiques» et celle des «Ultras» ainsi que l'action des militants du F.L.N. A ce moment là on reconnaitrait que l'action des «Bandits Tragiques» est très peu de chose, comparée à l'action des Généraux, des «Ultras» ou celle d'un Hitler, Mussolini, Franco, Lenine, Trotzky, Staline.

Ce disant je ne veux point défendre les «Bandits Tragiques» car quiconque tue, soit par amour, soit par haine ou rancune, soit voler ou violer, soit pour obéir à des impératifs religieux, politiques, athées, soit par patriotisme ou à la suite d'un Ordre de l'Etat ou de l'Armée, n'en est pas moins un assassin. Qu'on le veuille ou non, nul n'a le droit de supprimer un contemporain, donc ce qui précède est écrit par souci, par respect de la Vérité.

Qu'on se le dise, l'anarchiste, l'anarcho-syndicaliste est un homme tout comme Salan est un homme, l'un et l'autre ne sont point des Dieux ni des Satans, il en est de même de Lagaillarde que l'on devrait nommer «Lafaiblesse» il s'ensuit que ce que l'on n'ose pas exiger des «Ultras» on n'a pas le Droit de l'exiger des anarchistes: disons donc que si les «Ultras» ont le Droit et le Devoir d'exterminer les révolutionnaires socialistes, marxistes, anarchistes, il n'y a pas de raison pour que ces derniers n'en fassent autant vis-à-vis des «Ultras» peu importe s'ils sont Généraux ou poubelleurs.

Somme toute le comportement des généraux devrait être cohérent vis-à-vis de l'Etat duquel ils ont reçu leur titre et leurs émoluments, or Salan et ses compagnons, tous défenseurs de l'Ordre, sont des révoltés et des assassins qui se moquent éperdument de l'Etat car pour un Salan, l Etat c'est Monsieur Salan lui-même.

On sait, ou on est censé savoir, que les anarchistes sont partisans de l'abolition de l'Etat, de l'Armée, de l'Eglise, de la Magistrature, donc ils agissent d'après leurs théories, on sait aussi que les anarchistes ont le plus grand respect de la Personnalité, ils pratiquent la Solidarité et l'Entr'aide inconditionnée; pour eux il n'y a pas de hiérarchies, ni supérieurs ou inférieurs, il y a des Etres membres de l'espèce humaine. En conséquence il y a des Etres qui ont les mêmes Droits et les mêmes Devoirs qu'ont tous les Grands de l'Univers, donc les anarchistes, les anarcho-syndicalistes ne sont pas tels par passion politique, ils sont tels parce qu'ils pensent que la politique et le reste sont cause de tous les malheurs qui accablent l'humanité, la Société capitaliste dont l'Ordre est synonyme de Désordre.

Luc REGLIANO

Papel recibido

«ANARCHY 62»

Publicación de ideas anarquistas. Freedom Press, 17a. Maxwell Road, London SW6, England.

Contiene: «Who are anarchists?»; Tony Gibson: «The anarchist personality»; «The Freedom readership survey»; Tristram Shandy: «Who will the anarchists?»; Martin Small: «Reflections on mass media». Una revista de estudio para compañeros conocedores o estudiantes del idoma inglés.

«BUITEN DE PERKEN»

Enero 1962, revista editada por Albert y Rudolf de Jong en Holanda. Potgieterstraat 49, de Haag.

Ver su contenido: «Medezeggenschap in de welvaartstaat. De nieuwe organiatie bij 'de spoorwegen»», por R.; «Fragmenten uit mijn leven», por Almert de Jong; «De vrijheid tenover het eigen woord», «Franco in Frankrijk II»; «Vrijheid voor het Spaanse volk»; *Klein* igheden»; «Directe-actiekroniek» (crónica); «Boekbespreking»; y etc.

Naciones morosas

Si en el ejercicio económico de una nación no existieran las aportaciones directas o indirectas de los contribuyentes el Estado se encontraría en una situación tan apurada que la bancarrota financiera no tardaría en aparecer por las puertas bien guardadas de todos los ministerios y no es difícil de ucir que hasta sus mismos guardianes abandonarían las garitas de vigilancia por falta de pago. Su misión habría terminado.

En los entre bastidores de la ONU están ocurriendo hechos que vamos a imputarlos a las naciones morosas o a las naciones que sin serlo no están de acuerdo con las directrices trazadas sea por el secretariado general o por parte de los representantes permanentes de un organismo que les va resultando tan oneroso como inoperante.

Un síntoma alarmante para los societarios que demuestra los grados de calorías orgánicas ha sido el caso producido en una de las reuniones de los representantes permanentes de los países miembros en el cual M. Thant, secretario general de la ONU, pide a las naciones morosas que se pongan al corriente en sus contribuciones y les recomienda que intervengan cerca de sus gobiernos respectivos con el fin de que cumplan sus deberes económicos como contribuyentes lo más rápidamente posible.

Ignoramos si al igual que lo hacen los Estados en sus respectivos votos M. Thant les habrá conminado a pagar y pasado un plazo prudencial, si no lo han hecho, les exigirá saldar sus cuentas retrasadas con un tanto por cien de gravamen sobre las sumas normales. De lo contrario en tal disparatada balanza financiera habría dos pesos y dos medidas que se podrían tomar como precedente por los contribuyentes encuadrados dentro de las respectivas fronteras jurisdiccionales. Es un detalle que me permito recomendar a los ilustres representantes diplomáticos con el fin de no sentar plaza de dudosa moralidad frente a los contribuyentes de menor cuantía.

Ignoramos también — a nosotros nos es permitido ignorar todos esos detalles y lo confesamos sin sonrojo — si el secretario general, autoridad suprema de la ONU, habrá hecho las observaciones gubernamentales de rigor a las citadas naciones retrasadas de pago: si en caso de no acatamiento de las disposiciones en vigor relativas a las contribuciones que nos ocupan los «cascos azules» tendrán que intervenir, después de que el Tribunal Internacional competente halla fallado el proceso que supongo será incoado para exigir por vía de apremio lo que no es abordable por la vía normal.

Pero en este caso como en otros muchos, los societarios del Organismo de Naciones Unidas no están de acuerdo en contribuir en sus presupuestos globales como tampoco lo están en aportar sus esfuerzos «de urgencia» en las operaciones del Oriente Medio y a las operaciones que largo tiempo siguen en el Congo. Tal vez algunos miembros estén de acuerdo en contribuir en el primer sector y no lo estén en mandar al segundo un gramo de pólvora porque mientras en el uno se defienden unos intereses en el otro se solventan otros intereses en pugna.

Además, ante tales perspectivas financieras complicadas cada día por nuevos conflictos insolubles, se da el caso de otros problemas graves provocados por la suscripción a la emisión de 200 millones de dólares de obligaciones que la Asamblea general de la ONU autorizó al secretario general a emitir el mes de diciembre pasado. Esto último, que a nuestro juicio representa una suscripción voluntaria se encontrará con los mismos inconvenientes diplomáticos más que con dificultades financieras para que M. Thant lo pueda llevar a cabo con éxito y tropezará con las mismas pegas puestas por las llamadas naciones morosas en el asunto de sus cotizaciones reglamentarias, al organismo desunido de las Naciones Unidas.

Cotizarán, por ejemplo, normalmente las naciones teniendo intereses directos en determinado sector de la tierra. Y allí enviarán sus soldados, sus armas y su ayuda financiera integra como nuestra dinastía borbónica enviaba soldados a combatir a rifeños, a moros y demás respetables habitantes del Protectorado marroquí porque allí existían además de las plazas de soberanía varios consorcios bancarios y minas de un valor relativo, pero que contaban en el Debe y Haber de sus operaciones bursátiles. La vida de nuestros soldados, que desde Madrid dirigían los supuestos tácticos industriales y mercantiles al amparo de la «banderita» de la época.

VICENTE ARTES

Lo que no dice Hugh Thomas de la revolución española

«¿...Bastaría una tonelada de documentos militares o de cualquier otra índole para darnos una idea completa de lo que la guerra civil significó para los españoles?». Con este interrogante Thomas se introduce, a través de una copiosa bibliografía, en el estudio del drama español. Pero leída la copiosa «historia» hemos de confesar que el autor no ha logrado penetrar en el *significado* que tuvo aquella guerra-revolución para los españoles de diversas generaciones.

Es una obra técnicamente bien construída, pero no basta la técnica para hacer historia y la historia que se consigue proyectándose no solamente entre los que fueron personajes activos o pasivos en aquellos momentos sino también sobre las nuevas generaciones. Es más, que saliendo del marco propiamente nacional, ha saltado a lo internacional, y la gesta española sirve de guía en otros movimientos obreros acaecidos posteriormente como asimismo a la política de los «grandes».

Thomas da un tinte demasiado importante a la técnica guerrera y sus vicisitudes, y deja en el claroscuro de la perspicacia del lector, lo más importante de esa contienda: las razones del enfrentamiento, no de dos Españas, sino del tradicionalismo clérigo-militar y del federalismo constructivo. Es, siguiendo el curso de estas dos corrientes como se puede llegar al significado, al mar, parodiando a Manrique, de lo que la guerra significó y significa para los españoles.

Sin embargo, pese a que el autor se ha nutrido más de las fuentes de los «vencedores» y de cierta manera se inclina, beneficiándoles, su obra no puede ocultar la fase netamente constructiva del lado, llamemos «republicano», y la negativa del lado fascista.

Eso que a este autor — como otros — llama el « desconcierto », la dualidad de poderes, los ensayos económicos, eso justamente es la raíz del hecho español. El pueblo alzado en armas contra los militares, no hizo sólo una «guerra», sino que, obligado a defenderse, quiso a la vez resolver el problema de España. Desde un principio, ése es el rasgo característico de la España obrera. Y más, repetimos, que las vicisitudes de los frentes de combate (que dicho sea de paso, Thomas los traza a su capricho y sin rigor histórico), lo que importa son las nuevas formas económicas y políticas que se da como convivencia social la clase trabajadora. Esto, para Thomas, es secundario y sin embargo es lo esencial.

En breves días, los obreros, por la ocupación de fábricas y campos, cambiaron totalmente la faz de la convivencia española. Modernizando la tradición comunalista con el federalismo libertario, España se puso en marcha. Con la explotación del campo a través de colectividades y cooperativas, se resolvió el endémico problema del agro español. La incautación de la industria dio como resultado la ascensión de la clase obrera a la dirección económica del país.

Teniendo en cuenta las dificultades, el sabotaje, el maridaje de los intereses del capitalismo mundial con que el pueblo español hubo de hacer frente; cuando se tienen en cuenta los complejos problemas internacionales, la ayuda de Hitler y Mussolini a Franco; cuando se tiene en cuenta que los trabajadores españoles pudieron batirse en todos los frentes del mundo librados a su única y escasa fuerza, hay que maravillarse que en esas circunstancias aún quisiera el pueblo español edificar «un mundo nuevo, libre y socialista libertario». Esto es lo que escapa a Thomas: la acción de la clase trabajadora.

Escribir esta histórica epopeya encerrado en una «nevera», eso es congelar el estilo y la tinta.

Los que intervenimos en aquellos entusiastas días y los que murieron no pedimos al historiador nada más que una cosa: la verdad.

Y la verdad, Thomas, ladinamente, no la dice, aunque de vez en cuando abra la puerta para que penetre la luz...

Los capítulos 19 y 20, si es que no estaba dispuesto a investigar sinceramente y a decir la verdad, no debía haberlos escrito y conformarse con aquello de «peor es meneallo». El autor se ha dejado (?) convencer por un libro llamado por los fascistas « Causa general », y de dicha «causa» conocemos un resumen escrito por el Ministerio de Informaciones» caudillista, titulado «Testimonio complementario de la Historia de España, 36-39», libro criminal, criminalmente escrito, y da como buena la cifra de «asesinatos» cometidos por los «rojos». Sin embargo, cuando se trata de enjuiciar el terror «nacionalista», después de barajar diversas cifras dice: «Un examen cuidadoso de los pocos documentos existentes podría inclinar a aceptar como aproximada la cifra de unos 40.000 ejecuciones realizadas por los nacionalistas durante toda la guerra». Afortunadamente que los editores de «Ruedo ibérico», al contrario de los editores franceses e ingleses, no han querido pasar por alto este «pequeño» error y han publicado como apéndice una interesante nota ilustrando al autor.

ABEL PAZ

PARADEROS

Deseo noticias de Mariano, de Zamora (probablemente en Burdeos) de M. Arenas y Centeno, ambos de Salamanca. — Sánchez. Escribir al administrador de este periódico.

MOSAICOS ESPAÑOLES

Gala de solidaridad para el 3 de marzo a las 9 de la noche en la Sala Susset, Paris, M.tro Jean Jaurès. En las tablas: NITOX et MARGUERITE, Manolo CRUZ, Jeanine MANJIN, Andrés PEREZ, ANA MARIA y BARBA, CORA CRISTEL, Trio MATH COSHE, Magali VINCENT. Orquesta Nitox. Baile hasta las del alba.

C. N. T. — *LYON* — F. I. J. L.

Para el domingo 4 de marzo a las cuatro de la tarde tendrá lugar una sesión cinematográfica, en la que se pondrá en escena la película de Bardem «Calle Mayor».

Como sea que en las sesiones anteriores nuestro local social se ha demostrado insuficiente para dar cabida a toda la asistencia hacemos gestiones para que los programas sucesivos sean presentados en la Sala de actos del Palais du Travail de Villeurbaine Referente a ello, a su debido tiempo los compañeros serán informados.

En Clermont Ferrand

El 28 de enero, con el concurso del «Grupo Artístico Cultural», se celebró en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo, un gran festival folklórico-teatral en el que hizo acto de presencia casi la totalidad de la colonia española, y numerosos franceses.

El amigo Villanova, con su verbo hizo la presentación del magnífico programa a representar, levantando el entusiasmo del público, que siguió manifestándose animado a los acordes del conjunto musical del Grupo, que interpretó con acierto «Aires del Moncayo, danzas españolas y pasodobles, alegrando en principio la fiesta.

A continuación el «Artístico Cultural» puso en escena la obra de Armengol y Sebastiá: «Los convencidos». Fue interpretada magníficamente en su reparto por: María en su papel de «Emilia», Mateu en el de «Don Ramón», Vicente en el de «Manolo», Moreno en «Lorenzo», Arqué en «Pascual», Benavente en «Gregorio», J. L. García en «Marcelo», Pepito en «Un compañero», y Alejandro en «Manolín». Fueron aplaudidos con entusiasmo por el público al final de la obra.

En la segunda parte, Domingo nos cantó canciones andaluzas que merecieron el elogio del respetable. Paulina y Pepito nos deleitaron con un charlestón y un zapateado como sólo ellos saben hacerlo, con bis pedido por el público.

Mado cantó maravillosamente «Gitana María», «Farsa Monea», «Valentino» y «Noche de Ronda». Tuvo que repetir ante los nutridos aplausos de los asistentes.

Carmencín volvió a patentizar sus naturales dotes de rapsoda con «El Loco» y «Balada de los heridos» de G. Oliván», y «El fin de un tirano» (poesía del joven compañero J. Luis García); emocionó al público como sólo ella es capaz de hacerlo. Muy bien por Carmen Moreno.

Antonio, con su acordeón nos hizo una magnífica exhibición, tocando canciones modernas. Luisa nos deleitó cantando «Un Clavel» de manera perfecta; el público se hizo bisar. Sanz, en sus juegos de ilusionista y en el diálogo de «Cantinflas» nos dió pruebas de su talento escénico. José Luis García en su interpretación de «Cantinflas» estuvo bien, y esperamos que nos vuelva a demostrar otra vez su arte de imitador.

El conjunto del Grupo, como final de festa, bailó un «twist» y el vals «Fantasía española», que el público hizo repetir llevado por el entusiasmo.

El presentador del espectáculo, compañero Villanova, se sintió atraído por la satisfacción del resultado y recitó la «historia de un tomate», siendo calurosamente aplaudido.

Una vez más, un éxito para el «Grupo Artístico Cultural» y de todos los organizadores de tan magnífico festival solidario.

Corresponsal

Itinerario libertario

(Continuación)

Un viaje fuera de la «patria» por una duración de tres meses quizás fatigue un poco pero alecciona bastante. Lo que es yo he tenido la mejor ocasión de estudiar las diferentes situaciones —moral y económica— de los trabajadores y de los parásitos que los explotan. Si, la Revolución Social es justificada, pero el proletariado tiene que aprender ¡todavía! a pensar y sentir en libertario en antiautoritario, en todo el universo e independientemente de la diferencia de razas.

∴

Otra deducción que me ha venido a la mente ante la desigualdad y el atraso moral del proletariado que observo.

Estar en París y no acudir a la Opera, gran palacio del arte, sería escandaloso. La noche en que fui presenciè «Le lac aux cignes» cuyas evoluciones vi animadas por la cálida música de Chaikovski. Ojalá que todos los libertarios —gente evolucionada— viesen ese derroche de fantasía. El precio, de entrada, eso sí: significa un atentado contra mi impotencialidad económica; pero ya que estoy en plan de turista hay que pasar por el aro resignadamente.

Uno de mis días de correr parisino tuve el placer de ser visitado en «mi» Cecile Hotel de la calle del Conservatorio. Enfrente de esta casa hay un templo religioso que en domingo es bastante frecuentado por sus fieles, adoradores de ídolos de barro y madera, tal vez apolillada. En la calle, ruido del mundillo que va y viene, particularmente los «padres», hoy en día motorizados, lo que da idea de un Cristo conduciendo automóvil.

Y en fin, a la visita vamos. Vino a verme la compañera Renée Lamberet para que la informara sobre el movimiento anarquista en Israel y Polonia. Por lo visto esta compañera francesa compone una Enciclopedia muy importante referente al anarquismo mundial. De un idioma a otro pasamos a hablarnos en español por haber ambos transcurrido por España. Da idea, la Lamberet, de ser muy buena y aplicada.

En París hay que vivir en hotel dado que los trabajadores viven al día cuando no con privaciones. La clásica «chambre» no es más que una habitación en la mayoría de casos sórdida, y suerte cuando se dispone de agua, gas y electricidad todo ello acumulado al pie de la cama y en la proximidad de unas sillas, un armario te y una mesa paticoja. En la provincia francesa no se da ese vivir roñoso de los hoteles parisinos.

En la calle de Santa Marta visité la redacción de «Soli» con su enorme librería, en la que compré un opúsculo de Juan Ferrer y «Quinet» de Felipe Alaiz, ese libro recién editado que yo considero una perla riquísima por su quilatería libertaria y literaria.

Compañeros como Ferrer y otros se alojan en cámaras indescriptiblemente malas, llevan una vida de verdadera bohemia que aguantan por humor e ideas, en espera de que la nueva revolución española les emancipe de esta sórdida condición de refugiados de última clase. No suspiran por los palacios de su tierra, pero sí por una existencia más desahogada que la que llevan en esta ciudad de París, tan fastuosa.

∴

Para quien como yo conozca el Esperanto no es difícil hallar un sitio donde quedarse algún tiempo. Escribí al doctor Nestore Tursi de Roma comunicándole mi ida a la capital eterna. Su respuesta fue encantadora: «Querido compañero, tendrás que usar mi habitación durante una semana por lo menos». Y la compañera Beatrice Brognoni, de Florencia, me tuvo invitado también, de suerte que pude ver y estudiar arte, naturaleza costumbres e historia, lo más interesante de Italia así como de otros países. El doctor Tursi fue antifascista notorio durante el tenebroso tiempo de Mussolini y al tener que expatriarse fue muy bien atendido en los medios esperantistas parisinos para cuanto duró su exilio. Como esperantista me recibió también con sumo placer.

∴

Me dio esa idea del acogimiento compañeril la mala colocación de los compañeros españoles en la mayoría de los que habitan en París.

Siempre en Francia, prometí visitar al compañero José Fortea, cenetista entusiasta y fiel acantonado en la ciudad de Montpellier, donde a la sazón se encontraba el famoso trotamundos Victor García... digamos de Caracas, que una vez me vino a ver en Haifa. Prometí —repito— visita a mis queridos amigos de Montpellier pero mi itinerario tomó otro rumbo más o menos forzado, por lo que, conociendo la definición española para esos casos, me habré ganado lo de «cantamañanas» dado que prometí lo que no había de ejecutar. El Hérault está muy lejos de París y las taquillas francesas son terribles. Además en la frontera reducen el dinero que uno puede llevar encima. Fortea y su compañera me habían ofrecido habitación. Típica solidaridad española. El compañerismo anarquista queda en pie como siempre, lo que celebro y pido ser dispensado por tan buenos amigos.

CH. HOCHHAEUSER ARMONY

(Continuará)

B.D.I.C

El Tiber y las siete colinas

EN los tiempos nebulosos de la fuerte lejanía, la admirable península de los Alpes y de los Apeninos, según asertos, vino a ser alcanzada, entre otras, por las recias formaciones étnicas de los salassi, de los galos, ligures, etruscos y latinos. Dentro de la apreciada oria de concepciones, al parecer, de una manera especial, los salassi se establecieron por las niveas piezas características del célebre radio de Aosta. Así, con ardientes ánimos, las tribus galas, de la raíz indogermánica, fueron fijando sus lares, singularmente, por el fértil territorio donde los lagos Idro, Garda, Como, Iseo, Mayor y Varesio. De esos clanes, los lingones, senonenses, etc. En correspondiente sentido, la unidad de los ligures, salvo error, del conjunto semítico, se instaló por los bellos sectores de las líneas fluviales del Tanaro, Barmida, Taro, Erro, Trebia y Serivia. Igualmente, el remarcable nexo de los « etrusci », de origen harto difícil, quizá de la corriente genérica de los pelasgos, se extendió por la irisada órbita del valle de Elsa, del lago Trasimeno y de las vistosas cintas del Arno, Marta, Ombrone, Chiana y Serchio. Entre las joyas del arte etrusco destaca el bajo relieve del sarcófago de Chiusi. Del mismo modo, el notable agrupamiento de los latinos se fue estableciendo en torno de los montes Albano y Saniculo. En esta asociación, o bien, junto a dicha comunidad, figuraron, entre varias, las considerables y autónomas familias de los sabinos, de los rútulos y de los samnitas. Se dice que los latinos entraron en la adorada península del Po y del Adige, por los altos valles. Es muy posible. Empero, respecto de los latinos y en relación con la grata y distinguida parte, región o zona del Tiber, del Anio y del Liris, por lado, algunos autores les atribuyen el signo de una notable naturaleza autóctona.

Principalmente, para las vivas y amables personas que tienen el buen gusto de las cosas extraordinarias, como un brillante obsequio, existe la poética y dorada composición de que Eneas, afable, noble e intrépido, vástago digno y fiel de Anquises y de Venus, después de la caída de Troya, Ilión o Pérgamo, se trasladó al continente europeo, donde en la robusta porción territorial del Nera, del Teverone, del Sacco, del Velino y otros, fundó la villa soberana de Alba Longa, la cual, en timbre de virtud, fue un tanto favorecido por Júpiter, el divino vencedor de los Titanes. En variante de tonos, Numitor, sencillo y confiado, señor de Alba, fue depuesto por su hermano Amulius, diestro en las malas artes. Asimismo, en la bien trazada obra o relación romántica y encantadora la gentil Rea Silvia, hija de Numitor, que entró en el cuerpo sagrado de las vestales por orden de su tío y que, por contra, fue lograda por Marte, bravo y enérgico descendiente de Júpiter y de Juno, vino a ser madre de Remo y Rómulo, anunciados por la crecida luminosidad de todas las estrellas. Empero, habiéndole producido una fuerte indignación, Amulius dispuso que los recién nacidos fueran abandonados en las orillas del Tiber; mas, en el caso, Marte, presuroso, hizo que los infantes vinieran a ser protegidos y amamantados por una loba de las escabrosidades del monte Palatino. Ahora bien, una apreciable referencia, por su parte, un poco menos maravillosamente fantástica, señala que por el 776 de la Era anterior a la nuestra, Remo y Rómulo, iniciadores de la ciudad eterna, fueron hallados y recogidos por el pastor Faustus, y amamantados por su mujer, Acca Laurantia, llamada la loba, quizá, por algunos motivos de su propio carácter. Sin embargo, entre las diversas hipótesis más o menos especiales, figura el aporte de que, en el principio capital, pusieron sus manos animosas integrantes de los nexos, lazos o grupos de los ramneses o latinos, de los lúceres o etruscos y de los ticienses o sabinos. De la misma manera, tiene sus defensores la especie de que en el emprendimiento se encontraron pastores, cazadores, gentes de ciertas caravanas y prisioneros y esclavos evadidos de Alba Longa y de otros puntos de una considerable o relativa importancia.

En los albores, el monte Palatus Palatul o Palatino, situado no lejos de la roca Tarpeya, fue, con preferencia, uno de los lugares de descanso y de asentamiento de las personas errantes. De modo similar, también el monte Capitolino o Tarpeyo fue estimado por los nómadas. Los trabajos fundamentales tuvieron sus comienzos, o bien, empezaron a lograr sus fructuosos resultados, por el 753 de la Era anterior a la presente. A la izquierda de la altura del Saniculo, del campo de Marte y de la línea del Tiber, el célebre recinto, llamado más tarde, parece ser, muro de Servius Tullius, como relieves, vino a englobar, principalmente, a las siete colinas de Aventino, Quirinal, Palatino, Tarpeyo, Esquilino, Viminal y Coelius. En el monte Palatino, según la tradición, se construyeron las primeras moradas de cierta categoría. Dentro del gráfico de las notables imágenes legendarias, Numa Pampilius y Ancus Martius, muy probablemente, fueran originarios de la Sabina. Por su lado, aparte los de trazos latinos, Silvio Tulio se nos aparece con la índole etrusca. El pueyo Aventino se halla en las inmediaciones del Tiber. Por el 503 de la otra Era, es a dicho monte que vino a retirarse el pueblo romano, en su ardiente rebelión contra los patricios.

Animados, o en la última esperanza de una ayuda, los pueblos meridionales de la península central se fueron levantando contra los cartagineses. Después de los reñidos acontecimientos de la primera de las campañas « púnicas », del 264 al 241 de la Era precedente, las formaciones cartaginesas se trasladaron al solar ibero. En la medida, puede que ya hubo también la idea respecto de la villa de los desvelos, de las aspiraciones y de los estímulos. Amilcar Barca, procurando una base considerable, llegó a contar con la Bética. Su yerno, a continuación, vino a obtener ventajas por el espacio del sureste. Con Aníbal o Hanibal, hijo de Amilcar, tomó cuerpo el propósito de abrirse un camino hacia Roma. La heroica tenacidad de los saguntinos hizo muy larga la operación del cerco. La plaza, en sí, representó un serio obstáculo. Tras del trágico y triste desenlace de tales episodios, las huestes del joven conductor, en gran parte integradas por númidas y celtiberos, en marcha, pasaron por Vilajuiga y por el collado del Portús, en la primavera del 218, según explican varios autores. Por el territorio de la Galia transalpina, la columna evitó a la resonante Massalia o Marseille, ante el recelo de que, dada la particularidad de sentido griego, viniera como a repetirse el caso prolongado de Sagunto. En el Tesino se produjo la pelea, con el resultado de la pérdida romana. La lucha en el Trasimeno (217), tuvo los mismos efectos. El combate en Canas terminó, en el 216, de igual manera. Acto seguido, Aníbal fue por Capua, la cual, en provecho de Roma, la ansiada dentro del conflicto de las hegemonías, le entretuvo bastante, y, después de apoderarse de la villa del Vulturno, pasó en la misma estación de invierno, a Julio, en plácidas mercedes. A partir de este descanso, posible obligatorio, la estrella de las batallas no le fue propicia. Así, por tales motivos, le fue reprochado «de haberse dormido en los deleites de Capua». Las fuerzas de Aníbal, al no conseguir el objetivo principal, perdieron importancia. A consecuencia, la ciudad de Cartago entró en su desgraciado declive.

MIGUEL JIMENEZ

(Concluirá en el nº próximo)

23 AÑOS DESPUES

Nuevo quijotismo de los españoles

(Viene del nº anterior)

A los ex combatientes españoles no los dejaron inactivos en los campos; los empleaban en todos los trabajos que en ellos se hicieron.

Una de las tantas órdenes aparecidas los invitó a ir a trabajar a las colonias del Africa, ofreciéndoles el espléndido sueldo de un franco para los que habían sido soldados, y de dos francos y medio a los oficiales, los cuales serían capataces de sus compatriotas. Todos en régimen disciplinario y con el compromiso de dos años.

Y pensar que el español refugiado había estado dos años y medio luchando por la libertad de todos los pueblos, siendo éstos precisamente los responsables directos de su derrota militar y revolucionaria.

Los refugiados españoles no podrán olvidar esto. Durante los primeros meses del exilio sufrieron con resignación y esperanzados su cautiverio, en espera de ser reintegrados a la sociedad. Pero estaban olvidados del mundo «civilizado» y democrático; sin pensar este mundo que probablemente se vería en campos de concentración peores. Si alguien se acordaba de los nietos de Don Quijote eran los aprovechadores de situaciones tristes. Mas creemos que el caudal de todas nuestras ilusiones vibra al impulso de esta palabra: Esperanza. Sin ella nuestro espíritu entra en el más lamentable abatimiento. Si no viviéramos ilusionados en un mañana preñado de grandes promesas susceptibles de proporcionarnos la alegría del vivir, nuestra vida no tendría razón de ser, desapareceríamos para siempre envueltos en el más completo aburrimiento o abatimiento espiritual.

Todos estamos, en ciertas circunstancias, sometidos a ese proceso llamado crisis del alma. Tenemos ascensos y descensos. Estos se producen cuando nuestro pensamiento, en su ritmo evolutivo, pone la atención en cosas y hechos por demás tristes y deprimentes, y a poco que pensemos en lo mismo nuestra alma se constriñe, operándose en nuestro ser una metamorfosis así y cambiamos por completo de carácter. Dejamos de ser el que éramos. Nos hemos transfigurado. Aquella sublime alegría, como la risa cantarina, han desaparecido de nuestro rostro; nos hemos vuelto huraños, ásperos. Si en este momento uno cualquiera osa preguntarnos, lejos de contestarle bien le respondemos mal. Todo lo que a nuestro alrededor se mueve, lo encontramos hostil y fastidioso; quisiéramos desaparecer, dejar de vivir. Parécenos estar al borde de un abismo; todas nuestras grandes esperanzas han desaparecido. Pero igual que se produce este decaimeinto, de la misma forma reacciona nuestro espíritu, consiguiendo elevarse; de nuevo vuelve a reinar en nuestro ser la alegría de vivir. El horizonte nublado que nos impedía ver claro se disipa; la esperanza que perdiéramos resurge, quizás con más ilusión y optimismo, dibujándose mucho más acentuada la alegría y la risa en nuestros labios. Así somos los humanos. Los exilados españoles, pertenecientes a esta especie bien estaban sometidos noche y día en los campos de concentración de Francia a ese proceso llamado crisis del alma y a la resolución del mismo.

Pero un hálito de aliento y esperanza llegó para los que vivían desesperados y sin porvenir en los campos concentracionarios.

Unos países americanos difunden la nueva por la prensa, de que acogerían en sus pueblos a todos los españoles sin distinción de sexo ni edad, tan sólo con manifestar su voluntad de emigrar.

Esta noticia corrió como río desbordado por todos los campos, siendo objeto de los más grandes comentarios por los que no deseaban otra cosa. Los dirigentes de organizaciones y partidos políticos, como asimismo el ex Gobierno republicano español, no dieron en su mayoría con sus huesos en las húmedas arenas de los campos de concentración. Ellos lucían su derrota militar y política en refugiados de primera. Su permanenecia en las grandes ciudades tenían que justificarla ante quinientos mil compatriotas que morían de aburrimiento y necesidad rodeados de alambradas. Dichos dirigentes formaron una junta o comité que dieron por llamarle SERE. (Servicio de Emigración de Refugiados Españoles). Al socaire del mismo vivían muchos aprovechados que lograron no pisar las arenas, pero que decían representar a los quinientos mil españoles que en ellas se pudrían. Al tener conocimiento del acuerdo de acogida de los países americanos, este SERE emprende los trabajos preliminares para la emigración, comprobándose más tarde que los que partieron para otros países fueron ellos y sus allegados, no los que permanecían en los campos de concentración. Pues éstos ni tan siquiera fueron merecedores a la injusta gratificación de los 500 francos que le concedieron por una sola vez a todos los que pudieron justificar que habían sido oficiales, sin acordarse para nada de los que simplemente fueron soldados, pero tan heroicos como los más valientes de los oficiales, por lo cual tienen los mismos derechos a disfrutar de aquellos francos. ¿Acaso no tuvieron los mismos deberes en las trincheras del antifascismo? Por algo eran también víctimas de las arenas que les cegaban y les impedían ver que los primeros que partieron para América fueron el primo del diputado, la corista de «varietés», el periodista adulador, la mecanógrafa del general de retaguardia, en fin, toda la crema del parasitismo español.

La verdad fue que un optimismo exagerado invadió los campos con la partida a América. Las más apasionadas discusiones tuvieron lugar entre los exilados. En las barracas se formaron comités de control que a diario hacían listas y repartían fichas que rellenaban los dispuestos a atravesar el «charco». Unos se veían en el Perú, otros en Venezuela, algunos en Colombia, los más en Méjico montados a caballo y luciendo sombreros de alas grandes como los corazones mejicanos. En los campos los refugiados dejaron de hablar de Europa para hacerlo de América, ponderando sus grandes riquezas y libertades, imaginando lo bien que serían acogidos en tan democráticos países. Además, todos los exilados españoles coincidían en que los americanos eran sus parientes. Unos los calificaban de primos, otros de hermanos, y los más de padres, sacando a relucir la valiente odisea de Cristóbal Colón, descubridor de una parte de la América, la cual estuvo bajo la protección y el tutelaje de España como madre con sus hijos hasta que se hizo grande y le pidió su libertad e independencia concediéndosela a regañadientes.

Siendo así, justo era les dieran hospitalidad quienes se lo debían todo a la «madre patria». De esta forma discurrían muchos de los refugiados. A decir verdad, todos abrigaban la esperanza de verse liberados de los campos de concentración por sus parientes americanos.

El país que más en boga estaba entre los exilados era Méjico. Muchos se veron envueltos en el agradable ensueño. Porque lo creemos de interés y concuerda con lo que vamos relatando, anotamos lo que le contaba un refugiado de tercera a un compañero de barraca una mañana de primavera de 1939. Le decía así: «He tenido esta noche pasada un dulce sueño. Por fin se efectuó nuestro embarque después de mucho esperar. Un embarque alegre. Nuestras mujeres, de caras pálidas por las privaciones y el sufrimiento, volvían a sonrosarse y sus tristes almas recobraban el optimismo de vivir. Nuestros hijitos, aprisionados como habían estado en los refugios, saltaban y brincaban como potros ansiosos de galopar haciendo mil diabluras que a veces terminaban con la paciencia de los padres.

(Al nº próximo)

MANUEL TEMBLADOR

Regional de Aragón, Rioja y Navarra

A los compañeros nativos de Aragón, Rioja y Navarra, residiendo en el Département del Gers.

Hace 23 años que nos vimos obligados a abandonar nuestra tierra de origen, no sin antes haberle dado dura y larga batalla al franquismo. La complicidad de las llamadas democracias, al dejar hacer al fascismo internacional lo que quisiera durante la lucha fue que, poco a poco, inclinaran la balanza a favor del franquismo y éste triunfara.

El fascismo donde quiera que mete sus bases, destruye los cuadros de oposición e impide se creen otros, utilizando para ello los procedimientos más brutales y refinados en crueldad.

Esta C. R., en su plan trazado de actividades, es uno entre otros, el ponerse en contacto con los compañeros oriundos de esta Regional, auscultar y ser auscultados, para que una vez conocidas las inquietudes que nos animan, trazar el camino que nos conduzca a las realizaciones prácticas, que permitan ayudar a los compañeros del Interior de forma efectiva.

Tenemos frente a nosotros un gran deber ante los compañeros que padecen la brutalidad franquista y para ello se precisa el mayor número de voluntades para que pueda efectuarse todo cuanto es preciso, para no dejar incumplido el sentimiento que nos animaba al pasar la frontera, que no dudamos, que actualmente es el mismo que entonces.

Por lo que se invita cordialmente a los compañeros a la reunión que se celebrará el día 4 de marzo a las 10 horas, en el local de F. O. (Bolsa del Trabajo) en AUCH (Gers).

No dudamos que nuestra invitación hallara entre vosotros una acogida favorable, por lo que contamos con vuestra presencia y patentizar así nuestro recuerdo a la tierra de origen.

Recibid todos saludos aragoneses.

La Comisión Regional

LUIS TRENC

Un accidente brutal y estúpido ha privado al Núcleo de Provenza de uno de sus militantes más inteligentes y dinómicos y ha sumido a una familia muy estimada por todos los compañeros en el más profundo dolor. El día 4 de febrero murió el compañero Luis Trenc, a consecuencia del vuelco de la camioneta que él mismo conducía en el trayecto de Istres a Martigues. Otros dos compañeros que le acompañaban resultaron con heridas leves.

Los que conocíamos desde hace largos años al malogrado compañero Trenc, hemos sentido su muerte como la de un hermano. Lejos estábamos de pensar que una existencia tan llena de vitalidad como la suya tenía que tener un final tan trágico e inesperado.

Luis Trenc ha sido uno de esos compañeros que supieron vencer las contrariedades del exilio entregándose con pasión a la lucha en favor de nuestros ideales. Le recordamos cuando en los primeros años de la liberación, en Toulouse, actuaba en el seno de la FIJL. Después se trasladó a París para más tarde venir a instalarse en Istres con su familia.

Ha sido en lo que podemos llamar la etapa provensal de su vida que nuestra amistad fue cimentándose hasta establecerse entre nosotros esos vínculos de afinidad en los que se confunden la comunidad de ideas y la amistad personal; al crearse la Comisión de Propaganda de la Zona «A», fue designado para ejercer el cargo de secretario de la misma, funciones que ha desempeñado hasta el momento de su trágica desaparición. En el seno de dicha Comisión ha realizado una labor meritoria en el orden cultural y propagandístico, estimulando la actividad de los compañeros que componen las diferentes Locales de la Zona «A», haciendo frecuentes desplazamientos para despertar energías dormidas hasta lograr imprimir un rumbo nuevo a las labores de cultura y propaganda.

Además de sus cualidades de militante, los que hemos tenido la suerte de convivir con él, hemos podido apreciar sus dotes personales y conocer hasta qué punto era elevado su concepto de la amistad. Su casa de Istres era un oasis de armonía libertaria, al cual nos acogíamos de vez en cuando. Hacer una visita a Trenc suponía pasar unas horas de fraternal camaradería, departiendo sobre los más diversos problemas. Nada escapaba a su insaciable curiosidad. Partidario ferviente del movimiento juvenil, esperantista entusiasta, amante de los buenos libros su espíritu analítico e inquieto buceaba en todas las cuestiones en busca de respuestas satisfactorias.

Su desaparición prematura causa un vacío entre los compañeros de Provenza. Ha muerto relativamente joven, cuando su madurez ideológica y su valía intelectual le situaban entre los militantes más capacitados y activos de nuestro movimiento. Su entierro, que tuvo lugar en Istres, constituyó una sentida manifestación de duelo.

El cuerpo del compañero Trenc fue acompañado a su última morada por numerosos compañeros que habían acudido de los pueblos vecinos, como asimismo por un gran número de españoles residentes en la localidad. Cabe destacar también la presencia de muchos franceses, entre los que había una nutrida representación de compañeros de trabajo de nuestro malogrado amigo.

En el momento de darle sepultura al cadáver, un compañero español pronunció unas emocionadas palabras de despedida. Un compañero francés tomó la palabra para agradecer a los asistentes franceses su presencia en el entierro.

Desde estas columnas enviamos nuestro más sentido pésame a su compañera Rosalía e hijitos, a su hermana, cuñado y sobrino, en el exilio, madre y hermanos de España y compañeros Martínez y Pilar.

Por la Comisión de Propaganda de la Zona «A»

Cristóbal Parra

UMBRAL

SUMARIO DEL Nº 2:

Fernando Valera : **UNA VELADA CON LOS POETAS ARABES DE ANDALUCIA.**

Miguel Ballesteros Gaibrois: **PARTICIPACION DE ESPAÑA EN LA INDEPENDENCIA DE LOS EE. UU.**

Doctor Juan Lazarte : **SITUACION ESPECIFICAMENTE BELICOSA DEL MUNDO.**

Eugen Relgis : **LOS ULTIMOS AÑOS DE STEFAN ZWEIG EN SUDAMERICA.**

Hem Day : **SANTINIKETAN, O EL REMANSO DE LA PAZ.**

Campio Carpio : **BUSCANDO EL CAMINO POR LA RUTA DE LOS MAESTROS.**

Federico Avila : **LA TRISTEZA BOLIVIANA.**

« Juan Corchea » : **HAENDEL** (Familiaridad con los músicos).

J. Guiraud : **RECUERDOS DE AYER Y DE HOY** (Arte y artistas).

Edgar Avila Echazú : **POEMA.**

C. FAGES CLIMENT: **LA SARDANA. VICENTE BOU Y JULIO GARRETA. LA ESCENA, LA PANTALLA, NOTICIARIO, MESA REVUELTA,** fotografías, dibujos, retratos, grabados alusivos, una reproducción artística de Vivancos, etc.

« UMBRAL » sucede ventajosamente al Suplemento Literario de « Solidaridad Obrera » debido a las novedades introducidas, que irán aumentando hasta la mejor superación estética de la revista.

A ello nos anima la simpática acogida que el público español y parte del francés le han dispensado.

« UMBRAL » no debe faltar en ningún hogar español establecido en el destierro, forzado o voluntario que sea.

DISCOS

QUERIDO amigo, no creas. Joven hoy, no eres invulnerable para mañana. Y no lo digo para infiltrarte miedo, sino para recordarte que muchas noches hacen un año y muchos años modelan una vejez. El brillo de novedad aprovéchalo, mas no lo creas eterno. Los dientes nacen con uno, y se van antes que uno; no siempre: generalmente. Digamos de esto: sobrevivirse. Sobrevivirse, en caso afortunado.

Gritarse joven es espanto de no serlo y en ente racionalista esta prevención no cabe. Porque «nada muere, todo se tranforma». Ni responsables de nacer, ni responsables de morir. Estoicos, no insensibles. Convencidos de la hermosura de la vida consciente, resignados al término de la misma. Si la muerte acudera sin precedente de enfermedades sería mejor bienvenida. Apurar la vida normalmente y en belleza, y en la vejez expirar dulcemente. Ensueño más humano, y más anarquista, imposible concebirlo.

¿Que eres joven? ¡Bueno, por muchísimos años! Ni yo me he dado cuenta de ser viejo y por poco presencio la guerra de la Independencia. ¿Que la juventud lo hace mejor? En eso veremos. Barbilampiño puede existir que a mi lado y al de queridos viejos de nuestra cuerda debiera andar con muletas. En anarquista el corazón se enciende en crisol y creo que no se apaga hasta después de desaparecida la carne. Es el que le dice «adiós» al esqueleto.

¿Que por ley natural el cuerpo añoso desempuja y pierde espíritu? Por nosotros no se diga, y por otros tampoco. Gracias merece tu prevención por el caso que me recuerda:

Erase un hombre de pueblo fuerte como un roble en 1900. En él sentimientos de avanzada verídicos, aunque indefinidos. Actuó en aquellas lejanías en huelguista abnegado. Desafió a la miseria (huelga de 26 semanas), a la burguesía, al esquirolaje, a la guardia civil. Expuso su hogar, se expuso a muerte, a ser encarcelado, boicoteado. Pero joven, nada le arredraba. Años viniendo, y el entusiasmo del hombre se fue ocultando, diríase que desertando. Con mujer e hijos quedó en secundario. En adelante no contaríamos con el bravo que había sido. No para despreciarle: para olvidarle.

De 1900 a 1940 van esos cuatro lustros. Media vida de olvido, más la euforia criminosa de la Falange. En el pueblecito que intenciono, falangos y G. C. buscaban un nido de armas, uno de tantos apañados por los «rojos fugitivos». Los cafres por Dios y por la Patria barruntaban, pero no sabían. A un padre de «rojo» ausente le obligaron a cavar en un campo, negativamente. Otro hombre del lugar era obligado a presenciar la rebúsqueda, por ser «de izquierdas». Se le conocía por Clavell y era coterráneo de Juan Moles y Medin Martí. No era otro que el entusiasta de 1900 que al empezar nos ocupaba.

En su rabia por el fracaso, falangos y números G. C. trataron de enterrar vivo al padre del «rojillo» inhabido. Lo arrojaron al hoyo en tanto energuménicamente le gritaban : «¡Canta donde están los fusiles o se acaban los días de tu vida!» El pobre hombre no sabía y, naturalmente, no dijo. Clavell, que permanecía inmutable, fue dotado de una pala y ordenado de echar tierra. Clavell echó tierra a los pies del desdichado, y cuando se los hubo cubierto arrojó la pala al suelo y se encaró con el falangista más canalla:

— A mí se me entierra con éste.

Y saltó al hoyo dispuesto a ser enterrado junto al padre del refugiado en el extranjero.

Nadie recogió la pala, nadie más arrojó un puñado de tierra a la fosa. El cabo de los civiles ordenó a los dos que subieran. Y la taifa vil se fue en silencio, quiero decir, avergonzada por la suma dignidad que en el pueblo quedaba.

¡A pesar de todo!

El oro viejo se empaña, compañero de edad escasa. Pero lo frotas, y brilla con su natural pureza.

DISCOBOLO

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE FEBRERO
Lista III

	NF
Suma anterior	1 698 25
Juan Oroza (Reims)	8 00
Galán (París)	5 00
Ortola	5 00
J. Calvet	10 00
Gracia	5 00
V. Cacho	10 00
Total	1 741 25

NOTA. — P. Serrarols, Mios (Gironde): Del giro 8-2-61 de 800 francos, 500 pasaron a Librería y 2,40 a la Lista Pro Ancianos.

«Tipos españoles»

Cuarenta y seis semblanzas de literatos, artistas, filósofos, economistas, políticos y cenetistas españoles salidas de la pluma de Alaiz en sus mejores tiempos. Un derroche de ingenio, una demostración de penetración sicológica atribuibles al mejor escritor anarquista contemporáneo que ha sido Felipe.

Cerca de 400 páginas de texto, con presentación litográfica de Lamolla y un prólogo de Fontaura.

Un libro que hará época y que constará en Tomo II en las Obras de Felipe Alaiz.

Para formalizar la tirada conviene que los compañeros se suscriban al precio-coste del libro 7,50 NF. Dirigirse a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe (X), CCP 1350756, Paris.

Raúl Carballeira

por *Victor García*

Precio: 1 NF. en esta Administración.

« QUINET », de Felipe Alaiz

Compañero que no adquieres «Quinet», nunca conocerás el valor estético y libertario de la pluma alaiziana. Comprar «Quinet» es colocar una piedra en el monumento literario anarquista que será la colección «Obras de Felipe Alaiz».

« INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO »

por *Luis Fabbri*

64 páginas de texto sumamente ilustrativo a 100 francos ejemplar. 15 por ciento de descuento a los paqueteros. Pedirlo en todos nuestros puestos de venta.

Comunicados

CONFERENCIA EN BURDEOS

Siguiendo el ciclo de conferencias organizado por la F. L. de Burdeos y la C. de R. , el compañero A .Lamela, disertará sobre el tema «Problemas cara a España», el domingo día 4 de marzo, del año en curso, a las diez de la mañana ,en el Cine Eldorado, rue de Lafontaine.

No dudamos que acudirán todos los compañeros y simpatizantes con estos actos a esta reunión pública.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el domingo 25 de febrero a las 9 de la mañana.

«L'AGITAZION DEL» SUD

Publicación anarquista italiana. Dirección: Casella Postale 116. Palermo, Italia.

Avalorada con el siguiente sumario:

«Le destre all'offensiva» (Piero Riggio); «Storia delle due... puzzole USA-URSS» (Giorgio Bianchi); «Gli uomini demoliscono il mitto dell'uomo»; «Miracolo in Sicilia. Finalmente per un Casinó d'accordo!»; y muchos más textos del mismo interés.

"EL JAPON, HOY"

«SOLI» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Victor García.

Precio: 2,50 NF.

Antena

EXACTITUD ESPAÑOLA

LAS PALMAS (Canarias). — En Suiza un español le dijo al helvético Ernest Wengel que el aeropuerto de Grando estaba a kilómetro y medio de Las Palmas. Llegado a Grando el suizo Wengel se dirigió a esta ciudad a pie, cerciorado de que por la noche no hay servicio de taxis. A la mañana siguiente llegaba al centro de la ciudad tras haber recorrido a piernas la distancia justa: 29 kilómetros. El español tiene palabra corta.

UN TEMA PARA BRASSENS

BARCELONA. — El gran cementerio del Sudoeste está a punto de agotarse y los otros existentes no admiten ampliaciones. Pronto no se sabrá donde enterrar a los muertos. Además la necrópolis sudoestina afea el panorama presenciable desde la cúspide de Montjuich, que dicen será abierta al público. Con un promedio de 14.000 entierros anuales, Barcelona exige la apertura de un nuevo gran cementerio o de varios camposantos menores en el plazo máximo de tres años. ¡Y no hay terreno disponible dado el crecimiento de los sectores urbanos! Sugerimos la instalación de hornos crematorios.

NOTA LUSITANA

LISBOA. — El capitán Galvao y el general Delgado han sido condenados en rebeldía por un tribunal militar. Al primero se le han impuesto 22 años de encierro y al segundo 20 de la misma pena. Delito: el secuestro durante dos semanas del paquebot «Santa María». El capitán de este buque, Simoes Maia, ha sido destituido de su cargo, pasando a ocupar un puesto en la Compañía Colonial de Navegación.

ALAS ROTAS

CADIZ. — Un helicóptero militar de la base de la Rota aterrizó inesperadamente en «Coto Doñana». Horas después apareció destrozado, con dos aviadores muertos, en otro sitio. Se supone que reemprendió el vuelo en malas condiciones.

EL CAMBIO DE HORARIO

MADRID. — El adelanto de la hora de sesión nocturna ha ocasionado un bajón de espectadores en cines y teatros.

¿INTRIGA FRANQUISTA?

RABAT. — El periódico «Al Alam» del día 8 de febrero insertó la siguiente noticia preventiva: «El gobierno de Madrid está planeando un movimiento sedicioso en el Norte de Marruecos con la intención de crear un Estado rifeño independiente en dicha región dado el descontento que contra Rabat reina en la misma. Al efecto, llegan refuerzos militares a Ceuta, así como pertrechos y armamento de guerra».

ESCLEROSIS CINEMATICA

MADRID. — La organización católica Fides posee un millar de salas de proyección en toda España en las que se sirven programas de acuerdo con las sacrosantas normas de la amantísima santa madre Iglesia, etcétera.

ENTRE CINEASTAS

MADRID. — Va de picaresca. Franco es sabido que entra y sale en todos los NO-DO (revistas de actualidad cinematográfica). Cuando Cantinflas vino a Madrid se encontró con Franco. «¿Usted me conoce?» — preguntóle Continflas al caudillo. «Sí, usted es Cantinflas. Y a mí ¿me reconoce, por supuesto?» Cantinflas lo observa y acaba por asegurarle: «Sí, señor; usted es el representante del NO-DO».

CINCUENTA PESETAS

BURGOS. — En el término de Iglesia Pinta el pastor Balbino Varga Ortega sorprendió a una loba cogiéndole una oveja. Sin arma ni cayado Varga cogió una piedra y se enfrentó a la alimaña, y en un cuerpo a cuerpo sonsiguió matar a la fiera. La Sociedad de Cazadores de Burgos, asistida por las autoridades civiles, religiosas y militares, entregó al tremendo Varga la ridícula suma de 50 pesetas.

INAUGURACION DE LA TORRE

OVIEDO. — Visitando la torre de la iglesia en construcción en el barrio de Ventanielles, el canónigo archivero de la catedral, Moisés Díaz Caneja, se cayó escaleras abajo matándose. Dicha torre estaba recién terminada.

DETENCIONES POR DIOS Y POR LA PATRIA

BILBAO. — Reina profundo malestar en la metalurgia y en la cuenca minera. Los obreros no se conforman con los salarios mantenidos por las empresas de acuerdo con los jefes sindicales. De momento se conocen 20 detenciones de huelguistas, catorce los cuales han ingresado en la cárcel.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

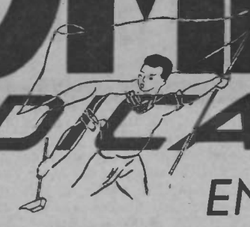
B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE



3 PAGINAS EN ESPAÑOL

INDALECIO PRIETO

NO era santo de nuestra devoción, pero expresamos nuestro sentimiento por su muerte, a pesar de sus años prematura. Indalecio Prieto jamás convino con nosotros ni nosotros nos empeñamos en que conviniera con lo nuestro. Nadie está obligado a nada.

Indalecio era refugiado, lo que ya es título de acercamiento. Ha dicho pestes contra el cenetismo incluso en el exilio, pero su actividad antifranquista pesa más que los resquemores que de rechazo puede haber sembrado. Era combativo, y un intuitivo formidable. En espontaneidad y verbo le oponemos Salvador Seguí, que ya es cortesía de nuestra parte. Bien que Indalecio haya sido hombre público al mismo tiempo que de masas. Lo de «público» da nombradía oficial, pero lo de sindicalista entero a la manera de nuestro Noi, da el amor de los trabajadores.

Indalecio escaló todos los peldaños estatales. Seguí frecuentó todas las barricadas. Probablemente en 19 o 20 de julio de 1936 al Noi del Sucre le hubiese tocado la negra, como a Francisco Ascaso. Era persona predestinada a la muerte, no a los cargos públicos. Fue un idealista heroico y desdichado.

Indalecio fue bravo en lucha contra la reacción española; no en la pugna sostenida con los obreristas que le disputaban adhesiones : nosotros. No pudo sufrirnos en su feudo bilbaino, no estimaba la Barcelona de los anarquistas. La C.N.T. no tenía razón de existencia y de haber sido factible nos hubiese desconocido, azar imposible puesto que en todo tiempo hemos sido ruidosos.

Pero le fuimos más francos y leales que su camarada Perezagua, Pérez Agua...

Tan constantes como Prieto, hasta el último momento — el primero fue nuestra penosa cuan aguerrida penetración en Baracaldo y La Arboleda — hemos mantenido la guardia. Pero en lo que merece ha dispuesto de nuestra simpatía, que en amigos discutibles no hemos pregonado.

Es ahora que confesamos que sus crónicas del exilio nos gustaban por lo flúidas y anecdotadas. No era hombre de letra profunda pero sí de amenidades escritas. Se le seguía fácilmente, se le aprobaba con frecuencia en lo que no tocaba a posiciones. Pero siendo muy Indalecio, te soltaba un adoquín sobre el pie, inesperadamente, y reprendía tema como si tal cosa. Comprendase el estupor y la indignación que, sumidos en el gusto de su lectura, tal inoportunidad «chez nous» ocasionaba.

Recordamos sus intervenciones parlamentarias, que todos los antiparlamentarios leíamos. Con la palabra resultó ariete contra la monarquía, a la que no perdonaba ocasiones. Con Marcelino Domingo y Pablo Iglesias condenó la guerra permanente de Marruecos, se empleó con la palabra y a manotazos contra los «libreños», asesinos a las órdenes del general datista Martínez Anido. Nos defendió desde el Parlamento y no en la U.G.T., donde más convenía para una solidaridad que en la tragedia de 1920-23 no obtuvimos. Negóse con muy buen acuerdo a participar en la Asamblea corporativa del dictador Miguel Primo de Rivera, acierto relevante que mucho le honra.

Es lógico que una larga existencia de hombre público obligue a aciertos igual que a equivocaciones. Para nosotros, libertarios, apolíticos e iconoclastas, es de cajón que por igual desdeñemos las gracias y las desgracias del Estado. Daña lo último tanto como lo primero por lo que una gracia estatal puede retrasar la caída del estamento autoritario. Daña asimismo el prestigio desusado de una persona, San Francisco de Asís, por ejemplo, que asna tanto a los pueblos como pierde a un individuo, demencial de tanto creer en sí mismo. Y conste que aquí no aludimos a Indalecio aunque descerrajemos — impíos que somos — contra ídolos e idólatras.

A Indalecio Prieto hay que aceptarlo con los vicios contrapeso de sus virtudes. Tuvo cosas malas y otras muy buenas. Fue más populachero que doctrinario, más político que socialista, estando en su derecho de ser como era. Ha sido un buen refugiado pese a su gana de morir en España. A Juan Ramón Jiménez no le importaba la tierra que debía pudrirlo, y era romántico. Lección a un practicista. Lección a cuantos nos hacemos lenguas de España cuando España con Franco no existe.

Indalecio ha muerto, y ante el cadáver de nuestro enconado opositor, respetuosamente nos descubrimos.

CRONICA EXPRES

Franqueza obliga

EL matrimonio con residencia en Orán que ha solicitado el ingreso en el Beau Séjour dirigiéndose al Cose es la más íntima de mis amistades. Escrito queda lo que dije hace tiempo de los dos en «Solidaridad Obrera»: nada para lo que ellos merecen.

Viven en una calle tranquila, en una habitación confortable, con varias piezas exteriores, ménaje de primera, buena mesa, excelentes provisiones, televisión, riqueza de libros...

Visitan y son visitados, amigos de la gente llana y llanos ellos, gozan de consideraciones por su gran prestigio, nada les falta y están mejor que quieren.

¿A qué, pues, obedece esta trifurrunteria? Deshacer una casa en estos momentos es enorme disparate, y una casa «bien» disparate y medio. Pobre era la mía y la levanté sin vender la llave — yo soy así —, y por lo mío de valor, si por cierto, saqué cuatro chavos. Y eso que Orán estaba mejor que ahora. Otra casa no volveré a tener, si no es la del cementerio.

Despacio, despacio, que los disparates se pagan.

El que tema en Orán por su vida y cuente con medios para trasladarse a otra parte, que cierre la casa y continúe pagando el alquiler. Yo que lo hiciese como predico, casa tendría.

Para acogerse a un asilo es necesario llegar a viejo, encontrarse desconocido, falto de energías para trabajar con pocos o ningunos recursos, sin familia, por más que se tenga, encima una carga de desengaños y sólo por recibir el favor de la muerte.

En estas casas, como fuera de ellas, hay burgueses y proletarios: los unos se abastecen e incluso se regalan con lo que compran para sobrealimentarse suponiendo que hagan honor a las bandejas de la casa; los otros están estrictamente a lo de la casa. De todos modos, nadie busque el paraíso en la Mesopotamia: el paraíso está en el hogar en que uno vive.

En Hyères el clima es templado, la temperatura de Orán suave. Hyères está a dos pasos del mar. Orán es puerto. Hyères dispone de pintorescos lugares playeros a corta distancia de la ciudad, Orán no está sin ellos. Y no es menos azul el cielo de Orán que el de Hyères.

Si es la calma lo que estos amigos apetecen, por ahora la que reina es completa. Pero no dejen la casa ni malbaraten lo que tienen, porque puede pesarles.

Queriéndoles bien mi deseo es que el Cose rechace la demanda de ingreso en el Beau Séjour, o que otorgue a ello cuando al matrimonio la admisión no tenga eficacia y ya no les interese.

PUYOL

Luis di Filippo en la Biblioteca Emilio Zola

Con motivo del cincuentenario de la Biblioteca Emilio Zola, de Santa Fe, nuestro colaborador Luis di Filippo, pronunció, por la onda de Radio Santa Fe, la disertación, cuyo texto, difundido también por el periodismo de la ciudad, damos a continuación como homenaje al esfuerzo de los compañeros de Santa Fe, que sostienen ese rincón de cultura libertaria.

La humilde institución libertaria que abre sus puertas de par en par en la añeja residencia de la calle de Mayo, casi esquina Suipacha, es todo un admirable ejemplo de heroica voluntad y fe inconmovible, pues a través de las vicisitudes de sus cincuenta años de existencia, hubo de superar las más difíciles circunstancias, los más peligrosos embates del tiempo, sin arriar en ningún momento su limpia bandera idealista. La Biblioteca Emilio Zola ya es tradición popular en Santa Fe. Y siendo tradición, lo curioso del caso es que ninguna otra de nuestra ciudad alienta con mayor firmeza ideales de futuro. Alguna vez dije de ella que es la casa de la utopía. La bautícé de este modo porque a través de los años; la antorcha libertaria de sus fundadores pasó de mano en mano sin que en momento alguno la llama encendida del ideal primigenio amenguase su ardiente fervor. Y usé el término utopía en un sentido que no es precisamente el que nos da el diccionario, sino en una acepción un tanto diversa.

Porque utopía es lo que no existe, lo irreal; lo que está más cerca de la fantasía que de la historia, es puro ensueño; vivir en el mundo de las utopías es como vivir soñando; y aunque el poeta dijo románticamente que la vida es sueño, estos hombres de la Biblioteca Emilio Zola luchan para que sus sueños se conviertan en vida; y aunque tienen su cabeza levantada hacia el cielo del ideal, no dejan de pisar sólidamente sobre la tierra haciendo de modo que los sueños desciendan de las alturas como agua benéfica a fecundar los surcos donde arrojan las semillas de sus ideales. ¿Y estas semillas ideales qué significan? Pues, ellas contienen gérmenes de amor a la humanidad, de fraternidad entre los hombres; de iluminación de las conciencias, de suprema dignidad personal; pero para lograr estos bienes de superación hay que librar una lucha tenaz, constante, de todos los días, contra los muchos prejuicios que entenebrecen las mentes impidiéndolas ver la meridiana claridad de los nuevos horizontes libertadores. Mas esta lucha no se libra con las armas del odio, ni con los instrumentos agresivos de la violencia fratricida. Es una lucha espiritual más que física. Una lucha de convicción más que de imposición una lucha de comprensión racional más que de irracional agresividad dogmática. Y el instrumento ideal para lograr la victoria definitiva de la luz sobre la oscuridad, del bien sobre el mal, de la humanidad sobre la animalidad, es el libro; lo que equivale a decir la cultura, el verbo, la palabra, el diálogo, la discusión, el adoctrinamiento en la libertad para la libertad. En demanda de estos fines nació, hace cincuenta años, la Biblioteca popular «Emilio Zola». Y conviene destacar, como hecho significativo, que esta pasión cultural libertadora surgió de hombres de trabajo, de modestos obreros, no de intelectuales, de hombres ansiosos de superación personal, pero lo suficientemente inteligentes como para comprender que no es el egoísmo, sino la generosidad la mejor defensa de los bienes que se anhelan. Quiero significar con esto que para defender la propia libertad, la propia cultura, el propio ámbito espiritual, es necesario que los demás participen de las mismas inquietudes, y de los mismos bienes. Es necesario que las fronteras del ideal se ensanchen cada vez más y que se conquisten por imperio de amor cada vez más amplios dominios. Por eso la biblioteca llamó a todos los hombres de buena voluntad que quisiesen participar en tan nobles propósitos. Y el llamamiento encontró en seguida un eco cordial insospechado, a tal punto que a la biblioteca acudieron maestros, profesores, estudiantes, escritores y periodistas, mujeres y hombres de los más diversos orígenes; y por su tribuna acogedora desfilaron oradores brillantes y entre sus paredes tuvieron fuerte resonancia las ideas y los sentimientos nobles que luego se proyectaban hacia la calle llenando la atmósfera ciudadana con las vibraciones de sus mensajes progresistas. Por muchos años fue la Biblioteca « Zola » centro de irradiación de los anhelos y las esperanzas de cuantos deseaban exponer libremente sus ideas de contenido social. Toda esta fecunda obra es historia digna de ser evocada en estos momentos. Mis palabras inician este ciclo de homenaje al pasado, de afirmación del presente y de voluntad de futuro.

LUIS DI FILIPPO
Santa Fe, Argentina.

Sobre los objetivos del movimiento obrero en la lucha por una nueva civilización

Diego A. de Santillán

LOS testimonios de la lucha por la justicia, por el pan, por el derecho son tan antiguos como la historia escrita; el hombre no se ha resignado nunca a ser esclavizado y expoliado por el hombre, aunque haya períodos de abatimiento y de impotencia en que se podría recibir la impresión de acomodo pasivo a las condiciones dadas. No es éste el momento para explorar el pasado humano y para mostrar en qué forma han protestado las masas oprimidas contra sus opresores y cómo no es Cristo el primero ni fue el último de los pregoneros de un reino de justicia.

Pero ahí están en la Edad Media y comienzos del Renacimiento las grandes guerras campesinas de Bohemia y Moravia y los levantamientos magníficos del común castellano y de los gremios de Valencia en el primer tercio del siglo VI, algunos de cuyos detalles nos recuerdan las experiencias vividas por nosotros cuatro siglos más tarde. Cambian las doctrinas que justifican la reivindicación de los oprimidos y de los expoliados, pero el hecho casi biológico de la rebelión contra la injusticia es el mismo a través de la historia milenaria, y algunas de las soluciones halladas y aplicadas, como la del jubileo bíblico, asombran por el sentido de reparación y de equidad que entrañan. No hay que extrañarse de que en los comienzos del movimiento obrero moderno se haya recurrido tan a menudo a los evangelios cristianos como inspiradores de la lucha por el derecho a la vida, al trabajo y al bienestar.

Cuando el desarrollo de la producción y del comercio adquirió tal intensidad que fue necesario romper los moldes estrechos y sofocantes del feudalismo y cuando la revolución francesa de 1789 barrió violentamente los escombros de un pasado opresivo y estéril y abrió las puertas a lo que llamamos el capitalismo moderno, se inició un capítulo nuevo en la historia humana. Manufactureros y comerciantes, formados en la contienda contra los señores feudales y contra las viejas castas parasitarias, hicieron su aparición y no tardaron en forjar la ley y en suplantar, con ventaja para el progreso de la técnica productiva y de la comercialización, el vetusto andamiaje feudal. El capitalismo fue un progreso efectivo, aun a costa de tomar del arsenal absolutista las armas de opresión y de expoliación del hombre por el hombre.

Pero los nuevos amos, si bien responden a las exigencias de la técnica productiva y a las modalidades que impuso la invención de las máquinas de trabajo, no se situaron en el plano moral en un nivel más humano que el de los señores feudales a quienes suplantaron. En torno a sus manufacturas fueron reunidas grandes masas de jornaleros de todas las categorías que en los hechos prácticos no se hallaban mejor que los antiguos siervos. Hoy cuesta a las nuevas generaciones imaginar los decenios y decenios de horror y de miseria en que vivieron los trabajadores en las primeras etapas del capitalismo moderno; las jornadas eran de catorce y dieciseis horas, la alimentación y el vestido escasos, la vivienda que se les ofrecía era indescriptible; en parte alguna del mundo actual se ofrece algo similar a las bestias. Las mujeres y los niños se veían obligados a trabajar las mismas jornadas agotadoras que los hombres y se consideró una gran conquista legal cuando, entrado el siglo XIX, se prohibía hacer trabajar a los menores de 10 años más de diez horas diarias y eso en tareas diurnas. No puede extrañar que un obrero o una obrera fuesen físicamente viejos a los treinta o treinta y cinco años y que la media de vida fuese justamente ésa, de treinta a treinta y cinco años. Los salarios eran totalmente insuficientes, y para colmo, prohibidas las agremiaciones de los artesanos medievales, no se concedía a los nuevos esclavos el derecho a coaligarse para reclamar mejores condiciones de vida y para defender su sentido de la dignidad.

Los que hoy nacen a la vida del trabajo no pueden comprender cuál era la suerte de los trabajadores en el primer siglo de existencia del capitalismo moderno. En 1 55 se declaró en Barcelona una huelga general, con barricadas, centenares de condenados a presidio y ejecuciones por el crimen inmenso de reclamar el derecho de asociación. Cada paso que han dado los trabajadores en esa senda por el derecho está regado abundantemente de sangre de mártires. Las represiones han sido salvajes, pero la tenacidad de las víctimas no decreció a través de los años y siempre hubo hombres dispuestos a pagar con su vida las mínimas conquistas de justicia que fueron llegando a los desheredados. No hay ejemplos de tanta abnegación, de tanto espíritu de sacrificio, de tanta heroicidad como los que muestra la historia del movimiento obrero en todos los países. Sobra materia para que un nuevo Dante pudiese evocar horrores y tormentos sin ningún esfuerzo de imaginación, con sólo acercarse a los anales de las luchas obreras del último siglo y medio. Todavía nos ha tocado a nosotros, a los hombres de la generación actual, participar en las luchas por el derecho de asociación y asistir a la implantación de la jornada de ocho horas, epopeya iniciada en Chicago en 1886 y que apenas fue legalizada a fines de la primera guerra mundial.

A pesar del idealismo, de la generosidad, del altruismo humano que exhiben las primeras organizaciones obreras modernas, sobre todo las que surgieron en el período de la Primera Asociación Internacional de los Trabajadores, se comprende que para los más el objetivo primordial de las aspiraciones proletarias fuese durante muchos decenios la reducción de la jornada, la lucha por el derecho de asociación y por un salario más digno. Se justifica esa actitud; no obstante, las asociaciones obreras no abandonaron jamás su ideal de un nuevo ordenamiento económico y social en beneficio de la humanidad entera. Es conmovedor cómo han defendido los trabajadores agremiados desde sus comienzos las aspiraciones a una humanidad libre y feliz por el trabajo y la distribución equitativa de los bienes producidos. No se pretendía sólo la emancipación de los asalariados, sino la liberación de toda la humanidad, por una mejor estructura económica y social.

Hubo divergencias, naturalmente, en el enfoque de los problemas urgentes.

Por un lado estaban los que persistieron en considerar el movimiento obrero como germen de una humanidad nueva, asentada sobre el trabajo y sobre el reparto justiciero de los productos, con la superación del sistema capitalista, que fue un progreso en relación con el feudalismo, pero que, al correr los tiempos, se convirtió en una rémora, en un lastre, en un obstáculo para entrar en la economía de la abundancia, que es posible en el estado actual del desarrollo científico y tecnológico; además, el capitalismo, por sus contradicciones intrínsecas, por su incapacidad para adaptarse a las posibilidades que abrió la era de las máquinas, conduce a la guerra, y la guerra puede ser el fin del hombre sobre una tierra que conquistó con tanto sudor, lágrimas y sangre.

Por otro lado, los que se decían hombres prácticos, quisieron dejar de lado los ideales de futuro, es decir, la preocupación por un nuevo ordenamiento de la vida y cifraron sus máximas aspiraciones en la mejora creciente de las condiciones de vida de los trabajadores, en la lucha por más altos salarios y mejores condiciones de trabajo. Se perfiló así una modalidad del movimiento obrero que logró reunir en sus filas grandes masas, millones y millones de asalariados. Se reconocía solemnemente en los congresos que las asociaciones obreras estaban llamadas a sustituir un día la estructura inadecuada del capitalismo, pero no se hacía nada por educar a los agremiados en esa perspectiva, limitando sus preocupaciones a la lucha por un poco más de pan cotidiano.

Pero lo que desvió más gravemente a las organizaciones obreras de su ruta originaria: una humanidad libre y feliz por el trabajo, el estudio y la investigación y la distribución equitativa, fue la introducción de la idea de clase como motor social histórico. La idea de clase lleva fatalmente al objetivo de la dictadura de clase, no a la idea y la práctica de la libertad. Y un movimiento que nació como aspiración de libertad y de justicia para todos, se fue articulando como instrumento para la sustitución de la dirección económica capitalista por una dirección económica proletaria, del mismo modo que después de la revolución francesa la llamada burguesía ocupó el puesto del feudalismo sin renunciar a los métodos y procedimientos feudales.

Para llevar a la práctica la idea de la dictadura de la clase obrera y poner fin a la hegemonía del régimen capitalista, se crearon partidos llamados obreros y socialistas, en los que se articulaban los cuadros para suplantar en el poder, en nombre de los trabajadores, a los hombres que lo detentaban en nombre de los amos de la industria, del comercio, de la banca, de la tierra, de los medios de comunicación y de transporte o de diversos grupos de presión: las fuerzas armadas, la Iglesia, la burocracia.

El hecho de la organización de partidos políticos para realizar la dictadura de la clase obrera sembró la confusión y entraña la perspectiva de nuevas tiranías que no serán más humanas y más justicieras que las que nos ha traído la historia en su desarrollo.

Sobre experiencia en el último medio siglo para poder asegurar que una tiranía ejercida en nombre de los trabajadores no será más estimable que la ejercida en nombre de la burguesía, clase que supo poner a su servicio los descubrimientos de la ciencia y las aplicaciones de la técnica y llegar a la situación en que nos encontramos actualmente.

La dictadura de los trabajadores no será en los hechos nunca otra cosa que una dictadura en nombre de los trabajadores ejercida por los hombres de un partido o de una burocracia que hablará en nombre de los desheredados, pero que no por eso les llevará a su liberación, sino a un nuevo sometimiento, a una nueva esclavitud, como podemos observar ahora después de casi medio siglo de trágica experiencia.

El movimiento obrero español es un caso no muy común de fidelidad a las aspiraciones originarias de liberación de la humanidad. Supo luchar con abnegación y tenacidad ilimitadas en favor de un alivio de las condiciones inhumanas, infrahumanas, en que vivían los trabajadores y los campesinos sin tierra, en un medio profundamente hostil y regresivo; en pocos pueblos se hicieron más sacrificios para obtener las migajas de consideración y de dignificación que obtuvo el proletariado español. Pero en toda su larga trayectoria, jamás entró en su seno, en sus métodos de lucha, en sus as-

(Pasa a la página 2)

Madame Récamier

LOS salones de chismorros, con humos de elegancia e infulas de reyes y de reinas de la moda, han sido siempre cocinas y oficinas de tripotaje y tripatullaje de la política más sórdidamente reaccionaria y ultramóntica. La «high life» o bisalta vida, en tan pomposos obradores de mochismo y muchuelismo, fabricaba bajeza y retropropulsión a chorro. Aunque las concurrentes a estas antañonas tertulias, presumían de «sprit» o ingenio, lo que allí dominaba era el flato y el barborigmo de panzorras en cake walk. Donde hay fandango y champaña de la alegroia Viuda, hay ambiente. Tal era su lema. Y con salsa de flirts y «bechumieles» de sexos y buñuelo de sesos, la fiesta resultaba siempre vaciada; entre ríos de diamantes, desnudos paradisíacos de reptil a quien la piel le arde y gemir o gañir — haciendo el conejo o el felino, mayando mayamente a la luna por los tejados — de violines de Hungría. La cascobelonería intelectual, zurriando zurdismo de dublé, hacían en la reunión de celestinos, aunque con carácter de zurriburri de parientes pobres. Se los admitía a chocolatear por snobismo. Se los hartaba, en las fiestas, de canetón y canelón y de gelatina de pava trufada; con tal de que se dejasen el rubor y las paradojas a la puerta del picnic o la garden-party. A falta de abrigo de mink la servidumbre de medias de púrpura, los lacayos o valetalla encalzonada de corto, les despiojaba de ideas la torronga, al entrar. Podían floriar y madrigalear a las damas; tentarles el gordo de sentarse a las camareras y aun a algún camarero sarasa; decirles a las quinceñas damoaseles chistes que pondrían colorado a un granadero tirabombas. Pero, a la religión, a la monarquía y a la riqueza, que no se las rozase ni con las barbas de una pluma; sobre todo, con este cosquillero. Es esa la santísima Trinidad sagrada y consagrada eterna. Calla, después detenerla bien macerada bailando, con besos en los hombros y bocados a la garganta y al nacimiento de los senos, retirarse con la presa, aunque fuese un ave de corral, entre las uñas, a un reservado; a sorberle el tuétano de los huesos, quebrándole el talle, desmayándola encunada en los brazos, cayéndole sobre el busto con los ojos como 2 acetilenos. El mayor escándalo permitíase, con tal de que no metiese estrapalucio. Y se le lubricara la pista de deslizamiento hacia el tobogán del orden y el auge de los negocios; y siempre que se corriera el velo sobre las hazañas de jacobinos fuldenses y regicidas. ¡Abajo Marat! Ocurría en Francia, durante el Directorio y el Consulado, fresco todavía y sangrando casi el 93, algo de lo que acaeció en España con el zorripuerco Vagamundi, a raíz de nuestro máximo julio del 36. Mme Recamier era una vulgar Duval, Durand o Bernard, que tomó sobre el escote y el ballesteraje de sus costillas, la carga de abrirle álveo, cauce o cancha a la Restauración de las instituciones tradicionales, después de la lividez del Terror; y de preparar al calumbrido ciudadano de los clubs para las piñatas y puñetas de los Carlos, Luises, Felipones y otros tanguistas de la secesión cetrera y para las empresas de rapiña de la colonialidad y las guerras de asaltantes, los empréstitos de estafa y los queridangos de burdel, de las farras del Imperio. Y consiguió la increíble pizpireta de ver triunfar en gran parte, lo que se le cocía o le guisaban otros en el magín. ¿Qué no alcanza una buena mata de culebras de pelo trenzado, bien oxigenadas, platinadas, estufadas, estofadas y rizadas? La astuta vieja había nacido en el 70 y tantos de anteriores siglos; y tenía más conchas que un galapagar. Se había hecho retratar por el chaqueteante David, pintándola de ninfa, Nausicaa o Hebe y Ava griega. Casada con un banquero banquetero y rompebancos, dejábase requebrar por el Chateaubriand con berros, que estaba en su luna de miel con los Mártires de alfeñique del Crustianismo. Los auténticamente asesinados por la mazorca de compañeros de Jehú, en Francia: por el sicariado del Angel Exterminador, en la península ibérica; por el tártaro-bárbaro zarismo, en Rusia; por los Rodolfos de la hapsburga Viena; y los resurrectos condotierizos en el Napolitanado, no tenían importancia mayor. La sonrisa ateniense de la picarona sirena banquera, con sus poses y posas-posada de Diva y sus toaletas despampanantes, lo tendrificaban todo. Cada cual había de guillotinar a su Robespierre y a su Dantón, en la nueva etapa policial histórico viñoble de Talleyrands y de Fouchés. ¡A callar; y a rezar, gozar y traficar incluso con lo que precede a los «potens» y ora-pro-nobis de la letanía! La danza sobre los osarios y los carnarios atufaba por su macabridad, como un pasodoble del Bosch; bailado por los oji-adustos chacales, que cortaban la penca de su propio bacalao en el bulevar Saint-Germain y en la Rive-Gauche. La profusión de arabianas esencias, los pomos de algalia y ámbares regados por sábanas y chemises, cortaban los mareos que la podredumbre circular e incircunscripta a voleo esparcen en redor; cancelaban los colapsos y los comas sin punto, con que estrellaba la sopera de espaguetti y tallarín de los cerebros, durmiendo la permanente mona de casis o de pastis.

ANGEL SAMBLANCAT

★ CHISPAS ★

Al candidato a concejal le llega el jefe electorero a las cinco de la tarde y le pregunta ansioso:
— ¡Cuántos votos para mi Menda?
— 3.
— ¿3.000?
— ¡3!

∴

Ahora en la ONU. En el orden del día lo de Angola. Votos contra Portugal 79, en favor 2.
Salazar: ¿2.000?
Secretario: ¡2!

∴

Los dos favorables: Africa del Sur y España.
Salazar: «España com nós outros».

∴

Franco: «España está inseparablemente unida a la nación hermana portuguesa».
Seguramente. Pero lo mismo dicen los matrimonios mal avenidos.. Siempre unidos, hasta que la separación interviene.

∴

También Trujillo gozaba de toda la simpatía del franquismo.
Y cayó al abismo.

∴

¿Qué hará Salazar para que Melilla y Ceuta no caigan en manos del emperador de Marruecos?
Encomendar Franco al Moro Muza.

∴

¿Qué hará Franco para que Salazar conserve Angola?
Recitar una docena de avemarías.

∴

Porque el cuento del millón de bayonetas, desde la caída de Berlín ya no lo admite nadie.

∴

¿Y por qué desmelenarse por Angola si Marruecos España lo perdió ante la católica indiferencia salazariana?

∴

El Pacto Ibérico, la identidad de raza...
Todo escrito sobre papel de estraza.

∴

Y por más pena, esa presunción de « Novidades » insinuando que Galicia es provincia portuguesa.
¿Qué salida es ésa? Si a Portugal le retiramos las aguas del Duero, del Miño, del Tajo y del Leco, se queda seco.

∴

Lo ibérico del Pacto
nos estrecha tierra y tierra.
¡Con tal de que el primer acto
no nos produzca una guerra!

CHISPERO

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración

BARCARES-SUR-MER. Somos «algunos» que lo recordamos...

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE MUSÉE
3428

Le suffrage universel et le peuple souverain

Le titre de « souverain » qu'on attribue au peuple est une monumentale supercherie. Celle-ci découle du suffrage universel, qui, au temps du suffrage restreint, était considéré, et le reste, comme une panacée. Il eut pu être un moindre mal; on avait compté sans les gens au pouvoir qui, n'abandonnant jamais définitivement leurs prérogatives, et ayant plus d'un tour dans leur sac, savent rétablir en leur faveur les situations les plus compromises. Ils sont d'autant plus dangereux qu'ils disposent pour orienter l'opinion de multiples éléments de propagande : presse, radio, télévision, églises, armée, subventions des oligarchies financières, utilisation des modes de scrutin les plus favorables, élimination des candidatures individuelles, vote des femmes, etc.

Même si toutes les réformes souhaitables, dans cet ordre d'idées, intervenaient, la solution ne serait pas trouvée. Le peuple souverain ne serait toujours que l'expression d'une majorité, qui prendrait le Pouvoir, qu'elle déléguerait immédiatement à quelques-uns, voire à un seul. L'aboutissement d'une telle méthode est toujours la dictature, aussi néfaste dans un cas que l'autre; celle du prolétariat, malgré des apparences trompeuses, n'échappant pas à la règle commune.

Le peuple souverain n'est donc qu'un mirage qu'il n'est pas souhaitable de voir se concrétiser; le pouvoir, synonyme d'autorité, en résultant, ne pouvant aucunement nous satisfaire; l'individu n'ayant que le droit de se taire et, comme un robot, d'exécuter.

L'erreur monumentale que chacun commet est de considérer comme une nécessité le «gouvernement des gens», parfaitement inutile, au lieu, tout simplement, d'«administrer les choses». Mais attention; tant que l'intérêt interviendra dans cette administration des choses, elle sera totalement inopérante, comme toutes les autres méthodes expérimentées.

Il faut, donc, que le profit, toujours réalisé au détriment de quelqu'un, soit éliminé. Avec lui, presque toutes les sources de discorde disparaîtraient et une société harmonieuse pourrait être construite.

Laisser subsister les structures actuelles, voter pour remplacer les individus actuellement au pouvoir, qui se sont révélés incapables ou insuffisants, par l'autres qui, même s'ils en ont la volonté, aboutiraient aux mêmes résultats, est absurde. Personne n'est capable d'un tel tour de force dans le cadre du système capitaliste.

Celui-ci, aux temps de pénurie, de production réduite, a pu, il y a un siècle, faire figure d'élément propre à améliorer la condition humaine. Aujourd'hui, tout est changé; l'abondance règne et, du jour au lendemain, les producteurs peuvent, s'ils le désirent, sursaturer les marchés de produits. L'essentiel n'est plus de produire, mais de vendre. Peut-on croire raisonnablement qu'il existe un « sauveur suprême » capable de solutionner ce problème?

Le système capitaliste est acculé dans une impasse et, avec ses agents d'exécution au pouvoir, il essaye de donner le change. Conscient de la situation sans issue dans laquelle il évolue, il tente de faire partager ses responsabilités aux électeurs par le truchement d'un bulletin de vote prétention inadmissible puisque ceux-ci ignorent jusqu'à la nature des problèmes sur lesquels on se prononce en leur nom.

Le peuple souverain n'est qu'un produit du bourrage de crâne. S'il possédait de quelconques possibilités et pouvait imposer sa volonté, il faudrait le considérer ignoble d'avoir laissé, pour la seule satisfaction des intérêts de quelques trusts, s'éterniser pendant huit années le conflit de l'Afrique du Nord, qui coûte chaque jour des centaines de vies et plusieurs milliards.

Tolérerait-il, de plus, de tout ignorer sur la négociation menée, depuis plusieurs années, «dans le plus grand secret», pour mettre fin à cette guerre? Ne devrait-il pas tout savoir et donner ses directives?

Permettrait-il aussi que soit envisagée pour les économiquement faibles, dont les conditions de vie constituent le plus grand scandale de notre temps, l'attribution d'une aumône de six nouveaux francs par jour, en 1965 ce qui rendra, en raison des hausses, leur situation encore plus précaire qu'actuellement.

Ces brefs exemples, on pourrait en citer des centaines, démontrent qu'aucun crédit ne peut être accordé au suffrage universel et à son produit le peuple souverain.

Puisque le vote ne provoque que cette fumisterie, et que les «princes», pour se «dédouaner», en faisant partager par tous leurs responsabilités personnelles, ont l'intention de provoquer des élections au printemps: NE VOTEZ PAS!

A défaut d'autre chose, même si vous restez en marge du peuple souverain, vous aurez tout au moins démontré que vous n'êtes pas DUPE!

Il n'est pas vrai que que la colonisation se soit faite pour le bien des colonisés; elle ne s'est jamais faite qu'au profit de la haute finance.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 182 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 1er MARS 1962

La nature n'a fait ni serviteurs, ni maîtres. Je ne veux ni donner, ni recevoir de lois.

DIDEROT

La petite patrie

La sélection des peuples par la guerre est une illusion; la véritable lutte de l'homme est celle qui l'amène à vaincre les rigueurs de la nature. L'élévation de l'humanité se fait par l'esprit, non par la force. La voix de la haine n'appartient pas, en vérité, à l'homme du peuple, mais aux mauvais bergers qui se prétendent les conducteurs du peuple. Les guerres d'agression mènent toujours les nations qui les pratiquent à la misère et au mépris des peuples plus civilisés. La guerre ne détruit pas en l'homme ce qu'il y a de mauvais, mais ce qu'il a de bon. Une nation déchoit par la guerre, une conquête n'apporte pas la preuve d'une civilisation supérieure. La guerre n'est pas un fortifiant moral mais, tout au contraire, une atteinte à toute élévation morale de celui qui la pratique.

Les religions actuelles ne font qu'apporter l'impunité à ceux qui pratiquent le crime légal; elles autorisent l'assassinat des peuples courbés sous cette religion, nouvelle et complémentaire, le patriotisme; sous des rites, elles cachent l'appétit du sang et tout comme au moyen âge, où les hérétiques étaient massacrés, elles tolèrent le poids d'une justice asservie aux puissants, justice qui fait bon marché de la liberté et de la vie de ceux qui prétendent demeurer humains.

Le crime collectif de la guerre autorise et reconnait le mensonge et le vol comme devoir. Les campagnes de mensonges par presse et radio sont reconnues nécessaires pour doper les peuples et les porter à la haine. Les réquisitions militaires sont la pratique légale du vol. La torture est une fonction complémentaire du métier des armes. Aucun peuple primitif n'est arrivé à notre degré d'asservissement; l'homme devant le patriotisme enseigné par les Etats a perdu toute dignité, il n'est plus qu'un esclave apportant ou recevant la mort comme un irresponsable, un inconscient.

Le principe de la guerre est de détruire, la destruction de biens matériels et spirituels ne peut apporter bonheur aux peuples. Il n'y a pas de peuples vainqueurs; tous les peuples sont vaincus en tous les domaines. La guerre n'est profitable qu'à une poignée d'individus sans vergogne qui ont su soumettre les peuples par des lois de contrainte, ces profiteurs sont les véritables bénéficiaires des patries.

Tant que ne seront pas modifiés les principes qui asservissent les peuples suggestionnés par des idéals fictifs au bon plaisir d'une minorité dominante, tous les progrès pacifistes seront dégradés, modifiés, monopolisés à des fins destructives et le bien deviendra un mal pour les peuples. L'intelligence et l'esprit ne peuvent être que nuisibles s'ils ne sont guidés par les sentiments du cœur, la reconnaissance et le respect de la conscience. L'objecteur de conscience est, sans pourtant rechercher ce but lointain, le pionnier de la grande révolution mondiale humaine et fraternelle de demain.

L'instinct humanitaire est primordial en nous, mais nous ne savons pas l'utiliser et il est mis en sommeil par le développement de l'égoïsme pratiqué à l'échelle des patries. On cloisonne les hommes; les patries ne recherchent pas la fraternité universelle, mais, tout au contraire, la division qui, par le développement de l'égoïsme national, mène au bellicisme.

Ce qu'il faut enseigner à tous les peuples, ce sont les bienfaits que peut apporter une véritable fraternité. Il appartient aux objecteurs de conscience, en tous les pays, de compléter la valeur de leur geste par une propagande humaine et fraternelle, sur le plan mondial, afin d'arriver à constituer le climat propice à la réalisation d'un monde meilleur. «Nous devons chacun dans notre pays créer un mouvement populaire contre l'attitude des gouvernements que concèdent que la guerre est encore une méthode pour résoudre les problèmes». — *G. Ramachaudrau.*

Il faudra aux hommes de demain choisir entre la petite patrie criminelle et une civilisation humaine et mondiale. Ce n'est que l'affranchissement des objecteurs de conscience qui entraînera les foules à se libérer des jougs de la servitude fratricide et à briser les frontières des pays qui font obstacle au développement de la fraternité. Les objecteurs de conscience sont une nécessité, ils permettent et autorisent une plus grande humanité, ils garantissent la survie d'un monde qui serait appelé à la destruction totale par le développement de la science et l'égoïsme des patries.

RENE VILLARD

Tout se passe comme si...

LA POUDRE AUX YEUX

Il est bien certain, avéré, entendu et vu que tous les gouvernements, depuis que le monde existe, utilisèrent et utilisent le procédé de la « poudre aux yeux »; procédé bien connu et qui s'avère presque toujours payant. Dans le cas contraire, il est aussitôt remplacé, pour un temps, par le procédé de la matraque. Mais, incontinent, on le voit revenir rapidément à l'honneur.

Les générations changent, le progrès matériel bouleverse les conditions de vie des humains, les moyens d'information n'ont jamais été aussi puissants et rapides qu'aujourd'hui; rien n'y fait; les gouvernants, quels qu'ils soient, continuent à distribuer abondamment les promesses rassurantes et les « demain on rasera gratins ! »

Il faut, ici encore, se rendre à l'évidence! Tout se passe comme si gouvernants et gouvernés étaient bien d'accord : les uns pour lancer la poudre, les autres pour la recevoir, déplorant, souventes fois, qu'il y en ait trop peu! Car c'est un fait bien connu, pour certaines choses, les gens préfèrent de beaucoup l'illusion à la réalité! Particulièrement vrai pour la chose politique cela, car il leur faut encore des dieux, il leur faut encore des maitres! Et, partout presque, il y a encore place pour les « sauveurs suprêmes».

RAPATRIES D'ALGERIE

Il serait vain de le nier; il y a un problème des réfugiés d'Algérie. Tous ne sont pas des enrichis et des colonialistes, et beaucoup ont tout perdu là-bas. Humainement, il faut les aider, leur permettre de s'adapter et de pouvoir gagner leur vie. Surtout pour les jeunes et pour ceux qui possèdent un métier. Pour les gens ayant dépassé la cinquantaine, le problème est plus ardu, car il rejoint celui de travailleurs de la métropole ayant atteint cet âge là, et se trouvant à la recherche d'un emploi. Mais à notre avis les problème d'argent ne sont pas insolubles, pour un pays comme le nôtre qui, parait-il est en pleine expansion économique!

Il faut aussi leur construire des logements... pour eux et pour le reste de la population française. Mais pour tout cela, il y a matière à réflexion, et nous avons assez de parasites, ici, sans en installer de nouveaux. Un tenancier de bistrot d'Alger ne doit pas nécessairement ouvrir un nouveau débit sur notre sol: il y en a déjà beaucoup ! Que l'on construise des usines dans les régions désertiques, que l'on augmente le volume des grands travaux, que l'on fasse sortir de terre des maisons d'habitation, des bibliothèques, des stades, et que tous les gens capables de travailler y soient employés à bon escient ! Mais n'est-ce pas trop demander à l'Etat spécialement, aveugle et imprévoyant, et aux gouvernants, quels qu'ils soient, essentiellement occupés à se maintenir en place, et à nous convaincre de leur absolue nécessité.

Mais peut-être que les syndicats de travailleurs, à notre humble avis, pourraient s'occuper de la question. Et ils le feraient, soyons-en sûr, s'ils étaient de véritables syndicats et non de simples associations de cotisants, lesquels se contentent presque toujours de suivre les directives de leurs dirigeants imposés, lesquels se contentent presque toujours de faire obtenir aux dits cotisants, un peu de beurre de temps en temps pour tartiner sur le pain! N'ayons pas peur de le dire, en France, il n'y a pas de véritable syndicalisme et tout se passe comme s'il n'y avait plus de syndicats.

(1) Voir « C. S. » num. 180.

(A suivre)

Appel aux travailleurs

C'est l'en-tête d'une belle affiche diffusée en de nombreux exemplaires et signée de la «Section Française de l'Internationale Ouvrière».

Pourquoi cet appel? Pour la Paix! Allons, messieurs, un peu de sérieux! N'étiez-vous pas de ceux qui, en l'année 1947, faisaient une petite mobilisation et prétendiez envoyer les troupes combattre les travailleurs en lutte contre leurs exploiteurs?

N'étiez-vous pas de ceux qui mirent la dernière main à la civilisation des peuples d'Extrême-Orient (à coups de canons). Pour cela, vos représentants pouvaient en toute légalité, passer et faire escale au Vatican. La route était toute droite.

Et beaucoup plus près, ne fûtes-vous pas en place pour éviter le carnage de cette classe ouvrière dont vous prétendez vous recommander?

Dans quel guêpier prétendriez-vous encore essayer d'entraîner ces travailleurs, après leur avoir fourni le « sauveur suprême » dont ils goûtent aujourd'hui les bienfaits avec satisfaction et joie.

Allons! où avez-vous oublié vos trois flèches antifascistes? Il est vrai que de partout, de ce qu'on nomme le centre et la gauche : partis politiques assistés de leurs centrales syndicales, groupements philosophiques, mouvements se disant au dessus des partis politiques, mais dont de nombreux militants se sont embrigadés dans les centrales syndicales politisées, d'autres faisant route commune avec des représentants d'églises, ce qui permit à une certaine époque de chanter la gloire au « Sauveur »; jaillissent les mêmes appels.

Pourquoi tous ses appels aux travailleurs que vous avez si longtemps ignorés? Oui, bien sûr, on nous dira dans certains milieux qu'on a obtenu une 3ème semaine de congés payés et bientôt une 4ème. Mais que fera la majorité des gars pendant ces deux semaines supplémentaires de congés? Elle continuera à travailler pour manger.

On parle aussi d'amener la retraite des travailleurs à 60 ans, Ma's que mangeront-ils à partir de ces 60 ans? Quelle justice! Alors que de nombreux «spécialistes» profitent d'une retraite leur permettant de bien vivre, bien avant la soixantaine.

On n'oublie surtout pas de nous parler Marché Commun. Comme c'est beau! Nous en avons déjà un avant goût en savourant la douceur des hivers depuis la naissance de la C.E.C.A. Alors qu'en travaillant à la suppression des barrières douanières le Marché Commun s'établirait automatiquement et serait sans aucun doute plus profitable à notre catégorie de payants. Mais cela ne ferait sûrement pas l'affaire de tous.

Pour tous ces défenseurs des exploités, une belle occasion vient de se présenter. La grève de Decazeville! Mais là, comme toujours, ils ont montré leurs vrais visages! Conformisme! Maintien des privilèges et de l'esclavage!

Et les jeunes?... et les malades?... y pense-t-on sérieusement?

Appels pour la Paix?

Il est un peu tard pour s'apercevoir qu'on est en guerre et qu'on a besoin de la classe ouvrière pour l'enrayer. C'est une maladie qu'il vaudrait mieux prévenir qu'essayer de guérir.

Appels pour la sauvegarde de la Démocratie???... et de la République.

Non! Votre République n'a pas besoin de votre aide. Vous l'avez élevée solidement, et malheur à vous si vous prétendez mettre les pieds sur ses plates bandes. Elle est prête à vous casser la gueule!

Appels... Appels...

Non! Messieurs les politicards de tout acabit... Non! Messieurs les Tartufes! Les travailleurs dignes de ce nom en ont marre d'être cocufiés. Ils vous disent: zut! et continueront à travailler sans vous à leur émancipation et celle de tous leurs copains d'infortune.

GODET

Deux fléaux à combattre sans répit : Le sabre et le goupillon!

L'anarcho-syndicalisme à l'heure de la pagaye

A l'heure où toutes les passions se déchaînent, entraînant les peuples dans le chaos et la misère, à l'heure où nos libertés sont de plus en plus menacées, supprimées, il est curieux d'entendre constamment que «nous vivons en pleine anarchie»; et ce sont souvent ceux qui s'acharnent le plus contre l'émancipation des peuples, qui nous tiennent un tel langage, oui, ceux qui sont le plus condescendants envers les tortionnaires patentés, ceux qui ne sont en définitive que des fauteurs de troubles.

Si ça n'était les conséquences dramatiques que cet état de faits entraîne nous serions les premiers à rire d'une telle stupidité; mais la situation est trop grave pour prendre la chose à la légère.

En tant qu'anarcho-syndicalistes, nous n'avons pas à chercher le salut d'individus qui, leur cas étant devenu clinique, ne relèvent que de la médecine (ceux-ci ne sont, heureusement, qu'en quantité restreinte), mais nous avons à sauvegarder le patrimoine le plus cher de l'humanité : Le bien-être de la collectivité.

Notre première tâche est donc d'éviter la contamination et d'en limiter les dégâts. Nous devons rectifier n'importe où et n'importe quand, toute mauvaise interprétation de pensée et toute déformation dans le récit de n'importe quel évènement; en un mot, nous devons mettre les points sur les *i* chaque fois que la nécessité s'en fera sentir.

Chaque membre de la C.N.T., chaque sympathisant doit se faire le véhicule de notre idéal ,afin que de bouche à oreille, il pénètre dans chaque foyer. Il doit se rappeler aux honnêtes gens qu'il est inadmissible, au vingtième siècle, que des êtres qui ont produit pour l'humanité pendant près d'un demi-siècle, des personnes que l'âge ou la maladie ont laissé dans l'indigence la plus navrante, ne soient pas pris en charge par la société avec des droits de «Citoyen à part entière», alors que le producteur, lui, en est souvent réduit au chômage, à la limitation de la production, quand ce n'est pas à la destruction de cette dernière. (S'il existe des êtres sur d'autres planètes et qu'ils ont la faculté de pouvoir nous observer, je serais curieux de savoir ce qu'ils pensent de ce type de folie). Mais quel rapport avec l'anarchie?

Si anarchie indique «liberté individuelle» elle signifie du même fait « respect de la liberté d'autrui », une chose ne pouvant aller sans l'autre; mais cela exige à son tour une autre condition «la conscience humaine». En effet, pour que la liberté individuelle soit respectée, il faut faire appel à la conscience morale de chaque être humain; or, qui peut affirmer que dans la société actuelle, où le vol est le roi et l'exploitation reine, la conscience morale y ait encore sa place d'une façon générale et continue?

Certes, les hommes pris un par un, ne sont pas méchants; mon métier me permet de rester en contact suivi avec différentes couches de la société et j'ai pu constater qu'il reste au fond de chacun, et malgré les vicissitudes de la vie actuelle, quelque chose de foncièrement bon. La méchanceté, la cupidité et l'orgueil ne sont que le fruit d'une mauvaise ambiance. L'homme est très observateur et aime à s'inspirer de faits qui l'ont choqué; (il est en cela un très proche parent du singe). De ce fait, il est souvent difficile d'échapper à l'engrenage d'une société constituée par les violences de l'autorité. En réalité l'autorité de certains, n'est issue que de la faiblesse des autres. S'il existe des dictateurs, des maitres absolus, c'est bien parce que les masses les ont laissé s'élever dans cette croyance, mais ceci est une autre histoire et si vous le voulez bien nous la reprendrons un autre jour.

Aujourd'hui «il y a d'autres chats à fouetter».

Puisqu'on nous fait l'honneur de remettre le mot «anarchie» à la mode, nous devons profiter de cette aubaine pour nous manifester tels que nous sommes. Nous haïssons la guerre, donc refus catégorique de servir de mercenaire de quel côté de la barricade que ce soit, et de se transformer en machine à fabriquer des armes.

Nous haïssons la répression, et vous aussi braves gens, alors ne laissez pas vos enfants grossir le rang des tortionnaires, ni celui des judas.

Mais par dessus tout nous aimons la justice et la liberté et pour cela il ne suffit plus d'opposer la force de l'inertie, nous devons tous prendre conscience du rôle que nous avons à jouer dans la transformation urgente de la société présente. Nous devons accélérer notre formation sociale (1) tant sur le plan technique que sur le plan moral, car de notre capacité professionnelle dépendra que nous puissions, ou non, nous passer de chefs et de nos conceptions humanes, que disparaissent, ou non, les maitres.

J. SORIANO

(1) Certains camarades ont, déjà depuis longtemps, compris cette nécessité de l'affranchissement des classes laborieuses, et j'en connais en province qui dédient tous leurs loisirs au regroupement de cette élite du peuple qui, dans les auberges de la jeunesse, dans les maisons des jeunes, dans les colonies de vacances et dans tout autre groupe culturel où la politique n'y a encore pas fait trop de ravages, viennent se désaltérer et apaiser leur besoin intarissable de connaissances et d'humanisme.

A ce sujet nous devons rendre hommage à des milliers de Républicains de la Révolution espagnole qui, maintenus dans l'analphabétisme complet par les royautés et les dictatures (et par l'Eglise aussi) apprirent à lire et à écrire «dans les tranchées» et sont souvent devenus, en exil, des techniciens hautement qualifiés.

Les théories et les réalités (1)

Bakounine est né en Russie. Il appartient à cette élite russe qui abandonna ses privilèges pour se donner plus totalement à la cause de la liberté et à la lutte contre la misère. Il naquit en 1814.

« — L'Etat — écrit-il — est une institution historique transitoire. Il est né dans tous pays du mariage de la violence, de la rapine, du pillage, en un mot, de la guerre et de la conquête.

»L'Etat c'est l'autorité, c'est la force, c'est l'ostentation et l'infatuation de la force. Sa nature n'est pas de persuader mais de s'imposer.»

C'est sur la notion et le rôle de l'Etat que Bakounine se sépare de Marx. Il écrivait dans «La commune de Paris et la notion d'Etat»:

« — Je suis un partisan convaincu de l'égalité économique et sociale, parce que je sais qu'en dehors de cette égalité, la liberté, la justice, la dignité humaine, la moralité et le bien-être des individus, aussi bien que la prospérité des nations ne seront jamais rien qu'autant de mensonges. Mais partisan quand même de la liberté, cette condition première de l'humanité, je pense que l'égalité doit s'établir dans le monde par l'organisation spontanée du travail et de la propriété collective des associations productrices librement organisées et fédéralisées dans les communes ,et par la fédération toute aussi spontanée des communes, mais non par l'action suprême et tutélaire de l'Etat.

C'est là le point qui divise principalement les socialistes ou collectiviste révolutionnaires des communistes autoritaires, partisans de l'initiative absolue de l'Etat. Leur but est le même: l'un et l'autre veulent également la création d'un ordre social nouveau, fondé uniquement sur l'organisation du travail collectif, inévitablement imposé à chacun et à tous par la force des choses, à des conditions économiques égales pour tous, et sur l'appropriation collective des instruments de travail.

De là, deux méthodes différentes. Les communistes croient devoir organiser les forces ouvrières pour s'emparer de la puissance politique des Etats. Les socialistes révolutionnaires s'organisent en vue de la destruction, ou si l'on veut un mot plus poli, en vue de la liquidation des Etats.»

Le 9 septembre 1867 au congrès de la Paix, à Genève, César de Paepe et Bakounine déclaraient que la paix serait toujours une fiction sous le régime capitaliste, et que la guerre existerait aussi longtemps qu'il y aurait des Etats. D'où, la nécessité de détruire les Etats.

Cette attitude les sépara des socialistes étatistes.

Le schisme, au sein de l'Internationale, entre deux courants aussi radicalement opposés provoqua la rupture. Elle eut lieu en 1872, au congrès de la Chaux de Fonds. Elle donna lieu à la fondation de la Fédération Jurassienne dont voici la déclaration de principe:

« — La fédération spontanée des fédérations et sections libres de tous les pays sera indépendante d'un concours gouvernemental quelconque. Le pouvoir politique doit être détruit, alors même qu'il serait révolutionnaire : en conséquence il faut que le prolétariat agisse en dehors de toute politique bourgeoise.

La possession des matières premières et tout le capital social est indispensable à la libre fédération des groupes producteurs fondés sur la solidarité et l'égalité.»

On remarquera cette déclaration : « Le pouvoir politique doit être détruit alors même qu'il serait révolutionnaire.»

C'est la première fois que des hommes venus de différents pays se trouvent d'accord pour condamner l'action politique et appeler les travailleurs à organiser directement les rouages de l'Economie.

James Guilaume, militant de la fédération jurassienne, ami de Bakouninne, fit paraitre, en 1876, une brochure intitulée : « Idées sur l'organisation sociale » :

Elle ébauche le plan d'organisation fédéraliste des nations:

— Destruction des pouvoir politiques.
— Abolition de la propriété.
— Fédératon communale interprofessionnelle.
— Fédération communale des services publics.

Et cela étendu, confirmé à tous les échelons économiques de la nation. Nous relevons dans cette brochure cette suggestion particulière qui témoigne d'un esprit s'efforçant de sortir de la valeur financière : « Maintien de la valeur pour les marchandises rares; distribution gratuite pour les marchandises en abondance.»

C'est déjà une large ébauche du plan d'Administration des choses que nous préconisons aujourd'hui.

Parlerons-nous de tous ceux qui, peu à peu ont apporté de nouvelles pierres à l'édifice, de tous ces syndicalistes qui rédigèrent la Charte d'Amiens, des Pelloutier, Yvetot, et de tant d'autres qui se réjouiraient aujourd'hui de voir l'évolution favoriser les rêves économiques d'antan!

Nous n'oublierons pas P. Besnard, le réorganisateur du syndicalisme révolutionnaire qui nous a laissé des

(Suite page 2)

B.D.I.C

DISCOS

DRAMA de la mina en Alemania. En el lugar fijado por Pabbs en su « Carbón », más o menos. ¿Recordáis? El compañero Orobón Fernández tuvo a su cargo la versión española de ese film admirable. Los extractores de carbón franceses sufren un accidente de mina. Sus vecinos alemanes dudan en acudir en su socorro por prejuicio nacionalista y porque la población francesa recelaría tal vez de su humanitario concurso. Hay entrevistas y cábalas del lado alemán y nadie se decide; la mayoría — como casi siempre — se patentiza negativa. Pero una minoría prescinde de prejuicios mayoritarios y acude en socorro de los compañeros franceses en trance de angustia. Ello sabido, la mayoría se conmueve y, olvidando «la enemiga del gabacho contra la patria alemana» se deja ganar por el ejemplo solidario de unos y se integra precipitadamente a su deber humanista. Efectuadas las operaciones de salvamento, ambas poblaciones fraternizan calurosamente sin consideración de las fronteras física y moral que las separaban.

Desdichadamente, esta vez no se trata de un drama representado, sino consumado. 297 mineros han muerto en una explosión de fondo en la mina Luisenthal de la cuenca del Sarre. Tragedia terrible para estos hombres quemados, aplastados o asfixiados a 700 metros debajo la costra de la tierra. La sociedad los envió a ese infierno de Dante y pronto se desquitará del delito con unos dineros funerarios. Las familias, bien que pesarosas, tendrán que resignarse puesto que de la Muerte nadie regresa.

Y bien, esperamos la agresión verbal de acomodados y acomodables. «Si la sociedad necesita carbón — elemento que todos, sin distinción, usamos — nadie tiene la culpa de un hundimiento de mina».

Podría discutirse. Hay que saber si todas las medidas de seguridad fueron tomadas. Y hay que repetir no ser lógico que el minero exponga su vida para que otros se repartan el negocio minero en confortable postura o para que una sociedad estatal consiga prestigiar su implacable economía sacando cifras en alto. En sindicalistas viejos, no acertamos a ver eternamente a los burócratas en sus cien comodidades y enteras seguridades y dejar al minero al alcance del grisú, al albañil pendiente del vacío, al fundidor expuesto al mordisco de las llamas, al pescador en fácil presa de las olas, etcétera. Si tan necesario es que personas expongan el pellejo para que la sociedad se desarrolle, ¿no sería aconsejable el relevo?

No hay duda de que, observadas las medidas preventivas imaginables, que accidentes del trabajo continuaremos teniéndolos. Pero, si los reducimos en un 90 %, creemos que en comunismo libertario mucho habremos conseguido.

Mientras tanto que curas, generales, jueces, periodistas, secretarios (con sus secretarias), burgueses, comisarios, jefes, jerarcas y resto del parasitismo dirigente, desciendan al pozo, que trepen al andamio, que cabalguen el zueco pescadero, que ofrezcan nariz al roce de la llama, que expongan sus brazos a los dientes implacables de la máquina, que vengan al tajo a sudar tinta en verano, a quedar en barra de hielo en invierno; a perder dos días de vida por cada jornada de trabajo con perspectivas de hambre propio y familiar por desempleo o pelo cano en la testa.

Rabia da considerar lo mucho que vale el obrero y la grandísima importancia que se le confiere al «personaje», al docto, al industrial parásito, cuando delante de la sociedad está el obrero, el hombre «que obra», que ejecuta; el que, sin su arte y el desprecio de sí mismo, todo plano, todo saber quedaría inédito, toda universidad obligada a desarrollarse debajo los árboles o alojarse en las cavernas; todo tren, todo buque, todo avión quedaría varado y — ¡ay! — todo Ejército desarmado.

Para justificar su nada hacer los profesionales de la Iglesia deben inventar infundios, aniversarios, preces y mojigangas traducibles en gangas. Igual la burocracia en general se las ingenia para adquirir prestancia social imperativa so pretexto de la técnica, que ya la hay incluso para captar y fijar el espíritu del espantapájaros y la lógica existencialista de unos zapatos viejos. Todo sirve en esta sociedad para coger un mérito, un título, un diploma que ahorre bajar a la mina, integrarse al tajo. Cualquier «honor» da derecho a huir — a escape — del trabajo, a dedicarse un brindis, a darse un banquete diario, en la peña o en el hogar calefaccionado o refrigerado, o cual ya se dice: climatizado.

Técnica, bueno, verdadera y para mejores días; no para darse tono y hacer que el pan propio lo sieguen, amasen y cuezan los «hombres de fatiga», los productores, los descastados, los sin título, en fin, los que visten, alojan y limpian de hambre y piojos a las castas holgazanas que ya aparecen disfrazadas con la sotana de la técnica para una religión — renovada — de la Gandulería.

DISCOBOLO

Les théories et les réalités

(Suite de la page 1)

écrits qui guideront longtemps nos pas.

Nous devons nous situer par rapport à ces précurseurs qui nous ont ouvert le chemin de la liberté. Supposons qu'ils se trouvent à notre place, vivant comme nous la vivons la plus grande révolution économique de l'histoire — quoiqu'elle soit indépendante des esprits attardés — ces penseurs deviendraient sans nul doute les guides incomparables des travailleurs égarés dans les labyrintes de la politique et dans le culte idolâtre du marxisme.

Peut-être aussi ressentiraient-ils de l'amertume à considérer le désordre des esprits, le flétrissement des volontés, la dégradation de ceux qui, sans renier leurs théories, se sont enlisés dans le marais capitaliste privé ou dans l'illusion d'un miracle politique!

Après avoir, par les textes de nos aînés, et par nos propres commentaires, expliqué le mécanisme des Etats et les raisons que nous avons de les combattre *tous*, il nous reste à exposer très brièvement mais succintement ce que nous entendons par Administration des Choses.

Nous serions heureux d'éveiller l'attention de tous ceux qui par des chemins divers s'efforcent, souvent péniblement, de trouver une solution *possible* au problème de l'économie des Besoins.

(Voir « C. S. » nums 171 à 181).
(A suivre)

Servicio de librería

« Estatismo y Anarquía », Miguel Bakunin 3 50
« Errico Malatesta », Max Nettlau 2 50
« Educación y Herencia », Guyau 4 50
« La educación de vuestros hijos libres », Germina Alba 1 50
« Elementos de Geometría », Bruño 3 50
« Elementos de Aritmética », Bruño 3 50
« Enciclopedia autodidáctica », D. Carles 16 50
« Encyclopédie Larousse des Enfants » 29 50
« En el taller de la revolución », Steinberg 7 50
« Estampas del Exilio en América, J. Peirats 1 80
« El espíritu activo », E. Relgis 7 00
« El exceso de población y el problema sexual », Dr. Hardy 1 20
« L'Espagnol par l'image », Manier 4 50
« Introduction à l'espagnol », Manier 4 50
« Economía racional en Argentina », F. Bendicente 0 60
« La economía de la abundancia », Chasse 5 00
« Electromecánica », C. A. Davies 2 50
« Ella y El », George Sand 3 50
« Edison », Ed. Bouret 2 50
« La educación de sí mismo », A. Meiklejohn 4 00
« Educación y cultura », Margaret Mead 7 50
« La educación antigua », Doubson 4 00
« La Edad del Trueno » Prokosch 4 50
« En América », Schalon Aleijem 4 00
« Los emigrantes », J. Bojer 4 50
« L'envers de la guerre », Corday 3 00
« Entre los muertos », Castelnuovo 1 00
« Entre la libertad y el miedo », Arciniegas 13 50
« Ensueños », Herman Hesse 4 00
« Enseñanza de la Eudación Física », JR. Charman 15 00
« Ensayos optimistas », Metchnikosch 4 50
« Ensayos de la vida sexual ». Dr Marañón 7 50
« El enigma viviente », Antonio Pita 6 00
« Epistolario del amor », Florángel 3 00

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e) C C P 13 507 56, Paris

El Tiber y las siete colinas

(Continación y fin)

El que los romanos pasaran a la península sudoccidental europea fue, en parte, por una petición, por unas relaciones y por el motivo de encontrarse, el llamado mundo griego, sin una organización general de defensa. El paso a que se hace mención, tuvo un sentido diferencial de aquéllos de los fenicios y de los griegos de Focea, de Zacinto y de otros puntos orientales. Al menos, las circunstancias no fueron idénticas. En la nueva concurrencia, como en el caso de los cartagineses, bien que de primeras, sobresalió la característica de lo guerrero. Además, los romanos, en los empleces, tropezaron con serias dificultades. Como muestras por el 133, las centurias romanas fueron dirigidas hacia el alto Duero y en pos de la plaza que fue lugar importantísimo de la juntura y cruzamiento de iberos y celtas. La zona principal en que confraternizaron esas dos generalidades étnicas se extendió por los sectores de la Liébana, la Lora y La Bureba y por las comarcas de Agreda, Medinaceli, Huate, Uclés y Segorbe Numancia, en donde el Duero y el Tera en plan de buenos alcances, gozaba de un vecindario que se distinguió por su dignidad y trabajo y en modo alguno por los acoses y las turbulencias. Cuando las unidades armadas llegaron ante la villa, ella trató de evitar el conflicto, aviniéndose, pero requiriendo, en firme, el respeto para sus condiciones peculiares. Emilio Escipión, el Africano, opuso el desdén. Esa actitud determinó la tragedia épica de los numantinos. Por ese tétrico y aciago suceso, producto del orgullo, buena parte de los espíritus recelosos se apresturon a la lucha. Pese al rosario de colisiones, las fuerzas romanas avanzaron entre la Demanda y los Obarenes, hacia los montes de León. Empero, los extremos septentrionales, especialmente, dieron muestras de que no estaban dispuestos a plegarse. La campaña fue dura por los contornos de Espinosa, Retortillo, Fontibe y Aguilar del Campo. En el término de Aranillos se produjo una fuerte batalla. Las tropas fueron hostilizadas a lo largo de las sierras de Valsamana, de Isar y otras. Apegados a la montana, los cántabros, los vascos y los várdulos respondieron con verdadero arrojo. La pelea continuó por el valle del Roncal, en los Pirineos navarros. De aquí que hasta el año 19 de la otra Era, los romanos no dieron por terminada aquella febril y aguda resistencia.

A los comenzos, en el orden distributivo, la peninsula vino a resultar dividida en dos grandes piezas. Ellas fueron la «Hispania citerior» o próxima y la «Hispania ulterior» o distante de Roma. «Ossigi» la actual Menjibar, del radio de Andújar se encontró en la linea divisoria de las circunscripciones. Estas fueron subdivididas en « Conventus juridici ». Entre los principales, el de «Tarraco» o Tarragona, el de «Carthago Nova» o Cartagena y el de «Caesaraugusta» o Zaragoza. El Archipiélago Balear, como es comprensible se halló incluido en el área de la «Hispania citerior». En la otra zona tuvo sus galas la célebre «Itálica», de donde era Trajano, cual otras figuras. Los restos de la ciudad se encuentran lejos de Sevilla, cerca de Camas y junto a Santiponce. También fue de influencia Córdoba, con el nombre de «Colonia Patricia». En la época de Augusto, Roma reorganizó el cuadro de las provincias exteriores. Por esa reforma, como espacios senatoriales, aparecieron la Bética, la Narbonense, etc. En otro aspecto, como orbitas cesáreas, se dieron la Tarraconense, la Germania septentrional, la Lusitania, Alpes Marítimos, Capadocia, Germania del sur, Arabia, Epiro, Alpes Cotianos, Panfilia, Mesia superior, Dalmacia, Panonia del norte, Judea, Rethia, Lyonense, Bretaña, Panonia maridional, Nórica, Mauritania, Cilicia, Mesia inferior, Bélgica, Aquitania, Asiria, Galacia, la Armenia, el Egipto, la Tracia y la Mesopotamia. La Tarraconense se extendió por los territorios de Barcelona, Ampurias, Gerona, Lérida, Huesca, Pamplona, Santander, etc. La Lusitania tuvo por broche de plata a «Emérita Augusta», la Merida de nuestros días.

Un buen acierto vino a poner la concesión del derecho de ciudadanía romana. Por esas alturas del pasado tuvieron sus méritos y sus luces, entre otras localidades, «Lucus Augusti» o Lugo, « Liberalitas Julia » o Evora, « Lacobriga » o Lagos, «Augusta Bracarum» o Braga, «Felicitas Julia» o Lisboa, «Caetobriga» o Setúbal, «Pax Julia» o Beja y «Conimbriga» o Coimbra. Al igual, «Astúrica Augusta» o Astorga, «Toletum» o Toledo, «Colonia Norba Caesarina» o Cáceres, «Augustobriga» o Talavera de la Reina, «Pax Augusta» o Badajoz, «Julia Rómula» o Sevilla, «Gades» o Cádiz, «Uso» u Osuna y «Epora» o Montoro. Asimismo, «Osca», o Huesca, «Ebelium» o Ayerbe, «Bergiduna» o Barbastro, «Antiorgis» o Alcañiz, «Segontia» o Sigüenza, «Augi» o Jaén, «Antecaria» o Antequera, «Arunda» o Ronda y «Beatia» o Baeza. De igual modo, «Gerunda» o Gerona, «Bergusia» o Balaguer, «Ilerda» o Lérida, «Monoliasa» o Manresa, «Iluro» o Mataró, «Julia Faventia» o Barcelona, «Julia Augusta» o Tortosa, «Pollentia» o Pollensa y «Ebusos» o Ibiza. En el mismo sentido, «Castra Aelia» o Morella, «Segobriga» o Segorbe, «Valentia Edetarum» o Valencia, «Saetabis» o Játiva, «Lucentum» o Alicante, «Dianium» o Denia, «Ilice» o Elche, «Ellocrota» o Lorca, y «Auriola», la Orihuela de los tiempos actuales.

Las animadas cohortes alcanzaron la pieza levantina, del adelantado de la Braña al cabo de la Nao, por el 214 de la otra Era. La ciudad de las siete colinas, en hondo reconocimiento, vino a favorecer, amplia, digna y esencialmente, el renacimiento de la villa de Sagunto. Entre los admirables atributos, camino de la ciudadela se distingue el célebre «theatrum», que, por su magnífica estampa, cual así, por todos sus pormenores, constituye uno de los más preciosos regalos de la arquitectura romana.

MIGUEL JIMENEZ

Arte y solidaridad

Un grupo de artistas comprendiendo los géneros lírico, baile, canto, ilusionismo, folklore hispánico, cancionismo francés, salidas cómicas, etc., se ofrecen a SIA, FF.LL. y comisiones organizadoras para tomar parte en fiestas de solidaridad a los compañeros ancianos y pro España. Gastos estrictamente limitados, a condición de que la fiesta no se celebre más allá de 300 kilómetros de Paris, a los efectos de ida y vuelta en un mismo dia. «C.S.» asegura tratarse de artistas de ambos sexos de alta categoría. Escribir a Cuadrado, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

ANTENA

ERA DE ESPERAR

BARCELONA. — El arquitecto José Sobrevías; el representante de la empresa constructora, Alvaro García Agulló; el aparejador Luis M. Martínez, y el constructor Manuel Blanco, considerados responsables del hundimiento del hotel en construcción en Pineda del Mar, han sido puestos en libertad provisional bajo fianza. Bajo Franco, con el capitalista no hay quien pueda.

CAPTURA DE UN «BANDIDO»

SEVILLA. — Manuel Martín Alvarez, de Alcalá del Río, ha sido cazado a tiros por la «Benemérita». Una vez el hombre capturado la autoridad lo ha calificado de «bandolero de caminos», dramatizando los detalles para hacer creer a la gente que se trata de un malvado y no de una triste hazaña de los profesionales del «orden». En efecto, el «parte de guerra» publicado está plagado de suposiciones y de afirmaciones capciosas. Manuel Martín puede haber sido víctima de una venganza política.

VELAN POR EL NEGOCIO

MADRID. — Alarmados por la emigración clandestina al extranjero, que les priva de percibir la prima por cabeza en la exportación de obreros, los jerarcas de la Trata de Blancos (vulgo Instituto Español de Emigración) ha hecho público el aviso que reproducimos: «Todo el que salga de España para trabajar o reunirse con sus familiares en el extranjero debe hacerlo con pasaporte tramitado a través del Instituto Español de Emigración ,para evitar que las autoridades del país de destino os nieguen el permiso de residencia.» A destacar, la pésima redacción de la nota.

LA GUERRITA

MADRID. — En las inmediaciones de Alcalá de Henares un vuelco de automóvil ocasionó la muerte del capitán Gerardo Oral y del cabo Fernando Giménez Alvarez. Tres militares más que les acompañaban resultaron gravemente heridos.

NUEVA ESPECIALIDAD DE CACO

BARCELONA. — En Barcelona existen demasiados aparatos «tragaperras». Conscientes de ello los ladrones han desatado una campaña para disminuir la existencia de las mismas. Al efecto cargan con ellas, es decir, con las perras y los traga. En una sola semana los «tragaperras» robados ascienden a 29.

GOL... PEANDO EN HIERRO FRIO

BARCELONA. — El Club de Fútbol de Barcelona a consecuencia de la construcción del Estadio llamado Camp Nou arrastra un pasivo de 28[illegible] millones de pesetas; y como quiera que el Club va de capa caída no hay manera de quitarse el débito de encima, lo que pone en peligro el techado de la casa. Para remediar la situación el presidente ha dado ejemplo a los socios cediendo un millón de pesetas de su peculio para iniciar la suscripción que debería cubrir el peligroso déficit del Barça. El presidente se ha quedado solo.

HABRA MERIENDA

BARCELONA. — El presupuesto municipal ordinario para 1962 asciende a la astronómica suma de 1.800.000.000 pesetas. Para los postres aún queda el presupuesto extraordinario...

LA PENA NEGRA

HUELVA. — En Puebla de Guzmán un accidente de mina les ha costado la vida a los obreros Cristóbal Javier Pérez y Alonso Alvarez Pérez.

DRAMA DE LA MISERIA

PAMPLONA. — Un sin hogar recién dado de alta en el hospital, durante la última tormenta se refugió en un almacén de huevos de la carretera de Vitoria. Llamábase Vicente Sanromán. Llamábase, porque pereció de frío.

LOS DE FRENTE

TOLEDO. — A falta de «rojos» que guerrear los del Frente de Juventudes se dedican a perseguir murciélagos en las cuevas naturales. Pensando « descubrir » las Cuevas del Cid ya en explotación para el turismo, unos jóvenes del F. de J. se metieron a las mismas, en Consuegra. Uno de ellos, Pedro A. Sanz Navarro pisó un cable y pereció electrocutado.

LOS ESTUDIANTES PROTESTAN

BARCELONA.—A consecuencia de la detención de tres estudiantes universitarios se originó una manifestación estudiantil que recorrió la plaza de la Universidad y la calle de Pelayo, siendo brutalmente disuelta por la policía armada antes de que alcanzara la plaza de Cataluña. Hay gran efervescencia.

ADMINISTRATIVAS

Manuel Sesar. — Recibido giro de 2.000 fs.

Samromá. — 1.000 fs. para «Combat» (donativo).

Rosario Dulcet. — 500 fs para donativo idem; X, de Carcasonne, 500 francos donativo «Umbral».

Pascual Ortiz. — Perpiñán. Recibido giro 2.500 fs. Pagado «C.S.» hasta 30-10-62.

Pérez Guzmán, Decazeville. — Recibidas por conducto de F. dos entregas de sellos y una en moneda para pago «C.S.» y «Umbral».

Université de Paris

PALAIS DE LA DECOUVERTE
Av. Frank. D. Roosevelt. Paris (VIII)

Aura bientôt une section des Sciences Humaines. La conférence que donnera samedi 24 février, à 15 heures, M. Georges Friedmann, Directeur d'Etudes à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, sur « *Quelques problèmes sociologiques de l'entreprise moderne* » sera la première manifestation dans ce domaine.

Hablemos de clasicismo

SIEMPRE fui un amante de lo « clásico », y hoy más que nunca me aferro a esta predilección pese al ritmo que marca la Humanidad en cambios y reformismos.

Desde muy joven era mi preferencia la música, y ya resaltaba mi simpatía por el arte clásico en esta rama, sintiéndome contrariado cuando me veía obligado a ejecutar música callejera.

Soy un admirador apasionado de las obras de Beethoven llenas de sentimiento y de una grande fuerza de expresión; de las obras de Mozart por su sencilla majestad; de las de Berlioz y tantos otros maestros que han sido artífices del arte musical.

En cambio la música de baile la de sonidos disonantes y desgarradores que atrofia los órganos del sentido; la que atrae a la juventud desenfrenada, son una clase de ruidos que detesto porque sólo tienden a degenerar el verdadero arte de la Harmonía.

Cosa parecida me ocurre con las pinturas de Goya, de Murillo, de Utrillo, de Rembrandt y otros maestros de la pintura real, que han hecho una verdadera revolución pictórica, y de otra parte la pintura abstracta, aunque ésta última sea sostenida por millonarios caprichosos.

En literatura ocurre también las obras de Tolstoi, Dostoiewski, Victor Hugo, Pérez Galdós y tantos otros clásicos franceses y españoles, desinteresándome de la literatura dirigida y pobre, detestada también, como es lógico, por las conciencias libres de todo el orbe.

Es cosa natural que sintiéndome atraído por todo lo clásico en arte y literatura, sea igualmente acérrimo defensor de todo lo que de clásico tiene nuestra Organización. La quiero a ésta tal y como la crearon nuestros precursores; tal y como la defendieron y la propagaron los Malatesta y los Bakunin, los Mella y los Lorenzo.

A pesar, pues, de que los años no transcurren en balde, de que el estilo nos va privando de los mejores puntales que sostienen nuestro edificio confederal, y por encima de la insistencia de algunos en querer reformar lo irreformable, la CNT original no ha perdido actualidad pues dejaría de ser CNT de actualizarse a la inversa, o sea en sentido regresivo.

Lejos de ofendernos por el calificativo de «clasistas» con que se nos llama desde el Nuevo Mundo a los hombres que consideramos incambiables los principios y tácticas de nuestra Organización, lejos de ofendernos, repito, nos honra y nos congratula.

Sépalo así el compañero aludido, no extraño a la lectura de este portavoz. Sépanlo también los que escriben en donde sea frases peyorativas contra los *intransigentes*. No es ése el mejor proceder cuando se trata de emplear un tiempo precioso con miras al Interior. No es tampoco el mejor método para armonizar criterios y actitudes, pues por el contrario, contribuye a que las distancia se vaya pronunciando.

Si la CNT perdiese un día lo que contiene de «clásica» dejaría de ser lo que es para convertirse en un organismo degenerado cual la música frívola, que tiende a arrebatar lo que de sublime tiene la música propiamente dicha.

MIGUEL MOLINA

Comunicados

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

Siège et correspondance 24, rue Rouget de l'Isle : Permanence les samedis de 17 à 18 h. 30. Diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, adhésions, renseignements, Bibliothèque

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures. au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

XXIII AÑOS DESPUES

Nuevo quijotismo de los españoles

(Viene del número anterior)

»Una hilera de barcos mastodónticos rodeaba un amplio muelle de un importante puerto francés. Sus banderas ondeaban como queriendo pregonar su nacionalidad. Los puentecillos de las naves se nos ofrecían como ascensores que nos elevaran a nuestro piso de viaje.

»Eramos muchos los rezagados que no queríamos entrar de momento por seguir curioseando los cordones de expedicionarios que de una forma ordenada subían por la escalera, estrechísima, que colgaba de los caballos de acero. El sol matinal nos alumbraba resplandeciente con sus rayos de oro, como nunca los vi en Francia de majestuosos en estos campos de concentración.

»Unos silbidos de sirena anuncian la próxima salida. Los que aún permanecíamos curioseando vimos a unos hombres diestros soltar las amarras. Ruido de cadenas que nos dio a entender que eran las anclas que subían, goteando de las profundidades del agua como cubos sacados del fondo de un pozo. La recua de barcos partió desafiando los mares. Ya nos encontrábamos a muchas millas del puerto de partida, mojando de vez en cuando las olas, las cubiertas de los monstruos que nos transportaban a otro continente. Nuestros bajeles se balanceaban al oleaje de las azules aguas, como columpios de muchachos alegres, produciéndonos ligeros mareos. La expedición se componía de la casi totalidad de los refugiados españoles que habían manifestado deseos de emigrar y que nos encontramos en estos campos en espera de la salida para el país de los sombreros grandes.

»Nuestra vista no alcanzaba más que agua y cielo. Un cielo que en poco tiempo se entoldó de blancas y espesas nubes. El ruido de las maquinarias lo sentíamos en nuestro interior más que en nuestros oídos. Así un día tras otro columbrando a lo largo de nuestra embarcación, otras en lontananza. Por fin, después de una penosa navegación e infinito trayecto divisamos tierra de nosotros desconocida. Mientras más nos acercábamos, mejor precisaba nuestra vista el mundo que nos era prometido. Las barandas y pasillos del barco se arracimaban de refugiados curiosos por ver la ciudad marítima que desde lejos nos presenciaba con sus miles de barquichuelos que adornaban su importante puerto. Una milla más y el «práctico» salió a nuestro encuentro saludando puño en alto.

»El muelle se hallaba abarrotado de cientos de personas que esperaban nuestra llegada. Tuvimos acogida apoteósica. Una banda de música entonó el «Himno de Riego». Los vivas a los refugiados españoles se sucedían. La emoción de nuestros corazones era inenarrable.

»Caravanas de formidables autobuses nos condujeron envueltos en vivas a Méjico y a la República Española hasta los lugares donde hacían la clasificación de oficios y distribución a los distritos de trabajadores. Éramos habilitados en compañía de nuestros familiares en cómodas casas y en las labores propias de cada uno. Los medios que nos proporcionaban las autoridades mejicanas apreciables como fuentes de vida, ya que con el producto de nuestro trabajo lo pasábamos con bastante desahogo .Nuestra felicidad era completa. No podíamos pedir más después de las miserias y vicisitudes pasadas. El descanso de nuestro cuerpo y la paz del espíritu la habíamos encontrado...

»Pero ¡ah! cuando más felices éramos un gran golpe dado en la puerta de la barraca por uno de nosotros me despierta, y adiós, el ensueño de mi vida se marchó. Me dulcifico unas horas, pero una vez despierto me di cuenta con tristeza de que me encontraba en una barraca del campo de Barcarés. De nuevo quise reconciliar el sueño, pero no pude. Mi pensamiento se transportó a los campos de St-Ciprien, de Argelès-sur-Mer, de Bram y otros más en los cuales se encuentran nuestros amigos ,nuestros compañeros y hermanos, todos en espera de ver realizado mi dulce sueño. También mi pensamiento voló por los refugios y campos de concentración donde se hallan nuestras mujeres y niños esperanzados en abrazar algún día a sus seres queridos; pues de continuar por más tiempo nuestra situación acabaremos por perder la «chaveta» los que no la vida».

Aquí terminó el refugiado de tercera su significativo relato.

Era tanta el ansia que tenían de salir de los campos de concentración y tan creídos y esperanzados estaban en la emigración a otros países que nada extrañar que tuvieran ilusorias pesadillas. La primera y real expedición de refugiados españoles para América se efectuó a bordo del « Sinaia » que partió de Port-Vendres. Esta noticia llegó a los campos haciendo acrecentar más el júbilo de los que esperaban la hora suprema de su salida.

En la primera expedición salió un número reducido de exiliados, casi todos de los bien arrimados al SERE los que no sabían lo que era pasar privaciones en las arenas así en los refugios.

Salida la primera expedición, los días pasaban sin que los refugiados de tercera notaran indicios de que hubiese otras. La impaciencia justificada de los que esperaban en los campos era tanta, que muchos comenzaron a desconfiar. A esto se unieron unas circulares apareciadas reglamentando y condicionando a los que deseaban emigrar. Un mes y otro y sin que salieran nuevas expediciones. **MANUEL TEMBLADOR**

(Continuará)

E. Armand y el anarquismo internacional

Las letras anarquistas internacionales están de luto. E. Armand, el infatigable propagandista, acaba de extinguirse en la villa «Les Sources Vives», de Ruan donde se había retirado con su compañera Denisa, quien nos anuncia que el día 19 de los corrientes, el anciano escritor dejó de existir, con la pluma en la mano, dando el último vistazo a los pruebas del boletín de «L'Unique», que «Défense de l'Homme» publicaba desde hace un par de años, cuando Armand empezó a disminuir su actividad.

Oportunamente daremos detalles acerca del pensamiento y la vida del individualista impenitente que fue Armand, cuya copiosa obra escrita marca un jalón importante en la historia del anarquismo.

Sirvan estas líneas para afirmar a la «chère Maïse» nuestra simpatía y solidaridad.

FERNANDO FERRER

B.D.I.C

GRAND BAL

JUSQU'A L'AUBE

Avec l'orchestre NITOX

et son ensemble

Avec la collaboration extraordinaire de la plus charmante et sympathique chanteuse et animatrice parisienne

Cora Cristel

Buvette Vestiaire

Prochain GALA, le samedi soir 7 avril 1962

Imp. des Gondoles — Choisy-le-Roi (Seine)

SAMEDI
3
MARS
à 21 heures

SALLE SUSSET

206, Quai Valmy
PARIS XI (Métro Jaurès)

« Mosaicos Españoles »

PRESENTE

Grand Gala de Variétés

au profit de ses œuvres de solidarité

B.D.I.C

PROGRAMME

Présenté et animé par

Nitox et Marguerite

avec...

Manolo Cruz

et sa guitare, chanteur melodique

*

Jeanine Manjin

chanteuse de caractère

*

Andrés Pérez

ténor de grandes qualités

*

Ana-María

«La gitanilla» avec Barbas à la guitare. Flamenco

*

Cora Cristel

la chanteuse du charme parisien

Nitox et Marguerite

les comiques de la sympathie

*

Trio Matt Coshe

«Yougoslav Singer». Atraction internationale du Twist et du Rock. (Pour la première fois à la Salle Susset)

*

Magali Vincent

Grande vedette internationale du genre superréaliste. (Pour la première fois à Paris)

*

En plus

Vedettes surprise

B.D.I.C

«Tierra y Libertad»

En su número-revista de enero 1962:

Portada y contraportada (cuatricromías) de B. Cano Ruiz. «El mundo estatal, La ciencia, Los libros, La democracia», cuatro artículos de Redacción. «Reflexiones acerca de la Revolución cubana», José Viadiu. «Formas del federalismo regional», Juan Lazarte. «El miedo», William Rose. «Atisbos libertarios en la Hélade», Víctor García. «La economía moderna y el anarquismo», Leslie Flinck. « Panorama del mundo », Adolfo Hernández. «Los fundamentos del anarquismo», B. Cano Ruiz. «Guerra Junqueiro», Campio Carpio. «Pacifismo integral y anarquismo» Hem Day. «Ricardo Flores Magón», José Muñoz Cota. «La revolución : sus causas y su naturaleza (III)». Herbert Read. «Luminosa anarquía» Mahatma Gandhi. «Mater dolorosa». Guilarte. «El lince», Eugen Relgis « La verba », Ismael Viadiu. «Lo madereros», C.P.D. « Controversia antiespiritual (III)», Costa Iscar «Primer centenario de Han Ryner» R. «Ignacio el cachurrero», Marcel Salinas. «Barbarie y crímenes de la Inquisición española», R. «El hombre y su conducta», Dr. R. Martínez. «Crónica de Francia», C. «La calumnia», Gérard de Lacaze-Duthiers. «La familia anarquista». «Balance de una actuación», R.

Correspondencia y giros:
Domingo Rojas, Apartado 10596 México 1, D. F. Méxique. En Francia puede servir «T. y L.» Henri Mondéjar, 31, rue de la Monnaie Bordeaux (Gironde).

BESANA (novela del exilio)

(Sigue El divino pecado)

Al día siguiente vino a visitarle Francis Herbert, suplicándole una segunda carta para Sylviane. A cambio de este trabajo, le ofrecía todo cuanto él quisiera, sólo por combinar en unas cuartillas una amalgama de palabras embrujadas para convencer a la muchacha.

Ariel que buscaba ocasiones propicias, aprovechó oportunamente para pedirle mil francos y la bicicleta por una semana. Asegurándole interceder entre Sylviane y él personalmente, a fin de obtener mejor éxito. Francis le prometió lo solicitado por Ariel y éste cumplió su palabra de hablar a Sylviane. Ambos se ayudaron mutuamente. El primero trayéndole el dinero y la bicicleta, el segundo presentando a Sylviane cualidades morales de Francis, sin saber realmente si las tenía.

El miércoles llevó a Júpiter chez M. Bernard, aludiendo una necesidad de ir a Montauban. También pidió en la yesería de St. Antonin un anticipo de paga por 36 NF de piedra que existían solamente en su imaginación. Se fue a la peluquería a que le cortaran las greñas que le tapaban las orejas, saliendo de allí con diez años más joven.

Se compró traje, zapatos y una camisa, todo nuevo, aunque de mediocre calidad. Subió con el conjunto en un paquete a Servadac para preparar la semana del jueves su aventura.

Llegó la hora señalada, hermosa y limpida como primavera de ensueño; el cielo despejado y el sol asomando su rostro fosforecente y fascinador.

Ariel vestido de fiesta volaba como diríamos por la carretera Nacional Nº 126 que conduce a Caylus; subió un camino comunal, detrás de Montpalace, para bajar después como una centella a St. Antonin por la parte opuesta. Este ángulo obtuso de camino le hacía recorrer tres kilómetros más, pero tenía por objeto de disimular su rumbo, haciendo ver que marchaba a Montauban o a Caylus. En St. Antonin pasó el puente del Aveyron a toda marcha para no ser reconocido de nadie y subiendo ya la empinada carretera departamental Nº 19, comenzaba su aventura. De una parte a otra había un arcabuco tan inclinado de terreno, que ni una avalancha podía talar. Las divagaciones le martillaban las sienes. Se imaginaba estar subiendo una montaña para cometer un crimen. La conciencia le fustigaba continuamente con reminiscencias de piedad por la pobre niña. No temía a nadie, ni siquiera a los gendarmes; pero la sensatez entenebrecía su rostro. El arrepentimiento de una perfidia cometida. Hubiera sido más digno escribirle y hablarle como un hermano mayor, a fin de romper los lazos de un amor peligroso.

Tan hermosa era aquella mañana de abril, que por otra parte le parecía error no saber aprovechar aquellos momentos que la suerte le ofrecía. El disco solar era su cómplice. Los pajarillos le animaban, el oxígeno fresco de los pinos estimulaban sus fuerzas; toda la Naturaleza le impulsaba a proseguir su ascensión hacia Ste. Sabine. ¿Qué es la vida? ¿No tomamos parte de ese conjunto de seres que aunan en la existencia misma del Universo de perenne sucesión? Las personas tienen cuatro estaciones, como el año. Irma estaba en la primavera de la existencia, Ariel en el verano, cuyo sol único y verdadero le era ella y le parecía suya, como legítima. ¿Qué tratado de moral podía impedirle de ir a su encuentro? Pasamos a la efímera existencia de nuestra vida entre mucha lágrima y dolor. Los placeres acaban pronto cuando se presentan raramente. ¿Qué ley podía decirle todo lo contrario? — En la eternidad del tiempo, nuestra vida es un segundo —se decía Ariel— hemos nacido para amar y ser amados.

Terminó de subir a pie los cuatro kilómetros de cuesta que le quedaban. Llegó al camino llano, inundado por un hermoso sol abrileño. En los bosques que se extendían en ambas partes del camino, cantaban algunos cuclillos cuyo canto no le parecía el mismo que el de la cantera. Ni el canario en su metálica prisión le era más melodioso. Un aroma fresco de campiña le llenaba los pulmones de oxígeno puro. Su bicicleta volaba sobre el asfalto de la carretera departamental de Laussier. Por allí cortaban leña muchos españoles refugiados a tanto el estéreo. Las propiedades forestales quedaban taladas y los negociantes se enriquecían con el trabajo de estos parias de la leña.

Cotinuó un kilómetro más, y a su derecha se abría un pasaje rudimentario de dos surcos paralelos trazados por las carreteras al pasar. Una muralla aparecía a la izquierda sobre la cual se asomaban las copas de una procesión de endrinos y acebos resguardando toda una propiedad. Al interior dominaban muchos olmos y encinas gigantescas, rodeados de carrascas y pinos, en cuyas ramas dialogaban con mucho donaire mirlos, pinzones y otras aves, que alegraban el el alma inquieta de Ariel.

A pocos metros de allí se extendían los verdes prados salpicados de colores blancos, amarillos, azules y rojos, que animaban los grillos en continua algarabía. Más lejos se oía el ritmo ligero y regular de una segadora mecánica, la voz de algún aldeano dirigiendo la yunta; el golpe de las hachas; el crugir de algún árbol al caer cortado al suelo; ladridos de perros; sonar de esquilas; balar de ovejas y conversaciones en lontananza.

Acababa de entrar en terreno peligroso para sus aventuras. Bajó de la bicicleta; anduvo unos cien metros más, hasta penetrar en el bosque por angosta entrada, disimulándose seguidamente por un enredado sendero de zarzas, ortigas y acantáceas. Desde allí divisaba la propiedad. A su izquierda se podía distinguir aunque lo ocultasen las matas, un aprisco en el cual seguramente ponían el ganado. Más al fondo cercado por un palenque, comenzaba el prado, que se extendía hasta una colina.

Allí vió como un rebaño de ovejas que se acercaba parsimoniosamente pastando. Con el hato corría y ladraba un perro pastor que apenas conseguía encarrilar las ovejas desordenadas.

Cuando vió a Irma tras el ganado, le pareció una amarilis en las dulces églogas de Virgilio.

Llevaba vestidito blanco sin mangas y sombrero cónico de paja para protegerse del sol. El sombrerito tenía alas adornadas con una cintita azul.

Ariel sacó su pañuelo que agitó dos o tres veces al aire para ser visto. Irma se percató de su amigo sin manifestar sorpresa por no ser apercibida de la masía, y seguía tranquilamente tras sus velludas ovejas que avanzaban hacia el aprisco paciendo con lentitud. Cuando comprendió que algunos árboles la ocultaban, vino alegre hacia su amado que salía ya a su encuentro y bajo el amparo del bosque, se abrazaron en beso prolongado como dos jóvenes esposos después de prolongada ausencia.

El perro, bien domesticado, no se ocupaba de la muchacha y guardaba el rebaño con la destreza de un buen pastor.

Así los primeros besos fueron saludados por los pajarillos como en una leyenda.

Eran las diez de la mañana. Los grillos ensordecedores; el zumbar de las abejas que buscan el néctar de las flores; las mariposas coloridas trazando círculos en los espacios y confundiendo la púrpura de sus alas con el polen de los pétalos. El lirio de los valles asomándose tímido entre la hierba. En esta vida de ensueño se encontraban Irma y Ariel. La pastorcilla enamorada era un lirio blanco en aquel edén de cercos y caminos.

El refugiado, al que después de tantas amarguras le aparecían los cielos abiertos, estaba poseído de la mirada de la virgen pecadora en el momento de aleluya que les cantaban los pájaros. ¿Qué más les podríamos presentar que la Naturaleza en pleno desarrollo: la fecundación de todo lo que se reproduce y se multiplica en este valle de lágrimas. Las horas del pecado proscrito por todas las santas escrituras, sin impedir que el velo de los siglos se desgarre, ni que las amapolas nazcan en las carnes perfumadas de la efeba?

¡Aleluya! ¡Aleluya!

Salve flor de la juventud. Los rizos de oro y de azabache, la vida triunfal bajo el capitel azul del cielo.

El cuclillo también ocupa plaza en la orquesta de las aves. Esta vez ya no se burla de Ariel, que vivía por vez primera.

— Dichosos vosotros que sois libres, sin temor al gendarme ni a la prisión. Sin preocuparos del coloquio que llevo entre la conciencia y el amor.

— Pobre niña, pobre niña — gorjeaba el mirlo.

Pasaron horas y días, porque cada mañana iba a verla hasta el anochecer, que se marchaba solo a dormir en choza de carboneros.

Cuando sus recursos económicos se terminaron, decidió regresar a Servanac.

El manto gris del crepúsculo se extendía en las comarcas; el ángelus de campanas aldeanas llamaba los rebaños. Las casas de los labriegos se perfilaban sobre colinas y llanos. Ariel marchaba veloz entre aquellos bosques. Las ramas de las encinas eran como brazos amenazadores de la familia de Irma queriéndole impedir el paso. El cansancio y el arrepentimiento procedió a su instinto saciado, y para olvidar, bajaba la cuesta a toda velocidad. Las nubes pardas, acechándole desde sus bases, vinieron precipitadas en masas compactas y descargaban el agua de sus odres sobre el infeliz, sin darle tiempo ni de guarecerse. Llovía y llovía sin parar, como si los elementos del cielo se vengasen de una ofensa.

Ariel, imprudente, viraba rápido las curvas sin frenar la bicicleta y empapado como una esponja. El viento le chapuzaba de agua el rostro, como castigo merecido.

Ya no había ni pájaros ni sol; ni flores ni prados; ya no tenía más a su pastorcita entre los brazos.

Tinieblas y lluvia salpicando el asfalto de la carretera penetrándole hasta los huesos, proyectándose en línea oblicua a través de la iluminación. Cuando subía un automóvil con sus faros encendidos, Ariel bajaba como un suicida sin frenar ante el vehículo.

— Desgraciado — le gritaba su conciencia. — ¿ Qué has hecho ? ¿Quién justificaría su contubernio? Ni tus amigos te perdonarán.

Ni los más pervertidos consuetudinarios de ciudades pecadoras. Todo Servanac te pondrá al índice del reproche; los niños de la escuela te abrumarán con el desprecio humillante del silencio.

VOLGA MARCOS

(Continuará)

CARTELERA

CNT — LYON — FIJL

Para el domingo 4 de marzo a las cuatro de la tarde tendrá lugar una sesión cinematográfica, en la que se pondrá en escena la película de Bardem «Calle Mayor».

Como sea que en las sesiones anteriores nuestro local social se ha demostrado insuficiente para dar cabida a toda la asistencia, hacemos gestiones para que los programas sucesivos sean presentados en la Sala de actos del Palais du Travail de Villeurbanne. Referente a ello, a su debido tiempo los compañeros serán informados.

MOSAICOS ESPAÑOLES

Gala de solidaridad para el 3 de marzo a las 9 de la noche en la Sala Susset, París, Métro Jean Jaurès. En las tablas: NITOX et MARGUERITE, Manolo CRUZ, Jeanine MANJIN, Andrés PEREZ, ANA MARIA y BARBA, CORA CRISTEL, Trío MATH COSHE, Magali VINCENT. Orquesta Nitox. Baile hasta las del alba.

EN LYON

Gran función teatral para el día 18 de marzo a las dos y media de la tarde en la Sala de Fiestas del Distrito II. Representación a cargo del grupo artístico « Tierra y Libertad » de la magnífica obra de Alejandro Casona : LA MOLINERA DE ARCOS.

Como fin de fiesta, selectos números de Variedades.

Este Festival, organizado por SIA, merece ser amplia y entusiásticamente concurrido por todos los españoles.

Jean Rostand
LO QUE YO CREO
ediciones «SOLI»

Beasaín

Traducimos de «L'Express» de París:

Los empleados de la Compañía Auxiliar de Ferrocarriles continúan la lucha empeñada hace dos meses. Huelga que ha sido rodeada de silencio interesado, excepto cuando ciertos estallidos se han producido. Lamentablemente, la Prensa francesa se ha ocupado de la huelga de Beasaín una sola vez, en diciembre último.

Desde que fue suprimido el sobresueldo de las horas extraordinarias, vital para los trabajadores españoles, la situación económica de éstos ha empeorado de manera alarmante, al extremo de que los fines de mes son angustiosos para las familias obreras. Al efecto, al finalizar el año 1961, los empleados de la CAF solicitaron mejoras materiales, y ante el rechazo de la Compañía (que se negó incluso a recibir a los jurados de Empresa) los ferroviarios se declararon en huelga del hambre dentro de los locales de la CAF, de 12 a 14 y a las 18, o sea en las horas de comer. El segundo día la policía intentó desalojar los talleres, provocándose choques con los huelguistas, varios de los cuales resultaron heridos, dos de ellos gravemente. Entonces Beasaín fue invadido por la Policía Armada, dotada de metralletas, para reprimir duramente nuevas manifestaciones previstas.

El 31 de enero el pueblo en masa manifestó en vista del fracaso de las gestiones, determinándose continuar las protestas populares. En resultado, a partir del 7 de febrero, los obreros de la CAF se reúnen diariamente en la vía pública, tanto da si llueve o no, recorriendo silenciosamente las calles de la localidad. Por ahora la policía se muestra circunspecta...

¿Hasta cuándo durará ello? Lo ignoramos. Lo que sí sabemos es que la actitud de los obreros es bien determinada, tanto, que tal madurez para el combate de los obreros de Beasaín es una lección y un estímulo para los trabajadores españoles inconformistas y aún no esperanzados. — A. LUCENA.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE FEBRERO
Lista núm. 4

	NF
Suma anterior	1.741,25
Paris. — F. Cabo	10,00
Familia Marín de Houilles.	16,00
Adolfo Teta	5,00
Fresnes. — Liberto Virgili..	5,00
Creux.—Manuel Heránndez.	10,00
Fenéndez	5,00
Montcerf. — C. Cacho.....	6,40
Bordeaux. — Gil	5,00
Ferreres	2,00
J. Meléndez	5,00
Usine. — A. Macarro	5,00
St-Mixte. — E. Soldevilla	10,00
Cahors. — Torner	10,00
Chalet. — Moreno	10,00
Nice. — F. Azorín	11,70
Calgary (Canada). — A. del Olmo	70,05
Montbrison. — B. Marín...	10,00
Lyon. — Hiraldo	10,00
Alger. — F. Martínez	5,00
Labastide. — M. Rodríguez.	6,00
Firminy. — Fernández	20,00
Total	1.983,40

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administracion

Itinerario libertario

(Ver número anterior)

En el cementerio de Montmartre he visitado la tumba del poeta judío-alemán Enrique Heine, hombre de letras universal que no pensó jamás en emigrar a una patria racista, patria de alejamiento de los otros pueblos. Además de poeta Heine fue pensador, aplicándose libremente en cualquiera que fuese la tierra en que se encontrara. Hallarse con una inteligencia potente y libre en el cementerio, es decir, con la muerte en medio... provoca la nostalgia y hay que salir de la necrópolis cuanto antes.

Tras una visita a Italia será mi regreso a Israel, mi lugar de estancia, pero no mi patria absoluta por serlo ésta el gran perímetro que engloba a toda la humanidad. Con pasaporte para Europa — ese tapujo con que uno tropieza siempre cuando trata de salir de casa — probablemente me quedaría para quien sabe cuanto en Europa, país de cultura y civilización... en un 70 por cien...

Debo mencionar la buena acogida que me dispensaron los compañeros franceses de lengua yidish, que están editando en París «Der frajer guedank» (El pensamiento libre). Su redactor principal, compañero David Stettner, es trabajador sastre y un literato destacado. Durante la ocupación de Francia a cargo de los nazis Stettner estuvo metido en la Resistencia, cosa que hicieron la mayor parte de compañeros judíos residentes en el país.

∴

La «propina» presenta el capítulo plaga de todo viajero. Recibirla humilla y sin embargo la exigen, en detrimento de la integridad del carácter. En Francia y en Bélgica la propina es imperante, pareciendo que se trabaja más con idea del chaleco ajeno que por la obtención de un salario. En el cine con pagar billete no basta; hay que dar a la acomodadora que no acomoda siquiera; lo mismo en los teatros, cafés, museos, urinarios... Eso parece el reino de la mendicidad con trabuco. ¿Por qué no cortan los Sindicatos semejante abuso? ¿Es que no hay que velar por la moral de los asociados? Con reivindicar un salario integral con desconsideración de la propina la clase obrera quedaría, personalmente, más afirmada. Porque, cuanta más propina se concede tanto menos de jornal devengan los patronos, lo que hace que el trabajador pedigüeño se haga más exigente. En Israel no existe la propina, pero sí el « bakshissher » (aproximadamente lo mismo) en los países árabes, igual que en los citados países de Europa.

CHA-FEI-HO

(Seguirá)

«Tipos españoles»

Cuarenta y seis semblanzas de literatos, artistas, filósofos, economistas, políticos y cenetistas españoles salidas de la pluma de Alaiz en sus mejores tiempos. Un derroche de ingenio, una demostración de penetración sicológica atribuibles al mejor escritor anarquista contemporáneo que ha sido Felipe.

Cerca de 400 páginas de texto, con presentación litográfica de Lamolla y un prólogo de Fontaura.

Un libro que hará época y que constará en Tomo II en las Obras de Felipe Alaiz.

Para formalizar la tirada conviene que los compañeros se suscriban al precio-coste del libro 7,50 NF. Dirigirse a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe (X), CCP 1350756, París.

PARADEROS

Paradero de Angel Mustielas, recién llegado de España. Pregunta por su primo, de Maella. Mi dirección es Timoteo Bondía, Ferme de la Borde, Brie Compte Robert (Seine et Marne).

COMUNICADOS

CONFERENCIA EN BURDEOS

Siguiendo el ciclo de conferencias organizado por la F. L. de Burdeos y la C. de R. , el compañero A .Lamela, disertará sobre el tema «Problemas cara a España», el domingo día 4 de marzo, del año en curso, a las diez de la mañana ,en el Cine Eldorado, rue de Lafontaine.

No dudamos que acudirán todos los compañeros y simpatizantes con estos actos a esta reunión pública.

REUNION DE FRATERNIDAD SINDICAL

El Comité de Alianza CNT-UGT-SOV de Tarbes invita a sus adherentes a la reunión de fraternidad que tendrá lugar el día 11 de marzo a las diez de la mañana, en los locales de Fuerza Obrera, 46, rue Georges Clemenceau.

REGION CATALANA, PARIS

Invita a los compañeros de la Región a la entrevista que tendrá lugar el domingo 11 de marzo a las 10 exactas de la mañana para proceder a la reconstitución definitiva de la Regional Catalana en el Exilio. Invitación extensiva a todos los compañeros que residen en los pueblos que rodean la capital.

COMISION DE CULTURA, PARIS

Anuncia conferencia a cargo del compañero Sanz Martínez, quien versará sobre el tema: «Goya, hombre y pintor del pueblo». A las 9 de la noche del día 16 de marzo.

F.N.I.F., PARIS

Desde hace tiempo esta C. de Relaciones viene organizando una modesta tómbola a beneficio de alguno compañeros muy necesitados de solidaridad.

Con este fin esta Comisión tiene organizada una simpática y agradable fiesta con el concurso de algunos artistas el domngo día 11 de marzo a 15 h. 30, en nuestra local social.

La Comisión Nacional de Relaciones se sentirá muy satisfecha de registrar vuestra presencia y la de vuestros familiares. Invitados igualmente los compañeros no ferroviarios.—Comisión Nacional de Relaciones.

SIA de PERPIÑAN

Invita a todos sus afiliados y amigos a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 4 del mes de marzo próximo, en el local del café Casanyes, a los nueve horas de la mañana. Esperamos la asistencia de todos.

F.L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general a todos sus afiliados, para el próximo domingo de marzo, la cual se celebrará en el café de la Comedia, esquina del puente del Cónsul, a las nueve y media de la mañana.

Notas sobre el problema de la vivienda en España

LA construcción de viviendas, junto con la educación y la higiene, pertenece a la categoría de los programas encaminados a incrementar el capital social. Pero sucede que las inversiones e nestos sectores de la economía nacional, reportan un beneficio inferior y a más largo plazo que el capital invertido en otros sectores.

La calidad del «hab'tat» nacional es una cuestión de interés vital. A pesar de ello, la grandeza de las inversiones necesarias y lo aleatorio de sus beneficios alejan al capital privado de estos sectores de la actividad económica.

La situación en España puede definirse como deficitaria. Un simple cálculo aritmético arroja la cifra de 900 nuevas escuelas a construir anualmente para que el déficit escolar no aumente. El número de las que se proyectan, no llega ni a la mitad.

Cada año se contraen en España de 245 a 250.000 matrimonios. Según las normas comunmente admitidas en Europa, esto significaría 375.000 viviendas nuevas por año; en 1958 se construyeron, según cifras oficiales, alrededor de 110.000.

El origen del problema de la vivienda viene determinado por causas de tipo general; pero la relación concreta entre estructuras geográfico-económicas y su expresión social, en el caso de la vivienda, dan a estas causas un orden de preferencia que cambia con los países.

De un modo general, estos factores son el aumento de la población; la concentración de este aumento en las áreas urbanas; el elevado costo de la construcción que desde una óptica de consumo se refleja en la relación entre el precio de uso y los presupuestos familiares (ingresos).

Veamos ahora cómo se comportan estos fenómenos en el marco de España. Debido al acusado descenso de la mortalidad infantil y al aumento de la natalidad absoluta, en menor grado, los índices de crecimiento absoluto de la población siguen un ritmo ascendente. España es, entre los países europeos, el que conserva la tasa anual de crecimiento más elevada, exceptuando Portugal. Tomando como base el año 1953, las cifras para 1957 son: 9 por mil en Inglaterra; 20 por mil en Italia, 24 por mil en Francia y 31 por mil en España.

Este incremento se ha visto acompañado de fuertes desplazamientos desde el Sur y centro de España hacia las provincias industriales de Barcelona, Madrid, Asturias, Bilbao, etc. Estos desplazamientos obedecen a causas fundamentalmente económicas y sólo en un tanto por ciento irrisorio a motivos psicológicos.

La remuneración media del trabajador agrícola español para el año 1956 era de 9.805 pesetas (mano de obra fija o controlada). Frente a esta cantidad, en sí ya irreal, tenemos un ingreso anual medio de 21.222 pesetas para el obrero industrial (1); 18.300 para el pescador; 23.104 para el empleado de transportes.

Los ingresos industriales triplican, pues, la remuneración en el campo. En sus rasgos generales, la situación es parecida a la que existe en el Mezzogiorno y el norte italiano, con la agravante para nuestro país de que la riqueza del Norte español es menor, y el régimen no tiene una política para el campo que no sea la organización de la emigración sistemática al extranjero (2).

(1) Utilizamos siempre cifras oficiales.

(2) Nos limitamos a los problemas directamente demográficos, dejando de lado, por supuesto, los que atañan a una política agraria.

Es inútil destacar uno de los aspectos más graves, a largo plazo, de esta corriente migratoria campo-ciudad: la sangría humana que esto supone para el campo. La localización geográfica de estos desplazamientos, permite dividir a las provincias españolas en tres grupos:

El de aquellas cuya población absoluta disminuye o sea, provincias *emisoras* en las que la emigración es superior al crecimiento vegetativo.

Otro grupo formado por provincias también «emisoras», pero que debido a un aumento vegetativo superior a la emigración, aumentan en población absoluta.

Un último grupo de provincias receptoras o de atracción; éstas últimas son las siguientes: Barcelona, Madrid, Vizcaya, Oviedo, Alicante, Gerona y Baleares.

De 41 provincias españolas se han ausentado en los seis años que van de 1951 a 1957, 980.000 personas. 530.000 de las cuales fueron recibidas por las nueve provincias receptoras. Si nos limitamos a estas últimas el problema, por su magnitud, raya a lo increíble; en efecto, si le añadimos a esta cantidad las 507.000 representadas por su aumento vegetativo propio resulta un incremento absoluto de más de un millón de personas en las áreas industriales que ellas definen.

Estos movimientos humanos, se producen en el marco cerrado de España; los sacrificios que ello implica no siempre menores que los provocados por la emigración al extranjero, escapan a una gran parte de la opinión pública española y a la totalidad de los medios encargados de informarla. En este río humano vive, submergido, el problema de la vivienda. ¿ Cómo concretar estas necesidades ? Hallar el grado de necesidad de vivienda, va de lo elemental y esquemático a lo real y social. Se puede empezar por el cálculo de las necesidades estáticas implícitas en la relación entre el número de habitantes y el de viviendas. En lo que concierne a España, puede tomarse 4,21 personas por familia y considerar como necesario el mínimo de una vivienda por hogar familiar. Pero no nos apresuremos a dar cifras globales. La relación habitantes-viviendas es sumamente engañosa. Esta relación no puede indicarnos el hecho de que, por ejemplo, en los suburbios de Barcelona viven, según datos publicados por el Obispado para el año 1958, 300.000 «barraquistas», la mayoría en barracas de 25 a 30 m2 donde cohabitan de diez a doce personas componentes, a menudo, de tres generaciones (3).

El cálculo estático, no tiene tampoco en cuenta que en el censo nacional de viviendas, se incluyen las 200.000, propiedad de otras tantas familias que poseen más de una casa, lo que desvirtúa el verdadero carácter del déficit.

Además, en España el aumento de población en los últimos años es de 320.000 habitantes por año. Dividiendo este número por las 4,21 de promedio familiar, deduciríamos la cifra de 76.000 nuevas viviendas por año necesarias para absorber el déficit vegetativo exclusivamente. Pero, en realidad, el número de viviendas necesarias debe medirse sobre el de los nuevos matrimonios que en 1957 se elevaba a 246.000; y para los años siguientes se preven 300.000.

(3) Sólo en las proximidades de Barcelona — capital y zona de influencia aparte — hay un déficit de 38.860 viviendas según el *Plan de Ordenación provisional de Barcelona.*

Si pasamos en fin a la estimación en cifras globales de las necesidades de viviendas urbanas es tal por el bloqueo de alquileres viejos desde hace 10 ó 12 años, de forma que los nuevos alquileres son en su mayoría superiores a 500 pesetas. Si tenemos en cuenta este factor, la necesidad de vivienda la sufren, especialmente, aquellas capas de la sociedad para las que el alquiler supone alrededor de un 20 por 100 del salario en la industria.

Hay que huir, pues, de las formulaciones globales, a menudo irreales o vacías de un contenido concreto. El cálculo de las necesidades reales debe hacerse conforme al estudio de los distintos grupos de población, de los cambios que sufre y previstos en la pirámide de edades, cambios en el cupo de parejas y en la composición familiar.

El otro factor agravante del problema de la vivienda al que aludimos al principio, es el de los costes en su doble vertiente de producción y consumo.

En Europa, una vivienda moderna de tipo medio, cuesta al usuario, unas cuatro veces la media de los ingresos anuales de un obrero adulto; este coeficiente aumenta en los países poco industrializados.

En España se calcula en una media mínima de 80.000 pesetas el costo neto de una vivienda de 50 metros cuadrados. A razón de las 14.000 pesetas de ingresos ya citadas, la cifra en cuestión sube a 5,6 veces; en el sector rural, con unos ingresos de 9.800 pesetas aquella proporción sube a 8,5; y en el campo vive un 47 por 100 aproximadamente de la población española.

Según el Anuario Estadístico (1959), los costes medios de uso son de 200 a 210 pesetas en las áreas rurales y de 240 a 250 en las urbanas. Esto representa un 10 por 100 de mínima a un 20 por 100 de máxima de los salarios oficiales. Ahora bien, el alquiler medio de 250 pesetas en viviendas

El tercer sumando lo constituyen las viviendas tituladas «ocupadas temporalmente», y son propiedad de familias que poseen más de una vivienda o sea que no son residenciales.

El segundo tipo de objeciones atañe al fondo y afecta a los tres sumandos. El censo de viviendas está elaborado a partir de los permisos de construcción que pasan por las administraciones locales. Aparte la reducción que sufre luego en la práctica esta cantidad, hay que tener en cuenta que la mayoría de las barracas que se han construido los últimos años en los suburbios de Madrid, Barcelona, Sevilla, Tarrasa, Zaragoza, etc., lo han sido sin planos de arquitecto ni permiso oficial del Ayuntamiento corespondiente. En su casi totalidad carecen de agua corriente, electricidad y salidas de aguas residuales; su superficie media oscila entre los 20 y los 30 m2 ocupadas por un índice medio de de 6 u ocho personas.

En el mismo año 1953, para el que aceptamos con las reservas dichas la cifra de 1.064.452, se terminaron como máximo 114.000 viviendas.

A partir de 1959 la crisis provocado por el Plan de Estabilización ha afectado enormemente la construcción; la petición de permisos de obras en el Ayuntamiento de Barcelona, por ejemplo, pasó de 200 a 20 en los últimos meses de uno y otro año.

Si así y todo nos decantamos por el optimismo y admitimos una media para estos tres últimos años de 100.000, el problema se plantea en estos términos: 300.000 viviendas deberán albergar 750.000 matrimonios más 1.110.000 de españoles (deducidas ya las defunciones). Quedan al margen la reposición de las viviendas que en estos tres años hayan franqueado el límite de la habitabilidad, y el déficit acumulado en años y años de política deficitaria.

L. PEREZ.

(Facilitado por el «Boletín de Información)

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

CRONICA EXPRES

La primera República

LA vieja guardia republicana conmemora el 11 de febrero la proclamación de la primera República española, hace cerca de un siglo. En el breve transcurso de la misma fue presidida por Figueras, Salmerón, Pi y Margall y Castelar. Inteligencias de primer orden, políticos de altura, hombres intachables. La República quebró por falta de ambiente republicano, porque entonces los españoles no eran republicanos. La nación entera interesábase por los enredos y marañas de los dos bandos políticos más que por las buenas formas del gobierno. Habia tantos partidos rivales como partidas de bandoleros, pero sin el romanticismo de éstos.

Castelar acabó con la República, Prim trajo de Italia un rey, Martínez Campos colocó a Alfonso XII en el trono de España. Meses después de su fallecimiento en el palacio de El Pardo nació Alfonso XIII, tercero de sus hijos, siendo jefe del gobierno Sagasta.

Empezó a reinar en 1902 bajo la dirección de los politicos de la regencia, y cuando acordó deshacerse de ellos se jugó la corona con el golpe de Primo de Rivera.

La idea republicana ensanchó enormemente con los discursos antimonárquicos de Alcalá Zamora en Valencia y de Sánchez Guerra en el Teatro de la Zarzuela, a lo que sucedió el triunfo de los candidatos republicanos en las elecciones municipales, siendo la causa del destronamiento del rey.

El tránsito de la monarquía a la república fue sin sangre, la sangre corrió con la República todavía en mantillas... En régimen republicano ostentaron los mandos de mayor importancia advenedizos al servicio de la reacción. La República perdonó a los imperdonables. En plena República fueron ministros los que estaban en connivencia con el fascismo y dieron lugar a lo ocurrido después y ahora. Un quinquenio de mal gobierno que no arroja otro que desastres y cuyas consecuencias estamos pagando. Por simpatía hacia aquellos grandes hombres de la primera República, al llegar el 11 de febrero compartí el júbilo de los viejos republicanos, yo confederal, conmemorando esta fecha. Entonces faltó lo que sobró luego. Entonces hubo cabezas, después no hubo más que pies.

Ya lo dijo Pepe Moros, uno que trataba en cueros: cuando hay toros no hay toreros, cuando hay toreros no hay toros.

PUYOL

Mercado Común

LA España franquista ha pedido su entrada en el Mercado Común europeo. Hasta ahora no ha obtenido contestación afirmativa.

De reconocimiento en reconocimiento Franconia espera ser reconocida totalmente por el « mundo libre ». Si en el Mercado Común es admitida, sólo le quedará por entrar en la Organización de defensa contra los países comunistas dicha NATO.

De hecho la España de Franco está reconocida por las naciones « democráticas » a causa de su admisión en la O. N. U y en las derivaciones culturales y económicas derivando de la misma. Señalando particularmente que el fascismo español ha escalado su inmerecida posición mundial merced a los votos de las grandes potencias occidentales y a la abstención o neutralismo de la U.R.S.S., queda por rendir homenaje a la nación mejicana, la única que opuso voto contrario a la penetración del franquismo en la O.N.U.

Que las seis naciones comprometidas en la cosa del Mercado Común aceptasen a la nación franquista en su seno, no nos causaría extrañeza alguna. Peores las hemos visto y seguramente las veremos. Escrúpulo ideológico tal vez lo manifieste Bélgica por lo mucho que sufrió bajo la dominación nazi y por la ofensa franquista de guardar amorosamente en su España al jefe del partido rexista (fascista) belga. Otras oposiciones que podrían surgir tendrían carácter de regateo comercial, chalanístico, y queda dicho concretamente.

Porque entra en el asunto la pobreza de España frente a la riqueza de Francia, Benelux, Alemania, Inglaterra (cuando se decida claramente), Italia, etc.

Viniendo el regateo de viejo, El Pardo ha podido concretar su aporte al Mercado Común en un 80 % de productos agrícolas y en un 20 de artículos industriales, en bruto o manufacturados. País más importador que exportador, España tendría que beneficiar del apoyo de Estados Unidos para compensar su déficit «natural» en el mercado europeo. Nuevo motivo para dejar España supeditada al yanqui pese a las bravatas « independistas » a que, por orden de los consejeros economistas de Franco, se está librando la Prensa del regimen.

En materias agrícolas España cuenta preferentemente con los agrios, producción ésta que arriesga quedar desconsiderada en Europa a causa de la gran profusión de naranja selecta procedente de Israel y Marruecos. Valencia, con su plantación caótica (naranjos de cien especies) no surte a los mercados exteriores con productos de buena y uniforme calidad, dejando a los consumidores decepcionados. Queda el aceite de oliva, tan adaptado al gusto español—y tan sujeto al furor gubernamental por las divisas—que en mayor cantidad y en mejor calidad toma camino del extranjero. El arroz embarca igualmente en grandes partidas dejando sin cubrir las necesidades reales de la población española. Otra aportación no tan artificiosa al Mercado Común podría serlo el pescado en conserva... si los países interesados en el cambio de productos no trabajasen este negocio por su cuenta explotando sus mares y las costas africanas y del Mediterráneo oriental.

En Metalurgia, España depende del extranjero, al cual, incomprensiblemente, le enviamos mineral en bruto, wolframio, tungsteno ,mercurio y otras preciosidades subterráneas por apremio de divisas. Pero esto en un 10 %, como hemos venido a decir más arriba.

Cataluña puede facilitar productos de fábrica; pero hay que contar en que esa región tiene que pedir al extranjero la materia prima que su suelo y su subsuelo no producen, circunstancia que complica el negocio. Considérese luego el handicap de una nación que en su tercera parte se desarrolla primitivamente y en la cual el transporte a sangre sigue siendo mayoritario y el motorizado no llega a todas partes por carencia o desarreglo de caminos de hierro y de asfalto.

En estas condiciones ¿cómo establecer trato parigual con los demás asociados al Mercado Común? ¿Cómo van a avenirse las demás naciones a ceder aparatos de precisión — lo decimos en ejemplo — a cambio de naranja, irregular por más pena? ¿Cómo enviar a España material ferroviario, maquinaria fabril, aparatos científicos, si para pagarlo el Gobierno elnardino se verá obligado a esperar la próxima campaña turística en la que espera recoger 1.000 millones de pesetas oro de los propios extranjeros?

En comercio no hay humanismo que valga y a falta de escrúpulos ideológicos los partícipes del Mercado Común están oponiendo a Franco la regla de tres favorable a sus intereses. A cambio de arena Franco no obtendrá chocolate, lo mismo que la deuda con EE. UU. el caudillo no la cancelará con padrenuestros y salvesmarías. El negocio es el negocio y España en el Mercado Común haría — o hará — el papel de la triste figura al lado o detrás del Luxemburgo, cuyo conde (apuradisimo en la opereta) todos conocemos.

(De « CNT » de España)

Tromba de la Fronda

LA Fronda (1648-55) fue en Francia un salubre movimiento popular de protesta contra la guasa de los de arriba; que el intruísrse de la nobleza y el clero con descaro en el potpurrí, lo enguachó y desliconó, sacándolo de quicio; y convirtiéndolo en puritito fandango y en meritita mandanga. Siempre que los de abajo ponen su causa en manos de representantes mercenarios y en dirigentes venales, salen con cuernos en las orejas y palos en las costillas. Clávense bien eso entre cajas los caritinos «prolós». El líder y hasta el intelectual de rayadillo (profesor, «literático» o titero-litere, etc) son curas cazadores de silvestria, que no piensan más que en su rifle, en su can y en el cancán de la pieza de pelo o pluma que tienen en la línea de tiro. Pertenecen a la claque de los que le venden a la familia del difunto el irle al entierro a llorar de tanto reir. ¡Hartajo y tartaza de lifareros irremallables! La Fronda era un incendio, que estalló voraz en los junciales de orilla del Sena; y que amenazaba abrasar vivos el monarquismo y el dinastismo de los galantes Luises versallófilos. Al morir de una explosión cecal y de lo tonto que era, el Luis XIII, por ser menor de edad el que en clase de toreador de becerras había de hacer el número XIV de esa lotería, asumió la regencia del reino la madre del chico; que era ella otra bala, que de Madrid les había disparado a los franceses nuestro tercer Felipe, el ni hermoso, ni marchoso. Por Ana de Austria respondía la doña de la peluquería a que nos referimos. Y no hizo la enlevitonada auriga más que atrapar las riendas del birlocho estatal, cuando ya se las pasaba a su sigisbeo, el italiano o de los Chirlos Mirlos, cardenal Mazarini. El carricochuelo se escurrió en seguida por el pedregal y empezó a dar tumbos de rulota super-onerada, y que había que llevar con urgencia a la evoneración, como a quien coge el chole de la mano, que dicen en México. El calabrés, metido a tenorio, con un hambre bandida verdaderamente, subió la talla, la tasa y la tarifa de los impuestos. Richelieu, en el reinado anterior, con guerras de interés exclusivamente patrimonial de la realeza, había dejado al puchero francés sin una raspa de la famosa gallina de Enrique IV. La clásica media de lana vacióse de mollete por 50 agujeros. Se había de ser a la sazón, tras los montes, purpurado duque, princesa palatina, a gato de frailes cubridor de gatas como un colchón, para tener algo caliente que bufar y pasárselo en cuchara por debajo de la nariz. Los monteros se les comían a lo chino a sus señores los galgos y las galgas tiernas de la jauría. Los caballerizos salábanse los más jóvenes ejemplares de las cuadras: el anca de potro cotizábase más que la de cocota. En las cocinas pobres — las de casi toda la nación — hacía más frío que en el Spitzberg y en el casquete polar. Breve. El empedrado de las calzadas saltó solo de su asiento, cuando se supo que el favorito de la Regente, en medio de la universal desolación, estaba con los robos al erario, enriquecido a su parentalidad pullesa o abruza. Inmediatamente en los «impasses» del Faubourg tirándose las cadenas de esquina a esquina, para obstar el trote de los brutos de la gendarmería montada. Los mercados salpiconáronse de barricadas de adoquines, ya que de legumbres había « diseta ». Las soberanas personas (el príncipe mocaral y su mamacucha) viéronse sitiados en las Tullerías por la insurrección. Y sólo el ejército las pudo salvar de ser arrasadas, con el guardasellos, al natural como lechazos. En su huida a Saint-Germain, protegida por los mosquetes, tuvo que oir la astro-chuleta, en cada cantón, a la ira de las turbas clamar : «No queremos ser peloteados por bigardonaje extranjero. No nos dejaremos potrillar por el macarel de la reina». Por lo que tenía de gitana, era la S. M. rechulona. Pero, no hubo quijote que la defendiese, diciendo como los troyanos de Helena : « Nuestro mal no vale un brin de su aur.ferie cabelluda ». Eso únicamente lo pensaba Beaufort de su Montbazón guapetona, por quien se había batido 30 veces y con quien iba de meriendas y garufa al jardín de « chez Renard » cada atardecido. Mientras hubo pan, la multitud aguantó la sinvergonzonería, con que desnudaban de culotas a Juana de Arco las concubinas mayestáticas. Sonreía a los giros de póstea de las viejales, pálidas y danzantes como lunas en torno del futuro Helios. Pero, lo de ahora rebasaba todos los colmos. Los fronderos hubieran triunfado, hubiesen arrodillado o hecho doblar las manitas a la austriaca y a su cúncubo canciller, pidiendo « merci ». El país entero de punta se tumultuaba tifónicamente. El vinícola Parlamento de Burdeos no podía contener a la febril Guyena. El Garona y el Loira hervían en sus lechos de ascuas y de retozo. Mazarino había hecho las maletas y escapado con el cofre de las alhajas de su Ninón a Colonia. Pero, desde el otro lado del Rhin, seguían sus bombachos dictándoles úkases y haciéndole la ley a su coronada sumisa. Interfiriéndose las cábalas de clerecía y noblerío en la marcha de la Revolución, consiguieron hacer del sol de justicia un pastillo monumental. Los vidamos (administradores de las temporalidades de las diócesis) proveían de fondos a la lezalidad en quiebra, para levantar banderío, bandarrerío asalariado. El coadjutor de París (vice-episcopo) brigideaba con la prócer pareja adúltera. El merengario duque de Orleáns tenía siempre dispuesta una tarta, para meterla en el horno. El vizconde de Turena chaqueteaba. Al vencedor de Rocroy (Condé) no se le tenían inflexas las rótulas. La hermosísima Chatillón ofrecía sus dos pechos de buen año y la dulce crasitud de su musladura, a Nemours y a Conti, por las tierras de Marlou. En cambio, los hambrones herederos de las casas patricias más popofs se vendían por un hueso miserable toda la heráldica y los blasones de sus escudos. Lo que se les daba a roer por estafar a sus pecheros, eran las subgubernaturas del Agenois y del Poitou, la alcaldía de una ciudadela, o la alcaidía de una prisión o de un castillo ruinal; la odoración de caño de un nupciaje ventajoso. Para cerrar el trato y negociar la cujalada y ultimar el chalandaje, ahí estaba el escuadrón de celestinas de la corte compostureras incompetibles de cuantas uves desgarradas preceden a los ora-pro-nobis de la letanía.

ANGEL SAMBLANCAT

Mister Glenn

MISTER GLENN ha dado tres vueltas alrededor de la Tierra. En satélite, ha adquirido, como Gagarine y Titov, la importancia de la Luna. Tres lunas menguadas, por supuesto.

Con la crítica en la sangre, en estos casos depongo armas, lo digo. Exponer la piel teniéndola tersa y durable, es más valiente que abandonarla «a la buena de dios» por exceso de arrugas. A un centenario, ¿qué más ha de importarle quedar seco en la cama que cabrioleando por los aires? Cuando uno se ve con la papeleta de defunción al alcance de la mano, le resulta fácil e incluso cómodo acreditarse de héroe.

Pero dejemos esto y que suba al infinito espacial quien se atreva. Por ahora lo han hecho rusos y americanos asistidos por alemanes, por cuya circunstancia la cosa aerobólida por fortuna se internacionaliza. Pues, en efecto, da grima que la carrera hacia el Universo o vacío sideral se la disputen rusos y americanos solamente, quedando los que no somos americanos ni rusos reducidos a meros babiecas, a simples contrapuntistas, a animados postores, y a veces a desalmados impostores. ¿Por qué no han de subir al cielo más grande nacionales muy pequeños?

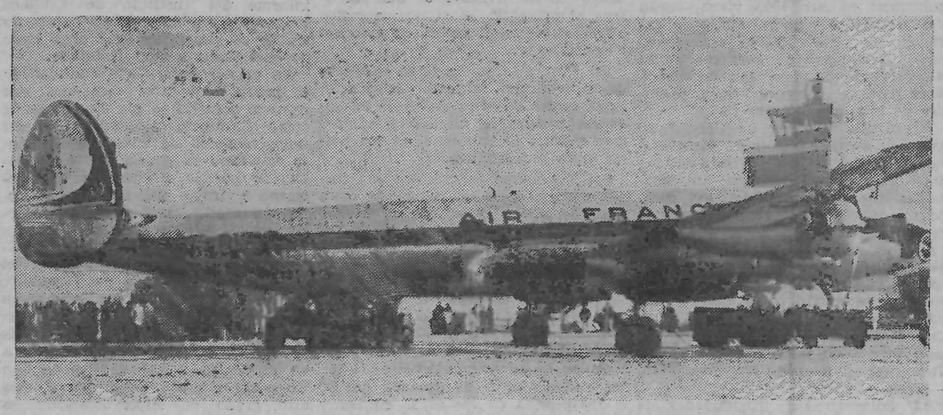
Me gustaría enormemente que al lunizar Popov o Bull, ¡claro!, en la Luna, se encontrarán en ella con un campamento, no de lunáticos, sino de andorranos, de peruanos, de indostánicos o de senegaleses que se cretamente hubiesen preparado su balística espacial y especial, para demostrar que el saber no es privativo de los «grandes». ¿Quién puede asegurar en estos tiempos de despertares y hondas sorpresas que en un rincón de Suiza no se esté preparando un reloj-aeronave para implantar la hora de Guillermo Tell en los profundos silencios del Universo? No sería escasa la sorpresa de Popov o de Bull al percibir, a un millón de kilómetros fuera de la Tierra, un sonido de campanas sin poder precisar la procedencia saturniana o uraniana del mismo.

Desde que el mundo es mundo son permisibles todas las sorpresas. El Sagrado Testamento dispuso que la Tierra fuese plana y reposante sobre no se sabe qué pedestal o columna. Copérnico y Colón, cada uno en su oficio, demostraron que cuadro y cimientos no existían y Magallanes y Elcano, con su contorneo del globo, acabaron de confirmarlo. Luego el cine desplazó a las brujas y el Montgolfier a humo ofendió y minimizó a las águilas. Seriamente con la caña de pescar sólo queda el general Franco, del cual no se sospecha, por sus ocupaciones a ras de suelo, que se atreva a alcanzar la cola de un cometa ni cabalgando al Espíritu Santo. Y por este mismo camino si el Papa no se decide a indagar el emplazamiento del Paraíso por temor al vértigo, no demos en pensar que se atreva a hacerlo el cardenalato hispano.

Vayan éstos o no vayan, no me quito la presunción de que Popov o Bull puedan hallarse, al poner pie en la Luna, con una tribu de indios o de gitanos entregados sobre el supuesto cristal a su patriarcal vida de campamento. ¿No se cuenta, por ventura, que al desembarcar Colón en Santo Domingo se tropezó con un catalán nacionalizado indio que por allí se andaba vendiendo horchata de coco? Esto, que puede ser verídico, se lo habrá callado el Gran Almirante y no lo habrá registrado el Archivo de Indias por lo que la revelación desmerecería la gesta.

De todo corazón quedo deseando que un mozalbete de los que ensayan cohetes lunares, consiga plantarse el primero en el pálido y pierrotino astro de la noche para hacerles un feo a estos orgullosos potentados de Rusia y de América que pueden gastarse 400 millones de dólares en cada chisme de ésos que disparan a los aires.

JOAN DEL PI



ALAS PARA EL HOMBRE. — Estamos en el albor de los vuelos interespaciales. El hombre ha salido de las ingenuidades luneras y de las previsiones seudocientíficas de Julio Verne, para navegar efectivamente por los espacios siderales. Gagarin, Titov y Glenn, tres osados, tres adelantados en la materia, han dado ya vueltas en torno de la Tierra. Pueda la humanidad volar hacia los astros con la misma autonomía que este avión común que reproducimos. En signo de paz, desde luego.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

Gala del « Combat Syndicaliste »

Fiesta anual de la solidaridad obrera confederal provechosa para las obras sociales emprendidas.

ÇA RECOMMENCE!

Parece que fue ayer y estamos cara a la nueva fiesta solidaria y de fraternidad hispano-francesa que hoy empezamos a anunciar. La fecha está fijada para el 29 de abril a las 3 exactas de la tarde, siendo el local el acostumbrado del Palais de la Mutualité de París, el mismo que cada año nos sirve de espléndido marco para nuestra expansión cordial y artística.

Hay buen cartel en perspectiva, existe elenco artístico asegurado. Disponemos en este momento de cuadros folklóricos francés y español para la representación de géneros musicales y danzables hispano, galo, inglés y sudamericano. Habrá igualmente « número de fuerza » y colaboración de artistas muy estimados, algunos muy próximos a nosotros y de méritos extraordinarios. Que nadie desespere del Programa, pues como cada año, será digno del grandísimo y entusiasta público que formamos.

Y ahora permitasenos la satisfacción de descorrer la cortina de la propaganda anunciando en primero al querido amigo y cómplice reiterado en nuestros fastos artístico-solidarios y «chansonnier» de primera nota:

LEO CAMPION

El relator breve, agudo, maestro de la poesía humorística, la que da inteligencia a la sonrisa y nos hace aprovechar el tiempo.

En el número próximo: Dos grandes artistas y estimados amigos nuestros: CARLOS MENDIA, tenor, y CONSUELO IBAÑEZ, soprano.

Actitud positivista del anarquismo ante las cooperativas

RECONOCEMOS lo impopular que es el cooperativismo en nuestros medios libertarios, así como las razones que abonan tal impopularidad. No obstante, una realidad nos mueve a abordar dicho tema, o más bien, a mostrar la necesidad de que en nuestros medios obreros se proceda a la creación de cooperativas de consumo y producción ,no ya como órganos de emancipación del proletariado — y en esto es importante que nos fijemos — si no como órganos que, creados con anterioridad y con una experiencia propia y positiva, faciliten la obra constructiva de una revolución socialista en sus intercambios económicos.

El anarquismo militante, que en los momentos de crisis de la Internacional llevó al movimiento obrero los principios libertarios del federalismo y de la acción directa que informan hoy al sindicalismo revolucionario, combatió con energía el cooperativismo proseguido por la social-democracia, desmostrándonos su ilusión como factor de emancipación y señalándonos sus características antirrevolucionarias igualmente que lo hiciera con las cajas de resistencia o de todo otro interés material directamente unido al movimiento obrero que le privara de la flexibilidad de acción que en todo momento necesita para obrar revolucionariamente y con decisión.

Pero si, en este sentido, el anarquismo ha tenido acierto y clara visión llenando un gran papel histórico de crítica en aquellos momentos en que el socialismo caminaba desenfrenadamente al reformismo amenazando mixtificarlo todo, no es menos cierto que, por diversos conceptos, en la actualidad se ha puesto de manifiesto la importancia de las cooperativas en el desenvolvimiento de una revolución socialista, como en Rusia.

Y el anarquismo, ante este papel positivo de las cooperativas pueden desempeñar en una revolución socialista, debe y está llamado a tomar una actitud, también positiva, acerca de ella, aunque, desde luego informándole siempre el mantenimiento de un espíritu revolucionario, el principio de que únicamente por la revolución y por la acción directa puede el obrero emanciparse como asalariado. Con este espíritu y convicción debe proceder a la creación de un fuerte movimiento cooperativista de consumo o producción según las circunstancias y que, fuerza es repetirlo, no ha de considerarse en ningún momento como el factor que nos haya de emancipar o manumitir del asalariado.

⁂

El concepto simplista de una revolución catastrófica que acabara por completo desde el primer momento con toda forma orgánica del régimen capitalista, y que, inmediatamente, diera lugar a una sociedad francamente comunista en su organización, es algo que ya se va esfumando en un todo, en cuanto que así habría de suceder forzada y necesariamente, o que, de lo contrario, no se produciría la revolución socialista. Y esfumándose, da paso a una mejor percepción de la realidad de una revolución durante la cual la nación que la efectuara tuviera que mantenerse por un largo tiempo sola en el concierto de las demás naciones capitalistas, con las cuales habría de mantener comercio y relación y que, además, dentro de ella misma, una parte de su territorio pudiera quedar rezagada, sin seguirla en sus propósitos de un franco comunismo. Eventualidad ésta posible, y aun segura, que habríamos de afrontar por el intercambio comercial y propio ejemplo antes que por una continua coacción e imposición de orden político y estatal, que, si en ciertos momentos de lucha con el enemigo y el exterior puede ser obligada, a la larga, y como finalidad, es imposible y poco ejemplar.

Para todos estos primeros intercambios en los momentos iniciales y de cristalización de la revolución, las cooperativas están llamadas a desempeñar un papel importantísimo — y Kropotkin lo señaló para la revolución rusa — por la experiencia acumulada, las relaciones adquiridas y la fuerza económica organizada puesta al servicio de la revolución desde el primer momento, tanto en el intercambio y distribución en el interior como en el comercio con el exterior, y principalmente en naciones de un gran predominio.

Cuando Bertoni, Malatesta y Nettlau hablan de la necesidad y conveniencia de apropiarse y usar del dinero acuñado por la burguesía — que no es lo mismo que acuñar más dinero y basarse y confiar en él — para las necesidades más imperiosas de comercio con el extranjero, no ha de ser menos positivo el servicio que puedan prestar a la revolución y a la organización de la sociedad comunista las cooperativas, máxime cuando pudiera ponerse a su servicio ese mismo dinero.

Y si llenan o han de llenar una misión en una revolución socialista que nosotros influenciáramos, no es lo más acertado ni lógico que únicamente pudiéramos usar de las cooperativas que el socialismo reformista haya creado ,imbuídas de un espíritu pequeño-burgués, y a las cuales sería difícil adaptar e incorporar plenamente a nuestra ideología. Y, caso de no influenciar nosotros la revolución y ser los socialistas los dueños de las circunstancias, las cooperativas por nosotros formadas, en unión del movimiento sindicalista con que contáramos, nos daría una personalidad de influencia que nos habría de permitir una relativa independencia, así como asegurar a la revolución la vida del núcleo comunista más amplio, que nosotros representáramos.

Es necesario, pues, arrostrar la responsabilidad y los riesgos de organizar un movimiento cooperativista desde un punto de vista propio, poner a prueba nuestra capacidad de organización en el presente, que es lo que nos ha de adiestrar para el futuro y dar una personalidad ante las masas para con la misma revolución.

Porque no es cosa ya de hacer afirmaciones para un futuro indefinido y rehuir la responsabilidad de una situación revolucionaria actual, de contenido socialista, dejando de conducirla hacia nuestra finalidad y de prestarle toda la colaboración debida a título de que desde el primer momento no habría de ser todo lo comunista que deseáramos.

JOSE JOSEPH

(De la Revista Internacional Anarquista Poliglota — Francés, italiano y español — editada en París, Francia el 15 de enero de 1925.

UMBRAL

SUMARIO DEL Nº 2:

Fernando Valera : **UNA VELADA CON LOS POETAS ARABES DE ANDALUCIA.**

Miguel Ballesteros Gaibrois : **PARTICIPACION DE ESPAÑA EN LA INDEPENDENCIA DE LOS EE. UU.**

Doctor Juan Lazarte : **SITUACION ESPECIFICAMENTE BELICOSA DEL MUNDO.**

Eugen Relgis : **LOS ULTIMOS AÑOS DE STEFAN ZWEIG EN SUDAMERICA.**

Hem Day : **SANTINIKETAN, O EL REMANSO DE LA PAZ.**

Campio Carpio : **BUSCANDO EL CAMINO POR LA RUTA DE LOS MAESTROS.**

Federico Avila : **LA TRISTEZA BOLIVIANA.**

« Juan Corchea » : **HAENDEL** (Familiaridad con los músicos).

J. Guiraud : **RECUERDOS DE AYER Y DE HOY** (Arte y artistas).

Edgar Avila Echazú : **POEMA.**

C. FAGES CLIMENT: **LA SARDANA. VICENTE BOU Y JULIO GARRETA.**

LA ESCENA, LA PANTALLA, NOTICIARIO, MESA REVUELTA, fotografías, dibujos, retratos, grabados alusivos, una reproducción artística de Vivancos, etc.

« UMBRAL » sucede ventajosamente al Suplemento Literario de « Solidaridad Obrera » debido a las novedades introducidas, que irán aumentando hasta la mejor superación estética de la revista.

Gran mitin en Lyon

De afirmación confederal y libertaria organizado por Cultura y Propaganda de la CNT-FIJL. Tendrá lugar el día 18 de marzo en la Sala de Fiestas del distrito II, Lyon, a las nueve de la mañana, en el que intervendrán los siguientes oradores:

CARLOS ZIMMERMAN
de la Comisión de Relaciones Rhône-Loire

JOSE BORRAZ
del Secretariado Intercontinental

Compañeras, compañeros, trabajadores de la región : acudid todos a escuchar la voz de la CNT de España en el Exilio.

3428

GUERRE CIVILE ET GUERRE ETRANGERE

Ceux qui ont la charge, par la plume ou la parole, d'orienter l'opinion présentent la guerre civile comme la pire des calamités qui puisse intervenir dans l'histoire d'un pays.

Peut-être avons-nous courte vue, mais nous ne discernons pas exactement en quoi elle se différencie de la guerre étrangère. Il doit y avoir là un besoin maladif qui pousse les individus à établir une hiérarchie en tout, à moins que cette absurdité ne serve à camoufler, en agitant un épouvantail devant les yeux des gens horrifiés, les véritables desseins des tenants du pouvoir.

Ceux qui, comme nous, ont vécu plusieurs guerres étrangères et voient les prémices de la guerre civile, sont assez bien placés pour discuter de la question, ce qui ne les met pourtant pas à l'abri de commettre des erreurs. Examinons-la donc, en essayant de les éviter.

La guerre étrangère, comme toutes les guerres, d'ailleurs, est toujours faite exclusivement pour la satisfaction des intérêts particuliers, et ce qui apparaît souvent comme un conflit idéologique n'échappe pas à la règle commune.

Elle met en présence des individus, qui se battent sans savoir pourquoi, puisqu'on leur cache le véritable but du conflit; ils ne se sont jamais rien fait; ne se connaissent pas: n'aspirent qu'à vivre en paix.

Il suffit que des boutefeux, en tous points condamnables, mis au pinacle par une habile propagande, leur désignent l'ennemi à abattre pour qu'immédiatement, sans aucune raison valable, le plus monstrueux des carnages se déclenche. Nous disons bien: Sans aucune raison valable! Comment, en effet, expliquer autrement le changement périodique de nos alliés et ennemis héréditaires ?

Ententes, alliances, coalitions multiples, se sont affrontées depuis des siècles, pour la défense du DROIT et de la LIBERTE; toutes prétendant, évidemment, avoir le DROIT de leur côté. Belle phraséologie, certes, malheureusement sans aucune espèce de signification; elle ne correspond, en réalité, qu'à la défense de dividentes ,n'ayant rien à voir avec le DROIT, puisqu'ils sont le produit de vols.

Plus près de nous, un problème supplémentaire est venu se greffer sur les précédents. L'impossibilité matérielle d'écouler, en régime capitaliste, la production qui risque d'asphyxier celui-ci. Là encore, recherche du profit par l'accaparement des marchés et risques de guerre accrus.

La guerre étrangère ne se justifie aucunement; la patrie en danger, menacée, le péril jaune hier, communiste aujourd'hui, ne sont que des slogans juste bons à « faire marcher » les gogos.

Quant à la guerre civile, en quoi réside, selon nos maîtres à penser, l'horreur sans égale qu'elle inspire? Tout simplement dans le fait qu'elle est fratricide.

Ne vous offusquez pas à l'énoncé de ce terme qui peut paraître, à certains, déplacé. Que vous le vouliez ou pas, et il n'y a pas de quoi vous en glorifier, vous êtes frères des flics qui dernièrement défendaient le prestige de la France au métro Charonne. La même parenté vous lie aussi aux plastiqueurs qui détruisent les immeubles dont on a le plus grand besoin, défigurent, mutilent, tuent, leurs frères et sœurs et parfois leurs enfants. Il vous faut encore considérer des vôtres, les mercenaires de la légion, issus dans une bonne mesure des S. S. qui se sont couverts d'opprobre de 1939 à 1945? Nous ne croyons pas que vous puissiez accepter une telle parenté de gaité de cœur, surtout si l'on tient compte que ces gens sont grassement payés, par vous, pour défendre les mêmes privilèges et intérêts que dans la guerre étrangère. Il n'y a donc aucun caractère fratricide dans un tel conflit puisque c'est contre ces individus que le peuple se battrait:

Algérie française = pétrole saharien; péril communiste = justification de la pérennité de l'armée. La mystification joue à plein; le véritable but étant d'empêcher à tout prix les exploités assoiffés de bien-être, de rompre leurs chaînes et de mettre l'existence du régime en danger. D'où la mansuétude du pouvoir pour les fauteurs de troubles, dont le comportement fait craindre le déchaînement d'un conflit armé à l'intérieur et incite le peuple à se tenir coi pour éviter de plus graves effusions de sang.

Le plus paradoxal, dans cette affaire, c'est que le gouvernement, si parcimonieux des vies du prolétariat français quand il s'agit d'un conflit interne est prêt à mettre « sac au dos » pour aller « en découdre » à Berlin. Comprenne qui pourra!

Nous mettons, nous exactement sur le même plan la guerre intérieur, dite civile, et la guerre étrangère. Mieux, nous nous sentons beaucoup plus près des prolétaires américains, russes, indiens, etc., victimes comme nous, que des valets de nos ennemis de classe, Français ou non, dénoncés plus haut. La guerre, quelle qu'elle soit, c'est toujours le pire des fléaux qui puisse exister. Elle doit être proscrite à tout prix, et peut être éliminée. Les moyens: le désarmement général unilatéral pour la guerre étrangère; sur le plan intérieur, l'instauration de l'égalité économique et sociale, seule susceptible de provoquer, en peu de temps, les apaisements et satisfactions nécessaires.

Il faut avant tout neutraliser tous les bellicistes, tous les mystificateurs; redonner aux individus le sens des réalités; leur apprendre à s'aimer, au lieu de faire passer avant la fraternité et la solidarité, de viles questions d'intérêts. Le salut est à ce prix. Si les prolétaires, principaux intéressés par la question, l'oublient, il en résultera à l'intérieur ou à l'extérieur, ou partout à la fois, un invraisemblable chaos où l'humanité risquera de sombrer totalement.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 183 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 8 MARS 1962

Il n'est pas vrai que l'Etat ait droit de vie et de mort sur les citoyens

J. HENRIQUEZ

DE LA LIBERTE A LA VIOLENCE

La liberté s'arrête là où son exercice empiète sur la liberté d'autrui. La mesure de la liberté ne peut être absolument définie que par la conscience de l'individu. Celui qui ne respecte pas la liberté de son prochain est un inconscient, même, si son action est conforme aux règlements, aux coutumes ,aux traditions, aux conformismes, aux lois.

Le respect de la liberté de l'individu est la garantie de la vie, de la paix. Prétendre défendre la liberté par la contrainte et l'obligation de soumission à la violence, est maintenir les hommes en esclavage, c'est s'opposer à l'élévation de la conscience humaine, c'est abaisser l'homme au niveau de la bête domestique. Contraindre un individu à la compression ou à la perte de la liberté individuelle, pour prétendre garantir une Liberté collective, est pure duperie, car le sort des armes apportera peut-être droit à celui qui est considéré comme l'ennemi de la liberté. Quelque soit le sort des armes, celui qui combat ne fera que changer de maîtres et devra travailler, plus encore, pour relever les ruines de la guerre. La sagesse commande à l'homme de ne pas s'égarer dans les sentiers de la violence et de porter aide, librement, à tous ses compagnons de vie.

Toutes les contraintes enseignées à l'homme ne font que maintenir son état de soumission, elles interdisent le travail fécond de la conscience individuelle, elles produisent l'homme robot; l'individu, devient le maillon d'une chaîne qui lui interdit de marcher librement dans la vie. Admettre la réglementation de sa liberté par un individu, est reconnaître son état d'infériorité; c'est ignorer sa conscience.

Celui qui prétend apporter la paix à l'homme en portant atteinte à sa liberté est un imposteur. Toute atteinte à la liberté est une atteinte à l'homme, à la société. Tout homme raisonnable désire vivre libre. Reconnaître ce qui est bien pour soi est reconnaître ce qui est bien pour les autres. Ne pas admettre l'exercice de la liberté pour soi et les autres, est contribuer au maintien des servitudes.

Dès l'enfance, on prêche le dogme de la résignation, de l'abnégation, de la renonciation de soi. L'école, puis la religion, s'emparent de l'individu qui ne doit plus exister que pour l'Etat, représenté par quelques maîtres esclavagistes alliés du capitalisme. La jouissance de la liberté non fraternelle des maîtres, est faite de la compression de la liberté de tous les travailleurs. Le pouvoir de quelques milliers d'individus est la somme de la soumission et de la déchéance de millions de travailleurs. Le progrès doit permettre à l'individu une plus grande jouissance de la liberté et non contribuer à augmenter les dangers d'éclosion de la violence.

Tout individu est, du fait de sa prise de position sur le problème de la liberté, l'artisan de la fraternité nécessaire au maintien de la paix, ou l'inconscient, dont la soumision fait un complice permanent de l'état de violence. «Pour un homme qui ne triche pas, ce qu'il croit vrai, doit régler son action.» Albert Camus.

René VILLARD

BULLETINS PAROISSIAUX (1)

Dans « Contact», organe interparoissial de la région de Houdan, numéro 104, décembre 1957, ont lit ceci : Orgerus. *Denier du culte.* «Comme de coutume, au mois d'octobre, les enveloppes ont été distribuées dans tous les foyers. Ces enveloppes garnies de ce que chaque foyer estime en conscience et devant Dieu pouvoir remettre pour que le clergé puisse vivre au service de tous. Afin d'arrêter les comptes au 31 décembre prochain, pouvons-nous demander aux quelques retardataires de bien vouloir faire diligence? D'avance et à tous: Merci. »

Oh! qu'en termes galants ces choses-là sont dites! En toute justice, nous ne pouvons qu'approuver: Les prêtres doivent être payés par les croyants. Et si les croyants avaient la moindre notion de justice et de logique, ils ne nous auraient pas infligé cette fameuse loi Barangé qu'il faudra bien, un jour ou l'autre, abroger.

Dans ce même numéro, un nommé Zéphirin, qui joue les naïfs, écrit au sujet de la paix : «Les anciens, qui avaient bien du bon sens à revendre m'ont souvent dit que la paix est une affaire de respect mutuel. Des écrivains disent que c'est le résultat d'un assainissement moral. Dans ma petite jugeotte, je dis que c'est le fruit d'une bonne éducation, surtout si on y met de la religion».

Mais non, mon cher Zéphyrin, mais non. Les anciens n'avaient pas bien du bon sens à preuve les innombrables guerres qui ont été les calamités des siècles passés, depuis qu'il y a des anciens. En ce qui concerne ta petite jugeotte, la paix est surtout le fruit d'une bonne négociation.. Mais il faut surtout se garder d'y mettre de la religion..., car alors... voyez plutôt les guerres des siècles passés... où l'on mettait gaillardement de la religion des deux côtés

Dans le Bulletin de la paroisse de Saint-Joseph artisan, et sous le titre mirifique de « La Science des Sciences », on peut lire ceci: «L'homme ne vit pas seulement de pain, a dit Jésus, mais aussi de la vérité que Dieu a bien voulu lui révéler». En d'autres termes, l'homme ne vit pas seulement du bifteck de la terre qui nourrit son corps, mais aussi de la nourriture spirituelle qui nourrit son âme. Dieu a daigné parler aux hommes pour leur ouvrir des horizons infinis. Si Dieu parle, ne convient-il pas que l'homme l'écoute ? Assurément, et nous serons les premiers à l'écouter, s'il parle. Mais il ne parle pas ou du, moins nous ne l'entendons pas. Mais quelqu'un l'entend-il, ou quelqu'un l'a-t-il jamais entendu ?

On y lit encore: «Si Dieu nous appelle à une vie éternelle exaltante et tout autre que cette pauvre vie terrestre, ne doit-on pas lui répondre ? Si notre vocation est d'être Enfant de Dieu et non plus seulement des fils d'hommes rivés à la terre, ne faut-il pas la suivre ?

C'est le catéchisme qui initie l'enfant à toutes ces merveilles et lui apprend la science de l'Eternité... »

Et encore: «Parents chrétiens, ne faites-vous pas souvent passer la science du « bifteck de la terre » avant la Science des Sciences.

Signé: Votre curé M. M.

Que pensez-vous de cette littérature «scientifique» mais que doit-on penser de ceux qui achètent ce bulletin et se délectent des merveilles qu'il contient!

Encore une perle, dans ce même numéro: «Certains parents à la recherche de punitions efficaces pour les enfants turbulents, leur disent: «Tu as été insupportable, tu seras privé de catéchisme! » Mais on ne dit pas si les enfants ont répondu «chiche!».

Brise-Marine juin-juillet 1959, Oran, organe catholique de petit format qui sous-titre «Message au chrétien de St-Louis. Voici ce qu'on y trouve, page 4, «Le Titanic. C'était en 1910. Des architectes avaient construit le plus grand trasatlantique de l'époque sur lequel ils avaient inscrit: «Ni Dieu ni maître», pour prouver que ce bateau ne coulerait pas. Mais aussi, est-il pensable que ce Dieu, que l'on nous affirme Dieu de miséricorde, tout puissant et toute bonté et charité, ait ainsi, par simple vengeance, précipité les occupants du bateau au fond de la mer. La seule chose vraisemblable dans ceci, c'est la naïveté moutonnière de ceux qui vont mourir, et qui s'obstinent à louer l'auteur présumé de cette mort atroce.

«Le blé qui lève», lien de l'Amitié entre les Paroisses de la Région Civraisienne, à Civray (Vienne).

Sous le titre: «Le rideau de fer n'est pas un leurre» Son Excellence Mgr Léon Arkfeld, vicaire apostolique de Nouvelle-Guinée, vient d'échapper de justesse à la mort. Il se trouvait alors en Europe Centrale, et voulant se rendre compte de ce qu'était le «rideau de fer», il se rendit à la frontière austro-hongroise. Son voyage a failli se terminer tragiquement. En prenant des photographies, l'évêque franchit quelque peu, semble-t-il, la limite séparant les deux états. Tout à coup, d'une tour de garde située à une centaine de mètres, une mitrailleuse ouvrit le feu sur le prélat qui ne dut son salut qu'au manque de précision du tir. Après l'enquête (on n'est pas certain que l'évêque ait franchi la frontière), il parait que c'est plutôt le fait de prendre des photographies qui n'aurait pas convenu aux gardes-frontières. Quelle naïveté, de la part d'un évêque apostolique! Tout un chacun sait bien que le fait de prendre des photographies, aux abords de n'importe quelle frontière ne peut que vous amener des désagréments. Surtout à notre époque de fous, où l'espionite est une maladie assez répandue dans le monde. Mais notre évêque a-t-il seulement pensé une seule fois que son apostolat serait bougrement, humainement bienfaiteur s'il était un tant soi peu orienté dans le sens de l'abolition des frontières.

(1) Voir C. S. num. 179 et 131.

(A suivre)

Les théories et les réalités (1)

L'administration des choses

Nous avons défini, expliqué et disséqué le monstre Etat.

Nous savons que cette formule d'administration politique de la société est incompatible avec les aspirations matérielles, culturelles et sociales des hommes, et cela quelle que soit l'origine de cete superstructure.

L'évolution de la productivité accroit le rôle néfaste de l'Etat. Né de la différence des conditions sociales des individus, l'Etat est lié à la «Valeur financière». Il fait corps avec elle. On ne conçoit pas l'un sans l'autre. Et c'est de cet accouplement monstrueux qu'est né le «droit inégal» (si cher aux marxistes)!

En 1961, les grands Etats industrialisés parviennent, les uns après les autres, à une productivité telle, que l'abondance des choses menace de les dévaloriser et de rendre leur vente impossible: c'est en perspective la dégradation du profit par la baisse des prix et la marche descendante vers la faillite capitaliste et la distribution gratuite des richesses. Devant le danger couru par les privilégiés et les producteurs capitalistes, l'Etat intervient pour subventionner les producteurs qui ne trouvent pas d'acquéreurs solvables dans le cadre national.

L'Etat limite la production par des primes à l'inertie, supprime les entreprises non rentables et favorise la rareté des fabricat ons pour maintenir «Prix, Salaires, Profits»: l'Etat est dévenu l'instrument de la raréfaction des produits alors que l'insatisfaction des Besoins est évidente.

Entre la satisfaction générale des besoins et le Profit, l'Etat s'efforce de ralentir la baisse des prix, de sauver le système des échanges, et, par là, de sauver le profit menacé d'être emporté par l'évolution économique. Nous voyons donc que, jusqu'à ce jour, les hommes se sont fourvoyés en essayant de jouir des choses par une action contre les individus, en pratiquant un «démerdage» (à tous les échelons), qui les a toujours conduits à la guerre!

L'administration des choses sera donc un système d'administration *exclusivement économique* destiné à produire les marchandises et les services et à les distribuer selon les besoins, c'est-à-dire: *«dans une société ayant réalisé l'Egalité des conditions».*

Car, n'en déplaise aux marxistes et autres politiciens, «entre l'Etat et le non-Etat il n'y a pas de période transitoire, mais l'abolition du premier favorisant l'éclosion du second».

La seule période transitoire que le bons sens puisse envisager, c'est l'ascension de l'esprit prolétarien vers la connaissance objective de l'administration des choses: période éducative.

C'est, en même temps, l'effort continu, toutes forces bandées, des syndicats, vers:

La diminution de la durée du travail.

Le salaire annuel pour les travailleurs comme pour les chômeurs.

La gratuité des transports et des soins médicaux pour tous.

La gratuité de tous les services publics.

C'est en pratiquant dès maintenant ces revendications que les travailleurs prendront conscience des buts qu'ils poursuivent.

Mais la grève générale limitée à l'arrêt de la production ou même à la saisie de ses instruments, dresse contre elle le barrage de la consommation.

Tout mouvement qui préconise l'arrêt de la production, et par, conséquent, se propose de gêner la satisfaction des besoins, ne peut que recueillir l'hostilité des masses.

Il est donc nécessaire d'éduquer l'opinion générale par des grèves de gratuité organisées dans les transports: métro, chemins de fer, occupation des hôpitaux pour imposer la gratuité des soins, etc.

Il ne faut pas oublier que la grève générale par arrêt de la production crée la rareté des biens, le désordre si favorable aux tyrannies. La grève générale dans ce sens, est une absurdité économique, et la porte ouverte aux dictatures politiques.

Nous savons également que la grève générale gestionnaire, c'est-à-dire se proposant de poursuivre la production sans interruption, est une amère plaisanterie sur la base: «Prix, Salaires, Profits».

Cette grève ne dispose pas des capitaux lui permettant de faire des achats et de rétribuer le travail. Elle s'essouffle, s'épuise sans pouvoir réaliser l'expropriation capitaliste.

Sa conclusion sera toujours une dictature de droite ou de gauche, c'est-à-dire, l'asservissement de la classe ouvrière à un mythe quelconque.

La libération sociale est toute contenue dans l'art de produire et de consommer, dans la technique de la satisfaction des besoins. Le but du syndicalisme est de réaliser cette euphorie, de mettre ses masses, ses combattants au service de la science, et, après avoir démontré, vulgarisé la nécessité de la suppression du salaire, le promouvoir producteurs et consommateurs vers la distribution gratuite des richesses. Alors, la grève générale devient une méthode pour substituer la gratuité à l'achat, la consommation à la vente, la satisfaction au salaire. Elle ne stoppe pas la production. Elle ne se propose ni achat ni vente. Elle fait appel à toutes les forces actives, scientifiques et culturelles pour multiplier les biens et satisfaire les besoins.

Il n'y a pas de transition dans la vie: on la bâtit ou l'on y renonce! La grève générale gestionnaire par la gratuité élimine l'économie financière et son support: l'Etat!

Elle ne partage pas des revenus, sous une forme inédite. Elle ne renouvelle pas la Valeur sous un aspect aimable. Elle ne soumet pas les «libérés» à l'esclavage de nouveaux prix et de nouveaux gouvernements : « Non! »

La période provisoire entre l'économie capitaliste et l'économie communiste, c'est la Révolution sociale. Le prolétariat et toutes les couches pauvres de la société s'emparent de tous les leviers économiques. Ils abolissent l'Etat, pouvoir sur les gens, et lui substituent la République syndicale et coopérative, pouvoir sur les choses.

De cet accouchement naîtra un monde nouveau dont le principe sera: «Par tatonnements mais dans la liberté, toujours plus loin et toujours mieux. » La vie sociale est une science expérimentale, se proposant de satisfaire au mieux, la consommation par l'utilisation la plus complète, la plus harmonieuse, la plus agréable, de toutes les richesses naturelles et de toutes les forces de travail.

Cette conception matérialiste de la vie (on se perd à vouloir en chercher une autre) n'est pas sans grandeur parce qu'elle se trouve dépouillée des croyances inutiles, des mythes superflus et des idéalismes autoritaires. Non seulement elle n'est pas sans grandeur, mais par le fait même qu'elle est une recherche constante et ininterrompue des formes les plus adaptables aux besoins généraux des individus, elle devient la conception la plus complète et la plus adaptable aux faits, l'expression directe de la beauté matérielle, culturelle, morale et sociale.

(1) Voir C. S. nums. 171 à 182.

(A suivre)

Nous avons glané pour vous...

Les retraites complémentaires de salariés

TOUTES LES ENTREPRISES DOIVENT D'ICI AU 1er JUILLET CHOISIR LEUR REGIME

Deux mois après la signature de l'accord du 8 décembre 1961, étendant à l'ensemble des salariés le bénéfice du régime des retraites complémentaires, l'U.N.I.R.S. (Union nationale des institutions de retraites de salariés) déclare que de nombreuses entreprises ou groupes professionnels on donné leur adhésion à une de ses institutions.

L'Union (1) précise que « *les signataires de l'accord du 8 décembre 1931 ont en outre prévu que les entreprises n'ayant pas, avant le 1er juillet prochain opté pour un régime différent devront adhérer au seul régime de l'U.N.I.R.S. à effet du 1er janvier* 1962.

» *Par ses cinquante-trois institutions adhérentes, interprofessionnelles, professionnelles, nationales ou régionales, et par son association avec la Caisse nationale de retraite des ouvriers du bâtiment et des travaux publics (C.N.R.O.), l'U.N.I.R.S. se présente comme une union fédérative groupant plus de trois millions de participants cotisants, appartenant à cent soixante quinze mille entreprises, établissements ou organismes; cinq cent mille allocataires (retraités, veuves, veufs, orphelins) sont actuellement connus.*

» *A la fin de 1961 ayant en quelque sorte anticipé sur les conséquences actuellement attendues de l'accord du 8 décembre 1961, par lequel les organisations fondatrices de l'U.N.I.R.S. ont décidé de généraliser la retraite complémentaire, plus de deux cent soixante conventions collectives ou accords paritaires, conclus au plan national ou régional, avaient rendu obligatoire l'adhésion des entreprises à ce régime dans les branches les plus diverses et les plus importantes de l'industrie et du commerce* ».

(1) 45, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

Un député accuse

« LES EXAMENS PSYCHOTECHNIQUES SONT DES LAVAGES DE CERVEAUX »

« Les méthodes employées par des organismes psychotechniques mandatés par certaines entreprises pour le recrutement de leur personnel constituent en fait un véritable lavage de cerveau et une atteinte à la dignité et à la liberté », a déclaré, dans une question écrite au ministre du Travail, un député du Nord, M. Joseph Frys. Le parlementaire a déposé un projet de loi à ce sujet.

Les organismes psychotechniques, explique M. Frys, font passer des offres d'emplois dans les grands quotidiens pour le compte des entreprises. Ils convoquent après examen graphologique certains candidats et leur font subir des examens permettant la constitution de fiches remises ensuite aux entreprises. Or, affirme le parlementaire, « ces examens sont conduits de la façon la plus poussée, les candidats subissent des tests multiples au cours desquels leur sont posées des questions fort insidieuses sur leur personne, leur famille, leurs opinions politiques, voire religieuses et qui n'ont que de très vagues relations avec les aptitudes professionnelles ».

PAS D'INTERVENTION DES SERVICES DE CONTROLE

« Les candidats qui se refusent à répondre, poursuit le député, sont aussitôt écartés. Ceux qui se trouvent dans un urgent besoin de trouver un emploi se voient donc contraints de dévoiler leurs secrets. De plus, les candidats ignorent pour le compte de quel employeur éventuel sont menées ces enquêtes qui aboutissent à l'établissement de fiches permettant de faire pression sur les personnes. » Dans sa réponse, le ministre avait indiqué que, sauf abus manifeste, le recrutement du personnel par les entreprises n'était soumis à aucune réglementation permettant l'intervention des services de contrôle.

A Decazeville... les jeux sont faits!

Comme nous l'avions pronostiqué, le gouvernement a triomphé sur toute la ligne.

Nul ne regrette plus que nous d'avoir vu juste, mais il n'était pas nécessaire d'être devin pour le faire, puisque de la façon qu'il était engagé il n'y avait pas d'autre solution possible au conflit.

Politiciens, curés, responsables syndicaux réformistes à tous les échelons ont multiplié les initiatives démagogiques, mystifiant, autant qu'il se peut, les travailleurs du sous-sol.

Les mêmes résultats interviendront dans d'autres lieux, où des problèmes identiques se posent: à Chatellerault, à Hennebont, aux Forges de l'Adour, etc., parce que les travailleurs qui ne sont pas encore atteints par le mal s'en désintéressent, croyant y échapper. Leur égoïsme supplante l'esprit solidaire et dans ces conditions aucun résultat valable ne peut être atteint. Car ce n'est pas vrai que la solidarité ait joué à Decazeville; quelques démonstrations spectaculaires, sans plus.

La solidarité, ce n'est pas cela!

La solidarité, c'est la dépendance mutuelle entre les hommes, qui fait que les uns ne peuvent être heureux et se développer que si les autres le peuvent aussi.

A Decazeville, il y a régression importante entre la situation actuelle des mineurs et celle qui leur est promise. Dans une économie nationale en pleine expansion, comme on le crie sur tous les toits, la chose est inadmissible.

La solidarité nationale, et même internationale devait donc jouer à plein. Regrettons l'absence de courage des responsables syndicaux et le manque d'objectivité des exploités de toutes professions.

Ils comprendront seulement quand leur tour viendra de subir, trop tard malheureusement, l'importance de leur erreur. Et puisqu'il nous est impossible de faire plus continuons de répéter inlassablement les vérités que les sourds que nous avons comme interlocuteurs — les expériences vécues, aidant — finiront peut-être par entendre et admettre.

Justicia divina

(Viene de la página 4)

vá, ya no sabiendo con qué males condenar a los idólatras, los condena a almorranas!

En las guerras también Jehová practica la destrucción más despiadada, no deja titere con cabeza, es racista hasta la exageración porque los demás pueblos no le merecen el menor cuidado, y practica el genocidio con ardor inigualable.

Cuando la guerra contra los cananeos, Israel hizo voto a Jehová: «Si me entregas este pueblo, yo destruiré sus ciudades.» Y Jehová, viendo los buenos propósitos de sus súbditos, escuchó su voz y entregó los cananeos; los israelitas los destruyeron a ellos y a sus ciudades.

Jehová tenía antiguo rencor contra los madianitas y ordenó a su pueblo la venganza. Les hicieron la guerra y mataron a cuchillo a cinco reyes y se lleparon cautivas las mujeres, los hijos, los ganados, toda su hacienda. Y abrasaron con fuego todas sus ciudades, aldeas y castillos. Y ordenaron la matanza de todos los niños varones y de todas las mujeres menos las doncellas, a las que se llevaron como botín en número de 32.000.

Cuando los israelitas tomaron Jericó (al son de un pasodoble), destruyeron a filo de espada todo lo que en la ciudad había, hombres y mujeres, mozos y viejos, bueyes, ovejas y asnos. Y después la prendieron fuego.

Lo mismo hicieron con la ciudad de Hai. Josué no retrajo su mano, que había extendido con la lanza, hasta que hubo destruído a todos los habitantes; al rey de Hai colgó de un madero; quemó la ciudad y la redujo a un montón de ruinas.

Cuando la guerra de los cinco reyes de los amorreos, Josué prendió a los cinco reyes y mandó que los principales de su pueblo pusieren su pie sobre el pescuezo de los reyes indefensos; después los mandó colgar en cinco maderos. Y lo mismo hizo con todos los pueblos que se le pusieron por delante, a los que exterminabe sistemáticamente «al modo que Jehová lo había mandado».

Para no hacer larga esta relación de la justicia celestial, terminaremos con un ejemplo sublime. Jehová quiso vengarse de Amalec porque se había opuesto en el camino de los israelitas cuando éstos venían de Egipto. Y por medio del profeta Samuel, ordenó al rey Saúl: «Ve y hiere a Amalec, no te apiades de él, mata hombres y mujeres, niños y lactantes, vacas y ovejas, camellos y asnos.» E Israel hizo la guerra contra el pueblo Amalec y lo mató a filo de espada, pero perdonó la vida a Agag su rey, y aún salvó parte del ganado que consideró aprovechable. Pero a Jehová no le pareció bien; cogió otra perra de las suyas y se arrepintió de haber nombrado rey a Saúl, que por su blandura, era un rey que tenía corazón. El profeta Samuel hubo de intervenir para aplacar al dios implacable: cogió su espada e hizo pedazos al rey Agag y Saúl fue depuesto porque había tenido la debilidad de perdonar la vida a un rey y a un rebaño de ovejas. ¡Bonito ejemplo para enseñar a los niños!

NICA-SIPANY-AGUA

No solo de pan vive el hombre

A Eugenio Valdenebro, tan amante de su compañera y de sus hijos, fraternalmente. — P.G.

TODOS conocemos hombres que en la calle y en los lugares que frecuentan, se muestran alegres, decidores y obsequiosos, pero que en cuanto ponen los pies en su casa, se convierten en bruscos, intolerantes y agresivos.

Les parece que por ser amos de casa y jefe de familia tienen derecho a verter en el hogar sus malos humores. Si durante el día han tenido un disgusto o les ha injuriado alguien contra el cual no les fue posible, o no fue capaz de revolverse, descargan después la cólera sobre la esposa o los hijos, que pagan entonces las ajenas culpas, despertándoles rencorosos sentimientos. Estos tales olvidan que no sólo de pan vive el hombre, aunque no puede vivir sin pan, dando a esta palabra el significado de sustento material. No se hacen cargo de que desde el momento de constituir una familia se comprometieron moralmente a mantenerla con su trabajo, y alentarla con su cariño.

A estos hombres si se les pregunta porque se muestran tan adustos con su familia responderán que no es posible estar de buen humor cuando tantas fatigas se han de sufrir y tantos quebraderos de cabeza soportar, para sostener casa y familia en estos tempos de crisis perpetua y amenazas constantes que todo lo tambalean.

A estos hombres convendría replicarles que ni ellos ni sus mujeres ni sus hijos son tan sólo cuerpos de carne y hueso, necesitados de alimento y vestido, sino que también tienen un corazón que necesita alimento asimilable a su naturaleza. El cual está obligado el esposo y padre a proporcionarles con su cariñoso afecto y dulces palabras aunque no por ello haya de prescindir en caso necesario de la humana corrección.

Quienes reservan su buen humor y demás cualidades placenteras para los extraños y llevan a casa su mal-ancolía y tristeza para tormento de la familia, no advierten que con tan equivocada conducta menoscaban todo cuanto se propongan fomentar, porque la esposa, al verse menospreciada, no tiene estímulo alguno para esforzarse en hacer cuanto pueda por la prosperidad de la casa.

Al contrario, buscará en otro sitio lo que en su marido no halla, porque así como en el orden material el hambre saca al lobo del monte, también el alma hambrienta de cariño, sedienta de amor buscará por instinto de conservación aquello que necesita doquiera espere hallarlo, si se lo niega quien está obligado a dárselo.

Mal obra el hombre que al llegar a su casa trata con dureza a la esposa, que lo ama a pesar de sus defectos y ha estado todo el día cuidando de los hijos y sufriendo las mil molestias inherentes al gobierno del hogar, con el noble deseo de convertirlo en el más placentero paraje de la tierra.

Después se extrañará de no encontrar en su casa el apetecido descanso, cuando él mismo se atrae las atribulaciones domésticas con su siniestra conducta. ¿Qué hizo para merecer la armonía, el amor y el aliento que no encuentra? ¿No echa de ver lo que significa para un alma delicadamente sensible la grosería y el menosprecio? ¿No advierte que arriesga invertir en indiferencia y aun en desvío el amor de aquella alma?

Los pequeñuelos son tan sensitivos como su madre e intuitivamente reciben la funesta influencia del mal humor de su padre, quien por lo mismo tiene el deber de encubrirles el aspecto grave de la vida y prolongar el mayor tiempo posible su niñez para que se desenvuelvan normalmente y su corazón sea susceptible de nobles sentimientos.

Muchos padres deprimen el espontáneo e ingenuo espíritu de sus hijos por el funesto empeño de hacerlos adultos en su niñez. Triste día es para un niño cuando descubre que su padre no es un compañero de juego, sino que absorto en extraños pensamientos lo rechaza de su lado como si le disgustara su presencia.

¿Cabe espectáculo más triste que el de un niño herido por la adustez del padre en sus tiernos sentimientos, con prematuros surcos de inquietud en su entrecejo y la palidez en sus mejillas que debieran ostentar los matices de la rosa? ¿Qué tiene que ver la expresión de ansiedad y recelo con el semblante de un niño? No saben los padres lo que hacen cuando niegan a sus hijos la caricia y les roban la gracia y la ingenuidad infantil.

Si embebiéramos en optimismo el ánimo del niño y alimentáramos su inocencia con el júbilo y la esperanza, no haría el pesimismo tantos estragos en el mundo. La dicha doméstica no es ni puede ser unilateral. Proviene de dar y recibir. No esperemos que la mujer — compañera, o como queramos llamarla — y los hijos salgan gozosos a nuestro encuentro si llegamos a casa con semblante hosco y modales bruscos. Cada cosa engendra y atrae a su semejante.

PEREZ GUZMAN

LA FEDERATION ANARCHISTE

En réponse au plastiquage dont elle a été l'objet, organise un gran *Meeting le vendredi 9 mars a 20 h 30*, salle Lancry, 10, rue de Lancry (Métro République), avec M. Joyeux, K. Henry Hebert et M. Laisant.

Los amarillos

LO que nosotros denominábamos Sindicatos Amarillos eran a manera de Congregaciones seglares, con santo, bandera y música que en la vida sindical actuante ni cortaban ni pinchaban, ni curaban ni hacían llaga como la vaselina y el llamado ungüento amarillo.

En su formación sindical—si podemos calificarle así—intervenían generalmente el cura párroco o alguno de sus vicarios o subordinados, mano a mano con el conservadurismo local y la patronal allegada a sacristías y cofradías religiosas. La tropa era reclutada entre los salariados, braceros y empleados predispuestos a responder «Amén» a todo que se les indicaba desde los puestos de mando. No era raro ver merodear a frailazos y similares por los locales sociales en donde se invocaba más al Santo Patrón que al *patrón* que les sacaba el pellejo a tiras en los lugares de trabajo.

Une declaración de huelga era considerada una herejía propia de demagogos y revolucionarios rojos dignos de ser quemados a fuego lento en las hogueras de Torquemada. Allí se predicaba el ahorro, la bondad y la obediencia a ojos vendados. Una huelga sólo la provocaban los «descamisados» que, cual ovejas descarriadas, seguían los malos consejos de tormentosos pastores del caos social, porque con dos pesetas diarias, a juicio de aquellos santos varones, se podía comer a cuerpo de rey y tener dinerillo ahorrado para los días tormentosos de aquellos inviernos interminables que los naranjeros tenían sus huertos vendidos y los arroceros habían almacenado la graminea en sus graneros más confortables que los hogares de su tropelío electorero.

La sobriedad de los españoles de la época era considerada como una virtud digna de encomio y no como una miserable injusticia de las desigualdades humanas. A la miseria se debía responder con la humildad de los pobres y la caridad de los potentados.

¡La caridad! ¡Santa palabra! Ya vendrán tiempos mejores cuando en la vejez virtuosa y a la sombra de un asilo regentado por hermanitas podáis comer la sopa conventual dentro de la humildad cristiana, esperando los santos sacramentos como postrera esperanza rumbo a los siete palmos de tierra que te reserva el cementerio local. Porque no olvidar que «polvo eres y en polvo te convertirás» y no esperes adquirir placeres y confort en la tierra, porque ese don sólo es reservado a los bienaventurados en el cielo. No olvidéis tampoco «que muchos serán los llamados pero poco los escogidos».

Y entre cantos litúrgicos y canciones de «¡Al cielo, al cielo quiero ir!...» se les clareaban las orejas de hambre a los rebañitos virtuosos que se cobijaban entre los muros acogedores del Santo Patrón, pero tenían las dos pesetitas seguras porque eran las cuadrillas de plantilla de aquella patronal que con tal sistema táctico trataba de desarticular los Sindicatos de lucha de clases que se cobijaban en la naciente Federación Local de Sindicatos, adherida a la C.N.T., en aquella época que aún tronaban los cañones de la primera Gran Guerra.

Poco les duró el cuento a los inspiradores amarillentos que poco a poco se iban quedando sin clientela a medida, que el termómetro sindical aportaba notables mejoras morales y materiales a los trabajadores del campo y de la industria y ni regalando caritativamente colchones y mantas a sus huestes encontraban soldados humildes y bienaventurados que con el crucifijo en mano siguieron el «Via Crucis» en las procesiones dominicales y fiestas de guardar.

La elección no era dudosa: los sindicalistas que inspiraba la Escuela Moderna lograban, después de enconada lucha, 14 pesetas de jornal en las temporadas arroceras y naranjeras; la jornada de trabajo empezaba a partir del momento que el equipo obrero rompía la marcha hacia los cotos patronales y las ocho horas, así como el reconocimiento de la organización sindical era una cláusula reivindicativa de carácter prioritario.

No existían ya los «rompehuelgas» ni toda aquella gama de esquirolaje enterrados por defunción orgánica de aquellos amarillos que con el tiempo han tenido que cambiar de táctica porque se quedaban a la «duna de Valencia» y entre dos velas, más amarillos que la cera. No le dió ningún resultado aquel intento en virtud del cual se armonizarían las relaciones entre el capital y el trabajo, siempre que los primeros conservaran el capital y los segundos el trabajo y la miseria. Pedir otra cosa equivalente a más jornal, menos horas de labor y condiciones de vida más humana era inarmónico, estridente y populachero.

Hoy aquellos Sindicatos amarillos no existen, y los hemos visto pulular más combativos, menos humildes, pero más eficaces que en aquella época y en muchas ocasiones se muestran más radicales que ciertas organizaciones tipo C.G.T., porque dicen que Cristo se dejaba buenamente dar una bofetada en cada mejilla pero no dejó instrucciones escritas en su testamento si el tercer moflete era aceptable.

Vicente ARTES

MITIN EN PARIS

Paris (OPE). — Organizado por el Comité Nacional de las Juventudes Socialistas (S.F.I.O.), tuvo lugar una reunión en la que participaron varios oradores franceses y con ellos, Samperio, de las juventudes socialistas españolas, Imbernón, por los jóvenes libertarios, Maldonado, presidente de Acción Republicana Democrática Española, Insausti, de Solidaridad de Trabajadores Vascos, Santamaría, secretario general del Comité Intercontinental de la CNT y Rodolfo Llopis, secretario general del P.S.O.E. y presidente de la UGT.

Finalmente habló Georges Brutelle, secretario general adjunto de la S.F.I.O Se refirió a los republicanos españoles y denunció las graves restricciones que se aportan a la libertad de expresión de los mismos. «Esta reunión—añadió—debe ser el eco de nuestra protesta. Ha de recurrirse a todos los medios para que nuestros camaradas españoles recobren su medio de expresión. Nuestro pensamiento va hacia los que en España se esfuerzan en resistir y sufren en las cárceles. Pensamos también en los centenares de milles de españoles que a través del mundo, viven en el exilio. No habrá ningún francés que tenga el derecho de sentirse libre en tanto hay un español que no sea libre en su país.»

«La Révolution et la guerre en Espagne»

de P. Broue y E. Temime

EL volumen se compone de dos partes. Las primeras doscientas noventa páginas tratan de la Revolución. Casi otro tanto se dedica a la guerre y a lo que sucedió en la zona nazi-fascista.

Unos capítulos de antecedentes sitúan al lector en lo vivo del escenario. En notas breves, sin desperdicio, se traza un cuadro de fuerzas y de posiciones: el ejército, la Iglesia ,los oligarcas, la burguesía, las fracciones políticas, las organizaciones sindicales. En suma, los factores y los sectores en presencia, que han de provocar y de afrontar los hechos.

El libro es algo más que una crónica fría de la Historia. El lector se apercibe desde las primeras páginas que los autores escriben en «militantes», en apasionados de la revolución, que tratan de indagar en el porqué y el cómo de las cosas marchando de la mano con el lector en el estudio de las experiencias y de los métodos revolucionarios que tuvieron vigencia en España.

Pasan al tamiz las actitudes de cada organización sindical; de cada partido político enfrentado con la problemática de una revolución no deseada; de un gobierno que pierde el idem y que llega a recuperar su equilibrio mediante la inesperada colaboración de quienes proclaman la periclitación del Estado; de cada organismo político, social o económico surgido en el curso de los hechos así como de los ensayos y realizaciones revolucionarias; de los cuerpos de voluntarios, partiendo de la acción civil y de las columnas populares hasta fundirse en el ejército renaciente, « enterrador » de la revolución. En definitiva, las actitudes de cada elemento participante, factor de triunfo, de desorientación o de derrota.

En ambas partes del libro, en relación cronológica, se establece un análisis severo, debidamente documentado, acerca de la actitud de los gobiernos de países que, de una manera o de otra, pretendiendo «no intervenir» — tomaron parte en el drama español. En cambio no hay casi notación referente al movimiento obrero internacional, sindical, revolucionario. En realidad podrían hallarse testimonios ricos en colorido, pero de poco peso en la balanza, de escasa influencia decisiva. Al hacer mención al voluntariado internacional un lector poco avisado llegaría a imaginar que éste era en su casi exclusividad de procedencia comunista. Lo que es cierto es que los comunistas supieron canalizar en su provecho y cartel la mayor parte de los voluntarios.

Los autores profundizan en el estudio de las causas que han motivado el declive de la Revolución y van analizando, paso a paso, el proceso de retroversión que va desde las formas y los métodos libertarios de la primera hora — de las jornadas de julio y próximas siguientes — al restablecimiento del Poder estatal. Registran con amplitud de detalles el maniobreo de republicanos y de socialistas, de sus disidencias internas, de la catastrófica actuación de Prieto; del maniobreo de los comunistas que va de la captación hasta el asesinato, validos de una cierta impunidad de circunstancias; de la tragedia en que se van deslizando anarquistas y poumistas, hundiéndose cada vez más en el terreno de las concesiones hasta convertirse en portavoces del gobierno en las consignas de centralización, de liquidación de los Comités Populares y de los últimos vestigios revolucionarios.

∴

En ciertos pasajes nos irrita el estilo y el espíritu de algunos enjuiciamientos. Nos desmerecen la obra y amenguan su valor.

Discrepamos del punto de vista de los autores en sus conclusiones acerca de lo que consideran causas fundamentales de la derrota. Se trata d una discrepancia que puede provocar una discusión emulativa, alimentada en la investigación que aporta la experiencia de los hechos.

Se basa en un viejo litigio que superficialmente parece provenir de una cuestión de forma, de métodos. En realidad es un problema de fondo, que arranca de la lejanía de los tiempos y que estalla con repercusiones dramáticas en el pleito surgido en la Primera Internacional.

Estiman ellos que se fracasó porque las fuerzas revolucionarias no se adueñaron del Poder. Pensamos nosotros que, justamente, al restituir el Poder, la revolución periclitó. Precisamente al participar en el Poder los enemigos del Estado. Si por otra parte un sector revolucionario se hubiera impuesto asumiendo para sí las ventajas y las servidumbres del Poder, España se habría convertido en una ligera variante de lo que fue Rusia. Lo vemos en Cuba...

Un libro necesario: útil, ardiente y emotivo. Libro a leer sin las antiparras de los prejuicios. Con el afán de adentrarnos en los problemas capitales que, en los momentos cruciales, decisivos, se presentan a todo movimiento inspirado en el deseo de forjar las condiciones favorables para la eclosión de un mundo nuevo, de una vida en libertad.

«La revolución no liquida los problemas: los suscita en su candente realidad», decía Felipe Alaiz.

Tenía razón.

ALCESTE

Gran mitin en Lyon

De afirmación confederal y libertaria organizado por Cultura y Propaganda de la CNT-FIJL. Tendrá lugar el día 18 de marzo en la Sala de Fiestas del distrito II, Lyon, a las nueve de la mañana, en el que intervendrán los siguientes oradores:

CARLOS ZIMMERMAN
de la Comisión de Relaciones Rhône-Loire

JOSE BORRAZ
del Secretariado Intercontinental

Compañeras, compañeros, trabajadores de la región : acudid todos a escuchar la voz de la CNT de España en el Exilio.

Chispas

Hace días recibí saludos especiales. «Aragoneses».

∴

Sin discusión, aceptaría saludos de aragonesas.

∴

En confederal se comprenden los saludos «libertarios», «fraternales», «amistosos», «cordiales», etc., etc.

Los saludos regionales parecen indefinidos.

∴

Saludos astur-leo-palentinos, imagino. Complicados, pero más enteros que los aragoneses, que confederalmente deberían ser «saludos aragorriojo-navarros» para no dejar ningún anexo en el aire.

Saludos «catalanes»; ésos motivarían una catástrofe. No los damos.

∴

Pero, saludos «regionales», ¿para qué darlos?; ¿cuál amistad ofrecen, qué compañerismo concretan, qué importancia moral se les atribuye?

Si a cambio de saludos canarios se obtuvieran saludos leoneses, el demérito correría a cargo de las Canarias por fragilidad de nombre. Si nos saludamos castellanamente con reciprocidad andaluza, levantina, catalana, gallega, etc., acabaremos — creo yo — por no saber en qué región ideológica nos encontramos.

∴

Cuando la pugna Fai-30, los federativos de Sabadell fueron saludados «anárquicamente». Tales sabadellenses, creyéndose « dinamitados » correspondieron con «saludos sindicalistas, que son los más interesantes».

Tanto lo fueron, que terminaron, esos saludadores, embolsillando carnet UGT-PSUC.

∴

No dejemos enfriar la costumbre, amigos. Cierto que un saludo aragonés puede ser cálido. Pero la exclusiva de este saludo no pertenece a un solo sector que en Aragón haya amanecido y permanecido.

∴

Si en el exilio se me dan saludos exclusivamente regionales, es que no merezco los internacionales; ni hallándome disparado o « diasporado » de la Península.

∴

Hay un pase de jota que, festeramente, estimo muchísimo:

Sale el sol por los Monegros
y se va por el Moncayo.

¡Ah! Pero si se va a la formalización indebida de esa «tesis», yo puedo desmentirla por haber visto más de mil veces salir el sol en las crestas del Montserrat, igual que los barceloneses de altura lo han visto emerger del fondo del Mediterráneo.

Afortunadamente, el sol es muy sol y lo hay para todos los habitantes de la Tierra.

∴

Acepto de todo corazón la bondad de los saludos regionales; mas prefiero los fraternales por ser más definidos, directos e idealizados.

∴

Y aún me queda algo por decir y lo digo: Los saludos aragoneses procediendo de compañeros, me chocan pero no me mueven a duda. Mas de otra gente baturra, ¿cómo tomarlos?

CHISPERO

Comuniqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pinan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Siège et correspondance 24, rue Rouget de l'Isle : Permanence les samedis de 17 à 18 h. 30. Diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, adhésions, renseignements, Bibliothèque

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

NECROLOGICAS

LUIS MONTOLIU

Desde Caracas nos anuncian el fallecimiento, debido a una crisis cardiaca, del que fue militante de la F.N.I. Ferroviaria (Sección Zaragoza Norte), compañero Luis Montoliu. De la confianza que le testimonió su Sindicato de origen es prueba de haber sido nombrado delegado al Primer Congreso celebrado en Madrid en marzo de 1936. El mencionado Congreso le nombró, junto con el compañero Mateo (fusilado en la capital aragonesa cuatro meses más tarde), para constituir la Comisión de Relaciones de A. R. y Navarra de la Federación.

El mencionado compañero era bien conocido en los medios confederales por haber sido Consejero del Transporte (desde el principio hasta el fin) en el Consejo de Aragón.

También formó parte del sub-Comité Nacional residente en Valencia durante la guerra.

De temperamento sencillo y trato exquisito fue también muy amante de la cultura, atraído por los encantos del Arte, la Literatura y la Filosofía y demás manifestaciones que conducen y propician una mayor y completa asimilación cultural ,que le proporcionaron a nuestro amigo una vasta cultura.

Tan sensible pérdida en los medios confederales deja un gran vacío.

Delhi

AGUSTIN TOMAS BIOSCA

En el Campo de Argelés, a eso de febrero de 1939, yo tenía hambre y un hijo tan hambriento como su padre. Y corrí a una «cola» para pan que se formaba. La exigencia gendarmerina era de a dos de fondo. Llegué de los segundos —que ya era llegar— y se me pegó al brazo uno cualquiera. Ese «cualquiera» era un amigo de siempre al cual hacía años no veía. Se llamaba cual el título de esta nota indica.

No le vi más, pese a que nos dimos las «direcciones» argelesinas. Sin calles ni numeración de barracas, sabío había que ser para dar con el «aposento» del conocido.

Años después supe que Agustín había regresado a Barcelona, probablemente a su choza del Besós, cercana a la playa. Con él y otros habíamos frecuentado el grupo anarquista «Jóvenes Libres» ,el Sindicato, y todas las diversiones, asonadas y barullos propios de una existencia movida cual la nuestra. Tuvo él por compañera a una María morena y guapa, que murió tuberculosa, con una hija de dos meses. Otra niña tenía el matrimonio, Marina, que actualmente andará por sus 42 años. ¿Qué se ha hecho de ella? En el drama María-Agustín intervino la miseria; sin nadar yo en la abundancia. La edad más feliz del hombre se nos ensombrecía, el lockout y la amenaza aleteaban. De noche íbamos con el saco a llorar despojes de propietarios, por tratarse de cebollas; sin «llanto» eran patatas o verduras. A decir verdad, fuera del lockout yo luneaba para acompañarle. Trabajando, mi necesidad no era apremiante.

Muerta su compañera, para olvidar el viudo se fue del pueblo recalando en el vertedero del Besós. Rehizo —era fatal— su vida con una compañera Libertad, de familia anarquista zaragozana, cuyo apellido no cito por no recordarlo. Sólo indico que un par de hermanos murieron fusilados por los fascistas en holocausto a la Pilarica, fetiche que tiene delito. Libe quedó en Zaragoza y Agustín salió con la segunda Columna (Durruti había de llamarse) para salvar a su Dulcinea. ¡Cuánto propósito noble y heroico en aquellos encendidos días! Luchó mi amigo ,algo desilusionado por lo que la capital de Aragón se alejaba teniéndola a tiro de ballesta. Andó de aquí para allá, hasta caer en lecho de hospital, no por herida de bala sino de vuelco. Banal accidente de carretera.

Con un brazo semi impedido prosiguió la lucha. Tuvo suerte para su piel, con el infortunio de no recobrar, entonces, a la compañera. Vino el desplome de todo, corrió a Francia, y a la cola para pan en la que pegar brazo contra mi brazo. Impensadamente, sorpresivamente. Fue un momento de alegría, un estallido de amistad, con separación rápida y definitiva. Como era duro, y no faltándole su parte de alegre entereza, podía resistir y lo hacía. Sin saber de él 22 años hacía, no dudaba de que Agustín persistía en vigor y pensamiento.

Pero una grúa de la construcción, alta de muchos metros, lo ha derribado y aplastado.

No podía ser de otra manera.

Agustín Tomás Biosca: Otra amistad primitiva perdida, otro capital cordial desvanecido. ¡Qué remedio! — *J. Ferrer.*

Regional Catalana

PARIS

Compañeros procedentes de la misma, el domingo 11 de marzo, a las 10 de la mañana, habrá entrevista general en 79, rue de Saint-Denis, a fin de dejar constituída, definitivamente, la Regional Catalana CNT de España en el Exilio. Necesariamente, esta reunión habrá de ser fructífera, pues a pesar de acuerdos intercontinentales—que dan margen de actuación, no obstante—, quedan por enfocar tres puntos esenciales:

Relación. Solidaridad. Propaganda

Cada cual puede optar por o contra la Regional Catalana. Mas, los que consideramos necesaria la existencia de la misma debemos agruparnos para aunar nuestros esfuerzos cara a España. Y una vez hayamos aportado resultados concretos, los compañeros ahora refractarios se unirán a nosotros.

Urge que los compañeros favorables se tomen en serio la entrevista que les proponemos. Un tiempo más de dilación, y la consecuencia sería llegar tarde.

Hay problemas a resolver que sólo se resolverán actuando.

Con mucho interés os esperan: *Los Comités Local y Regional.*

¿ Franco, intenta retirarse ?

(Traducido del diario conservador «Daily Sketch» del 31 de enero.)

«Francisco Franco, Generalísimo Dictador de España desde hace veintitrés años, se retirará más pronto de lo que la gente sospecha, y cuando lo haga se marchará a vivir a Méjico.

Esto parece cierto a juzgar por las noticias que nos llegan de Méjico sobre la fortuna privada que Franco tiene investida allí, que se calcula en unos treinta millones de libras esterlinas.

Franco es propietario, entre otras, de la Plaza de Toros de Méjico, y de varios estadios de Jai-Alai, juego de pelota a mano, que es el medio legalizado más importante de apuestas en Méjico.

Todo esto ha salido a luz a raíz del Festival de la Película mejicana celebrado el mes pasado.

El señor Moisés Corsio, un negociante mejicano, que se cree es inmensamente rico, ha sido revelado como agente financiero de Franco.

Hay dos razones más que apuntan a una salida próxima del Generalísimo.

Su edad y su salud. Franco tiene setenta años y hace diez meses sufrió un ataque cardíaco.

Y segundo, que ahora que Don Carlos contrae matrimonio en mayo, la sucesión real parece asegurada.»

El «Daily Sketch» es un diario londinense, del ala derecha del Partido Conservador.

(Del Boletín de Información, S.E.A., Londres.)

"EL JAPON, HOY"

«SOLI» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García.
Precio: 2,50 NF.

EN NIMES

El domingo 25 de febrero 1962 se ha constituído la Alianza sindical CNT-UGT.

Hermanadas fraternalmente, juntas las dos centrales sindicales, se proponen luchar activamente, honrando con ello sus propias trayectorias.

La Alianza sindical será el conjunto de voces acusadoras contra el régimen de injusticias y miserias en que está sometido el laborioso pueblo español.

A las voces de los presos y perseguidos clamando comprensión y acción conjunta de la Alianza sindical les decimos PRESENTES.

Por la Alianza CNT-UGT: El secretario Ortega, por UGT; el presidente, Espada, por CNT.

B.D.I.C

Antena

PECADO INFALIBLE

MADRID. — Enrique Reyna es devoto de primera clase. En consecuencia, ama a las imágenes religiosas de la iglesia y las que se procura para su casa. Recientemente había encargado dos costosas reproducciones de los cuadros «Santa Faz» y «Los desposorios de la Virgen». Tiernas aún, ambas pinturas las expuso al aire de la azotea. Ladrones surgieron que las secaron (o ensacaron) del todo.

NUEVO JERARCA

MADRID. — Pedro Lamata Mejía ha sido nombrado Jefe Secretario Nacional de Sindicatos en sustitución del idem anterior, del cual ni por deferencia el parte oficial menciona. Lamata Mejía estuvo heroicamente oculto durante el asedio facha de Madrid, y una vez perdida la causa republicana entró en el modus vivendi sindicalista, con cuya credencial y dineros ha largamente paseado por Albacete (donde quedó por un tiempo de alcalde), Cuba, Argentina Brasil, Chile, Perú, Ginebra, etc. Para insuflarse una personalidad, Lamata escribió dos libros, edificantes en su acepción ladrillera.

«VICTORIAL EXODUS»

TERUEL. — Como es sabido, Teruel y su provincia sufrieron rudamente la prueba de la guerra. Ganada ésta por los «triunfales», estas tierras fueron declaradas hito de la victoria franquista debido al «heroísmo patria' de los turolenses». Pongamos años encima y los pueblos de la provincia se van despoblando por la miseria que reina en ellos. Los hombres válidos emigran, hartos de hambre y de victoria pírrica. Para detener la hemorragia ciudadana, las «fuerzas vivas» (las más inertes) solicitan de Madrid irrigación de miles de hectáreas, obteniendo satisfacción... escrita para 11.717 de ellas, por ahora sumergidas en el polvo secular seculorum.

BARBARIE

TARRASA. — Recién inaugurada ha sido destruída por unos intolerantes católicos la bella estatua de Diana colocada en el jardinillo dispuesto en la carretera de Rubí, cruce con la calle Padre Font.

YA TENEMOS GAS METANO

GERONA. — Hay yacimiento de gas metano en Vilopriu, Ampurdán. Dicho gas emerge a una altura de 30 metros sobre la superficie. La descubierta la ha efectuado una Compañía italiana con apéndice español. Que dure el chorro.

MONTJUICH

BARCELONA. — Se efectúan obras de reparación y jardinería en los patios y paredes exteriores del castillo de Montjuich, destinado por el gobierno a Museo Militar, con jardín público en determinadas horas del día. La fortaleza quedará intacta y más provista de cañones que antes puesto que la batería Ordóñez de media montaña, será trasladada a la cúspide. En medio del jardín «de arriba» será colocada una estatua ecuestre del «caudillo». Los jardines «de abajo» estarán situados en los fosos, en el lugar donde ocurrían los fusilamientos. Barcelona no ha ganado nada.

NO MAS CEBADA EN LA PLAZA

MADRID. — El ayuntamiento ha acordado suprimir el mercado de la plaza de la Cebada y situar, en el espacio resultante, un jardinillo para ciudadanos, los gitanos comprendidos

GOL INVOLUNTARIO

MADRID. — En el kilómetro 14,56 de la carretera de Guadalajara, el cabo de la G. C., Eliesio González Blanco, efectuaba trabajos para dar arranque a su camioneta de servicio. Yendo de un lado a otro de la carretera, fue atropellado por un coche «Mercedes» que surgió de improviso. El cabo murió momentos después y el conductor del coche, Francisco Gento, fue momentáneamente detenido y seguidamente dejado en libertad provisional en tanto se sustancia el proceso.

EN LYON

Gran función teatral para el día 18 de marzo a las dos y media de la tarde en la Sala de Fiestas del Distrito II. Representación a cargo del grupo artístico « Tierra y Libertad » de la magnífica obra de Alejandro Casona : LA MOLINERA DE ARCOS.

Como fin de fiesta, selectos números de Variedades.

Este Festival, organizado por SIA, merece ser amplia y entusiásticamente concurrido por todos los españoles.

NOTICIAS BREVES

PARIS.—Atentado terrorista contra «Le Monde Libertaire». Su librería, destrozada. En adelante, todos los compañeros compraremos «Le Mond' Lib» o no hay solidaridad en la tierra.

CANARIAS.—El coronel Argoud se ha «fugado» de la isla de Palma. La autoridad española lo ha buscado donde el «fugitivo» no estaba.

MADRID.—El contrabandista financiero de la sublevación franquista, Juan March, ha sido víctima de un accidente de automóvil. No resultó muerto y sí con heridas graves.

MADRID.—Ha fallecido Julio Camba, humorista sumiso a las situaciones burguesas, por lo bien que huele el cocido palaciego.

ROMA.—Ha muerto el general fascista Gambara, que intervino en la guerra de España y dirigió la «toma» de Menton y el cobarde bombardeo de Marsella.

BESANA (novela del exilio)

EXECRACION

A cuántos españoles se los ha visto durante años, trabajar sin tregua en las masías, tener una conducta irreprochable. Llevar su nobleza hasta el sacrificio. Luchar en la resistencia contra los alemanes. Morir ahorcados, como los de Brive, Tulle, Mantauban, o morir fusilados frente al piquete nazi. De los 4.500 rehenes ejecutados en Mont Valérien, ¿cuántos españoles había? Desgraciadamente, las buenas acciones, la hombradez y los gestos heroicos, se olvidan pronto, inclusive los que ayer lucharon por la Francia, hoy son tratados con despecho en algunas administraciones. En cambio, la mala fama se extiende como la pólvora, toma raíces profundas y los leves defectos se llevan a cuestas hasta la tumba. Así le ocurrió al español de Servanac, que se vió odiado por el pueblo, despreciado, vilipendiado por todos, menos por M. Bernard, Sylviane y Herbert, que comprendían su corazón.

Por otra parte, la fábrica le reclamaba la piedra pagada de anticipo, y sus acreedores venían a visitarle.

Ariel, impertérrito, iba a Ste-Sabine todos los domingos, en bicicleta o a pie. Los dos amantes ya no se ocultaban ni de los habitantes de la masía, ni de los mismos familiares de Irma.

A semejantes intemperancias aquéllos recurrieron a la ley.

Una mañana de junio, que Ariel escardaba su huerto, dos gendarmes de St-Antonin le miraban con ironía, sin que éste, muy afanado en quitar la mala hierba con el almocafre, se diera cuenta de aquéllos.

Cuando se volvió para emprender otro surco y los vió, les dijo con serenidad: ¿Les gusta a ustedes mi trabajo?

A lo que respondió uno de ellos :

— No vale la pena que continúes; no cosecharás nada de tu huerto.

— Ya me lo figuraba — incluyó Ariel — precisamente preparo los frutos para mi futura Irma.

— Por el momento — dijo el segundo sacando las esposas — mete las manos aquí.

Ariel vaciló, miró detrás de sí por si había una huída posible, pero todo fue inútil. Los gendarmes lo maniataron sin dejarle desayunar, mientras Júpiter les ladraba como a la de Septfonds, y recibió un puntapié en el trasero que le hizo aullar diez minutos. A pesar de todo, el inofensivo animal seguía a su amo escoltado por aquellos recordados caminos; por allí, adonde Irma y Sylviane le hicieron caer de bruces.

Pobre Ariel, cuando recordaba aquella senda florida la mayor parte del año; aquellas piedras vetustas ennegrecidas. Aquellos prados y bosques ondulados. Todo Servanac le causaba nostalgia.

Cruzó los niños que iban a la escuela, los de la Rouquine de Montpalace. La de siete años de la tejera de la route de Caylus. Las mellizas de los italianos Dominicelli. Estos niños, cuando pasaron delante de él, lo miraban con miedo y curiosidad.

— Bonjour, mes enfants — les dijo Ariel.

La niña de la tejera de la route de Caylus tuvo miedo, echándose a correr. Los otros marchaban de prisa y se volvían cada momento a mirarle. Ariel no obstante sonreía a todos los vecinos que encontraba, a los pastores y a los labriegos, porque estaba seguro de volver. Irma y él habían trabajado por la Francia y la continuidad de la especie.

La pastorcita pasó en poco tiempo de la adolescencia a la sublime maternidad, pero abatida por los vómitos continuos y el disgusto de perder Ariel, decidió no probar ningún alimento hasta que su amado saliese de la prisión de Montauban.

La familia Delay — padres de Irma — decidieron un consejo entre todos a fin de poner solución al conflicto que se agravaba con la terca decisión de la niña al negarse a comer.

¿Qué podían discutir estos rústicos hombres, abuelo, padres y tíos? Si en lugar de poner rápido remedio empeoraban el estado de Irma ya de regreso en Servanac y enferma en su habitación?

En lugar de consolarla y cesar las discrepancias en agotadores peroratas, la trataban de «coquine de drolo», y a él, lo tildaban de los insultos más obscenos y denigrantes del vocabulario.

¿Qué haremos de la «drolo» cuando tenga el «drole»?

La ignorancia y la religiosa superstición, les había vendado los ojos.

Al tercer de asamblea familiar, no sacaron más conclusión sino que Irma era una prostituta y Ariel un bandido.

Así pasó una semana, hasta que la pertinaz determinación de la niña les iba cambiando a todos.

— Al fin y al cabo — dijo el padre un día — no parecía mal muchacho.

— ¿No parecía mal muchacho — interrumpió la madre — y la deshonra de nuestra hija?

— ¿Y qué de mal tiene que hayan hecho algo? — interpuso el abuelo. No es tan viejo como parece, es trabajador y sabe trabajar la tierra; si es español, es igual. ¿No es un hombre como los otros?

A lo que la madre gritó:

— Está lleno de deudas; es un marrano que no se lava nunca; es un embustero, que decía irse a Montauban cuando iba a Ste-Sabine. No tiene familia. ¿Qué queréis que hagamos de él? Yo no quiero extranjeros en casa.

Y el padre:

— Las deudas se las pagaremos nosotros. La piedra que debe a la fábrica se la sacaremos nosotros; los mil francos que Francis Herbert robó a su padre para prestárselos a él, los pagaremos nosotros, el rescate de la cárcel, lo pagaremos nosotros, antes que ver morir de hambre a mi hija y a mi futuro nieto. Empero estoy contento de ser abuelo a 40 años

Aquella decisión estuvo primeramente censurada; pero poco a poco fue tomando evidencia en todos los corazones y terminó por ser aprobada en unánime regocijo.

Las cuentas se hicieron al día siguiente.

Fueron a buscar a Júpiter a casa de los Herbert, que le tenían en pupilaje, codeándose con tres perrazos de la propiedad. Al mismo tiempo pagaron al viejo los mil francos que le hurtó Francis. Monsieur Dominicelli, el italiano, vino a reclamar chez Delay 20 kilos de patatas que le debía Ariel hacía tres meses. Las cuales fueron también pagadas, a precio normal y no de estraperlo. Por lo de la piedra, ¡oh, generosa familia!: decidieron sacarla ellos mismos de la cantera, de forma que cuando Ariel saliese de la cárcel tuviera todo saldado.

Cuando trabajaba la familia Delay en la cantera, Júpiter hacía monerías para divertirlos a todos.

De esta forma devolvieron a Irma las ganas de vivir y la libertad de Ariel. Cuando éste llegó a Les Tilleuls, encontró todo en orden y minuciosa limpieza.

Después fue recibido en la masía Delay, con forzada simpatía; pidió primeramente perdón y expuso que todo era obra del cariño que tenía por ella.

— Es toda mi vida — dijoles — dándoles las gracias por todo — por ella seré un artista para labrar la tierra. Sé cortar leña y hacer carbón vegetal. Sé injertar y podar la viña, y por Irma seré un hombre honrado y trabajador de la tierra de Francia.

VOLGA MARCOS

(Acabará en el próximo número)

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 11 de febrero, a las nueve y media de la mañana. Por la importancia de los problemas a tratar, se recaba la puntual asistencia de todos.

Por otra parte, la Sección Cultura y Propaganda de este Secretariado pone en conocimiento de todos sus afiliados y simpatizantes que el domingo día 25 de febrero iniciará un Ciclo de Charlas, en el que serán debatiendo importantes problemas que nos han de interesar a todos. Oportunamente iremos dando cuenta de los compañeros que iniciarán las charlas, los temas que en ellas van a ser tratados y las fechas en que van a tener lugar.

MUTILADOS E INVALIDOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA. — COMITE DE LA DORDOGNE

Pone en conocmiento de los CC. DD., Liga-Secciones de S. I. A., organizadores de Festivales pro Ancianos en exilio FF. LL. o Regionales que organizan Festivales pro España oprimida y otros, que este comité dispone de un artista musical que está a disposición de los que deseen su colaboración. Advertirle 20 días antes. Escribir a Orellana, 11, rue Eguillerie, Perigueux (Dgne).

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la charla que tendrá lugar el domingo día 11 de marzo a las nueve y media de la mañana, en el Café Plaza Cassagnes. La charla la iniciará el compañero Barber, con el interesante tema «La C.N.T. ante el futuro de España».

Se ruega la mayor asistencia.

F. L. DE DIJON

Convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 11 de marzo a las nueve de la mañana, en el Café de la Comédie, Place du Théâtre.

F. L. DE OULLINS

Convoca a los afiliados de esta Local a la asamblea que tendrá lugar el próximo domingo, día 11 de marzo, a la nueve y media de la mañana. Se celebrará en el local de costumbre.

Dado que en el Orden del día hay pormenores susceptibles de un cambio de impresiones, es aconsejable la puntual asistencia por parte de todos los compañeros.

F. L. DE TOURS

Por el presente comunicado convocamos a todos los compañeros que componen nuestra Localidad, el domingo día 25 de marzo 1962, a las 9 h. 30, para la celebración de una Asamblea general en el lugar de costumbre.

PARIS, COMISION DE CULTURA

Domingo 11 de marzo, a las diez de la mañana, conferencia a cargo del compañero Gastón LEVAL, sobre el tema «Los problemas actuales en América del Sur».

CORREO DE REDACCION

J. V., Méjico. Reclamadas las cuartillas a Toulouse. Enviado «Suple».

J. L., Steubenville. Todo recibido. En la nueva dirección, lo de «Paris» sobra.

F. Local, Béziers. Para ayudar a un compañero, la fórmula es: crédito militante en España y en Francia, y que el organismo proponente contribuya en algo.

V. A., Lourdes. Irá el aviso.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE MARZO
Lista I

Suma anterior: 1.983,40 NF.

Paris. — José Cosio (marzo), 30 NF; Vidal, 5; Zayas, 5; M. Vidiella, 10; Morán, 3; Alaudi, 10; Toledano, 1,90; Samoler, 10; Guillén, 2,50; Gutiérrez, 4,50; Bravo, 2; R. Esteban, 2; P. Ferrer, 5; Ibáñez, 10; Evaristo Bages, 5; M., 5; Vidal Fontanet, 10; Berthe-Jacques, 5; Luciano Allende, 20; Jeanne Walet, 10; Quiñones, 5; Valentín Montaná, 5; A. Martínez, 2,50; Pereusi, 4,20 NF.

Total: 2.156 NF.

XXIII AÑOS DESPUES

Nuevo quijotismo de los españoles

(Ver números anteriores)

La situación de los exilados en las arenas se hacía insoportable. Imposible resistir por más tiempo en aquellas desastrosas condiciones. El único horizonte esclarecido era el de la emigración hacia ciertos países americanos, y este horizonte cada día resultaba más oscuro e incierto.

Circulares tras circulares recibían los de los campos de los representantes de organizaciones y partidos que integraban el SERE. Todas se expresaban en estos o parecidos términos: «No impacientarse, todos seréis emigrados. Sed comprensivos. Algunos tienen que ser los primeros. Si veis a vuestros compañeros partir, alegráos de ello. Se trabaja sin descanso para que todos embarquéis en corto lapso de tiempo. No os inquietéis porque veáis que tardan en salir las expediciones. Organizar éstas no es trabajo de un día. Tener en cuenta que para ello se necesita documentación y pasaporte para cada individuo y esto no se improvisa. Las fichas en mayoría las habéis enviado a esta delegación faltas de datos que como podéis comprobar en ellas se exigen, sin los cuales no es posible llevar a buen fin los trabajos que esta comisión realiza día y noche». Este era el tono de todas las cartas o circulares que a diario recibían los que enfermaban en los campos de concentración, modalidad de castigo inmotivado de la vieja civilización al borde de la Era Atómica.

La realidad era que si alguien se preocupaba de sacarlos de los campos serán acantonadas en los puntos que de alguna forma tenían que solucionar el problema que para ellas representaban los miles de nietos de Don Quijote que habían pasado la frontera, y cual mejor que ofrecerles la Legión o Compañías de Trabajadores. Tanto fue así que las disposiciones para la organización de las mismas no se hicieron esperar : «Por orden del gobierno los refugiados españoles concentrados en los diferentes campos de Francia serán agrupados en Compañías de Trabajadores bajo control y vigilancia de las autoridades. Dichas compañías serán acantonadas en los puntos que ordene el mando; haciendo constar que esta disposición no quita el derecho de emigrar a otros países a los españoles que formen parte de las mismas.»

Nuevas circulares aparecieron en los campos, procedentes del SERE aconsejando a sus compatriotas el «enrolamiento» en dichas Compañías de Trabajadores manifestándoles, para consolarlos, que donde quiera que se hallaren, habiéndoles llegado su turno de emigración, serían avisados y autorizados para salir de las Compañías hacia el punto de partida que probablemente sería Burdeos.

Como el tiempo pasaba sin que salieran más expediciones después de la primera, hizo que muchos exilados se enrolaran en dichas Compañías... sin perder la esperanza de salir algún día de ellas camino de América. Ahora, lo que les faltaba saber era ¡cuál sería ese día!

Un suceso previsto vino a terminar con el cuento de la emigración: la entrada en guerra de Francia e Inglaterra contra Alemania. Pero, ¡ah!, quedaba otra esperanza: la victoria de la democracia. ¿Tendría efectividad ésta? Era prematuro para responderse favorablemente. Podemos decir que con la entrada de Francia en el conflicto sus campos de concentración quedaron bastante desahuciados, particularmente los ocupados por los hombres. Los que no salieron en compañías marcharon a trabajar para patronos en diferentes ramas de la producción industrial y agrícola. Solamente quedaron en los reductos mujeres, niños, ancianos, inválidos y castigados; más los «enchufados» de rigor.

Nuevas esperanzas ,nuevas perspectivas para los que esperaban partir para donde no les llamaron. Si inseguras e inciertas fueron las primeras presunciones, igual lo resultarían las segundas.

Europa comenzó a desangrarse por el mantenimiento de las viejas concepciones burguesas y por el arraigo de otras nuevas. Don tendencias habían entrado en forcejeo para imponer su respectiva hegemonía. Dos tipos de imperialismo autoritario que arrastraban a los pueblos a la destrucción y a la ruina como otras veces se había visto.

¿Hasta cuándo duraría la cruel e inhumana matanza? ¿Hasta dónde se extendería? ¿Quiénes serían los vencedores? ¡Cuán difícil preverlo en aquellos momentos! Mas pudo barruntarse que el vencedor sería el capitalismo-autoridad y el vencido el pueblo. Lo exacto era que Francia se hallaba en pie de guerra. Había comenzado la movilización. De las fábricas, campos y talleres, gran número de obreros dejaron sus enormes y útiles labores para empuñar las armas.

Manuel TEMBLADOR

(Seguirá)

FIESTA DE LOS FERROVIARIOS

Benéfica para enfermos y ancianos. Domingo 11 de marzo a las cuatro de la tarde en el local de París. Con VITOX-MARGARITA, trio musical MATEOS, etc. Invitados todos los compañeros con sus familias.

Libros que recomendamos

Primorosamente editados por Ediciones « Proyección ». — Buenos Aires: Precio : 5,50 NF.

REQUIEM POR UN CAMPESINO ESPAÑOL
por Ramón Sender

La vasta obra de Sender ha jerarquizado su nombre. Desde «Los siete domingos rojos» hasta «Los cinco libros de Ariadna», sus lectores han ido en constante aumento, una prueba más de que la alta calidad no disuena de lo popular. No en vano su pluma lleva registrados tantos dramáticos acontecimientos de su hispánica tierra, a lo que se agrega ahora «Requiem por un campesino español», breve en dimensión, pero en cuyas páginas se enfrentan dos mundos y los hechos se desarrollan tan natural y lógicamente que desbordan de sus límites geográficos para adquirir universalidad.

Niki, o la vida de un perro
por Tibor Dery

Es uno de los más grandes prosistas de su generación húngara, aunque se iniciara como poeta. En 1919 adhirió al partido comunista y, caída la Comuna húngara, hubo de emigrar. Permaneció siete años en el extranjero: Austria, Alemania, Francia e Italia. De regreso, publica varias obras propias y traduce «Regreso de la URSS» de Gide, que el régimen de Horthy estimó propaganda bolchevique, por lo que lo encarceló. Su obra, sospechosa para todos los regímenes, lo indispuso también con el comunista, y así fue expulsado del partido y, aplastada la insurrección de 1956, condenado a prisión, de la que acaba de salir.

LA REVOLUCION
por Gustav Landauer

Nació el 7 de abril de 1870 y fue asesinado por la soldadesca el 2 de mayo de 1919, tras el aplastamiento de la efímera República de los Consejos de Obreros y Campesinos de Baviera. No era hombre para permanecer en la torre de marfil de su pensamiento puro, por temor de contaminarse al contacto de las multitudes en trance de grandes eclosiones. Pero tampoco era hombre para entrar en concesiones menoscabantes de su pensamiento ni para decepcionarse por los contrastes. Gastábase él, y de qué modo, pero no gastaba su ideal de libertad y de justicia, más afinado y más acendrado tras cada experiencia. «El tiempo quiere renovarse — decía en carta a Max Nettlau — y de ello me alegro con todo el corazón y lo ayudo, con la mano derecha y con la izquierda, con las últimas fuerzas, donde pueda. Quisiera saber qué debería esperar todavía para gastarme.»

«Cuando se quiere alcanzar un objetivo, los medios han de ser de la misma naturaleza que el objetivo. Nunca se va por la esclavitud a la libertad, por la burocracia a la independencia, por la irreflexión al pensamiento, por la renuncia y la impotencia al poder de la voluntad. Mas también lo contrario importa : en los medios elegidos se reconoce hacia qué objetivo se tiende propiamente, lo mismo si se sabe claramente o no...»

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e) C C P 13 507 56, Paris

Organización, agitación, revolución

por Ricardo MELLA

ESCUCHAD, obreros de todos los países, de todas las ideas; escuchad los que os movéis a impulsos de una aspiración generosa, y los que permanecéis indiferentes a todo lo que no sea la rítmica rutina de la faena diaria, ¿qué contestaríais si os fuese preguntado qué debía hacer el esclavo en un momento cualquiera, presente o futuro?

¿No diríais sin vacilar que el deber del esclavo es rebelarse, romper la cadena que le subyuga, sacudir violentamente la tiranía que le ata, que le sujeta a la voluntad extraña? ¿No diríais que su deber imperioso en cualquiera y en todos los instantes de su vida, es levantarse decidido contra el opresor y recobrar por la fuerza la libertad que por la fuerza se le arrebata?

¿Y qué sois vosotros y qué somos nosotros, todos los que del salario vivimos, más que esclavos modernos, esclavos del taller y del terruño, esclavos del Estado y de la Iglesia, esclavos de las fórmulas sociales y de las preocupaciones políticas? ¿Qué somos, víctimas de la latifundia y del mercantilismo, si no verdaderos esclavos del privilegio capitalista y de la infamia gubernamental?

¿Lo dudáis? No, mil veces no; es imposible. La miseria nos rodea por doquier. Hijos sin instrucción, sin pan ni abrigo; hijas lanzadas a la prostitución, a la esclavitud más horrenda de nuestros tiempos; compañeras obligadas a las rudas faenas de trabajos inadecuados: padres e hijos sin hogar, sin alimento y sin ropas, trabajando noche y día, robando a la naturaleza sus más preciosas facultades para degradarlas en un esfuerzo brutal sin término ni descanso, tal es el cuadro de vuestra servidumbre humillante. Lucha sin tregua es vuestra existencia miserable, y no obstante vuestros titánicos esfuerzos, ¿qué os espera? La cárcel, si en un momento de desesperación lleváis a vuestro hijo un pedazo de pan cogido aquí o acullá; el hospital, si cobardemente se encoge vuestro ánimo y os rendís a lo que llamáis reveses de la fortuna; la limosna indigna, si vuestra altivez de hombre se humilla y os lanza a la calle a implorar la caridad mentida del que os explota a vuestros hijos y mancilla, si puede, a vuestras esposas y a vuestras hijas. ¿Dudáis aún de la certeza de vuestra esclavitud? ¿Dudáis de esa servidumbre que a todos nos comprende y nos envilece? ¿Dudáis que sois esclavos cuando el maestro o el burgués os insulta groseramente, cuando os arroja de sus talleres y os niega el trabajo y con él el raquítico salario con que sella nuestra ignominia? ¿Dudáis de esa servidumbre cuando os arrancan a vuestros hijos para convertirlos en arlequines, mientras se exceptúa a los hijos del «amo» mediante un puñado de dinero? ¿Dudáis de vuestra esclavitud cuando se os niega todo derecho a intervenir en la cosa pública o se os concede el del sufragio; para que resulte que es al burgués a quien conceden todos vuestros votos? ¿Dudáis aún, cuando, supuesto el ejercicio libre de ese derecho, todo lo que podéis hacer es elegir nuevos amos y remachar más y más vuestras propias cadenas?

En el orden económico, dependéis del favor que pueda dispensaros un burgués cualquiera, industrial o agricultor. ¡Y qué caro os cuesta el favor de que os den trabajo! En el orden político, no podéis pensar ni obrar. Si pensáis y obráis alguna vez, es por gracia especial. Pero entonces corréis toda clase de riesgos. ¡Ay de vosotros si pensáis u os manifestáis libres, si hacéis algo que disguste a los « señores »! La religión os predica la mansedumbre, el Estado os la impone por la ley, y el Capital, el privilegio de la propiedad, la hace efectiva en todo tiempo y lugar. Vosotros no tenéis otro derecho que el de obedecer y callar, que el de sufrir y resignarse; sois mecanismos supeditados en todo y por todo a los que os mandan desde lo alto. ¿Queréis esclavitud más degradante?

Y si sois esclavos, si no tenéis personalidad propia, ni libertad, ni derecho, ¿a qué esperáis?

Contra la creciente tiranía del privilegio capitalista, contra el despotismo hipócrita del Estado, contra la iniquidad de la Iglesia, nuestro deber es rebelarnos, deber imperioso, ineludible para cuantos sientan en sí mismos la chispa abrasadora que enciende en el ser humano la dignidad, la personalidad, la libertad.

Somos hombres, y debemos ser libres. Arrojemos con fuerza de sus pedestales a los que sobre la ignorancia, la sumisión y la degradación se erigen en soberanos de vidas y haciendas. Rompamos todas las ligaduras, y rompámoslas violentamente, lanzando al abismo cuanto perpetúa en la sociedad los privilegios y prerrogativas de los que nos esclavizan. El hombre libre e igual al hombre. Que nadie profane la libertad poniendo la impura mano sobre el derecho de su semejante. Que nadie ose interponerse entre los hombres para reducirlos a la obediencia nuevamente.

Mientras los soberanos de la tierra organizan sus ejércitos, preparan la guerra y lanzan a las naciones en el caos de la destrucción más espantosa; mientras los grandes acaparadores de la riqueza meditan nuevos cálculos de especulación, extienden y propagan la rapiña, preparando la inminencia de una crisis terrible, para que la miseria les libre del terrible enemigo, de la masa hambrienta que aumenta sin cesar; mientras los hombres de la política, de la literatura, del arte y hasta de la ciencia, se entretienen en cantar himnos de alabanza a los poderosos; mientras el mundo del privilegio, de la banca, de la usura, se entrega a la orgía de todas las viles pasiones que lo sostiene, es preciso que nosotros, los esclavos a la moderna, nos lancemos resueltos a la lucha en cerrada falange, introduciendo en las filas de los acomodados el terror y el pánico y destruyendo para siempre todo lo que nos reduce a la triste condición de bestias de carga.

No sólo carecemos de libertad; carecemos también de ciencia y de pan, carecemos de cuanto el hombre necesita para desenvolverse holgadamente. Es, pues, precisa la revolución total, la revolución que nos reintegre la riqueza, la libertad y la ciencia. Rebelémonos, pues, y expropiemos a los acaparadores de la ciencia, de la libertad y de la riqueza. ¡Abajo la propiedad! ¡Abajo el poder político! ¡Abajo el poder religioso! ¡Abajo todos los poderes!

La masa trabajadora, mercancía despreciable para los privilegiados del saber, del poder y de la riqueza; la masa trabajadora, heredera del paria, del ilota, del esclavo y del siervo, debe recobrar su libertad absoluta, emanciparse definitivamente; y para emanciparse es preciso, indispensable, forzoso, necesario, rebelarse. Por rebeliones sucesivas ha progresado el mundo; por rebeliones continuadas se han libertado los hombres ,han triunfado las ideas, han desaparecido cuantas instituciones estorbaban el libre desenvolvimiento del ser humano. Toda nuestra historia es una rebelión permanente. A pesar de tantos y tantos hábitos de obediencia, a pesar de tanta y tanta miseria, el hábito, el sentimiento, el poder de la libertad ha prevalecido en el hombre, y por eso, hoy lo mismo que ayer, y mañana lo mismo que hoy, las sociedades se lanzan a la revolución contra los que las esclavizan, las estrujan y las empobrecen.

Nuestro deber es, pues, de todos los momentos. La rebelión es el deber de hoy, si no se hizo ayer; es el deber de mañana si no se hace hoy; es el deber de siempre.

Ante el hecho real de la esclavitud no caben distingos, no caben filosofías, no caben dilaciones. Es depresivo sufrirla, conociéndola. Quien se vea esclavo y no sienta la necesidad de rebelarse, o está degradado o es un cobarde. Ni cobardes ni degradados; nuestro puesto está en las filas de la revolución.

Despertad, pues, los que habéis llevado tanto tiempo rezando, pagando y obedeciendo; despertad los que aún rezáis, pagáis y obedecéis; despertad todos porque es preciso que todos volvamos por nuestra dignidad, por nuestro rango de seres racionales en la plenitud de nuestras facultades y derechos.

Se nos reduce a esclavos, se nos convierte en instrumentos de destrucción, se nos toma por seides del espionaje más infame, y cuando no servimos para más se llenan los presidios y los hospitales con los restos ya putrefactos de nuestra decrepitud.

Nosotros somos en último término, los ladrones, los asesinos, los criminales, si en un momento de angustia robamos para vivir, si en un momento de extravío herimos en propia defensa; mientras los que roban y acaparan toda la riqueza universal, los que roban al trabajador hasta el aire que respira, los que nos llevan a que las minas nos sepulten vivos entre sus escombros, los que nos colocan al lado de la máquina que explota o en el andamio que se hunde, los que matan en flor la actividad de nuestros pequeñuelos, ésos son personas dignas de todos los acatamientos, de todos los respetos, de todas las consideraciones. Acabemos de una vez con esta monserga inicua y que cada cual tenga su merecido.

Es preciso no dejarse matar en la mina o en la fábrica o en la obra en construcción; es necesario sustraerse a la ferocidad de la guerra y a la infamia del espionaje policíaco; es indispensable no someterse a ser eternamente carne de hospital, de presidio o de lupanar; es urgente recobrar la riqueza, la libertad y la ciencia que se nos usurpa, que se nos roba.

Hombres, mujeres y niños, víctimas todos de la tiranía política, de la tiranía económica y de la tiranía religiosa, nuestro deber es hoy como ayer, y mañana como hoy, rebelarnos, rebelarnos y rebelarnos.

O esclavos voluntarios o rebeldes: elegid.

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE
3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Cataluña tal cual es

En un pueblo de la provincia de Barcelona ha fallecido un aristócrata de las letras llamdo Francisco Pujols. Tenia pluma galana y pensamiento para servirla. En la vida cotidiana era llano e inclinado a la guasa ciudadana, que servía en alto exponente de la misma. De cuyo tema nos ocupamos en otra publicación de esta casa. Lo esencial en estas páginas es apuntar un tanto meteórico en favor del pueblo: el filósofo, humorista y sibarita de la vida, Francisco Pujols, ha muerto fiel a la causa de la libertad.

Cuando el falangismo se empeña, obstinadamente, en corromper el sentido liberal y progresista de Cataluña, se equivoca reiteradamente. Hace veinticuatro años que se viene equivocando. Lérida, que en su agro vive apartada de la industrial Barcelona, es, con Balaguer, la tradición izquierdista del oeste regional. Tarragona, levítica o pasiva que se la interprete, secunda el empuje de avanzada de Reus y Tortosa, sus rivales en importancia demográfica. Gerona, aparte lugarejos pirenaicos sumergidos en la rutina, arrolla el panorama franquista con su esplendor federal de todos los tiempos, hecho reconocido ahora mismo. Barcelona, sistemáticamente inundada en capital y comarca con migraciones de atraso, conseguirá absorber favorablemente a éstas, capacitándolas, mejorándolas, abriéndoles los ojos del entendimiento, beneficios que el emigrado no hubiese logrado de quedar pegado a la roca milenaria de su punto de procedencia.

¿Cuántos miles de compañeros tuvimos nosotros florecidos de las migraciones económicas de las tungades 1916, 1925 y 1930? ¿Qué sabian aquellas bravas y necesitadas gentes de sindicatos, «cenetismos» y «kropotkinismos»? Sin embargo, unos años de permanencia a nuestro lado y ya leían «Soli», «Tierra», «La Conquista del Pan»; conocian dormidos el camino del sindicato, acentaban en el tajo cargos de delegado y en la barriada eran partícipes del grupo. ¿Por qué? Por más pan, respeto, estima e ilustración obtenidos. ¿Cómo hoy y mañana no va a ocurrir fenómeno parecido? ¿Qué es lo que ha aportado, qué es lo que ha corrompido el franquismo para que las cosas vayan de otra manera?

La actuación obrerista en Cataluña ha sido fuerte, acentuada, definitiva, al extremo de haber superado al obrero indígena y transformado al foráneo; hasta el punto de que la cerril burguesía catalana dejó de creer que el obrero no catalán sólo servía para G. C., para esquirol y para condenado. Por el peso de nuestra historia, descaradamente anarquista; por ese aleteo inexplicable de copos de moral y de inteligencia que, invisibles, pululan por el cielo de Cataluña, las gentes más romas, más resignadas, más siglo X procedentes de las regiones equis, en nuestras ramblas, en nuestras plazas, en nuestros corros se aperciben, inquieren, toman conciencia, se suman. Hay la ventaja económica, aportada por el sindicato, por el esfuerzo conjunto de los trabajadores, no del amo ni del diputado; pero también esa inquietud moral que todo lo sacude y adelanta en hombres y cosas.

Pues sí, esto es Cataluña, la nuestra y la de los otros, estos otros que han contribuido desde su elemento, desde la alta tribuna de la inteligencia y de la guasa incandescente, a situar al pueblo catalán y pueblos allegados, a una altura que el franquismo no conseguirá abatir pese a sus clásicas bestialidades y a sus torpes zalemas. ¿Qué se le ha perdido a la reacción en Barcelona, en Lérida, en Tarragona, en Gerona, cuando incluso personajes como el Cardenal Vidal y Barraquer se le oponen en barricada espiritual invencible? ¿Qué busca el falangismo en nuestros predios cuando los Granados, Albéniz, Rusiñol, I. Iglesias, Pous y Pagés, Apeles Mestres, Guimerá, Gener, Adrián Gual, P. Bertrana, Feliu Elies, R. Casas, J. Pahissa, C. Albert, Casals, Alomar, el propio Maragall, el asceta y rebelde Jacinto Verdaguer, es decir, todo lo más eminente de las artes y de las letras contribuyó a disipar las tinieblas seculares dotando la atmósfera con sanas inmixiones de verdad, ética, belleza y humanismo acrisolado? ¿Qué aportaron los Franco de antaño a Barcelona, capital entera de Cataluña? Un trágico Conde de España, una Ciudadela, un Castillo Maldito, varios Martínez Anido...

Cuando fenecen bajo el negro arco del franquismo un J. Lamote de Grignon, un Luis Ventosa Calvell (¡loor al antiguo lliguero que supo militar en la Resistencia antifranquista!) y un Francisco Pujols, pese al aleteo de muerte que ello conlleva, se registra en alma popular un estremecimiento de resurrección y de vida.

Paradoja que con emoción alterada anotamos desde esta maldita lejanía.

Juan FERRER.

Los decembristas

por Angel Samblancat

A los decembristas leonideo-andreyevianos, les nace o brota el nombre del mamporro en la nuca, que le asestan con clava al absolutismo absolutamente absoluto. romanovista en Petrogrado, el 14 de diciembre de 1825, en que nevó rojo por allá.

Ensayó ser esa arremetida un *liberum veto;* un manguzazo mortal a la ascensión al trono, que provisionalmente ocupaba un ataúd, del sangriento zar Nikita o Nicolás I, a la muerte del sosaina o guiso sin sal Alejandro Paulovitch, a quien tocaba que le sucediese en la función de amolar que es el reinar, su hermano Constantino, bien visto de la opinión, por « rara avis » liberal, en una autocracia no más tangencialmente sedacionada por el asesinato, como decía De Maistre.

Los que se visten de loro que se quiere casar, o como para arrancarse por tango y hacer la estrella de film; estaban que mordían por el « pistón » o favoritismo, con que en la Corte se subastaban grados, pensiones y medallas de veinte rublos.

La furia de despechados, que a los cordonudos de la orden de san Vladimiro les ponía a arder el oro del uniforme, los volcó en el empedrado como camionada de escombrerías, para la calendada fecha.

A fin de imantar hacia el hierro limaduras de gente, que lo apalancaran en el « putsch », adoptó la chirle protesta algún simpático «slogan» ideológico; como cambiazo libre, igualdad de tos, fraternidad lobos esteparios.

El mujick, ávido de vindicta, se tiró de cabeza en el motín en curso de conato o escoñada; como quien se echa a volar con paraguas desde la veleta de un rascacielos o del Kremlin.

Y muy pronto, al madurar la breva, desbordó Cirilo (como quien dice Juan del viñoble) las miras de los galoneados de la Sociedad secreta del Norte y de la del Midi.

Una veintena de oficiales del regimiento de Moscú y de marinos de la Guardia, que habían zurrado a sus coroneles y saltádoles los dientes postizos a puñegadas, arrastraron a la calle a unos dos mil grana eros y fusileros del común de las filas.

Pero, en seguida cercó a los sublevados en guasa, una delirante muchedumbre de dos mil combatientes del paisanaje; que como un alud y una precipitación pluvial torrenciosa, cayó en la plaza de las momias del Senado, y atacó el nido de víboras y la corralada de cerdio con quiquis en la cola del Palacio de Invierno, en que corría siempre más fresco que en Murmansk.

Nicolás I, que era un cosaco, o un hetmán o atamán de estos troperos; al frente de 200 picadores de salchicha, y algunos tiradores al pichón en blusa del siempre fiel regimiento de Preobrajenski, trata de enrayar la avalancha, poniéndole bastones en las ruedas al vehículo hacia el desbarranque de la insurrección.

Mas, de momento, de poco el reto va a valerle. Como moscas atufadas, capotan en su al entorno los edecanes.

Nicolás llegó a verse tan en aflicción y perdición, que se apresta a ordenar a su ayudante Dolgoruki, que saque a la familia imperial de aquel infierno de truenos y relámpagos y se la lleve en una lona a Tsarkoie Selo.

Agotadas, desalentadas, sin moral, las fuerzas de reserva y de remolque, hubo que encomendar la decisión del encontronazo a los remedios heroicos: las bombas de plástico, de que hacia veces a la sazón la metralla torrencial.

Como un energúmeno se lanzó el tirano enloquecido a los cañones; que empezaron a petarrar, como purgados, hasta reventazón. Pero, ni eso salvara a los principios príncipes, capuzantes, si, si no les acorriera un factor psiquico, que fue el que al hilo viene.

La vertiginosidad y vorticosidad del popular envite, habían empalidecido el énfasis de los dolmanes alzados, que no hacían más que ejercicio deportista, en el desgreño de comadres de cuartel.

El jefe de la insurgencia, príncetoncho Trubetskoi, se hizo primeramente ojo de hormiga, esfumándose; y fue, luego, felonamente a Palacio a jurar emperador y amo del knut a Nicolás.

El cobarde chaqueteo, verdaderamente de « vedette » de las armas fumistico, congeló la Revolución, con el duchazo de escarchas improviso. De los estrelleros revoltosos de menor cuantía ,se apoderó el chorrillo. Y dejaron en la estacada a las impetuosas turbas de descamisados.

La artillería gubernamental, candente de tanto escupir fuego, barrió a las masas para el Neva; en cuyo hielo hundiéronse los héroes a millares, tirando la mochila; y a los que decíase en sorna, que fueran al río a lavarse la cara y a darse una lesivadilla.

Después de este baño, la causa de la emancipación de Moscovia, entró en colapso; se sumió en el coma; se halló en franco noqueo.

Y las horcas, plantadas por el crapuloso trepofiano Kutuzof, no tardaron en hacer clacar como cañas gañotes viriles, en el glacis de la fortaleza de Pedro y Pablo apóstatas. Un tribunal que presidía el nikitenski en persona enviaba la carne a servir de pasto o polipastura a las aves de rapiña.

Las cuerdas de deportados, con sus procesiones de fantasmos harapientos, con estudiantas violadas en la prisión que parían en las cunetas, se bebían la longitud de los caminos en la marcha bajo látigo a la tundra.

Se refugiaron en el extranjero legiones de emigrados, fugitivos con suerte de las carnicerías de Vassilchikof.

En la Galernaia y en la Voznessenskaia, se les rompían los ejes a las carretas de tanto transportar muertos y heridos; cabezas tajadas por el sable; cuerpos trinchados por las rabanadoras y hechos torta por la caballería. Carga doliente de trineos y de troikas, no asistida por los matasanos; y almas no acompañadas al cielo por los benedicites del patriarca ortodoxo Serafín.

Así fue mismito. Y así será siempre. Mientras el trabajador no aprenda la asignatura de apañarse y compronérselas solo. Prescindiendo de verónicas, de santones, de líderes; de muletas de la burocracia y la intelectualidad; y toreros de club y pinchamangos de cuarto de pendones, digo de bandadas; digo de banderas. ¿Sabré lo que digo?

CRONICA EXPRES

Ha muerto Palma

El compañero Miguel Palma Barrera era de Tocina (Sevilla) y aun no hacía dos años que ingresó en el Beau Séjour viniendo de Casablanca.

La muerte en el hospital de Hyères ha sido rápida y ha causado gran sentimiento.

Palma era un hombraz con alma de niño, tratable, cariñoso, bueno en grado sumo.

Cuando pudo en Marruecos, trabajando en un restaurante de cocinero, hizo el bien a manos llenas.

Con cualquier exilado compartía lo suyo, porque, generoso como era, encontraba más gozo en dar que en recibir.

Antiguo confederal, ha muerto con el convencimiento de sus ideas y haciendo hincapié en las mismas.

En esta casa era mucho lo que se le estimaba por la dulzura de su carácter, por su infantilismo, por su tolerancia, por su prudencia.

No se ausentaba mucho del Beau Séjour cuando salía a la calle: posaba en uno de los bancos de la avenida del XV Cuerpo de Ejército a causa de su robustez, pareja a su estatura.

El placer de Palma era el cigarrillo.

Ha muerto de prostatitis.

El día 20 de febrero tuvo lugar el entierro.

El acompañamiento ha sido numeroso, no sólo por parte de los refugiados españoles, sino por bastantes extranjeros, prueba de las muchas simpatías de que gozaba el finado.

Perdemos un compañero excelente y un amigo cariñoso al que adornaban las más bellas prendas.

Descanse en paz.

PUYOL

Discos

VIAJE a Tiquis Miquis.

A esa tierra se llega durmiendo, no viajando. Para plantarse sobre aquel suelo, arrugado y barroso, no hace falta cumplir esfuerzo ni darse pérdida de minuto ni de plata ante taquilla alguna. La abulia y la maledicencia conducen gratis.

∴

Mil personas aposentadas y ya sentadas presencian el paso de ese que mira y anda sin llamarse siquiera Miranda; tal vez Aranda. Y dice la 1a *banda:*

— Viste corto Aranda; o viste largo; de un lado tal vez sí, del otro tal vez no. Habría que verlo: si no es jorobado merecería serlo.

Y Aranda, anda que anda, llega a la 2a *banda, la del rincón derecha, de donde parte otra flecha:*

— Aranda es un araña que a este paso llega a la Montaña. Pero no llegará, yerra camino, que no es de honrado, que es de bandido. Podría tomar la carretera que en la vuelta espera; podría andarse despacio cual lo hace Bonifacio. Estando bien en la landa ¿por qué busca lo alto, Aranda?

¿Aranda es balbilampiño? «Ridículo, parece un niño». ¿Aranda se deja barba? Pues «sus piojos escarba». ¿Aranda se afeita poco? «Ese Aranda está muy loco».

Y diciéndolo la grey, así resulta la ley.

Y Aranda, anda que anda, y se detiene en la baranda: está hermoso el paisaje, dulcemente vespertino. «¡Qué poeta más cretino!» Mas Aranda no hace caso y se goza en el ocaso.

«La Montaña está lejana», ya le dice Mañana. Aranda: «Iré mañana».

«¿Mañana? — gritan los alaridos de los hombres más felinos, más que sentados, tendidos—. Mañana nos encocora; ¿por qué, por qué no ahora? Y añade Cantamañana: «¿Por qué ahora y no mañana?» Otro llamado Caloche: «¿Y por qué no a media noche?»

Ante un Aranda sentado, dicen : « Está cansado ».Ante un Aranda derecho, dicen que le falta pecho. Ante un Aranda pensante, le calumnian de elefante. Ante un Aranda en vigor, le motejan de traidor. Ante un Aranda zalemo, le califican de memo. Ante un Aranda probado, considéranle malvado. Ante un Aranda que ríe, la rabia a los tales fríe.

Si no se va a la Montaña, engaña; si marcha por el sendero, cero; si pasea por el prado, degradado; si a la Pepita corteja, la hincha y la deja; si casa con Niña Dudo, cornudo; si no viola a la Inocente, impotente.

¿Cómo contentar a la gente?

Amuradísimo Aranda, esto no es Cuchipanda.

Y Aranda sí que me dice:

— ¡En qué lío estoy metido por haber también dormido!

(Es un reportaje de DISCOBOLO)

EMILE ARMAND,

teórico del anarquismo individualista

SI existe un motivo de disgusto para mí, es ver cómo van desapareciendo seres queridos a quienes nos unió una amistad sincera que, en el caso de Armand, se doblaba con el placer de escuchar su conversación que, amena como su escritura, llevaba al ánimo del escéptico la convicción de decir lo que podía probar y de una forma tal que, aún no estando de acuerdo con sus concepciones, se aceptaba la posibilidad de las mismas.

Para hacer brevemente un croquis biográfico de Armand, se tropiezan con muchos inconvenientes. El más agudo, sin dura, será el de analizar detalladamente su vida, sus propios combates con su «yo» interno en busca de su propia personalidad, allá en los lejanos años de su adolescencia, combates que se siguieron hasta la madurez del pensamiento propio que le condujo al anarquismo. Pero todo se andará. Y sin duda alguna hallaremos que los últimos doce años de su existencia, no por ser los más cargados de dolencia, hayan sido los menos fructuosos en pensamientos y reflexiones.

Había, en el grupo de compañeros que le acompañamos hasta el crematorio de Rouen, hombres de pocos menos años que él. Conversación animada y animosa, por cuyo hilo se descubría el ovillo de más de sesenta años de lucha enconada en busca del máximo de libertad. Ilusiones marchitas a fuerza de acumular años y más años; esas mismas ilusiones que nos alientan para proseguir la lucha a quienes podríamos ser sus propios hijos y algunos sus nietos. Oyendo sus conversaciones, sus recuerdos, reverdeciendo sus juventudes de fines de siglo pasado para algunos de ellos, hemos sentido con qué afán el hombre planta jalones en la carretera que conduce hacia formas de vida compatibles con la dignidad humana. Y Armand, desaparecido, era recordado por esos hombres con el cariñoso respeto que nos merece la personalidad que persuade, que no finge.

Denisa, su compañera, que compartió más de medio siglo de existencia, estaba también presente. Su entereza y bondad continuarán siendo axiomáticos entre el mundo anarquista y cuando se sepa su actitud y su actividad al lado de Armand, ese axioma dejará de ser propio de los medios anarquistas, para convertirse en axioma humano, general.

Y, ¿cómo no? También algunos jóvenes estaban presentes. Los de la reciente generación, sonriendo quizá ante el cuadro de los añosos cuyo romanticismo puede aparecer hoy como demodado, pero que no por ello es menos humanista al proclamar que el individuo debe gozar de tal libertad, que sienta en sí mismo la satisfacción de su propia soberanía.

Cuando nuestro amigo Ugo Fedelli presentaba a Armand en la edición italiana de la «Iniciación Individualista anarquista», en 1956, empezaba diciendo: «En verdad, hay obras y hombres que es difícil presentar, porque se presentan por sí solos. Son hombres y obras que contienen en sí mismos la fuerza de la convicción. Este es el caso de Armand y de su «Iniciación».

Esta obra será sin duda considerada en el porvenir como el testamento filosófico del desaparecido. Cuando, en busca de formas de existencia armoniosa, cansado el hombre de una vida excesivamente artificial, buscando alivio en las fuentes de ideas que brotan del pensamiento de los hombres, cuya existencia ha sido un continuo batallar para la liberación del individuo, entonces se recurrirá sin duda a obras como la citada.

Son infinitos los folletos escritos por E. Armand, la mayoría de ellos traducidos a diversas lenguas. Y esos opúsculos. por sí mismos, representan una obra interesante y viva. Y, aparte ese aspecto del trabajo de Armand, su obra es incalculable desde que en 1901 fundó la revista «L'Ere Nouvelle», hasta el día de su muerte, a los noventa años, en el aspecto periodístico, a través de «L'en Dehors» y «L'Unique», que publicó hasta 1956. Sus actividades empezaron a disminuir hace dos años. Pero hasta el día de su muerte, que le sorprendió poco después de corregir las pruebas de su boletín que aparecía regularmente en «Défense de l'Homme», estuvo manteniendo sus ideas por escrito y de palabra.

Si hemos hablado como es debido de la «Iniciación», no podemos silenciar que le van a la zaga numerosos de los libros que escribió desde 1904 hasta 1950, entre los que descuellan: «Fleurs de Solitude» et «Points de Repère». Ainsi chantait un «En Dehors». «Introduction à l'oeuvre de Stirner», etc. Contaba entre todo unos veinte volúmenes, muy interesante el que trata de la anarquía: «Qu'est-ce que l'anarchie?», etc. A los que se deben añadir traducciones diversas del inglés y del alemán, pues Armand, autodidacta, sin estudios ni diplomas oficiales, ayudado por su padre, combatiente de la Comuna de París, había obtenido una cultura vastísima, permitiéndole relacionarse con hombres tales como Eliseo Reclus, de quien explicaba anécdotas muy interesantes.

Armand ha sido sin duda alguna uno de los teóricos más discutidos en el área internacional, y quienes más le han combatido son sin dual alguna quienes menos le han conocido, mixtificando el egoismo de Armand, en realidad saturado de comprensión y de bondad. Sufrió persecuciones y muchos años de cárcel. A los 70 años, en 1940, estuvo internado en Chibron por el gobierno Daladier. Ahí también escribió numerosas y jugosas páginas, como hiciera en años anteriores, cuando el Estado le ofrecía «albergue gratuito» en sus cárceles.

Para resumir su pensamiento, recordemos el último párrafo de su «Iniciación»: «Individualista, yo no deseo el sufrimiento ni para mí ni para nadie. Puesto que ni la coerción, ni la dominación de la mayoría o de una «élite», ni la dictadura de un autócrata, de una casta ni de una clase social han podido hasta ahora asegurar la felicidad de los hombres, a mí me parece imposible que, más iluminados, más instruídos, más sabios, en fin, los hombres no alcancen un día, por sí mismos, la solución que, sólo ella, puede «reducir cada día más el sufrimiento evitable»—y es ahí donde reside la felicidad—, la solución individualista, la solución de la libertad.»

Armand dejó de existir el día 19 de febrero y su cuerpo fue incinerado el 22.

Fernando FERRER

RUMBO

Obstinación saludable

DAR la cara y trabajar con firmeza, es siempre una satisfacción viva para quien estima contradictorio tener ideas y no defenderlas en todos los sentidos y en todos los terrenos.

∴

Dar la cara. Perseverar en el esfuerzo. Abrir el surco. Abonarlo copiosamente. Depositar en él la semilla.

¿No es el orgullo de los que piensan?

¿No es el primero de sus deberes?

∴

Traducir en alguna forma la vibración de las silenciosas disconformidades populares.

¿No es para el hombre de ideas ponerse a tono con el mandato de su conciencia?

∴

El brío de los atrevidos puesto al servicio de los que no se atreven, ¿no convierte la solidaridad en palanca capaz de moverlo todo?

∴

Obstinarse en que los demás se eleven al conocimiento de sus derechos y se dispongan a conquistarlos por el único medio posible, ¿no es una promesa que sirve de base a todas las esperanzas?

∴

Desafiar individualmente los peligros inherentes a cualquier acción atrevida, ¿no es promesa formal de que esa acción se transformará en fenómeno colectivo?

∴

Traducir en hechos, hasta donde sea posible, la personal rebeldía y las propias convicciones, es poner a diario un poco de porvenir en el presente. Es preparar el terreno. Es allanar el camino.

∴

¿Más libertades y más derechos?

No inscribamos nunca tal cosa en nuestra bandera de combate. Sería mezquino.

Desde luego, el *todo o nada* constituye un absurdo insostenible.

Pero lo sería en idéntico grado perder de vista que nuestros afanes no estriban en ser *menos esclavos.*

Aspiramos a ser *enteramente libres.*

∴

Si en el momento culminante de las grandes batallas retrocede la vanguardia, todo está perdido.

Y en la gran batalla que por la transformación social está a punto de entrar en su fase activa y decisiva, la vanguardia somos nosotros.

La primera garantía del posible triunfo consiste en que sepamos mantener intactas nuestras posiciones.

∴

A la hora en que el oleaje autoritario se desencadena y amenaza devorarlo todo, es cuando tienen mérito y valor indiscutible las muestras de entereza.

Y es entonces cuando más conviene afirmarse, alzar la frente y sentir el orgullo de ser anarquistas.

∴

¿No estamos viviendo esa hora terrible? Jamás como en estos momentos pugnó la bestialidad de los dominadores que quieren seguir siéndolo, por mantenernos uncidos a su tutela ignominiosa a toda costa.

La fuerza bruta se empeña en retrotraernos a las negruras sangrantes del pasado.

Tremolemos al viento sin tregua la bandera de nuestros ideales, reflejo esplendoroso del porvenir.

∴

Digamos que seguimos siendo lo que fuimos. En toda la línea. Sin reservas.

Sin retroceder ni un solo paso.

Cederles una pulgada de terreno, como no sea obligados por la violencia, a uno cualquiera de aquéllos que han sembrado de angustias y de dolores el campo de la convivencia humana o a sus cómplices o encubridores, constituye una vergüenza.

Y un peligro evidente,

Y un gran crimen.

∴

Mañana tendremos que responder ante el pueblo de nuestra actitud de hoy. Seamos dignos de aquél que ha de juzgarnos en última instancia.

Frente a todos los poderes que no transigen con la libertad sin trabas, fundamento insustituíble del anarquismo, proclamaremos alto que, pase lo que pase, nosotros no transigiremos jamás con ninguna forma de despotismo...

Eusebio C. CARBO

CORREO DEL INTERIOR

Justicia divina

II

Vamos a continuar dando ejemplos de esta excelsa justicia, toda amor y perfección

En una ocasión el pueblo hebreo protestó de la larga travesía del desierto, sin agua y sin pan; remedio: Jehová les envió serpientes ardientes que les mordieron, y murió mucha gente. Al fin Moisés, para detener la matanza, hizo una serpiente de metal, la colocó sobre una bandera, y los que la miraban sanaban con tal de que se quedasen con la boca abierta.

Vamos a dar varios ejemplos de idolatría en los que se aprecia que Jehová rabiaba de celos y de crueldad cuando su pueblo adoraba a otros dioses.

El amigo Moisés volvió del Monte Sinaí con las tablas de la Ley y se encontró con que los israelitas tenían la gran juerga adorando a un becerro de oro (el caso era adorar a alguien). ¿Cómo reaccionó Jehová? Se volvió loco: «Déjame que encienda mi furor en ellos y los consuma» dijo a Moisés. Y aunque Moisés consiguió suavizarle, la justicia fue cruel: 3.000 hombres fueron muertos aquel día para aplacar la cólera divina; y al día siguiente se repitió la matanza.

Hubo tres buenos señores, Coré, Datam y Abiram, que tuvieron el atrevimiento de rebelarse contra Moisés e incensar a otros dioses. Justicia divina: Fueron aisladas sus tiendas y la tierra se los tragó; el fuego consumió toda su familia y hacienda, y la mortandad siguió entre sus partidarios hasta un número de 14.700.

En otro pasaje aparece que Israel se había contaminado de la idolatría de los Moabitas, por lo que Jehová dijo a Moisés: «Toma a todos los príncipes del pueblo y ahórcalos, y mi ira se apartará de Israel.» Y Moisés transmitió esta orden a los Jueces: « Matad cada uno a aquellos que han cometido idolatría.» Y comenzó la mortandad. Y he aquí que un israelita trajo a una mujer madianita delante de Moisés y de toda la congregación y venía llorando pidiendo clemencia, pero Phineas, el sacerdote, se levantó de en medio de todos y cogió una lanza y mató al varón y clavó la lanza en el vientre de la mujer. Y con este acto de barbarie quedó Jehová aplacado y cesó la mortandad; y murieron en esta ocasión 24.000.

Los israelitas exterminaron, por idolatría, al rey Achab de Samaria, con sus 70 hijos, a los que degollaron. Jehú, para completar la obra, llamó a los idólatras a su templo del dios Baal, con engaños, y cuando los tuvo dentro, colocó fuera ochenta guardianes y les dió esta consigna: cualquiera que dejare vivo a uno de los hombres que están dentro del templo, me responderá con su vida. Y los hirieron a cuchillo y los exterminaron. Y sacaron las estatuas del templo y las quemaron. Y Jehová se mostró agradecido con el rey Jehú y prometió mantener en el trono a sus hijos hasta la cuarta generación.

Todo esto no era más que llevar a la práctica las terribles leyes que en la biblia se consignan contra los falsos profetas. Los matarás, dice, y así quitarás el mal de en medio de ti. No le darás oído, ni tu ojo le perdonará, ni le tendrás compasión, tu mano será la primera sobre él para matarlo y después la mano de todo el pueblo, y lo apedrearás hasta morir para que todo Israel oiga y tema. Cuando se trate de una ciudad rebelde a Jehová, herirás irremisiblemente a filo de espada a sus moradores, destruyéndola con todo lo que en ella hubiera, y juntarás todo el despojo en medio de la plaza y lo consumirás con fuego, todo ello en holocausto a Jehová, y será un montón de ruinas para siempre, nunca más se edificará. (Todo esto se tomó al pie de la letra en la Edad Media, con motivo de los autos de fe; las casas donde se habían celebrado reuniones de protestantes se destruían y se colocaba una lápida para que jamás fueren reconstruídas.) En otros pasajes, Je o-

NICA-SIPANY-AGUA

(Pasa a la página 2)

CARLOS MENDIA

Gala del «Combat Syndicaliste»

29 de abril en el Palais de la Mutualité (Metro Maubert-Mutualité), a las 3 de la tarde

Tenemos la satisfacción de presentar a este gran amigo nuestro, el tenor Mendía, muy conocido en los medios concertistas de París y que lleva asimismo sendas actuaciones en las poblaciones más importantes de Francia. Su género franco-español es muy del agrado de los públicos, en los cuales deja buen sabor y ganas de volver a aplaudirlo,tanto por su brío como por su frescura de voz, por lo demás inagotable, siendo otra condición de Mendía esa desenvoltura con que acomete programa ante los públicos más exigentes y densos.

Recordamos su actuación el año pasado en Toulouse, ante un auditorio de seis mil personas, al cual no temió y al cual se metió, como vulgarmente se dice, en el bolsillo. Cabe añadir que la presencia del tenor Mendía en la fiesta nos ha sido solicitada por muchos compañeros.

En el número próximo: CONSUELO IBAÑEZ (no incluída hoy por exceso de original).

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

3428
BIBLIOTHEQUE DE LA GUERRE SOCIALE

Le sort de l'humanité en général sera celui qu'elle méritera Einstein

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 184 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 15 MARS 1962

LE DERNIER QUART D'HEURE

Ceux qui sont sans intérêt dans le conflit d'Afrique du Nord et, de l'étranger, en toute indépendance, nous observent, sont unanimes à reconnaître que jamais, depuis que la république existe, les tenants du pouvoir ne se sont moqués aussi cyniquement des peuples algériens et français. Par peuple, nous entendons évidemment les seuls besogneux, les véritables producteurs, à l'exclusion de tout ce qui exploite: patrons, colonialistes, esclavagistes, etc..., que leur peau soit de couleur blanche ou teintée.

Depuis quinze jours, l'information officielle ou officieuse, serine à longueur de journée que l'accord est total entre de Gaulle et F. L. N. Le « cessez-le-feu, c'est pour demain », mais chaque lendemain un nouveau problème à régler intervient et une nouvelle ultime négociation se développe. Tout se passe exactement comme si les négociateurs n'étaient pas pressés de voir cesser le massacre. La paix n'a jamais été si proche, paraît-il, cependant on n'a jamais, depuis le début du conflit, démoli ou détérioré gravement autant d'édifices, ni exterminé un nombre aussi important d'individus: par fusillade, incendie, lynchage, etc..., méthodes qui ravalent ceux qui les utilisent au niveau le plus bas qu'on puisse imaginer.

Une chose est particulièrement remarquable dans les événements actuels: l'impunité dont jouissent les membres de l'O.A.S., pieds-noirs ou mercenaires pour la plupart, qui bénéficient de la totale « indulgence » des représentants de l'ordre. Il serait en effet peu sérieux de prétendre qu'est exercée contre eux une répression quelconque; on ne fera, non plus, jamais admettre à personne que les stocks astronomiques d'explosifs dont ils disposent « tombent du ciel » et que les importantes quantités d'armes et munitions qu'ils utilisent se trouvent entre leurs mains sans la complicité des militaires, qui sont souvent aussi les seuls voleurs.

C'est une simple constatation de notre part: Le pouvoir est largement dépassé; sa politique autoritaire en a inspiré une autre, et il lui est impossible de subsister, sans composer avec le troisième larron: «L'armée». L'envie ne lui manque peut-être pas de remettre celle-ci «dans la ligne», mais comment y parvenir?

Nous sommes en effet persuadés que si n'existait pas la crainte de voir tous les rouages de l'économie paralysés par une grève générale illimitée, un putsch aurait déjà été déclenché en métropole, et mené à bonne fin.

Dans la proportion de 90 %, l'armée est complètement pourrie, qu'il s'agisse des cadres ou des mercenaires; il faudrait en limoger la presque totalité pour assainir un peu le milieu. Sur quoi s'appuierait donc l'autorité pour maintenir l'ordre? Les flics, les C. R. S.; ils sont aussi gangrenés que l'armée. Elle ne peut même pas compter sur le contingent dont beaucoup d'éléments possèdent une moralité plus qu'élastique, et «hurlent quand ils sont avec les loups». L'auteur de ces lignes a entendu, dans le train, il y a quelques jours, deux jeunes du contingent, qui retournaient «dà-bas», échanger des idées sur les règlements de comptes qui mettent aux prises pieds-noirs et musulmans. L'un d'eux, résumant la conversation — ce n'est malheureusement pas une exception — déclara: «Tant qu'ils s'expliquent entre eux, nous, s'en fout!»

Une telle position dénote une triste mentalité. Elle est d'abord mensongère car le contingent n'hésite pas à «rétablir l'ordre» en de multiples circonstances, toujours à sens unique d'ailleurs, contre les musulmans, qui ne sont pour la plupart armés que de pierres ou de bâtons. Elle prouve ensuite que l'altruisme est une vertu complètement ignorée de ces jeunes, appelés, ce qui est le plus grave, à former le fondement de la société de demain. Il y a là le résultat d'une éducation orientée par les bellicistes de tous horizons, qui tend à faire admettre et approuver le déchainement de conflits que rien ne justifie. La force, seule, est considérée comme une valeur, par les individus odieusement bernés, alors qu'en réalité elle n'a aucun sens moral. Triste époque, on en conviendra; il est pourtant difficile d'envisager une amélioration si l'on examine la nature du recrutement des éducateurs et le mode d'enseignement pratiqué.

Nous n'avons pas ici l'intention de mettre sur une balance les torts des antagonistes pour déterminer les plus fautifs mais il faut bien admettre que la tâche que représente 130 années de colonialisme est ineffaçable. Les abus commis pendant cette longue période, l'exploitation inadmissible des indigènes, ont creusé un gouffre entre les deux communautés qui ne pourra être comblé, si toutefois on y parvient, avant l'extinction de plusieurs générations d'individus.

En toute objectivité, il faut reconnaître que si le F.L.N. accepte des compromis avec l'occupant — il faut bien l'appeler par son nom — c'est parce qu'il est certain que la collaboration lui rapportera de substantielles subventions financi res et un soutien par les armes qui permettra, comme cela se produit presque toujours en pareille circonstance, de mater les fellas trop turbulents. Mais il est absolument sûr que dès qu'il lui sera possible d'échapper à la tutelle de la France, parce qu'il ne pourra plus rien en récupérer, il n'attendra pas un seul jour de plus pour le faire.

Chacun dans cette affaire étant de mauvaise foi et n'ayant qu'un but bien déterminé: duper l'autre dans la défense d'intérêts particuliers nous ne voyons pas pourquoi on éternise les tergiversations.

La libération du fella ne peut être qu'une libération avortée, comme la notre en 1945. Comme nous, il n'aura que le droit de se taire et de continuer à trimer comme un esclave. Dans ces conditions, puisqu'il n'y trouvera aucun avantage et qu'actuellement c'est lui seul qui paie les «pots cassés», qu'on cesse de nous rebattre les oreilles avec «le dernier quart d'heure». Qu'on nous foute la paix, pas demain, tout de suite!

LE CHEPTEL

En application de la loi du 22 juillet 1791, nous sommes conviés, par le Ministère de l'Intérieur, à satisfaire à un recensement de la population.

Jamais un recensement n'a permis au peuple une amélioration de la vie. Tout recensement se fait au bénéfice de l'Etat qui peut établir ainsi les bases possibles d'exploitation du peuple. Ceux qui ont la prétention de jouer les maitres, estiment nécessaire de connaître la force dont ils peuvent disposer. Ceci n'est pas nouveau, en France, il semble que Saint-Louis fut à l'origine du premier dénombrement. Depuis, les recensements se sont renouvelés, les guerres aussi...

Quand on réalise ce que sept années de guerre coloniale, inutiles, peuvent coûter au pleuple; quand la gêne sévit, de ce fait, chez tous les travailleurs dont les salaires ne sont pas ajustés, on est surpris, qu'en plus des dépenses somptuaires des maitres de l'Etat, il soit nécessaire d'effectuer un recensement, dépense qui ne présente pas, semble-t-il, un caractère d'urgence.

L'Etat considère ses sujets comme une pâte malléable, dont on peut faire ce qu'on veut, dont il n'a pas à se préoccuper. Ce préjugé vient du fait que la soumission et la veulerie du peuple l'autorise à tous les abus.

Quand on connait la pensée du pouvoir en ce qui concerne l'accroissement de la population, nécessaire à maintenir le péril de la guerre, nécessaire pour faciliter le maintien de bas salaires, nécessaire pour constituer ses sources de consommation au bénéfice des maitre de la production, il faut bien reconnaitre qu'un recensement de la population apporte à l'Etat des éléments qui lui permettent de situer ses possibilités, de contrôler, au maximum, les sujets qui, bénéficient, fournissent tous les renseignements nécessaires à leur domination.

Il faut se rendre à l'évidence: d'une part, il y a l'Etat qui vit de l'exploitation de l'individu; d'autre part, il y a l'individu qui, lui, tente de s'échapper des griffes de l'Etat. Si l'individu tente de fuir l'agressivité de l Etat, c'est qu'en lui-même il reconnait celui-ci nuisible, malfaisant. Son attitude est la reconnaissance du mal que peut lui apporter sa contribution, sa soumission à l'Etat.

Quand on sait que les hommes présentement au pouvoir sont des hommes d'épée ou bien encore des hommes au service des hommes d'épée, il faut se rappeler Malthus qui enseignait que si on ne pouvait mettre frein aux naissances, il était nécessaire que la mort fauche plus vite. Quand on sait les primes d'encouragement accordées à la reproduction, sans souci du lendemain, il faut admettre que bien des hommes seront demain soustraits du banquet de la Vie. Cette politique de surpopulation est une nécessité militaire, elle est celle de tous les Etats écrasés sous la botte des mercenaires. Pour poursuivre une politique internationale, conforme à ses traditions de grandeur et de violence, un Etat militariste a besoin de connaitre la situation de son cheptel; il est nécessaire, pour lui, de connaitre à l'avance la puissance de sa réserve humaine, hommes, femmes, enfants.

La presse, servile et soumise aux puissants du jour, n'hésite pas à présenter ce recensement comme une nécessité, permettant d'améliorer les conditions d'existence de la population. C'est ainsi que les chefs de famille trompés souscrivent et permettent un recensement qui ne peut apporter aucune amélioration à leur sort, aucun soulagement à leur misère, bien au contraire. On nous affirme encore que les renseignements recueillis par ce recensement seront confidentiels, que les administrations des contributions et de police ne pourront en prendre connaissance; comment admettre que l'Etat, qui n'hésite pas à utiliser tous les moyens que la plus élémentaire morale réprouve, n'utiliserait pas une source de renseignements aussi précieuse, pous en tirer le maximum de profits?

Pour certains chefs militaires, la force d'un Etat se mesure, non à l'étendue d'un territoire, mais à l'étendue d'une population. L'accroissement rapide d'une population peut épuiser les ressources d'un pays et ses réserves; la politique de surpopulation est toujours dangereuse à l'économie d'un pays et peut obliger à reconnaitre la nécessité d'une guerre.

L'insuffisance des moyens d'existence des travailleurs, la pauvreté nécessaire, génératrices de soumission aux maitres, sont indispensables au maintien et la force de l'Etat. En souscrivant aux formalités du recensement, les travailleurs ne font que s'intégrer, en citoyens soumis, au cheptel de l'Etat.

René VILLARD

Les théories et les réalités (1)

L'administration des choses est l'accouplement, la fédération des deux essentiels de la vie: production+consommation.

La cellule de toute organisation sociale ne peut être que le terrain ou la géographie et l'histoire ont rassemblé la première communauté sociale: la Commune.

C'est donc par et sur la Commune que nous bâtirons l'administration des choses.

Le premier geste de l'homme étant de consommer, son premier devoir est d'organiser et de réaliser le plan de la consommation.

Dans ce but, dans chaque quartier, dans chaque commune, les consommateurs se rassemblent, s'organisent, étudient leurs besoins, forment l'union locale des consommateurs qui présentera le plan de ses besoins sur le terrain local, au conseil d'administration communal.

Car, pour consommer il faut produire ,et partout où il y a consommation, il y a un problème correspondant dans la production. *Et le producteur ne saurait davantage organiser la distribution que le consommateur saurait agencer les techniques de la production et percevoir ses possibilités.*

Quels sont donc les éléments techniques, professionnels et sociaux qui pourraient, dès aujourd'hui, prendre la direction de la production et l'exécution de ces tâches?

Les syndicats ouvriers. En dehors d'eux, point de salut!

Notre commune, et la société toute entière fonctionneront donc par deux: organismes parallèles et en liaison constante à toutes les étapes de l'organisation économique.

Union locale des consommateurs. ou des coopératives, et union locale des syndicats s'associeront donc dans l'union communale pour réaliser les plans de production et de distribution.

Ce conseil communal n'est pas le résultat d'une consultation électorale populaire où s'ébauchent les tyrannies larvées.

La production, dans ses usines. services, chantiers, écoles et exploitations désigne ses techniciens à l'administration syndicale, et cette sélection des capacités réelles permet à l'union locale syndicale des syndicats de déléguer au conseil d'administration communale les meilleurs techniciens.

La distribution qui aboutit à l'union locale des coopératives, délègue à son tour au conseil communal ses meilleurs praticiens.

Le travail de cet organisme est d'administrer les choses pour la meilleure satisfaction des besoins.

Aucune formule politique. Aucun règlement passionnel...

La même organisation à chaque étape de l'organisation administrative: commune canton, région nation

La fédération communale nationale est l'association des deux grans services sociaux: production et distribution.

Le fait que chacun de ces services est naturellement autonome et que l'un est à l'autre le complément indispensable de ses besoins et de sa sécurité, assure l'harmonie du corps social en le préservant de toute centralisation.

Toute l'activité matérielle et spirituelle des hommes se propose des fins économiques, d'équilibre physique, intellectuel et moral. La Consommation est la plus grande philosophie de l'histoire.

Il faut donc entreprendre l'éducation du consommateur, le préparer à l'exercice conscient de sa fonction.

Sur un autre plan, créer un syndicalisme qui se place intégralement dans le plan de la consommation: même si les esclaves dorment pendant que leurs Maitres s'inquiètent, l'Avenir est à nous!

Ou le monde nous écoutera, ou il périra...

Distribuer ou périr!

(A suivre)

(1) Voir «C. S.» numéros 171 à 183.

RACISME

Depuis quelque temps la question du racisme revient à la surface.

Pourquoi repousser ceux qui ne sont pas de la même race que nous? Les juifs, les nègres, les arabes, les asiatiques et bien d'autres encore. Savez-vous toute la peine que vous leur causez; toute la haine qui naitra de votre geste? Si de ces hommes nos ancêtres en firent des esclaves, ne croyez pas qu'ils soient, pour cela, inférieurs à Vous. Avez-vous songé à l'infortune qui les mine? Soyez fraternels si vous voulez donner au progrès une valeur réelle, un sens profond.

Le sang qui coule dans nos veines n'arrive-t-il pas de lointains émigrants? Ne devons-nous pas racheter certains de leurs actes?

Notre terre à tous, mérite autre chose qu'un sectarisme discret. Il faut tendre des mains secourables pour bien comprendre le prix de la vie.

Ne faites pas vos ennemis ces juifs, nègres, arabes, etc., qui souffrent les mêmes maux et nourrissent les mêmes espoirs.

Seule l'abolition du racisme sera la suppression des crimes et tortures que ces êtres humains ont à supporter.

L'angoisse ne doit plus hanter ces hommes.

Serge PEINCEDE.

L'Elysée ne se trouve pas dans le XIe

Cela, chacun le sait, le *Palais* présidentiel est situé dans le faubourg St-Honoré, dans le VIIIe, et quand les plastiqueurs vont déposer leur charge d'explosif rue Ternaux, au siège de nos camarades du Monde Libertaire, toute possibilité de mépr.se doit donc être écartée.

Partant de cette évidence, une question vient à l'esprit. Comment expliquer le comportement des vandales de l'O.A.S.? Car si nous voyons juste, l'ennemi numéro 1 c'est De Gaulle, qui est, selon les hommes de Salan, cause de tous les maux. Sans nier qu'il y a beaucoup de vrai dans leurs affirmations, il faut cependant admettre que l'O.A.S. est pour quelque chose dans la situation actuelle. Deux forces qui ont pour fondement, plus qu'autre chose, l'imbécillité des individus, semblent bien décidées à se neutraliser et, en toute logique, il semble indiqué, pour les deux clans, de frapper à la tête. Qui en doute, n'a qu'à se reporter aux communiqués de victoire claironnés quand l'un des deux antagonistes a réussi à «décapiter»—c'est leur façon de s'exprimer—un groupe adverse.

Pourtant, Salan et ses agents de liaison avec les capitalistes omnipotents, vrais meneurs de jeu, se promènent en toute liberté, tandis qu'à notre connaissance, aucune attaque massive n'a jamais éé lancée contre le *Palais* présidentiel.

De part et d'autre, les morceaux, trop volumineux à avaler, font-ils craindre l'indigestion? A moins qu'un accord tacite existe, et soit scrupuleusement respecté; les incarcerations spectaculaires n'altèrant aucunement la santé de ceux qui les subissent.

Toujours est-il que seuls sont touchés les comparses, «l'infanterie», comme dirait quelqu'un qui vous connaissez bien.

L'ennemi à neutraliser serait-il donc autre que celui qui nous est désigné par les adversaires? L'ennemi à mettre en «condition», n'est-ce pas le PEUPLE de la métropole? L'attentat contre le siège de la F.A.F. semble accréditer cette version. Le prolétariat doit se confiner dans sa léthargie, et, pour cela, la vérité doit lui être cachée. Or, c'est un fait connu, à part les libertaires. dont nous sommes, personne ne diffuse la vérité, ne situe exactement les problèmes à solutionner; il faut donc étouffer leur voix.

Le but ne sera pas atteint. Aussi

(Suite page 2)

L'œuvre des «bâtisseurs» de l'O.A.S.

Tout se passe comme si... (1)

DIETETIQUE

On désigne sous ce nom une tendance médicale affirmant qu'il est possible de soigner les maladies des humains, et même de les guérir, en utilisant la diète, c'est-à-dire la limitation des aliments ingérés, et aussi en préconisant la suppression des substances frelatées ou nocives.

A priori, nous mangeons trop, nous ingurgitons des produits nocifs, fournis par une production uniquement basée sur le profit: légumes hâtivement poussés à l'aide d'engrais chimiques, fruits verts ou mûris artificiellement ,viandes provenant d'animaux plus ou moins sains, produits laitiers falsifiés, conserves, céréales, dévitalisées par le blutage, et sucre raffiné, sans oublier l'alcool et le tabac.

De plus, obsédés par l'heure, préoccupés par des soucis ou des ennuis au moment des repas, nous mangeons hâtivement, sans prendre la peine de mastiquer, et nous noyons notre bol alimentaire dans un flot de liquide tout à fait superflu.

Enfin, nous absorbons des gourmandises, bonbons, patisseries, etc., sans avoir faim, c'est-à-dire sans que notre organisme en ait besoin. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans?

Si l'on a l'esprit curieux, et mis en éveil, par hasard, par la lecture d'un article de journal ou de revue, et que l'on cherche à se renseigner, comme je l'ai fait moi-même, on est tout de suite fixé; fixé et effaré, car, vraiment, on a l'impression de se trouver au cœur d'un pays complètement inconnu, en pleine forêt vierge. Après lecture attentive de nombreux ouvrages copieusement bourrés de chiffres, de statistiques et de considérations scientifiques et sociales, œuvres d'hommes de science autant que d'apôtres, en toute logique et toute impartialité, on est obligé de constater ceci:

1) Que l'alimentation des êtres humains, et particulièrement celle des peuples évolués matériellement, ne repose sur rien de logique et de naturel.

2) Qu'elle est essentiellement fonction du goût et de la gourmandise des individus, et non pas de la connaissance des besoins de leur organisme.

3) Que les organes de la fonction nutritive sont primordiaux et que leur usure prématurée ou leur mauvais fonctionnement découle directement de notre mauvaise alimentation.

4) Laquelle alimentation doit être composée, surtout, de produits végétaux, fruits, légumes, céréales, car nous sommes dotés d'organes aptes à assimiler les produits végétaux que l'on trouve et que l'on cultive à la surface de la terre, et non les chairs des animaux.

5) Que ces produits végétaux doivent être absorbés crus ou cuits dans leur jus, à l'étouffée, à feu doux, et non dévitalisés par la cuisson à l'eau ou pour certains, comme le sucre, les huiles et les céréales, dénaturés par le raffinage.

6) Que l'on ne doit pas, en principe, boire en mangeant; les aliments convenablement machés et enduits de salive se digèrent beaucoup mieux que dilués dans un liquide quelconque.

Cela suffit, n'est-ce pas, surtout pour une chronique inhabituelle dans cette feuille essentiellement syndicaliste. Sauf à ajouter que tout se passe comme si, en matière de nutrition, l'homme était complètement ignorant de ses besoins véritables.

FIN.

(1) Voir «C. S.» 180 et 182.

Accidents du trajet sur deux roues

L'Institut National de Sécurité participe à la campagne de prévention organisée en 1962 dans deux régions-témoins pour étudier l'efficacité des moyens de prévention propres à diminuer le nombre et la gravité des accidents du trajet sur véhicules à deux roues.

En 1960, il a eu en France 141.309 accidents de la circulation; 8.126 personnes ont été tuées, 176.030 ont été blessées. Une augmentation de 2,9 pour cent des accidents a été constatée par rapport à 1959 Les piétons et les usagers des deux-roues représentent environ 70 pour cent des tués.

Dans les années passées, la Caisse nationale de Sécurité sociale avait participé à una campagne en vue de la diminution des accidents survenant aux motocycles et avait financé le fonctionnement de centres mobiles de vérification des véhicules à deux roues; ces centres, exploités par des agents de la Prévention routière, se sont déplacés à travers la France et ont été utilisés par l'ensemble des Caisses régionales de Sécurité sociale pour des contrôles dans les entreprises. Les résultats obtenus n'ont pas semblé concluants en raison du nombre trop faible de véhicules vérifiés par rapport à l'importance du parc des véhicules de même catégorie en circulation.

Pour 1962, un nouveau projet a été élaboré en accord avec la Caisse nationale, la Prévention routière et l'Organisme national de Sécurité routière (O.N.S.E.R.) pour tenter d'obtenir des informations sur l'efficacité de ces vérification. Les grandes lignes en sont les suivantes:

● Dans un département, et durant une année, à dater du 1er avril 1962, concentration de tous les centres de manière à assurer la vérification de la quasi-totalité du parc départemental des deux-roues à moteur; remise de documents d'information et deuxième contrôle deux mois après environ.

● Parallèlement, dans un autre département, organisation d'une campagne de propagande massive utilisant tous les moyens habituels: radio. presse, cinéma, diffusion de documents d'information, etc.

1) *Territoire de Belfort et arrondissement de Montbéliard*

Cette région, qui compte 3.544 entreprises, représentant environ 75.000 salariés du régime général de Sécurité sociale, a été choisie comme région-témoin pour étudier l'efficacité des seuls moyens de propagande. La Caisse régionale de Sécurité sociale de Dijon animera et coordonnera ces efforts. L'Institut national de Sécurité et la Prévention routière mettront à la disposition de la Caisse régionale un imporant matériel (tracts, affiches, films, stands d'exposition, etc.). Un important challenge sera organisé et clôturera au 1er avril 1963 cette campagne.

Toutes les autorités et personnalités locales seront appelées à participer à cette campagne: préfets, maires, membres du clergé, pasteurs, inspection du travail, inspection d'académie, police, gendarmerie, Caisses primaires de Sécurité sociale. etc. Les entreprises, leurs comités d'hygiène et de sécurité, les syndicats ouvriers et patronaux y apporteront leur concours.

2) *Département du Maine-et-Loire*

Dans ce département, qui compte près de 100.000 salariés du régime général de Sécurité sociale, répartis dans 11.289 entreprises, les centres mobiles de vérification assureront le contrôle technique des véhicules à deux roues (à l'exclusion des bicyclettes). La Caisse régionale de Sécurité sociale de Nantes animera et coordonnera cette action. Le contrôle sera anonyme et individuel. A chaque utilisateur seront remis des documents d'information rappelant les principales consignes de sécurité et les causes d'accidents les plus fréquentes.

Une deuxième vérification permettra d'apprécier dans quelle mesure il a été porté remède aux imperfections signalées.

Cette opération sera lancée le 2 avril à Angers, en présence des autorités locales intéressées.

Une commission mixte (Sécurité sociale-Prévention routière) suivra le déroulement de ces opérations et s'efforcera, à l'aide des statistiques:

● d'une part, d'apprécier l'efficacité de la vérification des motocycles au moyen des centres et de déterminer dans quelle proportion le facteur mécanique intervient dans les causes d'accidents;

● d'autre part, d'apprécier la valeur d'une action psychologique seule.

(Extrait de «Travail et Sécurité», février 1962.)

ANTENA

VALLE DE LAGRIMAS

SEVILLA. — A los damnificados por la inundación tamarguilla (15.000) se les empieza a facilitar alojamiento. Al efecto, ha venido el ministro Gual Villalbi a inaugurar 510 grupos de cuatro viviendas para alojar a 2.000 damnificados. Pabellones construidos, junto con dos iglesias (¡no faltaba más!) y un edificio administrativo, sólo en treinta días.. ¡Ladrillo de canto y adelante! ¿Tendremos otra catástrofe? Gual Villalbi lo ha predicho: «Esto que inauguramos viene a ser la Ciudad de las Lágrimas». Pero Sánchez-Arjona—otro ministro invitado—ha sido más tajante: «Conocíamos la situación de estas familias desalojadas que ocupaban diversos locales, obstaculizando la específica misión de los mismos». Se resuelve, pues, la situación trasladando los «obstáculos» de un sitio a otro.

NO HAY MARIDAJE, DICEN

LISBOA. — Cierta prensa europea — entre ella este «C. S.»—hace poco se ocupó de la posibilidad de una Federación *(«casamiento»*, dice «Diario da Manha») Ibérica que—añadimos nosotros—resultaría lo de Egipto-Siria, según el maridaje fuese Madrid-Lisboa o Lisboa-Madrid. «Diario da Manha» desmiente, la Prensa franquista reproduce el mentís; pero ni Salazar ni Franco han dicho al efecto «esta boca es mía».

... Y EL VIVO AL BOLLO

BARCELONA. — Los fascistas que durante la guerra estuvieron cautivos en el castillo de Montjuich han tenido una idea diabólica: la de celebrar con un banquete el no haber sido fusilados por los «rojos». Con la agravante de que el ágape será consumado en uno de los locales en que otros compañeros suyos residieron antes de ser ejecutados. El capellán que oficiará en la «misa a los caídos» participará igualmente en la escandalosa comilona «por Dios y por la Patria».

FALLECIO UN PEZ GORDO

BARCELONA. — Se trata de Vicente Muntadas Rovira, extinto a la edad de 88 años. Era hijo de uno de los hermanos Muntadas, fundadores de «La España Industrial». Este Vicente constó entre lo peor de la burguesía barcelonesa. Entre otras maldades suyas figuran las subvenciones al «sindicato libre» y el haber sido uno de los puntales del Fomento del Trabajo Nacional.

EL ESPANTO DE LOS PRESUPUESTOS

BARCELONA. — El alcalde por la gracia de Franco, Porcioles, está consternado. La «carta municipal» a alto coste obtenida del «caudillo» exige una agravación colosal de los impuestos municipales. Precavidas, unas nueve mil «razones sociales» se han trasladado a las ciudades periféricas, eludiendo pagos en Barcelona. Quejoso y desilusionado, Porcioles ha dicho en un discurso sesionario: «Al vigoroso despertar de tantas poblaciones españolas, hemos contrapuesto un lamentable inmovilismo».

FRATERNIDAD HISPÁNO-AMERICANA

BARCELONA. — La escuadra yanqui surta en este puerto está siendo muy agasajada... en lo que a la oficialidad respecta. Los marinos rasos, en cambio, han de conformarse con frecuentar los barrios bajos en los cuales fraternizarse unas veces, y mamporrearse otras, con la abigarrada población de los mismos. Debido a una de esas expansiones hubo grandes destrozos de cristales y deterioros fisonómicos en la calle de Robador, con epílogo de dos marinos de Kennedy conducidos al cuartelillo a dormir la mona.

YA NI PUDOR QUEDA

MADRID.—Con respecto a la muerte tardía del general italiano Gambara, el franquista Julio Moriones cablegrafió desde Roma a la Prensa española: « El general Gambara fue, en realidad, un combatiente de todas las guerras, pero si hoy lo recordamos es porque fue comandante de las tropas italianas en España durante nuestra Guerra de Liberación en su última fase. Muy a menudo evocaba con sus amigos esta guerra, que consideraba ideal, y lo hacía con gran emoción hablando de los episodios de Santander, del Paso del Escudo, la ofensiva de Levante, en dirección del Ebro,y la marcha hacia Alcañiz y Tortosa»; pero callando obstinadamente los nombres de Pozoblanco y Brihuega.

LA GUERRITA

Cerca de León, dos guardias civiles heridos por volcar su motocicleta de patrulla.

A cuatro kilómetros de Alicante ha perecido en accidente de auto el coronel José Maján Gálvez, que era de la Cruz Roja española.

También por vuelco de moto ha perdido la vida, en las afueras del Ferrol Sin Caudillo, el cabo de la G. C. Francisco Rodríguez Sampedro.

PIEDRA PARA GRAVA

CEUTA. — En el Llano Amarillo se concertó en 1936 la fecha de invasión cristiano-musulmano-fascista de la Península. Conseguida la victoria, Franco mandó levantar en dicho Llano un monolito conmemorativo y en el que debía figurar (y figura) su nombre escrito en grandes caracteres. Consumada la independencia marroquí, en previsión de naturales depredaciones del pedrusco franquista, éste da sido desmontado y trasladado a esta de Ceuta, donde será de nuevo levantado en espera de su trituración indefectible.

TREINTA DETENCIONES EN GUIPUZCOA

MADRID (APF). — De San Sebastián comunican que en los dos últimos días han sido detenidos treinta obreros vascos en Guipúzcoa. Las detenciones han sido en Rentería, Mondragón, Hernani y Elgoibar, y están relacionadas con las reivindicaciones manifestadas la semana última en el País Vasco.

LA MANIFESTACION DE OPORTO

LONDRES (OPE). — Según informa el corresponsal de «The Guardian» en Lisboa, la manifestación anti-salazarista de Oporto fue reprimida con carros blindados de la policía. Los manifestantes se opusieron al paso de estos carros y en la confusión resultaron 18 personas con heridas graves. «Los disturbios—dice el referido corresponsal — comenzaron hacia las cuatro de la tarde y continuaron con intermitencias hasta las doce de la noche. El trabajo se paralizó durante varias horas y en lo más álgido de los disturbios se produjo un incendio en una fábrica de camisas. Hubo un momento de pánico, pues los bomberos no podían atravesar la masa que formaba la manifestación». Recuerda el corresponsal que ya el mes pasado se produjeron disturbios similares en Coimbra, aunque en menor escala.

DE UN BOMBARDEO FRANQUISTA

CASTELLON DE LA PLANA. — Desescombrando una casa derruída fueron encontrados los restos de una anciana que pereció hace veinticuatro años durante el bombardeo de Gaibiel, a cargo de la aviación insurrecta.

MAS OBREROS AL HOYO

BARCELONA. — En pleno funcionamiento se derrumbó parte de la fábrica «Sederías Batlló, S. A.», sita en la calle del Escorial. Van extraídos seis muertos y seis heridos, todos ellos tejedores. Los primeros se llamaban: Rafael Bleda Campos, Manuel Fontoba Ferrer, Magín Villalta Llena y Rafael Díaz. Faltan los nombres de los dos restantes.

Como se ve, entre los siniestrados no se cuenta Modrego Casaus, de profesión arzobispo.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE MARZO

	NF
Suma anterior	2 156 00
F. Local de Combs la Ville:	
P. Oliveras	5 00
Juan y Juana Fernández ..	10 00
Victoriano Calero	2 50
Jaime Martínez	5 00
F. Local de Evreux	177 00
F. Local de Orán : ..... (De Caja Propaganda 100 NF.; de Solidaridad 100 NF, referente a Orán.)	200 00
Aix en Provence : B. Corcero	10 00
Champclauson: Marivela ..	10 00
Rueil Malmaison: M.L. Martínez	4 00
Torreilles: S. García	10 00
Caen: Herencia Prado	20 00
Perpignan: S. Bueno	5 00
Casanovas	5 00
Total	2 559 50
Pago 24 beneficiarios a 60 NF.. 1 440 00	
Gastos envío 21 00	
	1 461 00
Suma y sigue	1 098 50

NOTA. — El donativo de 10 NF. C. Edo, en lista 2 mes de enero, corresponden 5,00 a C. Edo y 5,00 a José Rubiela.

DISTRIBUCION FEBRERO:

R. A. Mallemort (B. du Rhône); J. B., Troyes (Aube); M. C., Troyes (Aube); M. C., Troyes (Aube); J. C., Orán; P. C. Toulouse; J. L., Chartres; J. M. Narbonne; J. R., Ollette (P. O.); M. R. Marseille; A. P., Paris; G. U., Marseille; S. A., Méjico; F. S. Ferminy; J. S., Creil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne; S. B., Aspres s-Buch; M. F. Ganges (Hlt); J. S., Plaine St. Denis; R. O., Vaul en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y J. L. C., Bordeaux.

Las precipitaciones de H. Thomas

ESTE joven historiador inglés ha metido mucho ruido con su reciente libro sobre la guerra de España. Plagado de precipitaciones, documentado en un 70 por 100 en las bibliotecas franquistas, constreñido a reconocer errores de información a causa de aquellas « documentaciones » fabricadas, se ve premiado, no obstante, por el semanario «L'Express» con una expresión elogiosa: «Su libro (el de Hugh Thomas) seriamente documentado...»

El propio semanario parisino ha interrogado a Hugh durante la estancia de éste en la villa de la luz, una de cuyas respuestas recoger interesa: Dice Hugh:

«En la época, el partido (?) obrero mayor de España era el movimiento anarquista, el cual estaba dispuesto, mediante la colectivización, a solucionar el problema agrícola, no aceptando empero ninguna forma de gobierno liberal, de clase media, oponiéndose en consecuencia a la República casi tan violentamente como contra la Monarquía.

»El Sindicato anarquista — la Confederación Nacional del Trabajo — contaba con más de un millón de miembros. Seductores (1) lo eran, pero también anticuados. Pertenecían al siglo XIX con sus bombas y sus cafés. Imaginaban que el asesinato de un obispo o de un rey, que algunos buenos buenos golpes revolucionarios serían suficientes para instaurar la sociedad de sus sueños. Por ello hacían la guerra casi a toda la burguesía y a los socialistas.»

Creemos en la formalidad del redactor de «L'Express» respecto a los datos recogidos. Creemos también que, para ser verídico, el historiador Thomas debía darse un plazo de meditación y para comprobaciones no menor de diez años. Para relatar hay que saber exactamente; y para comentar, con mayor motivo.

Porque la C.N.T. y el anarquismo en 1936 eran muy siglo XX. Lo prueba su ascendiente adquirido sobre las multitudes obreras. El adelanto social colectivo la C.N.T. lo consiguió a puños, superando el valor sociológico « moderno » de las poblaciones obreras de los países más avanzados. Merced a los anarquistas, España podía demostrar un proletariado consciente de sí mismo, como no lo podían hacer los líderes sindicalistas de los demás países. El obrero español, gracias a su enorme paso adelante, consiguió arrancar directamente las ventajas que los sindicatos extranjeros solicitaban de los Parlamentos y de los Gobiernos respectivos. La C.N.T. de España es asunto de tanta importancia — mister Hugh Thomas — que merece ser tratada con detención y conocimiento de causa. Tan arrollador fue en España el movimiento anarcosindicalista, que las exasperaciones del anarquismo solitario del siglo XIX quedaron en referencia histórica. El anarquismo dejó de ser minoritario para apoderarse del imperativo popular; de forma que es falso, absolutamente, que los comunistas libertarios (este es el término empleado en la época, señor Thomas) en 1936 permaneciesen acariciando granadas explosivas en sórdidos recodos de café. Esa es una imagen de espanto que al niño Hugh le infiltrarían sus padres y de la cual no se pudo librar ni cuando en sus 27 años se decidió a escribir historia.

En cuanto a atrasos ochocentistas ¿nada tiene que observar H. Thomas sobre las violentas campañas de los «sinfein» irlandeses, las luchas terroristas entabladas por los judíos de Palestina, los atentados personales a que se libraron fascistas, mussolinistas y falangistas en sus respectivos países ya muy entrado el siglo XX? Y las persistencias en el atentado personal de ahora, *muy siglo XX*, ¿no le ilustran en nada al autor de «La revolución y la guerra de España»? ¿Sólo anticuados los anarquistas españoles?

Hay empeño en considerar *arriéré* al anarquismo y al sindicalismo consiguiente cuando la verdad es que, aun hoy, nos hallamos tan adelantados en opiniones y soluciones sociales y pacifistas, que mirando atrás vemos a los demás estamentos y a ciertos historiadores cual murallas de castillo estudiadas y anotadas por cronistas de la Edad Media.

JUAN FERRER

(1) ¿Los anarquistas? (Prevención del firmante).

Murió Julio Camba

Los viejos valores intelectuales van desapareciendo. En España como por doquiera. Ahora en Madrid le ha tocado el turno al Escritor Julio Camba, que en su juventud militó en el anarquismo en compañía de J. Martínez Ruiz (Azorín) y Ramiro de Maeztu.

Conociendo esta particularidad de Camba nosotros esperábamos que en los comentarios sobre la personalidad del destacado ironista fuera anotada. Temerosos del puntero franquista, los panegiristas del muerto han preferido callar el «pecado» anarquista de Camba. Pero aquí que uno aparece en «La Vanguardia», quien atreviéndose, dice:

«En sus mocedades, Julio Camba fue anarquista. Y de ello le quedó un secreto y curioso regusto vitalicio. Pero como era un gallego muy realista, y gustaba de andar por caminos seguros, comprendió que el anarquismo no es una simpleza de quita y pon, ni una escarapela para «snobs» de tres al cuarto, ni mucho menos un pretexto para armar trapisondas y cosechar ventajas, sino una doctrina temible, una forma de grave lucha, un compromiso vital, una idea de la sociedad, una interpretación de la existencia humana. Para nosotros, un mundo demoníaco; para los anarquistas, un ideal apasionante. Julio Camba estudió por lo menudo el problema que se le planteaba, y viendo que no se hallaba dispuesto a pechar con todas las consecuencias de su anarquismo juvenil, hizo lo que cumple a un hombre honrado: se dio de baja para todo aquello que supusiera actividad concreta y responsabilidad. Replegó las ideas anarquistas a los sótanos del alma. Y allí han permanecido, incógnitas, durante sesenta y tantos años.»

A lo cual creemos práctico no añadir nuestro comentario.

"EL JAPON, HOY"

«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García

Precio: 2,50 NF.

Pico de Maigmó y Sierra de las Pedrazas

PRIMOROSA, fragante y expresiva la zona que se extiende de la Peña Encarnada, de 1.393 metros de altura, y de la línea fluvial de la Cenia, a los contornos del grupo de atalayas del Puerto, y en cuya porción territorial se distinguen, entre un buen número de recias y airosas imágenes, el Pico de Maigmó y el conjunto de las Pedrizas, con sus gratos e intensos panoramas. Radio en gracia de curiosidades. Area de hermosos jardines. Tierra de encantos. Admirable órbita de luz, de colores, de alientos, de nobles inclinaciones y de grandes esperanzas.

Al « Mare Nostrum » y donde las puntas rocosas del Mármol, Irta, Oropesa, S. Antonio, de la Nao, Huertas, Sta. Pola y Cervera, la región levantina comprende los espacios o cantones de Albocácer, Morella, Vinaroz, S. Mateo, Lucena del Cid, Castellón de la Plana, Nules, Viver, Segorbe, Villar, Chelva y Sagunto. Así de Liria, Valencia, Torrente, Chiva, Requena, Carlet, Alcira, Sueca, Alberique, Ayora, Gandía, Onteniente, Játiva, Enguera y Albaida. Igualmente, de Pego, Denia, Cocentaina, Alcoy, Callosa de Ensarriá, Villena, Villajoyosa, Jijona, Monóvar, Novelda, Alicante, Orihuela, Elche y Dolores. Localidades como Burriana, Elda, Callosa de Segura, Burjol y Benisa, presentan un mayor número de habitantes que la sede del Partido judicial correspondiente. Ello requiere ciertas particiones relativas, representando un simple aumento de las piezas comarcales.

La vía de comunicación más importante del oriente peninsular lo constituye la célebre línea de Hércules. Es la ruta periférica o mediterránea seguida por el hijo de Amílcar Barca, camino de la ciudad del Tiber. En los tiempos expansivos de los romanos vino a obtener el título de Vía Augusta.

En las riberas del Turia y a 490 kilómetros de la villa matritense, la adorable Valencia, según asertos, tuvo sus inicios por la época de las tribus edetanas. Espléndida y cariñosa, ella nos ofrece, entre sus galas, el monumento artístico, antes mezquita, y, al decir, en el sitial de un templo de Diana; la torre octogonal del Micalet o Miguelete, y la Puerta de los Apóstoles, ante la cual se reúne el Tribunal de Aguas o corte litigante de los acequieros. Asimismo, la antigua Puerta del Norte o Torre de Serranos, del 1392. El Museo de Bellas Artes. La Lonja y el Consulado del Mar, del siglo XV. Los Archivos. La añeja Puerta del Este o Torres de Cuarte, del 1441. El palacio de la Generalidad, del gótico. La Universidad, su biblioteca y la estatua de L. Vives. El Museo de Cerámica. La Facultad de Ciencias. El Colegio del Petrarca, del 1586. La Escuela de Bellas Artes. El Palacio de la Diputación, del Renacimiento. La Facultad de Medicina. El Instituto de Segunda Enseñanza. La Escuela de Comercio. El Jardín Botánico. La torre hexagonal de Sta Catalina, del 1689. El Palacio de Dos Aguas, del siglo XVIII. La estatua de Jaime I, bronce de Vallmitjana. Los Viveros. La Ciudadela. El monumento de Cervantes, por Mariano Benlliure. Las estaciones. El Museo Paleontológico. La estatua de Llorente. Los baños del Almirante. La Alameda. Los teatros. La Glorieta. Los mercados. Las fábricas, las manufacturas y los talleres de las diversas profesiones e industrias. El Palacio del Campo. La Gran Vía Diagonal. Los juegos de pelota, etc. Las plazas de Castelar, Sta Catalina, del Cid, Rubella, Tetuán, de la Seo, Carmen, Libertad, Pellicer, Almuina y otras. El paseo de Serranos. Las calles de S. Vicente, Germanías, Zaragoza, Murillo, Tapinería, Guillén de Castro, Barcelona, Caballeros, Ripalda, Sorolla, Játiva, Espinosa, Almirante, Bailén, Lauria, Sevilla, Moratín, Lepanto, Colón, Turia, Ribera, Zapateros, Esteve, Garrigues, Entenza, Samaniego, Blanquerías, Pelayo, Gracia, Hernán Cortés, Cerrajería, Pizarro, Roteros, Sagunto, Salvá, etc. Los puentes. Las casonas. El Huerto del Tirador. Los barrios del Carmen y Ruzafa. Las inscripciones romanas. Los llanos de Zaidía, Real y Remedio. La magnífica huerta. Villanueva del Grao y el puerto, con sus buenas instalaciones. La playa del Cabañal, con la estatua de Sorolla, y la playa de Malvarrosa, con la casa de Blasco Ibáñez, convertida en museo.

De Valencia, entre otros valores e ingenios, el poeta Ausias March, del siglo XV; el filósofo Juan Luis Vives (1492-1540); el poeta Guillén de Castro y Bellvís (1569-1631); el pintor Esteban March (1590-1660); el pintor Juan de Ribalta (1597-1628); el pintor Apolinario Larraga, del siglo XVIII; El escultor José Esteve y Bovet (1741-1812); el botánico Antonio José Cavanilles (1745-1804); el novelista Enrique Pérez (1829-97); el poeta Teodoro Llorente (1836-1911); el pintor Joaquín Sorolla y Bastida (1862-1920); el escultor Mariano Benlliure (1866-1947), y el novelista Vicente Blasco Ibáñez (29 de enero de 1867-28 de enero de 1928). En la huerta los mayores realces se hallan en ocho canales. De los mismos, el agua viene a ser distribuida por una fuerte cantidad de acequias. Todas las cuestiones entre regantes pasan al Tribunal de las Aguas, compuesto de ocho jueces, uno por cada canal. Las sesiones se celebran todos los jueves al mediodía. El reglamento básico procede del 1239. A unos 14 kil., la Albufera (en árabe «al buahra», que significa lago o pequeño mar), presentando una extensión de 8.500 hectáreas, por el cuadro de sus aspectos y motivos, tiene alcanzado un verdadero renombre. Con unos 20 kilómetros de largo por cinco de anchura, aparte de la pesca, en ella principalmente se cultiva el arroz que, en razón de su cualidad, goza de los grandes aprecios.

En linda bahía, la amorosa Alicante, la «Alikant» de los sarracenos. Entre sus distinciones, el monumento de Bari, del 1616; la Alameda; el Ayuntamiento, del 1696; las palmeras; el castillo de Sta Bárbara; la Estación sismológica; el Museo; las plazas de Ramiro, Hernán Cortés y otras; los paseos de Méndez Núñez y de los Mártires; las calles de San Francisco, Trafalgar, del Cid, San Vicente, Navas, Sevilla, Labradores, Calatrava, Bailén, Riego, La Avenida; las estatuas; las estaciones, la playa del Postiguet; el arrabal Roig, el faro y el puente, con la pena profunda de unos tristes recuerdos. De Alicante, entre otras personalidades ilustres y meritorias, el autor Carlos Arniches (1866-1943). En buen terreno, unos cuatro kil. de Mediterráneo, la relevante Castellón de la Plana, con sus aderezos. Entre sus índoles, el monumento artístico y la Torre de las Campanas, del siglo XVI; las Casas Consistoriales, del 1689; el Museo; las estaciones; el Instituto; la Ronda Mijares; los jardines; las plazas de la Independencia, Mayor, Clavé y otras; los paseos de Lidón y Ribalta; la Alameda y las calles de Zaragoza, San Vicente, Mayor, Núñez de Arce, Colón, etc. De la misma, entre otras altas individualidades, el pintor Francisco Ribalta (hacia 1560 y primera parte del siglo XVII), y el compositor Francisco Tárrega (1854-1909). En el radio de onfluencia, el puerto del Grao gana en actividad e importancia.

(Terminará en el próximo número)

El problema de Aymare

CON pruebas concretas y exactas, compañeros, insisto en que la responsabilidad de lo ocurrido en Aymare recae sobre todos. No se ha sabido, en general, cumplir con la obra constructiva y solidaria cual se esperaba.

A pesar de todo, Aymare sigue en pie aguardando nuestra decisión para la ayuda concreta que le debemos. Aymare es capaz de fruto, que en la actualidad se pierde. Es como una madre a la cual hemos abandonado.

No podemos creer justo que en ningún caso los hijos vendan a la madre; es cosa que varios no podemos consentir. No estoy conforme en que se venda el esfuerzo heroico de un puñado de compañeros, las ilusiones de militantes bien intencionados que, al revés de muchos votantes adversos, han derrochado sudores en la colonia. Hay que recapacitar antes de pronunciar un mal paso.

Aymare dispone de 120 hectáreas de terreno laborable y abrojado, y de refugio para compañeros inválidos. Los que trabajen levantarán la colonia y a los inválidos debe ser la Organización quien los subsista. Barajar ambos aspectos ha sido el fracaso de Aymare, cosa que la gran mayoría de compañeros no ha sabido comprender. Rehabilitar las tierras con un grupo de trabajo capacitado, y sostener a nuestros ancianos: he aquí labor que se olvida. ¡Salvar todo esto tan caro que tenemos en abandono! Esto sería realismo, esto sería victoria de la Organización, compañeros. La liquidación es asunto cómodo, pero es fracaso, y no es para fracasar que estamos organizados.

Hay muchos detalles vistos y vividos por el firmante de este escrito. Mas no importa, no hacerme caso. Pero, por favor, que los desconocedores de Aymare se trasladen a la finca antes de que el conjunto se sacuda de ella. Hay que conocer lo que se toca, saber por qué se determina. Vendiendo un valor material caro a cuantos hemos amado esta realización cenetista, cometemos una crueldad y desdeñamos los intereses morales que en la CNT tantísimo cuentan. La liquidación de Aymare no atraería comentario favorable.

Porque Aymare no es un problema abstracto, sino efectivo; y piedra de toque para nuestra capacidad constructiva. Libertarios maduros y jóvenes lo sabemos y a salvar Aymare todos estamos obligados. Ha habido errores: salvemos Aymare con aciertos. ¿Es que nos consideramos incapaces de acertar en colectivizaciones, cuando en el agro español éstas nos dieron prestigio y proporcionaron ejemplo para el porvenir? Aducimos al respecto Aragón, Valencia, Castilla, Cataluña, no siendo Aymare más que una insignificante reducción de todo aquello.

Zanjemos este problema satisfactoriamente, compañeros. Un voto mayoritariamente liquidador sería atroz para una minoría que en Aymare ha hecho lo indecible, no para Aymare en sí, sino para el prestigio renovado de la Organización.

***

El compañero Temblador se ocupó de Aymare en «Espoir». Cree que los confederales somos más ricos en proyectos que en dinero y capacidades. El compañero Temblador nos es muy apreciado, pero nos da idea de que comenta un asunto mentalmente. ¿Conoce este compañero Aymare?

Yo sí, por haberme preocupado directamente de ello, no por delegación alguna. Vista de cerca la cosa, creo que en dinero hemos escaseado en algo, pero no en lo que se supone, y en cuanto a hombres capaces, la CNT los posee de sobra en Francia, tanto prácticos como técnicos. A cinco hombres que durante años trabajaron denodadamente para abrir y cultivar la tierra y al mismo tiempo concurrir a las necesidades de diecisiete viejos y enfermos, los hemos dejado agotar, por fatiga y penurias, por falta de comprensión del problema. Ellos habrían podido, de sobra, con la finca; no con la doble carga del trabajo y la manutención de diecisiete personas muy estimadas, pero improductivas. Y unos tras otro estos esforzados se marcharon, *los dejamos marchar*, cuando eran un crédito para Aymare y para la Organización. Aquí radica el meollo de la tragedia.

La verdad es que los comités han estado por encima de los técnicos —Alberto Carsí estuvo a estudiar Aymare por el aspecto aguas, dando informe favorable—y los dineros que los compañeros devengaron no alcanzaron a cubrir ni la mitad de las necesidades perentorias del grupo Inválidos. Los del grupo de Trabajo, para adquirir camisa o alpargatas, tenían que hacerlo por turno, y de esta situación apurada compañeros hubo que sacaron conclusiones desfavorables para el sistema, cuando el defecto radicó en la ignorancia nuestra sobre cuanto de verdad en Aymare ocurría.

Hay estudios formales hechos, referentes a la capacidad productora de la tierra de la colonia, y un plano muy sagaz sacado en 1955 que debe dormir en algún cajón de secretaría.

Amigo Temblador, la tierra aymareana no es de calidad primera, pero los hombres hemos demostrado ser de peor calidad productiva que aquel suelo, que puede dar, según se demuestra en el dictamen de la comisión congresil que visitó la propiedad en 1961, documento publicado en este mismo periódico. Piénsese en lo que han podido los colectivistas de Israel sobre arena del desierto, y calcúlese lo que no harían en tierra aprovechable y naturalmente regable (si no toda, en parte) si a unas gentes así de emprendedora se les ofreciera Aymare. La colonia viviría por sus medios agrícolas, y ciertos inválidos podrían ser reeducados para labores sobre rodillas o a máquina. Lo que falta es voluntad, que es la moneda que más valor alcanza. Lo que Aymare precisa es un grupo de personas conocedoras de la tierra, y todos sabemos que en nuestras filas los hay a centenares.

En la colonia tierras existen que no se han laborado nunca, hay espacio para más de un centenar de ovejas, es práctica para la cría de aves y para la cunicultura; hay establos para caballos, vacas, pocilgas y aire libre para tocinos, que Aymare los contuvo anteriormente a nosotros, a centenares. Se puede acometer el negocio de la apicultura, hay 15.770 metros cúbicos de agua anuales y otras aguas que según Carsí se pueden aforar, con depósitos y contenedores (uno construído en 1956 por un grupo de amigos de Aymare)... y

MONTANE

(Termina en la página 3)

Comuniqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Siège et correspondance 24, rue Rouget de l'Isle : Permanence les samedis de 17 à 18 h. 30. Diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, adhésions, renseignements, Bibliothèque

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

L'Elysée ne se trouve pas dans dans le XI

(Suite de la page 1)

préjudiciable qui puissent être, sur le plan financier, saisies de presse et plasticages, le calcul des ennemis des exploités est mauvais. Tout au plus accompliront-ils une utile propagande pour nous tous, car si les oppresseurs nous attaquent, c'est certainement parce que nous sommes de l'autre côté; *du bon côté.*

Ce n'est pas un méchant pétard, même s'il provoque d'importants dégats, qui couvrira la voix des libertaires.

On ne tue pas la vérité; on n'élimine pas définitvement la liberté. On parvient, tout au plus, à supprimer les individus. Mais, si l'un d'entre nous tombe il s'en trouve aussitôt un autre pour le remplacer.

Nos ennemis, qui n'ont d'autre idéal que leur portefeuille, doivent en prendre leur parti; l'idée libertaire ne disparaîtra qu'avec l'humanité, et tôt ou tard, quoi qu'ils fassent, même avec l'appoint du plastic, ils seront vaincus!

« V O L O N T A »

Casella postale 85, Genova-Nervi (Italia), en su número de febrero de 1962:

G. B.: «Le due Italia». G. Rose : «L'Indiferenza in materia politica. G. R. « Pezzi del nostro mondo ». L. de Marchi: « Wilhelm Reich ». Correspondencias de J. de Boe, L'Itinérant, V. García, M. dal Molin. Más de un trabajo de Lumumba.

« Q U I N E T », de Felipe Alaiz

Compañero que no adquieres «Quinet», nunca conocerás el valor estético y libertario de la pluma alaiziana. Comprar «Quinet» es colocar una piedra en el monumento literario anarquista que será la colección «Obras de Felipe Alaiz».

Un libro de nuestra historia

(Viene de la página 1)

parable valor del proletariado español. Enseñarán al lector francés las bajas sombras de esta guerra sin cuartel, le demostrarán que fue maturada y llevada en la sombra por algunos militares y políticos traidores, que pretenden todavía abusar de la opinión desnaturalizando totalmente la verdad. Los que dudaban, comprenderán leyéndolos, que la victoria no puede escapársele a un pueblo que luchan tan valientemente, tan bravamente por defender sus derechos.

»Veremos como la vanguardia y la retaguardia un todo unido, que vive con la sola inquietud, el deseo ardiente de vencer por ser libres. Muchos han desaparecido pero sus sacrificios no habrán sido vanos, sus hermanos, sus hijos los reemplazarán y proseguirán la obra comenzada hasta la victoria.

»Es el mínimo de los homenajes que podamos rendir al pueblo español procurando conocer su obra en sus propias organizaciones sindicales y políticas y en las enseñanzas de sus hombres más representativos.»

Después de haber leído su introducción nos lanza este interesante libro a conocer su contenido, de capital importancia para todo lector que se interese por conocer con exactitud los que fueron y son problemas revolucionarios del pueblo español y que no ha cesado ni cesará por resolverlos en hora muy temprana.

Félix ALVAREZ FERRERAS

B.D.I.C

Del militante y de su formación

Si según la definición académica de la lengua castellana militante es «toda persona que lucha y combate por el triunfo de una idea, de un partido», discriminación hecha de las ideas y partidos que defendieron, el adjetivo igual se les puede aplicar a Ling que a Hitler, a Mussolini como a Malatesta, a Tolstoi o Ravachol, a Ignacio de Loyola como a Francisco Sabater.

La idea de trazar estos renglones sobre el militante y su formación ha pasado por mi mente debido a que con mucha frecuencia algunos compañeros se llenan la boca diciendo que el verdadero militante es el que se forja o ha forjado en las cárceles y presidios. Craso error. Pues si de las cárceles y presidios—antros de tortura físico-moral—salen rebeldías bien templadas, también sale el hombre-piltrafa y algunas veces hasta el judas. El ambiente psicológico que se respira en esos centros es más propicio al embrutecimiento que al desarrollo de la lucidez cerebral.

A través de la ya larga existencia del M.L.E. y para fortuna del mismo, se han mezclado con los auténticamente proletarios los cerebros lúcidos, inteligentes y capaces. Cierto. Pero, paradójicamente, su mayoría han llegado procedentes de las Universidades burguesas y de los seminarios. El autodidacta que se ha formado tanto en la cárcel, tanto con su esfuerzo cotidiano robándole muchas horas al descanso, es muy corriente también en nuestros medios aunque—mas pese a nuestra buena voluntad—su formación, salvo rarísimas excepciones, siempre ha sido insuficiente, incompleta. Prueba de ello es que el que cuando hemos querido edificar una casa o construir un puente se ha tenido que recurrir a' ingeniero o arquitecto de «en frente»

El 19 de julio, por ejemplo, encontró a nuestro Movimiento con unos cuadros más pronto preparados para la destrucción que para la edificación de la nueva sociedad basada en nuestros principios socialistas libertarios. Además de los grupos de combate, nuestros sindicatos contaban con decenas de miles de afiliados, excepción hecha empero del de Profesiones Liberales, que casi no se le conocía o contaba con un número muy reducido de adherentes. Al producirse los hechos y ser la calle del dominio de la CNT, los últimos vinieron a nosotros como las moscas a la miel De ellos se tuvo que echar mano para rehacer la industria y la administración, las que habían abandonado los que hasta entonces las habían poseído. Verdad es que, orientado por una minoría de nuestros hombres llevaron adelante la nueva organización revolucionaria; pero no es menos verdad que al no existir en ellos la conciencia de militante—no sentían las ideas revolucionarias, por lo que no hacían más que sirvir al «nuevo amo de turno»—, apenas se empezaron a encontrar las dificultades que todos conocemos, fueron desapareciendo de entre nosotros cual espuma de ría cuando sopla el viento. Pocos muy pocos llegaron al exilio y casi ninguno de ellos se quedó en el Movimiento.

Cinco lustros nos separan de aquella fecha gloriosa. El curso de los acontecimientos va tomando proporciones incalculabes. Sus exigencias técnicas cada día se hacen sentir más La economía moderna requiere más preparación y conocimientos humanos para su impulso y desarrollo La masa proletaria que nada sabe de nuestros principios, pero que tiene necesidades a cubrir ya no se conforma a vivir vegetando como lo ha venido haciendo hasta pocos años ha. Estas consideraciones y otras muchas que se podrían añadir creo que nos obligan a reconsiderar el concepto de algunos compañeros sobre el militante y su formación, conviniendo en que hay que elevar nuestro conocimiento y preparación hasta ponerlos bien alineados y en armonía perfecta con la vida moderna que vivimos.

Cierto que no se ha despreciado del todo este problema, pues una parte de nuestras inquietudes han discurrido sobre la creación de centros o cursos desde donde poder instruir más y mejor a nuestros jóvenes y a nosotros mismos; prueba fehaciente de ello es el acuerdo tomado en el Congreso del 45 en París, acuerdo que se ha venido ratificando a través de todos los comicios que han ido celebrando hasta la fecha, aunque, para desgracia nuestra, no ha pasado de ser papel mojado, como otros muchos. Así transcurren los años y así vamos constando la desaparición de los militantes «forjados» en cárceles y presidios sin que nada o poco mejor quede tras de nosotros.

Evidentemente que hoy más que nunca la liberación de España del fascismo es y debe ser el punto crucial de nuestras preocupaciones, pero no por eso debemos echar en completo olvido la preparación de la nueva militancia , a la que aún hay posibilidades de formar si alentamos y ayudamos a los compañeros que son capaces y tienen voluntad para hacerlo poniendo a su disposición los medios y ayuda necesaria. Todas las buenas obras han requerido la voluntad y el sacrificio de los que las han impulsado. Hagamos un esfuerzo más y del exilio podrá salir todavía la pléyade de ingenieros, técnicos, periodistas, oradores, etc., de que tan carente se halla nuestro Movimiento, así como los cimientos sólidos para los Institutos y Universidades propias de la CNT, las que podrían ser en España crisol y fragua de la sociedad socialista libertaria que anhelamos.

Ramón SERON

BESANA (novela del exilio)

(Continuación y fin)

LA BODA

El casamiento de Irma y Ariel fue simple y sin grandes ceremonias. Precisamente en aquella época, los alemanes ocupaban toda la Francia; la flota francesa había sido barrenada en el puerto de Tolón y los acontecimientos internacionales no dejaban prever un gran porvenir entre los esposos.

Sea cual fuere la situación, los dos jóvenes se unieron en lazo conyugal, en la alcaldía de Saint Antonin y en presencia de la familia Delay y otros invitados españoles amigos de Ariel. El mozo estaba pinturero con su traje de tela barata, limpio y bien afeitado, resplandeciente con su camisa blanca y corbata de seda que le prestó monsieur Bernard, y sus zapatos brillantes por primera vez desde que estaba en Francia.

Irma parecía una hermosísima paloma, porque se casó de blanco, sin pensar en los atildes que la pudieran hacer las personas de rancio prejuicio. Divina con el fruto de su vientre, estaba risueña y radiante de felicidad. Sobre la cabellera fina y brillante como el oro, tenía un velo transparente que cayéndole sobre los hombros la modelaba el talle. Un ramito de azahar le adornaba la sien derecha, dándole en conjunto, un rostro morenito de niña tan virgen y tan pura en su cuerpo de Venus, como antes de conocer su Ariel.

Ya hemos dicho que la ocupación nazi, ave rapaz de las campiñas, no permitía dar mucho fasto al himeneo, que terminó por un soberano banquete en el cual comieron de las más sazonadas viandas que se puede soñar en tiempos de penuria. Herbert Francis y Sylviane, futuros esposos, fueron invitados a los comensales, que duraron cerca de tres horas.

No faltó el buen vinillo para alegrar la fiesta. Los corazones se inspiraban, los pechos se encendían y cada cual hablaba de lo que sabía y cantaba con buena voluntad sin hacer estridencias de la voz, himnos de la montaña, ora en provenzal, ora en francés.

Entre tanto los perros y los gatos de los alrededores se encargaban de los huesos de pollo y conejo que caían bajo la mesa, en particular Júpiter, que sin dar abasto en triturar coyunturas, no se acordaba de los nabos y aguaturmas cocidos sin grasa. Aquel día le pareció la cornucopia en eterna primavera. Ariel no le echaba huesos, sino molla más fácil de masticar que las pechugas mondadas de los palominos.

Terminada la fiesta, unos días después recibieron algunos regalitos. El propietario de Les Tilleuls les arrendó la propiedad adelantándoles un año de cosecha; los intereses eran ventajoso para Ariel, que, de aparcero, podía pasar a propietario en pocos años. M. Bernard les trajo una gallinita con doce polluelos.

Herbert les cedió 50 kilos de patatas para siembra: (¡pobre Francia, qué fin le tenía reservado el destino!)

Monsieur Delay entregó a su hija 20.000 francos, sábanas, mantas, vasija y otros valiosos objetos como dote.

Ariel no tenía ni dote ni familia; pero el amor por su esposa y el entusiasmo de levantar un hogar con su honradez y trabajo, era la mayor riqueza que podía garantizar.

EPILOGO

No he querido terminar esta historia, simple y humana, sin antes ir a Servanac, aldehuela enhiesta en la comuna de St-Antonin (departamento de Tarn et Garonne), cuya perspectiva ha sido descrita anteriormente. Servanac es un pueblecito acogedor; cuando fuí a visitarle en 1951, la guerra había terminado con la victoria de los aliados en 1945.

La pesadilla teutónica dejó sombríos recuerdos en muchos hogares del mundo. Vacíos, inolvidables, luto y dolor.

Herbert Francis, unos meses después de las bodas de Irma y Ariel, cayó herido mortalmente por los SS alemanes, cuando labraba la tierra de su padre. Murió al lado mismo de los bueyes. ¿Porque lo mataron? Los alemanes mataban por venganza. Si los franc-tireurs hostigaban su pasaje, algún francés tenía que pagar como rehén. Von Brodosky hizo asesinar a todos los habitantes de Oradour-sur-Glane. No respetó ni viejos ni enfermos ni mujeres ni criaturas pequeñas. A todos los fusiló, a los niños a bomba de mano les masacraron en la iglesia misma en la que después pegaron fuego. No es extraño que Francis hubiera sido una presa más en que ensañarse, cuando el desgraciado estaba en vísperas de casarse con Sylviane.

Le dieron « caput » y si hubieran encontrado otros jóvenes que no querían ir a trabajar en Alemania, les habría ocurrido igual. Ariel fue arrancado del hogar a viva fuerza por los gendarmes; lo metieron al campo de concentración de Septfonds, a cuatro kilómetros de Servanac, y al cabo de unos días, se le llevaron con trescientos españoles más, a trabajar en bases submarinas en construcción en las costas del Atlántico.

Los sufrimientos que pasó serían muy largos de contar. No acabaríamos de contar calamidades en esta corta narración. Después de la liberación fueron llegando los supervivientes de la tragedia europea.

En fin, todo ha pasado, y por casualidad Ariel retornó con su esposa e hijita.

El día que fuimos a saber noticias de tan feliz matrimonio, un jueves en que los niños no iban a la escuela, encontramos un rebaño de ovejas que se apretujaban en el camino. Los perros de ganado iban y venían con muchos ladridos para conducirlas a los prados.

Tras el hato seguían una niña rubia de ocho años aproximadamente y un hombre que rayaba en la cincuentena. Eran Mr. Delay y su nieta Felicia, fina y graciosa como su joven mamá.

Vimos también un perro casi imperceptible de raza indefinida. Era el viejo Júpiter, ya veterano pastor con gravedad de canoso patriarca.

Cuando hicimos al padre Delay elogio por el donaire y viveza de la niñita, nos respondió:

— En Les Tilleuls tengo tres nietezuelos más, que completan mi alegría y la felicidad de mis queridos hijos Irma y Ariel. El más pequeño tiene once meses, es Francis, un encanto de criatura.

— Floreal tiene tres años, y Alicia cuatro. Todos son buenos y bondadosos como mi hija Irma.

Cuando hablaba de Ariel le llenaba de alabanzas.

— Es el más bueno de los hombres — decía.

El rebaño se alejó, seguido del abuelo, nieta, Júpiter y los perros pastores. Seguidamente nos fuimos hacia Les Tilleuls, viendo poco antes de llegar sobre una haza de tierra, un hombre fuerte y risueño, con cara de niño bueno, en cuyas sienes se asomaban guedejas blancas, como tributo de penalidades pasadas. Era Ariel, que labraba la tierra; gritaba a la yunta en el dialecto de Federico Mistral. Sus palabras sonaban con paterna suavidad. Los surcos que trazaba la reja del instrumento eran rectos y bien paralelos. Irma con un sombrerito de campesina y un vestidito de flores, ayudaba a su esposo en la ardua tarea de la siembra; con la mano izquierda sujetaba el delantal lleno de granos de maíz y con la diestra iba depositando la semilla con maternal beatitud en los regueros que trazaba su esposo.

¡Oh, Francia, que con tus lindas muchachas campesinas, cautivaste el corazón de tantos combatientes de la República española, puedes estar orgullosa de estos hombres sanos y trabajadores que contribuyeron a la grandeza y fecundidad de tus tierras!

VOLGA MARCOS

23 AÑOS DESPUES

Nuevo quijotismo de los españoles

En tales circunstancias las plazas vacantes no podían quedar desocupadas. Había que reemplazar a los operarios. ¿Con quién? La mano de obra de los refugiados españoles, «inteligentemente aprovechada», prestaría útil servicio a la nación. Agrupados en Compañías, serían empleados en trabajos de retaguardia. Y a este efecto, con poco gasto un nuevo ejército de producción puso en actividad, bajo todas las formas, la economía francesa. Unos en C.T.E. y otros trabajando con patronos particulares los refugiados de tercera dieron su rendimiento productivo al país que los había recibido. Muchos tomaron las armas para combatir y luchar contra su clásico enemigo: el fascismo. Con el fusil o con diferentes herramientas de trabajo, tan necesarias en la guerra como los cañones y las ametralladoras.

A pesar del trato recibido en la tierra que les dio hospitalidad, siempre pensaron, los descendientes de Don Quijote, que la causa del antifascismo del pueblo francés era su misma causa, y su victoria sería su victoria.

¡Cuán lejos estaban de pensar que vencido el nacifascismo volverían a quedar con España abandonados a su suerte ,quedando en pie el tirano de España, aniquilador de personas y de libertades!

Los meses pasan envueltos en ruidos de pájaros de acero con alas negras que cruzaban el espacio para transportar el dolor y la muerte, así como el odio a los hogares, destrozando a las familias y a lo pueblos.

La guerra tomó un incremento considerable. La Alemania nazi llevaba ventaja en la cruel lucha. Polonia fue totalmente invadida; igual Bélgica y Holanda, dirigiéndose el ejército alemán hacia París después de romper la famosa «línea Maginot», haciendo su entrada bárbara y triunfal en la capital francesa. En pocos meses el país fue en su mitad invadido. El gobierno dimisionó y otro nuevo tomó el poder, demandando un armisticio en el mismo momento de ser constituido, por cuyo resultado fue dividida Francia en dos zonas que dieron por llamarlas zona ocupada y zona libre, teóricamente esta última.

Millones de franceses fueron hechos prisioneros e internados en campos de concentración alemanes. También lo fueron muchos españoles que trabajaban en C.T.E. empleadas en fortificaciones en los frentes y en la retaguardia. Los que pudieron quedar en «zona libre» otra vez dieron con sus huesos en las arenas de los campos de Saint-Cyprien, Argelès-sur-Mer y otros más que dejaron constancia en unos cementerios improvisados para españoles.

Pues, otra esperanza truncada. La deseada victoria de Francia de convirtió en derrota provisoria. El porvenir de los nietos de Don Quijote se presentó más incierto e inseguro que nunca. Las perspectivas de liberación se redujeron a la nada. El horizonte claro y prometedor que presentó la entrada en guerra de Francia se había vuelto a oscurecer de tal forma, que no percibían un rayo de luz que iluminara sus almas entristecidas, sedientas de libertad. Otra vez en las arenas, y saber qué determinación tomarían con ellos el gobierno del armisticio, remarcablemente pro fascista. No tardaron en saberlo. De nuevo salieron de los campos. Esta vez en «grupos de trabajadores». Ya no eran compañías. Les dio por llamarles grupos. Para el caso era igual. El mismo trato y disciplina observado. En estos grupos existían mandos, como en las Compañías. En éstas mandaban capitanes y tenientes, al menos así se llamaban. En los grupos, jefes y responsables, compuestos en mitad franceses, en mitad españoles. En los «estados mayores» de estos grupos existían uno o dos intérpretes, españoles, quienes intervenían en todos los asuntos para hacerlos entender con los franceses. ¡Cuán difícil les hubiese sido a los exilados solucionar sus problemas sin la intervención de aquéllos! Pero difícil... Tanto, que si a uno de los compañeros le era necesario valerse de intermediarios, éstos interpretaban las cosas cual no eran y deseaba el demandante, tratando de no perder la estrecha amistad que les sujetaba a los mandos. Todos los asuntos a interpretar les parecían impertinencias. Algunos tal vez lo fueran. Pero los justos y razonables la mayoría de las veces ni tan siquiera los comunicaban a los mandamases. Y después iban a sus compatriotas con cualquier cuento chino—muchos lo eran—que los jefes les habían contado al respecto.

Haciendo honor a la verdad, lo más detestable que encontraban los refugiados españoles en Compañías y grupos eran los intérpretes. Salvo raras excepciones, muy respetables por cierto.

Manuel TEMBLADOR

(Continuará)

EN LYON

Gran función teatral para el día 18 de marzo a las dos y media de la tarde en la Sala de Fiestas del Distrito II. Representación a cargo del grupo artístico « Tierra y Libertad » de la magnífica obra de Alejandro Casona : LA MOLINERA DE ARCOS.

Como fin de fiesta, selectos números de Variedades.

Este Festival, organizado por SIA, merece ser amplia y entusiásticamente concurrido por todos los españoles.

¿Cual debe ser el tono de nuestras publicaciones?

En primer lugar, quiero hacer constar bien claro que no estoy «mordido» por la impaciencia del antifranquismo exclusivo que parece haberse apoderado de algunos desde hace poco tiempo. Hace muchos años que tengo comprendida la necesidad de combatir al fascismo rojo o negro. No he hecho todo lo que podía en este aspecto, pero por lo menos no he dejado de hacer. En cambio, los hay que han perdido quince años de actividad y estos años no pueden ser recuperados.

La CNT en el exilio ha hecho lo que podía hacer, y si con la fusión hemos aumentado el número, trabajemos en conjunto pensando en el doble objetivo: el de ideas y el antifascista, sin concesiones a la galería.

Sin ánimo de molestar a nadie, como militante quiero exponer algo que me preocupa desde hace meses, y que la lectura del «C. S.» (número 180) y la de «Espoir» (número 7) me fuerza a preguntar: ¿Es que los responsables directos de ambas publicaciones pasan por el tamiz los trabajos, escogiendo de ellos los más moderaditos? ¿O es, por el contrario, que los colaboradores han querido adaptarse, por el momento, a normas de prudencia?

De una u otra forma, mi opinión es que se padece de un complejo de inferioridad al tratar de darle a nuestra prensa un carácter literario por encima del combativo. Querer mantener órganos de la CNT por el solo hecho de mantenerlos, no paga la pena de emplear esfuerzos, pues dan un resultado vegetativo. ¡Ni artículos dinamiteros ni prosa de pasatiempo! Un término medio sería más conveniente.

Téngase en cuenta que si en el ánimo de los que pueden perjudicarnos—y que ya nos han perjudicado—está el suprimir nuestros papeles definitivamente, lo harán del mismo modo por mucho que nos doblegue-mos y por muy buenos chicos que aparentemos ser.

Una señora dijo hace tiempo: «Prefiero morir de pie que vivir de rodillas», sin ganas de morir de una manera ni de otra. Nunca he estado de acuerdo con esta dama, pero el sentido de sus palabras (aunque las haya copiado) lo considero loable.

La CNT como tal ha pasado por períodos graves, sin que su voz haya perdido tono. Se ha manifestado siempre con la misma reciedumbre y parejo sonido, o en letras de molde enérgicas, aunque fuesen de multicopista. Entonces pensemos en lo que fuimos para concretar lo que somos.

Una sección de nuestras publicaciones puede ocuparse de estudios doctrinales, de artes, de literatura. Mas no quitemos la parte combativa que por derecho propio les corresponde, en antifascismo como en todo lo nuestro. De lo contrario, habrá que repetir con el clásico: «¡O herrar o quitar el banco!»

M. HERNANDEZ

N.D.L.R. : Discutiendo esto públicamente, el compañero Hernández nos pone en un brete. Sin embargo, el «C. S.» puede asegurar que en sus páginas se trabaja como antes, a pesar de los contratiempos. El fascismo español—ya que de él hay que ocuparse especialmente—sigue no mereciéndonos ninguna clase de respeto. Creemos que lo estamos demostrando a pesar del número 180 que se nos cita.

El problema Aymare

(Viene de la página 2)

todo ello, riqueza y esfuerzos, trátase de venderlo, sin que el 90 por ciento de vendedores conozcan el valor moral de lo que va a perderse ni lo escaso de la percepción dineristica que se obtendrá deducidas deudas y otros excesos que no nombramos.

A Aymare se ha ido a cortar y no a plantar, en cuanto a arbolado.

En cuanto a hombres, los que han trabajado han sido los del grupo arriba indicado y compañeros ocasionales.

Las asambleas no han dado germen ni a una sola espiga.

Amigo Temblador, dispénsame si mi apasionamiento razonado te resulta molesto. Mi amargura no me deja expresar de otro modo.

MONTANE (Paris).

« C E N I T »

SUMARIO del núm. 134:

Plácido Bravo: «Hoja por hoja». Floreal Ocaña: «Valor de la duda y del ser». Angel Samblancat: «Ciencia venenífica». Cosme Paules: «Nueva versión de poemas y religiones». Puyol: «Cervantinas». J. Manaut Viglietti: «Evocación de Santiago Rusiñol en el Cau Ferrat». Miguel Jiménez Igualada: «Cartas al amigo. Acción y Cultura». Charles Idevalle: « Cárceles de España ». Alberto Carsi: « Buscando raíces ». Fontaura : «El mito de la realidad sexual». Max Scheler: « La edad ». J. Martínez Ruiz: « La pedagogía ». W. Muñoz: (Selección): « ¡Qué la juventud sea !» J. Ferrer: «Glosa al sindicalismo».

Obtenerla por 1,00 NF, en 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.) o en nuestros lugares de venta.

Libreria

OCASION UNICA

Biografía de Pedro Kropotkin en francés, escrita por G. Woodkock 3 50

«Entre deux Mondes», novela por Upton Sinclair (dos vol.), dos mil páginas de lectura.... 6 00

«Klette», por Léo Chauppon, 1 50.

«L'improvisateur», H. C. Andersen, novela del célebre escritor de narraciones infantiles, quinientas páginas de lectura, 2 50.

NOTA. — Dado el precio de estos libros no hacemos el descuento a los paqueteros.

COMUNICADOS

C. DE R. ZONA NORTE

DONATIVOS PRO ESPAÑA

F. Local de Paris: B. B. un compañero italiano 5.000 francos; Serrate 500; Crespo F. 500; Uno de Gracia 500; Valiente 1.500; Lobo 500; Pradas 500; Baeza 500; Serrero 1.000; Elon Roque 800; Mera 1.000; Luz Crespo 500; Mestre 1.000; S. Martínez 1.300; Velasco 500.

F. L. de Combs-la-Ville : Juan y Juana Fernández (enero) 1.000; Villanueva Justo 500; Oliveras P. 500; Terraza A. 1.000, Jaime Martinez 500.

F. Local de Bonnières : Soto 8,00; Peralta 500; Artés 500; Clemares 500; Llobet 1.000.

F. Local de Nancy (Zona Este) : Pérez Miguel 300; Lindo 300; Espinosa 300; J. Uson 300; F. Uson 300; Plazuelo 300; Un compañero 500; Barreto 500; Pardo 500; Angulo 500; Martinez 500; Gargallo 500, L. Celedonio 640; Vicente Cuenca 500; A. Pérez 500; Juan Villa 500; Melich 500.

F. Local de Montereau : 8.000.

Total 42. 295 francos viejos.

F. L. DE LYON

Coloquio en 25 de marzo a las nueve y media exactas de la mañana en nuestro local social. La periodista Mlle Jolivot y la profesora Le Louvette disertarán sobre el exceso de población y el problema sexual», con intervención del doctor Fabre. En la misma sesión se organizará un cursillo de seis lecciones (uno por semana) a cargo de la citada profesora Le Louvette.

F.L. DE THIAIS

Celebrará reunión general el 18 a las diez de la mañana, en el sitio y hora de costumbre.

F. L. DE TOURS

Por el presente comunicado convocamos a todos los compañeros que componen nuestra Localidad, el domingo día 25 de marzo 1962, a las 9 h. 30, para la celebración de una Asamblea general en el lugar de costumbre.

F.N.I.F., PARIS

Tómbola benéfica. Números premiados en ocasión de la fiesta ferroviaria del 11 de marzo: 2.207; 35; 2.845; 1.327; 3,357.

LES AMIS DE HAN RYNER

Dimanche 18 mars, à 15 heures, au Café de la Gare, 3, place St-Michel (sous-sol) Assemblée générale sous la présidence de M. ,Claude-Henri LECONTE. Causerie-débat: «Han Ryner dans le monde actuel», mise en train par Louis SIMON. Invitation cordiale aux sympathisants.

Mitin antifranquista en Genova (Italia)

Organizado por los compañeros de la *Unione Sindicale Italiana*, Sección de la A.I.T. — y con la cooperación de otros compañeros libertarios, italianos, tendrá lugar durante los días 18 y 19 de marzo, en la sede de la U.S.I., Via G. Donizetti, 2A, Genova, una

GRAN REUNION A FAVOR DEL PUEBLO ESPAÑOL OPRIMIDO

Este acto es para expresar la solidaridad del pueblo italiano, de los trabajadores, de los antifascistas e internacionalistas a favor del pueblo español y de repudio total al franquismo.

Los compañeros G. Mancuso y Franco Leggio participarán en el mismo, informando de la lucha antifranquista en el plano internacional.

Acudirán a la Magna Reunión, que empezará a las diez de la mañana del día 18, compañeros y entidades de diferentes ciudades de Italia.

¡Compañeros italianos todos! ¡Antifascistas! Acudid a esta REUNION DE SOLIDARIDAD HACIA EL PUEBLO ESPAÑOL Y DE REPUDIO A LA DICTADURA FRANQUISTA

Organización, agitación, revolución

por Ricardo MELLA

II

En los momentos actuales en que muchos trabajadores han despertado al contacto de las ideas revolucionarias, en que ninguno puede ya dudar de la necesidad imperiosa de rebelarse contra el triple despotismo de la autoridad, la propiedad y la religión, en que nadie duda de la injusticia en que vivimos, y si duda, es porque ha sido anulado como hombre por el hábito de la esclavitud, urge llegar a la asociación de las fuerzas para dar pronto, muy pronto, cima a la gran empresa confiada a la clase productora, o mejor a las masas revolucionarias que pretenden una renovación total del orden existente.

Toda modificación, todo cambio, todo trastorno en el modo de ser de las sociedades, es precedido de una fiebre inmensa de propaganda, de difusión de las nuevas ideas. Toda aspiración nueva, todo ideal innovador que se propaga y se extiende por todas partes, produce ciertos resultados inmediatos: organización de los elementos partidarios de la reforma; agitación consiguiente y continua de la sociedad en que se vive; y finalmente revolución general del orden establecido. El triunfo del nuevo ideal resulta de la organización, la agitación y la revolución promovida por sus partidarios tanto como de la desorganización, la impotencia y la resistencia de sus enemigos.

Un cambio radical de la sociedad, procede siempre de causas múltiples, de elementos complejos. La revolución es siempre el momento determinante de ese cambio. La agitación, el prólogo de la batalla. La organización, el primer elemento de vida y de fuerza.

Es, pues, preciso organizarse. ¿Cómo? Como se deben organizar los hombres libres, por el libre pacto, por la asociación. No es preciso que el proletariado en masa se organice, no es necesario que se reúnan muchos miles de obreros. Nunca las revoluciones las han hecho las mayorías.

Si hay que organizarse es para hacer más poderosas las fuerzas, más potentes los elementos de combate. Cada trabajador aislado puede hacer mucho: asociado puede hacer incomparablemente más. Esto es evidente. Que los elementos revolucionarios se busquen, se concierten y agiten a la opinión. Cada uno en su taller, entre sus afines, puede y debe propagar la asociación, preparar la agitación, luchar por la revolución. El agricultor entre los suyos puede y debe hacer lo mismo. Y unos y otros en todas partes, a toda hora, con elementos homogéneos o heterogéneos, debe emplear todas sus fuerzas en conquistar adeptos para la causa común, en asociarlos para su mejor aprovechamiento, y en lanzarlos a los movimientos procelosos del combate, a las agitaciones del comienzo de la lucha. Es preciso ampliar nuestros trabajos, salir de la propaganda individual, siempre deficiente, y entrar en la conquista de la masa para hacer llegar hasta ella, si no la razón filosófica de los nuevos ideales, por lo menos el sentimiento y la razón revolucionaria que se necesita para que el pueblo se arroje un día decidido a recobrar sus derechos y sus libertades.

Asociación de fuerzas, tal es el trabajo preliminar. Que todos los elementos sinceramente revolucionarios, que todos los hombres que sientan la necesidad de emanciparse, que los trabajadores principalmente, ya que son los esclavos de siempre, se afanen sin descanso ni tregua por llevar a todas partes la idea y el hecho de esta asociación indispensables para que no quedemos reducidos a un grupo de adoradores platónicos del ideal novísimo.

Una aspiración común sirve de base a nuestros propósitos: libertad política o de acción, libertad económica y libertad religiosa. Que cada uno pueda gobernarse a sí mismo. Que cada uno pueda entrar en conciertos libres con los demás en cuanto atañe a la producción, al cambio y al consumo, en cuanto se refiere a la industria, a la agricultura, a la ciencia, a todas las manifestaciones de la actividad humana. Que cada uno pueda rendir culto en su conciencia a lo que quiera y como quiera. No más poderes ni más privilegios. No más autoridad constituida, no más monopolio de la riqueza, no más poder religioso. Que la libertad, en toda su extensión, sea nuestra constante ideal.

El trabajador, el asalariado, heredero del paria, del ilota, del esclavo, y del siervo, debe ser hombre libre. Que se asocie a los demás trabajadores libremente, que se organice con sus compañeros para la lucha por el interés, por la aspiración común. Puede y debe aislado trabajar. Puede y debe asociarse para hacer más fructífero su trabajo. El obrero que permanece indiferente ante este movimiento renovador, el que se resigna a la esclavitud del salario, el que no sigue a sus hermanos en el combate de la nueva idea, falta a todos sus deberes como hombre y a sí mismo se menosprecia y se deprava.

Es preciso que los trabajadores salgan de la degradación en que el salario los acorrala, es necesario que por un sacudimiento de su dignidad pisoteada hagan crujir las cadenas que les atan, es urgente que sacudan enérgicamente todo su organismo y entren de lleno en esta asociación de las fuerzas revolucionarias que por todas partes se extiende poderosa.

Y una vez que éste es el deber del obrero, ya que respondiendo al movimiento de avance actual ha de asociarse para la lucha, no debe reducirse a la monotonía de la organización creyendo haberlo hecho ya todo, no ha de contentarse con una letanía de palabras que no responden a los hechos. La asociación debe ir seguida siempre de la agitación: agitación por la palabra, por el periódico, por el folleto, por el libro, por la resistencia enérgica, por la agitación individual, nunca censurable, es sin embargo deficiente, es incompleta. La agitación por la asociación, la agitación en masa es mucho más potente. Lo repetiremos: cada trabajador aislado puede hacer mucho, asociado puede hacer incomparablemente más. Que la propaganda y la agitación escrita circule profundamente, que no se reduzca al círculo de los creyentes; que la agitación oral salga del círculo familiar y entre en el mitin, en la aglomeración de las calles y de las plazas; que la resistencia se extreme y se transforme en una enérgica reivindicación; que la acción se lleve a cabo por las masas en los centros industriales y en el campo, promoviendo verdaderos chispazos revolucionarios que preparen el terreno del sacudimiento final. Nada de doctrinarismo o de exclusivismo. Agitarse por todos los medios adecuados, digan lo que quieran las sectas. Organizarse libre y decididamente, dejándose de sutilezas metafísicas. Y organizarse y agitarse para expropiar totalmente a los acaparadores de la libertad, de la riqueza y de la ciencia, organizarse y agitarse para provocar cuanto antes el momento supremo de la Revolución Social.

A la indiferencia acostumbrada, que siga la actividad de los hombres libres; a la sumisión en el taller y el campo, que suceda la protesta permanente contra la infamia del salario; a la pasividad exterior, que siga la agitación constante contra toda coerción autoritaria, contra todo privilegio económico, contra toda irracionalidad religiosa. Nada de parsimonia política, nada de idilios imposibles, nada de transigencias con todo lo antiguo, todo lo decrépito. Ideas y procedimientos nuevos. Hay precisión de sustraerse a todas las influencias de los cantos de la sirena burguesa con sus sociedades humanitarias, de socorros, de crédito, de auxilios, con sus hospitales y sus cárceles. Hay que renunciar a todo acuerdo con los que nos explotan, con los que nos tiranizan, con los que nos envilecen. Organización y agitación para sacudir más y más cada día el ya ruinoso edificio social, creado a la sombra de una revolución grandiosa. Organización y agitación para acabar de una vez con el imperio del robo, del espionaje, de la prostitución, del lupanar de carne humana aglomerada en antros de pestilencia física y moral. Organización y agitación para que la rebeldía parcial de cada instante se convierta en la rebelión definitiva que ha de emanciparnos.

Trabajadores todos, ¡a organizarse! Trabajadores todos, ¡a la agitación por la vida, por la dignidad, por la libertad! Trabajadores todos, ¡a rebelarse!

(Terminará en el próximo número)

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

DESDE BARCELONA

La lucha por la libertad

EL estribillo franquista sobre la adaptación de Barcelona al régimen, es inútil. El pueblo barcelonés es refractario, igual que siempre, a todas las dictaduras, a todos los despotismos. En las barriadas obreras y en los populosos barrios del Centro el inconformismo se mantiene y acentúa, fenómeno que bien conoce la policía a través de sus espías y agentes provocadores. Hay circunspección entre las gentes para no darse en víctimas estúpidas al enemigo. Pero en la hora de la verdad — que todo el mundo presiente, amigos y enemigos — se verá con qué pasión revolucionaria se producirán los sectores fabriles.

Esta carta obrera es importante para el próximo juego, y tanto se cuenta con ella que los sectores políticos cautamente se la disputan, se la atribuyen, especulan con el mutismo natural de los productores. Mas, cuando ellos se manifiesten se sabrá positivamente cuál es su preferencia revolucionaria, a pesar de los años podridos y de las emigraciones neutralizantes recibidas.

Para un hecho mayor (hasta ahora no ha habido más que escarceos, el de 1951 el más pronunciado) se cuenta con los distritos proletarios. Se cuenta con ellos a la vez que se les teme. ¿Cuál será la reacción social de los trabajadores, comunista, anarquista o reformista? El elemento protestatario de la clase media cuyo portavoz callejero es el estudiantado, ve en la CNT un contrapeso a la dictadura soviética; pero el propio anarcosindicalismo no deja de causar serias preocupaciones a ese elemento democrático burgués que preferiría un proletariado amoldable a la situación dimanante de un cambio político «sosegado», que dejara la situación pública sin Franco, desde luego, pero sin transtorno de las bases sociales garantizadoras de un Estado, garantizador, a su vez, de la sociedad de clases.

Afanosos de popularidad, con ganas de crédito en la vía pública, los estamentos simplemente democráticos — o tal vez cristiano-demócratas según la moda o la táctica vaticana — se entregan a la lucha antifranquista agitando el sentimiento catalán y el deseo popular de libertades, viéndose en primer lugar, y en vanguardia cual corresponde, a los estudiantes universitarios, y en segundo a los intelectuales ejerciendo una suerte de apostolado timorato desde la tribuna (vigilada, pero permitida) de las letras. De éstos emana una dirección suave, sin compromiso aparente, siendo de los estudiantes que se espera el arranque de franqueza que coloque al nazifalangismo imperante en mayor evidencia totalitaria ante la democracia extranjera. Al efecto, son conocidas las ruidosas protestas del estudiantado, ora contra las exigencias del S. E. U., ora contra los catedráticos abyectos y las irrupciones de la autoridad en la intimidad universitaria. Manifestaciones indudablemente efectivas que atraen — cualquiera lo comprende — la simpatía del público. El caso del doctor Pujol, por ejemplo, confesional reducido a régimen presidiario pese a la protección condicionada de la Iglesia, aumenta el sentimiento de estima hacia el elemento estudiantil y universitario que con tanto brío se manifiesta contra el sistema opresor franquista. Sin embargo, la derecha democrática se guarda mucho de apelar a la ayuda de los obreros por dos razones: 1a: para no desatar la furia homicida de la policía, y 2a: para no despertar la fuerza revolucionaria que incuba en el seno del proletariado.

Sea como sea, la actitud viril de los estudiantes es comentada en Cataluña adquiriendo a la vez repercusiones en toda España. En la última semana de febrero, a raíz de un conflicto interior entre estudiantes libres y jerarcas del S. E. U., fue descolgado y pisoteado un retrato presidencial de Franco. Como puede suponerse, el revuelo en la Universidad fue enorme, adquiriendo el mismo proporciones gigantescas al penetrar en ella un destacamento de la Policía Armada, la cual verificó tres detenciones. Fuertes en su justicia, los estudiantes se lanzaron a la calle en manifestación de protesta, obteniendo la adhesión calurosa de los transeúntes. Con la rabia del fracaso y el miedo a la reprimenda, el jefe de la fuerza ordenó una furiosa carga contra los manifestantes, los cuales se desperdigaron por las calles adyacentes, alcanzando no obstante algunos, la plaza de Cataluña.

Secuela de esta actitud dignísima, las consiguientes represalias. Más estudiantes momentáneamente detenidos, otros excluidos de la Universidad y algunos amonestados.

...Con extensión del conflicto en Madrid, donde un tribunal ha condenado a cuatro estudiantes de la capital a penas no graves, pero significativas del odio de la reacción franquista contra la tendencia progresista de la nueva generación estudiosa, completamente desgajada de las tan odiosas como trasnochadas teorías falangistas.

UNO DEL 2º CURSO

CRONICA EXPRES

Establecimientos feriáticos

HYERES, a pesar del mistral, goza de un clima benigno. Mejor clima que el del Var no lo hay en Francia. El invierno es sin temperaturas inclementes. Veinte meses llevo en Hyères sin sentir el frío. De todos modos un bronquítico, por precaución, está obligado a no poner los pies en la calle en evitación de enfriamientos, sofocos de tos, disneas, etc., hasta que entre la primavera.

Con la primavera viene la alegría de vivir y la victoria del enfermo remontando la penosa estación del invierno. Señal de mudanza de tiempo es el crotolar de las cigüeñas por febrero y, a poco, el chillar de las golondrinas. Vuelve a ser todo. Los jardines «rusiñolescos» despiertan a la vida. Verdea la hoja nueva de los árboles. El cielo es más azul. Las fontanas desheladas manan con alegría.

∴

El Beau Séjour conserva el nombre del hotel que fue antes de lo que hoy es: un establecimiento de geniatria. Dos cuerpos de edificios separados, bien que próximos, los dos de buen ver. Alberga un crecido número de extranjeros de ambos sexos (españoles somos cerca de ochenta). Un centro de aglomeración no puede ser un paraíso, pero, salvo ciertas deficiencias, mejor que el Beau Séjour no hay nada en Francia.

El que, como yo, tenga el defecto de no estarse quieto y por haber absorbido la sustancia de un lugar quiera mudarse a otro, hágase esta pregunta: ¿Adónde irá el buey que no are? Y si, como yo, está al borde de los 80 años, enfermo y sin «güelte», ¿a dónde? Los años no hacen carambolas de retroceso: hay que ir dejando mucho en el camino, hasta dejarlo todo. No sé quién ha dicho que la tragedia de la vejez no consiste en ser viejo, sino en haber sido joven.

El asilo, como el convento, tiene parte de cárcel y parte de cementerio. Morir es último, asilarse penúltimo. La persona desamparada exenta de recursos físicos, con dolor de abandono y comezón de ciudadanía, como ante un ultimátum brutal, se rinde sin condiciones y se asila. no tiene otro que la misericordia del bastón y la compañía del cigarrillo.

— Abuelo, mejor es pararse aquí que sacar billete para España.

Está oyéndose él y no oye a nadie, sobre ser muy escaso su repertorio de palabras. Le cae mal el interrogatorio. Cuando, al recobrarse, álzase del banco y echa a andar es una sombra tambaleante que se aleja...

El Beau Séjour es con jardines y flores, con copudos robles y enhiestas palmeras, con las puertas de par en par desde el punto de la mañana... y no obstante, parte de los que estamos aquí somos el Cristo del Malhumor.

PUYOL

Gran mitin en Lyon

De afirmación confederal y libertaria organizado por Cultura y Propaganda de la CNT-FIJL. Tendrá lugar el día 18 de marzo en la Sala de Fiestas del distrito VI, Lyon, a las nueve de la mañana, en el que intervendrán los siguientes oradores:

CARLOS ZIMMERMAN
de la Comisión de Relaciones Rhône-Loire

JOSE BORRAZ
del Secretariado Intercontinental

Compañeras, compañeros, trabajadores de la región : acudid todos a escuchar la voz de la CNT de España en el Exilio.

Lo nefasto de la autoridad

por J. HIRALDO

DESDE que el hombre empezó a hacer uso y abuso del poder contra sus semejantes, hubo quienes, dándose cuenta de lo que representaba tal arbitrariedad para la dignidad de los subordinados, pusieron cierta resistencia a la autoridad. Resistencia que fue manifestada en distintas formas. Cada cual la hacía con arreglo a su capacidad y temperamento. Unos, como por ejemplo, Sócrates, emplearon la persuasión, la dulzura en el lenguaje, la prédica continua para despertar conciencias entre los oprimidos. Otros, rebeldes y justicieros, como lo fue Espartaco, practicaron la violencia contra el abuso del poder y la opresión que les era impuesta.

Lo cierto es que, desde aquellos tiempos remotos hasta nuestros días, la autoridad, el ejercicio del poder, viene chocando continuamente con el espíritu libre, rebelde, de los hombres de conciencia justa y sentimientos nobles.

Cada choque, cada enfrentamiento de los que han tenido lugar a través de todos los tiempos, en todas las épocas, entre la opresión organizada y los refractarios a vivir sometidos, uncidos al carro de la autoridad, ha sido saldado con raudales de sangre de la clase trabajadora.

Y es que la autoridad, como decía Fola Igúrbide, por el solo hecho de serlo, ya es mala. Antípoda, repelente con todas las manifestaciones que tiendan a ser libres e independientes.

En este sentido manifestaba Ricardo Mella: «Obligar, imponer, forzar, es toda la savia de la autoridad; ejérzala quien la ejerza, pueblo, individuo, o grupo de individuos».

Sin embargo, hay quienes creen que cambiando los hombres que ejercen el poder, quitando a unos del cargo que ocupan y poniendo otros en su puesto, sería una solución satisfactoria al malestar existente en todos los pueblos del globo terráqueo. En su inconsciencia no se percatan de que el mal no radica en los hombres que hagan uso de la autoridad, sino en la fuerza que representan.

Ocasión tuvimos de combatirlo durante la contienda revolucionaria de España. Los trabajadores, el pueblo en lucha abierta y encarnizada, venció al enemigo en las principales capitales del país; liberando, al mismo tiempo, una vasta zona de las garras del fascismo. Pues bien: a esta zona, dióse, por impulso e iniciativa de los trabajadores organizados, transformación profunda a todo el sistema económico y moral que imperaba. Pero, puede afirmarse que todo cuanto de útil, justo, equitativo, fue realizado, se hizo al margen de la autoridad, sin contar con ella para nada; ya que ésta, aunque maltrecha, resentidos sus principales pilares por la conmoción revolucionaria, en su esencia, en lo medular, no había sufrido variación alguna. Continuaba siendo lo mismo, a pesar de ser otros hombres quienes la ejercían.

Allí donde intervenía, para demostrar su existencia, no hacía otra cosa que sembrar discordia, recelo y malestar entre los humildes.

A medida que la autoridad se iba rehaciendo de los golpes sufridos, se acentuaban más sus exigencias; notábase con mayor precisión la vuelto a la injusticia, a la imposición, al despotismo. Cualidades que le son inherentes.

Ello ocurría, no solamente en los centros de producción, en los lugares de trabajo, sino en los frentes de combate.

Todas cuantas concesiones se les hacían a los antiautoritarios iban en detrimento de las conquistas económicas y sociales hechas por la revolución emancipadora.

Las circunstancias en que se desenvolvían los revolucionarios eran difíciles, trascendentales para la historia de la revolución. Se vencían unos obstáculos y surgían otros de mayor envergadura. El mundo capitalista estaba en contra de nuestra gesta. Mientras que la mayoría de los trabajadores del universo manifestaban indiferencia fría, glacial, hacia la lucha heroica que sostenían sus hermanos españoles.

En momentos tan cruciales para la causa de los trabajadores, optaron los libertarios, con la mejor buena fe del mundo, por militarizar las milicias que se batían en los frentes, formando parte de la autoridad civil y militar. Creyendo, en principio, que de esta forma podrían consolidar la revolución, mantener el régimen de libertad, por el cual tantos luchadores habían dado la vida frente al enemigo.

Afortunadamente para las ideas libertarias, tal decisión no fue unánime; tuvo oposición. Elementos disconformes, refractarios a la autoridad, al conformismo, se esforzaban por mantener a todo trance su concepto de la libertad y de la dignidad del hombre. Conducta que les ocasionaba disgustos, y a veces, graves consecuencias.

En la unidad militar donde estábamos encuadrados (no doy el nombre de la misma por evitar que se ruboricen los que la representaban) a pesar de nuestra inexperiencia juvenil, considerábamos que lo de ser soldados era cosa transitoria, determinada por las circunstancias; que donde teníamos que emplear todas nuestras energías, nuestra poca o mucha capacidad, debía ser dentro de los Sindicatos, en las Juventudes Libertarias, en los Ateneos. Estando en retaguardia nos confundíamos con los compañeros de la Organización, sus problemas eran también nuestros. Antes acudíamos a un requerimiento de la C.N.T. que a los llamamientos que se nos hacía ncon toque de trompeta.

A tal grado llegó nuestra «desobediencia militar» que nuestros «superiores», que se habían dicho antiautoritarios, decidieron dar parte por escrito al mando competente, tratándonos de elementos indisciplinados, de incontrolables. Cosa que, dadas las circunstancias en que se vivía, era tanto como calificarnos de enemigos, de fascistas, y ser juzgados como tales.

Se confirma la aseveración de Mella con el proceder de ciertos hombres que habían sido antiautoritarios, pero una vez caídos, enredados en las mallas de la autoridad, trituradora de todas las voluntades, eran tan déspotas, opresores y exigentes como los propios que ellos habían sustituido de sus cargos autoritarios.

De ahí el estado de abandono, la castración moral que los absorbía. Mientras a los compañeros de lucha no se les consideraba para nada, admitían, como propaganda en los frentes, un periódico donde podía verse una imagen, y un cura dándole la comunión a un ministro católico vasco.

Entretanto nosotros, los «incontrolables», a espaldas de «nuestros superiores» continuábamos clandestinamente tratando los problemas ideológicos que nos afectaban.

ANTIGONA

por A. SAMBLANCAT

PORQUE le hago de lazarillo y de espolique, mi pobre padre Edipo, viejo y ciego, me dice que soy el báculo y el bordón de su chochez; me llama la niña, aun palpitante, de sus ojos muertos; el candil-estrella de la noche que lo envuelve; su luz preciosa y gloriosa.

Yo ya elucidé lo lóbrego de sus internas brumas, de sus nieblas mentales.

— Papá: ¿qué menos puede hacer por ti tu hija, a cambio del ser dulcísimo de la estatua de azúcar en que la esculpiste? ¿De quién, si no tuyas, son mi juventud y la belleza, que embriagados por su fragancia, me disciernen los muchachos?

Mi auriga y señor: yo no soy más que el perrillo, que va delante de ti en avanzada, abriendo marcha por el jaral, y tú llevas de la cadena; y que impide que tropieces con un desnivel, y te estrelles la frente contra un árbol, o que te arrojes por un precipicio, que se te ponga insidioso bajo los pies.

Columna de la que es yedra mi amor: a tu mandar me tienes. Dispón el periplo de nuestro viaje; yo obedezco. Tú llevas las riendas y me conduces como a tu haquita. ¿No que no?

¿Qué mérito hay en retribuir con un servicio de gastador los finos dones, con que se nos ha regalado: el tierno latir, el suave respirar?

¿Cuándo se enaltifica la persona más, que cuando es para el autor de su texto la capitana de sus inciertos pasos, la brújula de su progresión vacilante?

¿No hace eso cabalmente la inteligencia con nuestros sentidos obtusos: darles una orientación inequívoca, en el dédalo por el que a tumbos y tozolones andamos sin hilo de Ariadna?

¿Y qué es Grecia para el desalumbrado mundo que la circuye, sino su Antígona, su faro en la mar sin costas; el candelero que lo guía por el pedregal ocluso de su barbarie, que vale decir tanto como su ignorancia?

Amparando a una víctima de los hados injustos, de la fatalidad insense, soy una viviente protesta contra el Destino cruel que nos raja y su despiadada tiranía.

Que muera la Moira. Odio eso que llaman la Ananké, la fetidez del Fatum, la yetatura.

¿Qué malvados dioses jurisdicen en nuestras vidas; y nos predestinan al bárbaro que nos reseca; a un supeditado existir, que es peor mil veces que el cocerse en la pez del Cocito?

¿Qué siniestro oráculo aruspicino marca a los hombres ya al nacer con la hierra de desgracia de ser irredimible carne de esclavitud y menos que una araña pisada bajo la bota de un marciolo?

¿Qué estafermo de trípode le anuncia fatídico a ése: «Tú matarás a tu padre, cuanto te enoje»?

Y pronostica agorero al otro: «Tú yacerás con tu madre y jugarás a las canicas con el botón de sus pechos nutricios».

¿Ni qué importancia tiene arrancarle la vida al propio progenitor, cuando se le ha ofendido por chamba; y no han presidido a la maldad, conciencia e intención parricidas?

Ni ¿cómo tomarle a uno razón de que se acueste con su madre sin conocerla; erotizando con sus gracias femeniles, procurándose con ellas arregosto voluptático sin libido incestual?

Eso es lo que les faltó para tipificarse, para que se perfeccionaran, a los delitos que a Edipo se incriminan.

Tales hechos, pretendidos monstruosos, no son más que tristezas; azares del camino y la jornada del peregrino; no merecen otro nombre que el de malaventuras.

Yo lo garanto: el fruto del acoplamiento antinatural, de la masculidad zooide.

Huelgan, pues, aquí rigores de canificación fiscal.

Que responda de la sangre vertida en el homicidio casual, y de la fusionada irregularmente, el fortún determinístico; la inescapabilidad o inexorabilidad de los decretos de lo alto.

Es de donde han aprendido a abusar de su poder las jerarquías y las soberanías.

De donde proceden todas las dictaduras; lo hegemónico y lo supremático.

¿Hay nada en el ordenar irrestricto, que no sea espúreo?

Un rey tebano va errante por petaladas que la adversidad fraguó y hacen de él una abominación humana.

Y una princesa como una orquídea — yo — ha descendido a la penible condición de buscaire y de mendiga.

Pero, todas las purezas de los lirios están en mi figura y en mi alma. Toda la exhalación de los jardines.

Y mi augusto padre no ha dejado de ser el gran héroe, que siempre fue; y que divinidades celosas, ídolos de ganadería, magni-exornan con su rivalidad de quincalleros.

DISCOS

Monólogo intrascendente:

Unión, unidad, re-unidad, asociación, agremiación.

Desunión, disparidad, aglomeración, amontonamiento, disputadero.

No hay nada o hay algo o mucho de todo ello, según sean el deseo y el comportamiento de los cobijados en la misma estancia.

Con amistad es la sonrisa espontánea.

Sin fraternidad es la risa sardónica; menos clásico: sarcástica.

Con igualdad de propósitos y rectitud de intenciones, obtendríase serenidad, aplomo, igualdad y bondad de trato.

No siendo ello, crearíanse mayorías minorías, centro y periferias.

Con unión de pergamino, créaseme un cuerpo compacto y normalmente dirigido cómo y cuando se pueda.

Con finalidad única en lo superior no asume importancia la discordancia inferior. Con propósito convergente, toda disonancia encuentra el acorde... si el común no entraña propósito de disgregaciones interesadas.

Porque discusión no es necesariamente disputa.

Porque disputa organizada es obligadamente enfermedad peligrosa para todo cuerpo social, por sano y fuerte que se le considere.

Cuando se entreviste la gente sea para resolver, nunca para disolver.

Nada más indigno de hombres de igualdad que establecer desigualdades partidistas.

Si unos concluyen, otros destruyen, y viceversa. La célebre y negativa tela de Penélope: tejer y destejer.

Con apasionamiento animal y sin pasión por las ideas, toda labor constructiva deviene imposible.

Porque lo mísero interior supera lo elevado en corazón y miras.

En familia, si uno no aprecia exactamente igual que otro, nadie debe obligar a nadie. Es tarea de buscar el punto convergente, no votos mayoritarios.

La pugna entre hermanos siempre resulta fratricida. Y, resueltamente, autodestructiva.

En cuyo caso al enemigo con obser-

DISCOBOLO.

«EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS»

Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.

160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.

Precio: 2,80 NF.

Pedidos a la Librería de «SOLIDARIDAD» a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). CCP 13507 56, Paris.

Gala del «Combat Syndicaliste»

Para el 29 de abril en el Palais de la Mutualité (Métro Maubert-Mutualité), a las 3 de la tarde.

Consuelo Ibañez

También esta sorprendente soprano es conocida de todos nosotros. Con ser muy estimada de los habituales a nuestro Gala y de las fiestas francesas del Moulin de la Galette, ha dejado de presentarse alguna vez en nuestro anual acto por actuaciones en teatros de gran renombre, uno de ellos la Opera de Paris y otro la Opera de Tokio, lo que indica crédito extenso.

Nuestra simpática y eminente Consuelo también ha recorrido, durante el intervalo citado, los mejores coliseos de las provincias francesas, dándose de vez en cuando un rodeo por el extranjero, Bruselas por ejemplo. Y conste que su mérito no está en el haber sido recibida y apreciada en tan distintos y distinguidos lugares, sino en su valer propio, por su voz bella y bien empleada, por su capacidad artística no trabajada por la propaganda, sino ganada a pulso y a fuerza de condiciones personales.

También la cooperación de Consuelo nos ha sido pedida, pues numerosos devotos de la música y del buen canto desean oirla y aplaudirla «en casa», es decir, en nuestro elemento.

★

La venta de localidades queda abierta. Tomen nota todos los compañeros, particularmente los que habiten en la proximidad de Paris.

Un libro de nuestra historia

ES reconfortante y saludable al mismo tiempo para todos los que hemos vivido los episodios épicos de la revolución española del 19 de julio de 1936, y creo que ha de ser también para todo antifascista y antitotalitario español hallarse de vez en cuando con documentos y libros que nos recuerden nuestra Revolución Social, obra gigantesca desarrollada en momentos difíciles y que a pesar de ello quedará marcado en la historia humana como una de las mejores realizaciones sociales realizada por el pueblo español. Es reconfortante repito hallarse con publicaciones que honradamente relaten esa obra gigantesca y es cuanto más que estas publicaciones han sido editadas por ediciones extranjeras y halladas a muchísimos kilómetros de Iberia.

Los que no cesamos un solo instante por ampliar nuestros conocimientos culturales; los que no nos detenemos en la marcha de emancipación social de la clase trabajadora procurando superarnos cada día más, con el propósito de mejor servirla, recorremos librerías y bibliotecas con el afán de descubrir ideas y pensamientos nuevos que sean capaces de aportar nuevas soluciones a los problemas que la sociedad actual nos presenta cada día, y con esta esperanza, visitando una pequeña librería de la ciudad de Calgary he tenido la suerte de hallar un libro que merece toda nuestra simpatía y adhesión. Este libro se titula «Dans la Tourmente, un an de guerre en Espagne» y está editado por «Le Bureau d'Information et de Presse», 28, boulevard Saint Denis, Paris (X) en 1938. Por una de esas casualidades ha caído en mi poder, y estoy más que satisfecho de poseerlo en mi biblioteca. Leamos lo que dice la introducción del mismo:

«El público francés ignora casi por completo la marcha de los acontecimientos revolucionarios y de la guerra de España; en vista de tal la Oficina de Información y de Prensa se propone informar editando en francés las obras susceptibles de documentar con la más grande exactitud.

»Presentando hoy la adaptación de la obra magistral «De Julio a Julio» desea no solamente informar fielmente al pueblo laborioso de Francia sino también dar a conocer la magnífica obra de carácter social en vía de realización en esta España revolucionaria que sufre, lucha y trabaja. Esta obra indicará una nueva concepción de realizaciones sociales que servirán de enseñanza al mundo proletario en el porvenir.

«Los esfuerzos titánicos del pueblo bérico que serán sin duda alguna coronados de éxitos, despiertan en el público mundial y en particular en el público francés una fraternal simpatía por esta humanidad que sufre por guardar su independencia y realizar una sociedad mejor.

»El pueblo español afronta la realidad hecha de las diferencias ideológicas que caracterizan todos los pueblos sin dejarse detener por los prejuicios ni por los problemas de orden sentimental. Continúa siendo el pueblo español indomable que nos demuestra la historia; orgulloso de saber interpretar los momentos difíciles que vive, de sobrepujarlos con el precio de su propio sacrificio.

»Con un armamento rudimentario, ha puesto en jaque, en el curso de esta tercera guerra de independencia, a las hordas extranjeras perfectamente equipadas, que invaden su país y que pretenden someterlo.»

Las páginas que siguen reflejan fielmente con una rigurosa exactitud lo que fue este primer año de privaciones, de luchas y de abnegación que revelan al mundo el incom-

(Pasa a la página 2)

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

BIBLIOTHÈQUE DE LA MERE ★ MUSÉE ★ 3428

La commission Laroque

Dans un numéro précédent du journal (1) nous avons traité de «L'âge de la retraite», à la suite de remous provoqués par la présentation d'un rapport de la commission d'études des problèmes de la vieillesse, sollicité par le gouvernement.

Des précisions étant venues à notre connaissance, nous croyons impossible de passer sous silence certaines des suggestions, présentées par ce qu'on appelle le rapport Laroque, sans être taxés de complaisance et même de complicité envers son auteur.

Monsieur Laroque, président de cette commission, de son état Conseiller d'Etat, ancien directeur général de la Sécurité Sociale, est en veine, si ses suggestions sont entérinées, ce qui est assez probable, de passer à la postérité; pas de la façon qu'il envisage, mais dans le sens du tristement célèbre Ambroise Croizat, ex membre, décédé, du parti communiste, qui, au temps où il fut ministre, en bon serviteur du système capitaliste, leurra si bien les vieux et même les jeunes travailleurs que sans grandes récriminations l'âge de la retraite, sauf pour les travailleurs à statuts, fut reculé de 62 à 65 ans.

Notre distingué conseiller d'Etat, et les autres membres de sa commission, dont il serait souhaitable que les noms soient aussi transmis à la postérité, suit exactement la même voie que Croizat, et alors qu'il se révèle en toutes circonstances un hiérarque convaincu, se prononce, quand il s'agit d'âge de la retraite, pour le nivellement au sommet: 65 ans; étant entendu que l'allongement de la durée moyenne de la vie humaine et de la vie active doit permettre à ceux qui veulent continuer à travailler, de le faire.

«Il faut assouplir l'âge de la mise à la retraite d'office — dit-il — les personnes âgées qui ne sont plus des producteurs ne pouvant continuer à être des consommateurs « à part entière », leurs retraites devant être prélevées sur les gains des actifs, il n'est pas possible de restituer à ceux qui ont cessé de produire le pouvoir d'achat même du manœuvre hypothétique, créé, de toutes pièces, pour les besoins du budget type officiel...»

Puis, continuant à exprimer cyniquement sa pensée, il dit au sujet de l'âge de mise à la retraite des mineurs, cheminots, etc...: «Il n'apparaît pas à la commission que le maintien de limites d'âge aussi basses soit techniquement ou socialement justifié...» et ajoute: «Entre l'âge actuel de la retraite et 65 ans, si le premier apparaît médicalement justifié, la commission préconise le transfert à des postes moins pénibles.

Il considère ensuite qu'un minimum social de 5 NF. par jour, par rapport au niveau des prix pratiqués en décembre 1961, représente «le minimum de ressources au-dessous duquel aucune existence décente n'est possible»... mais, comme ce n'est qu'un objectif, il propose 4 NF. par jour à partir du 1er juillet 1962 pour les économiquement faibles.

Le rapport parle ensuite d'une carrière s'échelonnant sur 45 années: de pension pour les veuves: de préparation du 3ème âge (?) et pour terminer par les difficultés d'application de ce qu'il préconise, qu'on peut résumer par «des limites exigües des impératifs budgétaires.»

Il paraît que le rapport Laroque a provoqué le courroux des organisations ouvrières. Nous sommes demeurés, pour ce qui nous concerne, sans colère, ni hilarité; un vague sentiment de vitié nous a seulement habités à la pensée que de telles élucubrations pouvaient être le fruit des investigations d'un aussi distingué aréopage. Pauvre Conseil d'Etat; mais surtout, pauvres vieux!

Car enfin, monsieur Laroque, avez-vous regardé autour de vous? Etes-vous aveugle au point de ne pas voir ce qui crève les yeux de tous, Américains et Russes en tête? Sans doute l'automation vous est-elle totalement inconnue, de même que les millions de chômeurs, réels ou déguisés, existant dans tous les pays?

Le premier ministre sait bien choisir ses hommes. Il les prend à sa main. Vous êtes, ainsi que vos collaborateurs, de parfaits serviteurs du capitalisme, parfaits au point d'en être inavouable, inhumain, jusqu'à la férocité.

Proposer 4 NF par jour aux économiquement faibles en venant d'avouer que 5 NF. constituent un minimum de ressources audessous duquel il est impossible de ne pas crever — car c'est bien là le fond de votre pensée — quelle honte! pour vous, et ceux qui orientent vos «travaux».

Malgré le rapport Laroque nous maintenons, évidemment nos positions antérieures: Retraite à 50 ans; moyens égaux de subsistance pour tous — actifs et retraités — en attendant la «prise au tas», dont les conseillers d'Etat n'ont sans doute jamais entendu parler non plus.

Formulons un vœu, pour terminer. Si monsieur Laroque est jeune, qu'on l'emploie jusqu'à 65 ans, et même au delà si ça lui chante, à «bourrer» des traverses à la SNCF; s'il a atteint la vieillesse, qu'on l'expulse de son logement, qui doit être confortable, avec 2,84 NF. par jour pour subsister, et qu'il couche sous les ponts, dans l'attente d'un des 16.000 logements promis pour être attribués annuellement aux vieillards.

Nous pourrions reparler de la question avec lui; quand il aurait subi pendant six mois l'un des deux régimes. Sans doute, aurait-il changé d'avis? Car il y a des choses qu'on ne peut pas comprendre quand on ne les a pas subies.

(1) COMBAT SYNDICALISTE num. 180 du 15-2-62.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 185 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 22 MARS 1962

Evolution pacifique

Chaque individu doit s'appliquer à se bien connaître; il a le devoir de lutter contre ses défauts dont il a connaissance, à s'affranchir des servitudes doit il reconnait les méfaits, á développer les qualités qui lui sont profitables. Il a le devoir de faire bénéficier la communauté humaine de ses qualités. L'humanité sera heureuse quand un grand nombre d'hommes la feront bénéficier des bienfaits de leur qualité. Le malheur des hommes provient du fait que seul le mal est enseigné et encouragé parmi les peuples. Il appartient aux hommes libérés de la servitude et du crime, de rejeter tout ce qui est mauvais, contraire au respect de la vie, afin d'inciter les hésitants à s'engager sur la route de la fraternité. Chacun, par son action, par sa vie quotidienne, apporte sa contribution à la paix ou à la guerre, à la fraternité ou au bellicisme. Quand une guerre est déclarée et acceptée des peuples, tous les hommes sont coupables, car une guerre est toujours le fruit d'une longue préparation machiavélique, qui n'a pu se réaliser que par la faiblesse, la lâcheté, l'inconscience, le manque de dignité des hommes.

Chaque peuple est une cellule, la réunion de celles-ci forme l'humanité. Nous devons tout faire pour le bonheur de cette humanité et non la mutiler et préparer son anéantissement. L'harmonie entre les peuples ne peut prendre naissance que par le respect de l'individualisme, base de la reconnaissance de l'élévation de la conscience de l'homme. Les lois qui briment la liberté sont contraires au bonheur des peuples et à la paix C'est en encourageant l'élévation de l'individu, en lui facilitant la connaissance de sa conscience, en le libérant des servitudes néfastes, en lui révélant le droit imprescriptible de la conscience, que l'humanité trouvera la voie de la paix. La paix doit être indépendante du caprice des maîtres elle réside dans l'affranchissement de hommes.

Deux réalités possèdent des fondements naturels: l'individu et l'humanité. La famille est un produit éphémère et complémentaire de l'individu La patrie, l'Etat, sont des produits éphémères de l'humanité. Ces produits sont purement conventionnels Il importe, avant tout, de respecter l'individu et l'humanité, bases réelle de toute civilisation. Pour respecter l'individu et l'humanité, il faut mépriser et refuser de pratiquer la violence qui est toujours une atteinte à l'individu et à l'humanité. Le militarisme et son produit la guerre, sont donc néfastes à l'individu et à l'humanité. L'individu est lié à l'humanité, une atteinte à l'individu est une atteinte à l'humanité. Diminuer l'individu d'aujourd'hui, l'abaisser, le contraindre à la violence, est retarder l'âge de la paix de l'humanité. Chaque individu dépend de son prochain; les hommes et les peuples ne peuvent connaître les bienfaits de la paix que par une grande fraternité, en réalisant que les hommes et les peuples ne peuvent vivre isolés. « Les Etats nationaux sont devenus de grandes menaces pour l'esprit humain comme pour la santé humaine ». G. Ramachaudrau.

L'homme peut, s'il le veut, détruire le masque hideux de la guerre; il peut réagir et faire front à la Violence; il peut évoluer pacifiquement et imposer une civilisation véritablement humaine. Celle-ci doit tenir compte de l'évolution permanente, respecter les exigences de l'homme civilisé qui sont les exigences morales permettant l'équilibre de la société et la paix de l'humanité. L'objection de conscience est la manifestation de l'individu, évoluant vers une humanité réelle.

René VILLARD.

Bulletins paroissiaux (1)

Virgo Fedelis. — Bulletin trimestriel de formation spirituelle — janvier, février, mars 1961 —. Sous le titre: «Prière d'un laïc pour les prêtres», nous empruntons à une publication suisse la «prière» suivante (dont voici le début):

«Tout d'abord, Seigneur, nous te remercions de ce que ces hommes aient accepté de devenir nos curés et nos vicaires. Si par hasard ils avaient préféré des pantoufles, une femme et un foyer, nous serions bien ennuyés. Et si c'était comme cela partout? Merci, mon Dieu, de leur avoir donné le courage du sacrifice. Grâce à eux nous pouvons nous nourrir du Pain de Vie, former des foyers solides, nettoyer notre âme, et mourir en paix...»

Il y aurait beaucoup à répondre à cet hurluberlu. Contentons-nous de lui dire que, compte tenu que la terre est basse, leurs curés se nourrissent plutôt de pain de mie, et ne dédaignent pas les pantoufles. Et même, quelquefois, en ce qui concerne les femmes...!

La Bonne Nouvelle. — Message mensuel des églises évangéliques baptistes de Suisse française — janvier 1961. On y lit ceci, à propos de la transformation de la chrysalide en papillon: «Qu'on le veuille ou non, dit le savant que nous citons (doctor Galex), le témoignage de pareils faits est le renversement total de la physiologie matérialiste et de toutes les conceptions biologiques classiques. Ou bien il faut se contenter de s'incliner devant le mystère et le déclarer impénétrable, ou bien il faut admettre l'existence d'un *dynamisme* supérieur à l'organisation qui modèle la matière, lui procure sa force et ses attributs et la mène à un but défini. Nous en savons quelque chose, nous autres chrétiens, de ce dynamisme supérieur, de cette dominante ou de cette idée directrice qui façonne des êtres amorphes, comme vous et moi, pour en faire de fils de Dieu.

Mais non, mon cher chrétien, mon cher fils de Dieu, vous n'en savez rien de ce dynamisme supérieur. Et si les autres n'en savent rien non plus, du moins pour l'instant, ils ne prétendent pas vous prouver que c'est là l'œuvre de leur Dieu, comme vous voulez nous le faire croire, vous!

Dans cette même «Bonne Nouvelle», on lit, à propos des peuples nouveaux qui se libèrent du colonialisme: «Tous nous constatons la vague de matérialisme qui déferle sur le monde. Les découvertes scientifiques, les progrès techniques sont en voie de devenir les divinités qui rassemblent le plus d'adorateurs. Une évolution certaine et prodigieuse se fait jour. Des peuples nombreux accèdent à l'indépendance et entrent dans les grandes organisations internationales. L'année qui vient de s'achever aura été le témoin de transformations profondes, mais pas dans le sens d'un retour à Dieu.»

Consolez-vous cher ami. Mais, de votre Dieu, on peut s'en passer, tandis que de liberté ,d'égalité, et même de «pain seulement», on se passe très difficilement. Quant aux adorateurs des nouvelles divinités, ils finiront bien par comprendre... sans pour cela se croire obligés de retourner à votre Dieu... ou à un Dieu quelconque.

Rennes-Lourdes. — Revue trimestrielle — 1961, num. 53, page 26 —. Article intitulé: «Ne dites pas: Il en a de la veine! L'envie, voilà un péché capital qui m'exaspère.

Si l'on savait mieux voir, mieux comprendre, la haine et l'envie disparaîtraient de nos cœurs. Au lieu de jalouser le riche, le patron, le mondain, on penserait d'une part que chacun a ses épreuves et que, d'autre part, il y a de la place pour tous sous le soleil du bon Dieu». L'envie est stérile. Par contre, le travail, l'économie, l'esprit d'organisation, portent toujours leurs fruits. Regardez les grands leaders politiques, les grands savants, les grands chefs d'industrie: la plupart sont les fils de leurs œuvres...

La révolution ne produit que haine et malheur. Mais l'évolution nous devons la chercher en travaillant, dans l'amour, au mieux-être de chacun. Nous ne supprimerons pas la hiérarchie. Elle est la base de l'ordre; elle existe, voulue par Dieu, dans toute la création. Elle n'empêche pas l'émulation, mais elle évite le chaos.

Pour ceux qui seraient tentés encore d'envier «les heureux de ce monde», un simple fait: Il y a quelques mois, il était de ceux que vous jalousez: beau, sportif, riche. En Algérie, son char a sauté sur une mine. Maintenant, la moelle épinière atteinte, il est paralysé totalement, à jamais. Une de mes amies l'a rencontré hier à Lourdes, à un pélérinage militaire. Hier, comblé, aimé, envié: «Il en a de la veine». Aujourd'hui, qui donc oserait répéter la même phrase? Et c'est signé: Maryvonne Robert.»

Pour notre part, ma chère Maryvonne, nous en connaissons beaucoup qui pourraient dire la phrase en question. Des centaines, peut-être qui, ni jeunes, ni beaux, ni riches, et sans l'avoir cherché, se trouvent dans le même cas que votre héros. Celui-ci, malgré tout, l'a eue, l'a possédée, cette veine, pendant au moins ses vingt premières années, tandis que les autres...

Le comble serait que Lourdes fasse un miracle et le guérisse, consacrant ainsi cette injustice originelle. Mais là, nous sommes tranquilles (si l'on peut s'exprimer ainsi). Quant à ce que vous dites de l'évolution, laissez-moi rire, car, n'est-ce pas, votre église, votre religion, ne sont-elles pas essentiellement axées sur l'idée de non-évolution, surtout en ce qui concerne les espèces animales, dont l'homme fait partie? Oui, sans doute, la révolution ne produit que haine et malheur. Mais à qui la faute, sinon aux aveugles partisans de la hiérarchie, base de l'ordre, voulue par votre Dieu, dans toute la création. Cette fameuse création, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est surtout basée sur la misère et l'injustice pour le plus grand nombre.

FIN

(1) Voir COMBAT SYNDICALISTE, nums 179, 181, 183.

MEDECINE ET PREVENTION

Journées d'études sur les pneumoconioses

Ces journées organisées par la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier ont fait le bilan de nombreux travaux qui, depuis 1956, sont encouragés par la Haute-Autorité. Après l'allocution d'ouverture de M. F. Finet, les rapports suivants ont été présentés sous la présidence de M. Coppée

Les pneumoconioses dans les mines

M. O. Zorn insiste sur les pneumoconioses mixtes. Il en décrit les formes radiologiques spéciales. La connaissance des divers composants des poussières, conséquence de l'amélioration de la conimétrie, permettra une étude pathogénique plus précise. L'auteur termine par une étude statistique.

Les recherches sur les pneumoconioses dans la sidérurgie

M. E. Vigliani fait le point en ce qui concerne les pneumoconioses des maçons de fours, des ouvriers de laminoirs, des ouvriers occupés à l'agglomération du minerai et au nettoyage des conduites (poussières de gueulard). Il mentionne les expérimentations animales de Hundshagen sur le comportement, après inhalation, des particules de fer marquées radioactivement. Les recherches ont permis de constater que la majeure partie des particules de fer est éliminée dans les huit jours par les bronches, la trachée, le tractus gastro-intestinal. 10 à 20 % demeurent dans le poumon. L'absorption dépend de l'état du système réticulo-endothélial.

Les recherches microscopiques et pathologiques sur les pneumoconioses

M. A. Policard expose en premier lieu les modes de pénétration et de rétention des poussières, les mécanismes d'épuration pulmonaire. Il étudie ensuite les réactions aux poussières des cellules, des tissus, enfin de l'ensemble de l'appareil pulmonaire. Cette revue générale pose de nombreux problèmes qui doivent faire l'objet de recherches systématiques.

Les recherches fondamentales sur les pneumoconioses

M. E. Vigliani rapelle que la silicose est une maladie dont l'agent étiologique est connu, mais dont le mécanisme pathologique demeure mystérieux. Plusieurs théories pathogéniques s'affrontent: théorie de l'action de surface ou de la «matrice», théorie de la fibrose, stimulée par un corps étranger, théorie immunologique basée sur l'hypergammaglobulinémie des silicotiques et sur la composition biochimique de la substance hyaline semblable à celle de la gamma globuline et des précipités antigènes-anticorps.

Recherches fondamentales sur la silicose. Le point de vue du médecin d'entreprise

M. J.J. Jarry insiste sur la transformation de la silicose pure due aux effets de la prévention technique. On doit envisager maintenant l'effet toxique atténué des poussières mixtes et aussi les effets de surcharge par poussières inertes.

Les essais thérapeutiques spécifiques ont jusqu'à présent été décevants, mais le traitement des complications a fait des progrès considérables.

La prévention médicale est guidée par notre connaissance des mécanismes d'épuration pulmonaire, du rôle de la tuberculose et, d'une façon générale, de tous les facteurs d'irritation pulmonaire.

Acquisitions récentes sur la Physiologie et la Physiopathologie cardio-respiratoire

M. P. Sadoul retrace le travail communautaire qui, grâce à la Haute-Autorité, a permis d'obtenir une normalisation des méthodes et une unification de la terminologie.

Les recherches ont porté sur l'emphysème et la bronchite chronique, ainsi que sur les perturbations fonctionnelles au cours des pneumoconioses, soulignant l'absence de corrélation entre le tableau radiologique et la gravité du syndrome obstructif.

L'exploration fonctionnelle dans la pratique

MM. J. Van Elk et Mey présentent les méthodes d'examen qu'ils utilisent à l'Institut de recherches pulmonaires des Gezamenlijke Steenkolenmijnen. Analyse des techniques spirométriques, de la cataphérométrie, des épreuves d'effort.

Progrès réalisés dans le diagnostic radiologique

M. O. Zorn expose les expériences faites en radiographie 10X10. Avec une technique optimale, ce format peut être utilisé, mais cela suppose que le lecteur de film ait une grande expérience en matière de diagnostic des pneumoconioses.

Etude des agrandissements, de l'utilisation des rayons ultra-durs, de la mesure du rayonnement, de la valeur du convertisseur d'images, de la radiophotographie à l'aide de l'amplification électronique.

Le praticien devant le diagnostic radiologique des pneumoconioses

MM. Van Mechelen et D. Belayew définissent d'abord la silicose typique selon les stades radiologiques correspondant à la classification de Genève 1958. Les formes atypiques sont ensuite étudiées, puis les complications. Le diagnostic différentiel n'est pas simple. De toute façon, l'exploration radiologique n'entraîne que des conclusions limitées.

La thérapeutique des pneumoconioses et de leurs complications

M. M. Crepet rapporte le résultat des travaux de la Commission d'études qui a été créée par la Haute-Autorité. En l'absence de traitement spécifique, on constate que nous sommes beaucoup mieux armés pour combattre les complications: tuberculose, bronchite et emphysème, cœur pulmonaire... Outre les moyens classiques qui se perfectionnent sans cesse, il ne faut pas oublier l'aide que peuvent apporter les méthodes physiothérapiques.

Les recherches dans le domaine de la lutte technique contre les poussières

MM. Houberechts et Schulte présentent les recherches entreprises par quatre groupes de travail: élaboration de procédés nouveaux et perfectionnement des procédés existants pour la mesure des poussières dans les mines; étude des empoussiérages des mines; élaboration de procédés nouveaux et perfectionnement des procédés existants pour la lutte contre les poussières dans les mines; protection du personnel des mines contre les poussières.

Les premières constations permettent de conclure que les méthodes adoptées sont valables.

(Suite page 2)

Nous avons glané pour vous !

«Censuré» par les ouvriers d'imprimerie

Les ouvriers des imprimeries parisiennes réunies se sont opposés à la sortie du «Monteur Economique et Financier». La manchette de cet hebdomadaire rappelait une phrase de Bruant: «Les bistrots sont les grands profiteurs des journées de grève.» Les ouvriers ont refusé d'imprimer ce texte, qu'ils ont estimé d'autant plus insultant qu'il était écrit le lendemain de l'arrêt de travail de vingt-quatre heures effectué dans toutes les imprimeries de presse parisiennes, le jour des obsèques des victimes du 8 février.

La direction du journal ayant refusé de modifier sa rédaction, les ouvriers ont maintenu leur opposition. «Le Moniteur Economique et Financier» est sortie avec vingt-quatre-heures de retard.

«Le Moniteur économique et financier» est sorti avec vingt-quatre heures de retard

«Le Moniteur Economique et Financier» est sorti avec vingt-quatre heures de retard, le 16 février, les ouvriers des *Imprimeries parisiennes reunies*, à Paris, s'étant opposés la veille, à une «manchette» qu'ils n'approuvaient pas.

Voici le texte incriminé:

«Les statisticiens estiment que la journée de vacances revient plus cher au bénéficiaire que la journée de travail, et c'est bien vraisemblable. Mais la journée de grève? Rien n'a beaucoup changé depuis l'époque où les chansonniers du Chat Noir présentaient les «bistrots» comme les principaux, sinon les exclusifs, profiteurs des grèves, ce luxe banni — comme tant d'autre — des pays de *démocratie populaire*».

Finalement, M. Sieffert, directeur de la publication, a accepté de publier ce texte, inchangé, en page 12, et non en page 1, afin, a-t-il dit, de ne pas prolonger le conflit et compte tenu des circonstances générales actuelles.

M. Sieffert a écrit aux présidents de toutes les fédérations patronales de la presse et au secrétaire d'Etat chargé de l'information pour protester contre cette «atteinte portée à la liberté de la presse»... «Il n'est pas tolérable, écrit-il, qu'une organisation syndicale ouvrière puisse délibérément exercer une censure dans les journaux (...). Les ouvriers qui ont recours à de tels procédés mettent en pratique les méthodes qui ont été utilisées par les régimes totalitaires.»

On conviendra que c'est vraiment devenu maladif parmi les bourgeois de ne voir chez ceux qui les nourrissent que des piliers de bistrots.

Juan March Ordinas est mort

Telle est la nouvelle parvenue de Madrid le 10 mars.

Agé de 80 ans, «le dernier pirate de la Méditerranée», financier, *multiardaire*, est... *crevé de faim*; son estomac et ses veines refusant d'absorber toute nourriture.

Juste retour des choses!

17ème Union Régionale (Lyon)

Un incident peu banal vient de se dérouler aux établissements Richard Continental à Villeurbanne.

Lors de la parution d'un tract communiste édité par la cellule Richard, mettant en cause l'anarchie, la réaction d'un camarade de notre organisation fut spontanée. Sur du papier à en-tête CNT-AIT, il écrivit:

«Pour les responsables du tract «Notre voie», num. 12:

Que ceux qui ne connaissent pas la signification du mot «anarchie» lisent l'article « L'anarcho-syndicalisme à l'heure de la pagaye».

Il colla ensuite, dans un panneau d'affichage, ce texte à côté de celui de l'article paru dans le num. 182 du COMBAT SYNDICALISTE.

Une seconde réaction ne se fit pas attendre. Un travailleur fut assez lâche pour avertir la direction qui ordonna d'enlever immédiatement ces textes, particulièrement explicites, qui éclairaient trop les ouvriers sur les agissements des politiciens.

La direction trouva pour prétexte que la C.N.T. n'était pas connue. Ce à quoi, notre camarade répondit que le tableau d'affichage était un élément de valeur pour faire connaitre les idées syndicalistes en opposition avec la politique.

Noté de la Rédaction. — Un tel comportement de la part des intoxiqués du PCF est courant.

Tout ce qui ne s'aligne pas, refuse de les suivre sans explications, est catalogué fasciste, ou anarchiste. Un terme, très prisé aussi, chez eux, est: «Diviseur», qu'ils répètent inlassablement à toutes les questions qui leur sont posées sans jamais présenter un argument valable pour justifier leur accusation.

«Les chiens aboient...»

Quant à la direction de Richard Continental, qui adopte le point de vue de la cellule, nos militants, qui sont maintenant connus d'elle, feront leur possible pour ne pas tomber dans l'oubli.

Les théories et les réalités (1)

CONCLUSIONS

Le syndicalisme a connu trois phases:

1) Le syndicalisme du pain quotidien pour la défense des intérêts des travailleurs.

2) Le syndicalisme de combat, pour l'amélioration de la condition ouvrière et sa libération du joug capitaliste. Il défend les salaires, mais se propose d'abolir le salariat. Théoriquement apolitique, il laisse la porte ouverte aux partis qui, finalement, le subordonneront à leurs plans étatistes.

3) Le syndicalisme de collaboration ou d'intégration.

S'efforce de pénétrer l'économie capitaliste, de devenir une cheville constructive de l'entreprise, d'assimiler ses techniques et de participer plus largement au partage des revenus.

Il fait de la productivité son cheval de bataille. Elle conditionne sa participation. Du fait que l'Etat aux abois a besoins de fortifier sa puissance économique sur les marchés mondiaux, cet esprit de collaboration à l'entreprise assure à ce syndicalisme son intégration progressive dans le mécanisme étatiste.

Le syndicalisme bolcheviste (CGT) a lui-même ouvert la voie à cette évolution, en ce sens, que préconisant la subordination syndicale au parti, il dépouille la classe ouvrière de ses aspirations économiques et sociales au bénéfice de la dictature d'un Etat soi-disant prolétarien. Deux étatismes convergents.

Quand à nous, syndicalistes révolutionnaires, nous sommes dans la situation d'une entreprise du bâtiment. L'entrepreneur ne fabrique ni les pierres, ni la chaux, ni le ciment, ni le plâtre, ni aucun des éléments dont il a besoin pour construire une maison, un palais ou une fabrique. Mais tous ces matériaux, il les connait, il sait l'usage que l'on en peut faire. Il les rassemble à pied d'œuvre, et, selon ses capacités et ses plans, il s'efforce de les combiner, de les agglomérer en les distribuant de telle façon que son œuvre offre les caractères de la solidité, du sens pratique et du goût.

Sur le plan social nous sommes dans une situation analogue.

Les penseurs du socialisme — nous avons rappelé les travaux des principaux —, chacun selon son caractère, son expérience et son génie, nous ont légué les matériaux les plus divers, parmi lesquels les expérimentations historiques, l'érosion du temps permettent de sélectionner les plus efficients, ceux qui ont résisté à l'usure théorique, ceux que le progrès scientifique entraine dans son sillage...

Ces matériaux sociologiques préparent et préfacent le monde que nous nous trouvons dans l'obligation de construire, si nous ne voulons pas périr sous l'effondrement d'une vieille civilisation. Nos aînés nous ont laissé tous les moyens pour réussir dans cette tâche difficile, tout, sauf la volonté et le courage que chaque génération doit faire surgir de sa soif d'harmonie et de justice. En avant, les gars!

FIN.

(1) Voir «C. S.» nums. 171 à 184.

Ce qui compte ce n'est pas d'avoir été quelqu'un, mais de le rester

De mi sentir y mi decir de mujer

QUISIERA que mis facultades y mi preparación como mujer —para decir más y mejor—fuese como la de otras que con sana envidia admiro. Que con avidez y fruición, unas por biografía y otras que siendo contemporáneas o viviendo nuestra época, con profunda satisfacción voy conociendo.

Señalaré, como motivo incitador de estas modestas líneas dirigidas a mis compañeras de infortunio, a mis compatriotas, y de paso a todas las mujeres, la extraordinaria figura de Luisa Michel, que no conocía, cuya estampa hace pocos días he terminado de leer. La grandeza y seductora personalidad de mujer de esta «Virgen Roja», que estimo debiera ser llamada con más precisión «Astro femenino de la Libertad», me ha hecho auscultarme, observarme y observar a la casi totalidad de las demás mujeres, las que no significamos otra cosa que un cultivado objeto obstaculizante opuesto al avance progresivo y manumisor de la sociedad.

Luisa Michel, actuando y multiplicándose en las barricadas, curando a los compañeros heridos y escribiendo sobre la suerte de la revolución francesa, y sin otro objetivo que el de cambiar o transformar la sociedad, donde rigiese la equidad y fuese verdad la fraternidad y la libertad del pueblo, llama a lo más hondo del alma de ese medio mundo humano que representamos la mujer. Y si desde nuestra cuna al ocaso de nuestra vida, formando al hijo, siguiendo al padre y alentando al marido y al hermano para el mismo fin social, tan sólo el 25 por ciento de las mujeres nos forjásemos en las enseñanzas rebeldes y generosamente humanas de esa magnífica y ejemplar mujer, los humanos, en dos generaciones, acabarían con el valle de lágrimas en que política y socialmente, por tiempo de los siglos, se debaten sumergidos.

Es la mujer, en su importante y fundamental misión de madre, que en su calidad de primera cultivadora del fruto de su propia vida, ha de dar al traste con las influencias perniciosas de creencias y doctrinas aberradoras. Es, pues, la madre la más llamada a tener conciencia del deber pedagógico, para seguir una educación sana, con predilección de las hijas, para evitar en ellas que crezcan en la supina ignorancia de todo lo que embellece y da personalidad al ser humano. Para evitar que desde la infancia hasta la vejez, la mujer sea un agente inconsciente y resignado para avalar prejuicios y mansedumbres que la sociedad presente convencional, y el fanatismo del dogma religioso, por todos sus medios procuran inculcar.

¿Que eres moza o soltera? Pregunta a tus padres con curiosa confianza el por qué de los apuros o la miseria vida del hogar. Si novia, interroga al novio, haciendo compatible o alternando los besos y los rosarios proyectos matrimoniales, el por qué del impositivo «deber» sobre tu elegido llamado servicio militar, patrio o nacional. Deber que en frecuentes ocasiones, al ser cumplido—haciendo las guerras y muriendo en ellas—vuestras ingenuas y doradas ilusiones y vuestro sano corazón, han de marchitarse en la congoja, la pena y el dolor. Comenta con el hermano si lo tiene, que su prometida tenga su gusto, su delicadeza y hasta sus peculiares caprichos de mujer, pero que saque o no abandone la curiosidad y la voluntad de leer, de aprender e intuir a qué se debe o en qué consiste que siendo los padres, buenos entre los mejores, en vez de haberlos tenido en la escuela hasta los catorce o quince años, desde los siete ya fureon empujados a realizar faenas o trabajos fatigantes e impropios, por la tierna edad.

Si la mujer se interesa por todas las cosas y problemas, indagando lo que no se explica y desconoce, se emancipará y hará de emancipadora, suprimiendo costumbres, embaucamientos y apreciaciones que sirven de base a quienes, fomentando la superstición y la moral confeccionada (creencia ciega en el dogma religioso, y que la mujer en lo ideal y lo social ha de actuar indiferente) son beneficiarios, por causantes, de la iniquidad y las perturbaciones a que la mujer, el hombre y la sociedad tienen que soportar.

Modesta llamada o exhortación la mía, a todas las mujeres sin distinción de origen geográfico, que siendo españolas, italianas, griegas, egipcias, polacas, etc. — que de todos los países dichos, el azar y las circunstancias del vivir me han permitido conocer y tratar en parecido molde educacional — que por ellas, por todas y por todos, que por ser seres humanos y sociables y contar para la evolución y otra mejor suerte de un vivir mejor, debe ser objeto de reflexión. A ti, mujer, madre, compañera, amiga o hermana, van dirigidas estas consideraciones y este sentir y decir de mujer.

GRACIA B.

La nieta de don Joaquín

ESTA ilustre señora, doña Pilar Mencos y del Arco, marquesa de Eslava, se ha enfadado por la « injuria » que se ha hecho a su ilustrísimo abuelo don Juoaquín María de Mencos y Ezpeleta, conde de Guendulain, y en carta publicada en « ABC » de Madrid del 22-2-62 sale por los fueros familiares calumniosamente empañados.

¿De qué se acusa a su antepasado? Pues de nada más y nada menos que de haber vendido a los Estados Unidos dos magníficos cuadros de El Greco que se encontraban en la capilla de San José de Toledo, («La Virgen con Santas» y «San Martín a Caballo») y de haberlos sacado del templo durante la noche o, por lo menos, en el mayor secreto, colocando en su lugar dos copias. Lo más grave es que dicho señor no era propietario de las obras. Era únicamente «patrono» de la capilla, que podríamos sustituir por administrador y con mayor exactitud por «protector».

Pasemos sobre la mala operación financiera (un cuadro de El Greco no tiene precio) y no hablemos tampoco de los derechos que sobre esas obras pictóricas tenían los toledanos, los españoles, y en general todos los amantes del arte, para detenernos en las razones « confesadas » que motivaron la venta. Si hubo razones ocultas que las imaginen los desconfiados y maliciosos, nosotros no, y menos tratándose de tan empingorotadas personas que nos apabullan con sus títulos nobiliarios y sus consideraciones espirituales.

Dice la señora marquesa: «¿Modo de continuar la celebración de las misas, sostenimiento de la capilla y sus siete capellanes? Sólo uno. La venta de los dos cuadros, que desde ese momento iban a servir para dar gloria a Dios en otra forma».

Pasemos unos párrafos por alto y continuemos leyendo las frases de la respetada marquesa a la que «no se le encoge el ombligo», como diría uno de nuestros amigos, al escribir.

«No puedo enorgullecerme por méritos propios pero sí, y mucho, por la historia de mi familia que, como tantas otras que se honran por pertenecer a España, ha sabido conservar lo recibido con el mismo amor que pusieron sus antepasados en adquirirlo, y que unida a los bienes tangibles saben dar una educación que enseña a cumplir con el deber de defender y conservar su patrimonio, sin considerarlo un sacrificio, para legarlo a nuestros sucesores, perdiéndolo sólo si es en holocausto a Dios o por nuestros ideales.»

El respetuoso lector de esas líneas, que no tienen desperdicio, siente una profunda tristeza por la magnífica ocasión que dejó pasar el señor conde de « proteger» la santa capilla perdiendo el patrimonio en «holocausto de Dios» sin tener que recurrir a la venta de unos cuadros más importantes que la deglución de siete capellanes.

No digamos nada sobre la caridad, ni sobre el «deber» de conservar el patrimonio «sin considerarlo sacrificio» ni sobre otras cosas más. Nos limitaremos a felicitar a la respetada señora por el atinado uso que hace en su carta de la palabra « amor », pues los títulos y patrimonios nobiliarios que por ahí corren es harto sabido que igual se ganan con los pies en el suelo y la espada en la mano, que con la espalda en el lecho y los pies en las nubes.

Si pudiéramos dar un consejo a una señora que nos merece tan alta consideración, le diríamos que, puesto que es capaz de pensar todas esas cosas, por lo menos que tenga la sensatez de no darles publicidad.

LUCIO GARZA

★ CHISPAS ★

Juan March se ha roto los huesos en un accidente de automóvil.

Se los hubiesen roto, y caro el romedor lo pagaría.

∴

Un propenso a disculpas me aseguraba: «De todas maneras, lo de March es de buena estirpe: Ausias Marc...»

¡Alto ahí! March que le sigue es fauseas March.

∴

Precisamente el accidente le ocurrió a Juan cuando acababa de firmar la concesión de otros mil millones en beneficio de su Fundación para la corrupción de sabios españoles.

Justo castigo a su perversidad.

∴

Un acumulador de esa especie justifica la más tremenda de la revoluciones.

∴

Poseía más riqueza este hombre que 0 millones de españoles reunidos con todos sus enseres y caudales.

∴

March era el capitán general del Capitalismo, ante el cual la espada de Franco queda chiquita, acartonada, desaparecida.

∴

Ante la montaña de oro acumulada por March, el monte Sinaí a los curas les parece una birria.

∴

Más de 2.000 parientes, semiparientes, confesores de abolengo y pordioseros Cottolengo se interesaron por la salud o no salud del máximo caudillo de las Finanzas.

Y por el testamento marchista, ese enigma...

∴

(Cuando digamos «marchismo» será bueno que los émulos de Karl no se den por aludidos.)

∴

El tema de la moneda nos resulta siempre odioso por los gigantescos cúmulos de miseria que levantan las grandes sumas.

∴

Con haber existido un Juan March hay argumento sobrado para condenar a la institución Dinero.

∴

¿Cómo pensar en un mundo libre con circulación de eslabones dineristicos que terminarían por unirse para dejarnos nuevamente atados a los vicios de la sociedad capitalista?

∴

Una Anarquía pesetera sería lo mismo que el caos dineristico de la sociedad presente.

∴

Si yo acepto pesetas, Golafre, es que la sociedad me obliga a usarlas.

Puestos en una isla sin hambre ni frío, no seré yo quien se arrojará primero al agua para alcanzar el Banco Central de la primera ciudad que venga a mano, o a pie; amigo Golafre...

CHISPERO

YA CALDEA

Lisboa. — En Lorenzo Marques (Mozambique) se produjo una explosión al pie del monumento dedicado al presidente Oliveira Salazar en el patio del Liceo Salazar.

Campo andaluz

Madrid (A.P.). — El problema de los obreros eventuales del campo andaluz es uno de los que más preocupan a las autoridades económicas españolas estos días.

Ello se debe al escaso rendimiento que se saca a cientos de miles de hectáreas de terreno que, debidamente cultivadas y preparadas, podrían solucionar definitivamente el problema acuciante que se presenta a miles de familias que sólo tienen el sustento asegurado durante unos pocos meses al año.

En Cádiz, por ejemplo, existen 533 fincas de 250 hectáreas, que constituyen el 41,19 por ciento de la superficie total cultivada en la provincia. Los trabajadores del campo con empleo fijo en la provincia gaditana son solamente 6.826, mientras que los eventuales, los que se contratan únicamente durante el período de recolección de cosechas, ascienden a 35.835.

La cosa es aún peor en la provincia de Córdoba. Hay en ésta 771 propietarios con más de 250 hectáreas de tierras de cultivo, lo que supone el 32 por ciento de la superficie total. Aquí hay tan sólo 11.017 trabajadores fijos, frente a 107.671 eventuales.

En Sevilla, los propietarios de más de 250 hectáreas son casi un millar, que constituyen el 43 por ciento de la superficie total dedicada al cultivo en la provincia. Los trabajadores fijos con 17.759, y los eventuales, 89.741.

DISCOS

Las frases manidas.

Hacen feo en la literatura y descubren falta de ingenio en quienes no consiguen escribir sin servirse de ellas.

Cuando una muestra de ingenio aparece eleva al ingenioso. Cuando en otro el decir reaparece, alcanza efectismo, presunción de leencia a lo sumo. Pero no presupone originalidad y si algo de fastidio ajeno con las repeticiones que se irán sucediendo.

Una vez en nuestra Prensa se estiló lo de «tengo los nervios como cuerdas de guitarra». El dicho cayó en gracia y cualquiera las daba por emborronar cuartillas para explicarnos que eso u lo otro le ponía «los nervios como cuerdas de guitarra». Esas cuerdas sin guitarra aparecieron por lo menos noventa y nueve veces en las columnas de nuestro diario de Barcelona.

Se repitió la suerte con lo de «los treinta Judas», término bíblico que nos aportó un farsante infiltrado en nuestras filas. Me refiero a Osés Hidalgo, que, por ser de Calatayud, se remoqueteó « Bilbilis ». Quien más quien menos se ocupó en mencionar eso de «los 30 Judas», y «treinta Judas» tuvimos en la sopa hasta la saciedad ,mientras el aportador (que no inventor) de la frase regresaba a su elemento conventual bilbilitano.

Y no enumeremos más porque la lista resultaría fatigosa. Repetir y repetir hasta el abrumo, contribuye a tediar nuestras publicaciones.

Bien está que el idioma castellano sea rico en expresiones afortunadas. Ha tenido grandes contribuyentes. Cervantes y Quevedo, sobre todo, le han abierto filones de riqueza al castellano. Podemos, de vez en cuando, utilizar aforismos y refranes de los antiguos, pero no basar un escrito en una agudeza del clásico, pues con ello recordar de ésta sería suficiente. Una obra de arte es mejor dejarla cual es en lugar de cubrirla con capa sucia de lugares comunes.

Pienso en la zarzuela española, que en frases cortadas tiene grandes aciertos. Y seguro que nuestros genios del « género chico » no presumieron de inmortales. Sin embargo cualquiera les disputa el genio.

Ahora en casa se nos ha puesto de moda una exclamación antigua: «O herrar o quitar el banco», frasecita afortunada a la cual, repitiéndola, sobándola, le vamos a mermar gusto. La hemos visto recientemente en un folleto, en este periódico y ahora en «Solidaridad Obrera», por donde se ve que la cosa escampa. Herremos, pues, para no quitar el banco; o quitemos el banco para no herrar y errar (vagabundear) por los páramos de la literatura vacua; o para errar en otro oficio cuando el nuestro debe ser el de herrero.

«Errar o apuntar al blanco» para dar en el mismo; lo cual supone rectificación de tiro; o errar apuntando al blanco cuando debería apuntarse al negro, mejor dicho, al negrero. Al blanco en intenciones hay que preservarlo en vez de freirlo, y para darle al negrero no debe haber error de puntería posible.

En eso de las frases manidas caemos siempre en lo de las «casualidades casuales que ocurren casualmente por pura casualidad», lo que nos conduce a la definición samblancatina del hombre que por vanidad congénita está sin haber llegado, lo que le convierte, prácticamente, en «aspirante a pretendiente de ayudante de aprendiz de escribiente», y que Angel Samblancat — este hombre que no deja estancar el idioma, según nuestro dibujante Mario Zaragoza — me dispense por el uso que hago de su grafismo.

Amigos míos, si una ingeniosidad literaria nos place saboreémosla interiormente. Tal vez sea permitido exhibirla un poquito, pero demasiado es ajarla, avulgararla, perderla, y nadie arroja un bien por la ventana si está poseso de cordura.

Ninguno de nosotros tiene estudios, pero sí personalidad y gusto propio; y, teniéndolo, algo original reside en el meollo de cada uno. A patentizar esto, preferentemente; con desaliño inclusive, que también a la perla hay que pulirla.

DISCOBOLO

Pico de Maigmó y Sierra de las Pedrazas

(Continuación y fin)

Cual brillantes hortensias, Elche (F.C.), con las célebres palmeras; el Ayuntamiento del siglo XVII; los jardines; el Castillo de Altamira y la huerta. La famosa «Dama de Elche» fue descubierta, enterrada a unos tres kilómetros, en la parte de Alcudia. El busto parece que corresponde a una deidad de las primeras épocas. Alcoy (estación), con las Casas Consistoriales ,del 1346; el Instituto; la Escuela de Artes e Industrias, las manfacturas de lana y las fábricas de papel de fumar. En 1873 se produjo en Alcoy un dramático movimiento de huelga general. En fértil llanura, Orihuela (F. C.), con su monumento gótico, del siglo XIV; la Alameda; el Museo Arqueológico y un castillo agareno. De Orihuela, entre otros excelsas figuras, Monzada, Ayala y Miró. Alcira (F. C.), con sus naranjales. Sagunto (estación), con la remarcable acrópolis. Elda (F. C.), con su imponente castillo. Del mismo modo, Villarreal (estación), con restos del pasado. Gandía (F.C.), con el monumento artístico, del siglo XVI; el palacio ducal; el Museo; las Casas Consistoriales, del 1781; el castillo de la huerta. Requena (estación), con sus monumentos y con las ruinas de un castillo, del siglo XV. Sueca (F. C.), con sus realizaciones colectivas. Villena (estación), con sus monumentos y sus jardines. De esta laboriosa villa, el insigne compositor Ruperto Chapí (1851-1909). Burriana (F. C.), con sus naranjas. Plaza vigorosa y emprendedora, dispone del fautor portuario, el Grao de Burriana. Oliva (estación), en sitio pintoresco y Játiva (F. C.), con su monumento artístico, del 1596; la Alameda; el castillo; las fuentes y las notas relacionadas con el borjense linaje de los Borgias. De esta risueña localidad ,la primera fábrica de papel que se fundó en España. De Játiva, el notable pintor José Ribera, llamado «El Españoleto» (1588-1656).

Como preciosas azucenas, Carcagente (F. C.)á con los gusanos de seda. Algemesí (estación), con sus plantaciones. Cullera (F. C.), con su puerto y los restos de un castillo. Torrente (estación), con sus expresiones. Onteniente (F. C.), con su monumento artístico y con los talleres y fábricas de fajas de lana, mantas y papel de seda para envolver los frutos. Denia (estación), con la Ciudadela; el Ayuntamiento, del 1612; las ruinas de un castillo y el puerto. Tabernas de Valldigna (F. C.), con sus realces. Crevillente (estación), con su huerta. Burjasot (F. C.), con sus brillos. Liria, con sus monumentos artísticos, del 1627. Callosa de Segura (estación), con sus encajes. Monóvar (F. C.), con sus frutales, sus canteras, sus tejidos y sus licores. De esta villa, el hondo observador y novelista José Martínez Ruiz (Azorín). Paterna (estación), con sus ardores. Vall de Uxó, con sus méritos. Benicarló (F. C.), con el puerto y un viejo castillo. Torrevieja (estación), con sus salinas y sus aguas medicinales. Villajoyosa, con su monumento ojival, los astilleros y el puerto. Vinaroz (F. C.) con su puerto y sus vinos. Pego, con su monumento especial, del siglo XVII. Almazora (estación), con sus vigores. Asimismo, Cocentaina (F. C.), con el Palacio de Medinaceli, del siglo XV. De esta localidad, el inolvidable pintor Jerónimo Jacinto de Espinosa (1600-1680). Benaguacil (estación), con sus galardones. Carlet (F. C.), con sus resaltos. Agullat, con sus virtudes. Aspe, con sus rasgos. Manises (estación), con sus cerámicas. Alginet (F.C.), con sus imágenes. Onda (estación), con sus azulejos. Bétera (F. C.) con sus motivos árabes. Alberique (estación), con sus arrocerías. Jijona, con su monumento artístico, sus turrones y su castillo. Ayora, con azafrán y aceite. Benifayó (F. C.), con sus aderezos Silla (estación), con sus características. Mislata (estación), con sus impulsos. Segorbe (F. C.), con sus monumentos, su vega y sus castillos.

Cual bonitas anemonas, Nules (F. C.), con sus prendas, del gótico. Játiva, con su castillo y las grutas de estalactitas. Buñol (F. C.), con sus alcances. Benisa (estación), con sus prácticas diligentes. Altea (F. C.), con su célebre desfiladero. Enguera, con sus paños y sus vinos. Dolores (estación), con sus matices. Petrel, con la industria del calzado. Cheste (F. C.), con sus progresos. Morella, con la Torre de la Saloquia y monumentos de estilo. Alcalá de Chisvert, con buenos contornos. Chelva, con su monumento artístico, del barroco, y el acueducto romano. Meliana (estación), con sus mosaicos. Igualmente, Callosa de Ensarriá (F. C.), con sus labores. Villar, con los vestigios del tiempo de los romanos. Albaida (estación), con sus cerezos y otros frutales. Castalla, con sus energías. Ibi, con sus juguetes. Puebla Larga (F.C.), con sus naranjos. Olleria, con las bombonas de vidrio. Mogente (estación), con sus nobles esfuerzos. Sax (F. C.), con sus alfombras y cortinajes. Muro de Alcoy (estación), con sus móviles. Alcora, con sus pormenores. Sollana (F.C.), con sus plantíos. Beniganim (estación), con sus anhelos. Ademuz, con sus recios semblantes. Lucena del Cid, con la Plaza Mayor y los restos del castillo de Hijar. Torreblanca (F.C.), con sus particularidades. Villafranca del Cid, con sus evocaciones. Benetúser (estación), con sus acentos. Cueva de Vinromá, con sus atractivos. Villalonga (F. C.), con sus virtudes. Benejúzar (estación), con sus tradiciones. Bocairente (FC.), con sus fábricas de tejidos.

Como deliciosas camelias, Benejama (F.C.), con sus actividades. San Mateo (estación), con sus desarrollos. Benidorm (a la línea férrea), con sus típicas costumbres. Peñíscola (F.C.), con su peñón y su palacio-fortaleza Biar. Fábrica de turrones. Onil, con sus muñecas. Albocácer, con su castillo. Manuel (F.C.), en tierra fértil. Jérica (estación), con signos de otras épocas. Albuixech, con sus naranjos. Viver, con sus inscripciones romanas y sus molinos. Jeresa (F.C.), con su castillo y sus recuerdos de otrora. Calpe (estación), con su robusto promontorio. De la misma manera, entre otras localidades, Benicasim (estación) con su playa. Cofrentes, con su castillo, su central eléctrica y sus aguas minerales. Forcall, con su palacio y su plaza con porches. San Miguel de Salinas, al sur con sus curiosos aspectos. Polop, con sus cereales. Montesa. Tibi (estación), con sus labranzas. Sella, con sus cultivos. Gátova, con sus cereales y hortalizas. Oropesa (F. C.), con playa y su albufera. Zarza, con sus cereales, sus harinas, sus higos, sus limones, piñones mondados, castañas pilongas y sus naranjas.

MIGUEL JIMENEZ

BEASAIN

Después de las manifestaciones de fines de noviembre, que tanta emoción produjeron, han tenido lugar nuevos plantes en la fábrica de vagones que la Compañía Auxiliar de Ferrocarriles tiene en Beasain. Estas manifestaciones se iniciaron el 6 de febrero, congregándose los obreros a la salida del trabajo, ante la portería de Beasain, que se halla enfrente de la sede de los Sindicatos verticales.

Durante varios días se repitieron estos actos, que luego se transformaron en desfiles que, arrancando del mismo sitio, se dirigían alternativamente al centro de las villas de Beasain y de Villafranca de Oria, recorriendo las calles de estas poblaciones. Un día los trabajadores desfilaban hacia Beasain y el siguiente hacia Villafranca de Oria.

Tanto los plantes como los desfiles se produjeron pacíficamente, sin gritos ni incidente de ninguna clase, y resultaron impresionantes por su seriedad, en vista de lo cual la fuerza pública no intervino en ningún momento.

Participaron en estos actos los obreros cuyos turnos cesan en sus actividades al anochecer, en número de unos ochocientos.

Con estas manifestaciones reiteraron su protesta que ya había sido formulada a fines de noviembre por los salarios bajos y las condiciones de trabajo.

A pesar de las protestas no se ha adoptado hasta la fecha ninguna determinación. La dirección provincial de los sindicatos verticales pretende que sean los obreros, y precisamente éstos, quienes soliciten un contrato colectivo, pero los asalariados no quieren embarcarse en estas negociaciones si no se les dan garantías previas sobre el salario mínimo y las indemnizaciones por enfermedad y otros extremos.

Repetidamente los jefes provinciales de los sindicatos han insistido ante los Jurados de Empresa, pero éstos han rechazado invariablemente la invitación por amplia mayoría, invocando siempre la necesidad de garantías. El conflicto queda, pues, pendiente de solución.

El desprestigio de los Sindicatos verticales es total y nadie hace caso de sus órdenes e indicaciones.

En Eibar, donde también hubo una huelga de brazos caídos, se reanudó el trabajo en la fábrica de bicicletas «Orbea» y los huelguistas fueron castigados con la pérdida de dos días de salario, cuyo importe será entregado a la beneficencia municipal.

La prensa ha publicado una nota en la que se pide paciencia a patronos y obreros mientras se negocian los convenios colectivos. Estos afectan a diferentes empresas de Guipúzcoa que comprenden un total de 8.500 asalariados: Unión Cerrajera, de Mondragón; Altos Hornos de Vergara; Placencia de las Armas, Bianchi, de San Sebastián; Ramón Vizcaino, también de San Sebastián; Estarta y Ecenarro, de Elgoibar y varias de Eibar, como Orbea y Compañía, Alfa, Eurrera, Mendiguren y Zarauz.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Siège et correspondance 24, rue Rouget de l'Isle ; Permanence les samedis de 17 à 18 h. 30. Diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, adhésions, renseignements, Bibliothèque

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

MEDECINE et PREVENTION

(Suite de la page 1)

Lutte pratiquée contre les pneumoconioses dans l'industrie minière

M. J. Reusch montre ce qu'a pu donner une lutte d'envergure contre les poussières, contrôlée par une surveillance médicale attentive. Après dix ans d'efforts, l'évolution de la silicose semble avoir «ralenti son rythme». Les statistiques font apparaître que :

1) L'âge comme l'ancienneté professionnelle des silicotiques, lors du premier versement de pension, vont en augmentant ;

2) Les chances de vie du silicotique pensionné s'accroissent ;

3) Le nombre annuel des nouveaux titulaires de pension pour silicose diminue : réduction de 45 % si l'on compare 1950 à 1960.

Résultats médicaux de la lutte pratiquée contre la pneumoconiose dans l'industrie minière

MM. M. Claus et A. Mey démontrent statistiquement que le risque de contracter la silicose est moindre pour les personnes ayant travaillé pendant la période de lutte intensive contre les poussières.

Lutte technique contre les poussières dans la sidérurgie

M. K. Guyhmann, après avoir souligné l'importance de cette question pour les travailleurs et aussi les populations voisines des entreprises, examine les difficultés techniques et économiques. C'est le cas des aciéries par soufflage à l'oxygène, des fours Martin et des fours électriques dans lesquels les fumées rousses contiennent des particules de poussières d'une granulométrie correspondant à la fumée des cigarettes.

∴

Une discussion intéressante a suivie ces exposés.

De toutes les recherches, nous ne retiendrons pas malheureusement de découvertes originales en ce qui concerne la pathogénie et le thérapeutique spécifique de la silicose.

Mais de nombreux rapports mettent en lumière les magnifiques résultats obtenus dans les techniques radiologiques et physiologiques, le traitement des complications, et, surtout, point capital, dans les procédés de lutte contre les poussières. Déjà, après dix ans d'efforts dans les mines, on enregistre une diminution du taux de fréquence et de gravité. Mais ce n'est là qu'une étape qui nous conduit à être encore plus exigeants. M. Reusch n'a pas hésité à dire : «Si nous continuons dans la voie où nous sommes engagés, nous pourrons avoir raison de la silicose dans l'industrie minière.

Nous pensons que la Haute-Autorité peut réaliser cette promesse et ce serait là le beau résultat d'une collaboration humaine de techniciens et de médecins, orientée vers l'amélioration des conditions de travail et de vie.

(Extrait de «Travail et Sécurité» — février 1962)

TRAZOS

NOS es factible ver la vida por el lado de la verdad, la cual nos permite aprender a vivirla como ella es. Hay que aceptarla en toda su potencia *natural* y esforzarse por ser, cada uno por separado y todos en el conjunto, mejores cada día y amarla, porque cuando la humanidad es mejor, más natural y amante de la vida, es entonces que empieza a encontrarse deliciosa, donde quiera que uno se halle, especialmente si el ambiente es justo y bueno.

∴

Lo que importa es la felicidad de uno y de todos.

∴

No hay nada como sentirse a gusto en una parte, lo que mucho depende de nosotros mismos.

∴

Continuemos adelante, como si todo marchase sobre ruedas.

Al correo *ordinario*, para las largas distancias, hay que declararlo en desuso, por su anacronismo.

∴

En lo que se refiere a la clarificación interna de nuestro ideario, de sus conceptos y vivificación de las savias ácratas ,la labor constructiva se hace imprescindible.

∴

Existen cartas y artículos, lo mismo que otros escritos, que no aclaran ninguno de los arduos problemas de la vida en sociedad, por dejar las cosas exactamente como estaban.

∴

En territorios como Chile, se hace necesaria la creación de una sección de la S.I.A. donde puedan laborar, activa y eficazmente, en armonía, todos aquellos que no pueden desechar el prurito de continuar perteneciendo a una organización netamente anarcosindicalista y obrera, que, de acuerdo con su último Congreso, ha ratificado sus ejemplares, tácticas y finalidades ácratas.

∴

No ser explotador del hombre por el hombre, ni capitalista-egoista, ni nada más que un *simple* individuo que todos los días labora, turnando la «ganancia del puchero» con las satisfacciones luchadoras en pro del ideal, en forma alegre, feliz e incesante: he ahí lo que se llama un anarcosindicalista o un anarquista a secas.

∴

Las cosas se han puesto de forma tal, últimamente, que, para aclararlas, se hace preciso recurrir hasta al propio descubrimiento de quiénes somos, cada uno por separado y todos en el conjunto.

COSMOS

B.D.I.C

ANTENA

LA LEY PROTEGE AL CAC QUE

PAMPLONA (OPE).—Jaime Zabala, Administrador de la Cooperativa de Zúñiga, publica en los diarios de Pamplona un llamamiento a la atención pública sobre el hecho que la Ley de Concentración Parcelaria, como otras, protege al cac que, condición que Zabala equipara a la de gran propietario rural.

En efecto, para que la Ley básica de Concentración parcelaria sea aplicable es preciso que el beneficio sea solicitado por el 60 por ciento de la superficie agraria de cultivo. «Hay pueblos, escribe, en los que están bien situados un par de caciques, propietarios de la tercera parte del término. Como ellos no están mal, se despreocupan en absoluto de los demás y se niegan a solicitar la mejora, con lo que hacen que los demás no consigan el quorum preciso y sigan los demás con su problema insoluble.»

CONSEJO DE GUERRA CONTRA ESTUDIANTES

LONDRES (OPE).—El corresponsal del «Observer» en Barcelona informa que, como consecuencia de los disturbios estudiantiles que tuvieron lugar en esta ciudad, se va a celebrar un consejo de guerra contra seis estudiantes.

En estos incidentes fue acuchillado un retrato de Franco que, según se dice, es de gran valor, y en los muros de la Universidad de Barcelona se pintaron slogans en favor de la libertad. Las manifestaciones estudiantiles de protesta fueron disueltas por la policía en medio de un gran alarde de fuerza y con utilización de «jeeps», altavoces y mangas de agua. Todos aquellos sobre los que podía haber vagas sospechas de que eran los cabecillas fueron detenidos y conducidos a la Jefatura Superior de Policía, aunque poco después fueron puestos en libertad. La policía secreta detuvo a gran número de estudiantes con objeto de fichar sus nombres.

CONSECUENCIAS DE LA INQUISICION

LONDRES (OPE).—Según se indica en el «Spectator», actualmente hay en Argelia 130.000 judíos que viven en gran parte en las zonas urbanas. Solamente en Orán y Constantina hay 30.000 y 25.000 respectivamente. La presencia de los judíos en Argelia se remonta a la Inquisición española y fue a partir de 1870 cuando adquirieron la nacionalidad francesa.

LOS VIAJES Y FACTURAS DE UN REY PETROLERO

NUEVA YORK.—El «Time» sigue al rey Saud de Arabia en su viaje de retorno de los Estados Unidos a su país pasando por España. «Al descender de su avión en Málaga se dirigió al suntuoso castillo de Santa Catalina, donde tenía reservadas habitaciones para quince días al precio de 10.000 dólares, pero al segundo día el inquieto Saud se fue a Torremolinos.

A pesar de que su majestad se olvidó de pagar la factura, no por ello se han preocupado los propietarios del castillo. Saud llegó a España con una cuenta bancaria de 340.000 dólares y cheques por un millón de dólares para sufragar sus desplazamientos.»

SIGUE LA OPOSICION A LA ASOCIACION DE ESPAÑA

GINEBRA (OPE).—El diario independiente «La Tribune de Genève» publica el acuerdo de la «Unión de Sindicatos de Alemania del Oeste» contra la asociación de España al Mercado Común por entender que no puede ser aceptable que en dicho país estén eficazmente establecidos los fundamentos democráticos y añade:

«Recordemos que esta postura de la potente «Unión de Sindicatos Alemanes» sigue a una serie de resoluciones idénticas emanando de diversas centrales sindicales y de los partidos políticos de los países miembros del Mercado Común. Todo ello tiende a hacer creer que la demanda de admisión de España en el Mercado Común tiene cada vez menos probabilidades de conseguirse en el actual estado de cosas.»

MURIO JUAN MARCH

MADRID. — Juan March, ilustre malhechor de la nación, ha fallecido a consecuencia del accidente de automóvil que sufrió hace dos semanas en las afueras de esta capital. La prensa franquista derrama quintales de incienso en torno de la figura del gran contrabandista para ocultar el verdadero origen de la fortunada por él acumulada. En ninguna crónica se lee que March fue grandemente envidiado y odiado por la burguesía mallorquina. Nadie dice, tampoco, que March subvencionó a Franco y adláteres para que llevaran a cabo la atroz guerra civil de 1936 para salvar sus cien mil millones de pesetas y pico. Ante la muerte de tan deleznable «patricio», la columna de cuervos levantada ante el testamentoría es inconmensurable.

JUSTO, PATOR

SEGOVIA. — En su mitad, la bóveda principal de la iglesia de Santos Justo y Pastor se ha desplomado a causa—se supone—de diabólicas filtraciones de agua de lluvia. Hay grandes daños en el interior del templo. El Cristo de los Gascones está aprisionado entre muros en la capilla de la Santa Esclavitud, y no se queja. Ya se verá cómo a esta imagen inmovida se le atribuirá la Medalla del Grande Sufrimiento por la Patria.

OTRA VICTIMA DE LA CRUZADA

GERONA. — Excavando cerca del túnel de Francia, en Portbou, unos obreros de vía y obras de la RENFE hallaron los restos de un hombre enterrado hace más de veinte años, posible víctima de los cobardes y mortíferos bombardeos de la aviación franquista durante el último año de la guerra. Por el mal estado de los papeles encontrados sobre el muerto, no ha sido posible identificar al mismo.

EL AUTOMOVIL, ESE ARTEFACTO

PAMPLONA. — El financiero Manuel Ros López-Cobo (hijo), ha perecido en accidente de auto junto con su abogado Manuel M. Sanjuán Goicoechea.

ENTERRADO VIVO

BARCELONA. — En la calle Castañer hubo un socavón frente al número 10. Acudida una brigada de obreros para apuntalar dicha casa, se produjo otro hundimiento, que arrastró al fondo al obrero Leoncio Aranda Otero, quedando cubierto de tierras. Hasta ahora el cadáver no ha sido rescatado.

Acto de afirmación antifranquista

Organizado por las Secciones de Lieja de la UGT y del PSOE en el Exilio, se celebrará en «La Populaire» de Lieja, a las 3 de la tarde del día 15 de abril.

Intervendrán:

Fernand DEMANY, Redactor político del periódico «Le Peuple» de Bruselas.

Antonio QUINTIN, por el A.R.E.L.

Federica MONTSENY, por la CNT.

Arsenio JIMENO, por la UGT y el PSOE.

Después del acto se desarrollará un programa artístico.

Españoles de Lieja y alrededores: ¡Acudid todos a oír la voz del antifranquismo!

CARTELERA

EN ALBI

Amigos de SIA organiza para el domingo 1 de abril, a las 2,30 de la tarde, en la Sala del «Patronnage Laïque», rue Fontvieille, una función de teatro bien fica, contando con el concurso del grupo «Iberia» de Toulouse, quien pondrá en escena la obra en tres actos « La tercera palabra », de Alejandro Casona. Invitados todos los amantes del buen teatro. Para las entradas, dirigirse a los compañeros Celestino Soria, 8, rue de la Sauque, al lado del mercado cubierto, y a Alfonso Martínez, rue Castelinau, 69.

EN CLERMONT-FERRAND

Para el día 1 de abril, a las tres de la tarde, en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo, el Grupo Artístico Cultural pondrá en escena el sainete de los hermanos Quintero: «La media naranja», complementando el programa un conjunto de variedades.

Paraderos

Se ruega a quien posea noticias o conozca el paradero de José Tormo Beltrán, de Burriana (Castellón de la Plana), el cual pasó la frontera el 36, de 42 años de edad actualmente, lo comunique a Millán Redondo, Saint Martial, Montauban (T. et G.) Pregunta por él una hermana suya.

— El que sepa el paradero de Félix Cobos o Miguel Cobos, que el año 1945 se hallaba en Montauban, puede escribir a su hermano Marcelino Cobos, 48, avenue División Leclerc, Cachan (Seine).

— Se desean noticias de Juan Castellví, de Esparraguera, que el año entre 1945 y 1947 residía en Toulón. Dirigirse a Benito Miguel, La Briaude, Bt D2, Chatenay-Malabry

— José Rodríguez Gamiz, de Loja (Granada), que fue alcalde y miembro del P. S. O. E. en esta localidad y que en 1946 estuvo en Colom-Bechar. Preguntan por él sus familiares de España. Escribir a Real, HF de Chasse (Isère).

COMUNICADOS

F.N.I. FERROVIARIA, PARIS

Convoca a una reunión a todos los ferroviarios para el domingo 7 de abril, a las diez de la mañana en nuestro domicilio social. A tratar: propaganda, solidaridad y asuntos generales.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 25 del corriente, a la nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande. Por la importancia de los asuntos a tratar esperamos que acudirán puntualmente los compañeros.

CONFERENCIA EN BEZIERS

Esta F. L. pone en conocimiento de todos sus afiliados y simpatizantes que el domingo día 25 del corriente, a las nueve de la mañana celebrará en local social conferencia a cargo del compañero Andrés Capdevila, titulada «Mi paso por la Consejería de Economía de la Generalidad de Cataluña. Por lo interesante del tema, esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros, lo mismo que la de los compañeros de las Locales circunvecinas.

CONFERENCA EN BURDEOS

El domingo 8 de abril, a las diez de la mañana, en el Cine Eldorado, rue Lafontaine, conferencia a cargo del compañero Ramón Alvarez, quien disertará sobre el tema «Panorama español».

Es un acto organizado por la F. Local de Burdeos y la C. de R. No dudamos que se verá asistido por los compañeros y cuantos tienen deseos de conocer el problema del pueblo español.

SECCION SIA, OUILLINS

Convoca a sus afiliados y amigos de SIA a la asamblea general que tendrá lugar el 25 de marzo a las nueve y media en su local, rue Montesquieu, para tratar asuntos de gran interés ante la presencia del delegado departamental.

F. L. DE TOURS

Por el presente comunicado convocamos a todos los compañeros que componen nuestra F. Local, el domingo día 25 de marzo 1962, a las 9 h. 30, para la celebración de una Asamblea general en el lugar de costumbre.

F. L. DE LYON

Coloquio en 25 de marzo a las nueve y media exactas de la mañana en nuestro local social. La periodista Mlle Jolivot y la profesora Le Louvetté disertarán sobre el exceso de población y el problema sexual», con intervención del doctor Fabre. En la misma sesión se organizará un cursillo de seis lecciones (uno por semana) a cargo de la citada profesora Le Louvette.

CNT-FIJL — LYON

Han empezado la publicación conjunta de un Boletín a cargo de la Comisión de Propaganda. Viene repleto de textos variados abarcando diferentes aspectos. Util para el entrenamiento de nuevos escritores y de estímulo para los ya habituados. 286, Cours Emile Zola, Villeurbanne (Rhône).

F. L. DE PARIS

Asamblea el 25 de marzo a las nueve de la mañana. Asunto España.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES PARIS

El coloquio anunciado en el Museo Social para los días 24 y 25 de marzo queda aplazado para una fecha posterior.

AFICIONADOS AL CANTE FLAMENCO

Un artista español, refugiado y cenetista, Paco Cazorla, acaba de grabar en las Ediciones «La Voz de su Amo» el primero de una serie de discos de «Canto Flamenco», acompañado a la guitarra por Antonio Yllescas.

Es un disco de «33 tours», 16 minutos y 3 segundos de duración, conteniendo:

El garrotín gitano (garrotín y chunga); *Yo soy un probe huerfanito* (zamba canción); *Una mujer desgraciá* (fandangos de Benahadux); *Andrés Agüera lo fué...* (fandangos mineros). Letra y adaptación a la guitarra Paco Cazorla.

Precio del disco: 9,90 NF. Pedidos a: J. Mórtera, Café de la Gare, Argelès-Gazost (Hautes-Pyrénées).

"EL JAPON, HOY"

«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García. Precio: 2,50 NF.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE MARZO
Lista 3

Suma anterior	1 098 50
Paris: Vidal Fontanet	5 00
Familia Royo, de Ivry	10 00
Festivales de «Mosaicos españoles» entrega febrero	150 00
R. Llop	10 00
Ambrosio Serena, de Ayrellac	5 00
F. Local de Brignoles (Var)	12 00
F. Local de Marseille I. Planas	4 50
Pepe	5 00
Daniel Romo	15 00
Antonio Gómez	5 00
M. Alvarez	0 80
Manuel Viñes	5 00
F. Local de Clermont Ferrand	100 00
St. Chamond (Loire): Flores	12 00
St. Julien des Metz: A. Algaro	10 00
Puy l'Evêque: J. Cañizares	10 00
Miramas (B. d. R.): R. Amela	8 00
Razes (H. V.): Miguel María	7 50
Biver (P. O.): Angel Bassa	2 50
La Gob (B. d. R.): Miguel Pinos	5 00
Dreux (E. et L.): Hernández	10 00
Menéndez	5 00
F. Local de Dreux	60 00
Vidaban (Var): Benitez	2 50
Lyon: G. Navarro	15 00
Total NF	1 573 30

NOTA. — Los compañeros que hayan hecho envíos para la lista Pro-Ancianos y no han visto publicados sus donativos, tengan a bien indicárnoslo señalando la fecha del giro y la cantidad del mismo.

ADMINISTRATIVAS

David Puyo, Mandonille (Hte Garonne). Recibido giro de 2,90 NF. Pagado hasta 31-12-60.

Juan Fernández Bao, Angulême. Recibido giro 20 NF. Pagado hasta 31-12-62.

Prado Rodríguez, New York. Recibidos por conducto de F., 5 dólares.

Pro revista « Umbral »: Recibidos 20 NF. del compañero F. P. de París.

«Cahiers des Amis de Han Ryner»

Número 64.3, Allée du Château Les Pavillons-sous-Bois (Seine). Sumario:

1: Aux amis disparus. 2: Le centenaire de Han Ryner. 3: Souvenirs sur Han Ryner. 4: Han Ryner. 5: L'œvre de nos amis. 6: Journaux et revues. 7: Réunions des amis. 8: Avis divers. Colaboraciones de A. Lebrun, André Bauné, Marcelle Capy, L. Simon, etc. Información completa del acto de la Sorbona.

Servicio de librería

«La esfera», Ramón J. ender	5 00
«España en sí», Clemente Cimorra	6 00
«Espérame en Siberia, vida mía», Jardiel Poncela	10 00
«El espíritu activo», Relgis	7 00
«En un lugar de los Andes», Relgis	350
«Enmedio de los escombros», Lizcano	380
«Estados Unidos», José Martí	2 50
«Estética de las proporciones de la naturaleza y en las artes», C. Ghika	20 00
«Estudio acerca de la naturaleza humana»	6 00
«Experiencias jurídicas hispanoamericanas	2 45
«El evangelio americano», Francisco Bilbao	245
«El espanto en la montaña», Ramuz	2 50
«Fábulas de Iriarte», edición de bolsillo	2 00
«Fábulas de Samaniego»	2 00
«La filosofía como el pensar del mundo», Richard Avenarius	5 50
«Filosofía de la Paz», J. Juan Bruera	7 50
«Frente al público», Sebastián Faure	1 30
«Fabián», Erick Kesyner	4 50
«Filosofía de la historia de la educación de la humanidad», J. G. Herder	3 50
«Fisiología del sexo», Kennet Waites	2 50
«Física del amor», Remy de Courmont	5 00
« Flora medicinal », Julio César Bertotto	6 60
«Francisco Ferrer», Hem Day	4 00
«Los fundamentos de la caracteriología», Ludwing Klages	9 50
«Los fundamentos de psicología», J. Sousa	6 00
«Los fundamentos de la neurosis de la infancia», Franz Hamburger	7 00
« La formación del carácter », Fritz Kunkel	960
«Los fundamentos de la ciencia económica moderna», Camilo Viterbo	6 00
«Los fundamentos de la geografía en América», Diego Abad de Santillán	6 00
«Fuenteovejuna» y otras obras, de Lope de Vega	6 50
«Geografía económica de España», J. Bosque	18 00
«Geografía de España y Portugal», Sex Barral	1 00
«Génesis, esencia y fundamento del socialismo», Emilio Frugoni (dos volúmenes)	15 00
«Girándula», Volga Marcos	2 50
« Gramática castellana », Bello y Cuervo	12 00
«Gramática de la Academia de la Lengua»	15 00
«Guías de conversación», Garnier	3 00
«Guías de conversación», Larousse	2 00
«Guerra y paz», Tolstoi	18 50
«De Garcilaso a Valle-Inclán», Zamora Vicente	4 50
«La Garduña de Sevilla», Castillo Solórzano	4 50
«Gargantúa y Pantagruel», Rabelais	6 00
«La gaya ciencia», Nietzsche	7 50
«Gramática sucinta de la lengua castellana»	935
«Guía del lector del Quijote», Madariaga	5 00
«Guerra civil», García Pradas	1 50
«Grandes compositores», C. Little Bakeless	5 00
«Gramática castellana», A. de Zúñiga	4 50
«Guzmán de Alfarache», Mateo Alemán (dos vols)	6 50
«La historia de Europa en el siglo XIX», B. Crocce	9 50

Giros y pedidos a Roque Llop
24, rue Ste-Marthe, Paris (10e)
C C P 13 507 56, Paris

Por la edición de las obras de Felipe Alaiz

El compañero Alaiz fue un escritor ácrata de estilo mayor e ideas concretas. Síntesis cuartillera y prosa en sustancia. Todo ello contribuido en publicaciones desde hace 45 años, en riqueza libertaria que ahora se nos antoja desperdigada, inaprovechada, perdible.

Precavidos, un puñado de compañeros se afanan en recoger de Felipe todo lo recuperable. Conseguido, el primer tomo de las Obras, con «Quinet» a salvo. En trance de impresión, el tomo segundo: «Tipos españoles», colección de 46 maravillosas semblanzas escritas con la maestría que era el don de Felipe.

« Quinet », 222 páginas ilustradas con 18 grabados, más una hermosa portada del artista Shum, se vende a 5 NF. «Tipos españoles», 380 páginas, con prólogo de Fontaura y cubierta del artista Lamolla, costará 7,50 NF. a los compañeros que se suscriban.

« Quinet » es una *antinovela*, según expresión de J. Carmona Blanco, de altos vuelos literarios. «Tipos españoles» reflejan el Alaiz mordaz, exacto y exuberante tan conocido de los compañeros.

Al esfuerzo de los Amigos de Felipe Alaiz deben corresponder los compañeros adquiriendo los tomos de las obras que paulatinamente se van editando hasta llegar a la colección de V. Con la divulgación máxima de los escritos de Alaiz, el acratismo mundial dispondrá de un poderoso conducto de propaganda.

BOLETIN DE SUSCRIPCION

El que suscribe, habitante en el número ..... de la calle ..... localidad de ..... departamento ....., desea le sea servido «*Quinet*», y cuando aparezca, «*Tipos españoles*», de F. Alaiz (1), a cuyo efecto envío a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), CCP 1350756, Paris, la cantidad de ..... NF (2).

Dado en ....., el día .... de ..... de 1962.

(Firma)

(1) Rayar la mención «*Quinet*» cuando este libro no interese; o «*y cuando aparezca «Tipos españoles»*» si solamente se desea recibir «*Quinet*».

(2) Poner la cantidad correspondiente al pedido que se formule.

Organización, agitación, revolución

por Ricardo MELLA

III

Trátase del deber que los trabajadores tienen en los momentos actuales, y trátase sin duda de un modo general. No cabe, pues, entrar en el examen de procedimientos distintos, de diferencias doctrinales, de aplicaciones particulares. Fuerza es que el estudio de esos deberes se reduzca a términos amplios, generales y concretos. Que el obrero entienda que entra en sus deberes sociales el de estudiar esas diferencias de procedimientos, esas opiniones doctrinales, esos distintos medios de organización y agitación permanente.

Que el obrero sepa que su primer deber es prestar su esfuerzo en la lucha que el proletario mantiene con lo existente; que su obligación es asociarse a sus compañeros y agitarse con ellos sin cesar; que su aspiración final, que su deber imperioso es fomentar el espíritu de rebelión y rebelarse él mismo en cuanto pueda y sepa. El trabajador que conozca estos sus deberes no se negará, no podrá negarse a contribuir decididamente a la emancipación definitiva de la raza humana, que tal es en conclusión el verdadero ideal revolucionario de nuestros días.

Que sean cumplidos estos deberes con tal o cual bandera, es asunto de la competencia individual. Nosotros hemos señalado los fundamentos comunes. Que cada uno obre en consecuencia. Lo primordial es pensar, sentir y obrar con energía en todo lo referente al tremendo problema social.

No es dado negar que la clase trabajadora ha atendido en lo factible a sus deberes; pero ha atendido de un modo en extremo relativo. Es indispensable tener siempre presente el ideal absoluto para proceder en consonancia. El período de iniciación ha pasado. Las evoluciones sucesivas indispensables se han verificado. Detalles de forma, depuración de las ideas y los procedimientos, todo ha sido consumado de acuerdo con los adelantos de los tiempos. Lo esencial, los fundamentos, son indestructibles y han prevalecido a través de todos los sacudimientos de las opiniones.

Entramos en una nueva era, y hay que cuidar en no caer en defectos y vicios añejos; pero hay también que procurar no entregarse a extravíos en sentido contrario, que la razón va fácilmente de uno a otro extremo, de uno a otro error, sin percatarse de la realidad de las cosas.

Las actitudes de las distintas organizaciones obreras no han sido tan revolucionarias como fuera de desear. Era el fruto de los primeros tiempos. En la transición que se está operando la palabra «revolucionario» se aplica frecuentemente a las mismas actitudes antiguas que bajo nueva forma se nos ofrecen como modificaciones. Son nuestros propios deseos que nos engañan. Es el resultado natural de toda transición. Urge, pues, salir pronto del período de transición para entrar de lleno en una época de verdadera asociación, de verdadera agitación, de verdadera revolución.

Entre el fermento de las nuevas ideas se deslizan siempre los gérmenes de la reacción, los elementos perniciosos de lo existente, y bajo la forma de despreocupaciones acogemos preocupaciones terribles, que son nuestros mayores enemigos. El trabajador ha de prescindir de los vicios sociales que por todas partes lo solicitan para adormecerlo. Ya ha de prescindir, siempre en lo posible, de las influencias mortíferas de un sistema social que es su condenación y anulación como hombre. El tiempo que hubiera de gastar en adormecerse por el vicio burgués debe emplearlo en la propaganda, en el estudio y en la lucha por sus ideales. Nadie podrá sustraerse en absoluto al medio social en que vive; pero si puede resistirse a que ese medio social le subyugue y le esclavice.

Cuando el obrero pensador, cuando el que siente el hálito vivificante de las nuevas ideas no se siente también sostenido en sus aspiraciones por una actividad continua, entonces se apodera de él la indiferencia y el escepticismo, y es un elemento perdido para la causa revolucionaria. Y como no es posible vivir en perpetua agitación, en continuada rebelión, del mismo modo que no es hacedero sustraerse en absoluto al medio social, es preciso abrir a la actividad diversos horizontes que la encaucen y que la aprovechen. Los organismos revolucionarios perecen o se disuelven frecuentemente a manos de su propia inactividad. Es, pues, necesario que las asociaciones, en los momentos en que la agitación sufre treguas forzosas, eviten el marasmo de la inactividad o la gangrena del personalismo estudiando o discutiendo sin prejuicios ni preocupaciones las diversas ideas propagadas, las nuevas hipótesis establecidas, los distintos procedimientos que soliciten las fuerzas revolucionarias. La creación de centros, de ateneos; el fomento de las reuniones públicas y privadas con objetos bien determinados; las relaciones constantes con todos los organismos afines, son medios igualmente adecuados a que la actividad no sea suplantada por el decaimiento de los entusiasmos y energías, así individuales, como colectivas.

Los esfuerzos del exclusivismo de las sectas por arrastrarnos a uno u otro extremo, deben de ser por nosotros rechazados enérgicamente. Necesitamos vivir en constante actividad, y ésta sólo puede mantenerse apelando a todos los modos y medios que tiene de manifestarse. Actividad permanente sobre todo, sin perderse nunca de vista el ideal, sin olvidar que los deberes primordiales de la clase trabajadora son: organización y revolución. Actividad constante sin relegar a segundo término el supremo deber de rebelarse siempre y cuando se pueda, en todo tiempo, lugar y ocasión.

Si los organismos revolucionarios atienden a estas condiciones de su existencia como es debido, fácil será al trabajador cumplir como bueno. Si, por el contrario, esas condiciones son olvidadas, entonces el desdichado esclavo que piensa emanciparse, el hambriento trabajador que combate desesperado contra lo existente, verá amortiguarse día tras día aquel espíritu potente, grande, heroico, que provoca y determina las revoluciones, los hechos más notables de la vida humana.

En este período de vacilaciones hay que crearse un medio artificial opuesto al medio social en que vivimos para que, sintiéndonos en parte fuertes en un nuevo mundo de existencia más en armonía con nuestros ideales, sintamos también acrecentarse nuestra energía revolucionaria, nuestra actividad demoledora.

Que el trabajador proceda con decisión, con ardor, con valentía en su tarea. Que el trabajador no descanse ni se detenga en sus empeños. Que el trabajador se lance con denuedo a la vida. Es el factor principal de la revolución que se aproxima. Es el elemento más potente de la renovación universal que preconizamos. Es en medio de la desmoralización creciente de las otras clases sociales, en medio del desorden espantoso que nos rodea, el único que se conserva puro, vigoroso y digno.

Trabajadores todos: vuestro deber es lanzaros sin tardanza a la lucha. Que con vosotros vayan las mujeres, no menos esclavas de la brutalidad burguesa. Que con vosotros vayan vuestros hijos, condenados como vosotros a la esclavitud. Que la agitación penetre en el hogar, en la reunión de amigos, en la plazuela, en la calle, en todas partes. ¡No más transacciones con el presente! ¡No más complacencias con el orden tiránico que nos entrega a la ley brutal del más fuerte y del más astuto sin armas de defensa! ¡No más obediencia! ¡No más sumisión!

IV

No soñéis, trabajadores, con vuestra emancipación si todavía halagan vuestros oídos palabras engañosas de una paz imposible entre explotados y explotadores, entre miserables hambrientos y opulentos propietarios del bien común; no soñéis, no, con el día de vuestra felicidad si aún sois bastante crédulos para esperar del tiempo y de la magnanimidad burguesa una solución pacífica que nos restituya lo que continuamente se nos arrebata, riqueza, libertad y ciencia. Todo acuerdo entre nosotros, los desheredados, y ellos, los acaparadores, ha de fundarse necesariamente en nuestra sumisión, en nuestra esclavitud voluntaria, en el reconocimiento tácito o expreso de sus privilegios. El tiempo por sí solo hace si falta el concurso de los hombres. La magnanimidad burguesa es imposible obtenerla, porque nadie es tan poco conservador que renuncie a lo que posee. Soñáis con imposibles si soñáis tal cosa. Soñáis y creéis que el cordero y el lobo pueden entenderse, que el uno puede renunciar a su presa voluntariamente y que el otro puede creerse seguro a su lado. Sois suicidas si tal creéis.

Yo os canto y os ensalzo una revolución que nos emancipe, porque todo progreso, toda renovación del orden social, porque todo cambio se ha verificado siempre por la revolución. Si no basta la realidad abrumadora que lo comprueba, la historia, en último término, lo patentiza de modo irrefutable a nuestra vista; la historia confeccionada por esos mismos que nos explotan, la historia en que sólo han tomado una parte activa los emancipados hoy, es la que viene a imponernos la necesidad suprema de esa revolución.

Sí: nosotros preconizamos esa revolución, nosotros trabajamos porque sobrevenga cuanto antes, nosotros nos agitamos uno y otro día para llevar al seno de las masas el espíritu de rebelión; porque sin esa revolución, nuestra esclavitud será eterna, nuestra cobardía incalificable, nuestra complacencia un crimen. Venid a nosotros y vamos todos juntos a conquistar la libertad, a recabar lo que se nos roba para que al fin podamos erguirnos noblemente después de tantos siglos de sumisión.

Sacudid el egoísmo que os hace ver lejano el momento de vuestra emancipación. ¿Quién puede predecir lo que sucederá mañana? ¿Quién puede asegurar que la Revolución Social ha de tardar después de medio siglo de mercantilismo y de política constitucional?

Los resortes del sistema imperante se han gastado por completo. Las crisis sobrevienen con rapidez vertiginosa. Las guerras se dibujan en el horizonte próximas a estallar. Las clases dominantes han llegado al máximo de degradación. Todo vacila, todo se tambalea, pronto a caer con horrísono estrépito. De otro lado la agitación revolucionaria aumenta asombrosamente. Los elementos socialistas pronuncian y acentúan sus protestas y sus medios de acción. Los hambrientos se ven arrojados a una lucha desesperada. Y los nuevos ideales son ya comunes a todos los países y a todas las razas. ¿Qué falta?

Un momento no más, un momento propicio y la Revolución, la gran Revolución Social estallará, en todas partes a la vez, imponente, amenazadora.

Corred, pues, a uniros con los combatientes; corred a las avanzadas del ejército revolucionario; corred, apresuráos, que el tiempo vuela, que los sucesos se precipitan y que quizás lleguéis tarde.

Siglos y más siglos de esclavitud os hacen vacilar; vuestros hábitos pueden más que vuestra razón. ¡Romped, de una vez, con el pasado, héroes del porvenir! ¡Romped para siempre con la tradición de esclavos y proclamáos hombres libres!

La Revolución Social pronta, inmediata, requiere vuestro esfuerzo. A combatir, pues, a pelear.

Asociación de fuerzas, agitación permanente, revolución total de lo existente: tal es vuestro deber.

¡A la asociación, trabajadores! ¡A la agitación, obreros! ¡A la Revolución Social, esclavos del presente, parias, ilotas y siervos de siempre! ¡A la Revolución Social, proletarios todos, para reconquistar la libertad, la riqueza y la ciencia!

¡A la Revolución por todo y en todo!

FIN

Abonnements : 1 *an*
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CRONICA EXPRES

¡Estamos divertidos!

La guerra es antihumana. La guerra es un espectáculo desolador. La guerra es ruina y muerte. No tomo partido por ningún héroe. No me entusiasma ningún hecho bélico. No admito que los hombres se maten.

Repruebo los armamentos. Odio los fusiles. Detesto las bayonetas.

Para mi sensibilidad no es escuchar los clarines guerreros, los atabales ruidosos, los estruendos marciales.

Nunca utilicé soldaditos de plomo para jugar cuando fui criatura. Nunca me cubrí con un ros ni me ceñí un sable. Nunca los Reyes Magos me pusieron escopetas ni pistolas.

Para no oir a un vecino de frente a mi casa que venía de ser soldado y tocaba el cornetín, presa de inexplicable miedo cerraba el balcón y me refugiaba en las habitaciones interiores.

Desde niño soy imbele. Desde muchacho soy antimilitarista. Desde mozo aborrezco la guerra.

Que es ley de vida, ello no me consuela. Que es tan antigua como el mundo, tampoco. Que es el estado normal de la humanidad, remenos.

La marcha desconcertante del mundo, esto de no saber el desemboque de lo que con espanto presenciamos, esta enormidad de incógnitas que son motivo de intranquilidad y a suposiciones descabelladas mueven; el laberinto, la confusión, el pandemónium actuales, trastornan la cabeza más equilibrada y el organismo más fuerte.

Con miedo leo los periódicos. Con miedo oigo la radio. Con miedo, sin saber el por qué, vivo.

La atmósfera, la vida, todo está cargado de belicismo.

No hay bondad. No hay generosidad. No hay nobleza.

Se vive de mentiras nefandas, de confabulaciones arteras, de conciliábulos criminales.

Matar ha llegado a ser un medio de vida.

No extraña el tamborileo de las ametralladoras. No sorprende la sangre derramada en la calle. No asustan los muertos tendidos aquí y allá sobre el pavimento.

Todo es teatro de guerra. Se vive en completo salvajismo. Se vive de milagro.

El que sale de su casa para trabajar no sabe si llegará adonde trabaja, el que sale del trabajo no sabe si llegará a su casa en la que tapoco se está seguro. Esto excede de lo real y si no se viera no se creería.

¿ Quién dispone tan mal ? ¿ Quién obra este caos ? ¿ Quién crea tamaño descontento ?

Existe una epidemia de locura que está haciendo más estragos que el cólera y el tifus, para la que no hay alienistas que la corrijan.

La furia de matar y el hábito de ver morir se dan la mano: es el pan nuestro de cada día que termina por dejar indiferente.

Las ciudades están erizadas de riesgos. Las poblaciones aparecen sumidas en una inactividad trágica. Las capitales quedan silenciosas, inmovilizadas, muertas.

¿Marcha el comercio? No.
¿Marcha la industria? Menos.
¿Marcha el campo? Remenos.
Tan sólo el crimen marcha.
Marcha a gran velocidad.
Veinte o más víctimas todos los días.
Si esto no hay quien lo evite estamos divertidos.

PUYOL

BALANCE en SOSIEGO

NO ignoramos que hoy nos metemos en terreno delicado y que con el ruido de nuestros « pasos » podemos despertar suspicacias. No obstante nos atrevemos a causa de la lealtad de nuestras intenciones.

El tema es éste: la unidad confederal hace más de un año que está fisicamente consumada. Moralmente ¿ha sido lo mismo? ¿Han sido dejadas de lado las diferencias personales? Los compañeros de una y otra tendencia, ¿han efectuado su unidad moral sin detrimento de la personalidad de nadie? ¿Han sido conseguidas, con la unidad, las insignes ventajas que se habían anunciado de antemano? En realidad ¿dependía de la unidad confederal la caída del régimen franquista cual nosotros lo habíamos anunciado?

Ahí está el tiempo para ilustrarnos. La unidad no ha conseguido hasta aquí el provósito desmesurado que nos habíamos fiiado. La unidad no podía ser sino bien vista, pero el espejismo no lo hemos evitado. La reunión de los elementos confederales dispersos no podía tener otra eficiencia que la que le es propia, pues para conseguir la unidad precisaba sentido de lo exacto y no exageraciones que en su día se pagan. Por la fuerza idealista y práctica de la Confederación Nacional del Trabajo, los cenetistas no necesitamos baños de ilusión para ser importantes, ya que historia real nos releva de tomarlos.

En mala hora no nos entendimos y en el mejor momento pudimos entendernos. El momento crucial lo fiamos en el Congreso confederal de 1945, a donde se acudió con el saco de los rencores en lugar de la maleta atiborrada de posibles soluciones. La hora de la unidad era aquélla y no supimos darnos cuenta. De haberla reparado, de «haberla cogido por los cuernos» incluso, no hubiésemos perdido quince años determinados favorables al régimen franquista. Desde luego que nuestra actuación en la guerra de España produjo anomalías y aportó nuevas apreciaciones que debíamos, sosegadamente e inteligentemente, examinar, en vez de formar dos bandos irreconciliables. Después — un después equivalente a tres lustros — cuando muchos concursos valiosos eran por diferentes causas desaparecidos; cuando la perspectiva de 1945 estaba ya lejos, nos volvimos a reencontrar, indudablemente sinceros, no del todo corregidos. Mal nos pese, continuamos unos y otros porque esa intransigencia española que coloca el nervio por encima del cerebro no hemos atinado a dominarla. Estamos unidos y sin duda ante el enemigo común sabremos demostrarlo, como siempre. Pero esa época vetetativa que atravesamos y que no se interrumpe a pesar de estar unificados, nos daña y dificulta y nos aboca peligrosamente al terreno de la consunción. Entonces diremos: «Hay que reaccionar, hay que despeterarse para actuar con la mayor eficacia posible». Reaccionemos, actuemos, sí. Pero démonos cuenta de que el Congreso del año pasado en Limoges no fue el Congreso de la Unidad que debía ser, porque la unidad moral no fue buscada con el ahinco debido. Reaccionemos y actuemos, primero restableciendo, enteramente, la afinidad en procedimientos e ideas. Sin diferencia notable entre nosotros, la cohesión será adquirida, y habiendo cohesión habrá empuje y decisión para todo. Saneemos nuestras asambleas locales eliminando de ellas el espíritu de grupo, aprendamos a ser más comedidos que olímpicos para no quedar cortos en hechos y largos en promesas; restablezcamos urgentemente el sentido lógico del compañerismo.

Todo ello puede decirse por no contener herejía. Y no vamos a guardar silencio por esa propensión a las alianzas más o menos ficticias, más o menos positivas, por cuanto la amistad y el aliancismo mayor debe establecerse primero en casa, luego en la convergencia vecina. Nada de lo que hoy se debate en nuestros medios es detestable, antes lo contrario si ello es meditado, juiciosamente establecido, inteligentemente elaborado. ¿Qué, entonces, nos disconforma? Esto : el desarrollo letal, la propensión a la consigna, cuando nosotros, los de la CNT, todos los de la CNT, avezados al hecho consciente de la acción reflexionada, no necesitamos consignas cual las necesitan los elementos dirigidos. Mal se nos vaya de la memoria, cada confederal es una entidad humana, un valor intrínseco, un hombre libre, jamás un sujeto ajenamente movido. Con la verdad nuestra como principio, podemos acometer bravamente y eficazmente los problemas, por duros que sean, y hallarles solución práctica siempre que nos lo propongamos.

Unirnos del todo ¿quien va a impedírnoslo? Ser una fuerza pese al desangre sufrido en quince años, ¿quién lo evita siendo todavía fuerza impulsiva, realidad y no sigla de epitafio?

La CNT es vigorosa no por ripio declamativo, sino por recurso moral y humano.

Solamente precisa que nos decidamos, a poder ser ahora mismo.

JUAN FERRER

Inexistentismo

La moderna murga existencial está haciendo su bomba en forma de «camping» e instalando sus toldos, entre la muchachonada de muchachones que se dicen pura vida, de la High (Jai o higui); de la elegancia y el snobismo de club de golf (runfla de fémori-parados y de cucarras, de revienta-vírgenes y desuellacutis). Con extensiones del coro o corro, hacia el pandillage y el bandererismo de los rebeldes sin causa —y ¿para qué leñe la han menester?—de las cantinas y las escuelas, que se abren cancha entre el gentío a varillazos, cadenazos y cubetadas de agua sucia, poyectada a chorro entre el pasaje de camiones y autobuses. En cuanto una «girl» fuma Morris o Kent, pipa pipermín, conduce Mercury o va a la compra en pantalones, con una narriola de alambre, mezclados los bebés con las patatas, ya se sabe: esa guirla o guilla es existencialera. Cuando un león del twist o cha-cha-cha tira los asientos del cine a la cabeza de los espectadores, visita mucamaje en los cuartos de criada de las azoteas, lleva modistillas al cerro, rokanroliza que se las pela hasta arrear el jitazo (jitazo, de «hit») a que apunta; ese barbián, que ha acampanado su calzón hasta trocarlo en falda o lo estrecha hasta convertirlo en flauta de Pan, ha ingresado por derecho propio en la masonería de los existenciales, a quienes pertenece el presente y no espera otro porvenir que el tacho o tanque de las barrederías. Ese alumnario de chicos y chicas inecuación o problema, tienen una ideología muy rasa; tan rasura como las pelazadas de que se hace objeto aquí a los novatos de Arquitectura, sujetándolos entre dos y abriéndoles supercarreteras en el tozuelo. Han invertido el «slogan» cartesiano, como el eje de su corretear. Y formulan su programa con esta lógica imbatible: «Existo. *ergo sum*. Estoy aquí, soy obra del loco Dios; luego he de comer, crecer, arder y multiplicarme. Me han arrojado a este muladar sillero; por tanto, se me ha de hacer sitio en su cama y en el pesebre». El silogismo no tiene retorsión y vuelta de folio. Es incontestable para la ventriflorencia del comando y el ir comiendo. Han salido esos dialecticales de la internería de legionarios de Miriam, y argucionan como engrucionan. Los conventos de monjas proveyeron a Versalles de odalisas. El moncheterio atiende en Iberia a la apriscalla del matrimonio feliz o conyugalidad de despensa sin escuela, aunque con espuela. Somos subsistencialistas y hemos de subsistir. La Virgen de la leche, ni que sea klim o en polvo, es nuestra ama de cría, de la mezquindad del Cobre. La prole que nos ha de perpetuar, no ha de ser menos taurómaca y washingtón'ca que sus supuestivos. La historia de nuestras gestas se escribió tradicionalmente con linfa de pobre. Ahora hay que purpurinarla con flebitis o varix de vena. Toda otra cosa que este existir para morir, y para no ser otro negocio que un bien mueble, es una náusea y una nada del confundir el sartrismo con el sastrismo; un vegetar autoausente y autodisparado de sí propio y un vagar fuera de los chamizales del mundo. Descanso en mí, siendo únicamente para mí. Y a la humana solidaridad, dicha caridad por los pietistas, que le frían un montacargas o un elevador. La carpa, la barra, la piquera, el tabernáculo, el cabaret, son las solas eucaristías con que me desayuno, y me desaislan de mi soledad de arácnido, desolada y exasperada. Son los exclusivos subterráneos y cosenos, donde se otea alguna franja de luz, alguna beta de sol, con que atarse las alpargatas y salir por pies del vómito de órbitas y eclípticas de nuestra astrorrotación.

Angel SAMBLANCAT

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Paternalismo estadounidense

A CABAN de llegar a Europa siete ciudadanos de Santo Domingo. Las condiciones en que fueron expulsados han provocado la dimisión del primer vice-presidente del flamante Consejo de Estado, señor Eduardo Read Barreros. Otro miembro del Consejo de Estado explica que se trata de «provocadores y agitadores en plan de instaurar en el país el caos y la dictadura».

El gobierno dominicano, en nota del 23 de febrero, declara que son siete militantes de izquierdas que se dedicaban a promover actos subversivos, a quienes se expulsa en virtud del estado de urgencia proclamado a principios de semana. Según rumores, los expulsados pertenecen al Movimiento de Liberación, cuyos participantes activos se hallaban en el exilio en tiempos de Trujillo.

Nada sabemos en cuanto a la calificación política del vice-presidente dimisionario. Las circunstancias que rodean el hecho justifican su gesto. Es posible que se haya sentido ultrajado en su calidad de miembro de un gobierno dicho «nacional».

Se dice que los siete inculpados fueron detenidos por la policía dominicana ,la que los transportó a Miami en avión. El piloto declaró «haber recibido instrucciones» del embajador de los Estados Unidos en Santo Domingo. Las autoridades americanas condujeron a los detenidos al campo de Opa-Locka (Florida) y luego los trasladaron a New York. Después de interrogarlos los expedicionan por vía aérea a Londres, desde donde fueron conducidos a París.

En conferencia de prensa realizada a poco de llegar, los expulsados declaran que no son comunistas, ni « fidelistas », ni amigos de los Estados Unidos. No son otra cosa que nacionalistas, ansiosos de que en su país se establezca un régimen inspirado en las libertades democráticas, que permita a Santo Domingo regirse por sí mismo, libre de toda ingerencia extranjera.

El hecho es que, según noticias, los documentos utilizados para la expulsión están redactados enteramente en inglés. Proceden de Estados Unidos, no de Santo Domingo. He aquí lo que aclara la situación colocando la *i* exactamente debajo de su punto.

Los Estados Unidos ocupan Santo Domingo en el 1904 y se retiran en el 1924. Rafael Trujillo, designado presidente en el 1930, llega a hacerse dueño absoluto de los destinos de su país, contando con el beneplácito « paternalista » de los sucesivos gobiernos estadounidenses. Santo Domingo se halla sujeto a las determinaciones del Tío Sam. Antes, durante y después de Trujillo.

El 27 de mayo del 1961 el tirano cae bajo las balas vindicativas. En el curso de treinta años de sanguinaria dictadura se había apoderado de la casi totalidad de las riquezas. Mandaba en los hombres y en las cosas. Su poder, como su rapacidad no tenían límites. No se hubiera mantenido el déspota si no hubiera contado con un apoyo cómplice. Las altas finanzas determinan — de una manera o de otra — en los destinos de un territorio inmenso que se extiende desde el estrecho de Behring hasta la Tierra del Fuego, comprendidas las islas limítrofes. Se dice que Galíndez, el profesor refugiado español que escribió una extraordinaria requisitoria contra el régimen del « Benefactor », fue raptado en los Estados Unidos para ser asesinado en Santo Domingo. Sólo Cuba escapa hoy a ésta regla. No nos alegramos pues ha caído en otra trampa.

No cabe duda de que los acontecimientos que se han desencadenado en Santo Domingo tienen su arranque en la explosión cubana, cuyas repercusiones « por simpatía » no han terminado aún y comportarán más de una sorpresa en el contexto americano e internacional.

Washington rompe a regañadientes sus relaciones comerciales con Ciudad Trujillo el 26 de agosto de 1960, obligado por las decisiones de la Conferencia de la O. E. A., reunida en San José de Costa Rica. A principios del mismo mes se había intentado una maniobra de diversión que quedó sin efecto: Balaguer asumía la Presidencia del país en reemplazo de Héctor Trujillo, hermano del «Benefactor». El 10 de septiembre, el Consejo de Seguridad de la O.N.U., a petición de la U.R.S.S., tomaba en consideración las decisiones de la O.E.A. El 4 de enero de 1961 la O. E. A. adopta nuevas sanciones económicas (embargo sobre el petróleo, camiones, piezas de recambio, etc.), dejando el proceso de su aplicación a la discreción de los miembros. Al parecer, Estados Unidos, pese al movimiento declarado, realizó aún algunas transacciones comerciales, si se creen las protestas expresadas por parte de Estados miembros de la O. E. A.

Cae Trujillo a fines de mayo y el 7 de junio llega a Santo Domingo una Comisión Investigadora, enviada por la O.E.C. Comienzan los forcejeos a efectos de lograr un régimen de estabilidad. Balaguer designa a Rafael Trujillo (hijo del ajusticiado), comandante en jefe del Ejército. Este logra mantenerse en su puesto hasta principios de noviembre, aprovechando la ocasión para liquidar a los supuestos o reales autores del atentado contra su padre.

El 10 de octubre Balaguer plantea a la O.N.U. el problema de las sanciones económicas. El 21 de ese mismo mes vuelve al país, después de 25 años de exilio, Juan Bosch, jefe del Partido Revolucionario Republicano. A principios de noviembre, procedentes de los Estados Unidos, donde buscaron refugio ante la muerte de su hermano, los generales Héctor y Arismendi Trujillo vuelven e intentan, sin éxito, un golpe de Estado. Se producen varias modificaciones en la composición del gobierno; nuevo intento de golpe de Estado; presiones y cábalas; algaradas, huelgas, protestas...

Entretanto Cuba ataca a Estados Unidos en los escaños de la ONU, coreada por representantes del bloque oriental, acusando a Washington de ingerencia en los problemas internos de Santo Domingo. Los delegados dominicanos protestan... contra Cuba. La presión dolariana gana puntos en la Conferencia de Punta del Este.

∴

Desde hace nueve meses Santo Domingo se halla sin gobierno estable. El país acusa la descomposición interna producida por el largo sometimiento a la dictadura. Arguyendo ésta y otras razones Washington controla toda actividad. Sus barcos de guerra están a la vista so pretexto de impedir una intentona « fidelista ». La llegada de los siete expulsados dominicanos da una impresión más completa del «paternalismo» norteamericano.

Pero la presión monta en Santo Domingo. Se respira un clima de alta tensión y planea una amenaza de tormenta. Los estudiantes se lanzan a la calle confundidos con el pueblo. Los dominicanos reclaman la dimisión del Consejo de Estado. Condenan la «expulsión» de Balaguer y de Echevarría, viéndose claro que se les quiere alejar del país para salvarles de la vindicta popular. Se les envía a Puerto Rico, feudo estadounidense...

Se producen manifestaciones callejeras violentas. Hay heridos y muertos. Detalle sintomático: se incendian los automóviles del Consulado de los Estados Unidos.

Coincidencia... El mismo día, 8 de marzo, el Consejo de Estado concluye la forma con los representantes de Washington un pacto de asistencia militar. Los Estados Unidos participarán a la reorganización de las fuerzas armadas dominicanas, situadas bajo el signo de «un gobierno constitucional y democrático». Las pruebas se acumulan...

AL PASAR

por Vicente ARTES

LOS académicos de las lenguas se encuentran desde hace tiempo en un gran apriето para poder conservar la llamada pureza de los idiomas en sus respectivas demarcaciones y a mi juicio encuentro un tanto infantil pretener en ésta y en no importa qué época mantener la lengua inmaculada, empeñarse en conservar los vocablos tal como fueron concebidos, aferrándose a una tradición idiomática compuesta y amanerada en los moldes relamidos de las palmas académicas.

El hombre, viajero libre por países de la Babel terráquea, regresa a su lugar nativo cargado de bagaje exótico y se familiariza fácilmente con los giros lingüísticos y los decires palabreros que más armonizan con la fonética de su idioma de origen.

Antiguamente era más fácil conservar inmaculadas las formas de expresión de cada sector idiomático porque las comunicaciones eran lentas y costosas. No existía esa trabazón actual entre las razas y los pueblos que quedaban aislados entre sí por más razones geográficas que por motivos de jurisdicción territorial.

Los medios rápidos de comunicación macularon los idiomas y las razas humanas y desaparecieron las purezas de unos y de otras a medida que las relaciones entre los pueblos fueron intensificándose y actualmente las razas se mestizan y los idiomas se amalgaman.

Recordemos al efecto que, Castelar, en un discurso leído en la recepción de José Echegaray en la Academia Española, clamaba contra la enorme cantidad de extrañas palabras que se entremezclaban en nuestro idioma «recogidos por el cuerpo a la manera de las emanaciones palúdicas». Decía el gran tribuno que los muchachos de uno y otro sexo se instruyen en tal número de lenguas, a excepción de la propia, que concluyen por no hablar ninguna.

Se lamentaba don Emilio que se escriba *explotar* las bombas en vez de estallar; de venirse las *avalanchas* encima y no los aludes; divertirnos en las *soirées* en vez de en los saraos; ver en el lejano horizonte africano *minaretes* llamados por nuestros padres alminares; aparecérsenos las *siluetas* cuando antes se nos aparecían las sombras; remplazar con *revanchas* los desquites, etcétera. Así como tener necesidad de llevar bajo el brazo un lexicón para entender las palabras italianas, francesas, británicas, como Babeles ambulantes que son las lechuguinas y lechuguinos a la moda, dotados de cien lenguas para no tener cosa que decir en ninguna.

El fabulista Iriarte dejó escrito «El retrato de golilla», que empieza así: «De frase extranjera el mal pegadizo hoy a nuestro idioma gravemente aqueja.»

Unamuno era uno de los grandes combatiente idiomáticos para el mantenimiento de nuestra forma de expresión sin aditamentos y complementos extranjeros. Especialmente fustigaba todas las expresiones de origen francés, denominadas galicismos por nuestros académicos, pero generalizaba en todas las expresiones de traducción exótica que invadía nuestro léxico como Atila los campos sembrados, sin que el rector de la Universidad de Salamanca tuviera en cuenta que el francés, el italiano y el español derivan del latín, cuyas lenguas han disecado respectivamente en cada laboratorio lingüístico nacional y tienden cada día más a entremezclarse y hasta con el tiempo a fundirse metamorfoseados por razones humanas.

Don Miguel se escandalizaba que se escriba Paul de Kock, Herbert Spencer, Karl Marx, Paul Bourget, Max Nordau y hasta... Emile Zola. No aceptaba que al artefacto guerrero denominado *Mauser* se le añadiera una diéresis sobre la u porque dicho nombre nos llegaba a la Península después de haber viajado por Francia y no debíamos pronunciar *Moser*. Y otra cosa parecida nos ocurre con Tolstoi que algunos se empeñan en escribirlo Tolstoï ,con una diéresis sobre la i que los franceses la ponen para no leer *Tolstoa*.

No les gustaba ni les gusta a nuestros lingüísticos ver representada la ch nuestra por el grupo francés tch, como en *Ramuntcho*. A cada momento traen ahora los periódicos nombres de personajes y localidades chinas en que la tch abunda y sería mejor que redujeran dicho grupo a ch simplemente.

Con la escrupulosidad idiomática Castelar fue más lejos, llamando a los boeres o boers, *boeros*, palabra a mi entender menos grata que la de origen para designar a cada uno de los colonos de origen holandés establecidos en los antiguos Estados del Orange y Transvaal, provincia de la Unión Sudafricana.

Locuciones y palabras de nuestro idioma han pasado también a poblar y a mixtificar la mayoría de las lenguas extranjeras y una muestra palpable de ello es la expansión y difusión del idioma español en América, y, sin embargo, a bastantes académicos les molestan los americanismos introducidos legítimamente en virtud de la reciprocidad fraternal del entendimiento entre los pueblos que cambian sus gorjeos como las aves migratorias y de ello tenemos que congratularnos los que deseamos fraternización de razas e idiomas en una gran comunidad universal de buenas intenciones.

UMBRAL

Sumario del número 3

Eduardo Zamacois: **CONTABA MAUPASSANT...**

Luis di Filippo: **FACUNDO, LITERATURA O CIENCIA.**

Luis Capdevila: **MANUEL ARCE, NOVELISTA.**

José Viadiu: **CAPA DE COLORES.**

Ignotus: **EL ARTE, LA PAZ, LA CIENCIA Y EL DECLIVE DE LOS INDIOS MAYAS.**

Federico Avila: **TRISTEZA BOLIVIANA.**

Juan Ferrer: **FRANCESC PUJOLS.**

Jesús Prado Rodríguez: **VENTANAL EN EL MUNDO.**

Eugen Relgis: **LOS ULTIMOS AÑOS DE STEFAN ZWEIG EN SUDAMERICA.**

Fontaura: **EN LA BIBLIOTECA DE MONTESQUIEU.**

S. P. y J. F.: **DIEZ SADA EN «LA TOURNELLE»** (Arte y Artistas).

J. Coll de Gussem: **ISAAC ALBENIZ** (Familiaridad con los músicos).

X. X.: **CERTAMEN LITERARIO EN COLLIOURE.**

LIBROS, LA ESCENA, LA PANTALLA, grabados ilustrativos y de actualidad.

◆

Un número de expresión literaria insuperable.

Deber de todo compañero amigo de las buenas letras es dar a conocer este número de «Umbral» a sus relaciones familiares y amistosas.

Para el próximo número 4, originales de **P. Bosch Gimpera, Campio Carpio, Hem Day, Víctor García, López Salinas, A. Samblancat, A. Vidal y Planas y otros.**

Precio del ejemplar: **0,80 NF.**

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

Gala del «Combat Syndicaliste»

Para el 29 de abril en el Palais de la Mutualité (Métro Maubert-Mutualité, a las 3 de la tarde.

Robert Caffier

Para dar interés a un programa es obligado observar un elemento: el de la variedad. Razón por la cual esta Comisión Organizadora tiene siempre en cuenta que si un número cabeza de cartel es necesario, no lo es menos ofrecer un conjunto diverso y dinámico, dando muestra de las diferentes facetas del arte «atraccionista». De esta manera, en nuestro anual espectáculo nunca faltan lo genérico, lo andalucista, lo sudamericano, el cancionismo, el ilusionismo (a veces), el ironismo a base del «chansonnier», etcétera.

El artista que hoy presentamos es el trepidante **Robert CAFFIER**, cantador fantasista y cómico, caricato de personajes, genérico que se instala y desarrolla en las tablas con gran donaire, seguro de que el público lo pasará animadamente con su presencia.

Iremos a ver a **CAFFIER**, puesto que Caffier vendrá a nosotros. Esto es, el círculo vicioso del cual nuestra obra fraternal recibe anualmente gran provecho.

∴

La venta de localidades queda abierta. Tomen nota todos los compañeros, particularmente los que habiten fuera de París.

3428

CESSEZ-LE-FEU

En manchettes hautes de dix centimètres, tous les quotidiens du 19 mars ont annoncé que le «cessez-le-feu» était conclu pour midi. «C'est fini!», déclarait l'un d'eux avec beaucoup d'optimisme.

Acceptons-en l'augure, en faisant toutefois de multiples réserves. Et réjouissons-nous — sans réserve cette fois—, car il n'est pas un seul individu qui respecte la vie de ses semblables, pas un altruiste, digne de ce nom, susceptible de rester insensible devant la décision prise par les belligérants, acteurs de cette guerre insensée, qui dure depuis huit années, et n'aurait jamais dû commencer.

Mais, car il y a un mais, n'oublions pas que le cessez-le-feu n'est pas la paix. Nombreux sont ceux qui l'ont dit, et leur point de vue ne manque pas de logique, tant sont multiples et complexes les facteurs qui interviennent pour empêcher une solution rapide et définitive du conflit.

Sans examiner la nature exacte des engagements réciproques pris, dont «de peuple souverain» ignore encore tout, à l'heure où nous écrivons ces lignes, considérons seulement les éléments, s'opposant au rétablissement de la paix, que nous sommes capables d'apprécier, parce que bien connus de tous.

Tout d'abord, les généraux, dits félons — ils ne le sont pas plus que les autres — qui sont venus jouer les troisièmes larrons dans cette affaire, et faire de la surenchère patriotique alors qu'ils ne défendent, en l'occurence, que les vulgaires intérêts des colonialistes; puis, les oligarchies financières internationales qui ont «acheté» à la France, le Sahara, à qui il n'appartient d'ailleurs pas, et dont il est impossible de définir le propriétaire.

Si l'on tient compte aussi des deux principaux larrons: la France d'une part, dont la politique à courte vue, même si elle semble désintéressée, n'admet pas l'abandon d'aucune de ses prérogatives, et d'autre part, le G.P.R.A., aux dirigeants habitués maintenant à mener un train de vie de milliardaires, qui prétend accaparer immédiatement la plus grosse part du gâteau à partager, car c'est de cela, et uniquement de cela, qu'il s'agit, on voit que la solution des problèmes posés, à la suite du cessez-le-feu, est beaucoup moins simple que certains le supposent; surtout qu'il existe un élément, le fellah, qui jusqu'ici n'a pas eu droit à la parole mais ne manquera pas de la prendre quand il s'apercevra que les despotes de sa race, qu'il s'est donnés pour chefs, sont aussi rapaces que ceux qu'il vient d'éliminer. Il est vrai que lui, une réconciliation momentanée des autres, aura tôt fait de le ramener à la raison, tout au moins pour un temps.

La seule épreuve de force qui semble maintenant susceptible de se développer — à moins toutefois d'un rebondissement du conflit entre le F.L.N. et la France à la suite d'un référendum défavorable — se situe entre la métropole et l'O.A.S., en Algérie.

Les mercenaires et pieds-noirs incorporés dans l'O.A.S., dirigés par Salan, ne constituent pas une force négligeable. Le précédent du F.L.N. dont les forces, mal armées et équipées, ont tenu en échec, durant de longues années, grâce à la configuration du terrain et une technique appropriée, une armée, cent fois supérieure sur tous les plans: Nombre, ravitaillement, équipement, chars d'assaut, aviation, etc., donne à réfléchir, et si les positions se raidissent, qu'un compromis n'intervient pas entre les antagonistes, la paix risque de se faire attendre encore longtemps.

Ceux qui nous lisent feront peut-être des yeux ronds en nous entendant parler de compromis avec les assassins de l'O.A.S Pourtant cette solution n'est pas impossible. S'ils étaient si mal vus en haut lieu, bénéficieraient-ils d'une pareille impunité? Ils sont catalogués partout, par les bourgeois, comme de parfaits patriotes et l'«élite», qui n'ose le dévoiler les considère comme des héros.

Qu'on ne s'illusionne pas: «Un diable n'a jamais donné un coup de corne dans l'œil d'un autre diable»; l'adage est bon. Il y a de plus un argument de poids absolument irréfutable, en faveur de Salan et de son équipe: Les responsables algériens vont rentrer incessamment à Alger en triomphateurs. **Alors! aussi monumental que cela puisse paraître, pourquoi pas eux?**

Ce qui précède démontre d'une façon irréfutable l'inutilité, l'imbécillité de la guerre, de toutes les guerres sans exception, **les prolétariats en conflit se retrouvant toujours après, plus malheureux qu'avant.**

Près de huit années de souffrances indicibles, plus de 5.000 milliards d'anciens francs volatilisés... dans les poches des profiteurs, des monceaux de cadavres, des ruines, «la terre brûlée» et la famine partout: tel est le bilan de votre travail, messieurs les pourfendeurs.

Aussi, nous vous le demandons — s'il reste en vous quelque chose d'humain — pour eux, pour les misérables fellahs qui souffrent et n'ont jamais commis d'autre crime que de vous nourrir: Ne remettez pas ça!

A ce prix, vous aurez peut-être droit à leur indulgence, et à la nôtre, lors du véritable règlement de comptes, car vous n'ignorez certainement pas, qu'en toute logique qui a cassé les œufs doit les payer; et cela pourrait bien vous arriver. Il y a des précédents.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numero 186 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 29 Mars 1962

LA MORALE DE L'ETAT

La sanglante soirée du 8 février 1962 où le peuple de Paris s'éleva contre le péril fasciste, a permis aux mercenaires de l'Etat de tuer en toute impunité; une fois de plus, la preuve est faite que l'Etat, dont le pouvoir réside sur la force, se révèle l'ennemi du peuple. Cette force, l'Etat ne peut l'acquérir qu'en brimant l'individu, le soumettant à sa loi faite d'atteinte à la liberté.

L'Etat est obligé par le capitalisme et par le jeu des alliances, de maintenir le peuple sous le joug de la police et du militarisme. Ces forces sont nécessaires à l'Etat qui possède ainsi à sa disposition un instrument de domination, de violence, pour brimer, si nécessaire, le peuple, s'il tentait de revendiquer son droit à la justice, à la Liberté, à la garantie de la paix. Ces forces d'ordre sont, en réalité, des forces de désordre qui portent atteinte à la véritable morale.

Les peuples contribuent par leur veulerie, leur soumission, leur incapacité, à une révolte intelligente, au maintien de leur esclavage; esclavage dont certains ne se rendent même plus compte, tant la compression de la liberté, fruit d'un enseignement par l'école, la presse, la radio, est considérée comme normale, voire nécessaire. Cet enseignement produit la morale de l'Etat.

La force, au service de l'Etat, permet à celui-ci de vivre sur la production des travailleurs et de se tailler la part du lion. Les travailleurs, par leurs privations, autorisent les traitements généreux des politiciens, des policiers, des militaires; ils paient inconsciemment, les verges nécessaires à leur flagellation. L'Etat, c'est l'injustice, il accorde ses faveurs à ses domestiques et il persécute ceux qui alimentent sa trésorerie. Cette puissance oppressive de l'Etat ne fait qu'augmenter devant le danger que représente, pour lui, l'affranchissement du peuple et la constatation de son incapacité d'apporter bonheur et paix aux individus. Pour maintenir sa puissance l'Etat n'hésite pas à pratiquer des arrestations arbitraires, à créer des camps de concentration, réservés à ceux qui peuvent porter ombrage à son autorité.

La vérité ne peut être détenue par l'Etat mais par l'individu qui sait ce qui est bien pour lui. La loi de l'Etat ne peut être que contraire au bien de l'homme. Les bénéficiaires des lois de l'Etat sont ceux qui gravitent en son giron et vivent de son oppression. Il n'est pas juste que ceux qui pratiquent la violence, physique ou morale, au bénéfice de l'Etat, possèdent un droit plus étendu au bien-être, alors que l'homme est toujours l'égal de l'homme et que tous, principalement les travailleurs, contribuent le plus à la force de l'Etat. Tous les continuateurs de l'hypocrisie sociale prêchent la nécessité de l'Etat dont ils tirent profit; ils prêchent une morale d'Etat, cette morale est abjecte, l'homme libre ne peut la respecter, car il a su se libérer de tous les mensonges, de tous les enseignements criminels, qui sont à la base de cette morale.

René VILLARD

LA REVOLUTION T'ATTEND...

Oui..., je sais, tu ne crois pas à la révolution. Elle te semble un mythe dont le régime capitaliste s'éloigne peu à peu... Tu crois au salaire toujours plus élevé à la promotion sociale, aux congés payés.

Bref, il y a du foin dans ton râtelier...

A-t-on vu les ânes montrer de la nervosité quand leur râtelier est bien garni de foin ou de fourrage?

Les a-t-on jamais vus essayer de prévoir le jour où ils manqueront de ce précieux aliment? Jamais.

Ils ne naissent pas avec l'esprit de justice. Ils ne se livrent à aucun débat intérieur sur la fragilité de leur bien-être: ils mangent, digèrent et dorment...

C'est peut-être insuffisant, mais dis-tu davantage?

Il arriva qu'un jour, en Russie, 3.500.000 moutons moururent de faim parce que ceux qui les avaient pris en charge ne surent les nourrir... Ces moutons n'avaient rien prévu qui dépassât l'imprévoyance des travailleurs: l'âne et le mouton sont nos frères en inconscience... Un jour, pourtant, c'était en 1939, la mévente déferla sur les Etats-Unis. On compta 12 millions de chômeurs. Les valeurs s'effondraient dans les Bourses... Les esclaves du salariat qui s'enorgueillissaient du plus haut pouvoir d'achat mondial (salarié), connurent les privations et l'inquiétude...; mais, comme ils n'avaient pas prévu davantage que les ânes et les moutons, ce fut la guerre!

En 1959, les Etats-Unis, grâce à l'automation, réalisèrent des prix de revient tellement bas qu'ils étaient devenus les principaux fournisseurs des marchés mondiaux.

Les salariés exultaient, encourageant leurs maîtres à fabriquer des armements dont la vente procurait de hauts salaires et profits.

Tout à coup, un grand souffle passa, comme un cyclone, d truisant l'euphorie, chassant les espoirs, l'hydre renaissait: la mévente!

Et en 1961, la crise porte à son actif: 5.500.000 chômeurs... Alors, la guerre se profile à l'horizon: c'est le Laos, le Vietmin, Berlin...

Bien sûr, on redoute la guerre, mais si les ânes et les moutons y consentent..., qui sait si dans un geste désespéré, les maîtres ne l'entreprendront pas?

Je sais, dans ton inconscience, tu hausses les épaules: «Bah, c'est en Amérique!».

Oui, mais voilà! C'est que la cause qui a déterminé la crise américaine, nous la retrouvons en Europe, moins virulente certes, car l'automation chemine plus lentement...; mais chaque jour nous rapproche de la mévente...

L'économie capitaliste est une manière de produire qui va toujours progressant quantitativement, malgré ses efforts pour freiner sa production (60 %). Il est dans son essence, dans sa fonction que ses prix baissent au fur et à mesure qu'elle produit davantage. Et que, plus elle produit moins elle distribue de pouvoir d'achat: la machine remplaçant l'homme « sans rétribution », cette économie de salaires non versés, *représente le pouvoir d'achat nécessaire, mais non distribué à la vente de sa production.*

Un exemple: les mines américaines grâce à l'automation, ont licencié 86 % du personnel; les chemins de fer 56 %...; il manque donc à la masse globale du pouvoir d'achat national la somme totale des salaires non distribués.

Le 12 octobre dernier, Pisani, ministre de l'agriculture, a déclaré à la Chambre: «Le cours naturel de notre économie est que l'abondance de la production détermine la baisse des prix. Or, nous ne pouvons laisser s'avilir les prix, ce qui déterminerait la baisse des revenus.»

C'est un raisonnement à courte vue, car, en protégeant les prix agricoles et industriels alors que la somme des salaires distribués baisse, on rétrécit le marché, et la mévente s'installe.

Le même jour, se tenait à New York une conférence économique rassemblant les plus grands économistes et les plus grands entrepreneurs de l'économie capitaliste: ils sont inquiets.

Qu'y ont-ils traité?

Les questions suivantes:

L'économie libérale se trouve en danger et en voie de désintégration par le jeu même de la concurrence, qui est son principe.

L'économie dirigée se substituant à elle, comment conserver les privilèges qu'assurait la première?

C'est-à-dire que la mévente menace tout le système.

Mais les ânes et les moutons continueront à brouter, les uns satisfaits de leur poil soyeux, les autres confiants dans l'épaisseur de leur toison.

Je sais, tu manges, tu broutes et tu t'inquiètes déjà des prochaines vacances. Les deux tiers des hommes souffrent de la faim. Tu t'en fous. L'essentiel dans ta vie animale, c'est de conserver ton pouvoir d'achat. Eh, bien, je le regrette pour toi: les temps ne sont pas éloignés où il te faudra choisir entre la guerre ou la révolution.

Vois-tu, quand le virus de la mévente s'introduit dans l'économie capitaliste, que tu sois un petit bourgeois salarié ou un cadre collaborateur, il n'est plus que deux voies pour combattre la crise: la guerre ou la révolution, c'est-à-dire: la mort ou la liberté.

Il est vrai que tu travailles déjà, sans dignité et sans remords pour les fournitures militaires *(ah, tu ne te mets pas en grève pour obtenir leur conversion en fabrications utiles!)*, il apparaît, donc, que si les maîtres dominent leur peur de la guerre nucléaire, ils peuvent compter sur le consentement des ânes et des moutons.

Les moutons se sont toujours laissés égorger.

Les ânes manifestent parfois leur mécontentement, mais il est rare qu'ils cassent leur licol.

Echapperas-tu à cette misère animale?

Il te faudra bientôt choisir entre la guerre et la révolution.

Et si tu deviens conscient des dangers qui grandissent à l'horizon, ne t'effraie pas des violences de la révolution. Tu peux les minimiser en occupant les usines et les exploitations, en continuant la production que les consommateurs distribueront gratuitement selon les besoins.

Tu es le maître des richesses par la technique et le travail. Deviens donc le responsable de la distribution par la grève générale gestionnaire.

La révolution n'est pas une acte de vengeance, l'art d'exterminer les fous, mais la science construisant un nouveau monde avec le concours de tous, des plus aptes aux moins capables.

J. B.

«NADA»

J'ai souvenance de ce que Jaime me conta en 1937 au sujet du «Nada» de Goya — ce nada de la négation du paradis céleste.

Oui, ce nada, il est le «point du tout», face aux pitreries des grands, il est le néant, face aux illusions qu'un peuple se fait lorsqu'il loue un sauveur suprême, un surhomme.

Han Ryner nous disait: «Le surhomme se reconnaît à ce signe odieux qu'il sacrifice glorieusement ce qu'il y a de meilleur dans l'homme»; oui, ce nada c'est aussi ce *rien* de notre vie d'esclave qui se traîne vers son trépas.

C'est toujours vers le *rien* de la mort que les politiciens fourbes, les prélats sensuels, les généraux sanguinaires, marchent. En leur village natal, la population leur érige une statue. Chaque anniversaire de leur mort, un groupe de Judas, dans lequel, afin de faire nombre, sont intégrés des Jocrises, forme un demi-cercle devant le « bronze » glorieux; une pucelle, sous le regard attendri de sa mère, ancienne Egérie, et maîtresse du grand « bonze » statufié, dépose une gerbe dite: du Souvenir; floraison patriotique sur laquelle, demain matin, un chien.. urinera. Une minute de silence est demandée par le président du «Comité de fidèles»; minute pendant laquelle chacune et chacun pensent au menu du banquet; discours fleuve du secrétaire général; larmes de la pucelle; de l'Egérie; des enfants de Marie. Ensuite, formation du défilé, musique de la paroisse en tête, drapeaux des A. C. de 14-18, de 39-45, de la société sportive, fanions de la Croix-Rouge et des pompiers; suivent le curé, le maire, les notables, Mathieu le garde champêtre, Georges grand blessé d'Indo-Chine, Jean libéré par le F.L.N.; derrière, en file plus ou moins longue, suivent les jobards.

Seule dans le square reste la statue; pour le passant elle ne représente rien.

Un jour, un étranger au pied du socle s'arrêtera; au gamin qui passe il demandera: «Ce type, avec son sabre, qui est-ce?»; le gosse, un doigt dans le nez, lui répondra: «Je connais pas».

Pauvre statue du grand homme, du grand soldat mort dans son lit. N'oubliez jamais que «Le surhommé, infirme magnifique et misérable, lamentable et resplendissant amputé de son cœur, est bien rarement un mutilé de la guerre et un martyr de la patrie».

Allons, les grands de ce monde, sachez que vous n'êtes que parce que nous, les petits, nous sommes. Seriez-vous députés ou sénateurs sans électeurs, évêques sans fidèles, généraux sans hommes de troupe? Gardez vos mots historiques, ramassez vos saloperies, étouffez vos perfides promesses, arlequins du grand cirque de la vie, vous ne nous faites plus rire avec vos discours, vos bénédictions, vos ordres. Lamentables guignols, sachez que gronde notre colère. Surtout ayez la pudeur de ne pas commettre la bêtise d'un de vos semblables: Franco (encore un général celui-là), déclarant: « On nous accuse parfois de dictature, mais le peuple espagnol ne pourrait tolérer une dictature».

Vous, les grands, les trop grands, de votre vivant vous êtes des symboles de l'oppression, morts des statues de bronze, de pierre. Nous, vos esclaves, nous cherchons en nos rangs les révoltés qui vous chasseront. Parce que notre cause est juste rien ne nous est impossible, mais vous, vous deviendrez ce *rien* que vous auriez toujours dû être.

Y. M. BICHET

APRES LA BASTILLE

« Nous vivons, actuellement en France, les mêmes évènements que vécurent les Espagnols avant 1936»; c'est l'opinion que me donna l'autre jour un ami en me parlant des procédés sanguinaires employés à La Bastille pour faire régner *l'ordre...»*

En effet, tout ceci rappelle de bien tristes souvenirs... Les tueurs à gages du dictateur Primo de Rivera jouissaient de la même impunité que ceux de l'O.A.S., et la répression de toute manifestation populaire était identique à celle de nos jours. Bref, la complaisance de l'Etat ne varie ni selon les latitudes, ni selon les époques; seule la condition du délinquent décide du sort de celui-ci.

Si nous ne nous basons que sur cette similitude de faits, nous pouvons être tentés de croire que l'avenir nous réserve le même sort que subit ce valeureux peuple d'ESPAGNE... LA GUERRE, LA MISERE, L'OPPRESSION.

Les Salan, Massu, toute la clique du 13 mai, encouragés, peut-être par les résultats obtenus en ESPAGNE par le régime phalangiste; et peut-être aussi par certaines promesses du dictateur Franco, ont pu penser, eux-aussi que dans la pagaye actuelle du peuple FRANÇAIS, une tentative de coup de force pourrait tourner à leur avantage. C'est là la seule hypothèse qui puisse justifier leurs agissements frénétiques et leur action suicide.

Je dis: «agissement frénétiques», « car si nous analysons a fond le problème et même en supposant le pire, c'est-à-dire l'avènement d'un régime militaro-dictatorial, un régime où toute opposition serait considérée comme un crime portant atteinte à la sûreté de l'Etat et dont les peines iraient de la prison à la peine capitale, comme c'est le cas en Espagne, eh, bien, quels seraient les avantages que pourraient y trouver les «croisés du plastic», qu'ils soient tueurs patentés ou organisateurs de carnages?

Peut-on dire qu'un tel régime a réussi à apporter des améliorations à l'Espagne ou même à sa «Phalange»? Tout le monde sait très bien dans quel état de régression se trouve ce peuple, et Franco lui-même est obligé de faire des courbettes à l'Oncle Sam pour lui extorquer les dollars nécessaires au maintien de son armée et de sa police, ou, pour être plus logique, à son propre maintien à la tête d'un Etat en déconfiture.

Oui, en déconfiture, car s'il est aisé aujourd'hui pour le dictateur espagnol de faire un bon usage de l'épouvantail communiste vis-à-vis des occidentaux et de tirer bon profit de son chantage, il serait curieux de voir de quelle façon ils s'y prendrait pour rester en surface si les deux blocs venaient à se mettre d'accord.

D'ailleurs, ce qui est valable pour un dictateur, ne l'est pas forcement pour plusieurs et je crains fort que de se disputer la mamelle américaine il en résulterait des frictions, sans compter que le jour où le lait est insuffisant, ça pisse le sang. Et puis, voyez-vous le peuple français se soumettre à un recul de près d'un demi-siècle et renoncer à sa télé, son frigo, sa voiture ou sa maison à la campagne?

Vous pensez peut-être que j'exagère, mais il est pourtant authentique que de nombreux ouvriers arrivent, en France, à force de restrictions et d'heures supplémentaires à se payer tout ou partie de ce que je viens d'énumérer, ce qui n'empêche pas de nombreux vieillards de s'éteindre prématurément d'inanition dans la misère de leurs taudis quand ils n'ont pas un voisin charitable qui essaie d'adoucir leur triste crépuscule.

Mais en Espagne ils n'en sont même pas là, et ceci me rappelle la joie qu'avait manifestée un jeune espagnol, fils d'un directeur de banque et auquel son père avait offert un scooter...

C'est là le fruit de tout régime dictatorial; l'autorité tue toute initiative et qu'est l'homme sans ce ressort? Vous voyez bien que les agissements de l'O.A.S. sont frénétiques.

Mais en plus de ça ils vont au suicide, car si Franco, qui les protège si paternellement, représente en fait le descendant spirituel des sinistres Hitler ou Mussolini, il est loin d'en avoir la puissance. Franco est juste bon à jouer les entremetteurs et en cas de guerre civile dans un pays étranger, je doute fort qu'il montre le bout de son museau comme le firent les deux autres dictateurs de triste mémoire, lors de la Révolution espagnole de 1936.

Où va donc l'O.A.S. sans appui de l'étranger?

Où en serait la Phalange espagnole sans les appuis précités et ceux aussi accordés par la fameuse Non-intervention? A vrai dire cette dernière pouvait être liquidée en quelques mois si la solidarité n'avait pas été un vain mot; quant à l'O.A.S., il est certain que personne n'en aurait jamais entendu parler pas plus qu'on n'aurait entendu parler de déportations, de fours crématoires et autres lieux comme Oradour-sur-Glane.

Et alors il n'aurait plus fallu aller «à la Bastille» si ce n'est pour y danser comme au bon vieux temps où le 14 juillet restait encore le symbole de la liberté.

Mais il n'est pas encore trop tard pour se racheter des fautes commises et si nous prenons conscience de nos responsabilités, nous pouvons encore éviter le pire, à condition, je vous le répète, que la solidarité ne soit pas un vain mot.

J. SORIANO

L'ENCROUTEMENT DU PROLETARIAT

Dans le «Nouveau Candide» du 18 janvier 1962, François Mauriac expose le triste état des partis de la gauche, en France. C'est une analyse ultra-rapide mais remarquable de notre académicien chrétien (mais ne le sont-ils pas tous?). Pour nous, ce qui nous intéresse surtout, c'est ce qu'il dit du parti communiste qui n'est pas autre chose que ce que nous savons et disons depuis longtemps, savoir: Que ce parti, ainsi que ses précédesseurs à la gauche de l'assemblée, s'est lentement mais irrésistiblement incliné vers la droite, et, sous la férule ou l'habileté de ses dirigeants éternels, confortablement embourgeoisé et, par la même occasion, fait s'embourgeoiser la classe ouvrière. A tel point, que certains prétendent qu'elle n'existe plus. Nous n'irons pas jusque là, mais il faut reconnaître que cette classe ouvrière, coupée en trois, politiquement, et en 10 ou 12 à cause de la hiérarchie des salaires, n'a plus aucun ressort. Et, en réfléchissant bien, pourquoi se mettrait-elle en branle, aujourd'hui? Contre l'O.A.S.? Pour défendre quoi? Et qui? Apparemment, la bonne chère, la voiture, la télévision et les vacances, cela lui suffit amplement... surtout si elle pense que, O.A.S. ou pas, le gouvernement actuel ne vaut pas le dérangement. La guerre d'Algérie, même, n'a pas réussi à l'émouvoir, et elle a assez allégrement envoyé ses enfants tuer, ou se faire tuer pour... on ne sait trop quoi!

Il semble bien que le féroce égoïsme de la bourgeoisie du 19e siècle s'est tout naturellement abattu sur cette classe qui tend à se confondre avec la petite bourgeoisie des commerçants de détail et des petits fonctionnaires. Alors? Eh bien, alors, beaucoup pensent comme Mauriac, qui dit ne plus avoir que cette espérance: l'électrochoc de l'O.A.S.

Ce qui veut dire, si nous comprenon bien, que l'O.A.S. y allant un peu trop tort en métropole, versant le sang d'innocents victimes, l'opinion publique, et la classe ouvrière en même temps, pourraient s'émouvoir... et cette dernière, devant la carence (pour ne pas dire plus) des pouvoirs publics, passer à l'action.

BLANQUET

DISTRIBUTION DE BOISSONS

aux travailleurs exposés aux intempéries

L'arrêté du 11 août 1961 (J. O. du 23 août 1961) a fixé les conditions dans lesquelles les boissons non alcoolisées doivent être mises à la disposition des travailleurs soumis à des conditions particulières résultant de la sécheresse ou de la composition de l'atmosphère, du niveau de la température ambiante, de la chaleur rayonnée ou de l'exposition à des intempéries.

L'article 6 de cet arrêté prévoyait que des dispositions particulières devaient fixer les conditions de distribution de ces boissons aux travailleurs exposés d'une façon habituelle aux intempéries.

Postes exposés aux intempéries (arrêté du 8 janvier 1962)

C'est précisément l'objet de l'arrêté du 8 janvier 1962 (J. O. du 20 janvier 1962) qui dispose que, au cours les périodes durant lesquelles des travailleurs affectés d'une façon habituelle à des postes de travail en plein air sont soumis à des sujétions particulières résultant de l'exposition à les intempéries, les employeurs devront mettre à leur disposition au moins une boisson chaude non alcoolisée.

Travail à haute altitude

Sont notamment considérés comme devant bénéficier des dispositions ci-dessus les travailleurs affectés à des postes de travail en plein air à une altitude dépassant 1.000 mètres, lorsqu'ils sont exposés plus de dix jours par mois, et au moins quatre heures consécutives par jour, à des températures inférieures à zéro degré.

Conditions atmosphériques défavorables

En outre, lorsque dans une région déterminée la persistance de conditions atmosphériques défavorables conduit à envisager la distribution de boissons chaudes aux salariés occupés à des postes de travail en plein air, en dehors des limites prévues à l'alinéa ci-dessus, l'inspecteur divisionnaire du travail et de la main-d'œuvre détermine la zone géographique et la période pour lesquelles les inspecteurs du travail pourront, au titre du présent alinéa, procéder aux mises en demeure prévues par l'article 31 modifié du décret du 10 juillet 1913.

Choix, conservation, distribution de la boisson

Le choix de la ou des boissons chaudes à distribuer est fixé compte tenu des désirs exprimés par les intéressés, après avis du médecin du travail et du comité d'hygiène et de sécurité ou, à défaut, des délégués du personnel.

Les appareils ou récipients utilisés pour le stockage, la distribution et la consommation doivent maintenir les boissons chaudes à une température convenable et à l'abri des pollutions. Si la distribution est faite à l'aide d'appareils automatiques, ceux-ci doivent être aménagés de façon à éviter toute contamination, notamment par voie bucale.

Modification de l'arrêté du 11 août 1961

A l'arrêté du 11 août 1961 était annexée une liste des postes de travail «exposant le travailleur à une sudation permanente et intense en raison de l'utilisation d'un traitement thermique entrainant une forte charge de chaleur, soit par élévation de température de l'air, soit par rayonnement, soit par élévation anormale du degré hygrométrique». Cette liste vient d'être modifiée par un arrêté en date du 9 janvier 1962.

A la rubrique «Moulage et démoulage du caoutchouc et des matières plastiques» sont substituées les deux rubriques suivantes:

«Moulage et démoulage du caoutchouc».

«Moulage des matières plastiques par compression, lorsque les presses ne sont pas munies d'une isolation suffisamment efficace».

(Extrait de «Travail et Sécurité», février 1962.)

Il n'est pas vrai que votre langue soit digne de primer sur toutes les autres.

J. HENRIQUEZ

DISCOS

NOS asociamos de todo corazón a la primavera, nos adherimos al sol de la Provenza, atendemos la eclosión de las flores al conjuro de los trinos de las aves canoras, etc., etc., etc. ¡Ah!, y al arrullo de las fuentes y a la poética inocencia de pastores y pastoras inocentes.

Nos asociamos a los deseos de paz del mundo por encima del entusiasmo nuclear que experimenta el mundo mismo. Insistimos en lo necesario de la igualdad a pesar de las irritantes desigualdades presentes. Aprobamos el amor jardinista ostensible de las parejas pese al destino marcial del fruto de sus humanas caricias. La vida y la muerte en pleno apogeo.

Los preceptos de la civilización permanecen inmutables aunque el salvajismo común haga de las suyas. Las conquistas del mundo moderno no pueden ser desmentidas por el sacrificio « casual » de niños y mujeres, de personas no guerreras, puesto que la valentía no reside en dar el pecho, sino en el atacar de lejos, desde 5 ó 5.000 kilómetros si es posible.

Si incluso en primavera se derrama sangre humana, no por ello los poetas nacionalistas dejarán de entonar loas al líquido más precioso que infunde calor, amor y vida al animal patriótico admirable que es el hombre. Disponemos de cátedras de Humanidades a millares; tenemos sentados refinadísimos preceptos de convivencia humana, tras cuya garantía la eliminación heroica o mecánica del excedente humano se impone. Las grandes figuras de la guerra constan preferentemente en la Historia escrita, hablada, pintada, esculturada y poetizada, de tal suerte, que el heroísmo cadaverizante penetra en la convicción de toda persona, por cobarde que sea. Los impunes bombardeos de Ramón Franco y Bruno Mussolini sobre Barcelona han sido glorificados como dios manda. ¿Se creían, esos niños, esas mujeres, esos hombres de retaguardia, alcanzar con sus traidores cuchillos y sus afilados dientes a los bizarros aviadores que disparaban, con ardor innegablemente patrio, bombas de 500 kilos desde mil metros de altura? Los propios campos de la muerte nazis ¿es que no hallarán en el tiempo un Homero que los ensalce?

La criatura es invulnerable, según disponen las leyes de convivencia que grandísimos sociólogos y humanistas han establecido, y si la realidad se expresa todo lo contrario no por ello deja de reaparecer la Primavera, con sus pájaros canoros, sus flores perfumadas, sus florestas verdiseoleadas, sus parejas amorosas dispuestas a procrear ahora mismo, a escondidas, larvas de soldados con los cuales se pueda acudir, dentro de veinte años o menos, a extender el campo de batalla que es la Tierra a los interiores de la Luna, de Venus, de Marte, de Urano, y hasta perdernos de vista, que en definitiva es lo que conviene.

***

Hoy miércoles, 21 de marzo, primer día de Primavera. Previsión meteorica: cielo nitido. Previsión personal: no descuidar el paraguas.

El hambre en el mundo

LA responsabilidad de los países, más bien de los Estados colonizadores, es tan grande que no encuentro palabras que puedan atenuar el clamor, el «¡yo acuso!» lanzado a todos los vientos por esos pueblos hambrientos que si un día se levantan... y andan, harán temblar los cimientos que pisan los poderosos de la tierra.

El tumor canceroso del hambre ha llegado y a tal estado de gravedad que no es cuestión de paliativos ni plegarias limosneras como aconseja la Iglesia Católica. La población depauperada de la tierra pide por vía de apremio su derecho a vivir como lo hacen sólo un tercio de los seres humanos y he aquí una de las causas por las cuales esos «esclavos sin pan» se agitan en Africa y en Asia y lanzan por la borda a toda esa gama de protectores y bienhechores que después de largos siglos de dominio no han sabido o no han querido ni siquiera paliar sus miserias seculares.

Las estadísticas del hambre en el mundo son aterradoras. Toda la prensa y la opinión de los llamados países civilizados se ha hecho eco, pero no toma medidas radicales, inmediatas, para remediar ese gran crimen. El hambre no tiene espera, y no se puede dejar a todas esas multitudes a merced de la desesperación y de la muerte.

En el mundo, por cada tres hombres dos son hambrientos; siete mueren sobre diez son debidas al hambre; un recién nacido sobre cuatro tiene la suerte de pasar los cuarenta años, debido a la penuria alimenticia y a la falta de las más elementales reglas de higiene y de confort. Tenemos en el mundo sólo un médico por cada 57.000 habitantes. En Europa — continente colonizador por excelencia — existe un estudiante por cada 350 habitantes. En Africa, uno por cada 20.000 habitantes.

A estos pueblos hambrientos, para mejor sostener dicho estado de cosas, se les ha querido mantener ignorantes, y es por tal motivo que las escuelas brillan por su ausencia. Para colmar tal vacío se establecían misiones católicas cuyas plegarias no llegaban ni al cielo ni menos a mitigar el hambre de los estómagos vacíos. La carne que un europeo come en la comida del domingo representa la ración anual de un habitante del Congo, y la leche que bebe un francés en quince días representa la equivalencia de la que bebe en un año un ciudadano de la India, y... en fin, que la ración alimenticia de la mayoría de los habitantes del mundo puede ser equiparada a la de un campo de concentración.

Ni más ni menos nos dicen las informaciones estadísticas de las revistas especializadas, mientras los empresarios de la cosa pública se afanan en armarse hasta los dientes, gastando al propio tiempo cantidades astronómicas explorando los espacios celestes mientras las grandes extensiones de la tierra virgen permanecen en el más completo abandono.

Existen sectores de la tierra cuya superproducción es notoria y grandes cantidades de productos alimenticios se guardan en previsión de guerras o de calamidades bélicosas, y tal hecho es intolerable teniendo en cuenta lo que acabamos de anotar en los párrafos anteriores. Tractores y demás maquinaria agrícola de construcción moderna debía ser dirigida inmediatamente allí donde las necesidades lo exijan y los terrenos lo [illegible] creando al propio tiempo combinados agro-pecuarios e industriales para absorber toda la mano de obra a fines hábiles y compensadores para paliar el hambre de esos países atados a la columna de la miseria.

Y hay que ir a ellos no con afanes lucrativos, porque todo ello ya lo intentaron los colonizadores, y ya vemos los resultados desastrosos que tal sistema de explotación de los territorios anexionados por el derecho de conquista.

Recordemos al efecto a Gonzalo de Reparaz, que pedía para el Africa del Protectorado español de Marruecos, en vez de un ejército armado, una legión de maestros, ingenieros, médicos y hombres de buena voluntad que comprendieran las necesidades físicas y espirituales del pueblo marroquí y que con tal sistema desaparecerían las pugnas, los odios y recelos que la política, la religión y el militarismo de casta había creado allende y aquende los mares.

El sindicalismo mundial podría jugar un papel decisivo en el grave problema del hambre, pero dudo en la eficacia manumisora de las actuales organizaciones internacionales, que han perdido el color y el sabor característico de su misión funcional como instrumento de clase.

Vicente ARTES

El camarada sencillo

SE ha celebrado en Valladolid el aniversario de la fusión de Falange con las JONS. Asistió al acto el arzobispo Msr García Goldárez, para que no se diga que la Iglesia está ausente de cuanto redunda en bien de España, del Progreso y de la Civilización, lo que no quiere decir que la política se meta en la Iglesia, sino que la Iglesia se mete en la política. También estaba presente el jefe del SEU del distrito, señor Sacristán San José, el de los apellidos predestinados.

El correspondiente jefecillo de Falange que suele haber en tales conmemoraciones pronunció el correspondiente discursillo, del que entresacamos un sabroso párrafo: «... lo hecho en estos años ha sido la labor de todos, pero especialmente de nuestro Caudillo y de ese camarada sencillo de nuestros pueblos y de nuestras fábricas: el hombre de la clase media identificado con la tarea de forjar la Patria».

Nos inclinamos a creer que el orador, Fernando Herrero Tejedor, cometió un error, porque cuando se trata de «Hacer» no está muy clara la relación con el Caudillo. Pero se nos ocurre que, a lo mejor, el señor Herrero es un tunante y quiso decir que la repartición de los quehaceres ya está efectuada, correspondiendo al Caudillo el hacer lo inútil y al camarada sencillo lo útil, porque, en definitiva, el empujón que pueda sufrir la economía española se debe más, americanos aparte, a los esfuerzos del «camarada sencillo» que a los del camarada Caudillo.

Al camarada que «hace» verdaderamente no se le ve por parte alguna en el parrafito citado. Seguramente el orador estimó que el proletariado, el pueblo, el hombre útil y laborioso, ha desaparecido por completo de España, perdido en no sabemos qué fusilamiento o emigración, pero de ser así nos extraña que «el camarada de la clase media» que le sustituye pueda sudar sobre el surco o endurecerse las manos en la fábrica.

Lo que seguramente quiso decir el orador es que en España, el hombre de la clase baja, el obrero, el proletario, no existe, puesto que ahora la escala social empieza en la clase media y termina en las proximidades del trono celestial, «por la gracia de Dios». Esto no tiene nada de extraño en un país tan civilizado, (según datos oficiales España lleva 50 años de avance en el camino del Progreso), en un país en el que a las huelgas se les llama «cese de trabajo», a la carne de cañón «caballeros mutilados», al totalitarismo «democracia organizada», a la reforma agraria «criterios sobre el desenvolvimiento económico y social de la agricultura», al retraso ancestral «tradición», a las criadas, esa forma moderna de la esclavitud, «servicio doméstico», a los esbirros de la tiranía «fuerzas del orden», a los descalabros económicos «estabilización de la economía», a la pérdida de la independencia nacional «cesión de bases», al limosneo ante los yanquis «gestiones amistosas», etcétera.

Todo esto tiene sus ventajas: así cualquier «camarada sencillo» de esos que cita el camarada-señor Herrero podrá decir: «Trabajar, ya trabajamos... pero ¡hay que ver la categoría social tan elevada que tenemos!»

Lucio GARZA

Las colectividades

LA grandeza de la CNT, en la guerra de España, no fue el tener ministros, jefes militares, alcaldes, jefes y guardias del orden, sino tener el 85 por ciento de la economía del territorio republicano bajo su control.

En la ciudad de Rosas de Llobregat (San Feliu de Llobregat), por impulso e iniciativa del Sindicato único CNT se montó la fábrica de caretas antigases asfixiantes; constituyóse la Colectividad de Barberos, la de la Construcción, la de Campesinos, se socializaron las industrias Fabril y Textil y los talleres de Metalurgia.

La Colectividad de Campesino creó la Granja Comarcal. La administración del Ramo se encargó de pagar el alquiler de las casas de sus socios, del pago del doctor; los obreros viejos percibían jornal íntegro sin obligación de ningún trabajo. Distribuíanse los productos en el local colectivo, todos los habitantes sin excepción; se abasteció a la Cooperativa Confederal de Distribución.

Las tierras colectivizadas que se encontraban en estado semi-improductivo fueron trabajadas con tanto interés por todos los colectivistas, que su producción aumentó hasta un 80 por ciento. La administración fue muy bien controlada por la Junta, no dándose, durante su funcionamiento, ningún caso de malversación de fondos. Los acuerdos eran tomados en Asamblea general, que se celebraba todos los meses.

La Colectividad de Vallirana reorganizó la economía abandonada por los burgueses; colectivizó las fábricas de la Seda, la Granja Avícola y parte de las tierras del pueblo. Por impulso e iniciativa de la Comisión de trabajo, pusieron en regadío 10 hectáreas, aprovechando el agua que descendía de las minas de plomo y que antes se perdía en el torrente que desemboca en el río Llobregat. Dicho caudal fue elevado por conducción forzada hasta la piscina municipal, construída por la Colectividad, volviendo a bajar hasta el torrente, para darle la fuerza de presión para regar las tierras situadas frente al pueblo, a unos 25 metros de altura. Las tierras, que estaban abandonadas por sus propietarios, fueron convertidas en vergel y sus hortalizas abastecieron los pueblos de Cervelló y Vallirana.

La Colectividad de Begas fue la colectividad del Aceite. Aprovechóse la oliva, antes abandonada por sus propietarios, sirviendo tan necesario fruto de alimento para las lechuzas y los tordos. Los molinos de aceite de Sant Vicens dels Horts fueron reparados por la colectividad, pues sus propietarios los tenían abandonados, sirviendo para moler las olivas de las colectividades de Sant Clemente y de Begas. Las tierras abandonadas e incultas fueron trabajadas colectivamente con rendimiento muy satisfactorio, permitiendo a estos pueblos campesinos obtener los productos agrarios necesarios al consumo de sus habitantes.

La Colectividad de Begas contó con una gran riqueza forestal que suministró maderas para la fabricación de muebles a la Colectividad de la Madera de Barcelona y a la Fábrica de Papel (colectivizada por la CNT) del Prat de Llobregat.

En Sant Baudilio del Llobregat fue constituída la Colectividad de Campesinos, compuesta por 500 familias. Las tierras se regaban con el canal de la Derecha del Llobregat. Muy pertiles, fueron un ejemplo de producción. El trabajo se hacía por grupos dirigidos por el compañero más competente en los trabajos de la huerta. El salario fue el mismo para todos los socios. Crearon una Comisión o Consejo técnico-económico que tenía la misión de buscar nuevas formas de trabajo, y los abonos adecuados para el mejor rendimiento con el menor esfuerzo posible. Esta colectividad mantenía relación directa con la Consejería de Agricultura del Gobierno de la Generalidad de Calatuña, de quien debía solicitar abonos químicos, sulfatos y semillas.

La comisión administrativa adquirió varios camiones y un coche para los desplazamientos del consejo y traslado urgente de los enfermos a la clínica de Barcelona.

Esta colectividad fue rica por su abundancia de producción y por su administración ejemplar. Disponía de una cocina colectiva, con comedor popular. Los socios, si lo deseaban, podían comer allí con sus familiares. Las mujeres trabajaban en la recolección de frutos y legumbres. Las hortalizas y frutos eran distribuídos a los socios y a los habitantes de la ciudad por la Cooperativa Confederal de Distribución y Consumo, creada por el Sindicato Unico de Oficios varios CNT.

Cuando los comunistas, siguiendo la consigna de Moscú, empezaron la campaña de descrédito contra las Colectividades confederales y las Industrias socializadas por la CNT, la Colectividad de Vilaboy (Sant Baudilio) llevó al Presidente de la Generalidad de Cataluña, Luis Companys, un *broquil* que pesaba 25 kilos, con la siguiente dedicatoria: «A Luis Companys, para ejemplo de los detractores de las Colectividades confederales. La Colectividad de Campesinos de Sant Baudilio de Llobregat.»

El Presidente de la Generalidad lo tuvo expuesto en su despacho durante quince días, causando la admiración de todos los que llegaban a su despacho oficial.

En Hospitalet de Llobregat también los campesinos se constituyeron en colectividad agrícola. Más de mil socios productores componían la colectividad. Colectivizaron todas las vaquedías existentes en el pueblo. Una comisión de producción y distribución nombrada en Asamblea general se encargaba del mayor rendimiento, de la mejor estabilización, higiene y lim-

VEINTITRES AÑOS DESPUES

Nuevo quijotismo de los españoles

(Continuación)

Un día le dijo humorísticamente un español a otro de su grupo: «Vamos a ver: ¿Serías tú capaz de adivinar en qué se parece un intérprete de grupo a un aeroplano de reconocimiento en tiempo de guerra?

—¡Vaya usted a adivinar tal comparación!—le responde el interpelado.

—Eres torpe, hombre. Un intérprete se parece a un aeroplano de reconocimiento, porque todo lo que nosotros hacemos o decimos se lo «chiva» al mando, y el aeroplano todo lo que ve en su vuelo de reconocimiento se lo «chiva» al estado mayor.»

Los que escuchaban tuvieron que reírse de tal simpleza. Los manolos españoles de las Compañías podemos decir, sin temor de que se enojen si nos escuchan o leen, que eran una especie de capataces que, por no «meter el cuello», querían que sus compatriotas perdieran trabajando sus debilitados pulmones. Si en las Compañías el régimen de trabajo fue duro, no lo era menos en los grupos. Ocho o diez horas de trabajo diarias tenían que hacer los refugiados de tercera. Sin más alimentos en todo el día que un poco de agua sucia por desayuno, llamada café; a mediodía, un cazo de tupinambú (patatas de caña), y por la tarde, otro cazo del mismo tubérculo o de « rutabagos », una especie de nabo que al guisarlo se olía de una legua a la redonda. Añadido a esto, 200 gramos de pan, según orden del mando del grupo. Además, ca a refugiado de stos percibía 50 céntimos franceses por día de jornal, espléndido sueldo por su duro trabajo. Con ellos tenían que pagar el tabaco. Los dormitorios, generalmente, eran barracas con camastros a punta y martillo. Como en gran parte el trabajo que realizadan era pesado y mal retribuido, los mandos mayores prometieron una «prima» de equis francos a los que trabajaran ahincadamente. Pero esta «prima» nunca llegaba a alegrar los bolsillos de los refugiados de tercera. Tal «prima» llegó a ser objeto de los más grandes dicharachos.

Por creerlo de interés y en relación con nuestro esbozo histórico transcribimos un escrito de buen humor que apareció una mañana pegado a la puerta del «bureau» de mando. Comenzaba así:

«Dichosa parienta : Recordamos lo contentos que se pusieron los españoles del grupo S. A. cuando se enteraron de que a partir del pasado mes de mayo cobrarían una prima. La noticia, a pesar de ser da a por los jefes franceses con toda clase de cuidado, no por ello dejó de causar efectos de gran emoción y vimos cómo a algunos se les arrasaron los ojos en lágrimas. Mientras que otros demostraban su alegría dando saltos de contento y hablando en catalán, vasco, andaluz y gallego. Para algunos principió acto seguido el formar castillos en el aire. Cada cual manifestaba en qué emplearía el primer dinero que después de cerca de dos años de mucho trabajar verían en sus manos. Para otros fueron palabras de incredulidad las que expresaban sus labios. Pues tan acostumbrados estamos a los cuentos, promesas y bulos y buenas palabras que un engaño más no sería motivo para sentirse desilusionados. No por esto, tanto los unos como los otros dejamos esta vez como tantas otras de cifrar una nueva esperanza en esta «parienta» que no conocemos nada más que de nombre y decidimos esperar el final del mes para cobrar algo más de los 50 céntimos que por espacio de dieciocho meses cobramos día tras día. Pasó marzo, le siguió abril, se agotó mayo y seguimos esperando firmar la nómina. A este paso, al capital añadiremos los intereses y seguro que a la vuelta de cinco o diez años que nos quedan de vivir en las mismas condiciones, sin darnos cuenta tendremos una cantidad algo seria. No sentimos que no se cumpla nuestro «cantrato». No. No sentimos el no cobrar algo más; al fin estamos satisfechos y nos sobra para nuestros «vicios», que son escribir a nuestros hermanos, compañeras, hijos o padres, con los 50 céntimos. Pero lo que sí lamentamos es que a cada instante se nos recuerde que dentro de poco vamos a conocer a nuestra «parienta». Si es broma, por nuestra parte que continúe, pero tengan en cuenta que las «primas» nunca nos llamaron la atención, y eso que las mujeres nos gustan más que comer patatas fritas con los dedos.»

Para darnos mejor cuenta de que los refugiados españoles no perdían el humor, propio y característico en ellos, a pesar de su desesperada situación, mencionamos otro escrito que también fue pegado en la puerta del bureau de los jefes de un grupo. Este decía:

»PRIMADA: Todos o casi todos los españoles del grupo o de los grupos esperamos la prima con los brazos abiertos, castizos que somos. Es nuestro sueño. Nuestra conversación siempre viene a terminar en esta querida parienta que hace tanto tiempo nos anunció su visita, pero debido a las restricciones de los medios de comunicación seguimos esperándola. Hace pocos días recibimos un «cable» en el que nos anunciaba su llegada en un plazo máximo de tres o cuatro días. «Merde, alors». Hubo avería en el avión en que viajaba... y seguimos aguantándola. Pero al mismo tiempo se nos presenta un problema de orden económico que quizás tendrá difícil solución porque nos preguntamos: ¿qué haremos con tan exorbitante «quantité d'argent»? Creemos que se nos hará muy pesada la vida de «nuevos ricos». No sabremos en qué emplear este dinero tan bien pagado. «Pour le pain il faut des tickets, pour les vêtements aussi; aussi pour les souliers, enfin pour tous les achats». Nos exigen carta de alimentación, que no tenemos ni necesitamos porque nuestros « cuisiniers » por un lado nos suministran buena y abundante «gala», y por nuestros jefes de grupo sólo esperan que abramos la « bouche » para satisfacer nuestros deseos. Entonces ¿en qué gastar el «parné»? ¿En «fromage sans tickets?» Pero a pesar de restricciones y racionamiento cada cual pensamos hacer grandes cosas y creemos nos daremos un retoque « externo », ya que el interior lo tenemos más limpio que la « conciencia » de ciertos refugiados. Hemos tirado la «antena» logrando captar varios noticiones o bulos que no nos atrevemos a estampar aquí por temor a malas interpretaciones y probablemente a que nos toquen el morro. Solamente diremos que hemos captado el bulo siguiente: Que los capitalistas de este grupito no están dispuestos a que nuestro director siga llevando los pantalones de « curvas » y con el importe de la « prima » le compraremos un pantalón de golf sans tickets.» Por los dos escritos que hemos copiado podemos apreciar el humor que existía, aunque irónico y mordiente en muchos de los españoles que en los grupos eran víctimas de un país sometido al invasor. Jamás perdieron la serenidad, afrontando los más grandes contratiempos con la templanza que dan las convicciones de una causa justa y humana como era la de ellos y que por la misma se encontraban en semejante situación.

Si muchas de las cosas que a diario les sucedían no las hubiesen tomado a risa, todos habrían sucumbido envueltos en el exceso de arrebato que produce el mal humor de tan triste cautiverio como representaban las compañías y los grupos de trabajadores extranjeros. A un delincuente le condenan y sabe el tiempo que permanecerá en prisión, sin libertad, pero los refugiados españoles fueron castigados a Compañías y grupos de trabajos forzados por tiempo indefinido. ¿Estarían un año, cinco, diez? ¿Quién podría saberlo? Veintitrés años después no sabemos cuántos más permanecerán todavía en el exilio.

Manuel TEMBLADOR

(Continuará)

Crónica de Barcelona

LONDRES. — Peter Gladstone Smith, corresponsal especial del « Sunday Telegraph » en España, envía a su periódico una crónica fechada en Barcelona:

Actualmente están siendo objeto de represión en España las mayores manifestaciones contra la dictadura y en favor de la libertad que se han visto durante años. Se trata de las primeras manifestaciones puramente políticas de protesta contra el presente régimen. — Se refiere al retrato de Franco, que fue hecho pedazos en la Universidad de Barcelona y a la posición adoptada por los estudiantes madrileños de liberarse del control falangista —. Al mismo tiempo los partidos clandestinos de «oposición», incluídos los demócrata-cristianos y los socialistas, han limado sus tradicionales diferencias formando una coalición clandestina.

En particular las nuevas generaciones, que no recuerdan la guerra civil, no comprenden porqué no pueden tener la misma libertad de expresión que disfrutan otros países de la Europa occidental. Creen que, puesto que España pertenece a las Naciones Unidas, trata de adherirse al Mercado Común y quisiera formar parte de la NATO, otros países pueden ejercer su influencia cerca del gobierno español para que introduzca una mayor liberalización. Sus objetivos inmediatos son los siguientes :

1. — Restringir las fuerzas de policía armada y de la Brigada Social (policía secreta) como resultado de un interés general en el orden mundial en favor del respeto de los derechos humanos dentro de España y

2. — Dejar bien sentado que la oposición al general Franco es democrática y no enteramente comunista, como se quiere hacer creer a otros países.

Habla seguidamente del alcance y de la importancia de las manifestaciones estudiantiles y de la represión que se ha producido en España como consecuencia de las mismas.

Habla después del consejo de guerra que se ha visto en Barcelona contra varios estudiantes y de las condenas habidas. Se refiere de nuevo a Madrid, donde un grupo de estudiantes de las Juventudes Socialistas, movimiento clandestino, preparaba la impresión de un folleto reclamando la libertad en los sindicatos estudiantiles. La policía detuvo a tres de estos estudiantes en sus propias casas y «tras haber pasado diez días rigurosamente incomunicados en los calabozos de la Dirección General de Seguridad, se encuentran en la cárcel de Carabanchel, de Madrid.»

«La policía — sigue diciendo el corresponsal — poseía textos escritos a máquina de las conversaciones telefónicas de estos estudiantes, fotos de una de sus reuniones celebrada en un restaurante y detalles precisos de sus movimientos durante las semanas precedentes. La policía poseía asimismo la dirección de una habitación donde se proyectaba instalar una multicopista y una biblioteca: la policía descubrió la multicopista en el fondo del coche de uno de los detenidos. En la Universidad existen estudiantes que son miembros de la policía secreta y hay otros que facilitan por dinero, información a la Brigada Social.»

«Los estudiantes — termina diciendo Mr Goldstone — consideran la represión como una injuria, pero no demuestran ningún odio. «Tratamos de matar los odios que dejó la guerra civil», me dijo un estudiante con verdadera emoción. «Pero la vieja generación no puede olvidar».

« La prensa española — señala el periodista — no ha dado la menor información acerca de estos hechos. La población en general no tiene la menor idea de lo que ocurre.»

Después de esta crónica, el «Sunday Telegraph» publicaba un despacho de las agencias de prensa en el que refiriéndose a la sesión de clausura del Congreso de los Sindicatos, recogía las manifestaciones de Franco cuando decía que « ¡Cómo iba a tolerar el pueblo español una dictadura !»

Regional de Levante

Rogamos a todos los compañeros de nuestra Regional acudan a la reunión que tendrá lugar el 1º de abril a las diez de la mañana en la rue St-Denis, núm. 79.

Necesitamos dar cuenta de la correspondencia recibida y asuntos que derivan de la misma. Cumpliendo acuerdo del último congreso y hemos de vernos respaldados por la presencia de todos; única manera de evitar lamentables desacuerdos que motivan muchas veces inútiles y prolongadas discusiones. La gente de nuestra región es la que manifiesta más apatía en las actividades específicas de la misma. A cada reunión hemos de hacer repetidas llamadas porque elementos se desentienden. Urge más que nunca estrechar las relaciones personales entre los compañeros de cada región, para no ser sorprendidos por los acontecimientos. Cuenta con vuestra presencia la *Comisión Provincial.*

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Siège et correspondance 24, rue Rouget de l'Isle : Permanence les samedis de 17 à 18 h. 30. Diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, adhésions, renseignements, Bibliothèque

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

GALA ANUAL

GRUPO « LOUISE MICHEL »

A celebrar el sábado 7 de abril a las nueve de la noche en la Sala Susset, Métro «Jean Jaurès».

En escena, grandes atracciones, entre las que se cuenta el famoso número LES TAGS BROTHERS. En «vedette» la gran canzonetista CORA VAUCAIRE.

CARTELERA

EN PERPIGNAN

Gran festival organizado por la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España el 1º de abril a las tres de la tarde.

El prestigioso grupo artístico « Talia », bien conocido del público perpiñanés en la Sala de Espectáculos del Centro Español nos presentará el incomparable drama en un acto del popular dramaturgo González Pacheco : *«El sembrador »*

EN ALBI

Amigos de SIA organiza para el domingo 1 de abril, a las 2,30 de la tarde, en la Sala del «Patronnage Laïque», rue Fontvieille, una función de teatro bien fica, contando con el concurso del grupo «Iberia» de Toulouse, quien pondrá en escena la obra en tres actos « La tercera palabra », de Alejandro Casona. Invitados todos los amantes del buen teatro. Para las entradas, dirigirse a los compañeros Celestino Soria, 8, rue de la Sauque, al lado del mercado cubierto, y a Alfonso Martínez, rue Castellnau, 69.

EN CLERMONT-FERRAND

Para el día 1 de abril, a las tres de la tarde, en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo, el Grupo Artístico Cultural pondrá en escena el sainete de los hermanos Quintero: «La media naranja», complementando el programa un conjunto de variedades.

EN NARBONA

Sábado 14 de abril, el Cuadro Artístico «Cultura y Solidaridad» presentará un magnífico programa en español. El cuadro dramático en un acto y en verso: «Venganza de un alma noble», y un fragmento de la obra de Calderón de la Barca: «La vida es sueño».

Actuación de «Pepi y Toni», y aires españoles con guitarras, canto y poesía. Más los bailarines ya conocidos del público de Narbona. Todos de 5 a 15 años.

B.D.I.C

GRAND BAL

JUSQU'A L'AUBE

Avec l'orchestre NITOX

et son ensemble

Avec la collaboration extraordinaire de la plus charmante et sympathique chanteuse et animatrice parisienne

Cora Cristel

Buvette Vestiaire

Prochain gala le **samedi 5 mai 1962**, à 21 heures

N'oubliez pas le gala de solidarité ouvrière qui aura lieu le prochain 29 avril 1962, à 14 30, au Palais de la Mutualité

Vente de localités: Cuadrado, 24, rue Ste-Marthe. PARIS (10e)

Imp. des Gondoles — Choisy-le-Roi (Seine)

SAMEDI
31
MARS
à 21 heures

SALLE SUSSET

206, Quai Valmy

PARIS XI (Métro Jaurès)

« Mosaicos Españoles »

PRESENTE

Grand Gala de Variétés

au profit de ses œuvres de solidarité

B.D.I.C

PROGRAMME

Présenté et animé par

Nitox et Marguerite

avec...

Germinal Barba

et sa guitarre

*

Toni Twist

et ses diables rouges. Attraction de twist et rock

*

Antonia García

Chanteuse espagnole de charme

*

Paco Medina

Danseur espagnol de grand prestige

*

En plus vedettes surprise

Nitox et Marguerite

Comiques modernes d'actualité

*

Institut Sardaniste Folklorique

Catalunya-France. Directeur F. Ferré

*

Diabolic et Arian

Fantaisistes illusionnistes internationaux

*

Et la collaboration extraordinaire
du grand fantaisiste

Robert Caffier

«Le pape de la fantaisie»

*

Le trio Math-Samba

Chant et danses de l'Afrique noire

B.D.I.C

del Bajo Llobregat

por J. Peñalver

pieza. Crearon centros de venta de leche, hortalizas y legumbres. Los campesinos se reunían en el Sindicato CNT en Sección propia, en el que se trataba de la marcha de la colectividad en todas sus secciones, Granja avícola, cunícula, porcina y bovina. Cuidaron de la reproducción y selección de los animales domésticos. Favorecieron a las colectividades de la comarca con cerdos para el engorde.

Los abonos, semillas y patatas para la siembra eran suministrados por la Consejería de Agricultura de la Generalidad, pagados con intercambio de productos de la tierra.

La industria fue socializada. La economía de la ciudad estuvo contralada por los sindicatos de la CNT. Los salarios eran iguales para todos, técnicos y obreros.

Antes del Movimiento, los campesinos asalariados estaban obligados a trabajar sólo tres días por semana. Los patronos reducían los trabajos al mínimo de jornadas. La colectividad aumentó la producción en un 100 por cien. Y en las mismas tierras, donde sólo trabajaban 1.500 obreros tres días por semana, en colectividad trabajaron 3.000 la semana completa.

Las vaquerías fueron transformadas, de cuadras infectas que eran, en centros higiénicos y modernos. La producción de leche y sus derivados, quesos y mantequilla, aumentó en un 50 por ciento.

La administración estaba a cargo de una comisión administrativa compuesta de secretario ,contable y otros tres miembros: presidente y dos vocales. Todos los meses se celebraba Asamblea general, en la que se daba cuenta de la marcha administrativa y productiva. Fijábanse los precios de los productos que debían ser vendidos a la población.

Todas las semanas se reunían los responsables de equipo con el Consejo técnico y Junta administrativa; se confeccionaba el plan de trabajo para la semana; acordábase, si era necesario, el cambio de método de trabajo, el traspaso de un obrero de un grupo a otro, según la necesidad de las cosechas, trabajos de plantación, sulfatados o preparación de la tierra.

La Colectividad del Prat de Llobregat, compuesta en mayoría por confederales, ugetistas comunizantes y por rabassaires, fue la más grande en hectáreas y en socios de la Comarca del Bajo Llobregat.

En este pueblo, los patronos de la tierra tenían establecido el tradicional «mercado de esclavos», que subsistió hasta el 18 de julio de 1936. Todos los días, a las seis de la mañana, los obreros campesinos se presentaban, azada al hombro, en la plaza del Ayuntamiento esperando que los capataces les contratasen por un día, o por una semana los más afortunados. Estos capataces en mayoría incultos y analfabetos, trataban despóticamente a sus hermanos obreros.

La compra de obreros campesinos sólo se hacía en este pueblo. El obrero no ponía interés en el trabajo debido a su despido diario. En cada jornada se le abonaba su trabajo; jornada de sol a sol, sin ningún derecho social. El campesino ha sido marginado de todas las leyes sociales. Dejado a merced de los terratenientes, sin ninguna disposición que le favoreciese, era desmesuradamente explotado e inhumanamente tratado. Todo un sistema de tipo semifeudal fue abolido por la Revolución del 36. Las tierras, en propiedad común, aumentaron su producción al 50 %. La Colectividad del Prat de Llobregat suministró en hortalizas el mercado de Barcelona. La venta era hecha directamente al consumidor, eliminando a los intermediarios, que son los que encarecen los productos.

La administración y trabajo fueron según el sistema establecido en las demás colectividades y empresas socializadas de la comarca.

Esta Colectividad, debido a su composición en diferentes ideologías, sufrió un período de decadencia. Los dirigentes de la UGT de Comorera y del Sindicato de Rabassaires, siguiendo las consignas comunistas ordenaron a sus socios rompieran la Colectividad. En una asamblea general convocada al efecto, votaron su disolución. Los compañeros confederales se opusieron. Comunistas y rabassaires se negaron a acudir al trabajo y exigieron sus intereses. La Comisión Administrativa, acogiéndose a los Estatutos, se negó alegando que se marchaban voluntariamente y sin ninguna razón que justificara su actitud. Los jefes de ambos partidos recabaron apoyo a la Generalidad, que les envió dos secciones de guardias de Asalto, las cuales se incautaron del almacén de semillas y de las recolectas de patatas y legumbres secas. Después de varios días y mediante intervención del delegado confederal en la Consejería de Agricultura de la Generalidad, tuvo que partirse en dos. Los compañeros continuaron, con más interés que nunca, el trabajo colectivo, cuyo rendimiento fue muy superior al de los obreros comoreristas, o camorristas.

Las Colectividades de Castelldefels, Gavá y Viladecamps, con sus grandes extensiones de árboles frutales, fueron muy ricas. Parte de los colectivistas de la localidad de Ariño, provincia de Zaragoza, ingresaron en ellas después de la pérdida de Aragón.

En Molins del Llobregat, Papiol, Martorell, Gelida, La Beguda, Esparraguera y San Andrés de la Barca, los compañeros campesinos, ayudados por la CNT, se constituyeron en colectividades agrarias, explotando las tierras que fueron expropiadas a los fascistas sublevados.

La Colectividad de la Beguda se hizo cargo de la Colonia Infantil «Ramiro», que vino evacuada tras la pérdida de Aragón. Esta Colonia estaba compuesta, en mayoría, de los hijos de los compañeros que en el frente luchaban contra el fascismo por la libertad y por la implantación del comunismo libertario.

La mayor parte de las tierras eran de viñedo, de calidad excepcional. Se recolectaba también trigo, que el Consejo Administrativo destinaba para el pan de la Colonia y para los componentes de la Colectividad. El pan era elaborado en los hornos de la Cooperativa Confederal.

Esta Colectividad utilizaba unas grandes bodegas en las que elaboraban varias marcas de vinos espumosos, añejos y demás especialidades.

Lo más bueno que tuvieron los campesinos colectivistas fue su elevada moral, su espíritu de solidaridad, su humanismo, elevado hasta el más profundo reconocimiento del derecho que todo ser, útil o imposibilitado para ejercer un trabajo a la comunidad, tiene al disfrute de todo cuanto el hombre hace para su sustento. Y el empeño que pusieron en su obra productiva para demostrar que eran capaces de llevar la economía de los pueblos sin necesidad de patronos, que sólo sirven para quedarse con el producto del trabajo ajeno.

"EL JAPON, HOY"

«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García.

Precio: 2.50 NF.

ANTENA

ESTUDIANTES CONDENADOS

BARCELONA. — Acusados de incitación a la rebelión y de injurias al jefe de Estado, cuatro estudiantes de la Universidad fueron condenados por un tribunal militar: Sempere, a siete años de prisión; Armona y Sánchez a dos; absolviendo a Parra.

ARRIBA Y ABAJO

MADRID. — Ha sido nombrado director del diario « Arriba » el falangista Sabino Alonso. El director que ha venido abajo se apellida Royo.

DRAMA DE CARRETERA

MADRID. — Cerca de Arganda un camión cisterna ha arrollado a un coche « Seat » provocando la muerte de sus cinco ocupantes: el profesor de la escuela de Estado Mayor del Ejército, Carlos Alvarez Zalba; su esposa María Tejero Benito, y su hijo José Antonio; el chófer Gerardo Sanz Cuesta y su esposa Matilde Bueno Céspedes. Los tres ocupantes del camión resultaron heridos.

NUEVA FABRICA DE CURAS

CASTELLON DE LA PLANA. — Está a punto de empezar la edificación de un nuevo seminario, que será titulado «Mater Dei».

INTENTO DE CORRUPCION

GERONA. — Prosiguiendo la campaña de engañar con fines de explotación del turismo, la autoridad ha permitido y dado facilidades para que sea construida una plaza de toros en el pueblo de Lloret de Mar. Iglesias, cárceles, toriles, cuarteles...

GAS EN VEZ DE LENTEJAS

MADRID. — Once mujeres han sufrido fuerte intoxicación esperando ser servidas en el comedor «Alejandro Salazar», que funciona a cargo del S.E.U.

VISITADORES DE HONOR

MADRID. — Small, Boy, Lewis y Bence, son tradeunionistas ingleses que han visitado España invitados por la C. N. S. Y. según la prensa franquista, han declarado:

«Tanto en Madrid como en Barcelona, la gente en las calles estaba bien vestida, y nosotros, como observadores, observamos un aspecto de bienestar y confianza.

»Hemos celebrado varias reuniones con grupos de trabajadores y de enlace sindicales y representaciones de empresa y hemos oído con sorpresa en qué forma se expresaban ideas opuestas, lo que revela más libertad de la que creíamos existía antes de venir aquí.

»También hemos visitado cierto número de trabajadores, y aunque el nivel de vida no era equivalente al nivel actual británico, representaba un estimable progreso respecto a lo que había sido antes.

»Volvemos sintiéndonos muy agradecidos hacia los dirigentes y afiliados de la Organización Sindical, que con tanta paciencia han soportado nuestros extensos interrogatorios y nos vamos a Gran Bretaña satisfechos de que cada persona que hemos visitado ha hecho un mayor esfuerzo para darnos un cuadro verdadero de la Organización Sindical, señalando tanto sus virtudes como sus defectos.»

PROGRESO

MADRID. — Poliomielitis. Hasta 1950 se contaron 500 casos anuales en España. En 1961, 1786. Según datos oficiales.

LA GUERRITA

PAMPLONA. — Ha fallecido en este Hospital Militar el guardia civil Julio Rodríguez Urra, que días pasados fue atropellado por un camión.

POLICIA DEL AIRE

MADRID. — Mientras la mitad de la población española viaja en carro y sobre asno, la policía va a ser dotada de helicópteros para vigilar desde arriba.

NUEVO EMPLEO

CUENCA. — La Sociedad de Cazadores ha contratado al alimañero Manuel Hoyo Fernández para destinarlo al término de Talayuelos. Por su cuenta, Hoyo ha dado muerte, durante un mes, a 180 animales dañinos, especialmente zorros.

QUE SE REPASEN LAS CUENTAS

MURCIA. — En febrero las cuentas del Instituto Nacional de Previsión arrojan un déficit de 32 millones de pesetas.

SUSCRIPCION
PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE MARZO
Lista IV

Suma anterior	1 573 30
París: Sala	10 00
Félix Martínez	10 00
Millera	5 00
V. Cacho	10 00
B. Garcia	10 00
Galán	4 00
Casellas	5 00
Rafael Jarque	10 00
Berta-Jacques	5 00
Juan Garcia	5 00
Torralba	5 00
Alberto Valiente	5 00
Antonio Butrón	10 00
José Luquin	60 00
Le Havre: José Vidaller	10 00
Lauro	10 00
Núñez	2 00
Lyon: J. Herrera	25 00
Total	1 769 30

«Mosaicos Españoles»

SALA SUSSET, PARIS

FESTIVAL benéfico para el sábado 31 de marzo a las nueve de la noche, con: Cora CRISTEL, NITOX & MARGUERITTE, G. BARBA, Antonia GARCIA, Paco MEDINA, DIABOLIC et ARIAN, Robert CAFFIER, INSTITUT SARDANISTA, Trío MATH-SAMBA y otros números. Baile hasta la hora del Métro.

Regional de Asturias León y Palencia

Para los días 22 de abril, a las 10 en punto de la mañana y siguientes, queda convocado el Pleno de nuestra Regional, que tendrá lugar en Paris, 79, rue de St-Denis. Metro: CHATELET.

Nos parece necesario afirmar categóricamente, para evitar todo equívoco, que las resoluciones se ajustarán a lo establecido por el Congreso de Limoges celebrado en agosto de 1961.

1) Informe del Secretariado. — 2) Nombramiento de Comisión revisora. (Dentro de las facultades fijadas a las Regionales de origen, se estudiarán: 3) La Alianza Sindical y la Unidad del antifascismo, tratando de colaborar a su realización efectiva. 4) Normas de propaganda. — 5) Relación y solidaridad hacia nuestra Regional en el interior. — 6) Forma de atraer a nuestro Sub-Comité a los militantes procedentes de nuestra Regional. — 7) Residencia y nombramiento de Comité. — 8) Asuntos generales.)

Como este Pleno tendrá carácter de conferencia de militantes, quedan invitados todos los compañeros de nuestra región, sea cual fuere su residencia. Una vez en París, los compañeros pueden dirigirse a la dirección más arriba indicada. En el primer piso vive la portera, que es española y puede dar las indicaciones precisas. Para escribir, a: Manuel Pérez Covián, 2, rue Batignolles, París (17e).

Necrológica

SALVADOR RUEDA

Otro que debemos inscribir en la larga lista de compañeros que nos dejan para siempre. Salvador Rueda Guillén, perteneciente a la F.L. de Courgoul, dejó de existir el día 28 de febrero de este año, a la edad de 71 años, víctima de un ataque cardiaco, viniéndole de su vieja enfermedad asmática.

Rueda era natural de Guaro (Málaga), aunque criado en La Línea (Cádiz). Desde el primer día de la sublevación fascista luchó con frenesí contra la misma. Intervenida la derrota, vino a parar a los campos de concentración, pasó por compañías de trabajo, andó a la ventura por tierras francesas para escapar a la deportación, hallándose en la parte de Courgoul en los momentos más críticos.

Aquí trabajó de leñador, obteniendo después empleo en Aguas y Bosques para la región del lago Chambon y Volore-Montagne (P. de D.), habiendo adquirido una pequeña estancia en Champeux, en la cual ha fallecido.

Los servicios de la Mairie de Champeix me hicieron saber en Aubière, donde resido, la noticia del fallecimiento de Rueda, por la amistad que nos une de familia a familia.

Al entierro acudieron todos los afiliados de la F.L. de Courgoul, otros exilados y un grupo de franceses. Por cierto que el secretario de dicha Local se enteró de que el cura ya había intervenido para efectuar el sepelio con gori-gori, haciendo doblar, en consecuencia, las campanas. Por ello, el citado secretario se fue a encontrar a las autoridades municipales para preguntarles si era cierto que el entierro se iba a efectuar religiosamente, y ante la respuesta afirmativa, nuestro compañero expuso: «Hace veinte años que estaba en trato con Salvador Rueda y siempre él me había manifestado que cuando ocurriera su entierro no hubiesen curas en el mismo. Yo no voy a imponerme, pero sentiré profundamente que la voluntad del ahora difunto no sea cumplida», ante cuyas palabras uno de los asistantes se dirigió al encuentro del religioso para rogarle que se abstuviera de intervenir para evitar una violencia moral que en nada beneficiaría a su conducta. Comprensivo, el cura dejó que el entierro se efectuara civilmente.

A su hijo Anita, a su yerno y nietos, a los hermanos y sobrinos de Salvador Rueda, les aseguramos compartir su dolor al tiempo que les manifestamos la solidaridad de los afiliados a la CNT y anarquistas de Courgoul en estos momentos de amargo trance.

E. PICOLO

COMUNICADOS

F. L. DE OULLINS

Para el día primero de abril, esta Federación Local convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar en el local de costumbre, o sea en la rue Montesquieu. Dicha asamblea dará comienzo a las nueve y media de la mañana.

Habida cuenta que en el acto de referencia tienen que ser tratados diferentes asuntos, refiriéndose unos al orden general que a la marcha de la Organización afecta, y otros que atañen muy particularmente a esta Federación Local, es de desear la puntual asistencia, así como el que acudan, a ser posible, los afiliados todos.

F. L. DE ORLEANS

Comunica a los afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el sábado 7 de abril a las nueve de la noche en la Sala de la rue des Pensées. Rogamos a los compañeros que ante un orden del día de interés hagan lo posible por asistir.

F. L. DE CARPENTRAS

Comunica a sus componentes que el domingo primero de abril tendrá lugar la asamblea ordinaria mensual en el local y hora de costumbre. Hay información importante. Asimismo les recuerda que invariablemente la reunión se lleva a efecto todos los primeros domingos de mes, salvo si por motivos muy urgentes e inesperados se debe aplazar al segundo domingo.

F.N.I. FERROVIARIA, PARIS

Convoca a una reunión a todos los ferroviarios para el domingo 7 de abril, a las diez de la mañana en nuestro domicilio social. A tratar: propaganda, solidaridad y asuntos generales.

CONFERENCA EN BURDEOS

El domingo 8 de abril, a las diez de la mañana, en el Cine Eldorado, rue Lafontaine, conferencia a cargo del compañero Ramón Alvarez, quien disertará sobre el tema «Panorama español».

F. L. DE PARIS

Domingo 1 de abril, continuación de la asamblea a las 10 de la mañana.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a sus afiliados a asamblea general para el domingo 1 de abril en la Casa del Pueblo, Sala Sellier, a las nueve y media de la mañana. En el orden del día figura un punto que trata del carácter que debe darse al próximo Comicio Intercontinental y sugerencias para el orden del día del mismo, por cuya importancia se espera asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE DRANCY

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el día 1 de abril a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

Consejo Nacional

El Consejo Nacional de S.I.A. comunica a todos sus adherentes, amigos y simpatizantes que, a partir del primero de abril de 1962, su domicilio social dejará de ser 21, rue Palaprat, Toulouse, como hasta la fecha.

Toda la correspondencia, a partir de la fecha señalada, debe ser dirigida como sigue: Conseil National de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.G.)

COMISION DE CULTURA, PARIS

Domingo 8 de abril: Conferencia a cargo del compañero Serafín Fernández. Tema: «En torno al perinosmo».

ADMINISTRATIVAS

São Paulo: Recibido vuestro cheque y carta.

New York: «Cultura Proletaria»: Recibido cheque. Distribución como indicáis.

Del Arco, Canadá: Recibido tu cheque 15 D. de envíos Librería.

Rebordosa, Canadá: Recibido tu envío. Distribución según indicas.

Prado Rodríguez, New York: Recibido 1 dólar para envío que indicas. Escribiremos.

Magda Nos, La Grand Combe (Gard): Recibido giro 1.050 frs. Aclara para qué son destinados.

José Gené, México: Recibido cheque 15 dólares. Tienes pagado «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-62.

CORREO DE REDACCION

A. B., Biver: Tendrías razón; pero tu escrito hace dos semanas que está coupuesto, y no ha aparecido, junto con otros, por falta de espacio. Date cuenta de que disponemos de menos de tres páginas.

COMPAÑEROS DE CARACAS: Nos precisa la dirección y el nombre y apellido propios de la compañera Goyita. Una carta para ella nos ha sido devuelta.—F.

COMP. A., París: Por haber llegado tarde, la «necro» irá en el próximo número.

«O LIBERTARIO»

Publicación anarquista apareciente en Sao Paulo, Brasil, Caixa Postal 5739.

Trae artículos de Redacción y otros firmados Soussa Passos, informaciones, reproducciones de Ferrer Guardia, S. Faure, Relgis, Max Nordau, etc. Tónica de orientación buena.

Al compañero Montané, fraternalmente

1) Sin conocer Aymare, ni ser agricultor (inválido hace años por enfermedad), no me hubiera atrevido, compañero Montané, a dar mi opinión públicamente sobre la solución de su problema. Que no creía ni creo debiera ser el de la venta de la finca, precisamente. No era esta la solución que yo señalaba en mi artículo publicado en «Espoir», sino otra más prestigiosa, y, a falta de no dársele la que tú sientes y has expuesto. Que, sin duda, sería la mejor y la que más concuerda también con la idea que siempre defendimos los libertarios. Pero, ¡ay!, ambos hemos llegado tarde. Se nos ha adelantado el «grueso» de la Organización, interviniendo en el referéndum, cuyo resultado, acertado o no, ha sido contrario a nuestros pareceres. Acabo de recibir y de leer la circular que lo atestigua. Así que toda discusión huelga.

2) No obstante quisiera dejar sentado que si se tienen algunas nociones del agro, siete días de estancia en Aymare son los suficientes para darse cuenta de su capacidad productiva y de otras cosas relacionadas con su colectividad.

Yo estuve en la finca, compañero Montané, el año 52, cuando se encontraba su personal en plena recolección, y tal vez en el período de más prosperidad. El Núcleo a que pertenezco me envió de delegado al célebre Pleno, cuyas tareas se desarrollaron en el entonces flamante gallinero de Aymare. No fuí yo allí a hacer de gallo peleón. Ni a lucir mi pluma, ni a darle rienda suelta a mi pico, que, si poco sé escribir, menos sé hablar. Ahora que no me quedo a la zaga observando y estudiando lo que me interesa. Y esto hice el tiempo que las deliberaciones del pleno me dejaron libre: observar y estudiar todo lo que a mi alcance estuvo. Fue así como supe que las tierras de Aymare son mediocres, pero que cultivadas todas sus zonas adecuadamente y conforme a los adelantos agropecuarios modernos, podrían remediar su pobreza y soportar una carga que no fuera excesivamente pesada.

3) Yo decía en mi artículo del «Espoir» que «en el exilio éramos más ricos en proyectos que en dinero y en hombres para realizarlos». ¿No es esto verdad? Si los hay, ¿dónde están que no se ven por parte alguna, dejando la finca que se venda para poder pagar sus deudas? Es cierto, con dinero, hombres y una buena administración, hácense producir las tierras del Sahara, con mucho más beneficio, las de Aymare. ¿El por qué no se hace? ¿El por qué se acuerda venderlas antes de dárselas a un grupo de compañeros que las explotara por su cuenta? ¿Porque nos falta voluntad y nos sobra egoísmo? ¿Por que existen otras cuestiones complejas que lo exigen? Yo no podría dar contestación a ninguna de estas interrogantes sin equivocarme. Mi artículo del «Espoir» lo escribí porque creí un deber llamar la atención de la militancia sobre el descrédito que representaría para la Organización si en el referéndum en curso optábamos por la fórmula A.

Es todo.

Manuel TEMBLADOR

De nuestra Italia fraterna

GIOVANNA BERNERI

por ILDEFONSO

GIOVANNA BERNERI ha muerto. Una sensación terrible, de angustia, de dolor, nos domina y nos comprime. Ha muerto la compañera, la amiga, la militante. Una de las mujeres afirmadas en el duro camino de la lucha. Su nombre y su prestigio se equiparan al nombre y al prestigio de las más grandes militantes de la Historia nuestra, de la historia de la anarquía. Voltairine de Cleyre, Virgilia D'Andrea, María Collazo, Soledad Gustavo, María Lacerda de Moura, María Luisa Berneri... en el pasado: Juana Rouco, Concepción Fernández, Luce Fabbri, Rita Milton, aún para muchos años y junto a ellas nuestra Federica... Hubo más. Las hay. La emoción empaña mi memoria. Pero mujeres militantes de tal talla y contextura se cuentan difícilmente.

A través de los tiempos, en la gran pancarta de los siglos, hallamos nombres cuyos destinos parecen fijados al nacer. Todo parece determinado por un sino inconmovible. Como parece determinado el curso de los ríos al descender en cascadas turbulentas de las altas montañas hasta perderse, con menguado impulso, en el lejano mar, también la vida de los hombres parece seguir un ya trazado curso. Pese a sus valores propios y a una voluntad a menudo extraordinaria; pese a su grandeza de carácter; pese a un espíritu abierto a todas las temperanzas; pese a un corazón henchido por las ternuras más excelsas, Seres hay cuyas vidas permanecen al borde del dolor o de la tragedia y que, a pesar de todos sus pesares se esfuerzan por dar a la existencia un contenido de amor, en un afán irrefrenable de dignificación humana. Si la existencia es dura, dolorosa, rayando siempre en lo imposible, lo que importa es modificarla, darle un contenido que la eleve y magnifique.

Así fue la vida de Giovanna Berneri. Vida en cuyo curso se perfila un continuo fluctuar entre el dolor y la esperanza. De la angustia y la zozobra llega a la tragedia, sin ceder nunca, sin abandono ni claudicación. Por el contrario, su personalidad se remodela y se reafirma ante los embates que hieren su existencia.

Joven y en pos de todos los entusiasmos a que impulsan los años mozos aborda y concluye la carrera del profesorado. En los medios universitarios conoce a un estudiante, henchido también de afanes e ilusiones: Camilo Berneri. Pero Camilo Berneri vive de algo más que de ilusiones. Desde muy joven escoge su camino. Muy pronto su nombre se hace familiar entre los anarquistas italianos y no tarda en atravesar mares y fronteras. Sus escritos se traducen a varias lenguas.

Hombre de estudios, espíritu inquieto, investigador analítico, dotado de una pluma ágil en la que alterna la galanura con la profundidad y con la nota combativa. Camilo era el militante completo, de una pieza, capaz de empuñar las armas como de manejar la pluma. Por entonces Giovanna era la compañera del militante, solidaria, afectiva y madre de sus hijas. Las ilusiones de su juventud se habían hecho carne, ternura y esperanza.

Soplaban sobre Italia las huracanadas furias del fascismo. Combates acerbos. Sangre en las calles y en los hogares humildes. Terror negro y luchas encarnizadas para rebatirlo. Entre los militantes que sin haber cedido en la lucha han debido y logrado expatriarse, se encuentra Camilo Berneri. A él se unen, en París, su madre, su compañera y sus hijas. Comienza el vía-crucis del exilio.

Las vicisitudes de la época son tales, tan agudas y tan acerbas que lindan con lo dramático y con lo trágico. No basta una simple referencia para describirlas. En cuanto a Berneri y su familia requeriría sendos capítulos relatar sus desventuras. El fascismo italiano ejerció fuerte presión sobre los gobiernos de Europa. Los exilados italianos sufrían persecuciones, encarcelamientos, expulsiones. Desfilaban sin reposo de un país a otro: Suiza, Bélgica, Luxemburgo, Francia, Alemania y finalmente América. Una red de espías y de agentes provocadores explotan la situación. Se producen atentados reales o simulados...

La suerte de Camillo no escapa a la regla. Le toca rodar de Herodes a Pilatos hasta caer en los lazos de un agente provocador que logra introducirse en los medios anarquistas. Se encuentra inopinadamente un paquete de explosivos. Camilo y otros compañeros son procesados. La entereza de Berneri salva la situación y desbarata los planes del espía.

Las zozobras y penurias de las cuatro mujeres alternaban con períodos más calmos, en los que Camilo, con la expulsión prescripta, sin papeles en regla, había logrado volver a Francia. Vivía escondido en la casita de Montreuil-sous-Bois, en la que hace poco nos habíamos visto con Giovanna. Los años habían transcurrido transformando los seres y las cosas. Ya no habitaban allí las cuatro mujeres que amorosamente escondían al ser querido. Dos nietezuelos retozaban en el jardincito ocupando la ternura de Giovanna, antaño madre y ahora abuela. Dos hijitos de Giliana, la única que hoy queda de aquellas cuatro mujeres...

∴

Julio del 36. En España asoma una nueva aurora. De los más lejanos rincones del globo acuden voluntarios. Hombres para quienes la vida no importa ser vivida si no lo es en función de pioneros de la libertad. Camilo Berneri es de la partida. Combate de Aragón, donde cayó un grupo heroico de anarquistas italianos.

Se reclamó a Camilo para formar parte del Comité de Propaganda. Se instala en Barcelona donde, entre otras cosas crea « Guerra di classe », cuya colección constituye hoy un gran valor documental acerca de los acontecimientos de España. A principios de mayo de 1937, Berneri y Barbieri aparecen asesinados sin que, en los primeros momentos se pudiera definir si la banda de sicarios que acabó con sus vidas pertenecían a Mussolini o a Stalin. Berneri dejaba un manuscrito inconcluso que se publicó tal cual: «Mussolini a la conquista de las Baleares». Los hechos que dieron lugar a la semana sangrienta de Barcelona dan a pensar que el crimen fue de marchamo comunista.

Sobre la mesa de trabajo de Camilo quedó una carta que no tuvo tiempo de terminar. La dirigía a sus hijas, pero se encomendaba a los cuatro seres que desde tierra extraña sufrían de su ausencia.

Es así como comienza para Giovanna una nueva y dura etapa. Sobreponiéndose a los sufrimientos de compañera y de madre, arrostrando penurias e incertidumbres, recoge la pluma que cae de manos de Camilo y, en todos los aspectos posibles ocupa su puesto. La compañera cariñosa y comprensiva se convierte en militante, enfrentándose con la responsabilidad tremenda de mantener un nombre que había llegado a ser un símbolo. El nombre de Berneri ocupa un puesto de honor en el movimiento internacional. No era fácil mantenerlo incólume. Digna y fervorosamente Giovanna lo logró con creces.

∴

Al terminar los días aciagos de la guerra y de la ocupación de Italia, Giovanna Berneri reside en Nápoles. Había participado en la lucha clandestina. Se hallaba junto a Cesare Zaccaria y son los dos animadores directos de una publicación que, al reiniciarse la actividad pública se convierte en la revista mensual «Volontà». Aún no se ha celebrado el primer Congreso Anarquista de la post-guerra, que tiene lugar en Carrara en el 1945.

Giovanna Berneri se incorpora así a un período de realizaciones fecundas: la revista, publicación de libros y folletos, actividades orgánicas, colaboración periodística en prensa de vanguardia, etc. En colaboración íntima participaron Giovanna y César a debates públicos que encaraban problemas álgidos de la reconstrucción de Italia, debates en los que intervenían los elementos representativos de los círculos intelectuales más avanzados: Silone, Levi y otros de la misma talla. « Volontà » contó siempre en alto grado en tales medios y en sus páginas alternaron esas firmas de valía. Los debates públicos dieron lugar a campañas de prensa y a editar folletos como el de «control de nacimientos», que lleva la firma común Berneri-Zaccaria y que cayó bajo el anatema de la clerigalla italiana. Se deben a ellos dos de la elaboración de dos volúmenes de trabajos de Malatesta y la edición de una serie respetable de volúmenes encuadrados en la «Colección Porro».

En la creación encuentra el hombre la medida de sí mismo. Vivía entonces Giovanna jornadas intensas de satisfacción, afirmada en esfuerzo compartido y fructuoso. El sol brillaba radiante en un horizonte sin nubes. Pero la tragedia intervino de nuevo.

María Luisa Berneri se había establecido en Londres. Animadora, junto con Vero Richards, de «War» y de otras hojas dinámicas e intensas, como era intensa y dinámica su radiante juventud, se había lanzado a la lucha con el fervor y la conciencia de quien sabe que ha de mantenerse digno de un nombre que no admitía desfalcimientos. Contribuía María Luisa desde Londres a la propaganda por la revolución española, de esa revolución de momento derrotada en la que su padre había dejado la vida...

Escritora precoz, María Luisa reivindica y honora el nombre de su padre. Abordaba, como Camilo, los más graves, variados y hondos problemas, con pluma flúida y de alto temple. Quedaron de ella varios volúmenes de valiosos ensayos, entre los que figura una introducción a la Historia de las Utopías. Preocupada por las actividades generales del movimiento anarquista, participa como delegada de « Freedom » a la Conferencia Anarquista Europea que en el 1947 da vida al S.P.R., organismo que más tarde se llamará C.R.I.A.

(Terminará en el próximo núm.)

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2203

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

«¡Cómo iba a tolerar el pueblo español una dictadura!»

Aun ser por el hierro y el fuego empleados por el fascismo internacional, de ninguna manera, Pancho. El Pueblo español es reacio a las dictaduras, odia la reacción ultramontana que encabezas, por ser causa del atraso intelectual y material de España, desde la expulsión de los moros y de los judíos hasta nuestros días.

Sin la fuerza superior, aplastante, de militares felones, carlistas y falangistas; de fascistas italianos, alemanes, polacos, irlandeses y mahometanos (60.000, para gloria y prez del catolicismo), el Pueblo español no hubiese soportado, no soportaría tu dictadura, Pancho.

Para lograr que la soportara ha sido preciso vender la patria al extranjero (ayer a los italoalemanes, hoy al oro yanqui), causar la muerte violenta o por hambre y angustia a dos millones de españoles; bombardear salvajemente poblaciones civiles cuales Barcelona, Madrid, Figueras y Guernica!, el Oradour-sur-Glane hispano...

Luego has aprisionado a medio millón de ciudadanos, y cuando tus corcheteros se han hartado de « liquidar » prisioneros mediante terribles « sacas », has proclamado que el número de prisioneros en España es inferior al de las cárceles de la República, a lo cual llamaremos cinismo aunque nos quedemos cortos.

Aún hoy, toda España es una cárcel, y toda gestión arbitraria rasgo de dictadura.

Con la cual, Pancho, el Pueblo español está menos conforme que nunca. Mal te pese.

FESTIVAL BENEFICO

29 de abril en la MUTUALITE

Organizado por la
CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
En provecho de su obra de solidaridad obrera

ANGELO HERRERO Y SUS TOHANGOS

Con satisfacción anunciamos este número de arte hispanosudamericano a cuya inclusión en el Programa se atienden centenares de asiduos a nuestro anual y magnífico espectáculo de solidaridad y arte. ANGELO HERRERO es un profesional del canto y la guitarra con prestigio adquirido en América, Asia, Africa y Europa, con persistencia de actuaciones en Alaska, varias poblaciones de Italia y Bélgica y muchas — las más importantes — de España y Francia. Esta misma Mutualité ha sido sede de éxitos para HERRERO y sus compañeros de grupo «TOHANGO», igualmente portavoces afortunados del arte hispano-sudamericano, asimismo conocedores de los más importantes continentes mundiales.

El arte de este trío ANGELO HERRERO Y SUS TOHANGOS puede ser comprobado de antemano mediante los discos que circulan profusamente por el mercado de la música, si bien nosotros estamos en la medida de afirmar que este terceto, en la tarde del 29 de abril se revelará merecedor de nuestros arrebatadores aplausos, a causa de sus méritos indiscutibles.

La JORNADA CONFEDERAL del 29 de abril promete ser más concurrida que nunca a juzgar por las localidades solicitadas y por las promesas de asistencia formuladas por FF. LL. distantes de París en algunos centenares de kilómetros. Obsérvase como una fiebre de desquite... por el año de soledad transcurrido en la mina, el campo, el tajo, la fábrica...

Coturno de Eurípides

Escena de «Las Fenicias». «Drammatis Personae»: Yocasta y su hijo Polinice. Adaptación del sotaescrito.

Ycasta. — ¿No te oprime, ¡mi entraña!, el corazón, alinear espadas frente a nuestras puertas; traer ruido de lanzas y de escudos, el estruendo de la batalla micénica, a las apacibles orrillas dirceas y del Ismeno?

Polinice. — Lo que muele y resuelve en cascarilla el altar de mis aflicciones, es la cautividad en que jadeáis, y de la que quiero rescataros. La guerra que os aporto no destrozará a vuestras vírgenes, más que los herrojos y las cadenas de que vengo a desvincularlas.

Yoc. — Los presos no parecen muy gimientes, en la abisalidad y el pozo, de que intentas subsumirlos; y donde se les hace ver su suerte.

Pol. — ¿Ni las caspicias de comer y el acortamiento de la ración de rancho, con que se los ahila, y los que están estampando en espectros, los insurgen?

Yoc. — Llevan el ayuno con estoicismo. Y al desabrigo lo enfrentan como un perro, pegando saltos para espantarse las pulgas.

Pol. — Ese es, cabalmente, el mal que nos transe: pactar armisticios con la desgracia. No abrir el ojo sobre la suprema calamidad, que es la injusticia. Inapercibirnos de que el verdugo lo hace el que le alarga el pescuezo rasurado, repelado por el filgaro, para que se lo estriñan.

Yoc. — ¿No te ciega contra tu hermano la pasión de Caín?

Pol. — ¿Yo, envidiar a Etéocles, oh trágica gozadora del petate en que me hubiste? Le demando de reivindicación, simplemente. Y eso es todo. A la araña se la pisa. No se le va con emolientes y cantos de grillo.

Yoc. — Mira que no te caigas del asno de tu cólera; pierdas la lite y pagues la cuenta tú.

Pol. — Eso no destruiría el hecho de que el criminal no es el que os acuchilla, sino que lo sois los mansedumbrosos que lo toleráis; la tierra orfelina, que lo aguanta. Pero Adrasto y la argiana acie de mis conmilitones me vengarían.

Yoc. — No te duermas sobre esa almohada. Que sobre el cadáver del vencido llueven paletadas de mezcla, que lo inmovilizan. Y aquí no ha pasado «rien».

Pol. — Pues a la raza de Tebas le está ocurriendo algo. Y es esto nada más: que la tienen en los cepos, con sopa de sermones en el plato. Y ella no muerde el hierro que la sujeta. Ni chista chiste.

Yoc. — Pues obsérvala cómo sube — y no inerme — a las murallas, que levantó Amfión con su lira, para defender nuestras torres de ti y tus atraillados.

Pol. — Sí. Sube a las almenas con el hacha de tajo en el cerviguillo Como estás ahora hablando tú misma. Las viejas sois rellanas, odres bofos, garba de trillar.

Yoc. — ¿Yo? ¡Qué dices!

Pol. — Tú propia, que no tienes conciencia del vilipendio del cadmeolar hidalgo de la sangre labdacida. Recóbrate.

Yoc. — En las moradas regias no se vive incómodo. No lo paso del todo mal.

Pol. — Bebiendo el agua del olvido con relación a tu carne, que se consunciona en el destierro. Y a los compatriotas, que la emigración enmugra, y está enterrando a montones.

Yoc. — Porque queréis.

Pol. — Porque tenemos rubor. Y no vendemos la honra.

Yoc. — ¡Purísimas Vírgenes! ¿Os la comprarían?

Pol. — Tu protector el primero.

Yoc. — Ese no da del mundo de dios un dracma.

Pol. — Nadie merca lo que graciosamente le cae en el buche.

Yoc. — Los regalos danaicos cuestan a veces un ojo.

Pol. — Las mujeres sois sinclinales. Pero nosotros, con sublevacionarios de profesión, no vamos de trinca. Nc les sonreímos más que con el diaprado de nuestros aceros,

Yoc. — Rigurosos que sois tú y tus hoplitas.

Pol. — Nada más, dignos. No conculcará el «despotes» más leyes en paz. Los despojados por él de derechos, venimos a la caza de un violador de domicilios; al cobro de la pieza de un usurpador milnocuo; por la piel maldecida de un tirano, cargado de crímenes.

Yoc. — Vais a sudar caldo en la montería. Dejaréis en la justa cetiera las suturas de los huesos.

Pol. — Lo sé. Pero no blandeamos. Con sus latronadas y liberticidios, se ha puesto el rey del hambre ultramuros del Yus Gentium.

Yoc. — No más que reinando eutrapélico y eufórico.

Pol. — Sofrocínico. Y echando mielsa de cerdo por arrobas. Pero el primer llegado de un crucero lo puede obliterar; tomarle con dos aceitunas la descalificada vida. Sin que lo exculpe el complicar a los dioses en la surcargada de sus asesinatos.

Angel SAMBLANCAT

CRONICA EXPRES

Las Fiestas de Momo

NIZA está cerca de Hyères. Todavía no se me ha logrado visitar dicha población, y desde mi llegada a Francia han transcurrido ya dos Carnavales. Porque es, según dicen, cuando Niza tiene mayor atractivo. No es menos nombrado el Carnaval de Venecia. De Italia yo sólo conozco Génova, y a fe que me agradase recordar los lugares por donde anduvo Cervantes, en particular Nápoles y Mesina. Italia fue la sempiterna comezón del glorioso manco de Lepanto. El hombre que conoció dos siglos y reinar a tres Felipes exclamaba: «¡Oh, la vida libre de Italia...!»

También el Carnaval de Montevideo merece elogios. La Avenida 18 de Julio es un prodigio de luminotecnia a lo largo de la misma.

De todos modos — permítaneme decirlo —, Carnavales como los de mi tierra cuando yo era joven, ningunos. Con los más célebres competían en lujosos disfraces: mozos y casados cabalgaban en caballerías enjaezadas con riqueza; derroche de cucuruchos de yemas para arrojarlos a los balcones, sin haberlo visto no se cree: los hornos cocían abundantes untadillas: las verandas para presenciar el desfile de máscaras por las rúas principales, costaba dinero: bailes de etiqueta y rocosos o de candil, con orquestas contratadas de viento y de cuerda, había con exceso: beber los kirles y saborear dulces finos adunia era corriente. Dábanse bromas, había humor, corría la moneda...

A una novia mía de entonces, que ha envejecido lo que yo, parécele que la vida se ha puesto más vieja que nosotros, según me escribe. Laura de mi alma, te daría la razón si pudiéramos hacer los pares que el Tiempo saltando a la cuerda.

El Carnaval europeo redúcese a Niza y Venecia, en los demás puntos pasa inadvertido. No se está en los tiempos ya lejanos en que para ver las carrozas, las comparsas, las estudiantinas, todo Madrid acudía a la Castellana, que era una exposición carnavalesca de primer orden con máscaras elegantes, en trenes de lujo y a pie, el suelo alfombrado de confetti. Todo esto es agua pasada...

En lo cierto estaba el que dijo «todo el año es Carnaval». Esto ha acabado por desterrarlo.

...Si, pero aún están en uso las caretas.

PUYOL

Trazos

La tozudez es una rémora de los tiempos idos. Y cuando vemos, por ejemplo, que una Asamblea se manifiesta unánimemente tozuda sobre un problema, sin querer ver el lado *realista* de las cosas, comprendemos el largo camino que tenemos todavía por delante para recorrer.

⁂

Parece mentira que haya que declarar públicamente que la organización nombra en sus cargos a los compañeros responsables, en primer lugar para ser veladores sinceros y valientes de los acuerdos mayoritarios, como organización federada, estilo CNT.

⁂

Ningún cargo federalista puede manifestarse exclusivista local, pues por encima de la localidad está lo planetario, cuando, desde la base, el individuo es responsable de sus derechos y deberes innatos al ser humano.

⁂

Las reuniones están bien cuando existen problemas no dilucidados a dilucidar o tareas que requieren el esfuerzo de todos y su planteamiento y metódica realización. Pero cuando las reuniones hechas con la finalidad absurda de «perder el tiempo», resultan perniciosas.

⁂

Existen mayorías que no tienen el menor interés ni deseo de ceder en «sus trece» o de bajarse del burro, como vulgarmente se dice. A semejantes «mayorías», cualquier individualidad sincera y justa las supera, aunque ellas no sepan reconocerlo.

⁂

Cuando existen verdaderos deseos de ceder frente a un problema equis, la armonía es manifiesta y lo contradictorio hace mutis por el foro.

⁂

Es inútil insistir en argumentos, cuando se está cansado de exponerlos sin resultado positivo alguno frente a quienes pretenden ser el ombligo del mundo. Es por eso que nuestra palabra debe ser expuesta a las gentes sencillas, los no engreídos, sean más o menos inteligentes poco importa. Los reales «secretos» de la naturaleza, son más bien un bluf, interesadamente propalado por los ambiciosos de poder y riqueza personales.

⁂

No es sólo, como algunos creen, *dando dinero*, como se demuestra la simpatía por una causa. Hay quienes no dan un cinco, porque no tienen, y sin embargo se entregan a ella enteros, en vida y muerte, lo que demuestra hasta dónde llega el anhelo de reivindicación para el hombre y la humanidad.

Chile. **COSMOS**

«QUINET» de Felipe Alaiz

Estamos ante una nueva edición del libro de Felipe Alaiz titulado *Quinet*. Es tanta la riqueza que encierran sus páginas, es tan sugestiva la lectura de esa novela mirado desde el punto de vista literario, que no nos atrevemos a hilvanar elogios, esos elogios que se tributa generalmente a esa clase de esfuerzos.

Felipe Alaiz es una figura internacional y sus admiradores son el mundo mismo.

Se conocen ya las riquezas de sus páginas. *Quinet* pertenece a la vida que se vive hoy, que se vivió ayer y que aún faltan esfuerzos para mejorar. Crítica muda y de un enorme contenido humano son sus personajes. La presente obra es en este sentido un documento claramente expuesto por un hombre lleno de claras visiones como lo es Felipe Alaiz. Felipe Alaiz es anarquista, y los anarquistas tenemos mucho que aprender en su nuevo libro, que representa un jalón más, un jalón luz en esta época de tinieblas, zozobras y confusiones.

Felipe Alaiz, con su poderoso intelecto, puede impulsarnos a una concepción superior de la vida y de la acción.

La editorial «Solidaridad Obrera» merece las más efusivas felicitaciones.

(De nuestro colega «Solidaridad» de Montevideo.)

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

CRÓNICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

DEL PAIS DE LOS INCAS

Oé, virgen roja, oh libertad del mundo,
No te engendró la huera Salamanca
En pedantesco, doctoral concilio
Ni fue tu cuna la prisión del aula.
Hija tú del valor y de la fuerza,
Naciste en la ardorosa barricada
Entre el ronco alarido de las turbas
Y el áspero silbido de las balas.

GONZALEZ PRADA

POCO se habla de los países de bajo nivel económico. De no decidirse a conquistar pan y porvenir, son países « sin Historia ». Es el caso del Perú. Famoso ayer por su oro, fuente de codicias y rapiñas, origen de crímenes y de esclavitud, campo de « gloria » para aventureros y conquistadores. Despojado de sus riquezas más visibles, Perú se halla sometido a un discreto silencio, común a las naciones que recurren al préstamo y al crédito. La explotación de su subsuelo ha de consumarse sin tropiezo, aprovechando una mano de obra barata y sumisa.

Se conocieron sacudidas turbulentas en el Perú de principios de siglo. Siguió el proceso de otros territorios de América, deseoso de obtener su independencia nacional ,una libertad política y una seguridad económica factibles, dada la riqueza inmensa de sus minas, la fertilidad de sus tierras, sus depósitos naturales de guano y la laboriosidad de un pueblo enraizado en una vieja tradición comunitaria.

Pero son justamente sus riquezas fabulosas las causas de su infortunio. La explotación de las minas a un ritmo moderno — rentable — requiere grandes capitales. Perú, saqueado a fondo por los españoles, menguados sus recursos normales por una serie de conflictos bélicos que ocasionaron repetidas pérdidas de territorio en beneficio de Bolivia, Argentina y Chile. Sufrió también del despilfarro a que se dieron los gobiernos más o menos dictatoriales que se sucedieron a partir del 1825, fecha en que se independizó del colonialismo español.

Perú entró en el siglo en situación deficitaria, corroído por desacuerdos internos, sometido a préstamos y apoyos de vecinos aprovechados. Su despertar social es difícil. Su movimiento obrero recibe el soplo de las ideas internacionalistas y la influencia argentina y mejicana. Se constituye un organismo semejante a la FORA. Hasta hace un decenio aparecía en Lima « La Protesta », como órgano del movimiento obrero anarquista. En nuestro rodar por el mundo conocimos militantes expulsados o fugitivos a raíz de los intentos revolucionarios que allí tuvieron lugar a mediados del tercer decenio de este siglo. M. G. Prada fue el más alto exponente del anarquismo peruano, conocido en su tiempo de exilio en los medios intelectuales y en los círculos artísticos de París.

El Aprismo, del que fue líder Haya de la Torre, aspiraba a una superación económica sin ingerencia extranjera, en un régimen de libertad democrática, lo que significó una tal pretensión de avanzada que se consideró al « aprismo » como a un movimiento revolucionario.

Imperativos de tipo diverso doméaron veleidades y aspiraciones. Perú se ha alineado entre los pueblos « tranquilos », sometidos al complejo de una economía deficitaria.

⁂

El cable nos recuerda estos días la existencia de este país discreto y silencioso. Las noticias indican que el pueblo despierta a realidades vitales, rompiendo bruscamente el sosiego de los gobernantes. El viernes 10 de los corrientes, la policía de Lima se armó de cachiporras y mangueras contra incendio para atacar a los obreros que manifestaban frente a *First National City Bank*. La Federación de Empleados de Banca reclamó al gobierno la expulsión del director de la Banca y de otros dos altos empleados también norteamericanos, que habían maltratado al secretario de la Federación. La reclamación pacífica cayó en saco roto por lo que el Sindicato apeló al recurso de la acción directa.

Otro hecho de mayor trascendencia se inició el sábado tres de los corrientes en las proximidades de Cerro de Pasco, a 180 kilómetros al nordeste de Lima. Varios centenares de campesinos — armados de hondas — afrontaron a más de quinientos soldados, que emplearon gases lacrimógenos y armas de fuego para *poder romper el cerco y liberarse de los indios*. La policía declaró que en la refriega quedaron «por lo menos» siete muertos y dieciocho heridos. El «por lo menos» nos deja pensativos.

En el parte se califica de « comuneros » a estos campesinos, que desde hace varias semanas se apoderaron de algunos ranchos con la intención de explotarlos por su propia cuenta. Gran parte de las tierras ocupadas « pertenecen » a terratenientes que no habitan en la región.

El gobierno intervino en mediador, con proposiciones que los indios rechazaron de plano, bien dispuestos a defender sus posiciones. De ahí se originaron los hechos sangrientos. El movimiento declarado por los campesinos ha de ser importante en extensión territorial y en cuanto al número de participantes, pues el gobierno envió tropas de refuerzo.

El general Humberto Quea, jefe de las fuerzas del orden, declaró que en toda la región la situación era « malísima ». Esperemos que lo sea para los terratenientes.

⁂

La tradición comunitaria de los indios peruanos es multisecular. Se atribuye a los Incas la consolidación de un sistema que nos parece frontalmente discutible, pero que contaba con aspectos ejemplares. Se afirma que — por lo menos durante el espacio de dos siglos — un vasto territorio que abarcaba los actuales Ecuador, Bolivia, Perú y parte de Argentina y de Chile, ocupado por algo más de doce millones de indios, se desenvolvía en un régimen que algunos investigadores califican de socialista. Sin conocer aún el uso de la rueda ni el transporte animal, ejercían comercio e intercambio con pueblos vecinos, franqueando los altos Andes.

La primera dinastía de los Incas se registra en el 1021 y la colonización española se inicia en el 1532. Los dos siglos de vida comunitaria han de tener asentamiento anterior al siglo catorce, como probable producto de diversos ensayos. El régimen se afirmaba en un sistema mixto de comunidades campesinas e industriales, sobre el principio de pequeñas comunas de base familiar primero, de diez familias luego y de hasta cien familias como forma definitiva. Sus responsables se ocupaban de regular la producción y la distribución, aportando mano de obra para el cultivo de las tierras, la explotación de las minas y del guano (fertilizante americano), la construcción de caminos y las labores industriosas (o industriales) de la época: tejidos, poteria, metales, artes variadas, etc.

Además de las tierras trabajadas en común, cada familia contaba con terrenos parcelados en razón a una parte por miembro de la familia, media parte por parte por cada párvulo femenino. Bosques y tierras de pastoreo eran de uso común.

La tradición se ha conservado en el espíritu de los indios a través de los siglos de ocupación española y perdura en nuestros días. Hasta tal extremo que, a raíz de los movimientos populares que no han cesado de producirse de tanto en tanto, la Constitución Nacional hubo de ser reformada en el 1933. En sus textos admite «la existencia y la personalidad jurídica» de las comunidades indígenas (artículo 207); declara que la propiedad de estas comunidades es imprescriptible, indivisible e inenajenable (artículo 209); el gobierno se compromete a promulgar leyes que garanticen las condiciones de vida de los indígenas (artículo 212); y a proporcionar a las comunidades las tierras necesarias para poder vivir, aunque haya de procederse a la expropiación de dominios privados, bajo reserva de indemnización anticipada (artículo 211).

Esta legislación, no del todo satisfactoria, es fruto de luchas encarnecidas. Es con la lucha — ayer y hoy — que el campesino peruano, como el mejicano o el español ,logrará contar con el patrimonio de la tierra. Así lo han comprendido los indios de Cerro de Pasco, dispuestos a vender casas sus vidas, a cuenta de reconquistar un derecho perdido desde hace cuatro siglos.

Los sucesos de Lima y los de Cerro de Pasco prologan acontecimientos de mayor alcance. Nos confirma el parte telegráfico que los empleados de Banca promovieron un gesto solidario. Organizaban una huelga de protesta contra las brutalidades policiales desencadenadas en la represión contra los indios. El secretario del Sindicato ejercía sus funciones propagandísticas cuando fue aporreado por los tres norteamericanos jerarcas de la *First National City Bank*. La indignación de los obreros llegó al extremo de emplazar el gobierno indicándole que si para el miércoles siguiente los tres norteamericanos no eran expulsados los diez mil empleados de Banca del país se lanzaban a la huelga hasta obtener satisfacción. Los manifestantes desfilaban gritando: «Perú para los peruanos...»

En cuanto a los «apristas», su reacción ha sido la de todos los partidos políticos que han «llegado». El jueves último provocaron un choque con los manifestantes. En la refriega quedaron once heridos Entre estos se cuenta a una estudiante americana colaboradora de la publicación «aprista» «La Tribuna».

Pero obreros y campesinos no han echado en saco roto los versos que encabezan estas líneas y saben que nada pueden esperar de políticos ni de pastores.

En la hora de la Alianza U. G. T. - C. N. T.

HAY temas que, pese a que no quepa decir nada nuevo, o casi nada, alrededor de ellos, por sus peculiares características, quedan centrados en la actualidad. Y siempre que se hace mención a cuestiones del momento, salen a colación. Es, por supuesto, lo que acontece con la Alianza UGT-CNT.

El tema ofrece dilatado margen al comentario. Y éste, por supuesto, abarca los más diversos matices. Por descontado, no todo el mundo está llamado a enfocar las cosas desde un único ángulo de visión. Desde el escepticismo más frío y desolado hasta el cálido y entusiasta optimismo hay profusión de matices apreciativos.

En nuestras publicaciones, en circulares que conoce toda la militancia, se ha hablado de la constitución de núcleos de Alianza en tal o cual departamento; en esta o aquella localidad. Y, a la par que se da cuenta del hecho de la formación de tales núcleos, se ensalza el valor de ello; se glosa lo que cabe esperar de una tal realización. Creo que podemos congratularnos de que vaya en plan eufórico. Lamentable sería que, ya en el principio, fuera al revés, que germinara la desconfianza...

Bienhaya la nota optimista condensada en el anhelo de hacer algo efectivo, pasando de los proyectos a la puesta en marcha de actividades. Para todos los interesados en ella, conviene que la Alianza llegue a traducirse en hechos con cierta resonancia. De lo contrario puede ocurrir como en el cuento les pasó a los componentes de cierta rondalla: que se hicieron viejos templando los instrumentos por no atreverse a tocar pieza alguna...

Importa, para que la Alianza dé positivos resultados, que se mantenga en clima de lealtad. Lealtad en la adopción de resoluciones; lealtad para aunar esfuerzos; lealtad para plantear divergencias. Y lealtad para buscar los necesarios puntos de convergencia.

Es conveniente que se le dé amplitud, dilatado campo de actuación a tenor de circunstancias y posibilidades. Ciertamente, como se ha venido comentando, aunadas las zonas de influencia de los dos sectores: UGT-CNT, la influencia en el Interior ha de ser notable. Puede la propaganda abarcar ambientes diferentes: trabajadores, clase media; profesiones liberales, estudiantes, artesanos, etcétera.

Puede llevarse exacto control de cuantos sufren en cárceles y presidios, en castigo de haber sido adversarios del régimen. Y la atención a los presos supone una obligación, un irrecusable deber. Estar privado de libertad, máxime en el régimen franquista, es doloroso. Mas, si el preso sabe que tras de las rejas hay quienes piensan en él, se reviste de energía y se le hace más llevadera la ausencia de libertad. Más que el factor económico, o material, de la ayuda, es la atención moral lo que preponderantemente se tiene en estima.

Brotan, en el vivir de la nación, circunstancias, móviles que determinan agudo descontento. Estando bien vertebrado el movimiento de oposición clandestino, puede resultar acicate para canalizar o impulsar el descontento popular.

Hemos de confiar, se ha dicho muchas veces, más que otra cosa, en lo que podamos dar de sí los que hemos nacido y sufrido en España. Se ha de contar con nuestras propias fuerzas. Pero, cuando por parte del proletariado internacional enrolado en centrales sindicales no totalitarias que cuentan millones y millones de afiliados hemos leído, tantas y tantas veces, declaraciones oficiales en sentido de adhesión, de simpatía al respecto de los anhelos de libertad sindical del proletariado hispano; de la lucha por la obtención de las más elementales libertades cívicas; cuando tanto se ha hablado y escrito en torno al particular, va siendo hora de saber a qué atenerse. Y ello constituye otra misión importante de la alianza UGT-CNT.

En torno a lo esbozado, no pocas FF. LL. se han manifestado de un modo tajante: Convenir en los medios más apropiados que pueden poner en práctica las centrales sindicales para atacar en el corazón al régimen franquista. Una vez sintetizado un acuerdo, presentarlo a las representaciones del sindicalismo libre internacional, planteándoles el dilema terminante de saber si se puede contar con algo positivo de resultados contundentes.

Nos encontramos en la hora de la Alianza. Lo lógico ha de ser que, por parte de los afectados, se note una viva preocupación; haya un ferviente anhelo de poder comprobar pronto resultados excelentes. Y es cosa no difícil de conseguir si, en todo momento, se busca eliminar dificultades a base de saber hallar puntos de concordancia; de conservar a todo evento esa unidad que puede reportar plausibles resultados.

Como todo lo que en el orden social reviste importancia, las opiniones, los comentarios, siendo nutridos, han de ser forzosamente variados. Cabe, dentro de la variedad, caer en lo inverosímil. Opiniones desplazadas las hay en todo aquello que se discute o que pasa por el tamiz de la crítica. Pero no es suficiente considerar, tildar de incongruente un determinado criterio si al propio tiempo no se evidencia, con razones convincentes, lo que es incongruente.

No es extrañar que haya quienes se expresen y sugieran que la Alianza actúe con premura; que se le dé marcha lo antes posible. No es cosa de poner censura a la impaciencia. Buen número de años dura, pervive, el régimen de fascismo franquista. Bastantes son los que llevan encarcelados, en prisiones y penales, varios años. Ateniéndonos a quienes de un modo más directo sufren, de una o de otra forma las consecuencias del régimen. Para ellos, evidentemente, toda impaciencia está justificada.

En la hora de la Alianza UGT-CNT el comentario no puede ser ocioso. Y lo deseable, indudablemente, es que bien pronto se pueda hablar de resultados obtenidos. Resultados favorables a lo que principalmente ha aconsejado la creación de la Alianza.

FONTAURA

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE MUSÉE
GFP 3428

LA MALFAISANCE DU CAPITALISME

Notre but tend à démystifier et à rétablir la vérité continuellement bafouée par tous ceux qui y trouvent intérêt. Mais il est difficile d'y parvenir, notre sincérité, aux yeux des autres, étant aussi contestable que celle des individus que nous incriminons.

Ce sont les écarts de langage, les révélations imprudentes, les besoins de justification de certains, l'antagonisme les séparant, qui permettent de découvrir, par recoupements, la réalité. Malheureusement, ils n'interviennent le plus souvent qu'a longue échéance; c'est un fâcheux contretemps.

La nocivité, par exemple, des «deux cents familles», cette allégorie du capitalisme omnipotent, qui fut en France tant dénoncée vers 1925, était tombée presque complètement dans l'oubli. Il fallut qu'un mal pensant remit, il y a quelques mois, leur malfaisance en question pour qu'immédiatement plusieurs plumitifs, réputés experts en économie, déclarent, ricanements significatifs à l'appui, que les «deux cents familles» sont du pur domaine de l'imagination, et que le système capitaliste libéral sert au mieux les intérêts des collectivités.

Voire! L'expansion économique, une Bourse bien orientée, sous-entendent tout simplement, sans entrer dans le détail, par un accaparement momentané des marches extérieurs, des prises substantielles de bénéfices pour les actionnaires et une diminution du pouvoir d'achat pour les producteurs. On ne peut le démontrer indiscutablement que dès qu'une crise intervient, quand c'est arrivé, mais alors, il est trop tard pour réagir.

Pourtant, les mêmes maux existant partout, il est valable d'y puiser, de même, les faits et arguments prouvant la valeur de notre thèse. Un récent événement, qui s'est développé au Brésil, nous permet de le faire. Nous ne manquons pas de vous le soumettre.

Elu très régulièrement président du Brésil, Janio Quadros démissionna peu après et s'exila, sans indiquer les raisons de son départ. Après une assez longue absence, il est rentré dans son pays, et le 15 mars, à la télévision, a expliqué, pendant plus de deux heures, les raisons de son comportement, demeuré inexplicable pour presque tous ses électeurs.

«J'ai démissionné pour ne pas vous trahir, dit-il. Si j'avais cédé aux pressions qui s'exerçaient sur moi, je ne pourrais plus jamais m'adresser à vous du même cœur que je le fais aujourd'hui. Ma conscience est tranquille».

Et longuement, calmement, il expliqua qu'il avait cru pouvoir réaliser, comme président, les promesses qu'il avait faites comme candidat. Au sujet de Cuba, il déclara que, dès sa campagne électorale, il s'était engagé à défendre jusqu'au bout le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Car le triomphe de la révolution cubaine représentait à ses yeux, et aux yeux de ses électeurs, une victoire essentielle dans l'histoire de l'émancipation économique et sociale de l'Amérique latine. Il révéla que l'ambassadeur des Etats-Unis au Brésil, et l'envoyé spécial du département d'Etat, M. Berle, lui avaient vite fait comprendre que pour des pays comme le Brésil, la souveraineté diplomatique est un luxe qu'ils ne peuvent se permettre. L'ancien président a encore révélé qu'il avait cru possible d'éliminer cette «diplomaite de pantins» qui aime les puissances souveraines mais faibles à défendre toujours la raison du plus fort contre le sens de l'histoire. Il avoua ensuite sa désillusion: tandis qu'il pensait défendre les intérêts du Brésil, des Brésiliens, eux-mêmes liés à des puissances économiques et à des intérêts diplomatiques étrangers, commencèrent à saboter son action.

«Jétais convaincu, a-t-il déclaré, qu'en défendant avec intransigeance le principe d'autodétermination et de non-intervention au sujet de Cuba je rendais service à la démocratie. Le gouverneur de Guanabara, Carlos Lacerda, me dénonça devant le président d'un pays étranger en lui disant que j'entendais établir au Brésil une tête de pont pour la pénétration du communisme dans le continent.»

M. Quadros indiqua ensuite qu'il était menacé d'un côté par un parlement corrompu qui avait fait confiance à la révélation fantastique de M. Lacerda, selon laquelle on tramait un coup d'Etat dans l'entourage du gouvernement fédéral, sans apporter aucune preuve à l'appui de sa dénonciation. D'un autre côté, certaines puissances étrangères, les Etats-Unis et l'Allemagne occidentale en particulier, avec l'appui de la grande presse et des puissances économiques brésiliennes, voulaient à tout pris empêcher l'ouverture de l'éventail des échanges commerciaux et diplomatiques du Brésil, sous prétexte que le président sympathisait avec les communistes. Il ne restait à M. Quadros que trois possibilités: éliminer M. Lacerda, composer avec les corrompus qui détiennent les hautes places depuis trente ans, ou faire un coup d'Etat. «J'ai donc pris la décision dramatique de renoncer au pouvoir pour rester moi-même.» Il ajouta: «L'euphorie régna chez les puissants de ce pays dès que ma démission fut connue...»

Nous n'avons pas l'intention de délivrer un brevet d'honnêteté à M. Quadros, qui n'est qu'un politicien comme les autres, mais on admettra que ses déclarations ne manquent pas de panache. A sa place, nous nous méfierions; un malheur est si vite arrivé... Et, remercions le, pour avoir amené d'un seul coup tant d'eau à notre moulin.

Quel accablant réquisitoire, contre les Etats-Unis, qui, par la force, ou encore, plus sûrement, par la contrainte économique, asservissent les peuples qui par malheur se trouvent dans la zone des «pays libres» qu'ils contrôlent, et aussi contre les oligarchies financières de tous ces Etats, acquinées avec les leurs.

Non! les «deux cents familles» ne sont pas une fiction, et le plus grave c'est que partout elles ont fait «des petits». Aucun pays n'échappe à la règle. Et si nous revenons en France, les pressions exercées pour écarter du haut commissariat à Alger le général Billotte — peut-être moins mauvais que ses semblables, mais général tout de même — en fournissent la preuve. Le communiqué publié, à la suite du renoncement de ce militaire, par le Mouvement de la Communauté qui «demande la destitution immédiata des saboteurs de la paix quels que soient leur grade ou leur fonction dans la hiérarchie militaire ou politique» dissipe toute équivoque.

Chacun, s'il est de bonne foi, comprendra mieux encore quand il saura, s'il l'ignore ou l'a oublié, que dans les hautes sphères gouvernementales:

M. Georges Pompidou, chef de cabinet du président de la république, est directeur général de la banque d'affaires internationale Rothschild, administrateur de la S. A. de gérance et d'armements, de la société d'investissements du Nord, de la société Rateau, etc.,,,

M. Michel Debré, premier ministre, est administrateur de sociétés. Il y a parmi les membres de sa famille plusieurs présidents et administrateurs d'importantes firmes: de Wendel, Cie Thomson-Houston, Cie Industrielle des Téléphones, etc...

M. Louis Jacquinot, ministre d'Etat, a des liens bien connus avec la banque Lazard.

M. Valéry Giscard d'Estaing, ministre des finances, est marié à Anne de Brontès, petite fille d'E. Schneider, maître de forges du Creusot. Le père du ministre, M. E. Giscard d'Estaing, préside ou administre le Crédit Hypothécaire d'Indochine, la Société Indochinoise de cultures tropicales, le Crédit Foncier et Immobilier, la Société Financière pour la France et les Pays d'Outre-Mer, etc...

M. Couve de Murville, ministre des affaires étrangères, a des liens avec la banque de l'Union Parisienne.

M. Jean Berthoin, ministre de l'Education Nationale, en a, lui, avec la banque de Paris et des Pays-Bas.

Mais alors, direz-vous, il faut balayer tout cela; il faut changer les responsables!

Pour qui prendre?

Aurez-vous changé quoi que ce soit en accordant votre confiance au milliardaire Mnedès-France et à ses co-équipiers? Non, ils sortent, comme les précédents, du même tonneau!

Tout est là. Ce qu'il faut, c'est éliminer le système capitaliste.

Ne manquez pas de réserver votre journée du 29 Avril pour participer aux manifestations organisées à Paris, par la C. N. T.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 187 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 5 Avril 1962

LE GENERAL A RAISON

Le Tribunal militaire de Lyon, vient de condamner à six mois de prison, avec sursis, le soldat Denis Winschen, qui déroba à l'armée plusieurs kilos de plastic et des détonateurs. Au cours de la même audience, le Tribunal infligea une peine d'une année de prison, sans sursis, au soldat Daniel Rebouc, pour objection de conscience. Deux faits, deux hommes, deux jugements. La justice, civile ou militaire, est toujours partiale et ce n'est pas le fait qu'un tribunal soit composé de militaires de carrière, qui doit lui donner un caractère plus élevé. Le général de Gaulle, compétent en la matière, n'a-t-il pas écrit dans: «Au fil de l'Epée».

«Les armes remuent au fond des cœurs la fange des pires instincts. Elles proclament le meurtre, nourrissent la haine, déchaînent la cupidité. Elles auront écrasé les faibles, exalté les indignes, soutenu la tyrannie. Sans relâche, elles détruisent l'ordre, saccagent l'espérance, mettent les prophètes à mort.

Le général a raison; réalisons que les hommes de demain, du fait de notre asservissement aux armes, nous considéreront comme des êtres inférieurs, faibles, lâches, tout juste bons à nous mettre à genoux et tendre le dos au fouet. L'homme ne doit pas être cela, il ne doit pas s'avilir, il doit avoir le courage de devenir honnête, de respecter une morale que lui dicte sa conscience; là est la dignité, là est la qualité d'homme.

Ce faisant ,il devient un homme fort, qui participera, en ouvrier, à la plus grande œuvre, qui jouira d'une vie riche et nette, non souillée par les compromissions et les abandons. Cette vie de lutte sans fin, lui apportera la satisfaction d'être utile à l'humanité de demain; là est le respect de la connaissance de la vie. Refuser son devoir d'homme, quand on en a la connaissance, est une action malhonnête, envers tous, c'est la négation de la vie.

L'altruisme et l'abnégation de soi ne comportent, en réalité, aucun sentiment de sacrifice, ce sont des mots, sans plus, qui représentent l'application naturelle d'une morale de justice et de fraternité nécessaire à la préparation de la révolution et à laquelle ne peut se soustraire un homme qui respecte l'humanité. C'est la pratique de cette morale de justice et de fraternité, qui incitera d'autres hommes, plus que des discours, plus que des écrits, à venir se joindre aux hommes qui refusent de se soumettre aux enseignements criminels des Etats.

L'homme qui réalise que l'usage fait par lui de la vie, en fait un complice de la domination et de l'exploitation des hommes de demain; qui réalise, qu'il contribue au maintien de la violence et devient ainsi co-responsable d'atteintes à la vie de ses compagnons de misère, est bien plus responsable que l'inconscient qui boit, mange, procrée, suivant ses besoins physiques et, d'autre part, diffuse le mensonge, tue, massacre, apporte ruine et désolation, suivant les ordres de ses maîtres.

L'homme qui réalise qu'il est nécessaire de réagir ,qu'il est nécessaire de participer à la possibilité de la libération de l'homme de demain, qui réalise que là est son devoir et qui s'abstient de tout combat de libération, porte atteinte à la liberté et à la vie de ses compagnons d'esclavage. Il est l'ennemi de l'homme et de la vie.

Se révolter contre l'iniquité, le mensonge, la violence, est une vie bien plus intense, bien plus utile que la vie de soumission. Oscar Wilde a écrit: «Aux yeux de quiconque a lu l'histoire, la désobéissance est une vertu primordiale de l'homme, c'est par la désobéissance que s'est accompli le progrès, par la désobéissance et la révolte.» Participer à la préparation de libération des jougs que supportent tous les travailleurs du monde est s'intégrer au levain dont demain jaillira une civilisation nouvelle. Pour conserver sa dignité, l'homme doit rejoindre, sans escompter un avantage personnel dans le présent, les rangs de tous les hommes qui préparent une civilisation humaine et fraternelle.

RENE VILLARD

A QUI DE DROIT

Je dédie cette hitoire vécue à tous les syndiqués du monde qui, travaillant dans les armements, sont beaucoup plus préoccupés des fortes commandes et des hausses de salaires que de la conversion des usines d'armements en fabriques de produits de consommation.

«J'étais prisonnier de guerre en Allemagne et travaillais dans une petite ferme entre Mersebourg et Leipzig. Nous étions le 25 juillet 1916.

Ce matin-là, je fauchais de la luzerne à quelques pas de la ferme. Soudain, des cris, des appels. C'était Emile, le bitterois, qui venait rapidement vers moi. Il travaillait au village voisin chez un cultivateur charron alors mobilisé.

Qu'y a-t-il donc?

Mon patron est arrivé en permission de moisson. J'avais déjà fauché les céréales malgré un temps pluvieux qui retarde leur engrangement. A chaque éclaircie, j'attelle le cheval pour tenter de rentrer ce que le vent a ressuyé. Or, à chaque tentative, mon patron me dit avec humour: «Dételle, Emile, nous avons le temps!» Puis, il me raconte des choses que je ne comprends pas. Il faut que tu viennes pour éclaircir cette attitude dont je ne m'explique pas la raison.»

Nous chargeames la luzerne en quelques minutes. Retour rapide à la ferme. Déchargement, et nous nous mimes en route pour le village, où travaillait mon camarade, à peine distant de trois kilomètres.

Appuyé sur un pilier d'entrée de sa cour, le patron d'Emile nous attendait en souriant.

Saluts cordiaux, et, de suite je fis part à ce brave homme de l'inquiétude d'Emile quant à la moisson, et de son désir de comprendre les motifs de son attitude jugée anormale par rapport aux soucis alimentaires de l'Allemagne.

«Sacré Emile! Il ne comprend rien. Allons boire un café».

Nous entrâmes dans la salle basse où nous fûmes accueillis par la mère du paysan et par sa sœur. La vieille maman nous servit le café d'orge traditionnel, et, tous assis autour de la table nous attendimes la déclaration du paysan.

Eh bien, voilà, je suis mobilisé depuis le commencement de la guerre dans la territoriale. J'ai couru tous les fronts. A cette heure il n'y a pas un soldat de l'armée allemande qui ignore qu'il se bat pour une cause qui n'est pas la sienne, pour des intérêts capitalistes. Je suis convaincu que tous les soldats de toutes les armées sont parfaitement conscients de cet état de choses. Alors, pourquoi ne cessent-ils pas de s'entr'égorger — Pourquoi acceptent-ils de continuer une lutte sans espoir, qui sème le deuil et la misère? Oui, pourquoi?

Les bêtes s'entre-dévorent parce qu'elles ont faim, mais les hommes, par leurs luttes, n'enfantent que des privations. Ils sont donc plus stupides que les animaux sauvages, peut-être plus cruels et plus lâches. Eh bien, ces bêtes là, la raison nous défend de les nourrir. C'est pourquoi j'ai décidé que nous ne rentrerons pas la récolte. Je ne veux pas que mon blé aille nourrir des monstres: il pourrira dans les champs Nous vivrons plus pauvrement, mais je sauve ma conscience en désolant ma vieille maman. Voici Emile, ce que tu n'as pas compris.

Sa mère et sa sœur pleuraient silencieusement pendant que nous nous serrions la main avec force.

Quarante six ans ont passé depuis lors, mais au creux de ma main je sens encore la chaleur de la sienne.

Il n'était pas syndiqué, mais c'était un homme!

«Non, monsieur le Président!»

M. Villiers, président du grand patronat français est l'un de ceux qui sait ce qu'il veut (quant à ce qu'il dit?) Aussi, à chaque occasion accroche-t-il le grelot du danger que court la France dans le maintien d'une saine économie nationale, si l'on veut conserver notre chance dans le conglomérat de l'Europe Unie. Car, assure ce grand patriote financier, plein de fougue pour la défense du bonheur de la France et de l'intérêt général: «Nos produits ne peuvent prétendre figurer honorablement sur le Marché Commun qu'à condition d'être à l'échelle des prix pratiqués par nos associés. Or, poursuit notre homme, nos productions sont trop onéreuses pour tenir notre rang et, corollaire logique, il nous faut reconsidérer nos prix de revient. Donc, conclut le représentant patronal, il est indispensable de *veiller à n'augmenter les salaires qu'avec la plus circonspecte prudence et, ce pour l'avenir, étant bien entendu que présentement il ne saurait être question d'envisager la moindre libéralité à l'égard des salariés* sans compromettre fâcheusement notre équilibre (le sien) économique et social, cela est d'autant plus facile, termine celui-ci que, *les travailleurs français sont les mieux rétribués d'Europe* sans oublier que les frais sociaux sont également les plus élevés.»

M. Villiers a sans doute la science infuse, si l'on veut bien ne pas s'étonner de l'empressement que mettent les Debré et autres d'Estaing ressassant en chœur les paroles du président du grand patronat français et je n'aurais garde d'oublier le silence approbateur des «grands syndicalistes».

En toute logique M. le président:

Vous déplorez les difficultés d'établir des prix de revient concurrentiels indispensables pour asseoir notre place sur les tréteaux du Marché Commun. Et, vous rendez responsable de ces aléas les salaires trop élevés auxquels s'ajoutent des frais sociaux non moins élevés, sans doute, mais, permettez, on a dû vous induire en erreur sur la question des salaires et frais sociaux pratiqués dans les pays adhérents au Marché Commun.

En effet, si j'en crois la documentation publiée par les services ministériels, salaires et frais sociaux auxquels doivent faire face vos concurrents associés sont sensiblement les mêmes, parfois même plus élevés. Alors, si je comprends bien, l'explication ne résiderait pas de ce côté, puisque, aussi bien, les prix pratiqués par les industriels européens sont plus bas que les vôtres. C'est donc qu'il y a un vice dans votre administration. Ce vice, pardonnez-moi de vous le dévoiler, me semble résider dans vos principes d'économie et profits. Si vos concurrents sont mieux placés que vous c'est peut être que leur commerce a moins d'inclination pour la valeur vénale et sans nul doute que leur frais de gestion son moins gonflés que les vôtres, car il est impensable que vos égaux, d'outre frontière, n'aient le même appétit que vous, en matière d'intérêt général (qu'alliez-vous supposer?) Il appert dans ce contexte que, dans ces pays, le nombre de professions parasitaires serait rationnellement orienté afin de grever le moins possible les frais de gestion.

Navré de vous le rappeler, mais, en dépit de vos affirmations tapageuses, même reprises par vos amis de l'affiche gouvernementale, vous n'avez pu écarter au cours de vos inombrables interventions cette fâcheuse présence des frais de gestion. Je ne doute pas qu'il vous soit pénible d'aborder ce chapitre, d'autant que vous y figurez en première place. Pourtant il faut vous rendre à l'évidence, ce ne sont ni les salaires, ni les frais sociaux qui sont responsables de vos prix de revient catastrophiques, pour le salarié et les malheureux vieillads, mais uniquement vos frais de gestion somptuaires. Regardez autour de vous le nombre effarant d'inutiles qui émargent sur la production, hiérarchiquement mieux rémunérés que les travailleurs, bases indispensables de vos profits. N'oubiez pas le système de rentabilité non garantie par l'assiette de production, mais, par la seule valeur de placement des capitaux investis dans les entreprises, ni non plus l'institution, qui sous prétexte de réalisations sociales, ne sont que la préfiguration triptyque administrative, permettant de mieux connaître vos exploités—par une surveillance plus précise en dehors de vos bagnes, grâce à vos bureaux de contentieux et de l'inévitable Assistante Sociale—d'échapper à toutes obligations fiscales, et enfin par l'introduction d'œuvres philantropiques: cantine, primes de vacances, secours d'urgence etc., de peser confortablement sur le prix de revient, en même temps que cela peut vous aider à rendre caduc le fameux décret gouvernemental qui vous interdit de faire figurer dans vos frais administratifs les bons gueuletons dont vous êtes tous si friands.

Sincèrement, M. le président :

Vous êtes-vous déjà demandé ce qu'est un acte conscient ? F. Le Dantec donne cette explication: «Un acte conscient est la résultante d'une application attentive dans la réalisation d'une œuvre.» Et le célèbre biologiste de conclure: «ainsi, tout acte que commet un individu est d'abord conscient, puis stimulé par l'expérience devient automatique donc inconcient.»

Pourquoi ce préambule, demanderez-vous; tout simplement pour savoir si vous n'avez pas eu un petit choc au cœur lorsque vous vous êtes égaré la première fois dans ce langage tortueux? Puisque aussi bien vous êtes un homme comme le plus commun des autres. Vous devez satisfaire vos besoins fontionnels comme moi, si le progrès est à portée de votre main grâce à votre positon sociale, il n'en est pas moins susceptible de visiter les humains au bas de l'échelon social. Vous ne rougissez pas de prononcer des paroles peu amènes dont la portée condamne une masse de vos semblables dans une situation voisine de la misère, ni ne vous faites aucun scrupule d'user des inventions de ceux qui ne savent perdre leur temps à bavarder avec tant de hardiesse, mais au contraire s'ingénient à mettre le maximum de confort à la disposition de tous. Rassurez-vous, je puis même vous concéder qu'après tout, vous n'êtes propriétaire d'aucun de ces instruments de confort. Que le coquet logement que vous habitez, les lieux de villégiature qui vous accueillent en toutes saisons, les puissantes voitures, avec chauffeur, qui vous transportent au grè de vos caprices, appartiennent à d'autres.

A qui? à la société qui vous impersonalise et fait ainsi de vous, devant le percepteur, un errant. Bon comme vous devez être, je ne m'étonnerais pas que vous poussiez la pusillanimité jusqu'à donner aux travailleurs la chance d'être propriétaires de biens au soleil, leur laissant ainsi l'avantage de figurer sur les listes du percepteur et des moyens de coercitions et autres saisies sur les salaires?

Assez de bla-bla-bla

Je ne vous ferai pas, M. le président, l'injure de vous prendre pour un imbécile, car vous savez mieux que moi que ce ne sont pas les salariés ni les frais sociaux que pèsent sur les prix, mais uniquement vos frais de gestion somptueux représentés par vos parcs de voitures, déplacements d'affaires (?), etc., les professions parasitaires que vous créez, pour ne pas diminuer les heures de travail ni ramener l'âge de la retraite vers la cinquantaine.

Je sais, vous avez l'estimable chance que, la majorité des ouvriers reste attachée à ses préjugés: gouvernement, police, famille, religion et autre mythe bolchevisant. Pourtant, laissez-moi vous dire combien sont dangereuses vos paroles. Pour le prouver, dirai-je, regardez la parole est aux plastiqueurs, bons chrétiens cependant, qui tuent sans vergogne l'ennemi qui leur est désigné, personne n'est à l'abri du meurtre, ni surtout des meurtriers qui aspirent à prendre le pouvoir, à l'arracher à ceux qui le détiennent, ils n'ont alors que des paroles de haine, criant vengeance, fêtant leur triomphe par un vaste carnage. Voilà où mènent des discours imprudents, la perte de soi-même sinon, la condamnation à mort de ses descendants. Nous anarcho-syndicalistes, anarchistes, athées, sommes considérés par tous, comme des utopistes, nos militants ont été souvent poursuivis, emprisonnés et, même massacrés, pour avoir demandé aux hommes de mettre toute leur intelligence à s'entr'aider pour mieux jouir des richesses naturelles et du fruit intégral de leur production. Si nous sommes contre les gouvernement, police, religion, patrie, et le préjugé famille, c'est que depuis longtemps, ces grotesques créations ont fait la preuve irréfragable de leur impuissance et surtout de leur malfaisance.

Oui, M. le président, nous, révolutionnaires athées, avons à opposer à tous les sauveurs du genre humain, que c'est parce que nous ne désirons pas le pouvoir que jamais un de nos militants n'a entaché notre idéal d aucun crime crapuleux.

CAMILLE ANDRES

MALAISE DANS L'ARMEE

On parle beaucoup dans la presse de ce malaise! On va même jusqu'à prononcer les grands mots: débat de conscience, dramatique situation, sens du devoir, etc., etc.

De quoi s'agit-il, au juste? et de quelle armée, encore? Il est bien évident, tout d'abord, qu'il ne s'agit nullement du contingent. Celui-ci enrôlé de force, et envoyé de force en Algérie, n'a qu'un désir: la classe, ou la quille, ces deux mots désignant la même chose... c'est-à-dire, la démobilisation pure et simple. Arrachés à leurs familles et à leurs occupations pour être brutalement jetés dans la guerre odieuse, pour y défendre des intérêts qui ne sont pas les leurs, s'y faire tuer ou tuer les F. C. d'en face, il paraît difficile de ne pas leur donner raison.

Reste donc les autres, les cadres, les gradés, les sous-offs, les offs, les porteurs de ficelles et d'toiles, les porteurs de vareuses barlolées et autres mercenaires.

Eh bien, ce sont ceux-là qui, paraît-il, ont un malaise. Ils ne se sentent pas gouvernés, ils nagent dans l'équivoque et le contradictoire, ils ne savent à qui obéir, ils ne comprennent pas ce que veulent nos gouvernants (nous non plus, d'ailleurs); bref, ils s'interrogent sur leur avenir. Et surtout, ils se sentent humiliés de n'avoir pu venir à bout d'une poignée de fellagas, armés de couteaux et de fusils démodés. Et au fond, c'est bien cela, la base de leur malaise. Et comme on les comprend! Après leurs glorieuses campagnes d'Indochine ou de Suez, comment ne pas s'associer à leur actuelle déception, comment ne pas leur dire les mots d'espoir qu'ils attendent de nous.

Ces mots, sans vaine ironie, les voici, tels que me les dicte ma conscience de patriote dégagé des obligations militaires; les voici sans vaine forfanterie, et sans commentaires.

«Camarades, je compatis, je compatis fortement, mais humble prolétaire, je ne puis que vous donner... des conseils... disons désintéressés. Les voici, ces conseils, ô valeureux guerriers, nourris et entretenus de ma sueur et de celle de mes camarades de classe:

1°. — Démissionnez de cette armée qui ne vous honore plus comme autrefois, de cette marâtre, de cette hydre.

2°. — Quittez vos uniformes et débarrassez-vous de vos hochets scintillants et pendants.

3°. — Revêtez le bleu de l'ouvrier, ou les gros souliers des paysans, et hop, au boulot.

4°. — Et, soyez en sûrs, rapidement, le malaise disparaîtra!

BLANQUET

Neutralisons l'école du crime

Voilà midi: La radio déverse sur la table familiale le bilan quotidien de la violence et du crime; il est devant nous sanglant, horrible et pourtant il n'interrompt même plus la navette des fourchettes.

Attention ! Nous ne sommes pas des hommes si nous supportons, insensibles, un aussi répugnant spectacle, un aussi répugnant repas.

Voilà une étrange photo: une sorte de sac de pommes de terre dans une cave et, sur ce sac, une espèce de tête, énorme, difforme, une tête sans yeux, prête à éclater: il ne faut pas en rire, c'est un homme, c'est un supplicié.

Attention ! Nous ne sommes pas des hommes si nous tolérons cela, si nous voulons l'ignorer ou si nous n'osons pas le dénoncer.

Voilà des hommes et des femmes qui « disparaissent » à jamais et parmi eux un cadavre qui remonte à la surface: c'est le triste, l'horrible exemple que vous savez: une femme torturée qui a succombée à l'horreur des plus écœurantes tortures. Les bêtes humaines coupables de ces actes monstrueux sont acquittées. Cette femme pourrait être la vôtre, ou votre mère, votre fille, votre sœur...

Alors attention! Si nous oublions cela, si nous pouvons vivre sans y penser et sans faire le moindre effort pour que cela cesse, alors oui, je vous l'assure, nous ne sommes plus des hommes.

Nous sommes tous coupables! Oui, nous sommes tous coupables de ces horreurs. Nous supportons déjà dans notre conscience le prix de notre indifférence ou de notre passivité; nous supporterons bientôt un bien plus juste châtiment si nous ne luttons pas immédiatement pour que la torture soit enfin solennellement et définitivement condamnée et abolie.

Refusez de participer à la pantalonnade du 8 Avril

NE VOTEZ PAS !

EL FRACASO SOCIAL DEL COMUNISMO EN RUSIA

EN un país autócrata, donde todas las actividades físicas y morales de los individuos estan centralizadas bajo la autoridad única de un Estado omnipotente, la muerte del déspota en función no puede llevar ningún cambio sensible a la estructura dictatorial, si no es seguida de una revolución. Nada menos que a la muerte de Stalin se manifestó un nuevo ambiente de desahogo vital en la juventud rusa; un cierto nerviosismo que inquietó a Malenkov y después a Kruschev, motivando que éste aflojara con prudencia los tornillos del despotismo staliniano. En el XX Congreso del P.C. de la U.R.S.S., Kruschev denunció los crímenes de Stalin, derribando el «culto a la personalidad».

Después de estos hechos, que dieron mucho relieve al nuevo dictador, éste acordó ciertas reformas a la agricultura, cuyo rendimiento había sido siempre catastrófico. La principal fue el distribuir pedazos de tierra a las familias al margen de los kolkhoses, o granjas controladas por el Estado.

Según se ha visto, las reformas no han dado los beneficios que esperaban los comunistas: en lugar de un aumento de la producción, ha sucedido lo contrario. En el XX Congreso, Kruschev se lamentó amargamente de la ingratitud de los campesinos, ya que si éstos cultivaban muy bien sus huertos particulares, vendiendo los productos en los mercados clandestinos, por contra, cultivaban muy mal las tierras del Estado, causando una baja todavía más sensible en la producción. De este hecho algunos directores e inspectores fueron deportados a otros lugares de trabajo.

A pesar de esto, la situación empeoró mucho más, debido a lo cual en la sesión especial agrícola del P.C. celebrada en Moscú, Kruschev formuló nuevas quejas contra la incuria de los agricultores, acusados igualmente de robar las cosechas por la noche. El tiempo pasa y los castigos y las amenazas de suprimir las tierras libres no sirven para nada... y se afirma que para el año 1931 sólo la cosecha de trigo lleva un déficit de varios millones (de diez a doce) de toneladas; la leche y la carne escasean igualmente.

Los discursos de Kruschev y las penalidades no han servido para nada; el marasmo es completo, los productos de consumo corriente continúan siendo escasos en las ciudades. Los mercados llamados clandestinos florecen en todas partes, con la misma boga que yo los vi personalmente en Moscú en los años 1920-21.

El nivel económico del obrero ruso es mucho más bajo que en las naciones demócratas capitalistas de Europa. El dictador Kruschev se ha completamente ridiculizado cuando en sus discursos kilométricos pretendió que la Rusia comunista sobrepasará muy pronto el nivel de vida de los Estados-Unidos de América.

Los resultados sobre la eficacia económica y social del comunismo-marxista-leninista hablan solos. Cuarenta y cuatro años de organización centralista y dictatorial no han resuelto ningún problema vital, a pesar de la fuerza brutal de un sistema comparable a la autocracia faraónica.

En su propaganda, los comunistas hacen alarde de colosales fábricas, canales, rascacielos, «sputniks», etc., etc. Pero olvidan hablar del largo período de despotismo staliniano referente a los campos de trabajo para la «reeducación» de los insubordinados; son todos estos millones de insumisos, considerados contrarrevolucionarios, quienes suministraron mano de obra abundante y gratuita; campos de donde no se vuelve jamás, creados por Lenin y Trotsky, que han permitido, en más de cuarenta años, la sumsión miedosa y completa del proletariado ruso a una vida cuartelaria.

Si los campesinos trabajan la tierra con incuria o mala voluntad es porque saben de siempre que todo el trabajo que dan es inútil y perdido para ellos: de las cosechas nada recibirán; es el Estado quien se lo lleva todo; ellos reciben poco o casi nada de los productos industriales que son necesarios a una vida civilizada.

Es así que cuarenta y pico de años de comunismo marxista no llegan a resolver los fáciles problemas del trabajo y de la producción; problemas que todos los países capitalistas demócratas de Europa los han resuelto en muy pocos años después de la guerra de 1944, a pesar de la gran miseria y de las destrucciones.

Es con un socialismo libre, basado en colectividades sindicales autónomas, que sólo pueden resolverse en la libertad y el bienestar general todos los problemas económicos individuales de los trabajadores, agrupados profesionalmente en los campos y talleres. El individuo que trabaja debe tener la seguridad y la convicción de ser un hombre responsable que labora para el bien de su existencia personal, según el libre acuerdo de cada uno y de todos.

La organización del trabajo y la distribución de sus productos deben ser basados en federaciones autónomas locales, regionales y nacionales, sin la centralización de ningún sistema estatal. Es sólo con una organización libre y federalista (en la que no cabrá explotación ni parasitismo) que se pueden solucionar todos los problemas de un país revolucionario.

El fracaso de todo sistema centralista y burócrata se comprueba todos los días en las propias naciones capitalistas, con las industrias propiedad del Estado y llamadas nacionalizaciones. Unas industrias que antes eran muy rentables, una vez nacionalizadas se encuentran en déficit continuo, pudiendo sólo sostenerse a base de subvenciones, carga inútil para el país.

Si los países capitalistas de economía liberal pierden poco a poco sus libertades, es por la culpa de los partidos políticos marxistas, que con sus diputados y ministros empujan la nación hacia el parasitismo burócrata y estatal.

No es exagerar decir que el marxismo es el mayor enemigo del proletariado. Es en tres de los partidos socialistas que se han formado los más grandes traidores del pueblo: los Millerand, Briand, Laval, Noske, Ebert, Mussolini, etc. etc.

El comunismo ruso ha producido los déspotas más implacables. Los más notorios son: Lenin, Trotski, Zinoviev, Derjensky, Stalin... Desde la revolución rusa un río de sangre separa todo principio liberal del comunismo; hay solamente que recordar la masacre de los anarquistas de Moscú, y la hecatombe de los marinos de Kronstadt, con degüellos dirigidos personalmente por Trotsky (el más cruel de los comisarios), bajo la tácita conformidad de Lenin.

En la Alemania de Hitler, supervivieron algunos anarquistas. En la Rusia marxista-leninista no quedan ni los huesos de los libertarios del país.

No es exagerar tampoco asegurar que entre el fascismo y el marxismo no hay esencial diferencia. Que los comunistas y los fascistas se combaten a sangre y fuego, eso no prueba nada, y no tiene más importancia social que una batalla entre dos bandos rivales. La realidad es que los dos sistemas son idénticos en sus métodos intolerantes y represivos, por ser fanáticos e igualmente negativos de la libertad individual y de la libre expresión del pensamiento.

Es notorio que cuando el ex socialista Mussolini fundó el fascismo, fue inspirado por las principales líneas doctrinales del marxismo. En Italia los fascistas emplearon los mismos métodos violentos que los comunistas para destruir el liberalismo; igual ocurrió durante la guerra de España.

Se sabe el gran asombro del mundo internacional causado por el pacto germano-ruso. Hitler declaró muy contento que entre la doctrina nacional-socialista y el marxismo había cierta coincidencia que permitiría que el pacto diera resultados fecundos. El primer acto de la asociación de las dos dictaduras empezó con la invasión de Polonia por las tropas de Hitler y de Stalin. El segundo fue la guerra mundial.

∴

Miguel Bakunin, gran humanista y el más dinámico de los revolucionarios de su tiempo, que sufrió continuas persecuciones y numerosos años de encierro en fortalezas medievales; difamado por los marxistas de todos los tiempos, ha triunfado de su enemigo Carlos Marx. Sus doctrinas de un socialismo libre y de fraternidad social entre todos los hombres han triunfado moralmente en Rusia contra el comunismo marxista. Desde 1864, Bakunin ha tenido razón contra Marx el intolerante, el irascible socialisa de despacho, que no conoció nunca la cárcel ni la persecución. Un mal genio creador del capitalismo de Estado, que sin preverlo ha convertido la nación rusa en un antro de desigualdad social y en un bloque militarista que amenaza continuamente la paz y la libertad del mundo.

F. DURAN ESQUIUS

NOTA ADICIONAL:

Para mejor confirmar lo verídico de las alegaciones expuestas en este artículo sobre el fracaso económico del comunismo: El comité central del P.C. de la U.R.S.S. se ha reunido el 5 de marzo de este año 1962, para puntualizar una vez más las viejas dificultades de la agricultura. Según los últimos informes llegados de Moscú, Kruschev habló durante cuatro horas consecutivas ante un auditorio compuesto por varios centenares de tecnócratas y jefes de kolkhoses.. Inútil prodigarse en comentarios. F.D.E.

«CENIT»

SUMARIO DEL NUM. 135

Plácido Bravo: «Hoja por hoja»; Fontaura: « Pedanterías, soberbia, sencillez y dignidad »; Angel Samblancat : « La mística española »; J. Ruiz: « Ideas sobre educación »; Dr J. Alvarez-Sierra: « El mayor triunfo del doctor Ferrán »; A. E. Taylor: « Sócrates »; Alfonso Reyes: « De cómo Grecia construyó al hombre »; V. Muñoz: « De mi sabiduría »; Soledad Gustavo : « Paracelso »; Puyol : « La luz apagada »; Denis : « El bufón »; Joaquín Calvo-Sotelo : « Fin del proceso Eichmann »; Víctor García : « El pensamiento anarquista » (folletón).

4, rue Belport, Toulouse (H. G.)

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Siège et correspondance 24, rue Rouget de l'Isle : Permanence les samedis de 17 à 18 h. 30. Diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, adhésions, renseignements, Bibliothèque

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

VIDAS EJEMPLARES

MIGUEL VALLEJO

EL día 4 de marzo murió en Toulouse el compañero Vallejo. La Regional de Aragón, Rioja y Navarra y la CNT pierden en este militante uno de los hombres más abnegados y las ideas libertarias un luchador, un organizador eficaz, un paladín del anarcosindicalismo.

Para los que hemos seguido de cerca la vida ejemplar, de organización y las inquietudes de Miguel Vallejo no nos basta una simple nota necrológica donde se mencione su entierro. Su vida de actividades y desvelos en defensa de los postulados de nuestra querida Organización rebasó lo ordinario. No le bastaban las 24 horas del día para pensar por y para las ideas de la CNT y del Movimiento Libertario.

De muy joven, cuando apenas contaba 18 años, ya se dio a conocer en las gestas que el proletariado de Zaragoza realizaba en defensa de la libertad y de la justicia social. No tardó en ser uno de los acicates entre los jóvenes libertarios como igualmente en su Sindicato. Pronto la militancia había de darle la confianza y la tribuna, empezando a significarse entre los militantes de primera fila y a ser requerido en las cinco provincias de la Regional como orador y organizador de los sindicatos de la CNT. Es en este aspecto de organizador que dedicó lo mejor de su vida y a él se debió la constitución de muchos sindicatos confederales en la Rioja y el Bajo Aragón.

Una actividad llena de precauciones sociales le había de conducir, inevitablemente a ser el punto de mira de la patronal y de la reacción, y a sufrir persecuciones, detenciones y encarcelamientos.

En el movimiento que el pueblo de Zaragoza realizó el 8 de diciembre de 1932 y que pasó a la historia social bajo este nombre, ya fue Vallejo uno de los primeros detenidos y conducido al castillo de la Alfajería y luego a la prisión de Pina de Ebro. Pero todas esas vicisitudes en su temprana edad, no hicieron sino templar aún más su ánimo y darle bríos para reemprender su acción reorganizadora de la CNT, haciendo posible que más tarde los trabajadores de la capital aragonesa, en una huelga sin precedentes, tuvieran a raya a la patronal y a la reacción durante cinco semanas (se la llamó la huelga de treinta y seis días).

La fatídica prisión de Torrero la conoció con anterioridad al levantamiento fascista; luego de terminarse la guerra habría de estar por última vez en ella. Aquí también habrá que dejar constancia de organización y de solidaridad. Una prisión como la de Torrero, construida para una plantilla de 250 reclusos, hacinó el régimen franquista 5.000 presos políticos con algunos centenares más de derecho común, lo que representaba cuatro personas por metro cuadrado y un ambiente irrespirable de intolerancia. Era preciso que entre los compañeros renaciese la moral, la tolerancia y la solidaridad. Cuando a Vallejo lo trasladaron en 1940 de Valencia a Zaragoza emprende la magna labor en la prisión y logra que el respeto y dignidad se vayan abriendo camino entre los compañeros que, como él, sufren en las mazmorras de Torrero. Los compañeros se organizan en locales y comarcales de origen, eligen el comité interior, discuten de cuestiones orgánicas; toman acuerdos.

Cuando logra su libertad y desterrado va a Valencia, pronto deja sentir su influencia; su inquietud principal va otra vez pareja con la necesidad de organizar la CNT. Forma con otros compañeros la Comarcal de Aragón, Rioja y Navarra para más tarde ser designado por la Organización como secretario del Comité Nacional en 1947.

Viene a Francia representando a la Organización del Interior en el VII Congreso de la A.I.T. que se celebró en Toulouse en mayo de 1951, donde puso cuanto pudo y supo para acabar con la división confederal, cosa ésta que desde entonces fue su primera preocupación.

Más tarde había de celebrarse el Pleno extraordinario con Miguel Vallejo representando al Comité Nacional; compañeros Señer, Aguado Boada, venidos del Interior con representación también directa. En aquel Pleno, el más elocuente y constructivo de los que hasta entonces había celebrado el Subcomité Nnal. también había representaciones internacionales: Rüdiger por la S A C de Suecia, Anderson, secretario de nuestra Internacional en aquel entonces; Souchy por los compañeros de Alemania, etc. Los acuerdos y resoluciones que la delegación del Interior por boca de Vallejo manifestó en el comicio demostraban que la C N T analizaba todos los aspectos del problema español y encontraba soluciones. Y en el mitin de clausura celebrado en el cine «ABC» de Toulouse con la participación de Miguel y los compañeros antes citados, puso de manifiesto una vez más que la CNT continuaba en España en pie y dispuesta como siempre a todos los sacrificios por el derrocamiento de la dictadura y el establecimiento de un régimen de convivencia cívica y bienestar social.

La Organización del Interior le había de designar más tarde como representante del C.N. y el pleno, secretario del Sub-C.N., cargo que desempeñó poniendo siempre al servicio de las ideas libertarias y de la unidad confederal todo el empeño que los hombres de su temple ponen por la justa causa.

Narrando la vida de este «Inquieto», como así se firmaba en algunos de sus trabajos del «Boletín Interno» de nuestra Regional, no nos guía otro propósito que el de patentizar nuestra amargura por la pérdida de un compañero, que éste sí que era de los que volvían a España.

A su compañera Julia, familiares y amigos y compañeros en general, les testimoniamos nuestro reconocimiento sincero y fraternal.

ABOS

POTASA Y CADAVERES

PAMPLONA (OPE). — Se anuncia que para fines de año comenzará la explotación de los yacimientos potásicos de la Sierra del Perdón, esperándose extraer 50.000 toneladas anuales para aumentar esta cifra progresivamente a 100.000, 200.000 y a 300.000 cuando se haya llegado al pleno rendimiento.

(Comentando esta información dice « Tierra Vasca », de Buenos Aires: «Al dar las primeras pateladas en la zona de Beriain, además de la potasa comenzaron a salir cadáveres humanos en número considerable : Eran los cuerpos de tantos fusilados en los «paseos» del 36-39 en el famoso puerto del « Perdón ». Inmediatamente la Guardia Civil acordonó la zona y se suspendió la extracción por unos días. Ahora tendrán que buscar un filón más «discreto»).

DISCOS

— Oye, tú: ¿Por qué hablas catalán?

— Porque nací en Cataluña.

— ¿Y por qué naciste en Cataluña? ¿No podías hacerlo en otra parte? Ancho es el mundo.

— Lo importante es haber nacido.

— Importa nacer en todas partes menos en la región tuya.

— Para otra vez que venga al mundo, ¿dónde quieres que nazca?

— En Las Hurdes, por ejemplo.

— ¿Hablan catalán, los hurdanos?

— ¡Castellano! ¿Por qué lo preguntas?

— Por no renacer con dos defectos cosidos. Lo catalán-hurdano sería horrible.

— Afortunadamente no hay caso.

— Hay, en cambio, una ventaja. Los hurdanos no llegan a soldados por carencia de estatura.

— Pero les sobran necesidades.

— A lo que llamaremos miseria.

— Mi lenguaje es florido.

— ¿Y si metiéramos fábricas en las Batuecas?

— Catalán, ya me empujas; ya derramas catalanismo sobre mi alma .

— No te almatices, sacude más cbluciones. Es para corporizar a los batuecos, a los cuales sólo quedan la calavera y el idioma.

— Fraseologas incisivamente. Mi lenguaje es más franco y correcto.

— Siglos has tenido para artesanarlo.

— Tu idioma es roto, bárbaro, inteligible. Deberías arrinconarlo, hoy, que pueblos y costumbres se universalizan. Usando el habla de Cervantes, en todo el orbe te comprenderían. Mi lengua es mayoritaria.

— En Toledo.

— Es lengua oficial en 23 naciones.

— Repugno oficialidades, oficialismos y oficiosidades. Detesto a los oficiales.

— Impuesto debieras quedar de la verdad lingüística que te predico.

— Lenguas impuestas no son interesantes. Gustadas por deseo propio son otra cosa.

— El catalán es jerga de familia.

— Se usa en Cataluña, Valencia, Baleares, Andorra, Francia gitana, Fraga, Beceite, Algero, Sefardia, Piamonte, Pirineo Oriental y París-Belleville.

— Nada de esto consta en el mapamundi.

— Tampoco consta en la inmensa carta que gallegos, astures, andaluces, aragoneses, norteños y madrileños disienten, prácticamente, del castellano.

— Decires.

— El acento de Calasparra no corresponde al de Valladolid.

— Con diversos matices, 120 millones de personas hablamos español en el mundo.

— 250 millones se expresan en inglés en el mismo. Shakespeare le gana a Cervantes las elecciones.

— ¡Para el carro!

— Parado está.

— El Diccionario inglés pica del nuestro. El británico se adhiere al español por sustracción de voces.

— El idioma chino no se orienta en tu Real Academia de la Lengua y lo usan mil millones de seres. Si mayoría cuenta adoptemos el chino.

— ¡Ni por ésas! ¡Cómo obligarme a mí, precisamente!

— Por lógica mayoritaria tuya.

— El castellano es habla autóctona.

— Al catalán le ocurre lo mismo.

— Votemos por el Esperanto.

— Espera. No conociéndolo, 2.800 millones de terráqueos nos quedaríamos mudos de repente.

— Entonces ¿me aconsejas el catalán para todo el universo?

— No, solamente que me dejes en libertad de expresión, primer Esperanto de la vida. El de Zamenhof ya se impondrá, si lo merece.

DISCOBOLO

GALA ANUAL

GRUPO « LOUISE MICHEL »

A celebrar el sábado 7 de abril a las nueve de la noche en la Sala Susset, Métro «Jean Jaurès».

En escena Raymond ASSO, GIMENO, Bernard JULIEN, Francesa SOLLEVILLE, Pierre DESTAILLES, LES GENS DE LA LUNE, Marianne LYON, LES TAGS BROTHERS, AVRON et EVRARD, LOS GUARANIS, Carlos MENDIA, CORA VAUCAIRE. Presentará Simone CHOBILLON.

Joven libertario: «UMBRAL» es una Biblioteca ambulante con un radio de acción abarcando cuatro continentes: Europa, América, Africa y Oceanía. ¿Qué esperas para « inscribirte » a ella?

(Viene de la página 4.)

oportunista incontestable. Colaboraron con Perón, fueron perseguidos por Perón, vuelven a colaborar con Perón. Pero sus esfuerzos y sus claudicaciones no aportan gran peso a sus filas. Los radicales, que en su tiempo hacían figura de izquierda, no tienen hoy posición determinada.

Difícil es hoy definir la posición de las izquierdas. Prácticamente los valores terminológicos han sufrido una transformación radicalísima. Puede definirse en posición de izquierdas a los militares que siguiendo a Aramburu lograron vencer a Perón. Sin embargo Aramburu pertenece a la más rancia corteza conservadora. Podría titularse de izquierdas a los generales que exigen la caída de Frondizi, declarando que así impedirán la entronización de la dictadura de Perón. No obstante estos militares son sospechosos de intenciones retrógradas. Basta saber que a cada ocasión han cooperado con las fuerzas que impidieron a Frondizi cumplir el plan de la Reforma Agraria, hecha ley y aprobada por el parlamento. Se puede considerar a Perón de izquierdista, ya que los conservadores le titulan de revolucionario; y que para llegar al pleno desarrollo de su política mejoró las condiciones de los peones del interior que hoy, agradecidos le votan; ya que mejoró las condiciones de varios gremios de la capital, los gráficos, por ejemplo, para asegurarse la colaboración de la prensa; abolió el trabajo nocturno en las panaderías — conquista obtenida por la FORA antes del 1930 y abolida por Uriburu —, argumentando que «no podía obligar a los obreros a realizar un trabajo insalubre con el cómodo pretexto de que a la mañana es grato desayunar con pan tierno»; creó una serie de organismos de «ayuda social» y contribuyó a organizar una sindical de tres millones de obreros en un país de veinte millones de habitantes; pretendió servir al pueblo y apoyarse en el pueblo; que nacionalizó una cantidad de grandes empresas — lo que le valió el repudio de los Estados Unidos — e inició en teoría la distribución de las tierras, con lo que aduló a los campesinos y se enquistó con los terratenientes; que atacó al clero y que disminuyó a una proporción mínima el presupuesto dedicado a los militares, amenazando, en un discurso, con reducir el ejército — con Perón menos de un cuarto del presúpuesto se dedicaba a gastos militares, con Frondizi éstos gastos devoran la mitad del presupuesto —.

He ahí el secreto del triunfo de Perón. Si Frondizi, sedicente teórico de estómago marxista hubiera mantenido — mejorándolas y clarificando hechos y procedimientos — las ventajas acordadas por Perón, hubiera borrado su recuerdo y su nombre. Pero Frondizi sucedió a tres años de gobierno militar que impuso los procedimientos de dictadura en materia de libertad sindical, obligando al propio tiempo a una reducción de salarios. Las arcas del Estado se hallaban vacías, largamente usurpadas por Perón primero y por sus sucesores después y los oligarcas argentinos tenían demasiada sed de revancha como para comprender que obligaban a Frondizi a desarrollar una política económica absurda.

En el panorama político internacional no se hallan ya en debate las clásicas representaciones de izquierdas y derechas. No se trata más de diversas manifestaciones de una misma fuente reaccionaria, que, en virtud de guerras de trusts se oponen entre sí, colocando al pueblo como a la mantequilla en un bocadillo.

∴

En las calles de Buenos Aires se producen manifestaciones reclamando la libertad de Frondizi. Los militares no han logrado constituir gobierno. A la vista quedan dos perspectivas: dictadura militar o dictadura peronista. La tercera solución, la de un restablecimiento democrático, parece difícil.

Prófugos en el distrito 3

BARCELONA. — La Delegación de Reclutas del Distrito 3 hace pública la siguiente relación de los mozos del reemplazo de 1962 declarados presuntos prófugos:

José Atadill Soler, José Oriol Ametller Raventós, Juan Baumggartner Lievre, Andrés Avelino Berenguer Serra, Pedro Blas Caro, Andrés Campañó Bertrán, Adrián Candado Chafer, José Oriol Candalo Chafer Anthony Caragol Busquets, Agustín Coll Molins, Juan Devai Tarcal, Hans Adolf Dondit Grollero; Francisco Enrich Izard, Carlos Francisco Eros Kotzek, Luis Esquerra Solanas, Santiago Esteban Muguiro, Michael Faber Kaiser, José Luis Foz Lecha, Francisco de P. Gambús Montiló, Rafael García Alonso, Jolquín Ginabreda Valls, Manuel García-Amorena García, Gerardo Giralt Codina, Manuel Gracia Terren, José María Gras Isern, Juan Gudiyol Ribalta, Peter Jochen Ketelsen Sandowski, Luis Kluberg Saem, Félix Enrique Kottgen Bek, José Luis Mangirón Molner, Francisco Martí Sanahuja, Ricardo Miró Brod, Pablo Mitjans Perelló, Alberto Moyano Bonet, Tomás-Ignacio Moyano Bonet, Julián Palanca Mir, Juan Panisello Rabella, Benjamín Pauchet Boyer, Francisco Paricio Rey, Jaime Prats Vicens, Angel Puig Rosquilla, Matías Putt Schmid, Francisco Asís, Rafael Sedó, Francisco Requena Rodríguez, Juan Bautista Risquert García, José María Roig Farrera, Rolando Víctor Cheil Jentzsch, Fernando Segú Sors, Marcelino Simó Rodríguez, Tomás Singer Weis, Tilbert-Diego Stemann Fricke, Angelo-Rafaele Trotta Friu, Víctir Urrutia Arana, José C. Vallet Hernández, Guillermo Vázquez Llorca y Enrique Vetter Larruy.

Los cuales han dado una muestra de antifranquismo práctico.

De nuestra Italia fraterna GIOVANNA

(Continuación y fin.)

Recordamos su fina silueta, sus rasgos en flor, bellos y delicados, su perfil voluntarioso, su espíritu vivaz, su júbilo ya maduro y su envidiable firmeza de carácter...

María Luisa Berneri dejó su juvenil existencia librada a las brumas londinenses. En un último gesto, poético y romántico, pidió que sus cenizas se esparcieran en los paseos de Hyde Park, allí donde los apasionados de los más diversos ideales levantan tribuna dominguera para dirigir a los espacios su verbo de luz, de odio, de amor o de esperanza, verbo de rebeldía o de redención... Utopía...

¿Es que los afanes fervorosos de Giovanna habían también de quedar en el terreno de lo utópico, de lo apenas formulado? No. Para Giovanna no había límite en la acción. Con voluntad extraordinaria se había lanzado a la carrera dura, cuajada de espinas, del militante. María Luisa murió y Giovanna ocupó su puesto como había ocupado el puesto de Camilo. Duplicó, triplicó sus actividades sin desmayo. En su frente, ya aureolada por algunas canas, se marcó una honda arruga.

María Luisa murió poco antes de ser madre. Giovanne se reafirmaba en su función de abuela. Pero sus nietos habían de ser muchos y sin distingo. Todos los que pudiera albergar bajo sus alas. Así nace la «Colonia María Luisa Berneri», en las rientes verduras de Sorrento, en las cercanías del más azul de los mares, próximo a Pompeya, no lejos de Nápoles.

Durante varios años, en la época en que todos pensamos hallar distracción o descanso, Giovanna realiza una tarea que se agrega a las demás tareas del año. Y nos relata aquí, en nuestra propia casa, sus planes futuros. Cómo y de qué manera se ampliará la Colonia.

Pocos años después se produce un amargo, doloroso rompimiento. El duo Giovanna-Cesare está en desacuerdo. Giovanna queda sola al frente de innúmeras actividades. No puede ya contar con Sorrento. Llega a París y nos hace parte de sus preocupaciones. Si halla el más mínimo apoyo a la Colonia no perderá un solo año de actividad. Sus facciones son más graves que en un pasado reciente y en su mirada se apercibe un algo de amargura. Ante el gesto fraterno, la confirmación solidaria, el apoyo entero de quienes en los más lejanos rincones del mundo comprenden sus inquietudes, su voluntad se consolida, sus pupilas se conmueven, una sonrisa aflora a sus labios. De diferentes países llegan fondos y la «Colonia María Luisa Berneri» adquiere casa y terreno propios. Se instala en Ronchi de Massa-Carrara, a pocos metros del mar.

Giovanna continúa viniendo a París una o dos veces al año. Queda una hija, Giliana. Y dos nietecitos que alegran su corazón. Con qué gozo se refiere a ellos cuando no los trae consigo a nuestra casa. Nos viene a ver en cada uno de sus viajes. En una de estas visitas propusimos a Giovanne requerir a nuestros compañeros artistas su contribución en pro de la Colonia. El primero a quien acudimos, Blasco Ferrer, accedió gustoso. Tan contenta estuvo Giovanna que quiso conocer a Blasco Ferrer. La visita quedó consignada en un número de « Volontà ». Vimos luego a Lamolla. Sabíamos que nuestro pintor leridano ansiaba conocer a Italia. De aquel encuentro brotó una amistad profunda y una colaboración efectiva. Lamolla dejó en Italia una cantidad de obras a beneficio casi exclusivo de la Colonia. Una serie de artistas italianos, emulados por el ejemplo, contribuyeron con otra cantidad de obras a las que se agregan las recogidas en París.

Las actividades de Giovanna se acrecientan. La Colonia, « Volontà », las ediciones. Se ocupa de la redacción, empaquetaje, correspondencia, venta de libros, tres administraciones de las que da escrupulosa cuenta mensual; la necesaria correspondencia que reclama tantas labores; forma parte además de la Commissione di Corrispondenza de la F. A. Italiana (equivalente de un Secretariado Nacional), escribe en nuestra prensa, participa en reuniones y congresos; da conferencias y mitines; escribe para algún semanario izquierdista obteniendo así algún medio económico, *pues no cobra una lira de todas las labores reunidas;* polemiza en la prensa con otros partidos y organizaciones. Apenas descansa; sus fuerzas van decreciendo...

Así es cómo en sus últimos viajes la veíamos. Nos lo confiaba en la intimidad. He aquí fragmentos de una de sus cartas:

...«Te escribo desde aquí, desde la sede de nuestra pequeña comunidad,

B.D.I.C

¿Es vano el esfuerzo?

NUESTRA existencia es una lucha continua. Todo combate exige sacrificios, cumplidos por unos más que por otros de los individuos que componemos la actual sociedad humana, en la que vivimos regidos por leyes denominadas comunes, elaboradas por una minoría en detrimento de la mayoría.

El hombre siempre ha buscado mejorar su situación material, despreocupándose, la mayoría de las veces, de su elevación moral. Ha preferido llenar el vientre aunque ello fuera en detrimento de su condición superior.

Los hay — y ha habido — que no se han amoldado nunca al estado de cosas contradictoria a la propia ley natural de «todos para uno y uno para todos»; ley que significa que uno (el individuo) es la base de todos (la colectividad).

Si partimos de este principio podemos constatar que la realidad es bien distinta. La sociedad está dividida en clases, en diversos sistemas políticos y económicos, etc., sistemas que luchan entre sí para conseguir la dirección. Las propias clases existentes en cada régimen político se esfuerzan cada una en ser la que señale la línea de conducta a seguir. Cada individuo trata, aunque sea perjudicando a otros, de hallar la manera de beneficiarse particularmente de la situación. No le importan la miseria y las vicisitudes ajenas con tal de lograr un relativo provecho que le permita sobresalir de la masa explotada.

En el sistema actual el conjunto de los trabajadores es esto: la clase explotada, entendiendo nosotros que todo explotado tiene el derecho y el deber de rebelarse contra los explotadores, cabiendo que nos preguntemos: los asalariados ¿hacemos lo posible para suprimir este estado de cosas?

No ignoramos que el capitalismo, sostenido por el Estado, representa una masa sólida capaz de resistir embates esporádicos y desunidos. La clase trabajadora, mal nos pese, representa el viejo barco que, fatigado y usado, le entra agua por una infinidad de intersticios de su estructura.

Analicemos, y tratemos de hacer una exposición en apoyo de nuestra tesis.

El hombre sabe que obrando solo carece de eficacia; por ello, para ser una fuerza capaz de obtener sus deseos, ha procurado asociarse con los de su misma clase. Igual los capitalistas, que para proceder a su defensa se asocian incluso sin consideración de fronteras.

La clase trabajadora, después de dejar pasar años y años en propio abondono, creyó por fin, en la oportunidad de agruparse. Se fundaron los sindicatos obreros; pero desgraciadamente después de esfuerzos muy loables aparecieron las divisiones por sentimientos políticos, y ello en el seno de los mismos sindicatos, lugar donde solamente debería estarse preocupado por los intereses de clase y la finalidad igualitaria.

Actualmente podemos constatar que las centrales sindicales obreras, tanto en las llamadas libres o reformistas como en las que están inspiradas por el bloque denominado comunista, están supeditadas a partidos o sistemas políticos de los que reciben instrucciones. Cada central sindical ha creado su burocracia permanente, la que decide, influenciada por su partido político. El sindicalismo actual, mediante esas centrales, está regido desde arriba en vez de serlo desde la base. Indiferente, la clase trabajadora se presta a ello igual que los rebaños de corderos se dejan guiar por malos pastores. Estos, no solamente se sirven de la masa obediente sino que, con su conducta, merman el espíritu altruista y rebelde del trabajador. Este, poco a poco ha permitido la usurpación de sus iniciativas por parte de los que se erigen en dirigentes de la clase obrera, aumentando la casta de los explotadores. Hoy, puédese constatar que a causa de la despreocupación por sus propios intereses, la clase trabajadora en general vuelve a su punto de partida: el de un gregarismo interesado por su solo y equívoco bienestar. Prevalece en cada individuo el egoísmo material que le aparta del concepto que débese tener del interés general. La opinión señalada de que el «uno para todos y todos para uno» debía ser la que sirviera de palanca para el logro de una emancipación colectiva, ha sido olvidada. Lo de que «la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos» no es tenido en cuenta por los propios interesados. Debido a la negligencia señalada, la parte sana de esa clase obrera que continúa creyendo en el esfuerzo de todos para el logro de la emancipación total, ve sus intenciones y trabajos paralizados por la propia falta de visión de la masa amorfa. Motivado por el comportamiento de la inmensa mayoría, la minoría que mantiene el estandarte de la rebelión contra los explotadores puede preguntarse lo que señalamos en el título de este estudio: ¿es vano esforzarse para lograr el fin que se persigue: la liberación material y moral de la clase trabajadora?

Nosotros, los componentes de la Confederación Nacional del Trabajo, organización que, en el seno de la Asociación Internacional de los Trabajadores, es la concreción de esa minoría que prosigue el combate, no podemos abdicar ni soñamos hacerlo. Somos los continuadores de la obra que emprendieron aquellos abnegados hombres que se llamaron J. Fanelli, Bakunin, Malatesta, Anselmo Lorenzo; los Mora y González Morago; los J. Guillaume y F. Pelloutier; los J. Peiró, Durruti y Ascaso, y la inmensa cantidad de anónimos que se han sacrificado para que la libertad del hombre, del individuo como tal, y de la del trabajador, como clase, sea conseguida.

No, no es vano el esfuerzo. Al contrario, debemos redoblarlo para conseguir que los que se dejan hipnotizar por el espejismo reformista que les oculta las miserias sociales existentes, se den cuenta de su error; error funesto, causante del desperdicio de la fuerza que sería la clase obrera unida para un mismo fin.

Trabajadores todos: Hagamos nuestro, aplicándolo, el lema siguiente: «Toda energía aplicada a la conquista de la emancipación económica y social del ser humano, es un nuevo y positivo avance en el camino de la igualdad.»

Angel BASSA

CORREO DEL INTERIOR

Justicia divina

III Y ULTIMO

VAMOS a continuar mostrando la trayectoria que sigue la justicia divina a través de la Historia, ahora en el llamado Nuevo Testamento.

En los evangellos observamos notables muestras de mejoría de la justicia divina en relación con los terribles castigos del antiguo testamento. Cristo se muestra más humano que Jehová, aunque no acabamos de comprender hasta dónde el hijo tiene facultades para enmendar la plana al padre.

Son ejemplares las prescripciones contenidas en el sermón de la montaña: No resistáis al mal, al que te hiriere en tu mejilla derecha ponle también la izquierda; al que quisiere ponerte a pleito y tomarte tu ropa, dale también la capa; al que quiere tomar de tí prestado, no se lo rehuses; amad a vuestros enemigos, bendecid a los que os maldicen; perdónanos nuestras deudas así como nosotros perdonamos a nuestros deudores. Todo esto es maravilloso y supone un paso gigantesco para salir de la justicia mezquina y brutal del dios padre.

Pero aun en las predicaciones de Cristo aparecen resabios de la dura justicia de su padre: No penséis que he venido para traer la paz, dice sino la espada; el que ama a su padre o a su madre más que a mí, no es digno de mí. Cuando habla de los malos les da el mismo tratamiento que a la cizaña, debe cogerse y quemarse al fuego, «allí será el lloro y el crujir de dientes», dice relamiéndose de gusto; y oiréis guerras y rumores de guerras, mirad que no os turbéis por que es menester que todo esto acontezca — ¿para qué? —. Cuando describe el juicio final lo pinta como una venganza suprema de dios hacia sus hijos malos: dios dirá a los de la izquierda: apartaos de mí malditos, al fuego eterno preparado por el diablo — la afición al fuego eterno es inconfundible, toda otra pena le parece ligera — porque tuve hambre y no me disteis de comer, sed y no me disteis de beber, por lo que sufriréis el tormento eterno. Ningún juez de la tierra sería capaz de condenar a una pena eterna sin que se le ablandara el corazón, pero al dios de la biblia no le vayáis con chinitas, es más duro que una piedra.

Y como siempre se despacha con furia contra los que se apartan de su ley: Porque manifiesta es la ira de dios contra toda impiedad e injusticia de los hombres... Finalmente San Juan en su Apocalipsis, reune toda la caja de truenos y horrores para atemorizar y acogotar al género humano, guerras, hambres, plagas, maldiciones, lo más truculento que ha podido imaginar su fantasía es descargado sobre las sufridas espaldas de los hombres en castigo de sus pecados. Es indudable que tal santo, siguiendo la divina tradición, está gozando cuando inventa y describe tan terribles castigos.

Veamos ahora cuál de estas dos versiones, la del antiguo y la del nuevo testamento, ha escogido la Iglesia en su camino histórico. No cabe duda de que su justicia se ha inspirado más en los ejemplos del antiguo testamento que en los relativamente benignos del nuevo. Todo el mundo conoce las guerras implacables de la Iglesia contra sus enemigos para conseguir su exterminio; cruzadas se llaman orgullosamente estos procedimientos bárbaros; todo el mundo ha oído hablar de los autos de fe donde se quemaba literalmente a quienes intentaban apartarse de las amorosas predicaciones de los ensotanados; recordemos la expulsión de los moros, la de los judíos ,las guerras contra los herejes, las excomuniones, la prohibición de matrimonios no católicos, la separación de los hombres incluso después de la muerte, en los cementerios, y así sucesivamente. Todo ello perseguido con furia implacable exactamente como Jehová predicaba y hacía la guerra con sus enemigos.

Y en cuanto a las máximas evangélicas de perdonar a los enemigos, de perdonar las deudas y poner la otra mejilla, han quedado borradas en la práctica, sólo sirven de propaganda publicitaria, porque difícilmente se hallan personas más rencorosas y más apegadas a lo suyo que las que profesan la religión ecuménica. Y así continúan las cosas en nuestros días, sin desmayo. Citemos como muestras irrefutables, las cruzadas, los sistemas capitalistas y las limosnas para los pobres. Donde pueden apretan con ansia hasta agotar al enemigo, es decir, al que no piensa como ellos; donde están en minoría se revisten de evangélica sonrisa y reclaman la igualdad de derechos que ellos son los primeros en negar en sus dominios.

En resumen, la justicia divina es un tópico. En teoría y en la práctica, no resiste el más ligero examen. La biblia dice que dios creó al hombre a su imagen y semejanza; la realidad es que el hombre creó a dios a su imagen y semejanza y los que inventaron a dios no eran precisamente personas muy recomendables; de lo contrario no hubiera salido una criatura monstruosa.

NICA-SYPANY-AGUA

ANTENA

DEMOCRACIA ORGANICA

CADIZ. — En Puerto de Santa María, Emilio Romero dio una conferencia sobre «Libertad de Prensa y opinión pública». El periodista Cristóbal Vega Alvarez, residente en el presidio del Puerto, no pudo asistir al acto, lo que prueba la «libertad de Prensa y de opinión pública» bajo el régimen de Franco.

SEQUIA

TARRAGONA. — Los ladrones penetraron en la Banca Vilella, de Vilaseca, llevándose la caja de caudales. Al día siguiente la caja fue encontrado en seco en las cercanías de Vilaseca.

LA GUERRITA

BARCELONA. — Un guardia civil alicantino que se hallaba de vacaciones en Igualada, se mató en Can Macià a causa de un accidente de motocicleta.

BORRON Y CUENTA NUEVA

GUADALAJARA. — Los habitantes de los pueblos de Las Cabezadas y Robredarcas, de la sierra de Atienza, van a ser trasladados a la zona del canal de Henares. Se trata en total de 147 personas viviendo probrementé en su suelo antiguamente aurífero y actualmente sólo capaz para proporcionar, tras rudo esfuerzo humano, 120 quintales de trigo y 290 de centeno cuando las grandes heladas no perturban las cosechas. Estos habitantes no conocen el pescado y sólo comen, término medio, un kilo de carne cada cuatro meses. Ni Las Cabezas ni Robredarcas disponen de médico y farmacéutico. Cuando ambos lugares estén completamente evacuados las tierras serán destinadas a bosque provocado.

EL DESGENERALATO

MADRID. — Ha fallecido otro gran general artífice de la sublevación hispano-fascista: Fidel Dávila Arrondo. Estuvo en la derrota de España en Cuba (1898), en el desastre del ejército español en Africa del Norte (1921) y en el desplome de la España vital en 1939. Fue el que condujo las tropas facciosas que tomaron el Norte de España, Aragón y la provincia de Tarragona. Era un buen soldado de la mala causa.

MALA SUERTE

VALENCIA.—Cuatro reclusos consiguieron fugarse del Penal de San Miguel de los Reyes; pero de Albacete indican que han sido capturados nuevamente.

DRAMA DE LA MISERIA

SEVILLA. — Un anciano y su nieto, que se dedicaban a buscar chatarra que vender para allegarse unos céntimos, han perecido debajo de una masa de escombros que se les vino encima de la localidad de Carmona.

UN NUMERO INESPERADO

VALENCIA. — La « quema » de las fallas resultó difícil. El cartón de las figuras estaba reblandecido a causa de la lluvia. El entusiasmo popular, mojado por el mismo motivo.

PANIAGUADO

TOLEDO. — Tomó posesión de su cargo el nuevo delegado provincial de sindicatos verticales, Santos Sánchez Marín Paniagua. A su antecesor lo empujó con fortuna.

EL HAMBRE Y LOS ESPARRAGOS

CORDOBA. — En Puente Genil los braceros sin trabajo se han dedicado este año, con más calor que otros a la recogida de espárragos silvestres, de los cuales ha habido abundante cosecha... en razón de la cual los manojos han sido vendidos a menor precio que el acostumbrado en años anteriores.

LA CARA ECONOMIA

SANTA CRUZ DE TENERIFE. — En la barriada de Somosierra, don José Palma asesinó por motivos de economía dineristica a don Francisco Camacho Cala, ex guardia civil y a doña Feliciana Camacho Matías padre e hija. Seguidamente don Palma se suicidó. Doña Feliciana había sido jefaza de la Falange Femenina.

Acto de afirmación antifranquista

Organizado por las Secciones de Lieja de la UGT y del PSOE en el Exilio, se celebrará en «La Populaire» de Lieja, a las 3 de la tarde del día 15 de abril.

Intervendrán:

Fernand DEMANY, Redactor político del periódico «Le Peuple» de Bruselas.

Antonio QUINTIN, por el A.R.E.L.

Federica MONTSENY, por la CNT.

Arsenio JIMENO, por la UGT y el PSOE.

Después del acto se desarrollará un programa artístico.

Españoles de Lieja y alrededores: ¡Acudid todos a oír la voz del antifranquismo!

COMUNICADOS

EN NARBONA

Sábado 14 de abril, el Cuadro Artístico «Cultura y Solidaridad» presentará un magnífico programa en español. El cuadro dramático en un acto y en verso: «Venganza de un alma noble», y un fragmento de la obra de Calderón de la Barca: «La vida es sueño».

Actuación de «Pepi y Toni», y aires españoles con guitarras, canto y poesía. Más los bailarines ya conocidos del público de Narbona. Todos de 5 a 15 años.

F. L. DE ORLEANS

Comunica a los afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el sábado 7 de abril a las nueve de la noche en la Sala de la rue des Pensées. Rogamos a los compañeros que ante un orden del día de interés hagan lo posible por asistir.

F.N.I. FERROVIARIA, PARIS

Convoca a una reunión a todos los ferroviarios para el domingo 7 de abril, a las diez de la mañana en nuestro domicilio social. A tratar: propaganda, solidaridad y asuntos generales.

CONFERENCA EN BURDEOS

El domingo 8 de abril, a las diez de la mañana, en el Cine Eldorado, rue Lafontaine, conferencia a cargo del compañero Ramón Alvarez, quien disertará sobre el tema «Panorama español».

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo el día 8 de abril a las nueve de la mañana en el Café de la Comédie, Place du Théâtre.

F. L. DE LYON

Para el domingo 22 de abril en el local social, 286, cours Emile Zola, el compañero Ruipírez dará una charla cuyo tema es «La juventud de hoy».

Por lo interesante del tema esperamos la presencia de toda la militancia.

F. L. DE THIAIS

Anuncia reunión general para el domingo 8 de abril a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

AFICIONADOS AL CANTO FLAMENCO

El disco grabado por el cantador Paco Cazorla y el guitarrista Yllescas lleva la rúbrica de LA VOZ DE SU AUTOR en vez de «LA Voz de su Amo», como se dijo. Se sigue vendiendo en J. Mortera, Café de la Gare, Argeles-Gazost (H. P.), al precio de 9,90 NF.

F. L. DE PARIS

Tendrá Asamblea general el 8 de abril a las diez de la mañana.

UN DESAPRENSIVO

La F. L. de París advierte a todos los organismos de la C. N. T. en Francia que el individuo Antonio Santos Oller efectúa una «tourné» por el país tratando de explotar el sentimiento solidario de los compañeros. No dejarse timar.

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Se están ultimando los trabajos para dar aparición (mensual) a esta publicación interior y libertaria escrita en idioma catalán.

Cuantos compañeros se interesen por recibirla o para escribir en la misma, pueden dirigirse lo antes posible a Juan Ferrer, 24, rue Ste. Marthe, París (X). Recomendación para los colabodores: que escriban corto y substancialmente dada la capacidad restringida del Boletín.

ADMINISTRATIVAS

«Cultura Proletaria», New York: Recibidos vuestros envíos del mes de enero y febrero.

Panisello, Panamá: Recibidos tus envíos de febrero y marzo, así como todos los anteriores, más el de 10 dólares últimos.

F. Arcos, Windsor (Canadá): Recibido tu envío del 20-3-62: 70,02 NF.

EN BURDEOS

El grupo Cultura Popular pondrá en escena el domingo 15 de abril, a las tres y media de la tarde ,en la Sala Son-Tay, la obra en tres actos titulada «El juzgado se divierte».

Para invitaciones al compañero P. Alonso, 42, rue Lalande.

BERNERI

por ILDEFONSO

porque al volver a Nervi encontraré tanto trabajo retardado que me veré obligada a dejar de lado la correspondencia.» «...Está a punto de terminar la temporada de vacaciones para nuestros chiquitines. Todo ha ido bien; i *ragassi* se han encontrado en buenas condiciones y la colaboración de los adultos ha sido más completa que la del año pasado. No obstante, como cada mes me encontraba con nuevos colaboradores, mi presencia ha sido necesaria desde principios hasta el fin de temporada. Y cuando estoy presente concluyo por tomarme demasiado trabajo material (cocina, labores domésticas, etc.), con lo que me fatigo mucho. Por otra parte, la estrechez del espacio no me permite tener un rincón mío donde dejar mis papeles y aislarme algunas horas para leer y escribir. Tanto es así que durante tres largos meses termino por alejarme casi por completo de mis labores habituales y después, al reemprenderlas todo me es difícil, casi penoso...»

Siguen cuestiones de orden económico de la Colonia. La compra de un terreno adjunto, la venta de las pinturas, el próximo número de «Volontà» (qué título simbólico para tal vida), una campaña antifranquista que se prepara y en la que manifiesta cierto desacuerdo por la intervención de los comunistas, las ediciones en perspectiva (un libro de Peirats, algo de Mella y de Falasch), los problemas internos del movimiento italiano y del internacional, pide se le envíe « Quinet », menciona a éste o aquel compañero y algunas polémicas ingratas, se preocupa por obtener colaboradores internacionales para « Volontà », manifiesta su contento al saber que probablemente los reportajes de Galassi aparecerán en español, en un volumen de «Proyección» y me dice que «ahora Galassi se encuentra en Israel y dará un nuevo relato para «Volontà».

Su aspecto afable y sonriente, su espíritu conciliador y sereno, cubría un recio carácter. Poco se sabía de sus días aciagos. Todo era recato en ella. No hablaba de sus trances dolorosos, de cuando, detenida en París a poco de la ocupación nazista, sufrió el vía crucis de las deportaciones. Con las esposas en las muñecas es transportada a Alemania y de allí entregada a las autoridades italianas. De prisión en prisión llega hasta su población de origen donde la condenan a « confino » en Lucania. En el martirio se robustece su voluntad y se templa su coraje. No en vano Armando Borghi la compara a Luisa Michel, por sus sufrimientos y por su reciedumbre.

Para Giovanna contaba el porvenir. Su cerebro era un semillero de proyectos y su voluntad no reconocía otro límite que el de sus fuerzas físicas.

Tantas actividades pesaban demasiado para un ser agobiado por los embates de la vida. No obstante, desde su lecho de enferma, pocas horas antes de morir, escribía a « Umanità Nuova » acerca de unos artículos recientes ,especie de aclaración testamentaria. En menos de una semana, brutal e inesperadamente, todo terminó.

Hace apenas tres meses, al despedirse con un sentido abrazo y un ósculo que sentimos hoy extrañamente en nuestras mejillas, nos dijo: «He decidido aclarar algunos extremos acerca del caso Menapace (el espía provocador) en sus relaciones con Camilo, pues lo que dice Salvémini en su libro (profesor y hombre de letras muy amigo de los Berneri, muerto también recientemente) deja alguna confusión. Es necesario aclarar las dudas, pues si algún día desaparezco...»

Parecía que Giovanna presentía su fin próximo. Justamente la semana anterior a su muerte aparecía en « Umanità Nuova » (reproducido de «Il Mondo») el último de una serie de cinco artículos. En la misma página, la del fin, se estampaba el nombre de E. Armand, anunciando su desaparición. Junto con Giovanna, guiados por Mascii, habíamos visitado no hace mucho, a quien la antecedió en pocas semanas. Cesare Zaccaria falleció en octubre último. Nos confió Giovanna, con emoción contenida: Cesare murió solo en su habitación... Giovanna muere en el Hospital de Nervi el 13 de marzo de 1962.

Una trilogía Berneri, extraordinaria y fecunda, desaparece con Giovanna. Tenemos que no haya quién recoja su estro...

Giovanna: ¡Hasta siempre!

Servicio de librería

«Historia de la literatura antigua y moderna», R. D. Peres 23 00
« Historia del matrimonio », Westermarck 15 00
«Historia del amor», Margarita Crepon 5 50
«Historia del movimiento machknovista», Archinof 3 50
«Historia de la literatura rusa», Welliszenki 7,50
«Historia de la civilización española» 9 00
«La historia de San Michel», Axel Munthe 9 00
« Los hijos del amor », F. Urales 1 50
«Hogar y patria», Juan de Dios Peza 4 50
«Hacia la autora», José Cendón 2 00
«Hernán Cortés», Sendes 2 00
«Historia y sugestión», José Ingenieros 8 50
« Un hogar deshecho », Peard Buck 5 00
«Un hombre que se asoma a su pasado», Weyer 5 00
«Un hombre desnudo», Mihali Foldi 4 00
«Hombres de maíz», M. A. Asturias 12 00
«El hombre y el mundo», Ralph Waldo Emerson 5 00
«El hombre y el mundo», D. H. Bontemps 2 50
«Homenaje a Relgis», ... 2 50
«Homenaje a Pierre Lalo», 2 00
« El humanisferio », J. Dejacque 1 25
« Humanitarismo y socialismo », Relgis 1 50
«Horas de lucha», García Pradas 6 50
«Investigación acerca de la juscia política», William Godwin
«La irreligión del porvenir», J. M. Guyau 16 00
«Iberia en la estacada», Germina Alba 1 50
«Los ideales de la vida», William James 4 00
«El ídolo rojo», Jack London 2 50
«El impresionismo», Camille Mauclair 7 50
«El incendio», Isabel del Castillo 4 50
« Incitación al socialismo », Landauer 7 00
«Indicios ocultos», J. S. Fletcher 1 40
«La incorporación de las masas», J. G. Malo 9 00
« La indomable », Federica Montseny 1 40
«Infancia», Graciliano Ramos 3 85
«Ingenieros, ciudadanos de la juventud», Agosti 4 50
«Infortunio matrimonial y divorcio», E. Bergler 5 00
«Integración de las Españas», A. Carretero 3 50
« Jesucristo nunca ha existido », Bossi 5 00
«Japón hoy», Victor García 2 50
«José Mazzini», Balton King.

OBRAS DE INTERES GENERAL (en NF.)

Julio Patán: «Aguas del Atlántico», 0,50.

Federico Urales: «La Anarquía al alcance de todos», 0,30.

Federica Montseny: « Anselmo Lorenzo », 0,30.

Sebastián Faure: «La anarquía. Quiénes somos», 0,40.

«Antología libertaria», 1,30.

«Biografía de Bakunin», 0,60.

«Los crímenes de Stalin», Kruchenko, 0,60.

Ricardo Mella: «La coacción moral», 1,00.

Angel Samblancat: «A caballo de los Andes», 0,50.

F. S. Figola: «Cartas sobre la religión», 0,90.

«Congreso Constitutivo de la Confederación Nacional del Trabajo», 0,70.

José Oiticica: «Crítica anarquista», 0,50.

«Ryner-Reclus, dos hombres de buena voluntad», 0,40.

E. Malatesta: «Entre campesinos», 0,70.

B. Díaz: «Enseñanza laica».

A. G. Nieto: «España, el Movimiento Libertario y los traidores», 0,90.

F. Ocaña Sánchez: «El Estado», 0,70.

Mogrovejo: «Historia de un crimen», 0,40.

Luis Fabbri: «Influencias burguesas en el anarquismo», 1,00.

Joan del Pi: «Interpretació Llibertaria del Moviment Obrer Català», 0,30.

Victor García: «Incógnita de Indoamérica», 0,90.

«Karaganda» (Edic. CNT), 0,40.

Varios: «Lecturas para los jóvenes», 0,25.

Anselmo Lorenzo: «La ley del número», 1,00.

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe (Paris (10) CCP 13507 56

S. I. A.

Consejo Nacional

El Consejo Nacional de S.I.A. comunica a todos sus adherentes, amigos y simpatizantes que, a partir del primero de abril de 1962, su domicilio social dejará de ser 21, rue Palaprat, Toulouse, como hasta la fecha.

Toda la correspondencia, a partir de la fecha señalada, debe ser dirigida como sigue: Conseil National de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.G.)

∴

Nuevamente la Sección de S.I.A. de Nimes, preocupándose del organismo que representa, ha dado al Consejo Nacional de S.I.A. un donativo de 500 NF para sus actividades en pro de los necesitados.

A la vez ha entregado la suma de 500 NF destinados a los presos del Interior.

El Consejo Nacional de SIA rinde homenage de gratitud a los adherentes y simpatizantes de la Sección de SIA de Nimes por sus gestos de solidaridad en pro de los necesitados y de las víctimas de la tiranía franquista.

«UMBRAL» (ex Suplemento Literario de « Soli ») no es privativo de nadie, siendo elevado exponente de todos.

∴

Compañero que « ignoras » «UMBRAL»: ¿Por qué no cooperar en nuestra gran obra de cultura hispano-libertaria? ¿Por qué desperdicias una ocasión de cultura nuestra que hace tiempo te tenemos ofrecida?

∴

En «UMBRAL» colaboran obreros estudiosos y firmas intelectuales de gran relieve. Por lo mismo, no será obra que se desplome por golpes adversos ni carcomida por la indiferencia de los que ya no vibran.

NECROLOGICA

FULGENCIO MARTINEZ

El día 10 de marzo dejó de existir en esta localidad el que en vida se llamó Fulgencio Martínez. Buen compañero, veterano de la organización confederal, inteligente y con una cultura superior; colaboró asiduamente en nuestra Prensa sindicalista y libertaria, particularmente en « CNT » de Toulouse y « SOLI » de París. Nuestro querido y malogrado compañero nos ha dejado para siempre a la edad de 77 años. La prueba de lo mucho que era querido y estimado en esta localidad, donde residía, fue la nutrida asistencia de personas afines y de diferentes tendencias ideológicas, tanto españolas como francesas, que acompañaron a su última morada al desaparecido que tanto todos hemos llorado.

La F. L. de Port de Bouc en esta triste circunstancia se asocia al inmenso dolor que aflige en estos momentos a todos sus familiares, amigos y compañeros

Regional Catalana

El día 11 de marzo se reunió la F. L. (de origen) de París, única existente en el Exilio, con la presencia de treinta afiliados. Estudiada la situación y convenidos los reunidos en la necesidad de romper la capa de indiferencia que impermeabiliza la sensibilidad de bastantes compañeros, acordóse nombrar nuevo Comité en París, el cual tendrá, provisionalmente, carácter mixto, esto es, Local y Regional, con el propósito decidido de levantar una Regional robusta y activa cuyo resultado beneficioso lo registren inmediatamente los compañeros del Interior. El Comité está formado por los compañeros Juan Peiró, Pedro Rosell y Juan Ferrer.

Perpilada, la F. L. de Elne.

Correspondencia a Regional Catalana C. N. T., 24, rue Ste. Marthe, París (X).

El número 3 de « UMBRAL » es de una importancia literaria considerable. La lástima es que la edición está ya agotada.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE ABRIL

Lista 1

Suma anterior	1 769 30
Houilles: Familia Marín ..	16 00
Combs la Ville: Florentino García	50 00
St-Ouen: Juan Ferré	10 00
Houilles: Francisco Giné ..	10 00
Vidal	5 00
París: Uno	50 00
Andrés Martínez	5 00
Valreas (Vse.): Ginés Morata	8 40
Beaumpay: José Castro ..	5 00
Total	1 928 30

NOTAS. — Emilio Sánchez, París (14éme): Tu giro de 2.000 frs apareció en «C.S.», núm. 176, lista 3 de enero.

Sebastián Martín, St-Etienne: En septiembre 61 se recibió tu giro de 3.000 frs. 2.100 frs fueron acreditados a tu cuenta de «Soli», y los 900 restantes aparecieron en lista Pro-Ancianos núm. 4 de septiembre, «Soli» núm. 862, a nombre de S. Martínez, Ste-Etienne.

M. Morera, Cholet (M. et L.): El donativo Pro Ancianos de 1.000 frs de tu giro, apareció en «C. S.» número 182, lista 4 de febrero. El nombre reza *Moreno* en vez de Morera por no leerse bien.

PARADEROS

Paradero de Joaquín Bielsa, de Andorra (Teruel). Lo solicita su prima Teresa Samas, 5, rue Curial, París (19).

— Juan Ruiz Leiba, pregunta por su hermano Manuel, que estuvo en el Hotel Duprat, Gabarret (Landes). Escribirle a Ste. Roth, 5, rue Schaertz, Strasbourg (Bas Rhin).

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Rejuvenecerse o perecer

UNA noticia referente al Interior nos alegra y preocupa al mismo tiempo. En una importante capital española ha aparecido una agrupación anarcosindicalista en medios intelectuales que no concretamos para no pecar de imprudentes. El caso evidente es que el agrupamiento existe.

¿Por inducción del Exilio? No. El simpático grupo ha nacido por impulso propio. El exterior no lo ha engendrado. La savia libertaria que allí dejamos ha trabajado en abandono, librada a su recurso propio.

Comprendamos nuestro delito: el acratismo y el cenetismo idealista resurgen en nuestro país por espíritu audaz, al margen de estímulos y protecciones forasteros. Sin nosotros, los desterrados ,los aclimatados a la «dura existencia del exilio», el fermento libertario español reaparece, mínimamente, pero efectivamente en los medios intelectuales, y no decimos en los ambientes del trabajo porque en éstos el anarquismo jamás ha arriado bandera. Pero nuestro brazo, acortado, escaso al parecer, en energías, no alcanza allá bajo en apoyo y conducto de energía. Reaccionaremos tal vez porque aún quedamos muchos y con ideas en la mente y deseos en la entraña. Permanecemos — muchos, repetimos — con el vigor idealista de siempre; y percatados ,impuestos de la realidad ingrata de un abandono, volveremos sobre nuestros pasos para empezar la obra de educación libertaria que les debemos a los españoles.

Si no lo hiciéramos ¿qué porvenir le reservaríamos a nuestro doble Movimiento sindical y libertario los compañeros estacionados en el Exilio? Despreocupados de hecho, no de derecho, del problema español libertariamente considerado; más olímpicos y declamativos que actuantes y positivistas con respecto a la resurrección de España, ¿qué otro remedio nos quedaría en Europa y en la América a los desarraigados que el de seguir peinando canas, barnizar calvas y pergeñar notas sobre entierros casi todos iguales, y, sin casi, devoradores asíduos de energías anarco-confederales?

Por vicio funcional nos remitimos a las asambleas domingueras, a los comicios anuales, a la vaga lectura de nuestros voceros cuya importancia material mengua de acuerdo con nuestros entierros y las bajas por falta de espíritu de continuidad. No gritamos para un cómodo desate de volcanes en España; no propulsamos el envío de regimientos al Montseny, al Moncayo, a Peñagolosa, a la Sierra Morena, a los Picos de Europa, nada de eso. Pero la siembra, ¡la siembra, compañeros!, de ideales en un Interior ya virgen, se impone, precisa, imperiosa, y no por parte de los comités solamente, sino por parte de tú, de yo, de todos. El compañero A recibe nuestro periódico, nuestra revista, los periódicos y revistas aparecientes en otras localidades. ¿Pues qué hace el compañero A, qué hacemos los compañeros que no doblamos el impreso después de leído, para remitirlo al joven español que ha venido a Francia, que ha ido a Bélgica, a Alemania, a Suiza, a las Américas a emanciparse del hambre franquista? ¿Qué hacemos los compañeros todos, los comités y las comisiones, que no intervenimos, inteligentemente, el mercado de las opiniones escritas en todas las poblaciones españolas? ¿Debe persistir el abandono por apatía, por negligencia, por todas esas ñoñas que agrisan la sangre, que acaban con los ímpetus, que nos acompañan al cementerio de la misma manera que hemos acompañado a otros compañeros a ese reinado de la nada?

Porque después de nosotros no viene el diluvio, esa patraña del egoísmo. Con felicidad, igual la vejez llega. Nuestra obligación es labrar una robusta tranquilidad para nuestros hijos y los hijos de ellos, y hemos nombrado las generaciones sucesivas. Nos debemos a la cadena cordial extendida a lo largo de los siglos y de las Edades. Hay que trabajar el bien hasta el último aliento, no morir por inactividad, no quedar en el mundo un máximo de días para pasear arrugas, pelo cano, calvicies y cojeras. Libertarios y activos hasta el último momento y morir — cuando haya que hacerlo — con la sonrisa del deber cumplido, con la inmensa satisfacción de haber cooperado en el renacer del espíritu ácrata y en la destrucción del régimen franquista.

chispas

Unos sindicalistas profesionales ingleses — Small, Boy, Lewis, Bence fueron invitados y obsequiados en Madrid y Barcelona por profesionales del sindicalismo falangista.

El hecho profesional es indiscutible.

∴

La sopa del Hotel Central los camaradas británicos la encuentran suculenta.

La « suburvial » la ignoran.

∴

Es viejo que los peores tiranos dispongan espejismos para la caza de incautos extranjeros, al tiempo de que se sirven de extranjeros fingidamente incautos en país de incautación de fondos públicos y de libertades individuales.

∴

«En España existe más libertad de lo que en Inglaterra suponemos».

Sin duda, camaradas. En España la libertad de los que mandan es absoluta.

∴

Lo que preocupa a los españoles no es la libertad, sino la carencia de ella.

∴

«¿Libertad, para qué?», dicen que dijo Lenin.

Franco no dice: ejecuta. Y por partida doble.

∴

En España, camaradas, los ciudadanos se ahorran la esclavitud de las elecciones. Ni siquiera tiene, Franconia, necesidad de sacarse el 99,95 % de votos con que Kruschev se ha hecho abrumar por los rusos.

∴

Por ver la España franquista
con legañas en la vista
os digo la del tunante:
«Andáis de dorso p'alante».

∴

Franco no sufre sobresaltos electorales como conservadores y laboristas. Sabe triunfar por aclamación de las masas... de paniaguados, y por pánico de las multitudes ametralladas.

∴

Vuestra Inglaterra está en atraso, camaradas Trade-Unisopeados en Madrid y en Barcelona. Ni siquiera conocen ustedes la manera de exportar mano de obra propia, impropiamente, al extranjero.

∴

Existencias de naranjas y de jóvenes y muchachas asalariables, podemos colocar a nuestro favor en la balanza del Mercado Común Europeo.

∴

En curas, toreros, manolas y manolos, igualmente estableceríamos intercambio contra queso, maquinaria y bólidos aerocelestes.

∴

Small, Boy, Lewis, Bence, dejad que lo piense:
Si España está así de bella:
¿por qué no quedar en ella?

CHISPERO

FACHADISMO

CON pluma ajena procedente de letras de molde del interior de España podríamos fácilmente hacer el «examen de conciencia especial» formulado por un comentarista de los que hasta ahora formaron la ola incondicional del franquismo reinante.

No sabemos si la nueva ola — no queremos decir «nouvelle vague» para que no se nos tilde de galicistas — se sentiría satisfecha de los resultados obtenidos con el timo denominado democracia orgánica que tiene deslumbrando en dirección contraria a españoles y extranjeros.

Ha sido durante 23 años un régimen de fachada y de « bluff » al servicio del fachadismo, y actualmente tratan de hacer examen de conciencia muchos de los que Lucifer los tiene ya condenados al fuego eterno.

No lo decimos nosotros, iconoclastas y librepensantes, lo afirman plumas del interior cuya autenticidad es indiscutible a pesar de que silenciamos nombre de autor y editorial publicitaria.

Esto se ha olvidado por completo — dice — de aquel examen que duró tres años. *Continuamos igual, exactamente igual*, por el mismo camino deslumbrando, como otrora, a las muchedumbres que vienen en sentido contrario. Y continúa el articulista del interior: He repasado las causas por las cuales nuestra patria sufrió el colapso del 36 y encuentro que muchas de las premisas utilizadas en aquel entonces — o hasta entonces — se están pareciendo extraordinariamente a las nuestras, a las de hoy en día. Y esto causa una intranquilidad tal que muchos son los que se preguntan si *valió solamente la pena todo aquel zipizape* y todo aquel derramamiento de sangre... Esto es que *la cosa anda de mal en peor*. (Los subrayados son nuestros).

Otro comentarista madrileño dice: «En España el grupo financiero de grandes propietarios es dueño de más de la mitad de la superficie territorial rústica española. (En España existe un déficit nacional de viviendas de *tres millones* de unidades, nos recuerda el propio director general de la vivienda).

Continuemos con pluma ajena : «Se ha callado lo que debía haberse dicho y se ha dicho lo que debía haberse callado. Las promesas de entonces no se han cumplido y entre todos *hemos levantado muros de vergüenza entre las clases sociales.*»

«Y el «suspense» continúa en nuestro país. No importa ni es excusa suficiente el que la tranquilidad — ¿qué tranquilidad?, preguntamos nosotros — y el orden hayan imperado desde hace tantos años cuando *el desorden interior de muchas conciencias está anidando la intranquilidad para un futuro no lejano.*»

Y nada más por hoy. El comentario me lo dan hecho — casi terminado — ciertos plumíferos del interior de España que cual ovejas descarriadas se rasgan las vestiduras y rompen lanzas en la fachada de los molinos de viento fasciofalangistas cuyas aspas se sostienen prendidas con alfileres oxidados. El tiempo trabaja por nosotros.

VICENTE ARTES

FESTIVAL BENEFICO

Para el 29 de abril a las 3 de la tarde en el Palais de la Mutualité, rue St-Victor (Métro Mauberg-Mutualité).

Organizado por la Confédération Nationale du Travail en provecho de su obra de Solidaridad Obrera.

Hoy presentación de

Jolumago

Ilusionista moderno, humorista de la magia, cómico dinámico, presentador de novedades.

Por un momento J O L U M A G O hace creer en brujas y misterios. Creador de asombros y de sorpresas, animador de veladas en local reducido, en teatro de aforo, en la plaza pública. Estará con nosotros el 29 de abril en el Palais de la Mutualité para cooperar a nuestra obra de solidaridad obrera.

☆

BALLETS INGLESES A CARGO DEL M. I. A. J.

M.I.A.J no expresa una sociedad en comandita, sino una asociación de amigos denominada Mouvement Independant des Auberges de la Jeunesse, esto es, excursionismo libre, de goce de la Naturaleza, de preocupación por los problemas sociales que a cada paso se descubren, y de interés por las costumbres populares, del folklore de cada sitio visitado, uno de ellos el de la Gran Bretaña en su aspecto coreográfico, que nuestros amigos del M.I.A.J. se han felizmente adoptado. Habrá que verlos interpretando los ritmos ingleses que a los profanos nos parecen monótonos, « amaderados », cuando la realidad viviente presentada por los muchachos y muchachas del M.I.A.J. (en total ocho parejas) nos demostrarán lo contrario. El baile inglés tiene emoción y arte, sin carecer de airosas complicaciones que los intérpretes que presentamos saben resolver con envidiable maestría.

∴

Prosigue intensificándose el despacho de localidades. Compañeros y amigos replican de esta guisa a ciertos inconvenientes registrados. Esta Jornada Confederal de fraternidad Hispano-Francesa se presenta más optima que nunca.

Ruego a los compañeros de fuera que no retrasen sus pedidos de localidades si tratan de obtener buenas plazas. Que no resulten los de Paris los solos en estar bien colocados.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

CON la caída de Frondizi se abre un nuevo capítulo de la política argentina. Durante diez días dominó un clima de alta tensión amenazante. La descarga no fue eléctrica ni violenta. El campeón del malabarismo estratégico cayó con menguada gloria. No hubo fuerzas populares suficientes ni partido para defenderle eficazmente con las armas o con la huelga. Una vez más la oligarquía de los grandes terratenientes y la conjugación de los trusts apoyó la palanca de circunstancias y los altos mandos del ejército entraron en función decisiva. Es ya costumbre en Argentina desde 1930 en adelante.

El caso es que el campeón de todos los más peregrinos arreglos, verdadero hombre de goma de los tinglados políticos, no logró dar solución a los problemas acuciantes del momento. Ni acudiendo a la tragedia como variante: «Sólo saldré de aquí muerto o prisionero»...

Parece ser que, efectivamente, se halla prisionero. En la isla de Martín García. Allí murió prisionero el presidente Irigoyen, depuesto en 1930 por el general Uriburu. No obstante, Frondizi era hombre para todos los manejos y a todas las combinaciones. No es desdeñable su record de crisis salvadas: alrededor de las 35 en el espacio de cuatro años de dificultades incesantes.

La situación argentina no es de las más fáciles de analizar. A simple vista parece que la crisis que ha dado al traste con Frondizi tiene su origen en el resultado de las recientes elecciones. El triunfo de los peronistas deja en mala situación al régimen de turno. Se vaticina el próximo retorno del jefe del Partido Justicialista. No obstante, las causas son extremamente complejas. Declaran la crisis supuestos demócratas como reacción lógica contra las medidas anti-democráticas que supone la anulación de las elecciones y la intervención militar en las cinco provincias en las que el triunfo peronista ha tenido más resonancia. La actitud de los titulados defensores de las libertades democráticas-sufragistas se conjuga en cuanto a consecuencias que recaen contra Frondizi, acusado de haber dejado paso libre a los peronistas permitiéndoles participar en las elecciones. Pero los militares exigen la liquidación de un régimen que estiman cuajado de debilidades. No se contentan con obtener la anulación de las elecciones y la intervención en las provincias de Buenos Aires, Chaco, Santiago del Estero, Tucumán y Río Negro. Exigen la dimisión del ministro del Interior, Alfredo Vitolo y la de su secretario doctor Hugh Fleitas y una vez desmembrado el gobierno se atacan al propio Frondizi quien, al parecer, había cedido sin violencia a todas las presiones. Por el contrario, el gobernador de la provincia de Buenos Aires, al trasmitir los poderes al general Guillermo Salas Martínez, declaró que «de haber contado con fuerzas suficientes se hubiera resistido»...

Frondizi queda entre el cuchillo y la espada en unas circunstancias que reclaman la atención del observador. Precisamente en estos últimos días las dos fracciones del Partido Unión Cívica Radical (del viejo Irigoyen) escindido en Partido Cívico Radical Intransigente (Frondizi) y Partido Cívico Radical del Pueblo (R. Balbín) se hallaban en tratativas para constituir un frente político de oposición al Partido Justicialista, con vistas a las elecciones presidenciales del 1964. Resulta sospecha la acusación de los militares arguyendo manifiestas complicidades entre el gobierno Frondizi y los peronistas, cuando el 26 de febrero dicho gobierno rechazaba categóricamente la candidatura de Perón como pretendiente a la vicepresidencia de la provincia de Buenos Aires. Estas y otras constataciones nos incitan a dirigir la antena en otra dirección.

A su paso por Río de Janeiro, el antiguo asesor económico de Frondizi, señor Rogelio Frigerio, declaró en sustancia que la crisis tenía raíces profundas en causas ajenas a las eventualidades políticas aparentes y que a su juicio la situación candente en la Argentina tiene por razón profunda «la voluntad de grandes grupos reaccionarios internacionales interesados en frenar el empuje económico que se halla en vías de trasformar una nación de tipo agrícola en una nación industrial.»

En coincidencia con tales declaraciones ha de recordarse que Frondizi se vio forzado a ceder la mayor parte de la explotación del petróleo a compañías americanas y otras no americanas, para obtener divisas y desahogo económico.

A nuestra vista tenemos un tratado establecido entre los Yacimientos Petrolíferos Argentinos y varias compañías francesas (S. N. de Pétroles d'Aquitaine, C. F. de Forages et Exploitation des Pétroles et Compagnie Industrielle des Travaux Citra). Intervendrá una emisión de 80 millones de dólares. El contrato, firmado a principios de diciembre de 1961, concede a estas Compañías los beneficios de extracción durante un período de 5 a 7 años.

Más recientemente se registran dos presiones sintomáticamente paralelas. Al volver de la conferencia de Punta del Este los militares exigen de Frondizi la retractación de acuerdos económicos al parecer concertados con Cuba. En los primeros días de febrero Frondizi accede a las pretensiones de los militares y llega al rompimiento de las relaciones con Cuba. El 26 de febrero — en justo pago — la prensa anuncia que «el gobierno de los Estados Unidos ha concedido al gobierno argentino un crédito de 150 millones de dólares destinados a facilitar a la Argentina la realización del plan económico de la «Alianza para el progreso».

Es posible que la crisis reciente tenga orígenes inconfesados, debidos a presiones económicas. Es bien reciente el viaje de Frondizi a Europa y es notorio que en tal viaje intentó establecer contactos y tratados pasibles de cooperar a la transformación de las relaciones político-económicas en vistas al progreso industrial del país.

∴

Cuando se examinaron la procedencia y las actividades de los componentes del gobierno dictatorial instaurado por el general Uriburu (6 de septiembre de 1930) se halló la prueba de que éstos pertenecían, en tanto que accionistas, funcionarios, consejeros o representantes, a una serie de compañías y trusts americanos. La caída de Irigoyen no provino de una situación semejante a la que se pretexta para el caso Frondizi. Tuvo lugar poco después de la visita «paternal» del presidente Hoover.

Desde el 1925 al 1930 — por no remontarnos más lejos — se sucedieron ininterrumpidamente una serie de huelgas contra empresas gigantescas como la General Motors Truck Corporation (duró más de 8 meses y provocó el reemplazo de dos directorios); la West Indian Oil Company y luego la Energía — duró casi tres años —; la International Truck Corporation; a la vez que se producían otras en la industria del calzado, en el transporte y en la fábrica de cigarrillos «Dólar». En el 1927 se produjeron verdaderas algaradas contra los Estados Unidos protestando ante la ejecución de Sacco y Vanzetti. El Movimiento Obrero, orientado mayoritariamente en aquel tiempo por la FORA, asumía proporciones inquietantes y amenazaba una cierta estabilidad económica asentada en privilegios usurarios. El gobierno de Irigoyen, demagógico y con cierto tinte popular, no había vacilado en ahogar en sangre la sublevación campesina de la Patagonia. Pero el viejo zorro que era Irigoyen pretendía gobernar a un país independiente. No accedió a las presiones de Hoover y el viaje del presidente de los Estados Unidos fue un fiasco tremendo. Con su negativa Irigoyen firmó su propia sentencia de muerte y la liquidación de un régimen de pretensiones democráticas.

Comenzó entonces una era de terror para las organizaciones obreras, terror que compartieron los políticos que por entonces podían considerarse de izquierda. La FORA quedó al margen de la ley — nunca había aceptado legalizarse — y el solo hecho de ser hallado con un carnet de esta institución constituía materia de proceso por « asociación ilícita ». Se sucedieron varios gobiernos que, en alternancias más o menos violentas, siguieron el mismo proceso. Cuando Perón asumió el poder supo aprovechar todos los rencores redentoristas acumulados por varios años de persecuciones contra los intentos de reconstrucción sindical.

∴

La actitud de los socialistas argentinos se asemejó a la de los socialistas de todos los países del mundo. Salvo excepciones honrosas y personales. Se escindió el Partido y una fracción colaboró con la dictadura. Igual que ciertos socialistas españoles colaborando en el Gob. de Primo de Rivera. Podrá observarse que en los acontecimientos políticos de estos últimos años ni se menciona a los socialistas argentinos, en tanto que partido de peso. Los comunistas siempre fueron pocos y sin gran influencia a pesar de su habilidad

(Termina en la página 2)

EL PORFIRIATO

A porfiriada fue el régimen ratero de maximato y pseudooptimato o dictadura pluscuamtreintañona, con que el fabuloso general Díaz depiló y decalvó al pobre México ⊢ México pobre — desde 1878 hasta 1910; o sea, a partir del polvorón del grescar revolucionario, hasta que al Miles Gloriosus de las mil condecoraciones y bigotón de largo metraje, le cayó en la cabeza el Madero que se la abrió y le descubrió las pepitas que se la llenaban. Ha sido esa la «administración» más prediatoria y espoliatriz, conocida por indiaje o Indiania alguna. El totonaco-zapoteca fue desahuciado por el ocupante violento, de su propio jacal o jonuco y milpa; y lanzado a la triste suerte, ni merolica, de espalda remojada y bracero Venus de Milo rotibraquio de fatiga, y siervo del jornal arreado a machete por los farmers de Texas o California. Con el Porfirio no admite comparanza remotísima o parangón vago, más que el rata de Franco Balamundi por dólares hesperios anacrónico y en los albores del cámbrico, cuando empieza a latir la vida en la Tierra. El enchamarrado jaquetón de Oaxaca, era un pistolero tan notorio, mandaba por sus pistolas tan absolutamente, que aun hoy a la herrumbre que le hace titeres en el anca al charro, y le luce como una luz, la nombra la porfiria; acariciándola como a una novia, llevada con engaño al cerro. Los científicos de la situación y su chicagácea banda era, siguen para el despojo y la autoapropiación del reo país que los aguanta como una vaquillona al semental, el método de los deslindes informales, puramente simbólicos, sin amojonamiento ni alambradas; a título más falso que Iscariote, de baldío o deficitario laboreo. Los deslindes no eran más que una demarcación de rapiña, ni burocrática siquiera y que no fuese de bureo. «Este ampliпredio, de aquí a allí, y de allá hasta acá, pertenece en su suelo y vuelo, y del subsuelo hasta el cielo, a perpetuidad para él y sus sucesores, al Mengano de Tal o a la perengana Compañía tal por cual.

«Pena de horca en un ahuehuete al que corra una liebre en él o escopetee o lacee a un gorrión.» A veces el regalo se le hacía a una fulanuela, dicha « star » y que no era más que una letrina, sólo notable por la pulpería que cargaba por pechos, o la yema y crema de sus pantorrillas de carne membrillo. Los deslindadores eran convidados a una barbacoa, con un Pázcuaro o Janizio o Cupatício de pulque. Y sanseacabó. A no más o poco más de 24, bienaventurados mortales se hizo gratis el donativo de la afanado por los anónimos. Eran tasadamente caciques de chaparreras, a quienes se les pagaba así la hipótesis de respaldo que dieron al desbarajuste que Porfirio representaba con su ingobierno sin control. Autóctonos o gringos, los avorazados monopolistas. Al peón se le había desenculotado o descamisado de libertad. Y los orgiastas de la curiosa repartidora trataban de eternizar el encueramiento, sumiendo al del 5º patio en las horruras de la represión y el boqueo de hambre. Entre 1881-88 se deslindaron 38 millones de hectáreas. Doce millones fueron la carnada de compañías tiburonas; a las que nominalmente se vendieron después 14 millones más, a 30 centavos la hectárea, que no pagaron nunca, más que en caravanas.

Del 89 al 92, las adjudicaciones fueron de 12 millones netos de hectáreas. Del 904 al 909, de 6 millones. A un solo individuo, en Oaxaca, se le gratificó con 7 millones de hectáreas. A otros 4, en Baja California, con 11 millones y medio. A 2, en Durango con 3.

A remarcar que la superficie de Dinamarca es de 3.893.000 hectáreas. La de Holanda, de 3.300.000. En el magnifundio del millonario Terrazas, chihuahuense, la finca de 13 millones y medio de hectáreas, cabían Dinamarca, Holanda, Suiza y Bélgica.

Se munifacia la desvergüenza con charolazos de extensión de área nacional. El del miliardorio Terrazas era un dominio y unos Estados, como no se habían alcanzado en la Roma de Plinio, en la Persia de los sátrapas, ni en la Europa feudal y papal. Los hacendados eran verdaderos nababs, pachás y maharadjás, a los que había que hablar de rodillas. Y con razón, porque los inmensos cotos tenían harem, capilla, bar, teatro, frontón, secretaría, hospicio, farándula, mariachis, caballeriza, perrera, halconaje, ¡el copón! Con médicos los animales, de que no disponía el penardo, ni su mujer y sus hijos.

El salario del chinaco era de 15 céntimos. Del que hubieran tenido que comer las chamacadas, para las que no había colegio, ni libros, cuando no faltaba gimnasio y obrador de helados y de dulces para los señores, si la tienda de raya o economato de la heredad no se les hubiera merendado a los bordes el chinchulín. Los caporales de ranchería mandaban con escuadra y con látigo. Un tiro de Colt ahogaba todo repucho. A un quisque le preguntan: «¿Terrazas es de Chihuahua?» Y responde: « No. Chihuahua es de Terrazas. » Una empacadora imperial de Chicago, con frigoríficos y toda la pesca en sus mataderos, telegrafía al opulentísimo ganadero mexicano: «Remítanos cien mil terneras ,si lo permiten sus stocks». Contestación del potentado: «Digan de qué color prefieren las prendas: si blancas, negras o coloradas».

ANGEL SAMBLANCAT

CRONICA EXPRES

EL ROJO Y EL NEGRO

CUANDO se escriba la historia del 36 seguirán llamando rojos a los que lucharon por la libertad y fueron aplastados, no vencidos, por el fascismo.

Uso y abuso han hecho — y hacen — de esta denominación aplicada en sentido peyorativo a los «rojos». Peor sería tener el color del cuervo.

Rojo es honra.

Rojo es continuidad del 36, a pesar de los pesares.

Rojo es tenacidad y honestidad modélicas.

Rojo significa también «la procesión va por dentro».

El rubí es rojo y lo duro que el diamante...

En dicha expresión genérica entramos todos en el capazo, que es lo malo.

Los típicos rojos parece que seamos nosotros, visto que a los demás se les llama por la filiación política a que pertenecen, si bien con criterio cerrado, han terminado por hacernos a todos comunistas.

¡Oh, qué enjambre de facinerosos, qué manada de bestias feroces, qué aluvión de bárbaros mandados por Atila!

Incomprendidos entonces e incomprendidos ahora.

Perdonémoslos, que no saben lo que se dicen.

Millones de seres ignoran lo que representa Don Quijote, hacedor universal del bien.

No hay confederal que no pueda decir cuando se nombre a Don Quijote ¡presente! Reparen en nuestra trayectoria los desapasionados, los imparciales, y me darán la razón.

Nuestro proselitismo es interior, tendente a hacer más cenetistas a los que lo son.

Nuestro estilo de trabajo para el futuro es con absoluta confianza y sin prisa.

He aquí lo generoso de nuestros ideales, no hacer nada positivo para nosotros, sino para los que nos sucedan: sólo en nuestro campo ocurre esto.

Los colores de la CNT son el rojo y el negro: el color rojo es coraje y encarna en nosotros; el negro requiere una explicación prolija que no es de esta hora : lo condensaré en el hecho siguiente:

Condenado un mártir al suplicio de las parrillas, algo así le dijo al verdugo: «De este lado ya estoy asado, come y vuélveme.»

Sin duda este mártir era de los nuestros.

El negro de nuestra enseña es una aderencia de dolor para afrenta de los victimarios tradicionales y los de ahora.

PUYOL

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE MUSÉE
3428

LES DIVISEURS DE LA CLASSE OUVRIERE

DANS plusieurs usines de la région parisienne (Lavalette, Renault, Savien) des heurts, se transformant parfois en batailles rangés, se sont produits entre ouvriers cégétistes (comunistes prétendus orthodoxes) et syndicalistes révolutionnaires (trotskystes).

Le comité exécutif de la Fédération des Métaux C. G. T. a diffusé, au sujet de ces incidents, une résolution qui prétend, car elle aurait été bafouée, rétablir la vérité, sa vérité, évidemment.

Il s'agit, selon ce communiqué, de véritables provocations de la part des trotskystes, tendant à dresser les travailleurs les uns contre les autres. Cette tentative de division dans les rangs de la C. G. T. ayant pour base l'anticommunisme.

La Fédération des Métaux rappelle que la C. G. T. compte dans ses rangs des centaines de milliers de travailleurs de toutes opinions philosophiques et religieuses. Elle demande à ses militants de « démasquer les buts véritables de ces diversions anti-ouvrières ». Ils doivent « démasquer les auteurs de ces agissements provocateurs afin que la réprobation des métallurgistes ne leur permette pas de persévérer dans cette besogne néfaste aux intérêts de la classe ouvrière ». Quant aux militants de la C.G.T. qui se sont solidarisés avec les « syndicalistes révolutionnaires», il leur sera signifié que leur comportement est incompatible avec l'orientation et le programme de la C. G. T. S'ils persistent, leur attitude sera soumise aux décisions des organismes statutairement élus ».

En aussi peu de mots, il est difficile de déformer pareillement cette vérité, que les pontifes cégétistes prétendent rétablir, et de mettre bas le masque.

Les « véritables provocations » sont constituées par l'entêtement des trotskystes à vouloir diffuser leur « vérité » qui n'est pas la même, on s'en doute, que celle de leurs opposants, ce qui est bien leur droit, on en conviendra.

Nous n'avons nullement l'intention de défendre les trotskystes qui, comme ceux d'en face, ne sont pas des saints, mais, nous-mêmes, communistes, et de plus libertaires, sommes bien placés, ayant été aux prises en de multiples circonstances avec les hommes de Frachon, pour définir exactement de quoi ils sont capables.

Pour avoir droit au titre de « diviseurs », il suffit d'émettre une opinion qui ne soit pas conforme à celle des dirigeants cégétistes; mais si conscients de la justesse de votre position vous persévérez à vouloir le démontrer, vous devenez un « provocateur ». Il importe peu que vous ayez mille fois raison, puisque la raison du plus fort... Méfiez-vous donc, s'il vous arrive de piétiner ce qu'ils considèrent comme étant leurs plates-bandes.

Les antagonistes actuels se réclamant du même idéal avec, bien entendu, de grosses nuances que l'évolution au sommet en U.R.S.S. et le temps effaceront progressivement, on ne voit pas trop pourquoi les trotskystes auraient intérêt à détacher « les centaines de milliers de travailleurs... » de la C. G. T. puisqu'ils seraient également perdus pour eux? Une telle affirmation n'a pas grande signification, surtout qu'il ne viendrait à l'idée de personne de considérer qu'il existe un seul véritable communiste **dans la C. G. T.**

Ce qu'il serait plus utile de savoir c'est en quoi consiste la « besogne néfaste aux intérêts de la classe ouvrière » ?

Nous sommes certains, en effet, que le piétinement du mouvement ouvrier, sa régression même, sont pour une bonne part imputables à la C. G. T. qui a oublié tout son programme révolutionnaire, charte d'Amiens comprise, pour ne soutenir que de ridicules revendications immédiates, catégorielles, corporatives, hiérarchisées à outrance n'apportant à une minorité qu' une amélioration momentanée de sa condition, alors que la majorité voit la sienne s'aggraver chaque jour.

Donc, si quelqu'un est très mal situé pour attaquer les autres centrales réformistes, y compris la trotskyste, c'est bien la C.G.T. Sans aucun programme économique et social, elle est en tous points aussi conservatrice que celles qu'elle dénonce. Mais, circonstance aggravante, elle les dépasse toutes de cent coudées par son esprit autoritaire. Cela nous permet de supposer les beautés d'un communisme à la «sauce Thorez ». Il serait aussi despotique que le système que nous subissons actuellement et ne pourrait, pas plus que tous ceux qui ont été expérimentés antérieurement, nous donner satisfaction.

Communistes, oui! Mais COMMUNISTES LIBERTAIRES ! Nuance...

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 188 — Version française .0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 12 Avril 1962

Origine des bandes armées

Deux catégories de révolutionnaires envisagent, différemment, l'élaboration d'une société meilleure. La première, envisage l'accomplissement de la révolution en utilisant la structure de l'Etat, en réformant ses services et ses attributions. La seconde, entend abolir l'Etat, non le réformer, considérant que celui-ci ne permet pas l'établissement d'une société basée sur la liberté, l'égalité, la fraternité.

Cette deuxième catégoire de révolutionnaires est vivement critiquée on lui reproche de vouloir détruire la société. On oublie, trop facilement, que l'Etat n'est qu'une des formes de la société. Bien avant la domination des Etats, des hommes ont vécu en fédérations libres. Prétendre modifier la société par un changement de structure de l'Etat est toujours reconnaitre une concentration de pouvoir à quelques hommes, pouvoir qui ne peut s'exercer que par une compression de la liberté de la multitude. Reconnaitre le pouvoir de l'Etat est admettre une forme de gouvernement ; que celui-ci soit royaliste, républicain, dictatorial, il ne peut subsister que par l'autorité, l'oppression, la violence, qui se manifesteront toujours au seul avantage de quelques uns.

La presque totalité des animaux vivent en société ; les premiers êtres, approchant de l'aspect humain, vivaient déjà en société. L'homme n'a pas créé la société qui se composait, au départ de l'humanité, en clans, en tribus. La famille n'existait pas, tout appartenait à la communauté. La fraternité était pratiquée tout naturellement et le meurtre était inconnu au sein de la tribu. La famille n'est-elle pas à la base de la division, des querelles, des violences, physiques ou non, entre les hommes? De tribu à tribu, les hommes s'affrontèrent plus tard, les rivalités, l'orgueil, la soif de domination, autorisèrent la violence. Tout comme aujourd'hui, la violence subsistait et faisait des ravages, limitée cependant à des groupements peu nombreux d'individus ; il n'était pas question d'Etat et de pouvoir chez ces ancêtres ; ce n'est que bien plus tard, par l'établissement de la propriété, par l'abandon du patrimoine commun que surgirent des institutions dont les Etats s'emparèrent pour établir leur pouvoir au bénéfice de quelques minorités et instaurer l'emploi obligatoire de la violence entre peubles.

L'abandon, par certains, de l'égalité, permit la possession ; l'autorité prit germe chez les possesseurs de biens qui cherchèrent à transformer les hommes libres en sujets et armèrent des aventuriers pour pratiquer par la force : l'autorité, le vol, le brigandage ; ce fut l'embryon du pouvoir militaire. Dès lors, la concentration du pouvoir se fit par la force ; des hommes d'armes se mirent au service de maitres qui s'enrichrent du travail des pauvres et les asservirent à leur loi. Le militarisme qui, à ses débuts, était une agglomération de brigands, a permis, en louant ses services à quelques voleurs, épris d'autorité, l'esclavage et la servitude des peuples. Tant que la force sera exprimée par des bandes armées au service de quelques groupes d'individus, qui prétendent représenter les peuples, l'avénement d'une civilisation véritablement humaine ne sera pas réalisable. En dénonçant les maux qu'engendrent les bandes armées nous accomplissons une action révolutionnaire nécessaire à la conquête de la liberté. Les budgets de guerre, auxquels participent tous les travailleurs, dans une proportion plus élevée que la classe possédante, permettent de les asservir en corvéables, en mobilisables. L'Etat, en créant le citoyen-soldat, a permis de réaliser le sujet le plus servile, le moins digne. En lui prenant son argent, en l'obligeant à la servitude, en lui enseignant un patriotisme qui est une atteinte permanente à la Vie, l'Etat a transformé l'homme en un criminel inconscient.

Dans la société actuelle, divisée en états, où les individus sont classés en maitres et sujets, exploiteurs et exploités, gouvernants et gouvernés, la liberté ne peut exister. Ce ne sont pas des lois qui pourront apporter aux individus la liberté, mais la révolution, une révolution qui devra être un raz de marée, détruisant pouvoir et capital. Cette révolution est à faire, elle le sera encore longtemps, tant que les hommes se courberont sous les jougs et ne posséderont pas la dignité de refuser tout ce qui est mal et porte atteinte directement ou indirectement à la vie. Cet état de révolution, cette révolution de l'homme, nous devons, nous, révolutionnaires, nous appliquer à le propager par tous les moyens. La grande, la vraie révolution sera acquise, quand les hommes seront devenus fraternels par l'abandon de tous les égoïsmes, de toutes les contraintes, de toutes les violences.

René VILLARD

MANIFESTATION INTERDITE

On a pu lire dans « Le Nouveau Candide » du vendredi 9 février 1962 :

«Hier, manifestation anti O. A. S. interdite, naturellement, par le pouvoir impérial, qui n'entend pas que l'on se substitue à lui et à sa police. Le gouvernement, qui n'a pas bonne conscience, n'hésita pas à faire matraquer les manifestants qui avaient passé outre à l'interdiction, mais qui, tout de même, n'étaient que des manifestants pacifiques. Et sous quel prétexte : Interdire l'entrée de la place de la Bastille! Absurde, n'est-ce pas? Oui, absurde, mais logique, en somme, car, la Bastille, n'est-ce pas la Révolution. Et la Révolution, n'est-ce pas, n'en faut plus ! »

Qu'il se rassure, le pôvre, car, en fait, elle n'est pas pour aujourd'hui... ni pour demain... la révolution !

Surtout si l'on pense qu'elle peut venir par l'action du parti communiste! Car celui-ci, c'est bien vu et bien entendu, n'aspire qu'au retour de l'ancien régime! Oh, pas celui d'avant 89, mais celui d'avant 1958 ce bon petit régime semi-démocratique qui avait pris la succession de l'Etat pétainiste.

Et pas de responsabilités, surtout. Ses éternels dirigeants, au besoin, accepteraient une petite participation gouvernementale en quelque ministère de seconde importance, mais pas plus, surtout. Faut ce qu'il faut, mais c'est tout. Et, à la moindre alerte, on reprend ses billes et on retourne vers l'opposition de tout repos.

Car, à qui fera-t-on croire que s'il avait voulu, ce parti si puissant à l'époque, disposant de la C. G. T., pouvant décréter la grève générale, il aurait dis-je, ce parti, laissé ainsi se poursuivre cette odieuse guerre d'Algérie. Mais, réellement, peut-on les voir, ces bonzes inamovibles, staliniens ou pas, avec une pareille responsabilité sur les bras ?

Pourtant, cette fois, il y a des morts et des blessés... et ce ne sont pas de misérables fellagas ! Et l'opinion publique, avec du retard, comme toujours, commence à s'émouvoir. Et, surtout, elle commence à se faire une idée de plus en plus juste de ce qui se passe.

Car, tout de même, pendant que des centaines de flics étaient mobilisés pour qu'une manifestation dégénère en massacre, les plastiqueurs de l'O. A. S. pouvaient agir en toute tranquillité.

Oui, elle commence à comprendre, l'opinion publique ! Oui, il commence à comprendre le peuple travailleur de chez nous, enlisé dans ses occupations de tous les jours et bien enrégimenté dans ses différentes organisations syndicales. Mais là se borne, pour l'instant, son action : comprendre. Ce qui n'est déjà pas si mal. Et le temps n'est pas loin, où en réponse aux diverses déclarations mensongères de tous les partis politiques, il sera à même de leur répondre : Indochine, Madagascar, Suez, Algérie, sans oublier non plus Pologne, Berlin-Est et Budapest.

BLANQUET

Produire et consommer

Je ne m'adresse pas aux camarades clairvoyants qui ont assimilé les conditions du progrès social, non ! Je m'adresse aux millions d'imbéciles qui se lamentent de manquer du nécessaire parce qu'ils produisent de tout à profusion...

Je m'adresse à ces millions de paysans qui se plaignent de pas « vendre » leur production parce que le pouvoir d'achat des masse est insuffissant... Et qui se refusent à vendre directement aux consommateurs dans la crainte de provoquer la ruine des grossistes et des détaillants.

Producteurs et consommateurs se trouvent liés par la même sottise : « à l'heure de la productivité, d'une mécanisation ou d'un automatisme qui multiplient les biens en raréfiant les salaires, c'est-à-dire, le pouvoir d'achat, les uns en appellent à la charité de l'Etat, c'est-à-dire, des contribuables, les autres réclament des hausses de salaires qui, toujours sont dépassées par les prix... !

Les uns et les autres communient dans le même entêtement, dans la même sottise : Gagner de l'argent !

Cet attachement à la Valeur, à la Monnaie nous vaut toutes les crises économiques et sociales actuelles, et cela continuera jusqu'au jour où des centaines de millions d'imbéciles décideront de se suicider dans une guerre planétaire...

Les uns veulent « vendre », et les autres veulent « acheter »... Tant pis s'ils ne peuvent écouler leurs produits ou s'ils ne peuvent acheter ce dont ils ont besoin !

Cette sottise entraine le stockage et la destruction de millions de tonnes de marchandises qui ne sont pas de l'abondance mais de la «Sous-consommation »... !

C'est tout simplement effrayant ! Confiez l'organisation sociale à une maison de fous. Eh bien, je suis certain que ressentant la faim, ces fous, devant la masse d'objets de consommation offerte à leurs besoins naturels, n'hésiteraient pas à les consommer sans se poser cette question inutile et stupide : « Sont-ils à vendre et pouvons-nous les acheter » ?

Il faut être un civilisé, un abruti de la civilisation industrielle, un citoyen à par entière, un croyant politique, un idolâtre étatiste pour mendier un profit ou un salaire quand la Vente et l'Achat deviennent des facteurs périmés, incapables de solutionner la distribution des richesses et la satisfaction des besoins.

Le problème de l'Homme, et par conséquent de la Civilisation, n'est pas de vendre et d'acheter mais d'assurer à chaque individu la satisfaction de ses Besoins : produire *pour consommer*.

A cette orientation naturelle, vous préférez persévérer dans le culte de la Valeur, rester attachés à la formule « Prix, salaires profits »... Eh bien ! Il n'est pas malaisé de prévoir l'épilogue d'un entêtement aussi stupide.

Vous avez Peur de la guerre, et vos Maitres aussi. Mais ces dernier, comme vous dépassés par les faits, perdront un jour la tête devant vos revendications monétaires, et s'achemineront vers le conflit planétaire, qui, par ses moyens de destruction effacera de la terre votre pauvreté mentale et votre abject égoisme...

Et dans un ciel sans Dieux et sans intelligence, je rêve de pouvoir projeter sur les nuages, quelques secondes avant le suicide universel : « Le bonheur, votre bonheur ô Hommes, était de Produire pour Consommer ! »

A vouloir « Gagner de l'Argent » vous avez tout perdu !

En attendant Kennedy répond à Khrouchtchev : « Supprimer les bombes ? OUI ! mais continuer les armements qui donnent Profits, Salaires et destructions rentables. »

J. B.

LA LEÇON DES ACCIDENTS

La mort peut se cacher au fonds du puits

En l'absence d'une méthode universelle simple et sûre pour détecter à la fois les gaz délétères et explosifs, la ventilation et le renouvellement de l'air au fond sont les seuls garanties de sécurité

L'accumulation de gaz toxiques ou explosifs au fond de puits en cours de construction ne cesse de faire des victimes parmi les puisatiers. La plupart du temps, l'accumulation se produit après un tir de mine. Mais il peut se faire également que les gaz proviennent du sol lui-même (méthane des terrains marécageux, par exemple). Si donc, il est particulièrement recommandé de ventiler le puits après un tir de mine, il ne faut pas négliger cette précaution avant chaque descente au fond du puits (1).

Nous avons publié, dans «Les risques du métier», plusieurs récits d'accidents de puisatiers dus aux gaz stagnants, tous survenus au cours de l'été 1961. Nous en tirions la conclusion qu'aucune des méthodes habituellement employées pour déceler la présence de gaz dans un puits n'est sûre, certaine même étant par elle-même dangeureuse, ainsi que le prouve le premier récit.

Un puisatier jette un papier enflammé; il est tué par l'explosion

Le 26 juin, près d'Albi, un puisatier a été tué par les précautions qu'il avait prises pour éviter l'accident.

Ce puisatier se préparait, à 7 heures du matin, à descendre dans un puits. «Au préalable, comme il faisait toujours, il voulut être assuré que l'air étant au fond était bien respirable. Pour cela il laissa tomber un papier enflammé dont il suivit la marche en se penchant sur l'orifice.

«Tout à coup, une violente explosion se produisit et le malheureux, grièvement blessé, resta sans connaissance. Il ne put être ramené à la vie.»

Asphixiés au fond du puits

Près de Gardanne, deux frères, ouvriers mineurs, voulaient alimenter leur maison en eau potable en creusant un puits à proximité.

Parvenus à une profondeur de 8 mètres, ils décidèrent, le vendredi 27 juillet, d'achever la galerie en procédant à un tir de mine.

Samedi matin ,le plus jeune des deux descend, mais parvenu au fond, il s'écroule, terrassé par des émanations nocives. Son frère veut se porter à son secours, mais les gaz ont également raison de lui. Tous deux ont succombé.

∴

Il s'agit cette fois, de deux beaux-frères, puisatiers l'un et l'autre aux environs de Granville. Parvenus à 10 mètres de profondeur ,le 21 septembre, ils font exploser deux mines, puis partent déjeuner.

Après le repas, vers 15 h 30, l'un d'eux descend dans le puits. Gêné par les gaz, il veut gravir l'échelle afin de remonter, mais parvenu à deux mètres de la surface, il a un nouveau malaise et retombe au fonds du puits.

Son beau-frère descend pour lui porter secours, mais intoxiqué lui-même, il s'effondre à son tour.

Malgré la promptitude des secours, seul le premier, quoique gravement blessé par sa chute, put être ranimé par les pompiers.

Les deux puisatiers, qui avaient à leur disposition un compresseur pouvant leur envoyer de l'air, n'avaient pas pensé à le mettre en route.

∴

Un puisatier, père de six enfants, avait entrepris d'approfondir un puits appartenant à un propriétaire de la région d'Auch. Trois aides l'assistaient.

Il avait, dans la journée du 22 septembre, fait partir une mine. Au début de l'après-midi, il reprend sans encombre les travaux. Le lendemain il recommence la même opération. Après déjeuner, vers 14 h. 15, ayant fait brûler une bougie au fond du puits, il descend par une corde à nœuds, puis par une échelle, mais sans mettre une ceinture de sécurité.

A peine est-il au fond, après avoir fait quelques mouvements, qu'il s'affaise. Les aides veulent donner l'alarme, mais l'un d'eux décide, malgré les conseils de ses camarades, de se porter au secour de la victime.

Atteint à son tour par les émanations, il perd très vite connaissance. Tous les efforts pour ranimer les deux malheureux sont restés vains.

LE DANGER SOUS TROIS FORMES

L'atmosphère au fond d'un puits peut être dangereuse dans les trois cas suivants :

1) si elle manque d'axygène: danger d'asphyxie ;

2) si elle contient un ou plusieurs gaz toxiques : danger d'empoisonnement. A noter que la concentration de ces gaz est au moins aussi importante à considérer que leur nature ;

3) si elle contient des substances susceptibles de former, avec l'air, des mélanges détonants : danger d'explosion.

La bougie et le canari

Sans remonter aux mineurs de jadis, que précédaient des pénitents porteurs de torches, l'un des procédés employés pour s'assurer que l'air de galeries était respirable a été longtemps d'amener dans le fond un canari en cage.

Les puisatiers utilisent aujourd'hui encore le système de la bougie, ainsi que le prouve notre dernier récit d'accident ; parfois, ils emploient l'alcool enflammé descendu dans un seau ou même un simple papier enflammé jeté au fond du trou. Ils détecten ainsi le gaz carbonique qui empêche toute combustion. Mais ni la bougie ni l'alcool, ni le papier ne permettent de se rendre compte de la présence d'autres gaz lourds et toxiques, tel l'oxyde de carbone, qui peuvent stagner dans les fouilles ou dans des poches, selon la forme du puits. Les brûlots peuvent, au contraire, on l'a vu, provoquer de dangereuses explosions.

Le canari, par contre, susceptible d'être intoxiqué de la même façon que l'homme par l'oxyde de carbone ou par le méthane des terrains marécageux, peut permettre de déceler la présence d'émanations délétères, ou tout simplement l'absence d'oxygène. Beaucoup, pourtant, hésitent à sacrifier l'oiseau chanteur dont l'achat est coûteux.

Les appareils de détection actuels ne peuvent pas être utilisés à distance. Ils exigent que l'expérimentateur soit, lui aussi, au fond, c'est-à-dire, en danger.

Mais alors, que faire?

En attendant que soit mis au point un appareil de détection sim-

(Suite page. 2)

Nous avons glané pour vous...

L'automne dernier

UNE FAUSSE ALERTE A MIS EN EMOI LE STRATEGIC AIR COMMAND

Le *Washington Star* annonçait dimanche qu'à l'automne dernier, en pleine crise de Berlin, un faux signal qui pouvait faire croire à une attaque imminente des Etats-Unis, avait mis en état d'alerte toutes les bases dans le monde du S. A. C. (Strategic Air Command) où des bombardiers, équipés de bombes à hydrogène, étaient prêts à décoller.

Alors que, jusqu'à présent, le département d'Etat avait démenti les rumeurs qui avaient circulé à ce sujet, dimanche soir, le quartier général du S. A. C. confirmait cette information. Un porte-parole précisait que la fausse alerte était due à un défaut de communications qui avait déclanché des signaux reçus au centre de commandement du S.A.C., à Omaha (Nebraska).

Selon le porte-parole du S.A.C., les signaux indiquaient qu'il se passait quelque chose d'anormal dans les radars dispersés dans les régions arctiques. Immédiatement alerté, le centre de Thulé avait répondu que tout était normal.

L'alerte n'avait duré, disait-il, que quelques secondes et non quatre minutes comme le prétendait le *Washington Star*.

D'autre par, nous avons puisé à la même source (A. F. P.).

SELON DES PSYCHIATRES AMERICANS

80 % DES NEW-YORKAIS SONT DESEQUILIBRES...

« Sur cinq New-Yorkais on compte quatre déséquilibrés... », telle est l'effarante conclusion d'un groupe de psychiatres qui a effectué pendant huit ans une étude sur la santé mentale des habitants du centre de Manhattané. Seuls 18,5 % des New-Yorkais sont complètement exempts de tout désordre mental, tandis que 23,4 %, gravement atteints, ont besoin d'un traitement psychiatrique, et 58,1 % souffrent d'un déséquilibre modéré, mais peuvent mener des existences normales sans soins psychiatriques.

Ce rapports est fondé sur des sondages effectués auprès de 1.660 personnes d'un quartier-type de Manhattan. Les psychiatres affirment en outre que la proportion des déséquilibrés à New-York n'est guère supérieure à celle du reste des Etats-Unis.

Un rapprochement entre ces deux brèves informations, si l'on tient compte que les déséquilibrés, dans la proportion de quatre individus sur cinq, ont la possibilité d'appuyer sur le « bouton » susceptible de déclencher sur la planète la guerre exterminatrice, il faut bien admettre que notre vie ne tient qu'à un fil.

2.000 NF POUR UN JUGEMENT SEVERE DE LA FAYETTE SUR NAPOLEON

On a adjugé à l'hôtel Drouot une lettre de La Fayette portant le jugement suivant sur Napoléon 1er.

« Il a tué la liberté, ramené l'aristocratie, le despotisme et les Bourbons. »

Le plus grand génie de tous les temps, comme le qualifient les fumistes qui écrivent l'Histoire de France, est passablement malmené par son contemporain, authentique marquis, par surcroit général, qui devait bien connaitre la question.

Un tel jugement, venant de nous, n'eut provoqué que du dédain. Formulé par le marquis de La Fayette, c'est autre chose, et ne manquera pas de faire tiquer certains.

Risque présenté par les travaux de soudure a l'arc

PROTECTION DU PUBLIC

(Arrêté du préfet de police, du 26 octobre 1961)
(B. O. du 2 novembre 1961)

Le préfet de police,

Considérant les dangers auxquels sont exposées les personnes, et plus particulièrement les enfants, qui stationnent près des chantiers où sont exécutés des travaux de soudure à l'arc sans autre protection que celle utilisée par celui qui effectue le travail ;

Arrête :

Article premier. — Dans Paris et dans le communes du département de la Seine, les dispositions nécessaires seront prises pour protéger les passants et les voisins des dangers pouvant résulter de travaux de soudure à l'arc effectués ou non sur la voie publique, soit au-dessus du sol, soit au niveau du sol, soit au-dessous du niveau du sol.

Le poste de travail devra notamment être isolé des vues possibles par un écran opaque de dimensions appropriées et d'une stabilité assurée. Cependant, cet écran pourra être léger et amovible, de manière à être aisément déplacé selon les besoins au cours des travaux.

Art. 2. — Les accès immédiats aux chantiers visés à l'article premier devront, en outre, être signalés au public par des écriteaux très apparents, et suffisamment éclairés si le travail de soudure se fait de nuit, portant le libellé suivant : «Danger, il est interdit aux piétons de stationner.»

Art. — Les infractions aux dispositons du présent arrêté feront l'objet de procès-verbaux qui seront transmis aux tribunaux compétents.

NOTRE AVENIR

Tous les militants se posent certainement la même question que moi. Combien de temps allons-nous encore rester à végéter, comme minorité syndicale, au sein du prolétariat français ? Car la réalité des faits nous oblige à être conscients de notre faiblesse ; mais si nous sommes presque des inconnus pour la grande masse des travailleurs, par contre notre mouvement a une si haute mission à accomplir, que nous devons tous donner à la C. N. T. cet essor dont elle a tant besoin.

Quoi faire pour y parvenir? La première des tâches à réaliser est de nous faire connaitre du monde des producteurs, et je pense qu'une propagande régulière et persévérante est indispensabe, surtout dans cette période trouble que nous traversons. Aussi, je renouvelle une suggestion qui, je le sais, à déjà été faite mais est restée pour ainsi dire au point de départ : l'adhésion en masse de tous les camarades étrangers, adhérents de l'A. I. T., résident en France, et de tous les anarchistes français syndicables, car leur place est au sein de cette C.N.T. anarcho-syndicaliste qui porte en elle leurs propres idéaux. Je suis sûr que nous pourrions récupérer les moyens financiers qui nous font tant défaut à l'heure actuelle, sortir de l'ombre où nous nous trouvons, et être les guides de ces prolétaires dupés et trahis par tous les mauvais bergers qui prétendent être leurs défenseurs.

Alors, camarades de toutes les nationalités, faites votre devoir d'internationaliste, pour que vive la C.N.T. de langue française et *le communisme libertaire*.

R. ALVAREZ

LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
DE LANGUE FRANÇAISE

SALLE DE LA MUTUALITÉ
24, rue St. Victor, Paris, (V) (Métro: Maubert - Mutualité)
VOUS INVITE CORDIALEMENT A ASSISTER
le dimanche 29 avril 1962
A 9 HEURES 30
au grand meeting commémoratif du
1er MAI
Y PRENDRONT LA PAROLE PLUSIEURS ORATEURS
DES SECTIONS DE L'A. I. T.

A 14 HEURES
au profit de la caisse de solidarité de l'organisation
GRAND GALA DE VARIÉTÉS
avec le concours de nombreuses vedettes internationales

En torno a la euforia peronista

NO se puede en un artículo, y tampoco está a mi alcance, explicar los verdaderos factores que en su tiempo pusieron sobre escena al peronismo, alrededor del cual se está haciendo tanto ruido. Plumas mejor documentadas, jugándose la vida como un Matteotti o un Galíndez, debieran intervenir para poner al descubierto las siniestras intenciones y los fabulosos intereses en juego que se quieren ocultar tras una contienda electoral.

Para los adoradores de ídolos el ruido alrededor de un personaje se explica atribuyéndole cualidades excepcionales y hasta sobrenaturales. En el caso de Perón, en los anarquistas, humanistas y gente de temperamento liberal despierta inquietud porque el peronismo, en el terreno en que se desenvuelve trae aparejada una de las dictaduras mas peligrosas para la emancipación social. A los políticos desprestigiado les produce temor porque, por experiencia, saben que si vuelve el peronismo serán remplazados por líderes y políticos que no tuvieron la oportunidad de desprestigiarse. En cuanto al gran capitalismo y a los pequeños ricos con deseos de llegar a grandes, la vuelta del peronismo les quita el sueño, porque Perón pretendió someterlos a los dictados del Estado, cosa a lo que en la Argentina no se estaba acostumbrado. Los clasistas y toda fauna de izquierdistas dirán que si Perón era malo para los ricos debió ser bueno para los pobres. Lo que no es cierto. El peronismo, aun dando limosna a los «descamisados», como la dictadura proletaria o el cáncer, es malo por principio para toda la humanidad. El cáncer limita el tiempo de la vida y las dictaduras la libertad de vivirla.

La peligrosidad peronista no se la puede comprender comparándolo a ninguno de los dictadores contemporáneos, con los que sólo tiene de común el odio a la libertad. Pero en el terreno que se desenvuelve cuenta con muchos más recursos para reducir a lo mínimo los valores morales que nos son tan queridos. Uriburu no contó con más recursos que la sorpresa y la violencia para imponerse. Y por esto y por ser juguete demasiado visible de los consorcios extranjeros, no pudo sostenerse. Los factores para mí visibles que en su tiempo facilitaron el triunfo del peronismo y que pueden facilitar su retorno no son espontáneos ni de creación peronista. La virtud que cabe reconocerle en tal caso, está en saberlos descubrir y aprovecharlos.

En los casi tres millones de kilómetros cuadrados de una fertilidad que un europeo conocedor podrá calificar de asombrosa, en medio de una exuberante producción de comestibles controlado por el gran capitalismo, los nuevos ricos y un gobierno a su medida, la clase obrera pasaba privaciones incluso alimenticias. El movimiento que dio vida a la FORA y a partir de principios de siglo, en cuarenta años de titánica lucha arrancó a la burguesía y al Estado sustanciales mejoras económicas y morales. Y creó un clima favorable a todas las manifestaciones del progreso social.

La dictadura de Uriburu que se impuso en 1930, se propuso destruir nuestro movimiento sin lograrlo. Pero el general Justo, que le sucedió por una maniobra sufragista, acompañado de ex socialistas como ministros y consejeros, continuó persiguiendo a la FORA con poco ruido, pero empleando mucha crueldad, en cámaras de tortura en las que sólidos compañeros perdían el juicio, con largos períodos de encarcelamiento sin proceso, con asesinatos, confinamientos y deportaciones, de tal forma, que en seis años destrozó el andamaje del movimiento, su fuerza combativa y su capacidad progandística. Privado el proletariado de su organización defensiva, los capitalistas volvieron a sus procedimientos esclavistas. Y fue entonces que apareció el gran mesías con el anuncio de los grandes salarios y la promesa de que haría respetar las leyes protectoras de los descamisados. En los primeros momentos el proletariado le creyó un charlatán más. Pero los grandes salarios se hicieron efectivos, y patronos que se negaron a cumplir las disposiciones peronistas fueron encarcelados.

La concesión de grandes salarios para favorecer el desarrollo económico interno hacía tiempo que se venía propagando por los expertos. Pero los capitalistas extranjeros, con mentalidad de Al Capones, se oponían, y los nuevos ricos con mentalidad de rateros, también. Los que no se conformaron con los grandes salarios y otras limosnas por Dios, en nuestro movimiento y otros sectores fueron pocos y de perseguirlos se encargó el ex sindicalista Borlenghi, que en el gobierno de Perón fue ministro del Interior. Con los grandes salarios la euforia de hacer riqueza personal dominó a gran parte del proletariado. Y el hecho de que estos salarios fueron sancionados desde arriba, despertó la creencia en los ídolos y maleó el buen sentido que animaba al proletariado en su lucha emancipadora.

La nacionalización de los capitales extranjeros, que las enormes ganancias de la guerra ha hecho, en parte, posible a los ojos de los nacionalista, también prestigió al peronismo.

El mesías, para encandilar y dirigir las masas, precisaba un plantel de líderes y estos también estaban preparados y esperando la ocasión. La central sindicalista paralela a la FORA, ya especializada como sirvienta de gobernantes, si bien en los tiempos que la FORA pudo actuar tuvo pocos efectivos, disponía, no obstante, de buena cantidad de líderes con mentalidad de ganaderos que fueron el mejor puntal del peronismo. Pero ello no bastó para sostener a éste. Nuestro Movimiento y otras corrientes morales debilitaron su base. Por aparecer como un engendro extranjero fue atacado por los ultras nacionalistas. Una amenaza que hizo Perón de anular el Ejército calificándolo de institución improductiva, fue lo que provocó la rebeldía militar que motivó la caída del mesías.

Los gobernantes que sucedieron al peronismo, sostuvieron la baja cantilena de que la patria había quedado en ruinas y para «salvarla» suprimieron las mejoras económicas que gran parte de la población disfrutaba, haciendo que el peronismo, que aún está fresco en el recuerdo, reviva; y tengo la opinión de que contará con mayoría para tomar el poder por las buenas o por las malas. Un movimiento de contenido libertario o liberal que pueda impedírselo, que yo sepa no existe. La oposición que le hacen los militares puede estar movida por un mínimo de espíritu liberal y nacionalista que considera la dictadura de exportación extranjera. Y también el temor de que Perón cumpla su amenaza de hacerlo desaparecer o lo convierta en un cuerpo policial al servicio de su dictadura. En la oposición del Ejército acaso intervengan también grandes finanzas, pero de ello no estoy documentado, y puede que los próximos acontecimientos aclaren esto que ignoramos. Lo que está claro para los que no piensan con el estomago, es de que, entre todas las plagas que azotan al pueblo argentino, el peronismo es la peor, porque en el terreno en que se desenvuelve, a los «descamisados» puede meterlos en una camisa de fuerza que tarde y difícilmente podrán romper.

Serafín FERNANDEZ

NECROLOGICA

FRANCISCO LOPEZ RUIZ

Sorprendente y brutal nos llega la noticia de la muerte del que fue en vida nuestro compañero López.

Bien que enfermo de hacia bastantes meses, no imaginábamos que la muerte se lo llevara tan repentinamente. Osamos creer que la ciencia moderna podría alargarle la vida. No ha sido así. La parca se lo ha llevado para siempre.

Uno más que no podrá ver realizados sus caros ideales. Uno más que quedará en estas tierras de exilio como ejemplo de repudio al régimen franquista.

El nombre de López no era generalmente conocido por ser uno de esos militantes anónimos que tantos engloba nuestra Organización. No era de los que saben discursear en las asambleas ni llenar cuartillas en la prensa, pero sí un hombre íntegro y abnegado que nunca vaciló en ponerse al servicio de la C. N. T. cuando ésta lo necesitaba.

Era además un espíritu solidario ejemplar, y ello lo demostró cada vez que la Organización requería ayuda.

Por su edad avanzada siempre tuvo el deseo de ayudar a nuestros ancianos y algunos días antes de entrar por última vez al hospital, y presintiendo el desenlace fatal, nos hizo entrega de sus últimas economías diciéndonos que, como seguramente no saldría ya, hiciéramos entrega de ello para la suscripción Pro viejos e inválidos, demostrando una vez más su amor hacia aquellos que después de haber sido explotados durante toda su vida por el capitalismo se ven abandonados sin recursos y a merced de la solidaridad de los compañeros.

Por haberse ido últimamente a vivir con su hija fuera de Bruselas, nos hemos enterado demasiado tarde de la noticia para acompañarle a su última morada. Pero tanto los compañeros de Bruselas como cuantos lo hayan conocido no lo podrán olvidar.

A su hija y demás familiares vaya nuestro sincero pésame, y a ti compañero y amigo López te decimos, aunque no nos oigas ya, que guardaremos tu recuerdo y el ejemplo de solidaridad que siempre fuistes en el seno de la F. Local de Bruselas espejo nuestro para siempre.

La Federación Local de Bruselas

La mort peut se cacher au fonds du puits

(Suite de la page 1.)

ple et à distance des gaz toxiques ou explosifs, à la portée des puisatiers artisans, il est certaines précautions qui s'imposent:

A quelque moment que ce soit, et plus particulièrement après un tir de mine, la présence d'un surveillant est indispensable et l'encordage du travailleur qui descend, obligatoire.

Le puisatier, qui demeure à la surface pour surveiller son compagnon, doit pouvoir le remonter immédiatement en cas de malaise, sans descendre lui-même partager un péril qu'il ne peut écarter par sa seule présence.

Le puits doit être abondamment ventilé après un tir de mine. Les puisatiers de Granville, qui possédaient un compresseur et n'en ont pas fait usage, ont manqué d'esprit de sécurité alors qu'ils en avaient les moyens.

La loi, rappelons-le, est formelle

Dans les chantiers de travaux souterrains ou de fonçage de puits, le travail ne doit être repris, à la suite de tir de mine, qu'après que l'air a été renouvelé, de façon à assurer l'évacuation complète des gaz délétères pouvant être produits par l'explosion. (Art. 27 du décret du 9 août 1925).

(1). — Art. 3 du décret du 10 juillet 1913, dernier paragraphe:

«Les travaux dans les puits, conduites de gaz, canaux de fumée, fosses d'aisance, cuves ou appareils quelconques pouvant contenir des gaz délétères ne seront entrepris qu'après que l'atmosphère aura été assainie par une ventilation efficace.»

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE: TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important: Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral: Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction. Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à: Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Siège et correspondance 24, rue Rouget de l'Isle: Permanence les samedis de 17 à 18 h. 30. Diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, adhésions, renseignements, Bibliothèque

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

España en cifras

NEGOCIOS SUCIOS

DESDE el 1935 — último año de estadísticas completas anterior a la guerra — hasta el 1958, los beneficios de los seis grandes Bancos (Central, Español de Crédito, Hispanoamericano, de Bilbao, Vizcaya y Urquijo) han pasado de los 56 millones de pesetas a 1.9 6 millones. Esto significa un aumento de 3.450 %, o expresado de otra forma, los beneficios se multiplicaron por 34,45.

En el mismo período los precios aumentaron algo más de 1.000 % y los salarios entre 370 a 500 %.

Los seis grandes Bancos controlan el 80 % de los capitales invertidos en sociedades anónimas y en el Instituto Nacional de Industria.

MISERIA OBRERA

Gran parte de la población es agraria (14.500.000) no posee un solo pedazo de tierra. Los grandes terratenientes siguen repartiéndose la riqueza del país, empleando métodos atrasados y boicoteando la economía nacional.

Los índices de producción por habitante siguen siendo inferiores a los del período 1931-1939.

CONSUMO

El promedio del consumo de carne al año es de 14 kilos por habitante, lo que no quiere decir que cada español los consuma. Muchos españoles siguen aún viviendo en cuevas y barracas dentro de la periferia de las ciudades más modernas (Barcelona, Madrid). El coste de estudio de los hijos de los obreros no hay trabajador que pueda soportarlo y las «vacaciones» siguen siendo el sueño dorado de los obreros.

LA EMIGRACION

Según cifras oficiales del Ministerio de la Gobernación, en el 1953, de los 215.389 españoles residentes en Francia, 90.000 eran refugiados políticos. A la emigración política ha seguido una emigración económica.

« POBRES RICOS »

En el 1960 el gobierno español (léase desgobierno) ha firmado convenios de emigración con Argentina y Brasil. También ha sido concertado un acuerdo con Alemania Federal a efectos de enviar a dicho país 25.000 obreros en paro. Otro convenio análogo fue establecido con Australia. Según el diario reaccionario «ABC» dice en uno de sus editoriales que se está haciendo una injusta campaña contra los ricos propietarios andaluces. Y salen al paso de esa campaña, defendiendo a esos propietarios, Pemán, Halcón y Cuevas. En un artículo de éste último titulado «Pobres andaluces» éste — propietario también — escribe que «quien de veras las pasan mal son los propietarios por los quebraderos de cabeza que tienen.»

DE LA ESTRUCTURA GENERAL DE ESPAÑA

La sociedad española se divide de la forma siguiente: Clase alta 0,1 % (28.000 h.); clase media 27 % (7.560.000 h.); clase obrera 72 %, o sea 20.412.000 h.)

DE LA RENTA

La renta por español es de 212 dólares, es decir, la más baja de Europa. Y con ser además de las bajas, es de las más injustas, pues el 27 % de la población dispone de más del 70 % de la riqueza, mientras el 72 se reparte menos del 30 %.

LA CLASE OBRERA Y LA IGLESIIA

De una encuesta que tomamos del libro «Ante la segunda revolución industrial», de Santiago López Cendoya, página 278, Edit. Studium, Madrid, 1959. Dice que consultados 15.491 obreros sobre cuestiones religiosas, ha dado el resultado siguiente:

Se declaran anticlericales ..	13 857
Antirreligiosos	6 300
Sin preocupación alguna por lo religioso	8 485
Cristianos de tres partidas (bautismo, casamiento y muerte)	13 349
Cristianos de misa los domingos	1 190
Cristianos en algunas ocasiones del año	3 605
Cumplen con Pascua (incluidos los que oyen misa los domingos)	4 430
Pertenecen a organizaciones católicas	460

Esta ligera mirada sobre España, puesta en cifras, pone de relieve su triste realidad, su mísero estado, pero, a la vez, el grado elevado de resistencia pasiva que sigue aun manteniendo la clase trabajadora.

La encuesta sobre el estado religioso de la clase trabajadora es elocuente. Puede el clericalismo lanzar campanas al vuelo sobre su «paternalismo» obrero, pero la clase explotada no cree en él.

La desproporción del disfrute de los bienes terrenos dividen radicalmente al país entre pobres y ricos no habiendo fiel en esa balanza, siendo los pobres los más, qué duda cabe que acabarán por dominar a los menos... Lo que falta es ponerse en marcha.

La emigración económica, que es una salida al paro obrero, si bien da un respiro al nefasto régimen político que impera, será, a la larga, quien introducirá en España aire de libertad y con ello la muerte del franquismo.

Y en cuanto al apremiante problema del campo... A ello iremos en próxima crónica.

ZAFRA

Mitin en París

El día 1° de mayo, a las nueve y media de la mañana, en la sala Lancry, tendrá lugar un gran mitin de Alianza Sindical, organizado en colaboración con la Unión Departamental de Fuerza Obrera.

Se gestiona la participación de los organismos nacionales de la C. N. T., U. G. T. y S. T. V. que, en principio, han dado su entusiasta conformidad.

Próximamente, completaremos todos los detalles y facilitaremos los nombres de los oradores que tomarán parte.

Alianza Sindical - Comité de París.

FESTIVAL BENEFICO

Para el 29 de abril a las 3 de la tarde en el Palais de la Mutualité, rue St-Victor (Métro Mauberg-Mutualité).

Organizado por la Confédération Nationale du Travail en provecho de su obra de Solidaridad Obrera.

Simone Chobillon

Esta gentil y dinámica artista vendrá a nuestra fiesta del Palacio de la Mutualidad para presentarla con el donaire que la caracteriza. Amiga de nuestras cosas, en todo momento presente en Festivales y Galas de tipo libertario, Simone se ha sentido contenta de haber sido invitada a nuestro máximo espectáculo solidario del año, tan concurrido por compañeros franceses, búlgaros, italianos, etc., y tan desbordado por los trepidantes españoles. Simone y sus compañeros artistas galos observan y estiman a este público nuestro que los sitúa en un ambiente diverso de suyo, tan discreto, contra el español, tan propenso a los arrabatos de entusiasmo. Simone Chobillon, en la Mutualidad, sabrá contentar a todos, artistas y público con su gracia natural y sus agudas oportunidades.

DISCOS

CADA día que pasa me convenzo más y mejor de mi condición de superviviente de época. Hago esfuerzo memorial y me parece haber visto pasar por debajo el alfeizar de mi ventana a una comitiva marcial mandada por el general Claparède durante la invasión napoleónica.

Y en mi infortunio de persona bracaante en días que no comprendo, no termino de recibir sorpresas, quedando más refractario que nunca a esta situación social trepidante.

Cada visita que rindo a amigos «hachelemados» (de HLM), mi perplejidad sube de grado. A la vista de cada parador hogareño de ésos me digo la del circo: «Más difícil todavía.»

Aunque a decir verdad, cuando penetro en un almacén de ropas hechas (para adaptarme: un «todo presto»), no distingo una americana de unos pantalones. Los nombres de las prendas son tan complicados como las prendas mismas, y si ignoro cómo designarlas así desconozco, también, en qué manga meter brazo o pierna. La forma de vestir y de peinar que distingue a la juventud «última ola», me parece más propia de un «ahí va esto» que de un «todo presto». Pero a cada cual su tiempo, su gusto o su ridículo.

Viendo estampas de mi época échome en cara a las jóvenes aquellas con faldas rozando el suelo, cosa que no acongojaba. La mucha ropa no existía en la dama en el estuche de la alcoba. Caído el artificio, la persona se recobra en su esencia y tanto fue la abuela mucho año como es la jovencita de ogaño. Quede al efecto la figura humana en su punto involucionado, que la ropa de abrigo es flor —de trapo— de un día.

Cierro el armario.

Cierro el armario, para penetrar en casa de un amigo, más que envuelto, arrastrado por el oleaje extremo de la moda.

— ¡Qué quieres! —aprueba—. Las mujeres mandan en el interior casero y no hay que discutirles hilo ni estilo. ¿Ves? Esto que interpretas taburete según tus ideas ochocentistas, es una mesa, y lo que se te antoja mesa es un banco en el que sentarse para honrar comida. Siendo comprensivo de esta novísima lógica, colocarás plato sobre tus rodillas y pies sobre el escabel que interpretas, puesto al revés, cubo para plantas. Plato llano tendrás para la sopa, y si hondo, échale una moneda para el niño. La cuchara es como un 8 y cuida no meter el mango a la boca. Asuntos sencillos estándose acostumbrado, y cuando ello acontece cambia la moda, habiendo que adaptarse a nuevos sistemas para mantenerse a tono con las novedades del momento.

Para mejor escuchar a mi anfitrión, traté de sentarme en el diván, mas tuve miedo de aplastar a alguien que pudiera estar dormido dentro. Quise sentarme sobre un banco, y temí hacerlo sobre una mesa, puesto que las hay de centro y de lado para maderos mutilados en figuras de adorno. Adiós, pues, mi amigo; volveré otro día. Ya en el rellano, por recelo de entrar en un armario desconsideré el ascensor, apurando hacia abajo cuantos peldaños había hollado yendo para arriba.

Hablándole a otro amigo de mi largo infortunio casero, aconsejóme comprar una copropiedad, cual él acaba de hacerlo. COP, igual o parejo a HLM. Hay —debe haber— mucho dinero para echar por la ventana, y donde habito hay ventana pero no dinero que arrojar por ella.

Sobre hacer la pintura y colocar linoleum, tabiques y puertas en un «presto para habitar» de estos, queda la dura obligación de adquirir muebles de moda, cuya aplicación y uso ni el propio vendedor acierta a explicar satisfactoriamente. En cuyo caso se acepta esa absurdidad en madera, se calla, se paga y se desaparece para no producirse un ridículo.

Mas el segundo amigo que me ocupa es expedito y, por su bien, carpintero. «Me lo haré todo —explica—. Las sillas las pretendo diferentes de todas. Sorprenderé al mundillo que me visite.»

— Sí, ya sé —le interrumpo—. Construirás sillas para sentarse derecho, o con el culo a ras de suelo para estirar piernas sentado, o con el posadero en la otra parte del respaldo, cualquier cosa. Mejor colocar piedras silleras para no engañar ni engañarte. ¡Qué hermosa ya me está resultando la humilde y cómoda silla de espadaña!

DISCOBOLO

Antena

DESPARPAJO

MADRID. — En la calle de Alcalá de ocho a nueve de la noche ocurrió un robo de la categoría «escandaloso». Sin despertar sospechas en el numeroso público que en tal hora transita por tan céntrica calle, un grupo de ladrones se llevó en camioneta una caja de caudales de 400 kilos y contenedora de medio millón de pesetas, el todo sustraído de un acreditado establecimiento.

NI EL CADAVER

BARCELONA. — El albañil caído en el socavón de la calle Castañer no ha sido habido ni en cadáver a pesar de los esfuerzos realizados por sus compañeros para lograr el fúnebre rescate.

SISTEMA BRIGIDA

BARCELONA. — En un matadero de esta ciudad se ha ensayado con éxito el sacrificio de reses mediante pistola eléctrica, tal como propusiera Brigida Bardot en unas declaraciones hechas en Paris.

CONTRADICCION

TARRAGONA. — Dicen de Tortosa que la cárcel de aquel partido judicial ha sido cerrada por falta de presos. Lo propio es que se diga que ha quedado abierta... en espera de nuevos inquilinos que las guardias de Franco sabrán hallar.

SE VA Y NO VUELVE

BARCELONA. — El ex diputado de la Lliga, Luis Massot, formaba parte de una peregrinación barcelonesa al Vaticano. Víctima de una neuralgia religiosa falleció en la propia basílica de San Pedro de Roma.

DESPOJAN A THEMIS

EL CORONIL. — Los ladrones penetraron en el Juzgado municipal, llevándose cuanto dinero en él había.

CAPITULO ESPECTACULOS

BARCELONA. — En esta ciudad existe un reglamento disponiendo la distancia de aparcamiento de coches cerca de los locales espectáculos públicos. En la misma ley acaban de entrar los coches estacionados cerca de los edificios destinados a funciones religiosas.

INDUSTRIALIZACION DE LAS HURDES

CACERES. — Ha sido dispuesta por el Patrimonio Forestal la erección de una fábrica de resinas en las Hurdes como consecuencia de la repoblación forestal de la comarca. De momento los árboles aún no han sido plantados.

LA GUERRITA

SAN SEBASTIAN. — Yendo en motocicleta volcó el cabo de la Guardia civil Emilio Franco Hernández al atropellar a una mujer en la carretera de Alsasua. Franco quedó mal herido y la mujer con simples erosiones.

EL DEFENSOR

VITORIA. — A una loca que dio muerte a su marido, el abogado defensor le reclama veinte años de presidio. Naturalmente, el fiscal quiere que la maten.

La República Arabe des-Unida

(Viene de la página 4)

prende que el reciente golpe no era una sorpresa para nadie.

Siria e Irak se inquietan ante la posibilidad de un tratado militar entre Jordania y Kowei. Se sabe que la entrada de Kowei en la Liga Arabe provocó disgustos. Se opina que Kowei, territorio recientemente liberado de la dominación inglesa, se halla al servicio de los intereses anglo-americanos. Al Salem Al Sabah, ministro de Relaciones Exteriores de Kowei, protestó ante la Liga Arabe a causa de las declaraciones de Kenen, en este entrevista con Kondsi, en la que, como conclusión general, ambos presidentes determinaron convocar a una Conferencia a los Estados Arabes para discutir acerca de los conflictos inter-árabes, de la situación internacional y de las amenazas de Israel. Kondsi y Kener proponen a los demás Estados Arabes el establecimiento:

1°. — De un pacto militar unificando los mandos de los ejércitos árabes como preludio a la fusión de todas las fuerzas;

2°. — De un acuerdo de constitución de un Consejo Económico que habría de coordinar el desarrollo industrial de los países miembros;

3°. — De un tratado tendente a unificar la política extranjera de los Estados Arabes;

4°. — De una convención conducente a la creación de un Consejo Cultural supranacional.

Si el gobierno de Damasco logra restablecer y dominar la situación — lo que parece obtenido — tendrá en el pacto Siria-Irak un punto de apoyo defensivo contra las pretensiones de Nasser. Pero de poco valdrá a Siria un pacto defensivo si por otra parte no obtiene las facilidades necesarias para crearse una economía propia que permita elevar el nivel de vida de su población.

Israel constituye una preocupación y un escollo que acrecienta las dificultades ya de por sí acuciantes. Tanto peor para Israel si con sus provocaciones incita a Siria a lograr los medios necesarios para defenderse y a su vez atacar...

∴

De todas las informaciones recibidas se desprende que el pueblo sirio no participó en los recientes acontecimientos, contemplando impasible la revolución de palacio. Sería un buen síntoma si la impasividad se afirmara en la indiferencia ante problemas que no le atañen directamente, manteniéndose en cambio alerta frente a los hechos que los competen. Tenemos nuestras dudas. El mundo árabe — precisamente — se halla dominado por una oleada de nacionalismos que no conducen a otra cosa que a la exacerbación de pasiones bastardas como el patriotismo, el racismo y la religión. Están lejos de liberarse de semejantes pestes.

B.D.I.C

23 AÑOS DESPUES

Nuevo quijotismo de los españoles

(Continuación)

SI los franceses estaban sometidos a las más grandes restricciones ¿qué les seria suministrado a los trabajadores de los grupos de extranjeros?, ¿de qué forma se valian éstos para no sucumbir de hambre, estando obligados a trabajar ocho o diez horas diarias? Muchos se negaban a ello. Otros desertaban de los grupos y se «camuflaban» donde la vida les era más llevadera. Pues si no podian con su esquelético cuerpo por falta de alimento menos podrian con el pico y la pala o el hacha que en los grupos les imponian. Los que se negaban a trabajar tenian como castigo no cobrar los 50 céntimos, privándoles de poder relacionar con amigos y familiares, única satisfacción y consuelo de los refugiados de tercera. En casi todos los grupos el régimen de comida y trabajo era el mismo. Igual trato y disciplina de parte de los jefes, por lo regular militares franceses desmovilizados, autoritarios, irresistibles, déspotas, sabiendo al dedillo los estraperlos de los cuarteles en lo que se refiere a comidas y «sobras», que manipulaban con descoco, reservando — salvo casos dignos de encomio — pésima y escasa comida al personal de los grupos, que incluso los perros rechazaban. El trágala de cada dia y de siempre eran las zanahorias y espinacas que, de haber estado bien condimentadas y en abundancia, menos mal, pero cocidas sólo con agua eran detestables. Unido a esto el trato inferior les hacia insoportable la vida. Como si los españoles fuesen seres sin sensibilidad, inferiores, sin moral ni satisfacciones espirituales.

Este proceder injustificable soliviantaba al hombre más templado en las adversidades, máxime si caia en sus manos cualquier articulo periodistico como el que a continuación copiamos del semanario francés « Gringoire », del 17 de abril de 1941 titulado «Repetirlo» y firmado con las iniciales P L. Su autor no tuvo valor de dar su nombre. Empezaba así: «Los escándalos en los campos de internación. Varios centenares de españoles rojos, voluntarios de las Brigadas Internacionales del ex francés André Marty, debian de abandonar el campo de Argelés-sur-Mer, donde estaban internados y embarcar en Port-Vendres con destino al Africa del Norte. Pero en el momento de la partida una rebelión se produjo. Los guardias móviles intervinieron. Todo entró, finalmente, en orden, siendo cierto que ninguno de estos canallas marxistas ha podido coger «la llave de los campos». Los guardias de los mismos han sido siempre insuficientes, de lo cual nosotros habiamos prevenido. Las autorizaciones de salir concedidas a los indeseables les permitieron preparar el exterior y agrupar sus complicidades. Hace falta acabar con las historias que se repiten unas tras otras Los españoles que rechazan reintegrarse a su patria o que *no quieren partir para Méjico* — subrayamos nosotros — son agrupados en grupos de trabajadores. Gran número de ellos constituyen una mano de obra asaz barata que, inteligentemente utilizada, puede rendir un gran servicio. Mas, por otra parte, las cosas ocurren inversamente. Por ejemplo en el grupo 501, estacionado en Baziège. Graves incidentes se han producido en el mismo: Los españoles han rechazado la comida de medio dia y la de la noche. En la primera se les habia servido: sopa, rutabagas patatas en salsa, una manzana y un cuarto de litro de vino. El pescado que se esperaba no habia llegado (Las familias francesas con frecuencia registran el mismo contratiempo). En desquite, en la comida de la tarde les fue servido: sopa, carne en salsa con patatas, manzanas y un cuarto de litro de vino. De las dos comidas solamente aceptaron el vino. A la mañana siguiente rechazaron el café porque a su gusto no estaba lo bastante azucarado. Por todo castigo al dia siguiente tuvieron que servirse los alimentos que habian rechazado la vigilia. Una sola cuadrilla estuvo fuera del movimiento, la que trabajó y tomó la comida en un acantonamiento alejado. Es evidente que el sistema de grandes reuniones perjudica a la disciplina de los campos. Una encuesta ha permitido descubrir un trabajo de propaganda de estos trabajadores, entre los cuales dos jefes de cuadrilla. Tres solamente serán enviados a un campo de concentración. Yo los dirigiria hacia el desierto africano. En el pueblo Fousobes, los españoles son albergados en las cocheras y otros en las casas, donde requisan y asolan. Por la noche inspeccionan los alrededores y regresan de mañana con un botin que se reparten entre si. La segunda noche de su llegada arrancaron de la iglesia el busto de San Antonio. Una unión existe entre españoles, pues reciben una circular tirada en muchos ejemplares titulada «Fraternalmente», la cual recomienda con insistencia cambios de residencia. ¿Qué residencia?

En fin, el incidente de Argelés-sur-Mer fue premeditado y organizado. ¿Por quién? No es difícil saberlo. ¿Y el campo de Milles? Hay allí una fábrica de cerámica muy moderna. Hubiese sido fácil ocupar en ella a estos tres mil individuos que descansan en las barracas en plena holganza. Sin embargo, se ha preferido abandonar a estos extranjeros de todas las nacionalidades en locales que encierran un material incomparable. Las depredaciones son serias. ¿Quién cargará con los perjuicios? Esas gentes de ahí no son desgraciadas. Véase uno de sus menús recientes: caldo de habichuelas, carne de buey al horno o con zanahorias, espinacas al jugo y naranjas. Los habitantes de la localidad, que no tienen tanta facilidad de abastecimiento se entregan a amargas reflexiones.»

Para qué vamos a comentar tal articulo, si se comenta solo. ¿Qué refugiado de compañia o grupo no se sublevaria con semejantes disparates propalados por los « Gringoire»?

Los españoles, igual los que trabajaban en los grupos como los que lo hacian particularmente, se conducian y se siguen conduciendo como personas dignas. Trabajaban y sufrian los improperios de que eran objeto sin osar rebelarse, no por espiritu de sumisión sino porque sabian que no estaban en su casa. Les daba en pensar que eran exilados y un dia se recobrarian. De momento habia que contrarrestar la propaganda malsana que creaba opinión en contra de ellos para repatriarlos y entregarlos a los pelotones de ejecución franquistas. El silencio en ciertas circunstancias es saludable.

Generalmente los refugiados españoles se comportaron en Francia como hombres que sabian estar a la altura de todos los momentos.

La historia sabrá juzgar el alto valor moral y espiritual de los españoles refugiados.

FIN

Manuel TEMBLADOR

Ni ilusión en verano, ni conformismo en invierno

INDUDABLEMENTE estas dos estaciones, por sus caracteristicas climatológicas, se prestan a que los hombres, sujetos pacientes de sus influencias, las apliquemos para el desarrollo de nuestras actividades. No obstante, y aún reconociendo sus influjos en la naturaleza humana, deberamos reconocer también que es sumamente necesario no estar ligados a las alzas y bajas que tan relativamente marca el termómetro que orienta nuestras acciones.

Cuando en torno a las mismas nace un afán por un objetivo, y éste es depositario de toda nuestra confianza, su dinámica ha de ser ante todo realista y, como punto de partida, tenaz, alentado siempre en el más ferviente deseo del logro de su empresa constructiva, sin que para ello hayamos de estar yendo y viniendo del Polo al Ecuador para ver cual de los dos climas es el más propicio para realizar la obra que nos hemos propuesto, fenómenos estos muy acusados, en términos generales, de actuación en los medios sindicales españoles en exilio.

Yo no me explico por qué regla de tres nuestro quehacer cara al problema español que tan hondamente nos afecta, ha de supeditarse a las originalidades de nuestro pensar, repleto de las naturales ilusiones que despierta el estio, para trazar las normas más convenientes de actuación, y en el invierno, con demasiada originalidad también, arrellanarnos en un conformismo tan desabrido, que hiela el alma de lo trazado en verano. Asi, pues, debemos aprestarnos a que ni una ni otra estación sean lastres para el cumplimiento de nuestras actividades como militantes de una causa común histórica y de actualidad, que determinó la necesidad de la Alianza Sindical U. C. T. - C. N. T.

Me permito señalar la paradoja de que en escasas localidades del Exilio han sido cumplimentados los acuerdos de sus respectivos comicios en materia aliancista, a fin de cumplir con la misión impuesta, toda vez que en las demás la inactividad ha caracterizado a los compañeros de ambas centrales sindicales afines en la cooperación hacia el objetivo fijado por la Alianza, como elemento dinámico para contribuir, desde el Exilio, a la liberación de España. ¿No es éste nuestro más deseado anhelo? Luego, ¿por qué no fundir todas nuestras voluntades y esfuerzos a este fin?

En nuestra Prensa la colaboración de compañeros que con sus plumas valorizan nuestras inquietudes y deseos colectivos, ha sido, desde el punto de vista de Alianza Sindical, insuficiente, casi nula; pero si bien no estamos sujetos a ellos, porque todos tenemos pensamientos propios, su cooperación literaria acrecienta el valor de estas necesidades. Y en cuanto a los editoriales aparecidos, excepto algunos chispazos elementales de orden constructivo y revolucionario, no marcaron más deseos de superación.

Claro que ugetistas y cenetistas dirán que las cosas tienen su curso normal que no se acelera con nuestra impaciencia. ¿Se habrá perdido el norte de lo que en pocos dias fue realidad en 1934? Es esta razón, nada más, la que me induce a hacer esta crítica a los dos campos sindicales. Pues, hora es ya para comprender que cualquiera estación del año es buena para emprender las acciones consecuentes con lo que fueron acuerdos de nuestros Congresos respectivos. A no ser que queramos seguir contemplando el problema de España a tenor del calor que dilata nuestra inspiración o del frio que nos contrae y nos congela, o bien, fiémoslo a la esperanza de un nuevo accidente de caza, por si hay más suertecilla que la vez pasada.

M. MARQUEZ

Comunicados

AVISO
A LOS COLABORADORES

En menos de tres páginas no podemos colocar la abundancia de material que recibimos, y nada de extraño que escojamos para el número de «ahora mismo» los originales mejores. Lo que no quiere decir que repudiemos las cuartillas gramáticalmente defectuosas, las cuales recibimos con estima. Pero, obligando éstas a correcciones de forma, estimamos que los compañeros afectados no deben darse por molestados si sus trabajos tardan algunas semanas en salir... si los mismos, no siendo de estricta actualidad admiten demora.

La Redacción

F. L. DE LYON

Para el domingo 22 de abril en el local social, 286, cours Emile Zola, el compañero Ruipérez dará una charla cuyo tema es «La juventud de hoy».

Por lo interesante del tema esperamos la presencia de toda la militancia.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo, dia 15 de abril, a las nueve y media de la mañana, y en la que se discutirá un importante Orden del Dia. No dudamos de la puntual asistencia de todos los compañeros.

AVISO

Se ruega a los compañeros Boldú (Borjas Blancas), Oriols (que perteneció al C. R. de Campesinos) y Porté, que se relacionen con el compañero D. Camacha, 24, rue Ste-Marte. Paris (10).

F. L. DE LIMOGES

Se convoca a los compañeros a la Asamblea general que se celebrará el dia 14 de abril sábado a las nueve de la noche en el local de costumbre.

Se pide una vez más la máxima asistencia de todos.

F. L. DE LYON

Convoca a todos sus afiliados para la Asamblea extraordinaria que tendrá lugar el sábado dia 14 del presente mes a las tres de la tarde. Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la máxima asistencia.

F. L. DE COMBS-LA VILLE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión general que se celebrará en el lugar de costumbre, el domingo et de marzo de 1962 y a las dos y media de la tarde.

Se recomienda la asistencia de todos los afiliados.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el dia 15 a las nueve y media de la mañana, en el Café, Plaza Cassagnes.

Dada la importancia del Temario a discutir, rogamos la asistencia de los compañeros.

MOSAICOS ESPAÑOLES, PARIS

Para el sábado dia 21 de abril, a las nueve de la noche, en el local social Asamblea *extraordinaria* de este Grupo.

F. I. J. L., PARIS

Anuncia reunión general para el viernes 20 de abril a las nueve de la noche.

F. L., THIAIS

Asamblea general para el 15 de abril a las diez de la mañana en el local social.

PARADEROS

Paradero del compañero Jacinto Llopart, que residió durante varios años en esta localidad. El interesado o los compañeros que puedan dar noticias suyas se dirigan a Juan López, Cité de Cerles, número 79, Firmi (Aveyron).

— Se pregunta a los compañeros que residen en Méjico, por si saben el paradero de Alejandro Balaguer Barbera que salió de un campo de concentración de Francia con destino a Méjico en el barco «Ipanema». Escribir a Melich Ramón, 28, rue des Martyrs du Nazisme. St. Nicolas de Port (Mte. et Mle). France.

Jean Rostand
LO QUE YO CREO
3.00
ediciones «SOLI»

«LA TRAGICA ODISEA DE QUINET»

DE tal calificó un dia el tullido «Segarreta», nuestro original dibujante de Tarragona, la suerte que posteriormente a su publicación sufrió el libro de Alaiz.

Hablemos, pues, de «Quinet», ya que en su aparición nosotros tenemos algo que ver.

Se engendró y nació «Quinet» en Albalate de Cinca; se lactó en Tarragona y fue declarado adulto en Barcelona.

En la Rambla de San Juan, en el taller de imprenta creado con las aportaciones económicas de compañeros y grupos anarquistas de muchas partes de España, y al calor de la excelente simpatia de la idea creadora encaminada a intensificar la labor propagandistica, Felipe Alaiz recaló allí un dia de 1919 recomendado por Segui para ayudar en nuestras labores de aquella provincia que iba siendo ganada para la C. N. T. y el anarquismo. Pocas semanas después de la llegada de nuestro buen Felipe, apareció inesperadamente un joven rubio, italiano, que nos recomendaba el viejo Cardenal desde Barcelona, quien habia sido requerido por Malatesta para que se atendiera al perseguido de Musolini. Se trataba de Mario Mantovani, inteligente compañero, cajista de imprenta y discipulo predilecto del viejo anarquista italiano. Hoy, Mantovani es director de «Il Libertario», de Milán, uno de nuestros periódicos más bien hechos y más selectamente nutridos en materia anarquista.

En este ensayo de taller colectivo que era la imprenta «Gutenberg», nuestro Felipe alternaba su labor entre «Fructidor», más tarde «Galeotes», y su «Quinet».

El tullido Segarreta escuchaba con suma atención las explicaciones que Alaiz le daba para que hiciera los dibujos concernientes a cada capitulo.

En la lectura de sus primeros capitulos del libro, estábamos presentes Torres Tribó, José Sinca (que debe hallarse en Francia ahora), Mantovani, Segarra, mi compañero y yo.

Ni que decir tiene que en aquellos dias, hasta la misma modestia de Alaiz nos encantaba en aquel intimo ambiente de fraternal colaboración. Y nos hacia comprender, a la vez, la profundidad y el humorismo tan humano, y realista a la vez, de su obra. Y aun cuando los capitulos no aparecian aún debidamente hilvanados, y si fragmentados, ya que algunas veces nos hacia retroceder algunas cuartillas, no por ello decrecia nuestro interés y nuestro entusiasmo por su obra, cuyo engendro en el Aragón de sus ensueños, iba desarrollándose en volumen que al correr del tiempo habria de ser estampado en letras de molde.

Y asi fue. Superada la represión sangrienta de Anido-Arlegui, de la que se libró Alaiz gracias a una intervención de un ministro tio suyo, Piniés, y al que nada le habia pedido, ya que sabia de antemano que sus actividades en la C.N.T. y en el anarquismo no habrian de originarle más que disgustos y tragedias sin fin, trasladóse, después de una corta permanencia en Valencia y Sevilla, laborando en nuestra prensa ininterrumpidamente, a Barcelona con sus papeles y apuntes, de cuyo voluminoso paquete quedaron algunos en poder de la policia.

Ya en Barcelona, igual que nosotros, conectó con el buen amigo Dionisios, pasando unos meses en la redacción de SOLI.

Al publicarse «Revista Nueva», que Dionisios tenia a su cargo, Alaiz entró como colaborador asiduo, unas veces con su propio nombre y otras con seudónimos variados, entre los que recordamos a «Calatraveño» y «Rodela». De aquí salió intima compenetración entre estos dos buenos amigos. Y leido «Quinet» entre otros varios amigos, se decidió que el libro, en edición pulcra y con los dibujos que Segarra estaba terminando (éste recién llegado a Barcelona), fuera editado por Editorial Hoy, filial de «Revista Nueva».

Y a los dos meses aparece «Quinet», con cubierta de «Shum, conquistada a través de las ininterrumpidas relaciones que escritor y dibujante mantenian desde mucho antes del inicio de la capaña en pro de la liberación del «Poeta».

El libro, pese a las dificultades gubernativas, fue bien recibido. Pero la calidad literaria de esta obra no fue bien comprendida e interpretada por la mayoria de nuestros compañeros cenetistas y anarquistas. La rudeza de nuestras luchas recientes, ininterrumpidas, habia embotado un poco las cualidades sensitivas e intelectuales de nuestra familia anarquista. Y primaba, a la vez, un inexplicable pesimismo, con algo de indifencia, hacia las selecciones literarias y profundamente atrevidas, de los escritores que, sin estar adscritos o catalogados no eran admitidos con generosa pasión por los hombres de nuestro movimiento. Pero al cabo de los años, Alaiz pudo darse cuenta de que su libro, considerado ya como *selecto manjar para finos paladares* (como alguien dijo), habia sido comprendido, bien interpretado y cuidado en cada biblioteca particular o colectiva.

Con todo, los 2.000 ejemplares quedaron reducidos a 1.200 a fines de 1925.

Y ahora vamos a levantar el telón sobre «La trágica odisea de *Quinet*».

Por inicios de 1926 nos ocurrió un percance afortunado, el cual nos permitió salvar la vida amorosamente accidentada de nuestro gran «Quinet».

En plena dictadura de Primo de Rivera, no era muy fácil la edición de prensa y libros nuestros. Y, no obstante, aceptando a regañadientes las imposiciones de la censura, nuestras editoriales y nuestra prensa sorteaban las incidencias gubernamentales de la mejor manera posible. Y por avatares de la época, «Quinet» «Páginas escogidas», de Multatuli, y «Ensayos y conferencias», de Pedro Gori, fueron a parar, en cantidad de 3.000 volúmenes, a un almacén de trapero de La Bordeta.

Hurtando el cuerpo a la persecución policiaca, y en dirección a un refugio que nos libraba circunstancialmente de ella, acertamos a pasar por la casa-almacén del trapero de marras. Y haciendo como distraidos mirones, para disimular nuestra situación de perseguidos permanentes, vimos en el fondo de aquel obscuro almacén una montaña de paquetes de libros sin llegar a distinguir de qué libros se trataba. Pero la curiosidad viva de nuestros sentimientos, nos impulsó con automática rapidez hacia el interior de la trapería. ¡Y cuál no seria nuestra sorpresa, al ver tirados y medio desatados por el suelo, que se trataba de aquellos libros en los cuales tanto habiamos contribuido en su confección material, ya que no en su creación intelectual! Nuestro estupor (aclaremos que íbamos con un compañero que hoy se halla en Barcelona en libertad vigilada) no es para contar ni describir fácilmente en estas notas de recuerdo. Perplejos, nos dirigimos al trapero y le pedimos precio de todo aquel informe montón de papel impreso; de todo aquel —para nosotros— emporio intelectual. El hombre nos pidió mucho dinero. Dinero que no poseiamos ni podiamos imaginar hallarlo, pues entre nuestros compañeros de aquella época —distintamente de la actual— no habia pudientes para hacer frente a nuestro deseo de adquirir aquel tesoro intelectual.

Resultado: que nos comprometimos para dentro de ocho dias llevarnos los libros. Nos hacian falta 500 pesetas. Le dimos de paga y señal, al cabo de dos horas, 50 pesetas.

Para salir del paso, decidimos escribir a la Librería Internacional, a Ferandel, explicándole el caso y diciéndole que a cuenta de otros libros y material que podiamos disponer nos enviara dicha cantidad. Al cabo de pocos dias, justamente cuando se cumplia el plazo, recibimos 400 pesetas, y las 50 que faltaban nos las facilitó un carbonero, ex militante de la C.N.T.

Como niños con zapatos nuevos, alquilamos un carrito para trasladar a nuestra casa aquel capital de sabiduria.

Y ahora llega la tragedia de «Quinet». A las pocas horas de salvar nuestro «tesoro», la visita policiaca pone en peligro el caudal recuperado. La persecución constante nos obliga a cambiar de domicilio casi cada dos meses. Y aquí estamos, Manolo Casanovas, Ramón Bou, otro compañero y los niños, cargando y descargando paquetes continuamente. La «odisea» de «Quinet» y las peripecias que ella comportan no son para contar. El continuo trasiego, no obstante, no tuvo la fatal desgracia de que los libros cayeran un solo instante en manos profanas. Se pudo orillar en todo momento el peligro de que cayeran en manos de los esbirros policiacos. Todos quedaron a salvo y en posibilidad, con los dias, de ser leidos por nuestra militancia confederal y anarquista. Cuando cayó Primo de Rivera, ya se habian repartido por España entera casi todos los libros. Unicamente quedaron, de nuestro «bienaventurado» «Quinet», unos cien ejemplares que fueron repartidos, más tarde, entre los compañeros presos en las cárceles de España que la flamante República habia tenido el cuidado de volver a encerrar.

Cuando alguna vez recordábamos este episodio ante Felipe Alaiz, en nuestra tertulia del Café del Prado, de la calle Cortes, especie de «Pombo» o «Café de Levante» de Madrid, donde nuestra peña tenia costumbre de reunirse tres veces a la semana, el autor de «Quinet» nos reprochaba habernos expuesto la libertad, pues al cabo y al fin, «siempre quedaria tiempo para una nueva edición».

Y aquí termina «La trágica odisea de *Quinet*». Que nuestros amigos perdonen la tabarra.

H.PLAJA.

« INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO »
por *Luis Fabri*

64 páginas de texto sumamente ilustrativo a 100 francos ejemplar. 15 por ciento de descuento a los paqueteros. Pedirlo en todos nuestros puestos de venta.

Aires de libertad en las Islas Canarias

I

SIN querer decir que llevemos «sangre» separatista en las venas, es cierto que generalmente olvidamos la geografia de la Peninsula Ibárica y sus islas. Cuando hablamos de España y su régimen, parece que ya hemos incluido el todo. Sin embargo, no es cierto. El todo, a veces lo olvidamos.

En este «olvido» dejamos pasar ciertas manifestaciones públicas que hay que considerarlas unidas y en el todo. Por ejemplo, las recientes manifestaciones univertarias de Barcelona tenian su eco en el otro costado de la Península, es decir, las manifestaciones del mismo género de los portugueses.

Existe comunidad espiritual y razones sociales idénticas en virtud de estas «coincidencias»; el deseo expreso de lucha une un propósito colectivo a los estudiantes de ambos mares.

Con lo que respecta a nuestras islas, nos pasa algo parecido o peor. De las Baleares las recordamos pensando en sentimentales y al igual que en las Canarias, olvidamos frecuentemente que en las islas existe el mismo régimen que en la Peninsula, con sus males aún más acentuados.

En estos dias la prensa se ha ocupado de las Islas Canarias, recordándolas no como región turistica, sino en trágica situación humana.

Poco, en realidad, dice la prensa sobre la agitación en las islas. Que «se ha constituido un movimiento autonomista que reclama la libertad para la isla». Que «la policia, empleando idénticos métodos que en la Península, ha detenido a una serie de personas, entre ellas a un poeta llamado González Bermera; que a estas personas se les acusa de distribución de propaganda clandestina». En resumen, esas son las noticias. Sin embargo, para nosotros deben ser mucho más importantes, pues, permiten calibrar mejor el ambiente generalizado en el «imperio» franquista con mares de por medio.

Esta noticia nos permite anticipar el trabajo que teniamos pensado dedicarle a este archipiélago del Atlántico.

Las dos provincias que constituyen el archipiélago encierran 600.000 personas con un total de 7.272 kilómetros cuadrados. Esas Islas, que en tiempos remotos fueron llamadas «las Afortunadas», son en general tierras volcánicas cuyos moradores de hoy las llamarian «tierras ingratas». La agricultura, Orotava aparte, es dificil. Sólo la voluntad humana puede luchar contra las dificultades, y teniendo en cuenta lo costoso que resulta el cultivo, la situación del bracero es miserable, mucho más que la del bracero andaluz, y de éste nos hemos ocupado varias veces.

La tierra no es tierra, sino roca o restos de lava que a puro puño, a puro hombre y a pura fuerza se realiza la trágica labor que hace de ese itsmo de rocas tierra cultivable. La técnica brilla por su ausencia y la falta de agua hace de ésta materia contable, contabilizada por billetes de banco.

Este esfuerzo improbo se concentra en tres cosechas: tabaco, tomate y plátano, convirtiéndolas en eje central de la economia tinerfeña.

Es de pensar que la alimentación base del canario —ese que trabaja y sufre como el peninsular— consiste en harina —un combinado de la isla—, plátano y tomate. La adquisición de esos productos para el trabajador tiene el limite de las monedas de su jornal, muy corto.

El 70 por 100 de la producción platanera la consume la Peninsula y el resto diversos paises de Europa. Pero como las plantaciones siguen el mismo rumbo que los grandes latifundios de la Peninsula, el bracero hambrea. Sólo el gran propietario y la Banca realizan los grandes beneficios.

A. P.

El proceso de los compañeros de Ginebra

M. Dussaix, juez de instrucción, acaba de terminar la información penal abierta a consecuencia del ataque de tres jóvenes anarquistas al Consulado de España. Este ataque tuvo lugar, como se recordará, a principios de 1961, habiendo sido los autores detenidos unas semanas más tarde. Sábese que estos jóvenes intentaron incendiar el edificio principal del Consulado arrojando por encima del muro algunos «cocktails» Molotov rudimentaramente fabricados. Además embadurnaron el rótulo ostentando los colores españoles y escribieron en las paredes de la propiedad palabras hostiles al general Franco, como asi algunos vitores a la gloria de la anarquía.

Ante los jueces de la Cámara de Acusación, que muy pronto van a situar a los inculpados frente a la jurisdicción del Tribunal, será M. Ordedlin, quien mantendrá la acusación contra los anarquistas procesados. Los mismos serán defendidos por los abogados Balland, Nicolet y Torello.

LAS FEDERACIONES ANARQUISTAS APOYAN A LOS ACUSADOS

La instrucción de este proceso ha sido rodeada del más estricto secreto. Sábese, no obstante, que ante el Tribunal la defensa situará el problema en el plan politico, mientras que la acusación fiscal se mantendrá según los imperativos del código penal suizo.

En el plano internacional se sabe que varias federaciones anarquistas de varios paises han intervenido en favor de los acusados, así como un cierto número de personalidades de izquierda mundialmente conocidas.

Parece que la vista de la causa tendrá efectividad a mediados del próximo mes de mayo.

(De la Prensa suiza.)

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE ABRIL

Lista II

Suma anterior, 1.928,30 NF.
Ivry: Familia Royo, 10 NF.
Choissy-le-Roi: José Jiménez, 4 NF.
Paris: José Cosio (abril), 30 NF.
F. L. de Paris. Donativos marzo:
Lajusticia, 5; Hernández Torres, 5; Fidel Huerta, 2; Juan Castillo, 5; Ordoño (hijo), 2; Robira, 10; Espinosa, 3; A. Carbó, 5; A. Moro, 5; Morales Soto, 2; Fernando Piñero, 2; F. N. J. F., 20; Uno de Cachán, 5; Leperreux : A. Trenc, 5 NF.
Gastos: Marzo, 24 beneficiarios a 60 NF : 1.440; Giros 20, 40. Total, 1.460,40 NF.
Total, 2.050,30 NF.
En caja, 589, 90 NF.

DISTRIBUCION MARZO

R. A. Mallemort (B. du Rhône); J. B., Troyes (Aube); M. C., Troyes (Aube); M. C., Troyes (Aube); J. C., Orán; P. C. Toulouse; J. L., Chartres; J. M. Narbonne; J. R., Ollette (P. O.); M. R. Marseille; A. P., Paris; G. U., Marseille; S. A., Méjico; F. S. Ferminy; J. S., Creil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne; S. B., Aspres s-Buch; M. F. Ganges (Hlt); J. S., Plaine St. Denis; R. O., Vaul en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y J. L. C., Bordeaux.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración.

"EL JAPON, HOY"
«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantisimo libro de viajes escrito por el compañero Victor Garcia. Precio: 2,50 NF.

CARTELERA

EN NARBONA

Sábado 14 de abril, el Cuadro Artistico «Cultura y Solidaridad» presentará un magnifico programa en español. El cuadro dramático en un acto y en verso: «Venganza de un alma noble», y un fragmento de la obra de Calderón de la Barca: «La vida es sueño».

Actuación de «Pepi y Toni», y aires españoles con guitarras, canto y poesia. Más los bailarines ya conocidos del público de Narbona. Todos de 5 a 15 años.

EN BURDEOS

El grupo Cultura Popular pondrá en escena el domingo 15 de abril, a las tres y media de la tarde, en la Sala Son-Tay, la obra en tres actos titulada «El juzgado se divierte».

Para invitaciones al compañero P. Alonso, 42, rue Lalande.

★ CHISPAS ★

El 29 de abril tendremos fiesta en la Mutualidad.

No hay motivo para fiestas, ni tampoco para tristezas permanentes.

∴

Para nosotros —dos, solamente— el festival hace un par de meses que ha empezado. Yendo de la Ceca a la Meca para descubrir buenos artistas.

Al dia siguiente del espectáculo es nuestro verdadedo descanso.

∴

Inmerecedores del aplauso —los aplausos para el escenario— somos los posibles destinatarios del vapuleo.

∴

Es un problema dificil reducir a la cifra 3 el «cachet» de 300.000.

Por la fuerza que hacen los ceros a la derecha.

∴

Amigos Brassens, Ferré y Lafforgue, os ofrecemos la oportunidad de trabajar gratis.

Generosos que somos.

∴

Enemigo encarnizado del baile sincopado y desarticulado, he de salir de contrataciones para los «twisticco»...

Reclamo la palma del martirio.

∴

Habrá que poner peines, falvalaes, castañuelas y guitarreo
para que haya de qué
gritar olé.
Ya sé.

∴

Y lo sudamericanito
cuidaráslo bien, manito.

∴

Y traerás operismo, cuplés del dia, y también zarzuelería.

∴

Y aprovechar la ocasión que se llama Campion.

∴

Y meter ilusionista
a lo ancho de la pista.

∴

Y rogar a más de tres
para que bailen inglés.

∴

En fin,
buen arte el público vea;
y taquí. prometedora,
es todo cuanto odsea
la Comi. Organizadora.

CHISPERO

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Civilización

ATAREADOS en sus negocios, los capitalistas belgas no se preocuparon, en cien años, de superar la condición humana de los selváticos congoleses. Por esto los tales mantienen su predilección por la carne humana en asuntos de cocina.

Otros civilizados maldicientes de los moros dan ejemplo a éstos de cómo se combate por una causa matando por sorpresa, sin defensa, al enemigo, incluso a las personas de otra piel que no se sienten enemigas de nadie. El asalto a un hospitalillo con fusilamiento de enfermos es una táctica que, civilizadamente, debe ser explicada y justificada.

Se teme actualmente al fascismo y ante hechos tales el temor es justificado. Por deseo de avasallamiento, por delirio de triunfar se recurre, fascísticamente, a los extremos más inhumanos, crueles y feroces. Se llega a triunfar, y todas las calamidades propias son achacadas cínicamente a los vencidos, a quienes no les queda sistema de defensa. Incluso en el extranjero puede llegar la consigna del silencio obligado, cual ha sido el intento de la fuerza fascista española en país vecino.

Ante la brutalidad ambiente, las estampas terribles, espantosas y nauseabundas evocadas durante la segunda vista de la causa contra el S. S. Eichmann en Jerusalén, empiezan a reverdecer. pues es cierto que el drama de nuestros días toma el camino de Buchenwald, de Belsen, de Mathaussen... pesadillas, vergüenzas atroces que la pátina del tiempo atenuaba.

En 1943 se habló fuertemente de Katín, donde una fosa conteniendo 10.000 oficiales polacos pistoleados en la nuca fue puesta a luz por Hitler señalando con el índice a los culpables bolcheviques. ¿Humanidad? Mentira, y en esta mentira sarcástica, «anticristiana», estuvo el general Franco, gran proveedor de «cementerios bajo la luna» y silenciador interesado de la enorme criminalidad que en aquellos días se estaba consumando en campos de la muerte alemanes en los que el desprecio a la dignidad y a la vida de la criatura humana —la criatura de Dios, según los católicos— dejó en querubines. en ángeles puros a los salvajes de la selva.

Katín: 10.000 pistoleados friamente por Stalín o por Hitler. aún no se ha aclarado. Buchenwald, Belsen, Mathaussen y cien campos más, con un saldo de siete u ocho millones de personas hambreadas, vejadas, asesinadas. Federico García Sanchiz, enviado franquista, relató fruiciosamente «el crimen ruso de Katín», olvidando adrede y a la vez que por encargo, darse un paseo informativo por los campos de la muerte nazis que en aquellos días funcionaban «en pleno rendimiento»...

Miserable mundo, mísera y torpe civilización onuense que maldice a Hitler y tolera a Franco, el führer de los cementerios bajo la luna, el amigo de Adolfo y de Benito, el poderoso a quien se le escapan improperios contra sus víctimas españolas., y le huyen «patriotas» forasteros que luego manifestarán sus ardores enarbolando la antorcha realumbrada del fascismo por unas tierras sin cesar ensangrentadas...

No vamos a meternos donde no nos importa; pero que importe a las gentes responsables el no acallar nuestra voz humanista y antifascista cara a España.

Acto de afirmación antifranquista

Organizado por las Secciones de Lieja de la UGT y del PSOE en el Exilio, se celebrará en «La Populaire» de Lieja, a las 3 de la tarde del día 15 de abril.

Intervendrán:

Fernand DEMANY, Redactor político del periódico «Le Peuple» de Bruselas.

Antonio QUINTIN, por el A.R.E.L.

Federica MONTSENY, por la CNT.

Arsenio JIMENO, por la UGT y el PSOE.

Después del acto se desarrollará un programa artístico.

Españoles de Lieja y alrededores: ¡Acudid todos a oír la voz del antifranquismo!

Perú, lonchería dólar

TODA Hispanoamérica es un merendero y una Venta al Aire, del Tío Sam. Pero, hay algún escalope del Subcontinente, al que la fiera disfrazada de estatua de la Libertad de Bedloe's Island, ha encontrado gustosidad y melosidad muy singulares.

Ese sabor lo paladea dicha hipopótama con particular delectación. en el antiguo imperio de los Copacs, cuyas vírgenes del Sol atropelló y revolcó la gavilla trujillana de Pizarro.

Prácticamente, la totalidad de la economía del ex Incario, cuantos menús enriquecen esa fonda, se los han ensartado en las uñas media docena de trusters aurifamélicos.

Los instrumentos de perforación de tan gran Castidad, son la «Cerro de Pasco Copper Corporation» y la «International Petroleum Company». ganzúa de Rockefeller y su banda de segunda oficina que citamos.

La primera de ambas pandillas es minerometalurgical. La que le sigue, petrolera. El mentarlas solamente es tabú; tara o tiñe de comunismo al osado.

La «Cerro de Pasco Copper», que empezó a zancajear con seis pesetas en la provincia de Junín, maneja hoy más de 600 millones.

Ha absorbido el ómnium de la busca de placeres y el gambusino mineraje nacional. Y ha avasallado a la «Smelting», a la «Northern Mining» y otras negociaciones inglesas, canadienses «et áltera».

Para acogotar a sus competidores. se ha servido de las cachiporras de la Fundición de Oroya (tres mil toneladas diarias de cobre) y del « Railway » o Ferrocarril Central, propiedad uno y otra filiales de la poderosa Cópper. Nadie labora un hilo de metal alámbrico sin su licencia. Y con el tren tapona por el Callao y por la montaña las vías de «écoulement» de cualquier mercancía.

En el año de 1928, pagados al súbdito Estado peruana unos dos millones de dólares o pesos de regalías, calculóse conservadoramente que le quedaban al kártel netos treinta millones de beneficio. No estaba mal, casi a a los cuatro días de estrenarse en la patrulla del repelo.

La «International Petroleum», subsidiaria de «Standard Oil», le chupa a la lechera peruana mayores polvos de Klim.

También esta parva debutó anexionándose a la «Industrial de Zorritos» y a la «Lobitos Oilfields».

Despejado el campo de las correrías, la « International Petroleum » bombeó en el citado ejercicio de 1928 un millón quinientas mil noventa y una toneladas de aceite.

El costo de extracción fue de treinta y dos millones de discos solares.

Y el valor de lo extraído, aun despreciando el platal de cuarenta subproductos, estimóse en 109 millones.

Pagados al Estado por diversos conceptos y cánones unos siete millones y otros siete por salarios a obreros y empleados, quedáronle a la Sociedad limpios de polvo y paja, setenta y seis millones y medio.

De similar sangría es objeto el Perú por el buen vecino de los balcones superiores de la casa continental, los renglones de otros preciosos veneros de su sotabanco.

En el Perú contienen plata el plomo, el cobre, el zinc, las galenas y blendas argentíferas e infinidad de formaciones geológicas de Colquigirca y Salpa; que produjeron en 1938 nueve millones de onzas de metal, con valor de 4 millones y medio de dólares.

Si se explotaran los yacimientos de Sayapullo, Chilete, Huallana, Cailloma y veinte más, el rendimiento fuera superior al de todos los países de la tierra juntos.

La cordillera de los Andes, al atravesar el Perú, desde Túmbez, en el paralelo cuatro, hasta Sama en el dieciséis, es decir, en una extensión de catorce paralelos geográficos, constituye un macizo de hulla, que Manhattan no pierde de vista, cuyos afloramientos llegan a los dos océanos, lo mismo en la vertiente oriental que en la occidental.

En la cuenca de Marcoma hay cubicadas por la ingeniería de los palos estrelleros, 200 millones de toneladas de ferriche.

A una sola veta o filón de vanadio (endureciente del acero). le sorbe el pantalonismo de carnaval a rayas, veinte millones de dólares al año.

Y los depósitos de cromo, níquel, bismuto, molibdeno, wolfram y azufre, que encierra el ex Incanato, no tienen par en el elipsoide terrestre.

Como un quinto evangelista y un octavo sabio de Grecia se expresó Humboldt, cuando afirmó que el Tahuantinsuyo es un mendigo que bosteza de hambre y se rasca los eczemas, al pie de los más gigantescos Himalayas de oro.

Angel SAMBLANCAT

Fluorescencias

Hay que seguir inquietando el ambiente — en todos los territorios donde no exista sección adherida a la A.I.T. —, en favor de los Grupos de Amigos de la A.I.T.

∴

El acuerdo sobre los Patronos, del II Congreso de Limoges, es lógico, apropiado y necesario, a pesar de ser obvio. No queda bien considerarse cenetista y al mismo tiempo ser un patrono. Lo malo es que los que pretenden negar prácticamente esa verdad, no se deciden a determinar, por su cuenta y riesgo y sin discusiones inútiles, el camino ajustado a su «nueva» forma de interpretar nuestros principios.

∴

Entre las muchas actividades positivas de la FORA, se encuentra la edición última de unos carteles contra la guerra, de fácil colocación en las murallas y otros lugares vistosos, por estar engomados, y que son un verdadero acierto en la lucha contra el siniestro Moloch.

∴

Todavía tiene Acracia corazones que la saben defender como merece.

∴

En todas partes — y en el seno mismo de nuestro movimiento internacional — se halla incubado el microbio dominista que nada tiene que ver con nuestras ideas, las cuales han dado vida renovada y eficaz a ese gran movimiento revolucionario antipolítico, antiestatal, antirreligioso y anticapitalista que late por todas partes y que más tarde o más temprano romperá todos los diques de la fuerza bruta, abriendo nuevos, grandiosos y bellos horizontes a la humanidad.

∴

Dura es la palabra de la verdad, pero no se le puede negar su gran valía, ni el indudable beneficio que aporta al hombre y la mujer de aspiraciones ascendentes. **COSMOS**

«QUINET»

POR FELIPE ALAIZ

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

La República Arabe des-Unida

TODO es confuso en el «mundo árabe». Los hechos ponen de manifiesto un plantel de contradicciones internas, de rivalidades partidistas, económicas, de religión, de prestigio y de influencia. Por encima de sus preocupaciones o apetencias particularistas planea el afán de constituir un bloque capaz de imponer respeto a los bloques ya establecidos o por establecer. Bloque capaz de asegurar sus mercados propios y sus propias zonas de influencia. Su importancia territorial y económica no sería desdeñable si se afirmara la unidad de todos los adherentes o más o menos participantes a la Liga Arabe. Lo difícil será lograr una unidad efectiva y operante entre los regímenes tan diversos, heterogéneos y contradictorios que se hallan a la cabeza de los distintos Estados componentes de la Liga. Fuerzas económicas exteriores, afincadas en la explotación de certas materias de primer orden, tal como el petróleo. intervienen en perjuicio de una consolidación unitaria.

En el «mundo árabe» los pactos entre Estados se establecen y rompen a causa de exigencias ajenas a los intereses generales. Pobres o ricos, cada uno de los países árabes se hallan dependientes de factores externos — fricciones estratégicas o fluctuación de mercados — provocadas por el juego de los grandes colosos que los mantienen en su órbita como a forzados satélites. El bloque europeo en formación no les aporta ventaja y el intento no logrado de reunión de los países no alineados da prueba de fuerzas de atracción que someten a todos ellos a circuitos o zonas de influencia bien delimitadas.

∴

Los recientes acontecimientos acaecidos en Siria no son más que la agudización de una situación deficitaria e inestable. En verdad, desde los tiempos más remotos, siempre fue inestable la situación en este país. No queda del pasado otra cosa que ruinas que prueban épocas de esplendor extraordinario en que riquezas y cultura habían establecido su asiento. Quedan también los vestigios de las sucesivas barbaries bélicas que han arrasado diversas civilizaciones y culturas. Fenicios, babilonios, griegos, egipcios, macedonios, romanos, turcos: asiáticos u occidentales; musulmanes, paganos, bizantinos, cristianos y todas las mil y una religiones del Asia pasaron en Siria períodos entrecortados por guerras e invasiones. La sonrisa aflora a nuestros labios cuando oímos hablar de «pureza de raza», de la «religión de nuestros abuelos» (¿de cuáles?) y de patriotismo. No en vano escogió Siria como escenario el extraordinario humanista que se llamó Conde de Volney para crear «Las Ruinas de Palmira», para redactar sus ensayos filosóficos acerca del trato entre gentes y razas, así como para base propicia a sus investigaciones y a sus estudios acerca del origen y la historia de las religiones.

La historia de Siria se pierde en la lejanía de los tiempos en repetición constante de desdichas, en la insistente inestabilidad de sus moradores. Por lo tanto se trata de un país pequeño que en el presente apenas llega a contar un tercio del territorio español, poblado por cerca de cuatro millones de habitantes.

En este mismo siglo Siria cambió varias veces de amo. Dejado de manos de los turcos pasó a un período de tal incertidumbre y descomposición que Francia hubo de hacerse cargo de Siria (e Inglaterra de Liban, su vecina) en el 1920, dominando el país hasta el 1945. Desde entonces hasta hoy se han producido exactamente ocho golpes de Estado con sus correspondientes «revoluciones». Los pormenores del último — que ha tenido lugar el reciente 28 de marzo — están aclarados. Los promotores del intento son los partidarios de la anexión con Egipto.

Sabido es que en 1958 se constituyó la llamada República Arabe Unida, entre Egipto y Siria. Razones internas que no han quedado muy claras determinaron el 28 de septiembre de 1961 la ruptura del pacto unitario por parte de Siria. Un grupo de oficiales sirios se sublevó haciendo prisionero al mariscal Amer, a su Estado Mayor y a los oficiales egipcios responsables de los servicios de Defensa de la provincia norteña de la R.A.U., es decir, de Siria. En la intención manifiesta de continuar formando parte de la R.A.U. procuraron obtener un tratado de nuevas condiciones con Nasser. La negativa altanera y brutal del Rais de Egipto provocó la ruptura de un pacto deficiente, sujeto a la autoridad y a la decisión del campeón de Suez, dictador en potencia y pretendido árbitro de los destinos de una fracción del mundo árabe.

Tres meses después los militares abandonaban el Poder. En diciembre del 1961 se constituía un gobierno compuesto por personalidades civiles, a cuya cabeza se escogió al doctor Dawalibi, elemento dotado de la autoridad moral necesaria para restablecer la comunidad de intereses entre los diferentes sectores de opinión. En realidad el doctor Dawalibi no ha logrado realizar nada fundamental ni en materia económica ni en el terreno político. Los militares no le dejaron de mano, obligándole a la adopción de una serie de medidas que empañaron su popularidad, tales como la desnacionalización de las empresas nacionalizadas por Nasser. Acusado de reaccionario y de pro-imperialista por parte de los estudiantes y de los obreros en manifestaciones populares, fue acusado también por las derechas porque quiso obligar a los patronos a ceder a los obreros el 25 % de sus beneficios y a incluir representaciones obreras en los Consejos de Administración. Los socialistas le atacaron reclamando el restablecimiento de las libertades públicas y políticas y el cese del estado de sitio aún en vigor desde septiembre del 1961. Pero los militares mandan. Aunque entre sí estén en desacuerdo.

∴

Al producirse el rompimiento no le quedaba a Nasser otra salida que la de aceptar los hechos esperando la ocasión para provocar por vía indirecta un cambio de posición. Las finanzas de Siria no son florecientes y la proximidad de Israel al gobierno de Damasco plantea problemas que requieren el apoyo de sus vecinos. Los partidarios de la R.A.U. aprovecharon este pretexto como justificación a un golpe de Estado. La radio de Damasco proclamaba el 1 de abril la necesidad de realizar la unión «contra las amenazas de invasión lanzadas por los israelitas» y el día siguiente el general Abdel Krim Zaheddine comunicó por las ondas que el «nuevo régimen» aprobaba la idea de una «unión de los países árabes libres dirigidos por Egipto»; decía además que «habían de evitarse los errores del pasado» y que convenía que una unión de tal alcance fuera aprobada por un «referendum libre». Casi al mismo tiempo, radio Alepo, en nombre de los «oficiales libres», se manifestaba por la reconstitución de la unión entre Siria y Egipto.

No obstante la oposición tanto civil como militar fue tan fuerte que sin acto aparente de fuerza ha logrado ganar la partida y restablecer el equilibrio. Los rebeldes no pudieron constituir un gobierno y finalmente decidieron de «motu proprio» — dice el cable — ceder la partida y exiliarse en Suiza. La guarnición de Alepo no acepta la derrota declarando que contaba con el apoyo de otras guarniciones y reclama comunicación con El Cairo pidiendo urgentemente el envío de refuerzos: paracaidistas y comandos. Se establece un combate de ondas entre Alepo y Damasco. Los oficiales en derrota solicitan finalmente negociar a fin de «salvaguardar la unidad del ejército» y terminan con un «lucharemos contra toda intervención extranjera». La partida acabó sin pasar de una especie de revolución de palacio.

Nasser tendrá que provocar otra situación y acudir a medio más expeditivo.

∴

Hace apenas tres semanas el presidente de Siria se había entrevistado con el general Kenen, presidente de Irak y adversario de Nasser. Se alegó la necesidad de concertar un pacto militar de apoyo mutuo. Parece ser que se trataba de utilizar fuerzas de Irak con objeto de neutralizar a los militares sirios opositores al gobierno de Damasco, de lo que se des-

(Pasa a la página 2.)

CRONICA EXPRES

Nada entre dos platos

EN Alicante hay mucha afición al salado. Será la mojama de Alicante todo lo buena que se quiera, pero yo... paso. Una sola vez la caté, y la escupí. El salado no es recomendable a nadie, ni otra cecina de distinto género. Huyan de probar estas cosas los diabéticos, los dispépticos y en general los que andan mal del estómago y del hígado.

Ya sé que no digo nada nuevo, por tanto conviene repetir lo viejo para que no se olvide.

El gastrónomo que no conoce la moderación y practica la repleción tiene que aflojarse la cincha y padecer las llamaradas de la digestión que sin lograr apagarlas con bebidas frías le abrasan las entrañas.

Mejor es la sobriedad que la hartura.

Hay que hacer caso del médico y resistir a los apetitos perjudiciales.

La inobservancia del tratamiento prescrito, el cansancio de este tratamiento, el hacer el paciente lo que le da la gana, suele dar malos resultados.

Por esto de hacer de su capa un sayo, desoyendo prudentes advertencias, la señora del célebre actor Borrás, a cada momento sufría trastornos hepáticos de carácter grave y solía decir «no valía la pena, no valía la pena», refiriéndose a lo que había comido contrario al régimen y le había hecho daño.

En «El Hijo Santo» de Miró, el protagonista, sacerdote de pocos años, cura sin vocación, pese a su condición religiosa lleva mal las privaciones gastronómicas a que está sometido por incompatibilidad con la diabetes de que adolece.

No sé qué decirte sobre carnes, lector amigo: la de equino tal vez sea la menos nociva. El abuso de la carne puede acarrear el cáncer. Desde luego, todo lo del cerdo es dañino.

Alimentos de primer orden se consideran el lomo con pimientos, el jamón con tomate, los morcones caseros, los chorizos de la matanza... Aquí pega lo que decía doña Luisa, «no vale la pena, no vale la pena».

Ciertos pescados son un veneno para el organismo, como el atún y la caballa, que tienen abundante sangre. Las atuneras o almadrabas son puntos de verdadero peligro porque en ellos se genera la lepra. No se puede ir a Barbate sin unos guantes por si hay que estrechar manos.

Artículos sanos y nutritivos no faltan, sin necesidad de alimentarse con « cadáveres », contrarios a la salud. Pero sobre todo parquedad a la hora de sentarse a la mesa. Comer lo preciso para vivir. Contra gula, templanza. Porque la frase es hedionda no trascribo lo que decía mi abuela que es una comida : si remito al lector a este refrán verdadero: «De comidas y grandes cenas están las sepulturas llenas».

PUYOL

EN SEGUNDA PAGINA
El anuncio del Festival

No basta con predicar cultura. Es preciso hacerla.

Ello lo conseguirás preocupándote de la existencia, difusión y mejoramiento de « UMBRAL ».

∴

El compañero que por negligencia o frialdad « desconoce » la existencia de « UMBRAL », debería preguntarse si en realidad le interesa la cultura revolucionaria.

∴

Ventaja superior de «UMBRAL» : que no tiene «ismos», sino vocación e ideas.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

ACOTACIONES

Continuidad en la lucha

DESPUES de las duras jornadas de trabajo que conlleva el diario vivir de los productores, en las horas de asueto, cuando los nervios se han calmado de la agitación sufrida por el esfuerzo realizado, el pensamiento puede concentrarse, reflexionar acerca de los problemas que nos inquietan y fustigan continuamente.

Por demás está decir, dado nuestra condición de libertarios exilados, dentro del reducido marco en que tenemos que desenvolvernos, que nuestras meditaciones sean hechas en torno a las cuestiones que afectan a la C.N.T. en su lucha por la liberación de España.

La prolongación del exilio, las decepciones sufridas, el no poder llevar a la práctica, con la amplitud que sería de desear, todos los proyectos que la Organización tiene planteados, da lugar al escepticismo que, lentamente, de forma pausada, va haciendo mella en algunos compañeros.

Motiva también tal circunstancia cierta disparidad de criterios que existen en la apreciación, en la forma de interpretar la lucha entablada hacia el Interior.

Unos consideran que para garantizar nuestra continuidad en la lucha, en tanto que organización de combate, se deben dejar de lado ciertos escrúpulos y no continuar incrustados en la solidez de nuestras tácticas y principios. Viviendo al margen del contacto diario, de la convivencia orgánica que debiera existir, según ellos, con los demás sectores de oposición al régimen franquista. Otros, quizás con más razón, bajo el punto de vista ideológico, opinan que el hacer concesiones a sectores políticos, el transigir en algunos aspectos, el otorgar importancia a ciertos elementos que se llaman antifranquistas, que no están de acuerdo con Franco, pero que han dado su asentimiento al franquismo, nos aportaría, como consecuencia, una serie de compromisos que irían en perjuicio de nuestras convicciones ideológicas, en desdoro de la dignidad que como hombres y como libertarios se debe conservar.

Todos cuantos problemas se planteen entre los distintos sectores del antifascismo — no decimos antifranquismo, por causas ya señaladas — exilados, pueden ser abordados, discutidos con libertad y tiempo necesario hasta llegar si se puede a una solución que dé más o menos satisfacción a todos. Pero discutir la forma de cómo se ha de plantear la lucha en el Interior, querer nosotros, después de tantos años sin contacto directo con el pueblo español, con las masas trabajadoras, interpretar de forma concreta, real, la fuerza moral, el estado de ánimo, el espíritu de sacrificio necesario que requiere la continuidad en la lucha, es algo que se nos escapa, que no podemos encauzar fielmente.

Dada la falta de información, la carencia de contacto que existe entre los que luchan en el Interior y los que lo hacen en el exilio, por más que nos esforcemos, por mejor voluntad que se ponga, es difícil concebir de forma clara, precisa, las características que presenta la oposición que continuamente se le hace al régimen imperante en nuestro país de origen. De ahí el que algunas veces se haya tenido un concepto erróneo de los distintos problemas que se les plantean a los compañeros que en España bregan, se esfuerzan, exponen su libertad y con frecuencia sus vidas para terminar con la dictadura que los oprime y enyuga.

Para llevar a cabo una labor eficiente, sólida, responsable, hace falta que, a través del organismo competente, se busque la forma de encontrar compañeros idóneos, corresponsales, si se les quiere llamar así, que estén situados en tierras españolas, y de forma responsable, concisa, informaran periódicamente de todo cuanto pudiera ser útil su divulgación ,así como de las coyunturas propicias que se les presenten para poder desarrollar la lucha con mayor eficacia.

Lo mínimo que cabe hacer en este orden es buscar siquiera un compañero con buena disposición que se comprometa a informar en cada provincia. Contando las provincias que tiene España, habría suficiente número de informadores o corresponsales, para que cada semana pudieran aparecer en nuestra prensa noticias, datos, hechos, elementos de juicio imprescindibles para poderse hacer una idea, aunque fuese global, de la situación en que se desenvuelven los del Interior en la lucha contra el fascismo.

Esto no sería difícil de conseguir. Compañeros en nuestro país no faltan. Lo que necesitan es ayuda y estímulo de nuestra parte.

Es evidente que para divulgar la verdad hace falta conocerla, tener la seguridad de lo que se dice, y ciertas verdades tener valor para decirlas.

El compañero Hidalgo, en dos sustanciosos artículos publicados uno en el número 6 y otro en el número 9 de «Espoir», sin andarse por las ramas, sin divagaciones, con profusión de detalles planteó una serie de cuestiones que, a nuestro entender, dieron todas en el blanco de la realidad. Demostrando con ello estar al tanto de las necesidades de los compañeros del Interior, así como interpretar bien el estado psicológico de la juventud trabajadora y estudiantil forjada en el régimen de opresión impuesto en España, sin olvidar la lógica que se impone en la lucha por la liberación de la misma.

Lo lamentable es que dicho compañero, por ser joven quizás, y no haber sufrido rasguños en las adversidades de la vida, termina su segundo artículo manifestando su decisión formal de no volver a escribir en nuestra prensa.

Opino que dicho compañero debería continuar escribiendo, plasmando en el papel sus inquietudes, ya que tiene facultades para hacerlo. Debe tener presente que sus artículos han sido leídos por infinidad de compañeros y comentados entre muchos el contenido de los mismos. Y si ahora, de golpe y porrazo, plega velas, se refugia en el mutismo para resguardarse de las contrariedades del tiempo, después de habernos dado satisfacción su impulso juvenil, podrá suponerse que tuvo «arranque de potro cordobés y parada de burro manchego».

El amilanarse no cabe, y máxime entre libertarios. Si alguien de los que hayan leído sus artículos no comparte sus puntos de vista, si no está de acuerdo con lo por él manifestado, ocasión y libertad tiene para hacer las objeciones que considere pertinentes.

Las precisiones que hizo la Redacción de «Espoir» y que él interpretó como «reprimenda» por su primer artículo, seguramente fueron hechas con la intención de «refrescar memorias». No la suya personal, ni la mía, sino la de todos. Quizá con la buena fe de evitar malentendidos en torno a los conceptos que con suma claridad expuso el amigo Hidalgo.

Saludable, interesante es para bien de nuestro ideario ,así como para vigorizar a la CNT y a la lucha que sostiene hace cinco lustros por la liberación de nuestro pueblo, el hacer confrontación de opiniones, el exponer sinceramente, honradamente, libremente, la interpretación, el concepto que cada cual tenga en torno a los distintos problemas que diariamente se nos plantean. Ello puede hacerse sin recelos de ninguna clase ni segundas intenciones sino armonizando criterios distintos, buscando entre todos la forma que sea más factible de darle impulso a la Organización, de asegurar la continuidad en la lucha.

J. HIRALDO

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE MUSÉE

3428

L'AFRIQUE COMMENCE A ROUBAIX

Une respectable demoiselle vient de recevoir des mains de monsieur Victor Provo, maire de Roubaix, la croix de la Légion d'Honneur. Ce ruban récompense soixante huit années de travail **dans la même usine de cette ville, les filatures de la Redoute.**

Bien qu'âgée de quatre vingt un ans, **la bénéficiaire travaille toujours dans cette entreprise où elle est entrée le 14 décmbre 1893, à l'âge de treize ans. Elle a connu** cinq générations **de patrons.**

Quand on a lu cela, on relit, craignant d'avoir mal enregistré. On est ensuite obligé de se rendre à l'évidence, malgré l'énormité d'une telle information.

Les puissants de ce monde prétendent que depuis plus d'un siècle l'esclavage est aboli. On n'y croit pourtant pas; la réception en grande pompe, il y a quelques années, d'un potentat des bords de la mer Rouge, où l'esclavage subsiste plus que jamais, par le grand maître du monde, dit « libre », avait provoqué à l'époque assez de remous pour que chacun soit fixé sur la question.

Personne ne serait allé jusqu'à admettre cependant, que chose semblable puisse encore exister dans un pays comme la France, en plein cœur d'une cité industrielle, dans une région qui se prétend développée, civilisée, évolué, émancipée, etc.

Un tel fait serait impossible à enregistrer parmi les peuplades les moins évoluées du cœur de l'Afrique; il y a longtemps, à un tel âge que le « cocotier » a fait, en ces lieux, la sélection et « libéré » le bétail humain de sa servitude.

Nous connaissons certain conseiller d'Etat qui doit se frotter les mains d'aise. Après les multiples attaques subies de la part des syndicats — pour une fois ils furent unanimes — quelle revanche pour les membres de la Commission Laroque et leur distingué président. Ils ont bien tous mérité de la grandeur française.

Avez-vous en effet pensé aux mirifiques économies, susceptibles d'être réalisées et utilisées pour la fabrication de fusées, nous permettant de faire face aux menaces de nos **enemis. Avez-vous songé aussi à la simplification du problème social. Plus de retraite normale, et à plus forte raison de retraite complémentaire; simplement la distribution d'un hochet, de dernière clase, sans plus. Car, chacun, n'ayant qu'une idée en tête, gagner de l'argent, le record de mademoiselle Jeanne... Coqu — c'est ainsi qu'elle se nomme — ne manquera pas d'être largement battu à brève échéance. Et, comme au saut à la perche, où les athlètes espèrent bientôt dépasser cinq mètres, nous verrons aussi, très rapidement, l'ancêtre de la famille, le père Jules, «sucrer les fraises» à Marcoule, ou autre foyer de civilisation, bien après avoir doublé le cap du siècle.**

Nous n'avons nullement l'intention de ridiculiser mademoiselle Jeanne Coqu. Son grand âge nous l'interdit, mais si, au sens propre du terme, il est difficile, en raison de sa situation de famille, de dire qu'elle l'a été, il est absolument certain, au figuré, que cinq générations d'affameurs **et d'**exploiteurs **— nous insistons tout particulièrement sur ces deux termes — l'ont** cocufiée **autant qu'il se peut.**

Le plus honteux, de tout, c'est que les gens sensés qui l'entourent — car il en reste encore quelques uns — aient laissé cette vieille femme, dont le discernement doit certainement être bien amenuiser, participer à l'infecte comédie montée par les mystificateurs au pouvoir, qui ont donné, là aussi, leur exacte mesure.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 189 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 19 Avril 1962

PARALLELES D'ACTUALITE

L'ESCLAVAGE DU MONDE DIT « CIVILISE »

Les peuples gouvernés, qui s'octroient l'appellation «civilisés », ont toujours, par la force, étendu leur domination sur d'autres pays qui leur semblent inférieurs par leur race, leur couleur, ou leur mode de vie.

Or, c'est une grande erreur commise ; c'est une des causes de leur perte.

Car les peuples civilisés sont esclaves de l'illusion des mots : C'est leur grand mal. Ils étiquettent leur servitude : indépendance, et les voilà tout aussitôt ivres et glorieux de leur fausse liberté. Quelle arrogance ! Nul n'est prophète dans son pays.

Si vous aviez vécu quelques années au cœur du continent africain, où vous auriez perdu le vernis de votre éducation de jeune blanc, le glaçage fragile des vieux usages de votre classe et de ses conventions mondaines ; si vous étiez entré plus complétement en contact avec les indigènes, avec ces populations naïves qui sont venues jusqu'à nos temps, à travers les siècles, sans paperasses, sans digestes, sans tablettes ni capitulaires, sans chartes ni pragmatiques, vous comprendriez mieux le mensonge de l'émancipation humaine. Vos yeux alors s'ouvriraient devant l'amoncellement de chaines, de fers, de carcans, de cangues de menottes, de boucles et de maillons qui pèsent sur les vieilles sociétés et les écrasent.

Dès sa naissance, dès qu'il est expulsé de sa prison de chair pantelante, l'homme passe sous les lois rigoureuses de la civilisation ; il devient la propriété absolue de trois puissances autoritaires et jalouses qui se le disputent et l'accaparent. Pendant un tiers de son existence il est leur chose : la chose de son pays, de sa famille, de son culte.

Et ces trois forces s'emparent de lui, ne lui laissant aucune lattitude, aucune volonté, aucune initiative, pétrissant son cerveau, malaxant son esprit, lui rabotant le cœur et lui filetant l'âme, jugulant ses aspirations développant en lui les instincts qui peuvent leur être utiles, lui inculquant les besoins qu'elles pourront exploiter, lui donnant à leur gré : un dieu, des croyances, des coutumes, des corvées qu'elles appelleront des devoirs, des obligations qu'elles dénommeront des droits, faisant de lui enfin au seuil de sa jeunesse, un esclave dressé pour sa vie entière au joug accablant de sa captivité. Dès ses premiers cris, il est recensé, enregistré, classé dans les archives officielles de sa patrie. Masse encore informe et vagissante, il ne s'appartient déjà plus. Couché sur les contrôles de l'esclavage national il est déjà prisonnier des lois démographiques, des lois scolaires, des lois politiques, des lois militaires et martiales, des lois économiques, des lois fiscales de son pays. S'il essaie plus tard de s'y soustraire, l'emprisonnement est la moindre des peines qu'il encourt.

Le caprice d'un étranger, d'un despote belliqueux ou fantasque peut faire de lui, d'une minute à l'autre, une victime de la Traite implacable, de la Traite sanglante, de la grande Traite des civilisés qui razzie les hommes pour les carnages outranciers, les arrache à leur foyer, aux bras de leur mère, de leur femme, de leurs enfants, et les jette aux accords d'un chant triomphal, à l'esclavage du sang dans les champs maudits des massacres et de la mort.

Esclaves vous l'êtes tous !, de la société, de l'Etat, de la vie. A chaque instant ces maitres invisibles mais toujours en éveil vous réclament leur dime journalière; chacun de vos gains vous les discutez avec eux. Tous, comme les captifs des potentats nègres du Soudan, vous partagez avec eux vos salaires, vos profits, et vos épargnes. Vous payez des droits pour le toit qui vous abrite, pour la fenêtre que vous ouvrez, vous payez pour vous désaltérer et vous repaitre. Vous payez pour tout, vous payez sur tout, vous payez partout, sous menace de la saisie de vos biens et de la geôle.

Et si l'un de vous pour échapper à cette captivité inexorable, accepte le renoncement total, aux joies et au simple bien-être de la vie à l'abri d'un chaume, à la sécurité d'un emploi, à l'attachement d'une famille, à l'argent même, et tel Diogène, s'en va dans la poussière, les pieds nus, les mains ballantes, libre, enfin, sous le grand soleil, on l'arrête pour vagabondage !

Vous êtes l'esclave de vos enfants, de vos vieux parents en démence. C'est vous qui répondez de leurs gestes et de leurs fautes ! De qui, de quoi, n'êtes-vous pas esclaves? Vous l'êtes non seulement des lois mais aussi de votre éducation, des principes de vos ascendants — qui vous les imposent — des traditions de votre race, de votre rang, de votre religion et de votre famille, des usages de votre région, des conventions de votre monde, du formalisme de votre profession.

Tout comme les peuples négroïdes, tout comme la société esclavagiste, l'Europe a ses catégories de captifs, ses hiérarchies d'esclaves, ses échelons dans l'aservissement et jusqu'à ses parias qui sont pour elles les bâtards et les filles-mères.

— Et le plus singulier c'est que, en dépit de leurs protestations sempiternelles, et de leur soif d'affranchissement, les hommes ne sont jamais saouls de leur servitude, ils ne disent jamais : «c'est assez» —. Ils ne savent qu'imaginer pour en inventer de nouvelles, pour en créer chaque jour au nom même de la liberté. Ils organisent des partis, les uns contre les autres, pour empêcher ceux-ci de penser à leur guise, ceux-là de croire à leur fantaisie, ceux-ci d'enseigner à leur façon. Et ces entraves ne leur suffisent pas encore; après avoir institué cet esclavage de plus contre leurs semblables, leurs voisin, leurs compatriotes, ils l'engagent par surcroit pour eux-mêmes, se liant par des engagements solennels, et se donnent des chefs qui ligotent leurs mains, cachettent leur cervelle. Et tout cela, comme si chargés de chaines qui nous rivent à tant de captivités diverses nous n'appartenions pas san merci, dès notre enfance, à d'autre maitres tout aussi tyranniques, et ne sentions pas pénétrer dans nos chairs les liens étroitement serrés de nos instincts, de nos passions et de nos vices qui nous tiennent dans leur implacable et féroce dépendance ; comme si nous n'avions pas à supporter au-dessus de tout, avant tous, le pire de tous, l'esclavage de nos affections !

Oui, l'esclavage est la grande loi souveraine que régit la paix du monde. La liberté, l'étroite et petite liberté de chacun de nous est faite de l'enchaînement des autres et chacun de nos besoins est une entrave.

Plus nous en créons, plus nous augmentons le nombre de nos servitudes. C'est pourquoi l'esclavage africain est peu de chose, à le regarder de près, lorsqu'on le compare à celui que nous supportons dans nos pays d'émancipation, d'indépendance et de progrès.

Après ceci, penserez-vous encore que vous vivez dans un pays libre, qui chante constamment trois petits mots: «liberté, égalité, fraternité»?

ANDREA SALA

UNE DEFINITION DE LA GUERRE

« La guerre est une opération par laquelle des gens qui ne se connaissent pas se massacrent pour la gloire et le profit de gens qui se connaissent et ne se massacrent pas .»

Paul VALERY

DU PARTI SYNDICALISTE

Les économistes adversaires du syndicalisme révolutionnaire ont l'habitude de déclarer que, «Si une C.G.T. se substituait à un gouvernement des gens, pour administrer les choses, elle aboutirait à un gouvernement de fait, à un Etat syndicaliste.»

Cette critique est juste. La formule « Le syndicalisme suffit à tout » aboutit fatalement à l'exercice du Pouvoir par un Parti Syndicaliste. Le caractère fondamental d'un parti politique est de poursuivre la prise du Pouvoir, de l'Etat, en excluant la participation au pouvoir de tous autres groupements : *Il veut être une superscructure.*

Le syndicalisme incriminé poursuit au contraire l'abolition de l'Etat et l'organisation directe de la production et de la distribution par les producteurs.

Il est certain que centralisant toutes les commandes de l'économie, ses initiatives ne pouvant ni être tempérées, ni améliorées, ni discutées par d'autres catégories économiques, il en viendrait à exercer un pouvoir de fait qui ressemblerait bientôt à la forme étatiste qu'il entendait abolir.

Et ce nouvel étatisme comme la dictature du prolétariat, prolongerait la division en classes de la société.

L'homme, selon son tempérament et ses intérêts, se livre aussi facilement à l'arbitraire qu'il se passionne pour la liberté. Aussi ses œuvres: partis, groupements, associations réflètent toujours sur ce plan collectif, les contradictions individuelles qu'elles s'efforcent d'éliminer par des excès préjudiciables à l'ordre social...

Les révolutionnaires, l'esprit déformé par l'enseignement démagogique des partis politiques, oublient trop souvent que le but de la révolution n'est pas de détruire une classe, mais d'agir de telle façon, quelles se fusionnent dans une œuvre commune...

L'ordre social ne peut naitre que de la synthèse fédéraliste des deux activités principales de l'homme : production et consommation, c'est-à-dire, de la fédération des producteurs et des consommateurs dans un système d'administration des choses.

Il est difficile de concevoir une organisation syndicale de producteurs qui voudrait imposer aux consommateurs et aux usagers ses vues particulières et souvent égoïstes sur la production et la distribution des choses, le producteur tendant toujours vers le moindre effort.

Raisonner d'après ses appétits ou son activité personnelle aboutit à réaliser en soi des contradictions souvent complexes et sociales. Il faut transposer sur le plan social, soumettre ses vues à l'expérience des autres. Or, le nombre des consommateurs étant toujours supérieur à celui des producteurs il apparait nécessaire d'organiser deux services distincts et complémentaires : la production et la consommation. Ces deux services autonomes, œuvrant en association, tant pour déterminer les besoins des consommateurs que pour établir les plans de la production, formeront cette fédération économique qui garantira le corps social que *nulle de ces deux associations (syndicat ou coopérative) ne peut gouverner, obligée qu'elle se trouve d'administrer de concert avec...*

Le parti politique ou syndicaliste, pragmatique ou empirique, ne peut donc être évité que par la Fédération des deux activités humaines essentielles : la production et la consommation, dans le but d'administrer les choses.

La tendance à l'autorité d'un de ces services se trouve automatiquement réduite, contrôlée, annihilée par l'effort de l'autre vers plus de liberté.

Révolutionnaires, réfléchissez bien au problème qui vous est posé et qui voudrait vous apporter sa propre solution :

Imaginez des embryons de ligues de consommateurs, et que, déjà, vous ayez étudié, mis au point un plan d'organisation des cités, des bourgs et des villages en organismes de consommation ; que vous ayez divisé les cités en quartiers de consommation ou d'usage, et qu'il n'y ait plus, le jour où les producteurs prendront en main la gestion des usines, qu'à promouvoir le départ des consommateurs vers leur propre destin.

Essayez d'y réfléchir.

L'organisation de la distribution gratuite des richesses est susceptible de vaincre la résistance des petits bourgeois, et de les entrainer à participer, à égalité de droits et de devoirs, à l'organisation de leur propre sauvetage.

Et quelle émulation ! Et quel exemple de fraternisation ! Les exploités d'hier devenant les guides éclairés de ceux dont ils ont aboli les privilèges.

Pour les théoriciens, nous transposon le dosage d'autorité et de liberté que Proudhon prévoyait, dans une constitution politique, sur le plan de l'économie des besoins, là où l'Etat est aboli avec ses gouvernements dont la grandeur n'eut d'égale que l'impuissance et la stélité.

Aux syndicalistes des temps anciens, nous disons encore une fois : «Combien vous faudra-t-il de temps encore pour repenser le syndicalisme? Quoi vous retient dans les brancards de vos charrettes vétustes? L'ignorance, la honte ou le désarroi? Le manque d'audace, sans doute? Alors, venez avec nous vers le monde nouveau qui ouvre ses chantiers à notre énergie.

Tous ensemble. Mais dans la vérité.

G. M.

O. A. S. et grandeur

La conquête de l'Algérie, par la France, a été réalisée par une série d'actes de brigandages et de tueries que réprouve toute morale. Les plus grands crimes ont pu s'accomplir en toute impunité. Les guerres coloniales autorisaient, au siècle dernier, tous les massacres, tous les viols, tous les pillages. L'histoire a transformé tous ces crimes en actions glorieuses. La perte de l'Algérie s'est réalisée, malgré un raffinement de cruanté, commis par des militaires, dont les crimes éclaboussent tous les Français. Le peuple de France est arrivé, grâce à l'action de ces militaires, à être condamné par l'opinion mondiale. C'est justice, un peuple qui autorise le crime devient, face à l'opinion, le complice des criminels.

L'action de l'O. A. S., en Algérie, a pour but de tenter la continuité de l'exploitation d'un peuple au profit du capitalisme français. Sous le couvert d'un patriotisme, auquel ne croit que le peuple brimé, trompé, exploité, une fraction de l'armée peut se permettre tous les délits, tous les crimes, qui relèvent du droit commun. L'O.A.S. rançonne, pille, tue, au hasard, pour maintenir, par la terreur, l'oppression du Colon et du Capital, pour interdire, à un peuple, l'accès à la liberté de disposer de lui-même.

L'O. A. S. est l'aboutissement normal d'un militarisme totalitaire. Les chefs de l'O. A. S. sont des militaires de carrière, ils peuvent tout se permettre. Les actes les plus criminels qu'ils accomplissent sont couverts par une complaisance coupable des militaires en métropole qui partagent les mêmes principes de domination. Le mythe patrie, exploité effrontément, autorise le pouvoir à mépriser le peuple dont la peine croit, chaque jour, devant les difficultés de l'existence, fruits d'une politique de grandeur. Certes, on condamne, par le Verbe, l'activité des militaires de l'O. A. S. mais ces assassins galonnés peuvent, en toute quiétude, continuer leurs crimes contre le peuple algérien et en préparer pour demain contre le peuple de France. Nous en sommes là, pour le moment....

Ernest Renan, traduisait, très exactement, la qualité du militaire de carrière quand il écrivait dans : « Histoire d'Israël ». :

« Une armée dans les temps anciens, avait presque toujours pour origine une bande de pillards, ou, ce qui revient au même, de gens ne voulant pas travailler, et résolus à vivre du travail des autres. Naturellement, ces brigands, leur autorité reconnue sur une certaine surface du pays, deviennent les protecteurs nés de ceux qui travaillent pour eux. L'ordre a été créé par un brigand devenu gendarme. » C'est bien, là, la condamnation du pouvoir dont le but est l'exploitation au profit du Capitalisme et des mercenaires chargés de brimer et de cravacher les peuples. La grandeur ne s'atteint pas par l'abandon du respect de l'homme.

Tous les exemples contemporains de dictature se sont révélés inutiles. Les peuples ne réalisent pas encore tout le mal que peut leur apporter la reconnaissance de la violence et il est à craindre que les travailleurs de France, qui sont toujours en admiration devant les chefs des mercenaires, payent, très cher, leur aveuglement à ne pas Vouloir reconnaitre que l'absence de toute morale conduit à la soumission, à l'exploitation, à l'esclavage, au crime.

René VILLARD

NOUS AVONS GLANE POUR VOUS

DEUX VIEILLARDS SE NOURRISSAIENT DE DETRITUS ILS EN SONT MORTS

A Pau M. Henri Prézelin, quatre-vingt-quatre ans, et sa femme, Céline, quatre-vingt-sept ans, qui n'avaient pour subsister qu'une maigre pension, en étaient souvent réduits à chercher leur pitance parmi les denrées défraichies jetées aux environs des halles de la ville.

Les deux octogénaires ont été découverts vendredi après-midi inanimés dans leur logis par le gardien de la paix qui venait leur apporter leur pension trimestrielle.

Leur mort remonterait à une dizaine de jours et serait due à une intoxication alimentaire.

Nous soumettons ce simple fait divers à l'appréciation de ceux, de plus en plus nombreux, qui pensent, les affirmations du pouvoir, aidant, que le problème de la faim a été définitivement solutionné chez nous.

LA REPRESSION DE LA MANIFESTATION DU 17 OCTOBRE

Ayant assisté à la répression par la police des manifestations organisées par les musulmans de Paris, le 17 octobre, de la fenêtre de son appartement, rue de Solférino, une jeune mère de famille, Mme Monique Gilles, s'était écriée : « Arrêtez, assassins! » Pour outrages à agents elle a été condamnée à 200 NF d'amende par la dix-septième chambre correctionnelle de la Seine.

Cette innocente dame se souviendra à l'avenir, espérons-le, qu'un agent matraqueur, même jusqu'à ce que mort s'ensuive, n'est jamais dans l'exercice de sa fonction, un assassin, mais un «défenseur de l'ordre.»

«Les poulets à la broche !»

JE VAIS CONSTRUIRE DES MAISONS SOUS-MARINES, ANNONCE LE COMMANDANT COUSTEAU

«Je construirai bientôt — cette année peut-être — des prototypes de maisons sous-marines munies de tout le confort moderne», a déclaré samedi, à Monaco, le commandant Cousteau au cours d'une conférence donnée devant les délégués de clubs du 173ème district du Rotary réunis en assemblée générale dans la Principauté. Ces maisons seront aménagées sur le fond des mers pour permettre aux hommes de dormir et de manger sans regagner la surface. Des « hommes-poissons » pourraient alors accomplir plus aisément des travaux sous-marins de recherches et d'exploitation. Les premiers essais seront faits d'abord par 8 mètres de fond, puis 16, 30, et enfin 60 mètres.

Voyons, commandant soyez sérieux ; on nous observe !

Sans doute disposez-vous d'un logement confortable, *au soleil*, et n'avez-vous jamais entendu parler des centaines de milliers de sans-logis, existant en France, pour vous exprimer ainsi?

⁂

Nous avons enfin glané sur l'étalage d'un « Cours des Halles » : « Poireaux, 4 francs le kilo » ; non, pas des anciens francs, des nouveaux ; cela en marge de toute période d'intempéries.

La soupe des économiquement faibles — 2,84 NF. par jour — est claire, mon général !

C'est bizarre ; avez-vous remarqué que jusqu'ici, devant un tel abus, les protestations indignées des croquants (maraichers) de la région parisiennes, ne sont pas encore parvenues à nos oreilles.

ET MAINTENANT...

Abstentionniste invétéré, je n'ai jamais pu comprendre que des hommes, qui se veulent intelligents, considèrent la démocratie comme une entreprise de production, dont les rouages devraient fonctionner merveilleusement par la seule intervention de la burette électorale. Comment mes semblables arrivent-ils à concilier leur délégation de pouvoir avec le fonctionnement irrationnel des institutions, dont ils sont sensés être mandants? Mystère. Pourtant, ces souverains parcellaires ont une bien piètre opinion des résultats de l'administration de leurs intérêts. Ecoutez-les, derrière un comptoir ou ailleurs, «le gouvernement, les politiciens, tous des profiteurs» et cela depuis que je suis au monde, je n'ai cessé de l'ouir. Donc, conclusion, les électeurs me font l'effet d'être à l'image de ce personnage de la comédie italienne qui réclamait des coups et se plaignait ensuite de les avoir reçus.

Dans l'état actuel des choses, le votard de 1962 est encore plus stupide que celui de 1900, lequel, se rendait aux urnes avec ses plus beaux vêtements et accomplissait le geste rituel avec un recueillement religieux. Pourquoi plus stupide? Parce qu'il n'y avait pas de problèmes complexes. On votait comme on achetait un cochon, dans l'espoir d'avoir du bon lard ; tandis qu'aujourd'hui mes congénères sont absolument dégoûtés des politiciens, ils les tiennent pour de la vile canaille, ils n'ont plus la foi.

Mais, voici mieux encore, au moment du referendum, la majorité des politiciens qui sont venus débiter leurs sornettes sur les ondes ont tous appelé l'attention du cher électeur» sur les dangers que représentait ce fameux référendum, néanmoins ils les invitaient à voter oui.

Ils ont voté oui, sur quoi? sur un événement qui est virtuellement réglé, qui a été délibéré, comme il l'avait été lorsque le conflit avait surgi. Ils ont voté oui, sans savoir ce qui s'est passé pendant cette tragédie, sans chercher même à connaitre les tenants et les aboutissants de l'affaire. Ils ont voté oui, comme ils ont laisse partir leurs fils, comme ils ont pu pleurer lorsque la mort a atteint l'un des leurs. Et, peut-être, pour sécher leurs larmes. Bien maigre excuse pour tant de complicité servile.

Maintenant, nous voici devant un résultat certain, pour les tenants du régime, les pleins pouvoirs accordés, du moins confirmés. Libres de faire selon leur bon plaisir ces messieurs ne vont pas manquer de se mettre à la besogne, La guerre d'Algérie représentait l'assise solide d'une politique de maintien dans le statu quo de la situation miséreuse des travailleurs et des «Vieux». Pendant sept ans furent jugulées les prétentions revendicatives des salariés, il faut bien trouver autre chose. Heureusement il y l'OAS, qui va permettre de continuer cette politique de régression sociale. Et puis, avec un peu de veine (tu parles), le FLN, grâce aux coups de stylet qu'il ne tardera pas à pratiquer dans les contrats signés, dans l'euphorie publicitaire, sera d'un grand secours pour saper d'une manière magistrale les prétentions ouvrières. Pauvre diable d'électeur, on t'a invité à dire oui, parce que c'était non, comme les ministres des finances de Guy Mollet et consorts, réalisaient des économies en te faisant payer plus d'impôts. Est-ce ton ignorance ou ta bétise qui te fait confondre référendum et plébiscite? Je crois plutôt que c'est ta fainéantise d'esprit qui est ton propre ennemi, et qui te transforme en crétin incapable de raisonner sainement, à laquelle s'ajoute ta lâcheté qui fait de toi une chiffe.

Si les peuples n'ont que les gouvernements qu'ils méritent, attends-toi, peuple souverain, à recevoir le sort que tu mérites. Car de Gaulle et ses amis te préparent un avenir bien farci, digne de ta sottise et de ta couardise.

CAMILLE ANDRES

Les points sur les i...

J'ai lu, il y a quelque temps, dans un journal affinitaire un article fort bien rédigé dans la forme, exagérément généreux, quant au fond, sur la plaie du syndicalisme: «Les Permanents».

Cette étude s'efforce de ne blesser personne. Elle fait du «Permanent», un véritable héros se sacrifiant pour la cause ouvrière, se mutilant dans sa fierté et comprimant son indignation pour traiter au mieux des intérêts de ses clients (les ouvriers) sur les tapis verts du capitalisme ou entre deux vins de crus réputés, quand il est reçu à la table de Debré...

L'auteur aurait pu titrer son article, ainsi: «Les permanents, ou les martyrs de la collaboration capital-travail».

Dans ses conclusions, l'auteur admet toutefois que la chute des permanents pourrait seule éviter la dégradation et la chute du syndicalisme...

Tant de précautions oratoires et de style pour reconnaitre enfin que le syndicalisme a été tué par des pratiques administratives qui devaient faire de lui l'élément pondérateur des revendications ouvrières. Et puis, au départ, ce syndicalisme-là, a-t-il réfléchi l'évolution en cours?

A-t-il essayé de repenser l'action syndicale face à la productivité croissante ,face aux nouveaux problèmes sociaux qu'elle détermine?

En face d'une économie qui accroit l'abondance des consommations possibles en même temps qu'elle raréfie le pouvoir d'achat, ce syndicalisme-là a-t-il essayé de comprendre la révolution en cours?

Et si, le salaire se trouvant éliminé, à plus ou moins long terme, il n'était pas élémentaire de rechercher les conditions nouvelles qui permettraient d'assurer la consommation des hommes sans le secours d'un salaire défaillant?

Non. Ces Permanents avaient perdu dans la jouissance de leurs charges et la dégradation de leurs fonctions, cet esprit de recherche et d'analyse sans lequel le plus impétueux militant devient bientôt un conservateur qui s'ignore en égarant les autres.

La structure organique des syndicats n'est qu'une copie des structures politiques. Elle est centraliste dans les faits, antiscientifique, antisociale parce qu'elle n'a pas prévu le fatal enlisement des caractères dans la fange diplomatique...

Il ne suffit point de montrer le mal et de supputer que des hommes nouveaux pourraient relancer le syndicalisme, il est nécessaire, avant tout, de repenser le syndicalisme et de le doter d'une science économique telle qu'il puisse, dans le chaos mondial. apporter à l'homme l'assurance qu'il peut, dès aujourd'hui, réaliser à la fois la satisfaction générale des besoins et la paix sociale?

Au fond il n'y a que deux obstacles à vaincre: la permanence de la sottise et l'ambition des politiques.

J. B.

LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL DE LANGUE FRANÇAISE

SALLE DE LA MUTUALITÉ

24, rue St. Victor, Paris, (V) (Métro: Maubert - Mutualité)

VOUS INVITE CORDIALEMENT A ASSISTER

le dimanche 29 avril 1962

A 9 HEURES 30

au grand meeting commémoratif du

1er MAI

Y prendront la parole :

Pour la C. N. T. F. : J. SORIANO - R. FAUCHOIS

Pour la C. N. T. E. en exil : R. ALVAREZ - J. PEIRATS

A 14 HEURES

au profit de la caisse de solidarité de l'organisation

GRAND GALA DE VARIÉTÉS

avec le concours de nombreuses vedettes internationales

Breves consideraciones acerca del valor del influjo personal

ALGO hay en la personalidad humana que se rebela contra la fotografía y ni el pintor es capaz de reproducir ni el escultor de modelar. A este algo sutilísimo cuya influencia sentimos todos sin que nadie acierte a describirlo es lo que vulgarmente se llama «tener ángel», y podríamos denominar influjo personal. Feliz quien lo posee, porque contribuirá en gran parte al exito y dicha de su vida.

De cuando en cuando encontramos en nuestro camino, caracteres tan atractivos, que les abrimos de par en par las puertas de nuestro corazón y les invitamos a que en él entren y allí moren bien recibidos. Nos entregamos a ellos sin reservas y cuando en su presencia estamos nos sentimos más fuertes, animosos, confiados y seguros, como si despertaran en nosotros aptitudes y cualidades que ni siquiera sospechamos. Se dilata nuestro horizonte, nuevas energías estremecen todo nuestro sér y experimentamos una grata sensación de alivio, como si nos quitáramos de encima un peso que por largo tiempo nos hubiera oprimido. Al hablar con ellos, aun cuando sea por primera vez, nuestra conversación es más animada y elocuente que de ordinario, porque su influjo personal nos atrae y estimula de suerte que acuden a nuestra mente ideas y a nuestro corazón anhelos hasta entonces insospechados. La vida toma a su acción más noble y alta finalidad y nos inflama el anhelo de hacer más de cuanto hasta allí hicimos y de ser más de lo que en el pasado fuimos. Nos predisponemos al logro de mayores éxitos, vislumbramos más elevados ideales y nos trasformamos por virtud de su atractiva presencia. Se desvanece el viejo concepto de la vida vulgar sin propósito ni esfuerzo y resolvemos con recobrado ánimo y renacida esperanza luchar sin descanso hasta establecer definitivamente en nosotros las cualidades despertadas por nuestro trato con aquel que reduplica nuestras energías mentales, y sentimos dejar la grata presencia por no perder los nuevos poderes que no sinfunde.

Contrariamente, encontramos personas cuya presencia nos retrae y precave, como si un escalofrío estremeciera todo nuestro cuerpo robándonos energías y deprimiéndonos el ánimo. La tétrica aura de aquella persona abate nuestros naturales impulsos y nos llena de inquietud y embarazo. Instintivamente comprendemos que no simpatiza con nuestras aspiraciones y repugnamos manifestarle nuestros anhelos y esperanzas. Su sombra nos oscurece como nube tormentosa oscurece un día deespléndido sol.

El encanto de modales, trato y conversación de un corazón generoso y benévolo que por doquiera esparce la fragancia de su amabilidad y derrama ante sus pasos jubilosa alegría, es una riqueza incomparablemente más valiosa que el dinero, porque el éxito verdadero, positivo y permanente es el logrado por la virtud de las cualidades personales.

Aunque el influjo magnético sea en algunos cualidad congénita, también cabe adquirirla y afirmarla por el constante y deliberado esfuerzo. La mayor parte de los que prosperaron gracias a esta prenda personal, tuvieron especial cuidado en cultivar las atrayentes cualidades que la acrecienta. Han estudiado el arte de agradar e infundir simpatía a cuantos tratan, mediante la intensificación de su afabilidad con todos y el ardiente deseo del bien colectivo. Tal es el secreto de su influjo personal.

No hemos de escatimar tiempo ni esfuerzo que esté a nuestro alcance para aumentar nuestras personales riquezas, que de paso acrecentarán nuestra influencia para el bien.

Por muchos obstáculos que entorpezcan nuestro camino y por graves que nos parezcan los estorbos que nos embaracen los pasos aun ,cuando tengamos alguna deformidad corporal, será posible despertar simpatía con nuestra cariñosa disposición con cuantos nos relacionemos. Los corazones más tibios se inflaman y los más obstinados caracteres se doblegan al encantador hechizo de la hermosura del corazón.

Muchos que se ven privados de los más puros goces de la vida por las genialidades y rarezas que les acarrean antipatías, anhelan tener amigos, agradar a las gentes, tratar en confinza a sus conocidos; pero ignoran cuán relativamente fácil les sería realizar sus anhelos si por su propio esfuerzo dedujeran y vigorizaran las cualidades necesarias para hacerse querer de todo el mundo. Este legítimo deseo equivale al de ennoblecer nuestro carácter, pues nada hay que tanto nos gane la estimación pública como la estima en que nuestra bondad tenga a las gentes con quienes el destino nos relacione.

La popularidad implica la posesión de varas cualidades amables. Los regañones, tercios, necios, envidiosos. celosos, huraños, nunca logran las simpatías populares. Ni los perros se encariñan con seres semejantes. En cambio, si en todos los actos de la vida diaria infundimos el espíritu de amor y benevolencia siempre dispuestos a tender la mano a cuantos verdaderamente necesiten nuestro amor y nuestra solidaridad, nos captaremos las simpatías de las gentes. Todo el mundo desprecia a quien sólo piensa en sí mismo.

Es preciso acostumbrarse a no murmurar jamás del semejante, sino por el contrario ,decir de él cuanto de bueno sepamos sin aludir a lo que de malo hayamos reparado o nos hayan dicho. Perdonemos las injurias y olvidémoslas. Estemos siempre dispuestos a la indulgencia, pues debilitaremos nuestro influjo al mostrarnos rencorosos, vengativos y crueles. Jamás atraeremos a los seres si en vez de procurar por su bien provocamos su mal.

Nada de hipocresías, porque si nos empeñamos en encubrir alguna fase desventajosa o alguna aviesa cualidad de nuestro carácter, despertaremos prevención en los demás. Quien pretenda ser popular, debe mostrarse siempre afable y cariñoso sin asomo de servilismo. Debe tener siempre una palabra afable, una sonrisa simpática, una mirada consoladora para quienes necesitan estímulo y aliento, porque gran hazaña es fortalecer el influjo personal hasta el punto de levantar en el semejante emociones lo más placenteras posibles y educir sus mejores cualidades, inspirándoles con ello un nuevo y humano concepto de la vida. Es necesario ser capaz de alcanzar este poder; bien vale la pena de esforzarse en conseguirlo.

El cultivo del influjo personal significa el desenvolvimiento de la más cualidad de nuestra naturaleza, porque el hombre verdaderamente influyente por su atracción personal debe ser corazón benigno, ánimo generoso, espíritu solidario y siempre dispuesto al desinteresado servicio del semejante. Ha de inspirar confianza, porque nadie ama ni respeta a quen mira con desconfianza. Ha de estar libre de envidia, celos, egoismo y de cuantas siniestras emociones encumbren el luminoso aspecto de las cosas. El vicio más difícil de extirpar es, indudablemente, el egoismo, porque está arraigado en lo más hondo de nuestra naturaleza pasional. Sin embargo, a todos inspira repugnanacia el egoísta, siempre dispuesto a recibir sin dar nada en cambio, siempre pensando y hablando de sí mismo, co nolvido completo de los demás.

PEREZ GUZMAN

Aires de libertad en las Islas Canarias

y II

HEMOS dejado escrito que se trata de convertir roca en tierras buenas. Las condiciones de trabajo es la fuerza humana con escasos elementos auxiliares mecánicos, todo lo más, alguna máquina perforadora. La recogida de tierra para fabricar bancales artificiales se realiza a base de fuerza humana para el relleno de camiones. Esta forma atrasadisima lleva consigo al extenuación de la mano de obra con la consiguiente lentitud del trabajo. En este caso, el auxiliar máquina sería no solamente un sosiego para el hombre sino un aumento progresivo del trabajo. Las excavadoras y los tractores mixtos, excavadoras, son artículos nada más que para la ilustración de revistas.

Un procedimiento moderno no sólo aligeraría el trabajo de la persona humana sino que aumentaría la producción.

Si una reforma de estructuras económicas se hace sentir intensamente en España, en las insulas que describimos es una cuestión de vida o muerte para la población. Es inconcebible que en la época «atómica» se empleen procedimientos puestos en práctica por los antiguos romanos, con toda su consecuencia de esclavitud.

La mecanización del campo para los pequeños propietarios es un problema insolventable; en cuanto a los grandes, como poseen una retrógrada mentalidad y las explotaciones les reportan con este sistema buenos beneficios ,no les urge. El Estado, que podría intervenir directamente con miras a cumplir los compromisos cantraidos con la comunidad europea, es inoperante por múltiples razones, la esencial es que está en manos, justamente, de esas mentalidades trogloditicas que no tienen más ambición que la de enriquecerse empleando el menor capital posible. Para ellos que el hombre, bestia de trabajo, reviente de hambre o de cansancio, les es indiferente.

El problema, tanto agricola como industrial, en las Islas Canarias, esta intimamente ligado al problema de ambas ramas de la Península y la solución a esos problemas, vista la acción gubernamental y la clase capitalista, deben buscarlo los propios trabajadores imponiendo soluciones que están en su propia fuerza de clase.

Ninguna reforma puede existir por parte del Estado cuando éste está en manos de una clase que es la que se beneficia de tal estado de cosas; menos aún puede venir bajo el signo de una «democracia cristiana», pese a la demagogia de Eijo Garay cuando escribe que «para una justa solución social la doctrina de la Iglesia se irá infiltrando poco a poco en el ánimo de los dirigentes encargados de crear una situación más justa.»

La Iglesia, como el latifundismo, el ejército y la finanza, son en España lacras históricas que frenan constantemente el impulso creador del pueblo. La Iglesia demogógicamente trata de evitar lo inevitable. Puede ser que haya gente que crea en esa demagogia, pero los hechos reales niegan constantemente el «interés» justo de la Iglesia. Veamos: según las estadisticas del 1931, la Iglesia era propietaria de 11.921 fincas rústicas, 7.828 predios urbanos y 4.192 censos. Según el Anuario Financiero, publicado en 1934, Valentin Ruiz Senén, el financiero de la Iglesia española, era presidente, vicepresidente o consejero de todas las empresas más importantes del pais, es decir, 44 empresas, incluidos ferrocarriles, tranvías, minas, teléfonos, bancos, etc.

Claro está que se puede decir que desde entonces acá «ha llovido mucho en España», pero si no existiera el «Concordato del 28 de agosto de 1953» cabria la duda; sin embargo, ese Concordato la esclarece y hay que suponer, por sus prerrogativas, que la Iglesia ha aumentado su riqueza. Bastaría copiar integramente el texto para que el lector quedara asombrado del poder real de la Iglesia. En virtud de ese Concordato la Iglesia es dueña absoluta de la enseñanza, de la vida cultural del país. Y como lo que más nos interesa es el régimen de propiedad, diremos que en el artículo 4 el Estado reconoce a la Iglesia plena personalidad para administrar toda clase de bienes». En el apartado 3 se insiste de nuevo en esa materia. En el artículo 9, apartado 3, «el Estado se compromete a proveer las necesidades económicas de la Iglesia». En el articulo 18, «la Iglesia puede recibir» sumas y bienes, muebles e inmuebles». En el articulo 19, apartado 2, «el Estado, a titulo de indemnización por las pasadas desamortizaciones (las del siglo pasado) de los bienes eclesiásticos y como contribución a la obra de la Iglesia la dotará anualmente con una suma adecuada». En el apartado 3, se insiste de nuevo para las subvenciones en la construcción de templos, etc. En el apartado 4, se vuelve a insistir, en esa ayuda. Y en el articulo 20, se exime a la Iglesia de la obligación de pagar impuestos de tipo local o estatal.» Como muestra creemos que es suficiente para pensar que el patrimonio de la Iglesia no ha mermado.

Dadas las condiciones generales de nuestro país, «una solución justa en el orden social» no puede esperarse de la Iglesia, ni de «los pobres ricos» andaluces.

Entonces, ¿qué hacer? Sólo hay dos caminos: seguir viviendo bajo el torquemadismo impuesto por los dueños del país, y ese camino nos conduce a la emigración económica, al hambre crónica, a la indigencia moral, a la muerte, o a que la clase obrera tome lo suyo, expropiando a los expropiadores y se organice tanto en el campo como en las ciudades en cooperativas ,colectividades u otras formas colectivas de producción y consumo, donde se garantice el bienestar económico y moral de todos.

Y no es por el «localismo», no es por el «separatismo» sino a través de una articulada federación productiva y consumidora. Sólo por este camino la Península Ibérica podrá engarzarse a Europa y servir de punto de unión entre Europa y Africa.

Que los isleños de Canarias busquen su libertad, pero pensando que la clase obrera debe marchar unida hacia su emancipación total.

ZAFRA

CRONICA EXPRES

Bab-el-Oued

LA Avenida de Fresbalon tiene para mí recuerdos imborrables. Cerca de la casa que en Argel habité quedan la Bouzareah y el Cementerio moro. En la Bouzareah vivían los « Leones », un compañero de Jimena de la Frontera cargado de familia. De la Bouzareah a Bab-el-Oued hay poco camino, ahora que yo solía ir a Bab-el-Oued sin torcerme de la Avenida de Fresbalon.

Todo esto estará más edificado que entonces, que bastante espacio había para ello.

Argel es grandísimo y costerosísimo. Mucho menos español que Orán. Hay necesidad de hablar francés, salvo en Bab-el-Oued, donde el contingente de españoles es numeroso.

Un barrio extremo, aunque importante. Tiene algo de pueblo (hablo de cuando en Argel se publicaba la « Soli »).

El bar García era el punto de reunión de los refugiados españoles, en donde el compañero Suria distribuía nuestra Prensa, ofrecía libros y folletos y recibía encargos. El bar García, cuanto a la afluencia de refugiados venía a ser lo que el Metropol de Orán, a diferencia de que éste es un Café en toda regla.

En Argel hay puntos de recreación como el Viar, pequeños y grandes parques, ruas bulliciosas con edificios modernos, jardines atrayentes, monumentos erigidos a celebridades, tiendas lujosas en lo más señalado de la capital, por ejemplo la « rue » d'Isly y la de Michelet, que en elegancia compiten con las calles de París más renombradas.

Argel es como una bandejada de mar azul.

La famosa Casbah tiene un palmo de anchura, con casas torrenteras añosas y hasta seculares que se sostienen unas con otras para no venir al suelo: su aspecto miserable predispone angustia; sobresalta. Ninguna es mucho más espaciosa que una caseta de perro. Deben vivir como piojos entre costura.

Para vastedad la Plaza del Gobierno (del Caballo dice la gente, por la estatua del duque de Orleans, contumaz trapacista para España). Aquí es la bajada a la estación del ferrocarril y la parada de cares que van a diversos puntos. No lejos de la plaza hay un mercado cubierto, con tenderetes de libros viejos. Los trolebús a cada momento pasan y repasan, y se está en Belcour en un instante, porque el servicio es excelente. Belcour, un arrabal de Argel muy poblado y urbanizado, próximo a Maison Carrée, en el casco de la población, a mi parecer sin la simpatía de Bab-el-Oued.

Veinte años han pasado...

Actualmente Bab-el-Oued tiene otra fisonomía. Aparece rodeado de fusiles y como trabado con una camisa de fuerza, igual que los focos.

Pero esto pasará y el barrio de los españoles recobrará su animación. La paz todo lo resuelve, la guerra nada.

PUYOL

Por qué los intelectuales atacan la propaganda

EN el número 308 de la Revista de Propaganda, su director, don Julio A. Como, con acopio viviente de antecedentes históricos, desafía al escritor que lea su editorial, «en diálogo amable dentro de un perímetro democrático, a que haga oír su opinión» respecto del por qué «los intelectuales atacan la propaganda».

Sin ánimo de ofensa ni imposición de conceptos y con el sólo fin de promover ese diálogo, que entiendo podría favorecer conclusiones interesantes para la sociedad en que vivimos y para el futuro de nuestro siglo de oro, cabe responder que, evidentemente, existe un concepto impreciso en cuanto a la culpa de la publicidad como tal, para hacerla pasible, en teoría, de todos los males espirituales de la humanidad. Ciertamente que todos los grandes oradores, conductores de pueblos y de ejércitos han sido propagandistas de sus propias teorías. hazañas y torpezas. La presencia física ya de por sí, que se destaque del nivel común. es el símbolo más estrecho de esa expresión.

En la sociedad moderna el hombre no ha inventado algo que sustituya esa manifestación trasmisora de emociones, noticias o hechos que ya se conocieron en el Egipto de las remotas dinastias y cuyas prácticas venían precedidas por Moisés con el anunció de las Tablas de la Ley. Nuestro pitecántropo sólo ha perfeccionado los procedimientos mecánicos, plásticos, efectos psicológicos para provocar esa trombosis en el público al que llega a toda costa, por fuerza de convicción, por la violencia y el énfasis combativo con que impone su verdad.

Los escritores, en la generalidad de los casos, combaten la ausencia de una ética, de una preocupación superior que la propaganda olvida o rechaza como de su función, hoy, que está en los comienzos de una nueva etapa de su futuro. Los que niegan, son el asombro, el aturdimiento provocado por estos arranques revolucionarios de la publicidad que aparecen en el escenario del mundo contemporáneo como un artilugio, un sábelotodo de la ignorancia, una impostura que, con todo cinismo, se apropia de todas las fuerzas y las arroja como un huracán, despedazando conceptos, emitiendo juicios que escapaban a la mentalidad de generaciones que, con insolente desparpajo, presenta a la luz pública.

El mayor engendro, el adefesio personificado, la propaganda lo presenta envuelto en celofán y nos parece hasta bonito, admisible y agradable. Y eso la publicidad lo admite como un triunfo, un éxito, un impacto sobre el público a cuyos lomos cabalga como caballo de Atila. Ayer ha defendido la causa de las mujeres para que se cortaran el cabello a la taza. Más tarde las ha pintorreado y luego las indujo a que se cortaran también las polleras y nos enseñaran sus muslos redondeados en ritmo de poesía. Luego nos la ha presentado con perfiles griegos a través de traslucientes peplos. La publicidad siempre tiene razón, es la nueva diosa de la verdad, de su verdad. Su único interés reside en importalizar la figura, la frase y cobrar el aplauso de la masa. despreocupada de cualquier finalidad moral. Siempre quiere salir triunfante a cualquier precio.

Detractores, demoledores de la publicidad han sido Tolstoi, Gandhi y cien escritores contemporáneos de todos los matices e ideologías. Pero no lo han sido Sócrates, Leonardo ni Cervantes que han ocupado su mundo sobre el vehiculo de sus creaciones. Mas hay un punto que llama nuestra atención y acerca del cual todos estamos de acuerdo: en el futuro, la publicidad no puede encerrarse en estudiar y aplicar solamente los impactos efectistas, aplicables a principios o teorías cavernícolas, mercenarias, aberraciones que están invadiendo a la humanidad. Este es el talón de Aquiles que, frente al deslumbramiento, a las relucientes presentaciones la empequeñece, la denigra y anula. No puede continuar presentándonos el espectáculo sin medir las consecuencias, sirviéndose no más que de un fin de distracción, sin reparar en el torrente deletéreo que descarga por sus ondas sobre una humanidad indefensa. La Iglesia misma no escapa a esta práctica criminal de contaminar con los prejuicios de su materialismo religioso y dictatorial un mundo que se desespera por romper con todos los prejuicios. Tampoco excluye al político de esquina, ni al vendedor de feria que se equiparan como agentes publicitarios irresponsables que deben sus éxitos al embaucamiento con dulces mentiras o embustes, a ese conjunto de ilusiones sin cotización, que no obstante van creando cuerpo, haciéndose persona institucional en la mentalidad más pobre de las comunidades, que reciben el choque y el rebote de sus propias convicciones machucadas por la aplanadora del convencimiento, del ataque frontal, de la sonrisa disfrazada que lleva el cuchillo bajo el poncho y no hay legislación ni código que la contenga.

La propaganda es la terrible arma de la civilización contra la civilización, si no detiene sus fines devastadores equivalentes a la fuerza atómica, que debe hacer meditar a sus cultores. No es posible que destroce a placer la estética de los sentimientos y despierte emociones perdidas, creadas a lanzadas al viento con frialdad y sepultadas sin compasión. El mismo respeto por el público que ningún mal nos hizo y que trabaja gratuitamente para nosotros, obliga a esa responsabilidad que cierra las puertas de las cárceles. De igual modo que no añoramos el dulce morir de que nos habla Musset, tampoco entendemos constructivo que se nos presente en cofre de oro el áspid que inyectó la ponzoña a la señora Cleopatra. Tampoco juzgamos a la altura del siglo los destacados relieves en colores con que el verdugo depositó sobre el cepo, con graves modales, la áurea garganta de Ana Bolena que luego iba a cercenar de un hachazo ni tampoco el pase al otro mundo que administró a su marido lady Macbeth.

Embaucadores efectos plásticos de transcendencia perniciosa proyectada en la nueva ola criminal que registra la correntada periodística. Sin duda que algo escapa al control humano y la propaganda no interviene en la vida íntima de una colectividad que se mide por millones. Pero hay que romper con cuanto conspire a la construcción del mundo nuevo que los escritores de nuestra generación están empeñados en perfeccionar para la posteridad. Se nos dirá que, a la inversa, también la propaganda puede presentarnos con los mismos adornos el nacimiento de una nueva constelación estelar, el resurgir de una Atlántida o la infinita riqueza dormida en las profundidades oceánicas para iluminación de la inteligencia humana. Bien está que distingamos entre lo que conviene y perjudique nuestra institución, nuestro desarrollo físico y moral. Porque debemos aprovecharnos de todo elemento y descubrimiento que conduzca a esta evolución del pensamiento universal que, me parece, es el mejor elogio que podamos tributar a la función de la publicidad futura.

La propaganda hechó en cara a Cellini haber convertido el asesinato en obra estética, simbolizado en arte por arte. Y en vez de escapar a la influencia del contagio, del avasallamiento al hombre, las reglas, las leyes y toda la filosofía y las costumbres, endiosó a los déspotas de la antigüedad y convirtió en idolos y dioses a los pequeños napoleones de nuestros días. Con la misma naturalidad los ha derrumbado, despedazado y quemado. Los grandes recursos de la propaganda no tienen límites de

(Pasa a la página 3.)

Actos a celebrar

EN OULLINS

Gran conferencia y festival

Para el domingo, 22 de abril, a las nueve y media de la mañana, en la Sala de Fiestas de Oullins, el compañero Roque Santamaría, del S. I., disertará en torno a la situación politico-social de España, y los problemas que la actualidad plantea a los exilados.

Por la tarde a las dos y media, en el mismo local, el renombrado Grupo Artístico de S.I.A. de Grenoble «Aires de España», presentará un selecto programa de variedades a cargo de aplaudidos artistas.

EN BURDEOS

Gran Mitin para el 1º de mayo, en el Cine des Capucins, a las nueve y media de la mañana.

Oradores

Los compañeros IVES y C. Zimmermann.

Por la tarde, a las tres, gran festival de variedades en el mismo local a cargo de prestigiosos artistas de Paris y Burdeos. Entrada única.

Para invitaciones, compañero P. Alonso, 42, rue de Lalande, y en el cine Capucins a partir de las dos de la tarde de dicho día.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction. Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, nº 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Siège et correspondance 24, rue Rouget de l'Isle : Permanence les samedis de 17 à 18 h. 30. Diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, adhésions, renseignements, Bibliothèque

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

TRIBUTO A

Nicolás Barrabés

— «¡Ese Barthe!, ¡ese Barthe!!» «Ese» Barthe era uno de los redactores del diario « Solidaridad Obrera » que más se atravesaron al proyecto Maurín de marxistizar a la C.N.T. No era un coloso del muelle, Barthe, ni hombre capaz de disparar tres pistolas a un tiempo. Contrariamente, era modesto en figura, en trato y, en conclusión, suave. ¡Pero poseía una fuerza! : ésa que conceden las profundas convicciones; y una tenacidad de las que desarman a los ambiciosos, a los coléricos, a los taimados. Cuando Maurín, tratando de acaparar el prestigio del difunto Noi del Sucre le gritó improperios a Barthe, era que Barthe había defendido la verdad de un Segui y de una CNT inalterables... con la inalterabilidad propia de quien tal verdad defendía.

Sin embargo Barthe no era Barthe, ni siquiera Fulgencio Martínez, el viejo compañero que se nos ha muerto tras la máscara de tal seudónimo. Siendo lo trágico que con Fulgencio Martínez la Parca se nos ha llevado a Nicolás Barrabés, el Fortuné Barthe de nuestros mejores días.

En 1918 tuve a Barthe como un estilista afortunado, un preciosista de nuestras letras. Sus crónicas, por lo bien concebidos y expuestas, se me antojaban joyeles literarios. Las leía ávidamente, no osando pensar en mis incipientes cuartillas. ¡Para qué, habiéndolas superiores!

Me tocó alternar con Barthe en la redacción de un quincenal que, para rubor mío, cayó en mis manos. Estaba yo en el ripio de : «¡Compañeros!, a vosotros me dirijo para decíros...» lo que salga, esa expresión tan cara a una cuarentena de colaboradores del inefable «La Voz del Cantero». ¿Recordáis, compañeros? Si recordáis, como yo estáis fritos; por años, no por otra causa.

Barthe me ayudó más con su bonhomía, con su indulgencia inteligente, que con consejos de persona experimentada. Yo lo tenía por el poeta próximo, prescindiéndome, incluso, de la entonces obligada lectura de Espronceda.

En esto se presentó un francés desertor de la primera guerra mundial llamado Joseph Venuti, el cual quedó prendado del léxico castellano. Trataba de asimilarse el idioma cervantino y a fe que, por tenacidad e inteligencia, lo conseguiría. Pero erró el tiro. Por verme en escrituras me pidió enseñanza, a mí, tan lejano de la pedagogía. Le recomendé a Barthe, hombre conocedor y reposado.

Ante Agustín Broto, de la parte del Graus oscense, Barthe se reveló Nicolás Barrabés, apellido de la misma tierra. Barrabés de jovencito pasó a Francia, en cuyo país dejó nacionalizarse, atrapándolo soldado la guerra del 14. Sin vocación de heroe. Barrabés no evitó, sin embargo, unas heridas, de las que sanó en un hospital de Biarritz. Resuelto el estropicio de sus carnes era la segunda salida para el campo de batalla, ante cuya perspectiva salió de Biarritz por la puerta falsa con dirección a España, donde trocó su pasión por Jean Jaurès por la del acratismo. Así le vimos colaborar en « Tierra y Libertad » y luego en toda nuestra Prensa, distinguiéndose de los demás colaboradores por la finura de su estilo y la densidad de sus reflexiones, cual arriba hemos indicado. A mí modo de ver, Barthe perdió sustancialidad de pluma al tener que escribir a diario, lo que en más de una ocasión equivale a vaciar el tintero sobre las cuartillas. Un pensador no puede someterse a la tiranía de los relojes y a la de «platinas».

Vi a Barthe por última vez en 1923 en ocasión de dar — él — una conferencia en el Centro Racionalista de la calle de San Pablo, en Barcelona. Fue un trabajo leído, muy concienzudo, sobre la Escuela Moderna, que no pudo entregarme después porque los de Investigación Pedagógica se lo habían pedido... y perdido. Lástima. Ese trabajo habría significado una perduración del Barthe intrinseco. Asocio a esa noche de verano 1923 a los estimados compañeros Benjamín Pascual y Juan Oliva, a los que, como a Barthe, no he visto más en mi vida.

Barthe y Broto convivieron y, desconvivieron — hay que decirlo todo — en Barcelona. Cosas de maños, que duran. Treinta años después le dije al terrible Agustín : « Me carteo con Barthe ». « ¿Con ése? » Le escribí a Barthe en su refugio de Port-de-Bouc : «Me veo con Broto». « ¿Con el hosco Agustín? » El mañismo seguía inflexible. Pero en secreto uno y otro me dijeron, cada cual por lo suyo: «¿Aguanta su salud, Nicolás?» «¿Continúa vigoroso, Agustín?» Era indudable que ambos se querían y que jamás se dirigirían la palabra. El mañismo parece que es esto.

Sería cuando lo de M. Primo de Rivera que Fortuné regresó a Francia, donde en recuerdo de un Florencio conocido nuestro las dió en denominarse « Fulgencio », debilidad de memoria. Me descubrió en «CNT», y ante una amistad antigua rompió silencio. Es a partir de entonces que en nuestra Prensa del Exilio apareció la firma inconocida de «Fulgencio Martínez», que para sus conocedores era «Fortuné Barthe» y para sus íntimos Nicolás Barrabés, un aragonés de la tierra de Costa seducido por las teorías anarquistas cual a muchos hijos de aquel terruño les ha ocurrido para honra y provecho de la CNT y de las ideas de libertad política y económica que la informan.

Juan FERRER

B.D.I.C

Acción y verbo

«Necesitamos retornar a España no sólo por cuestiones patrióticas o sentimentales, sino, esencialmente ,para liberar al Pueblo de las oligarquías que lo esquilman, para que recupere su libertad, para que se incorpore al uso y al disfrute de sus derechos en un orden económico, moral y social, y también para que nuestras luchas e ideas puedan desenvolverse en su marco adecuado.». — Editorial de «C. S. », núm. 189.

¡Magnífico! Ni más clara, ni más rotunda, puede ser nuestra posición actual. No hablemos de ayer, no. El pasado no cuenta, si no es como lección de historia y con el fin de evitar errores. Por lo tanto no haré mención a lo mucho escrito en estos años de exilio, a lo discutido y aprobado, en eso, que se ha dado en llamar Congresos. Si lo hiciera, habia de referirme a la opinión que el militante del Interior tiene de ellos. Y sinceramente, prefiero callármelo.

Hablaremos del presente, de un presente que es un futuro. Un futuro preñado de esperanzas, pero pleno de trabajos a realizar, y los cuales corren a nuestra cuenta, ya que la obra es ineludible.

Acción, sí. Pero sin verborrea, que de eso se ha abusado hasta el infinito. Y los tiempos apremian, no permitiendo otra dialéctica que la de la acción.

Es en el campo de batalla donde se muestra la acción. Allí se conoce la capacidad combativa y el valor de las acciones. La estrategia se hace en los Estados Mayores, y los militantes de la Organización confederal tienen malos recuerdos de esos conciliábulos.

De lo dicho se infiere que el campo de batalla está en España, y es allí donde ha de ponerse en ejecución, eso que señalamos más arriba.

Eso es todo.

En el exilio vamos sucumbiendo como un vulgar general: en la cama. Y eso es impropio de revolucionarios. Estos han de estar presentes allá donde el trabajo les reclama. Y en este caso, es España. Si de españoles se trata, hemos de demostrar serlo. Si de amantes de la idea se habla, a defenderla, con el ímpetu de siempre. En la resistencia hay lugar para todos. El que vale para escribir, lugar y medios no le han de faltar. Y el que a hablar se dedica, hay muchos a los cuales puede dirigirse...

En abundamiento de esta tesis, «C. S.» ha publicado la relación de los compañeros últimamente detenidos. A ningún lector le pasará desapercibido el gran esfuerzo que han de realizar en el Interior para cubrir otros cargos. Si para cubrir esas vacantes estuviéramos nosotros, no hariamos más que cumplir con el deber. Pues si esto no hacemos, resultará que es nuestra falta, y no sirve para poner paliativos al caso.

¿Organizar un festival, con el fin de recaudar dinero para ellos? Muy bonito y hasta divertido. Pero ¿es que el compañero consciente ha de hallarse con la conciencia tranquila, con sólo haber realizado ese gesto? No, ni mucho menos.

El católico presta su óbolo a la capilla de su pertenencia, y una vez realizado, su conciencia queda tranquila, ya que la Iglesia le pide eso: dinero.

El español que huyendo de la represión se ha refugiado en otro lugar de la tierra, y vive libre, ha de saber de manera consciente, que no sólo de pan vive el hombre. Si por el hecho de aportar una cantidad determinada cree que ha cumplido con su conciencia, está en un error. Esta debe exigirle más, mucho más. Y ese más, es ni más ni menos, imitar a los que han quedado en el lugar que él hubiera estado, de no tener la frontera a su espalda.

Al hombre consciente no hace falta que su « conciencia » le mande. Es el deber, único imperativo que ha de obedecer.

A este respecto, el compañero López dice en un artículo digno de él, publicado en el número 188 de «C. S.», lo siguiente : «El exilio tiene el deber, siempre lo tuvo, de ayudar al esclavizado pueblo español. Pero no tiene derecho para dirigirlo.»

¿Ayudar? ¿Pero es que sólo necesita ayuda un pueblo que, agotado y en la miseria, hace gestas continuas? ¿Es que un militante sólo ha de contentarse con prestar ayuda?

No, no; de ninguna manera: Hemos de colaborar. Trabajar juntos, sustituir a los compañeros que, accidentalmente se han retirado de la lucha. Eso es lo que hacíamos antes, y esto es lo que hacen en el Interior. Se ha de tener en cuenta, que la cantera que produce ese pedernal, ya que es firme y dura como esa materia, se va terminando, pues el que más y el que menos, ha envejecido tanto como nosotros.

En lo que se refiere a la última línea comentada, del párrafo copiado sólo puede responderse que ese afán existente en ciertos exilados, es la consecuencia de nuestro estado de hoy. La única verdad es que ha sido lamentable el proceder de ciertos españoles. Estos jamás se quitarán la mancha de encima, por mucho que traten de hacerlo.

MORENO TOLEDO A.

ANTENA

LA TERCERA NOVELA DE BOTELLA

PARIS, (OPE). — El sábado 14 de abril, se celebró en la Librería Española de Paris, 72, rue de la Seine (Métro Odéon), la firma de ejemplares de la tercera novela de V. Botella Pastor, «Encrucijadas», que acaba de publicarse, y que como las dos anteriores pertenece a su serie sobre la guerra de España y el exilio.

PERRIN EUFORICO

MADRID, (OPE). — Durante su estancia en esta capital, el alto comisario francés de Energía Atómica, M. Francis Perrin, manifestó a un redactor de «Ya»:

«España necesitará la energía nuclear para la próxima generación. La utilización de esta energía y toda la industrialización y tecnología que exigen estas investigaciones, significarán un gran impulso en su desarrollo económico y nivel de vida.

«Creo que el programa español sigue las mismas directrices que el francés. Por esta similitud y por la cordialidad de nuestras relaciones, creo que España y la Comisaría francesa realizarán en el futuro fructuosas cooperaciones. La central de la Moncloa está muy cuidadosamente desarrollada y es capaz de grandes cosas. Este centro es la mejor garantia de que España podria utilizar la energía nuclear.»

TUPE

LA CORUÑA. — Conmemorando la creación de las Falanges gallegas, el ex ministro Suanzes, creador del INI, ha dicho tranquilamente: «La doctrina de José Antonio Primo de Rivera está inspirada en una auténtica interpretación de la doctrina de Cristo.

SOJA CONTRA OLIVA

MADRID. — Se habla de comprar aceite de soja en Rusia en vista de las dificultades para hacer dichas compras en los Estados Unidos.

LA COMPETENCIA

MADRID. — Los fabricantes españoles de máquinas de coser han pedido que se establezcan los derechos anti-dumping sobre las importaciones de máquinas de coser japonesas.

CHABOLOPOLIS

OVIEDO. — En Gijón hay 427 chabolas en las que viven hacinadas 2.848 personas, en su mayoria trabajadores llegados de otras provincias.

LA SEGU-SOCI

MADRID. — Núñez Samper, profesor de Derecho del Trabajo, ha dicho: «La Seguridad Social es cara, y el sistema español es complejo y falto de sencillez, coordinación y uniformidad.»

LA EXTREMA BONDAD MEJICANA

MADRID. — La prensa recuerda que durante la guerra civil, estuvieron refugiadas en la embajada mejicana cerca de mil personas, de entre las cuales han salido ministros, subsecretarios, directores generales, un arzobispo y altos jefes militares para la gobernación franquista.

SANTO OFICIO

PAMPLONA. — El arzobispo, doctor Delgado Gómez, ha publicado un decreto ordenando el expurgo de libros de José Ortega y Gasset en los seminarios, cumpliendo la voluntad de los metropolitanos españoles, reunidos en conferencia en el pasado mes de noviembre. La anterior decisión ha sido notificada a los rectores de los seminarios, haciéndolo público a fin de que los sacerdotes y religiosos conozcan la mente de la Santa Sede a este respecto.

OFICIO SANTO

BARCELONA. — El cura de Jorba convocó a sus feligreses para enterarles del mal estado de su iglesia. Y en tal plática estaba cuando empezaron a desprenderse pedazos de techo. La feligresía huyó convencida, y despavorida.

MALESTAR UNIVERSITARIO EN LISBOA

PARIS, (OPE). — La prensa publica un despacho de la A.F.P. informando que, como consecuencia de haber sido prohibida por el gobierno la «jornada del estudiante» que había de tener lugar los dias 7 y 8, ha presentado la dimisión de su cargo el profesor Marcelo Gaetano, rector de la Universidad de Lisboa. Al salir de la Ciudad Universitaria, el doctor Gaetano fue aclamado por los estudiantes que, por el contrario, han manifestado su desagrado respecto del vicerrector y han pedido la dimisión del ministro de Educación Nacional.

Además la grey estudiantil celebró una asamblea decretando el «duelo académico», y parece ser que han acordado asimismo no admitir más rector que el dimitente.

En realidad el disgusto de los universitarios de Lisboa, Oporto y Coimbra data del 24 del pasado marzo, a consecuencia de que el citado ministro prohibió las ceremonias conmemorativas de la «Jornada del Estudiante» con el pretexto de que podian dar lugar a que se efectuara «propaganda subversiva».

También entonces proclamaron el «duelo académico», circularon con trajes y brazaletes negros, se declararon en huelga y culparon a la policía de haberles agredido a culatazos. En vista de ello, el ministro cambió de parecer y autorizó el acto para el 8 de abril, con la condición de que el programa de actos se comunicara previamente a los rectores de las diferentes facultades para su aprobación.

Algunos observadores estiman que el gesto del profesor Gaetano tiene cierta importancia politica porque años atrás se le consideraba como el sucesor de Salazar.

Lo que puede la voluntad

(Viene de la página 4.)

A partir del momento citado, los sucesivos Comités de la C.N.T. trabajarán en la clandestinidad... hasta el Congreso de Madrid (diciembre de 1910).

¿Qué han hecho estos Comités en tan largo y negro interregno? ¡Todo, menos dormir!

El gran Comicio del Teatro de la Comedia, donde se hallan representados más de 800.000 trabajadores, constata el asombroso crecimiento de la Confederación. Hay que notar que no son los efectivos numéricos lo que más nos impresiona, sino la acción cotidiana, la conducta ejemplar, los sacrificios consentidos y la enorme voluntad, puesta en tensión permanente, de nuestros cuadros militantes, siempre en la brecha de todos los combates contra el capitalismo y los poderes del Estado.

La obra realizada en el periodo de 1914-1919 fue considerable en todos los órdenes.

⁂

En la Sección de estadistica que el Comité Nacional redacta en vísperas del Congreso citado constan los datos siguientes: La C. N. T. publica más de treintas periódicos (uno diario) en Cataluña, y revistas; sin contar los órganos locales, los libros, folletos y manifiestos que aparecen con gran frecuencia en todas las regiones de España.

Las Escuelas racionalistas, sostenidas por la organización, rebasan la cifra de cien.

Y las huelgas más o menos «corporativas» —empezando por las de Fideeros y Ebanistas de Barcelona, las más ejemplares de nuestra historia— y terminando con la de «la Canadiense», suman más de tres mil conflictos graves de orden social ganados a pulso por la C. N. T.

⁂

En la misma época nuestro Movimiento ha reformado sus estructuras orgánicas constituyendo los Sindicatos Unicos. (Acuerdo tomado en Sans en 1918 y refrendado por el Congreso Nacional del Teatro de la Comedia.) Diez años más tarde se constituye la FAI y tres años después el Comicio del Conservatorio de Madrid, constituirá las Federaciones Nacionales de Industria, órganos económicos de la sociedad futura.

⁂

Por fin llega el Congreso Confederal de Zaragoza (mayo de 1936) la más alta manifestación obrera libertaria de todos los tiempos y de todos los países, que marca el máximo potencial que una organización de hombres puede alcanzar.

El ambiente general del país en aquella grandiosa asamblea de trabajadores fueron juzgados por la Prensa de todos los matices, con la misma opinión afirmativa: «La CNT de España, reunida en la capital aragonesa, se decide por la revolución social».

⁂

Para impedirla — a todo trance — el capitalismo y el fascismo del mundo entero, con el ejército español a la cabeza, le declaran la guerra a nuestro Pueblo.

Este acepta el desafío y se bate durante dos años y medio contra un enemigo más numeroso y diez veces más armado que los defensores de la libertad. Lo que puede la voluntad.

⁂

Si estos trazos históricos dicen algo a los supervivientes de nuestra gran tragedia, me daré por satisfecho.

M. BUENACASA

« Q U I N E T », de Felipe Alaiz

Compañero que no adquieres «Quinet», nunca conocerás el valor estético y libertario de la pluma alaiziana. Comprar «Quinet» es colocar una piedra en el monumento literario anarquista que será la colección «Obras de Felipe Alaiz».

Fluorescencias

1

Pocos son los que comprenden la importancia de una carta. En el último extremo de las posibilidades —los imponderables—, una carta puede evitar o desatar una guerra atómica. Es por eso que la conciencia humana condena a quien sustrae la correspondencia que por A o B pasa por sus manos. La verdad cruda es que la sociedad —toda sociedad—, debe considerar a quien comete semejante delito, como criminal en potencia, y darle el tratamiento que merece.

2

El animal más alto de la creación no es, como muchos creen, la jirafa, sino el hombre.

3

(Esta va de cuento.) En cualquier lugar del mundo, una junta de eminentes cirujanos se encuentran reunidos en Congreso científico. A su turno, cada uno de ellos da a conocer las más importantes operaciones quirúrgicas en las cuales le tocó intervenir : unos hablan del injerto de un ojo; otros del inaudito desgarramiento y cura de un corazón, etcétera. El cirujano natural del territorio donde los sabios se reúnen, escucha y calla. Al final, alguien le pregunta extrañado: —Y usted, eminente profesor, ¿no va a decirnos cuál, entre todas, fue la operación más difícil que intervino?. El profesor responde en forma modesta: —No, señores, no vale la pena... Empero, los congresales insisten a coro: —No diga eso, estimado colega, cuéntenes usted algo... Y para no quedar mal, el doctor dice al fin: —Pues verán ustedes; aquí tuvimos una operación que quizás sí merezca ser destacada. Recibimos un individuo del sexo masculino, el cual tenía la cabeza toda destrozada. No hubo otro remedio que cortársela; pero entonces nos hallamos frente al dilema de actuar rápido o el hombre se moría. Alguien pensó en la posibilidad de salvarlo, injertándole una cabeza de madera, y así lo hicimos. El operado salvó de milagro. Pero nuestra mayor sorpresa fue saber, poco tiempo después, que el pueblo, todo el pueblo, en unánime votación, había elegido a nuestro resucitado, nada menos que como PRESIDENTE DE LA REPUBLICA. Se comprenderá el asombro que los eminentes congresistas recibieron al conocer la historia.

4

No se puede medir a todo el mundo con el mismo rasero.

5

Ciertos cargos ministeriales que han llamado justamente la atención, no han sido en la historia contemporánea objeto de «accidentes circunstanciales», sino arraigadas concepciones de mentalidades autoritarias que no pasaban por tales.

6

Apóstatas y líderes engañadores de sinceros idealistas conscientes, siempre han existido.

COSMOS

COMUNICADOS

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE ABRIL
Lista III
En N. F.

Suma anterior, 589,90.

Venta de un cubremesa, donativo de Louzara Steubenville (Ohio), 15.

Paris: Montané, 5; José Llop (de Igny), 2,50; R. Llop, 10; El mismo, 5; Evaristo Bagés, 5; Ortolá, 5; Julio Aguilar, 3; Vidal (chico), 1,50; Francisca Vega, 5; Joaquín Santué, 5; Torres, 10; Lázaro, 5; María Pastor (tres meses), 30.

Toulouse: Sesma, 5.

Vitry: Codina, Cta. Turrones, 83,99.

Montauban: Tortajada, 5.

Marsella: Andrés Martín, 10.

Mas Prunnelles (Aude): José Cobo, 4,60 NF.

Dreux: Hernández, 10; Menéndez, 5 NF.

Mios: Pablo Serrarols, 10.

Total, 830,49. NF.

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Donativos recibidos para proceder a su publicación. *París:* Juan Peiró, 5 NF.; Millera, 5; Pedro Rosell, 10. *Grenoble:* Juan Poca, 10. *Toulouse:* Pairot, 5; Sesma, 15. *Cahors:* B. Tourner, 10. Total, para empezar lista 60 NF. Para suscribirse: «Terra Lliure», 24, rue Ste.-Marthe, Paris (X).

PARADEDOS

Paradero de Jacinto Llopart, que residió durante varios años en esta localidad. El interesado o los compañeros que puedan dar noticias suyas, se dirigirán a Juan López, Cité de Cerles, núm. 79, Firmi (Aveyron).

— Se pregunta a los compañeros residentes en Méjico por Alejandro Balaguer Barberá, que partió de un campo de concentración de Francia con destino a Méjico y a bordo del «Ipanema». Escribir a Ramón Melich, 28, rue des Martyrs du Nazisme, St-Nicolas de Port (Mte et Mlle) Francia.

CONFERENCIA EN CARCASSONE

La Federación Local de Carcassonne hace saber a compañeros y simpatizantes que el día 1º de mayo, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar en la Sala de Fiestas de la Mairie de Carcassone, una Conferencia a cargo de la compañera Federica Montseny, que disertará sobre «La C. N. T. y la unidad antifascista».

Esta invitación se hace extensiva a todas las localidades limítrofes, más Narbonne y Perpignan.

F. L. DE PARIS

Tendrá reunión general el 22 de abril a las diez de la mañana. Presencia indispensable.

MOSAICOS ESPAÑOLES, PARIS

Para el sábado día 21 de abril, a las nueve de la noche, en el local social Asamblea *extraordinaria* de este Grupo.

PINA DE EBRO

Con motivo de la fiesta anual de nuestro semanario «C. S.», que se celebrará el día 29 abril en el Palais de la Mutualité, de Paris, los compañeros procedentes de la local de origen de Pina de Ebro que asistan al acto son invitados a la reunión que celebraremos ese mismo día en un café de los alrededores.

AVISO APREMIANTE

El compañero Juan Ferrer ruega encarecidamente a los amigos que sostienen correspondencia con él que dejen de escribirle al 17. rue St.-Denis, Paris (I). Utilisen hasta nuevo aviso la de 4-6, rue Chevreul, imprimerie, Choisy-le-Roi (Seine), Francia.

F. I. J. L., PARIS

Anuncia reunión general para el viernes 20 de abril a las nueve de la noche.

F. L. DE LYON

Para el domingo 22 de abril en el local social, 286, cours Emile Zola, el compañero Ruipérez dará una charla cuyo tema es «La juventud de hoy».

Por lo interesante del tema esperamos la presencia de toda la militan-

CUARESMA

Predicador de ayunos

"EL JAPON, HOY"

«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Victor García. Precio: 2,50 NF.

Por qué los intelectuales...

(Viene de la página 2.)

fronteras de cielos ni de imaginación. La palabra, ante de valor vigente, inmortalizada en gramáticas y enciclopedias de nuestra historia, está expuesta a todas las transformaciones y modulaciones, lógicas o caprichosas, que la publicidad retuerce y contorsiona hasta hacerla entrar por el «ojo de la aguja» de su finalidad.

Esta nueva maravilla creada por las necesidades de la vida contemporánea, que escandila, subyuga y somete a sus caprichos con la misma audacia que hasta ayer era patrimonio de la poesia ,está penetrando hasta en el campo sociológico. Quizá resultara adecuado entrar de lleno en el problema hasta fijar límites al cinismo filosófico de que se nutre hoy y que ensalza como portaestandarte de sus triunfos. El mundo que nace requiere el fortalecimiento de su arquitectura espiritual como jamás y por siempre anteriormente. Las grandes y apasionantes tragedias diarias que arrastran a la humanidad oscuras a encarcelamientos y matanzas colectivas incapaces de resistir el choque violento del bombardeo en cadena que la publicidad descarga por todos los medios y procedimientos, señala el derrumbe del progreso ficticio que dio por tierra con los grandes imperios de la antigüedad. De ahí que no podamos servirnos de nuestros propios pecados y debilidades para sacar un provecho que nos lleva a la ruina. Las últimas mentalidades luminosas devoradas por el pánico de una civilización en decadencia, que se ufana de confundir, trastornar, desarticular la sensibilidad de las multitudes para inclinarlas a un destino incierto, fueron Ernest Toller y Stefan Zweig, suicidas prodilectos de la civilización. Tal vez estos conceptos induzcan a encontrar el hilo de esta madeja perdida en la oscuridad del futuro que nos espera.

CAMPIO CARPIO

A LOS ADHERENTES DE S. I. A.
A LOS SIMPATIZANTES
A LOS AMIGOS DESCONOCIDOS

SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA es una asociación humanitaria conocida mundialmente.

Desde muchísimos años viene desarrollando en diferentes países una inmensa obra solidaria y de defensa moral y efectiva de los derechos y libertades humanas.

Fundada en 1936, En España, por principio opuesta a todos los totalitarismos, aportó una ayuda importantísima a las familias del pueblo español, víctimas de la agresión franquista y nazi-fascista.

S. I. A. posteriormente tomó incremento en otros países. Nuevas filiales se constituyeron en Francia, Inglaterra, Estados Unidos y otros países de América.

Año tras año su obra solidaria, su acción moral, se ha ido extendiendo. S. I. A. ha sido, y es, la mano solidaria tendida al compañero, al amigo, al que está falto de familia, de amparo moral y de recursos, con toda generosidad humana.

En Francia, donde habia llevado a cabo campañas intensas de opinión en defensa de las libertades y en favor de la España republicana y antifascista, de 1936 a 1939, S. I. A. no ha dejado de continuar su labor. Reorganizada en Francia en 1944, ha persistido incesantemente en su esfuerzo humanitario.

S. I. A. ayuda en la medida de sus posibilidades, a las personas necesitadas, a las víctimas del fascismo, moralmente, jurídicamente y con donativos directos a través de sus Secciones. Se extiende su gestión en el área internacional, consiguiendo los beneficios de dones y envíos de otros organismos, que son destinados para los enfermos, los ancianos, los mutilados e inválidos, para cuantos se encuentran necesitados. En este aspecto debemos de hacer mención de los subsidios del organismo americano «SPANISH REFUGEE AID» NY., que responde con su asistencia a unos 1.400 necesitados presentados por el C. N. de S. I. A. y los cuales reciben, por un trimestre al año, la suma de 150 NF.

S. I. A. lleva a cabo su obra solidaria sin recibir subsidios de gobiernos, de organismos estatales o religiosos. S. A. I. es una asociación humanitaria que conserva toda independencia moral, que no está subordinada a la influencia de ningún Estado, partido o secta. Vive ella y se sostiene de las cotizaciones de sus afiliados de los recursos que le proporcionan los beneficios, de los festivales que aquéllos organizan, de los dones de los simpatizantes que la apoyan, que destina a aliviar los sufrimientos y necesidades humanas.

Describir en detalles la labor humanitaria y efectiva de S. I. A. año tras año, llenaría páginas enteras. Ella prosigue, silenciosa, sin reclamos publicitarios, con constancia acrecentada.

Amigo, compañero, persona de corazón generoso, de sentimiento humanitario, para quien S. I. A. ha sido desconocida hasta ahora, ¿podrías ser indiferente a su labor?, ¿podrías dejar de contribuir con tu esfuerzo personal y directo a la misma?

No aguardes a mañana para cumplir con tus deberes solidarios. Deja que hable el impulso humanitario de tu corazón. La máxima «HOY PARA TI, MAÑANA PARA MI», tiene un gran significado moral. Ayuda para ser ayudado o por el inefable placer de ayudar, de aliviar las desgracias humanas, dentro de un mundo injusto e insolidario, estableciendo ya desde ahora, fraternalmente, las bases éticas humanitaristas de otro mundo nuevo y mejor.

Amigo o amiga ignorado que leas esta llamada te invitamos cordialmente a adherirte a S. I. A. Adquiere el carnet de SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA, lazo humanitario, símbolo de hermanda humana. Aporta tu óbolo voluntario a esta hermosa obra que extiende su mano bienhechora en todas partes, allá donde miserias, necesidades y sufrimientos de nuestros semejantes pueden ser aliviados y reparadas las injusticias.

S. I. A. no es una organización política ni sectaria: *es una asociación únicamente solidaria.*

Sea cual fuere tu creencia, tu raza, tu religión, S. I. A. tiene para ti las puertas abiertas. S. I. A. es tu casa común, tu hogar fraternal, compañero, amigo desconocido.

En cada localidad hay una Sección o Grupo de «Amis de S. I. A.» que os espera. Si no sabéis sus señas, dirigios al Consejo Nacional de S. I. A. 85, rue de la Concorde, TOULOUSE (H. G.).

¡AYUDA LA OBRA S. I. A.!
¡AFILIAOS A SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA!

EL CONSEJO NACIONAL

Jean Rostand
LO QUE YO CREO
300 p.
ediciones «SOLI»

El 7 de Abril con el «Louise Michel»

Perdida la sala del Moulin de la Galette ,el grupo «Louise Michel» este año nos ha enfocado hacia la Sala Susset, «estuche» de nuestro «Mosaicos Españoles». Se comprenderá que se trató del Gala que el «L. M.» celebra anualmente en beneficio de la propaganda, lo que explica que numerosos compañeros españoles se integraran a la fiesta.

Presentó la misma una artista joven y bella cuyo nombre ignoramos, pero cuyo crédito artístico, por la muestra, irá subiendo de grado.

El *chansonnier* Destailles complació extremadamente al público con sus críticas ingeniosas. «Les Gens de la Lune» (en duo), gustaron al respetable. B. Julien recitó, según el airado estilo moderno, sus matices revolucionarios. Pero Raymond Asso, tras cuatro años de no pisar escenario, nos convenció una vez más de su verdad poética, de su vocación revolucionaria predicada en ritmos de belleza. *¡Anticuados* que somos! Si salud le ayuda, el amigo Asso nos hará compañía en la jornada nuestra de la Mutualité.

El tenor Carlos Mendia arrolló, cual es su costumbre, la sala con su voz desbordante y bien conducida. Los «Guaranis» dieron férvida y colorida nota sudamericana a esta orilla del parisino Canal de San Martin. «Les Tags Brothers» no pudieron presentarse, desgraciadamente, a causa de accidente, cerrando la primera parte (después terció Terpsicore) Cora Vaucaire, la cancionista elegante y de voz aterciopelada.

En total, una noche artística muy conseguida, y un motivo más de fraternidad entre compañeros de varios países.

Deseamos que el resultado material de la fiesta al «Louise Michel» le haya sido muy favorable.—F.

Servicio de librería

«El hombre y el mundo», *Ralhp Waldo Emerson.* Pocas lecturas hay tan llenas de enseñanza como esta célebre obra maestra, que ha servido para la formación del carácter y la moral de innumerables generaciones. Precio: 5,50 NF.

«Historia sexual de la humanidad», *Eugenio Relgis.*—El autor de este libro —que no es una mera historia sexual de la humanidad, en sus costumbres y perversiones—, plantea certeramente el problema sexual, sin exagerar innecesariamente su importancia, pues la tiene sobrada, y sostiene, entre otras conclusiones fundamentales, asistido por eminentes eugenistas pensadores como Manuel Devaldes y E. Armand y hombres de ciencia como Haveloch Ellis, la necesidad primordial de una educación sexual integral que promueva la maternidad consciente para el mejoramiento de la especie humana.

«Horas de lucha», *Manuel G. Prada.*—Es, según uno de sus biógrafos, el escritor más lapidario y el espíritu más diamantino de su país y quizás de América. Precio: 6,50 NF.

«Histeria y sugestión», *José Ingenieros.*—Sobradamente es conocido como autor de la «Simulación de la lucha por la vida» para que se acredite en su presente estudio como maestro de estos temas. Precio:

«Memorias de un alcohólico», *Jack London.*—El hombre tiene un alto destino pero transita por caminos oscuros y el vicio suele ser su compañero de viaje muchas veces. Condenación de ese vicio es la obra que hoy presentamos. Precio, 8,50 NF.

«Miguel Bakunin: La Internacional y la Alianza en España», *Max Nettlau.*—Interesante documento de la historia anarco-sindicalista en nuestro país y pieza histórica indispensable para estudiar el punto de arranque del anarquismo organizado en España. Precio: 1,00 NF.

«José Mazzini», *Bolton King.*—Pocos hombres han suscitado tanta admiración como el creador de la joven Italia. Miguel Bakunin, que combatió con tanta lógica sus ideas, ha rendido a Mazzini los tributos de respeto más conmovedores. Precio, 5,25 NF.

«El apoyo mutuo», *Pedro Kropotkine.*—Profundo estudio en el que demuestra científicamente el instinto sociable del hombre y basa como principio ético humano la ayuda mutua. Precio: 13,50 NF.

«La irreligión del porvenir».—J.-M. *Guyau.*—La obra de Guyau ejerce un estímulo vivificante sobre las almas jovenes. El secreto de ello está en la franqueza de su pensamiento y en su fe en el poder de la simpatía y de la solidaridad humana. Precio, 15,00 NF.

«La crisis del socialismo», *J. G. Pradas.* Precio, 1,00 NF.

«La revolución y el Estado», *J.-G. Pradas.*—En estas obras Pradas realiza una obra crítica del marxismo y con documentos a la vista y un espíritu penetrante demuestra sus contradicciones. Es una obra recomendable para el estudio actual de diversos problemas que se presentan en la sociología moderna. Precio, 1,00 NF.

«Cuatro destinos», *Jacobo Wassermann.*—Interesante novela por su profundidad psicológica que no desmerece la fama del autor de «El hombrecillo de los gansos». Precio, 12,00 NF.

Antología: El amor y la amistad». Precio, 5,00 NF.

«América hoy», *Víctor García.* — Interesante reportage sobre la América actual escrito con gusto y profundidad de espíritu crítico. Precio, 10,00 NF.

«En la Borrasca», *Rudolf Rocker.*— Autobiografía. Precio, 15,00 NF.

«Obras completas», *Rafael Barret.* Tres volúmenes.—En ellos se recoge todas las actividades literarias, ensayos, conferencias de este escritor cuya crítica americana ha calificado de inimitable. Precio, 22,50 NF.

«Antología: El Estado, la Patria y la Nación».—Precio, 5,00 NF.

«Democracia Cooperativa», *J. P. Warbasse.*—En este libro se estudia la cooperación como método práctico y operante que tiende a organizar la sociedad sobre una base voluntaria, no política. Precio, 10,00 NF.

«Criminología», *J. Ingenieros.*—Estudio acabado sobre la materia que indica el título. Precio, 8,50 NF.

«El Quijote de Alcalá».—Un ensayo biográfico, «histórico conmemorativo», anecdótico y erudito, sobre Cervantes, salido de la pluma fina y clásica del compañero *J. M. Puyol.* Precio, 1,00 NF.

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, Paris (X).
CCP 13507 56

B.D.I.C

París. - JORNADA CONFEDERAL

Día 29 de abril, en el Palais de la Mutualité. MITIN por la mañana y FESTIVAL de solidaridad obrera por la tarde. ¡Que nadie quede en casa!

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ALIANZA SINDICAL

HAY quienes observan para ver cómo nos comportamos en asuntos aliancistas. Ecos de tal naturaleza llegan a nosotros certificando este estado de ánimo de personas muy respetables, tal vez estimadas, pero suspicaces (1).

Para que nadie permanezca en sus dudas lo repetiremos (no es la primera vez que nos ocupamos nitidamente del asunto) con la lealtad y la franqueza que nos caracterizan. Este periódico, de y por la Organización cenetista y además militante vanguardista de la causa antitotalitaria, está por la alianza de las fuerzas sindicales contra el franquismo, a condición de que el lazo de unión sea: primero, sentido; segundo, objetivo, y tercero, sin ideas de doble fondo.

Una alianza firmada sobre papel oficial y con eficacia sólo para actos hablados, no tendría motivo real de existencia. Una alianza fraternal efectuada con ganas de vencer al enemigo común; una cohesión verídica de las fuerzas sindicales que le restan al Exilio, no tendría otro defecto que el de haber venido tarde.

Y ¿por qué siendo todo lo favorable que de ella se dice no vino antes? Por reservas particulares de cada sector sindicalista. Tan españoles somos, tal espíritu de partido nos anima, que más de veinte años nos hemos pasado desconfiando unos de otros. Al comunismo lo hemos rechazado todos por la franqueza brutal que lo distingue a pesar de sus zalemas. La entente que nos ofrece a cada paso el P.C. es la del lobo con la oveja.

Nosotros, más demócratas, libres o independientes, no hemos asociado nuestros esfuerzos porque cada cual ha querido guardarlo suyo, de donde la desgana de probar una suerte que « tal vez » pudiera arrimar el agua al molino del vecino. La causa de la libertad de España es indudable que nos ha presidido a todos: en ello no hay vuelta de hoja. Pero el mutuo recelo que nos ha mantenido casi siempre separados, que nadie — nosotros incluídos — ose negarlo.

Porque la separación nos viene de lejos: de España, donde repetidamente nos hemos encontrado frente a frente, y cuando pecho común hemos ofrecido al contrario fascista, ha sido en 1934-1936 por dramáticas e insuperables circunstancias. Y es que, pese al desarreglo de conducta de todos (al fin y al cabo españoles) existen problemas de índole moral o ideológico que insensiblemente nos apartan. ¿Que la inanidad de 20 o más años del esfuerzo antifranquista nos aconseja reunirnos? Pues hagámoslo, pero con bases seguras que obliguen y beneficien a todos. Que la asociación de grupos que tenemos proclamada se active manteniendo el derecho de cada grupo a conservar su independencia moral, su afán idealista. Que la Alianza Sindical sea congreso libre para la adopción y cumplimentación de acuerdos destinados a barrer el franquismo de la escena española, a liquidar el estado de miseria de los trabajadores peninsulares, a regenerar la sociedad española hoy tan deprimida y miserabilizada por 25 años de nazifalangismo.

A. S. para un beneficio mayor de España. Venga ya esto si es que, al fin, sabemos trabajar al margen de particularismos.

(1) Véase «C.S.» número 188, escrito firmado por M. M.

La Crónica Internacional de nuestro colaborador Gregorio Quintana no puede ir en este número por haber llegado tarde. Aparecerá en el próximo.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

TRAZOS DE HISTORIA

Lo que puede la voluntad

EN «La Aurora Social» de Zaragoza, primer periódico obrero que cayó en mis manos, allá por el año 1906, pude leer el siguiente «poema» : «Los hombres Hombres que en el mundo existieron, lograron siempre lo que apetecieron.»

Nunca supe quien fue el autor de tal afirmación, pero lo cierto es —por lo que atañe al M. L. E.— que los hechos dieron, al poeta, razón.

Es de pensar que éste se hallaba inspirado por el viejo adagio, según el cual *querer es poder*. Lo que viene a decir que si nuestros hombres pudieron, fue por que quisieron. Véase:

⁂

Cuando Bakunin nace, nuestros «utopistas» han tomado ya una decisión que despertará el interés de una buena parte del mundo español oprimido.

Aquellos —como punto de partida— adoptan el más bello de los ideales humanos —la Anarquía— a la vez que el propósito firme de alcanzarlo.

Acto seguido inician la marcha y, poniendo en juego una voluntad que nadie ni nada podrá torcer, consiguen aportar a la historia, de la España irredenta, «Ideas nuevas» y la visión diáfana de un mundo mejor. Puesto que dichos hombres empezaron por donde hay que empezar y actuado como conviene actuar, toda la obra progresiva del siglo XIX y la del XX, hasta julio del 36— se verá influenciada *en ascensión constante* (1) por los partidarios del Socialismo integral.

Y es que, nuestros ilustres precursores, han sido influenciados por las corrientes sociales de la Revolución francesa, cuyos ecos resuenan todavía en aquel entonces.

Esto motiva el que, *a pesar* del liberalismo de las Cortes de Cádiz, nuestros progenitores abandonen las ilusiones políticas usuales, tomando posición abierta por lo «Social». ¿Por qué así? Por comprender que la Libertad, la Igualdad y la Fraternidad, de que se habla, serán aspiraciones vanas en tanto existan las clases que dividen a la Sociedad.

— «La riqueza social —dicen— debe ser colectiva y de ninguna manera la propiedad de unos cuantos privilegiados. Para conseguir que no haya pobres ni ricos, que todo sea de todos y que la humanidad disfrute de la paz y la justicia, recomendamos a los trabajadores de conciencia libre que se asocien y luchen a tales fines.»

⁂

Dichos principios y dicha consigna

...cuando Fanelli vino a España...

—la Idea y el Hecho que la encarna— constituyen la herencia espiritual que nuestros modernos pioneros legarán a las futuras generaciones.

Ni que decir tiene que, el camino a recorrer, será largo y muy dura la labor a realizar, pero la Voluntad de aquellos «visionarios» logrará lo que en principio se han propuesto, o sea: que todos los espíritus nobles puedan ver, con los ojos del alma, no sólo la meta soñada —como se ha dicho antes— sino también las posibilidades seguras de alcanzarla.

⁂

De ello resulta que, cuando Fanelli viene a España en 1868 puede decirle a Bakunin que el ambiente de la Península es inmejorable y tanto que el constituir la A. I. T. y la Alianza Socialista en nuestro país, es cosa de coser y cantar; lo cual se explica fácilmente: Mientras que el León Siberiano (nuestro «Coronel», como dijo Oliván) empieza a envejecer, los Morago, los Carmona, los Iglesias, los Mora, los Domingo, los Lorenzo, etc., se hallan en plena y eufórica juventud. Como hombres de talla moral hercúlea, nada les cuesta el asegurar el relevo de sus nobles antecesores. Y así lo hacen.

A los que fundan la Primera Internacional, algunos de los cuales conocí personalmente, les siguieron los hombres de mi tiempo fundadores, a su vez, de la Confederación Nacional del Trabajo de España, la gloria más grande, hasta nuestros días, del Mundo Obrero y Libertario.

Cierto es que la Federación Regional Española de la A. I. T. sufre —según Nettlau— algunos eclipses pasajeros entre los años 1881 al 1886, pero esos eclipses, a juicio también de nuestro gran historiador, no significan que «el sol se obscureciese en nuestros dominios», sino todo lo contrario, ya que la *Base* ni los más viejos de sus componentes no abandonaron jamás, hasta su muerte, el puesto de honor que correspondía a sus altas aspiraciones.

Sólo así fue posible que las *generaciones «confederales»* continuasen la obra iniciada cien años antes.

⁂

Apenas constituída, la CNT ocupa la escena nacional al declarar la primera huelga general revolucionaria, que culmina con los hechos de Andalucía, Cullera (Levante) y Zaragoza (1911).

Con motivo de la represión que sigue a este movimiento, los poderes públicos, que creen haber aplastado «en el huevo» a la Confederación, tienen que darse cuenta de que ésta ha salido reforzada de la dura prueba.

El jefe del gobierno, Canalejas, principal autor de la represión, muere a manos del compañero Pardinas.

⁂

El primer Comité Confederal —secretario José Negre— es puesto al margen de la ley. ¿Qué importan las decisiones draconianas de un gobierno frente a la voluntad indomable de los trabajadores conscientes de su misión?

MANUEL BUENACASA

(Termina en la pág. 3.)

(1) Max Nettlau.

FESTIVAL BENEFICO

Para el 29 de abril a las 3 de la tarde en el Palais de la Mutualité, rue St-Victor (Métro Mauberg-Mutualité).

Organizado por la Confédération Nationale du Travail en provecho de su obra de Solidaridad Obrera.

René Louis Lafforgue

★

Otro gran amigo nuestro se suma a nuestra FIESTA SOLIDARIA del 29 de abril: RENE LOUIS LAFFORGUE, deseoso de aportar su arte originalísimo a la Jornada Confederal en su capítulo Espectáculos. Denso es ya el Programa que vamos confeccionando, y el peso artístico de LAFFORGUE hace caer el platillo óptimo de la balanza.

Inútil glosar la importancia de este genial artista, autor y compositor de numerosas canciones de valor imperecedero. El autor de «Le poseur de rails» canta y «representa» sus producciones, puesto que es todo lo contrario de un estático: es mímico de ley al servicio de la canción.

LAFFORGUE ocupa un puesto de honor en las Variedades francesas y ancho lugar en el «firmamento» del disco. Su clase y su simpatía son de todos conocidas, y si alguien las desconoce no tiene más que sumarse el 29 de abril, por la tarde, al denso público de nuestro Espectáculo de solidaridad obrera.

La venta de entradas prosigue en 24, rue Ste. Marthe, Paris (X)

Crónica del Brasil

por Edgar Rodrigues

EL TIMO «VICTIMAS DE ANGOLA»

CUANDO llegaron al Brasil las primeras noticias de la rebelión de Angola, los fascistas lusitanos radicados en este grande y liberal país, guiados por un grupo de comendadores animalizados por el dinero aquí adquirido y con el cual compraron el pingajo de encomienda que poseen, planearon y pusieron en práctica un golpe lúcido. De la noche a la mañana la «luminosa» idea ganó todo el territorio brasileño merced al dinámico «artista» Aventino Lajo, comendador grado 69 y presidente de la Federación de Asociaciones Portuguesas bajo la bandera-guiñapo de «Peticionario para las víctimas de los terroristas de Angola».

«A Voz do Portugal» (periódico aquí conocido por «La Voz de Salazar») y otros pasquines fascistas, desparramaron la idea aparentemente filantrópica o de solidaridad humana, y el dinero llovió torrencialmente según listas sucesivas, pues desde el más modesto al más rico todos los portugueses contribuyeron (salvo, claro está, los antifascistas esclarecidos) a la medida de sus fuerzas. Explotáronse el «patriotismo», la bondad personal, los favores particulares de prestamistas y tenderos, del coterráneo que mandó a éste o aquél carta de llamada para el Brasil y le prestara «cruceiros» para empezar la vida en esta tierra de acogida; y, de forma contundente, el hecho de aparecer los nombres de los «beneméritos» organizadores en los periódicos de aquí determinó —o al menos este era su propósito— que los tales, so pretexto de apoyo a la «santa terrinha», les proporcionaría prestancia en la sociedad brasileña.

No obstante, cuando la colecta ya excedía casi de los 40 millones de cruceiros, surgieron discrepancias en el seno de los contribuyentes y algunos que deseaban ver sus nombres en los periódicos —única causa por la que habían contribuído— por mucho que lo reclamaran nunca pudieron ver públicamente fijada toda la cantidad entregada. Inicialmente surgieron murmuraciones, después indignaciones y protestas; primeramente contra el «artista» Aventino Laje y sus auxiliares; luego contra el embajador de Portugal, y, finalmente, se atacó en pasquines al propio Salazar. Curiosamente, un ciudadano brasileño escribió en marzo una carta a un semanario salazarista de Río de Janeiro, afirmando haber enviado una lista de donativos a la Embajada y que, a pesar de sus reclamaciones, no le acusaron recibo de los cruceiros enviados. Esta acusación recayó, indudablemente, sobre el embajador Joao de Deus Ramos, figura miniscula de la diplomacia, vergüenza de su abuelo, el gran poeta Joao de Deus, y también sobre el agregado de Prensa, Herculano Rebordao, más conocido por «Doña Rebordana» a causa de sus aficiones pederastas.

Ahora ya no es ignorado en Río de Janeiro que parte de los millones de cruceiros «patrióticamente» conseguidos en nombre de las víctimas de Angola (víctimas, desde el punto de vista racista salazariano), se invirtieron aquí mismo, en Brasil, en gastos de comida y bebida para obsequiar y pagar a los Alves Pinheiro enviados por Salazar y su pandilla.

EL CENTRO DE TURISMO SE ENCUBRE

Bajo la dirección del fascista Felner da Costa, funciona en la calle de Santa Lucía de Río de Janeiro, un antro de espionaje y de delación auxiliar de los agentes de la PIDE (la Gestapo de Salazar), todavía escondido bajo el título elegante de Centro de Turismo. En él se consiguen milagros como sea, se convida a periodistas, artistas y a algún que otro político para visitar el «paraíso de Salazar» y Angola con cargo al Gobierno portugués. Para socorrer a los refugiados de Angola el Centro manda recurrir a la limosna pública. En el mismo se negociaron los viajes de la diputada paulista Conceiçao da Costa Neves, del diputado católico Eurípides Cardoso de Meneses, dos aprovechados que regresaron de Portugal cantando las glorias de aquella dictadura; se consiguió el milagro de reacreditar al periodista director del «Estado de Sao Paulo», Julio de Mosquita Filho, que siempre había desplegado armas contra Salazar, por lo que éste en 1958 le negó entrada en Portugal, y ahora (mes de marzo) de Mosquita por allí se anda pronunciando discursos de gracias al dictador, comiendo opíparamente en plan de invitado, y sometiéndose a la bendición de Salazar, al cual anteriormente había acusado de corruptor y cínico. Más o menos, como el redactor de «O Globo», Alves Pinheiro, que, invitado a visitar Portugal y las colonias africanas con su familia, vió radiante, deslumbrado, cómo los banquetes y los escudos —perdón—: cómo por allá todo era progresivo y bondadoso. Hizo crónicas y artículos, escribió reportajes y libros, y los millones cayeron tan abundantes que ha quedado rico. Su regreso a Brasil resultó una fiesta para la colonia salazarista : pronunció discursos, fue banqueteado en las «Asociaciones Portuguesas» y, además, condecorado. «Este grajo de Alves Pinheiro es todo un hombre», afirman los comendadores y sus incondicionales; si bien otros comentan medrosamente: «Este grajo es el que se está llevando el dinero que damos para las víctimas de Angola.» Lo cierto es que el dinero venido al Centro de Turismo, al decir del pueblo portugués en buena parte ha sido escamoteado, a raíz de lo cual el periodista Alves Pinheiro consiguió hacer fortuna de golpe a cambio de las anteojeras ciegas que el salazarismo le colocó como condición esencial para el devengo que Pinheiro recibiría.

Ante los favores que parte de la prensa brasileña está recibiendo del Centro de Turismo, los fascistas portugueses más feroces reclamaron de Felner da Costa ayuda financiera para el príncipe de los nazifascistas lusitanos, Metzer Leone ex camarada de Adolf Eichmann, ahora juzgado en Israel, formado Leone como el monstruo Eichmann en las escuelas hitlerianas que frecuentó a expensas del Gobierno portugués, donde se instruyó cabalmente para formar los «camisas pretas» con el hoy oposicionista Dtr. Rolao Preto. Precisamente ahora, cuando se está condenando a muerte a una escoria hitleriana en Israel, en Brasil un camarada suyo portugués es llamado por el director del C. de T., Felner da Costa, para escribir un libro de exaltación del gobierno fascista lusitano, según la base de Alves Pinheiro, libro que será costeado por el gobierno Salazar.

Veamos ahora las características de este negocio: 1.º Metzer Leone, muy al corriente de los asuntos, podría con su trabajo (publicable en la revista «Padrao», donde trabajaba) y por atravesar un estado financiero calamitoso, atreverse cual su ex camarada Rolao Preto: disponerse para otro timo. 2.º Estímulo de la propaganda fascio-salazarista en Brasil. 3.º Corrupción de la democracia brasileña mediante tolerancias infecciosas-salazaristas y preparación del terreno a candidatos reaccionarios, cual David Nasser y otros. 4.º Medio práctico del señor Felner da Costa para justificar las «Verbas Secretas» que el gobierno lusitano envía al antro policíaco y corruptor de conciencias que funciona en la calle Santa Lucía, de Río, so pretexto de Centro de Turismo.

Si otras cosas no existieran, lo expuesto bastaría para desafiar al artistas Aventino Lajo, representante de las Asociaciones Portuguesas; a Joao de Deus Ramos y Herculano Rebordao, responsables diplomáticos de Salazar; Felner da Costa, del Centro de Turismo y Metzer Leone (que junto con Eichmann debiera estar siendo juzgado en vez de estar en Brasil, país de larga tradición democrática) a que se expliquen con referencia al importante extravío de millones de cruceiros recogidos en nombre de las «víctimas de Angola».

La respuesta de Toynbee

LOS judíos hicieron hartitita alharaca, en Tel-Aviv, con motivo del juicio contra Eichmann. Pero ellos no son ningunos angelitos de Goya, mostrando monstruamente la crasitud del trasero en la techumbre de San Antonio de la Florida. Más bien se me antojan unos tíos músicas angélicos de Melozzo da Forlì.

La omnicrónica diáspora de la panperforación de Israel, sigue la política colonial liauteyana de la mancha de aceite y del sinuoso avance del agua en la arena. La de irse filtrando y colando por todos los poros, hasta empapar por completo el terreno invadido.

La dispersión de las 12 tribus la provocaron los conquistadores más crueles que ha habido en la historia, después de los inquisidores castellanos y los choriceros de Extremadura: los asirios Acad y Sumer.

Primeramente, turismearon los asmoneos por toda la orientalidad: Damasco, Antioquía, Mesopotamia, Alejandría, Tiro. En esta última ciudad-nación, en cobra hambre de cobres y cobros achicaron a los propios fenicios, que eran unas víboras del tanto por ciento.

Orilla del Eufrates, explotaban los vicietes y psicopatías de la población : eroto-roto-manía, dipso-furor, prodigalidad de señorito acabando en padre guardián de cerdos.

Cuando Ciro les concedió una holgura, vendiéndoles la amnistía, con la licencia de volver al santuario étnico, le objetaron:

— Gracias, señor olifante. Nuestra salud aquí es buena. En el solar patriárquico, nos tenemos que comer unos a otros como los alacranes. Y el sacerdocio barre con los restos que superviven. La Puerta de los Borregos de Sión, es la única que nosotros no podemos franquear. La sola «lana», porque languimos, es la monetizable.

Los levitas tuvieron que empeñarse a sí mismos los vasos del sagrado emborracharse del templo restaurado, reedificado con 4 palitroques en el exilio; para pagar el indulto que se les acababa de ofrecer, bien onerosamente por cierto y no de gracia y justicia.

Con parienta sordidez recibe Franco en España a los emigrados que a ella vuelven arrepentidos, haciendo negocio con su desgracia, como buen Ocozías que es.

Como no le paguen unas campanas de tocar a somatén al cura del pueblo van derechitos a la cárcel. Donde se las saca en ampollas y tajadas de los cachetes posteriores el vergajo de la guardia civil. La Polo de los collares y las Galerías Preciados va a partir.

En « Der Sturmer », el periódico antisemita de Streicher, publicábanse en cada edición, anuncios que decían: «Pago el billete de ida al Jordán — donde pueden correr a bañarse — a todos los nietos de Jonás, más amigos del agua que del chirle de Caná. ¡Ojo vivo, los que quieran partir a asearse allá abajo!»

Ninguno sobrestimó la oblación de la ablución en la piscina probática o bajo el chorro de ánforas del milagro aludido. Prefirieron seguir haciendo de peces en el Elba y en el Rhin, sus Méxicos del instante, a tritonar en Genezareth y en Tiberíades.

Toda Europa, desde el Balcán gitano hasta la Mancha lendrosa, padecía la « gale » terrible. A París lo tenían inundado de magdalénicos cabarets. A Londres les era más grato tentacularles la bolsa. El centro del Continente lo cubrían enjambres del mosquero de aljamas.

Austria contaba con 187.000, que se fueron de pinta al picar de Samaria con Salmanasar. Algunos eran Freuds, cultivadores de la medicación sicaliptica. Otros tocaban el violín y le cantaban en Viena endechas al pan que allí comían y al Danubio azul.

Checoeslovaquia cebaba 388.000. Rumania proporcionaba rumía a 759.000. La infeliz Polonia tenía el engorde a 3 millones y medio. Casi toda Varsovia y Cracovia les estaban hipotecadas. Los que mantenían Bulgaria, Bohemia, Hungría, el Banato y la Ucrania subcarpática constituían otras tantas vías lácteas de biótica pululación.

En Alemania estaban bajo los protocolos de los sabios de la Torah el 20 % de los Bancos, el 50 % de los periódicos del bluff, el 60 % de la metalurgia, casi todo el ramo de vestir. Los antiguos traperos y chamarileros eran ahora los reyes, profetas y dictadores de la moda y de lo « smart ».

Los grandes bazares y las cadenas alimenticias, tipo 1-2-3 azteca, giraban bajo el signo de Nathanes. Habacucos y Naúmes. Silverberg pontificaba de zar en la industria rhenana del lignito. Oscar Oliven controlaba la mitad de la electrificación. De otras amorosidades popabab legiones.

Las llamadas Leyes de Nuremberg (de purificación racial, de limpia de cocos sanguíneos) parecen *prima facie*, y son realmente, una monstruosidad de abominación.

Pero el Reich, o se aclaraba de arianización o lo devoraba la tiña que traileraba, pegándosele al cabelludo, aplicada a destruirle el derma y roerle la pilosa raiz.

¿Había, por eso, que vestir a los judíos de amarillo lima o calabaza; pintar en monocolor los bancos en que podían sentarse en los parques públicos; obligarles a que no usasen más nombres que los de su casta (Judas, Caifás, Gestas, Barrabás); forzarles a escupir el oro, la plata, el platino y las joyas que atesoraban; arruinarles con multas, como la de mil millones de marcos, que se les impuso en ocasión del asesinato de Von Rath, consejero de la embajada alemana en París; etc.? Sin duda parecerá excesivo.

Yo no aplaudo estas brutalidades. Ni las cohonesto. Mucho menos, el genocidio de las cámaras de gas, y la cremación en hornos de hombres y mujeres, después de arrancarles a ellas los pendientes a tirones y a ellos las dentaduras de metal noble a martillazos.

Pero hay que mirar de comprender el asomo de lógica que se agazapa oculta en esos salvajismos, como, a lo mejor, en la misma pureza de queridas Revoluciones.

ANGEL SAMBLANCAT

Gotas de miel y ajenjo

Cuando el riego del huerto-jardín lo imponía, este verano me acercaba a la aurora como el novio a la amada. Ahora riego por las tardes, todos los días. Duermo hasta más tarde. Leo hasta las doce o más, en la noche, madrugo menos; cuando ha salido el sol, es decir, poco antes de las siete.

⁂

Realmente deberíamos ser sensatos los hombres. Dividir las veinticuatro horas en cuatro veces seis. Seis para dormir. Seis para el trabajo del pan de cada día. Seis para la recreación. Seis para el espíritu, es decir, la cultura. Sería lo más racional.

⁂

Los empleados públicos del Uruguay, desde hace cuarenta años, trabajaron siempre cinco horas y sábados por la tarde. Los domingos libres. Hace dos años quisieron tener el sábado entero sin labor. Entonces, en compensación, trabajan cinco horas y tres cuartos. En horario de invierno, desde las trece y cuarto hasta las 19. En verano, desde las siete y cuarto hasta las trece.

⁂

Mis cosas agrias las cocino dentro con un poco de comprensión. El entendimiento de las causas me libra de la acidez de los efectos.

⁂

No aconsejo, constato con mi experiencia por delante. A veces hay que endurecerse.

⁂

«La vida, amarla como es ella.» Sí, amigo lector: en sus contrastes de luz y sombra. El que no ama la vida, no la cultiva, no la supera, no trasciende como persona humana. No merecería vivir. Y si bien se mira, no vive realmente.

⁂

Amando la vida de todos se honra la propia. El que vive y deja vivir, el que ayuda a vivir, no oprime, ni explota a otras vidas.

⁂

La anarquía es el ideal de la vida de todos. No solamente libertad, sino igualdad que es sentido de justicia, armonía y belleza de vivir.

⁂

No generalizo casi nunca. Decir de los hombres «sangre loba», en cierto modo es insultar a los lobos, ante algunas realidades de hombres. El lobo solamente ataca por hambre. El hombre, por codicia, por envidia y por orgullo, y aún, sin motivos concretos.

⁂

Si el valor de cambio fuese el trabajo y no el dinero, solamente los anormales serían como los lobos.

J. TATO LORENZO

BIBLIOTHÈQUE * MUS 34.28

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 190 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 26 Avril 1962

CONFLITS SOCIAUX

ON nous a reproché d'avoir, dans un précédent éditorial (1) attaqué la C. G. T., la rendant pour une bonne part responsable du piétinement et de la régression du mouvement ouvrier depuis de nombreuses années.

Nous nous serions abstenus de signaler ce fait, si n'était intervenu un élément nouveau qui prouve abondamment l'exactitude de notre point de vue. Rétablir la vérité est donc notre élémentaire devoir.

On a, en effet, pu lire dans la presse du 10 courant, sous le titre « La C. G. T. engage une campagne revendicative » : « La commission administrative de la C. G. T. a décidé d'engager une vaste campagne en vue de faire aboutir les revendications les plus nécessaires et les plus urgentes de la classe ouvrière. » En voici les principales têtes de chapitre :

● **Augmentation générale des salaires,** traitements, pensions et retraites, fixation du S. M. I. G. horaire à 2,20 NF ; augmentation des pensions et allocations aux vieux travailleurs, minimum de base de pension et d'allocation immédiate de 200 NF par mois, généralisation totale de la retraite complémentaire et abaissement de l'âge de la retraite.

Si nous comptons bien, le S. M. I. G. horaire à 2,20 NF donne un salaire mensuel « brut » de 380,60 NF. Croit-on possible pour un manœuvre balai de vivre décemment, à Paris, avec une pareille aumône, de même que le vieux travailleur, qui sera obligé de se contenter de presque moitié moins pour subsister. Pour l'abaissement de l'âge de la retraite, rappelons qu' « il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu » et que le souvenir d'A. Croizat, qui fut bien pour quelque chose dans la situation actuelle, devrait inciter ses admirateurs à la prudence.

● **Retour à la semaine de quarante heures,** sans diminution des salaires, avec garantie de deux jours de repos par semaine, quatre semaines de congés payés et paiement de tous les jours fériés.

Il n'y a certainement pas un seul salarié conscient susceptible de s'élever contre ces revendications, qui sont pourtant loin de nous satisfaire.

● **Révision des conventions collectives** et généralisation de ce système pour en faire de véritables conventions garantissant les salaires et débarrassées de toutes les servitudes introduites par les patrons.

La C. G. T. qui, pour la forme, se faisait tirer l'oreille en certaines circonstances, n'a-t-elle pas contribué, avec les « maîtres à penser » des autres organisations réformistes représentatives, à charger les opprimés de nouvelles chaines. La révision des conventions ne peut provoquer aucune amélioration valable, la collusion des responsables syndicaux avec le pratonat et les gouvernements, étant, selon les circonstances, un fait connu de tous.

● **Amélioration de la sécurité sociale** (remboursement des frais médicaux, pharmaceutiques et dentaires à 80 %). Partout et pour tous augmentation de 20 % des prestations familiales ; maintien des régimes particuliers et des avantages acquis ; organisation inmédiate des élections pour le renouvellement des conseils d'administration.

Statu quo sur toute la ligne, quand il n'y a pas aggravation des maux dont la collectivité souffre le plus.

● **Pour la jeunesse** droit à l'instruction, à la formation professionnelle et réduction immédiate du temps de service militaire à dix-huit mois.

● **Nationalisation** des grands monopoles de fait industriels et bancaires.

● **Défense des libertés.** — La C. G. T. réclame également la défense des libertés syndicales, y compris dans l'entreprise, la liquidation de l'O. A. S., la rénovation de la démocratie et le désarmement.

● **Nouvel appel à l'unité** lancé aux autres syndicats.

L'examen des quatres derniers paragraphes de ce programme laisse supposer que les bonzes cégétistes sont frappés d'infantilisme et qu'ils situent les prolétaires à leur niveau.

Voilà, en bref, les principaux matériaux que nous propose la C. G. T. pour bâtir un monde nouveau. On admettra que cela manque un peu d'esprit constructif et totalement d'esprit révolutionnaire.

La C. G. T. n'a rien d'autre à présenter, comme revendication majeure, que l'inopérante et illusoire augmentation des salaires. Les poireaux à 400 francs le kilo, qui tombent dix jours plus tard à 250, sans même qu'un changement de température intervienne, les radis à 150 francs la botte, etc.,,, c'est sans importance ; ça ne lui donne même pas l'idée que la baisse des prix serait peut-être plus efficace que ce qu'elle préconise.

Sans doute, a-t-elle oublié certaine histoire de suppression du salariat, et pas entendu parler par un ses bons amis, Khrouchtchev, de prise au tas, **à bref délai, des éléments de vie de première nécessité ; cette véritable révolution économique pouvant être appliquée** inmédiatement **chez nous.**

Il est difficile, évidemment, quand on vante les mérites du capitalisme d'Etat, de dénoncer le caractère néfaste de son opposant, dit libéral.

Il est aussi dangereux de présenter des revendications trop démagogiques. Voit-on dans quel pétrin on mettrait le « parti » si, celui-ci accédant au pouvoir — cela s'est déjà vu, même chez nous — était dans l'obligation d'honorer les promesses de son satellite ?

Il n'en est pas moins vrai qu'une économie rationnellement organisée — suppression des chômeurs déguisés, interruption des productions inutiles et néfastes — permettrait une semaine de travail de vingt heures pour tous.

Pour les améliorations de la Sécurité Sociale que la C.G.T. nous permette de lui indiquer que certains pays réputés peu evolués accordent à leurs ressortissants les soins et médicaments sans bourse délier. **Et, ce qui prouve bien le caractère régressif et à courte vue de ses conceptions, la C. G. T. préconise l'augmentation des allocations familiales, estimant sans doute que la « graine de bois de lit » ne nous envahit pas suffisamment actuellement.**

Ne nous arrêtons pas, en passant, sur la jeunesse, les nationalisations, la défense des libertés **; nous reparlerons prochainement, exemples à l'appui, de celles-ci, dont la C. G. T. a une conception assez particulière.**

Et terminons par le sempiternel appel à l'unité. Au risque d'être encore traités de diviseurs, et même de provocateurs, nous indiquons tout de suite que nous n'en serons pas.

La C. G. T. réussira peu-être avec les autres, avec Bothereau, même, qui a pourtant la dent dure, parce qu'il est bon serviteur du bloc d'en face. Une spectaculaire embrassade des deux « K » permettrait sons doute la réalisation de ce miracle qui ne serait rien d'autre qu'un maquignonnage.

Aves nous, rien de tel ; principalement parce que vous avez omis dans votre programme de parler d'une toute petite chose, sans doute insignifiante à vos yeux, mais que nous ne considérons pas sous le même angle : LA HIERARCHIE !

Dans le cadre de la hiérarchie, pas d'égalité économique possible ; comme sans égalité économique la liberté n'est qu'un leurre, nous croyons avoir eu raison, même si cela a pu offusquer certains, d'avancer que, parmi vous, il n'y a par un seul véritable communiste ; libertaire, certes, car nous ne concevons pas qu'il puisse en exister qui ne soient pas tels.

(1) Voir « C. S. », n° 188 du 12 avril 1962.

DE L'ECONOMIE LIBRE

L'économie libre est une formule ambigue qui charme l'esprit, mais n'apporte aucune solution pratique au problème social.

La Liberté est le droit égal, un droit à part entière, de participer à l'organisation de tous les rouages économiques en vue de la satisfaction générale et commune de tous les besoins, c'est-à-dire, que la liberté ne commence réellement que lorsque les besoins se trouvant satisfaits, l'esprit se trouve liberé de toutes ses obligations économiques.

Le Travail est donc une obligation naturelle, individuelle et sociale, dont le but ne peut être que la satisfaction générale des besoins. On ne peut échapper à cette obligation qu'en exploitant le travail d'autrui, ce qui lèse la condition matérielle de ce dernier et le blesse dans sa fierté et son aspiration vers la justice.

L'individu ne peut donc jamais être le maitre de ses œuvres, parce qu'il est lui même l'objet déterminé par celles qui l'ont précédé. Aussi, parce qu'il est obligé de solidariser ses efforts à ceux de ses semblables, et de jouir avec eux, de leur labeur commun, pour élargir sa vie matérielle et son bien-être social.

Autrement dit : « il n'y a pas une valeur économique dont l'homme puisse réclamer l'appropriation : tout est l'œuvre de tous, du plus faible au plus fort, du moins apte au génie ».

Autrement dit : l'égalité politique est une fiction, qui, par une manœuvre habile et immorale, permet de dérouter l'esprit du travailleur, et de lui ravir son droit économique, son droit intégral de gérer l'économie générale.

La crise sociale qui dévore actuellement le monde est le résultat des progrès scientifiques qui ont permis de multiplier les biens et les services, à tel point que leur abondance (toujours freinée), menace les prix et désagrège les profits, menace donc les garanties de la propriété.

L'abondance des biens ouvre les perspectives de la distribution gratuite, et par là, rend inutile et malfaisante leur appropriation personnelle, en vue, par la vente, d'en tirer un profit qui viole le droit de jouissance des individus.

Ce bien-être et cette liberté de gestion économique par tous, qui sont devenus des nécessités sociales, ne sont malheureusement pas perçus par les travailleurs, alors que leurs exploitants, effrayés par ces perspectives, s'efforcent de s'en garantir par une mondialisation des entreprises qui limiterait la production à la satisfaction des besoins solvables.

L'ignorance des uns, les calculs des autres, voilà les causes de la crise économique et sociale qui écrase le monde et menace de le jeter dans une guerre exterminatrice...

L'aspiration des travailleurs à une gestion directe de leur labeur, s'est trouvée noyée dans les brouillards des luttes politiques. C'est en attachant les esprits à des concepts d'organisation politique que des forces ambitieuses et ignorantes ont dépouillé les travailleurs de leur objectivité économique.

La primauté du Travail envisagée à travers les passions politiques devient, en fait, une technique d'asservissement de l'Economie à la politique. L'exaltation qui en résulte détruit l'objectivité économique du travail : l'illusion politique devient l'abime ou sombre la conception directe de la libération sociale.

Le problème du socialisme, c'est-à-dire, de l'égalité économique, n'est pas, comme le pensent les politiciens, de déterminer la place du Travail dans une société politique, son rôle technique, financier et de commandement sous une superstructure politique, mais, au contraire, de réaliser un ensemble économique d'où toute administration politique serait exclue.

L'erreur du socialisme politique est de n'avoir pas compris le sens de l'évolution économique ; que dans sa lutte contre la nature, l'homme parviendrait à lui arracher tant de richesses consommables, que tous les biens devenus vulgaires et d'un accès facile, leur dévalorisation sur le marché capitaliste, ouvrait la voie à une révolution économique dont la gratuité serait la seule solution, c'est-à-dire : l'Egalité économique !

Plus le savoir collectif des hommes s'accroit dans la domination des Choses, plus l'individu gagne en personnalité et en indépendance. L'abondance des bien sonne le glas de la Valeur financière. Alors que la Mévente crée les conditions économiques déterminantes de crises sociales qui ne peuvent trouver leur solution dans le maintien des « Prix, salaires et profits », n'est-il pas rationnel de rechercher la méthode qui permettrait de satisfaire les Besoins ?

Et, si la Valeur Financière est le seul obstacle à la distribution des richeses, pourquoi ne pas la supprimer puisqu'elle n'est pas un facteur nécessaire dans le processus de la production ?

Puisque *toutes* les doctrines politiques, *toutes* les administration politiques ont toujours été impuissantes à résoudre le problème de la paix économique et sociale, pourquoi persévérer dans ces voies qui mènent à l'abime ?

Le chemin de la Liberté s'ouvre sur l'abolition de toutes les forces concurrentielles et politiques, sur la prise en charge par tous les producteurs de la Gestion de la production, par l'organisation de la distribution par les consommateurs.

En dehors de cette voie, le Travail sera toujours soumis à des parasitismes politiques et sociaux, le Besoin écrasé par l'appétit de puissance des spéculateurs et des politiciens.

Nous vivons la plus grande révolution économique de tous les temps. Elle peut déterminer un homme nouveau dans une société fraternelle : prenez en Conscience et la victoire est à nous !

J. B.

LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL DE LANGUE FRANÇAISE

SALLE DE LA MUTUALITÉ
24, rue St. Victor, Paris, (V) (Métro: Maubert - Mutualité)
VOUS INVITE CORDIALEMENT A ASSISTER
le dimanche 29 avril 1962
A 9 HEURES 30
au grand meeting commémoratif du
1er MAI
Y prendront la parole :
Pour la C. N. T. F. : J. SORIANO - R. FAUCHOIS
Pour la C. N. T. E. en exil : R. ALVAREZ - J. PEIRATS

A 14 HEURES
au profit de la caisse de solidarité de l'organisation
GRAND GALA DE VARIÉTÉS
avec le concours de nombreuses vedettes internationales
Location : 24, rue Ste.-Marthe, Paris (X) et au guichet de la Mutualité le jour du spectacle.

LE REFERENDUM DE QUI VOUS SAVEZ

Le 8 avril 1962 de l'ère gaulliste, des Françaises, des Français répondirent *oui* ou *non* au pouvoir, ou s'abstinrent.

Aux diverses élections je reste chez moi, n'ayant pas à élire mes exploiteurs : députés, sénateurs, conseillers généraux ou municipaux ; mais lorsqu'un maître me demande de lui répondre *oui* ou *non*, je me rends au bureau de vote de mon village, pour lui dire, par mon *non* : « Après le 13 mai 1958, je n'étais pas de ceux qui pensaient que votre arrivée au pouvoir pouvait arranger les choses ; ce 8 avril 1962 ma position est la même. »

Ce dimanche 15 avril 1962, s'il me fallait retourner à la Mairie, c'est encore *non* que je répondrais au pouvoir, enfant du complot du 13 mai 1958. Le départ de Debré me laisse froid ; l'apparition du financier Pompidou également ; une seule chose à reconnaitre, les députés ne furent pas consultés, c'est cela la *démocratie directe*.

Face au pouvoir, mon *non* n'a pas pesé lourd ; mais pour moi les *oui* seront lourdement supportés par leurs auteurs. Je pouvais rester chez moi, ne répondre d'aucune façon aux demandes du pouvoir, mais ce non, c'est mon cri de révolte contre la réaction, le cléricalisme, le militarisme. Compagnons anarcho-syndicalistes, seuls vous savez que dans l'ensemble des *non* il n'y avait pas que des O. A. S. Pour moi, mon non était un *oui* à la véritable indépendance du peuple algérien, d'une part, et du peuple français de l'autre, mais aussi à la libération de cette Espagne placée sous le signe du sabre et du goupillon.

Les uns et les autres : Français, Algériens, Espagnols, Hongrois, Allemands, nous savons que notre lutte contre nos assersvisseurs sera longue, mais notre force réside dans notre refus de nous intégrer dans les divers troupeaux composés de ces femmes et hommes qui pensent, agissent suivant les ordres d'un bureau politique, d'un comité directeur, suivant le bon plaisir du maitre du moment ; souvenez-vous des peuples allemand et italien. Ils aimèrent le führer, le duce, mais cela n'a pas duré, de même pour Staline ; demain d'autres suivront.

Le peuple français a donc voté *oui* au cessez-le-feu en Algérie (approbation des accords et des déclarations secrètes d'Evian) ; *oui* à l'octroi des pouvoirs permettant leur application (quels pouvoirs ?) ; *oui* au droit de conclure des actes de coopération avec l'Algérie (quels actes ?) ; ainsi le *oui* pour la paix en Algérie avait la valeur de trois *oui*, ce n'était plus un référendum mais un *tiercé* en faveur de qui vous savez.

Les choses étant ce qu'elles sont, ma voisine qui ne connait pas sa géographie a répondu *oui*, ne sachant pas où se trouve l'Algérie, et que le général de Gaulle demandait de lui répondre oui pour défendre la France contre un autre général étranger qui se trouve en Afrique. Je veux être honnête avec vous, ma voisine a soixante seize ans ; l'histoire, la politique cela n'est pas son fort, par contre, elle fait encore à son âge un civet de lapin fort bon. A mon humble avis, avant d'inviter le bon « populo » à voter, des cours du parfait petit votant s'imposent ; sinon, la B. B. risque d'accéder au pouvoir.

Camarades, ce *non* que je me sentais obligé de déposer dans l'urne, c'était un *non* à la comédie tragique de ce référendum ; **un** *non* à la Ve république, fille du 13 mai 1958 ; *non* à la semaine des barricades ; *non* au quarteron des généraux d'Alger ; *non* à la politique secrète qui permet au capitalo-militarisme, au clergé de s'imposer.

Ce *non*, restera mon *oui* à la véritable libération des travailleurs algériens de toutes origines, un *oui* au retour des soldats du contingent en France, ces fils qui n'auraient jamais dû être envoyés pour une opération de police en Algérie. Il y a pour une telle corvée des soldats de métier. Mamans, épouses, fiancées, n'oubliez pas votre calvaire, ne pardonnez jamais.

Compagnons d'un même combat, il nous appartient au nom de notre idéal de justice sociale, de liberté humaine, de rester fidèles à nos convictions de jeunesse, de savoir nous souvenir de nos fautes, de secouer notre faiblesse momentanée afin de puiser dans ce tragique passé la force d'être présents dans la lutte sociale qui succédera au lourd héritage de qui vous savez.

A ce moment là, les référendums seront inutiles ; le sauveur suprême ne sera plus.

Y. M. BIGET.

MESAVENTURE DE GOSSE

Un gosse ayant entendu dire «Mon Père» à un curé, par de vieilles bigottes à lorgnon, le nez toujours dans leur missel, répétant sans cesse des prières vieilles et usées, eut la malencontreuse idée de dire: «Bonjour papa» à cet ecclésiastique.

Mal lui en prit car celui-ci, outré relevant ses basques, se lança à sa poursuite dans les rues tortueuses du village, à la grande joie des gamins qui l'encourageaient en croassant.

Cette course échevelée se termina dans le clocher où le gamin se cacha.

Montant l'escalier interminable, suant et soufflant, le cureton arriva enfin au sommet où il se mit à crier en gesticulant comme un forcené, promettant au malappris une correction exemplaire. Mais ne trouvant personne il allait se décider à descendre. lorsque le gamin aplati sur une énorme poutre, lui cria: «C'est ici que cela se passe, sale ventru, viens remuer ta graisse par ici».

Le curé le vit et l'invita à descendre, lui disant qu'il ne lui ferait rien, mais de ne plus recommencer ; la morale chrétienne, quoi.

Le gosse descendit et... il reçut une bastonnée comme seuls savent en donner les « représentants » de Dieu.

Le gosse mécontent lui dit: «Le christ, lui, prêchait le pardon. Vous avez une drôle de façon de mettre son enseignement en pratique.

Et conscient de l'expérience vécue il se garda bien, ultérieurement, d'accorder un crédit quelconque aux promesses fallacieuses des charlatans ensoutanés.

MARCHE ASCENDANTE

Les réfractaires à une grande fraternité des peuples, prétendent impossibles des relations communes entre tous. Ils estiment, que la division des hommes en nations permet d'adopter des principes de vie différents, permettant, à chaque peuple, de vivre selon ses coutumes, ses mœurs. Ils estiment qu'en respectant l'acclimatation des peuples à une contrée, ils sont plus près du respect de la liberté, que les partisans d'une société universelle. C'est un argument qui fait poids sur le public et met frein à son désir d'une humanité fraternelle.

Si nous prenons le problème sur sa plus petite surface, nous constatons que, dans une même ville, il y a parfois les habitants d'une partie de la ville qui ont des intérêts différents de ceux de l'autre partie, pourtant, ces populations s'entendent dans l'administration commune des services municipaux. Si nous prenons le problème à l'échelle nationale, nous constatons des coutumes, des mœurs différentes, suivant les régions et les provinces, cependant, toutes ces populations s'entendent sur le plan de collaboration administrative. Si nous prenons le problème à l'échelle continentale, nous constatons que les nations sont dans l'obligation, au point de vue économique, de procéder à des accords, à des marchés communs. En ce qui concerne des relations plus étendues, englobant la totalité des pays, nous constatons que les administrations des postes, téléphones, télégraphes, procédent à des relations directes entre elles, il en est de même de certains services de police. Il en est de même de l'exploitation des Compagnies de Chemin de Fer, de Navigation fluviale et maritime.

Tous ces intérêts, en apparence différents, arrivent à des acords, en dehors des gouvernements, au-dessus des frontières, à la grande satisfaction de tous ceux qui ont besoin de leurs services. Il n'y a pourtant pas de dictateur à poigne des Chemins de fer, des postes, de la navigation maritime et aérienne. Toutes ces multitudes de travailleurs, appartenant à des activités différentes, de langues différentes, de mœurs différentes, arrivent, par des correspondances, par des missions de représentants, à assurer, à l'ensemble des populations du globe, des multitudes de services qui donnent une idée de ce que pourrait être l'union des peuples. Si tous les pays consentaient à abandonner leurs frontières, leur patriotisme criminel, leur culte de leur héros national, leur intérêt mesquin, leur orgueil stupide, leur nationalisme rétrogade. Si tous les hommes consentaient à oublier tous les enseignements étroits reçus de leur père, s'ils consentaient à voir humainement, à vivre fraternellement, une ère de bonheur et de paix se réaliserait.

Pour cela, il faut avant tout, démystifier les individus, leur faire réaliser tous les maux engendrés par les Etats inutiles et néfastes, qui sucent le fruit du travail des hommes, appauvrissent les peuples, créent les motifs de conflits, précipitent les guerres, entretiennent par les mensonges, les mythes, le culte du patriotisme, les divisions et les haines.

En dénonçant, toujours et sans cesse, l'oppression néfaste du pouvoir des Etats, à tous les stades, que les divisions entre hommes soient au stade tribu, province, pays, fédération continentale, nous acheminons l'homme, par une marche ascendante, à la libération de tous les pouvoirs.

RENE VILLARD.

PAR LES PETITES LUCARNES

CESSEZ-LE-FEU

C'est hier, 18 mars 1962, que notre grand monarque est apparu dans les petites lucarnes (1) pour nous annoncer ce fameux « cessez-le-feu » que l'on attendait depuis si longtemps. A l'entendre, il a dû accumuler des trésors de patience, de diplomatie et de volonté pour en arriver à cela. Mais, véritablement, que nous importe à nous tous ces trésors, si l'on réfléchit qu'il a été mis au pouvoir pour cela.

El sans vouloir jouer les « critiques quand même » ou les « je vous l'avais bien dit », il est permis de constater que, pour accomplir sa mission, il lui en a fallu du temps !!

Trois ans qu'il a mis, le gars, et même plus ! Mais soyons bons princes, et ne le chicanons pas pour quelques milliers de quarts d'heures en plus, et quelques milliers de vie humaines en moins.

Mais, maintenant, que va-t-il faire? Jouer les Cicinnatus (2) et se retirer dans ses terres, ou essayer de gravir un ou plusieurs degrés de plus vers le pouvoir absolu, comme le premier Bonaparte venu ? La fin de son discours dans laquelle il semble exhorter les Français à approuver, dans un vote prochain, l'ensemble de sa politique, semble bien confirmer cette deuxième hypothèse ! Alors ?

Quelques jours après, soit le 26 mars dernier, nouvelle apparition du général de Gaulle aux petites lucarnes.

Par la teneur de son discours, il est facile de voir que le comportement de Cincinnatus ne sera pas le sien.

Car notre guide suprême nous invite ouvertement à participer à un nouveau référendum, lequel a pour but principal de faire approuver le « cessez-le-feu » par l'ensemble du pays, ce qui est l'évidence même, car, qui, à part les ultras, pourrait approuver le contraire ?

Mais aussi, et là est le hic, il s'agira de donner les pleins pouvoirs (qu'il possède déjà depuis longtemps) à notre président afin qu'il puisse avoir les mains libres pour faire exécuter pleinement les accords d'Evian — ce qui peut nous laisser croire que ces pleins pouvoirs renouvelés peuvent s'exercer (c'est déjà arrivé) contre les organisations de gauche, politiques ou non, qui pourraient émettre des prétentions à le seconder dans sa tâche. Gageons donc que ce oui massif obtenu, le régime s'orientera plus ou moins vite vers le système 3e empire. A moins d'élections régulières. Mais gageons aussi que celles-ci n'auront pas lieu de sitôt, ou qu'elles seront « irrégulières » !

AUTRES SONS DE CLOCHES FELEES

Après le général de Gaulle, c'est le premier ministre Debré qui nous a gratifiés de deux séances récréatives à la télévision. De ses deux discours, dont l'un, celui de Loches, fut assez long, se dégage une morne impression de tristesse en parfait accord avec l'image de l'écran. Il s'agit, on le devine, des thèmes déjà ressassés sur la mission et la grandeur de la France, les efforts et la réalisation du gouvernement actuel, et, aussi, naturellement de la fin du conflit armé en Algérie. Mais, que cela est sec, que cela est superficiel, et que cela est dénué de toute chaleur et de toute foi. Y croit-il à ce qu'il dit, cet homme ? Croit-il, comme il le prétend, que la politique du général, n'a jamais varié ? Croit-il vraiment, comme il le prétend, que la France maintient toujours haut et ferme le drapeau de la liberté et du droit, et croit-il encore que l'octroi de l'indépendance aux anciennes colonies d'Afrique, fait l'admiration du monde entier ? Oui, sans doute !

Dans ce cas, qu'il nous soit permis de lui dire que le monde entier (ou presque) est beaucoup mieux informé que lui par des journalistes objectifs et indépendants, et qu'il sait bien, ce monde entier, que sans de nombreuses rebellions, sanglantes ou pas, le système France d'outre-mer serait toujours en place en train de faire suer le burnous et le boubou.

Et il sait aussi, ce monde entier, que la France ne va pas (heureusement) de Dunkerque à Tamanrasset, que nous avons rompu la trêve atomique avec les explosions du Sahara, et que les Français, dignes descendants des Gaulois, n'avaient peur de rien, sinon que le ciel leur tombe sur la tête.

Enfin, il sait encore ce monde entier, que la France n'a pas cessé d'être en guerre depuis... mettons depuis 1914 et il pense et souhaite fermement que la fin de la guerre d'Algérie soit le point de départ de la Paix dans le monde.

BLANQUET.

(1) *Les postes de télévision, désignés ainsi dans « La Cour » du Canard Enchaîné.*

(2) *Célèbre Romain, nommé plusieurs fois dictateur dans un but déterminé et qui, ce but atteint, retournait chaque fois à ses occupations.*

La C.N.T. demande

la refonte des allocations familiales. Taux maximum pour le premier enfant, dégressif ensuite, pénalités à partir du 5e

B.D.I.C

Fracaso de la dictadura del proletariado e inconsciencia del régimen comunista

LA revolución de octubre del 17 en Rusia, nacida a consecuencia de las promiscuidades, miserias y explotación infame que ese pueblo sufría desde los más remotos tiempos, acuciada por la declaración de la primera guerra mundial, incitaría al pueblo ruso a rebelarse contra tanto escarnio, desencadenando uno de los movimientos revolucionarios más impetuosos que la historia social de los pueblos marcara en su camino emancipador. Un grito tremendo y unánime de todos los explotados de Rusia sería lanzado a los cuatro vientos simbolizando la Era de liberación de todos los oprimidos, destruyendo las cadenas que les mantenía uncidos al yugo de la más vil explotación física y moral. Ese grito tremendo sería oído por la masa de trabajadores del universo en vibrante emoción por tan justo y noble gesto que desde muchos años ya, esperaban surgiese. Con un valor de fiera indomable y un ímpetu desbordante, los revolucionarios rusos, los mujiks y proletarias de ese país, entre los que se destacaron los anarquistas del temple de Kropotkin y Mackno, liquidarían en pocos días una de las dinastías más feroces y soberbias de la época, dirigida por los zares, sostenida y amparada por el ejército más orgulloso y repugnante de Europa, que ejecutaba sin compasión las leyes ignominiosas e inicuas emanantes de superiores degenerados, enfermizos ,personajillos sin escrúpulo que se pasaban el tiempo malgastando las riquezas que el pueblo había producido, embriagándose en lupanares y cabarets en donde efectuaban las más bajas y viles acciones, una de las cuales consistía después de haberse saciado de inmundicias, atar al yugo de la más abyecta esclavitud al campesino ruso, al desgraciado mujik, lacerando sus espaldas con el funesto látigo en su intento de rebelión por liberarse de su miserable suerte.

Esa revolución magníficamente detallada por Voline en su libro «La revolución desconocida», dió al traste con todo el aparato gubernamental zarista, y aportaría (aunque durase poco tiempo) la abolición de la explotación del campesino ruso y del proletariado en general.

El pueblo ruso y los trabajadores del mundo en general fueron defraudados por el partido comunista, los bolcheviques, que con sus líderes más representativos a la cabeza, Lenin y Trotski, traicionaron esa revolución, ese movimiento revolucionario tan aclamado por los trabajadores de todos los países. Erigiéndose en dueño absoluto, el partido comunista denegaría las reclamaciones del Pueblo, y sirviéndose de las armas que habían derrotado a las tropas invasoras, implantó su dictadura roja, ni sin antes haber exterminado a los verdaderos revolucionarios que se les opusieron en su avance por la toma del poder.

La dictadura del proletariado, impuesta por la fuerza al pueblo ruso, hizo perder las esperanzas del trabajador mundial que esperaba el momento de poder secundar y ampliar ese movimiento emancipador de los humildes productores. Los más sanos y abnegados revolucionarios fueron liquidados metódicamente por los verdugos del Partido Comunista por esos ambiciosos políticos, que en su afán de mando y de dominio, no repararon en asesinar a sus más allegados compañeros de lucha. Los movimientos populares más enérgicos y de más prestigio que combatieron contra las fuerzas zaristas, cual los anarquistas y socialistas revolucionarios, fueron unos exterminados y otros enviados a Siberia, en donde desaparecieron para siempre. Los marinos de Cronstadt y los macknovistas son el ejemplo más significativo de la sed de sangre de semejantes chacales.

Desaparecido todo temor, todo vestigio de rebelión popular con la eliminación de los más sanos elementos, el Partido Comunista reemplazaría al viejo sistema zarista, implantando por la fuerza bruta la dictadura del proletariado, sueño del socialista alemán Carlos Marx, fundador de la Internacional y destructor de la misma, al proclamar la toma del poder por el pueblo y oponérsele a su diatriba el denominado «Oso de Siberia», el gran anarquista Miguel Bakunin, con la réplica siguiente : « Apoderémonos del poder, destruyámoslo, y sobre sus ruinas levantemos la nueva sociedad sin clases ni gobiernos.»

Desde la fecha malograda, octubre de 1917, el campesino y el obrero ruso no han mejorado su existencia miserable en grado alguno, pues si bien antes eran explotados por terratenientes y patronos, hoy lo son por el todopoderoso Estado-patrón; cambiaron de collar, conservando los mismos perros. Materialmente el pueblo ruso vive en peores condiciones que los obreros de varios países capitalistas y culturalmente deja que desear. Escasa de ingredientes necesarios a la expansión de ideas y pensamientos, como son la libertad de expresión, de prensa, y de reunión, etc.

La dictadura del proletariado, táctica marxista, ha sido un fracaso y continúa siéndolo. El pueblo ruso y otros sometidos son los testigos más valiosos que comprueban la descomposición de ese régimen que no beneficia sino a los miembros del Partido y a la casta de oficiales del ejército.

Los pueblos polacos, alemán y húngaro fueron aplastados por los tanques rusos por haber exigido pan, justicia y libertad, y arrastran las mismas cadenas que arrastraron con sus antiguos amos. El nombre de libertad ha sido violado, no teniendo ningún valor positivo para esos pueblos esclavos y sin derechos ninguno. La justicia es materia que se compra y vende, y los únicos aprovechados de las riquezas producidas por el pueblo en esos «paraísos del proletariado» son los dirigentes de los mismos.

Centenares de «purgas», de eliminaciones, se han venido sucediendo en el seno del Comité Central del Partido Comunista «por un quitate de ahí para ponerme yo», por ambición de mando y de dominio y la aparición de espías ha sido cosa frecuente en la mente de esos alucinados al igual que las apariciones de vírgenes y otros santos lo fueron siempre para los fanáticos de las religiones. Estas alucinaciones han sido y son el producto de la inestable sociedad burocrática rusa, que comprueba claramente la poca armonía y la desconfianza que impera entre los propios que la gobiernan.

Donde la libertad no existe, es indudable que no reina la paz, la justicia y la felicidad de los seres humanos.

Las repúblicas de Rusia no se bastan ellas solas bajo el punto de vista de la carne y de productos lecheros. Ukrania está en retraso con el plan septenal : leche 14,4 millones de toneladas en 1961 (objetivo: 19 millones de toneladas); carne, 2,1 millones de toneladas en 1961 (objetivo: 3 millones de toneladas). En el Kazakstan, en donde Kruschev quiere poner en valor extensiones de territorios vírgenes, la producción de cereales es de 25 % inferior al objetivo; la carne y leche se recogen en cantidad insuficiente. Azarbaidjan y Turkmenistan : producción insuficiente en algodón. Bielorusia, Moldavia, Lithuania, Letonia y Estonia : agricultura deficiente en general.

El sistema comunista estatal no ha sido capaz de mejorar la situación económica de su país en más de cuarenta años de imperio. La inconsistencia del régimen comunista Kruschev mismo nos la ha demostrado en su discurso ante el comité central del Partido Comunista. El sistema comunista está en bancarrota. La dictadura del proletariado y su inconsistencia está altamente demostrado que es un fracaso.

Bakunin tuvo razón diciendo : «Conquistemos el poder, destruyámoslo, y sobre sus ruinas levantemos la nueva sociedad sin clases y sin gobiernos.»

FELIX ALVAREZ FERRERAS

En Fumel

Gran mitin a las diez de la mañana, en un cine de la ciudad, organizado por la Alianza Sindical UGT-CNT.

Oradores. Manuel MUIÑO, por la UGT; José BORRAZ, por la CNT.

Por la tarde, a las tres en punto y en el mismo local, Solidaridad Democrática Española y Solidaridad Internacional Antifascista, organizan un Festival Artístico de « Varietés » a cargo del Grupo «Terra Lliure» de Toulouse, que hará uso de su variado repertorio.

Dirección artística: Mr Amor y P. Torres; al piano la profesora Mme Ramis.

El espectáculo será presentado y animado por Tina Prat.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Montauban informa por la presente nota a las Federaciones Locales pertenecientes al mismo y les encarece su asistencia.

Todos a Fumel el Primero de Mayo.

DISCOS

CONTRA corriente, no dejarse arrastrar por ella. El « signo de los tiempos » es falso, toda corriente política humana es fabricada. Todo depende, en la sociedad, de la intención de los hombres y ésta, presentemente, es ferozmente egoísta.

Individualista, no es cierto. Egoísta en el bajo sentido de la palabra.

Basta sentirse por un momento « honrado » para quedar « ipso facto » sin camisa. Si deshonesto, hay que serlo con inteligencia para escapar al tamiz de las leyes. Los delincuentes torpes son los que frecuentan las cárceles.

A estas horas casi futuristas en que se desprecia a los valores permanentes viejos para creerse apoyados — precipitadamente — en el mañana, hablar de educación racional, de Escuela Moderna, por ejemplo, sería un anacronismo que ni los izquierdistas resistirían. ¿Ferrer Guardia? ¿Y qué sabía ese anticuado de la educación que en 1962 merecemos?

Los más anticuados que él lo fusilaron, a la postre para que la época de hoy diera la mala hierba criatural de los « balillas », los « pelayos » y otros planteles de criminalidad. Nunca en la Escuela Moderna se educó para formar a los « jans », los «camisas negras», los «plasticadores», los que tiran sobre personas indefensas como quien dispara contra un cartón o una pipa en la feria. Nunca en las aulas racionalistas se infiltró en las almas infantiles el afán de vivir a costa del semejante, de triunfar en un mundo de avaros y ambiciosos, a toda costa y como sea. La pedagogía sosegada de la Escuela que Ferrer fundara no conducía a esa inmoralidad que hoy lamentamos, a ese salir de la escuela para el catre de infelices muchachas, a ese mucho gastar sin saber ganar un ochavo, todo lo cual aboca a la prostitución, al robo, a la incivilización, previa fuerte dosis de irresponsabilidad y descaro.

Hoy, tras una enseñanza sistemáticamente estatal y religiosa, un fuerte porcentaje de la juventud mundial está perdida. Incluso en la URSS, donde gracias a Marx todas las gallinas ponen huevos de plata, los jóvenes insolventes suman centenas de miles, certificando el fracaso estatal de la educación de la infancia. Y es que donde el interés privado rige las costumbres, cada cual trata de servirse no siendo servido, haciéndolo según sea su capacidad política o de ataque.

Igual que los individuos, se comportan las naciones. Alemania declara una guerra general por verse colonialmente postergada. Alemania pierde la contienda significando que el capitalismo se derrota a sí mismo al engendrar un sistema dictatorial bolchevique en Rusia. Otra guerra, siempre con índice germano, y nueva era de violencia mayúscula pervirtiendo espíritus o sentimientos, aumentando el desprecio a la criatura humana por la criatura misma, con 50 millones de caídos en lucha abierta, 10 millones de torturados y asesinados friamente por el fascismo en España, Italia, Austria, Polonia, Alemania, etc. Relajación de costumbres, ganas de vivir exacerbadas, imperiosidad de encumbrarse, menosprecio a los derechos del prójimo, terrorismo, atracamiento, alcoholismo, « zamarrismo » (energumenismo) y aún más calamidades que las escuelas oficial y religiosa no han evitado. Tal es la cosecha.

¿Qué pretendía ese Ferrer Guardia con su «birria» de Escuela Racionalista?

Pues no dar origen a todo esto.

DISCOBOLO

LAS TACTICAS

ALGUNOS sueñan con «modernizar» las tácticas anarcosindicalistas. Las que posibilitaron —entre otras muchas conquistas—, la Revolución Española de 1936, les parecen inadecuadas para hacer frente a los acontecimientos político-sociales de la actualidad.

Tan supersónica pretensión ha sido expresada en todos los tonos, prepugnando la «urgente necesidad» de revisar nuestras tácticas, ya que no los principios, pues a este extremo, que sepamos, nadie ha llegado todavía ¿Nadie? Bueno, es un decir.

¡Las tácticas! ¡Ah, pesadilla de incómodos a quienes les duele tener que ser como son y no como deberían serlo!

Se aspira a dar mayores facilidades de elasticidad a quienes gustarían ser algo más que militantes responsables —igualitarios—, de la organización. Piensan ellos que la base no es tan importante, como para tener que recurrir a ella, cuando de realizar una «urgentísima» gestión desde la cúspide se trata. Pero hay que reconocer que este es un cuento más viejo que Matusalén, por muy moderna que sea la culinaria que lo condimente y nos lo ofrezca como comprimido elixir de vigorosa vida.

Los pancistas tuvieron siempre a flor de labios su cantinela de la «revisión de nuestras tácticas», dando bastante quehacer a los idealistas de todos los tiempos con ello; la testarudez del «modernismo» tacticuelero, les debe no pocos tragos amargos a los Mella, los Ascaso y los Durruti.

Necesario es repetir lo incuestionable: *fundamentalmente importan los medios para llegar al fin.* Y el más mínimo rasguño qué a las tácticas se hiciese, sería el principio del fin de nuestro movimiento; las bases que le dan vida, no podrían ser ya bases, terminando en no ser nada por lo tanto; la C. N. T. —y con ella todas las organizaciones anarcosindicalistas del mundo—, ya no significaría una excelente arma de lucha contra los explotadores del hombre por el hombre, sino que se reduciría a un pináculo de rascacielo, colgado y sostenido de ninguna parte, con una base tan infinitesimal que ni con lupa podrían distinguirse los «modernísimos» sábelotodo, instalados allí como jefes.

¿Es ésto lo que algunos persiguen? ¿Convertirnos en unos de tantos rediles existentes? Quiere decir entonces que desean la destrucción de nuestro movimiento, son ajenos al acratismo y amantes de la cadena.

Y si alguien considera que lo dicho está de más, por demasiado sabido, consecuencia nos conforma; pero indicios nos confirman necesidad de insistencia.

COSME PAULES

Fluorescencias

HOY por hoy, la más importante labor nuestra es impulsar la obra de la Asociación Internacional de los Trabajadores (A.I.T.). Es imperioso insuflarle vitalidad, por ser la única Internacional limpia, la que mejor ha sabido conservar las enseñanzas de los primeros internacionalistas. Para dejar sentada la anterior premisa, no hay más que echar una objetiva mirada sobre el conjunto obrero mundial y fácilmente se llega a la misma conclusión que, por cierto, no es tan desalentadora como muchos creen.

∴

El anarcosindicalismo ha tenido momentos peores que el presente — sin contar los tiempos en que no existía — y ya se sabe lo que fue realizando y el gran auge que adquirió en determinadas épocas de la historia socialrevolucionaria.

∴

En el número 130 de «Cenit», el profesor Carlos M. Rama expresa extensamente opiniones contrarias a la realidad de los acontecimientos que se van sucediendo en la Isla de Cuba, como consecuencia de la dictadura castro-bolchevista. Es una opinión, la del profesor, ligera y falta de objetividad, para dejarla pasar en silencio. Y es que no es lo mismo, al parecer, referir acontecimientos históricos en base a documentos de archivo a la vista que auscultar y tomar el pulso a la actualidad. Preferimos pensar que ésa es la causa de los siguientes argumentos expuestos en su escrito: «Quienes no encuentran en estos momentos en Cuba un lugar de responsabilidad y de trabajo, y a través de él ejerzan su voluntad y opinión, son solamente los contrarrevolucionarios. El poder no está ya en los expropiados burgueses, ni en los huídos políticos, sino en el pueblo en armas, los quinientos mil milicianos armados con armas automáticas, reclutados del pueblo.» Exactamente lo mismo decían los bolches en los años 1917 y siguientes y aún lo siguen repitiendo: «El poder no está en manos de la burguesía (o de la nobleza de Rusia) expropiada, sino en las del Glorioso Ejército Rojo», el mismo que llevó a cabo los innumerables crímenes de Cronstadt, y el exterminio de las fuerzas acráticas y verdaderamente revolucionarias de Néstor Mackno. ¿Qué significa esto?: «En ninguna parte de América, luce tan directamente como en Cuba la espontánea dignidad del hombre.» ¿No le parece al profesor Rama que eso habría que preguntárselo a muchísimos Linsuain, Torres, Asena y a todos los hombres y mujeres de buena voluntad que sufren, bajo el castro-bolchevismo, las atroces torturas dictatoriales que han llegado al extremo de hacer buena a la tiranía batistiana?

∴

La tan anhelada humana felicidad que tantos escollos encuentra en su camino — producto de quienes hacen su agosto gracias a la desgracia ajena; los privilegios amparados por todo sistema de gobierno, llámese como se llame y vístase con el ropaje que mejor convenga a los momentáneos intereses de camarillas sin conciencia —, será conquistada a base del esfuerzo de todos y cada uno de los seres capaces de comprender.

COSMOS

EN BURDEOS

Gran Mitin para el 1º de mayo, en el Cine des Capucins, a las nueve y media de la mañana.

Oradores

Los compañeros IVES y C. Zimmermann.

Por la tarde, a las tres, gran festival de variedades en el mismo local a cargo de prestigiosos artistas de Paris y Burdeos. Entrada única.

Para invitaciones, compañero P. Alonso, 42, rue de Lalande, y en el cine Capucins a partir de las dos de la tarde de dicho día.

LOS «SEPARATISTAS» DE CANARIAS

MADRIR (U. P. I.). — Dos de los «separatistas» detenidos en el archipiélago canario el pasado mes, por haber pedido la independencia, han sido juzgados por un tribunal militar. El abogado Fernando Sagaseta ha sido condenado a ocho años de cárcel y el poeta González Bernera a seis.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, 2, impasse Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Siège et correspondance 24, rue Rouget de l'Isle : Permanence les samedis de 17 à 18 h. 30. Diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, adhésions, renseignements, Bibliothèque

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

En Grenoble

Gran Festival organizado por SIA con participación del cuadro artístico de Grenoble «Aires de España», el cual, en la Sala de San Bruno, avenue de Vizille, el domingo día 20 de mayo, a partir de las dos de la tarde, presentará un selecto programa de variedades ,esperando sean del agrado de la numerosa asistencia.

FESTIVAL BENEFICO

Para el 29 de abril a las 3 de la tarde en el Palais de la Mutualité, rue St-Victor (Métro Mauberg-Mutualité).

PIA COLOMBO

PIA COLOMBO es una artista de la canción que ha alcanzado el cenit de la popularidad merced a sus dotes y no al favoritismo de la Prensa, cual les ocurre a muchas de las llamadas « vedettes ». PIA se distingue por el acento de su voz y la sinceridad de su arte, sobrio por no decir exacto. Dueña de sus maneras, fuerte en su condición de cancionista por vocación, PIA no necesita recurrir a gestos y exageraciones que encubran la carencia de arte. Ver y oír a PIA COLOMBO es siempre un agrado. Por ello nos hemos afanado en incluirla al Programa, además de que los ruegos que se nos han dirigido al respecto no podían ser desatendidos.

NITOX ET MARGARITE

He aquí una pareja cómica muy familiar en nuestros medios. NITOX dicharachero y MARGUERITE dando la réplica sensata. Dos excelencias del diálogo humorístico capaces de acaparar la atención de los 2.500 espectadores que abarrotarán el mutualista coliseo. NITOX y MARGUERITE (no importa que se la llame Margarita), discreta y bella, nos harán pasar agradablemente sus minutos de escena.

LES TONY TWIST ET SES DIABLES ROUGES

Estos TONY y estos DIABLOS irrumpirán en el escenario con ese ruidoso dinamismo de la juventud de última hora afectada por el *twist*, lo que parece adelantar que no *tonyficarán* la Sala, sino que la someterán a un ritmo endiablado muy a punto para inaugurar el gran espectáculo. Sin duda a los hombres graves la infernales danzas de los TONY y sus DIABLOS nos harán poner las manos a la cabeza, pero hay que ceder paso a la nota del día. Esto es, para que pase...

BALLET ESPAÑOL DEL CABARET «LA PUERTA DEL SOL»

Se ve que ello cae en verso... debido a que este grupo folklórico de seis artistas puede sacar poemas punteando aires españoles, guitarreando y vocalizando a los mismos.

★

Esta «troupe» del cabaret parisino «La Puerta del Sol» está compuesta por GLORIA y ANTONIO, el TRIO DE ASES y el gran cantador de « jondo » PEPE DE CORDOBA.

Tendremos, pues, en folklore español, satisfacción completa, tanto en densidad como en calidad.

ULTIMA HORA

La admirable cancionista, MARIKA ZAKOS, se añade entusiasmada a nuestro Programa con canciones de Léo Ferré. Lamentamos no haberla podido incluir en los carteles por estar ya impresos al recibir su valiosa adhesión.

PALABRA FINAL

Al cerrar Programa queremos puntualizar que el mismo es de lo mejor que se habrá presentado en nuestros Festivales, con habernos, en cada ocasión, superado. Habrá esta vez 14 números conteniendo la «charme» francesa, el escamoteo... agradable e inofensivo; canciones coloridas y tropicales; el arte español irremplazable; el aliento de la música ligera y el de la más trascendente de la ópera, además de las travesuras de su cosecha cantadas y « representadas » por René Louis Lafforgue.

UMBRAL

SUMARIO del número 4:

Víctor García: **ANDORRA, ANATOMIA DE UNA ARCADIA MODERNA.**

Manuel: **UNIDAD EN TORNO A MACHADO.**

José Peirats: **HUGH THOMAS Y LOS ANARQUISTAS.**

José Viadiu: **CAPA DE COLORES.**

Volga Marcos: **LAS HORAS MUERTAS.**

Hem Day. **LA DIFICIL SUCESION DE GANDHI.**

Alfonso Vidal y Planas: **LUCIERNAGAS.**

Campio Carpio: **BUSCANDO EL CAMINO DE LOS MAESTROS.**

Pere Bosch Gimpera: **CIVILIZCIONES PREHISPANICAS.**

Juan Español: **ARTISTAS REBELDES (Arte y Artistas).**

Eugen Relgis: **LOS ULTIMOS AÑOS DE STEFAN ZWEIG EN SUDAMERICA.**

B. de I: **LA CENSURA LITERARIA EN ESPAÑA.**

Abel Paz: **INTERVIU A LOPEZ SALINAS.**

Octavio Campero Echazú: **RIMAS BOLIVIANAS.**

Alfonso Camín: **ESTRO.**

Angel González: **MUERTE DE MAQUINA.**

Angel Samblancat: **«HIGH LIFE» A LA VENTILLA.**

«La Escena», «La Pantalla», noticias, avisos, libros, grabados, etc.

Un número de **UMBRAL** que no desmerece de los anteriores.

Precio: 0,80 NF ejemplar.

chispas

Mi amigo J. D., francés y parisién por añadidura, creía que en España todo el mundo es religioso.

Se apeó del error cuando le preguntó si conoce otro país tan aficionado a quemar iglesias como el nuestro.

∴

La Historia de la propia Francia demuestra que ni en las álgidas revoluciones del 1789 y de la Comuna los templos fueron «infiernados».

Pero cuando los soldados de Napoleón estuvieron en España, disolvieron el Santo Oficio y convirtieron en cuadras para caballos los interiores templarios.

Se habían contagiado.

∴

Para contrarrestar la epidemia de cólera en 1835 los españoles incendiaron las casas diocesanas. De donde arranca la primera guerra carlista, aunque falsamente se adujeran derechos de sucesión tronera, de trono o de tronío.

∴

Para protestar contra la guerra de Marruecos en 1909, los catalanes redujeron a cenizas iglesias y conventos

∴

Para replicar a las provocaciones derechistas en 1931 los madrileños pusieron al rojo vivo más de 20 reductos de curas trabucaires.

∴

Para calentarle las posaderas al Dios de los fascistas, los revolucionarios del 19 de julio alumbraron 5.000 grandes llamas en toda la España que quedó nuestra.

∴

Religiosos, en España no lo son ni los católicos. Porque fingir no es creer.

∴

La clase media española acude solamente a misa de doce para conseguir casamientos con dote.

∴

Cuando un obrero acude a misa es que antes lo han reducido por hambre y luego colocádole un litro de leche y un panecillo a los pies de un leño sagrado.

∴

Los más consentidos de hoy serán los más furiosos incendiarios de mañana.

∴

Cuando un cacho de bóveda iglesiana se desprende y mata a un feligrés, los demás huyen corriendo con la blasfemia fácil.

∴

En España todo el mundo sabe que puede más un albañil que el dios de los cielos.

∴

Las venganzas, las humillaciones, los abusos, las exacciones perpetradas por los profesionales del catolicismo, han acumulado odios y cerillas para chamuscar otra vez todos los presbiterios, abadías y obispados de España.

∴

Excesivamente rico era el fascista Juan March. Pero más que 1.000 March reunidos es opulenta la Iglesia a costa de los españoles.

∴

Amigo J. D.: El español no es religioso. La propia Iglesia contribuye mucho a que no lo sea.

CHISPERO

« EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS »
Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.
160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.
Precio: 3,80 NF.
Pedidos a la Librería de «SOLIDARIDAD» a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X). CCP 13507 56, Paris.

B.D.I.C

Confédération Nationale du Travail — 39, rue de la Tour-d'Auvergne - Paris (9)

GRAND GALA DE VARIETES

pour le 29 d'avril 1962, à 14 h. 30 précises, au Palais de la Mutualité, 24, rue St.-Victor, Paris (V), Métro Mauberg-Mutualité.

Au profit de la caisse de solidarité de l'Organisation.

AU PROGRAMME

présenté par
Simone Chobillon

Les Tony-Twist
et ses DIABLES ROUGES.

★ PIA COLOMBO ★
Vedette de la chanson.

Robert Caffier
Fantaisiste.

Jolumago
Illusionniste.

Angelo Herrera et ses Toangos
Chansons hispanoamericaines.

Nitox et Marguerite
Numéro comique.

Charles Bernard
Chansonnier.

Ballet Espagnol du Cabaret de «La Puerta del Sol»
Gloria et Antonio, le Trio des Ases, avec la coopération du grand chanteur
PEPE DE CORDOBA

Léo Campion
Chansonnier.

Ballet du M. I. A. J.
Folklore anglais.

CONSUELO IBAÑEZ
Soprano de l'Opéra de Paris.

CARLOS MENDIA
Ténor basque du Théâtre Châtelet.

RENE LOUIS LAFFORGUE
Compositeur, grand interprète de la chanson.

Au piano: **Yvonne Schmitt**

Régie artistique: **Suzy Chevet**

Location : 24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
ET AU GUICHET DE LA MUTUALITE LE JOUR DU SPECTACLE.

LISEZ :

« LE COMBAT SYNDICALISTE »
ET LA REVUE LITTERAIRE ESPAGNOLE **« UMBRAL »**
« LE MONDE LIBERTAIRE »

Imp. des Gondoles — Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

ANTENA

COLISION MILITAR

CADIZ.—Un turismo, ocupado por cuatro personas del ejército, chocó con una «jeep» del servicio de socorro de la G. C. en el lugar denominado Villa Arillo, entre esta ciudad y San Fernando. Victimas del encontronazo murieron los tenientes Manuel Sánchez Movano, Enrique Ascaso Cabana y Demetrio Núñez Barranco. El cuarto teniente, Hermenegildo Rocha Sánchez, fue conducido al Hospital Militar en muy grave estado. De los dos guardias civiles de la «jeep» sólo uno resultó herido, y sin peligro para su vida.

ACCIDENTE DE AVIACION

SEVILLA. — El 10 de abril ocurrió un siniestro de aviación en el cielo de Lebrija. El aparato militar se abatió contra la margen izquierda del rio Guadalquivir, sitio Las Marismas, entre Lebrija y Trebujena. Los ocupantes del avión — diez exactamente y todos militares — perecieron todos en el accidente, habiendo habido necesidad de sacar los cadáveres de dentro del agua. El aparato siniestrado pertenecia a la base aérea de Jerez de la Frontera.

MISION TERMINADA

MADRID. — Han llegado a esta villa los restos mortales del capellán misionero Juan Garcia Blanco, asesinado por un español emigrado en el pueblo alemán de Reinschald. Con este motivo la Prensa franquista cubre de elogios al cura sacrificado sin explicar las causas del drama. A lo sumo las publicaciones regimentales se extienden en consideraciones sobre el «estado de locura» por el que atraviesan ciertos obreros españoles alejados de su tierra.

EL PANICO A LA CARTA MUNICIPAL

PAMPLONA. — Representantes de importantes firmas industriales de Barcelona se han personado en la alcaldia de esta ciudad para enterarse de las garantias que ofrece Pamplona para las denominadas «industrias necesarias» con el fin de trasladar sus fábricas a Navarra vistas las cargas presupuestarias que van a sufrir las industrias en la capital catalana con motivo de la implantación de la carisima Carta Municipal concedida por Franco.

LA VIDA CARA

MADRID. — Articulos comestibles fuera del alcance de las economias modestas: Carnes: de ternera, de vacuno, higado de ternera, higado de vaca, corderillo. Pescados: Lenguado, lubina, merluza, mero, rape, rodaballos, salmonete. Frutas: albaricoque, cereza, ciruela, fresa, fresón, manzana sana, naranja sin pepitas, peras. Articulos varios: aceite de oliva, embutidos, jamón curado, jamón de York, mantequilla, quesas, leche grasa.

AHORA RESULTA QUE NO HAY CID

BURGOS. — Se confirma que no hay restos del Cid Campeador en España. Los soldados de Napoleón se los llevaron consigo a Francia. ¡ Cuántos sepulcros monumentales contienen el vacio « ocupando » el mismo la plaza de restos dichos sagrados!

LA INMIGRACION

BARCELONA. — Durante el año 1961 Barcelona ha recibido 24.608 inmigrantes procedentes en orden de importancia de Andalucia, Cataluña, Aragón, León, Canarias, Castilla la Nueva, Valencia, etc. Más de 20.000 se han integrado a las barriadas de Horta y San Andrés de Palomar.

TRAGO SERA TRAGADO

LERIDA. — El pueblo de Tragó de Noguera va a ser evacuado a causa del embalse total del pantano de Santa Ana, en el Noguera Ribagorzana. Los poseedores de tierras y casas son indemnizados según estimaciones fiscales, por lo que reina gran malhumor en las familias afectadas, inválidas de poder ante la fuerza del Estado. Algunos de estos montañeses han aceptado ser aplicados en tierras ingratas de la provincia.

UN PARO EN TOLOSA

SAN SEBASTIAN, (OPE). — En los Talleres de Tolosa se produjo un paro en vista de que la gerencia llevaba dos meses demorando la respuesta a la petición de aumento de treinta pesetas diarias.

La gerencia, escudándose en que es la central de Madrid quien ha de resolver el asunto ya en estudio, contestó al paro de protesta poniendo en la fábrica un cartel que recuerda el derecho de la empresa a la expulsión de obreros. También se anunciaba que se comunicaria a las autoridades lo sucedido, por no ser legales los medios de protesta empleados por los trabajadores, pero no ha habido ningún despido de obreros ni se ha registrado ninguna actuación de la policia, por ahora.

ENTRE REFUGIADOS

Dame tu opinión, maño

¿Es conveniente que de vez en cuando se mente la soga en casa del ahorcado?

En nuestro caso, creo que sí, ya que queremos reivindicar el suelo hispano.

Hay quien dice « ¡Cara a España!» y seguidamente, muy tranquilo, va cara al estanco, olvidando que tabaco es comercio y que Franco mantiene tratos comerciales.

Y le duele, a veces, comprar el semanario anarcosindicalista.

También gustan, en refugiado, sesiones de puñetazos, de patadas, e irse luego a descansar sin darse cuenta de que así, tan banalmente van transcurriendo los meses y los años sin resolver nada estimablemente.

Se trabaja también a destajo, horas excesivas, con idea de acumular dinero, al margen de las preocupaciones de los mártires de Chicago. ¡Antiguo, lo de ellos! Contemporizar es más moderno.

Los hay así en el exilio que esperan el pastor que les guíe, no barruntando siquiera su ingreso al rebaño. ¿Queda personalidad española?

Aún quedan quienes creen en los políticos, y otros que se aficionan al ordeno y mando, lo que les acerca a los moscuteros, verdaderos caines del proletariado.

Con tanto lastre ¿a dónde vamos, refugiados?

Dame tu opinión, maño.

ROMERALES

«El curso», novela española

EL premio «Eugenio Nadal» ha sido concedido este año al joven novelista Juan Antonio Payno por su novela «El curso» (1). El tema central de esta narración, como indica el titulo, es la juventud universitaria, más fuera de las aulas que en el centro de enseñanza. Habiendo de hacer una frase crítica de conjunto, diriamos que la novela es cansina, monótona. Sin embargo, eso no seria decir toda la verdad, o por mejor decir, esa verdad no reflejaria fielmente el retrato de la novela.

Quizás lo cansino de esta novela es el marco que encierra la verdadera pintura en la que se quiere representar a ciertas capas de la juventud española; es decir, una treta de la que se vale el joven escritor para pasar el estrecho tubo de la censura. Si es así, Payno ha sido maestro en el arte de escurrirse.

De este escritor sabemos muy poco, que apenas tiene veinte años, que ha leido entre otros a los extranjeros Camus, Hemingway, y como es natural, a Ortega y que además, es universitario. Es muy posible que él se sienta personaje en su misma novela, autobiografiándose en su Dario, personaje por el cual parece inclinarse la simpatia del autor.

De todas formas, el retrato que nos presenta de esos jóvenes preuniversitarios, no puede ser más triste y frio. La superficialidad, el sensualismo, parecen ser la vida espiritual de esa juventud que hace más vida en los bares de moda y en los paseos públicos que en las bibliotecas o presencia en los cursos.

Queda planteado un problema: el de los padres y los hijos. Es decir, la revuelta de los segundos contra los primeros, pero la revuelta, falta de cauce, termina en las cafeterias.

Se presenta igualmente el carácter hipócrita y mercantil de la Iglesia en la enseñanza moral. En la novela se nos dice que «las monjas lanzaban reprimendas a las muchachas por ir a bailar con los chicos (pero en la tómbola que organizaban a final de curso se autorizaba la entrada de los muchachos y las monjas se reían de los coqueteos... pero la fiesta dejaba dinero)».

Dario, que parece el personaje más sensato de la obra, deja constancia de su pensamiento en su diario : «Me parece que la mayoria de la gente que estoy tratando es tonta. No habla más que de discos, peliculas y automóviles.» «Mi idea es conseguir un local y celebrar allí reuniones.» «Tengo que hacer algo así porque temo que me estoy abotargando de tanta ficción y estupidez.» «A veces pienso en el porvenir que nos espera.» «Pensar que ellos dentro de poco tiempo van a formar la alta sociedad de España.» «Los hijos de los grandes industriales, banqueros y politicos, son esos grandes idiotas que andan por ahí (los estudiantes de su novela). Y son más idiotas cuanto más importante sea el padre. Y son éstos los que estudian las carreras superiores: por tanto los que ocuparán los puestos claves de la sociedad y de la nación. ¿A dónde vamos a ir? Lo más probable a la mierda. A veces cuando paseo por la Castellana me cogen ganas de coger una metralleta y barrerlos a todos.»

Y Dario consulta con unos amigos para formar ese centro de estudios. Pero el intento fracasó catalogado por los «chicos de la pandilla» de inmoral. Y Dario ha de recurrir a la válvula de escape de su diario: «Me repugna el toqueteo organizado. Hay chicas que van a las cafeterias, boleras y salas de fiesta a dejarse convidar y meter mano. Según el convite se prestan más o menos al deseo del acompañante. Son prostitutas de afición. Pero pienso que todas las chicas más o menos lo son. Por ejemplo, las de la pandilla. Son de buena familia, educadas y de muchas pretensiones. Y sin embargo, también se venden. Venden su compañía de una tarde por ir al cine gratis...»

Y Dario, como el célebre manchego, tuvo una segunda salida, Formó otro Club y ese diálogo de la novela, resume realmente las deficiencias de la juventud española. « Luchar contra la incultura», «Contra la inmovilidad intelectual de la univerdad», «O sea — pronunció otro—, vamos a suplir las deficiencias de nuestro bachillerato.» «Las deficiencias en general...»

Y como era de esperar, el segundo proyecto fracasó de nuevo.

No es el fracaso del proyecto, es el fracaso de la juventud. El sueño de Dario arruinado. Arruinado por una pandilla que sólo corre tras el cafetillo, la juerga y la picaresca. Vibra en la escala de lo prohibido.

Es, en resumen, una novela triste. Se cae de las manos al comprobar el aire que envuelve a esa juventud de dieciocho años...

Y es esa juventud, como dice Dario: «que mañana regentará a España.» ¡Pobre España!...

Hemos titulado este comentario a « Curso » preguntando si era una novela española. Nosotros, más optimistas que, no digamos el autor, sino Dario, creemos que no, porque esa juventud no es toda la juventud española. Y está en incógnita lo que Dario afirma «que será la que regirá los puntos claves de la sociedad española.» A Dario, a todos los Dario que escapan de las novelas y que pululan en carne y hueso por las tierras baldias de España, les decimos que hay que buscar a la juventud que está fuera de «la pandilla», a la que trabaja y suda en los talleres, en las minas y en el campo, y entonces creemos que el porvenir de España no será tan desolador para la juventud española.

Que el intelectual, que el estudiante, se acerque al hombre de Machado, al hombre de España, y entonces realizada la fusión, habrá eclosión... de una España nueva.

ABEL PAZ

(1). — En venta en 24, rue Ste-Marthe, Paris (10). Pedidos a Roque Llop. Precio 12 NF.

PSICOLOGICAS

HABIA un loco furioso atacado de ese espiritu filosófico que hace poner en frases que son tomadas como dislates un cierto sabor de hondura, que solia dividir a la humanidad en dos partes: una cuerda, que era él mismo, y otra desequilibrada.

Sabemos lo que esto vale en la práctica. Y no vamos a repetirlo. Pero nadie puede disputarnos la cordura si dividimos a los hombres, a los sectores, a los partidos, en dos bandos: aquellos que son anarquistas y aquellos otros que no lo son. Y cuando las cosas se dividen sin violencia, es que la clasificación está en su punto, ya que es su misma naturaleza quien la realiza.

* * *

Hace ya mucho tiempo que predicaban los anarquistas el objeto de sus luchas, encaminadas a un cambio social, a una nueva estructura de la vida, mejor, más ordenada y pulcra que la de hoy. Tiempo atrás esto era constitutivo de herejia, la candidatura de la cárcel. El billete para el destierro, lo que daba pábulo a sangrientas persecuciones. En los tiempos que corremos tal ignominia no ha sido borrada, pero son más atenuados sus aspectos. Porque la « herejia » de ayer se ha convertido para muchos en el «snobismo» de hoy para aquellos que eran entonces sus jueces más severos. Y los mismos que apostrofaban a los herejes, llevan hoy a flor de labios la herejia y pregonan una parte de ellas — por lo menos a ratos — con orgullo.

Salvo contadas excepciones, los partidos, los sectores, las familias politicas tocadas de modernidad, tienen en su programa, como principio teórico, revolver la sociedad establecida, porque todos reconocen que está mal como está. Diriase que en su ánimo obra este propósito : la organización actual es aberrante; es necesario construir otra.

Bien. Coincidimos; los anarquistas tenemos también el viejo lema de edificar una sociedad nueva.

Sin embargo, mientras los demás vienen pasándose los años resolviendo las cosas a la ligera, utilizando los viejos moldes — que arrojan viejos resultados — destruyendo sus energias en mutuas discordias, los anarquistas, aun en medio de las mayores discrepancias en sus filas, se esfuerzan en proyectar luz. En tanto que los demás sectores temen afrontar los problemas de esa sociedad nueva y siguen brindando soluciones arcaicas, que dejan las cosas como estaban, por lo mismo que la vida, con la enorme multiplicidad de sus vibraciones, de sus exigencias, de sus complejidades, de sus variedades infinitas, no puede condensarse en un ministerio, los anarquistas hurgan en las entrañas de la misma sociedad, penetran en la naturaleza del hombre y ponen al descubierto sus caracteristicas de todo orden y señalan unas bases racionales al desenvolvimiento de la convivencia en un próximo mañana. Brindan principios y materiales para el edificio del futuro. Esos materiales los han encontrado fuera del área exhausta, vetusta, empobrecida de todos los programas politicos.

En resumen: los libertarios propagan que debe construirse de urgencia una nueva estructura social, y son los únicos que representan su maqueta, dándole un fondo y unos matices por nadie más que ellos ideados hasta el presente.

Los partidos politicos, para comunicar a sus respectivos programas los atractivos de que carecen, les incorporan timidamente algunos aspectos del nuestro. Pero se apresuran a borrarlos de un esponjazo en los momentos propicios a las realizaciones, declarándolos imposible... por ahora. Ello les obliga a ofrecer soluciones mil veces fracasadas.

* * *

Ha pasado ya la época de la fe en Dios. Se la ha cambiado por otra. Hoy se tiene fe en los buenos oficios de los ministros. O se finge tenerla, particularmente por aquéllos que aspiran a serlo. Es un hecho probatorio de que si han muerto determinadas creencias, su pedestal queda en pie.

Los santos modernos son paganos. Comen con los hombres en la misma mesa. Y mienten con una facilidad desconcertante.

Los espiritus libres y aquéllos que quieren serlo, buscan razones.

Aquéllos que no lo son ni piensan ello, buscan creencias.

Tal es la diferencia fundamental entre unos y otros.

EUSEBIO C. CARBO

ACTO

EN MONTLUÇON (ALLIER)

Organizado por la Comisión de Relaciones del Macizo Central, tendrá lugar, el dia 6 de mayo de 1962, a las nueve y media de la mañana y en la Sala de Fiestas del Edificio Comunal de esta localidad,

UN GRAN MITIN CONMEMORATIVO DEL 1º DE MAYO

En el que intervendrán:

Antonio ROS, por la 4-5 Región de la F. I. J. L.

Aristide LAPEYRE, por el Movimiento Libertario Francés.

Ramón Alvarez, por la C. N. T. de España en el Exilio.

Presidirá el acto Louis MALFANT, de la F. A. F.

«COMBAT » AVISA

Que el próximo número (191) saldrá antes de fecha para atrapar el 1º de Mayo, al cual irá dedicado.

NUESTRO TEATRO

FESTIVAL EN CLERMONT - FERRAND

EN la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de esta villa, el 1º de abril se celebró un gran festival folklórico-teatral con el concurso del activo Grupo Artistico Cultural, quien presentó un programa completamente renovado a través de un escogido conjunto de variedades.

Con «Aires del Moncayo» y magnificos pasodobles, el conjunto musical del Grupo dió apertura al festival. A. Villanova, con su peculiar estilo de animador, presentó el sainete cómico de los hermanos Quintero «La media naranja», interpretado con gran acierto por Antonia en «Cándida», Sanz en «Don Frutos», Carmen P. en «Julia», Benavente en «Apeles», Rodriguez en «Don Pompeyo», Pepito S. en «Agapito», Arqué en «El mozo». Todos ellos fueron objeto de merecidos aplausos, revelando sus dotes de actores en el curso de sus respectivas interpretaciones.

«La Rompedora S. A.» por el trio «Los Margaritos», fue interpretado magistralmente por V. Villanova, J. L. Garcia, E. Porcel y Rodrigo, sainete cómico que hizo reir mucho y distrajo al público en grado sumo, que aplaudió continuamente la buena interpretación.

La jota fue muy bien bailada por Maria-Luisa y Carmen P. «El que nace» y «Vendo flores, señorita» fueron poesias bien recitadas por Carmencin, que fue aplaudida por el público con entusiasmo y emoción, pues sólo ella tiene el secreto de emocionar por sus buenas cualidades de rapsoda.

«Fantasia» muy bien bailado por Esther y Amando. «Las golondrinas» y «Por qué se quitó Juan de la bebida», interpretado por Sanz como él sabe hacerlo. «Las cositas del querer», baile por Maria-Luisa, que le valió muchos elogios y aplausos. Mado y Porcel bailaron un tango con maestria fueron aplaudidos. «Baile cómico» y un «twist» fueron muy bien bailados por Esther y Pepito. «Riña entre gitanos», bien cantado por Luisa y con interpretación de Carmencin y J. L. Garcia. «Antonio Vargas Heredia» y «Catapum» fueron cantadas por Mado con la soltura y gracia tan caracteristicas en ella; tuvo que repetir ante la insistencia del público. El solo de guitarra por Miguel estuvo bien y supo conquistar merecidos aplausos. Luisa cantó de nuevo «Carmen de España» con elogios del respetable. Los «clowns» Carlos y Porcel nos dieron un recital de risa, siendo aclamados por grandes y pequeños. Deleitó a la asistencia con cante flamenco Pepe Sevillano (acompañado a la guitarra por Flores) tanto que tuvo que repetir sus magnificas canciones.

Como fin de fiesta «La estudiantina portuguesa» fue la eclosión de un meritorio éxito obtenido una vez más por ese ramillete de jóvenes participantes en el «Grupo Artistico Cultural» de Clermont-Ferrand. Cerraremos esta reseña haciendo mención del entusiasmo manifiesto que cada uno y todos los componentes del Grupo Artistico pusieron en esta obra solidaria que permitiria ayudar, una vez más, a los que sufren al otro lado de los Pirineos las consecuencias de la tirania y persecución del fascismo español. Hacemos mención también al esfuerzo moral y material puesto a contribución por parte de todos en tan solidaria obra en pos de la libertad. Repetimos que fue otro merecido éxito obtenido por el Grupo A. C. a quien instamos a continuar con el entusiasmo y buena predisposición de que hace gala. — *Corresponsal.*

le monde libertaire

Fue plasticado. Desplastiquémoslo adquiriéndolo. Es la mejor réplica.

Servicio de librería

«Cocina vegetariana», Capo	1 00
«La columna entre ruinas», Eugen Relgis	4 00
«La colina de February», Victoria Lincoln	6 00
« Colmillo blanco », Jack London	5 00
«Colas Breugnon», Romain Roland	6 00
«Comedias y entremeses », Cervantes	2 00
« Comedias », (2 vols.) Aristófanes	15 00
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente Sebastián	6 00
«Cómo ver bien sin lentes», Harry Benjamin	4 00
«Cómo trabajan las cosas», Harrison	7 50
«Cómo criar niños sanos», J. L. Halpern	7 50
«Compendio de Historia de España», Seix y Barral	2 50
«Los comuneros», R. de Labougle»	13 00
«Communisme et religion», Lorulot	1 50
«Condiciones de la revolución en América», A. Santillán	0 70
«Conflictos entre la religión y la ciencia», Drapper	1 30
«Concepciones modernas de la sexualidad», Dr. Allendy	1 20
«La condición del hombre» L. Mumfordl	4 50
«Condorcet», (biografia), Juan F. Robinet	5 25
«Confesiones de un revolucionario», Proudhon	10 00
«Conozca su existencia», Eduard Ret	4 50
«Los conquistadores», André Malraux	3 00
«La conquista del horizonte», Fernández Flórez	4 50
«La conquête del Plaissants», Emile Zola	6 50
«La conquista del pan», Kropotkin	3 50
«El Congreso de Zaragoza», Ediciones Cenit	2 00
«Coopérative ouvrière dans la révolution national», Louis Soule	2 50
«Coplas para cantar con caja»	3 60
«Caricature de la femme dans l'œvre de Quevedo», A. Mas	11 50
«Carne y espiritu», M. Van der Meersch	5 00
«Carta abierta sobre el existencialismo», J. Salas S.	6 50
«Carte des vitamines et des calories», Orano	2 50
«El casamiento de Fígaro», Beaumarchais	1 75
«Casa de la lluvia», Fernández Flórez	4 50
«Las Catilinarias», Juan Monsalvo	6 50
«La Catalogne Libre», George Orwells	7 50
«La Catira» (Historia de Venezuela), José Camilo Cela	22,50
«Celos», Stefan Zweig	5 00
« Ce qu'on appelle la crise », J. Dubois	2 50
«Claudia», Arnold Zweig	2 50
«Cervantes», (biografía, cartonnée, láminas)	2 50
«Cerebro infantil» N. I. Kransnograski	12 00
«Cien dias de la vida de una mujer», Federica Montseny	1 00
«Ciencia y cultura», doctor Neucholz	5 00
«El cielo y tú», Rachel Field	4 50
«Los cien dias», J. Roth	4 50
«Los cipreses creen en Dios» Gironella	25 00

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, Paris (X). CCP 13507-56.

COMUNICADOS

PINA DE EBRO

Con motivo de la fiesta anual de nuestro semanario «C. S.», que se celebrará el día 29 abril en el Palais de la Mutualité, de Paris, los compañeros procedentes de la local de origen de Pina de Ebro que asistan al acto son invitados a la reunión que celebraremos ese mismo día en un café de los alrededores.

CONFERENCIA EN CARCASSONE

La Federación Local de Carcassonne hace saber a compañeros y simpatizantes que el dia 1º de mayo, a las nueve y media de la mañana tendrá lugar en la Sala de Fiestas de la Mairie de Carcassone, una Conferencia a cargo de la compañera Federica Montseny, que disertará sobre «La C. N. T. y la unidad antifascista».

Esta invitación se hace extensiva a todas las localidades limitrofes, más Narbonne y Perpignan.

AVISO APREMIANTE

El compañero Juan Ferrer ruega encarecidamente a los amigos que sostienen correspondencia con él que dejen de escribirle al 17, rue St.-Denis, Paris (1). Utilicen hasta nuevo aviso la de 4-6, rue Chevreul, imprimerie, Choisy-le-Roi (Seine), Francia.

CHARLA EN MARSELLA

La Federación Local de Marsella, que ya inició un Ciclo de Charlas comentadas, corriendo a cargo la primera de un miembro del propio Secretariado, la que, dicho sea de paso, dio un resultado satisfactorio, tiene organizada la segunda, que tendrá lugar el domingo, dia 29 de abril, que correrá a cargo del compañero Lucio GOMEZ, el que tratará el interesante tema: *Influencias históricas sobre el Anarquismo.*

La charla tendrá lugar en el local de la C. N. T. F., Vieja Bolsa del Trabajo, a las nueve y media de la mañana. Esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros y simpatizantes.

PALAIS DE LA DECOUVERTE
Avenue Franklin D. Roosevelt
Paris (VIII)

Todos los dias, excepto los viernes y las festividades, proyecta el film «*Viaje de John Gleen en torno de la Tierra*». Ultimo dia, el 15 de mayo.

PARADERO

Se desea saber el paradero del compañero José Garriga Planas, que se supone se encuentra en México.

Escribir a P. Alonso, 42, rue de Lalande, Bordeaux.

EN TARBES

El Comité Local de la Alianza UGT-CNT-SOV, ha organizado una serie de charlas comentadas. La primera correrá a cargo del compañero Miguel Armentia, de la UGT, que versará sobre un tema sindical. Tendrá lugar el domingo dia 29 de abril, a las diez de la mañana, en una de las salas de la Mairie de Tarbes.

Se ruega a todos los adherentes de las tres Sindicales la asistencia a dicho acto, esperando lo harán con toda puntualidad.

EN FUMEL

Extracto de los acuerdos adoptados en la asamblea general celebrada en Fumel el 16-4-62 entre las secciones locales UGT-CNT:

Reunidas en dicha localidad las dos centrales sindicales españolas, por ambas partes se procedió al nombramiento del Comité que en lo sucesivo tiene que mantener la unidad de las dos centrales sindicales. Tras una calurosa y amable discusión, por acuerdo unánime se procedió al nombramiento, para dicho Comité, de los compañeros siguientes:

Calzadilla, UGT; secretario, José Tarin, CNT; tesorero, Ponce, UGT; vocal, Alvarado, CNT.

Esperando que con este ejemplo las distintas fracciones de las dos mencionadas sindicales, procederán a que la unidad sea un hecho real, saludamos fraternalmente a todos los sindicalistas que luchan en el interior, prometiéndoles cuantos medios estén a nuestro alcance para la liberación de la tirania franquista.

Por la libertad del pueblo español y por la libertad de todos los antifascistas del mundo, a luchar unidos hasta el fin.

NOTA: Para toda correspondencia a dicho Comité de Alianza dirigirse a: José Tarin, Saint-Vite, (Lot-et-Gne).

EN SETE

Organizada por la Comisión de Alianza Sindical de Sète y patrocinada por la Unión Local de Fuerza Obrera, se celebrará una Conferencia de información sindical el domingo 29 de abril a las diez de la mañana en el local social de F. O., avenue Max Dormoy, a cargo del compañero Molle, secretario de la Unión Local.

Con esta conferencia se inicia el programa de actividades que sobre las bases de la Alianza pretendemos llevar a cabo en esta localidad.

A todos los compañeros, a todos los simpatizantes, a todos aquéllos, franceses o españoles que se interesan por ver a España libre de toda dictadura, les invitamos cordialmente a asistir al acto con el firme propósito de contribuir a la liquidación del régimen que tiraniza a nuestro pueblo.

ADMINISTRATIVAS

Mariano Longares, Oyoma (Ain). Recibido giro 40 NF. Pagado «C. S.» hasta 30-9-62.

Manuel Solana, Aussellon (Tarn). Recibido giro 700 francos para «C. S.» y donativo.

Benedet, José, Jorgeau (Loiret). Recibido giro 50 NF. Pagado «C. S.» y «Umbral» hasta 30-6-62.

F. Local de Ugine (Savoie). Recibidos como donativo para ayuda a «C. S.», 2.200 francos.

Luis Donoso, Nantes (Loire Atlantique). Recibido giro 2.160 francos. Pagado «C. S.» hasta 30-10-61.

Federico Solanas, Nemours (S.et-M.). Recibido giro 1.000 francos; pagado hasta 30-6-62.

Un grupo de artistas comprendiendo los géneros lirico, baile, canto, ilusionismo, folklore hispánico, cancionismo francés, salidas cómicas, etc., se ofrecen a SIA, FF.LL. y comisiones organizadoras para tomar parte en fiestas de solidaridad a los compañeros ancianos y pro España. Gastos estrictamente limitados, a condición que la fiesta no se celebre más allá de 300 kilómetros de Paris, a los efectos de ida y vuelta en un mismo dia. «C.S.» asegura tratarse de artistas de ambos sexos de alta categoria. Escribir a Cuadrado, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Festival

EN MONTAUBAN

S. I. A. de Montauban, con la colaboración del Grupo «Terra Lliure», de Toulouse, celebrará el dia 29 de abril, a las tres de la tarde, en la sala de fiestas de la Casa del Pueblo, un festival teatral y una buena selección de variedades.

Esperamos que harán acto de presencia gran número de compañeros, invitando también a todos los españoles que recientemente han llegado de España.

Para invitaciones dirijase a Horacio de Paz.

«A. I. T.»

Organo de la Asociación Internacional de los Trabajadores. Sumario del número 49:

«Le monde pour tous» (edito.); Harry Vernet : « Desarmement »; « Climat fasciste » (R.); « Comment vit Diego Sánchez en Allemagne » (J. Russel); Hem Day : « Nationalismo »; « Les oubliés », (Gr. Balkanski); « La prochaine offensive des Syndicats du Canada » (J. Lafrenière); « Terrible document humain » (Zora Gandlevskaia et Andrei Andreeff); « Nouvelles du Monde » (Zeda); « L'appareil mondial des Partis Communistes »; « Tácticas sindicales » (José Vladiu); « Noticias del Mundo » (Palafolls); « Las promociones modernas del autoritarismo » (Severino Campos); « ¡Pobres españoles!» (R. Sandoval); «Tribuna libre»; «Il miracolo economico italiano » (Unione Sindacale Italiana); « La democracia cristiana e la volta a la sinistra » (Amici della AIT); « Il socialismo! che cosa fu?... A che cos'é ridotto? (Gruppo anarchico M. B.); « Lavoratori » (G. A. L'Internazionale); « I padroni alla riscosa » (G.A.M.B., Torino); «El siglo no se financia » (crónica de Chile); « El valor de la asociación », F. Piquer; « Aformación doctrinal y práctica » (R.); « La actualidad comentada », « La Comuna de Paris », etc.

Un número desbordante en buenos textos. Su precio 0,50 NF. en 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.) y en todos nuestros puestos de venta.

Bulletin d'abonnement au «Combat Syndicaliste»

Je soussigné,

Nom .....

Prénoms .....

demeurant .....

.....

déclare souscrire un abonnement de (1) .....

au COMBAT SYNDICALISTE.

Le .....

SIGNATURE

Envoyez les versements à Raymond FAUCHOIS, 39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) CCP 3724-37, Paris.

1 an : Version française	5 NF.
1 an : Version franco-espagnole	20 NF.

LE COMBAT SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

39, rue Tour d'Auverge, Paris (9)
y 24, rue Ste.-Marthe, Paris (10)

B.D.I.C

Abonnements : 1 *an*
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

DOS FECHAS :

29 abril y 1° de mayo

EL calendario proletario está lleno de fechas todas ellas interesantes por duelos y significaciones. El 1° de Mayo, pese a su fondo dramático, es promesa de emancipación, fugazmente acreditada en España mediante otra fecha cumbre: el 19 de julio de 1936.

Recordando la historia vivida en nuestro país, los acontecimientos proletarios que hacen época se acumulan como en ninguna otra nación, al extremo de que en este siglo XX no existe década que no haya aportado « algo » mayúsculo a nuestra historia social. No renunciar a la esperanza — ¡y la esperanza concita a la lucha! — en España se paga caro.

Por lo que a los confederales exilados respecta, se está contínuamente en presente a pesar de los mil inconvenientes con que tropezamos, algunos de ellos por nosotros provocado, justo es decirlo. El esfuerzo indirecto es cansino, da magro resultado, engendra malhumores. ¿Es a causa de los mismos que a veces nos agriamos? Es posible; posible y pasajero, por ser nuestro interés ideal el mismo. Al fin meridionales, rezongamos en la inercia y vibramos, unánimemente, en la tarea. Es lo que el 29 de abril, tan próximo al 1° de Mayo, podrá verse en la sala mayor del Palacio de la Mutualidad, tanto en el Mitin mañanero al cual convidan los compañeros franceses, como en el Festival de la tarde en el que todos confraternizaremos.

París confederal se volcará entero al coliseo de la calle de San Víctor, e igual harán los compañeros de la Región y los de los departamentos que la avecinan. Estamos acostumbrados a ver en la Jornada Confederal de cada año a las organizaciones cenetistas de Orleans, Caen, Le Havre, Chartres, Dreux, Evreux, Dijon, etc., mezcladas a la nuestra, y es natural que no podamos pasarlo sin ellas. La fraternidad, la cooperación, el contacto positivo, la reunión de miles de compañeros, al tiempo que reconfortan dan la medida de la potencia moral y física de un organismo. París y extensiones deben comprender la obligación grata de ESTAR para ilustrar gráficamente a amigos, neutros y opositores, en lugar de significar mediante escritos, oratorias y promesas sin más cuerpo que el aparente y sin otro crédito que el que el lector y el oyente ajenos quieran concedernos. La C.N.T. de España en el Exilio, habiendo sufrido el bajón demográfico (como todo sector exilado) inherente a 23 años de extrañamiento de la tierra de procedencia, y a pesar de la lenta renovación de cuadros, sigue siendo una potencia, un sector de peso, un peligro para el totalitarismo y una obsesión para cuanto antilibertario nos observa.

Sin jefes ni reglamentos coercitivos, los confederales estamos voluntariamente, libremente, sin disciplina cuartelaria ,con vehementes deseos de servir a la causa de la Confederación, de España y del proletariado de todo el Mundo. Por es causa estaremos todos, el 29 de abril próximo, al Mitin internacional de la mañana y en la Fiesta de fraternidad y arte de la tarde.

Todos, pues, a la Mutualidad, para afirmar lo que valemos.

Confédération Nationale du Travail

Fiesta de Fraternidad y Arte

para el 29 de abril de 1962, a las dos y media de la tarde, en el Palacio de la Mutualidad, 24, calle St.-Victor, París (V), Métro Mauberg-Mutualité.

A beneficio de la caja de solidaridad obrera

PROGRAMA

Presentado por
SIMONE CHOBILLON :

LES TONY-TWIST
y sus Diablos Rojos

PIA COLOMBO
Estrella de la canción

ROBERT CAFFIER
Fantasista

JOLUMAGO
Ilusionista

ANGELO HERRERA ET SES TOANGOS
Canciones hispanoamericanas

NITOX Y MARGUERITE
Número cómico

CHARLES BERNARD
« Chansonnier »

BALLET ESPANOL DEL CABARET DE « LA PUERTA DEL SOL »
Gloria y Antonio, el Trío de Ases, con la cooperación del gran cantador **PEPE DE CORDOBA**

LEO CAMPION
« Chansonnier »

BALLET DEL M.I.A.J.
Folklore inglés

CONSUELO IBANEZ
Soprano de la Opera de París

CARLOS MENDIA
Tenor vasco del Teatro Châtelet

RENE LOUIS LAFFORGUE
Compositor, gran intérprete de la canción.

Actuará de pianista
YVONNE SCHMITT

Dirección artística
SUZY CHEVET

Entradas: 24, rue Ste.-Marthe, Paris (X)
y en la taquilla de la Sala el día del espectáculo.

El terrible Pérez

EL don Juanillón de quinto patio de las zarzuelas, tiene que ver muy poco con la demoniaca terri-horriblez de la criatura de carne y hueso histero-histórica, que hizo dije de su plastón a la mega-micro España de nuestro siglo de latón, mal llamado de oro.

El primero es un fantoche del escotillón y las bambalinas. El segundo, un existencial que sangra, con lujo de buen bistec; y echa buche de abad en el imperio, en que el sol no tenía nunca sueño.

Antonio Pérez fue el Godoy, el ministro tasajo, de Felipe II; su César Borgia caki; su primer campanillero; el escalfa-aguajes de su cuarto de baño; el pompidor jefe de su cancillería.

Era tocaor de guitarra, cantaor de tangos, bailaor del bolero. Lidiaba becerras en estado de merecer y mataba toros bravos como unicornios. Con la lengua, que tenía como un florete y un hacha de abordaje; y con la pluma, buida como un aguijón de sierpe albaceteña y un puñal florentino.

Fue hijo de cura: del clérigo adulterino y sacrílego, Gonzalo Pérez, secretario de la cesárea y necesaria majestad de Carlos V. Y en lo que más semilla resultaba de su hacedor, era en lo artero y mañero. El reverendo padre, con la boca aún caliente de morselonearles el hocico a las cocineras de Palacio, se iba a hacer muecas con el sacramento y los latines de la misa.

Del aprovechado chico podía cantar la España de la tradición y la religión este maitine: «Antonio ¡ay! se llamaba el más chulón de mis novios».

Es él, uno de los tres aragoneses que se metieron en el bolsillo a la faraona monarquía castellana. Los otros dos respondían por Alvaro de Luna y Pedro de Abarca y Bolea, conde Aranda.

Como el Choricero de Extremadura echó de la cama de María Luisa a Carlos IV, Antonio Pérez desmamó de la teta de doña Ana, princesa de Eboli a Felipe II, que por el sex-appeal de la bella, había nombrado patrón de su gabinete al cornigacho marido, Ruy Gómez de Silva.

La de Eboli era una Lacerda, más rabo de cochino que las que lechonan en los corrales.

Como el retoño de Alejandro VI, conchabador de yeguas y potros, había adoptado nuestro arrivista genial por divisa el precepto evangélico de todos los saltatumbas: *Aut Caesar aut nihil*. O faja o caja. Al tacho o al gazpacho.

Disponía de un equipo de matachines para asustar a las maturrangas y hacer efectiva su ambición; a la que obligaba a marchar adelante con la daga y con el veneno.

Deslumbraba al damerío aristocrático siempre con la pera en la boca — las meninas, la Infantado, etc. — rociando de irrespetos solamente a su esposa Juana Coello, con su ingenio de Petronio y su elegancia de Brúmel.

Poseía un tumbadero rebosante de espejos, almohadones y tapices, denominado La Casilla, en que pasaba por el filo de la espada a duquesuelas y marquesonas tomándoles de mancebas a las hijas, arrebatadas a los propios brazos de las madres; y abonándose el desfachatado plebeyo al exquisito postre.

Aragón disfrutó un tiempo de tal prestigio, que antes de llegar a un acuerdo que afectaba a todo el país, se preguntaban los corteristas de la situación en los consejos de la corona: «¿Qué hará el macho?».

El macho era el jotero de la Virgen del Pilar. ¿Dónde estaba el del pre-parto? Las otras regiones cinchaban saya.

Pero el absolutismo había emasculado al único varón de la Península. Era más capacerdos que Franco. No más Antonio Pérez escapó a la ablación criadillera.

La Casilla, su gozadero y folgadero, lo deponía. Muestra ese cavernón un desvergonzado perfil de centro de fandangos y hartajones, como la Bombilla, la Pradera de San Isidro y la Cuesta de las Perdices, Lhardy y Genieys; donde posteriormente recibieron el tiro de las tres gracias las pichonas de nuestra pandorotería.

La Casilla, pernicabalgada por Pérez, fue la oficina principal de aquel Estado de cohechos, cuatrero y peculador. Desde allí se desollaba a Italia; se descorchaba a Flandes y América. Ahí se tenía a raya al gran Turco, riéndose de su harem.

En sus pérgolas leíanse a carcajadas los breves pontificios, sólo olientes a cubaje; traídos por postillones de sacristía, a quienes se perfumama con pulverizador el caballo y se le bañaba en Colonia. Dábase en chufla al Papa el tío de «Mi papá».

Cada cámara era un Escorial, en que el san Lorenzo de la advocación se freía en la parrilla del cuerpo de una Marisalada, serrano y gitano, retorciéndose sobre sus ballestas como 100 rabos de lagartija; y a cuya hucha iban a parar los tesoros que transportaba la flota de Indias, de 100 naos.

Los aspirantes a las rentas de la Primada de Toledo o a la abadeja abadesía de las Huelgas, iban al lugar de pecado a sodomizar por cuenta de las mitras o tiaras de tres pisos que los chiflaban.

Los virreyes coloniales, cada uno un harto Jerges, sacaban de la negra sima el bastón de verdugos del Perú y super chiles del guano.

A rector de Salamanca o de Alcalá, con un noviciado de imberbes, se llegaba sirviendo los helados, el piñonate y los caldos de pollo a la clientela más viva-la Virgen de Los Chorrillos, subdependencia de La Casilla.

Al dueño de aquel Trianón se le hablaba besándole el polvo que pisaba y dándole tratamiento de Su Majestad el emperador Pérez.

Y lo era en realidad de verdad, más que el de Mulberg y el tétrico tetradesposado, que con cuatro descabellos conyugales aún no le bailaba de aleluya el corazón.

ANGEL SAMBLANCAT

Alianza Sindical

El día Primero de Mayo, a las nueve y media de la mañana, en la Sala Lancry, 10, rue Lancry, París (X). — Métro : République o Jacques Bonsergent

GRAN MITIN

patrocinado por la Unión Departamental del Sena de la C.G.T.-F.O.,

con la participación de RINO Secretario general de la U. G. T.
GREGORIO R. DE ERCILLA Secretario adjunto de S. T. V.
ROQUE SANTAMARIA Secretario general de la C. N. T.
PASCUAL TOMAS Secretario de la U. D. — F. O.

¡Trabajadores! La Alianza Sindical espera vuestra presencia en prueba de adhesión al instrumento de unidad revolucionaria de la clase obrera

París 1962. EL COMITE

CRONICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

A comienzos de marzo — el 13 precisamente — la Cámara Federal de la Asamblea Nacional Yugoslava aprobó una Ley de Amnistía. Es la más amplia y liberal de las que se dieron allí después de la guerra. Alejandro Rankovitch, vicepresidente del Consejo Ejecutivo Federal, declaró que se habían tomado estas medidas para facilitar «la vuelta al buen camino a todos aquéllos que se sientan dispuestos a respetar los valores sociales y humanos de nuestro país».

La amnistía alcanzará a más de ciento cincuenta mil personas: los desertores que por diversos motivos pasaron la frontera a partir del 1945; los antiguos militares, oficiales y tropa, que al establecerse el régimen comunista se negaron a volver al país; los acusados de colaboración con el enemigo; en fin, a toda una serie de categorías de emigrados a causa de desacuerdo con el régimen.

Al mismo tiempo se anunció que se estudiaba la manera de suprimir una ley promulgada al inmediato de la guerra, mediante la cual se privaba de su nacionalidad a gran cantidad de emigrados políticos. Los representantes diplomáticos yugoslavos en el extranjero aplicarán inmediatamente la ley de amnistía, en el bien entendido de que todo repatriamiento se efectuará mediante el libre consentimiento de los interesados. Quienes hubieren constituído su hogar en el extranjero podrán visitar Yugoslavia sin temor a ser detenidos.

«De esta manera — dijo Rankovitch — nuestros ciudadanos residentes en el extranjero, podrán convertirse en factores de comprensión y de colaboración entre nuestro pueblo y los pueblos en que han hallado hospitalidad».

Con esta amnistía saldrán en libertad unos mil detenidos que se hallaban en prisión por delitos cometidos durante la guerra.

Los gestores del «titismo» quieren dar al mundo la sensación de que se inicia una etapa de fraternización interna. Una de las tácticas de los regímenes «a dirección única» es la de simular actitudes «liberales» o que parezcan serlo. La «procesión» continúa por dentro y queda «dentro», sin exteriorizarse, si es posible. Lo que importa es el lograr ampliar el círculo de relaciones exteriores, en un esfuerzo por romper con el aislamiento a que se ven sometidos, aislamiento que tiene hondas repercusiones económicas y éstas llegan hasta el extremo de amenazar la estabilidad del régimen.

∴

En el mismo orden de cosas se anunció a fines de febrero que se estaba preparando una nueva Constitución. Edverd Kardelj, ideólogo y teórico del Partido y como tal presidente de la Comisión Constitucional, hace saber que el nuevo engendro se titulará «Constitución de los Trabajadores» y que será muy diferente a la de un país capitalista sin por ello identificarse con la de los países comunistas. Se declara que Yugoslavia va hacia la consecución de una sociedad comunista, pero no se fija plazo ni fecha para llegar al objetivo final. Tito es más prudente que Kruschev y menos amigo de baladronadas. Se afirma que la primera condición para instituir una sociedad comunista es la de obtener plena abundancia de productos; que la abundancia proviene de la alta productividad obtenida por el trabajo y que esta productividad debe regularse de manera que «nadie pueda consumir en valor o en cantidad más de lo que él mismo produzca.»

La Constitución establecerá además el nuevo régimen de propiedad, ya que el que rige se divide en tres categorías: la propiedad del Estado, la propiedad Cooperativa y la propiedad privada.

Como quiera que cada día se extiende más el sistema de gestión obrera y social (lo que establece una diferencia de hecho entre los «titistas» y el Kremlin) sistema que abarca ya casi todas las formas de la actividad social y de la producción (incluyendo los seguros sociales, correos, comunicaciones, escuelas, etc.), puede preverse que en el futuro quedarán dos formas: la que se llama propiedad social y la privada.

Un ciudadano podrá poseer un terreno que no llegue a diez hectáreas; una casa que no tenga más de dos departamentos; uno o varios automóbiles. Existe el comercio privado y una cierta concesión al comercio y a la industria artesana y de libre empresa, que permite establecer semejanzas con no importa qué Estado capitalista de tipo liberal.

La diversidad de las formas admitidas en el desarrollo interno del régimen constituye la base de la discrepancia entre Tito y los otros países del sector comunista. Desde luego, existen entre unos y otros diferencias profundas y dignas de un detenido estudio.

La nueva constitución yugoslava revalorizará el carácter funcional de la comuna en tanto que «célula de base política y económica», precisará las nuevas atribuciones y competencias de la Federación y establecerá las bases de las Constituciones que regirán a cada una de las seis repúblicas federadas. Existe un debate de fondo en lo que concierne a las atribuciones centrales del gobierno de Belgrado y la autonomía de iniciativa que reclaman insistentemente las repúblicas.

Dos aspectos importantísimos abordará también la nueva Constitución. Corresponde uno de ellos a la coexistencia pacífica o colaboración con otros países, a los que se reclaman relaciones en igual de condiciones y de atribución, sin menoscabo de ninguna de las partes.

Son notorios los esfuerzos de Tito para lograr situarse en un plano favorable en el intrincado teje y maneje de las grandes potencias. Hasta ahora ha sabido jugar con ventaja obteniendo un fuerte apoyo anual en dólares a cuenta de su disidencia con Moscú. Pero el año pasado se lanzó con atrevimiento a una empresa arriesgada, tratando de organizar un bloque de cierto potencial numérico, reuniendo en Belgrado una Conferencia estruendosa a la que concurrieron los países que no se hallan comprometidos (en apariencia) con ninguno de los bloques constituídos. La maniobra no obtuvo todo el resultado esperado. La Conferencia reunía a los países deficitarios, económicamente dependientes de grandes potencias, las que inmediatamente comenzaron a jugar con la diplomacia de los víveres y de las divisas. Las recientes entrevistas de Tito con Nasser tenían por objeto hacer un serio recuento de efectivos.

El otro de los nuevos aspectos que abordará la flamante Constitución procura solución a un problema interno de extrema gravedad. Tratarán de resolverlo con una pretendida Alianza Socialista. Consistirá este organismo en una especie de espita abierta a las inquietudes críticas y a las contradicciones internas. Declaran que la Alianza Socialista será «el vehículo de expresión de las masas» y afirman que la oposición de cualquiera de sus miembros hacia las modalidades políticas o económicas en vigor, podrá manifestarse sin que el opositor sea castigado por «el peso de la ley» salvo en una excepción : *en el caso de que se pretendiera derrocar al régimen*. Se admitirá una cierta forma de oposición verbal, limitada y sin que su ejercicio permita la creación de nuevos partidos.

∴

Nuestra atención se siente atraída estos días por las peripecias de un hombre que se ha erguido contra el sistema que él mismo contribuyó a crear. Compañero de armas de Tito, se contaba a Djilas como a uno de los hombres preeminentes de la nueva Yugoslavia. Es probable que fuera uno de los artífices del rompimiento con Stalin. Su evolución prosiguió hasta el punto de situarle frente al propio Tito. Sus disidencias le llevaron hasta dar con sus huesos en la cárcel. Su libro «La nueva clase dirigente» constituye un alegato de primera fuerza lanzado a las barbas de Marx y de sus acólitos. Condenado a varios años de prisión, logró salir Djilas de la cárcel empleando la misma argucia que utilizó Bakunin ante el zar de todas las Rusias. Bakunin salió del territorio y continuó la lucha. Djilas continuó en Yugoslavia, pero no cesó en sus actividades hasta que, al ser descubierto, lo enviaron de nuevo al calabozo.

El caso Djilas da la medida de lo que podrá ser la futura Alianza Socialista en tanto que organismo autorizado para manifestar los motivos de oposición y de crítica al «titismo». Dará también la medida de las inquietudes internas si éstas se galvanizan en gesto solidario hacia el opositor declarado que es Djilas.

Hasta la fecha no se ha declarado en Yugoslavia una oposición masiva, de fondo, que permita prever un cambio fundamental del régimen. Las circunstancias han servido mucho a Tito, a quien la inmensa mayoría de yugoslavos consideran como el doble salvador de la patria. Se dice en su tierra que Tito liberó el país de los alemanes, cosa que es importante, pero que también salvó a los yugoslavos del stalinismo, por lo que se le deberá gratitud eterna.

Hoy Tito reemprende relaciones con Moscú, las mantiene con China y las inicia con Albania. Puede que intente jugar una nueva carta: la de conciliador entre los disidentes del mal llamado mundo comunista.

Volveremos a referirnos a Yugoslavia, a sus problemas internos y a sus repercusiones internacionales.

CRONICA EXPRES

Echale guindas al pavo...

ALFONSO XIII hizo general a Franco, Franco va hacer príncipe de Asturias al nieto de Alfonso XIII, que con una princesa griega se casa.

¿Podía figurarse esto Franco cuando servía al rey como comandante del tercio de extranjeros en Marruecos? ¿Podía suponer que mandaría en España por la gracia de dios ya veintiseis años y que estaría en sus manos otorgar a un Borbón criado a sus pechos dicha preeminencia?

Habiendo sido el monarca destronado un zarandillo de Primo de Rivera, después de la militarada del 36, un zarandillo sería de Franco.

Como tal zarandillo se ofreció a las primeras de cambio, por bien de España, el padre de este príncipe, y Franco, que presumía escalar El Pardo, negóse a ello. Don Juan y don Paco en buena armonía no han estado nunca, y por veces tirantes.

Los hijos y nietos de Alfonso XIII, desde 1931 al día de hoy, han debido de tragar muchos paquetes. El mudo, don Jaime, acaba de perder el pleito de la sucesión al trono y lo ha ganado su hermano. ¿Qué descabezado le arrendaría la ganancia? Para reinar don Juan tendría que pasar por encima del caudillo, y esta Termópila no la pasa ningún Borbón bajado del cielo, si es que alguno está en ese sitio.

El delfín de España no puede reinar mientras su padre exista, a menos de renunciar a su derecho en favor de su hijo Juan Carlos.

Príncipe de Asturias y rey de romanos es semejante. El principado de Asturias lo creó Juan I de Castilla con cierta habilidad diplomática, visto que los duques de York y de Lancaster, casados con hijas de Pedro el Cruel, muerto violentamente por Enrique II, padre de Juan I, se creían con mejor derecho a la corona de España. La reclamación quedó zanjada con el compromiso matrimonial de Leonor de Lancaster y Enrique III el Doliente, primer príncipe de Asturias, sucesor de Juan I.

Tiempos de testas coronadas no son los que corren. No hay muchos más reyes en Europa que en la baraja, y los que hay de puro adorno, mediatizador, sujetos a la voluntad de los políticos.

Isabel II fue desterrada (Marfosi y Cánovas la acompañaron a la raya de Francia). Alfonso XIII se confió de los militares de Marruecos y el golpe de Primo de Rivera, desaprobado por su madre y con el repudio de los magnates de la política, lo partió por medio. Mientras viva el caudillísimo ¿qué les espera a los Borbones? Lo que a nosotros, poco más o menos.

Juan Carlos y Sofía de Grecia han recibido el Principado de Asturias como regalo de boda concedido por Franco.

Echale guindas al pavo...

PUYOL

MITIN EN GRENOBLE

Mitin de afirmación confederal organizado por la Comisión de Relaciones de Savoie-Isère y F. Local de Grenoble, se celebrará en Grenoble, Sala rez-de-chaussée de la Bourse du Travail, rue Berthe de Boissieux, a las diez de la mañana del domingo día 20 de mayo. Tomarán la palabra por la CNT francesa, LAVOREL, de la XIIIème U. R.; por la FIJL Marcelino BOTICARIO; por la CNT de España en el Exilio J. J. DOMENECH.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

Compañeros de París, Sena y departamentos vecinos:

El 29 de abril tenemos cita confederal en el Palacio de la Mutualidad ¡Que nadie falte!

BIBLIOTHEQUE NATIONALE MUSEE

C N T

LE COMBAT SYNDICALISTE

A I T

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 191 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 3 Mai 1962

PREMIER MAI
DANS LE CADRE DU DESPOTISME

OU EN SOMMES-NOUS?

S'il était possible d'affirmer, l'an dernier, en faisant le point, à pareille époque, que rien de particulier ne s'était passé, il n'en est pas de même cette année, sur le plan intérieur, tout au moins.

Le conflit imbécile qui, depuis plus de sept années, opposait les Algériens à l'occupant a enfin été sanctionné par le cessez-le-feu avec le F.L.N. Mais, si celui-ci essaie actuellement de remettre un peu d'ordre sur son sol, la tuerie y continue; un autre adversaire, l'O.A.S., contestant les décisions du « pouvoir » métropolitain, s'étant dressé contre lui, armes à la main. En raison de la complaisance d'une importante fraction des « forces de l'ordre » pour les nouveaux rebelles, on en vient à se demander si l'état de choses actuel n'est pas entretenu sciemment pour justifier une politique belliciste, nécessitant un armement à outrance, absolument indéfendable en des circonstances différentes.

Pour marquer l'étape du cessez-le-feu, le chef de l'Etat, a estimé devoir se faire plébisciter par le peuple, souverainement idiot, en lui posant plusieurs questions contradictoires ne pouvant, la propagande aidant, que lui être favorables.

Il a aussi changé un certain nombre de partenaires, en place depuis son avénement, certains s'étant par trop distingués, en de multiples circonstances. Pourtant, sur ce point, ces changements n'ont rien... changé du tout. La haute finance qui, des coulisses, antérieurement, tirait les ficelles animant l'appareil étatique, le fait actuellement ouvertement, un de ses grands « commis » étant maintenant chef du gouvernement.

N'enregistrant que des réactions platoniques des nantis, qui ont d'autres chats à fouetter — télé, bagnole, etc... —, le pouvoir a affirmé son autorité, qui a pris une tournure despotique.

Certains maquignonnages, avec un personnage d'outre-Pyrénées, à qui nous accordons toute notre attention, ont provoqué l'interdiction répétée de la presse de nos camarades espagnols en exil, membres de l'A.I.T. Heureusement la double appartenance, imposée par nos statuts, nous a permis d'accorder dans ce journal l'hospitalité à nos frères de lutte, qui peuvent ainsi continuer à exprimer leur pensée.

Les conditions de vie de la majorité des travailleurs s'aggravant chaque jour. Les salaires sont pratiquement bloqués, mais les prix montent en flèche; ils varient dans des proportions telles qu'on peut affirmer, sans crainte d'erreur, qu'en l'occurrence il n'y a plus complaisance, de la part du pouvoir pour le commerce, mais complicité.

Nous pourrions dénoncer longuement l'arbitraire que nous subissons sur tous les plans, qu'il s'agisse : du logement; des économiquement faibles à qui on vient d'accorder une aumône supplémentaire, qui est une nouvelle insulte plus qu'autre chose; de l'enseignement confessionnel; des charlatans officiant à l'église, qui tiennent partout le haut du pavé; des injustices de la justice; des « abus » des forces répressives; etc... La place nous manque pour développer, ici, tous ces points: ce n'est que partie remise. Indiquons seulement, qu'à travers le pouvoir, qui se dévoile, il y l'autre, omnipotent, d'autant plus dangereux qu'il est anonyme, de plus en plus anonyme, ne reculant devant aucun méfait, aucune ignominie, même la guerre, pour garder et amplifier ses privilèges : LE CAPITALISME.

A l'extérieur, sur tous les continents, la même cause produit les mêmes effets. Le capitalisme est là, se repaissant de ce qu'il soustrait avec avidité aux véritables producteurs pour assouvir son amour du lucre, son désir de jouissance, de domination. Et partout, payant bien, il a à sa disposition les mêmes valets: l'armée, démontrant plus que jamais par ses activités que la force prime le droit; l'Eglise, tendant en marge de tout bon sens et du plus élémentaire esprit progressiste, à perpétuer l'obscurantisme.

Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, les militaires s'en donnent à cœur joie, les coups d'Etat se succèdent à un rythme de plus en plus accéléré. Quant aux ensoutanés, du sommet à la base, à grands coups d'encensoir, au propre et au figuré, ils continuent avec le même succès, depuis des siècles, leur œuvre essentiellement intoxicante, mystificatrice.

Devant le comportement dictatorial des chefs d'Etats, pilotes des forces répressives et régressives au service de ce capital exécré, avons-nous réagi comme il le fallait? Pas tellement. Si nous avons su, en certaines circonstances, prendre des initiatives qui se sont révélées valables,

(Suite page 2)

1er MAI - FETE DU TRAVAIL

Notre 1er Mai, Fête du Travail, à laquelle s'associent toutes les forces d'exploitation des travailleurs, y compris l'Etat, marque une dégénérescence de l'esprit révolutionnaire, de l'esprit de justice sociale.

Il faut admettre que les Premiers Mai d'antan se situaient au sein de conditions économiques bien différentes de celles d'aujourd'hui. On vivait alors dans une rareté relative des biens de consommation Entre le Profit dominant et le salaire de subsistance, une lutte sévère et de tous les instants dressait les travailleurs contre leurs exploitants. Aujourd'hui machinisme et automation ont centuplé les moyens de production: l'abondance des bien a cessé d'être un rêve pour devenir une réalité.

Alors? Comment admettre que la satisfaction de tous les besoins étant possible, la distribution des biens de consommation et des services ne se soit pas adapté aux possibilités de production?

Pourquoi voit-on l'économie capitaliste supprimer les entreprises marginales non rentables alors que leur production assurerait une abondance élargie et profitable au «monde qui meurt de faim»?

Pourquoi voit-on encore aux Etats Unis comme en Europe des millions d'individus « économiquement faibles » manquer du nécessaire?

Il y a à cela plusieurs raisons, mais l'une domine toutes les autres: en économie capitaliste libérale quand une production excède la demande son prix baisse, à moins que l'Etat n'intervienne pour maintenir les prix au dessus de la valeur courante des objets.

On se trouve donc autorisé à dire: «Le caractère de l'économie actuelle est de contrarier le cours des progrès scientifiques, de violer les lois de l'abondance qui achemine l'homme vers la gratuité des consommations et des services. En ce faisant, cette économie ne poursuit qu'un seul but : le maintien du profit alors qu'il est devenu, avec le salaire, l'obstacle dominant du droit de consommation...

Le capitalisme met en place des organisations économiques nouvelles qui condamnent les nationalismes désuets et s'efforcent d'internationaliser la production afin que l'offre ne soit jamais supérieure à la demande solvable : c'est l'organisation systématique de la Rareté !

Autrement dit, alors que les conditions de la paix sociale sont réalisées, le fait aberrant que les travailleurs en restent toujours attachés à la conception du salariat, conception qui contrarie le droit de consommation en le subordonnant à l'injustice sociale du droit inégal, de ce fait les salariés deviennent les instruments d'une guerre sociale anachronique, stupide et vaine.

Cette attitude les voue, automatiquement, à la collaboration avec un système qui leur doit la reconnaissance du maître à l'esclave volontaire, du profit triomphant au salaire dépassé.

Notre Premier Mai a cessé d'être la Fête du Travail, car le travail se suffit à lui-même dans l'organisation de la production. Un Premier Mai dans l'abondance, si toutefois les travailleurs avaient conscience des possibilités, de leur force et de leur valeur, devrait se traduire dans chaque exploitation par l'organisation d'une fête collective et fraternelle symbolisant l'occupation générale des entreprises par le monde du travail. Inondant les artères des cités dans la joie d'une économie communiste réelle ayant aboli les salaires et les profits ,les travailleurs manifesteraient ainsi la fin des luttes de classes.

Le Premier Mai capitaliste, car il n'est que cela, est le témoignage qu'à l'heure de la libération sociale, les salariés sont devenus les instruments inconscients d'une économie fondée sur l'injustice sociale.

Voyons les gars. Avez-vous de la m... dans les yeux et votre conscience n'est-elle que l'antichambre de votre système digestif? Avez-vous donc perdu, avec l'appétit, le sens de la noblesse du travail et la certitude de votre force?

Ne sentez-vous pas qu'au delà du salaire qui maintient le profit, il y a la gratuité de l'effort dans la jouissance commune et fière des richesses de la Communauté?

La bête humaine peut se débattre dans les labyrinthes de la barbarie, mais la vertu des labeurs triomphants lui permet de s'élever vers un Premier Mai qui sera le signal de la libération sociale.

Songez-y, esclaves à «part entière».

Vomissez le virus électoral. La fièvre déprimante des partis.

Soyez-vous même: rien que vous même, et dans le concert du travail organisé vous bâtirez ce monde nouveau dont les maîtres et les politiciens vous ont toujours éloignés.

La liberté ne saurait être le fruit des palabres: elle se construit par le savoir et la force organisée...

On ne la mendie pas: elle a horreur de la charité.

On la conquiert en lui démontrant que vous avez acquis la puissance de vos espoirs et le sentiment de la justice sociale.

A vous les jeunes, je confie la certitude de mes vieux ans. Courage!

J. B.

L'INTERNATIONALE

I

Debout! les damnés de la terre!
Debout! les forçats de la faim!
La raison tonne en son cratère,
C'est l'éruption de la fin.
Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout! debout!
Le monde va changer de base,
Nous ne sommes rien, soyons tout!

Refrain :

C'est la lutte finale,
Groupons-nous, et demain,
L'Internationale, sera le genre humain.

(bis)

II

Il n'est pas de sauveur suprême,
Ni Dieu, ni César, ni Tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes.
Décrétons le salut commun !
Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l'esprit du cachot,
Soufflons nous-même notre forge,
Battons le fer quand il est chaud!

III

L'Etat comprime et la Loi triche,
L'impôt saigne le malheureux.
Nul devoir ne s'impose aux riches,
Le droit du pauvre est un mot creux.
C'est assez languir en tutelle,
L'égalité veut d'autres lois.
«Pas de droits sans devoirs, dit-elle,
Egaux, pas de devoirs sans droits».

IV

Hideux dans leur apothéose
Les rois de la mine et du rail,
Ont-ils jamais fait autre chose,
Que dévaliser le travail.
Dans les coffres-forts de la bande,
Ce qu'il a créé s'est fondu,
En décrétant qu'on le lui rende,
Le peuple ne veut que son dû.

V

Les rois nous soûlaient de fumées,
Paix entre nous, guerre aux tyrans,
Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons les rangs.
S'ils s'obstinent ces cannibales
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles,
Sont pour nos propres généraux.

VI

Ouvriers, paysans nous sommes,
Le grand parti des travailleurs.
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs,
Combien de nos chairs se repaissent?
Mais si les corbeaux, les vautours,
Un de ces matins disparaissent,
Le soleil brillera toujours.

(Paroles d'Eugène Pottier — 1873 — Musique de Pierre Degeyter)

REVENIR AUX SOURCES

Le retour aux sources, tel devrait être le sens de cette commémoration, en ranimant l'esprit qui lui a donné vie.

Le Premier Mai, journée revendicative, presque toujours ensanglantée à son origine, est devenu la fête du travail la plus pacifique et sereine. Pourquoi pas? Il pourrait n'en être que plus beau. Tout réside au fond, non en une forme extérieure de manifestation, mais dans son sens profond, dans l'esprit qui l'anime. Là est la grandeur et l'efficacité.

Ces pionniers qui se dévouèrent à une même cause, et parmi eux les cinq suppliciés de Chicago, ont fait du Premier Mai une fête universelle ,même pour ceux qui ignorent leur nom et ce qu'ils étaient; leur action a dépassé le cadre américain. Ils cherchaient à libérer le pauvre travailleur de l'emprise brutale d'un capitalisme jeune qui l'étiolait, corps et âme, à le libérer par l'organisation inspirée dans la Première Internationale et la revendication du droit à la dignité et à la spiritualité. Dans ces masses souffrantes étouffées par le capitalisme du XIXe siècle, la première préoccupation était de sauver la vie, de lutter contre des conditions de travail inhumaines.

Sauver la vie, oui, mais toujours dans la solidarité et la dignité, sinon un Parsons y renonçait, comme il l'a fait pour lui-même. La recherche d'un développement humain harmonieux, exposée dans un manifeste de « Alarm » par l'organisation de l'éducation, le règlement de toutes les affaires publiques par libres contrats fédéralistes, les droits égaux pour tous, sans distinction de races ni de sexe, en un mot l'anarchisme, puisait sa force dans une méthode, l'organisation ouvrière. Le capitalisme américain l'avait si bien compris qu'il fit aux huit compagnons un procès de tendance et condamna sans recours à la peine capitale les plus conscients d'entre eux.

Partout, dans toutes les contrées du monde, se sont trouvés ces lutteurs, obscurs ou non, qui réalisèrent une œuvre dépassant toujours le cadre de leur action; tels ont été un Bakounine, un Kropotkine, un Malatesta, un Pelloutier, un Kotoku, et tant d'autres.

Et maintenant? Si les problèmes se sont quelque peu déplacés, l'homme n'est-il pas toujours là, et ces problèmes aussi pressants que jamais? La vie n'est plus directement menacée à l'atelier, mais la bombe atomique? Le travailleur des pays évolués ne meurt plus de faim comme autrefois, mais les deux tiers de l'humanité sont sous-alimentés. Et que sera le problème de la faim dans une quarantaine d'années, lorsque la population du monde aura doublé? L'instruction se développe, mais l'abrutissement des esprits par le journal, la télévision, le cinéma, posent un problème sans doute aussi grave que celui de l'analphabétisme. Quant aux questions concernant le capitalisme ou l'étatisme, elles restent entières.

Les problèmes se renouvellent sans cesse quand nos méthodes d'action, comme l'action directe — exercée à cause de son efficacité par les pires ennemis de l'humanité — une des formes classiques de l'action syndicaliste, l'antimilitariste, et la recherche d'une humanité dans la liberté et l'harmonie ,qui est le propre de l'anarchisme, sont plus actuels que jamais.

Mais il est une autre condition indispensable à toute efficacité: le travail et l'observation. Il n'importe que l'étude soit individuelle ou collective ,menée dans les centres de travail, les archives d'entreprises ou les bibliothèques publiques, mais elle doit toujours être réalisée en profondeur. On oublie trop souvent dans nos milieux par quel travail acharné de toute une vie un Proudhon, un Kropotkine ou un Reclus, un Pelloutier qui y laissa prématurément sa vie, sont arrivés à dégager les sentiments et les aspirations profondes du peuple dans un milieu donné, grâce à la connaissance approfondie de la société et les facteurs qui y jouent un rôle. La reprise de l'étude est certainement une des tâches d'actualité les plus pressantes.

Et comme Paris a su retrouver sa tradition révolutionnaire la plus pure, le 13 février, lorsqu'il a rendu hommage à ses enfants morts pour la liberté, il surgira bien encore le « travailleur » ou l' «équipe» qui saura, non conduire l'humanité vers un paradis terrestre imité du paradis céleste des religions et tout aussi ilusoire que ce dernier, mais dégager les conditions qui permettent de surmonter le chaos actuel, dans un épanouissement jamais limité de ce qui est le plus profondément humain.

R. LAMBERET

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

Aux travailleurs de tous les pays

Tous les Premiers Mai seraient rituellement des mascarades s'ils n'exprimaient la volonté de la classe ouvrière toute entière d'en finir radicalement avec tous les systèmes d'oppression et d'esclavage.

Ce n'est pas aujourd'hui que commence l'action prolétarienne. Les droits des ouvriers, les conquêtes sociales ont été le fruit d'âpres et dures luttes, de beaucoup de sacrifices et de victimes, parmi lesquelles on ne peut oublier les martyrs de Chicago: Parsons, Spies, Fielden, Fischer, Lingg...

Ces conquêtes, jointes à la révolution industrielle et technique, à la réduction du nombre d'heures de travail par jour, à des salaires plus élevés, n'ont pourtant pas délivré la classe ouvrière.

Capitalisme Etat, Dictatures, sont trop lourds et nous écraseront toujours si nous ne les supprimons pas.

Les voies modernes, pour que l'avenir des peuples ne soit incertain, exigent de nouveaux systèmes, moins absurdes et moins déshumanisés.

Dans tous les pays les hommes sont encore prisonniers de l'Etat, malgré la fameuse «Déclaration des Droits de l'Homme», malgré le suffrage universel et la «souveraineté populaire».

Les deux tiers de l'Humanité manquent de nourriture, d'habits, de logement.

Les Etats dépensent des millions pour les bombes et les armements et, en aidant le Capitalisme, ils s'opposent à l'augmentation des salaires, à tout ce qui pourrait donner un peu plus de pain aux vieux et nécessiteux.

Les armements, les bases militaires, les armes atomiques et nucléaires, les armées menacent les peuples, augmentent les périls de conflits et de guerres.

Il n'y a pas de «miracle capitaliste» aux Etats-Unis, en Allemagne Fédérale, en France, en Angleterre, ni ailleurs. Il n'y a pas de «miracle

(Suite page 2)

Aux travailleurs de tous les pays

(Suite de la page 1.)

communiste» en URSS, en Chine, ni dans aucun pays.

Une transformation rapide, radicale, révolutionnaire des structures économiques et sociales actuelles se fait indispensable.

La voie la plus efficace est celle préconisée par l'*anarcho-syndicalisme*, celle de l'*action directe des travailleurs et des Peuples*, action révolutionnaire par le sens même des buts de transformation sociale poursuivis : la *suppression des classes sociales*, marche en avant vers le *socialisme et le communisme libertaires*.

Nous repoussons le réformisme, le dirigisme étatique, les dirigismes des partis, tous les dirigismes, tout ce qui annule la personnalité humaine, l'initiative des individus et de masses, tout ce qui entrave le droit de s'administrer directement et tout ce qui prétend exercer une tutelle sur les travailleurs et gouverner les peuples.

Sans perdre de vue notre but de transformation sociale, nous nous prononçons :

— Pour la liberté imprescriptible d'association, de réunion, pour le droit de grève et pour la libre expression de toute pensée.
— Pour la journée de 5 heures au maximum, soit de 30 heures par semaine, payées 48.
— Pour un salaire en fonction du coût de vie.
— Pour 45 jours de congés payés par an.
— Contre les licenciements individuels ou collectifs des ouvriers.
— Pour la réabsorption du chômage et pour le plein emploi.
— Pour un travail et un salaire garantis.
— Pour une assurance maladie, accident, incapacité ou invalidité à partir du salaire de base et à un taux de cent pour cent.
— Pour des cotisations sociales à la charge unique des entreprises et des employeurs.
— Contre tout impôt sur les salaires.
— Pour une retraite à 60 ans, à 75 pour 100 du salaire.
Pour une assurance vieillesse intégralement à charge de la Société en rapport au coût de la vie.
— Pour la collectivisation et la socialisation des terres, des matières et produits, des usines, des machines, des outils, des moyens de transport et communication, du logement, etc., le tout déclaré d'utilité publique et mis au service de la Société.
— Pour la coopération solidaire des ouvriers de l'industrie, des mines, de la mer, des champs, des laboratoires, de l'enseignement, de toutes les activités humaines, de tous les ouvriers manuels et intellectuels.
— Pour la confédération à l'échelle mondiale des travailleurs industriels, les paysans et les consommateurs, sans aucune interdépendance étatique en vue d'une économie mieux coordonnée, fédérative, sans monopoles ni exploitation lucrative.
— Pour le réajustement de l'industrie et de la production adaptée aux nécessités humaines de la population de chaque pays et de la population mondiale.
— Pour la socialisation mondiale des capitaux, des banques, des richesses et des produits.
— Pour la coopération mondiale des recherches scientifiques et techniques.
— Pour le désarmement total et général et la destruction des armes nucléaires et de tout genre.
— Pour la suppression des armées, de toute force de conquête aggressive ou policière répressive.
— Pour la *Paix*, la coexistence et la fraternisation des peuples.
— Pour l'abolition des persécutions politiques, raciales, religieuses ou sociales, contre toute torture et contre la peine de mort.
— Pour le respect absolu de l'être individuel et de la personne humaine.
— Pour la disparition des frontières douanières, politiques étatiques.
— Contre tout bloc hégémonique ou belligérant.
— Pour un acte de non-agression, de solidarité et d'entr'aide entre tous les peuples.
— Pour une Association et une Confédération Mondiale de Peuples et de Communes Libres et solidaires.
— Pour la gestion directe et le contrôle par les travailleurs de ce qui appartient à tous : terres, usines, transports, services de communication, distribution, etc.
— Pour l'administration directe et la création de Conseils et d'organismes populaires, administratifs locaux et régionaux, autonomes et fédérés sans aucune fonction ni aucun rôle autoritaire.
— Pour la création d'un Fonds mondial de Solidarité et d'Aide au service du développement et du progrès des Peuples.
— Pour l'enseignement et l'emploi de l'Espéranto afin de favoriser les rapports humains et les échanges culturels.
— Pour l'abolition du Salariat.
— Pour la disparition de la Société des classes, accélérant le processus révolutionnaire de transformation, de renouvellement, et la prise directe populaire sans aucune tutelle politique, allant vers la réalisation progressive et effective de l'égalité et de la justice sociale.
— Pour l'abolition des Etats, de tous les gouvernements, de toute tyrannie.

TRAVAILLEURS : Plus que jamais notre effort révolutionnaire doit s'intensifier. Nous ne devons pas nous cantonner dans le cadre des simples réformes. Les structures bourgeoises et étatiques doivent sauter.

Notre marche doit se faire vers la vraie Liberté et la vraie Justice Sociale, vers le *Communisme Libertaire*, opérant ainsi un bond en avant audacieux et conscient.

L'impulsion libératrice doit être donnée sans plus attendre.

TRAVAILLEUS : L'A.I.T., force rénovatrice, reste fidèle à ses *principes libertaires*, en combattant, sans cesse pour l'émancipation de la classe ouvrière par des méthodes d'*Action directe*. Elle fait appel à vous tous pour bâtir ensemble l'avenir des peuples fraternellement associés dans la Liberté, le Progrès et la Paix.

Association Internationale des Travailleurs
SECRETARIAT

France, 1er Mai 1962.

Salaire et pouvoir d'achat

Depuis l'introduction du réformisme dans l'action syndicale la question salaire reste seule, le cheval de bataille que doivent enfourcher les travailleurs. Le pouvoir d'achat, lui, semble être là comme vaguement subsidiaire. Que les fluctuations monétaires penchent vers la dévaluation et autre inflation, qu'importe, on revendique l'augmentation des salaires et l'ouvrier, Gros-Jean comme devant, suivit, malgré les quelques francs qu'il parvient à arracher, le rajustement des prix, c'est-à-dire la diminution de son pouvoir d'achat.

Bien sûr, le salaire est le substratum universel des salariés depuis des temps immémoriaux et le pouvoir d'achat devrait s'y trouver inclus ; cela était peut être vrai au temps des peuples pasteurs qui, en échange de leur protection contre les pillards (famille et récoltes) offraient au roi (entendez chez de bandes) une partie de leurs productions assurant ainsi l'entretien et la nourriture des gens d'armes. Mais depuis l'instauration des monarchies, etc., le salaire évolua dans sa forme actuelle : pourboire imposé par l'exploiteur et... librement accepté.., par le travailleur.

On ne comprend pas très bien (ou trop) pourquoi les chefs des grandes centrales syndicales restent insensibles à la seule valeur plausible, qu'est le pouvoir d'achat ; qu'ils s'obstinent dans leurs entretiens avec les tenants du capitalisme à n'envisager des améliorations de conditions de vie des travailleurs que par ce moyen si vulnérable qu'est le salaire.

Il ressort de l'attitude de ces messieurs que le travailleur serait un être dans le genre automate, que lorsqu'il a atteint son optimum de mouvements c'est fini. Il aurait, j'en conclus, pour tâche essentielle : de produire, d'être syndiqué (payer ses cotisations) et de se désagréger sans autre forme de procès quand il n'est plus apte à rendre service.

Allons messieurs les réformistes, si vous voulez être honnêtes avec vous-mêmes et ceux qui vous font vivre, consentez à considérer qu'un ouvrier c'est un homme comme vous, moins malin sans nul doute, d'autant qu'il commet la sottise de vous faire confiance. S'il ne sait pas très bien s'exprimer, il se rend cependant compte que quelque chose ne va pas dans l'action que vous lui recommandez de faire, aussi, il en vient à croire que vous lui *faites lâcher la proie pour l'ombre*. N'abusez pas de votre bien petite supériorité. Considérez, qu'en régime capitaliste, le salaire ne doit pas déterminer le pouvoir d'achat, mais que le pouvoir d'achat doit seul imposer la somme incompressible pour permettre la satisfaction des besoins absolus de l'être humain ; sans autre limitation que les moyens de production.

Mais je n'aurai pas la naïveté de vous croire capable de changer vos principes, la routine et la solide place que vous occupez dans les coulisses du régime vous ont marqués d'une encre indélébile et puis, vos louches manœuvres de 1936 sont suffisamment éloquentes : le torpillage de la semaine de 40 heures, par la signature de dérogations moyennant bien sûr, le paiement d'un supplément au-dessus des dites 40 heures, la multiplication des primes en tous genres, pour mieux attacher le travailleurs à son exploiteur. Votre rôle était de hausser le travailleur à la dignité d'homme libre, de déjouer les plans machiavéliques du patronat, par votre politique vous avez permis son abaissement, le liant à sa chaine par les primes d'assiduité, de production, d'ancienneté et autre rendement. Vous l'avez avili au point d'en faire un lâche, un déserteur devant ses responsabilités. Vous n'avez pas voulu entendre la voix de la saine raison, vous avez montré à chaque occasion toute l'abjection dont vous étiez capable, l'introduction dans vos syndicats de Cadres, ennemis jurés du travailleur, de coteries de flics, dont la réputation est bien connue. Et tous ces fiers syndiqués, ont lors de vos congrès nationaux les mêmes droits à la parole que les authentiques travailleurs. Enfin, vous avez donné toute la mesure en vous désintéressant de la question viellesse en poussant même l'outrance jusqu'à faire partie de la fameuse Commission Larcque, en acceptant sans sourcillier les conclusions.

Tout vous est indifférent, vous ne connaissez rien de la vie du travailleur, les mots que vous employez n'ont qu'un sens ésotérique, vous vivez en bourgeois, vous payez vos femmes de chambre au tarif syndical (celui que vous avez établi chez vous), le camarade qui conduit votre voiture est aux frais du syndicat, vous mettez les pieds sous la table sans savoir ce que coûtent les mets délicats qui vous sont proposées et si parfois votre esprit s'égare à penser aux difficultés du manœuvre balai (encore une de vos inventions) vous balayez «cela» d'un geste large.

Dans vos assemblées paritaires vous faites assaut de phrases sybillines vous croyant ainsi de grands sociologues, mais, vous ne faites que sourire nos ennemis, votre sociologie (ils le savent bien) s'arrête à votre jouissance des facilités offertes et évidemment à la nécessité de donner le change à vos mandants.

Prenez garde cependant, car l'imbécile d'ouvrier qui pale tout plus cher avant et après l'augmentation ridicule de son salaire pourrait y voir clair sans professeur. Et n'oubliez jamais, qu'un imbécile n'aime pas qu'on le prenne pour tel !

CAMILLE ANDRES

Fac-similé du tract édité à l'occasion du 1er Mai par la C. N. T. F.

Confédération Nationale du Travail

39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e)

ÉTERNELS EXPLOITÉS

Nous récoltons actuellement les fruits de 130 années de colonialisme et de 20 années de guerre ininterrompue.

Le cessez-le-feu a été signé avec le F. L. N. ; cependant la tuerie continue avec l'O. A. S.

On prétend que nous avons du génie, mais les fous, sur le plan économique, pratiqueraient plus intelligemment que nous. Ils distribueraient une production pléthorique, invendable faute de pouvoir d'achat de la majorité des consommateurs.

Au lieu de bâtir des maisons, nous fabriquons des bombes atomiques, des fusées, sous prétexte que nous sommes menacés. Par qui ? Les Martiens, les Monégasques ? On se garde bien de nous le préciser, par crainte du ridicule. En réalité, **si on cessait de préparer la guerre, et de la faire,** le système capitaliste s'écroulerait comme un château de cartes. C'est ce que les despotes esclavagistes veulent éviter à tout prix pour assurer la pérennité de leurs privilèges.

Partout où elle pourra se manifester, à l'occasion du

PREMIER MAI

jour commémoratif de l'assassinat des «**Martyrs de Chicago**», dont le sacrifice ne doit pas avoir été consenti en vain.

LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

vous indiquera ce qu'il faut réaliser pour améliorer réellement les conditions de vie de tous les individus :

La baisse des prix, et non la hausse des salaires ;

Le désarmement **général unilatéral**, pour éliminer la guerre ; etc....

N'écoutez plus les mystificateurs, responsables des organisations syndicales réformistes, valets des dirigeants de tous les partis politiques qui n'ont d'autre but que de s'emparer du pouvoir pour... imiter leurs prédécesseurs.

REJOIGNEZ LA C. N. T.

Elle seule défend la vérité ;
Aidez-la à désintoxiquer ;
Luttez avec elle pour l'instauration de l'**EGALITE ECONOMIQUE ET SOCIALE.**

Lisez et faites lire **LE COMBAT SYNDICALISTE**

Où en sommes-nous ?

(Suite de la page 1.)

elles n'ont eu qu'une portée limitée et il est absolument certain que nous n'avons guère gêné nos opposants dans leurs ambitieuses entreprises d'exploitation.

Un début de regroupement des forces révolutionnaires s'est dessiné, certes, mais il est loin, avouons-le, d'avoir atteint le résultat que nous escomptions. Celui-ci doit pourtant s'amplifier ; pour y parvenir, gardons-nous de commettre la moindre erreur, de disperser nos forces dans des actions stériles, de provoquer leur neutralisation en les incorporant dans des groupements qui font beaucoup de bruit... pour rien.

Sous certaines conditions, c'est dans le sein de l'A.I.T. qu'un véritable travail peut s'effectuer, parce que les principes dont elle se réclame sont seuls susceptibles de nous faire atteindre la société communiste libertaire, que nous souhaitons tous.

C'est en marchant vers ce but que les Martyrs de Chicago, Spies, Fiescher, Lingg, Parsons, Engels, ont généreusement fait don de leur vie. Soyons dignes de leur sacrifice, ayons toujours celui-ci présent dans notre mémoire. Continuons dans la voie qu'ils nous ont tracée, sans compromissions ni renoncements.

Frappons fort et voyons juste. Pour atteindre LE CAPITALISME, derrière ses bastions, que constituent les Etats, il faut d'abord neutraliser et abolir deux des plus grands fléaux de l'humanité : l'armée et la religion ; dénoncés, à l'époque héroïque du syndicalisme authentiquement révolutionnaire, sous le slogan : «Le sabre et le goupillon!», comme les plus nocifs et les pires ennemis du prolétariat.

Ensuite, nous verrons déjà mieux où nous en sommes, et pourrons viser plus loin.

LA CHARTE DU SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE

adoptée au Congrès Constitutif de la C. N. T., Décembre 1946

En présence de l'instabilité politique et financière de l'Etat français, qui peut à tout instant provoquer une crise de régime et, par conséquent poser la question d'un ordre social nouveau par les voies révolutionnaires.

Le Congrès, en même temps qu'il se refuse à donner au capitalisme le moyen de se rééquilibrer, déclare que le syndicalisme doit tirer de cette situation catastrophique le maximum de résultats pour l'affranchissement des travailleurs.

En conséquence, il affirme que les efforts du prolétariat doivent tendre, non seulement à renverser le régime actuel, mais encore à rendre impossible la prise du pouvoir et son exercice par tous les partis politiques qui s'en disputent déjà âprement la possession.

C'est ainsi que le syndicalisme doit savoir profiter de toutes les tentatives faites par les partis pour s'emparer du pouvoir, pour jouer lui-même son rôle décisif qui consiste à détruire ce pouvoir et à lui substituer un ordre social reposant sur l'organisation de la production, de l'échange et de la répartition dont le fonctionnement sera assuré par le jeu des rouages syndicaux à tous les degrés.

En proclamant le sens profondément économique de la révolution prochaine, le Congrès tient à préciser essentiellement qu'elle doit revêtir un caractère de radicale transformation sociale devenue indispensable et reconnue inévitable aussi bien par le capitalisme que par le prolétariat.

Ce caractère ne peut lui être imprimé sur le plan de classe des travailleurs que par le prolétariat organisé dans le syndicats, en dehors de toute autre direction extérieure, qui ne peut qui lui être néfaste.

C'est seulement à cette condition que les soubresauts révolutionnaires des peuples, jusqu'ici utilisés et dirigés par les partis politiques, permettront enfin d'apporter un changement notable dans l'ordre économique et social, ainsi que l'exige le développement des sociétés modernes.

En considération de ce qui précède, le Congrès déclare que les événements prochains, en se déroulant dans l'ordre économique, vont poser les nouvelles conditions de vie des peuples et fixer avec une force grandissante et insoupçonnée les véritables caractères de la vie sociale.

Cette vie sera l'œuvre des forces productrices et créatrices, associant harmonieusement les efforts des manœuvres, des techniciens et des savants, orientés constamment vers le progrès.

Ainsi se précisent logiquement les caractères de la transformation nécessaire.

Reprenant les termes de cette partie de la résolution d'Amiens, qui déclare que le syndicat, aujourd'hui groupement de résistance, sera, dans l'avenir, le groupement de production et de répartition, base de la réorganisation sociale.

Le Congrès affirme que le syndicalisme, expression naturelle et concrète du mouvement des producteurs, contient à l'état latent et organique toutes les acivités d'exécution et de direction capables d'assurer la vie nouvelle. Il lui appartient donc, dès maintenant, de rassembler sur un plan uniquement d'organisation toutes les forces de la main-d'œuvre, de la technique et de la science, agissant séparément, en ordre dispersé, dans l'industrie et aux champs.

En réunissant, dès que possible, dans un même organisme toutes les forces qui concourent à assurer la vie sociale, le syndicalisme sera en mesure, dès le commencement de la révolution, de prendre en main, par tous ses organes, la direction de la production et l'administration de la vie sociale.

Comprenant toute la grandeur et toute la difficulté de ce devoir, le Congrès tient à affirmer que le syndicalisme doit, dès maintenant, remanier son organisation, compléter ses organes, les adapter aux nécessités — comme le capitalisme lui-même — et se préparer à agir, demain, en administrateur et en gestionnaire éclairé de la production, de la répartition et de l'échange.

Il ne méconnait pas l'extrême complexité des problèmes qui seront posés par la disparition du capitalisme. Aussi, il n'hésite pas à déclarer que le mouvement des travailleurs, qui ne recèle pas encore toutes les forces nécessaires à la vie sociale de demain, doit faire le preuve de son intelligence et de sa souplesse en appelant à lui tous les individus, toutes les activités qui, par leurs fonctions, leur savoir, leurs connaissances, ont leur place naturelle dans son sein et seront indispensables pour assurer la vie nouvelle à tous les échelons de la production.

N'ignorant pas les changements profonds qui sont survenus dans le domaine de la science et de la technique, que ce soit dans l'industrie ou dans l'agriculture, le Congrès, préoccupé des transformations nécessaires, n'hésite pas à faire appel aux savants et aux techniciens. De même, ils s'adresse aux paysans, pour assurer conjointement avec leurs frères ouvriers, la vie et la défense de la révolution qui ne saurait s'effectuer sans leur concours éclairé, constant et complet.

Le Congrès pense qu'ainsi se scellera, par un effort concordant, harmonieux et fécond, qui les rassemblera tous pour une même tâche de libération humaine, l'union des travailleurs de la pensée et des bras, de l'industrie et des champs.

N'ayant pour unique ambition que d'être les pionniers hardis d'une transformation sociale dont les agents d'exécution et de direction œuvreront sur le plan du syndicalisme, les syndicalistes désirent que leur mouvement, vivant reflet des aspirations et des besoins matériels et moraux de l'individu, devienne la véritable synthèse d'un mécanisme social déjà en voie de constitution où tous trouveront les conditions organiques, idéalistes et humaines de la révolution prochaine, désirée par tous les travailleurs.

Demain doit être aux producteurs, groupés ou associés, en vertu de leurs fonctions économiques.

L'organisation politique et sociale surgira de leur sein. Elle portera en elle-même tous les facteurs de réalisation, organisation, coordination, cohésion, impulsion et action.

De cette façon, se dressera en face du citoyen : entité fuyante instable et artificielle, le travailleur : réalité vivante, support logique et moteur naturel des sociétés humaines.

LE SYNDICALISME DANS LE CADRE NATIONAL

a) SON ACTION GENERALE. — La Confédération nationale du Travail affirme, dès sa constitution, qu'elle entend être exclusivement un groupement de classe : celui des travailleurs.

Elle doit donc, en plein accord sur ce point avec la Charte d'Amiens, mener la lutte sur le terrain économique et social.

Véritable organisme de défense et de lutte de classes, elle est, en dehors de tous les partis et en opposition avec ceux-ci, la force active qui doit permettre à tous les travailleurs de défendre leurs intérêts immédiats et futurs, matériels et moraux.

S'inspirant de la situation présente, elle déclare vouloir préparer sans délais les cadres complets de la vie sociale et économique de demain, dont elle tient à examiner tout de suite les caractères possibles et le fonctionnement général.

Au capitalisme — conséquence et résultante de la vie passée, adapté et façonnée par les forces dirigeantes en dehors de toute doctrine comme de toute théorie — entrant dans le dernier cycle de son évolution historique, le Congrès entend substituer le syndicalisme, expression naturelle de la vie sociale des individus en marche vers le communisme libre.

Rejetant le principe du partage des privilèges chers aux défenseurs de l'intérêt général et de la superposition des classes qui est aussi celui de nos adversaires — le syndicalisme doit poursuivre sa mission qui est : de détruire les privilèges, d'établir l'égalité sociale.

Il n'atteindra ce but qu'en faisant disparaître le patronat, en abolissant le salariat individuel ou collectif et en supprimant l'Etat. Il préconise à ce sujet, la grève générale, l'expropriation capitaliste et la prise de possession des moyens de production et d'échange, ainsi que la destruction immédiate de tout pouvoir étatique.

b) SES MOYENS D'ACTION.—Précisant sa conception de la grève générale, le Congrès tient à déclarer très fermement que ce moyen d'action conserve à ses yeux toute sa valeur, en toutes circonstances, que ce soit corporativement, localement, régionalement, nationalement ou internationalement.

Que ce soit pour faire triompher les revendications particulières ou générales, fédérales ou nationales, offensivement ou défensivement, pour protester contre l'arbitraire patronal ou gouvernemental, la grève, partielle ou générale, reste et demeure la seule arme du prolétariat.

En ce qui concerne la grève générale expropriatrice, premier acte révolutionnaire qui sera marqué par la cessation immédiate et simultanée du travail en régime capitaliste, le Congrès affirme qu'elle ne peut être que violente.

Elle aura pour objetif :

1° De priver le capitalisme et l'Etat de toute possibilité d'action en s'emparant des moyens de production et d'échange et de chasser du pouvoir ses occupants du moment ;

2° De défendre les conquêtes prolétariennes qui doivent permettre d'assurer l'existence de l'ordre nouveau ;

3° De remettre en marche l'appareil de la production et des échanges, après avoir réduit au minimum — pour la prise de possession — le temps d'arrêt de la production et des échanges ruraux et urbains ;

4° De remplacer le pouvoir étatique détruit par une organisation fédéraliste et rationnelle de la production, de l'échange et de la répartition.

Confiant dans la valeur de ce moyen de lutte, le Congrès déclare que le prolétariat, non seulement saura prendre possesion de toutes les forces de production, détruire le pouvoir étatique existant, mais encore sera capable d'exploiter ces forces dans l'intérêt de la collectivité affranchie et de les défendre contre toute entreprise contre-révolutionnaire, les armes à la main, et de donner à l'organisation sociale la forme qu'exigera le stade d'évolution atteint par les individus vivant à cette époque.

Il déclare que le terme des conquêtes révolutionnaires ne peut être marqué que par les facultés de compréhension des travailleurs et les possibilités de réalisation de leurs organismes économiques, dont l'effort devra être porté au maximum.

Par là, le Congrès indique que la stabilisation momentanée de la révolution doit s'accomplir en dehors de tout système préconçu, de tout dogme, comme de toute théorie abstraite, qui seraient pratiquement en contradiction avec les faits de la vie économique qui doit nécessairement donner naissance à la vie politique et sociale exprimant l'ordre nouveau.

Proclamant sont attachement indéfectible à la lutte révolutionnaire, le Congrès tient, pour bien préciser, sa pensée, a déclarer qu'il considère la révolution comme un fait social, déterminé par la contradiction permanente des intérêts des classes en lutte, qui vient tout à coup marquer brutalement leur antagonisme, en rompant le cours normal de leur évolution qu'il tend à précipiter.

En conséquence, il déclare que le syndicalisme — comme tous les autres mouvements — a le droit de l'utiliser, suivant ses desseins pour atteindre le maximum des buts qu'il s'est fixé, sans confondre son action avec celles des partis qui prétendent, eux aussi, transformer l'ordre politique et social et préconisent pour cela la dictature prolétarienne et la constitution d'un Etat soi-disant provisoire.

En dehors de cette action essentielle, le Congrès déclare que, par son action revendicatrice quotidienne, le syndicalisme poursuit la coordination des efforts ouvriers, l'accroissement du mieux-être des travailleurs par la réalisation d'améliorations immédiates, telles que : la diminution des heures de travail, l'augmentation des salaires, etc..., il prépare chaque jour l'émancipation des travailleurs qui ne sera réalisée que par l'expropriation du capitalisme.

En condamnant la « collaboration des classes » et le « syndicalisme d'intérêt général », le Congrès tient à déclarer que ce ne sont pas les discussions inévitables entre patrons et ouvriers qui constituent des actes de collaboraion de classes. En ne voyant dans ces discussions qui résultent de l'état de choses actuel, qu'un aspect de la lutte permanente des classes, le Congrès précise que la collaboraion des classes est caractérisée par le fait de participer, dans des organismes réunissant des représentants des ouvriers, des patrons ou de l'Etat, à l'étude en commun des problèmes économiques dont la solution apportée ne saurait que prolonger, en la renforçant, l'existence du régime actuel.

(à suivre)

B.D.I.C

Al pueblo español...

(Viene de la página 4.)

de lo que se ha visto en Venezuela, en Cuba, en Santo Domingo, en Argelia y otros lugares, carece de valor lógico y polémico. Cada pueblo es capaz de hacer su Revolución, si se lo propone, si cree en ella, si la quiere y trabaja por realizarla. Si no existen circunstancias propicias, la voluntad humana y las de las minorías activas las provocan y las crean, con el apoyo popular. No hay dictadura o régimen basado en el despotismo y la injusticia que no sea vulnerable cuando un Pueblo quiere y se dispone resueltamente a luchar. La idea de que el franquismo va a ceder su plaza sin lucha, al ser atacado a fondo, es descabellada en absoluto. Sirve la triste causa de los que están empeñados en paralizar impulsos e iniciativas populares, en contener, también, desde distintos frentes, la desbordante eclosión de las energías renovadoras libertarias.

PUNTOS DE ORIENTACION

Todo programa es un punto de partida. Todo programa es incompleto y envejece. Un Pueblo vive y su instinto vital, su inteligencia despierta, su energía espiritual, su capacidad productiva, su ingenio, la grandeza de su idealismo, su singularidad y concepción propia en el concierto universal de los pueblos, aparte un sin fin de factores, en los que la geografía y la economía cuentan y también definidos o imprecisos aspectos psicológicos de las masas y de los individuos, en el entrechoque de las realidades, abre su propio camino. La marcha ascendente será prueba de su capacidad creadora.

Como puntos de arranque y de orientación en nuestra marcha, susceptibles de complemento, de enriquecimiento y de desarrollo sin exclusividades limitativas, señalamos :

- Derribar al franquismo y al falangismo por todos los medios.
- Extirpación de todos los focos del fascismo.
- Libertad integral para todos los españoles.
- Libertades políticas y sindicales, derechos individuales y sociales, incluídos los de libertad de expresión del pensamiento, de reunión, de asociación, de respeto a la persona humana, invulnerables.
- Libertad de cultos y de creencias a cargo de sus fieles y adeptos.
- Administración directa popular de la cosa pública.
- Socialización de los Bancos y de la riqueza nacional.
- Redistribución de la renta.
- Reajuste social de la propiedad.
- Reforma agraria verdadera.
- Vivienda socializada para todos.
- Enseñanza primaria, secundaria y estudios superiores gratuitos y a cargo de la sociedad.
- Gestión y control directo de los trabajadores en las empresas.
- Colectivizaciones racionales solidarias.
- Jornada de seis horas.
- Supresión de empleos parasitarios
- Trabajo y salarios garantizados sin explotación.
- Seguridad y asistencia social totalmente garantizadas en caso de enfermedad, accidente o siniestro
- Plena ayuda social asegurada a los ancianos y desvalidos.
- Amparo y protección de la infancia en todos los aspectos.
- Abolición del servicio militar.
- Almacenes cooperativos de productos y abastecimiento, centros colectivos de suministro y distribución directa al consumidor.
- Planes municipales y comarcales con control popular y sindical de productores y consumidores.
- Pan, vestido, hogar, vivienda, instrucción recreo y abundancia para todos.
- Consejos económicos federales y sindicales coordinadores de la economía, de la producción, de la distribución y del plan de desarrollo, de mejoras, de inversiones y de expansión.
- Estructura administrativa autónoma, federativa y solidaria, emanada directamente de la base popular.
- Pleno derecho de iniciativa y de realización del Pueblo, único soberano en una sociedad de seres emancipados de toda tutela.
- Pacto de unión y de solidaridad entre los españoles libres.

Lo que puede conseguirse, mejorarse y consolidarse dentro de esos lineamientos generales depende de todos nosotros, indistintamente.

PREPAREMOS E IMPULSEMOS LA ACCION LIBERADORA

Preparémonos para todas las grandes jornadas que se avecinan, trabajadores españoles. Nosotros debemos tomar la iniciativa, sin esperar consignas de dentro ni de fuera. Sacudamos nuestra inercia. Desbordemos por la base el encuadramiento verticalista, los corseletes de fuerza opresiva. Actuemos. Estrechemos nuestro contacto de todos. Al ponernos en movimiento nosotros, el conjunto de las masas populares hispanas también se sumará a nuestra acción, ampliándola y haciéndola mucho más formidable y arrolladora.

Vamos a forjar la nueva España con el concurso abnegado de todos. Con fe inquebrantable en los altos destinos de nuestro Pueblo y en su porvenir. Con un claro concepto de las realidades. Con inagotable caudal de entusiasmo, salido de lo más hondo del corazón.

Pueblo español, Trabajadores :

En este Primero de Mayo, más que nunca, conjurémonos por la Libertad para instaurar la Justicia Social.

¡Viva la Alianza Obrera! ¡Abajo Franco! ¡Abajo todas las dictaduras! ¡Viva la solidaridad internacional de los trabajadores!

EL SECRETARIADO INTERCONTINENTAL DE LA C. N. T. EN EL EXILIO

EL CUERNO GŒRING

SOBRE el asta de ala del terrorpardal, con que batían el aire la Gestapo y su jefe Himmler, se ha llorado bastante Stefens.

No está tan hollada la división, ala o cuerno del rabo nazi y su polinomio tripartito de Estado, Movimiento, Volk y demás películas. Tiraremos del rabo hoy aquí a ese coronudo hocico.

El tórculo o aparato de torturar, y el manubrio de matar gentes como mosco, los capitosteó personalmente o tras biombo y mampara, el furioso Führer.

De la máquina tragaperras se encarga por cuenta de su amo, de hacerlo gasar el gordo de redonda mufla, Hermann Gœring.

Ambos mecanismos componen el sistema de afeitar muertos, después de beberles la sangre, o disponiéndolos para asárselos como judíos con judías, con que erizó los pelos al mundo la Alemania camisa beige.

Tinglado o relojería, de que hay que estar desmontando y llevando siempre al rastro las horripilas piezas; porque cualquier día nos las vuelven a articular bien lubricadas; y ponen nuevamente el tren en servicio, como aztecas aguiluchos.

El hermano de la incaridad Gœring era un Allcapone, un Bonnot, como en Montmartre y en Chicago, no han florecido en décadas.

Por lo de gángster que era el tonelada, Hitler, que fue el señor del Grosdeutsche Reich, hizo de tan lustrosa humanidad el lugarteniente de sus fechorías; su sucesor testamentario y su testaferro.

El « Boule de Suif » que conducía aviones, empezó a operar en Brunswick, con una planta de hierro y carbón, más grande que cien aldeas; para la turbinación de la cual, tomó del Tesoro el segundo de los gavilleros gama, setenta y cinco millones de orla de lienzo; léase marcos.

La ocupación de Austria fornecotó de lignito y puso en las uñas al hábil escamoteador la Alpine Montan de Thyssen, con todos los kárteles y koncerns, organizaciones económicas horizontales y verticales, que dicho caporal de finanzas conducía; y al que se dejó en la graciosidad de los anillos, como a un gusano.

La combinación — que ahora llaman a los anonimatos del lucrigaudic — se redondeó en las empresas y negocios de Gœring, hasta alcanzar la meta de los 600 millones, con los trusts y fábricas de monetizar o hacer pervas a montón, mediante las conquistas a lo invasión sármata, del país de los sudetes, protectorado de Bohemia y Moravia, fiords de Noruega, graneros y «acéitifeerias» del guardiaje de hierro y demás sudaderos de sustancia del oriente y centro de Europa, de que posteriormente ha hecho su merienda de negros el bolchevismo.

Comparado con tal arramblaje, el bayerato de la Farbenindustrie apenas tangeaba los cien millones. ¡Y era uno de los acuñaderos de plata más beneficiosos del Continente!

La explotación de las acerías de Brunswick, que únicamente para despistar, se dijo nacionalizadas, socializadas y desburguesadas, estaba produciendo más que la « Steel » y la « Bethlhem » yanquis. El primer año de ejercicio ya llevó al bolsillo de sus asaltantes, medio millón de miles de kilos de obra.

Les completaron y totalizaron a los totalitarios la fortuna la casi totalidad de las usinas y factorías de los territorios salteados, a los que se echó a la miseria, expropiando al capitalismo de judíos y judaizantes de las plutodemocracias; amigas «soi-disant» de la repartidora esas dragonas de la requisa, pero que no partían ellas un maravedí de los suyos, ni con su padre.

Entraron, en la masa fabulosa de rescate, municionerías, sociedades de construcción de maquinaria bélica y culinar, minas, transportes, navegación, armamento, fiduciaria, automóviles y equipo ferroviario, potasa, petróleo, aparejo de inmuebles, siderurgia y metalurgia, todo el ramo de la tectónica, etc.

Con que el imperio carcelario y purgacional de almas en pena, instituído; y el monopólico de la supercapitalización planeado; quedaban artísticamente conclusos y casi consolidados para los mil años con que se soñaba.

Y huelga decir que los cuarenta mil ladrones del nacional-socialismo, que iban a caballo en los cochinitos del carrusel, como otros tantos lechoncetes, se hallaban encantados de su buena vena.

Que lo fuera como ninguna, si la sublevación del humano ómnibus, contra el despotismo harto-jérgico y el sierrafranquesco despojo, no provocan el estrepitoso derrumbe de ambas moliendas y laboratorios de mucílago para buche de polluelos de gorrión.

ANGEL SAMBLANCAT

ANTENA

HUELGA DE MINEROS EN ASTURIAS

MIERES. — Como a todos los trabajadores industriales de España, a los mineros asturianos se les ha prometido mejoramiento de la situación económica a título de « convenciones colectivas ». Pues bien, las convenciones están firmadas hace dos meses y las mejoras no llegan. Disconformes, los mineros de fondo y exteriores de «La Nicolasa» se declararon en huelga de brazos caídos, siendo despedidos por la Compañía de acuerdo con las autoridades. Los empleados en el exterior fueron dispersados por la guardia civil, quedando los del fondo sin salir durante tres días en plan de protesta. Visto lo sucedido y hallándose en la misma situación de disgusto, los mineros de toda la zona carbonera abandonaron unánimemente el trabajo causando serias preocupaciones a las autoridades armadas, patronales y sindicales, como siempre enemigas de los trabajadores. En el momento de recoger estas impresiones, la huelga afecta a 65.000 mineros.

SUCEDIO EN LA CALLE CHIMBO

MADRID. — Un obrero albañil que trabajaba en una obra de la calle Chimbo se estrelló mortalmente contra el pavimento a consecuencia de las malas condiciones del andamio. El sindicato, durmiente.

NOTA DE SEMANA SANTA

MADRID. — Curiosidad procesionalista: En la abrupta localidad de Fuenllana la procesión de viernes santo no tuvo espectadores. Todos los vecinos estaban en el cortejo. Según se dice, en la misma procesión del año próximo todos los vecinos estarán de espectadores aguardando que pase la procesión sin comitiva.

DEJAREMOS DE COMERLO

TORTOSA. — El pescado cuesta un ojo de la cara. Especies que hace cinco semanas costaban de 40 a 45 pesetas el kilogramo ahora cuestan 100. Tras la carne — carísima — los tortosinos abandonan el pescado. Terminará la población obrera por declararse vegetariana... si no le ponen los víveres de la tierra a precios igualmente inasequibles.

MAS SOLOS QUE CARRACUCA

TARRAGONA. — El frente de Juventudes posee una piscina espléndida pagada con dinero del municipio. Pero, no acude nadie a la misma, en vista de lo cual los del Frente han alquilado la piscina a vecinos de enfrente, o sea el Club Náutico de Tarragona.

LA TRAGICA VERDAD DEL AGRO HISPANO

GUADALAJARA. — Trece mil campesinos de la Alcarria (la mitad de los que se dedican al sembradío en la provincia) en año de buena cosecha como la que se presenta no ingresan más allá de 10.000 pesetas.

Cada uno de estos labradores no posee más allá de dos hectáreas de terreno.

DE COMO SE FABRICA UN SUPERAVIT

AVILA. — La Diputación provincial anuncia estado de cuentas, por primera vez con superávit. La fórmula que ha conducido a la Diputa a tal beneficio es simplicísima: casi nada de obras públicas y fuertes impuestos públicos y privados.

CAPTURA A 23 MESES VISTA

BARCELONA. — Acusado de haber cometido un atraco en enero de 1960, ha sido detenido Aquilino Salguero Santiago, el cual — según acusación policíaca — desvalijó en el Paseo Marítimo a la artista Gemma Cuervo y a dos periodistas que iban con ella: Juan Segura Palomares y José María Loperena, los cuales pudieron dar los primeros la noticia. Lo que pasa es que el saludo de la bella Gemma no lo han recuperado jamás, ni ella las joyas.

SIN ENTUSIASMO ALGUNO

BARCELONÁ. — El cadáver del obrero, sepultado en el hundimiento de la calle Castañer, ha sido recuperado.

Comunicados

REGIONAL ZONA NORTE
SUSCRIPCION PRO ESPAÑA

F. L. de París, mes de febrero

F. Crespo 5 NF., M. Vidiella 5, Alandi 10, B. G. P. 5, Navarro 10, Jaime Francisco 10, Toledano 10, González 10, Alvarez 5, Guillén 2,50, Continente 20, C. Mera 10, Gutiérrez 4,50, Rubio E. 5, A Huerta 10, P. García 7, Mier 7.

F. Local de París, mes de marzo

Continente 20, Sarot 5, Montilla 6, Espinosa 2, Jaen 3, Carbó A. 5, García López 15, Juan Fassas 10, Tarragó 5, Pablo Fassas 5, Juan Baeza 10, Lobo 10, Ramón Alvarez 10, Juanel 10. *Recaudado Administración COMBAT:* Juan Delfín Sánchez 5, Cacho Valentín 20, M. 5, Berta y Jacques 5, Cacho 20.

Florencio García (Combs la Ville), 140, F. Local de Dreux 60, Gabriel Navarro (de Lyon) 15.

Total NF. 552.

F. L. DE OULLINS

Para el domingo, día 13 de mayo, esta F. L. tendrá una asamblea en el lugar y hora de costumbre, o sea a las nueve y media de la mañana, y en el local de la rue Montesquieu.

Se trata de dilucidar cuestiones de importancia en el desenvolvimiento de esta F. L., por cuyo motivo, y a fin de que luego no pueda aludirse a desconocimiento de ello, hace falta que los compañeros no dejen de asistir a dicha asamblea.

CONFERENCIA EN CARCASSONE

La Federación Local de Carcassonne hace saber a compañeros y simpatizantes que el día 1º de mayo, a las nueve y media de la mañana tendrá lugar en la Sala de Fiestas de la Mairie de Carcassone, una Conferencia a cargo de la compañera Federica Montseny, que disertará sobre «La C. N. T. y la unidad antifascista».

« INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO »
por *Luis Fabri*
64 páginas de texto sumamente ilustrativo a 100 francos ejemplar. 15 por ciento de descuento a los paqueteros. Pedirlo en todos nuestros puestos de venta.

« QUINET », de Felipe Alaiz
Compañero que no adquieres «Quinet», nunca conocerás el valor estético y libertario de la pluma alaiziana. Comprar «Quinet» es colocar una piedra en el monumento literario anarquista que será la colección «Obras de Felipe Alaiz».

En Burdeos

Gran Mitin para el 1º de mayo, en el Cine des Capucins, a las nueve y media de la mañana.

Oradores

Los compañeros IVES y C. Zimmermann.

Por la tarde, a las tres, gran festival de variedades en el mismo local a cargo de prestigiosos artistas de París y Burdeos. Entrada única.

Para invitaciones, compañero P. Alonso, 42, rue de Lalande, y en el cine Capucins a partir de las dos de la tarde de dicho día.

Los mártires de Chicago

(Viene de la página 1)

SON NUESTROS Y DE LA HUMANIDAD

En todo el orbe y en la Rusia actual, en particular, continúa celebrándose el 1º de mayo como «Fiesta del Trabajo», pero restándole su significación revolucionaria y silenciando demócratas, republicanos, «laboristas» y socialistas de Estado, todas las corrientes marxistas que desembocan en la II y III Internacionales, que los Mártires de Chicago eran anarquistas, enemigos del reformismo en el movimiento obrero, de la política y del Estado, partidarios de la acción directa como lo es la Confederación Nacional del Trabajo de España.

En la Rusia sometida al furor liberticida de Kruschev, como ayer lo fue bajo las dictaduras de Lenin y Stalin, es donde con más saña y brutalidad se persigue, encarcela y extermina a los anarquistas. Seguramente, en el feudo del zar Rojo ni siquiera hubiese dejado hablar, y menos defenderse públicamente, a los anarquistas Parsons, Fischer, Fieldenn, Schwab, Spies y Neebe. ¿Cuándo han rehabilitado a uno siquiera de los miles anarquistas asesinados desde 1917 en territorio ruso? El Tío Sam es malo y el zar Rojo es peor. Ni más ni menos.

En la Rusia de Kruschev —que nada tiene de común con el comunismo— los anarquistas no tienen el derecho de pensar y de actuar como tales, oficialmente. Al ser descubiertos por defender, precisamente, el comunismo libertario, el verdadero comunismo, son detenidos y en los campos de trabajo forzado, en los presidios y en las islas que sirven de campos de concentración, yacen como enterrados vivos que agonizan lentamente. Cualquier grito de rebelión los condena a muerte violenta. Sin embargo, en Rusia es donde la «Fiesta del Trabajo» adquiere gigantescas proporciones... Y en el 1º de Mayo si los anarquistas rusos, presos o libres, hermanos en ideas y sentimientos de los Mártires de Chicago, se atreven a alzar la voz recordando el verdadero significado social, antidictatorial y antiautoritario que tuvo en su origen dicha jornada, si atrévense a proclamar la filiación anárquica de las víctimas del Tío Sam, el «Tío Rojo» los hará pasar por el látigo, el hierro y el fuego sin siquiera llevarlos ante ningún Tribunal que da forma legal al crimen perpetrado por el Estado.

Los Mártires de Chicago son nuestros, muy nuestros: los que en esta población cayeron; los miles que cada año asesinan en Rusia y en España, por orden de sus respectivos dictadores que coinciden en la misma tarea liberticida, bajo distintos pretextos, contra los anarquistas, únicos y verdaderos defensores de la libertad integral; los que en todo el mundo son perseguidos por todos los sistemas de gobierno.

Todos los políticos, de no importa qué color, en particular los marxistas, falsean, sin pudor, los orígenes del paro del 1º de Mayo. Los Mártires de Chicago, como todos los mártires anarquistas, son nuestros, repetimos, bien nuestros y de la Humanidad que quiere ser libre, como muy nuestro es el dolor que sólo sus hermanos del ideal podemos experimentar al recordar sus vidas y sus muertes heróicas en defensa de la Anarquía, de la Libertad.

FLOREAL OCAÑA

En Fumel

Gran mitin a las diez de la mañana, en un cine de la ciudad, organizado por la Alianza Sindical UGT-CNT.

Oradores. Manuel MUIÑO, por la UGT; José BORRAZ, por la CNT.

Por la tarde, a las tres en punto y en el mismo local, Solidaridad Democrática Española y Solidaridad Internacional Antifascista, organizan un Festival Artístico de « Variétés » a cargo del Grupo «Terra Lliure» de Toulouse, que hará uso de su variado repertorio.

Dirección artística: Mr Amor y P. Torres; al piano la profesora Mme Ramis.

El espectáculo será presentado y animado por Tina Prat.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Montauban informa por la presente nota a las Federaciones Locales pertenecientes al mismo y les encarece su asistencia.

Todos a Fumel el Primero de Mayo.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

U. G. T. C. N. T. S. T. V.

Primero de Mayo 1962

COMPAÑEROS Y AMIGOS:

Desde marzo de 1939 en que, « victoriosa » la sublevación militar que amamantó y financió el fascismo internacional, fueron destruidos los Centros obreros y Casas del Pueblo, confiscados los bienes de los Sindicatos, quemadas sus bibliotecas, condenados, fusilados o exiliados nuestros mejores compañeros, hemos consagrado nuestros afanes a propiciar solución incruenta a los problemas planteados por la sublevación militar y a tratar de resolver inteligentemente dramáticas repercusiones que ha tenido para el país la sublevación franquista.

Nunca fuimos los trabajadores tan pobres como lo somos desde hace veintitrés años, ni fue jamás tan insultante, ni tan inmoral ,la impunidad y el poder de los enriquecidos al amparo de las viejas camisas de la dictadura.

Todos los sacrificios soportados durante 23 años; jornadas de trabajo de 12 y 14 horas por día; viviendas insalubres en las cuales vivimos hoy en inmoral hacinamiento; carencia de escuelas capaces de educar respetuosamente a nuestros hijos; la dilapidación del erario público en el sostenimiento de los organismos autónomos creados por el franquismo; las subvenciones a Falange, desembocaron fatalmente en una inflación gravísima, la que anulando el poder adquisitivo de los asalariados condujo la economía española en junio de 1959 a los bordes del abismo.

Para intentar salvar de la quiebra la política estatal del franquismo, las potencias económicas de Europa y América forzaron el ingreso de la dictadura española en la O.E.C.E. señalándole al Estado el cumplimiento de serias obligaciones, ignoradas todas ellas en su fondo, forma y finalidades por el Pueblo.

Los trabajadores, funcionarios y empleados, las profesiones liberales y el artesanado, los pequeños propietarios, víctimas ayer de los errores gubernamentales, lo somos en gradación ilimitada con las derivaciones que ha producido en el país la aplicación del Plan de Estabilización Económica. La exportación organizada de mano de obra calificada a Suiza, Austria, Holanda, Alemania, Bélgica y Francia es la suprema demostración de la incapacidad y de la ausencia de sensibilidad del franquismo.

La Alianza Sindical, consciente de sus deberes en estas horas difíciles y graves, se dirige a todos los españoles para que asumiendo conscientemente responsabilidades que no pueden ser diferidas, reclaman y practican el ejercicio de sus derechos ciudadanos en defensa del Pan, la Justicia y la Libertad.

La ausencia en nuestro país de organizaciones sindicales verdaderamente representativas de los trabajadores de toda condición social nos impone el deber de constituirlas frente a las creadas por el franquismo para combatirnos. No debemos vacilar. La propia Oficina Internacional del Trabajo cuyo testimonio no puede recusar el franquismo acaba de reiterar «la contradicción fundamental que existe entre la legislación vigente en España y los principios de libertad sindical que consagra la constitución de la O.I.T. en su preámbulo, la declaración de Filadelfia y los Convenios de la Libertad Sindical. Los trabajadores deben tener el derecho, sin autorización previa, de constituir las organizaciones que estimen convenientes, así como el afiliarse a ellas.»

No habrá paz social ni espiritual mientras el Pueblo no tenga plenamente garantizado su derecho innegable a vivir. Como afirmó Jaurès, el hombre que tiene hambre no es hombre libre. La Alianza Sindical se reclama del concurso de todos los trabajadores para conseguir que las libertades estatuídas en la Carta de los Derechos Humanos sea la suprema ley para todos los españoles.

Queremos libertad de pensamiento, de opinión y de creencias; derechos de asociación y reunión; libertad de palabra escrita o hablada y libertad de autodeterminación para que el Pueblo pueda darse libremente y con todas las garantías legales la forma de gobierno que mejor respete costumbres, tradiciones, distribución humana de la riqueza que representa el trabajo de la mano con respeto al pensamiento y voluntad de la mayoría de los españoles.

Mientras subsista el régimen de dictadura que hoy nos deshonra, no podrán ser resueltos dignamente ninguno de los problemas que amenazan la vida colectiva del país.

Sin reclamar de nadie renuncia ni abdicación de sus propias convicciones, la Alianza Sindical se dirige a todos cuantos sientan la necesidad imperiosa de defender la sagrada personalidad del ser humano contra todos los regímenes totalitarios para que se asocien con la Alianza Sindical, colaborando fervorosamente para que nuestro país y cuanto éste representa en la historia de la civilización pueda incorporarse por derecho propio en el progresivo caminar de los Pueblos libres.

Estas son nuestras apremiantes reivindicaciones en este primero de Mayo.

LA ALIANZA SINDICAL
En un lugar de nuestra tierra.

En Grenoble

Gran Festival organizado por SIA con participación del cuadro artístico de Grenoble «Aires de España», el cual, en la Sala de San Bruno, avenue de Vizille, el domingo día 20 de mayo, a partir de las dos de la tarde, presentará un selecto programa de variedades ,esperando sean del agrado de la numerosa asistencia.

***

Mitin de afirmación confederal organizado por la Comisión de Relaciones de Savoie-Isère y F. Local de Grenoble. Se celebrará en Grenoble, Sala rez-de-chaussée de la Bourse du Travail, rue Berthe de Boissieux, a las diez de la mañana del domingo día 20 de mayo. Tomarán la palabra por la CNT francesa, LAVOREL, de la XIIIème U. R.; por la FIJL Marcelino BOTICARIO; por la CNT de España en el Exilio J. J. DOMENECH.

ACTO

EN MONTLUÇON (ALLIER)

Organizado por la Comisión de Relaciones del Macizo Central, tendrá lugar, el día 6 de mayo de 1962, a las nueve y media de la mañana y en la Sala de Fiestas del Edificio Comunal de esta localidad,

UN GRAN MITIN CONMEMORATIVO DEL 1º DE MAYO

En el que intervendrán:

Antonio ROS, por la 4-5 Región de la F. I. J. L.

Aristide LAPEYRE, por el Movimiento Libertario Francés.

Ramón Alvarez, por la C. N. T. de España en el Exilio.

Presidirá el acto Louis MALFANT, de la F. A. F.

Alianza Sindical

El día Primero de Mayo, a las nueve y media de la mañana, en la Sala Lancry, 10, rue Lancry, París (X). Metro: République o Jacques Bonsergent.

GRAN MITIN

patrocinado por la Unión Departamental del Sena de la C.G.T.-F.O., con la participación de RINO, Secretario general de la U. G. T.; GREGORIO R. DE ERCILLA, Secretario adjunto de S. T. V.; ROQUE SANTAMARIA, Secretario general de la C. N. T.; PASCUAL TOMAS, Secretario de la U. G. T.

¡Trabajadores! La Alianza Sindical espera vuestra presencia en prueba de adhesión al instrumento de unidad revolucionaria de la clase obrera.

París, 1962.

EL COMITE.

"EL JAPON, HOY"

«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García.

Precio: 2,50 NF.

Aymare

LOS que relacionamos con muchos compañeros conocemos el pulso del conjunto organizado a veces con más exactitud que comités y delegados permanentes. No ponemos en duda la buena fe de nadie, pero señalamos el peligro que entrañan las corrientes oficiales, por lo que ignoran, a veces, el profundo sentimiento de compañeros encariñados con la Organización y su Idea.

El acuerdo de venta de la colonia Aymare admitimos que tiene solución favorable posible; pero si no la tuviera, si esa gran ilusión confederal fuera « vendida », habría que admitir la pesadumbre ocasionada por los « 100 contra 10 » al decretar, por votos, la extinción del oasis libertario de Aymare. De cada cien compañeros, habría diez que sentirían en el alma el tremendo declive que un referendum ha legalizado. La precipitación de liquidar «eso» parece haber hecho furor en nuestros medios ,en olvido total de que la CNT, para afirmarse, está obligada a obra constructiva, a dar ejemplo, a materializarse en realizaciones, a prodigarse en iniciativas, a transformar en realidades los ensueños...

Afortunadamente, ni en el exilio los cenetistas hemos resultado negativos. Poseemos aquí realizaciones visibles. Derrocación del franquismo aparte, en todas las otras empresas hemos sido afortunados. Sólo en una hemos tranceado desmentirnos, y es la que se denomina Aymare. ¿Por qué? Por no haberla tratado con el cariño que la misma merecía. El sonsonete de «no me hables de Aymare» nos ha hecho mucho daño.

Se dice que la tierra de Aymare es ingrata. Que lo fuese. Pero librada a los colectivistas que en Israel hicieron surgir grandes y ubérrimos naranjales en la arena, dejarían de serlo.

En el Hérault existe una colectividad judía, de no compañeros, compuesta por 60 personas. Tierra y clima de allí no se equivalen a lo del Var; no obstante, la tal colectividad subsiste y progresa. ¿Cómo? Agrícola e industrialmente.

En Aymare tuvimos compañeros mutilados trazando surcos. ¿Qué podían hacer aquellos esforzados? Menos que los completamente válidos. Con éstos al arado y los anteriores confeccionando alpargatas, zapatos, géneros de punto, etc., ahora Aymare sería ejemplo, casa arraigada y siempre floreciente.

Tal se propuso en «CNT» en la época y no se hizo caso; peor : algunos razonamientos — obtusos — fueron opeustos: «¿Qué profesional va a enseñar a los del SIC? ¿Ahora fábricas en la colonia? ¿Más complicaciones?»

Desde Fanjeaux un oficial zapatero se ofreció para dirigir la posible zapatería aymarense. Silencio. Para el género de punto hay máquinas domiciliarias. Ni pensarlo. La confección de alpargatas muchos compañeros del SIC ellos mismos se la han aprendido, y suerte de ello han tenido. Clientes, Aymare los hubiese obtenido en todas las FF. LL. La colocación de las mercancías era segura, y no hicimos nada por carencia de interés, o de visión, no de medios. Y habríamos salvado el crédito agrícola de Aymare no condenando al grupo campesino, cinco personas para sostener una familia de veinte.

Este es el error de la Organización, no de Aymare. A los del grupo de trabajo había que dejarlos en su heroico cometido de convertir en vergel una tierra catalogada mediocre; y habrían salido con la suya; porque impulsaban también la granjería y en el todo no echaban minuto al aire. Lo hemos visto, y nos hemos entusiasmado. La obra estuvo repetidamente a nuestro alcance verla y comprobarla. Notamos asimismo sus defectos, que correspondía a la Organización corregirlos. Mas los compañeros — los del 100 sobre 10 — jamás han visto claro.

Aymare se salva de sobra cumpliendo sus tres aspectos: agrícola, granjista y manufacturero. Con el voto en contra de ahora, no nos salvamos del fiasco, porque ante el opositor solapado de nada nos servirá esconder la testa debajo del ala. Quienes derivan de un fracaso en otro gustan de verse en compañía, y conste que nos referimos a los ajenos.

Los de la C.N.T. valemos por lo que podemos, no por lo que aflojamos. Tratar de construir una casa y que nos caiga lo obrado con sus tablones encima, no podremos defenderlo ni con el culpable silencio que en tal caso parece se impone. Corregimos a la sociedad en todas sus manifestaciones, y si la sociedad puede corregirnos sonadas inepcias, quedamos en el mercado de los mutuos dimes y diretes, cuando lo nuestro es trascendental, esto es : muy serio.

Aymare puede ser comprada por compañeros que se adelanten a sórdidos propietarios y agencieros. Una vez que la rotativa de « Soli » fue puesta a subasta judicial en Barcelona, la Organización la sustrajo del fisco por 10 pesetas, la oferta mínima fijada. Si ahora el procedimiento difiere, no por ello el fondo del caso deja de ser el mismo. Nadie más que un grupo de compañeros colectivistas debe sentar pie en Aymare, esa tierra nuestra que cada vez que la pisamos nos emancipa del exilio.

JUAN FERRER

EXPLICACION A COLABORADORES Y LECTORES

La confección de este número ha sido adelantada para alcanzar el Primero de Mayo, quedando en la obligación de precipitarnos para llegar pronto a Correos. Precipitación que, contra nuestra voluntad, deja fuera de páginas varios escritos, algunos de ellos de actualidad.

Los compañeros a quienes nos dirigimos sabrán excusarnos.

El redactor de español.

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE
2 PAGINAS EN ESPAÑOL

La verdad prevaleció

Los mártires de Chicago

por Floreal Ocaña

NO narraremos la vida de luchas de nuestros compañeros por la causa anárquica. La falta de espacio lo impide. Sólo pondremos de relieve la injusticia que cometió el Estado llevándolos a la horca por un acto que no cometieron.

En Chicago, el 1º de mayo de 1886, más de 50.000 obreros empezaron la huelga por la conquista de las ocho horas. La actividad agitadora de los anarquistas era extraordinaria, sorprendente. Se multiplicaban en la propaganda y en la orientación del movimiento obrero. Tomaban parte en todos los actos públicos. En esta acción se distinguieron Parsons, Spies, Engel y Fielden. El mismo 1º de mayo se celebró un mitin al que concurrieron más de 25.000 trabajadores. Les dirigieron la palabra Spies, Parsons, Fieldman y Schwab. Burguesía y policía norteamericana no sabían qué hacer. Los anarquistas, los «temibles» anarquistas, habían logrado, con sus palabras, sus escritos y su conducta revolucionaria honrada y valerosa convencer al proletariado de Chicago que él, sólo él, al margen de líderes y políticos debía y podía defender sus propios intereses.

Multiplicáronse los mitines y asambleas. El 4 de mayo se organizó un mitin en la plaza de Haymarket. Spies fue el primer orador, y Parsons el segundo. Siguió Fielden en el uso de la palabra. En vista del orden en que se desarrollaba el mitin, las fuerzas de policía iniciaron un movimiento de retirada. Pero fue un engaño. Contra lo previsto, cuando Fielden iba a terminar su discurso ciento ochenta policías avanzaron, amenazadoramente, hacia los obreros reunidos. Y, de pronto, una bomba cayó entre ellos haciendo numerosas víctimas.

Los oradores eran anarquistas, pero no asesinos de desgraciados policías. Invencibles en sus convicciones, insobornables por el oro del capitalismo, éste optó por pagar la mano criminal que lanzara la bomba. Destrozaría cuerpos de sus propios servidores, pero serviría para acusar, procesar y eliminar a unos *Hombres*, a unos denodados defensores de los oprimidos, incapaces de traicionarlos. En el banquillo de los acusados fueron obligados a sentarse Lingg, Parsons, Fischer, Engel, Spies, Fielden, Neebe y Schwab. ¡Ocho anarquistas! El fiscal, el representante del Estado, los acusó de pertenecer a la Internacional Primera, que llamó Organización Secreta que organizaba la Revolución Social para el 1º de mayo. «Abortado el movimiento revolucionario para esta fecha —proclamó el fiscal—, los acusados intentaban acabar con el orden actual el 4 de mayo, por medio de las armas y de la dinamita que habían repartido entre los comprometidos.»

Los acusados destruyeron, parte por parte, toda la acusación fiscal. Pulverizaron sus argumentos. Se les podía probar que eran anarquistas, porque allí mismo, delante del Tribunal y del mundo defendían sus ideas; pero ninguna prueba existía que éllos lanzaron el aparato mortífero. Además, sólo una mano pudo lanzarlo, y en el proceso se pedía pena de muerte para varios.

El interés de la Patronal y de la Policía, con la complicidad del Tribunal, estaba bien claro : querían acabar con todos aquellos idealistas: unos llevarlos al patíbulo y a otros a ser carne de presidio. Estaban condenados de antemano. El 11 de noviembre de 1887, Spies, Fischer, Engel y Parsons subieron al patíbulo con serenidad heroica, sin temblores, desafiando a sus verdugos lanzando hurras a la Anarquía.

He aquí sus últimas palabras:

Fischer. — «Grande es la verdad y la verdad prevalecerá.»

Engel. — «¡Hurra por la Anarquía!»

Spies. — «¡Salud tiempo en que nuestro silencio será más poderoso que nuestras voces que hoy sofocan con la muerte!»

Parsons. — «¡Dejad que se oiga la voz del Pueblo!»

Parsons tenía el propósito de hablar más, pero no pudo porque el verdugo, inmediatamente, apretó el lazo y lo hizo caer en la trampa, ahogando la voz de un corazón generoso, verdadera voz del pueblo. A este compañero le hicieron sufrir largos minutos de horrible agonía. Al recordarlos no podemos contener las lágrimas que escapan de nuestro carácter anárquico.

Se consumó la terrible injusticia, el crimen y la sed de venganza de la burguesía de Chicago, reflejo de la norteamericana, contra unas conciencias incorruptibles. La sensibilidad de todos los hombres libres, cultos y buenos, se estremeció de horror ante el crujir de las horcas del Estado. Comprendieron que habían suprimido a unos hombres por defender ideas anárquicas, por atacar, sin tregua, con pasión e inteligencia, con su saber y sus grandes y nobles corazones, por armas, a las instituciones estatales, a todas las formas de explotación y de dominación de unos hombres por otros.

Las huelgas generales de protesta estallaron en todo el mundo. *La voz del Pueblo se oyó* e hizo temblar a los Estados. No la ahogaron con Parsons y sus compañeros. Este, seguro que iba a ser víctima de la Autoridad, nos legó su pensamiento en un libro que escribió en la cárcel, y que tituló: «*La Anarquía, su filosofía y sus bases científicas*». Poco tiempo después de ser asesinado por el Estado, su esposa lo editó. Haciéndose eco de las palabras que su compañero pronunció en el cadalso, escribió lo siguiente en la cubierta del libro: «*Aun después de muerto habla*».

Cualquiera de los condenados habrían dado gustoso su vida para salvar a los demás. Uno ofreció que lo sacrificaran si tanta era la sed de sangre de anarquistas que el Estado experimentaba, y no los exterminaran a todos, porque *todos eran inocentes*. El generoso ofrecimiento hecho por uno de los acusados durante el proceso lo desoyeron sus verdugos, no los conmovió. De haber sido uno de ellos el que lanzara la bomba lo habría declarado y hubiese justificado su acto con el mismo valor que durante el proceso defendieron sus ideas anarquistas por las cuales sabían los procesaban y los condenaban a muerte.

Los «Mártires de Chicago» proclamaron su inocencia y defendieron sus ideas anarquistas, aunque comprendían que los iban a asesinar, oficialmente, a la luz pública mundial, porque las propagaban y las defendían.

«*Grande es la Verdad y la Verdad prevalecerá*», plocamó Fischer breves segundos antes que pendiera de la horca maldita. La verdad que sus ideas anarquistas, nuestras también, pueden salvar a la Humanidad de los bajos egoísmos y de los conflictos bélicos va abriéndose paso en las mentes y en los corazones de las mujeres y de los hombres generosos, de todo el mundo, pero seis años después también prevaleció la verdad que expusieron en el banquillo de los acusados: que *eran inocentes*.

La inocencia de los «Mártires de Chicago» fue proclamada en la revisión del proceso que Altgeld, nuevo gobernador de Illinois, permitió que se hiciera. El 25 de junio de 1893 Fielden, Neebe y Schwab fueron puestos en libertad. Pero ya no podían devolvernos al valeroso Ling que, despreciando y desafiando al Estado y a sus verdugos el 10 de noviembre, víspera de la ejecución, colocándose en la boca una cápsula de fulminato de mercurio se destrozó horriblemente su hermosa cabeza, expirando después de cinco horas de horribles sufrimientos, ni tampoco a Engel, a Parsons, a Fischer y Spies.

No podían ya devolvernos con vida sus cuerpos. La rehabilitación sólo tuvo, pues, une virtud : demostrar la culpabilidad de los explotadores de las energías humanas y de las instituciones autoritarias. Por otra parte, púsose de relieve los métodos terroristas que éstas ponen en juego para aniquilar a los idealistas libertarios integros, que no se «venden» al Estado o a las clases adineradas, que no se someten al «Becerro de Oro».

(*Pasa a la página* 3.)

La fecha clásica

EL acontecimiento del 1º de Mayo (primera voz al mundo obrero para la conquista de la jornada de ocho horas) hoy se nos antoja caducado por avance de los tiempos. Pero nos guardamos de analizar el atraso de las personas.

Hay que ver el atrevimiento de aquellos anarquistas yanki-alemanes entablando lucha contra la potencia capitalista en tiempo en que ésta obligaba a trabajar jornadas de nueve y hasta trece horas a los asalariados. Tamaña osadía condujo a cinco anarquistas, a cinco obreros concientes, al patíbulo. Hoy los trabajadores se van al mitin político, a la manifestación gregaria, a la comilona campestre porque las ocho horas hace tiempo que están conseguidas y olvidadas. La semana modernamente estipulada es la de 42 horas, pero, tan infelizmente, que los/ propios asalariados la reniegan. Importa la jornada diaria de diez horas para intentar una vida de burgués «a la cual el obrero también tiene derecho».

He aquí error, he aquí drama. Burgués en la sociedad no debe existir ninguno para pasar todos a la categoría de productores. Lamentablemente, los proletarios han perdido pulso moral y temple revolucionario, confiando en comisiones gestoras, leyes parlamentarias, realizaciones comunistas estatales, siendo la consecuencia de todo esto el abandono del derecho a ser emancipado, la sujeción de la clase a la esclavitud moderna con desprecio de sí misma despreciando las bases igualitarias, de justicia social preconizadas por los sacrificados en Chicago.

Disponer de alojamiento medianamente decente, de coche, nevera y televisor, no está mal para pasarlo lo más convenientemente posible; pero ello no exime al trabajador de la obligación de supeditarse a la ley infamante del salario, aquí y en España como en la U.R.S.S. y en todas partes donde la organización social es ajena a los que laboran, y propia, particular, de los que mandan y no producen. Disponer de copropiedad y de cachivaches modernos (chatarra al cabo de pocos años), no cambia nuestra situación de desheredados, de desposeídos, de parias de la colectividad sometida al poder abusivo del Estado. El constar en un sindicalismo doméstico, profesional, de coloración política, de rabiosidad autoritaria, no priva de la miseria, de morir de inanición y sobre harapos cuando se llega a edad provecta, gratificados por la ley con unos «honorarios» burlescos, que no dan ni para satisfacer la factura de los servicios funerarios cuando el apurado ex trabajador resuelve morirse para terminar con su calvario.

Eludiendo las ideas de igualdad social, los explotados por el capitalismo ascendente (véanse los capitalismos americano y ursino) han dado un salto al vacío, cabeza abajo, pudiendo resultar de este gesto suicida la eternización de la existencia de clases, una privilegiada, como siempre, y otra desposeída y vejada, como de costumbre. Las realizaciones libertarias de España no parecen haber ilustrado en nada al proletariado del mundo, y, sin embargo, nuestro ígneo 1936 enseñó cómo se puede vivir sin parásitos, cómo se consigue igualizar deberes y derechos y cómo los productores añosos pueden disfrutar en el invierno de su existencia del derecho natural de vivir que en los regímenes democráticos y comunistas se les niega a pesar del fárrago de leyes «protectoras».

El 1º de Mayo tal cual hoy es aceptado nos abruma y asquea. No por la fecha en sí, la más bella del año; sino por su hedor a rebaño obrero, por su vaho de vino, por su regusto de esclavitud voluntaria...

Historia del 1º de Mayo

por Maurice DOMMANGET

Precio, 10 NF en nuestro Servicio de Librería.

Panorámica española

PRIMERO DE MAYO ENTRE REJAS

La prensa franquista ha repetido hasta la saciedad que no hay presos sociales y políticos en España. Tratándose de un sistema de publicidad dirigido desde el Estado, la gente gozando de sus cabales, ya sabe a qué atenerse referente a esas propagandas. La verdad oficial en nuestro país ya hace tiempo que está desacreditada, y para que se vea que el descrédito se afirma una vez más, damos acto seguido la relación de presos político-sociales recientemente recibida de España y de cuya autenticidad de relato respondemos íntegramente.

RELACION DE CONDENADOS POR DELITO DE OPINION EN ESPAÑA

Detenidos últimamente y sujetos a proceso:

BARCELONA: Antonio Turón Turón. ZARAGOZA: Luis Bellota Gil. VALENCIA: Francisco Orozco Gallardo. JAEN: Francisco Carrasco Martínez. MADRID: Ismael Rodríguez Ajar, Fidel Gorrón Canoyra, Eduardo Madrona Castaños, Diego Cívico Rodrigo. OVIEDO: Nicolás Muñiz Alonso (1), Aurelio Iglesias Alvarez, Antonio Bermejo Perea. MALAGA: José Ramiro Porras.

ESTUDIANTES PROCESADOS

Miguel Angel Martínez, Luis Gómez Llorente, Miguel Boyer Salvador. La petición fiscal contra ellos va de 3 a 4 años de encierro, temiéndose que el tribunal se inclinará por esta pena.

OBREROS HUELGUISTAS METALURGICOS DE MADRID, DETENIDOS EN NOVIEMBRE 1961

Pedro Hernández, Angel Alcocer Martínez, Ignacio Sánchez Carmona.

La filiación de todos estos detenidos queda reconocida por las autoridades represoras al clasificarlos como «pro socialistas, simpatizantes con la organización C. N. T.».

∴

POBLACION RECLUSA COMPRENDIENDO PENADOS Y PROCESADOS. ENERO 1962

Condenados por delitos contra la seguridad del Estado, 654; de ellos, 7 mujeres.

Presos en instancia de juicio, 47; de ellos, 2 mujeres.

Más 2 presos gubernativos sin esperanza de salir a la calle.

PENADOS Y PROCESADOS POR DELITO DE «TERRORISMO Y BANDIDAJE», 282; de ellos, una mujer.

Número total de esta lista (incompleta) en presos políticos, juzgados o no: 1.004.

— ——

(1) Ordenada la libertad de Muñiz Alonso por el juez, sigue retenido por la policía de Oviedo a disposición de la Dirección de Seguridad.

Al pueblo español. A los trabajadores

EL PROBLEMA MAS ACUCIANTE

EN este Primero de Mayo, sin dejar de preocuparnos de nuestras más inmediatas y apremiantes reivindicaciones mínimas, aunque sobradamente sabemos que ellas no pueden poner remedio a nuestros males, ante la grave situación que hay creada, debemos fijar nuestra máxima atención sobre el problema más acuciante que tenemos planteado los españoles: el de la LIBERTAD, que va aparejado indisolublemente con el de la JUSTICIA SOCIAL.

Veintitrés años de régimen franquista han dejado a nuestro país a la cola de las demás naciones de Europa. Vivimos con más atraso y con más miseria que ellas. Por otra parte, el Estado franquista, de origen faccioso, es mirado, incluso por los otros Estados vecinos, con desconfianza y recelo. La falta de una relación internacional normal, causa también serio daño a España.

El franquismo es un cuerpo gangrenado en el contexto mundial. Lo será más cada día, y con mayor razón si consideramos que pueblos mismos como los del Maghreb, particularmente, nuestros vecinos del Sur español, adquieren su independencia. Hoy tienen ya más libertad los ciudadanos de Marruecos, de Tunisia —y la tendrán los de Argelia— que los mismos españoles. Disfrutan ya esos pueblos de derechos políticos y sindicales prohibidos en nuestro país.

LA DESASTROSA POLITICA DEL REGIMEN

La economía franquista es la menos sana de las economías europeas. No hay inversiones de capitales ni nuevas industrias que abran sus puertas. Hemos conocido los efectos del paro tecnológico. El Plan de Estabilización no saca al país del estancamiento ni del inmovilismo. Los dólares yanquis son despilfarrados por las camarillas del régimen, y en cambio las bases militares de los Estados Unidos en España atraen sobre la misma los más graves peligros atómicos. En el agro los campesinos siguen hambrientos, sin poder emplear sus brazos, mientras hay tierras sin cultivo, propiedades inmensas abandonadas o dedicadas por sus dueños a diversiones de caza o de otros personales recreos. La juventud española no encuentra trabajo en el país y ha de buscarlo en el extranjero. El estudiantado ve cerrarse ante sí el horizonte. Centenares de jóvenes y de mujeres españolas, sin porvenir en el propio suelo, acosadas por las privaciones, perdida la ilusión para fundar un hogar, se ofrecen como domésticas en Francia, en Inglaterra, en Alemania y en otros lugares. España, que podría dar trabajo a una población activa de 20 millones de seres y alimentar a 50 millones de habitantes, con una buena, competente, sana y honrada administración, es un país en regresión, demográficamente considerado. Los regímenes políticos anteriores a la «Cruzada» no supieron elevar España al nivel de una gran nación, pero el franquismo le ha cortado aún más las alas y la ha hundido mayormente en el cieno. Ha empobrecido como plaga endémica a la población española en general, a las generaciones jóvenes especialmente, física, moral e intelectualmente.

ESTE ESTADO DE COSAS DEBE TERMINAR

Este estado de cosas es necesario que termine. Hemos de ser nosotros mismos, trabajadores españoles, ya que no podemos hacernos excesivas ilusiones sobre eventuales apoyos internacionales, que a lo sumo no pasarán del simple plano moral o solidario, los que determinemos un cambio. Consciente y virilmente. Con inteligencia y con heroica resolución. Como corresponde a un pueblo digno, macho, capaz. Para ello debemos fomentar el clima ambiental. Echar abajo a Franco y a su camarilla, como sea, ha de ser nuestra idea fija.

La movilización decidida de las masas populares conscientes y rebeldes, alzándose de hecho en todas partes, el arranque ciudadano impetuoso y arrollador, pueden hundir el tinglado franquista. La HUELGA GENERAL es, también, una nuestras más formidables armas. Un paro general en Barcelona, Madrid, Bilbao, Valencia, Sevilla, Zaragoza, en las grandes aglomeraciones industriales y urbanas, en las aldeas, en el campo, sincronizado, paralizando en todas partes trabajos, servicios púbicos, tranportes, comunicaciones, toda la actividad del país es posible CUANDO QUERAMOS.

Pero la movilización de la clase obrera española, con voluntad de lucha, implica irremisiblemente sacrificios, porque el franquismo no reparará en medios para defenderse con toda ferocidad. Y ese cambio no puede tener por objetivo únicamente provocar la caída de Franco. Hay que impedir, desde un principio, que un régimen parecido le suceda y que de nuevo las masas laboriosas y el pueblo se vean oprimidos con otras más doradas cadenas e igualmente sometidos a privaciones y miserias. Hay que barrer todos los obstáculos que se opongan a una verdadera renovación de España.

La lucha ha de ser decisiva. Y debemos saber bien, ganándola a pulso, a dónde vamos y lo qué queremos.

MARCHEMOS RESUELTAMENTE HACIA ADELANTE

Echar al franquismo debe ser el objeto inmediato de todos los antifascistas unidos, pero también el salvar a España, consolidando fundamentalmente la LIBERTAD.

Para que el país recobre la normalidad, no han de buscarse soluciones mirando hacia atrás. Estamos en 1962. En la era atómica y nuclear. En un siglo en que todo avanza a gigantescos pasos, científica, técnica, política y socialmente. En una época en que se han iniciado las más grandes transformaciones históricas, en que millones de hombres que hasta hoy habían sido considerados como raza inferior, se elevan a un plano de dignidad igualitaria para mayor honra de la especie humana. Pueblos que han vivido centenares de años en la ignorancia, en el atraso más espantoso, despiertan, sacuden su letargo, dan hoy el gran salto hacia adelante, con audacia, con afán legítimo de renovación y abren su propia vía en el anchuroso camino del Progreso.

Esta España nuestra, que en 1936-39, con su Revolución del 19 de julio inmarcesible, gracias al Pueblo y a sus minorías mejor preparadas y más avanzadas, en uno de los momentos más álgidos de su historia, vió asomar la aurora libertaria y supo colocarse a la cabeza de los pueblos del mundo con sus realizaciones positivas en el terreno económico, social y humano, sobre todo por el esfuerzo de los trabajadores de la Confederación Nacional del Trabajo, y el de la C.N.T. y de la U.G.T. hermanadas, ¿cómo podría detenerse ahora a medio camino? ¿Qué estadista sagaz e inteligente, qué hombres políticos medianamente experimentados podrían concebir como soluciones programas raquíticos, rebasados ya antes de su aplicación por las mismas realidades, sin cambios profundos, sin renovación fundamental de las arcaicas estructuras políticas, sociales y económicas? Demostraría ello, además de ceguera inconcebible, una absoluta incapacidad para poner término a los verdaderos males que aquejan a España.

NO HAY SOLUCIONES INTERMEDIAS

No hay soluciones intermedias para España: si se quiere renovarla hay que abrir una nueva era. Toda clase de gobiernos: monárquicos, republicanos y de tipo dictatorial se han ensayado. El levantamiento militar-falangista tuvo un origen fascista y su objetivo fue paralizar la transformación efectiva de España, ahogar la Revolución constructiva, impedir toda reforma fundamental, defendiendo, por encima de España y de todo, los intereses de clase y de casta, los de los grandes feudales del agro, de los grandes tiburones de la industria y de los monopolios comerciales y financieros, los de la Banca y de la Iglesia Vaticana, los del Ejército, que secuestra la nación. Toda la política del franquismo y del falangismo, del equipo de casta-clérigo-militar, apoyándose en la masa conservadora y reaccionaria española, no ha hecho más que sostener expeditivamente esos privilegios, de los que el hampa y la pandilla andante de generales, jerarcas y nuevos ricos han sacado buena tajada, se han aprovechado escandalosamente.

Una monarquía donjuanera o de cualquier rama, constitucional o no, ya que derechos divinos a esas alturas no pueden invocarse por nadie sin risible desdén, no atacará nunca a fondo esos privilegios ni las instituciones a las que están vinculados. Tampoco lo haría una República burguesa moderada y miedosa, dominada fatalmente por la plutocracia y la finanza, una democracia viciada y prisionera de las oligarquías en los moldes de las viejas estructuras económicas y sociales que se imponen en el sistema capitalista y estatal, como no lo hizo la abrileña de 1931. No la haría un Estado fuerte, porque ningún Estado fuerte podrá conciliar jamás su poder con la verdadera Libertad.

Es el Pueblo mismo, en estas horas y en las que vendrán, son los trabajadores del músculo y del cerebro, los obreros del campo y de la ciudad, manuales, intelectuales y técnicos, la juventud española briosa y audaz, los que están llamados a asumir sus responsabilidades directamente, sin instituciones parasitarias de ningún género, sin compromisos ni ataduras al pasado decadente. Con administración directa libertaria adecuada, ágil, eficaz, de ética incorruptible, teniendo por fin supremo los intereses de la Comunidad española, armonizados universalmente con los de la Humanidad.

EL VERDADERO CAMINO

El triunfo de la etapa de la liberación, de la transformación y de la renovación de España pasa por la revolución experimental libertaria de signo constructivo. Ella nos evitará chocar en los funestos escollos de las dictaduras, como ha ocurrido, entre otros pueblos, en Rusia y países satélites, donde tampoco los trabajadores son libres o en el estancamiento burgués, del que Argentina nos ha dado patente ejemplo, antes con el peronismo y ahora con los Frondizi y los Guido, bajo tutela de los militarotes, marionetas también del capitalismo internacional.

El triunfo de la etapa de la liberación libertaria española, superando el parlamentarismo clásico impotente, estéril y corruptor, ha de conducirnos, con organismos populares responsables nuevos, salidos del mismo pueblo y mandatarios de él, con hechos positivos, con realizaciones y experiencias directas prácticas y efectivas, impulsadas por los mismos productores, a la supresión de las injusticias y de la miseria, por la senda de la Libertad, al ilimitado Progreso, a la gran federación socialista libertaria de los pueblos ibéricos.

Es así como la acción de las masas alzadas para acabar con el franquismo podrá ser fecunda, sin engaño, creadora y realmente victoriosa. Es así como el pueblo español podrá salir del atasco, vivir en libertad, disfrutar de bienestar.

El argumento de que nuestro pueblo carece de madurez y de medios para efectuar un tal cambio, después

(*Termina en la página* 3.)

CRONICA EXPRES

Las oscuras golondrinas

ESTA promediando abril y no se han visto todavía las golondrinas. Depende de lo alta que cae la Pascua este año. Cuando esto ocurre, el invierno tarda a irse y las golondrinas no soportan el invierno.

La más viajera de las aves. Emigran en bandadas sin temor a la distancia. Vuelan confiadamente sobre el mar kilómetros y kilómetros.

Sus giros ningún otro volátil los iguala.

No hay pájaro menos escamón que la golondrina. Tan pronto asciende a las alturas como vuela a ras de tierra.

La golondrina infunde simpatía y respeto. Sólo en ciertos países —China uno de ellos— las cazan por millares y les arrancan los sexos, manjar exótico de lo más repudiable que se conoce.

La memoria de la golondrina es prodigiosa. Viene derecha al punto donde hizo el nido, abandonado al partir de nuevo y en él se reproduce.

Es también un tantico ladrona. Cuando puede entrar furtivamente en un cuarto de costura roba hilos y otras menudencias con que construye el nido. Por mi buhardilla, en Orán, entraban y salían como Pedro por su casa, sin cuidado de mí: yo les dejaba algodones y hebras de seda para que se los llevaran.

Una golondrina no hace verano. En perpetua estación estival, chirrían de gozo al aparecer el alba. Entonces comienzan sus acrobacias en el aire, sus locuras en el espacio, sus frenesíes espectaculares.

¡Oh, la desesperante alegría de las golondrinas!

Gozan de la fuerza solar hasta la desesperación, y desesperados son sus ejercicios medio suicidas. ¿Será por ellas mismas que llevan luto?

Las crías pierden pronto el miedo del vuelo y con esto el mundo materno. A la hora de la marcha —finando setiembre— el nido hecho en una viga queda para el siguiente año... horro de gabelas.

De acuerdo vienen y de acuerdo se van. Siempre a favor de su aclimatación primaveral por lo menos.

Este abril es con nieves extemporáneas, fríos impropios y ventoleras atroces. Bien conocen esto las golondrinas, cuya dilatada ausencia obliga a recordar lo tan repetido de Becquer:

...Pero aquellas que el vuelo re-
[frenaban
tu belleza y mi dicha al contem-
[plar;
Aquellas que aprendieron nues-
[tros nombres...
Esas no volverán.
Sí, cuando soltemos el gambeto.
¡Camará, con el tiempo!...

PUYOL

3428

CNT

LE COMBAT SYNDICALISTE

AIT

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 192 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 10 Mai 1962

LA GREVE DES CHEMINOTS

On a pu lire dans la presse que les fédérations syndicales, de la corporation intéressée, avaient été dépassées dans la grève qui s'est développée les 24 et 25 avril. C'est, nous semble-t-il, aller vite en besogne, et, pour certains, prendre des désirs pour des réalités.

Sans prétendre tout savoir, mais assez bien placés pour parler de la question, nous pensons, au contraire, qu'il n'en a rien été.

Estimer que le sommet a été dépassé parce que les grévistes s'ils ont été couverts le 25, ne l'étaient pas antérieurement, est un argument sans grande valeur. Ce n'est pas la première fois que des mouvements identiques, même de durée illimitée, se développent, et, en toute sincérité, il faut reconnaître que, sauf en une seule circonstance (1936), les papes réformistes n'ont jamais cessé de contrôler et d'orienter la base.

Il en a été de même cette fois. De multiples prises de contact, ont eu lieu entre les responsables des différentes centres importants de la S.N.C.F. et les sièges de fédérations, et ce sont les cadres moyens et subalternes des syndicats, C.G.T. pour la plupart, qui ont déclenché l'opération.

Si un démarrage plus spectaculaire n'est pas intervenu, c'est par prudence plus qu'autre chose. Le climat existant sur les chantiers n'était pas tellement favorable; les discussion orageuses, sur l'opportunité d'un arrêt du travail, en étant le témoignage certain.

Or, pour le sommet, ce qu'il fallait éviter, plus que tout, était un échec. L'abstention du syndicat des agents de conduite (F.G.A.A.C.), dont l'égoïsme ne se dément jamais, et la trahison présumée de Force Ouvrière, qui, traditionnellement, dans ce genre d'opérations, sert de contrepoids au bénéfice du «pouvoir», incitaient à la circonspection. Malgré ces oppositions, le mouvement s'étant développé, plus favorablement qu'escompté, fut officialisé le 25; non pour reprendre les troupes en main, mais parce que le succès était assuré.

Comme le syndicat des agents de conduite, la fédération Force Ouvrière a persévéré dans la trahison. On ne peut autrement qualifier la position particulière de cette dernière; rien d'autre que le désir de soutenir le gouvernement, en torpillant l'action déclenchée par la C.G.T. et la C.F.T.C., ne pouvant être invoqué; les revendications purement réformistes des unes et des autres ne comportant que quelques rares variantes, sans grande importance, incapables de justifier le coup de couteau dans le dos appliqué par Force Ouvrière.

L'attitude de celle-ci eut pu se justifier, en partie, si son programme revendicatif avait différé des autres par un caractère révolutionnaire quelconque, mais ses visées n'allant pas au-delà de petites réformes qu'elle prétend pouvoir obtenir autour d'un tapis vert, en maquignonnant avec le ministre interessé et les «barons du rail», elles ne lui permettent pas d'invoquer ce prétexte.

Le cas d'un ou quelques rares chantiers où les consignes de F.O. n'ont pas été respectées, n'accrédite pas non plus le dépassement. Il prouve tout simplement que l'intense activité d'un individu, même si elle est mal orientée, ou à contresens n'est jamais totalement stérile. Mais nous pouvons, en contrepartie, citer un chantier très important de Paris où un seul adhérent de Force Ouvrière prit position, à titre personnel, en faveur du mouvement, ce qui tend bien à démontrer que notre point de vue n'est pas éloigné de la vérité, s'il l'est, toutefois.

Après avoir constaté que rien ne devrait séparer les lampistes de la corporation, qui poursuivent actuellement les mêmes buts, réformistes, sauf sur le plan politique où, syndicalistes présumés enchainés et leurs opposants soi-disant libres, s'affrontent, regrettons une fois de plus l'absence de maturité des éternels exploités.

Cent fois, ils ont tenté la même expérience avec des résultats toujours négatifs, stériles. Chaque fois, ils persévèrent dans la même erreur et font preuve d'une incompréhension capable de rebuter les plus persévérants d'entre nous.

Ils foncent à toute allure vers le mirage que constitue la hausse des salaire, sans discerner qu'il y a autre chose de plus valable à réaliser; faire, par exemple, baisser les prix: la pomme de terre, aliment essentiel de base, valait hier 145 francs le kilog. et aujourd'hui 195.

Le S.M.I.G. sera presque certainement augmenté en juin. Tous les réformistes, C.G.T. en tête, s'en réjouissent; c'est une grossière erreur. D'ici là, loin de s'amenuiser les marges entre prix et salaires auront eu tout le temps nécessaire pour s'amplifier et les salariés de la base, tout particulièrement, seront une fois de plus mystifiés.

Nous considérons, plus que jamais, que la grève est une arme irrésistible, la seule vraiment valable qui soit à notre disposition; encore faut-il savoir s'en servir. L'utiliser d'une façon inconsidérée risque de provoquer la lassitude, de rebuter, par les échecs successifs enregistrés. Les multiples chaines supplémentaires — achats de «grosses pièces» à crédit, logements d'emploi, etc... — dont se chargent, sans discernement, les ouvriers, les mettent chaque jour un peu plus sous la dépendance patronale, ce qui n'arrange pas les choses, à beaucoup près, puisque leur liberté s'en trouve amenuisée.

Il est grand temps, pensons-nous, de laisser la C.G.T., la C.F.T.C. et Force Ouvrière à leurs conceptions d'un autre âge et d'adopter un sens plus logique des réalités, le nôtre; **d'imposer une baisse massive des prix, qui n'est qu'un palliatif, mais provoquerait des brèches irréparables dans la forteresse capitaliste. Cette action pourrait être couronnée ensuite par une grève générale illimitée, intercorporative, internationale, seule capable d'anéantir définitivement le système d'exploitation de l'homme par l'homme, que nous subissons.**

MEETING CONFEDERAL

Les manifestations, commémorant le 1er Mai, que nous organisons traditionellement chaque année, quand le «pouvoir» ne les interdit pas, se sont développées dimancha 29 avril, selon nos prévisions.

Le nombre des participants a été, semble-t-il, un peu moins important que les années précédentes. C'est, aux événements que nous vivons, les rassemblements en salle, étant donné le comportement de l'O. A. S., présentant toujours un certain danger, à la longueur inusitée du week-end, facilitant fortement les déplacements en province, à la crainte d'interdiction du meeting, enfin, et non à l'indifférence qu'il faut, pensons-nous, attribuer ce fait. Contentons-nous de constater que les absents eurent tort, aussi bien le matin que l'après-midi, le niveau des manifestations ayant été très relevé.

Nous analyserons seulement ici, très succintement, le contenu des interventions des membres de la section française, au cours du meeting du matin, laissant au responsable de la version espagnole le soin de faire de même pour les orateurs qui intervinrent dans cette langue.

Après que le président de séance eut présenté l'acte et lu quelques adresses de sympathie, la parole fut donné à notra camarade

JOSEPH SORIANO

Entrant immédiatement dans le vif du sujet, il indiqua que la lutte des travailleurs est toujours axée sur l'amélioration du standing de vie. Le retour aux 40 heures est étroitement imbriqué dans cette aspiration; malheureusement beaucoup de travailleurs animés par l'appât du gain accordent trop peu d'importance aux loisirs qu'ils devraient prendre en plus grande considération.

Il parla ensuite de la laïcité, de la campagne, entreprise contre les menées cléricales, dont le couronnement fut l'imposant rassemblement de Vincennes; regrette que ce n'ait été qu'un feu de paille, si rapidement oublié.

Se penche sur le problème des vieux, dont la situation est de plus en plus inextricable.

Dénonce, exemple à l'appui, les CADRES, à qui le désir de jouissance enlève tout sens de la dignité et leur attitude inadmissible.

Indique que les jeunes ne suivent pas, leur indifférence pour les problèmes économiques et sociaux étant notoire.

Met en relief les difficultés rencontrées pour donner valeur à nos conceptions considérées irréalisables par les intoxiqués des organisations réformistes.

Démontre la valeur de ce que nous proposons et termine en affirmant qu'il est absolument urgent de changer de structures si nous ne voulons pas subir longtemps encore les mêmes désagréments.

ASPECT DE LA RUE A L'ISSUE DU MEETING

RAYMOND FAUCHOIS

Salue la mémoire de tous ceux qui ont leur nom gravé sur le long martyrologe des luttes sociales.

Etudie ensuite l'actualité.

La stupidité que constituait la guerre d'Algérie a enfin été sanctionnée par le cessez-le-feu, elle n'a pas pourtant cessé; la France a simplement changé d'adversaire.

Nous avons un nouveau gouvernement. A sa tête, le Capital a mis un autre commis.

Le nouveau responsable s'est engagé à une élévation réelle et plus justement répartie du niveau de vie. Ce ne serait pas un mal, dit notre camarade.

La disparité des revenus va de 1 à 1.000.

57 % de salariés gagnent moins de 61.000 francs par mois.

66.000 cadres supérieurs gagnent plus de 350.000 francs par mois. Les syndicats viennent de relancer une campagne revendicative avec pour point essentiel l'augmentation des salaires. Dénonce cette stupidité. Parle des prix, du S.M.I.G., du F.O.-R. M. A.

Déclare le système capitaliste dépassé. Le problème n'est plus de produire mais de vendre. Propose: Distribution, prise au tas, loisirs.

Indique les difficultés pour aboutir. Neutraliser les opposants et leurs valets: Eglise, Armée, Justice, cadres, syndicats réformistes, etc.

Souligne que des impatients font des alliances non souhaitables; avec Force Ouvrière en particulier. Cette personne doit avoir des appâts bien appétissants, dit-il, pour qu'on lui fasse pareillement les yeux doux. La vérité est plus simple; elle cache mieux son jeu, ce qui la rend encore plus dangereuse.

Termine en disant que seule l'AIT, à la condition que ses principes soient strictement respectés, peut apporter la solution à nos problèmes.

JUSTICE OU INJUSTICE ?

«Croyez que le bon patriote est celui qui vous prêche le sérieux, l'amendement intellectuel et moral, et non pas celui qui joue le sort de sa patrie pour montrer son éloquence ou son habileté.»

RENAN

L'erreur humaine ne saurait prévaloir contre la vérité des choses donc, en vertu de cela, essayons d'examiner, en toute objectivité, l'attitude des chefs de l'O.A.S. Disons donc que les événements d'Algérie ont prouvé, par A+B que l'Algérie est musulmane, algérienne et pas du tout française, ni catholique, cela est vrai même si certains généraux ou écrivains européens sont nés à Alger ou en Algérie.

Incontestablement la France ou le capitalisme français a engagé, en Algérie, des capitaux considérables, il est vrai aussi que le capitalisme en a retiré des profits, de la plus value considérable, en plus de cela, c'est une lapalissade d'affirmer que, si à la suite de la libération la France eût considéré l'Algérie comme un département français, si tous les Français, si tous les colons, eussent considéré les musulmans, non pas comme des esclaves que l'on pressure, mais comme des Français authentiques ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs que les Français, il est superflu d'ajouter que les événements sanglants de l'Algérie n'usent pas eu lieu.

N'importe comment les faits sont là et nul ne peut les effacer, disons donc que ni les «mais» ni les «si» ne peuvent changer un iota aux faits qui ensanglantèrent l'Algérie. Ajoutons qu'il serait grotesque, enfantin, de vouloir jouer au Nostradamus, malgré cela un fait demeure, le voici : chaque pays a le droit et le devoir de gérer ses propres affaires intérieures tout en éludant l'intervention étrangère. Cela est absolument vrai pour l'Algérie tout comme pour les pays subjugués par l'URSS.

Après celà, il appert que le fameux slogan : « Algérie Française » n'est qu'une fumisterie immense mijotée dans les neurones cérébrales d'aliénés, car ie ne faut point le cacher, tous ceux qui, en se reclamant du patriotisme, prétendaient imposer à l'Algérie et aux Musulmans, leurs théories de conquérants, sont responsables de crimes, d'assassinats innombrables et impardonnables.

Je dis bien impardonnables parce qu'à la suite de la condamnation à mort d'un sinistre bandit, j'ai nommé Jouhaud, certains journaux estiment que la mort du susnommé ne serait pas une suite logique de la Justice même, mais un assassinat politique. A vrai dire, lorsqu'un loup ravage les troupeaux, les bergers se ressemblent et d'un accord commun décident d'organiser des battues avec l'intention préméditée de supprimer le ravageur et lorsque le but est atteint tout le monde est satisfait et est libéré d'un cauchemar.

Ainsi ce qui est vrai pour le loup est valabre pour tous les généraux factieux, Salan et Jouhaud en tête. Interrogez les Mères Françaises dont le fils a été assassiné, non pas par des Musulmans ennemis de la France, mais ont été assassinés par ordre de Jouhaud, Salan et Compagnie, et ensuite il vous sera possible de ne point hésiter à juger les prénommés.

Faut-il l'écrire ? Au cours de l'histoire, la bourgeoisie n'a jamais hésité à massacrer des grévistes coupables de réclamer le droit de vivre, elle extermina la bande à Bonnot et celle de Ravachol. En plus de cela, les fascistes excellèrent dans l'art de supprimer Trotsky, Kirov, la Vieille Garde Révolutionnaire de l'U.R.S.S., ainsi que Francisco Ferrer, Durutti, Rosselli, Matteotti, Camillo Berneri, les Rosemberg, Sacco et Vanzetti, etc. Or ces meurtres étaient considérés, par les factieux ainsi que par tous les moralistes férus, les défenseurs de l'Etat, comme une conséquence logique de la lutte de classes, ou comme défense de l'Ordre Etabli.

Après cela, l'on voudra bien admettre que tout en condamnant la peine de mort, tout en considérant que nul n'a droit, absolument pas droit de supprimer un contemporain, il n'est pas moins vrai que Salan, Jouhaud et tant d'autres sont des Etres très nuisibles, dangereux et étant donné qu'ils sont responsables de la mort de milliers et de milliers de contemporains, il serait très logique qu'ils payent les conséquences de leur manière d'agir.

Cela est-il clair ou en revanche y-a-t-il là de l'esprit revanchard ? Cette dernière hypothèse serait absurde autant qu'erronée. Voyez-vous dans cette sale histoire ce qui est vraiment honteux, c'est que des personnes soi-disant honnêtes, n'hésitèrent point à témoigner en faveur d'un bandit ; ainsi il appert que si Madame Camus avait le droit d'affirmer que Jouhaud était un patriote authentique, elle n'avait point le droit ni le devoir d'affirmer que le général était honnête; affirmer des bourdes semblables c'est avouer que l'on se moque des Mères françaises dont les fils ont été assassinés par les Bandes à Salan, Jouhaud et Compagnie.

Incontestablement, un loup qui ravagerait des troupeaux de moutons agirait sous l'impulsion de ses instincts de conservation, il n'en est plus de même lorsque des généraux, sous prétexte de sauvegarder les prérogatives de la Patrie, n'hésitent point à exterminer des jeunes gens plein de vie, de santé. Qu'on le veille ou non, cette manière d'agir est absolument contraire aux lois de la lutte pour la vie, pis que cela elle est un assassinat collectif, il s'ensuit que si les responsables d'un tel état de choses, tombent à leur tour, cela n'est que Justice et pas du tout de l'injustice. J'affirme cela et j'en assume la responsabilité absolue non pas pour obéir à l'esprit de vengeance, de haine, de rancune, mais j'affirme cela parce qu'il est logique, humain et que des Bandits, même s'ils sont chamarrés d'étoiles, n'en sont pas moins des bandits ayant sur la conscience des meurtres innombrables ; donc il serait logique, très logique même, qu'ils payent leur dette.

Voilà donc que si le Général De Gaulle, Président de la République Française et Démocratique, usant et abusant de son mandat, graciait Jouhaud, Salan et les autres, le doute ne serait plus admissible et l'on aurait droit de penser que la Justice avec un grand J est bel et bien une Justice à sens unique, autrement dit elle serait une injustice.

Somme toute, lorsqu'on ose exterminer des grévistes coupables de réclamer le droit à une existence convenable et digne d'Etres humains, l'on ne doit pas hésiter à exécuter des assassins du gabarit d'un Jouhaud, Salan et Consorts. A vrai dire cela serait, ni plus ni moins qu'une action conforme aux lois naturelles.

Concluons en disant que tous ceux qui osent penser que l'exécution des généraux factieux et des autres, serait un assassinat, un meurtre, prouvent qu'il n'ont aucune notion de la Justice. Disons-le haut et fort, l'exécution des responsables de l'O. A. S. ne serait point une injustice, un assassinat de gens honnêtes car, nul n'osera nier que les généraux de l'O. A. S. sont des maniaques, des pervers authentiques, des bandits de grands chemins, ils méritent donc bien qu'on leur inflige la même peine qu'ils ont infligée à des Jeunes Français ou Musulmans, voilà le sens véritable de la Justice.

LUC BREGLIANO

Obligations morales

L'objection de conscience est le refus de la pratique de la violence et une prise de position contre les causes de la pratique de la violence. Initiative individuelle, elle est une action révolutionnaire, elle est le refus de l'individu à se plier à des lois criminelles. Elle élève l'individu au respect de la vie, de toutes les vies, au mépris des intérêts de ceux qui sont bénéficiaires du culte des patries.

L'esprit de violence ne sera pas détruit par une révolte utilisant la force de la violence, mais par une révolution utilisant la force de la raison, c'est pourquoi l'objecteur de conscience est un pionnier de la véritable révolution de demain, celle qui justifiera son titre. Dans le passé, il n'y a pas eu de véritables révolutions mais des révoltes. Une révolution implique un ordre nouveau. Tous les changements de régime obtenus par des révoltes pratiquant la violence n'ont pas apporté aux hommes l'abandon de celle-ci, mais sa continuation sous une étiquette différente; c'est pourquoi les hommes attendent encore la véritable révolution, celle qui leur apportera bonheur, liberté et paix.

La mission historique des objecteurs de conscience est de créer. homme par homme, une humanité nouvelle et non de collaborer à des révoltes qui n'apportent aux peuples que des changements de maitres dont le pouvoir repose sur la pratique, l'enseignement, la tolérance de la violence. Les Etats ne reposent que sur la force et la pratique de la violence pour imposer des lois contra nature. L'homme doit, par la raison, s'émanciper de la tutelle des Etats, pratiquer la fraternité qui assure la liberté et garantit la paix. Le refus d'obéissance aux lois de violence, instaurées par les Etats, est la justification de la révelation de la conscience de l'homme. La soumission aux lois de violence, la non-protestation autorisant l'application de ces lois, apportent la preuve du manque d'élévation de la conscience chez l'individu.

Dans la société actuelle divisée en forts et en opprimés, la fraternité et la liberté ne sont que des mots, la paix une chimère. L'esclavage, fruit du capital doit nous faire comprendre que les peuples ne peuvent gagner la liberté et la paix par une collaboration avec ceux qui détiennent capital et pouvoir mais par de longs efforts persévérants à se libérer des servitudes, des lois immorales, des enseignements contra nature. La paix l'abandon de la violence, la liberté, seront les récompenses des générations qui auront le courage de s'émanciper et de refuser d'obéir aux malfaiteurs de l'humanité.

Soyons donc forts nous-même, isolément, refusons le mal, pratiquons le bien, devenons des hommes conscients, respectons le jugement de notre conscience, apportons nos efforts à convaincre d'autres hommes que la route de la paix n'est pas celle de la soumission, n'est pas celle des patries, tout au contraire, celle de la dignité de l'homme, celle du respect de l'humanité. Quand des associations d'hommes conscients s'édifieront clandestinement puis ouvertement, l'édifice de la violence sera miné et ses jours seront comptés. Appliquons nous donc à devenir humains et à gagner d'autres hommes à une civilisation véritablement humaine; voilà la préparation de la révolution que nous devons faire, à laquelle nous devons consacrer le meilleur de nous, non pas demain, mais aujourd'hui même, car l'abandon de la violence et le respect de l'homme ne pourront être reconnus et admis que par la force de l'union du plus grand nombre constituant une unité décidée et courageuse.

Une évolution lente, acheminant vers une transformation profonde, s'opère dans l'esprit de beaucoup d'hommes. Les abus des Etats amènent les hommes à interroger et à rechercher les bases des maux qui écrasent l'humanité. Toutes les révoltes des peuples ne peuvent mener loin et s'avèrent rapidément et pratiquement inutiles du fait qu'elles ne recherchent que des améliorations économiques et politiques, sans tenir compte de l'objectif moral qui est le plus impérieux et le plus nécessaire. Sans certaines obligations morales que l'homme s'impose volontairement, une société ne peut subsister en paix et le pouvoir des Etats devient dangereux pour les peuples soumis au fol orgueil de quelques malins, qui peuvent leur faire accomplir le plus grand crime: la guerre.

L'homme évolué ne peut que refuser de prendre les armes contre un autre homme; l'objection de conscience ne peut être que sa seule prise de position face au problème de la violence; il ne peut, sa vie entière, que protester contre l'obligation de tuer faite à ses frères; il doit denoncer tous les mensonges enseignés en devoir, toutes les servitudes qui abaissent l'homme et le conduisent au crime légal.

René VILLARD

Hé! là. Hé! là.

On a pu lire dans «Libération» du 11-4-1962:

«La révolution arabe en Algérie, qui a appris la signification de la lutte pour la dignité de la patrie et du peuple, est prête à engager cent mille de ses soldats dans la bataille pour la libération de la Palestine». Il s'agit d'une déclaration, qu'il conteste d'ailleurs maintenant, faite par Benbella au Caire. Eh bien, il n'y va pas de main forte le frère! Il n'en a donc pas assez de la bagarre? Est-ce donc ça le sens de la lutte du F.L.N.? Combattre l'occupant du pays, libérer celui-ci et puis, sur sa lancée, partir ailleurs libérer d'autres pays sous prétexte que ces pays étaient autrefois habités par des arabes. Allons, allons, du calme! La Palestine, présentement organisée et habitée par des juifs venus du monde entier n'a pas besoin de devenir un foyer de guerre. D'autant plus que se font là des essais d'organisations communautaires qui pourraient bien servir de modèle à l'organisation de l'Algérie indépendante. Si nous nous permettions de donner un conseil à Benbella, nous lui dirions ceci: «Garde tes centurions, camarade, garde-les encore pour quelque temps ,tant que la paix pleine et entière n'est pas établie dans le territoire algérien, et puis, à ce moment là, démobilise-les, et mets-les au boulot. Et toi avec, car le besoin s'en fera sentir, crois-moi».

Après avoir démoli, il faut reconstruire, et montrer que l'on n'a pas guerroyé pendant sept ans pour rien!

BLANQUET

EDITORIAL

La obsesión por España

NUESTROS amigos franceses nos consideran excesivamente obsesionados por España. No es la nación en sí lo que nos trae de cabeza, sino la tremenda y persistente desgracia de nuestro pueblo. Rigiendo el país la tiranía franquista, con toda su secuela de estragos morales y físicos, forzoso es que nuestra atención se mantenga fija a nuestro doloroso predio aun a riesgo de parecer españoles sistemáticos, cosa que en realidad no somos. En España, nadie menos español que los españoles. Fuera — forzosamente — de ella, es natural que nos interesemos por nuestros problemas.

El de ahora — un « ahora » de 23 años — sigue siendo la reconquista del terreno y de la moral perdidos; el de la reanarquización de nuestro elemento exilado con vistas a la verdadera anarquización de la población moderna española. Por estarse lejos de ello — se dice —; para acercarnos lo más posible a la realidad libertaria de España, afirmamos nosotros. Todo el mundo — es verdad — interpreta los acontecimientos a su guisa y conveniencia, reservándonos nosotros el mismo derecho. Hay quienes consideran caducado el acratismo hispano, abriendo la puerta a todos los reformismos y preceptos estatales. Para salir de lo ideal lejano los confederales, perfilamos la posibilidad comunista libertaria y, sin embargo, los posibilistas de ogaño ni mencionan siquiera el comunismo libertario. ¿Se trata de tránsito? ¿Hacia dónde?

La base o raíz de la Confederación permanece firme en sus postulados, sin embargo. España cuenta, pero no desde el yermo ciudadano, antiideológico conseguido por Franco. «La España de hoy no es la que abandonásteis. Sus métodos son otros», lo cual hay que verlo. Aparte los héroes que desde 1939 se han hecho matar resistiendo legendariamente en las montañas, queda la expresión popular de la huelga por encima del chiste de la clase media. Los estudiantes llevan buena parte en el combate con plantes y agudezas, negativas en aula y manifestaciones en la calle. Pero los obreros, cuando manifiestan, abandonan el trabajo, invaden la vía pública sabiendo que no serán tratados con guante blanco por la corchetería del tirano. ¿Qué son las huelgas generales españolas de 1945, 1949, 1951 y otras menos importantes, hasta alcanzar ésta tan significativa de los mineros asturianos, sino una continuidad del historial sindicalista revolucionario de nuestro proletariado?

Y cuando nuestros obreros son capaces de obligar al general Franco a reconocer el 1° de Mayo cuya celebración del 1939 al 1958 permaneció suprimida cuando el trabajador español ha paralizado la economía franquista cada vez que se le ha antojado hacerlo, ¿quién puede hablar de métodos de acción directa caducos, de procedimientos pre 1936 olvidados? Cuando el pueblo se la juega por un mero asunto de tranvías, ¿quién está en la medida de afirmar que aquél es incapaz de pronunciar un paso por el comunismo libertario?

Cuando va la vida en la contienda, cuando en ésta se puede perder el todo, es la cosa más fácil ir a por el todo. La cuestión reside en romper la capa de hielo, no en aportar hielo para congelar audacias y esperanzas.

Con cálculos, moderaciones y pequeñeces, las grandes huelgas antifranquistas de Cataluña, Vizcaya, Asturias, Andalucía y partes del resto de España, no habrían sido. Se necesita arrojo, tal vez un caudal de heroísmo, para declarar huelgas reivindicativas y protestatarias en un país donde el sátrapa lleva fusilados a 300.000 compañeros, donde la huelga está amenazadoramente prohibida, donde el sindicato es fascista, donde las cárceles se repletan y descongestionan cara a los cementerios. Inútil que se nos hable de cambios de frente en lo que toca al proletariado español consciente o que, simplemente, vibra. El otro, el amorfo, el vulgar, el sediento de pan y facilidades «como sea», jamás ha sido el que ha pesado en la balanza de las sindicalistas decisiones. ¿Es que no existía antaño un sector obrero apático, apto para provocar recelos y prevenciones en los trabajadores capaces de lucha?

23 años de exilio nos han usado el ánimo. Seamos claros, y no carguemos a la cuenta del trabajador español el déficit de vigor que nos notamos. Aquí, si gritamos es para despertarnos. Allí no gritan porque están despiertos. Eso es todo.

CORREO DEL INTERIOR

24 horas de un día, en la España que soñaba José Antonio

PUEDE uno levantarse a las siete o a las ocho, según la hora en que empiece el trabajo, cuando se trate de productores; puede uno levantarse a las diez, a las once o a mediodía, si pertenece a la clase privilegiada. Es lo que dicen los curas: «De todo hay en la viña del señor». Esto en términos fachas, se llama democracia orgánica, todos hacen lo que quieren, los unos trabajan y los otros viven del trabajo de los demás.

Si a las ocho pone uno la radio oirá en primer lugar una oración a la Virgen, el rosario, la misa y el santo del día, para que nadie dude de que somos un país católico. A continuación palabras del jefe y palabras de José Antonio; y para descansar anuncios interminables; después, si uno no está todavía cansado y no ha cerrado la radio, tal vez oiga un poco de música o un folletón por entregas radiofónicas, titulado «El criminal nunca pierde», «El sobrino de la portera» o «La madre que lo parió»; se trata de literatura selecta para educar al pueblo.

Salimos a la calle; los tranvías van llenos, es recomendable cogerlos al vuelo si uno está en forma deportiva, o mejor ir a pie, aunque los zapatos están caros. Es la masa laboral que va camino del trabajo para ganar aproximadamente la mitad de lo que se necesita para vivir; de la otra mitad, como estamos en España, provee el Espíritu Santo; en los rostros tristeza, malhumor, resignación, rabia. Las calles están siempre en reparaciones, cuando se acaban unos baches aparecen otros, cuando se arregla un lado de la calzada se pasa al otro; no lo acabamos de comprender. ¿Sucede lo mismo en los demás países?

En las paredes unos letrerotes en negro: ¡Viva el rey Javier! ¿Quién es ese tío? ¿Ha aumentado la familia real? Un enterado nos dice al oído que se trata de un descendiente directo de los godos. Otros letreros, éstos borrados, piden libertad y revolución; el jefe tiene buen cuidado en borrarlos porque quiere vivir tranquilo, tiene mucho que digerir y le molesta el griterío del pueblo.

En el taller, en la fábrica o la oficina no hay muchas ganas de trabajar porque a nadie le gusta gastar su sudor para engordar a los demás. Teóricamente estamos muertos de hambre la mitad de los españoles; la otra mitad es la de los hambrones que nunca tienen bastante y que por desgracia no revientan. Los proletarios se mantienen en pie porque los hispanos gozamos del derecho de trabajar en dos o tres oficios cuando con uno no tenemos bastante; hay cosas muy apropiadas, por ejemplo, cobrador de recibos, sereno, representante, agente de seguros o contable. Y con todo ello cada vez más empeñados. Así se explica que la emigración sea cada vez mayor, y la que será si Dios no lo remedia. (Esto de Dios, Cristo y su madre es indispensable estando en España).

Puede uno coger el periódico, de antemano sabemos lo que nos va a decir: foto del jefe, sonrisa de la jefa, medalla para él, collar para ella, recepción en honor del rey Chindasvinto de la Arabia Oriental, banquete homenaje a Mr. Kiki, eminente hombre de negocias de Far West que estudia la introducción en España de un nuevo modelo de sombrero de paja; collar de la orden de Isabel la Católica y su marido Fernando para el escritor Lapeirie de la Pamplemouse, que visita España de gorra invitado por el Ministerio de Información y Turismo. Artículo de fondo sobre «Lo social y la Ley de Reforma Tributaria» ininteligible pero de mucho mérito. Sucesos, toros y una pequeña sección de fútbol de cuatro páginas hablando de H.H. y del Pentancampeón.

A mediodía a casa a comer. La mujer está de mal talante, por más equilibrios que hace no consigue nivelar el presupuesto y ni con mercado, ni con supermercado (otro camelo) hay manera de llenar el cesto con los cinco o seis duros de que dispone para la compra. El marido se pone de mal humor y riñe con la consorte; los niños lloran, hay bronca y el padre de familia acaba saliendo de estampía. Hogar, dulce hogar, qué bien estás desde que este régimen sacrosanto presume de proteger a la familia.

Otra sesión de trabajo por la tarde, más tres o cuatro horas extraordinarias o un trabajo suplementario. Salida a la calle a tomar el fresco y a recobrar el pulso. Tropiezas con un amigo, está fastidiado, molesto, harto de esta vida de pejiguera, veintitrés años aguantando marea. Hablas con otro, te cuenta la misma historia, está arreglando los papeles para emigrar al Brasil, cree que allí no le seguirá la sombra de Franco, aunque se equivoca porque ahora el Estado envía un cura en cada expedición de emigrantes, tiene por misión hacer de quintacolumnista y no dejarlos en paz aunque vayan a la Patagonia.

Pasamos por un cine o un teatro (en donde se hace de todo menos teatro), entra la gente de la noche, empindongada, enjoyada, con abrigos de pieles. Son la nueva sociedad del régimen, los que están en la gloria: estraperlistas, nuevos ricos, especuladores, financieros, enchufados. Tienen todas las ventajas del sistema capitalista y ninguno de sus inconvenientes; están respaldados en sus abusos por el ejército y por la Iglesia, se acabaron las huelgas, los mítines y las protestas; todo el mundo callado y si alguno se empeña en chillar las puertas de la cárcel están abiertas. Orden, mucho orden, es lo que ellos querían, por eso dicen entusiasmados: ¿cuándo se ha vivido mejor en España? Su único enemigo es su codicia insaciable, que no los deja dormir.

Sopla un ventecillo fresco, el clima es suave, invita al paseo y a la meditación, los ánimos se entonan, piensa uno en la desgracia de este país, que cayó bajo el yugo de la reacción; la historia juega estas bromas absurdas. Hay que volver a casa a enfrentarse de nuevo con la realidad, cansancio, cena ligera y a la cama; o tal vez a algún cine de barriada para que la costilla se distraiga, cine de evasión, de vaqueros, de policías, de estrellas famosas porque cada semana cambian de marido, malo, muy malo, pero todo ello embrutece a la gente y retrasa el momento de la verdad. El día se cierra en la noche de la esperanza porque la esperanza sigue en pie. ¿O es que el mundo va a dar vueltas del revés?

NICA-SIPANY-AGUA

Mitin en Grenoble

Mitin de afirmación confederal organizado por la Comisión de Relaciones de Savoie-Isère y F. Local de Grenoble. Se celebrará en Grenoble, Sala rez-de-chaussée de la Bourse du Travail, rue Berthe de Boissieux, a las diez de la mañana del domingo día 20 de mayo. Tomarán la palabra por la CNT francesa, LAVOREL, de la XIIIème U. R.; por la FIJL Marcelino BOTICARIO; por la CNT de España en el Exilio J. J. DOMENECH.

CRONICA EXPRES

Estampa taurina

CASI todos los toreros fueron « fachas » en el transcurso de la revolución española. El torero cuando llega arriba se apropia las maneras de los señoritos que le rodean y bailan el agua.

A todas partes le acompaña una cohorte de candongos vividores que pasan de la largueza del diestro.

Parte de lo que gana le va en sostener una aureola que por un lado le favorece y por otro le perjudica.

El prestigio del torero estriba en el derroche. Está obligado a sufragar juergas y hacer el ancho con las mujeres.

Procede de clase humilde, pero el dinero lo eleva.

El torero cobra cara la exposición de la vida, mucho más que el obrero minero, que también se la juega.

Si el torero tuviese en cuenta sus principios, su hambre, su desnudez, los malos tratos de la guardia civil y otras muchas vicisitudes, miraría con malos ojos a los señoritos.

En la guerra de España contra el fascismo, muy pocos estuvieron de nuestra parte, con ser la causa del pueblo la que defendíamos y con ser ellos pueblo: llevados de un señoritismo pegadizo, los que en nuestra zona encontrábanse ahuecaron a la del enemigo. (Como agua pasada no muele molino, vale más no citar nombres).

La revolución suprimió el espectáculo bochornoso de las corridas de toros, de aquí la inquina que nos tomaron los toreros. Naturalmente no se hallaban acomodados a su gusto, entre los rojos. La atmósfera revolucionaria, contraria a sus hábitos, les producía cierta desazón rayana en la asfixia. Echaban de menos el libertinaje con sus componentes perniciosos de vicio. La revolución proscribió la idolatría, lo que fue un golpe mortal para ellos, porque los pobres diablos tenían se por semidioses.

Los toreros « fachas » sirvieron a la reacción y cooperaron al exterminio de los nuestros por aire y por tierra. Los bombardeos de Córdoba, favorecidos por el borrachón de Queipo, los realizaba en su avioneta un extorero.

Estos últimos días ha corrido por aquí la nueva del suicidio de Belmonte, multimillonario, no se sabe a punto fijo si por defecto físico (impotencia) o por una razón de índole sentimental no correspondida por causa de los años (setenta). De todos modos, no ha muerto de cornada de toro, retirado como estaba desde mucho antes.

Al que ha cogido el toro ha sido a Salán.

PUYOL

Comuniqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Très important : Tout envoi recommandé, chargé, ainsi que les mandats devront être adressés au nom de l'un des responsables confédéraux. Les objets de cet ordre ne pouvant être retirés de la poste si l'adresse du destinataire ne mentionne que la raison sociale C.N.T. et, dans ce cas, feront retour à l'expéditeur.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol.

UNION LOCALE DE VERSAILLES
Adresser la correspondance au camarade H. Besnier, **2, impasse** Nungesser et Coli à Versailles.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Siège et correspondance 24, rue Rouget de l'Isle : Permanence les samedis de 17 à 18 h. 30. Diffusion du COMBAT SYNDICALISTE, adhésions, renseignements, Bibliothèque

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

S.I.A.

La Sección Local de S. I. A., La Rochelle, convoca a los compañeros y amigos de S. I. A. a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo veinte de mayo a las 10 de la mañana en el lugar de costumbre.

Los asuntos a tratar requieren la asistencia de todos, pues los problemas de solidaridad planteados son de tal envergadura que no tienen espera. Los otros asuntos a tratar son también de interés general. Esperamos no faltaréis con vuestro aporte en iniciativas y colaboración.

SUSCRIPCION

SUSCRIPCION PRO ANCIANOS Y ENFERMOS
MES DE MAYO. LISTA N° 1

Suma anterior, 830,49 NF.

Maçon (S.-et.-L.): S. I. A., 60 NF; Martinez, 5; González, 5; Miranda, 5. *Bernay (Eure):* José Francistarra, 5; Eduardo Marzal, 5; Candelas, 5,40. *Luzech:* Jesús Cabellud, 10. *Chartres:* Antonio Algarate, 5. *La Motte-Beuvron:* F. Canillas, 39. *Bruselas:* Donativo del recién compañero fallecido Francisco López de la F. Local de Bruselas, 480. *Eyragues:* Samuel Falgas, 5,40. *Labruguière (Tarn):* A. Jurado, 5. *St. Sebastien (L. A.):* Pascual Uson, 10. *F. Local Limoges:* 12. *F. Local Marsella:* 23,40. *Cahors. Torner:* 10,80. *Bordeaux:* E. Martin, 5. *Firminy (Loire):* Familia Fernández, 20. *Cl. Ferrandé P. D.):* Producto de un Festival, 50.

Paris: V. Ballabriga, 10; Montoro, 10; V. Cacho, 10; E. López, de *Orleans*, 5; Cándido Cacho, de *Montcef*, 5; L. C. de Paris, 10; Casellas J., 5; Juan Prats, de *Montceau les Mines*, 10; Herranz de Garges (S.-et.-O.), 15; Crespo, 5; Abelló, 10; Palmira, de *Orleans*, 20; Torralba, 5; Un de les Corts, 2; Elbaile de la *Fermeté* (Nievre), 10; Berthe - Jacques, 5; Familia Marín, de *Houilles*, 16.

Total, 1.749,49 NF.

Pagos mes de abril, 24 beneficiarios a 60 NF: 1.440. Gastos giros: 20,40. Total, 1.460,40 NF.

Total Caja, 289,09 NF.

DISTRIBUCION ABRIL

R. A. Mallemort (B. du Rhône); J. B., Troyes (Aube); M. C., Troyes (Aube); M. C., Troyes (Aube); J. C., Orán; P. C. Toulouse; J. L., Chartres; J. M. Narbonne; J. R., Ollette (P. O.); M. R. Marseille; A. P., Paris; G. U. Marseille; S. A., Méjico; F. S. Ferminy; J. S., Creil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne; S. B., Aspres s-Buch; M. F. Ganges (Hlt); J. S., Plaine St. Denis; R. O., Vaul en Velin; A. G. Perpignan; R. M. y J. L. C., Bordeaux.

Mitin de Alianza

CON buena afluencia de público tuvo lugar el día primero de mayo el anunciado mitin de Alianza Sindical en la Sala Lancry. Pasamos por la apertura de ritual bien enfocada por el presidente del acto, y detengámonos en la exposición de Reynaud, delegado de Fuerza Obrera, el cual ofrece lucha común con los sindicalistas españoles contra el fascismo en tal problema de ambos lados de la frontera. Hay rebelión consumada y triunfante en España y rebeldía efectiva contra la democracia francesa. Convirtamos el 1° de Mayo en día por la internacional de la Paz y la Libertad. El pueblo francés, como el español, rechaza la empresa fascista. Y porque jefes fascistas galos son retenidos — hasta cierto punto — en España, nuestro gobierno compensa a Franco molestando a elementos antifranquistas exilados aspendiéndoles las publicaciones y persiguiendo a militantes sindicalistas. Para afianzar las libertades precisa una acción común que acabe con el fascismo galo e ibérico. Arrancar el gran germen del fascismo en esta parte del Continente, equivaldría a la desaparición del fascismo europeo. Insiste en que se ayude enteramente al pueblo español para sanear el panorama político europeo.

Arcilla, en nombre de los Solidarios Vascos. Saluda, y se libra a un somero balance de las posiciones del exilio. Hace 25 años — prosigue — que el gobierno francés declaró oficial la fecha del 1° de Mayo. Se le anticipó un poco nuestra República. El franquismo destruyó esa libertad — el 1° de Mayo — aunque por la fuerza de las circunstancias ha tenido que reconocerla.

Ha sido horrible la aventura franquista del 18 de julio del 36 hasta nuestros días, y a la A. S. y a Fuerzas Democráticas les cabe la oportunidad de aportar esfuerzos para terminar con la trágica aventura franquista. El pueblo español hace lo que puede con huelgas espaciadas, pero magníficas. En la miseria, las gentes desertan España en busca de pan en el extranjero en tanto Franco se libra a tejemanejes con jefes fascistas de todo el mundo, lo que hace entrever que el régimen franquista va al fracaso. Los vascos, cual se asegura, son parcos en palabras y largos en hechos. Promete el decidido concurso de los mismos para la libertad de España.

Franco aseguró en el Congreso nacionalsindicalista ser falso que el país se desarrolle en dictadura, declaración estúpida y demagógica : « ¡Cómo iba el pueblo a soportar eso, cómo romper unas cadenas que no tenemos !» Cinismo de prepotente, sin réplica posible. Duro le será al franquismo demostrar personalidad bondadosa. Con toda su ficción sindicalista los del régimen ejercen un monopolio indiscutible en la C.N.S. Incluso los propósitos reformadores insinuados por las derechas no franquistas, serían yugulados por la Falange, celosa de su predominio. Pero su C.N.S. no está por ello menos fracasada, pues los trabajadores reclaman por su estricta cuenta. Y hay sensación de fatiga en el franquismo, aunque su torpeza siga. En vez de enterrar el hacha horrible de la guerra civil persiste blandiéndola amenazadoramente, no evitando la reacción saludable de los mineros astures y de los gañanes del campo gaditano. Hay mensaje que transmitir desde el exilio al proletariado hispano.

A. S. no se deja cautivar por las zalemas de los políticos monárquicos pese al espantajo que exhiben de una nueva guerra civil. Y en el Interior, obreros vascos, andaluces y asturianos dan prueba del vigor del movimiento sindicalista revalucionario. Hemos pasado demasiados años en el exilio para saber el procedimiento que conviene. La unidad de todos demostrará que el gigante franquista tiene los pies de barro.

Roque Santamaría representa a la C. N. T., Secretariado Intercontinental, en el acto que se celebra. Patentiza las gestas heroicas del proletariado, y sus claras premisas: «La unión hace la fuerza», «Trabajadores de todos los países, uníos»; ello en un salto de fronteras eliminando patrias, guerras y desconsiderando intereses particulares de raza y de privilegio.

Pero nuestro 1° de Mayo hay que establecerlo ahora a la escala nacional. España sirve de base al fascismo y en nuestro país el gobierno ignora sistemáticamente los derechos fundamentales del hombre. Solidario con el mundo, el trabajador español siempre lo ha sido, pero ahora espera la solidaridad recíproca, ayuda para salir de la dictadura.

No se dirá que nuestro pueblo no hace nada: huelgas estudiantiles y protestas en Cataluña, huelgas industriales en Puerto Sagunto, minas de Asturias; huelgas agrícolas en tierras gaditanas. Se presiona. Cuando los trabajadores se lo propongan hay franquismo para pocos días. Pero venga esa solidaridad de fuera, cordial y efectiva, no de salón: verídica. Lo platónico y filantrópico es vistoso, pero negativo.

A. S. tiene establecidos propósitos concretos. Estimulémonos. Contándose con elementos dispuestos el internacionalismo libre ayudará; pero hay que ser merecedores, ser promesa de continuidad, no de disgregación como hasta ahora.

No vamos a derrocar a Franco para que un caciquismo económico lo suceda. Seguirá la A. S. en España para evitarlo. Las alianzas obreras deben ser eficaces, no de mero expediente. Deben promover consciencia proletaria para un afianzamiento del porvenir, para cuyo fin se requiere educación y audacia. Los gérmenes de ello se encuentran en la A. S.

No nos contentaremos con un cambio de dueños. Habrá que eliminar el salariado. Conscientes de lo actual, pero firmes en lo inmediato. Para una sola circunstancia, la A.S. tendría escaso valor. Su objetivo número uno: derrocar a la dictadura, luego la disposición social de España. Cabe un clima de confianza entre trabajadores de las tres sindicales, partir del principio de trabajar cara al futuro, de espaldas al pasado para el logro de una emancipación social verídica. No hacerlo así, sería traicionar a un pueblo heroico, al cual debemos reparaciones.

Elemento esencial, la mística de la lucha, con rechazo de mitos, tabús e ideas arcaicas; y de la pretensión de exilados de que llegaremos a ser lo que antaño fuimos. Perdido el elemento vital humano, habrá que partir de cero, borrar la ilusión del milagro, toda falsa ilusión; no perder de vista la realidad, el proceso inexorable de la Naturaleza, pues las fuerzas en hombres perdidas son recuperables en un 1 por 10 a lo sumo. No olvidar que desde el 36 han transcurrido 26 años. Actuemos por lo que somos, no por lo que suponemos; trabajemos sobre bases reales. Nuestras sindicales se unen, al fin, para comprometer la responsabilidad de cada una cara al porvenir de España.

No obstante, pese a la sombría y triste realidad ,la historia no da detalle de ejemplos de vitalidad como el nuestro, de energía inexplotada. Saber emplear ambos elementos para un resultado mayor que hasta aquí es lo que conviene. La negación está en el haber permanecido sistemáticamente separados. Tal no es la mentalidad de los trabajadores de España. Pero ahí está A. S. en elemento aglutinador de primer orden, para un objetivo inmediato y en previsión de un más allá. Comprendido que grupos de presión tratarán de mantener intereses procedentes del régimen caído. Es aquí que el sindicalismo revolucionario tendrá que emplearse en bloque para oponerse a ambición semejante.

Emanciparse como trabajadores y como hombres, y luego romper la barrera de las clases.

LA HERENCIA DE CHICAGO

(Viene de la página 4.)

duo, en los gremios en que ello era posible. Los portuarios exigieron regularidad y limitación de peso en sacos y estiba; los conductores de carros un viaje diario; los de camiones, dos viajes diarios, no tocar la carga y un ayudante; los panaderos tasaban la harina a tantos kilos por hombre; los lavadores de autos no tocaban más que ocho unidades por persona, con el complemento de otro obrero por dos lavadores dedicado a cristales y bronces; los ladrilleros tenían un límite de producción, y así sucesivamente.

En el 1931, en Montevideo se trabajaba en los garajes seis horas con un máximo de seis autos por obrero; los panaderos tasaban la harina; en los autobuses se realizaba un descanso a turnos...

Hace unos diez años la patronal uruguaya entraba en guerra contra los sindicatos. Quería establecer la jornada continua de seis horas para hacer trabajar las fábricas en dos turnos diaros completos. Los obreros alegaron que seis horas seguidas de trabajo resultaban excesivas, superiores al esfuerzo humano...

En cambio, en el 1933 aún no se había logrado la tasa de harina en las panaderías de Barcelona, para estupor del viejo Marí, de Barcia, de M. Cuba, de Laureano... Redondez y otros lavadores de autos se encontraron con un horario que partía de las ocho de la noche hasta las ocho de la mañana, con un número ilimitado de automóviles a lavar...

No obstante existían como conquista funcional las Bolsas de Trabajo, así bien en Barcelona que en América del Sur, mediante las cuales los Sindicatos controlaban el movimiento de trabajo. Las generaciones jóvenes desconocen — hoy — el alcance y valor de estos organismos.

En Francia 1926, las Bolsas de Trabajo, propagadas en su origen por Pelloutier y por Pouget, no existen ya en su forma inicial. Son hoy simples oficinas burocráticas que limitan su actividad a orientar (solamente a quien lo solicita) a los obreros en sus conflictos con el patrón, pero sin extralimitarse de la Ley y de los Contratos Colectivos reconocidos por Patronal y Gobierno. Las huelgas no abordan el problema de los horarios sino es para exigir que «se garantice el mínimo» y se exigen cuarenta y ocho cuando los patronos reducen a cuarenta y cuatro, reclamando además la opción a las «horas extraordinarias» y el reconocimiento de la lepra moral constituida por el destajo. El obrero no reclama el mismo salario con menos horas. Pide más horas para aumentar el salario.

Las pagas eran en el pasado mensuales y no horarias. El salario «a la hora» ha beneficiado al amo y ha sembrado la discordia entre los trabajadores.

⁂

En diversos países es aún usual el procedimiento del «trabajo forzado», herencia del tiempo de los siervos y de la esclavitud. En el Africa Negra — según Mitterrand y Sekou Touré — los colonialistas obligaban (y en ciertos lugares aún se obliga) a los negros a trabajar sin contrato ni garantía, pagados no importa cómo, sin derecho a negarse ni a rebelarse. En las inmensidades de Rusia o de China se desplazan grandes masas humanas, sin opción ni recurso a la protesta; en las selvas del Amazonas, bajo el signo del «mundo libre», tiene lugar el terrible trato de Eustaquio que Riera nos describe en «La Vorágine»; Bruno Traven nos relata condiciones casi semejantes de trato para con la «indiada» mexicana; en la recia y tórrida Sicilia y en la sufrida Andalucía, el bracero espera en la plaza pública que la buena voluntad del amo aporte un día de pan; en España el obrero procura hacer dos jornadas en el día, con distintos amos, para «redondear» la paga. Una empresa alemana quería recientemente montar una fábrica en una localidad española. Tras fracasado ensayo alegó la empresa que el obrero español, extremadamente fatigado y mal nutrido, no rendía lo suficiente. En la India, la trágica división de castas lleva al inaudito contraste entre los maharadjas y los intocables. El «noli me tangere» de Rizal elevado a lo superlativo.

Tremendos contrastes de condiciones y de tratos entre humanos en un mismo planeta, bajo un mismo sol y amparados en un mismo, sarcástico y risible símbolo. Hoy, todos, los de izquierdas, de derechas, de centro, desde un polo hasta el otro todos los regímenes: hasta el de Franco y el de Salazar, pasando por el de Kruschev, el de Ben Gurión, el de Kennedy o el de Nasser, se afirman en la misma patraña. Unos y otros obran por la libertad y por la dignificación del hombre.

Pero sobre el telón de fondo que abriga el tinglado de la farsa, se distinguen las siluetas siniestras de las horcas de Chicago. A no olvidar en un Primero de Mayo, ni en todos y cada uno de los días del año.

NECROLOGICA

GONZALEZ PALANQUINOS

El día 16 de abril rendimos el último tributo al compañero González Palanquinos, secretario de la Federación Local de Tarbes. Le sorprendió la muerte a los 62 años de edad, trance prematuro y doloroso para sus familiares y para cuantos compartimos con él ideales y tareas de organización.

Con Palanquinos no perdemos a un compañero de tantos. La CNT se verá privada en el futuro de un militante extraordinario, irremplazable. Las breves palabras que un compañero pronunció en el cementerio resumen la vida inquieta y laboriosa del amigo desaparecido: «Sabed que rendimos homenaje a un hombre bueno y sumamente humanitario, honesto, militante de la CNT española e infatigable luchador de las ideas libertarias.»

El entierro constituyó una impresionante manifestación. Acudieron grupos de compañeros de toda la región pirenaica. Muchos afiliados de la UGT e infinidad de personas francesas patentizaban también sus simpatías en sublime gesto de solidaridad.

Reciban su compañera e hijos del finado el pésame más sincero y la promesa de permanecer fieles al recuerdo de su vida.

La Federación Local de Tarbes

B.D.I.C

Sindical en París

Para todo lo cual A. S. es instrumento de primer orden.

Pascual Tomás, en nombre de la U.G.T.

No es pasivo como suponíamos. Tiene arranque. Pero sus amigos lo tienen acostumbrado al aplauso. Le palmearon finales de párrafo a veces intrascendentes. Hora es para reflexiones, no para fáciles explosiones de entusiasmo.

Los Primeros de Mayo antañones — empieza Pascual Tomás — significaban las aspiraciones del proletariado. Ahora, un deseo de libertad colectiva. Felicita a los organizadores del presente acto. Entramos en el realismo positivo: la A. S. debe cumplir su misión. Por culpa de nuestro individualismo antes no supimos reunirnos si no para intercambiar puñetazos.

Interpreta la A. S. como única ventana para penetrar en España. Pero el valor de la A. S. no debe concretarse en sus comités, sino en todos nosotros.

Las sindicales fueron reconstituidas en 1939 en los campos de concentración, dando curso al mismo sentido social y político de las organizaciones en España. La vida y las ideas de nuestras sindicales fueron como valores morales salvados de la derrota con vistas al renacer de España. Pero aquella emigración se diluye, corriendo el peligro de degenerar en emigración económica.

Hoy los vemos, a los recientes emigrados económicos, acompañados de maletas que imaginamos baúles, con ideas fijas contra los emigrados políticos. Radio España y otras radios envenenaron el alma de estos jóvenes trabajadores, por cuya razón no se acercan a nosotros. Acerquémonos a ellos para atraerlos al campo de la A. S.; que nos conozcan y comprendan.

Razón de nuestra decadencia: el millón de muertos de guerra y la consunción de 23 años de exilio. Los que permanecen en España sufren libertad vigilada, mientras la juventud se desarrolla entre la necesidad y la ignorancia. Habrá que recomenzar la clásica tarea de ilustrar socialmente a los trabajadores. Por suerte, Franco, en 23 años, no ha conseguido captar a las juventudes, lo que no evita que haya sembrado la mala hierba y facilitado el desarrollo de las alimañas. Volveremos a España, y tendremos que arrancar la mala hierba y dificultar la existencia de raposas y lobos, y preparar la tierra, trazar los surcos, echar la semilla, para que el fruto lo recojan las generaciones venideras. Seremos arañados y mordidos, seguro, por trabajadores de ahora, los que nos ignoran, y sin embargo persistiremos porque no es suya la culpa, sino del régimen que se les ha impuesto. A los que ahora se expatrian por hambre y por respiro, hay que atraerlos al seno de la Organización; porque su moral es deficiente, no es la nuestra, que le ha ocultado cuidadosamente el franquismo. A esta juventud expatriada hay que llamarla para explicarle el porqué estamos en el exilio y el porqué en el extranjero goza de condiciones imposibles de disfrutar en España. Aquí el orador glosa las leyes sociales conseguidas del Poder por el esfuerzo popular.

Que cuando los españoles que sean vayan a España, no sea para exhibir el peinado o el coche comprado a plazos, sino para explicar a sus amigos la diferencia de condiciones de trabajo en el extranjero con respecto a España. El primer motivo debe ser la preocupación por la libertad, premisa que abre camino.

A. S. debe tener la virtud de terminar con las divisiones, tan explotadas por quienes con mala voluntad nos observan. La libertad de los españoles ha de ser obra de los españoles mismos, sin desaprovechar los factores internacionales favorables. Afortunadamente, la voz de nuestra España ha llegado donde no había penetrado jamás. En la misma Casa Blanca se ha podido decir lo que significaba de mala y dramática la política pro franquista norteamericana. El asunto evoluciona, pero existe fundada sospecha de que en cada perfil de solución del problema hispano se aproximan señores despreocupados con propósito de recoger el fruto.

Tomás rechaza la violencia inútil y recela del ignacismo rojo que se procura mártires para los fines de explotación política consiguiente. En cuanto a la A. S., ésta no rechaza ningún método de lucha para fines lógicos.

Franco no renunciará a su poder para dar paso libre a la monarquía. No hay que alentarse con ilusiones y si con ideas positivistas. La huelga asturiana ha sido comentada en lugar internacional. La Organización Internacional del Trabajo está dispuesta para ver ocularmente en España lo que les ocurre a los 47 mineros asturianos presos. La A. S. ha intervenido y merced a ella se protestará internacionalmente contra la política represiva franquista. A. S. es ya un valor internacional que podrían debilitar los españoles que dudan de la misma. Por favor especial, los que no crean en la A. S. que callen, que se ocupen en sus periódicos de combatir a Franco, que dejen en paz a los que creen en la Alianza.

Nuestras Organizaciones en España no serán lo que fueron. Sin renuncia de los principios de cada uno, a la razón de ser de nuestros sindicatos, habrá que encaminar el sindicalismo hispano por los mismos derroteros que el sindicalismo mundial; habrá que sujetarlo a las nuevas características de la economía internacional.

Indica que las tres sindicales en presencia, una vez situadas en España necesitarán 30.000 compañeros capacitados para recorrer la Península, ¡y no los tenemos!, porque nuestros militantes, absorbidos y fatigados por el trabajo, no dedican unas horas para ponerse en condiciones.

Considera que en España tendremos dos adversarios principales: el fascismo y el partido de la Pasionaria. Alemania nazi pudo pactar con la URSS; de la misma manera la Falange y el P. C. podrían pactar para aplastar al sindicalismo libre.

Cuando la liberación de Francia, los comunistas españoles trataron de impedir en Toulouse que el orador hablara en un mitin popular de los españoles refugiados, habiendo sido compañeros de la C. N. T. quienes impusieron el derecho de que un compañero de la U. G. T. ocupara la tribuna.

Reconoce que la República del 14 de abril fue una victoria conseguida con cañonazos de papel. Luego discutimos lo de galgos y podencos hasta que el cazador fascista se nos echó encima.

1º de Mayo de 1962, con 47 mineros astures encarcelados. A. S. precisa que no hay que ir sombrero en mano a solicitar solidaridad para los que sufren los rigores de la tiranía española, que cada cual parta en dos su capa, como San Martín, para hermanarse con el caído.

El presidente del acto, hombre atinado, insistió en los temas esenciales comentados por cuantos habían pasado por la tribuna. Reafirmó lo referente a la solidaridad internacional a beneficio nuestro, no tan sólida sin embargo — palabras del presidente — como la paralela que favorece al franquismo. Para terminar, estima que hay que vigorizar con fe y voluntad a la A. S.

Hubo vivas adecuados al acto. Y circulación de hojas firmadas JJ. SS. y JJ. LL.

Dada la extensión de este informe, nos reservamos el comentario para el número de « C. S. » siguiente.

REDACTOR F.

ANTENA

CLERICALISMO ODIOSO

MADRID. — Las autoridades religiosas solicitaron la libertad de un preso para exhibirlo en la procesión del « viernes santo », en la cual ejercer el papel del «buen ladrón». Este pobre hombre se llama Francisco Sánchez Martínez y estaba recluído en el penal de Alcalá de Henares, faltándole un año para cumplir condena. Antes de ser soltado pasó más humillaciones que el Cristo de las Mil Amarguras.

También en Valladolid fueron excarcelados siete presos (de menor cuantía) para pasearlos sarcásticamente en la procesión del cristo desfalleciente.

BAJO LA ESTRELLA DE LA CRUZADA

MADRID. — En el solar existente frente al número 53 de la calle San Bernardo fue hallado dentro de un auto abandonado el cadáver de Ana Fernández Flórez, de 45 años, la cual, según certificación médica, murió de inanición, igual a decir que murió por exceso de miseria.

EL VUELCO FUE EN GRANADA

GRANADA. — Regresando de una finca de Valderrubio pereció en accidente de auto Concepción García Lorca, hermana del poeta Federico. Con este motivo se recuerda que el marido de Concepción, Manuel Fernández Montesinos y su hermano Federico García Lorca fueron asesinados por elementos de Falange en agosto de 1936.

LO QUE CUESTA EL ABANDONO

SANTANDER. — En una casa siniestrada y abandonada hace años solía servir para juegos de la niñez del barrio de Peñacastillo, pero en adelante ya no será así. Precisaba que una piedra de balcón cayera sobre un grupo de peques para que la autoridad se haya decidido a proceder al derribo de tan peligrosas ruinas. A consecuencia del accidente pereció el niño José R. Bolado Diestro y otros cuatro quedaron heridos.

MUERE UN ENCHUFADO

BARCELONA. — Víctima de un accidente de carretera murió en la autopista de Castelldefels Antonio Pérez Ruiz Salcedo, comisario general de Abastecimientos y Transportes, el cual estaba de vacaciones en un hotel de la playa castelldefelsina. El cadáver ha sido transportado a Madrid.

LO MATAN POR CONTRABANDISTA

MAHON. — La guardia civil ha perseguido a balazos a un grupo de contrabandistas que estaban escondidos en la playa de Canutells, matando alevosamente a Federico Olives Pons, vecino de Alayor.

LA CERA

TARRAGONA. — Un camión municipal basurero resbaló en la Bajada de la Misericordia debido a la capa de cera caída al suelo durante el paso de la procesión «de la buena muerte». En su carrera sin control el pesado vehículo derribó la fachada de una tienda revestida en mármol, terminando por estrellarse contra el escaparate y el interior de asaz original y muy celebrados por otra tienda. El chófer salió de la aventura cericola lo más íntegramente posible.

ACCIDENTE DE CARRETERA

GERONA. — Que rodando los automovilistas sufran accidentes no es una novedad ni en España ni en otras partes del mundo. Pero que desgracias de estas ocurran por el mal estado de las carreteras, esto sí que sólo ocurre en España. Por no haber reparado en un gran bache existente en la ruta de esta ciudad a S. Feliu de Guixols, en la entrada de Llagostera, Esteban Liminano Roselló, perdió la dirección del vehículo que conducía yéndose a estrellar contra un plátano. Liminano y su esposa resultaron grvisimamente heridos. Tres hijos del matrimonio fueron recogidos más asustados que maltrechos.

EN EL RAYLLE

ALBACETE. — Un coche inscrito en el «Rayll Internacional Madrid-Biarritz» ha chocado con otro a 9 kilómetros de esta ciudad. Murieron el rayllista marqués de Pons y dos ocupantes del auto « contrario », José Oltra Pastor y José M. Julia García. Hay además tres heridos graves. El marqués era teniente de navío e hijo del presidente del Real Automóvil Club de España.

FASCISMO

MADRID. — Fascistas y falangistas, por el 17 aniversario de la muerte de Benito Mussolini, han celebrado exequias en la iglesia de La Milagrosa.

NUEVA ILUMINACION DEL PARQUE

BARCELONA. — Los estudios de la empresa cinematográfica Orphea, sitos en un palacio municipal del Parque de Montjuich, han ardido completamente. Hace años ocurrió en Orphea un siniestro parecido, pereciendo quemadas en el mismo dos artistas. Esta vez hay pérdidas por más de 40 millones de pesetas, pero, afortunadamente, sin ninguna víctima humana.

REFORMA

BARCELONA. — La municipalidad ha dispuesto la construcción de una amplia avenida que partiendo de las Rondas terminará en la Puerta de la Paz. Por consiguiente, el Barrio Chino quedará eliminado.

LOS SUCESOS DE LISBOA

LISBOA. (A. F. P.). — En vísperas del Primero de Mayo la situación en Portugal entre el gobierno por una parte y los estudiantes y los obreros por otra, fue muy tirante. En las minas de cobre de Aljustrel se registraron sangrientos choques con los guardias nacionales. Han resultado muertos dos obreros y cuatro heridos, entre ellos una mujer. Se han practicado varias detenciones. Acusadas de propaganda subversiva han sido condenadas cinco personas a penas que van de trece meses a tres años de cárcel. Se repartieron profusamente pesquines pidiendo a los trabajadores manifestaren «en favor del pan, de la libertad y contra la guerra colonial».

PARADEDOS

Francisco Giménez Alonso, route de Colmar, Stasbourg (B. Rhin), pregunta por Manuel Gálvez Cano, que vivía en 5, rue Chantecrit, Bordeaux (Gironde).

chispas

Otra vez el Palacio de la Mutualidad. Allí estábamos todos. Todos los que debíamos estar.

∴

Un éxito confederal-libertario. Unicos fracasados: los voluntariamente ausentes.

∴

Tres números de arte no se presentaron. Se escamotearon.

Y el único que tenía derecho a hacerlo era el ilusionista en razón a su oficio, y estuvo presente.

∴

Sin embargo no faltó nada, ni satisfacción — inmensa — en el público y «chez» los organizadores.

∴

La última satisfacción, ésta oscilante, la de las cuentas.

Pues, como se cuenta, la cuenta, cuenta.

∴

Cada vez que escribimos reseña festera, notamos el vacío de su antiguo cronista: Felipe.

Afortunadamente estuvo presente en el vestíbulo en forma de «Quinet».

∴

Es un goce y una complicación agradable tenerse que corresponder con 180 conocidos en 180 minutos. Porque la fraternidad es el más sentido de los espectáculos.

∴

Roa quedó entusiasmado, una vez, de nuestro « Gala ». Tanto, que no pudiendo asistir, en 1962 ha enviado en embajada a la Mutualidad a su hija y a su compañera.

∴

Suzy es irremplazable en el «comando» de la escena. Mientras en la sala se aplaude con abundancia, tras cortina Suzy regatea minutos de escena a la mejor atracción, que lo son todas...

∴

Llop condenado a librería en el «hall» y Cuadrado probando cuarenta butacas todas con agujas de punta a juzgar por la rapidez trotante con que las abandona. Es el vagabundo de la fiesta.

∴

Y un servidor, aplaudiendo la buena voluntad de los artistas y añorando las coreografías regionales no afectadas de españolismo.

∴

Ante nuestro éxito compañeros franceses sonríen beatíficamente, en cuyo momento nos vemos más cercanos.

∴

Y hasta otro año si no concurre antes el gran festival de la libertad de España.

CHISPERO

"EL JAPON, HOY"

«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García.

Precio: 2,50 NF.

HUELGAS DE ESPAÑA

Precisiones de última hora

Génesis del conflicto de Asturias: Los mineros reclamaron el jornal diario de 157 pesetas, siéndoles denegado. (De 1958 a hoy el aceite ha pasado de 14 a 30 pesetas, el pescado corriente de 40 a 90 y la carne inferior de 50 a 90.) Los mineros han recurrido a la acción directa para romper la argolla del bloqueo gubernamental de salarios.

El Gobierno ha declarado ilegal la huelga, inútilmente, puesto que en Franconia no existe derecho de huelga.

El Gobierno trata de obligar a los huelguistas a reemprender el trabajo con fecha del lunes 8 de mayo, dispuesto a ejercer represalias contra los obreros si estos lo desacatan.

Suspensión del Fuero de los Españoles, medida inútil, habida cuenta de la inexistencia de libertades ciudadanas en España.

Solidaridad huelguística con los mineros asturianos en Andalucía (Peñarroya, La Carolina, Linares), cuenca minera y Astilleros de Bilbao, metalurgias de Guipúzcoa, ciertas minas de León, manifestación estudiantil contra el Opus Dei y pro huelguistas en Madrid, anuncio de huelga general de 48 horas en Barcelona y su provincia, posibilidad de que el conflicto se extienda a Valencia, Sevilla y Zaragoza, etc.

Gran número de detenciones en Mieres, La Felguera, Puertollano, Linares y Bilbao.

Acumulación de fuerzas armadas en los lugares afectados por la huelga, particularmente en Mieres, La Felguera, Gijón, cuenca minera vizcaína. Barriadas obreras de Madrid y Barcelona particularmente vigiladas por policías y guardias civiles.

El número de huelguistas en toda España el sábado último alcanzaba la cifra de 100.000.

Prácticamente, el país, en manos de los militares, está en estado de guerra.

Mientras, la actuación de los trabajadores anarquistas se deja sentir en toda la península.

Enérgicas manifestaciones antifranquistas juveniles en París ante los centros diplomáticos y de espionaje franquistas.

El Exilio español, desparramado por todo el mundo, tiene materia para reflexionar, desperezarse y obrar en consecuencia.

OTRA HUELGA EN BEASAIN

SAN SEBASTIAN (OPE). — Unos 3.000 obreros de la fábrica de vagones de Beasain se han declarado en huelga a pesar de la amenaza de lock-out que se les comunicó la víspera con motivo de haberse manifestado ante las oficinas de la empresa.

En Bilbao, unos 4.000 obreros de la «Basconia» interrumpieron el trabajo durante una hora, para expresar su solidaridad con los 60.000 mineros que huelgan en Asturias desde hace veintidós días.

MILITARES ARRESTADOS

BARCELONA. (OPE). — Se dice que el capitán general de la IV región militar ha ordenado el arresto del secretario del Tribunal Militar, don Juan Gual, del comandante don Bernabé Avalos Fernández y del relator don José de Olives Feliu. Estas medidas disciplinarias parecen haber sido adoptadas como consecuencia de la publicación en el extranjero de documentos relativos al proceso y condena de los estudiantes de la Universidad de Barcelona Joaquín Sampere, Federico Sánchez y Domingo Amorós.

CALDERA VIEJA

CADIZ. — La caldera de una fábrica de conservas instalada en Algeciras ha hecho explosión matando al encargado Benito Aldao Villar e hiriendo de más o menos gravedad a otros seis operarios. Un vecino, Antonio Beltrán Ausina, que estaba en la puerta de su casa, cayó muerto al caerle la chimenea de la fábrica encima. Este establecimiento, que había sido cerrado, hace unas semanas fue puesto de nuevo en marcha con otra firma comercial sin haberse procedido al examen de las máquinas.

«Aires de España» en Oullins

ORGANIZADO por la Federación Local de Oullins, tuvo lugar, tras la conferencia, de la mañana, el festival que estaba anunciado para el día 22 de abril. En verdad que fue una tarde magnífica la que ofrecieron con su representación artística los componentes de la Agrupación «Aires de España», que integran el organismo SIA de Grenoble. El público quedó complacido y deseoso de ver otra vez en escena a esos amigos que en verdad dan pruebas de buen gusto ofreciendo toda una gama variada de atrayentes intervenciones de música, canto, baile e intermedios cómicos.

Nos complació en sus recitales de guitarra el profesor V. Martínez, con sus alumnos: Pons, Iglesias y Gil. Tanto en los aires de carácter popular, como en las complicadas piezas de concierto, Martínez y sus colaboradores mostraron una indiscutible pericia.

En lo concerniente al canto de tipo popular, flamenco, y mejicano, descollaron: J. Ríos, R. Díaz, y T. el Madrileño, con un buen dominio de entonación. Cosechando también un caudal de simpatías «La Niña de las Carolinas» y su hermana Herminia Hernández.

En verdad que resultaron estrellas de la danza, con sus brillantes intervenciones de conjunto, todo movilidad y alegría juvenil, M. Díaz, D. Peñalver, R. Cadalso, B. Ramírez, A. García, G. Garrido, P. Botaya, y A. Baranda.

Hicieron las delicias del público, promoviendo unánime algazara de hilaridad, los cómicos: J. Pons, Moro, J. Pascual, M. Espinosa, E. Pons.

Maestría en el acordeón demostraron tenerla J. Rambla y F. Zilldi. También en canto y en notable sentimiento de lo poético sobresalieron L. Ruiz y A. Pons. Y resultó entretenido y original el prestigitador D. García.

Levantó oleada de aplausos un magnífico final de fiesta en que intervinieron todos los artistas, cuyos nombres se han citado, lamentando el cronista la involuntaria omisión de alguna de los que también actuaron en tan selecto espectáculo.

De no hacer interminable esta relación, podría ofrecerse detalle de las canciones, del carácter de los bailes y del título de las piezas musicales. Todo ello ofrecido con pleno dominio del arte y con un dinamismo atrayente en grado superlativo.

Sin ánimo de halago, importa poner de relieve el buen acierto y precisión que en el conjunto del Grupo Artístico « Aires de España » pone su director, el compañero José Díaz. Hemos de congratularnos de que con su precisión de detalles ,magnificencia en el vestuario, y multiformidad de matices folklóricos, pueda Díaz presentar un espectáculo de calidad para admiración de propios y extraños, o sea a los franceses y a los españoles.

Evidentemente, esbozada la que fue tarea de los artistas, es de importancia capital hacer referencia a la simpática labor de otro de los compañeros del Grupo: P. de las Rosas, quien presentó de un modo atrayente, dándole el debido realce a cada uno de los participantes ,el conjunto del espectáculo.

Sería injusto olvidar el donativo que para la tómbola hizo la compañera de uno de los miembros de la F. L. de Oullins.

En suma, el público que asistió al espectáculo que nos ofreció el Grupo de Grenoble « Aires de España » salió de la sala complacido, prodigando los más laudables comentarios.

DON BASILIO

Tribuna juvenil

FEDERACION IBERICA DE JUVENTUDES LIBERTARIAS PARIS

¡Huelgas en España!

La incesante carestía de la vida que sume al trabajador español a la más aguda de las miserias, ha provocado una acción de huelgas reivindicativas que paraliza toda la cuenca minera del Norte.

El movimiento huelguístico, valerosamente iniciado el 22 de abril en el pozo de La Nicolasa de Mieres, al negarse los obreros a aceptar el despido de sietes de sus compañeros, afectó, a los pocos días, a más de 60.000 mineros. Hoy, el obtuso cerrilismo y la cruenta negativa de la patronal de no legalizar un ligero aumento de los salarios de hambre que se perciben, ha estrechado el vínculo de fraternidad que existe entre todos los explotados y son 100.000 los obreros de Asturias, Vizcaya, Guipúacoa, Peñarroya y Cádiz que se atreven a desafiar al verdugo Franco, en un glorioso reto de valentía que los sitúa, repentinamente, en la cumbre de la dignidad y del decoro.

Ante las repetidas protestas de los sindicatos de varias naciones, la Oficina Internacional del Trabajo de Ginebra ha delegado una comisión de mineros ingleses para que se traslade a la zona industrial del Norte. Esta comisión ha sido testigo de las desastrosas condiciones de trabajo que imperan allí. Mientras los consejos de Dirección de las minas y de las empresas sidero-metalúrgicas depositan sus pingües haberes, robados al sudor de los trabajadores, en las bancas del extranjero, 100.000 hermanos nuestros de corazón y de sangre se hallan en huelga, sin recursos económicos, exhautos, el pecho encendido por la ira de la injusticia que se está cometiendo con los centenares de encarcelados, con sus mujeres y sus hijos.

El criminal estado de Excepción, instaurado por Franco y sus esbirros, no ha de amedrantar la entereza de nuestro pueblo. Madrid y Barcelona extenderán sus manos a los compañeros de infortunio del Norte, sellando con su ejemplo una heroica comunión de sentimientos.

¡ ESPAÑOLES ! El silencio es cómplice del enemigo común. En la calle, en el taller, en la fábrica, SOLIDARIDAD con los huelguistas de España.

¡ EN PIE, PUEBLO ESPAÑOL !

El festival del 19 de abril

TAMBIEN este año el Festival de solidaridad obrera ha resultado espléndido. La amplísima platea llena a rebosar y arriba, prieto, menos en los dos extremos rozando la boca del escenario. Registrado: un leve claro producido por fallo de algunos pueblos de la región y algunos compañeros de París.

Pero todo se anduvo magníficamente, tanto en calurosidad como en arte. A Campion algo malo le debió ocurrir, para que no hiciera acto de presencia. Pía Colombo estuvo, no así su pianista. Los compañeros del MIAJ no se presentaron por enfermedad de su director artístico. Sin embargo...

Simone Chobillon fue la primera en encararse con el bullicioso público con la picardía y la gracia que la distinguen, sucediéndola los cinco internacionales del « Tony's Twist » con un ardor de « diablos rojos » que se impusieron a la sala. Esto — su género — es la moda que pasa, o « la passa », como dicen los catalanes. Ello pasará, indudable; pero entre tanto los jóvenes « twistean » por su placer. Formalmente digamos que las dos intervenciones de los « Tony's » fueron bien acogidas.

La joven Marika Zakos nos sorprendió por su clase. Sabe lo que canta y lo que escoge — programa Léo Ferré —; y escogido que está, lo expresa con dicción y entonación inmejorables. Reincidimos públicamente en el aplauso que en la sala le dedicamos.

Nitox & Marguerite ganaron el público con sus salidas cómicas. Nitox es un chispero y Marga no le amarga porque le hace quedar bien. Las alusiones al « caudillo » muy sabrosas e inteligentes y los anuncios atrapándose uno la cola del otro azar original y muy celebrado por el respetable. Lástima que Nitox piense retirarse no sé si por anciano (26 años) o por lo que dice de que la gloria le cuesta cara.

Si rompe con Margarita,
si la gracia queda rota,
ya será tener carita
(queria decir: carota).

Por lo cual me complazco en dar relieve a la « charme », a la agradable distinción de la compañera Margarita.

«Jolumago» nos hace ver que una losa de acera es papel de Jaramago. Tiene trucos indescifrables, gustando dejarse engañar ,donosamente, por este benemérito artista no ha mucho disparado de España. ¡Cualquiera engaña al franquismo! Y a nosotros menos, aunque estamos dispuestos a que nos haga pasar otro rato agradable y « engañoso » como éste que nos ocupa.

Robert Caffier es meritísimo como fantasista. Canta, imita, comiquea y todo lo hace bien. Nos agradó mucho en la canción «Marchand d'eau».

¡Bravo, Caffier! Alguna vez hemos de desconsiderar el vino.

El «Ballet español» muy trepidante, vistoso y maravillosamente evolucionado. Una pareja: Gloria y Antonio, con un Antonio soberbio y una Gloria que danzando justifica su nombre. Un Trío de Ases, dos bailarines juncales y una dama que si no es gitana lo parece. Bailan los tres con una justeza salida del conocimiento del arte. Sin descuidar compás, ellos conducen la danza guitarreándola. Todos cosecharon abundancia de palmas.

Pepe de Córdoba tuvo número de realce cantando españolerías con dignidad, exactitud y sentimiento. No es puro andaluz el género que nos dio, pero comprendimos que puede atreverse a todo. Pepe, con los cinco anteriores, forma parte del elenco de «La Puerta del Sol» de París.

Carlos Mendía por lo bueno sacó al respetable de sus casillas con su alto cantar: basquerías, españolismos, mejicanerías marca «Châtelet», etc. También tiene algo que decir, musicálmente, de Esperanza. Con la esperanza de volverte a oir y aplaudir nos quedamos, querido Carlos.

Nuestra estimada Consuelo Ibáñez, más fina y elegante que nunca, nos sorprendió una vez más con la dulzura y el potencial de su voz, que domina a su placer a la vez que al público, que queda seducido por el embrujo de los trinos y de la alba figura de Consuelo. Por mi parte, permanezco intrigado por la facilidad con que ataca el arte de la ópera esta amiga nuestra, que no actúa de primera soprano en el Palacio Garnier porque no hay justicia... en la Opera.

René Louis Lafforgue no entra, sino que irrumpe en la escena, quedando en ella como Pedro en su casa, preparando al respetable para cada cantar de los suyos, animando con travesuras sus canciones, introduciendo el castellano con chispa en su a manera de diálogo con el público, poniendo una intención en cada producción suya (no canta otras). Aplausos, tuvo una tronada de ellos, pero el nuestro más estallante fue para «El colocador de raíles», y por la crítica — hablada — del chovinismo de españoles y franceses.

Cerró el ciclo de agrados que resultó la fiesta, el terceto «Los Muchachos», al que se añadió el gran cantador de estilos hispanoamericanos Angelo Herrera. Empresa difícil el recoger la llave de la sesión habiendo actuado tan magistralmente los artistas que les antecedieron. No obstante « Los Muchachos », junto con Herrera, no se arredraron, es decir, salieron a batallar tan frescos, tan airosos, que aires tuvimos de varias y luengas tierras, todos con perfume de arte, americano o de la propia España, la nuestra o de quien sea, puesto que hace tiempo hemos dejado de ser propietarios. Este cuarteto triunfó netamente, por calidad, cualidades y espíritu de animación y canto. Ni en la cosa lánguida dejan enfriar el ambiente, nos sitúan en el clima de sus canciones y nos hacen entrar en lo íntimo las mismas. ¡Adelante, Muchachos!; tenéis Angel...

En resumen, queridos lectores, una fiesta enteramente satisfactoria.—F.

En Grenoble

Gran Festival organizado por SIA con participación del cuadro artístico de Grenoble «Aires de España», el cual, en la Sala de San Bruno, avenue de Vizille, el domingo día 20 de mayo, a partir de las dos de la tarde, presentará un selecto programa de variedades ,esperando sean del agrado de la numerosa asistencia.

EN LYON

Domingo, 13 de mayo, a las dos de la tarde, en la Sala de Fiestas — Palais du Travail —, 10, Place de la Libération, Villeurbanne.

Gran Función Teatral por el Grupo Artístico «Tierra y Libertad», con el drama de Fernando Clara «Luz en las tinieblas», y un sainete de un acto, «Primer zorro», con un fin de fiesta de valiosas variedades.

Comunicados

F. L. DE OULLINS

Para el domingo, día 13 de mayo, esta F. L. tendrá una asamblea en el lugar y hora de costumbre, o sea a las nueve y media de la mañana, y en el local de la rue Montesquieu.

Se trata de dilucidar cuestiones de importancia en el desenvolvimiento de esta F. L., por cuyo motivo, y a fin de que luego no pueda aludirse a desconocimiento de ello, hace falta que los compañeros no dejen de asistir a dicha asamblea.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 13 de mayo a las nueve de la mañana, en el Café de la Comédie, Place du Théâtre.

LA REDACCION JUSTIFICA

A causa de la restricción de espacio en las páginas españolas y de las densas reseñas de actos últimamente celebrados, en este número no ha sido posible insertar los trabajos de consuetud de varios y estimados colaboradores, y tampoco la reseña de una conferencia dada en Oullins (Rhône), todo lo cual aparecerá en el número que viene.

Por cortesía, pedimos se nos disculpe.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Del MITIN CONFEDERAL del 29 de ABRIL

RAMON ALVAREZ
(C. R. Zona Norte)

PEDIRIA que en este aniversario del 1º de Mayo ,todos los asistentes a este acto enviásemos un saludo emocionado a esos bravos mineros de Asturias que, desafiando las iras del régimen franquista, han manifestado su repulsa, recurriendo a la huelga, arma contra la que nada pueden los tiranos del mundo. Según referencias llegadas a nosotros, los obreros del puerto del Musel (Gijón) se han asociado al movimiento, negándose a descargar el carbón que transportaban buques ingleses y americanos. Es casi seguro que este gesto del pueblo minero se malogre, por la inoperancia del Exilio, que no acierta a crear el instrumento de unidad que permita impulsar la acción contra la dictadura, y que no acaba de dar forma definitiva a la Alianza Sindical, para revivir la conciencia revolucionaria dimanante de un sindicalismo auténtico, frente a la pretensión encubierta de poner en circulación un sindicalismo espúreo que evidencia la gran preocupación del capitalismo ante la fuerza que va conquistando la clase trabajadora organizada.

Esa bandera sindical nadie debe arrebatárnosla, porque la C.N.T., anclada sólidamente en el alma de la España trabajadora, por la generosidad de su militancia y la justicia de sus postulados, debe volver por sus fueros y tremolarla con pulso firme, despertando las energías que dormitan en cada uno de los españoles amantes de la libertad.

Una manera de servir a ese pasado lleno de páginas gloriosas consiste en fortalecer a la C.N.T. en el exilio e incorporarse decidida y lealmente en la Alianza Sindical para llevar a su seno nuestra interpretación del sindicalismo revolucionario, única vía de solución al dramático problema social de la martirizada España.

Esa España muda, implacable testigo del increible abandono de las democracias que olvidaron muy pronto el origen fascista del régimen de Franco, su participación en la lucha contra los aliados con la famosa División Azul, y convertida en refugio ideal del fascismo europeo, que prepara desde nuestro país, la reconquista de los pueblos que viven en paz.

Ese ambiente internacional que nos rodea, los chispazos de rebeldía que, de vez en cuando, rasgan las tinieblas españolas, debe incitarnos a abandonar todo afán de predominio partidista; hemos de actuar verdaderamente unidos si queremos acabar con el franquismo. Es necesario promover una corriente arrolladora de unidad de acción. Confrontemos fraternalmente nuestras doctrinas y opiniones y aunemos nuestro esfuerzo para sentirnos fundadamente victoriosos al enfrentarnos con el sistema tiránico de Franco.

Se habla de programas que aseguren la continuidad de nuestra entente una vez liberado el país de la dictadura, pero se olvida que el problema reside esencialmente en derribarla. Hay que encontrar el camino que nos lleve hacia el objetivo, sin olvidar que los propósitos resultan estériles si no van apoyados por la acción. Mientras duren nuestras disensiones habrá caudillo por la gracia de dios, y empezará a declinar su poderío en cuanto conjuguemos todas las energías de la oposición.

La C.N.T., por su brillante historia, está en el deber de abanderar la unidad para la acción, convencida que ha de estar de que no hay más camino de salvación para ese pueblo que representamos y que cansa de esperar.

Denuncia vigorosamente la torpeza política que representa esa declaración de la Unión de Fuerzas Democráticas contra toda violencia inútil.

No comprendemos cómo hay quien pueda pensar en violencias inútiles, cuando tan difícil resulta revivir el espíritu heroico que caracterizó a nuestro pueblo en el pasado. Nadie preconiza violencia inútil, pero la CNT aboga por una acción arriesgada que haga tambalearse la tiranía, proclama que es ilusorio pensar, a estas alturas, en un desenlace incruento, y condiciona al estudio de un plan urgente su entente con las demás fuerzas. Si no se trata de cerrar el paso a la CNT esperamos una pronta y saludable rectificación. En el supuesto, poco probable, de que alguien pensase en prescindir de la CNT hemos de afirmar que es una mayúscula locura, porque sin nosotros no habrá liberación posible de España. De otra parte, ¿cómo conciliar la actitud archipasiva con nuestras constantes llamadas a las Internacionales para que dejen de elaborar declaraciones olímpicas de simpatía y se dispongan a declarar algún boicot que afecte seriamente a la economía española?

El problema español, ya bastante olvidado ,no será reactualizado si los afectados no nos decidimos por la lucha abierta como lo han hecho y lo están haciendo los paises que acceden a la libertad. El mundo evoluciona sobre el explosivo volcán de mil rebeliones y sólo vuelve el rostro cuando la acción decidida lo impone.

¡Compañeros, arriba los corazones, a la altura de nuestros ideales! ¡Movilicemos todas nuestras fuerzas para acabar con la tiranía franquista!

¡Viva la CNT!

Presidencia del mitin

JOSE PEIRATS
(C. N. T. de España en el Exilio)

SE hace —asegura— la ilusión de ser orador, de llevar un mensaje inédito para nosotros. La ilusión solamente. No tiene la culpa de que haya mitines. Por un acto de voluntad suya y por sugestión nuestra, ha aceptado un puesto en esta tribuna.

Tal es el «introito». La peroración la condensamos como sigue:

El mundo occidental ha vivido épocas románticas, incluso épicas, cuya ausencia deploramos en estos momentos de nuestra existencia. Hubo, antaño, movimiento literario formando el período del romanticismo, más otra corriente social paralela, continuidad de un movimiento político hijo, a su vez, de una corriente espiritual. Se luchaba entonces con fe concreta, se bregaba por aspiraciones razonadas, se creía en lo fundamental del progreso, existía predisposición al sacrificio por algo pensado, sentido y creído. Analizando aquella literatura democrática y social, se ve cómo el mundo avanza en superación progresiva, constante, a la par que paralela al desarrollo de la fuerza científica.

En aquellos tiempos de contienda argumentada y heroismos de barricada, se perseguía una finalidad de superación humana, en ritmo evolutivo con arranque en la lejana historia. La verdad de los antecesores relacionó historia y ciencia, hasta el punto de que la sustanciación del movimiento social romántico dio lugar al Manifiesto Comunista, a la Asociación Internacional de los Trabajadores, a la Comuna de París, a la democracia federalista y al sindicalismo emancipador o revolucionario.

Vino un Primero de Mayo con mártires en Chicago, significando una de las etapas socialmente quemadas en el siglo XIX. Fue un estallido de la convicción social obrera más que fe platónica en una creencia; significó curso y proceso de una revolución profunda penetrada en el convencimiento de los hombres. Si hay marxismo y anarquismo en el mundo, se debe a la iniciación, al estudio y a la explicación de las inquietudes igualitarias.

La gran matanza de 1914-1918 produjo un colapso en las corrientes liberadoras. La integración a la guerra de los grandes partidos creídos internacionalistas, motivó un impase ideológico, une frialdad por los valores morales que aún persiste. En la pendiente materialista se ha llegado al fondo de la concepción del menor esfuerzo, a la renuncia de la personal conducta, a la adopción del cinismo como afirmación del individuo. Ha gustado el concepto de masa, a la que se deja y amplifica en tal carácter, y a la que no se pide interpretación propia, sino obediencia de cadáver. La democracia se ha metaforfoseado en codicia, el comodismo hace estragos, se proclama la excelencia de una abundancia en época de miseria, la de ahora mismo, en que tres cuartas partes de la humanidad no consigue comer lo debido. Fruto amargo de la civilización capitalista son los jóvenes energúmenos, faltos de noción de la dignidad y de estima por la libertad, cosecha derivada de la renuncia al romanticismo ideológico.

Desvalorizado el elemento de progreso, es la reacción negra la que sale a la calle a practicar la acción directa que nosotros abandonamos. En la vía pública conquistamos la libertad y a ella la reacción acude para arrebatárnosla. Véanse el falangismo, el nazismo, los camisas negras. Lo que el ejército de la libertad ha abandonado lo recoge el ejército liberticida para beneficiarse y anularnos. No es verdad que la reacción hurte el cuerpo; somos nosotros quienes lo hurtamos y la reacción, sarcásticamente, nos lo echa en cara: mereciendo que lo haga visto este malabarismo en ideas y doctrinas, este socialismo burocrático, estas corrupciones de energías dando agallas a un comunismo que moralmente ha arruinado el espíritu revolucionario de las multitudes obreras introduciendo en los medios activos la fe ciega, la consigna, la renuncia al propio discurrir. Este comunismo apócrifo arrastra tras sí millones de obreros abdicantes, perfectamente aborregables. Aventa, este comunismo, la convicción y los atributos morales de los hombres. Así una Revolución romántica española, la nuestra, la que hemos vivido, aparece no más que cual el canto del cisne. Pero de ella digamos no ser cierto que recogimos el guante retador de la reacción. Fuimos más osados, más románticos, es decir, los provocadores desde el movimiento liberal de las Cortes de Cádiz, al oponerse nuestra España al absolutismo de Fernando VII; al contrarrestar tres guerras civiles carlistas con curas y frailes escopeta en bandolera; por nuestros cantones federales de 1873, por nuestro internacionalismo bakuninista, por el repetido espartaquismo andaluz, por la revolución antimilitarista de 1909, por la tremenda resistencia confederal de 1920-23 frente a la reacción tradicional acaudillada por Martínez Anido; por las insurrecciones libertarias en la II República, y los famosos hechos de Asturias en 1934, primera revolución específicamente proletaria. Hemos sido, sí, los agresores, habiendo resultado, las derechas, obligadas a defender los intereses milenarios de la Iglesia, el abuso de los terratenientes, las riquezas de la burguesía, y la persistencia de este cáncer español que es el Ejército pretoriano. La reacción de la Edad Media se ha visto precisada a arrojarse sobre la España moderna en un afán ilógico de subsistir. Y fue, el romanticismo español moderno, quien asustó a las potencias capitalistas internacionales miedosas de nuestro ejemplo. Por ello, se nos echaron encima con propósitos de asfixia. Y es que vieron claro que nuestra Revolución del 36 era profundamente social, que no era una banal pelea de banderas, que era la verdadera y profunda reforma agraria sin otra ley que el derecho de los campesinos, bien venidos al común de la sociedad libertaria. La tierra, colectivizada, apartó propietarios, arrendatarios, usureros, intermediarios. Para anular nuestro ejemplo de veridicas soluciones de los problemas social y humano, se reprodujo la intervención en España de la Santa Alianza, esta vez con el nombre de No Intervención, intervención que se prosigue para impedir la solución del problema de España en tanto quede en pie un solo romántico de la Revolución del 36.

Ignora el orador si surgirá un nuevo romanticismo revolucionario. Si nada hacemos —agrega— para que este sano acontecimiento se produzca, transcurrirá tiempo y el problema de España permanecerá sin resolver, quedando España en plataforma del mundo fascista.

Termina el compañero Peirats con una frase de fondo optimista.

— o —

El compañero Marcellán, que preside la mesa, adujo el significado prometedor del Primero de Mayo, concretando la esperanza que tal fecha significa en el sindicalismo revolucionario actual. Tuvo frases de aliento y de esperanza para el futuro de la Confederación y del Pueblo español, cerrando el acto en medio del fervor de la numerosa concurrencia.

REDACTOR F.

CRONICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

LA HERENCIA DE CHICAGO

DE la encarnizada lucha que en el pasado fue signo de las relaciones entre Capital y Trabajo se destacan las horcas de Chicago como trágico símbolo de las aberraciones humanas. Los movimientos huelguísticos tenían como motivo acuciante el garantizar el derecho al trabajo: asegurar al proletariado el pan de cada día. Por ello se ansiaba fijar un límite a la jornada de labor. Se trabajaba casi de sol a sol, con reposo estricto y escaso alimento. La exigüidad de la paga corría parejas con la dura explotación. Para colmo, el progresivo desarrollo industrial iniciaba el remplazo del hombre por la máquina, se iniciaba la era del paro forzoso.

En Alemania, Inglaterra y otros lugares del globo el obrero se irritaba ante un trato indigno y ante la amenaza del hambre destrozaba las máquinas. De ello nos habla Hauptman en su admirable pieza «Los tejedores». Constituían las máquinas un horrible engendro del capitalismo. Sus consecuencias inmediatas se traducían en condena al hambre para los menos favorecidos por el aprecio del amo. El corolario obligado era la lucha entre los propios operarios deseosos de guardar una plaza de esclavos y un duro mendrugo. El hambre y la ignorancia parieron el crumiraje.

Las huelgas se convierten en protestas. Desemboca el gesto a la plaza pública. Pueblo contra pueblo — fuerza armada contra obreros — se masacra entre sí. Así se eliminan rebeldes y se suprime el paro forzoso. O por el terror se sujeta al rebaño...

Chicago era ya a mediados del pasado siglo un centro industrial importante al que acudían obreros de todos los horizontes del mundo. Menudeaban las huelgas y se perfilaba un movimiento revolucionario de hondura. Había que sofocar el foco. Se urdió un complot y los agentes provocadores trabajaron con pericia.

Los acusados negaron su participación terrorista, pero se reafirmaron en los motivos de su acción. Reivindicaron el derecho y la razón de su combate. Así lo declararon a la faz del mundo y por los siglos. La lucha continuará hasta la eliminación del hombre lobo del hombre, sin limitación en el tiempo.

Las horcas de Chicago extendieron su sombra por el mundo. Se reafirmó en el orbe una campaña de huelgas por la conquista de las ocho horas de labor. Nació el Primero de Mayo como día de protesta internacional.

∴

En Port-Arthur (Texas), Estados Unidos, los 3.700 obreros de la Refinería de Petróleos de la Gulf Corporation, se declararon en huelga hace unos meses para protestar contra los despidos intempestivos. Querían garantizar la seguridad de sus plazas y no hallarse en perpetuo temor de despido. A los setenta y dos días de huelga los obreros volvieron al trabajo atemorizados ante la amenaza de la pérdida definitiva de sus empleos. Fue un fracaso rotundo la petición de garantías. La cosa se explica a causa de la maquinaria moderna de la empresa.

No hubo ni un solo obrero que traicionara la huelga: ni un solo crumiro obrero interior ni extraño a la empresa. Pura y simplemente los seiscientos técnicos y capataces hicieron funcionar las instalaciones, obteniendo un rendimiento diario del sesenta y cinco por ciento de la producción normal, correspondiente a los tres mil setecientos empleados.

Cuatro consecuencias esquemáticas se desprenden de esta experiencia: 1º El enfrentamiento entre manuales y técnicos se acrecienta aún en los casos en que — como ocurre a menudo en Francia y en otros países — unos y otros pertenecen a la misma Central Sindical. Los técnicos se hallan acaparados por una hábil captación patronal y gubernamental. 2º La automación suprime definitivamente una serie de categorías. En la refinería citada se cuenta un técnico por seis obreros. De éstos se cuentan cuatro especializados y dos semi-especializados. Ya no quedan peones. 3º Los primeros obreros a desaparecer del circuito de «útiles» son los que pasan de los cuarenta y cinco años. Hasta los sesenta y cinco, límite actual para el retiro, quedan veinte años de incertidumbre, coronados con un retiro precario. El problema es ya agudo y preocupa a diferentes sectores de opinión en los países industrializados. 4º Queda probado una vez más que con un mínimo de horas puede obtenerse un rendimiento «rentable». Se confirman las «utopías» kropotkinianas proclamadas a principios de siglo. El sabio ruso afirmaba ya entonces «que con cuatro horas de labor en las que tomaran parte todos los parásitos de la sociedad: curas, magistratura, policía, ejército, comercio e intermediarios, la sociedad podía producir y vivir holgadamente». Dada la evolución de la automación y de la cibernética, puede deducirse que un Kropotkin del 1962 podría avanzar afirmaciones aún más atrevidas.

∴

Así lo han comprendido los afiliados al sindicato de electricistas de Nueva York, quienes a principios de enero de este mismo año lograron obtener la semana de veinte horas, con el mismo salario que ganaban trabajando treinta y dos. Una falla en este triunfo: los huelguistas exigieron la semana de veinte horas pero reclamaron cinco horas más, pagadas a título de horas extras... Es así que ahora trabajan veinticinco horas semanales: cinco diarias. Dos días de descanso.

Otros sindicatos de los Estados Unidos están reafirmando las treinta y las treinta y dos horas semanales con el mismo jornal que percibían trabajando cuarenta. Los cuatro millones y medio de parados que cuentan los Estados Unidos no lograrán aún el trabajo, pero ése es el camino para lograrlo.

Un poco en retaguardia llegan algunas categorías en Inglaterra. El Congreso Nacional de la Amalgamated Engineering Union, que reúne algo más de tres millones de obreros de las ramas mecánicas y de construcciones navales, reclaman un salario mínimo semanal de catorce libras esterlinas (alrededor de veinte mil viejos francos) por treinta y cinco horas en lugar de cuarente y dos. Siete horas menos y más jornal.

∴

A partir del 1 de mayo de 1926 la Federación Obrera Regional Argentina inició una campaña por la jornada de seis horas. Poco después se fundaba la Asociación Continental Americana de Trabajadores (filial de la A.I.T.), que extendió la campaña a toda América. Diego A. de Santillán escribió un denso trabajo con título de: « La jornada de seis horas » (editado por «La Protesta», 32 páginas, Buenos Aires, 1927).

Los obreros de la FORA no se limitaban a reclamar un horario más reducido y sin disminución de salario. Exigían una tasa de producción por indivi-

(Pasa a la página 2.)

Actualidad

Huelga en Asturias

SI Covadonga fue el lugar desde donde se inició, hace siglos, la reconquista de España, por los cristianos, Asturias ha de ser, sin ningún género de duda, el lugar donde ha de iniciarse la reconquista de la Libertad.

Jalonada está la historia del proletariado astur, con infinidad de hazañas heoricas que, a cual más, han dejado grabado en la mente de los trabajadores, lo que un pueblo unido es capaz de realizar.

No vamos a reseñar hoy aquella gloriosa epopeya del año 1934, en la que ese ciclópeo pueblo fue cruelmente ametrallado por militares adheridos a la República, tales como López Ochoa, cuyo castigo sufrió en Madrid, durante los primeros días de la sublevación; ni tampoco haremos mención a la cruenta represión sufrida a manos de aquel miserable capitán Doval, de triste recuerdo para todos. Son avatares de la lucha, y nada ganamos con rememorarlos, sino tenerlos presentes y jamás olvidarlos.

Lo que interesa hoy es ratificarnos en aquel gesto de los trabajadores asturianos, el cual ha quedado imperecedero como bastión de acción: La Alianza U. G. T.-C. N. T., que es la base en que ha de cimentarse la clase trabajadora española, para edificar la Sociedad de sus anhelos.

Ratificarnos en ella, porque si bien en aquella época no logró su objetivo, dos años después convirtió el verbo en acción, culminándolo en la épica lucha sostenida durante el tiempo que les fue posible resistir los bárbaros ataques de moros y legionarios que, ávidos de presa, se volcaron en la dulce Región norteña.

Un contrato tácito entre combatientes, que todos trataron de cumplir, logrando hacer hechos tan hermosos, que son ejemplo y admiración de los hombres que allá quedaron. Y esa semilla ha fructificado, dando como resultado une resistencia permanente ante los abusos del Poder. Gestos que se multiplican, de tal forma, que cuando la lucha continuaba en la otra parte de España o el enemigo había vencido, los grupos de guerrilleros eran tan numerosos que hizo falta ametrallarlos por la aviación y quemar a fuego vivo los lugares donde se albergaban.

Es la sangre vertida por aquellos mártires entre peñas y arbustos la que ha frutificado, germinando eñ nuevos seres, que erguidos majestuosamente llevan en brazos el estandarte de la libertad, que sus padres y hermanos tanto defendieron.

No invento nada, amigo lector; no es producto de amor a la patria chica, ya que no me une a ella otro patrimonio que la razón. Es sencillamente que estoy plenamente convencido de que en España no se hará nada sin el concurso de esos hombres modestos en sus hechos, pero grandes, inmensamente grandes, en sus afanes y deseos de emancipación.

Firmes en ese objetivo, su lucha no tiene tregua ni descanso. No han salido aún de la represión última, en la que han dejado como rehenes a los compañeros Nicolás Muñiz Alonso, Aurelio Iglesias Alvarez y Antonio Bermejo Perea, cuando inician una acción de envergadura, como la huelga actual.

Asturias, toda Asturias, está afectada por la huelga. Si bien se limita hoy a la cuenca minera, no es menos cierto que Avilés está pendiente, y nada digamos de La Felguera, a donde, como en Fuenteovejuna, todos están a una...

La huelga ha comenzado a primeros de mes, en el grupo minero «La Riera», y el motivo de ella es protestar contra los salarios insuficientes para el sostenimiento de una familia. El día 9 es el grupo «Barredo», de Mieres, el que secunda el paro, siguiéndoles los de la mina «Nicolasa» y «La Camocha», de Gijón.

Con fecha 10, los trabajadores de la mina «Baltasara» hacen causa común; después los de la denominada «Pico Polio». Y el día 16, la huelga es general en Mieres, Turón y Sama de Langreo. Y el puerto «El Musel», de Gijón, está completamente paralizado actualmente.

La reacción de las Empresas ha sido tan cerril como siempre. A una petición justa, se la responde con el despido en masa, comunicándoles la anulación de los Contratos colectivos y el cierre de la industria si no dan por terminado el conflicto e ingresan sin condiciones.

Unánime ha sido la respuesta. Incólumes e interpreritos seguirán su lucha, extendiéndose, si es preciso, a las demás industrias de la Región.

La Prensa oficial oculta la huelga; el gobierno envía, como en el año 1934, tropas de Oviedo y Gijón, que con los contingentes de Guardia Civil, han custodiado las fábricas metalúrgicas de Avilés y La Felguera, en espera de que éstas sean paralizadas. Como en la fecha antes mencionada, los obreros se muestran solidarios y dispuestos. Es el carácter asturiano que de cada uno de ellos hace un luchador infatigable, buscando en el peligro la conexión precisa, base indestructible de la solidaridad.

JUAN MADRID

España, abril 1962.

JORNADA CONFEDERAL DEL 29 DE ABRIL

Aspecto parcial de la sala

¡Atención a Asturias! 65.000 mineros en huelga desde el 18 de abril. La cuenca hullera invadida por las fuerzas armadas. Estado de guerra en Asturias, Guipúzcoa y Vizcaya ¡Atención a España!

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE MUSÉE
GFP 3428

ALLOCATIONS FAMILIALES

A l'occasion du Premier Mai, notre Organisation a édité ou réédité un certain nombre de papillons. Le résultat recherché a été atteint puisque le moins qu'on puisse dire est qu'ils ont provoqué des « remous ». L'un d'eux a, de plus, donné lieu à une interprétation différente de notre pensée. En une courte phrase il est difficile, on en conviendra, de s'exprimer sans aucune équivoque. Il a trait au problème démographique et est libellé comme suit:

La C. N. T. demande la refonte des allocations familiales. Taux maximum pour le premier enfant, dégressif ensuite, pénalités à partir du cinquième

Indiquons tout de suite que c'est au sujet des pénalités que des précisions nous ont été demandées. Si tout le monde, ou presque, est d'accord avec la répartition des allocations familiales telle que nous l'envisageons, les opinions diffèrent quand il est question de pénalités.

Nous croyons qu'indiquer exactement la nature de celles-ci suffira pour dissiper le malentendu et que tous ceux qui déplorent la plaie sociale que constitue le lapinisme, tomberont d'accord avec notre point de vue; à moins qu'ils aient une solution plus efficace à proposer.

Sans nous attarder sur les méfaits, mille fois dénoncés de la procréation à outrance: avilissement du marché du travail; ravitaillement en chair à canons; satisfaction pour les parents d'appétits personnels sans rapports avec le but recherché; etc... il faut bien constater qu'à très brève échéance des mesures draconiennes devront intervenir pour stabiliser et même diminuer le nombre des habitants de la planète.

La solution que nous préconisons est loin d'être une nouveauté. Mussolini, lui-même — nous nous excusons d'user d'une telle référence — avait envisagé pour enrayer l'augmentation pléthorique des naissances, des pénalités, et actuellement au Japon — c'est Paul Reboux qui l'affirme — des allocations familiales sont servies pour les trois premiers enfants; pour le quatrième, suppression totale; dès le cinquième, pénalités. Cette dernière position était la nôtre il y a une dizaine d'années, mais une remarque très judicieuse faite par un de nos camarades provoqua un nouvel examen de la question par notre syndicat des cheminots.

L'argument présenté était de poids: Vous prétendez, disait-il, pénaliser ceux qui par appétit de jouissance, dans tous les sens du terme, ou par maladresse sont responsables de tout le mal. Je pense au contraire que vous frapperez à côté. Ce sont les innocentes victimes des agissements, sans discernement, de leurs parents qui feront les frais de ces pénalités; mille exemples sont là pour le prouver.

La justesse de l'argument ne manqua pas de nous frapper et en dernier ressort il fut adopté que le sanctionné devait être le seul responsable de l'acte, et non son produit.

Mais le responsable est difficile à toucher et nous ne vîmes que dans l'accomplissement de travail supplémentaire le moyen d'y parvenir; ce qui nous amena à la solution suivante:

«Indemnité maximum pour le premier enfant, dégressive ensuite jusqu'au quatrième où elle se stabilise à un taux raisonnable — équivalente à une heure de salaire par jour (S.M.I.G.) —, même indemnité pour les suivants, mais, pour le père, **pénalité d'une heure de travail, gratuit, pour chacun d'eux, jusqu'à douze heures au total; la valeur de ces heures supplémentaires servant à couvrir les allocations versées par la sécurité sociale.**

Il ne peut évidemment être question d'une telle mesure qu'en régime capitaliste, que nous subissons bon gré, mal gré; **les «si» et les «mais» ne pouvant rien y changer.**

Elle nous semble la plus apte à sanctionner personnellement et à limiter l'ardeur effrénée des reproducteurs inconscients, ou sans scrupules, qui en prennent un peu trop à leur aise en faisant nourrir leur progéniture par le reste de la population consciente.

La seule solution valable est, évidemment, dans le cadre d'un système équilibré, l'abrogation de la loi scélérate sur les méthodes anticonceptionnelles, l'application scientifique, inoffensive de celles-ci et la mise en pièces des croyances religieuses, si savamment entretenues par tous ceux qui estiment souhaitable la pérennité du régime actuel.

Qu'on ne vienne pas nous opposer le caractère inhumain d'un tel surcroit de travail et les difficultés qui interviendraient pour appliquer la méthode préconisée. Les heures supplémentaires existent, malheureusement, et nous en connaissons qui chaque jour accomplissent jusqu'à 16 heures de travail par seul amour du lucre. Quant à la répartition du produit de ce travail, elle ne serait pas plus compliquée qu'actuellement.

Tel est, selon nous, le moyen le plus efficace d'enrayer la poussée démographique insensée, enregistrée actuellement, soutenue par un gouvernement sans scrupules et sans réalisme, obnubilé par l'esprit de grandeur et de prestige.

Contrairement à ce que prétend l'adage, quand il y en a pour trois, il n'y en a pas pour quatre, tout au moins dans un certain nombre de secteurs de la production. Et, si notre point de vue était inexact, il serait d'autant plus criminel de laisser un nombre imposant d'économiquement faibles sans autres ressources qu'un quignon de pain pour subsister, alors que nombre d'étalons du bétail humain accaparent par leur comportement les moyens d'existence qui font tant défaut à nos pauvres vieux.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 193 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 17 Mai 1962

A VOUS LES JEUNES

« Alors, savez-vous ce que je souhaite, à vous la jeune génération ? C'est de ne pas faire preuve de lâcheté et de veulerie comme l'ont faite vos parents. Vous avez eu toujours le souci d'étudier l'histoire ; conservez ce même goût et puisez-y la claire vision de votre devoir quand il sera question pour vous de prendre soin de cette grande malade que sera l'humanité. Vous aurez les rênes, ne les lachez pas, de grâce, et n'acceptez plus de vous laisser suppléer par de vieux bonzes, pourris par la politique malpropre des intérêts privés...»

Le texte ci-dessus c'est un passage de la lettre, que m'adressa l'homme admirable qui fut mon professeur d'histoire et géographie, écrite en 1940 ; elle garde son actualité.

En juin 1940, au combat de Guidel, je devenais prisonnier. En 1945, avec bien des camarades, nous nous sommes laissés suppléer par les vieux bonzes, les croulants, qui ne peuvent vivre que dans le merdier de la politique malpropre, le syndicalisme réformiste.

Jeunes, je comprends pourquoi mes 44 ans me classent dans la catégorie des amortis. Oui, de 1940 à ce jour, j'ai écouté les aberrations des grands de ce monde, politiciens ou syndicaliste réformistes. Bien entendu, de temps en temps, j'ai crié ma révolte dans diverses revues, journaux, dans la « Lettre Socialo-Syndicaliste de l'Ouest » en particulier ; mais, de la IV merdocratie à la V, nous, les amortis, nous avons tourné en rond ; nous avons supporté le joug des croulants de la finance, de l'Eglise, de l'armée, de la politique, du syndicalisme.

Nous les amortis, qu'avons-nous fait pendant la semaine qui s'écoula après le 13 mai 1958 ? Rien ! Nous pensions au réglement du crédit fait auprès de notre comité d'entreprise ; nous avons serré les fesses ; nous avons continué d'accepter que les croulants de la IV soient remplacés par ceux de la V. Maintenant, les travailleurs répondent : Oui ! au régime du sabre et du goupillon. Sur la France plane la peur, le désespoir ; dans l'Europe esclave, un souffle de liberté, en ce dimanche, passe seulement sur les provinces des Asturies, de Biscaye et de Guipuzcoa. Courageux peuple espagnol, allons-nous seulement l'aider par des paroles ?

Jeunes, vous êtes dégoûtés des croulants, vous n'avez pas confiance dans les amortis ; alors vous ne participez plus à la vie économique, sociale du pays. Nous vous comprenons ; nous vous plaignons, parce que ce refus du combat fait le jeu des croulants de la politicaille, du pot-au-feu verbal du syndicalisme de la C. G. T., de la majorité réformiste F. O., de la gauchiste C. F. T. C. Alors, le pouvoir jubile, le financier maitre queux, Pompidou prépare sa cuisine, l'épice, sur ordre de qui vous savez. Vous, les jeunes, avez-vous l'intention d'avaler ce bouillon, fait d'herbe et de très peu de lard ?

Jeunes, mes amis, n'acceptez pas d'être téléguidés. Fuyez les bandes d'adolescents ou blousons noirs, blousons dorés, se plaçant sous la direction d'un chef, de ses lieutenants ; l'esprit mystique de la bande de vous met sous le contrôle d'un caïd, du sexe féminin ou masculin, l'initiation par le sang, par l'hystérie des impulsions libidineuses en commun ; ces bandes donneront demain aux divers fascismes, leurs meilleurs militantes et militants.

Jeunes, il faut savoir vous comporter en véritables jeunes, c'est-à-dire militer dans nos rangs. Ensemble, jeunes et amortis, nous combattrons pour conserver les conquêtes sociales ; les uns et les autres nous reprendrons conscience du rôle que nous allons avoir à jouer dans cette longue lutte qui se prépare ; que nous devons gagner au nom de la justice sociale, de la liberté humaine.

A vous, jeunes, de prendre courageusement en main votre propre destin. A vous, Jeunes, de remporter la victoire sur la bourgeoisie de papa, le clergé de maman, le militarisme de l'oncle Jules.

Dans votre lutte pour l'émancipation humaine, acceptez que nous puissions être auprès de vous, non pour vous diriger mais pour vous aider. Nous avons mal dirigé la barque parce que nous avons écouté les vieux bonzes ; à vous, filles et garçons de vingt ans, de prendre la barre ; mais surtout, lorsque vous l'aurez, ne l'abandonnez pas.

Y. M. BIGET

LA FORCE DE L'EGLISE

Elle repose dans ce fait que les anticléricaux sont pour la plupart, des croyants avoués ou non ; d'où leur absence dans la lutte contre le «Mensonge-Dieu».

Rappelons-nous la pétition anticléricale contre l'infiltration de l'Eglise dans l'enseignement. Elle groupa onze millions de signatures. Eh bien, je ne pense pas exagérer en déclarant que dix millions d'entre eux, au moins, font baptiser leurs enfants, et les livrent ainsi, du berceau à la tombe, à l'Eglise dont ils refusent la pénétration à l'école laïque ; c'est-à-dire, «qu'ils lui refusent le droit d'enseigner après lui avoir confié l'éducation morale de leurs enfants.» Quelle stupidité ! L'exemple des francs-maçons, ralliés à la fois autour du «Grand Architecte et de la Propriété» est aussi très démonstratif à cet égard : dans la crainte qu'une révolution sociale abolisse la « propriété », ils ont abandonné leur anticléricalisme agressif pour adopter à l'égard de l'Eglise une tolérance qui devait aboutir à une véritable invasion cléricale sur tous les plans.

La force de l'Eglise est faite également de l'insouciance et de la maladresse des incroyants. Ces derniers n'ont jamais su coordonner, organiser leur clairvoyance. Ils se sont parfois réjouis de l'apparition sur le plan local d'un militant anticlérical, frappant l'Eglise sans dénoncer le «Mensonge-Dieu», et ils en sont restés sur cette satisfaction bien insuffisante sur le plan pratique. D'autre part, il serait trop facile d'espérer qu'une impression fugitive puisse déterminer sur des auditeurs curieux une soudaine conversion.

L'Eglise ne gagne du terrain qu'à force de propagande, de publicité. Je sais bien qu'un rationaliste ne peut utiliser une publicité équivalente, mais il peut retirer de cette manière d'agir la certitude que toute propagande, pour devenir efficace, doit être inlassablement, systématiquement repétée.

C'est par la répétition, le renouvellement des démonstrations et des suggestions verbales et écrites, que l'on parvient, peu à peu, à faire pénétrer dans les cerveaux les rayons de lumière qui acheminent les esprits vers la Vérité.

Il serait donc nécessaire, là où se rencontrent quelques incroyants, qu'ils organisent localement, par la parole et par le tract, une propagande régulière, sans cesse renouvelée, venant chaque quinzaine, attirer la curiosité de tous les esprits qui croient sans certitude et pratiquent la religion sans conviction. La région syndicale doit former des militants aptes à ces discussions, et faire appel de temps à autre à des militants chevronnés.

Que chaque incroyant sache bien que la plus grande victoire de l'Eglise se réalise le jour où, lâchement, l'incroyant lui livre ses enfants, les livrant ainsi pour toute une vie au Mensonge religieux !

Je vis dans un village de trois cents habitants. Une vingtaine d'incroyants dont 18 bolchevistes. Ils se sont tous mariés à l'Eglise, ont fait baptiser leurs enfants, les accompagnent à la communion, au mariage religieux... !

A mes objections, le secrétaire de la cellule bolcheviste, m'a répondu: «Quelle importance cela peut-il avoir, de présenter un enfant sur les fonds baptismaux?»

J'ai souri, et lui ai répondu: «Cela vous permet de tendre la main aux catholiques sur le plan politique, d'essayer ainsi de capter leurs suffrages. Au fond, vous sacrifiez la vérité à la soif de pouvoir : votre machiavélisme est digne des jésuites.»

Les partis politiques, par intérêt électoral, s'abstiennent de toute lutte antireligieuse. Ils ont la logique de leurs ambitions asservissantes et savent bien — les chefs, pas leurs troupeaux — que qui veut gouverner doit traiter avec l'Eglise : mais les autres?

Ceux qui ont le culte de la Vérité, qui, par là, sont les éducateurs désintéressés des troupeaux politiques abêtis par leurs bergers et les superstitions ; qu'attendents-ils donc pour combattre le «Mensonge religieux»?

Ne savent-ils pas que le croyant est un fataliste, et que Dieu étant le Maitre de la vie, dispose à son gré de l'évolution sociale, ce qui les dispense de tout esprit analytique et de toute recherche individuelle. Je me rappelle S. Faure nous disant: «Le jour où l'homme cesse de croire des barrières tombent, son horizon s'éclaircit... Peut-être ne deviendra-t-il pas des nôtres, mais sûrement, son esprit deviendra réceptif.»

Songez aux bolchevistes, qui ont cru pendant trente cinq ans, ou plutôt à qui on a fait croire que Staline était le Père des Peuples», l'Incarnation de la Lumière, alors qu'il assassinait des millions d'individus afin de rester fidèle à la Bible marxiste...

Songez à ce drame affreux. Jésuitique par ses animateurs... Rendu possible par la propension à la foi de tous ses adhérents... Songez-y bien : je suis convaincu que si des millions de bolchevistes avaient été nourris de l'incroyance religieuse ils n'eussent jamais supporté, en la partageant, la croyance politique.

Ne savez-vous pas que la beauté de votre vie est contenue dans cette œuvre d'Art : la recherche de la vérité. Et qu'en conséquence, notre devoir est de combattre le Mensonge religieux, qui contient en lui l'anesthésie des esprits quand sonne l'heure de la recherche, de la liberté...

J. B.

DU PROGRES PAR ETAPES...

Il saute aux yeux de qui veut se donner la peine de voir et de réfléchir que nous ne sommes pas passés de l'âge de pierre à l'automation sans parcourrir de nombreuses étapes...

Nous savons aussi que pour passer de cet âge de pierre à la brouette il a fallu des siècles et des siècles ; que pour passer de la brouette au collier de cheval il a fallu beaucoup moins de temps ; que pour passer du collier de cheval à la machine à vapeur ce fut encore plus court... et que, du moteur à essence à l'automation quelques décades ont suffi pour franchir cette étape !

Au fur et à mesure que nos connaissacenes deviennent de plus en plus nombreuses le rythme du Progrès s'accélère.

L'avantage des pays dits arriérés, parce qu'ils n'ont pas d'industrie, est de pouvoir « bruler les étapes », et de pouvoir passer d'un seul bond d'une économie primitive à une ère industrielle...

Il est donc clair, qu'en certaines circonstances, le Progrès peut bruler certaines étapes. Il suffit à l'homme primitif de reproduire et de fertiliser les conquêtes réalisées par l'homme dit civilisé dans le domaine matériel, et de passer de zéro à cent !

Le Progrès matériel détermine peu à peu l'ascencion de l'individu vers le confort et le bien-être. Et son espérance d'une jouissance indéfinie lui fait oublier que cette euphorie est conditionnée par une évolution encore plus rapide sur le plan social, c'est-à-dire, que le progrès matériel ne peut devenir une source de bonheur que si l'esprit fait litière de ses lenteurs mentales pour s'adapter à des rythmes sociaux de plus en plus rapides.

Or, en dépit des progrès matériels l'homme en est resté à des conceptions sociales périmées, à tel point qu'ayant créé les conditions de l'abondance il souffre de ne savoir la distribuer. Cet imbécile (il n'y a pas d'autre qualificatif) se lamente, souffre de l'insatisfaction de ses besoins alors que du jour au lendemain il peut multiplier les biens de toutes sortes et assurer à tous la garantie de leur jouissance... !

Ce pauvre diable, au cours de son histoire, a réalisé tous les systèmes d'administration politique. Et tous, sans exception, ont échoué... !

Il pourrait se recueillir sur ces expériences, les analyser, faire sur le plan social ce qu'il a si merveilleusement réalisé sur le plan matériel... Il ne le fait pas. Et, de ce fait, se trouve distancé des possibilités sociales qui s'offraient à lui...

Sur le plan social, d'organisation de la vie collective, l'homme est donc en retard de plusieurs étapes sur le Progrès matériel.

Ayant échoué sur tous les plans politiques il leur reste attaché !!!

Les plus éclairés crient : «Attention ! Il faudrait passer à l'Economie des besoins ! mais ayant l'esprit farci d'Economie Politique comment pourraient-ils trouver en eux les facteurs d'une administration économique absolument indépendante de l'administration politique ?

Et l'histoire (de la plus ancienne à la plus récente) nous démontre que là où la politique règne l'économie est serve... ; que l'économie des Besoins ou administration des choses n'est viable que là où toute administration a été abolie...

Vouloir modifier le régime politique pour instaurer une économie des Besoins est donc un défi à la science expérimentale, une stupidité historique...

Dire aux syndicalistes : « C'est à vous qu'il appartient de réaliser l'économie des besoins », tout en suggérant un systhème d'administration politique qui, nous le savons, inévitablement, même contre les désirs de ses dirigeants, gouvernerait à la fois les passions en les suscitant et les besoins en les comprimant, c'est vouloir prolonger une étape et non progresser...

Camarade qui nous avez adressé récemment une lettre où brille votre bonne volonté, nous vous prions de réfléchir sur le fond du problème, et de nous dire quelle différence vous faites entre le capitalisme privé et le capitalisme d'Etat ?

Entre des gouvernements gérés par des capitalistes, par des technocrates, par des socialistes ou par des bolchevistes ?

Comment il vous est possible de concevoir un Etat politique fondé sur l'égalité des conditions alors que l'expérience nous enseigne que « là où il y a Etat on ne saurait parler de liberté » ?.

Ne comprenez vous pas que la première étape à franchir est des sortir du système « de gouvernement des gens » pour entrer dans le systhème de l'administration des choses ?

Et qu'il n'y a pas lieu de croire que les hommes ayant fait leurs preuves dans le progrès matériel ne puissent s'y consacrer entièrement puisque l'économie est la science de distribuer *également* ce que l'on produit en communauté... ?

Vous me direz que les hommes ne sont pas mûrs pour franchir cette étape ? Eh bien, c'est à nous de nous substituer à tous ces militants syndicalistes ignares qui prolongent l'ignorance des travailleurs, et d'entreprendre l'éducation des cerveaux.

Nous n'avons pas le droit de déclarer aux travailleurs que la conquête de l'Etat pourrait les libérer Si... car nous savons que l'exercice de l'autorité est incompatible avec la pratique de la Liberté... Nous n'avons pas le droit de déclarer aux travailleurs que le Pouvoir, tout comme la monnaie contiennent des germes qui pourraient devenir bénéfiques à ceux qui sauraient les utiliser...

Rappelez vous le système monétaire du docteur Schact, sous Hitler. En distribuant à la consommation une somme monétaire égale à la valeur de la production, il stabilisa le coût de la vie tout en maintenant l'inégalité des conditions. Ce fut, à la fois, un chef d'œuvre monétaire et la plus complète abdication de la dignité humaine...

Regardez l'expérience russe. Elle est partie de principes dont plusieurs nous étaient chers pour aboutir à une exploitation du travail qui n'est ni meilleure, ni pire que celle que nous subissons sous le régime capitaliste privé...

Nous sommes d'accord avec vous : il faus serrer les rangs, mais dans la clairvoyance et la Lumière. L'étape sera dure et longue à franchir mais elle commence avec l'abolition du gouvernement des gens et l'entrée dans le champ de l'Economie des besoins. Ceux qui, sur le chemin de la Liberté, se fourvoient dans les sentines d'expériences politiques périmés et désuètes nous les abandonnons aux poubelles de l'Histoire. Que la Science guide nos pas !

LE BIEN DE TOUS

NOUS sommes tous légataires du passé. Aucun homme ne peut prétendre être le créateur d'une invention : il est toujours le bénéficiaire des travaux de ses ancêtres, dont il a tiré avantage pour créer, par des apports nouveaux, plus de profits. Le progrès n'est que le fruit des travaux de nos ainés, dont nous avons su tirer des avantages nouveaux. Définir la part qui revient à chacun à toute création nouvelle est impossible ; sans le travail fécond de nos ancêtres, connaitrions-nous le progrès actuel?

La machine qui remplace l'homme, qui produit, à elle seule, le travail d'une quantité d'ouvriers, est la somme de peines, de travaux, d'études, d'une multitude de travailleurs qui ont peiné et souffert pour que leurs fils connaissent un travail moins pénible, plus productif, leur apportant plus de loisirs du fait d'une production accélérée. L'ouvrier, de nos jours, travaille-t-il moins? Son salaire a-t-il été augmenté en comparaison de la production de la machine?

Est-il juste que quelques individus, s'approprient ce qui appartient à toute une classe? Car c'est bien la classe prolétarienne qui a produit par son labeur, sa ténacité dans le travail, la possibilité d'étudier, de modifier, de créer, des machines qui, aujourd'hui, permettent à celui qui dispose de capitaux de mettre l'ouvrier à la rue, au lieu de réduire les temps de travail et apporter, à tous, un juste salaire, du fait que la machine appartient à toute la classe prolétarienne qui l'utilise et non seulement au propriétaire de la machine, dont l'unique mérite est de possèder un capital.

Le progrès ne doit pas transformer l'ouvrier en chômeur, mais réduire la durée de travail de l'ouvrier afin que tous, à salaire égal, bénéficient du progrès. Le chômage, cette lèpre qui apporte la misère dans les foyers des travailleurs, ne doit pas exister dans une société civilisée qui doit donner du travail à tous par l'interdiction des heures supplémentaires, par la limitation des heures de travail. Payer des indemnités de chômage à quelques uns, ou réduire le temps de travail de tous et augmenter le nombre de travailleurs, est toujours reconnaitre à l'homme le droit à la vie. Il est préférable que l'homme, en travaillant, conserve toute sa dignité et éprouve la satisfaction de participer aux besoins de la collectivité. Faire de l'homme un chômeur, un malheureux ,un mendiant, vivant aux crochets de la société, c'est l'abaisser. Ce n'est pas un travailleur qui est insulté, c'est tous; car tous les travailleurs doivent être solidaires les uns des autres, tous appartiennent à cette force qui assure la vie.

Le capital ,sans le travailleur, est un sac d'écus improductif dans un coffre-fort. A l'ouvrier de s'en rendre compte et d'exiger sa part de travail et de salaire qui lui revient.

Au travailleur, de réaliser qu'il ne doit plus apporter des améliorations dans les fabrications et la production, tant que ces améliorations n'apporteront que bénéfices et avantages au capital et non à la collectivité. Au travailleur, à se rendre compte que tant que subsistera le système capitaliste, apporter des améliorations dans le travail de la production, est mettre à la rue des ouvriers, les réduire au chômage, les précipiter à la misère et à l'avilissement.

Améliorer les temps de fabrication est faire le jeu du capitalisme au détriment du prolétariat, c'es porter atteinte aux droit à la vie de la classe prolétarienne. Les travailleurs auront intérêt à apporter des améliorations à la production, permettant ainsi à tous de bénéficier du progrès quand le système capitaliste sera abrogé.

René VILLARD

Nous avons glané pour vous

LES CHEMINOTS ONT... BON DOS !

275.000 CHOUX-FLEURS ONT ETE DETRUITS A SAINT-POL-DE-LEON

Il s'agit de quantités que les producteurs ne parvenaient pas à écouler. La récente grève des chemins de fer est en effet venue aggraver la situation d'abondance créée par le brusque radoucissement de la température.

On veut nous en faire accroire : après la destruction de tonnes d'artichauts et de camions de pêches, l'an dernier.

Il y avait là de quoi ravitailler tous les économiquement faibles du pays.

Qui osera prétendre après cela que le système capitaliste n'est pas dépassé ?

∴

RECLASSEMENT DE CHOMEURS

Le conseil d'administration de Péchiney a nommé administrateurs MM. Wilfrid Baumgartner, ancien ministre des Finances, ancien gouverneur de la Banque de France, et Ennemond Bizot, ce dernier en remplacement de M. Paul Gillet, démissionnaire.

D'autre part, sur la proposition de son président, M. Jacques de Nervo, le conseil d'administration de Denain-Anzin a nommé administrateur M. Wilfrid Baumgartner.

Ces nominations seron soumises à la ratification des assemblées générales de ces sociétés qui sont convoquées respectivement les 28 et 23 mai.

Les temps doivent être bien durs pour que notre ancien grand argentier en soit réduit à cumuler plusieurs « emplois ».

LA MERE

Sur le cadavre de leur enfant combien de mères ont été pétrifiées de douleur ? Oui, combien ?

Combien de mères ont attendu des semaines, des mois, des années parfois que revienne celui qu'elles avaient conçu. Combien ?

Combien de mères ont retiré des décombres les restes torturés de leur bébé ?

Si toutes les mères pouvaient se lever et se grandir à la hauteur des effroyables crimes, la terre entière serait drapée de deuil. La terre entière serait noire, le ciel s'éteindrait. Il ne resterait rien qu'un infini sanglot.

Si elles pouvaient se réunir toutes et marcher en silence, on les verrait passer pendant des années.

Pendant des années le deuil coulerait, flot ténébreux incrusté de millions et de millions de faces blanches.

Si toutes pouvaient d'un seul coup crier : Mon enfant ! même la pierre des tombes en tremblerait, et les arcs de triomphe s'écrouleraient.

Si toutes les mères qui ont donné la vie pour nourrir la mort se dressaient en accusatrices, tous ceux qui commandent aux peuples seraient responsables.

Si toutes les mères, celles de France, celles d'Afrique, d'Espagne, d'Israel, de Russie, d'Amérique, celles de partout, qui ont nourri, choyé, aimé, veillé sur le petit d'homme, afin qu'il soit un jour un homme, que d'autres hommes ont torturé, déchiqueté, pouvaient dire ce qu'elles éprouvent les chefs d'Etats ne pourraient plus jouer avec les petits enfants.

SERGE PEINCEDE

« Ne vous découragez pas si une partie de ce que vous semez se perd : cesse-t-on d'ensemencer à cause des moineaux ? »

René BAZIN

Appel de solidarité en faveur des peuples espagnol et portugais

L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS lance un appel de solidarité à ses Sections et aux travailleurs et organisations syndicales du monde entier en faveur des grévistes d'Asturies et de la liberté des peuples espagnol et portugais.

Elle invite toutes les Organisations antitotalitaires du monde à apporter une aide effective à ces deux peuples opprimés et à mener une campagne mondiale active contre le franquisme et le salazarisme et un boycottage international de ces deux régimes tyranniques.

Elle élève une énergique protestation contre la répression impitoyable que les citoyens espagnols et portugais subissent de la part des gouvernements et des sbires au service des pouvoirs totalitaires.

SECRETARIAT DE L'A.I.T.

La C. N. T. de España saluda a la insurgencia obrera y estudiantil portuguesa. El antifascismo ibérico debe actuar unido.

ANTENA

VIOLENTA MANIFESTACIONES EN PORTUGAL

LISBOA (A. F. P.). — En esta capital han tenido lugar esta tarde, a las siete menos cuarto, dos manifestaciones entre las plazas del Comercio y del Rossio. Han desfilado grupos de jóvenes dando gritos de «¡Abajo Salazar!», «¡Tenemos hambre!» y «¡Asesinos!». La policía, porra en mano, ha logrado dispersarlos.

Rápidamente la fuerza pública ha impedido el acceso a la primera de las plazas citadas. Los manifestantes no pudiendo avanzar han prorrumpido en gritos y cantando a veces «La Portuguesa», himno nacional.

A las ocho de la noche los manifestantes han apedreado un autocar de la policía.

Un cuarto de hora después, la fuerza pública ha hecho nutrido fuego de pistola-ametralladora para intimidar a los manifestantes, en tanto que la caballería de la Guardia Nacional intervenía en las calles centrales de la capital en la que los manifestantes gritaban sus «slogans» y lanzaban piedras contra los vehículos de la policía.

A las ocho y media se han registrado disparos de los fusiles ametralladores en el barrio de la Central de Correos.

En el centro de la ciudad la circulación está totalmente interrumpida. Entre los manifestantes se han registrado varios heridos y se han practicado numerosas detenciones.

En Oporto, a la misma hora, aproximadamente, la policía ha detenido la circulación en todo el centro de la ciudad y los manifestantes han sido dispersados por un autobomba de agua coloreada. A media noche ha tenido lugar otra nueva y violenta manifestación en el propio centro de Oporto. Toda la circulación de vehículos y peatones está por completo interrumpida. La policía ha cargado duramente repartiendo culatazos y golpes de porra. Se dice que el número de heridos asciende a una veintena y se han practicado numerosas detenciones.

El ministro de Gobernación ante el reparto de gran número de pasquines había denunciado «la agitación subversiva alentada por los comunistas» prevista para el día primero de mayo e indicando que se habían tomado todas las medidas necesarias para garantizar la libertad del trabajo, ya que en Portugal, el Primero de Mayo es día laborable.

¿SE AUMENTARA EL SALARIO A LOS MINEROS?

MADRID (A. F. P.). — La Fiesta del Trabajo que en España está colocada bajo la advocación de San José Artesano, no se ha caracterizado por ningún incidente en Asturias donde 60.000 obreros prosiguen la huelga declarada el 23 de abril.

Se esperaba volviesen al trabajo el día 2, ya que, según informaciones de buena fuente, han obtenido de las autoridades la seguridad de que el aumento de salarios decidido el viernes último en consejo de ministros se publicará en breve en el Boletín Oficial del Estado.

DRAMA DE LA VIA

AVILA. — Debido a la incuria en la verificación de raíles descarriló el mercancías « Cu-27 » entre las estaciones de Mingorría y Velayos, con un resultado de cuatro ferroviarios muertos y otros cuatro heridos.

VA PARA LOS MARQUESES

MADRID. — Un aristócrata muy español llamado don Ernesto Koplowitz Sternberg, marqués de Casa Peñalver, ha fallecido a causa de una caída de caballo.

ESTALLA OTRA CALDERA

PAMPLONA. — La caldera de una fábrica del pueblo de San Adrián saltó a consecuencia de una presión que la ancianidad del artefacto no pudo resistir. Diecinueve heridos, con una vida en peligro: la de la obrera Palma Amatriain.

ENSAÑAMIENTO

BARCELONA. — Como se ha dicho, la Avenida que va a ocasionar la desaparición del Barrio Chino se denominará de García Morato. Ese personaje fue uno de los aviadores franquistas que durante la guerra civil más se encarnizaron bombardeando a mansalva a la población barcelonesa.

EL CARCAMAL PEMAN

MADRID. — Manuel Mantero se indigna en «A B C» de la unanimidad existente en varios grupos intelectuales de considerar pelmazo a José María Pemán.

MAS OREROS MUERTOS

SAN SEBASTIAN. — En Pasajes explotó el compresor de un fábrica de hielo, ocasionando la muerte a dos obreros.

NOTA DEL GRAN MADRID

MADRID. — En el barrio denominado de «La Bomba», situado junto al Arroyo del Abroñigal y la ampliación del barrio de la Concepción, se hundieron tres chabolas, las números 119, 120 y 121, en las que habitaban unas cincuenta personas de condición humilde. Parece ser que el hundimiento se produjo a causa de un corrimiento de tierras. Esta clase de viviendas han sido hechas practicando huecos en el interior de una de las laderas del Arroyo del Abroñigal.

Afortunadamente no se produjeron víctimas e intervino el Servicio de Bomberos, que procedió a descombrar la zona siniestrada. Los habitantes de las chabolas recibieron albergue inmediatamente en unas viviendas situadas en el Paseo del Rey.

BAJO EL PALIO DEL FRANQUIMO

MADRID. — La semana pasada hubo en esta capital una epidemia de suicidios y dobles asesinatos. Y eso que se está en el mes de las flores.

ENTRE BACHE Y BACHE

MADRID. — El autobús de línea San Fernando de Henares a Villaverde volcó aparatosamente al tratar de adelantar un camión y haber entrado en una cadena de baches. Treinta y cuatro pasajeros heridos.

LA GUERRITA

BARCELONA. — Cerca de esta ciudad volcó un automóvil de patrulla de la G. C., quedando muerto el cabo José Martín López y heridos dos guardias.

DRAMA DEL TRABAJO

TOLEDO. — En el Toboso perecieron asfixiados en el fondo de un pozo los obreros Eufemio Morales Muñoz, Santos Ortega y Juan A. Fernández Tondo.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE MAYO

Lista II

Suma anterior	389 09
Dreux : Hernández	10 00
Menéndez	5 00
Paris : Agrupación Louise Michel	50 00
José Cosio (mes de mayo)	30 00
Vi. Cacho	10 00
Juan Prats (febrero, marzo y abril)	30 00
Guillén	5 00
Jaime Casellas	5 00
R. Llop	10 00
Total	Nº 444,09

Poletín «Terra Lliure»

Próxima a aparecer esta pequeña publicación libertaria, redactada en catalán, se ruega a cuantos compañeros quieran recibiría se dirijan cuantos antes al compañero Juan Ferrer, 24, rue Ste. Marthe, Paris (X).

Ruego extensivo a los compañeros residentes en el resto de Europa, en América, Africa y Oceanía.

¿Hombres? Sí, pero cuanto más íntegros mejor

UNA de las mayores necesidades de hoy día es la educación física de la niñez para que rebose de salud en la virilidad; porque triste cosa es ver esos miles de estudiantes que, graduados anualmente en escuelas y universidades cuyo objeto habría de ser la formación de hombres vigorosos y capaces de sostenerse por sí mismos, salen de allí enjutos y desmedrados, con el cerebro mal ejercitado, incapaces de valerse por sí mismos, débiles en vez de fuertes, flacos en vez de robustos y apocados en vez de gallardos. Muchos jóvenes de esperanza y ningún hombre completo.

El carácter refleja la salud del cuerpo. El hombre enfermizo, achacoso y valetudinario no tendrá el vigor y energía del carácter del hombre sano, robusto y animoso. La naturaleza exige que todo hombre esté en la cumbre de su condición, y así nos inspira amor la entereza y repugnamos toda deficiencia.

Cuando en las horas de pleamar observamos en la playa el vaivén de las olas, vemos que una rebasa el límite a que llegaron otras y durante un rato ninguna la iguala en alcance, hasta que, al cabo de horas, las aguas cubren y aun trasponen la línea que alcanzó la más impetuosa ola. Así, de cuando en cuando surge de entre la multitud un hombre superior a los demás, para demostrar que la naturaleza no ha perdido su ideal, y al cabo de tiempo, el término medio de la humanidad rebasa el límite que aquél señaló al mundo.

Durante muchos años recorrió Apeles la Grecia estudiando las principales características de la belleza femenina y observando aquí unos ojos, allá una frente, acullá una nariz, para pintar su famoso retrato de la mujer perfecta que encantó al mundo. De la propia suerte el hombre futuro resumirá las cualidades de hoy dispersas en varios tipos de hombres. Será el hombre elevado a su mayor potencia, ecuánime, armónico y siempre dueño de sí mismo, sin que por violación de las leyes naturales se amortigüe ni embote su sensibilidad. Tendrá un carácter delicadamente receptivo para responder a los más suaves toques de la naturaleza.

El primer requisito de toda educación es la índole psíquicofísica del educando. De buena madera procedente de sanos y corpulentos árboles puede labrarse un mástil, un piano o una escultura; pero, ante todo, conviene la buena calidad de la madera. Con tiempo y paciencia se convierte el vástago en árbol; mediante la educación y la experiencia, se convierte el niño en hombre moral, física e intelectualmente completo.

Si el joven entra en la vida con el resuelto propósito de que toda afirmación suya sea rigurosamente verídica; si cumple con exactitud sus promesas y es fiel a sus estipulaciones, si mantiene su reputación como tesoro de inestimable valía — hablo de tesoros morales — y repara en que los ojos de las gentes están fijos en él y que no debe apartarse ni un ápice de la verdad y la justicia, obtendrá la ilimitada confianza de cuantos le traten.

Nada son palacios ni pompas, ni de nada valdría el hombre que pudiera cubrir un continente con sus ejecutorias o un océano con sus mercancías, en comparación de la rectitud de conciencia de un rostro que no puedan empalidecer voces acusadoras, de un pecho que jamás tiemble ante el peligro, de un corazón sin mácula deshonrosa. No haber hecho daño a nadie; no poner mano en lo que no sea propio; no interponer entre el deseo y la satisfacción más que la ley de la justicia. Esto es ser hombre.

El hombre es lo mejor del universo y los siglos se están esforzando en formar un modelo perfecto. El mejor de nosotros no es sino una profecía del hombre futuro.

¿Hombres? Sí, pero cuanto más íntegros mejor; hombres de mentes poderosas, robustos corazones y diestras manos. Hombres a quienes no venzan la codicia ni el cohecho; que tengan criterio y voluntad y jamás mientan y sin pestañear desprecien las traicioneras lisonjas del demagogo. Hombres en fin, nimbados por el sol, que se levanten sobre la niebla en su vida pública y privada.

PEREZ GUZMAN

CARTELERA

En Grenoble

Gran Festival organizado por SIA con participación del cuadro artístico de Grenoble «Aires de España», el cual, en la Sala de San Bruno, avenue de Vizille, el domingo día 20 de mayo, a partir de las dos de la tarde, presentará un selecto programa de variedades, esperando sean del agrado de la numerosa asistencia.

EN BURDEOS

Gran fiesta familiar y solidaria, organizada por la Comisión de Ayuda Local Confederal, para el domingo día 20, del corriente, a las tres y media de la tarde, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Una conferencia en Oullins

TAL como fue anunciado en nuestra prensa, tuvo lugar la conferencia de Roque Santamaría organizada por la Federación Local de la C.N.T. de Oullins. El compañero Fontaura, que presidía, saludó a la concurrencia, pasando, seguidamente, a subrayar el objeto del acto que se realizaba.

Pueden tener — dijo Fontaura — dos aspectos los actos de esta naturaleza: uno, el poder ver a hombres, a trabajadores españoles, que no nos conocen para que puedan oír nuestra voz, se hagan una idea de quiénes somos. El otro para hacerles recordar a los que ya están formados en nuestros medios, que la continuidad en la lucha se ha de garantizar con nuestra consecuencia ideológica.

Dirigiéndose a los trabajadores, que por necesidades económicas vienen a trabajar a este país, puso de relieve que, en tanto permanezcamos fuera de nuestro país, seremos extranjeros. El hecho de poder vivir con algunas comodidades, con cierto desahogo material, no quiere decir que todo sea jauja. Tropezamos con infinidad de inconvenientes que impiden el podernos desenvolver como sería nuestro deseo. Ello no quiere decir, ni mucho menos, que nuestro llamamiento sea patriótico. Nosotros, los libertarios, no somos patriotas, ni reconocemos patria alguna. Lo hacemos toda con sentido liberador de justicia. España sigue encadenada. Es por ello que toda nuestra actividad debe dirigirse hacia la liberación de la misma.

La historia se repite, nadie podrá negar que la etapa del pasado, de nuestra eclosión revolucionaria, no podrá actualizarse; ya que en nuestra tierra existe la simiente libertaria que germinará un día y dará su fruto.

Tras unas frases dirigidas a todos los compañeros de la CNT concede la palabra al compañero Santamaría.

Este, con palabras pausadas, sencillas, pero firmes, disertó en torno a «La situación político-social de España», que fue el título de la conferencia.

La misión del hombre — empezó diciendo Roque — debe ser hacer análisis del presente para sacar consecuencias, y con la experiencia del pasado fijar posiciones firmes.

Ahora se ha puesto algo de moda el llamar reformismo todo cuanto sea renovación de los hombres y de las cosas. En muchas ocasiones, cuando nos enfrentamos con problemas que se nos escapan, que no hemos sabido interpretar bien, parándonos a examinarlos detenidamente, caemos en la cuenta de que se nos paró el reloj en el 1936.

Se hace uso ,cuando se nos plantean problemas, situaciones que hay que resolver, de respuestas hechas, dogmáticas, y éstas no responden a la realidad. Debemos acostumbrarnos a ver las cosas, por muy duras que sean, con el sentido real que presenten las mismas.

El movimiento progresista español ha sufrido sangrías muy grandes. Suponer que hoy somos, en tanto que fuerza, lo que fuimos ayer, es algo infantil. No se comprende que los libertarios tengamos la misma potencia que teníamos en el 1936. Entonces había una potencia libertaria debido a la gimnasia constante de los trabajadores par acrear la mística que empujaba a nuestro Movimiento.

Mientras que en la actualidad no podemos reemplazar en nuestra Organización a los compañeros que por vejez u otras circunstancias van desapareciendo.

Debido a los cinco lustros de propaganda nefasta que lleva hecha el franquismo, las nuevas generaciones de nuestro pueblo nos ignoran, cuando no nos aborrecen.

Tenemos una circunstancia que la eludimos lamentablemente. Antes nos introducíamos entre las masas trabajadoras para propagar nuestras ideas. Hoy nos vienen estas masas al extranjero y no hacemoos nada por impregnarlas de idealismo. Indiferencia, menosprecio, es lo que manifestamos hacia ellas.

Debemos reconocer que, tácticamente, no estamos a la altura de las circunstancias. Vivimos trasplantados. Fuera de nuestro país perdemos vitalidad orgánica. El Movimiento Libertario Español morirá por consunción, por estar trasplantado en un país que no guarda relación con nuestra forma de ser. Hemos de tener en cuenta la realidad presente: O volvemos a España o perecemos. No dejemos, por autosuficiencia, de reconocer esta realidad. Con frecuencia nos entretenemos en las hojas y olvidamos el tronco, la raíz del problema que se nos plantea.

Refiriéndose al antifascismo en general, manifiesta el compañero disertante la necesidad de ponernos de acuerdo en aquello que nos une y dejar de lado lo que nos separa para derrocar la dictadura franquista. De lo contrario, pereceremos todos.

La C N T — continuó diciendo el orador — una de las cosas que mejor ha hecho, ha sido el unirse. Pero unidos o separados, somos impotentes para dar al traste con la dictadura de Franco.

Entre todos los antifascistas, tenemos que crear ese clima que se oponga al fascismo. No lo tenemos hecho por incapacidad, por no haber interpretado bien las circunstancias que se han dado distintas veces. Los del Interior no lo hacen porque confían en nosotros. Tenemos que ayudarlos, no con limosnas, sino estando siempre a su lado.

En lo concerniente a las sindicales internacionales, vis-à-vis del problema español, aseveró que no podemos pretender a la ayuda internacional si no creamos en el Interior problemas que les llamen la atención y les obliguen a ayudarnos. Hace unos meses — continuó diciendo Santamaría — en una reunión internacional sindical se nos decía: «¿Qué podemos hacer por vosotros? ¿Qué necesitáis? Estamos dispuestos a ayudaros.»

Si se nos pusieran en las manos los medios que se nos ofrecen, posiblemente, no podríamos aceptarlos. Para reclamar solidaridad hay que justificarla y merecerla.

No hemos sabido canalizar el descontento, la disconformidad que existe contra el régimen franquista, para justificar nuestra demanda.

Habló de la Alianza Sindical. Subraya la necesidad imperiosa que hay en el Interior de que ésta sea una realidad. En España ha habido movimientos que han movido cantidades considerables de trabajadores. Por falta de esta Alianza, la CNT y la UGT no estuvieron a la altura que debieron estarlo.

La unidad antifascista en el Exilio, si no se hace en el Interior, con todo y siendo mucho, no tiene un gran valor. Es allí donde hay que actuar. Ya que el fascismo se sostiene por falta de alternativa en los elementos de oposición.

Tenemos que interesarnos por crear las condiciones propicias para romper la falta de actividad actual, pasando a ponerlo todo en movimiento para tumbar la tiranía existente en nuestro pueblo.

Todos los pueblos que se han liberado, han creado de antemano el clima favorable para su liberación. De ahí que, a través del esfuerzo colectivo lo hayan conseguido.

Aludió a la revolución cubana, para manifestar que en España no se puede dar la forma de lucha que se dió en Cuba.

España está rodeada de países hostiles a su liberación. Por ello, todos cuantos barbudos estemos dispuestos a ir a las sierras españolas a pegar tiros, tendríamos más de suicidas que de hombres prácticos. Sacrificaríamos sin ventajas a todos los que en este sentido situásemos en el Interior.

Hizo remarcar su disconformidad con ciertos elementos políticos que ponen como única salvación de los problemas españoles, la República abrileña. Siendo que, desde entonces hasta la fecha, todo ha evolucionado. Si los republicanos quieren al pueblo lo mejor que pueden hacer es renunciar a la Constitución de la República del 1931. No obstaculizar que el Pueblo se dé el régimen que libremente determine.

La misión del antifascismo debe ser la de unirnos para examinar todos los problemas. Medir las posibilidades cara a una acción conjunta contra el régimen que oprime a nuestro pueblo.

Somos lo suficientemente ingeniosos para crear algo que pueda ofrecer al mundo bases morales que le demuestren que somos capaces de entendernos.

En lugar de pasar tiempo teorizando cada cual por su lado, deberíamos crear mesas redondas, tertulias, que diesen lugar al examen de los problemas que nos afectan a todos. Ello, sin que nadie trate de hipotecar las ideas particulares de los demás.

∴

Fontaura, por la premura del tiempo, resume la conferencia con breves palabras, diciendo que hay que tener en cuenta que el realismo no es pesimismo, sino vivir a tono con todas las circunstancias. Por encima de todo somos libertarios, representamos la esencia del Comunismo Libertario. Y así como en otras épocas y en otros tiempos hubo compañeros como Anselmo Lorenzo, Fargas Pellicer y tantos otros, que dentro de los sindicatos obreros actuaron en anarquistas, nosotros podemos seguir su trayectoria actuando dentro de la CNT también como anarquistas.

QUINET

CRONICA EXPRES

Domingo Pascual

AMANECIO el domingo de Pascua nublado. La noche anterior llovió, y los árboles lucían un verde desteñido por la mañana que obligaba a prevenirse del paraguas. Aparecían como recién lavados los jardines. Todo calmo, inmóvil, sin la más leve ráfaga de viento, sin la menor manifestación de frío.

Le tengo hincha al paraguas y no me sirvo de él si no en circunstancias muy precisas. Sólo en manos de la mujer me es simpático; con la sombrilla, por lo femenina, me sucede lo mismo.

Pascua sin sol ¿en qué se conoce que es Pascua? Un domingo sin luz de domingo; como el de hoy, propio de invierno. La gente no tiene confianza en el tiempo y no se aligera de ropa. Poco o nada se ha manifestado la primavera a la hora presente, y estaba un tanto embarrizada a causa de la lluvia. El día tenía cara de pocos amigos, visto desde la ventana de mi cuarto. El cielo ¡qué feo, qué poco pascual...! No me desayuno de rabia.

El paraguas:

Llévame si no quieres mojarte.

Yo:

Pues no te llevo.

Cuando he llegado a la Rada iba hecho una sopa.

Cuestación dominguera, esto ha quedado de temporal. ¡Claro, son tantos los motivos por los que hay que pedir...!

Cae una lluvia imperceptible, que se conoce por los paraguas abiertos de la gente. Diríase una nube de parachutistas...

La Rada, sin color, está sumida en humedad.

El personal viste de día de fiesta, a pesar de que el día no lo merece.

Pasan muchos autos resbalando por las farinetas del suelo.

Los periódicos llevan grandes titulares alusivos a los recientes acontecimientos, ahora que un comentario sobre los mismos no se oye. Bien está lo de «en boca cerrada no entran moscas».

El cielo sigue de color ceniza. Hay huelga de sol: pidiendo su gracia están los cipreses y las palmeras orantes. ¿Cuándo acaban de orinar los ángeles y se abrochan la bragueta?

Vamos hacia el mediodía con lluvia intermitente. El día está de que no. Ni una golondrina en el cielo ni una mona en las confiterías.

Este domingo de Pascua nos ha hecho la pascua, privándonos de repetir alegremente ¡aleluya, aleluya!

PUYOL

11 de mayo 1962

El antifranquismo ha manifestado vigorosamente ante la Embajada de Franco en París. 26 detenidos, por 24 h.

UNA NOVEDAD

Las huelgas burguesas

EL presente artículo nos lo inspira la recordación, trágica y gloriosa, del primer día de mayo de 1886.

Fue entonces cuando nacimos los que estas letras escribimos. ¿Para qué? Para hablar de huelgas burguesas.

∴

En buena lógica, éstas no pueden producirse por la simple razón del que el burgués — digno de tal nombre — huelga desde que nace hasta que muere.

Sin embargo, cuando su conveniencia lo exige así, los elementos burgueses dejan de holgar y lanzan al paro a multitud de auténticos trabajadores.

Y estos — increíble, pero cierto — «marchan».

En tiempos en que la lucha de clases rechazaba compromisos y colaboraciones, el capitalismo ejercía lo que en la jerga social se llama lokaut, o huelga del hambre. Y los obreros ejercían, por cuenta propia, la huelga verdadera, con su acción justiciera.

∴

De algún tiempo a esta parte, las relaciones entre explotadores y explotados — ¡en España no! — han tomado nuevos y peligrosos rumbos.

Los capitalistas, ahora — imposible antaño —, se ponen de acuerdo con sus esclavos y pás!, la huelga por la colonización de un territorio, por la elevación de unas tarifas, o por el asentamiento de un «justicialismo», digamos Peronista, estalla.

Aceptadas las condiciones del trato, la burguesía «prometerá» — caso de triunfar — aumento de sueldo y... ¡de alimentos!. ¡Que horror! ¡Y que pague Rita!

∴

Todo ello supone — hablando en términos generales — que el obrero de hoy, salvados las excepciones de rigor, está a punto de perder su condición de Hombre; sobre todo el productor manual, cuya misión no es menos importante que la del trabajador intelectual.

∴

Hace unos días interrogamos a un obrero del montón.., sindical francés:

— ¿Qué piensas, tú, del fascismo?

— Yo, sabe usted, como obrero, trabajar menos y comer más... es lo que quiero.

— Y como *Hombre* (recalcando la mayúscula), ¿cuál es tu opinión?. ¿Crees que el fascismo — si gana la partida — resolverá tus problemas particulares? ¡Responde!

El tipo, a quien el vocablo *Hombre* le ha causado espanto, se encoge de hombros y musita por lo bajo:

— Perdón, mon ami. Y se va a la usina.

∴

Nos ha llamado amigo por «politesse». Luego hemos sabido que el sujeto leyó a Homero; lo que viene a decir que, además de sindicado, es también letrado (el jincho).

Todos los de su calaña holgarán, semanas y semanas, por orden del capitalismo fascista y, mientras el «conflicto» dure, seguirán cobrando los dineros de Judas; más tarde, *tal vez*, se les aumentará el jornal. ¡Una ganga!

Pero cuidado, compañeros; esas gangas duran un día. Luego vendrá — como es normal — vuestra gran desilusión. Y entonces, ¿qué ocurrirá? El tiempo lo dirá.

∴

Los mayores culpables de tales hechos no son la masa de trabajadores inconscientes, sino sus máximos y más responsables dirigentes. Esos capitostes que, por comodidad, miedo o abstención, han caído, contra sus Pueblos, en delito de traición.

∴

Entre los trabajadores del mundo que no se prestaron jamás al juego de las huelgas de origen burgués, existimos los Ibéricos. El espíritu de la Primera Internacional y sus consignas emancipadoras, nos dominan todavía.

Franco y Salazar no las han podido desarraigar de nuestra almas.

∴

Primero de mayo de 1924: Primo de Rivera decreta, obligatoria, la «Fiesta» del Trabajo.

Los obreros de Cataluña deciden trabajar ese día y dar su jornal a los Presos Sociales.

Y *aún ahora*, el ejemplo viene de España y Portugal. De ahí nuestras esperanzas imperecedoras.

MANUEL BUENACASA

Del sindicalismo al anarquismo

(Viene de la página 4.)

ro anarquista». Había pasión, suscitábanse polémicas en torno a ello. En uno de los números del periódico, el veterano Errico Malatesta, confinado en Roma, en su domicilio, por los secuaces de Mussolini, publicó una extensa carta en donde decía: «Soy de opinión que los anarquistas deben permanecer con dignidad e independencia en las organizaciones de trabajadores, tales cuales son, procurando obtener allí las mayores ventajas, prestos a servirse en los momento críticos de la historia, la influencia que hubiesen conquistado, para transformar rápidamente esas organizaciones de modestas armas de defensa en potentes instrumento de transformación».

Ha llovido bastante desde entonces. No sabemos cómo observaría hoy Malatesta el panorama obrero mundial. No sabemos cuáles serían sus deducciones. Indudablemente, el anarquista, hoy como ayer, puede hacer su labor proselitista donde se encuentre. Ahora bien: Nosotros, los hombres de la Confederación Nacional del Trabajo, sin rehusar puntos de coincidencia y colaboración con otros sectores de esencia liberal, y, por lo tanto, de modalidad antitotalitaria, motivos de convergencia, como pueden serlo los de obrar en favor de una acción contra el franquismo, no podemos echar en olvido lo que somos, la finalidad de nuestra Organización.

De ahí que, en nuestra actividad proselitista es lógico que vayamos más allá de conseguir un simple afiliado, un mero cotizante. Importa que el sindicado llegue a sentir, a hacerse suya, la finalidad, el fondo ético que, entre todos, se le ha dado a la Confederación Nacional del Trabajo.

FONTAURA

MITIN Y FESTIVAL

EN GIVORS

Organizado por la Federación Local de Givors-Chasse (C N T), tendrá lugar el día 27 de mayo próximo, a las nueve y media de la mañana y en la Sala Municipal, un

GRAN MITIN

de afirmación sindical en el que tomarán parte los compañeros

JOSE PEIRATS

por la C.N.T. de España en el Exilio, y

MAURICE JOYEUX

por el Grupo «Louise Michel».

Presidirá el secretario de la Comisión de Relaciones de Rhône-Loire, compañero

CARLOS ZIMMERMANN

quedando invitados todos los españoles de la localidad y la región, que amen la libertad, ya que nuestro esfuerzo es para derribar la dictadura fascista.

Por la tarde, a las tres, organizado por SIA, Gran Festival de Variedades en la misma Sala, a cargo del aplaudido Grupo de Grenoble « Aires de España ». Por lo que esperamos no falte ni un español de Givors y sus alrededores.

Mitin en Grenoble

Mitin de afirmación confederal organizado por la Comisión de Relaciones de Savoie-Isère y F. Local de Grenoble. Se celebrará en Grenoble, Sala rez-de-chaussée de la Bourse du Travail, rue Berthe de Boissieux, a las diez de la mañana del domingo día 20 de mayo. Tomarán la palabra por la CNT francesa, LAVOREL, de la XIIIème U. R.; por la FIJL Marcelino BOTICARIO; por la CNT de España en el Exilio J. J. DOMENECH.

B.D.I.C

Noticias de España

Continúan las manifestaciones antifranquistas en la Universidad de Barcelona y también en la de Madrid. Tras las últimas detenciones de estudiantes arreciaron las protestas y en ambos sitios la policía ha montado un gran despliegue de fuerzas en los lugares aledaños a las Universidades. En Barcelona ha habido 14 nuevas detenciones de estudiantes.

El S. E. U., como de costumbre, permaneció mudo.

∴

200 millones de marcos procedentes de créditos concedidos por el gobierno alemán al de Franco desaparecieron de las arcas estatales. El ministro Navarro Rubio voló precipitadamente a Bonn para intentar arreglar el «pastel».

∴

En Cartagena los obreros portuarios iniciaron una huelga protestando por sus bajos salarios.

∴

El gobierno de Franco, incapaz de crear nuevos centros de producción, ha concluido un contrato con el gobierno suizo para enviar a dicho país en el curso de este año 35.000 obreros. Trata de... españoles.

∴

Según declaraciones oficiales, sería necesario capacitar a dos millones de proletarios campesinos adultos en otro género de trabajo, porque no pueden hallar en la agricultura española promoción a un nivel de vida humano. En la actualidad, el Estado sólo es capaz de soluccionar el problema a 20.000 hombres por año. A este paso, se precisarían de 100 años para arreglar el problema... ¿Para cuándo la reforma agraria?

∴

En el año 1936, una familia obrera de Sabadell (la ciudad más industrial de España), compuesta por un matrimonio y dos hijos ganaba 428 pesetas, evaluándose el costo de la vida en 355,67 pesetas, lo que arrojaba un poder adquisitivo de 120. En la actualidad gana 4.406 pesetas, evaluándose el coste de la vida en 4.480,45 pesetas, lo que arroja un poder adquisitivo de 93. ¿Es ésta la España del progreso?

∴

En 1960 Sabadell contaba un déficit de 5.200 viviendas. Para 1962 se preveen necesarias 6.492 viviendas y previstas para construcción sólo hay 1.270, lo que supondrá, para 1962, un déficit de 5.672 viviendas. El problema, pues, aumenta.

Y conste que se consideran como «viviendas» unas 2.069 chabolas sin condiciones higiénicas.

∴

El día 23 de febrero un grupo de jóvenes estudiantes de la Facultad de Medicina barcelonesa destruyeron un cuadro situado en el aula magna representando al «Caudillo»; dicha pintura estaba valorada en más 100.000 pesetas.

El mismo día aparecieron pintadas las paredes de los pasillos y aulas de las distintas facultades con letreros hostiles al régimen.

Posteriormente, la policía ha detenido a Joaquín Sampere, Sánchez y otro estudiante más, todos ellos estudiantes de la Facultad de Ciencias. El sábado, 400 estudiantes se manifestaron ante la Jefatura de Policía. Tras 72 horas de detención ilegal, los detenidos fueron transferidos a la autoridad militar, donde se les incoará, cuando a la autoridad se le antoje, «juicio militar».

La Juventud española define, *en España*, clara y repetidamente su posición. (Inf. *Nueva Senda*.)

Núcleo de Provenza

Jira regional en Cabrieres d'Avignon

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C. N. T. de España en el Exilio invita a todas las FF. LL., compañeros, familiares y simpatizantes, a la primera Jira Regional que se celebrará el domingo, día 17 de junio, al pintoresco lugar de CABRIERES D'AVIGNON.

Un compañero francés dará una charla en lengua gala.

No faltarán los correspondientes altavoces y las distracciones que serán del agrado de toda la juventud de ambos sexos y de cuantos acudan en general.

Encarecemos a las Federaciones Locales organizen viejos colectivos con el fin de dar el mismo realce que por el pasado a la Jira de confraternidad confederal y libertaria.

CORREO DE REDACCION

J. L., Steubanville: Recibidos los 10 dólares. 5 pro viejos y 5 pago suscripción «Umbral» de Eive.

UN CONFEDERAL OPINA

Sobre Alianza Sindical

HEMOS dicho en una ocasión —y ello nos valió el asentimiento de varios compañeros — que «a la izquierda de la C. N. T. nadie, o la C. N. T. perderá razón de existencia». Premisa sosegada, verdad sin perifollos, tan válida hoy como en el día en que fue establecida por nuestros precursores.

Si no hubiésemos sido tratados —ya— de conservadores por una publicación marxista no bolchevique; si nuestros pactos y actos de ahora no dieran pie a suposiciones, nos sentiríamos inmunes. Pero hay algo en la actuación nuestra de ahora que nos concita a reflexionar, máxime que en la Confederación es lógico pensar por cuenta propia y necesario precaverse contra corrientes consideradas indiscutibles.

Precisamente la fuerza de nuestra sindical ha radicado siempre en esa autonomía pensante de los compañeros, autonomía que, presidida en cada uno por un motivo ideal, busca convergencia fraternal y finalista en la Organización, en la que el conjunto de militantes establece la unidad y logra la fuerza que da motivo y robustez a la obra.

El caso que en este momento nos preocupa es la Alianza Sindical de nuestra C. N. T. con la U. G. T. y los Solidarios Vascos. Van, los tres organismos, al combate unificado contra el régimen franquista a fin de vencerlo en fecha lo más próxima posible. Ningún regateo podemos oponer a este noble deseo, y aún es deber nuestro apoyar decididamente tan plausible empresa. No ciegamente, sin embargo: con conocimiento de causa.

Antigubernamentales, nuestra cohesión con los otros sindicalistas españoles e incluso con los sectores políticos de nuestro país, puede fijarse sobre dos condiciones precisas: 1., lucha común contra el régimen hasta provocar su caída; 2., nada de hipoteca de la Confederación en el momento de regresar a España. Criterio individual éste, pero que tiene la virtud de coincidir con el acuerdo respectivo tomado en el Congreso de Limoges.

Referente a la Alianza Sindical ¿confederalmente, nos mantenemos en este plano? Empezamos por acatar unas decisiones que debían pasar por el tamiz de las reuniones locales. Navegamos en una nave dominada «Buena Intención» y cada anarquista, cada confederal libertario, íntimamente teme ir a la deriva. No es que asuste, no es que no agrade la integración confederal a una Alianza Sindical antifranquista; todo lo contrario. Pero hay que saber a dónde vamos o a dónde iremos a parar. Sin ocuparnos de las bases de Alianza Sindical vigentes, de tónica estatal democrática (lo que está muy cercano al capitalismo liberal), podemos fundar nuestro conato de alarma en lo que se lee en el manifiesto conjunto del primero de mayo: «Queremos libertad de pensamiento, de opinión y de creencias; derechos de asociación y reunión; libertad de palabra escrita o hablada y libertad de autodeterminación *para que el Pueblo pueda darse libremente y con todas garantías legales la forma de gobierno que mejor respete costumbres, tradiciones, distribución humana de la riqueza que representa el trabajo...*», etc. Hay firma confederal, pues, que nos compromete a propugnar por *una forma de gobierno* a nosotros, que somos por principio antiautoritarios.

Y esto es desagradable, compañeros, esto es situar a los antiestatales e iconoclastas de toda la vida en el trance de favorecer creencias ajenas en detrimento de las propias. En cenetista no se rechaza la conjunción motivada con otros elementos siempre que la misma no exija renuncia grave, tendencia a la desaparición. Socialistas y vascos en la A. S. nada arriesgan en el programa, sus principios políticos quedan incólumes, en tanto nosotros comprometemos en el mismo el porvenir confederal-libertario de España.

Convenir en la posibilidad de un Estado milagroso capaz de instaurar la paz social en España supondría negar en redondo los principios antigubernamentales de la C. N. T., entrar de lleno en la fase disgregadora de la Confederación fundada por los anarquistas y sindicalistas igualitarios que dieron doctrina, vigor y experiencia a nuestra Organización. Ingresando en la corriente del posibilismo político negaríamos nuestra edificante historia y reduciríamos la C. N. T. a la categoría de anagrama, de entidad perecible, puesto que para «reformar» el Estado los anarquistas y los sindicalistas libertarios no hacemos ninguna falta.

El compañero Pascual Tomás debe convencerse de que ejerciendo un derecho dentro de nuestro perímetro confederal no rechazamos ni mucho menos la Alianza Sindical antifranquista. Mas queremos alianzarnos con garantía, sin detrimento de nuestra posición ideológica. Erróneamente, bonachonamente, durante la guerra nos avenimos a demasiado para no perderla, y en el exilio esa debilidad, esa credulidad o bonachonería, se nos ha echado en cara. Tal vez, ideológicamente, nos hemos recobrado, a duro precio, y no es ocasión nuevamente de dejar girones de formalidad libertaria a título de vencer a Franco. ¿Es que para acabar con la fuerza que representa este señor es preciso que los anarquistas dejen al fin de serlo? ¿Es que para derrotar a Franco los ugetistas renunciarían a su credo socialista y los solidarios vascos a su Dios? ¿A qué viene, entonces, la ocasión de que la C. N. T. coopere en la implantación de un gobierno de dulzura democrática? ¿Por qué en el programa (mínimo, suponemos) que nos presenta nuestro S. I. figura, entre otras ambigüedades, esa «Libertad de cultos y de creencias a cargo de sus fieles y adeptos»? ¿Por qué dejarnos arrastrar, por somnolencia, al círculo vicioso de la era donde se trilla paja solamente? ¿Cómo hemos de interpretar, amigo y compañero Santamaría, esa reiterada indicación de los «mitos», «tabús» e «ideas arcaicas», cuando la concreción confederal de «comunismo libertario» ya no encuentra mención en nuestras propagandas oficiales?

No desesperamos, compañero, pero ansiamos. Ansiamos, une declaración tajante de que confederalmente no iremos a rastras del sindicalismo internacional reformista, de que socialmente no retrocederemos, de que ideológicamente no renunciamos, de que sindicalmente no resbalamos hacia el centro, ¡de que la C. N. T. no permitirá que nadie pase a su izquierda!.

Se verá con todo lo dicho que enemiga contra la A. S. no existe en nosotros, aunque sí deseo de quedar libertariamente enteros y dar, en la confianza, todo el rédito de nuestro esfuerzo en la pugna contra la tiranía franquista.

En España perdimos dos guerras, los demás una. En las pérdidas y en las ganancias, deseamos estar a la par con nuestros aliados.

Juan FERRER

Giovanna Berneri

Giovanna Berneri ha muerto. La noticia nos ha sumido en un abismo de angustia y amargura. Porque es inútil decirnos que la lucha prosigue, que el combate continúa, que el inmenso vacío dejado por la compañera caída será llenado por otro soldado del Ideal. Es inútil. Es una mentira piadosa que nos decimos a nosotros mismos a sabiendas de que nuestro Ideal y nuestro Movimiento no son de esos fenómenos multitudinarios en que los principios son menos importantes que el número. Somos, en medio de una humanidad arrastrada por la incontenible vorágine de los totalitarismos, como una exigua guarnición asediada por un enemigo disponiendo de abrumadora superioridad numérica; cada uno de los nuestros que sucumbe, cada compañero que muere, es un luchador menos en la muralla, un vigía menos en la almena, y una antorcha que se apaga en las tinieblas. Por eso nuestro dolor, nuestra angustia y nuestra amargura no encuentran consuelo. El hecho está ahí, inmenso, desafiante, brutal: Giovanna Berneri ha muerto. Y yo no la veré siempre más como la vi aquel lejano y sombrío día de Barcelona, en medio de la gran ciudad aterrorizada, en esa calle de pesadilla, oscura y tétrica, en que el aire, y la tierra y los hombres estaban empapados de tragedia, de terror y de sangre. Giovanna, llegando de París, vino al encuentro del cortejo que acompañaba al cementerio el cadáver de su compañero asesinado. Ni un grito de dolor, ni un lamento. Solo aquella figura rígida, erguida y trágica, pura estatua del dolor sereno, del estoicismo sublime, de la resolución inquebrantable en medio de la mortal pesadumbre que todo lo dominaba; sólo aquellos ojos inmensos preñados de lágrimas y de lejanas ensoñaciones inefables. Transcurrió un minuto que fue una eternidad. Y nuestra Giovanna, resueltamente, se incorporó a la comitiva, encabezándola, y proseguimos la marcha lenta, sombría, patética, bajo el ondear de nuestras negras banderas, envueltos por el aterrador silencio de la urbe herida, sobrecogida de espanto.

En aquel momento ya Giovanna Berneri había recogido la antorcha que la muerte arrebatara de las manos de su inolvidable compañero.

PROUDHON CARBO

Gotas de miel y ajenjo

Nunca generalizo por pueblos, por clases, por naciones, por partidos, trato de considerar y valorar por hombres. Y me ilusiono de que así soy más justo, más anarquista.

∴

Un diario burgués de aquí: «El Plata», está publicando, por cuenta de una agencia francesa, los artículos (arreglados) que publicó Gastón Leval en «Regeneración» de México, «El capitalismo, no es lo peor».

∴

Las plumas mercenarias de la explotación y dominación, dan náuseas.

∴

Todo va bien. Con tratamiento y calma en los nervios, se repone la compañera enferma y se recrea mi espíritu.

∴

La inquietud es inevitable. Pero no dura. Desde cierto ángulo es como una fiebre. Viene y se va.

∴

No opino como alguien: «Los seres de valía merecen la felicidad». ¿Quiénes, cuáles? Todos los que viven. La felicidad la crea cada uno. No viene de afuera. Es de adentro.

¿Quién no es sensible a la admiración ,aun con injusticia?

∴

El amigo me estimula a superarme cada día.

∴

Todo lo mío suscitó el combate y la crítica. Y como paradoja, me hice adepto de lo ácido y no de lo dulce.

∴

Creo que ya no sé lo que me gusta más. Si fuese posible, quisiera causar placer a los demás con mis escritos, sin que me lo dijeran nunca. Si me lo expresan, me esfuerzo en merecerlo, pero tengo dudas. ¿Acaso complejo de falsa modestia? No sé qué me pasa al respecto.

∴

No soy un intelectual, un pensador, un filósofo. Soy uno de la anarquía y trabajador que valoriza la actividad creadora. Vengo del surco, del terrón, sin inversidad y casi sin escuela, puesto que salí de ella a los nueve años y medio, para ganarme el pan.

∴

El afecto viene por el camino de lo concertante en el pensar, sentir y ser.

TATO LORENZO

Solidarité avec les travailleurs espagnols

Dans leur lutte décisive pour la justice et la liberté, les travailleurs espagnols en grève depuis plus de deux semaines aux Auturies, au Pays Basque, en Catalogne, en Andalousie ont besoin de l'appui fraternel des travailleurs français.

Vous manifesterez votre solidarité agissante en participant au

GRAND MEETING

DIMANCHE 20 MAI, à 9 heures 45, au Palais de la Mutualité (24, rue Saint Victor, PARIS (V). Métro: Maubert-Mutualité)

Organisé par: L'Union Régionale Parisienne C.F.T.C. ; l'Union des Syndicats Force Ouvrière de la Région Parisienne

En collaboration avec : l'Alliance Syndicale Espagnole : C. N. T., U. G. T., S. T. B.

Sous le patronage du Comité de Coordination C.I.S.L. - C.I.S.C. pour l'Espagne.

Tous les antifascistes espagnols également invités.

La C. N. T. y las huelgas de España

Acontecimientos esperanzadores conmueven los fundamentos del sistema totalitario que se impone a los españoles desde hace 25 años. El terror sistemático, la represión brutal, la amenaza de la más negra miseria, no pueden impedir que el trabajador español grite su indignación y manifieste sus vehementes anhelos de libertad.

La incuria del régimen, su amoralidad e incapacidad político-social, es cada día más evidente y menos soportable por el Pueblo. Cansado de soportar la opresión y la injusticia se lanza desesperadamente en pos de más pan y bienestar.

Los hombres libres del mundo, los trabajadores en particular, deben manifestar su solidaridad para con el sufrido pueblo español. De la presión que ejerza una acción solidaria depende la suerte de cientos de trabajadores los cuales, si esta solidaridad no lo impide, ciertamente pagarán con su libertad el delito de ser justos.

Sus hogares sufrirán los efectos del hambre, a la cual las empresas quieren condenarlos mediante el cierre de los economatos donde se proveen de los artículos indispensables para vivir.

Todo el aparato policíaco-militar de que dispone el tirano se moviliza presto a ahogar en sangre todo intento justiciero, toda persistencia en obtener satisfacción a sus naturales reivindicaciones.

Las prerrogativas ganadas mediante largos años de asiduidad al trabajo — sus derechos de antigüedad — les serán suprimidos y, a su vuelta al trabajo, encontrarán mutilados o suprimidos brutalmente estos derechos.

La solidaridad internacional deberá jugar plenamente para impedir esta especie de genocidio social, para afirmar el derecho de los trabajadores a la huelga conforme está solemnemente reconocido por las instituciones internacionales.

Allá donde una representación del totalitarismo franquista tiene representación oficial reconocida, debe denunciarse como una impostura sin precedentes, como una burla a las libertades fundamentales reconocidas universalmente a los trabajadores.

La A. I. T., el movimiento libertario Internacional, no faltará ciertamente a esta grandiosa manifestación de solidaridad para con los trabajadores españoles en lucha.

Conforme a las recomendaciones y resoluciones adoptadas por la Comisión Conjunta Internacional C.I.S.L.-C.I.S.C. para España, el movimiento sindical de todos los países deberá hacer patente su repudio y su más enérgica protesta acerca de las representaciones franquistas en su respectivo país, de suerte que la presión internacional del mundo libre se haga sentir hasta paralizar el brazo ejecutor de la represión. Esta no dejará de actuar sin piedad contra quienes osan negarse a aceptar el yugo opresor de Falange y del régimen fascista que encarna el franquismo.

¡Hombres libres del mundo! ¡Trabajadores! Solidaridad para con el infortunado Pueblo Español en lucha por sus libertades contra la dictadura.

El Secretariado Intercontinental de la C. N. T. de España en el Exilio.

Francia, 8 mayo 1962.

Alianza Sindical

COMITE DE ENLACE EN TOURS

A los trabajadores españoles en Francia, a todos los hombres libres.

Las organizaciones sindicales libres de España en el exilio U. G. T., C. N. T. y S. T. V., de acuerdo con sus representantes en el interior de España, luchan por la liberación y la dignidad humana, escarnecidas por la tiranía que allí se sufre.

Representamos la mayor parte y lo más sano de la emigración española, somos la base esencial de la democracia y la libertad, frente al fascismo que oprime España desde hace 23 años.

Hacemos un llamamiento a todas las fuerzas libres para que se unan a nosotros en la lucha contra el régimen que allí impera, implantado por la fuerza brutal del fascismo internacional desde el año 1939.

Mientras perdure régimen tan odiado será un peligro para los países que viven en libertad, especialmente los que son limítrofes con la España de Franco y sus secuaces.

Las dos organizaciones no faltarán al cumplimiento de su deber, denunciando ante la opinión pública los atropellos del dictador, contra la libertad de opinión y la dignidad humana.

He aquí los hechos más salientes y más peligrosos para los trabajadores españoles, momentos en que las tres sindicales para contrarrestar el peligro han realizado la unidad de acción y mantenido en jaque las fuerzas que oprimen acualmente España.

En octubre del año 1934 se opusieron a que los enemigos de la República se apoderasen del poder y disolverla.

En julio del 1936 lograron con el pueblo contrarrestar el avance fascista no sólo en España, sino también internacionalmente.

Durante 33 meses la alianza sindical U. G. T.-C. N. T. acogida con entusiasmo por el pueblo, fue la fuerza viva de la lucha por la libertad y la justicia social.

La opinión libre de todos los países, los trabajadores libremente organizados deben ayudar moral y materialmente a los trabajadores que en España luchan por la libertad. De ello la UGT, CNT y la STV, al igual que el pueblo español en general, os manifestarán su gratitud y simpatía fraternal.

Los trabajadores españoles llegados al destierro después de implantada la dictadura franquista, deben organizarse y unirse junto con las dos sindicales, para emprender una campaña de desafección al régimen, que pour su ambición y esencia sanguinaria, impide el bien vivir a los seres que residen en España, y todos en conjunto proveer un amanecer de libertad, de amor y de justicia social en nuestro país.

Las dos sindicales emprenden esta campaña con la serenidad que les caracteriza, la estructura propia de cada una de ellas, respetada y aceptada por los que las componen.

Nuestro objetivo es derribar en el plazo más reducido posible a la tiranía que sufre España, evitando que nuestro desventurado país caiga en manos de aventureros que aprovechen la ocasión para implantar otra dictadura, que por serlo, no sería menos vil, cualquiera que sea el nombre que se denomine.

VIVA LA LIBERTAD DE ESPAÑA. ABAJO TODAS LAS DICTADURAS. VIVA LA ALIANZA SINDICAL.

Tours, abril 1962.

EL COMITE DE ENLACE
U. G. T. - C. N. T.

∴

ALIANZA SINDICAL

Reunidas en Caen las delegaciones U.G.T.-C.N.T. el 15 de abril 1962, e interpretando el sentir unánime de la militancia de ambas sindicales, conscientes de la situación grave en que vive en España el pueblo trabajador y deseando hacer que socave la base del régimen de oprobio que denigra a España, estas dos delegaciones constituyeron el comité de Alianza Sindical UGT-CNT, cumplimentando así los acuerdos tomados por estas Organizaciones en sus comicios.

Esperamos que estas dos Federaciones Locales contribuyan con este pasa a reforzar y ampliar el cuerpo o arma que ya existe y la que en el futuro, creemos bien, será la fuerza que garantice las reivindicaciones obreras y el dique que impida a las masas de trabajadores españoles a derivar por desconocimientos, como vemos derivar las masas obreras de otros países, y al mismo tiempo, una fuerza de oposición a la herencia que nos deparé el régimen actual (sindicalismo vertical, rojo, amarillo, etc.)

POR LA F. L., EL SECRETARIO

COMUNICADOS

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

Nos place informar que el Centro de Estudios Sociales y Económicos ha comenzado un cursillo de «Iniciación sociológica», cuyas clases se celebrarán todos los sábados, de cinco a siete de la tarde, en su local de la calle Saint-Denis, núm. 79 (Métros : Châtelet o Etienne Marcel).

Por otra parte, el Centro de Estudios Sociales y Económicos ha organizado un curso de Lengua Francesa dedicado principalmente a los nuevos emigrados españoles. Estas clases se celebran los jueves por la noche.

Asimismo informamos que ha comenzado a funcionar la Biblioteca Circulante del Centro, a la cual pueden acudir todos cuantos lo deseen.

F. L. DE DRANCY

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 27 de mayo en el sitio de costumbre.

NUCLEO AUDE - P. O.
A TODAS LAS FF. LL.

Para la buena marcha de los asuntos de Administración las locales del Núcleo tomarán nota de mi nueva dirección: SOLER Vincent, 22, rue Degas, PERPIGNAN.

S. I. A., SECCION LA ROCHELLE

La Sección Local de S. I. A., La Rochelle, convoca a los compañeros y amigos de S. I. A. a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo veinte de mayo a las 10 de la mañana en el lugar de costumbre.

Los asuntos a tratar requieren la asistencia de todos, pues los problemas de solidaridad planteados son de tal envergadura que no tienen espera. Los otros asuntos a tratar son también de interés general. Esperamos no faltaréis con vuestro aporte en iniciativas y colaboración.

ALIANZA SINDICAL EN TARBES

El día 27 de mayo, a las 10 de la mañana, tendrá lugar la segunda charla comentada de una serie que el comité local de la Alianza tiene organizada. Esta correrá a cargo de un compañero de la C. N. T., efectuándose en los locales de Fuerza Obrera.

LA FEDERACION LOCAL DE THIAIS

Pone en conocimiento de todos sus afiliados que, cumplimentando el acuerdo de la última asamblea, hemos procedido al cambio del comité local.

Advertimos a todos los compañeros que involuntariamente se encuentran en retraso de sus cotizaciones, que una permanencia será fijada en el lugar de costumbre todos los domingos de 10 a 11, donde tendrán la ocasión de recibir prensa, sellos e información.

Esperando vuestra presencia os saluda fraternalmente el comité.

REGIONAL DE LAVANTE, PARIS

Anuncia reunión para el sábado día 25 a las 5 de la tarde en la F. L.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca a los afiliados a la reunión general que se celebrará el domingo 20 de mayo de 1962, en el lugar de costumbre. Asuntos importantes a tratar.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración.

OCASION UNICA

Biografía de Pedro Kropotkin en francés, escrita por G. Woodkock 3 50

«Entre deux Mondes», novela por Upton Sinclair (dos vol.), dos mil páginas de lectura.... 6 00

«Klette», por Léo Champion, 1 50.

«L'improvisateur», H. C. Andersen, novela del célebre escritor de narraciones infantiles, quinientas páginas de lectura, 2 50.

NOTA. — Dado el precio de estos libros no hacemos el descuento a los paqueteros.

★ CHISPAS ★

En España las huelgas están prohibidas.

Pero los gandules franquistas huelgan permanentemente.

∴

Franco y Girón se declararon mineros honorarios, es decir, no mineros con honorarios.

∴

Ambos poseen casco y traje de trabajo. Pero no han ido a remplazar a los mineros en huelga.

∴

No hay huelgas en España, cuando a los obreros se les antoja no hacerlas.

∴

Los sindicatos permitidos por el Estado se han pronunciado contra los huelguistas. Porque los huelguistas han estado contra... el Estado.

∴

Es corazonador el deseo de libertad que llamea en el pecho de los trabajadores españoles.

∴

Sesenta mil curas que hay en España podían ocupar las plazas de los mineros asturianos sin riesgo a ensuciarse la ropa. Negro con negro no mancha.

∴

Los genízaros de Franco no han reprimido visiblemente a los obreros en común por lo del Mercado idem.

∴

Los trabajadores de Asturias, Vizcaya, Guipúzcoa, Andalucía, etc., han ejercido un derecho de civilizados. Sólo podrían atacarles los salvajes.

∴

España entera ha vibrado ante la demostración de dignidad de los obreros. Es así que los explotados valemos. En condición de votantes, quedamos reducidos a la importancia de una papeleta.

∴

Actores, no electores.

∴

La Confederación de siempre ha estado en los conflictos. Que la Confederación sana esté siempre en nosotros, refugiados.

∴

En España siguen haciéndose las huelgas sin dinero, por conducta erecta, ¡por acción directa!

∴

Ni un paso atrás, amigos. Contra las afirmaciones decadentes, la nueva generación da la pauta de a dónde va la España obrera.

∴

Ayudémosla, ayudándonos a salir del vacío.

CHISPERO

INICIATIVA

L Y O N

C. N. T. - F. I. J. L.

EXPOSICION PERMANENTE Y VOLANTE DE DIBUJO

Existen diversos medios y formas de manifestar nuestras aspiraciones, de patentizar nuestra repulsa y exteriorizar nuestras ideas, apelando cada cual a sus dones sensativos y cualidades peculiares. Así podemos constatar quién exterioriza su forma de sentir y pensar por mediación del verbo, la pluma, la lira, el pentagrama, el pincel y cincel.

Todas estas diversas formas de plasmar inquietudes, y que en suma la mayoría de las veces son protesta contra lo instituido, lo arcaico, inicuo y retrogrado, tendiente a elevar moral y espiritualmente el individuo a la condición de ser pensante, deberíamos en nuestros medios prestarle una más acentuada atención, buscando los medios de darle la máxima de extensidad y apoyo.

En mayor o menor cantidad, poseemos en nuestro Movimiento una gama de artistas hechos, y posiblemente una cantidad mucho más apreciable en ciernes, a los cuales es preciso abrirles la vida de expansión. Corroboran este aserto la gran cantidad de dibujos que llegan a nuestros boletines editados a multicopista, que el ser insertados debido a nuestra falta de medios mecánicos, o carencia de medios económicos aparecen malogrados.

Considerando pues, que debemos facilitar a todos los compañeros los medios de manifestación mediante el dibujo, que no deja de ser un método eficaz de propaganda, esta Comisión organiza una Exposición Permanente y Volante de Dibujo.

De no haber imposibilidad, la exposición será inaugurada con motivo de la Concentración Juvenil Libertaria y terminada ésta quedaría a disposición de las FF. LL. de forma que pudiese recorrer el mayor número de localidades.

Nos queda a ampliar, que el ser permanente, significa nuestro deseo de ir juntando todos los trabajos que vayamos recibiendo, que convirtiría la exposición en cierto modo en un periódico gráfico y ambulante, que se iría enriqueciendo siempre con nuevas aportaciones.

Invitamos, pues, a todos los compañeros a colaborar lo más amplia y asiduamente posible a nuestra iniciativa, que, a no dudar, sólo puede dar resultados beneficiosos en todo lo que afecta a la cultura y propaganda.

Dirigir los envíos a 286, Cours Emile Zola. Villeurbanne (Rhône).

POR LAS FF. LL.
La Comisión de Cultura y Propaganda.

ADMINISTRATIVAS

Barrena Pecena. Orleáns. Tienes pagado «C. S.» hasta 30-3-63. «Umbral» hasta 31-12-62.

Francisco Herrera. Semeac (Hautes Pyrénées). Recibido giro, tienes pagado todo el año. No debes nada.

Francisco Rebordosa. Canadá. Recibido tus 15 dólares. Cinco para ancianos y 10 para pago prensa. Tienes pagado «C. S.» hasta 30-10-62. «Umbral» hasta 30-6-62.

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS HUELGAS

Defensa de la España libre

ESPAÑA es un hecho de miseria absoluta y de abundancia extrema. Como siempre, nuestro país es el de los grandes y graves contrastes. Hay en él la casta de los que acaparan poderes y riquezas y los que sólo cosechan humillaciones y atroces penurias; existen los terribles fanáticos del Santo Oficio y quienes nos escapan todas las cerillas hacia los templos; el obrero que ambiciona aburguesarse y el pudiente que entra sin reparos en la mística revolucionaria; el trabajador insobornable y el acaudalado que no comprende la ineficacia de su dinero para corromper conciencias. Estas dos Españas, que el extranjero no alcanza a comprender, dan la clave de nuestra tremenda historia, que por lo visto en lo internacional da lugar a interpretaciones aberrativas.

Y en ellas se está, hoy, con motivo de las huelgas en desarrollo. Ciertos diarios parisinos de gran circulación — por cierto los que más se indignan cuando españoles se inmiscuyen en la política francesa — acogiéndose al viejo disco franquista de que todo lo que le es anti es comunista, atribuye el actual movimiento huelguista español a manejos marxistas exteriores. Ya es demasiado que se justifique — esto en Norteamérica — la dictadura de Franco pretextando que los españoles no son capaces de regirse en democracia a causa de su estado salvaje; pero es ya el colmo de la desaprensión que en Francia, país que linda con nuest. frontera, la plana periodística de referencia se ocupe en regatear autenticidad a las necesidades obreras y se atreva a presentar a centenares de miles de trabajadores hispanos como unos pobres diablos sin voluntad ni deseos propios, dejándoles en pasta moldeable para los artífices extranjeros de la política moscovita.

¿Qué país del mundo puede presentar una multitud trabajadora con la personalidad de la española? ¿Qué nación del Continente que sea ha realizado gestas tan viriles, autóctonas y socialmente atrevidas cual la nuestra? Todas las revoluciones proletarias de la época giran en torno de la URSS, en menor o mayor escala; la nuestra del 1936 fue, en su álgido momento, puramente libertaria, esto es, desgajada del prejuicio borreguil que no consiguen eludir — Cuba en ejemplo — los demás pueblos.

Pero veamos. Las huelgas españolas de estos días tuvieron inicio en Asturias, país proletariamente evolucionado. Cien pesetas ganadas trabajando en la mina equivalen, al cambio franquista, a 8 NF. franceses, de donde parte la justificación emigratoria hacia las minas de Francia y Bélgica donde el cobro a percibir puede fácilmente alcanzar 25 y 30 NF. en las labores de fondo. Justifican también, la paga precaria que perciben los mineros hispanos, el derecho a la huelga que Franco les prohibe. Para comprender estas razones convendría que monsieur J. Guillemé-Brûlon compartiera la penosa existencia de los mineros astures, leoneses y andaluces, durante un par de años solamente. Sería la única forma de no percibir, en la oscuridad de la mina y en vecindad constante con la miseria, la fantasmagoría comunista.

Gañanes andaluces han abandonado las labores de la tierra en las provincias de Cádiz, Jaén y Córdoba. ¿Conocen nuestros detractores galos la terrible miseria de los campesinos andaluces? No se trata ya de salarios insuficientes, sino de miseria completa en los braceros, que sólo encuentran ocupación durante la siega y la cosecha de la oliva. Problema social agudo por tratarse del 75 por 100 del censo campesino. Sin necesidad de comunistas, el asalariado o asalariable del campo andaluz, levantino, castellano, extremeño e incluso el aragonés, puede justificar con su pertinaz miseria y los desprecios que recibe, no solamente las huelgas, sino también los incendios de cosechas. La afirmación es fuerte, lo sabemos; pero el interés humano es superior al malvado privilegio de unos cuantos.

¿Qué les importa a los trabajadores despojados de pan y libertades el saneamiento de la economía franquista? ¿Y cómo soportar el bloqueo de salarios ante el alza constante del elemento primordial de vida? ¿Cómo apretarle un punto más al cinturón cuando curas, burgueses, militares de grado y enchufistas de todo jaez despilfarran a diario considerables fortunas salidas del esfuerzo tenaz de los trabajadores?

Ahora el gobierno franquista cede a razón de 120 pesetas de jornal por día en los trabajos de minería. Sin el esfuerzo de lucha que presenciamos, sin el estado de conciencia existente hace más de medio siglo en los obreros de Asturias, Vascongadas y Andalucía, El Pardo se hubiese mostrado inconmovible ante el apremio de las necesidades obreras. ¿Cabe, en este caso, atribuir al comunismo internacional una posible victoria de los huelguistas? Esta concesión que la prensa burguesa de Francia le hace al bolchevismo, es más imbécil que aberrativa.

En Cataluña manufacturas de tejidos e importantes casas de metalurgia han sido paralizadas por el movimiento huelguista reivindicativo y de solidaridad hacia sus compañeros de las otras regiones. Trátase aquí, nuevamente, de conglomerados obreros en perfecto estado de conciencia de sus deberes y derechos. Cuando en el resto del mundo el sindicalismo no mueve cuerpo más que para obtener dinero, en España se declaran huelgas generales y se pone en peligro el orden público por motivos de solidaridad. ¿No se comprende la solidaridad, la ayuda mutua proletaria en ciertas Redacciones? Pues que aprendan de los trabajadores españoles, estos bravos que saben arriesgar empleo, libertad y vida para acudir en socorro de compañeros atropellados o desconsiderados en sus derechos.

En Valencia el conflicto tiene repercusión en Puerto Sagunto; las minas de Riotinto están asimismo paralizadas. En Zaragoza las más importantes manufacturas han sido abandonadas por los operarios. Las huelgas se extienden por sobre la piel de toro cual riada en el llano. La intelectualidad española comprende la verdad de la situación mejor que el periodismo galo enternecido ante un Franco que — ¡oh, irrisión! — se « democratiza ». Sobre el terreno es donde se ve y justifica el derecho de defensa de los trabajadores, y mientras Pla y Deniel y el obispo de Bilbao bailan en la cuerda floja (sí, pero no), los Menéndez Pidal, Ridruejo, Laín Entralgo, Gil Robles, en cabeza de un fuerte grupo de sabios, artistas, universitarios y políticos, ruegan al Poder el reconocimiento del derecho de huelga... en tanto los estudiantes de Madrid y Barcelona se manifiestan valientemente en las aulas y en la vía pública en favor de los huelguistas.

Que haya un fondo anti-régimen en la contienda planteada por los trabajadores, nadie lo duda. ¿Cómo puede ser de otra manera en un país sometido a régimen fascista en el que los derechos humanos y políticos « de las clases inferiores » son sistemáticamente y absolutamente pisoteados? El solo hecho de holgar estando prohibido, es romper con la ley franquista. Y para romper con ella no hay necesidad de que el español sea comunista cual propalan los ilustrados periodistas que se asombran de que en un país donde todo el mundo debe ser torero o manola haya albañiles, mecánicos y mineros, etc., en millones de personas conscientes.

CNT

Juncales Junkers

LOS feudales y señoriales del terruño en la Prusia casi rusa de tan oriental, del segundo y tercer Reich, han sido los que han provocado las tres grandes hecatombes que mundialmente han diezmado a las generaciones últimas; siendo los autores de esas masacres nuestros victimarios, por ir tras la quimera de un Estado dirigista y de irreductos horizontes, que no asfixie a margaritas y pelayos.

Se trata de tres salchicherías históricas: la del 70, en que se capoló a Jacques Bonhome, con el napoleonismo de pantuflas tullerescо; la del 14-18, que abrió en canal, como a una res, a todo el Occidente; y, en fin, de la que tiró la cruz de ganchos al muladar; al imbornal y bote de visque o pintura, de que había salido, caminando apenas en dos pies.

Los poderes geosociales de esa casta pseudomística, aún no han sido cancelados y obliterados completamente. Verdece su horrípila facultad de dañar. Y como aún nos sumirán esos diablos, a lo mejor, en bardomeras y lamegos hasta la barba, conviene conocer la daga de sacrificador que nos ha de yugular; y mandarnos a mejor vida muy kantiana, digo cristianamente; o sea, después de habernos limpiado con tierra de escudillas las yertas y yermas buchacas.

Los junkers prusianos son 5.688 finqueros ,dueños del grosor de patrimonio intransmisible, que implica más de 727.000 hectáreas de «lebensraum» o espacio vital.

Mil ochenta y seis de ellos acaparan fundos de más de 125 hectáreas de amplitud y respirabilidad. Y 4.680 engrapan predios de entre 100 y 125 hectáreas para ensanchar el pulmón.

Ampara esos Estados, que no son ciertamente chacras argentinas, heredades canadienses o fazendas del Brasil, un régimen de mayorazgo o primogenitura casi taumatúrgica. Cada hacendista del catastro es un júnker.

Son los ranchos de tal granjería cotos hereditarios, que se vincula vitaliciamente a raciales familias privilegiadas, de sangre de auroch o de buey Apis; y que no se pueden dichas pertenencias enajenar, fraccionar, ni empeñar.

Arraigan semejantes latifundios en los primogénitos varones de la monarquía absoluta, que es cada caserón heráldico. Los segundones de la proliferación rubiales, se afilian a la burocracia de alto rango aristoluca; o se incorporan a la oficialidad en las formaciones del ejército, que cumple la misión de matar, meterle el bozal o tener a la cadena al perro rabioso de la rebeldía bakuninista; no basada en el existencialismo heideggeriano, que predica que sólo la posesión de entrepierna y la fuerza bruta, la sede y la «caedes» son verdades filosóficas.

De aquí salen los Bluchers waterloescos; los Moltkes y Bismarcks, los fuertes bebedores del kaiserato y el federicato II Hohenstaufen.

Y también los mariposones del Estado mayor y los coquetos tenientes de la Guardia, a quienes fustigaba el nalgatorio y solfeaba de lo lindo Maximiliano Harden en el «Simplicissimus».

Hay en Pomerania y Brandeburgo otros 400.000 agropecuarios menores, que detentan campera propiedad hasta 70 hectáreas; y son tan fachendosos como los anteriores, a los que nada ceden en reaccionarismo. No hay titular de la repartija aparcera que no sea un león del Nepal.

El foco mitteleuropeo belicista e imperialista; monista, racista y pangépido o vandálico, más pestilente en esa rocambre y subsuelo de arios de pega, sólo arrieria.

Pueden torear tales flamencos al alimón con la Home Fleet albiónica; con el asco vasco de la Compañía de Jesús; con la Internacional de la Alta Finanza y los Armamentos, en los que al Nóbel del premio no le santiguó un Nobiling; con los tricornígeros del romance de Lorca y otras masonerías del politicismo y el monopolio.

La republiqueta pluralista de Weimar quiso vibrar la podadera o la manguera de mexolina contra tamaño barcero o zarzal.

Pero, el malogrado intento le costó la vida al tingladillo de Brüning, Schleicher, Papen e Hindemburg.

Para que el estado-guarnición o cuarto de banderas, banderero y banderillero no quebrase; y la Fuerza por la Alegría de los herederos de inmuebles rústicos, no corrieran el telón o cortina de canutillos del cabaret, se abrió la compuerta y se dio paso a los camisas pardas del Führerato y el totalitarismo, y a las bandas de muerte gangstéricas, gangster-histéricas, nacional-socialistas y colosal-sindicalistas liderónicas.

ANGEL SAMBLANCAT

Del sindicalismo al anarquismo

por Fontaura

POR supuesto, no se trata ahora de trazar definiciones en torno a lo que tantas veces ha sido definido, desde su aspecto más sumario, elemental, hasta la observación profunda, rica en derivaciones. Simplemente: trátase de establecer deducciones, tras de haber comprobado una insoslayable realidad.

Vemos cómo el panorama psicológico que nos ofrece el mundo obrero, encuadrado en organizaciones de tipo sindical, en mucho más de sus tres cuartas partes, es bien deplorable. Exceptuada una exigua minoría el conjunto de los trabajadores sindicados no hacen más que vegetar en la rutina de simples cotizantes, sin que la acción sindical tenga arte ni parte en su formación mental.

Hoy más que nunca podemos comprobar los resultados de un sindicalismo «neutro», como los que ha dado de sí la acción sindical derivada de orientaciones de tipo político, ya conservador, bien inflamado por hueca demagogia. Por parte de unos, ha preponderado la tendencia a una comodona posición de aburguesamiento, a una estabilidad confortable, compatible con el «dejar hacer, dejar pasar». En otros, el aborregamiento de esperarlo todo de las consignas, de confiar, con ciega sumisión, en las órdenes de los dirigentes; de esperarlo todo por parte de *providencial clarividencia* de hombres encumbrados en «organismos superiores».

Ejemplo de la amorfa contextura de tales sindicatos y sindicados la tenemos en Norteamérica. El obrero cotiza en su sindicato, confiado en que los líderes que están al frente del mismo harán todo lo pertinente para conseguir de los magnates de la industria los aumentos de sueldos permitiendo acrecentar el nivel de vida: automóvil, televisión, nevera, engordar y vestir bien, pudiendo, a la par, efectuar viajes de placer. Muestra de la acción demagógica de influjo sindical nos la presentan, de una parte, los que dependen de orientaciones comunistas; de otra, los que, en la Argentina, hállanse influenciados por la táctica peronista. Unos y otros han sido inducidos a luchar contra una clase, sin parar mientes en que contribuían al encumbramiento de otra. Su ofuscación ha llegado al extremo de no comprender en donde radica la raíz del mal.

El tremendo fracaso del obrerismo en tanto que movimiento emancipador es en nuestros días que se pone de relieve en toda su amplitud. Veinticinco o treinta años atrás, aunque no faltaban quienes vaticinaban tan calamitosos resultados, abundaban aquéllos que creían en la dignificación del proletariado por el solo hecho de estar organizado. Se estimaba a los trabajadores susceptibles de llevar a cabo gestas relevantes. ¡Ya se ha ido poniendo de manifiesto el resultado!...

Por parte de los anarquistas se discutía, hace unos años, nuestra posición, en tanto que tales, dentro de las organizaciones de tipo sindical. Hubo amplio, reiterado debate en torno al «movimiento obrero anarquista» y a «los anarquistas en el movimiento obrero». No faltaban los que, planteándolo casi como cuestión de honestidad, aludían al respeto que se debía al «sindicalismo neutro».

Lo que ha dado de sí el «sindicalismo neutro», las ventajas que en lo referente a emancipación se han derivado del «sindicalismo puro» están bien evidenciadas. Incluso podría señalarse una vez más el poner en tela de juicio la *pureza* de unas y otras modalidades de sindicalismo obrero, manifestando positivas influencias.

Teóricamente, y prácticamente en líneas generales, el problema no se plantea en lo que a la CNT concierne. Su declaración de principios es harto significativa para que el afiliado sepa a qué atenerse. Ir hacia el comunismo libertario no puede negarse que implica adentrarse en lo que es consustancial con el anarquismo. Y es así como se va hacia una efectiva amencipación. Es éste el sindicalismo positivo por sus efectos manumisores. Ya no se trata de aquello de *llevar el agua a nuestro molino*. No hay tal. Es el examen objetivo lo que cuenta.

Sindicalismo obrero que confiere personalidad al Estado, tenga éste una u otra modalidad; sindicalismo que se amolde a conceder estado de naturaleza al capitalismo; sindicalismo que se desentienda de la moral del individuo; sindicalismo que se limite a la lucha por mejoras de tipo económica; sindicalismo que no trate de despertar o recordar a sus afiliados el sentido de dignidad humana; sindicalismo que no busque la capacitación, el desarrollo mental de sus afiliados, dígase lo que se quiera, se halla bien distante de procurar la efectiva emancipación del proletariado. ¡Bien lejos de facilitar el advenimiento de una sociedad libre y, por lo tanto, sin explotados y sin explotadores!

Se dirá — y en efecto es así — que lo dicho no constituye una novedad. Pero, si tenemos en cuenta que la influencia ambiental, desgraciadamente, se deja sentir en no pocos individuos. Influencia en velado tipo marxista; influencia de comodidad burguesa; influencia de tono superficialmente conocedor de lo que en sí supone el comunismo libertario, por ausencia de interés hacia el estudio, entonces alcanzará a comprender la necesidad de insistir, de machacar, si se quiere, en torno a la necesidad de evitar desviaciones. Mantener la convicción anarquista por doquier no implica ser sectario, poner puertas al campo, negarse a avizorar el horizonte.

Importa no descuidar esa *formación espiritual* que puede ayudar a hacer del individuo un idealista convencido. En España se había tenido el buen acierto de partir ya de los años de infancia. Las escuelas racionalistas, con todo y tener defectos, han contribuido a crear un plantel de hombres con formación ácrata. ¿Qué se ha hecho, qué se hace en el exilio sobre el particular? Algo se ha dicho de esto y más se puede decir, pese a que la mayoría de los militantes sepan a qué atenerse.

En el año 1926 un grupo de compañeros publicaban en Barcelona un semanario con el título de abolengo libertario: « El Productor ». Defendían la tesis del «movimiento obre-

(Pasa a la página 2.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

Ni Portugal ni España: Iberia

A L iniciar esta crónica las ondas desmienten los partes oficiales anunciadores de que en España las huelgas han terminado. Por el contrario — dicen — el movimiento se extiende y se reafirma. Comunican también las ondas que el día 8 de mayo, se han producido nuevas manifestaciones en Lisboa registrándose muertos y heridos.

Los acontecimientos de esta quincena establecen un paralelo de hechos y de circunstancias entre Portugal y España. Dos porciones de lo que podía ser un mismo país: Iberia. Ambos sometidos a regímenes por ley natural caducos. Se sostienen — no lo olvidemos — especulando con el espantajo del peligro moscovita, considerados Salazar y Franco como defensores del bastión europeo del « mundo libre ». No os riais, lectores, La burla es demasiado trágica.

Se instaura la República en Portugal en el 1910, liquidando la dinastía de los Braganza, que desde el 1640, con el apoyo entonces de Francia, dirige los destinos de la Lusitania. Napoleón provocó sin éxito un ligero colapso pretendiendo romper la unidad anglo-lusitana.

En Europa y en el mundo, por las primeras décadas de este siglo florecían vigorosas las organizaciones obreras de tipo libertario. Su origen y su desarrollo es, en Portugal, semejante al de España. La misma influencia bakuninista incubada en asociaciones obreras y culturales que ya por el 1852 — en Coimbra, Oporto, Lisboa y otras poblaciones — se orientan hacia corrientes inspiradas por los internacionalistas. En los dos países el movimiento obrero pasa por los mismos avatares, por idénticas trayectorias, constituyéndose las dos alas del socialismo en organizaciones prontamente dispares. La C.N.T. de España es gemela de la C. G. T. portuguesa, cuyo primer Congreso tiene lugar en el 1908. Las organizaciones anarquistas y juveniles y los Ateneos Populares se asemejan de un lado y otro de una frontera ostensiblemente artificial. Las luchas son similares. Los propósitos idénticos.

Se anticipa en Portugal la lepra dictatorial, que halla terreno abonado en los países pobres, dominados por la clericanalla y por una burguesía cerril. En el 1917 es Sidonio Paes, embajador lusitano ante el Kaiser, quien se erige en dictador. Se trata de substraer a Portugal de la órbita de los aliados para engancharla en el carro de las pretensiones teutónicas. Sidonio Paes muere a los pocos meses a consecuencia de un atentado...

Primo de Rivera antecede tres años escasos al sargento Gómez da Costa, quien el 28 de mayo del 1926 se levanta en armas contra el «régimen parlamentario y contra la corrupción política, debilidad y vergüenza lusitana», instaurando lo que llama «una era de renovación social». En el 1928 Oliveira Salazar pasa a formar parte del gobierno en calidad de ministro de Finanzas. Su carrera es tan rápida como su ambición y su desvergüenza. En el 1932 es presidente del Consejo de Ministros. En el 1933 se posesiona de todos los poderes y crea la República Unitaria y Corporativa. Se anticipa a Hitler y a Franco y sigue las trazas de Mussolini en un así como parecido sistema del que con renovados métodos toman ejemplo Perón y otros Nasser...

∴

Los ejemplos de Alemania e Italia, España y Santo Domingo, así como de todos los países sujetos al régimen del Partido Unico, sea en nombre de Cristo, de Marx o de Lenin, dan la medida de lo que Salazar significa en Portugal. Lo efectivo y a todas luces innegable es que la regresión — fascista o de no importa qué cartel — llega a sobrepasar los límites económicos y los problemas de por sí trágicos y dolorosos del hambre y de la injusticia social. Le regresión es total y se entroniza en todas las categorías sociales, en sus mentes y costumbres. Sale solapadamente de las iglesias y se introduce en los hogares, en las aulas infantiles y en las universitarias, en la prensa y en la radio, en las artes y en las ciencias, en las fábricas y en los campos, en el diario vivir que ya es tan sólo vegetar por no morir. Portugal y España rezuman moho y polilla, negrura y podredumbre en una salsa de pus y de sangre. Una como cerrazón de horizontes se va extendiendo a todos los ámbitos, dominando los espíritus y abotagando los cerebros. Pero siempre hay alguien que resiste y se niega a someterse, que irrumpe en la plaza pública y hace brotar un chispazo de luz que descubre las negruras de una vida sin porvenir y sin perspectivas.

∴

Hasta hace muy pocos años se afirmaba que el régimen de Salazar era de los más apacibles y equilibrados de Europa. No se oía el volar de una mosca — se decía — sin parar mientes en que ni las moscas tenían alas en Portugal y en que los más ligeros intentos de rebeldía se ocultaban o sucumbían al nacer, abortados por un régimen policialmente estructurado sin respiro ni escapatoria aparente ni probable. Las únicas y ya cada vez más escasas protestas obreras eran ahogadas en el huevo. Los presidios dan testimonio de carne martirizada. Pero está visto y probado a través de todas las peripecias de este pícaro mundo que las ansias de independencia personal y el espíritu de libertad se reproducen y se transmiten en los más duros climas y en las más difíciles circunstancias. En la Hungría del 1956 se reproducen los mismo simpulsos que forjaron la Comuna húngara del 1919, restableciéndose como por encanto organismos y métodos cuyo recuerdo parecía por siempre desvanecido a través del terror de Horty, de las vicisitudes de la guerra y del forzado automatismo bolchevique.

Desde hace unos cinco años germinan en Portugal las semillas lanzadas a voleo por los opositores a la dictadura. Conjugado este fenómeno con el despertar de las colonias se ha llegado a una situación peregrina y no soñada: Portugal (es decir: Salazar) tuado en el banquillo de los réprobos en pleno hemiciclo de la O.N.U. Hasta Inglaterra reniega de su vieja protegida y aliada sonrojada ante sus probadas connivencias.

He aquí un repertorio de hechos probatorios que aparentemente arrancan de las elecciones presidenciale del 1953, en que la oposición presentó candidato con inesperado éxito. El gobierno queda sorprendido y los opositores aleccionados. Se producen como consecuencia los conatos violentos de Braga y de Lisboa con un saldo de heridos y de detenidos. Se repiten elecciones en el 1959 y en las que Delgado obtene un 25 por 100 de votantes, a pesar de todas las precauciones gubernamentales dedicadas a obtener como en Rusia el 98 por 100 o más para la lista oficial. La situación interna se agudiza ante las medidas tomadas por Salazar contra Delgado, hasta el extremo de que el arzobispo de Oporto se enfrenta con Salazar, y otros grupos católicos manifiestan también su descontento. A todo lo largo de los años 1959-60 se producen gestos y actos de protesta originados por sectores distintos, tanto de opinión como de situación social. En enero del 1961 se produce la magnífica gesta del Santa María, la que, según el capitán Galvao ,había de tener repercusiones en Angola y otras posesiones portuguesas, lo que resultó cierto dos meses después. El 13 de abril se producía en Angola una insurrección que está lejos de terminarse. Para colmo la India ataca con ventaja y éxito las posesiones de Goa sin que Salazar, ya desacreditado ante la ONU, logre obtener sanciones contra Nehru. A principios de este mismo año se intenta en Beja el ataque a un cuartel, lo que costó la vida a un miembro eminente del gobierno. A finales de abril se producen los incidentes en Aljustrel, localidad minera, con un saldo de dos muertos y cuatro heridos. A mediados de marzo se condenaba a 19 obreros — por propaganda subversiva — a penas que oscilan entre 4 y 18 meses. A partir del 8 de marzo acaecen repetidas manifestaciones estudiantiles con sus heridos y detenidos y el 6 de abril diez mil estudiantes se declaran en huelga contra la intromisión del gobierno en la Universidad.

Por su definición emblemática — lo prueba la fecha escogida — los hechos más amplios y más sintomáticos se han producido el 1 de mayo en varias localidades importantes, sobre todo en Lisboa, Oporto y Coimbra.

Esta vez no hay equívocos: el pueblo está en la calle. Se lanzó y continuará en la lucha. La censura gubernamental ha querido limitar los sucesos afirmando que «la calma reina en el país». Hoy mismo las noticias radiofónicas demuestran lo contrario.

Estudiantes y obreros — en Portugal y en España — coinciden y se solidarizan entre sí dictando el camino a los exilados lusitanos y españoles. Aprovechemos la lección.

Uno de los errores de nuestra guerra fue el de no haber tratado de invadir el territorio portugués, base que fue y canal de tránsito para las tropas moras, alemanas e italianas, en eficaz apoyo a Franco.

Ni Portugal ni España: IBERIA unida y liberada. He aquí el porvenir. Nuestro porvenir.

Las huelgas de España son económicas y anti-régimen. Franco las atribuye a Kruschev y éste acepta el «regalo». Política de chalanes.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
CHOISY-LE-ROI (Seine)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE MUSÉE
3426

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 194 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 24 Mai 1962

ANTICAPITALISME ET FRATERNITE

L'homme qui refuse de s'abaisser devant les lois de contraintes, devant la puissance du capitalisme, conserve toute sa noblesse. Pauvre, il est plus digne que le riche. Moralement le plus malheureux est celui qui a perdu le sens de la fraternité, qui pense collaborer au bien de tous en autorissant, par sa soumission, la reconduction de l'autorité, du pouvoir, de la violence. L'artisan de la révolution libératrice de demain, permettant à l'humanité de repartir sur de nouvelles bases fraternelles, est celui qui, conscient, refuse d'obéir aux pouvoirs qui asservissent les hommes.

Le mal réside en la reconnaissance du capitalisme par les peuples opprimés, qui deviennent complices de la famine supportée par la moitié de la population mondiale. Cette reconnaissance du capitalisme apporte aux hommes l'obligation de travailler plus qu'il est nécessaire. L'entretien de bandes armées et d'une foule de fonctionnaires parasites, ne fait qu'accentuer, pour la classe prolétarienne, l'état de misère et l'obligation de travailler plus encore; cependant que, dans l'industrie, le progrès, autorisant une production accentuée, écrase le travailleur. Le capital-machine-progrès mène à l'extension du chômage, à la misère le travailleur manuel. Les lois établies par les représentants des capitalistes ne sont faites qu'en faveur des capitalistes au détriment des travailleurs qui, inconsciemment, se sont donnés des maitres.

Le travailleur, manuel ou intellectuel, semble ignorer que lui seul fait don à la communauté de son travail. Le capital est le fruit du travail de tous les ancêtres, nul ne peut prétendre à un capital, car celui-ci appartient à tous et ce n'est pas sa détention qui doit autoriser certains, à brimer les travailleurs et à jouir en parasites de la vie, sans avoir l'honnêteté de payer leur part au bien-être commun. La participation au bien-être commun, ne peut se faire que par le travail effectif.

Il appartient aux travailleurs conscients d'affranchir, tous ceux qui produisent pour le bénéfice et l'extension du capitalisme, ils doivent les instruire de l'esclavage déguisé qu'ils supportent et du mal qu'ils reconduisent par leur attitude de soumission et de veulerie. La lutte de libération de l'individu doit commencer par la destruction du système capitaliste, autorisant l'établissement de principes d'existence de fraternité par le bien-être de tous.

L'argument selon lequel une sélection nouvelle s'opérerait après une révolution anticapitaliste, qui autoriserait, sous peu de temps, à nouveau, la création d'une classe riche et d'une classe pauvre est sans fondement, car il n'est pas question de partager le capital et de permettre qu'il puisse se reconstituer individuellement. Le capital, ou ce qui le représentera, sera un bien commun qui permettra seulement la régularisation des échanges et autorisera chacun à vivre, en toute égalité, selon ses goûts, après avoir donné à la collectivité la part de travail que tout homme, en âge de produire, doit à la société.

Un plus grand bien-être pour tous, ne peut résider que par la reconnaissance de la fraternité. Tout homme qui possède et fait fructifier un capital, qui se refuse à développer les idées libératrices afin de permettre aux hommes de demain de vivre dans l'égalité, est un ennemi de l'humanité. Egoïste ou inconscient, il est aussi méprisable que celui qui porte atteinte à la vie. — «Mieux nous saurons ce que nous voulons, et moins d'obstacle la révolution trouvera sur son chemin; moins de luttes elle aura à soutenir, moins de victimes elle coûtera» — *Pierre Kropotkine.*

RENE VILLARD

LES GREVES D'ESPAGNE

DES conflits sociaux sporadique se développent actuellement, un peu partout, sur tous les continents, dans toutes les branches d'activité.

Le plus marquant de tous, qui accapare totalement l'attention de ceux qui nous environnent, est évidemment la grève des mineurs asturiens. Depuis près d'un quart de siècle que nos camarades du M.L.E. - C.N.T. sont condamnés à l'exil, aucun mouvement de cette ampleur ne s'est développé outre-Pyrénées et, pour qui connait le tempérament des révolutionaires espagnols, rien n'est plus normal que de les voir suivre avec passion le développement des événements.

Des informations exactes sont difficiles à obtenir : Franco, qui ne laisse transpirer que ce qui peut le servir, ment effrontément pour laisser supposer une situation à peu près normale ; les envoyés spéciaux de la presse étrangère, « aux ordres », étant, eux aussi, pour une bonne part, sujets à caution et indignes de beaucoup plus de crédit.

Il semble pourtant que le conflit soit marqué par deux faits presque sans précédent : Le calme dans lequel se développe le mouvement ; le soutien que semble donner **l'Eglise aux grévistes.**

La grève des mineurs dure depuis près d'un mois; elle est totale actuellement, depuis le 18 avril, dans le bassin du Caudal qui occupe la moitié des 55.000 ouvriers, employés dans les puits des Asturies.

L'état d'exception ne semble avoir apeuré personne. A part quelques rares incidents, sans importance, le calme est complet. Les forces répressives, qui savent que le temps joue en leur faveur, se contentent de contrôler la situation, attendant patiemment le pourrissement du mouvement.

Les grévistes, de leur côté, semblent décidés à aller jusqu'au bout pour obtenir la satisfaction de leurs revendications. Car il ne s'agit, parait-il, que de cela. Ils se défendent, regrettons-le, d'être des révolutionnaires et ne luttent que pour obtenir un salaire équitable leur permettant de faire face à la hausse continue du coût de la vie.

On a trop tiré sur la corde ; elle s'est rompue, c'est tout ! La rémunération des mineurs est, en effet, loin d'atteindre les 6.000 pesetas mensuelles annoncées complaisamment par l'agence Cifra. Un cinquième d'entre-eux gagnent à peu près cette somme ; le manœuvre, lui, doit se contenter d'environ 1.900 pesetas (un peu plus de 15.000 anciens francs) ce qui, en raison des prix pratiqués, constitue plus une aumône qu'un pouvoir d'achat décent.

Les conventions collectives à l'étude, présentées par certains comme la solution du problème, sont considérées par les ouvriers, avant leur application, nettement insuffisantes. La situation ne peut dans ces conditions que continuer à se détériorer, à moins que la profonde misère qui habite à coup sûr les foyers des mineurs asturiens, les oblige à capituler.

L'Eglise, disons-nous plus haut, semble donner son soutien aux grévistes. Nous insistons sur ce soutien qui ne peut être qu'une trahison supplémentaire des suppôts du Vatican. Leurs agissements sont trop connus pour qu'un doute puisse exister à ce sujet. Franco s'inquiète, soi-disant, de ce soutien aux grévistes. Il n'y a, dans cette affirmation gratuite, qu'une manœuvre tendant à augmenter le prestige de la hiérarchie, qui est déjà prépondérante en Espagne. Comme soutien, en effet, les prêtres n'ont jamais distribué, ce qui ne leur coûte guère, que des « jours d'indulgence »; malheureusement ceux-ci ne se mangent pas en salade.

La collusion entre Franco et l'Eglise est totale. Il ne peut en être autrement, car la puissance de Franco est largement surfaite. Il n'est qu'un comparse entre les mains du capitalisme libéral omnipotant, dont le plus beau fleuron et la plus puissante extériorisation est l'Eglise, seule véritable maîtresse de l'Espagne.

Aux dernières nouvelles, ses représentants et les membres du gouvernement se sont réunis pour examiner la situation. Dans l'arrangement qui interviendra, il y aura certainement, comme toujours, un arrangé : le prolétariat besogneux.

Nous souhaitons que notre pronostic se révèle erroné ; malheureusement il sera exact ; comme en Belgique à la suite de la trahison des socialistes et de l'archevêque de Malines ; comme à Decazeville, après celle de tous, politiciens et curés compris.

Il en sera ainsi tant que les exploités n'auront pas compris que les replâtrages ne sont plus de mise, sont inopérant dans un édifice qui s'effondre et qu'il faut à tout prix remplacer, sous peine d'être englouti.

Il faut changer de système pour en sortir ; supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme, neutraliser les forces dictatoriales des armées, l'obscurantisme des Eglises, éduquer sans relache.

Peut-être finirons-nous, ainsi, à force de rabacher, par être entendus, et si, après, nous avons le bonheur d'être compris, tout sera très simple, il n'y aura plus de problème, puisque nous aurons appris à dire : NON ! à nos exploiteurs.

LES ENSEIGNANTS

La Science est la méthode ou l'ensemble des méthodes qui permettent d'acquérir une connaissance exacte des phénomènes naturels, psychologiques et sociaux dont nous subissons ou provoquons l'intervention. Dans la recherche, s'il existe souvent une marge d'incertitude, le temps finit toujours par apporter une conclusion.

La Science est donc expérimentale, et l'instruction est l'ensemble des règles et des méthodes qui permettent d'assimiler, de comprendre et d'utiliser les découvertes physiques, chimiques, naturelles, historiques, psychiques et sociales. La Science, si objective soit elle, peut s'égarer dans ses calculs ou dans ses analyses, mais sa faculté expérimentale lui permet de corriger ses calculs, de préciser et de tracer les voies qui mènent à la Vérité ?

L'enseignement ne peut donc pas être une méthode exprimant les vues abstractives de l'imagination, ou justifiant des croyances dont le caractère échappe à toute analyse ; non, l'instruction ne peut avoir qu'un rôle : « vulgariser toutes les connaissances qui permettent de séparer : l'utile du néfaste, le vrai du faux, le Bien du mal par la recherche des solutions équitables... ».

La Science découvre. L'instruction éclaire et fortifie nos moyens d'existence, elle nous ouvre le trésor, du comportement harmonieux et conscient. Si elle manque à ce devoir, elle fait fausse route en nous égarant.

La Science est une dynamique intellectuelle telle, que travaillant dans une indépendance morale victorieuse, elle a toujours résisté aux limitations physiques et mentales que tous les pouvoirs et tous les Etats lui ont imposées à travers les âges.

Par contre, l'Instruction a toujours été un système d'éducation, variable à travers les âges, mais toujours soumis à la volonté et à l'arbitraire des forces dominantes des Etats ou des tyrans. Et ces derniers ont toujours limité l'interprétation des connaissances scientifiques à des fins contraires à la Verité.

Le scientifique, même brimé, conserve sa liberté d'esprit — la Russie nous offre un bel exemple —. L'enseignant est un fonctionnaire, un serviteur de l'Etat, son patron, qui lui impose des programmes qu'il accepte de vulgariser en échange d'un salaire. Et c'est ainsi que sans remords et sans révolte il vulgarise des mensonges qui participent à préparer le petit homme à une soumission civique sclérosante. C'est ainsi que l'histoire officielle de chaque nation est tissée de mensonges dans le but d'inculquer un patriotisme aveugle à ses futurs citoyens, alors que l'enseignant sait fort bien que la Patrie d'hier c'était, d'abord le clan, ensuite la tribu, plus tard la province, et que demain ce sera le Continent, qu'en définitive, le patriotisme est une valeur relative condamnée à disparaitre parce que nuisible à l'évolution sociale de l'individu et des peuples. Eh bien à ce sujet, l'enseignant se tait, arguant de sa neutralité... !

Face à l'évolution historique, peut-il négliger l'influence des religions et se taire sur leurs origines ? Est-il pensable qu'au nom de la neutralité, un enseignant puisse se taire sur un sujet aussi grave et aussi important, alors que la Foi a toujours ralenti l'émancipation des esprits, et par conséquent, l'évolution sociale ?

Le Mensonge des religions, l'affirmation de l'existence de Dieu, maître des choses et des êtres vivants, paralyse la volonté de libération des individus : n'est-ce pas un devoir social de vulgariser les travaux scientifiques qui condamnent les croyances et les magies ? Les enseignants se taisent au nom de la neutralité ! Etre neutre, dans un monde où la vérité sollicite sans cesse les esprits vers toujours plus de lumière... !

Les enseignants font appel à la Laicité (instruction étatiste) contre l'enseignement religieux ! Ne comprendront-ils donc jamais que taire dans leurs classes ce que sont les origines des religions, s'abstenir d'analyser le « Mensonge-Dieu», équivaut à la reconnaissance implicite et *valable* de la valeur morale des religions ?

Ce qu'ils appellent « l'enseignement laïque » ne repose-t-il pas sur le ' Mensonge historique » ? N'enseigne-t-il pas l'asservissement des volontés à l'injustice sociale ?

Neutralité hypocrite à l'égard des religions, servitude professionnelle à l'égard des forces conservatrices, tout cela sue le Mensonge historique et social !

A l'heure de la Vérité, quand nos connaissances nous permettent de dissiper les brouillards historiques et religieux qui étouffaient nos volontés, se taire devant le Devoir, ne pas s'affirmer devant le Mensonge, ce n'est pas être neutre : c'est être lâche !

J. B.

CES PAUVRES VIEUX

Ce vendredi, 4 mai dernier, à la Télé « 5 colonne à la Une » entendait traiter du problème des « Vieux ». Que d'espoirs ont pu naître dans le cœur de ceux qui apprirent cette bonne nouvelle. « Enfin on daigne s'occuper de nous ». Hélas, la « chose » fut bâclée en 7 minutes.

La Télé avait fait appel à des spécialistes. Elle avait même poussé l'effort jusqu'à interviewer des « Vieux » dans la rue et dans un asile. A vrai dire, comme d'habitude, il s'agissait, pour ces derniers, de répondre à des questions précises sans commentaires permis. Horreur et damnation si ces parias s'amusaient à dire des vérités désagréables à entendre par les chastes oreilles des officiels, et même embarrasser la glotte des vedettes confortablement installées dans leur fauteuils, à la télé comme d'ailleurs chez eux. Non, cela n'était pas permis, aussitôt qu'un vieux était jugé en dire trop, le micro s'éloignait pudiquement.

Mais, voyons qui sont ces spécialistes, le premier et principal artiste de ce sketch, Mr SAUVY, qui est si je n'abuse l'un des directeurs généraux de l'Assistance Publique, actuellement retraité de cette fameuse institution, dont Clémenceau raillait cette création par cette judicieuse affirmation, « C'est bien cela, vous allez réclamer 20 sous aux pauvres gens pour leur en rendre 3 lorsqu'ils seront dans le besoin ». Il aurait pu ajouter, à condition qu'ils satisfassent aux obligations réquises édictées par les soins de cette administration parasitaire. Mais, Mr SAUVY n'exerce pas seulement ses talents en qualité de professionnel de la misère d'autrui, il est dans le civil un économiste gérontologue distingué, on comprend que la télé n'avait pas à craindre de voir émasculer la virginité des gouvernants.

N'importe, ai-je un instant pensé, une fois n'est pas coutume, l'homme libre va peut-être l'emporter sur le servile fonctionnaire d'hier et il va laisser son cœur parler, lui qui connait l'immonde insolences des questionnaires à remplir et des enquêtes inquisitoriales auxquelles doivent se soumettre les postulants à cette allocation spéciale ainsi que leur famille ; sans omettre, le caractère partial et tyrannique dont les commissions d'appels, au cas de rejet de la demande introduite, peuvent user puisqu'elles ne jugent que sur pièces préalablement établies, sans jamaies vouloir entendre le malheureux éconduit. Oui, un instant cette pensée est venue me hanter, et ce fut tellement idiot que rien de ce genre ne se produisit. Mr Sauvy s'est borné à ressasser les lieux communs, les ragots ministériels, bien sûr il a lâché un pleur sur la Grande Misère des vieux, par politesse, comme un garçon bien élevé. Il a trouvé des excuses au gouvernement, la misère des vieux à subitement dégénérée en misère financière ; il n'y a pas d'argent. Il faut que l'initiative privée s'en mèle par des quêtes sur la voie publique ; encourager les employeurs à conserver leurs vieux ouvriers, comme quelques uns déjà le font, quant au législateur sa solution possible, porter l'âge de la retraite à 70 ans ; toutefois c'est là un problème qu'il faut examiner. En conclusion notre économiste distingué à chuté sur un os, et n'a pas osé dire : ce lamentable état de choses, c'est la rançon du progrés. Il aurait pu tout aussi bien dire, la situation miserable des vieux dépend d'eux ; s'ils consentaient à mourir plus vite, ça liquiderait le problème. Quant au professeur Bourelière, il s'est complu à faire état de son expérience gériatrique et prononça quelques patenôtres pour... soulager la misère des vieux.

Mais, voyons rapidement les sottes affirmations de tous les Sauvy du monde entier, justement mises en lumière par le speaker en conclusion de cette douteuse scénette. « Faut-il prolonger la durée du travail, mais, n'est-ce pas reculer la difficulté en risquant de réduire les jeunes au chômage ? »

En effet, si nous nous trouvons aujourd'hui devant ces trois millions et demi de « vieux » cela découle précisément de la technique moderne qui aux mains du capitalisme ne saurait constituer un facteur de bonheur humain.

Bien au contraire, les moyens de production actuels mis à la disposition du patronat nécessitent un renouvellement constant de personnel, au point que d'une génération sur l'autre les valeurs de connaissances nécessaires à l'exploitation ont changé, en sorte que les exploiteurs n'hésitent pas à ne rechercher qu'un personnel jeune, seul susceptible d'être perméable aux modifications mécaniques apportées constamment, ce qui les incite à liquider les vieux ouvriers. C'est pour cette raison de progrés que le législateur a à s'occuper de ces miséreux et, aussi, parce que lui-même n'est qu'un pleutre, ou qu'il n'a pas voulu voir la réalité en face, en laissant agir les exploiteurs à la manière des maquereux, lesquels mettent sur les bras des contribuables celles de leurs protégées qui ne sont plus aptes à les engraisser. C'est cela Mr Sauvy que vous n'avez pas voulu dire, car vous connaissez ces vérités premières !

Soyez sans crainte, monsieur le gérontologue, les « vieux » ne comptent par sur vous pour connaitre un sort meilleur, ni sur personne d'ailleurs. Ils pressentent qu'ils sont irrémédiablement condamnés à la mort lente après votre discours, comme ils l'étaient avant. Vous ne faites pas partie de leur monde, vos paroles de miel dissimulent mal votre vanité ; sans vous connaitre ils savent que c'est vous et vos pareils qui les ont conduits à ce mortel écueil. Et cette vieille dame déclarant : « J'aurai 11.000 anciens francs par mois ; que pourrai-je faire avec cela ? » N'était-ce pas l'invitation polie à vous taire. Contentez-vous donc de vous laisser vivre en digérant paisiblement les quelques millions d'anciens francs annuels qui vous échoient de la bourse de tous les malheureux pour avoir fait un travail qui n'aurait pas sa place dans une société bien équilibrée. A moins que vous ne fussiez nanti d'un appareil digestif d'hydrosaurien comme les crocodiles et ne soyez contraint de pleurer pour vous assurer une digestion facile. Alors de grâce, chialez sur des sujets plus à votre image.

CAMILLE ANDRES

NECROLOGIE

Nous avons appris avec beaucoup de peine la disparition de notre camarade Maurice Gravot, de la 2e Union Régionale, mortellement blessé à la tête par une auto, mardi 8 mai, alors qu'il sortait de son travail et regagnait son domicile.

Son corps se trouve à l'hôpital Broussais, à fin d'enquête.

Si la date de ses obsèques nous parvient en temps utile nous ne manquerons pas de la porter à la connaissance de tous.

Maurice Gravot, militant de toujours, appartenait à la C.N.T. depuis sa fondation. C'est un charmant camarade qui disparait; sa perte sera profondément ressentie par tous.

En cette dure épreuve, la C.N.T. adresse aux membres de sa famille ses très sincères condoléances.

C. N. T.

LA VISITE DU MARTIEN

Les Martiens existent-ils vraiment ? Je ne sais pas, mais j'ai reçu d'un de leurs reporters les extraits suivants d'un rapport qu'il était chargé de rédiger sur l'organisation industrielle en Europe.

L'exploitation industrielle qui nous semble un bien social, est, ici, un bien privé. Elle donne lieu à un droit juridique garanti par l'Etat, et qui devient le privilège d'un ou de plusieurs individus associés.

Ce droit, fait curieux, ne détermine aucune activité. Il n'est doué d'aucun pouvoir productif. Laissés dans l'isolement, ces privilégiés ne pouvant rien produire, c'est un corps mort dans une communauté vivante. C'est un droit qui tuerait la Vie si ceux qui n'en jouissent pas n'intervenaient pour le mettre en valeur.

Ce droit représente ce qu'ils appellent avec respect et soumission, le Capital.

Ce capital ne cherche pas à nourrir les hommes, mais s'ils le fait c'est afin de réalicer des bénéfices, ce qu'ils appellent des profits, qui le viendront grossir...

Les travailleurs sont ceux qui entrent dans l'exploitation, et qui acceptent de travailler pour une somme de monnaie qu'ils appellent : le salaire.

Ce que ces travailleurs ne reçoivent pas de leur labeur est encaissé par les détenteurs du droit de propriété.

Devant ce spectacle incohérent d'une société ne travaillant par pour les besoins, je n'ai pu m'empêcher d'exprimer mon étonnement: « Enfin, leur ai-je dit, vous êtes les produits de la Terre et du Cosmos. La nature ne partage pas ses biens : elle les donne en jouissance à tous. Comment des hommes, parmi tous, peuvent-ils s'accaparer en propre de ce qui appartient à votre espèce ?

Comment vos grandes masses actives, productives, sans lesquelles ces propriétaires créveraient de faim, peuvent-elles se résoudre à une telle inégalité qui menace leur vie physique et fait litière de leur fierté ? Ils m'ont écouté avec étonnement, et l'un d'eux m'a dit, me plongeant dans la honte et la pitié : « Mais qui nous paierait si nous étions sans patrons ?

« Mais, sur Mars, nous ne vivons pas pour amasser des valeurs ou des titres, mais pour créer une prospérité qui profite également à tous... » Mon interlocuteur s'en fut, en riant de cette vérité élémentaire !

Quand leurs capitalistes ne vendent plus ou pas assez ils renvoient leur personnel, et tous ces gens utiles mais devenus inactifs, ne recevant plus de salaires subissent ainsi des privations multiples. Ils trouvent cela parfaitement normal, et les organisations syndicales chargées de la défense de leurs intérêts acceptent le fait comme un incident de circulation. Les travailleurs comme leurs organisations ne cherchent à organiser une production pour la satisfaction des Besoins. Ils donnent l'impression de robots enchainés à un complexe social dont ils ne peuvent se libérer...

Leurs gouvernements, leurs Etats ont créé des religions civiques qui, aidées des religions spirituelles, les maintiennent dans la soumission politique à toutes les conceptions d'un « droit inégal » qu'ils semblent admettre par manque de dignité et de sens social...

Que diraient nos frères d'une pareille ambience ! Et le pire, c'est que ces sociétés boiteuses, stupides et inhumaines s'efforcent de conquérir le Cosmos pour exporter sur nos planètes l'indigence de leur Pensée, la cruauté de leurs passions et les valeurs économiques qui sont la négation de toute fraternité... !

Ainsi parlait le Zarathoustra martien.

FRANCO LE CYNIQUE

En cette fin d'après-midi du 13 mai, écoutant les informations sur les ondes de Radio Luxembourg, je viens de sursauter d'indignation en entendant par la voix du speaker cette nouvelle: Le sinistre Franco a envoyé 15 millions de bijoux et de perles comme cadeau pour le mariage de don Juan Carlos avec une princesse grecque. Le cynisme du sanguinaire dictateur espagnol n'a pas de bornes. Au moment même où le prolétariat ibérique a déclenché la plus grande grève que son régime ait connue, il ose faire ce geste tout en repoussant les revendications des grévistes; menaçant de les écraser, s'il le juge nécessaire, comme en témoigne l'état d'exception qu'il a décrété.

Mais il doit commencer à comprendre que son système est sérieusement ébranlé et qu'il suffira d'une nouvelle poussée du peuple pour que son régime s'écroule comme un château de cartes.

Alors, l'heure des explications sera arrivée car le peuple a des comptes à régler; pas seulement avec sa triste personne, car sa fuite doit être depuis longtemps prévue, mais avec ses complices, qui ne sauront pas tous s'échapper. Il restera au peuple à accomplir sa justice, après tant d'années de misère et d'oppression.

Oui, debout, peuple espagnol ! Il est temps que tu balayes ce régime exécrable et que tu bâtisses sur ton beau pays le règne de la justice sociale et de la liberté.

R. ALVAREZ

Au début de la vie, on lutte contre l'égoïsme, la bêtise, la jalousie, le mensonge. Par contre, la vieillesse est un sommet sur lequel l'âme décantée de la folie des passions humaines et respirant un air plus pur, voit mieux les choses en leur objectivité.

Quan un hombre est vieux, il doit faire plus que lorsqu'il est jeune. Il ne doit pas ressembler à tant d'hommes qui sont morts avant de mourir. Avoir un intérêt supérieur à vivre est le meilleur moyen de se maintenir vivant. GOETHE

TRIBUNE LIBRE

(Les textes publiés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leur auteur.)

ACTION REGIONALE

Oui, il existe un fédéralisme breton. Ce dernier n'a rien de commun avec la Bretagne de grand papa, militariste, réactionnaire, cléricale.

Le pays breton a donné, de la Vendée aux Côtes-du-Nord, des révolutionnaires. Les cinq départements bretons, celui de Vendée donneront toujours des femmes, des hommes, des jeunes capables de savoir lutter pour une juste cause. Le vieux pays granitique reste attaché à son esprit de révolte contre les asservissants, les exploiteurs complices du centralisme parisien.

Le Breton repousse le capitalo-militarisme, et, contrairement à la légende il n'est pas plus religieux qu'un Bordelais, un Marseillais. Que demain nous l'invitions à se joindre à nous pour créer une fédération bretonne, vendéenne, économique, sociale apportant aux Bretonnes et Bretons plus de bonheur, le Breton serait avec nous pour que les uns et les autres nous défendions sur tous les plans le respect de la personne humaine.

Exploités, par l'actuel régime, les Bretons, les Vendéen quittent cette terre qu'ils aiment; petit à petit, la région ouest deviendra un désert; ce que veut le pouvoir, afin d'y implanter les européens d'Algérie et les musulmans marocains, algériens, tunisiens qui par suite de fraternisation avec le néo-colonialisme, ne peuvent rester chez eux. Alors, demain les Breton, les Vendéens seront les esclaves de ces gens habitués à faire suer le burnous.

Bien entendu, il existe un courant breton de droite, tel le M.O.B. ou les organismes placés sous le patronnage de Mr Pléven; il existe aussi une fédération bretonne du P. C., également un réseau O.A.S. Mais la majorité des travailleurs manuels, intellectuels, les employés agricoles, les gens de mer désirent une Bretagne communautaire, du type des expériences du plénum de la CNT espagnole pendant l'été 1936.

Alors, si les Bretons, les Vendéens veulent l'égalité économique et sociale avec les autres régions, ils doivent réclamer le départ de l'igame, des préfets, des administrateurs parisiens, créer des comités locaux de gestion, obtenir du pouvoir une « charte bretonne » qui donnerait à la Bretagne un *Conseil économique et social*, un *Centre culturel*, un *Service social.*

Au moment où la France applique en Algérie les accords d'Evian, donnant l'indépendance au peuple algérien, la bourgeoise française peut-elle refuser aux Bretons le droit à la vie. Les Bretons ne demandent pas de se détacher des autres régions françaises, mais ils contatent que dans l'hexagone œuvre du pouvoir, économiquement, socialement, la Bretagne se meurt. Alors ils lancent un cri d'alarme, un ultime S.O.S.

Donc pas question pour les travailleurs bretons de faire revivre un culte de la nation bretonne; mais face aux dangers de la politique de grandeur du système gaulliste, ils ne veulent pas être les victimes de l'Elysée.

Seul, le peuple breton, ne peut lutter pour son droit à la vie, alors il en appelle aux exploités des autres régions de France pour obtenir de Paris autre chose que des promeses; il veut ce peuple être autre chose qu'une réserve de chair à canon.

Alors, il pense à vous camarades de la C.N.T., pour qu'ensemble, les uns et les autres, nous étudions ce problème d'autonomie économique et sociale de la Bretagne. A vous, de nous adresser vos critiques, vos suggestions.

Y. M. BIGET

B.D.I.C

Frente al absolutismo franquista, en España los trabajadores han impuesto el derecho a la huelga. ¡Viva la acción directa!

San Pedruco de Arbués

LA beata cazcarrienta, que respondió por Isabel la Católica, Siloé en la confesión pozaleado por frailes mugrosos, y de que no manaban más que fetos azulinos, no se despercudirá nunca del triple estigma, de que no hay detergente que la purgue, de habernos enarbaldado con los tres bastes del Honrado Concejo de Mesta, de la Santa Hermandad y de la Santa Inquisición.

Dos Santas y un Honrado — malsinaban las tertulias boticarias de la época — tienen a Meco incordiado; amolado de tanto pasarlo por la piedra.

La Mesta incluía el monopolio ganadero, ejercido por la Grandeza que hoy se adice a la cría de reses bravas en dehesas de mostrencos u ociosas, y que no dejaba levantar cabeza a la agricultura; pisoteándole las yerbas de la ensalada, pastándole los trigos tendrales; y azuzándole al que protestaba los mastines de la serranía de Cuenca, que eran unos perros de guarda del rebaño más feroces que beneméritos.

La Santa Hermandad traduciase en una guardia rural, que en vez de escardar el campo de asaltantes del nobierio chúcaro, lo desbrozó de braceros en paro forzoso, colgándolos de las higueras por el cuello, infamados con la nota de maleantes, vagabundos y merodeadores.

La Inquisición contuvo eso: lo que en maldad y tripas negras era el no va más de la timba; y no cupo pravedad y nequicia más graves.

El chucho con faldas, que nos recrea, expulsó por otra parte, de la península a los judíos (el comercio), no más que para vaciarles el cajón y poder hacer guerras y dar soarés místicas con sus centavos; y dejó sin espaldas mojadas o en baño el pejugal y la senara, desahuciando a la hortelanía morocha de su jacal.

La Chabela, en vez de coserle las calzas a su marido, que las llevaba siempre en perdición, de tanto atropellársele las azafatas de la reina, indujo al pelele del consorte a obsequiar a Aragón con la pavada de' Santo Oficio, con que se había putridificado a Castilla y sifilliografiado a Toledo.

Y allá fueron los chicherines de' auto de fe, a guisarse supuestos herejes previa plumazón de pollos; y a enhollinar las villerías con el siniestro aparato y la batería espeluznante de los tórculos y de las trébedes, de las garruchas, del mecate (cordel), de los embudos y de las tenazas y tinajas.

Como una langosta devastatriz, cayeron sobre la zaragozanía impensante, chivatos, acusicas, promotores de soplo; hurgandos haciéndose el desconocido; familiares de la fritanga, barberos de lo que se iba a asar, escribanos de irración; husmas de retretes y visitadores de alcobas; cocineros de S. M. y S. S.; alcaides de ergástula, acarreadores de tojo, fuelles del tizón, ujieres y porteros de audiencia; y, sobre todo, garrafiña de confiscaciones y recipiendarios de multas, que eran una mar ensacando ríos de líquido imponible, imposible.

Inaugurado el grillage de marrón, Santa María de la Espada Blanca comenzó a embaular haber a todo meter; a toda M, sin la fabada empacharle.

El papeleo amortajador mariposeaba por mesas y aires, como las serpentinas y el confeti en carnaval; con profusión, que eran una fiesta y un festín.

La tortura no daba abasto a traspasar con hierro candente y en arrancar de cuajo lenguas que blasfemaban; en pellizcar y restirar cutis, que tendían a fruncirse; en torcer vísceras y hacer un café Molinero du huesalla.

Por descontado: todo muy soto voche; enteramente a la sordina; completamente a la chita y mátalas callando; muy a la hurtadilla y en secreto; y en redondo al adivina quiérte dio.

Eso sí: con cien amanuenses, uno con cada repliegue, que haciendo e mosco y empujándose un lamparillazo por minuto, tomaba nota y levantaban acta del «¡ay que tengo!», de suspiro ,de la lacrimación, de las instancias de suplicantes, del bordoneo, del estertorar; del darse al diablo y los «me-caso-en-dioses» de las víctimas.

Las condenas eran lo más hereje de la mojiganga del purificar. Los penitenciados no se iban a dormir el sueño eterno, sino bien calientes, con 200 azotones en las costillas. A otros se los paseaba embreados y hechos una cazuela de engrudo por las calles, a horcajadas sobre un pollino de cara a la cola; y desnudas las espaldas, en las que cualquiera podía escupir, miccionarse, apedrear higos y sacudir un palo. Todos los culposos, camino de la sartén, que los esperaba con el aceite hirviendo para freírlos; y enfutracado el que menos en una hopa como sopa amarilla, en que se pintaron tarántulas, alacranes, engardajos, ranas, sabandijas; duendecillos atizando el horno, y con tridentes ensartando almas; asmodeos coronados.

En el festival tomaban boleto la badulaquería de las autoridades. La corrida de toros presidiala Arbués. Arbués, el de Epila, el canónigo de la Seo, inquisidor en jefe o protomáximo.

Había el gofonero de la fe encendido dos piras. Y cuando disponía la tercera, le atajaron el paleo de carbón para el tártaro.

El asco le había subido de los pies a la boca el estómago a la gente. Y el gran verdugo fue verdugado por el pueblo y la raza baturra, con la que no se jugaba; apercollando al sayón y cosiéndoselo al manto a puñaladas a la Pilarica; a cuyos pies tan besados y sin lavar, el rayo del cielo y la divina justicia de la multitud pilló rezando al Scalpia, vestido con el hábito de luces o delantal de cortante enmanchurrado de bermellón, de tanto capolar inocentes, propio del oficio de matarife sacro, a que se dedicaba. Y pinreles tartanáceos o patitas palomeras, las de la musaraña celeste, entre las que el santoño o santoyo asesino, relamiéndose, se «mándibus» turronaba o masturbaba, como un quirub.

Angel SAMBLANCAT

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Tendrá asamblea general el 3 de junio a las nueve y media de la mañana.

F. L. DE PERPIGNAN

Anuncia asamblea general para el 27 de mayo a las nueve y media de la mañana, en el café plaza Casagnes.

«QUINET», de Felipe Alaiz

Compañero que no adquieras «Quinet», nunca conocerás el valor estético y libertario de la pluma alaiziana. Comprar «Quinet» es colocar una piedra en el monumento literario anarquista que será la colección «Obras de Felipe Alaiz».

CRONICA EXPRES

EL BALCON de los GATOS

LA propiedad es bastante extensa, frente al Beau Séjour, por la parte de la calle de Lamartine, a desembocar en la Avenida del XV Cuerpo de Ejército. Casa y bosque con tapias desiguales protegidas por el ramaje y una breve alambrada, en un trecho de pared, tejida sin pinchon.

En la repisa del muro cuatro o cinco gatos de gran clase asomados al balcón, frente al Beau Séjour, a la expectativa de comida.

No participan de la casa, viven en el bosque y con ser silvestre su crianza, son mansos y cariñosos.

Se conoce que no están por gatos los dueños de la finca. Tienen prohibido a los asilados del Beau Séjour que curen de su manutencia, amonestando con dar parte a la dirección del establecimiento. Montan sobre el muro en cuanto se les llama para repartirles lo que se les lleva.

Abundantes valedoras y valedores tienen que procuran por ellos.

Luisa Michel, mujer de exquisita sensibilidad, tenía un gatito ciego a su cuidado.

Yo, que a duras penas puedo con mi carga, me haría con el gato royo, en vista de haber desaparecido el precioso de Angora con listas oscuras, pero ni gatos ni perros son permitidos en la casa.

Dos había estos días muertos junto a un árbol de la Avenida, en un alcorque. Los pillaría algún coche y justamente pudieron llegar a dicho punto. Me parecieron de la finca nada favorable a estos animales, duendos de suyo.

Claro, no están habituados a la calle, en extremo peligrosa debido al rodaje en gran cantidad de vehículos, cuyos conductores no conocen la mesura.

Cuentan de Balzac que alisaba a su gato para sentir la vibración nerviosa del mismo cuando escribía.

Sudermann compuso una de sus obras con este título tentador: «El camino de los gatos».

Lope de Vega escribió «La Gatomaquia», poema festivo.

Al gato royo de piel de seda, habitante de la propiedad en cuestión, yo le traería a mi cuarto, si el señor Garnier lo permitiera, y le pondría un collarcito verde por ser el color predilecto de Cervantes, además de llamarle «Persiles».

Con seguridad que el dueño de la finca no me denunciaría.

PUYOL

Crónica de España

(Viene de la página 4.)

para el futuro. El periódico «A B C», de Madrid, correspondiente al día 7 de marzo, dice respecto a ello lo siguiente: «Nos gusta dialogar, pero tememos que no podamos reducirlo al paso de la sobriedad. Lo deliberante es bueno, siempre que la ironía o la sonrisa sean la señal que aparece en una especie de registro automático que han de tener los que dialogan, para no saltar los linderos de la incorrección. Si el Congreso se redujera a sus márgenes estrictamente sindicales, con obreros, empresarios y dirigentes, habría más dosis de sobriedad.

»Estos Congresos dan entrada a hombres de otras localizaciones en funciones de su relieve personal, de sus especialidades en temas políticos, económicos o sociales y si algunos son oportunos, otros se orientan con arreglo a sus resonancias. Entonces estas representaciones incluyen un elemento extraño en el Congreso, y se origina cierta agitación que tiene más que ver con las Cortes de Cádiz que con la habitual mesura y autenticidad de la Organización Sindical.»

La realidad, la única verdad de todo ello, es la pugna de intereses personales, que ávidos no se recatan de zancadillear a sus « camaradas » como le ha sucedido al secretario general Giménez Torres.

LA POSIBLE REFORMA AGRARIA

Hace unas semanas se suscitó una polémica en torno a esta cuestión, la cual ha quedado reducida a una vulgar humareda de paja. El ministro de Agricultura, en una asamblea de propietarios vallisoletanos, decía: «Lo que nos negamos a admitir es que al cabo de los años se pueda volver a agitar el espantajo de una reforma basada pura y simplemente en la redistribución, a secas, de la propiedad rústica.»

Luego, en una sesión de Cortes, decía el mismo ministro: «La Reforma Agraria que presentaron los hombres del 14 de abril tendió a la colectivización del campo, a proletarizar el campo, a convertir a los campesinos en masa gregaria, como son los obreros de la ciudad.»

El articulista de « ABC », José de las Cuevas, se lamenta lacayunamente del estado en que se encuentran los propietarios que no son dueños más que de doscientas cincuenta hectáreas, y no se había secado la tinta impresa para ese artículo, cuando aparece un documento episcopal de la archidiócesis sevillana, en la que Bueno Monreal dice: «Junto a unos pocos que poseen miles de hectáreas de tierras, hay millones que carecen de la más mínima propiedad.»

Dado el interés que para nuestro país tiene la cuestión agraria, es necesario divulgar lo que el franquismo ha realizado o trata de hacer, en lo que a ella se refiere. Así es que aunque sea de manera somera, continuaremos informando.

Como defensor de los « pobres » latifundistas, el periodista José de la Cueva he quedado malparado. El periódico « Vida nueva » del día 14 de marzo, inserta un trabajo en el que dice: «El campesino se ve en la necesidad de abandonar el campo, en busca de una vida digna de ser vivida, lanzándose a una verdadera aventura y sin preparación alguna, a la conquista de la ciudad industrial o incluso al extranjero.

Y un poco después, considerando no ser suficiente con lo expuesto, agrega: «La vida de esos campesinos emigrados al suburbio nos produce un inmenso dolor, pues se trata de semejantes nuestros, almacenados como chatarra humana, al margen de la moral, y muchas veces, también al margen de la ley.»

Como el lector debe comprender, este organo de la prensa, es vocero de la región aragonesa, y clamando por ella, argumenta: «En Lanaja, de los 343 propietarios de tierra, hay siete que reúnen 13.969 hectáreas. Es decir, el 77 por 100 de la propiedad del lugar. Entre esos siete dueños, dan trabajo a veinte obreros, y el resto ha de vivir como puede.»

El diario « Ya » de Madrid interviene en la contienda, y replica al famoso Cuevas con argumentos sólidos y convincentes. Veamos: «Nadie puede negar la existencia de los latifundios andaluces, cualesquiera que sean los errores cometidos al hacer la medición. En la provincia de Cádiz el 2,5 % de los propietarios disponen del 57,5 por % de la extensión territorial. Tres fincas gaditanas suponen más de 30.000 hectáreas, y una sola de ellas — la conocida por « Estados de Castellar » — mide 17.000 hectáreas. En la provincia de Córdoba, el 15 % de los terratenientes poseen el 33 por % de la superficie. Y volviendo a Cádiz, indica que en un pueblo hay 30.000 hectáreas dedicadas a cotos de caza y otros usos improductivos, mientras los campesinos de la comarca no ganan más que nueve mil seiscientas noventa y siete pesetas al año.»

« Pueblo » de Madrid i terviene en la pugna agraria, y en afán polémico afirma: «El problema social de Andalucía consiste principalmente en el número importantisimo de sus trabajadores eventuales. Donde nadie se encuentra fijo es natural que nazca el desasosiego. En Cádiz las fincas de 250 hectáreas son 533, que constituyen un porcentaje del 41,9 % de la superficie total cultivada. Todos los trabajadores fijos en el campo de esta provincia son 6.835, mientras los eventuales suman 35.853. Y la cosa es peor en Córdoba, donde existen 771 propietarios con más de 250 hectáreas, que constituyen el 32 por % de la superficie total.

Y es en esta provincia, donde se registra el número de eventuales más fuerte, llegando a 107.671, y los obreros fijos se reducen a 11.017.»

Resumiendo, tras de viva discusión entre unos y otros, sólo sacamos la conclusión de que no hay reforma agraria, sino que lo que hay es una terrible miseria, a la cual son incapaces de poner remedio.

(Terminará en el número próximo.)

Agitación internacional pro-huelguistas españoles

FRANCIA (Paris). — En la tarde del día 11 de mayo tuvo lugar ante la embajada franquista en esa capital, una manifestación solidaria con la clase obrera española. Los manifestantes desfilaron pacíficamente por la Avenida de George V llevando pancartas con inscripciones «Abajo Franco», «Viva el sindicalismo revolucionario» y «Solidaridad con la clase obrera de Iberia». Esa manifestación fue disuelta por la policía y durante la acometida de la fuerza público los manifestantes gritaron por espacio de 15 minutos: «Franco asesino» y «Libertad para España». Hubo 26 detenciones, no mantenidas.

FRANCIA (Paris). — El día 10, a las 20 h. 30 tuvo lugar en la sala de la «Mutualité» un mitin solidario con los huelguistas organizado por la C.G.T.

BELGICA (Bruselas). — Manifestación ante la embajada franquista, el día 11 de mayo.

BELGICA. — El Comité Central de la Confederación de los Sindicatos Cristianos se declara solidario de los huelguistas y hace un donativo de 500.000 francos belgas.

POLONIA. — El 15 de mayo los portuarios de este país se negaron a cargar barcos españoles por solidaridad con los trabajadores de Iberia. Los pilotos polacos se negaron igualmente a conducir hasta alta mar los barcos con destino a España.

ITALIA (Nápoles). — Día 15 de mayo. En un anfiteatro de la Universidad de Nápoles se organizó un acto de solidaridad con los huelguistas españoles. Estudiantes de extrema derecha intentaron boicotear el acto lanzando petardos que ocasionaron un choque de fuerzas que duró una hora.

ITALIA (Génova).—15 de mayo. Los portuarios afectos a la C.G.I.T. se han declarado en huelga durante dos horas en solidaridad con sus hermanos de España. E igualmente han acordado boicotear el cargamento de barcos con destino a la España franquista.

AUSTRIA (Viena). — Masiva manifestación de obreros y estudiantes ante la embajada franquista, como prueba solidaria.

SUECIA (Gotteborg). — 14 de mayo. Nutrida manifestación estudiantil ante el consulado franquista.

SUIZA (Ginebra). — Día 11 de mayo. Manifestación solidaria ante la embajada franquista, pidiendo «libertad para España» y gritando «Abajo la dictadura».

FRANCIA (Paris). — Gran movimiento solidario en casi todas las industrias, remitiendo a la embajada franquista telegramas condenando la dictadura y pidiendo libertad para España.

La Unión Nacional de Estudiantes de Francia, en un comunicado expresa su solidaridad en la lucha que sostienen los estudiantes españoles y portugueses.

FRANCIA. — Han marcado su posición solidaria, las Centrales Sindicales CGT, CGT-FO, CNT y CFTC.

BELGICA. — El Sindicato Metalúrgico ha dirigido un saludo fraternal a los obreros de Iberia, y ha votado un donativo de sostén de 300.000 francos belgas.

INTERNACIONALES. — La A.I.T. (Asociación Internacional de los Trabajadores), en un manifiesto público ha expresado su solidaridad moral y económica con los trabajadores de Iberia.

La Confederación Internacional de Sindicatos Libres se solidariza con los huelguistas españoles.

La C.I.S.C. saluda igualmente a los huelguistas españoles y se hace solidaria de su acción.

FRANCIA (Paris). — Mitin en la Mutualité el día 20 en solidaridad con los huelguistas españoles, organizado por la Unión Regional Parisina C.F.T.C. y la Unión de los Sindicatos de Fuerza Obrera de la misma región en colaboración con la Alianza Sindical CNT-UGT-STV y bajo el patrocinio del Comité de Coordinación CISL-CISC para España.

PARADERO

Se desea saber el paradero de Emiliano Andrés Sanz, artista de «varietés» con el nombre de «Mister Sans».

El interesado o quien pueda dar noticias suyas deberá dirigirse a: Mme. Viuda de Andrés, 82, rue des Martyrs, Paris (18e).

ANTENA

MANIFESTACION DE MUJERES

MADRID. — Más de quinientas mujeres manifestaron ante la Dirección General de Seguridad reclamando se dé satisfacción a los huelguistas de Asturias, Vizcaya y Andalucía. Para disolver el nutrido grupo femenino la Policía Armada intervino con la brutalidad en ella característica. Más de cincuenta manifestantes resultaron contusionadas y sesenta fueron detenidas. En estos momentos una docena de detenciones siguen mantenidas.

LOS ESTUDIANTES

MADRID. — La agitación estudiantil madrileña pro huelguistas mineros y metalúrgicos ha sido secundada en Barcelona y Valencia. En ambas poblaciones las manifestaciones han sido muy movidas a causa de las agresiones de la policía. Los estudiantes se han defendido en el interior de las Universidades y en la vía pública. Hay, tanto en Valencia como en Barcelona, numerosos detenidos.

En Murcia, los obreros empleados en la recolección de frutos y en las fábricas de conservas, han cesado sus labores. Piden aumento de sueldo y proclaman su solidaridad con los huelguistas de toda España. El número de huelguistas murcianos se acerca a 12.000.

POCO RUIDO Y MUCHAS NUECES

En Oslo estalló una bomba ante el consulado franquista, causando daños en el edificio. Igual hazaña en el consulado de Gœteborg (Suecia), provocando un incendio de regular importancia.

Los cuatro compañeros anarquistas que en Ginebra incendiaron el consulado de Franco serán juzgados el próximo 21 de mayo, fecha que los compañeros suizos consideran oportuna dada la efervescencia antifranquista que reina actualmente a causa de las huelgas españolas. Se da la circunstancia de que dos de estos compañeros — que igual que los demás disfrutan de libertad provisional — efectuando un viaje en automóvil tuvieron la desgracia de volcar sin que, afortunadamente, el suceso haya tenido consecuencias graves.

AISLAMIENTO

PARIS. — « Solidaridad Obrera » desarrolló una campaña sistemática para presentar a la conciencia liberal de todo el mundo el caso de un escritor antifascista preso por delito de opinión en un presidio de España. La campaña, en cierto modo internacionalizada, tuvo la virtud de que dicho escritor, Cristóbal Vega Alvarez, fuese indultado de una pena de las dos que sobre él pesaban. Por consiguiente, Vega sigue encarcelado a pesar de la tremenda injusticia que ello supone. Ni la Conferencia Pro Amnistía de Paris, ni el escritor Jean Cocteau, ni el Tribunal de los Derechos del Hombre de Estrasburgo, cuyas intervenciones han sido solicitadas, se han dignado corresponder para que el calvario del escritor C. Vega Alvarez (más de 20 años de encierro) se termine cuanto antes.

¿No podía el Pen Club, que tanto se ocupa de los intelectuales presos en la URSS, intervenir en favor de este poeta español encerrado en el presidio de Puerto de Santa María (Cádiz) víctima de la venganza de la Falange de Jerez de la Frontera?

SITUACION DE LAS HUELGAS

En Asturias se mantienen en huelga las carbonerías de Mieres y la minería y factoría de la Duro Felguera, con un total de 35.000 huelguistas. (Nota del 19 de mayo).

En Bilbao prosigue el paro en toda la cuenca minera, en los Altos Hornos y en los Astilleros del Nervión, con un total de 40.000 huelguistas. (Nota del 19 de mayo).

El ministro Solís ha visitado ambas regiones industriales para prometer aumentos « sustanciales ». Tan poco lo serían, o tanta desconfianza inspiraría Solís a los huelguistas, que éstos le han declinado las ofertas.

En Barcelona se han declarado en huelga los 4.000 obreros de la Marina Terrestre y Marítima para solidarizarse con el movimiento huelguista de España y pedir reivindicaciones. A estas horas pueden haber sido secundados por los trabajadores del Vulcano, Hispano Suiza, Acerías de San Martín, Construcciones Girona, etc.

En Vigo huelgan los obreros de varias industrias y del transporte, y en El Ferrol la huelga paraliza los Astilleros.

Los mineros de la provincia de Ciudad Real secundan unánimente la corriente de paros reivindicativos y de solidaridad que tanto honra a los trabajadores españoles, hartos ya de tanta dictadura y de tanta miseria.

En la siderurgia de Puerto Sagunto (Valencia) sigue la huelga. La guardia civil ha efectuado detenciones. ¡No faltaba más!

En Bilbao, la situación parece agravarse ligeramente. El personal de algunas pequeñas empresas se ha unido a los huelguistas y el número de éstos se estima en unos 35.000. En San Sebastián, el martes abandonaron el trabajo los obreros de tres fundiciones. En el resto de Guipúzcoa se han registrado algunos incidentes entre la policía y los huelguistas que se habían situado frente a las fábricas.

Los metalúrgicos de Gijón y Moreda han declarado la huelga y el lunes es fácil que el paro se extienda a la factoría de Avilés. Con este nuevo elemento el número de huelguistas asturianos el sábado, día 29, alcanzó la cifra de 55.000.

En Manresa, Igualada, Granollers, Cornellá y otros centros fabriles, la semana pasada hubo huelga de brazos caídos.

En vista de las actividades huelguistas de Barcelona y su provincia, el general Franco ha anulado el viaje que a fines de mayo debía efectuar a la capital de Cataluña.

El número de huelguistas en toda España puede cifrarse en 200.000, cantidad incierta, aunque aproximada, debido a las variaciones del importante conflicto. El número global de detenidos un periodista inglés lo calcula en mil, 150 de ellos encarcelados en Asturias o deportados a Valladolid y otros lugares de Castilla.

Se sabe que el ministro Solís prometió a los mineros astures 150 pesetas a los del fondo y 120 a los exteriores. Pero se afirma que los huelguistas imponen la condición, para reintegrarse al trabajo, de que todos los compañeros detenidos sean puestos en libertad.

INTERVENCION DE LOS INTELECTUALES

Personalidades españolas (intelectuales y profesores) han tomado posición en una carta dirigida al general Franco. Entre los firmantes figuran don Ramón Menéndez Pidal (presidente de la Real Academia de la Lengua y patriarca de las letras españolas) y otros académicos y artistas, principalmente don Ramón Pérez de Ayala, don José Bergamín, el novelista Camilo José Cela, el ex-jefe de la CEDA don José María Gil Robles, don Manuel Giménez Fernández, don José Luis Aranguren, don Gabriel Celaya, don Pedro Laín Entralgo (ex rector de la Universidad Central) y el poeta Dionisio Ridruejo.

«El texto ha sido comunicado a millares de personas invitándoles a que usen del derecho de petición previsto por el «Fuero de los españoles». En ella se dice principalmente:

Ante la gravedad de los hechos de que somos testigos tenemos el deber de insistir cerca del gobierno y de la opinión pública y de desempeñar el papel de mediador moral, prudente y enérgico a fin de favorecer el establecimiento de una situación tan cercana como sea posible del estado de libertad, de justicia y de concordia que debemos desear para todos los españoles.»

El documento deplora también que la opinión pública no esté informada de los hechos actuales. La prensa, que ha guardado silencio sobre los acontecimientos de Asturias, los ha deformado después presentándolos como el resultado de una intrusión de elementos extranjeros, con el único objeto de justificar el que se proclamara el estado de excepción.

Según los autores de la carta, las medidas extraordinarias que se han adoptado no están justificadas por una huelga que es parecida a las que con regularidad se producen «legalmente» en todos los países.

C. N. T. A. I. T.

¡TRABAJADOR!

Allá donde te encuentres, en el lugar de trabajo, en el campo o la oficina, en la fábrica o el taller, debes intensificar la lucha por la Libertad.

El fascismo opresor intenta, por todos los medios y apoyándose en las castas militares y eclesiásticas, en el capital y su aristocracia reaccionaria, retrasar la hora en que tu voz y tus ansias de liberación puedan expresarse con toda su potencia.

Tu sed de Justicia debes satisfacerla serena y resueltamente, exigiendo lo que por derecho natural te corresponde.

¡COMPAÑERO!

Con tus hermanos de clase, víctimas propiciatorios de la injusticia dominante, debes acentuar la creación de los instrumentos de lucha que te permitan tu libertad.

¡COMPAÑERO!

Sabotea todo cuanto tenga una significación de apoyo, soporte o tolerancia a la cuadrilla de explotadores que te hambrea y humilla. Lucha contra los pistoleros asesinos que actúan al servicio de la reacción y el fascismo franquista.

¡ABAJO LA DICTADURA!

C. N. T. de España

EL CASO DJILAS

(Viene de la página 4.)

naba Lenin. Las clases no desaparecen y el Estado no manifiesta ninguna tendencia a desaparecer. El crecimiento del poder del Estado, o más precisamente de la burocracia a través de la que el Estado impone su tiranía, lejos de detenerse, no ha hecho más que cobrar un nuevo impulso con la «dictadura del proletariado».

∴

He aquí cómo veía Djilas lo que llegó a ser su propio caso: «Los procesos políticos de Yugoeslavia equivalen a la edición de bolsillo de los procesos de Moscú, que fueron las más grotescas y las más sangrientas de todas las parodias judiciales del sistema comunista. Pero la mayoría de los juicios que en el pasado han envilecido al Estado sometido al yugo del Partido-Jefe no diferían en nada de éstos en lo que concierne al juego ficticio de los crímenes y de los castigos». «Para comenzar, bajo la sugestión de los funcionarios del Partido, la policía del Partido establece la verdad de base: «X es un enemigo del Partido.» A falta de otro motivo, sus ideas o sus conversaciones íntimas constituyen la prueba. O en todo caso se arguye que su presencia es molesta para las autoridades locales. El segundo paso consiste en preparar el aplastamiento legal del enemigo del Partido. Esta preparación debe garantizarla un provocador que incita a la víctima a efectuar declaraciones que más tarde serán presentadas como pruebas «aplastantes»; le insinúa el tomar parte en actividades ilegales o le impulsa a realizar otros actos de ese carácter.»

∴

Finalicemos con otra citación de Djilas, lapidaria y explícita: «Stalin operaba generalmente sin proceso, empleando a fondo la tortura. Pero con o sin castigos corporales el resultado es el mismo: los comunistas ajustan sus cuentas al adversario no porque éste ha hecho tal o cual cosa, sino porque es un adversario; la mayoría de los criminales políticos que llenan las cárceles son inocentes desde el punto de vista legal, aunque a menudo sean descontentos o sospechosos desde el punto de vista político.»

Para quienes lean «*La nouvelle classe dirigeante*» (edic. PLON. Paris, 1957) no quedará ningún resquicio de duda acerca de los motivos reales del proceso contra Djilas. Y si estos lectores se encuentran animados por un espíritu crítico y por una ética humanista, no podrán por menos que solidarizarse moralmente con el solitario de Yugoeslavia —aunque, como nosotros, discrepen con sus conclusiones— anatemizando todos los regímenes afianzados *en la fuerza y en el dogmatismo*. Sin olvidar que es el dogmatismo —todos los dogmatismos— el que da razón y apoyo *a la fuerza*.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE MAYO

Lista III

	NF
Suma anterior	444,09
Angulema: Pedro Vandellos ..	20,00
Bordeaux: Gil	6,40
Artén	5,00
Mautigny: Formers	10,00
Paris: Bruno, de Houilles ..	5,00
Giné, de Houilles	5,00
Andrés Martínez	5,00
(F. Local) Viuda Guardamino	15,00
Mariano Ocaña	5,00
David González	10,00
Mary	2,00
José Ibáñez Pueda	10,00
Galán	5,00
Jesús Navarro	10,00
Uno de Forbach	5,00
Elvira	20,00
Berthe-Jacques	5,00
Los Angeles (California): Elve	24,25
Francisco Cobo-Parés	10,00
Castro de Beaupuy	5,00
Total	626,74

B.D.I.C

EL RIDICULO MATA

LA Prensa española ha ignorado sistemáticamente las huelgas recientes y ocurridas en España. Prefiere hablar por los codos de las huelgas de Francia y atender al más leve indicio de huelga en la URSS para explotarlo alborozadamente. En nuestro país no ocurre nada, y si ocurre como si no ocurriera — según innovara Negrín para uso de ignorantistas sistemáticos.

Cuando dicha Prensa — dirigida — ha roto el silencio, ha sido para transmitir al público los comunicados amenazadores de El Pardo, y si acto seguido ha tratado de «informar» «por cuenta propia», ha sido de esa manera infeliz concebida por el corresponsal en Oviedo de la agencia « Cifra ». Véase el contenido íntegro de la crónica publicada el 12 de mayo en los diarios considerados más importantes de España:

CONFLICTO DE ASTURIAS: PURAS DISCREPANCIAS DE INDOLE LABORAL — CRECIENTE INTENSIFICACION DEL TRABAJO EN UN AMBIENTE DE PROSPERIDAD Y BIENESTAR

(Impresión viajera de un periodista)

OVIEDO, 11. — Servicio especial de la Agencia Cifra)

Asturias ha sido, según datos estadísticos recientes, la provincia española de mayor intensidad de tráfico mercantil, en cifras relativas de los últimos meses. Quiere ello decir que en el primer trimestre de 1962, Asturias, con esta su galana capital, Oviedo, con sus cabezas de partido o pueblos importantes, como Avilés, Luarca, Mieres, Pola y tantos otros de nombres eufónicos, tradicionales y hasta poéticos, ha sido la provincia española de mayor actividad comercial. Ello indica una cosa cierta: los asturianos saben vivir.

De todas las regiones españolas, quizá sea esta asturiana la de mayor atractivo en cuanto a alegría, en cuanto a espíritu amplio, en cuanto a nobleza. No hay más que ver a estos asturianos y a estas asturianas — primero las asturianas, porque no sólo es de galantería sino de ley —, llevar en la cara la estupenda alegría de vivir. Y cuando se está alegre, cuando se tiene el espíritu en paz, entonces, si económicamente se puede, se gasta uno el dinero. El mayor índice de venta de televisores por mil habitantes en el mes de marzo, ha correspondido a Oviedo. Subiéndose a la torre de la Catedral, un observador atento podría ver cómo todos los días surgen, igual que árboles rapidísimos, cuatro a cinco antenas de televisión. Del hecho, que es bonito, según propia confesión, están orgullosos los asturianos.

El mismo fenómeno es común a la provincia. Porque, además, da la casualidad de que Asturias es una de las provincias o regiones españolas donde mejor se ve la televisión. Dado que se han instalado una serie de repetidores en puntos estratégicos, los telespectadores asturianos gozan de una imagen y un sonido perfectos, quizá los mejores de Europa, según opinión de los técnicos y los entendidos. El empate en la Recopa, al final de cuya transmisión escribo esta crónica, ha sido acogido con fundadas esperanzas ante el nuevo partido con el equipo italiano.

Hablar de Asturias, pues, es hablar de gente sana, de gente optimista, de gente contenta de la vida. Uno, recorriendo la provincia, se queda atónito ante esas informaciones fantásticas de radios y prensas extranjeros, en las que se habla de poco menos que de pavorosos conflictos donde, en realidad, no ha habido más que discrepancias de tipo puramente laboral, originadas y fomentadas con otros fines en países en que aquellas radios y aquellos periódicos hinchan y tuercen malévolamente todo lo que a España se refiere.

En las cuencas de Langreo están las minas de «Langreo y Siero», la de «Llascaras», la de «El Viso», la de «Duro-Felguera», entre otras. Con nosotros está, precisamente, Secundino López, un fornido muchacho de 25 años de edad, que tiene a honra su condición de asturiano y de minero, que nos ha ido contando, punto por punto, el verdadero fondo del asunto.

— Mire usted; yo he sido, ni más ni menos, que uno de los más equivocados. Yo gano, entre unas cosas y otras, 6.000 pesetas al mes. Y un día, en el «chigre», en una reunión surgió el tema del salario. Luego me he dado cuenta. Aquel forastero, que se decía agente de seguros, fue el que nos envenenó. Nos empezó a contar cosas, a darnos propaganda y a decirnos que en Francia, en Inglaterra, estaban con nosotros. Que lo que debíamos hacer era negarnos a trabajar. Que las cosas, si no se hacen por la fuerza, no se consiguen. Y ¿saben ustedes lo que hemos conseguido? Llevar la intranquilidad durante algunos días a nuestras casas, dejar de ganar un dinero que siempre hace falta y suscitar rencores. ¿Todo, para qué? Para nada. Porque, de esto sí que estamos ya convencidos: las mejoras no se consiguen por las malas.

Asturias es grande y los asturianos son gente generosa y comprensiva, y se han dado cuenta perfecta del engaño de unas consignas manejadas desde el extranjero. Por las cuencas mineras, los hombres de la mina vuelven a trabajar, convencidos, de verdad, de que la solución para los problemas está en la armonía, no en el disparate. Y así, en el pozo «Barredo», en Mieres, se trabaja con toda normalidad: en los pozos de minas «Llamas de nueva montaña», todo el mundo está en su puesto, e igualmente ocurre en «Mina Riquela», en «San Víctor», en «Pines», en «San José». Cuando estas líneas lleguen a los lectores, apenas quedarán algunos pequeños grupos de mineros que no hayan vuelto al trabajo.

Por lo demás, Asturias es bien bonita. Muy bonita, porque este verde de primavera perenne que recubre sus tierras es señal de prosperidad creciente.

⁂

Mayor pobreza informativa y memez tan acentuada, no se conciben.

MITIN EN POITIERS

COMO en años anteriores, la C. de R. del Núcleo La Charanté y Poitou invitó a sus componentes a asistir al acto conmemorativo del de 1 de Mayo. En la «Maison du Peuple» de Poitiers el pasado 6 de mayo gran número de compañeras y compañeros respondieron a dicha invitación. Igualmente bastantes compañeros ugetistas se encontraban en la sala.

El compañero Joubert de la CNT hizo la presentación de los oradores cediendo la palabra al compañero Fauchois secretario de la CNTF, el cual manifestó que esta reunión era para hacer un memorial de las víctimas de aquel 1 de mayo de 1886.

Se ocupa de los problemas vitales que hoy vive Francia y a los problemas económicos y sociales. De Argelia dice: «Si el «alto el fuego» entre Francia y el FLN ha sido una simple formalidad y una gran satisfacción para el pueblo francés, hoy el país tiene otro adversario: el fascismo. El nuevo gobierno dice hacerse responsable de otorgar al pueblo francés un nivel de vida más justo y equitativo, cosa que no perjudicaría a los trabajadores, pero ¿cumplirá su promesa? Da cifras de precios y jornales, así como de las prestaciones que reciben los ancianos, añadiendo que no es aumento de jornal lo que deberían pedir las Organizaciones sometidas a directivas políticas, sino hacer bajar los precios de los artículos imprescindibles a la clase productora.

En el aspecto internacional no hay problema agudo, pues igual los rusos que los americanos no tienen deseos de enfrentarse, pues otra guerra daría paso a un mañana muy lejano, al implantamiento de una sociedad comunista libertaria. Sólo la A. I. T., termina diciendo Fauchois, puede proporcionar a la clase trabajadora el bienestar anhelado, pues sus principios son el de instaurar una sociedad libre, sin amos ni criados: el comunismo libertario.

Un compañero de la F. L. de Poitiers da lectura a una carta dirigida a la asistencia por la F. L. de La Rochelle, en la que se lamenta no poder estar presente en este acto por causas ajenas a su voluntad. Saluda a los asistentes, uniéndose a ellos para la protesta y acción conjunta a llevar a cabo contra Franco y Falange. Consideramos este Primero de Mayo, añade la F. L. de La Rochelle, un día de revuelta, de inconformismo, un día que nosotros aprovechamos para estar todos reunidos, pero no como en día de jolgorio, sino para recordar, una vez más, que la fraternidad de los pueblos llegará al resultado de derrocar todas las tiranías.

Acto seguido el compañero Alejandro Lamela, representando al S.I., empieza diciendo : «Compañeros, la carta que se acaba de leer de la F. L. de La Rochelle, es un esbozo de todo lo que yo voy a expresar, lo que representa para nosotros el Primero de Mayo, y que en ciertos países se celebra con desfiles de armas mortíferas. Nuestro 1º de Mayo, el de 1886, el 1º de Mayo en que aquellos obreros venidos de todas partes del mundo, que se amontonaban en viviendas infectas de Chicago, en aquel crudo invierno de 1885, hambrientos, desnudos y helados de frío, ese 1º de Mayo, que por primera vez se reivindicaba la jornada de ocho horas, hoy lo recordamos por haber dado origen a una esperanza a costa de unos sacrificios en Chicago.

Conocemos el desenvolvimiento de aquella jornada, los nombres de aquellos mártires, pero sería interesante hacer conocer dos detalles que la historia no alude. Diré que Lingg no murió en la horca, sino en la celda carcelaria suicidado. Cita la mujer burguesa que se unió a Spies días antes de la muerte de éste para así poder visitarle a menudo y proporcionarle hasta la hora del sacrificio, aliento y cariño.

El 1º de Mayo no ha sido siempre día festivo y pagado. En 1890, 138 ciudades francesas lo celebraban, así como 40 en España. En Austria, en Alemania, en toda Europa, el 1º de Mayo tomaba amplitud a pesar de que la policía estaba al acecho; pero los trabajadores manifestaron por millares sin ocasionar un solo accidente.

Vivimos hoy una época de incertidumbre en la que el sér humano está desconcertado al desconcierto provocado por la guerra pasada y los temores por la próxima. La juventud semi-inconsciente de hoy es el producto lógico de esta sociedad aberrativa. Nuestra obligación es no despreciar a esta juventud, pero sí darle razones para variar su comportamiento.

Sobre la situación de España, el compañero Lamela se manifiesta en estos términos: «El proletariado español hace frente al régimen criminal que allí impera, reivindicando el derecho a vivir. Los beneficios que sacan las sociedades extranjeras, doblando en España la producción que se hace en sus países, les incita a instalarse en el país ibérico, dando ello prueba de que la economía española está en manos del capital extranjero. Otro problema grave es la emigración, patrocinada por el Opus Dei. Da algunas cifras: 78.000 españoles en Alemania, 37.000 en América, 8.000 en Bélgica, en Africa, en Australia, etc. Datos que aclaran lo suficiente para no ignorar cómo se encuentra la clase trabajadora en España. Son más de 100.000 españoles los que han emigrado en un año, y todos ellos están obligados a cotizar un tanto por ciento de su salario al gobierno franquista. Es bochornoso ver que miles de muchachas emigran hacia países lejanos para servir de domésticas.

En Alemania no aceptan a los obreros de salud deficiente, 50 fueron devueltos últimamente; éstos pasaron por la ciudad donde tengo mi residencia; fueron a solicitar trabajo en la industria en la que yo trabajo, y de esos 50 sólo fueron admitidos tres: los restantes volvieron a España a pasar hambre.

El Opus Dei, nueva versión del jesuitismo español, es el dirigente de los sindicatos últimamente creados en España, los que mañana se encargarán de desvirtuar a nuestros sindicatos, si nosotros — y me dirijo a los compañeros de la UGT si hay alguno en la sala — no se lo impedimos. Nuestro deber es, conjuntamente, y a título de Alianza Sindical, el depresentar un programa al pueblo español, un programa que otorgue el derecho a vivir y a ser libre. Este programa se ha de presentar antes que otros lo hagan, pues los primeros que lo presenten sernán los que tendrán la atención de ese pueblo que hoy sufre. Conjuntamente hemos de hacer frente a esas fuerzas negativas que pretenden llevarnos la delantera. Es pensando en la juventud, esa juventud, esa juventud que con nuestro ejemplo y comportamiento podríamos recuperar, haciendo de ella hombres dignos de nuestro pasado y del futuro.

Todos los trabajadores, termina el compañero Lamela, deben preocuparse activamente de nuestra lucha hacia un mañana mejor. No sólo pagando un sello conseguiremos derrocar al régimen franquista; es activando como podremos lograr nuestro objetivo. El optimismo debe acompañarnos en la voluntad de ser hombres libres.

El compañero Joubert, después de anunciar el festival que ha de celebrarse por la tarde e invitar a los asistentes a que den su óbolo pro-España, da por terminado este acto, interesante por las disertaciones de los compañeros Fauchois y Lamela, y los temas planteados, de los cuales sólo un pequeño resumen está aquí plasmado.

La asistencia demostró su contento y entusiasmo al desear que actos así deberían darse a menudo por el bien de la causa justa y noble que defendemos: «La emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos». — *C. B.*

COMUNICADOS

LA ALIANZA SINDICAL EN LILLE

Hace ya unos meses que las Federaciones Locales de la C.N.T. y de la U.G.T. en Lille crearon el Comité de Alianza Sindical, cuyo funcionamiento se ajusta a las bases concertadas por los organismos nacionales de ambas Sindicales, juntamente con S.T.V.

La presidencia será desempeñada por Rafael Hazas, representante de la C.N.T., y actuará como secretario Eduardo Garrido, de la U.G.T.

Las organizaciones integrantes de este Comité de Alianza se esforzarán para que la misma se convierta en un Movimiento activo cara al interior, que es donde realmente tendrá eficacia decisiva. Tratarán de estrechar los vínculos fraternales entre los trabajadores españoles y procurarán sostener la lucha abierta que el proletariado de nuestro país viene manteniendo a pesar de los métodos represivos empleados por las autoridades fascistas.

Dirección del presidente : Rafael Hazas, 29, rue Curé Saint Sauveur, Lille (Nord).

CONFERENCIA EN SETE

El domingo 27 de mayo, en Sala de Actos de la CGT-FO, Avenue Max Dormoy, núm. 10, a las diez de la mañana, tendrá lugar una conferencia a cargo del compañero Roque Santamaría.

La Comisión de Alianza Sindical invita a todos los compañeros de las FF. LL. y secciones del departamento. y en particular a las de Béziers, Agde y Montpellier.

Esta Comisión hace un llamamiento a todos los confederales y ugetistas de Sète para que su apoyo moral no falte a todas las actividades de la Alianza Sindical.

COMUNICADO

Las secciones de Lyon F. N. J. N. y F. I. J. L. constituyeron el día 8 de abril de 1962 el Comité de Alianza Antifascista en el cual podrán agruparse todos los jóvenes españoles deseosos de la liberación del pueblo español, y esperan que en breve en otros muchos sitios seguirán su ejemplo.

Invitando igualmente a todas las entidades de carácter democrático para la realización de sus propósitos.

ALIANZA SINDICAL EN TARBES

El día 27 de mayo, a las 10 de la mañana, tendrá lugar la segunda charla comentada de una serie que el comité local de la Alianza tiene organizada. Esta correrá a cargo de un compañero de la C. N. T., efectuándose en los locales de Fuerza Obrera.

F. L. DE DRANCY

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 27 de mayo en el sitio de costumbre.

F. L. DE THIERS

Reunión general para el domingo 27 a las diez de la mañana en el local social.

JJ. LL. PARIS

Anuncia charla para el viernes 25 a las nueve y media de la noche, a cargo del compañero J. Ferrer. Tema: «Cómo nace y se desarrolla la C. N. T. en una comarca».

REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Anuncia reunión para el sábado día 26 a las 5 de la tarde en la F. L.

COMISION DE CULTURA, PARIS

Conferencia el domingo 27 a las diez de la mañana. El compañero Fabián Moro desarrollará el tema: «El pensamiento libertario ante el mundo presente».

Tres mineros ingleses en Asturias

LONDRES (OPE). — El « Times » informa sobre la visita que ha hecho a España, a la región asturiana, una comisión compuesta por tres mineros ingleses, representantes del Sur de Gales, Derbyshire y Kent. Estos mineros ingleses recorrieron la zona minera de Asturias afectada por la huelga.

En una conferencia de prensa celebrada en Londres, los mineros se refirieron a cuanto vieron y escucharon, y a sus entrevistas con familiares de los huelguistas, algunos de los cuales han sido encarcelados bajo la acusación de rebelión militar.

Los mineros ingleses, que han visitado la región asturiana para investigar acerca de la situación de los mineros españoles encarcelados como presos políticos, informaron que se trataba de una huelga de gran envergadura, pues afectaba a toda la zona minera. Dieron cuenta de que se les había informado sobre la detención de unos cien mineros que se hallaban sometidos a un interrogatorio.

Mr. Ben Morris, del Sur de Gales, dijo haber visitado seis o siete localidades mineras. Se refirió a la situación en que se encuentran las familias, diciendo que era verdaderamente trágica. Habló de la mujer de un minero que, habiéndose encarcelado a su marido por distribuir propaganda ilegal, que no podía mantener a su familia. Algunos mineros habían pasado muchos años presos después del final de la guerra civil. Añadió Mr. Morris que entre la población de esta región reina el miedo y la pobreza. La Policía Armada, en gran número, hace a veces muy difícil la obtención de información.

Siguió diciendo Mr. Morris que todo aquél que se queja de la situación en España es considerado como comunista, y que sin embargo los casos de pobreza que allí vio eran mucho peores que los que pudo haber hebido en Inglaterra durante el período de depresión económica. Los mineros, para poder vivir, se ven obligados a trabajar once horas y media al día. Toda petición de un salario más decente se considera como un delito político.

Los tres representantes mineros van a redactar un informe sobre el resultado de sus investigaciones para presentarlo cada uno a su organización respectiva, y formular una petición de fondos para ayudar a las familias de los mineros encarcelados.

Durante la conferencia de prensa se dio cuenta de que el número de presos políticos existentes en España alcanza la cifra de tres mil.

NOTA DE BARCELONA

Se han repartido octavillas pidiendo un jornal diario de 170 pesetas. En Mataró fueron a la huelga unos tres mil obreros de la industria textil, manifestando su disconformidad con el contrato colectivo que se estaba negociando.

Festival en Poitiers

Mucho público en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo para asistir al festival artístico organizado por el «Grupo Arte y Amor» de esta localidad.

Al primero que se aplaudió calurosamente fue al joven Aguilera, que con su acordeón nos dió una «Paloma» y un «Relicario» dignos de profesionales. También se le aplaudió acompañando a Dalia y Navarro, del Grupo Juvenil (por su joven edad) en unas interpretaciones francesas. Briollet, con su flauta cosechó muchos bravos y así los hermanos Muñoz, el uno cantando y el otro tocando la bandurria, Carmen y Paquito, junto con Michel Muñoz, formando un grupo «twista» también fueron aplaudidos.

Mención bien se la merecen el amigo Martínez por su operación de apendicitis (mimada), Conchita con su flamenco, lamentando el no disponer en el grupo de compañeros andaluces para acompañarlos con canto y guitarras; y la señora Bordas — así se la llama — que nos deleitó con un tango y una jota. Los tres fueron muy celebrados por el público, que gustosamente les hubiese aceptado un rato más.

Le tocó a la pareja María y Rafael interpretarnos el sainete «Ganas de reñir», pero hubiéramos podido cambiar este título por el de «Ganas de reir», pues María al ver a su «media costilla» con aquel bigotazo que le pintaron, no pudo contenerse. Pasada esta crisis de risa, ambos interpretaron con seriedad sus papeles, ganándose el aplauso caluroso que les otorgó el público. «Secreticos de confesión» fue otro sainete que interpretaron dos compañeros que nunca habían salido ante el público: Antonio (el cura) y Salvador (Gabino), así como las dos hijas de María y Rafael — Moni y Mari — que hicieron todo lo posible para satisfacer a la asistencia, la cual supo dispensarles algún fallo con el aplauso que se merecían.

No terminaremos esta reseña sin mencionar al presentador García, que con gracia y salero supo divertir, con sus intervenciones, a los que al finalizar el festival se consideraban satisfechos del programa presentado.

Y hasta pronto, si es posible. *CB.*

PARADEROS

Desearía conocer el paradero de Francisco González Orbaneja, natural de Ojuelos Altos, Fuenteovejuna (Córdoba), que se supone entró en Francia en 1940. Pregunta por él su sobrino Antonio Castillo González, natural de la misma localidad. Dirigirse a esta Administración.

SOBRE LA LIBERTAD. NUESTRO PUNTO DE VISTA

SON la legión de los hombres que ponderan la libertad y declaran quererla. Pero son aún pocos los que propician la rebeldía social contra el capitalismo y el Estado, contra también del comunismo, para reivindicarla como el más esencial de los derechos humanos. Solamente los hombres creadores e idealistas, los anarquistas, consideran que el más elevado de los derechos del hombre y supremo bien, es la vida libre.

Son ellos, con sus anhelos de libertad igualitaria, sin privilegios de nadie, sin propiedad ni ventajas de poder y autoridad, enemigos del oprimir y del robar el trabajo de otros, quienes definen la revolución social como un problema de la dignidad humana.

Fue Proudhno — filósofo, economista y sociólogo francés (1809-1865), quien definió como el norte de la nueva humanidad, «la realización de la Justicia». Identificó el sentido de la Justicia con la dignidad humana, estimada y sentida como tal vivamente, de modo que sea quien sea la persona, el lugar y la circunstancia en que ella se halle comprometida, y sea cual sea el peligro a que nos exponga, debemos luchar en su defensa. Considera que el nuevo orden social solamente podrá edificarse, luego de la desaparición del Estado y la Propiedad, teniendo por base la Justicia.

Vivir como cada uno lo determine por sí mismo, siempre que no se retacee ni estorbe el ejercicio del mismo derecho por los demás, es una de las finalidades por las que lucha el anarquista. Vivir y actuar libremente por todos, es la aspiración anarquista confirmativa de uno de los derechos naturales del hombre. Vivir bien y dejar vivir a los demás lo mismo, es una condición igualitaria esencial, un derecho inalienable de los seres humanos. Asociado al vivir y el dejar vivir, es el dinamismo ético de «ayudar a vivir». Ayudar, significa ayudarse a uno mismo, el beneficio de todos. Es el supremo bien de la solidaridad, del apoyo mutuo que posibilitará la armoniosa convivencia social de la nueva humanidad, tal como la describe el precursor del anarquismo, el filósofo inglés Guillermo Godwin (1756-1836). Su punto de vista es que el supremo interés del hombre, si desea el propio bienestar, es trabajar, luchar y realizar el bien de la comunidad. Son sus palabras: «El hombre verdaderamente sabio por lo que se esfuerza más es por la consecución del bienestar colectivo.» Coincidiendo con el valor atribuido a la justicia, cumbre de la moral, que años después emitiría Proudhon, consideró «que será justo que yo coopere tanto como me sea posible para el bienestar de la comunidad.»

Hay distintos puntos de estima para lo que se refiere a la concepción de una nueva sociedad humana, entre los anarquistas. Uons son marcadamente colectivistas y otros individualistas. Pero todos ellos son coincidentes en la exaltación y la lucha en pro de la libertad. Unos concentran las actividades y la propaganda por lo societario, son fundamentalmente organizadores y planificadores de lo colectivo. Mientras que los otros dan preferencias bien marcadas a lo que favorece la superación del hombre en el camino de una cada vez más acentuada independencia personal, principalmente en el pensar, puesto que en lo económico es casi imposible concebirlo.

La tesis individualista se ve favorecida por el concepto de Juan Gaspar Schmidt, que publicó «El Unico y su Propiedad» en 1845 con el seudónimo de « Stirner », definiendo que el dinamismo máximo del hombre debe ser «el propio bienestar». Su sentido de la libertad quiebra todas las cadenas a lo que obliga al hombre para con los demás. La suprema ley vital es: «gocemos de la vida». Sus afirmaciones referentes a la libertad son altas y dignas, poniendo de relieve la guerra a lo de afuera, el Estado, el Capitalismo y la Iglesia, la no dependencia a la sociedad, pero es excesivo en su pasión por lo de adentro del hombre, el inconmensurable egoismo. Muy justo, en rechazar toda condición autoritaria del amor, aun la menor intencionada, como el mandato: «Amáos los unos a los otros». Stirner dice: «Amo a todos los hombres, con la conciencia del egoismo. Los amo porque el amor me hace feliz, porque me es grato el amor, pero no admiro ningún precepto del amor».

J. TATO LORENZO

DISCOS

CUANDO no « salgo » se me pregunta si he roto el disco. Los impresos sí, el inédito no, cual el presente lo prueba. Lo que pasa es que la « tienda » está desbordada. Tres escaparates, alguna vez dos, no dan espacio suficiente, lo que, de vez en cuando, obliga a retirar mercancía.

Porque « canción » no falta, más para hacerse abuchear que para hacerse sonreir.

Pues las cosas se ponen amargas, y, en casos, indescifrables. Y la pluma — es un decir antiguo — en vez de dedicarse a cosquillas adquiere la perfidez de la aguja. Involuntariamente.

Hay la maldad franquista, por supuesto. Franco es el monigote que en nuestra feria del exilio acepta todos los pelotazos. Con tanto uso de ello la carátula se despinta y el brazo se nos fatiga. Pero es tema de moda, pese a la colosal reincidencia de 25 años.

Al general lo hemos tratado de hijo de ruta de mil y una maneras; lo hemos destronado, literariamente, cada vez que nos lo hemos propuesto, y así como los niños de España conocen al caudillo por el espanto número 1, los del exilio no reconocen a Franco sino en caricatura, en personaje bufo, debido a nuestra deformación voluntaria del individuo.

¿Hacemos bien? ¿Hacemos mal? ¡Quién sabe! Tal vez concurra en nuestro modo de hacer el instinto de venganza mezclado a un sentimiento de impotencia. Tal vez tratemos de divertirnos como sea, puesto que subir al tiovivo en nosotros ya no cuadra. Pero centrar conducta, sacar una figura caudillal término medio del Franco pánico y del Franco absurdo, quizás convenga. Sacar una deducción filosófico-dramática (todas las dictaduras son dramáticas) podría ser inteligente para no quedar, con fantasías, desorbitados. Un régimen a lo franquista es un desgarro físico permanente y si hay que ridiculizar al sátrapa que lo haga el mismo con su pose de gnomo, haciendo carnaval bajo palio, ostentando la palma del día de ramos como un monigote, vistiendo a lo grillo en ceremonias diplomáticas.

Sacar estadísticas de sus enfermedades parece ocupación de clínica, y aguardar que se muera porque nadie lo mata producenos incomodidad incluso descansados en silla. Porque el hombre no se va ni se lo llevan, ¡con la simpatía que se atraerían conductores y enterradores!

Visto el panorama, una vez más confiemos en el Pueblo, y en nosotros, parte integrante del mismo.

Que buscar aportes de la Internacional de las Mociones, es otro disco no roto, pero sí rayado y extraordinariamente cansino.

DISCOBOLO

MITIN Y FESTIVAL

EN GIVORS

Organizado por la Federación Local de Givors-Chasse (C N T), tendrá lugar el día 27 de mayo próximo, a las nueve y media de la mañana y en la Sala Municipal, un

GRAN MITIN

de afirmación sindical en el que tomarán parte los compañeros

JOSE PEIRATS

por la C.N.T. de España en el Exilio, y

MAURICE JOYEUX

por el Grupo «Louise Michel».

Presidirá el secretario de la Comisión de Relaciones de Rhône-Loire, compañero

CARLOS ZIMMERMANN

quedando invitados todos los españoles de la localidad y la región, que amen la libertad, ya que nuestro esfuerzo es para derribar la dictadura fascista.

Por la tarde, a las tres, organizado por SIA, Gran Festival de Variedades en la misma Sala, a cargo del aplaudido Grupo de Grenoble « Aires de España ». Por lo que esperamos no falte ni un español de Givors y sus alrededores.

Librería

Juan Peiró: «Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», 0,25.

Ricardo Mella: «Problemas de la enseñanza», 0,50.

Luis Fabbri: «¿Qué es el anarquismo?», 0,20. «¿Qué es la anarquía?», 0,90.

«Riquiqui» (cuentos infantiles), 0,50.

R. del Valle Inclán: «Rosarito», 0,20.

Varios autores: «Sebastián Faure y su obra», 1,00.

Anselmo Lorenzo: «El poseedor romano», 0,30.

Juan Ferrer: «Vida sindicalista», 0,30.

Gastón Leval: «Factores en Sociología», 1,30.

«Antologías universales», recopilación de Antonio Birlán, 5,00 el tomo.

«Aquí comienza el alba», Simone Terry	6,30
«Antología poética», Pardellans	4,—
«Antología prosa narrativa», Pardellans	4,—
«Albores», Albano Rosell	2,—
«Los de abajo», Mariano Asuela	3,50
«Adolescencia y cultura en Samoa», M. Mead	7,50
Actas Congreso A.I.T.	2,—
«Aesthetica In Nuce», Benedeto Croce	5,80
«Affaire Clemenceau», A. Dumas (hijo)	7,50
«Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell	3,50
«L'Aiglon», Edmond Rostand	4,55
«El aire y sus misterios», C. C. M. Botley	5,—
La Alhambra (Guías), Torres Albas	11,25
«Album d'Art Espagnol», Exil	—,50
«Alambradas», Contreras Pazo, Ed. Ibero	3,—
«La alegria de vivir», O. Sweit Marden	5,50

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, Paris (X).

CCP 13507 56

CHISPAS

El falangismo sólo puede sostener polémica pistola en mano, y ante enemigos desarmados.

⁂

En España, Franco tiene razón porque posee todos los diarios y los demás ninguno.

⁂

La ley contra las huelgas únicamente puede ser aplicada a los que trabajan. Contra los ociosos del régimen, ni modo.

⁂

«Los mineros tienen razón, pero YO dispongo de la fuerza armada.» Ya se sabía.

⁂

Síntesis de una información de Cifra: En Asturias hay prados verdes, palomas torcaces, ruiseñores veraniegos, se juega a los naipes, las mujeres son apetecibles, los hombres varones y se usa la faja, la «tele»... Las huelgas son extranjeras sostenidas por asturianos. El periódico que eso sirve cuesta seis reales, pero el redactor no vale ni una perra chica.

⁂

Un tal relato de paro voluntario le puede valer al periodista un paro forzoso. Porque la estupidez periodísticamente es delito.

⁂

«Las huelgas mineras son pacíficas».

Por ello el gobierno ha encarcelado a más de 500 huelguistas y estudiantes.

⁂

Franco ha asegurado que la declaración de huelgas en España ha sorprendido al extranjero.

Seguro, si consideramos extranjero al propio Franco.

⁂

Un gregario franquista, Carlos Sentís, ha escrito que «el comunismo ha vuelto a su cripta». Lo comprobó el 11 de mayo ante la embajada franquista de París.

Podía comprobar que allí comunista no hubo ni uno, y habrá comprobado que las mentiras se cotizan poco, incluso en la Bolsa de la Desvergüenza.

⁂

En el Mercado Común se admiten naranjas, aceite de oliva y mano de obra española, pero no cadáveres de huelguistas. Por esto los máuseres esta vez han holgado, por ahora.

⁂

Pla y Deniel ha bendecido las huelgas... ¡Como para volver, apresuradamente, al trabajo!

CHISPERO

NUCLEO DE PROVENZA

Jira regional en Cabrieres d'Avignon

Esta C. de R. invita las FF. LL., compañeros, familiares y simpatizantes, a la Jira Regional que se celebrará el día 17 de junio al pintoresco lugar de Cabrieres d'Avignon. Un compañero francés dará una charla. Habrá altavoces y distracciones para la juventud y cuantos acudan en general.

Encarecemos a las FF. LL. organicen viajes colectivos para dar el mismo realce que por el pasado a la Jira de confraternidad confederal y libertaria.

Aprovechamos la ocasión para comunicar que sean reservadas las fechas del sábado 14 de julio y el domingo día 19 de agosto para las Jiras Regionales que tendrán lugar respectivamente en la playa de HYERES y en ISTRES (Etang de Berre). En la de Hyéres se conmemorará las históricas jornadas de Julio del 36 y se invitará a todos los ancianos residentes en la casa de reposo «Bon Séjour» y en la de Istres se contribuirá a dar más calor a la Concentración Internacional Juvenil Libertaria.

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

SINDICALISMO CRISTIANO

Atención a la Iglesia

SOMOS mayores de edad, esto es, con experiencia suficiente para no dejarnos seducir por las gentes de iglesia. No nos causan admiración sus simplezas de última hora, por mucho que abonen la causa de los huelguistas. Que el cardenal primado de Toledo y el obispo de Bilbao hayan tomado posición por los mineros frente a la política social del gobierno, no explica sino una cosa: que el régimen franquista tiene la existencia comprometida y la Iglesia trata de salvarse practicando el doble juego, esa táctica tan cara a las maquiavélicas instituciones papales.

Cosas mucho más terribles que la penuria de los mineros han ocurrido en España sin que el alto clero haya protestado. Contrariamente, en la declaración de guerra al pueblo, en la salvaje represión 1936-45 y en el hambre de pan y libertad de durante 25 años, la Iglesia ha colaborado con el hispanofascismo, ha mantenido sus directrices, ha sacado pingües beneficios del régimen, ha humillado y torturado a los presidiarios políticos. Tal como va, el régimen franquista le conviene muchísimo a la Iglesia, le place extraordinariamente al Vaticano, el cual mantiene bajo dogal al Estado según el vergonzoso Concordato firmado por el feligrés Francisco Franco. Que el príncipe de laIglesia que es Pla y Deniel abogue tardíamente por el derecho de huelga, sólo puede satisfacer a las personas poco interesadas por el porvenir de España o que tienen la memoria corta, tan corta, que linda con la desaparición total de la misma.

La Iglesia, institución histórica de abolengo absolutista, en el transcurso de los siglos se las ha visto mayores que ahora en España. Su verdad de piedra ha sido sucesivamente desmentida al pasar de los siglos, por avances sustanciales del Progreso, y la cuita de los máximos prelados vaticanistas ha sido por la adaptación forzada al medio ambiente para evitar la completa disgregación de la mística católica. En 1820 el frailismo, irreductible, aún trató de reanimar la llama de la Inquisición que extinguieran las tropas de invasión napoleónicas, y es seguro que el presbiterio actual, hijo de la victoria franquista, aún alienta secretos deseos de tortura y muerte para los obreros que proclaman su derecho al margen de los intereses materiales de la Iglesia. La II República cortó la paga estatal a los curas, y para volverla a recobrar a éstos no les importó pasar a sangre y fuego a toda España.

Pla y Deniel miente interés socialista invocando la monserga de Juan 23 conocida por «Mater et magistra». Es una posición cómoda esa de comportarse en obrericida durante la sangrienta « cruzada » y tratar de aparecer como obrerista cuando el bajel de los cruzados hace aguas Quiere con ello, Pla y Deniel que cuando el momento llegue los « anti » le ayudemos a salvar el privilegio de la Iglesia No creemos ser tan estúpidos como para secundarle los planes a este avieso servidor del Vaticano.

Observando la cosa desde el plano sindicalista, que es el nuestro, notamos el peligro del sindicalismo católico añadido al peligro de la influencia comunista desarrollada por el propio Franco y por el Kremlin, cada cual desde su ángulo, y solidamente acodada por las democracias que han acallado las emisoras y las publicaciones antifranquistas no afectadas de bolchevismo. Cuando el poder de Franco se venga abajo, prevemos un forcejeo de cafres para apoderarse de las sedes actuales del sindicalismo franquista, en el cual intervendrá con ventaja el sucedáneo de éste: la Hermandad de Obreros de Acción Católica, que ya actualmente se reclama del antifranquismo, sin mucho sacrificio, por supuesto. Por derechos de sucesión — si una revolución no interviene en el traspaso — esta preparación obrerista HOAC parece indicada a ganarles la partida a los sindicalistas comunistas, socialistas y autónomos, que de todo habrá a fin de que la clase trabajadora quede fraccionada y anulada lo más posible. Del anarcosindicalismo ni nos ocupamos para el caso, puesto que la central CNT, empeñada en sus tácticas antigubernamentales y de acción directa, el «liberalismo cristiano» que se nos prepara no le permitirá siquiera reorganizarse. La policía cívico-eclesiástica de Pla y Deniel o de quien le suceda, pondrá especial atención en que los cuadros de lucha confederales no prosperen.

De tratarse de cenetistas experimentados, el problema de un nuevo arraigo del anarcosindicalismo en España no ofrecería inconveniente. Conocemos a fondo al enemigo y es inútil que se disfrace con vistosos ropajes. Pero están las nuevas generaciones, y los cándidos se hacen lenguas de las declaraciones favorables a los huelguistas hipócritamente formuladas por jerarcas de la Iglesia, precisamente dos sujetos que condenaron el manifiesto antifranquista firmado por más de 300 sacerdotes vascos. ¿Qué estima puede merecerles a estos servidores del Vaticano el noble pueblo español al cual han combatido hasta aquí con todas las armas — la de la vileza incluída — para despojarle de todo hálito de libertad, el derecho de huelga comprendido?

Pero las circunstancias han variado, el sentido político de España ha sido asfixiado, y las masas ignorantes pueden formar mayoría, tratándose, días a venir, de saber quién se las lleva. Ya se verá carrera hacia las sedes de los sindicatos y por la dominación política del país; ya se verán zancadillas y se revelarán tratos secretos preestablecidos. Y por poco que nos durmamos, o si nuestra rapidez no alcanza, los sindicalistas libertarios y otros de igual abolengo histórico, nos veremos postergados en la España « obrerista » que se prepara.

Atención a la Iglesia, pues tan peligroso es ignorarla como enternecerse por los cantos de sirena de sus rectores.

¡ESPAÑOLES! ¡OBREROS! ¡CAMPESINOS! ¡INTELECTUALES!

España va a marchas forzadas hacia el precipicio si Franco y su camarilla continúan.

Somos nosotros las víctimas. Lo es el Pueblo. Lo son todas las clases sociales.

No vacilemos.

Derrocar al régimen franquista es cosa de vida o de muerte para todos.

¡Hemos de salvar a España!

¡Unámonos todos en la acción libertadora!

C.N.T.

España, 1962.

EL SACRIFICIO

Nicolás Franco Bahamonde. Consta en ocho empresas capitalizando 1.209 millones de pesetas.

Ramón Serrano Suñer. Socio de tres empresas con 104 millones de pesetas.

J. M. Martínez, consuegro del « caudillo ». Figura en seis empresas con 453 millones de pesetas.

Demetrio Carceller, ex ministro. Participe en once empresas con 4.571 millones.

Camilo Alonso Vega, general y ministro. En cuatro empresas con 2.810 millones de pesetas.

M. Primo de Rivera. Cinco empresas con 45 millones de pesetas.

Alberto Martín Artajo, ex ministro, presidente de Acción Católica, consejero de las HOAC. Doce empresas con 4.763 millones de pesetas.

A. Barroso, teniente general y ministro. Cinco empresas con 280 millones de pesetas.

E. Barroso, hermano del anterior. Cuatro empresas, 7.050 millones.

J. M. de Rotaeche, almirante. Nueve empresas con 6.802 millones de pesetas.

Carlos Rein, consejero nacional de la Falange. Seis empresas con 1.475 millones de pesetas.

Luis Alarcón, general. Seis empresas con 1.837 millones de pesetas.

J. F. Lequerica, embajador de Franco en la ONU. Ocho empresas con 957 millones de pesetas.

J. A. Elola, jefe nacional de la Falange. Tres empresas con 384 millones de pesetas.

F. Franco Salgado, jefe de la Casa Militar de Franco. Cuatro empresas con 140 millones de pesetas.

C. Franco Salgado, hermano del precedente. Cuatro empresas con 1.550 millones de pesetas.

Pedro Nieto, almirante. Dos empresas con 150 millones de pesetas.

Luis Nieto, presidente de la Diputación Provincial de Madrid. Dos empresas con 27 millones de pesetas.

Esta lista es incompleta.

Reiteramos: Que la cantidad que sigue a cada nombre es particular del nombrado.

España una y grande... para su bolsillo. ¡Y que lo tienen ancho y hondo, los regimentales! ¡Estos sí que no tendrán que emigrar de España para ir a ocuparse en las minas de Bélgica, Francia y Alemania!

Desde España

EN « La Vanguardia » del día 21 de febrero se publicó una entrevista con Miguel Primo de Rivera digna de figurar en cualquier tratado de cinismo:

A la pregunta: «¿Se ha conseguido políticamente, en estos últimos 25 años, lo que en España se deseaba?», responde: «Naturalmente, hay que dar por hecho que las circunstancias todas del mundo en los últimos 25 años han obligado en muchas ocasiones a resolver políticamente en términos que pudiéramos llamar defensivos. Por tanto, una línea política tan ambiciosa y tan auténticamente revolucionaria como quería José Antonio, puede decirse que, en cierto modo, no ha llegado a su plenitud.»

Y decimos nosotros: ¿Tantos años han tenido que transcurrir para que usted se diera cuenta de que todas sus doctrinas y sus insolencias no han servido para nada? Tantos años de repetir en las escuelas, en las fábricas, en las universidades, lecciones de sinceridad patriótica, para que ahora, desde su alto pedestal se digne decirnos que, políticamente, han vestido el color del camaleón. Y con este triste bagaje de crímenes, usurpación, de dictadura estéril pretende usted aleccionarnos a los jóvenes.

Nuestra juventud, don Miguel, no mira hacia atrás con rencor malsano, sino con vergüenza y asco. La retórica de los de su calaña no nos convence. Nuestra Juventud — usted mismo lo dice en su interviú — está unida a los años que ha vivido, pero no olvide que éstos han sido de oprobio, de humillación y esclavitud. Sí. Es cierto. Estamos unidos todos a un mismo deseo: acabar con los de su especie. Díganos dónde hemos de encontrar esas «claras muestras de generosidad que demuestran su alto ideal y el del caudillo» a las que usted alude en dicha interviú. ¿En las cárceles? ¿En el Valle de los Caídos? ¿En la ayuda americana? ¿En la renta nacional? Dice usted en sus respuestas que «el diálogo con los del otro lado está abierto? ¿Cómo? ¿Gracias a las Brigadas Político-sociales de la Policía? ¿A través del monopolio estatal de la Prensa y la Radiodifusión? ¿Quizás gracias a la censura? El diálogo — es verdad — está pendiente, pero no «a pesar de los abiertos caminos ofrecidos por el generalísimo», sino porque era preciso que nuestra juventud creciera y alcanzara la razón suficiente para comprender la sinrazón de ustedes.

Y ya ha llegado esta hora; agudice, don Miguel, el ingenio si le es posible, para rendir, usted y los suyos, las cuentas bien claras. Como usted mismo dice, en la prisión de Alicante los muchachos de la CNT-FAI fueron benignos con usted y con su condesa hermana.

¿Ha comprendido usted alguna vez esta generosidad?

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

F. A. I. F. A. I. F. A. I.

AL PUEBLO

La situación de España es cada día más crítica, más catastrófica. La JONS, Falange, Franco, el « Opus Dei », no sacarán al país de la miseria y del atraso nunca. Ellos han sacrificado millones de víctimas, desencadenaron la guerra civil para tener sometido al Pueblo. Para imponer el dominio de los generales felones, de las tonsuradas jerarquías eclesiásticas, cómplices morales de todas las exacciones que el franquismo viene cometiendo en nuestro país, de los panzaguados jerarcas del sindicalismo vertical. Para que caciques, reaccionarios y feudales del agro, voraces magnates del capitalismo y castas parasitarias siguieran gozando de escandalosos privilegios.

Es hora de que todo esto termine. Cinco lustros de estólido predominio pretoriano son más que suficientes para que el Pueblo, apurando todas las hieles de la amargura y soportando en la propia carne de sus hijos sacrificados los más crueles martirios, sepa que no se puede esperar nada bueno del franquismo, de sus bien cebadas camarillas.

Es necesario salir de la inercia. Es la hora de la movilización directa de todas las fuerzas populares. Todos contra Franco y su régimen. Todos por la libertad del Pueblo español, de los Pueblos de Iberia, pues la caída del franquismo arrastrará también al dictador Salazar.

¡Rompamos todas las cadenas de una vez para siempre! El Pueblo español debe y puede ser libre. La revolución libertadora hemos de hacerla nosotros.

Lanzados directa, masivamente a la acción con resolución heroica, la victoria será nuestra.

¡Pueblo español! Esta es tu hora, la del alzamiento popular.

La F.A.I. sigue en pie de lucha, a tu lado, defendiendo siempre la Libertad.

Federación Anarquista Ibérica

España, 1962.

CRÓNICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

EL CASO DJILAS

AQUI mismo dimos referencia de la Ley de Amnistía que a principios del mes pasado entró en vigor en Yugoeslavia. Un cierto número de opositores al régimen «titista» obtenía la libertad. Se trataba de opositores de «derechas». Los que en lugar de afrontar los tribunales escogieron el camino del exilio podrán retornar sin temor. Basta con especificar su situación y regularizarla ante no importa que consulado yugoeslavo.

Tal medida contrasta con un hecho reciente que apasiona la opinión internacional. El 7 de abril, Milovan Djilas ingresaba de nuevo en los calabozos del régimen que él mismo contribuyó a crear. Desde el 1955 es esta la cuarta vez que M. Djilas es detenido. En el 1954 se le excluyó de la *Liga de los Comunistas* por haber causado «graves perjuicios a la Liga y al país». Consistía su delito en una serie de artículos publicados en «Borba» (Combate) y en «Nuevo Pensamiento» en los que expresaba opiniones contrarias a la dirección del Partido. Destituido de todo quedó como simple miembro del Partido después de haber sino uno de los hombres preeminentes del régimen. Djilas persistió en su actitud y tomó el camino de la oposición franca y abierta. Le valió su gesto una primera condena de 18 meses, en el 1955, quedando en libertad condicionada. En el 1956 se le condena de nuevo a tres años. Pero esta vez va a la cárcel. Había publicado varios artículos en el extranjero, en los que atacaba denodadamete a los dirigentes y a la política yugoeslava.

Se descubre entonces que en los Estados Unidos aparecía un libro: «LA NUEVA CLASE DIRIGENTE», cuyo manuscrito salió clandestinamente de Yugoeslavia poco antes de ser detenido. Se instruye un nuevo proceso y en octubre de 1957 se condena a Djilas a siete años de cárcel. A pesar de todo en el 1958 aparecía en Nueva York otro libro de Djilas: «TIERRA SIN JUSTICIA», algo así como una autobiografía de su juventud en el cuadro costumbrista montenegrino.

Parece ser que en la cárcel de Sermka Mitrovica el trato a los presos políticos goza de cierta indulgente tolerancia. No basta esto a quien se halla atormentado por el fuego de la acción. Parodiando en cierto modo a Bakunin el herético Djilas envía a las autoridades una carta de «arrepentido». Promete quietud y el abandono de sus afanes oposicionistas. En enero del 1961 sale en libertad condicionada. Breve argucia para continuar su lucha solitaria, la lucha de David contra Goliat.

La detención reciente coincide con el anuncio de un nuevo libro: «CONVERSACIONES CON STALIN». Las autoridades yugoeslavas declaran que el libro se publicó ya bajo forma de artículos enviados a diversas publicaciones extranjeras. Afirma que Djilas revela a la opinión publica detalles calificables de «secretos de Estado» y que su actitud corresponde a un plan claramente establecido con el fin de perjudicar a Yugoeslavia en sus relaciones internacionales. Su delito queda incurso en una ley votada el 14 de marzo de 1962 (casi al tiempo que la Ley de Amnistía), que trata del «secreto profesional». En «*Conversaciones con Stalin*» traza Djilas un cuadro con intenciones —respeto a Stalin y otros dirigentes del bloque soviético— concernientes al desarrollo de la última gran guerra y, sobre todo, a los planes que Stalin y sus acólitos forjaban para el inmediato del apaciguamiento del conflicto. Respecto a Yuogoeslavia enuncia una serie de pretensiones expansionistas y la intención de anexionar varios territorios limítrofes entre los que se incluye Albania. Sea lo que fuere Djilas revela, detalla (o crea, quién puede saberlo a ciencia cierta) una serie de informaciones imputables a no importa cuál de las tendencias y potencias beligerantes de la época. El que tales revelaciones sean imputadas de «delito de traición» o de «revelación de secretos de Estado» demuestra el clima de opresión moral y de centralización política en que se desenvuelven los países sometidos —que no encarrilados por volición propia— al régimen mal denominado comunista, clima sólo comparable al que se respira en los dominios de Franco, de Salazar o de cualquierra de las pilitrafas que envenenan el mundo. Son innumerables la cantidad de libros y documentos publicados a modo de «historia verídica», o de «relación pintoresca o sensacionalista» con gran acopio de «revelaciones», «retratos personales» y procesos de «intenciones» por parte de cada uno de los «grandes» o menos grandes de los participantes a la gran masacre, sin que en ningún país se hayan producido «casos Djilas»...

Acaba de tener lugar el proceso condenatorio. En dos días todo quedó concluído. El 15 de mayo el tribunal departamental de Belgrado condenaba a Djilas a cinco años de prisión. A éstos se acumulan los años no cumplidos. El juicio fue secreto. Denigratorio para los acusadores. Desolador para un acusado que esperaba, sin grandes esperanzas, realizar un acto de fe en el que sus convicciones pudieran surgir a la luz pública.

∴

Djilas posee una rara condición. Por regla general las gentes son católicas, protestantes, comunistas, musulmanes (o anarquistas) por tradición, por conformidad o por razón ambiental. No por conciencia o convencimiento y menos aún por análisis de la posición *aceptada*, que no adoptada por reflexión. Djilas llega al comunismo «en tanto que aspiración a la igualdad y a la fraternidad entre los hombres», pero se apercibe de que este ideal ha «revestido diversas formas desde los comienzos de la sociedad humana» y de que «éste no constituye solamente el postulado moral que el comunismo contemporáneo acepta en palabras», sino más bien «la finalidad a que aspirarán siempre los combatientes por el progreso y por la libertad». Así se explica Djilas en su Prólogo a «*La nueva clase dirigente*». El autor vive ardientemente sus inquietudes humanistas. Sigue una actitud de hombría consistente en el diario examen de sus actos. Es esta actitud a que le aleja «del partido gradualmente y en plena conciencia, a medida que construía el cuadro —y formulaba las conclusiones— que hoy presento al público», nos hace saber. He aquí el origen del crimen de Djilas. No es el haber revelado secretos que no son tales. Es el de haberse enfrentado con su propia conciencia y el de haber llegado así a motivaciones que a su vez le han enfrentado con la política del Partido y con la conducta de sus dirigentes.

«En suma —nos dice en su libro—, en el sistema comunista no hay nadie que sea independiente, ni los de las cumbres, ni siquiera el propio jefe; todos dependen los unos de los otros y deben temer más que a la propia muerte el sentirse aislados de sus medios circundantes, de sus ideas dominantes, de sus palancas de mando, de sus intereses colectivos.»

Y continúa: «La teoría comunista del Estado, la elaborada en sus detalles por Lenin y completada por Stalin y sus consortes, favorece al máximo la dictadura totalitaria de una burocracia de Partido.» No creamos que Djilas rechaza la idea del Estado. No ha llegado a tal conclusión puesto que dice que «si hubo en un pasado lejano comunidades sin autoridad y sin gobierno, no se trataba de comunidades sociales, sino de una suerte de transición entre las formas semi-animales y las formas humanas de la vida colectiva; incluso las comunidades históricas que conocemos llevan ya en sí formas de autoridad. Con más razón hoy en que la vida social ha llegado a una complejidad inaudita es ilusorio el pretender que la autoridad es inútil o que el Estado pueda desaparecer, sea resorbiéndose en sí mismo e identificándose en la sociedad. No obstante, Lenin, acudiendo en apoyo de Marx (que en este punto se hallaba de acuerdo con los anarquistas), imaginaba —y se proponía establecer— una sociedad sin clases y sin Estado». «En toda la teoría leninista o comunista de Estado existe lagunas, tanto desde el punto de vista científico como del punto de vista práctico. La experiencia de la dictadura proletaria ha dado resultados completamente opuestos a los que imagi-

(Pasa a la página 2.)

Crónica de España

La escandalosa propaganda realizada por el régimen franquista, realzando el nivel de vida de los españoles, dentro de su sistema de opresión, y que no permite el menor argumento desidente, ahogando la verdad de los hechos o deformándolos, ha de ser puesta al descubierto. Pese a cuanto se pretende ocultar seguimos siendo un país de una economía muy por bajo de la media europea.

Efectivamente, una simple ojeada a las estadísticas mundiales ha de sernos suficiente, y como es norma en nosotros no hablar a vuelo de pájaro, hemos de insertar aquí algunas de ellas, tal como la de 1958, sobre la renta por habitantes, de las siguientes naciones:

Portugal	11,225	ptas.
España	14,783	»
Italia	24,168	»
Francia	43,129	»
Alemania	43,679	»
Inglaterra	55,267	»

Efectivamente, había de ser otro país de régimen totalitario y despótico el que se asimilara a nosotros, y él es Portugal, que con detrimento se encuentra en una renta de 11,225 pesetas, o sea más bajo que el español.

Agreguemos a ésto la oscilación que siempre tienen las cifras de renta individual, ya que juegan con medidas aritméticas y éstas varían de la realidad cuando son sometidas al examen de los gráficos globales. Cuando se toma una suma de diversos sumandos y partimos por el divisor coduda alguna de que hemos obtenido rrespondiente a aquéllos, no cabe una media aritmética de pulcritud matemática. Pero esto no lo es todo, porque en dicho divisor se encuentran elementos que llevan asignados al 50 por 100 una pequeña minoría; algunos el 25 por 100, y otros...

Resulta, pues, que el coeficiente real no puede ocultarse por poco que nos detengamos en hacer su vivisección. Existen regiones en las que se localiza la miseria y la angustia de la población, frente a la opulencia y el despilfarro de una minoría enseñoritada y decrépita. Andalucía, Extremadura, con una gran parte de Castilla, es la muestra de cuanto indicamos. Razones más que suficientes para que esgrimidas hace poco por un «personaje» encopetado, desmintiera las pretenciones de perfección actual de la sociedad española.

En su diatriba, lanzaba como anatema: «No caben perfección, justicia ni cristianismo nacional, donde el hambre, la pobreza, el chabolismo y la insuficiencia coexisten con el lujo, la hartura y la saturación de bienes materiales.»

EL TURISMO Y SUS VENTAJAS

Según cifras que se hacen públicas, el incremento del turismo es casi vital para la España de Franco. Sacar la consecuencia de ese vergonzosa fuente de ingresos, ha de ser objeto nuestro. El número de turistas en el año 1959 fue de cuatro millones, ciento noventa y cuatro mil, seiscientos ochenta y seis; en el año 1960 se logró llegar a seis millones, ciento trece mil doscientos cincuenta y cinco, y los que la han visitado este año pasado, llegan a ocho millones...

El cálculo que se hace para el verano próximo es de diez millones de turistas que, con la bolsa repleta, acuden en visita a la Península ibérica.

Este espectacular ir y venir de gentes de todos los ámbitos universales, ha aportado al régimen caudillal, la suma de ciento cincuenta y ocho millones de dólares en 1959; de doscientos noventa y seis en el año 1960, y en el año anterior, quinientos millones de dólares... Mas he aquí una cosa curiosa, el importe de lo ingresado por productos exportado en el año 1958 hace esa misma suma de millones.

He aquí un aspecto de la ayuda al régimen franquista que, indiferentes los demócratas de Inglaterra, Francia, América y países nórdicos, no se dan cuenta. Y he ahí, también, un problema a estudiar por las organizaciones sindicales del mundo occidental. Porque cada libra esterlina, cada dólar o corona que se le proporciona a Franco, es un eslabón más para la cadena que oprime al pueblo español.

Imiten a nuestros amigos de la S. A. C. de Suecia, que en campaña periodística han expuesto a los trabajadores suecos, lo que es y representa el hacer el turismo en la España actual.

EL CONGRESO DE LA C. N. S. FALANGISTA

El pasado mes de marzo tuvo lugar la celebración del Congreso sindical de la organización apéndice del régimen. Es el segundo de la serie, y si no fuera por la obligación que tenemos de estar al corriente de cuanto en España sucede, no nos ocuparíamos de él.

En el comicio que señalamos se han producido hechos de cierta trascendencia. En primer lugar, una lucha sorda e implacable entre sus jerarcas; en segundo, una intromisión de la Iglesia, que cada día acentúa más, con el fin de tomar posiciones

(Pasa a la página 2.)

C. N. T. A. I. T.

Trabajador español

Dos fuerzas descomunales se disputan la hegemonía del mundo, política y económicamente. Al efecto realizan enormes esfuerzos financieros por adquirir la supremacía de una sobre otra, acumulando medio de destrucción terribles con los cuales, si es necesario, desencadenarán un conflicto de dimensiones mundiales y del cual saldrá destrozada la humanidad entera.

En tanto que hombres libres, en tanto que seres humanos, hemos de enfrentarnos resueltamente contra los designios belicistas de los modernos imperialistas. en defensa de nuestra Libertad y del derecho humano de vivir libres del terror y de la miseria.

Quienes se sientan hombres dignos, aquéllos que estimen que entre los hombres la solidaridad y la fraternidad deben reemplazar a los odios y a las guerras, deben unir sus esfuerzos.

Nosotros, españoles, hemos de reclamar la Paz, exigir la Justicia y conquistar la Libertad para todos. Hemos de combatir, con todas nuestras fuerzas, todo cuanto significa injusticia social y tiranía política. Contra toda forma de dictadura debemos colaborar todos los hombres justos y libres.

En las aulas universitarias y toda clase de centros de enseñanza deben constituirse Comités de Enlace y de acción contra la tiranía y el oscurantismo, contra el dogmatismo religioso y en pro de una pedagogía humana y libre; en las fábricas y talleres, en los campos y minas, en todos los centros de producción, deben igualmente constituirse los organismos de lucha y defensa de los intereses de los trabajadores y en defensa de las libertades esenciales del hombre, reconocidas universalmente y practicadas en todos los países realmente libres y democráticos.

¡Por una Humanidad libre y fraternal!

¡Por la justicia social dentro de la igualdad!

¡Por la libertad!

¡Unete a quienes sin desmayo luchan contra la tiranía!

Confederación Nacional del Trabajo de España

3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 195 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 31 Mai 1962

LE DOIGT DANS L'ENGRENAGE

LE mouvement social déclenché en Espagne, depuis maintenant plus d'un mois, ne semble avoir guère évolué cette semaine. Chacun reste sur ses positions, à l'intérieur tout au moins.

Franco négocie avec les patrons et les ouvriers. C'est une preuve, pensons-nous, que le mouvement est purement revendicatif, car s'il avait eu un caractère révolutionnaire quelconque, « les ponts seraient coupés » et le dictateur aurait utilisé la manière forte. Il y recourra peut-être, pourtant, dans un proche avenir, car il sait combien il est dangereux si l'adversaire est poussé à bout, de laisser s'éterniser une situation susceptible de dégénérer en émeute. Il semble peu disposé à subir une telle épreuve.

Ne commentons pas l'attitude de l'Eglise, dont la duplicité ne se dément pas ; contentons-nous de constater que là comme partout elle mène le jeu et, misant comme toujours sur plusieurs tableaux, qu'elle ne court pas le risque d'être contrée.

Faisant d'une part risette aux ouvriers, elle est d'autre part avec Franco, et certainement avec... son successeur éventuel. Stratège éprouvé, l'Eglise sait lâcher du l'est quand il le faut et pratiquer le renversement des alliances, l'essentiel étant de conserver en tutelle les exploités, pour la plus grand satisfaction des appétits du capitalisme « libéral », donc des siens.

A l'extérieur, en France en particulier, un phénomène singulier se développe parmi les exilés espagnols. Chacun, prenant ses désirs pour des réalités, a vu la révolution en marche et enfourché son cheval de bataille. La plupart ont d'abord pris position, réfléchi ensuite. Il eut été, à coup sûr, préférable de faire l'inverse. Oubliant en effet tous les enseignements d'une époque pas tellement éloignée, qui leur fut particulièrement néfaste ; ils sont retombés dans la même erreur, qui risque de leur provoquer les mêmes désagréments : LA COLLABORATION.

Dans le but d'augmenter leur efficacité, ils ont contracté des alliances, avec n'importe qui, pour faire.. n'importe quoi. A Paris, le Premier Mai, c'était avec Force Ouvrière ; le 20, à la Mutualité, un partenaire supplémentaire est intervenu ; il est de taille : La C. F. T. C. On n'a jamais vu cela ! En province, sans avoir été généralement aussi loin, la collusion est presque identique.

Le prétexte : Débarrasser l'Espagne de Franco. L'argument ne manque pas de poids et à première vue semble irréfutable. Mais si on y regarde d'un peu plus près, on s'aperçoit que la disparition du caudillo n'aboutirait pas forcément à celle du régime dictatorial existant actuellement. Tout au plus enregistrerait-on, sans doute, une libération comme celle intervenue en France en 1945, qui nous a laissés aussi enchaînés après, qu'avant.

Pour en arriver là, était-il utile d'attendre près de vingt-cinq ans ? Le nécessaire eut pu être fait il y a longtemps. Aucune amélioration, ou presque, de la condition des Espagnols ne serait intervenue ; une seule satisfaction aurait été enregistrée, la disparition, souhaitée par tous il y a vingt ans, de la « bête noire » : Franco. Ce dernier est-il toujours considéré aujourd'hui de telle façon par la majorité des Espagnols de l'Intérieur ?, il est permis d'en douter. N'oublions pas, en effet, que près de deux générations ont passé depuis que les Espagnols en exil ont quitté leur pays.

Franco n'est d'ailleurs, malgré les apparences, qu'une pièce de moyenne importance sur l'échiquier espagnol, comme Salazar l'est sur le portugais, et comme l'était Péron sur l'argentin. Les pièces majeures sont constituées par le capitalisme yankee, **prétendu libéral, animateur du bloc occidental, et** l'Eglise, **qui n'admettront jamais que la péninsule ibérique, entre nombre d'autres lieux, échappe à leur emprise, tant est grande l'importance qu'ils y attachent.**

Il est certes indispensable que Franco paie sa dette, mais pour les raisons indiqués plus haut, tenant compte de l'ignorance dans laquelle nous sommes tous des mobiles exacts du mouvement ouvrier espagnol, nous nous garderons bien de prendre une position qui ne peut être que dénuée de discernement, et surtout de COLLABORER avec des gens qui dissimulent bien leur jeu, mais sont les plus dévoués valets de nos pires ennemis de classe, des pires exploiteurs : le capitalisme occidental et le Vatican.

Qu'on n'oublie pas non plus que TOUS les Espagnols de l'exil sont loin d'être en « condition » pour jeter à la poubelle les magnifiques principes des penseurs anarchistes dont ils sont fiers d'être avec nous les continuateurs, afin de s'inspirer des encycliques papales, sur la condition ouvrière — dont « Mater et Magistra » est le dernier produit — pour orienter leur future activité.

Des situations catastrophiques, telles qu'une nouvelle scission dans la C. N. T. E. et aussi dans la C. N. T. F., ne sont pas à exclure si une pareil orientation persiste. Ce n'est pas à ceux qui sont fidèles à la ligne de l'organisation qu'ils faudra les attribuer.

Chacun prendra, évidemment, ses responsabilités. Pour ce qui nous concerne le choix est fait. Nous n'introduirons pas le doigt dans l'engrenage, nous savons trop où cela aboutit.

Nous continuerons donc, sans aucune compromission avec qui que ce soit, à œuvrer dans le même sens qu'antérieurement et si, en définitive, nous succombons ce sera en toute dignité et sans préjudice pour personne, puisque les sections espagnole et française, vidées de toute leur substance révolutionnaire, libertaire, étant devenus réformistes, leur existence ne se justifierait plus.

Mais, d'ici là, les collaborationnistes peuvent être persuadés que nous n'avons pas fini de « ruer dans les brancards ».

A bas la calotte !

LE PLUS LUCIDE

L'objecteur de conscience est le révolutionnaire le plus lucide, car il attaque le pouvoir exploiteur en son point vital : le militarisme. Dans ce problème, la neutralité est néfaste. Ce n'est pas le fait de ne pas avoir accompli une bonne action — l'objection de conscience en est une — qui autorise à ne pas préconiser celle-ci. Si l'individu, en participant à la violence d'Etat, accomplit une action nuisible à l'humanité, et qu'il en est conscient, il doit dénoncer cette mauvaise action afin que d'autres hommes n'imitent pas son exemple. Si l'individu ne s'élève jamais contre ses propres fautes et ne prend pas la responsabilité de traduire sa pensée par des paroles, à défaut de la traduire par des actes ; si, du fait de son erreur passée, ou de son manque de courage à faire concorder ses actes avec sa conscience, il continue à se taire, il demeure un complice de la violence qui aura longue vie, et l'exemple des objections de conscience risque de demeurer simplement un exemple.

Il appartient à tous ceux qui entendent respecter la dignité de l'homme de s'interroger et, en toute liberté, de prendre une position conforme au jugement de leur conscience. Notre descendance nous jugera plus tard. Espérons que ce jugement qui nous sera sévère, nous soit appliqué sous un temps prochain, afin que nos fils ne suivent plus la route de boue et de sang sur laquelle nous nous complaisons. Si la France est un des derniers pays à reconnaître un statut de l'objection de conscience, des promesses, cependant ont été faites par le gouvernement de la Ve République, autorisant l'espoir, qu'après la fin de la guerre colonialiste d'Algérie, un statut de l'objection de conscience serait admis.

L'objection est une opposition. Refuser, par ordre de sa conscience, à collaborer à une action, est une objection. Celle-ci peut ne pas être de caractère militaire. Mais l'objection à titre militaire progresse, si rapidement, dans le monde entier, que, désormais, on entend par objection de conscience le refus de l'acceptation du service militaire. L'objecteur de conscience est donc celui qui refuse de prendre les armes pour porter atteinte à la vie de l'homme, c'est une prise de position qui permet à l'individu de rester honnête, de posséder, en lui, cette franchise et le respect de cette franchise qui l'oblige à rester loyal et fraternel envers les autres hommes. Mais si l'objection de conscience à titre militaire peut être considérée comme la principale objection (refus de tuer) elle n'est, en réalité, et strictement, que militaire. Un objecteur de conscience est amené, tôt ou tard, à prendre position à titre civil. « Lorsque les gouvernements et les partis violent les droits de l'homme, la désobéissance civile et militaire devient le plus imprescriptible des droits et le plus sacré des devoirs ». (Déclaration révolutionnaire de 1793).

Arrivé à un certain stade de développement, la conscience ne peut admettre aucune collaboration à la violence, que celle-ci soit directe ou indirecte. Il ne suffit plus de refuser de prendre une arme pouvant porter atteinte à la vie, il faut refuser toute action pouvant contribuer, dans le domaine civil, à parter atteinte à l'humanité. A quoi servirait de refuser, à titre militaire, un fusil et de travailler, à titre civil, dans une usine d'armement ? La position de l'individu demeurerait aussi nuisible et criminelle. L'action serait indirecte au lieu d'être directe, mais ce serait toujours une action contre l'humanité. L'objection de conscience militaire et civile est donc la seule position logique permettant à l'individu de demeurer humain.

La morale primitive, basée sur la conscience entre individus, avait une valeur plus élevée que celle des Etats policés, enseignée par les religions hypocrites, qui légitiment l'exploitation et la domination, se contentant de blâmer la violence, au lieu de la condamner. Les religions relèvent l'individu de ses obligations morales, pour l'autoriser à la servitude des Etats et à la violence. Cette affirmation, nous fait un devoir de saluer, ici, les objecteurs de conscience à titre religieux qui, en respectant les préceptes chrétiens, ont le courage de ne pas se soumettre à la violence, malgré les enseignements de la religion. A mesure que les croyances religieuses diminuent, libérant les hommes d'une emprise, d'un envoûtement, les asservissant au pouvoir des Etats basés sur la violence, il s'affirme que, pour être heureux, l'homme doit vivre dans le bien, en respectant la vie et le bonheur de son prochain, en lui facilitant l'existence et non en l'exploitant, le privant de sa liberté ou en portant atteinte à sa vie.

L'ordre, n'est pas l'asservissement de l'individu à des lois de contraintes qui briment la liberté ; l'ordre n'est pas l'obligation faite à l'individu de tuer pour vénérer un mythe. Cet ordre là est le désordre, ce n'est pas la civilisation, mais l'esclavage déguisé, violant tous les sentiments d'humanité. C'est ce désordre qui est vénéré, qui est glorifié dans l'histoire. C'est ce désordre qui est enseigné aux enfants innocents afin d'en faire, dans l'avenir, des criminels inconscients en puissance. Ce désordre, les hommes de demain, épris de civilisation, ne pourront plus l'admettre et l'objection de conscience ne fera, d'année en année, que révéler plus intensément la marche des hommes vers une humanité réelle. Les relations, de plus en plus fréquentes, étroites, qui s'établissent entre individus et groupes d'individus, au-dessus des patries, au-dessus des frontières et des continents, apportent les premières pierres à l'édifice de la grande révolution mondiale de demain. Ce que l'humanité a de plus glorieux dans son histoire, c'est le soulèvement de quelques consciences qui permettent à bien des hommes de se libérer des entraves de la servitude, créant une souche d'hommes libres refusant de se soumettre à l'ordre criminel des patries. Cette souche prend chaque jour plus de force et, dans un avenir imprévisible, ce sera des légions d'hommes, qui refuseront d'attenter à la vie. Dans cet avenir imprévisible, ceux qui pratiqueront le désordre seront ceux qui ne respectent pas la vie.

La plus sotte façon de défendre l'humanité est de porter atteinte à ses membres, de faire ainsi le jeu de ceux qui ne vivent que des passions étroites enseignées sous le couvert du patriotisme. C'est le refus individuel, révélation et élévation de conscience, qui autorise l'espoir d'une révolution pacifique et mondiale de demain. Ce geste individuel ne peut demeurer qu'un exemple s'il n'est épaulé par une propagande pacifique et révolutionnaire ayant pour mission d'ouvrir les yeux aux aveugles, à révéler aux hommes la conscience qui doit leur donner la force nécessaire à la lutte contre les lois malsaines. La propagande pacifiste et révolutionnaire de toutes les écoles, est donc nécessaire ; c'est le grain semé à la volée qui autorise, pour l'avenir, une récolte d'hommes conscients permettant de garantir la paix. La propagande pacifiste révolutionnaire se doit d'utiliser l'exemple des objecteurs de conscience, ne pas le faire, serait une erreur et la méconnaissance de leur sacrifice.

Cette propagande doit se faire sur le plan national et international. L'humanité n'a pas de patrie, ne connait pas de frontière. Certes, il est plus facile et peut-être plus profitable, pour l'objectif envisagé, de lutter sur sa terre natale, mais il ne faut pas oublier que la violence sévit partout et que tous les hommes sont nos frères. Tant qu'un homme est brimé, exploité, mis dans l'obligation, par des lois, de pratiquer la violence et devenir complice de crimes, nous devons lutter pour lui apporter liberté et fraternité : Nous ne pourrons arriver à la paix si nous refusons d'être les défenseurs de tous les opprimés contre les forts ; or les Etats d'aujoud'hui ne sont que les forteresses des riches écrasant les exploités par des divisions et des lois favorables à une minorité qui détient pouvoir, autorité, richesse, et qui pratique impunément hypocrisie, mensonge, crime. Là, où la morale n'est enseignée que pour l'avantage d'une seule classe, on se doit de faire des actes immoraux. Là, où la loi n'est faite que pour permettre de brimer le peuple pour avantager une minorité, on se doit de désobéir à la loi. Ces prises de position constituent des objections ; ces objections sont des actes révolutionaires de libération de l'individu.

L'objectif de libération individuelle doit être suivi de cristallisation de groupes d'individus évolués et libérés, de prises de contacts d'unions groupant ces individus sur l'ensemble de territoires, afin de préparer et de généraliser la mise en place du mouvement qui libérera les hommes de la violence par la destruction des Etats et la réalisation de l'Union des Peuples. Il est prouvé que seule la non - violence, représentée à sa base, par un acte : l'objection de conscience, est une force, contre laquelle se brise toute autorité des Etats. C'est cette force qui libérera les hommes des Etats oppresseurs leur apportant la liberté, c'est cette force qui libérera les hommes de la violence leur apportant la paix. Aucun pouvoir ne peut résister à l'homme qui dit : Non à la violence, qui dit : Non au capitalisme. Généraliser cette force pour en faire un instrument de libération de l'homme est la tâche de celui qui prétend ne pas perpétuer l'état d'esclave de ses aînés. Les objecteurs de conscience détiennent la vérité et ont le courage de la respecter.

Prétendre que l'acte de l'objection de conscience et la portée de cet acte ne sont pas profitables à l'humanité d'aujourd'hui et à la réalisation d'un monde meilleur de demain, est refuser d'admettre que l'homme est perfectible et incapable de s'imposer une morale élevée, c'est vouer l'humanité à l'esclavage et au crime fratricide.

RENE VILLARD

Le présent article faisant suite à ceux parus dans les numéros 173, 175, 176, 177, 178, 180, 182, 185, 192, *termine un étude sur le problème de l'objection de conscience.*

De la SURPOPULATION

Notre objectif numéro 1 doit être d'obtenir la vente libre des produits ou médicaments anticonceptionnels, et, parallèlement, l'éducation sexuelle obligatoire, l'avortement lui-même ne devant être considéré que comme un pis aller, mieux vaut prévenir que guérir. Car dans l'état actuel des structures économiques, si l'on peut à longueur d'année employer des moyens ou produits contraceptifs, on ne peut pratiquer des séries d'avortement, moyen toujours violent, même fait scientifiquement, sans mettre la santé et la vie de la femme en péril.

Le vrai problème est là. Il permettrait déjà aux couples conscients, qui ne veulent pas vivre comme des bêtes en troupeaux' à limiter leur descendance.

Quant aux autres, à ceux qui malgré les moyens mis à leur disposition refuseraient de s'en servir et continueraient à procréer à c...lles rabattues, par esprit de lucre, je souhaite qu'on leur supprime la *totalité* des allocations à partir du cinquième enfant. Seule la perspective d'une perte d'argent peut ramener à la raison ces industriels du lapinisme qui, prennent le ventre de leur femme pour une usine à gosses.

Les enfants en seraient les victimes Ne le sont-ils pas déjà ? La plupart des mères de famille savent bien que les allocations familiales servent d'abord à payer le bistro du père, et qu'elles doivent ensuite faire des prodiges de travail et de privations pour qu'ils n'en souffrent pas trop.

C'est dans le ménage où le père boit le mieux que la famille s'agrandit le plus. Dans une certaine mesure les allocations servent à la fois surpopulation et alcoolisme.

Assurer la continuité de l'humanité, ce n'est par pratiquer le lapinisme, car la quantité nuit toujours à la qualité.

Pour arriver au résultat souhaité, il nous faudra vaincre trois obstacles : les économies capitalistes qui voient dans la natalité l'élargissement de leur marché et l'accroissement de leurs profits ; la religion, qui propage l'obscurantisme et asservit les enfants au fur et à mesure de leur naissance ; une grande partie du corps médical, qui par hypocrisie et rapacité est contre l'usage des moyens contraceptifs.

En effet, les accouchements leur procurent de bons revenus, et plus nombreux sont les gosses et plus les rougeoles, varicelles, otites, ablations d'amygdales et de végétations, etc., leur rapportent...

Mais il y a plus grave encore. Les pauvres femmes, et elles sont plus nombreuses qu'on le croit, qui se font avorter par leur propre moyen, le plus souvent dangereux, parce qu'igorantes, et qui procurent ainsi aux médecins et chirurgiens des quantités de métrite, salpingite, etc., d'opérations allant jusqu'à la castration totale. Ces messieurs ne disent rien, cela fait trop bien leurs affaires.

A ce sujet, la doctoresse Lagroua Weill-Hallé a eu le courage de lancer un cri d'alarme en publiant son livre « La Grand-Peur d'Aimer ».

Femme, défends-toi. Tu as droit à l'amour, mais ne te laisse plus ravaler au rang de femelle, en pourvoyeuse de charnier. Il faut que tu luttes pour que l'enfant que tu auras désiré puisse vivre dans la joie et la paix, c'est-à-dire, dans une humanité digne de ce nom.

JANINE

POUR EVITER TOUTE EQUIVOQUE

La Deuxième Union Régionale (Paris) de la C. N. T. de langue française, tient à préciser par le présent communiqué qu'elle n'a collaboré en aucune façon au meeting organisé le 20 mai à 9 heures 30, grande salle de la Mutualité, à Paris, par la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens (C. F. T. C.) et la C. G. T. Force Ouvrière (C. G. T. F. O.).

Pour l'Assemblée Générale
Le Secrétaire

ASSEZ DE SANG

Paris, le Rocher Noir, Tunis, les partis politiques réclament des tribunaux d'exception, demandent des têtes ; au nom de son unité à faire la « Gauche » veut du sang.

La « Droite », la bourgeoisie, le militarisme, le cléricalisme, Oran, Alger, l'O. A. S., prennent leur part de sang.

F. L. N. et M. N. A. font également couler le sang.

Du sang, toujours du sang, encore du sang.

Depuis très longtemps la tragique Algérie connait le prix du sang, les répressions sauvages ; musulmans, européens, non engagés dans un camp ou dans l'autre, sont autant d'innocents que l'on tue... pour tuer.

C'est à eux que je pense. Ils sont victimes d'une lutte qui ne leur apportera pas le bonheur. Exploités avant le 13 mai 1958, et après, les travailleurs musulmans et européens d'Algérie le seront encore après le référendum algérien du premier dimanche de juillet. Les maîtres ne seront plus les mêmes, mais la servitude sera pareille.

Chaque matin le bon peuple français trouve dans la presse sa ration de sang, de menaces. Jadis, ce peuple au cœur sensible bougeait pour Berlin, pour Budapest, pour Suez, mais depuis l'action des officiers sur le Forum d'Alger, un 13 mai 1958, ce bon peuple ne cherche plus à comprendre. D'abord, depuis ce 13 mai 1958, il y a eu la semaine des barricades sous le signe de l'Algérie française ; ensuite les journées du «quarteron de généraux» ; les brutalités du 8 février 1962 ; les divertissements activistes à Bab-el-Oued ; la tragédie de la rue d'Isly : Du sang, sur cinq colonnes *à la une*.

Oui, les militants d'un camp ou de l'autre ont besoin de ce sang pour se fortifier dans leurs ambitions politiques. Ce sang qu'ils font couler, c'est pour la juste cause ; dans les mosquées, les églises, les tueurs demandent pardon à Dieu ; le tour est joué.

Pour voiler ce drame, on nous gave de discours, de référendums. Des « Je vous ai compris », des « C'est une question de bon sens », « La France », « Vive la République », nous en avons plein notre musette.

Hélas, les paroles passent, mais restent les tirs à vue, sans sommation, à la mitrailleuse lourde, jadis contre les musulmans, ce jour contre les européens, demain contre nous lorsque nous réclamerons du pain, du travail, la liberté. Oui, il sera dur de vivre dans cet hexagone, créé et dirigé par le financier Pompidou, sur ordre de qui vous savez.

Drame sanglant, triste image d'une Algérie qui, pourtant, a droit à son indépendance, non seulement par la décolonisation, mais par une lutte contre toutes les séquelles du capitalisme.

Ce sang pourra-t-il demain être lavé ; la paix permettra-t-elle aux travailleurs musulmans, européens de fraterniser ; de préparer ensemble en Europe, en Afrique, ce grand moyen d'émancipation humaine pour la socialisation, la colectivisation des moyens de production.

Assez de sang ! Travailleurs musulmans, européens d'Algérie, cessez de vous entre-tuer pour défendre les hommes qui d'un côté comme de l'autre ne seront toujours que vos exploiteurs ; chefs de ceci, chefs de cela, ils vous font trouer la peau, pour, eux, jouir de la vie.

Y. M. BIGET

NE SOYONS PAS DUPES

L'avantage des armes nucléaires est de rendre la guerre « politiquement » impossible. Les gouvernements des deux blocs ont trop peur de ses conséquences exterminatrices pour se lancer dans pareille aventure. Il reste néanmoins, qu'une maladresse, le geste d'un fou — et les armées sont infestées de ces aventuriers — puisse la provoquer.

La pire erreur, dans cette ambiance de terreur, serait de croire que la cessation de la fabrication des engins nucléaires pourrait engendrer un état de paix durable.

Le seul avantage qui en résulterait dans l'immédiat, serait de supprimer les retombées radio actives dont nous subissons déjà les effets néfastes malgré les dires de certains scientifiques qui sont le déshonneur de notre humanité.

La terreur nucléaire est la seule garantie de paix, car les armements classiques permettraient d'atteindre les mêmes résultats quoique dans un temps plus long. Rappelons nous que Tokio fut bombardée au napalm par deux vagues successives d'avions, et que quatre heures après, la ville n'existait plus et comptait plus de cent mille mort : soyez sûrs *qu'on ferait mieux la prochaine fois*.

Le danger nucléaire disparu, les Etats-Unis, forts de leur suprématie industrielle et de leur isolement relatif, n'hésiteraient pas un instant à provoquer une guerre dans l'espoir que leur supériorité industrielle leur assurerait la victoire.

Le bloc russo-chinois, fort de ses masses innombrables, sûr d'occuper l'Europe, pourrait envisager une guerre qui, tôt ou tard, provoquerait l'extermination des Etats-Unis.

Et qu'on le sache bien, la puissance réciproque des deux blocs, leurs armements actuels appuyés sur la fécondité chimique de leurs laboratoires, donneraient à cette guerre une puissance dévastatrice incroyable. D'ailleurs, si l'un des deux adversaires sentait la partie perdue, il n'hésiterait pas à recourir à l'arme prohibée.

Le fait que les occidentaux taisent soigneusement ces vérités élémentaires, prouve leur duplicité dans la campagne antinucléaire. Il est certain que la suppression des engins nucléaires, si elle n'est assortie d'un désarmement immédiat et général, mieux vaut en rester à un état de guerre froide qui, s'il ne nous offre aucune garantie formelle, s'il nous intoxique sous un ciel pur et complice..., laisse une chance à l'ignoble passivité des masses ouvrières de tous les pays : « *car il n'y a pas d'armements possibles si les travailleurs se refusent à leur fabrication.*»

Voyons le désarmement. Supposons que les deux parties parviennent à un accord sur son caractère immédiat, général et total.

Un politechnicien du parti socialiste, le célèbre J. Moch, écrivait récemment, dans une revue socialiste, ce que le désarmement pourrait être. Je le résume :

1°. — La création d'une armée internationale pour protéger la paix.

2°. — La suppression des armées nationales défensives, mais la création d'un contingent militaire formé de volontaires, qui serait chargé d'accroitre la force répressive de la police contre tout mouvement subversif menaçant l'Etat ; c'est-à-dire, que l'étranger cesserait d'être l'ennemi héréditaire et traditionnel, mais *que le peuple lui-même, deviendrait le danger de ses propres institutions.*

3°. — Une police importante... on s'en doutait...

Et les deux blocs, dans leurs propositions respectives n'ont pas tenu un autre langage que celui du célèbre socialiste J. Moch.

Le désarmement entre Etats capitaliste est donc une impossibilité pratique.

En supposant une trêve fondée sur une limitation des armements, les seuls avantages seraient de supprimer les retombées radio-actives, de réduire les charges des Etats, et ce serait certainement des avantages immédiats mais limités dans le temps... La guerre est une fonction des Etats capitalistes ; froide, elle atténue leurs déboires, elle est une nécessité de leurs économies, «car ils sont incapables de convertir leurs fabriques d'armements en fabrications de paix, et d'assurer le réemploi de la main d'œuvre libérée sans mettre en péril le profit, les salaires et les prix.»

Ne soyons pas dupes, la campagne pour le désarmement, et surtout celle pour la suppression des engins atomiques, procède d'une savante orchestration à laquelle participent avec une habileté diabolique tous les maîtres des peuples, et, leur apportant un appui sans lequel ils seraient tôt vaincus dans leurs spéculations barbares, tous les travailleurs du monde entier dont la stupidité, l'inconscience ce et la lâcheté sont remarquables et douloureuses.

J. B.

Il vaut mieux allumer une seule et minuscule chandelle que de maudire l'obscuriré.

CONFUCIUS

MISE EN GARDE

Les responsables de l'U. L. C. N. T. de St-Etienne tiennent à rendre public que Jean SEIGNE, ex-trésorier de notre Organisation, ne peut en aucun cas se réclamer de la C. N. T. Son comportement équivoque, et sa façon de gérer pendant huit ans la trésorerie, nous empêchent de lui donner le quitus pour cette désastreuse gestion.

Son attitude est incompatible avec le titre de membre de la C. N. T.

Nous fournirons toutes précisions sur l'action néfaste menée par cet individu dans la région sétphanoise.

Le Bureau de l'Union Locale de la C. N. T. de St-Etienne

Para que la solidaridad internacional sea efectiva, ¡boicot económico a la España de Franco!

Jaque al fascismo ibérico

UN periodo considerable de silencio, de inactividad en la lucha española, daba margen a que ciertos pesimistas justificaran la creencia de que el régimen que tiraniza nuestro pueblo se eternizaría, sostenido como lo está por la violencia y continua represión que ejerce contra la clase laboriosa.

Pero, dentro de este silencio, de la aparente indiferencia hacia la opresión que mostraban los antifascistas españoles, se estaba gestando el mayor movimiento de oposición al fascismo que se ha registrado desde que fuimos vencidos los luchadores de la libertad hace veintitrés años.

Los trabajadores españoles, con su magnífico gesto huelguístico, ha dado el más rotundo mentís a los que consideraban invulnerable la dictadura, creyendo imposible un nuevo resurgir de las multitudes productoras. Levantando con su digno ejemplo de abnegación y gallardía, el entusiasmo, la esperanza, no ya de los que luchan en el Interior, sino hasta la de los antifascistas exilados, un tanto decaída por las decepciones que a través del tiempo se llevan sufridas.

Cuando trazamos las presentes líneas, una ola de huelgas, de movimientos de protesta se están sucediendo en España que abarcan casi toda la Península Ibérica. Desde Cádiz a Bilbao, desde Valencia a Portugal, los trabajadores, los antifascistas, están dando pruebas de una tenacidad, de una voluntad de acción que irradia en la conciencia de los hombres de espíritu libre del mundo entero.

De ahí que viendo con simpatía, interesándonos por todos los movimientos que tiendan hacia la liberación de nuestros país, estemos inquietos, absorvidos por la adquisición de noticias, de información continua, atentos a todos los comentarios.

Dado que los compañeros, los antifascistas exilados deben estar informados por la prensa de distintos matices, así como por las emisiones de la radio, los sucesos que se están desarrollando allende los Pirineos, evitamos extendernos en consideraciones en torno a los mismos.

No obstante, no podemos silenciar, ello sería injusto, el dar a conocer las características de la primera huelga efectuada de las muchas que están teniendo lugar en España. Quizás por ser nuestra, por haber tenido lugar en una comarca genuinamente libertaria, sí, LIBERTARIA, pese a la falta de fe, a la renuncia ideológica de algunos confederales, no se ha hecho referencia alguna en torno a la misma. Ni la radio, ni los periódicos, ni nadie que sepamos, ha hecho comentario público de este movimiento. Y, sin embargo, repetimos, fue la que precedió a los distintos movimientos que actualmente se están desarrollando en Iberia.

El día primero de abril, próximo pasado, fecha de la victoria para el fascismo español, los viticultores de Jerez de la Frontera, de acuerdo con los de Sanlúcar de Barrameda, Puerto de Santa María, Chipiona, Rota, Tribujena y otros, la celebraron jubilosamente, rompiendo el silencio, la mordaza impuesta por el fascismo, y en un gesto viril, abnegado, se declararon en huelga, pidiendo aumento de salario.

La burguesía jerezana, tradicionalmente la más cerril y obtusa del mundo, para intimidar a los huelguistas recurrió a su forma clásica en aquella comarca de raigambre libertaria: Mandando a sus encargados a contratar esquiroles a los pueblos más míseros de la provincia.

Pero esta vez, ante el problema que se les planteaba a los trabajadores de la vid, antes que dejarlos sucumbir, de someterse a los caprichos injustos de la patronal, los campesinos de toda la comarca, en gesto solidario, digno de luchadores conscientes, secundaron la huelga que tenían planteada sus hermanos viticultores, demostrando, con tan alto y honroso ejemplo, que germina en su conciencia las ideas redentoras que con tanto entusiasmo les propagaban los compañeros Venegas, los Barragán, los Martínez, los Puerto, los Onorio, los Oliva, los Exquio, los Tejero, los Gago, los Ballester y tantos otros inmolados por la barbarie organizada.

A medida que pasaban los días se exteriorizaba la huelga. El ánimo decidido de los trabajadores iba en aumento. Tanto fue así, que incluso en la plaza pública de Sanlúcar de Barrameda, donde se habían concentrado más de tres mil trabajadores, se improvisó una tribuna que fue ocupada por algunos de los reunidos para manifestar su decisión de continuar luchando hasta conseguir las mejoras económicas que habían pedido a la buerguesía.

Esta, impotente para reprimir por la fuerza, como tiene por costumbre, el movimiento huelguístico, ante la gravedad de la situación, ante la magnitud del problema, concedió, nueve días después, las reivindicaciones que tan justamente pedían los trabajadores.

El miedo, el pánico manifestado por las multitudes trabajadoras ha sido uno de los principales factores que han ayudado al sostenimiento del régimen franquista. Este miedo, el estado de desconfianza que reinaba entre los propios elementos de oposición, está desapareciendo. La etapa de indecisión, de sometimiento al dictador, está siendo franqueada por el espíritu progresista del pueblo. Los trabajadores van probando su fuerza, se van recuperando hacia la lucha.

El exilio debe aprovechar la ocasión que nos están dando los compañeros del Interior, e imitando su ejemplo, poner en juego todos los medios que estén a nuestro alcance para derrocar al fascismo ibérico. **J. HIRALDO**

UMBRAL

SUMARIO del número 5:

Víctor García: **PROS Y CONTRAS. AMERICA EN LA POLEMICA.**

Campio Carpio: **ESTE ANGEL SAMBLANCAT.**

Angel Samblancat: **EL CAPITULO SINIESTRO.**

Luis Capdevila: **SUSANA MARCH EN LA POESIA Y LA NOVELA DE SU TIEMPO.**

Z.: **ANTONIO DVORAK** (Familiaridad con los músicos).

C. C.: **BUSCANDO LA RUTA POR EL CAMINO DE LOS MAESTROS** (fin).

Fernando Valera: **HACIA UNA POESIA ABSTRACTA** (fantasía filosófica).

Sol Pasamar: **JESUS LOPEZ PACHECO.**

Jesús López Pacheco: **«PONGO LA MANO SOBRE ESPAÑA»** (poesías).

Cristóbal Vega Alvarez: **FRAGMENTO DE UNA REPLICA.**

William Rose: **EL PERRO GUARDIAN.**

Eugen Relgis: **LOS ULTIMOS AÑOS DE STEFAN ZWEIG EN SUDAMERICA.**

Père Bosch Gimpera: **CIVILIZACIONES PREHISPANICAS.**

José Viadiu: **CANTARES POPULARES.**

«La Escena», «La Pantalla», «Libros», «Noticiario», grabados y notas de actualidad. UMBRAL es la revista literaria del exilio. Ayúdate ayudándola, compañero.

Actividades antifranquista en Italia

Cada semana podríamos registrar en nuestras columnas las actividades antifranquistas que se desarrollan en cada provincia o en cada localidad importante de Italia. La campaña, iniciada por nuestros compañeros, ha logrado resonancia y audiencia en los sectores más diversos, hasta el punto de que —poco antes de morir— Giovanna Berneri ponía en guardia a los compañeros ante roces posibles en la tribuna pública, en un codo con codo probable con los comunistas italianos. Umberto Marzochi, verdadero adalid de esta campaña solidaria, corre Italia a lo ancho y a lo largo aportando su contribución infatigable y entusiasta.

∴

Los días 18 y 19 de marzo, en SESTRI PONENTE (barriada de Génova), tuvo lugar une Conferencia antifranquista organizada por un grupo de militantes, entre quienes se cuenta a Mancuso y a Franco Leggio. Además de diversas delegaciones de grupos y de representaciones U. S. I. (sindicales) de varias localidades de Italia, se hallaba el compañero Persici, de Marsella, en representación de la A. I. T. El tema esencial de la Conferencia se centró en el deseo de organizar una amplia labor antifranquista. Se decidió constituir un Comité de Propaganda que se encargará de poner en práctica las iniciativas que se susciten y de traducir todo cuanto documento útil llegue a sus manos.

∴

Por su parte, la F. A. Italiana, además de ampliar campaña de prensa, organizó un acto público en Génova el reciente domingo 13 de mayo. Participaron como oradores los compañeros Di Rosa, Marzocchi, Borghi y Federica Montseny. Varias cuestiones candentes fueron evocadas en este mitin. Se recordó el atentado realizado contra el Consulado español de Génova (1949) y se estableció un paralelo moral con el atentado similar acaecido en Ginebra (1961). Los autores de estos atentados se presentaron ante los jueces explicando los motivos justicieros de su acto de rebeldía. Los de Génova fueron absueltos. Los de Ginebra pasarían a juicio el lunes 21 de mayo. Federica Montseny informó a los asistentes acerca de la álgida situación por la que atraviesa España.

∴

En la tarde del mismo 13 de mayo tuvo lugar en Génova una reunión a la que, además de los ya citados, participaron: Mantovani, Mazzuchelli, Siracusa, Chesa y otros más. El objeto era el coordinar una serie de actividades en pro de la liberación de España.

∴

El 15 de mayo se reunieron en Roma varios delegados componentes del Movimiento Juvenil Antifascista por la liberación de España. Decidieron lanzar un manifiesto que habría de repartirse en la manifestación que tendría lugar el jueves 17 de mayo en la laza Mastal, de Roma. Firman el manifiesto nueve organizaciones juveniles de diferentes sectores políticos sociales y sindicales.

∴

El número de «Umanita Nova», de fecha 13 de mayo, dedicó su cuarta página a «Cartel Mural», a dos tintas, a la situación española, insertando un vibrante manifiesto de la F. A. Italiana.

∴

La Federación Anarquista de la región Romanola lanzó un vibrante manifiesto de solidaridad con los mineros de Asturias y con todos los huelguistas de España, anatemizando al franquismo.

∴

La O. R. U. N., organo representativo universitario napolitano, lanzó un manifiesto de solidaridad con los estudiantes y obreros portugueses y españoles que luchan contra la tiranía. Organizaron, además, una reunión pública en la que intervinieron, para sabotearla, elementos fascistas. Hubo un saldo de heridos y de magullados. Como consecuencia, los grupos anarquistas locales organizaron otro acto.

GONILDE

PARIS. — Adhesión callejera a los huelguistas de España.

ANTENA

Situación de las huelgas

MADRID. — Contrariamente a lo que esperaba el gobierno, las huelgas no se solucionaron el lunes día 21 con la reincorporación de los trabajadores al trabajo. Con ligeras variantes, en Asturias, León y Vascongadas el paro mantiene su importancia vital, no importándoles a los huelguistas las privaciones inherentes a su gesto de protesta. «Hambre sin trabajar — aseguran — se aguanta mejor que hambre trabajando». Organismos clericales, abusando de la situación, tratan de atraerse la simpatía de los huelguistas ofreciendo ayuda a las familias.

BARCELONA. — La Maquinista, la Seat y la Hispano han cerrado sus puertas por orden del gobernador. Debido a este poncio — pálido reflejo del delirante Acedo Colunga — la huelga parece convertirse en lock-out.

Témese en las « altas esferas » una huelga general del Arte Fabril (tejidos). Al efecto huelgan varias casas, entre ellas « a can Batlló ». En Sabadell, Manresa y Tarrasa la huelga se extiende y en otras poblaciones industriales se empieza por la huelga de brazos caídos. En los medios obreros de Badalona reina efervescencia.

Los obreros huelguistas, entre la capital y la provincia industrial suman 50.000, según datos recibidos el 25 de mayo.

MADRID. — La huelga ha ganado esta capital al margen de los llamamientos comunistas. En Villaverde los obreros de una importante manufactura declararon la huelga de brazos caídos, siendo arrojados de la fábrica por la policía. De este hecho mil obreros se encuentran sumados al movimiento huelguista. Los trabajadores del radio de Madrid se van añadiendo al conflicto, y corren insistentes rumores de que los trabajadores del transporte urbano van a paralizar los servicios si en plazo breve no se les aumentan los salarios.

El movimiento protestatario de los obreros españoles, en general es muy bien visto por la población, esperándose del mismo la desvirtualización del régimen franquista.

La nueva política del gobierno consiste en efectuar muchas detenciones de huelguistas a título de intromisión de agitadores en el conflicto económico, poniendo en evidencia su incapacidad y la quiebra total de los sindicatos oficiales. El pueblo tiene fundadas esperanzas en ver peligrosamente comprometido al régimen.

Por su parte, el ministro Solís se ha dirigido por radio a los huelguistas asturianos pidiéndoles que por patriotismo acudan a sus normales ocupaciones. Esto y la calificación de comunistas contra los huelguistas que más se destacan en la animación del conflicto, es lo único que han dicho los diarios referente a las huelgas de toda España.

En la sede madrileña de los sindicatos oficiales impera el desanimo debido al desaire recibido de los trabajadores españoles. En voz baja en la «jefatura» sindicalista se conviene que hasta aquí (26 de mayo) han participado en las huelgas unos 350.000 productores.

Para rehabilitar ese sistema de organización franquista, el Gobierno llega a la concesión del aumento de un 60 a un 75 por 100 en los salarios de los mineros, a condición de que el próximo lunes se reintegren al trabajo.

La metalurgia de Madrid está totalmente paralizada a causa de la huelga.

La Duro Felguera ha cerrado sus puertas a sus 14.000 obreros por orden gubernativa, a causa del endurecimiento de los huelguistas. A notar, la antigua trayectoria cenetista de los obreros felguerinos.

En Bilbao mantienen la huelga más de 40.000 operarios.

Las huelgas de El Ferrol y Vigo se han extendido a La Coruña, contaminando a la industria pesquera.

En la provincia de Barcelona la huelga ha prendido en las minerías pirenaicas, esto es, en Figols y Guardiola de Bagá. Huelguistas, en número de 500, se niegan a salir del fondo, en el que retienen a dos ingenieros.

En Barcelona, los católicos organizaron una comitiva de obreros que se dirigió a la catedral para pedir al arzobispo Modrego Casaus que intercediera en favor de los huelguistas. A la salida de los comisionados la policía secundó la comedia preguntando la filiación de los mismos, dando motivo a que Modrego Casaus defendiera los derechos de la Iglesia en la España católica, etc. Estas preparaciones espectaculares no alcanzan ninguna influencia en el seno de las multitudes trabajadoras, anticlericales como siempre.

En Zaragoza, los tranviarios, descontentos por la negativa de la empresa en aumentarles el sueldo, aplican el «sistema tortuga» en los trayectos, provocando una ausencia de pasajeros.

Hay huelgas en Salamanca y en la provincia de Jaén, todas de tipo agrario.

El gobierno ha despojado de poderes al gobernador civil, pasando el mando de la provincia al capitán general.

Franco ha dicho en el cerro Garabitos que las exigencias de los huelguistas no responden a la realidad económica de España, pero ha omitido comparar su capacidad de compra con la de los trabajadores.

∴

CARMELO DE LAS MORENAS

MADRID. — Ha expirado el general Carmelo de las Morenas a la edad de 68 años. Había tomado parte en las guerras de Marruecos. Al estallar la guerra civil se trasladó de París a Burgos para ponerse a la disposición de los insurrectos. En la contienda brilló poco, pero en la postguerra consiguió buena cosecha de enchufes, uno de ellos la dirección general de Aeropuertos.

NO PARARON LA CAIDA

MURCIA. — En las pruebas de paracaidismo militar efectuadas en la base de Alcantarilla, perecieron el sargento brigada Jacinto López Saez y el capellán castrense Aquilino López Turienzo. No se les desplegó el paracaídas respectivo y se estrellaron contra el suelo.

Al periodismo franquista

Las emisoras francesas y de otros países europeos, la prensa, nos tienen al corriente de la gran agitación huelguística y social que vive España, particularmente desde mediados del mes de abril, y nos informan también de que la prensa española silencia estos hechos, como restringe a una simple difusión local o provincial el discurso que dió por radio el señor Solís, por cierto nada suave, «invitando» a los huelguistas a reintegrarse al trabajo y prometiéndoles para después los aumentos y la libertad de sus compañeros presos.

Queremos cerciorarnos mejor de este incalificable escamoteo de información al pueblo español que es el que mejor debiera estar informado, e interrogamos a una familia recién llegada de España.

NO SABEN NADA DE ESTAS HUELGAS, de manifestaciones ni protestas estudiantiles.

¿Viven, pues, en el limbo? Cierto que no son del Norte, ni de Madrid, ni de Barcelona, pero han atravesado algunas de estas capitales, han pasado horas y más horas de viaje, donde todo se comenta o se oye comentar. Pues, NADA.

Ojeo un diario falangista de estos días, ¡ni media palabra!

¡Cuánto miedo y cinismo!

¿Hasta cuándo la mordaza, señores periodistas?

Ya sabemos que el culto a la verdad no es planta que se cultive en el periodismo oficial; pero, por lo menos, por inquietud, por «sangre» profesional, el culto a lo *sensacional*, señores, ¿por qué no lo practican?

Y si tanto les apuran, si tanto les atormentan, ustedes, los mejores, los que aparte el puchero les ha llevado al periodismo un poco de amor, de gusto profesional, ¿por qué no se atreven a un acto de dignidad y hombría y, ¡siquiera por un día! «prescindir» del censor o se declaran en huelga pidiendo, mejor que el aumento de sueldo, el derecho a la libre expresión?

Si, ya sabemos que la cosa se pondría fea para ustedes, que las «caricias» de su «Caudillo» no iban a ser flojas. Que un simple artículo satírico enjuiciando el «negocio» de las «Viviendas Protegidas» lamentando la inundación de que habían sido víctimas, al primer aguacero, sus moradores, le valió a un periodista la retirada de su carnet y cese de función por un tiempo; pero la complicidad, señores, con tanta farsa y mentira, es mucho peor.

En lugar de «ignorar» lo que no ignoran, en lugar de tragarse su indignación, si es que la sienten, siquiera por ese amorcito a lo profesional de contar lo que pasa de trascendental en el día, ¡digan lo que ocurre en España! Y si no les dejan, hagan lo que los huelguistas en Asturias, en Vizcaya, León, Sabunto, Cataluña, Andalucía, España toda. Quizás en la clandestinidad la noticia circule y el ejemplo cunda. Hagan lo que los estudiantes de Portugal, Madrid y Barcelona, ¡protesten! ¡Rebélense! ¡Hora es ya!

A. F. BORRAS

Los detractores de la Historia

HABÍA prometido un canto al pueblo español, un canto donde se destacara el minero astur-leonés, donde apareciera la raza de bronce del pueblo vasco, donde surgiera Cataluña rebelde como fuente de sacrificios seculares; no faltaría en esta oda Andalucía descalza macarena piadosa, pero impregnada de dignidad cuando se trata de defender el mendrugo, en fin, una canción a España, la irredenta, la incomprendida, la España inmortal de « Fuenteovejuna, todos a una », la de los Comuneros de Castilla, la de don Juan Ruiz de Alarcón, don Francisco de Quevedo, Cervantes, Calderón, Lope de Vega, Velázquez, Murillo, Goya, y nuestros inmortales contemporáneos, García Lorca, Machado, don Miguel de Unamuno y el tierno pastorcillo poeta Miguel Hernández, muerto en las mazmorras de Franco.

Todavía no está hecho este canto, porque esperaba una gesta digna de nuestro pueblo de milagros, de saltos y de sorpresas para sus asesinos y sus detractores: Gloria, pues, a todos los huelguistas de nuestro pueblo sufrido; gloria a nuestras raíces de amapola, loor a nuestras semillas de sangre desparramadas por los llanos, los páramos, los yermos y los terruños fecundos de nuestra tierra mártir.

Había leído la prensa de estos últimos días, sin conseguir sacar en claro una sola verdad. Los periodistas están sujetos a las extremidades políticas, y cuando no es así, son escritores de gacetilla, de dimes y diretes principescos, bodas y rupturas notables, chismes, divorcios y trivialidades de portera, que nada interesan a quienes gastan sus horas entre el trabajo y el interminable desplazamiento de cada día.

Hacía ya muchos años que, acostumbrado al periódico y revistas mundanas no hacía cuidado de cuantas humillaciones se le han hecho al pueblo español, eso sí mi única consolación es hacer de mis hijos tres luchadores más contra las instituciones burgueso-clericales, raíces de nuestra continuación, enseñándoles con perfección la lengua del padre y de la madre, castellano y catalán, precisándoles el motivo de nuestro destierro, y el sentido auténtico de nuestro odio al totalitarismo. Estamos ya maduros de vejaciones y malhayan los malditos que siguen escupiendo sobre la tumba anónima de nuestros titanes de la guerra y de la revolución española. La Historia se escribe como se toma y como se quiere, pero lo más odioso de la Historia es la mentira, porque está destinada a engañar las generaciones futuras y el populacho inconsciente de un pueblo que se valora de ser culto.

Precisamente, con esto de las huelgas en España, recuerdo haber leído una canallada escrita por un hijo de madre y de padre, Jean Creach, ensayo avieso y mal intencionado aparecido en la revista francesa «Historia» bajo el título: « Comment Franco prit le pouvoir» (Cómo Franco tomó el poder).

Dice este individuo que las elecciones de febrero del 36, dieron el triunfo al Frente Popular, pero que fueron trucadas. Graves incidentes ocurrieron por la noche, «la populace a fait flamber des couvents, pillé des églises, massacré des prêtres et des religieux à travers de toute l'Espagne.»

No queremos enumerar todas las mentiras que este señor lanza contra España y contra el pueblo español. No menciona los crímens de la Falange contra los trabajadores, crímenes contados por centenares de miles, no habla de la Iglesia intolerante y cerril en armas contra el pueblo, bendiciendo cañones y aviones para matar mujeres, niños, ancianos mutilados, habla del prestigio de Franco en la guerra de Africa contra el pueblo marroquíe, escupe su veneno contra Cataluña « independiente », « España desangrada », y entre otros disparates que los comunistas estarán satisfechos de su factura gratuita. Continúa: «Un régime de grèves chroniques s'instituait: de 1934 à 1936, l'Espagne eut constamment six cents mille chômeurs, que le parti communiste prit en mains.» En España no había comunistas. Estos han sido siempre fabricados por la propaganda facha, y siguen siendo prefabricados por los esquizofrénicos asalariados de la prensa.

A este artículo fascista lo acompañan algunas fotos de Franco, Mola y otros militares facciosos, y otras ilustraciones donde puede verse a los « rojos » blandiendo « banderas comunistas », y con algún santón de yeso tumbado en la calle.

Ahora nos preguntamos: ¿Cómo una revista tan seria como «Historia» se atreve a publicar un trabajo donde se percibe el odio por un pueblo y la admiración por un criminal de guerra como Franco? Pedimos a nuestros compañeros y amigos que no pierdan tiempo y dinero por esta mala y perniciosa publicación por ser un insulto para España y para nuestros muertos caídos en los campos, en las cárceles frente al piquete de ejecución y en el doloroso exilio. Señalamos la canallada contra la dignidad, el honor y la libertad de España, en « Historia » núm. 176, julio 1961, páginas 42 al 50.

Un canto he prometido a nuestro pueblo, una oda de amor y esperanza por España, que me hace llorar y por la cual educo a mis raíces, un himno de admiración por los heroicos huelguistas de abril, mayo y los meses venideros, un canto de desprecio y repugnancia por los periodistas y escritores extranjeros, quienes por un tanto a la línea arrojan las más innobles calumnias contra el pueblo más sufrido y más valiente de Europa: España inmortal de Don Quijote de la Mancha.

VOLGA MARCOS

Revista «CENIT»

SUMARIO del número 137:

Plácido Bravo: «Hoja por hoja». Floreal Ocaña: «Los determinismos». J. M. Gironella: «En el tren de Portbou a Barcelona». Cosme Paules: «El tono de una revista». Severino Campos: «Modalidades y esencia autoritaria». Puyol: «Del osario». Ildefonso: «El inadaptado». Federica Montseny: «Los ecos de la tragedia de Chicago». J. Ferrer: «Santo Domingo de Guzmán». Angel Samblancat: «Dos Américas distintas, pero iguales». Amparo Poch Gascón: «Valor del principio individualista». V. M.: «Dos sueños de Pacificus». «La masonería», según Bakunin. Denis: «El cortesano». Víctor García: «El pensamiento anarquista (folletón).

1 NF ejemplar.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE: TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal: Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du
« COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à: Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget de l'Isle à St-Etienne. — Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, à St-Etienne

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue **Chevreul**
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

Balboa en el Darien

EL idilio de Balboa con la princesa india, de raza cuna o gaaymi, nombrada Anayansi, por el Urabá, broncifica mi tesis de que los españoles de la aventura, con sus asaltos y atracos militrónchicos y religionales en el siglo XVI, que hoy Redita Vaganundi no conquistaron nada trascendente, en el neo-baúlmundo. Si acaso, algún catarro gripal o mortífera fiebre palúdica.

El continente no cayó por las bravas en manos de los sedientos de guanin y perlas de 31 quilates. La leyenda de que aquí se les vio bajar del cielo como dioses al chinchorro vernáculo; que su cañón era el trueno, el fogonazo de sus mosquetes el relámpago y su caballería la jacacóndor de Júpiter Olímpico, son puras papas; meritito puré de habas.

América les fue gratuitamente entregada a los intrusos por el descalzo crónico y la despellejada mujer nativa. Toda otra interpretaci'n del fenómeno, fuera de ésta, que raya en lo humanisimo, es romance, lirismo y feria.

En el Perú, ni a peñazos se defendió la oligarquía incaica. Las hijas del Sol iban muy pollerudas a emborracharse con los extremeños, patas al vigamen, en las tabernas. La Rota de rotos fué para ellos otra montanero de bellotos de engrase. ¿Cómo, sino, un manojo de desharrapados iba a hacer frente a 30 mil fierabrases del Tahuantinsuyo? ¿No poniendo éstos las lanzas punta abajo y los pies en polvorosa, o polvo rosa.

En Cajamarca ocurrió algo parecido a los asombros de los jergianos en Iso y en Arbelas. Alejandro de Macedonia dio la batalla a un harem de Sisigambis y Estatiras y lo hizo polvo en un ataque. De los Inmortales del Golfo Pérsico, no hubo ni olor. Aunque Dario y sus sátrapas eran un hatajo de golfos.

El derrumbe del moctezumato lo explican el teocali, lo sométicu y el apetito con que los de arriba se les comian a los de abajo el corazón, sacado palpitante del pecho con un navajón de obsidiana.

El teule de don Hernán no tuvo que hacerle muchas carantonias a la Malinche, para echársela al plato. Ni sus capitanes a las vírgenes de Tlascala, que mascaban el maiz para el pulque. Moctezuma no era menos predón que Atabaliba. Sus caballeros águilas tenian un vuelo de milorchos. Y sus rotarios tigres apenas pasaban de zorrillos. La pera estaba madura para desprenderse del árbol; y fue a darles a nuestros turistas en la boca. La pacada de desertores que desembarcó en Ulúa, no tuvo que hacer más que descerrajarse de varillas, y engullirse la guayaba sin pelar.

La joven cacica panameña Anayansi cumplió entre las iguanas del Istmo la misión de sus congéneres en el Plata, el Orinoco, el Misipipi y otras orinas y pipies: dar el mamey de sus labios; ofrecer la totuma (vaso de calabaza) de su cuerpo lleno de chicha; abrirse de calcero en el baile del guayacán, para acoger los electrones que hacia sus entrañas partían. No hay oración a los núcleos, con las velas por todo lo alto que haya sido más misericordemente escuchada.

Istmo-américa era un mosaico y una tablanchina de taifas y taifeños alguno con 80 mujeres para él solo Ponca, Abibeiba, Cemaco, Abraiba Comagre, Careta, Abenameche; y un banderio más de víboras voladoras con Estados jaguar o puma, que no eran más que manglares, esteros, cenagal, lacustria, anegadizos, tembladerás; focos de malaria y de zancudos. El indio allí era menos que una hormiga arriera. A la mujer cubríasela como el zaino o tocin a su costilla. La gente, para no ser pasto de caimanes, que de una cucharada se tragaban una canoa, con su tripulación y todo, vivian en barbacoas o barracas, hechas con ramaje en la copas de los jobos.

Balboa habia montado un establecimiento u orden civil de timbas, cafés, rescates, iglesia con garrapata latina y soldados de bandidada en Santa María la Antigua del Darién. Este covachón de murciélagos mordedores, que trinchaban una gallina en el aire, se hizo temible. Y el cacique Careta, para que no lo tirasen a los alanos, hubo de comprar al maravedí de la honra de su hija la alianza con los representantes de la filuteria de godones de Santo Domingo, entregándole al jefe español la doncellez de la pequeña Anayansi, prometida a un sigisbeo indígena.

Los ojos de ala de zopilote de la novia se enamoraron de los de ángel azul de Núñez y de su barba color Jerez, manando de un tonel de Chipiona.

La Venus de cobre, el turpial de carne de canela, fue la musa del Domecq. Le descubrió la guanábana al «egregius digladiator» de Angleria el tesoro del Dabaibe, traicionando a su casta por querencia del forzador. Le indicó el camino del Mar del Sur (Pacífico, Perú, Chile). Le reveló que los esclavos que le regalaban los caciques para la limpieza, eran chivatos que se destacaban para el acecho, con la comisión de matarlo mientras dormia. Tuvo a raya a los españoles que conspiraban contra el patrón y no esperaban más que una oportunidad para quitarle la adelantaduría; y mandaban emisarios a la Corona con dinero y al Consejo de buitres de Indias, llamando a un Pedravias que les ahorcase al rival.

La intriga y la ociosidad pudieron más que la juiciosidad. Y Vasco Núñez fue ajusticiado; degollándolo como a un conejo muleto en la plaza de Acla, un mediodia de enero de 1519. Pero, en la cintura violada del hemisferio, se habla el fobano de Vallecas, gracias al cucurrín que exhalaba el olor de almizcle de la cobra, y que tanto nos amó. ¡Anita, indita bonita!

ANGEL SAMBLANCAT

COMUNICADOS

Mitin en Burdeos

Patrocinado por «Force Ouvrière» y en solidaridad con los trabajadores españoles, se celebrará un GRAN MITIN de la Alianza Sindical el domingo 3 de junio, a las diez de la mañana, en el CINE DES CAPUCINS.

Tomarán parte: Oradores de la C. G. T. - F. O.; Pascual Tomás, secretario general de la U. G. T.; Roque Santamaría, secretario general de la C. N. T.

Compañeros, compañeras, españoles todos: Vuestra presencia en el gran Mitin de ALIANZA SINDICAL U.G.T. - C.N.T. vigorizará la protesta contra el franquismo y probará el recio espíritu de solidaridad con el pueblo español en su lucha por la libertad.

¡TODOS A ESTE GRANDIOSO MITIN, EL DIA 3 DE JUNIO DE 1962!

F. L. DE ALBI

Pone en conocimiento de toda la militancia que para el domingo 10 de junio esta F. Local organiza una jira al Lago St-Ferriol. Por la mañana, un compañero del cuadro de oradores de la Organización dará una conferencia charla.

DONATIVOS «TERRA LLUIRE»

Recaudaciones lista nº 1 60,00

Lista nº 2:

C. Parra (Mallemort) 5,00
Triach (París) 10,00
V. Artés (Lourdes) 5,00
Andreu (Bagnolet) 10,00
R. Llop (París) 10,00

AMIS DE HAN RYNER

Réunion samedi 2 juin, à 20 heures 45, au Café de la Gare, 3, place Saint-Michel (sous-sol) sous la présidence de Marcel Renot, vice-président de A. H. R.

« E. Armand, individualiste-anarchiste », avec Ixigrec, Lauron, Louis Simon. Puis une discussion amicale. Ensuite « actualités rynériennes ». Invitation cordiale aux sympathisants.

F. L. DE PARIS

Un acuerdo de la F. L. obliga a todos los compañeros a ponerse en contacto con el Comité de la F. L. Se encarece a todos los compañeros el cumplimiento del acuerdo de referencia.

S. I. A., SAINT-ETIENNE

Se congratula del gran éxito que tuvo el gran festival organizado por ella el día 18-2-62, y la grande aportación del grupo « El Progreso », así como los simpáticos « Vampires » con sus bailes modernos y la buena coordinación de todos, sin pasar por alto al compañero cómico, a la simpática bailarina Albita y el muy acertado recitador, el buen imitador « burgués » y todos los colaboradores, sin olvidar al gran número de público que supo aplaudir y guardar excelente conducta en buen español y libertario. SIA da las gracias a todos en general y llama a todo amante de la libertad y la solidaridad internacional a engrosar sus filas.

Por la sección : *M. Sánchez.*

F. L. DE MARSELLA

Celebrará Asamblea general el 3 de junio a las nueve y media de la mañana.

***

La Sección de Cultura y Propaganda comunica que tiene organizada une charla, que se celebrará el domingo día 10 de junio, a las nueve y media de la mañana, en el local de la C.N.T. francesa, Vieja Bolsa del Trabajo y en la que el compañero Luis Gallego disertará sobre el interesante tema « La juventud en la sociedad actual ». Fraternal invitación a afiliados y simpatizantes.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca asamblea general para el domingo 3 de junio, a las nueve y media de la mañana, en la Casa del Pueblo. Que ningún afiliado falte.

F. L. DE DIJON

Anuncia reunión general para el 10, a las nueve de la mañana, en el Café de la Comedia, Plaza del Teatro.

S. I. A., CONSEJO NACIONAL

Suscripción pro-huelguistas de España

A la vista de los acontecimientos producidos en España, este Consejo ha decidido abrir una suscripción internacional pro-huelguistas de España. Esta suscripción será destinada a la ayuda de las familias de los presos y de los despedidos que haya, consecuencia de la protesta obrera.

El Consejo Nacional abre la suscripción con un donativo de 50.000 antiguos francos, o 500 NF.

Las Secciones, Grupos de «Amis de S. I. A.», adherentes y simpatizantes pueden enviar sus donativos a: *Solidarité Internationale Antifasciste, C. C. P.* 1230-50, *Centre de Toulouse.*

¡Compañeros! ¡Demostremos con hechos que la solidaridad no es para nosotros una palabra vana! ¡Los que en España están dando ejemplo de valor y civismo, merecen que, por lo menos, no les falte nuestra ayuda.

(Comunicado recibido con retraso.)

REGIONAL ZONA NORTE

Recibido pro España

Federación Local de Paris : Viuda Guardamino 15; José Arpal 20; Continente 20; Uno de Alcolar 10; José Roy 10; Carlos Marcos 10; Francisca Vega 5; Joaquín Saliño 5; Salinas 10; Gillan 5; Julio Aguilar 50; Uno de Fosbach 5; Francisco Aguilera 5; Federación Local de Drancy 25.

F. Local de Nancy (Zona Este) : C. Gargallo 10; A. Martín 10; F. Usón 10; J. Usón 10; Angulo 10; Macías 10; Pardo 10; Martínez 10; Espinosa 10; Bareto 10; Barrios 10; P. Plazuelo 10; M. Pérez 10; A. Pérez 10; V. Cuenca 10; J. Lindo 10; S. López 10; Rosendo Pérez 10; Juan Núñez 10; Melich 10; F. Villa 10; Antonio Ribera (de Paris) 20; Antonio Ribera (de París) 20; L. M. 10.

Total (en NF.) 430.

Paris, mayo 1962.

F. L. COMBS LA VILLE

La F. L. organiza una jira el domingo 3 de junio de 1962, en el lugar de costumbre.

Quedan fraternalmente invitados las FF. LL. limítrofes, C. de R. y JJ. LL. y cuantos compañeros lo deseen.

Trenes de París Gare de Lyon, todas las medias horas.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE MAYO

Lista IV

Suma anterior: 626, 74 NF. — *Méjico :* Grupo « Tierra y Libertad », 50; *París:* El mismo, 5; E. Bages, 5; *Marseille :* Federación Local 18; *Lyon :* Hiraldo 10; Un amigo de Hiraldo, 10; F. L. de Drancy, 60.

Total, 784,74 NF.

PARADEROS

Se desea saber el de Juan Alfonso, que vivía hace poco en 22, Av. Jean Jaurès, Venissieux (Rhône). Dirigirse a 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), Administración de «C. S.».

— Se desea la dirección de Amadeo Canela, que residía en La Reonarda, a Santec (Finisterre). Dirigirse a la Administración de «C. S.», 24, rue Ste-Marthe Paris (X).

— Paradero de Prudencio Sanmartín. Lo solicita Juan Castillo, Caër, par Evreux (Eure).

— Interesan noticias de Juan Ramos Mestanza, de La Rinconada (Sevilla), pasado de España. Dirigirse a Tomás Pérez, 45, rue Paul L. Bert, Puteaux (Seine). Es asunto de gran interés.

EN BURDEOS

Gran fiesta familiar y solidaria, organizada por la Comisión de Ayuda Local Confederal, para el domingo día 3 de junio, a las tres y media de la tarde, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

EN CLERMONT - FERRAND

El Grupo Artístico Cultural celebrará el día 10 de junio, a las quince horas, un festival en la sala de fiestas de la Casa del Pueblo, poniendo en escena el drama social del compañero Temblador: «Rosita la heroína». Completará el programa un conjunto de Variedades.

Alianza Sindical en Inglaterra

De acuerdo con la Declaración de Principios establecidos por las organizaciones que componen la Alianza Sindical, el día 14 de septiembre de 1961 se ha constituído la Comisión Coordinadora U. G. T. - C. N. T. de Inglaterra.

Al ponerlo en conocimiento general debemos precisar que debido a no existir en este país sección de Solidaridad de Trabajadores Vascos, no participan en esta Comisión de forma directa, pero sus aspiraciones y atribuciones están debidamente representadas en la cumplimentación por nuestra parte de lo que es misión y función de la Alianza Sindical.

No estamos en condiciones de anticipar más de lo que en si anunciamos, pero tenemos la satisfacción de manifestar que las intenciones de aunar los esfuerzos de las organizaciones hermanas han sido acogidas con gran entusiasmo por parte de todos los que integran otras sindicales en este país.

Tenemos confianza en que por parte de todos se pondrá el mayor entusiasmo, esfuerzo personal y colectivo para que el fruto sea, sin duda, el mejor estímulo para el interior y el mayor exponente de que en el exilio cumplimos con el deber moral de contribuir a la liberación del pueblo español en aras a su porvenir.

Creemos que no son anuncios, ni mensajes —aparte de los imprescindibles— nuestra labor. La Alianza Sindical C. N. T. - U. G. T. es a estas alturas el mayor baluarte de lucha que tenemos y de su consistencia y vigor dependerá su efectividad.

Ha llegado el momento, pues, de las decisiones positivas en la que todos, en mayor o menor grado, debemos participar. Por nuestra parte, y en lo que a nuestro núcleo se refiere, no ha de quedar por nosotros el comienzo de una etapa de acción de lucha antifranquista y de esperanza para el pueblo español.

LA COMISION COORDINADORA DE LA ALIANZA SINDICAL C.N.T.-U.G.T. EN GRAN BRETAÑA.

Justo Moreno y Juan Fajardo por la U. G. T.; Agustín Roa y Manuel Salgado por la C. N. T.

MITIN EN FUMEL

Con gran acierto y una buena jornada primaveral, el Comité de Enlace U. G. T. y C. N. T. celebró en dicho día un gran acto de confraternidad franco-español, puesto que en el mismo había una representación de C. G. T. - F. O. en la tribuna.

A las diez en punto de la mañana, abrió el acto el compañero secretario de la Alianza Sindical, TARIN. Saluda a la asistencia y a cuantos compañeros, tanto en el interior como en el exilio, siguen manteniendo incólumes las ideas que nos son queridas. Hace remarcar que en este Primero de Mayo de luchas reivindicativas obreras es para todos un día de dolor, lucha y sangre del proletariado internacional en constante batallar para la supresión de la explotación del hombre por el hombre. Saluda en lengua francesa a la representación de Fuerza Obrera que se ha unido a esta manifestación, dándoles las gracias por su aportación vallosa.

Cede a continuación la palabra al compañero BAU, de F. O. Bau, que hace una ligera exposición del mencionado día, y añadiendo que para él es una gran satisfacción tomar parte en este acto al lado de los exiliados españoles. Se extiende lugo en terreno internacional. Toca un poco los problemas locales que a todos nos afectan, terminando con un fraternal saludo para los españoles del interior, que a pesar de la tiranía continúan valientemente la lucha por la liberación del pueblo español, señalando el movimiento huelguístico que en estas horas, y a pesar de tantas opresiones y tiranías, mantienen los mineros asturianos y otros.

Seguidamente, ocupa la tribuna el compañero José BORRAZ, por la C. N. T. Empieza su disertación congratulándose de esta alianza sindical. Hace una clara exposición respecto a la misma, haciendo remarcar lo que nos une y lo que nos diferencia, y hacer ver que es más lo que nos acerca unos a los otros en tanto que clase trabajadora y en las luchas por la emancipación de dicha clase tienen las dos mencionadas organizaciones.

Las diferencias son mínimas por el aspecto interpretativo ideológico, y quedan, pues, superadas en el aspecto de lucha por lo que como clase trabajadora aspiramos todos. Hace una pequeña apología del aspecto reivindicativo de la clase obrera, refiriéndose a los derechos que en todo país democrático tienen los trabajadores a manifestar su descontento por el medio que a su alcance tienen, que es el derecho innegable de la huelga; diciendo que este derecho está suprimido y pisoteado en todos los países fascistas y totalitarios, como España, Portugal y los de detrás del telón de hierro.

Siguen manifestando lo acertado de esta Alianza habiendo que sobrepasar todas las dificultades para que en el futuro queden plasmadas en realidades y puedan luego ser transplantadas a España. De esta Alianza debe salir la libertad y la conciencia del pueblo español en los próximos destinos del mismo. Se extiende en consideraciones, hace referencias a fechas y casos concretos, roza el congreso de Zaragoza, en el cual se inició ya esta unidad; sigue, pues, manteniendo la idea de lo mismo para el futuro derrocamiento del franquismo y para ello hay que desencadenar una ola de agitación en contra de los usurpadores del poder del pueblo español, descartando en todo lo posible el caso de una nueva guerra civil que terminaría con el completo aniquilamiento, no ya sólo de la economía del país, sino del pueblo mismo. Hace unas aclaraciones sobre medios de combatir por dicho objetivo, diciendo que lo pueden cubrir y realizar las fuerzas unidas de la Alianza Sindical, conjuntamente con todos los sectores antitotalitarios que están frente al régimen actual, haciendo una presión conjunta en el área internacional para que se vaya garantizando la continuidad de los sectores mencionados. Hace una pequeña digresión sobre las gallinas y los huevos, diciendo que si la gallina viene del huevo y el huevo viene de la gallina, terminando diciendo qe lo que sobran son gallinas y lo que faltan son huevos.

Hace uso de la palabra a continuación el compañero MUIÑO, de la U. G. T. Empieza su peroración detallada sobre en lo que se refiere y representa la Alianza Sindical, y lo que puede aportar la misma al próximo derrocamiento del actual régimen de opresión y tiranía que oprime a nuestro querido pueblo, conjuntamente con los sectores de la oposición, pues no hay que olvidar que después de veintitrés años de dominación franquista han surgido otros factores y que hay que contar con su colaboración para el futuro de nuestro pueblo. Pues pecaríamos de noñez si a estas alturas no contáramos con todos los medios que están a nuestro alcance para conseguir el objetivo deseado. Critica severamente, con acierto, a la masa exiliada, diciendo que es muy bonito llamarse U. G. T. o C. N. T. o de otros sectores del antifascismo, discutiendo o propagando dichas ideas en los cafés, tertulias o reuniones, pero se pregunta: ¿Dónde están esos revolucionarios? ¿Qué hacemos? Examinemos nuestras conductas y veremos que poco, muy poco, se ha hecho en todos los sectores. Es más cómodo llevar un carnet e incluso negligir el pagar las cotizaciones sin dejar de llamarnos o pasar por idealistas. Daros cuenta de esos mineros asturianos que contra un régimen de opresión y tiranía que los sojuzga no han dudado ni un instante en lanzarse a la huelga general a pesar de los inconvenientes autoritarios, de tener todos sus derechos conculcados; pero haciendo caso omiso de todo ello han iniciado un movimiento que todavía en los momentos actuales ignoramos los resultados y la significación que resultará del mismo. Hay que luchar por todos los medios para ayudarles, pero con verdadera convicción, ayudándoles por todos los medios a nuestro alcance, puesto que tenemos posibilidades para hacerlo. Se feriere a la clara exposición de hechos mencionados por BORRAZ, corroborando los mismos y diciendo que hoy más que nunca y a pesar de cuanto en el sentido ideológico nos separa, son mucho más grandes las cosas que nos unen por la defensa de las libertades y la liberación de la clase trabajadora, terminando de una vez y para siempre con la explotación inicua del hombre por el hombre. No hay que olvidar que en esta lucha la Alianza Sindical juega un papel preponderante en los destinos del futuro de nuestro pueblo, sin dejar por ello de contar con todos los sectores de la oposición del actual régimen, con los cuales estamos dispuestos a colaborar para que desaparezca de una vez y para siempre esa ignominia que después de veintitrés años sigue pisoteando todas las libertades del individuo y de la clase trabajadora.

Tras la brillante exposición hecha por los diferentes oradores, el compañero TARIN hace unas aclaraciones e invita a todos los presentes para que, haciéndose eco de lo expuesto por los diferentes oradores, mantengamos en los momentos presentes y en lo futuro lo que a todos es tan querido: la Alianza Sindical.—C.

Mitin en Castelsarrasin

Domingo, 16 de junio, a las diez horas de la mañana, en la Sala de Fiestas de la Alcaldía, GRAN MITIN patrocinado por S.F.I.O. y la C.G.T. - F. O.

Oradores: Sol, por la F. O.; J. Meric, senador, por la S.F.I.O.; R. Maldonado, por la A.R.D.E.; R. Llopis, por el P.S.O.E. y la U.G.T.; José Peirats, por la C.N.T.

Confiamos en la asistencia entusiasta y masiva de los compañeros y antifascistas de la región.

Por la tarde, en el mismo local, Solidaridad Democrática Española y Solidaridad Internacional Antifascista organizan un Festival Artístico selecto y variado, con el concurso de «Les Jeunes Comediens Montalbanais», Grupo folklórico de Mme Sebatié-Dianka, Mary Cardo en la canción moderna, Paquito, cantador de flamenco, acompañado a la guitarra por Gallegos, etc.

CRONICA EXPRES

La vida es un soplo

ALGO retrasada ha venido este año la primavera, pero ya sus días calientan, alegran y exhalan deliciosos perfumes. Las huellas de un invierno posma quedan borradas.

Apetece madrugar a fin de sentir el frescor matutino, más favorable que las medicinas y más provechoso que el café con leche.

Si las primeras fresas no cuestan lo caras que las perlas, este desayuno es excelente. Linneo atribuye a las fresas su curación del reuma.

Un jardín cultivado es un sanatorio gratuito en el que se pueden comer y beber aromas con el entendimiento.

Los ejercicios de respiración junto a los pinos son convenientes.

Aquí hay petunias, diamelas y azucenas: yo me abstengo de toser por no profanar estos lugares con expectoraciones asmáticas.

Lo que del ciprés acicular no se ve es la inasequible aspiración de agujerear el cielo.

Los surtidores convidan a beber agua con iris.

Robaría uno los maravillosos tapices verdes tendidos al sol.

Una estatua envejecida, bajo la sombrilla de una palmera.

Bancos aparentes para idilios... modernos.

Madres laboriosas.

Cochecitos.

Pájaros canoros y niños bulliciosos.

Por mayo acuden los estudiantes a los retiros a prepararse para los exámenes.

Otros vienen a henchirse de aire puro teniendo los pulmones dañados.

Dicen que es bueno para la hemoptisis andar descalzo por la hierba con el rocío de la madrugada.

Paso a creerlo, pero no que el asmático sana aplicando a los omoplatos una hoja de tabaco.

De tantas cosas de farmacia concernientes al asma no hay ninguna: la pompa puede no ser un remedio efectivo — su empleo algunos médicos lo prohiben — pero calma las crisis.

Hay diez o doce clases de asma y todas hacen sufrir mucho.

Cuando el corazón está tocado conviene abstenerse de toda bebida espirituosa.

No fumar ni permanecer donde se fume.

Mar no, montaña.

Lo malo para el enfermo pulmonar es que no suba en funicular a cada montaña.

¡Tanto jaleo para tener que estirar la pata!

La efímera vive un instante, y nosotros con ochenta o más años otro.

PUYOL

COMMUNIQUE

Les républicains gapençais — ouvriers, enseignants, employés, artisans — réunis le 17 Mai 1962 sous l'égide de la section des Hautes-Alpes de la Fédération de l'Education Nationale,

ayant pris connaissance de la situation lamentable des travailleurs espagnols, et de la lutte qu'ils mènent courageusement pour obtenir du patronal des salaires équitables et des normes de rendement humaines,

saluent les ouvriers, les étudiants, les artistes de ce pays qui résistent depuis 1936 et ont su imposer la discussion aux autorités de l'heure présente,

apportent leur soutient moral y fraternel à leurs camarades qui montrent dans leurs revendications une dignité et une maturité remarquables, sans se laisser intimider par des mesures d'exception ou par les mensonges de leur presse,

souhaitent enfin que le peuple espagnol recouvre la liberté la plus totale, seul gage de progrés véritable, dans le respect des droits de l'homme et des travailleurs.

Le Syndicat National de l'Enseignement Secondaire.

Gap, le 18 mai 1962.

Mitin internacional en París

(Viene de la página 4.)

tento de romper la huelga de los mineros, por lo que, por nuestra parte, también le juzgamos como fue juzgado el anterior.

Asegura la solidaridad de la Internacional que representa, en favor del pueblo español, que tanto merece el apoyo de la clase trabajadora internacional. Añade que como Franco acostumbra hacerlo en toda ocasión, dirá que el movimiento huelguístico es obra de los comunistas, cosa contraria a la verdad. El movimiento huelguista hispano está iniciado y secundado a causa de la miseria que existe en España y debido al amor que siente por la libertad el pueblo español.

Termina asegurando que, hoy más que nunca, las internacionales obreras le dicen al fascismo: ¡No pasarás!

El presidente da las gracias a cuantos oradores han intervenido y a cuantos han asistido a este acto. De lectura a varias adhesiones recibidas y a las siguientes conclusiones:

«Las organizaciones sindicales francesas C. F. T. C. y F. O., junto con las centrales sindicales españolas en el Exilio, U. G. T. y C. N. T. y los representantes de las Internacionales del Mundo Obrero Libre (C. I. S. L.-C. I. S. C. y A. I. T.), reunidos en Paris en la Sala de la Mutualidad el 20 de mayo de 1962.

Saludan la valiente actitud de los trabajadores de España unidos en una lucha común por la reconquista de sus derechos a la vida y a la libertad.

Protestan enérgicamente contra el encarcelamiento, las detenciones y otras medidas de represión.

Comprometiéndose a continuar despertando la conciencia obrera internacional con referencia a la situación de los trabajadores en España, Expresan su entera solidaridad con la clase obrera, y le aseguraran su apoyo total dentro del combate que sostiene por la reconquista de sus derechos y de sus libertades.

Paris, 20 de mayo de 1962.

Duvivier-Gatinel (C.F.T.C.); Louet (F. O.); Patée (C.I.S.L.); Boladeux (C.I.S.C.); Santamaría (A.I.T.).

En medio del tumulto producido por el entusiasmo, la Presidencia dice que al pueblo español le llegará pronto el tan esperado momento de la liberación. Informa que queda abierta una suscripción Pro-huelguistas de España y que los que quieran contribuir, podrán hacerlo a la salida del mitin o enviándolo a Manuel Fabra, C. C. P. 14 270 16, París.

El redactor L.

Compañero: « Le Combat Syndicaliste » y « Umbral » necesitan tu apoyo.

Proceso en Ginebra por atentado antifranquista

(Viene de la página 4.)

Otro testigo declara que «había creído que el atentado lo habían realizado agentes provocadores franquistas, como acostumbran a hacerlo en España».

Bartholdi, testigo, se declara viejo militante anarquista y se refiere a las luchas sociales de hace 50 años. Defiende ardientemente a los acusados, lo que le vale un escarceo con la acusación.

Carlo Frigerio, viejo colaborador con Bertoni en el « Réveil Anarchiste », contesta a una pregunta del sustituto manifestando que «Ravachol lanzó bombas y cometió crímenes, pero que éstos son poca cosa ante los crímenes y explosiones que se cometen bajo el manto de la autoridad». Aportan su voz a la defensa los profesores Lunod y Berger y el consejero nacional Borel, quien interpelado por el sustituto (se da el caso de que Mr. Borel es juez de Paz) contesta indignado: «Si yo hubiera podido ocuparme de estos jóvenes me habría interesado por hacer comprender que la acción en favor de España debía realizarse sobre planes aún más amplios». Intervienen otros testigos militantes sindicalistas de varias tendencias.

Completan la labor de la defensa un abogado de la Comisión Internacional de Juristas y otro abogado suizo del Comité Nacional por la libertad de los presos políticos españoles y un militante anarquista exilado en Francia.

***

El martes 22 el jurado respondía con un veredicto negativo a los cuatro puntos esenciales de la acusación: 1º, acción peligrosa para el orden constitucional; 2º, constitución de organización ilícita; 3º, provocación pública al crimen; 4º, explosión.

El jurado reconoce los delitos de «ultraje a un Estado extranjero», «ultraje a la bandera de un Estado extranjero»; «incendio voluntario y explosión por negligencia», pero todo ello, inspirado en motivos «honrosos».

Los tres inculpados son condenados a un año de cárcel, pero salen en libertad condicionada a un plazo de cinco años en previsión de reincidencia.

Una nueva y honrosa página en la historia de la acción antifranquista, alimentada por el fervor de quienes no escatiman riesgo de su propia libertad y de sus vidas en holocausto de la libertad de España y del mundo.

Servicio de librería

OCASION UNICA

Ediciones de lujo (en francés)

«A l'est d'Eden», J. Steinbeck (2 vols) 20 00
«Colas Breugnon», Romain Rolland 8 50
«Cinquante mille dollars», Ernest Hemingway 10 00
«Don Quichotte», Miguel de Cervantes (2 vols) 35 00
«Liens de sang», Pearl Buck 10 00
«Le Rêve», Emile Zola 3 50
«L'esprit souterrain», Dostoiewski 8 50
«Carnets inédits de David d'Angers», (2 vols) 30 00
«Les miserables», Victor Hugo. (3 vols) 18 00
«Le devissement du monde», Marco Polo 12 00
«Crime et Châtiment», F. Dostoiewski 15 00
«La pharisienne», François Mauriac 12 00
«Le portrait de Dorien Grey», Oscar Wilde 10 00
«Les fleurs du mal», Baudelaire 12 00
«Amère victoire», René Hardy 10 00

***

«Géographie universelle», Eliseo Reclus (19 vols), encuadernación en piel, grabados en cubiertas, hojas doradas, estado impecable 350 00
«Géographie universelle», Eliseo Reclus (19 vols), encuadernación menos lujosa que la anterior 250 00
Otra edición, también de 19 volúmenes, en piel cartoné. 185 00
Edición gran formato de la «Géographie universelle», de Reclus (en 5 vols) 105 00
«L'Homme et la Terre», edición en 6 vols. de lujo 135 00
(De estas obras no hacemos descuentos. Envíos a cargo del interesado)

DIVERSOS

«Congreso de Zaragoza» 2 00
«Introducción a la economía, Maurice Dobb 3 00
«Corazón», E. Amicis, cartonné 7 50
«Encrucijadas» (tercera de la serie), V. Botella Pastor 8 00
«Un mundo feliz», Adolf Huxley, cartonné 7 50
«Tras las rejas del Vaticano», J. N. Rosales 16 50
«Misión secreta en el Vaticano», J. N. Rosales 16 50
«La casa de los muertos», Dostoiewski (tela) 7 50
«Cain y Artemio», M. Gorki (tela) 7 50
«Etica», Aristóteles (tela) 7,50
«Escritos políticos», Francisco de Quevedo (tela) 7 50
«Quinet», Felipe Alaiz 5,00

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, Paris (X).

CCP 13507 56

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La verdad española

Camaradas Pla y Deniel, Arriba Castro, Modrego Casaus, Abad Escarré... No hay tales camaradas, sino un régimen absolutista que cruje y un Juan 23 que trata de apuntalarlo con un absurdo sindicalismo eclesiástico.

CONTRA todas las previsiones fascistas, el régimen totalitario español se pudre antes de llegar a maduro. Es un fruto obtenido entre el polvo de las destrucciones y con riegos de sangre humana, y la sazón le ha resultado imposible. Es un producto contra natura destinado al desperdicio tan inexorable como previsto.

La marcha triunfal de Franco sobre dos millones de esqueletos de españoles inmolados, ha terminado por fatigarle y arquearle las piernas. Este victorial ha caído en trance de apuro a pesar de las pétreas seguridades por él voceadas durante años.

Por el hierro y el fuego trató de asfixiar a la opinión pública y ésta resurge, vigorosa, con resplandores de incendio. Todas las prácticas de opresión sistemática han fracasado.

La democracia orgánica ha sido un mito en el que no han creído ni sus mismos engendradores. El Poder, traumático; la ley, de bandería; la hacienda nacional, pasto de granujas; las Cortes, corral de eunucos. Todo falso, fanfarria. ¿Cómo defender todo esto de la presión de los años?

La carne humana es perecible y torturable, y en su debilidad apostaron los franquistas. Exterminando a una generación moralmente emancipada, la generación subsiguiente aparecería miedosa, ignorante y consentida. Pero cada nueva irrupción humana trae sangre nueva e ideas de progreso, de acuerdo con la evolución incesante de los tiempos. La reacción española, ancestral de suyo, se tiñe a la moda como las noventonas coquetas, no consiguiendo engañar al mundo. Al dinosaurio le es imposible esconder la cola.

Las draconianas leyes de Franco han sido tales por imposición brutal, por recurso de violencia fascista. El pueblo ha quedado sometido a la ferocidad « triunfalista », sin consentir ni abdicar. La juventud de tras guerra se ha desarrollado entre el hambre y las humillaciones, y si en ideales ha ignorado, en dignidad ha percibido. Si los jóvenes no han sido « políticos » tampoco han resultado franquistas pese al esfuerzo que policías y curas han derrochado para que tal fueran. Este es el gran triunfo del pueblo, puesto que el tirano y sus consejeros y protegidos no tienen, 23 años después, otro asenso que el de las armas.

El sindicalismo fascista no ha arraigado; queda, así, en recurso para burócratas, para hambrientos de pagas fáciles. El gañán permanece entre el sueldo y la caridad pública, el obrero está perdido sin una labor diaria de 11 horas y el comercio modesto va siendo absorbido por las grandes empresas protegidas, o acaparadas por los March, Muñoz, Saliquet, Nicolás Franco, las Carmen Polo, Fabiola, etc. El 80 % de españoles sufren hambre y sed de equidad y justicia y el 20 % que resta se empeña en imperar, contra natura y pese a la verdad de los tiempos.

El falangismo se da como gloria la aniquilación del liberalismo y del socialismo de anteguerra. Cierto que ambos han sido dañados por la represión, la ausencia prolongada y el pasar de los años. Pero el falangismo ha quedado decrépito, deslustrado, inválido de último grado a sus 25 años. Falto de una verdad española, aborto de las tinieblas del medievo, la Falange podía serlo todo menos porvenir de España y felicidad de los españoles. Una vez dueña de los destinos nacionales lo ha comprobado: nada ha realizado, a no ser el salto atrás que ha dejado a España más lejana de la civilización europea de lo que en 1936 estaba. Y ahora para recobrar lo perdido la Falange debe arrumbarse, deponerse, apartarse antes de que, violentamente, la aparte el Pueblo.

El sindicalismo libertario se había instalado fuertemente en la Península y éste era el miedo de los estamentos reaccionarios. El marxismo tenía prédica internacional, forastera, siendo en nuestro país, el sindicalismo comunista libertario, lo más sentido, popular y realizable. Y tanto fue así, que por un lado la insurrección y por otro los comunistas a la rusa aniquilaron físicamente a las colectividades de trabajo libertario que centenares de comunas se habían dado. Con la suposición de triunfo del comunismo marxista, en España los municipios libres habrían sido liquidados. Con la victoria del nazifalangismo, la liquidación se ha consumado.

Y aquí reaparece, inevitablemente, el clero. Fracasado en su clásica vocación obrerista de esquirolaje, ha recurrido a la imposición de un sindicalismo de Estado, que no otra cosa es el verticalismo. Desconsiderado por los trabajadores, el sindicalismo vertical permanece en elemento de acato obligado, en calidad de organismo oficial sin arraigo en las masas productoras, de donde la sugerencia clerical, vaticana, de un sindicalismo católico « protestatario », en realidad, un seudo sindicalismo que encubra el fracaso del verticalismo y consiga, a la vez, protección estatal y desarrollo popular para desplazar al sindicalismo revolucionario conducente al comunismo libertario que en 1919 formalizó su teoría y en 1936 la aplicó satisfactoriamente.

En concreto, el régimen absolutista del general Franco, nacional y mundialmente está desacreditado. Y la Iglesia, con pretensiones de eterna, trata de salvarse en España jugando desesperadamente con la baraja trucada de los sindicalismos « auténticos ».

Cuidado, entonces, con la nueva estafa que la Iglesia prepara. Que un apellido de menos al país poco le importa, importándole, máximamente, la suma verdad de una existencia libre, y, por libre, igualitaria moral y económicamente.

chispas

«Soria. — En 1961 por la biblioteca del pueblo de San Esteban de Gormaz pasaron once mil personas.»
Pasaron... ¿solamente?.

⁂

Centenares de sacertodes rezan por los huelguistas en España.
¿Y si rezarán siempre los obreros, en vez de dar golpe tras golpe?
Tal vez volverían anticlerical a Franco.

⁂

Témese en El Pardo que el curato español se declare en huelga por insuficiencia de salarios, pues con lo que perciben los curas sólo pueden comer seis veces al día.

⁂

A ver si lo que reclaman los compañeros mineros será concedido a los productores... de infundios religiosos.

⁂

De una casa burguesa de Barcelona desaparecieron una joya de cien mil vesetas y la sirvienta. El dueño acusa a ésta.
¿Y si resulta que a la joven también la robaron?
Porque mejor joya que la juventud, imposible.

⁂

En Manresa existe una entidad clerical denominada «Alegría y caridad».
Si los de la alegría han de percibir caridad, pronto dejerán de estar alegres.

⁂

La prensa burguesa ignora la participación de la C. N. T. en las huelgas de España.
¡Y tanto como nos cuesta a nosotros ignorar a la prensa burguesa!

CHISPERO

Crónica de España

LA EMIGRACION

La clase trabajadora emigra cada vez más. No hay coto, ni medida para ello. La Junta de Emigración ha hallado un pingüe beneficio en ella, y la acrecenta cada día más.

Unese a ese beneficio, el que aportan en divisas, bien a su regreso o por envíos familiares.

No obstante, estos beneficios para el régimen, la patronal ha comenzado a insinuar su desacuerdo, pues se marcan los «más y los mejores», creando escasez de obreros altamente calificados.

El diario «Pueblo», con voz irritada ante la falta de éstos, decía hace días: Faltan quince mil obreros impresores en toda España.

CONFLICTOS OBREROS

La puesta en vigor de los Contratos convencionales ha creado varios conflictos. Entre ellos, el más importante, es el de los mineros asturianos, que al cerrar este informe ha llegado a su pleno desarrollo.

El origen de dicho conflicto se encuentra en dichos Contratos convencionales, que con el fin de hacer un aumento de salario, se les autoriza a los patronos a convenir un precio sobre el trabajo a realizar, Y si este no se realiza, entonces sufre las consecuencias el obrero.

El caso es que en una mina asturiana se ha despedido indebidamente a seis obreros. Ante ello se inicia una protesta, elevada a huelga después, y con esa circunstancia se aprovecha para pedir un aumento de sueldo.

Según nuestros informes la huelga comenzó en los primeros días de mes por una acción enérgica de los trabajadores de la mina «La Riera», de Mieres, extendiéndose a el grupo minero de «Barredos» y, días después, otro grupo llamado «Nicolasa».

Se nos notifica que la huelga se extiende a Gijón, y es de suponer que cada día aumente más, pues conocemos el ánimo de nuestros compañeros asturianos.

De desear és que tengan éxito en su huelga, y que ella sea beneficiosa para todos, lamentando no poder ser más explícitos, por la premura en redactar este ligero informe.

Motivada en la misma causa, contratos convencionales, se ha originado situación parecida en Cataluña, en la que la industria Textil es la primera a manifestarse.

Tintes, Aprestos y Acabados, del Ramo del Agua, tenía establecido un régimen laboral independiente. Pero al proceder al reajuste de las nuevas condiciones, los obreros de la Sección de Acabados han resultado perjudicados en sus salarios.

Los obreros de la empresa Batlló, de Barcelona, han sido los iniciadores de una protesta por la causa antes indicada. Se han manifestado ante la Empresa, negándose a percibir su salario hasta no recibir el montante de todo lo que antes venían percibiendo. La actitud de los obreros mencionados ha causado la debida expectación en toda la rama textil de Barcelona, creándose el ambiente propicio para una protesta general. Ante ello, las Jerarquías sindicales de la C. N. S. han determinado visitar a los manifestantes, haciendo de apaga fuegos.

Como en el primer caso asturiano, es posible que esta determinación de los trabajadores del Textil tenga repercusiones, para lo cual los compañeros de la Industria ya están apercibidos.

Como a simple vista puede apreciarse, en España comienza ha iniciarse el malestar proletario, surgiendo cada día más y con mayor intensidad. De esperar es que el pueblo responda, y, como consecuencia, nuevas etapas de lucha pueden iniciarse.

ORGANIZACION

Venciendo todas las dificultades inherentes a la situación adversa que se vive en el interior, recientemente se ha conseguido celebrar un Pleno de Regionales, el cual ha designado un Comité Nacional provisional, con el encargo de proceder a la reestructuración —en la medida de lo posible— y a la convocatoria de un Pleno Nacional, con la visión de elaborar un Orden del día que ha de estudiarse y aprobar en cada Regional.

A juzgar por el ambiente actual, es de esperar que los compañeros de toda España se apresten a colaborar en la Organización, y así lograremos hacer la obra que a todos nos compete.

España, mayo 1962.

C. N. T. A. I. T.

Al pueblo. A los trabajadores

El movimiento reivindicativo de los trabajadores en Asturias, en Vizcaya, en Guipúzcoa, en Andalucía, en Castilla, en Extremadura, en Levante, en Aragón, hace patente la inmensa potencialidad de la clase obrera. A través de su acción, vibra toda España, esperanzada. Despierta, vigorosa, la conciencia nacional.

La HUELGA, prohibida por el régimen, es un HECHO. Un DERECHO que se proclama y que la tiranía ya no puede desconocer.

En plan reivindicativo y de solidaridad, miles de trabajadores, día tras día, da un magnífico ejemplo de valor, de cohesión de clase, de hermandad en la lucha. En todas partes, unidos a los demás trabajadores, los hombres de la CONFEDERACIÓN NACIONAL DEL TRABAJO entre estas masas proletarias en movimiento, impulsándolas, cumplen con su deber, activamente.

En el exterior, la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, y la Asociación Internacional de Trabajadores (A. I. T.), entre otras Organizaciones sindicales y de distinta significación, en todo al lado de los que luchamos en nuestro país, han dirigido urgentes llamadas a la solidaridad, contribuyendo a informar a la opinión internacional, a interesar a la clase obrera mundial por nuestra justa causa.

Los trabajadores de España no estamos solos en nuestra lucha, que tanta admiración y tan amplio eco encuentra en el mundo.

Al sindicalismo verticalista domesticado, a los panegiristas a sueldo del régimen, que en la « fiesta de San José el Artesano», con exaltación falsa y ridícula, y en el « parte de la victoria », proclaman a Franco « capitán de la Revolución nacional », las auténticas masas laboriosas en huelga, defendiendo directamente su pan y sus derechos, les dan respuesta despreciativa más contundente.

No hay, bajo el franquismo, Justicia Social en España.

El parte de la victoria de la Justicia Social sin embustes, lo darán, en día no lejano, los trabajadores de toda España en movimiento, los obreros de la industria y del campo, los estudiantes, universitarios e intelectuales, todos unidos por el mismo fin : la Libertad. Lo dará este Pueblo que despierta y se yergue, al cual debemos todos fidelidad, porque es Pueblo y porque es la auténtica España, cosa que jamás ha podido ser el franquismo.

La acción rebelde y protestataria que los estudiantes desarrollan en Madrid, en Barcelona y en otros lugires, ha de intensificarse hermanada con la de los trabajadores y del Pueblo entero. Toda España ha de movilizarse para abrir paso a un presente y a un futuro sin tiranía.

La lucha continúa. ¡Adelante, trabajadores! Que en todas partas se haga sentir cada día más nuestra presión libertadora, con más audacia, hasta la definitiva victoria.

¡Abajo Franco! Rompamos, para siempre, todas las cadenas.

Confederación Nacional del Trabajo

España, mayo 1962.

BOMBA EN MILAN

MILAN. — En la sede del Opus Dei de esta ciudad ha estallado un potente artefacto que ha causado serios destrozos. La opinión relaciona este atentado con las huelgas de España, cuyo régimen franquista goza del apoyo internacional del Opus. En los muros del edificio se hallaron las inscripciones FAI-CNT, casi la reedición de la hazaña de Ginebra recientemente liquidada con la absolución de los tres anarquistas acusados. (Vease nuestra Crónica Internacional.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Proceso en Ginebra por atentado antifranquista

«Me considero moralmente responsable de todo lo que ocurre en la tierra, tanto en España como en no importa qué lugar del mundo.» — Jean Jacques Langendorf.

«Hemos protestado contra las atrocidades cometidas en Argelia y en España. Cada vez que nos ha sido posible nos hemos elevado contra todas las atrocidades. Así es como nos hemos hallado ante un dilema : callarnos o emplear la violencia.» — Alain Lepère.

«Nos hemos situado en la ilegalidad a consecuencia del régimen franquista.» — Claude Frochaux.
(«Gazette de Lausanne») 23-5-62).

En una noche tibia y apacible del mes de mayo del 1961 los buenos burgueses de Ginebra, bucólicos y tranquilos, despertaron sobresaltados por el estruendo de una fuerte explosión. Un vecino voluntarioso y abnegado se armó de un extintor y apagó varios focos de incendio antes de que llegaran los bomberos. Creía que se trataba de una caldera defectuosa o mal cargada.

Ocurrió el hecho en Clos Belmont, sede del Consulado de España en Ginebra. Pronto se supo que el incidente no era fortuito. Los muros del Consulado se hallaban cubiertos de inscripciones denunciando los crímenes del régimen franquista y de vivas a la libertad y a la anarquía. Una bandera rojinégra ondeaba en una de las ventanas. Se trataba de un atentado formal e intencionado y sus autores no querían rehuir las responsabilidades.

El atentado se había firmado con anticipación. Un grupo de jóvenes militantes anarquistas lanzó unos meses antes un boletín titulado « Ravachol ». En sus páginas exponían su posición y en líneas generales explicaban la finalidad a que se atenía el grupo. Escogían su medio propio de actuación inspirados en el deseo de alertar la opinión pública, abúlica y endormecida. Opinaban que a la violencia organizada y practicada por las dictaduras correspondía oponer la violencia del gesto — no la del crimen — para sacudir la indiferencia y las mentes aletargadas de las gentes ahítas ; para sacudir las mentes de los menesterosos abotargadas por la miseria y por la ignorancia ; para probar a los indecisos y a los timoratos que siempre resta al hombre libre un medio para expresar su rebeldía ante la injusticia y ante los crímenes, legales o no, de los todopoderosos.

Por todos estos motivos el gesto habría de ser a trueque de llegar hasta el pretorio. Así se alertaría la prensa y, en público desafío, se expondría ante los tribunales la opinión de quienes no aceptan la complicidad con una de las más grandes tragedias de este tiempo : la tragedia que sufre todo un pueblo ahorrojado, sometido al pauperismo físico y al declive moral.

Detenidos e interrogados no negaron. Se afirmaron en la intención y en los motivos de su acto. Se trataba de cuatro jóvenes, uno de ellos : Claude Chenou, demasiado joven para ser juzgado. Los otros tres : Jean Jacques Langendorf, estudiante ; Alain Lepère, tipógrafo y Claude Frochaux, librero, fueron internados en la cárcel en la espera del proceso.

De la misma manero obraron aquellos otros tres jóvenes que en el 1949 atentaron al Consulado de Génova : Busico, Mancuso y De Luchi. Los tres se presentaron ante los jueces reivindicando su gesto, en viril desafío a la opinión clérigo-fascista de Italia.

⁂

En el mes de agosto del 1961 los tres detenidos salieron en libertad provisional mediante el depósito de una caución. El dinero se logró mediante suscripción internacional. En la prensa de casi todos los países se registró el atentado de Ginebra ; como se registró el intento de Luissi, el valiente septuagenario, ante la embajada española en Roma ; como se han registrado hechos más recientes ante las embajadas españolas en Dinamarca, y en Suecia y manifestaciones públicas en Londres, en París y en varios países de Europa y de América ; como se registran desde hace dos meses los pormenores suscitados por las huelgas que por un motivo u otro van haciendo en España reguero de pólvora.

La prensa suiza de los días lunes 21 y martes 22 de mayo se ocupa ampliamente del proceso, abierto el lunes por la mañana en el Palacio de Justicia de Ginebra. Aseguran la defensa los abogados Balland, Torello y Nicolet. Citados por la defensa como testigos de descargo se hallan presentes varias personalidades de relieve en las altas esferas suizas, consejeros, profesores, hombres políticos, un periodista ; algunos españoles de quienes sólo se dan los nombres de Pablo de Azcárate, ex embajador de la República española en Londres y el de José de Aspiazu, guitarrista, y varios militantes anarquistas residentes en Suiza. Se leen varias cartas de personas que apoyando a los inculpados se excusan de una forzada ausencia.

En nombre del procurador general, el sustituto Mr. Oederlin dice que por su parte cree que para los acusados el proceso tiene más importancia (propagandística) que el propio atentado cometido». Analiza los móviles del acto a fin de poder determinar su carácter. «Si se considera de tipo político la acción deja de ser criminal». Examinando la situación del anarquismo dice «constatar que — según el manifiesto de « Ravachol » — la decadencia del anarquismo en tanto que ideología política». «Los acudos constituyen un grupo anarco-comunista-revolucionario con el fin de dar un nuevo impulso a la ideología libertaria, hoy adormecida». En sus escritos precisan que «sólo la violencia es capaz de romper con el dirigismo impuesto a la sociedad por la economía». «La cuestión que se plantea es la de saber si los acusados se han limitado a sus afirmaciones filosóficas en el terreno de una preocupación puramente ideológica». «Si han pasado a la acción, poniendo en peligros bienes y personas, habrán de ser sancionados».

El acta de acusación constituye 62 páginas acumuladas por los alegatos de la Embajada franquista, la que entre otras cosas afirma que «en España no queda ni un solo detenido político».

Torello, abogado de la defensa, declara de este proceso «es el proceso de los jóvenes atormentados por los problemas de libertad. Si han atacado al Consulado de España es porque ese país ofrece terreno ideal para las críticas». — Balland, segundo abogado de la defensa, manifiesta que «estos jóvenes han obrado impulsados por un gesto de honor». — Y el abogado Nicolet declara que «ha querido comprender la acción de los tres muchachos». «Se han convertido al anarquismo y han querido compenetrarse con su posición. El atentado ha sido una protesta contra el régimen franquista. Han querido alertar la opinión sobre el problema español pero sin que su acto pudiera constituir peligro para nadie».

Pablo de Azcárate rebate el documento presentado por el Consulado español. Declara no ser anarquista pero que se halla de acuerdo en la condenación del régimen de Franco.

Un español declara que se le detuvo en España por haber firmado un manifiesto reclamando la reforma de la enseñanza. Explica las condiciones políticas reinantes en España y dice : «Si usted reclama allí un aumento de salario se le condena por acto de rebelión militar».

(Pasa a la página 3.)

PRO HUELGUISTAS DE ESPAÑA

Mitin internacional en París

La gesta heroica de los mineros asturianos y andaluces, metalúrgicos vascos, catalanes y estudiantes de diferentes universidades, encuentra apoyo y solidaridad en París, en el importante Mitin celebrado en el Palacio de la Mutualidad, el domingo día 20 de mayo, bajo los auspicios de las internacionales: C.I.S.C. - C.I.O.S.L. y A.I.T.

A las diez de la mañana, con asistencia de unas 3.000 personas, el compañero DETRAS, de la C. F. T. C., que preside, tras una breve y acertada intervención, concede la palabra al amigo INSAUISTI, de los Trabajadores Vascos, el cual hace una documentada información sobre las causas que motivan el motivo huelguístico de España. Señala características y circunstancias del curso de la huelga, que son escuchadas con interés.

DUVIVIER, de la C.F.T.C. Después de señalar las condiciones excepcionales que desde largos años viven los trabajadores y el pueblo español, hace un elogio del motivo huelguístico iniciado por los mineros asturianos y secundado en Andalucía, Vasconia, Cataluña, Madrid y en diferentes puntos de España, que luchan contra la miseria que les envuelve y por la libertad del pueblo, sometido a la más odiosa tiranía por el gobierno fascista, incapaz de sacar a España del atraso y la miseria como consecuencia de su incapacidad en materias económicas, políticas y sociales.

Recuerda el proceso de la traición reaccionaria, su preparación de la guerra contra las libertades populares, en cuyo conflicto los trabajadores y el pueblo, amante de la libertad, lucharon con heroísmo y abnegación contra el fascismo internacionalizado. Refiriéndose a la ola totalitaria que se manifiesta actualmente en este país, dice que esta reacción encuentra su mayor apoyo en el régimen fascista de España. Termina deseando una mejor suerte al valiente pueblo español y con un viva a los trabajadores y a cuantos luchan en España por la libertad.

LOUET, de F. O. — Empieza haciendo un elogio de los huelguistas que en España se levantan contra la miseria y la opresión, calamidades que hace años sufre el pueblo español. Señala la ligereza de cierta prensa francesa por la manera parcial de enjuiciar el origen y motivo de las huelgas de España.

Pone calor y emoción al referirse a la larga y penosa lucha que viene sosteniendo el pueblo español para liberarse del fascismo que le oprime. Remarca la conducta ejemplar de los refugiados que viven en Francia, los que, además de aportar su laboriosidad, han aplicado su esfuerzo y seguirán aplicándolo a la causa de su libertad. Ofrece el apoyo de F. O. al pueblo español y a los refugiados del mismo país.

GUILLEMIN, estudiante, del Comité Nacional de la U. N. E. F. — Hace una exposición de las preocupaciones e inquietudes del estudiantado francés ante los problemas graves que vive el mundo. De una manera especial se refiere a la lucha de los estudiantes españoles contra el régimen de opresión y de injusticias que viven después de prolongados años. Señala el número de detenciones que se han efectuado en Asturias, Vasconia, Madrid y Barcelona. En parecidos términos se refiere a los estudiantes lusitanos, que corren una misma suerte de opresión que los de España.

SANTAMARIA, por el C. N. de la Alianza y por la A.I.T. — Dirige un saludo en nombre de la Internacional A. I. T. a los asistentes a este magnífico acto, al igual que a las organizaciones representadas en el mismo, y, seguidamente, señala que la A.I.T. está siempre al lado de los que luchan por la libertad y la justicia, y en esta hora decisiva junto a los que en España se revuelven contra la miseria, no pudiéndose conformar con un ligero aumento del jornal, porque lo que les interesa, junto a una mejora económica, es la libertad por la desposición del Gobierno y su sistema fascista.

Hablando en nombre de la Alianza, expone la lógica esperanza puesta en ésta, ya que los internacionales prestan a la misma su apoyo en favor de la lucha por la liberación del pueblo español. Señala lo que representa la Alianza en lo inmediato y lo que deberá representar después de la liberación de España, donde será necesario e imprescindible establecer el sistema que quiera darse democráticamente el pueblo.

BALADOUX, por la C. I. S. C. — Empieza diciendo que apesar de diferencias de interpretación y estructura, en tanto que sindicalistas y trabajadores, tenemos muchos puntos de coincidencia en nuestras aspiraciones. Se refiere a las condiciones de miseria y de privación de libertad a que vive sometido desde hace largos años el pueblo español, desde 1936, martirizado por el fascismo internacional, que destruyó Guernica y la mayoría de las ciudades de España.

Hace una crítica del estado de excepción que desde la instauración del fascismo viene viviendo el pueblo español, todo ello contrario a los derechos expuestos en la carta de los Derechos del Hombre. En tales condiciones, las internacionales que han de reunirse próximamente en Ginebra, denunciarán las condiciones morales y materiales, con privación del derecho de libre asociación, en que vive el pueblo español ; condiciones reñidas con los derechos que corresponden al ser humano.

Para terminar, dice que este acto, con otros ya celebrados, es en favor de la libertad y solidaridad del pueblo español, haciéndole saber que en su lucha heroica por la libertad, la internacional que representa, está a su lado.

PATEE, por la C.I.O.S.L. — Recuerda fechas del principio de nuestra guerra, con la intervención de los legionarios del fascismo, fechas escritas con sangre del pueblo español, siempre amante de la libertad. Señala el cinismo de Franco nombrándose «Caudillo por la gracia de Dios», obstinándose en continuar tiranizando a España sin querer enterarse de que un Tribunal Internacional lo sentenció a muerte.

Refiriéndose a Solís, ministro de los sindicatos verticales, dice que su misión no puede ser más miserable desplazándose a Asturias en un in-

(Termina en la pág. 3.)

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE MUSÉE
3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFÉDÉRATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 196 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 7 Juin 1962

LES JEUX SONT FAITS

DIEU a décidé, par la personne interposée des charlatans qui le représentent ici bas, qu'il fallait, en Espagne, reprendre le travail. Il en sera ainsi, puisque telle est sa volonté.

Pourtant, l'opération n'est pas aussi facile à réaliser qu'il paraît. Le mouvement tourne, se déplace et les éléments en présence changent continuellement. Rien n'est plus naturel, en raison de la situation économique catastrophique des salariés. Chacun s'inspire du précédent créé par les mineurs du pays basque et s'agite pour recueillir quelques miettes du gâteau, promis par Franco, qui ne s'est guère concrétisé jusqu'ici.

Le dictateur a prononcé dans la banlieue de Madrid, dimanche 27 mai, un discours devant plus de dix mille anciens mercenaires de la guerre civile. On comprend mal le choix de son auditoire ; il eut été tellement plus simple qu'il s'explique devant les ouvriers.

C'était la première fois qu'il prenait la parole depuis le début des grèves et beaucoup d'observateurs estimaient que son silence précédait des mesures d'apaisement. C'est au contraire un durcissement de son attitude qui a été enregistré, à la stupéfaction de tous.

Il ne serait donc pas étonnant, même si partout le travail reprenait normalement, maintenant, qu'à brève échéance de nouveaux mouvements interviennent et qu'ils aient cette fois un caractère politique beaucoup plus accentué. Le prolétariat espagnol est mystifié depuis 25 ans par un système répressif et régressif qui l'a amené, peu à peu, à une soumission presque complète. La promesse d'un avenir meilleur n'a pas été totalement étrangère à la création de ce climat, mais une trop longue attente finit par lasser ; c'est sans doute ce qui s'est produit, aggravé par le fait que loin de s'améliorer la condition ouvrière semble se détériorer chaque jour davantage.

Pour revenir au présent, dans les Asturies et en Biscaye, les métallos et la majorité des mineurs ont repris le travail. La lettre du cardinal primat Pla y Deniel, au ministre des affaires étrangères Castiella, dans laquelle il proclame son « adhésion au gouvernement et la non intervention de l'Eglise », bien qu'il approuve les demandes d'augmentation de salaires, n'est sans doute pas étrangère à cette évolution, de même que celle de la « Fraternité ouvrière d'action catholique » qui, si elle n'a, en aucune façon, contribué au démarrage des grèves est intervenue de façon décisive pour qu'elle prennent fin.

En Catalogne, la situation est actuellement stationnaire ; ailleurs, quelques nouveaux foyers s'allument, mais semblent sans grande importance sur le plan général.

En France, hier, pour la seconde fois en peu de temps, un mouvement de brève durée — 12 heures — dans le gaz et l'électricité a démontré, une fois de plus, que la grève n'est pas « une arme ébréché » et quelles pourraient être les possibilités illimitées d'un prolétariat éduqué et sans complexe d'infériorité. La région parisienne, par cette simple grève corporative, a été littéralement paralysée, et sa vie mise en veilleuse.

Partant de cette constatation, nos frères de misère espagnols admettront avec nous que les moyens mis à notre disposition par une grève générale illimitée. intercorporative, internationale peuvent nous permettre d'atteindre tous les objectifs ; qu'il s'agisse de l'élimination des tyrans, de l'abolition du capitalisme, de l'instauration d'une société harmonieuse, vraiment libre.

Il nous suffit pour cela de faire preuve de courage, d'être objectifs, de gérer nos affaires nous mêmes ; d'éviter surtout de laisser ce soin aux mystificateurs de la politique, des syndicats, des cadres, des Eglises, tous larbins ou tenants, parce que bénéficiaires, d'un système où tout est pourri.

Cette prise de responsabilités peut seule éviter de nous écarter du but à atteindre. Toute alliance avec des éléments qui suivent des routes absolument opposées à la notre doit être repoussée avec vigueur.

En France, actuellement, « sous prétexte d'efficacité », on tente de nous acoquiner avec Force Ouvrière et la C.F.T.C. Pour qui sait ce que ces organisations — appendices des partis politiques ou du Vatican — représentent, en raison de leur passé et du présent, c'est absolument impensable.

Contrairement à ce que ruminent certains, l'heure de la collaboration n'est pas venue et ne viendra jamais. Nous ne pouvons avoir rien de commun avec ceux que nous dénonçons et si, par extraordinaire, nos routes se révélaient parallèles pendant un court laps de temps, rien ne s'opposerait à ce que nous suivions la nôtre, sans promiscuité et sans diminuer notre efficacité.

Il faut abattre le capitalisme !

Qui peut nous croire assez naïfs pour collaborer avec les suppôts de celui-ci ?

Collaborer, c'est capituler !

REPONSE A L'INVITATION D'UN JEUNE

AUTOUR DU DRAME ESPAGNOL

Les Jeunesses Socialistes S.F.I.O. de Loire-Atlantique rappellent que le Parti Socialiste S.F.I.O. a toujours été le principal soutien des révolutionnaires espagnols dans leur lutte contre le régime totalitaire de Franco.

Considérant la gravité des événements actuels en Espagne, en raison des grèves d'une ampleur exceptionnelle, les plus importantes depuis la guerre civile, rappelant que les leaders révolutionnaires espagnols en exil militent au sein de l'Internationale Socialiste, les J.S. s'estiment habilitées pour inviter les organisations démocratiques suivantes :

Auberges de Jeunesse, Amis de la Nature, Fédération anarchiste, Union démocratique des Anciens d'Algérie, Ligue des Droits de l'Homme, Fédération Léo-Lagrange, Libre Pensée, F.N.C.R., Syndicat national des instituteurs, F.E.N., U.N.E.F., C.G.T.-F.O., P.S.U., S.F.I.O., U.D.S.R., à se réunir, 20, Chaussée de la Madeleine, Nantes, le lundi 21 mai à 19 heures afin de dresser en commun un programme d'action dans le but d'aider les Travailleurs espagnols en lutte pour leurs libertés.

Le secrétaire fédéral, Alain Chénard.

***

Au citoyen Alain Chênard, secrétaire fédéral des Jeunesses Socialistes. Parti S. F. I. O. - Loire Atlantique.

Vous êtes jeune, le drame espagnol vous fait mal, cela est bon signe, mais ne dites pas que les J.S. (S.F.I.O.) « s'estiment habilitées pour inviter les organisations démocratiques suivantes :... ».

Bien entendu, les socialistes adultes de la S. F. I. O. nantaise préparèrent pour vous cette liste ; bien entendu la vieille S. F. I. O. sclérosée a, pour sa propagande, pour son pardon de suivre « qui vous savez », besoin du dynamisme de ses J. S.

Je ne veux pas vous faire l'injure de ne pas connaître l'historique de la guerre d'Espagne. Vous en avez lu l'héroïsme, les lâchetés. Le drame d'aujourd'hui, c'est une suite, pas une fin.

Le peuple espagnol est victime de la politique malpropre des intérêts privés des vieux bonzes pourris par le réformisme politique, syndical, tous membres de l'internationale bourgeoise, cléricale, militariste.

Jeune homme, votre appel est noble lorsqu'il est fait au nom des J.S., mais lorsque vous parlez du parti socialiste S.F.I.O., c'est faire preuve de lâcheté, de veulerie. Nous, syndicalistes, et révolutionnaires, nous ne pouvons oublier que G. Mollet après le 13 mai 1958, n'a trouvé de solution pour le pays que dans le retour au pouvoir du général de Gaulle... qui souhaite beaucoup de bien à son confrère Franco.

Ce matin, sous bande de la « Vendée Libre », j'ai reçu « Nouvel Ouest », 20, Chaussée de la Madeleine, Nantes, adresse où se tiendra votre réunion. En première page de votre journal, un article : « Est-ce la fin du général ? ; je reconnais dans son écrit l'auteur. Lorsqu'il se rendra à Paris, qu'il pose la question à G. Mollet, ou à quelques curés secrétaires de groupe, si les curés ont répondu à la phrase historique de G. Mollet, à qui nous disons :

« Ainsi certaines gens, faisant les empressés
» S'introduisent dans les affaires
» Ils font partout les nécessaires
» Et partout importuns, devraient être chassés. »

Jeune militant, c'est très bien de vouloir aider les travailleurs espagnols en lutte pour leurs libertés ; mais je souligne que mes camarades dans le COMBAT SYNDICALISTE, de la C. N. T. et les revues de l'A. I. T. luttent pour une nouvelle Espagne qui n'acceptera aucun fascisme, de droite ou de gauche...

Jeune militant — j'ai 44 ans — je ne suis pas encore un « pas coté » à l'argus, mais je reste pour ceux de votre génération un « amorti », c'est à ce titre que je vous indique de lire « Les grands cimetières sous la lune », de G. Bernanos, d'une part, également « L'Espagne rouge et noire », de Jean Bernier, dans un numéro spécial du Crapouillot, de l'autre.

Jeune militant, je vous indique de nouveau qu'un de vos grands patrons — Vincent Auriol — le 19 janvier 1935, au bar des Pyrénées, devant la section socialiste de Bègles, s'adressant au socialiste Marquet, déclara : « Il n'est pas de joie plus pure et plus profonde que de pouvoir dire qu'on est resté fidèle à l'idéal de sa jeunesse ». Je tiens à vous signaler Alain Chênard que l'ex président de la République française dans sa jeunesse fut anarchiste.

Je m'excuse de cette lettre, mais voir les jeunesses socialistes faire un travail qui devrait être celui de la fédération adulte, c'est faire donner les «Marie-Louise » de l'empereur, parce que le « dernier carré » vient de succomber. Triste S. F. I. O.

Croyez, cher Camarade, à mes sentiments les meilleurs.

Y. M. BIGET *Vertou (L. A.)*

BULLETIN ANTIRELIGIEUX

Notre planète est vieille de centaines de millions d'années.

La Vie, et donc l'Homme, apparurent il y a quelques 600 millions d'années ! Nos connaissances historiques ne remontent pas, pour l'instant, au delà de 6000 ans avant J. C.

Habitués au milieu dans lequel nous vivons, façonnés par lui, pénétrés de ses mensonges, nous avons des Dieux une idée assez simpliste, entretenue d'ailleurs par la démission intellectuelle, scientifique et morale du corps enseignant : il se tait sur les mensonges religieux sous l'hypocrite prétexte de la neutralité ! La neutralité devant le Savoir ! Comment les hommes ont-ils découverts les dieux ?

A l'origine des sociétés, alors que les hommes vivent en clans, en tribus, tout leur apparait comme étant doué de forces mystérieuses, de « mana », dont il faut s'attirer la bienveillance : c'est la première phase connue de la vie primitive.

Les esprits des ancêtres, des forces magiques les guident, les trompent, les sauvent ou les détruisent : ils ont peur, et leur Peur grandit de leur impossibilité à s'expliquer les phénomènes naturels...

Ils font des sacrifices dans l'espoir de se protéger contre tous les dangers...

Mais ils se groupent, se rassemblent de plus en plus nombreux, pour se protéger, assurer leur sécurité physique et matérielle : c'est une nouvelle période de la vie primitive.

Les sorciers, les malins, les plus aptes jouent un rôle de premier plan dans cette ascension communautaire.

Ils dégagent des croyances multiples celles qui seront les plus respectées par le plus grand nombre. Peu à peu, les Dieux naissent, représentatifs de forces diverses. Ils finiront par s'incarner dans les chefs, les rois, les tyrans des nouvelles sociétés...

Nous entrons alors dans la période historique déchiffrée dans les objets d'art, les monuments, par les inscriptions. Au cours de cette évolution nous assistons à un triage, à une sélection des Dieux d'autant plus centralisatrice que grandiront les communautés et les empires.

Les croyances deviennent alors de véritables religions avec leurs rites, leurs prêtres et leurs Lois...

En incarnant les Dieux dans leurs chefs, les hommes se libèrent de leurs inquiétudes quotidiennes, de leur Peur : c'est désormais le roi, le Pharaon qui recevra les instructions des Dieux concernant le gouvernement des peuples.

En Egypte, nous trouvons le dieu créateur : AMON, le dieu du Soleil RÂ, le dieu de la terre Phtah, mais tous les trois forment une trinité dont le pharaon est l'incarnation.

Le culte d'Osiris sera une copie du précédent, toujours en trois personnes. Les dieux Babylonniens créeront le monde en sept jours, et le Pharaon Hammourabi (2.000 ans avant J. C.) recevra de Dieu le code des lois auquel le peuple devra se soumettre sous peine de terribles sanctions.

Le soi-disant miracle est gravé dans une stèle retrouvée à Babylone. Le dieu Amou est assis et remet à Hammourabi agenouillé, le code qui deviendra la loi.

Si les tyrans n'avaient pu se prévaloir de la protection des forces mystérieuses, ils n'eussent jamais réalisé le prestige indispensable à l'exercice de l'Autorité. Les peuples n'eussent pas accepté leur peines si elles n'étaient voulues par leurs Dieux : le Pouvoir et la Foi seront, à travers les âges, une science commune de l'asservissement...

C'est à cette époque (2.000 avant J. C.) qu'une tribu sémite remonte de la Chaldée vers la Méditerrannée. Son chef est Abraham. Elle emporte cette initiation de Hammourabi qui servira d'exemple, plus tard, à Moïse. Sur un bas-relief de la Haute Egypte (4.000 ans avant J. C.), on voit l'homme et la femme sous l'arbre du Mal auquel un serpent est enlacé... La femme offre un fruit à son compagnon...

Ce thème, arrangé, servira de canevas à l'histoire de la Genèse dans la Bible... : comme quoi, rien ne se perd...

Dans la religion Mazdéenne, Mithra, dieu secondaire nait à la vie humaine le 25 décembre. Il mourra un 23 mars, ressuscitera deux jours après et montera au ciel. Il reviendra pour récompenser les bons...

L'Evangile a trouvé là, la merveilleuse légende du dieu fait homme, et n'y apportera que de très légères retouches...

La Bible fut découverte dans le temple de Jérusalem, sous le roi Josias, 800 ans avant J. C. Au cinquième siècle une rédaction nouvelle est apportée à Jérusalem par Esdras. Ce juif babylonnien fit de nombreuses acquisitions dans le folklore chaldéen comme en témoigne l'histoire de Babylone.

Les juifs recueillirent les légendes religieuses de l'Egypte pendant leur captivité, et la Bible n'est qu'un recueil maladroitement rédigé des faits qu'ils y avaient vécus.

Le Coran, livre sacré des musulmans fut dicté à Mahomet par un archange envoyé par Dieu à ce prophète...

Il est bien évident qu'aucune religion ne saurait se répandre si elle n'a pas une révélation à sa genèse, c'est-à-dire, si son fondateur n'est pas inspiré ou envoyé par un Dieu...

Tous les artifices religieux ont donc à leur base : le Mensonge !

Le but de ce bulletin est de dénoncer et d'expliquer les principaux mensonges religieux. C'est une tâche facile à qui veut aborder ce problème en toute objectivité.

Par contre, pour les croyants bornés, aveuglés par la foi, ils se rallieront autour de la devise évangélique : « Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient.»

Car l'Evangile avait ses humoristes...

Il est odieux, alors que le seul bien réel est la vie, de voir les gouvernements, dont le devoir est de protéger l'existence de leurs sujets, chercher avec obstination des moyens de destruction. Si la guerre est une chose horrible, le patriotisme ne serait-il pas l'idée mère qui l'entretien ?

GUY DE MAUPASSANT

LA FOIRE AUX ESCLAVES...

Plus on sacrifie aux préjugés des masses, plus on se rapproche d'elles, plus facilement on conquiert leurs suffrages, leurs mandats, plus on capte leur docilité, plus on les réduit au rôle d'instruments : ce sont là les méthodes usuelles de toutes les ambitions politiques et dominatrices. Autrement dit : sacrifier la Vérité à l'illusion et souvent au mensonge !

La propagande n'est pas toujours éducation, tant elle redoute de rendre les hommes clairvoyants, plus impatients et plus hardis. Aussi, ces esclaves sont-ils mal préparés à cette révolution permanente qui consiste à se dégager des liens du Passé, à s'arracher à des rites sociaux et à des coutumes anachroniques, à se forger une souplesse intellectuelle telle, qu'elle permette de coller à l'évolution des techniques pour les faire participer à la libération de l'Homme.

Notre problème n'est pas dans le recrutement de cotisants, mais dans la prise de contact avec tous ceux qui, sans oublier les nécessités et la joie des consommations, se complaisent à nourrir leur intellect et à donner à leur Conscience les vertus sociales indispensables à ceux qui seront demain les pilotes dans un grand orage.

Notre problème, eu égard à tout ce que nous avons pensé, est d'assurer notre cohésion mentale, physique, organique, et, partant, de vulgariser avec insistance les méthodes exactes et évolutives qui permettront chaque jour, à nos forces révolutionnaires, de bâtir un nouveau monde sur une civilisation ensevelie sous sa fange, ses appétits cruels et son égoïsme insatiable.

Notre enseignement, comme tout enseignement, s'enrichit chaque jour par les apports nouveaux que le progrès scientifique propose à une économie conservatrice, sans autre succès d'ailleurs, que celui de développer ses appétits. Nous sommes devenus, dans un monde où les meilleurs bonnes volontés s'égarent dans le chaos des contradictions multiples, le seul véhicule capable de la mise en valeur immédiate des terrains dérichés par la science : mais faut-il encore que nous en prenions conscience.

Nous savons que l'âge du salaire est dépassé, parce que nous avons appris *expérimentalement* que la satisfaction des besoins cesse avec la solvabilité des consommateurs, que le profit lui-même, se dégrade avec l'abondance, quand elle est le résultat des privations.

Nous savons, nous sentons — car notre silence dissimule mal notre honte — que réclamer un *salaire minimum*, quand une société se plaint de ne pouvoir écouler sa production, est une revendication aussi lâche que méprisable,...

Pire, nous savons tous que la Mévente est la conséquence d'une distribution insuffisante du « pouvoir d'achat », et que nos *maîtres* ne sauraient monnayer davantage notre travail sans perdre leurs profits : alors, à quoi bon s'attacher à un système périmé et inhumain ?

N'est-ce pas le rôle du syndicalisme d'enseigner, de répandre cette vérité élémentaire que : quel que soit l'aspect provisoire des conditions économiques immédiates, bénéfique à certains, affamant les autres, cette prospérité non distribuée est l'antichambre qui nous mène à l'abime... Notre rôle n'est pas de nous accrocher à une facilité fugitive, de lui apporter notre précieuse collaboration, mais de préparer l'abolition d'un système économique et social qui ne peut prolonger sa durée que par un retour à la Rareté, cette honte d'un monde dépravé, qui admet la cessation de productions parce qu'elles ne sont plus rentables, alors que des millions d'hommes crèvent de faim !

L'économie capitaliste est dans le désarroi, parce que, malgré son égoïsme, du fait de la concurrence mondiale sur tous les marchés, elle est dans l'obligation de produire de plus en plus, sans avoir la certitude de pouvoir écouler, de Vendre sa production : *la nôtre !*

Et comme les esclaves de cette économie n'ont pas encore compris qu'ils ont atteint ce stade merveilleux de l'abondance, cette productivité qui permet de distribuer le *Bien-être à tous*, parce qu'ils restent attachés *à la Valeur Financière*, nous voyons les maîtres faire des efforts désespérés pour réaliser un monde sans concurrence commerciale, limitant la production à ce *minimum vital* qui est l'invention d'une collaboration aveugle entre les maitres et les esclaves...

Notre recrutement souffre peut-être de notre volonté de ne vouloir sacrifier la vérité à l'illusion, mais en dernier ressort, nous restons le phare qui jette sur une mer démontée, un appel suprême à ceux qui se sont égarés sur une mer d'ignorance, d'ambitions malsaines, à tous ceux qui ont cru aux appels des politiques perverses, et qui voguent vers les abimes de l'inconscience économique et sociale.

Puisse la Guerre n'être pas le geste désespéré d'une civilisation où, maitres et esclaves confondus, sombreront dans une extermination qui miroite sur nos égarements comme une épée de Damoclès !

Songez-y : esclaves à part entière !

J. B.

Sur une simple phrase

Il n'est pas dans nos habitudes de citer les hommes de guerre; nous sommes plutôt convaincus de l'insanité de leurs propos, dès qu'il ne s'agit plus de l'art de tuer. Mais, cette fois, il s'agit d'une phrase lancée par l'un d'eux, le maréchal Juin, et se rapportant à la Commune, ce qui ne saurait nous laisser indifférents. C'est dans une courte note de l'illustre guerrier, lue devant le tribunal au procès de Salan, que nous pouvons lire ceci : « Les désespérés de ce monde m'ont toujours inspiré pitié, comme les Communard de Paris en 1871, contre lesquels le pouvoir avait pris des mesures propres pour les pousser à la subversion.»

Suivent ces quelques mots de Madeleine Jacob, qui rend compte du procès dans le journal «Libération» : « On respire mal. Quelque chose pèse dans l'air qu'on ne saurait définir. Comme tout cela est trouble ! »

Et oui, tout cela est trouble, et l'on respire mal. Car tout de même, une culotte de peau, un galonnard se mettant à plaindre les Communards, cela nous gêne plutôt, cela nous offusque.

De quel droit, et qu'est-ce-qui l'autorise ce descendant de Gallifet en ligne directe (sinon par la filiation du moins par l'emploi) à verser des larmes de crocodile sur les victimes de foutriquet ?

Qu'il la garde pour d'autres, sa pitié, qu'il la garde. D'autant plus que personne ne peut douter qu'à la place des généraux versaillais il ne se fut comporté autrement. De tous temps les chefs de guerre se sont rabattus sur les « ennemis » de l'intérieur pour se venger de leur déconvenue sur les champs de bataille.

Mais il est d'autres « désespérés de ce monde » auxquels le maréchal pense sans doute beaucoup plus qu'aux fusillés de la Commune de Paris. Et ceux-là, ce sont ses anciens collègues, les soldats et officiers de l'O. A. S., les tueurs, les plastiqueurs, les ultra-nationalistes, les néo-gangsters de l'Algérie française. Pour tous ceux-ci, sans doute, la pitié qu'il leur réserve est sincère, et l'allusion aux Communards n'apparaît plus alors que comme un alibi.

Car, franchement, y-a-t-il une commune mesure entre les deux, et les Communards n'étaient-ils pas, en réalité les fellagas de l'époque, alors que l'on peut véritablement assimiler les Versailles à l'O. A. S. d'aujourd'hui.

Et l'on peut bien dire qu'il manque singulièrement de noblesse le désespoir de ceux-ci, qui se confond si bien avec la joie sadique du tueur raciste ou la rage du soldat de profession obligé de plier, dans un avenir plus ou moins long, devant le pouvoir civil pour lequel il n'a jamais eu que du mépris.

Ceci dit, soyons juste et reconnaissons que la deuxième partie de la phrase en question n'est pas pour nous déplaire ! Le pouvoir, est-il écrit, avait pris des mesures propres à pousser à la subversion. Voilà qui est fort bien dit, maréchal, et sans doute dit en connaissance de cause, car, n'est-ce pas, il y a là aussi une allusion aux événements actuels.

Et les mesures dont il s'agit, aussi bien en 1871 que de nos jours, ces mesures toujours dictées par l'abus du pouvoir et par l'antagonisme de classe ont une dénomination bien définie aujourd'hui : Ce sont des *provocations !*

Et qui use de provocations avoue, par là même, que sa cause est mauvaise, car il entend la faire triompher par la force, sans aucun souci de justice ou d'équité. N'est-ce pas ce que prétendent faire les gens de l'O. A. S., en tuant à tort et à travers, afin de pousser les musulmans à la révolte massive, laquelle déclencherait inmanquablement la bataille de rues et retarderait, peut-être pour longtemps, l'établissement de la paix en Algérie.

BLANQUET

L'ENNEMI DE L'HOMME

Si on retranche de la société tous les individus professionnels de la Violence et ceux dont ils garantissent le pouvoir ou l'oppression, on constate qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de détruire par esprit du mal ; il cherche, tout au contraire, à s'émanciper et à s'évader du joug des servitudes et serait désireux d'apporter à la construction de l'avenir son effort personnel. Ce qui freine le peuple, à l'appel des révolutionnaires, c'est qu'il n'entrevoit pas l'avenir et pense que critiquer les institutions actuelles, dire des vérités premières, dénoncer les injustices criardes des Etats sont nécessaires, mais, avant de donner son accord à une transformation de la société, il entend connaître les avantages qui résulteront de la révolution.

Toutes les révolutions passées sont présentes à la mémoire de l'individu pour lui confirmer que l'action de la révolution, précédant la constitution des bases nouvelles de la société, est criminelle. Prétendre que dans le feu de la révolution, pourra s'établir les bases d'un avenir meilleur, est vouer le peuple à la servitude sous le joug de nouveaux maitres.

Les révolutionnaires d'aujourd'hui ne croient plus aux miracles, trop de sang versé à tort, les incitent, au contraire, avant toute action, de créer les matériaux de remplacement nécessaires à la société de demain.

Les révolutionnaires doivent apporter aux hommes des idées, des écrits, des études, permettant à chacun de développer ce qu'il croit juste et humain. Ce travail de démystification et de prise de conscience chez l'individu doit lui permettre de réaliser que l'avenir est dans une société collective, en tous les domaines, assurant à tous, par une participation de travail normale, pendant la période acitve de la vie, une existence heureuse.

Etablir des projets de base est nécessaire, ils doivent être considérés strictement comme des projets, modifiables selon les temps et les circonstances. Le principe de la révolution étant admis, on doit enregistrer les évolutions constantes qui peuvent nécessiter des modifications aux projets de base. Ces projets doivent avoir pour but d'enseigner aux individus ce qui doit être fait, comment cela sera fait, la part de chacun dans cette transformation de la société, les avantages qui doivent en résulter.

L'idée doit précéder la réalisation de la révolution, elle doit permettre d'établir, à tous moments, les bases d'un avenir plus juste, égalitaire, où chaque individu ne sera plus condamné à vendre ses bras et son cerveau à un maitre, à la puissance de l'argent, mais travaillera, librement, au bien de tous, selon ses goûts, ses facultés, ses possibilités. C'est par une multitude d'associations, de fédérations, que les groupes d'individus, englobant des régions, voire des pays, pourront tirer le maximum de richesse de la terre et en faire la répartition à toutes les populations sans distinction de frontières.

Certes, la création des moyens de transports rapides des marchandises devra être poussée. Une multitude d'hommes travailleront à l'acheminement et à la répartition des richesses de la terre. Cette répartition accélérée constituera l'armature d'une société égalitaire où chaque être aura droit à la vie, où chaque homme aura droit au pain et aux fruits de la terre. La création de cette société égalitaire se heurtera au capitalisme qu'il faudra vaincre, car lui seul est responsable de la famine qui ravage le monde et de la guerre qui fait perdre à l'homme toute sa dignité. Tant que les hommes ne reconnaitront pas la nécessité de détruire le capitalisme, tous les projets d'établissement d'un avenir meilleur resteront stériles. Le capitalisme, qui détient tout son pouvoir des Etats, est l'ennemi de l'homme.

RENE VILLARD

Nous avons glané pour vous

A L'ACADEMIE DE MEDECINE ERREURS ET ABUS DE LA PSYCHOTECHNIE

Le Dr Pierre Theil a dénoncé devant l'Académie de médecine les abus auxquels peut donner lieu la sélection des cadres des entreprises par les tests et autres méthodes de psychotechnique appliquées par des non-médecins.

Les syndicats des cadres, a-t-il indiqué, se dressent contre la tendance envahissante de la psychologie appliquée, qui est devenue une industrie prospère, car la moitié des entreprises industrielles n'engagent plus un cadre ou un employé supérieur sans lui avoir fait subir un examen psychologique.

Tous les spécialistes sont d'accord pour estimer que ces méthodes doivent être employées avec prudence et discernement, car elles reposent sur des notions bien fragiles (comme celle de l'intelligence, que nul n'a pu définir), et sont susceptibles d'être influencées par des circonstances temporaires (fatigue ou émotion du sujet, variations de ses capacités avec l'âge). La mésaventure de soixante-six chefs d'entreprise américains apporte bien la preuve que la psychologie appliquée employée chez l'adulte normal n'apporte aucune des garanties que l'on est en droit d'exiger d'une méthode scientifique. Il y a quelques années ces soixante-dix volontaires (dont douze présidents, trente-huit directeurs de très grandes sociétés, tous arrivés à leur poste grâce à leurs seules qualités, et seize savants) furent soumis aux examens que l'on fait habituellement subir aux cadres des grandes entreprises américaines.

Or, signale le Dr Theil, presque tous furent non seulement considérés comme « incapables de diriger », mais encore, selon les résultats des tests, comme atteints de « névroses sérieuses ».

La psychotechnique doit être condamnée en tant que procédé destiné à sélectionner ou à catégoriser les adultes normaux, a conclu le Dr Theil ; elle devrait être appliquée par des médecins ou sous le contrôle d'un médecin, seul apte à interpréter cet ensemble indissociable que forment l'homme psysiologique et l'homme psychologique.

La défense d'intérêts particuliers permet parfois de définir une vérité qui serait toujours restée cachée. Les erreurs et abus de la psychotechnie n'eussent jamais été mis en évidence par les cadres égoïstes, si les seuls agents d'exécution, comme c'est trop souvent le cas dans certains services publics en avaient seuls subis les méfaits.

(Suite page 2.)

Tribuna Juvenil

CARA A LA PROXIMA CONCENTRACION INTERNACIONAL JUVENIL LIBERTARIA

INICIATIVAS

HACE tiempo que en lo íntimo me congratulo de la intensa actividad que viene desplegando la C. de C. y P. de la C.N.T.-FIJL de Lyon, de lo que nuestra Prensa da regularmente constancia.

Recientemente, es la iniciativa por ella lanzada de una Exposición de Dibujo a inaugurar — salvo imposibilidad — en la Concentración Juvenil, la que ha atraído mi atención.

¡ Bravo ! ¡ Sencillamente, bravo ! Pero no nos limitemos tan sólo a esta exclamación de entusiasmo. Hagamos nuestra la iniciativa y pensemos, veamos, en qué forma podemos favorecerla, posibilitar, engrandecer su realización, participando en ella los que tengan aptitudes, preocupándonos de interesar a los dibujantes consagrados o en ciernes, los que no las tenemos.

Yo sugeriría además, que la iniciativa se ampliase dando oportunidad a que se revele la originalidad y genio infantiles.

¿No pensáis que eso les divertiría despertando su interés y a nosotros también al poder apreciar la caprichoso y particular de la inauguración infantil; su intuición, en concepción del dibujo libre?

Los niños acuden en gran número — con los mayores — a la Concentración. Es justo que pensemos en ellos.

Otras exposiciones podrán también iniciarse, de carácter igualmente permanente y volante con el fin de divulgarlas y hacerlas más completas y documentadas.

Por ejemplo, entre otras de carácter artístico, podría iniciarse la preparación de una Exposición de Prensa y Literatura Libertaria Juvenil, con el propósito de inaugurar su comienzo en la Concentración Juvenil. Y esa iniciativa la formula en serio brindándola a la Comisión Organizadora de la FJIL, así como a todas las Locales y militantes a quienes la idea despierte interés, para lo cual nada mejor que dirigirse a la Comisión Organizadora de la Concentración.

La idea sería más ambiciosa, no limitándola a publicaciones juveniles, pero al propio tiempo demasiado amplia para poder abarcarla, en tan poco tiempo. No obstante, aunque éste es escaso, la idea de la preparación de esta Exposición no debiera ser condenada de antemano al fracaso, sin ensayarse sus posibilidades de realización.

Hay material disperso de otras Exposiciones de donde podría extraerse lo juvenil. En Italia mismo, del Campeggio de Carrara debe quedar algo.

Por lo que respecta a la F.I.J.L. en exilio, fácil será recopilar todo lo publicado, empezando por los Boletines a multicopista regionales, pasando por nuestro periódico, folletos y libros. Lo más difícil quizá no sea lo publicado en la clandestinidad, sino todo lo que pertenece al período revolucionario y anterior a partir de la creación de las Juventudes Libertarias. Pero todo militante que formó parte de ellas en España puede tratar de recordar lo publicado en su comarca o región y ver la forma de agenciarse esas viejas publicaciones.

El mismo afán de búsqueda y laboriosidad debiéramos despertar en los jóvenes libertarios franceses y de otros países con el fin de que su aportación pudiera dar a la Exposición un carácter Internacional.

No quiero abundar en razones para destacar la importancia de una tal exposición, pero sí quiero añadir lo interesante que sería, por lo que al libro respecta, bien sea poesía, novela, historia, sociología, etc., que su participación no se limite a autores jóvenes contemporáneos, sino a toda obra debida a una pluma joven, aunque su publicación date de años y ello no circunscrito al área anarquista, sino dando cabida al escritor que, sin haberse definido libertario, defiende y propaga concepciones, pensamientos salientes.

En este aspecto, nuestros compañeros de los Servicios de Librería, podrían tener una participación activa asesorando y facilitando obras.

A vosotros la palabra, compañeros, que ponéis alma e inquietud en vuestra acción.

MIREYA

U. G. T. S. T. V. C. N. T.

Alianza Sindical

A todos los hombres libres y amantes de la libertad en general.

A todos los trabajadores, cualquiera que sea su nacionalidad.

Ha llegado la hora de demostrar vuestra solidaridad al Pueblo español. A pesar de las coacciones y represión en España, los trabajadores y todos los amantes de libertad, al riesgo de sus vidas, en un empuje casi unánime, se han enfrentado o se están enfrentando, con la bestialidad que representa el fascismo en España. Por fin, a pesar de los pesares, se emprende la lucha abiertamente, con lo que representa la tirana militarista, que sigue haciendo y manteniendo las normas puestas en práctica por la Inquisición de Torquemada y otros asesinos.

Españoles, es hora de que reaccionéis ante tanta injusticia, organizándose tras las Sindicales, para que los trabajadores de los demás países ante nuestra fuerza, se unan a nosotros para combatir toda iniquidad.

Asistir en masa al mitin y festival que se celebrarán el día 10 de junio en el que tomarán parte oradores de la UGT y de la CNT, trabajadores como vosotros, que ponen su saber y honradez al servicio de la humanidad.

¡Viva la libertad!

¡Vivan los huelguistas de España!

El Comité de Enlace

Tours, mayo 1962.

"EL JAPON, HOY"

«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García.

Precio: 2,50 NF.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget de l'Isle à St-Etienne. — Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, à St-Etienne

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

ANTENA

SITUACION DE LAS HUELGAS

En Barcelona sigue la huelga en nuevos establecimientos, aparte los que huelgan desde hace seis semanas. Las autoridades mantienen una vigilancia extraordinaria que se traduce en innúmeras detenciones, muchas de las cuales son mantenidas. Particularmente las barriadas son objeto de un especial cuidado. Causa de todo ello, es que un movimiento de amplitud acontecido en Barcelona, podría atraer un grave desarrollo de las huelgas que salpican un poco por todo el mapa general del país. Entre los elementos no obreros detenidos figuran el catedrático de Química, Juan Rion, y los abogados José Ignasi Sardá y José Urenda. Se teme fundadamente que a los detenidos les sean aplicados tormentos al pasar por los centros policíacos.

En la avanzada de las huelgas ha estado Manresa y Sabadell, por lo que respecta a Cataluña. Actualmente la lucha contra el capitalismo y el franquismo la sostienen duramente los mineros de Sallent, Figols, La Pobla de Lillet, Suria y Cardona, o sea, las cuencas del Llobregat y el Cardoner.

En la provincia de Cádiz vuelven a holgar los campesinos en toda la comarca jerezana, habiéndose practicado detenciones. En la provincia de Córdoba huelgan los agricultores de varios pueblos, particularmente en Puente Genil, donde la guardia civil ha saciado su instinto pegando y entregando al juzgado y a la gobernación unos cuarenta huelguistas detenidos. Parece que la orden reciente de Franco a sus subordinados es de castigar fuerte a los trabajadores.

El movimiento huelguístico se ha extendido a la provincia de Badajoz, estableciéndose un potente foco de paro en Don Benito. El gobernador ha encaminado refuerzos de G. C. en esa localidad y su comarca.

Los obreros de Beasain (talleres de la Renfe) se reincorporaron al trabajo previa obtención del jornal mínimo de 142,50 pesetas, además de 1.500 pesetas a los casados y mil a los solteros como compensación de los jornales perdidos durante la huelga.

Hubo paros en Lasarte, casa Michelin, y en Pasajes, de la misma firma. Igualmente en las fundiciones Orbegozo de Zumárraga, muy breve por haber atendido la empresa la demanda de los obreros. Por este «delito» la dirección de este establecimiento fue multada por el gobernador de San Sebastián con 25.000 pesetas.

En Mondragón la Unión Cerrajera y la casa Roneo siguen afectadas por la huelga.

Causó vivo disgusto en Asturias la llegada de cargamentos de carbón polaco y alemán para compensar el déficit de combustible español provocado por la huelga de mineros. Los barcos que de aquellos países recalaron en el puerto del Musel no pudieron ser descargados debido a la negativa de los obreros portuarios.

En Mequinenza (Zaragoza), huelgan 1.200 trabajadores de las minas de lignito.

Buena parte de mineros astures, leoneses y andaluces han aceptado el salario de 150 pesetas para los obreros de fondo y de 125 para los exteriores. Sin embargo, quedan focos irreductibles.

La Empresa Nacional Hidroeléctrica del Ribagorzana también sufrió durante semanas el paro de sus 3.500 empleados.

LA SOLIDARIDAD DE LOS OBREROS AUSTRIACOS

GINEBRA (OPE). — Informan desde Viena a «Le Tribune de Genève» que ha tenido lugar una manifestación, con banderas y carteles, frente a la embajada de España. Un socialista austriaco que combatió en la guerra civil, ha dicho que España es un país de reacción donde encuentran refugio los terroristas de la O. A. S.

ADHESION DE LA LIGA DE LOS DERECHOS DEL HOMBRE

PARIS (OPE). — La «Ligue Française des Droits de l'Homme» ha publicado una nota en la que dice:

«Circula actualmente por España una declaración suscrita por hombres de todos los matices de la oposición al régimen franquista. El hecho de que se haya llegado a un acuerdo, confirma y prueba que España puede reconquistar la libertad sin derramamiento de sangre.

Conscientes del valor que, para la paz del mundo y para la libertad de Europa, tiene la actual lucha del pueblo español, afirmamos nuestra completa solidaridad con los huelguistas, los estudiantes y todas las fuerzas que luchan juntas por la libertad de España. Nos comprometemos a apoyarles con todo nuestro esfuerzo. Nos opondremos a toda ayuda, directa o indirecta, que nuestros gobiernos pudieran aportar al franquismo. Creemos, que de este modo podemos contribuir a librar a España y al mundo de un régimen nacido en la gran ola fascista que estuvo a punto de conquistar a Europa, y que sigue siendo su baluarte opresivo y amenazador.»

SUECOS DETENIDOS EN MADRID

ESTOCOLMO. — Se ha sabido que, entre los detenidos en Madrid con motivo de la manifestación pacífica femenina, figuraba la esposa del pintor Saura que, aunque educada en Francia, es de origen sueco, y también un estudiante sueco, Ingvar Boman, que sacó una fotografía de la manifestación en la Puerta del Sol. Boman ha permanecido detenido 72 horas y probablemente se le consentirá seguir en España hasta los próximos exámenes.

EL 1 Y LA OTRA

MADRID. — El número 1 en todo, generalísimo F. F. B. y su Polo carmelitano, doña Carmen, han asistido a una fiesta militar en la que el augusto Marido egregia Esposa fue obsequiado con el carnet número uno de la Hermandad de Alféreces Provisionales. La Doña aprovechó la fiesta para hacerse retratar seis o siete veces.

INDUSTRIAS DE ESPAÑA

CORDOBA. — En Puente Genil los obreros sin trabajo se dedican en gran número a la caza de caracoles para procurarse algún dinero.

BARRACOPOLIS

BARCELONA. — La población de Sabadell excede de los cien mil habitantes a causa de la constante inmigración de españoles, principalmente del Sur, veinte mil de los cuales se hacinan en el interior de barracas y cabañas construidas en el cinturón de la ciudad.

REVUELO EN EL PUERTO

CADIZ. — Los quinientos penados de Puerto de Santa María efectuaron un plante en protesta de la mala comida que se les sirve. Concentrados en el patio, se negaron a volver a sus celdas cuando se lo ordenaron los guardianes. Refuerzos de la Policía Armada y bomberos gaditanos (por si cerillas) acudieron al penal en auxilio de los empleados. Al cabo de dos días los protestatarios regresaron a sus alojamientos sin promesa de mejora y expuestos a las represalias de la dirección y la administración de la casa.

LLAMA FUERTE

VALENCIA. — Gran incendio en una fábrica de plástico de la calle Cardenal Benlloch. Quemá durante horas, durante las cuales hubo que desalojar la finca vecina, residencia de suboficiales de Aviación, los cuales volaron más que corrieron. Hubo cuatro bomberos heridos y muchos millones de pérdidas.

OBREROS ESPAÑOLES SE QUEJAN

PARIS. — Informa «Le Monde» que, en el departamento del Mosela, los trabajadores españoles del valle de Fensch manifestaron nuevamente con una «huelga del hambre» su desagrado por los «menús» que les sirven. Ya anteriormente se habían registrado varios incidentes, pues los 400 obreros ibéricos se quejan particularmente de la insuficiencia de patatas nuevas.

Los huelguistas reclaman un aumento de salario, que se les reduzca el precio de la pensión. Esta es actualmente de 203 NF. por mes, incluyendo comida y habitación.

A confesión de parte

DOS TEMAS CANDENTES:

Los acontecimientos de Iberia y la conducta de los que contemplamos el panorama interior de la península, a centenares o miles de kilómetros de Madrid o de Lisboa.

Las fuerzas de nuestro destierro se mueven — es un decir — al son del vals de las olas; y cantan con el poeta :

En mi barquichuela, solo,
mar adentro me metí,
tiré los remos al agua
y cara al sol me dormí.

¿Quiere esto significar que el exilio republicano español no hace otra cosa que dormitar?

De ninguna manera. Para que ello fuese así sería menester que nosotros desapareciésemos como fuerza organizada. Afortunadamente no es este nuestro caso, lo cual supone que existimos y que hacemos algo.

Podemos decir todavía más : Hasta ahora, desde que el fascismo se instauró en la Península ,exceptuado el período de los años 1945-48, el exilio ibérico ha representado, por su influencia, la oposición más efectiva contra el régimen fascista.

Y más aún : Todas las manifestaciones liberales que se han producido en el interior — esto lo dice Franco y hasta cierto punto es verdad — han sido apoyadas moralmente hasta la fecha, por elementos de fuera.

Negar este hecho, por insignificante que parezca, sería tanto como negar nuestra existencia.

Ahora bien : Este algo de que hablamos resulta bien poca cosa si se tiene en cuenta lo que pudimos y podemos hacer, con un poco más de comprensión y buena voluntad.

Nunca se nos ocurrió pedirle peras al olmo ni la realización, que viene a ser lo mismo, de cosas imposibles. Nuestra inteligencia — la de los hombres de la C. N. T. — que no es tan roma como muchos de nuestros aliados suponen — no ha producido los resultados que cabía esperar.

Y no porque desconozcamos la profundidad compleja del caso español y del portugués — sino por otras causas que nos impiden la adaptación de nuestras actividades a la cruda realidad de ese caso excepcional.

El más alto responsable de nuestro movimiento en exilio, ha expuesto, con claridad meridiana, lo inoperante de una actuación que, por desplazada, no ha respondido en ningún momento a las esperanzas que en nosotros tienen depositadas los compañeros del Interior.

Los acontecimientos que recientemente — por enésima vez — se han producido allende los Pirineos, han puesto de relieve las diferencias de apreciación que existen entre los amigos que luchan allá y los que a nuestra manera, queremos sostener la misma lucha.

Si la concepción ideal nos une a todos en las mismas aspiraciones finalistas, no ocurre lo mismo en lo que afecta a la solución del problema dictatorial que, en lo político, sobre todo, hace la vida imposible a los trabajadores de la Península. De ahí vienen — puesto que aquéllos son los que más directamente sufren los rigores de la opresión — esos movimientos huelguísticos cuya espontaneidad sorprende a todo el mundo trabajador.

Los menos sorprendidos, claro está, somos los desterrados de Iberia, pero a pesar de ello, en ninguna ocasión de las muchas que nos dieron los huelguistas ibéricos, hemos estado a la altura de las circunstancias.

Concluyamos : Hemos dicho mil veces que si el exilio ibérico sabe trabajar bien los días de Franco y Salazar están contados.

La supervivencia de ambos regímenes es debida precisamente a lo poco y mal que hemos trabajado los del exterior en general. ¿Quién de nosotros puede sostener lo contrario? Nadie.

M. BUENACASA

DISCOS

UNOS compañeros en escasez de años se han interesado por los recuerdos vitales del año-so que esto firma. Viviendo poco el híbrido presente, fuerza el revivir el sustancioso pasado.

De abolengo casero, limité mi ámbito a un cierto perímetro comarquista. Obligaciones de la lucha, con fugas obligadas. Mis viejos compañeros axiomaban, con gran tino : «Mejor ser pájaro de bosque que de jaula». ¿Quién, actuante, no lo comprendía?

Hace poco tuve trato con un compañero de Sabadell, ciudad sindicalista con pocos refugiados visibles. Y ese roce con el amigo sabadellés me infunde motivo para esta cronicuilla, intrascendente como todas las mías.

Recuerdo al tejedor Pera, mi conocido del año 1915, en su paso por Francia en 1950. En los días del desastre quedó cogido en el Centro, donde apuró un calvario de once años. Allí se aplicó de pintor, y con los pinceles en la maleta pasó felizmente a Francia. Tal vez infelizmente. Viejo compañero, completamente desconocido por un comité cenetista local, fue requerido para llenar un formulario, que Pera, interpretándolo autoritario, se negó a cumplimentar. No comprendió el exilio, el amigo, y, enfundando de nuevo los pinceles en la maleta, regresó a España, no sin antes visitarme en « compañero de antes », pues en realidad hacía 35 años que no nos habíamos visto. Hablamos, y le comprendí perfectamente. Hizo conmigo y mi compañera, tal vez su último ágape en Francia. Al despedirse nos regaló un cuadrito : montañas ariegeanas, con Montsegur en medio.

Ahora que tengo pared decente, el cuadro del amigo Pera queda a la vista de cuantos nos visiten.

(Aviso a los compañeros sabadellenses : Como el malogrado Zurita, Pera coordina perfectamente manifestándose con pinceles.)

Otro sabadellés cuyo nombre me escapa, me entrevistó en el 33. Le traía de cabeza el treintismo; a mí el naturismo. Creo que nos hablamos con lenguaje dispar, ya que no disparatado. Le recibí completamente desnudo y le contestaba sin renunciar a la gimnasia respiratoria. Ello era en el mes de julio, a eso del mediodía, sin que yo desperdiciara gota del sol. Pestañismo, heliofilia; ganas de alterar, y suavidad libertaria. Para todo azar, le recomendé el método Saimbraun, de cuya reflexión él haría poco caso. Ignoro si al regresar a Sabadell este compañero me presentó ante mis antiguos amigos Soler, Rosas, Beltrán y otros, como un caso perdido.

Hace unos diez años me visitó en París un sabadellense también de pro apellidado Castells. A la sazón radicaba en Reims y acudió a mí para renovar una amistad enfriada por el descontacto ocasional de durante muchos años. Castells trataba, antes de éstos, de uncirse civilmente con una joven nacida en un pueblo de mi comarca, sin manera de conseguirlo por obstáculos clericales. Bruno Lladó le aconsejó visitarme en mi vredio, y Castells lo hizo. Para serle útil me dirigí al despacho del notario Malagarriga, temiendo un coste de 90 duros por abono de un pliego tremendamente sellado y complicadamente rubricado. Pues no : me libró papelito al coste de 9 pesetas. Gentil el notario ése, que permitió que Castells se marchara contento. Lástima que Malagarriga murió pronto. También, lastimosamente, el compañero Castells lo ha hecho en el exilio, llevándose a la tumba el nombre del comunista internacional que asesinó a Andrés Nin en un lugar de Castilla.

He citado a Bruno Lladó, figura simpática y un sí es no es atrabiliaria. Buen fondo, de todas maneras. Durante la dictadura de Primo, Bruno frecuentaba, en París, el café «Le Point du Jour » de Belleville, donde le contactó un joven de mi pueblo que llamare Juanito Oranies, de casírica él, y en aventura viajera. Juanito hacía largas horas que no comía y Lladó se encargó de « restaurarlo ». El agradecimiento del igualadino sería eterno. Uno puede encontrarse con anarquistas formales y desinteresados, deambulando por el planeta.

Yo, siempre metido en el rueco catalán, salí una vez convaleciente del Hospital Clínico con mi norma naturista, y cuatro pesetas en el bolsillo, frente a 70 kilómetros y tras diez días de apenas probar bocado por aquello de la carne en estofado hospitalario. Doce reales gastados en fruta, y luego veremos. Andaría, andaría, hasta llegar a sitio, pero en la calle de Aragón me saltó el tacón del zapato izquierdo, que recogí del suelo cuidadosamente. El accidente se tradujo en inopinada cojera, mediante la cual alcancé la boca de tren de la plaza de España, cuyo fondo miré con nostalgia. Pasaron conocidos sin agrado. Silencio. Pasó el joven Juanito Oranies y a éste sí que le mostré el talón desarraigado y una piel de plátano comido. Inteligente, Juanito comprendió sobradamente esa mímica y se hundió en el subterráneo precipitadamente. Sin despecho tiré la piel y el cacho de zapato, llegándome a la barraca de Tomás Herreros a comentar la « social ». Tomás comprendió pronto y bromeando me puso en mano diez pesetas para bocadillo y billete carrilero.

¡Para que los « anar » de Sabadell alimenten a señoritos bohemios en el « Point du Jour » de Belleville!

DISCOBOLO

FESTIVAL ARTISTICO

«Terre Lliure» en Fumel

La tarde del Primero de Mayo, con una sala al completo y un público deseoso de aplaudir al prestigioso grupo mencionado, dio comienzo el Festival franco-español organizado por S. D. E. y S. I. A., a beneficio de sus obras sociales. El cronista se halla aquí en dificultad para hacer una versión de la fiesta, y solamente se limitará a decir que fue un éxito completo todas las actuaciones del mencionado grupo y que un público entusiasta no dejó de aplaudir todos los números de T. LL. por su repertorio variado, su acertada actuación y las calidades que los componentes dieron muestra de poseer en el arte folklórico, así como en la parte teatral. No queremos zaherir susceptibilidades mencionando a ningún componente del mismo; diremos, eso sí, que todos en su conjunto merecen ser felicitados, esperando ver de nuevo entre nosotros a esa juventud amante del arte, para que vuelva a deleitarnos con sus actuaciones, sus cantos y su arte regional, así como con sus entremeses cómicos.

No olvidando de resaltar la inmensa labor y sacrificio que para todos los componentes y dirigentes del citado grupo representa, incitándoles a proseguir adelante en su marcha ascendente, que ellos saben que con su simpatía se ganaron al público *fumelois*, como creemos que lo conseguirán en no importa que lugar y pueblo a donde actúen.

Esperamos de nuevo poder contar con el «Terra Lliure» para el próximo Festival que tiene en vistas esta localidad de Fumel. Gracias, pues, y hasta pronto.

CORRESPONSAL

CARTELERA

EN CLERMONT - FERRAND

El Grupo Artístico Cultural celebrará el día 10 de junio, a las quince horas, un festival en la sala de fiestas de la Casa del Pueblo, poniendo en escena el drama social del compañero Temblador: «Rosita la heroína». Completará el programa un conjunto de Variedades.

Nous avons . . .

(Suite de la page 1.)

Quant au corps médical personnifié en l'occurence par le docteur Pierre Theil, il obéit au même mobile que les cadres. Il voit d'un mauvais œil des étrangers, qu'il estime non qualifiés, piétiner ses plates-bandes.

Si, comme le prétend cette sommité médicale, la psychotecnique doit être condamnée en tant que procédé destiné à sélectionner et à catégorier les adultes normaux, qu'attend-on pour l'interdire ; son application, et l'absence de « piston », fermant la plupart des portes aux éléments, normalement doués, à la recherche d'un emploi ; ce qui est tout simplement inique.

El nazismo en marcha

CON este mismo título ha publicado el joven periodista, Jacobo Zabludovsky, un buen trabajo en la revista «Siempre», de México. Cierto que el doctor Juan Lazarte, en el número 2 de «Umbral», coincide con Zabludovsky al afirmar que el nazismo internacionalmente gana terreno.

Si no se es miope vountario, se verá con claridad meridiana dónde se apoyan y se alimentan las fuerzas nazis en desarrollo. Describiendo el campo de acción nazi, Zabludovsky afirma: «En un lugar de América del Sur, el nazi número 2 planea actividades convirtiéndose en la amenaza número uno contra la humanidad. Martín Borman, vivo y activo, es el cabeza de la enorme red que sólo en Alemania occidental tiene 50.000 afiliados, 100.000 en la oriental y 140.000 repartidos en 70 países del planeta. El primer lugarteniente de Borman se llama Arthur Axmann, el hombre que sustituyó a Hess como líder de las juventudes nazis y que hoy figura como funcionario de la Compañía Comercial China con sede en Alemania del Oeste. Actualmente Borman es hombre de 61 años y permanece oculto, sabedor que el mismo equipo que capturó a Eichmann le pisa los talones. Sus viajes comerciales al servicio de la Compañía a la cual sirve (la C. C. Ch. es dirigida por Hjalmar Schacht, el milagroso y admirado financiero sin cuya ayuda Hitler hubiese sido incapaz de provocar la guerra), le permiten a Borman de atar cabos, llevar mensajes y trabajar cual hormiga en la reorganización del nazismo que la guerra destruyó en parte.

« A partir de la derrota de Alemania hasta 1955, la reorganización nazi tuvo su cuartel general en el número 868 de la avenida Martín Haedo, de Buenos Aires. Al caer Perón la oficina cerró puertas y Borman emigró de la Argentina. Desde la captura de Eichmann, Borman cambio de domicilio con mayor frecuencia de lo que lo hacía, sin suspender por ello sus actividades como heredero político de Hitler.

»¿Qué pretende la nueva organización nazi mundial? No es nueva sin embargo; es la misma doctrina del terror cual se acreditó antes y durante la guerra; sostiene la misma tesis de supremacía racial y los mismos o parecidos cabecillas experimentados cuidarán de incurrir en los errores y las atrocidades de antaño. La mayor ilusión de los nazis sigue siendo la conquista del mundo y la esclavización de las razas «inferiores» para sujetarlas al servicio de la raza alemana. Aparte los 200.000 miembros activos de la organización nazi, cuenta el partido con numerosas protecciones y con patricinadores y simpatizantes. En sus mejores días el partido registró diez millones de afiliados activos. El Centro de Documentación de Estados Unidos en Berlín dejó de informar y no obstante posee el «curriculum vitae» de cada uno de aquellos partidarios. Se ve que la divulgación de datos causaba cierta molestia al gobierno Adenauer.

»En Inglaterra sólo una pequeña parte de la organización nazi opera en la superficie dirigida por sir Oswaldo Mosley. En Francia la parte visible del grupo es Maurice Bardèche. En Suecia el jefe es Einer Aberg. En Estados Unidos George Lincoln Rochwell. En España reúne las poderosas huestes hitlerianas el aviador SS. que liberó a Mussolini cuando éste estaba prisionero en Italia. Cada uno de estos jefes tiene misión a cumplir y la cual no descuida. El círculo se amplía y a medida que el tiempo trascurre la organización actúa con mayor descaro. La fecha fijada para salir de la clandestinidad en lo relativo a una actividad pública y abierta, es el día que se determine dentro del año 1965, el mismo en que según la ley alemana quedan extintos los delitos de crimen político cometidos en la época hitleriana. Aunque la forma en que se aplica la ley no les quita el sueño a los nazis; éstos calculan que el vencimiento del plazo coincide con los últimos toques para la estabilización de los cuadros básicos del partido.»

Hemos recopilado lo más interesante de este trabajo por creerlo útil para despertar la atención de los trabajadores y de todos los hombres antifascistas del mundo para que observen la realidad viviente. Mejor que nadie, Francia e Inglaterra están indicadas para vigilar de cerca por ser las primeras naciones escogidas para la venganza del nazi-fascismo alemán. Sin olvidar que España fue la primera víctima de Hitler y que en la actualidad ella es el nido principal de la feroz entidad totalitaria. El recuerdo de Guernica subsiste y aún en Londres no han sido retirados todos los escombros producidos por los bombardeos alemanes.

Trabajadores de todo el mundo : Atención a las maniobras del fascismo.

R. LONE

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración

B.D.I.C

«La guerra civil española» de Hug Thomas

« Es el clásico cliché pro-tánico »

por J. MANENT

y PEIRATS

«POR las calles obreros borrachos bailaban con las monjas de monjas desenterradas »... Así empieza las primeras páginas de su libro en inglés Hugh Thomas, al hacer referencia a los sucesos del mes de julio de 1909, en Barcelona. Si es posible, todo posible que algún ciudadano barcelonés sacara a la calle esqueletos humanos de los muchos que se desenterraron en las iglesias y conventos que se quemaron y que, inclusive, bailaran con ellos. Y, si alguien hizo tal « herejía » que tanto asusta al autor del libro que hoy comentamos, quizás — y sin quizás también — sería mejor imputarla a la propia monarquía y al propio gobierno que, en aquella época regían los destinos de España, y no a los obreros. Y mucho menos que éstos estuvieron borrachos.

Cuando el señor H. Thomas nos habla de los sucesos de julio de 1909, y de una manera *fugaz y sospechosa* de Alejandro Lerroux, de la demagogia y violencia y del anticatalanismo del jefe radical, en su « ilustración » de las cosas de España, ya no nos dice nada más respecto al líder radical. Y por tanto, para situar bien las cosas — y las responsabilidades del porqué algún ciudadano tuvo el mal gusto de bailar con momias de monjas — el autor las habría encontrado fácilmente, y en el propio personaje siniestro que fue Alejandro Lerroux. Puesto que al señor Thomas no le ha faltado documentación para informarse y que ella le ha servido para atreverse a escribir una « Historia de la guerra civil española », y puesto que hace referencia a Lerroux y a los sucesos ocurridos en Barcelona, en el mes de julio de 1909, tenía que haber empezado por explicar por qué y por quién el « Emperador del Paralelo » fue enviado a la capital catalana y con qué finalidades. Ya que él no lo hace — y sospechamos el porqué — intentaremos explicarlo nosotros. Y no para que se « entere » el señor H. Thomas, sino para que las nuevas generaciones de nuestro país, que están sedientas — y con razón — de saber lo que pasó en España durante nuestra guerra y el porqué de ella, se enteren con hechos históricos y verídicos.

Alejandro Lerroux fue enviado a Cataluña por « mandato » de un ministro monárquico liberal, Segismundo Moret. ¿Por qué? Pues para contrarrestar a los movimientos catalanista y del anarcosindicalismo, los cuales habían tomado una fuerza tal que los poderes tradicionales y centralistas del Estado español temían perder para siempre — del « regazo de la madre patria » — Cataluña y sus habitantes. Y es de justicia decía — en honor de la verdad — que la demagogia y verborrea de Lerroux logró, en buena parte, distraer fuerzas a aquellos dos movimientos antes citados.

Antes de los sucesos de julio de 1909, Lerroux publicaba el « famoso » artículo en el que decía : « ¡Quemar los registros de la propiedad! ¡Matad! ¡Alzad las faldas a las novicias y elevadlas a la categoría de madres!

Y después, para impedir los embarques de la juventud catalana para llevarla a Marruecos a hacerse matar, el pueblo se reúne en el puerto de Barcelona. Hay cargas de la policía, las cuales producen heridos. Y este mismo pueblo se exaspera ante los dos atropellos de que es víctima y se lanza airado a la calle. Y se lanza contra el que él cree que es su enemigo tradicional : las iglesias y los conventos. ¡Y los quema! Quema las iglesias y los conventos pero no mata a nadie. Y mucho menos alza las faldas de las novicias y de las monjas para elevarlas a la categoría de madres, como le había aconsejado el gobierno de la monarquía española, por mediación de su elemento provocador Alejandro Lerroux García. El hecho de que algún ciudadano se emborrachara y se le ocurriera bailar con un esqueleto de alguna monja desenterrada, con todo y el « sacrilegio » que esto representa a los ojos y al pensar del « puritano » inglés H. Thomas, tendrá que quez :

« La locura de Cataluña, con el episodio anotado, corría parejas con la de Asturias. El general Ricardo de Burguete y Lana, escribió una de las páginas más mezquinas del ejército español, que vivirá perpetuamente en la mente de los asturianos.

»Porque, o tenemos un concepto erróneo de las cosas de España, o hemos de convenir en que hablar de partidos de insurrectos, de bombas explosivas, de saqueos, equivale a aceptar la falsedad de los hechos. Y éstos quedaron plenamente aclarados, afirmando con la lógica de las comprobaciones que en Ujo, Mieres, Llaneza, Lugones y en varios otros sitios, los únicos que saquearon, que mataron a las poblaciones indefensas, utilizando medios que se resiste la pluma a narrar, fueron las fuerzas que cumplían órdenes del general Burguete.

»De manera, pues, que queda demostrado, y no por nosotros, sino que por todo un coronel del Ejército español, que los « hechos callejeros y los atentados » que se cometieron y los asesinatos también, en el mes de agosto de 1917, en España, fueron cometidos por las mismas autoridades, y no por los trabajadores y los anarquistas, los cuales, si intervinieron en las refriegas violentas, no hicieron más que defenderse de las brutalidades de que fueron víctimas por las fuerzas « guardadoras del orden y de la paz ciudadana. »

Al empezar la lectura de este « famoso y monumental » libro, como algunos críticos se han atrevido a calificar, ya nos dimos cuenta en seguida de la parcialidad del autor. Y así no se debe ni se puede escribir la historia de un país. Pero es que, aparte de la parcialidad que demuestra el señor H. Thomas falsea muchos de los hechos que relata. Y es, naturalmente, ya es más grave y más « sospechoso » en un historiador, veamos, por ejemplo, lo que nos dice en la página 12, de su libro, y hablando de la dictadura del general Miguel Primo de Rivera y Orbaneja : « Aunque encarcelara a los que protestaban contra su gobierno, hubiera prohibido todos los partidos, no hubo ejecuciones por motivos políticos durante los siete años que estuvo en el Poder. » Está afirmación que hace el escritor inglés H. Thomas es un descoco formidable. O si no es descoco, es de una « ignorancia » premeditada que dice muy poco en su favor...

(Continuará.)

GIBRALTAR FREE WORKERS' UNION

El mundo frente al fascismo

Hemos esperado en silencio, pero en un silencio que nos quemaba toda nuestra existencia de seres idealistas y de hombres de sentimientos humanos, que alguien, ésos que alardean orgánicamente de representar a la clase obrera gibraltareña, que saliera a la calle con algún escrito, patentizando su repulsa por el fascismo y condenando los infames atropellos y malos tratos a que son sometidos los heroicos mineros asturianos y vascos por el solo delito de pedir unas reivindicaciones económicas porque el jornal que perciben los viene arrastrando a la miseria.

No, ninguna Organización en Gibraltar ha sentido en su carne la propia de aquellos heroicos compañeros que con desprecio de sus vidas, llevan aproximadamente debatiéndose con su huelga un mes viviendo de la solidaridad de los trabajadores internacionales que no cesan de admirarles este gesto sublime y valiente de esos compañeros españoles.

No, las Organizaciones obreras de Gibraltar sólo miran con los prismáticos de lo local, porque claro, después se sacan recompensas electorales y se aumentan amistades a través de la frontera.

Pero he aquí que el Partido Laborista inglés eleva su grito de justicia a través de la emigración inglesa para patentizar su más enérgica protesta contra las autoridades fascistas que encarnan en Portugal y España.

Este organismo o pequeño grupo de trabajadores que pueden tildarnos de cuantos adjetivos les vengan en gana, une su modesta voz a esos hombres libres para condenar con todas las fuerzas que la Naturaleza dio a nuestros organismos jóvenes y deseosos de lucha, la continua permanencia del fascismo en el mundo.

Rodaron por los suelos aquellos formidables estándartes que simbolizaron a Alemania e Italia, también deberían por el peso abrumador del progreso social en la humanidad, rodar esos residuos facciosos enemigos, sistemáticos de la clase trabajadora, que se padecen en el propio corazón del Mediterráneo y que llevan a sangre y a fuego por encima de la inmensa mayoría mundial, España y Portugal.

Con los mineros de Asturias y vascos, con la clase trabajadora de toda España y con el gesto gallardo de esos heroicos estudiantes portugueses que reclaman en grito libertad de pensamiento y sindical, este grupo y con nosotros estamos seguros que también la clase trabajadora en general, nos ofrecemos en lo poco que podamos ayudar, a desmontar ese tinglado político que vive en estado de putrefacción después de tanta sangre y luto en todos los hogares proletarios.

¡Asturianos de ayer del año 34 y asturianos de hoy del 62, simbolizáis la viva encarnación de la libertad por la causa de los oprimidos! ¡Adelante, el progreso de las reivindicaciones del mundo!

Desde este rincón internacional, os saluda emocionada

La Unión de Trabajadores Libres de Gibraltar.

PARADERO

Interesa saber el paradero de Juan Enseñat, *El Periodista*, que estuvo en un Sanatorio de la Savoie. Escribir a su cuñado, Manuel Buisán, 24, rue Ste-Marthe, Paris X^e.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE JUNIO

Lista I

Suma anterior 784 74 NF.

Nantes: Elías Conejo 5; *Aubagne*: E. Nadal 10; *Neufchâtel* (Suiza), Romero H. 10; *Combs-la-Ville* : Casals 5; Martínez 5; Núcleo Belga 464; *Ivry* : Familia Royo, 20; *París* : Evaristo Bages, por venta de libros 29 95; Millera 5; Rafael Portero, de *Levrau* 10; Familia Marín, de *Houilles* 16; Francisca Vega 5; Joaquín Satué 5; Abelló 10.

Total 925 33 NF.

Advertencia de la Comisión a los compañeros, a las FF. Libres S.I.A. y demás organismos interesados : Este es el primer mes que las subvenciones de 60 NF a los compañeros beneficiarios no podrán ser enteramente devengadas.

JOSE BELIS

Este compañero (83 años, solo en Francia y falto de salud), al decidir regresar a España para reunirse con su familia saluda a los compañeros que colaboran en el sistema de ayuda a los viejos e inválidos a los cuales da sus expresivas gracias por las atenciones solidarias de que por su parte ha sido objeto.

Por consiguiente, el compañero Belis causa baja voluntaria en el grupo de beneficiarios.

Charla-conferencia de J. Ferrer en París

COMO fue debidamente anunciada por las Juventudes Libertarias de París, el viernes 25 de mayo a las nueve y media de la noche el compañero J. Ferrer ocupó la tribuna de la Federación Local y cuyo tema consistió en : « Cómo nace y se desarrolla la CNT en una comarca ».

La charla por Ferrer — y como tal anunciada — quizá por contraste de no estar acreditado de dialéctico o de tribuno fue muy asistida de público, en particular por los jóvenes de ambos sexos, sin que faltase buen número de la vieja guardia como se dice de la época heroica. Ferrer, sin pose de orador se estableció solo en la tribuna, autopresentándose como testimonial costatador del tema a ebozar. Comenzó diciendo que, si a juicio de algunos compañeros allí presentes conocedores de lo que iba a decir lo consideraban inveraz, podían desmentirlo u objetarlos, siendo le satisfactorio — recalcó — que la mayoría de los asistentes a su charla fuese de jóvenes, por si les sirve de aliciente lo que se propone decir.

Se refiere a los antecedentes de rebeldía proletaria en la comarca de la cual se va a ocupar, que se remontan a la década de 1840 a 1850. Reconoce el mérito de aquellos hombres frente al caciquismo político de tales tiempos, pero señala el error — comprensible — de los mismos creyendo que por el tipico « puente » de la política, o del Estado podían desterrar o acabar con la explotación y las injusticias impuestas a los trabajadores, gente de buena fe, aunque sin ideal bien determinado, propulsaron el progreso a su manera, habiéndose sumado incluso a la guerra contra el carlismo. Sin preparación así o a lo reaccionaban brutalmente contra el patronato y el esquirolaje, habiendo conocido tragedias de represión llegadas, alguna vez al grado de muerte colectiva.

Concretó la conferencia internacionalista, en su acepción bakuninista, estableciendose el ascendente anarquismo en la comarca. Extinto este, en 1912, y al influjo de la propaganda de los defensores de la acción directa y del derrotismo, brotó en pañidez un grupo de jóvenes que, tentados y convencidos por los diálogos polémicos libertarios de Malatesta y otros autores, y de la sana enseñanza de la Escuela Moderna, se definió para su actuación en la lucha, concreta y específicamente anarquista, y que bien expuesta en nuestra prensa libertaria prendió en los trabajadores que debían dar auge y prestigio al anarcosindicalismo abonado en toda la región catalana.

Discrimina en su charla el valor y la eficiencia para el mejor arraigo de las ideas en el ambiente fuerte de los pueblos, de los trabajadores, la conducta moral, desinteresada y responsable de las personas llamadas a interpretarlas, aquellas. Dice que para mantener el principio integral de una idea filosófica, en nuestro caso la enaltecedora del anarquismo, no es preciso ni conveniente negar la expansión física de alegría natural del hombre, siendo, por el contrario, muy compatible y complementario el buen humor y el carácter comunicativo y familiar con la seriedad y profundidad de las ideas. Puntualiza nuestro charlador su ya cabeza nivea a sus melenas blancas que lo ideal nada tiene tuvimos ni nos surge por generación espontánea : asimilamos, acuclamos nuestra intuición, haciendo constar que del ejemplo y el valor de los compañeros del siglo pasado recogimos los óptimos frutos revolucionarios patentes en los años 10 y 11 de este siglo en que la CNT era mayoría. Organización revolucionaria pos la manumisión de los trabajadores tuvo su razón de ser probando en el curso de su ejecutoria apolítica y revolucionaria su eficiencia mejorar transitoriamente la condición de los trabajadores, y para la implantación de una sociedad mejor que la presente, que se basa en los estamentos de la política profesional.

Acepta, dice, para aclarar conceptos, la cooperación transitoria, ocasional, con otros elementos de avanzada social aunque no sean de principios coincidentes con los del anarcosindicalismo mas nuestra línea objetiva hacia la verdadera libertad humana, no sea mediatizada por quienes, para llegar a la libertad, modernizan la esclavitud y niegan por la fuerza del Estado el derecho a proclamar la libertad verdadera.

Ferrer, cuya charla, por una inesperada razón vale calificarla de ilustrada conferencia, hace punto, diciendo que «está llegando al fondo del saco», y quiere terminar. Y lo hace recordando que la actividad del idealista cuesta cara, pero que es pagada sin grandes apuros por la satisfactoria voluntad y hasta por el placer de la generosa y sublime convicción. Recomienda especialmente a la juventud que no desdeñe la expansión y que sepa propagar sonriente las inquietudes ideológicas en todo el horizonte abierto, y tales pueden ser las reuniones amistosas, los lugares concurridos, las giras dominguera o de otro alcance más voluminoso y específico, pero siempre de familiar agrado.

Dimos por nuestra cuenta, que charla-conferencia de Ferrer, como un impulso ilustración, los jóvenes y como un memorial enloranza — por lo mismo — de los más allá que componíamos el auditorio, no fue estéril ni desagradable en la hora media que duró la exposición y los comentarios. Adiante, pues, con la obra por terminar. Con la lucha por la libertad, la que ha de ser jalonada y conseguida, con la acción del hombre y la mujer, y con la negación y el impulso de los padres y los hijos. ¡Adelante!

F. CRESPO

«A. I. T.»

Sumario del núm. 51

Editorial. — La Solidaridad ante la lucha sin fin internacional. — Apoyo de la solidaridad en favor de los pueblos español y portugués. — Manifestación antifranquista en Gerona. — Los Balkanes. — Nuevo Estado búlgaro. — Argelia ante la reforma agraria. — De Tanganika. — Alliance fédérale de la Libre Pensée. — La 5ème Internationale. — Declaration sur les mouvements de grève en Espagne. — Du danger de la grève des cheminots. — Les salaires du Premier Mai à l'A. I. T., par G. B. — Manifeste de la CNT-F : Eternels exploités. — Nouvelles du Monde. — Primo Maggio 1962, U. S. I. — Solidarieta' antifranchista. — Marxismo e Stato, par Luigi Assandri. — Manifiesto de la CNT : Al Pueblo español, a los trabajadores. — De Costa Rica : Despejando incógnitas, por David Luna. — Noticias del Mundo. — Desde México : Los imperialismos, por H. Playa. — Desde Estados Unidos : En torno al mal menor, por William Rose. — La A. I. T., inconfundible valor permanente, por S. Fernández. — Palabras de Manuel G. Pradas, por Cosme Paules. — Nuestro contenido libertario, grupo Amigos de la AIT de Chile. — Resurgir en España. — Redacción : Particulo opresor permanente. — La actualidad comentada, por Palafolls.

Diez páginas de interesante lectura. Numerosos grabados. Ejemplar 0,50 N. F.

Propagad « AIT », órgano de la Asociación Internacional de los Trabajadores.

BOLETIN «NUEVA SENDA»

Aparecido el número 90, correspondiente al mes de junio, con el siguiente contenido :

Redacción : Cosas interesantes de España. R. : « Ecos » Josefinos : « Nuestro equilibrio generacional » ; « Solidaridad Internacional para el pueblo español. Ruiz Giménez. Peligros sociales juveniles ». Camino : Catolicismo social ». « La FIJL se solidariza con los huelguistas españoles ». Entre nuestro próximo comicio ; notas y comentarios de actualidad.

Administración : 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.).

BARADERO

Para un asunto que le interesa, nos hace falta la dirección de Eduardo Soto que vivía en la rue Sedaine, números 34, y 37, Avenida Foch París.

Escribir a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe. Paris, X^e.

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Un desaprensivo

Un individuo, llamado Francisco Ruiz Solano, nacido en Santoña (Santander), se hace pasar por huelguista y a este título solicita ayuda.

Que nadie se deje sorprender por este sujeto, que no es más que un vividor sin escrúpulos.

Esta F. L. anuncia Asamblea para el día 10 de junio a las diez de la mañana.

Primer punto. — Dimisión de la Comisión de Mosaicos. Segundo informes.

F. L. DE MONTPELLIER

Ponemos en conocimiento de las FF. LL. y compañeros que adquirieron boletos de la tómbola benéfica pro España, organizada por la C. de R. del Macizo Central, que el sorteo de ésta tuvo lugar el día 27 de mayo del año en curso, habiendo salido premiados los siguientes números :

Primer premio 0368; segundo 0139; tercero 1721; cuarto 1407; quinto 0411.

Por la C. de R. la Secretaria de Propaganda.

F. L. DE ALBI

Pone en conocimiento de toda militancia que, para el domingo 10 de junio esta F. Local organiza una jira al Lago St-Ferriol. Por la mañana, un compañero del cuadro de oradores de la Organización dará una conferencia charla.

RUEGO

Servicio Librería Sóli

Para evitar gastos de tiempo y dinero con las reclamaciones, rogamos el pago de todos los envíos pendientes.

F. L. DE DIJON

Anuncia reunión general para el 10, a las nueve de la mañana, en el Café de la Comédia, Plaza del Teatro.

La Sección de Cultura y Propaganda comunica que tiene organizada una velada, que se celebrará el domingo día 10 de junio, a las nueve y media de la mañana, en el local de la CNT francesa, Vieja Bolsa del Trabajo y en la que el compañero Luis Gallego disertará sobre el interesante tema « La juventud en la sociedad actual ». Fraternal invita. Todos y todas afiliados y simpatizantes.

«COMBAT» Y «UMBRAL»

Urge el pago del primer semestre 1962, o sea, del primer período tanto de COMBAT como de «Umbral».

Para los atrasados, el ruego es más apremiante para evitarles acumulaciones de deuda que, a nosotros nos serán nulas, y para evitarnos también las reclamaciones, pues, éstas, acarrean más trabajo. Las publicaciones se sostienen con el apoyo de todos. Si 10 nos falta es difícil su continuidad, ya que, de nuestra parte, hay que cubrir semanalmente los gastos que ocasiona la tirada.

A buen entendedor... la correspondencia debida.

ADMINISTRATIVAS

Sergio Gago, Miramas (B. du Rhône). Recibido giro 2.000 francos, no estamos de acuerdo con la fecha. Tienes pagados, según nuestras cuentas, con esta cantidad, hasta 30 de septiembre de 1961.

Adolfo Romero Hinojosa, Neuchatel (Suisse). Se recibió el giro que mencionas en tu carta de 15 francos suizos y se destribuyeron 10 para los Viejos y 5 para prensa.

Cañizares Jerome, Puy l'Evêque (Lot.). Se recibió tu giro de 2.500 francos y fueron distribuidos tal como era tu deseo. 1.000 pro-Viejos y 1.500 para COMBAT y «Umbral».

G. Escuderd, Bruxelles (Belgique). La suscripción de «Combat Syndicaliste» es de seis meses 10 NF; un año 20 NF. De «Umbral», 5 NF, un año 10 NF.

Panicello, Panamá. Recibidos tus envíos. Así último.

José Vidal (Perpignan (Pyrénées Orientales). Hemos procedido a darte de baja. Tu deuda es: «Combat», 2.000 francos; «Umbral», 1.090 francos. En total, 3.150 francos.

Pascual Lloret, St-Claude (Jura). Recibido giro 50 NF para pago prensa hasta 31-12-62, de acuerdo el resto como donativo. El libro que pides está agotado.

Ideales en declive

por ALBANO ROSELL

RECORDANDO AL PASADO

«Ça va sans dire» que los ideales de referencia son aquéllos que despertaron mis inquietudes juveniles y que perduran a pesar de los años y de los desengaños tenidos con hombres y líderes que han defraudado dichos ideales poniéndose ellos en evidencia en cuanto a sus convicciones y a sus ambiciones, fracasando y demostrando que los ideales que los impulsaban era su ignorancia en unos, el «vanitas» a algunos, su egolatría en otros, y en los de más allá, su carencia de análisis y de espíritu de lucha para la consecución de lo a que decían aspiraban.

Y no se crea que sea ahora que vislumbramos, lamentándolo, tales fallas o incongruencias, no, pues ya en los comienzos de nuestra formación ideológica, 1898, fuimos constatando debilidades, ambiciones subalternas, carencia de capacitación y de voluntad en varios, para el logro de un equilibrio mental y formativo que fortaleciera las supuestas convicciones y los estudios derivados que importan.

Y si los ideales a que nos referimos y que, día a día van más a la deriva — no por carencia de valor en su doctrina, en su ciencia, en su filosofía, en su ética en su humano valimento, sino por causas que trataremos de subrayar — son la Acracia, el Libertarismo, eso que se adjetiva An-arquismo, esto es, supresión o carencia de mandones por entender que cada uno debe saber regirse con propia responsabilidad, tuvieron cierta preponderancia a finales del siglo pasado, y significaban algo en la integralidad de masas y pueblos; hoy comprobando el descuido, desentendimiento o incomprensión de unos y otros, tienden a no ser regímenes vigentes por no haberse enfocado sus necesidades de realización o ensayo en lo posible, obnubilados o encandilados por los lemas revolucionarios o las retóricas de transformaciones inmediatas que se diluyen, casi siempre, en verbalismos y promuncias para apoyar ansias frustradas de reivindicaciones sociales y ciudadanas.

A comienzos del presente siglo, eran bien diafanas y establecidas las bases sociológicas de tales ideales como herencia intelectual y teórica de las luchas de los años anteriores en que la Comuna de París, la Internacional de los Trabajadores, la misma Revolución Francesa, sus enciclopedistas, y la Enciclopedia y sus Derechos de Hombre y del Ciudadano, además de otras manifestaciones emancipatrices, marcaban anhelos de salirse del feudalismo, de la teocracia, de la burguesía y de la opresión capitalista, al igual que manumitirse de las tiranías políticas y religiosas que por doquier ejercían su dominio.

No se quiso arrentar en intento realizador que demandan todos los ideales para su vigencia y valorización, y se procuró con teorizar, verbalizar con mejor o peor florilegio retórico y planificador, en tanto los bandos dominantes, las oligarquías vigentes, las dogmas expansivos iban, como todas fuerzas del mal, confundiendo y ocupando todos los reductos desde los cuales seguir mintiendo a las masas con vagas promesas, confusas teorías que los mismos tocados de emancipados, pero carentes de base y de voluntad, iban aceptando y tolerando, hasta llegar al momento actual en que la cantidad de los nuestros, que no debería interesarnos sino en consciente calidad, acepta, «disfruta» y apoya, todo cuanto admite y admira el cretino, el idiota, el imbécil monigote del tiempo presente, con tal del menor esfuerzo, de que todo se lo den hecho, sin análisis ni observación para saber si le es conveniente, pues antes se ha procurado incapacitarlo para ello, anulando al gregario títere con toda facilidad.

NORMAS DESCUIDADAS

Los dictámenes o normas que se desprendían de la Internacional de los Trabajadores, una vez separados Marx y Engels, eran claro exponente de una visión del destino humano, y se basaban en una lógica derivación del pasado y de las necesidades del futuro, y es por ello que tendían a la supresión de mentiras, abusos y trampas que tanto incidían en el destino humano. Y el sentido fraternal y solidario entre los hombres, eran su base, y la eliminación de la ya ganancia y de la explotación del afín, era bien señalada, disponiendo que quien quiera vivir, que trabaje; y la anulación de los amos y señores, se determinaba por la supresión del dinero y cuanto lo representara, ya en metales, fiducias, tierras o inmuebles, deteriorando sólo la posesión de la tierra como materia rica, para trabajo y como posesión de quien la hiciera producir, dejando de lado «lo tuyo y lo mío», como algo sin valor efectivo... Todos dictámenes y normas que, a pesar del transcurso de más de un siglo, quienes debíamos haberlos puesto en vigencia, nos hemos dedicado a burlar, sufriendo las consecuencias hoy!

Lo mismo podemos decir de los intentos revolucionarios o transformaciones que se han operado en los pueblos ya antes de la rebeldía de Espartaco, hasta situarnos en la Revolución francesa, la Enciclopedia, la Comuna, pues todos los movimientos masivos y populares, tienden a una liberación del esclavaje político, social o religioso, que soportan los protestatarios, fracasando o no rindiendo lo que de ellos se esperaba o se pretendía, justamente por tratarse de multitudes, masas y pueblos, conjuntos y agrupaciones no preparados ni comprensivos del gesto y valor que significaban, por carencia del impulso realizador, práctico, verídico como hecho puesto en función que, ya por cansancio ya por intromisión o predominio de los interesados en sacar ventajas, ahogan toda aspiración y anhelo realizador que subrayé en intento.

Claro que no pretendemos que una minoría, como siempre hemos sido los munidos del idealismo libertario, práctico, se impongan como vulgares dictadores totalitarios, al gregario que procede por impulso contagioso; pero si era y es posible siempre, en distintos lugares y de acuerdo a su condición telúrica, con otros elementos de avanzada, para crear, implantar, construir el claro hecho que demuestre a propios y extraños, que la riqueza, el capital sólo único que pueden estimarse valores positivos, son el músculo, el laboreo físico, el mental importante, de los que sale cuanto se hace en casos materiales y espirituales, para una vida decente, racional, digna y noble para todo ser en uso de razón y espíritu de fraternal solidaridad.

Impone, además, esa conducta realizadora, el sentido de libertad que es fundamento del ideal, y más que otra cosa, el anhelo que debe vibrar en todo libertario, de ser regido por sí mismo, derrocando la vida, con todo lo bello y sublime que desprenderse debe del libre albedrío y de la manumisión de los conglomerados ciudadanos, de las multitudes rebañegas del encanallamiento de todos los alienismos y falacias que pone en función el capitalismo, incluso infiltrándose así mismo, con tal de dominar a pueblos y razas, utilizando apropiándose previamente y con fines especulativos y de monopolio, de todos los adelantos y progresos que en sus manos no son más que los instrumentos adecuados para el logro de su arraigo en el seno de los pueblos y orientar a la masas y pueblos, conjuntos y agrupaciones no preparados,

B.D.I.C

Abonnements : 1 *an*
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

HUELGAS EN ESPAÑA

LAS LECCIONES DEL CONFLICTO

NO ha terminado el ciclo de huelgas en España, pese a las afirmaciones de las autoridades franquistas y a las informaciones de la Prensa burguesa. Que amplios sectores industriales hayan recobrado sus actividades normales no niega que muchos persistan en la huelga y otros se sumen a la misma. El campo también se agita, lucha y triunfa, como en estas páginas un compañero andaluz ha demostrado.

Que la protesta de los trabajadores españoles sigue vivaz lo demuestra el que los ecos de la misma no pueden acallarse. Diariamente los rotativos extranjeros se ocupan de la actualidad social de España, cuando hace menos de un trimestre que en los diarios aludidos era completamente ignorada.

De todas maneras, un día las huelgas actuales bajarán el diapasón y quedarán desaparecidas. Por razón que el obrero tenga, holgar no puede hacerlo todos los días, y menos todas las semanas. Para los acaudalados un acontecimiento adverso significa una merma en la fortuna, no la pérdida de la misma. Para el trabajador, no aportar salario semanal a casa es la miseria inmediata. En España está permitido derrochar salud en doce horas de labor diaria, pero no es posible fijar en obrero cifras en libreta de caja de ahorros.

Con huelga o sin ella, lo importante de la gesta de los obreros hispanos es, primero: el reconocimiento forzado del derecho de huelga; segundo, el mejoramiento conseguido en los salarios; tercero, el fracaso rotundo de la organización oficial e impuesta siglada C. N. S., más conocida por sindicatos verticales, y cuarto, la revalorización evidente de la personalidad obrera frente a una situación fascista.

Para nosotros es importante recoger estos datos —ciertamente preciosos— que corraboran la tesis nunca desmentida de que «la émancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos». Cuando en todos los países del mundo el obrerismo se sostiene sobre la base del tinglado del Mesías, es decir, cuando los productores organizados desconsideran su esfuerzo personal para entregarse a los buenos oficios de la abogacía sindical y política, es bueno que surjan multitudes proletarias capaces de luchar por su cuenta contra un enemigo considerado «imbatible» a causa de la única guerra hitleriana ganada y de una fuerza capitalista nacional garantizada por los servicios armados y «persuasivos» del Estado.

El pueblo trabajador español ha sabido desvanecer, con actos relevantes, la tesis de que el franquismo era la única institución existente en España y de que sin Franco y la Iglesia en nuestra tierra no podía darse un paso. Pese al terror de una terrible represión sufrida, pese a la inexistencia de sindicatos obreros populares, cada vez que al pueblo trabajador se le ha antojado los centros mayores de producción se han paralizado. El espíritu corporativo, tan caro a los totalitarismos, no ha prendido en España, y por la misma razón de madurez social de los españoles, mucho menos ha cuajado el sentido fascista en la sociedad española. La prueba la evidencian la negativa de la juventud a ser «franquistizada » y el coraje antifranquista de los supervivientes de la guerra. Pese a lo que de deprimente se diga, la moral libertaria de los españoles permanece, no importa si con sacrificios o sin ellos apenas. El diálogo, Franco no ha conseguido establecerlo con el pueblo, al cual ha dirigido y crucificado mediante el hambre y las armas. Contrariamente, la disputa ha existido; mudos y tenaces los españoles del surco y del tajo; chillón y baratero el tirano desde el púlpito (sus discursos son sermones de fraile irritado), desde la Prensa y desde su trono del Estado. La lucha está empeñada y, no importando las seguridades que se da el gnomo de El Pardo, el fascismo español terminará por ser vencido.

Porque hay que recalcar que los trabajadores han obtenido victorias robustas, la primera en 1951 con la paralización total de las industrias catalana y vasca, y la segunda al año siguiente con la afirmación valerosa del Primero de Mayo, hecho puntualizado gallardamente en Vasconia y seguido, con convicción y menor fuerza, en toda España. Continuada la prueba obrera en cada fin de mes abrileño, el gobierno franquista terminó por reconocer la efectividad del Primero de Mayo, aunque disfrazándolo, ridículamente, de fiesta de San José Artesano. Pero la gente, naturalmente, no se engaña.

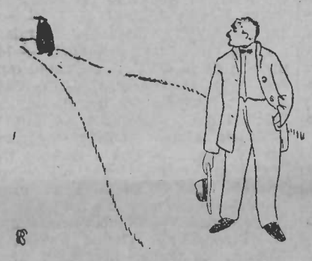
Ahora, con motivo de las recientes huelgas y de las que aún existen, el derecho de huelga ha sido reimpuesto sin rezos ni políticas y por vía de la acción directa. Con tanto acierto, que la Iglesia, vacilante a causa de sus muchas culpas, ha tratado de ser simpática a los huelguistas en un apuro de doble juego. No es exacto que la Iglesia haya producido estas huelgas, y es cierto que ha tratado de canalizarlas en su beneficio. Lo que ocurre es que la Iglesia está catalogada como una de las fuerzas enemigas del pueblo, y si en los países extranjeros los émulos del Papa pueden conseguir obreros que vayan a misa y que conviertan los sindicatos en sucursales de la Sacristía, en España no puede ocurrir lo propio habiendo sido el clero incondicional de la burguesía y parte causante de la tragedia del 18 de julio de 1936.

Que nadie de nosotros confíe en la sinceridad católica de nuevo cuño. Es una necesidad perentoria de la Iglesia hacernos creer en sus intenciones beneficiosas para el obrero. Que nadie escuche ese canto de sirena, o padrenuestro «social» de los curas, ordenados de atraer las ovejas obreras descarriadas (todas) al templo que dicen de Jesucristo. Seríamos tontos de remate los exiliados si a estas alturas confiáramos en la bondad de corazón, en el sentido al fin antifranquista del presbiterio hispano. Sin ilustración liberal ni sindicalista, en el Interior los trabajadores generalmente repudian contacto con la gente ensotanada, y aún nos será permitido afirmar que no ha habido huelga general de todos los oficios en Barcelona y su provincia a causa del recelo existente en los medios proletarios de que el esfuerzo de lucha de los trabajadores se lo atribuyeran los sacristanes. Ya hay bastante peligro de que en las contiendas entre el capital y el trabajo se atribuyan la mayor aportación los comunistas con el desparpajo que les caracteriza. No se piensa, entonces, caer en la candidez de luchar por el pan del hogar y por la dignidad del hombre, en fin de cuentas para apuntalar la moral de una Iglesia que, desde 1936, la posee menos que nunca.

Un hecho cierto satisface: El trabajador español de nuestros días lucha y conquista por esfuerzo propio. No concurre en él un exceso de ideas. Pero sabe proceder, y esto, por el momento, es suficiente.

LIBETAD, versión Pacoamericana.

QUINET



Compañero: ¿Ya has leído el primer tomo de las obras de Felipe Alaiz?

Ciencia y anarquismo

LA ciencia y el anarquismo se complementan y su destino marcha al unísono. La una sin el otro no puede cumplir su verdadero cometido. Cuando la ciencia deja de ser libre nos conduce al caos; el anarquismo no puede dejar de serlo sin negarse.

Nadie mejor que los anarquistas comprenden esta realidad. Resultaría constructivo y elocuente que también la totalidad de los científicos bajasen de las nubes del autoritarismo, en las cuales retozan en gran número. Entonces la humanidad se salvaría, porque la ciencia y el acratismo realizarían su maravillosa obra de libertad y bienestar igualitario.

El actual distanciamiento de estas dos corrientes liberadoras del hombre — a consecuencia, claro está, del empecinamiento de algunos seudocientíficos — nos obliga a continuar machacando en el yunque frío de los malos científicos. Y así como ellos se entregan en los brazos siniestros del Estado y del Capitalismo en todas sus formas, con el fin de medrar a costa de los ideales prácticos y de la ciencia experimental humanizada, mayor ha de ser la entereza de los anarquistas por impulsar las ideas por los claros caminos del anticolaboracionismo estatal.

Cuando la ciencia apenas existía en la Edad Media y en su lugar imperaban la ignorancia, el fanatismo, la magia, la brujería y la religión, el anarquismo era también una aspiración secreta. Ninguno de los flúidos de estímulo dignificador tenía ambiente propicio entre el abuso y el crimen de lesa humanidad, donde sólo dominaban los feroces guerreros, los señores de horca y cuchillo y los diferentes sacerdotes sectarios, quienes hacían de su capa un sayo con la vida y hacienda de todo el conjunto laborioso de aquellos tiempos.

Luego, por causas muy largas de enumerar, la ciencia surgió entre tanto dolor y esclavitud. ¿Quién fue primero en florecer radiante, el anarquismo o la ciencia? Cëeemos que ambos se combinaron para reaparecer sobre la faz de la tierra y se desarrollaron rompiendo barreras de fanatismo y clarificando el fondo de los sentimientos y el pensar de los seres racionales que todavía no habían perdido su condición de humanos.

Y así avanzamos hacia días mejores para todos, días tan increiblemente superados en comparación con los tiempos idos que muchos dudan — la fe es adjudicada exclusivamente a los mitos — y combaten la creencia en las estupendas cualidades del hombre y la mujer liberados de toda opresión mortificadora. Y todas las escuelas dominadoras afirman cerrilmente: El hombre es malo como una aberración, burda materia sin reivindicación posible. Necesario es el látigo que le haga producir la última gota de sudor y sangre. (Para beneficio de privilegiados, naturalmente). O aprueban en lo más íntimo el grito de Millán Astray en Salamanca : « ¡ Viva la muerte ! » « ¡ Muera la inteligencia ! » Y el « ¡Vivan las cadenas¡ »es repetido a coro por los ignorantes que aspiran a una holganza bien nutrida y confortablemente sostenida a costa de lo que sea.

Empero, a pesar de las rabiosas oposiciones que tanto la buena ciencia como el anarquismo reciben al suceder de los días ardientes de entusiasmo creador, la sociedad ha vibrado y aún vibra con su presencia. Nadie ha podido sustraerse a semejante acción liberadora. Ni las instituciones, ni los individuos. Todos han sido arrastrados por el toberllino de la nueva era que debe conducirnos a las mayores alturas y a las profundidades más hermosas que a través de los siglos vislumbraron los mártires, los precursores y los sabios que en el mundo han sido, siempre y cuando la ciencia no degenere y se convierta definitivamente en enemiga declarada de la libertad.

Mientras tanto, nadie puede sustraerse al impulso hacia adelante, hacia adentro y hacia arriba, el mismo que la ciencia y el anarquismo en actividad purificadora y creatriz personifican con su acción y pensamiento manumisores.

Los privilegiados han comprendido que para detener el avance liberador de la ciencia es preciso destruir sus acráticas esencias; que para ponerla al servicio de la guerra, la esclavitud y la miseria, no les queda más recurso que desnaturalizarla, y en gran parte y por desgracia, así lo han hecho sus serviles instrumentos. Pero, ¿es posible destruir la verdadera ciencia?. Creemos que no. Porque la ciencia es la vida misma, manifestándose perenne; porque la ciencia esclava nos conduce al más espantoso desastre y quizás si a las desaparición de todo y de todos, incluso de los organizadores del dominio del hombre por el hombre. Y no vemos, en resumidas cuentas, el beneficio que sacarían los privilegiados con suicidarse, ellos que tanto aman las delicias del banquete de la vida.

¿No sería mejor y más factible a la larga aceptar la ciencia con conciencia y libertad puestas al servicio de la humanidad, que la muerte por desintegración? Ese es el problema al cual nos ha conducido el enorme impacto de la ciencia sobre la sociedad autoritaria, choque que todos podemos constatar hasta en los más simples detalles de cada día en todas partes: O se acepta la ciencia con conciencia o la ruina será general. Retroceder ahora es imposible o como diría Ovidio: *Aau non tentaris aut perfice.* O no comenzar una cosa, o comenzada, llevarla a término.

COSMES PAULES

EN TOURS

MITIN

DE ALIANZA SINDICAL

Para el día 10 de junio de 1962, a las nueve y media, en la sala «d'Avenir», rue de la Mairie La Riche.

Tomarán la palabra los compañeros: ARSENIO GIMENO, por la U. G. T., y RAMON ALVAREZ, por la C. N. T., bajo la presidencia de la sindical francesa C. G. T.-F. O.

Por la tarde, en la misma sala, a las quince y media, se celebrará un Festival a cargo del Grupo Artístico «Aurora», de S. I. A. de Orleans, con el programa que damos a continuación: Representación del drama social PREJUICIOS, escrito por José Oliver. En segunda parte, el sainete cómico «Cobafina».

El beneficio será para nuestros compañeros que en España luchan en pos del bienestar y la libertad del pueblo.

Españoles, todos que residís en la región, acudid a los dos actos para demostrar nuestro repudio a Franco y a Falange, que se apoyan en la Iglesia y en el militarismo.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

DIRIGENTISMO Y ANARQUISMO

IMPONER directivas y exponer ideas tendentes a que cada uno se oriente por sí mismo, son concepciones tan opuestas que nadie entre nosotros debiera confundir. Y sin embargo, ya sea por falta de plumas capaces de clarificar nuestros problemas o por la caída vertical de corrientes izquierdistas en la charca política y dictatorial con nefastas repercusiones en nuestros medios, las equívocas interpretaciones de las ideas están causando en el movimiento de finalidad anarquista un estado de confusión acaso jamás registrado en su historia.

La diferente interpretación de las ideas que en todo tiempo dieron y darán lugar a polémicas, no es lo que motiva el actual estado de confusión sino más bien las diferentes posiciones fijadas en nombre de las mismas ideas. La polémica entre Marx y Bakunin en la AIT es para el caso ilustrativa. Ambos colosos del pensamiento, a pesar de su mucho saber y afán de lucha no pudieron entenderse porque entre una idea acentuadamente autoritaria y una idea claramente antiautoritaria, no hay reconciliación posible. Muchos fueron los compañeros que no comprendieron la acertada posición de Bakunin. Y ello tenía lo menos una explicación, porque las teorías marxistas no habían sido sometidas a prueba. Pero después de la amarga experiencia que del marxismo tenemos, seguir confundiendo anarquismo con marxismo u otra concepción dirigista, no hay razón ni explicación que lo justifique.

Otra polémica de trascendental significado fue la sostenida entre Malatesta y Manette en el Congreso anarquista de Amsterdam en 1901. Manette, líder de la CGT francesa, que se pretendía anarquista, defendió el sindicalismo « neutro », el sindicalismo que se basta a sí mismo. Al que replicó Malatesta y otros muchos : que un hombre o un movimiento que aspira a orientarse a sí mismo, no puede prescindir de una idea que le sirva de aspiración y elemento de educación para avanzar más allá de las condiciones y tiempos en que vive».

La obra negativa del sindicalismo que se basta a sí mismo está hoy bien a la vista. Y sin embargo abundan entre nosotros los que, cubriéndose con la etiqueta anarquista, defienden dicho sindicalismo, lo que los coloca en el lugar del líder dirigista, éste, que está más cerca del vulgar político o del dictador que del anarquista. La mejor prueba de ello la dan la CGT en Francia y la Federación del Laboro en Italia y otras que del dirigismo sindicalista pasaron al dirigismo dictatorial moscovita sin dificultades. Y las Trade Unions y otras similares, a la vulgal política del control y del Estado.

FORMULAS VIEJAS CON ETIQUETA NUEVA

Nombrar las ideas con apelativos impropios, si bien es un inconveniente para la buena comprensión de las mismas, no es el peor obstáculo. Lo peor son las segundas intenciones que se persiguen.

En ardorosas polémicas socialistas, comunistas y sindicalistas, cuando con ellos se podía hablar, a las ideas anarquistas las indicaban por su nombre y decían encontrarlas justas, pero que para que pudieran llegar a realización debían pasar por los sistemas de transición que ellos señalaban. Y en cuanto a que dichos sistemas no se habían experimentado, a lo menos se les podía escuchar. Pero después que se ha probado que los sistemas de transición evolucionan en sentido regresivo a las ideas, dicho argumento resulta falso y sus empeñados pregoneros unos impostores. Y debemos afirmar una vez más que en la realización de nuestras concepciones no debemos aceptar intermediarios ni más etapas que las que le oponen toda suerte de corrientes y fuerzas regresivas atravesadas a su desarrollo.

En los tiempos en que las citadas polémicas se libraban con enemigos declarados e historiadores de talla, B. Crocce en su Historia del siglo XIX reconoce la influencia que ejercen las ideas anarquistas en el curso de los acontecimientos, y mal se podía creer que hoy fueran llamados anarquistas quienes, con diferente dialéctica, quisieran justificar etapas prefabricadas al igual que los citados adversarios, anteponiendo a las ideas anarquistas las doctrinas sindicalistas, el « socialismo libertario », el especifismo, y aún los hay que quieren hacernos pasar por lo democrático, y para que no falte nada, lo democrático industrial. Se comprende que tras de cada término hay un propósito, un programa, y si lo explicaran sabríamos a qué atenernos. Pero se lo callan. Y si dan explicaciones resultan más incomprensibles que la virginidad de María después del parto. La mejor prueba del estado de incomprensión la da el estado de disociación existente entre los inventores de los citados epítetos. Y si ello pudiera atribuirse a ignorancia no habría por qué perder esperanzas, pero se da el caso de que los que nombran las ideas con epítetos tan confusos, se dicen los mejor enterados. Y veamos una prueba de tantas :

En la Conferencia o Congreso realizado por la SAC en 1956, al tratar de hallar nuevos derroteros, en lo esencial de una resolución se dice : « La Conferencia auspicia la investigación, la propaganda con métodos apropiados para difundir ideas de una democracia industrial». No hay nada que objetar a la S. A. C., en busca de tales derroteros después que se separó de la A. I. T. Pero es el caso que esta resolución es reproducida por el Boletín de noviembre de 1961, editado por la Comisión Internacional de Relaciones Anarquistas, sin comentarios.

Así que a la democracia a secas, a la socialdemocracia, a la democracia popular, a la democracia cristiana, a la democracia orgánica, se agrega la democracia industrial. Y después de que un dictador como Perón es elegido democráticamente, sin violar las disposiciones de sufragio universal, sería hora de que alguno de los pregoneros de dichas democracias explicara el alcance y contenido de las mismas. Viejas publicaciones que en sus buenos tiempos se ocupaban de clarificar tan oscuros problemas, hoy prefieren ocupar sus columnas con teorías incomprensibles. Y este confuso estado de cosas — si no queremos que la luz se apague — llegó el momento de hablar alto y claro para saber quiénes somos y cuántos somos.

S. FERNANDEZ

CRONICA EXPRES

¡QUE IGNOMINIA!

MENCIONE a Santiago Suria en la crónica «Bab-el-Oued» sin tener conocimiento del asesinato. El compañero Fabián García me ha leído lo que escribe en « Espoir » Federica.

¡Qué ignominia!

¡Un compañero tan servicial y tan bueno!

¡Un militante tan sencillo!

¡Un cenetista tan acérrimo!

¡Por distribuir nuestra Prensa en Bab-el-Oued, en el Bar García!

Ocupábase de nuestras publicaciones y de dar recados a la diversidad de españoles, refugiados la mayor parte.

En el Bar García, Suria era una institución con tanta o más personalidad que el dueño del establecimiento.

Toda la emigración le conocía y apreciaba, joven todavía, deforme, residente en Argel desde 1939 y por último, carne apetecida por la fiera fascista.

Admoniciones recibidas bajo pena de muerte para evitar toda propaganda contra Franco, de las que Suria no hizo caso.

La O. A. S. fue por él y cuando lo tuvo en sus garras le asestó el golpe criminal que hubo de costarle la vida.

Crimen nefando.

Operación inicua, sin la excusa siquiera de la venganza.

Eliminación estúpida, ordenada por directivos de crímenes a destajistas de sangre.

Una muerte hecha fácilmente, con el cigarro en la boca, entre burlas macabras, lo propio que cuando matan a un animal casero...

Ocurrió después ensacarle con la pequeña joroba y escribir, tal vez con su sangre, las siglas O. A. S., acompañadas de una carcajada.

Si en esta era de crímenes fuera posible grabar las de la Confederación Nacional del Trabajo, que son las suyas verdaderas, ellas le harían compañía en el reposo eterno.

Santiago Suria estuvo en la brecha, está en la brecha, pero no se sabe dónde.

El que lo sepa, que haga el favor de llevarle una flor de mi parte.

PUYOL

Juana de Arco

por Angel SAMBLANCAT

EN el torquemadazo, con que los «miloros» ingleses» se parrilletearon en Ruan a la chica de Domremy, no suelen los autores que reportan la cuchipanda (Voltaire, A. France, B. Shaw, Claudel, Peguy, etcétera), conceder bastante bulto a ciertos detalles del tragidramón que lo tienen montuoso y monstruoso.

Se pretende haber hecho torrejas u hornachada de la notable criatura; condenándola a rescoldo por hereje, relapsoide, idólatra, apostante y sortilega. ¡Echa méritos de horca!

Y todo ese montaje de oficio de fe, es un tinglado de película, como unos Urales.

La verdad es que la pubera en acción evoca el retrato horaciano de Aquiles: impígre, furibundo, ni sombra de exorable, acerbo. O sea: un rayo en lo peleona, una tempestad en la marcha, un trueno continuo en explosión frente al enemigo. No nos inflaman las mujeres guerreras; pero, ésta se trae un garbo particularmente seductor.

A Juana se la sumarió y sumarró por rebelde al lordismo de la libra, después de Crecy y de Azincourt.

Los colonistas del citorio habían instalado su primera India en Francia, para vivir de los esclavos, del opio, de las timbas, de la mandanga misionera, del whiscacho, del fut y demás conocidas atracciones de cabaret. Sin excluir la democrática salazón y el parlamentario saltimbrinquis.

Tenían ya su *king* en los Parises. Era suyo el pastizal normando. Vendimiaban el viñoble del Oeste. Y, ahora, iban por el encante de encantos del Loire y su rico valle; por el moscatel de las aquitanas, de Provenza y el Langüedoc. La Francia francesa o no inglesa, casi no tenía ya las cuatro puntas de una mascada, el vuelo de una toquilla.

Y este ajedrez de aprovechados confitureros, es el que la Pucela frustró en Orleáns, en Patay y en Reims; haciendo prisionero al propio Talbot, que necesitaba las 10 libras diarias de rosbif de Milón de Cretona y era un carnero de Mongolia en el topón.

Hasta que la propia Juanita cae en cautividad de Juan de Luxemburgo en Compiegne.

Los ultracanaleros compran en diez mil libras al raptor prenda tan preciada.

Y abren contra la intrepidez de la guerrillera un proceso, en cuyo follaje, rivalizan por flotar todas las infamias.

La que abre marcha en la farsa de desfigurar los hechos y hacer pasar por echadora de suertes y oráculo de buenaventuras a la campeona de la independencia paisanal, es la Iglesia católica.

El mitrongo de Beauvais, maniganciador de la mesa de zapatero de inconsiderandos e irresultandos de la causa, y que para camuflar que es un cerdo ha transformado su apellido Cochón en Cauchón, nombra treinta jueces instruactores, para enloquecer con sofismáticos interrogatorios a la perseguida, acusándola de yerbera, güesera y santera.

La Universidad de París, mucana al servicio incondicional de las caldosidades del invasor, se supera igualmente a sí misma en servilidad claustral y en profesoral bajeza o bajunería. Es una fiel criada y sisadora le su amo.

Con celo policial insta al regente inglés Bedford, a que le siente la mano al marimacho impúdico —dice— deshonor de su sexo; en una carta, que dirige a la citada autoridad, poniéndose a su disposición para cualquier canallada y dándole tratamiento de Alteza; llamándole muy soberano y omnipoderoso príncipe y nuestro muy temido y caballeroso señor; ante el cual arrastra la catedratiquería, togas, birretes, mucetas y demás garambainas de gambetos y hopalandas del carnaval académico, no más acojado.

Pero, los más cínicos de la compaña de comparsas, son los ángeles custodios de la triste enmazmorrada en el castillo-prisión de Ruan.

Juana, ni en la desgracia que la oprime, cambia, para inspirar compasión, su traje de campaña por toaletas femeninas enguizgantes: pelos largos, polveo facial, pintura y mohines de mona.

Para repeler los constantes asaltos a su pudor, de la simiería guardiana, tiene que dormir vestida y bien atados y atacados los pantalones a la cintura.

Las bestias brutas que la vigilan no la dejan sola un momento, ni para asearse, ir al baño y hacer sus abluciones.

Su doncellez obsesiona a la violoneria de profesión, que ha jurado que no puede ir intacta al suplicio la virgen, y que no irá sin que ellos la maculen.

Los conatos de ofensiva, verbales y de obra, se repiten continuamente. Más de una vez su inocencia tiene que pedir socorro al conde de Narwick contra el acoso de la partida de lobos, que inatentos a sus gritos, se le agarran a mordidas y a zarpazos a la coraza de la vestimenta hombruna.

Ni ante el crucifijo y las invocaciones a santa Catalina, se reportan aquellos micos de jaula, que a estiradas y achuchones tienen ya hecho un «jeu de paume», enfrontada y afrentada a la moceta.

Así que, expugnados por la fuerza boca y pechos, la pira resulta para la corajuda mártir una dichosa liberación.

Mitin en Castelsarrasin

Domingo, 16 de junio, a las diez horas de la mañana, en la Sala de Fiestas de la Alcaldía, GRAN MITIN patrocinado por S.F.I.O. y la C.G.T. - F. O.

Oradores: Sol, por la F. O.; J. Meric, senador, por la S.F.I.O.; R. Maldonado, por la A.R.D.E.; R. Llopis, por el P.S.O.E. y la U.G.T.; José Peirats, por la C.N.T.

Confiamos en la asistencia entusiasta y masiva de los compañeros y antifascistas de la región.

Por la tarde, en el mismo local, Solidaridad Democrática Española y Solidaridad Internacional Antifascista organizan un Festival Artístico selecto y variado, con el concurso de «Les Jeunes Comediens Montalbanais», Grupo folklórico de Mme Sebatié-Dianka, Mary Cardo en la canción moderna, Paquito, cantador de flamenco, acompañado a la guitarra por Gallegos, etc.

chispas

«España, vendedora de barcos.»
Con tal de que no se venda el mar...

∴

«Franco ha cedido al rey de Marruecos el palacio del Monte, de Tánger.»
Para completar el obsequio sólo falta que le regale Ceuta y Melilla.

∴

La película «55 días en Pekín» va a ser rodada en Madrid.
Si nos toman por chinos, que a Franco le llamen Mao.

∴

En Lloret de Mar, pueblo de la costa catalana, hay 130 hoteles para alojar turistas. Sólo los lloretenses no saben dónde cobijarse.

∴

La hija del general Franco ha sido adoptada por el Ayuntamiento de Madrid.
Si la pobre estaba abandonada, bien hecho.

∴

El S. S. Eichmann, uno de los responsables del asesinato de seis millones de judíos, ha sido ahorcado en Israel.
Y dice que a sus verdugos les dio instrucciones de cómo se cumple el oficio...

∴

Degrelle amenaza desde su refugio de España con reimplantar su terrorismo en Bélgica, añadiendo que se encuentra en buenas condiciones para ello.
Lo creemos. ¡Con lo que habrá aprendido de sus amables acogedores!

∴

¡Oh, generosa Franconia, que has convertido a los Degrelle y Von Klauss en Sánchez, Gutiérrez y López! ¡Mejor patriotismo... fascista no cabe!

CHISPERO

3428

BIBLIOTHÈQUE DE LA CGT MUSÉE SOCIAL

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 197 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 14 Juin 1962

TOUTE VERITE N'EST PAS BONNE A DIRE

C'EST ce qui a été prétendu au sujet d'un récent éditorial, publié dans ces colonnes. « Nous avons raisons, mais il ne fallait pas le dire. »

Regrettons d'être en désaccord avec une telle attitude. Nous ne retiendrons, pous le justifier, qu'un seul argument. Si nous ne dévoilons pas la vérité, qui la fera connaitre aux masses, qu'une propagande, aussi habile que mensongère, berne continuellement ? Personne !

Nous réjoindrions dans l'obscurantisme les curés que nous condamnons en toutes circonstances, non par esprit d'opposition systématique, mais parce qu'ils mentent... sciemment. Nous nous en garderons et, même si cela nous est préjudiciable momentanément, nous continuerons à tenter de rétablir un équilibre harmonieux dans l'esprit des égarés, conscients, qu'à l'usage, la propreté, dans tous les ordres d'idée, finit toujours par séduire et convaincre les individus demeurés foncièrement propres.

Les sujets sur lesquels la vérité doit être rétablie ne manquent pas, ils pullulent. Nous étudierons aujourd'hui superficiellement, faute de place, espérant pouvoir y revenir longuement ultérieurement, l'un d'eux, qui ne manque pas d'ampleur, mais est le plus souvent écarté, et pour cause, par ceux qui « s'intéressent » aux problèmes économiques et sociaux : celui des CADRES, et par répercussion la HIERARCHIE DES SALAIRES, qui y est étroitement liée.

Traiter un tel point en 150 lignes relèverait de la prétention, de gros volumes étaint nécessaires pour le faire. Nous nous contenterons donc de rappeler ici quelques réflexions provoquées par l'intervention, il y a quelques jours, à Grenoble, du président de la C. G. C., monsieur Malterre, au congrès de la fédération des cadres de la métallurgie, qui a eu le toupet, le cynisme, de plaider « la cause des cadres, salariés oubliés ».

Une motion votée par le congrès à cette occasion estime que la répartition des fruits de l'expansion doit se faire en fonction des services rendus. Qui sait exactement à quoi s'en tenir sur l'importance de ceux rendus par les cadres, conviendra que les congressistes ne manquaient pas de « souffle » car leur but évident est de « prendre et garder toute la couverture pour eux ».

Ils élevèrent bien une protestation au sujet de l'atteinte portée aux intérêts matériels et moraux des délégués des syndicats d'entreprise, mais, là encore, leur réprobation, purement jésuitique, concernait exclusivement la défense de ceux de leurs adhérents qui, à tous les échelons, se confinent dans leur splendide égoïsme.

« Les cadres sont les meilleurs défenseurs du patronat et ses plus zélés serviteurs. » **Ce n'est pas nous qui l'affirmons ; la position a été prise, sans aucune ambiguité, par un prédécesseur de l'actuel président de la C. G. C., au cours d'un congrès national, il y a quelques années.**

Nous sommes fixés sur ce point depuis que l'exploitation de l'homme par l'homme existe, mais croyons bon de rappeler cette position, pour tenter d'ouvrir les yeux des minus habens qui niaisement déclarent qu'il y a toujours eu des patrons et des chefs, qu'il y en aura toujours, sans se rendre compte de l'absurdité de leur affirmation.

Les cadres sont nos ennemis de classe ; **ils ne se gênent pas, on l'a vu, pour l'affirmer. Mais là, ne se limite pas la raison pour laquelle nous les combattons. Il y a beaucoup plus grave.** L'existence des cadres ne se justifie aucunement ; ils sont purement parasitaires, **ne contribuant qu'à perpétuer les sinécures et privilèges attribués aux « fils à papa » et «pistonnés », qui sont souvent les deux à la fois. Qu'on ne se méprenne pas, toutefois, et confonde cadres et techniciens, qui n'ont aucun rapport, bien qu'il y ait beaucoup à dire aussi sur ces derniers, quant à l'importance de leur intervention dans la production.**

Revenant aux cadres, nous estimons que dans toutes les branches d'activité, un comité de production, dans chaque entreprise, ne bénéficiant d'aucun avantage particulier, **réuni, quelques minutes par jour, pour prendre les initiatives nécessaires, remplacerait avantageusement les cadres. De nombreux précédents existent et confirment totalement ce point de vue.**

Nous voici loin, on en conviendra, de la conception des ouvriers américains qui sont « reconnaissants » aux cadres de mettre leur savoir au service de la production, pour améliorer celle-ci, et, par répercussion, leur bien-être personnel. Ces travailleurs ont peut-être un peu trop rapidement oublié qu'il y a quelques années déjà, le « chairman » de chez Ford avouait un « salaire » annuel de 500 millions d'anciens francs.

Cette situation n'est pas tellement exceptionnelle et un certain nombre de cadres supérieurs aux U. S. A. plafonnent vers ce sommet, quand ils ne le dépassent pas.

Sans atteindre un tel niveau en Europe la disparité entre les salaires, distribués avec tant de générosité aux cadres et une telle parcimonie aux agents d'exécution, constitue un véritable scandale.

Pour le faire cesser certains membres d'organisations syndicales proposent d'appliquer... « un grand coup d'épée dans l'eau » : le resserrement de l'éventail des salaires.

Nous pensons que cette mesure sera totalement inopérante ; resserrement ne veut pas dire suppression, et les cadres retors, dont nous pourrions utiliser avec profit les méthodes pour mener notre action, auront tôt fait de tourner la difficulté ; ce qui leur échappera en beurre, ils le récupéreront largement en fromage.

La seule façon efficace d'éliminer l'exploitation des individus réside dans la suppression du salariat, du patronat, des cadres d'où découlera celle du profit ainsi que la disparition des Etats et de leurs éléments régressifs.

Préconiser autre chose c'est trahir les intérêts du prolétariat, et cette trahison qu'elle soit consciente ou non est une trahison tout de même.

PUISSANTS et MISERABLES

L'ordre social fondé sur l'injustice divise les hommes en Vainqueurs et Vaincus. La conséquence est que le vaincu devient l'esclave du vainqueur. Certes, un camouflage savant estompe la rudesse de l'exploitation de l'homme par l'homme. Le servage, l'esclavage domestique ne sont plus apparents, mais la grande injustice subsiste du fait que le capital transmet un pouvoir souvent héréditaire, autorisant le joug de la servitude. L'homme honnête, celui qui ne possède rien, doit se soumettre à un maître capitaliste et perdre sa liberté ou conserver cette dernière et mourir de faim.

L'indifférence du capital envers la vie du travailleur est égale à celle du chef militaire envers le soldat. L'ouvrier, comme le soldat, est un esclave, l'un comme l'autre ne sont pas à ménager, l'un comme l'autre se remplace avec facilité, leur vie n'est pas une perte.

Les salaires doivent être calculés pour permettre au travailleur de vivre, sans l'autoriser à s'émanciper et gagner sa liberté. Chair exploitée, il doit, dans la mesure du possible, demeurer lui et les siens, chair exploitée.

L'appropriation par le capital des instruments de travail et des forces de production, condamne les uns au travail incessant, aux lendemains misérables, et les autres à la jouissance de la vie et a la sécurité du lendemain.

L'ignorance, fille de l'asservissement, fait du pauvre un instrument docile du capitalisme. Exténué de labeur, étranger à toute élévation intellectuelle, il accepte le peu qu'on daigne lui laisser pour fruit de sa sueur. C'est tout juste s'il ne se révolte pas contre le travailleur émancipé qui tente d'améliorer son triste sort en lui demandant de se grouper à ses compagnons d'infortune pour arracher aux maitres une pitance plus substantielle. — « Ce sont les esclaves volontaires qui font les tyrans. » *Tacite.*

Combien d'écrits, combien de réunions, faut-il pour ouvrier les yeux de celui qui, en donnant son travail, donne tout ce qu'il possède ? Combien la puissance d'asservissement est forte par les lois, l'école, la religion, qui tentent d'accréditer par des phrases, artistement brodées, la solidarité entre le capital et le travail ? Quand le capital déclare : « point de société sans travail », pourquoi n'ajouterions-nous pas : « point d'oisifs sans travailleurs » ?

Cette association du capital et du travail n'est, en réalité, que l'association du parasite et de sa victime, du revenu et du salaire. Combien cette injustice criarde durera-t-elle ? L'abolition des servitudes, et le travail sous sa forme actuelle n'est qu'une servitude, disparaitra un jour avec les derniers privilèges. L'humanité n'est jamais stationnaire, sa marche progressive l'entraine, plus ou moins rapidement, vers l'égalité. Mais la constitution d'associations d'hommes épris de justice et de liberté, demande un travail fécond de propagande et de démystification. Par des révoltes successives, le peuple morcellera le pouvoir, l'autorité, le capital et contribuera ainsi à la préparation de la révolution.

René VILLARD

TOMBERA, TOMBERA PAS!

Verdict réglementaire pour Jouhaud en avril, verdict de clémence pour Salan en mai ; le *bon peuple français* ne comprend pas. Depuis le 13 mai 1958, de complots en complots, il joue ce *bon peuple* le jeu que le pouvoir lui impose de jouer ; alors au sujet de Jouhaud, il attend le bon plaisir. « La tête tombera » disent les uns, « la tête tombera pas » disent les autres.

Pour nous qui, de la rebellion de 13 mai 1958 à ce jour, déclarons n'avoir rien à voir dans une question qui ne regarde que des militaires, des politiciens, des croyants, des financiers, peu importe ; que ces gens-là lavent leur linge sale entre-eux, mais qu'ils ne nous demandent pas d'être partie prenante dans leur « merdier. »

« Tombera », «tombera pas », sans importance, mais les deux poids et les deux mesures, suivant l'un ou suivant l'autre, démontrent à *ce bon peuple* qu'il n'est digne que de répondre *oui* aux divers référendums.

A ce sujet, j'ai souvenance d'un écrit de Han Ryner : « Ah ! nous qui avons soif de sincérité, nous qui voudrions revenir au siècle de Voltaire ! le fait du Prince hautement avoué, la lettre de cachet, valent mieux que des justifications aussi injustifiables. Plutôt que d'avoir à récompenser (ou désavouer), chez les juges, des mensonges dont la gaucherie incohérente ferait reculer un journaliste bourgeois, que nos gouvernants reprennent donc — ce sera plus courageux et moins démoralisateur— la formule de vérité : *Car tel est notre bon plaisir.* »

Pour nous, révolutionnaires, que nous importe que tombe ou ne tombe pas la tête d'un général ; depuis longtemps notre opinion est faite sur un certain général espagnol et sa clique militaro-cléricale ; nous en avons connu des maréchaux — le plus célèbre était un Russe — tous ont du sang sur les mains parce que cela est leur métier ; alors maudite soit la mère qui engendre un militaire, loué soit l'auteur de « *l'Internationale* ».

Par definition, nous avons horreur des institutions politiques existantes, des cours de justice ; alors, que tombe ou ne tombe pas la tête de Jouhaud, je m'en moque. Dans ce système de démocratie secrète où existe un semblant de légalité, où l'injustice sociale est maintenue au nom du civisme, il nous reste uniquement à dénoncer le mensonge des partis politiques de gauche, de droite, des syndicats réformistes.

Il est aussi de notre devoir de faire comprendre aux apolitiques, aux inorganisés que leur place est au sein de la C. N. T. pour y préparer leur propre libération.

Y. M. BIGET

SOUVENIRS

Campeurs, amis de la nature, voici revenue la belle saison ; bientôt, vous allez repartir planter votre tente dans un coin tranquille, pour oublier les soucis journaliers de l'usine, du bureau et de la vie moderne.

Ancien campeur moi-même (1), je voudrais vous exposer ce que la nature m'a toujours inspiré :

Quelle joie de vivre, d'être, de sentir, de voir ! Je marchais sur la route, sac au dos, cheveux et poitrine au vent. Le soleil me bronzait la peau. Mes pieds martelaient avec vigueur les routes de notre beau pays et d'ailleurs.

Ma joie était grande. J'aurais voulu crier mon bonheur à toute cette nature, aux oiseaux qui sifflaient dans les arbres et les buissons.

Tous, bêtes et plantes, étaient mes amis et le sont restés.

O nature ! Comme tu es belle ! Cité, comme je te hais! La ville a emprisonné ma vie, elle m'a abaissé au rang de machine, au rang d'automate, elle a pris mon âme pour la garder dans ses taudis poussiéreux, mais la nature a su me retremper cette âme qu'elle voulait conserver.

Les feuilles sont vertes, le ciel est bleu ; la terre, comme un miroir, reflète le soleil et ma chanson vibrait avec force dans l'air pur et libre.

Chaque atome de mon corps retrouvait sa force et je vivais pour moi.

A la ville, j'étais la cellule obscure d'un tout inconnu, d'une machine aveugle dont je devais suivre le rythme.

Alors que dans la nature, j'étais libre. Je mangeais quand j'avais faims ; je chantais ; j'étais heureux et quand j'étais las, je m'arrêtais ; mais, étais-je jamais las ?

La forêt me parlait et je la comprenais. Ses arbres étaient beaux et forts. Et le vent faisait la chanson des arbres.

O Nature ! comme tu es belle ! Pourquoi les hommes ne veulent-ils pas revenir vers toi ?

Vois-tu, les hommes préfèrent les richesses plus palpables que celles que tu répands et donnes gratuitement, et dans les écoles, on enseigne à acquérir ces fausses richesses : or, argent, honneurs, frontières, territoires, astres, drapeaux, fusils et canons. Et tout est toujours rythmé, d'un rythme affreux et inlassable.

Ceci amène cela. Poumons noirs, cœurs qui se taisent, champs de bataille, plaies, vautours, horreurs, atrocités, cadavres, misères, privations.

Et je voyais la nature me sourire, les prés, les champs, la verdure, les blés, le soleil, les oiseaux et les papillons.

Quelle force mystérieuse plane donc sur toi, quel est ton secret ?

La nuit tombant, je me suis arrêté à l'orée d'un bois, j'ai planté ma tente et j'ai fait du feu. Et j'ai admiré ce feu dont la flamme semblait aussi crier sa joie...

Soudain, j'ai senti une présence autour de moi. C'était un jeune homme vétu comme moi. Mon feu l'avait attiré. Je lui ai souhaité la bienvenue. Il m'a répondu dans une langue que j'ignorais, mais il m'a serré la main comme seuls deux hommes libres et égaux peuvent le faire.

En somme, nous étions frères.

Il était peut-être du Nord, du Sud, de l'Est, riche ou pauvre, mais là nous étions semblables, rien ne nous séparait, tout nous unissait, puisque tous deux, notre idéologie était identique.

J'ai senti la fraternité qui nous liait, alors que dans la ville, sur les monuments public, ce mot « Fraternité », qui est inscrit avec deux autres symboles de la révolution accomplie, sont vides sur ces pierres poussiéreuses...

Liberté ! Liberté de quoi, de faire comme les autres, de suivre la marche incessante de la foule ?

Egalité ! Aucune. L'un mange à sa faim, l'autre tend la main.

Fraternité ! Elle n'existe pas quand les hommes luttent continuellement les uns contre les autres, puisque tout les sépare.

Mais là, autour de mon feu qui pétillait, ainsi que sur les routes ou au camp, ces mots avaient leur plénitude.

J'étais libre !

Celui qui marchait sur la route à mon côté, était comme mon frère. Nous jouissions pareillement des rayons du soleil, du parfum de la fleur, du chant des oiseaux. Nous étions tous égaux devant la nature.

Et nous nous aimions parce que nous aimions les mêmes choses, parce que rien ne nous séparait et parce que nous étions heureux. Nous étions tous frères et là seulement était la vraie Fraternité.

Et le feu s'est éteint ; nous nous sommes couchés ; les étoiles brillaient.

Et j'ai rêvé qu'il n'y avait plus de villes, plus d'usines, plus de cheminées qui crachent la mort et souillent l'air. J'ai rêvé aussi qu'il n'y avait plus de soldats parce qu'il n'y avait plus de frontières et que la paix régnait dans les cœurs et sur la terre.

Et sur les routes du Monde, les jeunes marchaient, en chantant un air joyeux, plein de bonheur, d'amour et de vie...

Serge PEINCEDE

(1) *Vers 1926, j'ai été responsable pendant plusieurs années de l'A. J. de Villeneuve-sur-Auvers, près d'Etrechy (Seine-et-Oise).*

LA PREUVE

C'est un bulletin comme tant d'autres, destinés comme lui à l'abrutissement des individus plus ou moins consentants. Il s'intitule : « La vie parossiale de Curcy, Hamars, Bonnemaison. » Dans le numéro de mars 1962, on peut lire un article de l'abbé Levert, de la société astronomique de France, lequel article s'intitule fort modestement : « *J'ai vu Dieu au bout de mon télescope.* »

Succintement, mais de façon attrayante, l'auteur y résume l'ensemble des connaissances astronomiques qui sont celles de notre époque. Avec une aisance remarquable, il jongle avec les milliards d'étoiles et les années-lumières que c'en est un plaisir. La Terre, la Lune, le Soleil, les Planètes, Sirius, etc., la voie lactée, la galaxie d'Andromède, tout ce qui existe, quoi! tout ce qui a été créé, organisé, étiqueté et mis en branle par le *Créateur*, car, vous l'avez deviné, il s'agit surtout de rendre grâce au maitre des cieux, sans qui rien ne serait. Et l'abbé ne craint pas de tirer parti de l'immensité de l'univers pour en déduire que là est la preuve de l'existence de son Dieu. Voici, d'ailleurs, la conclusion de son article, avec le sous-titre :

« *C'est la preuve que Dieu existe. Alors, on comprend maintenant l'étonnante parole de Newton, l'un des grands fondateurs de l'autronomie moderne, s'écriant :*

» *J'ai vu Dieu au bout de mon télescope !*

» *Et l'on pourrait compléter par cette phrase d'un autre grand savant, Ampère, disant à son élève Ozanam :*

» *Que Dieu est grand, Ozanam, que Dieu est grand !*

» *S'il est exact que l'on peut juger de la valeur d'un ouvrier en considérant son œuvre, le peu que nous venons d'exposer de la Création suffit à nous faire soupçonner la grandeur de l'Unique Créateur de tous les univers : Une intelligence infinie ; une puissance sans limite et toujours en action ; une volonté éternelle et constamment obéie...*

»*Oui, Dieu est grand, pour vouloir et réaliser de si belles choses ; la terre et les cieux annoncent à tous sa puissance, ils chantent sa gloire. Puissions-nous ne pas passer à côté sans nous en apercevoir. Admirons et, comme Pasteur, tombons à genoux pour adorer ! »*

Eh ! l'abbé, doucement... ne tombez pas trop fort, vous pourriez vous briser les rotules ! Permettez-moi, cependant, de vous faire remarquer que dans les comparaisons, citations et affirmations ci-dessus, je n'arrive pas à trouver le début du commencement d'un semblant de preuve. Les grands esprits ont aussi leurs côtés faibles et les exemples ne manquent pas de savants authentiques se trompant lourdement sur les questions les plus simples. Newton n'a certainement point vu Dieu au bout de son télescope, car, depuis, avec les perfectionnements apportés à cet instrument, d'innombrables astronomes l'auraient pu voir également, lui, les saints, les angelots, les diables et diablotins et toute la sainte séquelle !

Remarquons en passant que si Newton l'a vu à l'aide de son télescope, personne n'avait pu le voir avant l'invention de cet instrument, et donc que tout ce que nous racontent les livres «saints» relève purement de l'imagination.

Ampère dit à Ozanam que Dieu est grand. Q'est-ce que cela prouve, sinon qu'Ampère ne se croyait pas en droit d'aiguiller son élève sur le chemin du doute. Car le doute était en lui, en matière de foi, ainsi que le prouve ces quelques mots écrits à l'un de ses amis, aux environs des années 1800 : «*Le doute est le plus grand des tourments que l'homme endure sur la terre.* » Il est permis de penser que, vivant à notre époque, son doute n'aurait pas résisté longtemps au progrès des sciences physiques qui l'occupèrent toute sa vie.

Quant à Pasteur, il y a longtemps que l'on sait à quoi s'en tenir à son sujet. On peut être à la fois un homme remarquable par la volonté, et le désir de chercher, de fouiller et d'expérimenter et un abruti en acceptant bénévolement les fables préfabriqués de la religion.

Allons, l'abbé, continuez à étudier l'astronomie ; c'est une bien belle science, mais n'essayez pas de nous faire prendre des lanternes pour des étoiles. Le fabricateur souverain, vous ne le connaissez pas plus que moi. Jusqu'à preuve du contraire, personne ne l'a jamais vu, ni entendu, ni senti. Il est peut-être grand, il est peut-être gros, mais j'inclinerais personnellement à croire surtout qu'il n'était pas seul. Certainement, il s'est fait aider par un ou plusieurs confrères... ; certainement, ils ont mis plus de six jours pour terminer leur œuvre et, en ce qui concerne spécialement les étoiles, il est probable qu'ils ont dû travailler à la chaine !

BLANQUET

LES SURPRISES DU MARTIEN...

Extrait de son rapport :

« Un fait frappant : Les travailleurs reçoivent un salaire, mais ce salaires cesse avec leur activité, à à 65 ans, date de leur rétraite. Il est d'ailleurs bien rare qu'ils puissent exercer une activité jusqu'à cet âge avancé... Dans le cas d'une retraite intégrale, ou dans celui d'une retraite proportionnelle, on peut dire que le revenu qui leur est alloué ne leur permet pas de satisfaire les besoins normaux d'un homme civilisé.

Le plus drôle est qu'ils s'en satisfont, alors que leurs employeurs connaissent des revenus d'autant plus élevés qu'ils ont, toute leur vie, été étrangers à toute activité !

Ces différences de conditions ne semblent pas affecter ces travailleurs que j'appelle les mendiants des Assurances sociales, qui se confondent avec la masse des victimes de cette économie qu'ils dénomment : les économiquements faibles ! C'est-à-dire, ceux qui ont été broyés par la machine capitaliste, et qui paient leurs efforts malheureux par des privations incroyables : leur misère est la cause première de l'abondance des productions. On stocke ce qui leur est interdit de consommer !

Les plus extraordinaire est que ces retraites ouvrières sont prélevées sur les salaires et non sur les revenus de la production dont les salariés assument pourtant toute la peine...

Ainsi, non seulement les travailleurs subissent le prélèvement du propriétaire sur leur salaire, mais encore, afin de conserver un faible droit de consommation, ils sont obligés d'abandonner une partie de leur salaire à l'assurance.

En réalité les travailleurs paient pour avoir le droit de vivre ou de végéter !

Voilà une situation qui étonnera fort les nôtres ! J'en reste bouleversé ! Et l'invraisemblable, c'est que ces travailleurs qui assurent la vie de la communauté, trouvent très naturel que leur mérite et que leur dévouement soient l'objet de cette abominable spoliation !

J'ai essayé de leur faire comprendre la monstruosité de cette inégalité, ils m'ont objecté que j'étais un rêveur..., tant l'esprit de justice leur semble étranger !

Mais les voici devenus vieux, avec un revenu insuffisant. C'est l'âge où la santé s'altère, où l'on a besoin de soins multiples, d'un feu continu en hiver : Or, leur revenu ne leur permet pas de faire face à de tels frais. Les frais pharmaceutiques leur sont remboursés à 70 ou 80 pour 100, les frais médicaux à 20 ou 30 pour 100... Autrement dit, c'est à l'heure où leur Communauté devrait leur assurer une vieillesse heureuse — car cette communauté, ils l'ont bâtie, embellie de leurs efforts et de leurs sacrifices — qu'ils se trouvent condamnés à une vie misérable !

Ils manquent de chauffage ? Et leur Etat ne sait quoi faire d'un charbon trop abondant... !

Ils manquent de beurre, de fromage... ? Et leur Etat stocke des millions de tonnes de produits laitiers que l'abondance rend invendables... !

Ils doivent payer des frais médicaux exagérés... ? Et les médecins de ce pays réalisent sur leur pauvre santé des fortunes considérables... !

L'industrie pharmaceutique réalise les plus hauts revenus de l'exploitation capitaliste : c'est la bourse ou la vie... !

Eh bien, si étonnant que cela paraisse, les organisations syndicales ouvrières en sont toujours à la conquête des *minima* !

Ce qui tend à démontrer que ces travailleurs considèrent la mendicité et la charité comme un droit de consommation... !

Pour nous, c'est effarant ! Consi-

(Suite page 2.)

17e UNION REGIONALE

Aux travailleurs de chez Richard

LYON

Nous sommes plus que jamais avec les travailleurs qui luttent depuis toujours pour la satisfaction de leurs légitimes revendications.

Il ne faut pas penser que nos adhérents appartiennent à une centrale politisée. Les membres de la C. N. T. luttent pour le syndicalisme révolutionnaire. Ils sont pour le retour aux principes de la vieille C. G. T. d'avant 1914, apolitique et révolutionnaire, dont la célèbre devise symbolise l'esprit actuel de l'A. I. T. : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

La C. N. T. fait appel à tous les travailleurs, qui doivent se préparer pour une action directe comme en 1936, avec la grève générale, illimitée et intercorporative, qui couronna cette magnifique épopée du mouvement ouvrier, fit trembler le gouvernement et mit à genoux le patronat de combat.

Les syndicalistes politiciens vous diront que ce n'est pas encore le moment ; avec eux seule la grève tournante compte ; elle permet de mieux avoir les travailleurs en main et de les maintenir dans la misère.

Adhérez tous à la CONFEDERACION NATIONALE DU TRAVAIL qui est la seule centrale apolitique et révolutionnaire.

Union Locale de Lyon
60, rue Saint Jean
Lyon 5e

TRIBUNE LIBRE

(Les textes publiés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leur auteur.)

OU VA NOUS CONDUIRE LA COLLABORATION

Dans l'éditorial du COMBAT SYNDICALISTE du 31 mai, à propos des grèves d'Espagne, il y a dans un paragraphe un coup de Klaxon dont il faut tenir compte. Dans le même journal du 17, du même mois, le camarade J. Ferrer, dans un article intitulé «Sobre Alianza Sindical» sonne aussi le glas; l'inquiétude prend, dans la vieille militance, un caractère marquant de panique — je fais référence ici à cette militance anarchiste qui n'a jamais cessé de l'être — en constatant l'impasse où nous conduisent les jongleries de nos camarades politiciens, introduits dans nos comités responsables.

A mon avis, nos comités ont dépassé les accords de notre ultime congrès qui ne parle pas de collaboration politique mais d'alliances syndicales, sans compromis ultérieurs au renversement de Franco et de son régime. Malheureusement, ils ne l'ont pas entendu ainsi ; ils ont poussé le chariot trop loin; espérons qu'au prochain congrès ils rectifieront, pour éviter que se produise une catastrophe.

Tous les vieux anarchistes et tout ce qu'ils y a de pur dans la jeunesse, tiendront, pour le salut de l'idéal à barrer la route à tous les réformistes, qui comptent sur nos votes pour escalader les hautes destinées du pouvoir «démocratique populaire», qui sont nombreux parmi nous.

Ceux-ci sont les mêmes qui, de 36 à 39, se sont «sacrifiés» pour gagner la révolution et la guerre, ont fait cause commune avec tous les politiciens, comme avec les envoyés du Kremlin, tandis que les meilleurs de nos camarades, tombaient nombreux par trahison sur les fronts et à l'arrière.

L'éditorial fait aussi mention de la disparité de critères de certains militants et même qu'une seconde scission est à craindre ; mais, à ce propos, je demande : Est-ce que la scission enregistrée en 1945 a disparu ?

Moi, je constate, dans nos assemblées presque hebdomadaires, que la soudure qui a eu lieu l'année dernière ne tient pas du tout ; les matériaux sont incompatibles et toute soudure est impossible ; l'esprit-de-sel ne fait aucun effet. Il ne faut pas se tromper, camarades, les mêmes causes qui ont produit la fissure en 1945, vont produire les mêmes effets maintenant, malheureusement.

Comme l'affirme notre camarade J. F. sur la fin de son article, le chemin qu'on a choisi, pour arriver le plus vite à la Mecque, n'est pas le plus court : En Espagne, nous avons perdu deux guerres, tandis que nos alliés politiques n'en ont perdu qu'une.

L'histoire va-t-elle se répéter ? Pour renouveler les mêmes erreur il faudrait être inférieur à la bête.

VIDAL FONTANET

NECROLOLIE

Nous apprenons la mort de Gabriel Duval, instituteur à Plessis-Trévise (Seine-et-Oise), survenue le 25 mai 1962. En 1956, il avait fondé un périodique pacifiste, «La volonté Populaire», qui eut pendant plusieurs années un certain succès.

Ses obsèques ont eu lieu le 28 mai dans la plus stricte intimité. Nous présentons à sa campagne et ses fils, avec nos regrets, nos sincères condoléances.

C. N. T.

A los trabajadores españoles

En estas horas graves, de intensa inquietud y dramatismo, horas por lo demas altamente esperanzadoras, os dirigimos este mensaje solidario.

La Asociación Internacional de los Trabajadores, organización sindical independiente de todo bloque de Estados y de todo partido politico, sigue con toda atención vuestra lucha. Ella ha dirigido, también, en el ámbito internacional, un llamamiento a todas sus Secciones y a las Organizaciones sindicales obreras de todos los países para que aporten una rápida y efectiva ayuda a los hombres que luchais en España por la libertad y el respeto a los fundamentales derechos humanos.

En distintas partes del mundo grandiosas manifestaciones de reprobación al régimen franquista y a favor de vuestra justa causa se producen continuamente.

No estáis solos en vuestra lucha, trabajadores de España. Los afiliados a la A.I.T., los trabajadores de todo el mundo manifiestan sus simpatias por vuestra causa.

Orientándose hacia el objetivo concreto de acabar con la tirania, vuestra acción puede ser decisiva para la libertad del pueblo español.

¡Salud y victoria, trabajadores de España!

Asociación Internacional de los Trabajadores

ANTENA

OBREROS DEPORTADOS

BILBAO. — Se han confirmado las deportaciones de los huelguistas siguientes:

A Badajoz: Luis Acha. A Cádiz: Allende, de la Metacal. A Cáceres: Saturnino Allende. A Almeria: Restituto Marcos. A Albacete: Angel Sanz. A Córdoba: Andoni Urquijo. A Cuenca: Dionisio Allende y Gregorio Bárcena. A Lugo: José Miguel Martinez Zárate, Angel Sanz, José Aparicio y Pedro Otazua. A Orense: Ignacio Zárate. A Palencia: Maximino Robledo, Urruela y José Luis Garcia Viniegra. A Salamanca: Alberto Barcala Pierna y Eustaquio Fuente. A Sevilla: Pedro Hernández Moreno. A Valladolid: Garcia. A Zamora: Prudencio Larrea, Sebastián Martinez y Félix Lazpita.

Todos los deportados son obreros de la General Eléctrica, de la Naval, de la Unquinesa, de Metacal, de Laurak-bal, de Euskalduna o de la fábrica Echevarria.

Se conoce los siguientes nombres de obreros presos en Larrinaga:

Eulogio Bilbao, Antonio Carazo, Vicenciano Elena, Daniel González, José Gil, Roberto Echezarreta, Fermin López García, Marcelino Hernando, Miguel González, Vicente Iglesias, José María Zuazola, Francisco González, Santiago Tamayo, Pedro José Urquijo, Sabino Urrutia, Ignacio Jiménez, Manuel Lomo, Eugenio Herranz, Francisco Jimeno, Mario Landa, Félix Rodriguez, Jesús Goñi, Domingo Sánchez, Mendivil, Alejandro Aresti, Benigno Fernández, Salvador Durán, Valentin Madrigal, Urcullu, Blas, Victor Jimeno, José Hidalgo, Francisco Alvarez, Fernando Fernández, Eugenio Moraute, Valentín Cámara, Severino González, Simón Anselmo Menchaca, Julián González, Sirio Orma, Pastor Villasante, Marcelino Hernando, Antonio Moa, Ignacio Tudela, Angel Pérez, Alfredo Alvarez, Modesto López, José Luis Sacristán, Carmelo Revuelta, Laureano Ruiz Apodaca y Agustín Zamora, además de otros que se hallan también en Larrinaga y cuyos nombres se ignoran, más otros que se encuentran detenidos en comisarias y cuartelillos.

SE HABLA DE UN DECRETO « REVOLUCIONARIO »

MADRID. — En los circulos próximos al gobierno franquista se espera la publicación inminente de un decreto firmado el sábado por el jefe del Estado español adoptado en el último consejo de ministros.

Este decreto, al que se califica de « revolucionario », aportaria importantes cambios en la vida sindical. Sin que se facilite el menor detalle sobre el texto se da a entender que el régimen, al admitir ciertas reformas de estructura, tiene la intención de dar « un cambio de rumbo ».

SIMPATIA HACIA LOS HUELGUISTAS

FRANCFORT. — Al igual que en Paris, Bruselas, Ginebra, Nuremberg, etc., se celebró también en Francfort una manifestación de simpatia a los huelguistas españoles consistente en un desfile que duró hora y media y en el cual participaron más de 6.000 personas o sea un 80 por 100 de la población española de la comarca.

LA REPRESION

PARIS. — « Le Populaire » informa : « Durante las últimas 26 horas se han practicado en España 18 nuevas detenciones : 5 en Barcelona, 4 en Madrid, 7 en Andalucia y 2 en Asturias.

MADRID. — Continúan las detenciones de estudiantes e intelectuales. El miércoles fueron detenidos el letrado don Carlos Morán y el estudiante de la Facultad de Derecho don Fermín Santiago, jefe del Servicio Universitario del Trabajo.

MAS HUELGAS

ZARAGOZA. — Los obreros de una empresa metalúrgica se han declarado en huelga exigiendo reivindicaciones. El gobernador amenaza con cerrar los talleres y arrojar a todo huelguista a la cárcel.

OVIEDO. — Mineros y empleados de factoria de Mieres el 6 de junio han hecho una hora de huelga para solidarizarse con los 70 compañeros que permanecen deportados unos y encarcelados otros, en Valladolid y su provincia.

¿SE REPRODUCIRA EL CONFLICTO?

MADRID (A. P.). — La decisión del gobierno español de que comparezcan ante los tribunales catorce mineros de Asturias, detenidos como «agentes politicos del comunismo», supone el peligro de que el conflicto se reproduzca. Porque una de las principales reivindicaciones de los huelguistas de muchas partes del territorio era la que los 350 obreros que habian sido detenidos quedaran en libertad antes de que se reanudara el trabajo.

LA PROPIEDAD ES SAGRADA

LUGO. — En Cartencia, aldea del municipio de Fuensagrada, reñian los vecinos de campo por antiguas cuestiones de limite. Presentado en defensa de su padre, el joven Silvino Alvarez mató de una pedrada a José Martínez Diaz, de 50 años. La propiedad es sagrada. No así la vida de las personas.

LA CASA MALDITA

LAS PALMAS (GRAN CANARIA). — En el edificio en construcción llamado « La casa del marinero » hace dos meses se suicidó una turista alemana. Pues ahora el obrero Francisco González se ha caido del tercer piso de la misma casa, estrellándose mortalmente en la calle.

DRAMA DE LA CARRETERA

LA CORUÑA. — Un camión cargado de benzol dio contra un hórreo por haber perdido los frenos. Fue en una pendiente de Coires. Varios bidones, incendiados, cayeron sobre el tejado de una casa vecina, provocando rápido incendio con muerte de un matrimonio y su hija de 28 años, que estaban durmiendo en la casa siniestrada. Del autocamión hay que registrar asimismo la muerte del conductor segundo y de un hijo suyo de 5 años.

Para ayudar a los compañeros ancianos o impedidos, no hacen falta acuerdos de reuniones menores o mayores. Sin embargo, el último Congreso de la C. N. T. en Limoges consideró la Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos, que muchos compañeros y varias FF. LL. y grupos artisticos sostienen en este periódico.

Agitación antifranquista en Italia

FIRMADO en Torre del Greco (Nápoles), la Comisión de Relaciones de la F. A. Italiana (C. di C.) lanzó esta semana última un manifiesto de solidaridad y simpatia hacia quienes se mantienen en pie firme por la liberación de España y Portugal. Constatan que la agitación en pro de tal acción va ganando terreno en Italia, reproduciéndose manifestaciones, mitines y conferencias.

Por otra parte, en el mismo manifiesto, la F. A. Italiana lanza un reto a los elementos neo-fascistas que han intervenido violentamente en varios actos públicos saboteando la agitación solidaria pro Iberia y tratando de reinstaurar en Italia los métodos del tiempo de Mussolini.

∴

En la segunda página de « Umanità Nuova » del 17 de mayo ppdo., aparece una referencia al proceso de Ginebra incoado contra los jóvenes militantes que en señal de protesta antifranquista realizaron un atentado al Consulado de España en Ginebra.

En la tercera página del mismo periódico, bajo el titulo de « España mártir », se comenta ampliamente un folleto que reúne una serie de articulos relativos a la España de hoy y a la de un pasado reciente. Consta incluso un articulo de Clemenceau, quien en sus años mozos se sintió rebelde, refiriéndose al proceso de « La Mano Negra ».

∴

La profesora A. Maria d'Ecclesia, que ejerce en Foggia (Italia) la cátedra de Literatura y Lengua Española, envia una carta a « Umanità Nuova » expresando sus sentimientos solidarios con la causa de la liberación de España. Cita a Unamuno y cree ver, con alegria entusiasta, que en las recientes huelgas se halla el principio de rebelión y de la posible manumisión del pueblo español. Termina asi : « Es posible que ninguno de mis conciudadanos sienta la necesidad de expresar por medio de articulos o discursos, su solidaridad, su comprensión y su afecto hacia el pueblo español. Pues bien, querido director, que se sepa que por lo menos hay una persona, en mi ciudad, que se solidariza con los hermanos españoles ».

La redacción recuerda y comunica que justamente en esa ciudad de Foggia nació Miguel Angiolillo, quien sufrió y murió por la libertad de España. Efectivamente : Angiolillo ajustició en 1897 a Cánovas del Castillo, jefe del Partido Conservador y Presidente del Consejo de Ministros, que se destacó por sus medidas reaccionarias. Angiolillo fue condenado al garrote y murió gritando : « ¡Germinal ! »

∴

En el reciente mitin de Génova se resolvió el envio de un telegrama al Tribunal de Ginebra. Parangonaba el atentado de Ginebra al de Génova, realizado por idénticos motivos y recordaba que en el 1950 el Tribunal de Génova determinó la libertad de los incoados reconociendo como motivo de su delito « razones de alto valor moral y social ». Aldo Garosci, conocido intelectual italiano, envió un telegrama al mitin excusando su ausencia y solidarizándose con « los combatientes contra la tirania franquista ».

∴

Los anarquistas de Livorno (donde se celebró un mitin antifranquista el 27 de mayo) enviaron una carta al Tribunal de Ginebra solidarizándose con los acusados y reclamando su liberación, en vista de las razones morales que motivaron su gesto.

∴

El 17 de mayo se realizó en Roma la manifestación que en nuestro número anterior hemos anunciado, organizada por movimientos juveniles y estudiantiles. Los oradores reclamaron un aplauso al gesto de los obreros portuarios italianos que se han declarado dispuestos *a sabotear la carga y descarga de los barcos que ostenten bandera franquista.* Se inició una manifestación con carteles en pro de España y Portugal. La policia arrancó los carteles y disolvió la manifestación. Los protestatarios volvieron a reagruparse más lejos y llegaron hasta la embajada franquista de Roma, frente a la que levantaron nuevas tribunas. Algunos fascistas intentaron armar bulla pero fueron tratados como se merecian.

∴

Se realizaron otros actos públicos en Canosa di Puglia, donde se redactó una moción y un manifiesto. Otra manifestación y mitin en Pistoia, pro Portugal y España y un manifiesto en Vittorio Veneto. El 17 de mayo en Milán, en la manifestación antifranquista, intervinieron los fascistas. La policia cargó contra los manifestantes para «imponer el orden», produciendo varios heridos y efectuando detenciones.

GONILDE

Colonie Aymare

APPEL A TOUS LES LIBERTAIRES DESIREUX DE METTRE LEURS IDEES EN PRATIQUE

La majorité des membres de la C. N. T. espagnole a décidé que le domaine d'Aymare serait vendu.

Un certain nombre de camarades espagnols et français, se proposent le rachat de cette propriété, afin d'éviter qu'elle ne tombe entre les mains d'un ennemi déclaré de la classe ouvrière — colon algérien ou autre — et d'y continuer la réalisation des idées communautaires.

Que tous les camarades que cette question intéresse et qui sont en mesure de les aider moralement et matériellement — par donations et par prêts — se fassent connaitre au responsable actuel de la colonie, à l'adresse suivante:

José VERGARA. Colonie d'AYMARE, par LE VIGAN (Lot).

(Communiqué.)

Les surprises...

(Suite de la page 1.)

dérer l'indigence comme une fin quand les troubles sociaux naissent de l'abondance des productions, n'est ce pas la preuve que les hommes de ce pays manquent d'intelligence ?

Il est donc évident que les hommes ne savent pas jouir des richesses qu'ils créent. Pire, plus l'abondance s'accroit moins ils savent la distribuer ! Et dans leur étonnante perversion, ces détraqués qui ne savent jouir en paix de leurs richesses, de l'abondance de leurs biens, ne se proposent-ils pas de conquérir notre planète dans l'espoir d'en exploiter les richesses minérales et les habitants ?

Les nôtres peuvent se réjouir de n'avoir jamais connu de telles aberrations, et d'avoir su coordonner leurs efforts pour jouir en commun de leurs productions.

A vrai dire, en acceptant cette mission, je me suis égaré dans un monde de fous qui sacrifient chaque jour la Paix au désir morbide de posséder, leurs efforts, à la satisfaction égoiste et stupide de les monnayer : la Monnaie est le virus de cette Civilisation !

Que le grand Cosmos nous en garde !

J. B.

Compañero : Existe una obra de solidaridad directa que nos honra : la Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos. ¿Por qué no cooperar mejor a ella?

ROCROI

ROCROI o Rocroé fue, en 1643, la tumba del mercenariado y legionarieria farfantona de los Tercios españoles : de su matonismo fanfarrón, y del terrorismo que venian ejerciendo desde Gonzalo de Córdoba — un Gonzalo mañaresco — en la Europa meridional y central. Además de no dejar respirar a un chinche en la metrópoli.

Lo que venturosamente se inició en Francia, remachóse martilladamente en Alemania con los diablos desencadenados que operaban en la cuenca del Rhin, y a los que se acabó de salar la barba y cortar la cola en Lens y en Nordlingen. Expeditivamente se terminó ahi con la funesta microbia.

Pero, téngase bien entendido que no son la habilidad y el valor — su genio — los que le dan sobre aquellas fieras sueltas la victoria a Condé; sino que es la desesperación, y nada más que la desesperación hifrofóbica, la que apachurra a aquella mafia de furias infernales mosqueteras, que por sus pistolas allanaban toda castidad. El Escorial se edificó con las carcachas de los que sucumbieron en San Quintin, donde mala la hubisteis, franceses.

Europa en masa estaba de la inordinal soldadesca hasta el copete; y verdaderamente no podia aguantarla un dia más.

En Italia sacaban del sacrario de las iglesias a las mujeres, para atentar contra su pudor. Les quitaban del confesionario las novias a los curas : como quien dice de la santa mesa o misa, con la comunión en la boca. Y ni las que se refugiaban en conventos, entre enclaustrados monjones y monjonas, estaban seguras. El desbocado potrerio atropellaba por entre hábitos y sotanas, a las que al asilo del altar se acogieran.

En Flandes y Walonia llevaban la mollenda a los molinos; asolaban granjas, no dejando en ellas un pato ni para un Te Deum. Cuando no hubo vacas que desjarretar y barriles que barrenar, se merendaban caballos y yeguas de buen ver : aun sin pernancar.

En más de un muro, se lee aún pintada o grabada esta leyenda terrible : « ¡Confunda Dios al duque de Alba y a las malas bestias de herradera que comanda! ».

Las mujeres anunciaban las lises periódicas, que les decoraban el ostiario, diciéndoles a las vecindonas, para notificarles que les nadaba el compás en bermellón : « Tengo al español en casa ».

Las partenias violadas podian cantar a coro la letrilla del galán estrellazgo calé : « A la ventana, madre — tendí el pañuelo. — Le nacieron rositas — como luceros ».

El conde-duque de Olivares no dejó una oliva que no rellenase en Cataluña, con las salvajadas, para las que dio ampliamente rienda, a los Tercios castellanos. Para sonsacar la justa venganza de las victimas, se les prohibió a los que alojaban bagages, poseer tenedores y cuchillos que no fuesen de madera, y aun sin punta y sin filo. Y hasta se les ataban esos cubiertos a las mesas, para que no los esgrimiesen contra el huésped o indeseable que echaba del lecho a los maridos para sinclinarse con sus esposas.

El propio troperio en América obligó al indiaje a enmatorrar y empeñolar a las muchachas, para que enmontoñadas no cayesen en las uñas de los sátiros del conquerimiento.

Unicamente al que cachaban o atrapaban los seminolas floridos, no por canibalidad, sino de rabia, se lo zampaban en lonchas vivo. Y sólo cuando era franciscano o del Carmen, lo cocian en un caldero, porque estaba duro como esquisto, y no había otro modo de hincarle el diente.

En Rocroi, Francisco de Melo aculó a los franceses a unas marismas, para ahogarlos en el limorro y no dejar a uno con salud en el campo cerrado.

Pero, el coraje le ponia la victoria en los ojos a Condé, que como una exhalación acudia a una ala o a un cuerno de sus formaciones para galvanizar a los combatientes casi vencidos.

Tres asaltos, en el último de los cuales pereció acribillado de heridas, hubo que desatar a espetaperro contra el conde de Fuentes.

La infantería española apretaba en balde sus cuadros, que parecian torres que reparaban instantáneamente sus brechas.

La caballeria de Beck, que llegó al rebato, de refresco, a través de los bosques, se estrelló contra el tesón de Francia, resuelta a acabar con una tiranía, que le reducia a escombros todo el noroeste.

En suma : que los hasta entonces invencibles Tercios de Fernando el Católico, de Carlos V y Felipe II, fueron servidos de una taza de su propio chocolate; y tuvieron que comerse el fango, que tenian dispuesto, para que se lo luncharan como merengue sus enemigos.

ANGEL SAMBLANCAT

Nuestros compañeros de Ginebra

(Viene de la página 4.)

muchachos obraron de acuerdo con sus sentimientos tras la impresión subjetiva experimentada ante los hechos. No voy a forzar las puertas del código penal, pero si buscaré la forma de demostrar que nuestros defendidos han sido inducidos por el mal social a cometer el delito por el cual están aquí presentes. » « No crea el tribunal que los procesados están solos en el banquillo. Tras ellos hay, en potente espectro, la multitud de maltratados y expoliados, los encarcelados, los hambrientos de un pais llamado España, tan placentero para los señores vacancieros, tan duro y cruel para los españoles desheredados. Vayan ustedes a las playas de moda españolas y observen cómo en ellas no se encuentran los obreros despojados y oprimidos. » « Es justo y normal que ante esta clase de espectáculos las almas templadas reaccionen y obren, incluso para chocar con esta justicia de la cual recabo para nuestros defendidos el reconocimiento de un móvil honorable en el atentado por ellos cometido. »

El abogado Balland, que se confiesa pacifico burgués aunque defienda a un anarquista, conviene en que « en el fondo estos anarquistas «peligrosos» han respondido a una idealidad muy antigua, a un ideal profundamente anclado en el corazón de los suizos : la lucha por la libertad ».

Otro abogado, Nicolet, afirma su parentesco moral con los acusados, a los cuales comprende y por los cuales siente profunda simpatia. « Jean-Jacques Langendorf contiene algo de extraordinario en sus especulaciones intelectuales y se revela muy honesto. No puede adherirse a ninguno de los dos bloques en los que el mundo actual se divide. Entonces escoge el anarquismo por creer que en ello está la solución. Alain Lepère es un anarquista tradicional, de una fidelidad digna de admiración. Claude Frochaux, salido de una familia acentuadamente burguesa, ha rechazado toda suerte de opiniones hechas para escoger la suya propia. » Luego asegura : « Las cárceles de España están llenas, pero a la inteligencia no puede domeñarla el sistema. Ella va ganando la partida. » « Por supuesto, nuestro sistema politico debe seducir a los otros por las libertades, jamás por las prohibiciones. No son las cárceles ni los policias quienes dan subsistencia a un régimen. »

El debate prácticamente lo cerraron nuestros compañeros, mereciendo reproducción lo dicho por Jean-Jacques Langendorf : « Soy internacionalista, vocación que da derecho a intervenir contra todas las tiranías, sean de España, Africa, de Hungria o de no importa dónde. Ya Péguy lo dijo : *Cuando se posee la verdad y no se la difunde, se es cómplice de los falsarios.*

Nuestros amigos salieron libres a la calle. Libertad bien merecida. El franquismo no osó ejercer su defensa. Razón de más para acreditar la justicia del viril acto de nuestros compañeros.

Acepten ellos el reconocimiento y la estima de los cenetistas y anarquistas españoles.—F.

JOVENES, MUJERES, ESTUDIANTES

Más de 100.000 obreros se han declarado en huelga para obtener un salario decente.

Los libertarios estamos con los huelguistas porque unos y otros somos Pueblo.

La misión es común a todos:

A los jóvenes, a las mujeres, a los estudiantes como a los obreros sin ninguna distinción.

No abandonemos la acción huelguistica.

No abandonemos a los huelguistas en su lucha reivindicativa.

Solidaridad en la acción.

Juventudes Libertarias

España, mayo 1962.

Mitin en Castelsarrasin

Domingo, 17 de junio, a las diez horas de la mañana, en la Sala de Fiestas de la Alcaldia, GRAN MITIN patrocinado por S.F.I.O. y la C.G.T.-F.O.

Oradores: Sol, por la F.O.; J. Meric, senador, por la S.F.I.O.; R. Maldonado, por la A.R.D.E.; R. Llopis, por el P.S.O.E. y la P.G.T.; José Peirats, por la C.N.T.

Por la tarde, en el mismo local, Solidaridad Democrática Española y Solidaridad Internacional Antifascista darán un Festival Artistico.

Nos escriben de Barcelona

(Viene de la pág. 4.)

Aparece gran número de hojas volanderas comunistas, cenetistas, catalanistas, F.A.I., etc., incitando a la población obrera a que secunde la huelga. Vista la abundancia de hojas la policia no demuestra gran empeño en recogerlas. Demasiado trabajo. Lo particular es que después de este paso los comunistas no han dado más señales de vida. En cambio, afiliados a la H. O. A. C. y a la J. O. C. se dejan ver ostensiblemente, cosa que todo el mundo comprende. Incluso manifestaron dos veces ante la catedral para rogar al altísimo que haga ganar las huelgas. El obispo Modrego Casaus los ha bendecido. Esta clase de sindicalistas tienen sus reuniones en las salas parroquiales.

Las huelgas se declaran mayormente en las empresas que tienen convenios sindicales y no los cumplen. La Snasa ha empezado por respetar el suyo abonando a cada operario 800 ó 900 pesetas de la cuenta que tienen pendiente.

La C.N.T. ha enviado, a partir del dia 10, boletines de la huelga a ciertas agencias periodisticas, pudiéndoos caber la satisfacción de que mucho de lo que se ha publicado en Francia tiene su fuente en la información que la C.N.T. del interior les ha servido. En adelante no nos olvidaremos de vuestras publicaciones, ni de la Regional Catalana del exilio. Los estudiantes se portan bien con los obreros, y también ellos van a cursar informes. Pero su punto de vista es combatir lo más duro posible contra el Opus Dei.

En los medios cenetistas y también en los intelectuales se espera con curiosidad el boletín libertario que nos habéis prometido editar. No cabe duda de que si sabéis interpretar la situación actual de Cataluña, que dicha hoja será bien acogida. Aquí nosotros también alguna vez nos dirigimos al público respectivo en lengua catalana, cosa que tiene su efecto.

∴

Volviendo al desarrollo de las huelgas, la más sonada ha sido la de la Maquinista Terrestre y Marítima. En esta casa y en la Macosa ocurrieron detenciones de huelguistas, hecho que originó una manifestación de protesta, bien concurrida, que llegó hasta la plaza de Cataluña. En la Maquinista penetró un inspector enviado especial del gobierno, sufriendo un fracaso que no esperaba. Las detenciones de compañeros obraron en contra suya.

La huelga en tejidos Fabra y Coats primeramente fue de brazos caidos y después de abandono de la fábrica. Igual en la Maquinista de San Andrés. Asimilibar, de Moncada, suspendió la huelga y la reanudó de nuevo. Tras el conflicto de la Maquinista de la Barceloneta ocurrio el de Talleres Vulcano, de la misma barriada. En la provincia de Gerona hubo huelga en la casa Fresa. Igual en las minas de Mequinenza.

Huelga en la Electro-Industrial de Tarrasa y en numerosas y pequeñas industrias de Barcelona.

Como firmas importantes, el 21 de mayo holgaban las casas Maquinista (Barceloneta y San Andrés), Talleres Vulcano, Enasa, Asimilibar, Hispano Suiza (Sagrera), Fabra y Coats, Seda de Barcelona y la Hispano Olivetti. Solamente la Seda emplea a más de tres mil obreros y obreras. Huelgan los trabajadores de Manufacturas Queralt, y Tejidos Marcet de Sabadell. Asimismo las minas de Sallent, Balsareny, Figols y Pobla de Lillet, y en ésta los Talleres Sagrera. Hay que añadir los talleres Ossa, Cumbre, Hispano Villiers, Cyto de Sabadell y mineros (500) de Valicebre. Incluso Radio Iberia ha sido afectada por la huelga durante dos horas (dia 21). La casa Artés y Arcos también ha visto paralizada su actividad a causa de la huelga.

Dia 24. Huelga en Estampados Tió, de Barcelona, y en la casa Vives de Manresa. En las minas Collet de Guardiola de Bagá 500 mineros permanecieron durante unos dias sin trabajar y sin querer abandonar la mina. En la noche de hoy han estallado varios petardos para sabotear los ralles de tranvias. Antes de cerrar el dia se han declarado en huelga de brazos caidos los obreros del Gas y Electricidad, causando trastornos en los servicios. Tres horas de huelga en los talleres de tranvias de Sarriá, con 700 hombres. Es de notar que este taller se anticipó a las famosas protestas de 1951, que desembocaron en una huelga general unánime. Los tranviarios de la cochera Luchana en número de 200 se han sumado al paro. En Radio Iberia la policia detuvo a 25 empleados considerados responsables del paro de dos horas; seguidamente el resto del personal se solidarizó con los detenidos abandonando el trabajo. Una fuerte cantidad de huelguistas metalúrgicos manifiesta en la plaza de la Universidad, sumándose a ellos grupos de estudiantes. Interviene la policia, haciendo circular a los manifestantes. La H. O. A. C. sigue intentando atraer huelguistas ante la catedral.

El 26 una manifestación « catedralicia » de la H. O. A. C. y de la J. O. C. ha sido disuelta por la policia. Un cura amonestado.

El 28, huelga en la Seda Nueva del Prat de Llobregat. En Rivière (telas metálicas) huelga de brazos caidos con expulsión autoritaria de 20 obreros. Sigue el paro en Radio Iberia y se inicia uno en Talleres Saeta, con 150 huelguistas. En el ramo del agua hay huelga en las casas Fontanals y Badiella, sumando mil huelguistas más al número total existente. Todo el Arte Fabril se agita. Aprestos Julià (Sabadell) se añaden al conflicto practicando la huelga de brazos caidos. Igual caso para Sabadell Textil, con 800 operarios.

Dia 30. En la Electro Industrial de Tarrasa, que había reanudado el trabajo, el personal lo abandonó de nuevo vista la informalidad de la empresa. La huelga fue más unánime que nunca visto el proceder de policias y guardias civiles, que penetraron en los talleres para arrojar violentamente a algunos trabajadores a la calle. En Barcelona los empleados de Banca manifiestan deseos de protesta. Hoy han ocurrido nuevas detenciones de huelguistas.

La caracteristica de la mayoria de huelgas de esta provincia ha sido la de brazos caidos, trocándose en huelgas comunes a causa de las torpes intervenciones autoritarias expulsando personal y deteniendo a huelguistas, varios de los cuales han sido puestos de disposición del fuero militar y otros declarados gubernativos con obligación de abonar 25,000 pesetas para ser excarcelados.

Compañero : Si la Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Invalidos fracasa, no será por culpa de los que han contribuido a ella.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget de l'Isle à St-Etienne. — Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, à St-Etienne

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Chelsy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

Comisión de Relaciones Zona Norte

EL editorialista de « Le Combat Syndicaliste », version francesa, estuvo mal inspirado al redactar « Le doigt dans l'engrenage », aparecido en el número correspondiente al 31 de mayo de 1962, cuando enfoca el análisis del emocionante movimiento huelguístico español, que tantas esperanzas ha despertado en el mundo, no queriendo encontrar en ese gesto gigante nada digno de ser saludado como una victoria de auténtico rango revolucionario. Ha sido más bien un « pretexto » para inmiscuirse de manera poco acertada y nada fraternal en la conducta de la Confederación Nacional del Trabajo, echando en olvido que gracias a su madurez de brega y a su acusado personalidad puede prescindir de cierta clase de consejos que tienen todo el carácter de brutal recriminación, además de estar reñido con esa ola solidaria que surge espontánea y arrolladora en los medios obreros del mundo.

La Alianza Sindical practicada por la C. N. T. está basada en los acuerdos del Segundo Congreso que nuestra Organización celebró en Limoges el pasado año. Y a nadie más que a otro Comicio Confederal compete la tarea de analizar, a la luz de las experiencias, toda la acción aliancista desarrollada por los organismos representativos, así como la de elaborar las conclusiones que determinen las previas decisiones de la base.

Lamentamos que « Le Combat Syndicaliste » omitiese la participación de las Internacionales en el mitin que tuvo lugar en el Palacio de la Mutualidad de París el día 20 de mayo, porque esa circunstanciada alusión hubiera permitido saber a los compañeros que la A. I. T., con su presencia efectiva, apoyó la feliz iniciativa que tanto parece haber ofendido al editorialista, objeto de la presente nota.

Consideramos un deber de primer orden el elevarnos con la mayor energía contra esos presagios de nuevas escisiones anunciados desde tribunas que han de reservarse a menesteres más altos que los de llevar confusión y desasosiego a los militantes de la C. N. T. españoles, unidos para siempre en indisoluble abrazo fraternal y en la voluntad sincera, hondamente enraizada, de que nunca más debe quebrantarse la unidad.

¡Abajo todo presagio de división cenetista!

Concluímos advirtiendo que todo lo expuesto no empaña, en modo alguno, la simpatía que sentimos por nuestra Organización hermana la C.N.T.F., a la que nos sentimos ligados por lazos ideales y por comunes afanes de emancipación.

C. de R., C.N.T., Zona Norte

Las aportaciones Pro Compañeros Ancianos o Inválidos han sufrido un bajón alarmante.

Razón que debería alarmar a todos los compañeros, a todas las Federaciones Locales, a las Secciones S. I. A. y a las agrupaciones teatrales de nuestros medios, y al S. I.

∴

Si nos interesamos por la justicia social, ¿por qué no empezar nosotros a practicarla en favor de nuestros próximos, abrumados por la edad o las enfermedades?

Treballadors

Les vagues reivindicatives i de solidaritat deuen éser mantingudes amb fermesa.

Per tot arreu el moviment massiu de la classe obrera ha de palesar la protesta unànim contra el tirànic règim franquista.

Ara més que mai hem de lluitar amb brao pel pa dels nostres fills i families, per la llibertat del poble, per la justicia social.

Confederació Regional del Treball de Catalunya

NECROLOGICA

JOSE AINOZA

Ayer Alcampell, luego Ballobar. La Organización ha perdido dos valores más en dos accidentes estúpidos.

Desde la edad de once años que vengo leyendo la prensa confederal y en varias ocasiones la he vendido. De ella nunca me han gustado las polémicas, pero sí me han agradado las crónicas, los artículos de fondo, los escritos de Alaiz, Ferrer, Montseny, Peirats y otros. Pero jamás se me había ocurrido tomar la pluma para escribir un simple escrito y sin embargo en esta ocasión debo hacerlo en memoria del compañero José Ainoza, muerto en los Chantiers de la Gironde.

Ainoza era un compañero tan anónimo como animoso, uno de los muchos de que dispone la CNT, tanto en España como en el Exilio. No sabía escribir ni siquiera leer, pero adquiría « Soli » por las caricaturas y para darla a conocer. No era hombre valorizado por un carnet que se lleva en el bolsillo, pero sí un compañero todo corazón y sinceridad. Siendo niño (12 años) servía en casa de un burgués al que la gente llamaba don Juan, un cacique cuyo mayor placer era mandar sus obreros a oír misa los domingos por la mañana so pena de hacerlos trabajar todo el día. Pues Ainoza prefería trabajarlo antes que ir a la iglesia.

Ya mayor, tomó parte con su familia junto con el que esto escribe, en la « conquista del monte por la familia Ainoza», con lo que los implicados pudieron mejorar su situación económica y comprar un poco de ganado. Cierto día estábamos en el monte José y yo y vimos venir a un niño, huerfanito, al que su pobre abuela le había mandado ir al campo a reespigar. Al llegar a nosotros José le preguntó : « ¿Dónde vas con el calor que hace, Calistres? « Voy a respigar », contestó el pequeño. Ainoza exhaló un suspiro y dijo : « ¡Maldita sea la sociedad en que vivimos! » y dio al niño de comer y beber, le hizo acostarse a la sombra, advirtiéndole que iba a reespigar para él. Fue a las fincas del pio don Juan, cogió dos garbas de los centenares que allí había, las metió en el saco del chiquillo previniéndole que si el guarda le preguntara dónde las había cogido le dijera que José Ainoza se las había regalado.

En ocasión de que ambos estábamos en el monte (se trata del 23 de julio de 1933), él mayoral y yo de rabadán como de costumbre, José me dijo : « Hoy es domingo; voy a bajar al pueblo a ver lo que pasa. Todo el comité está en la cárcel y esto no puede continuar así. Algo va a ocurrir. No se equivocó. El compañero Bernabé murió baleado por la guardia civil, otros compañeros resultaron heridos y él, Ainoza, tuvo la suerte y el coraje de desviarle el máuser al sargento; de lo contrario allí se queda, puesto que el tiro iba para él, pero fue a dar en la pared. No obstante, el ahora malogrado compañero Ainoza estuvo siete meses encerrado en la cárcel de Huesca junto con otros compañeros.

Al estallar el movimiento de julio 1936, Ainoza se lanzó a la calle ya en los primeros momentos, participando « en todas las salsas » como él decía, incorporándose a la Columna Durruti.

Cuando la famosa militarización de las Milicias, la CNT lo destinó a Ballobar para que se pusiera de delegado de ganado, cargo que cumplió con voluntad con ser difícil de cumplir en aquellos tiempos, pues tratábase de 12.000 cabezas de ganado lanar pertenecientes a la colectividad ballobarense. A veces nos venía a ver al monte para decirnos : « Este mes hay que mirar de producir estiércol; toda esta paja que se pierde por las eras hay que recogerla, pues la revolución está en nuestras manos ». Cuánta razón tenían los hombres como Ainoza, como Francisco Izábal, también iletrado, y no obstante delegado de los labradores; y cuántos más de su condición que dieron ejemplo en la libertaria España.

El buen Ainoza en 26 de marzo de 1938 nos reunió a todos para decirnos : « Los fascistas han roto el frente. Mañana hay que reunir a las 12.000 cabezas de ganado para evacuarlas. Al día siguiente esos miles de ovejas tomaron camino hacia Cataluña, salvándolo y presentándolo en zona libre... más a él, el promotor de tan honrosa expedición, lo detuvieron y lo llevaron a un campo de concentración de los fundados por el gobierno republicano, y en él transcurrió su tiempo de detenido hasta los últimos días de la guerra. Cuando iba a verle como prisionero que él era, una vez me aseguró entristecido que «la guerra la teníamos perdida, pero tal vez pueda llegar a Francia y recobre la libertad. Si cojo a un guardia de éstos va a pasar un mal rato». No pudo hacerlo, puesto que todos los guardias aquéllos se quedaron con Franco.

Este es mi relato. Todos los compañeros de Ballobar en Normandía nos asociamos a la pena de su esposa, su hijo y hermanos Francisco y Enorina.

UN ANONIMO

TRABAJADORES

Franco y su camarilla son un estorbo para la marcha de España hacia el progreso. El « caudillo » siente ya formarse seriamente el vacío a su alrededor. El divorcio del Pueblo con el régimen actual es absoluto. Todos los países libres también lo repudian.

No cejemos en nuestra acción, trabajadores españoles. De nosotros principalmente dependen el presente y el porvenir de nuestro país.

La huelga, la acción directa, es nuestra arma más eficaz. Incrementar inteligentemente las huelgas reivindicativas, para llegar a sincronizarlas con la gran huelga general. Convergiendo en un movimiento masivo libertador, dará resultados positivos, sin que el aparato represivo del régimen pueda resistir a nuestra presión.

En todas partes los trabajadores, unidos, debemos señalar pauta y llevar la iniciativa de la lucha.

Confederación Nacional del Trabajo

LUIS LECOIN

ESTE viejo y estimado compañero se ha empeñado en morirse. Para que el gobierno que tenemos encima suelte a trescientos objetores de conciencia mantenidos judicialmente encerrados, el primero de junio de 1962 el buen Luis decidió empezar la huelga del hambre. Procedimiento heroico, de dudoso resultado.

La huelga del hambre es un recurso desesperado apto para delicadísimas o apuradísimas situaciones. Si un tirano deja morir a uno, ¿quién le va a pedir cuentas? ¿Su conciencia? No, porque los sátrapas carecen de ella. Además un huelguista del hambre es una hormiga más y poco cuenta en el todo humano. En la forma actual del Poder no se trata de una institución neroniana ni mucho menos, pero es difícil considerar que 300 condenas militares van a perder vigor porque una persona magníficamente bien intencionada renuncie voluntariamente a la comida.

El gesto del amigo Lecoin es de héroe, lo repetimos. Pero la posibilidad de un cadáver más donde los hay a cientos cada día, no hará variar el curso de las cosas, máxime chocándose con la Ley, cuya señora —está reconocido— es ciega, insensible y plomiza. ¿Qué resultaría de los sacerdotes de la Jurisprudencia si a la sola huelga del hambre practicada por uno o varios individuos tuviese la virtud de anular sentencias y abrir rejas inmutables? Tendrían que abandonar el oficio.

Nuestro consejo al estimado Lecoin es de que coma de nuevo. Ante un plato de sopa humeante la dignidad del hombre no palidece, y aún esto: sin darle cuerda al estómago, la dignidad queda inexistente por inexistencia del individuo.

Crímenes atroces han sido recientemente indultados por conveniencias políticas. Acciones humanas cual las de los objetores de conciencia (muchachos admirables que detestan por principios morales la carrera de soldado) pueden con más motivo ser igualmente indultados. Es un argumento, y de fuerza. ¿Por qué, querido Lecoin, no utilizarlo a fondo en vez de poner la propia existencia en peligro? ¿Por qué daño sobre daño?

Se nos ocurre un plan de huelga del hambre en las cárceles de España, donde el sujeto que las administra desde El Pardo dejaría morir a todo huelguista con satisfacción inaulita.

No, la huelga del hambre no es recomendable. Las huelgas que ocurren en el tajo acarrean también hambre, pero no bahulero.

Porque tienen la virtud de cortarles el apetito a los poderosos, y éstos, para recobrar la tranquilidad digestiva, se avienen a mejorar el régimen obrero.

Ante la Ley la cosa varía. Varíe entonces, el amigo Lecoin, el procedimiento. Su vida importa más a la causa pacifista que la satisfacción de los enterradores.

Juan FERRER

Nuestro sistema de ayuda nada tiene que ver con los negocios y exigencias de « Socorros Mutuos ». Es la mano tendido del compañero válido al compañero que ha llegado a la decrepitud física sin jamás haber renunciado a la lucha por la Idea.

COMUNICADOS

Actos a celebrar

MITIN EN CARCASSONNE

En Carcassonne, patrocinado por Force Ouvrière.

En conmemoración del 19 de julio de 1936, y en solidaridad con los huelguistas españoles, se celebrará un Gran Mitin de Alianza Sindical el domingo 24 de junio, a las nueve de la mañana en la Sala de Fiestas de la Mairie, con la participación del Syndicat National des Instituteurs; CGT-Force Ouvrière; Unión General de Trabajadores y, Confederación Nacional del Trabajo.

Quedan invitados todos los compañeros y españoles antifascistas del Departamento y localidades limítrofes.

★

MITIN EN CLERMONT-FERRAND

Para el día 17 de junio de 1962, a las nueve y media de la mañana, en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, en el que harán uso de la palabra los siguientes oradores :

Un representante de F. O.
JUAN J. DOMENECH
por la C. N. T.
ANTONIO GARCIA DUARTE
por la U. G. T.

Que disertarán sobre los problemas actuales y futuros de España.

Presidirá el acto Alejandro Lamela.

Quedan invitados todos los antifascistas y amigos.

F. L. DE TARBES

A las diez en punto de la mañana del día 24 del actual y en el lugar de costumbre, un compañero de esta F. L. dará una charla, seguida de controversia, sobre un tema de palpitante actualidad. Quedan invitados todos los militantes y afiliados en general que se interesan por el porvenir de la C.N.T. Puntualidad y asistencia numerosa requeridas.

∴

Se ruega a los compañeros cuyos nombres damos a continuación se pongan en contacto con el compañero Pedro Santamaría, Cité Racine, bloc 1, appartement 2, Tarbes (H.P.), por asuntos de Organización : Luis González, Ramón Ipar, Ramón Miró, José Candel, Miguel Susín, Isidro Riera, Blasco Ernet, Nicolo, Tomás.

F. L. DE ALFORTVILLE

Suscripción para los huelguistas de España :

Luis Tiñena 50 NF.; José Zargoza 50; Cosme Mainor 10; Jesús Labastida 10; José Monzón 20; José Cambra 30; Rafael Cambra 20; Manuel Sanjuán 10; Federico Solanas 20; José Vilas 15; Miguel Soler 10; Un esperantista 20; Manuel Cambra 10; Dos amigas 10; José Canela 15; Eco 50; Ignacio Azcona 20; Rafael López 10; Ramón García 10; Severo Urrea 10; Gregorio Azcona 20; Manuel Banzo 20; Antonio Benito 10; Jesús Monesma 10.

Total: 460 NF.

F. L. DE OULLINS

Para el domongo, día 17 de junio, esta F. L. celebrará asamblea en la hora y local de costumbre.

Derivada de nuestra asamblea anterior, donde fueron tratados matices vitales para la C.N.T., es de esperar también nutrida asistencia de compañeros en la que vamos a celebrar, en la fecha indicada.

F. L. DE MARSELLA

La F. L. hace saber a todos sus afiliados y simpatizantes, que este secretariado dispone de los autocares para asistir a la Jira Regional organizada por la C. de R. del Núcleo de Provenza a Cabrières d'Avignon.

Con el deseo de poder cubrir todas las necesidades de transporte encarecemos se hagan las inscripciones lo antes posible.

ADMINISTRATIVAS

Manuel Molina, Clermont Ferrand : Recibido giro de 142 50 NF. Tienes pagado « C. S. » hasta el número 189 y « Umbral » hasta el número 3.

Pedro Muñoz, Lunel Viel, Hérault: Los 20 NF. que mandastes el 15-5-62 fueron abonados a « Soli », ya que no teníamos noticias del destino, los 10 que hemos recibido los destinamos a pro huelguistas.

TOMBOLA «C. S.»

AVISO

Teniendo necesidad de celebrar el sorteo de la Tómbola en lo que va de mes, rogamos la rápida liquidación de todos los envíos pendientes a cuantos compañeros y FF. LL. no lo hayan hecho.

FEDERACION LOCAL DE TOURS

Invita a todos los compañeros afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo día 24 de junio a las nueve y media en el lugar de costumbre.

Esperamos la asistencia unánime y puntual de todos los que se preocupan por la vitalidad de nuestra organización.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

Anuncia reunión general para el día 24 de junio, a las diez de la mañana, en su sede social, 79, rue Saint Denis, Paris (I). Orden del día extremadamente importante.

INVOCACION AL BUEN SENTIDO

Un editorial de primera página motiva protestas y adhesiones, que se nos envían. Publicada hoy una respuesta de la C. de R. Zona Norte, sólo queda un recurso hábil: el de negociar de organismo a organismo para que esta suerte de forcejeos no se repitan. Todo lo que no sea esto, será desmesurar y complicar las cosas, lo cual evitaremos en la medida de lo que de nosotros dependa.

J. F.

Responsable de la Sección española del «C. S.»

Hace dos años y medio que se cumple una obra de solidaridad hermosa que no desea gracias de los beneficiarios, sino satisfacción en los mismos.

∴

La S. P. C. A. o I. no exige de nadie, contando con que cada compañero que pueda, exigirá de sí mismo. mismo.

∴

Nuestra Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos es una efectividad y no una parodia solidaria. Ayudad a que esto continúe.

∴

La Comisión Pro Compañeros Ancianos o Inválidos no sabe inventar dinero. Todo el que reparte, sin merma de ninguna clase, es el que llega de compañeros para compañeros.

FUERA DEL FUERO

MADRID. — La mayor parte de los 90 delegados españoles que concurrieron a la Conferencia europeísta de Munich, han sido detenidos o confinados a las isla de Fuenteventura (Canarias). Varios delegados prefirieron quedar en el extranjero para no ser represaliados por Franco.

En adelante, a los españoles la libertad de residencia les será totalmente suprimida. Fascismo puro.

CRONICA EXPRES

¡Taday pobreza!

CUANDO el día repunta y el frescor matinal hace que la cama se agradezca, comienzan los preparativos en el mercado. Aún queda un cacho de luna. Los luceros se retiran del cielo chiflando. Sucede una colboración imprecisa a la evaporación de la noche, con basca de niño y quiquiriquí de gallos. Sale a escena la aurora y, según la danza, va arrancándose los cendales hasta quedar en coritatis.

Llamadas del sereno previo encargo. Los de la aurora acaban de cantar y los más borrachos entran en el abasto a tomar la mañana. Oyese la cencerreta de las cabras lecheras, camperos en la plaza a la expectativa, ya trabaja el horno, donde lo hay la calle huele a pan, un asno cargado de fiemo deja a su paso fuerte hedor de vida. Misa primera, desierta.

∴

Han venido las fresas y las cerezas y no tardarán a venir los melones. Las habas están ya muy vistas y otro tanto las patatas nuevas. Hay pepinos, alcachofas y calabacines sí. Mercado abigarrado al aire libre, a base de frutos de la tierra, encarecidos por las zabarceras a grito vivo. La compra obliga a un diálogo inaudible con el monedero. Cuidadito con la vista, que engaña. Cuando los ojos aconsejan a siniestras, suele comprarse mal y caro. Según está la vida, mercancía en conveniencia con poco dinero no se halla. Las cuentas en la casa, en la calle salen rosarios. El vendedor y el comprador, bis a bis, son tan contrarios como el perro y el gato, aunque no lo parezca. ¡Cuánto disimulo! ¡Cuánta hipocresía! ¡Cuánta comedia! Lo barato tiene el aspecto de la baratura y por más que deteriorado, encuentra salida. Si hablaran los cerdos pedirían daños y perjuicios. Envidio a la madama que ha mercado un grueso manojo de espárragos, más caros que bastones con puño de plata. Junto a las cosas de comer hay flores : no lucen mucho por estar en sitio impropio.

∴

¡Miseria de este pajolero mundo asistiendo al mercado público y siendo el calvario de las pobres mujeres, cortas de « talla ». Triste es esto, pero tanto o más ponerse a vender lo que es libre en el campo y en el mar y no estrenarse. A la viejica del pelo blanco, sentada en la acera junto al canasto con hierbas para sahumerios y plantas purgantes, le pregunto :

— ¿Se ha estrenado usted, abuela?

— Parlez-moi en français.

— Avez-vous vendu quelque chose?

— Pas encore.

— Et hier? Hier était dimanche.

— Rien.

Le compro un ramico de florecicas mustiadas, de las que nacen en los ribazos y dejando una pieza de cien francos desaparezco.

Merci bien.

∴

La plaza de abastos para el que puede gastar, camino de rosas; para el que no, el Gólgota.

PUYOL

MUNICH

Traducimos del diario «Le Monde»:

Al margen del congreso del Movimiento europeísta abierto la mañana del jueves en Munich, cierto número de líderes de la oposición española han confrontado sus puntos de vista. Los diversos sectores de la democracia cristana estaban representados, entre otros, por Gil Robles, antiguo jefe de las derechas autónomas de la República, y Giménez Fernández, ex ministro, ambos acudidos de España donde el primero actúa de abogado y el segundo de profesor en Sevilla.

Varios dirigentes de las cofradías obreras de Acción Católica (HOAC) asistieron a la reunión y, asimismo, miembros del Frente de Liberación Popular (extrema izquierda, comprendiendo marxistas y católicos progresistas), representantes de los movimientos catalanes y vascos, Ridruejo (Partido de Acción social) y, en fin, personalidades pertenecientes a la Unión Española (monárquicos). La emigración española había delegado, entre otros, a Rodolfo Llopis, jefe del Partido Socialista (PSOE) y a Salvador Madariaga.

Fue votada unánimemente una resolución emanada de los debates, que han durado un par días. Sus principales puntos se refieren a las condiciones establecidas por el Movimiento europeísta por la integración de España en el Mercado Común. El régimen franquista ha sido formalmente censurado por los participantes, que desean sea desplazado en el más breve plazo, a la vez que señalan la razón de «un proceso evolutivo» durante el cual los partidos de oposición se comprometen a renunciar a toda violencia.

(Según «France-Soir», el acuerdo de la reunión de Munich consta de cinco puntos con el siguiente contenido: 1.° *Instauración de instituciones realmente democráticas.* 2.° *Garantía efectiva de todos los derechos de la entidad humana, especialmente la libertad de expresión.* 3.° *Reconocimiento de la personalidad de las comunidades naturales.* 4.° *Ejercicio de las libertades sindicales sobre bases democráticas, y derecho de huelga para los trabajadores, y* 5.° *Libertad para organizar los partidos políticos y reconocimiento de los derechos de la oposición.)*

«La guerra civil española» de Hugh Thomas

(Continuación y fin.)

Entonces ¿y las ejecuciones de los obreros anarcosindicalistas que fueron detenidos en Vera de Bidasoa en el mes de noviembre de 1924, y asesinados a garrote vil en Pamplona? Todo el mundo sabe — se supo ya en aquella época — que el funesto general Severiano Martínez Anido, a la sazón ministro de la Gobernación, preparó una « encerrona » en los Pirineos, a los emigrados políticos españoles que se encontraban en Francia. Dicha « encerrona », o provocación, fue preparada de una manera muy minuciosa por agentes de confianza del general asesino del proletariado catalán. La misma consistió en la « invasión » de España, en la parte de Vera del Bidasoa, el día 7 de noviembre de 1924, por un grupo de obreros anarcosindicalistas. Al poner los pies en la tierra española, aquellos bravos luchadores de la libertad se vieron sorprendidos — los esperaban ya — por la policía y la guardia civil. Se entabló un tiroteo, el resultado del cual costó la vida a dos guardias civiles. Después se detuvo a mucha gente que había ido a la frontera y que procedía de Francia. De entre ellos Pablo Martín, Santillán y Enrique Gil. Un consejo de guerra sumarísimo celebrado en Pamplona los « absuelve » por falta de pruebas y porque el tribunal se da cuenta de la maquinación que había montado el mismo general Martínez Anido. Pero, cuando la sentencia es enviada al capitán general de Burgos para que la apruebe — el que regenta la Capitanía no es otro que el general Burguete, el mismo verdugo de los asturianos, en la huelga de agosto de 1927 — no está de acuerdo con dicha sentencia y manda todo lo actuado al Tribunal Supremo de Guerra y Marina, en Madrid. Este « alto » Tribunal del Estado español — y por las presiones que seguramente recibió del dictador — dictó sentencia condenando a muerte a los tres procesados. El fiscal de dicho « alto » Tribunal, señor Carlos Blanco « no estuvo de acuerdo con la condena » por no encontrar ningún fundamento jurídico. Y dicho fiscal fue destituido fulminantemente de su cargo por el gobierno o directorio militar.

Entretanto, los reos entraron en capilla. El rey se negó a indultarlos. Dos de los muchachos anarcosindicalistas son asesinados a garrote vil. El tercero, Pablo Martín, se les escapó y se arrojó por una ventana cuando lo conducían al patíbulo y se mató.

En aquellos mismos días también en Barcelona se produce un intento de asalto en el cuartel de Atarazanas. El mismo fracasa y se producen detenciones en los medios anarcosindicalistas. Dos de sus militantes, Llácer y Montejo, son juzgados y condenados a muerte por un tribunal militar, y ejecutados a garrote vil en la Cárcel Celular de Barcelona el día 10 de noviembre de 1924.

Queda demostrado, creo — y una vez más — que el « historiador » Hugh Thomas falsea la historia de nuestro país. Sigamos, empero demostrándolo aún.

Si alguien demuestra odio y repulsión contra alguna cosa que no es de su agrado, ya sean personas o entidades creadas por personas, es el señor H. Thomas. A través de su voluminoso libro, que nos lo presenta como una historia de la guerra civil española, no destila más que odio y repulsión contra los trabajadores y los libertarios españoles de la CNT. En su paroxismo en contra de ellos llega a decir en las páginas 31 y 32 : « En los primeros años del siglo actual, el odio y repulsión de los anarquistas contra las clases medias y burguesas, les llevó a admitir en sus filas a cuantos representaran como ellos rebeldía, incluso a delincuentes de derecho común. »

Le sería muy difícil a dicho señor de la rubia Inglaterra — a menos que no recurriera a las sobadas fichas policíacas — de probar, de poder probar tal miserable afirmación. No se puede estar de acuerdo con los anarquistas, con los anarcosindicalistas, con sus organizaciones y sus métodos de lucha y de este desacuerdo, naturalmente, se les puede combatir. Pero de una manera noble y honradamente y no con la difamación como lo hace el antes mencionado señor...

Según él, los anarquistas y los anarcosindicalistas, en la guerra civil de España, no hicieron más que asesinar : en Barcelona, en San Sebastián, Madrid, Bilbao y en todas partes. En cambio « García Escámez, *agudo y simpático andaluz*, que había mandado parte de la Legión en las operaciones de Asturias, en octubre de 1934, era el lugarteniente del general Mola, en Pamplona », nos dice en la página 94. Para el señor H. Thomas, un anarquista, por ser un anarquista, ya es un asesino; en cambio, para el mismo señor, un oficial del Ejército español, que anteriormente ha intervenido en la feroz represión del noble y laborioso pueblo asturiano, y que después se puede sublevar contra la República y contra su propio Pueblo, ya merece los honores de « agudo y simpático ». Y, con mucho más razón, si dicho militar es andaluz y lugarteniente nada menos que del general Mola, o sea del asesino de las libertades y del Pueblo vasco.

Haciendo referencia al Congreso Nacional de la CNT, celebrado en Zaragoza a primeros de mayo de 1936, afirma en la página 86 : « El Congreso exigió la continuación de las huelgas relámpago y una intensificación de la lucha contra la UGT. » Entonces, por lo que hemos visto y comprobado en su libro ¿de qué le ha servido el consultar tantos archivos, tantos documentos, tantos libros y tantas personas y que no se haya *enterado* de que, en este mismo Congreso — que él se atreve a injuriar — se acordó todo lo contrario de su afirmación, o sea de ir a la creación de la Alianza Obrera? Y que dicha Alianza no se podía hacer más que con la otra central obrera hermana, con la UGT.

Cuando se ha demostrado hasta la saciedad, con documentos y testimonios irrefutables de las matanzas de que fueron víctimas todas las poblaciones que fueron invadidas por las fuerzas franquistas compuestas por los generales felones, los falangistas, requetés, monárquicos, los moros, portugueses, alemanes, italianos y acompañados y « bendecidos » por la Santa Madre Iglesia española, al señor H. Thomas se le ocurre explicarlo de la manera siguiente : « En el barrio de San Julián, en Sevilla, *al parecer* la matanza adquirió características horribles; *se dice* que los legionarios obligaron a salir a la calle a todos los hombres que encontraron, y una vez en ella fueron todos muertos a bayonetazos. » De manera que, según el autor, los republicanos españoles que fueron asesinados por los fascistas, *fueron muertos al parecer y según se dijo.* ¡Ah!, en cambio cuando relata lo ocurrido en El Ferrol, dice y afirma : « 30 oficiales habían sido *asesinados*, de la Flota. » Este cambio de lenguaje y de expresión cuando habla de los dos bandos contendientes, se encuentran a través de todas las páginas de su libro, llegando a decir en la página 131 : « Se murmuró — fíjarse en la expresión *se murmuró* — que algunos prisioneros habían sido rociados con gasolina y luego prendidos fuego. Pero muchas de estas historias fueron inventadas por fines propagandísticos, a veces por los republicanos españoles. »

Y puesto a desprestigiar a los que lucharon por la libertad del Pueblo español, nos dice que, cuando Bilbao fue bombardeado por los alemanes bajo las órdenes de Mola y de Franco, decimos nosotros, el día 29 de septiembre de 1937, « la furia del Pueblo originó el consiguiente *asesinato* de cierto número de prisioneros políticos ». Y así todo. La aviación franquista puede bombardear las poblaciones republicanas y asesinar a miles de hombres, de mujeres, de niños, de muchos niños, y ello, para el autor, no es ningún *asesinato*. Solamente son asesinatos, y cometidos generalmente por los anarco-sindicalistas, según Hugh Thomas, cuando el pueblo ajusticiaba a los generales y militares traidores que se habían sublevado en contra de la República, en Madrid, en Barcelona, en San Sebastián, en Valencia, Cartagena y en todos los sitios que se pudo hacer frente al criminal levantamiento facciloso.

En fin, sería interminable si quisiéramos hacer una crítica minuciosa de esta « obra monumental » de Hugh Thomas. Se requerirían casi tantas páginas, o más, de las que está compuesta. Y nosotros, naturalmente, no tenemos el « talento » ni disponemos del tiempo de que disfruta el tantas veces nombrado señor Hugh Thomas.

Y para terminar digamos que la mejor crítica que se ha hecho de « este dichoso libro » — de las muchas que se le han hecho y de las que nosotros conocemos — la ha hecho el sagaz escritor Robert Escarpit, en el semanario satírico parisién «Le Canard Enchaîné». De las muchas cosas que dice del mismo — en bien y en mal — en lo que lo define mejor, a nuestro juicio, es cuando Escarpit dice : « *Il y manque l'essentiel, un essentiel qui n'est d'ailleurs probablement pas le même pour tout le monde. Il y manque la peur, la haine et l'enthousiasme. Il y manque le théâtre. Il y manque le goût de poussière et d'amertume. Il y manque — ô feu Malraux! — l'illusion lyrique et l'espoir. IL Y MANQUE LA VIE!* » — J. MANENT

Ser cenetista y solidario haciendo, no diciendo.

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Actualidad española

FUEGO EN LA COLA DEL LOBO

EL combate contra el clero no conoce en España punto de reposo. Cómplice de cuantas tiranías ha sufrido el pueblo, la Iglesia tiene bien ganada la aversión que aquél le dispensa. Bajo el imperio de la fuerza, el español laborioso puede aparecer pasivo y resignado. No obstante, el rescoldo anticlerical alienta; y en soplando vientos mayores, una vez más el clero paga. Es la ley de las compensaciones.

En la época de Napoleón I hubo tantos españoles « afrancesados » merced a la política represora del Santo Oficio practicada por las fuerzas invasoras. En realidad, dichos « afrancesados » no eran tales, sino liberales a los que el hálito de Revolución francesa que le quedaba al ejército galo había conformado.

En 1835 presenció España la primera quema de conventos, esta vez con acuchillamiento de frailes. Cuando puede, el pueblo se venga de sus torturadores y expoliadores. El político Mendizábal pudo recuperar para el país fabulosos predios nacionales absorbidos durante los siglos por la voracidad eclesiástica, por contar Mendizábal con el decidido apoyo de las clases intelectual y popular.

Recientemente ha explotado en Madrid un artefacto en el vicariato general de curas castrenses, sede a la vez del Tribunal de la Rota, audiencia clerical que se reclama aún del Santo Oficio. El gesto ha sido premeditadamente incruento, pero de todas maneras es significativo de la posición popular frente a las autoridades religiosas.

AHORA FUROR REPRESIVO

Aún no extintas las huelgas « del mes de mayo », la policía ha recibido orden de proceder a la arrestación masiva de « promotores de conflictos ». Al efecto, los trabajadores, estudiantes e intelectuales que se significaron durante los bravos días están siendo localizados, molestados y en casos detenidos para responder de su delito de antifranquismo o de su pasión defensiva de los derechos del obrero. El señuelo de la policía es perseguir a los componentes de un Frente de Liberación que las autoridades califican de minúsculo; pero que deteniendo ciudadanos a troche y moche resultará que del citado y pequeñín Frente participarán, según la amplitud que la represión indica, un cuarto de millón de españoles, lo cual a los antifranquistas empecinados se nos antoja excesivo...

La persecución y caza de enemigos políticos del tirano afecta a las ciudades importantes y a las poblaciones que las rodean.

LA EXPORTACION DE MANO DE OBRA

Con motivo de la Feria de Muestras de Barcelona, recientemente inaugurada, el ministro Ullastres ha hecho un discurso. Como le es obligatorio, versó sobre economía española, aludiendo a todo sin especificar nada. Así cuando se ocupa de « vinculación entre todas las economías mundiales » clama en solicitud de que sea tenida en cuenta la economía franquista a los efectos de entrada al Mercado Común pues — añade en otro pasaje — « con respecto a 1961, llevamos sólo un incremento del 10 % de exportaciones frente a un alza del 25 % de importaciones ».

Ni que lo diga. Por mucho que se hable de la renovación y de la incrementación de la industria española, lo cierto es que la industria más desarrollada en España es la turística, ésa que no cuesta exposición de dinero más que a los particulares, toda vez que el Estado no ofrece al negocio otro recurso que el de las carreteras usuales, las imprescindibles para la relación vecinal cual es el caso del Ampurdán, la comarca que más divisas de origen turístico aporta al Estado. Se habla de un aeropuerto en Gerona, pero no existe carretera litoral que vaya de Port-Bou a Barcelona. Más o menos, el caso de Río de Janeiro-Brasilia para una extensión catalana de ¡150 kilómetros!

Industrialmente España exporta poco, siendo mayor negocio la expedición a ultrafronteras de los productos de la tierra que el gobierno califica de excedentes sin serlo, considerado que el español no come por el hambre que tiene. Tal vez la naranja tenga fuerza de exportación dejando la inferior al consumo de los españoles; pero el aceite de oliva se embarca criminalmente para el extranjero quedando la población peninsular sin el preciado y sano alimento, al extremo de que Ullastres y congéneres ministeriales se ven en la obligación de suspender nuevamente la exportación del producto olivarero por escasez alarmante de reservas del mismo... al propio tiempo que piden a la importación extranjera condiciones para introducir en el mercado español aceites de cacahuete, copra, algodón, soja, etc., como si el país no fuese el mayor productor de dones mediterráneos en caldos de oliva.

LAS HUELGAS

En el propio discurso Ullastres las ha citado también veladamente. Otra cosa no puede hacer el hombre que ha dado pie al conflicto huelguístico bloqueando los salarios para solidificar el Tesoro estatal mediante el hambre de las familias trabajadoras. Ullastres interpreta «lo que sucede» como una enfermedad de crecimiento, como un compás de espera (la entrada al Mercado Común) cuya superación permitirá dar cima a los convenios colectivos, pero cuya precipitación abocaría al país a una peligrosa inflación de su moneda que hay que evitar, drásticamente, reduciendo el poder adquisitivo de las clases productoras frente al derecho al despilfarro de la clase favorecida... Con esta libertad nos expresamos nosotros, no el ministro, muy preocupado de guardar las formas para satisfacerse y satisfacer a su amo. Es político decir sin decir, emplear frases escurridizas, abogadescas, que tanto pueden afirmar como negar, en casos de conveniencia.

LA ESCASEZ DE MANO DE OBRA

También en este enunciado Ullastres recurre a la palabra envuelta, amagando torcidas intenciones. Como negocio de Estado se exporta mano de obra calificada al extranjero reduciendo alarmantemente el profesionalismo en la industria española. Pero Ullastres no se inmuta y asegura que, si bien es cierto que obreros con oficio « van » a operar en otros países, igualmente es exacto que España dota a la fabricación y a la minería exteriores con peonaje diestro para la conducción de máquinas de dirección fácil, cual permite la industria avanzada. Para mejor gloria de la patria, el capitalismo exterior puede implantar fábricas en España, aportando técnicos y usando la inteligente peonada indígena, evitándole salir del país... Como fraseólogo, como malabarista del vocablo, no está mal Ullastres. Como rector de la economía común, ya no es la misma cosa.

EL DESFILE DE LA VICTORIA

Con un desenfado aparente, con un cinismo que sólo la posesión de medios represivos permite, el gobierno franquista asegura por esos mundos que la paz reina en los espíritus españoles, que las dificultades morales suscitadas por la guerra ya están superadas. A ese tenor los españoles estaríamos reconciliados, los derechos ciudadanos restablecidos, los rencores olvidados.

Mentira todo. El odio anida en los corazones; justicia no ha habido, sino lo contrario. El espíritu liberal y obrerista fue acallado a disparos y la libertad muerta con los hombres que la defendieron. Para atestiguarlo, para desmentir la versión oficial de la unificación verdad de los españoles; para certificar las hondas diferencias existentes, ahí están los monumentos fascistas, las lápidas insultantes, las procesiones falango-militaristas, y el anual « desfile de la victoria » pregonando el poderío militar, la fuerza traumática que posee el partido totalitario dominante. Cada desfile de esos es una bofetada cobarde aplicada al rostro de los españoles mediante la fuerza mecánica que a Franco le llega de fuera.

Como para certificar que la victoria « facha » sigue ostentando marchamo extranjero.

Trabajadores. Pueblo español

De uno a otro confín de España el movimiento de rebeldía cunde y se extiende.

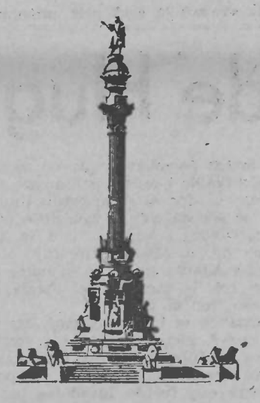
En todas partes, también, los hombres de la C. N. T. porfiamos en nuestra tarea, dando ejemplo, sin particularismos, del espíritu solidario que nos anima en la común acción.

Somos los trabajadores de todo el país los que nos manifestamos en estas luchas reivindicativas y de protesta. Persistir en ellas, con el apoyo directo del pueblo, de la intelectualidad, de los estudiantes, de la juventud, de cuantos se levanten, dispuestos a terminar con el actual régimen de miseria, de tiranía y de oprobio que padecemos, es asegurar el triunfo del Pueblo y de la clase trabajadora.

Confederación Nacional del Trabajo

España, mayo 1962.

Nos escriben de Barcelona



NOS pedís informes. Os hemos enviado hojas por aquí circuladas oportunamente. Con tanta oportunidad las primeras, que coincidieron con el movimiento huelguístico. No tema el exilio, por nuestra parte el valor confederal no queda arrumbado como algunos en el exilio suponéis o suponen.

El malestar económico resentido por los obreros y campesinos de toda España ha motivado que la huelga de los mineros asturianos hallara eco en las capas proletarias del país.

En la provincia industrial de Barcelona concretamente, las ganas eran enormes de producir un movimiento de huelga jamás igualado, y ello se hubiese conseguido a no ser por la intromisión de la J. O. C. (Juventud de Obreros Católicos), la cual, no obstante la buena actividad de algunos de esos muchachos, ha motivado cierta desconfianza en los obreros catalanes, tan separados como antes de la Iglesia. No obstante, hay que convenir en que la mitad de los 70 huelguistas detenidos pertenecen a la J. O. C. y los restantes a otras organizaciones o a ninguna de ellas. Los cenetistas tenemos una docena de compañeros en encierro policiaco acusados de actividades « antieconómicas », es decir, de huelga.

El 7 de mayo una sección de Macosa (casa Girona) suspendió el trabajo, pero dos horas después los 180 hombres lo reanudaron vista la ventaja que de la entrevista en el despacho sacaron. En la Enasa iba a ocurrir otro plante, pero penetrada la policía en los talleres impidió toda reunión procediendo a la detención de seis empleados jóvenes.

La empresa Siemens de Cornellá fue paralizada por la huelga el día 9 y reanudado el trabajo a causa de promesas de mejora y amenazas de la policía. En este mismo día los trabajadores de la Enasa holgaron unánimemente durante dos horas.

El personal de la Pirelli de Villanueva y Geltrú se agitó el día 7 debido a promesas incumplidas de meses anteriores. Ante el temor de la huelga, la empresa cedió y los obreros no abandonaron sus ocupaciones. Mediando una informalidad de la gerencia, la huelga se produjo.

La C.N.T. ha estado presente en todos estos conflictos.

En Cataluña, particularmente en Barcelona, los ánimos están algo exaltados y con deseos de hacer algo sonado; pero la policía tiene tomadas serias medidas, circulando por los lugares que considera neurálgicos en auto, moto y, a veces, en taxis para pasar desapercibida. Durante el día 9 pudimos comprobar en el centro y en las barriadas un estado de ánimo antifranquista que a no tardar dará sus frutos. Estamos informados directamente y a través de los delegados de taller y de barriada. Por fortuna, todo el obrerismo de España está deseando emanciparse del yugo franquista, que dura desde hace tantísimos años.

El propio día 9 un fuerte grupo de estudiantes salió de la Universidad cantando « Asturias, patria querida » en alusión al conflicto de aquella tierra. Disolvió la manifestación la policía en la calle de Pelayo. Varios detenidos.

Al día siguiente suspendieron su trabajo los operarios de la casa Elsa, vidrio de Cornellá, siendo los huelguistas amenazados con represalias policiacas. Es la táctica empleada por la autoridad en todos los talleres y fábricas. *(Ver en página 2)*

AL PUEBLO

Sólo la acción conseguirá abrir camino a la Libertad en los Pueblos ibéricos.

El obstáculo principal, hoy, son el régimen franquista y salazariano.

Derrocarlos y consolidar sólidamente las Libertades y derecho humanos debe ser nuestro objetivo inmediato.

Ninguna traba ha de oponerse al desenvolvimiento progresivo y de transformación social de los pueblos ibéricos.

Como han desaparecido los Hitler, los Mussolini, como han sido derribados los Perón, los Pérez Jiménez, los Trujillo, los Syngman Rhee, Franco y Salazar también serán igualmente aplastados por la presión popular creciente e incontenible.

Ella debe manifestarse arrolladora, ya desde estas horas.

¡Abajo todas las tiranías! ¡Arriba Iberia Libre!

Federación Anarquista Ibérica

España, mayo 1962.

CRÓNICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

Franco y la Monarquía

EN su discurso de fin de año, el « generalísimo » reafirmó que España ha llegado a « esta hora de plenitud y de potencialidad en que podemos mirar confiados hacia el porvenir ». El excedente económico que acusaban las fianzas permitirían ciertos reembolsos al Fondo Monetario Internacional así como el empleo de 21 millones de pesetas en la adquisición de maquinarias. Esto permitiría iniciar una etapa « en la que nos disponemos a transformar y a multiplicar todas las actividades económicas de la nación ». Se guardaba bien de explicar que esta situación económica « floreciente » correspondía a las medidas tomadas en el curso del año concernientes al bloqueo de los salarios, luego de «digera reducción y ajustamiento». Se refirió también a las estructuras sindicales españolas sobre las que se fundó « un sistema político de representación y de coexistencia tan ignorado aún en el extranjero que el día en que será por todos conocido se darán cuenta del avance que poseemos y se comprenderá el estímulo y el ejemplo que España puede dar al sindicalismo de los otros países ». Terminó proclamando una vez más la solidaridad entre España y Portugal.

El 10 de marzo, « don Paco el ferrolano » pronunció el discurso de clausura del segundo congreso sindical y manifestó (creemos que socarronamente, los gallegos son así) que : « En el extranjero se califica nuestro régimen de dictatorial, *¡como si el Pueblo español pudiera doblegarse ante una dictadura!...* En realidad nuestro régimen es una cosa nueva y más avanzada que otras en el mundo ». « No debe preocuparnos el que nuestra manera de pensar tropiece con incomprensiones : todas las revoluciones tardan en ser comprendidas y nosotros estamos realizando una revolución ». Terminó su cháchara afirmando que lo que ocurre en España es de utilidad practicable en toda Europa, y exaltó la obra realizada por la organización sindical, que constituye — dijo — una de las ruedas del carro del Estado ».

Este último domingo el caudillo se dirigió a 12.000 antiguos oficiales nacionalistas actuantes en la guerra civil (qué envidioso es don Paco en la elección de su público) a quienes entre otras cosas les habló de las huelgas, de la Iglesia y de la *sucesión*, problema que apenas rozó al final del año.

Reconoció como posibles ciertas alteraciones entre la Iglesia y el Estado. La baja curia se halla sometida a infiltraciones extrañas que les impulsan a cometer ciertos excesos. Esto es explotado por la propaganda extranjera — dijo — que falsea todo, ofreciendo estos hechos como prueba de un pretendido conflicto entre la jerarquía religiosa y el Estado.

Con el mayor desparpajo manifestó « que las huelgas, como todo lo que ocurre o puede ocurrir en España, son la consecuencia natural de nuestro desarrollo y de nuestra fidelidad (?) ». « En el fondo, teniendo en cuenta nuestra fuerza interior, no está mal que surjan problemas que pongan a prueba la solidez de nuestro sistema y que sirvan para perfeccionarlo ». Tituló de quimérica la pretensión de aumentar los salarios sin obtener un aumento paralelo de la producción. « Ningún Estado puede enorgullecerse de haber realizado tanto como nosotros en el terreno de las mejoras sociales ». Insistió como siempre, en las diferencias de estructuras políticas en el mundo, repitiendo que éstas se deben a que « el Pueblo español se halla en un avance de varios años sobre los otros ».

Dirigiéndose a quienes hacen cábalas de sucesión a causa de su edad declaró que se sentía joven y que de todas maneras el régimen le sobreviviría por la fidelidad del ejército y por la voluntad de la mayoría. Esta declaración que reafirma su voluntad de continuar a la cabeza del Estado hasta el final de sus días, constituye, a nuestro juicio, una respuesta « urbe et orbi » a la situación planteada por las huelgas. Su actitud constituye un reto a la Iglesia y a los monárquicos y una advertencia a quienes — como los socialistas — tratan de llegar a los escaños del Parlamento por no importa qué medio : implorando ante Kennedy o arrastrándose a los pies de los monárquicos y de los tonsurados.

Hace cinco semanas que nos domina la misma impresión acerca de lo que se está tramando a nuestras espaldas y que sentimos como una acuciante necesidad de lanzarlo a los cuatro vientos. Es que en ello va algo de nuestra futura suerte, del futuro de España, del cual, quieras que no, formamos parte.

Algo se trama en cuanto al presente inmediato, en vistas al porvenir. Algo de lo que nadie habla porque todos — o casi todos los que están en el ajo — están de acuerdo en callar para que sin grandes fricciones, sin la fricciones que pudieran producirse si se hablara, « la cosa », lo que tal vez pronto deje de ser « secreto », se realice. Apoya nuestra impresión el muy reciente y flamante pacto que acaba de realizarse en el Interior, pacto que por el aumento se ha traducido en un manifiesto de los « opositores » al régimen ». De « todos los opositores », se dice, con exclusión de los comunistas. Pero en la lista que hasta hoy conocemos se aperciben otras exclusiones.

Traducimos de « Le Monde », fecha 23 de mayo : « Este manifiesto está firmado por las siguientes Organizaciones : el Partido Social de Acción Democrática, grupo que inspira el poeta Ridruejo; Acción Republicana, que agrupa republicanos y monárquicos parlamentarios (sin duda hay un pequeño error, no conocemos monárquicos entre los republicanos); Unión Progresista, partido liberal de tendencia europeísta; el ala progresista de Unión Española, grupo de monárquicos liberales; para completar : el Partido Socialista Obrero Español »... A éstos se agrega (seguiremos traduciendo) «la fracción izquierdista de la Democracia Cristiana se ha solidarizado con los precedentemente nombrados y dice en un manifiesto propio : *Para sobrepasar la guerra civil y evitar su repetición; para aplicar una política social y económica avanzada y determinada en el grado que las circunstancias lo reclamen, firmamos una alianza firme y leal con el PSOE y con las otras Organizaciones sindicales.*

Vale decir que se han realizado nuevos « pactos » entre fuerzas que aspiran a la sucesión del régimen, importándoles un bledo el porvenir del Pueblo pero especulando con el Pueblo, con sus sentimientos y con su miseria. Ante esta situación no sabemos en qué quedan otros pactos y alianzas. No damos una puñetera « perra chica » por ninguno de ellos. Pero nos hace reflexionar y dar la razón a lo que Hiraldo decía recientemente en « Espoir » y J. Ferrer en estas páginas, respecto a pactos y alianzas. Lo que sí se sabe es que el Partido Comunista lanzó también su propio manifiesto y que a partir de entonces cayó así como un silencio sobre el tinglado de la farsa política. Faltaba el nuevo discurso de Franco para que todos los lebreles, el rabo entre las piernas, hicieran mutis por el foro.

∴

Analicemos con espíritu objetivo lo que desde hace cinco semanas está ocurriendo en España. Dejemos sobre la mesa las antiparras de la ilusión y no acudamos al efectismo demagógico. Fría y serenamente observemos — como el biólogo al microscopio — los corpúsculos y los virus que atacan y corroen al cuerpo. A nadie escapa que éstas no son las huelgas a que por tradición acuden los obreros en momentos de verdadera aspiración reivindicativa. Es bien cierto que se mantienen con una persistencia aleccionadora. Pero no se ha visto nunca en Franconia producirse las huelgas y continuar así, con tranquilidad, sin tropiezos. No se ha visto nunca en Franconia ni en régimen equiparable, que la policía quede tranquila y deje hacer, tanto más cuando allí las huelgas se hallan terminantemente prohibidas por la ley. No se ha visto hasta hoy que la Iglesia apoye a los huelguistas y que la policía detenga a clérigos de mayor o menor grado, amén de algunos huelguistas, los esenciales, los que podrían tal vez ser peligrosos si las huelgas llegan a ser otras huelgas...

Coincidiendo con la avalancha de las huelgas tenía lugar en Grecia un acontecimiento que se nos antoja estrechamente ligado a éstas, como el cordón umbilical une el niño a su madre. Nadie ignora las promesas otorgadas por Franco a los monárquicos; nadie ignora que don Juan Carlos de Borbón (casado en Atenas con la princesa Sofía) aparecía como el favorito de Franco para ocupar el trono y es en verdad el favorito de la Santa Sede; nadie ignora que a la Iglesia interesa en sumo grado asegurarse un monarca adicto; y por otra parte puede comprenderse la inquietud de monárquicos o Iglesia reunidos ante el correr de los años, la edad de Franco y el porvenir incierto de un país librado al choque psicológico que provocaría la muerte del cuclillo. Nada de extraño sería el que se hubiera tramitado la entrega del trono a don Juan Carlos como regalo de boda, que Franco se hubiera negado y que...

Jugar con las huelgas es jugar con el fuego. En ello convienen ambos adversarios, si adversarios hay en este caso. De ahí que en ningún momento se hayan pasado los extremos.

En lo que debemos convenir todos los opositores a Franco en tanto que tirano, y a su régimen, en tanto que régimen fascista, es que no cambiarán las cosas en España ni en Portugal — no lo olvidemos : Iberia unida y liberada — por medio de pactos; de ruegos a propios y extraños, ni por medio de remedos de huelgas. El camino lo hemos señalado otrora — a fuer de alianzas — hasta nosotros lo olvidamos.

(N.D.L.R.). — *Causas imprevistas impidieron que esta Crónica apareciera en el número anterior.)*

Nuestros compañeros de Ginebra

LOS lectores del «C. S.» conocen los orígenes del Proceso de Ginebra por haberlos explicado a su tiempo «Soli» y por haber manifestado las incidencias y el resultado del juicio el compañero Gregorio Quintana en su acreditada Crónica Internacional, acostumbradamente inserta en nuestra cuarta página.

En el transcurso de las sesiones del tribunal ginebrino, la acusación y la defensa convinieron en el carácter « incruento » que tuvo el atentado cometido por los cuatro jóvenes anarquistas contra el edificio del Consulado de España. No era propósito de nuestros compañeros castigar a los representantes de Franco en un país libre, sino provocar ruido para recordar al mundo la existencia de un poder nazifranquista en Europa en la parte denominada « mundo libre »... En concreto, nuestros muchachos consumaron un atentado político y fue con esta idea que se presentaron a juicio con el propósito de reafirmarse en vez de condolerse para ser perdonados por una sociedad que olvida los atentados a la dignidad humana que diariamente se perpetran en España.

El testigo León Savary, escritor, corroboró esta tesis manteniendo ante los jueces que « estos muchachos han obrado por puro idealismo y por sentimiento de reprobación hacia el régimen español ».

Un sindicalista notorio depuso en sentido parejo, añadiendo que la aversión hacia el franquismo no lo resienten solamente los anarquistas en Suiza. Todos los obreros del país participan del mismo sentimiento.

El compañero Bertholdi dio la nota cómica en la vista, con palabra pimentada, o cargada de agudezas.

Pero no insistamos por este camino. Es trillado a partir de la aportación de Quintana. Preferible reflejar la palabra segura, reflexionada de los acusados, y algo de la defensa sagaz de los abogados.

El compañero Jean-Jacques Langendorf dejó dicho : « Yo era comunista. Pero a partir de la terrible represión comunista en Hungría, decidí ingresar en el anarquismo ». « Vivimos en un mundo en el cual todo es negativo. Nosotros destruimos lo negativo. Por consiguiente, somos positivos. » « Cuando tratamos de pasar de la palabra a los actos, buscamos un objetivo. Y bien. Dos tipos de gobierno encarnan actualmente la tiranía y la opresión, uno al Este, otro al Oeste. Precisó escoger, en plan de ataque, una embajada franquista u otra húngara, habiendo optado por lo más urgente : atraer la atención sobre España, de la que en Suiza son escasamente conocidos la miseria y los dramas. Los acontecimientos después ocurridos debían certificar nuestra razón. Las huelgas estalladas en aquel país a pesar de las leyes draconianas existentes, revelan a los ojos del mundo entero la condición insostenible del proletariado español.»

Torello, abogado, sostiene que : « Este proceso es el proceso de la juventud, en su honradez, pureza y conciencia. Atenazados por los grandes problemas de la libertad, estos

(Pasa a la página 2)

Los compañeros acusados deponiendo ante el tribunal.

BIBLIOTHÈQUE DE LA GRÈVE MUSÉE
B 428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 198 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 21 Juin 1962

DEMAIN, ON DESARMERA

MIEUX que le monstre du Loch Ness, qui ne remonte à la surface que périodiquement, la question du désarmement défraie la chronique continuellement, depuis plusieurs années. Les conférences à tous les niveaux se succèdent; les questions sont dissociées, examinées sur le plan des armements nucléaires ou classiques, sans qu'on avance d'un pas; le piétinement est total.

Il y a une raison bien simple à cela. A part l'exception qui confirme la règle — dans laquelle il faut incorporer un certain nombre de nos militants — personne ne veut désarmer; les ouvriers en tête.

A tous les échelons de la hiérarchie, chacun voit la question selon son intérêts personnel et la solutionne au mieux de celui-ci, sans se préoccuper en aucune façon de ceux qui l'entourent.

Le spectre du chômage efface celui de la guerre chez les ouvriers travaillant pour l'armement, qui sont légion. Ils pensent d'ailleurs, tant le chaos que provoquerait un nouveau conflit mondial dépasserait en horreur tout ce qui a existé antérieurement, qu' « ILS N'OSERONT PAS! ». Ils nous semble que c'est mal connaître ce « ILS », personnifié par la bourgeoisie capitaliste omnipotente.

En effet, tout ce qui tient le haut du pavé, à la suite de l'intervention d'éléments nouveaux, estime, à tort ou à raison — seule l'expérience peut le définir — qu'il y a, par l'utilisation de moyens de défense appropriés, qu'une immense fortune peut permettre seule de posséder, la possibilité d'échapper à l'extermination totale de l'espèce sur la planète.

La hantise de l'instauration du communisme (le vrai), qui tôt ou tard aura droit de cité, lui fait préférer n'importe quelle autre solution, et intervient certainement pour une bonne part dans sa détermination.

Aussi monstrueux que cela puisse paraître, certains n'ont pas dû manquer d'étudier déjà les immenses profits qui découleraient de la réparation des destructions; solutionnerait le problème capitaliste pour de nombreuses années, et, risques mis à part, que ce développement de faits ne manquerait pas d'avantages... pour eux.

A côté de ces deux courants, il en existe nombre d'autres; nous n'en retiendrons qu'un en raison de son importance : celui des bornés, jeunes et vieux, à la « tripe patriotique », nationalistes, revanchards, etc... sans grands moyens ou sans moyens du tout, qui exploitent tout « pour faire un peu d'argent ». Les premiers peuvent bénéficier, en raison de leur âge de circonstances atténuantes, mais les vieux, ceux qui en ont parfois « fait deux », sont indécrottables, irrécupérables ; ils disparaîtront par voie d'extinction. Fin regrettable pour eux, qui ont vécu ces expériences, dont les enseignements auraient dû les situer à nos côtés, pour remettre dans le droit chemin, celui de l'altruisme, les jeunes, dévoyés par une propagande malsaine, déplacée, rétrograde.

Nous en sommes là. Chaque jour la situation internationale se détériore. Les belles professions de foi pacifiste de Nehru, en Inde, après la conquête de Goa et les commandes d'avions de combat qu'on n'utilisera certes pas pour exterminer les moustiques, ne duperont plus personne; pas plus que l'aide aux nations colonisées, récemment émancipées, les dons qu'leur ont été consentis étant destinés avant tout à la mise sur pied de forces armées. Que celui qui doute, se réfère, pour ce qui nous concerne, à l'écrit récent du général chef de l'état-major de l'armée de l'air, qui fait des pronostics sur l'importance de notre force de frappe et de dissuasion en 1964, versant un pleur de regret sur ce qu'il estime son insuffisance.

Le désarmement n'aura pas lieu; s'il intervient, contre toute attente, il ne sera jamais provoqué par le système du profit. étant donné ce qui précède et pour de multiples autres raisons, dont la principale est de conserver bien en main le prolétariat assoiffé de bien-être et de liberté. Envisage-t-on un instant où aboutirait la bourgeoisie capitaliste, devant un prolétariat libéré de son esclavage, sans le soutien de l'armée et de l'Eglise obscurantiste ?

Le but du capitalisme est maintenant de durer le plus longtemps possible. Il sait ses jours comptés. A nous de déjouer ses expédients et d'éviter qu'il recoure aux plus néfastes, dont la guerre, pour se refaire une nouvelle jeunesse et augmenter sa longévité.

Nous seuls pouvons éviter le pire en démontrant aux mystifiés jusqu'où peut les mener la duplicité de leurs exploiteurs et en les incitant à réagir.

Le salut, notre salut à tous, ne peut découler que de cette action.

LA SERVITUDE

Celui qui demeure à la merci des détenteurs des instruments de travail n'est pas libre, il devient la chose de privilégiés, il est en état de servitude. Le pauvre est en possession d'un capital qui fond d'année en année, ce capital est le travail ; quand la maladie ou la vieillesse ne lui permet plus de produire, il est condamné, il doit disparaître, son capital n'existe plus. Le riche, même oisif, détenteur des instruments de travail, possède le privilège d'un capital de production et d'asservissement qui ne disparaît que bien rarement. Il transmet à sa descendance son pouvoir d'oppression.

Le salaire du travailleur, suffisant pour empêcher de mourir, se transforme, à la fin de sa vie, en une retraite qui est une aumône, autorisant son bénéficiaire à une famine déguisée dont il a honte, alors que les travailleurs en puissance ne possèdent pas le courage de revendiquer le droit de tous au bénéfice de la production généreuse de la nature et du travail. Le lot du vieux travailleur, est de mourir de privations au milieu de la richesse et de la surproduction, du fait d'une mauvaise répartition de cette dernière. Le capital, interdit la consommation à celui qui ne peut lui procurer bénéfice. Le riche prétend soulager la misère par des aumônes, se refusant d'admettre que la plus belle preuve d'humanité serait la fraternité et non la charité. Les œuvres et les associations de bienfaisance ne sont que des organisations hypocrites autorisant le maintien de la puissance du capital, afin de freiner la révolte des ventres affamés. C'est avec un bandeau sur les yeux, que les travailleurs s'épuisent et perpétuent les jougs dont ils feront dons à leur descendance. L'héritage du pauvre est la servitude, l'héritage du riche est l'oppression.

Cette tyranie héréditaire a parfois ses dangers ; de temps en temps, le peuple relève la tête et réalise sa force en affrontant les pouvoirs. Ces révoltes ne permettent pas la libération des servitudes et le bris des jougs ; la non-préparation de l'utilisation de la révolte, autorise la tyranie du capital à reprendre, sous un jour ou une étiquette différente, tout son pouvoir, en camouflant son droit de servage, en proposant des Communautés d'intérêts et de solidarité entre le capital et le travail. Aucune compromission n'est acceptable avec le capital, lui conserver une part de pouvoir est admettre la servitude.

L'insuffisance de la préparation des travailleurs aux bienfaits d'une société libre de demain, est la suprême garantie du capital. Si les Etats entretiennent les peuples dans le mensonge, l'hypocrisie, la violence, c'est bien, en définitive, pour maintenir la puissance du capitalisme. Nous devons donc, avant tout, éduquer, instruire, libérer les esclaves d'aujourd'hui, afin d'autoriser des hommes libres pour demain.

L'égalité n'est pas le partage du capital, mais la suppression du capital ; c'est la mise en commun de tous les moyens de production au bénéfice de tous par le travail de tous. Les hommes, dans un avenir plus ou moins lointain, s'associeront pour la production et la consommation. L'association et la consommation de tous, interdisant le profit personnel, rendra impossible la reconstitution d'un capital déguisé. Par l'élévation à une plus grande humanité, les hommes parviendront à la fraternité, la violence deviendra inutile, sans profit, sans grandeur. Mieux vaut l'égalité dans la satisfaction du travail accompli fraternellement, que la caritature de l'honneur dans le sang de ses frères : « Car il avait depuis longtemps découvert que personne n'a de courage, mais que n'importe qui peut choir par megarde, aveuglément, dans l'héroïsme, comme on dégringole dans une bouche d'égout grande ouverte au milieu du trottoir.» William Faulkner.

René VILLARD

LES JEUX DE LA RADIO

Sous ce titre on peut lire un court article sur « Quitte ou double » et les jeux similaires dans le même bulletin paroissial dont je vous ai parlé la semaine dernière.

Il est dit notamment que : « *Ce qui est mauvais c'est la manière dont on attire l'homme avec de l'argent, que les sommes sont tellement fortes que l'appât du gain attire toute l'attention, enfin et surtout que des sommes aussi fortes pourraient être mieux employées ailleurs. On n'a pas le droit de jouer ainsi avec de l'argent, alors que l'argent est durement gagné par beaucoup, alors qu'il y a des pauvres, pas assez de logements, et des pays sous-développés.*

» *L'appât du gain, le gaspillage de l'argent, cela ne peut pas être chrétien* ».

Que voilà de belles paroles, n'est-ce pas ! et qui de nous n'y souscrirait de bon cœur ?

Car il est vrai, en effet, que le fait de répartir ainsi des millions sur un coup de dé... ou un exercice de mémoire, n'est pas, sinon chrétien, du moins très moral. Mais tout compte fait, est-il plus moral de récompenser les forts en thème par une situation dite « honorable et convenant à leur capacité » ou par des promotions dans la hiérarchie sociale plutôt que d'attribuer une somme plus ou moins forte aux gagnants d'un concours publicitaire ?

Est-il moral que le fait de naître de parents appartenant à telle ou telle catégorie sociale permette aux uns de s'instruire et de s'élever, et aux autres de ne pouvoir le faire faute de moyens pécuniaires.

Enfin, est-il moral que des individus, œuvrant et travaillant utilement et nécessairement pour le bien de tous, tels les ouvriers de toutes catégories, soient presque toujours défavorisés à tous les points de vue, par rapport à ceux qui appartiennent à des professions dites libérales ou intellectuelles, même si les gens appartenant à ces professions travaillent utilement (ce qui dans bien des cas resterait à prouver).

Et oui, selon nous, aussi, on n'a pas le droit de jouer avec de l'argent... alors que celui-ci est dur à gagner, alors qu'il y a des pauvres, pas assez de logements et des pays sous-développés.

Mais nous pensons aussi pour ces mêmes raisons et bien d'autres, qu'on n'a pas le droit non plus de gaspiller de l'argent pour édifier des palais luxueux et sans aucune utilité réelle que sont les églises ; on n'a pas le droit d'entretenir toute une cohorte de religieux et de prêtres de toutes sortes sans les astreindre à effectuer un véritable travail de production utile à la communauté et qu'on n'a pas le droit non plus de gaspiller de l'argent en fêtes et manifestations plus ou moins coûteuses telles que celles auxquelles se livrent les membres de l'église catholique apostolique et romaine ! Enfin, pour nous en tenir là, on n'a pas non plus le droit de gaspiller de l'argent pour faire imprimer, parfois luxueusement, des ouvrages de théologie et autres livres de piété absolument inutiles du point de vue de la science, et fort nuisibles en ce qui concerne les progrès matériels ou spirituels de l'humanité.

BLANQUET

«ÇA TOURNE»

Depuis la «libération» que l'on sait, les travailleurs sont conviés par leur «syndicats», à débrayer, en grèves tournantes, perlées, et autres arrêts de travail-minute (ici avec la bienveillante permission du patronat), pour l'amélioration de leurs conditions de vie. Et malgré la répétition en chaine de ces grèves, le standing du travailleur-gréviste en puissance, à discrétion, loin de s'élever se précie !

C'est à se demander ce que le monde du travail a dans la peau, ou plus exactement dans la cervelle pour ne point analyser les événements dont il est le témoin oculaire et, qui plus est, l'acteur autant principal qu'intéressé ?

N'importe quel enfant sait que s'il dispose de 1 NF. pour s'acheter des bonbons et qu'il en reçoit dix pour cette somme, il lui faudra toujours avoir à sa disposition la somme imposée par le mercanti pour obtenir la même quantité de bonbons. Alors, que se passe-t-il dans les méninges du prolo qui perçoit 500 NF. par mois et qui paie, du jour au lendemain, ses consommations plus cher ? On devrait avoir beau lui ressasser, qu'il y a des prix saisonniers, ou des circonstances malencontreuses et fortuites qui imposent ces fluctuations ; il ne devrait jamais accepter ces inepties.

Il fut un temps où le consommateur était moins naïf, il ne s'occupait ni des si, ni des mais, sa seule préoccupation devant les hausses mercantiles était de faire baisser les prix en employant des moyens qui se sont toujours avérés efficaces. Les exemples ne manquent pas où la clientèle obligeait les commerçants à vendre, même parfois, à des taux défiant toute concurrence. Je me souviens même, en 1945, Faubourg du Temple, les prisonniers libérés de la «drôle de guerre», ont fait mentir les prix affichés. Lapins, poulets (à plumes), oies, etc...., tombaient dans le filet de la ménagère à un prix à réjouir un économiquement faible. On a perdu l'habitude de ces manifestations contre la vie chère !

Trop souvent le travailleur oublie qu'il est aussi un consommateur et se laisse aller à l'empirime des augmentations de salaire qui jamais ne rattrappent celles des prix. Enfin, la responsabilité sociale du travailleur est entière, n'exerçant *jamais sa solidarité envers les spoliés*, que la société *contraint de vivre en parias*, il refuse d'intervenir directement contre les mercantis. D'autant, qu'en agissant puissamment contre les hausses du coût de la vie, il y trouverait une satisfaction pleinement égoïste, tout en rendant le plus éminent service à ceux qui sont la préfiguration (toute proportion gardée) de ce qu'il sera, lorsqu'à son tour il sera jugé trop vieux pour figurer à la place d'honneur de la prostitution capitaliste.

Evidemment, on pourrait épiloguer longuement sur la lâcheté ou l'inconscience du travailleur. Les choses sont ce qu'elles sont, chaque Etre humain se laisser aveugler par les lueurs d'un véritable feu d'artifice constellé de mots trompeurs, dont il voudrait se convaincre de la réalité, afin, de jouir en égocentriste de ce qu'il croit être son bien-être. la société capitaliste l'ayant étourdi par des sigles riches en espérances, telles : les libertés syndicales, les lois sociales, qui comprennent la défense universelle de ses intérêtés (tu parles !). Comment, ébloui par les «avantages» énoncés, pourrait-il penser à ce que cachent d'intentions crapuleuses ces « belles »promesses ? Hélas, l'homme du peuple se laisse bercer par ces illusions, et puis le temps lui manque, il est happé par un déploiement luxueux de publicité et de prospections vénales. Les mots, vacances, confort, week-end, etc., prennent une place considérable dans son esprit. Il lui faut prendre ses dispositions pour acquérir ces déesses aux pieds d'argile. Comment s'en sort-il ? par le crédit. Comment trouve-t-il l'argent ? par des heures supplémentaires. La cervelle du travailleur, en particulier, est hantée par les traites à payer : Voyons, « je mettrai la prime de fin de mois au percepteur, les heures supplémentaires au poste de télé, ou frigidaire, ou même auto ; on fera des économies pour les vacances, etc. ». Le travailleur passe sa belle jeunesse à être un employé honnête, un client sérieux et solvable et veut être un homme comme il faut, au milieu d'une société corrompue.

Jamais ce héro moderne ne pense à sa carcasse, pour lui la fatigue ça ne compte pas, travailler toujours plus longtemps semble être sa devise, jusqu'au jour où ayant bien miné sa santé la grande échéance lui fait comprendre la réalité de la monstrueuse machination dont il a été la ridicule victime.

Sans appui parce qu'à la solidarité humaine, le travailleur ne veut y croire ni la pratiquer, se croyant le plus malin, il se complait à n'écouter que ceux qui ont intérêt à le faire marcher par les chemins tortueux ; il trotte en tournant en rond, comme l'âne et la carotte de la fable ; la carotte pourrit au bout de son baton comme le travailleur s'étourdit dans ces grèves tournantes pour, enfin, constater son impuissance, déserter les syndicats et ramper devant l'exploiteur toujours plus absolu.

Est-ce si difficile de réfléchir ? Je sais, s'il est agréable au patron d'accorder à l'ouvrier, qui lui demande, de faire des heures supplémentaires pour mieux gagner sa vie ; c'est aussi moins risqué qu'exiger son dû. Mais, cela prouve, hélas, que le travailleur manque de personnalité et qu'il préfère la fange de l'obéissance à la fierté de son individualité et, ce serait désespérant si le progrès ne venait s'interposer, imposant à la longue, au premier de céder quelques poussières et obligeant le second à évoluer vers sa libération.

Conclusion pessimiste ? Non ! Appel à la conscience des hommes libres et qui veulent le rester en dépit de cet état de fait déplorable. Leur place est avec nous dans la lutte et non, même par opportunisme, aux côtés des prétendus défenseurs des droits du travailleurs !

Camille ANDRES

LE MARAIS POLITICIEN

Le procès Salan aura permis de constater l'unité de pensée des militaires contre le peuple. C'est d'ailleurs une psychologie mondiale. Si la Paix de la terreur prive les officiers des jeux guerriers, comment leur demander de se satisfaire des loisirs qui leur sont ainsi accordés ? Ils se rebellent contre un état de fait qu'ils jugent déshonorant pour leur besoin professionnel de cruauté.

Mais là n'est pas l'intérêt du procès. Il est ailleurs, dans cet aveu qui rend officiel le massacre de 40.000 arabes en mai 1945.

Certes, cette répression sauvage avait bien été signalée en termes prudents qui voilaient la féroce réalité, mais l'opinion chloroformée par les trompettes de la victoire continentale n'y prêta pas attention.

Le colonel Groussard, déposant au procès Salan, signale que selon lui, le serment des officiers de ne pas abandonner la population aux rigueurs de la tyrannie fut conçu en partie, comme un rachat des répressions sanglantes de mai 1945...

Qui l'eut cru ? Ces messieurs torturés par des remords ! Et qui, pour réparer leurs crimes et leurs erreurs s'efforcent d'accomplir plus de crimes encore !

Cette répression sanglante se situe à une époque ou de Gaulle était chef du gouvernement. Comme tel, il interdit l'envoi d'une commission d'enquête en Algérie (Groussard dixit).

«Jusqu'à mon départ, les communistes se garderont toujours de méconnaitre mon autorité et d'insulter ma personne. Ils seront toujours là pour me rendre hommage, et leurs électeurs, dans la foule, crieront eux aussi : Vive de Gaulle ! »

«A ceux, nombreux, des ouvriers, en particulier des mineurs, qui écoutent ses harangues, il ne cesse de donner pour consigne de travailler autant que possible et de produire coûte que coûte. Je n'ai pas à démêler sa tactique politique, il me suffit que la France soit servie.»

Ainsi donc, dans leur collaboration au gouvernement de Gaulle de 1945, les bolchevistes se sont tus sur une répression sanglante qui laissa des remords aux officiers qui y participèrent... !

Ainsi le veut la collaboration politique des faibles avec les forts : les premiers sont toujours voués à servir les pires desseins des seconds. Ainsi le veut la chimie politique adaptée à la libération prolétarienne : elle ne sert que des ambitions ; elle ne favorise que des usurpations ; et quand elle gagne le Pouvoir, elle étouffe la Liberté !

Telle est la grande leçon que nous pouvons retirer de ce procès où le chaos des esprits aggrave la désintégration des consciences.

LE POUVOIR

Georges, Jean, Maurice — ouvriers de Sud-Aviation à Bouguenais par Rezé-les-Nantes — vous êtes le premier *C. G. T.*, le second *C. F. T. C.*, le dernier *C.G.T.F.O.* ; trio d'un syndicalisme mourant. Le 13 mai 1958, vous aviez peur des « paras »; au nom de cette lâcheté, vous avez voté : Oui ! au pouvoir.

Ce jour, par la grève, vous dites : Non ! au pouvoir.

Mais c'est en 1958, que vous aviez à dire : Non ! au pouvoir ; vous les ouvriers de Sud-Aviation qui avez accepté qu'un sauveur suprême, un général, celui que vous savez, puisse enfin servir d'astringent à votre démocratique colique.

Georges, Jean, Maurice, votre syndicalisme c'est du vent. Georges, tu penses P. C. F. ; Jean, tu penses M. R. P. ; Maurice, tu penses S. F. I. O. ; trio de chiens battus par vos maitres à penser, c'est le parti qui vous dirige, et votre syndicat qui vous fait commettre bétises sur bétises.

Alors le pouvoir, ce pouvoir qui se déclare né de vous, vivre par vous, ce pouvoir qui porte le label « *démocratie directe* » par la troublante invention du référendum (où bonnes sœurs, prêtres, militaires, votent au pas), ce pouvoir sombrera si vous en avez le courage, c'est-à-dire, si vous avez l'esprit de révolte, si refusant la merdocratie vous luttez pour une démocratie vivante, une démocratie ranimée, si vous faites le serment de ne plus jamais confier votre destin à l'homme de l'orgueil souverain, qui ne peut comme le disait l'Algérien Farès « laisser place à l'indispensable langage du cœur ».

Ce cœur fait d'amitié, il n'existe que dans la noblesse des sentiments syndicalo-révolutionnaires ; nous militants de l'ultime combat pour l'émancipation humaine n'avons rien à attendre des plats-culs du réformisme ; notre combat est en nous et nous le porterons là où nous désirons le porter.

Ce pouvoir qui se réclame Georges, Jean, Maurice de vos 80 %, c'est l'image en plus grotesque du deuxième empire ; l'histoire de France n'est faite que de Badinguets (alors, mon fils je te comprends quand tu refuses d'apprendre l'histoire de France).

Pour nous, esprits libres, dans un pays où le J. O. annonce que la Cour de Justice militaire sera présidée par le général de Larminat (nous avons souvenance) la cour peut siéger à huis clos ou simplement interdire la publication du compte-rendu de ses débats, nous disons comme depuis mai 1958 : *Non ! au pouvoir.*

Jamais, Georges, Jean, Maurice, nous n'accepterons pour sauver notre carcasse de livrer nos copains.

Vous, les gars de Sud-Aviation, si vous n'aviez pas voté «Oui» au pouvoir pour le droit de caresser vos femmes dans des logements à crédit vous ne seriez pas ce jour au chômage ; la liberté se gagne à la force du poignet, elle n'est jamais donnée par les maitres.

Ouvriers manuels et intellectuels de Sud-Aviation de Nantes, quittez vos centrales syndicales réformistes. Rejoignez un syndicalisme véritablement révolutionnaire, le nôtre, qui n'attend que d'être le vôtre.

Le pouvoir, les partis, les mauvais syndicalismes, s'écroulent ; alors, ensemble, sauvons-nous les uns les autres ; c'est la loi de nature, Confucius l'a dit.

Y. M. BIGET

Collaborer, c'est capituler!

L'ESPRIT COLONIALISTE

A l'état pur (!), l'esprit colonialiste se trouve typiquement représenté par les ultras d'Algérie et par leurs séides.

Combien de fois les AVONS NOUS ENTENDUS nous dire : « Mais nous leur avons apporté le meilleur de notre civilisation, c'est-à-dire: des hôpitaux, des écoles, des routes, des services publics, etc...»

Et nous leur répondions avec raison : « Tout ce que vous avez construit, toutes les terres que vous avez mises en valeur, toutes les mines que vous avez ouvertes, tout cela fut fait exclusivement dans votre intérêt, dans l'espoir de réaliser des profits... C'est tellement vrai, que vous accordiez généreusement des salaires de famine à ceux à qui vous aviez vole les terres, et que vous commençates à bâtir des écoles à l'heure où les arabes contestèrent votre domination... : vous aviez peur de la montée intellectuelle de ce peuple arriéré !

L'hypocrisie civilisatrice dissimulait sa soif d'appétits et de puissance : on règne plus facilement sur un peuples d'ilotes que sur une communauté éclairée.

Ces colonialistes auraient pu battre en retraite avec leurs fortunes amassées. Ils auraient pu délaisser leurs biens par un marchandage auquel leurs anciens esclaves se seraient certainement prêtés dans leur soif d'indépendance. Ils auraient pu abandonner ce sol où ils avaient commis tant d'exactions en demandant un quitus honorable à ceux à qui ils abandonnaient la jouissance des services publics réalisés pour leur usage personnel. C'eut été sans grandeur, car le don n'eut pas effacé totalement les souffrances matérielles et morales encore ressenties par les arabes, mais le règlement eut été rationnel.

Eh bien ! non, jusqu'à la dernière minute, les colonialistes ont espéré que les ruses politiques auraient raison des impatiences révolutionnaires de neuf millions de parias. Aussi, quand il fallut se rendre à l'évidence, que rien ne saurait être conservé des richesses amassées sur le plan public, cédant à leur rage colonialiste, les ultras, aidés par les officiers d'une armée de métier, dressés pour la conquête et non pour l'abandon des terres conquises, ce fut *la ruée vers la destruction de ce que l'on prétendait avoir édifié pour l'amélioration du sort des indigènes !*

Ecoles, hopitaux, travaux publics..., tout est systématiquement détruit par ceux qui, pendant cent trente ans, ont prétendu faire ce qu'ils faisaient pour élever la condition d'un peuple arriéré...

L'infâme hypocrisie des colonisateurs se révèle enfin dans cette poursuite *de la terre brulée* que l'on croyait une spécialité hitlérienne alors qu'elle a toujours été pratiquée par tous les spadassins de l'histoire. Quand tu rencontreras sur ton chemin un pauvre travailleur chassé de ce pays le cœur plein d'amertume et d'incompréhension, tends-lui la main, mais quand à l'orée d'un chemin tu rencontreras le propriétaire du domaine immense que tu contemples, jette lui à la face ton mépris et ton horreur : c'est lui qui alimente de ses profits volés sur la misère d'un peuple, la tourbe de tous ces fiers militaires repus de crimes, qui préfèrent détruire la civilisation matérielle plutôt que d'abdiquer leur domination.

L'armée, enseigne-t-on dans nos écoles, est le foyer de la maturité civique ! Eh bien, admirez-là, pratiquant la torture, le crime, l'incendie, détruisant avec rage les plus beaux travaux de la civilisation, et si vous croyez encore que vos maitres vous donneront quelque jour le Désarmement, je vous plains de ne pas comprendre que la Paix sera votre œuvre, ou ne sera jamais.

J. B.

Louis Lecoin fait la grève de la faim

Depuis le 1er juin, le directeur de « Liberté », périodique pacifiste, social, libertaire, animateur, par ailleurs, du « Secours aux objecteurs de conscience », fait la grève de la faim.

Il a pris cette détermination pour hâter le vote et la mise en application du statut de l'objection de conscience qui doit être soumis prochainement au gouvernement et ensuite ratifié par le parlement.

Avant de commencer son jeune, L. Lecoin a écrit au chef de l'Etat pour lui rappeler sa promesse de solutionner le cas des objecteurs dès que le cessez-le-feu serait signé.

Ceci est fait depuis pas mal de temps et aucune décision n'est intervenue jusqu'ici. Pour des « raisons d'opportunité » l'examen du statut serait maintenant différé tant que le vote sur l'autodétermination en Algérie n'aura pas eu lieu et ne serait présenté au parlement qu'au cours de la prochaine session. Le risque est grand pour les objecteurs d'attendre encore longtemps.

Le but immédiat de notre camarade est de faire prononcer une suspension de peine pour tous les emprisonnés en attendant qu'il soit définitivement statué sur leur cas.

L'action menée par le « Secours aux objecteurs de conscience » et son principal animateur a déjà donné des résultats appréciables. Les peines de prison encourues par les réfractaires, qui étaient de durée illimitée, ont été ramenées à cinq ans et doivent être limitées à trois ans à brève échéance.

Souhaitons qu'une solution rapide, conforme au résultat que vise Lecoin, intervienne. Le statut réclamé — il en existe depuis longtemps dans de nombreux autres pays — sera voté, bon gré mal gré, à brève échéance. Il serait ridicule que l'entêtement injustifié des pouvoirs publics provoque, chez ce courageux vieillard, à qui nous, adressons l'expression de notre profonde sympathie, une détérioration plus accentuée de sa santé, d'autant plus dangereuse en raison de son âge avancé.

C. N. T.

España, tema perenne

por Víctor GARCIA

Si la contienda española hubiera tenido lugar después de la Segunda Guerra Mundial, aquélla habria sido considerada como exponente de la corriente conocida actualmente como Tercera Fuerza.

Las inquietudes intelectuales que en el mundo se desesperan en busca de una solución para la Humanidad, que pueda salvaguardar al Hombre y mantenerle fuera del engranaje triturador de los bloques oriental y occidental, habrian descubierto perfiles en el campo antifranquista que hubieran posibilitado el darle forma y etiqueta a esta corriente que se yergue, más sobre un andamiaje de protesta que sobre una estructura social y que en lenguaje sartiano llamariamos « revolucionario sin ideología ».

La Revolución española, empero, bien que desincronizada de esta Tercera Fuerza que tenía que surgir como consecuencia de la conflagración mundial, la cual nos anticipó, a los sobrevivientes, la sinopsis de un futuro de ciencia desencadenada y sin ética y de regímenes que la genialidad de Orwell describiera en su « 1984», ha podido servir de engarce a una extensa literatura que, a pesar de los veintiséis años transcurridos, está muy lejos de haber agotado su temario.

Los ingleses y los norteamericanos hon sido pródigos al respecto, y España como campo de experimento de sus plumas — siempre más loable, como intención, que la de experimentar en ella los « Stukas », los « Capronis » y el armamento moderno — ha aparecido con periodicidad matemática en las carátulas de los libros.

Uno de los últimos libros volcados al estudio de la Guerra de España y que ha obtenido un évito desmedido es el del joven inglés Hugh Thomas (1) y que ha visto, además de diferentes ediciones en habla inglesa, su traducción al castellano y al francés.

Los anglosajones, descartada inclusive nuestra contienda, han tenido siempre una gran deb'lidad por España. Hasta cuando la desprecian como lo hizo Duff Cooper cuando pronunció su frase lapidaria : « La guerra de España no vale una gota de sangre de un marino inglés », lo hacen en forma tan ostensible que el desprecio presenta atisbos de interés desmedido. Y en este interés ha descollado muy especialmente el inglés quien frente a la piel de toro curtida del suelo — y subsuelo — ibérico ha extendido sus zarpas en busca de la heterogeneidad más indiscriminada. Desde las naranjas a Gibraltar, pasando por Rio Tinto, la política, los altos hornos ,los tomates, Almadén y la literatura, la debilidad inglesa ha demostrado interés en todo lo hispánico, interés desgraciado porque si Inglaterra hubiera ignorado la presencia de España — y posteriormente sus herederos, los Estados Unidos —, seria muy posible que el franquismo hubiera pasado a la historia negra hace tiempo.

Hugh Thomas ha sentido también el cosquilleo de la pluma y parece ser ha querido revestirse de la mayor imparcialidad posible sin lograrlo, naturalmente, porque Thomas forma parte de los ingleses que desprecian a España bien que no lo confiese ni una sola vez a lo largo de las 720 páginas de su obra.

Los únicos ingleses que han comprendido la gesta española de los años 1936-1939 han sido George Orwell y Gerald Brenan. El primero porque vivió la contienda y se apoyaba en un andamiaje social sólido y definido, el segundo porque también estuvo en España, antes y durante la guerra y, sin ser un escritor social como Orwell fue un observador que abrió todos sus poros para que la ósmosis se produjera entre él y el Pueblo español por lo que dirá, como colofón al prefacio de la primera edición de su libro (2) : «Expresar aquí lo que se le debe al Pueblo español por la bondad y hospitalidad que recibí de sus gentes durante los años que pasé junto a ellas sería imposible. Este libro, el cual lo empecé a fin de distraer mi mente de los horrores y el *suspense* de la Guardia Civil, es simplemente una prueba más de la profunda y duradera impresión que España hace en aquéllos que la conocen.»

Brenan, hombre ordenado, amante de la tradición y con atisbos conservadores, inclusive, prodiga algún varapalo, de vez en cuando, al español bullicioso y al extremista, pero en todo momento, en «The Spanish Labyrintk», se ve a través de cada una de sus páginas, el esfuerzo titánico de quien quiere comprender y justificar la manera de ser del español. Y así, convencido de que en la manera de ser del español pueda encerrarse la verdad que escapa al anglosajón, Brenan llega, con la mayor naturalidad, a la objetividad más precisa : «El ejército se sublevó, entonces, esperando con su acostumbrada y exagerada confianza dominar a la población de las ciudades en pocos días. Pero el heroismo de la clase trabajadora derrotó este proyecto y la revolución que ella había por tanto tiempo esperado, pero que posiblemente nunca habría sido capaz de lanzar por ella misma, empezó... España convirtióse en el centro de un drama donde parecía que los destinos del mundo civilizado eran interpretados en miniatura. Como en una bola de cristal, aquel pueblo que tenía ojos para el futuro miraba, esperando leer allí su propio destino».

Hugh Thomas hace muestra de otra clase de objetividad, la simplista: Si «Hubiese el gobierno distribuido armas y ordenado a los gobernadores civiles de hacerlo, y en tal modo usar la clase trabajadora para defender a la República...».

El cotejo de Brenan y Thomas es concluyente. El primero ha calado hondo en las intenciones de la clase trabajadora española en 1936. El segundo la convierte en un factor determinado que otro gobierno que no hubiera sido el de Casares Quiroga habría sabido aprovechar para fines de Estado.

Otro cotejo definitivo es el que hace referencia a la «Semana Trágica» de 1909 que Thomas define como «la culminación de una serie de crímenes anarquistas», mientras que Brenan la vivisecciona como lo que realmente fue: «una provocación y sin duda alguna un acto estúpido y deliberado (la llamada de las reservas de Cataluña, mandarlas a Marruecos donde el Ejército español acababa de sufrir una tremenda masacre). Las reservas consistían en hombres ya casados pertenecientes a la clase trabajadora. Hubieron escenas desgarrantes en la estación cuando las tropas partieron y al día siguiente toda la ciudad se levantó en señal de protesta».

La morbosidad de que hace gala Thomas en los capítulos XIX y XX al detenerse minuciosamente en los crímenes que se cometieran en uno y otro sector, tampoco dicen nada en su favor y menos crédito merece su imparcialidad cuando tanto agradecimiento muestra al librito franquista «Historia de la Cruzada» y, en muy particular modo a la «Causa General». Los propios titulares de ambos capítulos, el primero dedicado a la zona franquista y el segundo a la republicana, son significativos: Cap. XIX «La España Nacionalista— La persecución — Número de atrocidades — Muerte de García Lorca — Justificación legal de la represión».

Cap. XX «La Revolución — La quema de las iglesias — Cálculo sobre los asesinatos de la clase trabajadora y los republicanos — Diez y seis mil sacerdotes — Las Chekas — Los terribles acontecimientos de Ciudad Real — Responsabilidad del Gobierno».

Vale decir que mientras García Lorca se muere, en la zona republicana se asesina.

Su meticulosidad no es la del historiador sino la del cronista de página roja y de las «Notas de Sociedad»: «Trabajadores borrachos danzaban maniáticamente en las calles con los cuerpos de las momias desenterradas». Se entretiene y se regala en la fea cara de Azaña por bastante rato y añade que «era acusado de ser un hemosexual», que La Pasionaria «siempre vestía de negro», que Ascaso y Durruti eran «dos inseparables hombres de violencia», que Garcia Oliver contaba con 253 muertes en su haber.

Después de que Kierkegaard ya abriera el valladar del camino de la angustia, tocará a un filósofo contemporáneo el trazar el sendero del asco y cuando ello ocurra será bueno para él dirigirse a los españoles que conocen toda la gama, la física, la espiritual, la telúrica, la psicológica, con la seguridad de que mejor material de estudio no lo encontrará.

(1) *Hugh Thomas. «The Spanish Civil War». Eyre & Spottiswoode Ltd. Londres* 1961.

(2) *Gerald Brenan. «The Spanish Labyrinth». Cambridge University Press* 1943.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración

ANTENA

LA REPRESION

BARCELONA.—Siguen encarcelados los estudiantes: Ana Sellés, Manuel Vázquez, Salvador Flotas(torturado por la policía), Martín Capdevila (apaleado por la policía), Antonio Aponte, Alberto Ballesteros, Pedro Puig, Alfredo Barón y Fernando Fullá, todos ellos detenidos durante las manifestaciones universitarias favorables a los trabajadores huelguistas; los abogados: Juan Sardá, José Ignasi Urenda y Rodolfo Guerra; los obreros: Picó, Quirós, Paredes, Rodríguez, Foix, Martínez López, José Font (brutalmente maltratado por la policía). También en la cárcel Modelo se encuentra el obrero Bonifacio Vera, con un brazo fracturado por la policía.

Quedan otros detenidos cuya relación se irá dando si antes la autoridad no los excarcela.

LOCKOUT GUBERNAMENTAL

BARCELONA. — Persiste el paro en los talleres La Maquinista Terrestre y Marítima (Barceloneta y San Andrés de Palomar), Enasa (Hispano Suiza) y Ossa, de Sans, aparentemente clausurados por orden del gobernador militar.

DOS NOTAS

MADRID. — Dos marinos de guerra apellidados Criado Lecunda y Rodríguez Chico han pedido asilo en la Embajada del Ecuador en esta capital. Un estudiante perseguido se ha refugiado, asimismo, en la Embajada de Colombia.

MADRID. — Los componentes del consejo monárquico de Juan III se han desolidarizado de los monárquicos que tomaron parte en las conversaciones de Munich. Pemán y García Valdecasas han salido de Madrid para entrevistarse con el citado pretendiente.

GIL ROBLES INTERROGADO

PARIS. — Un redactor del diario «Le Figaro» ha solicitado el pensamiento del antiguo presidente de la CEDA sobre política antifranquista. En síntesis, éste ha respondido: Que está de acuerdo por una evolución de las instituciones políticas futuras. Que no ha modificado su posición de demócrata. Que lo esencial de Munich es que la emigración ha comprendido el punto de vista del interior. Que el solo árbitro de España es el Ejército, entero detrás de Franco. No hay posibilidad de partidos políticos legalizados en España. Y que la mejor solución sería la de una monarquía de tipo democrático.

CINISMO

BARCELONA. — A una supuesta pregunta dirigida al director de «La Vanguardia», éste responde de la siguiente manera: «Si su honesta convicción le aparta de las doctrinas o de las prácticas del presente Estado nacional, no sólo puede sino que debe organizar la dialéctica de su discrepancia.»

Luego ya se encargará la policía de desorganizar la vida y el físico del discrepante.

TOULOUSE-ZARAGOZA

MADRID. — Hay un acuerdo hispano-francés para unir ambos países mediante un túnel pirenaico largo de tres kilómetros y ancho de seis que unirá directamente Aragón con el Languedoc. Dicho túnel será abierto debajo del macizo de la Maladeta.

HUMILLACION PARA ASTURIAS

OVIEDO. — En la cúspide del monte Naranco, célebre en las revoluciones contemporáneas de Asturias, va a ser emplazada una paquidérmica imagen del Sagrado Corazón de Jesús.

ESCARABAJISMO

PALENCIA. — Por orden ministerial va a ser restaurado y entregado a los monjes «bernardos» (igual especie que la existente en Poblet, Cataluña), el antiguo monasterio de Santa María de Aguilar del Campo. Este convento estaba deshabitado desde 1835 y sus riquezas artísticas y de biblioteca han sido pilladas por gente de o próxima a la Iglesia y vendidas al extranjero. Es de notar que Palencia quedó, durante la guerra, en zona insurrecta...

LA VUELTA

GRANADA. — Durante la Vuelta aérea a España en avioneta, ha dado vuelta de campana en este cielo el aparato pilotado por Juan Puig e Ignacio Escolá, adscritos al Aero Club Barcelona-Sabadell. Ambos perecieron en el accidente.

LA GRAN PARADA

MADRID. — La nota dominante del desfile militar del 4 de junio fue la exhibición considerable de material bélico americano. Políticamente, este alarde de fuerza franquista se interpreta como una réplica al pacifismo antifranquista proclamado por Gil Robles.

MECANIZACION DE SAN ISIDRO

MADRID. — En la Feria del Campo un empleado técnico del Ministerio de Agricultura ha afirmado que en España funcionan 50.000 tractores al servicio del agro español, cuando en realidad nuestra agricultura actual necesita 600.000.

A ver si rezando, la manufactura americana se conmueve y cede.

EL TRAGALA

MADRID. — Como cada año, en éste se ha celebrado misa «por el alma del general Mola». Es particular que en ninguno de los aniversarios de la muerte de ese militar se citen los nombres de los demás personajes militares que perecieron con él en el mismo accidente.

FERIA DE BARCELONA

BARCELONA. — Datos sobre la misma: 39 países representados; 11.000 expositores, 2.583 de ellos extranjeros; 300.000 metros cuadrados de superficie; mil millones de pesetas en mercancías expuestas. Emplazamiento: porque municipal de Montjuich.

A DONDE CONDUCE EL HAMBRE

SEGOVIA. — En Trescasas alguien penetró de noche en la iglesia, llevándose setenta hostias. Si no son para comer, ¿qué hará don Caco de ellas?

Raúl Carballeira
por *Víctor García*
Precio: 1 NF. en esta Administración.

Gotas de miel y de ajenjo

No me gustan los que hacen literatura con el dolor. Pero no tienen obligación, los otros, de tener mis gustos.

∴

Sigo con mis opiniones, sin que ellas tengan significado mayor. No soy ombligo del mundo. Ni la excepción. Han de tomarse, ellas, como de quien le gusta poner fuera lo que piensa y lo que siente, como unidad humana.

∴

El hombre necesita del compañerismo. La soledad no es expresiva. Un poco, pero nunca por sistema. El silencio es bueno para los pensadores por oficio. Pienso cuando hablo y escribo, luego necesito de mis oyentes y lectores.

∴

Me parece que seriamos más anarquistas, siendo más compañeros y relacionándonos con mayor asiduidad y placer. ¿Estaré equivocado?

∴

No siempre lo que a unos les agrada es del gusto de los otros. Todo es relativo.

∴

Nunca deberíamos dar malas noticias a quienes nos quieren. Y sin embargo, lo hacemos, como si con ello atemperáramos el dolor. Somos contradictorios en exceso.

∴

Ser, es distinto al arte de saber decir.

∴

Hay que merecer la vida, superándose.

∴

Inteligencia, no quiere decir dignidad, integridad, moral, pero cada uno es lo que le gusta y puede ser.

∴

En nuestras publicaciones no siempre existe criterio de selección.

∴

Bertrand Russell : Maestro universitario, filósofo genial y hombre cabal; activista y revolucionario. Es el hombre integral. El arquetipo del humanista, de lo que deberíamos ser todos los autónomos, los libres o si se quiere, hombres anárquicos. Tiene 90 años y sigue en la lucha social.

∴

He aquí la síntesis de una vida de luchador social que conozco : Tiene cumplidos los 75 años. Es socio del gremio Oficios Varios de la FORU de Montevideo. No es un pensador de profesión; piensa cuando escribe y habla simultáneamente. No ordena antes sus pensamientos. No se recrea con las meditaciones, ni con los grandes y profundos estudios. Ha vivido, desde los 18 años la inconformidad del anarquista, frente a una sociedad autoritaria. Salió de la escuela a los nueve años y medio, para ganarse el pan; desde entonces, muchas energías al pan, a la recreación, al amor y a la cultura. Obrero estudioso, tiene pasión por conocer y saber lo que puede dar alas a la vida. Vive entre los del trabajo manual, luchadores sociales, como él, por un mundo mejor. Eso es todo.

J. TATO LORENZO

Fluorescencias

Parodiando a Rafael Barret, quien a principios dijo : « La ciencia moderna es grande porque es esencialmente anárquica », hoy podemos afirmar que la ciencia atómica es pequeña y criminal, por ser esencialmente autoritaria.

∴

Esta se la pido prestada a Domela Nieuwenhuis : « Zola, lanzando al rostro de las hordas militares y políticas su célebre « ¡Yo acuso! », dió pruebas de un valor mayor, más sereno y más sano que toda esa turba de galoneados que con armas perfeccionadas y aires marciales, marchan con rígida apostura a combatir indígenas, famélicos y perseguidos. »

∴

Y lo mío ésto : « El médico que desprecia a la muerte yendo a curar enfermos contagiosos y estudia los caracteres de esa enfermedad, demuestra un valor más superior y más benéfico para la humanidad que cualquier arrastrasable cuyos méritos se basan en las muertes legales que ha realizado. »

∴

Todos nos parecemos en la forma, mas al fondo tenemos otra horma.

∴

Quien sabe meditar, derecho mira, al punto donde se halla la mentira.

∴

Alto nivel alcanza y soberano,
el paria transformado en Ser Hu[mano.

∴

Contrarias a las fuentes de la vida,
son costumbres que *arquismo* conso[lida.

∴

La explotación humana combatimos
los que anhelamos suprimir los ti[ranos.

∴

Es tan profundo el daño que produ[cen
que a combatir las guerras nos indu[cen.

∴

Desorden, fanatismo y violencia,
son lacras estatales en vigencia.

COSMOS

Ayudar a la liberación de España, bien.

Ayudar a nuestros viejos para que la vean, también.

En Tarbes

ALIANZA SINDICAL

Día 8 de julio, jornada de solidaridad en favor del pueblo español en su lucha contra el fascismo hispano.

A las diez de la mañana, mitin público, patrocinado por F. O., con oradores de todas las organizaciones sindicales que forman la Alianza. Por la tarde, a las dos y media, festival a cargo del grupo artístico TERRA LLIURE, de Toulouse.

En breve anunciaremos un programa completo de actividades.

DISCOS

POR ridículos los « pasionarios ». Ya en 1942 se andaban por ahí mostrando publicaciones escritas a mano proclamando la necesidad de atraer al ambiente antifascista a los falangistas arrepentidos, a los curas deslumbrados, a los militares de honor puestos en franquistas utascos, y a las monjas ligeras de cascos. Prosa tan « ingenua » nos movía a risa, tanta o menos que la faz de la Pasionaria dibujada sobre hoja de cuadernillo mediante recurso del papel carbonado.

Veinte años después el programa comunista de 1942 no causaría hilaridad ni extrañeza. Los tiempos evolucionan y las ideas, junto con las situaciones. El frailismo « desengañado » de entonces, podríase equiparar con el monjismo « evolucionado » de nuestros días. Sólo un detalle nos coloca en un brete : el de que para conseguir su estado moral presente, la clerecía « liberal » haya tenido que pasar por la conformidad de la destrucción moral y física de media España y por el medio millón de torturas y 400.000 compañeros y amigos nuestros fusilados o agarrotados por el franquismo de creación suya. Con otra experiencia o dos más como la vivida, creemos que a la población española no le quedaría aliento ni para gorgorizar una leve seguidilla.

Terribles las equivocaciones tales que provocan hecatombes que lamentar años después ante dos millones de cadáveres de personas diseminados entre ruinas.

La Iglesia se ha hecho daño, importantísimo, en nuestro perímetro europeo. Odiosa e infernal, empujó a Franco en el cometido criminal que todos le conocemos. Tras la victoria le redactó los sermones, le sacó millones del presupuesto global y del de cada ministerio, le hizo reconstruir cinco mil templos con cargo al peculio ajeno, lo ungió a la gracia de Dios, y aún lo lleva bajo palio. He aquí la Iglesia, afranquistada sin darse cuenta, y que ha de perecer, indefectiblemente, cuando su protegido y protector perezca. ¿Por qué no probar, en este caso, el tan antiguo como acreditado recurso del doble juego?

Apestañada, la Pasionaria ya se lo había recomendado mientras la propia Iglesia tomaba parte desaforada en la tortura y muerte de « rojos ». Desaforados, entonces los sacerdotes bailaban el tam tam del exterminio; y cuando abatidos por tanta zarabanda recobraron el sentido de la realidad, quedaron asustados por aquello de que no hay tiempo que no vuelva, ya que el remordimiento eclesiástico es considerado imposible. De niños sabemos que el sacerdocio es infalible.

Buen creyente, puede ocurrir que el seminarista en 1931 destacado por la Iglesia para catequizar — y domeñar — a la II República, aduzca a la postre escrúpulos de conciencia. El atentado contra España (1936) y la sarracina de españoles consiguiente, no ha sido obra de la Iglesia, sino de Franco. Nunca ha carecido el Vaticano de cabezas de turco, en el 36 como en el 34, cuya matanza de asturianos, cuyo calvario de una región, corrió a cuenta de un López Ochoa y no de un Gil Robles.

Ya nos « salvará » la Iglesia, ya se deshará dolorosamente de Franco. Pero seguirá añadiendo eslabones a su tradicional cadena, sutilezas a su temible tela de araña.

Lo que es yo, tengo tomadas mis medidas para no dejarme atar en la una ni dejarme caer en la otra.

DISCOBOLO

El caso Lecoin

MANIFESTACION EMOTIVA

Jueves, día 14 de junio. El compañero Louis Lecoin hace 14 días que practica la huelga del hambre. ¿Motivos? Exigencia de que se ponga en libertad a los objetores de conciencia; promulgación de un estatuto para los mismos.

Los compañeros temen por la existencia de Louis por ser hombre de empeñadas decisiones. Y están ellos —y ellas—, abundantes, en número de 300 frente al 20 de la calle Alibert, ostentando pancartas alusivas y repartiendo hojas a la gente que circula. Arriba, en el quinto piso, el retrato de Louis.

Subimos. Un pariente nos recibe, no decidido a abrir toda la puerta. Nos anunciamos, y somos introducidos. En la sala, expuestos están numerosos telegramas e infinidad de recortes de diarios. Y cartas de amigos trabajadores, intelectuales y artistas. Un mundo importante que comprende al enfermo voluntario.

Entramos en su cuarto. Louis está postrado en humilde cama, animoso, sin embargo, terso el curtis, sin arrugas en la cara a pesar de sus 74 años. Nos sonríe y asegura que «todo se pasa bien». Nos estrecha, fuertemente, la mano. Le besamos la frente, le pedimos, sin convicción, que abandone su actitud para adoptar otra, y nada. El pariente vela y nos presiona levemente. No hay que agotar al enfermo en conversaciones. Descendimos.

La gente de la calle se pone en movimiento. Vamos, en número de 700, a la Plaza de la República. Los transeúntes observan la comitiva, curioseados. Leen la hoja que se les ofrece, y comprenden. Un «car» de policías que nos sigue parece más sumado que adverso a la manifestación. Confundidos en ella, no más de media docena de españoles. Sin embargo, Lecoin siempre ha defendido, como él sabe hacerlo, al antifascismo español. Durante la guerra fue él quien introdujo SIA en Francia.

En la Plaza de la República un compañero glosa la terrible gesta de Louis Lecoin, y otro da gracias y la manifestación por disuelta. La gente se va, con la tristeza en el alma y una pregunta en los labios: ¿Por qué los objetores de conciencia no secundan a Lecoin para amplificar la protesta?

J. F.

Comunicados

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les samedis à 19 heures, 24, rue Rouget de l'Isle à St-Etienne. — Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, à St-Etienne

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Las huelgas de España...

(Viene de la página 4.)

dencial » que se traducen — todos lo sabemos — en el más anacrónico estancamiento y métodos dilatorios puestos en juego en materia social.

Por su parte, el diario oficial de la Falange, que, en triste contrasentido de lo que es titúlase nada menos que « Pueblo », pincha a su manera a quienes, como « Ecclesia ù y sus representados, no comparten, por lo visto, la ortodoxia político-social establecida por el Estado.

Con fecha 19 del pasado mes de mayo publicó el diario « Pueblo » un Editorial titulado : « Las cosas como son ». Para evidenciar la táctica de vil zancadilleo, de exacerbado cinismo, de jesuíticas intenciones, puestos en juego para desviar las cuestiones, para embrollar los razonamientos conducentes a la verdad, sería cosa de transcribir todo el artículo aludido. No hace falta, ¡tantas cosas habría que transcribir si tuviéramos que hacer una antología amplia del irrefrenable cinismo que caracteriza a tales gentes! Convengamos, pues, en lo de que para muestra basta un botón. He ahí una burda justificación del proceder gubernamental y de las Compañías Hulleras, así como el de los templagaitas dirigentes de los traídos y llevados Sindicatos Verticales, proceder consistente en dar largar, con fórmulas dilatorias, o bien con amenazas, en la mayoría de los casos, a todo lo relacionado con pedir mejoras de tipo económico, o moral. Proceder usado en Asturias, y en España en general, como es cosa harto sabida. He aquí unos párrafos que transcribo de « Pueblo » :

« El problema laboral estaba ya encauzado. Todo estaba en función de que el Gobierno autorizara el aumento del precio de la hulla para mejorar las remuneraciones. Ya lo había autorizado. Estábamos, pues, en la última fase de la negociación, que era la de distribuir ese aumento del precio en el producto entre los trabajadores. » Ya es sabido que «el problema laboral» está *encauzado* en toda España desde que el « caudillo » y los suyos hacen lo que les place desde que entraron a constituir un poder dictatorial. Está « encauzado », pero por doquier rigen salarios de hambre...

Y el hambre proletaria induce a tantos y tantos miles de trabajadores españoles a buscar, por leyes legales, o clandestinamente, bajo otros cielos, el pan que no se puede comer en el país que los vio nacer...

Sobre el triste éxodo de tantos españoles, también aporta la Prensa franquista — por la boca muere el pez — datos interesantes. Pero esto dará materia para otro artículo.

FONTAURA

FRANCO NO SUELTA PRENDA

(Viene de la página 4.)

duda, pero nos interesa el resultado. Y nos interesa el hecho concreto de que ciertos participantes — y firmantes — a la reunión de Munich participan a la vez en otros pactos, alianzas y otras... zarandajas.

NUESTRO CAMINO

Al margen de los cabildeos políticos, no se cerró aún el capítulo que engloba estos acontecimientos. Es posible que en páginas sucesivas se cambie de tono. Que se inicie un nuevo y verdadero proceso en el que los trabajadores dejen de ser comparsa para convertirse en actores. Los mineros asturianos reclaman la libertad prometida a los detenidos de Valladolid. En Barcelona se plantean nuevos conflictos. La mecha está encendida y surgen manifestaciones contradictorias y violentas. Explosiones y atentados en Madrid contra edificios católicos. Seguramente actos de Falange. Desfile en Guadalajara de diez mil manifestantes que se proclaman contra la República. Detenidos : como miembros del Frente de Liberación Nacional unos; otros como cenetistas, repartiendo manifiestos; otros como comunistas; flamantes refugiados en Francia y deportados en Canarias; fuego en sordina en todos los sectores, hasta en los más insospechados. En verdad lo que se dijo o pensó en Munich para evitar « el caos » habría de entrar pronto en juego, si de la mano Llopis y Gil Robles quieren evitarlo.

Es ahora cuando se verán las cosas claras. Parece ser que las huelgas toman otro carácter, un tono de alcance moral y de contenido revolucionario. Puede ser que se produzca el verdadero chispazo popular. Si así ocurriera — no alimentemos en vano un fácil entusiasmo — habríamos de enfocar nuestra actitud hacia el terreno que fue siempre el nuestro y que nos personificó como libertarios, que nos caracterizó como movimiento representativo de las aspiraciones a la libertad y a la justicia, imposible ésta sin la libertad. E imposible la libertad si se mantiene el Estado.

Nuestro camino será el más largo, el más duro, el más difícil, pero no hay otro.

B.D.I.C

Libertad de expresión

Una Prensa sin libertad no es propia nada más que para plumas sin dignidad.

NO parece sino que hombres que antaño todo lo sacrificaron en holocausto de la libertad, huyen hoy de ella como el murciélago de la luz. Quevedo, en la época en que el pensamiento libre se veía perseguido cruelmente por el inapelable Tribunal de la Inquisición, decía : « En España, todo cuanto no es cobardía es considerado como herejía.» Y nosotros, poco a poco, vamos entrando en este sepulcro donde bajo la losa de la «prudencia» enterramos nuestros pensamientos, como una confirmación de lo dicho por el autor de « Los Sueños ».

Cuando rompiendo el cascarón de la rutina diaria alguien expone sus inquietudes despojándola de esa empalagosa gelatina de la hipocresía, cae automáticamente en el campo de tiro de los que viven más cara a los extraños que a la cruda realidad. Para afinar su puntería apoyan sus argumentos en que nuestra Prensa es leída por personas ajenas a nuestras concepciones ideológicas.

Si dejaran de mirar por tan estrecho punto de mira, darían cuenta de que la única conclusión a que pueden llegar nuestros lectores, es que somos hombres libres y por tanto no sometidos a la disciplina emanada de directores.

La Prensa confederal y anarquista debe y tiene que ser, para poder reclamarse como tal, expresión seria, pero sin censura donde cada cual pueda dar libre expansión a sus pensamientos.

Si se escribe algo que no es del agrado general o personal o se cree que puede perturbar la armonía que debe reinar en nuestra gran familia, en esta misma tribuna habrá siempre un espacio dispuesto para la respuesta necesaria, siempre que ella esté presidida por el respeto que deben merecernos los que no piensen como nosotros. En esta respuesta puede clarificarse la causa enjuiciada y ser una cátedra para los lectores.

Esto, quiéranlo o no varios compañeros, es mucho más eficaz en el orden proselitista que el decir en coro « amén » a un hecho que en la intimidad de nuestra conciencia negamos.

Mal podremos contribuir a la formación de una opinión independiente, si nosotros hipotecamos nuestra libertad a « circunstancias » o a la voluntad de una mayoría muy respetuosa, pero que no siempre tiene razón.

El camino de la Historia está empapado con la sangre del individuo sacrificado por esta misma colectividad, que después enrojeció el calendario homenajeando a sus víctimas.

Nuestra Prensa tiene necesidad de volver a adquirir aquella tónica de los gloriosos momentos de la acción que la diferenció de la patrocinada por los políticos de toda laya. Debe llegar al tajo, a la fábrica o al andamio, expresándose en el claro lenguaje del obrero, que es bien comprensivo para el intelectual, al que le es más fácil comprendernos que el comprenderlos.

En nuestra Prensa se han desarrollado controversias que escandalizarían a muchos compañeros hoy, y de estas controversias surgió una pujante juventud que en el momento decisivo de la Historia fue el asombro del mundo entero. No debemos perder de vista los viejos y menos viejos, que los jóvenes no son tan ciegos e indiferentes como suponemos.

Los compañeros que hoy piden censura para nuestra Prensa, no deberían olvidar que aquélla en que templaban su pluma Peiró, Pestaña, Carbó, Orobón Fernández y tantos otros, era leída por el militante activo, y por el activo enemigo de todo avance social; por el obrero y por el burgués, por el ignorante y el catedrático, y lo que la hacía interesante a todos, era precisamente esa ilimitada libertad de expresión, no conocida en los periódicos donde la palabra infalible del jefe constituía un acto de fe.

Para que hayamos perdido de vista lo que tenemos frente a nuestros ojos, que hayamos olvidado aquella época, donde públicamente se trataban todos los problemas sin miedo al « qué dirán o pensarán ».

Hoy cualquier inquietud que intranquilice a un militante, a juicio de muchos, tiene que exponerla en el seno de su F. L., y si ésta no se hace eco de ella debe someterse aunque esté convencido de que la razón le asiste.

La C. N. T. jamás tuvo asuntos íntimos, todos sus asuntos pertenecen al Pueblo. De él nació, de él se alimenta y por él y su emancipación continúa en la vanguardia revolucionaria, y siendo así, si el militante no es escuchado en su Federación Local, debe hacerse oír por quienes estando distantes de él pueden comprenderlos, haciendo con sus consejos frenarlo en el error si en él está, o acelerar el motor de la verdad en cualquier problema determinado.

Es tan grande la libertad de un solo hombre, que se hace imposible quererla encasillar entre las cuatro paredes de una F. L. La fuerza junta de mil Hércules es insuficiente para impedir su expansión; ni todas las mordazas juntas le privarían de decir lo que por necesidad interior tuviera que exponer.

Dejémoles, pues, libre el camino y ayudémoles poniendo a su disposición un periódico, tan libre, tan pujante, tan claro como él mismo.

Es doloroso leer a militantes reclamando que los directores de nuestra Prensa se conviertan en censores del pensamiento ajeno. Bastante tienen con censurarse sus propios pensamientos. Podrán evitar, sí, la publicación de todo trabajo que no guarde el respeto que debe ser prólogo, contenido y epílogo de todo escrito.

La censura está bien y le es necesaria a la Prensa católica, en donde poner en tela de juicio la pureza del parto de la virgen, es un imperdonable sacrilegio; o en la Prensa comunista y fascista, donde comentar desfavorablemente el «slogan » lanzado por el Comité o el Caudillo, es un crimen que se paga con la expulsión o la cárcel; o en la Prensa comercial, donde se tiene más en cuenta el interés económico de la tirada que la formación moral e intelectual de los lectores. Pero jamás en la Prensa confederal y anarquista, porque sus verdaderos militantes lo han sido siempre de adentro afuera y no de afuera adentro, como pretenden guardianes de cinturones de castidad.

Que cada cual escriba lo que sepa y piense, pero que no olvide que los que no sepan y piensen como él, merecen toda consideración.

Pretender la unidad de pensamiento es imposible; busquemos la unidad de sentimiento; ésta será la garantía de que en las polémicas que pudieran desarrollarse no se buscaría vencer al contrario, sino el convencerle con argumentos, la mejor ayuda e ilustración que se podría ofrecer a los lectores.

Dejémonos de pedir censura para nuestra Prensa. Exijamos libertad y dignidad dentro de ella. Esta será la tarjeta que nos acredite ante todos como a hombres libres agrupados en una organización libre como siempre lo fue la C.N.T.

No olvidemos que una Prensa sin libertad, sólo pueden sostenerla unos hombres sin dignidad.

LUIS GALLEGO

LIGA DE MUTILADOS E INVALIDOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA

Comité Nacional. Burdeos

La Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio expresa su firme y decidida solidaridad con los trabajadores españoles que han expresado públicamente su repudio contra el régimen imperante en nuestro país, mediante una acción huelguística que ha puesto de relieve el espíritu de lucha del sufrido pueblo español y sus justas aspiraciones de libertad y de justicia social.

Nuestra organización exlada expresa igualmente su adhesión al conjunto de manifestaciones de solidaridad que se han desarrollado y se desarrollan en favor de la causa de nuestro pueblo, instanto a los organismos españoles del antifascismo y a todos los de carácter internacional que nos son afines, para que prosigan su acción en beneficio de los elevados objetivos que persiguen las masas oprimidas de nuestro país, en la confianza de que esta acción colectiva surtirá efectos favorables y será un aliciente que abrirá magníficas perspectivas a la lucha emprendida en el interior.

La Liga de Mutilados, organismo eminentemente antifascista, afirma una vez más que se considera parte integrante de nuestro pueblo y que no regateará ningún esfuerzo para ser útil a la causa que defiende la colectividad hispana, deseosa de terminar con el oprobio franquista y de ver instaurado en nuestro país un sistema de convivencia verdaderamente democrático.

EL COMITE NACIONAL

Burdeos, 5 de junio de 1962.

La educación personal

LA educación tiene por objeto desarrollar armoniosamente todas nuestras facultades. La historia nos enseña que el hombre se ha considerado siempre como sujeto a la influencia de facultades latentes o de inteligencia de una naturaleza misteriosa y extraordinaria. Teniendo en cuenta estas dos afirmaciones, podemos concluir que sólo por la educación llegaremos a la posesión de una fuerza con la cual podamos influir sobre los demás, y podamos al propio tiempo resistir por nuestra parte toda influencia exterior.

Al hablar de educación no pretendemos referirnos a los más o menos extensos y saludables conocimientos que se adquieren en la escuela, sino a un ejercicio constante a través de toda nuestra existencia.

Todo hombre recibe dos educaciones: la que le dan y la que él se proporciona, y precisamente ésta segunda es la que tiene más valor : esa segunda educación es la que vulgarmente se llama experiencia.

Si tenemos algo que hacer que requiera voluntad o resolución que suponga una acción o una empresa difícil, presentarnos delante de una persona desagradable, dar una negativa a alguien, en una palabra, hacer algo que requiera un esfuerzo de voluntad, tomemos la firme resolución de que cumpliremos nuestro cometido con una calma, con una entereza, con una decisión absolutas, sin vacilar lo más mínimo. Y sobre todo, no busquemos motivos para excusarnos de ello : digo motivo, no digo razones, y hago resaltar esto porque generalmente cuando uno busca motivos para no hacer una cosa determinada, es señal evidente de que le faltan razones que se lo impidan.

Dejando digresiones aparte, la mejor educación de la voluntad consiste en anteponer a todo momento de indolencia, de pereza, el constante ejercicio de la acción. La voluntad es una fuerza que está por encima de toda comodidad y donde aquella impera y no hay fuerza que la reduzca, ni obstáculo que la detenga.

J. PEREZ GUZMAN

Mitin de Alianza Sindical en Rouen

TUVO éste lugar el pasado 20 de mayo en la ciudad que históricamente simboliza la muerte de la impía Juana y santificada por la posteriordad. Organizado por las FF. LL., U.G.T.-C.N.T.

Los compañeros de ambas sindicales habían desplegado un trabajo digno del mayor encomio, llamando a todos los antifranquistas de la región a hacer acto de presencia al mitin que simbolizaba la unión de los trabajadores españoles en el exilio.

Los pasquines y octavillas anunciaban los oradores siguientes:

Sigüenza, enviado por la Secretaría de propaganda del Comité Regional Zona Norte C. N. T. Ramón Porqueras, por la Comisión Ejecutora U.G.T. y Marcel Jehove por la C.G.T.-F.O., secretario general de la Región Normande. Presidió el mismo en nombre de la U. G. T., Duque, de la Local de Rouen.

El acto tuvo lugar a las tres de la tarde, en el local de C. G. T.-F. O., 10, rue des Arpins. Al comenzar el mismo, el presidente anunció a los asistentes la imposibilidad en que se veía de presentar al compañero Porqueras, retenido en París, según anunciaba un telegrama enviado por Pascual Tomás. Fue remplazado por Julio Rodríguez, antiguo gobernador que fue durante nuestra guerra de Málaga y Guadalajara.

El presidente a la hora anunciada, da apertura al mismo tras explicar, de una forma emotiva, la razón de dicha reunión, haciendo presentación y breve panegérico de los oradores, al tiempo que rinde homenaje a cuantos en España luchan y padecen la tiranía franquista. Habiendo acordado invertir el orden de los oradores, es Marcel Jehove, secretario regional de la C.G.T.-F.O., que hace uso de la palabra en primer lugar. Tras un saludo especial a los huelguistas españoles, dice ser un honor para él ocupar la tribuna para hablar de la gesta española, esperando y deseando que los trabajadores franceses sepan emular a los españoles, los cuales no han arriado bandera, no obstante a abandonos y traiciones. Manifiesta tener una confianza ciega en la fuerza realizadora del proletariado español y dice estar de todo corazón con los trabajadores de Iberia.

Hace alusión a la nueva posición de la Iglesia española, afirmando que si ésta hace defección a Franco sus días son contados. La asistencia ovaciona calurosamente dicha afirmación.

Seguidamente, sube a la tribuna el compañero Sigüenza. Comienza rindiendo homenaje a cuantos compañeros y amigos sufren en España la tiranía franquista, haciendo resaltar el valor indómito de los trabajadores españoles, los cuales, no obstante encontrarse abandonados por el tan loado mundo democrático y comunista, saben, una vez más, colocarse a la cabeza del proletariado mundial, lanzando a la faz del universo la farsa de ambas doctrinas. Pone de manifiesto el valor y capacidad de organización de los trabajadores españoles, así como el mentís más profundo dado al mundo con su gesta sobre el agotamiento y resquebrajamiento de su potencia revolucionaria.

Perorando sobre la Iglesia y el capitalismo español, dice que las tumbas de los fusilados en España se levantarán en gesto acusador si alguno pretende pactar con los asesinos de los trabajadores españoles.

Analizando las gestas heroicas de nuestra guerra, se dirige a los jóvenes venidos recientemente de España, y que por su juventud no vieron ni conocieron las realizaciones revolucionarias de las dos Centrales Sindicales. Les explica cómo los trabajadores españoles asombraron al mundo e hicieron temblar al capitalismo internacional, demostrando, tanto en los frentes de batalla como en los lugares de trabajo, la capacidad combativa y constructura de la revolución. Campos, fábricas, talleres, laboratorios, lugares de enseñanza y distribución fueron controlados y puestos en marcha por los sindicatos revolucionarios de España, dando el mentís más rotundo de largo tiempo sostenido por los enemigos de los trabajadores de su incapacidad creadora y distribuidora. El capitalismo internacional se percató del peligro de espejismo que representaban tales realizaciones, y a tal efecto, creó el fatídico y tristemente conocido Comité de no Intervención, condenando al pueblo español a su desastrosa derrota revolucionaria. Tomando como ejemplo dicho Comité, exhorta a los trabajadores del mundo a la creación de un Comité Revolucionario de Intervención, para ayudar en signo de solidaridad al esclavizado pueblo español. Seguidamente hace una análisis general de la situación internacional, haciendo resaltar la vergüenza que significa para el mundo socialista la presencia de Franco en España, diciendo que la mayoría de Europa se encuentra gobernada o influenciada por dirigentes socialistas o comunistas. Rememora la gran ilusión producida en España, y sobre todo en las cárceles en 1945, con el triunfo del Laborismo inglés, y que, friamente, dicha ilusión fue desvanecida por la ignorancia de la solidaridad socialista.

Analizando el panorama nacional presente y futuro de España, hace alusión al último acuerdo del Partido Comunista Español referente a la subvención de la Iglesia por el Estado, y pone en guardia a los trabajadores comunistas que de buena fe sigan las consignas de dicho partido. Sobre el futuro de España dice, que los trabajadores no deberán dejarse influenciar cuando serán exhortados a un sacrificio nacional por la elevación y superación de la producción y de la economía nacional. Los trabajadores de la C.N.T. y de la U.G.T. deberán marchar de la mano, los unos con los otros para el mejoramiento de las condiciones de vida, y por abrir continuamente las puertas a los senderos de la Revolución.

Seguidamente, toma la palabra Julio Rodríguez por la U. G. T. Hace un saludo a España, a los asistentes y a los trabajadores franceses que, graciosamente, nos han prestado su local y concurso. Hace historia de las fechas en que ha faltado la unidad, haciendo resaltar que a cada uno de estos momentos ha sido una victoria de los enemigos del pueblo. Rememora la Alianza de Asturias 1934, y hace mención a la actual, tanto en el Interior como en el Exterior. Persiste en que hay que mantenerla a todo trance, encontrando en ella el acicate de la lucha y la seguridad en el triunfo futuro.

Da lectura a un documento guardado en su archivo particular de la época en que fue gobernador de Guadalajara, cuyo documento reflejaba la unidad de todo el antifranquismo. Sigue perorando por la unidad efectiva de los trabajadores españoles y termina rindiendo homenaje a los trabajadores del Interior.

Cierra el acto Duque por la U.G.T., recopilando las diferentes intervenciones, invitando a entonar la Internacional, al final de la cual se entonó por toda la Sala *Los Hijos del Pueblo*.

CORRESPONSAL

Españoles habían de ser

(Extractamos esta nota de « La Croix », París, 24-5-1962.

No es solamente en España donde los trabajadores españoles se manifiestan contra sus condiciones de existencia. Estos son cada día más numerosos en los países europeos que, como Francia y Alemania (1) necesitan mano de obra.

Estos nuevos « nómadas » de la industria no aguantan sin protestar las condiciones de vida a menudo penosas a que se hallan sujetos. Es una prueba lo que actualmente ocurre en el valle de Fonsch, en la Moselle. El valle de Fonsch de una quincena de kilómetros de largo, acoge toda una serie de fábricas siderúrgicas (principalmente del grupo industrial de Wendel) : Hayange, Knutange, Uckenge, Hagodange. El proletariado español apareció por aquí hace unos años y su importancia se acrecienta cada mes, pero los incidentes se multiplican hace unas semanas.

A principios de mayo una delegación de obreros españoles intentó una gestión reivindicativa ante la oficina central de las fábricas. El motivo de este paso era el de elevar una solemne protesta contra la comida suministrada en la cantina.

El 15 de mayo, 400 trabajadores españoles manifestaron en Knutange, en el hotel en que residen con otros 200 obreros extranjeros. Para protestar contra la mala comida iniciaron una huelga del hambre.

Los trabajadores españoles se hallan dispuestos a proseguir sus manifestaciones si sus reivindicaciones no obtienen satisfacción. Reclaman aumento de salarios, disminución del precio de pensión en el hotel, mejoramiento en el menú. En el valle de Fonsch un trabajador español debe pagar 203 NF. mensuales por dos comidas diarias y la habitación. Cada comida cuesta 2,30 NF.

Estos trabajadores sin formación ni calificación ocupan las plazas menos pagadas y a menudo realizan las labores más ingratas. La preocupación creada por el envío regular de fondos en ayuda de sus familiis que viven en España, plantea a estos obreros problemas difíciles para subvenir a su existencia.

H. B., Corresponsal

(1) También en Suiza se plantean problemas del mismo género para los emigrados españoles e italianos, habiéndose creado verdaderos conflictos entre las autoridades suizas e italianas. En cuanto a las autoridades españolas, lo que les importa es cobrar la nota diaria por cada obrero que bajo su control pasa la frontera.

Los obreros españoles — incluso los « emigrados económicos » — se hallan dotados de una rebeldía al parecer innata, como lo prueba esta nota de prensa.

Lo chusco es que esta noticia, dada también por « Le Monde » 17-5-62, la reproduce « Ya » el 23-5-62. Como si en España, en aquellos momentos, no hubiera la friolera de 80.000 huelguistas.

Necrólogicas

JOSE MAS

Una de las víctimas del trágico accidente de Mans-la-Trivalle (Hérault) es el compañero de esta F. L. José Mas, que procedía del pueblo de Molinos (Teruel).

El entierro, que fue civil, ha sido una gran manifestación de duelo a la que participó, además de todos los compañeros, la mayor parte de la población.

ANTONIO MONTES

El día 25 de mayo, esta Federación Local rindió el último tributo al compañero Antonio Montesá miembro de la misma.

Tras larga y penosa enfermedad dejó de existir cuando solamente contaba 54 años. El trance fue doloroso para su compañera y familiares.

Fue Montes un compañero digno por su conducta y laboriosidad y activo en orden orgánico.

En España y en los momentos más difíciles fueros varios los rasgos que desempeñó en la Comarcal de Onteniente (Valencia).

En el entierro acudió gran acompañamiento, tanto franceses como españoles, patentizando en este acto simpatía y solidaridad.

Reciba su compañera y familiares el más sincero afecto y pésame de esta Federación Local de Nimes.

LIBERTAD GALIANO

En el Hospital de Tenon, de París, murió, el día 5 de junio, la hermana de nuestros compañeros Palmira y Palmiro Galiano.

La finada, Libertad Galiano, fue siempre —como toda la familia— militante de la C. N. T. La grave enfermedad que la llevó a la tumba nos priva de una compañera activa en la lucha contra el fascismo.

Militante desde su más tierna juventud, en el año 17 ya estuvo en la cárcel con su hermana Palmira y su padre Galiano.

Durante la guerra estuvo presente en la lucha desde los primeros momentos, y tomó parte en todas aquellas actividades que, como mujer, en los Sindicatos de Elche requirieron su presencia.

Al finalizar la guerra, pudo embarcar con su familia en el puerto de Alicante, rumbo a Africa del Norte, donde residió en diferentes lugares, y en Alger en cuya F. Local militaba.

A raíz de su enfermedad, vino a Francia últimamente, a casa de su hermana Palmira, con el propósito de curarse. El curso de su enfermedad dio lugar a que fuera hospitalizada, siéndolo en el Hospital Tenon, de París, en el que dejó de existir a ela edad de 65 años.

Como es natural en militante de su temple, el entierro fue civil y en la corona se ostentaba un lazo rojinegro, símbolo de la anarquía por la que luchó toda su vida.

A toda la familia y deudos, damos nuestro más sentido pésame.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE JUNIO

Lista II

Suma anterior, 925,33 NF.

París: Torres, 10 NF; Auberges Jeunesse de Nice, 10; R. Llop, 10; A. Herrera, de Rouveau (Nieve), 5; Gilabert, de Drancy, 10; José Cosio (mes de junio), 30; Torralba, 5. *Albi* (Tarn): F. Local S. I. A., 100. *Dreux* (Eure-et-Loire,: Hernández (junio), 10; Menéndez (junio), 5. *La Nouvelle* (Aude): José Llasat, 5.

Total, 1.125,33 NF.

Pagos mayo

Gastos giros, 19,60 NF. 23 beneficiarios a 48 NF, 1.104. Total, 1.123,06.

Saldo a favor, 1,73 NF.

DISTRIBUCION MAYO

R. A. Mallemort (B. du Rhône); M. C., Troyes (Aube); M. C., Tróyes (Aube); J. C., Orán; P. C., Toulouse; J. L. Chartres; J. M. Narbonne; J. R., Olette (P. O.); M. R., Marseille; A. P., París; G. U., Marseille; S. A., Méjico; F. S., Ferminy; J. S., Creil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne; S. B., Aspres s-Buch; M. F. Ganges (Hlt.); J. S., Plaine St. Denis; R. O., Vaul en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y J. L. C., Bordeaux.

Recalcamos: Enviados a cada beneficiario, 48 NF. en lugar de 60.

COMUNICADOS

MITIN EN CARCASSONNE

En Carcassonne, patrocinado por Force Ouvrière.

En conmemoración del 19 de julio de 1936, y en solidaridad con los huelguistas españoles, se celebrará un Gran Mitin de Alianza Sindical el domingo 24 de junio, a las nueve de la mañana en la Sala de Fiestas de la Mairie, con la participación del Syndicat National des Instituteurs; CGT-Force Ouvrière; Unión General de Trabajadores y, Confederación Nacional del Trabajo.

Quedan invitados todos los compañeros y españoles antifascistas del Departamento y localidades limítrofes.

F. L. DE TARBES

A las diez en punto de la mañana del día 24 del actual y en el lugar de costumbre, un compañero de esta F. L. dará una charla, seguida de controversia, sobre un tema de palpitante actualidad. Quedan invitados todos los militantes y afiliados en general que se interesan por el porvenir de la C.N.T. Puntualidad y asistencia numerosa requeridas.

TOMBOLA «C. S.»

AVISO

Teniendo necesidad de celebrar el sorteo de la Tómbola en lo que va de mes, rogamos la rápida liquidación de todos los envíos pendientes a cuantos compañeros y FF. LL. no lo hayan hecho.

FEDERACION LOCAL DE TOURS

Invita a todos los compañeros afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo día 24 de junio a las nueve y media en el lugar de costumbre.

Esperamos la asistencia unánime y puntual de todos los que se preocupan por la vitalidad de nuestra organización.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

Anuncia reunión general para el día 24 de junio, a las diez de la mañana, en su sede social, 79, rue Saint Denis, Paris (I). Orden del día extremadamente importante.

TELEGRAMME ADRESE A MONSIEUR LE MINISTRE DE L-EDUCATION NATIONALE D'ESPAGNE

«Le Congrès pour la Liberté de la Culture, qui groupe des escrivains et savants du monde libre, sous la presidence de personnalités telles que messieurs Theodore Heuss, Karl Jaspers, Jacques Maritain et Reinhold Niebuhr, exprime son émotion devant l'arrestation d'ecrivains, d'artistes, d'intellectuels et d'étudiants espagnols qui ont manifesté leur solidarité avec les travailleurs exerçant le droit de grève, une des libertés fondamentales du monde civilisé.»

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una Asamblea general que tendrá lugar el 24 de junio a las nueve y media de la mañana en la sala de la rue de Pensées. Ante un orden del día de interés, se ruega a todos los compañeros hagan por asistir.

PLENO DE LA REGIONAL DEL CENTRO EN EL EXILIO ORDEN DEL DIA

Primero. Nombramiento de mesa de discusión.

Segundo. Informe del Comité Regional.

Tercero. ¿Se cree conveniente sugerir a las demás Regionales de origen en Francia, la celebración de una Reunion conjunta para discutir y someter a consideración la misión orgánica que éstas puedas y deben representar en el Exilio?

Cuarto. Decisiones sobre la actividad y apoyo en general que exige la situación actual de nuestra Regional en el Inuerior.

Quinto. Dimisión del secretario y contador, y nombramiento de dos compañeros que les sustituyan.

Sexto. Presentación del Estado de Cuentas y revisión de las mismas por el Pleno.

Séptimo. Asuntos generales.

INDICACION

El Pleno se ha estimado celebrarlo el día primero de julio próximo, domingo. Debiendo tener lugar la primera sesión a las diez de la mañana, en el local de la rue St-Denis, número 79. Paris (1e).

Paris, 10 de junio de 1962.

INDUSTRIA FERROVIARIA

Comisión Nacional Relaciones.
24, rue St. Marthe. Paris, 10e

Siguiendo la costumbre de años anteriores, nuestro Pleno Nacional se celebrará en Toulouse el domingo, día 22 de julio, a las 10 horas precisas, en el mismo sitio que el próximo pasado año. El que no esté informado podrá informarse en el 4, rue Belfort.

A partir de la publicacoón de esta Nota, los grupos y compañeros se apresurarán a enviar a esta Comisión sugerencias para la confección del Orden del Día para el Pleno que nos ocupa.

Confiando pondréis interés y diligencia, para que podamos enviaros el Orden del Día con tiempo, recibir saludos cordiales.—*El secretario.*

NOTA. — El que no haya recibido el «Boletín» número 51 y lo desee, nos lo pedirá.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca a sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo, 24 de los corrientes, a las dos y media de la tarde en el lugar de costumbre para informar de la Plenaria.

LA F. L. DE DRANCY

Convoca Asamblea general para el domingo, 24 de junio, a la hora y sitio de costumbre.

F. L. DE THIAIS

Celebrará Asamblea general el dominfo, 24 de junio de 1962, en el lugar y hora de costumbre.

Se ruega a los compañeros vengan acompañados de los carnets a fin de efectuar verificaciones.

ADMINISTRATIVAS

Adolfo Romero, Neuchatel (Suisse). Recibido giros de 25-V-62 de 10 francos suizos. No teniendo noticias tuyas de destino a pro ancianos. También recibido el giro de 50 francos suizos, distribuidos 20 para ancianos y 30 para «C. S.» y «Umbral».

F. Local de Grenoble. Recibido giro 286,50 NF. Distribuidos 227,50 NF. para «C. S.», 44,00 NF. «Umbral» y 15 NF. para Tómbola. Debemos manifestaros, faltan 10 NF, los dos tacionarios importan 25 NF.

C. N. T. U.G.T. S. T. V.

ALIANZA SINDICAL

Comité de París

Con el fin de que sea conocido el movimiento solidario en favor de los huelguistas españoles, canalizado a través de la Alianza Sindical de París-Seine, damos a continuación la primera lista de donativos.

Todo lo recaudado hasta hoy ha sido remitido al C. N. de Alianza Sindical, residente en Toulouse.

SUSCRIPTION PRO-GREVISTES D'ESPAGNE

Collecte Palais de la Mutualité (20 mai) 3 680 00; Chantier Malmaison, Av. Napoléon 226 00; Caisse Solidarité C. F. T. C. 300 00; «Général Motors» CFTC, Gennevilliers 244 00; Session de Formation CFTC (URP) 130 00; J. Chaye, Poitiers 10 00; Mll. Vienot, Cachan 5 00; Galerne Robert, Antony 20 00; Estivals Georges, Creteil 10 00; Otin Raymond, La Plaine St. Denis 135 50; Le Pennec, St. Germain en Laye 93 00; Breugnot Marcel, Massy (S. et O.) 10 00; Foulon Roger. Juvisy 5 00; Mlle Haber, Vernouillet 3 00; Merlette André, Orsay (S. et O) 300 00; Mlle Fermigier Denise, St-Ouen 200 00; Lacan Jean, rue Albert, París (13) 200 00; Mlle Petithomme, La Plaine St Denis 20 00; Maldonado R. París 50 00; Cadavieso, Tarbes 50 00; Maricourt Julien, IssyMx 303 00; Lagarrigue, París 59 00; Nord-Aviation (CFTC) Chatillon 217 57; Service Bancaire de París-Chèques 113 57; Mlle Beliart, París 50 00; Personnel Lycée Louis le Grand 50 00; Bureau d'Aide Sociale, rue Ordener C.F.T. 40 00; Mlle Korenyi, París 30 00; Lycée Voltaire (C.F.T.C.) 100; CGT-FO de l'Eure 400 00; Mlle Huck, París 100 00; Puters Robert, París 100 00 Mlle Herbert, Vigneux (Seine et Oise) 100; CFTC (R. P.) 10 00; Macoin Jeannine, París 20 00; Syndicats CGT-FO, CGT, FNSA L. Nord 196 50; Muñoz Pablo 5 00; Mlle Houtal, Clermont-Ferrand 40 00.

Total 7 826 24 NF.

CULTURA Y PROPAGANDA, PARIS

El domingo, 24 de junio, a las diez de la mañana, conferencia a cargo del compañero M. SIGUENZA. Tema (en Tribune Libre) «*La posición anarco-sindicalista ante la Alianza Sindical*».

CARTA RECIBIDA

Belhade, 13-6-62. Querido Ferrer.

Sin intentar hacer una protesta, quiero significarte mi desagrado por la nota publicada sobre el compañero Belis, que el pobre, visto los años que tiene y lo mucho que ha sufrido por nuestra causa como viejo militante, me parece merecía una despedida más cordial. Tengo aquí su carta en la que me dice que, encontrándose casi ciego y durmiendo solo, temía un día caer de la cama y ya no poderse levantar. No es que vuestras líneas sean incorrectas en algo, no; pero me parecen demasiado frías para un caso como ése. Posiblemente no haya habido en vosotros tampoco intención alguna de zaherir, y no sea más que una suspicacia mía debido a mi forma de ser. Si así fuere, perdonarme.

También he leído con tristeza que este mes no podéis cumplimentar el envío; es inconcebible, pero es así, y no es que no merezcáis un gran elogio por vuestra abnegación hacia ellos, pobres viejecitos; y se encuentra también de que el único organismo solidario que les ayuda, Spanish Refugee Aid, tiene que vencer cada vez más las dificultades que encuentran para ayudar a tantos como lo hace mensualmente.

Siempre he dicho que el caso de solidaridad no debe ser voluntario, sino orgánico; incluyendo en la cotización mensual el deber solidario que hacia los viejecitos y enfermos tenemos. Ese principio ilustraría sobre nuestro propósito futuro y crearía, por simpatía, un deber internacional en todos los organismos sindicales, que no se puede concebir sindicalismo sin solidaridad, pues una palabra es sinónima de otra. De la no práctica de este principio viene toda esa confusión que presenciamos en los movimientos sindicales.

Nada más por hoy, sino que recibe, con los demás compañeros de Redacción, el saludo sincero y fraternal de este que lo sabéis vuestro.

M. PUENTE

PARADEROS

— Basilio Fernández, recién llegado de Africa del Norte, pregunta por Juan Bermejo (a) «Lozano», y por todos sus paisanos del pueblo de Novalvillar de Pela (Badajoz).

Dirigirse a él mismo. Dirección, rue de l'Eglise, Millery (Rhône).

— Antonio Vidal Val, de Ballobar del Cinca (Huesca). Quien sepa su paradero lo comunicará a E. Masot, 19, rue Léon Marcotte, Caen (Calvados).

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE
3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Historia de un fracaso

OSAMOS hablar de fracaso con ánimo de que el fracaso no sea. ¿Habéis adivinado? Se trata de la Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos, que unos compañeros y comités han observado con indiferencia y otros han considerado con cariño. Lo que hacía tiempo temiamos ha llegado. Y ahora...

Nos resistimos a confesar el fracaso definitivo. Los confederales somos hombres de corazón, tenemos ideas humanistas. En el apuro — ¡ tan frecuente ! — lo hemos demostrado, nos hemos demostrado gente resuelta. Y en el caso de ahora podemos resultarlo una vez más.

Naturalmente, por bien intencionados que seamos, el problema social de la invalidez no lo vamos a resolver en sociedad burguesa. Le dimos solución en España en el corazón de nuestras colectividades y de nuestros municipios libres. El Estado, culpable de las miserias humanas que le criticamos, cargue con sus responsabilidades. Pero nosotros debemos cargar, si compañerismo vale, con las necesidades de los compañeros añosos que durante su vida lo han dado todo por la Organización y por la Idea. Desafiamos a los retóricos, a los ampulosos, a que demuestren lo contrario.

La Organización ha hecho algo, poco, desde lo departamental o mediante SIA. Debido a esta insuficiencia, innúmeros compañeros han pasado por la humillación de la caridad, por la soledad con hambre y frío, no habiéndoles la solidaridad nuestra alcanzado. O las instituciones oficiales los han acogido bajo su techado, o han perecido cual perros viejos abandonados.

Saludamos con reconocimiento y emoción los raros casos que desmienten esta dolorosa afirmación que se nos escapa.

Plenos y Congresos diversas veces se han ocupado de solidaridad hacia nuestros viejos o inválidos, con un total negativo, o casi, de realizaciones. Inauguramos nosotros la Suscripción cuyo fracaso señalamos, para paliar, no para resolver la situación. Era una idea, un inicio de práctica, que podía servir de estímulo general para ulteriores soluciones. Varias FF. LL. y bastantes compañeros y grupos nos comprendieron y secundaron. La mayoría, cero. Para ésta, los compañeros necesitados e impedidos pueden hacerse un nudo en la cola.

A veces incluso se nos ha exigido, con lo cual la incomprensión ha subido de grado.

Hemos querido ayudar estrictamente a los compañeros indesmentibles, responsables, idealistas y actuantes caracterizados. No hemos pretendido organizar un sistema cual el de SIA, el de dar dinero al primero que pasa. Hemos probado de establecer la solidaridad de compañero a compañero, del que puede hacia el que no puede. Utilizar la estima, el verdadero compañerismo, como piedra de toque. Y hemos comprobado que hay en nuestro elemento riqueza de sentimientos, corazón, actos más que palabras. Y no descartamos a nadie. Que los fríos, los hoscos, los yomenfutistas, se descarten a sí mismos.

En los dos años y medio que llevamos impulsando la Suscripción, jamás ha sido ocasión de apurar el bolsillo de nadie. Han contribuído graciosamente quienes han podido y querido, estimando también la buena voluntad de los compañeros que, deseando dar, por restricción económica se han visto imposibilitados de hacerlo. Otros han existido que se las han ingeniado para aportar lotes incluso de 1.000 o 2.000 NF. que en momentos críticos nos han salvado de apuros.

La Organización consideró (solamente consideró) la Suscripción en el Congreso 1961 de Limoges. La Ponencia respectiva recomendaba la fusión de nuestro sistema solidario con la cuota de ayuda que el S. I. debe sacar del aumento de precio del sello confederal. Sin duda se hará la cosa; pero diez meses después, estamos como diez meses antes.

Y la Suscripción, hasta aquí bien soportada, palidece a la vista de todos. Es obra clara y sin merma, sin gastos inútiles; dinero macizo para una obra que debía ser maciza; expuesta a la consideración de todo el mundo para un éxito o para un fracaso. Y a éste se va, y al mismo recomendamos que no se vaya. Si la Organización en su versión oficial no toma parte, seamos los compañeros, sean los GG. artísticos, las FF. LL., SIA, quienes salvemos este tesoro de fraternidad que por desidia de 75 contra 25 se nos escapa de las manos.

Tal es nuestro aldabonazo de alarma. Y conste que no habrá otro.

Bandas gendarmas

LA contumaz incursión facciosa de las fuerzas armadas — vicecomodoros del aire ¡qué escoñazo !, etc. — en los negocios públicos de Argentina, como la que ya es solera de nuestro vino monseñor; convierte a los autores de esos atracos a la soberanía popular, de instrumentos defensivos de la norma que debieran ser, en herramientas defensivas de la libertad del hombre, por joquiera.

El maximifundio, el trust, la empresa de presa, el comercio tiburón, tienen en dichos cuartezones los guardaespaldas más solícitos.

De la España asiaguista de los pronunciamientos y las asonadas, se dijo que no era una nación que tenía un ejército, sino un ejército que tenía una nación o ínsula para su disfrute particular; y con billete de turismo pagado, para vacacionar jugando al parchís, en todas las estaciones, por termas y balnearios, casinos y ventas de aventar el pudor.

Los chacareros platenses, para descongelar la espermatorrea, que les tiene cortada el coco del comunismo, en vez de inalambrar sus pasturajes, gastan la pólvora en chimangos, y llaman en su socorro a las patotas bandereras y pistoleras, consumidoras del presupuesto, que corre con el gasto de sus gustos.

La riñeña rifleria de generalitos de plomo, fue siempre con la carroña de doctorcitos de crocán, la plaga cumbre de buena parte del Pentagonal Neohemisferio.

La continental independencia se debió priormente a los botones de hojalata de las guerreras de tales héroes, de cuento de Calleja y tabernarios muy asiduos. Una colonización se cambió por otra. Los nuevos epónimos y epigonos valían los viejos. Los recientes encomenderos indígenas no desindiaron a las Indias de occidente. Montaron su cocotesco harem en la selva virgen, como unos bizarros Pizarros, ex guardadores de porcalla. La descortesía de cumplimientos, que arrumbó Cortés, ahí anclaba. Cada barbudo sin estrenar Gillette, se adjudicó las once mil virtudes del romance de Santa Ursula. Llámense hectáreas. Llámense Marias santísimas. Planicióse el Ande. Y a tocar la quena o el pandero, se ha dicho. ¿Qué mejor modo de atabalarse en el amor? Mucho me quieres, moreno; pero, no me tumbas y le haces un rorro a tu rorra.

Las Constituciones, pues, continuaron sentadas entre nosotros sobre bayonetas; de las que se propalaba que sirven para todo, menos para enclavar en las mismas las posas; cruz que se come a besos el costal del fraile.

En la estrapada le sale a uno el lanzazo de Longinos por la umbilicalidad; haciéndonos cristos a los antípodas de la Pasión inclusive.

Aquella Revolución no movió de su tablero de ajedrez una sola ficha o cuadrícula del adoquinado; frentes de toril, con las que se empiedra el arroyo.

Hoy la plutocracia no tiene otras Nuestras Señoras del pilón, que esas culiparadas, que engorda en la Mancha de manga ancha el pote gallego gubernamental. Cofradías y clubs se financian con la gomita de bombonas del mamar de bruces. Las parcialerías políticas sestean a todo trapo y triporra.

Los sindicatos son Perúes y peras confitadas de los líderes, a que se hace senadores por la fuerza del millón; por el voto o bote de la macana y el pitcherazo de los granaderos, mano de obra del represor chorizo.

El patronato es el mejor cliente de esos feudales de avioneta, paracaidistas no más cadentes a la hora del cobro. Sólo hay paz industrial en las fábricas y bazares que cotizan. Esto no exime al obrero de contribuir al esplendor del gremio espúreo, con cuotas que lo disecan y se le arranca mediante el chantage de la cláusula de exclusión y retiro del carnet.

Los ejércitos son sindicanculatos de galonudos, no más útiles para la derrota de cocineras, que van a la plaza a la única provisión del macarel. Se los acalla con eso y con calderos de rancho como gasómetros. Bien. El rancho de la oficialidad son cartas del Focolare o de « Ambassadeurs ».

Los majos de oficio visten como tabladeras taconudas. Comen por un batallón. No se contentan con menos de 7 menúes al día. La siega del césped pubal es pareja. Hay bar, billar, jai-alai, capilla ,montecarlo, orfeón en las residencias de príncipes de estos millones de film.

Las repúblicas de mandanga no tienen otra base que ellos; y los de por todo programa de partido partirse el bollo y pegar la tranca. Cuatro maritornes, armadas de escobas, los pondrían de nasos en tierra, a brochonazo limpio.

Contra esa oposición del fregote y la papa de mondar ,no hay más sostén que el de los regimientos de soldados de bresca. Aspiradores de caldo contra aspiradoras polvosas. Vórtice del percal, envolviendo pantalón y pentatlón colorados.

Se ha de cuidar de que éstos luzcan lentejuela. Controlen el baile de chamizo. Procreen como el abadejo Si no, no hay Dios allá arriba. Ni amo de miles de reses en la fazenda, en que el mitayo suda como un bolí'o.

Hay que entregarle y prestacionar al entorche Bancos, seguro, retiros, becas, aguinaldo, avances, asistencia médico-farmacéutica, obstetricia o parteros, obituario, guardería infantil, hotel de etapas, colegiatura hipotecas de viento, chalet, automóvil, club feminal, sastre, comestible a medio costo, medallas, cruces, pensiones; cabal galardón.

Solamente así, mediante parches de bank-notes, los pandilleros de cadenada y el barretazo; los rebeldes sin causa, ni sustancia; y los chantagistas del « surpeuplage » de Moscú y de Peiping no se hacen dueños absolutos del cotarro y no monopolizan el parkage.

Angel SAMBLANCAT

No hay ninguna entidad de ayuda en el exilio comparable a la que a título de Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos hace 30 meses se viene manifestando. Ni un solo céntimo de los que se reciben se queda por el camino. No hay burocracia.

S.I.A.

El 22 de julio en Toulouse

Celebrará un Gran Festival en Toulouse en el Palais des Sports, place Dupuy, a las tres de la tarde. En el mismo participarán los siguientes artistas :

Juan MONTIEL que, con más humor que nunca presentará a LES ALCARSONS, cuarteto vocal de renombre internacional.

La NIÑA DE LA CAROLINA (11 años) con sus canciones populares.

Juan RAMBLA, mago del acordeón.

José RIOS, canto mexicano.

Mary CARDO, canciones modernas.

Juanito MORENO y Diana JOSEP, baile popular.

Cuadro de jota con rondalla de guitarras y bandurrias. Bailadores : ZAPATA y X. Cantador : Emilio ALCALA.

En números sucesivos daremos el nombre de los artistas que completarán el Programa.

Quedan invitados cordialmente los adherentes, simpatizantes y antifascistas en general.

CRONICA EXPRES

Zapatos viejos

LLEGA al portal un parroquiano con unos zapatos en malas condiciones para que el zapatero los componga. El zapatero lee el periódico y no hace caso del cliente, al que ya conoce.

— Máximo, hombre, un grillo es un grillo y se le escucha.

Máximo mira al parroquiano por encima de las antiparras y vuelve a la lectura.

— Si compro calzado nuevo, tengo el inconveniente de estrenarlo, sobre lo poco que el retiro presta, además de que mis pies planos son difíciles.

Mirada fulminante del zapatero.

— En fin, si no tienen compostura los llevaré así, antes que andar con babuchas, que no parece bien a un jubilado.

La misma mirada del artesano, pero con recargo.

— Muy interesante debe ser lo que lees. Yo, cuando me quité de fumar, al mismo tiempo suprimí el gasto del periódico. Ninguno pide que a los jubilados nos aumenten la paga.

Máximo ha ido a hacer uso del martillo.

— Desde la última compostura, amigo Máximo, a pesar de la advertencia de que era la última, con vergüenza los traigo por no haber otro remedio. Tal ocurre con la chaqueta negra, que me toman de empeño cerrando los ojos para no verla.

El relato ha ganado algún terreno con el zapatero, quien desenvolviendo el paquete contempla los zapatos en la mesilla sin posible arreglo.

— Diga usted, ¿qué hacemos aquí? Nada, lo que se dice nada. Estaba leyendo las huelgas generalizadas en España, que han puesto en grave aprieto a Franco, y aún no escampa. Las cañas se han vuelto lanzas, a lo que parece. Como para que diga el caudillo « con la Iglesia hemos tropezado ». Malo... mal tropezón. La Iglesia y Franco pueden venir a un acuerdo, pero las relaciones, desde luego, no serán las mismas. Las zorrerías diplomáticas serán aprovechadas por ambas partes; sin embargo a Pla y Deniel, Franco, rencoroso por naturaleza, se la guarda. Fácil es que no diga misa por no poner los pies en la iglesia. ¡El que tantas veces entró bajo palio en las catedrales! ¡El erector del mausoleo a los caídos con el hambre del Pueblo, què quiere competir con el de Artemisa de Halicarnaso o Mausolo de Caria, por amor, siendo una de las maravillas del mundo! ¡El favorecedor del jubileo ecuménico de Barcelona, y que tanto aparato revistiera!... Ya se ve, falsedad todo, golpe de teatro... Sólo falta que se confirmen los temores de huelga de los campesinos andaluces. Lo cierto es que el régimen imperante se desmiga... ¿Sabe lo que le digo? Que con la situación de España ocurre lo que con sus zapatos, que no tiene arreglo.

PUYOL

CRONICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

FRANCO NO SUELTA PRENDA

UNIDAD Y ACCION

DECIAMOS que los acontecimientos de España tenían origen en una disputa de intereses ajenos a los intereses del Pueblo. El examen sereno de los hechos no podía llevarnos a otra conclusión. A pesar de la euforia que podía suscitar en espíritus ansiosos y esperanzados — pero no reflexivos ni observadores — la experiencia debía hacernos pensar que algo se tramaba entre bambalinas. La avalancha de huelgas « pacíficas », sincronizadas en ajustada mecánica de relojería — que no en explosiva volición de justiciera revuelta vindicativa — debía prestarse a reflexión. Las huelgas no eran como antes, no era « natural » la actitud de las autoridades, que se limitaban a « controlar » en evitación de desbordes. Tales desbordes, previsibles en un movimiento de verdadera esencia popular, no se produjeron.

Los hechos están ahí. Sin réplica. Y su elocuencia sobrepasa la elocuencia de los deseos y de las intenciones. La dama de nuestras ilusiones no se conquista con suspiros ni con palabras de arrobado embeleso. Lo que cuenta es el ataque a la fortaleza.

El diario acontecer se califica o enjuicia según circunstancias o lugar en que se produce. Vemos en estos mismos días — en Italia — dos millones de campesinos en huelga y conflictos fabriles por todo el país, cuyo choque más violento se ha producido en Ceccano : varios huelguistas heridos, uno muerto. A diario hay reyertas entre Pueblo y fascistas y entre policía y Pueblo. No se habla de caída de régimen, de revolución en puerta ni de suposiciones aviesas o generosas. Apenas si se habló de la rebelión de Puerto Cabello, en una Venezuela agitada y turbulenta, cuyo reciente saldo sobrepasó las mil doscientas bajas...

En España la cifra máxima llegó a doscientos mil huelguistas. Apenas un puñado comparado a Italia. Y no se han registrado en España hechos violentos. Ni un gesto de los habituales — diríamos ingénitos — en la Guardia Civil.

Pero en cuanto a España todas las esperanzas parecían permitidas y se concebía la caída de Franco como corolario posible de las huelgas. La Prensa internacional se libró a la disección del régimen franquista, atacándolo por sus cuatro costados, como se hizo recientemente respecto al salazarismo. Prueba de la impopularidad en la que han caído Franco y Salazar.

Todo ha sido verborrea y toneladas de papel y tinta. Ataque efectivo contra Franco no se efectuó en ningún sitio. Tanto Franco como Salazar campean en lo alto de su cubil, con gesto de desafío. La solución está en manos de los propios iberos : en Portugal como en España. Pero no será solución la de los cabildeos políticos y diplomáticos. No la habrá — efectiva, caudal, duradera — si no cuenta en ella el Pueblo en unidad de acción, no de partido. Desde abajo. Siempre desde abajo unidad efectuada así, de manera auténtica, sólida, eficaz. Que unión o alianza de tipo político — con políticos de vocación o de oficio — siempre degenera en apetencias de poder.

EL TRONO Y EL ALTAR

Al parecer se confirman nuestras suposiciones de que todo tuvo su origen en un forcejeo entre los de arriba para hallar una solución inmediata para la sucesión de Franco, aportando sangre joven y un trono para España.

Coincidiendo con esta opinión, Morvan Lebesque dice en « Le Canard Enchaîné », semanario inconformista parisino : « ¡Ingrato !... ¿Es que ignoras el bello porvenir que te espera? Tendrás a ese príncipe que acaba de casarse en Atenas, con el embeleso y la satisfacción de nuestras costureritas. Sí, ese joven piadoso, con aires de tonto, que el Caudillo educó en sus escuelas, preparándole para que realice tu felicidad. Verdaderamente no faltaba más que él para completar el cuadro : reunir el trono y el altar, retrotraer España definitivamente hacia el pasado. »

Estos días se refiere la Prensa a los sectores que se disputan la sucesión. Además de los pactos sin impacto a que aludíamos la semana pasada, aparecen en escena los tradicionalistas de todo pelaje y los revoltosos e iracundos falangistas lanzándose a una guerra de manifiestos. Entre éstos destacamos uno que afirma : «El Opus Dei gobierna en España y pretende implantar una monarquía liberal .» Parece ser que hemos calculado justo desde aquí.

Otro manifiesto invita al Pueblo a conmemorar el aniversario de la victoria, para «reclamar el Poder para Falange». Hubo desfile de tropas, armamento, Guardia Civil, etc. Aramburo, jefe falangista, gobernador de Madrid, desaconsejó el desfile de las escuadras falangistas que estaban preparadas para el caso.

Ullastres, en su discurso de Barcelona atacó con virulencia a los « monárquicos progresistas ». Jesús Suevos, en un editorial de « Arriba » dice que « no hay duda de que sea necesario que los católicos ataquen al capitalismo y al amoralismo burgués. Pero que lo hagan a partir de los postulados de Cristo y no de los preceptos de Rousseau o de Marx. Sean cuales sean las sotanas o los escapularios que ostenten los hay que, tal vez sin darse cuenta exactamente de lo que hacen, y predican lo contrario de lo que deben. »

Todo este desconcierto acredita la descomposición del régimen franquista, pero no es suficiente para destronar a Franco, porque todos temen la revolución como derivativo de un intento de fuerza. No puede desearla el « refugiado » Gil Robles, miembro del Consejo privado de don Juan de Borbón.

UNA COSA ES PROMETER...

Franco se apoderó de los atríbutos de mando mediante maniobras de gallego raposo y advertido. En el grupo de generales promotores de la rebelión Franco es « uno más », no el jefe ni el elegido. Aprovechando un hábil escamoteo, obra de su hermano Nicolás, logra Paco « el ferrolano » intitularse jefe del Estado español. Vence una serie de conflictos, oposiciones y forcejeos. Su triunfo se cimenta en promesas repartidas entre fracciones desacordes entre sí. Cada una obtiene ciertas prerrogativas. Hay también destituciones. Y detenciones, como ocurrió a ciertos prestigiosos miembros de Falange. Probablemente hubo también muertos. Ha planeado la duda ante el trágico fin de algunos generales.

Entre las promesas de Franco cuenta en peso de oro la de proceder a la restauración monárquica. Es la que se ha puesto en juego estas semanas. Una de las fracciones monárquicas — apoyada por la Iglesia — reclamaba su cumplimiento en favor de Juan Carlos. El momento era oportuno y simbólico, aprovechando el casamiento del príncipe de Asturias con Sofía de Grecia. Las huelgas comienzan en su principado apoyadas por la mismísima Iglesia.

El fracaso del intento monárquico evidencia que las fuerzas antagónicas se equivalen. Aparte del conde de Barcelona, tal vez no muy conforme, se halla la rama carlista, que puja por Carlos Hugo, actualmente ciudadano francés y ex combatiente en Argelia. El cuco de Franco ha cuidado de mantener y azuzar la discordia prometiendo a unos y a otros su padrinazgo.

La nueva pareja real, carente de la « Real-idad » de su trono fue a Roma « para ver al padre santo ». Se convirtió al catolicismo Sofía la griega. Se habrá hablado de algo más que de religión. Al parecer, en España la Iglesia ha dejado en suspenso su intento simulado o confeso. Puede que el Papa use una carta más decisiva y menos peligrosa que la de las huelgas.

REUNION DE PASTORES...

En la reunión de Munich se hallaban Salvador de Madariaga, Llopis, Arrate, Ridruejo, Gil Robles, Miralles, etc... ; un buen ramillete del futuro político español. Confiamos en que Llopis desmienta a Gil Robles (en verdad no confiamos en nada) en cuanto a lo que éste último expone de los acuerdos puestos sobre el tapete (¿aprobados?). Dice Gil Robles : (« Le Monde », 12-6-62) : « En Munich se estableció una entente sobre las bases siguientes : Proceso prudente de evolución y condena formal de toda violencia, incluso antes de que haya comenzado este proceso. Se trata de demostrar que en España es posible eludir el dilema en que se afirma el régimen : o el orden actual o el caos. Todos los delegados al congreso del Movimiento Europeo se afirmaron en que el recuerdo de la guerra civil no debe servir para alimentar los odios ni a mantener un espíritu de revancha, al contrario, debe servir de lección a fin de evitar todo lo que podría llevar hacia un nuevo fratricidio. Mi divisa — que comparten conmigo las fuerzas anticomunistas españolas — es la siguiente : Una evolución iniciada en su debido tiempo hará imposible la revolución. »

Con ser algo, no es todo. Aviso a las alianzas con freno. Continúa Gil Robles : « Se pudo evitar en Munich un escollo peligroso : la eterna discusión sobre la necesidad de una consulta electoral preliminar para determinar las futuras instituciones de España. La democratización podrá ser posterior, progresiva y prudente, aunque siempre sincera. »

Sí, sí. Ya lo sabemos. Hubo divergencias; no hay

(Pasa a la página 2)

Las huelgas de España en el marco de la prensa franquista

ES harto sabido que la oposición al régimen fascista se ha puesto de relieve en España en diversos lugares y circunstancias. La impopularidad del franquismo se ha manifestado, generalmente « soto voce », porque no ha habido manera de poderlo hacer de otro modo. No obstante, en casos aislados, de forma esporádica, ha habido acciones evidenciando disconformidad e inquina para todo lo relacionado con Franco y la Falange. Evidentemente, al tratarse de casos aislados habidos acá o acullá, se ha procurado echarle tierra encima, cubriéndolo la Prensa con la losa del silencio.

Las huelgas recientes, al tomar envergadura, al no ser posible silenciarlas en el ámbito del país, han constreñido a la Prensa a decir algo en relación a ellas. Evidentemente, usando de los acostumbrados tópicos peyorativos, según la costumbre franquista de presentar fantasmas augurando grandes males al país de no prevalecer el actual régimen de mordaza.

Ahora bien : lo que desespera, lo que pone los nervios en tensión, es comprobar el cinismo, la jesuítica mala fe, la mentira más vil y descocada que se prodiga en la Prensa hispana de nuestros días, sin que sea posible decirles públicamente lo que merecen; pero allí, en la propia España, en la propia tierra que pisan. Mala cosa tener que combatir los infundios del adversario y hacerlo a más de mil kilómetros de distancia. Si se enteran, como si no se enteran, es lo mismo... Ya es sabido que no hay peor sordo que el que no quiere oír...

Nada nuevo se les puede decir a quienes, desde el exilio evidencian como pueden la hostilidad al franquismo. Lo que se manifieste con referencia a cuanto allí exponen para justificar el régimen, a lo sumo tiende a corroborar lo que ellos piensan del mismo. Cabe también, al no poder hablar públicamente a los del Interior, dirigirnos a quienes se hallan en el extranjero por haber tenido que abandonar el propio país. Cabe también mostrarles, con pruebas, a los extranjeros susceptibles de interesarse por la vida social de España, lo que allí acontece.

Conocido es el estado de tormenta interna en que se debate actualmente la Iglesia en España. Al criterio tradicionalmente ultramontano a machamartillo, tan peculiar en el clero de nuestro país, se opone el sentir del sacerdocio *evolucionado;* el que comprende que el mundo marcha y no se puede, a estas alturas, tener una concepción de la vida de tipo medieval; considerar a la clase obrera, como cinsideraba la Iglesia a los siervos, haciendo causa común con los señores feudales...

Ya se sabe la actitud que la revista « Ecclesia » ha tomado al respecto de la acción reivindicadora de los trabajadores, justificando, dando su asentimiento a las huelgas habidas acá y acullá. Es evidente que a los portavoces del fascismo, o falangismo, más « enragés », les sienta mal que aun siendo de un modo tibio, lejos de toda estridencia verbal, se otorgue aquiescencia a toda esa corriente de descontento, con respecto al régimen, que se traduce en huelgas reivindicativas.

Siguen la tónica de las publicaciones más representativas, en tanto que órganos orientadores y defensores de todo lo que al régimen impera nte hace referencia, toda la cohorte de periódicos que ven la luz en provincias. Entre los que alcanzan categoría de « definidores » en punto a lo que son esencias del sistema en vigencia, destacan el semanario « El Español » y el diario « Pueblo ». Ambos desarrollan su coincidencia de pareceres contra todo aquello que lesiona la ortodoxia de los principios sustentados por la Falange en materia sindical. Evidencian su anhelo de que se ponga coto a cuanto pueda oponerse a su tan orquestado y fracasado sindicalismo «sui generis», que tiene su expresión en esa burda parodia de organización obrera que tiene su expresión en los llamados Sindicatos Verticales.

Ahora bien : obstinarse en cargarle sistemáticamente el mochuelo al comunismo de todo cuanto contra el régimen se piensa y se hace en España, resultaría, para los dueños de la situación presente, hacerse reos de una descomunal estpidez. Agrupaciones como Acción Católica Española y otras similares, es indudable que van a lo suyo, pero no puede el falangismo echar sobre ellas la *artillería pesada* de verborrea que contra el comunismo pone en juego. De ahí que al atacar a los aludidos organismos, usen un lenguaje abstruso, a base de circunloquios encaminados a dejar entrever lo que de inconfesable alienta en su interior.

En uno de los últimos números de « El Español », fecha 27 de mayo, se dice, aludiendo a la revista « Ecclesia » y a su posicoón actual en materia social : « En la divulgación y aplicación de determinadas enseñanzas y normas sociales han de tenerse siempre muy presentes las circunstancias concretas — tiempo, lugar, etc. — sobre las que una y otra inciden. Estas circunstancias son las que configuran el orden prudencial, ámbito propio de la ley ».

He aquí otro párrafo, tan deliberadamente confuso como el anterior :

« Hasta tal punto es obligada esta consideración, que si no se observa debidamente tan clara regla de conducta, hasta podría resultar que la aplicación que se hiciese de los principios no fuese la precedente y sus efectos gravemente perjudiciales y en algunas ocasiones incluso contrarios a lo que precisamente trata de tutelar y servir, en última instancia, la norma general. »

En suma, « El Español » aboga y se enfrenta con « Ecclesia » manteniendo las normas de « el orden pru-

FONTAURA

(Pasa a la página 2)

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue **Chevreul**
Choisy-le-Roi (Seine)

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE MUSÉE
3428

La peste ou le choléra ?

IL suffit de mettre en évidence quelques vérités pour s'apercevoir de l'immense travail qu'il y a à accomplir pour éduquer les masses et leur faire admettre des conceptions basées sur un élémentaire bon sens, bien qu'assez éloignées, souvent, de nos principes anarcho-syndicalistes.

Nous avons dit dans un éditorial du 1er février, intitulé : « Notre position : Ni de Gaulle, ni Salan ! » Quelques uns, qui ont l'épiderme délicat ne sont pas d'accord. C'est bien leur droit, mais ce qui nous paraît ridicule et déplacé c'est le besoin qu'ils éprouvent de mettre sur les plateaux d'une balance les qualités et défauts, supposées ou réels, des uns et des autres, tous aussi peu recommandables, pour déterminer le moins mauvais et l'adopter.

Nous refusons de tomber dans un tel travers, car il existe des dictateurs dénués de tout véritable sens moral, capables du pire; des ennemis nés de la société, et ceux-là notre devoir est de les dénoncer, de les neutraliser, de les empêcher de nuire par les moyens les plus appropriés, qui ne manquent pas.

Peut-on choisir entre deux maux incurables : Salan ou de Gaulle ? L'un et l'autre sont aussi néfastes, aussi préjudiciables au genre humain. La seule chose qui les différencie est que la chance n'a pas tourné pour eux du même côté. Peut-on reprocher à Salan d'avoir tiré le mauvais numéro ?

Entre de Gaulle, condamné à mort par Pétain pour sa fidélité à la « patrie envahie et meurtrie » et Salan, couvert d'opprobre pour avoir voulu garder l'« Algérie française », désir partagé par de Gaulle il y a très peu de temps, peut-on choisir ?

Peut-on choisir entre les ignobles crimes des mercenaires de l'O.A.S., la terre brulée qu'ils essaient de réaliser partout, et la terre brulée de Sétif, en 1945, avec le massacre de 45.000 individus ? Qui présidait à l'époque aux destinés de la France ? De Gaulle; qui a laissé pratiquer jusqu'à sept exécutions capitales par jour, parce que le titre « belligérant » était contesté aux révolutionnaires algériens de l'A.L.N. ? De Gaulle.

Non ! On ne peut pas choisir. Les deux antagonistes se valent. Ils sont aussi condamnables l'un que l'autre. On essaie une fois de plus d'égarer l'opinion. Le problème n'est pas là: Salan, de Gaulle, tous les colonels et mercenaires, sont les effets: la cause est le système capitaliste avec sa structure étatique, ses forces régressives et répressives parmi lesquelles se trouvent au premier rang l'Eglise et l'armée.

Quelqu'un a dit fort judicieusement, il y a longtemps déjà : « L'armée c'est l'école du crime ». Qui osera le contester, après la déclaration faite devant le tribunal militaire par l'exmercenaire, assassin d'un policier, récemment exécuté, qui a déclaré textuellement avoir accompli sur la victime « le coup classique de la sentinelle : ... coup de pied au jarret, ceinturer à la gorge, coup (de poignard) au cœur, accompagnant au poumon droit sur la personne ». Il a précisé : « C'est exactement le réglement, ce que j'ai fait... Je suis soldat. On m'a appris à tuer, j'ai travaillé sur des mannequins ».

Oui ! C'est ça l'armée: « un beau métier », comme l'indique sur la correspondance postale une propagande malsaine.

La force n'a qu'un but : primer le droit; comme l'armée est l'expression de cette force on voit quelle peut-être la mentalité de ses animateurs. Aucun gouvernement n'est susceptible de satisfaire nos légitimes aspirations; à plus forte raison quand il a à sa tête un général qui détient le pouvoir personnel.

Les camps de concentration et les prisons regorgeant d'individus dont le seul délit est de ne pas penser comme le maitre; les tortures, les massacres, tels sont les méfaits que l'histoire impute déjà officiellement au régime de de Gaulle; à sa Ve République.

Il est bien regrettable, inadmissible même que des gens qui se réclament de l'AIT puissent envisager la neutralité ou un soutien, même conditionnel envers un tel régime; c'est pourtant le cas.

Pour nous, plus que jamais : « Ni Salan, ni de Gaulle ! » Pour le premier, il n'existe évidemment pas de problème; mais on essaie pour le second, de créer la confusion, de le « dédouaner » en le faisant passer pour moins mauvais que l'autre.

Nous ne pouvons admettre pareille hypocrisie et parviendrons sans doute à le situer à sa vraie place en posant aux Français — qui, on le sait, ont la mémoire courte — ainsi qu'à tous ceux que le sujet intéresse au premier chef, une simple question :

Nous dévoilant ainsi sa véritable mentalité, toutes ses possibilités, sur la pression du plus infect individu respirant actuellement sur la planète : Qui a interdit la presse de nos camarades Espagnols en exil ?

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 199 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 28 Juin 1962

SUS A L'ATHEISME

Dans « Le Monde », sans doute le quotidien le plus objectif que nous ayons en France, et aussi celui dans lequel on trouve le maximum d'informations, on put lire ceci le 17 mai à la rubrique « Nouvelles religieuses » et sous le titre « L'Athéisme » :

«Les journées d'étude des Informations Catholiques Internationales se tiendront à l'UNESCO, 125, avenue de Suffren, les 19 et 20 mai, sur le thème « L'Athéisme ». Il faut commencer par prendre l'incroyance au sérieux. C'est sur les voies de l'incroyance que l'Eglise doit aujourd'hui faire rencontrer le Christ aux hommes. Fidèle à sa vocation essentiellement missionnaire, la grande revue catholique entend faire réfléchir ses lecteurs sur ce qui lui semble le problème numéro 1 de l'Eglise et du monde d'aujourd'hui. »

Bon, réfléchissez, lecteurs des Informations Catholiques Internationales, réfléchissez et prenez l'incroyance au sérieux, ce que n'ont pas toujours fait vos correligionnaires.

Réfléchissez, regardez autour de vous et partez d'un pied alerte sur les voies de l'incroyance afin de faire rencontrer le Christ aux hommes ! Mais prenez vos précautions, munissez-vous de tout ce qu'il faut pour camper, et prenez des vivres de réserve, car la route sera longue, très longue, et le carrefour de la rencontre est encore loin, bien loin. Et même, si l'on peut dire, il s'éloigne de plus en plus, quoique très lentement, ce lieu prédestiné !

Réfléchissez encore, et armez-vous aussi de courage, de beaucoup de courage, car c'est une tâche terriblement ardue celle que vous allez entreprendre. Pensez-donc, essayer de montrer aux autres ce que vous n'avez jamais vu vous-mêmes, ce que personne peut-être n'a jamais vu, ce qui n'a sans doute jamais existé. Et là, croyez bien que je ne confonds pas le Père avec le Fils, car, s'agissant du Père, je ne dirais pas peut-être...

Enfin, réfléchissez encore un peu et dites-vous que, contrairement à ce que l'on veut vous faire croire, cela n'est pas le problème numéro 1 du monde d'aujourd'hui.

Hélas, non, il y en a d'autres avant celui-là, beaucoup d'autres, dont ceux qui vous dirigent ou vous inspirent n'ont pas l'air de se soucier beaucoup. Faut-il vous en citer quelques-uns ?

Il y a d'abord la paix à faire en Algérie et ailleurs; « le droit des gens » à reconnaitre et à respecter, un peu partout dans le monde; l'oppression spirituelle et matérielle des Eglises et des Etats sur des millions d'hommes abusés et divisés; la faim et la hantise du lendemain qui est le lot de la plus grande partie de l'humanité. Il y a encore des problèmes de liberté, d'égalité, de fraternité, de distribution et de production, etc.

Il y en a, oui, des problèmes avant le vôtre, ô combien !

La plupart cependant sont des problèmes matériels, je vous l'accorde, et je sais que vous êtes surtout préoccupés du spirituel. Mais tout de même, les problèmes matériels sont les plus pressants, et ce sont ceux-là dont il faut s'occuper tout de suite.

L'homme existe d'abord, et pense ensuite quoique vous puissiez croire... et vouloir persuader les autres de croire.

Au surplus, oserai-je le dire, vos chefs spirituels, quels qu'ils soient, n'ont pas tellement pour habitude de négliger le temporel, surtout en ce qui les concerne personnellement. Et à ce point de vue, pour eux, il s'agit bien, peut-être, en effet, du problème numéro 1.

J. B.

GRAINE DE VIOLENCE OU D'ESPOIR

Que de questions vous vous posez, messieurs les moralisateurs, questions qui restent d'ailleurs bien souvent sans réponse valable, au sujet de cette jeunesse actuelle, jeunesse que vous qualifiez de maudite ou de «fin de siècle», jeunesse violente, désespérée, véhémente dans ses manifestations de joie ou de colère, jeunesse qui vous échappe et vous dépasse.

Vous ne la comprenez pas, et pourtant elle est à votre image, à l'image du monde, de la société que vous avez créée et que vous nous léguez. Triste héritage qui laisse peu d'espoir ! Où que nous nous dirigions, nous ne trouvons que chantage, calomnie, manœuvres mensongères destinées à exploiter la masse, à tirer le plus de profits possible de cette foule aveugle laissée volontairement dans l'ignorance.

Il nous faut lutter pour vivre, d'une lutte âpre, sauvage, sans limite. Dès que les yeux de l'adolescent s'ouvrent au monde, la première constatation qui lui est donnée de faire, c'est que pour subsister, pour jouir d'un semblant de liberté, pour atteindre un bonheur précaire, il lui faudra être l'exploiteur de ses semblables. La leçon est dure, mais rassurez-vous bien retenue. Vos rejetons sont dignes de leurs pères et prêts à marcher sur leurs traces.

Seulement, Messieurs, cette agréable perspective de continuité dans l'effort d'avilissement de la pensée humaine, vous n'aurez pas la joie de vous en repaitre longtemps encore. La dose a été trop forte, l'assommoir mal dissimulé. Sous vos figures d'anges, ces jeunes esprits ont su discerner les traits hideux de la grande faux. L'esprit cocardier et revanchard se perd, cela n'est plus d'époque et l'amour de la patrie est une vieille chose qui a perdu sa jeunesse au lendemain d'une certaine année 1945. Ils n'ont plus envie de jouer aux quilles, même si elles portent de petits drapeaux.

Cette jeunesse que vous reniez et qui a pris goût à votre violence forcenée, a soif de paix, d'une paix qui ne vous devrait rien. Oui, je sais, vous allez me rétorquer qu'ils violentent, chapardent, tuent et dépravent au mépris de toute loi et de toute convention, que ce ne sont plus que des bêtes malfaisantes qu'il faut remettre dans le droit chemin à coups de schalague. Mais sachez, que s'ils agissent ainsi, c'est parce qu'ils ont peur, peur de l'avenir, peur d'une vie qui risque d'être sans lendemain, peur d'avoir à aller un jour, contre leur gré, au devant d'ennemis qui ne seront pas les leur, un fusil sur l'épaule et un faire-part vierge dans la poche.

Comme vous, comme moi, ils ont une mémoire, ils sont curieux et intelligents. L'histoire les intéresse, et, qu'y ont-ils trouvé ; deux mille ans de passion provoquées et déchainées par votre Volonté, deux mille ans de meurtres et de tueries. Que de morts derrière eux, que de sang et de misère. Leurs ainés, avec un peu de chance, ont vu deux guerres, pourquoi en seraient-ils dispensés, rien ne les autorise à y croire, et ils en sont conscients, la croyance aux miracles est morte avec l'avènement de la sciencie moderne. Ils savent ces jeunes hommes, que quand les revendications ouvrières deviennent trop gênantes, la natalité trop envahissante et que l'économie capitaliste, qu'elle soit monopoliste ou étatiste entre en période de crise, un conflit, qui à notre époque ne peut être que mondial, arrange bien des choses.

Aussi n'ont-ils plus qu'un désir, vivre avec le maximum d'intensité cette vie précaire qui leur est laissée et oublier, s'oublier eux-mêmes, oublier qu'ils sont des hommes, des êtres de chair et de sang, capable d'aimer et de souffrir, et qui refusent de n'être plus que matière à statistique.

Cet égarement n'aura qu'un temps, un matin, ils se réveilleront, décillés, la bouche amère et le regard dur, l'esprit vide et le cœur sec. Ils seront seuls face à leur destin limité et leur peur sera toujours là, insidieuse. Alors peut-être sombreront-ils dans une facile petite vie bourgeoise, fade et médiocre. Pour ne plus voir le danger, ils feront comme l'autruche et s'enfouiront la tête dans le sable, pour faire taire leur conscience, ils crieront Vive la la France, Vive Machin, qu'il soit grand ou petit, et épingleront les trois couleurs à leur revers les jours de fiesta nationale.

Mas attention, Messieurs les grands Orateurs, qu'au réveil de leur égarement la lucidité soit leur lot, et que la colère ne les prenne, vos grandes gueules et vos grands gestes ne les impressionneront plus. Libérés moralement des servitudes que vous leur imposez, ils feront souffler un vent révolutionnaire et émancipateur qui balaiera vos institutions bancales, et contre nature pour instaurer définitivement, mondialement, une vraie société libre et fraternelle, crée par les travailleurs et pour les travailleurs.

Fait le 13 mai 1962.

CHOQUET, Claude

LA CAUSE DES CAUSES

Nous entendons les hommes, à chaque pas, quand les difficultés sociales se multiplient, gemir ! « Quelles difficultés que d'organiser une société ! Et soucieux ils s'en vont après avoir mêlé leur peine, plus soulagés et moins impatients.

Pourtant, d'où naissent les difficultés ?

— Est-ce de la disparité des caractères ? Non, les exemples abondent de milliers d'hommes ayant vécu en harmonie là où la lutte pour le « Revenu » cessait.

— Est-ce des différences d'aptitudes entre les uns et les autres ? Non, chaque fois que des hommes se sont assemblés pour œuvrer ensemble à une œuvre désintéressée, c'est-à-dire, non rétribuée les kiboutz, par exemple — on voit les moins aptes se réjouir de la qualité des plus aptes, des plus habiles... : alors ?

Eh bien, les difficultés ne naissent pas des inégalités naturelles entre les individus, mais du fait qu'ayant établi, fondé des sociétés sur le principe de la concurrence, de la lutte pour la conquête du sol, de la monnaie et du pouvoir, ils ont créé par là une situation discordante, embrouillée, inégale entre les individus. Il en résulte que toutes les activités s'entrechoquent et se persécutent autour de la conquête du Revenu, de la Valeur financière : c'est la lutte pour la vie, c'est la guerre sociale ! Aussi longtemps que les productions furent rares, que les moyens de consommation se réduisaient à un strict minimum, les convives étant trop nombreux autour d'une table dégarnie, on pouvait admettre que l'instinct de conservation et l'égoïsme pouvaient égarer les hommes et les pousser à une lutte concurrentielle atroce, mais aujourd'hui ?

Alors que l'abondance règne, et que les maitres eux-mêmes s'inquiètent d'une surproduction irréversible, quelles sont les causes qui maintiennent une lutte concurrentielle inutile entre les hommes ?

Quelle est la cause première de ce désordre et de ces luttes inutiles ?

La quantité des bien et des services est telle que leur Vente ne parvient pas à épuiser leur nombre et leurs stocks. Les possibilités sont telles qu'après une prise au tas organisée sous la forme d'une distribution gratuite, il resterait une montagne de richesses qui pourraient être exportées vers les pays sous-développés.

Cette cause ? C'est le Revenu sous la forme de « Profits, de Salaires et de Rentes ».

C'est elle qui exaspère les mauvais instincts de l'homme, qui fait surgir entre les inégalités naturelles, des heurts, des compétitions que l'Abondance des biens et des services ne justifie plus : je mets qui que ce soit au défi de prouver le contraire !

La force, la colère, l'envie, l'ambition, la ruse, le vol et le crime, deviennent, du fait des luttes quotidiennes pour la conquête du Revenu, les éléments dominants de la vie sociale.

A quoi bon en appeler hypocritement à la morale, à la vertu, au dévouement, au renoncement des individus... quand tout sollicite la mise en œuvre des mauvais instincts acquis et développés par des millénaires de civilisations où la force a toujours primé le droit ?

Il y a de beaux exemples, certes d'individus naturellement doués de volonté, qui savent échapper aux tentations financières, à la corruption; leur petit nombre démontre l'impossibilité générale de créer un monde harmonieux sur la valeur financière. L'exemple le plus typique de notre époque est la tragique odyssée de l'Algérie ensanglantée par l'âpreté de colons insatiables et de sociétés capitalistes qui sacrifieraient sans remords neuf millions d'arabes à leurs spéculations pétrolifères.

Si l'on veut que les ambitions et les appétits se moralisent en se soumettant à la solidarité sociale, il faut abolir la Cause de la dégradation générale.

Cette cause, ce sont « les profits, les salaires et les rentes », la possibilité de spéculer et d'écraser son prochain pour lui ravir ses moyens d'existence. Il nous faut donc organiser la dictature sur les choses pour sauver la liberté individuelle, établir l'égalité économique.

Il n'y a pas, il ne peut y avoir de « part entière » en dehors de la gratuité des devoirs et des droits.

Les animaux féroces ne se battent pas entre eux quand l'abondance de leur chasse leur épargne de se disputer les victimes. L'homme, cet animal intellectuel, serait-il plus bête que ces animaux, dits inférieurs, puisqu'il dispute à ses semblables la possession des choses dont *l'abondance* réalisée et réalisable permet à tous de satisfaire tous leurs besoins physiques, organiques, matériels et moraux, et d'assurer par là, la sécurité générale de l'espèce.

Si le syndicalisme prenait conscience de ces faits, si ses militants ne se corrompaient pas dans les sentines de la jungle capitaliste, son influence deviendrait rapidement l'espérance d'un monde égaré mais toujours prêt à servir son besoin de paix et de fraternité.

J. B.

> Toute forme d'autorité est dégradante, pour celui qui l'exerce comme pour celui qui la subit.
>
> OSCAR WILLDE

LE CARCAN

L'Etat, en tant que puissance, ne peut travailler à la libération de l'homme. Que le régime de l'Etat soit la monarchie, la république ou la dictature, subsiste toujours l'oppression au seul bénéfice de ceux qui, sous une étiquette différente, détiennent le pouvoir. Comment admettre que ces répresentants du capitalisme puissent apporter le bien être aux peuples et les acheminer vers la liberté, ce qui serait à l'opposé des intérêts qu'ils défendent ?

Tous les représentant de partis politiques jouent une comédie que seuls les électeurs prennent au sérieux. En passionnant les débats sur des questions secondaires, nationales, on autorise les divisions et les haines. Ce qui permet de maintenir les peuples sous l'oppression et la servitude. Aucun Etat ne travaille pour la liberté de l'homme. Tous ne font que reconduire le maintien d'un esclavage déguisé.

La conquête de l'Etat, pour mettre aux leviers de commande des équipes d'hommes sincères et dévoués aux peuples, se traduirait par le maintien des servitudes. Quand un fruit est pourri, il faut s'en débarasser, il ne peut que contaminer les fruits qui rentreraient en contact avec lui. L'Etat a perverti par l'école, la littérature, la presse, la radio, tout ce que l'homme sujet-esclave pouvait enregistrer. Les cerveaux sont viciés et la notion de la liberté se confond avec la servitude.

Toute vérité est falsifiée au bénéfice du maintien de l'oppression ; l'étendue du mensonge, de l'hypocrisie, de la violence, garantissent aux maitres du capitalisme et des Etats, l'assurance du pouvoir. Ceux-ci peuvent se permettre toute arrogance et jouer du mépris et de la cravache. Le peuple, le travailleur, le soldat, sans dignité, se courbent sous le joug des représentants du capitalisme et sont impuissants, dans les temps présents, à faire barrage à l'oppression. Ce n'est que par un militantisme permanent, proclamant, sans cesse, la vérité, la nécessité de la fraternité, que les hommes s'affranchiront et se libèreront, peu a peu, du pouvoir des Etats et du capitalisme.

Car la révolution à faire, il faut la faire, en premier, en soi. Ce n'est qu'en se libérant, soi-même, de tous les jougs, de toutes les servitudes, de toute soumission aux Etats, que la révolution s'accomplira, d'abord chez l'individu, puis, par l'exemple, apportera liberté et bonheur aux contacts, propagande, à d'autres hommes. En matière de libération, il n'y a pas de petites victoires ; tout homme qui arrive à mépriser le pouvoir et la violence devient une force de la véritable révolution, celle qui hommes. Aucun Etat ne peut plus prétendre à l'autorité, quand une majorité de sujets ne fait que le mépriser.

René VILLARD

LA CHARTE DU SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE (1)

Le syndicalisme dans la période prérévolutionnaire

Considérant que, dans la période prérévolutionnaire, le rôle du syndicalisme est de dresser une opposition constante aux forces capitalistes, de diminuer le pouvoir patronal en augmentant celui du syndicat, le Congrès estime que ces résultats ne peuvent être obtenus que par l'introduction du contrôle syndical dans les entreprises capitalistes, par la création des comités et des conseils d'ateliers, d'usines, de bureaux, de chantiers, de gares, de ports, de fermes ou d'exploitations agricoles dans tous les domaines de la production.

En même temps que sera menée à bien la besogne de documentation d'éducation technique et professionnelle, en vue de la réorganisation sociale, sera enfin réalisé, dans les meilleures conditions, l'apprentissage de classe de la gestion.

En indiquant que les syndicats constitueront les cadres de la société nouvelle, le Congrès déclare qu'en ouvrant l'accès du syndicat aux techniciens et aux savants, ceux-ci s'y trouveront placés sur un pied de complète égalité avec les autres travailleurs.

C'est de la collaboratoon intelligente et amicale de tous ces éléments que surgira le véritable Conseil économique du travail, qui aura pour mission de poursuivre le travail de préparation à la gestion des moyens de production, d'échange et de répartition et aura à charge, sous la direction des Congrès, de chercher les moyens les meilleurs pour faire aboutir les revendications ouvrières.

Rapports du syndicalisme avec les autres forces révolutionnaires

Le Congrès affirme à nouveau que le syndicalisme doit vivre et se développer dans l'indépendance absolue, qu'il doit jouir de l'autonomie complète qui convient à son caractère de force essentielle de la révolution.

Par sa doctrine, ses buts, son action corporative et sociale, le syndicalisme s'affirme comme le seul mouvement de classe des travailleurs. Il est capable de réaliser, par lui-même, aux différents stades de l'évolution humaine, aussi bien le communisme organisé que le communisme libre.

Cela implique qu'il ne peut concourir à la poursuite des objectifs politiques affirmés par les partis et qu'il ne peut lier son action à la leur. L'affirmation sans cesse plus nette des buts poursuivis par les autres confédérations syndicales et leurs partis, oblige la C.N.T. à répudier toutes alliances avec ces forces sur le terrain révolutionnaire.

En effet, s'il est encore possible de réunir dans une action corporative commune toutes les forces ouvrières groupées dans les diverses confédérations syndicales, il est indéniable que toute conjugaison de ces mêmes forces pour une lutte révolutionnaire apparait inutile et vaine, en raison de l'opposition fondamentale des buts que se sont assignés les diverses fractions du syndicalisme.

De toute évidence, cette incompatibilité d'action révolutionnaire s'étend « a fortiori » aux ententes avec les partis politiques ouvriers qui, tous, sans exception, veulent — et c'est leur raison d'être — instaurer un Etat politique dont ils auraient la direction, Etat dont le syndicalisme révolutionnaire proclame la nocivité et nie la nécessité.

En conséquence, le Congrès déclare que la C.N.T. ne peut unir ses efforts à ceux des autres confédérations syndicales que sur le terrain de l'action quotidienne.

Il est d'ailleurs persuadé que l'unité de toutes les forces révolutionnaires se réalisera sur le terrain de classe, dans la phase décisive de destruction de l'Etat bourgeois et du capitalisme pour se continuer dans la période constructive, qu'elle se scellera par l'entrée de tous les travailleurs dans leur groupement naturel : le syndicat, organe complet de production, d'administration et de défense d'une société reposant exclusivement sur le travail, sa répartition, son échange, de la base au faite de son édifice.

(A suivre.)

(1) Voir «C. S.», nº 191.

TRIBUNE LIBRE

(Les textes publiés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leur auteur.)

QU'EST-CE QU'ON CHERCHE ?

C'est avec regret que j'interviens parce qu'il me semble que l'on donne de l'ampleur à un sujet qu'il faudrait discuter chez nous plutôt que sur la première page du journal, mais étant, peut-être, un de ces «camarades politiciens introduits dans nos « comités responsables » au dire du camarade Vidal, je ne vois pas comment faire autrement.

Le fait est-il que autant il est d'accord avec LE COMBAT SYNDICALISTE autant je suis en désaccord avec l'opinion qu'il a de la F. L. de Paris. Il est faux, tout à fait faux, la division qui, d'après lui, se manifeste au cours de nos réunions, et je doute même qu'il puisse avoir une F. L., où la division d'autrefois soit effacée comme est-elle dans la nôtre. Les militants, les vieux militants comme Vidal, savent tous que nos réunions sont classiques par leurs opinions contradictoires et traduit la diversité des points de vue par un état de division cache mal un vilain désir auquel je m'abstiens de lui donner un nom.

Il se trompe horriblement quand il dit que dans ses accords, notre congrès ne parle pas de collaboration politique. Pardi. A-t-il pris l'accord de créer ce front antifasciste, oui ou non ? S'il n'a pas été réalisé, tant mieux pour Vidal, car il n'aura pas à se plaindre d'une collaboration politique, mais enfin, qu'appelle-t-on collaboration politique ? Qu'est-ce qu'on entend par alliance syndicale ? De quoi exactement se plaint-on ?

L'auteur de l'article signé Vidal connait mal et les accords de l'Organisation et les données de notre problème. C'est clair comme le jour.

Alliance ? Les éditoriaux du COMBAT ? Nous pourrions écrire et ce serait long : « Nous sommes aussi enchainés après la libération de 1945 qu'avant ». « De Gaulle égal à Salan ». Bravo pour COMBAT. Peut-on me dire combien de numéros ont-été tirés pendant l'occupation allemande ? Peut-être est-il d'accord avec moi, le camarade Vidal, si je dis que Salan égal à Franco. Je ne suis ni partisan de de Gaulle, ni de Salan et surtout pas franquiste; il me suffit d'être réfugié et de respecter l'hospitalité qu'on me donne, mais, si par hasard il ne partageait pas mon opinion, ce qui pourrait arriver, car il est d'accord avec COMBAT, j'ai une question à lui poser. Avait-il beaucoup d'espoir d'aller trop souvent à Ste-Marthe si Salan aurait pris la place de de Gaule ? Quand on voit de propos semblables sur un journal, avouons-le, il faut se demander s'il ne manque pas une visse sur la tête de quelqu'un.

Que le camarade Vidal ne soit pas d'accord avec l'alliance, c'est bien. Qu'il soit d'accord avec le COMBAT, c'est encore très bien; mais ce qui est moins bien c'est qu'il y a une quinzaine de jours à peine, il me disait de proposer à l'alliance la création d'un comité de défense des réfugiés, comme le suggérait un collaborateur d' Espoir », avec la participation de toutes les Organisations et le représentant du Gouvernement de la République. Il se sentait inquiet, car, à son age, c'est lui qui parle, il pourrait en avoir besoin. Il est bizarre, tout de même qu'il ne lui gêne pas la collaboration politique pour défendre ses intérêts personnels et qu'il soit si désastreux pour lui d'avoir recours aux travailleurs, à tous les travailleurs du monde, pour apporter un peu de soutien à ceux qui, loin de Paris, osent dire non à la misère et à Franco en se levant dignement.

J'apprécie l'intégrité dans les idées, la sincérité avec soi-même est pour l'homme quelque chose de très beau mais, pour ce qui est de l'article en question, détrompons-nous, il n'appartient à Vidal que sa signature.

MANUEL FABRA

(Le texte de l'auteur a été intégralement respecté.)

NOTE DE LA REDACTION

Calomnie : Fausse accusation qui blesse la réputation, l'honneur : la calomnie est l'arme des lâches.

(Extrait du « Nouveau Larousse Universel »)

Nous tenons à la disposition de Fabra (Manuel) deux documents qui lui permettront de situer exactement ce qu'il est. C'est calomnier que de contester à Vidal Fontanet la paternité de « Où va nous conduire la collaboration », et descendre encore plus bas en laissant entendre que nous en sommes les auteurs.

Les rédacteurs de la version française du COMBAT SYNDICALISTE ont en effet assez de courage, ils l'ont prouvé à de multiples reprises, pour dire ce qu'ils pensent sans recourir aux intermédiaires.

Nous répondrons, quant au fond, aux commentaires qu'a suscités notre éditorial « Le doigt dans l'engrenage », en d'autres circonstances, à notre convenance.

Le texte de Fabra se suffit largement, aujourd'hui. Il y a des gens qui n'ont pas besoin d'être aidés pour se noyer.

KLEPER

A Képler le sirvió de bien poco el medir los cielos, como reza el epitafio de su sepulcro, y el contar y catalogar estrellas, dándonos la ley de las órbitas elípticas de los astros y la de los radios vectores del padre Sol.

Ser, en una palabra, un hombre verdaderamente divino, ya que Dios al crear el timbal del mundo y la cebolla del geoide achatado por los dos polos que habitamos, no hizo otra cosa que construir geometría y mover más ladrillos y mampuesto de albañal que un albañil. *Plato Platonis inquiebat.*

Valiera más que se dedicara al copeo por su cuenta en una tasca; o que regentara un musicario con gabinetes en derredor, para solaz de los duos de bailarines.

Con una cueva adulamita o de empeños judíos, y un «meublé» de parejas afogaradas, no hubiera tenido que comer frío y dormir en un congelador hasta la muerte.

Los chelingos rectores de Charterhouse y de las Universidades americanas administran tripicallerías, y son dueños de lavandajes de chinos y contratistas de limpia de cristales por puertorricuras en los rascacielos de Manhatan. Y manjan como prefectos perfectos tan lindamente.

Pero, Képler, de tanto mirar p'arriba, no despegó los hocicos del suelo en su puñalera existencialidad.

No se enteró de que enseñar cosmonáutica, sin la base de un almacén de bacalao para atender al viver, no aprovecha de «rien».

Asinas lo entendió mi profesor de filosofía de la Universidad de Barcelona, reverendo Daurella, que enhebraba silogismos en su cátedra de Lógica funcional o fundacional; sin quitarles el ojo a los fardos de pesca salada de su despacho del Borne.

Képler fue mozo de café o garzón de delantal en un cabaret que plantó su padre, dejado a las cajas por la guerra.

Pero, como no mezclaba la negrura de su sudor con el recuelo que portaba en la bandeja, seguntes se murmuró que hacía una marquesona de los Madriles en una libandería con divanes y con espejos que montó en la calle de Alcalá, también este negocio le quebró al astrónomo.

Ya le tiraba el larga vista; la telecomunicación con la estratosfera. Y cultivando ciencias y artes, no se sale nunca de embarros y de los pies de la caballería.

Alemania, a la sazón, no daba de comer más que a las supermitras de Tréveris, de Maguncia y de Colonia; a los Mallenstein y rayos de la guerra, que fulminaban a su patria en un somier y se la cenaban viva, y a la patulea de príncipes y soberaniculos bragueteros, que andaban por el continente rocionando alcobas, y que de las carnitas del valkiriaje del Walhala se repartían fraternalmente los tajos.

Así a Képler apenas se le tiraban como a un perro las tabas de la res; y se le dejaban lamer los platos del festín.

Del mismo modo que hoy se ha de ser ranchero en Iowa o bodeguero en Pasadena, al lado de lector en Harward o en Princeton, para bufar una sopa de fideos calientes.

No mucho más suertudo era en Copenhague el otro sabio, su colega, Tyko o Tycho.

A Képler se le nombró maestro de matemáticas en Tubinga y en Graetz, en los estados satirios; con una buena dotación de lana, que nunca se le azotó.

Y tenía que vivir de horóscopos y de pronósticos, augurados a viejas ricas en estado de putrefacción; que necesitaban tres retretes en sus palacios, para evacuar los 30 metros de intestino relleno, que cargaban.

Protegieron también al desastrósofo los emperadores Rodolfo y Matías, que eran dos matatías. Esos mecenas, por arreglarles el calendario, llenándoselo de fiestas y saraos, le asignaron a nuestro Mariano Castillo 1.500 florines, a los que nunca les vio la flor.

Para echarle el lazo a algún poroto, se vio obligado Képler a hacerle almanaques al comercio, que se enriquecía con el malabar de las balanzas en Ratisbona.

Al morir este héroe del saber, a los 59 años, en 15 de noviembre de 1630, chupado por dos vejestorios con pretensiones nobiliarias, que lo apuraron como a una colilla, extenuándolo y exhaustivándolo, dejó por toda herencia 10 escudos falsos, dos camisas remendadas y los libros que no había tenido que empeñar o vender, para pagar el piso y la fonda.

A la fosa lo llevaron prematuramente el haber tenido que trabajar hasta de campesino, sin haber para ello fuerzas, y el proceso que por brujería se incoó en Sttutgart a su madre, reliquia de 75 años.

Tenía la buena señora un hijo que andaba por los extramundos como Pedro por su casa. Y esto bastó para que los propietarios de cochiqueras le imputaran que les daba mal de ojo la pobre anciana a los cerdos. Los verdugos del duque de Wurtemberg le aplicaron a la hechicera todo género de torturas, para arrancarle autoculumnias odiosas.

¡Cómo para subirse por los aires a caballo de una escoba y perderse por los espacios infinitos! Con razón. Al ex servidor de moco de moka, que no se bañaba en él, como Madame la Marquise antedicha en la leche que daba a popar a sus parroquianos, se le debían al palmar 25 mil marcos de cuadro, devengados desasnando burros y ni en paja perceptos.

ANGEL SAMBLANCAT

Derrumbamiento obligado

BARCELONA. — A las nueve de la mañana del día 16 se registró un derrumbamiento en unas viviendas en construcción, en la calle de Novell, números 47, 49 y 51, de la barriada de Sans. El derrumbamiento afectó la parte posterior de los tres cuerpos del edificio, cuyos seis pisos se vinieron abajo en medio de gran estruendo. Los cascotes cayeron sobre un solar inmediato, en el número 53 de la indicada calle, alcanzando a Francisco Sánchez Castillo, de 18 años, que sufre de heridas de pronóstico reservado. Se le trasladó al Hospital Clínico, donde quedó internado.

Los obreros, que se hallaban trabajando en la obra, se apercibieron de que algo anormal ocurría en ella y lograron ponerse a salvo sin que afortunadamente sufrieran daño alguno. El edificio, propiedad de don Miguel Rodríguez Campos, se hallaba en avanzada fase de realización y estaba destinado a la venta por pisos. Parece ser que el derrumbamiento se debe a la baja calidad de los materiales empleados, lo que se desprende del hecho de que hace pocos días el Ayuntamiento, tras una inspección, suspendió la ejecución de las obras por no ofrecer garantías lo construído, razón por la que los indicados obreros se ocupaban en trabajos accesorios en el exterior de la obra.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

ANTENA

MUJER ANIMOSA

MADRID. — La pintora María Dapena, de 30 años, fue detenida en Bilbao así como su marido, comunicó una fuente generalmente bien informada de Madrid.

María Dapena, cuyos padres y hermano fueron fusilados en San Sebastián durante la guerra civil por los republicanos, es conocida por sus opiniones socialistas.

Por otra parte, se anunció la detención, también en Bilbao, del crítico de arte Antonio Jiménez Pericas, colaborador en varias revistas artísticas españolas.

MAS DETENCIONES

MADRID. — Cuatro agitadores dos anarquistas y dos comunistas, fueron arrestados por la policía de Sabadell (Barcelona), notifican de fuentes seguras. Fueron capturados cuando incitaban a los obreros a declararse en huelga. Por otra parte, se sabe que 100 obreros fueron arrestados en Guipúzcoa durante las huelgas del mes de mayo.

FUERA DEL MERCADO

LA HAYA. — La asamblea nacional de Holanda ha adoptado por 88 votos contra 41 una moción presentada por el diputado socialista Goedhart a propósito de una eventual entrada de España en el Mercado Común. La moción estipula que los Países Bajos, al examinar las peticiones de admisión deben informarse si en los países candidatos existe un parlamento elegido de manera democrática, si el país concede toda su importancia a los derechos del hombre, si existe el derecho de organización sindical, y finalmente si existe el derecho de una oposición política leal. La moción aprobada mencionaba expresamente a España.

COMUNICADO

BRUSELAS. — Una protesta contra las sanciones aplicadas a ciertos participantes españoles en el Congreso internacional de Munich y también contra ciertas medidas que atañen a todo el pueblo español, fue elevada hoy por el Movimiento Europeo en un comunicado que se publicó en Bruselas.

Respecto a las diversas interpretaciones que se publicaron sobre la acogida que otorgó el Congreso a la resolución elaborada por la delegación española, el Movimiento Europeo recuerda que « si esta acogida fue calurosa, la moción no fue sin embargo, objeto de ningún voto, ni tampoco de ninguna otra resolución emanando de un consejo nacional del Movimiento». El reglamento sólo prevé, en efecto, un voto sobre las mociones de síntesis propuestas por la comisión de resoluciones.

LO QUE DICE MADARIAGA

LONDRES. — « Estoy asombrado por la declaración de don Juan, en la que afirma no tener ningún conocimiento sobre la reunión de la oposición española en Munich, ya que sé que Gil Robles había notificado al general Franco que viajaría a Munich para asistir a esa reunión. La misma notificación ha debido hacerse al pretendiente», declaró Salvador de Madariaga interrogado por teléfono en Oxford, donde desde su exilio desempeña importantes cargos universitarios.

El diplomático y escritor añadió : « La declaración del conde de Barcelona, si es exacta, es extremadamente grave. La monarquía sólo puede ser sostenida por los españoles si abre el camino a un régimen liberal. Por esta declaración, al contrario, el pretendiente « quemando las naves » con los liberales da preferencia al régimen totalitario de opresión que nosotros combatimos.»

EXCESO DE CONFIANZA O PERDIDA DE LA MEMORIA

BARCELONA. — En horas de noche la Caja de Ahorros de la plaza de la Sagrada Familia apareció con las puertas abiertas. Registrado el establecimiento, se vino en la cuenta de que en él no habían penetrado ladrones. Simplemente, el hombre de la llave se había olvidado de cerrar las puertas.

LA BOMBA

MADRID. — El día 13 de junio a un individuo le estalló un artefacto en la calle de Sagasta. El tal murió instantáneamente.

Dos días ha necesitado la policía para explicar a su manera el cariz del suceso. Manuel Eleuterio Llanez Benítez, ladrón, estafador y tarugista, ex pensionario de la Ley de Vagos y Maleantes, era, según la Dirección General de Seguridad, el portador y víctima de la explosión sagastiana. Pero ¿desde cuándo los silenciosos cacos emplean materiales de estruendo? En la muerte de la calle de Sagasta hay misterio.

SANCIONES POR LAS HUELGAS

OVIEDO (OPE). — Entre las sanciones impuestas con motivo de las huelgas mineras figura la de enviar a prestar servicio militar a los huelguistas de menos de 30 años. Los mineros de carbón estaban exentos de prestar dicho servicio en interés de la buena marcha de las hulleras y para favorecer la formación de personal especializado en los trabajos de fondo.

Por lo menos 1611 trabajadores de menos de 30 años, de los que han tomado parte en la huelga, han sido enviados de este modo a prestar servicio militar en Africa con recargo en el plazo de duración del mismo, es decir, por cinco años.

Hay no menos de 400 desterrados a distintos puntos y 93 presos en las cárceles de Oviedo y Gijón.

Los obreros mineros consideran que la propaganda comunista alrededor de estas huelgas daña a los trabajadores y afirman que los comunistas no han tenido parte en la preparación o en el desarrollo de las mismas.

DESPOBLACION FORESTAL

CANARIAS. — Hay repoblación forestal en los Rodeos, una de las laderas del Teide. E incendio atroz devorando millares de tiernos pinos en el lugar « Pico del Fraile ». No es el fraile quien se quedará sin pico.

SE DESMORONA

MORON DE LA FRONTERA. — Buena parte de la muralla del castillo de esta localidad se ha venido abajo, aplastando una serie de casuchas adosadas a dicho muro. Por fortuna no ha habido accidentes personales.

CENETISTAS PRESOS

BARCELONA. — A cargo de obreros se ha difundido una octavilla de la CNT invitando a una manifestación. Con tal motivo se practicaron cinco detenciones. Los obreros reclaman un salario mínimo de 170 pesetas.

FUERTEVENTURA

MADRID. — Ascienden ya a doce los confinados en la isla de Fuerteventura que va camino de constituir un clásico lugar de confinamiento como bajo el fascismo de Mussolini lo fueron las islas Lipari. Los últimos llegados a Fuerteventura son Ramón Gaspar, Mateo Poveda, Plaza, Jaime Moreno, Antonio Garrido y Gregorio García, todos ellos procedentes de Munich.

CIEN DETENIDOS DEL F. L. P.

PARIS, (OPE). — Benjamin Welles, corresponsal del « New York Times » en Madrid, se refiere a las bombas que estallaron en esta capital. Dice que los observadores se fijan en el hecho siguiente : las explosiones se han producido en edificios que tienen conexión con la Iglesia católica. La primera explosión — dice — se produjo en el antiguo palacio de la Nunciatura, donde está actualmente el Tribunal de la Rota, siendo también residencia del doctor Luis Alonso Muñoyerro, arzobispo de Sión y vicario general de las fuerzas armadas españolas.»

Las otras dos explosiones se produjeron en el Banco Popular que « está controlado — dice Mr. Welles — por la poderosa organización secular Opus Dei, cuyos miembros extremadamente disciplinados han ocupado en los últimos años grandes posiciones en el régimen español.»

El mismo corresponsal se refiere a las detenciones que ha practicado la policía en los medios del Frente de Liberación Popular, añadiendo que, según se informa en tales medios, la policía lleva detenidas más de cien personas de dicha organización desde el comienzo de las huelgas en el norte, el 7 de abril. Ultimamente — dice — la policía ha detenido a cuatro personas más. Se trata de la señorita Morán, abogado, y de los estudiantes en Derecho Urbano Pellón y Martín Montalvo.

¿NO HAY PRESOS POLITICOS?

PARIS. — Por intermedio de la Nunciatura de París, doña María Ramírez se ha dirigido a Juan 23 exponiendo la situación de su marido, por cuya libertad le ruega intervenga.

El caso es un ejemplo más de la hipocresía con que oficialmente se afirma que en España no hay presos políticos. Fabriciano Rogel Fidalgo, que así se llama el esposo de la implorante, fue preso en 1936, al estallar la sublevación, y por el hecho de profesar ideas republicanas ,permaneció en la prisión hasta 1939, o sea hasta que terminó la guerra civil: tres años.

Pero en 1940 volvió a ser encarcelado en la prisión de Burgos, donde sigue todavía, lo cual supone 22 años, que sumados a los 3 que pasó durante la guerra, hace un total de 25 años que lleva preso.

LOS RESPONSABLES

MADRID. — El ministerio de la Información dio una nota anunciando que, después del llamado « Desfile de la Victoria », el general Franco dio en el antiguo Palacio Real, o Palacio de Oriente, un almuerzo al que asistieron el cardenal Pla y Deniel, primado de España, y el doctor Eijo y Garay, obispo de Madrid y miembro del Consejo de Falange.

CON EL MONOLITO A OTRA PARTE

MADRID, (OPE). — De Ceuta comunican que llegaron a dicha plaza veinte camiones conteniendo las piedras del monolito que hasta ahora se alzaba en el Llano Amarillo, en las inmediaciones de Ketama, donde conmemoraba las maniobras militares de julio de 1936, que sirvieron para disimular la reunión en la que se convino la fecha del alzamiento del ejército de Africa. Esta reunión fue el día 12, o sea la víspera del asesinato de Calvo Sotelo.

Como el lugar donde estaba el monolito se encuentra en territorio de soberanía marroquí, los españoles se han visto obligados a desmontar las piedras del monumento para proceder a la correspondiente mudanza e instalarlo en Ceuta, donde ahora se alzará en una plazoleta del Monte Hacho, que recibirá el nombre de « Rincón del Llano Amarillo ».

A este efecto, se ha procedido en dicho lugar a la colocación de la primera piedra del monumento, bajo la cual se enterró una arqueta de plomo conteniendo un ejemplar de « ABC », otro de « Arriba » y otro de « El Faro de Ceuta ». Inmediatamente el general gobernador extendió la primera paletada de cemento, con lo cual se dio por terminado lo que la prensa llama «la ceremonia que perpetuará en terreno español la memoria del capítulo más interesante de nuestra historia contemporánea, cual es la iniciación del Alzamiento Nacional, en aquel rincón de Marruecos, el 12 de julio de 1936.»

OFENSIVA CONTRA CEUTA Y MELILLA

MADRID (OPE). — El ministro de Economía del reino de Marruecos ha manifestado que está dispuesto a acabar con el contrabando que se hace en Ceuta y Melilla con perjuicio de la hacienda marroquí.

Estas manifestaciones han sido interpretadas en Madrid como anuncio de otra ofensiva que Marruecos se propone emprender en la guerra fría que ha de desarrollar contra España hasta lograr que ambas plazas pasen de la soberanía española a la marroquí.

ASILO POLITICO

MADRID. — El abogado español Ignacio Fernández de Castro, católico progresista y teórico del FLP, Frente de Liberación Popular (movimiento clandestino de tendencia socialista), que solicitó el 14 de junio en la Embajada de Uruguay en Madrid el derecho de asilo político, salió de la capital española por vía aérea en dirección a París. El líder del FLP fue acompañado al aeropuerto por dos miembros de la Embajada de Uruguay.

Se ha sabido que el joven abogado solicitó la protección de la Embajada de Bélgica vanamente, antes de dirigirse a la de Uruguay.

Como el actual gobierno español no ha firmado ninguna convención internacional sobre el derecho de asilo, Fernández de Castro ha tenido que ser objeto de un compromiso entre el embajador de Uruguay y el Ministerio Español de Relaciones Exteriores. El representante del Uruguay, Julio Casas Araujo, hizo constar que si no podía tomarse en consideración la cuestión de derecho de asilo, el abogado español debía ser considerado como su huésped personal. Para evitar complicaciones de carácter diplomático la Cancillería española aceptó preparar toda la documentación necesaria para que Fernández de Castro pudiese salir del país.

Por otra parte, el caso del joven abogado Juan Salas Castellanos, que se encuentra bajo la protección de la Embajada de Colombia desde el 12 de junio, se cree que se resolverá de idéntica manera.

En cambio presenta un aspecto diferente el problema de los dos marineros socialistas, Criado Ledunda y Rodríguez Chico, que fueron recibidos el 12 de junio en la Embajada de Ecuador, porque se trata de dos jóvenes militares considerados como desertores por la Marina española. Por el momento, ambos son huéspedes del embajador, Jorge Castillo.

CONSEJO DE GUERRA

MADRID. — El proceso del cura castrense José Bailos, terminó ante el Tribunal Militar de la Primera Región. El sacerdote estaba acusado de «rebelión, propaganda clandestina, ultrajes a la persona del Jefe del Estado e incitación al desorden». Ocho años de cárcel y expulsión del Ejército, en el cual tenía grado de capitán.

Mitin en Albi

Domingo, 1º de julio, MITIN de Alianza Sindical en el Patronato Laico, rue Fonbielle, a las nueve de la mañana. Oradores, UGT y CNT, con presidencia de Force Ouvrière.

Por la tarde, y en el mismo local, a las tres, el grupo «Terra Lliure, de Toulouse, desarrollará un Festival Lírico patrocinado por SIA y SAE. En primera parte la zarzuela «Los granujas», y, en segunda, animadas y coloridas variedades a cargo de excelentes artistas del Grupo.

Espérase contribuya en masa todo el antifascismo.

VERBO Y

LA VERDAD, NADA MAS QUE LA VERDAD

HEMOS de partir del principio, de que en el Interior, la oposición sindical y democrática está completamente desarticulada. Es decir, no existe conexión entre los distintos elementos opositores al régimen franquista.

En lo que a los confederales se refiere, hay un conjunto crecido de antiguos militantes, que, represaliados de las empresas donde trabajaron, han de ocuparse en labores distintas o en talleres faltos de obreros calificados.

Es corriente que, debido a estos inconvenientes, se han creado un trabajo al margen del de su peculiaridad, obligándoles a estar un poco alejados del grueso de los trabajadores, y, por lo tanto, la obra de captación es poco menos que imposible.

Guardan íntima relación con aquellos que estiman de toda confianza, apartándose de los que no ofrecen esa garantía.

Los jóvenes de ayer, hombres maduros hoy, han creado hogar y familia. Ello les hace ser precavidos en la acción y cautos en la palabra. Tanto unos, como otros, están catalogados y fichados por la autoridad gubernativa, que, independiente de la ficha antropométrica, lleva al detalle los días que falta al trabajo, y lugares a donde se dirige.

En cada distrito, actúa un delegado de Falange, con la misión de averiguar cambios de domicilio, y saber actividades de cada uno de los que están bajo su custodia.

A pesar de esta doble vigilancia, el que ha de actuar, muévese, importándole un bledo, las consecuencias. Esto queda demostrado, con el simple hecho de saber, que se ha burlado cuanta vigilancia ponen, llegándose hasta el Exilio, y, en ciertas ocasiones, regresando al lugar de residencia.

Están en contacto cuando las necesidades obligan, como se ha demostrado en múltiples ocasiones, y aunque ello lleve la consabida detención, seguida de un proceso sumarial, incoado por el atentado a la Seguridad del Estado.

Queda un conglomerado de jóvenes, que independiente de las actividades de la militancia, actúa, dando ejemplo de su dinamismo y amor a la libertad.

Los medios de propaganda de que se sirven unos y otros, son muy escasos. En la mayoría de las ocasiones no tienen más recursos que los proporcionados por ellos mismos. De tener una ayuda más eficaz, un factor cualquiera sería útilmente aprovechado, logrando elevar el ánimo de los que la represión agota.

Urgente es, pues, ayudarles, en la seguridad de que las aportaciones enviadas por los organismos confederales del exilio, por mucho que importen, son siempre inferiores a sus innumerables necesidades.

SECTORES DIVERSOS :

Los socialistas son poco numerosos en el Interior, pero cuentan con mejores medios económicos y ayudas más numerosas.

Entre ellos existe un variado elemento estudiantil, que de común acuerdo con diversos intelectuales, colaboran en lo que han dado en llamar : «Frente Universitario».

Es a este núcleo a donde se dirigen cuantos elementos extranjeros visitan España, con el fin de conocer ambiente y oposición. De lo que se infiere, que la información que hacen es siempre parcial.

La Organización sindical U. G. T. es muy inferior a los núcleos que antes hemos mencionado. Mantienen relaciones cordiales con nuestros compañeros, y en distintas ocasiones su acción es común.

Económicamente se desenvuelven mejor que la organización confederal. La ayuda que les presta la Organización Internacional les llega de una manera normal. Ello les permite estar mejor asistido en cárceles y presidios, coayuvando en la acción que realizan en distintas lugares : Sindi-

Salazar y su Gestapo

(Viene de la pág. 4.)

muerto, ya en los primeros momentos, un operario tipógrafo, como todos sus compañeros desarmado : José Danque Gira, de 25 años.

En la calle de Ouro unos manifestantes arrancaron los postes de señal, que atravesaron en la vía deteniendo a un carro lanza-aguas y dispersando a sus servidores, destrozando grifos y aparatos lanzagases con los cuales se les había atacado. La Gestapo salazariana fue igualmente batida y puesta en fuga en las escaleras de Santa Justa, quedando en el terreno un agente gravemente herido. Al final de los encuentros entre la policía y la gente del pueblo quedó patente el siguiente espectáculo : docenas de escaparates rotos, calles sembradas de vidrios hechos añicos, adoquines desperdigados, postes de señal arrancados y tumbados al suelo, y, en datos oficiales, 38 personas heridas y 98 detenciones.

Un detalle muy interesante y sintomático : entre los presos y los heridos de Oporto y Lisboa figuraron en mayoría personas que no conocieron la vieja República y que nacieron en el presente régimen y que por el mismo fueron educados.

Desde ahora se puede afirmar que los enterradores portugueses están cavando el hoyo para sepultar al fascismo lusitano. Las constantes reafirmaciones de lealtad y solidaridad al dictador denuncian falta de confianza en el sistema defensivo. Salazar está en el vértice del Fin.

EDGAR RODRIGUES

DISCOS

Con motivo de la Conferencia antifranquista de Munich, la fraseología caudillera se ha desatado. Por ejemplo: «pútrido contubernio», «canallesca maniobra», «repugnantes enemigos de la Patria», «sediciosa y traicionera reunión», «confabulación indecente» y otras nauseabundeces por el estilo, si estilo puede caber en esa sarta de procacidades.

Naturalmente que en el aspecto favorable de la «letanía» caudillal las expresiones cambian de tono. Frente a la «egregia, leal, noble y gallarda (?) figura del Caudillo», los vocablos destilan alabanzas sin tasa, gregarismos sin vergüenza, exageraciones sin opción a referencia. Por ejemplo: «vibrante, fervorosa y rendida adhesión al Jefe del Estado», «vítores caudales y enardecidos a Franco», «colosal homenaje al Caudillo de las Españas», «torrencial afluencia a la manifestación de Valencia», «gigantesco plebiscito nacional», «encendidas lealtades patrias», y otros oropeles palabreros de igual guisa.

En lugares como Murcia la procesión franquista se celebró a más de 35 grados a la sombra, mala, detalle que explica irritaciones personales en siendose exigido para el papel de asistente. En sitios como Valencia, la reseña periodística habrá arrancado una mueca de disgusto a la gente por lo de la «torrencial afluencia», estando fresco el recuerdo de las inundaciones. En Segovia los vítores fueron desacordados por falta inaudable de ensayos.

En todo lugar y tiempo los magnos berridos han ocasionado ronquera y acusado carencia de originalidad en los batuteros. Cuando la razón falta o motivos loables o de irritación no existen, es difícil provocar en las multitudes un estado de ánimo exaltado, no dando recurso sino a las exacerbaciones artificiales, a los entusiasmos alcohólicos, a los vítores demenciales, y, al pánico a los despidos. Cuando el franquista, hoy, irrumpe en la vía pública con furia anti re-pública, es que tiene olla que guardar o pellejo que defender por delitos pendientes que en un inevitable mañana se pagan. Desinteresadamente no hay persona cabal que chille gratis hasta la hinchazón de las venas del cuello.

No hay, en Franconia, histeria colectiva. Todo es teatro, procesión, previsión, cálculo y amenaza... Trenes, autobuses y metropolitanos, todo en el día G (gregario) conduce gratis, y fígones hay que alimentan palurdos previa exhibición de una tarjeta flechoenyugada. A cucharón y palo la gente adicta es tratada, garantía que todo sátrapa fácilmente consigue.

Con tanto proclamar su Victoria, Franco ha sufrido innumerables derrotas, la última debida a las huelgas. Para resarcirse ha tratado de triunfar de nuevo mediante manifestaciones provocadas y por lo mismo costosas. No ha disparado ametralladoras, pero sí diatribas, lo más apestosas posible. Al fin para concluir con una impudencia muy suya: «Soy el capitán de la nave.»

De la nave, o del escoladero,
plomizo Marino 1º.

DISCOBOLO

"EL JAPON, HOY"

«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García.
Precio : 2,50 NF.

Un poco de nuestra historia

(Viene de la pág. 4.)

La clandestinidad, como práctica de hecho, el ostracismo forzado, la retención de actividades públicas, la situación de permanente asedio policial, la sensación, no por confesada menos cierta, de una derrota... Todo ello junto y la comezón de la duda, la desazón de la impotencia, una y otra alimentadas y explotadas por los que antes de empezar, ya dudan, provoca en todo nuestro movimiento, en el argentino como en el español, toda la serie de vacilaciones que de la duda conducen al reniego. Reniego de las que se estimaron convicciones básicas e inclinación hacia lo ajeno en busca de un fugitivo equilibrio no lograble si no lo es en la reafirmación de unos postulados propios, que no en el devaneo con tópicos ajenos.

Se reconstituirá la FORA y volverá a ser diario « La Protesta » cuando todos y cada uno de los militantes argentinos eliminen — en sí mismos y en las condiciones ambientes — el lastre de la incomprensión mutua engendrada por la duda. Las condiciones son otras : sociales, políticas, económicas. Es cierto. Se ha de partir de cero. No por caminos tortuosos o dubitativos (y no decimos especialmente esto por los compañeros argentinos) sino aplicando nuestros métodos — no los métodos ajenos — a las condiciones nuevas que nos ofrece el presente.

Justamente hace unos tres años, en « La Protesta », un colaborador y amigo nuestro escribía acerca de « El anarquismo y la desesperanza ». De esa necesidad de rebuscarnos, de reencontrarnos a nosotros mismos. De recrearnos, partiendo de nuestras bases, de nuestras fuentes : de nuestros puntos de referencia siempre actuales y utilizables vis a vis de los hechos del presente.

De volver a nuestro camino, que es el camino de una esperanzadora realidad. En Argentina como en todas partes.

B.D.I.C

ACCION

catos Verticales u otros organismos, en los cuales actúan clandestinamente.

Deprimente, en extremo, es el estado de los núcleos demócratas. Limitánse a reuniones de café o al rumor frailuno, de oreja a oreja, sin que su actividad se traduzca a mantener el nexo debido con los demás sectores.

En lo que a la oposición regional se refiere, los Vascos dan prueba de una actividad permanente, ya que conservan sus cuadros orgánicos en buen estado, y la ayuda económica no les falta. Debido a esta consecuencia, su Región es rica en gestos viriles, a los cuales no pueden responder los demás, tal y como sería su deseo.

En lo que a Cataluña se refiere, hay un renacer actualmente, ya que los abusos que se cometen diariamente, hacen suponer que en días no lejanos, Cataluña vuelva a luchar por sus fueros.

En realidad no hay más que una oposición visible... a juzgar por la apariencia. Y ésta se refleja en la cantidad de propaganda que cada uno distribuye. Nos referimos, claro está, a comunistas y monárquicos.

Los comunistas realizan una propaganda constante y bien orquestada. Innumerables periodiquitos o boletines llegan de regiones fronterizas, y si bien traen sellos de correos de España, la impresión de todos se ve a simple vista que está realizada en el extranjero. Lo cierto es, que independiente de la emisión de «Radio Pirenaica» o «España independiente», sus órganos periodísticos abundan que es un primor.

No negamos que tiene adeptos, pero no tantos como indican. En la mayoría de los casos, esta propaganda es rechazada, por estimar que monta tanto, tanto monta, una dictadura como la otra.

Con su táctica jesuítica, han incrustado elementos poco conocidos, en los Enlaces sindicales de la C.N.S., y haciendo extensa propaganda, han logrado delegados sindicales en fábricas y talleres. Consecuentes con esta obra, editan un periodiquito, que luego se ha transformado en pequeña revista, bajo el epígrafe de: «Lucha Obrera», portavoz de la *oposición sindical*.

Y queda la oposición monárquico-derechista, que con los tradicionalistas han creado o montado, un aparato escénico, más que opositor.

Veamos: El periódico «A B C» es el órgano semioficial del monarquismo y aunque es controlado por el Estado, se le permite decir ciertas cosas... Es una manera elegante de hacer oposición al régimen, y colaboran en sus diarias ediciones hombres de significación derechista y monárquica. Es la élite de esas tendencias, la que se manifiesta de forma sibilina, cobijada, claro está, en la legalidad del periódico.

Independiente de esa tribuna, editan hojas e impresos de magnífica confección y fácil lectura, lo que demuestra que tienen a su disposición talleres tipográficos libres de registros policíacos. Impresos que circulan profusamente, tratando de demostrar, que su oposición a Franco es activa, pero no hostil.

Es una prosa vaga e inconcreta, donde se demuestra que no ha llegado aún su hora, limitándose por tanto a escaramuzas de vieja política.

Contrasta esta actitud con la empleada en aquellos días del Pacto de San Juan de Luz, en el que se comprometían a ser opositores de verdad, y no marionetas, como son en la actualidad.

Repetimos, actualmente dedicánse a crear un estado ambiental completamente diferente al de la fecha indicada, y sin que se traduzca en acción efectiva. Parece ser, que no tienen prisa, esperando que el fruto esté maduro.

EPILOGO

He ahí, sin hipérbole, ni literatura, el estado en que se encuentra la oposición en el Interior. En ese ambiente, pues, hay que actuar.

¿Cómo? ¿Cuándo?

En líneas generales trataremos de esbozarlo en artículo sucesivo, sin invadir funciones que no nos competen, y procurando que la divulgación pública no sea tan abierta, que imposibilite el meticuloso trabajo y la concienzuda preparación, que otros organismos están en el deber de articular.

JUAN ESPAÑOL

El estudiantado y el campesino

ALGUIEN que está interesado en que en el exterior se enteren de que no toda la juventud en España está pendiente de los partidos de balonpié, de «golferías» u otras «diversiones» que el franquismo, metódicamente, emplea para mejor cumplir aquello de que «pueblo que se divierte no conspira», ha tenido la amabilidad de enviarnos un escrito sobre unos trabajos monográficos realizados por el Servicio Universitario del Trabajo, aparecidos en Madrid en el Boletín interno del Centro de Estudios de ese Servicio.

El resumen que poseemos es una parte insignificante del documento, cosa que sentimos enormemente, no por no poder saciar nuestra curiosidad, sino porque a nuestros lectores les hubiese sido importante conocer.

Faltos de más, nos limitaremos al menos, que es la comunicación de nuestro espontáneo corresponsal.

Conviene, antes de entrar en detalle, decir lo que significa el SUT. Este servicio es el encargado de recoger demandas de estudiantes que desean emplear sus vacaciones en campos de trabajo. Desgraciadamente, nos dice nuestro corresponsal, «las plazas son frecuentemente difíciles, en virtud de las restricciones que suelen poner los organismos oficiales y las propias empresas». En las pasadas vacaciones de Navidad, este servicio escribió a 85 empresas solicitando puestos de trabajo para estudiantes. A la solicitud sólo contestaron 20 y de éstas sólo 4 afirmativamente. En total, fueron nueve los estudiantes que pudieron pasar las vacaciones trabajando, como era su deseo.

La función de estos campos de trabajo puede dividirse en dos aspectos: proporcionar algún dinero a los estudiantes y dotarlos de conocimientos reales sobre la vida del campo. En este segundo sentido hay que interpretar las dificultades que se encuentran por parte de los organismos oficiales y de las propias empresas. El estudiante viene a ser algo así como el «agitador» de antaño para los cortijos.

El informe realizado y comentado es sumamente detallado, «se especifica situación geográfica del pueblo, su carácter dentro del campo andaluz, las condiciones del reparto de la tierra, tipos de cultivos y empleos, habitantes, relaciones laborales, estado cultural de los campesinos, ideales y esperanzas de los obreros». Sigue el informe, «los trabajadores no conceden ninguna confianza al Ministerio del Trabajo». Y esa desconfianza viene, no lo dice el informe, de que los trabajadores que esos estudiantes han tratado son los eternos maltratados por todos los ministerios. Para esos trabajadores, esos ministerios, esos representantes no lo son del obrero sino de los ricos y si pacientemente soportan su dura condición humana es en la espera de que un día cambie la situación y entonces... arderá Troya. Pero sigamos con el informante. Sobre los conflictos de trabajo entre obrero y patrón, dice: «por absurdo que parezca el obrero que lleva en litigio al patrono a la Magistratura del Trabajo, adquiere fama de pendenciero, camorrero y litigioso que provoca una especial actitud contra él por parte de los patronos y capataces, quienes evitan contratarlo en lo sucesivo, contratando preferentemente a aquellos obreros que permiten todos los excesos empresariales. De acuerdo con una actitud concertada (huelga), acabarían con esa situación, pero los obreros actúan condicionados por una perentoria necesidad de dinero que no les permite esa actitud». Sigue el informe: «El malhumor de un capataz basta para despedir a un obrero. En ocasiones el despido responde, por el contrario, al buen humor del capataz que hace del despido un chiste...» «Resultaría ya casi estúpido aludir aquí a la falta de formalidades legales con que el despido se lleva a cabo. Sería sencillamente sangriento pretender formulismos cuando no existe justicia». Continúa el informe: «en ocasiones, se aduce como razón de despido la ineptitud para el trabajo del obrero contratado. Así puede verse cómo un capataz despide a toda una cuadrilla, a veces hasta de cuarenta personas, tras las dos primeras horas de trabajo por entender que son ineptos para el trabajo contratado. Naturalmente, cuando se despide a un obrero, o a muchos sin terminar la jornada, no se les paga las horas trabajadas por lo que el beneficio queda integro para el capataz...» En el mismo informe se habla de las minas de Linares:

«... este verano nuestra compañera M .B. nos decía: «la situación laboral en Linares es la siguiente: el trabajo más corriente es el de la mina. El jornal que se cobra en ella es muchas veces de 35 pesetas. Las condiciones de trabajo son tan malas que en tres o cuatros años se vuelven silicosos. Cuando tienen esta enfermedad, o bien han de salir a trabajar a la superficie o bien ya no pueden trabajar más; depende el grado de la enfermedad. Para poder cobrar la indemnización han de ir al médico a reconocerse. Este, de acuerdo con la empresa, los declara en la mayoría de los casos aptos para el trabajo, dándose casos tan horribles como el siguiente: un minero recibió el certificado de apto para el trabajo dos meses después de muerto y haber dado la autopsia «silicosis causa de muerte».

Y al final del informe, estos estudiantes presentan unas conclusiones (¿para quién?):

A. — El latifundismo representa una situación injusta, cuya subsistencia es insostenible desde cualquier punto de vista.

B. — La expropiación total o parcial debe realizarse sin indemnización y como sanción al incumplimiento de lo dispuesto en las leyes agrarias, singularmente la de las fincas manifiestamente «mejorables» (estas fincas son todas ellas latifundios, pero para salvarlas de posibles alteraciones, el Estado las ha calificado de mejorables.—N. del A.).

C. — El nivel de los salarios es inferior al que reclaman las necesidades de los trabajadores y aparece, además, agravado, por determinadas irregularidades de los patronos.

D. — La industrialización de las zonas andaluzas parece algo cuya necesidad se impone con toda evidencia.»

Hasta aquí hemos ido transcribiendo el informe tratando de hacer los menos comentarios posibles, pues hemos entendido que de por sí y pese a los pocos conocimientos en el orden social que demuestran estos estudiantes, el informe es elocuente. Y no cabe ninguna duda que si el estudiantado se adentra en el interior de España con los ojos bien abiertos, comprenderá perfectamente las razones que tuvo la generación que hizo la guerra para empuñar las armas. Y comprenderá que para aplicar los apartados que apuntan como soluciones al problema agrario, se habrá de barrer, pero barrer de lo lindo el solar ibérico...

D. C.

Meditaciones sobre la marcha

LOS obstáculos y las penalidades son el martillo y el cincel que esculpen la vigorosa y bella forma de la vida. El basto bloque de mármol se queja del barreno que perturba su sosiego y no le place verse castigado por la labra del cantero. Sin embargo, contemplemos después la magnífica estatua, bella y graciosamente cincelada, que durante siglos pregonará la valía del bloque. La estatua hubiera dormido indefinidamente en el témpano de mármol a no ser por el barrero, el cincel y el pulimento. Nuestra personalidad y nuestra naturaleza quedarían desconocidas en las rudas canteras de nuestra vida sin el barreno de la aplicación, el cincel de los obstáculos y el esmeril de los menudos contratiempos.

Los hombres de buen temple afirman su personalidad y siguen adelante sin que nada ataje sus pasos. Cada obstáculo parece como si acrecentara su resistencia para continuar la marcha.

Siempre serán hombres más humanos, más eminentes, los que surjan del estado llano, y según se calcula, hay diez mil probalidades contra una de que el genio, el talento y la bondad salgan del cortijo y no del palacio. La adversidad exaspera a los insensatos, amedrenta a los opulentos y decorazona a los cobardes; pero aguza el ingenio del laborioso, poniéndolo en el trance de desplegar toda su habilidad y toda su diligencia.

Las tormentas de la adversidad, como las del océano, robustecen las cualidades del pasajero. El hombre a quien de continuo le sonríe la fortuna, es como tierra seca por los ardores de la canícula.

Muchos hombres entresacaron de la adversidad los elementos de su grandeza. Beethoven estaba casi del todo sordo y apesumbrado por la aflicción cuando compuso sus mejores obras. Aquejado de la enfermedad escribió Schiller sus famosos dramas. Pobre, ciego y enfermo compuso Milton el «Paraíso Perdido».

Las salamandras del triunfo viven en la hoguera de la persecución. Byron se determinó a escalar las cumbres de la poesía por una acerba crítica de su primera obra: «Ratos de ocio», que publicó cuando contaba diez y nueve años de edad.

Estamos en la época de la Solidaridad colectiva, tenemos colegios, universidades, libros, bibliotecas, periódicos y revistas que nos dan ya elaborado el pensamiento. Los escolares no han de esforzarse en el estudio, porque los métodos abreviados son la característica del siglo. El estímulo de la necesidad, la lucha por satisfacerla desenvuelven la virilidad y redimen a la raza humana de la barbarie. El trabajo inteligente y humano convierte los yermos en jardines.

Los seres humanos viviremos la felicidad a la cual somos acreedores, cuando sepamos coordinar el pensamiento y la acción; con ello, venceremos todos los obstáculos que se nos opongan; con ello, romperemos los grillos que nos atan por tantos siglos de tiranía.

PEREZ GUZMAN

COMUNICADOS

JIRA CONCENTRACION REGIONAL EN LA PLAYA DE HYERES

El sábado (festivo), día 14 de julio, la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C. N. T. de España en el Exilio, organiza una gran Jira de confraternidad confederal y libertaria de carácter regional en la magnífica playa de L'Aygade, distante unos cuatro kilómetros del centro de Hyères (Var).

La amplitud del lugar, sus hermosos pinos, su magnífica playa de arena fina y la existencia de agua potable, hacen innecesario remarcar la beldad del sitio escogido.

Se conmemorarán las gloriosas jornadas de julio del 36 en las que tan valientemente luchó el pueblo hispano contra el fascismo y la reacción.

Como el año pasado, han sido invitados a la Jira todos los españoles residentes en la Casa de Reposo del «Beau Séjour», sin excepción. Han prometido su asistencia y cada uno de ellos comerá y convivirá con las familias de los compañeros.

Los compañeros de la F. L. de Hyéres, diligentemente, estarán situados en los lugares estratégicos de comunicación para ir orientando a todos cuantos acudan a la Jira.

Quedan invitados fraternalmente todos los compañeros, simpatizantes, familiares y amistades y no dudamos que todas las FF. LL. del Núcleo de Provenza organizarán desplazamientos colectivos para dar, una vez de más, el correspondiente realce a la jornada de confraternidad ácrata.

FF. LL. del Núcleo, compañeros: ¡Todos a la Jira de Hyères-Playa!

FEDERACION LOCAL DE MARSELLA DE LA C. N. T.

La F. L. comunica todos sus afiliados y simpatizantes que se inscriban rápidamente para las plazas de los autocares que tiene alquilados para asistir a la Jira de la playa de Hyères que organiza la C. de R. del Núcleo de Provenza para el sábado día 14 de julio.

Con el fin de poder cubrir todas las necesidades de transporte colectivo encarecemos se hagan las inscripciones lo antes posible.

La salida se efectuará a las seis y media de la mañana del Cours-Saint-Louis-Canebière.

El Secretariado.

F. L. DE MONTAUBAN

Pone en conocimiento de todos sus afiliados que el domingo primero de julio celebrará Asamblea general en la Casa del Pueblo, sala Sellier, a las nueve y media de la mañana. Por la gran importancia que tienen los aspectos que en el Orden del Día figurarán, se ruega la asistencia y puntualidad de todos los compañeros.

RUEGO

Si algún compañero estuvo prisionero en Belfort, durante los años 1940 y 1941, y se encuentre en posesión de la carta de prisionero, se le ruega se ponga en contacto con el compañero Ciriaco Pasamar, 10, rue Sibiroubas, Montauban (T.-et-G.).

PLENO DE LA REGIONAL DEL CENTRO EN EL EXILIO

ORDEN DEL DIA

Primero. Nombramiento de mesa de discusión.

Segundo. Informe del Comité Regional.

Tercero. ¿Se cree conveniente sugerir a las demás Regionales de origen en Francia, la celebración de una Reunion conjunta para discutir y someter a consideración la misión orgánica que éstas puedas y deben representar en el Exilio?

Cuarto. Decisiones sobre la actividad y apoyo en general que exige la situación actual de nuestra Regional en el Interior.

Quinto. Dimisión del secretario y contador, y nombramiento de dos compañeros que les sustituyan.

Sexto. Presentación del Estado de Cuentas y revisión de las mismas por el Pleno.

Séptimo. Asuntos generales.

INDICACION

El Pleno se ha estimado celebrarlo el día primero de julio próximo, domingo. Debiendo tener lugar la primera sesión a las diez de la mañana, en el local de la rue St-Denis, número 79. París (1º).

CONSTRUCCION (BATIMENT) PARIS

Convoca a los compañeros del Ramo y profesiones anexas para el sábado 30 de junio, a las siete de la tarde, para nombramiento y composición del Comité afecto a la Alianza Sindical.

INDUSTRIA FERROVIARIA

Comisión Nacional Relaciones.
24, rue St. Marthe. París, 10e

Siguiendo la costumbre de años anteriores, nuestro Pleno Nacional se celebrará en Toulouse el domingo, día 22 de julio, a las 10 horas precisas, en el mismo sitio que el próximo pasado año. El que no esté informado podrá informarse en el 4, rue Belfort.

A partir de la publicacoón de esta Nota, los grupos y compañeros se apresurarán a enviar a esta Comisión sugerencias para la confección del Orden del Día para el Pleno que nos ocupa.

Confiando pondréis interés y diligencia, para que podamos enviaros el Orden del Día con tiempo, recibir saludos cordiales.—*El secretario.*

NOTA. — El que no haya recibido el «Boletín» número 51 y lo desee, nos lo pedirá.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Reunión general el domingo, 8 de julio, a las diez exactas de la mañana. Habrá informe sobre el Interior. El local será previamente anunciado.

F. L. DE PARIS

Anuncia Asamblea general para el 1º de julio a la hora y sitio de costumbre. Orden del Día importante.

ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

Agrupación de Paris

Para el próximo sábado, día 30 de junio, los compañeros pertenecientes a nuestra Regional de origen, son convocados a la importante reunión que se celebrará en el local de la Agrupación a las ocho y media de la tarde.

AVISO

R. L. T., les Moulineaux: La dirección que pides es: Dr. Boix, 28, Passage Génie (C. R. R. E.), Paris (XII).

ADMINISTRATIVAS

F. Local de S. Paulo (Brasil). Recibido cheque 50 dólares (23 400 frs).

A. Ezquerra, Australia. Recibido cheque valor 3 282 frs. Pagado «CS» hasta 30-9-62. «Umbral» hasta 31-12-62.

F. Arcos, Canadá. Recibido cheque. Donativo 127 dólares distribuído como indicas. Los 10 restantes Librería. Saldo fact. 2B2 1383 frs. Suple 1200, 31-12-62. Para «CS», 1.867. 30-8-62. La suscrip. «CS» año es de 2.600 frs.

M'chel Margarit, Perpiñán. Recibido giro 25 NF. Pagado «CS» hasta 30-9-62 y «Umbral» hasta 30-6-62.

TOMBOLA «C. S.»

Teniendo necesidad de celebrar el sorteo de la Tómbola en lo que va de mes, rogamos la rápida liquidación de todos los envíos pendientes a cuantos compañeros y FF. LL. no lo hayan hecho.

Conferencia en París

Sobre el tema «El pensamiento libertario frente a los problemas presentes» habló Fabián Moro el 27 de mayo.

Para mejor hacer comprender lo que se debe entender por pensamiento libertario, historió el inicio y la trayectoria del socialismo contemporáneo y sus bifurcaciones representadas por el anarquismo y el marxismo, con los valores positivos del primero y los resultados negativos del segundo.

Para el anarquismo — dijo el conferencista — los valores están en el hombre que con sus pensamientos y su acción puede modificar el rumbo de la historia y mejorar las condiciones de vida. Para el marxismo, los acontecimientos no dependen de la voluntad del hombre sino del fatalismo histórico al que aquél debe someterse.

Hizo una descripción de la obra de ambas ideas y sus movimientos para llegar a la conclusión de que el socialismo o es libertario o no es socialismo.

Dijo el conferencista que el cientificismo con que los marxistas pretenden valorar sus teorías no las salvan del fracaso de su anunciada misión emancipadora. Porque de todos los adelantos materiales que la ciencia ha creado el hombre sólo se beneficia en la medida que eleva su personalidad moral y lucha porque el progreso sea en bien de todos.

Trató el conferencista el problema de la violencia con la que el marxismo y otras tendencias pretenden solucionar los problemas que afectan al hombre, por lo que la violencia resulta negativa.

En la discusión que se abrió al final de la conferencia Moro aclaró que la violencia que él considera negativa es la que se quiere adoptar como sistema de lucha o se trata de anteponer a los valores morales que son para nuestra obra lo fundamental.

Sobre lo expuesto por el conferencista mucho y bueno queda por decir que, sin ser entre nosotros original, responde a la necesidad de aclarar nuestras concepciones que por pereza de nuestra parte y segundas intenciones en los adversarios se enturbian y confunden con toda suerte de ideas aventureras y retrógradas que con etiqueta de modernistas mantienen a los humanos en atraso.

S. FERNANDEZ

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE JUNIO

Lista III

Suma anterior, 1,73 NF.

Lares: Serafín Quiñoneras, 5 NF; Crespo, 5; Prada, 5; Ricardo Barat, 5; J. Casellas, 5; F. Local Auger, 5. *La Nouvelle:* José Llasat, 5. *Dreux:* Hernández, 10; Menéndez, 5. *Neufchatel:* R. Romero, 20. *Lougny (Yon).:* Vicente Orts, 7. *Grupo Libertad Dretoit (Canadá):* 231,40. *St. Maur (Seine):* L. M., 30. *Villejuif:* Vidal Fontanet, 10. *París:* Jesús Navarro, 10; Montero, 10; Manent, 5.

F. L. París: Martín Alandi, 10; Gracia, 5; Fernando Pinero, 2; David González, 10; Antonio Barranco, 10; José Valverde, 4.

Total, 416,13 NF.

Mitin en Bourges

Organizado por el Comité de Alianza Sindical para el 1º de julio, a las nueve y media de la mañana, en el Mercado de la Halle. Presidirá la Liga de Defensa de los Derechos del Hombre, y actuarán de oradores representantes de CGT-FO, CFTC, STV, UGT y CNT.

Por la tarde, a las tres y media, en el mismo local: Gran Festival Hispano-Francés, con resultado de taquilla para España.

Se espera numerosa asistencia en ambos actos.

★ CHISPAS ★

«Desplazamiento pacífico de Franco.»

Ahora mismo, si se puede.

∴

Pero existe la frase pirotécnica del mismo: «Entré a tiros y habrá que echarme a tiros.»

∴

En realidad, los pacíficos no vemos la manera de que Franco se aleje resignado.

∴

En armas nos ganó en 1939 y sin ellas nos batiría de nuevo.

∴

Ayer dispuso del atuendo guerrero del Eje.

Hoy es Washington quien nos parte por el eje.

∴

La URSS podría ayudarnos...

La URSS se ayuda a sí misma, en todo caso.

∴

Las intersindicales libres...

Aptas para practicar la caridad y llenar los ámbitos con declaraciones grandilocuentes.

Un boicot cerrado aplicado a España, sería impolítico.

∴

A la FSM le parece lo mismo.

∴

Queda el esfuerzo civil de la población española.

Queda la retórica veinteañosa de los refugiados.

Insuficientes para que el tirano claudique.

∴

Existe la posibilidad de un cáncer, de un tifus negro, de una explosión intestinal antifranquistas.

Enfermedades excepcionalmente simpáticas a nosotros, pacifistas conscientes.

∴

Previsto y aprobado: Que no lo maten. Que se muera.

∴

Suicidado, imposible. Prefiere suicidar a los otros.

∴

Le atrae el Cielo, y, sin embargo, lo teme.

1º *Por la losa implacable que le caerá encima.*

2º *Por su millonariez en delitos, caso de que el juez supremo exista.*

3º *Por el abandono forzado del feroz paraíso que se labró en la Tierra.*

∴

Hermosa medida la incruenta.

Si no resultara inútil decirle «vete» a quien no quiere irse.

Quedando la obligación de echarlo. ¿Cómo?

Agradeceremos infinito una respuesta satisfactoria.

CHISPERO

Servicio de librería

EDITORIAL PROYECCION

(Una selección de garantía)

LIBROS DE VENTA

« Requiem por un campesino español », por Ramón Sender, 5 50 NF.

Dramática e intensa obra que refleja la tragedia ibérica. Un libro bello, denso, sentido. Regalo escogido.

« Kiki o la historia de un perro », por Tibor Déry, 5 50 NF.

Todo el drama de Hungría — en régimen comunista — en un estilo original, atractivo. Sobre todo es un inolvidable documento de las « democracias populares ».

« La revolución », por Gustavo Landauer, 6 NF.

El autor teoriza con penetrante sobriedad el problema acuciante de la revolución, ahondando en premisas y dificultades. Exterioriza su capacidad creadora de pensador y de artista sin vanos alardes, con originalidad sugerente.

Títulos editados y en curso de envío:

« La Inquisición en Hispanoamérica (judíos, protestantes y patriotas). Boleslao Lewin. Un denso volumen de 350 páginas con ilustraciones fuera de texto. Historia documental de la Inquisición desde sus orígenes en Europa, con sus ramificaciones en América, su evolución y sus consecuencias. Un libro que no debe desdeñar ningún estudioso.

« En el país de Kibutz ». Henri Desroche.

Análisis experimental de las colectividades libres creadas en Israel con anterioridad a la constitución del Estado.

« El zorro y las camelias ». Ignacio Silone.

Una obra maestra y un autor que no necesita presentación ante el público culto, ávido de emoción recatada, humanista, fraternal.

« Viaje a través de Utopía ». María Luisa Berneri.

La primera obra de la hija de Camilo Berneri que se publica en español. Más que una introducción a la Historia de las Utopías, el libro incita al examen e impulsa hacia una inquietud realizadora.

Se hallan otros títulos en prensa que daremos a conocer prontamente.

La Editorial Proyección, de Buenos Aires, es una garantía de probidad, no hallándose inspirada en fines comerciales. Se trata de un ensayo en pro de la cultura libertaria.

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e).

Pueden solicitarse desde ahora los títulos en curso de envío a fin de regularizar el volumen de pedidos.

S.I.d.

El 22 de julio en Toulouse

Celebrará un Gran Festival de Variedades en el Palais des Sports, place Dupuy, a las tres de la tarde. En el mismo participarán los siguientes artistas:

Juan MONTIEL que, con más humor que nunca presentará a LES ALCARSONS, cuarteto vocal de renombre internacional.

La NIÑA DE LA CAROLINA (11 años) con sus canciones populares.

Juan RAMBLA, mago del acordeón.

José RIOS, canto mexicano.

Mary CARDO, canciones modernas.

Juanito MORENO y Diana JOSEP, baile popular.

Cuadro de jota con rondalla de guitarras y bandurrias. Bailadores: ZAPATA y X. Cantador: Emilio ALCALA.

Grupo LOS MARTINEZ, guitarras y canto español. Baile clásico de Mme Sabatier-Dianka.

Quedan invitados cordialmente los adherentes, simpatizantes y antifascistas en general.

En Tarbes

ALIANZA SINDICAL

Día 8 de julio, jornada de solidaridad en favor del pueblo español en su lucha contra el fascismo hispano.

A las diez de la mañana, mitin público, patrocinado por F. O., con oradores de todas las organizaciones sindicales que forman la Alianza. Por la tarde, a las dos y media, festival a cargo del grupo artístico TERRA LLIURE, de Toulouse.

En breve anunciaremos un programa completo de actividades.

Correo abierto

A Luis Gallego, Marsella.

Querido amigo: Haces bien en romper el silencio con respecto a la censura. Pillado —tal vez— en delito, voy a recurrir a la autodefensa. Con precisiones, para no hacerme pesado.

La primera: que también los redactores somos censurados, a veces por personas que no leen nuestros periódicos. El derecho al pataleo aún no ha sido derogado.

Con referencia a los escritos polémicos, buenos ellos, cuando no contienen disputa. Las aportaciones reflexionadas no atraen chubascos... digamos literarios, concursos de resistencia, enzarzamientos inextricables. Comprobado tenemos que en el exilio las epidermis están hipersensibilizadas.

De ahí el miedo de los directores de nuestras hojas de propaganda, que deben ellas propagar, o desaparecer de la vía pública.

La presencia de observadores ajenos también cuenta, por lo menos en mi ánimo. Nuestro comportamiento, nuestra sagacidad pública, pueden aportarnos prosélitos y reducción de argumentos favorables a la oposición social y política de la acera de enfrente.

No hay director de periódico nuestro que no se contenga, que no se censure a sí propio, como acertadamente dices. Se está, en casos, frente a un coro de maldiciones. Cuesta mantener la independencia personal en el lugar del mundo que sea. Todo habría que publicarlo, de un lado o de otro. Quedar integérrimo despierta suspicacias, cuando no enconos. Estado de ánimo enfermizo que habría que curar.

Por no atemperar uno puede ser tratado de «negativo». Aunque se sea, por naturaleza, positivo. Que los positivistas último grito nos sigan los pasos y a ver qué obra dejan tras los suyos.

No hay director nuestro que con cinco años de actuación no haya olvidado en el cesto 250 escritos. El que lo niegue, engaña. Aporta, el correo, lo malo y lo peor, siendo lo último lo que se abandona, en tanto lo primero se apaña con esfuerzo. Pues también a todo esto se le llama censura. Tengo una carta a la vista en la que se amenaza con un biocot local al periódico si en él no apegamos unos textos inconexos, indescifrables.

Es duro dirigir un periódico «que es de todos». Cada afiliado —no decimos lector— puede exigir si se lo propone. 8.000 individuos no lograrían que prevalecieran 8.000 criterios, siendo uno solamente el que en síntesis nos une: el comunismo libertario, o, si se quiere, el anarcosindicalismo.

Esta es la base a la cual un director popularmente nombrado debe ceñirse. Lo demás, es asunto de pasaje.

Por decirlo, nuestra Prensa «sufre», por ahora, selección y no censura. Publicar cuanto llega provocaría el caos. Cuanto viene bien intencionado, sale, aunque haya que arreglarlo. Los que saben, estos son los que deben censurarse sobre cuartilla cuando les escapa una frase agria o un concepto dudosamente libertario. Désenos cuartilla «limpia» —cual varios hacen— y ella sola se acomodará a su columna.

Gracias, amigo y compañero Gallego, por haberme proporcionado esta ocasión de decir parte de lo que a decir no me atrevía.

Tuyo y de acracia:

J. FERRER

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Realidad española

ES indudable que la Conferencia de Munich ha alarmado al « caudillo » y a cuanta gente le rodea. Por tratarse de conferencistas que justificaron en las filas franquistas y que en ellas o fuera de ellas conquistaron significación, el general tirano y su E.M. se preocupan. Recibir dardos del enemigo clásico no tiene mucha importancia. Sufrir una sangría en cuerpo propio, eso sí que causa mella.

El franquismo no anda abundante en personas de mérito. En tal caso una deserción de catedráticos, artistas y escritores puede entrañar otros abandonos igualmente resentibles. Para mayor apuro, la plana estudiantil universitaria no cede favor al régimen, prometiendo, en consecuencia, un mañana mismo difícil para el franquismo. Aunque al balcón aparezca inmutable, Franco comprende que el viso ya no anoya bien las suelas de sus zapatos.

Lo de Munich ha ocurrido después de las huelgas. Estas afirmaron una voluntad popular y la Conferencia, por tenue que haya sido, señala un estado de descomposición en las altas esferas franquistas. Hay peligro real en la Casa de Franco, siendo de esperar que éste reaccionara. Y lo ha hecho por partida doble : Movilización del Ejército, y movilización de la Falange y paniaguados del régimen. En el llamado « Desfile de la Victoria » participaron 16.000 hombres de tropa más la G. C., la Policía Armada y la idem Municipal, dejando de hacerlo las Escuadras de Falange para no soliviantar, con su ingrata presencia, al pueblo de Madrid. Pero el « argumento » fue patente; igual el de las manifestaciones provinciales ordenadas celebrar « contra la Conferencia de Munich » en cuyo cuadro propagandístico y amenazador se puede situar el viaje de Franco a Valencia, donde se le prevaró una presencia numerosa procedente de Levante, Castilla, Andalucía, Aragón, y Cataluña. En español se sabe cómo los gobiernos consiguen aglomeraciones humanas.

Con sus dos manifestaciones, militar y civil, el tirano ha advertido al pueblo y a los liberales de derecha. Ha querido decir, parodiando al Gil Robles de los años 30 : « Estos son mis poderes ». Hasta aquí igual los tenía sin que tuviera necesidad de mostrarlos. Hay peligro a la vista — repetimos —, hay, en la actualidad española, de qué preocuparse en El Pardo. Bien considerado también, la amenaza del sátrapa es de peso.

Sin embargo, los conferencistas de Munich se pronunciaron por la incruencia. Si ella ha de resolver el problema de la libertad de España, bienvenida sea. ¡Pero!

¿Se cuenta con garantía antifranquista en el seno del Ejército? El propio Gil Robles lo sitúa invariable detrás de Franco. ¿Se piensa en un boicot monetario internacional parejo al que en 1930 derribó al dictador Miguel Primo de Rivera?. Estados Unidos, nación protectora del franquismo, no da síntomas de rectificar su política reaccionaria; y el turismo internacional, seducido por las ventajas que le ofrece la peseta, acude este año a España con la cifra previsible de ocho millones de visitantes, facilitando saneadas divisas al erario franquista. Por el lado de Munich, no vemos garantía para la causa del pueblo.

Por nuestra parte disponemos de una Alianza Sindical más confiante en las intersindicales « libres » y cristianas que en la fuerza propia. CNT, UGT y STV pesamos en razón de lo que valemos en el Exilio y en el Interior, no por las gestiones que realizanse en el extranjero. Un momento propicio para derribar internacionalmente el Poder franquista lo fue el de 1946 cuando el Estado francés rompió toda relación con España, teniendo la mala suerte, los españoles, de que entonces el resto del Mundo, salvo escasas excepciones, continuara mercadeando con Franco, apoyándole económicamente cuando éste sufría cerrojazo en los Pirineos y temía un abandono de sus puertos y un rechazo de sus barcos. La realidad nos ilustró dolorosamente del estado de inconsciencia o de falta de sentido solidario imputable a las masas obreras de todos los países, exceptuada Francia.

Ahora se nos habla de simpatía trabajadora procedente de los « sindicatos libres » europeos, americanos y tal vez oceánicos. Con la FSM, de tónica « orientalista », parece no contarse; gaje de menos. ¿ Y con la AFL-CIO ? ¿ Van ambos organismos gemelos a ayudarnos ? ¿ De qué manera ? ¿ Con dólares ? ¿ Con mociones de simpatía ?

Su economía, a partir de 1951, Franco la ha fortalecido merced a Wall Street y Washington; los 450 « jeeps », los cien carros acorazados, los cañones, las ametralladoras y millares de fusiles exhibidos en el reciente « Desfile de la Victoria », ostentaban marca americana, «¡Made in America!» ¡Cuánta importancia adquiriría un boicot seco de los empleados y trabajadores norteamericanos aplicado a la economía franquista! ¿ Han pensado, los compañeros que mantienen trato con los líderes sindicalistas americanos, plantearles la necesidad de una negativa a enviar dinero y productos a España, y a recibir frutos y materias primas de la misma ?

En el momento actual el proletariado de los U. S. A. podría hacer mucho en nuestro beneficio; y si a su acción determinativa se uniera el concurso de los trabajadores de los demás países, no hay duda de que el Poder de Franco periclitaría rápidamente sin necesidad de aplicarle el relativo empujón de la violencia.

Porque, por mucho que esté en la gracia de Dios, a Franco no lo consideramos capaz de un gesto de leal abandono, de un « ahí va eso » que nos sorprendería y tal vez humillaría.

En concreto, confiamos en la fuerza de los trabajadores mundiales y en su espíritu de solidaridad recobrado. Sin cuyas garantías seguiremos luchando lo mejor posible y aguantando, unos en el destierro y otros bajo techo hispano, la lluvia de adhesiones y el ciclo de conferencias antifranquistas que, si no dan la solución apetecida, al menos nos sirven de consuelo.

CRONICA EXPRES

Perros sin amo

EL mundo de los animales, semejante al nuestro, está lleno de injusticias. Las cuitas de Cipión y Barganza, como vemos en el « Coloquio de los perros », de Cervantes, confirman lo dicho. Los del antiguo Hospital de la Resurrección de Valladolid hacían cada noche el petitorio callejero con faroles colgados de las carlancas y quizá con las tripas descomulgadas. Hambre imperial había en España entonces y hambre canina ahora...

He aquí dos perros sin domicilio, de parada en el Beau Séjour por falta de amo. Los dos del mismo pelaje, tienen hambre material y hambre de caricias. De lo que echan por los corredores comen y de lo que encuentran en la calle. Unidos por la común desgracia, siempre van juntos. El viejo es menos perro que el joven, sino que el viejo tiene malas pulgas. Estos perros podrían decir lo que Segismundo : « ¿ Qué delito cometí contra vosotros naciendo ? »...

¿Qué han hecho para arrojarlos con viento fresco de las casas? ¿Tanto han subido los huesos que alteran la economía de los hogares? ¿O es que las personas digieren también los huesos y por tanto son antes que los perros?

A saber si los amos — palabra odiosa — al ver que estos animales comían y no mordían a nadie, por indefensión de la morada, los tiraron a patadas a la calle.

Viene de la escuela un pequeño estudiante caminando distraído hacia su casa. De repente, el perrazo joven le echa las patas encima y lo lame.

— Il te connaît, garçon ?

— Oui, madame, il me connaît très bien. « Groon » était mon chien avant que mon père ne le mette à la porte.

Sin embargo, el perro ha experimentado una gran alegría al ver al niño. Con el « cartable » en la boca y sabiéndole el cuero a lo que antes de la expulsión haciendo el oficio que ahora, lo ha custodiado hasta la villa de recreo. « Groon » ha comprendido que no debía pasar de la verja y dejando caer el « cartable »... y algo más de su alma, si es que los animales tienen alma, con su compañero de desgracia ha vuelto a reanudar la vida vagabunda.

PUYOL

Armand y Denise

EL seis de mayo último tuvo lugar en París una reunión del grupo de «Les Amis d'Armand», para hallar la forma de poner de relieve el pensamiento del fundador de l' «En-Dehors» y de «L'Unique», el autor de numerosos volúmenes de un interés siempre latente entre los que cabe citar: «Fleurs de Solitude et Points de Répère», «Ainsi Chantait un En-Dehors», «Initiation Anarchiste individualiste», etc.

Denise no pudo asistir a esa reunión. Un accidente, que en una persona de menos edad hubiera sido banal y sin consecuencias, le impidió trasladarse a París y, lo que es lamentable, no pudiendo recuperarse, se extinguió el día 8 del actual en Rouen sin ver cumplida la obra que los amigos habían emprendido.

La noble anciana estaba constantemente ocupada a pesar de sus 80 años. Siempre solícita para con los amigos y constantemente dispuesta a evitar sinsabores. Mis hijas veían en ella a una abuela afectísima. En el jardín de su casa en Fleury compartía sus juegos y les explicaba curiosos detalles de la vida de las flores y de los árboles que ella cuidaba con acendrado esmero y conocimiento. Quienes la trataron de cerca hallaron en ella constante bondad, inteligencia y diligencia, elementos preciosos para la obra de su compañero, tanto, que los biógrafos no podrán separar esos dos seres que corrieron unidos durante más de medio siglo por el camino de la vida, completándose ambos entre sí.

Las últimas horas de su existencia las pasó Armand escribiendo. A menudo debía echarse un rato para reposar, puesto que desde hacía unos meses, según me anunciaba por carta, veía su memoria serle infiel y tenía que recurrir a pausas cada vez más repetidas y prolongadas. Denise también fatigada, se tendió a su lado. Era mediodía. El matrimonio que con ellos vivía, tenía visita. Ella se dió cuenta de que Armand no alentaba. En lugar de azorarse, esperó a que la visita fuera pasada para avisar de la triste nueva.

En fin, el anarquismo ha perdido dos valores. Público el uno, conocido internacionalmente por su obra labrada con el acero de su pluma, con su ejemplo de hombría ante los tribunales y ante las adversidades que le hicieron conocer numerosas cárceles y campos de prevención; la otra por su obra anónima, secundando eficazmente al compañero, compartiendo sus ansias y alegrías y reconfortándole en las circunstancias desgraciadas.

Denise vivirá en la memoria de quienes la hemos tratado y su vida ejemplar nos guiará por el camino del bien.

F. FERRER

«LES AMIS D'ARMAND»

Abren una suscripción para la edición de un libro precisando la extensión y la diversidad de la obra de E. Armand, los testimonios de amistad que él habrá inspirado así como su influencia universal sobre el individuo.

Con la aprobación de su compañera, un grupo de amigos ha tomado la iniciativa de presentar, en un volumen, las características esenciales del individualista anarquista del fundador de « L'En-Dehors » y de « L'Unique», de hacer el inventario de la riqueza excepcional de sus múltiples actividades en todos los dominios en que se expresó el libre desarrollo del hombre.

Una colaboración variada de amigos de numerosos países permitirá situar la personalidad del infatigable propagandista luchando hasta el extremo contra todos los obstáculos que se oponen a la emancipación total del individuo.

Paralelamente, numerosas páginas escogidas darán un resumen directo de su pensamiento.

La obra comprenderá unas 300 páginas, según las posibilidades financieras y será editada por el amigo Hem Day de Bruselas. La suscripción ha sido fijada en 10 NF el ejemplar.

Entre seis y nueve meses son necesarios para reunir la documentación indispensable, y recoger los estudios de colaboradores competentes. Desde luego, a causa de la suma que debe avanzarse, estaremos agradecidos a los compañeros y personas a quienes pueda interesar y que puedan hacerlo desde este momento, hagan un gesto de solidaridad suscribiéndose por varios ejemplares.

El éxito y la importancia de la obra están en las manos de todos.

Las suscripciones deben dirigirse a René Guillot, 28, boulevard Stalingrad, 2ème étage, porte 298, à Malakoff (Seine), CCP 1029695, Paris.

UMBRAL

SUMARIO del número 6:

Manuel González Prada: **PENSAMIENTOS.**

Felipe Alaiz: **EL DUQUE DE RIVAS O LA FLAQUEZA DEL SINO (Un capítulo de «Tipos españoles»).**

Alfonso Vidal y Planas: **LUCIERNAGAS.**

Eugen Relgis: **LOS ULTIMOS AÑOS DE STEFAN ZWEIG EN SUDAMERICA.**

J. Prado Rodríguez: **EPISTOLAS A MI SOBRINA MONJA.**

Luis di Filippo: **EL GORRO DE CASCABELES, CORONA DE LA ESTUPIDEZ.**

J. Guiraud: **UN GRAN POETA. POLLENSA Y SUS PINOS.**

José Viadiu: **CAPA DE COLORES.**

Armando Gómez Latorre: **LA REVOLUCION DE LOS COMUNEROS.**

Humberto Guzmán Arce: **LOS INDIGENAS DE BOLIVIA, GRUPOS DE PRESION DOMINANTE.**

Luis Capdevila: **SUSANA MARCH EN LA POESIA Y LA NOVELA DE SU TIEMPO.**

J. Coll de Gussem: **EDUARDO TOLDRA (Familiaridad con los músicos).**

«Arte y Artistas», «Los Libros», «La Pantalla», «La Escena», «Noticiario», dibujos, fotografías y notas de actualidad.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Un poco de nuestra historia

ACABA de cumplir sesenta y cinco años una de las publicaciones selectas del anarquismo internacional : « La Protesta ». La de Buenos Aires. Hubo otras con el mismo nombre, pero de corta vida, como la que hasta hace pocos años aparecía en Lima, animada por Wenceslao Zeballos, fallecido.

Si se considera « La Protesta Humana » como continuadora de « El Perseguido », se contarán setenta y dos años, ya que éste data del 18 de mayo de 1890 e ininterrumpidamente llega hasta enero del 1897. La misma tendencia comunista-anárquica e idéntica voluntad y entusiasmo animan a « La Protesta Humana » a partir del 13 de junio del 1897 hasta el 7 de noviembre del 1903, fecha en que toma como título « La Protesta », nombre que conserva aún hoy.

Se convierte en diario el 1 de abril del 1904. Con ciertas intermitencias debidas a clausuras, incendios provocados por las autoridades o por las bandas de la « Liga Patriótica » (que alegremente se alternaban en el saqueo y en el vandalismo), la detención o deportación de los redactores y otras causas que no son lindezas, « La Protesta » de Buenos Aires se mantiene como diario hasta septiembre del 1930. La dictadura del general Uriburu inicia el declive de las organizaciones y de las publicaciones anarquistas en Argentina.

En aquellos tiempos no bastaba un diario para cubrir las necesidades del Movimiento anarquista y obrero argentino. Aparecían a la vez otros periódicos y revistas. En lo que va del 1890 al 1904 — según la versión autorizada de M. Nettlau — aparecieron en Argentina unos 70 periódicos de orientación anarquista en español, italiano y francés; algunas revistas en varias lenguas; 126 títulos de libros y folletos. Parte de éstos se publicaron simultáneamente en Buenos Aires en italiano, inglés, español, francés y portugués.

Aparece en el 1910 « La Batalla », diario de la tarde, en los mismos talleres de « La Protesta », diario de la mañana. El 14 de mayo la policía asalta e incendia la imprenta. Traía esto correlación con la campaña realizada a causa de la « semana sangrienta » de Barcelona, del asesinato de Ferrer y sobre todo del atentado de Simón Radowitzky contra el coronel Falcón, el masacrador de la manifestación de la Plaza de Mayo. Para las fiestas del Centenario de la Independencia (25 de mayo de 1910) la F.O.R.A anunciaba la huelga general revolucionaria. La reacción se desencadenó días antes, furiosa y destructora.

Prosiguen periodos con alternativas violentas. En el 1920 el diario « La Batalla » sustituye a « La Protesta », de nuevo incendiada y clausurada. En el 1921 es « Tribuna Obrera » diaria la que la reemplaza hasta ser también clausurada y entonces se publica — una vez más entre tantas — « La Protesta » clandestina. El Movimiento y sus órganos de prensa resurgían, vibrantes y heroicos, de sus propias cenizas.

«LA PROTESTA» AMPLIA SUS ACTIVIDADES

A partir del 1 de mayo del 1908 aparece el « Suplemento de la Protesta », formato de revista y se mantiene durante 11 números en ritmo mensual. La devastación de la imprenta determina su suspensión. Alberto Ghiraldo, poeta, dramaturgo y escritor, lanza « Ideas y Figuras », una de las mejores revistas anarquistas de su tiempo.

A partir del 1922 el « Suplemento » reaparece como semanario ilustrado, (« La Protesta » continúa como diario) llegando hasta el número 255, en el 1926. Desde entonces es revista quincenal hasta el 1930.

El « Suplemento de la Protesta » se halla entre las más importantes publicaciones anarquistas internacionales, a la que contribuyen las mejores plumas de la época, dedicadas a estudios y a polémicas de hondura. Su sección literaria y artística es de las más cuidadas y completa la formación espiritual y militante del lector.

Diario y Suplemento se completaban con una labor editorial de primera fuerza. Los folletos se editaban a partir de 10 hasta 50 y 100 mil ejemplares. Se vendían a los militantes por paquetes de cien ejemplares para ser distribuidos gratuitamente en cuidades y campañas. Para esto se escogían títulos y temas apropiados a la propaganda entre jóvenes y pueblo. La siembra caía en tierra fecunda, como lo atestiguan las páginas heroicas y registradas en la Historia del proletariado argentino y sobre todo de la F.O.R.A.

A los folletos siguieron los libros llegando a constituirse una cantidad de títulos selectos. En el 1925 se inició la publicación de las obras completas de Miguel Bakunin, llegando hasta el quinto tomo de los diez previstos. La labor editorial de « La Protesta » era intensa. No obstante, existían otros grupos editores, como « Argonauta ». A Bautista Fueyo se debe la edición de tal vez una cincuentena de libros y algunas más aún de folletos.

No era sin embargo aquel un período de calma. Se vivía una psicosis revolucionaria que era condición de los movimientos y la prensa anarquista de todos los países. La propaganda y la acción se inspiraban en la idea de una revolución cercana, como la veía Kropotkin en « La conquista del pan » o en «Campos, fábricas y talleres ». En pleno proceso de « internacionalismo militante », los propagandistas rodaban de país en país, unas veces por voluntad y otras a causa de persecuciones y de deportaciones. Pasaron por Argentina los más prestigiosos oradores, las plumas más vibrantes y las más señeras y profundas de todos los países; los más arriesgados militantes, los más activos; organizadores o individualistas, o partidarios de todas las prácticas, tácticas y tendencias. Todos, en corto o largo período pasaban por « La Protesta », sus firmas quedan como prueba de la polarización de voluntades que significaba el vocero y del prestigio que la publicación se había forjado a través del mundo. No nos alcanzaría la crónica en su espacio normal para citar los nombres ni para citar los títulos de otras publicaciones simultáneas. En algunos archivos se encuentra todo eso ,al alcance de inquietos y de estudiosos. Imprescindible es conocer « La Protesta » si se quiere entrar a fondo en la historia del Movimiento anarquista (y obrero) de Argentina y toda la América latina, de cuya vida intensa formó parte digna y ejemplar. Es esta una simple nota recordatoria, en la que evitamos toda grandilocuencia.

En varias épocas « La Protesta » fue órgano oficial de la Federación Obrera Regional Argentina (FORA). En otros momentos aparece como órgano independiente, en expresión de grupos anarquistas. El órgano efectivo, permanente, de la FORA fue siempre « La Organización » (al principio) o « La Organización Obrera », en ocasiones órgano interno, en otras vocero de la F. Local bonaerense. Hoy y otras veces, órgano público de la organización obrera de tendencia anarquista.

RESUMEN DE EXPERIENCIAS

En el 1930 se desencadenó en Argentina una dictadura de cuyas consecuencias aún no se ha liberado el país no obstante haber pasado treinta y dos años. La caza y exterminio al militante « forista » se practicó con un metodismo pertinaz por parte de todos los gobiernos que se sucedieron hasta Perón inclusive. Hoy la FORA es apenas el esqueleto de lo que fue. Para colmo es hoy la FORA un esqueleto desintegrado. Todas las Organizaciones y todos los Partidos sometidos a un período prolongado de clandestinidad, de persecución, de exilio, pasan por el mismo proceso. Ocurrió con casi todos los Partidos en Argentina. Es una constatación : no consuelo. « La Protesta » pasó años aciagos y amargos trances. Se perdió imprenta, fondos, librería, militantes... Quedó el prestigio. Con el prestigio de su nombre un grupo de viejos y jóvenes asumió la responsabilidad tremenda de su reaparición. Lleva varios años en que alternó su aparición quincenal con la mensual. Para su sesenta aniversario se intentó reemprender la publicación del « Suplemento ». Así aparecieron dos números de una sesentena de páginas formato revista.

Dos diarios — ayer — e innúmera cantidad de periódicos y de revistas. Hoy los periódicos libertarios se cuentan en Argentina con los dedos, sin completar las dos manos. Como revista regular una : « Reconstruir ». Algunos intentos editoriales honrosos, extraordinarios en relación a las fuerzas del Movimiento.

(Pasa a la pág. 2.)

De Portugal

Salazar y su Gestapo

por Edgar Rodrigues

LA autoridad más poderosa y odiada en Portugal a lo largo de la dictadura fascista de Salazar, es la famosa PIDE. Odiada por su significado de represiva, de malvada, de asesina, de argumentadora a estacazos, práctica en los suplicios de « la estatua », del casco eléctrico, del robo de libros y correspondencia en Correos, entre otras especialidades criminosas de esta Gestapo lusitana. En sus 30 años de existencia, la PIDE celebrizó a Agostinho Lourenço, capitán y negociante, por los métodos bestiales y draconianos que imprimió a las investigaciones, en los acampamientos, en las exterminaciones de oponentes. Después de un rosario de crímenes fue sustituido por el también capitán Neves Graça, procedente de Oporto, sede de la PIDE, donde era conocido por el « Terror del Café Majestic ». Graça acompañó al titere Craveiro Lopes al Brasil, donde vio en cada portugués emigrado a un comunista. Menos para Salazar, por su comportamiento en Portugal y en Brasil, Graça ganó fama de inquisidor. El dictador acaba de distinguirlo con su « benevolencia » dejándole dimitir.

Homero de Matos, coronel de la Guardia Republicana, delator de sus iguales, odiado en la misma Guardia, desarrolló la más terrible y sangrienta represión contra el elemento antifascista. Pero el dictador, buitre sediento de sangre humana, quería más sangre, ¡mucha sangre!

Ahora si que éste ha acertado en la elección de jefe de la PIDE, escogiendo a un profesional capaz de cumplir religiosamente las órdenes del mesías de Santa Comba Dae. Silva Pais es el hombre, especialista en matanzas colectivas. Durante la guerra de 1939-45 el mayor Silva Pais fue el más famoso policía, el crápula dirigente de los asaltos a almacenes de comestibles, el fundador de la « Policía de Santa Marta » en el barrio del Conde Redondo, de Lisboa, haciéndose famoso por sus banquetes regados con champán y vino de Oporto y por las crecidas cantidades que, como sedicentes propinas, recibía de los acaparadores Izidoro Martins de Oliveira, Irañó y Cía y otras firmas que merced al « engrase » de la Policía de Santa Marta » y del actual jefe de la PIDE conseguían permiso oficial para establecer y desarrollar sucios negocios, entre los cuales la venta de artículos deteriorados al pueblo.

La oposición portuguesa actualmente está sujeta a las acostumbradas persecuciones y además a sufrir las extorsiones de los peores policías de Santa Marta del mayor Silva Pais, amigo íntimo de Salazar.

EL PRIMERO DE MAYO

Trabajadores y estudiantes portugueses continúan aludiendo a los políticos que van a ser los futuros gobernantes demócratas de derecha o de izquierda, socialistas o católicos antifascistas, para entrar en lucha directa contra el dictador y su camarilla de poltrones de PIDE, guardias republicanos y militares que sostienen el fascismo en la Península Ibérica. Decimos Ibérica porque en España se da el mismo movimiento de estudiantes y operarios.

Y vaya ahora nuestro desahogo : Siempre fue así en la lucha en Portugal. Cuando el hombre del pueblo se lenvanta, cuando se producen revueltas populares cual la de los mineros de Ajustel (que asaltaron puestos de policía para tomar armas que enfrentar a los esbirros de la PIDE); cuando se sublevan las más incultas y míseras capas populares cual los campesinos y pescadores — y eso ha ocurrido docenas de veces — los políticos oposicionistas no secundan, a lo que parece para no armar al pueblo. El autor de estas líneas ha tenido ocasión de presenciar planes revolucionarios que dejaron de ser por divergencias sobre si armar o no al pueblo y por exigencias de cargos en los futuros gobiernos que se pretendía formar, siendo por ello que la dictadura de Salazar sigue existiendo. Los líderes políticos quieren la revolución, ciertos de que todo va a continuar como está salvo leves modificaciones con adopción de nuevo rótulo. De no ser así, ¡nada a hacer! La brega continua sin convicción, salvo para los trabajadores, que no pretenden otro bien que la libertad del país.

EN OPORTO

Ya en el primero de mayo de 1932 el trabajador, ya un tanto dominado por la naciente dictadura, tomó y dominó a la ciudad invicta, habiendo entonces aparecido un tenientecillo — Fernando Queiroga — para oponerse al pueblo. Ogaño se produjo una manifestación semejante. Previamente anunciado por manifiestos el movimiento del 1º de Mayo, la policía, llevando al frente a la PIDE, principió a recorrer la ciudad tratando de dispersar a los grupos de trabajadores que se iban espesando en las principales arterias ciudadanas, prohibiendo incluso permanecer en las aceras. La policía recurrió al manguerazo con agua azulada contra la gente, que se refugiaba presurosa en los establecimientos abiertos, que por efectos del colorante sufrieron graves perjuicios. A pesar de la agresión policíaca y tal vez gracias a ella, los manifestantes aumentaron en número cada vez más, y divididos en fuertes grupos se aduñaron de varias calles logrando dispersar a la policía y entablando más de una lucha corporal con los agentes de la PIDE. Sólo las fuertes lluvias del día 2 lograron calmar los ánimos de los más resueltos, terminándose las refriegas con un saldo de 34 heridos, curados en los hospitales. Represivamente fueron encarcelados muchos manifestantes.

EN LISBOA

Cuando Rusia y los países de tras la cortina de hierro conmemoran el 1º de Mayo con paradas militaristas, exhibiendo los más modernos ingenios para matar, Salazar manda a sus policías arremeter contra el pueblo, que ya no soporta más el yugo y la mordaza del fascismo. Como en Oporto, la PIDE y la Guarda Republicana — en la que se alistan los estaladores — principiaron por torcer el tránsito de las principales vías del centro de la ciudad con vistas a desviar la manifestación del 1º de Mayo de 1962, que ha marcado un punto en la lucha portuguesa contra el fascismo. Claro que el procedimiento usado por la policía no surtió efecto alguno, siendo entonces que empezaron a actuar, como en Oporto, los carros conteniendo agua coloreada, cuyos conductores y servidores policías empezaron a « regar » a los grupos de obreros, dispensándolos momentáneamente. Momentáneamente, porque pronto se operó una reacción popular en las calles principales motivando el fraccionamiento de las fuerzas del gobierno, lo que permitió a los amotinados sin armas luchar contra el enemigo y vencerlo en algunos sectores. Tiros, granadas de gas lacrimógeno arrojó la policía contra los trabajadores, cayendo

(Pasa a la pág. 2.)

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

GFP· 3428
BIBLIOTHÈQUE MUSÉE

Chapelles à neutraliser

EN toute sincérité il faut reconnaitre que les catholiques obtiennent actuellement beaucoup de succès dans la plupart des domaines. Nous pensons que l'engouement qu'ils provoquent est imputable à de multiples facteurs qui interviennent selon un plan longuement mis au point, dans un but bien déterminé.

L'Eglise catholique est consciente de la brèche importante qui a été provoquée dans ses rangs par l'évolution des croyants et surtout par le développement de l'athéisme dû pour une bonne part aux progrès scientifiques qui mettent à néant chaque jour davantage, ses théories fantaisistes.

Le Vatican a si bien compris le danger qu'il recherche des alliances avec d'autres Eglises et a entrepris une imposante campagne pour enrayer et résorber l'athéisme afin de maintenir sa position, et si possible, la renforcer.

Les moyens dont il dispose lui permettent, étant donné leur importance, tous les espoirs. Il est immensément riche et étroitement imbriqué dans le système capitaliste, dispose de l'appui total des Etats du monde dit libre, qui sont à sa dévotion. Ses troupes, ensoutanées ou non, nombreuses, bien entraînées, très évoluées, sont l'objet souvent de beaucoup de considération, ce qui leur permet de développer une propagande benoite, subtile, camouflée qui ne manque pas cependant d'efficacité.

La tactique de l'Eglise consiste avant tout à agir par personne interposée. Elle accomplit pourtant le premier travail de défrichage sur l'esprit des enfants car fine psychologue elle sait bien que le petit qui a été sous sa coupe pendant un certain nombre d'années, avec la complicité souvent inconsciente, ou intéressée des parents, n'échappera plus que difficilement à son emprise. Continuellement suivi dans les écoles, patronages, mouvements, scouts, J. O. C., l'adolescent est pris en charge par ses semblables, plus âgés de quelques années et possédant de ce fait une formation souvent supérieure. Le prêtre qui supervise toujours, a bien soin de rester autant que possible dans l'ombre, laissant ainsi au jeune l'impression d'une totale indépendance de jugement, qui n'est en réalité que factice et nettement dirigée. A peine adulte, le sujet, ainsi formé, s'incorpore le plus souvent sans sollicitation, ou presque, dans les organisations chrétiennes.

C'est regrettable à constater mais le seul groupement qui a décelé l'efficacité de la méthode et l'a appliquée est le parti communiste, et, sans prendre d'exemples meilleurs, on conviendra qu'en France deux partis politiques et leurs appendices syndicaux maintiennent seuls ou améliorent leurs position : M. R. P. et C. F. T. C. d'une part, P. C. et C. G. T. de l'autre Tous les autres pratiquent la politique de l'autruche.

Seule, parmi tous, la Section française de l'A. I. T. préconise depuis un certain nombre d'années un travail d'intéressement des jeunes axé sur l'enseignement de la vérité permettant sur tous les plans leur libre détermination. L'absence de moyens financiers et de locaux appropriés nous ont interdit jusqu'ici de démontrer la valeur de cette méthode d'initiation, mais elle est totale et nous sommes persuadés que notre piétinement cessera le jour où nous aurons solutionné ces deux problèmes, si nous y parvenons.

La supériorité de nos conceptions, qui visent à la réalisation des communes libres, sur celles de la C.F.T.C., cramponnée de toutes ses forces à l'appareil étatique, dont elle ne veut pas changer ,et qu'elle sert avec zèle, ne fait pas de doute pour un prolétaire sérieux, épris de justice et de liberté.

La C.F.T.C. réclame la participation active de tous les travailleurs à la gestion des entreprises et s'oppose soi-disant à toutes mesures inhumaines. Formules sans consistance, juste susceptibles de mystifier. Elle serait bien incapable de nous indiquer en effet une méthode valable pour aboutir à ce qu'elle préconise dans le cadre du système capitaliste, auquel elle est si profondément attachée.

C'est pure démagogie de la part de la C.F.T.C. quand elle parle de liberté, de respect du droit de grève et que l'on connait son opposition à toute grève illimitée — sauf pour servir de Gaulle — ainsi qu'aux initiatives d'action prises par la base.

Démagogie encore quand elle préconise des revendications qu'elle combattrait dans les entreprises que le Vatican contrôle.

Démagogie enfin aggravée d'opportunisme quand elle prétend aider les exploités, en grève, d'un pays voisin. On a accusé les « cocos » d'avoir, il y a quinze ans exploité, pour leur propagande, les cadavres de fusillés, nous estimons, nous, que la C.F.T.C., que tout sépare en raison de ses appartenances politique et religieuse de tout mouvement émancipateur, vient, avec Force Ouvrière, de faire de même envers les prolétaires espagnols dont elles ont exploité la misère.

La C.F.T.C., contrairement à certaines affirmations, n'est pas moins mauvaise que Force Ouvrière ou la C.G.T. On doit la mettre dans le même sac. Ses dirigeants, qu'il s'agisse des « croulants » ou de ceux de la « jeune vague », sont aux ordres du capital et de l'Eglise à qui ils doivent pour la plupart leur formation et dont ils servent les intérêts, malgré leurs belles affirmations d'indépendance. Notre devoir est de la dénoncer, sans relâche, comme les autres.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 200 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 5 Juillet 1962

Rassemblement sur quoi ?

C'est très beau d'être libertaire, socialiste libertaire, communiste libertaire ou tout simplement fédéraliste, mais c'est insuffisant pour créer les conditions d'un rassemblement.

C'est très beau d'être contre toute forme de gouvernement, c'est-à-dire, de condamner la politique, mais c'est insuffisant pour déterminer vers quelle forme d'organisation sociale on s'oriente.

C'est très beau de se réjouir d'une riche pensée, mais si l'on veut qu'elle prenne corps, qu'elle s'articule sur des réalités, qu'elle devienne compréhensible pour tous, et que chacun puisse la matérialiser en des démonstrations qui ne laissent aucune place à l'abstraction, il est nécessaire d'agir contre toute forme politique, contre toute superstructure politique, en élaborant et moulant la maquette de la nouvelle société que l'on propose.

C'est un truisme de dire que « l'on ne détruit bien que ce que l'on remplace », mais il n'est pas inutile de le répéter dans un milieu qui semble trop souvent l'ignorer.

Si, toutes ces tendances ont pour point commun : l'apolitisme, c'est que, fatalement, avec clarté ou imprécision elles préconisent une société fondée sur l'économie des besoins ; c'est que, nécessairement, elles proposent de passer du « gouvernement des gens à l'administration des choses ».

Si, réellement, toutes ces tendances sont bien d'accord sur ce point commun, alors, les conditions d'un rassemblement sont réalisées. Alors, les libertaires pourraient répondre favorablement à l'appel lancé par Zorkine dans le « Monde Libertaire ».

Mais il va de soi que ceux qui ont faite leur cette doctrine invertebrée « que le meilleur est un gouvernement qui gouverne le moins », que ceux-là, dis-je, sont peut-être de plaisants intellectuels, mais que comme les croyants « leur domaine n'est pas de ce monde ».

On ne forme pas une « avant garde révolutionnaire » avec des esprits en contradiction sur l'art de construire un nouveau monde. Une sélection bénéfique et constructive est donc nécessaire. Mieux, l'orientation générale de l'économie capitaliste permettrait à un tel mouvement de jouer un rôle considérable dans une société en proie au chaos, à l'incertitude, et qui, empêtrée dans ses coutumes archaïques et surannées, se voue à des « sauveurs » par impuissance intellectuelle et sociale.

En ce qui me concerne, je prêche cette prise de conscience depuis quarante cinq ans, sans aucun succès. Si les jeunes ont réalisé en eux-mêmes la clairvoyance nécessaire à un tel projet, je suis prêt à rallier un mouvement « communiste libertaire ».

J. B.

En face d'une telle éventualité, le Mouvement ne pourrait être considéré que comme une force éducative et animatrice chargée d'impulser les travailleurs vers une conception constructive de l'économie des besoins, c'est-à-dire, vers la Commune syndicalo-coopérative, c'est-à-dire encore vers l'égalité économique par la fédération des services de production et de consommation : le syndicalisme révolutionnaire devenant le germe, l'agent, et le mortier de la construction de ce nouveau monde.

MILITANTISME CONCRET

Alors que les partis politiques, les religions, les sectes, sont organisés et progressent, ou défendent les positions acquises, qui assurent leur pouvoir, nous devons reconnaître que les révolutionnaires, de toutes les écoles, n'ont su grouper leurs forces pour trouver un terrain commun de lutte et pousser plus avant la conquête des libertés, à défaut d'assurer l'avénement de forces suffisantes, autorisant la préparation de la révolution.

Nous devons tenter, dans toutes les agglomérations importantes, de faire un bout de chemin avec des groupes évoluant vers la liberté. Cette collaboration, s'entend, ne doit pas nous mettre dans l'obligation de nous écarter de notre action de militant de la révolution, qui peut se définir comme suit :

Eveiller l'esprit de révolte propre à donner à l'individu le courage de tenter de se libérer de toutes les oppressions, à lui donner le sens de la dignité humaine, lui interdisant toute servitude, toute lâcheté.

Lutter contre les préjugés, les conformismes, les mensonges. Dénoncer l'œuvre néfaste des partis politiques, des religions, qui ne font, sous des formes différentes, que transformer les individus inconscients en sujets soumis des Etats esclavagistes.

Faire réaliser au travailleur que son sort est celui de tous les exploités, faire admettre que tous les hommes sont solidaires, que chacun doit participer au bien-être commun et profiter de la fraternelle production de tous.

Déjouer les manœuvres des pouvoirs qu'ils soient capitalistes ou d'Etats, qui prétendent apporter plus de libertés aux individus mais qui, en réalité, font dévier tous mouvements de libération pour maintenir leur oppression.

Dénoncer l'hypocrisie de ceux qui bernent le peuple pour prendre le pouvoir et qui, ce but atteint, entendent y installer une véritable dictature, portant ainsi atteinte aux libertés durement conquises.

Donnner à la masse des exploités le sentiment que la révolte journalière, dans chaque petit fait injuste de l'existence, contribue à la libération de toutes les injustices séculaires et permet l'acheminement vers la grande révolution qui autorisera une ère nouvelle.

Apporter la confiance à tous, faire admettre qu'aucun effort n'est inutile, que la germination de la liberté n'est faite que d'une multitude de luttes, que la révolution libératrice ne se fait pas en un jour sur des barricades, mais se prépare par des années de propagande salvatrice.

Réaliser, en tenant compte des erreurs du passé et en évitant les mêmes erreurs pour demain, que toutes les révolutions ont été escamotées au bénéfice de nouveaux maîtres, que les peuples se sont trouvés, courbés sous de nouveaux jougs, sous de nouvelles étiquettes, du fait que ceux qui dirigeaient les révolutions avaient un but, alors que les peuples, ouvriers de ces révolutions, se contentaient d'apporter leur confiance, sans exiger la réalisation complète de l'objectif de celles-ci.

Tel est le but que le militantisme révolutionnaire doit poursuivre. Il faut une large préparation révolutionnaire des peuples pour permettre à ceux-ci la pratique de la révolution. C'est l'insuffisance de la préparation révolutionnaire qui a permis de sanglants échecs, le maintien des servitudes et des oppressions. Notre militantisme actif doit nous permettre de grouper, dans tous les centres, quelques hommes dévoués à la cause de la fraternité et de la liberté, de constituer ainsi l'embryon partiel d'une force possible de prorévolution, surtout, ne nous décourageons jamais, considérons qu'il faut semer beaucoup et partout pour faciliter à notre descendance la poursuite de la lutte et peut-être la libération de tous les jougs.

RENE VILLARD

LES TRICHEURS

C'est devant un « sang de Jésus », ce gros rouge d'Espagne, que j'ai rencontré mon voisin, le « gros Pierre ».

J'ai demandé à Jeannette, propriétaire du petit café « A la promenade », un second « sang de Jésus », afin de tenir compagnie à « gros Pierre » ; voici notre dialogue :

« Mon vieux Biget, je suit un petit ouvrier ; avant le 13 mai 1958 j'avais honte de ma condition, les ministres, les députés ne nous demandaient pas notre avis, mais depuis cette date je ne suis plus le même, je suis un homme — le même qui était penché sur son poste pour écouter Londres et qui le lendemain par la parole à l'usine donnait aux copains les moyens de sauver la France. Bien entendu, je ne me suis pas battu, mais si tu savais comment les apprentis m'écoutaient ; grâce à moi ils furent tous F. F. I. à la libération. Aujourd'hui, je suis encore ce même homme ; celui qui te parle, Biget, est fier d'avoir contribué à ce que le problème algérien soit résolu au fond le 1er juillet 1962, grâce au contact direct entre le chef de l'Etat et moi, je veux être plus modeste et dire : nous les Français.

Bien souvent tu m'as déclaré que le 13 mai nous avait préparé la venue d'un chef d'Etat accompagné de ses grand commis ; tu te trompes ; il nous a dit que ce 13 mai 1958 fut une entreprise d'usurpation se constituant à Alger. Avant lui les présidents du conseil tombaient les uns après les autres ; lui il les met en congé, il en désigne un autre ; il a le courage d'organiser la suppression des corps intermédiaires. Avant mai 1958 nous attendions la guerre civile en France, ce jour c'est en Algérie qu'il y a la guerre ; il a brisé les complots successifs ; il a bien le droit, *au moment voulu*, de nous demander de lui donner à nouveau pour sa politique européenne un vote massif et solennel ; je suis un ouvrier français et je lui fais confiance. Un que je n'aimais pas c'était Debré, il était triste ; Pompidou, c'est un ancien socialiste, un ami d'un grand banquier, cela me chiffone mais avant toute chose il faut sauver la république. Il ajouta : Deux « sang de Jésus », Jeannette ! . »

J'ai répondu : Sacré Gros Pierre, c'est beau de te souvenir de Londres, mais penses-tu aux nobles paroles de Fischer, Schwab, martyrs de Chicago. Eux ne faisaient intervenir le *bon sens* de la tricherie électorale mais ils lançaient un appel au cœur de leurs camarades et, de père en fils, de fils en petit-fils, ils ne peuvent être oubliés ; les discours passent mais une déclaration faite face au peloton d'exécutin reste.

Ce 13 mai 1958, il n'est pour moi que le marchepied qui devait permettre au solitaire de Colombey-les-deux-Eglises de préparer le jour heureux de son 15 mai 1958 où il rédigea la note par laquelle il faisait ses offres de service pour, en tout bien tout honneur, nous éviter la guerre civile ; le chantage d'Alger pesait lourd sur les provinces françaises et pour en faire comprendre le danger — l'attaque sur la Corse devait avoir lieu — alors l'homme revenait pour une dernière fois sauver la classe ouvrière, la bourgeoisie, la franc-maçonnerie, le clergé, les partis politiques, le syndicalisme, la république.

Alors les merdocratas se sentirent revivre — l'ordre n'avait pas été troublé — grands politiciens, rusés syndicalistes, philosophes au petit pied, cléricaux, arrivistes divers « se lassant de l'état démocratique, par leurs clameurs firent tant que Jupin les soumit au pouvoir présidentiel ».

La vie redevenait belle. « Les parachutistes léopard », révoltés contre la IVe, acclamaient la Ve pensant en faire un état militaro-clérical. N'ayant pas cassé du Parasien, ils cassèrent du F. L. N.... Il faut bien casser quelque chose. Les troupes de choc des divers partis de gauche contentes de ne pas avoir à se battre contre les «paras », firent en sorte de s'évanouir dans la nature en attendant une VIe république populaire. Les uns et les autres oubliaient que les anciens R.P.F. revenaient aux rivages du pouvoir. Une grande aventure venait de commencer. *L'Algérie*, par ton vote massif et solennel, c'est ton œuvre ; mais franchement tu as voté pour le destin d'un pays où tu n'as jamais été. Là, est la tricherie. L'Europe des côtes atlantiques à l'Oural, comprendras-tu ce que cela signifie le jour où qui tu sais te demandera par un oui ou bien un non de faire son Europe. Seras-tu demain encore un de ces tricheurs qui pour se donner l'illusion d'être un homme en direct avec le Pouvoir emmerde les autres, ceux qui justement pleins de bons sens, refusant d'avoir un maitre, un Dieu, disent non à ce pouvoir, à ses pompes, à ses œuvres, faites de vanité, d'un appareil solennel et somptueux qui me rappelle les fastes du Vatican.

Sacré Gros Pierre, n'oublie pas ces mots de Baudelaire : « Et notre châtiment naitra de nos plaisirs. »

Il est temps pour toi de quitter le camp des tricheurs.

Y. M. BIGET

BULLETIN ANTIRELIGIEUX

Selon le Mensonge religieux :

Dieu créa la terre, les cieux et les eaux il y a 6.000 ans.

Or, nous savons que notre monde a plusieurs centaines de millions d'années.

Selon le Mensonge religieux :

Dieu créa Adam et Eve qui eurent deux fils : Caïn et Abel.

Caïn tua Abel. Dieu condamna le meurtrier à vivre, et dit « Quiconque tuera Caïn sera puni sept fois davantage. »

Et l'Eternel mit une marque sur Caïn afin que quiconque le trouverait ne le tue pas... (selon la Bible).

Mais qui aurait pu le tuer puisqu'à cette date il n'y avait que trois personnes sur la terre : Adam, Eve et Caïn ?

Tous ces racontars idiots qui se contredisent ne sont que des mensonges maladroits. Mais continuons...

La Bible : « Puis Caïn connut sa femme qui conçut et enfanta Hénoc... ! Mais quelle femme ?

D'après la même Bible il n'y avait qu'une femme à cette époque : Eve !

C'est donc que Caïn forniqua avec sa mère, et que nous ne serions que les fruits de l'inceste !

Vous avouerez que ce Dieu là était un joyeux farceur, et que, comme l'aurait dit plus tard Jésus : « le ciel est réservé aux pauvres d'esprit !

Tous les fondateurs de religions disent avoir conversé avec Dieu, et que ce dernier leur a ordonné de bâtir un temple ou une Eglise.

Tous les sorciers, à travers l'histoire, ont bavardé avec les esprits...

On doit d'abord se demander pourquoi ces fantômes ne bavardent pas avec tout le monde ?

Quelle propagande ?

En un clin d'œil tous les hommes deviendraient des croyants et chanteraient la gloire de leurs Dieux : comme ce serait simple...

Mais voilà. Si Dieu existait et qu'il se manifestat à tous..., il n'y aurait plus besoin d'Eglise, et ce fructueux commerce disparaitrait... Des millions de sorciers deviendraient sans emplois et devraient émarger aux caisses de chômage ou se mettre au travail.

Vous admettrez qu'il est beaucoup plus agréable de confesser les belles filles, de bénir les pauvres d'esprit et de subtiliser à tous une partie de leurs économies. ça c'est du boulot !

Si Dieu existait aurait-il encouragé la fondation de plusieurs Eglises, qui se concurrencent, se font la guerre et poussent à la guerre tout en prêchant la paix dans leurs sermons ?

En 1914, les Allemands marchaient au combat avec, sur leur ceinturon : « Gott mit uns », dieu est avec nous.

Et tous les évêques de France déclaraient : « La guerre est saine. Elle est voulue par Dieu pour restaurer la foi en France ! »

Ainsi, le même Dieu se battait contre lui-même. Quelle idiotie !

Faut-il que les hommes soient ignorants pour croire à ces Dieux qu'ils ont fait à leur image : *car ce n'est pas Dieu qui a fait l'homme, mais c'est ce dernier qui a inventé Dieu par ignorance et par peur de la mort...*

Quand la C.G.T. craint l'aventure

Les fédérations C. G. T. du secteur nationalisé (SNFC - EGF - Mineurs) ont refusé de lancer avec FO et la CFTC un ordre de grève de 48 heures pour l'ensemble du secteur nationalisé.

Nous ne prenons évidemment pas au sérieux les velléités combatives du syndicalisme « libre », mais l'attitude de la C. G. T. appelle quelques remarques.

La C. G. T., parait-il, craint l'aventure.

Ben, voyons, des fois que les ouvriers, lassés des longues énumérations de révendications n'ayant aucune chance d'être satisfaites dans le régime capitaliste, lassés de l'impuissance de l'action syndicale réformiste à obtenir autre chose que des miettes, s'en prennent non plus aux effets mais à la cause. Des fois que, comme en 36, on soit obligé de sauver le capitalisme in-extremis en « sachant arrêter une grève ».

Parait que ce n'est pas cela.

Ce que la grande CGT craint c'est le gouvernement (Marcel Paul l'a dit).

En clair on a le droit de grève mais si on s'en sert efficacement on va nous l'enlever.

Et que deviendrait la grande CGT sans la protection légale des lois de la bourgeoisie ?

On est révolutionnaire à la CGT, mais pas trop n'en faut.

Alors pour sauver la face, pour conserver ses troupes en mains, pour empêcher la combativité ouvrière de se concentrer, en emmerde le monde avec des actions bidons sans aucune efficacité.

Et on veut négocier. On maintient le mouvement social dans les limites du raisonnable, mais on attend un coup de main du gouvernement, qu'il lâche un petit quelque chose à ces syndicalistes si modérés, pour leur permettre de conserver la confiance de leur troupes.

Qu'après le gouvernement laisse annuler ses concessions par la hausse de prix, tant mieux la comédie continuera.

A part cela, bien entendu, la CGT ne joue pas le jeu. **GUY ROCH**

LOUIS LECOIN à cessé son jeune

Ayant reçu des assurances qu'il a estimé valables, l'animateur du « Secours aux objecteurs de conscience » a décidé de recommencer à s'alimenter.

Tout est donc pour le mieux puisque, pour Lecoin, à qui nous souhaitons un prompt rétablissement, rien d'irréparable n'est intervenu et qu'un certain nombre d'objecteurs de conscience y ont aussi trouvé leur compte ; vingt-huit d'entre eux ont en effet été libérés.

Reste à savoir si les promesses faites seront tenues rapidement, et le statut adopté conforme à ce que visent Lecoin et ses amis.

Instruits par de multiples expériences, nous nous permettons d'en douter. Parmi les tabous du régime, il y a au premier rang : l'armée. Ce n'est donc qu'avec scepticisme qu'on peut envisager que soit porté atteinte à sa « *puissance* » et à son « *prestige* ».

Souhaitons de nous tromper mais nous croyons qu'il n'existe qu'une seule solution valable à ce probleme : La suppression pure et simple de l'armée, par le désarmement général unilatéral, si nécessaire.

C. N. T.

La charte du Syndicalisme Révolutionnaire (1)

LE SYNDICALISME DANS LE CADRE INTERNTIONAL

Considérant que, plus que jamais, les travailleurs ont pour devoir de se tendre la main par-dessus les frontières et de proclamer qu'ils appartiennent à une même classe : celle des exploités.

Le Congrès estime que, pour opposer un front unique, commun et irrésistible à la puissance capitaliste, les ouvriers doivent se réunir au sein d'un organisme international au sein duquel ils retrouveront le prolongement de leur propre action de classe qu'ils engagent dans chaque pays, contre leur patronat respectif.

Il estime que la place d'un mouvement syndical basé sur la lutte de classes ne peut être que dans une Internationale qui accepte les principes suivants :

Autonomie complète, indépendance absolue du syndicalisme, dans l'administration, la propagande, la préparation de l'action, dans l'étude des moyens d'organisation et de lutte future et dans l'action elle-même.

Ayant ainsi défini sa compréhension de l'action du syndicalisme révolutionnaire sur le terrain national et international, le Congrès donne l'adhésion de la C.N.T. à l'Association Internationale des travailleurs

Il proclame que cette Internationale est la continuation logique de la première Internationale, de même que la C.N.T. es la continuation de la C.G.T. de 1906.

REORGANISATION DES JEUNESSES SYNDICALISTES

Considérant que le développement et l'avenir du mouvement syndical résident en grande partie dans la formation sans cesse renouvelée de ses cadres.

Le Congrès décide que l'éducation des jeunes ouvriers et ouvrières doit redevenir une des principales préoccupations du syndicalisme.

En conséquence, il fait obligation très précise aux organismes syndicaux à tous les degrés de reconstituer, sous la direction effective de la C.N.T., les jeunesses syndicalistes.

Il spécifie que les jeunes n'ayant pas à déposer ou à défendre des revendications, ce qui est du ressort du syndicat, devront recevoir une large éducation sociale qui doit leur être donnée par les unions locales, avec le concours des syndicats.

Les groupements locaux, régionaux et nationaux de jeunes participeront à titre consultatif aux assemblées de même nature de la C.N.T. Ils devront, dès que possible, aussitôt qu'ils auront acquis les notions indispensables, être adjoints aux militants locaux, régionaux ou nationaux, responsables de la marche des différents rouages du syndicalisme pour s'initier à leur fonctionnement.

En outre, le Congrès charge le Bureau confédéral de présenter au prochain C.C.N. un plan complet d'organisation des jeunesses syndicalistes.

(1) Voir « C. S. », nº 191 et 199.

TRIBUNE LIBRE

(Les textes publiés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leur auteur.)

Sans envie de polémiquer

Jamais je n'aurais cru mon humble et petit article, paru dans le COMBAT SYNDICALISTE, numéro 197, capable de déchainer la fureur des Dieux de l'Olympe.

Le camarade Fabra a trouvé plus commode de s'attaquer à moi plutôt que de démontrer l'inexistence des prévisions catastrophiques que tout le monde, comme moi, voit s'approcher à grands pas. Malheureusement, il ne croit pas à mes présages, que je devine sans être sorcier.

Je demande à ce camarade si au sein de son ancienne CNT il était interdit d'exposer ses pensées aux militants. Je remarque que son article ressemble plus à une encyclique de Jean XXIII qu'à un texte tolérant, respectant les idées des autres. Fabra croit devoir remplir des fonctions de berger ; il aurait pu s'en passer s'il avait bien connu son « troupeau ».

D'autre part, mon détracteur estime que dans mon article il n'y a de moi que la signature ; les apparences sont trompeuses, il me prenait à tort pour un enfant de cœur. Il interprète mal le sens de « tolérance » ; tolérance ne veut pas dire soumission et ignorance. Voilà pourquoi quand j'ai lu l'éditorial du «C. S. » « Le doigt dans l'engrenage » je me suis rendu compte que nos camarades français étaient bien documentés sur notre unité. L'éditorial par sa franchise m'était sympathique ; j'ai voulu montrer d'une façon peu platonique mon accord, et mon désaccord avec la façon de s'exprimer de la C. de R Z. N. que je juge peu correcte parce que c'est un camarade français qui a eu « l'insolence » de mettre son doigt sur la plaie.

Comme le prétend le camarade Fabre, ces questions de famille, c'est dans la famille qu'elles devraient se régler ; là, nous sommes d'accord, mais c'est à qui de donner l'exemple ? Les individus peuvent se tromper et c'est pardonnable, mais quand il s'agit d'un comité quelles mesures faut-il prendre ? Qu'on ne croie pas que si je pose ces questions c'est avec l'intention d'échapper à ma responsabilité. Non ! Je l'accepte et même je ne tiens pas à changer d'opinion tant que des faits concrets ne montreront pas mon équivoque.

Le camarade Fabra, si je ne me trompe pas, désire avoir ma photo en maillot de bain — je devrais dire tout nu, mais la pudeur s'impose — pour scruter mes défauts, car j'en ai comme tout le monde ; il ferait mieux de regarder le corps cénétiste aujourd'hui méconnaissable.

Il s'appuie sur des arguments un peu vagues pour avoir le dessus. Je ne nie pas ce qu'il affirme au sujet de l'article d'« Espoir », ce qui est comme une affirmation que je ne suis pas ennemi des alliances syndicales comme il prétend, comme je ne suis pas ennemi du camarade Fabra ; mais je suis ennemi irréconciliable de tous ceux qui ne sont dans notre organisme que pour leur profit personnel, dans le présent et le futur.

Une alliance animée de bonnes intentions, soit ; mais une alliance n'importe comment et avec n'importe qui, où nous n'avons rien à gagner et tout à perdre, je n'en veux pas ; je ne veux plus servir de valet, demain, à ceux qui, aujourd'hui, se disent mes camarades. C'est clair ? Je pourrais encore signaler d'autres périls, mais je les garde pour les discuter dans la famille, donnant ainsi l'exemple puisque ça ne regarde que nous.

« Video meliora proboque, deteriora sequor ».

VIDAL FONTANET

N.D.L.R. : Le camarade Vidal Fontanet ayant été l'objet d'une attaque personnelle a bénéficié du droit de réponse.

Le Comité de Rédaction, pour couper court à toute polémique, a décidé de ne plus rien publier sur ce point.

«Albores del anarquismo» (1)

ACABAMOS de leer este primer tomo de la « Colección Historia del Anarquismo » que las Ediciones Tierra y Libertad de México nos entregan con la buena intención de hacer más y más luz sobre un movimiento desconocido hoy por las multitudes amansadas y confundidas en el caos autoritario que padecemos.

Se trata de una primicia que puede llegar a constituir una obra de envergadura, si los medios no les faltan a sus impresores. Un tomo de pequeñas dimensiones que no obstante consta de 127 páginas enjundiosas de historia del pensamiento y la acción ácratas, donde se pone de relieve la exageración en que se incurre al hablar de libertad sin tener en cuenta el planisferio de enfoque para su estudio.

Se ha tenido el acierto de cotejar en un mismo tomo las dos tendencias fundamentalmente seguidas por casi todos los que se han ocupado de historiar la anarquía : quienes han creído que ésta procede apenas de unos siglos atrás — el anarquismo moderno — y los que quieren ver reminiscencias acráticas más allá de la prehistoria misma.

Consciente o inconscientemente, los editores han logrado realizar un excelente trabajo de clasificación que sirve de base para un estudio — o varios, los que sean — más amplio sobre una ideología que merece todo el esfuerzo y dedicación de los amigos del saber, aparte la posibilidad de hacer comparaciones sobre los pros y los contras de las dos tendencias brevemente tratadas en el tomo.

Si bien el anhelo de independencia — innato de libertad, podríamos decir — es tan antiguo como el hombre, el anarquismo transformado en corriente vivificadora de la sociedad y por ende del individuo que la compone, es relativamente cercano a nuestros días y en sus primeras manifestaciones se remontaría escasamente al tiempo del inglés Gerard Winstanley y sus *diggers*, pasando por Jaime Roux y sus *enragés* de la Revolución Francesa, seguidos por Godwin, Proudhon, Bakunin, Malatesta, Rocker, Mella, etc., hasta nuestros días, sin olvidar, claro está, a Thoreau, Paine, Han Ryner, Tolstoi, Stirner, Salvochea y muchísimos más, hasta Emile Armand, como figuras representativas de sus respectivas tendencias.

Todo ese acontecer de pensamientos hechos carne de reivindicación proletaria y humana en la sociedad contemporánea, es lo que se ha dado en llamar « anarquismo moderno » que si bien se alimenta en fuentes antiquísimas que le son inseparables — la rebeldía, el anhelo de felicidad y dignidad ingénito en el ser humano, etc. — y que tuvieron sus centros de consciente actividad en las más destacadas escuelas del pensamiento filosófico, no se puede negar que por sí sola esta cualidad no habría logrado el alcance y el arraigo proporcionados por la actividad revolucionaria de contenido social que durante los últimos cien años produjo ejemplos de la más alta enjundia histórica, tales como la *machnovischina* en Rusia y la revolución de 1936 en España, cuyas realizaciones experimentales fueron posibles gracias a la intervención directa del anarquismo militante en el movimiento obrero e intelectual, durante una larga cincuentena de años dedicados por entero a la lucha intensa y decidida, con su correspondiente estela de huelgas y acciones limpias de toda interferencia autoritario - estatal - clerical - capitalista, gestas ambas que, en nuestra opinión, tendrían un entronque cierto en la revolución de Espartaco y sus gladiadores, con las debidas distancias.

En la primera parte del libro, B. Cano Ruiz desarrolla meritorias aportaciones al respecto de las viejas raíces del anarquismo y presenta aspectos poco conocidos sobre la esencia ácrata, no sólo de la filosofía helénica, sino que remonta su punto de mira hacia otros horizontes más desconocidos aún : Mesopotamia, Persia, China, India, entran en su estudio y hasta en el « Eclesiastés » y « Proverbios » hebreos encuentra ese latido vigorizador del verdadero progreso y recreación constante del hombre en la sociedad, fundamental base de nuestros ideales. Y en cuanto al definido campo de las luchas obreras de acción directa por la conquista de mejoras económicas, cita el manumisor ejemplo de la primera huelga histórica acaecida por el año 1170 antes de nuestra era, llevada a cabo con éxito por los trabajadores que construían y conservaban las tumbas del occidente de Tebas, en el Egipto antiguo.

Sin embargo, creemos que exageran quienes imaginan, *vergi gratia*, tendencias ácratas en un personaje como Jefferson por el hecho de haber escrito una vez la conocida frase : « El mejor gobierno es el que gobierna menos », lo mismo que algunos otros filósofos y pensadores, profetas y hasta «santos» que expresaron casualmente conceptos más o menos capaces de ser sostenidos por los anarquistas, lo que sería algo parecido a considerar *cristiano* al Papa porque predica el « amaos los unos a los otros ».

Por lo que respecta a Jefferson,

Woodcock — en la segunda parte del libro — demuestra que nunca dejó de ser el gobernante y esclavista que era — dueño de esclavos en el sur de los Estados Unidos — y mucho de ese mismo también se podría decir en desmedro de ciertos filósofos griegos, árabes, romanos, chinos, indúes y demás, quienes consideraban como necesaria la esclavitud o la *divina* diferenciación de clases y castas, por lo que la mayoría no pasaron de ser simples deístas y autoritarios, con algunos intermitentes destellos en favor de la dignidad humana, demasiado titubeantes para merecer el calificativo de anarquistas.

El libro tiene el mérito indiscutible de permitir al lector un análisis directo de los dos polos enunciados facilitándole en forma amena la propia meditación sobre tan importante tema histórico. Tanto es así que de haber presentado cada uno de los dos trabajos separadamente, habría sido una equivocación y hasta objeto de severas críticas por parte de los más exigentes. Pero este primer tomo de la colección nos permite afirmar que sus iniciadores se hallan capacitados para servir de punto de referencia a las diferentes tendencias del anarquismo en la actualidad.

En la introducción, Víctor García aclara concisamente la idea general de la obra cuando escribe (pág. 10) : « No se puede objetar la trabazón existente entre el anarquismo moderno y la civilización moderna. Empero, considero que es una renuncia, si no suicida por lo menos imperdonable, el marginar todos los atisbos que la historia, la antropología y la naturaleza en general, aportan para demostrar cuán arraigado está en el hombre el sentimiento de libertad, de equidad y de solidaridad, los tres puntos de apoyo básicos de los que arrancan nuestros ideales. »

Sinceramente felicitamos a Ediciones Tierra y Libertad por la presente entrega y al mismo tiempo les deseamos fértil cosecha de éxitos para lo venidero.

COSME PAULES

(1) Primer tomo de la « Colección Historia del Anarquismo » que incluye : « Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo », por B. Cano Ruiz y « Albores del anarquismo », por George Woodcokc. « Introducción » de Víctor García. Ediciones Tierra y Libertad, México, D.F. 127 p. 1961.

Simiente de libertad

TRAS la dura y paciente preparación del terreno, para el buen desarrollo de la simiente depositada en la tierra, influencia una serie de factores, de fenómenos provocados por la naturaleza, que escapan a la previsión del más experto campesino. Cualquier contratiempo inadecuado retarda la germinación de la semilla, cuando no malogra la fecundación de la tierra, así como el esfuerzo realizado. Y no es por ello que el consciente labrador desespera. Ni abandona la tierra puesta en sazón con su cotidiano trabajo. Espera resignadamente, estoicamente, el poder recoger el fruto de su pesada tarea.

Si no lo consigue, por haber sido superior la adversidad del tiempo a su buena voluntad, con nuevos bríos vuelve a empezar la faena hasta lograr sacar de la tierra que labora, los alimentos necesarios para la conservación de su vida y la de su prole.

En nuestro caso, el reciente movimiento huelguístico de nuestro país, que sorprendió al Exilio, tanto o más que al propio tirano español, ha puesto de relieve, una vez más, que la simiente de libertad sembrada por miles de mártires en la conciencia de los trabajadores, no ha sido estéril.

Ha germinado, continúa germinando, aunque con cierto retraso, según el anhelo que sentimos por ver la floración de su fruto.

Causas más que suficientes han existido, continúan existiendo, que justifican el lento desarrollo, el retardo antes mencionado.

La mala fe de las agencias de información, ocultando intencionadamente la verdad, elogiando descaradamente lo que saben es mentira; la fidelidad de la prensa hacia el dictador y su obra; el espíritu de encono manifiesto, alentado por un periodismo rampión, puesto al servicio exclusivo del fascismo, encarnado en la Iglesia, Capitalismo y Estado; la fuerza de la censura, cumpliendo a rajatabla su esencial papel de prohibir todo cuanto tenga visos de realidad y de progreso; la arrogancia de los locutores de la «Radio Nacional», tratando de hacer pasar como única verdad groseras fábulas, ridículas leyendas; la repugnante y odiosa prosa de tipo patriotero, rampión que emplean muchos escritores, realzando los «méritos» de las jerarquías eclesiásticas, civiles y militares, elogiando a los héroes que, en realidad lo fueron contra las multitudes trabajadoras vencidas, hambrientas y humilladas; la matanza continua de los más destacados valores humanos; el acecho permanente para extirpar los brotes que puedan surgir de oposición a tan nefasta obra, han obstaculizado sobre manera el nuevo resurgir del pueblo español.

Y, no obstante, a pesar del dique puesto por el fascismo a toda obra de progreso, a la creación de nuevos valores humanos, la simiente de libertad, el concepto elevado de la dignidad, fecundó el espíritu de las masas laboriosas. Y, tras una larga espera, la savia de las ideas redentoras rompe la dura corteza de terror impuesto, empezando a salir nuevos y vigorosos brotes.

Se lleva mucho hablado y escrito en torno a la nueva generación que ha nacido, crecido y desarrollado en el régimen franquista. Cada cual ha opinado a su manera. Pocos son los que han coincidido en la apreciación real de cuanto pueda dar de sí esta generación en beneficio de la causa del antifascismo. Se mantenía la incógnita de cómo reaccionaría ante los problemas que la lucha por la liberación de España ha de plantearles.

Hoy, cábenos el honor, podemos estar orgullosos al haber constatado recientemente que esta generación, que la juventud española, trabajadora estudiantil, no está perdida ni moldeada a semejanza de la dictadura que sufre.

Dentro de todos los inconvenientes que se les han puesto por delante, han tenido la gran virtud de saber eludir el ambiente corruptor que les ha rodeado y escapar a su nefasta influencia. Esa ha sido la suerte del antifascismo español y la mayor esperanza que puede tenerse en la liberación de nuestro pueblo.

Aún y reconociendo que una mayoría de la juventud mencionda carece de formación social propia, que no está ideológicamente definida, puede asegurarse que, desconociéndonos y todo, aun no estando identificados en sentido general con nosotros, es cosa positiva saber que no nos «aborrecen» como alguien de nuestros medios afirmó en cierto lugar.

Esta juventud forjada en ambiente adverso para las ideas libertarias será nuestra, podrá asimilar nuestras ideas en tanto sepamos, nos interesamos por captarla.

Quieran o no, sépanlo o no, el germen de la rebeldía lo llevan en su sangre. Lo han manifestado en la primera ocasión propicia que se les ha presentado, tanto en el Interior como en el extranjero.

El primer mensaje de solidaridad hacia los huelguistas españoles, lo mandaron, a través de la radio, los jóvenes que están con contrato de trabajo en Alemania. Para patentizar su repudio al régimen organizaron manifestaciones en varios lugares del país en que trabajan. Y en el país de referencia, no hay refugiados políticos, al menos no cuenta como núcleo organizado de uno u otro sector de los que integran el antifascismo español.

Por su cuenta y riesgo, por impulso propio abrieron suscripciones. Mandaron lo recogido a sus hermanos que tan digna y valientemente se negaban a trabajar en tan pésimas condiciones económicas como tantos años hace le impuso el actual régimen.

Sentimos la íntima satisfacción de poder manifestar que, entre esa juventud, rebelde por temperamento, por herencia de sus padres, con sentimientos solidarios, con sentido claro de la dignidad del hombre, existe una corriente de simpatía, de admiración y respecto hacia la C. N. T., hacia nosotros, los libertarios.

Simpatía, admiración y reconocimiento, qué han hecho efectiva mandándonos cierta cantidad de dinero para que la remitamos a los compañeros que luchan en España.

Al mismo tiempo, recibimos varias cartas manifestándonos su incondicional adhesión a nuestra causa y su buena predisposición para, en caso de necesidad, abandonarlo todo e incorporarse a la lucha por la liberación de la Península Ibérica.

Digno ejemplo el de estos jóvenes que debe servir de estímulo a todos los exilados para la continuidad en la lucha, y muy particularmente han de tener presente los libertarios.

J. HIRALDO

Crónica del Brasil

AHORCARON A EICHMANN. CABE AHORA AJUSTICIAR A SUS COMPAÑEROS PORTUGUESES Y ESPAÑOLES.

MURIO ahorcado, en una prisión de Israel, el verdugo Eichmann, asesino de seis millones de judíos. El nazismo mundial ha vestido de luto. Uno de sus mejores hombres, de sus más fieles y ciegos servidores, instrumentos de la más terrible dictadura política, que deja en mantillas a la que está en vigor en Rusia, ha perecido. El ahorcamiento del verdugo Eichmann (calificativo demasiado leve para tan encarnizado asesino) significa apenas el ajusticiamiento de uno de tantos hombres-instrumento de que se valió Hitler y que se cuentan por millones en fanáticos que campan en libertad por todos los países tras la victoria de los Aliados. Hay que verlos en Brasil, España y Portugal, particularmente en los dos últimos países, maniobrando o gobernando y matando a discreción, escarneciendo a los que se les opusieron con las armas para aniquilar al nazifascismo en 1936 y de 1939 al 1945.

España está llena de fascistas y nazis que desde 1936 torturan, persiguen y desangran a un pueblo de larga tradición liberal, por sadismo y afán de dominio. Franco es el jefe de los discípulos de Eichmann, a la vez que situado en el Poder con ayuda del führer. Muchos miles de crímenes cargan los hombros de los amigos de Adolfo en España, todos estos sacramentados por Franco y la Iglesia y apoyados financieramente por el gobierno ahora « demócrata » de la América del Norte. No fuese esta unidad de los supuestos adversarios políticos, los crímens franquistas en España no podrían prolongarse. La opinión universal, tan atenta al desarrollo del juicio contra Eichmann y en uso y abuso de las libertades que no reconoce a los pueblos enyugados en Iberia por el fascismo, se alarmó ante la posibilidad de una pena leve imponible al verdugo alemán... mientras asiste impasible e inerte al pronunciamiento de penas de muerte por ejecución o exterminio lento, ejecutadas por los Eichmann españoles.

Lo mismo puede decirse de Portugal, donde la execrable plaga de los Eichmann se han encarnado en las figuras siniestras de Agostinho Lourença, Neves Graça, Olegario Antunes, Antonio Julio, Manuel Martin dos Reis, Felipe Nascimento Barros, Osorio Fernandes, Homero Matos, Armando Archer, Maia Mendes, Alfonso Neves, Magro Romão, João da Silva, Pessoa de Amorim Porto Duarte, Esmeraldo País Pratas, Mario da Silva, Ulisses Correia dos Santos, Domingos Araujo, Braga da Cruz, Francisco Coimbra, Henrique Seixas, Ruy de Paula, Fernando Gouveia, Costa Pereira, Pinto Soares, Trigo de Negreiros, Silva Pais, y tantos otros civiles y militares, siempre dispuestos a ejecutar antifascistas lusitanos. Los campos de concentración de Tarrafal y Bié son dos copias de los campos de exterminación nazis, y la Escuela Técnica de la Policía Internacional actualmente emplazada en Estrada de Benfica (Lisboa), está regida por camaradas de Eichmann que Salazar hizo adiestrar en Alemania durante el imperio de su amigo Hitler.

En el Brasil y en lo que se refiere a los portugueses, gozando de la más amplia libertad y gastando escudos arrancados de la boca hambrienta de los trabajadores lusitanos, están los Metzer Leone, Folner da Cocta, Herculano Rebordão (más conocido en la intimidad de los comendadores por doña Rebordana), João de Deus Ramos y otros mandones del grado 69; todos ellos dispuestos a servir a la PIDE, la SS o Gestapo salazarista.

Destacadamente Metzer Leone, igual el celebérrimo capitán João da Silva ex director de Tarrafal, fueron formados y entrenados en las escuelas alemanas, donde entablaron amistad con Adolfo Eichmann. Acreditamos que ambos verdugos se pusieron corbata y traje negros para significar su disgusto, su pesar y su tristeza por el ahorcamiento de su amigo Eichmann.

No hace mucho tiempo en un impreso salazarista de Río de Janeiro se insertó un artículo en el que Metzer Leone se esforzaba en probar que el nazismo contiene la « redención » del género humano. Sus libros andan por ahí propagando el hitlerismo y enalteciendo la figura de su patrón Salazar, a su vez Hitler II. Justificando la existencia y pregonando la implantación en todos los países del más vil y retrógrado de los regímenes, el fascista Metzer Leone justifica perfectamente su orgullo de camarada de Eichmann, cuyos crímenes justifica. Que abogue y viva a costa de un régimen fabricador de Eichmanns, Himleres, Goerings, Hitleres, Francos y Salazares, lo acredita de criminal incurable, de enemigo de la especie humana. Servirse de la libertad de un país ajeno para difundir las negras ideas de Hitler, Salazar y Franco, es lo propio que sembrar el odio, la venganza, el fanatismo, la delación, el hambre y la ignorancia a cambio del bien de la libertad recibido; máxime deseando para Portugal la negativa al derecho a pensar, la práctica de la censura de imprenta, la conculcación de todas las libertades. O este Leone es un malvado o es un demente. Los sicoanalistas han dado excelentes definiciones en cuanto al desarreglo mental de los camaradas de Eichmann.

En la exaltación que el Centro de Turismo portugués establecido en Brasil hace de los méritos nazifascistas de Salazar en dos diarios pro salazaristas brasileños, se dedican las más vibrantes e indignas loanzas a los campos de concentración, a los mataderos humanos de Peniche, Caxias, Trafaria, Aljubes y demás reductos de la PIDE; y muy especialmente al régimen de corrupción y latrocinios gubernamentales, todo bendecido por la Santa Madre Iglesia, dejando luego percibir, discretamente, que quien paga es el pueblo portugués. Y es en este punto que cabe advertir seriamente a los Eichmann lusitanos residentes en Brasil : no está lejos el día en que vuestros crímenes y vuestro derroche de dinero portugués en propagandas fascio-salazaristas será recobrado por la justicia del pueblo; tendréis fatalmente que sucumbir a su exigencia.

El eminente sicoanalista Erich From dice en su libro « Sicoanálisis de la Sociedad Contemporánea » : « *La persona mentalmente sana y que vive por el amor, la razón y la fe, es la que respeta la vida, la suya y la de sus semejantes* ». Esto es un mazazo para el nazista Metzer Leone, que en Brasil pregona en todo instante la política de la muerte violenta a que en Portugal están expuestos los obreros, los estudiantes y todos los elementos liberales.

EDGAR RODRIGUES

Regional Catalana

PARIS

Convoca a asamblea general para el domingo, 8 de julio, a las diez de la mañana, en el 79, rue St-Denis, Metro Etienne Marcel. En el Orden del Día: *Informe del Interior. Situación de la Regional exterior y forma de mejorar el desarrollo de la misma. Sostén económico. Ruegos y preguntas.*

Imprescindible la asistencia de todos los afiliados y simpatizantes. Invitación extensiva a los compañeros residentes fuera de París. Por el engrandecimiento de la C. N. T. en Cataluña, ¡asistid!

«LE COMBAT SYNDICALISTE»

CONFERENCIA con motivo de la pronta aparición del boletín TERRA LLIURE. Irá a cargo del compañero J. Ferrer, quien se ocupará del tema: «Importancia y necesidad de la prensa regional». El jueves 12 de julio, a las nueve de la noche, en el local habitual. La sesión será aprovechada para echar las suertes de la tómbola de solidaridad obrera.

NOTA ADMINISTRATIVA

Advertimos a los compañeros suscriptores que se han atrasado considerablemente en el pago, tanto de «C. S.» como de «Umbral» y que habiéndoles rogado por carta-reclamación el pago de sus deudas, que les serán retirado el envío de ambas publicaciones si dentro de un plazo prudencial no han dado satisfacción a nuestra lógica y justa reclamación.

Difícil es el que puedan mantenerse las publicaciones, si no se pagan los abonos.

El administrador.

Servicio de librería

«Murillo», Lorenzo Varela	900	Miguel Bakunin, la Internacional y la Alianza en	
«Motores de corriente alterna», Cliffon,	250	España, Max Nettlau ..	100
«Los motores al día», . Harr		«El mexicano», Jack London	400
«Los motores al día», J. Harrison	750	«Mientras yo agonizo», William Faulkner	600
«Motivos de Proteo», Enrique Rodó	950	«Mientras dans las nueve», León Perutz	400
«Molt, el hijo del cantor», Schalom Alejem	420	«Miguel, hermano de Jerry», Jack London	350
«El motin de Elsinore», Jack London	675	«Miguel Angel», Dimitri Merenjkowski	175
«Le monde nouveau», Pierre Besnard	200	«Método práctico de auto—sugestión», Jagot	500
«Mon ami Vassia», Jean Roulnalut	380	« Mercurial Eclesiástica », Montalvo	350
«El Moloch», J. Vasermann,	700	«La memoire courte», Jean Cassou	315
«El misterio de la villa Rosa», A. E. X. Mason	420	«Melodías del silencio», Relgis	250
«Les Misérables», Victor Hugo	2 228	«Memorias de un alcoholista», Jack London	400
«Un mineur français chez les russes», Legay	200	«Lo mejor de nuestra vida», Mackinlay Kantor	400
«Le militarisme et la société moderne», Ferrero	600	Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, Paris (X).	
«Mi amigo Flicka», Mery O'Hara	550	CCP 13507 56	

Movimiento de solidaridad en Holanda por los huelguistas españoles

CIERTO número de organizaciones holandesas sindicalistas, antimilitaristas, socialistas libres y de partidarios de organizaciones industriales independientes y de partidarios de acción obrera independiente de partido político o organización sindical, así como el partido político Pacifista-Socialista, fundaron en mayo de 1962 un comité para reunir la ayuda financiera en favor de los huelguistas españoles. El partido últimamente mencionado puso parte de su tiempo de emisión radiofónica a disposición del comité para exhortar a los radioescuchas a ayudar a los huelguistas españoles. El presidente del comité, Albert de Jong, dijo en esa ocasión lo que sigue:

Estimados radioyentes :

España es un estado totalitario. Declararse en huelga en España es considerado como un delito contra el Estado. Sin embargo, en ese país, durante las últimas seis o siete semanas, han abandonado el trabajo de un modo alternativo de 1000.000 a 200.000 obreros. Y se han declarado en huelga para protestar contra su miserable nivel de vida, contra su desamparo jurídico, así como para reivindicar la libertad de organización, para reivindicar los Derechos del Hombre y del Ciudadano, en una palabra.

Los huelguistas españoles han logrado importantes conquistas. Los salarios de los mineros de Asturias, por ejemplo, han sido aumentados y los de 2.500 braceros del sur de España en huelga han sido incluso duplicados, a saber: de un salario equivalente a unos 12,60 florines por semana se ha pasado a los 25,20 fl.

A estas horas decenas de millares de huelguistas han reanudado ya el trabajo, pero quedan aún bastantes miles — como los obreros del ramo de la construcción al sur de España— que prosiguen la huelga. El pueblo español sabe por experiencia que un gobierno es impotente frente a la acción directa y la solidaridad de los trabajadores. De ahí que los éxitos conseguidos justifiquen la esperanza de que — más pronto o más tarde — sucederán otras huelgas en otros ramos industriales y en otras partes de España. No estamos a buen seguro al fin, sino muy al principio todavía de la revuelta del pueblo español contra el régimen totalitario de Franco, una lucha que para dicho régimen puede muy bien significar el principio del fin.

Si queréis haceros una idea de esa lucha en España, recordad — los que vivisteis aquella época — las huelgas ilegales en Holanda bajo la ocupación alemana. En aquel entonces, era el pueblo holandés el que se levantaba contra los crímenes del totalitarismo de Hitler. Y ahora, es el pueblo español el que se incorpora para combatir los crímenes del totalitarismo de Franco.

No es esta la primera vez, ¡No!. Cuando Franco, en 1936, se lanzó a la toma del poder, tropezó — como ningún fascismo tuvo que enfrentarse en país alguno — con la resistencia de un pueblo espontáneamente organizado. Durante tres años se mantuvo en pie el pueblo español frente a las armas, no sólo de Franco, sino de Hitler y Mussolini también. Después, en 1939, pudo empezar la segunda guerra mundial que, de hecho, se había iniciado ya contra el pueblo español en julio 1936.

Hitler y Mussolini fueron derrotados. En 1945, el pueblo holandés pudo también arrancarse el yugo del totalitarismo. Pero nosotros — los gobiernos democráticos y los pueblos — dejamos en la estacada el pueblo español. Y el pueblo español ha comprendido que se ha de liberar por sí mismo. ¡Y se liberará!

Después de un cuarto de siglo de dictadura, después de haber caído en la guerra civil un millón de españoles, y después de que centenares de millares de luchadores por la libertad han tenido que abandonar su país, o han sido condenados a largos años de cárcel, o se encuentran aún bajo control policíaco o desterrados, ha tomado el relevo una nueva generación en España. Y como de costumbre, como siempre, son los trabajadores los que, con los estudiantes, han reanudado la lucha.

La libertad es una e indivisible. Nadie es verdaderamente libre mientras sus semejantes viven en la esclavitud. La dictadura sobre un pueblo es un peligro para la libertad de todos los pueblos. Y por eso la lucha del pueblo español por su libertad es nuestra propia lucha. Y así lo han comprendido:

— los portuarios de Amberes que se declararon en huelga de solidaridad suspendiendo por un día los trabajos de descarga de un barco español;

— los portuarios de Génova que, por solidaridad con el pueblo español, pararon dos horas y boicotearon la descarga de los barcos españoles;

— los portuarios de Gdynia, en Polonia, que se negaron a cargar los barcos destinados a España;

— y los prácticos del mismo puerto de Gdynia que se negaron a prestar sus servicios a los barcos que zarpaban rumbo a España.

El Comité de Ayuda a la España en huelga hace un llamamiento a vuestra solidaridad financiera. Los trabajadores españoles no tienen ninguna organización militante. Ni cuentan con ninguna caja de resistencia. No cuentan más que con el apoyo de sus pobres compañeros y hermanos de clase. Sus familias han padecido hambre —o lo están padeciendo todavía— y se han endeudado. Vuestra ayuda financiera sigue siendo apremiante y es al mismo tiempo vuestra ayuda moral. El Comité de Ayuda a la España en Huelga parte del principio de que toda ayuda ha de ir en beneficio de todos los trabajadores españoles en huelga, sin distinción El Comité de Ayuda a la España en Huelga está formado por:

El Movimiento General Holandés por la Paz,

La Federación Independiente de Organizaciones de Industria,

La Organización anarco-sindicalista Holandesa.

La Organización «Spartacus».

Cada uno de vosotros puede socorrer a las familias de los huelguistas españoles girando una cantidad al giro postal número 53 23 34, a nombre de A. van de Berg, Rotterdam, con la mención: Ayuda España. El Comité de Ayuda a la España en Huelga hace un llamamiento a vuestra solidaridad. En interés del pueblo Español y en vuestro propio interés. Porque en estos tiempos de angustia, sobre la faz de la tierra, no hay más que una salvación: la SOLIDARIDAD.

En Tarbes

ALIANZA SINDICAL

Día 8 de julio, jornada de solidaridad en favor del pueblo español en su lucha contra el fascismo hispano.

A las diez de la mañana, mitin público, patrocinado por F. O., con oradores de todas las organizaciones sindicales que forman la Alianza. Por la tarde, a las dos y media, festival a cargo del grupo artístico TERRA LLIURE, de Toulouse.

En breve anunciaremos un programa completo de actividades.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración.

"EL JAPON, HOY"
«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García.
Precio: 2,50 NF.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 66, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

B.D.I.C

ANTENA

PROTESTA CONTRA LAS REACCIONES FRANQUISTAS

PARIS (OPE). — El Comité de las «Amitiés Méditerranéenes», que preside Maître Bernfeld, abogado del Colegio de Paris, ha acordado elevar su más enérgica e indignada protesta :

»— contra el incalificable decreto adoptado por el dictador Franco asignando residencia forzada a todos los españoles.

»— contra las medidas adoptadas con los participantes en la Conferencia de Munich.

»— contra la represión y las detenciones arbitrarias.

» Y hace presente a los oponentes del régimen y en particular a los republicanos españoles toda su simpatía y todo su apoyo.»

SIN ALFABETO

GRANADA. — Oficialmente se ha hecho saber que, de los 782.954 habitantes, que la provincia de Granada tenía según el censo de 1950, un 23,39 por 100 de la población no sabe leer ni escribir : un analfabeto por cada cuatro habitantes.

LA HONRADEZ DEPENDE DE LA SUERTE

ZARAGOZA. — El apoderado de un importante Banco de esta ciudad ha sido detenido en Tenerife (Canarias), en su huida de España. Se le acusa de haber sustraído más de dos millones de pesetas que empleó en un negocio particular de aparatos domésticos que no adquirió empuje. Ni que decir que el citado apoderado (del cual la autoridad se ha apoderado), era un ostensible devoto de la Pilar Rica, más comúnmente conocida por la Pilarica.

CORPUS TRISTI

ORENSE. — Un automnibus, conduciendo vecinos de Lugo, que se habían trasladado a ésta para asistir a las fiestas del Corpus Chrysti, sufrió una rotura de frenos bajando alocadamente una cuesta. Más alocados que el vehículo, los feligreses se tiraron al suelo, resultando dos heridos de gravedad y otros dos de pronóstico reservado.

LA ALEGRIA NACIONAL

GRANADA. — La bárbara fiesta «nacional», en su acepción «novillada», el 21 tuvo como desenlace la cogida de un peón que fue retirado del ruedo con heridas atroces, a las cuales le será difícil resistir. En un momento de la misma corrida una mujer embravecida saltó la barrera total para convencerse de que una plaza de toros no es una plaza de mercado. En la puerta dio gracias a los banderilleros y a la policía que la habían sacado del apuro.

OTRO CAIDO

BILBAO. — En pleno desfile militar conmemorativo de la victoria de las tropas insurrectas sobre los defensores de Bilbao, se ha desplomado como fulminado por un rayo de Júpiter en invencible coronel Eduardo Cortazar Morinatti, que desfilaba al frente de sus tropas. Al levantarlo los de Sanidad, comprobaron que Cortazar estaba muerto.

OTRO QUE YA NO SE LEVANTA

CADIZ. — Falleció contra su voluntad el gobernador y jefe movimiental de la provincia, Luciano Sánchez González. Fue llevado a enterrar en su villa natal, Talavera de la Reina.

EL SUSTO FUE MAYUSCULO

TENERIFE. — El gobernador civil y movimientista 1.º, Manuel Ballesteros; Fernando Ballesteros, director general de Arquitectura; otro arquitecto oficial de menor cuantía; el comandante de Aviación Pedro Gallego y otros militares, se elevaron en helicóptero en Los Rodeos con destino a la isla de Hierro. Cuando apenas el aparato se había levantado se vino al suelo incendiado. Los pasajeros salieron de la carlinga atropelladamente y a tiempo, puesto que unos segundos después de haberse puesto a salvo estalló el aparato quedando hecho trizas.

DELATOR RECOMPESADO

MADRID. — Acusado de haber injuriado al jefe del Estado, rompiendo dos fotografías del mismo, el súbdito norteamericano William Bess ha sido juzgado el día 27 de junio por un tribunal civil. De momento se ignora la pena que se le ha infligido. El fiscal solicitóle dos años de encierro.

Por otra parte, un chófer llamado Juan Bravo Maldonado, que denunció a la policía a mister Bass, ha sido recompensado por el alcalde con 3.000 pesetas.

HUELGA EN VIZCAYA

BILBAO. — Indignados por el encarcelamiento que siguen sufriendo treinta compañeros a raíz de las huelgas del mes de mayo, 4.000 obreros y empleados de la General Eléctrica abandonaron el trabajo. La autoridad y la empresa han correspondido cerrando los talleres y practicando nuevas detenciones. La guardia civil ocupa el establecimiento, pero no con fines de trabajo. No vaya a creerse...

La situación de los compañeros presos en Cuba

LUIS MIGUEL LINSUAIN, DESAPARECIDO. UN BIZNIETO DE ABELARDO SAAVEDRA ENCERRADO EN LA FORTALEZA DE LA CABAÑA.

CASI toda la prensa libertaria internacional ha venido demandando, durante los últimos meses, la libertad de los compañeros presos en Cuba, y algunas de nuestras organizaciones en los distintos países de Europa y América se han dirigido por diversos conductos al dictador Fidel Castro, o a los representantes diplomáticos de la dictadura castro-comunista en diferentes países, en demanda de garantías para nuestros compañeros, cuando no han exigido tajantemente su libertad inmediata. Sin embargo, a pesar de toda la campaña realizada y de cuantas gestiones se han venido haciendo, los compañeros Alberto García, Plácido Méndez, Sandalio Torres y J. Acena permanecen en el fatídico Presidio Modelo de Isla de Pinos, cumpliendo las largas condenas de años de trabajos forzados que les fueron dictadas por los llamados tribunales revolucionarios, verdaderos organismos de tipo represivo que el régimen oculta bajo el remoquete de tribunales de justicias.

En estos momentos no sabemos qué suerte hayan podido correr nuestros compañeros, pues todas las informaciones que llegan a esta ciudad dicen que los presos políticos de la Isla de Pinos, hartos de maltratos, hambre y suciedad, han declarado un plante de rebeldía que ha desatado sobre ellos una cruenta y sangrienta represión gubernamental. A estas horas no sabemos cuántos muertos han producido los esbirros castro-comunistas, ni la cantidad de heridos provocados por el ataque de los milicianos. Sólo sabemos que una comisión de familiares de los presos, que ha sostenido una entrevista con el tenebroso «Ramirito» Valdés, ministro del Interior de la dictadura cubana, ha logrado la promesa de que se mejorara el trato a los presos, al mismo tiempo que se les dará una alimentación más sana y abundante, así como se les proporcionará una mayor cantidad en la cuota diaria de agua.

Estas promesas de «el Fouché fidelista», ha ya determinado que los presos políticos acepten una tregua prudencial. En caso de que las promesas no sean cumplidas, según se nos informa, volverán a declarar la huelga de hambre, extendiéndola a todas las cárceles, presidios y campos de concentración del país...

A la par que recibimos las noticias anteriores, también llega a nosotros la información terrífica de que el compañero Luis Miguel Linsuain ha desaparecido de la cárcel de Santiago de Cuba, sin que las autoridades hayan dado información ninguna sobre su paradero a los familiares de nuestro compañero, por lo que éstos temen fundadamente que haya sido asesinado y enterrado en algún lugar desconocido. Esto nos lleva a pedir al movimiento libertario internacional que se movilice inmediatamente, dirigiéndole a las autoridades castro-comunistas cablegramas en los que se le exija la presentación inmediata de nuestro compañero, Luis Miguel Linsuain.

También pedimos al movimiento libertario internacional que organice una campaña intensa a favor del compañero Prometeo Iglesias Bernal, biznieto del militante anarquista español Abelardo Saavedra y nieto de los compañeros, también españoles, Enrique Bernal y Jesus Iglesias. Este joven compañero, que apenas cuenta 20 años de edad, se encuentra preso en los calabozos de La Cabaña desde hace varios meses, acusado de actividades contrarrevolucionarias, por el simple delito de llevar en su bolsillo una copia del proyecto de ley, mediante la cual el gobierno castro-comunista pretendía abolir la llamada patria potestad, o sea, el derecho de los padres a disponer de sus hijos menores de edad, para traspasarla íntegramente a manos del monstruo estatal. La acusación contra el compañero Iglesias es de tal magnitud y los miembros del Comité de Vigilancia que lo denunció han puesto tal encono y saña en ella, que tanto nosotros como sus familiares sentimos el temor de que sea enviado a morir ante el pelotón de fusilamientos.

Para todos estos compañeros, así como para el compañero Antonio Dagas, que aún se encuentra preso y sin ser sometido a juicio, pedimos la solidaridad de todo el movimiento libertario internacional y esperamos no vernos defraudados en nuestra demanda.

Recordémoslo siempre. Estos compañeros no han cometido más delito que permanecer fieles a sus ideales libertarios de toda la vida. No los abandonemos, compañeros. Exijamos la «reaparición» del compañero Luis Miguel Linsuain. Demandemos garantías para la vida del compañero Iglesias. Reclamemos la libertad inmediata de todos nuestros compañeros a los déspotas castro-comunistas.

DISCOS

El que miente por hambre no engaña.
Salvador SEGUI.

SEGURO, porque el hambre es una verdad eterna. El compañero Noi del Sucre conoció el apretón del ayuno excesivo y, por consiguiente, sus tretas. Por ello pudo ser indulgente con los amigos «estafadores» por un plato de judías.

Eso de las judías era, antaño, simbólico. Simbolismo práctico, desde luego. Designaba el problema que hoy pomposamente denominamos económico. Todo es «economía», aunque los planificadores de la misma resulten carísimos. Una persona económica en mi época preferida obtenía mucho con gasto exiguo, al revés de ahora, en que logra poco con pagar mucho.

Nunca idealizados, los marxistas de mi región se atascaban en el «problema de las judías» y mi recordado amigo Mingo de Manresa, cuando le hacían trabajar a músculo, decía haber realizado un trabajo «a suc (jugo) de mongetes». Para ampliar referente a las preocupaciones «económicas» de Mingo, él entendía, ante un vegetariano que aducía la fuerza colosal del animal herviboro que es el buey, que si los bovinos comieran «escudella», puchero catalán, la potencia física de los mismos sería incomparable.

Mingo aparte, he de recordar mi hambre propio paseando de noche por la Reforma de Barcelona. Todo conocedor de la Reforma para Via Layetana, sabe de los inmuebles a medio derrumbe dando acogida a los sin pan ni abrigo, yo, en ocasiones, uno de ellos por voluntad de bohemia. Ateridos de frío, tres, al salir el sol nos íbamos a «secar» en la caricatura de Montserrat existente en el Parque de la Ciudadela, ofreciendo la misma buen recodo. Pero un día no hubo sol ni a las doce del día. Por consiguiente, apetito exagerado y humedad calada en la entraña. Uno de nosotros convidó a sopa ante la extrañeza del resto. Le seguimos porque queríamos ser engañados. Penetramos en un figón y comimos con modestia. Sin bebida nos sentimos ebrios de felicidad, llenos de vida. El patrono reclamó su dinero, inútilmente. Nuestro generoso convidante no lo poseía. Taburetes volaron y puños chocaron con narices, la mía recibiendo su parte; al nuna otra quedaría torcida. Sin hambre ni frío pudimos recuperar la calle más o menos triunfantes; por lo menos las impresiones nos las contamos debajo del Arco del Triunfo.

Según se dice, Seguí y Gil habían pasado por un trance superior al nuestro. Estos ya habían comido y fueron a hacerlo de nuevo en la fonda M., donde anteriormente se había saraudeado a dos amigos «sin pan ni trabajo», la reivindicación del siglo. S. y G. escogieron cocina burguesa y vino añejo. A la minuta del fondista replicaron derribando hombres, sillas y mesas, aceptando, empero, los desgarros que en las ropas les correspondían. Habían actuado de justicias; pero su esfuerzo más costoso fue el comer sin apetito estando próximos al viceversa.

Recientemente cuenta Viadiu en «Soli», de Méjico, el fachendismo de un curtidor de Palma de Mallorca. Una gran ligereza de éste determinó unas escenas de órdago, epílogo de las cuales lo fue una monumental «sobresada», que, agradecidos, los curtidores de Palma enviaron a los idem barceloneses. El Noi pintando y yo ordenando unas Memorias de Congreso, más de una vez cortamos de la «sobresada» colectiva. Con acompañamiento de pan y agua, un tal ágape no resulta desdeñable.

Quienes anhelen dar con un restorán conveniente, pasen dos jornadas sin probar bocado y los encontrarán superiores a cada paso.

En la Sagrera oí decir a un figonero que interpreté buena persona: «Ese que acaba de marchar de puntillas me ha estafado decentemente lo que le he servido. Ha consumido lo suficiente para salir con hambre.»

Dar de comer a un hambriento produce una satisfacción indecible. Entregar dinero ya no es lo mismo. Parece que humilla al que lo recibe. A un compañero que le di toda mi calderilla de la semana le plugo no saludarme más en su vida.

Porque, en definitiva, al dinero se debe la existencia de hambrientos.

DISCOBOLO

«EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS»

Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.

160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.

Precio: 3,80 NF.

Pedidos a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X). CCP 13506 56, París.

EN TOURS

Acto de Alianza Sindical

EN Tours, la amplia sala de L'Avenir estaba llena a rebosar, ya que los afiliados de las organizaciones C.N.T.-U.G.T, se vieron acompañados por los simpatizantes y antifascistas de nuestra región, que acudieron al mitin que se celebró el día 10 de junio, en autocares y autos particulares con abundantes representaciones de los departamentos de Cher (Bourges et Vierzon), Loiret (Orleáns), Azay le Rideau y otras localidades, con el entusiasmo que caracteriza los trabajadores españoles en el exilio.

En la tribuna se encontraban los compañeros FLORENT y TESSON, representantes de la Federación Departamental de los sindicatos Force Ouvrière y Autónomos; André QUENAED, secretario federal de la S.I.F.I.O.; los oradores, Ramón PORQUERAS (U. G. T.), Ramón ALVAREZ (C. N. T.); los miembros del Comité de Enlace y varias representaciones de la CNT y de la UGT.

El compañero CILLAN. como secretario de la Alianza Sindical en Tours, resume el programa y objetivo del acto, excusa la ausencia del compañero Arsenio Jimeno, da lectura a las adhesiones, entre ellas la de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Orleáns de la CNT y cede la presidencia al camarada FLORENT, quien tras manifestar que F. O. y Autónomos están desde siempre y como siempre a nuestro lado en la lucha contra la opresión y las execrables manifestaciones del franquismo, presenta a los oradores y da la palabra al compañero Ramón PORQUERAS, quien recuerda con emoción que fue en la ciudad de Tours donde le acogieron los socialistas y ugetistas cuando pudo escapar a Francia, y cree que la supervivencia en el exilio, después de 25 años, de nuestras organizaciones, manteniendo incólumes su cohesión y temple revolucionario, obedece, más que ninguna otra causa, a que dichas organizaciones (U.G.T.-C.N.,T,) existen, clandestinamente en España, donde radica la verdadera entraña de nuestros ideales, y todo ello ha permitido que la Alianza Sindical — pacto libremente aceptado y que en nuestra tierra siempre dio los mejores resultados en todos los momentos decisivos para el pueblo español — esté fundada en la inteligencia de las dos sindicales clásicas españolas: la U. G. T., marxista; la C. N. T., anarquista, que tan gloriosas acciones desarrollaron juntas, todo a codo. A ellas se ha reunido la S. T. V., cristiana, y, sin embargo, la diferencia de ideologías no ha imposibilitado el acuerdo de las tres sindicales que, dejando aparte esas diferencias, se han propuesto lograr el derrocamiento del régimen franquista. Porque lo cierto es que el problema obrero español es que el trabajador no tiene absolutamente derecho a nada y hemos de luchar, juntos con ellos, para que tengan derecho a lo mismo que tienen los obreros del mundo civilizado. Por eso se han levantado los mineros asturianos y todos los trabajadores estamos obligados a levantarnos con ellos. Pero hay una gran cantidad (en París al menos hay muchos) de esos a quienes se les llama «emigrados económicos», sabidos al extranjero, huyendo de las miserias del franquismo, los cuales dicen, generalmente, que ellos no tienen ideas sindicales ni políticas de ninguna clase, «que no quieren lios» y sería conveniente preguntarles: ¿Si estuviérais en España actualmente, hubiéseis ido a la huelga o seríais saboteadores? No, el obrero emigrado, donde quiera que se halle, lleva sobre sí el pesado fardo del problema de su país. Hay que educarles y convencerles de su obligación. La democracia ha sido siempre la posición de la U. G. T., desde su fundación en 1888 en Barcelona. Sus congresos han señalado la línea que debe seguir la organización; siete congresos ha celebrado en el exilio y prepara la reunión del octavo y en todos ellos se ha proclamado «no renunciar a ningún medio para derribar a Franco». De las huelgas de ahora se considera incapaz de hablar por miedo a echarse a llorar y se le vienen a la memoria aquellas famosas huelgas que durante cuarenta y ocho horas consiguieron paralizar completamente la vida de la ciudad de Barcelona; y ahora, en Asturias, se lleva mes y medio de huelga, a despecho de amenazas, persecuciones, despidos, destierros, consejos de guerra... y todo ello se sufre sin contar con recursos de ninguna clase, como el extranjero tienen los obreros para resistir. La emoción me impide hablar, dice, pero pronto hablaré más fuerte y más largo.

El compañero Ramón ALVAREZ, en nombre de la C. N. T., comienza manifestando que nació en Asturias, donde el asesino de España acaba de morir a manos de los mineros asturianos. Allí ha surgido el primer grito de guerra de dentro y de fuera. Inútil recordar nuestro deber, puesto que al sindicato no se viene sólo a cotizar. La alianza tiene el deber de unirnos a nosotros y a nadie más que nosotros: Unidad de la clase obrera. En los sindicatos obreros, en el clima de lucha de España y, no olvidemos, en Portugal, se han unido todos los trabajadores circunstancialmente para que antes que nada, acabar con las dos dictaduras que dominan la Península, acabar con Franco y habrá como ganadores el pueblo español y la libertad. Unidad imprescindible para la victoria; unidad en la acción porque hay que terminar con el inmovilismo que es el arma del adversario para detener el proceso de su descomposición. ¿Por qué han surgido las huelgas? Por un sorprendente resurgir arrollador de la clase trabajadora. El gobierno creía haberlas liquidado y decretó su exportación, como si fuesen una mercancía. A ganar dólares y en provecho del capitalismo. La clase trabajadora no podía aguantar más y allí estaba el sedimento de nuestras organizaciones, que no han muerto y la prueba fehaciente la acaban de dar; ha sido la obra de los hombres de cincuenta años para arriba. El problema de la juventud española es que aletargada por la Falange y el clero, al servicio de potencias extranjeras, es elemento poco aprovechable para la revolución española. En realidad, no está ni por éste ni por aquél, está... por el Real Madrid. Es una víctima de la propaganda franquista. Tenemos que confrontarnos y levantarnos todos contra las sotanas y los cañones. Si no conocen ni siquiera a Don Quijote, en busca de aventuras de amor y libertad, y salen, eso sí, a la ventura para comer a donde puedan, olvidándose de lo magnífico que es la justicia social y la libertad. Olvidemos las pequeñeces, las menudencias del pasado: UNIDAD, y cuando Franco haya caído, se dirán lo que quieran las organizaciones obreras. Se dice por muchos que en la España de Franco hay tranquilidad... y como en Asturias, «tranquilidad» viene de «tranca»... no queremos «tranca», tranquilidad de la punta de los fusiles de la guardia civil. Y ahora el pueblo español espera, quiere, que se rectifique ese concepto. Y es que todos velan por sus intereses nacionales, esa es una de las causas más poderosas para evitar el empujón decisivo contra Franco. Motivo de sorpresa ha sido el que la Iglesia se ponga de parte de los huelguistas; fenómeno incomprensible, cambiar de sotana y colocarse al lado de los huelguistas. Los más montaraces, los más papistas que el Papa, no tienen otra prisa que salvar lo que se pueda. ¡A nuestro lado, a la hora del entierro! A todos nos llama la acción y hay que prepararse el billete para ir a España.

El compañero FLORENT cierra el acto diciendo que desea que la Alianza Sindical se refuerce, consolide y perpetúe más allá; en la España liberada y que será una verdadera democracia. F. O. y Autónomos os ofrecen su apoyo y luchan contra su gobierno por sus aproximaciones al franquismo. No dudéis de nuestra acción en vuestro favor, camaradas españoles. Termina agradeciendo a todos «la hermosa lección que acabais de darnos», siendo tan numerosos después de veinticinco años de exilio, y nunca olvidamos, los trabajadores franceses, que cuando se trata de defender la libertad, en primera fila han estado los españoles.

EL CORRESPONSAL

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE JUNIO

Lista IV

Suma anterior 416 13; *París* : Alcaraz J. 2 30; *La Rochelle* : Calvet 15; *F. L. Marsella* : José Micas 10; Gloria Alcuzón 5; Diego Rodríguez 5; Pepe 5; Manuel Martínez 1 50; José Losada 1 50; Antonio Gómez 8 25; Miguel Torres 2; *París* : El mismo 10; Bagés 5; V. Cacho 10; Alonso Martín 5; T. Guillén 10; Jaime Palau 10; Galán F. 5; Payán 5; De un compañero del Príbrato 5; F. Esgleas, *Asnières* 5; Vidal Fontanet, *Villejuif* 10; Juan Orozco, *Ardennes* 5.

Total 556 68 NF.

∴

CARTA RECIBIDA

Al compañero Llop. Salud.

Estimado compañero: Sirvan estas líneas para hacerte saber que ceses de enviarme la ayuda que veníais enviándome como anciano y enfermo, que tan generosamente me destinabais. Esto es debido a que con el aumento de la pensión, que se ha reproducido estos días, por el momento puedo pasar.

Quedo muy agradecido a todos los compañeros que colaboran a tan humanitaria obra.

Aprovecho la oportunidad para saludarte quedando vuestro y de la causa que nos es común, vuestro compañero, *Galo Utrilla*.

Marsella, 16 de junio de 1962.

NECROLOGICAS

SALVADOR CUADRADO

Después de una larga enfermedad, el 10 de febrero, a los 59 años de edad, dejó de existir nuestro compañero Salvador Cuadrado.

Aunque nacido en Estrecho San Ginés (Murcia) su militancia fue forjada en Malgrat, Sindicato de Alimentación. Desde los primeros días de nuestra revolución se incorporó a la lucha contra la bestia fascista.

Pasado a Francia, una vez la circunstancia lo permitieron, junto con otros compañeros organizó la Federación Local de Pont de Claix (Isère), localidad donde empezó a trabajar en la empresa Progil.

Su entierro, civil, se celebró el día 13 a las cuatro de la tarde, asistiendo al mismo, además de los compañeros y amigos de Pont de Claix, otros muchos compañeros de la Departamental Savoie-Isère, testimoniando las simpatías de que gozaba dicho compañero.

Otro compañero que nos deja en tierras del exilio, sin ver realizados sus grandes deseos por los que tanto lucho : ver a España liberada de la bestia fascista.

La F. L. de Pont de Claix y la organización en general pierde un gran defensor de las ideas libertarias.

EMILIO MARGALEF

Sus familiares y compañeros de Lamotte-Beurron (L. et Ch.) han acompañado en íntima manifestación cordial y en el entierro civil del compañero Emilio, del Masroig (Tarragona), el cual hasta su último suspiro fue un entusiasta e infatigable defensor de nuestro ideal de integra emancipación humana. Recordar e imitar a los militantes es el mejor honor que podemos hacerles y quedar agradecidos de su bien obrar mientras vivieron. — *F. L. de Lamotte- Beurron.*

C. N. T. A. I. T.

NUCLEO ZONA NORTE

NOTA DE LA PLENARIA REGIONAL

Reunida el día 17 de junio de 1962 la Plenaria de Secretarios de las FF LL. del Núcleo, asistidos de los Secretarios de Coordinación, dedicó la primera parte de la sesión a analizar detenidamente la situación de España, a la vista de las huelgas llevadas a cabo en las principales zonas industriales del país.

Constata, en primer lugar, que el vigoroso despertar del proletariado español inaugura un nuevo capítulo en la historia social de España, poniendo fin definitivo a la aparente estabilidad del régimen franquista, liquidando esa engañosa paz pública que sólo sirvió para justificar inhibiciones, impregnadas de una complicidad apenas velada.

Recuerda que hasta este instante nos fueron regateados todo género de apoyos y hasta las más merecidas simpatías, apoyándose en la falta de unidad de la oposición y en la actitud sumisa del pueblo español, pretendiendo ignorar que fue sumergido por una represión monstruosa, ante la que el mundo cerró piadosamente los ojos.

Registra con satisfacción el grandioso movimiento solidario provocado por las huelgas y espera que se intensifique, pasando de las declaraciones platónicas, que agradecemos, a los hechos que pueden acelerar la descomposición del régimen, minado ya por sus crímenes, por la inmoralidad y la injusticia.

Aconseja que se lleve a cabo una sostenida propaganda, recomendando la abstención del turismo, el bloqueo del comercio con la España fascista, boicoteando el tráfico ferroviario y marítimo, todo ello perfectamente realizable por la acción conjugada del obrerismo internacional siempre que se lo proponga.

Y concluye enviando un cálido saludo, henchido de fraternal emoción a la clase trabajadora española que vuelve a la vanguardia de la lucha, reivindicando el honor de actuar como corresponde el artífice principal de esa liberación de España que ya presentimos cercana.

∴

RECIBIDO PRO HUELGUISTAS DE ESPAÑA

Federación Local de Paris 48 250; Una francesa 1 000; Camacho Miguel y los compañeros de trabajo 7 000; Barruls Juan 1 000 Rafael Portero 1 000; Los ocho celtas 8.000; Grupo españoles CML 10 000; Cano 500; Salas 500; Parladora 1 000; Benito Ruiz 1 000; Moreno Antonio 2 000; Díaz Remalte 2 500; Fernando Guillén 5 000; Un valenciano 1 000; Paz 5 00; Miñarro (Versalles) 1 000; Palau, idem 1 000; Codina, idem 500; X., idem 500; C. Fernández, Felguiére (Aisne) 1 500; Juan Castillo (Rueil Malmaison) 200; Pierre Muñoz, Lunel (Hérault) 1 000. Total : 95 950 francos viejos.

RECIBIDO PRO ESPAÑA

F. L. de París, donativos y cuota especial 326 440; idem de idem (20 francos por sellos) 10 000; Comité Pro Presos de España (New York) 48 600; F. L. de Versalles 3 000; F Local de Bonnières 1 800; *F. Local de Combs-la-Ville* : Juan Casals 1 500; P. Oliveras 500; J. Villanueva 1 000; A. Terraza 1 000; A. Mejías 1 000; A. Martínez 500; Abello (París) 2 000; Berta y Jacques 500; Lorenzo Catel 500; Florencio Castel 500; Ramiro 1 000; Gilabert (Drancy) (jornal 1º de mayo) 2 000; Un compañero (París) idem de idem pro A.I.T. 3 000; Castillo (UGT) 500.

Total : 501 290 francos viejos.

Raúl Carballeira

por *Víctor García*

Precio: 1 NF. en esta Administración.

COMUNICADOS

JIRA CONCENTRACION REGIONAL EN LA PLAYA DE HYERES

El sábado (festivo), día 14 de julio, la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C. N. T. de España en el Exilio, organiza una gran Jira de confraternidad confederal y libertaria de carácter regional en la magnífica playa de L'Aygade, distante unos cuatro kilómetros del centro de Hyères (Var).

La amplitud del lugar, sus hermosos pinos, su magnífica playa de arena fina y la existencia de agua potable, hacen innecesario remarcar la beldad del sitio escogido.

Se conmemorarán las gloriosas jornadas de julio del 36 en las que tan valientemente luchó el pueblo hispano contra el fascismo y la reacción.

Como el año pasado, han sido invitados a la Jira todos los españoles residentes en la Casa de Reposo del «Beau Séjour», sin excepción. Han prometido su asistencia y cada uno de ellos comerá y convivirá con las familias de los compañeros.

Los compañeros de la F. L. de Hyéres, diligentemente, estarán situados en los lugares estratégicos de comunicación para ir orientando a todos cuantos acudan a la Jira.

Quedan invitados fraternalmente todos los compañeros, simpatizantes, familiares y amistades y no dudamos que todas las FF. LL. del Núcleo de Provenza organizarán desplazamientos colectivos para dar, una vez de más, el correspondiente realce a la jornada de confraternidad ácrata.

FF. LL. del Núcleo, compañeros: ¡Todos a la Jira de Hyères-Playa!

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 8 de julio a las nueve de la mañana, en el Café de la Comédie, place du Théâtre.

INDUSTRIA FERROVIARIA

Comisión Nacional Relaciones.
24, rue St. Marthe. París, 10e

Siguiendo la costumbre de años anteriores, nuestro Pleno Nacional se celebrará en Toulouse el domingo, día 22 de julio, a las 10 horas precisas, en el mismo sitio que el próximo pasado año. El que no esté informado podrá informarse en el 4, rue Belfort.

A partir de la publicación de esta Nota, los grupos y compañeros se apresurarán a enviar a esta Comisión sugerencias para la confección del Orden del Día para el Pleno que nos ocupa.

Confiando pondréis interés y diligencia, para que podamos enviaros el Orden del Día con tiempo, recibir saludos cordiales.—*El secretario.*

REGIONAL ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

Esta Regional celebrará un Pleno los días 14 y 15 de julio en Toulouse, 4, rue Belfort. Sus tareas darán comienzo a las diez de la mañana con el siguiente orden del día : 1º, apertura del Pleno y nombramiento de mesa de discusión; 2º, nombramiento de Comisión de Credenciales; 3º, informe verbal de la Comisión de Relaciones; 4º, nombramiento de la Comisión Revisora de Cuentas; 5º, informe de los delegados; 6º, examen de la situación de la Regional en el Interior y en el Exilio; 7º, posibilidades de actividad hacia el interior y estudio de las causas u obstáculos que puedan impedir una acción efectiva; 8º, denominación y estructura del organismo representativo; 9º, nombramiento de la Comisión de Relaciones y lugar de residencia; 10º, ¿se cree necesario establecer una cuota? En caso afirmativo indicar cantidad; 11º, asuntos generales.

AGRUPACION LOCAL DE TOULOUSE

La militancia de Aragón, Rioja y Navarra celebrará una reunión el día 8 de julio a las diez de la mañana en la Bolsa del Trabajo (Sala de la Biblioteca) para discutir entre otras cosas el orden del día del Pleno Regional. Dados los asuntos importantes que deben tratarse, se ruega la asistencia de todos los compañeros.

ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

La Comisión de Relaciones del Tarn y Garonne, de la regional de origen, de Aragón, Rioja y Navarra, convoca a todos los compañeros pertenecientes a dicha regional, que se encuentran con residencia en el Departamento, a una asamblea general que, para discutir el Orden del Día del próximo Pleno Regional, se celebrará en el café de la Comedia, esquina del Puente del Cónsul, Montauban, el próximo domingo, 8 de julio, a las diez de la mañana. Compañeros todos, no faltéis.

F. L. DE OULLINS

Para el próximo domingo, día 8 de julio, en el habitual local de reuniones tendrá efecto la asamblea correspondiente al mes en curso. Dará comienzo a las nueve y media de la mañana.

Entre los demás detalles, propios de la reunión, figuran algunos aspectos de singular interés para nuestra militancia. Al ser un tanto recargado el orden del día de la asamblea anterior, se consideró aconsejable dejarlos para la que ahora se anuncia.

F. L. DE DRANCY

Tendrán reunión general el 15 de julio, a las diez de la mañana. Es de gran necesidad la presencia de todos los afiliados.

COMISION DE CULTURA, PARIS

Para el domingo, 8 de julio, a las diez de la mañana, conferencia a cargo del compañero Ramón Alvarez sobre el tema: «Sobre Alianza Sindical».

Nota importante. — Caso de celebrar asamblea la F. Local de París, dicha conferencia tendrá lugar el día 7, a la seis de la tarde.

C.N.T.E., BEZIERS

El día 7 de julio a las nueve de la noche se celebrará en el local social una reunión extraordinaria para tratar asuntos de sumo interés para la F. L.

Por lo interesante de la reunión esperamos la total y puntual asistencia de los compañeros.

F. L. DE THIAIS

Tendrán reunión general el próximo día 8, a las diez de la mañana, en el sitio de costumbre.

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La verdad sobre la H.O.A.C.

FUERA de España se ha divagado excesivamente sobre el carácter y el potencial numérico de la H. O. A. C. (Hermandad Obrera de Acción Católica). Particularmente en Francia, se atribuye a los obreros españoles vocación católica por ley ancestralista, lo que prueba desconocimiento de una población inmediata de la cual se ignora igualmente el lenguaje. A un mundo bulliciosamente y necesariamente anticlerical cual lo es el hispano obrerista, se le da carta de fanatismo religioso siendo, los que apenas escapan a esta ley arcaica, anarquistas del tipo « desperados ». Una falla corrobora la otra.

Tras 23 anualidades de constante victoria franquista, lo cierto es que el trabajador español está más lejos que nunca de la trágica comedia religiosa. Quien conozca y sepa analizar, esta conclusión se le revela prontamente. Antaño podía, con mayor o menor verdad, atribuirse el influjo anticlerical, incluso irreligioso, al derecho propagandístico que ejercían elementos opuestos al Mito. Ogaño la cosa se presenta de otra manera. Una inmensidad de irreligiosos militantes han sido fusilados, agarrotados o exterminados en los encierros. La propagación de la « antifé » desde el año 1939 está drásticamente prohibida. No acudir a misa los domingos, durante años fue delito justiciable y causa de despidos en los lugares de trabajo. Y 23 años después, en los días presentes, la posición anticlerical del pueblo español es vigorosa como siempre.

¿ Que ha ocurrido, pues, en España, que ni una dictadura clerical franquista ha logrado identificar a los obreros con la Iglesia ? Muy sencillo : Los curas son los aliados tradicionales del capitalismo y del militarismo; la sacristía, desde le pérdida de su poder absoluto con la muerte de Fernando VII el Odiado, trató de recuperar poder y prestigio que el progreso le arrebatara para siempre. Mas, la sombra maciza de Mendizábal la persigue, la dificulta, la impide. Y si ahora la Iglesia se cubre los riñones con el oro del Estado, rige el Magisterio y se impone procesionalmente — cuando no policialmente — en la calle española, es debido al acto de fuerza de 1936 y al restablecimiento de la tiranía secular en 1939. Al pueblo lo han enyugado, no subyugado, y el catolicismo actual de España no es más que la consecuencia obligada de un gesto malvado, de un crimen gigantesco, de un españolicidio formidable. El cubano Mola, el austríaco Hitler y el italiano Mussolini, el 18 de julio de 1936 llevaron la batuta del infernal y horrísono desconcierto que en 1962 aún no ha terminado.

Y he aquí a la Iglesia Católica, apostólica y romana completamente divorciada de nuestras masas populares. El crimen fue católico, verdad que todo el mundo español lleva en la sangre. Por eso el trabajador aborrece los templos; por eso y por conciencia de la vida. Juan 23 conoce el horrendo delito del curato hispano y trata, empeñadamente, de corregirlo con la práctica del doble juego. La carta del martirologio de los curas vascos está presta, los sindicatos no verticalistas de productores han sido lanzados a la concurrencia pública, las últimas huelgas han sido favorecidas con dádivas y sermones para atracción de « laborales descreídos »; el mal efecto de 1936-1946 (guerra y represión implacables) debe ser desvanecido... Y ahí están la H.O.A.C., la J.O.C. (Juventud Obrera Católica), y el sindicalismo de los falangistas arrepentidos. Y la propaganda desde lo alto del exterior prestando sinceridad sindicalista a los bonzos vaticanistas españoles.

Porque, amigos, ni el sindicalismo católico español ha inspirado las últimas huelgas ni la H.O.A.C. se distingue por su fervor antifranquista. ¿ Quiérese una prueba evidente de esto que decimos ? Vaya en seguida.

Con motivo de la Conferencia de Munich, los días 11 y 12 de junio de este año la Prensa diaria de Madrid y provincias publicó la siguiente Nota a la Prensa, firmada por el presidente de la Comisión Nacional de la H.O.A.C. a la vez que de la Junta Nacional de Acción Católica, « camarada » Santiago Corral :

«Ha aparecido en la prensa española un resumen, firmado por la agencia EFE, de una crónica enviada al diario parisiense « France-Soir » por Marcel Niedergang acerca del Congreso del Movimiento Europeo celebrado en Munich. Según este resumen, el cronista afirma que previamente a la celebración del Congreso tuvo lugar una reunión secreta, a la que asistieron representantes españoles de varias tendencias, entre las que se contaba « la Acción Católica Obrera » (H.O.A.C.), que, según Niedergang, ha sido la organizadora principal del reciente movimiento huelguístico que ha paralizado a varias provincias españolas durante más de un mes.

A este respecto, la Comisión Nacional de la Hermandad Obrera de Acción Católica (H.O.A.C.) quiere hacer constar :

1º La H.O.A.C. es un movimiento apostólico de la Acción Católica, y, por tanto, no puede estar ni ha estado representada en dicha reunión de Munich.

2º Que si alguien hubiera asistido arrogándose la representación de la H.O.A.C., está totalmente desautorizado por la Comisión Nacional, única que puede ostentar esta representación.

3º Que, como consecuencia de este carácter apostólico, no es cierto que la H.O.A.C. haya sido organizadora de las pasadas huelgas.

Madrid, 9 junio 1962. »

Más claro, ni el agua que brota de la peña.

CRONICA EXPRES

A la vuelta lo venden tinto

MEDIDAS de excepción han sido tomadas en España después de las huelgas. Como esto se repitiera, en el estado de nervios en que ahora se encuentra Franco, las cosas, tengo para mí, pasarían a mayores.

Situación tirante contra los trabajadores, tirantez con el clero, de morros con parte del Ejército, sin entrada en el Mercado Común, irrespirable atmósfera dentro y fuera de España, ¿qué Falange y la Guardia Civil más le queda a Franco ? Le quedan el apoyo interesado de los que ocupan parte del territorio nacional adquirido con cheques.

Ningún dictador sabe perder por no saber perdonar. La República fue exorable con Sanjurjo, Franco la habría matado.

El congreso europeo de Munich ha debido causarle un ataque de bilis, tanto por el alcance que ha tenido como por los extremos tratados en el mismo.

Objetivo principal de dicho congreso : crear un ambiente contrario a la admisión de la España antidemocrática en el Mercado Común a fin de acabarla por la asfixia.

Al terminar el congreso, lo de cada mochuelo a su olivo estuvo mal considerado por parte de los congresistas españoles clandestinos, pues ya podían figurarse lo que en España les aguardaba : Fuenteventura o el exilio. En Fuenteventura estuvo Unamuno y, repartidos por el mundo, en exilio, ya cerca de un cuarto de siglo, nosotros.

Conocemos el comicio monárquico de Munich por las informaciones de los periódicos y también conocemos buena parte de los asistentes, empezando por Gil Robles, cuya actuación política no se nos olvida. Lerroux nombróle ministro de la Guerra de aquel gobierno cavernícola y revestido de este cargo preparó con Franco — buenos amigos entonces — el alzamiento militar. Después ha sido el caudillo un dogal para el hombre hechura del jesuíta Herrera, que lo crió a sus pechos. A nosotros, cenetistas, nada se nos ha perdido en Munich.

Los congreguistas llegados a España han caído, tal vez deliberadamente, con fines propagandísticos, en el cepo de Barajas. No siendo **ceporros**, otra cosa no se concibe.

...Y aun el que no ha pisado la escuela sabe que a la vuelta lo venden tinto.

PUYOL

chispas

En Barcelona han fracasado los «Sírvase usted», alias Supermercados. Mucha gente se servía. Y no pagaba, considerándose en su derecho. Si a uno le invitan, no es correcto hacerle abonar el gasto.

∴

Moral deformada del «Sírvase usted»: «Sírvanme ustedes». Firmado: El gerente del establecimiento.

No siendo culpa del público si aquél no habla claro.

∴

En la Feria de Muestras de Barcelona de ogaño los negocios aumentaron de volumen. Notable fue también el ingenio propagandístico desplegado por los anunciantes, y perfecta la técnica demostrada por los carteristas. (Sabido es que en el último Carnaval de Niza los vocacionales de la cartera españoles obtuvieron el primer premio.)

∴

Son tan finos nuestros compatriotas carteristas que no necesitan mecanizarse. No piensan servirse del aspirador.

∴

Hay tanta honradez en nuestra amada patria, que los «stand» de dicha Feria barcelonesa de noche sacaban piernas en un intento de huida. No bastando la policía para atajar a las bandas de cleptómanos, la autoridad militar fue requerida para que emplazara los cañones de Montjuich cara a la Feria para evitar que ésta entera se pusiera en movimiento.

∴

El peor bandido peninsular ha sido Puc d'Arbucies.

Hoy sería director general de una cadena de Bancos y presidente vitalicio de una red de bazares gigantescos.

∴

La Franca y la Fabiola
nunca dieron pie con bola.
Es por favor accionero
que se hartan de dinero
la Franca y la Fabiola.

∴

En los días del Pernales
el asaltador osado
exigía tres reales.
Hoy se estafa al por mayor
y se da por estafado
el sujeto estafador.

∴

Mas... ¿por qué versos en casa?
Extingo todo su eco,
y ante el Comercio que pasa
abrocho, pronto, el chaleco.

CHISPERO

Verificación del heroísmo

Gotas de miel y ajenjo

En los pleitos federalistas no puede haber cuestión de convenios, sino de principios.

∴

No hay Federación, donde no se practica federalismo. No hay movimiento donde la actividad está ausente.

∴

Entre anarquistas no hay compulsión ni prohibición.

∴

Hay derecho de organizarse, pero no de simular organización.

∴

Hay que distinguir entre organización federativa y agrupaciones de gremios. La F. O. R. A. es de gremios, no de agrupaciones. Las agrupaciones son de afinidad y los gremios de actividades afines y de ideas. Un doble sentido de la afinidad: del trabajo y de las ideas.

∴

Dentro del movimiento **forista** está el remedio y no fuera de él

∴

La A. I. T. persigue el federalismo organizado y su correspondiente cumplimiento con normas definidas anarcosindicalistas.

∴

Pocos, ¿y todavía divididos y enemigos? No, no, eso es absurdo cuando los principios, las ideas son las mismas.

∴

Divergir es natural. Y con la franqueza, la expresión de la verdad, todo se encauza y ordena.

∴

Para poder llamarse Federación, un movimiento debe exhibir, debidamente documentadas, la existencia de entidades federadas y lo que corresponde de las cotizaciones. Esa es norma fundamental de la A. I. T.

J. TATO LORENZO

«QUINET»

«Quinet» como primer tomo. ¡Felipe Alaiz en presencia !

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue **Chevreul**
Choisy-le-Roi (Seine)

CRÓNICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

El C. I. R. A.

HALLAMOS sobre nuestra mesa de trabajo un boletín en el que hemos empleado dos horas de atención sostenida. Se trata del boletín del « Centre International de Recherches sur l'Anarchisme » (núm. 7 mai 1962. 68 págs. Case Postale 25. Genève-Plain Palais (Suiza).

Se fundó el C.I.R.A. hace aproximadamente cinco años. Animado desde un principio por el entusiasmo, la vocación y la capacidad de un joven italiano : Pietro Ferrua, la iniciativa fue cobrando sentido práctico mediante la cooperación inteligente y abnegada de un grupo de estudiantes, impulsados por Langerdoff, recientemente juzgado en Ginebra por su participación al atentado realizado el pasado año contra la embajada franquista. Los viejos militantes del Grupo « Le Réveil - Il Risveglio », fundado otrora por Luigi Bertoni, aportaron su apoyo desde la primera hora : los infatigables Bosiger y Widman Peña, el veterano Carlo Frigenio, etc., y búlgaros e italianos allí residentes, como Cristov y G. Gozzi, contribuyen airosamente, en lo que corresponde a sus posibilidades. Entre todos han dado cuerpo y vigor a una labor ejemplar entre las labores internacionales dignas de tal epíteto.

El C. I. R. A. se propone :

a) Constituir, clasificar y conservar en archivos ciertos documentos, es decir : libros, folletos, periódicos, revistas, impresos, manuscritos de toda clase y en todas las lenguas, que se refieran a la historia de las ideas, de las organizaciones y de las individualidades anarquistas de todos los países.

b) Informar a los sociólogos, historiadores, escritores, periodistas, estudiantes y a todas las personas que se interesen en la materia.

c) Suscitar y apoyar las investigaciones históricas, sociológicas, literarias y bibliográficas sobre el anarquismo.

Con este fin los iniciadores de la obra establecieron contactos con la C.R.I.A. y su Sección Bibliográfica y de Archivos exponiendo sus planes y sus propósitos. Como consecuencia de ello todo lo que disponía la CRIA pasó a engrosar los materiales entonces incipientes del CIRA. Hubo igualmente un donativo de la Regional parisina, de la « Soli » y de militantes de la región. E. Armand, hace poco fallecido, dio buena parte de sus ricas colecciones. Años antes Armand había prometido lo más valioso al Instituto Francés de Historia Social.

En corto tiempo el CIRA ha reunido una respetable cantidad de preciosos documentos. Los interesados pueden conocerlos asociándose a sus tareas mediante una modesta cotización anual. Recibirán así su boletín y tendrán opción al préstamo de sus documentos y de las conferencias registradas en magnetófono para uso de las instituciones culturales que las soliciten.

INTENTOS SIMILARES EN EL MUNDO

La labor lograda por el CIRA a costa de entusiasmo, método, perseverancia y dedicación sin reposo, fue intentada en varias ocasiones con relativo éxito. El Congreso Anarquista Internacional realizado en el 1949 examinó las dificultades con que cada militante estudioso tropieza para obtener fuentes documentales indispensables a la elaboración de trabajos históricos. Se sugirió entonces cooperar al enriquecimiento de ciertos archivos personales : Hem Day, Ugo Fedeli, Lapeyre y a la vez constituir dos centros de archivos para el Movimiento anarquista : uno en Europa y otro en América del Sur.

Nacieron así en el 1950 la Sección BAE de la CRIA, en París y la BAI en Montevideo. La BAE organizó reuniones internacionales de militantes dedicados a tareas históricas y en común se realizaron varios estudios. Algunos de ellos aparecieron en « Cenit », « Volontà » y en el propio boletín de la CRIA. La BAIA se constituyó mediante la contribución de las organizaciones anarquistas de América del Sur. Se logró en Montevideo un local apropiado y comenzaron a acumularse una gran riqueza de materiales reunidos y catalogados por nuestro conocido compañero y escritor Eugen Relgis.

En el Ariège se constituyó en el 1953 una Biblioteca de Archivo y Consulta titulada ABIC. Se trataba de una iniciativa de militantes españoles. En primer término habría de recoger toda suerte de documentación relacionada con el Movimiento Libertario español, con extensión a todo Movimiento de lengua española.

Conocemos otras iniciativas particulares y sabemos que en Buenos Aires un viejo militante posee riquezas inestimables, como también las posee el compañero Lavemrenrouth en el Brasil, Fedeli en Italia, H. Day en Bruselas, Lapeyre en Burdeos, Louvet en París, Carlos Rama en el Uruguay, etc. La colección Bertoni, como la de Carlo Frigerio, de Suiza, han pasado a engrosar las del CIRA.

Nada sabemos hoy de la iniciativa del Ariège. En cuanto a la BAIA, nos decía Relgis que los recursos escaseaban. La BAE, de la CRIA, se disolvió en beneficio del CIRA, que es hoy el Centro Internacional de Archivos más importante y mejor organizado con el que puede contar el movimiento anarquista.

OTROS ARCHIVOS SOCIALES DE IMPORTANCIA

Conocida es la Colección Feltrinelli y la « Rivista Operaia » de Milano. Sus animadores son marxistas. No obstante han publicado importantísimos trabajos históricos relacionados con el anarquismo. Han intervenido Ugo Fedeli, Gino Cerrito, Venturini, P. Carlo Massini y otros. Este último prepara actualmente su tercer tomo de inéditos (y no inéditos) de Bakunin en lengua italiana, con notas y clarificaciones. Será un aporte de gran valía.

Todos los estudiosos de la materia social saben que es indispensable la consulta en el Instituto Internacional de Historia Social de Amsterdam. Son pocos los que ignoran que la mayor parte de las riquezas acumuladas por Max Nettlau se hallan allí y que allí halló refugio nuestro historiador insigne. Pocos saben que en Amsterdam se hallan depositados los Archivos del Movimiento Libertario Español, en su mayor parte inutilizados e inutilizables por hallarse las cajas cerradas y selladas en espera del « sésame » que libere su contenido.

En los Estados Unidos el compañero Jo Labadie legó su biblioteca a la Universidad de Michigan. En torno al donativo inicial, mediante el celo y la atención de la compañera Ana Inglis, notable e infatigable archivista, se creó uno de los más importantes depósitos documentales del anarquismo. Se decía en el 1953 — al morir Ana Inglis — que « actualmente la Colección Labadie es el más importante archivo de publicaciones libertarias existentes en los Estados Unidos, y si los sucesores de Ana Inglis prosiguen su ejemplo, esta colección no tardará en igualarse a lo que son en Europa las Bibliotecas Sociales de París y Amsterdam».

Quien visite la Biblioteca Nacional en París se apercibirá de nuestra desidia. Apenas hallará algún que otro libro actual nuestro. De Peirats no hay más que los tres tomos dedicados a la CNT y la Revolución Española. Difícil es hallar autores libertarios españoles. Todos nuestros periódicos y editores en Francia y fuera de Francia deberían enviar los ejemplares reglamentarios. No lo hacen y ello redunda en nuestro detrimento. Si se desconoce el anarquismo es en parte culpa nuestra.

No es misión específica de la Biblioteca Nacional la de seguir la marcha de la historia social. Los interesados deben preocuparse directamente para que los ficheros sean digno exponente de un movimiento que aspira a conquistar un porvenir.

En París se constituyó hace unos años el Instituto Francés de Historia Social, animado por J. Maitrón, el conocido autor de una excelente historia del movimiento anarquista en Francia. El Instituto realiza una obra digna de atención y de elogio dedicada a la recopilación y edición de serios estudios sobre las luchas sociales, sus razones y fundamentos. Reúne una cantidad estimable de documentos sobre el anarquismo y sus militantes : Jean Grave, Armand, Faure, Proudhon, etc... Lanza un boletín trimestral llamado ahora « Le Mouvement Social ». Sus archivos se hallan en un annexo de la Biblioteca Nacional a disposición de todos los estudiosos en la materia, quienes pueden asistir a sus reuniones, con las que se presentan tesis y documentos en torno a los que se eleva plática cordial.

ALIMENTEMOS NUESTRO PROPIO CENTRO

Es recomendable el envío de materiales, libros, periódicos, colecciones, etc., a todo cuanto centro, archivo o biblioteca que con garantía y seriedad exista en el mundo. No debe olvidarse hoy, si no se ejercía ayer, la necesaria práctica del envío de las ediciones recientes a cada uno de los centros señalados (a cada uno de los militantes indicados) y a los lugares similares que se conozcan. Pero lo importante es crear, mantener, alimentar nuestros centros propios. Que nuestros estudiosos, escritores e historiadores, puedan contar con una fuente en la que poder documentarse; que por nuestra parte sepamos constituir un resguardo de nuestro caudal.

Lógico fue que Max Nettlau recorriera el mundo en busca de todos los vestigios de Bakunin y de otros precursores; que Fedeli siga sus trazas recorriendo las bibliotecas de Europa; que Germinal Gracia deba llegarse a Amsterdam para microfilmar ciertos documentos útiles a su trabajo en curso; que G. Cerrito reclame fuentes de información; que Hem Day deba emplear tres años en resolver una incógnita referente a Luisa Michel; que Peirats se halle a la rebusca de datos que le permitan amplificar su obra; que P. C. Massini deba acudir a los Archivos Judiciales de Roma para lograr ciertos inéditos de Malatesta, recogidos por la policía de su tiempo y jamás vistos después; que Louvet reclame muchas veces en vano una colaboración para su Diccionario de Militantes; que éste, aquél y el de más allá se hallen aún con los más singulares tropiezos en sus investigaciones. Pero no es lógico que tal situación se mantenga. En un próximo futuro podremos tener un centro de estudios a disposición de las generaciones jóvenes, de las nuevas levas de estudiosos.

Depende del apoyo que prestemos todos y cada uno : organizaciones, grupos, militantes, a la obra iniciada en Ginebra, a cuyos iniciadores dedicamos nuestra confianza y nuestra simpatía.

AVATAR DE BYRON

por A. SAMBLANCAT

EL 19 de abril de 1824, muere Bairon o Byron en Misolonghi; al frente de una brigada de internacionales, que se habían movilizado hacia Grecia, para libertarla del yugo de la fornicaroa Turquía.

Byron frisaba a la sazón en los 36. Era lord y par del reino o de la alta cámara anglosajona. Y tenía casi tantas rentas como el zar de Rusia.

Por lo menos, al Presidente de los Estados Unidos nada le tenía que envidiar. La expedición a Oriente, al sucumbir, le estaba costando 36 mil libras anuales.

A todo atendían sus ricos Estados de Notingham, Rochdale, Clayton y la abadía ex abadeja de Newstead, donde en tiempos echaban grupa treinta frailes.

Su alta cuna y su parentesco con los reyes, sin desadehesar de Escocia, eran codiciados tanto o más que su gloria literaria, por mil émulos.

Lo freían como autor de «Manfredo», de «Childre Harold», de «Don Juan » y de gran número de otras obras y poemas. De «El Corsario», vendió 13 mil ejemplares el día de su aparición en las vitrinas de los libreros.

Todo lo cual no le impedía al gran señor ser un Satán social. Un insurgente de los caídos con Luzbel, en el mitoniano «putsch» del cielo.

De estudiante en Harrow, ya le rondaba por la cabeza la vindicación de Caín y de Sardanápalos y sus meserías.

Del fratricida bíblico afirmaba que era el debut de la gran injusticia de Dios, después de la de la manzana. Abel merecía la muerte por baboso. Su mantecatez llamaba a gritos el golpe de la quijada de burro.

Sardanápalo fue un epicúreo de bandera. El epitafio de su sepulcro nos lo retrata. «Comí como un cafre; bebí como un polaco; amé calzón al viento a mayores y menores. ¿Preferiríais, mandrias, que os hubiera trinchado como jigote y hubiese hecho de vuestro vacío cráneo la copa de mis orgías? El entero cosmos lo doy por una gota de mi pis.»

Odiaba nuestro héroe angloheleno a Wellington, y admiraba por debelador de testas corn-coronadas a Napoleón, bandido corso, pero cetrero de cetros. Cuando los aliados entraron en la capital de Francia, clamaba en Piccadilly el noble protestario: «Ya están los reventadores de pisos en el bulevar, y Atenas en poder de Jerges.» Por esto, se le tildaba de antipatriota.

Pero, ¿qué le importaba la patria al almidonado cockney, que tenía declarada guerra sin cuartel al elegante mundo y a su Creador edénico?

«¿A quién ¡diablos! —requería— pudo ocurrírsele sacar de la nada esta canica de conejo del «orbis terrarum»? ¿Para qué sirven los dandys, los «kings», los «fellows» o matriculistas de «Cambridge», las pelucas del foro, los «clergymen», el arzobispo de Cantorbery, los matemáticos de la City y las jamonas que no lo son de York y no hacen más que jamar? ¿Toda la chusma, en resumen, que se pasa la vida en viajes del «dining-room» al retrete y viceversa y no discurren más que con el asiento?

Esta refrigeración en el pensar le concitó el odio de cuantos no ven paseados los intramuros de su sesera más que con una ideica cada diez años. Decían de él que era un superespérmata, a quien todas las sedientas de ese escarchado de la «High Life», en Londres, acudían a la fuente con el cantarico, a enderezarle la cojera.

Murmuraban que lo mismo le entumía la cintura a una mujer de linaje que de menaje; o que correspondía a la adoración de una lady Carol, que le enviaba un bucle de sus cabellos, con un mechón de la crin de sus poneys, que se emborrachaba con sirvientas más feas que su terranova, destapando en su honor botellas de whisky de 100 «ranas»; hasta que incestuaba con su hermana, Eugusta, a quien engüevó con una hija del poético nombre de Medora.

De tal modo lo ponían como chupa de dómine, que agregaban que se jugaba al bacarrat las queridas, e hicieron de su esposa Anabella una Tisifone, obsesionándola con que llevaba teloneras de teatro al lecho conyugal, pasadas por la taberna, y les robaba las joyas a las aristócratas que corrompía, grecizándolas de pega; endureciéndole el corazón a la cónyuge como el talón de un higdlander y convirtiéndola en una Clitemnestra, en una aciaga pitonisa de Endor.

Total: que el poeta rara avis millonario hubo de expatriarse y escapar a Italia, donde aún insistían en que reanudó sus parrandas descomunales en el veneciano palacio Mocenigo, acostándose incluso con los gondoleros del Gran Canal, entre las boqueadas del Puente de los Suspiros.

Hasta que estalló la bomba del revolvolutis de Grecia contra el comechingón sultán del Cuerno de Oro.

Bairon voló a Misolonghi con las alas de halcón de los loros del sexo, que lo acompañaban siempre (condesas que se lo condimentaban, y con las pistolas y puñales para matar hijos de príncipe, con que dormía.

Los filohelenos de filfa de la metrópoli, para que no rehiciese su crédito con su coraje de buena ley, disuadían al mala cabeza de la aventura emprendida. Soplábanle que la política extranjera del Foreign Office era proturca, resuelta. Y añadían que la Helade moderna es un chinchoso país de pulgas como tigres, de moscas espumadas en los guisados y salteadores de calzada real.

Bairon replicó que el paraíso sofista era una porquería solamente para los que lo miraban con ojos de puerco.

Y se ancló en Misolonghi, hasta que la enfermedad (una congestión del cerebro) de la que nunca morirá Filistín, lo derribó y lo tiró a la basura, con sus iguales de Westminster.

Finió, de todos modos, entre sus compañeros de armas y de letras, a los que estertorando animaba con sus lilles, como si estuviera en un combate: « ¡Sus! ¡A ellos! ¡Valor! ¡Seguidme! No rechiñéis. Ya los tenemos en la bolsa. ¡Me caso en Mahomed !»

GFP. 3425

L'AURORE DE L'INDEPENDANCE

LE problème algérien, après six années douloureuses, vient d'entrer dans une nouvelle phase de son évolution. On se souvient fort bien de ce qui, en apparence, marqua les débuts de ce drame : quelques bandes isolées attaquaient des postes ou de convois, quelques fois même s'en prenant aux services de transports en commun.

Les « Paris - Match » et autres revues spécialisées dans ce genre de rubrique, trouvèrent à cette époque matière à profusion pour satisfaire les appétits monstrueux de lecteurs avides de sensations.

Les syndicats, eux, trop occupés alors par les avantages que pouvaient apporter la productivité et songeant plutôt à la valeur des heures supplémentaires qu'à la situation misérable de leurs frères algériens, n'accordèrent à l'affaire qu'une oreille complaisante. Certains éléments allaient jusqu'à dire que ça n'était là qu'une affaire de brigandage.

La triste réalité, personne ne voulait l'admettre; ni les ratissages déjà à la mode, ni le siège avec assaut sacrilège de la bourse du Travail de Casablanca, un certain premier Mai, ne parvenaient à déciller les yeux des travailleurs français. Peu leur importait le sort de leurs Camarades de Misère d'Afrique du Nord qui, d'après ce qu'on nous inculque dès notre plus jeune âge, ne pensent qu'à faire travailler leurs femmes. C'est là ni plus ni moins que le fruit de l'influence politique dans les syndicats qui ont perdu tout sens de l'internationalisme...

La C. G. T. fût la première à savoir exploiter la situation et dans une certaine mesure, se trouva présente dans toute manifestation pour la paix en Algérie afin de laisser croire aux travailleurs tant Français que Nord-Africains, qu'elle était la seule centrale syndicale représentant les aspirations du peuple. Par la suite chaque centrale, chaque parti politique esseya de s'attribuer les honneurs de la défense, et une des démonstrations les plus flagrantes fut faite au lendemain des tragiques évènements de la Bastille. En réalité, tout n'a été que simulacre (hormis la bonne foi habituelle de la masse qui n'est là que pour récolter les horions) et la classe ouvrière française n'a aucune gloire à tirer du cesser-le-feu qui est intervenu.

Nos détracteurs peuvent rétorquer que la C. N. T. n'a pas, elle non plus, participé à l'indépendance du peuple algérien; mais que chacun sache bien que si elle avait eu la force numérique que prétendent avoir les autres centrales cette sale guerre n'aurait jamais eu lieu. Nous estimons, nous, qu'une grève générale et illimitée en 1956 eut été plus profitable pour tous, en étouffant le mal dans l'œuf, que toutes les grèves perlées qui se sont faites depuis pour essayer de rejoindre les prix, à l'image de la carotte et du baudet.

D'autre part nous avons dénoncé à mainte reprises la stupidité de faire une révolution pour changer de maître; nos efforts, nos sacrifices ne doivent pas profiter aux faux-bourdons de la société.

Et aujourd'hui que la multitude est en liesse, nous disons encore, au risque d'être pris pour des trouble-fête, attention aux lendemains qui pleurent, nous répétons au peuple algérien à l'aurore de son indépendance :

— « Camarades, l'indépendance n'est pas la liberté, et sans cette dernière, la première n'est qu'un mot creux et vide de sens. Ne vous arrêtez pas en si bon chemin, n'allez surtout pas commettre les mêmes erreurs que le bon peuple français a commis à la libération ?

N'oubliez jamais qu'une société ne peut pas se développer harmonieusement si elle conserve en son sein des parasites; en un mot, détruisez avant tout l'exploitation de l'homme par l'homme sous toutes ses formes et alors vous pourrez vous poser en vainqueurs et en pionniers de la justice humaine.

C. N. T.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 201 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 12 Juillet 1962

L'alternative révolutionnaire

1° Faut-il se fondre dans la masse pour en exprimer les objectifs limités, et, par conséquent, rallier tous ses mouvements quelles que soient les aventures qu'ils portent en germe ?

2° Ou faut-il pénétrer la masse en partant d'objectifs qu'elle ne saurait atteindre sans une préparation culturelle qui déçoit sa paresse, mais s'impose socialement si l'on veut aboutir à des résultats bénéfiques ?

Dans le premier cas, l'éducation n'étant pas nécessaire, il peut surgir du mécontentement général que des mouvements passionnels déterminés et exploités par les partis politiques avec l'art et la roublardise qu'on leur connait : alors, les revendications économiques sont apaisées dès que l'aristocratie syndicalo-politique a obtenu les satisfactions qu'elle poursuivait.

Dans le deuxième cas, les mouvements ne peuvent naître qu'après un examen objectif des causes du mécontentement et sur la certitude que l'effort demandé ne se terminera pas par un coup d'épée dans l'eau.

Faire de l'action pour l'action est une thèse romantique dépassée qui ne profite qu'aux partis politiques.

Le problème n'est plus de rechercher des hausses de salaires qui ne peuvent absorber la production, mais d'agir afin que la production, qui est une réalité, ne soit ni réduite, ni détruite, mais distribuée à tous les consommateurs sans considération de leur « pouvoir d'achat ».

Cette vérité élémentaire est masquée par l'action politique des partis parce que la solution qu'elle suppose les évince de la direction du mouvement social. A notre époque, après l'expérience russe, il faut véritablement être incapable d'analyse, pour ne pas comprendre qu'à pours'ivre la victoire d'un parti, son accession au pouvoir, on dévirilise l'action revendicative des travailleurs lancés à la conquête de l'économie des besoins.

Si, à l'heure de la libération possible, les travailleurs persevèrent dans ces jeux inutiles et décevants, ils ne pourront que continuer à être la proie des syndicalos-politiques qui vivent du prolétariat sous prétexte de le servir.

Il apparait donc rationnel que ceux qui se proposent d'abolir les Etats se refusent à participer à des actions souvent dramatiques où l'héroïsme ne compense jamais les pertes subies et les espoir déçus (pensez à la Russie). Songez à ce qu'elle a détruit, d'hommes immolés à la gloire du Parti entièrement dépassé par les nécessités économiques.

Les syndicalistes espagnols qui, à eux seuls, polarisèrent l'enthousiasme des masses, n'ont-ils pas été vaincus par ceux-là mêmes qui les appelaient à la collaboration, participant ainsi volontairement, à noyer leurs principes, leurs théories et leurs possibilités dans les tripotages malhonnêtes et perfides des politiciens, même quand ces derniers se séparent de leur appartenance franc-maçonne.

L'économie libertaire, seule solution apolitique des besoins, devant laquelle les économistes démocrates reculent captivés et effrayés, perdra toujours la richesse de ses solutions dans les combats de la partisannerie politique, étatiste. Certes, le courage de ses militants résiste mal à l'isolement, mais c'est justement à ce moment d'une abstention provisoire que l'attention des travailleurs, fixés sur eux, s'efforce de comprendre les motifs de leur attitude, qui, on le sait très bien, n'est jamais inspirée par la peur de responsabilités.

Il ne s'agit pas de calmer les ardeurs, mais de les éclairer sur le chemin difficile qui mène à la liberté.

On ne peut tout de même pas accepter de collaborer, de rallier les sordides combinaisons politiques de partis qui, venus au Pouvoir, s'empresseront d'écraser les revendications libertaires de l'homme sous le poids du capitalisme d'Etat.

Il nous faut donc choisir entre deux alternatives : entre celle qui consiste à ne rien abdiquer de ce qui paraît nécessaire et possible *dès aujourd'hui*, c'est-à-dire : l'Egalité économique et l'abolition de l'Etat, et l'autre, celle qui consiste, dans un mouvement romantique, à prêter ses forces à ceux qui se proposent de forger de nouveaux esclavages sur des conquêtes politiques illusoires.

Position intelectuelle et morale cruelle, mais qui servira de tramplin à l'élan des masses vers une maturité raisonnée.

Le syndicalisme révolutionnaire naquit de l'insatisfaction générale des besoins des travailleurs. Devant l'incapacité de l'économie capitaliste à pourvoir à ces besoins, il apportait la seule solution possible : l'expropriation capitaliste. C'était alors l'époque de la rareté.

Depuis, une révolution scientifique qui ne cesse de progresser, a permis de forger un mécanisme tel que ce qui était rare autrefois, devient vulgaire, abondant aujourd'hui, à tel point que bientôt, la concurrence ne suffira plus à l'écoulement des produits.

L'économie capitaliste est embarrasée, effayée de sa productivité. Dans son désarroi, dans sa peur de la mévente (qu'elle solutionnait autrefois par la guerre), elle encourage les naissances. Solution éphémère et désespérée, car la machine dévorant une partie de la masse globale des salaires le pouvoir d'achat baisse au fur et à mesure que croît la productivité mécanicienne.

Cela signifie que la mévente rode à l'horizon (pauvre Kennedy) et qu'avec sa venue s'accentuera la désagregation des profits et l'insuffisance des salaires dans leur masse globale. L'âge du salariat est donc dépassée, car il ne suffit plus à la satisfaction des besoins alors que les possibilités de production dépassent la demande des besoins.

Une prospérité passagère a égaré le bon sens des syndicalistes qui ont naïvement cru que les moyens de production suffiraient désormais pour assurer l'ascension des travailleurs vers un partage *loyal* des revenus. Nous vivons l'âge de la collaboration des classes avec ses chutes ignominieuses.

Mais le problème reste entier :

« Si l'automation supprime les salaires; si la machine ne devient pas l'esclave de l'homme, la solution de tous ses besoins, par quoi remplacer le salaire sans renouveler les inégalités blessantes des conditions humaines, sinon par la collectivisation de toute la production et la distribution des richesses à chacun selon ses besoins ? »

Et ce problème ne peut être résolu que par le syndicalisme révolutionnaire dont la tâche présente est d'élaborer les plans de la révolution sociale dans le cadre de l'égalité économique.

La science nous ouvre la voie : nous n'avons pas le droit de trahir les perspectives qu'elle offre à un monde dévoyé, sachons être ses interprètes : l'intérêt et la raison condamnent l'homme à l'abandon de toutes ses idolatries.

Soyons nous mêmes, par la droiture et la générosité.

Le plus pauvre

Le peuple n'a été délivré de l'egoïsme monarchique que pour subir l'égoïsme capitaliste. La souveraineté d'un homme ou la souveraineté d'une classe, en possession des moyens de production et du pouvoir, permettent de maintenir l'homme en esclavage. En multipliant les bénéficiaires du pouvoir on ne le supprime pas. Les démocraties actuelles ne sont pas libres. La révolution n'a jamais été faite, elle est à faire.

La souveraineté est le pouvoir de faire les lois; le peuple-roi, qui ne peut exercer sa souveraineté lui-même, s'imagine que ses délégués font œuvre de justice.

La justice ne saurait être œuvre de la loi. Si la loi est mal déterminée, incomplète ou fausse, il est bien évident que son application est mauvaise et intensifie le mal social. La justice actuelle n'est favorable qu'aux maîtres, nos aux esclaves.

Quand un dictateur laisse entendre : « Car tel est notre bon plaisir », une partie de ses sujets croit à son despotisme sur la masse des travailleurs, c'est vrai, en partie. Si les tyrans ne peuvent se condamner du fait de leur absence de conscience, ils sont, en revanche, voués au mépris des hommes épris de justice, de fraternité, de liberté. La loi n'est pas l'expression de la souveraineté des travailleurs, mais l'expression de la volonté de politiciens qui ayant su capter par le mensonge le suffrage du peuple, peuvent, en possession d'un mandat, œuvrer à la continuation du pouvoir qui doit opprimer les pauvres, les travailleurs, faciliter le maintien des privilèges des riches, des oisifs.

Que la loi soit l'expression de la volonté d'un roi, d'un dictateur, qu'elle soit l'expression de la volonté d'hommes appartenant à une classe éloignée de toute fraternité et d'humanité, le principe de l'asservissement au pouvoir demeure identique. Car le pouvoir défend un ordre établissant le respect dû à la propriété et au capital, sans vouloir reconnaître que l'autorité détenue par le capital ne peut être que la somme d'exploitations, de profits, de vols, dont le peuple a supporté la création par le travail, la misère, parfois la mort.

« Tous les hommes sont égaux devant la loi », proclament les institutions. Un regard sur les jugements rendus par les tribunaux, sur l'application des règlements des services de l'Etat, suffit au plus soumis des sujets à se rendre compte que la justice, la fraternité, l'humanité, ne sont que des mots autorisant l'exploitation des travailleurs crédules et sacrifiés.

Le peuple a accès à la propriété et il lui est possible par privations, prostitution, servitudes, actions dolosives, d'arriver à la classe possédante et de participer, à son tour, à l'exploitation de l'homme et au vol légalisé. C'est par l'absence de toute véritable morale que l'homme peut parvenir à passer de la classe des opprimés à celle des oppresseurs. L'autorité de l'homme sur l'homme est-elle juste ? Peut-on parler de liberté dans une société où le pouvoir se confère le droit de vie ou de mort, de richesse ou de pauvreté, sur les individus ?

L'avènement d'une société nouvelle, sera la réalisation des travaux des travailleurs qui ne participent pas à l'exploitation de l'homme, qui pourront, non par des privilèges, mais par le courage, l'honnêteté, la révolte, contribuer à la libération de toutes les servitudes. La reconnaissance de la propriété du capital interdit l'élévation de l'homme, interdit l'accès à la liberté, à la paix. Pour accéder à une ère nouvelle, l'homme doit, avant tout, briser les chaines du capitalisme.

La loi autorise et reconnait la propriété, ne voulant admettre que celle-ci, elle est la consécration de l'égoïsme, du vol, du crime. Le capitalisme est rétrograde, il perpétue la division entre les hommes et interdit l'accès à la fraternité. Pour prétendre à l'honnêteté, il faut avant tout être pauvre. L'accumulation de richesses, de pouvoirs, d'autorité, ne saurait élever l'homme, bien au contraire; au terme d'une vie egoïste et criminelle, il redeviendra poussière dans l'eternité, comme les autres. « Mais, en vérité, aucun homme ne peut mourir en paix, s'il n'a pas fait tout ce qu'il faut pour que les autres vivent et qu'il n'a pas cherché ou dit quel est le chemin d'une mort pacifiée ». — *Albert Camus.*

RENE VILLARD

Bulletin antireligieux

La Bible, c'est-à-dire, le Mensonge religieux, trace deux étapes dans l'évolution de l'homme :

Une période qui va d'Adam à Noé. Elle se termine par l'extermination de toutes les voies animales (y compris l'homme), sauf les survivants de l'arche de Noé.

Ensuite la période qui va de Noé à nos jours.

L'ARCHE DE NOE

La Bible : « Dieu se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et en eut du déplaisir dans son cœur.

Et l'Eternel dit : J'exterminerai de dessus la terre les hommes que j'ai créés, depuis les hommes jusqu'au bétail, jusqu'aux reptiles, et même jusqu'aux oiseaux des cieux, car je me répens de les avoir faits. »

Mais Noé trouva grâce devant Dieu.

« Fais-toi une arche de bois de Gopher, tu feras l'arche par loges et le calfeutreras. Et tu le feras en cette manière : la longueur sera de 300 coudées, la largeur de 50 coudées, et sa hauteur de 30 coudées.

Et je ferai venir un déluge d'eaux sur la terre pour détruire toute vie sous les cieux, et tout ce qui est sur la terre expirera. »

— A ce point nous pouvons faire deux remarques :

a) Ce Dieu aurait été un être abominable pour détruire ceux qu'il aurait créé à son image, comme si un père équilibré peut tuer ses enfants ! Cette extermination eut été encore plus étendue que celle réalisé par Hitler, de sinistre mémoire.

Cet être « infiniment bon » n'aurait donc été qu'un criminel, un sadique, un fou...

b) Il aurait commandé à Noé de construire un navire de 150 mètres de long et de 25 mètres de large, ce qui était impossible il y a 6.000 ans. Et pourquoi faire périr les animaux, qui n'étaient pas responsables de la corruption de l'homme ?

C'eut été un geste de fou furieux.

Continuons :

« Tu prendras de toutes les bêtes nettes, sept de chaque espèce, le mâle et la femelle des bêtes qui ne sont point nettes un mâle et sa femelle. »

Elles entrèrent deux à deux dans l'arche vers Noé, le mâle et la femelle, puis tous les animaux comme il avait été prescrit. Il vint donc de toute chair.

Noé prit de toutes choses pour la nourriture de tous. Le déluge vint et tout ce qui n'était pas dans l'arche fut exterminé. Cela dura 150 jours. »

Et bien, croyants et crédules, faites le compte : seize vies par variété plus la nourriture pour 150 jours à bord du frêle esquif ?

Et au débarquement, après 150 jours de déluge que pouvaient-ils trouver à manger ?

Dieu avait dit à Noé que cela durerait 40 jours. Ils seraient donc restés 110 jours à bord sans manger !

Et il y avait huit personnes à bord pour soigner tout ce monde animal. En réalité toute la flotte française actuelle n'y eut pas suffi, il eut fallu faire appel à la flotte anglaise...

Et voyez-vous les animaux féroces s'embarquer deux par deux comme des enfants bien sages ?

En vérité, je vous le dis, tant de sottises ont bien mérité cette promesse chrétienne. « Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient... »

Il y a dans ces histoires invraisemblables un fonds de vérité. C'est que la terre au cours des âges a subi plusieurs déluges, et que cela se produira encore. Des continents furent immergés, d'autres se maintinrent à la surface des flots, d'autres surgirent des océans.

L'histoire de la terre nous apprend que nous devons à ces déluges l'enfouissement de masses considérables de végétaux et d'animaux qui ont donné, après des millions d'années la houille ,le pétrole, etc.

Vous lisez bien : « *Après des millions d'années* ».

Enfin, réfléchissez :

⁂

Un Dieu infiniment bon, infiniment juste pourrait-il commettre de pareils crimes ? Et nous verrons plus tard, que selon la Bible, c'est-à-dire, selon le Mensonge religieux, Dieu fut le plus grand criminel de tous les temps.

Ce qui prouve quoi ?

Tout simplement qu'il est une création de l'homme. Ce dernier, que l'aptitude à développer son langage devait arracher à l'animalité, imagina, pour dissiper ses peurs et ses inquiétudes, des esprits protecteurs, des Dieux... Et, naturellement, il les créa à son image : plus forts, plus puissants, plus cruels, plus vindicatifs, capables du pire et du meilleur.

La Bible, qui est l'ancien testament de toutes les religions chrétiennes, est une abominable histoire des cruautés de Dieu.

Cette histoire pourrait porter le titre suivant : « Les crimes de Dieu ».

Et des millions de pauvres d'esprit, d'ignorants, de croyants qui ne veulent rien apprendre se prosternent tous les jours, font baptiser leurs enfants, se marient à l'Eglise, se font enterrer religieusement, parce qu'ils ont hérité de la peur ancestrale.

Plus ils se prosternent, mieux on les asservit, car « croire en Dieu » c'est d'abord obéir aux Eglises, puis se soumettre aux puissants.

Ainsi, les sorciers et les malins vivent leur Paradis sur terre, et laissent à la masse innombrable des croyants l'espérance d'un ciel qui n'offre plus d'abri, tant il est sillonné en tous sens par les engins nucléaires.

A ce propos, posez donc la question à vos sorciers : Si le ciel n'offre plus de refuges, vers quels lieux a-t-on déménagé le Paradis ? Car, enfin, il faut bien qu'il se loge quelque part... s'il existe...

⁂

Et si vos sorciers veulent bien nous apporter la contradiccion en public, nous sommes prêts à les entendre et à les confondre. Chacun est libre de croire à l'absurde, mais c'est un crime d'enseigner le Mensonge aux enfants.

La Médaille de sauvetage

C'était un vieux compagnon menuisier, que j'ai connu avant 14. Il revenait dans le pays tous les deux ou trois ans, après un périple qui était, en quelque sorte, un tour de France périodique.

Il biberonnait assez, surtout le dimanche, et il ne fallait pas compter sur lui le lundi matin. Le reste du temps, il poussait la moulure comme pas un, et faisait l'admiration de tous par son habileté à préparer son bois et le fini de son travail.

Socialiste ,bien sûr, et antimilitariste, et anticlérical; cela allait de pair, autrefois. Aimant pérorer à l'heure du casse-croûte, et je me rends bien compte, maintenant, qu'il n'a pas été sans influencer ma formation idéologique de la société, à mon insu même, car, à l'âge qui était le mien, à cette époque, seize ou dix sept ans, on pense plutôt aux filles qu'à autre chose.

«Tu vois, me disait-il ,ces militaires habillés en soldats et bien, ça et les curés, c'est la fin de tout. Sans eux ,nous nagerions dans la félicité. Mais sacré bon dieu de bon dieu, qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir se déguiser! Et à se coller des trucs qui brinquebalent sur les épaules ou sur le poitrail.

Les médailles, les décorations, c'est avec ça qu'on les tient les traineurs de sabre! De la merde, oui. Je te leur en foutrais, moi, des médailles, à ces feignants. Les gosses, quoi, c'est les gosses. Mais eux-autres, hein. Je sais, la terre est basse... et les outils, ça abime les mains... mais tout de même...

Sa colère passée ,il s'attendrissait alors sur les misères et les souffrances des travailleurs et égrenait volontiers ses souvenirs sur les hommes de la commune et les syndicalistes de la fin du siècle dernier dont il avait connu quelques uns.

Combien je regrette aujourd'hui de n'avoir pas pris quelque notes à ce moment là. Pourtant un souvenir vivace de ce qu'il disait de la médaille de sauvetage m'est resté. Le voici, à peu près restitué tel que je l'entendis :

«Vois-tu, petit, il y a tout de même une médaille que l'on doit mettre à part. C'est la médaille de sauvetage. Sauver la vie à un type, ça c'est quelque chose. Se jeter à l'eau tout habillé ,au risque de se noyer soi-même, entrer dans une maison en flammes pour en tirer des femmes ou des gosses, partir dans une barque pour essayer de sauver les passagers et les matelots d'un navire en péril, ça c'est quelque chose; ça, ça a de la valeur. Non? Tandis que détruire, exterminer, massacrer, c'est dégueulasse. Et on leur fout des médailles pour ça. Et ils en sont fiers. Non, mais est-ce que tu te rends compte?»

Véritablement, à ce moment là, je ne me rendais pas bien compte. Ce n'est que plus tard, bien plus tard... après avoir beaucoup vécu, et lu, et étudié, et travaillé, que j'ai compris.

Il avait raison, terriblement raison, le vieux faiseur de copeaux. Seule la médaille de sauvetage confère une valeur humaine à celui qui l'a méritée, mais en fin de compte, sa conscience doit lui donner sa récompense, à celui qui arrache à la mort un de ses semblables, et rien ne l'oblige à la porter, à parader avec cette décoration sur le revers de son veston, sinon un légitime sentiment de fierté, agrémenté d'un peu de cabotinage peut-être, mais que nous ne nous sentons pas le droit de critiquer.

BLANQUET

Association contre le danger radiologique

APPEL

Il semble que le temps soit venu de fonder une association contre le danger radiologique. Celui-ci n'est qu'une partie du risque engendré par les radiations artificielles. Des actions ont été entreprises contre les explosions militaires atomiques, les plus menaçantes par le risque effroyable d'une conflagration qu'elles font planer sur les hommes et en vue de laquelle elles sont poursuivies. Mais les hommes n'ont pas encore uni leurs efforts contre le danger des radiations industrielles ni contre celui des radiations médicales.

C'est contre ce dernier danger que nous nous proposons d'agir. Plusieurs raisons justifient cette action :

1) Le danger radiologique est important. Les radiations médicales sont toujours la cause de lésions soit légères et réparables, soit graves, cumulatives, irréparables.

2) Ce danger est fortement aggravé par l'obligation du dépistage radiologique systématique qui est susceptible d'altérer le patrimoine génétique de l'humanité par l'augmentation du nombre des naissances d'enfants anormaux. Cette contrainte radiologique n'est d'ailleurs justifiée par aucune raison médicale authentique.

3) Ce danger est également aggravé, sans qu'il y ait obligation, par l'ignorance excusable des consultants qui laissent les médecins non radiologues abuser des radiations par ignorance des doses absorbées alors qu'un examen clinique complet ou éventuellement biologique suffirait à déceler un mal pour lequel l'examen radiographique ne serait qu'une confirmation et qu'une précision.

4) La contrainte radiologique est une atteinte indiscutable à la liberté personnelle. Des enseignants sont actuellement menacés de sanctions et parfois poursuivis parce qu'ils refusent de subir un examen radiologique systématique qui n'est pas justifié médicalement alors qu'ils s'offrent à subir un examen clinique, suivi, s'il en est besoin, d'un examen radiographique.

5) Les menaces dont ces personnes font l'objet nous font un devoir de les aider, de faire connaitre leur action, de leur prouver qu'elles ne sont plus seules, de leur fournir des arguments et éventuellement une aide judiciare.

6) Beaucoup de personnes et d'associations ignorent encore le danger radiologique. Il nous faut les en avertir, faire œuvre de documentation et vulgarisation.

Si vous approuvez nos raisons, participez à notre association.

MOTION CONSTITUTIVE

Ils demandent que seuls les médecins radiologistes puissent effectuer tous les traitements et examens radiologiques (même des dents), puisque la radiologie est une spécialité médicale.

Ils demandent que soit institué un carnet radiologique sur lequel seraient reportés tous les traitements et examens radiologiques avec l'indication des doses absorbées et des surfaces irradiées.

Soyons actifs aujourd'hui afin de ne pas devenir trop radio-actifs demain.

Les membres de l'association rappellent que l'« International Commission on Radiological Protection » a fixé en 1959 la dose limite d'irrigation par individu à 2 rem absorbés entre la conception et l'âge de trente ans, et que cette dose correspond à 18 secondes de radioscopie.

Ils demandent en conséquence que ce faible capital radiologique soit épargné le plus possible et réservé aux traitements et examens jugés indispensables après examens cliniques.

Ils demandent que tous les examens radiologiques systématiques de dépistage soient supprimés.

Ils demandent que les examens cliniques de dépistage de la tuberculose puissent être passés soit devant le médecin de la famille, soit devant le médecin de l'administration.

Juin, 1962.

Adressez la correspondance à J. Pignero, Crisenoy (S. et M.).

Les farceurs de la collaboration

De ma province j'entends à peine les bruits du Forum, mais il est bon que les contradictions qui s'y produisent soient portées à notre connaissance. Ces bruits nous font part qu'en 1962 beaucoup de camarades syndicalistes en sont encore à proposer la collaboration, cette vieille collaboration chère aux francs-maçons, aux timorés et à tous ceux qui n'étant pas sûrs d'eux mêmes se laissent entraîner par le courant des autres, des aventuriers ,en un mot : par les politiciens.

Or, en 1962, l'évolution générale économique a atteint une telle clarté dans ses conjonctures, les expériences nationales de la Russie et de ses satellites nous ont démontré avec tant de relief l'impossibilité pour le socialisme d'Etat, c'est-à-dire, pour le capitalisme d'Etat, de respecter la dignité de l'homme et son droit de consommation; l'attitude des centrales syndicales inféodées aux partis politiques nous ont, je crois, suffisamment démontré que le chemin de leur collaboration avec les Etats n'était pas le nôtre, et que, déterminés à construire une économie des besoins, une société syndicalo-coopérative d'où toute administration politique serait bannie, il est, par nécessité, par intérêt humain et par intelligence pratique et rationnelle, absolument impossible de collaborer avec des mouvements qui, tous, se proposent de subordonner, d'asservir les forces économiques, c'est-à-dire, les forces humaines, à leurs dictatures ondoyantes et également cruelles à l'homme.

Nos camarades espagnols n'ont certainement pas oublié la faute qu'ils commirent en se laissant séduire par les sirènes de la franc-maçonnerie, des partis et des syndicats politisés ?

Le mouvement libertaire français, à se refuser à bâtir sur des données pratiques, à ne pas savoir établir ses responsabilités, fut entraîné, épisodiquement, dans des aventures qui ne profitaient qu'à ses adversaires. Les mêmes sirènes, par les mêmes chants, ont toujours séduit ceux qui, par égarement romantique, se laissaient entrainer dans leurs sillages. On perd sa personnalité, on néglige ses méthodes et ses plans, on dilapide ses valeurs et ses chances à nourrir de sa présence les projets autoritaires des politiciens.

En fait, la société marche de bon gré ou de force, par l'échec successif de tous ses remèdes, vers une économie des besoins. Il est certain qu'elle ne s'y résoud guère, mais déjà, des

(Suite page 2.)

Antena información española

ESTUDIANTES CONDENADOS

MADRID. — En la Audiencia han sido condenados a medio año de cárcel dos estudiantes acusados de « propagandas disolventes » efectuadas dentro del recinto universitario. Estaban detenidos desde el mes de febrero. Un tercer procesado ha sido absuelto sin que los cinco meses de cárcel provisional que llevaba le hayan sido considerados. A los dos condenados se les agravó la pena con 2.000 pesetas de multa.

OTRA CONDENA

MADRID. — El súbdito norteamericano William Bass, que según el chófer delator Juan Bravo Maldonado, hizo trizas dos retratos de Franco, ha salido del tribunal con una condena de doce meses de prisión firme.

UN DURO FILIPINO

MADRID. — Ha llegado a esta capital el presidente de Filipinas, Macapagal y Pangan. Completamente olvidado de Rizal, ha rendido vergonzosa pleitesía a Franco.

Macapagal
lacayo sin igual
es hijo de Panpanga.
Poca ganga para Panpanga.

OLA DE EMIGRADOS

ALICANTE. — En barcos y barcazas procedentes de Orán y Argel han llegado a este puerto y al de Cartagena unos veinte mil evacuados españoles de Argelia. Vistas las escasas posibilidades de quedar, más de la mitad de estos emigrantes se dirigen luego a Francia por mar o por tierra.

OASIS para OAS

RABAT. — El G.P.R.A. (gobierno provisional argelino) ha protestado desde Túnez contra la acogida que centenares de militantes de la OAS las autoridades españolas les han dispensado en los « presidios » de Ceuta y Melilla. Arguye dicho gobierno que la estabilización de dichos elementos en Marruecos puede favorecer una nueva campaña de terrorismo contra la población argelina.

EN EL PAIS DEL ACEITE DE OLIVA

MADRID (OPE). — Con este título « Información Comercial Española » publica lo siguiente :

« El Sindicato del Olivo va a proponer al gobierno la importación de aceite de oliva procedente de Túnez, Grecia, Turquía y Portugal para el consumo en España, con el fin de mantener las exportaciones de aceite de oliva. Esta propuesta ha sido calificada como « el único medio de mantener el mercado nacional bien abastecido sin perjudicar la exportación », según declaraciones del jefe del Sindicato. Las exportaciones españolas han sido calculadas en unas ochenta mil toneladas. »

PLAGA SOBRE PLAGA

MADRID. — La plaga de billones de gusanos que infestó recientemente las huertas de Orcasillas, ha alcanzado a El Retiro en la zona arbórea que va del paseo del Contrabandista hasta la calle de O'Donell. Esta plaga está causando grandes daños en las hojas de los árboles. Si la plaga no es destruída a tiempo, existe el peligro de que todos aquellos árboles, especialmente los álamos negros, se queden sis hojas.

NEGRAS TORMENTAS

BARCELONA. — Un fuerte pedrisco ha arruinado completamente las viñas y las huertas de varias localidades de los distritos de Villafranca del Panadés, Manresa y San Feliu de Llobregat. Para contrarrestar la campaña de maldiciones que los campesinos damnificados han desatado contra el cielo, Modrego Casaus, de profesión arzobispo, ha ordenado a sus tropas la elevación de preces y la apertura de suscripciones para misas y dádivas a los más perjudicados.

LA RENTA DE LOS TRABAJADORES

En Reinosa dos operarios de la Constructora Naval perecieron asfixiados en un pozo de cuatro metros situado en la central de gas carbónico de dicha factoría.

BOMBA VA

MADRID. — En la madrugada del 1 de julio estallaron dos artefactos, uno en una ventana del Colegio Mayor Universitario Monterols, calle de Corinto, y otro en el Instituto Nacional de Previsión. en la Gran Via. Nada más que rotura de puertas y cristales. La policía ha efectuado detenciones a la turi-tun.

LAS CONDENAS DE OCHO ESTUDIANTES

BARCELONA (O P E). — Siguen pendientes de aprobación las condenas dictadas contra ocho estudiantes que el 11 de mayo fueron detenidos con ocasión de la agitación estudiantil, unos cuando en la Universidad proferían insultos contra el general Franco y otros durante una manifestación de estudiantes en favor de los huelguistas.

Aunque la defensa solicitó la absolución de todos los procesados, éstos fueron condenados a seis años de prisión Angel Vázquez, estudiante de Filosofía y Letras, de 26 años; a dos su esposa Ana María Sallés, de 21, también estudiante en la misma Facultad; a seis Martín Capdevila, de 24; a cuatro Salvador Closas y Fernando Sulla; a tres Pedro Puig y Antonio Aponte; a dieciocho meses Alberto Ballesteros.

EL HONOR, LA FURIA Y LA MUERTE

CORDOBA. — En Pinos Puente, una muchacha de dieciséis años se fugó con el novio. Vuelta a casa su padre, guarda jurado, trató de castigarla duramente, chocando con la protección de la madre. Irado, el padre atacó a las dos mujeres matando a la esposa e hiriendo gravemente a la hija. Luego el desesperado se voló la cabeza con otro disparo.

MORIMOS EN RACIMOS

PONTEVEDRA. — Cuatro obreros han resultado ahogados y dos más han sido hallados con graves síntomas de asfixia. El hecho ocurrió en una finca del pueblo de Sela, partido judicial de La Cañiza, cuando los seis obreros bajaron a un pozo para examinar un motor que había sido colocado para elevar el agua. El motor hizo explosión y produjo tan lamentable accidente.

EN ESPAÑA, LA ESTABILIZACION PESA SOBRE LOS OBREROS

LONDRES (OPE). — El « Financial Times » se refiere a la gran expansión que ha tenido la economía española en los últimos años con una serie de éxitos. « Pero estos éxitos — dice — son sin embargo en gran parte el fruto de la fase inicial de estabilización, y se adquirieron al precio de la austeridad. Al mismo tiempo que se daba en la cabeza a los pequeños fabricantes mediante la restricción de créditos, el peso de dicha austeridad lo llevaba la clase obrera española. Se ve ahora con claridad que los asalariados españoles no están dispuestos a que la afortunada reforma de la economía española sea financiada principalmente a sus expensas; ni les dará satisfacción el que los aumentos de salarios les llegue por la organización de los sindicatos « verticales ».

«La situación obrera española está afectada hasta cierto punto por las crecientes implicaciones económicas españolas con el resto de Europa. Esto está ilustrado por la manifestación que hicieron el dia 20 de mayo, en Franckfort, 4.000 obreros emigrados de España en favor de sus compatriotas en huelga. Los salarios que ganan estos emigrados, en gran parte refugiados económicos por la recesión de 1960, juegan un papel importante en las peticiones de mayores salarios que se producen en España, pues la disparidad no sólo es grande, sino que se ha visto que lo es. »

¿ SE REANUDAN LAS HUELGAS ?

BILBAO (OPE). — El cierre de la « General Eléctrica » ordenado por el gobernador ,es la reacción del gobierno en vista de una huelga de brazos caídos que se inició en los talleres de calderería y de los transformadores de dicha fábrica para protestar de que sigan todavía encarcelados treinta jurados de empresa o enlaces sindicales que fueron detenidos durante las pasadas huelgas de mayo.

Lo importante de esta nueva manifestación del malestar obrero es que ahora no se trata de una reivindicación económica, sino de una demostración de solidaridad que podría propagarse a las demás fábricas y repetir el movimiento huelguístico del pasado mes de mayo. Esta es la razón de que, habiéndose declarado la huelga de la « General Eléctrica » por la mañana, a la tarde el gobernador había dispuesto ya el cierre de la fábrica y la guardia civil había ocupado los talleres.

Las cárceles de España desbordan

PARIS (OPE). — A los invitados a un cocktail en homenaje del poeta español Marcos Ana, recién salido de las cárceles españolas se les entregaba el siguiente apunte biográfico :

« Ha pasado encarcelado veintidós años consecutivos. Nació el 20 de enero de 1921, de familia aldeana, en San Vicente (Salamanca). En 1939 contaba 18 años y fue detenido a la terminación de la guerra civil. Se le condenó a muerte por « adhesión a la rebelión », es decir, por haber participado en la guerra junto a las fuerzas republicanas. Hallándose en la cárcel compareció ante otro tribunal, el cual le condenó también a muerte en virtud de la llamada «Ley de Seguridad del Estado». Las dos penas se conmutaron por la de sesenta años de cárcel. No hubiera sido libertado sino hasta 1980. No se ha beneficiado nunca con el régimen de detenidos políticos. Quedó en libertad en 1961 debido a la campaña internacional. Marcos Ana, poeta encarcelado, se había convertido en el símbolo de los presos políticos españoles. »

El escritor catalán José Luis de Villalonga ha escrito en « Noir et Blanc » un largo artículo sobre este tema. Entre otros figuran estos párrafos :

« He aquí un hombre que ha perdido su vida. Para siempre. No le queda más que el recuerdo de una juventud muerta y, tal vez, la esperanza de una vejez sin excesivos recuerdos. Pero su caso no es único (1). Las cárceles de España desbordan por hallarse detenidos otros hombres que quisieron también « llenar de estrellas el corazón del Hombre » y que han pagado y siguen pagando — con su libertad cuando no con su vida — esta ridícula idea.

»Otro poeta español se ha visto en el trance de optar entre el exilio o pudrirse lentamente en las cárceles de su país : Dionisio Ridruejo. Y con él, otros hombres de calidad, abogados, médicos, ingenieros, profesores, han tenido que salir de una España que se va desangrando, con peligro de convertirse en un cadáver ilustre, sobre el cual las botas con espuelas golpearán, durante mucho tiempo todavía, su siniestro baile de San Vito.

»Y éste es el momento que ha elegido el Caudillo — que gobierna por la gracia de Dios — para clamar a la faz del mundo — aunque inútilmente — la gran lección de democracia y de libertad que encarna su régimen.

»Para este hombre de ideas confusas, Europa sigue siendo siempre algo desdeñable. Y quienes, por el bien de España piensan lo contrario, son — encarcelados o en libertad provisional — los poetas... »

(1) Citamos al poeta Cristóbal Vega Alvarez, veintitrés años de encierro en Puerto de Santa María, al que sistemáticamente se olvida.—*F.*

Lista de detenidos y deportados

BILBAO (OPE). — Los últimos informes que han podido recogerse confirman que los encarcelados a consecuencia de las pasadas huelgas ascienden a ochenta (71 en Larriñaga y 9 en Martutene) y que los desterrados a distintas provincias son 30.

He aquí la lista, por orden alfabético, de los que el 10 de junio todavía seguían en la cárcel de Larriñaga (Bilbao) :

Alcibar, José María; Aresti, Alejandro; Areitio, Jesús; Alvarez, Francisco; Aresti, Jaime; Anselmo, Simón; Aparicio Carneros, José; Badia, José Luis; Barrueco, Faustino; Bilbao, Eulogio; Cámara, Valentín; Carazo, Antonio; Carbonell, Antonio; Ceinos, Marcelino; Chamosa, Urbano; Durán, Salvador; Echevarría, José A.; Elena, Vicenciano; Espiña, Francisco; Fernández, Benigno; Fernández, Daniel; Fernández, Fernando; Gallareta, Julio; García, Pedro Agustín; García García, J. L.; Girles, Blas; González, Daniel; González, Julio; González, Julián; González, Miguel; González Severino; Goicoechea, Andoni; Hernando, Marcelino; Herrán, Eusebio; Hidalgo, José; Horna, Lino; Huertas, Fernando; Iglesias, Vicente, Iturriza, Nicolás; Iyarzábal, Pedro; Jiménez, Francisco (Aitor); Jiménez, Ignacio; Lobo, Manuel; Loizaga, Daniel; López Fermín; López, Modesto; Madrigal, Valentín; Marrodan, Vicente; Maruri, Constantino; Mendivil; Moa, Antonio; Morante, Exiquio; Moreno, José; Moro, Servelino; Otazua, Pedro; Pastor, Prudencio; Pérez, Angel; Pastor, Modesto; Prado, Dionisio; Redondo, Nicolás; Revuelta, Carmelo; Rodríguez, Félix; R. de Apodaca; Rosales, Indalecio; Sánchez; Sánchez Francés, J. A.; Tamayo, Santiago Tudela, Ignacio; Ugalde, Francisco; Unanue, Ignacio; Urquijo, Pedro; Urrutia, Sabino; Zamora, Agustín; Zuazola, José María.

De estos 71 encarcelados en Larriñaga, 15 son obreros de la Babcock-Wilcox, 14 de Euskalduna, 10 de la Constructora Naval, 7 de las fábricas Echevarría, 3 de Seida, 3 de Metacal, 3 de la General Eléctrica (1), 3 de Aurrera, 2 de Arania, 2 de Aguirena, 2 de Erandio, 1 de los Astilleros del Nervión, 1 de Earle, 1 de Olarra.

Los nueve que continúan en la cárcel de Martutene son los siguientes :

Cuatro de Mondragón : Lasagabaster, Echave y otros dos. Dos de Rentería : Imanol Olascoaga y Antxon Uranga. Dos de San Sebastián : Cándido Sesma y Jesús Esnal. Uno de Vergara : Uriarte.

El día 19 fue detenido en su domicilio de San Sebastián el abogado Enrique Múgica Herzog. La detención se realizó por inspectores de policía de Bilbao, que le condujeron a aquella Jefatura Superior de Policía, donde está incomunicado, por lo cual se ignoran las razones de la detención. Múgica Herzog había sido detenido ya en 1956, en Madrid, con motivo de la organización de un congreso estudiantil.

Los treinta deportados de Vizcaya a diversas provincias españolas son : Acha, Luis; Allende, Dionisio; Allende (17 años); Allende, Saturnino; Alvarez, Alfredo; Barcalá, Alberto; Bárcena, Gregorio; Cañavera, Francisco; Díaz, Ramón; Escurza, Emilio; González, Francisco; García, José María; García, José Luis; Fernández, Pedro; Larrea, Prudencio; Lázpita, Félix; Lafuente, Eustaquio; Marcos, Restituto; Martínez, José Miguel; Martínez, Sebastián; Maruri, José María; Pérez, Jerónimo; Pierna X.; Robledo Maximino; Sans, Angel; Sacristán, José Luis; Urquijo, Andoni; Urruela, Antonio; Urcullu; Zárate, Ignacio.

De estos treinta obreros pertenecientes a las empresas ya citadas, han sido desterrados : a Cáceres, Saturnino Allende, Alberto Barcala y Gregorio Bárcena. A Zamora, Prudencio Larrea, Félix Lazpita y Sebastián Martínez. A Palencia, José Luis García y Maximino Robledo. A Almería, Ramón Díaz y Restituto Marcos. A Albacete, Angel Sans y José Luis Sacristán. A Salamanca, Eustaquio Lafuente, y Pierna. A Soria, Emilio Escurza. A Sevilla, Pedro Fernández. A Lugo, José Miguel Martínez. A Jaén, José María Maruri. A Badajoz, Luis Acha. A Cuenca, Dionisio Allende. A Cádiz, otro Allende, de 17 años. A Córdoba, Andoni Urquijo. A Valladolid, Jerónimo Pérez. A Orense, Ignacio Zárate.

(1) Estos son 30 (N.D.L.R.).

Les farceurs...

(Suite de la page 1.)

centaines de ses économistes et de ses techniciens cherchent maladroitement le chemin de la liberté économique. Et nous, qui, par nos aînés et nos propres expériences sommes les seuls à pouvoir les éclairer, nous irions collaborer avec ceux qui sont condamnés par l'évolution historique.

Le sentiment de notre clairvoyance ferait-il perdre la raison ? Il nous appartient d'aller au combat en proclamant nos buts et en affirmant que nous lutterons contre toute tentative de domination étatiste. L'heure est venue, contre le gouvernement des gens, de construire l'administration des choses.

J. B.

DISCOS

VERANO, calor escaso, calendario indicando obligación de cumplir vacaciones.

Antaño sólo los fabricantes iban a San Sebastián a mostrar la hija en el paseo de la Concha para que un aristocrata se prendara de la cachorra. Por regla general no había casamiento; pero la niña (a 35 años aún se puede vestir corto) podía regresar a Sabadell o a Badalona con el vientre complicado... a causa de los baños.

Más acá las clases populares iniciaron la conquista de las cimas montañeras y de las playas remotas, solitarias, con un entusiasmo digno de tal causa. Se aprovechaban tres días festivos (puente comprendido) y se viajaba mitad a pie y otra a «caballo». Eran los tiempos del excursionismo heroico, del ferviente que iba a comulgar con la Naturaleza. Se dormía sobre la arena o bajo los pinos, como advino luego con motivo de la gran excursión a Argelès-sur-Mer, Barcarés sobre idem, etc., etc.

Años han transcurrido y el excursionismo estival se ha oficializado. Tres semanas de vacaciones con sueldo, exigen abandono transitorio de casa. « ¿ Dónde pasarás este año las vacaciones », se nos pregunta imperativamente. « No sé, a punto fijo. Tal vez en las Tullerías », puede responderse.

Viviendo en París ello sería la plebeyez misma. ¿Porqué las Tullerías, que sólo exigen billete de Metropolitano? Hay que tomar tren de largo trayecto, y dentro de cinco años avión supersónico. Hay que ir lejos, no se sabe porqué, o porque la costumbre manda.

Tiemblo ante la obligación de cumplir vacaciones. El sueldo cae en mano enterito, pero es el de la sopa y de pagar al casero. El sueldo « vacacionista » es el del pan nuestro de cada día y no el del ferrocarril de grandes ruedas que te deja ya sin blanca en la taquilla de ida a pesar del 30 % de descuento. En la estación terminal será la fonda, cuyo regente espera con las fauces abiertas al infeliz turista de unos días y noches de verano.

Cierto que con un poco de idea y un mucho de dinero puede procederse con entera independencia, librándose uno de tiranías raileras y de posada, única forma de administrar racionalmente los propios recursos. Pero eso lleva consigo la soportación de otra cantata. Primeramente hay que contar con automóvil y seguidamente con atuendo para establecerse cómodamente sobre la hierba y bajo las estrellas. Todo muy poético y, si llueve o ventolea, más que desagradable. Hay que crear en la intemperie la intimidad del hogar, imponiéndose entonces la adición de un remolque contenedor de camas, mesas y sillas plegables, tienda a tres compartimentos, utensilios de cocina, lavabo, instructivos, de deporte y almaceneros de ropas y demás efectos. No deben faltar el botiquín, el transistor, el parchís, el trapecio, la oca hinchable para el lago, los prismáticos, la máquina toma vistas, etc., etc., todo lo cual podrá obtenerse, con regateos y descuentos, en calidades de segunda mano, por la friolera de dos millones de francos viejos, es decir, disipables, arrojables al viento.

Es indudable que todo ese fárrago, o impedimenta, obedece a la falsa necesidad de ir lejos y al voto formal de bien pasarlo. Por ejemplo, si se habita en París hay que trasladarse a Mentón para ver el sol, y si se vive en Mentón hay que largarse a París para contemplar las nubes, en cuyo traslado uno se puede fastidiar hallando lluvia en Mentón o sol en el Sena, con la agravante de no poder meterse en casa verdadera porque la ficción casera y mueblaria que uno se trae consigo es eso : ficción, irrisión, caricatura.

De espaldas al calendario, el prado, el bosque, el río, en nuestros « pagos » más o menos los tenemos cerca. ¿Por qué ir, entonces, a buscarlos lejos? ¿Y por qué andar sobre ruedas pudiendo andar sobre zapatos, y comprar casa de goma para añorar la de piedra que hemos abandonado a mil kilómetros de nuestro dorso?

¿Que a dónde iré a pasar mis vacaciones? Probablemente cerca de la calle parisién de Emilio Castelar, de la que soy vecino. En cierta manera, ello me acerca a España, esa excursión hace tiempo planeada y que parece tenemos algo en olvido.

DISCOBOLO

TEATRO LA ALHAMBRA, PARIS

Gran velada de homenaje a los huelguistas españoles el 19 de julio, a las nueve de la noche. En el Programa, la pieza NO PASARAN, a cargo del Comité des Jeunes du Spectacle, y una audición de VARIEDADES con F. Claude, Jacqueline Danno, Jean Ferrat, A. Grassi, R. L. Lafforgue, Catherine Maisse, P. Perret, C. Sylvain y Sine.

Lo que oculta la

EN todos los países del mundo, el Estado, se titule demócrata, fascista o comunista, procuró y procura siempre anonadar con sus cuerpos represivos, a toda individualidad o grupo que intentara e intente rebelarse de su opresión, exigiendo el derecho a la libertad y a la justicia. Persiguió en toda época y persigue a toda colectividad humana que viriImente se opuso y se opone a todo cataclismo bélico, manifestando el repudio al militarismo y a sus derivados: las guerras. Avasalló y estranguló siempre a toda persona que, honrada y enérgicamente, se sublevara contra toda intromisión gubernamental en los problemas que afectaron y afectan directamente a la clase explotada: los trabajadores. El Estado, que lleva como emblema el estandarte manchado de sangre de sus víctimas, los productores, no tolera intromisión en sus disposiciones dictadas, a sus leyes establecidas inicuamente, por muy inhumanas, por muy erróneas que éstas sean, y cuando halla quien intenta hacer violación de las mismas, lo castiga duramente, cometiendo el crimen más horrendo que conciencia humana pueda perpetrar: la eliminación completa del individuo. El Estado es dueño absoluto, y no tolera aun a quien con medios pacíficos quiera demostrarle el falso principio establecido, que funciona defectuosamente y marcha en contradicción con las leyes de la natura y de los derechos humanos. No acepta lecciones de economía política, de orden social, atribuyéndose sólo y exclusivamente él toda potestad para ordenar las condiciones de vida civil, económica y política. Para lograr el fin todos los medios son buenos, y entre ellos se destacan la propaganda a sueldo, «la prensa comercializada», que beneficiará su tarea demagógica, su coerción y su injusticia.

Desde hace algún tiempo, la secta de los «doukhobors», repartidos mayormente en las provincias del Saskhachewan y Britis Colombia (Canadá), vienen siendo objeto de persecuciones y condenas que varian entre cinco y quince años de presidio por actos de violencia. Esos actos consisten (dice la prensa comercializada). en la destrucción de pantanos y vías de comunicaciones con el empleo de la dinamita, causando perturbaciones a la vida de los pacíficos ciudadanos de las regiones afectadas por esos actos criminales». Lo que oculta la «prensa comercializada» es el motivo, las causas que inducen a esos rústicos trabajadores a cometer esos sabotajes, pues nos es difícil creer que lo realicen únicamente por amor a los fuegos artificiales y al estripitoso estallido de los cartuchos de dinamita.

Si mal no recordamos, esos adeptos a la doctrina de León Tolstoi, esos falansterianos, residen en el Canadá hace aproximadamente sesenta y cinco años. Fueron a esas tierras huyendo de los salvajismos zaristas, por su inconformismo con el militarismo y conservan el mesianismo heredado del escritor ruso que escribiera «Guerra y Paz». Viven en comunidad, practican el desnudismo, educan e instruyen a sus hijos, oponiéndose por todos los medios a que frecuenten las escuelas públicas; se niegan prestar juramento en los tribunales y re-

Marchando y meditando

AQUELLO que, frecuentemente, visualizamos; aquello en que con mayor insistencia pensamos, se va, constantemente, entretejiendo en el telar de nuestra vida hasta convertirse en sustancia del cuerpo mental, como se convierten los habituales manjares en sustancia del cuerpo físico.

La mente subjetiva recibe toda impresión en ella causada por la mente objetiva, y según la amplitud e intensidad de la impresión, tanto si es dañina como útil, medirá la valía de lo que obtengamos en la práctica de la vida.

Del inmenso océano mental que nos rodea atraeremos aquello con lo que mayor afinidad tiene la modalidad de pensamiento en que nos coloquemos.

Lo importante es saber que somos imanes mentales, y que en el poder de nuestra voluntad está el decidir la calidad de corriente magnética que de nosotros irradie.

Sin embargo, conviene no tomar estas afirmaciones en sentido tan absoluto que nos precipiten en el hoyo del llamado mentalismo. La mente es, en verdad, instrumento de muy poderosa eficacia, pero se queda en instrumento y sólo es útil cuando se sabe manejarlo. El agente es el verdadero hombre libre y responsable de sus actos y de sus emociones, pues para dirigirlos al bien está dotado de voluntad, fuerza la más vibrante y enérgica del ideal, cuando es acertadamente dirigida y aplicada.

Pero cuando la voluntad se invierte en deseo pasional, entonces nace el miedo a las consecuencias de la mala acción, despertado por el remordimiento de la conciencia, y en tal caso fuera despropósito decir que el miedo es un fantasma sin realidad, que se desvanece en cuanto se le niega el poder de dañar.

Por el contrario, cuando el miedo deriva de haber cometido una mala acción, engendra la seguridad o, por lo menos, la probalidad de sufrir las penosas consecuencias de la mala acción.

PEREZ GUZMAN

Macizo Central

Jira regional conmemorativa del 19 de julio

La C. de R. del Núcleo del Macizo Central de la C.N.T. de España en el exilio invita cordialmente a todas las FF. LL., compañeros, familiares y simpatizantes, a la Jira regional que se celebrará este año, el sábado día 14 de julio en el pintoresco lugar denominado « Etang de Chancelade ».

Indicamos, a título de orientación, que dicho estanque se encuentra situado en Montel de Gelat (Puy de Dôme) cerca de Pontaumur.

Después de la comida, un compañero de la región iniciará una charla en torno a la gloriosa gesta que se conmemorará.

La Secretaría de Propaganda

Muela de Arés y

RADIANTE y simbólica la grata pieza ideal donde las cintas del Turia, Júcar, Cabriel, Mijares, etc., y en cuya intensa fracción se estiman, entre las fuentes y soberanas alturas del Maestrazgo, Espina, Aitana, Gabaldor, Espadán y otras, la mole de Arés y las antenas del nexo de las Cabrillas, con sus vivos y acentuados paisajes. Solio de rasgos. Luz extensa de méritos. Palma de recuerdos. En la apasionada villa de las Torres de Cuarte y de Serranos, del 10 al 18 de septiembre de 1871, tuvo lugar la notable Conferencia de la rama española de la Asociación Internacional de los Trabajadores. En el mes de julio de 1873 se produjeron los graves sucesos de Alcoy, con motivo de una huelga general reivindicativa. En los días 24 y 25 de julio de 1927, en la populosa ciudad de los viveros, tuvo efecto la importante Conferencia de la Organización específica, con la asistencia feliz de una delegación portuguesa.

Las noticias del alzamiento militar del 18 de julio de 1936 en la zona del protectorado marroquí, produjeron en la parte levantina, cual por doquier, una profunda emoción. La atmósfera de ansiedad e inquietudes se extendió, presto, a todas las localidades. Al observarse y ser constatadas determinadas actitudes, la alegre capital del Turia tomó un aspecto muy diferente del acostumbrado. Dentro del cambio de signos, los corros pasaron a ser una nota de relieve ,como, del mismo modo, gentes se movieron de un lado para otro, impelidas por serias preocupaciones. De la organización confederal de Valencia, los sindicatos del Transporte, Construcción, Madera, Textil, Alimentación, Metalurgia, Artes Gráficas, Agua, Gas y Electricidad, Productos Químicos, Higiene y Aseo, Mercantil, etc. En las primeras del día siguiente, domingo, circuló la nueva de que los órganos sindicales de avanzada habían tomado, en firme, el acuerdo de huelga general. A la vez, corrió la especie de que en la concurrida asamblea que había adoptado el acuerdo de referencia, se formó una comisión amplia, la que, entre otros misiones, fue a entrevistarse con elementos de varias entidades. No fue inútil; mas, en algún plano, de la misma forma que se da la existencia de un número de buenas predisposiciones, se conoce lo de un sentido un tanto menos animoso. Así, por lo que atañe a esferas del agrupamiento socialista, las diferencias continuaron, y hasta, cuando las operaciones de Teruel, por ejemplo, hubo quienes los consideraron como una medida de mejor postura, con vistas a un arreglo. La CNT, mayormente en Barcelona, tuvo su glorioso mérito. Junto a la briosidad de los confederales, la UGT de Madrid y otros puntos, fue honorablemente intensa. Ya lo fuera, asimismo, en Asturias, donde, en el 1934, inclusive se registraron buenos concursos en realizaciones de una índole de comunismo libre. Lo ursiano procura de las partes ugetistas de calor, para peones en el juego maquiavélico de las consignas. Sin reducción de la característica esencial, fuera de lo dictatorialista, importa muchísimo la obra de atracción de los asalariados, principalmente con muestra de arrestos.

Entre los casos diversos, escaramuzas e incidentes se originaron por donde el convento de los Dominicos y en varios lugares de la ciudad de las flores y de los perfumes. Las fuerzas de la guardia civil y del ejército se hallaban acuarteladas. La guardia civil de algunas localidades de la provincia, como Villar del Arzobispo, fue concentrada en Valencia. Como el lunes, 20 de julio, corriese el rumor de que el regimiento montado Reina Victoria, de la Alameda ,intentaba salir a proclamar el estado de sitio, personas se dirigieron a las armerías para procurarse lo necesario. Así ,grupos se estable-

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

B.D.I.C

JEUDI 19 JUILLET 1962

21 HEURES

THEATRE DE L'ALHAMBRA

50, rue de Malte, PARIS, XI (Métro République)

GRANDE SOIRÉE D'HOMMAGE AUX GRÉVISTES ESPAGNOLS

PREMIERE PARTIE

Le Comité des Jeunes du Spectacle présente :

«No pasaran»

Pièce de CLAIRE-LISE CHARBONNIER.
Mise en scène de GUY KAYAT.
Assistante, RENEE BONHOMME.
Régie de JOSE VALVERDE.
Montage sonore de CESAR GATTEGNO.

avec, par ordre alphabétique :

ALEGRINA.
GERMAINE DUBREUIL.
REJANE FALK.
ANGELE LOYER.
ANTONINE MAI.
FRANÇOISE MARIE-CATHERINE.
VALERIE MAYOUX.
MIRA.
ADELYTA REQUENA.
SOFIA ZORKA.
ET
JEAN CLAUDE.
ALAIN CUNIOT.
JEAN PIERRE DORAT.
MARC LAURENT.

DEUXIEME PARTIE

Spectacle de Variétés avec :

FRANCIS CLAUDE.
JACQUELINE DANNO.
JEAN FERRAT.
ANDRE GRASSI.
RENE LUIS LAFFORGUE.
CATHERINE MAISSE.
PIERRE PERRET.
CLAUDE SYLVAIN.
LANTERNE MAGIQUE DE SINE.

sous les auspices de l'Alliance Syndicale espagnole

Imp. des Gondoles — Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

prensa comercializada

husan pagar los impuestos al Estado, y como colofón de todo lo que venimos de narrar son contrarios á toda violencia. Luego, ¿qué causas son las que les empujan, qué motivos son los que les inducen emplearla, siendo opositores a ella?. Es de notar que cuando esos productores hicieron la petición de entrada al país que hoy les cobija, el Estado les concedió toda libertad para organizarse; les otorgó el derecho a vivir cómo mejor lo entendieran, asegurándoles no inmiscuirse en su modo de existencia tal y como acabamos de exponer. Ellos se comprometieron hacer fructífera la tierra virgen que les concedieron, y hoy Nelson, Krestoway Gilpin son el ejemplo más significante de la promesa que hicieron. Especializados en la producción frutera han creado un vergel que hace la admiración de todo viajero que pase por esos lugares señalados. El esfuerzo realizado por esos adeptos a la escuela de Yasnaia Poliana, por esos productores, honra hoy plenamente a las provincias del Saskhachewan y Britis Colombia y, muy particularmente, a la joven nación del Canadá. Suman, aproximadamente, unos treinta mil individuos repartidos en las dos provincias mencionadas, conservan el evangelismo de comunidades que precediera al comunismo, y el dinero que ganan vendiendo las frutas es invertido en la compra de nuevas tierras, estableciendo rápidamente nuevas comunidades que ensanchan su radio de acción y atraen numerosos campesinos de diferentes distritos rurales que se aclimatan fácilmente al programa de comunidades.

En más de una ocasión, se ha querido forzarlos a pagar los impuestos al Estado y obligarlos enviar los hijos a las escuelas públicas, lo que ha ocasionado refriegas con las autoridades federales para negarse los «doukhobors» someterse a la ley impuesta por el gobierno. Esos acontecimientos y otros que se vienen sucediendo. reduciendo la libertad de los fourieristas, para defender éstos las que les restan, impidiendo semejante violación y poder conservar los derechos que después de más de sesenta y cinco años se les quiere arrebatar, han decidido emplear la violencia por la violencia. El más fuerte es el que vencerá, el Estado, no cabe duda, quien para hacerse respetar y acatar sumidamente sus infames leyes, no reparará en enviar centenas de policías para sofocar las protestas y reclamaciones.

Temiendo el incremento que toman sus comunidades, y el ejemplo que demuestran de cómo se puede vivir al margen de toda tutela estatal, procuran extinguir sus voces por medio de la fuerza bruta, al igual que en todas las épocas lo hicieron con todos los revolucionarios y especialmente con los anarquistas, al igual que el Estado franquista viene de cometer con los huelguistas asturianos, vascos, catalanes, andaluces, etc. Buscan la mejor manera de poder condenarlos ante la opinión pública que ignora casi por completo la existencia de esos rústicos productores, y para ello, la «prensa comercializada», emplea toda su ciencia difamatoria, que permitirá a las autoridades judiciales condenarlos a la máxima pena, sin que por parte de la masa de explotados se emita una queja.

Sin querer hacer la apología del crimen y de la destrucción, diremos que cuando el Estado, blanco, rojo o negro, con su brutal fuerza de represión quiera obligar a un individuo o colectividad humana a su sometimieto, y ésas se rebelen empleando la violencia para defenderse, será un hecho plausible al cual nos solidarizaremos defendiéndolo.

La «prensa comercializada» siempre relata falsedades que debiera ocultar, y oculta verdades que debería detallar honradamente, en bien de la justicia y la libertad. La razón tiene que prevalecer siempre para bien y por la salud de la Humanidad.

Félix ALVAREZ FERRERAS

UMBRAL

Revista literaria del exilio.

«Sursis» para Aymare

POR primera vez vamos a intervenir públicamente referente al asunto de Aymare. No lo hemos hecho antes, y sobre variados aspectos, para que nadie pudiera pensar que tratábamos de coaccionar, máxime estando en la propiedad. Si hoy nos decidimos a expresar nuestra opinión es porque nos dolería en lo más íntimo de la conciencia que la propiedad fuese a parar a manos de un vulgar colono después de lo que el Movimiento libertario en Aymare ha representado; y, además, porque estamos convencidos de que cuanto se ha dicho de peyorativo sobre la finca a fin de que la Organización se deshiciera de ella, ha sido motivado en buena parte por el desconocimiento de las posibilidades de la finca.

Ahora la Organización ha decidido la venta de Aymare y no hemos de insistir para que su voluntad no se cumpla, conocedores que somos de nuestro temperamento. Martillearíamos sobre el vacío. Pero sí pretendemos, en este humilde escrito, que se comprenda que, antes de pasar la colonia Aymare a manos extrañas pero con dinero, debería ser cedida a compañeros que estén dispuestos a continuar la obra emprendida, más que nada por el sentido moral de la misma. Nos costaría creer que nosotros, libertarios que siempre hemos puesto por encima de toda idea materialista la obra sin afán de lucro, hubiésemos cambiado de criterio. No usamos vaselina ni vinagre para halagar ni agriar a nadie; pero diremos lo que se puede decir.

Afirmamos, públicamente, que Aymare puede ser y dar lo que de la propiedad esperábamos por conocerla a fondo y saber por qué ha fallado. Y decimos que un grupo de compañeros bien avenidos y conocedores del campo, pueden cumplir la obra colectiva iniciada, reafirmando el prestigio realizador de nuestro elemento libertario. A causa de esta seguridad, consideramos que la Organización podría ceder bajo condiciones, o vender la finca a compañeros que están dispuestos a jugarse, en la rehabilitación de la misma, hasta el último cartucho para demostrar a la faz del mundo que la C. N. T. es capaz, cual lo demostró con sus hombres de la tierra, que durante la época de las colectividades realizaron una verdadera revolución social. En cenetista se ha laborado siempre por algo más que por las habichuelas, y en una empresa tan diminuta cual la de Aymare nuestros hombres no fracasarían.

Ahora bien; este pequeño grupo de compañeros de momento no pueden concurrenciar con individuos ajenos a nuestros medios teniendo a mano millones para un pago al contado. Sin embargo, se comprometen a ofrecer, de momento, dinero para enjugar el máximo de las deudas que existen y el resto resultante pagarlo poco a poco. Si se les impone la condición de abonar todo el valor fiduciario de la finca de un solo golpe, se les imposibilitaría, lo que sería de lamentar, y mucho más habiendo algunos de entre ellos que, además de su personal esfuerzo, han puesto en la finca cuantos ahorros poseían para hacer frente a una situación difícil resultante de la gestión anterior a la suya.

Para salir a flote, estos compañeros se agenciarían la forma de obtener dinero para el arranque de la finca y entregar una parte de la Organización (tal vez dos o tres millones) en primera parte de otras posibles entregas. De momento están en contacto con varios compañeros franceses, los cuales miran de hacer todo lo que esté a su alcance para que lo expuesto consiga realizarse. Incluso un compañero de estos, de edad setenta y un años, está dispuesto a vender la pequeña propiedad que posee —la cual le ayuda a vivir— en beneficio de Aymare.

Terminamos estos renglones a manera de llamamiento a fin de que la Organización considere nuestra petición en lo posible, al mismo tiempo que solicitamos a los buenos amigos de Aymare que nos ayuden lo que puedan para que obtengamos un éxito en la empresa que tratamos de llevar a cabo.

Esperando que nadie se dará por molestado por todo cuanto queda expuesto, quedamos vuestros y de las ideas que nos son comunes:

J. VERGARA y compañeros

Pro común libertario

CUAL las hojas secas que se estrujan debajo de los pies del hombre, así se nos escapan muchas de las acciones que debiéramos presentar sin tapujos al pueblo que suda y gime exprimido como se hace con los limones.

SUSCRIPCION

PRO ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE JULIO
Lista I

Suma anterior, 556,68 NF.

Aurelle: Serena, 5 NF. *Bernay:* Francitorra, 5. *Ste-Mizte:* E. Nadal, 10. *Jegun:* Ganzarain, 5. Corbelieu: *(P. de Calais):* Binda, 10. *Elbeuf:* A. Zardain, 4,90.

Paris: Cano, 5; Mme Salinas, 10; Francisco Giné, 10; Dolores Bruno, 10; Antonio Ramirez, 10; Juan Prat (mayo - junio), 30; José Cosío (julio), 30.

F. Local de Combs la Ville: Recogido en la Jira, 11; Primitivo Oliveras, 5; Adolfo Terrasa, 5; Juan Casals, 10.

Ivry: Royo, 10. *Drancy:* Gilabert, 10. *Paris:* Francisco Cobo, 10.

Total, 762,58 NF.

Revista «CENIT»

SUMARIO del número 138:

Felipe Alaiz (Unas líneas de...); William Rose: «Una voz europea en América»; Federica Montseny: «Las mujeres en la revolución española»; Floreal Ocaña: «La sicología y la conducta humana»; Puyol: «Luminosidad en la sombra»; John Davies: «Henry Stephens Salt»; V. Muñoz: «La vida y los libros»; Pedro Vallina: «La copa de la vida»; Felipe Ximénez: «El arte de la réplica»; J. Ruiz: «Ideas sobre educación»; José Vega: «Resurrección y doctorado de Charlot»; Emile Armand: «¿Y a eso llamáis vivir?»; Víctor García (en folletón encuadernable): «El pensamiento anarquista».

Precio, 1 NF. en todos nuestros puestos de venta y en 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.).

Raúl Carballeira

por *Victor García*

Precio: 1 NF. en esta Administración.

Cuando el tiempo me lo permite repaso los viejos papeles de nuestros siempre respetados precursores, en los que Lorenzo, Mella, A. López Rodríguez y tantos otros dieron lo que poseían en conocimientos para levantar la moral del productor atropellado. A. López Rodríguez no se paraba en pinitos en esta o aquella cuestión; escarvaba de abajo arriba para socavar los cimientos de una sociedad montada al revés. De Mella, ni hablar; de Lorenzo ahí está su pulcritud y también su grandeza de alma.

El contenido de estas revistas que ojeo me recuerda una época floreciente en sabidurías ácratas. «Natura», «Buena Semilla», «Ciencia Social», en las que la polémica de ideas estaba al orden del día. Pero cuidado en que nadie metiera la pata contra el ideal anarquista, ya que entonces todos los colaboradores le caían encima al osado entrometido.

Me acude a la memoria la lectura de los trabajos de un señor J. Comas Costa, cuando quiso presentar el individualismo feroz como valor intrínseco del individuo y como base de una sociedad duradera. La polémica que ocasionó fue muy interesante.

En las intervenciones campaba un respeto envidiable, el cual deberíamos tener presente ahora. Realmente, la contribución anarquista de Mella, Prat, la Jacquinet, López Rodríguez y que sé yo cuantos compañeros más de valor insuperable fue capaz de fijar las bases para un futuro realizador de nuestra idea. Otro motivo de nuestra antigua prensa fue la protesta tan fuerte como razonada contra los abusos de la autoridad.

Lo que no se consiguió evitar es que en la época no pulularan los aventureros deseando crecer a la sombra del anarquismo suscitando pleitos y enmarañando la madeja como se suele decir. A este respecto leemos en «Buena Semilla» de Barcelona, bajo la firma de José Prat:

«No hay tal desconocimiento de la realidad ambiente. La realidad que estorba el paso es esta lucha mezquina por la parte, es ese semi-acomodamiento al derecho vigente burgués. La realidad obstaculizadora la forjan, mejor que la ignorancia de las multitudes, las malas artes de los reformistas que encienden una vela en el altar de un parcial derecho proletario y otra vela al íntegro, sustancial derecho de la burguesía». Como mirando lo que sucede en la hora e irá sucediendo después, un después que este momento actualiza.

Otra decepción mayor nos inquieta. Parte de nuestra prensa no concede ninguna importancia a la solidaridad entre hermanos de causa. Creo que, ante todo y por encima de todo, el valor solidario debe estar álgido para puntualizar la conciencia y la dignidad del hombre, junto con su entereza integrada en el cuadro de la lucha social.

Si la ofensa a un compañero no fuera ofensa para todos los compañeros, ignoraría qué pito nos quedaría a tocar en el campo de las ideas. Nunca los desmanes y las conductas intempestivas deben ser pasadas por alto.

R. LONE

Pasamos al «C. S.»

París, junio 1962.

Queridos amigos de « Umbral », en especial, José Peirats :

Casi simultáneamente he leído vuestro artículo y el libro de Hugh Thomas « La guerre d'Espagne ». Mi indignación, la de un sencillo proletario español, se une a la vuestra, porque para escribir la historia contemporánea nadie tiene el derecho de limitarse a ser ratón de bibliotecas y archivos; debe poseerse, ante todo, un espíritu analítico y ser observador de los pueblos, y buscar en su sicología e historia sus razones de ser y proceder. Es cómodo, por ejemplo, decir que los anarquistas españoles han llevado « en una mano la enciclopedia y en la otra la pistola »; primero, porque es un cliché manido, una de tantas frases hechas, y segundo porque es históricamente falso, porque entre los anarquistas — y casi siempre entre los intelectuales — sólo había una minoría partidaria de la bomba y otras violencias; el resto — los centenares de miles restantes — sólo eran sindicalistas de la CNT influídos por la moral anarquista, exclusivamente proletarios y apolíticos como corresponde a la clase obrera, partidarios de un sindicalismo defensivo y constructivo. Esto sólo puede comprenderlo un proletario español, jamás un burgués británico.

Esta recopilación de datos y fechas debería, en justicia, titularse « Historia de la Brigadas Internacionales en España » (incluído, como no, el famosísimo batallón británico).

Un antiguo combatiente (no británico), aunque admirador del esfuerzo de nuestros hermanos proletarios de otros países en España.

E. OLTRA.

«QUINET»

Precio: 5 NF en esta Administración

Sierra de las Cabrollas

por **Miguel JIMÉNEZ**

cieron ante Capitanía General, y los varios cuarteles. La inquietud iba en aumento e incluso sonaron unos disparos cerca del Gobierno Civil, que produjeron una cierta confusión, sin que por ello combiase la actitud del gobernador, que aconsejaba la máxima serenidad. Por su parte, la junta delegada hizo las mismas recomendaciones. Empero, el modo de las cosas proseguía dentro de la incertidumbre, y la desconfianza, extendida, fue favoreciendo, entre el público, la importancia del comité del Frente Popular. Por la nota de aquellos instantes, la organización operaria se dirigió al mismo, haciéndole entrega de un pliego de condiciones que señalaba la deposición inmediata de las armas y, en caso de negativa, la resuelta obra respecto de los cuarteles. Tales propuestas fueron aceptadas. Emisarios del comité antifascista venían haciendo gestiones en las altas esferas del gobierno. De Barcelona se inducía a la acción. Y por su lado, algunos elementos confederales se presentaron en la Federación Local de Madrid, solicitando medios. La misma pudo facilitarles varios fusiles, cinco ametralladoras y un fusil ametrallador. Entre tanto, en localidades, los trabajadores comenzaban a montar guardias en los sitios de comunicaciones. Y surgieron iniciativas y arrojos como el de un sargento, Fabra, del cuartel de Paterna, que audaz. entró en el cuarto de banderas, intimando a los oficiales. Hasta que el pueblo, animado por los caracteres dinámicos, se lanzó, valiente y decidido, a la toma de los cuarteles.

El Movimiento Libertario posee la admirable virtud de Buenaventura Durruti, de los Ascaso, de Cipriano Mera y de otros hombres ardientes e impetuosos. En la idea o inicios de la Columna de Hierro aparece, singularmente un grupo de una docena de encendidos españoles, entre los que se encontraba el joven estudiante José Pellicer. Del cuadro robusto y bravío, los que más se entregaron a lo agudo de las refriegas y a la reducción, acá y acullá, de los nidos de resistencia, prestaron ayuda a los campesinos y, con buena voluntad, se fueron acercando a la parte de las líneas de guerra. A cerrarles el paso salieron fuerzas enemigas, trabándose un reñido encuentro en los sitiales de Sarrión. Mas, felizmente, la estrella no quiso favorecer a aquella conjunción de guardia civil, de fascistas y de militares. Otra de las primeras expediciones de la zona tuvo la desgracia de sufrir, en La Puebla de Valverde, el golpe de traición de los guardias civiles, quenes, por sorpresa, ocasionaron sensibles bajas. Por otro lado, fascistas en camiones marcharon hacia Alicante, con propósitos respecto de José Antonio Primo de Rivera. Pero el intento tropezó con una enérgica respuesta de los puestos de vigilancia y del pueblo en general. En el origen del diario «Nosotoros» aparece la formación dirigida por J. Pellicer o Columna de Hierro, la que tuvo sus oficinas en la plaza de Castelar, en cuyo edificio vino a ser montada una magnífica biblioteca. Otras queridas publicaciones, en Valencia, el diario « Fragua Social », « CNT Marítima » y las revistas « Umbral » y « Semáforo ». Igualmente « Vida », órgano de la Federación de Campesinos. Asimismo, « Liberación », de Alicante; « Agitación », de Castellón de la Plana ; « Germinal », de Elche; « Pueblo Libre », de Sueca; « Mar y Tierra », de Altea, y « El Productor », de Onteniente. Entre las expresivas colectividades, las de Sueca, Utiel, Liria, Villajoyosa, Alcalá de Chisvert, Villar, Ademuz, San Mateo, Llombay, Cervera del Maestre, Santa Magdalena de Pulpis y otras, con sus excelentes resultados. — *(Terminará.)*

★ CHISPAS ★

Franco: «Las huelgas de España han sido inspiradas por los comunistas.» Republicanos, socialistas, anarquistas, neutrales antifranquistas y falangistas arrepentidos, todos son comunistas.

Kruschev está de acuerdo.

∴

Radio Independiente, Radio Pirineos (Radio Praga), surcan libremente el éter de España penetrando propaganda comunista en los receptores.

Las ondas francesas nos fueron suprimidas (y las líneas escritas) y la incapacidad del Exilio no acierta a utilizar lo utilizable de Europa y del Norte de Africa.

Aquí no hay acuerdo ni cuerdo, Franco y Kruschev exceptuados.

∴

En España, debido al marido de la Polo, sólo existen dos polos: el franquista y el comunista.

Así nos resulta de calabaceada la joven generación española.

∴

Nuestras emisoras murieron tísicas de la garganta. Nuestras publicaciones se asfixian en el interior orgánico.

Faltos de dinámica exterior, tocados de abulia, conformados en la tranquila pesca de posibilidades.

∴

El Exilio tiene los músculos encogidos, la mentalidad ditirámbica, el aplauso pronto, el sueño profundo.

∴

«Ahora va de veras». Y pasamos del sopor al entusiasmo, que convertimos en entusiasmo soporífero. Al fin, meridionales. La esperanza está en que cambiaremos.

∴

Cual si no contáramos en los acontecimientos. Estos los provocan los hombres, no el discurrir de las nubes.

∴

«¡España!»

Bueno, España. Pero ¿qué es éso sin el activar de los españoles? Otro cementerio al baño de luna.

∴

Antaño más pudieron tres individuos inteligentes que ahora los bloques macizos, numéricos y apoteósicos del Exilio.

∴

Una reunioncita rural en España equivalía a un magno comicio del Exilio.

∴

Y basta de echar tejas al aire, que también caen sobre mi cabeza.

CHISPERO

COMUNICADOS

LLAMAMIENTO DE LA F. L. DE MARSELLA DE LA C. N. T. DE ESPAÑA EN EL EXILIO

La Confederación Nacional del Trabajo, que tanto ha hecho para la revolución, esa revolución que con tanto brío hemos defendido todos siempre y que ha hecho posibles tan bellas y esperanzadoras experiencias.

La Organización confederal no se dio por vencida al tener que pasar la frontera, sino que al contrario, a la primera ocasión que se le presentó, reorganizó sus cuadros y, en el exilio continuó la lucha que diera un día al traste al régimen de ignominia y vergüenza que hoy asola a España.

Hemos pagado con lo mejor de lo nuestro el precio de un mañana que vea brillar en el horizonte español un sol más digno y humano, tal como merece el pueblo de Don Quijote.

Hoy, después de 25 largos años de luchas y sufrimientos, vemos vislumbrarse la esperanza de nuestros deseos, ya que la oposición al régimen (oposición interna y externa) empieza a ser tan fuerte que sus tambaleos se perciben a la legua.

Pero para que la caída final sea un hecho, y sobre todo, para que esa caída nos beneficie a nosotros en el máximo, es preciso, compañeros, que todos los que sintamos correr en nuestras venas la sangre cenetista, pongamos de nuestra parte el pequeño grano de arena que, unido a los granos de los demás, sea suficiente para poder construir el edificio de la tan deseada justicia social que haga del hombre un ser digno de llamarse tal.

Es verdad que nadie es indispensable en nuestros medios pero también es verdad que somos necesarios para la misión que nos hemos encomendado. Y vemos que algunos compañeros en estos momentos en que el franquismo se debate en sus últimos estertores de su agonía, permanecen ausentes para la solución a dar a tan gran problema como el que tenemos la obligación de resolver.

Sí, los años pasados, el estado físico, la situación de familia, todo ello comprendemos son motivos que inducen a la dejadez, a la apatía, hasta el punto de dejar a los demás la tarea que debemos todos repartirnos, no obstante lo cual, como no queremos pensar ni por un momento que hayáis perdido la fe en vosotros mismos, os invitamos, queridos compañeros, a que hagáis un esfuerzo y ejecutéis el gesto que para un confederal, es el más natural de los gestos : el de militar con nosotros, el de debatir los problemas que nos apremian, el de dar en las asambleas el rumbo que la Organización debe siempre tomar, el de hacer que, en estos momentos culminantes para España nuestras posibilidades se agranden y hagamos que nuestro Pueblo recupere al máximo la libertad que jamás debió perder.

Esperamos, pues, compañeros, que en adelante estaréis todos presentes en nuestras asambleas, debidamente convocadas en nuestro propio local y por medio de nuestra prensa.

F. L. de Marsella

F. L. DE BURDEOS

Está organizando un «car» para asistir a los actos que se celebrarán en Toulouse el día 22 del corriente. Todos los que deseen asistir al mismo que se dirijan al compañero Alonso, 42. rue de Lalande, para ser inscritos.

C. N. T., NUCLEO DE PROVENZA

Recuerda que para el sábado, 14 de julio (día festivo), tiene organizada una Jira Regional de confraternidad confederal y libertaria a la magnífica playa de l'Aygade, a 4 kilómetros de Hyères (Var).

NOTA DEL SECRETARIADO INTERCONTINENTAL

En alguna prensa afín ha aparecido una nota por la que se evidencia que cierto número de compañeros son opuestos a la determinación orgánica en cuanto a la Colonia Aymare.

Nada nos opone al derecho de que estos compañeros opinen de tal suerte y que estimen que la determinación mayoritaria es errónea. Es su derecho, y su deber hacerlo patente en el terreno que corresponde.

Mas la naturaleza de la nota nos obliga a declararnos ajenos por completo al proyecto que en la nota se formula y que de las consecuencias que de tal nota se deriven declinamos toda responsabilidad. Esta incumbirá plenamente a los compañeros que se proponen los propósitos enunciados en la misma. La Organización ha tomado una determinación formal y seriamente reflexionada y decidida y el Secretariado Intercontinental procederá en consecuencia sin otra consideración que la de cumplimentar el acuerdo orgánico en la justa medida que las posibilidades y la oportunidad lo permitan.

El Secretariado Intercontinental

F. L. DE DRANCY

Tendrán reunión general el 15 de julio, a las diez de la mañana. Es de gran necesidad la presencia de todos los afiliados.

F. L. DE THIAIS

Celebra asamblea el domingo, 15 de julio, en el lugar de costumbre, a las nueve y media de la mañana. Debido a la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntualidad.

F. L. DE PARIS

Reunión general el 14 de julio, a las diez de la mañana.

PARADERO

Se ruega a quien pueda dar noticias de Juan Enseñat (a) «Periodista», se sirvan mandarlas a su cuñado Manuel Buisán, 24, rue Ste-Marthe, (Paris (10). Para transmitirlas a su compañera e hijas.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Viernes, 13 de julio, a las seis de la tarde, en la Local: Reunión general de segunda convocatoria. ¡Que nadie falte a la misma!

«TERRA LLIURE», PARIS

Charla de J. Ferrer el jueves, 12 de julio, a las nueve de la noche, en la Local, con motivo de la próxima aparición del Boletín. Al terminar se echarán las diez suertes de la tómbola de solidaridad obrera.

INDUSTRIA FERROVIARIA

Comisión Nacional Relaciones.
24, rue St. Marthe. Paris, 10e

Siguiendo la costumbre de años anteriores, nuestro Pleno Nacional se celebrará en Toulouse el domingo, día 22 de julio, a las 10 horas precisas, en el mismo sitio que el próximo pasado año. El que no esté informado podrá informarse en el 4, rue Belfort.

REGIONAL ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

Esta Regional celebrará un Pleno los días 14 y 15 de julio en Toulouse, 4, rue Belfort. Sus tareas darán comienzo a las diez de la mañana con el siguiente orden del día : 1º, apertura del Pleno y nombramiento de mesa de discusión; 2º, nombramiento de Comisión de Credenciales; 3º, informe verbal de la Comisión de Relaciones; 4º, nombramiento de la Comisión Revisora de Cuentas; 5º, informe de los delegados; 6º, examen de la situación de la Regional en el Interior y en el Exilio; 7º, posibilidades de actividad hacia el interior y estudio de las causas u obstáculos que puedan impedir una acción efectiva; 8º, denominación y estructura del organismo representativo; 9º, nombramiento de la Comisión de Relaciones y lugar de residencia; 10º, ¿se cree necesario establecer una cuota? En caso afirmativo indicar cantidad; 11º, asuntos generales.

CORREO DE REDACCION

Teresa Samas, 5, rue Curial, Paris (19). — Joaquín Bielsa te ha escrito desde Albi a la dirección que arriba consta, y le han devuelto la carta. Su dirección está en nuestro poder.

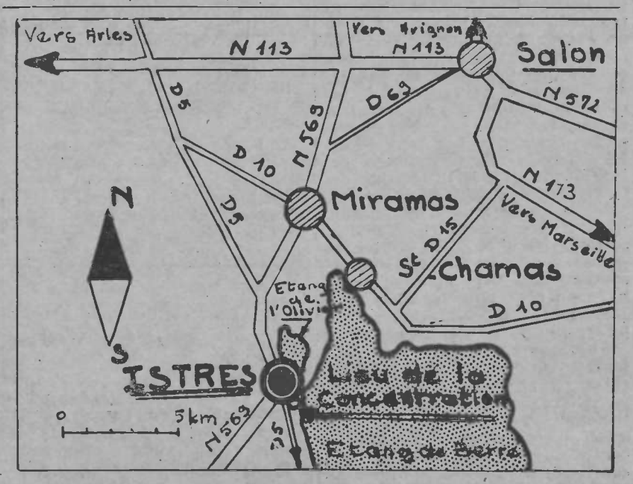
M. Martínez, Marsella. — No ha caído a mis manos el trabajito que dices. Si es posible repetid el envío y se publicará. — *F.*

Servicio de librería

LIBROS EN FRANCES PARA REGALOS

	NF.
Grand Larousse encyclopédique 10 volumes (21 x 27 cm.) en souscription. Ouvrage publié par fascicules, chaque quinzaine.	
Le fascicule de 64 pag. (t. V)	5,20
Le fascicule de 96 pag. (t. V)	7,30
Dans le cadre d'une souscription à l'ouvrage complet, les *Tome I* (A. Baue) relié, et *Tome II* (Bauf-Cher) relié, et *Tome II* (Ches-Desè), relié, sont facturés, chacun	91,—
Tome IV (Desf-Filao), relié prix de faveur actuel	91,—
Larousse du XXe siècle. 6 volumes (25 x 32 cm). Nouvelle présentation, dos peau	568,—
Chaque tome, séparé	100,—
Larousse Universel. 2 vol. Reliure artistique ..	154,—
Chaque tome, séparé	82,—
Encyclopédie Larousse méthodique. 2 volumes. Rel. artistique	157,—
Chaque tome, séparé	82,50
(Achat groupé de ces 4 volumes (21 x 30 cm) qui constituent le «Bloc encyclopédique Larousse»	306,—
Larousse de la Musique. *Tome I (A-L); Tome II (M-Z)* reliés (20 x 27 cm), sous jaquette illustrée, accompagnés, chacun, d'un disque ERATO, 17 cm, 33 tours ..	139,—
Prix sans les 2 disques	118,—
Chaque tome séparé, avec 1 disque	74,—
Chaque tome séparé, sans disque	63,—
Volume complémentaire: 8 disques ERATO dans un coffret-volume	113,50
Larousse Agricole. 1 vol. rel. (20 x 27), sous jaquette	78,—
Larousse Gastronomique. 1 vol. rel. (20 x 27), sous jaquette	79,—
Larousse Médical. 1 vol. rel. (20 x 27), sous jaquette, 8 transparents anatomiques	88,—
Nuevo Diccionario Médico Larousse. 2 v. (20 x 27), tout espagnol	170,—
Chaque volume, séparé	90,—
Larousse Ménager. 1 vol. rel. (20 x 27), sous jaquette	83,—
Encyclopédie des Jardins. 1 vol. del. (20 x 25) ,sous jaq.	63,—
Petit Larousse. Edition 1962. Rélié (14,5 x 21 cm), jaquette papier en couleurs pelliculée	30,—
Jaquette plast. transp. seule	1,—
Jaq. plast. en coul., seule	1,50
Nuevo Pequeño Larousse. Edition 1962. Relié	22,40

Giros y pedidos a Roque Llop
24, rue Ste Marthe, Paris (X)
CCP 13507 56



JIRA INTERNACIONAL DE JUVENTUDES LIBERTARIAS

A ISTRES (B. du Rh.)

Apearse en Miramas, donde hay salidas para Istres a las 7'32, 8'17, 12'52 y 18'22; o en Marsella, con salidas para Istres a las 6'06, 10'30, 17 y 19'30.

Facilidad para interesantes excursiones (Pont du Gard, Nimes, Avignon, Tarascon, La Fontaine de Vaucluse, Marseille, Arles, Baux de Provence, Les Cèdres, St-Remy, Côte d'Azur, el mar...).

Juegos organizados y espontáneos, conferencias a cargo de conocidos compañeros, charlas intervenidas, teatro, textos y música en magnetofón y tocadiscos y otras diversiones propias de la juventud. Economato en el mismo campamento. La impedimenta para pernoctar y hacerse la cocina deben procurársela o deben traérsela consigo los concurrentes a la Jira.

B.D.I.C

Abonnements : 1 an
Version française .... 5 NF.
Version fce - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) C C P 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

C. N. T.
de ayer y de hoy

LA fundación y el desarrollo de la Confederación Nacional del Trabajo jamás han significado enemiga con los demás sectores obreros. Desde su punto inicial, la C.N.T. se ha dirigido al resultado de una clase obrera bien determinada para la lucha de clases.

La C.N.T. no es un organismo entrometido. Data de los tiempos de la la Internacional, en su acepción bakuninista. Superada la reacción monárquica subsiguiente a la la República, nuestra « C.N.T. » fue reconstituída bajo el nombre primitivo de Federación Regional Obrera Española, igualmente torpedeada por las autoridades monárquicas so pretexto de la revolución de los campesinos jerezanos y de la « Mano negra » inventada por la policía a las órdenes del caciquismo andaluz. Nuestra sindical renace — no decimos nace — en 1910 en Bellas Artes de Barcelona satisfaciendo una necesidad experimentada por el proletariado emancipador durante 25 años de atomización de las fuerzas sindicales revolucionarias.

Efectivamente, los organismos societarios de la época no cumplían satisfactoriamente la obligación social que les incumbía. Las sociedades de resistencia actuaban en capillitas, completamente separadas unas de otras. Siguiendo la trayectoria impuesta por los presidentes natos rodeados de media docena de incondicionales, el fraccionamiento profesional alcanzaba proporciones inverosímiles : Sociedades de albañiles, de peones, de ladrilleros, de picapedreros... hasta una veintena en el solo Ramo de la Edificación. Igual en las demás industrias, con la agravante de Sociedades de Carpinteros, de Ebanistas, de Torneros, de Aserradores, de Modelistas, de Constructores de Pianos, de idem de Embalajes, etc., en cada una de las barriadas de capital, dando una media de cincuenta sociedades de la Madera en Barcelona. ¡Cincuenta sociedades obreras que en 1917, empezarán, afortunadamente, a concretarse en un solo Sindicato, el Unico! Vése por la muestra que la Confederación ha servido extraordinariamente para formalizar y encauzar a las fuerzas obreras organizadas, e incluso a las inorganizadas.

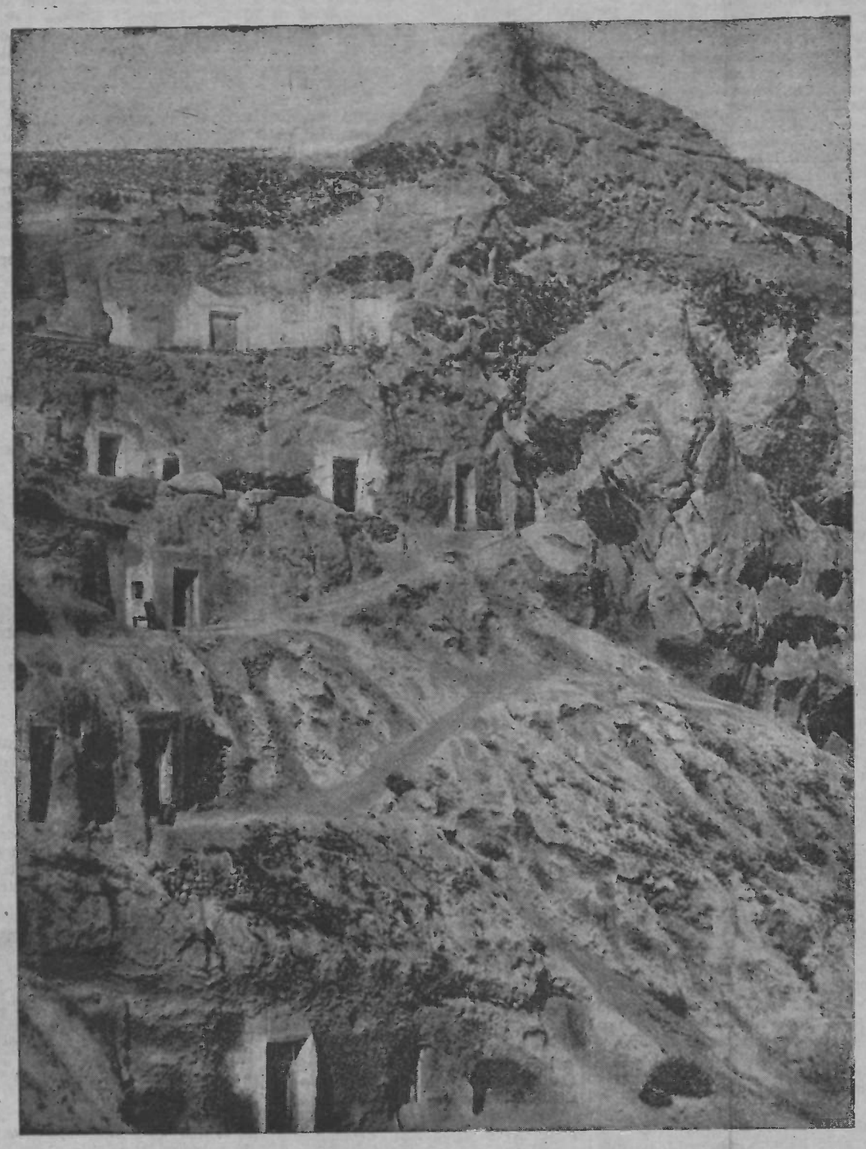
En otro aspecto, se quiso acusar al elemento anarquista organizador e impulsor de la C.N.T., de desbaratador de la unidad proletaria creando un organismo nacional frente a otro — la U.G.T. — vigente. Y no hubo tal, a no ser en apariencia. Multitud de sociedades obreras, entre ellas las de tónica libertaria, no constaban en la sindical marxista, siendo lógico un reagrupamiento de entidades no marxistas dispersas. El porqué esos organismos sindicales no habían adherido a la central animada por Pablo Iglesias, hay que buscarlo en el espíritu anarcosindicalista de buena parte del proletariado español, y — ¿por qué no decirlo? — en la despreocupación ideológica de las sociedades aisladas, las cuales, interesadas por la nueva sindical cenetista, se integraron a la corriente comunista libertaria por nosotros establecida.

No fue un problema de competencia el planteado por la nueva Federación Regional Obrera Española (desde 1910 C.N.T.), sino de reunión y capacitación de fuerzas dispersas. En todo caso, en vez de atacarse a las entidades ugetistas existentes, los cenetistas de 1910 y años siguientes se dedicaron a crear donde nada existía y a fortalecer lo débil existente. La aparición y actuación de la C.N.T. ha sido extremadamente saludable.

En la lucha contra la burguesía y el poder constituído que la sostenía, la C.N.T. no ha tenido reparos en unir su potencial de combate con el idem ugetista. Responden de ellos los años 1916, 1917, 1934 y 1936. Jamás la CNT ha resultado elemento negativo.

Ahora se ha vuelto a la entente tras un largo y aburrido vegetar en el exilio. CNT y UGT en Alianza antifranquista, manteniendo cada cual su distintivo ideológico. Esfuerzo conjuntivo contra la tiranía franquista sin confusión de valores morales. Es justo. Lo inverso sería incomprensible.

Cuevismo, barraquismo, chabolismo



UNA DE LAS GLORIAS DE LA ESPAÑA FRANQUISTA

CRONICA EXPRES

La desbandada

LA Organización de Orán, últimamente poco numerosa, ahora ha debido quedar en cuadro. Los compañeros, viéndole las orejas al lobo, se han apartado del peligro, más por sus mujeres y sus hijos que por ellos.

No faltan víctimas extrañas a lo que allí se ventila, sólo por la necesidad de poner los pies en la calle.

La vida era una continua zozobra en Orán y aún no ha desaparecido... ni lleva trazas de desaparecer.

Renunciando a un relativo bienestar, los compañeros, ¡a los veintitrés años de exilio!, vienen a la metrópoli a la aventura.

Otro éxodo, otra aclimatación, otro peliagudo problema. Lo han dejado todo y vienen sin nada.

Contingencia es ésta que coge a bastantes cansados y viejos.

No es la salida del 62 de la Argelia como la del 39 de España, ni las causas son tampoco las mismas.

Aquí los refugiados españoles no hemos tenido papel de lucimiento en la representación : allí fuimos todos primeros actores contra el fascismo.

Unicamente quedaron los antifascistas que no lograron embarcar y los fusilaron y los fascistas, que gozan de buena salud.

¡Terrible calvario inadvertido el nuestro!

¡Lobos en España y lobos en Africa!...

Nos asemejamos a Don Quijote en experimentar contrariedades y en recibir palos.

Yo le quitaría el Quijote de las manos al que tiene de un duro para arriba por ser el que apalea.

El sentido de esta segunda emigración a todo evento quita el sentido.

El repatriado francés, por fin, viene a su tierra, mientras que el español... sale de Málaga y entra en Malagón. No falta más que tildarle de lo que no es, debido a las condiciones del viaje.

Ciento cincuenta mil personas han salido de Orán en barcos y aviones, esto es, la mitad de la población europea : buena parte de la otra mitad aguarda en condiciones horribles de depauperación el deseado transporte que venga a Francia.

El número de residentes en Oranía excede al de los refugiados políticos de igual nacionalidad, siendo completamente distintos el modo de pensar y los medios económicos de unos y otros.

A los veintitrés años de exilio, vuelta a la misma angustiosa evacuación del 39, sin precedentes.

¡Estupendo culmen!

¡Magnífica recompensa!

Como para arañar las paredes del mundo...

PUYOL

CRONICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

HOMBRES E IDEAS

EL 5 de julio de 1949 falleció en Buenos Aires Rodolfo González Pacheco. El «viejo», como le llamaban sus íntimos. Expresión costumbrista que se aplica a todos los seres queridos. «Viejos» son los padres. Y «viejita» es la propia novia o compañera. Para con el «viejo» Pacheco tenía esta expresión un tono particular, de corazón adentro.

En «La Nación», de Buenos Aires —el diario, por lo serio, más prestigioso del país—, apareció la siguiente nota necrológica :

«Con Rodolfo González Pacheco desaparece una figura que no se parecía a ninguna otra, ni volverá a repertirse, porque estaba situada, definida, cristalizada, en un período de la humanidad que no se volverá a vivir. Todo en él convergía a modelar su semblanza, porque el hombre y el artista, su vida y su obra, su ideología y su estética, se prolongaron en una actuación que no se interrumpía y que siguió hasta el último día de su existencia. Sin exagerar su gravitación social y su valor literario, González Pacheco era un hombre del que no corresponde hablar en tono menor, porque en él todo estaba sublimado por su soplo de ideal y su palabra en imagen. Pertenecía a esa generación de esperanza socialista y de aspiración redentora de los años de principios de este siglo. Con la diferencia de que, mientras muchos que arrancaron de aquel gran impulso luego fueron tomando otros rumbos, González Pacheco, si bien la vida y la experiencia suavizaron algo sus ansias extremistas, siempre se mantuvo fiel a su credo, porque su credo estaba no sólo en su inteligencia y en su convicción, sino también en su corazón y en su sensibilidad.

Tanto en su proselitismo como en su prédica periodística comenzada en la ANTORCHA, con brío temerario para su riesgo personal, y continuada, aunque con obligadas intermitencias, en otras publicaciones, tuvo su capital artístico en muchas de sus piezas de teatro y su galardón histórico en su extrema pobreza; muchas veces en persecuciones de que fue objeto, siempre en el más austero desprecio de los bienes materiales, que nunca contaron en su acendrada austeridad.

Su obra es labor de alma y buril de estético. Porque este hombre que tuvo en la privanza, en la bondad y en la ilusión, los rasgos de un apóstol, también lo fue en el tono y en el contenido de su literatura escénica. LAS VIBORAS, de su primera juventud; HERMANO LOBO; NACE UN PUEBLO, muy posterior; COMPAÑEROS; MANOS DE LUZ, premiada en el 1940; CUANDO AQUI HABIA REYES, que porque no había sido posible estrenarla en castellano lo fue en idisch, tienen todas una misma conducta en los temas y una misma unidad en la forma. El teatro de González Pacheco era siempre el proselitista de su autor, porque era el vehículo encendido de sus ideas, pero éstas las vertía en una forma mucho más que directa y clara, luminosa, con una luz que a veces hasta cegaba, porque este hombre de todas las pobrezas materiales, tenía el único lujo de la imagen, del léxico, del párrafo, que en su existencia trajinante, en su ropa proletaria, en su mesa frugal, en su albergue de suburbio obrero, eran el adorno de su dueño.»

La mención es bella y sentida, aunque incompleta. Es la del periodista que conoce al hombre por el reflejo de su obra y de su acción. Aparece, además, en el período peronista y en un diario burgués. La prensa libertaria se halla entonces amordazada y la noticia se da en periódicos clandestinos. Escogemos esta nota justamente por tratarse de pluma ajena a nuestros medios.

⁂

La biografía de R. G. Pacheco implicaría medio siglo de historia de las actividades anarquistas de América. Su nombre se halla ligado al movimiento desde sus años mozos, de estudiante. Interviene con su fogosidad juvenil en los períodos románticos del anarquismo y en los agudos acontecimientos que más de una vez tiñeron de sangre las pampas y las propias calles y plazas bonaerenses. Nació el 9 de agosto de 1882 y al finalizar el siglo —según refiere A. S. Bianchi en el prólogo de la última edición de CARTELES— «Ya colaboraba en nuestros periódicos y pronunciaba arengas en los mitines. Los viejos lo observaban con complacencia; con entusiasmo lo escuchaban o leían los jóvenes. Era un valor nuevo, activo y original. Y, para mejor, propagandista-escritor y orador, no escritor-literato ni orador-divo, que tanto proliferaban entonces entre los avanzados.»

Convivió R. G. Pacheco con los más extraordinarios propagandistas de la anarquía —y fue de su misma talla— en aquel tiempo emigrados en América: Malatesta, Gori, Ristori (Montemayor), Mattei, Creaghe. Farga Pellicer, Prats, Gilimón, por citar algunos y con lo más florido de la propia promoción americana: Florencio Sánchez, Ghiraldo, Basterra. Guaglionone, Maturana, Berutti, etc. En los años 1913-14, realiza un largo viaje por México, Cuba y España. Vuelve a España en plena revolución, viviendo una experiencia que sirvió para reafirmarle más y más en lo que fue su posición peculiar en el seno del movimiento anarquista. Visita a menudo Chile, Brasil y Uruguay. Su espíritu universalista se completa. Pero su acción, su estilo, lo más original de su carácter, queda siempre ligado al suelo argentino, a sus particularismos y a su idiosincracia. Toda su vasta obra dramática —que sobrepasa las veinte piezas— se halla impregnada de los problemas del gaucho, gran señor y al propio tiempo sujeto indominado/s del terrateniente, en brega siempre con la ley y a brazo partido con la «milicada». «*Meta fierro a los alambres, ¡carajo...!*

Este arraigo al «alma gaucha» le toma de niño, en las estribaciones del Tandil, tendiendo la mirada hacia el llano de la inmensa pampa. De ahí parte su interpretación de que «en anarquía, no hay arriba ni abajo, todo se encuentra en el llano». Y el puesto más hermoso, la acción más profunda, la más grata, la más sentida, es la de laborar así, codo a codo con los irredentos —desde el llano siempre y oteando las cumbres para derrumbarlas— «peonando», esta es su expresión, por la anarquía. En todas sus obras se refleja ese sentido. Sea en CONTRAMANO, donde el personaje principal se hala siempre en choque con la moral y las costumbres, siguiendo una lógica simple, sin las complicaciones absurdas de la sociedad, o en el SEMBRADOR, donde presenta al linghera, tipo anarquista por temperamento, por naturaleza, en razón de su vida libre, andariega, siempre en pos de horizontes huidizos, anchos espacios, la pampa extensa y el cielo infinito. Cielo que sirve de techo, en confidente coloquio con las estrellas, arrollado en el poncho, siempre alerta ante el enemigo posible, bestia u hombre. La tierra es su lecho, su alimento, fuente de goces y de fatigas, fecundada a su paso como a su paso fecunda a las hembras: *sembrando*. Y el SEMBRADOR lanza a voleo amores y esperanzas, ideas como hijos e hijos como ideas, grano y sentimiento, ensueños y rebeldía. Peonando siempre en pos de la libertad.

Tropieza en su marcha con el HERMANO LOBO, con el que se entrevera, y se bate con las VIBORAS rastreras que obran al descuido, traicioneras; es víctima de LA INUNDACION, provocada por terratenientes ávidos y por agiotistas del progreso; cobra nuevas esperanzas con el HIJO DEL PUEBLO, consciente de la revolución a que se lanza; arenga y perora a las multitudes con EL HOMBRE DE LA PLAZA PUBLICA (anécdota incluso vivida por quien esto escribe); resurge a la esperanza con MANOS DE LUZ y se inmerge en la fraterna convivencia con COMPAÑEROS. En cada obra un problema en el que se va al fondo, sin ladeos ni claudicaciones.

⁂

Así le vemos firme y sin dobleces frente a las frecuentes claudicaciones de quienes lanzados a la lucha con ilusoria prestancia buscan a veces el «camino más corto», para llegar así a una meta que no es otra que la del espejismo.

El pensamiento de Pacheco se muestra más claro y definido cuando más aguda es la polémica en torno a lo conceptual, a lo que, partiendo de la raíz —del fondo de las ideas que nos animan— determina una línea sin retrocesos respecto a las prácticas y métodos de lucha. Más de una vez se encontró en disputa con quienes estimaba indecisos, vacilantes, imprecisos en la reafirmación del ideal. Ofrecía una visión de distancia, de futuro. Presentía una evolución profunda de la sociedad y se atacaba a los problemas del porvenir a partir de su posición de anarquista. Para reafirmarse ante las circunstancias, no para «doblarse» ante la ocasión supuesta, siempre fugitiva y engañosa. Sus CARTELES, resumen de su pensamiento y de su modo de concebir la acción, quedan ahí, como muestra fervorosa de sus concepciones y de su conducta; imagen viva de un estilo de una concisión y de una belleza no igualada, medular, sin tacha y sin desperdicio; reflejo de un pensamiento profundo, de un carácter y de una sensibilidad poco común.

No puede decirse que en los CARTELES se halle condensado lo mejor de su obra periodística o literaria. Los CARTELES son notas surgidas al correr de los días, pergeñadas en el azar de la lucha. Toma de posición o voz de aliento; increpación o reto: CARTEL, en fin, de una concepción *humana* de la Historia, y de un ideal que aspira a que el hombre se encuentre a sí mismo para forjar sin desmayos un porvenir luminoso de fraternidad, libre de trabas y en paz de una justicia a la medida del hombre dignificado.

Leamos a R. González Pacheco, y si sus ideas convienen a lo que somos, y si siendo así queremos ser algo de lo que él fue, le honraremos «abriendo concha» y tratando de llegar más lejos. Ese fue siempre su deseo al dirigirse a los hombres, jóvenes o viejos.

C. N. T. A. I. T.

SIXIEME UNION REGIONALE

Le 22 juillet, à 9 heures du matin, en TOULOUSE, Place Dupuy, Palais des Sports,

GRAND MEETING

sous la présidence de VIème Union Régionale.

Orateurs :

YVES PEYRAUD

ANDRE ARRU

et un représentant de la A.I.T.

Tous les travailleurs, tous les antifascistes sont cordialement invités.

por A. SAMBLANCAT

COMPUERTA SALACIA

A la puerta Salacia de la antigua Roma, se la conoció por este nombre, a consecuencia de desembocar en sus vecindades uno de los intestinos gruesos del alcantarillado urbi-órbico.

La ventana occidental o atlántica de la iberidad es por la que, asomándose a la misma, mayor número de vomíferas salazariedades se contenplan.

En el aragonés argomal oscense, se cantaba en la edad de oro de los tíos de tufos; de los jaques de manta, jaca y retaco:

«Helo, helo por do viene — el bragao de Cucaracha. — Tan petate como es — ¡y el canguelo que esparrama!».

Holanda y Portugal han sido bastante tiempo las Cucarachonas económico-político-macrocósmicas.

A ambas galanas del chalanear, me las están desnudando hoy como a rorrillos para mudarles el mapado pañal.

Goa se ha sonado de las narices, al fanstasmón que en ellas traía montado; y le cantaba fados en su puente de los suspiros.

Y la Batavia oriental envía a pintar monas al bataviato metropolita del queso; poniéndolo a que lo encucarachen con el ritornelo de los Dorados de Pancho Villa y su División del Norte.

En las Indias universas y de Nerhu, va raleando el indiaje, al que el propio Indo le pierde la pista. Los misioneros van a tener que cerrar la carpa.

Portugal ha vivido siglos de performar y hacer con las patas lo que España perfilaba irregularmente en Perúes y Potosíes, salando tocino.

Los lusiadas tenían genios autóctonos de «élite». Y se dedicaban a trasplantar a su suelo los postiches con que la afrentaban Roma y Madrid, huroneándole el Chiado.

Eça de Queiroz imitaba a Alfonso Daudet, superándole la «soupe»; sustanciándole los mortecinos ojos y enchilándosela de especias.

Coimbra repite las muecas simianas de los becados y las tunas de estudiantes guitarreros salamanquinos.

En el cuplé de la lisboeta Amalia Rodrigues se retoba el querendón flamenco andaluz.

No sé qué tienen que envidiar Vasco de Gama, Cabral y Bartolomé Díaz a nuestros cazaperras y buscavidorras del descubrimiento; ni Almeida y Alburquerque, a nuestros tizonudos despostadores de la conquista.

En lo furáceos, los caneleros de las Molucas no presentan mal tipo al lado de los fundidores de morrocotas de estas mulaterías.

Unos encomenderos no abonan a otros. Y el chango de Tarrafal, explicador de cuentos de tabernas en soplados paraninfos de ninfas, vale bien el cuartelero del Pardo en pintarla y sorprendernos con bornes y escenografías.

Al muladar de Vírgenes, a las que no ha tocado el foricacho de la virtud ni el agua en el Mancheno vinícola, les ha echado el olivete a competir la vafurosa gitanilla de Fátima.

Como las timbas de Escoril le disputan la clientela de apostadores y puntos de ruleta, a la católica doña Ostia vasca. En uno y otro rodeo de «biutifulas» extenúa las caras polveadas el langor. Todo es fullería y fullaraca ahí de cabo a rabo.

Del propio modo que prelaturas de trabuco a lo Miralles Sbert iban en nuestra Cruzada metralleteando rojos, monseñores como el de Leiria atracan hoy con pseudo milagros de pacotilla a la credulidad peninsulariega, plumándole el último tostón. Y comprando con el producto de sus dactilografías, bendiciones e indulgencias a S. S., que las remata a precio de quemazón o incendio con seguro.

Los pastorcillos de Aljustrel, estupradores de cabrío, decían otear la visión de la Fatimita, y que les daba recados para devotos y parientes, cuando consumaban el bordado de bustualidad con las borregas de su grey.

Y Lucía dos Santos y su prima Jacinta ánima morta, se retiraron primero a las Doroteas de Tuy y luego a las caramelonas de Cintra; a hacer penitencia de los devaneos y desaseos cometidos, viendo bailar el sol entre el serrano bahamundi, intercaladas en cuyos ámbares las conchondas portuguesas se empanizaban.

S.I.A.

El 22 de julio en Toulouse

Celebrará un Gran Festival de Variedades en el Palais des Sports, place Dupuy, a las tres de la tarde. En el mismo participarán los siguientes artistas :

Juan MONTIEL que, con más humor que nunca presentará a LES ALCARSONS, cuarteto vocal de renombre internacional.

La NIÑA DE LA CAROLINA (11 años) con sus canciones populares.

Juan RAMBLA, mago del acordeón.

José RIOS, canto mexicano.

Mary CARDO, canciones modernas.

Juanito MORENO y Diana JOSEP, baile popular.

Cuadro de jota con rondalla de guitarras y bandurrias. Bailadores : ZAPATA y X. Cantador : Emilio ALCALA.

Grupo LOS MARTINEZ, guitarras y canto español. Baile clásico de Mme Sabatier-Dianka.

Quedan invitados cordialmente los adherentes, simpatizantes y antifascistas en general.

GFP 3428

19 Juillet 1936

En 1789, le 14 Juillet, le Peuple de Paris, en prenant la Bastille a acquis la Liberté.

En 1936, le 19 Juillet, nos frères d'outre Pyrénées ont pris les armes pour conquérir la leur, mais après une lutte endiablée, le fascisme leur a barré la route... PUEBLO DE ESPAÑA : ¡ ESPERA !

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 202 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 19 Juillet 1962

Poursuivons le combat

LA période des vacances donne lieu, tous les ans, à une diminution caractérisée de la lutte sociale.

Ceci se justifie dans la mesure où l'ouvrier, exténué par les cadences qui lui sont imposées tout le long de l'année, n'a qu'une aspiration : aller se reposer quelque part où il pourra oublier toutes les vexations et tous les soucis que lui procure sa vie d'esclave. C'est exactement le moment que choisit le maître pour réviser son plan de campagne et préparer sa réception à la rentrée de septembre. Si vous en doutez, jetez un petit regard en arrière...

Sur le plan gouvernemental, nous retrouvons toujours leurs lois austères à nos rentrées de vacances. Les deux mobilisations générales qui eurent lieu, successivement en 1938 et en 1939 se situèrent elles aussi à cette époque.

Sur le plan économique, c'est l'éternelle poursuite des salaires après les prix, et nous devons nous rendre à l'évidence que cette halte nous est tous les ans fatidique.

Aussi le COMBAT SYNDICALISTE restera cette année à son poste de vigilance il va continuer sa lutte tandis que la plus grande partie des ouvriers vont profiter d'un repos bien mérité.

Nous restons sur la brèche, mais nous demandons à tous nos militants, sympatisants et amis de ne pas gâcher bêtement leurs vacances et de mettre à profit ce temps de répit qui leur est accordé, pour diffuser nos idées et nos principes autour d'eux, et répendre à tous vents notre idéal de justice et de Liberté ; en un mot, de continuer le combat. C'est là un devoir envers vous, envers nous tous et un témoignage irréfutable que nous sommes conscients de nos responsabilités et de nos droits.

Il y a de par le monde des milliers et des milliers d'usurpateurs des droits sociaux ; nombreux sont les Eichman qui ont échappé à la justice humaine ; nombreux sont aussi ceux qui oppressent les peuples au nom de la liberté et qui les torturent au nom de la justice. En Espagne et au Portugal, à Cuba ou en Argentine, en Asie comme en Afrique partout, on exploite et on avili, on dégrade et on humilie la classe laborieuse. Mais, malgré les risques qu'ils encourent, des hommes se dressent contre l'iniquité, ils sacrifient souvent ce qu'ils ont de plus cher au monde y compris la liberté et quelquefois la vie, pour permettre à leurs camarades de misère de vivre un peu mieux. C'est leur rendre un hommage bien mérité que de continuer leur lutte, de prendre la relève quand le temps ou les circonstances nous les ont ravis, de défendre leur liberté ou leur vie quand celles-ci sont menacées ; et comme nos moyens de diffusion sont très limités, nous devons utiliser au maximun tous les instants de notre vie et toutes les occasions qui nous sont offertes, pour crier bien haut autour de nous notre hostilité et notre répulsion à tous ceux qui sous un prétexte quelconque attentent à la personalité et la dignité humaine.

«C. S.»

Un rigolo...

Aux journées d'études des informations catholiques internationales, le père Liégé a déploré que dans les séminaires le traité de Dieu soit un des plus pauvres avec celui de la Création !

Tu parles !

Les sorciers ont personnalisé l'abstraction Dieu, et ce pauvre curé voudrait que l'on en fasse une démonstration plus sérieuse ! Qu'on l'authentifie sans doute ? Un farceur ou un rigolo...

Bien sûr, la Création divine, est une couleuvre difficile à avaler, un mensonge grotesque, vulgarisé par des baladins et des artistes en mal d'inspiration ? Mais curé, si vous lâchez ce mensonge, vous serez bientôt obligé de substituer le bikini à la soutane, c'est-à-dire, la lumière à l'ombre...

Alors ,mon père, si vous en êtes à ce point de maturité, il n'y a plus qu'à mettre votre conscience à poil..., à poil..., à poil... !

La vérité est nue. Elle ne souffre pas du complexe de vos accoutrements.

Action pro-revolutionnaire

L'humanité est perpétuellement en état d'évolution. Il existe des périodes où cette évolution s'accentue, où l'individu sent, en lui-même, la nécessité d'une secousse permettant l'écroulement de tout ce qui est nuisible et autorise la mise en place de moyens permettant une vie plus juste. Cette secousse pouvant remuer la société dans ses entrailles, doit être précédée de l'état de pro-révolution nécessaire à l'avénement d'une révolution sévère, sans faiblesse, implacable, bouleversant le régime économique, la froide exploitation de l'homme, la domination capitaliste ; permettant au peuple de sortir de sa torpeur, lui donner le souffle vivifiant autorisant les grands élans et les dévouements généreux nécessaires au bien de tous.

La moralité du juste milieu sera surannée dans la révolution de demain. Composer sur les principes de la liberté et de l'égalité serait porter atteinte au bonheur des peuples. L'histoire est là pour enseigner que l'on ne peut composer avec le capital, ses maitres, ses exploiteurs. En Libérant les peuples du capitalisme, la révolution de demain libérera les peuples de tous les oppresseurs qui deviendront des hommes possedant les mêmes droits que les autres, sans plus.

Une évolution permanente doit élever la majorité des individus à l'état de pro-révolution, les éduquer, les affranchir, leur donner le sens de la fraternité et leur faire réaliser la force qu'ils représenteront dans la révolution libératrice de demain. Le terme de revolution libératrice est employé ici pour faire admettre que bien des révolutions ne sont pas des révolutions de libération, mais des révoltes qui ne font que reconduire les pouvoirs d'oppressions existants. La révolution libératrice de demain peut et doit s'opérer sans pertes humaines inutiles. La volonté des peuples du travail doit pouvoir se manifester pacifiquement et rendre toute résistance armée des représentants du capitalisme inutile. Amener les travailleurs unifiés à faire respecter leurs droits à la vie sera réalisable le jour où, émancipés. ils reconnaitront que l'union et la force du travail, librement consenties, en font les maîtres de l'humanité pour le bien de tous.

Ne laissons pas accroire qu'un antimilitariste ne possède qu'un seul but et que la fin du militarisme ne ferait plus de lui un ouvrier de la révolution. Le but de tout révolutionnaire anarcho-syndicaliste est de parvenir à collaborer utilement à la révolution et de bénéficier de ses avantages si celle-ci s'accomplit pendant son temps d'existence.

En développant les liens moraux d'individus à individus, étouffés par l'égoïsme enseigné par le capitalisme, qui tire bénéfice de la division des hommes, nous accomplissons la première tâche de la pro-révolution.

Les habitudes sociables, la fraternité des groupes, étaient en pratique chez les peuplades primitives, c'est le pouvoir et la domination des maîtres de la propriété qui sont à la base de la division. Une solidarité est-elle possible entre l'Etat policé, militarisé, et l'homme exploité ?, entre le capitaliste et le salarié ?, entre tous les exploiteurs et tous les exploités ? Nous savons tous que le capital et le pouvoir ne peuvent admettre la solidarité entre tous et que leur force n'est composée que de l'exploitation, de l'imposition de la servitude, d'une part, et de la veulerie, de l'ignorance, de la soumission des peuples, d'autre part.

A mesure que les croyances religieuses s'estompent, la morale hypocrite soumettant l'individu à la reconnaissance de ce qui est nuisible à l'humanité, est de plus en plus contesté et autorisé l'espoir de la reconnaissance d'une morale fraternelle et humaine.

Mais nous devons réaliser que l'humanité est condamné à la servitude si nous nous contentons de critiquer nos maîtres tout en entretenant par notre travail une classe d'oisifs à qui nous reconnaissons le droit de nous gouverner et de nous exploiter. Les révoltés les plus timorés doivent comprendre que nous devons passer) une période plus active de la pro-révolution. Cette activité doit se traduire par la constitution de groupes d'affranchissement devant, par des réunions publiques, préparer l'opinion à la nécessité d'une évolution des travailleurs.

Ces groupes d'affranchissement doivent, eux-mêmes, posséder une formation révolutionnaire acquise par l'enseignement de la liberté et de la fraternité ; enseignement qui doit être dirigé par des révolutionnaires sincères. Ces groupes d'affranchissement doivent être le complément de toute la presse de libération de l'individu, laquelle doit être intensifiée et diffusée avec le maximum de moyens disponibles. L'organisation nationale et internationale de pro-révolution, autorisera la base de départ de constitution de groupes, permettant la réalisation de la révolution sur les territoires les plus évolués. La réalisation de ces formations de groupes d'affranchissement, doit faire l'objet d'études, d'examen de projets, qu'un premier groupe de révolutionnaires doit tenter d'établir. En jetant les bases d'une activité pro-révolutionnaire, quelques militants sincères faciliteront le travail de libération de demain et accompliront une première action concrète de la révolution.

RENE VILLARD

ISRAEL

L'Etat d'Israel, comme tous les Etats, est né de l'occupation d'un territoire que le peuple juif avait abandonné depuis 2.000 ans, ce qui, même en droit capitaliste, ne lui laissait aucune hypothèque.

Il n'est pas dans notre intention de faire l'analyse et la critique de cette entreprise raciste fondée sur un droit religieux.

Cet Etat existe, et il offre dans son développement, même dans ses origines économiques, une succession d'entreprises économiques qui sont d'un très grand intérêt social. Il s'agit d'un véritable creuset économique, où l'homme s'efforce enfin de réaliser une communauté qui lui assure à la fois la sécurité matérielle et la dignité dans la liberté.

En 1907, influencés par les œuvres de Tolstoi et Marx, des juifs d'origine slave fondent la première ferme collective à caractère communautaire à Sedjira, en Galilée : à chacun selon ses besoins.

C'est un échec partiel. Aussi, des ouvriers juifs de la tendance « Jeune Ouvrier », fondent une nouvelle ferme à Kinnéreth-Degania, se constituant en communauté absolue : salaire égal et partage des bénéfices.

En 1910, de nouveaux colons fondent une coopérative de production « à chacun selon son travail », ce qui donne lieu à des rémunérations inégales qui suscitent des appétits : l'entreprise coule...

Par contre, la communauté de Dégannia « à chacun selon ses besoins », triomphe sur le plan économique et idéaliste. Elle essaime, donnant lieu aux expériences répétées des kibboutz.

Devant leur succès, le Fonds National juif décide que toute terre rachetée demeurera propriété inaliénable du peuple juif.

LE KIBBOUTZ

René Dumont, l'agronome international, chargé d'une étude sur l'évolution de l'agriculture en Israel, donne sur les kibboutz les renseignements suivants :

« Couvents » — et socialistes, rigoureusement égalitaires, où les intellectuels, dès leur arrivée ont brulé leurs diplômes dans des feux de joie pour recevoir le fusil et la pioche, tels, en tout cas, sont les premières colonies collectivistes. Courage, héroïsme même et passion qui ne se démentent jamais : c'est le capital initial. L'hostilité du milieu, la pauvreté des moyens contraignent les communautés trop petites, ou trop isolées à s'aggréger, imposent au kibboutz d'avoir une consistance suffisante : la démocratie intérieure y gagne. La Collectivité est gérée par l'assemblée générale des associés. Seule société parvenue au stade communiste « à chacun selon ses besoins », tous les habitants, travailleur ou non, reçoivent une part d'aliments, de vêtements, des soins semblables en cas de maladie, un soutien égal quand la vieillesse vient.

Tous les enfants dont dépend l'avenir sont traités de la même manière, au, total, également idolâtrés par tous. Aujourd'hui on en vient à compter une infirmière pour six bébés, une institutrice pour 12 enfants. Pas de législation matrimoniale : l'union libre, les unes se révélant stables et les autres éphémères, étaient également respectées.

En fait, tout était accordé au pionnier. puisque celui-ci, en retour s'engageait à se donner lui-même tout entier à la communauté : il importe de le dire, de le savoir : le système a tenu plus de dix lustres, qui ont passé sur lui sans que l'accroissement de richesse ou de moyens ait entamé sa cohésion égalitaire. »

Les premiers kibboutz furent athées, mais dès 1930 commencèrent les premières colonies religieuses : à l'Etat théocratique juif devait fatalement correspondre des communautés religieuses.

LE KIBBOUTZ RELIGIEUX

Dans cette communauté on déclare : « Nous ne pouvons tolérer qu'on cherche à assimiler le matérialisme socialiste à la divine Thora, source impérissable et inaliénable du peuple juif. »

Soutenu par des subventions importantes, dirigé par des juifs compétents, ces kibboutz ont atteint une production exemplaire. malgré les désordres techniques engendrés par des superstitions grossières, des pratiques religieuses grotesques qui interrompent les travaux, la culture parallèle de certaines plantes, la traite des vaches certains jours sacrés, etc.

D'ailleurs cette communauté n'hésite pas à embaucher de la main d'œuvre, tant il est vrai que sous la formule « à chacun selon son travail », le relâchement de l'effort s'intensifie à partir de la richesse acquise.

LE VILLAGE COOPERATIF

Cette forme d'exploitation veut être un compromis entre le communisme des premiers kibboutz et l'individualisme de la nouvelle conception. La terre est commune, mais les exploitations individuelles, ce qui rappelle le Mir, ou commune russe, avant la révolution. Au delà du champ et de la maison, tout est commun : l'achat, la vente et la distribution, mais les rendements sont moins importants que dans le kibboutz communautaire.

LE KIBBOUTZ DES FAMILLES

Veut être une synthèse. Le premier essai date de 1939, et, par conséquent, a pu profiter de l'expérience des autres. La vie est privée, le travail et l'exploitation sont communs A chacun selon ses besoins.

Chaque famille occupe une maison qui reste propriété communautaire. Elle reçoit un salaire proportionnel à son effectif. Pas de potager individuel qui deviendrait bientôt une aspiration capitaliste (ce qui se produit en Russie).

Neuf heures de travail quotidien, six journées de travail. Un Comité de travail fixe les tâches journalières. Les arrivants vont plus particulièrement vers cette dernière conception que les jeunes agriculteurs français feraient bien d'étudier, car elle semble répondre à un individualisme raisonnable dans une communauté responsable.

Mais au-dessus de toutes ces tentatives égalitaires, plane la valeur financière. Elle n'est pas seulement une avance de l'Agence juive aux émigrants, contrôlée par l'Etat, elle est aussi le ferment d'un appétit d'inégalité sociale qui se manifeste ici et là, encouragé d'ailleurs par l'Etat.

Si l'Etat laisse libre cours à ces expériences qui lui ont assuré sa victoire territoriale et le ravitaillement de ses cités, il n'encourage pas moins les tentatives de centres ruraux.

« Le centre rural » est un dispositif qui groupe les petits villages disséminés dans un cercle de cinq kilomètres de diamètre environ autour d'un noyau administratif.

L'individu travaille sous sa responsabilité protégé par l'encadrement du Centre. Ces Centres reçoivent, en général, des émigrants qui n'ont jamais eu aucun contact avec la terre, aussi les déchets sont nombreux. Ils sont récupérés par les industries régionales.

Au village coopératif, la part des formes collectivistes gagne progressivement sur les structures individuelles. Ce fédéralisme économique très ouvert résistera-t-il à l'érosion de ses institutions par la valeur financière et les interventions étatistes ?

Le problème est posé, mais il l'est dans des conditions économiques telles que l'on peut dire avec certitude : ce jaillissement d'énergies communautaires est le creuset dans lequel s'élabore l'exploitation paysanne libertaire de l avenir. C'est l'exemple unique dans le monde, d'efforts libertaires à la recherche d'une égalité économique au sein de laquelle le travail est magnifié dans le respect et l'épanouissement total de la liberté individuelle.

Le racisme juif ne saurait masquer son élan constructif. Et si nous condamnons son nationalisme exacerbé, insupportable, il nous est particulièrement agréable de considérer avec attention la volonté expérimentale d'un peuple qui élabore sous un climat difficile les formes possibles des économies paysannes de demain. Mais gare au centralisme étatiste.

J. B.

Association contre le danger radiologique(1)

ANNEXE N° 1 A L'APPEL DU 15 JUIN 1962

Docteur Pierre Pizon, ex-assistant de Radiologie des hôpitaux de Paris, expert près les Tribunaux.

Monsieur Pignero, à Crisenoy S. et M.

Monsieur :

Puisque vous me demandez à nouveau ce que l'on doit penser de la nocivité des examens radiologiques dits de dépistage, je vous envoie les réflexions suivantes :

L'International Commission of Radiological Protection, dans sa publication 2 de 1959 traitant de la dose admissible, a précisé que, dans l'ignorance où l'on demeure actuellement encore des conséquences génétiques réelles et à longue échéance des irradiations générales de l'être humain, chaque individu considéré comme unité parmi l'ensemble de l'humanité, ne doit pas se trouver exposé à absorber, en irradiation générale, une quantité de radiation ionisante qui, accumulée entre la conception et l'âge de trente ans, totalise plus de 2 rem. Du fait de l'absence de connaissance numérique assurée, la certitude du risque génétique impose la plus extrême prudence.

Il est nécessaire de bien définir le sens de cette quantité de 2 rem. Elle concerne la quantité de radiation ionisante absorbée qu'il parait admissible d'additionner à celle qui provient du fond naturel des radiations ; elle totalise l'apport résultant de la surcharge du sol, de l'air et de l'eau par les isotopes radio-actifs provenant des explosions d'armes nucléaires et des effluents de l'industrie atomique, à l'apport provenant des emplois médicaux des radiations ionisantes. rayons X en particulier.

Par le moyen de calculs classiques, exposés par l'I.C.R.P. et sur lesquels je ne puis insister ici, l'on détermine à quelle dose d'exposition aux rayons X du radiodiagnostic médical, dose exprimée en unité, correspond la dose admissible de 2 rem. Il vient pour le rayonnement de la radioscopie ou de la radiophotographie l'équivalence 1 r-1,58 rem, 0,6325-1 rem.

Si l'on a déterminé par mesure expérimentale le débit en r d'un générateur de radioscopie, on constate que, dans les conditions usuelles de fonctionnement, le débit de dose d'exposition est, en moyenne, de l'ordre de 4r par minute ; on calcule facilement que, dans ces conditions, la quantité de rayonnement admissible de 2 rem se trouve atteinte avec une durée d'exposition limitée à 18 secondes.

La brièveté de cette durée impose une explication. Elle est établi à partir de la condition initiale de l'irradiation générale du corps tout entier. En réalité les examens radioscopiques n'irradient qu'une fraction du corps. La surface thoracique exposée à l'entrée ainsi qu'à la sortie du faisceau impressionnant une surface mesurant 30x40 centimètres, mesure 0,48 m2. La surface totale du corps d'un adulte mesurant 1,70m, pesant 67 kg, étant égale à 1,78 m2, l'irradiation ne couvre que 27 % de la surface totale. Par contre, pour un garçon de huit ans, mesurant 1,30m, pesant 27,26 kg. dont la surface totale est égale à 1 m2, l'irradiation couvre 48 % de la surface entière.

Les conclusions de ce résumé technique sont :

1° L'élévation du débit de dose d'exposition émise par un générateur de rayons X approprié aux usages médicaux.

2° L'élévation extrêmement rapide de la dose administrée à mesure que l'examen se prolongue.

3° Le caractère d'irritation générale des examens radioscopiques d'autant plus évident que le sujet est plus jeune et plus petit.

Pour ces raisons techniques, l'examen radioscopique constitue une méthode extrêmement dangereuse pour tous les sujets, d'autant plus dangereuse que ces examens sont davantage répétés puisque les effets biologiques génétiquement nocifs sont indélébiles, s'additionnent sans qu'il y ait de réparation biologique spontanée, d'autant plus dangereuse que ces examens concernent des sujets de plus petite taille.

Le même raisonnement concerne les examens radiophotographiques qui exigent des doses d'exposition moindre que celles de la radioscopie mais simplement un peu moindres.

Le risque grave et assuré des irradiations produites par ces examens dits de dépistage étant montré, il convient de se demander s'il existe une contre-partie utile.

En fait, depuis ma publication initiale de 1944 sur les résultats obtenus par ces dépistages, les constatations des médecins sont désabusées car la fréquence des tuberculoses pulmonaires persiste à demeurer identique malgré la répétition des dépistages, et cela même dans les collectivités fermées, comme il en est, par exemple, avec le personnel de la SNCF.

Cela ne saurait surprendre et pour deux raison, l'une d'optique radiologique, l'autre de médecine.

L'optique radiologique ne confère aux pouvoirs résolvants, en dimensions linéaires et en différence d'opacité, de la radioscopie, qu'une valeur extrêmement faible. de l'ordre de 4 milimètres linéaires. Le pouvoir résolvant de la radiophotographie est à peine moindre, alors que celui de la radiographie pulmonaire vraie est élevé, atteignant le tiers ou le demi-millimètre. Il en résulte que les lésions pulmonaires que l'on voudrait déceler, c'est-à-dire des lésions initiales, discrètes parce que peu étendues et faiblement opaques, ne peuvent que demeurer inapparentes.

(A suivre)

(1) Voir « C. S. núm. 200.

La charte du Syndicalisme Révolutionnaire(1)

Les Statuts de la C.N.T. adoptés au Congrès Constitutif de Décembre 1946, modifiés au troisième Congrès de Novembre 1949

TITRE PREMIER

BUT

Article premier. — La Confédération Nationale du Travail a pour but :

— De grouper, sur le terrain spécifiquement économique, pour la défense de leurs intérêts matériels et moraux, tous les salariés, à l'exception des forces répressives de l'Etat, considérées comme des ennemies des travailleurs ;

— De poursuivre, par la lutte de classes et l'action directe, la libération des travailleurs qui, ne sera réalisée que par la transformation totale de la société actuelle.

Elle précise que cette transformation ne s'accomplira que par la suppression du salariat, par la syndicalisation des moyens de production, de répartition, d'échange et de consommation, et le remplacement de l'Etat par un organisme issu du syndicalisme lui-même et géré par l'emsemble de la société.

La Confédération Nationale du Travail reposant sur le producteur, garantit à celui-ci la direction de l'organisation des travailleurs.

La Confédération Nationale du Travail fait partie intégrante de l'A.I.T. au sein de laquelle elle collabore à l'étude des questions sociales et économiques à l'échelle internationale et avec laquelle elle œuvre pour la libération totale des travailleurs.

La C.N.T. créera ou placera sous son contrôle toute œuvre susceptible de développer l'instruction et la conscience de classe de ses adhérents, d'entretenir la solidarité parmi eux et de reserrer les liens de fraternité qui les unissent.

TITRE II

COMPOSITION

Art. 2. — La C.N.T. est constitué par :

1° Les Syndicats, groupés dans les Unions locales et régionales, et les Fédérations d'industrie ;

2° Les Unions régionales de Syndicats ;

3° Les Fédérations d'industrie.

Cette association est conçue et organisée sur des bases fédéralistes.

Nul Syndicat ne peut faire partie de la C.N.T. s'il n'adhère pas à la Fédération d'industrie, à son Union locale et à son Union régionale.

Les organisations adhérentes à la C.N.T. ont droit à la marque distinctive appelée label confédéral.

TITRE III

ORGANISATION ET ADMINISTRATION

Art. 3. — La C.N.T. est administrée suivant les directives données et les décisions prises par les Syndicats réunis en Congrès, à l'automne, tous les deux ans.

COMITE CONFEDERAL NATIONAL

Art. 4. — Dans l'intervalle des Cangrès la C.N.T. est administrée par le C.C.N.

Le C.C.N. est constitué par un délégué de chaque Union régionale.

Il se réunit pendant le dernier mois de chaque trimestre et extraordinairement, en cas de circonstances graves, sur la décision de la C.A. ou à la demande de trois Unions régionales.

Chaque région a une voix.

Les membres du Bureau, un délégué de chaque Fédération et un responsable de la commission de contrôle siègent à titre consultatif, ainsi que les membres de la C. A. Les frais de délégation occasionnés par la tenue des C.C.N. sont remboursés par la Caisse du Congrès de la C.N.T., dans les conditions prévues à chaque C.C.N.

Arti. 5. — Le C.C.N. désigne le nombre d'employés (traducteurs, sténos, dactylos, etc.), nécessaires au bon fonctionnement de la C.N.T., et fixe leurs appointements.

En cas d'urgence, ce nombre peut être augmenté par la C.A. sous réserve de ratification par le C.C.N. suivant.

Les procès-verbaux de chacune des séances du C.C.N. donneront le nom des régions représentées, excusées et absentes.

Les délégués sont tenus de rendre compte des discussions de ces divers comités à leurs mandants.

(Voir « C. S. » numa 191, 199, 200)

CRÓNICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

Las lecciones de la historia

Debemos extraer las enseñanzas que nos aporta la Revolución española empleando la mayor modestia y espíritu comprensivo. Pero hemos de hacerlo desde el punto de vista anarquista. Sin partir de una falsa fidelidad ni sujetos a consideraciones oportunistas. Estoy convencida de que nuestro movimiento se hallará más desmoralizado y debilitado como consecuencia de una admiración ciega, carente de toda crítica, que por el franco reconocimiento de los errores cometidos.

María Luisa BERNERI.

A RECORDAR DE JULIO A JULIO

A no olvidar en todos los días del año. Ni en los días de euforia ni en los de amargo desengaño. Para reflexionar antes de un desmedido entusiasmo. Para no amilanarse nunca, ni ante la repetición del fracaso. Modernos Sísifos, reconduzcamos la roca a la cumbre. No nos quedemos en la falda. No nos pudramos en las fáciles ambrosías del llano.

Compañeros de la C. N. T., quiero hoy reflexionar junto a todos vosotros... En éste y en todos los Julio.

∴

Nos hallábamos en España, atenuado el impulso revolucionario de las primeras jornadas de Julio. En poco más de seis meses la situación había variado considerablemente. Se trataba de una guerra entre dos concesiones del Estado, enemigas ambas de la Revolución ya inmolada entonces. La República polarizó las medianías mentales, reorganizó sus cuadros, reforzó su autoridad y logró adormecer las fuerzas de la Revolución. TODO POR LA GUERRA —se dijo—. Por lo demás... ya se verá más tarde. Entre tanto, los que se habían dado por entero a un afán de justicia y libertad, dejaban sus vidas en el frente. Por la Revolución. No por la República.

Después que Federica Montseny hubo de abandonar el Ministerio, dió una conferencia para establecer ante los militantes y ante el pueblo, el resultado y las consecuencias de su gestión. Lo repitió con más holgura en Toulouse, unos años más tarde. El balance fue aleccionador. Sí, lo era —confirmaba todo lo dicho (sobre la materia)— por los anarquistas, a través de un siglo de análisis y de crítica del Estado. Confirmaba la experiencia de «nuestros» ministros que, en no importa qué situación e integrado por no importa quienes —anarquistas incluso—, el Estado se emplazaba siempre contra la Pueblo. No podía ser otra su razón histórica, ni su rol, ni su gestoría. Y la consecuencia de su acción no podía ser otra que la del estrangulamiento de la Revolución, si los revolucionarios, en lugar de destruir el Estado, lo integraban y fotalecían.

∴

Una fracción de militantes —en perfecto uso de su criterio y de su derecho a poner en práctica su pensamiento— decidieron repetir la experiencia. El criterio del total de los militantes no se halla siempre a tono con el diapasón orgánico. Así fue después de las resoluciones formales del congreso de París. Que sepamos, ni Leiva ni sus sucesores fueron felices imitadores de Federica. No obstante, el resultado es conocido. Puede fácilmente colegirse que con el rompimiento orgánico cenetista, Franco no quedó debilitado, sino sus opositores. Fuere lo que fuere, nos tocó así revisar la segunda edición de una misma experiencia. Siempre es el hombre el que tropieza, una y mil veces en la misma piedra.

∴

No obstante, no nos hallábamos vírgenes de experiencias constatadas en otros lugares del mundo. Pero nos hallábamos ciegos y sordos a toda evidencia.

Militantes de diferentes horizontes del mundo unieron sus voces para advertir a sus compañeros españoles que el paso dado era grave, puesto que comportaba la pérdida de la revolución. En efecto, abandonadas las posiciones primeras, hasta el punto señalado por el propio Santillán en un *Por qué perdimos la guerra*, todo quedaba a recomenzar. Con el agravante de que buena parte de los afiliados —y hasta de militantes— enquistados en los «cargos» se convertían, sin duda alguna, en otros peligrosos opositores a una recuperación efectiva de las posiciones primeras. No lo olvidemos, pues de ello hemos tenido pruebas a capazos llenos : conceder la autoridad a un hombre equivale a tanto como a convertirle en tirano.

Camilo Berneri —el mismo que cayó bajo las balas comunistas en los hechos de mayo de 1937— decía pocos meses antes morir, precisamente el 5 de noviembre de 1936: «Yo quiero hablar. Tengo el deber y el derecho de hacerlo en nombre de la autocrítica que constituye la esencia de todo movimiento o partido que cuida de conservar su fisonomía propia y se preocupa de cumplir su propia misión histórica. Persuadido de que la revolución española se aproxima precipitadamente a una curva peligrosa, tomo la pluma como empuñaría la pistola o el fusil.» «Es necesario ganar la guerra. Pero no se ganará la guerra limitando el problema a las estrictas condiciones militares» de la victoria. Es necesario —antes que nada— tener cuenta de las condiciones «político-sociales» de la victoria.» «Madrid no se conforma con reinar, también quiere gobernar. En su conjunto el Gobierno español es tan contrario a la revolución social como lo es el fascismo monárquico y clerical Madrid desea «la vuelta a la normalidad legal» y no otra cosa. Armar Cataluña y financiarla significa para Madrid tanto como armar columnas que llevan la revolución en la punta de las bayonetas y, además, aprovisionar a la nueva economía libertaria. Es, pues, necesario dirigirse a Madrid y darle a escoger entre la pérdida de la guerra o la revolución victoriosa.»

Recordamos de Camilo Berneri su carta a Federica Montseny, e, indirectamente, a los ministros cenetistas, en la que entre otras cosas renovaba el hecho concreto de que: «El Gobierno está en Valencia y es de allí que parten los guardias de asalto destinados a desarmar los grupos revolucionarios formados por la defensa. Le evoca a Casas Viejas pensando en Vilarcsa», etc.

Luigi Bertoni decía a principios de 1937, interpretando el pensamiento de los anarquistas italianos que combatían en el frente de Huesca: «La guerra de España, despojada de toda fe nueva, de toda idea de transformación social, de toda grandeza revolucionaria, de todo sentido universal, no es ya más que una vulgar guerra de independencia nacional que es necesario llevar adelante para evitar la exterminación que se propone la plutocracia mundial.» «Se dirá que todo no está aún perdido, pero en realidad todo está amenazado y los nuestros mantienen un lenguaje de renunciamiento, el mismo que mantenía el socialismo italiano al avance del fascismo.»

A Bertoni habría que agregar a Sebastián Faure y junto a él había que contar a quienes en Buenos Aires y en Montevideo editaron en folleto el artículo de Sebastián Faure, titulado: «La pendiente fatal».

Hoy es Fauchois quien lanza la voz de alerta. Y los hay que reclaman silencio.

Si la situación no es la misma no es por ello distinta en sus raíces la pendiente por la que el movimiento podría deslizarse. «Pendiente fatal» que nos conduce a la yugulación de la voluntad revolucionaria que fue siempre base y guía de nuestra tónica y de nuestra ruta. Habremos de agradecer al compañero Fauchois su gesto fraternal, recordando que «no es tu hermano quien te adormece arrullándote en engañosa alabanza. Lo es quien te advierte y quien te replica o te vela si estás en el camino del error».

En el libro de BRUC y TERMINE: «La révolution et la guerre en Espagne», se hace mención y prueba de la manera en que la CNT y el POUM —en el mismo grado la una y el otro— dieron el golpe de gracia a las conquistas revolucionarias: a las socializaciones y a las colectivaciones de las tierras y de las fábricas, aplicando a la letra los flamantes decretos del Gobierno. El propio Marianet —secretario del Comité Nacional de la C. N. T.— impuso a Ascaso las condiciones que determinaron el declive del Consejo de Aragón. ANTES QUE NADA GANAR LA GUERRA. Después... ya veremos, y en las zarzas del militarismo, de las más diversas formas del poder, de los «cargos» y de las cargas que calan sobre las espaldas de los rebeldes y de los «incontrolados», se deshacía en guiñapos la bandera —si hay una— de la libertad.

∴

Todo anarquista activo debe procurarse los materiales susceptibles de introducirle con el estudio y el conocimiento de los hechos. Leer a fondo los documentos del 36 al 39. Consultar los tres tomos de Peirats; releer a Berneri; analizar el libro de Brue y Termine, y, sobre todo, sin citar más amplia bibliografía, ningún militante que se precie de tal ha de desconocer «INSEGNAMENTI DELLA RIVOLUZIONE SPAGNOLA», firmado por Vermon Richards, quien, en cierto modo, es el heredero espiritual de la trilogía Camilo. María Luisa y Giovanna Berneri.

El autor ha extraído base documental de los libros de Santillán, Peirats, Gastón Leval y de otros que fueron testigos y actores en la contienda. Establece un balance de hechos y su espíritu crítico se emplea en buscar el cómo y el porqué de las decisiones que condujeron a nuestro movimiento a la encrucijada de la colaboración gubernamental. Lo esencial para nosotros —españoles— es el de bucear con el autor en las mismas preocupaciones hasta llegar a las últimas consecuencias. Pero para no olvidar los resultados que, en verdad, se hallan a la vista y perceptibles para los más miopes de los miopes.

∴

Nos encontramos hoy ante un dilema similar a igual de ANTES QUE NADA GANAR LA GUERRA. Con la vieja intención se repite en todos los tonos: *Lo que importa es derribar a FRANCO. Después, ya veremos.*

No, compañeros, ANTE TODO se debe saber si el derribar a Franco supone la continuidad de un pasado de oprobio, sin transición hacia un periodo de reconstrucción social en un clima de libertad reconquistada, no otorgada en un humillante cuenta gotas decidido por quienes jamás estarán a nuestro lado en ninguna de las etapas de una España que se estremece ante el soplo renovador y rechaza la mitra y la corona.

Ante todo saber nosotros mismos hacia dónde vamos y qué es lo que queremos. LA C. N. T. lo supo siempre. Y si no basta recordar a Julio en todos los días del año.

García Lorca en España

LEYENDO el prólogo del «Romancero Gitano» que publicó la « Novela Española», me siento un tanto invitado hasta el punto de no resistir a la tentación, de evocar aquí una serie de recuerdos a los que llamaría «Tres momentos sentimentales sobre García Lorca».

El primer momento está situado sobre la línea trágica de los primeros días de abril de 1939. En las colinas de la Goteta, al borde de la tacita de plata alicantina, sucia de babas mercenarias, un puñado de miles de hombres mascábamos la verde poesía de los almendros, amargos de muerte cercana. Rozaba la noche nuestros cabellos con el velo de su tristeza, y la pena blanca de una luna violada por el hedor innoble de poltras legionarias lloraba su plata sobre la impotencia azul de un Mediterráneo aplastado por la masa gris de la escuadra fascista. Allí, refugiados en la densa solidaridad de quince mil destinos hermanos, una docena de amigos, despojos de lo que para nuestro honor, que no para nuestra deshonra, alguien llamó «rebelión de los gitanos», ahuyentábamos el sueño nervioso de nuestros párpados con el murmullo de la conversación.

Allí recordamos a Federico. Fue Luis Sendín —periodista ágil, fino y combativo— quien lo evocó: lo asesinaron estos bandidos porque en su frente —juego de luna y arena— crepitaba el incendio de la ciudad de los gitanos como un grito de acusación contra la barbarie de los matarifes del pueblo.

Allí experimentamos la incertidumbre de su tumba. ¿Dónde descansaría García Lorca? ¿Dónde la tierra cubriría el gesto definitivo de su dolor agudo? Dondequiera que él yaciera, nosotros sabíamos que la tierra entera de España se extendía para hacerle lecho, porque lo sentíamos allí, donde la presencia entrañable de su recuerdo hacía cálido aquel cercano amanecer incierto.

∴

El segundo momento me lo ofreció Valencia. Yo estaba refugiado en ella mientras pasaba lentamente, con andar cansino, el verano de 1944. García Lorca había sido asesinado por segunda vez : la desvergonzada pedantería de los señoritos falangistas le había proclamado « Poeta del Imperio ». Pero García Lorca había nacido por segunda vez en el alma popular y vivía allí, con su « Romancero Gitano », refugiado en el corazón sangrante de los hijos de España.

En la sociedad íntima de los hombres que, como un desgarro de sus vidas, habían dejado sus nombres enganchados entre los cierres de los ficheros de la policía franquista o en los nudos punzantes de las alambradas de un campo de concentración, allí donde la voz del pensamiento se hace confidencia, yo gozaba de la mejor amistad de un librero de viejo, amigo porque lo era — y lo es — y porque amigos son quienes calientan nuestro espíritu con la donación de un servicio cordial. Habiéndole encargado la busca y captura de la « Rebelión de las masas », de Ortega y Gasset, y del « Juan de Mairena », de Machado.., el nuestro, me acogió un día con esta sorpresa :

— P... : Ya tengo lo que buscabas.

El librito estaba editado por la Editorial Nuestro Pueblo. Con los quince Romances de Federico — semejantes a quince gitanas bonitas — había tres cosas más : una fecha, 1937; un prólogo de Rafael Alberti y las huellas oscuras de algunos dedos que lo oprimieran. El tiempo había escrito en sus márgenes los cuatro versos sintéticos de un nuevo y heroico Romance. La pluma de Alberti, vigorosamente lanzada por la rabia del crimen, se clavaba exacta en el negro corazón de la diana fascista, extendida sobre España en ondas de odio, y se cimbreaba, vibrante y tensa ,en los cinco ayes de su dolor : « ...la Falange Española, tus asesinos... » Manos cálidas lo habían tenido en su regazo y a la emoción nerviosa de un combate, saturado el ambiente ideal de un viento verde, de una luna clara y de la deliciosa fragancia de un limonero...

¡Qué feliz momento valenciano, vencida en el corazón del hombre por el mensaje del poeta la honda inquietud del terror latente!

∴

Por fin, el tercer momento determinado por García Lorca lo viví en Barcelona en el mes de agosto de 1946.

Una de mis últimas noches españolas descendíamos al Puerto. Ramblas abajo, un grupo de amigos y yo. Al llegar a la calle Nueva — vía universal abierta a través del Barrio Chino — un viento de música honda nos atrajo y desvió hacia allí. Bajo la bóveda azul del « Nido Bohemio », invadido de humo y aliento, la espontaneidad sencilla del artista anónimo templaba sus cuerdas. Aquella noche — prodigio barcelonés en el que la timidez del espíritu sobrecogido se hizo grito libre — habían de recorrer nuestros espíritus el mejor de los caminos. Un muchacho cetrino, delgado y moreno, sobre un pequeño tablado, y una voz suave y ceceante se estiró a lo largo de todo el Romance :

« Y que yo me la llevé al río... »

La « Casada infiel » había sido proscrita por el Macho cabrío ahito de húmedo heno gallego; pero no en el alma popular. García Lorca surgía de allí dentro, como de un bosquecillo de álamos, y pájaro mazanero que trinara al borde de una nueva madrugada, se posaba un momento en nuestros espíritus y saltaba allá fuera, a la calle, donde una pareja de tarugos grises de la Policía Armada sólo servía para que se arrepencharan en ellos las humanidades sudorosas y colgantes de dos prostitutas viejas, agotadas y borrachas.

∴

Ahí quedan esos tres momentos españoles — no me atrevo a llamarlos resistentes — de García Lorca.

Pero García Lorca está allí. Andalucía — y España — entera es su tumba. No lo levantemos. Dejémosle descansar allí mismo, donde cayera : bajo la tierra caliente donde el limonero se rinde al peso del fruto dorado y el junco se inclina a mirarse en el espejo del río. Dejémosle descansar allí, donde todos los días reciba la visita de sus gitanos.

Andalucía entera es hoy su tumba, desde las arenas calientes del Levante hasta los carrascales espesos del Poniente; desde las marismas del Sur hasta las sierras del Norte. Que cuando volvamos a España y penetremos en el solar andaluz, nuestros pies pisen quedos para que Federico no despierte...

A. GONZALEZ

La revolución

LOS republicanos puros y también una parte de nuestros mismos compañeros no querían que se hablara de revolución durante los años de la guerra civil. Hablaban únicamente de la resistencia contra la sublevación facciosa. Opinaban que procediendo de tal manera, sería más fácil obtener la ayuda de la burguesía democrática del mundo en favor de la República española.

La trágica experiencia nos ha mostrado la inutilidad de tal cautela. Radical o moderada, la República española hubiera sido abandonada por las democracias occidentales. León Blum, que al comienzo de la guerra civil española fue presidente del Consejo ministerial de Francia, no se asustó de las transformaciones sociales en España. Pero temía que una intervención francesa en favor de la República española pudiera traer trágicas consecuencias internacionales. No quiso hacer nada sin Inglaterra. Y el gobierno de la Gran Bretaña estaba lejos de una política activa en el exterior, no pudiendo apoyarla con un poderío militar bien preparado. Tomando en consideración la situación internacional en 1936 y de los años siguientes, los países demócratas no hubieran intervenido en favor de España aunque la República hubiese sido la más conservadora del mundo.

En estas condiciones el concepto de los apaciguadores sociales era erróneo. El pasado ya no se puede combiar. Pero podrían presentarse en el porvenir situaciones parecidas. Con vista al tiempo venidero, no es fútil examinar el pro y el contra de una política de escondite y confrontaria con las realidades.

Desde el siglo pasado se conocía en el mundo el carácter del movimiento libertario de España. Se sabía que había allí una corriente fuerte de los bakuninistas. Los gobiernos fueron informados por sus representantes diplomáticos sobre todo lo importante en lo político-social de España. Nadie era tan cándido para creer que la Confederación Nacional del Trabajo y la Federación Anarquista Ibérica renunciaran de repente a todos sus antiguos postulados.

Después del 19 de julio de 1936 los informes sobre España, en las cancillerías europeas y americanas, no eran menos amplios que antes, sino al contrario. Se sabía en las bolsas de Londres, París y Nueva York, etc., que habían sido expropiados los latifundios en la República. Los accionistas del exterior estaban perfectamente informados de que sus propiedades en España tenían la protección garantizada por la organizaciones obreras, la CNT y la UGT. El deán de Canterbury, « el obispo rojo », expresó ante nosotros con entusiasmo su simpatía hacia las colectividades agrícolas, visitadas por él en las cercanías de Barcelona. Admiró la comprensión de los anarquistas que salvaron biblias y otros libros religiosos de valor histórico y cultural, conservándolos en el Museo Municipal de Badalona. El gobierno republicano de Valencia tenía una lista completa de objetos de valor de la catedral de Cuenca, valores entregados por el grupo de la FAI de aquella localidad.

Era completamente inútil camuflar éstos y los demás hechos de la profunda transformación ocurrida en España después del 19 de julio de 1936.

No era extraño que los temerosos apaciguadores profesionales continuaran con sus esfuerzos tendentes a influenciar a la clase trabajadora española para impedir la realización de medidas revolucionarias; pero que hombres hasta entonces conocidos como revolucionarios auténticos se dejaran engañar aceptando el mismo papel de frenar el empuje revolucionario, eso era lamentable. Yo mismo me dirigí, en el verano de 1937, después de los sucesos de mayo, en un artículo titulado «Guerra y Revolución», publicado en « Solidaridad Obrera», de Barcelona, contra tan nefasta e indigna política.

Un breve examen de la mentalidad del pueblo trabajador de España en el momento de estallar el pronunciamiento franquista nos ayudará para llegar a una comprensión y criterio justo de las necesidades de publicidad de aquella situación.

Los obreros y campesinos se levantaron contra los facciosos para defender sus conquistas sociales y sus libertades. No quisieron sacrificar sus vidas para entronizar de nuevo el antiguo régimen que no podía protegerlos contra los abusos de la ex-

Los grandes de la revolución

(Viene de la página 4)

mueva, o tiro. Dejad en el suelo fusiles y cartucheras, ¡pronto!

Los así «interpelados» obedecen. El otro *Hombre* —manos en los bolsillos—, sonríe irónico y, mientras le guiña el ojo a su compañero, dice a los militares:

— Os podéis marchar donde queráis; sois libres.

Estos, tranquilizados, saludan y echan a andar Muntaner arriba.

∴

El hijo y el padre, asombrados por lo que acaban de presenciar, se acercan a los dos bravos:

— Permitís que os felicitemos, por vuestra hombría...

— ¡Alto ahí, amigos! Entre nosotros sobran cumplidos. A ti te conozco de tiempo; y este joven que te acompaña...

— Es mi hijo (1).

— Me alegro de conocerle. ¿Tenéis armas?

— Un revólver viejo para los dos.

— Coger un fusil de esos cada uno y vigiladme el Seminario y ese convento de la calle Granados, desde donde los fascistas tiran a dar. Arrimaos bien a la pared y mucho cuidado.

∴

Antes de irnos, nos enteran de que las dos pistolas de «marras» no tenían munición. ¡Ni una bala!

Como despedida, entre los cuatro, una enorme carcajada.

∴

Nunca supimos quiénes eran, ni a dónde fueron a parar aquellos dos HOMBRES.

∴

Una enigma que no se ha descifrado todavía: ¿Son estos tipos, de tan alta envergadura, los artesanos de la Revolución, o es ésta la que los pare?

De todos modos, una cosa es cierta: Sin ellos las Revoluciones no tendrían la salsa que las engrandece. Y la victoria merecida, fuera más difícil de lo que muchos «revolucionarios» suponen.

∴

Vuelta la tranquilidad a nuestro barrio, después de ocho días de incesantes tiroteos, me «requisa» la organización.

El maestro Ponzán (2) y dos compañeros más, huídos de Huesca, se me llevan «pa» Aragón.

Sería largo de explicar lo mucho y bueno que vimos por aquellas tierras.

Entre ochenta pueblos visitados, setenta están enteramente colectivizados. ¿Te acuerdas, Alberola, de nuestra visita a Fraga?

Y qué maños aquellos del alto Aragón. Los más puros, sin duda, de toda la región.

¡Y qué escenas que nos hacen!

Dos de éstas para terminar nuestros relatos— merecen ser descritas —como las anteriores— en honor de sus *Ilustres protagonistas*, cuya conducta nos deja turulatos.

∴

A pocos kilómetros de Graus, la carretra —desierta— la encontramos obstruída por un árbol caído que la atraviesa.

— ¡Para! Esto es un control.

El auto se detiene y «claxona» repetidamente hasta que, por fin —abrochándose la bragueta— aparece un *Hombre*. ¿Sus años? Lo menos sesenta. ¡Vaya tío!

Con los puños ya apretados y en alto, se planta ante nosotros y nos grita:

— ¡Alto ahí! Bajad todos del coche. ¿Sois fascistas o republicanos? Papeles, me cago en San...

— Aquí los tienes.

El *Hombre* los va repasando con mucho detenimiento, mientras que los «forasteros» sonreímos, contemplándole, llenos de emoción profunda.

El «papel» que más le choca y que más remira es mi credencial.

∴

— ¡Bueno, compañeros! Yo no sé leer, pero comprendo que estáis en regla, porque conozco ese cuño; el mismico que hay en mi carnet de la C. N. T. ¡Mirálo» bien! ¡Ah!, ya veo que en el coche lleváis la bandera de la F. A. I. ¿Por qué no la ponéis más grande, «pa» que se vea mejor?

Ahora ya podéis pasar tranquilos. Ayudadme a quitar este estorbo (el árbol) porque solo no puedo. ¡Ya está!

∴

Oye, compañero, y para guardar este puesto tú solo, ¿no tienes más armas que los puños? ¡Pues estás apañao! Supón que nosotros —que somos ocho y bien armados— fuésemos enemigos, ¿cómo te las arreglarías?

— ¿Qué cómo? Pues matándoos a todos, y no serías los primeros. No creáis que estoy tan solo; aquí somos cuatro, pero esta mañana, los otros tres, con las dos carabinas que tenemos, han ido a coger ese pueblo de ahí «riba», que no es muy católico.

— ¿Te gustaría tener un fusil de guerra?

— ¡Rediez!, ¿un fusil dices? Si me lo dáis, hago estragos.

— ¡Dáselo, José!

∴

El *Hombre* aquel recibe, jubiloso, el arma y, abrazado a ella, como el más preciado de los tesoros, empieza a chemecar como una criatura atragantada por el hipo. Y para demostrarnos su agradecimiento, se revuelva por el suelo, cual los «machos» de raza cuando están contentos. Todo para que no veamos que va a llorar.

¿Verdad que parece infantil todo esto?

Los «espectadores» de aquella escena, reímos y lloramos al mismo tiempo. Y es que, las Revoluciones, ¡tienan cada cosa!...

∴

Presentemos, como fin de este trabajo, a otro *Grande* de la Revolución y, como el anterior, también sesentón. Los demás miembros del Comité que éste preside —cuatro compañeros— cuentan, entre los cuatro, no menos de doscientas primaveras. La juventud que no fue al frente está trabajando la tierra.

¡Pequeño pueblo campesino! La ejemplaridad revolucionaria de tus hijos no la olvidaremos nunca.

∴

Como en todas las poblaciones visitadas, la representación de la Cataluña obrera y libertaria es recibida con muestras sencillas de fraternal satisfacción.

∴

— Aquí —nos dice el presidente del Comité— todo va bien.

Nuestro sueños —tantos años sembrando ideas buenas— se han convertido en realidad. En este pueblo no hubo violencias, ni extorsiones contra nadie. ¡Cuánto hemos querido que en todas partes fuese igual! Por lo que nos concierne a los de este pueblo, estamos satisfechos de nuestra obra...

∴

Advertimos al lector que al Hombre que nos habla así le falta un brazo.

— Y «eso», cómo fue. ¿Acaso un accidente del trabajo?

— No. En un encuentro con la guardia civil recibí un balazo; luego me amputaron y, estos y yo, fuimos a la cárcel.

— ¿Conocéis a los que tiraron?

— Sólo uno tiró; todos son compañeros.

— ¿Qué dices?

— Lo que oyes; yo, en su lugar, también hubiera tirado. Ellos no querían llegar a mayores por respeto y cariño a nuestras personas, y por saber que nuestras únicas armas han sido siempre las de la razón. Estas son las que empleamos en toda ocasión...

— Pero el civil acabó por tirar, ¿no fue así?

— ¡No! Nos querían detener —sin motivo— por orden superior. Entonces nosotros nos rebelamos contra semejante injusticia, y echando a correr, para tomar el monte, los tuvimos que emprender a pedradas.

— Una piedra no es una razón...

— Estábamos en estado de legítima defensa. El caso es que a uno de ellos, al caer herido —¡el más bueno!—, se le disparó el fusil y la bala me dió aquí. Esta es la historia.

— ¿Y no os habéis vengado?

— No. La venganza es lo contrario de la justicia. Además, esos guardias el 19 de Julio —en vez de concentrarse con los fascistas en Tamarite, según orden recibida— vinieron a este pueblo, poniéndose a la disposición de la C. N. T.

— ¡Muy bien! ¿Y qué hacen ahora?

— Los dos más jóvenes (3) están en el frente y los otros dos trabajan en la colectividad. ¡Si supierais lo buenos que son!

— ¡Vosotros sí que sois unos santos!

∴

El «Manco» —¡qué *Hombre*!— se emociona (a los demás presentes nos ocurre lo mismo) y tanto, que los otros *Hombres* del Comité, «que no son mancos», le interrumpen:

— Bueno, maño. ¡Basta!

— De acuerdo. ¡Ya he «acabao»!

∴

Conclusión: Que le lector juzgue —mientras hace su propia autocrítica— a estos *Grandes* de la Revolución. ¡Nada más!

M. BUENOASA

Julio, 1962.

(1) *Muerto en Alcañiz en julio del 37.*

(2) *Asesinado por los nazis el 43.*

(3) *Fusilados en Huesca el 39.*

CRONICA EXPRES

La criada respondona

EL compatriota que ha solicitado partir con carácter definitivo a España, tiene consigo la respuesta : un NO categórico en un sobre abierto a modo de secreto a voces.

Eso está mal.

Eso es impolítico.

Eso merece devolverlo después de utilizarlo como servilleta.

El compañero hizo la guerra siendo militar graduado, y el papelucho en cuestión justifica la negativa en que se manchó las manos de sangre.

«La sartén le dijo al cazo...»

Si en una guerra el militar con mando no ordenara hacer fuego y verter sangre, la guerra sería una partida de ajedrez.

Hubieran dicho en sobre cerrado : « No se le da entrada en España », y la cosa tendría otro carácter.

Leí en Orán una repulsa franquista que decía : « No merece usted poner los pies en España ». Respuesta al canto : « Será por no tener patas como vosotros ».

Se ha dicho muchas veces, y una más se dice, que hasta que no venga el cólera y se lleve por delante cuanto hay de fascismo es imposible ir a España.

El compatriota, enfermo de cirugía, ha sido operado dos veces de estómago y por no encontrarse bien pensó marchar a España. Razones sentimentales aparte, a ningún enfermo le hacen más que aquí en España, salvo el no tener a su lado la familia para cuidarle. Este alivio moral está sujeto a varias contingencias : los enfermeros del hospital de Orán y ahora las enfermeras del Beau Séjour se portan conmigo mejor que mi hermano millonario, del que ¡todavía! no he recibido ni una mala carta.

Marchar a morir a España por falta de curación, sólo es cambiar de cementerio. El enfermo que pierde la moral, si tiene que dejar algo por ser refugiado de primera, ya puede llamar al notario y hacer testamento.

Es parejo el deseo general de las personas : todos morimos de no querer morirnos.

Hay que reunir ciertas cualidades para encariñarse con una enfermedad grave y amarla, del mismo modo que hace falta una fuerza toral de convicción para comparecer ante el pelotón de ejecución incólume...

...Si el compatriota hubiera seguido mi consejo, ciertamente no le habría salido la criada respondona.

PUYOL

B.D.I.C

del 19 de Julio

por Agustín SOUCHY

plotación y opresión. Socialistas como anarquistas aspiraban a un estado de cosas más justo y más libre. Esperaban instalar la República federal, una economía nacional moderna sobre la base de colectividades, socializaciones, nacionalizaciones y, particularmente, instituciones sociales basadas en la justicia y en la libertad. De estas intenciones del proletariado español nadie estuvo en dudas, ni en España ni fuera. El mundo capitalista estaba perfectamente informado sobre la actuación revolucionaria del pueblo español, desde el 19 de julio de 1936.

La guerra contra el fascismo siguió en pie. Había un cambio político en la República. El gobierno puramente parlamentario, tradición en los regímenes de democracia burguesa, era sobrepasado por la formación de un gobierno de nuevo tipo con sectores no parlamentarios. Se efectuó una transformación social en proporciones nacionales, y el lema de los milicianos de los primeros meses, así como de los soldados del Ejército Popular después, era : « Guerra al fascismo y revolución social ».

∴

Existían diferentes opiniones sobre el carácter de esta revolución. Un periodista extranjero de formación marxista que visitó España durante el primer tiempo de la lucha no pudo admitir que campesinos y obreros sin « educación marxista », pudieran realizar transformaciones sociales y, ante todo, económicas. Su estupefacción fue completa al darse cuenta de la socialización de la industria textil en Barcelona. Sin conocer las teorías de Carlos Marx, aquellos obreros, inspirados por ideas libertarias, efectuaron la expropiación, dirigieron las fábricas, hicieron cálculos de precios, fijaron sus propios salarios, apartaron las reservas necesarias, hicieron gestiones en el exterior para obtener materias primas, establecieron contacto con organizaciones de consumo, organizaron el trabajo sin trabas y conflictos tan perniciosos bajo el régimen capitalista y arreglaron de una manera satisfactoria los asuntos sociales. El ejemplo fue pronto seguido por los trabajadores de otras industrias, y en un corto lapso de tiempo, el régimen económico de la sociedad había cambiado por completo. El aparato industrial funcionaba, y marchaba bien, sin accionistas ni parásitos propietarios.

La explicación era simple. Sin haber sido trastornados en su mente por las teorías seudocientíficas del marxismo, aquellos obreros guardaban intacto su sentido común, sabiendo así solucionar prácticamente los problemas planteados por las situaciones más críticas. Teorías elaboradas de antemano por unos doctrinarios (con pretendido valor) para todos los tiempos, conducen a caminos falsos. Todos los hombres de acción saben que la práctica y la intuición espontánea ayudan más a obtener resultados que minuciosas teorías demasiado sutiles. Ninguna revolución se desarrolla según el catecismo. Además, el marxismo es un doctrina económica, como hay muchas otras doctrinas, pero no es ur concepto revolucionario.

∴

La más saliente equivocación de marxismo es la tesis de que la revolución social vendrá primero en los países industriales, como resultado del desarrollo de las propias industrias. El primer país donde esta tesis fracasó fue en Rusia. Y eso a pesar de que los líderes más afortunados de la revolución rusa pretendieron ser marxistas. Los socialdemócratas alemanes, encabezados por Carlos Kautzky, conocedores profundos de la doctrina marxista, hicieron hincapié en el carácter no marxista del « socialismo asiático », como llamaron la obra de los bolcheviques rusos. Pero aquellos discípulos auténticos del maestro, los socialdemócratas alemanes, tampoco permanecieron fieles a la doctrina marxista. Habiendo llegado a un estado altamente industrializado, Alemania era el país prototipo en que una revolución social, según las teorías marxistas, debía estallar con más apremiante necesidad. No obstante no hubo revolución social en el país que fue la cuna del marxismo. Los socialdemócratas desafiaron a su maestro. Frenaron la revolución madura en todos los aspectos. Según la misma especulación abstracta, el movimiento libertario en España estaba mal inspirado, queriendo realizar un ideal social para cuya práctica todavía no había llegado el momento histórico preconizado por Marx y sus acólitos. Es probablemente por esc que los comunistas españoles se opusieron a las colectivizaciones, considerando que la libre cooperación de los productores estaba en contradicción con las doctrinas del marxismo estatal.

Pero la evolución humana no se deja forzar en la cama de Procustos de los doctrinarios. El pueblo español obedeció a su propio genio. Se dejó inspirar por sus tradiciones, independientes de teorías abstractas. Las teorías que pretenden laborar una línea de conducta universal están condenadas a muerte desde antes de su nacimiento. Cada época, cada país y cada colectividad tienen su propia carácter. En cada generación cambia la fuerza motriz que determina la manera de actuación de los hombres. Lo que ayer era verdad, puede transformarse mañana en error. Dogmáticos, ciegamente perdidos en sus artículos de fe, se convierten en factores estériles para la elevación del hombre. He aquí la enseñanza de los acontecimientos revolucionarios del siglo actual.

∴

La transformación política y económica que se efectuó en España durante la guerra civil, tenía todas las características de una revolución social. La sublevación militar era una circunstancia oportuna para aquella obra de transformación ; no era su causa. El pueblo trabajador aprovechó esta ocasión para realizar ideales retenidos en su corazón y en su mente desde varias generaciones. La proclamación de la República, en 1931, era un paso transitorio. Los poderes de dominio tradicional no estaban completamente exterminados ; las fuerzas revolucionarias no estaban definitivamente instaladas. Surgió una tregua entre ambos bandos, y el golpe de Franco intentó terminar el equilibrio con el triunfo pasajero de la reacción.

Pero era una victoria de Pirro. Los anhelos que desde más de un siglo animaban a los campesinos y obreros españoles, no pueden ser sofocados por un golpe de Estado ejecutado con la ayuda de un militarismo efímero y exterior. Ya se acerca el fin de la dictadura de Franco y de la Falange. La República, de nuevo resurgida, continuará inevitablemente su obra en el punto crucial donde fue interrumpida en 1939. La revolución española, llegada a una altura máxima en el verano de 1936, se abrirá camino de nuevo y continuará en su marcha ascendente.

Muela de Arés y Sierra de las Cabrollas

(Ver el número anterior.)

En el infausto plano de sucesos, ocurrió la muerte alevosa de un aguerrido miliciano que realizaba unas gestiones. Para asistir al entierro, llegó a Valencia una centuria. Cuando el nutrido cortejo pasaba por la plaza Roja o de Tetuán, frente a Capitanía, desde lo alto de donde se hallaba instalado el partido de los « chinos », se hicieron disparos de ametralladora. Con este acto imperdonable, los comunistas, una vez más, pusieron de manifiesto su misión anticonfederal y contrarrevolucionaria. Unos vibrantes periódicos, « Línea de Fuego », portavoz de la Columna de Hierro, y « Victoria », paladín obra de entusiastas pertenecientes, en las milicias del Sindicato de las Artes Gráficas de Valencia. Las fogosas Columnas de Hierro y de Torres-Benedicto se distinguieron con verdaderos relieves en el parapeto de la muerte, Puerto Escandón y en todas las posiciones y fuchas del frente de Teruel. Por las consecuencias del caso de la llamada militarización (decreto del 10 de octubre de 1936), en regla con ciertas desconsideraciones a las unidades del voluntariado, reuniones tuvieron lugar en el Teatro de la Princesa. La 83 B. M., con Pellicer y otros elementos de notable energía, peleó con denuedo y, más tarde, todas las fracciones de la 70 División contuvieron a formaciones adversas superiores, en alejados terrenos, entre Cabeza de Buey y las minas de Almadén.

Entre las uniones de trabajos de apoyo ,el Batallón de Obras y Fortificaciones núm. 20, realizó arreglos recursos, pistas, enlaces, fortines y casamatas por el Rincón de Ademuz. Este núcleo de sufridos zapadores tuvo sus primerias en un grupo de picapedreros, albañiles, encofradores, etc., que hizo abrigos y emplazamientos por Lécera, Letux, Fuendetodos, Monforte ,Piedrahíta y otros puntos de la Segunda Columna ó 25 División. Ese agrupamiento vino a ser citado por la « Revue Française d'Art Militaire du Génie ».

Sobre los criminales ataques de las alas negras, el bombardeo de Valencia del 26 de enero de 1937, produjo 143 muertos y unos 300 heridos.

La 25 División estuvo en el radio de Atalaya, Andilla y Javalambre. En Villar tuvo establecido el puesto y los principales servicios. Ella sufrió su traslado de los sectores de la parte de Hijar por haberse significado con referencia al Consejo de Aragón, que no había sido una cosa fácil ni dócil. Las vehementes unidades confederales no eran opuestas a que se les llevase a donde fuera preciso. Lo que no les placía era el juego intrigante de la política.

El movimiento del corte, como todos los empujes similares, es de un sentido peligroso. En condiciones, la reacción oportuna, atacando por los costados, hubiera impedido el propósito de asomarse al mar y puede que hubiera separado a la vanguardia de fuerzas, en situación de copo. De todas las maneras ,los ataques de flanco debieron, desde luego, haberse multiplicado. Entre otros, el 25 de mayo de 1938 padeció Alicante una agresión aérea que produjo una centena de muertos y numerosos heridos. Desgraciadamente, las operaciones del 25 de julio, empezadas con el cruce del Ebro, resultaron tardías. La cuña o faja se había ensanchado. No obstante, evitaron, de momento, el caer sobre Valencia. Si no fue tan penosa la primera fase consistente en el paso del río, las consecuencias duras sobrevinieron, siendo la acción de los aviones de los países fascistas lo más grave de todo lo acontecido. En singular, los nuevos contingentes de las tropas leales lucharon con viveza y ardimento, en tanto que las partes veteranas hicieron pruebas de ansia y de ímpetu en el curso de los combates. Empero, el cese que tuvo la lucha, al restar el corte, vino a pesar en lo sensible, particularmente, para el centro, el sur y la región levantina. El 27 de marzo de 1939, un barco salió de la ciudad edetana, el « Lexandrieux », con 365 personas, el cual, pese al acecho, pudo desembarcar en la costa norte del continente africano. En el funesto 29 de marzo, por el mediodía llegaron a Valencia las avanzadas fatalistas, integradas, mayormente, por destacamentos marroquíes. El grueso de las fuerzas cubrían por Alboraya, Foyos y otras localidades. A partir del día siguiente, fueron entrando en la ciudad las restantes unidades de las columnas de aquella ofensiva grave. El éxodo tendió hacia Alicante. Al paso, venía a seguir el estado especial que toman los lugares al acercarse el enemigo. En Gandía una unidad de la 25 División tuvo que repeler a la « quinta columna ». La ciudad de Alicante se llenó de tristeza. En el puerto se congregó una multitud, con una pobre esperanza. Había corrido la especie de que, con probabilidad, serían debidamente embarcadas las personas deseosas de salir. Se crearon comisiones. Fueron visitados los cónsules. Se hicieron listas. En las inmediaciones aparecieron gentes odiosas que trataban de hacerse con los individuos que, en la necesidad, tendían a la búsqueda de pan y de otros artículos de consumo. Mas, en las familias, la pena aumentaba por la situación de los niños. Y en medio de tales amarguras, llegó la « Litorio », del general Gambara, que montó sus puestos en torno de aquel recinto del dolor. Oficiales de la legión italiana comenzaron a entrar por el espacio ocupado, aconsejando que se entregasen, ya que, en fin de cuentas, no había otro remedio. Acto seguido, llegó la intimidación seca. Máximo Franco ,de la célebre « Roja y Negra », como otros, de temple numantino, puso un término a su vida antes que entregarse a los sitiadores. Siguió el silencio y el pesaroso desfile. De los primeros, las mujeres y los infantes fueron encaminados a un reformatorio. Todavía se hacían gestiones. Pero todo fue en vano Con la consiguiente vigilancia, la triste columna fue llevada a un campo de almendros. Mas, aún lograron escapar algunos. Y en tanto una parte fue dirigida a la plaza de toros, otros, en tren y con guardia de infantería, fueron conducidos al campo de Albatera. Después, en esos y en otros puntos de infortunio, las pataditas, los insultos, la provocación, los culatazos, las torturas, los castigos y los fusilamientos en presencia de los detenidos, las visitas y los señalamientos de las comisiones vengativas, las desapariciones, los martirios y los piquetes de ejecución.

Se considera que unas 7.000 personas de la región han sido fusiladas por los facciosos. Entre ellas, los hermanos Pellicer ; Zacarías ; el ilustre doctor Juan Peset, catedrático de Medicina ; el viejecito Montaña ; los hermanos Tamarit e hijos ; Pérez Feliu, teniente alcalde y elemento conocido en Barcelona, de la Agrupación « Faros » ; Vicente Muñoz ; Piqueras y Orero, de Productos Químicos ; Ferri Orquín, de Artes Blancas ; Ramón Colonier ; V. Cabo, del Transporte ; Lluesmas, Martí y otros, de la Madera ; Francisco Monzó, de Oficios Varios ; Oñate, Salvador y Manrique, de la Metalurgia ; Miguel Hernández, F. Cantó y Leonardo Aparicio, de Villar ; Clavellono, de Rafael ; Enrique Seguí, secretario comarcal, su mujer y cuatro hermanos, pese a haberse declarado, Enrique Seguí, el solo responsable de cuanto se imputaba haber ocurrido en Foyos y en todos los pueblos de la comarca...

El 24 de julio de 1941, fue fusilado en Valencia Juan Peiró, recia figura de rectitud y de valía. Las grandes desgracias continúan en el antro infernal de San Miguel de los Reyes y en tantos y tantos negros puntos de España. La memoria y la impresión de todo ello, anidada, debe servir de acicate virtual del apoyo, de la actitud intensa y de la íntima esperanza.

MIGUEL JIMENEZ

LOS HEROES DE LA RESISTENCIA

En la Europa ocupada por el nazismo alemán surgió una nueva clase ciudadana, la que luego se ha encargado del gobierno de los pueblos, y se ha hecho respetar por todos los combatientes en los frentes de batalla : nos referimos a la resistencia clandestina, que constituyó una de las páginas más gloriosas del heroísmo patriótico y moral de los tiempos modernos. El poder ocupante recurrió a toda clase de medios, a la tortura refinada y científica, al fusilamiento, a los horrores de los campos de concentración, a las cámaras de gases, a represalias brutales contra los familiares del héroe callado. Nada de ello dió a los alemanes el resultado apetecido. El nazismo se hundió para dar lugar al triunfo de la resistencia en toda Europa.

Con frecuencia nos llegan noticias e informaciones verídicas acerca de este mismo método de lucha contra el franquismo en España. No nos gusta hacernos eco públicamente de esta actitud heroica por no ser indiscretos, y porque tememos estorbar los planes de muchos de estos caballeros de la justicia perseguida. Con mayor razón hemos siempre de silenciar nombres y lugares, pues la resistencia a un régimen totalitario es, por su propia naturaleza, oculta, callada, subterránea. Los que vivimos en países libres no podemos menos de descubrirnos con respeto y admiración ante esos soldados desconocidos que trabajan sin ser vistos y para no ser vistos, en el anonimato más absoluto, sin recibir el galardón y el premio de la gratitud y del aplauso, expuestos cada momento a pagar con su libertad, y tal vez con su vida, afanes, sus inquietudes y sus sacrificios por un ideal profundamente sentido y vivido.

Más de uno de estos héroes de la resistencia ha tenido la delicadeza de visitarnos en nuestro forzado exilio, y sus entrevistas nos han causado siempre una impresión honda y cautivadora. Estos caballeros del ideal son los últimos en reconocer mérito a su propia obra. Viven, por lo regular, fuera de la ley, sin documentos o con papeles falsos, sin seguridad personal ni de día ni de noche. Saben guardar el secreto, son leales hasta la muerte, obedecen ciegamente a su jefe, trabajan en el aislamiento, viven horas de angustia mortal. Hace poco tenía yo el alto honor de sentarme a la mesa con uno de estos sencillos y bravos soldados de la resistencia. Soldado sin armas, sin odios en su corazón, sabe de cárceles y de noches con el anuncio de su ejecución en la madrugada siguiente. Nos conocíamos antes de la guerra civil española, y ahora lo he encontrado completamente cambiado en su psicología y expresión. Nada le inmuta, en su cara jamás asoma la menor emoción ; los largos años de lucha clandestina le han habituado a aparecer siempre el mismo, con una expresión casi inexpresiva ; es que ha tenido que burlar muchas vigilancias, atravesar fronteras, alternar con enemigos políticos, sin jamás ser notado ni levantar la menor sospecha.

— ¿Cuál ha sido para usted —le pregunto yo— el mayor sufrimiento durante su lucha de resistente? Y sin vacilar, me dijo :

— El tener familiares : una madre anciana, una mujer heroica y dos hijitas que no pasan de los diez años. La sola idea de que mis actividades pueden hacer infelices a estos seres queridos me ha atormentado constantemente. Sufrir uno solo, sin más consecuencias, casi no merece el nombre de sufrimiento. Hacer desgraciados a los que uno más ama, y sin que ellos sepan nada ni tengan la menor responsabilidad en lo que yo hago, sería para el héroe de la resistencia el sacrificio más vivo y más duro.

Y no nos referimos exclusivamente a la resistencia armada. He de decir, con toda sinceridad, que nada sé de esta clase de resistencia. Sin duda la hay, pero es menester que rindamos nuestro homenaje a estos miles de ciudadanos modestos, a esas mujeres de alma recia, que nunca pensaron en hacer daño a nadie, que no abrigan afanes de venganza, pero que colaboran en trabajos peligrosísimos, y animan y sostienen a los que alguna vez vacilan en su ardua y diaria tarea.

Ee noble ideal del luchador de la resistencia es liberar a su patria de una opresión que se impone por su fuerza, que ofende los derechos de la ciudadanía, y causa constantemente sufrimientos indecibles a una parte muy notable de la población. No combaten por un medro personal, es el afán del bien de la comunidad patria el que los inspira y estimula.

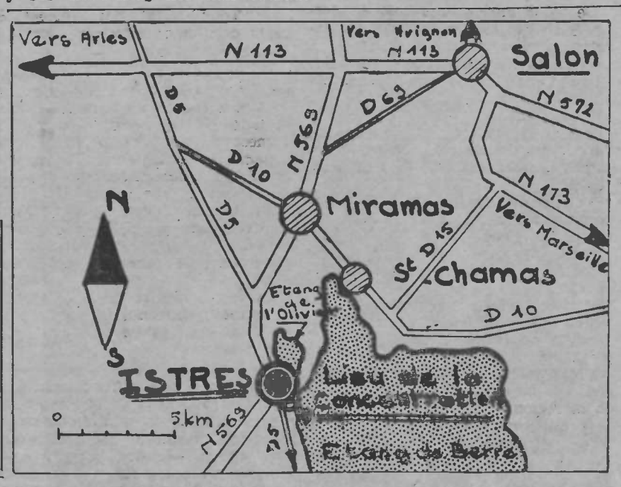
Bien sabemos que estas ideas molestarán a más de uno, y que no faltarán quienes digan que hasta son subversivas y anti-cristianas. A los que así hablen, preguntadles cómo viven, si ocupan puestos de honor o de privilegio en el franquismo, si son gentes que comen bien, duermen tranquilos, reciben honores y están seguros de que con el franquismo podrían mirar sin ansiedades su porvenir. Tales personas tienen poca autoridad moral actualmente en España.

Y no es que nosotros hagamos depender la autoridad del modo de vida que lleve la persona que ejercer el poder, no ; nos referimos más bien al criterio que tales personas vienen aplicando estos años a muchos acontecimientos, el cual nos hace sospechar, más de una vez, que los honores y privilegios, otorgados por el dictador, actúan muy efocazmente hasta en el secreto de muchas inteligencias, por no decir hasta de ciertas conciencias. Muchas más autoridad moral poseen para nosotros las víctimas reales de una injusticia pública, al condenar al responsable de tales abusos, que el gran personaje que sabe escribir documentos para pretender justificar, o explicar al menos, ciertas posturas repudiadas por la opinión pública del país.

Mientras, en un país sometido a un régimen de fuerza, se mantenga la llama de la resistencia, se conserva la esperanza plena de un futuro de libertad y de dignidad humana. El día en que la ciudadanía ,agotada, cansada y desilusionada, comience a resignarse a su triste situación, a aceptar como mal menor al opresor de su país, se habrá escrito la página más gloriosa del tirano. Aunque éste obtenga una victoria de armas, poco ha logrado mientras su pueblo le rechaza y repudia en el secreto de su corazón. Ese es el gran campo de la resistencia eficaz ; el crear un ambiente de oposición al poder arbitrario del gran amo, el condenar los actos injustos de quienes abusan de su posición privilegiada.

Nosotros nos sentimos muy honrados en colaborar modestamente a esta tarea de defender la justicia oprimida. Pero nos consideramos soldados de última categoría, cuando nos encontramos cara a cara con esos héroes callados que frecuentemente nos suelen visitar en tierras libres del extranjero. A ellos, y a todos los soldados desconocidos de esta lucha sorda, enviamos desde París, nuestro sentido homenaje de admiración y gratitud.

Dtor. OLASO

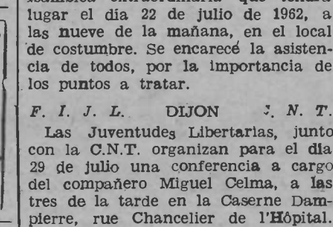


JIRA INTERNACIONAL DE JUVENTUDES LIBERTARIAS
A ISTRES (B. du Rh.) (MES DE AGOSTO)

Apearse en Miramas, donde hay salidas para Istres a las 7'32, 8'17, 12'52 y 18'22 ; o en Marsella, con salidas para Istres a las 6'06, 10'30, 17 y 19'30.

Facilidad para interesantes excursiones (Pont du Gard, Nimes, Avignon, Tarascon, La Fontaine de Vaucluse, Marseille, Arles, Baux de Provence, Les Cèdres, St-Remy, Côte d'Azur, el mar...).

Juegos organizados y espontáneos, conferencias a cargo de conocidos compañeros, charlas intervenidas, teatro, textos y música en magnetofón y tocadiscos y otras diversiones propias de la juventud. Economato en el mismo campamento. La impedimenta para pernoctar y hacerse la cocina deben procurársela o deben traérsela consigo los concurrentes a la Jira.



EN POITIERS

En conmemoración del 19 de julio, tendrá lugar un gran mitin de Alianza Sindical el domingo día 22 del corriente, a las nueve de la mañana en la « Maison du Peuple », patrocinado por Force Ouvrière, y con la participación de varias tendencias francesas y la de los compañeros

Antonio GARCIA DUARTE
por la U.G.T.
José PEIRATS
por la C.N.T.

∴

Por la tarde y en el mismo lugar, Festival Artístico con la participación del Grupo Artístico de esta localidad, que pondrá en escena « LA REAL GANA » con la participación de artistas « amateurs » en cantos y bailes regionales.

Seguidamente, Gran Baile.

Españoles de Poitiers, antifascistas del departamento y localidades limítrofes, no faltéis a estos dos actos.

« EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS »

Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.

160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.

Precio : 3,80 NF.

Pedidos a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). CCP 13506 56, Paris.

S.I.A.

El 22 de julio en Toulouse

Celebrará un Gran Festival de Variedades en el Palais des Sports, place Dupuy, a las tres de la tarde. En el mismo participarán los siguientes artistas :

Juan MONTIEL que, con más humor que nunca presentará a LES ALCARSONS, cuarteto vocal de renombre internacional.

La NIÑA DE LA CAROLINA (11 años) con sus canciones populares.

Juan RAMBLA, mago del acordeón.

José RIOS, canto mexicano.

Mary CARDO, canciones modernas.

Juanito MORENO y Diana JOSEP, baile popular.

Cuadro de jota con rondalla de guitarras y bandurrias. Bailadores : ZAPATA y X. Cantador : Emilio ALCALA.

Grupo LOS MARTINEZ, guitarras y canto español. Baile clásico de Mme Sabatier-Dianka.

Quedan invitados cordialmente los adherentes, simpatizantes y antifascistas en general.

COMUNICADOS

FEDERACION NACIONAL DE LA INDUSTRIA FERROVIARIA — COMISION DE RELACIONES
24, RUE STE-MARTHE, Paris (10e)

Pleno anual que se celebrará en Toulouse el 22 de julio de 1962

ORDEN DEL DIA

1º, nombramiento de mesa de discusión ; 2º, lectura del acta del Pleno anterior ; 3º, informe de la C. N. R. ; 4º, informe de las delegaciones ; 5º, dimisión de la C. N. R. ; 6º lugar de residencia de la nueva Comisión ; 7º, nombramiento de la Comisión ; 8º, ¿debe reconsiderarse la estructura de la Comisión? ; 9º, ¿cuáles han de ser las responsabilidades que los compañeros deben imponerse con relación a la ayuda moral y material con la C. N. R.? ; 10º, ¿debe fijarse fecha de salida del « Boletín » ? : ¿mensual, trimestral o semestral ? ; 11º, forma de llevar a cabo los acuerdos del Pleno próximo pasado, no llevados a ejecución : 12º, asuntos generales.

COMISION DE RELACIONES DE GRAN BRETAÑA

Esta Comisión pone en conocimiento de los compañeros del Núcleo de Inglaterra así como de la Organización en general que toda correspondencia, giros, etc., relacionados con la sección Cultura y Propaganda de esta Comisión, deben ser dirigidos a : J. M. Ruiz, 58, Hackford Road, London, S. W. 9.

F. L. DE SAINT DENIS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que celebrará el domingo 22 de julio en el local de la CNT, rue Saint Denos, 79, a las nueve y media de la mañana. Se participa a los compañeros que no conozcan el local, que el Metro más próximo al mismo, es la estación de Châtelet.

Se ruega a los compañeros acudan a la hora indicada.

F. L. DE TOURS

Pone en conocimiento de sus militantes y afiliados en general, que nuestra localidad celebrará asamblea general los domingos 22 y 29 de julio de 1962, a las nueve horas, en el local de costumbre, para discutir el nutrido e interesante Orden del Día de nuestro Pleno Intercontinental de Núcleos.

Ante el interés que representan estas dos asambleas, esperamos la asistencia unánime de todos los componentes de nuestra localidad.

F. L. DE EVREUX

Invita a todos los compañeros a la asamblea extraordinaria que tendrá lugar el día 22 de julio de 1962, a las nueve de la mañana, en el local de costumbre. Se encarecé la asistencia de todos, por la importancia de los puntos a tratar.

F. I. J. L. DIJON *J. N. T.*

Las Juventudes Libertarias, junto con la C.N.T. organizan para el día 29 de julio una conferencia a cargo del compañero Miguel Celma, a las tres de la tarde en la Caserne Dampierre, rue Chancelier de l'Hôpital. Tema de la charla : « Derechos y deberes de los emigrados españoles».

NOTA DE REDACCION

Con motivo de la celebración del XXVI aniversario de la revolución española en estas columnas, dejamos para el número próximo la publicación de varios comunicados aliancistas, alguna «necro» y varias notas desprovistas de urgencia.

Sepan disculparnos los compañeros y organismos afectados.

RESULTADO

Se advierte a los compañeros que han contribuido a la tómbola de solidaridad obrera de este año, que los números que han resultado favorecidos son :

Primer premio : 18.443.
Segundo : 12.135.
Tercero : 28.401.
Cuarto : 16.406.
Quinto : 22.644.
Sexto : 21.086.
Séptimo : 13.204.
Octavo : 13.050.
Noveno : 28.301.
Décimo : 20.803.

F. L. DE DRANCY

Continuación de la asamblea el domingo 22 de julio. En el Orden del Día, el Pleno.

F. L. DE THIAIS

Reunión general el 22 de julio, continuación de la anterior.

F. L. DE PARIS

Asamblea general el día 22 de julio para continuar la discusión del Orden de Día del Pleno Intercontinental.

REG. ANDALUCIA Y EXTREMADURA (PARIS)

Celebrará reunión el sábado 21 de julio, a las nueve de la noche, en el domicilio de la Local. Se ruega la asistencia por la importancia del Orden del Día.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE JULIO
Lista II

Suma anterior, NF.	762,58
Canadá: Rebordosa	24,25
Roanne: Alfredo López	30,00
Gap: Federación Local	30,00
St-Henri: Giro de G. Tejedor.	100,00
Marsella: Lafuente, 14 ; Torres, 3,50	17,50
F. L. Brignoles (Var)	15,00
Peyroles: Leonor, 10 ; Claudine, 10	20,00
F. L. de Caen	65,00
F. L. de Dreux	100,00
Dreux: Hernández, 10 ; Meléndez, 5	15,00
Montauban: J. Coronel	5,00
Cahors: B. Torner	5,00
Paris: B. Martín, 5 ; F. Gual, 10 ; Casellas, 5 ; S. Quiñones, 5 ; Familia Marín, de Huilles, 16 ; Gracia, 5 ; Una libertaria, 30 ; Vives, 5 ; Montero, 10 ; Manent, 5 ; J. Mateo, 5 ; Cuevas, 30 ; Montané, 5 ; J. D. Sánchez, 10 ; M. Ocaña, 5 ; A. Huerta, 6 ; Jaén, 4 ; M. L., 5 ; V. Ceña, 10 ; J. Hiraldo, 10 ; A. Hidalgo, 2 ; R. Llop, 10. *Total*	198,00
Suma total ingresos	1.387,33

Salidas : 22 beneficiarios a 60 NF. mes de junio, 1.320,00 NF., más 13,60 de los envíos, 1.333,60 ; quedando para el ejercicio próximo, 53,73 NF.

RELACION DE BENEFICIARIOS

R. A. Mallemort (B. du Rhône) ; M. C., Troyes (Aube) ; M. C., Troyes (Aube) ; J. C., Orán ; P. C., Toulouse ; J. L., Chartres ; J. M., Narbonne ; J. R., Olette (P. O.) ; M. R., Marseille ; A. P., Paris ; S. A., Méjico ; F. S., Firminy ; J. S., Creil (Oise) ; J. D., Osseja (P. O.) ; A. R., Aubagne ; S. B., Aspres-s-Buch ; M. F., Ganges (Hlt.) ; J. S., Plaine St. Denis ; R. O., Vaul en Velin ; A. G., Perpignan, R. M. y J. L. C., Bordeaux.

«QUINET»

«Quinet» como primer tomo. ¡Felipe Alaiz en presencia !
24, rue Sainte Marthe, Paris (X).
CCP 13507 56

TEATRO ALHAMBRA, PARIS

Gran velada de homenaje a los huelguistas españoles el 19 de julio, a las nueve de la noche. En el Programa, la pieza NO PASARAN, a cargo del Comité des Jeunes du Spectacle, y una audición de VARIEDADES con F. Claude, Jacqueline Danno, Jean Ferrat, A. Grassi, R. L. Lafforgue, Catherine Maisse, P. Perret, C. Sylvain y Sine.

CLERMONT-FERRAND

El sábado, día 28 de julio, a las 21 horas, se pondrá en escena, en la sala de fiestas de la Casa del Pueblo de esta villa, el drama social « Juan José », de Joaquín Dicenta.

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

PAGINAS SOBRE NUESTRA GUERRA

FINES DE LA DICTADURA

por Rodolfo ROCKER

EL papel que viene desempeñando, desde la iniciación del movimiento, el gobierno ruso, es clarísimo para todos los que no sufren de ceguera.

Pero hay otra circunstancia particularísima que hizo detestar la revolución española al gobierno ruso y a sus mercenarios extranjeros: el espíritu libertario que la inspiró e impulsó, al margen de los partidos políticos y de los círculos diplomáticos.

Ese espíritu es el fruto de un movimiento popular, que en largas y sangrientas jornadas de lucha había hecho de la libertad la meta de todos sus sacrificios, combatiendo decididamente cualquier indicio de dictadura.

El extraordinario valor moral del socialismo libertario en España, que tiene hoy su expresión en la C. N. T., en la F. A. I. y en las JJ. LL., es haber educado a los obreros y campesinos, desde los días de la Primera

Internacional y antes aún, en un espíritu que estima la libertad por encima de todo, habiendo hecho parte fundamental de su existencia la independencia espiritual de sus hombres.

Nunca el movimiento obrero libertario de España se ha perdido en el laberinto de la dialéctica económica, y nunca su empuje espiritual fue frenado por ninguna clase de fatalismo, como tantas veces ocurrió con los movimientos socialistas de otros países. Tampoco desperdició sus energías en la sedentaria rutina de los parlamentos burgueses. El socialismo no fue para el pueblo español una cátedra que debía serle dictada desde arriba, desde una nueva burocracia de Estado o de partido. Fue un movimiento orgánico y ascendente, que nacía en la entraña misma de la masa, en sus actividades sociales y económicas, y que encontraba su base en los organismos populares, donde se concentraban las fuerzas productoras y creadoras, sin limitar en forma alguna la libre iniciativa personal del hombre.

Fue éste el espíritu que alumbró las jornadas del 19 de julio, y que con una fuerza irresistible se extendió a toda la clase obrera, conquistándose también elementos que nunca habían tenido contacto con las luchas y con la obra de la C. N. T.

Y fue éste el espíritu que animó a los obreros, campesinos e intelectuales del país, en sus intentos de reconstruir sobre nuevas bases la organización social, dando a su actividad una característica creadora—que jamás se había visto en ningún país del mundo.

Pero la C. N. T. no utilizó su poderosísima fuerza —sobre todo en Cataluña— para suprimir las otras tendencias sociales e imponer su voluntad. Por el contrario, hizo todo cuanto le fue posible a fin de unificar los distintos elementos antifascistas en la lucha contra el enemigo común y por la creación de un nuevo orden social. No pensó en poner límites a la libertad de opinión, ni en prohibir a otros, valiéndose de su enorme superioridad, lo que ella misma reclamaba. Acogía toda crítica sería, manteniendo su absoluta fidelidad a los principios libertarios que siempre había sostenido.

Hace mucho más de un año que el pueblo español sostiene una lucha desesperada contra un criminal enemigo, estando además expuesto a las secretas y alevosas maniobras de las grandes potencias imperialistas de Europa. Sin embargo, el proletariado revolucionario español no quiso recurrir a la instauración de una dictadura, ni poner límites a la libertad de ideas y de sentimientos. Todos los que visitaron Barcelona después de las jornadas de julio, simpatizantes o no de la C. N. T., quedaron sorprendidos por la libertad en que se desenvolvía la vida pública y por ausencia absoluta de instituciones que limitan y controlan la emisión de opiniones y críticas.

Durante dos décadas, los partidarios del bolchevismo habían predicado a las masas que la dictadura era una necesidad vital para la defensa de los llamados intereses proletarios, contra los atentados de la contrarrevolución latente y para abrir el camino al socialismo. Pero esta propaganda, en lugar de facilitar la causa del socialismo, ha preparado el terreno al fascismo en Italia, en Austria, en Alemania, haciendo olvidar a millones de hombres que la dictadura nunca puede conducir a la emancipación social. En Rusia, la llamada dictadura del proletariado no ha llevado al pueblo al socialismo; ha llevado al poder a una nueva burocracia que descansa sobre las espaldas encorvadas del proletariado y del pueblo entero.

Si hoy en España los agentes del stalinismo amenazan ahogar todas las conquistas de los trabajadores y campesinos, y concentran todos sus esfuerzos para poner el poder en manos de un gobierno burgués-comunista, no lo hacen para favorecer los intereses del proletariado, sino para facilitar el avance de la contrarrevolución, en servicio de los imperialismos francés e inglés.

Lo que temen verdaderamente los gobernantes bolcheviques y sus adeptos es que el éxito del socialismo libertario en España abriría de una vez por todas los enceguecidos ojos del mundo, demostrando que la tan cacareada necesidad de una dictadura sólo ha sido una rotunda mentira, llevada en Rusia al ilimitado despotismo de Stalin, y que hoy, en España debe servir únicamente para sofocar el movimiento revolucionario de los obreros y campesinos.

(Trabajo escrito en 1937)

En este XXVI aniversario

ANTE el aniversario de la memorable fecha del 19 de julio, LE COMBAT SYNDICALISTE no puede faltar a la cita de la emoción y del recuerdo. En España, bajo el ruido de botas y cañones de la infamia victoriosa, están los que rememoran la gesta popular y a sus queridos muertos en silencio. En Francia y por doquiera que marque su paso nuestro paciente y trashumante exilio, el heroísmo del pueblo español será evocado en la intimidad unas veces, entre amigos otras, en cálida reunión de cinco mil almas cual acostumbra a ocurrir en la ciudad próximo fronteriza de Toulouse.

Ya es un dolor que a cada 19 de julio del destierro tengamos que añadir otro 19 de julio en la misma condición de desterrados. Un aniversario de orden personal, de nacimiento, puede celebrarse satisfactoriamente aun en el declive de la existencia. El 19 de julio no puede conmemorarse con alborozo ni siquiera con mediana alegría debido a que el pueblo español permanece aplastado bajo la herrada bota del sátrapa Francisco Franco. Otro 19 de julio observado en el extranjero, y en el más profundo de los sigilos en los medios protestatarios del Interior, descubre en nosotros carencia de tacto, de arte, de ánimos para el combate; o certifica la existencia de apoyos desvergonzados, pero sustanciales, que recibe del exterior el franquismo, más que conexión e inquebrantabilidad en éste. Cae el XXVI aniversario del magno 19 de Julio, y 26 pedradas que recibimos en la conciencia, pues en dos décadas de sobra cumplidas no hemos podido aprender la conspiración que conduce al éxito, la lección triunfal que nos reivindique.

Es, pues, en la espera de una mejor y definitiva ocurrencia, por supuesto liberadora, que este año conmemoraremos el famoso 19 de Julio con ánimo de no ocuparnos más del mismo en el extranjero, con deseo ferviente de que en igual fecha del año 1963 podamos celebrarlo calurosamente, libertariamente en tierra española.

No importa el híbrido panorama que las fuerzas antifranquistas del exterior ofrecemos; no importa que el franquismo haya neutralizado, quizás corrompido, la moral «vieja» de los españoles sin haber acertado siquiera a suplirla por la suya, si es que la tiene, andrajosa o nueva. No importa nada de lo que deprime y envejece, importando mucho, muchísimo, esta inconformidad de las multitudes de España, repugnadoras del régimen, esquivadoras del régimen, aunque visiblemente no adopten posición social o política alguna.

No tememos a la Iglesia por causa de su doble juego. Ha tardado mucho en practicarlo y aun por orden del Vaticano. Todos los crímenes de guerra y de represión imputables a Franco han sido santificados por la Iglesia.

No entusiasma la existencia de falangistas arrepentidos que no se arrepintieron a tiempo, en 1936, en 1939, ni siquiera en 1945, sino cuando fue tarde para evitar las salpicaduras de tanto crimen franquista y falangista consumado.

No tememos a la política pantanera y universitaria (en España ya hay universidad para zapateros remendones) de Franco, precisamente por el colapso industrial, agrícola y escolar que la puñalada trapera del 18 de julio de 1936 le produjo al país. Pese al ruido de las propagandas oficiales y de las protecciones de Dios, en la Península las sequías y las inundaciones causas más estragos que nunca, persistiendo el analfabetismo, acentuado como siempre. La gañanía de Andalucía, Extremadura, Galicia y Aragón prosigue desertando sus amados rincones empujada por la miseria, yendo a esconder sus andrajos y a consolar sus estómagos a Madrid, al Norte o al Nordeste de España o en tierras de América de las cuales difícilmente se vuelve. Y se marchan, pobres campesinos, con las letras del abecedario justo en la mollera, pero con título oficial de alfabetizados.

Mentira, pues, que Franco haya triunfado en la segunda parte de su gesta. Que él con sus moros, sus italianos, sus polacos, sus alemanes, sus rumanos y sus irlandeses consiguiera derrotarnos en el campo de batalla, no impide que en el campo de la experiencia no resulte completamente vencido. Ha conseguido amoralizar a las masas, no ilustrarlas; ha logrado un atraso físico de la economía española, no un levantamiento de la misma. Ha pisoteado el sentido de independencia ofreciendo primeramente España a Hitler y luego a Eisenhower. Y la vendería veinte veces a otros tantos compradores tratando de valorizar su «mercancía» con la vox marcachifle de «Antes para usted que para los rusos».

Prácticamente España está reducida; no tiene régimen propio, ni recursos ni crédito moral que la asista. Del mercado común internacional es ladeada por estar falta de elemento de intercambio. Las divisas que se agencia el Banco de España acuden en detrimento del estómago de Juan Hispano, que se ve obligado a renunciar a sus naranjas superiores, a su arroz, a su aceite de oliva inmejorable, a sus patatas y, en general, a los productos industriales y mineros autóctonos que tanto necesita. La industria nacional —más o menos nacional— en activo, está acaparada por señores que se comen, que devoran a España fingiendo servirla, en realidad sirviéndose de ella. La cultura está abandonada en manos del frailismo y la instrucción popular a partir de 1939 está completamente aniquilada. Nada aguanta en Franconia, nada existe que no esté suspendido de un hilo. La estabilidad de Franco es una falsía.

Todo está por empezar en España. La Confederación Nacional del Trabajo, organismo racialmente popular, aunque sin presunción de este título legítimo, en 19 de Julio de 1963, podrá haber colocado los cimientos de la reconstitución efectiva.

24 de Julio 1942

Asesinato de Juan Peiró

por Juan MANENT

A poco que estas líneas aparezcan a la luz pública, se habrán cumplido veinte años que en Valencia un Tribunal Militar juzgó y condenó a muerte a nuestro querido amigo y compañero Juan Peiró. Se le fusiló, conjuntamente con otros seis antifascistas más, en el campo de tiro del pueblo de Paterna, el día 24 de julio de 1942, a las ocho y media de la tarde. Sus restos mortales reposan en el cementerio del antes mencionado pueblo valenciano.

De este crimen —como de tantos y tantos miles que cometieron Franco y su régimen— se podrían decir muchas cosas las cuales demostrarían, ante la faz del mundo, que lo que se llama justicia fue burlada, escarnecida y pisoteada por el fascismo español. No desesperamos que un día podremos abrir el Expediente completo y documentado del asesinato de Peiró. Entretanto, y en espera de ello, y para conmemorar el veinte aniversario de su muerte, nos complace dar a conocer cuál era su pensamiento con respecto a uno de los poblemas que tenía planteado España durante la guerra civil. Problema que, si queremos ser justos y sinceros con nosotros mismos y con nuestras ideas hemos de confesar que subsiste aún hoy en día y que lo tendremos planteado en nuestro país —con más gravedad si cabe— el día de mañana una vez todo el tinglado franquista se haya derrumbado para siempre.

Este trabajo de Peiró se publicó en catalán, en el semanario barcelonés «La Rambla», el día 15 de septiembre de 1936, y unos meses más tarde, conjuntamente con otros muchos más que había escrito y publicado en los primeros días de la sublevación militar — los cuales tuvieron una gran resonancia en toda la prensa nacional e internacional — fueron recogidos en un volumen que se tituló «Per-ll a la reraguarda». De este libro, pues, traducimos al castellano y lo damos a conocer hoy, el artículo que lleva por título «República Social». Son muy pocos los compañeros, me refiero a los de la nueva generación, que lo conocen. Y creo, además, que es una obligación y un deber dar a conocer el pensamiento de los hombres más representativos de nuestro movimiento.

Decía Peiró:

«Al sublevarse contra el Gobierno popular de Cataluña y de España, el capitalismo ha renunciado a todos sus derechos como clase social, y la vieja democracia, último reducto del individualismo económico, tiene que ceder, ahora, vía libre a las aspiraciones colectivistas y socializantes del proletariado, con la sangre del cual serán salvados los valores de la moderna civilización y su contenido moral y humano. Los derechos renunciados por el capitalismo y sus sostenedores, la Iglesia, el militarismo y otras instituciones de clase, son una aportación más a la zona jurídica de las clases verdaderamente productoras de la riqueza social. Para el proletariado, ha llegado su hora de emancipación.

No puede constituir problema el hecho de que la revolución sea obra, además de los partidos de la democracia burguesa, de todos los estamentos proletarios. Precisamente, la colaboración aportada por todos los estamentos de la clase obrera y de la pequeña burguesía, hace imposible la presencia de problemas hegemónicos. La obra de todos tendrá que ser la obra para todos. Es evidente que se está formando un mundo nuevo y que éste tendrá que tomar formas concretas, tanto en el aspecto político como en el económico y social. ¿Cuáles serán estas formas concretas?

Predecirlo, es un poco aventurado. Hemos de creer, no obstante, con la honradez de todos, y en reinando este atributo de nobleza y de dignidad, la forma no puede ser nada más que esta: la República Social.

La República Social puede ser interpretada de maneras distintas. Para nosotros, República Social quiere decir, ahora, República federal de tipo socializante. Los hechos ocurridos en las zonas de la economía y de la industria, la misma trayectoria de las actividades y orientaciones de la política de toda España, confirman nuestra prevención.

República, quiere decir «forma de gobierno sin monarquía», es por el mismo, el denominador común de todos los sistemas políticos-sociales. Si es República el régimen político sometido al sistema capitalista, el régimen republicano acoge características más esenciales y acentuadas, a medida que su sistema económico-social se desplaza del individualismo hacia la colectivización y el comunismo. República es el régimen burgués que se ha liberado de la monarquía, como régimen republicano será la nueva forma de convivencia que plasme el sistema económico-social del comunismo libertario. En esto no hay problema.

Todo el mundo está conforme en la liberación de los municipios de su sumisión al Estado centralista. Nadie quiere, tampoco, que el municipio continúe bajo la tutela de las centralizaciones regionales y de la provincia. El municipio es la expresión de los núcleos urbanos y territoriales con características económicas e industriales bien propias y diferenciales entre sí, y por la misma razón de estas características tan diferentes y tan básicas, cabe que la aspiración general de los pueblos sea un afán por la reivindicación de la personalidad política, jurídica y de la independencia económica de los municipios, lo que quiere decir que la independencia de los pueblos conlleva el enderazamiento de éstos y pone en juego todos sus valores morales y materiales. Y las economías, cuando son propias, es cuando florecen. Y es cuando los pueblos progresan en todos los órdenes de su vida y es cuando, también, los pueblos se incorporan a las corrientes modernas de la cultura y de las ciencias. La independencia de los municipios es igual a la independencia de su economía, la cual implica la libre disposición de los pueblos, que nadie como ellos tiene plena conciencia de lo que son y de lo que necesitan.

Esto es una de las partes más fundamentales del federalismo, y con éste tendrán que estar conformes todos los sectores, incluso los socialistas.

¿Socialismo autoritario? ¿Comunismo de Estado? ¿Comunismo libertario...? ¿Por qué las tierras de Iberia no han de poder constituir una democracia económica o, si se quiere, un régimen de federalismo económico?

En el odren económico - industrial, pocos o ninguno son los pueblos ibéricos que se basten a sí mismos. Todos se encuentran dentro de un engranage de interdependencia. El hecho, no obstante, de esta interdependencia de orden económico, no es ninguna razón que se oponga a que cada región, comarca o pueblo establezca, interiormente, el sistema económico-social que más se avenga a su temperamento y a las posibilidades de su propia economía. Que Castilla, Extremadura, Vizcaya y otros lugares de España, por ejemplo, se den un sistema económico-social basado en el socialismo autoritario, no es ninguna razón por que el comunismo libertario no sea objeto de un ensayo en Cataluña, Aragón y Valencia. Si el sentimiento federalista tomara raíces profundas en el alma de todos los sectores proletarios, la diferencia de sistemas económico-sociales no serían ningún obstáculo a las transacciones económicas entre unos y otros pueblos.

Castilla no podría —y ahora menos que nunca— imponer a Cataluña un sistema que no se aviene a su temperamento ni a sus convicciones ideológicas. Como tampoco Cataluña podría imponer a Castilla lo que no está de acuerdo con la conciencia de la mayoría de los castellanos. Este elemental concepto de la libertad nos conducirá seguramente a una transición de orden político; y ya es sabido que, detrás de las transiciones políticas, van siempre también las económicas.

Nosotros, que creemos siempre con la buena fe y la buena voluntad de los individuos, esperamos que la profunda revolución española será enderezada con un sentido de alta responsabilidad y de mutuo reconocimiento de valores. Y en este caso, del cual no dudamos poco ni mucho, el nuevo régimen que se está perfilando, cristalizará en una República Social, en la que el federalismo hará posible la unidad moral y económica dentro de la variedad de sistemas económicos-sociales.

De otra manera, no seríamos dignos de la libertad por la cual todos luchamos.»

⁂

Que los compañeros, y no compañeros pero hermanos de clase y de lucha por la libertad, sepan —sepamos— sacar las lecciones de todo cuanto vienen de leer del pensamiento del malogrado compañero Peiró. Y que de ellas, quizás un día no muy lejano, nos veremos obligados a servirnos allá en nuestra tierra ibérica para el bien de ella y para el bien de nosotros todos.

19 DE JULIO DE 1936. - REMEMBER

Los Grandes de la revolución

por Manuel BUENACASA

COMUNMENTE —en las guerras ordinarias— son los soldados rasos los que más se distinguen, por sus hañazas, frente al enemigo. Ellos —ya que no los generales— mueren por la «patria». En las Revoluciones suele ocurrir lo mismo, con la sola diferencia de que, la materia bruta de aquéllas, es siempre un soldado voluntario que, las más de las veces, lucha con autonomía particular y como mejor le place. ¡Y hace bien!

De algunos de estos tipos excepcionales quiero hablar en el presente artículo, haciendo a la vez un poco de historia.

⁂

El Distrito Universitario de Barcelona es el más fascista y burgués de todos.

Además de la Universidad, se encuentran enclavados en dicho «territorio», casi todos los edificios de los catalanes ricos y una veintena de antros religiosos, entre los cuales el sobrio y elegante Seminario conciliar.

⁂

En la calle del Consejo de Ciento, a pocos metros del gran centro docente oficial, vive y trabaja, con su familia, el autor de estos renglones.

Y en la misma calle —hacia Sans— se encuentra la imprenta de «Soli».

⁂

Aquellos de nuestros Hombres que, barruntando lo que va a ocurrir, se aventurar a ocupar su puesto en el combate que se avecina, caen en manos de los militares adueñados, horas antes, de la Universidad y las vías que la rodean. ¡Qué pena la nuestra!

⁂

El 19 de Julio nace. Apenas raya el alba del nuevo día, los facciosos «valientes», milicios y civiles, entran en acción tirando al bulto, y a traición, contra todo ser viviente.

⁂

Imposible salir de casa sin exponerse a morir como conejos. Los soldaditos, que horas después huirán como liebres, nos tienen sitiados. ¡Mala suerte!

⁂

Sobre el asfalto de la gran plaza yacen, sin vida, numerosas víctimas inocentes. El gran crimen —que no quedará impune— se ha consumado. ¿Te acuerdas compañero Caudet? ¿Por dónde andáis ahora?

⁂

El padre y el hijo dialogan sobre lo que está ocurriendo.

— Oye, padre, ¿va a durar mucho esto?

— El instinto me dice que no... que no puede ser que dure.

⁂

En este mismo momento suena, rabiosamente, el teléfono:

— ¿Quién llama?

— Escucha viejo, ¿aún vivís? Ya veo que vuestra situación es poco envidiable; no perdáis la tranquilidad; van refuerzos. ¡Salud!

— Pero, ¡chalao!, ¿se puede saber quién eres tú?.

— ¿Yo?... Soy Cintura Roja, de la F. A. I. y la Biblia en verso... bueno, hasta luego. ¿Qué más quieres?

⁂

— ¡Antonio!... ¡Estamos salvados! Nuestros barrios obreros y labradores son ya vencedores; alégrate, hijo, que pronto los tendremos aquí.

⁂

En efecto. No ha transcurrido una hora cuando los refuerzos prometidos llegan.. ¡en tromba!, ocupados y apiñados sobre toda clase de vehículos.

El huracán humano de las grandes Revoluciones pasa y repasa sin detenerse ante nosotros. ¿Para qué?

Esta simple «táctica» ha bastado para que nuestros sitiadores tomen las de Villadiego, refugiándose en la Universidad.

⁂

Antes de salir a la calle, el padre y el hijo esperan un saludo —¡por lo menos! — del « Cintura Roja » que anuncia nuestra liberación ¡Vana espera!

⁂

¿Quién es ese *Hombre* que nos conoce y no conocemos?

Nunca jamás lo sabremos.

Desde luego, ¡un *Grande* de la Revolución!.

⁂

Y va por los *Grandes*.... desconocidos.

El padre y el hijo salen por fin de casa, «para ver lo que pasa».

Lugar de la escena: Calle de Muntaner, esquina a Diputación. Un puesto militar que aguarda la orden «del general repliegue». Tres soldados, un sargento y, en el centro del grupo, una ametralladora.

De un zaguán próximo salen dos *Hombres* jóvenes de aspecto pacífico. Repentinamente, uno de ellos saca dos pistolas y, apuntando a la cabeza de los militares —llenos de miedo—, ordena:

— ¡Brazos arriba!, que nadie se

(Pasa a la página 2.)

JUAN PEIRO

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

GFP 3425

LA VALEUR DU PRINCIPE

LES zizanies opposant les partisans de la collaboration des classes à ceux d'une orientation sans compromis ni entorses aux principes, ont de trop anciennes origines pour qu'il soit nécessaire d'y revenir encore une fois de plus; mais l'histoire des peuples nous apporte tous les jours des éléments complémentaires qu'il nous faut enregistrer consciencieusement dans nos dossiers du procès d'une structure sociale corrompue et perverse.

Et c'est le devoir des syndicalistes révolutionnaires de dénoncer, chaque fois qu'il en est temps, le rôle néfaste de certains organismes ou individus dans toute tentative d'amélioration de la condition humaine.

..

Déjà, en son temps, et après avoir condamné l'imposture des socialismes de l'Est et de l'Ouest nous nous sommes attaqués à l'orientation que prenaient certaines Révolutions.

Le « C. S. » fut quelquefois pris à parti par nos détracteurs, et ce fut précisément le cas lors de la parution d'un article intitulé « De Charybde en Scylla ».

Hélas ! notre inquiétude sur la tournure des événement, c'est toujours révélée bien fondée ; y compris quand nous avons parlé de Cuba qui paraissait pourtant avoir fait une révolution sociale.

Aujourd'hui encore, nous sommes inquiéts sur le sort qui est réservé au travailleur Algérien : « Certes, nous disait l'un d'eux, nous serons délivrés de la férule de l'Etat français, mais notre lutte devra continuer contre d'autres exploiteurs si nous voulons enfin acquérir notre Liberté. » « Non, les Anarcho-syndicalistes ne doivent jamais commaitre, l'erreur de penser que la société Communiste-Libertaire pourra s'implanter par le truchement de la politique. Non, l'égalité économique ne peut devenir une réalité vivante, dans aucun pays, si les travailleurs ne l'exigent pas eux-mêmes, et la prise de conscience est aussi indispensable pour cette réalisation que la prise de possession des moyens de production.

Les peuples, les masses laborieuses doivent donc s'habituer à combattre les préjugés étatiques sous quelle forme qu'ils se présentent. Tant que nous admettrons la nécessité d'une autorité constituée. Tant que les organisations ouvrières accorderont leur crédit aux partis politiques et à l'imposture qu'ils constituent, nous resterons les « dindons de la farce ».

Les promesses actuelles qui nous sont faites sur le désarmement mondial et auxquelles d'ailleurs personne ne croit plus, sont tout au plus ce que certains ont appelé avec une pointe d'ironie, l'une des fases de « la douche écossaise ».

Les grands discours prononcés à l'occasion des grèves d'Espagne par les ténors du parlementarisme, sont autant de vaines paroles qu'ils sont prêts à renier le jour où, les nécessités diplomatiques aidant, ils auront l'occasion de baiser les bottes du dictateur ou de ses représentants. Pour ceux qui sont quelque peu sceptiques, nous rappelons que Franco, après avoir servi le régime hitlérien avec fidélité et dévotion, fut admis par les pays dits libres, et les autres, à l'O. N. U. et à l'U. N.E.S.C.O., et a obtenu en outre de notre cinquième, bien Française, l'interdiction de toute presse républicaine de langue Ibérique.

Ce sont tous ces témoignages. Camarades prolétaires, et bien d'autres encore qui font que nous restons attachés à nos PRINCIPES ANACHO-SYNDICALISTES. à notre idéal d'indépendance et de Liberté.

Notre peur du Totalitarisme ne doit pas nous faire sombrer dans la servitude des démocraties bureaucratiques.

Nous devons œuvrer pour acquérir notre LIBERTE, mais pour cela, nous devons rester des hommes libres de toute emprise politique et étatique.

N'oublions jamais que le syndicalisme unit, mais la politique divise.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 203 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 26 Juillet 1962

Moustache, sabre et goupillon

Voici ce que l'on pourrait lire, le 25 avril dernier, dans la plupart de nos « grands quotidiens d'information» : « *A la requête d'un de ses défenseurs, M. Menuet, M. Coursol, juge d'instruction, a autorisé Salan à raser sa moustache. On apprend aussi que Salan aurait fait ses Pâques dans sa cellule. C'est l'aumonier de la Santé, le père Devoyod que lui aurait donné la communion.* » Ah! que voilà de fort rejouissantes nouvelles et comme l'on se sent fier de les connaitre, n'est-ce pas ? J'avoue humblement que le fait de savoir le général (sic) Salan affublé d'une moustache, déguisé, quoi, m'empêchait de dormir. Est-ce là le comportement d'un général français ? Se camoufler, se déguiser comme le premier soldat de deuxième classe venu qui abordè l'ennemi en tenue bariolée, le chef garni des feuilles de fougère ou de betterave ramassées dans le champ voisin ! Allons, allons, un officier, supérieur et de plus Français, doit se présenter à visage découvert et d'une allure martiale en n'importe quelle circonstance de sa vie. Mais venons-en aux choses sérieuses ! Notre général (resic) a fait ses Pâques ! Voilà qui est hautement moral, n'est-ce pas, et réconfortant, et tout ! et tout ! En ce qui me concerne, du moins, on ne peut que se réjouir de cela, car, n'est-ce pas, un Salan, cela ne peut pas aller en enfer ! Pourtant, il y a quelque chose qui me choque profondément, moi chrétien, croyant et pratiquant et rien... et rien... ! Et qui ne manquera pas, sans doute, de choquer les autres chrétiens mes frères, qui savent tous plus ou moins que le dénommé « Jésus » entre autres paroles fameuses, a dit un jour celles-ci « Tu ne tueras point ».

Et « Tu ne tueras point » répète, à longueur de cathéchisme, l'église catholique, apostolique et romaine !

Alors, que faut-il en penser ?

« Quel idiot tu fais, m'a dit alors un de mes amis à qui je faisais part de mon étonnement, qu'est-ce qui te prouve que Salan a tué ? J'entends, il a embrassé la carrière de tueur, et il en a appris les secrets dans l'une de ces Ecoles Militaires qu'il faudra bien se résoudre à incendier un jour, mais, ne l'oublions pas c'est un porteur de ficelles, un galonné supérieur qui ne s'est guère sali les mains. En tant que chef il s'est surtout appliqué à faire s'entretuer les autres. C. Q. F. D. Et puis, a ajouté mon ami gognenard, n'as-tu jamais entendu parler de l'alliance du sabre et du goupillon ?

LA CORDE AU COU

Dans le même ordre d'idée, une autre affaire attire notre attention. Eichmann, autre célèbre tueur, agissant aussi par personnes interposées, vient d'être pendu, haut et cour ainsi qu'on disait autrefois. Entre autres choses, voici ce que disent à son sujet, les journaux du 2 juin 1962 : « *Eichmann est resté nazi jusqu'au bout. Le nœud coulant autour du cou, il a dit : Vive l'Allemagne, Vive l'Argentine, Vive l'Autriche. J'ai obéi comme je le devais aux lois de la guerre et de mon drapeau, je suis prêt.* » Puis, s'adressant aux quatre journalistes qui étaient à un mètre de lui, un sourire presque ironique aux lèvres, il leur a déclaré : « *Dans peu de temps, messieurs, nous nous reverrons. C'est le destin de tous les hommes. Toute ma vie j'ai cru en Dieu et je meurs dans la foi.* » (1).

C'est-y pas beau, ça ! comme dirait le *Canard Enchaîné* ! Eh bien, non ! ce n'est pas beau, ça ! C'est même laid, moche, hideux et pour tout dire dégueulasse infiniment !

Car, votre Dieu, monsieur Eichmann, je le reconnais ! C'est le même que celui de monsieur Salan, ex-général, ci-devant donneurs d'ordres ressemblant parfois étrangement à ceux auxquels vous avez obéi, et brandissant un drapeau peut-être différent du vôtre, quant aux couleurs, mais fort semblable en ce qu'il représente aussi des principes et des intérêts néfastes à l'humanité ! Eh bien ! il n'est pas dégoûté, votre Dieu, s'il vous accepte dans son sein, lui qui est l'auteur, paraît-il, de tant de bonnes paroles, de tant de belles phrases que nous ont fait connaitre, depuis des siècles, les prêtres de tout acabit qui sont ses représentants sur la Terre. « *Aimez-vous les uns les autres... laissez venir à moi les petis enfants... et, surtout, Tu ne tueras point !* »

Et ne sont pas dégoûtés, non plus, innombrables faibles d'esprit qui se targuent assez puérilement de partager avec vous l'honneur de servir le même Dieu. Mais, au fond, pourquoi seraient-ils dégoûtés, les pauvres, puisqu'ils sont, par essence, nantis d'une cervelle en forme de poids-chiche, puisqu'ils ne peuvent comprendre !

Abrutis qu'ils sont, dès leur naissance, et dirigés, et conditionnés, et pris en charge par la toute puissante organisation internationale des fabricants d'œillères !

Il serait pourtant faux de croire que seuls les estropiés de cervelle sont des adeptes de la religion ! Il en est d'autres, hélàs, qui sont ou qui paraissent normaux et équilibrés, intelligents, bourrés de connaissances scientifiques et parfois nantis d'un esprit critique que beaucoup pourraient leur envier ! Alors ? — Alors, me répond mon ami pré-cité, alors, c'est tout simplement que tu te trompes ; ceux-ci sont rares, très rares, et l'on nous abuse quand on prétend en tirer argument de la fatalité et de la nécessité de la réligion. Par contre, ce qui n'est pas viable, ce qui fait illusion, c'est la grande quantité de faux-croyants, ceux qui pratiquent ou qui font semblant par faiblesse et surtout par intérêt, ceux qui ne veulent pas contrarier leurs proches, ceux qui craignent le froncement de sourcil de leur concierge, ceux dont le patron affiche ostensiblement une attitude cléricale sans oublier les petits et hauts fonctionnaires qui savent combien des idées libérales trop ouvertement affichés peuvent nuire à leur carrière. Et crois-moi, ceux-ci, pour le moins aussi nombreux que les premiers, sont la cause de tout le mal. »

(1) *Que n'ais-je été l'un de ces quatres journalistes ! Je lui aurai alors répondu ceci : Non, monsieur Eichmann, non. Nous ne nous reverrons pas ! Ni dans peu de temps, ni dans un siècle ! car votre « Destin » de tous les hommes n'existe pas plus que votre Dieu ! Et c'est très bien ainsi.*

Le virage du syndicalisme perdu

En ce deuxième week-end de juillet 1962 pour converser avec les camarades du COMBAT SYNDICALISTE, je pensais à trois sujets.

1° La Médaille en or de qui vous savez, la « clause d'or » par laquelle le peuple sauvé accepte de payer au poids de l'or son supême sauveur.

2° De Royan au complot du Plan bleu ou le suicide d'un militaire, ce qui permet au politicien Vivien (U.N.R.) de ne plus être à la page lorsqu'il rend hommage au suicide du *St-Cyrien* de la promotion « La Grande Revanche » (l'Eglise interdit le suicide) le même Vivien critique le « *Mandarin* » également « l'*Oranais*» pour ne pas s'être donné la mort (ils sont restés dans la ligne de conduite de l'Eglise).

3° L'exécution de « *Delta* » son agonie pouvait fournir un bon papier : « Les petits meurent à la place des généraux », mais l'odieux de la tragédie c'est de faire tirer sur un homme par des soldats du contingent. Il y a suffisamment de gendarmes mobiles, de gardes républicains, de C. R. S., de soldats engagés, de types de la D. S. T., les R. G., et les *barbouzes* de la secrète, pour un tel travail ; nos enfants ne sont pas des sanguinaires, ils sont trop jeunes pour un tel acte.

Je pouvais même prendre un quatrième thème ; les *journées sublimes* pour reprendre les termes du démocrate chrétien chancelier de l'Allemagne fédérale auprès du premier chrétien de France.

Mais toutes ces comédies nées du 13 mai 1958 me dégoutent. Alors je me penche sur l'interview recueillie par J. Poy auprès de G. Grandual, ministre du travail.

Ce dernier déclare: « J'attache une très grande importance au fait syndical... Je suis partisan de l'interessement... la formule ne peut faire de progrès que si elle rencontre l'adhésion sincère des grandes centrales syndicales et du patronat... le monde du travail doit participer aux responsabilités et aux bénéfices de l'expansion nationale... effacer les disparités... réduire le nombre des zones de salaires et leur taux, d'abattement... l'amélioration du S. M. I. G. se présente à mes yeux à travers une notion qui m'est chère : l'intéressement à l'échelon national... relèvement des allocations familiales... pour les personnes âgées seconde étape au courant de 1963... immigration... formation professionnelle... les jeunes.»

Ce résumé à l'usage des syndicalistes perdus peut être avalé par eux, mais pas par les syndicalistes révolutionnaires, les paroles du préposé au secteur travail de la militaire-chrétienne V République ce n'est que la répétition d'un trop fameux « je vous ai compris » non plus à l'usage des européens d'Algérie, mais des ouvriers français — le pouvoir depuis le 13 mai 1958. calme, mais il ne soigne pas — au moment de l'agravation du mal, le sauveur déclare « je ne suis que médecin, allez chez un spécialiste, mais n'oubliez jamais que vous m'avez fait confiance à 84 % ». (Je ne pouvais guérir ce peuple, Dieu y pensera !) Camarades, les paroles de G. Grandual : Du vent, l'annonce de la collaboration entre les trois centrales du syndicalisme perdu et le patronat, le virage du mauvais syndicalisme téléguidé par le parternalisme dans la voie de la négation du combat ouvrier contre le capitalisme, c'est la présentation du miroir à allouettes par les responsables des grandes centrales perdues. Qui prendra ce virage du syndicalisme perdu, les responsables confédéraux, les cadres, les arrivistes ? Pas nous, heureusement, parce que nous refusons de faire du syndicalisme une profession, un tremplin.

Pour nous le syndicalisme reste une arme qui doit nous permettre d'aboutir à la suppression de l'Etat, de la propriété privée, nous marchons vers la vérité qui nous donnera una société sans classe, sans centrallsation. Oui, nous allons vers ce bien qui développera la responsabilité morale de chacun au bénéfice de tous.

Camarades, nous savons que notre nombre n'est pas grand, mais lorsque les syndicalistes réformistes auront suivi le virage de la séduction de G. Grandual, ce syndicalisme, tel le papillon, se brûle à la chaleur de la lampe à grand-père, puisque « qui vous savez » a brisé la lampe à papa, ne pourra plus vivre, il sera un syndicalisme du type espagnol ou russe, il deviendra une carte de l'Etat Gaulliste, dans le jeu du « sens de l'histoire », ce terme cher au général-président.

Alors, notre mouvement prendra sa force, nos camarades trompés reviendront vers nous, de notre actuel malheur, naîtra le bonheur de nos enfants.

Y. M. BIGET

«S. M. I. G.»

Alors que les savants du Monde, dans tous les domaines scientifiques s'affairent à dévoiler les « secrets » de la nature, comment dans l'imbroglio du complexe social, les choryphées de sa science sociale seraient-ils restés en rade ? Car voyez-vous la sociologie est une science, oh combien complexe ! D'autant plus inexpuniable qu'elle ne repose sur aucun élément chimique analysable en laboratoire.

La sociologie moderne présente cette particularité (singulière) d'être d'une morphologie semblabe à celle des tétards, lesquels perdent leur queue sans risque, puisqu'elle repousse naturellement, sans que lesdites bestioles n'en concervent la moindre trace mnémonique (du moins on le suppose).

Que l'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas. Mon hypothèse est la résultante des conditions sociales existantes et des déclarations des maitres en la matière, dans la contexture du système qui nous régit. Il semble, en effet, que chacune des écoles sociologiques, apporte un soin consommé à ignorer les realités humaines. Toutes se complaisent à mettre en valeur une entité méthaphysique déterminante où l'individu n'est qu'un élément d'effet. La société étant créatrice de toute chose. Le problème humain étant de second ordre apparait sous de multiples aspects, ce qui nécessite la création de sections adéquates. Il importe donc à nos savants métaphysiciens d'établir des statistiques afférentes à chacun des tests ainsi posés.

L'homme n'étant que la « chose » de la société, nos augures en vinrent à légiférer en fonction des besoins de « leur Homme », et inévitablement en établissant une hiérarchie d'appétits, selon l'échelon occupé par l'assujettit. De toute cette longue théorie sortit le fameux Salaire Minimum Interprofessionel Garanti.

Après d'interminables palabres au sein de Commissions Ministérielles, composées des plus notables représentants de « l'intelligentia » national auxquels vinrent s'adjoindre les « syndicalistes les plus représentatifs », on se mit d'accord pour établir un « budget type » à l'usage du manœuvre balai.

Naturellement, la présence des bonzes syndicaux, nécessitait une déclaration de principe plus « ad hoc », laquelle devait porter sur l'importance historique de fixer un minimum salarial incompressible, afin de protéger le « travailleur », en lui assurant la satisfaction de bénéficier des avantages permis par le progrès. Ses érudits altruistes poussèrent même la complaisance jusqu'à introduire dans l'assiette du « léger », comme garant de ses calories, d'abord 179 articles, puis 250, le frigidaire (payable à crédit). S'étant tous mis d'accord, les commissaires, cloturèrent leurs laborieuses séances par un banquet bien gagné, au cours duquel un « syndicaliste » de gauche aurait déclaré la bouche en cul de poule : « *Evidemment, nous n'avons pas entière satisfaction, mais, enfin, si nous n'avons pas obtenus l'échelle mobile, nous devons considérer comme équivalent l'introduction du bouclier qui interdit, sous peine de voir augmenter les salaires, toutes hausses des prix sur les âits articles !* »

Ainsi, pour traduire dans les faits un salaire minimum incompressible, il a fallut, à ces doctes personnages de longs mois de recherche, depuis, la quantité et qualité de nourriture. décomposées en calories, jusqu'à l'usure occasionnée par l'effort du manœuvre balai, en passant par ses besoins de récupération, de ses vêtement, logément, amusement, etc. Il semble, que harassés, terrassés, peut-être, ils renoncèrent à établir pour chacun des échelons le minimum indispensable. Si j'en juge par l'absence d'un véritable graphique dentelé par ordre ascendant jusqu'à un maximum vital.

Pourtant, et ce, en dépit des innombrables bouquins, pondus par les plus éminents penseurs de tous les temps, un enfant à qui on aurait demandé d'établir ce minimum, l'aurait fait en... dix minutes : Comment ? en additionnant le salaire, ou traitement, le plus haut avec le plus bas, et en divisant ce total par deux !

Si vous êtes de cet avis, ne dites pas, « c'était simple », car hélas, c'est au contraire plus compliqué que celà ! *Le Struggle for life* social qui est la base indispensable du régime capitaliste y compris toute autre combinaison gouvernementale, exige qu'il en soit ainsi. Ceux qui légiférent ne peuvent concevoir qu'ils sont les égaux de ceux contre lesquels ils édictent leurs lois. Dans ceux des assujettis, à ces mêmes décrets, ils y a des intérêts divergents. Enfin, la masse des léthargiques ne voient pas comment l'égalité, même relative, pourrait exister. Allez dire à l'un de ces amorphes qu'il y a un véritable criminel pour un million d'habitant, et que vous ne pouvez comprendre qu'il faille un flic pour trois mille âmes, qu'enfin, vous en concluez, tout l'appareil flico-judiciaire est inutile. Ce pauvre crouton sans sous ni maille trouvera toutes les « bonnes » raisons de rejeter avec mépris votre façon de voir. Ne dédaignons pas les intérêts dérivés des iniquités sociales, desquelles vivent des millions d'individus, dont les politiciens, les « syndicalistes » ortodoxes, les professions parasitaires nombreuses et la curaille. Enfin, ajoutons les attentistes du pouvoir en puissance. L'homme est ainsi fait, il ne cherche pas d'explication logique, il se contente de celle fournie par mieux placé que lui (placé en richesses), si l'un de ses semblables dit, voyons, du moment que le patron peut accorder 25 ou 50 % du salaire en plus après 40 ou 48 heures, c'est qu'il le peut sans cette obligation, ça devient une gageure, mais si c'est Mr Frachon qui le prône, c'est la vérité. Il en va de même lorsque vous demandez que les primes en tous genres et autre « avantages » soient inclus dans le salaire, afin que lorsque l'exploiteur vous juge indigne de son exploitation et vous expulse de votre chaine, vous continuez à percevoir le pourcentage permis. Non ! vous avez tort, à moins que les « syndicalistes» en soient les promoteurs, ce qui ne saurait pour nous syndicalistes révolutionnaires, arriver, car nous ne voulions faire l'injure à ces suppôts de la goujaterie autoritaire, de les accuser d'ignorance. Ils savent pertinemment qu'ils sont dans l'erreur, mais ils occupent des postes fort rémunérateurs qui leur interdisent d'être trop exigeants, sous peine de perdre leur sinécure. Pris dans le bain, embrigadés dans les filets d'une vie bourgeoise, *pour rien au monde ils ne voudraient la perdre !* Ceux de ces participants qui sont contre, ils ne le sont que par jalousie professionnelle, aussi se gardent-ils de vendre la mèche, car demain... on ne sait jamais ?

Il faut le dire, ils ont l'excuse que la majorité des hommes sont profondément conservateurs, qu'ils ne veulent pas d'histoire et n'en font pas, et même (je le dis à regret), ils trouvent de profonds soutiens chez certains adversaires très inattendus, qui leur trouvent du mérite... de trahir avec tant de dextérité ?

Il est à croire aussi que la paresse des uns (la masse) égale celle des autres (l'anti-masse, les anti-indécrottables, etc.), puisque recevant des louanges, mêmes nuancées, de ceux qui se croient autorisés par leur opinion de critiquer leur conformisme étatique, alors qu'ils poussent l'incohérence d'être des adhérents, souvent actifs, en s'excusant d'y être dans le but de ruiner l'ennemi dans ses murs.

Ennemi du pouvoir, le syndicaliste révolutionnaire, ou tout homme qui prétend l'être, n'a pas le choix, sa place est dans une organisation révolutionnaire. La neutralité ou l'opportunisme n'est pas seulement une forme de lâcheté c'est *l'écrasement conscient* de son propre idéal et avec la trahison hideuse de ceux qui militent pour un noble idéal !

Assez de compromissions, de concessions, d'ententes, même circonstantielle, avec les politiciens, les profiteurs de la misère des travailleurs ! Que ceux qui sincèrement ont compris que l'introduction, dans l'évaluation du S. M. I. G., de denrées si diverses, que le pain, l'huile et le frigo, etc., était une façon de se moquer des imbéciles, et qui de surcroit se disent révolutionnaires, le fassent voir par un acte concret ! Sinon qu'ils aillent à la messe !

CAMILLE ANDRES

Sur une declaration du général president

Dans le discours qu'il a prononcé mardi soir, 3 juillet, au cours du dîner offert (à nos frais) au chanceller Adenauer, le président De Gaulle a dit ceci, au sujet des conflits d'autrefois entre la France et l'Allemagne: « *Est-ce à dire que Français et Allemands, parce qu'ils sont aujourd'hui solidaires, doivent renier tous les efforts accomplis, tous les sacrifices consentis, de part et d'autre au cours d'une dure histoire qui les opposa si souvent ? Est-ce que la rivalité franco-allemande qui a rempli et bouleversé des siècles, la concurrence politique et stratégique menée par l'elite des deux côtés, tant d'appels aux armes et de fureurs nationales aboutissant à l'alternance des victoires et des défaites, et aux files glorieuse des tombeaux, n'ont eu, en fin de compte, aucune justification ?* »

Et le président répond lui-même à sa propre question :

« *Eh bien, nous devons répondre que de tant de sang et de larmes, rien ne doit être oublié. Car, si mal fondés qu'aient pu être parfois les motifs immédiats de nos guerres, si fâcheux leurs procédés, si ruineux les résultats, c'est une grande cause qui fut, au fond, à la source de nos querelles.* »

Et voilà ! Est-ce point là de belles paroles ? Et bien, pour ma part, bien franchement, je dis non ! Ce ne sont que phrases rédondantes, enfilées les unes à la suite des autres, et la plupart du temps incompréhensibles.

Peut-on dire, par exemple, que les Français et les Allemands sont aujourd'hui solidaires ? Pas du tout, mais on essaie seulement de leur faire croire qu'ils doivent unir leurs potentiels militaires et économiques pour une sorte de coalition génératrice de nouveaux conflits.

Et deux peuples peuvent-ils vraiment se sentir solidaires s'ils ont toujours présent à l'esprit « *les efforts accomplis et tous les sacrifices consentis... etc.* » Notons, en passant, que ces sacrifices furent surtout imposés aux peuples, et non consentis librement par eux ! Non, certainement, et il faudrait au contraire leur faire oublier tout ce qui, jadis, artificiellement ou non, a pu les opposer en de sanglants combats.

En continuant, nous pouvons sans crainte de nous tromper, affirmer ceci : Oui, en fin de compte, tout cela ne peut avoir aucune justification, car seul des fous peuvent admettre que le seul bonheur des peuples soit de se massacrer les uns les autres.

Nous dirons encore, contrairement à ce qui dit notre général,président, que de « *tant de sang et de tant de larmes* » tout doit être oublié, sous peine de voir, à la première occasion, un renouvellement des anciens antagonismes, aboutissants aux mêmes effets.

Pour finir, après l'aveu sans fard constatant « *le mal fondé des motifs, le fâcheux des procédés et les résultats ruineux de nos guerre* », nous ne parviendrons pas à discerner quelle est la grande cause qui « *fut, au fond, à la source de nos querelles* ». Quand à « *l'élite des deux côtés qui mène la concurrence politique et stratégique* », le moins qu'on puisse en dire et qu'elle ne représente pas autre chose qu'une caste militaire et politicienne dont la principale raison d'être est précisément d'organiser ces conflits sanglants dont il est question ici.

Et nous disons, nous, après tant d'autres, que de pareille élite, l'on peut aisément se passer ; et nous disons aussi que sa disposition, dans tous les pays du monde, ne pouvait être qu'une source de bien-être et de félicité pour l'ensemble des habitants de la planète.

En me relisant, je m'apperçois que j'ai oublié « *la file gloireuse des tombeau* ». Et, en même temps, je me rends compte de mon incapacité totale à répondre à cela. Seuls une mère ou un père de l'un des glorieux occupants de l'un de ces glorieux tombeaux pourrait le faire, et je souhaite seulement qu'il s'en trouve un pour le faire, ainsi qu'ils en ont tous, ça me semble, le droit.

JUSTICE ET CHARITÉ

Une petite phrase, deux mots tout au plus, sur laquelle il y a matière à méditer. C'est au procés Salan, le 21 Mai 1962 le Père Delarue, aumonier du 1er R. E. P. et curé de choc par excellence, préfère que la justice, comme il dit en parlant des actes de l'O. A. S. passe avant la charité chétienne. Voici ce qu'il répond au président du tribunal qui évoque les attentats et actes de sauvagerie commis par les tueurs de l'organisation : « *C'est une question d'information. La presse est censurée. Vous attribuez cela à l'O. A. S. Il faudrait savoir qui a tué.* »

Le président alors : « *Ce sont certainement les Musulmans qui se sont tirés dessus.* »

Le ministère public donne alors lecture des tracts, des ordres d'exécution, de l'appel au sang ! Le prêtre écoute lèvres pincés. Alors le procureur Garalda apostrophe le témoin : « *Je ne voudrais pas, mon Père, être votre directeur de conscience !* »

Arrêtons-nous là. Sans doute y a-t-il beaucoup de choses à dire sur ce prêtre sanguinaire, mais autre chose nous intéresse pour l'instant. C'est le « *Mon Père* » du procureur Geralda.

Tous les journaux sans doute, même ceux de gauche, ont répété cela sans commentaire. Eh bien, je trouve que c'est extrémement choquant. Après plusieurs révolutions toujours honnies par l'Eglise, après l'établissement de la laïcité en France, après la séparation de l'Eglise et de l'Etat, comment peut-on encore employer ces mots-là, surtout dans l'exercice d'une fonction publique ? N'a-t-on pas retiré le crucifix des salles de justice ? Allons, monsieur le procureur, surveillez-vous ! Vous êtes, peut-être, croyant, c'est votre droit, vous êtes peut-être catholique, c'est encore votre droit, mais vous êtes procureur de la République Française, laquelle est réputée laïque et ce n'est plus votre droit d'employer des expressions ecclésiastiques dans le genre de celle dont il s'agit, en exerçant les fonctions dont vous êtes chargé par cette même République. Le témoin n'est pas votre père et ne saurait l'être d'ailleurs, vu son état de prêtre. Donc la complète impartialité qui doit être la vôtre vous oblige à employer des termes adéquats et bien compris de tout un chacun. En l'occurrence, le mot « monsieur » me parait tout indiqué.

Encore un mot simplement pour mieux faire connaître l'état d'esprit du dénommé Delarue. Il dit encore ceci: « *Dans l'histoire, ce sera une honte que d'avoir abandonné aux égorgeurs les Européens et les Musulmans qui nous ont fait confiance.* »

Eh oui, peut-être, si les égorgeurs viennent ! Mais rien ne permet, même dans cette crainte, de se faire égorgeur soi-même, ni d'approuver les égorgeurs, surtout si l'on porte une soutane !

APRES LE COUP D'ETAT AU PEROU

Le Général Perez Godoy, chef de la Junte militaire qui a déposé mercredi 18 Juillet le Président Manuel Prado, annonce de nouvelles élections « propres et pures » pour Juin 63.

Ainsi, au Pérou comme ailleurs le droit de vote n'est qu'un leurre et la Confédération du Travail qui, d'après des informations officielles, compe 75 % des travailleurs Péruviens et aurait, en outre, un fil à la patte, préparerait une grève générale pour soutenir « l'ancien régime ».

A quand la grève générale pour balayer toute tutelle et conquérir la vrai Liberté ?

LO QUE CIRCULA POR ESPAÑA

A. I. T. C. N. T.

« Visiones de la patria »

«¿Cuál fue tu patria? Esta fue España, la que ha trazado a la Europa el camino de los grandes descubrimientos; que con Maceta y Cateldino estableció en América la primera República; que tuvo marina antes que Venecia y paseó el Atlántico antes que Inglaterra; que adquirió libertades antes que Suiza y creó Universidades antes que Alemania; que llevó a la obra del Renacimiento las Enciclopedias de Lulio y de Feijóo, siglos antes de que el enciclopedismo asomara en Francia; que fundó la Sociedad Cooperativa (Sociedad de Consuenda), antes que naciera el pauperismo, e inventó los pósitos de crédito agrícola antes que existiese la ciencia económica; que dio aliento a genios tan fecundos como Orígenes, el Abulense y el Doctor Iluminado; que dio en una palabra, tanta luz al mundo que estuvo a punto de abrasarlo, y que fue preciso que Dios enviase a Torquemada para obscurecer con su letal aliento el espectáculo de aquel árbol inmenso, cuyas raíces abrazaban los mares como una red infinita, y cuyas ramas aprisionaban el sol, que parecía un fruto brotado de su seno.»

Joaquín COSTA (*«Idearium español».*)

¿Qué nos queda de lo que fue nación-guía, llamada a escalar las más altas cumbres del progreso científico y humano? La Iglesia y *su* príncipe Franco nos presentan un país ignorante y hambreado, pleno de soberbia militar y vacío de orgullo científico-técnico; ciego e impotente para marchar hacia adelante. El Dios de los poderosos ha sido convertido en inquisidor de cuerpos y almas; y, Jesús se halla transformado en vencedor de baratijas, haciendo oficio de verdugo de los menesterosos. Y los lobeznos de Cristo Rey, persiguiendo y humillando a los nobles servidores de la cultura. Una Iglesia que cubre con su manto los excesos y abusos aterradores del Poder, protector del crimen legalizado...

Esta es tu patria, ciudadano español: una nación sacrificada a Mayor Gloria de Dios. En la dirección del poder político, usurpado al pueblo, se hallan confabulados contra ti los arribistas sin escrúpulos, los revanchistas sin corazón, los clericales fanáticos, los caciques obtusos, los militares que traicionaron su palabra de «honor», los falangistas sedientos de sangre obrera, y los levitas de la «Iglesia Redentora» que ofrecen el paraíso en el cielo y que hacen de la tierra un cementerio de hombres vivos.

Esta es tu patria, desgraciado ciudadano español: Los auténticos representantes del movimiento obrero, representados por la C.N.T. y la U.G.T. son torturados y perseguidos por el hecho de defender tus derechos atropellados por la vesanía. La mano de obra, es concedida al exterior como vulgar mercancía. Una infancia sin maestros ni escuelas, domesticada por los «asnos tonsurados». Tu patria ciudadano español, gracias a la política de Franco y sus corchetes, es un socarral...

¿Hasta cuándo ha de durar semejante ignominia y tamaño escarnio? No culpes a los demás, ciudadano español, de tu propia inercia. No quieras para ti el anatema que dice: «Cada pueblo tiene el gobierno que merece». Si en verdad no quieres ser esclavo ni humillado, tu deber es alzarte en lucha para romper las cadenas de la dictadura negra y conquistar con decisión las prerrogativas cívicas y sociales que mereces.

La hora de la liberación ha sonado en el reloj de nuestra historia. Hasta los pueblos más rezagados del mundo consiguen gallardamente su libertad. Sólo conquistan sus derechos los que saben sacrificarlo todo por el triunfo de la justicia y la dignidad.

España, junio 1962.

La ignominia de la emigración en España

ERA de prever que, como consecuencia de la viva agitación social habida recientemente en España, Franco saldría con sus chabacanas y acostumbradas balandronadas. Nada nuevo ha dicho, ni podía decir. Tampoco alcanza visos de novedad su orquestado recorrido por tierras de Valencia. El histrionismo más descocado, la diligencia de los que cobran por amañar «viajes triunfales», pese a ser especie de cortina de humo para ocultar la verdad, ésta se impone. Los hechos son los que cuentan y no la necia zaragata declamatoria que suena a hueco, como el parche de un tambor.

Y uno de los matices de la irrefutable realidad en lo concerniente a la tragedia que vive España, lo tenemos en el problema de la emigración. Día tras otro, por conducto legal o clandestinamente, abandonan el país trabajadores que, de poder tan solo un poco atender a sus más perentorias necesidades, no abandonarían la tierra que les vió nacer. No cifrarían en tierras extranjeras manifiestas esperanzas si la necesidad no les obligara a ello.

Es natural que, al ser interrogados, los que vienen de España refieran las tristes condiciones en que allí, en el orden económico, se vive. Obviado está que, aparte los móviles de orden material, reconocen que fuera de España diríase se respira mejor al contar con elementales libertades cívicas. Es evidente que dan fe de lo que han vivido, reflejan, simplemente, el ambiente que les ha sido habitual.

Es de comprender también que nuestros enemigos aduzcan ser inexacto lo que nosotros decimos, en plan de combatir al régimen. Es evidente que han de tener el desparpajo para hacernos pasar por calumniadores. Lo absurdo, lo incongruente, sería que, dada su calaña, no lo hicieran así.

Pero como que el volumen de los hechos destaca de un modo desmesurado, algo tienen que decir de ello, sino los más directamente responsables, aquellos que tienen como misión el tratar de paliar los efectos. Unos cuantos datos de fuente franquista dicen casi más de lo que nosotros podríamos decir al respecto.

Del diadio granadino: «Ideal», de fecha reciente, 15 del mes de mayo, con el epígrafe: «Consejo Económico Provincial Sindical», hay unos datos de sumo interés. Confiesan: «No sólo el paro, sino que los bajos jornales y sueldos favorecen la emigración.» Alegan que vistos los datos que ofrece en la provincia la estadística de emigración, han de tomar las medidas necesarias, con toda urgencia, para acrecentar el desarrollo económico. Buscan paliar la trascendencia del caso manifestando que Granada «tiene posibilidades y riquezas, aún no puestas en marcha, que organizadas convenientemente cambiarían el panorama económico-social.» ¡Y esto lo manifiestan tras de más de veinticinco años de régimen!

En una ponencia con el tema «Movimiento migratorios», el ponente, León García Argüelles, manifestó lo siguiente: «Emigra el que huye de la vida mísera que principalmente rodea a la población obrera campesina, la que sólo unos pocos meses del año gana un salario que ni siquiera trabajando resulta suficiente para satisfacer las mínimas necesidades de quien lo obtiene con familiares a su cargo.»

El cronista de «Ideal» manifiesta: «La cifra total de emigraciones controladas en los años 1959 y 1960 es de 14.182 obreros, en su mayoría —11.620— del campo. En 1961 y en otro de los cuadros presentados en su ponencia, don León García Argüelles da la cifra de 3.498 emigrantes, de los cuales 3.304 marcharon a distintos países del Occidente europeo, y 194, a América del Sur. Los pasaportes —expedidos a obreros cualificados o no— son 13.688 en lo que va de año, y si a esto unimos las cifras de paro, más o menos eventual —unos 13.000 en abril último y 14.000 en marzo— y si consideramos no sólo que estas cifras son las oficiales; es decir, que cabe la posibilidad de que algunos casos de paro y emigración hayan escapado al control estadístico.

Habida cuenta de que la provincia de Granada no es, ni mucho menos de las más míseras de España, y, a tenor de las cifras oficiales —¡cuántos habrán escapado al control!—, la cantidad de emigrados es de consideración. ¿Cuántos habrán emigrado de provincias más necesitadas? Aparte, tenemos que obreros de los considerados calificados, con residencia en capitales como Barcelona, Madrid, Valencia, Bilbao, considerando que no responde el sueldo percibido a las aptitudes profesionales que poseen, muchos de ellos, a sabiendas de que en cualquier otro país han de vivir mejor, hacen todo lo imaginable a fin de que, legal o ilegalmente, poder salir de España.

He ahí, tomados del citado periódico y de la información de referencia, otros detalles bien elocuentes. Leemos: «Según la estadística del doctor en Farmacia, don Domingo García Rodríguez, el «mínimum vital» fijado para Granada capital son 3.210 pesetas mensuales, para una familia con tres hijos; y sólo lo alcanzan un siete por ciento de su población. Pues bien, el resto, el 93 por 100, no llegan a este «mínimum vital» realizado, calculando una dieta alimenticia indispensabe, según rigurosos y modernos cálculos científicos. Unica solución cristiana y moral: Todo aquel que algo represente en Granada debería vibrar ante este aterrador problema. ¿No se ha vibrado acaso por motivos de fútbol, por ejemplo? ¿Por qué todas las conciencias honradas no se unen para modificar un cuadro tan deplorable, y que afecta a un número tan considerable de nuestros hermanos?».

¡Júzguese la importancia de lo apuntado y los comentarios que habrá suscitado en el ambiente para que, en la propia prensa local, y por parte de paniguados del régimen se hable de ello en los tonos en que se expresan!

Salta a la vista la ignominia que supone para un país en que tantas y tantas cosas hay por hacer. Un país como España, que anda a la zaga de la mayor parte de los de Europa en progreso técnico, el que miles y miles de productores tengan que ausentarse y producir en otras tierras lo que tanta falta hace en la que les vió nacer.

FONTAURA

DESDE GIBRALTAR

Free Workers Union

SOBRE LA JORNADA DE 42 HORAS

HACE aproximadamente dos años que los trabajadores de Gibraltar pasamos por una de las humillaciones más vergonzosas que jamás pudieran imaginar los obreros del mundo entero. Asquea a toda conciencia que, mientras la humanidad se debate en convulsiones de progreso avanzando arrolladoramente por los ásperos caminos evolucionistas, en Gibraltar pasamos por el bochornoso caso de disfrutar dos jornadas distintas de trabajo : una que disfrutan los ingleses, de 42 horas, y otra, la nuestra, la de la desgracia ennegrecida por ser nuestra.

Quisiéramos con este escrito abrir la consulta con los compañeros trabajadores enrolados en otros organismos sindicales para preguntarles si consideran en justicia que existan privilegios entre los que batallamos por el sustento diario de nuestros hijos. Quisiéramos preguntar por qué la cotización de los compañeros ingleses en sus respectivos Sindicatos londinenses tiene más valor, más efectividad, más respeto que la cotización que se hace en los organismos obreros locales; el mismo sacrificio se hace moral y material en ambos organismos, pero por desgracia el tiempo transcurre con gran incertidumbre en el mundo y Gibraltar estanca su progreso en espera que sean los patronos los que en calidad de limosna concedan las 42 horas.

No es así, no podemos admitirlo. Somos de los que creemos que la lucha o conquista de esa jornada, de plantearla los trabaajdores cara a la realidad, que no es otra más que el derecho que nos corresponde a ese disfrute.

No nos importa que se nos mire con recelo, quizás con desconfianza, pero lo que sí invitamos a quienes quieran detenerse a meditar, si lo que pedimos es justo, es humano y vive dentro de la lógica, si le pertenece a un sindicato luchar por ello, o más bien o más conveniente es optar por la forma acomodaticia en que se viene desarrollando todo el engranaje sindical en esta localidad.

Ha pasado el tiempo y los obreros continúan preguntándose cuándo se practicará esta obra que por justicia se cae sola. Estamos dispuestos a luchar en defensa de este gran derecho que nos asiste. Pero no es esto sólo sino la importancia que encierra el hecho de este gran porcentaje de horas atrasadas. ¿Serían o no abonables? Considerando esta gran verdad que nos asiste, invitamos a que los trabajadores se dirijan a nuestro domicilio social por escrito mostrándonos su conformidad para emprender la tarea para la conquista de esa jornada de 42 horas.

El Comité

Domicilio : Gibraltar Free Workers' Union, C14, Renown House, Gibraltar.

CRONICA EXPRES

Manicomio

CONDICIONES de pluma hacen falta para trasladar al papel lo ocurrido en Orán el jueves 5 de julio.

Manifestación musulmana viniendo del barrio moro en riada.

El río serpentea hacia la parte de la población europea entre gritos de victoria y explosiones de júbilo.

Tienen la arrogancia del triunfo — los árabes han vencido a la O. A. S. a poco de la independencia — y pisan fuerte.

Pero no logran frenar los instintos y la borrachera de entusiasmo los descompone.

Fiebre alta y alta tensión.

Irreprimibles deseos de resarcirse de lo pasado.

Corren vientos de tormenta. Hambre de matar corre que corre...

El termómetro señala calentura de sangre.

Ahora las fuentes manarían sangre.

Todas las bocas tienen reseco a fuerza de escupir ultrajes.

Nadie para el tren amarillo de bilis, que dirige la Locura.

Andantes con hipertensión, atraillados por la ira.

(¿Pues no se está en fiesta cívica?)

En cada mano ardorosa de venganza, la ira pone un cuchillo carnicero.

A la primera detonación sucede un torbellino de tiros.

La capital oranesa semeja una selva.

Ocurre todo por sorpresa y deja confundido como una proyección vertiginosa de cine.

La liorna ensordecedora en « crescendo » no permite discurrir.

Degollaciones anónimas sin diferencia de las del matadero.

Mujeres atrozmente reventadas.

Criaturas exterminadas igual que en anteriores calendas.

Un ciudadano recostado contra una pared se sujeta con ambas manos los intestinos.

El suelo queda sembrado de muertos y heridos.

Así también es el cuadro de Arnold Booklin « El Triunfo de la Muerte ». Así se titula una obra de Gabriel d'Annunzio.

¡Abajo los monumentos! ¡Mueran las estatuas!

Causa mal efecto la presencia de una estatua derribada de su pedestal, por más que la persona honorificada sea desagradable : el pedestal desocupado aparenta un muñón.

En tiempos de Pétain vi el busto de Gambetta — el más célebre de los hombres de la tercera República — por los suelos, en Orán, y condené el exabrupto.

La desconfianza mueve los pasos de la gente, hacinada en el puerto a la espera del santo advenimiento.

Han desbaratado el hogar y están a la intemperie.

Están ayunos.

Están sucios (incentivo juliano para las moscas).

Y puede ser que estén equivocados.

El miedo encoge el ánimo y no casa con la reflexión.

Anhelan partir.

¿Adónde irán que no encuentren el lobo?

En todas partes hay hombres...

PUYOL

Fluorescencias

Mientras las corridas de toros existan en España, se debería renunciar a ser catalogado como español.

2

Hay que encender los faroles a plena luz, porque sigue siendo verdad que NO HAY PEOR CUÑA QUE LA DEL MISMO PALO.

3

Esta es de Clemenceau: «La unidad de acción supone la de pensamiento.»

4

Esta del griego Alcibíades: «Cuando un hombre es llamado por la Justicia, comete una necedad al comparecer, pues la cordura está en desaparecer.»

5

Y esta de Manuel González Prada: «Dando al enemigo poder y honores que él negaría en virtud de sus doctrinas, confiándonos en la buena fe de sus intenciones, procedemos con inocencia infantil.»

6

Pero sigamos con lo nuestro: Hay escritos en defensa de un sistema de gobierno equis, que son a la Humanidad, lo que las espiroquetas pálidas son al cuerpo humano.

7

Lógica del pensamiento ácrata: todo gobierno es pernicioso; no puede haber mejoría social verdadera, ni revolución de ninguna especie, sino retroceso, en toda sociedad regida desde la altura hacia abajo: la armonía proveniente de la base a la cumbre es lo que justifica todo pensamiento y toda acción.

8

Propogan lo contrario que la anterior «fluo», de manera cotidiana y sistemática, los señores Kennedy, Stroesner, Castro Ruz, Juan XXIII y Kruschev, entre otros «jefes luminosos».

9

Parece mentira que a estas alturas haya necesidad de repetir a ciertos libres pensadores la verdad de este axioma: EL LIBRE PENSAMIENTO NO PUEDE HACERSE EFECTIVO ENTRE LAS REDES DE UN ESTADO, LLAMASE COMO SE LLAME; pero mucho menos un Estado puede ni debe ser detenido por un libre pensador que se estime.

10

El pensamiento ha de ser libre y el gobierno es coacción, abuso de poder, fuerza al servicio de intereses creados, etc.

11

Entre los gobiernos existen diferencias sólo momentáneas, pues está demostrado que las «democracias», cuando se lo proponen, también saben «imitar» los métodos de los gobiernos ABSOLUTOS.

COSMOS

DISCOS

VACACIONES. Nuestro querido colega « Le Monde Libertaire » se da un reposo. Tratándose de algo amigo, es cortés recurrir a la fórmula : « Merecido reposo ». « Le Mond-Lib » aparece mensualmente. Con un lapsus de dos meses (lo que va de julio a octubre) la aparición puede interpretarse décimomesina. Mejor que sietemesina, símbolo de constitución incompleta en el terreno de la ginecología.

Dispensen los compañeros franceses si hoy nos metemos con sus cosas. Háganlo ellos, cuando lo merezcamos, con las nuestras, en el supuesto de que ellos permanezcan franceses ante los compañeros españoles, y nosotros españoles ante ellos, franceses de pura cepa.

Pero ya doce números al año es poca cosa, amigos, para una propaganda que debería ser diaria; y reducir el ciclo a diez, es menos que poca cosa, cuando el anarquismo es asunto que vale mucho. Con las voces que levantamos, débiles, insonoras ante el estruendo carnavalesco y carneril de las multitudes dirigidas, de las masas regimentadas, no alcanzamos a ser oídos ni percibidos, y si además nos restringimos, la desaparición por olvido está próxima. El ser o no ser está a la vuelta de la esquina y si por encima del escaso hacer aún nos damos vacaciones, dentro de poco el descanso, el nirvana, la muerte, el no ser, podrían sucedersa.

Ya sé que no hay razón para la extrema impaciencia; pero sí la hay para la tenacidad y galvanizar la constancia. La conducta y la palabra anarquistas pueden más que las grandes magnitudes del totalitarismo y de las políticas socializantes y degradantes. Un vocablo nuestro penetra conciencias, en tanto los discursos jefaturizantes envuelven las mentes redondas en un vaho de alcohol palabrero, ditirámbico, animalizante para un despertar de establo. Lo nuestro es inferior en bulto, mas superior en contenido. Y es esta superioridad del acratismo que debemos inyectar, ¡constantemente, sin vacaciones!, al cuerpo social que nos engloba.

Los anarquistas no se fabrican en serie, cual los soldados, los ciudadanos amasables en partidos, los obreristas bolchevizables. Cada libertario es una entidad pensante, una voluntad autodirigida, una persona afirmativa. Cada individualidad arrancada a la masa es una victoria positiva, otro constar de reivindicación humana conseguida, una nueva afirmación de que la criatura humana moralmente no está perdida. Se trata especialmente de buscar y hallar a los hombres susceptibles de comprender y sentir a la altura de nuestros ideales, que serán los suyos y, a la postre, los de toda la humanidad cuando ésta trate, seriamente, de redimirse tras la secular y nefasta experiencia del autoritarismo.

Por estas razones y otras que vosotros personalmente podáis aduciros, compañeros franceses, en la propaganda no debe penetrar la corruptela de las vacaciones. Curas, políticos, comunistas, cuarteleros, financieros y contrarios nuestros de toda laya, no se dan punto de reposo en el envenenamiento mental de las multitudes, esas mismas que necesitamos para crearnos una fuerza y establecer corriente saludable en los medios populares, muy indicada y necesaria para torcer los destinos de una sociedad aberrativa y frecuentemente malvada.

Y héteme aquí metido en discurserías, ¿Qué puedo yo deciros, compañeros franceses, que no lo tengáis olvidado de puro sabido? Nada.

Y, no obstante, hay que repetirlo todo.

DISCOBOLO

En casa Franco

FRANCO es un gallego cazurro. Resultó general como podía resultar « esmolet » (vaciador) de primera fila. Conduce admirablemente su gobierno, y sus Cortes, uno y otra formados por sujetos políticamente eunucos. Un no el « caudillo » no lo resistiría de ninguno de sus ministros y diputados sin cancelarles el cargo. Porque le plugo, procedió recientemente a una combinación ministerial.

El secreto de su gesto radica, sin embargo, en la presión internacional ejercida contra su España por resultas de las últimas huelgas. Por ellas se ha evidenciado el profundo malestar económico, la falta de libertades y la voluntad antifranquista que caracterizan la situación del país. Contrariado y todo, Franco se ve obligado a hacer concesiones : 1a, a no aplicar a los huelguistas españoles el sistema represivo con toda su dureza; 2a, a admitir la existencia de una oposición política y social al régimen; 3a, a convenir en la exigüedad de los salarios que perciben los trabajadores del campo y de la industria; 4a, a aceptar de hecho, aunque no de palabra, que su sistema de dominación es arcaico.

Es más — y esto es lo que pesa en la balanza de las previsiones del cuco Franco — EE. UU., que no le obligan a abdicar de su régimen personalista, le inducen a liberalizarlo en unos pocos grados para que calle la Prensa de todo el orbe y el canal dolarista de Wall Street no sea interrumpido. El taimado Franco conviene y finge transformaciones en su base de gobierno. Se nombra un vice : cap. gral. Muñoz Grandes, y unos nuevos ministros, varios de entre ellos jóvenes no empapados de la mística sangrienta de la « cruzada » : general Martín Alonso, general Lacalle, almirante Nieto Antúnez, y Lora Tamayo, López Bravo, Jesús Romero y Manuel Fraga. En total ocho « nuevos » que suplen a ocho « viejos », pasando los « dimitidos » a ocupar otras funciones, pues no es de pensar que los tales no tendrán que pasar por la taquilla del Paro Forzoso: Significativo : que el ministro del Trabajo figura entre los cesantes.

Que nadie se entusiasme. Para Franco, todos sus ministros, « viejos » y « nuevos », están en el Consejo en plan de dependientes.

Jira regional a Istres

(Etang de Berre)

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C. N. T. de España en el Exilio invita a sus Federaciones Locales, afiliados, familiares y simpatizantes, a la Jira regional que tendrá lugar el domingo, día 19 de agosto, en ISTRES (Etang de Berre).

Las magníficas Jiras de Cabrières d'Avignon y de Hyères han demostrado la gran vitalidad y hermandad ideológica de toda la familia confederal y libertaria ubicada en Provenza.

Para dar el realce que merece a la *Concentración Internacional Juvenil* que durante todo el mes de agosto se celebrará en Istres, recomendamos a las 35 FF. LL. del Núcleo la organización práctica de desplazamientos colectivos.

Es preciso e indispensable aportar nuestro calor a los «aguiluchos» esparcidos por el mundo, esperanza y futuro de nuestro Movimiento. Nada mejor para conseguirlo que la convivencia humana y fraternal y el libre intercambio de pensamiento e ideas con el fin de fortificar la común capacidad constructiva del conjunto del Movimiento Libertario.

Concurriendo a la Jira y a la Concentración demostraremos, una vez más, el valor permanente de la C.N.T. que sin olvidar a los compañeros presos y perseguidos por la tiranía franco-falangista y al pueblo hispano en lucha permanente contra el régimen, aprovecha cuantas ocasiones se le presentan para realizar una labor fecunda de educación y captación.

FF. LL. y compañeros del Núcleo de Provenza: ¡Todos, absolutamente todos, a la Jira Regional del Domingo 19 de agosto en Istres y a la Concentración Juvenil Libertaria!

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE JULIO
Lista III

Suma anterior	53 73
César Edo, Belin (Gironde)	5 00
Una salmantina	15 00
Grupo Cultural Popular de Bordeaux	150 00
L. Cuella, de Vizille (Isère)	20 00
J. Canizares, de Puy l'Evèque (Lot.)	10 00
José Menéndez, de Bagnols Gard)	5 00
Cándido Martuega, de Reims (Marne)	4 40
Narbonne (Aude) :	
José Roig	5 00
Francisco Gongora	1 50
Ismael Roca	5 00
Salvador Molina	2 00
Ricardo Martínez	3 20
José Salmons	8 00
Pedro Cano	8 30
Rafael Molina	2 00
André Respaut	5 00
Total, NF	303 13

LOS SINDICATOS LIBRES Y SU OPOSICION AL REGIMEN FRAQUISTA

BERLIN. — M. Omer Becu, secretario general de la Confederación Internacional de Sindicatos Libres ha declarado en una conferencia de prensa que el Comité Ejecutivo de la organización que representa pedirá se adopten enérgicas medidas con España y Africa del Sur.

Para ello se dirigirá a los países democráticos pidiendo cesen de dar cualquier ayuda a España en tanto se halle en el poder un gobierno franquista. Y afirmará de nuevo la oposición de la C.I.S.L. a que la España franquista sea admitida en los organismos del mundo libre.

RESULTADO DE LA TOMBOLA DE SOLIDARIDAD OBRERA

Primer premio: 18.443.
Segundo: 12.135.
Tercero: 28.401.
Cuarto: 16.406.
Quinto: 22.644.
Sexto: 21.086.
Séptimo: 13.204.
Octavo: 13.050.
Noveno: 28.301.
Décimo: 20.803.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Raúl Carballeira
por *Víctor García*
Precio: 1 NF. en esta Administración.

Crónica Internacional

(Viene de la página 4.)

to que nuestra finalidad no es la de dar un golpe de mano para apoderarnos del Poder, sino la de suscitar todas las energías populares para poder iniciar una era de libre evolución — deberemos recurrir a todos los partidos subversivos, a todas las organizaciones proletarias, para tratar de arrastrar al movimiento toda la masa que se halla hoy dividida entre los diversos partidos y organizaciones.

Nosotros no queremos esperar a que las masas se conviertan al anarquismo para hacer la revolución, tanto más que nos hallamos convencidos de que éstas no lo serán jamás si antes no abatimos violentamente las instituciones que las mantienen en la esclavitud. Y así como tenemos necesidad del concurso de las masas, sea para constituir una fuerza material suficiente, sea para llegar a nuestra finalidad específica de transformación radical de la sociedad mediante la acción directa de las masas, *nosotros debemos unirnos a ellas, tomarlas como son, y como parte de ellas mismas impulsarlas hacia adelante en todo lo posible. Se entiende bien que todo esto lo desea quien realmente quiera trabajar en pro de la actualización y de la puesta en práctica de nuestro ideal, y quien no se contente con predicar en el desierto, por la simple satisfacción de nuestro orgullo intelectual.»*

∴

Hemos subrayado lo que es de acuciante actualidad en relación con los pregonados acuerdos de Munich y con toda la gama de anteriores pactos hechos públicos por los diferentes partidos hoy subversivos frente a Franco.

Insistimos, de acuerdo con Malatesta, que lo que importa no es sólo derribar a Franco. Lo que importa es no comprometerse durante ni después a lo que todo partido gubernamental tiene como norma. Y lo que importa es aliarse con el Pueblo, con la masa militante de los partidos, contra la voluntad de los jefes de los partidos.

Si otra cosa sale de una alianza no haremos más que engañarnos a nosotros mismos.

B.D.I.C

LO QUE CIRCULA POR ESPAÑA

A la opinión pública, A los trabajadores:

REPERCUSIONES DE LA ACCION OBRERA

EL vasto movimiento de huelgas reivindicativas y de solidaridad que los trabajadores hemos sostenido hermanados, y que no ha terminado, nos hace adquirir mayor conciencia de nuestra fuerza, de los obstáculos a vencer y de la razón que nos asiste en defender nuestro pan, al pedir aumento de salarios y en propugnar por nuestros derechos y libertades.

El régimen ha encajado el golpe de la clase trabajadora unida, que con su acción directa, ha puesto en evidencia las taras del franquismo, su hipocresía y su debilidad. No se ha atrevido Franco a pegar fuerte, porque siente que amplias capas de la sociedad que han sido sus cómplices durante largos años le abandonan; porque ya no confía ni en el ejército, temeroso de que los soldados hagan causa común con el Pueblo; porque toda la opinión nacional nos ha acompañado y nos acompaña en nuestra lucha, aunque no se decida aún a participar en ella directamente, y porque, en fin, todo el mundo, en el transcurso de estas semanas, ha tenido fija la mirada en España. La opinión internacional, por doquier, se ha manifestado a nuestro lado, expresándonos su simpatía y solidaridad.

Pero la represión sádica, inquisitiva, el acoso feroz, sobre todo después de que se ha reanudado el trabajo en la mayor parte de lugares, se hace sentir y se extiende.

LLAMAMOS LA ATENCION DEL MUNDO ENTERO SOBRE LA REPRESION QUE SE EJERCE ACTUALMENTE EN ESPAÑA

Por la amenaza y por la coacción, por la intimidación individual y familiar, se pretende ahogar en vano la rebeldía. Las siniestras brigadillas especiales, secundadas por la policía armada y por la guardia civil, descaradamente o con disimulo, no paran de husmear, de inquirir, de interrogar, deteniendo a centenares de personas, maltratando a quien se les antoja, persiguiendo a nuestros hermanos que más activos se han mostrado durante las huelgas, molestando a cuantos son víctimas de infames denuncias y a quienes se sospecha que pueden haber prestado ayuda moral o material a nosotros y a nuestras familias. Los despidos ordenados, las represalias de las empresas, auspiciadas parte de ellas por la confabulación de éstas con la propia policía y los mismos jerarcas sindicales despechados, están al orden del día. Los procesos se instruyen y funcionarán más tarde los tribunales — algunos funcionan ya — para dar « ejemplaridad » y servir de « escarmiento », con sus sentencias y condenas dictadas de antemano por presión de los que hasta la justicia tradicional y de clase degradan y prostituyen.

En muchos sitios, al reanudarse el trabajo, las empresas han exigido que se firmaran nuevos contratos anulando antiguos derechos y ventajas adquiridos. Amparados en la fuerza estipendiada, al servicio de los intereses de los explotadores, el vil egoísmo y la insaciable rapacidad de la burguesía, con ceguera incomprensible, que denota cómo vive ignorante de la evolución que se opera en el mundo, continúa manifestándose con terquedad. Burlando todo principio de equidad social se quiere que el hambre siga enseñoreándose de nuestros hogares; hay inhumano empeño en que no podamos salir de este infierno de privaciones y miseria... Se considera exagerado por los que tienen sus cajas de caudales llenas y realizan fabulosos negocios, por las camarillas de generales y jerarcas que cobran sueldos espléndidos, el que un obrero gane un salario mínimo de 160 pesetas, y querrían algunos que miles de hermanos nuestros, que perciben salarios mucho más inferiores al indicado, cuando pueden trabajar, ya sea en Asturias, en Galicia, en Extremadura, en Castilla, en Andalucía, en Cataluña, en Aragón, etc., siguieran pasando hambre.

FRANCO Y SU CAMARILLA SON RESPONSABLES

Si el capitalismo y las instituciones que le sostienen son los causantes de que la injusticia continúe reinando en el mundo, como reina en todo país donde Estado y Capital forman cuerpo compacto, son directamente responsables del régimen totalitario que padecemos los españoles Franco y su camarilla.

Las cosas no pueden continuar así. Nosotros y nuestras familias, los trabajadores, tenemos derecho a vivir y a vivir decentemente. Lo tiene el Pueblo, vejado y escarnecido. La situación se hace y se hará cada día más insoportable. La economía española no puede reanimarla el franquismo. Es él un régimen que ni al mismo capital internacional inspira confianza y se presenta como un estorbo en la evolución de la actual coyuntura europea y mundial.

Nuestro movimiento reivindicativo es irreversible. No sólo es justo: hasta para sobrevivir físicamente, se hace indispensable. Hay privaciones humanas que rebasan el límite.

Las huelgas reivindicativas pese a todo han dado su fruto positivo. Ellas han de continuar, sin que haga mella en nosotros la represión. El apoyo del estudiantado, de la juventud, de toda la población española, se irá afirmando. También el de la solidaridad internacional.

En todos los países del mundo civilizado los trabajadores tienen derecho a declararse en huelga. Por ilegal que la considere el régimen, hemos de seguir haciendo uso de este derecho, rechazando la presión de los perros falderos de Franco, de los jerarcas sindicales. La iniciativa ha de ser tomada por nosotros mismos, desde la base, en los centros industriales, en el campo, en todas partes.

Unidos, hemos de hacer prevalecer nuestras reivindicationes inmediatas:

Salario mínimo garantizado de 175 pesetas para todos.

Abaratamiento de las subsistencias.

Rebaja de alquileres.

Supresión de impuestos para los trabajadores.

Reforma agraria.

Redistribución de la riqueza en bien común de la sociedad.

Derecho de huelga.

Libertad de expresión del pensamiento, de reunión, de asociación.

Amnistía para todos los presos políticos y sociales.

CONQUISTAR LA LIBERTAD OBJETIVO PRIMORDIAL

Pero hay que dar el empujón final al régimen de Franco, trabajadores. Estado de cosas más caótico que el que hoy existe no puede venir, y menos si la clase trabajadora y el Pueblo español están a la altura de su misión histórica.

Una formidable movilización popular voluntariosa y enérgica se impone Ante su presión, el franquismo, por más que se empeñe en hacerle frente, no podrá resistir. La huelga general ha de ser nuestra arma predilecta. Miles de trabajadores, movidos por un mismo sentimiento libertador, alzándonos unánimemente en España, dispuestos a la lucha con todas las consecuencias, conseguiremos la caída del tirano.

La equidad, la transformación social, una nueva era libertaria han de abrirse camino, condición indispensable de la renovación del país.

¡ Trabajadores ! ¡ Pueblo español ! El movimiento huelguístico ha sacudido los pilares del régimen. Franco sabe que está condenado.

« ¡Fuenteovejuna, todos a una! » contra el tirano y su régimen, para que en España renazcan la libertad y la justicia, obra del Pueblo y de nuestro resurgir.

Confederación Nacional del Trabajo
España, junio 1962.

AUX CAMARADES DE LA C.N.T. ESPAGNOLE

Chers camarades,

L'A. O. A. (Fédération d'expression française du Mouvement Anarchiste International) adresse son fraternel salut aux travailleurs d'Espagne à l'occasion du 19 JUILLET date anniversaire de la REVOLUTION SOCIALE d'Espagne.

Les anarchistes d'expression française unis dans l'A. O. A. adressent aux militants de la C. N. T. E. l'assurance de leur totale solidarité.

Bien fraternellement, Pour l'A. O. A. Les secrétaires: *Guy Badot* (Belgique); *Raymond Beaulaton* (France).

ESTAMPA

Después de haber pasado el invierno en un hotel medio destartalado, por cuya habitación pagaba nueve mil francos mensuales, ocurre que ahora se han verificado reformas en el mismo y debiendo abandonar mi cuartucho me han pasado a otro por el que debo abonar 900 francos por día. Y el drama es que no encuentro otra cosa.

Ignoro cómo se ganan la vida los demás. Por mi parte no hay posibilidad de pagar 27.000 por mes para dormir bajo techado.

Hablamos frecuentemente de la explotación, del hambre, de la miseria, algo así como si todo ello fuera distante. Sin embargo, está presente. Un poco de atención y de mala fortuna en nuestros pasos, y uno se da cuenta de los abusos, de las injusticias que se cometen por doquier. Por lo visto hay que tropezar para comprender que la miseria es una realidad en lugar de un ripio literario.

El obrero, fuente de riqueza social del que la sociedad no puede pasarse; engranaje y motor de la vida de nuestro siglo, se halla acosado, despojado y desprovisto de todo. Tener ideas no impide sufrir estas presiones en tanto el proletariado no reaccione favorablemente.

Es triste. Estas experiencias negativas que no complace narrar, le cierran a uno el paso y le fuerzan a considerar el problema de la miseria, patente en la sociedad en numerosas familias proletarias, aunque se hable de conquistas sindicalistas sustanciales.

JUAN POCA

NECROLOGICA

SIXTO ROCA

El miércoles, día 11 de los corrientes, acompañamos al cementerio de Oissel (Seine Maritime), al que fue excelente compañero y buenísima persona Sixto Roca, militante del Sindicato de panaderos de Villanueva y Geltrú.

Exilado en Francia desde 1939, llevó siempre consigo una penosa y larguísima enfermedad que le ha causado la muerte. A pesar de hallarse enfermo tuvo la suficiente fuerza de voluntad para ganarse la vida con su trabajo hasta los sesenta y cinco años que le dieron la pensión del Retiro obligatorio.

Era parco en palabras y ecuánime en la conversación, pero firme en sus convicciones libertarias, cuyos principios defendió contra viento y marea reformistas. Fue militante de la C. N. T. de Rennes y uno de los fundadores de nuestra F. L., en la que ocupó diversos cargos.

En el entierro, que fue civil, estuvieron presentes casi todos españoles de Oissel y algunos de los alrededores.

Nuestra sincera condolencia a su esposa e hijos.

Por la F. L. de Oissel, *El secretario.*

ANTENA

DATOS

Según las estadísticas alemanas ascienden a 44.000 los obreros españoles que trabajan en Alemania. Los que trabajan en Suiza son más de 7.000. La emigración de obreros españoles se está sintiendo en numerosas empresas de España, una de las cuales es « La Maquinista Terrestre y Marítima », de Barcelona.

— En las estadísticas oficiales de exportación figura una partida de vino y otra de 8.000 pares de calzado para los « países del Este », que es como se designa a la URSS.

DRAMA DE LA MISERIA

PAMPLONA. — Una familia compuesta por marido, mujer y cinco hijos se alojaba en una cabaña falta de ser comprendida en el capítulo municipal de Viviendas Protegidas. Estando el padre — Alejo Diusto — trabajando y la madre — María Martínez — deambulando por la ciudad en busca de algo para la familia, los hijos del matrimonio, María, 8 años; Valentín, de 6; Carmela, de 4; Asunción, de 3, y Jesús, de 8 meses, quedaron en la cabaña a la que se prendió fuego. Los mayores sacaron a los menores, excepto a Asunción, que pereció carbonizada por haberle caído encima el techo en llamas.

PARA PERDER EL JUICIO

BARCELONA. — La procesada Josefa Enríquez pasó por el banquillo acusada de sustracción de 2.500 pesetas. Josefa negó con tal acierto, que el tribunal la absolvió por falta de pruebas. Una vez en la calle Josefa regresó a la Audiencia para asegurar que, efectivamente era ella quien había sustraído los 500 duros. Vuelta a detenerla y exclamación apurada del juez, que dijo : « Esta mujer nos hará perder el juicio a todos ».

VEJACION

TOLEDO. — En la localidad de Mora a la pareja gitana José Díaz Pato-Josefa Vargas Moreno se les puso el churumbel gravemente enfermo. Intervino el médico, quien aconsejó la intervención del cura. Hablando más de la cuenta, el enviado de Dios descubrió a las autoridades que el tal matrimonio era libre y que el padre y el hijo ni siquiera habían sido bautizados y que ella, bautizada, jamás había comulgado ni lamido hostia alguna. Para salir de apuros de justicia el Díaz y la Vargas tuvieron que pasar por todas las humillaciones impuestas por las autoridades civiles y religiosas.

RAMILLETE NEGRO

PONTEVEDRA. — Aplastado por una roca desprendida murió en una mina de la Sociedad Estaños de Silleda, en Fontán, el obrero Francisco Gómez Fraiz, de 40 años.

SANTANDER. — Un camión chocó contra una caldera con asfalto en ebullición, alcanzando esta materia a los obreros Sebastián Giménez y Daniel Gabela Gori, que resultaron con quemaduras de carácter gravísimo.

OVIEDO. — Murió aplastado sobre la acera el albañil Cándido Gutiérrez, caído de un andamio suspendido en un cuarto piso. Drama ocurrido en una casa en construcción en una calle de Mieres.

PLAGA SOBRE PLAGA

SANTANDER. — Sobre la plaga franquista en Medina del Campo soportan actualmente la plaga de la gardama, insecto que deja los campos hechos un erial. Esa epidemia del campo se extiende rápida y alarmantemente.

TRIUNFO COMPLETO

LERIDA. — Se ha desarrollado el supuesto táctico denominado « Operación Gerona », con un total de 12.000 jefes, oficiales y soldados. La teoría ha sido la infiltración de grupos enemigos procedentes de Francia, los cuales han atacado diversas instalaciones industriales en el sector Tremp-Talarn. Cundida la alarma el ejército, provisto de armas casi nucleares, de ron y de heroísmo, replica contundentemente al cobarde y diseminado enemigo, causándole en la primera acción un 60 por 100 de bajas, en la segunda 30 por 100 de efectivos guerrilleros capturados, refugiándose el 10 por 100 restante en la Sierra de Gervas, término de la Pobla de Segur. Sin baja alguna, el aguerrido Ejército español ha resultado una vez más triunfante. Luego reparto de rancho y pronto de medallas.

DATOS PREMATUROS

MADRID. — Las perspectivas de cosecha triguera la estadística las cifra en 47 millones de quintales métricos para toda España. Salvo contrariedades de última hora.

WILLIAM BASS

MADRID. — El americano William Bass fue sentenciado a un año de cárcel por haber roto públicamente un retrato del caudillo de las Españas. Entablado recurso contra la condena, William ha sido excarcelado y expulsado de España fulminantemente.

CESANTIA

MADRID. — Los ministros declarados cesantes por Franco a causa de la reformación de su Ministerio, son: Antonio Barroso Sánchez Guerra, ministro del Ejército; Felipe Arbarzuza Oliva, ministro de Marina; José Rodríguez Díaz Lecea, ministro del Aire; Jesús Rubio García Mina, ministro de Educación; Fermín Sanz Orrio, ministro de Trabajo; Joaquín Planell Riera, ministro de Industria, y Gabriel Arais Salgado, ministro de Información y turismo.

LA GUERRITA

LAS PALMAS. — Incendiado al aterrizar en el aerodromo, quedó destruído un avión militar de Ifni, resultando veinte heridos y un muerto: el teniente coronel Rupérez Escudero.

« INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO »
por *Luis Fabri*
64 páginas de texto suficiente ilustrativo a 100 francos ejemplar. 15 por ciento de descuento a los paqueteros. Pedirlo en todos nuestros puestos de venta.

Colectividades y colectivismo de Costa

(Viene de la página 4.)

la poesía popular española», «Oligarquía y caciquismo», «Estudios ibéricos», «Derecho consuetudinario y economía popular de España», etc., y que elaboró «Derecho municipal consuetudinario» y «Plan de una historia del derecho español en la antigüedad», nació el 14 de septiembre de 1846 y, en febrero de 1911, eran llevados a reposar sus restos al cementerio de Torrero, de la capital de Aragón. El insigne historiador, filósofo, jurisconsulto y sociólogo, entendió que el colectivismo agrario suponía una atenuación del colectivismo general, no habiendo más remedio que reconocer otras inspiraciones, al menos en la concurrencia y en sumo grado, ya que las colectividades aragonesas distaron mucho de dicha atenuación.

Los organizadores de las colectividades, cual sus animadores y hombres de buena fe, como corrientemente se dice, de las mismas, no sólo tropezaron con la oposición de gentes interesadas en contener y en alterar su desenvolvimiento y en procurar su fracaso absoluto en acción apelando a medios posibles, por su capciosa información a sus partidos y por las instrucciones de los mismos, sino que también hubieron de sostener una larga, difícil y dura lucha con aquellas personas indefinidas y variables, pero completamente dominadas por los atavismos, máxime, habida cuenta que los propios amigos, a las veces, sorprendían poniendo de manifiesto que no dejaban de padecer dudas y prejuicios. Esto, indudablemente, eran cosas que el tiempo hubiera curado; más, al instante, eran dificultades que se juntaban a las de una situación difícil y anormal, por efectos de la guerra. Esto pudo observarse en algunas asambleas de colectividades y en el penoso período que otras hubieron de parecer. En cambio, puede decirse, sin alterar la verdad de los hechos, de acuerdos y prácticas admirablemente hermosas; pero que también es necesario dar lo espinoso para tenerlo en cuenta. Los campesinos de un pueblo importante de la provincia de Huesca se opusieron a poner el trigo en común advirtiendo que no había local suficientemente espacioso y en condiciones, conservando el cereal en las propias casas, a disposición de la colectividad, pero que reportó su cortejo de cuestiones por cada parcial entrega. Es en Francia mismo que un campesino de otro punto importante, de la marca de Litera, nos hablaba de las bellezas de su colectividad, algún día de tropiezos, pero especialmente en uno nos descubrió lo que hubo que sufrir el día que se presentó la requisa militar. El mismo hizo el sorteo, sin pena alguna. Más, todavía le duraba el dolor por su par de mulas. Otro aspecto de la cuestión nos lo ofrece uno ocurrido en el pueblo de Puey de Santa Cruz. Era el comienzo. La juventud estaba por las experiencias que se extendían por lo largo del Cinca. Los demás formulaban sus reservas. Mas, allí había el maestro, que se había hecho socialista, como funcionarios se hacen social-demócratas en la zona soviética de Alemania y otros, desde luego, se hacen social-católicos en los que predomina la social-democracia. La cantilena de este profesor consistía en repetir que con las colectividades sufría la libertad y la iniciativa y que con dichas colectividades desaparecería el estímulo en los campos de Iberia. Hubieron de ir a replicarle que España es un país emigrante, de no mucha población y con infinidad de gentes debatiéndose entre la insuficiencia y el hambre, y que el régimen de propiedad pequeña incluso, no había podido curar esa situación de escasez y de miseria.

Aconseja que se apoye la Alianza Sindical con toda las energías y sin ninguna reserva, porque sólo así avanzaremos por el camino que conduce a la liberación de nuestro desgraciado país.

Si por desgracia para todos, se malogra esta entente sindical que se ha iniciado con tanto entusiasmo y brío, seremos víctimas, unos y otros, de un tercero en discordia, ambicioso y fuerte.

Hemos de pensar en elaborar soluciones viables a los problemas acuciantes, creados por el franquismo en los 26 años de dominación.

Es francamente desolador comprobar que aún hay exilados que no vacilan en insinuar que los huelguistas han bailado una composición franquista. Inocente y absurdo que ciertas plumas se deslicen por ese sendero.

Habla seguidamente de la Iglesia española, que no tiene nada de común con la del resto del mundo. Su acción calculada, no servirá para lavarse de las culpas.

Después de ironizar en torno al discurso de Franco en Valencia, donde el ridículo dictador tuvo el atrevimiento de decir, sin sonrojo, que todos los ataques de la prensa extranjera se debían al envidiable bienestar de España, el compañero Alvarez finaliza exhortando al exilio en general para que redoble de actividad, y dirigiéndose a las organizaciones francesas, presentes en la tribuna, les dice que cuando se lo propongan realmente acabarán con Franco con solo un gesto de la mano.

Corresponsal.

"EL JAPON, HOY"
«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García.
Precio: 2,50 NF.

COMUNICADOS

C. N. T. A. I. T.
CONFEDERACION REGIONAL DEL TRABAJO DEL CENTRO EN EL EXILIO
Comité Regional

Todos los compañeros militantes de esta Regional del Centro son informados por la presente nota del nombramiento del nuevo Comité Regional, nombramiento que tuvo lugar en el Pleno celebrado el pasado 1º de julio de 1962 en Paris.

Vaya, en primer lugar, el saludo fraterno y libertario que este Comité Regional del Centro en el Exilio, dirige a todos nuestros militantes que, tanto en el Interior, como en tierras extranjeras, luchan y trabajan sin descanso por la emancipación de los trabajadores de las dos Castillas en particular y del mundo proletario en general.

Recogida del anterior Comité, la inmensa labor de continuidad en nuestra lucha revolucionaria, a la cual deseamos ardientemente dar todo lo que somos y valemos, os damos a conocer la dirección del nuevo Secretariado, el cual os dará a conocer los acuerdos recaídos en nuestro Pleno inmediatamente después de haber entrado en contacto con nuestra militancia.

Toda la correspondencia será dirigida en adelante a: Mariano Ocaña. 65, Route de Carrières. Bezons. Seine-et-Oise.

Deseando entrar en contacto lo más rápidamente posible con todos vosotros, recibid, queridos compañeros, un saludo anárquico y fraternal del Secretariado de la C. R. del C.

El secretario, *M. Ocaña.*
15 julio 1962.

F. I. J. L. DIJON *J. N. T.*

Las Juventudes Libertarias, junto con la C.N.T. organizan para el día 29 de julio una conferencia a cargo del compañero Miguel Celma, a las tres de la tarde en la Caserne Dampierre, rue Chancelier de l'Hôpital. Tema de la charla : « Derechos y deberes de los emigrados españoles».

F. L. DE TOURS

Pone en conocimiento de sus militantes y afiliados en general, que nuestra localidad celebrará asamblea general los domingos 22 y 29 de julio de 1962, a las nueve horas, en el local de costumbre, para discutir el nutrido e interesante Orden del Día de nuestro Pleno Intercontinental de Núcleos.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el sábado 28 de julio, a las veintiuna horas, en la sala de la rue de Pensées.

Ante un Orden del Día de interés, se ruega a todos los compañeros hagan por asistir.

PLENO REGIONAL DE FF. LL.
Núcleo de Provenza

Por el presente comunicado confirmamos a todas las Federaciones del Núcleo que el Pleno Regional iniciará sus tareas el sábado día 4 de agosto de 1962, a las nueve en punto de la noche, en el local social, 12, rue Pavillon, segundo piso y las continuará el domingo, a las ocho de la mañana, en la vieille Bourse du Travail (Salle Pelloutier), 13, rue de l'Academie, Marseille.

La Comisión de Relaciones.
Marsella, 16 de julio de 1962.

F. L. DE AVIGNON

Comunicamos a los compañeros que las asambleas de esta F. L. se celebrarán en el local de costumbre, el segundo domingo de cada mes, a las nueve horas. Esperamos la asistencia de todos los afiliados. Por consiguiente, la próxima asamblea queda convocada para el 12 de agosto.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Tendrán reunión general el próximo día 29 de julio, a las tres de la tare. Es de gran necesidad la presencia de todos los afiliados para la discusión del Orden del Día del Pleno de Núcleos. En el sitio de costumbre.

F. L. DE PARIS

Reunión general extraordinaria el sábado 28 sobre el tema: Voto regional. A las siete de la tarde.

Domingo, 29, a las diez de la mañana: Continuación de la asamblea ordinaria.

F. L. DE THIAIS

Continuación de la asamblea general el domingo 29 de julio a la hora y en el lugar de costumbre.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA
Agrupación de Toulouse

El día 12 de agosto esta Agrupación celebrará una reunión en la Sala de la Biblioteca-Bolsa del Trabajo, a las diez de la mañana.

Es de mucha importancia lo que debe tratarse, por lo que se ruega a todos los compañeros estén presentes al fin de cumplimentar el acuerdo del Pleno Regional. Nombramiento de la Comisión Regional.

Espera la asistencia de todos,
La Comisión Local.

F. L. DE MONTAUBAN

Pone en conocimiento de sus afiliados que el domingo 29 del corriente tiene convocada asamblea general para discutir el Orden del Día del Pleno Intercontinental, la cual se celebrará en la Casa del Pueblo, sala Sellier, a las nueve y media de la mañana. Se ruega puntualidad y asistencia de todos cuantos se pretenden defensores de las ideas libertarias.

∴

La Comisión organizadora de los actos, mitin y festival celebrados en Castelsarrasin el 17 de junio, pone en conocimiento de los compañeros y compatriotas, en general, de las localidades limítrofes que con su presencia colaboraron en dichos actos, que el beneficio líquido del festival ha sido de 410 NF., los cuales han sido destinados cara a España por medio de la Alianza Sindical, lo que manifestamos para satisfacción de todos.

Por la Comisión Organizadora,
La F. L. de Montauban.

CORRESPONDENCIA A « C. S. »

La referente a la Sección española puede enviarse a Juan Ferrer, al cual se le cortará radicalmente todo envío al 17 de la rue St-Denis, Paris (I), pues ya no habita en esa casa.

La dirección de la imprenta es el 6 (y no el 16) de la rue Chevreul, Choisy-le-Roi (Seine).

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración

EN LA NIEVRE SE HA CONSTITUIDO LA ALIANZA SINDICAL

Las bases por las cuales actúa la Alianza Sindical nacionalmente las hacemos nuestras como punto de partida.

Para vivir es imprescindible el pan, pero la vida de los hombres debe estar hermanada con la libertad. Hoy el afán de libertad es la preferencia; mientras persista el fascismo en nuestro país el pan resulta escaso y la libertad mutilada en sus principios fundamentales y humanos.

Consideramos la Alianza Sindical como la fuerza indispensable en la lucha entablada frente al franco-falangismo y como el horizonte guiador de actuaciones futuras.

La Alianza nacida en la adversidad ha de continuar en nuestro país para abrirnos el camino que nos debe conducir al pleno disfrute de la vida como trabajadores y dignificados como hombres.

La tarea es ardua: el sentido común debe prevalecer por encima de los sectarismos, única manera de luchar y triunfar.

La Alianza Sindical se ha constituído en el Departamento de la Nievre el 23 de junio de 1962 por los organismos sindicales de la C.N.T. y U.G.T. y su Comité ha quedado formado de la forma siguiente: presidende, Francisco López, de la UGT; secretario, Ramón Porté, de la CNT; vicepresidente, José Broto de la CNT, y vicesecretario, Manuel Vergara, de la UGT.

No figuran dentro de esta Alianza los representantes de la S.I.V., por desconocer organización constituída dentro de nuestro Departamento. Si ella existiere les invitamos a formar parte de la Alianza. *EL COMITE*

El mitin de Bourges

A las nueve y media de la mañana, el compañero Alegre, por el Comité Departamental de Alianza Sindical, abre el acto. Comienza por dirigir una salutación en francés y español a la nutrida concurrencia que asiste al mismo.

Hace una exposición de los acuerdos concertados en la última asamblea de Alianza, merced a los cuales se conlcuyó la celebración de este mitin.

Seguidamente da las gracias a todos los organismos que le han prestado su concurso y termina su intervención presentando al auditorio las distintas delegaciones sindicales con representación en la tribuna.

Gimeno, de la U. G. T.

Acto seguido de haber escuchado a los diferentes oradores franceses, que voluntariamente han prestado cooperación a este simpático acto, toma la palabra este compañero.

Comienza diciendo que todos los elogios de solidaridad que sus predecesores en el uso de la palabra han hecho en torno a nuestro problema, a pesar de su divergencia de ideas, tienen un vínculo común: la libertad.

No olvidemos —dice— que los españoles somos el bloque más numeroso de todos los exilados europeos. Que podíamos haber hecho mucho; pero que la falta de acierto en el pensar y actuar nos han hecho comprender que los ensueños mal forjados tenían que transformarse, para estar más cerca de la realidad.

Hasta no hace mucho todas y cada una de nuestras organizaciones han actuado de una forma unilateral. Si en la calle o en la tribuna tropezáis con alguno que se cree exclusivamente en poder de la verdad, apartaos de él.

Durante la República quisimos todo o nada. El tiempo y las circunstancias trabajaron contra nosotros. Hoy, por el contrario, empezamos a vivir la fase inversa; aunque no todo juega a nuestro favor.

El sangriento Franco, representante genuino del fascismo, abriga todavía el propósito de que una nueva guerra podría hacerle durar un poco más en su mandato. Para ello no ha dudado en agazaparse como un sacristán bajo los sayones de los siempre hipócritas ingleses, con la consiguiente complacencia de los rusos.

Ahora bien, entre los graves problemas que minan el régimen franquista, figura, en primer término, el económico. La situación del pequeño agricultor es agonizante.

La ayuda financiera que el Estado pudiera dedicar para superar su existencia en el mercado interior, es nula a causa del 50 por 100 del presupuesto nacional que va a manos de la Falange, Ejército e Iglesia.

El comercio y la industria se desenvuelven difícilmente por las mismas razones.

Aquella ayuda en dólares que algunos creyeron bastaría para salvar el estado caótico de España, no ha servido que como una inyección al moribundo.

Como resultado habrían de producirse movimientos reivindicativos en el pueblo español. Ello se ha dado y también los movimientos de alianza aunque no en la escala que fuere de desear.

El sueño dorado de cambiar las cosas de la noche a la mañana, hay que desterrarlo.

Las huelgas que se iniciaron en Asturias y se ramificaron por todo el país, tendrán que reproducirse en mayor amplitud. Es el renacer de una nueva era revolucionaria.

Tened presente que los tratos y contratos de palabra hechos por algunos, no tienen más calor que el sello que pueda darles una consulta nacional.

En fin, preconizamos la alianza sindical noble y franca de todos los trabajadores para poder atacar el régimen franquista por el punto más vulnerable que es el económico. Si así lo hacemos conseguiremos nuestro objetivo y evitaremos la repetición maléfica de aquellos cuatro jinetes del Apocalipsis que, partiendo un día de España, se extendieron por Europa sembrando la ruina, la miseria y la desolación de los pueblos. Evitemos, pues, que esos citados jinetes, que se reagrupan detrás de los Pirineos españoles, reemprendan una nueva marcha.

Discurso de Alvarez.

El compañero Alvarez, en nombre de la C. N. T., dió el aldabonazo final a esta gran reunión. Con verbo cálido dijo: Es cierto, los españoles somos románticos por naturaleza y de ahí nuestra inclinación al optimismo, sin el cual no es posible emprender luchas de gran aliento.

Aprovechando que el auditorio está compuesto por muchos de los que nos escuchásteis en Tours, bueno sera recordaros que cuando dijimos que el régimen agonizaba al empuje de los mineros, no era una simple frase de mitin. Hace unos días leí una referencia del *New-York Times:* «La actitud de Franco es propia de un dictador que está en las últimas.»

Las huelgas de Asturias, Vizcaya, Cataluña, Andalucía, como todos los actos que tiendan a minar el poderío del tiempo, son plausibles y aconsejables, pese a todos los convenios en contrario. Recordaré también nuestra afirmación de que los hombres llegados a Munich, procedentes del interior, parecían inspirados en el deseo de salvar de la inevitable riada los privilegios fundamentales de la clase que representan. Gil Robles, en una entrevista con el enviado de *Le Monde*, después de expresar su criterio de que el triunfo de un castrismo crearía una situación de consecuencias incalculables para Europa y para el mundo, dice: «*Por todas esas razones, nosotros preconizamos con una convicción creciente, una evolución rápida y real que haga la revolución imposible*».

PARADERO

De Francisco González Urbaneja, de Ojuelos Altos, Fuenteovejuna (Córdoba). Se supone entró en Francia en 1940. Pregunta por él su sobrino Antonio Castillejo González, Cantonnement de Grosseud, Bat. 614, Chambre 2 B. Florange (Moselle).

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9e) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Munich, Franco, el Mercado Común y el sentido ídem

CUANDO el eco de la reunión antifranquista de Munich parecía extinguirse, el ministro de la Gobernación de Franco ha pronunciado en las Cortes de Procuradores un discurso de aplauso obligado para rechazar la tesis de una España dictatorial y fascista. Por ser extensísimo el discurso (dos páginas de diario enteras con ruego de publicación imperioso), se comprende que Franco es la persona que más se haya preocupado de dicha reunión municense.

No vamos a perder el tiempo indicando las contradicciones, los silencios y los malabarismos del ministro de la Gobernación, Camilo Alonso Vega, ante los «procuradores». Ha sido para él y sus amanuenses un trabajo penoso la redacción de su discurso. Es más fácil utilizar mano dura... cuando se trata de gente trabajadora, considerada clase humilde. Pero esta vez los «delincuentes» son de abolengo, lo que explica que en lugar del látigo el policía número 1 de España haya utilizado la dialéctica.

Pero ¿qué mosca tsé-tsé le habrá picado al generalísimo que frente a un caso de rebelión — aunque pasiva — haya recomendado el método locuaz en vez de proseguir con sus procedimientos de coerción inquisitoriales?

En primer lugar, está en juego la entrada de España en el Mercado Común, desbordando, la reunión de Munich, el marco de la política española. Reprimir violentamente a protestatarios humildes, esto se puede hacer en el interior sin miedo a presiones extranjeras, inexistentes cuando la carne machacada es obrera. Lo difícil es maltratar a enemigos (modosos, pero enemigos) cuyo crédito moral, intelectual y financiero ha desbordado los límites fronterizos de España.

Visto, pues, que Franco tiene necesidad de tolerancias cómplices en los ámbitos de la política económica europea, estimándose sujetado a la ley de compensaciones, o sea, por esta vez, a la adopción de una pose de respeto ante sus ponderados oponentes entre los cuales se encuentra el católico Gil Robles, junto con otros católicos protegidos por el Vaticano.

El daño que puede recibir el sistema franquista de la reunión de Munich y de cuantas reuniones parecidas la sucedan, es la pérdida de una ocasión única para incorporar la economía nacional a las sanas economías del conjunto capitalista euro-americano. En la era — pronunciadísima — de la mecánica y de la ciencia nuclear, España está en un tal atraso que, de no ponerse al corriente de la política mundial en todos los sentidos, arriesga quedar en la situación de las naciones africanas medianamente evolucionadas. Basta con ojear los índices industriales, financieros, educacionales y científicos que con frecuencia facilitan las revistas técnicas de los grandes países, para darse cuenta de que España no figura en el catálogo de las naciones capaces. Pese a la voluminosa fraseología de los portavoces del franquismo, lo cierto es que España es un país inválido que va agravando su invalidez a medida que va cayendo de la cola de la civilización blanca.

Católicos son los asambleístas españoles de Munich y católico es Franco, contando todos con simpatías en el Vaticano. Este es el problema de El Pardo, junto con la certeza de que el sistema se pudre, desgajándose del mismo las partes sanas. En cuyo caso Franco no pega, no puede pegar, por tratarse de antiguos amigos ahora concurrentes, también protegidos del Cielo, es decir, de Roma. Entonces es una verdad como un templo que el « caudillo » pierde aplomo, infalibilidad y crédito de hombre sagaz y duro. Inflexible puede seguir siéndolo con nosotros, los trabajadores, cuyo bienestar interesa poco o nada en Roma, en Washington y en otras partes. No lo será, indudablemente, con los de su casta; porqué Franco no es Franco, sino un hombre escogido, un general utilizado por la reacción y el capitalismo internacionales. Por esto Franco caerá el día que la Banca y el Vaticano por sus conveniencias lo decidan.

Ya ven nuestros compañeros y cuantos españoles existan de tercera (más de 20 millones) lo poco necesarios que les resultamos a los conspiradores aristocráticos. A lo sumo se nos aceptaría para establecer una tranquilidad tejida de renuncias para el día siguiente de la caída del franquismo.

Que Franco, sus franquistas y todo su sistema se vayan al cuerno, conformes. Pero que continúe el franquismo aunque sea sin Franco, esto puede ocurrir sin el asentimiento de los hombres y los movimientos progresistas.

UMBRAL

SUMARIO DEL NUMERO 7 :

P. Bosch Gimpera :
CIVILIZACIONES PREHISPANICAS

Lucio Mendieta y Núñez :
LAS TENSIONES SOCIALES DE CARACTER RACIAL Y CULTURAL EN AMERICA LATINA.

José Viadiu :
FRASES CLASICAS

Alfonso Camín :
LAMA (poesía).

César Vallejo :
PEDRO ROJAS (poesía).

Costa Iscar :
DOS LIBROS DE MIGUEL GIMENEZ IGUALADA.

Miguel Giménez Igualada :
UNAMUNO, HOMBRE ANGUSTIADO Y CRUEL.

Alfonso Vidal y Planas :
LUCIERNAGAS.

Humberto Guzmán Arce :
LOS INDIGENAS DE BOLIVIA, GRUPOS DE PRESION DOMINANTE.

Angel Samblancat :
SAN MARCOS PEREZ.

J. Guiraud :
EN EL SCALA DE MILAN. « LA ATLANTIDA ».

Luis di Filippo :
LAS AVENTURAS DEL GAUCHO MARTIN FIERRO.

Volga Marcos :
LA NOVENA SINFONIA.

Federico Avila :
LA CRECIENTE.

Víctor García :
LA LEY DEL TALION. ADOLFO EICHMANN E ISRAEL.

«La Escena», «La Pantalla», «Libros», «Noticiario», grabados y notas de actualidad.

«Umbral» es la revista de todos los exilados. Divúlguenla los compañeros.

Mecas de la matazón

por A. SAMBLANCAT

DESDE el punto de vista de las purgas o limpiezas de rojos, que la geofagia denominaba «aclaridas»; llevadas a cabo en nuestro solar por pelotones de ejecución, que constituyeron tricornios, requetés, moros y falangistas, que nunca hartos de sangre e insaciados en la primera vuelta, suspiraban por una segunda, y aún por una tercera; hay pueblos y regiones de Franquilandia, que sólo el nombrarlos espeluzna, atacan el sistema y producen espanto, temblor, pavor y horror.

Eso ocurre con Orense, Zaragoza, Burgos, Palencia, Canarias, Vigo, Segovia, Avila, Teruel y 100 «locarrabidades», que ocupadas por la faccion salieron a la indeleble deshonra del centenar de balaceados por día.

Los cementerios bajo la luna de Mallorca (playas, montes y descampados), descritos con revolución de vientre por el católico Bernanos, aún sudan pus y esparcen mefitis de gusanera.

La prisión de Ondarreta (S. Sebastián); las de S. Marcos de León, San Cristóbal de Pamplona, Torrecaballeros, Santa María de Nieve, cocheras de Valladolid, ergástulas nueva y vieja de Segovia, no han alcanzado como mataderos menos triste derecho a la imperecibilidad del memorándum.

El cunetazo, el carreterazo, el paredonazo, la camionada, el paseo; las sacas de detenidos al anochecer en las cárceles, que duraban hasta la madrugada, fueron jorgorios macabros de la misticidad, que se celebraban con bailes y borracheras, y estuvieron de moda entre elegantes más de un año.

En Zamora, para que Portugal no se enfermara, el rescate y extracción de cadáveres, que bajaban haciendo gimnasia por el Duero, se le llamaba la pesca de la sardina. No caían peces muy gordos; pero, fresca, por lo menos, estaba aquélla.

En Valladolid, terminadas la siega y la vendimia, se organizó por los señoritos verdaderas cacerías humanas de braceros y jornaleros, para no dejar vivo uno de «los de la reforma agraria». Quisieron tierra y les llenaban de ella la boca.

La profilaxis no se hacía sólo de hombres. Se extendía sádicamente a mujeres y niños, sementera de cáscara amarga. A los crios se los destozolaba a culatazos. A madre que defendía el fructidor de sus vísceras; a esposa, que cubría con su cuerpo el del marido arrastrado a la victimación, se le tajeaba los pechos, y se le cortaba manos y brazos hasta el hombro, con el machete.

El raparlas y el lavaje de tripas con petróleo y ricino mezclados, apretándoles un misto a la boca; el exhibirlas desnudas y hacerles barrer en camisa las calles, eran castigos leves, comparados con los exterminios de lugareñas despudoradas, a que se procedía en los constantes «raids» al campo de las bandas de empistolados de la ciudad; actividad degenerada en deporte de moda.

Se operaba en estas hecatombes bajo la obsesión de que a la península le sobraban 10 millones de habitantes; ya que España, según el Estado mayor de Franco, nunca había sido más grande, que cuando la poblaban seis millones de cretinos, que se dejaban deflanar como borregos.

Dejada huérfana la chicalla; ancianos y ancianas, sin sostén; viudas las casadas y sin novio las doncellas; se esculcaba las despensas del vecindario, se vaciaba de vianda los corrales y los gallineros, y al más mísero le arramblaban con la vaca, la cabra, el puerquito y la tuberculosa volatería. Y sobre la sangre misma de los destocinados, y entre el lagrimeo y el gemir de los que lloraban heridos en la fibra entrañal, se improvisaban francachelas gigantes, en que botellas y barriles eran reventados a patadas.

El cura de la aldea marcaba a los que había que hacerles el paquete, como se decía; facilitaba lista de candidatos a la palma de los mártires; que eran cuando no se confesaban y comulgaban con el bistec de sus ruedas de molino. Luego, surgían pendencias entre los sicarios, liquidadas a tiros, sobre quién había trabajado más y mejor.

En las fosas que se había hecho cavar a los condenados, no cabía la carne enterrada, y se dejaba fuera de la sepultura pies, manos y cabezas, con que se daban banquetes los perros y los gatos. Muchos de estos animales recorrían plazas y porches con una pizca de difunto mutilado en los dientes. La carne menos arguellada la hacía retirar el Choricero número 1 de la Cruzada, para su negocio de embutidos para la exportación del matadero de Mérida.

En Miranda de Ebro los italianos dejaron embarazadas a 80 señoritas de la buena sociedad. En Montuengo (Soria), todas las mozas parieron morlitos.

En Las Palmas de Gran Canaria, no se dejó un masón y un izquierdista, ni para una medicación. El tablajero de «Pelmán» predicaba, en Salamanca, donde también se hizo chorizo de rojo: «Para el delito de alta traición nacional, que significa el pacto del mandil, el ser judío o internacional, el nuevo Estado vibra las flechas e impone el yugo de su dureza depuradora.»

En Tenerife, tiraban al mar fardos de carroñas atadas con un alambre; y moribundos metidos en sacos con el cráneo roto a golpe de maza.

En Badajoz se ametralló la plaza de toros llena de sindicales agrícolas, se lidió autoridades republicanas que se llamaban Manso, y se arrojó por el balcón chiquillas acabadas de violar del ramo de la costura. Hazañas todas, de una salvaje bandera del Tercio.

En la plaza de Zocodover de Toledo, las tropas de la Liberación ultrajaron a las concurrentes a una verbena, de inexcusable asistir, so pretexto de que entre ellas había algún «pebre» y no todo era trigo limpio clerical.

En Manacor (Baleares) se fusiló a una cuerda de 700 payeses.

En Pontevedra, toda la población liberal tuvo que lanzarse a vivir varios meses de raíces en la trocha, para salvar el pellejo.

En Teruel se quemaceó a 8.500 personas. Y a 10.000 más en Coruña.

En Málaga, no bajaron de 12.000 los quitados de la vida. Y en Sevilla, de 15.000; que se cargó Queipo de Llano, entre trago y trago de sanlúcar.

En Zaragoza, Cabronellas barrió a tiros toda la militancia cenetista, llevada a un cuartel falazmente, con la promesa de facilitarle armas para defender la república!.

En El Ferrol se despachó para el otro mundo a todos los obreros de los astilleros, en número de 9.000.

Y en Valladolid se les rajó el alma a todos los ferroviarios y a todos los campesinos con carnet, que excedían de 20.000.

Y no fue ese todo el flambre.

CRÓNICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

ALIANCISMO MALATESTIANO

EL 22 de julio de 1932 se extinguía en Roma aquel italiano ilustre que se llamó en vida Errico Malatesta. Murió aislado, encerrado en su propia casa, por decisión del Duce. Había sido Mussolini sedicente socialista y en sus años mozos se codeó en más de una ocasión con Malatesta. Sobre todo cuando « il condottiero » era un mozalbete famélico que se aproximaba a los medios anarquistas en procura de solidaridad económica. Luigi Bertoni encarga a Mussolini la traducción al italiano de « La Gran Revolución », de P. Kropotkin, labor que el futuro Duce realiza con la ayuda de una revolucionaria rusa. Llegan luego los tiempos del « Avanti ». Mussolini es militante socialista y polemiza más de una vez con Malatesta. Cada uno sigue una evolución bien distinta. El Duce respeta y teme al anarquista que siempre fue, hasta sus últimos días, el irreductible Malatesta.

He aquí la nota que la « Questura » de Policía de Ancona en circular número 7956, da a conocer el día 22 de julio de 1932 :

« Ha fallecido hoy el conocido anarquista Malatesta, Errico. Ruego intensificar la vigilancia sobre los elementos anarquistas y subversivos en general, a efectos de impedir toda suerte de manifestación. Recomiendo la máxima atención teniendo en cuenta que Malatesta tenía muchos partidarios en Ancona, lugar donde residió varios años y desarrolló una propaganda eficaz. Ruego informar rápidamente en caso de emergencia. » — Firmado : *Cibelli*.

∴

Nacido en 1853, participa Malatesta desde muy joven en el movimiento anarquista. Lo prueban algunos detalles de su vivir vertiginoso, andariego, de propagandista activo : orador, periodista, agitador y organizador de revueltas tumultuosas y a mano armada, organizador sindical y forjador de la vertebración anarquista en Italia y en varios países. A los 17 años, en 1870, participa en el Congreso Internacional de Nápoles y en 1872 es uno de los ponentes en el Congreso de St-Imier, famoso en los anales de la Internacional. Interviene en las insurrecciones de la región de Puglia en 1874 y en la de Benaventano en 1877. Forma parte de la famosa « banda » del Matesse. Participa a los Congresos de Florencia y de Berna. Perseguido, emigra a Egipto, luego a Francia y después a Inglaterra, interviniendo en 1881 en el Congreso Internacional de Londres. Vuelve en 1883 a Florencia y en 1884, a pesar de perseguirle la policía se ofrece y actúa como voluntario contra la epidemia del cólera, en Nápoles. En 1885 llega a Buenos Aires y recorre la Argentina y Chile. Funda varios periódicos y con Mattei interviene en la organización del Gremio de Panaderos. Malatesta redacta los Estatutos. Vuelve a Europa y en 1889 funda en Niza el periódico « L'Associazione » (que hemos hallado en el fichero de la Biblioteca Nacional de París). En 1896 se fuga de Lampedussa, donde se le ha confinado y va a Norteamérica. En Patterson funda una publicación. De allí pasa a Cuba y vuelve luego a Londres, donde con ligeros intervalos y salidas queda hasta 1913. Participa en 1907 en el Congreso Anarquista Internacional de Amsterdam y luego es uno de los tres secretarios de la Internacional en Londres, junto con R. Rocker y con Schapiro. En 1913 retorno a Italia, de donde ha de fugarse de nuevo en 1914. Terminada la guerra, vuelve a Italia a comienzos de 1919 y funda en Milán un diario: « Umanità Nuova », que pronto ha de trasladarse a Roma a causa de persecución y quema de imprenta por parte de la policía.

De su retorno a Italia queda esta sabrosa anécdota : Se sabe que Malatesta hubo de volver clandestinamente. El Gobierno había cursado orden a todos sus Consulados y Embajadas para que no diese el visado de entrada a su pasaporte. Fue algo así como una fuga al revés. Pero volvió. Levantó en el país una oleada de entusiasmo en esos días cálidos de agitación y esperanza, alimentados por el fragor reciente de la Revolución rusa.

Cuéntase que en uno de los actos turbulentos de la gira de propaganda que Malatesta efectuó pasando por todas las ciudades importantes, un joven imberbe y fervoroso comenzó el mitin diciendo : «He aquí nuestro gran Malatesta, nuestro Lenin de Italia... » No pudo continuar, porque el brazo nervioso del propio Malatesta le arrancó de la tribuna. El orador en ciernes fue luego uno de los militantes que dejan memoria. Pluma ágil y valiosa, buena oratoria. Poco antes de los años 30 participó en Buenos Aires en « La Antorcha » y en « Nuestra Palabra ». Se significaba como individualista. En 1936 marchó a España y combatió en Huesca, con los voluntarios anarquistas italianos. Su pluma fulguró en retaguardia. Volvió a América y... su fin corresponde a otro capítulo doloroso. No claudicó : puso fin a su vida, aún joven, ardiente, esperanzadora. Se llamaba Aldo Aguzzi.

∴

Participa Malatesta en la insurrección que se conoce con el apelativo del movimiento de la toma de las fábricas. El proletariado italiano llegó casi a punto de hacer su propia revolución. Quedó a medio camino y fue el fascismo el que se apoderó de los destinos de Italia, retrogradándola hacia sus épocas negras.

Malatesta quiere combatir a Mussolini y se niega a escoger el camino del exilio. Hasta 1926 continúa, solitario casi, publicando « Pensiero y Volontà ». Luego llega el terrible silencio. Con guardia a la vista se le confina en su propio domicilio. A pesar de sus 73 años su personalidad es temida por el régimen. Quiere entonces salir de Italia pero fracasan algunos intentos de fuga. Fallece a los 79 años rodeado de esbirros, sin contacto posible con los compañeros.

Son estos unos breves trazos de una vida vertiginosa. Mencionamos apenas algunas fechas que dan prueba de su actividad incontenible, de su extraordinario obrar, de su carácter « voluntarioso », sin límite en el pensamiento ni en la acción. En esta nota a vuela pluma no citamos todos los países que recorrió, los Congresos a que asistió, los periódicos que fundó, las iniciativas en que participó, las cárceles que en su largo rodar conoció... Léase a Nettlau, a Fabbri, a Borghi, a Fedeli, que son sus biógrafos más completos, para tener una idea de lo que fue Malatesta y para conocer su pensamiento. Para saber la influencia moral que ejerció en su tiempo. Léanse sus volúmenes de artículos recogidos en su lengua y sus innumerables trabajos traducidos al castellano. Es para todos útil, además de necesario.

∴

No se sujetaba Malatesta a estrechos límites doctrinarios. No aceptó ninguna suerte de dogmas. Sus concepciones tácticas se ajustaban en lo posible a las contingencias de la hora. Pero Malatesta, como Antilli, se afirmaba en la finalidad como pauta y norma de un porvenir luminoso que no puede tener otro norte y guía que el de los principios que arrancan y van hacia la libertad, en el ejercicio de tácticas que se informan siempre en sus postulados.

Espíritu alerta e intuitivo, creador, más que aceptador de textos o de recetas, se consideró y se considera a Malatesta como a uno de los más claros divulgadores, agitadores y propagandistas del anarquismo. No aceptó confusionismos ni posiciones claudicantes. Se opuso a los extremismos verbórreos al tiempo que condenaba la tibieza y la vacilación. Para él, cada nueva aurora aportaba renovada razón de ser, nuevo motivo de obrar y un problema nuevo a resolver.

En esta ocasión particular en que se hallan la C.N.T. y el anarquismo español, nada más oportuno que dar a conocer el pensamiento de Malatesta en materia aliancista. En lugar de comentar o reflejar su criterio le dejamos la palabra, traduciendo un trabajo suyo titulado « Alianza por la Revolución », publicado en « Umanità Nuova » del 25-11-1922, en pleno período de lucha contra las fuerzas negras del fascismo.

He aquí lo que, en cuanto a Alianzas, decía Malatesta :

«Es un gozo el repetirse.

Según ciertas gentes nosotros queríamos establecer alianzas con los partidos autoritarios gubernamentalistas para realizar una revolución cualquiera que, en el caso concreto de no ser anarquista, será una revolución gubernativa.

Evidentemente se trata aquí de una interpretación de nuestras ideas muy contraria a todo aquello que siempre hemos dicho. Se trata de un pobre expediente polémico, tan sólo digno de quienes desean a toda costa provocar la escisión en nuestros medios.

Nosotros hemos buscado siempre la alianza de quienes desean hacer la revolución para poder destruir las formas materiales del enemigo común. *Pero siempre hemos proclamado bien alto que* esta alianza debía durar tan sólo el espacio de tiempo insurreccional. *Y que inmediatamente después,* e incluso si es posible en el propio curso de la insurrección, *trataremos de actualizar nuestras ideas* oponiéndonos a la constitución de no importa qué gobierno, de no importa qué centro autoritario, *impulsando por nuestra parte a las masas a la inmediata toma de posesión de todos los medios de producción y de todas las riquezas sociales, propugnando por la organización directa de la nueva vida social, de acuerdo al grado de desarrollo y a la voluntad de las propias masas, en las diferentes localidades.*

Desgraciadamente, los partidos subversivos italianos de corte autoritario, han dado la prueba de su incapacidad y de su falta de deseos de hacer la revolución y se mantendrán en el no poder o en el no querer realizarla, *en tanto se sientan aferrados a la corrosiva sífilis parlamentaria.* Pero ello no impide el que nosotros, todo y no pudiendo realizar solos la revolución, estemos al acecho de todas las ocasiones para tratar de determinar un movimiento insurreccional contra la voluntad de los jefes de los partidos.

Por otra parte, incluso si viésemos la posibilidad de realizar solos una insurrección victoriosa — pues-

(Termina en la página 2.)

★ CHISPAS ★

Un periodista « festivo » se ha ocupado en un diario franquista del « caso Lecoin ». Tratando de hacer reir, ha hecho de payaso Colás, el que salió una vez a la pista y no más.

∴

Según el mono sabio ese, la existencia de una nación se cimenta en el número de soldados.

Si « soldado » deriva de « sueldo », que le paguen y que se vaya.

∴

Si soldado se acomoda a « sol dado », no es por heliofilia de magín que brilla el retaguardista que escribe en « La Vanguardia » mofitas sin

sal ni azúcar contra Lecoin, el entero.

∴

Si « soldado » viene de soldar, que le suelden a ese escribante algo que se le ha roto en la cámara del ingenio.

∴

Una nación aguanta por los productores, no por despilfarros y estropicios militares.

Cual el clásico dejó dicho : « Sin panes no hay capitanes ».

∴

Seguro que si un Lecoin practica la huelga del hambre en España, Franco lo deja morir tranquilamente. Por algo es cristiano 1º.

∴

«Un país con millones de objetores de conciencia sería pasto del enemigo. »

A la inversa, un país sin objetores de conciencia es pasto de generales, cardenales y bandidos de gran clase.

∴

Sin ejército, España sería España.

∴

España dispone de ejército para derrotarse a sí misma.

∴

Soldados ¿para qué? Para Santiago de Cuba, Cavite, Gurugú, Annual, 13 de septiembre de 1923, 18 de julio de 1936...

∴

Retaguardista de « La Vanguardia », no insinuar nada de esto. No anotes las victorias del general Pirro. Burlarse de un héroe — lejano —. del antimilitarismo es más cómodo, aunque no aporte aumento de sueldo.

CHISPERO

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Colectividades y colectivismo de Costa

por Miguel JIMÉNEZ

JOAQUÍN COSTA

EN cierto elemento republicano, del que no damos el nombre como en otro trabajo omitimos el de una figura del Consejo de Aragón, porque son personas que cuentan con amigos y enemigos prestos a la liza en estos momentos de estériles peleas, en la activa época de las colectividades nos dijo: «Casi todo lo que se discute hoy es porque tiene importancia, y las colectividades, por ello, motivan juicios dispares; pero, a pesar de determinados enconos, hay que reconocer que los hombres de la Confederación han aportado al movimiento una fórmula de reorganización económica, y se aduce minimizando el hecho, que la cosa es en cierta manera comprensible o correspondientemente natural, de la otra asociación sindical, la U.G.T., no ha salido una proyección económica importante». Extendiendo el asunto, hemos de decir que la actitud de los republicanos en Aragón, con respecto de las colectividades, fue de las dos naturalezas, esto es, una parte, la asalariada y de escasa tierra y apartada de los dictados y combinaciones del partido; salvo excepciones, se unió a las colectividades de buen grado; mas. los otros, los de egoísmos, de comunicaciones y de circulares, salvo particularismos pero de espíritu más libre, opusieron todas las dificultades y difamaciones posibles; apelaron a Madrid y, cuando el Gobierno marchó de la villa heroica, a Valencia, y, por último, se reunieron en Barbastro, ciudad de 6.323 habitantes, para reclamar un gobernador que pusiera mano fuerte en cuanto a las colectividades. Por lo que afecta a los socialistas, estos adoptaron unas conductas semejantes, produciéndose de manera, en la dual postura de unos, en la enfrentada abiertamente y en la noble actitud, que mientras se dio le dificultad y el ataque de un lado, otros colaboraron con los hombres de la C.N.T., de forma tal, digno es decirlo en honor de la verdad de los hechos, que, poniendo por ejemplo la colectividad de Graus, donde actuaron juntos elementos de las dos organizaciones obreras, y que fue de las colectividades buenas, en todo tiempo, fue citado como espejo en periódicos de varios matices y alabada en pequeños y buenos libros y de prósperos autores de puntos de vista y concepciones sociales diferentes. En esta villa de Graus y en lo colectivo, como el poner en común los animales domésticos ocasionara disgustos y cuestiones, reunieron algunos ejemplares, adquirieron incubadoras, elevaron cuidadosamente sobre los nuevos métodos industriales y acabaron por poder presentar nutridas granjas modelo a la justa admiración de las gentes.

Fuera del marco de la exposición libertaria, algunas personas han entendido que las colectividades de la zona aragonesa era algo así como un resultado del colectivismo predicado por Joaquín Costa o por lo menos un producto de la influencia del mismo. Desde luego, parece que se ha procurado no hacer muchas mayores afirmaciones y los rasgos y detalles señalados comunmente suelen ser de los menos generalizados y correspondientes al concurso de las dificultades. Una mayor concreción de los opinantes de tal tesis, hubiera producido discusiones. Procurando la claridad en el asunto, puede que se encontraran influencias de la obra del León de Graus, de la raíz sentimental o en cierto sentido, con respecto a los primeros que adoptaron la fase de la colectividad, y hay que tener en cuenta asimismo que, habiendo sido Costa un polígrafo eminente y una personalidad austera y humanista, fue mencionado y citados sus conceptos en todas las publicaciones avanzadas. Sin embargo, en su libro «Colectivismo agrario en España», sobre el «Concepto del colectivismo agrario», puede leerse: «Colectivismo es, o parece ser, una como transacción entre dos sistemas extremos, comunista e individualista, en cuanto declara propiedad común o social los instrumentos todos de trabajo, o sea de producción (tierras, minas, fábricas, ferrocarriles, etc.), pero deja los productos bajo el régimen de propiedad individual, para que el respectivo productor disponga de ellos, como objetos de consumo, a su libre disposición». Al efecto, se citan autores sociales. Y se agrega a continuación: «El colectivismo agrario es una atenuación de aquél». El gran aragonés, autor de «Doble llave para el sepulcro del Cid», «La vida del derecho», «Teoría del hecho jurídico, individual y social», «Concepto del derecho en

(Pasa a la página 3.)

GFL 3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 204 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 2 Août 1962

Le prolétariat international est en deuil

ANDRE RENARD, le leader syndicaliste belge, qui, pendant les mois de décembre 1960 et janvier 1961, au cours de la grève « sauvage » restée présente à l'esprit de tous, avait concentré sur lui l'attention des travailleurs du monde entier, n'est plus.

Atteint, début juillet, d'une hémorragie cérébrale, provoquée par le surmenage, il n'a pu, malgré deux interventions chirurgicales, échapper à la mort qui l'a terrasé le 20 courant, à Seraing (Belgique) où il habitait.

Notre camarade était l'animateur du Mouvement Populaire Wallon (M. P. W.) et rédacteur en chef de « La Wallonie ».

Orateur remarquable, il accaparait littéralement les foules qui ne manquaient pas une occasion de se déplacer pour l'écouter et bénéficier de ses enseignements.

Celui qui fut surnommé à juste titre « L'homme fort de la Wallonie » ne désarma jamais depuis le début du conflit qui opposa l'admirable et courageux prolétariat belge à la meute immonde des suppôts à la solde du capitalisme affameur.

Cette grève constitua une belle leçon pour tous. L'absence de maturité de la majorité des participants ne pouvait évidemment laisser envisager un autre aboutissement que celui enregistré, mais elle a permis de mesurer les possibilités immenses que les exploités auront à leur disposition quand ils sauront enfin discipliner leurs efforts, les coordonner — dirigeants des centrales collaborationnistes exclus — avec les forces réelles du syndicalisme international, ce qui les rendra irrésistibles. Car le mouvement qui s'est développé en Belgique a évolué presque sans soutien; la parodie d'appui financier des organisations syndicales et partis politiques de l'extérieur, dits de « gauche », qui vient d'ailleurs de se renouveler sur un autre terrain, immédiatement avant les vacances, ne pouvant être considérée comme une aide valable.

A l'intérieur, tous les calottins, archevêque de Malines en tête, disparu depuis — il doit avoir une belle place en enfer, s'il en existe un, ce dont nous doutons fort —; les socialistes, avec leur porte-drapeau Léo Collard, toujours présents lorsqu'il s'agit de défendre les privilèges des affameurs; les comparses de moindre importance; en un mot, tout ce que le pays compte de réactionnaires firent front pour neutraliser et faire échouer ce mouvement qu'ils qualifièrent d'insurrectionnel alors qu'il n'avait d'autre but que d'empêcher le vote de la fameuse «loi unique», qui était tout simplement inique.

Rien ne fut négligé pour tenter d'abattre les grévistes et leur animateur André Renard. Né en France, à Valenciennes, bien que Belge, celui-ci fut présenté pendant la grève comme «un étranger venant semer le trouble dans le pays. Catalogué aussi comme nationaliste wallon, ce champion du fédéralisme continua la lutte sans désamparer; seule la mort parvint à le terraser.

Aucun homme n'est irremplaçable, heureusement; mais comme on dit dans le Nord, momentanément la disparition d'André Renard fait « perdre une rude journée » au prolétariat belge et international.

Le principal collaborateur du disparu, André Genot, qui bénéficie d'une bien lourde succession saura, nous en sommes persuadés, se hisser au niveau de la situation, et faire progresser vers son but la tâche libératrice commencée par son prédécesseur.

Quant à nous, conscients de tous les précédents vécus, des trahisons répétées de ceux qui se prétendent des nôtres et ne sont en réalité que nos ennemis de classe, employons-nous à éliminer nos faiblesses, afin d'être mieux armés lors des luttes futures. Eduquons sans relâche; démontrons à tous les égarés que leur libération ne peut venir du système actuel; dénonçons avec la même persévérance les mystificateurs de toute appartenance.

Ainsi, le sacrifice de leur vie, consenti par les bienfaiteurs de l'humanité, dont André Renard est le dernier en date, n'aura pas été accompli en vain.

DE L'ATLANTIQUE A L'OURAL

«Qui vous savez» a tourné la page de l'Algérie —toujours dynamique, toujours très 18 juin, très peu 20 janvier — et s'attaque aux pages Europe, gros chapitre du livre « La France c'est grand, c'est généreux » (il est bon de signaler pour ce livre qu'il est tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction des textes et dessins réservés pour tous pays y compris avec amitié particulière pour l'U.R.S.S., copyright edition « Debré - Pompidou » Paris - Alger 13 mai 1958, collection R. P. F., préface du très chrétien F. Mauriac, avec les collaborations du Dr A. Lichtwitz, Pisani, les espoirs Louis Briot et le Bault de la Morinière, ouvrage accepté par « tante Yvonne » en sa modeste retraite de Colombes, honoré de la médaille d'or de l'Académie des 80 % de « Oui »), alors, un seul conseil, pendant vos congés lisez, faites lire : « La France c'est bon, c'est généreux », auteur « qui vous savez ».

Dans les chapitres qui concernent l'Europe, vous retrouverez les termes de nos politiciens, de nos syndicalistes des grandes centrales, c'est-à-dire : « Faire l'Europe », « Construire l'Europe », « l'avenir de l'Europe », « l'armée européenne », « Europe des Six », « l'Europe du marché commun », « l'Europe du pool charbon-acier », mais il y a dans ce livre du nouveau, l'homme qui incarne la France parle de « l'Europe des Patries », « l'Europe de Brest à Perm ». Alors, cette Europe qui prend son départ dans l'axe Paris-Bonn, c'est bien une Europe cléricale dans une Europe militaro-capitaliste (camp de Mourmelon avec un défilé à faire ouvrir les tombes des gars de 39-45, une grand'messe à Reims à faire frémir Monseigneur Duval d'Alger, le petit coup de fil d'Estaing-Erhard). Belle Europe de l'amitié franco-allemande qui laisse les Américains et les Russes rêveurs. Pour la petite histoire, je souligne que pendant mon dernier séjour en Allemagne, il y a deux ans, un journaliste de Cologne me disait : « Si votre général voulait faire de notre pays le complice de sa politique nous lui donnerons en France l'un ou l'autre de ceux qui peuvent l'abattre, le fascisme ou le comunisme » ; le journaliste était un homme sérieux.

La France a connu l'O. A. S. ; elle risque de connaitre le second virus.

Oui, à l'ouest de l'Europe il n'y a plus rien de nouveau ; c'est à l'est qu'il y a du nouveau. Une armée épouvantable, dotée, elle, de véritables armes atomiques est prête à renverser *l'Europe de l'Atlantique à l'Oural* pour en faire *l'Europe de l'Oural à l'Atlantique*.

Les jeunes allemands pensent que « le viel homme du Rhin » a fait son temps ; moins irrévérencieuse la jeune génération française pense que l'homme de Colombey se fatigue, qu'il a besoin d'un long repos. Mais oui, Monsieur le Président de la République Française, c'est votre ami Adenauer qui l'a déclaré à Reims :

« C'est avant tout la jeunesse, la nouvelle génération de nos deux pays qui doit nous aider. C'est dans ses mains qu'un jour seront déposés le *pouvoir*, la responsabilité.»

Messieurs de Gaulle, Adenauer, cette jeunesse n'est plus pour les systèmes gouvernementaux de « papa », elle ne peut croire dans votre « Europe des patries », l'Europe de la lampe à huile, de la marine à voile, du servage, du cycle infernal des injustices sociales, de l'hypocrisie, du cynisme, l'Europe d'un capitalisme mourant qui dans sa faillite et pour la masquer, nous livre à la dictature du marxisme-léninisme.

Les jeunes européens, syndicalistes révolutionnaires, constatent l'échec de la chrétienté, du militarisme latino-germanique, basés sur le capitalisme inhumain. Les fautes des politiciens, des syndicalistes de l'Europe de l'ouest nous conduisent à l'esclavagisme par les forces policières de l'Europe de l'Est.

Sur la fin du règne des latins, des germains se dresse la victoire des glaives. Qu'importe le message pontifical déclarant « qu'il existe un bien commun européen ». L'Europe n'est pas au général de Gaulle, à Adenauer, au ' « K » de l'U.R.S.S... L'Europe, c'est le coin de l'humanité où vivent des travailleurs manuels, intellectuels, des gens de mer, des petits paysans, des gars simples, bons qui se foutent de toutes les Europes que les « grands » veulent construire.

Pour nous, il est une seule Europe, celle où nous serons frères, parce que, au lieu de bâtir l'Europe de la guerre, nous aurons fait l'Europe de la paix, dans l'amitié avec les autres continents.

Y. M. BIGET

L'époque des fous

A part une infime minorité d'esprits lucides et sincères, qu'on a tendance à traiter d'illuminés, de quoi est peuplé notre pauvre sol ? D'amorphes ! De gens qui n'ont pas le courage de faire travailler leur cerveau, ou seulement par intermittence. Et quand on côtoie des grands prédicateurs, combien en voit-on mettre leurs actes en accord avec ce qu'ils distribuent si facilement par la bouche ?

Le laïque ne peut rien faire sans le curé, ni dormir sans le crifix et la branche de buis bénit à la tête de son lit. Même le libre penseur, de temps en temps — dans les grandes occasions, bien sûr — ne peut se dispenser de « faire comme tout le monde » et de suivre le cortège à l'intérieur de cette église qu'il combat. On put même voir un libre penseur notoire (athée et anar) recevoir des remerciements et félicitations publiques pour sa participation à l'édification d'une salle « Monseigneur Chappoulie » (Courrier de l'Ouest du 10-1-61).

L'athée ne fait-il pas croisière avec les représentants d'églises en faveur d'une certaine qualité d'individus qui, s'ils sont là où ils sont, c'est justement grâce à leur Dieu car, rien ne se passe sans sa volonté, ne l'oublions pas.

Le républicain (tout le monde y est maintenant) et tous les partis toujours plus « d'avant garde » les uns que les autres éprouvent le besoin de s'offrir un sauveur.

Une catégorie d'anars, la nouvelle vague sans doute, se plairait dans l'opulence et, en attendant patiemment que cela arrive, se contente de vivre en bonne bourgeoise, voire en exploiteuse au même titre que d'autres.

Bref, un tas de gens dont le sérieux fait rire, mais qui passe son temps à dégoûter le populo. Pauvre populo, où ira-t-il mettre son nez et ses pieds ? Evidemment, le syndicalisme lui tend les bras. Hélas ! là encore, déception.

Un premier clan, où le travailleur a une particularité. Il est d'abord chrétien. Et qu'a-t-il à réclamer celui-là ? Il faut bien des riches pour donner l'aumône aux pauvres. C'est sa religion qui le dit. On ne le laissera peut-être pas crever de faim, mais cela s'arrêtera là.

Ceux-là ont bonne mine quand ils prétendent prendre la défense des travailleurs espagnols, alors que nous savons par qui est soutenue la dictature en ce pays.

Un deuxième clan qui lui, donne tout le meilleur de lui-même pour la défense des travailleurs, voire leur casser la gueule, si c'est dans l'intérêt du parti.

Au-dessus de cela, nous trouvons le syndicalisme « libre » ; libre de donner un coup de main au « Capital » dans ses combinaisons ; libre d'épauler les entreprises dans leur exploitation de cette classe ouvrière dont il se réclame à grands cris, ce qui ne l'empêche pas d'avoir ses fédérations de police et aussi de cadres, dont nous connaissons la valeur vis à vis des premiers barreaux de l'échelle. Une catégorie d'exploiteurs, eux aussi, qui n'ont aucune hésitation pour faire poser et défendre les revendications salariales par ces premiers barreaux, ayant pris la précaution de faire une demande en pourcentage sur ce qui existait. Si cette catégorie n'est pas toujours supérieure par l'intelligence, elle y restera par l'ampleur du portefeuille.

Au sujet de cette troisième force syndicale, je ne peux me trouver qu'en parfait accord avec un copain qui me disait, il y a quelques jours : « F. O. ? C'est un véritable piège à c... ! »

Allons, travailleurs, ressaisissez-vous. Votre émancipation sera votre œuvre. Le syndicalisme révolutionnaire vous ouvre les bras ; vous y serez chez vous. Ensemble nous ouvrirons le chemin de la paix, de la justice et de la solidarité, mots qui sont restés jusqu'à maintenant sans valeur puisque toujours traînés dans la boue.

GODET

Ce qui compte ce n'est pas d'avoir été quelqu'un mais de le rester.

L'APPROPRIATION

L'appropriation est un fléau, elle est la pierre de touche du système capitaliste, qui a pour résultat le maintien de la pauvreté et de l'opulence. Sa face dorée de la puissance a pour revers la boue de la misère. Ce n'est pas parce que le capital s'approprie tout, qu'il faut proclamer qu'il est le créateur de tout. Le capital sans le travail est un instrument inerte. Le travail sans le capital peut produire. Le capital sans le travail ne peut être fécond. La grande injustice de faire bénéficier le capital de la plus grosse part du travail, permettra les révoltes et la préparation à l'avènement de la révolution.

On engage les travailleurs à constituer par groupements, coopératives, des associations permettant de faire fructifier leurs économies, fruits de leurs privations, les autorisant ainsi à se libérer, partiellement, de l'oppression du capital. Qui ne réalise que cet encouragement à une participation à tendance capitaliste, n'a qu'un but, celui de distraire le travailleur d'une révolte possible contre l'Etat et le capital ? La puissance capitaliste et esclavagiste, demeure intacte et se trouve renforcée par une participation possible du travail à l'accès du capital. Qui ne comprend que c'est pur machiavélisme de l'Etat et du capital qui entendent sauvegarder leur oppression ?

La majorité des travailleurs ne réalise pas la mystification des lois actuelles. La propriété est le droit d'user et d'abuser. Le code Civil autorise de jouir et de disposer de la propriété de la manière la plus absolue ; la loi autorise donc la forme la plus absolue de la jouissance de la propriété ; c'est un droit divin protégé par la loi. Les Etats sont responsables de la servitude, de la misère, ils contribuent à la perversion des idées et des mœurs. Ils entendent démontrer aux travailleurs qu'il est nécessaire de marcher pieds et mains liés et que le pain nécessaire à leur existence dépend de leur soumission .

Si les travailleurs s'obstinent à barboter dans des essais de collaboration, de coopération avec le capital et l'Etat, ils n'accéderont jamais à une ère de fraternité et de liberté. Rien n'est plus funeste à l'avènement d'une société meilleure que la coopération avec le capital et l'Etat. Toute association avec le mal ne peut que contaminer celui qui collabore à ce mal. Le pain de la liberté n'est pas celui de la servitude. La spéculation, fille du capital, ne peut être que la voix de l'iniquité et des exploiteurs, elle ne peut sortir des rangs des travailleurs qui, tous unis, doivent grouper leur volonté qui leur donnera, dans la dignité, l'accès à une ère de fraternité. « *Ce que veut l'Etat, c'est maintenir à tout prix une propriété qui n'est qu'une expropriation forcée des véritables producteurs, c'est conserver, grâce à la loi, un régime qui dépouille la masse des travailleurs au profit d'une poignée de parasites.* » — *Louis Barbedette.*

RENE VILLARD

La vérité par un sans-parti...

SUR L'ECONOMIE CAPITALISTE

La course au Profit, précipitée par les découvertes scientifiques, a permis à cette économie d'atteindre une productivité tellement importante que ne pouvant vendre toute sa production, elle se trouve obligée de la freiner et de stocker les invendus...

La machine remplaçant l'homme, ce dernier ne touche pas de salaire mais une allocation qui lui fait perdre une partie de son pouvoir d'achat.

Donc, plus cette économie produit moins elle distribue de pouvior d'achat. C'est la mévente ; c'est la Crise...

Comme cette économie financière ne veut pas distribuer gratuitement ce qu'elle ne peut vendre ; comme elle ne veut pas travailler sans profit..., elle cherche une issue...

A chaque crise, elle a toujours et délibérément choisi la guerre... On détruisait les richesses créées par le travail des hommes ; on jetait les chômeurs dans les charniers, et l'on retrouvait ainsi une certaine prospérité pour une dizaine d'années...

La misère des peuples enrichissait les capitalistes et fortifiait l'autorité des Etats...

Mais il est advenu que la science a créé des engins destructifs dont la puissance est capable de détruire toute vie sur la terre ! Alors, la Grande Peur s'est emparée des élites et de tous les peuples. La volonté guerrière de tous les Etats est anéantie par les conséquences tragiques qui résulteraient d'une guerre...

Les peuples sont aussi veules aujourd'hui qu'hier, et subiraient la guerre avec la même docilité qu'ils ont accepté les autres...

Il se trouve, aujourd'hui, que ce sont ceux qui déclenchaient autrefois les guerres qui veulent la Paix !

Mais la Paix sans désarmement !

Car la fabrication des armements occupe des millions d'ouvriers. Si on les licenciait ils deviendraient des chômeurs. Si on convertissait les usines d'armes en fabriques d'objets utiles, à qui les vendrait-on, alors que l'on ne peut écouler la production actuelle ?

Si on licenciait les effectifs militaires, les hommes démobilisés deviendraient des chômeurs...

C'est donc que le régime capitaliste ne peut vivre sans guerre, et que ne la pouvant faire, l'état de paix entrainerait rapidement sa perte...

Si les nations se mettaient d'accord pour cesser de fabriquer des engins nucléaires, la guerre redeviendrait une possibilité grâce aux chances de survie que l'on espérerait à tort ; car les armements conventionnels suffisent pour anéantir une ville...

L'Etat de guerre froide est donc une nécessité du régime capitaliste. Il donne des Profits aux capitaliste, des salaires aux ouvriers. Il atténue le chômage. Les frais sont payés par l'ensemble des contribuables, par les petits plutôt que par les gros, mais la sottise et la lâcheté humaines peuvent tout accepter..., même le risque qu'un maladroit d'un côté ou de l'autre, mette le feu aux poudres..., et ce serait fini : la Terre serait débarrassée de son immonde cargaison !

La charte du Syndicalisme Révolutionnaire (1)

Les Statuts de la C.N.T. adoptés au Congrès Constitutif de Décembre 1946, modifiés au troisième Congrès de Novembre 1949.

COMMISSION ADMINISTRATIVA

Art. 6. — Dans l'intervalle des Comités confédéraux nationaux, la C.N.T. est administrée par la Commission administrative, élue par le Congrès.

La C. A. est composée de vingt à trente membres choisis parmi les militants de la Région où siège la C.N.T.

Les candidats sont présentés par les Syndicats.

Pour la vérification des votes, le Congrès désignera une Commission spéciale. Au cas où des candidats au-dessus du nombre de trente obtiendraient le même nombre de voix que le trentième, ils seront élus au même titre que lui.

La nouvelle C. A. entre en fonctions à l'issue du Congrès. Les membres de la C. A. sortante sont immédiatement rééligibles.

BUREAU

Art. 7. — Le Bureau est l'agent d'exécution et de liaison de la C.N.T. Il est nommé pour deux ans. Il est élu par le C.C.N. tenu pendant le Congrès et ratifié par lui dans les mêmes conditions que pour la C. A. Il est révocable par le Congrès et, en cas de circonstances graves, il peut être suspendu par un C.C.N. qui nommera un Bureau provisoire jusqu'au Congrès extraordinaire convoqué de droit. Les membres du Bureau confédéral et du «C. S.» appointés ou non ne pourront occuper aucun poste responsable relevant d'un parti politique, d'une secte philosophique ou religieuse. Leur acte de candidature impliquera d'office leur démission des fonctions qu'ils occupent.

Les membres responsables de la C.N.T. ne peuvent se prévaloir de ce titre en dehors de ce qui la concerne.

Art. 8. — Chaque membre du Bureau appointé n'est rééligible et ne peut faire acte de candidature pour quelque fonction syndicale rétribuée que ce soit, avant une période de trois années.

Cette disposition ne pourra être modifiée que par la majorité des Syndicats présents au Congrès, et en prévenant ceux-ci six mois avant le Congrès. Le Bureau sortant à ce Congrès ne pourra profiter de cette modification.

Art. 9. — Les candidats au Bureau Confédéral sont présentés par les Syndicats.

Les Syndicats doivent faire parvenir à la C.N.T. la liste de leurs candidats, pris dans leur sein ou en dehors d'eux, au moins deux mois avant la date du Congrès Confédéral.

La liste des candidats est immédiatement communiquée à tous les Syndicats par le Bureau confédéral.

Art. 10. — La désignation des délégués de la C.N.T. aux diverses commissions, comités ou conseils extérieurs à la C.N.T. est faite par la C.A.

Ces délégués aviseront la C.A. et le Bureau, des convocations qui pourraient leur parvenir.

Ils seront tenus, de demander un mandat de la C. A. (ou du Bureau, en cas d'extrême urgence), sur l'objet de leur convocation.

Ils auront à rendre compte de son accomplissement dans la forme que la C.A. leur demandera.

Art. 11. — Le Bureau doit adresser trimestriellement, avant chaque C.C.N., un rapport confidentiel d'activité aux U.R. et aux Fédérations.

UNIONS REGIONALES ET LOCALES

Art. 12. — L'ensemble du pays est divisé en régions, dont la délimitation et le nombre sont, en principe, fixés par le Congrès confédéral.

La délimitation actuelle est la suivante : *(voir annexe).*

Les Unions régionales ont le devoir de constituer partout où il leur est possible des Unions locales auxquelles les Syndicats doivent obligatoirement adhérer.

Les Unions régionales, qui sont l'expression même de la C.N.T., doivent satisfaire aux demandes et aux désirs des travailleurs, en embrassant toute l'activité économique et sociale que nécessite la défense de leurs intérêts matériels et moraux, et qu'impose leur libération totale et définitive, but suprême du syndicalisme.

Les Unions régionales peuvent correspondre entre elles et avec les Fédérations. A chaque C.C.N., le Bureau donnera toutes indications utiles pour permettre ces relations.

Les Unions régionales doivent établir des rapports trimestriels sur leur activité. Ces rapports doivent être communiqués à la C. A., au Bureau, aux autres Unions régionales et aux Fédérations.

FEDERATIONS

Art. 13. — En plus du rôle technique qui leur incombe et qui est du plus haut intérêt, les Fédérations ont pour mission de coordonner interrégionalement l'action de leurs Syndicats d'industrie. *(A suivre.)*

(1) Voir « C. S. », numéros 191, 199, 200 et 202.

NOUS AVONS GLANÉ POUR VOUS

Il n' y a pas de révolution nationale (1)

« Il est impossible de lutter contre l'asservissement des nations autrement qu'en luttant contre l'impérialisme.... donc contre le capitalisme en général. Toute déviation par rapport à cette voie, toute mise en avant de tâches « partielles », de la « libération des nations » au sein même de la civilisation capitaliste, équivaut à détourner le prolétariat de la véritable solution du problème... Le slogan «d'autodétermination » est tout particulièrement utopique et nuisible car c'est un slogan destiné à propager des illusions.» — BOUKHARINE, Compagnon de Lénine. Fusillé par le Stalinisme.

Depuis sa création en mai 1961, le mouvement Spartacus n'a cessé de dénoncer la nature réactionnaire du F. L. N., « caste militaire et administrative », destinée à assurer dans le futur Etat algérien « indépendant » la relève de l'impérialisme français.

Après le compromis d'Evian, les accords du 17 juin entre « l'exécutif provisoire », le F. L. N. et l'O.A.S. ont confirmé le caractère fondamentalement contre-révolutionnaire du F. L. N. et son mépris des masses algériennes qu'il accepte aujourd'hui de mettre à la merci d'une police dans laquelle entreront même les tueurs à gages de l'Algérie Française convertis à l'Algérie « nouvelle ». Quant à la gauche française, solidaire du F.L.N., elle se retrouve ainsi complice de l'O. A. S.

Après des années de « pacification » et de terreur policière, après la liquidation des éléments ouvriers de l'émigration algérienne, le pouvoir gaulliste peut maintenant, avec l'approbation servile de tous les partis de « gauche », installer au pouvoir les nouveaux exploiteurs du G.P.R.A. Qu'elle est cette soi-disant révolution algérienne dont un chef de l'O. A. S. pouvait déclarer récemment qu' « elle sera assurément sociale et démocratique ».

En fait il ne s'agit pas de révolution ni même de réformes, mais simplement de la mise en place d'une bureaucratie nationale qui se substituera aux pieds-noirs avec l'aide de la bourgeoisie métropolitaine.

Quant à l'éventuelle réforme agraire, qui demeure après sept ans de lutte l'essentiel du programme « révolutionnaire » du F. L. N., il n'est pas jusqu'à Susini qui, en bon « national-socialiste », n'ait pu la reprendre à son compte. On voit assez ce que la paysannerie algérienne peut attendre de ce projet utopique et réactionnaire. L'état moderne est en effet amené à assurer directement l'exploitation de la terre, avec l'appui des grands propriétaires fonciers, et ceci en particulier dans les pays sous-développés où n'existe que l'embryon d'une bourgeoisie nationale.

Il s'agit d'intensifier cette exploitation, en aucun cas d'améliorer le sort de la paysannerie pauvre qui a payé de son sang l'arrivée au pouvoir de ses « libérateurs nationaux ».

« Spartacus » est aujourd'hui, dans ce pays, le seul mouvement qui ose l'affirmer sans équivoque : la paix en Algérie, loin de laisser entrevoir une issue révolutionnaire du conflit et de permettre un premier pas vers la révolution sociale, n'est qu'un accord diplomatique et militaire entre la bourgeoisie métropolitaine, les colons français et les bureaucrates du Caire et de Tunis, pour la mise en valeur « communautaire » du pétrole saharien et de la force de travail des masses algériennes.

A l'issue du scrutin d' « autodétermination » les travailleurs algériens ont en face d'eux un régime autoritaire qui, même « neutraliste », entrera dans l'orbite de l'un ou l'autre bloc impérialiste selon leurs offres respectives.

Le renversement de ce régime devra imposer la seule indépendance qui ne soit pas un leurre : l'indépendance de classe du prolétariat par la prise du pouvoir et la destruction du système capitaliste.

La lutte de la classe ouvrière mondiale qui préfigure par certains aspects l'organisation de la société communiste, dépasse les cadres nationaux dans lesquels elle doit être livrée et dans lesquels tous les partis de « gauche », tous les intellectuels « antifascistes » prétendent l'enfermer. Nous ne nous adressons pas à des patriotes (même en quête d'une nouvelle patrie), mais à des travailleurs, Algériens et Français, pour le renversement de l'ordre établi. Notre ennemi véritable n'est pas ce fascisme grand-guignolesque que la « gauche » s'obstine à invectiver mais bien la dictature de la bourgeoisie appuyée ou exercée par l'armée, qui se renforce sans cesse et qui demain sera chargée de la transformation du capitalisme privé en capitalisme d'Etat, forme achevée de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Sans une intervention indépendante de la classe ouvrière, une telle évolution demeure inéluctable ; elle sera menée à bien par l'une des deux forces *réelles* de ce pays, auquelles les autres formations ne pourront guère servir que de forces d'appoint : *l'armée* qui a installé De Gaulle au pouvoir, ou la *bureaucratie stalinienne*, politique et syndicale, qui ne préconise aujourd'hui la « rénovation » ou la « restauration » de la démocratie bourgeoise que pour tromper le prolétariat sur son intention véritable, succéder à la bourgeoisie traditionnelle dans la gestion de l'économie nationale et l'exploitation des masses travailleuses.

TRAVAILLEURS ALGERIENS ET FRANÇAIS !

Vous ne tolèrerez pas que votre travail demeure une marchandise vendue à vil prix, ni que l'on vous utilise périodiquement comme chair à canon pour engraisser tout ce qui est la négation radicale de la liberté :

— les dictatures cléricos-militares !
— les fronts de « libération nationale » !
— les succursales de l'impérialisme Russe ou Américain !

Contre les ennemis, nationaux et internationaux, nous devons nous unir et lutter ensemble.

POUR LA REVOLUTION SOCIALISTE MONDIALE !

Le Groupe Spartacus.

(1) Ce texte a été distribué sous forme de tract début juillet.

Le mensonge

Qui peut, sans répulsion, user du mot « mentir » ?
Mentir, c'est se créer des tourments, c'est souffrir,
Car il n'existe pas de plus grande souffrance
Que d'être en désaccord avec sa conscience,
Mentir, c'est attirer sur soi tous les malheurs,
C'est aller au devant de profondes douleurs.
Je n'ai qu'un idéal, et c'est la Liberté.
Or, cela ne s'obtient que par la Vérité.
Le Mensonge est odieux, la Vérité est belle,
Et c'est pourquoi je veux lui demeurer fidèle.
Le mensonge n'est rien, la Vérité est tout,
Clamons la Vérité, la Vérité partout.
Chassons de nos pensées, de nos cœurs, de nos songes
Qu'ils soient grands ou petits, les faux et les mensonges
Travaillons pour la paix, l'amour, la liberté,
Gardant pour idéal, toujours la Vérité.

SERGE PEINCEDE

La cueca de Chile

por A. SAMBLANCAT

LA cueca de Chile es el baile del huaserio o campesinado costeño de por la mar del Sur o austro americano.

Se comete o acomete ese carnaval de todo el año en las rancherías que tienen su admohadón en la andina cordillera y se remojan el bacalao de los pies en el barreño o bañado del Pacífico.

Hasta Natura es por ahí cuequera; y se desata a lo mejor en terrorimotos, que lo llevan todo al retorticolis.

Pero, les pide, sobre todo, zambra el cuerpo a los amos de los amplifundios o «latripredios», que se tumban en las vertientes de cada valle, que cava el surtidor entre los recuestos del oeste continental.

Esos patrones disfrutan del momio de la vida en el peinaje del flanco más remoto hemisférico, arañándolo y arándolo, no a punta de uña propia, sino de peón y de edecanes de gañán.

Por eso, su existencia es un constante reir a 16 oros dentales o de leche de chamaca, y un comer a veinte piedras molares o de molinos loco como un chivo a la husma del portillón de la chavea.

Diciéndole a toda preocupación «¡miér... coles!» o la menos educada voz, que se abre con la propia sílaba inicial.

Ricachones, los tales por cuales, muchos de ellos, hijunos de la gran perra; enronchaos de gordos y resoluta su humanidad en montes de barriga y nalgas, a los que la ignacianería presta modos de diplomacia de pije maricuesco, si que maricueco.

En tanto que el roto rotuno tiene todo el desierto del agua para emigrar y volar como gaviota, y la vaciedad del cielo para darse un harton de contemplarlo.

Así como el cholo no se pudre de hígados en la serranía, porque lo conserva la refrigeración de altura o la plena hoquedad gastro-intestínica.

Abajo, en las haciendas, para la estércora de rabasaires, de cowboys, de horqueteros y yegüerizos, el mero subsistir y tenerse en pie es un penar de báratro o de infierno.

El coporal hace triscar a las chusmas con la chicotera, avivándoles la marcha a pencazos o rebencazos.

Al lado de los enrollados de lomo bardado de tocineta, y el causeo o panzonazos de riñonada o carrillada de res de recrío, que hacen defecar a lo buey, los gazpachos a la andaluza del espalda-mojama y mojada, las tortillas de maíz embarradas con un telo de frijol remolido, imitando una evacuación del alcantarillado digestónico, son un poema.

Sin que haya el consuelo de a pesebre por cama, chupinazo de pajarete baratito; del que no embriaga sino bebido en la navegación.

Por todo petate se dispone, al dormir, del chamanto o poncho; con más agujeros que una criba, en el major albur.

Y este regalo se le reserva al jornalerio.

Que las pobres chinas, simples hembras de vientre, ánimas de desmayo, en la estrechez que las raja por el eje y les hace erupcionar las entrañas, han de desnalgarse trillando su dorsalidad los pinchos de los rastrojos; o se tienen que machucar el traste contra una piedra, haciendo un minuto de misias de tres al cuarto, con el inglostorado bucle de su Merced a la ventana, a la luz de sonrisal de la irónica luna.

En la desolación del descampado, que miden a pata pelada, danzan desmechadas las mechudas su zamacueca o zamba clueca o chueca.

Apestillanse a la manija con el racimo de uvas bien apretado a los hocicos; blocándoles la respiración; inundándoles con sus jitazos (jitazo, de «hit», tiro), garganta, cuello y pomarada.

Pero, como la chacra es un serrallo turco, el salmista tunantón que comulga con bifes que le tapan el plato, los empuja con tazas o cálices de vino moro. Y después de bien calentón, les coloca a las damas de medio pelo, un sobrero o eunuco por esposo.

Y es el sultán de aquella Constantinopla, el que se aplica a cargosear, aún impúberes, a las rapazas, y en acudir al mingaco (huateque) con el charqui y la chalona (las cecinas), a huracanar polleras y a atender que no falle el inclusear de huachos (hijos sin más padre que el sota del sotana) en el «campus» o «ager publicus» de la bordería.

Noción de la independencia...

(*Viene de la página 4.*)

lógico y de argumento económico) ha hecho verdaderos estragos en el espíritu de los pueblos.

Ahora los demócratas y los comunistas se abrazan con el mismo fervor que nuestros abuelos a las ideas que lograron plasmar y que no dieron más fruto que las sangrientas dictaduras de Rosas, de Machado, de Perón, Pérez Jiménez, Trujillo y, recientemente, de Fidel Castro. Los «caudillos» liberales que presidieron la liberación nacional de los pueblos iberoamericanos pronto fueron postergados sustituyéndoles los «Tirano Banderas» y otras hierbas. De poco había servido la sangre generosa de los mártires y el esfuerzo magnífico de los intelectuales criollos. Nuestros abuelos iberoamericanos se habían equivocado. No se trata de conquistar la independencia de la nación, sino la nación de la verdadera independencia social, económica y moral de los hombres. Esta verdad inconcusa parece haberse olvidado, y para mayor paradoja se asiste hoy al deseo de eliminar fronteras y reducir la soberanía de cada gobierno en aras de una mejor economía capitalista y mayor entendimiento entre los países de Europa, mientras se ayuda intensamente a levantar nuevas fronteras y Estados jóvenes que, quizás, estén llamados a correr la misma triste suerte que los que, en el otro siglo, trataron de «emancipar» con falsas doctrinas Sarmiento, Martín y Bolívar.

Sólo el burro y los pueblos dormidos son capaces de tropezar dos veces en la misma piedra. Sin petulancia, cabe señalar una sola excepción: la del pueblo español obrero de 1936 que, guiado por la luz del razonamiento ácrata y la experiencia social, se mofaba de la idea de la independencia nacional y la vida del Estado, considerándolos chismes inservibles dignos de lanzarse a los desvanes de la historia para que se envilezcan, se olviden y se pudran.

CONRADO LIZCANO

ANTENA

CAPITAN DE DEMARCACION

MADRID. — Pablo Real Martínez, capitán de la G. C., efectuando un recorrido en « jeep » por su demarcación, tuvo la desgracia de chocar su vehículo con una autogrúa, muriendo junto con el número también de la guardia civil que le acompañaba. El suceso ocurrió en el cruce de la carretera de Ibeas de Juarros a Arlanzón.

ROBO DE ALTURA

MADRID. — Ha sido efectuado en el piso 31 de la Torre de Madrid, lo más alto de la villa y corte. Se trata de la desaparición de un lote de joyas valorado en 300.000 pesetas perteneciente a un matrimonio venezolano. Buen recuerdo de España.

APAGON

BARCELONA. — Varios sectores industriales del radio barcelonés y también de Sabadell y Tarrasa, han registrado falta de corriente eléctrica a causa de una explosión ocurrida en cierta parte del sistema distributivo.

LAS RENTAS DEL OBRERO

SEVILLA. — Fuego a bordo de la moderna motonave « Tropicana ». Se declaró en la bodega y para reducirlo se bloqueó toda abertura de la misma, pereciendo asfixiado en el interior el obrero Manuel González García, de 24 años.

PALMA DE MALLORCA. — Derrumbe de tierras en un solar del paseo Gabriel Roca. Un trabajador, Antonio Poyatos, muerto, y dos más gravemente heridos.

FUEGO

LERIDA. — En el cuartel de Artillería de Montaña, ciudad militar de Gardeny, se declaró un voraz incendio. El ejército ocupante desalojé precipitadamente el edificio, dejando a los bomberos que extinguieran las llamas heroicamente.

EL ANGEL DORMIDO

BARCELONA. — En la parroquial de Santo Angel de la Guardia penetraron los ladrones llevándose 5.500 pesetas del cura. Y el Angel de la Guarda aún no se ha enterado.

LA GUERRITA

LEON. — Un camión cargado con alumnos de la Milicia Universitaria, que se dirigía al campamento falangista de Monte Reina, chocó con otro camión de matrícula madrileña, cayendo la carga de milicianos violentamente al suelo, recogiéndose del mismo ocho heridos.

CONSTANCIA PROFESIONAL

LERIDA. — El teniente coronel de Artillería, Antonio Fatas Borac, 50 años, fue hallado muerto de un balazo en la cabeza en su domicilio de la Residencia de Oficiales. Se supone un suicidio, una disputa y, en última instancia, una desgracia involuntaria.

ALCALDICIDIO

CASTELLON DE LA PLANA. — El alcalde pedáneo de Alcosebre, circulando en bicicleta fue enganchado de lado por un automóvil que corría a gran velocidad, arrastrándolo y dejándolo hecho trizas. La G. C. busca al delincuente, y el G. C., otro pedáneo para que alcaldee Alcosebre.

VIENTO EN POPA

BARCELONA. — J. R. J., detenido en el Palacio de las Misiones, provocando una algazara resultó herido en un brazo, visto lo cual fue conducido por la policía al dispensario de Santa Madrona... de donde el bienvenido se fugó a toda pierna puesto que el brazo en cabestro no le impidió correr como un gamo.

OASERIAS

PARIS. — La prensa francesa ha dado cuenta de una incursión efectuada por una banda O. A. S. en el departamento de Bajos Pirineos y procedente de España. Capturaron algunas armas del ejército francés.

Coincidente con esta noticia, al día siguiente los diarios de España han publicado otra así de escueta: «Pamplona. — Jean Cazals, jefe de la O. A. S. y un grupo de cinco miembros de la misma organización, han sido detenidos en la frontera por fuerzas de la G. C. El grupo, que ha quedado a disposición de la autoridad militar, era portador de armas y municiones.»

MAS OASES

MADRID. — Los activistas franceses Pierre Lagaillarde, Alain Sarrien y Cichel Fechoz, hasta aquí confinados en La Palma (Canarias), han llegado libres a Madrid. Ortiz piensa radicarse en Mallorca.

(En Francia permanece confinado en una isla atlántica Valentín González. ¿Será levantado su destierro?)

MURIO DEL DISGUSTO

MADRID. — Gabriel Arias Salgado, ministro de Información y Turismo recientemente depuesto por Franco, ha fallecido.

DETENCIONES, CONDENAS Y LIBERTADES

MADRID.—Han sido condenados a 7 meses de prisión y a una multa de 10.000 pesetas a dos estudiantes norteamericanos, pero en la embajada tienen la impresión de que serán puestos en libertad en cuanto paguen 250 dólares.

Han sido puestos en libertad tres estudiantes acusados de haber hecho propaganda sacialista en la Universidad. Uno de ellos llamado Miguel Salvador, ha sido absuelto; los otros dos, Miguel Martínez y Gómez Llorente, llevaban en prisión preventiva desde febrero, por lo cual han purgado ya la pena.

De Barcelona fueron trasladados a la prisión madrileña de Carabanchel 27 intelectuales catalanes acusados de pertenecer al Frente de Liberación Popular. Entre ellos figuran los abogados Juan Sardá, Rodolfo Guerra y José Ignacio Urenda. Al igual que otros correligionarios que estaban ya en dicha prisión, los nuevos detenidos han sido incomunicados y no se les consiente ni recibir la visita de sus abogados, entre los que se halla el catedrático Ruiz Jiménez, ex ministro de Educación Nacional.

En cuanto al ex ministro Giménez Fernández, de quien se dijo en un principio que había sido desterrado a Fuerteventura, está ya en libertad después de haber sido retenido durante tres días y sometido a interrogatorios relacionados con la entrevista de Munich, a la cual, precisamente, no asistió el jefe de la Izquierda demócrata-cristiana.

DOS MUJERES HAN SIDO ENCARCELADAS

LONDRES. — El corresponsal del «Times» en Madrid informa que la esposa del autor dramático español Alfonso Sastre fue detenida por la policía de Madrid por no haber satisfecho la multa de 25.000 pesetas que le fue impuesta el 16 de mayo pasado, multa motivada por haber tomado parte en una reunión de mujeres que tuvo lugar el día 15. Se trataba de una manifestación silenciosa de las mujeres en apoyo de los huelguistas de Asturias, País Vasco y otras partes de España.

Otra de las manifestantes, la novelista Dolores Medio que últimamente obtuvo el premio Nadal, ha sido también encarcelada por veinte días por no haber pagado la multa de 25.000 pesetas.

Las setenta mujeres que aquel día 15 fueron detenidas por la policía secreta de Madrid, en la Puerta del Sol, fueron libertadas después de un interrogatorio policíaco, pero con multas de diversa cuantía que debían hacer efectiva a los pocos días. Las mujeres en cuestión elevaron un recurso protestando de la manera injusta y dura con que habían sido tratadas. Cada una de ellas tenía que pagar el tercio de la multa al elevar el recurso. Estos recursos han sido rechazados y el ministro del Interior ha dicho que aquellas que no paguen el resto de la multa dentro de 72 horas serán encarceladas por espacio de veinte días. Algunas han pagado ya, pero otras dicen que no pueden permitirse ese lujo. Entre las personas sancionadas se cuentan intelectuales, estudiantes universitarios, obreros, esposas y parientes de presos políticos.

Entre las personas detenidas el día 15 de mayo se hallaba la esposa de Ridruejo, escritor, poeta y antiguo dirigente de Falange, que asistió a la reunión de Munich y que actualmente se halla exilado en Francia.

"EL JAPON, HOY"

«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Víctor García. Precio: 2,50 NF.

NUESTRO COLEGA « A I T »

Acaba de aparecer su número 53, conteniendo escritos de Redacción, G. E., Jean Lagardelle, M. Guissen, G. Chaffard, Eric Rouleau, J. Cardan, Bill Greenwood, Lautaro Tobard, Lux, Cosme, S. Fernández, Severino Campos, Palafolls, actualidades, noticias de España y de todo el mundo, comentarios, editoriales en francés y español, caricaturas, fotografías, estadísticas, etc. Textos en español, francés, inglés e italiano. Pedirlo a 4, rue Belfort, Toulouse (H.G.).

La anarquía no es desorden

HE hablado con hombres de los un tanto raros encontrables en las bibliotecas públicas. Se les ve sumidos en lecturas frente a una pila de volúmenes. Un día me senté cerca de un lector de éstos. Era hombre con porte de perilla y preocupado en la búsqueda de algo. Para entrar en conversación con él busqué un manual de óperas, que hojeé a su vista. — ¿ Es usted artista ? — se interesó. — No, señor — le repuse —. Soy un enamorado de la música, particularmente del género operístico.

«En mis mejores tiempos no dejaba perder una ópera estando a mi alcance, pero ahora, ya ve, con esta basura de la televisión han hecho del arte una filfa, un desprecio; ya no se presencian en el escenario más que movimientos de caderas y lo peor es que ni el compás se respeta en los mismos. Hay desprestigio de la escena».

Di un vistazo al manual de ópera, pronto eché mano a un volumen de Baroja, y a continuación el señor de la perilla me espetó : « Mister Baroja era anarquista, un destructor del orden ». Le atajé al oído : « Mister P. : ¿conoce algo de anarquía ? »

— *Yes*, sí — me dijo —. A renglón seguido me soltó la misma cantilena de siempre, las absurdas leyendas burguesas, o alfalfa literaria de digestión costosa.

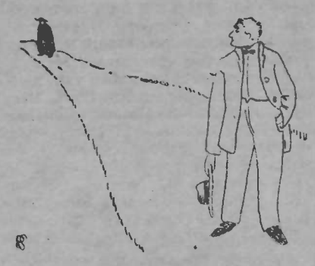
— Nunca he sabido, respetable señor — tuve que ilustrarle — que los anarquistas hayan pretendido jamás destruir la humanidad como el conformismo pretende y los religiosos de todo pelaje confirman. Convienen en ello los dictadores, entre los cuales destaca el general genocida Francisco Franco, santificado por la Iglesia de Roma a pesar de sus hechos, no sólo delictivos sino abominables. Jamás ha existido hombre llamado anarquista que haya asesinado a 40.000 personas, y esto ha sucedido en Pearl Harbour primero y en Nagasaki después. Yo no niego, Mister, que en los medios ácratas no haya personas capaces de atentados individuales por exasperación o justicia; defecto en que han incurrido superiormente religiosos y personajes llamados de orden. Un presidente bien intencionado, Lincoln, fue asesinado no por un anarquista sino por un partidario de la esclavitud. Y así podría llenarle un libro con datos y fechas y a la par demostrarle que la anarquía no es solución de desorden, antes todo lo contrario : reconstructora de la paz social, de la justicia, de la igualdad, de la armonía entre los hombres. Usted no conseguirá justificar ningún gobierno, blanco o negro, por ser atentatorios todos ellos al derecho social de las personas. El Estado es la autoridad pesando sobre la libertad, el pan y la tranquilidad de los trabajadores. Por sus propias luces puede comprender que el sambenito de criminales endosado a los anarquistas, y en este tiempo de crímenes políticos espantosos, es cosa tan ingenua como abusiva. Es un verdadero absurdo y un relajamiento moral para quienes presenten a los anarquistas como seres deshumanizados, faltos de lógica y de conocimientos sociales.

Mister me miró, se atusó su recortada perilla, y con mirada serena me dijo : « Amigo mío, quiero que sepa que soy filósofo y que he hablado un tanto malhumorado».

Quise que supiera el honorable filósofo que su interlocutor era hombre de libertad, esto es, anarquista, y que siéndolo, no me comía a nadie y que además la pérdida del humor no me afectaba.

R. LONE

«QUINET»



Precio 5 NF.

DISCOS

«Todo lo criticas, eres negativo. Ahora te da por murmurar de las vacaciones obreras, una de las conquistas del sindicalismo moderno. Un día te veremos criticar al obrero que por desarrollo legal del sindicalismo proletario se alimente con chuletas en lugar del clásico y deleznable arenque...»

Y bien. Más negativo es un «no» que se asemeje a un «sí». Más negativo es el sindicalismo que se arrastra a los pies de las gobernaciones que el obrero que se desindica para desprenderse del arrastre.

Crítico, si se me permite, el principio mismo de las vacaciones oficializadas, junto con la corriente de «traslación» dirigida por agencias especializadas. Crítico todo el sistema de «apoyos» estatales a la clase obrera por lo que los tales pueden neutralizar a ésta adormeciéndole el espíritu revolucionario, creador, igualitarista. Crítico esa predisposición al caudillismo y al co-caudillismo, esa sociedad que va a regirse en comité, cuando el comité (que nunca se equivoca, como el jefe de marras) viene a ser lo dicho por un ingeniero máximo de la aviación europea:

«El camello es un caballo dibujado por un comité.»

En nuestro caso el caballo jorobado será el sindicato y el comité el gobierno laborista (?) que desde el buró se le daría al trabajador de España. De la legislación sindical-gubernamentalista emanarían leyes para vacaciones, que las tendríamos a fecha fija cual si se tratara de la fiesta mayor de Cantalapiedra de Abajo; más disposiciones con regateos dedicados a la media protección de la vejez; más la sopa popular salida del gracejo de Santiago Rusiñol, mediante cisterna sopera con grifo denominada «Escudellómetre».

Se trata, querido y desconocido corresponsal mío, de impedir que el problema social se resuelva caricaturescamente, que en el orden socialista se trate de empezar la casa por el tejado (alguna vez teníamos que devolver la pelota), de que se «cumpla» igualdad social... dejando en pie los defectos caudales, es decir, el capitalismo, el religiosismo, el espadachinismo, en suma, el haraganismo acreditado para importunar al laborismo positivo.

Estorba la ficción socializante del Occidente, en oposición a la falsedad socialista del Oriente. Mentira y escarnio en ambas latitudes políticas. Mentira y salto atrás para un abandono de las legítimas reivindicaciones obreras. ¿Recordáis? Comunismo libertario, puesto que la anarquía es inasequible de un golpe, por ser problema moral de siglos, perfección constante, gloriosa ascensión al más allá del género humano. Inteligentemente nos dispusimos por este comunismo libertario que ya cohíbe a algunos, demasiado próximos a la descomunización de intereses, de donde la perpetuación de los intereses particulares.

Sí, amigo; sabemos a dónde vamos y a dónde se va con la transigencia sistematizada. Las vacaciones legales, los subsidios para la vejez, el salario estable, la atención monetaria a los parados, el hogar con nevera y otros comodismos «sociales» adecuados para frigorizar las convicciones del sindicalista revolucionario. Muy bien el programa, si no lo hubiesen suscrito los propios Kruschev y Franco desde sus respectivos ángulos sindicalistas. Muy bien el programita corrosivo, letal, si no quedaran anarcosindicalistas pensando —¡aún!— en la ilusión, la antigualla o la posibilidad (si ridícula, que se diga en público) de una subversión social de valores que nos retrotraiga a la vida llana de las colectividades agrícolas de España, de los municipios libres de cuando la Revolución, del socialismo libertario experimentado en grandes sectores de la industria catalina y en pueblos a la importancia de tres mil habitantes como Torroella de Montgrí, pongamos por caso...

Por adelanto de los tiempos, no estamos tan lejos de la jornada libertaria de tres horas, con día que se lleva un tanto de libertad y descanso (un cacho diario de vacaciones), con el caldo particular seguro, y la casa, la «tele» y la tela, y la satisfacción de la vida por lo justo o no excesivo a la medida del individuo no más importante que los demás individuos. Y todo este bienestar debido a la cooperación de los hombres y en el trabajo, jamás al favor de los diputados, los jefes, los líderes, los imprescindibles, los sabios credencializados, o a los comités que cuando deciden dibujar el caballo les resulta un camello.

DISCOBOLO

A LOS ASTURIANOS REFUGIADOS

Acaba de aparecer, en su segunda edición, el gracioso sainete de ambiente asturiano titulado « Lenguateres » (o dios nos libre d'un levantú) de que es autor el poeta y escritor costumbrista astur, Emilio Palacios, con prólogo del «Cronista de Asturias», C. Cabal, y juicios críticos del dramaturgo Alejandro Casona, el novelista Luciano Castañón y de Rodríguez Rebollar, crítico literario de « La Nación » de Buenos Aires. Con su amena lectura, pasaréis unas horas inolvidables en aquella encantadora región.

Precio del ejemplar 2,50 NF. Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe. Paris (10).

Fluorescencias

1

Dice un proverbio algo anacrónico: *cuando tenemos que ocuparnos de la serpiente que se encuentra en nuestro jardín, podemos ignorar la que está en el bosque.* Semejante proverbio puede servir para los propietraios de bosques y jardines; pero aquellos que no poseen nada de eso, no deben olvidar que los bosques y jardines impiden ver las serpientes.

2

Esta pertenece a S. Fernández: Los sindicalistas a secas, al igual que los hacendados, valoran los movimientos por cabezas cotizantes, anteponen lo económico a lo moral, y el mandato orgánico a la libre iniciativa.

3

Y esta otra a C. L. James: El verdadero vigor del Anarquismo está, sin embargo, no en el número de las cabezas, sino en el paseo de los cerebros. La doctrina del Anarquismo es la verdad de la Ciencia. El poder que asegura el progreso de la verdad es omnipotente. Ninguna arma que se abalance sobre él podrá prosperar.

4

Imposible evitar que fructifique la semilla anarquista: mejor o peor cosecha no ha de faltar. Será entonces cuando cada uno y todos los trabajadores del brazo y del cerebro conocerán sus derechos y cumplirán también con sus deberes.

5

Antes se torturaba al prestamista;
él es hoy de las guerras accionista.

6

Ayer el cristianismo
vivió en las Catacumbas;
hoy el Catolicismo,
fomenta guerras y bendice tumbas.

7

El ladrón, cuando rico es *propietario*;
cuando pobre es apenas perdulario.

8

Según César los zuavos laboraban
la tierra en Comunismo Libertario;
hoy es el propietario,
quien goza de las tierras que otros [cavan.

COSMOS

Una cana al aire

EL vigor reside en lo que se mueve y actúa, en la capacidad de ingenio, no en los cuerpos abúlicos, ni en los romos necesitados de consignas. La energía no es asunto de edades sino de disposición anímica.

Viejos pueden serlo un XIX y un XX; igual un XX y medio. Por decrepitud moral, por renuncia galvanera al yo intrínseco que cada cual lleva — que algunos llevaban — consigo. Un exabrupto contra la ancianidad, accidente natural aunque no siempre aplastante, es una estupidez, una imbecilidad, máxime estando presentes octogenarios y nonagenarios — Albano Rosell, Bertrand Russell, Menéndez Pidal... — sosteniendo su carga de años con una virilidad y una eficacia desconocidas en entidades humanas irreparables, ruinosas, no yendo más allá de los 45 años físicos.

En anarquista, en sindicalista revolucionario, en cenetista sin trampa ni cartón, edad, sexo y rango no cuentan. Cuenta el todo humano que se aglutina en nuestro campo, y no digo, por ahora, ateneos y sindicatos. Cuenta todo aquél que indaga, analiza, se afina carácter y conducta, aporta algo al acervo común ideológico y aplica inteligencia y entusiasmo al momento social en transcurso. Entrado en acción ya en sus primeros años, el individuo cabal, el compañero indesmentible, ni siquiera se da cuenta del pasar de los años, pues carece de tiempo para ello. Es faena de desocupados.

En nuestro elemento constan la aplicación a la idea, la pertinacia en la brega, LA CONSCIENCIA DE LO QUE SE DEFIENDE, y eso tan prescindible en algunos : la estima al compañero de causa.

El concepto banal de la vejez libertariamente y confederalmente es deprimente, falso, mísero, burgués, reaccionario, coleóptero.

Lo afirmo desde mi orgullo de cenetista, de HOMBRE LIBRE, de sujeto influenciado por la moral ácrata.

Lo interesante es haber conseguido separarse a tiempo del vulgo, no el gritar emancipación individual con el cuerpo y el alma entrañablemente apegados a la masa.

Lo grato es el logro, por esfuerzo propio, de la juventud íntima, y, por ende, perpetua.

Si no lo cree, que cualquiera de las legiones Flor de un Día me desmienta.

J. FERRER

PARADERO

Paradero de Arturo Nieto de la Cruz. En 1941 se encontraba en Dieze (Nièvre). Si algún compañero puede dar noticias suyas que lo comunique a Angel García, rue des Armandiers, 11, Perpignan (Pyr. Or.)

CORRESPONDENCIA A « C. S. »

La referente a la Sección española puede enviarse a Juan Ferrer, al cual se le cortará radicalmente todo envío al 17 de la rue St-Denis, París (I), pues ya no habita en esa casa.

La dirección de la imprenta es el 6 (y no el 16) de la rue Chevreul, Choisy-le-Roi (Seine).

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

CRONICA INTERNACIONAL

(*Viene de la página 4.*)

mo o de anti-yanqui, que generalmente se utilizan en el juego internacional de las fuerzas en disputa para introducir en los pueblos el odio irracional de tipo nacionalista, al servicio de las ambiciones de poder propios a los Estados y a los partidos;

8), la contribución al culto de determinadas figuras políticas, como Fidel Castro.

Observamos que la F.A.U., al aceptar consignas extrañas, que nos parecen directamente contrarias al significado y a las funciones del movimiento anarquista, y en lugar de ideas, frases hechas de contenido variable, tal vez pueda aumentar el número de sus afiliados, pero en verdad la F.A.U. ha perdido por ahora su razón de ser.

Nos retiramos profundamente doloridos, por un deber de coherencia que, si bien interrumpe una larga colaboración, no desea romper los lazos afectivos en que esta colaboración tuvo origen y que pueden permitir que en cualquier momento puedan reanudarse, si llegan a desaparecer nuestros principales desacuerdos ideológicos.

Por otra parte estimamos que nuestro alejamiento no nos impedirá aportar nuestro apoyo a iniciativas marginales a las que no afectan nuestras discrepancias, como por ejemplo la B.A.I.A., el Ateneo Cerro-La Teja, con su carácter local de discusiones y de estudios, etc., etc. Deseamos también continuar abonados a « Lucha Libertaria » y, si es posible, recibir el Boletín.

Rogándoos hacer llegar a la Comisión de la F.A.U. esta renuncia a nuestra calidad de afiliados, renuncia que quisiéramos fuera provisoria, os saludamos con la consabida cordialidad. *Luce Fabbri, E. Cressatti.* »

⁂

No nos queda espacio para tratar merecidamente el problema de Cuba. La carta que precede es suficientemente rica en materia de reflexión. La próxima semana nos referiremos a textos y documentos del Movimiento Libertario Cubano en el Exilio.

B.D.I.C

Mitin de Alianza Sindical
en Poitiers

La colonia antifascista de refugiados españoles de Poitiers y alrededores estaba presente en la «Maison du Peuple» de la capital de la Vienne, a excepción de los que considerándose el estandarte de la unión de los españoles contra el régimen franquista, hacen caso omiso de la labor que puedan desarrollar otros, cuando no son ellos los que pueden ser jefes de fila.

Es al secretario del Comité de Alianza Sindical de la localidad, compañero Ballesta, a quien le incumbe de pronunciar las palabras de apertura al acto, motivo que le induce el mandar un saludo a los que en España luchan por liberarse del régimen que les oprime. Manifiesta que no cree oportuno hablar de la fecha que se está conmemorando, pues de la mayor parte de los que asisten a este mitin, fueron testigos y tomaron parte en la contienda que los compañeros García Duarte y Peirats se encargarán relatar.

Agradeciendo la presencia en este acto de las delegaciones de Fuerza Obrera y de la S.F.I.O., concede la presidencia de este acto al compañero Huyard de la última delegación citada, el cual dirige un saludo a los reunidos, así que a los combatientes españoles que aún sostienen en el Interior la lucha contra el régimen franquista. Nosotros —añade— nunca hemos cesado de aportar la ayuda moral y material que ha estado a nuestro alcance al pueblo español, y nuestro deseo es que los compañeros huelguistas consigan su objetivo. No deseamos que la España de hoy entre en las diferentes instituciones europeas que se han creado y se crearán, pues ello sería un gran peligro para la clase trabajadora, motivo que induce a la CISL de pedir a los gobiernos democráticos de cesar la colaboración con el gobierno franquista. Mi deseo y el de mi Federación es que España sea pronto libre.

El compañero Gaillard en nombre de Fuerza Obrera, se congratula de estar presente en esta conmemoración de Julio 1936. Nosotros, como vosotros, no podremos olvidar la gesta de ese proletariado español, orgullo del mundo sindical libre. Desgraciadamente aún no hemos llegado a la hora de la paz, y el pueblo español en estos últimos días ha hecho hablar nuevamente de él, y el mundo trabajador ha seguido con admiración la acción valerosa de dichos trabajadores.

Fuerza Obrera ha protestado ante las autoridades franquistas por el estado de excepción en tres provincias de España. La dictadura de Franco está quebrantada y pronto será derribada, y los demócratas, y nosotros mismos, estaremos dispuestos a no otorgar ayuda alguna al régimen franquista pero sí al pueblo español. En conjunto debemos preparar la Europa de los trabajadores.

GARCIA DUARTE, de la UGT, manifiesta que le sirve de satisfacción el participar en un acto de Alianza Sindical, pues cuando existía la Junta de Liberación, y que la CNT y la UGT iban juntas una vez más, él no se encontraba en Francia, y al llegar a este país las dos seguían ya un camino opuesto; pero hoy me congratulo de que marchemos de lado a lado.

Veintiséis años han transcurrido desde aquellas jornadas memorables pero hablemos de las huelgas de abril y mayo, pero sin olvidar que antes la clase trabajadora había demostrado su odio al régimen fascista. Al producirse estas huelgas ya existía la Alianza Sindical, pero no ha podido hacer prueba de su existencia, pues no hubo tiempo de forjar con solidez dicha Alianza.

Estas huelgas nos han abierto una primavera que nos encauza hacia un futuro lleno de esplendor, y la Alianza Sindical ha de continuar siendo el camino que nos ha de conducir hacia ese futuro. La Alianza Sindical tiene adversarios, no lo podemos negar, pues es difícil convencer a todos de la necesidad de dicha Alianza porque existe desconfianza y recelo mutuo. No siempre nos hemos batido con armas nobles. Para algunos de la CNT, la UGT era la política, el rastrerismo; para algunos de la UGT la CNT seguía un camino utópico. Bakunin era por algunos un trotamundos romántico, fuera de la realidad; para otros, Marx era un teórico rutinario. Siempre un algo nos separaba, pero no olvidemos que si algunos puntos de doctrina nos dividían, cada uno en nuestra organización es libre de tener su concepción ideológica; mas la Alianza Sindical debe afianzar una era de progreso y bienestar para la clase trabajadora.

Mucho camino debemos recorrer juntos, pues sólo la UGT y la CNT pueden liberar España del yugo franquista. Después quedará mucho trabajo que hacer, pues sería un grave perjuicio para la clase trabajadora que dicha Alianza fuese sólo utópica.

Otros enemigos existen en el exterior de la Alianza Sindical; pienso en los comunistas, que no han perdido la esperanza de conducir «aprovechando la situación desesperada del régimen» los sindicatos falangistas hacia los sindicatos comunistas que intentarán dar luz una vez España liberada.

Cree el orador que la República provisional no supo llevar a cabo una política sincera, al no atreverse a reconsiderar el problema de la tierra, el mismo que más tarde la llevó a la muerte. Da a conocer ciertas cifras que demuestran que España es predominada por los grandes terratenientes. El campesino español va hacia las ciudades, y hoy emigra hacia países lejanos, favoreciendo al gobierno franquista, pues de esta forma se le resuelve el problema del paro.

He ahí el camino de la Alianza Sindical: dar solución a los problemas, del paro, la vivienda, pues en España hay un millón de viviendas de déficit, aunque nos hagan mucha propaganda que se resuelve el problema de la vivienda haciéndonos ver el gobernador, el obispo y toda la camarilla en las primeras páginas de los periódicos, bendiciendo no viviendas, pero sí barracas.

LA UGT y la CNT deben marchar conjuntas para cambiar las estructuras sociales de nuestro país.

Coloquio de Munich: Es el mismo Franco quien le ha hecho la más grande propaganda, al hacer exiliar a los que él no puede llamarles agentes comunistas. El vaticano concibe una Europa de la distinta que nosotros concebimos, esa Europa progresista, libre de todo dictador.

(Debido a la extensión de esta reseña, queda el discurso de Petrats para el próximo número.)

¿Qué defiende la Iglesia?

La ilustre y alta jerarquía de la Iglesia Católica Apostólica y Romana hubo de elegir, en la ciudad del Vaticano, al nuevo Sumo Pontífice Juan XXIII. El hecho de que dicho acontecimiento haya sido profusamente divulgado y comentado por toda la prensa mundial y que la radiodifusión de la totalidad de los países le haya dedicado emisiones enteras demuestra que — oficialmente — la Iglesia está gozando de un incontestable y suntuoso prestigio.

Enfrentarse ante este magno monumento de autoridad cristiana con las únicas armas de la razón y la conciencia, y sostener en voz alta y determinante, que las causas que han determinado ese sórdido prestigio pueden ser ampliamente discutidas, no dudo que ello puede interpretarse, para los individuos de alma tibia, como una inútil insensatez. Para los que menor o mayormente analizamos las cosas en sus aspectos intrínseco y fundamental, nunca podremos dar nuestra conformidad a todo aquello que ha sido sentado sobre una base de falsos valores. Falsos valores, no en lo que atañe directamente a la esencia espiritual de aquel maestro de compasión, que enseñó con el ejemplo de su vida y de su muerte, sino en lo que, a detrimento de aquella vida de bondad y sacrificio, ha sido instituido con el deliberado propósito de que le sean atribuídos los absolutos poderes de soberanía universal. Falsos valores, no en la parte esotérica de la moral cristiana, sino en la presunción de una Iglesia llamada eminentemente espiritual y que, en nombre de un reino celeste, hace muchos siglos ha impuesto su reino en la tierra.

Será extraordinariamente interesante examinar de cerca los factores que esencialmente colaboran al mantenimiento y desarrollo de la Iglesia actual, sin que por ello hayamos de recurrir a formular argumentos que pudiera inspirar la sola aversión a determinadas formas de pensar y sentir. La sola constatación de los hechos nos ayudará sobradamente a percibir los turbios fondos de una religión cuyo externo artificio tiene el docto descaro de justificarse.

Para todo el que haya querido tomarse la molestia de consultar la historia del cristianismo ,desde sus comienzos hasta la hora presente, y con toda objetividad se haya formado un juicio propio, sería por demás formular aquí la pregunta de lo que ha defendido la Iglesia durante su existencia. No hago referencia a aquella parte del cuerpo de la Iglesia que constituye la masa militante de los pueblos que, con ciega credulidad y buena fe dieron su aprobación a no importa qué mandato, mientras viniese de la autoridad eclesiástica. Hoy también sigue existiendo en grandes multitudes esa clase de individuos, que han solucionado todos sus problemas morales y psicológicos, refugiándose bajo las augustas alas de una fe dogmática.

Lo que ha defendido la Iglesia a través de la historia lo sabemos demasiado y los medios que ésta empleó para su permanencia cubrieron de vergüenza siglos enteros de existencia humana. La historia de los sumos pontífices ilustra, de manera harto elocuente, el grado de depravación maléfica que alcanzó el apostolado de Cristo. Nos basta leer, con lógico asombro, por el corto espacio de tiempo transcurrido entre la existencia de Jesús y el pontificado de León I, año 440, aquella frase que dicho Papa formulara respecto a los suplicios corporales : « El temor de un suplicio riguroso hace recurrir los herejes al remedio espiritual, el cual puede curar las almas de la enfermedad mortal, por una verdadera conversión. » Así la Iglesia impuso su reinado con todas las astucias de carácter violento y destructivo inimaginables. La espada, la hoguera y toda la serie de torturas que ello implica, hicieron tan abyectos estragos que la soberbia autoridad apostólica hizo temblar al mundo entero.

La hoy prestigiosa Compañía de Jesús, fue introducida en el seno de la Santa Sede por las grandes ventajas que ella prometía y los inestimables servicios que debía realizar. Este ejército de choque fue reconocido por una declaración hecha por el Papa Julio III, de la cual reproducimos un fragmento :

«Considerando las grandes ventajas que Ignacio de Loyola y sus compañeros procuran a la Santa Sede por sus predicaciones, por su gran habilidad en los negocios y por su desvelo en los intereses de nuestra corte, confirmamos su instituto y declaramos que aquéllos que quisieran entrar en la Sociedad de Jesús deberán hacer juramento de combatir bajo el estandarte de Cristo, y obedecer a las órdenes del Sumo Pontífice, su vicario en el mundo. »

Julio III hoy se daría por satisfecho si pudiera conocer la historia de los jesuítas. Por haber servido con tanto... desvelo los intereses de la Santa Sede, los sucesores de Loyola han sido expulsados cuarenta y nueve veces de casi todos los países del mundo, en el curso de su existencia. Las referencias no pueden ser más halagadoras.

Creo no sería oportuno insistir sobre un pasado sombrío, pues la historia por ella misma es suficiente reveladora para que podamos abstenernos de comentarios. Entonces veamos lo que hoy defiende la Iglesia. Veamos, en la manera de comportarse, cuáles son sus mayores preocupaciones en la hora presente.

La primera constatación es de que la Iglesia sigue consciente y deliberadamente atada a todo su pasado, dentro del marco de sus mismos dogmas, ritos, ceremonias y estructuras jerárquicas. La teología moderna está fundada sobre las viejas interpretaciones de los textos sagrados por los antepasados Padres de la Iglesia. El breviario sigue siendo el fiel compañero de los sacerdotes y el catecismo el primer manual de enseñanza cristiana. Vemos, por lo tanto, que el tradicionalismo ha sido y sigue siendo uno de los aspectos más característicos de la Iglesia católica. Ella de ningún modo está dispuesta a renunciar al tesoro de sus ornamentos sacramentales. Sus altares necesitan del oropel que los reviste magníficamente; necesitan de sus pálidos cirios y del cándido rostro de sus santas imágenes. El incienso balsámico y las notas gregorianas de las orgas son los factores indispensables y dominantes que necesita toda capilla o templo católicos, si se quiere que ellos sean fuertemente frecuentados. El esplendor majestuoso de todos sus atavíos solemnes forma parte integrante de todas sus actividades y ningún festejo reviste tanta opulencia, tanta irradiación como la celebración de ciertas ceremonias litúrgicas. El atractivo es indiscutible.

Hoy las palabras « libertad de conciencia » parecen haber sido admitidas en el lenguaje sacerdotal, mas la reacción papal de Pío XII poco antes de su muerte, fue categórica : « Hay que luchar con todas nuestras fuerzas contra el ateísmo ». ¿ A qué se refiere entonces la libertad de conciencia del mundo católico ? La intransigencia sigue en vigor en el seno de la Iglesia, mayormente a lo que se refiere en reconocer otras creencias que no sean la suya. Ahora bien, si la Iglesia no ha operado grandes cambios en su estructura y funcionamiento desde hace siglos, la emancipación cultural, social y moral de los pueblos, ha tomado grandes proporciones. Ante el natural e inevitable proceso evolutivo de las masas laboriosas, despertando al respeto y dignidad humanas, la Iglesia, en ciertos países, está organizando un movimiento obrerista cuya incipiente realización causó ciertos disturbios por lo arriesgado de la empresa. Puede que en lo futuro se desarrolle y se explote mucho más esa nueva canalización llamada progresista.

E. VALLS

(Continuará.)

NECROLOGICA

JOSE FURIO

Nuestro amigo y compañero Furio falleció el 25 de junio de 1962 en el Hospice General de Rouen (S. M.), a sus 75 años. Era valenciano pero de muy joven se trasladó a Barcelona, donde se empleó en el Ramo de la Madera. Tuvo también ocasión de actuar en el Sindicato fabril La Constancia por escasez de militantes en el Ramo y en la época.

Como todo compañero siempre activo, Furio vivió días álgidos de progreso social y otros de retroceso debido a las sañudas represiones sufridas por el proletariado de Barcelona, en muchas ocasiones impelida a la clandestinidad. Cruzó asimismo la época de terror impuesto en la capital catalana por la Patronal, el sindicato libreño y la policía de Anido y Arlegui, enemigos mortales del Sindicato Unico. En aquellos días murieron en guerra sin cuartel y vilmente asesinados buen número de abnegados compañeros. ¡Cuántas veces el compañero Furio para asistir a las reuniones e incluso al trabajo tuvo que andar con la pistola presta para impedir todo intento de asesinato contra su persona!

El alzamiento fascista de julio de 1936 fue respondido vigorosamente por fuertes grupos de compañeros, contándose en alguno de ellos el abnegado compañero Furio, uno de los militantes audaces con que ha contado la Organización.

Obligado por la pérdida de la guerra, Furio cruzó la frontera francesa, siendo internado, como tantos miles de exilados, en el arenoso campo de Argelés.

Durante la ocupación alemana sufrió contratiempos con los nazis, llegando por fin a Rouen (S. M.), donde pudo aplicarse a su oficio de ebanista.

Interviene la derrota de los alemanes. Vuelven la paz y la tranquilidad en el suelo galo. C.N.T., JJ. LL. y S.I.A. en el exilio se reorganizan, ocupando, el viejo compañero José Furio, la plaza de honor que le corresponde, en la que vierte — como siempre — calor, fidelidad y pulcritud. Fue el militante de siempre, de primera fila, sembrador del bien moral y material y de la semilla anarquista. Practicó la solidaridad tantas veces como le fue posible. Toda una trayectoria.

Pero le alcanzaron los tristes días de la vejez. Por escasa cotización a la Seguridad Social la pensión percibida fue corta. Solo y sin recursos económicos, se encontró con la imposibilidad de resolver el problema — amargo — de sus necesidades. Pasó al asilo, donde permaneció durante unos años, hasta morir en él el día 25 de junio de este año.

En fin de cuentas, otro compañero que se queda en el terreno del destierro, y suma y sigue... ¿hasta cuándo ?

Aunémonos y luchemos sin tregua por la derrota de la dictadura franquista para libertar a un pueblo mártir; para obtener su emancipación y la transformación social para que el próximo amigo que caiga pueda hacerlo en terreno propio.

A la hija de José Furio, en Venezuela, a su hijo en Barcelona, y demás familiares, nuestro más sincero y sentido pésame por la pérdida sufrida.

Federación Local
C. N. T. de Rouen (S. M.)

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración

Raúl Carballeira
por *Víctor García*
Precio: 1 NF. en esta Administración.

Alianza Sindical de Montargis

El día 1º de julio de 1932 se reunieron en Montargis para celebrar una reunión de conjunto los compañeros pertenecientes a la CNT y a la UGT. A pesar de los dispersos que se encuentran dichos compañeros no hallaron obstáculo ni existió pereza para asistir a la misma, en la que se habían de tratar asuntos de alta importancia para la vida y desarrollo de la Alianza Sindical.

Se nombró mesa de discusión presidida por Eladio Moreno de la CNT, actuando como secretario de actas Eliseo Simón de la UGT. El presidente dió lectura al orden del día, que fue el siguiente : 1º, el futuro sindical español; 2º, ¿qué podemos hacer en la región la CNT y la UGT en el orden propagandístico? 3º, ¿cómo encauzar nuestra acción para influenciar en los medios de la emigración económica española?.

El compañero Moreno hizo una declaración del mismo que fue acogida con gran simpatía por todos. En su preámbulo expuso sus puntos de vista sobre las normas a establecer en lo que concierne a los españoles aquí residentes y a los alejados de nuestras dos Sindicales. Analizó con emoción el gesto de esta Alianza Sindical, fijando sus esperanzas en el fruto de esta histórica hermandad. El compañero Tortajada, presidente del Comité de Enlace, hizo resaltar la importancia de estos contactos sindicalistas, que forjarán sin duda el plan victorioso para liberar a nuestro pueblo encadenado y humillado.

Manuel García, de le UGT, después de ensalzar con palabras cálidas la Alianza, estudió el pasado, profetizando acertados originales para el porvenir, terminando su disertación con la aprobación de todos.

Eliseo Simón, UGT, secretario del Comité de Alianza Sindical, hizo suyas cuantas exposiciones escuchó de sus precedentes compañeros, se asoció a los actos en aras de la victoria sindical y exhortó a mirar sobre los compañeros que en el interior sufren el terror impuesto por esa jarca de verdugos que dicen gobernar a España desde hace 23 años.

Por último, a propuesta del compañero Moreno, se acordó fomentar en lo posible una acción encaminada a celebrar el mitin-festival por los compañeros de la Alianza Sindical patrocinado por los compañeros franceses de la CGT-FO y demás organizaciones afines.

La reunión fue terminada dentro de un ambiente de sinceridad y cordialidad.

Acta de constitución de la Alianza Sindical
C. N. T. - U. G. T. en Beziers

Por voluntad expresa de las Federaciones Locales de la CNT y la UGT de esta localidad se reunieron en el local de F. O. el día 16 de junio de 1962, a las 19 horas, delegaciones debidamente mandatadas por ambas Organizaciones para la constitución de la Alianza Sindical UGT-CNT.

Después de un cambio de impresiones sobre el panorama político-social de España y especialmente sobre las repercusiones que en su día pudieran tomar los movimientos huelguísticos que se han producido en nuestro país, y que podría darse el caso de que fuera el principio del fin del franquismo, estas delegaciones, con el espíritu de responsabilidad que les caracteriza sugieren que

Considerando que tanto la UGT como la CNT, han sido las dos solas Organizaciones sindicales de carácter nacional que han representado y defendido los intereses de los trabajadores en sus luchas cotidianas, desde la primera Internacional hasta la entronización de la dictadura franquista;

Considerando que el fin del régimen dictatorial de Franco no está muy lejano, por los síntomas de descomposición de las fuerzas que le apoyaron;

Considerando que el día que nos reintegremos a nuestro país, nos encontraremos, tanto la CNT como la UGT con una cantidad de Sindicales que nunca tuvieron auténtica representación obrera, pero que hoy una con la protección del régimen y otra complacencia del mismo, tienen ya establecidos sus cuadros para entrar en acción el día del cambio del régimen;

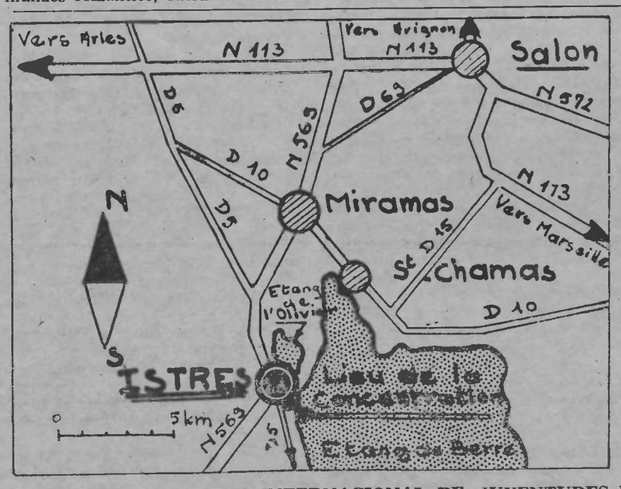
Considerando que ese peligro nos atañe por igual a ambas partes y que esa unidad de acción ya dio sus buenos frutos en el pasado, consideramos que bajo el imperativo de una responsabilidad común

Acordamos constituir la Alianza Sindical UGT-CNT y — si un día procediere, STV — lo mismo que su Comité representativo en esta localidad.

La elección de los cargos ha recaído de forma unánime sobre los organismos y compañeros siguientes :

Presidencia, CNT, Isidoro Artigas; secretario, UGT, Juan Weran; vocales, Liberto Cuadrado, CNT e Ignacio Ruiz, UGT.

Béziers, 16 junio 1962.



JIRA INTERNACIONAL DE JUVENTUDES LIBERTARIAS
A ISTRES (B. du Rh.) (MES DE AGOSTO)

Apearse en Miramas, donde hay salidas para Istres a las 7'32, 8'17, 12'52 y 18'22; o en Marsella, con salidas para Istres a las 6'06, 10'30, 17 y 19'30.

Facilidad para interesantes excursiones (Pont du Gard, Nimes, Avignon, Tarascon, La Fontaine de Vaucluse, Marseille, Arles, Baux de Provence, Les Cèdres, St-Remy, Côte d'Azur, el mar...).

Juegos organizados y espontáneos, conferencias a cargo de conocidos compañeros, charlas intervenidas, teatro, textos y música en magnetofón y tocadiscos y otras diversiones propias de la juventud. Economato en el mismo campamento. La impedimenta para pernoctar y hacerse la cocina deben procurársela o deben traérsela consigo los concurrentes a la Jira.

SUSCRIPCION
PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS
MES DE JULIO
Lista IV

Suma anterior	303 13
Jesús Cabello, Luzec (Lot)	10 00
Domingo Ferrer, Rodez	10 00
Narbona : Jesús Ripoll	4 00
M. Escudero	2 00
José Cabrera	3 00
Juan López	2 00
José Beltrán	3 00
Francisco Sierra	2 00
Carmen Callas	2 00
José Salmerón	5 20
Lucien Allende, Roquefort (Alp. M.)	20 00
Paris : Millera	5 00
Pons	10 00
J. Cano	5 00
Andrés Martínez	10 00
Ortolá	5 00
Millera	5 00
Sebastián Torralba	5 00
Tella, Puisaux	20 00
Pedro Brugaroles (Hte-Gne)	34 00
Berthe et Jacques, París	5 00
Juan Ferrer, Paris	3 00
Total	473 33

COMUNICADOS

PLENO REGIONAL DE FF. LL.
Núcleo de Provenza

Por el presente comunicado confirmamos a todas las Federaciones del Núcleo que el Pleno Regional iniciará sus tareas el sábado día 4 de agosto de 1962, a las nueve en punto de la noche, en el local social, 12, rue Pavillon, segundo piso y las continuará el domingo, a las ocho de la mañana, en la vieille Bourse du Travail (Salle Pelloutier), 13, rue de l'Academie, Marseille.

F. L. DE AVIGNON

Comunicamos a los compañeros que las asambleas de esta F. L. se celebrarán en el local de costumbre, el segundo domingo de cada mes, a las nueve horas. Esperamos la asistencia de todos los afiliados. Por consiguiente, la próxima asamblea queda convocada para el 12 de agosto.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA
Agrupación de Toulouse

El día 12 de agosto esta Agrupación celebrará una reunión en la Sala de la Biblioteca-Bolsa del Trabajo, a las diez de la mañana.

Es de mucha importancia lo que debe tratarse, por lo que se ruega a todos los compañeros estén presentes al fin de cumplimentar el acuerdo del Pleno Regional. Nombramiento de la Comisión Regional.

F. L. DE TARBES

Convoca a los compañeros pertenecientes a esta F. L. a la asamblea que se celebrará el día 5 de agosto a las diez de la mañana en el lugar de costumbre.

Discusión del Orden del Día del Pleno Intercontinental, por lo que se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 5 de agosto a las nueve y media de la mañana en el Café Casagnes, plaza del mismo nombre.

Dada la importancia del temario a discutir, se ruega la asistencia de todos los compañeros.

ARAGON, RIOJA Y NAVARRA PARIS

Los compañeros pertenecientes a nuestra Regional son convocados a la importante reunión de información que se celebrará el sábado, día 4 de agosto, a las ocho y media de la tarde, donde las celebra la Local.—*La Agrupación de París.*

MITIN A. S. DE NARBONA

La reseña de este acto será publicada en el número próximo.

F. L. DE PARIS

Domingo, 5 de agosto, a las diez: continuación de la asamblea.

PARADERO

Antonio López Castañeda, 69, rue de Zurich, Strasbourg (Bas Rhin), recién venido a Francia, pregunta por su tío Manuel Caro, cuya última dirección fue 13, rue Chemin Durin, Bruges (Gironde). El propio Caro es rogado de escribir a su hermana Ana.

Correo abierto

Compañeros de Redacción, y a los lectores: ¡Primero salvar Aymare! Después pro ancianos o inválidos.

¿Queda responsabilidad militante? Tendrían que causarnos congoja las dos notas publicadas en el «C. S.», número 197, pero en general no nos apuramos mucho. En el exilio hemos dejado jirones del concepto solidaridad que tanto crédito en España nos diera. Y eso que en lo tocante a situación económica apenas si se pueden aducir imposibilidades...

La Organización parece estar basada exactamente como una familia: hay de éstas que las dan en despilfarrar y otras que hilan delgado en sus recursos. Unas malgastan y otras se constriñen para poder alcanzar lo estrictamente necesario. Eso es todo.

Es inadmisible que después del Segundo Congreso de Limoges a estas alturas no haya habido dedicación en favor de los compañeros ancianos. Podía dársele un poco de atención de la mucha dedicada a la A. S. y al asunto «patronos». Y ya estamos abocados a un Pleno, esta vez no Congreso.

Esta clase de reuniones nos cuestan una gran suma de francos; mucho dinero cuesta ahora la organización de los mitines. Entretanto, nuestra obra solidaria palidece orgánicamente se descuida a nuestros necesitados habiéndonos comprometido a ayudarlos. *Y ello ocurre precisamente ahora que somos más y en una época en que hay tiquis miquis por eso que se escribe y aquello se dice, al mismo tiempo que se descuida la obra.*

Más compañerismo, mayor responsabilidad en los militantes. Con la observancia de ambas premisas todos los inconvenientes con que tropezamos ni siquiera existirían.

MANUEL HERNANDEZ
(de la Regional Zona Norte)

Léxico franquista

MADRID. — Como para contestar a los crédulos que se atreven a insinuar la introducción de la democracia en el sistema franquista, en la entrega del cargo a siete nuevos gobernadores, Alonso Vega, ministro de la Gobernación, ha dicho : « Sois viejos luchadores en distintos cargos del Movimiento Nacional. Habéis demostrado vuestra más absoluta lealtad al Movimeinto y por el delicado cargo que vais a ocupar dirigís la guerrilla de combate. En estos cargos habéis de convencer y atraer. Sois los jefes políticos de la provincia y lo mismo que el ser gobernadores vuestra actuación es de arriba a abajo, como jefes nacionales ha de ser de abajo arriba. La situación económica del país es lo suficientemente buena para llegar a elevar el nivel de vida de todos. Habéis de ser intransigentes en lo fundamental, pero flexibles en el proselitismo recogiendo a todos aquéllos que puedan ser útiles. Dios os protejerá, como protege a la patria. La colaboración entre los ministros de la Gobernación y el secretario general del Movimiento es perfecta y en una línea de lealtad debéis actuar, porque aunque hay muchas cosas que no nos gustan, estoy seguro de que iremos mejorando todo, al servicio de España y de Franco. »

El jefe provincial de Gerona contestó con breves palabras diciendo que eran falangistas al servicio de los principios de José Antonio. «Con vuestros consejos — añadió — y vuestras consignas, estos hombres que hoy prestamos juramento de fidelidad cumpliremos con nuestro deber y agruparemos a todos los hombres de buena fe en torno al caudillo. » Después de proclamar la absoluta lealtad rogó al ministro que hiciera llegar al caudillo su adhesión incondicional. »

Servicio de librería

OBRAS DE INTERES GENERAL

«La virgen no tiene cara», Diez Sánchez	250
«En la vieja California», Francis Bret Harte	385
«Voltaire», Arturo Labriola	450
«Ni víctimas ni verdugos»,	150
« Walt Whitman » Luis Franco	840
«Vaso de lágrimas» (Poemas), Luis Bazal	350
«Yolanda», Salgari	120
«El Yogi y el comisario», Arthur Koestler	450
«Las zahurdas de Plutón», Quevedo	975

(en NF.)

Julio Patán: «Aguas del Atlántico», 0,50.

Federico Urales: «La Anarquía al alcance de todos», 0,30.

Federica Montseny : « Anselmo Lorenzo », 0,30.

Sebastián Faure: «La anarquía. Quiénes somos», 0,40.

«Antología libertaria», 1,30.

«Biografía de Bakunin», 0,60.

«Los crímenes de Stalin», Kruchenko, 0,60.

Ricardo Mella: «La coacción moral», 1,00.

Angel Samblancat: «A caballo de los Andes», 0,50.

F. S. Figola: «Cartas sobre la religión», 0,90.

«Congreso Constitutivo de la Confederación Nacional del Trabajo», 0,70.

José Oiticica: «Crítica anarquista», 0,50.

«Ryner-Reclus, dos hombres de buena voluntad», 0,40.

E. Malatesta: «Entre campesinos», 0,70.

B. Díaz: «Enseñanza laica».

A. G. Nieto: «España, el Movimiento Libertario y los traidores», 0,90.

F. Ocaña Sánchez: «El Estado», 0,70.

Mogrovejo: «Historia de un crimen», 0,40.

Luis Fabbri: «Influencias burguesas en el anarquismo», 1,00.

Joan del Pi: «Interpretació Llibertaria del Moviment Obrer Català», 0,30.

Víctor García: «Incógnita de Indoamérica», 0,90.

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe (París (10) CCP 13507 56

OBRA RECIENTE: «ESPAÑA, HOY»

Ultima obra de nuestro inteligente y prolífico compañero Víctor García, editada por las Juventudes Libertarias de Caracas, Venezuela. Es una requisitoria formidable contra el sistema franquista, del cual denuncia su crimen de origen, su saña persecutora, sus fracasos político, moral y económico y la mentira anticomunista de que se sirve para prolongar su mefítica existencia.

Es un librito de 82 páginas muy adecuado para divulgar entre la juventud española que abandona su país por miseria. No poseemos aún existencias, pero pueden formularse pedidos a esta Administración, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

DOS NOTAS

RENOVACION FINGIDA

LO hemos dicho anteriormente: Franco finge renovación del sistema. Ha cambiado siete ministros y otros tantos gobernadores; ha creado nuevas sinecuras y cambiado el personal de las ya existentes. Insistentemente se habla de una mayor libertad de Prensa, pero no, no se llegará a la tolerancia de publicaciones antifranquistas y demás que, políticas o no, podrían aparecer con redacción otra que en idioma oficial. El catalán, el vascuence y el gallego continúan siendo, bajo el franquismo, expresiones regionales impedidas.

En Barcelona solamente, antes de la guerra, se publicaban seis diarios escritos en catalán, más innúmeros semanarios, quincenales, revistas, opúsculos, grabados, libros, hojas, etc. Bajo la dictadura franquista nada de esto puede aparecer en público a no ser libros de gran coste por reducción de tirada, debida a la opresión y limitación consiguiente del idioma.

No importa que el ministro de Información de El Pardo haya sido cambiado, que el alto personal del ministerio haya sido en buena parte renovado. Franco, en dictador que no se desmiente, no tolerará la libre emisión del pensamiento. Ganó la guerra y mantendrá impertérrito lo que considera su derecho; no cederá en un ápice, puesto que la verdad revelada está contra su causa. No acepta más política que la de las bayonetas, ni otra dialéctica que la del cañón, máxime no disponiendo, el enemigo, de fuegos de réplica.

Que nadie se haga ilusiones. Con su combinación de ministros y gobernadores, Franco no ha hecho otra cosa que darnos una representación gratuita de marionetas.

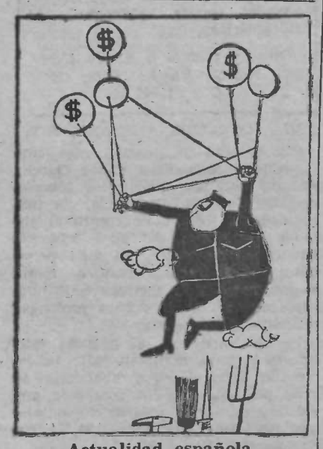
PLENO A LA VISTA

La C. N. T. de España en el Exilio va a celebrar otro comicio. Esta vez no será de Federaciones Locales, y sí de núcleos regionales. Serán enfocados problemas de manifiesta importancia, cual ocurre cada vez que la C.N.T. se reúne en alta asamblea.

Tal vez no resulte muy oportuno celebrar esta clase de actos en plena canícula. Muchos compañeros desertan su localidad para darse unas vacaciones en lugar apartado de su residencia. Por consiguiente, un número importante de compañeros no intervienen en las reuniones locales donde se fragua el temple del comicio que se avecina. Que los «quedantes» se responsabilicen de la cosa de todos, por ahora es obligado, aunque no lógico. La C.N.T. no es asunto de mayorías ni minorías: lo es de todos. El libre acuerdo y la cohesión entre compañeros debe primar siempre en nuestras intervenciones y decisiones. Hacer lo contrario, dejaría el anagrama C.N.T. convertida en tres simples letras del abecedario.

Pese al desgaste del exilio, o a los vicios de actuación que todo desarraigo conlleva, la C.N.T. es joven y por juventud de ideas tiene capacidad reactiva, moral e impulso propio. No importándole las adversidades —puesto que entre obstáculos al parecer insuperables se ha desarrollado y superado— se ha librado, desde su inicio, a una suma de combates que podían parecer estrambóticos por lo osados, y no lo fueron. La prueba es que los esfuerzos supuestamente alocados dieron un resultado por el cual estamos aquí nosotros con el propósito confederal enhiesto.

Y al mismo se deberá el Pleno de este mes de agosto. Porque C.N.T. española sólo hay una, heredera de un ideal de emancipación total de la clase obrera que el próximo porvenir reclama y al que ningún programa opuesto hace sombra.



Actualidad española.

EN ESTA HORA UNICA

Contestación inexcusable a una pregunta

¿CUAL es el *tono* que mejor conviene —hemos oído preguntar— a la acción propagandista de los elementos libertarios, teniendo en cuenta el cataclismo de que es teatro el Universo entero y las angustias inenarrables que atenazan a millones de hombres?

Y nosotros, llamados a capítulo como cada uno de aquellos a quienes va dirigida la pregunta, contestamos sin titubeos: A nuestra propaganda, lo mismo oral que escrita, le convienen, indiscutiblemente, todos los tonos. Estimamos que cualquier sentido de uniformidad estaría en pugna irreconciliable con las necesidades más apremiantes de esta hora crucial, la más prometente —a despecho de los horrores que la acompañan, como la sombra al cuerpo— que conocieron los hombres en el curso de los siglos.

Lo que importa principalmente, a nuestro juicio, es que no dejemos pasar ni un solo momento sin servirnos de éste, de aquel, del otro o del de más allá.

Las actuales circunstancias nos obligan a bregar sin tregua ni descanso.

El tiempo no vale hoy lo mismo que valía ayer, tanto porque conviene que nos esforcemos por conseguir que una situación sin paralelo en ninguna época tenga la virtud de acelerar el ritmo de la marcha de los hombres hacia más altos destinos, como porque asistimos en nuestros días al despertar de unas ansias que permanecieron amodorradas durante un larguísimo período, y de disconformidades rotundas con los sangrientos anacronismos que le sirven de base a un sistema condenado inapelablemente a muerte.

Siendo variados al infinito los matices del caos imperante, es preciso darse cuenta de que han de variar también —sin que exista medio humano de evitarlo y sin que su aplicación prometiera nada bueno— las formas en que la razón se encargue de enjuiciar cada uno de sus terribles aspectos y las causas que lo engendraron.

Y dado que no puede bastarnos que los individuos se divorcien de aquellas instituciones que hasta hoy fueron constantemente sostenidas por ellos, unas veces por medio del aplauso, otras por medio del silencio y las más por medio de la fuerza, sino que tenemos empeño vivo, también, en que cooperen con sus actividades, con su pasión y con su esperanza en una vida mejor, en la obra magna que los disconformes con el presente nos proponemos llevar a término, convirtiéndose junto a nosotros en impulso y piqueta demoledora, es indispensable que nuestros tonos se complementen.

Porque no todos entran en nuestro campo por la misma puerta, los motivos de la primera impresión revolucionaria pueden variar —y de hecho varían— de hombre a hombre. En unos es la razón la que mueve el sentimiento. En otros es el sentimiento el primer estímulo de la razón.

Son contados aquellos en quienes obran desde el primer instante, y a través de inevitables titubeos, ambos factores a un tiempo.

∴

Nuestras publicaciones—como nuestras tribunas— han de ser un canto a lo que en otros aspectos llamaríamos la conjugación estrecha del brazo y el cerebro. En ellas han de alternar la doctrina y el combate. La nota cáustica que entra por los ojos o por el oído, y se desliza, y llega a las fibras más sensibles y las conmueve, y la consideración doctrinaria que sacude con fuerza la facultad pensante.

La crítica acerada que tensa los nervios y despierta el odio a la iniquidad entronizada —odio que suele ser el prólogo de una pasión desbordante por la justicia—, y los himnos al amor, a la belleza, a la armonía, a la vida libre, y son como una caricia a la sensibilidad y emocionan profundamente al que lee o al que escucha.

Esos diversos elementos han de alternar en todas nuestras exposiciones, por lo mismo que no existe ni uno solo de los matices del análisis que no se preste a la diatriba implacable y, recíprocamente, al himno de fuego.

Proponernos la adopción de un solo tono, poniendo sordina a los restantes, sería como estar dispuestos a peligrosas amputaciones. Y no puede hacerse. No debe hacerse. Se opone resueltamente a ello el sentido más elemental de nuestras conveniencias. Se opone a ello el futuro inmediato de nuestro movimiento, al que está vinculada indisolublemente la suerte de millones de seres. Y los compromisos que, de manera tan espontánea como solemne, fuimos capaces de contraer con los sometidos. Y las necesidades y las aspiraciones del pueblo, que nosotros interpretamos como nunca nadie supo interpretar jamás.

¿Podríamos olvidarlo a la misma hora en que más conviene tenerlo en cuenta?

¿Olvidaríamos que en todas las formas de la crítica hay un fondo incuestionable de doctrina, de igual modo que en toda exposición doctrinal palpita con más o menos fuerza el sentido de la crítica?

Expurgados de aquellos sectarismos que más bien les enajenan simpatías a nuestros principios que se las conquistan, está fuera de debate que todas las formas de propaganda resultan igualmente útiles.

Eusebio C. CARBO

chispas

Pleno.
Bueno.

∴

Reuniones preparatorias, temario extenso, graves discusiones y serias deposiciones en la gran asamblea. Análisis al alambique, ponencias, oposiciones, connivencias, coincidencias. Despidos fraternales y hasta la próxima.

∴

«Discutiremos esto en España.»
¡No, amigo! Con 23 años había tiempo.

∴

Pleno. La plenitud mayor sería sortear atascos y luego olvidarlos para acudir, bien identificados, a España.

∴

Con tanto discutir y aprobar seguro que hemos dispuesto cosas buenas. Cuya bondad se verá cuando las pongamos en práctica.

∴

Como parlamentarios, somos pésimos; como realizadores, inapreciables.
Historia canta.

∴

C.N.T. es hecho, no discurso ni decurso.

∴

Nada de perorar para empeorar.

∴

Comicio : 75 por 100 de expresiones y 25 por 100 de aplicaciones.
¿Y si invirtiéramos los términos?

∴

Congreso del Iris Park : 15 días, los últimos 5 macizos.
Y suma y sigue.

∴

Crear contra divagar.

∴

Reafirmar un acuerdo no es cuerdo. Lo es cumplirlo.

∴

Plenos, congresos. Sean.
Para adelantar, corregir, superar.
Nunca para justificar el Exilio.

CRONICA EXPRES

¿POR QUE?

ANTIFASCISTA, antifranquista y otros anti.

Habría llegado a general. Era teniente coronel de carrera en la guerra de España.

Pertenecía al arma de Artillería y estaba trepanado a consecuencia de la herida que sufrió en Marruecos.

Tomó parte en la acción de Teruel, capitaneando nuestras milicias.

Durante la guerra desempeñó en Valencia un importante cargo.

Salió en el « Stambroock ».

Veintitrés años consecutivos en Orán, sin apetencia de embarque.

Aguantó críticas malévolas.

Pasó hambre con estoica dignidad, sin dar notorio a nadie.

Sufrió desnudez completa y rechazó ajenas vestimentas aportadas con noble fin.

Tenía altivez quijotesca, si bien el físico no era de Quijote como el de Buiza y el mío.

Hombre grandullón, corpudo, tieso, fuerte, la cabeza enhiesta cubierta de hilos de plata.

Tan bien o mejor que un homeópata conocía esta ciencia, la homeopatía, que fue económicamente su salvación, porque tenía más consulta que un médico.

Aborrecedor de la farmacia alopática, a todos los productos de la misma les encontraba sucedáneos homeopáticos menos dañinos y más eficaces.

Sus disquisiciones sobre medicina en cierto modo tenían parte con Paracelso.

Pero él no era médico.

Que sabía mucho de todo es la pura verdad.

Admirador de Roso de Luna y amigo íntimo de Peset (oecisión franquista, sin embargo de ser borla de oro).

Conocía mucha ciencia esotérica : era un verdadero exégeta de cosas de religión que se dicen mecánicamente sin penetrar su sentido.

Yo pasé muy buenos ratos en el café oyéndole.

Dudo que hubiera en Orán quien le aventajara en matemáticas.

Cartas suyas he recibido en el Beau Séjour dándome ánimos.

Ayer vine a saber que lo mataron en Orán el jueves 5 de julio.

Me dejó frío la noticia.

Si era una capacidad necesaria.

Si era una inteligencia efectiva.

Si era todo un hombre que a nadie hacía daño y sí todo el bien que podía

Murió... ¿cómo?

Murió en la calle, de la sorpresa, de morir injustamente.

¿De qué si no?

¡Cuánta sangre innecesariamente vertida!

Teniente coronel Sierra, ínclito compatriota : descansa en paz.

PUYOL

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Algo relacionado con Cuba

LAS revoluciones que repetidamente se producen y repercuten a través del mundo son de superficie. No van al fondo de lo social. Ni parten de la base de « lo social ». No aportan nuevos sistemas de vida ni nuevos sistemas de organización humana. Quedan en reediciones de un modelo ya conocido con ligeras variantes de presentación. Lo absurdo es el que militantes y organizaciones que parten de un sentido más hondo en cuanto a interpretación de lo que debe ser la revolución, « la social », como aún deciamos en nuestros años mozos, se dejan embaucar por el espejismo de estas ligeras variantes de presentación. Sobre todo hoy, que existen precedentes comprobables, útiles a la edificación de una sólida experiencia.

Se produjo la revolución rusa en momentos tales que su estallido rebasó el nivel de las esperanzas. Proletarios o capitalistas, creyeron que era la efectiva : « la social ». Los unos se apresturon a difundirla y extenderla. Los otros a combatirla. Fue necesario que militantes de solera internacional como Berkman, Goldman, Fedeli, G. Leval, A. Borghi, el propio Pestaña y otros más llegaran a Rusia para constatar que la revolución había quedado ahogada en la terrible oleada de nuevas ansias de poder. Era duro aceptar la derrota de las aspiraciones revolucionarias cimentadas en un afán de amplia justicia, de una libertad tan sólo regimentada por el ejercicio de su normal disfrute. En todos los países y en todos los movimientos de avanzada se produjo algo así como una ruptura de equilibrio, como una desbandada entre los partidarios de una sana concepción revolucionaria ; una como crisis de valores que tambaleaban, aspirados unos por el potente imán del mito bolchevique, advertidos otros por deducción razonada de que en verdad había una falla en el fondo del dilema ruso.

En España la C.N.T. se adhirió en principio a la Internacional Comunista. El español es así de impulsivo que reflexiona después del hecho. No sin antes haberse estrellado de morros contra el muro de lo imprevisto. En el Congreso de la Comedia se levantó una voz serena, mesurada, razonadora, negándose a aceptar lo ya consumado. Se halla aún Eleuterio Quintanilla en condiciones de repetir la advertencia ante casos y hechos poco menos que similares.

En América del Sur al igual que en Europa no se salvó la situación sin desgarraduras y violencias. Un famoso « Cartel » de R. G. Pacheco lo recuerda. Se constituyó la Alianza Libertaria Argentina, patrocinada por García Tomás, defendiendo los postulados bolcheviques sin por ello convertirse al comunismo moscovita. En el Uruguay surgió la tendencia denominada de los « anarquistas dictadores ». Se escindió la F.O.R.U. y se produjo fuerte descalabro. En el 1931 se intentaba en Montevideo la reunificación de las dos fracciones. En el entendido de que nadie quedaba englobado en la ilusión del mito ruso.

∴

En procura de eficacia coordinadora de actividades libertarias se constituyó en Montevideo la Federación Anarquista Uruguaya. Hasta entonces los diferentes grupos, ateneos, publicaciones y F.O.R.U. inclusive, llevaban una actuación de relación fraterna. En plena comunión laboraban los grupos estudiantiles que — en Montevideo — se habían señalado siempre por su tradición anarquista o simpatizante.

En el segundo Congreso de la F.A.U. se produce una división. El grupo editor de « Voluntad », solidario con la F.O.R.U., se aparta de la F.A.U. a consecuencia de resoluciones concernientes a la actividad anarquista en el movimiento obrero y a otras razones. La disidencia se fue ahondando con motivo de dos hechos concretos : la creación de la Cooperativa de la Carne, que se convirtió en una empresa más, sin avance social valorable, y el caso de Cuba. Motivo más hondo éste y que se repite, detalle por detalle, salvo los apelativos de época, en lo ocurrido cuando la revolución rusa. Con su actitud, la F.A.U. se coloca al margen de lo que podría significarse como línea de actuación anarquista.

El texto que aportamos a continuación lo firman dos militantes de reconocida seriedad. Se trata de Luce Fabbri (hija de Luigi Fabbri) y de Ermácora Cressatti, (compañera de la citada). Su contenido aborda una serie de puntos que constituyen frecuentes motivos de confusión, en el Uruguay y en el resto del mundo. La F.A.U. se negó a reproducirlo, por lo que sus autores lo enviaron a «L'Adunata dei Refrattari », de donde lo hemos traducido para conocimiento de los militantes de lengua española.

« Montevideo, 15 de febrero de 1962.

Compañeros del Grupo Centro de la Federación Anarquista Uruguaya :

Con la presente dejamos de formar parte del grupo al que, juntos, habíamos pertenecido durante mucho tiempo, así como dejamos de formar parte de la F. A. U. a cuya fundación hemos contribuido.

La F.A.U. nació con una declaración de principios y con un programa de estudios y de lucha que respondía (y según creemos responde aún) a las exigencias del momento histórico que vivimos.

El método de trabajo que se adoptó entre la primera reunión plenaria y el primer Congreso, constituyó una expresión feliz y novedosa del criterio libertario aplicado a la vida del movimiento. Durante ese período los informes y las resoluciones de la Asamblea Constitutiva se presentaron en boletines y fueron sometidos a un serio examen crítico por parte de los grupos.

El deseo de lograr una mayor agilidad y eficacia en ciertas actividades — sobre todo en el terreno sindical — provocó en el segundo Congreso un cambio de estructura que no era otra cosa que la manifestación de una tendencia centralizadora que se ignoraba a sí misma. No se obtuvo mayor agilidad, pero en cambio se perdió la originalidad y — en cierto modo — la vitalidad de la F.A.U.

A partir de entonces comenzaron nuestras divergencias — cada vez más numerosas y diversas — ante los problemas y cuestiones internas, así como en cuanto a las posiciones públicamente adoptadas. Las etapas sucesivas de nuestro alejamiento fueron las siguientes :

La lucha por la Ley Orgánica Universitaria, en la que muchos de los compañeros que desarrollan una actividad en la F.A.U. compartían un criterio equivalente con la línea intolerante de la Federación de Estudiantes ; las consignas de carácter demagógico aplicadas en el terreno sindical, coincidentes con los movimientos sindicales politizados, que en suma favorecían a ciertos grupos de trabajadores en detrimento del porvenir económico del conjunto social en manera especial, en perjuicio de un incremento del nivel interno de subsistencia (caso de la industria de la carne) ; el abandono del « anarquismo crítico », en su expresión activa, y del estudio de los problemas locales, mediante la adopción de « slogans » interamericanos de amplia atracción popular (a causa de su carácter artificial y de limitado alcance) que por ejemplo se atacan a los aspectos más superficiales del anti-imperialismo ; y, por último, el apoyo prácticamente incondicional al gobierno cubano, el abandono de la revolución cubana en manos de aquéllos que, apoyados en el vacío ideológico que se ha dado en llamar « irracionalismo », y en el propio afán de poder, la entregaban en manos del imperialismo comunista.

Hoy, la revolución cubana — como ayer la revolución rusa — ha puesto de nuevo en crisis toda la problemática revolucionaria.

A la luz de los acontecimientos cubanos surgieron plenamente — y ocuparon un puesto central — las divergencias que en principio afloraban de manera marginal, las sombras de conceptos nebulosos tales como el « imperialismo » o el « anti-imperialismo ».

He aquí las posiciones de la F. A. U. hacia las que nos es de todo punto imposible dar nuestro asentimiento :

1), el identificar a un pueblo con su gobierno, por más dictatorial que éste pueda ser ;

2), el identificar a la « tercera posición » (que, a pesar de ser un tanto ambigua es susceptible de asimilarse a una cierta interpretación anarquista) con el « tercer mundo », que no es otra cosa que un bloque de Estados ;

3), el identificar el capitalismo de Estado con el socialismo (se requeriría toda la sangre de la revolución y de la contribución rusa para disipar esta interpretación errónea que vuelve ahora a presentarse) ;

4), la transformación de la lucha contra la explotación y contra los privilegios político-económicos en el plano internacional, en reivindicaciones que sólo corresponden al «nacionalismo de los países subdesarrollados» ;

5), el identificar la « violencia revolucionaria » (de por sí en crisis en el movimiento anarquista mundial) con las represiones gubernativas ejercidas mediante el pelotón de ejecución ;

6), la confusión entre el socialismo — que implica socialización y no nacionalización de los medios de producción — y el simple « pan ». Y la separación (que en el caso de Cuba se ha convertido en oposición) entre éste y la libertad ;

7), el sustituir las distinciones establecidas entre los explotados-oprimidos y los explotados-opresores, con las de países ricos y países pobres y, como consecuencia, el adoptar los « slogans » de anti-imperialis-

(Pasa a la página 2.)

Capitalismo y comunismo

COMUNISMO y capitalismo están identificados en una misma dirección explotadora y opresiva del hombre. En el comunismo hay dos corrientes. La proveniente de Rusia se pronuncia — con propósitos insinceros — por la convivencia con el capitalismo. Se declara en las palabras el abanderado de la paz. El comunismo chino — con más franqueza y lealtad — declara inevitable la guerra de los dos sistemas.

∴

Observando atentamente las diferencias entre comunismo y capitalismo, ellas no son tan opuestas como para dar lugar a la guerra. Las razones para la tesis bélica de los chinos no son básicas.

∴

Comunismo y capitalismo rinden culto al Estado y fundamentan el orden social en la violencia organizada. Están identificados por el principio de autoritarismo unitariamente. El Estado lo es todo. Nada es el hombre. En el capitalismo la presión estatal sobre el hombre está diluida en diversas instituciones coordinadas y la autoridad no pesa tan totalitariamente como en el régimen comunista.

Cuando se trata de industrias y negocios, el dinero es el mismo instrumento para la opresión y la explotación del hombre en ambos sistemas. En el capitalismo, preferentemente operan individuos y empresas. En el comunismo, el Estado todo lo hace como supremo dictador.

∴

En consecuencia las oposiciones del capitalismo y del comunismo son más de forma que de fondo. La política bélica tiene mucho de ambición imperialista en dos nacionalismos, Rusia y Estados Unidos, típicas expresiones de los dos sistemas. Por conveniencias propias, incrementan el armamentismo. Dicen querer la paz del mundo. Sostienen las Naciones Unidas a título preventivo pero el militarismo domina en los dos bandos y las industrias de guerra crecen para la ofensivo posible con la sorpresa por ventaja.

∴

¿Existen condiciones más humanas y de bienestar en el sistema comunista que en el mundo capitalista? ¿Hay en el sistema que se dice distinto y opuesto al capitalista, progresos económicos que eliminen el hambre y protejan la vida? ¿Hay mayor libertad y menos explotación de los trabajadores ; más agricultura con pan para todos, que industrias de guerra y muerte? ¿Hay más escuelas y universidades que cuarteles ; menos cárceles, menos policías, menos ejército que en los países capitalistas? ¿Existe siquiera un derecho de defensa, la existencia de gremios obreros de resistencia a la explotación y posibilidad de asociarse para la lucha por condiciones sociales mejores con normas de cooperación y ayuda mutua? ¿Se alienta el ideal de un nuevo vivir sin opresión ni explotación del hombre por el hombre ni por la burocracia que es el Estado?

La respuesta es negativa. En el comunismo impera el totalitarismo estatal que, en nombre del Bien, realiza la desventura de todos. Ni siquiera existe el derecho de pensar y menos aún el de expresarse, como lo hacemos los rebeldes en el sistema capitalista.

En el comunismo todo está dispuesto para encadenar, limitar y restringir la vida.

Nada nuevo ni bueno para la humanidad representa el comunismo en sus expresiones actuales. No es un paso adelante y sí, un retroceso. Ha copiado al capitalismo cuanto de más antihumano tiene este sistema.

En consecuencia ¿es posible concebir que el absurdo sistema pueda conquistar a las masas, derrotar a su adversario y dominar en el orbe?

Capitalismo y comunismo no progresan, retroceden. No cumplen ordenación y beneficio ascendente en la vida de los pueblos y están llamados a desaparecer juntamente. Lo tienen merecido.

∴

Estando el comunismo en oposición a lo que favorece la vida humana, incrementando el Estado en vez de suprimirlo, sólo lo impulsivo e irracional imperante en la época en que vivimos puede darle base de existencia. Sus días de vida están marcados por las actuales circunstancias anormales. Muy distinto sucedería, si realmente ese sistema fuese distinto y opuesto al régimen capitalista que combatimos. La esperanza de un mundo mejor para las grandes masas humanas. En vez de libertad ha traído tiranía ; en vez de dar alas al pensar de los hombres, le impone cadenas ; en vez de favorecer las opiniones y la libre palabra, pone candados a las bocas ; en vez de que todos sean libres para realizar el Bien, el Estado tiene absoluta libertad para el mal de todos.

Hay un ideal que va ganando las mentes humanas para organizar un nuevo vivir. Ese ideal, extiende por el mundo la esperanza de libertad y bienestar para todos. Enfrenta con su prédica y su acción, por igual, al comunismo y al capitalismo, como sistemas sociales negativos, señalados por sus iniquidades y errores, a desaparecer, como organizaciones, del seno de la humanidad.

J. TATO LORENZO

DE AHORA

Noción de la Independencia e independencia de la nación

por **CONRADO LIZCANO**

AL igual que hace 150 años está hoy muy en boga hablar de la independencia de las naciones nuevas. Los dos colosos estatales del mundo se esfuerzan por favorecer el desarrollo de esa mística nacionalista que sacude las entrañas de las masas africanas y asiáticas. Ellos ya cambiaron el color camaleónico de su colonialismo que se ha hecho financiero e ideológico, mientras el de los viejos Estados de Europa se obstinaba en seguir siendo notoriamente imperialista, estilo Carlos V y Napoleón. La política ha sido siempre el arte del disimulo. Cuanto más progreso se opera en las sutiles formas de gobernar, más tiende (y más hábilmente) a ocultar los fines intrínsecos que animan a una cualquier corriente de «civilización» (?), a una determinada política internacional. Así, Rusia y Estados Unidos presiden cada una el más vasto imperio de todos los tiempos, mientras azuzan a las multitudes ignaras de otras regiones del mundo a que conquisten su independencia, en perjuicio de sus propios aliados pobres que no quisieron cambiarse a tiempo de camisa. Inglaterra, Francia, Bélgica, Holanda. Pero ese hábil juego puede hacerse por que el resto de los pueblos europeos son víctimas de su propia miopía y de su pereza consuetudinaria. Está bien que los africanos (que salen ahora a la luz después de haber pasado mil años en la noche tenebrosa de la ignorancia y la esclavitud) se entusiasmen ingenuamente, apasionadamente, con la idea de la independencia nacional, con el mito del cambio gubernamental exótico por otro autóctono, pero que los pueblos hijos de la revolución francesa, de la rusa y la española, se resignen a aceptar como buena la fábula de la independencia e, incluso, colaboren, en cierto modo, con los exegetas de Kroutchev y de Kennedy es algo que refleja la absurdidez y el ilogismo que caracteriza a los fenómenos político-sociales de nuestro tiempo, y que ya resaltara Camus en sus escritos. La conciencia del mundo está invertida. El sofismo (elevado a la categoría de principio ideo-

(Sigue en la página 2.)

GFP 31m8

B.D.I.C

Coup d'épée dans l'eau

L'ETUDE par le parlement du projet de loi relatif à certaines modalités d'accomplissement du service militaire (statut des objecteurs de conscience) a été renvoyée... aux calendes grecques. Ça vous étonne ? Pas nous ! d'ailleurs, c'est presque sans importance si on se réfère au texte de la loi susceptible d'être votée.

Celle-ci prévoit, en effet, et il est bon de le rappeler, que le temps de service exigé des objecteurs sera augmenté de moitié ; qu'une commission de six membres, dont trois officiers, sera chargée de déterminer qui, parmi ceux se refusant à tuer leur prochain, seront jugés dignes de bénéficier du statut ; enfin, soi-disant pour éviter toute fraude et maintenir l'égalité devant le danger, les objecteurs reçus à l'« examen » seront astreints à différents travaux dont un est cité, ce qui situe bien leur nature : le déminage. Vous êtes peut-être d'accord ? Pas nous !

Ce que renferme le projet est tout simplement effarant, monstrueux, mais pas plus machiavélique que le comportement du pouvoir, dont L. Lecoin nous donne un exemple dans sa lettre au président de la République, qu'il remercie... de ne pas avoir libéré les 28 objecteurs dont l'élargissement avait été promis, courant juin, par ses grands «commis» Pompidou et Messmer.

Dans cette triste affaire, on se demande s'il faut plus admirer la naïveté des uns que la duplicité des autres.

Il est nécessaire, en effet de posséder une belle dose de crédulité pour espérer que le pouvoir tolère la diminution, dans la moindre proportion, de la puissance de ses forces répressives axées, avant tout, ne l'oublions pas, contre le peuple, cette racaille qu'il faut garder en tutelle ; car le système capitaliste ne ferait pas long feu si on supprimait l'armée, qui est son élément de défense le plus efficace et aussi le meilleur pourvoyeur de son économie, incapable de survivre sans l'appoint de fabrications massives d'armements classiques et nucléaires.

Le vote d'un statut valable, humain, de l'objection de conscience serait la porte ouverte à tous les abus. Sa mise en vigueur préparerait la disparition de l'armée, solution inadmissible, étant donné ce qui précède, pour les exploiteurs du prolétariat. Il ne peut donc en être question.

En raison des promesses faites par notre grand et prestigieux président il lui était difficile de se dérober sans prétexte valable. C'est là qu'est intervenue la duplicité. La méthode utilisée ne manque pas de finesse. Elle permettra, le cas échéant, à notre « maître à penser » de faire étalage de l'intérêt qu'il porte, quoi qu'on en dise, aux objecteurs, et aussi du respect qu'il professe pour les institutions et la légalité qui lui interdisent de violer les décisions du parlement, représentant du peuple souverain. Voilà, qu'on la veuille ou pas, une façon élégant de redorer un blason qui en a bien besoin.

Députés Socialistes et M. R. P. ont fait pareil, au sein de la commission de la Défense Nationale, en votant contre la question préalable, tendant à reporter l'examen du projet lors de la rentrée parlementaire, à l'automne. Quand on sait quel monstre constitue le projet gouvernemental, il faut convenir que le risque couru par ces courageux commissaires n'était pas bien grand.

En séance pleinière le renvoi fut adopté à main levée et on put déterminer quel intérêt portent à la question nos députés. L'un d'eux, M. Bergasse, président de la Commission de la Défense Nationale, qui s'était prononcé en commission pour le refus de toute discussion, demanda le renvoi pour que « l'assemblée soit totalement informée » ; le fasciste Biaggi dénonça « le travail de sape effectué par l'objection de conscience pendant la guerre d'Algérie » ; Max Lejeune (socialiste), ex-secrétaire d'Etat à la guerre, « n'a jamais confondu la noblesse de l'objection de conscience avec la lâcheté de l'insoumission ».

Les autres interventions contribuèrent à situer le climat écœurant, inadmissible existant dans cet aréopage de réactionnaires, à la tripe patriotique, qui trépassent tous... dans leur lit.

Le statut des objecteurs de conscience ne sera pas voté, ou s'il l'est il ne fera pas progresser d'un pas la cause de la paix. Or, la clé du problème réside uniquement dans le désarmement général et celui-ci n'aura pas lieu parce que les caméléons de la politique capitaliste libérale ou étatique, des indépendants aux communistes compris, n'en veulent pas.

Regrettons que ceux de nos camarades qui ont pris position à fond dans cette affaire, dont le but n'a qu'une importance limitée, eu égard à celui que nous poursuivons, n'aient pas discerné, la quasi-totalité des objecteurs étant des religieux qui ne se privent pas d'en faire état, que la campagne menée serait d'abord profitable à l'Eglise ; à cette Eglise qu'on retrouve une fois de plus des deux côtés de la barricade. Elle sert avant tout ses intérêts, étroitement liés à ceux de l'Etat et de son chef qui, quelques maladresses regrettables aidant, sera automatiquement crédité, par les individus qui se contentent de peu, d'un certain libéralisme.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 205 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 9 Août 1962

Les MENDIANTS

L'appropriation individuelle des biens nécessaires à la communauté a pour résultat l'exploitation de l'homme par l'homme. Elle est le fruit de la spoliation, par la ruse et la force, des moyens de production et de subsistance de tous. Par son abominable exploitation, le capitalisme sera condamné devant la conscience humaine, il devra subir le sort de la féodalité et de la monarchie.

Entre la production et la consommation existe un décalage qui provoque des crises de chômage et les travailleurs ne parviennent pas à faire augmenter leur pouvoir d'achat, proportionnellement à l'aumentation de la production. Cette production trouverait son absorption par la consommation des hommes des coutrées sous-développées, si le capitalisme n'opposait par ses règles de profit au mépris de toute humanité.

Les administrations d'Etat monopolisent, pour la garantie du système capitaliste, tous les services d'échanges, de taxations, de règlementations, de lois dites sociales. Le travailleur, véritable source de la production, ne possède plus qu'un droit, celui de produire, de plus en plus, pour le plus grand profit du capitalisme et de l'Etat, ceci, en échange d'un salaire l'autorisant à vivre, sans plus ; car pour le capitalisme la vie du travailleur a son utilité, il faut en assurer la fonction, comme on le ferait du rouage d'une machine. Le travailleur doit produire et consommer, le montant de son salaire doit retourner au capital. Si les services sociaux de l'Etat, alimentés par les travailleurs, se montrent humains envers la jeunesse et mesquins envers la vieillesse, c'est que les vieux travailleurs ne peuvent plus apporter de production dont bénéficiera le capitalisme, il est donc logique pour le capitalisme qu'ils disparaissent, discrètement, sans bruit, et le plus rapidement possible. Le capital estime que le passé est une charge définitivement improductive, l'avenir, tout au contraire, apporte l'espoir de bénéfices.

Le drame, est que ces vieux travailleurs condamnés à la mort lente, par épuisement et privation, sont responsables de leur sort du fait que pendant la période active de leur vie, ils n'ont pas eu le courage de défendre le droit à la vie pour eux et leur descendance, qu'ils se sont courbés en esclaves devant le capital, se contentant de recevoir le morceau de pain que les profiteurs de leurs travaux consentaient à leur accorder.

Le drame est que les travailleurs en puissance se montrent aussi soumis que leurs aînés ; fils d'esclaves, ils perpétuent l'esclavage, ils seront demain des mendiants. Le lourd héritage de la servitude et de la soumission permet au travailleur, au soir de sa vie, à prendre place dans les rangs serrés des mendiants autorisés à recevoir au guichet de l'Etat, une retraite de famine. L'Etat au service du capitalisme, réglemente la vie et la mort des travailleurs.

L'affrancissement des travailleurs est indispensable à la réalisation de la force qui balaiera una civilisation dont nous portons le joug. Cet affranchissement doit être présentement l'action de base de tous les révolutionnaires ; refuser d'apporter son concours à cette action est favoriser la reconduction de la servitude. «*La foi nouvelle ne naîtra que sous d'effrayables orages et quand l'esprit aura été maté, déraillé, si j'ose dire, par des événements jusqu'à présent inouïs...* » — Ernest Renan.

RENE VILLARD

QUAND LES FAITS RESTENT SANS IDEAL

Quan on observe la vie des travailleurs, à notre époque, on est bien obligé d'admettre que leurs aspirations matérielles ne diffèrent en rien de celles de leurs exploiteurs, c'est-à-dire, gagner de l'argent. Et cette aspiration s'intensifie au fur et à mesure que s'accroissent ou se multiplient les productions, les richesses en circulation.

L'abondance des bien provoque la fièvre des appétits. Mais pour rassasier ces derniers faut-il encore que les revenus résultant de la Vente des productions permettent une distribution inégale mais substancielle de Profits et de salaires.

La Vente est donc, dans toute société capitaliste ou financière, l'unique moyen permettant d'attribuer aux consommateurs le pouvoir d'achat nécessaire à la satisfaction des besoins et des appétits.

Or, il n'est pas un économiste, aujourd'hui, qui ne sache que les possibilités productives dépassent les besoins solvables ; et que cet état de fait est la conséquence de la substitution des machines à l'homme ; et que le chômage technique qui résulte de ce progrès provoque une diminution du pouvoir d'achat global là où l'industrialisation utilise les techniques les plus modernes : c'est le cas de l'Amérique. Ce sera bientôt le tour des autres puissances industrielles...

Donc, si nos sociétés reposent sur le système « Vente », à l'heure où les Ventes ralentissent, elles se trovent en état de crise économique ; et quelle que soit la violence des appétits et des besoins, l'insatisfaction pénètre peu à peu le corps social, le plongeant dans un malaise qui va toujours s'aggraver...

L'homme se trouve alors bridé dans ses aspirations et ses besoins, mais il reste impuissant à solutionner cette crise par des procédés rationnels, incapable de substituer une technique nouvelle de satisfaction des besoins à la classique mais périmée méthode de la « Vente et de l'Achat »... Il peut geindre, se débattre en des sursauts ridicules, faire appel à toutes les sommités de l'économie, de la politique et de l'industrie, *du fait qu'il ne conçoit pas, et ne peut concévoir une économie en dehors de la formule « Prix, salaires et Profits »*, ce *malheureux devient la proie de l'aventure...*

Et quelle aventure est à portée de cet esprit égoïste et ignorant ? Comment distribuer des profits et des salaires quand la vente des biens utiles est stoppée au point de paralyser l'économie ?

Freiner la production fait hausser les prix de revient : on perd sa place sur le marché mondial, et on précipite la baisse du pouvoir d'achat sur le marché intérieur... Quel chaos et quel gachis !

Une seule perspective, il est vrai à court terme, serait de fabriquer des produits qui ne seraient pas vendables, des choses qu'on renouvellerait sans cesse en souhaitant de ne jamais s'en servir... !

Et ces produits merveilleux, sont les armements conventionnels ou non ! Kennedy ne s'y est pas trompé... Avec son flair capitaliste, acclamé et encouragé par les industriels en même temps que par les travailleurs, il a déclaré l'état de danger et lancé l'industrie de son pays vers les productions guerrières... Derrière lui, chef de la croisade, les autres Etats capitalistes, menacés par la même crise, emboitent leurs pas... On reproche aux syndicalistes révolutionnaires d'être des utopistes parce qu'ils préconisent, dès aujourd'hui, le passage de l'économie financière à la distribution gratuite, de vouloir substituer l'administration des choses au gouvernement des gens, mais réfléchissez donc, bonnes gens ! Où allez-vous ?

Les meneurs du socialisme se sont égarés en vous fourvoyant dans les sentines des espérances financières et de l'étatisme frauduleux... ; ils ont objecté que vous n'étiez pas mûrs pour un tel bond vers la liberté ! Mais à qui veut vivre, à l'heure où l'on vous propose la mort comme solution, l'audace doit provoquer une prise de concience, et notre devoir, à nous, est de vous précéder dans cette voie...

J. B.

LA REFORME DES ALLOCATIONS FAMILIALES

Sous ce titre, dans « L'Idée Libre » de Juillet-Août 1962, André Lorulot publie l'article suivant dont il est l'auteur :

« LE COMBAT SYNDICALISTE, qui ne se cantonne par sur un terrain strictement corporatif (et trop souvent stérile ou peu fécond...), mène le bon combat antireligieux, anticolonialiste, antilapiniste, etc. Voilà une conception vraiment efficace et vivante de la lutte des classes... et de l'afranchissement intellectuel et moral de la classe ouvrière.

A l'occasion du 1er Mai 1962, nos vaillants confrères ont consacré au problème de la surpopulation et des allocations familiales un article très courageux et très lucide. Et ils proposent des solutions qui mériteraient d'être non seulement étudiées, mais mises en application...»

Suit intégralement l'article intitulé « Allocations Familiales » paru dans notre numéro 193 du 17 mai 1962. Notre camarade ne s'en tient pas là. Il reproduit ensuite le texte « De la surpopulation » extrait de notre numéro 195 du 31 mai 1962, dû à la plume de « Janine », et conclut en ces termes :

« On voit que l'idée d'une réforme des allocations familiales est dans l'air. D'une façon quelconque, il faudra qu'on y vienne.

» L'obligation pour la « brute prolifique » (l'épithète servit de titre à un opuscule du regrettt Devaldès) de faire des heures supplémentaires est assez ingénieuse. J'ignore si elle serait aussi facile à mettre en pratique qu'on le suppose.

» Ne conviendrait-il pas, avant toute autre chose, de supprimer les allocations à ceux qui n'en ont pas besoin, en raison de leur fortune ou de leur situation personnelle ? Accorder des subsides à des gens qui ont plusieurs domiciles, des domestiques, de très gros émoluments, c'est du gaspillage. Et c'est une injustice... J'en parle volontiers : à 77 ans, on n'oblige encore à verser une somme importante, alors que je n'ai que des moyens d'existance très limités, provenant uniquement d'un labeur obstiné. Les démagogues du *lapinisme* (et les politiciens de *gauche*, qui leur emboitent le pas, soit par veulerie, soit dans un esprit de surenchère), se fichent vraiment du monde.» A. L.

A. Lorulot nous comble ; son appréciation flatteuse sur nos collaborateurs et le COMBAT SYNDICALISTE met notre modestie à rude épreuve. Cela nous change, évidemment, des insultes que certains individus nous adressent périodiquement, sans raison valable, pour démontrer sans doute qu'ils ne se désintéressent pas de nous... quand il s'agit de salir.

Ce qui nous a le plus plu dans son commentaire c'est son accord avec l'action que nous menos. Il tombe sous le sens qu'une augmentation de vingt francs de l'heure ne peut aboutir à rien, mais il est bien difficile de faire admettre par les travailleurs que l'amélioration de la condition humaine ne peut pas découler d'une formule aussi simpliste. Heureusement il y a sur terre plus d'individus qu'on ne suppose, Lorulot nous en donne la preuve, qui pensent comme nous et contribueront, nous l'espérons, à mettre en valeur nos conceptions. Dommage qu'ils tardent tant à se matérialiser et à venir nous épauler.

Nous pensons, d'autre part, comme notre camarade, qu'il est inadmissible de voir servir des allocations familiales à des gens bénéficiant du nécessaire *et surtout du superflu*, qui éclaboussent de leur luxe ceux, disposant de revenus insuffisants, qui paient l'impôt pour les entretenir.

Le sujet ne nous avait pas échappé ; il en est d'autres tout aussi scandaleux. Un séjour, aussi bref que récent, à la campagne, nous a permis d'apprécier l'étendue de la « *misère* » des paysans. Bon nombre d'entre-eux « *indigents* », ou considérés tels pour les besoins de la politique, possèdent des propriétés dont la valeur laisserait rêveur un prolétaire qui va chercher difficilement à Paris 500 NF. par mois.

Pendant ce temps-là, les économiquement faibles, les vrais, car il en reste encore, continuent — dans le sens exact du terme — à *crever* de faim.

Ces iniquités, parmi tant d'autres, méritent d'être dénoncées sans répit, et nous ne manquerons pas de le faire.

Association contre le danger radiologique (1)

C'est pour cette raison évidente que de nombreux jugements du Tribunal des Pensions de la Seine, entérinant des rapports d'experts phtisiologues et de moi-même, établissent que l'on ne peut que tenir pour nulles et négligeables les constatations radioscopiques ou radiophotographiques effectuées lors des démobilisations ou des retours de captivité ; une constation négative ne signifie pas que le poumon était normal mais que la lésion qui était à ce moment très probablement présente n'a pas été décelée, par défaut de précision du moyen de dépistage.

La raison médicale est non moins évidente. La lésion pulmonaire tuberculeuse s'établissant lentement en général, son évolution ne s'effectue cependant pas dans le silence total ; au contraire, une défaillance de l'état général, un amaigrissement, une bronchite traînante attirent ou devraient attirer l'attention. Or, cette évolution survient à un moment quelconque de l'année et la probabilité est évidemment réduite d'assurer la coïncidence entre une lésion apparente et un examen qui dure 60 secondes alors que l'année compte 31.536.000 secondes. Les phtisiologues posent le diagnostic de tuberculose pulmonaire tout au long de l'année et non pas seulement au lendemain des examens de dépistage. C'est pour cela que les médecins ne tiennent aucun compte des résultats, négatifs ou positifs, de ces examents qui n'apportent aucune information raisonnablement valable.

En somme, il est surprenant d'observer le contraste entre les précautions de protection observées par les usagers scientifiques et industriels des rayons X et l'indifférence avec laquelle l'on irradie aussi généreusement qu'inutilement la totalité, en principe, de la population, et cela dès son plus jeune âge. Il est surprenant de devoir constater que le débit de dose des appareils de radioscopie ou de radiophotographie ne fait pas l'objet de mesures expérimentales. Il est également curieux de remarquer que quelques rares radiologistes disperses dans le monde, ont seuls l'idée de comparer numériquement les doses d'e position à la règle de sécurité universelle établie par l'International Commission on Radiological Protection, qui est : 2 rem totalisés entre 0 et 30 ans.

Si les doses d'exposition que les règles administratives imposent à tout écolier puis à tout homme ou femme, sans contre-partie médicale valable, n'exposent guère, semble-t-il, au risque de provoquer une maladie du sang, par contre, elles exposent à coup sûr, en raison de leur total élevé, au risque de multiplier les anomalies génétiques.

Je me suis déjà posé la question de savoir ce que je dirais au cas où je serais chargé de procéder à une expertise juridique ordonnée à la suite d'une plainte déposée par des parents rapportant aux irradiations obligatoirement répétées, la malformation congénitale de leur enfant. Raisonnablement, si je ne pourrais répondre ni affirmativement, ni négativement, je conclurais cependant que la présomption est réelle car, si la fréquence des maladies d'origine génétique s'accroit régulièrement, c'est pour une part dû aux progrès des connaissances médicales mais c'est aussi la conséquence d'un accroissement statistiquement authentique ; la cause se trouve dans l'élévation du taux d'irradiation provenant des dépôts d'isotopes radio-actifs belliqueux et industriels et aussi dans la totalisation des doses distribuées aveuglément pour les examens dits de dépistage, examens dont la nocivité déjà grande pour un examen isolé, est considérablement augmentée par la répétition systématique.

Il ne faudrait pas croire que je critique le principe des examens de dépistage, tout au contraire, je n'ai jamais cessé de les considérer comme socialement utiles mais dans la mesure où ils sont réellement médicaux et non pas restreints à un simple examen radioscopique ou radiophotographique, tecniquement, parfaitement inadapté à la recherche poursuivie.

Le dépistage réel devrait reposer sur l'observation de l'état général des membres d'une collectivité avec le contrôle périodique du poids et le recours immédiat à un examen radiographique vrai dans tous les cas où une « bronchite traînante », une température un peu persistante, une défaillance de l'état général, viendraient à se manifester.

Telles sont, Monsieur, les quelques réflexions que je vous soumets en réponse à votre demande. Elles répondent, en résumé, à la question suivante : Est-ce que la dose d'exposition requise pour un examen radiologique dit de dépistage, radioscopie ou radiophotographie, est compatible avec la règle numérique de sécurité universelle et de protection génétique de l'humanité ?

Les quelques raisonnements numériques brièvement exposés précédemment permettent de répondre : non, sans ambiguïté.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Paris, le 28 mars 1962.

Dr P. Pizon

Annexe n° 2

Extrait de l'article de Jean Rostand : *Que peut-on attendre de « l'Institut de la Vie » ?* (2)
(L'éducation nationale, 29, rue d'Ulm Paris, 5e. 3 mai 1962.)

« S'il est quelque chose qui mérite qu'on en prenne soin, qui vaut qu'on s'attache à le bien défendre, c'est assurément ce patrimoine génétique humain qui passe de génération en génération et dans l'ensemble duquel résident toutes les possibilités, toutes les virtualités de notre espèce. Du maintien de sa qualité dépend tout notre avenir physique et moral. Que par malheur, il se dégrade et l'humanité se trouve atteinte dans son essence même...

... Quels sont les dangers qui menacent cet incomparable objet (notre patrimoine génétique) ? En premier lieu, il est directement menacé dans les gènes qui le constituent par les retombées de poussières radio-actives qui font suite aux explosions nucléaires...

... Mais les explosions nucléaires ne sont pas notre unique sujet d'inquiétude, l'industrie atomique de paix présente, elle aussi, ses dangers et de même l'utilisation médicale des radiations pénétrantes (radioscopies, radiographies, radiothérapie), et enfin l'emploi de plus en plus large des médications chimiques dont nul ne peut affirmer qu'elles sont parfaitement inoffensives pour les gènes.

(1) Voir « C. S. », numéros 200 et 202.

(2) Cet « Institut de la Vie» a été fondé par M. Maurice Marois, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, pour la défense de l'homme menacé par les sciences et les techniques.

NOUS AVONS GLANE POUR VOUS

Dans « Le Monde » du 25-7-62.

ESPAGNE. — Trois charges explosives déposées au bas de trois poteaux électriques ont interrompu le courant dans la nuit de lundi à mardi en Catalogne, entre les villes de Manresa et de Sabadell. La ligne a été rapidement réparée. On ne signale pas de victimes. Suivant certaines informations non confirmées, on aurait trouvé près des poteaux un drapeux noir et rouge de la C.N.T. (Confédération Nationale du Travail), de tendance anarchiste. — (A.F.P.)

On n'est jamais mieux servi que par soi-même. Souhaitons donc que l'information non confirmée, attribuant la responsabilité de cet acte à nos camarades de la C.N.T.-F.A.I., soit exacte.

La charte du Syndicalisme Révolutionnaire (1)

TITRE IV

CONGRES

Art. 14. — Les Syndicats se réunissent en Congrès national tous les deux ans en automne.

A la demande d'un quart des Unions régionales ou de 25% des Syndicats adhérents à la C.N.T., la C.A. sera obligée, dans le délai d'un mois, de faire un référendum dans les Syndicats, en les informant de cette demande de Congrès extraordinaire. Si la majorité accepte cette demande, le Congrès sera réuni dans le mois suivant.

Ne peuvent participer au Congrès que les organisations à jour de leurs cotisations à la fin du quatrième mois précédant le mois du Congrès.

Les frais de délégation au Congrès sont assurés par la Caise de Congrès, dans la proportion fixée par chaque Congrès.

Art. 15. — La C. A. avise les Syndicats de la tenue du Congrès, trois mois avant la date du dit Congrès, et leur demande les questions à mettre à l'ordre du jour.

Elle dresse l'ordre du jour d'après les réponses des Syndicats.

Elle établit elle-même le rapport moral et le rapport financier, ainsi que les projets sur des réalisations pratiques, s'il y a lieu.

Elle transmet ces rapports ainsi que le rapport de la Commission de contrôle à tous les Syndicats.

Le Syndicat qui a demandé l'inscription d'une question à l'ordre du jour, établit lui-même le rapport sur cette question.

Ce rapport est tiré et envoyé par la C. A. à tous les Syndicats, deux mois avant la date du Congrès.

Au cas où plusieurs Syndicats auraient demandé l'inscription de la même question à l'ordre du jour, c'est le Syndicat qui a fait la première demande qui est chargé du rapport.

Chaque Syndicat peut établir un contre-rapport sur les points de l'ordre du jour, mais il devra fournir lui-même au Bureau ces rapports, tirés en nombre égal au nombres des Syndicats, le Bureau étant chargé d'en assurer la distribution.

Art. 16. — Le compte rendu du Congrès sera publié sous la responsabilité du Bureau élu par le Congrès. Chaque Syndicat, Union locale, Union régionale, Fédération, en reçoit un exemplaire à titre gratuit.

Un duplicatum de la minute sténographique, les rapports des Commissions, ainsi que les propositions déposées sur le Bureau du Congrès, seront versés aux archives de la C.N.T.

Art. 17. — Chaque Syndicat représenté au Congrès dispose d'une voix.

Chaque délégué ne peut, en principe, représenter exceptionnellement que trois Syndicats au maximum.

Un membre du Bureau ou de la C.A. ne peut représenter que son Syndicat. Il ne peut détenir un mandat d'un autre Syndicat.

Les membres de la C. A. assistent, à titre consultatif, au Congrès, ainsi qu'un représentant de chaque Fédération d'industrie et un responsable de la Commission de contrôle.

TITRE V

TRESORERIE

Art. 18. — Les ressources sont fournies par le montant de la carte confédérale livrée aux Syndicats par le canal des Unions locales et Unions régionales et d'un prélèvement sur le timbre.

Le timbre confédéral est unique. Sa répartition est ainsi faite:

1° Le Syndicat ;
2° La Localité ;
3° La Région ;
4° La Fédération ;
5° La Confédération.

La carte confédérale et les timbres sont obligatoires et doivent être délivrés par tous les Syndicats à leurs adhérents.

Art. 19. — Le prix de la carte est fixé par décision du Congrès. 50 % vont à la Confédération et 50 % à la Caisse du Congrès.

Les fonds de cette Caisse du Congrès ne peuvent être déviés de leur usage.

La part de la Confédération sur le timbre de la cotisation mensuelle est déterminée par le Congrès.

Art. 20. — Le mécanisme suivant de répartition est établi : Les Unions locales font le relevé des besoins de timbres dans leur localité par industrie ; elles adressent ce relevé aux Unions régionales, qui font leur commande à la C.N.T. Les Unions régionales les achètent directement à la C.N.T. et font la répartition suivant le mode indiqué.

Pour la bonne marche des paiements des cotisations, les Unions régionales ou Unions locales délivreront à chaque commande un reçu à double souche. La seconde souche sera adressée par les Syndicats aux Fédérations d'industrie. Les Unions régionales adresseront à la Confédération et aux Fédérations la part qui leur revient.

Les Unions régionales sont pourvues de ressources par la part qu'elles prélèvent sur le timbre confédéral qu'elles vendent aux Unions locales ou aux Syndicats qui leur sont rattachés.

Les Unions locales, qui jouent le même rôle dans la localité que les Unions régionales dans la régions, trouvent leurs ressources dans le prélèvement qu'elles opèrent sur le prix du timbre qu'elles vendent aux Syndicats.

Les Fédérations ne prélèvent sur le produit de la vente du timbre qu'une part correspondante aux dépenses nécessitées par leurs travaux et leur activité générale. Le trésorier confédéral transmetra aux Fédérations les rstournes leur revenant.

Art. 21. — La Caisse de la C.N.T. est confiée au trésorier confédéral qui en est responsable sous le contrôle de la C.A.

Un compte rendu financier sera fait à chaque C.C.N. par le trésorier confédéral.

(A suivre.)

(1) Voir « C. S. », num. 191, 199, 200, 202 et 204.

B.D.I.C

Final del mitin de Poitiers

JOSE PEIRATS, de la CNT, alude a la fecha del 19 de Julio que en parte hoy conmemoramos, y a los móviles del llamado «alzamiento militar», que eran los de salvar de los peligros de la revolución los viejos privilegios de la nobleza, el clero, los terratenientes y de los militares. Historia brevemente el origen de estos privilegios, remontándose a la Edad Media y aún a la era romana. Señala al mismo tiempo el origen de las instituciones democráticas españolas, las primeras que vieron la luz en Europa, cuando ésta se hallaba sumida en el feudalismo, los fueros municipales con sus cartas pueblas y municipios libres, con sus asambleas abiertas y sus Cortes. El origen de la legislación absolutista anclada en el Fuero Juzgo. Si no hubo feudalismo en España en pleno auge feudal europeo, fue porque los reyes necesitaban del concurso del pueblo para luchar contra la media luna menguante y contra las tropelías de la nobleza bandolera que había heredado la tradición de rapiñas y alzamientos de la época visigótica. No tuvimos feudalismo, pero más tarde tuvimos la Inquisición, mil veces peor.

Todos estos arcaicos intereses bastardos salieron a defender militares, clerecía y los grandes latifundistas y ganaderos el 18 de julio de 1936. Su sobresalto provino de la campanada de alarma que significó la revolución asturiana de 1934, que hizo posible la primera Alianza efectiva de la CNT y la UGT. A partir de aquel movimiento revolucionario social la reacción milenaria española empezó a organizar sus fuerzas en las iglesias y en los cuarteles. Hubiera sido posible aplastarla si no hubiera primado el optimismo mentiroso y suicida que a la conspiración descocada en los cuarteles llamaban «cuentos de miedo». No obstante, perdimos aquella batalla, no a causa de Hitler y Mussolini, y a la traición de las democracias y del comunismo, que servían intereses de sus respectivas razones de Estado y de política exterior, sino a la apatía e indiferencia del proletariado internacional. Falló entonces la alianza proletaria internacional.

Después de un cuarto de siglo de inoperancia acabamos de asumir seriamente la iniciativa, merced a la alianza antifranquista. Esta ha hecho posible las huelgas recientes en la Península, y éstas, a su vez, hicieron que salieran de sus cautos escondrijos los opositores al régimen, de todos los pelajes. Quiérase o no, el acontecimiento de Munich ha sido un impacto tremendo en el corazón del régimen franquista. Franco ha tenido que dar palos de ciego para descubrir una vez más la patraña de su «democracia orgánica». La virtud de esa crisis de histerismo ha sido revelarnos su flaqueza y cual es el arma que más le duele. A nosotros corresponde golpearle sin reposo en el mismo flanco.

La Alianza nos enseña que hay un trecho de camino que hay que andar acompañados con todos los sectores antifranquistas hasta derribar el obstáculo común que nos obstruye el paso; con la UGT, el camino es mucho más largo. La Alianza no significa abandono de nuestros principios peculiares, como lo ha dicho el compañero Garcia Duarte. Nosotros, los confederales, continuaremos luchando, más allá de ese trecho a recorrer acompañados, por nuestros postulados verdaderamente y profundamente libertarios. Seguimos creyendo que el anarquismo, que colocó al individuo en el papel de principio, medio y fin de toda sociedad posible, frente al Estado, centralista y avasallador del individuo mismo, es la única solución al problema de la libertad. Continuamos sosteniendo que socialismo viene de socializar; es decir: reconquista de la tierra, de las fábricas y de los útiles de trabajo para ponerlos en manos de todos los hombres útiles y laboriosos, contra el monopolio del usurpador capitalista y su ley de la selva. Continuamos y continuaremos creyendo que el sindicalismo es el arma, el medio, la palanca para derribar esa ficción de sociedad capitalista y estatal y que es en sí mismo la estructura económica de una sociedad verdaderamente libre. El sindicalismo revolucionario seguirá prefiriendo a las reformas engañosas y a los torneos electorales y caciquiles, la organización de los trabajadores y los técnicos federativamente, con vistas a la puesta en marcha de la producción, la distribución y el consumo. La estructura sindical misma, con sus Comités de empresa, hoy de control y estadística y mañana de gestión plena, mediante sus federaciones de industria, sirve como molde para la sociedad económica libre del mañana post-revolucionario. La práctica federalista es una educación libertaria para las masas de trabajadores que, por otra parte, se educarán técnicamente en los Comités de empresa, de control y de gestión.

No sabemos si la UGT nos acompañará en todo esto; pero para nosotros representa un algo a lo que no podemos nunca renunciar. Ya hemos marchado juntos otras veces, en las huelgas revolucionarias de 1916 y 1917, en la revolución asturiana y durante la revolución económica que planteó el 19 de julio de 1936. Juntos, CNT y UGT, marcamos con piedra blanca, imborrable, aquellos acontecimientos. Juntos organizamos las colectividades campesinas e industriales, obra que se ha salvado de la marejada terrible de nuestra derrota militar y política. Estas realizaciones revolucionarias y constructivas son hoy la curiosidad de todos los investigadores serios de la historia de nuestra guerra que no se llaman Hugh Thomas. Aquellas colectividades son la primera y la única reforma agraria verdadera que se ha realizado en nuestro país y en el mundo entero. He aquí una extensión del camino a recorrer juntos CNT y UGT en el próximo mañana.

Juntos podremos marchar, compañero Garcia Duarte, para la reconquista de las nuevas generaciones españolas, huérfanas de historia política y social, y deformadas en su espíritu por la sistemática y falaz propaganda franquista. Hay que reconquistar a esta nueva generación si queremos perpetuarnos en el futuro. De lo contrario, otros lo harán en muy otro sentido y esto será nuestra sentencia de muerte. El mejor medio para poder trabajar juntos es olvidar las cosas que nos han separado y atenernos a las que nos unen. Las viejas hostilidades tienen un motivo más profundo: el desconocimiento mutuo. Es una endemia española el aislamiento y el desdén con que nos tratamos. España cultiva toda ella el compartimiento estanco. La hostilidad, la rivalidad viene a veces de que nos desconocemos, y así nos deformamos. Desconocemos y deformamos también al enemigo. Menospreciamos su arraigo y su fuerza para recibir después una terrible sorpresa. Parte de nuestra derrota militar y política viene de esa desenvoltura con que apreciamos la fuerza del enemigo. El peligro militar, en vísperas del «alzamiento» fue conceptuado en los medios oficiales de cuento de miedo.

Estamos viviendo una hora crucial en que hasta nuestros enemigos de ayer y que lo serán indudablemente mañana se aproximan a nosotros con afán de reservarse un sitio en la primera de las carrozas triunfales. Franco está presto a hacer concesiones de fachada para salvar del naufragio su candidatura al Mercado Común. La declaración de su nuevo ministerio, el discurso de su ministro de Gobernación ante sus Cortes, la carta pastoral del arzobispo de Valencia, demuestran que la operación huelgas, agitaciones, declaración de Munich le han tocado profundamente. La Alianza no es, pues, una incógnita. Sus virtudes están probadas. Interesa robustecerla, ampliarla, intensificarla en el exterior y en el interior si queremos conservar la iniciativa en el combate. La garantía en el combate, es la garantía de la victoria.

A la presidencia —dice el compañero Huyard—, después de haber escuchado las peroraciones de los compañeros Garcia Duarte y Peirats, sólo le incumbe dar por finalizado este acto, deseando que la próxima conmemoración de esta fecha imborrable en la mente de la clase trabajadora, sea celebrada en la España libre.

C. B.

S.I.A.

BEZIERS

Le Secretariat de S. I. A., à Béziers organise une sortie le dimanche 12 août, au Saut-de-Vezolles (Cabaretou).

Pour les inscriptions se diriger à Sara Guillén, 24, rue Barbès. Départ à 7 heures de la Place de la Citadelle.

Nous invitons à tous les copains et amis de S. I. A., de Béziers et ses environs.

Nous espérons que vous serez nombreux à cette excursion. Journée de repos, d'entente morale et solidarité.

Lieu paisible, calme et sain, pour les petits et les grands, avec une source d'eau fraiche, entourée d'une grande forêt.

Nous vous prions d'apporter le repas froid.

Le Secretariat.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE: TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

ANTENA

MAL PARA EL TRAFICANTE

BARCELONA. — Un guardia civil de la plantilla del Tráfico fue recogido con heridas de pronóstico reservado que se produjo al chocar su moto con un coche de turismo. Ganancias del oficio.

LA LLAVE DE LOS CAMPOS

VALENCIA. — Del penal de San Miguel de los Reyes se han fugado por ingenio y valentía once presos cuyas condenas oscilaban entre cinco y veinticinco años de encierro.

REGRESO PARA ESO

CUENCA. — Falleció en Valparaíso de Abajo el general republicano Mariano Gamir Ulibarri. Su edad era de 89 años. Hacía tres que había regresado a España procedente del exilio.

IREMOS A NADO

ALICANTE. — A primeros de agosto ha entrado en funciones un avión-bus que enlaza esta ciudad con Ibiza, Palma de Mallorca y regreso. El precio anda entre las treinta y cinco y cuarenta pesetas kilómetro.

MAS SOLIDA LA PUERTA

ZARAGOZA. — El labrador Juan Pérez, de Pina de Ebro, persona de físico sólido y de sólida posición económica, ha muerto aplastado por una puerta que se le ha caído encima.

A VER ESO

VALENCIA. — El cura párroco del barrio de Carpeza ha denunciado a la policía la desaparición de dos cadáveres del cementerio que el denunciante regenta. Los muertos desaparecidos se llamaban Ramón Vicente Martínez, con cédula de difunto del año 1915, y Juan Cuñat, enterrado en 1940. Si los muertos huyen del cementerio, ¡qué no harán los vivos para eludir la opresión de Franco!

DEL MUNDO AL REVES

GUADALAJARA. — En los kilómetros 70 y 140 de la carretra de Madrid a Barcelona se procede a la reducción del ancho de 10 metros y medio a 7. Difícil comprender la medida, tratándose de una vía de comunicación concurrida y llamada a serlo mucho más.

LA ARENA QUE LLAMAN CEMENTO

GRANADA. — En una casa que se construía entre las calles Martínez de la Rosa y Rodríguez Acosta, cedió la viguería de cemento del cuarto piso, derribándose la parte superior de la construcción. Debajo de los escombros fue hallado un obrero muerto: Francisco Sánchez Sánchez, de veinticuatro años.

REUNION DE PASTORES

MADRID. — En julio próximo pasado hubo reunión de arzobispos españoles en el Palacio de la Cruzada de esta villa. Asistieron los cardenales arzobispos de Tarragona y Santiago; arzobispos de Valladolid, Granada, Sevilla, Oviedo, Valencia, Burgos y Zaragoza; vicario general castrense y el arzobispo de Pamplona. El obispo arzobispo de Barcelona fue dejado de lado. Presidió la conferencia el Cardenalísimo de Toledo, quien propuso reiterar la adhesión de la Iglesia al Generalísimo de El Pardo. Se cree que los máximos pastores de la Iglesia española pedirán al Poder franquista «aumento de sueldo» y de prerrogativas.

EL DIENERO DE SAN PEDRO

LERIDA. — El párroco de la iglesia de San Pedro ha sido asaltado por un individuo en el interior del templo. El forajido le pilló al sanpedrino la cartera conteniendo 300 pesetas.

LA GUERRITA

CIUDAD REAL. — Maniobras del Ejército Invencible. Siete camiones cargados de soldados con un «jeep» de mando. Uno de aquéllos vuelca cerca de Almagro ocasionando la muerte al soldado Ramón García Manzanares. Las ambulancias recogieron 24 heridos de menor o mayor gravedad.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración

PARECERES

Consideraciones

LAS alianzas y contactos entre los que no hay un mínimo de afinidad en objetivos y métodos de lucha para conseguirlos, no tienen posibilidades efectivas. Y resultan, por el contrario, especulaciones extrañas y peligrosas a la salud del Movimiento.

Las buenas intenciones que conducen a estos contactos no pueden ponerse en duda. Lo que cabe poner en duda, por experiencias pasadas y presentes, es el acierto.

El afán de sacar ventaja para soluciones favorables a la liberación del pueblo español fue lo que condujo al Movimiento a entablar alianzas y contactos con otros sectores y adoptar métodos reñidos con nuestros principios. Las deseadas soluciones no fueron posibles. Y si bien compañeros que fueron ministros o llevaron galones siguieron en la brecha, no pocos víctimas del contagio colaboracionista, quedaron al borde del camino y el Movimiento sufrió una perturbación que debilitó su pujanza.

Alianzas y contactos que tienen su expresión en la acción directa, si ellas son posible y fueron y serán provechosas. Pero con alianzas y protocolos entre los que aspiran a soluciones opuestas, no sacaremos provecho para nuestra causa, porque los aliancistas que persiguen propósitos dispares darán a los protocolos interpretaciones distintas y opuestas.

Hay actualmente alianzas y contactos con los que insistentemente declaran que para el presente caso de la liberación de España renuncian a toda acción subversiva. Y si alrededor de la alianza y los contactos hay malos entendidos no se pueden atribuir a los que en forma tan clara definen su posición, sino a los que a pesar de ello insisten en llevar a cabo acciones con los que no quiere accionar. Con lo cual los representantes de los grupos aliancistas no renuncian a su conducta. Lo que procuran es que nosotros renunciemos a la nuestra.

Sin equívocos se puede comprender que la violencia a la que renuncian los antifranquistas reunidos en Munich, no es a la violencia de arriba por la que hoy se sostiene el franquismo, y se sostendrán ellos si lo remplazan. A lo que renuncian y condenan es a la acción subversiva de abajo de la que ningún pueblo ha prescindido ni podrá prescindir por librarse de los sistemas absolutistas como el que esclaviza a España.

Corrientes morales y políticas, aun no haciendo prédica de la acción subversiva pueden ser un fuerza propulsora cuando no renuncian a aquélla. Pero la renuncia y condena de toda violencia de parte del pueblo por los que se dicen sus representantes y defensores, en el actual caso de España es una renuncia a toda posibilidad de liberación.

La renuncia a toda acción subversiva nos pondría en el trance de esperar la liberación a cargo de hombres providenciales. Y como hombres providenciales hay en todos los partidos e incluso entre nosotros, la liberación del pueblo o una simple mejora en sus condiciones, quedaría postergada para tiempos desconocidos.

En paises como Francia u otros en que los trabajadores con sus revoluciones abolieron los sistemas absolutistas con una fuerte presión sobre los poderes públicos, pudieron mejorarse en algo las condiciones. Pero en paises aún sometidos a poderes absolutistas formados por instituciones petrificadas, todo progreso fue y será imposible. Y lo que evita todo equívoco a este respecto es el propio Gil Robles declarando, insistentemente, que las instituciones que forman el actual estado español deben de ser inconmovibles, aunque «democratizadas».

Buscar contactos con los que sufren las consecuencias del atraso y tirania es nuestro deber. Pero las alianzas y contactos con los que dicen representar al pueblo para luchar por su liberación seria tanto como una alianza con los zorros para liberar las gallinas.

S. FERNANDEZ

Administrativas

José Calvet, La Rochelle. Pagado el «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-61.

Santiago Lorente, Pantin (Seine). Recibida tu carta; seguirás recibiendo nuestra prensa.

Ponta Polin, Melbourne (Australia). Recibido giro acreditado a Librería. Resta como saldo deudas en este concepto, 2.819 francos.

Arana, Pedro, Auxerre (Yonne). Recibido giro 4.000 francos. Pagado hasta 30-4-62; y Casals, Pedro, de Auxerre, tiene pagado «C. S.» hasta 30-3-61 y «Umbral» hasta 30-6-61.

Salvador Herrándiez, Castres. Recibido giro 1.000 francos. Pagado hasta 30-10-62.

¿Qué defiende

(CONTINUACION Y FIN)

La singular obstinación eclesiástica de procurarse la simpatía de las clases laboriosas es evidentísima. No podemos dudar de la benévola sinceridad en algunos casos personales, en cuya obra ponen el empeño de un sacerdocio de amor y compasión. En su calidad de hombres y ante su proceder edificante, va hacia ellos nuestro respeto y consideración. Pero he ahí que la Iglesia no es tan humilde y misericordiosa como muchos ilusos quieren pretender. Las sacras eminencias que rigen su funcionamiento interior son doctas en el arte de la diplomacia internacional y de otras ramificaciones sutiles de la ciencia de la política; gozan del favor de todos los grandes de la tierra y tienen la habilidad de velar cautelosamente por la enorme cantidad de intereses creados. Un apostolado así compuesto tiene mucho que defender, demasiado para que pueda ocuparse, con amor absolutamente desinteresado, de los míseros desheredados, aquéllos ante los cuales Jesús hubiese ido con las manos y la mente vacías, pero con el corazón lleno. Mas el catolicismo tiene que defender an el prestigio de madre universal, y para ello es necesario que a los ojos de los humildes trabajadores ella aparezca amorosamente reconciliadora. Entonces ¿ qué se propone defender la Iglesia ? ¿ Acaso quiere defender el solo interés de la persona humana, movida por el espontáneo sentimiento de caridad, o bien intenta defender en su fuero interno la consideración respetuosa que proporciona el gesto caritativo ? Conocemos por experiencia directa la hostil reacción de la Iglesia hacia las clases rechazadas cada vez que éstas se han visto obligadas a defenderse, a costa de su vida, de la tiranía y la servidumbre. En ningún caso ella toma el riesgo de defender resueltamente, por encima de todo, la causa de la justicia y la dignidad humanas. Con extremada y experta prudencia escoge la solución que más puede beneficiarla y así, en su aparente y dulce imparcialidad se acerca tendiendo los brazos a los gloriosos vencedores y luego se justifica ante los vencidos con sus armas doctrinales, las cuales pretenden que sólo el reino de los cielos interesa a los ministros de Cristo, incitando así a los humildes a que se conformen con su triste suerte y confíen en albos porvenires de recompensas celestes. Con ello la Iglesia tiene la facultad de servir a Dios y al Diablo al mismo tiempo.

Un acontecimiento de extraordinaria significación ocurrido en el año 1954, da irrevocable crédito a todo lo antedicho. En el diario oficial pudimos todos leer la siguiente información : «A nuestro hijo muy amado Francisco Franco Bahamonde, jefe del Estado Español, hemos querido dar un testimonio de Nuestra benevolencia, admitiéndolo al seno de la Orden Suprema de la Milicia de Jesucristo. » Es en estos términos halagadores que el Sumo Pontífice ha conferido a Franco el gran collar de la Orden Suprema de Cristo.

La realidad queda descubierta a la luz del día y la elocuencia de los hechos hace que prescindamos de comentarios.

Pero no es todo aún; el inventario se haría interminable si quisiéramos observar todos los aspectos activos que dirige sistemáticamente el vasto cerebro del Vaticano. Sin embargo no será por demás detenernos en una de las actitudes más significativas del apostolado clerical, por su flagrante incompatibilidad con los principios básicos de la moral cristiana, ante los cuales siempre ha pretendido ser el único e infalible promulgador. Se trata de la inexcusable aprobación al mantenimiento de la pena de muerte. Su participación, en la persona de sus ministros, a los centros penitenciarios, so pretexto de administrar piadosamente a los condenados el reconforte religioso, podría sólo justificarse si la Iglesia estuviera librando al mismo tiempo una amplia y constante campaña para la supresión inmediata de ese supremo e inhumano castigo. Pero he ahí : de acuerdo con las normas del código penal, admite imperturbablemente la ejecución infame de esa condena, *mediante la cual* — confiesa — el alma puede limpiarse de sus pecados. El hecho de que se aproveche la oportunidad del estado de ánimo descompuesto de los reos, por la larga tortura de una muerte inevitable, y se logre convertirlos por medio de una esperanza de salvación en un supuesto más allá, justifica una vez más los intereses de una Iglesia

DISCOS

¡JACE un caló! *Así decía el torero Bombita expuesto a la curiosidad en el cafetillo que le servía de capilla. Sus adoradores, que en silencio habían « contemplado » el silencio de Bombita, se fueron pasando de oído a oído la consabida frase :* ¡Jace un caló!

Exacto que a Bombita no se le podían exigir filosofías, siendo hombre de pasos de muleta. Y por muy vacía que fuera la palabra del diestro en espadazos, cuando menos expresaba una verdad : en agosto y en Sevilla, verdaderamente el calor es ardoroso.

De toreros se ocupó recientemente y con acierto nuestro compañero Puyol en una de sus expresas crónicas. Cualquier lector habrá podido suscribir los decires antitaurófilos del maestro. Eugenio Noël también había dicho cosas contra el arte de Cúchares y cuantos en el mismo meten cuchara. No fue Noël muy afortunado en sus conferencias ni con su revista « El Chispero », por haberle salido más apabulladores que contradictores. Ante la oleada de españolismo que invade incluso los medios, al parecer irreverentes, del exilio, a los antitaurófilos no nos queda más recurso que comer estofado de buey en silencio cuando ocasión se presente para ello.

Jamás en mi vida he presenciado una corrida de toros ni es fácil que la presencie. Lo que parece señalar sujeción a la norma. Incluso menosprecio las veleidades taurófilas de Blasco Ibáñez, Hemingway, Jean Cau y Picasso. ¿Que soy poco para ello? ¿Y qué? Soy mucho para mí mismo y ello me satisface. Me refugio en mi verdad, y ella es humanista incluso para las bestias, y los bestias que se deleitan viendo morir a toros y toreros. Además mi taurofobia va dirigida a darle la puntilla a la España tradicional, vacua y absurdamente jaranera. Todo lo cual no impide que haya puesto atención al fenómeno ése de la torería. Las publicaciones — a las cuales uno es fiel de toda la vida — nos colocan toreríasmos en los ojos, y las músicas bastardas, insoslayables, nos metieron oído adentro lo pasodoblado de « Al pasar por la calle Mayor, Bomba, Gallo y Vicente Pastor », circunstancia que nos introduce en la nomenclatura madrileña o sevillana y en el cenit oropelado de los ases del ruedo ibérico, facedores inconscientes de la literatura de « sol y sangre », de « oro y grana », y también de « olé y chipén ».

De Gallo nos hemos ocupado alguna vez por la simpatía emanante del hombre, nada interesado ni adicto a los formulismos sociales. Nadie como él de abstraído en cuanto no fuera su arte; nadie como él tan anarquista referente a papeles clasificadores — descalificadores — de la entidad humana.

De Juan Belmonte se ha dicho que se pegó un tiro por asunto de amores. A 70 años se creía joven todavía sin pensar que los surcos de la piel no gustan a las muchachas. De este Belmonte, nuestro querido y ya olvidado José Sánchez Rosa supuso simpatías libertarias por haber cedido algún dinero a nuestro comité pro presos de Sevilla.

Cuesta considerar que en tal «oficio» pueda organizarse un sindicato para reivindicaciones económicas y morales contando con compañeros en la conducción del mismo. Posible es que entre la peonada y la banderillería algunas personas se eleven en ideales; ¡pero el oficio, que es vocación más que obrerismo! ¿Cómo es lógico que, aunque secundaria, torería tuviéramos en nuestro Sindicato de Espectáculos Públicos? (Sagacidad plausible la de no sindicar en los espectáculos privados). Y sin embargo, taurófilos en ejercicio de tales tenemos en nuestras filas y que por muchos años permanezcan en ellas. Recuerdo que estando en Marsella cada domingo salían de la Reynarde una decena de hispano refugiados que iban a reunirse en el circo del Prado con su primer espada, un compañero cenetista que meses después firmaría un ruidoso manifiesto en nombre nada menos que de la Regional Catalana. Torero, catalán y anarquista; dura de comprender esta trilogía, aunque nos ha sido evidenciada. Igual la presencia de otro compañero ducho en la colocación de banderillas, hecho popular en Toulouse, y al cual acepto por libertario debido a su constancia y a la bondad personal que lo distingue.

El mundo es complicado, no hay duda, las morales son elásticas. Difícil obtener idea sólida, robusta, sin síntomas de deshilo, de escagache. Carentes de ensueño, derivamos hacia el sueño, que puede presentarnos imágenes locas, que son tripas de caballo al aire, sangre en la arena, moscas en la sangre, un torero al botiquín de urgencia, una madre que llora, una novia que se desespera, un público que ruge o jalea, un enjambre de limpiabotas y otro de manolas y manolos ultra satisfechos, con un general Franco dirigiendo el cotarro.

En fin, una pesadilla como otra cualquiera.

DISCOBOLO

INSISTENCIA

La represión en Cuba

Denunciamos la desaparición de la Cárcel de Santiago de Cuba del ex teniente del Ejército rebelde Luis Miguel Linsuain.

LA población penal de Cuba compuesta por varios millares de prisioneros políticos del régimen castro-comunista que tiraniza la Isla, está sometida a las peores crueldades y vejaciones, sólo comparables al plan de desprecio a la persona y exterminio físico a que el naxismo condenaba a sus víctimas.

La alimentación es malísima y deficiente. La falta de higiene es total. No hay agua suficiente ni para beber. Atención médica prácticamente no existe. Se ha prohibido a las visitas traer alimentos y medicinas. El hacinamiento es indescriptible. Como consecuencia de esta situación insoportable, en el pasado mes de mayo estalló en el penal de Isla de Pinos una protesta general que fue sofocada sangrientamente. El ministro del Interior, Ramiro Valdés, prometió a los familiares, a raíz de ese incidente, mejorar la alimentación. *Pero si el clamor internacional no intercede en favor de los presos políticos de Cuba, su destino es la muerte lenta por hambre y enfermedad, o por la ejecución, muchas veces clandestina.*

Recordemos y aboguemos por la vida de hombres como Hubert Mateos y David Salvador, enterrados en la prisión después de haberlo dado todo en favor de la lucha contra Batista y haber querido servir a su revolución sin sometimientos a ningún imperialismo. Y a la larga lista de dignos y anónimos luchadores por la libertad del pueblo cubano agreguemos los siguientes nombres:

JOSE ACEÑA: Ex tesorero del «26 de Julio» en La Habana, torturado bajo Batista, acaba de ser condenado a veinte años de presidio.

PLACIDO MENDEZ: Obligado a exilarse cuando Batista regresó clandestinamente a la Sierra del Escambray. Fue condenado a doce años.

ALBERTO GARCIA: Ex secretario general de la Federación de la Medicina. Su lucha vertical frente al castro-comunismo dio lugar a una condena de treinta años.

ANTONIO DAGAS: Español, miembro de la gloriosa *Confederación Nacional del Trabajo* de España (C.N.T.) que luchó contra Franco en su país y en Cuba contra Batista. Preso hace más de un año, sin proceso ni condena.

SANDALIO TORRES: Condena de diez años.

PROMETEO IGLESIAS BERNAL: Joven de apenas veinte años de edad, preso en La Cabaña por acusación de llevar en su poder copia del proyecto oficial de abolir la patria potestad desde hace varios meses.

LUIS MIGUEL LINSUAIN: Ex teniente del Ejército Rebelde, dirigente de la gastronomía, preso desde hace un año sin juicio ni condena, acaba de desaparecer del penal de Santiago de Cuba donde estaba internado. Hace algo más de dos meses que sus familiares y parientes no lo localizan y se teme fundadamente que pueda haber sido ejecutado secretamente.

Pidamos por la libertad y el respeto a la vida de todos estos combatientes cuyo único delito consiste en haberse opuesto a la dominación comunista en Cuba y haberlo expresado de alguna manera, dirigiendo el reclamo a las propias autoridades cubanas, y a los organismos internacionales de defensa de los derechos humanos.

«QUINET»

«Quinet» como primer tomo. ¡Felipe Alaiz en presencia !
24, rue Sainte Marthe, Paris (X).
CCP 13607 56

B.D.I.C

la Iglesia?

materializada, donde la espiritualidad ha quedado reducida al mísero valor de una palabra. La opulenta autoridad de los dignatarios clérigos tiene todas las posibilidades de influenciar los medios gubernativos hacia una reforma fundamental en lo que atañe a los códigos penales; mas para ello debiera enfrentarse con dificultades que podrían menguar su alto prestigio de tolerancia. La clave de su diplomacia es : « Siempre aplazar para mañana lo que se podría hacer hoy mismo. » Efectivamente, un método excelente para ahorrarse todo riesgo. Que Cristo haya dado su propia vida, realizando así el más alto testimonio de la supremacía espiritual; que aquellos primeros cristianos estuvieran dispuestos a ser enteramente aniquilados para defender la verdad que les inspiraba, todo ello pertenece a un pasado que, si bien suele ser evocado, no podemos decir que sea realizable por los mismos que lo evocan. ¿ Es que la Iglesia está dispuesta a renunciar a todas las consideraciones que le otorgan los príncipes del mundo ? ¿ Es que la Iglesia está resuelta a prescindir de los favores que se ha buscado de antemano ? ¿ Es que está predispuesta a no defender nada más que la verdad espiritual de aquel gran Maestro en el amor, al riesgo de sus bienes y de su vida ? Inútil buscar la respuesta; la tenemos expuesta ante nosotros de manera agresiva. La Iglesia Católica Apostólica y Romana es grande, omnipresente, deslumbradora, y el peso de sus opulencias terrenales es enorme. Quien tenga la mente serena para meditar un momento por él solo, que calcule bien el insondable abismo que separa la humildad y desnudez de aquel profeta nazareno, de las tres coronas superpuestas de oro y diamantes de la tiara pontifical.

A pesar del sacro esplendor con que se reviste; a pesar de las suntuosas solemnidades que necesita para subsistir en la época presente, la Iglesia sufre de una singular pobreza que quizá muchos no han percibido todavía. Si pudiéramos presentar una estadística de todos los feligreses que asisten al oficio dominical y demás ceremonias con absoluta despreocupación de los valores espirituales, sin duda alguna, de los quinientos millones de almas católicas, sólo quedaría un reducido número de creyentes sinceros y fervorosos. Vemos, pues, que esta forma de ateísmo católico invade toda la cristiandad. El prestigio que defiende la Iglesia tiene su propio reverso. He ahí el porqué, después de veinte siglos de civilización cristiana. el hombre sigue siendo el hombre, víctima de los dogmas que lo han dividido y lo dividirán cientras impere la obsesión de defender una bandera, una Iglesia o una fe, en lugar de defender simplemente la causa humana, la más noble, la más espiritual, la más sagrada.

Habrá quien no dejará de considerarnos como obsesos detractores de la Iglesia, sin otras intenciones que mencionar sólo desaciertos y errores que todos estamos expuestos a cometer. Lejos de mí y de cuantos sienten el fundamental respeto a la persona humana, el ciego impulso de hostilidad crítica, que sólo sirve de ponzoña y nunca da fruto creador. Todos hemos sido inexorablemente influenciados por la moral cristiana y es por haber percibido y experimentado las verdades esenciales de la espiritualidad, que por cierto escapan a toda limitación de credos y cultos, que hoy nos levantamos con el solo propósito de defenderlas. plazca o no a los que podrán identificarse en esos falsos caminos que nosotros consideramos como la más ruin de las decadencias.

Para una humanidad de paz y armonía. de fraternidad y recta convivencia, hemos de defender, por encima y más allá de todos los intereses materiales e ideológicos, el único y primordial interés de la familia humana, sin que por ello hayamos de erigir fronteras psicológicas y confesionales; sin que por ello hayamos de creer o no creer en determinadas divinidades y en dogmas exigentes. Nos basta la condición humana para realizar un sacerdocio universal.

Mientras la Iglesia siga defendiéndose a sí misma con las intransigencias de su teología, de sus ritos, de sus cánones y, sobre todo, de su alto prestigio, y no vea en cada ser humano, piense lo que piense y sienta lo que sienta, una parte imprescindible del Todo universal, ineluctablemente, el Cristo que adora e invoca, seguirá siendo un crucifício mortuorio. Sola la espontánea y libre expansión del amor puede resucitarlo entre los hombres.

E. VALLS

ANTIGUOS Y MODERNOS

AL fin mi espíritu se ha saturado. He podido respirar el aire puro de las ilusiones que tanto parecen dañar a algunos.

En el número de periódico que nos recuerda el porqué estamos en el exilio, leyendo trabajos clásicos me he desintoxicado del «modernismo» a ultranza.

Comparando las palabras de los clásicos se abre más la distancia que separa la «vieja guardia» de la «nueva ola», y es que por muy miope que se sea salta a la vista la deformación del lenguaje actual, lenguaje que está creando un ambiente de duda, de desconfianza, y con el cual no estamos de acuerdo. Tenemos que admitir que nuestra prensa, por su propio carácter libertario, de cabida a todas las opiniones pero sin caer en el caos; que se respeten todas las expresiones que no se salgan del marco confederal y tiendan a aportar algo nuevo que facilite el desarrollo de la entidad y de la lucha contra el franquismo, y no sólo esto, sino que se tienda a derrocar al Estado en sí, labor competente al anarquismo militante, sin asomo de confusionismo, y vayan a la consecución de obra práctica. Cuando se dice, por ejemplo: «hay que modernizar», debemos saber en qué esa modernización consiste.

«Hay que cambiar de procedimientos.» Sea. Pero que se nos explique cuáles serán los que han de remplazas los actuales. «Nuevas modalidades de lucha.» Que sean puestas a la luz del día, que el modernismo no se guarde el secreto. «Hay que adaptar la Organización al progreso de nuestros días para poder realizar las aspiraciones.» Siendo estas aspiraciones confederales, que se perfile el cariz de tal «adaptación» para sacarnos de dudas.

La C. N. T. fue siempre un laboratorio en campo abierto, un receptáculo para todas las soluciones prácticas, y si no fue más lejos por los obstáculos retardatarios que en su marcha de todo tiempo se le opusieron en su camino. Sin embargo, los cenetistas vamos a la revolución colectiva al margen de toda revolución personalista.

«Hoy el obrero es especializado y con inquietudes propias», lo que no puede dar a entender que los confederales estemos desplazados ni mucho menos arrebatiñados. «Ya no podemos mantener ilusiones ideológicas, solamente.» Precisamente aquí estamos siempre, confederalmente, para demostrar que las ideas dejan de ser ilusorias cuando se aplican sobre el terreno.

Nosotros, los «antiguos», estamos deseosos de que se nos diga cómo hay que hacer para ponernos a la moda; pero, atención, que las modas del día caducan a la mañana siguiente para dar paso a otras igualmente frívolas y frecuentemente enraizadas en la prehistoria.

Si el progreso implica la renuncia de la acción directa por la acción torcida, o laberíntica, se hará bien en justificarlo para que todos sepamos a qué atenernos. Estamos en la hora de las precisiones y no queremos pensar en que haya quienes, con el tema de un mejor avanzar, escondan deseos regresivos. La C. N. T. y el anarquismo siempre estimaron verse bien acompañados.

«Si hoy las masas se han especializado, nuestro militante da la impresión de estar anquilosado.» En buena hora aclaremos el horizonte y si somos nosotros los equivocados, si resultamos susceptibles y desconfiados, aceptaremos el modernismo que se nos indica... a condición de que no sea extravagante, que no modernice a la manera de esa modernidad que empalma con el ancestro. De lo contrario insistiremos, fuertemente, no por afán de predominio sino para defender lo que debe ser primordial en todo compañero: la defensa de los principios libertarios y de la finalidad integralmente emancipadora de la Confederación.

M. HERNANDEZ

COMUNICADOS

F. L. DE AVIGNON

Comunicamos a los compañeros que las asambleas de esta F. L. se celebrarán en el local de costumbre, el segundo domingo de cada mes, a las nueve horas. Esperamos la asistencia de todos los afiliados. Por consiguiente, la próxima asamblea queda convocada para el 12 de agosto.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

Agrupación de Toulouse

El día 12 de agosto esta Agrupación celebrará una reunión en la Sala de la Biblioteca-Bolsa del Trabajo, a las diez de la mañana.

Es de mucha importancia lo que debe tratarse, por lo que se ruega a todos los compañeros estén presentes al fin de cumplimentar el acuerdo del Pleno Regional. Nombramiento de la Comisión Regional.

F. L. DE LIMOGES

Esta F. L. celebrará asamblea extraordinaria el domingo 12 de agosto, a la diez de la mañana, en el local de F. O. Se ruega la asistencia de todos los afiliados.

PARADERO

El compañero Faustino Zubicaray necesita relacionarse con dos deportados del campo de Nebon (Alemania), con el fin de que puedan proporcionarle dos «atestaciones» certificando haberlo conocido en dicho campo. Dirigirse al interesado, 43, rue Ferrer, Carmaux (Tarn).

F. L. DE THIAIS

Asamblea el domingo 12 agosto, en el local y hora de costumbre. Asunto importantísimo.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea el día 12, a las diez de la mañana.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE JUNIO

Lista V

	N F
Suma anterior	473 33
Juana Cano	5 00
Royo, *de Ivry*	10 00
París: Manent	5 00
Diego Castaño	5 00
Francisco Isgleas	5 00
Uno de Suiza	15 00
Vidal Fontanet	10 00
Sesma, *de Toulouse*	5 00
V. Cacho (Junio-Septiembre).	40 00
Villeurbaune: Una salmantina.	15 00
Bernay (Eure): Juan Candelas.	5 00
Eduardo Marzal	5 00
Reuil Malmaison: R. Sánchez.	5 00
St. Etienne: Vicente Moya — *Bordeaux:* Corrochán. Devol. giro mes junio	48 00
Narbonne: Juan Higuera	5 00
Martín Coots	5 00
Jost Llasat	5 00
Cayetano Franco	5 00
Montserrat	10 00
Vicente Damián	10 00
Total	696 33

Algo más sobre Cuba

gresar a Cuba, una vez derrocada la dictadura. Sin entrar en la discusión estúpida de si los militantes del movimiento clandestino tienen o no derecho a tomar una decisión de esa naturaleza, sin consultar previamente con los miles de hombres del movimiento clandestino que se han visto obligados por la persecución feroz de que eran objeto, a tomar el camino del exilio, nosotros queremos decir que de ser ciertos esos rumores, los hombres que tal cosa hacen en Cuba están disponiendo de la piel del lobo antes de cazarlo. Como militantes revolucionarios de toda la vida, que luchamos siempre por la reconquista de las libertades populares y el derecho del pueblo cubano a llevar a cabo su propia revolución, sin someterse a los designios de ninguna potencia extranjera, estimamos que lo fundamental es trazar el plan de acción común que nos conduzca a la destrucción total del régimen totalitario castro-comunista, pues dedicarse a constituir « gobiernos interiores » o « gobiernos en el exilio » que sustituyan al llamado gobierno revolucionario cuando éste caiga, es una de las diez mil maneras que tiene cierta gente para entretener a sus seguidores y no comprometerse en lo que sí es imprescindible : la lucha revolucionaria dentro y fuera de Cuba contra la brutal dictadura que acogota a nuestro pueblo.»

LOS PRESOS EN CUBA

El espacio nos impide aportar datos y nombres. Dejamos para la próxima Crónica este problema doloroso y palpitante. Basta con una cifra brutalmente reveladora. En Cuba hay 40.000 presos políticos. Presos y torturados : los fusilados no hablan y hasta se les olvida. Por eso se fusila a los presos, friamente y sin parpadear los ojos. Hora es de que se grite a los cuatro vientos cuál es la realidad cubana, exhortando a sus panegíricos, se llamen Sartre o Carlos Rama, a que se inclinen y mediten sobre este problema : tierra con presos no es tierra libre. Sean quienes fueren los presos y carceleros.

La Alianza Sindical en Narbona

ORGANIZADO por la Alianza Sindical se celebró el día 17 de junio en el Cine-Club, un gran mitin de Afirmación Antifranquista en el que tomaron parte Andrés Respaut, del Movimiento Libertario, Ramón Liarte, por la C.N.T., y Pascual Tomás, por la U.G.T.

Al acto asistieron gran número de compañeros y simpatizantes de ambas organizaciones de Narbonne, Carcassonne, Beziers, Lezignan, etc., más una nutrida representación de Organizaciones Sindicales y partidos políticos franceses.

André Respaut dio comienzo al acto con un caluroso y fraternal saludo, para todos aquellos que en España luchan y sufren por liberar al pueblo español. «Siempre fue para mí un honor —dice— tomar la palabra en un acto español, y entre españoles a los que conozco y amo tanto. Porque en vuestros actos y en vuestras acciones, no solamente se lucha por la libertad de vuestro pueblo, sino por la libertad de todos los pueblos. Porque vosotros sois la sola esperanza que nos queda en el mundo, y que ha de liberar al hombre del complejo materialista tan feroz en que se debate. Los hombres libres y de conciencia noble están con vosotros en estas horas decisivas; en esta última batalla por la libertad que se prepara, podéis contar con nosotros.

Habla el compañero Liarte, quien explica la significación y alcance del acto. Se ocupa de las huelgas últimas y dice que, contrariamente a lo que ha dicho cierta prensa, las huelgas no han sido espontáneas, ni de carácter puramente económico, sino fruto de una labor constante y llena de sacrificios que los compañeros del interior están llevando a cabo desde tiempo ha. Buena prueba de ello es la ayuda directa que se les ha prestado a los huelguistas y la profusión en todo el país de manifiestos y pasquines.

Se dirige a los militantes de la C. N. T. y les pide presten su ayuda total y desinteresada a los compañeros de España. Para nosotros —dice— no debe haber tregua ni descanso; debemos estar todos movilizados, vigilantes, y a la primera señal volcar toda nuestra fuerza sobre nuestro verdugo hasta destrozarle.

Habla después de la Alianza Sindical, y dice que ésta no debe ser sólo para cubrir una etapa circunstancial. La unidad sindical debe continuar mañana y siempre. Juntos hemos de recorrer los caminos que han de llevarnos a la liberación de España, primero, y luego a la reconstrucción de nuestro país. Que haga de España un pueblo moderno y vigoroso, con un concepto del socialismo auténtico, basado en los Sindicatos y Federaciones de Industrias.

Se extiende y analiza muniosamente sobre lo que las dos sindicales pueden hacer en lo económico, lo político y lo social. Cita a Pablo Iglesias y Anselmo Lorenzo, insignes figuras del proletariado militante. Aboga por un federalismo pimargalliano y por una República con el vigor de un Joaquín Costa, la rebeldía de un Fermín Salvochea y la síntesis de un Angel Ganivet. Se refiere a la libertad y cita a Silone y a nuestro llorado Albert Camus, excelsas figuras del humanismo y de lo libertario. El orador explica el elevado concepto que los anarquistas tienen de la libertad, y dice que jamás pueblo ni raza alguna en el mundo vertió tanta sangre como el nuestro para lograrla.

Las huelgas que antaño la C. N. T. hacía, no eran exclusivamente de carácter económico, lo eran de carácter protestatario contra el ejercicio abusivo del poder, contre el despotismo y por la solidaridad.

Por la libertad, España dio en el 36 un millón de vidas, las más jóvenes y esperanzadoras que teníamos entonces. Por la libertad dejamos por todos los campos de Europa y África, más de 38 mil vidas, y por la libertad, hace ya más de 23 años ofrendamos cada día las mejores vidas al verdugo de España. Unámonos todos —indica— para siempre, el mundo del trabajo, intelectuales, técnicos obreros y campesinos. Salvemos a España. No más mujeres escuálidas, empujadas al adulterio por hambre; pan y escuela para los niños; paz y libertad para todos los españoles.

Pascual Tomás. Empieza diciendo que se dirigirá a todos, ugetistas y amigos cenetistas, por que la obra que hemos de llevar a cabo compete a todos. Juntos, la C. N. T. y la U. G. T. realizaremos la ingente tarea de liberar a España y el resurgimiento nacional.

Trata del problema de los trabajadores que emigran a Alemania, Suiza, Bélgica, Holanda, y dice que se calcula en 280 mil los obreros que han salido de España en busca de pan. Habla detalladamente de este asunto y de lo poco que el exilio se ha preocupado de estos compatriotas para atraerles y darles a conocer nuestras ideas y inquietudes. En cambio, los comunistas se llevan una buena parte de esta emigración. A estos compatriotas, ayunos de educación social, sólo les mueve un materialismo feroz. Explica como ejemplo varios casos típicos del espíritu que anima a estos emigrantes, para terminar diciendo que a nuestro regreso a España hemos de encontrar allí problemas muy arduos a resolver.

Sindicatos en España. De un lado —dice— los falangistas, en los que se mueven los comunistas; de otro lado, los cristianos, que controla la Iglesia; y los estudiantiles, que controlan los comunistas, y, por último, los nuestros, en inferioridad de condiciones puesto que actúan en la clandestinidad. Después de estudiar este asunto recaba de nuestras centrales Sindicales puedan hacer frente a los asaltos feroces que han de darnos estos sindicatos enemigos.

Se ocupa de la Conferencia de Munich, por la cual se vislumbra una posible colaboración, condicionada, con cristianos, monárquicos y otras gentes capitalistas, hoy en la oposición contra Franco.

(Aquí el Corresponsal debe hacer una salvedad. En la susodicha Conferencia de Munich la C.N.T. no estuvo representada para nada. La opinión emitida aquí por el orador atañe sólo y exclusivamente a él y a la organización que representa.)

Habla de la posible entrada de España en el Mercado Común, asegurando que la España de Franco no tiene cabida en dicho organismo. Nuestra patria entrará en el concierto económico europeo cuando haya recobrado su libertad con el ejercicio de la democracia.

Se refiere a las huelgas de mayo, y a la ayuda prestada por partidos y organizaciones internacionales y sindicatos libres. Por último, se dirige a la juventud a la cual hemos olvidado en el exilio. En cambio —añade—, en España bien que la controlan curas y comunistas, formando con ella las primeras fuerzas de choque con las cuales habremos de enfrentarnos mañana.

Termina haciendo un llamamiento a todos los antifascistas para que nos ayuden a dar el último empujón que derribe a Franco. La libertad para merecerla habremos de ganarla a fuerza de sacrificios.

Cierra el acto Respaut con breves palabras de congratulación, dando a leer una nota de la grave situación en que se halla el compañero Lecoin, que sostenía la huelga del hambre para salvar a unos «objetores de conciencia», pidiendo después a la asistencia una moción de simpatía que enviar a Lecoin. La moción fue aprobada por unanimidad.

En resumen, un brillante acto del sindicalismo unido y una jornada esperanzadora para los exilados españoles.

Jean Rostand

LO QUE YO CREO

ediciones «SOLI»

Servicio de librería

	A F
«Desde el fondo de la tierra», E. L. Castro	750
«Daysy Miller», Henri Jmes.	300
«La dama de las camelias», Dumas (hijo)	260
«La damita de la casa grande», Jack London	600
«Dans le mortier», Han Ryner	390
«Damian», Hermand Hesse.	400
«Democracia cooperativa», H. P. Warbase	1 000
«Le démocrate devant l'autorité», Bontemps	250
«Défense en bloc», Léon Durville	1 500
«Dépositión», Léon Wert ..	600
«El provecho al producto integro al trabajo en su desarrollo histórico», A. Menger	350
«Descartes», Alfredo Fouille.	525
«Las desencantadas», Pierre Loti	350
«Desierto de amor», Mauriac	550
«Le diable», Papini	550
«Diane», Heinrich Mann	600
«Diario de Otoño», E. Relgis.	300
«Dias ejemplares de América», Walt Whitman	450
«Los dias de nuestra vida», M. Zoschenko	450
«Dieta sin privaciones», J. J. Bachmann	1 200
«Dinamos de corrientes continuas», Cobron	300
«Dinamos de corrientes alternas», Cobron	250
«18 años en Rusia», Vicente Monclus	400
«Discours aux sourds», Ferrero	250
«Doce capitales», Eugenio Relgis	1 200
«Las doce pruebas de la inexistencia de Dios», Faure.	150
«Doce pruebas de Hércules», Montiel Ballesteros	1 200
«Las doctrinas de Ameghino», José Ingenieros	450
«El dominico Blanco», Gustavo Meyrich	400
«La Dorotea», Lope de Vega.	750
«Dostoiesvky», Dimitri Merenjkoswky	400
«Las dos hermanas», S. Zweig	550
«El drama del amor y de la muerte», Carpantier	550
«El drama de los humildes», Albert Halper	500
Disco. «A las barricadas» ..	1 100
«Don Segundo Sombra», Ghiraldo	750
Nuevo Diccionario Larousse. Ilustrado	2 200
Diccionario castellano-inglés. Brevis	300
Diccionario castellano-italiano. Brevis	570
Diccionario Ilustrado de Lengua Castellana	750
Dictionnaire des débutans, Larousse	500

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe (Paris (10) CCP 13507 56

Balance referencial de las realizaciones sociales y económicas de la Revolución Española

HISTORIADORES o economistas, todos aquellos que se han dedicado al examen de la Revolución Española — sobre todo en su aspecto positivo constructivista — tropezaron y tropiezan con un imponderable : la ausencia o la escasez de materiales referenciales susceptibles de servir de base a sus investigaciones.

Deseando colmar en lo posible esta importante laguna, un grupo de compañeros reunidos por vocación y por sentimiento afinitario, ha decidido dirigirse a todos aquéllos que de una manera o de otra participaron en España, en las actividades económicas de de la Revolución recabando su contribución y su apoyo. A tal efecto, presentamos dos cuestionarios diferentes en su contenido, similares y paralelos en su intención y en su finalidad. Quienes de una manera u otra han intervenido en una o más actividades del género indicado en los cuestionarios, tienen ocasión de aportar su contribución a esta iniciativa, contestando a los puntos planteados. Servirán estas respuestas a establecer un fichero que a su vez se pondrá a disposición de los estudiosos en la materia. Nuestra intención — puede que demasiado ambiciosa — es la de llegar nosotros mismos a reunir los justificantes necesarios para la elaboración de uno o varios volúmenes versando sobre esta materia. Lo lograremos si recibimos la colaboración necesaria.

Nos dirigimos también a cuanto organismo, grupo o compañero posea documentos del mismo orden y materia, rogándoles nos faciliten copia u original, a título de préstamo. Sacaremos la correspondiente foto-copia y devolveremos inmediatamente los materiales que a tal efecto se nos soliciten.

De la misma manera nos dirigimos a la prensa afín internacional — en todas las lenguas — para que en la medida de sus posibilidades reproduzcan o den cuenta de esta iniciativa y de nuestra petición de apoyo en el sentido de facilitarnos datos y documentos. Por nuestra parte nos comprometemos a comunicar los resultados de nuestros trabajos a todos cuantos militantes lo soliciten, sean españoles o de no importa qué país.

La operación es sencilla : cada persona que pueda aportar referencias útiles recortará los cuestionarios y enviará sus respuestas, completando aquellos detalles o aspectos que considere necesario.

Todos los materiales y correspondencia deberán enviarse a :

Eugenio VALDENEBRO — 5, rue Marie Louise — Drancy (Seine) — FRANCE

Aceptaremos gustosos toda cuanta colaboración se nos ofrezca y agradeceremos se nos señalen títulos, autores y editores de obras que puedan documentarnos acerca de la materia, todo lo que trate de colectividades, cooperativas, socializaciones y cuanto ensayo particular o colectivo merezca registro y estudio. Nuestra actividad futura, en una España reconquistada, dependerá en buena parte de las experiencias que podamos recoger en cuanto a nuestras actividades desarrolladas en el período que arrancó en julio de 1936.

Confiamos obtener una colaboración entusiasta a esta iniciativa. He aquí los cuestionarios a que nos referimos :

CUESTIONARIO INDUSTRIAL O ARTESANAL

Al objeto de posibilitar la elaboración de un estudio acerca de los ensayos sociales iniciados en España a partir de julio de 1936, proponemos al militante que ha tenido participación directa en alguna realización de tipo industrial o artesanal, al cooperar a esta labor respondiendo a los puntos aquí esbozados y agregando los puntos o detalles que a partir de su propia experiencia puedan ser útiles a los fines indicados.

Se contestará en hojas aparte correspondientes a los puntos requeridos.

1º Localidad : (Río de Quintas). Provincia : (La Coruña). Región : (Galicia).

2º Fábrica de (botellas). Nombre de la Fábrica (Botellería del Norte).

3º Cantidad de personal : de plantilla; si es posible establecer las categorías : tantos técnicos de tal o tal; tantos oficiales, peones, oficinistas, transporte, etc. (cantidad en cada categoría); flotante : la misma discriminación anterior agregando su situación de temporeros o su condición de flotantes.

A presentar en dos notas :

a) antes del 19 de julio de 1936.

b) después del 19 de julio de 1936 a partir de (fecha), hasta (fecha).

c) motivos que provocaban la aumentación o la disminución del personal.

4º Producción media mensual (o anual) antes del 19 de julio (especificar por productos si se trata de multiplicidad de producción). Después del 19 de julio.

5º Maquinaria utilizada y su origen : Si extranjera : ¿de qué país? Si nacional : ¿de qué región de España?

a) en relación a maquinaria : cantidad, especificación de estado y de utilización.

b) medios de transporte : propios, alquilados, dad en procedencia (extranjera o no), en utilización.

en procedencia o no, en utilización.

6º Materias primas utilizadas .

a) enumerarlas en particular especificando para cada una de ellas tonelaje, sea mensual o anual.

b) procedencia de las materias primas (extranjeras : de qué país; nacionales : de qué región) y modo de obtenerlas (adquisición : de qué manera; intercambio : con qué productos).

c) indicar si hubo penuria de materias primas : en qué época; cómo se solucionó la penuria; qué dificultades económicas o sociales (descontento de personal por ejemplo) aportó la penuria de materias.

7º Destino de la produccion : Antes de julio de 1936. Después de julio de 1936 : tantas unidades, toneladas, etc.

a) Venta ..... ¿A quién?

b) Intercambio ..... ¿Con quién?

c) Exportación ..... ¿A qué países?

d) Requisadas ..... ¿Por qué razones y por parte de quién? (No olvidar de indicar fechas, cantidades, motivaciones, etc.)

8º Régimen administrativo : indicar a partir de cuándo, cómo y por qué se produjo tal o tal modificación en los sistemas que se indican a continuación :

a) Colectivizada.

b) Socializada.

c) Nacionalizada.

d) Qué otra forma o sistema.

9º Quién o quiénes controlaban el establecimiento : especificar a partir de cuándo y, en todo caso hasta cuándo y motivos de posibles variaciones de control.

a) Sindicato : ¿Cuál?

b) Comuna : ¿de qué origen o razón política?

10º Origen de los medios económicos del establecimiento.

a) antiguo fondo patronal : ¿de cuánto?

b) Crédito : bancario, sindical, comunal?

c) fondos colectivos o proporcionados por el personal.

11º *Base económica del establecimiento:*

a) ¿Cuántos millones de pesetas en juego?

b) ¿Cuántos millones en reserva?

c) Cuántos dedicados a amortización, renovación, etcétera?

d) ¿Cómo y quiénes administraron los fondos?

e) Establecer comparaciones (en cifras) si hay lugar, entre antes y después de julio de 1936.

12º *De los beneficios y de su inversión.*

a) renovación de maquinaria (en qué consistió y su coste : especificar en detalle).

b) Reforma de local e instalaciones (especificar en detalle y coste).

c) Distribución o no al personal (detalle y cantidad).

d) Donativos (especificar a quién : guerra, sindicato, comuna, cultura...).

e) otras formas de inversión de beneficios.

13º *Sistema de retribución al personal.*

a) salario : en qué consistía y a cuánto ascendía; sistema horario, semanal, mensual.

b) Otros medios de retribución (si los hubiere especificarlos); fijos o suplementarios.

14º *Horarios de trabajo usuales antes y después del 19 de julio de 1936. Especificaciones.*

15º *Cuándo y cómo se produjo el cambio de control o de administración.*

a) fecha.

b) de qué manera y circunstancias (relatarlo).

c) ¿en qué situación quedaron los antiguos propietarios?

d) si se indemnizó a los propietarios, indicar cómo y en qué condiciones.

e) condiciones en que quedó el establecimiento después del decreto gubernamental que modificó las conquistas de julio.

f) decir si sabe qué ocurrió en el establecimiento al instaurarse el franquismo; relatar la reacción obrera, las medidas patronales, policiales o gubernamentales; las perspectivas ambientales favorables a un retorno nuestro.

16º *Organizaciones que predominaban en el establecimiento antes de julio de 1936.*

a) Situación antes de julio de 1916.

b) después de julio de 1936.

17º *Participación del establecimiento en el desarrollo de la revolución.*

a) en voluntarios.

b) en productos.

c) en donativos.

d) otras formas.

18º *Impresiones personales o colectivas acerca del resultado del ensayo.*

a) relaciones entre el personal.

b) técnicos y obreros.

c) comité de empresa (o lo que fuere como sistema) y personal.

d) entre el establecimiento y los sindicatos.

e) entre el establecimiento y las autoridades.

f) entre el establecimiento y la población.

g) éxitos (enumerarlos).

h) fracasos (enumerarlos).

i) posibilidades de mejorar el ensayo.

j) impedimentos encontrados.

g)corolario de experiencias indicando, si es posible y si hay lugar, la evolución mental del personal en el proceso de la experiencia.

19º *Opinión de la población o de la barriada en referencia al establecimiento.*

a) ambiente moral favorable o desfavorable.

b) motivos (reales o imputados) de este ambiente (en favor o en contra).

c) condiciones o posibilidades modificables de este ambiente (en favor o en contra).

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

DE LA ESPAÑA NEGRA

Política de calaveras

COMO es sabido, Gabriel Arias Salgado murió súbitamente una semana después de haber sido sustituido como ministro de Información y Turismo por Franco, gerente absoluto del negocio español. No habiéndose anunciado con antelación que Arias Salgado estaba enfermo, la muerte súbita de éste cogió a la gente de sorpresa. ¿Qué ha ocurrido en la intimidad gubernamental franquista? Quizás nada, quizás todo. Cuando se rige un país en absoluto y desde arriba; cuando « en arriba » se contraponen intereses personales y por ellos se disputa e intriga en nombre de los intereses de la patria, un convite a pócima o una expresión detonante no son ocurrencias inverosímiles. Que el sepelio del ex ministro Arias Salgado haya resultado ejemplar y lucido nadie puede negarlo. Fotografías — y curas — cantan.

Callan, únicamente, los que esconden satisfacciones, que suelen ser quienes más se prodigan en alabanzas al difunto y mejor se dejan retratar a la hora del entierro.

Cual lo reza el refranero : «El vivo al bollo y el muerto al hoyo».

∴

Raquel Meller murió cual corresponde hacerlo a toda persona habiendo nacido. Raquel Meller fue una artista que tuvo el mérito de ennoblecer la canción intrascendente, frívola, cabaretera. Su voz iba llena de seducciones y su mímica completaba el encanto; un cúmulo artístico que armonizaba con la belleza insinuante de esta estrella de las tablas. Todo ello para divertir, incluso arrobar, a nuestros padres y abuelos. La generación presente sólo supo de Raquel Meller por los periódicos; a lo sumo por la pena que causó en setentona volviendo por los fueros de « La Violetera »... cuando las violetas del primer cuarto de siglo estaban muertas y bien muertas.

Los años abruman por lo que echan en cara, socarrones, los espejos. A la mujer que se exhibe el público le exige belleza, y, poseyéndola, tiene la mitad de la carrera ganada. La otra mitad será acopio de dones artísticos. En cambio, la artista fea será protestada y pateada por mucha que sea su cultura teatral, por ciertas que sean sus condiciones de arte. Podrá morir prematuramente, por disgusto o dolencia, y será enterrada en silencio. La acompañarán al necrosomio los parientes y cuatro amigos comprensivos. En cuanto a los periodistas, soltarán escasamente dos líneas muy cerquita de la página de anuncios populares.

De Raquel Meller deberían quedar discos microsurco deslizadores de sus cuplés más emotivos. Eso sería «ella», no lo de ahora, mujer derrotada en lo físico (77 años) y en lo moral (declaración pro franquista en Buenos Aires). « Ella » es la del ciclo de juventud triunfal por guapeza, entonación, dicción y sutileza; por su arte musical adquirido de la maestría de un profesor de música clásica que tuvo la debilidad de levantar, a través de Raquel y en España, una tempestad cupletera, terriblemente anodina, que solamente consiguió contrarrestar la violencia ideológica de los anarquistas de los años diez y veinte, que con su dominio de la calle neutralizaron indirectamente el ripio cupletero que mató a la música de Chapí, Chueca, Bretón, Caballero y compañía, deshidrató la política, excitó la libido sacristanesca, y motivó la amplitud del dengue, de la gripe y de la encefalitis letárgica.

Raquel Meller ahora era un recuerdo y como tal debía permanecer en silencio. Era lo discreto. El ruido ya llegaría tras su último suspiro, pues contratistas del entierro no faltaban. Quince días antes de fallecer la eximia la crónica mortuoria ya estaba hecha y servida a las redacciones. Llegado el momento, los curas actuantes estaban perfectamente adiestrados, y la ceremonia de la conducción prevista en sus menores y mayores detalles. Comedia en suma, desagradable; manifestación político-franquista en oposición a los memorables recitales de canciones que antaño diera esta Raquel Meller que nunca hubiese desentonado de no haberse metido, sin reflexión ni gracia, en la sentina franquista.

Lincoln angelítico

por Angel Samblancat

A Lincoln se le siete-enaniza, espectroanalizándolo; y demostrando por a de asno más b de burro su impendulación y descompasamiento cerebrales; y sosteniendo que la suya fue una demencia cíclica o circular (ciclotimia); una melancolía o hiel negra y atrabilis hepática opresiva, con otras angas y mangas o zangamangas.

Si a los Estados Unidos les capamos esa abundancia de dotación viril ¿de qué petituna talla no quedan sus gigantes, « tintanes » o ciclopes del acero, el « oil », el rail, la « chewing gum », el « poppy », la pepsi, el torbellino automotor, los imperios yornalísticos y la piramidalia de Gize de los rascacielos?

Casi no se cata a esos vidames. Porque todo ese museo de bultos de ropa a lavar, apenas le llega a Lincoln a la humilde región de los callos.

El Presidente leñador metió en cintura a los Estados esclavistas y discriminacionales del antarte de la Unión; gobernándolos con el hacha de desmontero y de partir troncos. Las lociones de petróleo Gal no podían alinearlos.

Era Lincoln hijo de un cazador nemródico, que llevaba calzas de piel de topo o de rata de alcantarilla; y qué lo mismo le plantaba cara a un alce o un ante, que a un agutí.

Decía, pues, quien tenía motivos para conocerlo, aunque el tejado de su discurso fuese de hierro canaleta, que el chico prometía, porque era una estral; que había sido tallado en la celulosa de los Altísimos del Illinois; que su estatura y osamenta avergonzaban a las de los castillos; y que tumbaba la catedral de los caobos a bofetadas.

Cierto general ranchero, que por una de esas bicocas del honor de pacotilla, que están en curso de moneda falsa, lo desafió, y lo llevó al terreno de los de vello en pechuga, al ver que antes de empezar el duelo, de una estocada se llevaba por delante a un castaño ,se apresuró a cantar la palinodia, vulgo gallina, y a retirar el cartel de reto.

El bizarro militar vaquero se escabulló, «dijéndose» :

— Ese ceporrudo me rebaña como a un nabo. ¡Raspa! ¡Tate!

Lo de «dijéndose» es un modo de hablar de mi pueblo, que no cobra sus academias, pero que las tiene lapidarias.

Al fiero batallas se le había perdido el par de testimuños de su hombría, en los faldones de su camisín bordado de estrellas. Debieron de volársele la barda por el alzacuello.

En una farsa electoral, con muchos gin-fizzes, en que le pidieron que expusiese su futura orden de todos los días de padre de la patria, se explayó en pocos, pero sustanciosos, detalles :

— Mi programa es suave y corto como el baile de una vieja. El que quiera ser libre, aquí me tiene y que disponga de mí. Para el que busque negros que como chorreadas lo crien, y mexicanos a quienes encuerar aperreándoseles a las nalgas, para esos ¡el cuchillo de monte! «Adié».

En otra cuchipanda del propio menú, le intimaron a que rindiese cuentas de 200 dólares, que para gastos de propaganda se le habían anticipado. Lincoln, al propósito, se desabrochó con este tango :

— ¿Cuentitas queréis? Eso es menos que agua para mí. De los 200 del ala, que me azotasteis, os devuelvo 199 con 25, que es lo que me resta de lo que se me apoquinó. No he tenido gasto ninguno. La saliva la regalo. Recorrí en mi caballo el distrito. Los hospedajes no me costaron un «dime», porque me los dió gratis el bosque o estuvo la hospitalidad a cargo de fondistas al aire libre libertarios. No expensé más que 75 centavillos en un barril de sidra, con que se obsequiaron a vuestra salud unos granjeros g o r r o n e s, atracándome; brevaje del que yo no tasté una gota. Al que intentó venderme el sufragio, le mostré las estriberas. Conque ahí lo tenéis. 199,25 con 75, suman 200. Guarismos gorjean. No hay mirlo como lo negro sobre blanco.

Era la primera vez que al borrego que vota, no se le embrollaban los números y no se le ofrecía la luna volviéndole la espalda y echándose abajo el pantalón.

Al poco tiempo, el « honrado Abe » (Abrahamcito), que cuando fue dependiente de abarrote en New Salem, también daba el peso justo y no colaba plomo por plata en los vueltos de divisa mayor, era nombrado Presidente de la república de los Estados Unidos.

O sea. Su mandatario núm. 1 en formalidad y alta fidelidad, entre tanto desobligado. ¿Pruebas?

El alevosamente asesinato de *Sic semper tyrannis*, es el demócrata del gobierno del pueblo por el pueblo y para el pueblo de su discurso de Getysburg. El del decreto de emancipación de las razas parias de 1862, después de una guerra contra el esclavajista Sur, que costó 600 mil vidas y cinco mil millones de dólares.

No ha comprado nunca nada el Tío Sam más «bon marché».

CRONICA EXPRES

CALOR

JUNIO por Juno y Juli por Julio César.

Calor.

Percibir el frescor de la mañanita asomado al jardín, gusta.

La gente todavía duerme.

Concierto matinal de pájaros.

Aquel pandero que por instantes rojea es el sol.

Si fuera una naranja washingtona asequible me comía el sol para desayuno.

El césped cuajado de diminutos brillantes reluce.

Del color de la hierba son los bancos húmedos desiertos.

Jardín soñoliento a esta hora.

Arriba pálido turquí hasta ser azul fuerte.

Las flores esperan el riego con que se desayunan y otras coqueterías.

Viene un día asesino.

Se dará bien el sorbete a lengüetazos en suplicaciones (barquillos) con hoyuelos.

Esto tiene otro color.

Esto sale de la muerte a la vida.

Esto acusa una intensa vibración estival.

Los hospedajes están llenos.

Cinco o seis he mirado donde albergarse unos amigos que vienen de Africa y... « nanay », ni aun sin derecho a cocina.

Es la furia del turismo, que obliga a procurar para el invierno.

Muchas caras nuevas, prisa en los comercios, aglomeración en los bares, apreturas en la calle.

Todos los días parecen domingo.

Más vale así.

Que corra, que corra la moneda, ya que la mía va a paso de tortuga.

Todo está caro, y aquí más que en otras partes.

Ahora bien, la clima tan agradable vale dinero. El espectáculo de las Islas de Oro sobre la cristalería de las aguas inmóviles vale dinero. Las playas con sombrillones clavados en la arena de tantos colores como hay en la papeleta de un pintor, valen dinero. Los « campings » a sombra de corpulentos robles y milenarias encinas, valen dinero. Salidas a puntos panorámicos que dejan jobito de tan bellos, valen dinero...

¿Por ventura Deauville, Ostende, Baden, son económicos?

¿Van en esas playas de lujo democráticamente en « short » o en pijama o en mangas de camisa? « Et alors... » ?

El verano viene para gozar de libertad, no para ser esclavos de la etiqueta.

Agosto — en honor de Augusto — está a la puerta.

En Agosto frío en rostro.

¿Frío?...

Que te crees tú eso.

PUYOL

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

En la línea recta

SIEMPRE se dijo en nuestros medios y con justa razón, que el Estado en todo tiempo ha utilizado sus viejas piezas para no cambiar nada y continuar su sistema de opresión que a ultranza le sirviera para mantener el dominio y oponerse a todo avance social del pueblo.

De cierto tiempo a esta parte en todos los países del mundo se pretende seguir imponiendo, con distintas etiquetas convergentes, las grandes ventajas que el cristianismo nos legó desde el año I de la Era presente, sin que, 1962 años después, las gracias de este cristianismo se vean en parte alguna. «Nuestro flamante papa Juan XXIII —dicen— hace cuanto está a su alcance para que la humanidad siga el buen camino de la redención y para que todos los humanos vivamos en paz y tranquilos cual lo merecen.» Pero he aquí que cuando alguien se atreve a contradecir los gratuitos razonamientos de este Papa no faltan quienes nos cubran de improperios, nos traten de blasfemos, de criminales y otras linderezas, sobre todo si somos, los objetores, antifascistas españoles.

Si tal ocurre en el exterior piénsese en lo que ocurrirá en el interior de España, donde la Iglesia católica impera en lo temporal, y en lo «moral» apaga las luces del entendimiento humano abusando de su dominio de la escuela.

Hoy que la nave franquista a cuya «construcción» contribuyó la Iglesia parece hacer aguas, esa misma Iglesia recurre al recurso sindicalista de las hermandades y sindicatos de obreros católicos y a la ocasión de los partidos políticos «socialcristianos» con entronque en la monarquía de don Juan III, de don Jaime o del don que sea, siendo el caso el no perecer debajo de los escombros resultantes del desplome del régimen franquista.

Este es el caso evidente de una política clerical oportunista en la que la C. N. T., organización de una moral revolucionaria intachable no «picará». Está muy bien la C. N. T. en su moral irreligiosa, en su idiosincracia obrerista, en su ética libertaria y en su conducta apolítica, y no es ocasión de que comprometa ese tesoro de conducta y su vitalidad de avance, para hacerles caso a los pájaros agoreros que antaño hicieron posible que el fascismo se instalara en nuestro país, y que ahora simulando ser nuestros amigos nos sumirían en un fascismo disimulado, atenuado, pero fascismo clerical en efectivo.

Los que pertenecemos a la C. N. T. no seremos sensibles a la desvergüenza que indirectamente se nos propone.

JUSTO VILLANUEVA

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

ALGO MAS SOBRE CUBA

SOBRE nuestra mesa de trabajo tenemos dos números del «Boletín de Información», editado en Miami por la Delegación General del Movimiento Libertario Cubano. Este material de primera mano, así como diversas notas y referencias, nos permite abordar los problemas contingentes con la abortada Revolución Cubana, ya que nos aportan materia de reflexión ante una posible repetición de hechos y de circunstancias en Cuba y fuera de Cuba. Puede que en España.

TODOS CONTRA BATISTA, PERO...

En el verano de 1956 recibimos en París la visita de una pareja de jóvenes, militantes ella y él de la Asociación Libertaria de Cuba. La lucha contra Batista asumía por entonces un cariz definitivo. Fue motivo de conversación el examen de las perspectivas que ofrecía el movimiento de resistencia. Grande fue nuestro estupor cuando la joven pareja de compañeros nos afirmó que todas las actividades insurrecionales se polarizaban en torno al llamado «Movimiento del 26 de Julio». Nos explicaron: «Participamos en ese Movimiento junto con todas las tendencias de izquierda, menos los comunistas. Intervienen elementos moderados de los más diversos matices. Pero todos hemos dado nuestra confianza al «26 de Julio» y podéis estar seguros que a Batista le queda poco tiempo.»

Bien —contestamos—, todo ello es posible. Pero, ¿y después?... Una vez que Batista haya sido vencido —suponiendo que así sea—, ¿qué vendrá después? ¿Es que los compañeros de la Asociación Libertaria preven lo que podrá ocurrir si se mantiene un apoyo que parece incondicional, a algo así como a un grupo que detenta la exclusiva? ¿Se han tomado medidas para evitar una centralización del poder, un acaparamiento de las atribuciones que automáticamente se otorga el titulado vencedor?

«Tenemos entera confianza en la continuidad del proceso revolucionario.» «Ya lo veréis.» Tal fue lo esencial de la respuesta frente a nuestras dudas y objeciones. El entusiasmo, la buena fe y el espíritu desinteresado que anima siempre a nuestro movimiento, nos lleva por lo general a una confianza rayana en la ceguera. Por nuestra parte no veíamos muy clara la posición de los compañeros cubanos, al parecer aliados a fondo y sin previsión hacia el futuro, con fuerzas que a nuestro juicio no ofrecían la suficiente garantía. No veíamos línea de continuidad favorable a realizaciones libertarias en el vago Programa de Castro, conocido por sus declaraciones y por su lectura ante los Tribunales de Batista, en la época en que la influencia de altos grados de la Iglesia católica lograron salvarle de la muerte. Denotaba Fidel Castro una tendencia francamente autoritaria —no comunista entonces— un tanto disfrazada por el lenguaje revolucionario que determinaban las circunstancias.

La pareja de jóvenes militantes cubanos marchó de París no sin manifestar su extrañeza ante nuestras prevenciones, a su parecer, antojadizas.

LA REVOLUCION ABORTADA

En febrero de 1957 el « Movimiento del 26 de julio » lograba vencer a los esbirros de Batista. Contó el « 26 de julio » con amplio apoyo moral y económico en Cuba, México y sobre todo en los Estados Unidos, desde donde sectores nada revolucionarios por cierto, contribuyeron con importantes suscripciones en dólares y en armas.

Inmediatamente se habló de un poder « provisorio » regentado, no por las diversas fracciones participantes en el « 26 de Julio », sino por Fidel Castro, erigido en algo más que mascarón de proa de la nueva situación. No se contenta con ser el « ídolo ». Ha de ser el jefe incontestable e incontestado. Todo se concentró en un hombre : autoridad, orientación y... gloria. Se habló de « barbudos » y de todo un atildaje que más bien semejaba a maquillados de opereta que a combatientes de la Revolución. No se habló de libertarios ni de métodos que, arrancando del pueblo, fundamentaran las bases socialistas de la revolución. Todo se ordenó desde arriba. Se constituyó una serie de organismos ejecutivos y ordenadores; se nacionalizaron (que no socializaron) algunas empresas, industrias y ramos de producción. Desde las primeras horas se puso en práctica la centralización del poder en pocas manos. Se reeditó lo ya conocido aplicándole un nuevo sello. Por la inveterada idiotez de las altas autoridades americanas — pero no como consecuencia exclusiva de esa idiotez repetida ante cada intento transformador producido en diversos países de América — Castro y su cuadrilla fueron tomando el camino de Moscú. Los comunistas habían manifestado su desconfianza ante un Castro católico y pretencioso, cuando se batía el cobre en la Sierra, incluso habían sido opositores al « 26 de Julio » aun después de la caída de Batista. Pero aprovecharon la coyuntura del « apoyo » moscovita (ni más ni menos que como en España) y pronto, bien pronto, se asentaron en los puestos claves, preocupándose en primer lugar de apoderarse de los sindicatos. Castro — ni más ni menos que Franco con su sindicalismo vertical — destituyó y designó a su antojo a los « responsables » sindicales cubanos. ¿Qué clase de sindicalismo existía en Cuba para aceptar tan así como así tales métodos y situaciones? En verdad la operación no se realizó sin protestas y rozaduras. Pero la masa de sindicados no opuso energía y fuerza suficiente para rechazar la ingerencia del nuevo Estado.

VOZ DE ALERTA

Los acontecimientos de Cuba guardan cierta similitud con los de España. Sobre todo en lo que corresponde al rotundo fracaso de una participación conjunta, sin reservas ni previsiones, de la que sólo sacaron provecho las tendencias autoritarias. Se hallaban en Cuba varios militantes españoles en activo. Desdeñando las enseñanzas de la experiencia española reincidieron en el mismo obrar junto con fuerzas contrarias a la finalidad libertaria. Hubo frente común en la lucha, actitud justificada a todas luces si este frente común hubiese sido de tipo popular, codo a codo con el pueblo : no con los futuros dirigentes. El frente común o alianza reclamó seguramente compromisos tales que nuestros compañeros quedaron enganchados en el carro « castrista », sin la debida independencia para promover una reacción popular susceptible de frenar su marcha, lanzada ya en la pendiente resbaladiza del autoritarismo. Los libertarios cubanos se encontraron cortados con el pueblo y con la base sindical hasta el extremo de que Castro pudo obrar a su guisa, sin temor a una seria oposición por parte de sindicatos a todas luces amansados, carentes de definición ideológica y finalista, castrados a causa de contactos y actuaciones, operadas a remolque de los partidos políticos.

La experiencia mil veces repetida de lo que significa aliarse con fuerzas definidas o dudosas, nos hace repicar la campana de alerta en cuanto a las Alianzas que, como hongos en su variedad, se presentan como panacea para la solución del problema de España. Se vió en España misma ayer y en Cuba hoy. Se constata manifiesta la inutilidad a través de veintitrés años de reiteradas declaraciones de alianzas sin hechos, intentadas siempre o casi siempre con los cabezas de Partido, no con su base, con el Pueblo. Esto es lo definitivamente peligroso para las organizaciones libertarias. Una vez roto el contacto con el Pueblo se hallan condenadas a un porvenir incierto.

REACCION SALUDABLE

Del « Boletín » núm. 4 de la Delegación General del Movimiento Libertario Cubano en el Exilio extractamos esta nota aleccionadora, reflejo de una línea y de una conducta libertaria. Dicen nuestros compañeros :

«Nosotros estamos perfectamente convencidos de que la línea de la acción revolucionaria total es el único camino viable que tiene el pueblo cubano para reconquistar su libertad ,liquidando la brutal dictadura castro-comunista. No creemos que la tragedia cubana pueda resolverse con aventuras militares del tipo de la invasión de Bahía de Cochinos.

»Para nosotros, la función principal de los hombres que actúan en el exilio, consiste en ayudar y estimular la acción revolucionaria de las Organizaciones del interior de la isla, que representan en estos momentos la voluntad de lucha del pueblo cubano. Quienes pierden su tiempo, tratando de integrar organismos con el exclusivo fin de asaltar el poder una vez derrocada la dictadura castro-comunista, no sólo están equivocados en cuanto al papel que como emigrados les corresponde desempeñar, sino que con su conducta egoísta y desorientadora, alejan cada vez más la fecha de liberación de nuestro pueblo.

»Algo por el estilo pensamos sobre ciertos rumores que llegan de Cuba, consistentes en que algunas de las organizaciones clandestinas han creado allá un llamado « gobierno interior », estableciendo de paso las condiciones que, a juicio de ellos, habrá que exigir a los exilados para concederles el derecho de re-

(Pasa a la página 3.)

Actualidad del Anarquismo

CADA año, cuando el calendario nos señala la proximidad del 19 de julio, el antifascismo exiliado se sacude algo la modorra y trata de demostrar con actos y actas — más actas que actos — que continúa en la brecha que abrió en 1936 con el ánimo de derrocar, de una vez para siempre, a la España reaccionaria y cavernícola.

Ha sido, hasta ahora, una efemérides de evocación en la que el pensamiento se vuelve hacia el pasado para recordar aquella gesta que mantuvo en vilo a todo el mundo durante treinta y tres meses. Y decimos poco, porque el mundo ha continuado pensando en la gesta revolucionaria española ,en forma intermitente, hasta hoy y continuará pensando en ella por muchos años aún.

Para aquéllos que no creen en la exclusividad de las dos soluciones : la capitalista y la comunista estatal, los ensayos revolucionarios son una ventana abierta por la que una luz nueva se proyecta cargada de bellas promesas. El hecho de que fuera derrotada la revolución no es motivo para restarle todos sus méritos y esto tratan de demostrar muchos de los escritores que continúan haciendo de la gesta ibérica el tema central de sus obras. Son muchos los intelectuales que se niegan a comulgar con el capitalismo y el bolchevismo y se aferran a una tercera solución en la que prima, por encima de todo, el hombre, factor descuidado por el engranaje del Estado, vístase éste con el ropaje que quiera. El lema de Jefferson: «El mejor gobierno es el que menos gobierna» es bandera de una gran cantidad de científicos, artistas y escritores, a pesar de que nunca han pensado en auto-atribuirse el calificativo de anarquistas, y vienen a nuestra memoria, hablando de ello, los nombres de Erich Fromm, George Orwell, Bertrand Russell, Albert Camus, Karl Mannheim, Aldous Huxley, Ignacio Silone, Martin Buber y Romain Rolland, para no citar más que unos pocos.

Leyendo a estos pensadores contemporáneos llegamos a la conclusión de que las ideas de libertad no pueden ser monopolio de anagramas y sacerdocios y que las mismas no se pueden encajonar en el marco estrecho de una organización por muy ácrata y libertaria que la misma se diga, y puede llegar el momento, quizás, en que una organización se quede con el nombre y el espíritu se haya escapado en busca de amplitud y espaciosos horizontes.

La C.N.T. y los anarquistas nunca han limitado su gestión a la modesta reivindicación de salarios, actividad que ha pasado a ser, para la mayoría de los sindicatos híbridos, la única a desarrollar. Siempre se han multiplicado y sus actividades han rebasado el medio que la propia denominación — Confederación Nacional del Trabajo — les imponía. A este respecto es oportuno señalar lo que ya en 1913 escribía un inglés observador : « Algunos críticos, acostumbrados al general pero equivocado tópico de que los anarquistas son terroristas, son incapaces de captar el impresionante hecho de que cada centro u organización anarquista, aparte la cuestión propagandística, es un centro popular para la educación de la clase trabajadora. Consciente o inconscientemente, los anarquistas han hecho más, en proporción a su influencia y número, para estimular la tendencia hacia un progreso intelectual entre las masas que ninguna otra organización en el país. Escuelas elementales y a menudo escuelas científicas nocturnas y enseñanza dominical son, en España, inseparables de la Anarquía organizada. En este aspecto la mayoría de los progresos realizados en las escuelas diurnas en las grandes ciudades ha sido aportada por los esfuerzos anarquistas desde 1870 hacia acá. » (G.H.B. Ward. — «The Truth About Spain». — Londres 1913).

Este énfasis que el anarquismo pone en el Hombre, por encima del Nacionalismo, el p o d e r de la técnica y la riqueza personal o de la sociedad, debe ser el máximo ariete de nuestras organizaciones. El año pasado — 30 de julio de 1961 — la militancia confederal v e n e z o l a n a aprobó un dictamen en el que se leía : « El anarquismo no muere pero sí sus instrumentos cuando estos son caducos ». A idéntica conclusión llega Herbert Read : « No importa que ola o asociación romántica pueda haber adquirido el vocablo (anarquismo), ellas son incidentales. La doctrina sólo permanece absoluta y pura. Hay miles, hasta millones, de gentes que instintivamente tienen estas ideas y que las aceptarían si las mismas les fueran aclaradas. » («The Philosophy of Anarchism»). — Londres 1940).

El exilio no nos inhibe de esta obligación : Aclarar las ideas libertarias allí donde estén confusas y esforzarnos al máximo para demostrar al mundo que capitalismo y bolchevismo no son salidas para la Humanidad sino puertas falsas pintadas en un muro de hormigón. Poner de relieve la frase de Ezra Pound : « La técnica de la infamia consiste en inventar dos mentiras y conseguir que el pueblo discuta acaloradamente sobre cuál de ellas es la verdad» y demostrar que el mundo está frente a dos mentiras orladas de bombas atómicas, que no son la solución, que la solución está en que los pueblos no sean dimisionarios en las urnas sino integrantes de una verdadera democracia militante en que problemas, intereses y soluciones sean ellos a resolverlos, gozarlos y plantearlos.

(De « Ruta » de Venezuela.)

34 bis
BIBLIOTHEQUE DE LA GUERRE MUSEE

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 206 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 16 Août 1962

MACHIAVELS MODERNES

ACCIDENTELLEMENT, on apprend parfois des choses inimaginables, destinées à demeurer secrètes le plus longtemps possible, tant elles sont monstrueuses.

Accidentellement, est le terme qui convient parfaitement ici. Il a en effet fallu qu'un savant anglais, le Dr George Bacon, meure de la peste — ce mal qui, selon le poète, répand la terreur — pour que nous apprenions à quel point certains s'intéressent à notre existence, non pour nous éviter le trépas, mais à coup sûr pour que nous n'en réchappions pas.

Le docteur Bacon est mort dé la peste, pas de la peste ordinaire, qui n'arrive à occire qu'environ 70 % de ceux qui sont contaminés ; de la peste broncho-pneumomique, forme améliorée de ce fléau — s'il est possible de s'exprimer ainsi — susceptible, selon les experts, de supprimer les individus atteints dans la proportion de 98 % ; en un mot une maladie « propre » qui permet au docteur la délivrance du permis d'inhumer dès l'établissement du diagnostic. Le temps est donc largement dépassé où, comme disait le même poète : « Ils n'en mourraient pas tous, mais tous étaient atteints. »

Selon les statistiques, il meurt encore de la peste sur la planète environ 360 personnes par an. La mort du Dr Bacon pourrait donc être considérée comme un simple fait divers si ce savant n'avait contracté le terrible mal en effectuant des recherches secrètes, pour des fins guerrières, au laboratoire militaire de Porton-Downs (Angleterre), tendant à mettre au point les agents chimiques ou biologiques les plus redoutables, contre lesquels la protection apparaît la plus difficile. Il existe à Fort-Districk, aux Etats-Unis et dans nombreux autres pays, des laboratoires effectuant des recherches identiques.

Le but est, paraît-il, plus défensif qu'offensif, mais, chacun le sait, c'est toujours pour se défendre qu'on s'arme jusqu'aux dents. Connaissant l'état d'esprit des militaires qui ne rêvent que plaies et bosses, et leur théorie estimant que le meilleur moyen de se défendre est d'attaquer, il est possible de se demander vers quelle fin va le prolétariat international.

Le plus inadmissible dans le comportement des dirigeants des pays qui font effectuer ces « mises au point », c'est qu'ils sont signataires depuis le 17 juin 1925, d'un protocole, dit de Genève « étendant aux moyens de guerre bactériologique », l'interdiction d'emploi des gaz asphyxiants. On est ainsi fixé sur la valeur qu'il sera possible d'attribuer aux accords sur le désarmement susceptibles d'intervenir à la suite des multiples conférences tenues par les « grands », et autres seigneurs de moindre importance, un peu partout dans le monde.

Ainsi, depuis 17 annés, c'est la grande presse qui l'avoue, en Angleterre, aux Etats-Unis et dans la plupart des pays prétendus civilisés, France et Russie comprises, on mystifie les individus en leur faisant accroire que la guerre bactériologique est mise à l'index, alors que des sommes fabuleuses, prélevées sur le fruit de leur travail, sont utilisées pour perfectionner les moyens de les faire disparaitre plus sûrement.

Le comportement de ceux qui commandent l'exécution de tels travaux et de tous ceux qui y participent est tout simplement ignoble. Pour la satisfaction du profit et par esprit de domination, nous le répéterons inlassablement, les crimes collectifs les plus monstrueux sont en voie d'élaboration et aucun des deux blocs antagonistes n'hésitera à les commettre ; les mieux nantis de chaque côté, estimant, étant donné les moyens de préservations mis au point pour une minorité, qu'ils sont susceptibles de sortir indemnes d'un prochain conflit.

L'auteur de ces lignes se souvient qu'après la fin de la première guerre mondiale, il participait souvent à des échanges de vues avec plusieurs amis sur des questions d'actualité. La localité qu'ils habitaient avait sans doute été la plus éprouvée de France par les bombardements aériens. Il n'en était pas moins enthousiasmé, et le faisait voir, par les progrès scientifiques et « civilisateurs » enregistrés à l'époque. Une dame, qui voyait le bon et le mauvais côté de la médaille, et raisonnait remarquablement, s'insurgeait contre ce qu'elle estimait être un manque d'objectivité, et un jour, au comble de l'indignation devant tant d'incompréhension, elle déclara : « Vous avez peut-être raison, mais, personnellement, je crois que vous en crèverez de votre civilisation. »

Depuis, il a pensé à cette dame des centaines de fois et a de plus en plus abandonné l'air railleur adopté quand fut faite cette prédiction. Il estime même, maintenant, que si le prolétariat mondial ne réagit pas rapidement, en neutralisant tous les boutefeux et leurs valets politiciens et syndicalistes réformistes, le pronostic fait il y a plus de quarente ans ne manquera pas de se réaliser à brève échéance.

Ce n'est pas la révélation intervenue à la suite du décés du Dr Bacon qui l'incitera à changer d'avis.

LE PROBLEME PAYSAN

Autrefois, quand les cultivateurs ne vendaient pas ou difficilement leurs produits il ne leur venait pas à l'idée d'en appeler à l'intervention de l'Etat pour maintenir les prix ou écouler les invendus. Ils acceptaient la loi de l'offre et de la demande, vendant plus cher quand les récoltes étaient menues, meilleurs marché quand elles étaient abondantes.

L'économie capitaliste n'avait pas encore abandonné le libéralisme économique, et la rareté des biens ne posait pas encore le problème de leur écoulement sur les marchés. D'ailleurs, l'action collective n'était ni dans l'esprit arrière et égoïste du paysan, ni dans ses moyens : son isolement lui donnait un complexe d'infériorité.

Aujourd'hui, les progrès mécaniques et l'utilisation des engrains lui ont permis de produire plus en travaillant moins. La motorisation chasse des champs une main d'œuvre devenue inemployable : c'est le progrès. Cet état de fait nouveau devrait avoir convaincu nos paysans de la nécessité de limiter les naissances puisque leurs descendants devront abandonner une profession qui n'offre plus d'emplois... Ils n'en font rien, alors que sur le plan élevage ils limitent la reproduction de leur bétail à leurs possibilités fourragères...

Ils vont plus loin encore : ils voudraient que l'on mette à la disposition des agriculteurs sans emploi, les grandes propriétés cumulées par des capitalistes : la terre à ceux qui la travaillent.

Ils devraient se rendre compte qu'en démantelant les grandes exploitations, en les divisant, les rendements baisseraient en même temps que les revenus. A moins que, mûrissant leur sens social, ils n'envisagent cette division que dans le sens d'une coopérative agricole, ce qui serait un progrès social et humain.

Sauf dans des conditions agrologiques et de marché extraordinaires, la petite exploitation n'est plus rentable en économie capitaliste. Sous le signe de la valeur financière la concentration capitaliste est une fatalité du Marché. Les paysans sont-ils prêts à abolir ce régime pour passer à l'organisation coopérative de l'agriculture ? Non !

Ils préfèrent demander à l'Etat, c'est-à-dire, à tous les contribuables, à tous les consommateurs, des soutiens et des subventions, une défense des prix qui réalisent cette situation, à savoir que :

Chaque consommateur, riche ou pauvre, participe à ce soutien, et quand, fruits de ce don, les produits agricoles arrivent sur le marché, ce consommateur paie très cher un aliment sur lequel il a déjà à la production incorporé une partie de son salaire !

De cette manière, la communauté française a versé en soutien du marché agricole la bagatelle de 1796 millions de NF en 1961... !

Il y a surproduction, dit-on ? Alors, pourquoi des millions de consommateurs se privent-ils de beurre, de fromage et de viande ?

Pourquoi ne pas réaliser les Etats généraux de la Consommation à seule fin que soit ordonné et mis au point un plan de production répondant par *la qualité* et par la quantité aux besoins des consommateurs ?

Et afin que chacun puisse consommer selon ses besoins et non seulement en proportion de son pouvoir d'achat, pourquoi les syndicats agricoles en liaison avec les syndicats ouvriers n'envisageraient-ils pas la transformation d'une économie de profit et de rapine en une économie des besoins ?

Dans l'immédiat, avant d'entreprendre toute action révolutionnaire, les paysans ne devraient-ils pas réaliser des coopératives agricoles de production exploitant les terres contigues de plusieurs exploitations, ce qui leur permettrait de réduire leurs prix de revient et de planifier la production agricole par rapport aux besoins des consommateurs ? Mais le paysan français n'a pas l'esprit coopératif, solidariste. Il se refuse à l'entraide efficace. Néanmoins, il veut démontrer sa force par une revanche sur un passé de misère et de résignation ; la motorisation en véhicules lourds lui permet des manifestations spectaculaires et *corporatistes*...

La paysan se plaint que sa production soit vendue au détail à des prix exhorbitants alors qu'il ne lui a été versé qu'un prix dérisoire, mais n'est-il pas le maître de sa production ?

Ne peut-il pas organiser la vente directe aux consommateurs par la création de comptoirs communaux qui seraient alimentés par ses coopératives de ramassage ? Ainsi seraient supprimés tous les intermédiaires inutiles qui vivent de l'exploitation des producteurs et des consommateurs. Le paysan s'y refuse. Son manque de sens social, son esprit de marché l'attache avec tant de force à ce qu'il détient qu'il se refuse à priver de privilèges parasitaires la longue chaine des intermédiaires.

Concluons donc en affirmant que les paysans ont tort de se plaindre avant d'avoir réalisé les progrès suivants :

1° Limitation des naissances ;

2° formation de coopératives agricoles de production ;

3° création de comptoirs communaux pour vente directe aux consommateurs ;

4° organisation nationale de la planification en liaison avec les syndicats de producteurs et de consommateurs.

Les jeunes agriculteurs doivent se dire que la terre appartient à tous ceux qui consomment ses produits et leur fournissent les moyens techniques de la mettre en valeur.

L'âge du repliement sur soi-même, de l'individualisme soupçonneux et mesquin est dépassé. Le paysant doit prendre conscience de sa dignité non en mendiant des secours mais en organisant sa libération par la coopération. Les champs s'ouvrent désormais comme les usines à la pénétration d'un souffle nouveauet vivifiant. Le droit de consommation pénètre la vie par la solidarité de tous...

Paysans ! Le progrès mécanique vous a donné une force extraordinaire d'intervention : faites qu'elle embellisse la vie au lieu de la stériliser ! Les paysans kibouztiens d'Israël ne possèdent pas le sol mais ils ont transformé des déserts en jardins, arrachant à la Nature l'abondance et la joie de vivre... N'allez pas transformer en déserts, parce que l'abondance ne paie pas, les terres fertiles que la communauté française vous abandonne en gérance !

N'oubliez pas dans vos calculs que votre devoir, que votre mission n'est pas de posséder le sol, mais d'en faire le grenier d'une abondance qui, bientôt, nous vous l'assurons s'ouvrira à tous les besoins, à tous vos besoins industriels et humains !

Socialistes et bolchevistes vous disent : la terre aux paysans ! Mais après le partage, qui n'est qu'une ruse pour capter vos suffages, ils abolissent la propriété !

Les syndicalistes révolutionnaires vous disent : la terre comme l'usine appartiennent à la Communauté. Le paysan cultive l'une, l'ouvrier assure la production industrielle. A chacun et à tous la gérance de ces exploitations, en commun accord avec les organisations de consommateurs.

A l'heure de l'abondance, quand les prix deviennent des obstacles à la distribution des richesses, c'est qu'ils sont dépassés par le progrès : il faut les abolir et organiser la distribution : « à chacun selon ses besoins ».

J. B.

ANARCHIE : CE MOT !

Au moment de la débandade des fonctionnaires européens (Etat), des missionnaires (Eglise), des militaires (armée) de sa majesté le roi des Belges et des Congolais, ces braves gens, en présence des clans, crièrent : « Au Conge Belge, c'est l'anarchie ».

Au sujet de l'Algérie, les mêmes braves gens, les 80 % de bien pensants de « qui vous savez », les soldats de l'armée du remords, les victimes de l'acte de contrition, gueulent : « Tout est foutu en Algérie, c'est l'Anarchie ».

Allons, braves gens, plats-culs de la mauvaise politique, du mauvais syndicalisme, est-ce vraiment l'anarchie en Algérie ?

Pour vous, peut-être, mais pour nous qui n'oublions pas ce qu'est la véritable anarchie, qui, dans le cadre de l'anarchie, n'acceptons que d'être purement et simplement des syndicalistes révolutionnaires, nous disons : au Congo, en Algérie, il n'y a pas un climat d'anarchie ; il reste seulement le remplacement d'une politique, d'un syndicalisme, d'une religion européenne par une politique, un syndicalisme, une religion panafricaine.

Remplacer un responsable, des préfets européens, par un responsable arabe, des préfets arabes, cela n'est pas de l'anarchie, ou je suis un couillon.

Remplacer l'armée française par l'A. L. N., c'est toujours torturer, fusiller des pauvres c...

Travailleurs algériens, mes frères en tristesse, de la lutte de vos wilayas, naîtra, pour demain, les passions qui sèment la haine ayant pour objet la suppression des concurrents, faite de l'instinct sauvage du désir de capture, de domination.

Frères d'Algérie, vous ne serez jamais libres dans le cadre d'un état nouveau qui singe un pouvoir ancien. Pour vous, comme pour nous, il reste à faire le plus grand, le plus noble de notre travail ; dire aux amis que ce n'est pas faire une révolution que de remplacer des maitres par d'autres maitres, parce que, Elisée Reclus le disait très bien : « L'esclave pour son maître n'a plus les qualités humaine ; il n'a point d'âme, il n'existe pas. »

Non ! il n'y a pas d'*anarchie* au Congo, en Algérie ; il y a une passation de pouvoirs. En France, au Congo, en Algérie, les asservis d'hier restent les asservis de demain. Vous, les Français de la droite, de la gauche, les syndicalistes du réformisme, vous pour qui l'Algérie était un job oratoire, avez-vous un seul jour pensé que le *pauvre algérien* resterait un *pauvre algérien ?* Non ! Pour vous, faire l'Algérie nouvelle, c'est lui donner des maitres nouveaux, des chefs politiques, des officiers, des prêtres. C'est cela une révolution ? Non ! Cela, c'est le merdier ! mais cela ce n'est surtout pas l'anarchie !

L'anarchie, ce mot, vu par les syndicalistes révolutionnaires, nous en parlerons cet hiver 62-63.

Y. M. BIGET

DIGNITE DE L'HOMME

C'est l'espérance en une libération de l'individu et non l'acceptation passive de l'esclavage déguisé, qui doit faire battre le cœur du travailleur. La révolution de libération sera le fruit d'une longue espérance, entretenue par les révolutionnaires qui, déjà, militent et donnent le courage de la révolte contre les oppresseurs, qui dénoncent les machinations des partis, qui luttent contre l'Etat, domestique du capital.

C'est au travailleur, plus précisement à des groupements de travailleurs, de s'émanciper, d'établir les formes nouvelles de coopératives, d'institutions d'échanges et de répartitions, qui devront remplacer, demain, le pouvoir des affameurs.

L'échange, l'entraide, doivent contribuer à la disparition des classes, à l'avénement de l'égalité. La suppression du capitalisme développera les sentiments de fraternité ; en déboulonnant cette force écrasante on abat, du même coup, la puissance des Etats.

On doit espérer en la révolution en ce sens qu'elle apporte à l'homme paix et fraternité, il est impossible que l'homme se refuse au service de la révolution libératrice, alors qu'il accorde aux puissances du mal, sans rien demander en échange, toute son activité, toute sa veule soumission et parfois sa vie. Tous ceux qui militent à l'élévation de l'homme, à la liberté, doivent réaliser que le problème réside en une propagande révolutionnaire qui doit révéler aux travailleurs toute la force dont ils disposent, s'ils ont le courage de revendiquer le droit à une vie libre et fraternelle. Le capital, le pouvoir, l'Etat, ne maintiennent leur oppression que par une propagande faite de mensonges et d'hypocrisies, qui prend l'individu au berceau et le tient en esclave soumis jusqu'à la mort.

C'est uniquement par faiblesse et veulerie de la classe prolétarienne que les droits naturels et individuels sont violés, que la notion des classes subsiste. C'est en intensifiant la propagande révolutionnaire par un militantisme nécessaire, que les travailleurs réaliseront que leurs droits à la liberté sont inviolables, que tout pouvoir est une atteinte à l'homme.

Toute élevation de l'homme vers la liberté, vers une vie nouvelle, comprend obligatoirement la nécessité de réaliser que les principes fondamentaux de la morale sont encore à mettre en pratique, que notre vie actuelle, notre vie de sujets soumis à des Etats, est contraire à toute véritable morale. Là, réside tout le mal. L'Etat inculque des principes moraux favorables à son pouvoir d'oppression. Il faut démasquer tout le mal de cet enseignement, placer l'homme devant sa conscience, lui redonner toute sa dignité et la force de refuser de continuer à demeurer le complice du mal, pour devenir l'artisan d'une société meilleure de demain. « *Les pouvoirs n'ont jamais cessé de vouloir que l'on enseigne au peuple ce qui s'accorde avec leur politique.* » — Alain.

RENE VILLARD

2 août 1914

Aujourd'hui, 2 août 1962, un vieux journal tout jauni me tombe entre les mains. Le titre : « Excelsior », la date, 2 août 1914. Curieuse coïncidence ! Disparu depuis ce journal se différenciait des autres en ce qu'il faisait une grande place au document photographique et au reportage d'actualité.

La première page est entièrement occupée par deux grandes photographies : « Une manifestation patriotique à la statue de Strasbour » ; un groupe de gens entoure la statue, en brandissant leur canotier et portant quelques drapeaux, mais vus de dos, et peu nombreux. « Un officier porté en triomphe à la gare de l'Est» ; c'est là un document fort édifiant et aussi très suggestif. Un officier décoré et moustachu, apparemment un capitaine, tient de la main gauche son sabre ridicule qu'il a tout de même laissé dans son fourreau. Autour de lui, une foule hurlante et joyeuse. Les visages sont hilares ; les bras brandissent les canotiers ou des casquettes ; les yeux reflètent une sorte de contentement que l'on peut traduire, semble-t-il, par cette phrase : « Ouf, enfin, ça y est, on va les exterminer, les Prussiens. »

Au premier plan, une femme brandit son parapluie ou son ombrelle, une autre fait un signe de la main au photographe, et des ouvriers en casquette soutiennent l'offcier sur leurs épaules. Et tous la bouche ouverte, criant sans doute : « Vive la France » ou « Vive l'armée » ou « A Berlin ».

Eh quoi, n'étaient-ils pas certains tous ces cadavres en sursis d'avoir le droit pour eux, ne croyaient-ils pas fermement être désignés, par je ne sais quelle puissance justicière et divine pour être les sauveurs du Monde Civilisé, dangereusement menacé par les Barbares de l'Est !

J'avais presque dix-sept ans, à l'époque, et je me souviens bien de tout cela, ou plutôt je me souviens de ce qu'en disaient les journaux, car j'étais dans une petite ville de province, où l'enthousiasme était bien moindre ; les paysans d'instinct et d'expérience redoutent la guerre qui ne leur apporte jamais que dévastations et déboires.

A titre indicatif, voici quelques uns des titres d'articles de ce numéro d' « Excelsior » : « *La Russie mobilise avec enthousiasme — L'Italie reste encore un peu optimiste — La flotte allemande rencontrée dans la mer du Nord — Les Italiens de Paris manifestent sur les boulevards en faveur de la France — Un coup monté entre l'Allemagne et l'Autriche — Le Canada mobilise 20.000 hommes — Le bombardement de Belgrade — L'assassinat de Monsieur Jean Jaurès — Ce qu'est le moratorium — etc. ...* »

Il faut lire cette littérature cocardière et revancharde, continuant naturellement celle de la grande presse des années 1900, pour avoir une idée de l'état d'esprit qui régnait alors en France. On peut toujours dire, évidemment que les journaux ne reflètent pas exactement l'opinion du peuple, mais, tout de même, quand les manifestations spontanées deviennent journalières, quand les départs dans les grandes gares revêtent l'aspect triomphal qui était le leur à ce moment-là, on est bien forcé d'admettre que la majorité des Français était bien partisante de la guerre ! Ce dont nous nous permettrons de dire qu'il n'y a pas de quoi être fier ; non, vraiment, il n'y a pas de quoi !

Mais rien ne vaut comme de juger de visu, c'est pourquoi je recopie textuellement deux articles bien représentatifs de cette littérature qui allait être celle de la presse en France pendant toute la durée de la guerre, qui avait été celle aussi des feuilles de la guerre de 1870, et qui, encore, fut celle de la guerre de 1939. Voici le premier :

« *Allemands soupçonnés d'espionnage. Calais, 1er Août (Dépêche particulière à Excelsior). Le bruit court que deux espions allemands ont été arrêtés près de Calais...*

Les croquis et photos trouvés sur eux ont été considérés comme sans intérêt après examen. L'autorité militaire les a arrêtés cependant pour vagabondage .»

Et voilà ! Pour l'autorité militaire on ne peut être qu'espion ou vagabond. Dans les deux cas on vous arrête.

Voici le deuxième, lequel met bien en évidence l'imbécillité naturelle de la foule, quand elle veut se mêler de ce qui ne la regarde pas :

« *La leçon de la foule. Neuf heures du soir, hier. La soirée est orageuse ; le ciel tragique ; les cœurs sont lourds d'espoir et de peine... A l'angle de l'avenue Niel et de l'avenue des Ternes, une foule passe, pensive, très digne. Mais des larmes gonflent les paupières féminines. De cette foule, un officier de réserve d'infanterie se détache, très pressé. Passe l'un des rares taxis qui circulent encore : Chauffeur ! Le chauffeur oblique vers l'officier, puis change nettement de direction. Sur le trottoir opposé une femme l'appelle également, une femme en grande toilette, une toilette assez tapageuse. Le pourboire sera plus fort. Il est des moments de tension nerveuse où tous les faits se remarquent. Brusquement la foule indignée déferle sur le taxi d'où la toilette tapageuse est expulsée... Trois jeunes gens se font surtout remarquer par leur indignation. Ils montent sur le siège, houspillent si bien le chauffeur que l'une de ses manches reste entre leurs mains. Puis l'autre manche suit, avec le reste !...*

Le lieutenant de réserve est littéralement transporté près du véhicule.

Où désirez-vous aller mon lieutenant ?

A la gare de l'Est !

Veuillez monter mon lieutenant !

Malgré ses vociférations, le chauffeur happé est livré, à demi-nu, à la foule qui lui distribue force horions. Deux hommes sautent sur le siège, un troisième s'empare de la manivelle, met le moteur en marche. En route pour la gare de l'Est !

L'officier a salué, en souriant, un peu gêné, mais son cœur bat plus vite, mais son cœur a goûté ce baume qui provoque les actes d'héroïsme. Comme il va bien se battre, celui-là !»

Qu'en dites-vous les amis ? Certainement qu'il va bien se battre, celui-là, d'autant plus qu'en qualité d'officier il va peut-être se battre par personne interposée, et vont bien se battre aussi les jeunes patriotes houspilleurs du chauffeur de taxi, lequel sans doute aussi va bien se battre ! Et tout cela finira par une plantation de croix de bois, quelque part là-bas, dans le Nord ou l'Est !

Mais, en réfléchissant un peu, que peut-on espérer d'un peuple dont les générations successives ont été nourries de la propagande guerrière des différents gouvernements qui se sont succédés depuis 1871, doublé de l'enseignement historique dirigé dans ce but, que nous dispensa allégrement pendant des années l'école laïque, gratuite et obligatoire, laquelle fut fondée, ne l'oublions pas, dans le but précis de dissiper l'obscurantisme religieux et répandre parmi nous les lumineuses clartés de la science, de la vérité et de la fraternité entre tous les individus et tous les peuples.

BLANQUET

Nous avons glané pour vous

Ce tract, rédigé en allemand, anglais, français, diffusé par la CNT-FAI et la F. I. J. L. nous es parvenu d'Espagne, avec plusieurs autres, en espagnol, des mêmes auteurs.

C'est une bonne initiative.

On ne rappellera jamais assez les méfaits de la dictature à ceux qui font semblant de les ignorer.

Répétons aussi que seuls nos amis affinitaires de l'intérieur sont susceptibles d'accomplir cette tâche à l'exclusion des calottins mystificateurs et des politiciens de toute appartenance partisans du pouvoir personnel sonnel.

ATTENTION ! TOURISTES :

Vous qui vous rendez en Espagne, n'oubliez pas qu'elle vit sous la dictature de Franco.

N'oubliez pas qu'il y a un peuple qui souffre, qui vit dans la misère, que des milliers d'hommes épris de liberté sont continuellement surveillés et que des centaines d'autres sont emprisonnés.

En revenant dans vos pays respectifs dites la vérité.

A BAS LA TYRANNIE ! VIVE LA LIBERTE !

Espagne, 1962

F I J L

ENQUETE SOCIOLOGIQUE

DANS LE TEXTILE : LILLE, ROUBAIX ET TOURCOING.

95 % des délégués et 15 % des ouvriers sont syndiqués.

La productivité en une dizaine d'années a augmenté de plus de 10 % *diminuant le personnel ouvrier de 25 %.*

La Convention collective de l'industrie textile incluait un article disant que :

Les fruits de la productivité devaient être partagés entre trois bénéficiaires :

a) les consommateurs par une baisse des prix ;

b) les salariés producteurs par une augmentation de leur rémunération ;

c) les entreprises sous la forme d'investissements nouveaux et de bénéfices.

Or, les prix n'ont pas baissé ;

les augmentations de salaires ont été sans rapport avec l'accroissement de la productivité ;

25 % du personnel a été licencié.

∴

35 % des travailleurs ne connaissent même pas l'existence d'une Convention ;

21 % en ont entendu parler vaguement ;

40 % sont au courant de ses clauses.

« Ceux qui signent les conventions n'étant plus dans le bain, nos intérêts sont sacrifiés... », disent de nombreux ouvriers.

∴

58 % sont bien informés sur l'action des comités d'entreprise.

46 % lui accordent une certaine utilité.

32 % sont mal renseignés et considèrent que les délégués ont peur des patrons ou sont corrompus par eux.

∴

5 % se disent au courant de la marche de l'entreprise ;

92 % ne connaissent rien, et considèrent que ce serait inutile ; les patrons se refusant à donner des renseignements exacts ; de plus, leurs avis ne seraient pas pris en considération.

∴

La plupart des délégués et des fonctionnaires syndicaux ne jugent pas utile d'informer les ouvriers, parce que ces derniers sont incapables de comprendre les informations relatives à la marche de l'entreprise !

∴

24 % sont partisans de l'unité syndicale ; tous sont partisans de l'unité d'action.

Les syndicats ne sont pas gérés démocratiquement, ou pas assez.

Mais la grande majorité des ouvriers se désintéressent de l'action se reposant sur l'activité des délégués dont ils critiquent la gestion.

Le syndicalisme révolutionnaire se dégrade de plus en plus, par manque d'éducation des travailleurs et par politisation des fonctionnaires syndicaux.

Ensueño

SOÑÉ (¡qué bonitos son los sueños!) que vivía en Espsaña. A juzgar por lo que veía debía ser allá, en los años anteriores a la guerra. Me he vuelto a ver joven y perseguido por hombres uniformados que eran pagados (como en otros tiempos) por la República... Vi una viejita, mi madre, con el pelo muy blanco y la cara llena de lágrimas, lágrimas que parecían perlas colgando de los pétalos de una rosa. Con voz que no puede descifrar por la dulzura que encerraban sus frases, me decía: «Iho mío, sarta po er corrá y véte leho. Toha la santa noche a estao la guardia cevi ahí detrá e la puerta pa coherte. Véte que no te cohan como la otra vé.» Yo besé repetidas veces a mi vieja para infundirle ánimo y salté por el corral que daba al campo. Anduve, no sé cuántos kilómetros, muchos, hasta llegar a un pueblo llamado Montellano. También allí había muchos compañeros presos por las huelgas (aunque parezca mentira, en la República también metían a los obreros en la cárcel; los generales tenían otras cosas que hacer, y los grandes capitalistas les ayudaban y había que dejarlos tranquilos; a los obreros... leña, el pan y la libertad vendrían después) y muchos más en el Puerto Santamaría por el movimiento de mayo del 32. El Sindicato estaba clausurado pero no habían podido clausurar, las autoridades republicanas, el sentimiento ni el sentido pulcro de solidaridad de los que aún estaban libres. Una compañera preparó cena. Los forasteros, si iban a la fonda podían ser sorprendidos por la guardia civil que miraba mucho, que buscaba carne de prisión. Una hija que dormía le llevaron a otra casa; a mí me dieron una habitación que días después supe era de la hija...

Mi vieja se quedó en casa con mis hermanitos pequeños, pero en Montellano encontré otra madre y otras muchas madres más, andaluzas, en los distintos pueblos que me vi obligado a recorrer. ¡Qué bonito es soñar y ver practicar la *solidaridad* sin dobleces, ver las ideas sencillas, nobles y con la pureza de una niña joven, mirarlas y abrazarlas como sólo se hace con la novia y con la madre.

Vivir con las ideas, respirarlas a pleno pulmón, porque sin amoríos por la patria chica en la Regional Andaluza caló muy hondo el ideal anarquista.

Me desperté con profundo mal de cabeza. Ese sueño removió todas las fibras de mi cuerpo, un poco dormidas también (¿por qué no decirlo?) en los 23 años de exilio, por los 23 pesados años con los pies fuera del verdadero practicismo confederal.

Era tarde y domingo. Había asamblea, corrí para llegar a punto. Detesto la «hora confederal». Había pocos compañeros aún; llegaron después, «confederalmente». Se empezó por lo rutinario y lectura de correspondencia. Se leyó la Circular número mil, creo, hablaba al final, después del ropaje literario, de COMPROMISARIOS, algo material que hace falta para algo práctico. Muchos comentarios y todos favorables. Me embargaba mi ensueño y todo lo andado mentalmente durante la noche. Un ruido extraño, una nota rara, un «pido la palabra» destemplado me hizo oír esta definición: «Ya sólo falta cobrar la paga y entregarla aquí.» Y alguien en contestar: «Mejor esto que gastarla en viajes al "paraíso franquista"...»

Cada cual es libre de ir y venir dónde sus sentimientos lo llamen o lo lleven, pero la honestidad confederal aconseja ser prudentes. Hay mucha circulación y es más práctico no hacer «ciertos viajes» si no es con alguna misión a cumplir y la más simple y menos peligrosa es la que nos impusimos, por voluntad propia, al coger el carnet confederal.

MIGUEL FERNANDEZ P.

LO QUE TENDRIAMOS QUE INVENTAR SI NO EXISTIERA

La voluntad libertaria

I

CONTINUAMOS creyendo que el aumento de los seres humanos con *buena voluntad*, que es decir con *voluntad libertaria*, opuesta a *la voluntad autoritaria*, sinónimo de mala *voluntad*, es de suma importancia para el presente y el futuro de la especie humana. Y es esperanzador, optimista, saber que la *buena voluntad* predomina en el hombre como ha afirmado Ralph Waldo Gerard, sabio neurofisiólogo, científico liberal, en la conferencia que nos ofreció, en Méjico, el 13 de febrero de 1962. Este eminente científico, de renombre mundial, espera que la «cooperación y el altruismo» nos permitirán «vivir juntos en vez de morir juntos». Hizo afirmaciones con claro contenido ácrata, aunque no las llamara así.

Sin embargo, desde una revista mejicana, un doctor, nuevo contradictor, hoy nos dice —al que escribe y a sus afines—: «Hemos de llegar forzosamente a conclusiones que no han de agradar a quienes deifican la *voluntad humana* con el fervor sectario y religioso de que hace gala el autor del párrafo copiado.» Antes escribe: «Voy a arrostrar el peligro de sufrir los embates de quienes son capaces de escribir lo que copio de un buen amigo que milita en el anarquismo casi desde que nació.»

No tema embates; no somos «gallos de pelea» empujados a pelear por «los demás». Sólo lamentamos que silencie el fondo o contenido total del trabajo, el *sentido* global del mismo, reduciéndose a comentar media docena de líneas «escogidas» —acto bien *voluntario* realizado por quien no cree en el *voluntarismo*— entre los centenares del artículo. No es leal el procedimiento, y lo que «proyecta» es su *inseguridad* o la falta de seguridad en sostener una posición equivocada, que quiere mantenerla por ser la vieja, la que sostuvo siempre, lo «tradicional».

Con temores, con ex abruptos y silenciando los valores éticos e intelectuales que se nos enfrentan, no puede defenderse ninguna gran causa, probarse su superioridad sobre otras. Es una actitud ineficaz y perjudicial tanto desde el punto de vista individual como colectivo. Debe ser desechada por los verdaderos libertarios. Nosotros, en medio del mundo existente, estamos tan seguros de la superioridad de las ideas ácratas que no vacilamos en contrastarlas con los

por Floreal Ocaña

valores cuantitativos y cualitativos de las demás de carácter político, religioso o autoritario.

A nuestro doctor-contradictor, que nos trata tan «amigablemente», sólo le agradecemos que nos recuerde —al que escribe— que militamos en el anarquismo desde casi que nacimos, y añadimos: hasta el fin de nuestros días, porque es por lo único que vale la pena luchar y vivir: por el establecimiento de las ideas anarquistas en todas las actividades humanas, por el triunfo de la Libertad en el mundo. Y al «buen amigo» doctor le preguntamos sin acrimonia, reduciéndonos a *constatar* considerando que es a lo menos que tenemos derecho los aludidos para *hacer reflexionar*: ¿Por qué «trata» de contradecir cosas que publicamos en el número 82 de *Cénit*, hace casi cinco años, que ya han sido superadas, y que fue respuesta única a mil ataques recibidos de otros *deterministas-mecanicistas* a los que nunca los aludimos antes, si nos atrevimos jamás, ni nos atreveremos a llamarlos «sectarios, religiosos, marxistas, metafísicos», etc., porque los conocemos y sabemos que son ateos y antiautoritarios como nosotros aunque no estemos de acuerdo en todo lo que respecta a nuestras ideas libertarias. Mas continuando haciendo *constataciones* le hacemos otra pregunta: ¿Es malo defenderlas con el «fervor» que las *sentimos* en determinados momentos? Francamente, lo malo, lo que nos apena es que nuestro gran amor por las ideas anarquistas no corresponde el dominio del idioma ni la capacidad mental que deseamos tener para defenderlas más viva y apasionadamente.

Lamentamos no haber sido comprendidos. Pero pese a todo la sana comprensión se abrirá paso, y a todos los verdaderos libertarios lo bueno nos acercará y nos unirá, más fuertemente que nunca. Para lograr este buen resultado todos tenemos que hacer un esfuerzo: echar por la borda de la nave de nuestro amado y universal ideal cuanto de malo todos tenemos, en mayor o menor grado, debido, mayormente, a millenios de influencias autoritarias con las que hemos de acabar, para bien del mismo género humano, eliminándolas, en primer lugar, de nosotros mismos.

El vivo deseo de transformación y de superación de cuanto nos circunda nos hace lamentar más, muchísimo más, que no vivan Carbó, Alaiz y otros compañeros más capacitados que nosotros para que con sus sabias, viriles, recias y contundentes plumas llevaran a cabo la crítica y los estudios que reclama la humanidad, sana y libre, en esta hora dramática, terrible, que está viviendo. ¡Cuánto harían por la pronta liquidación de todos los falsos valores políticos, sociales, científicos y humanos que actúan en sentido negativo, destructivo en la vida de las sociedades humanas!

Realizamos una tarea que consideramos constructiva, de alerta, necesaria e inaplazable, en la que deben intervenir todas las personas de buena voluntad, como si de cada una dependiera, absolutamente, el destino de nuestro mundo, la suerte misma de nuestra especie. Sólo así se renovarán nuestras fuerzas, aumentarán nuestras energías revolucionarias progresivas con la impresión de invencibilidad y la emoción permanente que da el saber que no serán vencidas, que lograrán el triunfo de la cooperación y el altruismo frente a la disgregación aniquiladora de valores humanos y al egocentrismo que caracteriza la naturaleza y la obra de todos los regímenes autoritarios.

¡Ay de los hombres si llegan a permitir, por cobardía, que un accidente explosivo atómico, provocado por sus propias manos impida la victoria final de la cooperación y el altruismo! No habría vencedores ni vencidos; todos pereceríamos, y los pocos sobrevivientes que quedaran retrogradarían milenios quién sabe en qué condiciones de vida. Si algunos sobrevivieran unos quedarían enloquecidos por el impacto del repentino y pavoroso espectáculo, y otros deseando morir en medio de tanta desolación, destrucción y muerte acechados por ésta en cualquier parte.

El mal — la autoridad y la propiedad privada o estatal — existe y tenemos que combatirlo, sin contemporizar con él, con auténtico valor humano, sin descanso, de frente y en todos los terrenos, de acuerdo a como aconsejen las circunstancias, sin cerrar los ojos. Siempre adelante, inteligentemente, pero sin ceder nunca, avanzando poco o mucho, mas sin cesar de atacarlo, desde cualquier ángulo, y desde todos los frentes, cuando nos sea posible para suprimirlo totalmente o, al menos, restarle fuerzas para que las nuevas generaciones den fin a la tarea comenzada; acabar con el mal antes de que él provoque un cataclismo mundial y acabe con todo y con todos, hasta con los mismos que lo cultivan y permiten su desarrollo: los autoritarios de todas las clases.

Nos ha de importar tanto el presente como el futuro de la humanidad. No nos domine el egocentrismo bestial, derrotista, el sentir y pensar inferiores, la idea inhumana que no vale la pena luchar por lo que nos parece que no alcanzaremos a vivir y a disfrutar nosotros mismos. Como los que ayer lucharon para que nos beneficiáramos con su noble esfuerzo, felices los que hoy podamos corresponder en justa reciprocidad, combatiendo, hasta el fin de nuestros días, por el porvenir de nuestros hijos, de los nietos, de los bisnietos, de todos los que nos sucederán y que no conoceremos nunca. ¿Acaso como humanos por afectos que proyéctanse en el futuro? Cuando dejen de latir los nuestros latirán los suyos, plenos de vida. Ellos nacerán y crecerán, y al llegar a la edad de la razón, agradecidos, bendecirán a sus antepasados indómitos e insobornables militantes de la libertad que tanto lucharon, en las peores circunstancias, por el advenimiento del mundo nuevo que disfrutarán.

Es, pues, por el bien de todos — en el que hallamos el nuestro — que hoy podamos obtener, y por el de toda la raza humana que todos los hombres debemos luchar como si cada uno de nosotros fuera aquélla misma. En la raza o familia humana universal están incluidos nuestros familiares presentes y futuros, los de nuestros semejantes, que viven hoy, y están representados los que vivieron ayer. A los libertarios nos toca dar el ejemplo y el alerta salvador sin permitir que nadie nos haga perder el tiempo siguiendo sedicentes aceptables senderos estatales que nos llevan a morir juntos, como prueba la Historia. Prosigamos luchando por todo lo que el género humano representa de común, sin egoísmos malsanos y suicidas, consecuentes en todas las circunstancias. Seamos dignos del pasado, del presente y del futuro de la Humanidad.

Jean Rostand
LO QUE YO CREO
ediciones "SOLI"

OPINIONES

Problemas de la

PROPIEDAD RURAL PRIVADA

NO creemos necesario hacer un gran esfuerzo mental para demostrar lo que es y significa la propiedad rural privada, por ser de sobra conocida. Sin embargo, diremos que con la apropiación de la tierra por unos cuantos quedó sentada la mayor injusticia que se ha conocido. Desde que el primer hombre, haciendo uso de su fuerza o de su audacia, marcó con una estaca u otro signo cualquiera un determinado terreno apropiándoselo, selló para la humanidad su más triste desgracia.

Desde entonces acá, todo el saber, todo el ingenio y todo el valor lo emplea el hombre única y exclusivamente en hacer la guerra, en aniquilarse, en sufrir, y todo por la posesión de unos títulos de propiedad que tuvieron su inicio en el de la tierra y que se extendió más tarde a cuanto iba inventando, creando o construyendo. Por el derecho de propiedad —todas las propiedades— existen las guerras, la explotación y la esclavitud.

La propiedad es como una maldición lanzada sobre la humanidad, que no la deja respirar, vivir en paz y ser libre. Por eso, todo supuesto derecho de propiedad privada que traspase los límites de lo necesario para el sostenimiento familiar del poseedor, debe ser inmediatamente y sin titubeos anulado, para el bien social, si es que de veras anhelamos solucionar para siempre el problema agrario. La tierra libre hay que entregarla al campesino libre, para que la socialice en beneficio propio y de todos. La tierra no puede ser, no debe ser otra cosa que un instrumento de producción al servicio de la humanidad y no al servicio exclusivo de una reducida casta de parásitos sociales.

Pero sería un desacierto y una injusticia si midiéramos con el mismo rasero a las grandes y a las pequeñas propiedades, por la razón de que las primeras son centros de explotación humana y las segundas centros de producción directa y única por manos de sus poseedores. Consecuentes con esto, dividamos la propiedad en dos categorías: propiedad expropiable y propiedad inexpropiable.

a) **Propiedad expropiable.**

Un individuo es propietario de X hectáreas. Nómbrase una comisión de peritos que evalúen el costo y producción de una parcela trazada en la misma propiedad (téngase en cuenta que en cada comarca agrícola el costo y el valor de la producción es diferente, como diferente es también el costo y el valor de cada cultivo), cuyo valor productivo cubra las necesidades de una familia, y entréguese a su actual propietario, pero con la consabida condición de que sólo él y los suyos son los obligados a trabajar en su parcela.

El excedente de tierras de la parcela señalada hasta el total de la propiedad de X pasará íntegra y, naturalmente, sin indemnización de ningún género, a los campesinos sin tierras, para que, y con arreglo siempre a la técnica más avanzada y mejor orientación social, las organicen en colectividades o comunidades, que son las bases iniciales y fundamentales de la riqueza socializada.

Como por las causas apuntadas antes, y por otras, es imposible fijar la cantidad exacta de hectáreas que una familia necesita para su sostenimiento, nos permitimos valernos de los siguientes cálculos, que a nuestro entender son los que marcan el término medio en este intrincado problema.

Una familia puede cultivar (siempre con la ayuda de caballerías y en algunas épocas con la ayuda de otros campesinos) las siguientes superficies: de huerta, con regadío permanente, tres hectáreas; de secano o temporal, en donde se escarda, ocho hectáreas; de secano o temporal, en comarcas donde no se escarda, dieciséis hectáreas; viñedos y olivares, en terrenos pendientes o quebrados, donde las labores se hacen con herramientas manuales, diez hectáreas; viñedos y olivares, labrados con caballerías, veinte hectáreas; y cuando el número de cultivos sea completo en una finca, pueden entrar en composición tantas hectáreas de regadío por tantas de secano y tantas de viñedos u olivares.

También una propiedad grande puede tener montes de encinas, cultivados o cultivables, que a más del aprovechamiento de los frutos para el engorde de cerdos y de leña para hacer carbón, su suelo da regulares cosechas. Esta especie de cultivo se puede parcelar, si se quiere; pero es más provechoso cultivarlo en régimen colectivo, porque hay que ocupar grandes extensiones para su mayor rendimiento, dada la naturaleza de los mismos.

La misma regla que nos ha valido para la fijación de la parcela familiar nos puede servir para la de la colectividad. Si, por ejemplo, la colectividad la componen veinte familias, ya se sabe que si se trata de huerta le corresponderán 60 hectáreas. y si de secano que se escarde, le corresponderán 160, y así sucesivamente con los demás cultivos.

b) **Propiedad inexpropiable.**

Aunque hemos dicho en otro lugar que es una injusticia no reconocer la pequeña propiedad, no quiere decir que nos erijamos en sus defensores; nada de eso. Lo que quisimos expresar es que en tanto el pequeño propietario es productor directo, se le debe respetar su parcela. Pero fuera de eso, no hay por qué prestarle ayuda de ninguna clase, porque esto equivaldría a robustecer el sistema de propiedad privada, con el cual estamos en completo desacuerdo. Que se rijan por las normas que más le convengan. Nuestro proceder respecto de ellos es bien claro: no hacerles la guerra, ni tampoco ayudarles. Nuestra misión debe consistir en trabajar por y para las colectividades.

CULTIVOS IMPROPIOS Y RECARGADOS

Hoy, a más de obligar a la tierra a eriar sembrados y plantaciones frutales, y de convertir tierras feraces en puros eriales y viceversa, tenemos, además, lo recargados que están los cultivos en casi todas las zonas agrícolas del país. Existen provincias enteras como, por ejemplo, la de Jaén, que el único cultivo es el del olivo, y, en cambio, hay otras provincias, como la de Cádiz, que su mayor producción es cereales. Y por este orden van los cultivos de viñedos, huertas, etc., en todas las comarcas agrarias. Esto, más que a diferencias de tierras y climas, es atribuible a que el propietario de la tierra comete con la misma abusos según sus caprichos y conveniencias particulares.

Aunque no lo parezca, esto no deja de tener importancia, ya que está a la vista que aquellas comarcas donde mayor variedad de productos se dan o cultivan son precisamente las menos afectadas por el paro forzoso, y, por tanto, donde es menor la miseria. Tenemos, pues, que orientar en este sentido la nueva organización agrícola, o lo que es igual, hacer por que desaparezcan las grandes extensiones de un solo cultivo e intensificar el cultivo variado, siempre y cuando lo permitan la naturaleza de las plantaciones, el clima y las condiciones del suelo.

IRRIGACION

Mal anda también la agricultura española en lo que se refiere a regadío. Puede decirse que desde que los árabes establecieron el sistema de irrigación que aún existe en Levante (floreciendo con ello la mejor huerta del mundo, que es la de Valencia, según el gran geógrafo y pensador anarquista Eliseo Reclus), no se ha hecho nada en materia de irrigación que merezca la pena de consignarse. En general, casi todos los terrenos que hoy se riegan lo son gracias al aprovechamiento de las aguas de ríos, pozos o norias. No se puede decir que sea España una nación de resecas pampas o desiertos; pero, sin embargo, no se puede desconocer que toda agricultura que tenga que vivir a expensas únicamente de las lluvias naturales, está indudablemente expuesta a los peligros de periódicas sequías, que son la muerte de toda vegetación y del ganado.

La posición geográfica de España, con ríos y riachuelos discurriendo en casi todas las direcciones, partiendo del centro a la periferia, se presta admirablemente para que, sin gastos excesivos, se aprovechen sus aguas por medio de embalses escalonados y una red de canales distribuidores, con lo que se conseguirá no quede un palmo de campiña o valle sin regar. Las tierras más productivas no

DISCOS

LAS MUCHACHAS DE SERVICIO

ANTAÑO eran consideradas, por las señoras burguesas, como el pingajo, el vaso de servicio de la familia cristiana. Hoy, hay que tratar a la criada de Señora Sirvienta.

En París, donde no hay portera que no muerda al inquilino, para disimularles el frenesí dental se instituyó el Premio anual a la Portera Amable. En Madrid, por efectos más ruines todavía, inventaron un Premio a la Fidelidad de la Sirvienta.

Lo gana la criada que ha servido un mínimo de medio siglo a una misma familia. ¿Se comprende bien esto? Cincuenta años de vida negativa, de abandono de la propia, para servir de estropajo en hogar de «señores». Toda la existencia escobando, haciendo la vajilla, cosiendo, vaciando vasos de noche, recibiendo corrigendas, no disponiendo de horas libres más que para ir a misa, ser víctima de la lascivia del « señorito », del malhumor de los dueños, lavar la caca de los críos y las sábanas del muerto de tanda, hasta llegar a vieja y quedar en casa del nieto recién casado cual perra sarnosa, o bicho despreciable, arrojable al asilo porque en las labores de costumbre ya no sirve para nada, justificando la presencia de muchacha « nueva », airosa, cantarina, en ese nuevo empezar de familia...

Rabia nos da ese espectáculo, frecuentemente exaltado por la prensa franquista. En Madrid encontraron a una infeliz vieja de ésas para molestársela, y en cada pueblo los concejales buscan afanosamente un caso parecido para rematar la afrenta.

Por esto causa simpatía la presencia de la criada moderna, que no sólo es respondona, sino, además, desenvuelta. Y no para quehaceres de comodidad burguesa, sino por efectos de propia comodidad personal. De la aldea las jóvenes ya no acuden a la capital en plan de ovejas esquilables y ordeñables. Van a la ciudad como el gallego a América, con interés de conquista, para hacerse con una dote sirviéndose, más que sirviendo; para labrarse una economía de casamiento. Si este concurre con el hijo de la casa, la suegra, antigua tirana, en adelante será tiranizada hasta que rinda el último suspiro y la última moneda de plata.

Corrientemente, al fin de mes la sirvienta de ahora exige aumento de sueldo delantal en mano presto a ser arrojado sobre un silla. Si la burguesa no atempera, tendrá ipso facto que atarse el sanbenito doméstico a la cintura en una angustiosa renuncia a la gandulería.

Ya no queda criada temerosa y temblona ante dueña con modales de faquín analfabeto. El pánico a una huelga general del servicio en su hogar paraliza brazos y lenguas en arpías de familias con fondos.

Abunda igualmente el tipo de sirvienta, sonriente y guapa, que de noche se echa a la calle en cacho de sol reluciendo las joyas de la burguesa. Regresará o no a la sede de la despojada. Pero se habrá comprobado que las joyas lucen sus quilates de verdad sobre cuerpos femeninos adorables y no encima de chasis de dama que se aguanta de pie por recargas de orgullo.

Generalmente la mujer moderna busca un género independiente de vida. Rechaza asqueada toda proposición de yugo en familia ajena. Mas, las pocas que quedan dispuestas para ello saben imponer condiciones leoninas a las cochinas de casa rica que con dinero tratan de eternizar su vahosa galvana. La moral rebelde aprendida en 1919 por las criadas del Sindicato Unico tiene ahora repercusión saludable.

Para que se vea si la C.N.T. existe en España a pesar de la Inquisición franquista.

DISCOBOLO

Un crimen más en Barcelona

El día 9 de junio dejaba de existir en una triste sala del Hospital de San Pablo, un hombre con corazón de niño. Joven, pletórico de vida y lleno de ilusiones — ¡ quién es el que no las tiene a los 17 años ! —. Su muerte ha sido producida por las canallescas cargas de la policía armada en las huelgas estudiantiles de Barcelona.

Amabas, malogrado compañero, nuestras ideas porque de muy niño empezastes a conocerlas; sabías que la lucha abierta que llevamos contra el fascismo y el régimen negro que oprime al pueblo español, está justificada.

Tu espíritu joven y rebelde y ansioso de ver desaparecer la miseria del pueblo te hizo tomar parte en el combate. Sentimos tu desgracia de todo corazón, pero estamos orgullosos de ti, porque has sabido ser un hombre.

PASCUALENA

Administrativas

A. López, Roanne. Recibidas las tuyas. Arreglado lo que se refiere a cambio.

Manuel García, Pia (P. O.). Recibido 23-3-62 giro en cuestión. Tanto tú como Alcaine pagáis con el 31-12-62. No se refería a ti la reclamación.

Recibidos envíos de Panicello, Panamá, Bernardo Díaz, Tucumán; Grupo Casablanca, por conducto enviado; Fajardo Elist (Canadá), Playáns, México, y R. Serrarols, Lima (Perú). Distribuciones indicadas en las cartas.

Margalef, Calixto, Cezy (Yonne). Recibidos giros 14-2-62 y 13-7-62. Pagado 31-12-62.

Puyo, David, Mondonville. Recibidos giros, pagado hasta 31-12-62 «C. S.» y «Umbral».

Luis Gómez, Montignan. Recibidos giros 13-1-62, 20-3-62 y 3-7-62. Pagado hasta 30-9-62.

Los ancianos que han escrito manifestando no poder pagar la deuda, seguirán recibiendo la publicación, siendo éste su deseo.

Comunicados

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Las revoluciones y sus enemigos

(Viene de la página 4.)

»De repente se oye el cañón. El himno redobla, formidable. Un mar inmenso de banderas, de bayonetas, de quepis, va, viene, ondula, se aprieta ante el estrado. El cañón sigue retumbando, pero ya no se le oye más que en los intervalos del canto. Luego todos los ruidos se funden en una aclamación única, voz universal de una masa gigantesca, y todos estos hombres forman un solo corazón, como forman una sola voz.

» ¡Ah, pueblo de París! ¡Qué volcán de pasiones generosas arde en ti, para que a veces, al acercársete, los mismos corazones de aquéllos que te condenan, se sientan devorados y purificados por tus llamas!».

Las líneas transcritas — y hay otras de igual tenor en el libro de Catulo Mendes — dejan totalmente sin efecto todo aquello que quiere ser una requisitoria despiadada contra la Comuna.

Lo que menos importa es que Catulo Mendes permaneciera en sus filas de siempre, después de ahogadas en sangre por el siniestro Gallifet las esperanzas y las rebeldías de un pueblo que ofrendaba su vida a la causa de la libertad.

Lo importante es que, de hecho, su espíritu, su mentalidad, sus sentimientos de barricada resulte definitivo...

∴

Durante la primera etapa de la revolución española del 36 pudimos observar, bien que en aspectos diversos, idéntico fenómeno.

¡Cuántas veces recogimos de labios de aquéllos a quienes se ha convencido — y en tal caso se encuentran por muy absurdo que ello pueda parecer, hombres de amplísima cultura y de positivo talento — de que si una forma cualquiera de la coacción autoritaria no monta la guardia, la sociedad ha de hundirse rápidamente en el caso más horrible, expresiones del siguiente tenor :

«Tienen ustedes razón. El espectáculo a que asistimos rectifica de punta a rabo nuestras opiniones. En Barcelona, quien de una pistola, quien de un fusil, es difícil encontrar cien ciudadanos que no estén armados. Cada uno puede moverse en la forma que le dé la gana, puesto que el principio de autoridad ha desaparecido totalmente. Sin embargo, entregado el pueblo a sus pasiones, seguro de que todo puede hacerlo impunemente, ¡no se registra ni un solo crimen!»

«El espectáculo es de una grandiosidad incomparable, y su contenido moral reduce a pavesas de manera irremediable todas las viejas concepciones. Patentiza que podemos vivir sin cárceles, sin policías y sin amos, hermanados realmente por la igualdad de condiciones. »

Los que hablaban de ese modo no eran hombres que trataran de salvarse por medio del halago servil. El acento inconfundible de la sinceridad sellaba sus palabras. Un hecho nuevo había engendrado en su mente nuevas concepciones, poniendo ante sus ojos unas posibilidades que antes negaran. Y esos hombres se contaban por millares.

Algunos de ellos arrastran dignamente en el destierro una vida miserable. Otros, los más, han vuelto a sus libros, a sus planos, a sus investigaciones, acomodándose lo mejor posible a un estado de cosas que repugna a su conciencia. Pero la inmensa mayoría de ellos, aun faltándoles el brío para proclamarlo en alta voz y desafiando todos los peligros, están con nosotros. Fueron ganados a nuestra causa por los hechos y los encontraremos mañana a nuestro lado al reanudar la marcha.

∴

Es así como van siendo cada día más reducidos en número aquéllos a quienes consideramos conformes con un régimen de oprobio y de ignominia, los enemigos reales de las más altas aspiraciones populares y de la revolución encargada de darles efectividad, a tiempo que aumenta el de sus partidarios más fervientes y decididos.

Pero ello no se percibe claramente hasta que la acción violenta del pueblo gana la calle.

EUSEBIO C. CARBO

(1) *Este artículo del malogrado compañero Carbó, como otros que hemos publicado, nos ha sido enviado por su compañera Margarita a título de original.*—N.D.L.R.

B.D.I.C

CONSTRUCTIVAS

agricultura española

son precisamente las de mejor calidad, sino las que reciben la bendición del riego.

INDUSTRIALIZACION

Tres son las industrias básicas que más contribuyen al desarrollo de la agricultura: mecánica, química y transporte, y como ninguna de ellas está montada aprovechando los modernos adelantos, por razones económicas impuestas al pequeño agricultor, es obvio que nuestro máximo interés debe consistir en el cultivo de grandes áreas o colectividades, donde será posible la industrialización en gran escala con eficientes resultados, siendo para ello imprescindible que se empiece por dotar a las colectividades agrícolas de las industrias antes citadas, librándolas de la voracidad mercantilista.

POBLADOS Y COLONIAS

Nada progresa menos en España que la construcción de nuevos pueblos. A pesar de que la población aumenta incesantemente, pasan los siglos y no se levanta un solo poblado, ni se agrandan los existentes, especialmente en los distritos rurales. ¿A dónde se dirige este aumento de población? Los campesinos, como no encuentran acomodo en sus núcleos urbanos, se ven obligados a desplazarse al campo, donde unos viven en cortijos, otros en casitas y los más en chozas. Urge por esto organizar la vida del campo en todos sus aspectos, de forma completamente distinta a como lo ha estado hasta el presente, con el fin de hacerla tanto o más agradable que la que se disfruta en las grandes ciudades.

En tal sentido, por lo que han de comenzar las colectividades es por destruir las actuales viviendas campestres, levantando, para sustituirlas, poblados o colonias con todas las comodidades que exige la vida moderna, siendo conveniente para la buena marcha del trabajo y de las relaciones humanas que la distancia entre poblados no exceda de ocho kilómetros.

CAMINOS Y COMUNICACIONES

Como resultado de lo anterior es evidente la falta de caminos transitables en el interior de los campos cultivados. El campesino, ahora como en tiempos remotos, no dispone de otras vías de comunicación para trasladarse de un lugar a otro, que los «caminos de herradura» o la «veredas de cabras». Por estas mismas razones desconocen el transporte motorizado, el alumbrado eléctrico, el telégrafo, el teléfono, las escuelas y demás servicios públicos. No es necesario añadir que urbanizando de este modo los campos, queda asegurada la prosperidad de la agricultura y el bienestar de los agricultores.

COOPERATIVAS DE CONSUMO

Entre los campesinos se practica en España poco el cooperativismo (1), aun en la rama de consumo. Esta falta de previsión les hace caer de lleno en manos de usureros sin escrúpulos y les obliga, además, a vender las cosechas en plena recolección, cuando los precios son más bajos, y si, por último, tiene que pagar renta por ser arrendatario y no propietario, se comprenderá por qué serie de calamidades ha de pasar el pequeño labriego año tras año hasta el final de su vida. Basado en esto, es recomendable que cada colectividad cuente con su cooperativa de consumo, así como con su caja de ahorro.

BOSQUES Y TIERRAS DE PASTO

Generalmente los bosques, centros productores de maderas para las industrias del corcho, de carbón vegetal y también de pastos, amén de otros productos, son propiedad de unos pocos, como la mayor parte de las tierras; pero con la particularidad de que las ganancias obtenidas por dichas explotaciones son siempre superiores a las rendidas por las tierras cultivadas, ya que éstas requieren grandes inversiones y aquéllas salen adelante con el costo ordinario de unos simples peones que hacen de guarbabosques o ganaderos.

No hay duda que tanto las grandes como las pequeñas explotaciones ganaderas y forestales se desenvuelven pésimamente, por caminos siempre viejos y rutinarios, además de descansar sobre la explotación del hombre. Por tales razones es también necesario organizar estas dos importantes ramas de la agricultura, tanto para que desaparezcan las injusticias que alimenta, como para hacer evolucionar la producción. Sólo hay un medio, claro y efectivo: entregar las tierras a las colectividades, para que éstas, dándoles la organización técnica adecuada, las convierta en poderosas fuentes de riqueza para sí y para la sociedad.

NUEVA ESTRUCTURA DE LA FEDERACION NACIONAL DE CAMPESINOS

El organismo que agrupaba todas las fuerzas campesinas y similares, denominado Federación Nacional de Campesinos, debe ser estructurado tomando la colectividad en vez del sindicato. El Municipio ha de tener tantas colectividades como puedan asentarse en su territorio, debiendo ser la extensión de éste cuatro kilómetros de radio, partiendo del punto central del poblado, y estando constituida cada colectividad por 20 familias. A la federación local o municipal de colectividades seguirá la federación comarcal, federación regional y federación nacional. En tal caso la lógica impondrá nueva denominación al organismo general, siendo, a mi juicio, la denominación más apropiada la de Federación Nacional de Colectividades Agroindustriales. Las ramas forestal, agropecuaria y otras que se pueden constituir pasarían a ser secciones de la federación.

Con especial interés se recomienda el acoplamiento como industrias propias de las colectividades, además de las anteriormente citadas: industrias mecanizadas, químicas y transportes, otras industrias o servicios menores, tales como talleres de reparación de máquinas y herramientas, carpintería, talabartería, granjas avícolas, establos, escuelas técnicoprofesionales y todo aquello que por acuerdo de las colectividades se considere útil al bien común.

Hacemos punto final a este escrito, creyendo que hemos dejado señaladas las principales ideas de los problemas de la agricultura española, tanto en sus males raíces como en sus soluciones benéficas.

JUAN SIN TIERRA

(1) No es el caso de Cataluña. (N.D.L.R.)

La publicidad

LA publicidad ha tomado vuelos totalitarios. No es por el Bien. Está al servicio del Mal. Soberana en palabras, no instruye y sí sugestiona. No favorece a la razón si a la no-razón. Envuelve al hombre, lo marea, lo confunde y lo ata a consignas y lo hace adepto de sistemas, doctrinas y creencias. La publicidad es enemiga del pensamiento libre.

Cuando esa publicidad dice: «El mundo está lleno de filosofía», es seguro que se le confunde a ese arte de libre pensar con la religión y la política.

Al verdadero filosofar se le quiere sobreponer normas colectivas por medio de la publicidad, tendiéndole trampas y levantándole muros.

Filosofía es el pensamiento del hombre anárquico. Su modo de libre expresión, proveniente del investigar, del interpretar y sin excluir la intuición.

Filosofía no condicionada a sistemas, no afectada por dogmas y mitos que tienden trampas al pensamiento y lo cercan.

La filosofía de los sistemas sociales y de las religiones está subordinada a la propaganda. Se alimenta interesadamente con la miel del privilegio. Tanto en el sistema totalitario comunista como en el llamado democrático, los filósofos adictos al respectivo sistema son pioneros de falso optimismo.

El mundo capitalista pregona su filosofía deista. El mundo comunista ha remplazado a Dios por el Estado.

Fabricantes de filosofías, en ambos bandos, a querer justificar lo injustificable: la explotación y la opresión del hombre.

En el comunismo, el peso de violencias del Estado es total. En el capitalismo, se diluye esa violencia en instituciones llamadas «democráticas». En el comunismo, el Estado lo centraliza todo: opiniones y realizaciones. El hombre no es nada. El Estado lo es todo. En el capitalismo, con el artilugio de la propiedad privada, hay privilegiados explotadores y opresores, con el respaldo del Estado. Propagandistas de sistemas y de religiones, no son filósofos.

En los dos sistemas sociales existe juego polémico en la propaganda. En los dos sectores, sus paladines preconizan el optimismo, cuando se trata de lo que representa y favorece su publicidad. No hay mundo mejor que el del comunismo para los comunistas, ni mundo peor que el de los capitalistas. Igual, enteramente, tratándose del capitalismo, que ve lo negativo totalitariamente en el mundo del comunismo.

Hay un sector del comunismo que acentúa los términos del pesimismo, utilizando a éste en lo que le llaman ellos: propaganda revolucionaria. En efecto, para los partidarios del sistema comunista sumergidos en los países capitalistas, cuando existe donde están son tinieblas y miserias. Cuando le replican en tren polémico de que mayores tinieblas, opresión y miseria hay en Rusia, China y países satélites, niegan airadamente.

La actitud de los comunistas actuantes en donde impera su sistema es concordantemente optimista, como lo es la de los capitalistas para el suyo. La diferencia que existe es que en éste hay libertad de opinar y en aquél hay mandato total, imposición.

Que es evidente la diferencia lo están señalando los comunistas en los países capitalistas, que testificando con realidades las libertades que existen usan en su militancia el más acentuado pesimismo, según ellos, por buscar el Bien, operando en pro del exceso del Mal.

Los anarquistas son, por igual, los enemigos del capitalismo y del comunismo. El Estado centraliza las instituciones de los dos sistemas, y por su ruta, nunca se llegará a la realización del Bien. Los medios deben elegirse concordantemente con los fines.

Con la codicia y la violencia por delante, iglesias, cuarteles y cárceles, se multiplicará la explotación y la opresión del hombre, la miseria y el Poder, pero no habrá libertad de pensar y de expresar la igualdad económica en el bienestar de todos.

J. TATO LORENZO

chispas

Reactualización del problema de los ancianos.

Propósito revolucionario : que les den de baja en la sociedad.

Y de alta en los asilos carcelarios.

Una « novedad » contra el nefando delito de acumular años.

∴

Ciertas tribus del Africa Betuminica se comen a los ancianos. Podría estudiarse el caso por caer de lleno en los dominios de la moderna economía.

Sabroso plato el de la venganza de una generación sobre otra.

De todas formas, la carne añosa tiene mal guiso y no pasa.

A despecho de las anchas tragaderas

∴

¡Mueran los feos y los inútiles!

Es el grito de guerra del individualismo burgués y del comunismo de cuarto de banderas. Encocora el comunismo libertario.

Ancianos babosos, lisiados corporales, repulsivos fisionómicos, enfermos, chatos, calvos, legañosos ¡todos, — menos los encefalíticos letárgicos, tan necesarios —, todos a la cacerola!

Que los mastiquen los guapos.

Que los hermosos se hinchen.

Y que luego se perfumen el aliento.

Para ahuyentar crédito de apestosos.

¡Mueran los enfermos del aliento, los que mastican con escándalo, los que abren boca para producir ruidos vocales!

Ideas puras, y puros habanos.

∴

El pelo blanco es intolerable en cabezas ajenas.

Que a los guapos no les afectan los años. Tendrán papá y mamá hasta los veinte lustros.

Además sus razones son absolutas, aunque en voz franca no las expresen. La xiu-xiu *tanto y cuanto conviene.*

Adecuado que los viejos mueran de fastidio.

Y lo hacen, pero el tedio queda.

Y así los hermosos verán sus arrugas. Cronos les pisa los talones.

Arrugas contra las cuales no hay concilio que determine planchadora.

Con lo que el problema «ancianal» queda en el punto crucial de la antropofagia. ¡Oh, caldero de la selva!

CHISPERO

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración.

Lista de estudiantes detenidos

DETENIDOS EN BARCELONA

Mayo-junio de 1962

Económicas:

Martí Capdevila, condenado a tres años de prisión; Antonio Aponte, a seis meses; Pedro Puig, a seis meses.

Andre Mas, multado con 3.000 pesetas; Santiago Ponseti, 5.000; Gaspar Madolell, Manuel Martínez Chicarro, Miguel Alcovendas, Alberto González Tryano, Alfredo Pastor, Roberto Ramírez, Cosme Sole, Martorell, Ferré, José A. Durán, Marcelo Durán, Oriol Durán, Tomás Nulto, José M. Vidal, Montserrat Clavé, multados con 2.000 pesetas.

Filosofía:

María Dolores Folch, Ana Domenech, Montserrat Valentí, Elena Valentí, Esther Berenguer, Irene Castells, Jaume Sobregues, multados con 2.000 pesetas.

Ana Salles, condenada a seis meses de prisión; Manuel Vázquez, a tres años; Salvador Clotas, a dos años.

Ciencias:

Blach, Negre, Alfredo Barón, multados con 2.000 pesetas.

Ferrán Fulla, condenado a dos años de prisión.

Derecho:

José M. Galera, multado con 2.000 pesetas.

Luis Avilés, Isidro Molas, Juan Ferré, Francisco Castells, todos esperando consejo de guerra.

Peritos:

María Carmen Melchor, Iván Gálvez, multados con 2.000 pesetas.

Arquitectura:

Brau, Aguilar, multados con 2.000 pesetas.

Más de cien detenidos que fueron llevados a la comisaría y multados con mil pesetas.

DETENIDOS EN MADRID

Mayo-julio de 1962

Las listas de detenidos en Madrid son muy incompletas.

Buero, Gómez Lorente, ya juzgado, Miguel Boyer, ídem, Martínez, ídem, Fermín, Urbano Esteban Pellón, esperando consejo de guerra.

OBRA RECIENTE:

«ESPAÑA, HOY»

Ultima obra de nuestro inteligente y prolífico compañero Víctor García, editada por las Juventudes Libertarias de Caracas, Venezuela. Es una requisitoria formidable contra el sistema franquista, del cual denuncia su crimen de origen, su saña persecutora, sus fracasos político, moral y económico y la mentira anticomunista de que se sirve para prolongar su mefítica existencia.

Es un librito de 82 páginas muy adecuado para divulgar entre la juventud española que abandona su país por miseria. No poseemos aún existencias, pero pueden formularse pedidos a esta Administración, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

«EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS»

Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.

160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.

Precio: 3,80 NF.

Pedidos a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). CCP 13506 56, Paris.

COMUNICADOS

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Lista I. Mes de agosto

Suma anterior, NF		696 33
Giro devuelto de Cachorrán, Burdeos, enviado de nuevo.		48 80
Restan		647 53
Houilles: Familia Marín		16 00
Rodolfo Fleta		10 00
Paris: Francisca Vega		5 00
Joaquín Satué		5 00
Barut		5 00
F. Galán		5 00
Drancy: Gilabert		10 00
F. Local Combe-la-Ville:		
P. Dieste		10 00
Martínez		5 00
Casals		15 00
P. Oliveros		5 00
Pablo Mas, de *La Chapelle* ..		15 00
Elliot, Canadá: J. Fajardo ..		45 15
Arles: José Sin		12 50
Lima, Perú: R. Serrarols		14 00
Dreux: Hernández		10 00
Menéndez		5 00
Total		840 18
22 benef. a 37 00	814 00	
Envíos-giros	16 80	
	830 80	830 80
Restan		9 38

DISTRIBUCION MES DE JULIO

Relación de beneficiarios

R. A. Mallemort (B. du Rhône); M. C., Troyes (Aube); M. C., Troyes (Aube); J. C., Orán; P. C., Toulouse; J. L., Chartres; J. M., Narbonne; J. R., Olette (P. O.); M. R., Marseille; A. P., Paris; S. A., Méjico; F. S., Firminy; J. S., Creil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne; S. B., Aspres-s-Buch; M. F., Ganges (Hlt); J. S., Plaine St. Denis; R. O., Vaul en Velin; A. G., Perpignan, R. M. y J. L. C., Bordeaux.

ERRATA. — En el número anterior apareció «Mes de junio, Lista V», cuando en realidad era la Lista V del mes de julio.

VACACIONES

No obstante el imperio de las mismas, la publicación del COMBAT SYNDICALISTE no será interrumpida.

PERPIGNAN

Organizada por las Juventudes Socialistas y Juventudes Libertarias de Perpignan, se hará una jira conjunta de nuestras dos organizaciones juveniles que tendrá lugar en Argeles, playa, el día 26 de agosto de 1962. Salida a las ocho y media del «foyer» Leo Lagrange. Considerando que esta manifestación puede contribuir a reforzar el entusiasmo que debe unir las energías en la lucha común frente al régimen franquista, esperamos la participación de todos los compañeros, simpatizantes y exilados amantes de la libertad.

PARADERO

Se desea saber el paradero de Santiago Cabello, recién llegado de América, para un asunto urgente de familia.

Escribir a Ponciano Alonso, 42, rue Lalande, Bordeaux.

Servicio de librería

Diccionario Delgado, Bouret. 2 vols.	1 650	«Nouvelle anthologie prati que», Rouger	650
Dicc. Reyes (francés-español) y v/v.	1 800	«Norte de Príncipes», Antonio Pérez	350
Diccionario Ilustrado. Quillet	2 000	«Nociones de gramática historia española»	180
Diccionario francés-alemán. Larousse	690	«L'outrage», Trillard	690
Diccionario francés-español. Larousse	720	«L'œuvre»	690
Diccionario inglés-español y viciversa	1 500	«Obras completas», Rodo....	2 500
Diccionario de la Rima, Peñalver	400	«Alma fuerte». Obras completas	1 000
Diccionario francés-ruso	300	«Œuvres exil» (tres vols.)	1 500
Diccionario francés-español, Vox	1 500	«Otros hombres», Manuel Lemana	750
«Maçonerie», Oscar Beausolet	150	«Origen del socialismo moderno», H. E. Roque	150
«La nouvelle classe», Djilas.	750	«Opera», Edward J. Dent	275
«Noces», A. Camus	500	«El omnibus perdido», Jhon Steinberck	420
«Naufragos», Adrian del Valle	175	«El ocaso de una vida», Benny Hogart	360
Nociones de gramática histórica, Gili Gayal	225	«La obra de los músicos modernos»	450
«Nuestro cuerpo», Pla Cargol	250	«La obra poética», Alfonsina Storni	1 050
«Nuevo Israel», Agustín Souchy	500	«Obras completas», Rubén Darío	750
«Nuestros memorandos»	60	«El origen del hombre», Darwin	350
«Nuestro hermano cuerpo», Delore	450	«El proletariado militante», Lorenzo A.	250
«Nuestro enigmático planeta», Brewster	500	«Poète, vos papiers», Leo Ferrer	580
«Novelistas anteriores a Cervantes»	150	Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Parils (10) C C P 1350756	
«Novisimo arte de tocar la guitarra»	160		

CUESTIONARIO ACERCA DE ACTIVIDADES CAMPESINAS

Balance referencial de las realizaciones sociales y económicas de la Revolución Española

A objeto de posibilitar la elaboración de un estudio acerca de los ensayos sociales iniciados en España a partir de 1936, proponemos al militante que ha tenido participación directa en alguna realización en las poblaciones campesinas, sea como participante personal o como habitante del lugar, el cooperar a ésta labor respondiendo a los Puntos aquí esbozados y agregando los Puntos o detalles que, a partir de su propia experiencia, puedan ser utiles a los fines indicados.

Para un mejor ordenamiento de nuestras tareas, convendrá contestar a cada punto en hojas a parte. Asimismo, los agregados e iniciativa de cada participante.

1º *Localidad:* Calanda. *Provincia:* Zaragoza. *Región:* Aragón.

2º *Tipo o característica de la entidad:*
- *a)* Agrícola exclusivamente;
- *b)* agrícola y pecuaria;
- *c)* agrícola y avícola;
- *d)* agrícola e industrial;
- *e)* otro tipo o sistema;
- *f)* nombre o designación de la entidad.

3º *Régimen interno de la Entidad:*
- *a)* socializada;
- *b)* colectivizada;
- *c)* que otro sistema.

4º *Cantidad de componentes de la entidad:*
- *a)* familias (cuantas);
- *b)* sin familia (hombres o mujeres);
- *c)* niños;
- *d)* cantidad global total.

5º *Actividades industriales (en el caso de entidad mixta):*
- *a)* categoría, fabril, artesanal, etc.;
- *b)* producción principal;
- *c)* producción secundaria;
- *d)* maquinaria (tipo, cantidad, particularidades si las hay);
- *e)* materias primas empleadas: de la región; de otras regiones; del extranjero (especificar materias y cantidad semestral o anual);
- *f)* personal empleado (indicar si se dedican exclusivamente a esta labor o si por temporadas contribuyen a las faenas agrícolas; desglosarlas de la cantidad ya indicada en el punto anterior, haciendo en tal caso mención particular);
- *g)* condiciones de trabajo: horario diario y semanal; mixto combinado con el agrícola; temporero o permanente; etc.

6º *Labor agrícola: tipo de producción:*
- *a)* granos: designarlos por parte en su variación, tonelaje o medida de cosecha, etc.
- *b)* frutos: ídem.
- *c)* forrages: ídem.
- *d)* viñedos: ídem;
- *e)* olivares: ídem.

Observaciones a no olvidar:

1º en cuanto a granos, frutas y forrages especificar las cantidades (por parte) destinadas a la venta, al troque, le consumo, a semilla, los excedentes si hubiere.

2º indicar cantidad (y calidades) de uva en venta, troque, consumo; así como el vino en venta, troque o consumo;

3º indicar cantidad (y calidades) de olivas en venta, troque, consumo; así como el aceite en venta, troque, consumo. Tratar de que las indicaciones sean claras y separadas unas de otras.

7º *Producción pecuaria o de otro tipo de animales, sea de corral, de campo o montaña:*
- *a)* cabezas de bovinos (especificas por partes: totalidad; venta, troque, consumo interno);
- *b)* cabezas de lanar (mismas especificaciones);
- *c)* cabezas de porcinos (ídem);
- *d)* cabezas de conejos (ídem);
- *e)* cabezas de aves (indicar variedades y agregar las mismas especificaciones anteriores);
- *f)* sub-productos: leche, huevos, pieles, carne, etc. (indicar cantidades y utilización, sea troque, venta, consumo, especificando cada producto aparte).

8º *Extensión territorial de la entidad en hectáreas especificando lo siguiente:*
- *a)* hectáreas en tierras altas montañass (indicar para cada caso calidad de las tierras);
- *b)* hectáreas en tierras bajas (valle);
- *c)* hectáreas en tierras de secano;
- *d)* hectáreas en tierras de regadío;
- *e)* hectáreas en tierras húmedas utilizables;
- *f)* hectáreas en tierras pantanosas utilizables; no utilizables; arrozales, etc.;
- *g)* hectáreas en tierras montañosas, utilizables en qué proporción y para qué: cultivo o pastoreo;
- *h)* hectáreas en tierras pedregosa, utilizables, en qué proporción;
- *i)* hectáreas en tierras fértiles (cuántas cosechas);
- *j)* hectáreas en tierras cansadas o en reposo (especificaciones);
- *k)* hectáreas en bosques indicando utilización y modo de explotación, rendimiento;
- *l)* en general, pero cada caso aparte, especificar rendimiento anual a la hectárea, utilización de abonos, qué clase y cantidad de abonos, etc.

9º *Utiles: maquinaria o animales de labranza; medios de transporte: camiones, carros, etc.*
- *a)* maquinaria: establecer número y utilización; calidad y marca; procedencia nacional o extranjera; combustible;
- *b)* animales de labranza o de tiro: establecer lista y utilización;
- *c)* nómina y particularidades de los medios de transporte.

10º *Regimen interno de la Entidad:*
- *a)* modo de designación de los responsables y su período de actuación como tales;
- *b)* horario de trabajo;
- *c)* retribución: cantidad y sistema, especificando si ha lugar las formas: familiar, hombres, mujeres, jóvenes (indicar en este último caso edad);
- *d)* alojamiento: familiar, individual, colectivo (si el alojamiento es a cargo de la entidad o es particular e independiente a cada uno);
- *e)* relaciones internas, distracciones, juegos, espectáculos, cultura, escuelas...
- *f)* cuerpo regulador: comité, u otra forma (indicarlo); procedimiento regulador, sea la reunión restringida (en tal caso a quiénes), la asamblea general o que otra forma.

11º *Relaciones Sociales Externas:*
- *a)* con la población ajena a la entidad (indicar grado y clima de las relaciones);
- *b)* con el municipio y con las autoridades (indicar qué autoridades y qué municipios);
- *c)* con las organizaciones y con los partidos especificar cuáles y en qué sentido);
- *d)* con otras entidades semejantes;
- *e)* con personas, entidades u organismos exteriores a la localidad y a la región;
- *f)* participación en la revolución: manera y condiciones.

12º *Origen de la entidad: Cómo se constituyó y en qué circunstancia:*
- *a)* cuándo se constituyó(fecha) y motivos de su constitución;
- *b)* cómo se constituyó: reunión previa de participantes, iniciación familiar, etc;
- *c)* por medio de la expropiación de tierras (cómo y de qué manera);
- *d)* por medio de la adquisición de tierras (cómo y de qué manera);
- *e)* por medio de la puesta en común de tierras adquiridas antes del 19 de julio (en tal caso sobre qué bases y condiciones de participación y de beneficio).

13º *Cómo se combinan las actividades agrícolas y las industriales (si hay lugar) tratándose de una entidad a carácter mixto:*
- *a)* pactos u otro modo de acuerdos;
- *b)* regularización de las actividades y combinación de los participantes en tareas permanentes o temporeras de ambas actividades: agrícolas e industriales:
- *c)* sistema administrativo de las actividades combinadas;
- *d)* preparación de personal, aprendizaje, mutación de agrícola e industrial, etc. (explicar cómo se realizaba y los inconvenientes con que se tropezaba).

14º *Administración de la Entidad. Desrrollo. Crédito.* Base o fondo económico:
- *a)* en pesetas (dinero líquido);
- *b)* en tierras (valoradas en pesetas);
- *c)* en utillaje o maquinaria (valoradas en pesetas);
- *d)* en animales (valorados en pesetas);
- *e)* en granos, frutos, semillas, productos varios, etc. (valorados en pesetas);
- *f)* quiénes administraron y cómo se administró este fondo económico;
- *g)* fue suficiente o no este fondo, en ejercicio, para la buena marcha de la entidad;
- *h)* existió o no un fondo de reserva en previsión de mal año, amortizamiento, etc. (indicar montante fondo de reserva);
- *i)* ¿se ha hecho necesario recurrir al crédito?
- *j)* relaciones de cooperación con otras entidades semejantes o con otros organismos (designar los organismos y especificar el montante de esta cooperación).

15º *Procedimiento en uso para la colocación de los productos:* Venta o troque:
- *a)* local;
- *b)* regional;
- *c)* nacional;
- *d)* exportación.

Especificar productos, cifras, condiciones de venta o de troque (directa o por intermediarios a señalar). Establecerlo por partes separadas para cada uno de los incisos y en cada uno desglosar los probables participantes diversos.

16º *Utilización de los beneficios. Aplicación o reparto.*
- *a)* a los componentes de la entidad;
- *b)* a mejoramiento de la entidad;
- *c)* a la solidaridad con entidades deficitarias;
- *d)* contribución a la revolución;
- *e)* contribución económica a la elevación cultural de la población;
- *f)* diluido en requisas gubernamentales u de otros (especificarlo).

17º *Influencia de ejemplo moral, económico, cultural, etc., ejercido por la Entidad:*
- *a)* en la localidad;
- *b)* en la región;
- *c)* trascendencia más lejana.

18º *Actitud de la población: organismos, autoridades, pueblo en general, para con la Entidad:* simpatía, rechazo, incomprensión, cooperación, etc.

19º *Impresiones particulares (individuales) y colectivas en cuanto al resultado del ensayo.* Especificar los siguientes aspectos:
- *a)* éxitos obtenidos;
- *b)* tropiezos, fracasos;
- *c)* posibilidades de mejoramiento; en qué consistían y qué procedimientos hubieren sido los más eficaces;
- *d)* impedimentos opuestos al desarrollo o al mejoramiento de la entidad: en qué consistían eran de fuente interna o externa, de tipo económico, moral, de convivencia, consecuencia de la guerra, de los decretos, de enemigos.

OBSERVACIONES. — Probablemente queden cuestiones esenciales que puedan haber quedado olvidadas. Quien así lo piense puede concurrir con su aportación agregando todos los detalles que le parezcan útiles.

Enviad las respuestas (parciales o completas) tratando de presentar referencias exactas. Invitamos a cada uno a establecer contacto con sus compañeros de industria, de fábrica, de localidad o de barriada a objeto de comentar, ampliar o corregir ellos mismos las respuestas antes de enviarlas a la siguiente dirección:

Eugenio VALDENEBRO — 5, rue Marie Louise — DRANCY (Seine).

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LIBERTAD DE PRENSA

Afirmaciones gratuitas

HACE unas semanas Manuel Fraga Iribarne, flamante ministro de Información y Turismo del gobierno Franco, dio una nota a la Prensa asegurando que los periodistas españoles tienen mano libre para comentar a su guisa los acontecimientos políticos y de orden general que ocurren en el extranjero. Prosiguiendo esta campaña de intoxicación o de falseamiento de la realidad franquista, a fines de julio el propio ministro fue a Lugo a declarar sobre libertad de Prensa en la redacción del periódico «El Progreso» y ante los directores de la «Hoja del Lunes» y «Radio Lugo». Que lo dicho en esa parte de Galicia iba menos por los gallegos y los españoles que por los oidores extranjeros, lo demuestra el hecho de que la Prensa internacional se ha hecho inmediato eco de las «liberalísimas» promesas de Fraga Iribarne.

Dijo que desde ahora hasta el mes de diciembre se dispone a trabajar sin descanso en la Ley de Prensa, que estará dispuesta para dicho mes. Añadió que en este tiempo demostrarán todos los periodistas hasta dónde llega una Prensa con absoluta independencia y añadió que la información en España estaba abierta a todo el mundo como una gran ventana a donde todos pueden asomarse con esa independencia que debe llevar aparejada la honestidad informativa. **(Tomado fielmente de un relato servido por la Agencia «Cifra» a los principales diarios franquistas y publicado en los mismos el día 31 de junio último.)**

En primer lugar, estas promesas descubren una vez más que en España no existe libertad de Prensa ni de opinión ni de nada. En las redacciones se cumple la omnímoda voluntad del «Caudillo», asesorado por un Santo Oficio de frailes y charrasqueros. Los redactores —la «sala de batalla»— es indudable que tienen un margen de libertad para comentar deportes, crímenes, naufragios y otros excesos, pero de la política, tanto nacional como extranjera, se encargan los directores y jefes de redacción cuidadosamente seleccionados y mandatados por los cabezotas del régimen. Permanece en la memoria de todos el incidente barcelonés que determinó el despido del director de un diario con vacante cubierta por el mismo Franco en vez de hacerlo el propietario del periódico aludido.

La Prensa española sufre un enorme handicap por culpa de la sujeción al Poder establecido hace cerca de un cuarto de siglo. Hoy más que nunca, el periodista es jornalero de la información y del comentario dirigidos, pues salirse de la línea atrae el despido fulminante cuando no el ingreso en la cárcel; con la agravante, después, de no encontrar trabajo, que de hecho las publicaciones en España obedecen a un obligado consorcio estatal sin que ninguna pueda sustraerse al mismo. Por lo menos antaño a los publicistas les quedaba derecho a libertad en los diarios de su opinión y también en los subtitulados «independientes». Igualmente los redactadores podían animar la información con rasgos de ingenio o comentarios propios sin temor a la censura. En el hoy y en el mañana franquista (si mañana le queda al franquismo), las promesas de liberación de la Prensa van de cara a la galería y a la conquista de un crédito que le permita a Franco un pase de favor en la sede del Mercado Común.

Porque o Franco se «moderniza» o entra definitivamente en el desván de lo políticamente arrinconable y telarañable. Y como modernidad no cabe en los típicos ejemplares de la caverna, todo anuncio de liberación de esto o aquello, con Franco o Muñoz Grandes, se desplomará forzosamente en el vacío. Se trata de fingir, de aparentar, no de convenir y liberalizar. El día que Franco se liberalice (perdón por la blasfemia) dejará de ser Franco para convertirse en ente antifranquista. Juzguen las mentes sanas si esta coyuntura es posible.

Aguardaremos, en consecuencia, la nueva Ley de Prensa que Fraga Iribarne nos promete para el próximo mes de diciembre, sin asomo de impaciencia. Para otro parto de los montes estamos perfectamente preparados. La «moderna» Ley de Prensa franquista sucederá al Estatuto de Prensa actual para dejar las cosas en el mismo sitio. La información será libre salvo sujeciones, previstas en la «honestidad informativa» cual la comprenden Franco y sus inevitables consejeros. Publicaciones de tendencia opuesta al régimen no serán permitidas, y menos aún, las redacciones y las imprentas confiscadas a los enemigos políticos serán restituidas.

Imposible que en Francolandia se registre un aliento de libertad con Franco. Pero las huelgas de los meses de mayo y junio quebrantaron la seguridad que internacionalmente el «caudillo» se atribuía, y la alarma cundió en las cancillerías «creyentes» en Franco. El nuevo aldabonazo huelguístico (el de este año no ha sido el primero) ha renovado la posición antitotalitaria del pueblo trabajador y estudiantil de España, al extremo de que el franquismo desencatado fue a Munich a salvar una situación, aunque no a Franco. La subversión de valores en España ha empezado y todos ignoramos la amplitud que ella alcanzará en días venideros.

Una Ley de Salarios, una Ley de Prensa... Esto es dialéctico, esto es preventivo. La solución la dará el Pueblo por su cuenta el día que sea capaz de prescindir de muletas y amuletos de origen nacional o extranjero.

Trashumar penco

TORRES VILLARROEL fue como un motila mochilo, muy rifle y muy bala; siempre ésta última en el disparador, apuntando a las despensas en superávit del víver o no deficitarias en asunto de munición de gola.

Por los antemeridies, después del maitinazo de tanda, sale de la casa de oración el niño rasura o tonsura beato, muy expedido, en dirección a los blancos de materia grasa que lo enquillotran.

Hay que procurar carbón bituminoso para las fábricas de guano, que en el coro nos providencian de buenos aires a todo rendir.

Lleva en brazos como a un chiquillo la balija con un letrero que reza: « Orden de los cuaternarios. Vituallas para la comunidad ». Y una cruz se esparranca pechuda y ramosa encima del membrete.

Ya bien subido el sol, susoescalante, cae el golfo lameplatos con todo el equipo de dentificrar en las cocinas y repostres de los Grandes tunicios de España.

Es un chascarrillero abufonado y procas, el mal Hermano. Y lo reciben con ovaciones de altura en sus oficinas, todos los caga-las-ollas del almanaque.

Pinchas y pinches le llenan la alforja de sustancia gris.

— Toma esta docena de redondillos. Los han puesto al amanecer las gallinas. Son de resolana dobie. Aún están que abrigan, muy abrigañitos.

— Enfalda este par de pichones para el P. Superior, que me llama pichona. Son superiorísimos. Les estalla de gorda la tetilla.

— Arrea con este chambarete para el puchero. Os destilará un caldo de oro, que hará romper en arietas italianas a los ángeles.

— Ahí van garbanza del Saúco, judías del Barco, arroz de la Encortinada; chorizos de Candelario, como candelas de lumínicos para las migas. Y ese ahumado de fuete de la Albufera, con tortas de cucharada y seis frascos de vino de Elciego.

Salamanca vuelca todo su saber subsistencial en el saco sin fondo.

El refitolero de la manga como la Mancha, reparte por nalgas y avantes ansiosos un duchazo de sobas y pellizcos, que arranca al culinerio volador chillones grajales y aleteo de himenópteros que se degüella.

El almacenero perambulante no se va sin pasar por el estrado de madama, a besarle los piececitos olorosos como flores a la mi señora, a quien el moño le echa humo.

En la calle el lego provisor topa con ternas de estudiantes botargas o en plan de abotargar, que le tienden el guante implorando caridad y merced; y entre los que la suya distribuye las frioleras de uno que otro migajón.

Aquí deja un huevo como una castaña para la omelete. Ahí una torreja. Más adelante, la excretona de tal albondiguin. Molletes, naranjas, bodigos : toda la bendición por que le lampan cien ojos en blanco de yeyumantes.

Esto le hace en la Meca de los Estudios al motilón, un partido que no cede al que después allegará la Ceda.

Y cuando se tira a concurso la cátedra de Matemáticas, para la que no hay un Gaus que sepa mecanizaciones, por el voto y con vitor de los que maman de su talego el medio fraile se alza con la canongía. Y es llevado a lomos de burro escolar a casa, entre el altovocerío entusiástico y con antorchas lloviendo chispas.

El Torres mochas no se saludaba con Euclides. Pero sabía todos los asignados del vivir; que había aprendido soplando la berza con las libanderas del Portugal en Cascaes y el Coimbra.

Cantaba como un seise virgíneo. Bailaba como una galdrufa de internista achuchón. Tocaba las castañuelas que se las pelaba. Aporreaba barberil a la guzla. Recitaba rondones y rondines a las viejas. Les remolía el chocolate a los examinadores del Santo Oficio. Y un buen día, cátamelo doctor « in utroque »; sin más letras que escribir pronósticos, inventar calendarios y estamparles bajunas refritallas a la hornija de novias en calor entre el varillaje de los abanicos.

Jabonando a noblas cazcarrientas; y ahogando en la espuma de la más repulsiva coba-cola a los primates de la religión, consigue una renta de dos mil ducados, impuesta a cinco sacristanías de ningún quehacer y que le responden del cobro con la calva, por no haber nada más.

La de Montera, que debe a la duquesa de Alba. La de Puerta del Congosto, que le roe al otro que tal de Huéscar. La de Estepona, en que lo incardinó el cardenal de la Molina. Y otras dos, que les pela al marqués del Coquillo y al conde de Grameto.

Además, el Excelencia de Peñalver le brinda cobijo gratis en una mansión en que de conforte se reviene, hasta que la casa del verdugo de Flandes lo instala con la tribu familiar de gitanos — unas 20 tijeras de esquilar perruno — en el palacio de Monterrey.

Con el gaje de administrador de diez villas que se le nombra, a cambio de chistes, del Estado de este título; y de seis lugares, aún, de estos motes gloriosos : Larraz, Carnero, la Rondilla, el Tejado, Calzada y Peramar, del estado de Acevedo, propiedad del magnate de Peñaranda.

Y he ahí que el tagarote gorrón, silbante de oficio, a quien la Facultad vació unos gomas, ha encontrado la madre gallega, tras la que gambaba el bordegón. Y en un memorial que endereza a Carlos III, se declara desmayado de satisfacciones, el más obediente, inclinal y prosternario sujeto de Su Majestuosidad superana.

ANGEL SAMBLANCAT

Las revoluciones y sus enemigos

MUCHOS de aquéllos que se muestran enemigos jurados de cualquier revolución hasta el día antes de estallar, dejan de serlo, pero sin cálculo — y a lo mejor sin darse cuenta de ello — honradamente, horas después de su estallido.

Es un fenómeno que acompaña siempre a los grandes movimientos.

Y ese fenómeno demuestra el poder incalculable de esas gigantescas deflagraciones de espíritus que de tarde en tarde cambian los rumbos de la Historia, no sólo en el sentido de subvertir el orden y la estructura de las cosas, sí que también en el de ejercer poderosísimas influencias en el ánimo, en la mente, en la conciencia de los hombres.

∴

Entre los libros más notables que se han escrito sobre la Comuna de París, le corresponde indiscutiblemente un puesto a « Les 73 jours de la Commune », de Catulo Mendes, no traducido, que sepamos nosotros, al español.

En pocos se ha ponderado tanto, bien que en muchos casos de manera indirecta, el contenido fundamental de aquella epopeya. En pocos casos se ha logrado en menos palabras hacer sentir tan a fondo la obra generosa de los defensores de la libertad. En pocos se hace admirar tanto su abnegación ejemplar y su heroísmo.

Sin embargo, Catulo Mendes no participaba de las ideas rectoras de aquel movimiento. El mismo ha confesado que al llegarle las primeras noticias de su estallido, calificó con destemplada dureza las furias del populacho, cuyas rebeldías se le antojaban abominables sin atenuaciones.

Era hombre que por principio no transigía ni con las más tenues insubordinaciones de la multitud, viendo en ellas el más grave de los peligros para la sociedad. Estimaba que la situación de Francia en el momento de la guerra franco-prusiana, era debida en parte principal a los estragos que causó en todos los órdenes la revolución de 1848.

∴

¿Qué pasaría por su ánimo al ser proclamada la Comuna, el 28 de marzo de 1871, en la plaza del *Hôtel de Ville?* ¿En qué forma llegó a sacudir sus entrañas el espectáculo grandioso de un pueblo que desafiaba la muerte desde mil barricadas? ¿Qué ráfagas no sentidas jamás hasta entonces impresionaron su mente? ¿Qué visiones fugaces de lo por venir iluminaron su espíritu?

Mutación rápida, de una brusquedad inconcebible. Sin proceso. Sin transición. Algo nuevo, insospechado, que el examen frío calificó mil veces de imposible y absurdo, y que hiere la sensibilidad y el cerebro en un momento. Arrastres de herencia y prejuicios destrozados por la magnitud de los grandes acontecimientos. Rectificación, que será definitiva, en que no interviene para nada la voluntad y sí, con una potencia indescriptible, todos aquellos factores que la determinan. Despertar instantáneo de la conciencia ante un magnífico alumbramiento que se anuncia.

Y la lucha que surge en el fuero interno del individuo. Pugna abierta entre dos modos, entre dos concepciones, entre dos formas opuestas de orientarse en la vida y de tomar rumbos. Los de ayer tratan, antes de rendirse, de neutralizar el fuego de los de hoy. Pero hoy fracasan en su empeño.

Catulo Mendes escribe « Les 73 jours de la Commune », convencido de que contra ella, después de todo, va su libro, ya que se obstina en pagarle su contribución al pasado. No se da cuenta del grado en que permanece ya sujeto a las nuevas influencias.

Y así resulta que en algunos pasajes, que son los más impresionantes y los de mayor brillo y los más vivos, veinte líneas borran, como de un esponjazo soberano, el contenido y la expresión de cien páginas...

∴

He aquí los términos emocionados en que describe el espectáculo :

«... Uno a uno, los batallones se habían alineado en la plaza, acompañados de sus bandas. Esas bandas ejecutaban « La Marsellesa », acompañada a coro por cincuenta mil voces resueltas. Ese estruendo vocal sacudía a todas las almas, y el gran himno que dejó de estar en boga a causa de nuestras derrotas, recobraba entonces su antigua energía.

(Pasa a la página 2.)

EUSEBIO C. CARBO

Antena

SAN SEBASTIAN. — Huelgan 600 trabajadores de la casa de máquinas de coser «Alfa», sita en Zarauz, en solicitud de 25 pesetas de aumento en el jornal diario. La gerencia deniega y la autoridad apoya a la gerencia. Hay cierre autoritario de la fábrica y ocupación de la misma a cargo de los guardias civiles. No para trabajar, por supuesto.

BARCELONA.—Hace tres semanas que unos postes de línea eléctrica fueron derribados en el término municipal de Rajadell, dejando a oscuras y sin fuerza motriz a la industrialísima comarca de Bages. Quince días después del suceso, la guardia civil sostuvo un encuentro con dos desconocidos, que huyeron disparando. Un segundo topetazo motivó nueva y prudente retirada de la G. C. Pero, recientemente, la Jefatura de Policía de Barcelona publica una nota relatando la captura de Pedro Sánchez Martínez, al que atribuye delito y trato «con una organización anarquista de Francia». Pedro Sánchez —agrega la nota— ha sido detenido en el pueblo de Borredá. Al respecto se prevé una calamitosa actuación de la autoridad franquista dispuesta a hacer pagar a un ciudadano cualquiera un acto de sabotaje al cual es ajeno.

CRÓNICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

Cuba concentracionaria

LOS anarquistas cubanos participaron en la lucha contra Batista propugnando la Revolución: La Social. No una vuelta de tortilla como resultó. Aportaron altos valores intelectuales —bien pronto neutralizados por los arrivistas a quienes Rocker calificó de «pájaros carpinteros», aprovechadores de la Revolución y freno de ella —y aportaron también los anarquistas luchadores activos en los frentes. Hombres que se dieron por entero —demasido por entero— al «Movimiento del 26 de Julio». El militante Camilo Cienfuegos, a quien se considera hoy héroe nacional, muere en la lucha en circunstancias que no son muy claras. José Acena actúa como tesorero del «26 de Julio», función que deja para ingresar en la cárcel y no precisamente en calidad de carcelero. El equipo «castrista» persigue hoy a los anarquistas con tanta o más saña que a los esbirros de Batista. Estos podrán «acomodarse» a la nueva situación y colaborar en la consolidación del poder. Los anarquistas no cesarán en su acción hasta que haya desapercido de Cuba y del mundo el menor vestigio de autoridad y de injusticia.

CAMPOS DE CONCENTRACION

No sería abusiva la afirmación de que Cuba es toda entera un campo de concentración en el que obreros sin libertad y opositores en busca de ella se hallan sometidos a la vigilancia y a la delación. Vigilancia por parte de equipos especiales de barriada, de calle y de casa. Ni más ni menos que en los días más cruentos del terror bolchevique en Rusia o en Hungría; ni más ni menos que en las horas negras del nacismo hitleriano, del fascismo musoliniano o del falangi-franquismo español. La delacción acompaña a la vigilancia. Es un corolario natural. Pero todo ésto no basta y la oposición se manifiesta de diversas maneras, en lucha abierta otra vez en la Sierra y también en los llanos, por medio de sabotaje en la producción, sabotage practicado por los campesinos lesionados en lo más caro de sus esperanzas frustradas, siempre en pos de la posesión de la tierra, sabotaje en la producción, en el transporte y hasta en la destrucción de obras, de edificios, de centrales eléctricas, de todo lo que puede lesionar al régimen.

El equipo castrista decidió constituir tres grandes campos de concentración: en Isla de Pinos, en Castillo del Príncipe y en Las Cabañas. Sin contar otros pequeños campos de tránsito. Las cárceles se hallan abarrotadas y es necesario contar con medios diversos para neutralizar los opositores. La idea es ya vieja y Castro el «revolucionario» la adopta sin ninguna innovación.

Informa el «Boletín del Movimiento Libertario Cubano exilado» que «la situación de los presos es angustiosa, no se les permite entrar alimentos, transcurren meses y meses para dar permiso de visita a los familiares; les sustraen la correspondencia; los maltratos, la falta de alimentación y la falta de medios para la higiene ha enfermado a la mayoría y amén de ello no se les permite recibir medicinas a su debido tiempo. El agua se les raciona y se les entrega llena de inmundicias; en Isla de Pinos se les obliga a trabajos sobrehumanos, centenares de presos han sucumbido por el régimen a que son sometidos. No se conoce nada igual ni parecido en la historia de la penitencaria cubana».

Esto son los campos de concentración y las cárceles de Cuba...

SUBLEVACION EN CARCELES Y CAMPOS

Nos informan los compañeros cubanos y lo corrobora la prensa, que en cárceles y en campos los detenidos se vuelven contra los carceleros intentando fugas colectivas o protestando contra los malos tratos. Los carceleros actúan con extrema ferocidad. Los familiares de los presos se dirigieron al Gobierno reclamando mejor trato. Así se ha prometido. El acto más reciente cursado por las agencias de prensa corresponde al 31 de julio, en que en una de las prisiones de La Habana los presos iniciaron una rebelión que se saldó con cuatro muertos por las balas de los sicarios, sin precisar la cantidad de heridos. La situación es en verdad trágica. Los presos confeccionaron carteles con sus ropas, en los que decían: TENEMOS HAMBRE.

Y ese grito de hambre repercute por pueblos, villorrios y campañas de los que aun bajo regímenes de violencia habían sido florecientes jardines de ambrosía.

ALGUNOS DETALLES PERSONALES

José Acena —ex tesorero del «26 de Julio»— es de aquellos que se se afirmaron en su ideal sin traicionarlo. Cara a cara expuso a Castro sus motivos de disconformidad. Se le condenó a veinte años de presidio por fundamentar su desacuerdo. De colaboradores activos y elementos de primera fila, que así lo eran los anarquistas, pasaron a la oposición. Una oposición activa y desinteresada. No podían actuar de otra manera, acuciados por su agudo sentido de responsabilidad. Hemos constatado a través de las páginas de «El Libertario» y de «Solidaridad Gastronómica», que Jorge Gallart, Casto Moscú y otros militantes anarquistas veían claro y opinaban fuerte. Luego no hubo más prensa libre y desde Cuba mismo se hizo el silencio. Ha sido «L'Adunata dei Refratari», algo así como el portavoz internacional de la militancia cubana-exilada. Hoy Casto Moscú se halla en México, logró fugarse de La Habana. No sabemos nada de muchos compañeros que no citamos. Aparte de lo ya dicho sobre José Acena, sabemos que se aplicó a Sandalio Torres cuatro simulacros de fusilamiento y se le condenó luego a diez años; Plácido Méndez, Alberto García y algún otro, cumplen condena en el Presidio Modelo de la Isla de los Pinos; Antonio Daga lleva un año de prisión sin haber sido aún juzgado; Prometeo Iglesias Bernal (hijo de militantes anarquistas españoles), quien aún no tiene veinte años de edad, se halla desde hace meses en la cárcel.

Los nombres se agregan a los nombres en interminable lista. Conocemos la incertidumbre de los presos políticos y de los que de un día a otro pueden ser detenidos sin motivo aparente. Es norma y ley en los regímenes de signo totalitario. Desde Franco hasta Castro, pasando por Tito, sin olvidar a ninguno de los satélites del astro moscovita, como sin olvidar a otras dictaduras de América, más o menos encubiertas por las conveniencias de los trust que determinan la línea política de la Casa Blanca, se afirman todos en la consabida «razón de Estado», aunque tales Estados no se afirmen en la razón.

LA DESAPARICION DE L. M. LINSUAIN

La prensa internacional se ocupó ampliamente de Luis Miguel Linsuain, hijo de un propagandista extraordinario como lo fue Domingo Germinal. No reincidiremos aquí en los detalles ya repetidos. Hemos de señalar, no obstante, un hecho reciente de extrema gravedad que ha de transcender a la opinión pública internacional. Linsuain ha desaparecido de la cárcel sin que su familia haya sido informada de su destinación. ¿Dónde se encuentra Linsuain? ¿Por qué se le oculta? ¿Es que la campaña de protesta iniciada para reclamar su liberación tiene relación con su desaparición repentina? Sea como fuere y por lo que fuere ha de reclamarse una respuesta concreta a la cuestión planteada por sus familiares y apoyada por los libertarios cubanos. No solamente ha de saberse dónde está Linsuain. No ha de cejarse hasta obtener su libertad.

La campaña de agitación por la libertad de todos los presos políticos debe arreciar en todos los países y en todos los ámbitos sociales. Es necesario hacer saber que las cárceles castristas encierran a unos 40.000 opositores. La cifra es extremamente reveladora para un país tan pequeño, ya que es ello prueba evidente de que la oposición al régimen reagrupa a fuertes sectores de opinión. Agréguese a la cifra de los presos la de los millones de exilados y establézcase la verdad sobre la propaganda lisonjera realizada a través del mundo por los amanuenses del comunismo moscovita y coreada por quienes se hacen sospechosos de una complicidad que ya no admite el justificante de una euforia revolucionaria, euforia concebida al inmediato de la caída de Batista.

Se sabe hoy que la tortura es de rigor en los presidios de Cuba y que en el medio carcelario se utilizan los más repugnantes métodos de delación. Se señala concretamente y con pruebas en apoyo que el «castrismo» utiliza a los delicuentes comunes sometiéndoles a la práctica denigrante de elemento provocador y soplón. Nunca se cayó tan bajo en un régimen surgido de una revolución que tuvo sus asientos en un afán de libertad y de justicia social. Sí, en Rusia.

Los fusilamientos se repiten y no son precisamente los partidarios de Batista las víctimas preferidas de las ejecuciones. ¿No ha tenido Castro el desparpajo de dirigirse a los estudiantes para justificar las ejecuciones exponiendo el ejemplo de la Revolución Francesa? ¿Es que se toma por Robespierre? Si así fuere habría de prever Castro que también se avecina su hora. Pero Castro sabe muy bien que sobra toda comparación entre la Revolución Francesa y la abortada Revolución Cubana.

LA CARTA DE TRABAJO

La había puesto en práctica Musolini y aún existen reminiscencias en Italia de aquella Ley destinada sobre todo a controlar a los elementos subversivos. Algo parecido ocurrió bajo el régimen de Primo de Rivera en España, cuando la patronal decidió condenar al hambre a destacados militantes de la C. N. T. Existió una «lista negra» en los Estados Unidos, mediante la cual se evitaba dar empleo a los sindicalistas activos, cuando allí eran activos y subversivos los sindicalistas. Se estableció en la Rusia bolchevique, y aún se mantiene, el control del obrero, impidiéndole trasladarse de pueblo, de región y hasta de fábrica. En Italia era necesario justificar cinco años de presencia en una localidad para tener opción a inscribirse en la lista de los «sin trabajo». Aún se practica tal medida en algunos lugares.

Castro adopta con *La Carta de Trabajo* una medida decisiva que sitúa a Cuba en la lista de los países concentracionarios. Tal medida da una prueba de su debilidad. No le bastan ya los controles de barriada, de calle ni de casa, porque en la calle y en las casas se fomenta la resistencia contra el régimen. Acude así a un medio a todas luces más expeditivo: quien no se someta a sus dictados se hallará condenado al hambre...

El primero de octubre comenzará la operación «Carta de Trabajo. Confiemos en que empezará pronto otra operación: la de la limpieza de los sátrapas de nuevo cuño que martirizan cada día más a los cubanos.

CRONICA EXPRES

EL HOMBRE NECESARIO

NO hemos salido aún de un dictador y ya hay otro en embrión para reemplazar a Franco. A Franco se le figura lícito disponer de España como si fuera una propiedad exclusivamente suya y no de los españoles.

Claro, más de un cuarto de siglo lleva haciendo mangas y capirotes sin que nadie se lo impida.

Como Franco para los favorecidos no le hay mejor ni tampoco peor para los desfavorecidos.

Los buenos bocados están reservados a las sotanas y a los sables, el pueblo trabajador hambrea.

Quienes a esto se habitúan, a hambrear, no lo sienten. Encuentran la compensación en el cine, en los toros, en el fútbol y hacen doble jornada de trabajo para cultivar dichas aficiones, consolándose con decir : « En casa no comemos, pero nos reímos mucho ». O bien : « Siempre ha habido ricos y pobres ».

Ningún hombre civil ni militar no venido de reyes ha durado en el poder lo que el postborbónico Franco I.

No ha resistido a la ley natural de la senectud y al darse cuenta del precario estado físico; por si viene la de la guadaña ha nombrado sucesor y segundón preponderante hasta tanto a Muñoz Grandes.

¿No es esto más arbitrario que legal?

¿Puede un dictador traspasar con mala leche la dirección de un país como si fuera una tienda o un quiñón propio?

Si se lo consienten, el dictador puede hacer lo que le dé la gana.

Muñoz Grandes, picador de reserva, aprenderá el oficio de dictador pronto por llevarlo en la masa de la sangre.

La política franquista la conoce al dedillo.

Con Muñoz la política subterránea de Franco ahora mismo giraría hacia atrás más de prisa.

Franco nos odia.

Muñoz Grandes nos aborrece.

Abominaciones encarnadas en entrañas negras.

No fue así Largo Caballero.

Pudo hacerlo todo para salvar a su hijo y por no hacer nada se lo cargaron.

Aún sigue Muñoz Grandes parodiando a Guzmán el Bueno.

¡Qué hartura de espadones, sin que parezca el hombre civil que tome las riendas de España!...

Busquémosle y parecerá.

PUYOL

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

3428

L'HONNEUR... ET L'HORREUR!

AU procès des activistes... tueurs, et à l'audience du premier août 1962, le capitaine Estoup est venu déclarer à la barre des témoins :

« Je déclare sous la foi du serment que Godot comme une centaine d'autres officiers, a reçu l'ordre en 1957 de torturer pour recueillir des renseignements. Je ne sais pas quelle est l'autorité la plus haute qui a donné cet ordre. On n'en trouvera jamais la trace écrite. C'est le général Massu qui l'a répercuté.

Pourquoi ces officiers n'auraient-ils pas exécuté l'ordre ? On leur disait que la fin justifie les moyens, et que la victoire de la France en dépendait. »

D'autre part, une lettre de Massu est lue à l'audience : « Si Godot a été dévoyé dans son action c'est par une certaine conception de l'honneur, de l'idéal militaire. »

Ainsi, par ce seul procès, s'effondrent les protestations de l'armée et du gouvernement contre les accusations répétées de pratiquer la « Torture ». Il fallait que cela soit dit. Cet aveu courageux n'efface pas la lâcheté des crimes, mais il s'efforce d'en donner une explication qui ressuscite des millénaires d'histoire...

Les Assyriens, les Egyptiens, tous les peuples d'Asie torturaient et exterminaient les vaincus. Les Czars, de Gengis Khan à Pierre le Grand se délectaient devant des supplices organisés. Les Romains offraient à leur peuple les joies de l'arène où l'on suppliciait les gladiateurs et les chrétiens... Mais les plus résolus furent les Jésuites et les prêtres au Moyen Age qui torturaient par les méthodes les plus horribles, tous les hommes qui ne croyaient pas à leurs mensonges.

Plus tard, le colonialisme coupait bras et jambes, torturait les villageois d'Afrique et d'Asie, violait les femmes, avant de les tuer, et brulait les villages avec une joie sadique...

Puis les maitres de la Russie nouvelle déportèrent sous des cieux arctiques des populations entières qui disparaissaient sous la rigueur du climat et dans le plus affreux désespoir.

Enfin, rappelant les exterminations auxquelles se livraient les Assyriens, vint Hitler... Alors, la torture, l'extermination prirent des proportions horribles. Eischmann, comme le capitaine Estoup, a pu dire : « Je n'ai fait qu'exécuter des ordres : mon honneur était d'obéir ! »

L'honneur du soldat, du policier, du sbire est donc d'obéir aveuglément à l'ordre qu'il reçoit, refoulant tous les sursauts de sa conscience ! Cela signifie qu'en de tels métiers l'honneur rejoint l'horreur et s'abime dans l'accomplissement des gestes criminels réprouvés par la raison et la dignité humaines.

Dans les gangs eux-mêmes, la discipline est inflexible et l'ordre du caïd ne saurait être transgressé : l'honneur du milieu exige qu'il s'accomplisse...

La seule référence des officiers chrétiens, celle qu'ils pourraient alléguer, c'est que le crime remonte à Dieu : il fut, selon la Bible, le plus grand Tueur de l'Antiquité !

Des milliers de savants travaillent à la découverte des armes destructives les plus épouvantables. Un savant anglais dirigeant la production de virus pouvant provoquer en cas de guerre la contamination de millions d'êtres s'est infecté lui-même et est mort de la peste !

Des millions de travailleurs participent eux-mêmes, dans tous les pays, à la fabrication des armes dont ils seront un jour les victimes !

Nous vivons un monde de fous, de fous dangereux : l'homme est le plus ignoble des animaux car il est le plus lâche...

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 207 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 23 Août 1962

NON, CE N'EST PAS UNE DEFAITE

Non, ce n'est pas une défaite définitive, non, nous ne pouvons désespérer ; nous venons de perdre, certes, un combat, mais rien n'est terminé, et rien ne sera terminé, tant que la raison ne l'aura emporté sur la violence.

Le 1er juin, notre camarade et ami, Louis Lecoin, à l'âge de 74 ans, lassé des vaines promesses du pouvoir, entreprenait la grève de la faim pour obtenir la réalisation des promesses qui lui avaient été faites, relatives à la promulgation d'un statut de l'objection de conscience.

Pendant 22 jours, Lecoin poursuivit le combat ; enfin, le 22ème jour, à 20 heures, après un communiqué de Matignon, notre camarade ayant obtenu satisfaction, cessait la grève de la faim. Le communiqué disait entre autres :

« Au 22ème jour de sa grève de la faim, Louis Lecoin vient de cesser son jeûne après avoir pris connaissance de la déclaration du gouvernement selon laquelle le projet de statut des objecteurs de conscience sera adopté par le Conseil des Ministres du 4 juillet pour être voté à la présente session parlementaire. »

Louis Lecoin, ce grand honnête homme, qui totalise douze années de prison pour refus de tuer, pensa que la cause était gagnée...

Le 6 juillet, M. Pompidou présidait une réunion de travail consacrée à l'examen du projet de loi sur un statut de l'objection de conscience, dont le texte devait être déposé au Parlement sous quelques jours. Les principales disposition de ce projet étaient les suivantes :

— Pourront être reconnus comme objecteurs de conscience les jeunes gens qui, par conviction philosophique ou religieuse sont opposés à la violence armée, à condition qu'ils aient exprimé ces convictions avant leur incorporation ;

— Le ministère des Armées saisira de leurs cas une commission juridictionnelle chargée de reconnaitre, entre leur conseil de révision et leur incorporation, le bien fondé de ces convictions ;

— Les jeunes gens dont la qualité d'objecteur de conscience aura été reconnue accompliront leur service dans une formation non armée ;

— En temps de paix, ils seront astreints à des travaux d'utilité générale dont certains pourront avoir un caractère périlleux ;

— En temps de guerre, ils se verront confier des missions permettant de réaliser l'égalité de tous devant le danger, par exemple, des missions de déminage ;

— La durée du service des objecteurs de conscience sera égale à celle du service armé augmentée de moitié.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces dispositions... mais nous n'en sommes pas encore là...

Ce projet devait être soumis à l'approbation des Chambres, avant leur départ en vacances. Mais les intrigants de la Rue Saint Dominique veillaient... Par l'intermédiaire du ministre Mesmer, du socialiste... Lejeune et de quelques autres, ils freinèrent la présentation du projet aux Chambres. Le président Pompidou, bien d'accord, facilita les manœuvres et la fin de la session parlementaire arriva sans que le projet fût présenté aux Chambres.

Tous les traineurs de sabre crient victoire et pensent bien que le statut est renvoyé aux calendes grecques. Minute, Messieurs... Le Gouvernement ne tient pas ses promesses, nous en avons l'habitude... mais rien n'est terminé... ne criez pas victoire... N'oubliez pas que, dans la France entière des centaines de milliers de voix se sont fait entendre ; des réunions importantes, dans toutes les grandes villes : Paris, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Nantes, Le Havre, Lille, et bien d'autres encore, ont réuni des milliers d'hommes qui entendent que la conscience de l'homme ne soit pas violée, bafouée, piétinée par des mercenaires dont le but unique de l'existence est de tuer.

En 1793, le Comité de Salut Public, par un arrêté, autorisait les citoyens dont le culte (anabaptiste) ou leur propre morale (conscience) ne permettait pas le port des armes, à ne pas servir dans l'armée. De tous temps, du temps des premiers chrétiens et même avant, des hommes se sont élevés contre la violence, plus ou moins avec force et courage.

Une certaine presse tente, à ce sujet, de faire passer Jean-Marie Vianney pour le patron des objecteurs de conscience. L'Eglise a pour habitude de s'approprier tout mouvement d'humanité pour en tirer profit ; seulement, en l'occurence, l'Eglise choisit mal son homme, car Jean-Marie Vianney, qui fut curé d'Ars, déserta les armées de Napoléon et se cacha dans le village des Noës, il fut déserteur, mais jamais objecteur. Que l'Eglise fasse du curé d'Ars ce qu'elle voudra, mais pas le patron des objecteurs de conscience... Car, si beaucoup d'objecteurs le sont par respect de la loi chétienne, et nous saluons ceux-ci bien fraternellement, beaucoup le sont également par la raison et par esprit d'humanité. Les objecteurs de conscience sont des hommes libres, ils le prouvent... ils n'ont pas besoin de patron... mais s'ils s'en donnaient un, ce serait Lecoin, en toute justice.

Les professionnels de la violence savent bien que la promulgation d'un statut de l'objection de conscience autorise un avenir d'élévation de l'homme à une humanité meilleure ; ils savent bien que mettre le petit doigt dans l'engrenage du respect que l'on doit à la vie, est la condamnation de tout leur système de force, de divisions, de haines, de mésententes entre les peuples. Mais on ne peut arrêter la véritable civilisation ; il n'y a pas d'armes pour lutter contre la conscience.

Tolstoï a écrit : « Il est impossible que l'homme soit mis contre sa volonté dans une situation contraire à sa conscience. »

On peut assassiner un homme, la vérité demeure. Depuis des années que dure cette lutte, nous commençons à toucher le peuple qui s'interroge et qui réalise que ceux qui refusent de prendre une arme sont, en vérité, les véritables défenseurs de l'humanité. Pourquoi la France serait-elle un des derniers pays à reconnaitre ce que tous les pays civilisés admettent aujourd'hui ? En pleine bataille d'Angleterre, Churchill a promulgué le statut de l'objection de conscience ; aujourd'hui, l'Angleterre est délivrée de la conscription obligatoire. On comprend, certes, que les professionnels de la violence, qui sont les maitres de la politique en France, fassent tout pour retarder la mise en application d'une mesure qui permettrait à notre pays de s'élever au rang des autres nations civilisées. Ce n'est plus du patriotisme, c'est de l'intérêt...

Tous les militants de l'Association Internationale des Travailleurs poursuivront le combat pour terrasser la violence et ceci dans tous les pays où ils pourront se faire entendre. Car, pour nous, notre patrie est l'humanité, et la lutte que nous poursuivons ici servira à la libération d'hommes qui plient encore sous le joug de la violence.

Nous ne pensons pas à désarmer la France ; nous pensons collaborer à l'effort de tous les militants de l'A. I. T. pour désarmer les hommes dans tous les pays où nous pouvons nous faire entendre. Nous savons que c'est par une multitude de luttes, d'efforts, que nous vaincrons la violence, dont les assises reposent sur la sang des peuples.

Le statut de l'objection de conscience est pour nous une étape, un pas vers une humanité meilleure ; ce pas, nous le franchirons, n'en déplaise à tous les profiteurs de la violence, à tous les munitionnaires, à tous les capitalistes, à certains politiciens. Les hommes aspirent à la vie, à la paix. Le temps de l'esclavage, le temps des conquêtes, le temps du colonialisme, le temps des crimes patriotiques est révolu. Que tous les partisans de la violence se rendent à l'évidence, qu'ils abandonnent les uniformes dorés de la servitude criminelle, pour retrousser leurs manches et construire, avec nous, le monde de demain pour le bonheur de tous. Nous venons de perdre une bataille, soit, mais nous gagnerons, en définitive, le combat. On peut freiner la marche de l'humanité, on ne l'arrête pas.

RENE VILLARD

LA CHARTE DU SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE (1)

COMMISSION DE CONTROLE

Art. 22. — Il est constitué une Commission de contrôle composée de cinq membres élus par le Congrès et présentés par les Syndicats.

Elle est chargée de la vérification de la comptabilité et du contrôle des opérations financières de la C.N.T.

Elle devra établir pour chaque C.C.N. un compte rendu sommaire et pour chaque Congrès un rapport détaillé sur la situation financière. Ce rapport sera adressé à chaque Syndicat en même temps que le rapport financier établi par la C. A.

La Commission aura le droit, en cas de mauvaise gestion, et sur proposition approuvée par la C. A. de faire réunir un C.C.N. extraordinaire.

La Commission choisit dans son sein un secrétaire chargé de la convoquer chaque mois pour la vérifications des comptes. Les membres de cette Commission sont soumis aux mêmes règles que les membres de la C. A.

CAISSE DE SOLIDARITE

Art. 23. — Il est institué au Siège social et dans chaque Union régionale une Caisse spéciale dite de solidarité, dont le montant est destiné à venir en aide à tous les travailleurs victimes de la lutte sociale.

Cette Caisse est alimentée par les timbres solidarité. Deux timbres par an sont obligatoires ; chaque syndiqué peut en prendre facultativament autant qu'il lui plaît. Le montant du timbre solidarité est fixé par le Congrès.

La part de la Caisse de solidarité du Siège social est fixée à 50 %.

La part de la Caisse de solidarité régionale ou syndicale, dans le cas où la région ne fonctionne pas, est fixée à 50 %.

Les fonds sont inscrits au compte spécial « Caisse de Solidarité ».

Les retraits ne peuvent être effectués qu'après décision de la C. A. et seulement pour la solidarité.

CAISSE A.I.T.

Art. 24. — La cotisation destinée à l'A.I.T. est représentée par un timbre semestriel obligatoire.

Le montant de cette cotisation est fixé par les Congrès internationaux.

Le montant de ces timbres inscrit à un compte spécial A.I.T. est versé à l'A.I.T.

TITRE VI

DISPOSITIONS DIVERSES

Art. 25. — Tout conflit existant entre les organismes suivants : Syndicat, Union locale, Union régionale, Fédération, C. A., Bureau, doit être soumis au prochain C.C.N. (ou au C.C.N. extraordinaire convoqué dans les conditions prévues à l'article 4), qui a pouvoir de décision provisoire, pouvant aller jusqu'à l'exclusion du Syndicat, Union locale, Union régionale, Fédération, Bureau.

L'organismo incriminé peut faire appel devant le Congrès.

Le Congrès seul peut se prononcer définitivement.

En cas de circonstances graves, le C.C.N. peut décider la convocation d'un Congrès extraordinaire.

L'organisme incriminé garde le droit de présenter directement sa défense soit au C.C.N., soit au Congrès.

Tout conflit présenté au C.C.N. ou au Congrès devra être inscrit à l'ordre du jour.

Art. 26. — Tout cas litigieux non prévu sera soumis à la plus prochaine réunion du C.C.N., et tranché selon l'esprit des présents status.

SIEGE

Art. 27. — Le Siège de la C.N.T. est fixé par le Congrès.

MODIFICATION DES STATUS

Art. 28. — Les présents status ne peuvent être modifiés que par un Congrès, à condition que le texte des modifications ait été porté à la connaissance des Syndicats trois mois à l'avance et six mois en ce qui concerne les articles 7 et 8.

DISSOLUTION

Art. 29. — En cas de dissolution, la liquidation de l'actif social sera versée à l'A. I. T.

ANNEXE

TABLEAU DES REGIONS

PREMIERE REGION. — *Loiret moins Pithiviers et Beaune-la-Rolande, Loir-et-Cher, Indre, Cher, arrondissements de Nevers (moins Cosne) et Montluçon.*

DEUXIEME REGION. — *Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Eure-et-Loir, Aisne (moins Saint-Quentin et Vervins), plus Pithiviers et Beaune-la-Rolande.*

TROISIEME REGION. — *Yonne, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Nièvre (moins Nevers, plus Cosne).*

QUATRIEME REGION. — *Allier (moins Montluçon), Puy-de-Dôme, Cantal, Corrèze, arrondissement de Brioude.*

CINQUIEME REGION. — *Lozère, Gard, Hérault, Aveyron, arrondissement de Largentière.*

SIXIEME REGION. — *Pyrénées-Orientales, Aude, Ariège, Haute-Garonne, Tarn, Tarn-et-Garonne, Gers (moins Mirande).*

SEPTIEME REGION. — *Hautes Pyrénées, Bases-Pyrénées, Landes (moins Mont-de-Marsan), plus arrondissement de Mirande).*

HUITIEME REGION. — *Gironde, Lot - et - Garonne, Dordogne, Lot, arrondissements de Mont-de-Marsan et de Jonzac (plus Montmoreau).*

NEUVIEME REGION. — *Charente-Maritime (moins Jonzac), Charente (moins Montmoreau), Haute-Vienne, Creusse, Deux-Sèvres (moins Parthenay), Vienne (moins Loudun).*

DIXIEME REGION. — *Vendée, Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Sarthe, Mayenne, arrondissement de Parthenay (plus Loudun), Indre-et-Loire.*

ONZIEME REGION. — *Morbihan, Finistère, Côtes-du-Nord, Ille-et-Vilaine.*

DOUZIEME REGION. — *Manche, Calvados, Orne, Eure, Seine-Inférieure.*

TREZIEME REGION. — *Somme, Pas-de-Calais, Nord, arrondissements de Saint-Quentin et Vervins.*

QUATORZIEME REGION. — *Ardennes, Marne, Aube, Haute-Marne, Vosges, Meurthe-et-Moselle.*

QUINZIEME REGION. — *Meuse, Moselle, Bas-Rhin, Haut-Rhin.*

SEIZIEME REGION. — *Haute - Saône, Doubs, Jura, Territoire de Belfort.*

DIX-SEPTIEME REGION. — *Ain, Rhône, Loire, Haute-Loire (moins Brioude), Drôme (moins Nyons), Ardèche (moins Largentière) ; plus Vienne et La Tour du Pin.*

DIX-HUITIEME REGION. — *Haute-Savoie, Savoie, Isère (moins Vienne ni La Tour-du-Pin), Hautes-Alpes.*

DIX-NEUVIEME REGION. — *Alpes-Maritimes, Basses-Alpes, Var, Bouches-du-Rhône, Vaucluse, arrondissement du Nyons.*

VINGTIEME REGION. — *Corse.*

(1) Voir «C. S.» num. 191, 199, 200, 202, 204 et 205.

-LES MURS-

De quelque côté que nous nous tournions, nous, anarcho-syndicalistes, nous nous heurtons à des murs ! Murs symboliques s'entend, mais bien plus difficiles à franchir ou à démolir que les murs réels, en pierre ou en béton, que les hommes construisent pour se séparer les uns des autres, et qui portent des noms célèbres : La muraille de Chine, le mur de l'Atlantique, le mur de Berlin, etc.

Nommons les principaux de ces murs symboliques qui nous entourent de tous les côtés, et que certains fanatiques s'acharnent à reconstruire, dès qu'une brèche a été faite dans leur structure pourtant plus que millénaire.

Il y a d'abord le mur d'argent, puis le mur du silence, ensuite le mur de l'incompréhension, le mur de l'ignorance, le mur de la religion... et bien d'autres, parmi lesquels nous ne devons pas oublier le mur de la connerie !

C'est le mur d'argent, semble-t-il, qu'il faudrait mettre à bas, ou, à tout le moins, contourner avant de pouvoir s'attaquer aux autres. Qui de nous n'a rêvé, par exemple, de gagner les 100 millions du gros lot de la loterie, et de consacrer tout cet argent au lancement d'un magnifique hebdomadaire libertaire dont le but principal serait de pratiquer une brèche dans le mur du silence. Encore, faudrait-il prendre des billets !

Ou bien, opérer un sensationnel hold-up à la façon des ganster de l'O. A. S. que l'on fait semblant de rechercher, mais que l'on arrête bien rarement !

Ou bien, encore, faire un mariage d'amour avec une riche héritière américaine, ce qui aurait le double avantage de nous faire partager la couche d'une belle fille, et de consacrer à la cause les nombreux dollar escroqués aux travailleurs des U. S. A. Ces travailleurs dont on a coutume de dire qu'ils sont riches, et qu'il ne faut pas trop s'apitoyer sur leur sort.

Mais poursuivons notre rêve, et supposons abattus par la toute puissance de la chose imprimée et abondamment diffusée, les moellons épais du mur du silence. Nous avons alors devant nous les redoutables blocs de pierre qui forment le mur de l'incompréhension, soutenu, étayé, par un ouvrage de même farine, si l'on peut dire, appelé mur de l'ignorance.

Il faudrait alors avoir une équipe de premier ordre capable de s'atteler d'arrache-pied à cette œuvre de titans : Disséquer les événements et les faits, expliquer, commenter, démontrer et convaincre peu à peu que la société actuelle n'est pas fatale, qu'on peut la transformer, et de quelles façons, pour le bonheur de plus grand nombre.

Cette œuvre accomplie, du moins en ses grandes lignes, nous voici devant le mur des religions ! Je dis des religions, car il y en a plusieurs qui, pour n'être pas révélées, comme la religion chrétienne par exemple, n'en sont pas moins néfastes. Nous trouvons là, ne valant pas mieux les uns que les autres, le libéralisme, le radicalisme, le socialisme, le communisme, tous pavillons différents recouvrant la même marchandise, c'est-à-dire le bien-être de quelques-uns assis sur la servitude et la misère de la multitude ! Et il ne faut pas oublier la dernière en date, celle que les bolcheviks ont ignominieusement substituée à tout ce que la révolution d'octobre promettait, la religion étatique, vulgairement appelée Totalitarisme.

Nous allons tout de même nous arrêter là. Les rêves ne durent qu'un temps et bien rares sont ceux qui se transforment en réalité. Le nôtre est beau pourtant, très beau, et nous sommes tous convaincus qu'un jour ou l'autre, dans un siècle ou un millénaires, los hommes lorsqu'ils seront las de souffrir, de se haïr, de se massacrer, finiront sans doute par comprendre. Alors, le but ne sera pas loin d'être atteint.

A moins que d'ici là, une révolution pure et dure, une vraie, ne vienne tout d'un coup, à la fois par la persuasion et par la force, réaliser enfin ce que ne feront jamais ni les gouvernements, ni les chefs politiques, militaires ou religieux que les peuples continuent encore à se donner par veulerie ou simplement indifférence.

BLANQUET

RENDEZ-VOUS DE SEPTEMBRE

Faut-il que nos dirigeants aient mauvaise conscience pour fixer au début de l'automne ce rendez-vous... social ?

Si nous n'étions avertis, nous ferions partie de cette masse, attendrie par l'espoir, qui croit toujours aux miracles.

Ce qui nous renforce dans notre incrédulité, c'est que chaque année, à la veille des « grandes vacances », les augures fixent ce mois pour discuter avec les « syndicalistes » patronaux et salariés, des graves problèmes de l'intérêt général, et, que jamais, hormis le papier noirci, à l'intention du « cher lecteur » il ne sort RIEN !

Néanmoins, on est en droit de se demander si, ce rituel rendez-vous de septembre n'est pas la conséquence d'un possible mouvement d'envergure, toujours susceptible d'éclater à la rentrée, des exploités, las d'être dupes !

Pourtant, si prévisible que soit la colère de ceux que l'on trimbale dans la bouffonne comédie des promesses, jamais tenues, ou caractéristiquement illusoires, il semble que nos exploiteurs et leurs valets aient les tripes contractés par le croquemitaine des rentrées.

Tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse, dit le dicton, la cruche étant ici le prolo qui, nous l'espérons, a tout de même un peu de matière grise dans sa boite crânienne et va, dans un sursaut de dignité, montrer de quoi il est capable !

Mais, revenons à la farce de ce rendez-vous, où sous la présidence arbitrale du gouvernement, patrons et « syndicalistes » vont s'affronter en une joute oratoire d'un joli effet ; se jetant, par la figure, de la fleur de rhétorique d'une incontestable qualité, laquelle sera fidèlement rapportée par les folliculaires de service et qui devra remplir d'aise le bienheureux « cher lecteur-manœuvre balai» à défaut de son assiette qui elle verra se rapetisser les portions.

De grands projets... d'avenir, seront élaborés en commun qui trouveront leur prolongement dans la formation de commissions d'études, dans chacun des camps. Car, il importe avant tout de savoir où on va ! Les patrons et « syndicalistes » entendant tirer la corde à leur bout respectif. Les dites commissions se mettront au travail avec l'ardeur qu'on leur connait ; leur tâche terminée on se reverra en conférences au sommet, au cours desquelles la salive coulera, de nouveau, à torrent, de part et d'autre ; ce qui aura pour résultat concret de mettre tout le monde d'accord pour constater qu'ils ne le sont pas. Enfin, sur l'invitation des deux parties interviendra le troisième larron, pardon, le Représentant du gouvernement, lequel, soucieux de l'ordre, apaisera les deux antagonistes (de scène) *par des considérations distinguées rendant hommages à ces grands français dont l'intérêt ne saurait échapper à personne* (présent en ce lieu), *glissant au patronat* (le maitre), vous serez servi et *avec un sourire entendu* à ces dignes « serviteurs du travailleur », *vous aussi vous aurez votre part de... gâteau et votre récompense, la libéralité que nous vous laissons de faire à votre guise, de grandiloquents compte-rendus* à vos ouailles, non ! *à vos mandants, veux-je dire, dans lesquels patrons et gouvernement sont nécessairement les méchants loups.* Pour conclure Messieurs allez en paix, nos commissions : ministérielle, « députale », sénatoriale, etc., vont se mettre à l'étude de vos problèmes, qui, vous le savez entrent dans le quatrième plan. A bientôt, Messieurs... au mois de septembre de l'an prochain. Comment pourrait-il en être autrement ? Lorsque l'on connait les « adversaires » en présence. Les patrons sont connus. Mais les « syndicalistes » ? La C.F.T.C. d'obédience religieuse, créée par le patronat, avec l'intention naturellement malsaine de duper les travailleurs en les aiguillants sur la collaboration de classe. Voyons, pauvres travailleurs chrétiens, d'où viennent vos prétentions à une vie terrestre aisée, alors que selon la bible, il faut de mauvais riches pour alimenter l'enfer et de bons pauvres pour prendre place à la droite de Dieu ? Seriez-vous pharisiens ? Quelle corruption vous atteint pour devenir des matérialistes si sordides, le frigo, la télévision, le confort, vous n'y avez pas droit, vous devez souffrir le martyre pendant votre passage dans notre vallée de larmes si vous voulez gagner la félicité éternelle. Bien sûr, les chefs de la chrétienté, se sachant en perte de vitesse, essaient de vous retenir en flattant vos penchants charnels, mais le fond reste que vous ne pouvez exiger plus que les méchants accordent. Allons, soi-disant chrétiens, fuyez ces lupanars qui vous avilissent.

C. G. T. F. O., autre obédience religieuse, pas dans le même sens, mais pour le même but. Réformistes de tous crins, qui vous entrainent dans l'intéressement à la production, en se faisant fort, si vous êtes sage, de vous ouvrir les portes du bonheur... dans l'avenir. Pourquoi voudriez-vous avoir ce bonheur sur l'heure, il se gagne, par l'attente, par de savantes mises au point dans les conciles tout puissants et combien gnostiques des dirigeants qui connaissaient mieux que vous ce qu'il vous faudra demain. Que faites-vous là dedans, travailleurs ? N'avez-vous pas encore compris que vos impatiences causent un mortel ennui à ces illustres chefs de file ? Laissez-les à leurs transes réformistes et devenez des hommes libres !

C. G. T. K., ennemie jurée des tous les autres, affichant sa volonté d'offrir le paradis terrestre... demain, lorsque vous aurez consenti à vous faire massacrer dans le cadre de la décision du « grand parti », avec la bénédiction du grand sorcier de toutes les Russies, auxquels il faut des héros couchés sous terre, afin de pouvoir, la révolution terminée, honorer, un trémolo dans la voix, ces martyrs tombés pour le triomphe de la dictature prolétarienne. Que deviendrait une révolution sans héros ? Un plat aussi vide que l'assiette d'un économiquement faible. Alors, camarades, quand comprendrez-vous que vos problèmes ne sont solubles que par vous-mêmes ? Songez que deviendraient tous ces individus si, par un coup de folie subite les capitalistes venaient à accorder honnêtement ce que les travailleurs ont droit ? C'en serait fini de leurs beaux discours, de leur existance agrémentée du panache et d'une bonne situation qui les distingues de ta misérable vie !

Oui, camarades syndiqués, si vous ne réfléchissez au temps précieux que vous perdez à attendre le bonheur de la main des autres, vous assisterez à plus de déchéance et à la désertion de tous les syndiqués de passage et reculerez votre libération !

Mais, déjà se dessine à l'horizon une nouvelle action. Des ouvriers las et mécontents, des activités de la masse, commencent à s'attaquer aux cadres qu'ils accusent, à juste raison, d'être les responsables de leur misère, et sans autre forme de procès leur cassent la gueule. Il faut s'attendre à voir se répandre cette nouvelle activité. Cela fait d'autant moins plaisir aux « syndicalistes » qu'ils sont eux-mêmes cadres, et s'ils ne voient aucun inconvénient à ce que les travailleurs reçoivent des coups de pied au cul ils n'aiment pas, eux, en recevoir.

Gageons que dans un avenir très proche, les cadres vont enfin recevoir la leçon qu'ils méritent et que le monde du travail ressaisi, va mettre fin aux activités scandaleuses de tous ces suppots du capitalisme, quelques soient les étiquette, et prendront pour devise, en lieu et place des rendez-vous toujours manqués de septembre : « Une vie décente ou gare à vos fesses ». Donc, camarades, à vos BOTTES !

CAMILLE ANDRES

Nous avons glané pour vous

Sur la couverture d'un récent bulletin du B. I. T. (Bureau International du Travail) on a pu voir un cliché représentant un viel ouvrier faisant fonctionner un marteau-pilon. La légende disait : « Thomas Smith, *un forgeron de 79 ans*, encore au travail aux aciéries de Ebbw Vale en Angleterre. »

Le conseiller d'Etat Laroque, expert dans l'art de faire suer le burnous, a fait on le voit des adeptes de marque.

Dommage, pour ceux qui accordent à l'organisme parasitaire international, qu'est le B. I. T., un certain crédit, que ce soit parmi les pseudo défenseurs du prolétariat qu'ils se soient situés.

Nous nous sommes toujours élevés contre l'existence de cet aréopage, *parfaitement inutile*, néfaste même, qui ne peut être considéré en aucun cas comme un élément de progrès social.

Il a possédé, entre autres, dans son sein comme représentants ouvriers pour la France, Léon Jouhaux, Bothereau de Force Ouvrière, Boulladoux de la C.F.T.C. produits de l'authentique syndicalisme réformiste, et pour représentant du gouvernement l'inénarrable Paul Ramadier, franc-maçon à l'échelon supérieur, socialiste S.F.I.O., ancien ministre et président du conseil qui, le mot n'est pas de nous, « excellait dans l'art de faire crever le peuple de faim en pleine moisson ».

Pauvre prolétariat ! Soutenu par un B. I. T. qui te donne en exemple un esclave presque octogénaire, pour t'inciter à faire mieux que lui, tu risques fort de ne pas avoir une vieillesse aussi dorée qu'on te la pronostique.

B.D.I.C

CARIDAD FRANQUISTA

Reproducimos de «La Vanguardia» de Barcelona:

EL DOLOR SALUDABLE

La lectura del decreto de la Presidencia del Gobierno de 14 de junio que regula los auxilios del Fondo Nacional de Asistencia a ancianos, enfermos desamparados e infancia desvalida, hace daño moral y aun físico. Aunque el preámbulo justifica que es la primera fase del plan asistencial, uno siente un pinchazo hondo en el corazón. Aunque es un dolor saludable en esta hora en que no se recatan las amargas verdades sobre el escenario social. Las primeras palabras de Kennedy, el joven presidente de la «sociedad opulenta», fueron para los millones de americanos que se acuestan con frío y hambre. También aquí conviene que las alegres luminarias del paseo de Gracia no nos hagan olvidar la oscuridad de las barracas de Montjuich ni la tristeza de los pisos superpoblados del distrito quinto. Aunque ninguna figura humana tan desgraciada ni desasistida, como la de este pobre viejo, enfermo, solo, que tutela aquella reciente disposición legal. Porque la misma regula un auxilio a la vejez en cuantía máxima para cada beneficiario de trescientas veinte pesetas mensuales. ¿No es mucho, verdad? Porque si el mismo es fumador, aunque sea de labores canarias, podrá serlo con este dinero sólo si deja de comer, vestirse y dormir, porque para todo no le alcanzará. Para disfrutar de este auxilio a la vejez, el anciano debe ser mayor se setenta y cinco años y pedirlo al Ayuntamiento. Y éste recabar informes del párroco del domicilio del solicitante y del médico de Asistencia Pública, etc. Después, la Junta Provincial de Beneficencia publicará las relaciones de los auxiliados en los periódicos oficiales. Y si la propuesta es denegatoria podrá el interesado, con sus setenta y cinco años a cuestas, alegar lo que estime procedente. (Pregunta: ¿Tendrá el pobre fuerzas y luces para hacerlo?) Y la resolución del expediente se publicará en el «Boletín Oficial del Estado». La concesión del auxilio se inscribirá en el Registro Civil del nacimiento del beneficiario. ¡Ni que se tratara de la concesión de una prospección petrolífera! Mucho papeleo para tan poco dinero.

LA DESESPERACION DE ESPRONCEDA

Y tome nota el lector de las angustiosas condiciones personales requeridas para poder percibir este auxilio de vejez: Primera, no percibir ingreso de ninguna clase (ni un mal jornal, ni unas comisiones eventuales, nada). Segunda, no tener pensiones o ayudas oficiales (pensiones, jubilaciones, cesantías). Tercera, ni retribuciones por prestación de trabajo ni rentas de cualesquiera clase de procedencia (si heredó unos pocos valores o una casita de alquiler de cien pesetas al mes, ya no tiene derecho). Cuarta, carecer de familiares que vengan obligados a alimentarlo con arreglo al Código Civil (tampoco puede contar con este auxilio si tiene hijos o hermanos obligados a sustentarlo). Por lo que para ser beneficiario de estas 320 pesetas mensuales, el anciano no debe tener ni un céntimo ni una mano caliente que lo atienda. ¡Válgame Dios! Pero, ¿pueden haber viejos tan desgraciados, tan desvalidos? El corazón duele sólo de imaginárselos uno. Parece que en tales supuestos habrían de estar internados en algún asilo o establecimiento benéfico. Más aún, seguro que en su inmensa mayoría lo estarán. Pero aquel decreto de la Presidencia del Gobierno parte precisamente de la hipótesis de que pueda haber en el país ancianos que no tengan ni aun asilo en donde estar. Porque precisamente dispone que si estuviesen acogidos en alguno, estas ayudas se destinarán, en un ochenta por ciento, para incrementar los gastos de asistencia, y el veinte por ciento restante, o sea ¡sesenta y cuatro pesetas! al propio beneficiario (lo dicho, ni para fumar). ¡Ay, qué dolor este anciano pobre, enfermo, solo, con 320 pesetas al mes! Pero, ¿cómo pueden suceder estas cosas? El padre jesuita Lombardi explicaba en Bogotá el temor al castigo de Dios sobre tan feroces egoísmos. Porque mientras España gasta millones de pesetas para diversiones y dos jugadores de fútbol valen, lo que es un decir, cerca de cien millones, la comunidad sólo puede atender a estas desesperadas criaturas humanas en el ocaso de su vida en sesenta y pico de duros al mes para un mal morir. ¿Qué hacer, qué hacer? Porque la caridad voluntaria que sólo da uno cuando por justicia debe dar mil no puede remediar estos desgarradores casos de miseria y de aflicción. Por esto tal ineludible obligación de justicia social debe cumplirse a través de disposiciones legales obligatorias que distribuyan mejor la riqueza y los gastos. Y pensando en aquellos viejos, enfermos, pobres y solos, hacerlo de prisa, muy de prisa. Porque aunque la disposición de la Presidencia explica que dicho precario auxilio es la primera fase del plan asistencial, uno teme que estos ancianos achacosos de sesenta y cinco años de edad no puedan esperar a la segunda, que se promete más sustanciosa.

Por lo menos, en vida.

JOAQUIN HOSPITAL RODES

DISCOS

—No soy partidario del todo o nada.

—A mí me gusta el todo y me disgusta el nada.

—Es mejor el término medio.

—O la composición de lugar. Las componendas tienen aprecio.

—Tienen características de virtud social.

—Ya somos socialistas virtuosos.

—Estamos en la delicia del socialismo. Se acabó el gesto airado, la actitud destemplada. En adelante sindicalismo de trato.

—No de trata, ni de tratamiento.

—Ni trata ni miento.

—No lo dudo.

—¿Apeteces una naranja? Te quedas con media y la otra para el que dispone de un cesto lleno.

—No es justo, pero sí parlamentario.

—No se logra todo de un salto, sino debido a muchos saltos.

—O saltitos. Ahora saltarines.

—Eres craso con tu carencia de entendederas. Ponte al corriente de la sociología nueva.

—No puedo. Yo estoy en el carro y tú en la balística interespacial.

—Ni que lo digas. La época no es para malastestas y bakunanis. Estamos en la polisociología aplicada.

—Y ella, tan profunda, exige saltitos propios y solicitar la mitad de una naranja a los que detentan un naranjal entero.

—Es la escala social en funciones.

—La escala musical, no deteniéndose en el rellano, alcanza todo.

—No hay escala sin pausas.

—En los rascacielos de Nueva York se llega al 50 piso gracias a la acción directa de los ascensores. Por la escalera los vecinos de las alturas no llegarían nunca.

—Sociedad y rascacielos no es lo mismo.

—El símil me conviene. Tu escalera social quiebra de apolillada para adjetivarla de moderna. Desde que hay dueños hay desposeídos; desde que hay hartos hay hambrientos; desde que hay ricos hay miserables. Los parias de todos los tiempos nos hartamos de subir escaleras reformistas sin llegar jamás a la cúspide, como llegan los vecinos con el ascensor para el 50 piso.

—Defecto de impaciencia. Una y veinte generaciones son nada ante la amplitud del problema social. «Piano piano si va lontano».

—Pero los comunistas han dado el gran salto y nos atrapan rezando reformismos.

—Los venceremos, probablemente, en el siglo XXII. Cada éxito necesita su tiempo. El avance seguro se consigue lentamente e ineluctablemente. Las grandes opresiones, merced a la sagacidad y al sosiego de la reforma política, ya son imposibles.

—Menos en Rusia y lo rusiado; menos en España, Portugal y otras argollerías.

—Sombras pasajeras las que me opones.

—Pero de plomo efectivo y pegadizo, señor mío.

—Dentro de dos siglos todo ello habrá desaparecido. Le quedan al planeta miles de millones de siglos de existencia.

—Y mientras tanto, esclavos con «tele» y nevera, ¿no es esto?.

—Y coche y matamoscas automático, no lo olvides.

—Y máquinas en todo desvalorizando a la persona. Automatismo en los tallejes y tajos, y gente sobrante como sobran los caballos ahora. Habrá guerra eutanásica para reducir el cupo humano, y para que la carnicería pueda agigantarse se estimula con pensiones estatales la producción de crías. A la raza caballar no se le exige tanto.

—Cábalas tuyas muchacho. Todo eso no vale lo que un piruli fabricado automáticamente en casa. Las clases van a desaparecer bajo un cúmulo de ingenios mecánicos y el hombre que resurja de tal pirámide de abundancia será el espécimen humano definitivo.

—Calla, imprudente, que si Kruschev, Kennedy, Franco y Salazar te oyen, te condecorarán con la Cruz de la Servidumbre Eterna.

DISCOBOLO

«A. I. T.»

Publicación mensual trilingüe (español, francés, italiano), órgano de la Asociación Internacional de los Trabajadores. En su número correspondiente a julio contiene interesatísimos trabajos informativos, de tesis, conmemorativos de la Revolución Española, notas, noticias mundiales, grabados y otros detalles de igual provecho. Pedirla en 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.), Francia, y en todas nuestras expendedurías.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE: TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

ANTENA

CARMELITANA

OVIEDO. — Un autocar que regresaba de las fiestas de la Virgen del Carmen, celebrada en Mieres, chocó con un tren en el paso a nivel de Reicastro, resultando una joven muerta y treinta heridos. A veces se reza en vano.

A RAÍZ DE LAS HUELGAS. LO QUE SE PIENSA EN ESTADOS UNIDOS

«La estructura monolítica de la dictadura de Franco se ha resquebrajado, aunque no pueda decirse que mañana habrá una revolución. No obstante, los primeros rayos del alba alumbran la larga y sombría noche en la que España dormía. La dictadura de Franco no puede durar más tiempo.» — *(New York Times.)*

«Franco encara la situación más grave que se le ha presentado después de su ascensión al poder. Después de 22 años de paz no ha podido resolver los problemas económicos de España, no ha logrado establecer un equitativo reparto de las tierra y de la riqueza y no se ha ganado el afecto del pueblo.» — *(Herald Tribune, de New York.)*

HONORES A LA BANDERA

GERONA. — Cuatro veraneantes ingleses han sido expulsados de España «por ultrajes a la bandera». Se trata de Alan Arthur, Anthony Sorto, Charley Equiar Clareson y Richard Alexander Hogger, a los cuales se acusa de haber arriado la bandera franquista de la playa de Llafranc y haber colocado en su lugar una vistosa braga de mujer...

LA DESCUIDADA

LEON. — Por descuido de la Compañía se hundió una parte de la mina «La Descuidada» de la Magdalena, muriendo sepultados dos mineros llamados Rogelio Martínez González y Manuel González García. Solamente el cadáver de Rogelio ha podido ser recuperado.

LA FIESTA BARBARA

MADRID. — El torero Curro Montenegro ha sufrido una grave cogida en una plaza de esta villa. Igualmente notifican de Palma de Mallorca el haber resultado mal heridos los toreros Gregorio Sánchez y Curro Romero.

CELEBRIDAD EXTINTA

MADRID. — El famoso literato Ramón Pérez de Ayala ha fallecido a la edad de 81 años. Perteneció al grupo «Al servicio de la República» con Ortega Gasset y, como éste, al terminar la guerra se expatrió, regresando a España tras unos doce años transcurridos en el exilio. Como el propio Ortega, Pérez de Ayala no hizo aprobación del régimen franquista.

LA TIPICA PAELLA

TARRAGONA. — En el bosque lindante con la playa de Salou una familia alumbró fuego de leña para condimentar una paella de arroz. Soplando las llamas con fuerza el improvisado cocinero prendió fuego en las hierbas próximas, corriéndose el fuego a los pinos, esa leña especial para la paella valenciana. En total cien árboles quemados, 40.000 pesetas de multa a los causantes del siniestro, y una comilona malograda.

LOS MESIAS SON ASI

SEGOVIA. — Ha sido detenido e internado en un centro siquiatra un llamado Fernando Gil, que afirma ser Mesías II. Desde hacía días deambulaba por esta ciudad. Frecuentaba buenos restaurantes en los que comía opíparamente cual corresponde a su rango. Como es natural en tal alto personaje, no pagaba el consumo. Gil-Moisés viste extrañamente y habitaba en Lozoyute, donte tiene esposa y diez hijos. Saca sus teorías de un libro muy complicado en el que alternan las estampas con los versículos y los versos. Ultimamente ha sido denunciado por un fondista que no espera redención mitológica, llevándose la policía a Moisés II al lugar indicado al empezar esta nota.

CRIADERO DE CHISPAS

Ahora en España tendremos libertad de imprenta.

¿Qué haremos de esta libertad, sin imprenta?

¿O qué haremos de la imprenta, con libertad... fascista?

∴

Seamos, por una vez, creyentes, y acudamos a Barcelona a publicar «Solidaridad Obrera».

Con la casa ocupada, ¿cómo establecerse para un «manos a la obra»?.

∴

Es posible que se nos invite a contemporizar con el órgano de los intrusos: «Solidaridad Nacional»; a hacer de dos órganos un sólo órgano... para emisiones catedralicias.

∴

—Vean ustedes —podría decirnos Santamarina—: «Solidaridad» es el denominativo común; obreros, más o menos todos los somos, sindicalistas incluso, y nacionales igualmente, puesto que pertenecemos a la misma nación. ¿Convienen ustedes?»

—Ni en sueños.

—¿Carecen ya de ensueños?

—Nos sobran entendederas, y argumentos para que ustedes desalojen. Este es nuestro establecimiento. Tenemos en él tres rotativas, doce linotipias y una sección para ediciones libreras, con «planas» y elemento de caja. Existiendo libertad de imprenta, desalojen.

—No lo haremos, invocando la misma libertad de imprenta que ustedes mencionan.

∴

Aquí los enviados del exilio meditan, sentados en un banco del Paseo de Gracia. Se les acude esto: Perón ya hizo un truco parecido ofreciendo libertad exagerada a las opiniones escritas. Si bien les negó papel, tinta y servicio de correos. La libertad estaba. Era la prensa libre la que faltaba a la cita.

∴

Pero veinticinco años de franquismo pueden haber dulcificado el régimen, al extremo de ser aceptadas las opiniones escritas y publicables... en el extranjero. No va Franco a pedir una conflagración universal por las cosas desagradables que tintas de París y Toulouse le dicen cada semana.

∴

Volvamos a nuestra comisión de Barcelona.

—Hemos venido a esta noble e hidalga ciudad para practicar nuestro derecho a tener diario, señor Interventor General de la Prensa. Somos propietarios de una imprenta ocupada por amigos suyos y por embarazo nuestro los tales no ahuecan el ala.

—Mientras ello se gestiona les recomiendo buscar otro establecimiento. Asunto de millones de pesetas en mano.

—Mano tenemos, no millones.

—Ninguna culpa para el liberalísimo régimen de Franco si ustedes son unos pelones. Regresen a Francia para ver si sus amigos y allegados les amonedan.

∴

—Señor Jefe de Policía.

—¡Hola, queridos enemigos! ¿Qué os trae por aquí?

—La libertad de imprenta.

—No lo duden. Los impresores son libres de imprimir lo que la honestidad social admite que se imprima.

—Es que nosotros pensamos redactar un diario antifranquista.

—No me opongo. Pero ello tendrán que hacerlo en la cárcel y aceptar que el censor de la casa ejerza libremente sus funciones, al fin y al cabo periodísticas.

—Pero esto no sería la libertad de imprenta prometida por el caudillo...

—Sí, aplicados los pertinentes considerandos. Para felicidad de todos en Entenza tendrían la estancia que en Consejo de Ciento les niegan, y estando en la cárcel — ¡qué tantísimo conocen!— no correrían peligro de ser detenidos..

∴

Excuso decir, amigo lector, que este ha sido mi sueño (de pesadilla) de una noche de verano.

CHISPERO

EL ESTADO

MILES de experiencias han sido y serán aún necesarias para poder hacer comprender a los hombres la idea de que la fuente de todo mal no está en la forma de Poder, sino en el Poder mismo como tal, el que hay que dejar de lado si deseamos abrir a la humanidad nuevas perspectivas para su emancipación total.

Hasta la más pequeña conquista, en este penoso camino, fue un paso adelante en el sentido de la supresión de las ligaduras políticas que paralizan, siempre, el libre desenvolvimiento de las fuerzas creadoras de la inteligencia e impidieron su natural desarrollo.

Solamente cuando la creencia del hombre, en su dependencia a un poder superior habrá sido superada, caerán las cadenas que han mantenido hasta el presente a los pueblos en la charca de la esclavitud espiritual y social.

La tutela y la autoridad son la muerte de toda inspiración social y humana, y por esto son el obstáculo más grande a la solidaridad colectiva que sólo sale, casi, de la libre consideración de particulares y únicamente puede prosperar en una comunidad que no sea detenida, en su marcha natural, por la coacción externa, por la creencia en dogmas absolutas o por opresión económica.

La comunidad es una institución de naturaleza moral que se compone de individuos-miembros, cuyo interés no puede significar otra cosa que el interés de cada individuo reunido en la comunidad. En consecuencia, es una frase vacía la que «las exigencias de la comunidad» si no se tiene presente al individuo.

Todo hecho nuevo aumenta el interés del hombre en la medida que aumenta la suma de su felicidad personal o disminuye la suma de sus sufrimientos.

Del punto de vista de la utilidad de una acción gubernamental (que sólo es una especie singular de acción llevada a cabo por una persona o por varias), sólo sería buena y justa cuando contribuyera a aumentar el mayor bienestar posible de los ciudadanos, hecho que la experiencia revela imposible.

J. PEÑALVER

Los comunistas acusados

En un artículo titulado «24 horas», publicado el 11 de mayo 1962 en el diario «Novedades», de Méjico», el periodista Luis Spota da la siguiente referencia:

«Hace tres años, en Lisboa, funcionarios de Radio España y de la Unión Soviética celebraron pláticas y llegaron a acuerdos específicos para que los censores iberos NO interfirieran las transmisiones originadas más allá de la Cortina de Hierro, y viceversa. Otra prueba de que franquistas y comunistas operan de común acuerdo la constituye el hecho —que nadie ignora en España, Francia, Rusia o México— de que todos los dirigentes del P. C. español (stalinista) entran y salen del paraíso franquista, libre y oficialmente. Esto es: entran y salen de España porque los diplomáticos de Franco tienen órdenes, que obedecen, de extenderles las visas correspondientes. ¿Nombres? Daremos los tres de los principales dirigentes del PC español a quienes no se les veda el acceso a España: Santiago Carrillo, miembro del Buró Central del PC; Enrique Lister, ex comandante del 5o. Cuerpo del Ejército Republicano y actualmente general de división, con mando de fuerzas, del Ejército Soviético; y Santiago Alvarez, comisario político del propio 5o. Cuerpo. Estos caballeros, para nadie desconocidos, y otros de menor jerarquía dentro del PC, no sólo van a su patria cuantas veces lo desean, sino que son recibidos oficialmente por funcionarios del régimen. No hace mucho, por ejemplo, Santiago Carrillo estuvo en Madrid y celebró entrevistas particulares con el jefe de la Seguridad Nacional y con el ministro de la Gobernación. Lister ha ido a España dos veces en los últimos tres años; en la primera ocasión su padrino y acompañante fue el torero Luis Miguel Dominguín, por cuyo conducto parlamentó con altos dignatarios del régimen.»

MAS NOTICIAS

IRREVERENCIA

MADRID. — En la cripta franquista de Cuelgamuros —ese gigantesco monumento simbolizando el Triunfo de la Muerte llamado «Valle de los Caídos»— ha estallado una bomba de pequeño volumen, al parecer destinada a patentizar la protesta permanente del pueblo español por la tiranía de que viene siendo víctima. No ha habido víctimas, pero sí algunos desperfectos en el antro de conmemoración guerrera-franquista, que tan orgullosamente pretende eternizar el triunfo de la Inquisición sobre las libertades de España.

JUICIO EN PERSPECTIVA

BILBAO. — En la segunda quincena de septiembre se celebrará juicio contra Ramón Ormazabal, Agustín Ibarrola, María F. Dapena, el esposo de ésta José Vilate (que intentó suicidarse a causa de las torturas que le infligió la policía), Vidal de Nicola, Giménez de Pericás, Múgica Herzof y tres más, acusados de haber participado en la organización de las pasadas huelgas.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración.

Servicio de librería

	AF		
	—	—	
«Desde el fondo de la tierra», E. L. Castro	750	«Los días de nuestra vida», M. Zoschenko	450
«Daysy Miller», Henri Jmes.	300	«Dieta sin privaciones», J. J. Bachmann	1 200
«La dama de las camelias», Dumas (hijo)	260	«Dinamos de corrientes continuas», Cobron	300
«La damita de la casa grande», Jack London	600	«Dinamos de corrientes alternas», Cobron	250
«Dans le mortier», Han Ryner	390	«18 años en Rusia», Vicente Monclus	400
«Damian», Hermand Hesse.	400	«Discours aux sourds», Ferrero	250
«Democracia cooperativa», H. P. Warbase	1 000	«Doce capitales», Eugenio Relgis	1 200
«Le démocrate devant l'autorité», Bontemps	250	«Las doce pruebas de la inexistencia de Dios», Faure.	150
«Défense en bloc», Léon Durville	1 500	«Doce pruebas de Hércules», Montiel Ballesteros	1 200
«Déposition», Léon Wert	600	«Las doctrinas de Ameghino», José Ingenieros	450
«El provecho al producto integro al trabajo en su desarrollo histórico», A. Menger	350	«El dominico Blanco», Gustavo Meyrich	400
«Descartes», Alfredo Fouille.	525	«La Dorotea», Lope de Vega.	750
«Las desencantadas», Pierre Loti	350	«Dostoiesvky», Dimitri Merenjkoswky	400
«Desierto de amor», Mauriac	550	«Las dos hermanas», S. Zweig	550
«Le diable», Papini	550	«El drama del amor y de la muerte», Carpantier	550
«Diane», Heinrich Mann	600		
«Diario de Otoño», E. Relgis.	300		
«Dias ejemplares de América», Walt Whitman	450		

Giros y pedidos a Roque Llop
24, rue Ste-Marthe (Paris (10)
CCP 13507 56

B.D.I.C

ESCLAVOS

por Cosme PAULES

masiado a menudo : « Si la CNT no hace esto »; « si no toma esta posición... », cuando no debemos olvidar que son los militantes del sindicalismo revolucionario y verdaderamente manumisor quienes únicamente tienen la palabra y no *nosotros*, que bien podemos denominarnos tal y no serlo. Las cosas claras conservan las amistades, de modo que a no enojarse y a meditar con consecuencia que lo demás el viento se lo lleva : o el negrero, o el « inglés » o quien quiera que sea y pueda.

Incitemos a nuestros semejantes a romper cadenas de cualquier material que sean, especialmente las que ordenan forjar los políticos de todas las escuelas, y obtendremos como precursor resultado una verdadera CNT potente, vigorosa e imbatible. Son los enemigos de la esclavitud los que dan vida a todo movimiento manumisor en el verdadero sentido de la palabra. Los nombres no hacen ninguna cosa y en ciertos momentos de prueba no sirven para nada. Con CNT sí, pero producto de una militancia dispuesta a conquistar días mejores para ella misma y para todos. No con una CNT que tiene necesidad de decir al que quiere romper cadenas cómo y cuándo debe romperlas o al que no desea hacerlo que lo haga. Ni una ni otra orden o insinuación tienen positivo valor para nosotros ni para nadie. En un régimen de tiranía, no puede existir una CNT poderosa, por la simple razón de que sus posibles militantes están muertos o en la cárcel, campos de concentración o perseguidos como fieras. En un régimen de Estado, no importa la política que lo maneje, el criadero de esclavos trabaja al por mayor y menor y sin descanso. Hemos de perseguir un régimen de libertad donde nadie tenga derecho a mentir ofreciendo el oro y el moro de arriba a abajo, como lo hacen todas esas democracias donde la igualdad de condiciones es un cuento chino comunista y sólo medran los sinvergüenzas y los capaces de vender lo que más vale en aras de sus particulares conveniencias. El esclavo es una consecuencia de la sociedad esclava que padecemos y contra la cual luchamos una minoría. No es la sociedad esclava producto del esclavo, sino todo lo contrario, de sí misma y de sus métodos coercitivos. Los cenetistas que han de oponérsele a ella han de serlo de verdad, con ese o con otro nombre o ninguno. No está la fuerza en el instrumento, sino en la mano y el cerebro que lo manejan.

Si pretendemos influenciar basados en un nombre o una sigla, nada conseguiremos; será únicamente como siempre se hizo : con la palabra y con los hechos, como conquistaremos los fines que perseguimos. Y a quien esto dudase nos atreveríamos a ponerle delante una masa de cien millones de esclavos a la cual cantarle loas libertarias, pero sin ayudarles a machacar el frío hierro de sus cadenas, para que palpase su enorme fracaso. Es preciso (o sería preciso) acudir a la masa de esclavos con la maza y el cincel de la palabra y la acción libertaria, dándole ejemplo de cómo se libertan el hombre y la mujer conscientes, y, entonces sí que encontraríamos adherentes y haríamos quebrar las usinas de la esclavitud. Pero de ninguna manera es posible, mucho menos que nada empleando métodos antiguos que hoy se quieren dar por novísimos en nuestros medios también; será, como decimos, por la gran influencia de la falsa política que todo lo corroe, especialmente en Occidente, que es donde ella prepara el terreno para igualar y a ser posible superar en malignidad lo que se ha dado en llamar el Oriente (políticamente hablando, claro).

Lo que se llama comunismo prospera y se afirma en todos los sistemas democráticos. Se dan la mano Marx y todos los viejos y nuevos maestros de la mixtificación, en eso de formar robots con hombres, desde las gradas del poder, del mando y la riqueza acaparadas de mil distintos modos. Si nosotros somos verdaderos enemigos de toda esclavitud y amantes de la libertad y la justicia, estamos obligados a actuar y decir, de una manera completamente opuesta a la que utiliza el autoritarismo en todas sus formas. Aquí, allá y en todas partes, ayer, hoy, mañana y siempre, son concesiones al proceder del que todo cree saberlo, sin saber apenas nada que no sea cómo valerse de los demás para conseguir fines que él solo conoce, por serle peculiares y no de todos y cada uno. Al rebelde no es necesario decirle cómo ha de sentir y actuar su rebeldía, sino ponerse de su lado y hacer de dos y de muchos uno solo en la actuación; pero siempre desde abajo, sin que nadie ni nada se coloque por encima del individuo, pues quien quiere libertad es capaz de conquistarla, pero el que no la desea y es servidor voluntario, a ese no hay milagro ni palanca que lo libre del yugo, libertad que para él sería, además, odiosa. En una palabra : seamos más cenetistas que de la CNT y no temamos.

Demostraciones populares, hambre, represión, y fusilamientos

En Cuba, durante las últimas semanas, la gente del pueblo, hambrienta y desesperada, se ha lanzado a la realización de una serie de actos de calle como protesta contra la brutalidad de la dictadura castro-comunista. El pretexto para la protesta popular ha sido la escasez de artículos de primera necesidad. Pero, en el fondo de la cuestión, no sólo está el hambre, sino también la aversión del pueblo cubano a todo régimen tiránico, sea batistiano o fidelista. Entre esas demostraciones populares, se destacan las efectuadas en Cárdenas y El Cano. La primera de estas ciudades, llamada la Ciudad Bandera, porque en ella enarboló por primera vez Narciso López la enseña nacional cubana, la protesta adquirió tales caracteres de violencia, que el gobierno castro-comunista, para sofocarla, se vió obligado a enviar numerosos tanques de guerra, aviones militares y contingentes de milicias, encabezados por Osvaldo Dorticós Torrado, presidente de la República, quien pronunció un discurso amenazador e insolente contra el pueblo, protegido por las corazas de acero de los vehículos blindados y los pavorosos cañones de las armas de fuego. En El Cano, un pequeño pueblo de la provincia de La Habana, perteneciente al término municipal de Marianao, la ira popular explotó de una forma tan brusca que los verdugos castro-comunistas no tuvieron tiempo para impedirla. Sin embargo, una vez pasada la demostración popular, el gobierno dictó un decreto, expropiando absolutamente a los habitantes del pueblo de todas sus pertenencias, muebles, inmuebles y personales. Esto ha creado un antecedente desconocido hasta esta fecha, o sea, la existencia de un grupo de ciudadanos de un país que no son dueños ni siquiera de los zapatos que usan, pues éstos son propiedad del Estado, como consecuencia de una medida oficial de carácter represivo.

Aunque la férrea censura establecida no permite el conocimiento exacto e inmediato de los acontecimientos, por indiscreciones de la propia radio oficial cubana y los periódicos del régimen, se sabe que las demostraciones populares han continuado produciéndose a ritmo acelerado. La última de ellas ha sido la de Cienfuegos, donde los elementos de la oposición han convocado al pueblo durante varios días seguidos, sin tomarse siquiera la molestia de ocultar sus proyectos a las autoridades. En otros lugares de la isla se han organizado actos de protesta, sin que las autoridades hayan podido impedirlo, pues para hacerlo habrían tenido necesidad de matar a todos los manifestantes, que son la totalidad de los habitantes de cada pueblo.

Como consecuencia de esto la dictadura castro-comunista ha vuelto a dar publicidad a los fusilamientos de militantes de la oposición clandestina. Antes fusilaban secretamente; ahora lo hacen anunciando las ejecuciones a bombo y platillo, con el fin de atemorizar a la gente del pueblo, e impedir con ello que siga protestando contra las bestialidades del régimen. Por otra parte, la ola represiva se ha ido acentuando hasta convertirse en una amenaza para todos y cada uno de los habitantes del país, no importa la edad, el sexo o la condición social. Niños, mujeres, hombres, obreros, campesinos, comerciantes, profesionales universitarios y peones sin calificación son objeto de la vigilancia constante y víctimas de la amenaza permanente de los llamados Comités de Defensa de la Revolución. Y ahora, para colmo de colmos, los dictadores castro-comunistas han lanzado la consigna a sus secuaces de que vayan siempre armados con enormes estacas para atacar a cualquier persona que se atreva a expresar en público la menor crítica a la política del gobierno o a cualquiera de sus resoluciones. Con motivo de esto, los elementos que siguen al gobierno dictatorial se presentan en las asambleas sindicales, las reuniones sociales y todos los lugares públicos donde se concentran personas con motivos diversos, como son las carnicerías y demás establecimientos expendedores de víveres, armados con tremendas estacas para agredir a cualquiera que se les haga sospechoso. Ya se han dado casos de personas asesinadas en plena calle por medio de este bárbaro procedimiento.

Ante estos hechos, perfectamente verificados a través de personas de toda nuestra confianza, se evidencia aún más el carácter totalitario y brutal del régimen castro-comunista; ante estos hechos se rebela una vez más todo nuestro sentido libertario de la vida para condenar un régimen que así pretende hacer una revolución. Por eso, cuando alguna gente equivocada nos habla de la conveniencia de no caer en actitudes contrarrevolucionarias, les decimos que lo contrarrevolucionario es apoyar al régimen castro-comunista, porque ese régimen significa la contrarrevolución totalitaria marxista-leninista en el poder, la negación de todos los derechos populares y el exterminio del menor atisbo de libertad política.

Libertarios Cubanos,
Miami.

Reciente convenio franquista con la S. N. C. F.

La incapacidad del gobierno fascista español

Exportación de mano de obra española

Siempre se distinguieron Portugal, España e Italia en exportación de mano de obra, pero desde que el fascismo se instaló en Iberia con el apoyo Italo-alemán, con su incapacidad y terror ha inducido a los trabajadores españoles a emigrar en cantidad mucho mayor.

Más del cincuenta por ciento de las muchachas de servicio de París son españolas y estas jóvenes trabajadoras se encuentran por millares en todas las capitales de Europa, el Canadá, Australia y América del Sur y no están en New York porque el Gobierno americano tiene cerradas sus puertas a todos los emigrantes. Ahora parece que va admitir emigrantes chinos con el fin de formar unidades militares, sin duda alguna Legión Extranjera.

Tenemos informes fidedignos de que recientemente se ha concluido un convenio entre los servicios de mano de obra del gobierno franquista con la Sociedad Nacional de los Caminos de Hierro Franceses (S.N.C.F.). A los términos del mismo, el gobierno de Franco va a suministrar un cierto número de trabajadores españoles a los Caminos de Hierro Franceses para llenar las funciones de «manœuvres» y de «hombres de equipo», notamente dentro de la Región parisina.

Los primeros trabajadores españoles tomarán su servicio el primero de septiembre 1962, ellos recibirán un salario de 490 NF por mes y serán alojados en habitaciones (dos por habitación) situadas dentro de los edificios propiedad de la S.N.C.F.

Los servicios regionales de la región Oeste de la S.N.C.F. están redactando las circulares de servicio relativas a esta llegada de mano de obra española.

La llegada de este contigente de trabajadores españoles es el resultado de los salarios anormalmente bajos de los Caminos de Hierro Franceses que no encuentran más personal para los empleos de «maniobras» y de «hombres de equipo» y espera así poder continuar asegurando el servicio sin aumentar los salarios.

La llegada de esos trabajadores crea una inquietud en los medios de los ferroviarios franceses que vienen sosteniendo largas luchas para obtener unas mejoras tan necesarias como legítimas.

En todos los trabajos nuestros hermanos los trabajadores franceses, han exigido para nosotros el mismo jornal que perciben ellos y en este caso que se presenta no puede haber una excepción.

El fascismo español con la miseria que tiene a la clase trabajadora, empieza a crear problemas desagradables entre la clase trabajadora de Francia y mañana será de otro país.

Por ello, se impone terminar con tan odioso régimen que siembra la miseria y crea conflictos igual sosteniendo a la O. A. S. en su territorio que suministrando mano de obra a bajo precio.

«DELHI»

COMUNICADOS

F. L. DE MONTPELLIER

Por acuerdo de su última asamblea se comunica a todos los afiliados a esta Federación Local que las asambleas tendrán lugar en lo sucesivo los domingos por la mañana en lugar de celebrarlas los sábados por la noche, como se venía haciendo hasta la fecha, con vistas a que puedan asistir a ellas los compañeros que viven lejos, etc.

Con el presente comunicado quedan todos los compañeros convocados para la próxima reunión, que tendrá lugar el domingo 26 de agosto a las nueve de la mañana, en el Local de costumbre, con ruego por la presencia de todos.

PERPIGNAN

Organizada por las Juventudes Socialistas y Juventudes Libertarias de Perpignan, se hará una jira conjunta de nuestras dos organizaciones juveniles que tendrá lugar en Argeles, playa, el día 26 de agosto de 1962. Salida a las ocho y media del «foyer» Leo Lagrange. Considerando que esta manifestación puede contribuir a reforzar el entusiasmo que debe unir las energías en la lucha común frente al régimen franquista, esperamos la participación de todos los compañeros, simpatizantes y exilados amantes de la libertad.

LO QUE TENDRIAMOS QUE INVENTAR SI NO EXISTIERA

La voluntad libertaria

y II

En esta obra humanísima nosotros pondremos nuestro grano de arena por pequeño que sea. El amor a las ideas libertarias — que están por encima de nuestras debilidades y pequeñeces — y a los mismos desaparecidos afines, nos obliga a multiplicarnos en la acción y en la propaganda revolucionaria procurando que cada día sea más seria y eficiente en cualquier país que nos hallemos. No hacerlo es traicionar cuanto decimos amar; nuestros ideales y los hombres que los defendieron hasta el fin de sus días.

Lo decimos casi con las lágrimas en los ojos. En la emoción misma del recuerdo de sus vidas rectas — de padres e hijos, de compañeros y compañeras desaparecidos — hemos de hallar una fuente inagotable de estímulos afectivos y mentales para proseguir, siendo consecuentes, en la vanguardia social libertaria. Toda otra actitud proyecta desagradecimiento, y lleva al fracaso y a la indignidad humana.

He aquí la importancia que damos a la conciencia y a la voluntad libertarias frente a las tendencias de agresión del hombre, a sus hábitos autoritarios y a las violencias organizadas y sostenidas por los Estados, con cualquier nombre y como factores psicológicos esenciales para realizar la armonía social universal. En nuestros días más que en otras épocas por razones obvias, que se sobreentienden.

Algo más íbamos a decir sobre la conciencia y la voluntad, relacionándolas, pero decidimos suspender, por propia voluntad, los juicios y las emociones que se presentaban y explicar ahora mismo el título de este trabajo en el orden que lo sentimos como ejemplo de acto libre, voluntario, del hombre. En este instante no obramos movidos por irresistibles mecanismos vitales, actuamos para satisfacer una necesidad elaborada por nuestra conciencia que no tiene un determinado y comprobado equivalente fisiológico : decir cómo se originó la impresión, con la emoción concomitante, de lo ideado y el razonamiento que es posterior a la percepción o casi simultáneo, en algunos casos, pero no el primero.

Revisando notas y recortes de publicaciones, constatando, nos detuvimos a releer lo escrito por nuestro más viejo contradictor, que dice : « La voluntad es una ficción ». Esta afirmación es la antítesis de lo que pensamos y sentimos, lo opuesto, también, a lo que acabábamos de leer en Carbó, publicado en el número 131 de « Cenit », que manifiesta : « ¿ Qué es la conciencia? ¿Es acaso una entidad misteriosa al margen del temperamento de la razón misma, de las sensaciones? ¿Qué puede contra sus dictados una voluntad determinada por ella? »

Carbó reconoce la existencia de ambas, coincidiendo con nosotros, y al contrastar nuestro pensamiento afín con el opuesto precitado nos hizo decir, casi sin pensar, como si fuera aliento cósmico el que hablara por nosotros: se olvida de que más de una vez por medio de una ficción se ha alcanzado una realidad. Seguidamente pensemos : « Si la voluntad libertaria no existiese sería absolutamente necesario inventarla ». Añadiendo : Bienvenido el invento, cualquier invento que ayude a acabar con la mala cultura psíquica y mental y a conquistar la felicidad posible para los seres humanos de todos los continentes. Además nos preguntamos : ¿Porqué hombres que militan en la vanguardia social han de combatir, como si fuera el peor enemigo, la ficción o invento libertario que favorezca la aniquilación de la tiranía, de todas las formas de servidumbre entre las personas, la victoria, en fin, de las fuerzas de la libertad? ¿Es actitud sensata la suya?

Consideramos que lo sensato y humano, lo positivamente revolucionario y constructivo es que la voluntad antiautoritaria, más pronto, con todos los sistemas de explotación y dominación entre los hombres y evite la terrible catástrofe atómica que están organizando los sujetos dominados por la voluntad autoritaria. Esta no es una ficción: es una verdad que está haciendo sufrir a los pueblos. Tampoco lo es la primera : la voluntad libertaria fue esplendorosa realidad psicológica y social en España durante los años de 1936-39 y continúa siendo verificable a través de las obras realizadas y que continúan realizando individualidades y agrupaciones libertarias, en todo el orbe, formadas por hombres y mujeres, con compañeros y valerosas compañeras, que desarrollan sentidas, intensas y permanentes acciones voluntarias con toda la fuerza de que son capaces, como verdaderos idealistas que luchan generosamente por la paz integral en la humanidad.

Eugen Relgis ,al que nadie puede tampoco tildar de marxista, de sectario ni de metafísico y religioso, por defender puntos de vista símiles a los nuestros en su artículo « Internacionalicemos las capitales », publicado en « Solí » de París, que siempre recordaremos con cariño, dice : « Sabemos que el sueño crea la realidad, que la utopía es obra del hombre valiente y confiado en su voluntad ».

Somos muchos los que, como Relgis, confiamos en la voluntad de no desfallecer, de luchar por hacer que el sueño, el bello sueño, sea una realidad : que desaparezcan las antinaturales y antibiológicas desigualdades económicas, sociales y culturales entre los hombres, que éstos, sin excepciones, disfruten el bienestar y la libertad que merecen, a las que tienen derecho. Que la justicia social no sean meras palabras, que sean fiel expresión de equidad que beneficie a todos los habitantes y pueblos del planeta Tierra de acuerdo con las necesidades peculiares de cada uno.

Resumimos: Ya no cabe duda alguna de que la voluntad autoritaria es la que sigue imponiendo a los pueblos de todo el mundo todos los sistemas de explotación y dominación del hombre por el hombre que se van inventando. Y es la evidencia misma que el principio de libertad es el llamado a acabar con el principio de autoridad o lo que es lo mismo, porque nada se consigue por arte de birlibirloque, que la voluntad autoritaria o, más claro: con todas las enormes injusticias que defiende.

Lo repetimos con fervor : Si la voluntad libertaria no existiese tendríamos que inventarla, porque es la mejor arma — que la usamos con éxito durante la revolución social española — que puede usar la Humanidad para conquistar su libertad. Y «esta utopía — dice Eugenio Relgis — es obra del hombre valiente y confiado en su voluntad .»

FLOREAL OCAÑA

OBRA RECIENTE:

«ESPAÑA, HOY»

Ultima obra de nuestro inteligente y prolífico compañero Víctor García, editada por las Juventudes Libertarias de Caracas, Venezuela. Es una requisitoria formidable contra el sistema franquista, del cual denuncia su crimen de origen, su saña persecutora, sus fracasos político, moral y económico y la mentira anticomunista de que se sirve para prolongar su mefítica existencia.

Es un librito de 82 páginas muy adecuado para divulgar entre la juventud española que abandona su país por miseria. No poseemos aún existencias, pero pueden formularse pedidos a esta Administración, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

UMBRAL

SUMARIO DEL NUMERO 8:

Jean Cassou:
SIGNIFICACION DEL QUIJOTE.

Slavko Yanevski:
CANCION DEL SOLDADO BAJO TIERRA.

J. F.:
GEORGES BIZET. (Familiaridad con los músicos.)

J. Guiraud:
XII FESTIVAL DE PAU CASALS EN PRADES.

Hem Day:
MAURICE LA CHATRE, UN TRABAJADOR OLVIDADO. SU VIDA, SU OBRA, SU IDEA.

Angel Samblancat:
OXFORD.

Alfonso Vidal y Planas:
LUCIERNAGAS.

Luis Capdevila:
LOS ESCRITORES EN EL EXILIO.

Luis de Celis:
EL INSTITUTO DE CULTURA HISPANICA Y EL HOMENAJE A AZORIN.

Volga Marcos:
ESTUDIO RETROSPECTIVO SOBRE LAS OBRAS DE EUGEN RELGIS.

J. P. Proudhon:
¿QUE HAREMOS AL DIA SIGUIENTE DE LA REVOLUCION? (Páginas añejas, pero actuales.)

Víctor García:
GENEROSIDAD Y DESINTEGRACION. LAS DOS ESPAÑAS.

Fabián Moro:
EL PENSAMIENTO LIBERTARIO EN EL MUNDO PRESENTE.

Lucio Mendieta y Núñez:
LAS TENSIONES SOCIALES DE CARACTER RACIAL Y CULTURAL EN AMERICA LATINA.

Edgar Avila Echazú:
RESUMEN DE LA LITERATURA BOLIVIANA.

Juan Ramón Jiménez:
JOSE MARTI (visto por...).

Antonio Aparicio:
BUÑUEL, EL MORALISTA.

Jesús Prado Rodríguez:
CUATRO POEMAS Y UN SONETO.

«Arte y artistas», «Noticiario», «Libros», notas, grabados, etc.

Un número sobrecargado de excelentes materiales.

Precio del ejemplar: 0,80 NF.

En el próximo número, originales del profesor P. Bosch Gimpera, Sol Pasamar, A. Vidal y Planas, Angel Samblancat, J. Guiraud, Fabián Moro, Lucio Mendiata y Núñez, Edgar Avila Echazú, entre otros.

Estela de las huelgas

VASCONIA. — En la casa «Alfa», de Zarauz (Guipúzcoa), los obreros se han reintegrado al trabajo bajo promesa de que sus peticiones serán estudiadas. Como dijimos, el número de huelguistas de esta manufactura de máquinas de coser fue de 600.

De Sestao notifican que 60 trabajadores han sido despedidos de la General Eléctrica al reintegrarse los obreros al trabajo. Se recordará que todo el personal de la Eléctrica se declaró en huelga el 26 de junio, para protestar contra la deportación de treinta compañeros a consecuencia de la huelga iniciada en mayo.

COMPAÑEROS: Leed la revista de sociología, ciencia y literatura «Cenit». Su dirección: 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.) y puestos de venta de la C. N. T.

PLANES FRUSTRADOS

por Albano ROSELL

Durante años, hemos debatido sobre la necesidad de núcleos de propaganda y de cultura tendentes a afirmar nuestras razones y motivos de la ideología que acariciamos : centros de enseñanza, ateneos, sociedades familiares, revistas, periódicos, editoriales, diarios incluso, todo ello para contrarrestar la nefasta influencia que ejercen en las masas las instituciones de tal clase dominadas y difundidas por la burguesía y el capitalismo de consuno. De todo ello hemos iniciado y tenido en algunas partes, pero todo no ha sido esfuerzos malogrados, intentos no perseguidos ni afirmados, hasta hoy que casi nada existe en parte alguna digno de ostentación o como ejemplo a seguir, cuando deberían ocupar lugar preferente semejantes organismos en todas las ciudades cuando menos, como base de nuestro actuar. Sólo restan algunos periódicos y algunos grupitos que, con frecuencia, en vez de acción coordinada y fraternal, son más bien motivos de desavenencias internas y bregas intestinas.

Menos todavía, hemos procurado la formación de núcleos de trabajo, valorizando lo que es o debe ser más digno e importante para el hombre y la organización social, esto es, el pensamiento y el músculo como capital eficiente y rendidor, ejercido en pequeñas realizaciones de producción, guildas y colectividades, cooperativas o grupos agrarios y de artes y oficios en los que establecer, como seres emancipados de la explotación capitalista, las artesanías de antaño, produciendo artículos nobles en que la firma del artífice, vale tanto como la misma obra, al igual como ocurría en los tiempos del ejercicio en pequeños grupos y obradores, de donde salían, sin prisas y con materiales de confianza. arquetas, muebles, repujados, vestimenta, adornos que pasaban de padres a hijos, que se conservaban como reliquias y labores de mérito, en vez de los productos salidos de industrias de nuestros tiempos, hechos para el desgaste inmediato, con fines de negocio y explotación cambiante, con materiales de engaño, armados con prisas y sin arte, todo ficción y deslumbramiento de artificio y de mentira, producción standard, a destajo o en cadena, que no resiste el tiempo ni interesa su duración, ya que el capitalismo devorador y tramposo, se nutre de sus deshechos y ruinas, sin decoro y sin vergüenza.

No, no hemos querido, sabido o podido captar el valor emancipador de estas fáciles y posibles organizaciones laboriosas en libertad, como medio de manumitirnos de la explotación del hombre por el hombre, de salir de estos antros ciudadanos de vicio, de morbos, de pudrición, de evadirnos de fábricas y talleres donde lo único que se aprecia, es el rendimiento para el burgués y el beneficio para la comandita en el capital amasado con el sudor y afanes del productor reducido a paria o a perno de la máquina.

Y es por esto que en nuestros días, el estancado ideal libertario, la filosofía y doctrina acrática en decadencia, cuenta cada vez con menos adeptos capacitados y estudiosos, lo que no ocurriría si hubiésemos sabido apreciar y disfrutar en cada lugar posible y apto, de las bellezas de natura, de la libertad que se puede tener lejos del embrujo ciudadano, con labores a voluntad, sin capataces ni amos, sin tasas de producción ni explotación de mercaderes, esa ventura que sólo puede gozarse en las grandes extensiones puras, sanas, vírgenes al trabajar sin cadenas, si no fuésemos retenidos por las pasiones, los vicios, los engaños, las decadencias físicas y mentales que, con drogas y lemas para todos los gustos y estragos malsanos, nos infiltra la civilización retórica e idiota, con el capitalismo devorador, que somos incapaces de, con reflexión y caletre propios, rechazar dignamente, caídos como hemos en el lodazal de atavismos y misoneismos fatales, en vez de actuar como corresponde a precursores racionales.

Nuestro planeta dispone de espacios magníficos y vitales para la permanencia venturosa del ser libre y liberado, de saber adaptarnos a los medios telúricos del lugar y rodearse de los afectos más puros entre los nuestros. De utilizar un poco la razón, bien podríamos lograrlo, pero...

A principios de siglo, más concreto todavía, hasta que se produjo la hecatombe 1914-18, nuestra ideología teórica y su militancia, iba afirmándose, captando nuevos adeptos y renovándose por las evasiones de varios que demostraban ser innecesarios para bien del ideal, fracasados o desengañados por no lograr la satisfacción de sus ambiciones de pedantes y ególatras, con lo que el libertarismo consciente, pulía sus huestes, saneaba sus filas, sin desmedro y sin rubor, confiando en la juventud consciente que se le acercaba.

Pero surgió el conflicto bélico, que se supuso una lucha definitiva entre la opresión y la libertad, entre la luz y el oscurantismo, y varios ideólogos de la acracia cayeron en la tentación de situarse en la banda de sus preferencias, dando así, como libertarios, calidad a la guerra, apoyando o dispensando el gran crimen que se cometía, a despecho de la brega antimilitarista realizada brillantemente durante años anteriores en muchos pueblos de Europa y América, pero en aquel instante se diluía como pompas de jabón.

Y del mismo modo que durante años y años, la verba libertaria y ácrata se desarrollaba sin ningún intento de realización práctica donde fuera posible, también la cháchara contra el militarismo falló al entrar en las trincheras del guerrerismo furioso, de las que no salió otra cosa que una abulia general, un histerismo colectivo patológico incurable, una decepción contagiosa en masas y pueblos, mediante las cuales se creyó que luchar para una vida mejor y una organización social razonable y digna, no valía la pena.

Y para nuestros sectores ideológicos, se infantó, en 1917, otro engaño en el que cayeron muchos tenidos por libertarios y emancipados, pero de visión mezquina o comodona y de alcances subalternos : la caída del zarismo en Rusia, el encandilamiento de situar al proletariado en lugar preferente y absoluto, surgiendo una dictadura que, para afirmarse necesitaba eliminar a todos aquéllos que, munidos de ideales superiores, habían contribuido noble y elevadamente, a la supresión del zarismo. Los libertarios y ácratas rusos que podían ser obstáculo para el libre ejercicio de los derechos humanos, perturbando los afanes politiqueros de los arrivistas, supieron lo que resulta del hombre puesto ante un pelotón de fusileros, entronizándose así, los zánganos mandones que no gustan de fiscales demasiado severos y verídicos.

Y si entre el libertarismo internacional había causado desbandes y desinteligencias la contribución de algunos en apoyo de la guerra, suponiéndola una causal posible para la libertad de los pueblos, también la dictadura del proletariado aparecida en Rusia, produjo desinteligencias y desbandes entre la militancia libertaria candorosa internacional, que no columbró que toda dictadura, la ejerza quien sea, significa y es opresión, tiranía, anulación del individuo sometido a la voluntad y caprichos de los sátrapas estatales, por más que las adorne con arengas de relumbrón.

El ideal, la libertarismo en este caso, sufrió gran quebranto, desorientando a cuantos carecían de visión propia, la mayoría como siempre, y necesitan del rabadán que los guíe, sin percatarse que el capitalismo con sus laderos : el clero, militarismo, burocracia, los profesionales de la hipocresía que es la diplomacia, sea en anónimas o particulares, del Estado o de la política, tenderán siempre a su supervivencia y dominio, oprimiendo al pueblo, a la masa, al contribuyente, a ese gregario monigote que los soporta y reverencia.

Para desvanecer lo cómodo que podría estimarse el opinar ahora ante los hechos consumados, cabe señalar la parte que puede corresponderme, que me sería fácil ofrecer, tanto respecto a la guerra como referente al caso ruso, comprobantes de las veces que, desde nuestra prensa, mi situación radicó siempre del lado de la reflexión, la espera informativa, el raciocinio de acuerdo a las ideas sustentadas, y por esto me duele ahora, constatar que no hemos escarmentado y seguimos fanatizados y suspensos, con las verbas de adjetivos revolucionarios, como si con palabras se tuviera más fuerza que con las resultantes derivadas de los hechos. Guardémonos de caer en la bobera mareante de charlatanes de feria, como en Cuba.

Suele decirse que « nunca segundas partes fueron buenas », pero es triste comprobar que nada ha servido todo fracaso o dejaciones anteriores, cuando el mismo desbande o desinteligencia se produce ahora, entre los desmedrados grupitos libertarios por causa del desequilibrio cubano, en nada diferente del trocido en Rusia en el 1917.

Escrito lo que antecede, leemos en el número 847 de « CNT », de Toulouse, la transcripción fragmentaria de «Una carta a los militantes», de los compañeros españoles, de la que entresacamos : «Debido a cierto complejo de inferioridad inexplicable, ya no nos atrevemos a creernos los mejores y hemos cedido nuestros derechos de primogenitura revolucionaria a cambio de esa tranquilidad. Como los viejos cuchillos del romance lorquiano, el anarcosindicalismo se ha enmohecido por el desuso de su personalidad», todo lo que viene a ser un subrayado a cuanto vengo señalando. Y en cuanto al caso cubano, al que dicha publicación libertaria diera cierta calidad, merced a opiniones favorables prematuras de ciertos militantes, en el mismo número, se estampa : «Pero repetimos que, en tanto no se nos comunique, por parte del organismo responsable, que puede abrirse la espita en torno a la discusión cubana, no publicaremos nada más». Y al final, agrega : «Que la pasión no nos ciegue y haga que, en torno a la revolución cubana, el movimiento confederal y anarquista se desgarre, como se desgarró en torno a la revolución rusa.» Estas posiciones nos complacen porque son las que cuadran ante hechos de tal magnitud, que suelen trocarlos en engaño.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

SAGRADA INSISTENCIA

EL problema de España se eterniza. El mundo no tiene prisa; menos que eso, se coloca de espaldas a los españoles.

En entidad nacional poco contamos en las estadísticas. Hispanamente no se hace gran cosa, pero algo se hace. Franco preside la inauguración de una esclusa, la electrificación de unos kilómetros ferroviarios, el estreno de una fábrica con capital hispano-extranjero. Escaso y propagandístico. Peor sería menos que eso.

Políticamente, el franquismo vale por lo que cede, por lo que hipoteca. El extranjero no le concede otra mira. Cediendo menos los refugiados, es natural que en la Bolsa de las ambiciones internacionales seamos desconsiderados. En Munich tuvimos un débil eco por estar allí unos interiores que podrían suceder al general Franco.

Bondadosamente, de vez en cuando los antifranquistas en eterno paseo obtenemos algunas adhesiones, dádivas morales que sientan bien a nuestros atribulados corazones. No más que eso. Luego a referir necrologías, hasta que de nosotros no quede uno. Y claro, la marcha del universo seguirá lo mismo, siendo nosotros enteramente prescindibles.

Sindicalmente, organizaciones externas nos han exigido unión si es que han de ayudarnos. Unión la hemos hecho. ¿Y luego?

Nos asustan las mociones, la simpatía literaria. No nos bastan las posibles subvenciones. No nos satisfacen las promesas de interesar pro España a cancilleres, ONUS y UNESCOS. Todo ello es pasatiempo. Es música caduca, cupletera, fastidiosa. Convienen demostraciones de energía.

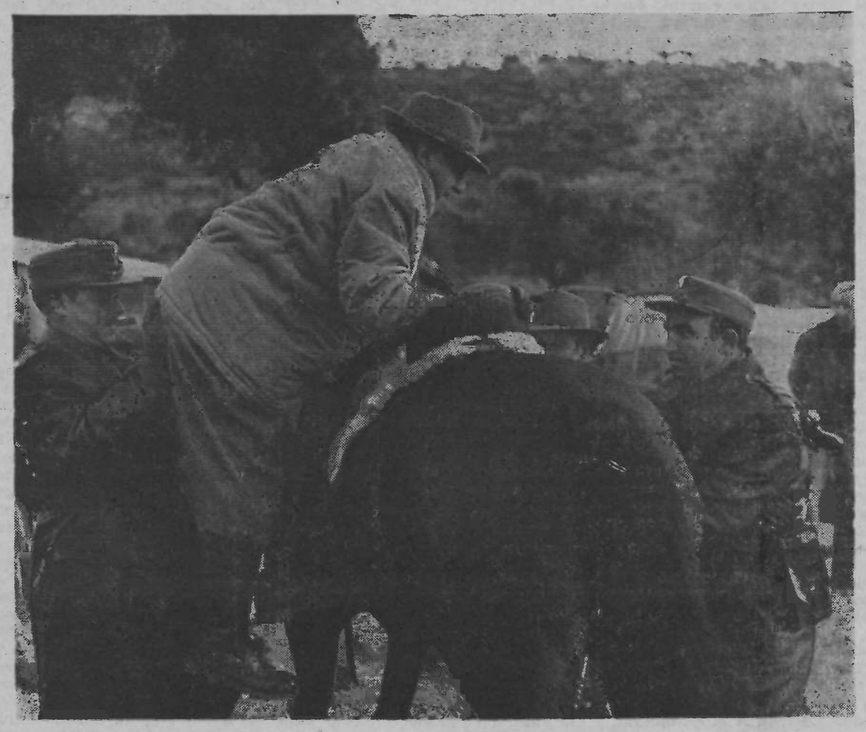
Que la España del trabajo y de la inteligencia no está con Franco, quedó establecido. Desde 1936, señores; con heroicas repercusiones del 39 a nuestros días. Ha habido «cuadrillas» de resistentes en los montes que no han recibido ayuda aérea de nadie, que han sido exterminadas con armas alemanas, checas, inglesas y americanas hasta el último hombre. Hay más de doscientos Sabater que se han hecho matar en campo enemigo pudiendo pasarlo regular en el exilio. Ha habido huelgas famosas en 1946, en 1950, en 1951, en 1959, en 1962 en todas las regiones ibéricas (¡lusitanos, hermanos nuestros!). ¿Qué espera, pues, el sindicalismo exterior? ¿Qué esperamos los sindicalistas españoles del sindicalismo «forastero»? Algo más que mociones, adhesiones, interpelaciones y donativos. Esperamos de los trabajadores de todo el orbe, libres o cautivados, organizados o desorganizados, blancos, negros, amarillos o cobrizos, un boicot implacable aplicado a la economía y a las representaciones de Franco en todos los ámbitos de la Tierra. Aguardamos de nuestros hermanos universales la ejecución de una consigna de muerte al régimen totalitario de España y al idéntico que martiriza al pueblo de Portugal. Un boicot mantenido hasta la caída de los régimenes franquista y salazarista sería lo conveniente, lo exacto, lo definitivo.

Lo demás es lírica conocida, pasatiempo honesto y confiado. Y los iberos ya estamos hartos de paliativos, de paños calientes. Se nos ha pedido que nos unamos y ya está hecho. Venga, pues, de la internacional lo gordo, que el pueblo interior ya ha dado repetidas muestras de disposición y de energía.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«**QUINET**» como primer tomo aparecido (precio, 5 NF.). En impresión el segundo: «**TIPOS ESPAÑOLES**». Precio previsto: 7,50 NF. debido a su mayor volumen.
Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, Paris (X), C C P 1350756, Paris.

MODERNIZACION DEL EJERCITO ESPAÑOL



CABALLERIA LIGERA. (Advertimos: que esta bizarra escena ocurrió hace un año. Ahora al caballero ya son dos los subalternos que lo empujan.)

El rudo Cécil Rhodes

LOS ingleses, siempre tan laburu-rus, donde dieron con un andrajo de mapa, en que los moscos tze-tzé son de los que se dice que pertenecen a la clase de ver hasta donde lo dejan invadir, sofaldar y henchir la panza de infantes, allí han instaurado los « stands » de feria de una India.

Haya habido o no minas en el país de recalada, ellos han subido a flor de terra el « reef » o filón, que había de sacarles de los negrores de hulla de su última Thule.

Eso se ha conseguido con una cigarrería, con un bar, con un music-hall, con una « grócery », con un fumadero de opio, con una capilla evangélica. Pero, el objetivo se ha coronado Samotracia o victoriosamente en toda ocasión. Los corredores apostáticos, más que apostólicos, de Dillias; los expendios de whisky y los zambombazos de la Home Fleet, les han servido a los duros de cocer de la pipa y el salakof, la quincueparcionia del camotejo o batatona terráquea.

Así salieron del pesebre de Belén, sin más cobijo que el aliento de un bramán, Jamaica, el Cabo, Australia, Canadá, Egipto, Nueva Zelanda, Cachemir, Gibraltar y ¡la Osa! A esa chiripa debe las aguas menores bautismales el célebre Commonwealth; que no es más que la comunidad, no de naciones, sino de adquisiciones o agarres y pizque de pizcas británico.

A la propia gran constelación de astralidades de Hollywood, pertenecen las Rhodesias del Sur y del Norte, que es uno de los calderos más loquinarios, en que hay actualmente mayor fritanga e histeria de rabos de diablo cojuelo.

Las africanas Rhodesias deben el chapuzón de su denoignominia a un milord de la hulla o busca y captura de gangas y colillas de puro de dos pesetas : el inmortalísimo imperial Cécil Rhodes.

A Rhodes, mallo de tribus y molcajete o almirez de pimienta negra, de chile repiquinquín, le llaman sus congéneres el Napoleón de Suráfrica; y el Unlamulaunkauzi. O sea : el hombre que separa a puro puño y bofetada limpia a dos toros en lucha a muerte; enzarzados de cuernos y tirando con ellos hachazos trastabilladores.

Cerca de Rondebosch, le han erigido sus émulos un monumentazo de « crocant »; en el que su tupé flota detrás de dos filas de leones de barraca; y con su mirar se engancha al Norte de las praderas de bueyes y búfalos, de los ríos bullendo de cocodrilos e hipopótamos, de las yunglas de los leopardos y de panteras, de los compamentos en que pululan el camelopardal, el rinoceronte y el avestruz. Esto es : donde se extensan los yacimientos del marfil, de las pieles de mico y de las plumas de ultramink.

Antes, los naturales de las nigerias y nigricias vivían en arcádica paz con esas temibles fieras, menos feroces que las de fraque; montando al elefante como a un Balaán y mirando sin pestañear al sol, como un águila del Ruwenzori. Y eso, en Mozambique, en Tanganyka, en la Kenya maumarrau, en Hotentocia, en Bosquimanía, en el Zululand, en Suazíland y en Bechuanaland.

Pero, llegó la grava salacerda de los portugueses fatimitas. Y de la mucha tela que había allí que cortar, se confeccionaron un buen cumplimiento de camisa, que los austro-castellanos de Alba les escamotearon y que les hacía más falta que el comer, al que sólo le cantaban fados.

Les siguieron en el alegre trillar de la ruta los molineros holandeses, que venían con las ganas de moler, aprendidas de dicho Duque molendón; y nunca hartos de fumarse en la cachimba al Este y al Oeste, ahogando el humo del asado de pato en kilometraje de tragos de cerveza.

Tras el zueco de cintas, el borceguí de clavos. Y éste se lo calza la ingeniera y rubia de categoría, Albión; triturando esta distinguida blanca todo lo que pisa : pasto y peste de hacer pisto.

Con el talón de hierro, John Bull pulveriza al Oom Paul (Krüger) o tío Pablo del Transvaal, con sus boers o afrikanders, que ya habían remontado el Limpopo y el Zambeze y la cola de caballo fluvial, que las escarpaduras centrales disparan hacia el Natal y hacia Beira.

Pero, no era sino en Rhodesia y sus pedreñas inasendereadas, donde estaba el escondite de los tesoros de Hiram y las minas del rey Salomón.

Y fue al ojeo y monteo de la rica caza, al que se empestilló Cécil Rhodes.

Los mantos auríferos y diamantíferos le salían al paso al afortunado violador de selva virgen, precio o lóbolo impagos, como si le silbaran desde una esquina de « Trente Claus ».

En Kimberley compraba por un cajón de botellas de ginebra chirle, las concesiones de mineral de 500 pies, con riadas de cristal chisposo.

Y para que el enajenante forzado no se repensara y se volviese atrás, lo facturaba para el Cabo por « kloofs » o espesuras, en que daban cuenta de él chacales, lobos, hienas y tigres, a escote.

De ese expedito modo, se incautó de la casi totalidad del codiciado coto brillantífero. Así como del no menos opulento Johannesburg. En las Rhodesias nupció mismamente con la coqueta fortuna. ¡Hombre estatuable! No hubo María Salomé, María Cleofás, ni María Santísima, que no le echase a los pies, riñón al trote.

Cuando los regulillos tribales y las chusmas totémicas y tabúicas se ponían tontas, les enviaba comandos y áscaris y capataces con rebenque de verga de bisón o cuero de manatí, que los barrían como plumón de pitpollo. Y les demostraba con baculino argumentar, que de todo aquel submundo demi-habitado de sansculotes, a quienes la latente riqueza no vestía, el único Baas, Bwana y todopoderoso Alamagtag o cacique, era el mister que los hacía mistos.

ANGEL SAMBLANCAT

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Tito y la Iglesia Católica

No empleaba la ironía Voltaire cuando dijo que si Dios no existiera habría que crearle, para uso, freno y guía de todos los ignaros. Se hallaba más cerca Voltaire de ciertas convenciones establecidas que de los principios de igualdad que sin cumplirlos pregonó luego la Revolución Francesa. Para Voltaire lo esencial era lograr un trato de dignidad, de respeto a los hombres y a las creencias de los hombres. Pero sin tocar a los fundamentos que constituyen la indignidad de todo un sistema que se afirma sobre la cerrilidad de las gentes adoptadas a diferencias de origen social y a escalas diferenciales en el usufructo del *haber social* que no se considera tal, sino haber de unos pocos. No existirá el concepto de *haber social* hasta que la igualdad deje de ser proclamada para convertirse en *hecho*. No se convertirá en *hecho* hasta tanto los titulados revolucionarios continuen reverencialmente reproduciendo formas diversas de Poder, no demoliéndolo.

Desde Voltaire hasta hoy las condiciones sociales sólo han variado en apariencia. Fundamentalmente continúan las clases, atenuada su diferencia por el posibilismo logrerista hoy al alcance de cualquier descamisado o de cualquier revolucionario fraudulento. Una de las más poderosas de las clases existentes es la de la corta de los hechiceros, magos o alquimistas, llamados hoy sacerdotes, rabino, pope o no importa que apelativo dependiente de su particular Iglesia. La Iglesia es hoy —como ayer— factor político importantísimo, en nada desdeñable para los aspirantes al poder, en nada despreciable para los poderosos en función. Depende de la Iglesia, del Pacto con la Iglesia, la densidad o la rarificación de un clima político, la posibilidad de una economía sin sacudidas, la entrada o no en esferas o en sectores posibles de cooperación, el derecho de ciudadanía ante y en los tratados internacionales.

A pocos habrá extrañado lo que explicó Sartre respecto a Castro. A pocos días de consolidarse Fidel en el Poder se procedía a una reedición modificada de la Constitución Cubana. En uno de los primeros párrafos de la antigua se hacía reverenciosa referencia a Dios. Se había suprimido el párrafo. Furioso Castro —según Sartre— ordenó inscribir de nuevo en la Constitución el reconocimiento al Dios de los «cristianos».

LA IGLESIA CATOLICA EN YUGOSLAVIA

Nadie debe extrañarse que Tito alimente relaciones cordiales con las Iglesias que mantienen vigencia de culto en Yugoslavia. Para quienes creídos en la fobia comunista contra Roma estimen o supongan lo contrario, hemos recogido unos datos reveladores:

El «Noticiero Yugoslavo», órgano de información oficial, dice al respecto:

«La Iglesia Católica Romana de Yugoslavia cuenta con cuatro arzobispados, dieciséis obispados, cuatro administraciones apostólicas, trece diócesis y centros de inspección de las órdenes religiosas masculinas y alrededor de 2.500 parroquias. (Calcule el lector que el territorio yugoeslavo es más o menos la mitad del territorio español, detalle que agregamos y no consta en el «Noticiero».) En Yugoslavia hay 28 arzobispos y obispos, 3.137 sacerdotes, 7.702 iglesias y capillas, 376 monasterios, 685 frailes y 5.870 religiosas activas (monjas).»

«La Iglesia Católica Romana de Yugoslavia forma parte integrante de la Iglesia Católica, a la cabeza de la cual se encuentra el Episcopado y el jefe supremo de toda la Iglesia: el Papa. Según las regulares normas la Iglesia Católica depende del Papa y de los dictados del Vaticano, al cual incumbe el control de toda la actividad de la Iglesia.»

«La Iglesia Católica Yugoslava subvenciona sus necesidades con los ingresos provenientes de sus bienes inmuebles (propiedades agrícolas, bosques, edificios), donativos, óbolos que reciben de los fieles yugoslavos y ayudas financieras que reciben del extranjero, etc. El Estado (comunista) concede también, bajo diversas formas, una ayuda anual de unos 70 millones de dinares a los eclesiásticos y a la comunidad religiosa.»

«En octubre de 1960, el Episcopado dirigió al Gobierno una petición... En la petición se hacía resaltar que el Episcopado incitaría al clero subalterno y a los fieles a la lealtad cívica hacia las autoridades públicas.»

«El Consejo Ejecutivo Federal de la Repúblicas de Yugoslavia consideró positiva esta iniciativa del Episcopado, respondiendo que la aceptaría.»

UNA VELA A CADA SANTO

El Programa de Educación de la República Federal Yugoslava dedica una atención especial al problema de las Iglesias y de las Religiones. Existe una asignatura que se fundamenta en la concesión materialista de la Historia y atribuye a una causa natural la existencia del hombre. En los primeros grados de enseñanza el profesorado debe ocuparse preferentemente a eliminar de los cerebros infantiles la idea de la existencia de Dios. A la clase de catecismo de que es tributaria la escuela honguista o vaticanista por extensión, la escuela del régimen «titista» opone la clase de no religión. El plan se cumple más o menos a fondo, chocando con ciertas repugnancias morales, sujeto a diversas alternativas, entre las cuales cuenta en mucho la disposición positiva o no del profesorado. A parte del espíritu profundamente religioso que subsiste en todas las capas sociales de las seis repúblicas federadas, se ofrece otra oposición de fondo. Las hay que en buena lógica estiman que el predicar la inexistencia de Dios —en orden a práctica dogmática— equivale a predicar su existencia, sustituyendo la «creencia materialista» a «la creencia deísta». Aducen, con razonada lógica, que por tal procedimiento se obtiene una mentalidad dirigida, que no ofrecida al libre examen, a una adquisición experimental del conocimiento de los fenómenos —que no misterio— de la Naturaleza.

La oposición que se fundamenta en lo rancio de un pasado que aún se manifiesta en Yugoslavia con profundas raíces, que se entronca con las aún vigentes prácticas burguesas del comercio y del capital privado, explota en sordina sentimientos religiosos milenarios aunque bifurcados en diversas creencias y prácticas. Esta oposición busca contacto y apoyo en la Iglesia Católica Romana, cauta, rigurosa y cada día renovada en los países en que se encuentra en plan de conquista. Se codean en Yugoslavia los altos graduados de la Iglesia Católica con Popes y con Rabinos de otras Iglesias y el Arzobispo de Belgrado, quien recientemente logró los sufragios para colocarse a la cabeza de la entente preliminar a la asistencia de representantes de varias Iglesias al Concilio Ecuménico que preposa Juan XIII como labor esencial de su Papado.

Perduran en Yugoslavia con vigor apenas atenuado por la necesidad de cubrir ciertas apariencias, las mil y una religiones del Oriente pródigo en rencillas de religión. Las mil y una creencia en el Coran y otras sectas mantienen botica abierta, sus respectivos templos funcionan discretamente y de los altos minaretes de las mezquitas que se ven en casi todas las regiones, surge la prédica diaria en las horas consagradas por el culto.

Se duerme en Yugoslavia a la oriental, en lechos preparados a lo oriental y casi a lo oriental se come en todas partes. Un fatalismo entre socarrón y real, simulado en muchos, inveterado en muchos más, perdura en la estimación y el enjuiciamiento de los problemas sociales y políticos.

El soplo del Occidente no ha penetrado a fondo en el espíritu de las gentes, aunque del Occidente se reclame y se espere apoyo. Algo más que apoyo económico. Algo indefinible que parte de una soñada más que conocida interpretación de la libertad que imaginan que se encuentra en algún sitio, más allá de sus fronteras.

Entretanto Tito especula o trata de especular con todos los santos y con los no santos. Lo que le importa es sacar a su régimen a flote, sumergido en deudas, sometido a contradictorios compromisos, manteniendo, a pesar de todo, una cierta independencia como elemento eficaz de su política. Política que consiste no a establecer un hipotético comunismo, jamás realizable desde el Estado, sino a mantenerse en la constitución aún precaria de un racionalismo yugoslavo, lo que le conducirá a la posteridad recordándole la Historia como a un Cuvier o un Garibaldi disfrazado de revolucionario, como también lo fue a ratos Garibaldi.

CRONICA EXPRES

VIZNAR

A cosa de dos leguas de Granada, en un terreno abrupto, aparece el pequeño pueblo de Viznar.

Casucas a costillas del mismo, de aspecto miserable, y la torre de la iglesia a hombros.

Ninguna señal de vida activa: un cementerio además del cementerio.

El villarejo, a consecuencia de las fusiladas, tiene sordera.

No se le quita el miedo del 39 y está con tembloque.

Entonces las piedras de Viznar chocaron unas con otras como a los efectos de un cataclismo.

Aún quedan testigos de aquellas calendas, sino que son momias con la boca cosida que no hablan.

Todo acusa un punto siniestro, muy subido: las tierras costeras, las casas desmoronadas, las calles sin gente.

La barranca está preñada de muertos, inmolados por la Escuedra Negra tras de cavar la cama de la eternidad cada víctima.

Posible es que Federico tuviera que cavar su «poza» (a los que no cabían dentro del «pozo» los metían a puntapiés).

He aquí sus lobos por más que su presencia ofenda a vuestra vista:

Ramón Ruiz Alonso, aprehensor de García Lorca en la habitación de Luis Rosales el 19 de agosto. Un gran servicio del nefario Capitoste de la Escuadra Negra por razones de servicio. Está vivo y explota en Madrid un negocio de imprenta. Nadie con honor debe estrechar la mano de este verdugo.

El comandante Valdés, degenerado, muerto de gálico, sujeto despreciable, al que los gusanos tal vez no se lo hayan comido por asco.

El capitán Nestares, sumamente pravo, con una sierpe venenosa enroscada en el lugar de la conciencia. Actuaba a las órdenes de Valdés.

Federico, después de recorrer

los pretorios granadinos hecho un Cristo, como tal vino a morir al barranco de Gólgota, entre los infinitos Cristos allí caídos. Habría que haber practicado innumerables exhumaciones para hallarle, lo cual no es fácil. Esta joya de sumo valor se la ha tragado el proceloso mar de la vida...

La fecha del 19 de agosto debe figurar , si es que no figura, en los calendarios antifascistas con una sucinta noticia de su muerte.

Más que esto pide el crimen cometido con el poeta (días después de su muerte vendieron en un café la estilográfica y la medalla de oro que le regalaron en Cuba), pide una resolución digna, siendo Viznar la afrenta de los granadinos: que lo deshabiten totalmente para librarse de tanto oprobio, quedando convertido en una pardina.

PUYOL

LO QUE CIRCULA POR ESPAÑA

C. N. T. A TODOS F. A. I.

Después de los últimos acontecimientos la presión popular acrece. Contra el Poder tiránico las voluntades espontáneamente se conjuran y manifiestan. Ya no hay mascarada de « liberalización » que pueda salvar a Franco. El Pueblo no quiere ser engañado. Está cansado de pasar miseria, de soportar vejaciones. No se sentirá seguro hasta haber echado abajo al «Caudillo». Ese estado de ánimo colectivo, cada día más denso, aumentará ante *los millares de héroes anónimos caídos* y ante la desfachatez de Franco y sus camarillas, que temen llegue el momento en que el Pueblo les ajuste la cuenta. Por eso arrecian en la represión, sorda, feroz, moliendo a palos a los hijos del pueblo y torturándolos en los antros policíacos, atropellando continuamente a dignos ciudadanos se todas clases sociales.

España, pese a todo, será libre, sin que puedan impedirlo las mesnadas franquistas. Debe liberarse por la acción de los propios españoles, de nosotros mismos, pues no hay que contar con otra, por muchas que sean las simpatías que nuestra causa suscite en la opinión internacional.

La lucha de la clase española, del Pueblo entero, la voluntad de unión popular encaminada a derrocar al franquismo debe aun intensificarse más directamente en todas partes.

Un pueblo como el nuestro, que tan heroicamente se alzó para defender la LIBERTAD contra la facción interior y contra el fascismo internacional en el 19 de julio de 1936 glorioso, jamás abdicará de su dignidad ni renunciará a sus derechos.

El franquismo es un cáncer que corroe la vitalidad de España y al que necesariamente hay que extirpar.

Trabajadores, ciudadanos todos, mujeres, estudiantes, universitarios, brazo y cerebro de la España laboriosa, bravía e indómita: No hemos de tolerar más ya que los que hasta ahora han venido secuestrando y martirizando a la nación se impongan a ella.

No basta condenar íntimamente al franquismo. No basta protestar con palabra justa y airada. La actitud pasiva no llegará nunca a hundirlo. Tampoco el temor a su aparato represivo. Más fuerte que todo poder despótico es el Pueblo. La batalla decisiva hemos de ganarla en el terreno de la acción.

Ganarla significa no sólo acabar con el régimen franquista; significa también consolidar sólidamente las libertades del Pueblo español, los derechos de todos los ciudadanos, asegurar el pan y el bienestar para todos para evitar que ya nunca más poder alguno despótico, facción alguna totalitaria dé lugar a nuevas tragedias.

¡ABAJO EL FRANQUISMO¡
¡ABAJO TODOS LOS YUGOS!
¡PASO A LA LIBERTAD Y A LA JUSTICIA SOCIAL SIN MISTIFICACIONES!

GRUPOE C.N.T. - F.A.I.
España, julio de 1962.

¡Mujeres españolas!

No le basta al Caudillo y a sus esbirros atropellar a nuestros hijos, a nuestros esposos, a nuestros compañeros.

Hoy se ensaña sin miramiento alguno también contra nosotras. Multas, vejaciones, persecuciones están al orden del día. Estas gentes que desgobiernan a España han perdido los estribos. Y aun no se ha terminado con esa calamidad y esa pesadilla de régimen.

Mujeres españolas: No debemos consentir ya más los atropellos continuos a nuestra dignidad. La intranquilidad, por causa de las pandillas encaramadas en el Poder, no debe reinar en nuestros hogares.

Madres españolas: Tenemos el deber de defendernos y de defender a nuestros hijos, de velar por su porvenir.

Unámonos, mujeres españolas, en la acción contra Franco. A ese fantoche engreído y a su oprobioso régimen, podemos hundirlo, si queremos, las mujeres españolas.

Queramos, por amor a nuestro pueblo, por decencia colectiva, por la salud de España.

¡VIVA LA LIBERTAD!

Mujeres Libertarias.
España, julio de 1962.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

3428

MARASME CAPITALISTE

QUAND il y en a pour trois, il y en a pour quatre ! », prétend l'adage.

Evidemment, il se justifie quand on s'amène à l'improviste, vers midi moins un quart à l'Elysée, et qu'on a la chance d'être invité « à la fortune du pot » par notre général-président.

Il est pourtant faux. Car il n'y a qu'un seul palais de ce nom en France et, si vous trompant de porte, c'est à celle d'un budgétivore de lampite retraité que vous allez frapper, il ne pourra guère vous offrir plus qu' « un plat de bonne mine ».

Reconnaissons honnêtement, pourtant, que cette catégorie de Français, à portion congrue, tend à disparaître, et, s'il réussit, quand sera appliqué le plan du génial conseiller d'Etat Laroque, préconisant le recul de l'âge de mise à la retraite le plus tard possible, quelque part vers les quatre-vingts ans, le problème sera partiellement résolu.

Nous pensons néanmoins que celui de la satisfaction des besoins restera entier.

Les abondancistes qui partagent en partie nos théories, ne manqueront pas de dire qu'il n'y a plus de problème, que l'abondance existe et que c'est simplement de méthode de distribution qu'il faut changer.

Partisans de la « prise au tas », nous ne contesterons pas l'affirmation de nos camarades, sur ce point, mais ajouterons que sur les plans économique et social, où tout se tient, les problèmes posés sont bien plus vastes, et loin d'être tous solutionnés.

Doit d'abord l'être, comme indiqué plus haut, celui de la répartition, basée actuellement sur le profit (capitalisme privé ou d'Etat), générateur de la plupart des maux qui accablent le prolétariat.

Ensuite, celui de la poussée démographique, autre problème essentiel, quoi qu'en disent ceux qui, par conviction religieuse, ou intérêt personnel, prétendent qu'il est sans valeur.

Et pour terminer, limitant aujourd'hui à ces trois problèmes, parmi tant d'autres, notre examen, réaliser véritablement l'abondance, discutable dans certaines branches de la production.

Il n'y a pas de contestation possible sur la nocivité du capitalisme. Seuls ceux qui bénéficient de ses méfaits peuvent prendre sa défense. Il faut être député ou ministre pour avoir la duplicité ou la vue assez courte pour prétendre le contraire. Il faut changer de méthode : le système des « prix-salaires-profits » a fait plus que son temps ; l'expérience le prouve continuellement, et c'est le seule moyen de démontrer la valeur d'une théorie. Ce ne sont pas les expédients utilisés par nos dirigeants qui abuseront les personnes averties.

Fait assez rare, l'expérimentation nous comble. C'est pour cela que nous avons choisi, bien qu'ils soient d'importance différente, les deux autres points étudiés. Elle démontre que nos conceptions, tant contestées par la plupart, sont inattaquables. Il a fallu pour en faire la preuve qu'un peuple asservi, l'algérien, qui a changé de maîtres, obtienne son « indépendance ».

Près d'un millions d'individus, qui faisaient « suer le burnous » de l'autre côté de la Méditerranée, ont fui et sont venus en métropole démontrer que quand il y en a pour 45 millions, il n'y en a pas pour 46.

Ce ne sont certainement pas notre « grand chef des miracles », et son petit commis monsieur Boulin qui nous démentiront, puisqu'ils se révèlent incapables de réincorporer harmonieusement dans l'économie ce contingent indésirable, et si n'existait pas la perspective de récupérer une clientèle électorale réactionnaire, ils voueraient volontiers les pieds noirs envahisseurs à tous les diables.

Ainsi, les événements le prouvent, il n'y a pas abondance, mais énorme pénurie de logements et l'insuffisance de main d'œuvre est un grossier mensonge.

L'intérêt collectif commande donc la limitation des naissances. Dans tous les pays, les « machines à fabriquer des gosses » doivent être mises en chômage ou leur productivité fortement ralentie. C'est une nécessité absolue pour diverses raisons. Nous avons indiqué récemment le moyen d'y parvenir.

En effet, si au départ et momentanément le lapinisme crée une perspective d'expansion par l'appoint de bouches nouvelles, il pose un problème insoluble dès que les jeunes sont en âge de produire, et une situation bien plus grave qu'avant en résulte. Il y a bien la possibilité de reculer l'âge scolaire... jusqu'à 30 ans ou plus, mais on n'en est tout de même pas là.

Nous cueillons actuellement les fruits de la politique imbécile suivie depuis 1945. Il fallait, de ce fait, créer à brève échéance des millions d'emplois nouveaux pour les jeunes, qui ne manquent pas d'appétit ; l'invasion inattendue des pieds noirs, dont les dents sont encore plus longues, rend cette initiative d'une actualité impérieuse.

Que l'on manque d'ingénieurs pour mettre au point les « pétards » destinés à la force de frappe, ou tirer des plans pour « la course à la lune », d'accord ! Mais ces questions sont peu importantes et nous estimons ces entreprises parfaitement inutiles, quand elles ne sont pas nuisibles et condamnables.

Ce qu'il faut, c'est construire et non détruire. Nous n'avons pas besoin de bombes, on en regorge, mais de maisons, dont on manque totalement.

Qu'on ne s'abuse pas. Nous n'importons pas de main d'œuvre d'Espagne, d'Italie, du Portugal, à l'échelle de dizaines de milliers d'individus, par manque de ferrailleurs, de cimentiers, de couvreurs, etc., mais parce que les étrangers, malléables, travaillent dans des conditions proches de l'esclavage, à des taux de rémunération ridiculement bas, inacceptables pour nous. Ils sont là pour avilir le marché du travail, sans plus.

Prétendre qu'il y a pénurie de main d'œuvre parce que les bureaux de chômage ne sont pas débordés, ne rime à rien. Quand un travailleur sollicite un emploi, qu'il avoue, sur demande, avoir 45 ou 50 ans, et qu'on lui répond : « On vous écrira » est plus significatif. Le nombre des rapatriés sans emploi, l'est tout autant.

Il y a, certes, des immeubles inoccupés, en raison de leur prix prohibitifs, mais les rapatriés, pour la plupart bien nantis sur le plan financier et pouvant faire des sacrifices, savent qu'il s'agit avant tout d'un manque de logements. Les métropolitains, vivant en hôtel depuis des décennies, sont de même fixés sur le problème, tout comme les millions d'individus peuplant les innombrables taudis.

On nous opposera que l'impéritie gouvernementale est cause de tout. Nous n'en doutons pas, mais constatons que si l'abondance existe nous ne bénéficions jamais de ses effets ; pour nous le résultat est le même, nous manquons toujours du nécessaire.

L'exode des pieds noirs aura, à défaut d'autre chose, démontré et confirmé l'incapacité du système capitaliste à satisfaire les légitimes aspirations de tous. Il en sera ainsi, malheureusement, tant que nous laisserons à une minorité de profiteurs le soin d'administrer les choses à notre place.

Il n'est pas vrai que notre pays soit parfaitement gouverné, ni que dans le monde, sur tous les plans, son gouvernement soit le meilleur.

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 208 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 30 Août 1962

SUR LE CAPITALISME D'ETAT RUSSE

En Russie, l'Etat a pris la place du capitalisme privé. Il prélève à la fois le profit de l'entrepreneur et les impôts.

Il est maître de la production et organise la distribution des marchandises et des services de telle façon que les bureaucrates en soient les consommateurs privilégiés.

Ce pays est immense et peu peuplé. Il ne redoute donc pas la saturation et le chômage.

La guerre serait pour lui une véritable catastrophe, même sans engins nucléaires : une catastrophe économique dont il se relèverait difficilement.

Ne prêtons pas à ses chefs actuels des sentiments humanitaires : aux côtés du sanglant Staline ils ont participé à tous les crimes de ce dernier, mais l'intérêt économique et social de la Russie les oblige à vouloir la paix, et, par conséquent, à demander le désarmement.

Ils savent fort bien quel serait le danger de la suppression des engins nucléaires, si, en même temps, on ne commençait pas le désarmement total...

Mais nous savons que le capitalisme privé ne peut pas accepter le désarmement intégral...

Nous savons aussi que le désarmement intégral, « sous le règne des Etats » est une impossibilité tant en Russie qu'en occident : les Etats auront toujours besoin d'un minimum de troupes mercenaires pour maintenir les peuples dans l'inégalité et l'injustice...

La Russie joue donc d'un désarmement qui élargit sa propagande. Elle sait, d'autre part, que les troubles qui en résultent accroissent les difficultés financières de ses adversaires : elle mine les fondations de leurs systèmes en attendant de pouvoir étendre son impérialisme sur tous...

LA TERRE AUX PAYSANS?

Jamais, la nécessité de diffusion de nos idées et de nos principes ne s'est faite sentir comme en cette période confuse où les éléments les plus réactionnaires oppriment au nom de la liberté. C'est au nom de cette même liberté qu'ils accaparent tous les moyens de propagande, qu'ils interdisent la divulgation de tout ce qui peut contrecarrer leurs plans et vont jusqu'à exprimer publiquement leurs craintes de voir un jour l'anarchie s'implanter dans un pays quelconque.

Oui ! l'Anarchie, c'est-à-dire l'expression même de la liberté... Et n'allez surtout pas croire que ces messieurs ne connaissent pas la juste valeur des mots ; ils savent les belles pages d'histoire qu'ont laissées écrites les pionniers d'un monde libre, sans tutelles et sans privilèges : *La Commune de Paris, le mouvement Makhnoviste en Ukranie, les collectivistes de Catalogne et d'Aragon* pendant la révolution espagnole de 1936, autant de raisons qu'ont tous les parasites de la société actuelle de s'inquiéter pour leur sinécure.

Or, voici qu'au moment même où le premier ministre français s'inquiète du sort de l'Algérie au cas où « l'anarchie » s'implanterait dans cette contrée, les paysans français, eux, réclament que la terre appartienne à ceux qui la travaillent...

Ce n'est peut-être pas les termes exacts et c'est pour cela que j'ai parlé de la nécessité urgente de diffuser nos idées et nos principes, mais tout de même, condamner l'accaparement des terres, le cumul des sources de revenu par des individus qui ne sont déjà que trop favorisés par rapport à l'ensemble du peuple, n'est-ce pas là un indice qui prouve que le paysan, malgré tous les préjugés inscrits à son compte, reste le bon philosophe de toujours, plein de logique et de bon sens ?

Certes, les dirigeants des syndicats paysans, en bons capitalistes qui se respectent, n'admettront jamais une telle théorie qui est la condamnation systématique du régime actuel et ils vont, sans aucun doute, essayer de mettre « bon ordre » dans cette affaire ; mais nous, syndicalistes révolutionnaires, nous avons tout de même notre mot à dire dans cette question qui est « d'INTERET PUBLIC ».

Nous devons dénoncer tous ceux qui, payés trop grassement d'une fonction pas toujours très louable, cherchent dans l'accaparement des terres un moyen supplémentaire d'exploiter la condition humaine.

Le cas Jean Gabin, avec ses trois fermes, n'est qu'un symbole et nous ne nous y attarderons pas pour l'instant, car si les acteurs de cinéma accumulent des fortunes en exploitant les sentiments humains, il y en d'autres comme les docteurs, les magistrats, les parlementaires et autres graines du même acabit, qui, non contents de saigner le peuple à blanc, dans l'exercice de leur fonction vont de surcroit accaparer les meilleurs terroirs de nos provinces.

Pour ceux qui n'y croient pas, c'est le moment de profiter des vacances à la campagne pour se renseigner sur l'identité des hobereaux du coin.

Ce sont des députés, des docteurs, des notaires.

Qu'un chirurgien ruine les quelques économies d'une famille ouvrière frappée par la maladie, c'est immoral ; même si cet argent est destiné à l'agrandissement ou la modernisation de sa clinique, et n'est justifiable qu'en système capitaliste parce que l'organisation est faite à contresens et l'Etat refuse aux sciences humanitaires ce qui est ensuite utilisé à des fins homicides. Mais quand ce chirurgien pour qui son docte exercice devrait être une vocation gaspille son talent à l'exploitation de terres, alors c'est ignoble et cela justifie bien la colère des paysans.

Les jours qui viennet nous réservent d'autres chaos dans le domaine de l'agriculture, car les promesses actuelles du gouvernement sont loin de résoudre ce problème de fond.

Mais la solution idéale n'est pas possible dans un système basé sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Il n'est pas pensable qu'en régime capitaliste, qu'il soit privé ou d'Etat, le paysan qui, malgré tout ce qu'on puisse dire sur son compte, reste l'élément vital de base pour l'humanité, jouisse de la considération et des droits qui lui sont dus.

Son cri de colère contre les accapareurs est humain et « la terre à ceux qui la travaillent » est une revendication révolutionnaire, mais cela n'est qu'une étape à laquelle il ne faut pas s'attarder.

Le but final doit être la collectivisation des terres et de tous les moyens de production. L'organisation de répartition par coopératives afin d'éviter le gouffre des parasites et surtout la gestion directe des biens communs par la base elle-même. Mais je l'ai dit précédemment, cela sous-entend une transformation totale du régime actuel, à laquelle il faut préparer les peuples.

SORIANO

A LA RECHERCHE de la VERITE

Au dire de certains savants, les anarchistes, les anarcho-syndicalistes, seraient des rêveurs, des illuminés incorrigibles, des mystiques en révolte contre l'autorité paternelle.

C'est là une appréciation pour le moins étrange, extravagante parce que les anarchistes, les anarcho-syndicalistes, suivent pas à pas les données de la Science ainsi que les préceptes des biologistes, des anthropologistes les uns et les autres affirmant que Eve et Adam ainsi que tous les contemporains ont des ancêtres communs, à savoir, les anthropoïdes, l'origine desquels remonte fort loin dans l'histoire puisque cette origine plonge ses racines dans la cellule primordiale ou l'Amibe, donc, sauf erreur, il est faux autant que grotesque d'affirmer que l'humanité se divise en deux clans distincts, les nobles et les roturiers.

J'admire l'art subtil en vertu duquel les Moralistes et les Savants essayent de convaincre ceux qui les écoutent, cependant, on éprouve toujours de la nausée lorsque ceux qui se réclament de la Science, se servent de celle-ci non pas pour enseigner une juste notion de faits historiques, mais s'efforcent d'inculquer des lois conventionnelles ou des hypothèses que rien ne justifie.

Incontestablement, aucun, absolument aucun, fut-il un génie ou en illetré ne peut nier le duel entre les dirigeants de l'U.R.S.S. et ceux d'U.S.A. ; cette course à la suprématie, prouve que l'Elite Internationale n'est pas du tout à la hauteur de sa tâche, cependant, tout ce branlebas de combat pour la conquête de l'espace montre irréfutablement que l'Etre peut, s'il le veut, organiser une société ou la guerre serait bannie à jamais, où l'exploitation de l'homme par l'homme étant abolie, la Justice Sociale et le Bien-Etre ne seraient plus des mythes.

Il est vrai que le nombre appréciable de théories, de systèmes, loin de résoudre le problème social, le compliquent créant ainsi un confusionnisme total. Pourtant les dirigeants, les meneurs des peuples, sont, ou du moins sont censés être, des individus intelligents et instruits, dès lors comment se fait-il que ceux que l'on nomme l'Elite Internationale, se comportent comme des loups affamés, animés par leur instinct de conservation et prêts à égorger la première proie qu'ils rencontreront sur leur chemin ?

Certes, le loup n'a pas le choix, donc il n'est pas condamnable, pourtant l'Etre se défend contre le loup en employant des engins meurtrieurs ; il terrassera l'animal, mais aucun Etre humain ne critiquera l'action de tuer un loup, tout comme personne ne jugera que le carnassier a tort d'attaquer des moutons. C'est que l'animal n'a pas le choix, cependant, il serait utile de se rendre compte qu'un loup n'attaquera jamais un loup. Or, il n'en est pas de même pour l'Etre, lequel n'hésite jamais à supprimer ses semblables. Disons donc qu'il serait préférable de voir l'Etre tel quel et non pas tel que l'on voudrait qu'il soit.

Un fait est, désormais, acquis pour le savant ; « notre ancêtre l'Amibe est à l'origine de la communauté dont nous faisons tous partie » dès lors les anarchistes, les anarcho-syndicalistes ont raison de prétendre que l'Etre peut, s'il le veut, instaurer une Société plus conforme aux nécessités vitales de l'espèce humaine. L'individu étant le pilier indispensable de la Société, il appert que ce ne sera pas une théorie, un système, l'Etat, la Dictature, la République, l'Eglise, la Science qui donneront à l'Etre ce dont il a besoin, c'est l'Etre même qui, en collaborant avec l'ensemble des membres de l'humanité, peut réaliser un ordre social ou la prostitution du soma et de l'esprit, l'exploitation de l'homme par l'homme, les guerres seront reléguées au grenier des vieilleries.

Un fait est certain, le « Mur de la Honte » partageant la ville de Berlin en deux, montre que l'Elite est inférieure aux animaux, car à quelques exceptions près, l'animal d'une espèce donnée n'attaquera jamais ses congénères, en revanche le mur légendaire de Berlin montre irréfutablement la bassesse, la stupidité, la crapulerie de l'Elite Internationale ayant ordonné la construction de ce mur fameux, lequel transforme Berlin Est en un camps de concentration immense.

Essayons de voir ce qui se passa au cours de l'histoire, et tout particulièrement au début du XXe siècle. Lorsque Kropotkrine, Saverio Merlino, Reclus affirmaient que les progrès techniques, scientifiques permettraient de fabriquer tout ce dont les Etres avaient besoin et ce en abondance, les bien pensants, les grands élevèrent les bras au ciel en signe de protestation indignée et taxèrent Kropotkine et les autres d'utopistes. Mais la guerre de 1939-45 avec ses ersatz, ses pelles mécaniques ; ses grues électriques, ses foreuses, ses moissonneuses-lieuses, etc.. a montré que les prévisions de Kropotkine et des autres n'étaient point du tout des utopies, mais elles n'étaient qu'une infime partie des possibilités humaines.

Ajoutez à cela, la désintégration nucléaire ainsi que les satellites artificiels et vous aurez une idée précise des concepts de Kropotkine et des autres. Indiscutablement, les derniers exploits des astronautes montrent que si l'Etre veut il peut très bien réaliser le bien-être général, car, s'il est possible, comme les savants russes le prétendent, d'installer des stations touristiques sur la Lune où l'oxygène n'existe pas, il serait fort possible de réaliser une Société où les Etres peuvent et doivent se passer de fantômes tels que l'Etat, la Dictature, Dieu et instaurer un système où chacun serait considéré comme partie intégrante d'un tout et en conséquence il serait respecté non pas pour obéir à des commandements impératifs d'un Etat, d'une Dictature, d'une Eglise, mais il serait respecté parce qu'il est logique et scientifique que tout Etre, étant là, indépendamment de sa volonté et de celle de ses géniteurs, a droit, en tant que membre de l'espèce humaine et quel que soit son dégré d'intelligence ou d'instruction, au respect intégral.

Cela est-ce de l'utopie ? Aux savants cosmonautes de répondre, en attendant sachons que Hans Selye, surnommé l'Einstein de la médecine, découvreur du Stress, affirme : «Chacun doit vivre sa propre existence. Celui qui a le respect de soi, ne peut souhaiter d'aller du berceau à la tombe en observant ou en obéissant, comme un mouton, aux directives d'autrui.»

C'est là un concept que les anarchistes, les anarcho-syndicalistes, admettront sans broncher, sans sourciller, il s'ensuit que pour le plus grand bien de chacun et de tous l'on devrait pratiquer les préceptes de Hans Selye d'autant plus que si l'on compare ce qui précède à la pensée suivante de Stirner : « Le divin est la cause de Dieu, l'humain est la cause de l'Etre. Ma cause n'est ni le divin, ni l'humain, elle n'est pas le vrai, le bien, le juste, etc., elle est seulement le Mien. Elle n'est point générale, elle est unique comme je suis unique.» L'on comprendra que les anarchistes, les anarcho-syndicalistes ne sont point des rêveurs, des aliénés, des confusionnistes comme l'ont prétendu certains savants de renommée mondiale mais savants à la conscience troublée par l'éducation, le milieu et faussée par des préjugés de caste ou classe, mais les anarchistes et les anarcho-syndicalistes sont les seuls qui actuellement luttent vraiment non pas pour le triomphe d'une Dictature, d'une Eglise, d'un Etat, mais luttent pour le triomphe de l'Etre lequel, étant l'artisan de la Science, de la Religion , des Philosophies, du Droit, de la Force, de la Volonté de Puissance, il est logique, juste, humain, scientifique de penser que tous les efforts humains doivent converger vers l'épanouissement de l'Etre et non pas tendre vers son anéantissement.

Après cela qu'il nous soit permis d'ajouter que pour réaliser l'anarchie, l'anarcho-syndicalisme il est indispensable que chaque militant agisse en anarchiste ou anarcho-syndicaliste. Tout comme les marxistes ou les fascistes employent n'importe quel moyen afin d'atteindre leurs buts, de même les anarchistes, les anarcho-syndicalistes doivent employer des méthodes spécifiquement anarchistes, anarcho-syndicalistes et éviter de minimiser leurs théories.

LUC BREGLIANO

DIALOGUE D'HOPITAL...

Moulin errait sur les galeries de l'hôpital à la recherche d'un homme avec qui il aurait pu converser sur un sujet intéressant... Deux arabes lui sourirent. Il leur serra la main, et, de suite, il leur déclara avoir toujours été partisan de leur indépendance. Il ne fut pas étonné de leur silence aimable, leur pouvoir de dissimulation est impénétrable. Ils ont aussi de bonnes raisons de se montrer prudents...

Un Français qui avait entendu la déclaration de Moulin, intervint : « Je suis heureux de t'entendre parler ainsi, il y a tant d'incompréhension dans les esprits...»

Les arabes s'éloignèrent emportant leur secret, leur foi et leur espérance...

— « Ce qui me met à cran, c'est de voir que la plupart des français accordent un caractère de sincérité au geste de de Gaulle. C'est une ruse diplomatique à laquelle l'honneur et la grandeur de la France n'ont certainement pas participé ; mais il y a pire encore ! de Gaulle a renfloué l'Eglise dans tous ses avantages temporels : il lui a ouvert nos écoles ! »

— Serais-tu un des signataires qui protestèrent contre la violation de la Laïcité ?

— «Bien sûr : j'ai deux enfants !

— Mais ne serais-tu pas croyant catholique ?

— Oui. Mes enfants sont baptisés, mais, au fond, je ne crois pas si, par intérêt et pour ne pas heurter l'opinion, je ne le déclare pas...

— C'est que vois-tu, la protestation laïque a été couverte de onze millions de signatures sur lesquelles nous retrancherons 1.500.000 incroyants. Je dis que les signatures du grand nombre n'ont aucune valeur et ne sont que des manifestations inconscientes ou hypocrites...

— Je ne comprends pas pourquoi ?

— C'est pourtant simple. Tous ces signataires sont des croyants, et, pardessus tout des pratiquants plus ou moins fidèles, mais ils sont attachés aux manifestations les plus importantes du culte.

Ainsi, tu as fait baptiser tes enfants qui ne pouvaient d'ailleurs pas s'en défendre... Tu as déjà commis à leur égard un véritable viol de conscience en les livrant, du berceau à la tombe, à l'influence et à la dictature de l'Eglise.

Tu les feras communier et tu fêteras ce grand événement !

Tu les marieras à l'Eglise, fier de ces épousailles conformes à la tradition... Je n'exagère rien, n'est-ce pas?

— Mais je ne puis agir autrement dans le présent sans ameuter l'opinion ! Plus tard, quand nous aurons pris le pouvoir tout changera....

Moulin sourit..., il connaissait bien ce refrain...

— Donc, toi et tous tes co-signataires, considérant que l'Eglise est une force morale, et qu'à ce titre, on peut lui confier les enfants, vous vous insurgez soudain parce que cette Eglise, forte de la confiance que vous lui avez manifestée en lui livrant ces petits innocents, prétend avoir le droit d'assurer leur instruction durant toute la vie scolaire... Votre attitude est monstrueuse et contradictoire ! Ne le comprends-tu pas ?

L'homme, confus, peu habitué à un exposé aussi logique, baissa la tête.

— Mais qu'a fait de Gaulle qui est un jésuite, sinon de vous mettre en accord avec vos turpitudes religieuses?

Que pouvez-vous lui reprocher sur ce terrain, alors qu'il s'est efforcé de mettre votre civisme en accord avec vos croyances ?

Ton propre cas est encore beaucoup plus grave : tu es membre du P. C. ! Ton incroyance devrait être égale à celle de tes maîtres moscovites...

Ne proteste pas ! Tu es lié par ton adhésion. Tu as perdu ta personnalité. L'ordre du Parti est formel : tendre la main aux catholiques, aux commerçants, aux petits paysans pour gagner leurs suffrages...

Et quand vous serez au Pouvoir vous les écraserez tous... Partout où j'ai entrepris une propagande antireligieuse je n'ai rencontré qu'un seul adversaire : les bolcheviks !

Quelques-uns d'entre eux, après s'être associés à des manœuvres honteuses contre nos propagandes, venaient me confier leurs remords sans pouvoir rompre avec le Parti ! A quelques-uns d'entre eux je dois d'avoir échappé à des attentats criminels : de braves gens hypnotisés par la puissance du P. C. Russe...

Ainsi, vous vous refusez à combattre les croyances avant l'heure H... Et cette heure passée, ayant réalisé la dictature, vous vous apercevez aussitôt que les croyances constituent le plus grand obstacle à votre progression sociale : mais vous avez le Pouvoir !

Mon pauvre camarade : ton athéisme est aussi stupide que celui de tes maîtres. Ou plutôt non... Tu ne comprends pas leur jeu, car en dernier ressort, pour conserver le Pouvoir, ils traitent avec les Eglises... C'est le sort de l'Etat de ne pouvoir maintenir son autorité sans le concours des Eglises...

— J'ai pourtant confiance dans la Russie. Il y a un facteur dont tu ne tiens pas compte : la femme. Comment parvenir à dissiper ses croyances à lui faire accepter que ses enfants soient élevés en dehors de toutes Eglises : c'est très dur.

— Je le sais. Il faut beaucoup de patience et encore plus de persévérance, mais le facteur éducatif le plus agissant est l'exemple, la ferme volonté d'introduire dans la vie de tes enfants la lumière que l'Eglise s'efforce d'écarter.

C'est une lutte difficile qui demande de beaucoup de doigté, d'affection, mais qui finirait par triompher si les hommes voulaient avoir le courage de penser librement contre le conformisme avilissant.

— Je suis content de t'avoir rencontré. Tu me blesses sur le plan politique, mais sur le plan religieux tes critiques son valables. Malheureusement pour moi, je suis déjà trop vieux pour lutter contre une ambiance familiale à laquelle, par faiblesse, j'ai jusqu'ici donné mon consentement.

Et le pauvre homme s'en fut tout pensif, pendant que Moulin répondait par un sourire ironique au regard hostile d'une infirmière religieuse...

BERLIN

L'Allemagne est partagée en deux, les deux tronçons livrés à deux influences contradictoires et ennemies : c'est une situation arbitraire et intolérable.

L'Occident dit : Elections libres. Les Allemands choisiront eux-mêmes leur gouvernement.

Ce serait une solution raisonnable, mais nous savons que le bolchevisme y serait battu. Et il adviendrait alors que l'Allemagne deviendrait l'avant-garde des armées capitalistes...

La Russie ne peut accepter de telles solutions. Elles sont contraires à sa tournure d'esprit et à ses intérêts.

Le bolchevisme se sert des élections en imposant les votes par des procédés d'intimidation ou de corruption, comme l'ont été les élections algériennes sous le joug de l'armée française ; la Russie ne veut pas risquer son prestige dans une telle aventure...

L'unification de l'Allemagne entrainerait sa militarisation, donc, un danger pour la Russie : c'est une des deux raisons qui font que le bolchevisme se refuse à l'unification.

Comme la Science rend la guerre de plus en plus improbable le prestige du bolchevisme exige que des élections ne puissent se faire contre lui. Il préfère grignoter l'obstacle en attendant l'heure de pouvoir le franchir.

Nous assistons donc de part et d'autre à une comédie dramatique, car il suffirait qu'un imbécile ou qu'un fou presse un bouton pour provoquer l'explosion de la planète...

Le plus simple serait que les travailleurs refusent de fabriquer des armements : mais ils sont trop bêtes !

B.D.I.C

Los intelectuales españoles en la emigración

(Viene de la página 4.)

brillan nombres como los anotados y como los de los poetas Juan Larrea, Ernestina de Champurcin, Pedro Garfias, León Felipe, Emilio Prado y Manuel Altolaguirre, novelistas y periodistas del fuste de Carlos Esplá, Joaquín Arderius, Max Aub, Alardo Prats, Sbert, Fabián Vidal, Jiménez Siles. Paulino Massip, Arturo Mori, Félix Herce, Antonio Robles, Abraham Polanco... Figuras que acreditan toda una generación intelectual hoy en el exilio pero que no por ello deja de ir creando verdad y belleza al paso firme de la « España andante » que ellos representan. Otro núcleo importantísimo de la emigración en América es el de la Argentina. De luto aún el corazón de aquellos españoles por las grandes pérdidas del Pío del Río Hortega, el heredero del microscopio de Cajal, del insigne Ossorio y Gallardo y de Manuel de Falla, nos satisfacen los triunfos resonantes de Alejandro Casona, con su comedia «Prohibido suicidarse en Primavera», uno más entre los muchos éxitos que en teatro y en cine viene cosechando; del gran poeta Rafael Alberti, autor de « Entre el Clavel y la Espada » y « La Arbolera Perdida », y de Francisco Ayala, cuya obra « Razón del mundo » le sitúan en la primera fila de nuestros grandes ensayistas. Argentina es actualmente sede principal de las letras hispánicas. La producción literaria es allí no sólo abundante, sino desde el punto de vista intelectual, superlativa. A este grado alcanzan libros como « La Aventura y el Orden » y « Menéndez Pelayo y las dos Españas » de Guillermo de la Torre. El arte admirable de Salvador Bartolozzi, los trabajos de investigación histórica de Claudio Sánchez Albornoz, la producción dramática, selecta, de Jacinto Grau. Y si paramos nuestra atención en la prensa, en la gran prensa argentina, ¿cómo no señalar cuánto significan en ella hombres como Francisco Madrid — su libro « Genio e Ingenio de Miguel de Unamuno » ha recorrido entre aplausos toda América — José Venegas, autor de « Andanzas y Recuerdos de España », magno reportaje del período más trepidante y complejo de la vida de nuestro país en los años que antecedieron a la guerra. Manuel Blasco Garzón, director de « España Repubicana »; Isaac Pacheco y otros verdaderos alfiles del mejor periodismo moderno?

En la Argentina se hallan escritores y artistas que, a más de los citados laboran con pleno éxito : María Teresa León, Gori Muñoz, Maruja Mallo, Francisco Vera... Apenas pasa por nuestra mente el recuerdo de otras repúblicas de Hispanoamérica, aparecen también ligado a sus nombres los de compatriotas tales como el escultor Victorio Macho, el ensayista Sánchez Trincado, el cronista y dramaturgo Angel Lázaro, el doctor Pittaluga, de nuevo en la pantalla de la actualidad, con su ensayo « Grandeza y servidumbre de la mujer », uno de los mejores libros de quien tantos excelentes ha publicado.

Sería imposible dar cuenta precisa de la enorme tarea cultural llevada a término por la emigración española en América y de sus resultados inmejorables. Más conocida de todos en nuestra nación es la que en los países de Europa viene realizando aquélla, particularmente en Francia y en la Gran Bretaña. Los periódicos españoles editados en Francia, se filtran a través de la frontera pirenaica, y con ellos la noticia, el relato, el comentario de la obra que, pluma en mano, realiza día tras día ese grupo de españoles de los que, por más significados y conocidos en el periodismo y en libro, cupo mencionar a Angel Samblancat, Corpus Barga, Serrano Plaja, Ezequiel Endériz, Braulio Solsona, Antonio Porras, Ricardo Gasset, Francisco de Troya, Ignacio Barrado, César Alvarez, Díaz Roncero, Alfonso Ayensa, José María Aguirre, Fernández Escobés, Xammar, Mario Aguilar, César Calderón, José María del Valle, etc.

Sí, ciertamente, el panorama espiritual que ofrece la emigración española en Europa no desmerece del que presenta en América, y si necesitásemos demostrarlo con un último ejemplo... aunque tantos existen... no tendremos que dirigir la vista muy lejos, pues en Inglaterra podemos ver en plena actividad intelectual a estos preclaros hijos de España que son Salvador de Madariaga, autor del libro « Cuadro histórico de las Indias »; Luis Araquistain, Esteban Salazar Chapela, Eduardo Torner, folklorista, oriundo del Centro de Estudios Históricos de Madrid; Pablo de Azcárate, ex embajador de España en Londres y verdadero rector espiritual del Instituto Español; Alberto Jiménez, lector de la Universidad de Oxford; el poeta Luis Cernuda, el novelista Arturo Barea, el ensayista político Ramos Oliveira, los músicos Roberto Gerhardt y Manuel Lazareno, fundador éste último del Coro Artístico compuesto por jóvenes emigrados españoles. Asimismo se hallan en Inglaterra tres hombres de ciencia españoles cuya labor es extraordinariamente estimada aquí; el gran físico Arturo Duperier, profesor de la Universidad de Madrid; el cirujano doctor Gabarro, el doctor Vázquez López, miembro correspondiente del Instituto Imperial del Cáncer, y el doctor Trueta, popularizador en los hospitales británicos del método de « escayola cerrada », quien hace tiempo fue nombrado Roctor Honoris Causa de la Universidad de Oxford.

En fin, ¿A qué más? El balance que acabamos de hacer no representa más que una pequeña parte de la contribución que los españoles emigrados han ofrecido a la causa universal de la cultura. Verdaderamente hay motivo para que nos sintamos satisfechos.

ANTONIO ESPINA

Sobre el caso Lecoin

GLOSA DE ACTUALIDAD

Huelga del hambre

LOUIS Lecoin ha estado veintidós días sin comer. Tiene setenta y cinco años y es partidario de un mayor respeto para los objetores de conciencia, los que se niegan a tener parte en la guerra, y en el servicio de las armas que la precede, porque para ellos, dicen, es pecado.

Después de veintidós días Lecoin ha podido dignamente dar por terminada su huelga, porque el señor Pompidou, jefe del Gobierno francés, le ha prometido estudiar el caso.

El caso es «dar un estatuto a los objetores de conciencia». Ya existe la promesa (el estatuto, todavía no) y, al parecer, ciento tres objetores detenidos (ya son algunos) pronto serán puestos en libertad.

El señor Lecoin, a su edad, desde la cama, con sus veintidós días de hambre, ha conseguido algo. No sabemos exactamente qué. Quizá la objeción de conciencia será, en adelante, en Francia, motivo suficiente para un servicio militar desarmado. Cuál, no lo sabemos. Sólo sabemos que Lecoin dijo que no comería hasta que le hicieran caso y que al fin, más o menos, le han hecho.

Y suponemos, sin estar seguros, que si todos los franceses siguen al señor Lecoin, y los monegascos no, y un día los monegascos deciden apoderarse de su vecina Francia, será un paseo militar. Los pacifistas estamos en la misma situación que los corderos. Ellos no devoran porque son vegetarianos; pero si no consiguen que también sean vegetarianos los lobos, mal asunto para ellos.

Lecoin ha organizado su huelga con carteles y propaganda. He visto fotografías de los carteles: «Hoy, 14 de junio, catorceavo día de la huelga de hambre». Un gran cartel es un escaparate. Otro en una pancarta que llevaba una mujer. La organización Lecoin ha dado mucha publicidad a la amenaza: «Si no me conceden esto, me dejaré morir de hambre».

¿Opinemos? Pongámonos en la piel del señor Pompidou, jefe de un Gobierno. Que su secretario le da la noticia:

—Un vecino llamado Lecoin dice que no comerá nada hasta que cambie la actitud gubernamental con los objetores.

Supongamos que el señor Pompidou contesta:

—Bueno, allá él. Si le hacemos caso nos exponemos a que mañana otros dejen de comer con otras pretensiones. No, no; el Gobierno no se da por enterado.

¿Les parece una contestación prudente? ¿Y esta otra? :

—Nunca el Gobierno consentirá que el señor Lecoin muera de hambre. Díganle que la causa de los objetores está ganada.

Con todo esto quiero llegar a una conclusión y no encuentro el camino. Me refugio en paseos por los alrededores y así, si alguno de ustedes lo encuentra y me lo dice... Yo sólo intuyo que aquí hay algo que no funciona.

El caso del famoso alcalde de Cork, que se dejó morir de hambre en la cárcel, era muy distinto. Defendía algo que él consideraba un bien común de algunos. Claro que contra otro bien común de otros. Porque siempre que existen dos tesis contrarias, sus defensores creen tener razón contra los que defienden la otra tesis. Lo malo es que lo único que difiere son las tesis. Las razones, la gente y la heroicidad es la misma por ambos lados.

Supongo que siempre existen pareceres contrarios a la actitud de los gobiernos. ¿Es heroico defenderlos por el sistema Lecoin? ¿O es, simplemente, una coacción poco respetable?

Problemas y más problemas. Pienso (lo pensé ayer, de golpe, al despertar) que la vida consiste en el planteamiento de problemas definitivos y la busca de soluciones provisionales.

Todo, todo: los objetores de conciencia, los huelguistas del hambre... Todo son manifestaciones del mismo fenómeno vital. Y un mundo sin problemas es tan inimaginable como la solución definitiva de cualquier problema.

Sin embargo, tiene que haber, como trasfondo de todo esto, algo sólido, inquebrantable, que no acierto a definir. ¿Quién me lo explicará? ¡Me gustaría tanto tener ideas claras! Y yo con ellas, como en un jardín feliz, y que pensaran otros.

NOEL CLARASO

(Escrito inserto en «La Vanguardia» el día 7 de julio de 1962.)

∴

Paris, 18 de julio de 1962.

Sr. D. Manuel Aznar. Barcelona.

Frecuentemente da usted a entender en su periódico ser acogedor de las opiniones honestas, aunque contrarias a las de usted. Bueno. Por si ello fuese cierto, le envío una opinión mía referente a un tema pacifista insuficientemente y embarazosamente tratado por su colaborador Noel Clarasó.

Atentamente le saluda,

Pedro García

Héroes sin muertes

Señor Noel Clarasó, va por su glosa del 7 de julio aparecida en «La Vanguardia», diario que a veces tengo el gusto de leer en mi millonésimo kilómetro del exilio, con lo cual le sirvo, deferente, mi carta de presentación.

Pues sí, el ciudadano Luis Lecoin no ama la guerra para sí ni para nadie. Sencillamente generoso, no ha tenido reparo en «jugársela» en un intento de salvación ajena. 130 objetores de conciencia había en Francia el primero de julio de ogaño, todos ellos cristianos adeptos del «no matarás». Cada protestatario de estos, con negarse a vestir uniforme y a empuñar arma homicida cosechó cinco años de cárcel con promesa de «torna» (aún no se me ha olvidado el catalán) cuando al recobrar el aire del patio (que no el de la calle) la ley establecida le volviese a proponer el oficio de gendarme de la patria. Lecoin declaró la huelga del hambre por ellos y de momento ha conseguido la libertad de 28. Seguirá la excarcelación del resto, según promesa. Una ley para los no militaristas permitirá a éstos eludir dos años de milicia a cambio de cinco de labores civiles sin atractivos. Esto último, señor Clarasó, se guardó de decirlo para no dañar a su tesis de paz erizada de bayonetas.

Sin ganas de guerra Lecoin cumple la suya, pacífica. En 1910, soldado, se desasoldó del regimiento para no apelar huelguistas. Luego repudió, con lógica humanista, el militarismo. Fue de los que irrevenciaron, en ocasión de la muerte de Sacco y Vanzetti, ante la embajada norteamericana y el memorandum castrense del Arco del Triunfo de París. En 1939 se opuso, más que quijotescamente, y traicionado, a la 2a. conflagración mundial. Y ahora, ateo militante, acaba de exponer su vida en favor de 130 cristianos verídicos. Es un verdadero franco-tirador de la Paz sin paloma —por lo demás sacrificable— de Picasso. Distinciones no las lleva prendidas en el pecho sino acanceradas en la sangre: doce años de cárceles y presidios; integridad personal cara, carísima; desafío perenne a la sociedad tal cual es, y a la muerte, y desasosiego por el sosiego colectivo que no llega nunca.

Lecoin es un héroe, no hay duda; héroe sin sable, sin pistola, sin charreteras, espuelas ni decoraciones, o con-decoraciones, que es lo mismo.

Con o sin Lecoin habrá que acostumbrarse a pensar que sin soldados Cristo lo pasaba tranquilamente, aparecidos los cuales lo acompañaron al cadalso. Cristos de minúscula categoría están gozosos en los ejércitos de todos los países para todas las guerras, siempre espantosas.

Claro que toda razón militar es una: lo establecido; no importando que las mamás tiemblen constantemente por el fruto de sus entrañas. La verdad patriótica de cada nación es inexorable. Será difícil, con marcianos, desarmar totalmente al odioso Marte.

Por la vida ajena el anarquista Lecoin ha arriesgado la suya propia. El militar de Gaulle lo ha comprendido y no ha querido introducir un Gólgota en su conciencia.

Esta es la lección a meditar en vez de contentarse con poner el pie sobre la piel de banana.

PEDRO GARCIA

(Como era de temer, esta respuesta no tuvo cabida en el sesudo diario barcelonés.)

ANTENA

FUGA Y CAPTURA

MADRID. — Dos presos esposados consiguieron evadirse de la Audiencia, donse se les celebraba juicio. Agiles y bien avenidos, se descolgaron por una ventana de la casa de justicia, saliendo a la calle para emprender veloz carrera. Siempre maniatados, se refugiaron en una casa de la calle Piamonte, viéndose sañudamente perseguidos. Al fin consiguieron romper la atadura, librándose cada uno a fuga particular por las azoteas. Desgraciadamente, ambos fueron capturados.

QUESO DE LEBRIJA

SEVILLA.—Más de veinte personas sufren intoxicación en Lebrija por haber consumido queso de cabra. Diagnóstico: esteocolitis aguda con vómitos y depresión cardiaca. Recomendamos el famoso queso de Lebrija para los banquetes franquistas.

BARBARILANDIA

GERONA. — Hay protestas popular contra el Ayuntamiento, que trata de mutilar la hermosa Dehesa gerundense sita al borde del río Oñar, lugar de expansiones campestres, sitio de paz, paraíso de parejas y rincón de la poesía. En las mutilaciones a practicar en la profunda alameda se levantaría un campo de ferias y espacios pra aparcar coches.

EL INFIERNO FRANQUISTA SE ADOQUINA CON BUENAS INTENCIONES

MADRRID.—En unas declaraciones de traza publicitaria el ministro de la Gobernación ha dicho a un redactor de «A B C» que «Los hospitales públicos españoles abrirán sus puertas a todo enfermo, sea cualquiera su condición social o económica. Ni palacios sanitarios ni hospitales de indigentes.» En buena hora, poesía hospitalaria.

LOS FUGADOS

VALENCIA.—Se ha hecho pública la lista de condenados fugados el 30 de julio de San Miguel de los Reyes. Son: Antonio Sarrió Soler, Amador Méndez de la Cruz, Ramón Trazán, Escolástico Moreno Cots, Eustaquio Cáceres Pérez, Emilio Rius Mitjana, Enrique Abad Martínez, Antonio Bernal Linares, Alfonso González Sánchez, Manuel Baguena y Francisco Debón Estelles. En la mina que practicaron utilizaron incluso la luz eléctrica.

MUERTE Y DESFIGURACION

GERONA. — Los pueblos de la Costa Brava pierden rápidamente su tradicional esencia. A medida que el turismo lo invade todo se pierde el modo de vivir autóctono. Apenas se construyen barcas y la pesca va siendo abandonada; las artesanías peligran. El personal idóneo se acoge al negocio del turismo o emigra. Port de la Selva, sobrecargado de veraneantes, ha perdido mil vecinos de dos mil que tenía. En toda la Costa hay «collas» profesionales de la sardana y la plaga de taurófilos y flamenqueros se ha instalado en este Ampurdán que fue puro, y ahora se halla ingratamente comercializado.— *Corresponsal.*

PILAR SIN BASE

SANTANDER. — La camarada Pilar Primo de Rivera, generala de la Falange femenina, se ha metido a conferenciante. Se ocupó de «Problemas familiares» en la Universidad Menéndez Pelayo. Exaltó la vida íntima del matrimonio, con su expansión familiar, y la moral nacionalista que de la familia cristiana se deduce, etc. Contragolpe: Pilar hace como los curas, que relatan la vida conyugal sin estar casados.

JUEGO DE PILLOS

TORTOSA. — El ciudadano Domingo Marcos tendría sus más y sus menos por esto o aquello con unos amigos que dejaron o no de serlo. El caso es que Domingo se fue a dormir el lunes, y en ello estando, un cohete de fuerte carga estalló en la cabecera de su cama. «Casualmente», aquella noche Domingo se durmió con los pies dando el queso a la almohada.

¿OLE?

MALAGA. — En la plaza de corridas de esta ciudad fue cogido y herido gravemente el fotógrafo inglés, del Club Taurino de Londres, mister J. C. W. Perridge, persona muy entusiasmada por el arte de Manolete. Presumiendo de conocedor, se situó en el callejón junto al lugar por donde salió la bestia, la cual, al verle, lo encornó sin parar mientes en si el inglés era o no torero.

FABRICACION DE SANTOS

ALBACETE. — Los reaccionarios se esfuerzan en canonizar al cura Bartolomé Rodríguez Soria, actuante en 1936 en la iglesia de Munera. Dicen que ese páter sentía predilección por el martirio, pero ocurrida su detención en 27 de julio de dicho año, el cuitado murió dos días después presa de pánico. Nadie lo eliminó ni le dio tortura. El miedo —muy natural en ciertas circunstancias— no puede glorificar a nadie.

POR OBRA DE LOS TRABAJADORES

MADRID. — El servicio de estadística del Ministerio de Agricultura ha publicado un resumen sobre el estado de las cosechas y los campos en el mes de julio. Las faenas de recolección se han realizado con normalidad, favorecidas por el tiempo seco. Se ha confirmado la buena granazón de los trigos en Palencia y región leonesa. La sequía ha afectado en Burgos a los trigos tardíos y se prevé una cosecha inferior. La cosecha de trigo en España se estima, a finales de julio, en 48 millones de quintales métricos, casi un 50 por 100 más que la cosecha el año último; la cebada se aprecia en 21,5 de quintales métricos, 43 por 100 más que el año anterior; la de centeno, en 4.475.000 quintales, un 34 por 100 más que el pasado año; la avena, 5.230.000 quintales métricos, un 13 por 100 más que el pasado año; la patata, 8.586.000 quintales métricos, con un 10 por 100 menos que el año pasado; las habas para grano, 1.400.000 quintales, con un 48 por 100 superior al pasado año; algarroba para grano, 1.165.000 quintales, con un 15 por 100 más que el año anterior; lentejas y guisantes para grano se cifra en 337.000 y 305.000 quintales, respectivamente, con el 28 y 39 por 100 más que el año último.

CON LOS PIES EN POLVOROSA

PALENCIA. — El padre I. González ha cantado misa por primera vez en Polvorosa de la Vega. Es el último de los cinco hermanos que han abocrecido el trabajo del campo para dedicarse en Polvorosa o fuera de ella a cultivar la descansada viña del Señor.

DISCOS

—Ser anarquista es anticuado.

—Antes causaba pánico llamárselo. Ahora piedad.

—Es que los tiempos están adelantados. Lo anárquico es una antigualla.

—Más jovencito es el Estado.

—Ni que lo digas. El Estado actual resulta más sociólogo que Kropotkin.

—El estado de Kropotkin era majarético, ¿no?.

—Tanto como eso, no creo, pero es posible.

—Se dijo que su «Conquista del Pan» era una tomadura de pelo.

—La crítica ésa tiene donosura.

—Los críticos fueron burgueses.

—Entonces es posible que no dispusiesen de la razón entera.

—¿75 por 100?

—Pongamos 62.

—Ya se conviene que anarquía es desorden, ignorancia y legañismo.

—Sí, la «pagalla» y la caraba reunidas.

—Hay que eliminar la anarquía de los medios proletarios.

—Claro. De los medios burgueses, políticos y autoritarios, ya está eliminada.

—Te veo incisivo, te observo atrasado.

—Ni me lengua es cristal roto ni me hallo más acá ni allá de tu persona.

—Sin embargo, conveniamos.

—Y podemos seguir conviniendo.

—En que la anarquía es una tontería...

—Haberla profesado.

—¡Hombre! Yo ya he superado aquel momento. Sociológicamente y políticamente, estoy al día.

—Sobre todo políticamente.

—¿Dónde poder aplicar mejor mis conocimientos?

—Sin merecimientos. Darás mal de ojo. No serás creído.

—Tampoco tú, si vienes a mi nuevo campo.

—En el anterior no arastes ni ararás en el neo. No serás llamado a la hora de la cosecha, del permanente condumio. Obrero, tenías aplicación. De ex obrero no tienes mérito. Para no ser útil hay que estar doctorado, y tú no dispones de ni de un leve pergamino.

—Dirigiré masas conocidas.

—Que ya te desconocen. C.N.T. no es «Con Nadies Tratar».

—Gritaré mi importancia obrerista.

—«Pagalla», caraba.

—¿Qué hacer?

—Quedar en ex.

—¿Excelencia?

—No, en ex pelado. Se es una sola vez en la vida. Dos, imposible. Habría que volver a nacer. El mundo no es tan olvidadizo como se dice.

—Así aún importa la anarquía.

—No, porque la sociedad la rehusa. Prefiere mortificarse en el caos.

—Quedo en mi nuevo campo.

—Sal del campo. El bar es más saludable. El aire libre era un prejuicio de la anarquía.

—Estábamos locos, como Kropotkin.

—Huyamos, los vivos, de la anarquía.

—Claro. Y que queden en ella los muertos. ¡Si fueron estúpidos los de Chicago, los de Montjuich, los de la Semana Trágica, los del tiempo de Martínez Anido, los de 1934, los de 1936, los de la guerra, los de la postguerra! ¡Dejarse matar por armonías, justicias, igualdades y otras poesías!

—Es la hora de volver la pagina.

—Ya está vuelta. Las lápidas de Ferrer Guardia, Domingo y Francisco Ascaso y Buenaventura Durruti, aparecen invertidas en el Cementerio Nuevo de Barcelona. Las inscripciones rozan las calaveras. Si esto puede arreglar algo, empezado queda. Por algo el franquismo se cotiza en la UNESCO.

. . . . . .

Ambos amigos callaron y se estremecieron. Ante el vivo reflejo de los héroes, percibieron el hedor a muerto que exhalamos los vivos.

DISCOBOLO

Conmemoración del Congreso de St-Imier 1872-1962

Compañeros libertarios:

Todos sabéis que se cumple este año el 90 aniversario del primer Congreso de los internacionalistas-antiautoritarios que tuvo lugar en Saint Imier (Jura Suiza), el 15 de septiembre de 1872.

Por tal motivo tenemos la intención de realizar una reunión con la participación de compañeros de todas las nacionalidades al objeto de recordar este acontecimiento histórico mediante una manifestación internacional.

Rogamos a los compañeros que se hallen de acuerdo con esta iniciativa que establezcan contacto con nosotros lo más rápidamente posible.

Los miembros del Comité organizador preparan la edición de un folleto y de varios documentos que servirán de material informativo para los participantes al acto proyectado.

Para los días 15 y 16 de septiembre se ha previsto un ciclo de discusión en torno de los siguientes puntos:

1.° Valor histórico del Congreso de Saint Imier.

2.° Orientación del movimiento libertario frente a las dictaduras europeas.

3.° Resoluciones eventuales y proyectos de trabajo en el terreno de las actividades internacionales.

Comité de Defensa de las Federaciones Anarquistas. Escribir a Caisse Postale, 44. *Eaux-Vives*. Genève-Suisse.

Se ruega la reproducción en toda la prensa internacional libertaria.

Raúl Carballeira

por *Victor García*

Precio: 1 NF. en esta Administración.

Individualismo armónico

(Viene de la página 4.)

a la sociedad «reunión de individuos para una obra común», estudia las relaciones sociales a fin de relevar los sacrificios que imponen los ídolos, siempre dispuestos a proclamar «como virtudes las abyecciones, la disciplina y la obediencia pasiva».

Han Ryner acaba su «Pequeño Manual Individualista» con algunas consideraciones sobre la relación de la moral y la metafísica, en cuyo paso se afirma ya el pensamiento múltiple del poeta, que observa las diferentes metafísicas que chocan entre sí, intentando transformarlas en sistema de ensueños, y, tomando un fruto aterciopelado en el jardín de la filosofía antigua, concluye: «He de recorrer el mismo camino. Solamente aparto la armadura —demasiado pesada para mí— y que me atraería, de la suerte y de los hombres, golpes muy violentos. Y si he tomado este cayado es para sostenerme, no para golpear a mis semejantes.»

El «Pequeño Manual Individualista» data de 1905. Entretanto, los hombres escogieron morir por los ídolos. Hánse prostituido al servicio de los Césares, renegando de sus dioses y de sus evangelios, tantas veces invocados en otras circunstancias. Mas, habiéndolos que traicionaron a un ideal libremente adquirido, otros quedan que con orgullo permanecen fieles a sí mismos. Así empezó Han Ryner, años después, a raíz de un palique sobre «Diversidades del individualismo». ¿Cabe decir que el disertante entró en olvido? ¿Puede afirmarse que Han Ryner no aprendió nada? Contrariamente, la experiencia se enriquece, por desgracia, al pasar de los tristes acontecimientos, sin que esta aportación dramática en nuestro filósofo haya podido romper o falsear los cuadros de su pensamiento. La guerra, él supo y nosotros sabemos lo qué es y significa. Los horrores de la misma no le sorprendieron, puesto que, como nosotros, estaba lo suficientemente advertido. Han Ryner siguió, pues, un sendero trazado en «La búsqueda de la felicidad», antigua charla de la que, diez años después, retomará los datos esenciales.

«Al estudiar las diversas formas del individualismo no trataré, de ninguna manera, dibujar sobre el mapa de la vida humana los diferentes caminos que conducen a la felicidad.» Seguidamente interviene el desarrollo de un pensamiento armónico que constará entre tantos individualismos discutibles o discutidos que, en contactos dialécticos, tratan de envolvernos bajo sus banderas sin que nuestra razón sucumba al soborno.

En un pequeño escrito inserto en el periódico «L'idée libre», Han Ryner escribió: «Entiendo por individualismo un cierto método de pensamiento y de vida, o tal vez una necesidad del pensar y del existir. ¿No vivimos y pensamos acaso sino a la medida de nuestro individualismo? Lo que en mí no es individualista repite, obedece, imita. Incluso en los pasivos existe un instante vivo en el que indagar cuáles razones formales existen para la obediencia de cadáver. Para aniquilar su espíritu, su corazón y su conciencia, el sujeto debe consultar a su conciencia, a su corazón, a su espíritu. Si su único gesto real es la abdicación, su sola manifestación de «vida» será el suicidio. Y, no obstante, durante un minuto antes de dejar de ser hombre habráse apercibido que en él también residía el Hombre. Los pensadores más sociales son individualistas en la medida que son pensadores.

«¿Qué significa mi vida? ¿Cuál es mi voluntad más profunda? Voluntad de placer, de potencia, de armonía... ¿Epicurismo, imperialismo o estoicismo?

¿En este punto son tan diversos los hombres, que Epicuro y Nietzsche hayan descendido a las más recónditas profundidades, igual que Epicteto? No incurriré en la presunción de acusar de superficiales a ninguno de los que han tratado de encontrarse a sí mismos. Sé únicamente que en mí la voluntad de armonía es más profunda que la voluntad para el placer y el poder. Y más liberadora, igualmente. Claro que el hondo placer epicúreo arranca de mí; pero el dolor que consiento me empañe, procede de fuera. Tú, Nietzsche, ¿ignoras acaso los compromisos que exige toda potencia humana y hasta qué punto el dueño es esclavo de sus esclavos? No es por menosprecio al dolor y al temor, por el desprecio a toda autoridad y a toda obediencia que consigo liberar mi ser. Lo social es, en todo caso, uno de mis límites, de mis inquietudes. En tanto no consiga suprimir por rechazo ideológico el dolor, la muerte y la autoridad, seré incapaz para un verdadero pensar y un verdadero goce.

En lo concreto no escapo a la muerte, a la enfermedad, a la obligación social. Si bien la sonrisa es suficiente para liberar el espíritu.

Quien se inicia en el individualismo rechaza, en un primer movimiento de revuelta, la moral al mismo tiempo que lo social. Los sacerdotes de todas las servidumbres han tan hábilmente mezclado lo moral con lo social, que es difícil salir del embrollo, de su sarta de sofismas. A medida que tomo confianza de los hombres y de las cosas, encuentro en mí la estima. La armonía libre que quiero en mí la estimo por doquiera ella se encuentre. Y, cual la bellota entre los dientes de cerdo, me hace pensar en la vasta sombra de la grande encina, el hombre que consiente para él el peor aplastamiento social me aporta aún la nostálgica riqueza de un ensueño de amor.»

He aquí una verdad permanente que nadie osará refutar. Pero hay varias interpretaciones del individualismo que Han Ryner ha expuesto sea en su abundante obra novelada, sea en su labor de confereciante menos prolija.

«El individualismo es un hombre poseso del sentimiento real cuanto no es individual y singular», lo que no equivale a una definición, puesto que no se puede definir lo indefinible. Los logistas nos han advertido de ello.

(Continuará.)

HEM DAY

Acaba de aparecer «LA VIE ET L'ŒUVRE DE FRANCISCO FERRER, UN MARTYR AU XX° SIECLE». Original de Sol Ferrer, hija del maestro fusilado. Edición realizada por la Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, París (VI).

Puede ser servido por esta administración al precio establecido de 15,00 NF.

«EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS»

Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.

160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.

Precio: 3,80 NF.

Pedidos a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X). CCP 13506 56, Paris.

Fluorescencias

1

La clerical humillación del cordero representa el más rendidor negocio terreno que han conocido los siglos.

2

Alguien afirmó que la sociedad era una selva y no andaba equivocado. si no es que las fuerzas huyesen de una tal ralea de bichos raros como se encuentran por todas partes en la presente sociedad dominista.

3

Esta la escribió Emile Armand : Es evidente que un anarquista no hallará jamás objección al funcionamiento de una asociación cuyos miembros se sujetan a las cláusulas de un contrato que ellos consideran el más apropiado al logro del objetivo perseguido.

4

Y ésta Han Ryner : Cualquiera que con la apariencia de un hombre, lleva una naturaleza lo bastante bestial y servil para creerse amo o para reconocerse esclavo, es digno de desprecio.

5

El actual confusionismo es producto de un engaño multitudinario. Cabe seguir abriendo horizontes nuevos, sembrando la semilla de la solidaridad hasta que fructifique.

6

Al bosque embellecido por la ardilla, lo afean los ricachos de la villa.

7

Sabe el pobre yacente en sus rincones que también las mansiones son pri-[siones.

8

Uno es el hombre con sus semejan-[tes,

pero sin privilegios denigrantes.

9

Condena con su toga al harapiento, quien proteje la vida al avariento.

10

La ley es la opinión acantilada que defiende a la gente adinerada.

11

Vivo, a Bacón, negósele el talento; hoy es el precursor del pensamiento.

COSMOS

B.D.I.C

«SE QUE NO SE NADA »

Ni «amor propio» ni dómines

por Floreal Ocaña

DESDE nuestra más tierna infancia, observando a los que nos rodean, hemos descubierto a los que expresan, en tono «doctoral», que «nada saben», pero creen decir lo bastante para demostrar o dar la «impresión» que «lo saben todo». ¡Cuán intuitivos son todos los niños! Si muchos padres y profesores —no decimos maestros— no fueran temidos por los pequeños y los adolescentes, si éstos pudieran deciries, espontáneamente, qué piensan de ellos y de sus procedimientos de instruir y educar, ¡cuánto aprenderían a *enseñar* a cada alumno de acuerdo con sus características peculiares!

«Sé que no sé nada», hemos oído repetir a más de un profesor. Pero en el *tono emocional*, que suena o no total y verdaderamente a *sinceridad*, en la mirada y en los gestos, más o menos «sabiamente» afectados, y en los reflejos sensorio-motores, o actos, movimientos en los que no interviene la *voluntad*, se «adivina» en quién se ha hecho carne, naturaleza, el valioso concepto socrático y en cuál otro individuo humano es vanidad mal disimulada, petulancia contraria a la sencillez sabia de Sócrates.

El verdadero sabio jamás desestima a niños ni a adultos por ignorantes que sean. Y es que ha aprendido que también saben muchas cosas que él no sabe. Además, con agrado aprende con ellos lo que ignora y, en justa reciprocidad, les enseña lo que sabe admitiendo sus dudas y sus observaciones. Permite que opine contrariamente, y admite un error cuando lo comete por ser justo, normal establecer pronto la verdad y seguir aprovechando el tiempo estudiando nuevas cosas.

La actitud del dómine «incontrovertible e intocable», es el peor procedimiento pedagógico que puede aplicar el adulto. Es propio del carácter autoritario del sujeto dispuesto a someter a los demás a «vencerlo» aprovechándose de su superioridad o ventaja física e intelectual frente al niño, al adolescente, al joven y hasta de los adultos que ansiamos aprender, pero que no admitimos imposiciones ni que nos den «gato por libre» o cosa peor.

En la vida cotidiana es muy común observar, por ejemplo, a dos contradictores sosteniendo puntos de vista distintos sobre un problema para el que no encuentran resolución definiva, incontrovertible, comprobable, en favor de uno ni del otro. Llegados al punto «ciego» un contradictor prefiere no proseguir la «polémica», hablada o escrita, por respeto a sí mismo y a los oyentes o lectores y por comprender que nada puede aprender ni enseñar, ni es posible, entre los dos polemistas, hallar lo cierto del asunto en discusión. Guarda silencio y estudia en busca de esa u otras verdades. Algunas veces, muy pocas, ambos contradictores, cuerdamente, hacen lo mismo, pero, generalmente, uno queda hablando y se ensoberbece, desestima al «contricante» que ha dejado de serlo, *voluntariamente*, tórnase más agresivo y continúa «alineando millones de palabras» que nada dicen o sólo expresan, según él, en su intimidad muy subjetiva, que su «amor propio» ha prevalecido.

Ciertamente, tratándose de escritores, con o sin razón, nunca faltan argumentos ni recursos literarios para llenar cuartillas y contestar «a como dé lugar», a cualquier opositor ideológico, detractor o contradictor por inteligente que sea. Pero es malo escribir por *«amor propio», intoxicador de la psiquis*, y no por amor a la verdad, por contribuir a hallarla o simplemente para propagarla de ser conocida.

Nos congratulamos que hombres que «no son mancos», mejor dotados que otros, venzan las «tentaciones», no caigan en el gran defecto de «amor propio», sin ton ni son, y dejen pasar el tiempo sin tomar la palabra ni la pluma para responder del mismo estéril y mal modo, como lo hacen sus contradictores o detractores. No teniendo nada o casi nada que decir de serio y decisivo en favor o en contra de su tesis, que por y para la verdad es lo mismo, lo más sensato y edificante es mantenerse en silencio en cuyo seno, estudiando al paso de los días o de los años ellos u otros semejantes, hallan la verdad que, al fin, resplandece no importa en favor de quien: es un triunfo de la humanidad. Pero los que se comportan neciamente como necios quedan. Y siempre tienen la posibilidad de dejar de serlo.

Es tendencia de dómine, dominado por su «amor propio», el describir a cuantos lo rodean, como inferiores a él, en una u otra actividad humana o en todos los sentidos de la vida social. Observando su antipática figura o modo de *ser*, de comportarse, y viéndolo querer manifestarse, en nosotros mismos, más de una vez, con toda su fealdad repelente, ha de decidirnos a no adoptar su actitud a sabiendas que todo lo feo y antipático del dómine sus palabras y acciones aviesas y petulantes, por «aderezadas» que las presente nadie se las «traga», que son registradas, tal como son, por todas o la mayoría de las personas con las que se relacionan y que, casi siempre, se lo callan, cobardemente, por conveniencia, por temor o por indiferencia.

Por otra parte, si tenemos verdadero interés de superarnos psíquica y mentalmente no olvidemos que el sujeto que con la palabra o la pluma «describe» el carácter de una persona «enemiga» o hasta amiga, a veces poco «amigablemente», descubre o está describiendo el propio, su verdadero *ser psíquico*, toda su estructura psicológica. Nos ofrece datos psicológicos, «irresistiblemente», sea con naturalidad, de acuerdo con su verdadera *conciencia moral*, por que es como es, por naturaleza heredada y adquirida, sin poder expresar ni hacer lo contrario a su forma de *ser*, o «movido» por *sentimientos* rencorosos, egoístas o más todavía: *egocentristas* que no puede «contener» por carecer de *conciencia* y *voluntad superiores*. Sin embargo, no nos da pena haber comprobado, en nosotros mismos —que también hemos cometido errores—, que por poco que estos factores *psicológicos* predominen en el sujeto considerará un deber de *conciencia* moral tratar de enjuiciarse primero a sí mismo antes que atreverse a enjuiciar la conducta de otro individuo humano. Y procurará mejorar su comportamiento en el *sentido* y *grado*, cuanto menos, que desee mejore el de aquél.

Hace poco publiquemos unos trabajos en los que comentamos los nuevos conocimientos científicos que «certifican» la «defunción» del *determinismo*. Y hoy decimos que los libertarios hemos de aceptar con noble orgullo, con satisfacción muy humana, la tarea de «enterrarlo» —o desterrarlo de las mentes—, totalmente, para que no perturbe más las *conciencias* y queden libres de «fantasmagorías» deterministas de todas las clases: teológicas, políticas y mecanicistas. Pero otra es la gran labor que ahora han de emprender todos los hombres y las mujeres con *buena voluntad:* acabar con el «amor propio» que es, generalmente hablando, mal consejero. A veces, a sabiendas que carece de razón, el sujeto lo coloca por encima de los propios hijos, de la esposa y hasta de la mejor de las compañeras, de buenos amigos y de educandos. Pensemos que de humanos es errar; pero que de más humanos es rectificar un mal comportamiento y decidirse por la buena conducta permanente. ¡Es la gran prueba de lo humano! ¡*Poder de decisión de la voluntad que da valor positivo a la personalidad!*

En los medios libertarios es donde menos se sufre el mal del «amor propio» del dómine que tanto abunda en los medios políticos y religiosos, y por eso estamos empeñados en señalarlos, sin temor, para reducirlo y eliminarlo lo más posible. Tengámoslo en cuenta en las discusiones entre compañeros y amigos, en las asambleas, etc. Pensemos siempre que al hablar y al actuar todos nos oyen, nos observan, nos conocen y saben cómo interpretarnos globalmente. El que se «crea» más inteligente sepa más autodominarse, mejorar su *condición humana* y ayude, con la sencillez del buen compañero y amigo, a favorecer el mejoramiento psíquico y mental de los que lo rodean con su ejemplo de verdadero amigo y compañero. Nada le dará mayor satisfacciones que observar, realmente, esta *conducta humana*. Así los lazos de la amistar, del compañerismo y de la actuación de los hombres y de las mujeres de la C.N.T.-F.A.Y.-JJ.LL. se fortalecerán más, y será más efectiva la propaganda y la acción revolucionaria.

Comprendamos todos que son muchos los problemas de importancia vital, pendientes de solución, que el mundo existente nos tiene planteados en esta hora, y no tenemos derecho alguno a «despilfarrar» energías ni a perder el tiempo en discusiones bizantinas, en cosas que sólo tienen valor para el inferior «amor propio de unos y otros». No hacemos excepciones; nos incluimos todos para que «nadie sienta herido su amor propio» y por que, en realidad, no existe un solo sujeto que haya cometido errores.

¡A realizar cada uno una severa y honda introespección! La comprensión de nosotros mismos, con nuestros aciertos y desaciertos, con nuestros defectos y virtudes nos aconsejará lo mejor para fortalecer lo bueno de nuestro carácter, nos permitirá comprender más certeramente a nuestros semejantes, y podremos actuar en sentido social y humano más plena y eficazmente, sobre todo entre afines. Esta es la *unidad* que hemos de desear y buscar más que otras con «extraños» que no permiten la cohesión, que obran, más bien, con potencia «disgregadora y anuladora» de fuerzas morales y sociales libertarias.

Con todas nuestras fuerzas decidamos terminar con las anomalías psicológicas que tanto daño y desequilibran al sujeto, al núcleo familiar o social en cuyo seno actúa, y a la sociedad en general.

Cinco días de trabajo

EN Asturias han vuelto a holgar los mineros. ¿Causas? Exigencia de la semana inglesa, ya obtenida durante la República, y abolida por el franquismo a raíz de su sangrienta victoria. Cinco días de labor minera ya es bastante, ya es demasiado. Los jerarcas de la situación deben presumirlo, puesto que no descienden al fondo. Prefieren subir a la fonda.

Fieles a su política de embustes, las autoridades afirman que la reincidencia en las huelgas tiene carácter político. Se lo da, acaso, la presencia de este régimen autocrático. Porque el paro es protestatario de la insuficiencia de medios de vida y de libertad de descanso concedido «por Dios y por la Patria» a los mineros.

Por otra parte, esta Santa Madre Iglesia que ante el apuro que se avecina finge amor a los obreros españoles después de haberlos «crucificado» (acordémonos de la «cruzada»), es la misma que santificó las jornadas criminales de 13 y 12 horas con salarios de hambre, habiendo permanecido siempre al lado de los explotadores sin conciencia y hostigando a la guardia civil contra los huelguistas que desde 1860 a 1960 trataron d eir reduciendo el yugo de la explotación y la miseria diarias.

Las huelgas en España son de tipo social y económico, hoy, ayer y siempre. Las bombas... esas son otra cosa; ellas son el aviso de un estallido superior que acabará con la indignidad fascista que América, la URSS y resto de cancillerías permiten subsista en España por amor de las diferentes combinaciones políticas de aquéllas. Por lo visto, España debe confiar en sí misma y lo hace, puesto que está en plan de recobrarse. Con huelgas, demostraciones estudiantiles, estados de opinión públicos, primera victoria sobre el absolutismo franquista.

Seamos lo suficientemente inteligentes los refugiados para no descender hacia la política acomodaticia mientras el pueblo español asciende a la cúspide de la dignidad por el atajo de la acción directa.

PARADERO

Se desea saber el paradero de Juan Prian, de Cádiz. Pregunta por él Francisco Galán, Place Mercadal, Teinturerie, Lourdes (Hautes-Pyrénées).

NECROLOGICAS

LEONARDO JIMENEZ

El día 21 de julio del año en curso, en Zaragoza y a la edad de 59 años, falleció este abnegado compañero, hermano de nuestro compañero Dionisio Jiménez de la F. L. de Pau (B. P.).

Según nos informan, su fallecimiento ha tenido por origen un tumor en la cabeza que la ciencia se vio impotente de curar y no creyeron conveniente operar, porque aseguraron que tal intervención sería su muerte inminente. De todas formas, y después de muchos sufrimientos, nuestro buen compañero Leonardo dejó de existir en una rapidez desconcertante.

Leonardo Jiménez era oriundo de Cervera del Río Alama, pueblo de «la industria alpargatera», en donde nuestros ideales ácratas tenían una profunda raigambre. Este compañero, sea por su formación ideológica o por una concepción hereditaria, reproducida de padres a hijos, desde la edad de 14 años milita en las filas bataladoras de la C. N. T. y, al propio tiempo, después de las horas de trabajo, lo dedicaba al estudio de la música junto con su hermano Alejandro, que fue fusilado cobardemente el día 3 de octubre de 1936 en la propia Cervera, por los sicarios de la tristemente célebre guardia civil de la época. No obstante el peligro que le acechaba, Leonardo se documentaba en fuentes fidedignas del Movimiento anarcosindicalista y se destacó en los conflictos sociales de dicha localidad.

Debido a su temperamento artístico, y seguramente con deseos de vivir en parte la vida bohemia, el año 1933, al actuar en Cervera una modesta compañía artística denominada «Los Bielsas», él, como buen músico de violín y guitarra, actuó con ellos, a correr la aventura por barrios, ciudades y regiones de España. No olvidaba un momento su calidad y procedencia libertaria y cenetista, y en cada localidad que actuaba preguntaba si en élla existían presos sociales y políticos y, si la respuesta era afirmativa, organizaba inmediatamente una colecta o un festival benéfico, cuyos beneficios eran distribuídos, equitativamente, entre todas tas víctimas locales de la reacción.

Encontrándose en Pasajes le sorprendió la sublevación fascista de 1936 y desde el primer momento se colocó en la brecha con sus hermanos confederales a luchar contra las hordas de Torquemada. De Pasajes a San Sebastián y después a Bilbao, siempre desplegando una actividad bienhechora en las filas de las milicias o actuando en los espectáculos públicos de carácter solidario, llegó el fatal momento de ser copado en Santander por los ejércitos árabes, alemanes e italianos, pero, en un golpe de audacia, consigue evadirse merodeando por Santander y por donde puede, a salto de mata, hasta conseguir llegar a Zaragoza, en cuyo popular barrio del Arrabal y para poder ganar el sustento hace de barrendero y de todo lo que se le presenta, hasta que por su capacidad organizadora y constancia consigue formar una rondalla que pronto fue intervenida por los de la sotana eclesiástica, que querían adjudicarse un éxito que no les pertenecía, y ante tales manejos de sacristía Leonardo se separa de aquella formación artística y forma su orquestina, cosechando muchos éxitos.

Después de 17 años de terminar la guerra, nuestro Leonardo consiguió un pasaporte de «turista» y logró pasar a Francia y vivir al lado de su hermano Dionisio en Pau, trabajando de alpargatero y en las horas libres se deleitaba leyendo nuestra prensa y se informaba de nuestras actividades ideológicas militantes, alternando con el elemento exilado de la capital de los Bajos Pirineos y actuando en los festivales organizados por la C. de R. de este sector Pirinaico, sin importarle nada los disgustos que sus actividades le pudieran ocasionar el volver al interior de España.

En un festival en Tarbes tuvimos la satisfacción de oírle a los acordes de violín y guitarra, interpretando bellos fragmentos de zarzuelas, canto flamenco y trozos escogidos de música española. Estas actuaciones artísticas, así como su carácter optimista, improvisador y voluntarioso, hicieron que se ganara las simpatías de todos los compañeros de la región y todas las personas que lo conocieron.

Al marcharse a España, nos escribió una carta que no la olvidaremos nunca. Era más bien una misiva de añoranza por la libertad que aquí disfrutábamos y a pesar de encontrarse al lado de su compañera y sus dos hijos —decía— para mí ha terminado toda alegría y todo aliciente en este ambiente, en el cual no existe la acción bienhechora de vuestra prensa, de vuestras ideas y de vuestras concepciones libres y claras de la sociedad y de la vida.

Hoy que la muerte nos ha arrebatado a un compañero y a un hermano, aseguramos a nuestro querido Leonardo que nuestros ideales quedan más lozanos y arraigados que nunca y que seguirán hasta lograr los objetivos que nos son comunes en pro de una sociedad más justa y más humana.

Leonardo Jiménez: ¡Te recordaremos siempre!

En nombre de los compañeros de Altos y Bajos Pirineos, a su compañera e hijos, a su padre abuelito Gregorio con sus 90 años y a su hermano Dionisio de Pau les reiteramos nuestro más sentido pésame.

GENIS FERNANDEZ LOPEZ

El 14 de julio 1962 fue acompañado a su última morada el que fue activo e inquieto militante de la F.I.J.L. y del Movimiento Libertario, Genís Fernández López.

Exilado en Francia desde octubre 1961 residió en Nimes (Gard). Enfermo a consecuencia de haber pasado gran parte de su existencia en el penal de La Mola (Mahón), en el de Alcalá de Henares y por cárceles franquistas, fue internado en el Hospistal de Nimes. Ante la gravedad de su estado, a principios de junio fue trasladado al Hospital Salvador, de Marsella, para ser operado, falleciendo después de la intervención quirúrgica a raíz de una hemorragia.

Pese a lo delicado de su salud y a su continuo internamiento en establecimientos del orden mencionado y a lo grave de su enfermedad (perforación en la parte superior del pulmón izquierdo, de lo que fue operado y le ocasionó tan lamentable fin a los 36 años de edad), pese a todo y por encima de todo mantuvo siempre moral admirable, firmeza y rectitud en las ideas, inquietud digna de ser igualada, y, a medida de sus posibilidades mantuvo actividad ininterrumpida en todos los sentidos. Días antes de la operación fatal, allá por el 6 ó el 7 de julio nos escribía diciendo: «De acuerdo con cuanto expresáis con respecto a España y a tenor de las huelgas abril-mayo, de acuerdo, coincidimos en lo referente al presente y futuro social en Iberia, liberada la tierra que nos vió nacer, del nefasto régimen que subyuga y agobia al pueblo hispano. Y digo de acuerdo porque en mi último recorrido por Andalucía y otras regiones españolas meses antes de verme obligado a residir en ésta, constaté la mucha rebeldía, disposición presta a intervenir en la lucha final contra Franco y su oprobioso régimen, disposición de franca rebeldía por parte de los trabajadores y de la juventud estudiantil. Por tanto, lo de abril-mayo es, según yo, el preludio del fin de la dictadura franquista.»

¡Así nos escribía pocas horas antes de tenderse sobre el quirófano!

No decimos más. Añadimos, sí, que la parca nos ha arrebatado un estimado e inolvidable compañero, un firme e inquieto idealista. Dejamos constancia de que el entierro fue civil. Con un ferviente y sentido recuerdo, compañero Genís Fernández López, terminamos esta nota.

Por la F.L.-F.I.J.L. de Nimes

SANTIAGO NAVARRO

Después de una larga enfermedad, el primero de agosto, a los 71 años de edad, dejó de existir nuestro compañero Navarro.

En España perteneció al Sindicato de Balsareny, Alto Llobregat y Cardoner. En 1934 trabajaba en Sallent, y cuando tuvimos la famosa huelga en Sallent estuvo en el puesto que le correspondía. En 1936 salió a las carreteras de escopetero; luchó y pasó a Francia en 1939.

Vino a Champclauson y, en seguida, ingresó en la F. L. de dicha localidad, habiendo cumplido siempre con la Organización moral y materialmente.

Compañero Santiago Navarro, que la tierra sea leve, siempre estarás en nuestro recuerdo. Para toda la familia el más sentido pésame.

F. L. de Champclauson.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O ENFERMOS

Mes de agosto. Lista II

	N F
Suma anterior	9 38
Sète (Hlt): Bernand	10 00
Nice (A. Mmes.): R. Gómez ..	10 00
Ivry (Seine): Angel Pérez	3 00
St. Julien des Metz: Alvaro ..	12 50
F. L. Marseille:	
Manuel Viñes	10 00
Raimundo Gómez	10 00
Pablo Vega	5 00
Miguel Torres	2 50
Manuel Fernández	2 50
Juan Ribas	3 00
Andrés Martín	6 00
F. L. Grasque	30 00
Juvany	5 00
Paris:	
Jaime Casellas	5 00
J. Amela	10 00
Palmira	20 00
Familia Marín, *de Houilles* ..	16 00
Un Confederal	20 00
Bagés, Evaristo	10 00
Vives, de *Cachan*	5 00
A. Aguilar, de *Cougaux*	10 00
J. Floristán, de *Royan*	5 00
Berta y Jacques	5 00
F. Local de Paris:	
David González	10 00
B. Gregori	3 00
José Arpal	10 00
J. Delfín Sánchez	10 00
B. Gregori	3 00
José Ibáñez	10 00
Miguel Bravo	3 00
B. Olegario	5 00
Guillén	5 00
Julio Marín	5 00
Piñero	2 00
Juan Delfín	10 00
Cahors: Torné, diferencia giro 1-7-62	25 00
Romorantin: Rodríguez	8 00
Jegun: Ganzarain	5 00
Salart: José García	5 20
Total	350 08
Pasan a *Terra Lliure* del giro de P. Serrarols, de *Mios*, 2-6-62.	5 00
Pago por S. I. a Clarambó, de *Orán*, en Toulouse, junio	60 00
	65 00 65 00
Restan	285 08

NOTA.

P. Serrarols, de Mios (Gironde). Recibido tu giro de 15,00 NF., el 2-6-62; aparecidos en lista número 2 del mes de junio pro ancianos, COMBAT número 198, a nombre de los compañeros Hernández y Meléndez, de Dreux. De los 15,00 NF. deducidos en este número 5,00 NF, que pasamos a tu nombre a *Terra Lliure*, como era tu deseo.

El giro de 15,00 NF., de los compañeros de Dreux, es el de la lista 3 de junio, COMBAT, número 189.

— Torné, de Cahors. Recibido tu giro el 1-7-62, 30,00 NF. Va en este número la diferencia de 25,00 NF. Los otros 5,00 NF., de la totalidad del giro, aparecieron en COMBAT número 202, lista 2 de julio.

En España nueva avalancha de HUELGAS

Pese a las represiones contra los obreros españoles por las huelgas pasadas, a la mano de hierro con que el Gobierno de Franco reprime todas las aspiraciones reivindicativas de los mismos, y a la amenaza de autorizar a las empresas de despedir a todos aquellos obreros que consideren causa de estos malestares, han empezado de nuevo las manifestaciones de protesta contra el régimen, con actos ofensivos y explosivos y las huelgas con característica de la importancia de las de Asturias, donde 15.000 mineros, sin miedo a amenazas y represiones, se lanzan de nuevo en ofensiva contra las instituciones franquistas, llevando la inquietud y el malestar al Gobierno de Madrid, quien no ha dejado de manifestarlo a través de los comentarios de la prensa extranjera.

La actitud viril de los mineros asturianos, con tendencia a generalizarse al resto de las provincias españolas y a los deseos del pueblo español de acabar con el régimen que lo esclaviza y priva de todos los derechos, es avalancha que se les viene encima con ganas de sepultarlos, a Franco y a sus ministros, quienes a pesar del gran aparato represivo de que disponen, a las ayudas exterios, directas e indirectas, y a los deseos de hacerse simpáticos con su engañosa *democratización* que cantan sus propagandas bien orquestadas, no saben cómo atajar el tumor de las huelgas que los obreros españoles están dispuestos a hacer reventar con la terapeútica de su voluntad y de su hombría.

Si el toque de campana dado de nuevo por los valientes mineros asturianos es seguido por los obreros de los grandes centros industriales y productivos del resto de España, y los medios intelectuales, estudiantiles y progresivos del país se suman a esta nueva protesta, el peligro del régimen es inminente y segura la forma de acabar con la tiranía que esclaviza a España entera.

El destino de España está en manos de los españoles que quieren ser libres, y lo serán, porque así lo manifiestan con sus huelgas y su actitud protestataria y combativa.

SUELDOS IRRISORIOS, SEGUN EL «BOLETIN OFICIAL»

«Por una orden del Ministerio del Trabajo, que publica el «Boletín Oficial, se modifica el primer párrafo de la parte dispositiva de la del 10 del corriente, por la que se dictan normas sobre las condiciones de trabajo en las minas de pirita de las provincias de Huelva y Sevilla, en el sentido de que «los salarios mínimos» de dichos productores quedan *incrementados* a partir del primero de julio pasado a 30 pesetas para los trabajadores del exterior y a 45 para los del interior, siempre para los días efectivos de trabajo y no computables para seguros, mutualidad ni otra alguna retribución.»

Dados los salarios en cuestión, el «incremento» es para que abunde más el hambre de los trabajadores españoles y se generalicen las huelgas nuevamente para acabar con los gerifaltes del régimen que los explotan.

¿PROCESARAN AL RIO?

OVIEDO. — Cuando iba en bicicleta el guardia civil Valetín Santos Antón, al cruzar el puente de Tuna, sobre el Narcea, chocó contra el petril y cayó al agua, siendo arrastrado por la corriente. Cuando fue rescatado había fallecido.

¡SI LA ESTADISTICA HABLARA!

OVIEDO. — En una mina de Ablara, al estallar un barreno perecieron los obreros Juan Suárez Pérez, de 38 años, y Avelino Alvarez Cantera, de 23 años.

EL AMOR, EL DINERO Y LA MUERTE

PONTEVEDRA. — En Bendoiro, Manuel Villar disparó varios tiros contra su hermano José, y luego lo remató a golpes de hoz. Habían disputado a causa de una herencia. Interesante el papel de la peseta en el seno de la familia.

COMUNICADOS

PREMIOS TOMBOLA S.I.A. y S.D.E. TOULOUSE

1, 4.663, un frigorífico; 2, 803, un cuadro «El Penal»; 3, 3.163, un cuadro «La Sardana»; 4, 4.947, un cuadro «Vasco»; 5, 1.643, Escultura «Don Quijote»; 6, 2.341, Bolso de mujer; 7, 838, una plancha eléctrica; 8, 467, un despertador; 9, 3.683, una lámpara mesita de noche; 10, 114, un corte de traje; 11, 3.345, un bono para un par de zapatos; 12, 4.346, un lote de libros; 13, 2.941, una pieza hierro forjado; 14, 3.835, una mochila para bicicleta; 15, 508, una botella de loción; 16, 418, un collar de mujer; 17, 2.783, un par de zapatos; 18, 4.415, idem; 19, 2.208, idem; 20, 1.638, idem; 21, 2.664, idem; 22, 3.017, idem; 23, 2.350, idem; 24, 4.601, una botella jugo fruta; 25, 635, idem; 26, 848, idem; 27, 1.243, cestita materia plástica.

F. L. DE LA ROCHELLE

Convoca a todos los compañeros a la Asamblea general que se celebrará el domingo, 2 de septiembre, a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

Por los asuntos a tratar de importancia y urgencia ineludible, se ruega a todos los compañeros acudan con la máima puntualidad.

F. L. DE CAMBS-LA-VILLE (S.-et-M.)

Asamblea para el domingo, día 2 de septiembre, a las nueve y media de la mañana, local de costumbre. Información de los delegados al Pleno regional.

Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

REGIONAL ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

Agrupación de Toulouse

La asamblea que debía celebrarse el día 12 de los corrientes por decisión de los asistentes a la misma se acordó aplazarla para el día 2 de septiembre.

La citada reunión se celebrará a las diez de la mañana (Sala de la Biblioteca), en la Bolsa de Trabajo.

Dada la importancia de lo que se debe tratar, esperamos la asistencia de todos los compañeros, a los que se les invita cordialmente.

La Comisión Local.

F. L. DE OULLINS

Nuestra próxima asamblea, según acuerdo de la anterior, tendrá lugar en fecha 2 de septiembre, a la hora de costumbre. De no poder disponer aún del local habitual, se celebrará en el Café Dauphiné, como otras veces.

Es de esperar que, concluído ya el periodo de vacaciones, todos los compañeros procurarán acudir a la anunciada asamblea, dado que no han de faltar asuntos de interés para dilucidar.

ADMINISTRATIVAS

Julio Sanz. St Beun, Nievre. Recibido giro 33,00 NF. Pagas «C. S.» y «Umbral» 30-6-62.

A. Fumados. Trinnus (Asiège). Agotado. Disco «A las barricadas». Puedes disponer de giro que indicas en la tuya.

J. Floristán. Royan. Recibida la tuya y giro pro ancianos. Arreglado tu caso, como el del compañero Fullola. Se trataba del antiguo envío.

Ramón Carré. Feneuillet (Hte. Gne). Con tu giro 17-8-62 (9,60 NF.) pagas «Umbral» de 30-6-61 al 30-6-62. Aclara si hay otro giro.

Ricardo Aunés. Vierzon (Oher). Con tu giro de 10,00 NF pagas «C. S.» hasta 30-9-62.

Carlos Baila. Sartrauville (S.-et-O.). Recibido giro 50,00. Pagas justo 30-6-62 «C. S.» y «Umbral».

José Ferrer. Montauban. Recibido giro 30,50 NF. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta 30-6-62.

J. Meléndez. Bordeaux (Gironde). Recibiro giro 29,60 NF. Paga «C. S.» y «Umbral» 31-12-62.

C. N. T. DE ESPAÑA EN EL EXILIO

Comisión de relaciones

Zona Norte

Donativos pro España:

F. L. de París	224 200
F. L. de Fontenebleau	15 000
F. L. de Derux	10 000
Una Libertaria (Paris)	1 500
L. M. (St-Maurt).....	3 000
Carnero (St-Denis)	1 000
Marcial Rojo (Bauditel Ardèche)	2 000
Ramio, José (St-Florentin) ..	1 000
F. L. de Combs la Ville:	
Arturo Parera	1 000
Núñez	1 000
Núñez	1 000
Justo Villanueva	1 000
Florencio Conejero (hijo) ..	1 000
Juan Casals	1 000
Primitivo Oliveras	500
Adolfo Terraza	500
Juan y Juana Fernández ..	1 000
Villanueva	2 000
Martínez	500
Dieste	1 000
Casals	1 500
Total, VF. ———	269 700

Donativos pro huelguista:

F. L. de Paris	19 900
F. L. de Houilles	9 000
F. L. de Melun	5 700
F. L. de Neaphle le Vieux ...	4 500
Arana y varios españoles (Auxerre)	21 000
Una Libertaria (Paris)	1 500
Total, VF.	61 600

Paris, 20 de agosto de 1962.

F N I F

(Grupo de París)

Celebrará reunión el 2 de septiembre a las nueve de la mañana en el local de Ste. Marthe. Se trata de dar conocimiento del resultado del Pleno celebrado en Toulouse el 22 de julio. Se ruega la máxima asistencia.

Por el S. de París.—El delegado, **L. Martín.**

F. L. de Paris

Cultura y Propaganda

Domingo, 2 de septiembre, a las diez de la mañana, conferencia a cargo del compañero Jaime Rosma. Tema: «Pensando en España».

Jira regional en Pelissanne

(Château de la Barben)

De nuevo la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, organiza una gran Jira Regional para el domingo, día 16 de septiembre. Los éxitos ambientales y de concurrencia de las celebradas en el transcurso del año en Cabrières d'Avignon, Hyères e Istres, las solicitadas peticiones de compañeros y simpatizantes, nos han inducido a organizar otra Jira.

El lugar escogido es magnífico. El histórico Château de la Barben, situado a unos tres kilómetros de Pelissanne, su llanura espléndida rodeada de pinos y arboleda, su agua mineral y el riachuelo al lado, ofrecen a todos los amantes de la naturaleza un sitio de reunión insuperable.

No dudamos, en consecuencia, que todas las Federaciones Locales, sus afiliados, familiares y simpatizantes, organizarán viajes colectivos, acudiendo numerosos y como de costumbre, a la concentración confederal y libertaria.

En la Jira, además de las correspondientes diversiones, se instalarán los altavoces que permitirán la organización de un agradable Festival artístico y la consiguiente Charla educativa.

FF. LL., compañeros: todos, absolutamente, todos, a la Jira Regional de Provenza, para demostrar que la C.N.T. y el Movimiento Libertario son algo más que unas simples iniciales.

EL Secretariado

«QUINET»

Precio 5 NF.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

El muro de la ignominia

LOS franquistas lo sitúan entre los Berlín este-oeste y nosotros lo consideramos mucho más largo. Tanto, que llega de Port-Bou a Irún y desde Ayamonte a Tuy.

Para hacer e imponer una frase el periodismo franquista dice y repite lo de «el muro de la vergüenza» con cargo a los comunistas del Este. De la vergüenza de una frontera pirenaica e hispano-lusitana la publicidad de Franco no se ocupa ni preocupa.

La libertad es una satisfacción moral que al parecer no se materializa, siendo todo lo contrario. La libertad es una fortuna no imponible en la Banca, no cotizable en la Bolsa; pero que cristaliza en hecho cuando el individuo no está impedido de bien obrar y de poner los pies donde le da la gana. Pisar el cordón fronterizo en España puede acarrear la muerte. Conocemos el caso de un niño de diez años asesinado a unos metros Andorra adentro por la guardia civil española. El español no es libre ni del aire que respira en su propia tierra; tiene que pedir permiso para todo. Al régimen actual no puede rehusarlo por estar prohibido hacerlo. Y, quieras que no, ha de sopotarlo. Pedir permiso para ir al extranjero es tarea inútil si el demandante no comulga con el régimen. El ¡no! que recibirá será estentóreo. No hay fueros ni fueras que valgan. Y si el rechazado se atreve, puede ser muerto a balazos a la vera de Portugal o de Francia o en un puerto cualquiera. En el muro franquista no hay vergüenza, pero sí desvergüenza y desprecio a la vida humana.

Cuando en las fronteras comunistas se mata a ciudadanos que no estiman permanecer avasallados, la libertad y el sentido de humanidad están ausentes de las «repúblicas populares». Cuando en los limites de España ocurren sucesos análogos, el crimen es igualmente evidente. ¿Vergüenza? Esa no existe en un lado ni en el otro.

Si al ciudadano tal o cual no le acomoda, por las razones que sean, permanecer en «su» tierra, humanamente y socialmente, ¿quién puede retenerlo sin violentar el derecho humano? Y, sin embargo, ese derecho los poderes violentos no lo reconocen. Les queda el recurso, a los matadores, de aducir la falta de papeles de la persona —o res política— sacrificada. Mas, ¿qué autoridad interior le habría proporcionado estos papeles que, de no tenerlos, entrañan alevosa pena de muerte en el limite fronterizo? Ninguna. El cinismo de los representantes de la ley totalitaria levanta muros, no de vergüenza, sino de dolor y de oprobio en los desgraciados países donde la ley absolutista tiene vigencia.

DRACON

DRACON fue un mandamasas y machucacipos o peaje, atenienses, del 621 «before» Dimas y Gestas; cuyas leyes eran tan malvadas, tan escelestas y esceleratísimas, que se dijo de ellas que se habían escrito con tinta de corazón.

De aquí el llamar leyes draconianas a las que lo degüellan todo y son un toque urgente de pasar a cuchillo las más santas respetabilidades: libertad, igualdad, derechos humanos, justicia, razón, etc. ¿Qué legalidad no es dragóntica?

El tirano de que se trata, acostó a lo ciudadano en el banquillo de yugular sanchicas y le clavó hasta la empuñadura el charrasco en la garganta.

El chorro que de la carótida de este modo pugionada, brotó, esa vez llegó al rio.

Pero ¿cuándo y con qué códigos y pandectas no ocurre lo propio? ¿Qué gobierno político y qué régimen social son menos estranguladores o estriñegolas que el que hoy evocamos?

«Echenme ustedes, por favor, agua a lo que voy a exponer sin que me dilate.» Este dicharacho de gasolinera, significa en México, que le miren a uno lo que al turista le viene a diestro o siniestro.

Dracón decretó la pena de muerte para cuantos delitos la esclavajeria de sus subyugados pudieran cometer.

Sobre todo, sancionó capitalmente la rebeldía, los desacatos a la autoridad, la crítica de los desmanes de sus agentes, la renuencia a conceder la espalda a sus caprichos y a su imposición. Todo ello era para él algo peor que matar con felonía.

No había transgresiones y contravenciones de lo estatuído, que no equiparara al asesinato, que no emparejara con el parricidio.

Su ideal era una república que se pareciese a un cementerio, en el que nadie chista, y en que el inquilinato es sólo de cadáveres y vermin, que no resuellan ni resisten a ninguna orden. ¡Niños, por aquí! ¡Niñas, por allá!

Así de sumisamente se rumiaba en Corinto, bajo los cipsélidas: Cipselo, Periandro y Psamético. Este último Faraón ya tenía el nombre de cocodrilo. Los tres convirtieron la elegante ciudad en una cubertureria de cabras, en que no se remolía más que con la cintura, y toda la juventud de ambos sexos vivía de deshonrarse con la trasposición.

Sicione bajo Clístenes era otro zorrillato poético. Y Megara, con Teágenes, no se quedaba atrás en caratiesicie.

Ponerse bajo la empernadura de un autócrata, ya es aprestarse a recibir lo que venga por la sase o por la cruz; a tragarse vigas y santos de pared como buñuelos. Parece extraño que España no haya saludado esta epítome.

El eforato o supervisoria de los cinco en Esparta, no le revolvió el puñal en la herida que Licurgo le abrió en el pecho a la Constitución, con inferior seña que la del superarconte de Atenas.

Los harmotes lacedemonios catapultaban las ciudades que regían, más que los arietes.

La totalidad de la población había sido militarizada. La Apella o asamblea del pueblo no tenía más facultad que la de balar «¡be!» a cuanta iniciativa se le presentase. A la Gerusia o Consejo de Ancianos pendejos, se entregó toda la propiedad rústica, que habían de cultivarles los ilotas y su idiotez. Las doncellas no tenían más misión que ponerse llanas para rellenarse de machuno y parir soldados, que naciesen a la ofensiva. Así de un plumazo trapero se le quitó a un pueblo la vida. Las comidas en común las rechazaban como pienso los caballos.

La reforma de Solón enderezó en Atenas los torcimientos de Dracón, aparentemente. No más que de pamplina. Porque mantuvo el desaguisado de los ukases referentes al homicidio proditorio.

Lo que ese sabihondo del septimato edifica es una timocracia; una democracia del timo, como las del actual mundo libre. No un huerto cerrado del honor y la virtud.

Los ricos juegan a bolos con el Areopago, con la Ecklesia o asamblea de comunes, con el Consejo o Boulé, con el Pritáneo.

Los Thetes o villanos, la pobretalla, son pura plástica del olleso Cerámico apenas.

Los estrategos o polenarkos (generales) los llevan al matadero con la soga a la cerviz como reses.

En los dikasterios (Tribunales) ni oidos de adoquín prestan a sus alegacias.

No vale ante Temis más que ser orador del ágora, sofista del Pórtico o Giges del camino real, si uno es hombre. O hetaire que se alza el himation por un dracma en los muelles y pimpla con los marineros en las tabernas, si es mujer.

Así, pues, Dracón o dragón no es el prototipo del ejerciente de un poder arbitrario, en una hora de mal sueño de Atena; sino el representante más legitimo de la autoridad, de que habla el Almagesto, en la Polis ahora y siempre más civilizada de la sublunaridad.

ANGEL SAMBLANCAT

Los intelectuales españoles en la emigración

LA ausencia de la patria, el traslado del medio habitual en el que nacimos y en el que transcurrió la mayor parte de nuestra vida a otro distinto en el que hemos de forcejear hasta acomodarnos debidamente, supone un esfuerzo material y sobre todo psicológico que ponen a dura prueba el temple y la calidad del hombre emigrado. Y cuando el trasplante geográfico y espiritual que ello supone afecta no sólo al individuo, aislado y singular, sino a una porción colectiva, a toda una masa heterogénea como sucede en el caso de las emigraciones políticas modernas, la prueba recae sobre la raza. Las virtudes y los defectos de ésta se ponen en juego. Los recién llegados al país ajeno — que, como es natural, apresta sus defensas contra la intrusión de un elemento por lo pleando sus recursos propios, los que del fondo común y misterioso del alma de su raza, les llegl a ellos como individuos para mover sus múlculos en el trabajo manual o para impulsar su pensamiento en las diversas líneas del trabajo intelectual.

La prueba era especialmente ardua y penosa, por muchas circunstancias, para la emigración española que traspuso las fronteras de su patria hace ya 23 años. Esparcida por los diferentes países de Europa y América, en cuantía numerosa, la emigración española ha tenido que luchar sin descanso. Ha tenido que luchar en todos los terrenos y rivalizar y competir con los nativos de las naciones en que se encontraba. Nuestros obreros y nuestros intelectuales, podemos afirmarlo con entera justicia, han triunfado plenamente, brillantemente, en la difícil experiencia. Una experiencia histórica, que ofrece espléndidos frutos y cuyo alto, exacto justiprecio se realizará algún día. Este hecho indudable debe enorgullecernos a todos los españoles, a todos sin excepción alguna, los de dentro y los de fuera.

La labor realizada ha sido admirable. Gracias a ella, el prestigio de los españoles en el extranjero alcanza hoy un nivel más elevado que nunca. Además se han desvanecido en todas partes infinidad de errores, leyendas y conceptos falsos — a veces deprimentes — que empañaban nuestro buen nombre. Estos juicios negativos eran debidos más que nada a la falta de conocimiento directo del individuo español y de sus cualidades específicas, cualidades que nos dan derecho a la estimación que hoy rodea a los españoles fuera de su país. Una rápida ojeada a una parte de cuanto han hecho los emigrados españoles en las diferentes naciones donde se hallan los núcleos principales del exilio, nos darán idea de lo que en orden a la cultura, significa su aportación. He aquí lo que, entresacado solamente de la esfera de las Letras y del Arte, han producido algunos de nuestros « ingenios » peregrinos... Nunca más justificado el adjetivo.

En los Estados Unidos residen, entre otros ilustres refugiados españoles, nuestro gran lírico Juan Ramón Jiménez, el novelista Ramón Sender y el músico y musicógrafo Gustavo Pittaluga. De Juan Ramón Jiménez se han publicado una « Antología Poética », recopilación seleccionada de su magnífica obra, y un libro de semblanzas biográficas, « Españoles de tres mundos », en las que — ironía y estilo — hace el poeta de exquisito espíritu crítico.

« Fe de vida » se titula un volumen en el que Jorge Guillén recoge casi toda su labor literaria en la que figuran, naturalmente, los poemas escritos en el destierro. Colecta feliz que ha suscitado los mejores elogios de la crítica. Análogo florilegio nos ofrece Pedro Salinas con su « Poesía Junta ». Y en otro terreno, en el de la investigación y el ensayo, hay que indicar por su importancia científica los estudios historiográficos del profesor Altamira, el libro « La particularidad lingüística rioplatense », del profesor Américo Castro y las monografías sobre « Lope de Vega, Alfonso y Juan de Valdés », de José Montesinos, ex-catedrático de la Universidad de Poitiers.

En Méjico, tierra fraterna de España, que guarda los restos de compatriotas tan insignes, muertos en la emigración, como Blas Cabrera, Aurelio Arteta, Enrique Díez-Canedo, Antonio Zozaya y Roberto Castrovido, han salido a luz las « Antologías Poéticas » de cuidadísima selección y lujosa manufactura. Una, dirigida y comentada por Juan José Domenchina, de quien hemos seguido su « Obra en marcha » de lírico excepcional, ahora de nuevo evidente en su admirable libro de sonetos titulado « Destierro ». La otra « Antología » es obra de dos escritores jóvenes de fina calidad, Francisco Giner de los Ríos y Joaquín Díez-Canedo, hijo del inolvidable crítico antes citado.

A Moreno Villa debemos el tributo de su libro autobiográfico « Vida en Claro » y otro sobre « Arquitectura Mejicana »; a Juan de la Encina varios volúmenes de crítica de arte, entre ellos una extensa monografía : « El Greco »; a Adolfo Salazar, diversas publicaciones en las que estudia la música moderna europea; a Benjamín Jarnés, aparte de sus libros anteriores y su constante colaboración en los periódicos americanos una nueva novela: « La novia del viento». José Bergamín, fundador de la revista « España Peregrino » y de la editorial « Séneca », ha producido mucho.

Libros, revistas, conferencias, editoriales, toda actividad espiritual en el campo de las letras florece hoy prósperamente entre esa constelación española de Méjico en la cual

(Pasa a la página 2.)

Antecedente Prehistórico — Por Mingote

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

REPERCUSIONES DEL PROCESO DE GINEBRA

SE equivoca quien afirme que el proceso de Ginebra fue el proceso a Franco y al franquismo.

La declaración es tan fácil como gratuita y no exige gran esfuerzo mental. El proceso que se realizó en el pasado mes de junio se hizo para juzgar a los autores de un atentado efectuado contra la integridad de la paz burguesa, democrática o no. No escapa a la declaración del menos avisado en materia social y política que para Suiza, la de los cantones federados y trilingües —no a la Suiza de la leyenda de Guillermo Tell— lo que cuenta en España es Franco (por ahora) y no los escuálidos protestatarios que desde el exilio disparan cañonazos de papel y discos repletos de inofensiva verborrea.

Se procesó en Ginebra a quienes hicieron uso de otros métodos más directos y contudentes. Ni más ni menos. La justicia burguesa reclamaba el castigo y éste tuvo lugar en los límites y medidas de la legislación local, atenuada la pena por los esfuerzos de una defensa hábil, moralmente solidaria con los tres acusados que comparecieron en el banquillo. Pero no decidió el juzgado que la permanencia y persistencia del Consulado y representantes franquistas en Suiza constituía una provocación atentativa a la dignidad de los «hombres libres», como acostumbramos a decir, o de «los hombres de buena voluntad», como decía Jules Romain en el tiempo en que creía o simulaba creer en la bien hallada frase.

LA HISTORIA DEL PASTORCILLO

Como en la historia de Don Quijote los defensores se retiraron más o menos satisfechos. Eufóricos se declararon algunos en el relato del proceso. Quedaron a solas defensores y acusadores. No se oyeron quejidos, pero el látigo comenzó a funcionar, sin defensores a la vista.

La realidad se vislumbra a través de una noticia concisa y reveladora. Se ha iniciado una acción preventoria contra aquellos extranjeros residentes en Suiza a quienes se les considera probada una participación directa o indirecta, moral o activa, en el atentado contra el Consulado franquista de Ginebra.

El Consulado queda donde estaba sin que a nadie parezca peligrosa su existencia. Pero a los sospechosos de complicidad con el atentado se le expulsa lisa y llanamente de Suiza. He aquí la situación clara y desnuda de toda una elucubrante euforia folletinesca sin en la ilusión se queda y no se reacciona como el caso exige.

GUAY DEL VENCIDO

Dícese y está mal dicho, que la tolerancia es de rigor en el enjuiciamiento jurídico de las acciones protestatarias de tipo social o político. En verdad no es así. La tolerancia, si existe, juega siempre en beneficio del vencedor. Desde Munich, donde se toleró a Hitler, y antes de Munich, se sigue el mismo método. ¡Loor al vencedor! Sea éste un sátrapa o un bendito. Que haya obrado o no en justicia. Que haya arrasado la ciudad y destruido en el hombre su espíritu, abolido el uso de las libertades más elementarias, lejos, muy lejos aún de las elementales. Será coronada su acción sin recuerdos, recibiendo el reconocimiento tácito y general. Que haya intentado liberar al mundo de una plaga, procurado reconstituir la ciudad y realzar lo que en el hombre, aunque en proporción ínfima, aún queda de digno, si no vence o convence será menospreciado por todos: esclavos o poderosos, sátrapas o benditos, justos o cazurros aprovechadores de lo aparentemente justo pero sin justicia.

Se disimula —por la forma— el no querer reconocer el generalato que por la fuerza se impuso en el Perú. Pero los Estados Unidos sabotean con su ausencia la reunión del organismo interamericano aparentemente constituído para velar por el respeto a la «Libertades democráticas». Si se reafirman los generales en el poder quedarán reconocidos de hecho y se condenará a Prado por haber sido vencido, a la inclemencia de un destierro sembrado de embusteros apoyos.

En cuanto a Franco, se le apoya por haber vencido y no por llamarse Franco. Apoyan a Franco no solamente los partidarios de los regímenes llamados fuertes, sino todos aquellos que quieren mantenerse a la cabeza de lo que importa si es o no régimen democrático, de lo que no importa si es un régimen dictatorial pardo, rojo, blanco o amarillo. Castro comercia con Franco y Rusia encarga a España modelos de barcos o rompe el contrato si los considera caros. Stalin pactó con Hitler cuando estimaba a éste poco menos que dueño de Europa y rompió con él cuando consideró que el de las mechas sobre la frente no ganaría la partida. Uniones, desuniones, pactos, contrapactos... humo...

Si una potencia cualquiera simula aprovecharse del vencido es para hacer más visible y ventajista el reconocimiento del vencedor. El vencido no necesita de quien se apiade de su infortunio. Necesita del otro vencido para ser dos o más y tratar de abatir al vencedor.

LA HORA DE LA PRUEBA

Verdad elemental es la de que la unión hace la fuerza. Pero deja de ser verdad elemental para convertirse en autosugestión engañosa, cuando la deseada unión de esfuerzos falla en su base. Fallará siempre por la base la reunión de factores activos o no si sus componentes no entablan un motivo concreto y limitado como meta por cada repetido punto de partida, una cuestión primera a resolver antes de abordar planes que quedan en planes si ésta cuestión primera no queda resuelta.

Figuran una serie de organismos hasta de apelativos internacionales que fundan su existencia en el proclamado afán de combatir a Franco. Hasta al parecer existe una como Comisión de Juristas que en Ginebra hubiera podido dar prueba de su eficacia y de su voluntad. Estamos en la hora de la prueba. La alianza, en ciernes o en práctica, de las fuerzas o tendencias españolas exiladas, ha dedicado esfuerzos para alentar huelgas en cuyo origen y en cuyo desarrollo no participaron, como lo prueban las recientísimas noticias de Vasconia aportando datos que pueden recogerse para orientación de los ilusos, tiene la alianza en el caso de Suiza un motivo concreto e inequívoco de probar su eficacia solidaria y sobre todo su eficacia activa. Los autores y los amigos de los autores del acto ginebrino dieron por su parte prueba de su voluntad, de su coraje y de su entusiasmo puestos al servicio de la libertad de España, en primer término de la caída de Franco. Estos luchadores, de cuya abnegación han dado prueba, se encuentran ahora en situación difícil. A sus hermanos de lucha corresponde aportar la solidaridad necesaria. A quienes hacen promesa de actividad conjunta y se hallan en la línea de actividad que corresponde a una defensa jurídica, corresponde dar muestra de su voluntad cooperadora.

Pruebas son amores y las alianzas han de comenzar con actos, no con actas, reuniones ni declaraciones.

De unir eficazmente esfuerzos es posible que la situación en Ginebra tome un cariz más grato.

Ha llegado la hora de la prueba.

Individualismo armónico

Tratar de decir lo que los hombres tenemos de común, no es, precisamente, omitir lo que tenemos de apreciable, lo que nos hace amigos, pero, ¿amigos?

CUALQUIERA que se sienta atraído por la compañía de un sabio no puede ignorar que la sabiduría es un fenómeno individual; que el que propone o expone ha de ser individualista por naturaleza.

Hay Ryner es individualista. Con vosotros y conmigo afirma que el hombre es una realidad, incumbiendo a quien se ocupa de lo humano parar mientes en esta entidad positiva fundada y auténtica, frente a los fantasmas que se han empleado en presentarnos como verdad sólida las doctrinas o teorías que proponen la sola valorización social, estatal o colectiva.

Acto seguido tendremos ocasión de precisar este individualismo, de explicarnos sobre la relación que puede entretener con los monstruos o las beldades de los regímenes que se atribuyen el honor y el derecho de imponernos su voluntad pretensiosa y arbitraria.

Acudamos ya a Han Ryner para que nos refiera cómo concibe al individuo:

«Es un ser complejo, indefinible, y, no obstante, sólo él posee algo en sí que puede llamarse, sin exceso de mentira, la existencia misma. Por consiguiente, cual ya lo supieron los filósofos cínicos, nada real ni de concreto es definible. Las necesidades del pensamiento, de la palabra, de la ciencia, de la acción, nos inducen a proceder como si lo definido en nosotros existiera. Consintamos, sonrientes, por lo inevitable; pero nunca olvidemos por largo tiempo que no hay palabra capaz de explicar el fondo de un ser, incluso el propio, y que ningún pensamiento, ninguna buena fe, perspicacia y simpatía apartadas o conjuntamente, conseguirán desentrañar la intimidad ajena. Nuestras más hermosas, fuertes y penetrantes verdades se envanecen, modestamente, de ser mentiras leves. Cuanto más me esfuerzo en asir lo concreto más mis fórmulas resultan complejas y vacilantes, y más me irrita no poderlas convertir en elástica y movientes. Cuando suelto palabras absolutas tengo consciencia de hablar en abstracto; sé que pronuncio abstracciones y que me refiero al vacío.» (1).

En su «Pequeño Manula Individualista», Han Ryner adopta la fórmula para preguntas y respuestas que encuentra cómodas para la exposición de su pensamiento. Sin embargo, que nadie se imagine un diálogo entre maestro y discípulo, no, aquí el individualista se interroga a si mismo en diálogo interior. Trata de iluminarse con su propia linterna. Ello implica que no debemos esperar del «Pequeño Manual Individualista» un catecismo para uso de individualistas, o preguntas y respuestas presentadas en padrón para uso del cliente. Que dicho libro «sea un guía en el cual inspirarse sin servilismo, para una deducción libre-individualista-ecléctica, es lo aceptable. Las verdades exactas para Han Ryner pueden resultarlo menos para otros, por tratarse de probabilidades. Pertinentemente Han Ryner escribió en notas preliminares: «El lector que vacilara en desprenderse de sus verdades absolutas para hallar probabilidades análogas a las mías y en armonía de sí mismo, sería indigno de la condición individualista.»

Han Ryner recomendaba con acierto la lectura del «Manual» de Epicteto en el que el lector encontrará «mejor que en parte alguna», respuesta a las múltiples inquietudes que le atosigan. Esto le ayudará a robustecer su empeño, indispensable y necesario para el que busca su concreción de hombre entre los hombres.

El «Pequeño Manual Individualista», exposición concisa de un pensamiento meditado, es una noble experimentación para enriquecernos, no con fardos fatigantes y embarazosos de materias brutas o tal vez brillantes, sino con joyeles pulidos en los que chispean los genios de individualistas conquistadores y agresivos: Stendhal y Nietzsche. Este libro de Ryner no cita a los vivos para proyectar mejor algunos verdaderos individualistas del pasado: Sócrates, Epicuro, Jesús, Epicteto...

Lo que Han Ryner entiende por individualismo nos lo dice al empezar su manual: «Entiendo por individualismo la doctrina moral que, no apoyándose en ningún dogma, tradición ni voluntad externa alguna, adopta el recurso de la conciencia individual.»

Si Han Ryner estima necesario cosechar jardines ajenos, es porque piensa con ello se útil a quienes traten de liberarse. Y añade: «En cuanto a Epicteto y a otros, he adoptado fórmulas sin creer necesario confesarme en deuda con ellos. En una labor de esta naturaleza importa la cosa, no su origen. Un fruto puede ser comido con gusto sin pedir al frutero el nombre del río o del arroyo que con su agua ha fecundado su huerto.»

Ayudado por los pensadores antiguos —que el autor resucita— y uno se prepara para el individualismo práctico, examina la relación de individuo a individuo, pasa en revista

(Pasa a la página 2.)

(1) «*La Melée*», 1-9-1919.

CRONICA EXPRES

Trampa y cartón

LA familia francesa que este verano ha recorrido España, regresa de allí entusiasmada.

Paradas en los mejores hoteles, coche propio, dinero en abundancia y gusto para gastarlo.

Así da gusto.

Han empezado por Levante. Alicante y Murcia les han gustado.

Alicante, Jerusalén, palmeras, suelos de mármol. Murcia, Jaffa, naranjos, típica calle de la Trapería. La torre de la plateresca catedral es la segunda de España en altura.

Excelente paellas de pescado y arroz de diversos modos condimentado. Traen arroz de Calasparra y la fórmula para hacerlo a la valenciana.

Han estado en Santa Posa, en el Peñón de Ifaz y en la playa de San Juan.

¡Cuánto oro cae sobre todo esto, del cielo!

Caen chaparrones de azul que no mojan.

La marina, insensiblemente, introdúcese de los bolsillos del alma.

Todas las playas le pertenecen al pintor Penagos.

Los arenales ardorosos forman parte de la música de Albéniz y otra parte de la Torre de Oro de Sevilla.

Las capitales más importantes de Andalucía conocen: las ocho son de nácar con embutidos de oro cobrizo.

Para visitarlas con resultado eficiente es imprescindible el bagaje de la historia, conocimiento que no pasa en el estanco, pero hace falta.

¡Oh, la imperial Toledo! Donde más tiempo estuvieron en el transcurso del viaje. Han visto todas sus maravillas de punta a cabo. Alojáronse en la renombrada Posada del Sevillano (igual yo cuando iba a Toledo), donde Cervantes escribió «La ilustre fregona» y cuyo establecimiento aún conserva el mismo ver de entonces.

A mi juicio les han quedado por ver la España de la hora actual.

España amordazada.
España aterrorizada.
España sin libertad.
España hambrienta.
España trampa y cartón con Franco y la Falange.

. . . . . .

Señores míos, convengamos en que ustedes han cerrado los ojos para no ver la miseria del pueblo español que salta a la vista.

PUYOL

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

3428

BIBLIOTHÈQUE DE LA DOCUMENTATION

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 209 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 6 Septembre 1962

Les ACCAPAREURS

LES paysans ne sont pas satisfaits de leur sort ; reconnaissons que le mécontentement de certains est justifié. Nous nous garderons toutefois de généraliser, étant donné qu'il existe parmi eux un nombre imposant d'exploitants, qui sont aussi des exploiteurs, utilisant au maximum la crédulité des moins bien partagés, qui font leur jeu.

Nous revenons sur ce point aujourd'hui en raison des éléments nouveaux qui interviennent continuellement dans cette branche primordiale de l'économie.

L'action directe a fait ses preuves récemment en Afrique du Nord ; c'est sans doute pour cela que les paysans recourent à un semblant de celle-ci, afin de faire triompher leur cause. Mais leur rassemblements et manifestations ont été organisés si maladroitement qu'il est possible de se demander s'ils désiraient faire autre chose qu'un peu de bruit, afin d'attirer sur eux l'attention du pouvoir.

Leurs démonstrations ont été pourtant riches en enseignements, et des faits étonnants ainsi portés à la connaissance du profane. Dans le cadre du problème paysan il en existe, par exemple, un autre moins important, certes, celui relatif à l'accaparement du terroir par certains individus, ayant pour but d'effectuer des placements de tout repos.

Les démêlés de « la coqueluche » du septième art, Jean Gabin, avec un « commando » tracté de paysans du cantont de Moulins la Marche (Orne), venus lui dire leur façon de penser, au sujet du domaine qu'il a acquis dans la région, fit un certain bruit.

Tout sembla se tasser à la suite des apaisements donnés par le comédien, qui s'engagea à ne pas porter plainte. Mais revenant sur sa décision, il raidit sa position, supprima les deux prix qu'il attribue chaque année au comice agricole local, geste manquant un peu d'élégance, on en conviendra, et, accompagné de son conseil, Maître Floriot, devait déposer en définitive sa plainte pour violation de domicile et tentative d'extorsion de signature.

Il faut que la LOI soit respectée. Ce serait la fin de tout si « Le clochard » ne pouvait disposer comme bon lui semble des centaines de millions, voire des milliards, qu'il a durement acquis à la sueur du front des intoxiqués du cinéma. Où irions-nous ?

Les choses en sont là. On prête aux paysans des départements limitrophes l'intention de remettre cela si les organisateurs du commando sont inquiétés.

Le cas Gabin est courant et cette forme de « retour à la terre » très à la mode actuellement. Ainsi, parmi tant d'autres personnages tenant le haut du pavé, un certain monsieur Valéry, fait actuellement parler de lui.

Pourquoi, direz-vous accorder plus d'importance à ce personnage qu'à d'autres, ayant le même comportement ? Pour de multiples raisons. D'abord, parce qu'il est, nous avions oublié de le préciser, Valéry... Giscard d'Estaing, actuel ministre des Finances de la Ve République — marié à Anne de Brontès, petite fille d'E. Schneider, maître de forges du Creusot — par son père administrateur de nombreuses sociétés, authentique membre des « 200 familles », et que c'est une « poignée de terre » de 453 hectares, englobant six fermes, qu'il vient de racheter à une cousine de sa femme.

Là aussi, les paysans ont organisé un commando. Ils étaient environ 250. Noblesse oblige ! Ils ont été reçus par un nombre au moins égal de C. R. S.

Comme rien ne doit se perdre, les autorités décidèrent que la manifestation avait été organisée par les communistes qui, on le sait, en toutes circonstances ont bon dos.

Les fermiers de notre grand argentier ont déclaré qu'ils n'avaient aucun reproche à lui adresser, qu'ils n'avaient pas fait jouer leur droit de préemption — sans expliquer pourquoi — et qu'ils étaient contents de leur sort, ce qui se conçoit quand on exploite une moyenne de 75 hectares.

On est même allé plus loin. Une enquête faite parmi les notaires de France sur les cumuls fonciers, a abouti à la conclusion, ridicule tant étaient réduits les éléments d'appréciation, qu'il n'existait pas d'accaparement par les non-paysans.

Même si cela est exact, le comportement singulier de monsieur Valéry Giscard d'Estaing n'en existe pas moins, et nous laisse rêveurs.

Un responsable à l'échelon gouvernemental, surtout aux finances, devrait montrer l'exemple, exercer en somme un apostolat. Nous en sommes loin. Aussi, nous référant en partie à l'esprit d'une déclaration de notre « chef des miracles », comment croire aux apôtres quand ils font partie des conseils d'administration, et en outre accaparent les terres ?

Nous ne prendrons pas position une fois de plus sur le problème paysan ; c'est fait depuis longtemps. Les défenseurs de l' « exploitation familiale » pataugent lamentablement. Ils n'ont pas compris grand chose à la question, et persévèrent dans l'erreur où les poussent les seuls bénéficiaires possibles de la situation, les animateurs des grosses exploitations.

Tous les enseignements du passé, ancien ou récent, ont été oubliés et le mirage constitué par l'espoir de faire fortune laisse l'esclave de la terre dans une condition voisine de celle de ses ancêtres d'avant 1789. Les termes servant à le désigner ont seuls été modifiés ; il n'en demeure pas moins le vassal du capitalisme. Pourtant, s'il voulait, tout serait si simple pour que ça change ; sans doute n'a-t-il jamais entendu parler de kolkhoze ou de kibboutz ?

L'affaire Giscard d'Estaing permet de faire un certain nombre de constatations. Tout d'abord, que ceux qui estiment l'existence des 200 familles comme une vue de l'esprit, ont bonne mine ; nous sommes persuadés qu'elles ont au contraire fait pas mal de petits ;

Considérant que les détenteurs du pouvoir ont nom : de Gaulle, Pompidou, Giscard d'Estaing, Jacquinot, etc., on peut aussi avancer sans crainte d'erreur que le pays tout entier est aux mains des banques ;

Que la confiance de monsieur Giscard d'Estaing, dans la prospérité de la France, doit être bien limitée pour qu'il en soit à rechercher dans l'accaparement des terres des placements sûrs.

Disons, pour en finir, aux petits paysans mystifiés, mais tout de même têtus comme des ânes, que pendant qu'ils se heurtaient aux C. R. S., défenseurs des biens de notre distingué ministre, ce dernier se reposait à Vence, sur la Côte d'Azur, des « soucis » de la rue de Rivoli.

Et gageons, quand sera décrété le patrimoine national en danger, qu'ils seront nombreux, tant est grande la bêtise humaine, à voler aux frontières pour le défendre.

« UN CRIME A ETE COMMIS »

Nous sommes en 1962, c'est-à-dire à l'ère atomique, laquelle a succédé au siècle des lumières, lequel était venu de suite après cette fameuse révolution française de 1789, généreuse dispensatrice de liberté, de fraternité et de justice dans le monde entier. Pourtant, dans certains domaines, en certaines matières, tout se passe encore comme si nous étions en plein dans le moyen âge. L'histoire de cette Américaine, Mrs Finkbine est là pour nous le prouver. Mère de trois enfants et enceinte d'un quatrième, elle apprend qu'un médicament, distribué dans le monde entier en guise de tranquillisant, la Thalidomide, possède le singulier pouvoir de faire des bébés anormaux, dépourvus de bras ou monstrueux. Or, au début de sa grossesse, elle a absorbé de ce tranquillisant. Dès lors, quelle n'est pas son angoisse ! Mère de trois enfants normaux, elle ne veut pas d'un quatrième dont la vie entière serait un enfer. Elle prend alors la résolution de se faire avorter médicalement. Qui donc pourrait lui donner tort ? Qui donc ? Mais, en premier lieu, d'infâmes juges d'un tribunal de l'Etat d'Arizona, qui lui refusent férocement l'avortement légal. Et là, il est permis de se demander, logiquement, si l'on peut encore dire la « Libre Amérique » en parlant des U. S. A.

Ensuite les ecclésiastiques et, particulièrement, les catholiques ; ce dont il n'y a pas lieu de s'étonner, leur doctrine leur faisant une loi de pousser coûte que coûte à la fabrication des petits d'hommes ; cette même doctrine se trouvant, comme par hasard, complètement d'accord avec leurs intérêts.

Enfin, les croyants en un dieu quelconque, plus ou moins convaincus que la vie est un don de ce dieu, et que lui seul a le droit de nous la retirer. Constatons, en passant, que ceux-ci, quand l'occasion s'en présente, n'hésitent pas à tuer leurs semblables, dès lors qu'on les habille en soldats, et qu'on leur met une arme entre les mains.

Quant aux hommes noirs, nous sommes fixés depuis longtemps à leur sujet, mais leur hypocrisie et leur culot, en cette occasion ne laissent pas de nous paraître particulièrement déplacés. Il n'est que de lire, dans la presse, leurs arguments :

« On n'a pas le droit... La vie humaine est sacrée... On ouvrirait la voie à l'arbitraire et au délit... ».

Ce qui ne manque pas de saveur, venant de la part des successeurs de tant de prêtres guerriers, inquisiteurs et tortionnaires qui ont fait couler le sang humain dans toutes les parties du monde. Eux-mêmes n'hésitant pas, dans les conflits armés, à bénir abondamment les drapeaux et les armes des belligérants, au nom du même Dieu de bonté et de charité ! Changeront-ils jamais, les curés, à quelque religion qu'ils appartiennet ? Et changeront-ils un jour tous ces individus faibles d'esprit qui les suivent et les aident, et changeront-ils aussi, tous ces politiciens, pas toujours croyants, qui les soutiennent afin de se maintenir ou de s'imposer eux-mêmes ?

Aux dernières nouvelles, Mrs Finkbine, humainement reçue et opérée en Suède, est délivrée de son cauchemar. Ce qui est on ne peut mieux, car au dire des chirurgiens, l'enfant qui serait né en temps voulu n'aurait été qu'un petit monstre.

Il lui reste à affronter, ainsi qu'à son mari, les calomnies ou les médisances de tous les cagots et bigots malfaisants qu'ils vont retrouver à leur retour dans l'Etat d'Arizona.

Quant au Vatican, cette puissante organisation commerciale et financière qui a son siège à Rome, il hurle à la mort !

Voici, en effet, ce que déclare messire Jean XXIII, par l'intermédiaire de Radio-Vatican (qui donc disait que l'Eglise ne savait pas s'adapter aux exigences modernes de la technique !) :

«Un crime a été commis. On ne peut qualifier autrement ce qui est arrivé à l'hôpital de Stockholm... Ce crime est d'autant plus grave qu'il a été commis légalement. Les motifs avancés pour le justifier sont faux et spécieux... Il ne pouvait y avoir de doute que la victime serait un être humain... On l'a tué comme s'il avait été un agresseur devant lequel la légitime défense était plus que justifiée. Il est triste de penser qu'il existe des lois qui autorisent cela. »

Eh bien, monsieur le Pape, messieurs les Jésuites et tutti quanti, vous n'y allez pas avec le dos de la cuiller ! Vous exagérez, vous dépassez la mesure messieurs, et, de plus, vous mentez. Il n'y a pas de victime, un être humain n'a pas été tué ! Ou, alors, il faut aller jusqu'au bout et reconnaitre que l'être humain est déjà dans la goutte de semence de l'homme pendant l'accouplement ou sans l'accouplement, et, à ce moment là, punir sévèrement les coupables d'onanisme ou d'homosexualité, si nombreux dans votre clan !

Mais, sans vos mensonges répétés, tant au sujet de votre Dieu, que de son fils et ses disciples, où seriez vous à l'heure actuelle ? Et que serait devenue cette religion catholique, apostolique et romaine dont vous êtes les soldats vigilants et intéressés ?

Au surplus, et en guise de conclusion aux lignes qui précèdent, permettez-moi, bande de fanatiques parasitaires et antisociaux, de vous dire encore ceci, qui me paraît essentiellement essentiel : « De quoi vous mêlez-vous ? Et de quel droit ? ».

BLANQUET

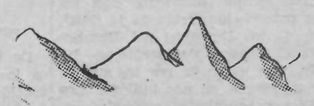
Sur un volcan

Mais oui ! La société capitaliste digère ses derniers espoirs sur un véritable volcan intellectuel, sur un cratère où s'élaborent les données valables ou non d'un nouveau monde. Fait surprenant, ce ne sont pas les travailleurs manuels qui pensent à leur devenir, à leur dignité, ce sont des intellectuels, des techniciens, des sociologues, des économistes, des militants indépendants ou croyant l'être.

A parcourir les études sociales et techniques des différentes revues passionnées d'une modernisation des institutions et de la démocratie, on peut ainsi résumer leurs travaux qui, s'ils n'atteignent pas leurs intentions ne diminuent pas leurs mérites, la valeur de leurs apports :

« A la recherche d'une véritable démocratie il est évident que tous les éléments économiques et culturels doivent être des services autonomes dirigés par le professionnels et les usagers.

L'éducation permanente ne doit dépendre ni de l'Etat ni des réseaux du Pouvoir, mais de l'effort collectif des syndicats, des universités, des mouvements de jeunes, des associations et des communes.



La démocratie exige que les moyens techniques d'expression : radio, télévision, grande presse voient leur développement assuré dans le cadre d'un plan national, et que leur gestion soit confiée à des services publics démocratiquement désignés. Le pouvoir d'information ne peut être abandonné à l'Etat. Il doit être géré par les délégués des usagers et par ceux des informateurs qualifiés : syndicats, coopératives, associations culturelles, etc.

Mais... tout travail de rénovation démocratique à partir des organisations économiques, culturelles et techniques doit avoir pour base la prise de conscience politique par leurs membres : l'existence de deux assemblées, l'une politique et l'autre économique est indispensable. »

En ces quelques lignes nous croyons avoir résumé la pensée et les suggestions d'esprits sérieusement engagés dans ce qu'ils croient une refonte de la société.

Ainsi, voici des économistes et sociologues qui souffrent du débordement des Pouvoirs, de l'incapacité étatiste, de l'étouffement de la dignité humaine, qui confient toute l'organisation économique et culturelle aux travailleurs de tous ordres ; qui, *en fait*, organisent la société dans tous ses rouages utiles et nécessaires, sur un plan national strictement économique, et, alors que tout fonctionne en dehors de l'Etat qu'ils ont dépouillé de toutes ses initiatives, se proposent l'érection d'une superstructure politique au dessus et émanant des groupements économiques lesquels, justement, n'ont acquis l'efficacité que parce qu'ils ne sont plus subordonnés à des Pouvoirs, à l'Etat.

N'est-ce pas déconcertant de voir tant de bonnes volontés s'égarer dans la reconstitution politique de la société alors qu'ils ont démontré d'autre part que l'étatisme est la cause du chaos actuel ?

Victimes de l'atavisme politique, de son rituel, mais assez peu sûrs d'eux-mêmes, ils concluent à peu près ainsi : « Nous ne pouvons que tracer des desseins théoriques qui laissent à tous l'organisation pratique de cette démocratie...»

Eh oui ! Ce bouillonnement intellectuel, ces grondements souterrains provoquent des pluies de cendres qui seront entraînées par les pluies et les averses sociales, mais du cratère, débordant les hésitations politiques, le syndicalisme révolutionnaire, tel un flot de lave ensevelira à tout jamais les dernières structures du gouvernement des gens, des Pouvoirs. La mystique politique est une religion, mais la Vie, c'est la Liberté !

J. B.

L'ETAT ET LA LIBERTE

C'est un sacrilège de violer la liberté, c'est un acte contre nature et, pourtant, les lois ne font que réglementer et reconnaitre les atteintes à la liberté. La liberté est la condition de l'homme, y renoncer est porter atteinte à la liberté de tous et reconnaitre les droits de l'esclavage.

Quand l'Etat met en prison celui qui n'a pas respecté ses lois, qui sont souvent des lois de contraintes, l'Etat porte atteinte à la liberté individuelle qui devrait être inviolable. En accomplissant un acte méprisable, l'Etat dépasse le délinquant dans le forfait.

Quand l'Etat prive toute une jeunesse de la libertt pour l'astreindre à la pratique de la violence, l'Etat porte atteinte à l'homme et à l'humanité.

Quand le conformisme, la loi, la religion, incitent un couple à river leur existence, les obligeant à une vie commune, même si aucun sentiment d'affection ou d'amitié ne subsiste, c'est la liberté de deux individus qui est atteinte.

Quand l'Etat, par ses lois, favorise la proprieté et la capital, au détriment du pauvre et du travailleur, il ne fait que reconnaitre le droit du maitre de porter atteinte à la liberté de l'esclave.

Quand l'Etat, par l'enseignement, s'empare du cerveau des enfants pour y semer ce qui lui est profitable, il prépare les chaines qui riveront l'individu à la soumissi.n et à l'acceptation de la perte de la liberté.

Quand l'Etat favorise l'emprise de la religion sur le peuple, il autorise la reconduction de mensonges favorables au maintien du pouvoir, de l'autorité, de la contrainte et de toutes les atteintes à la liberté.

Dans tous les actes, décrets, lois, réglementations, qui émanent de l'Etat, il est vain de trouver trace du respect de la liberté de l'individu. Les lois ne sont pas faites pour la justice, mais pour la contrainte des travailleurs, pour garantir les privilèges de la classe capitaliste. L'Etat est nécessairement ennemi de la liberté.

Les révolutions de 1789 en France, de 1917 en Russie, n'ont pas apporté la liberté aux peuples de ces pays, mais, simplement, un changement de maitres. Là où se trouve le pouvoir se trouve le mépris de la liberté, là où se trouve le capitalisme existe la perte de la liberté. Car le capitalisme ne peut fructifier que par la contrainte, l'imposition de la soumission, l'atteinte à la liberté.

Le respect de la liberté fait obligation à l'individu de respecter celle d'autrui, de ne rien lui imposer. La liberté enfante nécessairement la fraternité et cette dernière l'égalité. Ces mots, présentement, ne servent qu'à recouvrir hypocritement tous les méfaits des Etats et du capitalisme qui leurrent ceux qui payent, par leur travail, leur droit à la communauté.

Pour la liberté de tous, il appartient aux travailleurs de s'émanciper, de ne plus se soumettre aux mensonges diffusés par tous les moyens par le capitalisme, maitre des Etats, dont le rôle est de maintenir l'asservissement des travailleurs. — *« La liberté n'est dans aucune forme de gouvernement, elle est dans le cœur de l'homme libre, il la porte en lui. L'homme vil porte partout la servitude.»* — J. J. Rousseau.

RENE VILLARD

Oui! général Bethouart

C'est avec un grand plaisir que je constate que le *Figaro* du 18-19 août 1962, titre un article du général Béthouart : La jeunesse française ne doit plus perdre son temps à la caserne. » J'ai toujours répondu : Non ! aux généraux, en particulir à « qui vous savez », mais à vous, général Béthouart, je répond du fond de ce cœur libertaire : Oui !, général, « la jeunesse française ne doit plus perdre son temps à la caserne ».

Bien entendu, général, vos considérations techniques : « Le corps de bataille... », « la défense en surface... », etc., me laissent dans une profonde indifférence,mais votre service national militaire et civil me semble une amélioraion, dans la forme suivante : le servicie national militiare serait réservé aux engagés, aux types candidats à toutes les drôles de guerres à venir sur terre et dans la lune ; en un mot cela devenant l'armée de métier d'une échelle hexagonale servant désormais de cadre aux vieux et cher pays.

Oui, général Béthouart, je suis pour l'autodétermination du jeune français. L'un préfère la solution du coup de pied au cul du sous-officier, c'est le sens de l'histoire du couillon patriote, l'autre ayant le sens du bon sens, les choses étant ce qu'elles sont, restant chez lui auprès de ses parents ; parce que voyez-vous, messieurs les militaires, les uns peuvent aimer la guerre, les autres la paix. Alors, si les financiers, le clergé désirent conserver pignon sur rue, faites une armée de métier avec votre légion étrangère, vos paras, vos aviateurs, vos marins, mais pas avec nos jeunes. A chacun son métier, les vaches seront bien gardées.

La caserne, c'est là où l'engagé apprend à tuer l'adversaire, à marcher dans la boue, à comploter, à trahir, c'est là où le jeune recruté apprend à souffrir du mal de la boucherie, à ne plus marcher vers le soleil, à ne plus chanter, à ne plus aimer, à désespérer. Oui ! la jeunesse française ne doit plus perdre son temps à la caserne.

J'ai souvenance de mon expérience, qui date de 1938, lorsque je fus invité à faire deux ans de service militaire au IIIe dépôt des équipages de la flotte. Ma réception devait être la suivante : « Un bœuf » (second maitre) a 11 ans, c'est-à-dire, un an de moins qu'au départ !

Et c'est ainsi que ce mystificateur a pu présenter aux croyants, c'est-à-dire aux pauvres d'esprit, des morceaux de bois de l'arche de Noë ! Et, malin, il écrivit un livre, qui se vendit très bien, intitulé : « J'ai trouvé l'arche... ».

La mystification est terminée...

LES CRIMES DE DIEU...

Il est bien évident que si le Dieu « infiniment bon » des religions chrétiennes existait, il n'aurait commis aucun crime..., la Bonté ne commet pas de tels gestes...

L'erreur des sorciers et des illuminés fut de ne vouloir qu'un seul Dieu. Et ils le fabriquèrent à leur image, tantôt bon, tantôt mauvais, féroce et barbare.

Les païens avaient montré plus de logique ; à chaque vertu correspondait un Dieu ; à chaque tare en correspondait un autre... Ainsi, on ne pouvait reprocher au dieu de la guerre de ne pas vouloir la Paix : ce n'était pas sa spécialité !

Les sorciers chrétiens voulurent tout simplifier, et ne proposèrent qu'un seul dieu.

Et comme l'homme ne peut créer une image qui ne lui ressemble, le dieu des chrétiens et des juifs (c'est le même) devint capable du pire et du meilleur...

Ils inventèrent bien le diable... mais il faut dire qu'il n'y a pas beaucoup de chrétiens pour croire à cette seconde image...

Pour sortir d'embarras ils déclarèrent que dieu avait abandonné l'homme à sa propre liberté !

Nous traiterons ce sujet plus tard, mais on peut déjà objecter : « Mais alors, pourquoi condamna-t-il les autres animaux à la même liberté ? Puisque de cette liberté allait naître la lutte entre les espèces et entre les individus de la même espèce...

Il ne faut pas s'imaginer que les sorciers étaient des esprits supérieurs. Ils étaient plus malins que les autres, et il a fallu des siècles pour « arranger » leurs mensonges de telle façon qu'ils prennent un air de véracité aux yeux des pauvres d'esprit...

Ce qui est plus grave, c'est que des parents dans l'esprit desquels le doute s'est introduit, condamnent des bébés, des enfants qui n'ont aucun savoir, à subir l'abrutissement religieux qui va du baptême à l'extrême onction !

Au lieu d'attendre qu'ils aient l'âge de raison, qu'ils aient eu le temps d'étudier les religions pour savoir s'ils doivent ou non se faire baptiser...

Il s'agit, en fait, d'une véritable violation de conscience, d'un crime contre la liberté de l'homme qui ne la doit pas au fantôme Dieu mais à son intelligence s'il en est capable.

Que dire des instituteurs qui s'engagent à ne pas traiter des mensonges religieux des Eglises modernes, mais qui trouvent normal de ridiculiser les mensonges des croyances de l'antiquité qui n'étaient ni plus, ni moins stupides que celles actuelles.

Pourquoi l'enseignement public n'étudierait-il pas les religions scientifiquement ?

Alors que la Science met en lumière, pour les plus instruits, tout ce que les religions contiennent d'absurde...

C'est que si le peuple venait à ne plus croire, il ferait ce que font tous les athées qui osent dire ce qu'ils pensent : après avoir repoussé les mensonges religieux il se débarasserait également des mensonges des politiciens de l'Inégalité sociale, de l'exploitation de l'homme par l'homme.

La chute des Dieux élèverait l'homme !

BULLETIN ANTIRELIGIEUX

DE L'ARCHE DE NOE

Des déluges se sont produtis à travers la planète à des dates imprécises. Et les *hommes de toutes les parties de la Terre, de toutes les religions* ont évoqué ces cataclysmes.

Et toutes les religions parlent des rescapés sauvés par l'intervention de dieux plus bizarres les uns que les autres...

Aussi, des esprits se sont acharnés à découvrir les arches ou les radeaux ayant servi de bouées de sauvetage.

En 1893, l'archevêque Nourri prétendit avoir retrouvé l'arche de Noë sur le mont Arrara à 4.000 mètres d'alttiude : l'avant et l'arrière étaient très visibles !

En 1916, l'aviateur russe Kolskolvsky survola le mont Arrara, découvrit l'arche dont un quart était enseveli dans la glace ; le flanc du navire offrait une grande porte à un seul battant...

A cette époque, et à cette altitude, il était impossible de relever de tels détails, et personne ne le crut..., sauf les croyants à qui l'on peut faire tout avaler.

Le 16 août 1952 Novarra, au même endroit, découvre une masse sombre, nettement dessinée, ses lignes droites et courbes s'enchevêtrent sur 120 mètres. La forme évoque un plat bord de vaisseau, mais inaccessible à cause des avalanches de pierres...

Il recommence. Il photographie la silhouette de l'arche, mais ne peut s'approcher toujours à cause des éboulements. Il n'a jamais pu montrer la photo à personne !

Il rerecommence le 5 juillet 58 avec son fils agé de 12 ans !

Il retrouve l'endroit et s'aperçoit que les lignes sombres sont de la poussière de glacier.

Rien n'indique la présence d'une épave ; rien.

Plus fort : O miracle ! il ne tombe plus de pierres !

Il est désolé, mais son fils lui crie : As-tu pioché ?

Alors, il fait un trou de 50 centimètres, et, reremiracle, il retrouve une poutre de l'arche !

En redescendant de la montagne il déclare (dans lon livre) que son fils

B.D.I.C

Asturias

La huelga de los mineros

EL redactor del diario « Le Figaro », que se ocupa de los asuntos españoles, parece lamentarse del menosprecio con que los mineros astures distinguen al sindicato vertical regido por falangistas. Dice al efecto el referido cronista que los obreros de la mina obran al margen « de su sindicato ». Del « suyo » no, puesto que el sindicato de referencia es imposición de Estado y no voluntad proletaria; por añadidura, el propio Estado es el más espúreo de los Estados existentes por haberse instaurado violentamente y contra la voluntad de un 80 % de españoles. El sindicato vertical que el redactor de « Le Figaro » reconoce, los trabajadores de España lo detestan porque no es el suyo, sino el del general Franco.

Que la huelga sea política según expresa toda la Prensa extranjera que sabe contabilizar pesetas, es para contarlo a Rita la Cantadora, la señora que mucho cantaba y de nada se enteraba. Que los obreros de España detestan a Franco como a su sindicato, es seguro; pero que el pan para laborales no se cuece en horno franquista, lo es más todavía. ¿Se va a repetir la estupidez de que el segador español ha ganado en julio mil pesetas cada día, tratándose de una afirmación desmedida y de braceros que no alcanzan más de tres meses de trabajo al año? ¿Cuál país de Europa es capaz de ofrecer un cuadro de miseria permanente a la par con Castilla, Extremadura, la Mancha, Andalucía, parte de Aragón y de Levante? Pues todo este mundo campesino, cuando se apercibe de que tiene «alas» las despliega al viento y emigra. Será hacia Francia, Alemania, Suiza o Bélgica, pero también hacia Madrid, Bilbao, Barcelona ¡y Asturias!, por sus carbones y sus hierros, por su pan y su techo negros, pero pan y abrigo en suma. Y es en la cuenca del Nalón, en las hulleras de Mieres, en las metalurgias de La Felguera, que el proletariado más infeliz de la península aprende a resarcirse, a recuperar sus derechos, ya que el espíritu de justa rebelión y de estricta justicia en Asturias permanece enhiesto a despecho de las crueles y sanguinarias represiones de que en 1934 y en 1938 y más acá ha sido objeto.

Los mineros no tratan con su huelga actual de apurar a ministros franquistas « liberales »; lo que tratan es de que no se los apure a ellos. Las 157 pesetas por jornada solicitadas en la huelga de abril-mayo-junio de este año, no han sido satisfechas por las compañías por presión del Estado, enquistado en su decreto de 30 duros al día. La semana inglesa que el hombre subterráneo tiene bien merecida, el Estado se resiste a concederla, y si las víctimas de su denegación responden con la paralización del trabajo, a veces con la atenuación consciente del mismo, no hacen política, y si la hicieren, es de origen económico con ribetes protestatarios en razón a la marrullería del jefe del Estado.

En Asturias se es fuerte en convicciones por motivos autóctonos, séase o no asturiano, pero residiendo en la provincia. La siembra de ideas no es de ayer ni de hoy en el terreno, y no hay convicción así de arraigada que la maldad destruya con fusiles, oposiciones cerriles y decretos ladinos. Franco conoce el asunto y ése es el secreto de la pretendida incruencia gubernamental (hay 500 mineros astures desterrados o encarcelados en otras provincias españolas), o de la represión atenuada de los «manejos sindicalistas al margen del verticalismo». Cuando los «cruzados» se saciaron la última vez con sangre de minero astur, las minas quedaron paralizadas. Muchos que no tomaron barco para la zona leal o el extranjero, cogieron camino del monte fusil en bandolera, para perecer antes que abdicar. Asesinada la República en toda España, las minas tardaron años en ser normalizadas, habiéndose utilizado el recurso de la mano de obra forastera para cubrir el importantísimo cupo de ausentes por muerte, resistencia, presidio o exilio. Pero ocurrió que, si bien los obreros importados se adaptaron al penar del foso, igualmente se fortificaron la moral con las convicciones de los compañeros indígenas. ¿Entonces? Que ahí tenemos, por quinta vez, el resultado de las concomitancias obreras : la huelga, la huelga ¡ la huelga ! que restalla como un latigazo sobre la carátula del régimen.

Además, los mineros de Asturias conocen la cuenta : En Bélgica, en Francia y en Alemania los de la profesión cobran 3 contra 1 que se percibe en España, y el deseo de emigrar, de abandonar « las minas de la patria » al minero español no se lo quita nadie. Queda aún el recurso del abandono puro y simple de la profesión para dedicarse a otros quehaceres, en Asturias o fuera de ella, en cuyo doble caso los negros fondos quedarían nuevamente abandonados, comprometiéndose otra vez la posibilidad de hulla y hierro españoles. Porque técnicos y prácticos, el Estado no puede improvisarlos cual lo comprendió, el idem franquista, en ocasión del vacío que duró diez años , en los que en el ensayo de funcionamiento, el carbón español, en precio, equivalió al de la extracción de oro.

Vuelvan los franquistas a las andadas. Disgusten más de lo que lo hacen a los mineros asturianos. Y el resultado final será que a los pozos tendrán que descender los curas, los guardias civiles, los burócratas sindicales y otros tales, gentuza ésa que no ha nacido para sudar camisas en los fondos, aunque sí en las fondas.

A los periodistas extranjeros les es fácil sacar comentarios de España en un bien provisto velador de los Campos Elíseos. Pero sus elucubraciones de periodistas satisfechos los españoles no se las tendremos en cuenta.

Ni unos ni otros, por diferentes que sean los motivos.

DISCOS

La experiencia de los «Vostok» 3 y 4, feliz según se ha visto, habrá enorgullecido —me figuro— a personajes considerados infalibles, no siendo rara en semejantes circunstancias la emisión de ternos de lo más explosivo a cargo incluso de notables religiosos. Porque la blasfemia tiene dirección al cielo o al suelo, según sea quien la pronuncie. «Caca de santa se le pegue», por ejemplo.

Me imagino a Juan veintitrés lo nervioso que debe estar al ver que los últimos astronautas, los más auténticos por superioridad de tiempo transcurrido en el cielo, en vez de llamarse Beatísimo y Cristianito se apellidan Nikolaiev y Popovitch, esto es, que en lugar de hollar área celestial dos congregacionistas de las cuarenta horas, lo han hecho un par de diablos bolcheviques, seguramente con misión de espionaje en las paradisíacas alturas.

Sosiéguese, empero, mi distinguido homónimo de Roma: Dios tiene poder para trasladar de su sitio su albo imperio para sustraerlo de las indiscreciones del espionaje terreno. Ni un solo angelito han conseguido retratar Niko y Popo, los enviados de Belcebú-Kruschev a la purísima cuan movible mansión del Ser Supremo.

Pero contraría mucho, lo comprendemos, que los balones hayan podido enviarlos los incrédulos en vez de los creyentes. ¿Es que éstos carecen de ingenio y de gallardía? ¿O es que, escépticos, no se toman la molestia de indagar la cama que la Iglesia les reserva en el Más Arriba para el día de su muerte?

La forma de alcanzar el Cielo en situación de alma, siempre les ha sido problema a los creyentes. ¿Por qué, en estos tiempos de avance balístico-espacial, no se alistan en la Astronáutica Positiva? ¿Aguardarán que los impíos se adueñen completamente de la ciencia del alto vuelo para verse constreñidos a tomar billete para el Cielo en las embajadas de la U. R. S. S. unos días antes del último bostezo?

Porque no hay duda, Juan 23: si tu Cielo existe, los bolcheviques te lo descubren, y entonces quedarás en evidencia... si no tomas carnet del Partido.

DISCOBOLO

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Actuales

«El extranjero»

EL tremendo drama argelino, cuyo epílogo aún no se ha jugado, ha hecho que muchos compañeros y sus familias vuelvan a vivir un éxodo similar al de 1938-39. Residíamos en Argelia desde hacía 23 años. Después de las vicisitudes de nuestra guerra perdida; después del internamiento, los trabajos forzados, las torturas sufridas en la «compañías» del Sahara, al dictado de la política fascista de Vichy; después de las penosas dificultades con que el extranjero tropieza en la búsqueda de trabajo, de alojamiento, de reinstalación familiar, cuando por el tiempo y la conducta muchos habían levantado un hogar fecundo y seguro, viene el terrible huracán de la guerra argelina que arrasa implacablemente, despiadadamente cuanto a su paso encuentra.

Nadie se ha ocupado del hondo problema íntimo, particular, singularmente dramático del «refugiado español» en el escenario de la guerra entre las dos fuerzas antípodas: F.L.N. y O.A.S. Jurídica y socialmente el «refugiado» era, en tanto que tal, y en tanto que extranjero, un elemento neutral, marginal, imparcial, que merecía el respeto de las dos partes en lucha. Manteniéndose fiel a esta condición ni su vida ni sus bienes debían ser amenazados directamente como consecuencia de acciones de guerra urbana ni de simples y crueles represalias. Así ha sucedido en la guerra de España, donde a pesar de la confusión y la violencia de los combates sociales el súbdito extranjero fue siempre tratado con un respeto singular. Pero en Argelia se han invertido los términos. El refugiado español por su inevitable condición de «europeo» (!) era una víctima propiciatoria de los «comandos» FLN, que en la noche de la clandestinidad todos los gatos que pasaban eran pardos de «colonialismo» (varios españoles, obreros humildísimos, han caído inicuamente a la vuelta de una esquina, o su casa, su taller, o su vehículo fueron saqueados o incendiados en los barrios musulmanes), y en cuanto al O. A. S. el «refugiado» español era tenazmente visado por su condición antifascista y humanista, habiendo sufrido atentados, «plasticajes», persecuciones, robo e incluso asesinatos tan incalificables como el del infortunado compañero Suria, en Argel, cuyo delito consistía en vender prensa en lengua cervantina de matiz antifranquista y libertario.

¿A quién podía recurrir el refugiado español cuando en el páramo de su neutralidad, su extraterritorialidad, se sentía gravemente amenazado? El simple residente se amparaba en el Consulado franquista, el inglés en el representante diplomático de su «graciosa majestad», el galo «pied noir» en las autoridades del Gobierno general y en los cuadros clandestinos del OAS, el musulmán en los Comisarios políticos y combatientes de la Organización nacionalista argelina, pero el «refugiado español» no podía, en realidad, llamar a ninguna parte propia, porque nadie le escuchaba, porque era siempre (según refiejó el eximio Camus en su célebre novela), «El Extranjero», el apátrida, el huérfano, el paria, el Juannadie.

En una crónica reciente nuestro viejo Puyol ha hecho alusión (en la forma vibrante y elegante con que él sabe hacerlo) al drama patético de los «refugiados» en Argelia, resumido en la muerte inicua del «Comandante» republicano Sierra, a la luz del día y en una calle cualquiera de la ciudad de Orán durante el frenesí multitudinario de la independencia.

¿Por qué mataron al Comandante Sierra? El Comandante Sierra era un liberal de cuerpo entero; un hombre serio, correcto, solidario, culto, humanista, que vivía modestamente de los recursos que le proporcionaba su profesión ocasional de «médico homeópata». A veces emitía opiniones favorables al aspecto social de la lucha argelina. Durante nuestra guerra fue muy famoso entre las milicias obreras y campesinas de la comarca de Teruel porque, magnífico artillero, matemático extraordinario, antifascista ferviente, «metía los «pepinos» del 15 y medio en la mismísima plaza del Torico».

Si no hay nada exotérico que ignoremos ahora, la muerte del ex oficial republicano español es un verdadero crimen.

Y, colectivamente, cuando hubo que salir por el pánico, por el paro o por la propia ruina en que el final de la guerra de Argelia hundía a casi todo el mundo, los argelinos europeos de nacionalidad francesa y los musulmanes afectos, ricos y pobres, culpables e inocentes, documentados o incontrolados, hallaban en la Metrópoli la mejor acogida, dictándose en su favor una ley ministerial que establece notables ayudas económicas en forma de transporte gratuita, aportación de «démenagement», prima de salida, sostén de subsistencia, seguridad social, «alocación familiar», préstamos de comercio, artesanado e industria, viviendas familiares, etc. El Gobierno francés ha volcado inmediatamente millones de francos sobre el infortunio de estas gentes que afluyen al país con la esperanza legítima de rehacer sus vidas, sus hogares, sus trabajos. Pero el «refugiado español» que también forma parte del triste éxodo, que vive en «tierra francesa» desde hace muchos años, que ha sufrido (como los otros) las consecuencias onerosas de la guerra, cuando llega ante la taquilla del Centro de «Repatriamiento» en Marsella, Lyon, París o Toulouse, le dicen, con desdén: «Oh non !, aucun droit. Vous êtes étranger.»

CONRADO LIZCANO

RECONOCIMIENTO. — En nombre propio y en el de cuantos compañeros y familias han llegado en los últimos meses a Francia, integrando el éxodo argelino, hay que expresar el alto valor moral y material de la ayuda prestada por los organismos calificados de la CNT de España en exilio, y, en particular, de los compañeros y compañeras que se han esforzado en suplir, con sus escasísimos medios, a las entidades oficiales que humanamente e incluso jurídicamente tenían el deber de hacerlo.

El augusto principio de la solidaridad humana que tanto invocan los órganos internacionalistas de la ONU, la Liga de los Derechos del Hombre y ciertos Estados democráticos, ha quedado, una vez más, por los suelos. Ni nos sorprende, ni nos indigna. Los antifascistas, refugiados españoles, estamos ya, en ese orden, curados de espantos.

Francia, agosto 1962.

Alianza Sindical Ferroviaria

PARA mí, después del Pleno Nacional de la F.N.I.F. y del Congreso de Federaciones Locales de la C.N.T. en el Exilio, uno de los factores más importantes es el de la Alianza Sindical, realizada ya antes del Comicio confederal y confirmada por éste. Pero yo creo que, esa inteligencia entre la U. G. T., Solidaridad de Trabajadores Vascos y la C. N. T. debe tener más amplios horizontes.

En España, allá por los años 45-46, antes de que fuera una realidad la Alianza Sindical en el plano nacional de las Centrales hermanas, el Sindicato Nacional Ferroviario y la Federación Nacional de la Industria Ferroviaria, sus organismos nacionales clandestinos, habían establecido la unidad de acción de toda la familia ferroviaria española, cosa que contribuyó en gran manera a dar más celeridad a la acción aliancista en las demás actividades del trabajo.

Me congratularía en grado sumo, creo que a todos los ferroviarios cenetistas también, que nuestra Federación y el Sindicato Nacional Ferroviario llegasen a constituir sus comités de alianza.

El Comité Nacional de la Industria Ferroviaria en el Interior, fue el primero de la Industria que se constituyó en la clandestinidad y el último que desapareció, estando seguro que nuestra acción unitaria confederal primero, ya realizada, y la Alianza Sindical de los obreros y empleados del carril en el Exterior, habría de dar nuevos ánimos a los que en España sólo esperan de nuestra acción, en ese sentido, para sacudirse el letargo que actualmente les tiene en parte inactivos.

Es a nosotros, pues, a los de aquí, el dar impulso a esa obra de Alianza Ferroviaria, para que los de allá se sientan apoyados, comprendidos y ayudados en todo cuanto nos sea posible hacer, pero, sobre todo, demos el ejemplo en esa línea y la moral de muchos reacios y escépticos se levantará y entre todos haremos elevarse la de los hermanos de explotación de España.

Que nadie crea que lo dicho es una ilusión más del que estas líneas pergeña, no. Sabemos de fuente fidedigna que, en lugares de España, donde la acción sindical clandestina era cero o pasiva, al saber que se había constituído la Alianza Sindical en Francia, les faltó el tiempo para constituirla ellos también y enviar misiva al Exterior, la que hicieron llegar por un propio. También es una realidad la unidad de acción sindical U.G.T.-C.N.T. en las cárceles y presidios de España y en esa actividad han contribuido, siendo autores, actores y formando parte de esos organismos interiores de los recintos en que están sometidos a vivir sin libertad, dignos compañeros ferroviarios, de gran valor, voluntad y valía.

Todo eso debe y puede ser factor estimulante y determinante de nuestra voluntad, allá y acá, para que sea pronto una hermosa realidad la Alianza Sindical en los medios ferroviarios. Todos tenemos la palabra. Manos a la obra, desde ahora.

ANTONIO BARRANCO

Individualismo armónico

(Viene de la página 4.)

»El preestablecimiento de la igualdad humana es un medio de paz y de justicia amable. El prejuicio de la desigualdad social justificado por la inigualdad natural es fuente de guerra y de iniquidad. No admito que la fuerza del cuerpo dé al hércules de feria derecho a golpearme para esclavizarme. ¿Por qué, entonces, admitiré que otras manifestaciones de la fuerza establezcan sobre mí sus privilegios?

»Una sociedad que haya cuenta de algunas verdades elementales; que relevara, entre otras cosas, cuantos escrúpulos de los mejores la predestinan al desastre exterior, establecería, en fin, entre los hombres una igualdad real e impediría al superior natural de ser, como siempre, ave de presa del inferior.

»...La sociedad no debería sacrificar a nadie. De momento, porque nadie debe ser sacrificado; seguidamente, porque siempre son los mejores a los que mecánicamente sacrifica. Pero es tanto como pedirle al lobo que se nutra con hierbas.»

Si Han Ryner acepta el individualismo de Epicuro, no quiere decir que ello le satisfaga enteramente, ya que el individuo no puede satisfacer sus placeres en detrimento de su propia libertad, de su propia felicidad. Su reserva se sitúa entre los gustos naturales y necesarios y los que no son nada de esto, por lo que no cabe más que menospreciarlos.

— Obedecer a la razón, no al placer — dirá el estoico —; ser armonía, secundar a la naturaleza. Complejidad del nuevo problema : Han Ryner prefiere el estoico generoso al epicúreo que no ama sino a sus amigos.

Por su parte, Tolstoi indaga el calor de la verdad en la víscera cordial. ¿Suprimiría, el sabio, la razón y el instinto? Han Ryner se resiste a aceptar *cualquiera de estas doctrinas tomadas cada una de ellas en sentido estrecho y exclusivo; pero no importa cuál de ambas, si le dejamos la sonrisa, la anchura, el equilibrio que le han proporcionado sus mejores partidarios, nos conducirá a la verdad individualista.*

Voluntad de poder, cierto, pero ella no puede ni debe ser ejercida por la brutalidad del hombre contra el hombre; solamente un imperialismo interior comprendido : el del individuo sobre sí mismo.

Volvamos a Han Ryner : «Que cada uno tome, según su temperamento y las dominantes de su juventud, el camino que se le antoje. Con tal de que su valentía dure y que no desfallezca en las primeras etapas, llegará a la cúspide alcanzando la verdad desnuda, la libertad al ritmo de su corazón y de su razón. Llegará a la armonía completa del individualismo completo.»

Admirable enseñanza que cada uno de nosotros puede meditar si trata de *hacerse* a su vez.

HEM DAY

(Continuará)

ANTENA

NO TAN DIVINO EL SALVADOR COMO PARECE

PONTEVEDRRA. — Murió en accidente de auto, en el lugar denominado del Divino Salvador, Gabriel Bornas, subdirector del Instituto de Investigaciones Agronómicas.

TRANQUILIDAD SACUDIDA

GERONA. — En Tossa de Mar murieron seis personas y otras 20 quedaron gravemente heridas a consecuencia del estallido de una caldera del hotel « Montemar ». De momento la autoridad franquista atribuyó el trágico suceso a un explosivo dispuesto por la Escuela Terrorista de Toulouse inventada por la policía de Franco. La rectificación vino sola.

EL CRIMEN FUE EN GRANADA

BARCELONA. — « Ediciones Destino » anuncia la aparición de una biografía de F. García Lorca. En dicho libro son recogidos los detalles máximos de la vida del poeta : «Los años de estudiante en Madrid, su viaje a América, las estancias en Cadaqués en casa de la familia Dalí, sus recorridos por España con el grupo teatral universitario « La Barraca », etc. » Como se comprenderá, en el *etc.* figura el asesinato de García Lorca en el barranco de Viznar.

LA GUERRITA

LA CORUÑA. — Un avión militar pilotado por el teniente Mario Ortega asistido por el cabo José M. Albelo, se estrelló cerca del aeropuerto de Labacoya, distrito de Santiago de Compostela. Ambos aviadores fueron extraídos cadáveres de entre los restos del aparato.

SINFONIA MONETARIA

PONTEVEDRA. — En Bendoiro, Manuel Villar mató a balazos y a golpes de hoz a su hermano José por asunto de intereses.

CONDENA FINGIDA

MADRID. — El Gobierno, irrogándose función de tribunal, ha multado con medio millón de pesetas al comerciante de Manresa Isidro Cornet Planas, el cual, vendiendo cerdos apestados durante mucho tiempo, dio lugar a la generalización de la peste epizoótica en las provincias de Barcelona, Gerona y Lérida, causando enormes perjuicios económicos y peligros para la salud en las poblaciones citadas. Sin carnet de la Falange al delincuente le hubiese caído el pelo.

FRACASO LA FRANCACHELA

BARCELONA. — En el buque «Cabo San Vicente» llegaron en camilla Mariano Calviño, consejero nacional franquista; Carlos de Rafael, agregado de Prensa en la Embajada de Franco en París; Pedro de la Rosa y la esposa de éste, todos heridos a bordo del yate español «Ehar Mingui» cuando éste hizo explosión en Génova durante un viaje de placer proyectado por una veintena de personajes de la situación franquista.

NO SE GUARDO, EL GUARDIA

OVIEDO. — Cayó de su bicicleta, matándose, el guardia civil Valentín Santos, al cruzar el puente de Tuna sobre el Narcea.

SE FUE JACINTO

BILBAO. — Han llegado los restos del periodista franquista Jacinto Miquelarena, muerto en accidente en el Metro de París, estación « Michel-Ange-Molitor».

NO HABRA ENCUESTA

GUADALAJARA. — La sirvienta Francisca Muñoz Serrano, de 16 años de edad, murió de un disparo de escopeta hecho por su dueño. El juez ha aceptado que el gesto homicida fue involuntario. Si el suceso hubiese ocurrido al revés, el hombre de justicia habría opuesto más reparos.

MORIMOS COMO MOSCAS

CARTAGENA. — En la refinería de Escombreras murieron asfixiados los obreros Salvador Martínez Sánchez, Celestino Muñoz y Angel Villaescusa García. Gravísimamente intoxicado lo está otro obrero, Pedro Celdrán Muñoz.

ESTAFADORES DE MERITO

CORDOBA. — Al cura de la parroquia de Puente Genil dos ganapanes han conseguido estafarle ocho mil pesetas. Sin encomendarse a dios ni al diablo, el burlado páter los ha hecho detener.

PRECIO DE LA HONRADEZ : VEINTE DUROS

IGUALADA. — Un vecino de esta ciudad encontró un cheque pago al portador de valor 313.000 pesetas. Devuelto a su dueño, éste pagó la honradez del cándido vecino con 100 pesetas. Barato.

¡COMO ESTARIA DE CARO!

BARCELONA. — Una vecina solicitó a un detallante el precio de un melón de los que vendía. Al saberlo, la infortunada cliente cayó desmayada.

EN EL PARAISO DE LA CRUZADA

BARCELONA. — En una barraca tapada con sacos ha sido hallado el cadáver de un hombre de unos 50 años. Diagnóstico : muerto de hambre.

LA SICOSIS AUTORITARIA

SALAMANCA. — Un guardia civil, que no soportaba peros en la familia, ha dado muerte a sus tres hijas (21, 17 y 14 años) a disparos de pistola. Su hijo, de 12 años, se salvó encerrándose en su cuarto. El desaforado terminó la tragedia pegándose un balazo en la sien. Haberlo hecho antes.

DRAMA DE LA MINA

OVIEDO. — En la mina «Barrenos» ha explotado la cámara que contenía el dispositivo de aireación. Cuatro operarios muertos. De haber secundado la huelga estarían con vida.

CAPITULO DE AMENAZAS

OVIEDO. — Publicado por el sindicato vertical, justamente desconsiderado por los obreros mineros:

«En la zona de Langreo, en el sector minero, han sido clausurados el grupo «Aramil», cuya dotación es de 188 productores; el grupo «Carrió», en el que trabajan 499 obreros, y la mina «Rimoira», de 212. A lo largo de la jornada, en las explotaciones mineras de «San Luis», de carbones La Nueva, mina «Dominica», «Hulleras de Veguín y Olloniego», «Carbones Asturianos» y pozos «Antiago» y «Dos Amigos», de Hullera Española, se produjo abandono del trabajo de algunos obreros. Por tratarse de grupos claramente minoritarios, estas explotaciones no han sido clausuradas, sin perjuicio de las medidas de suspensión de empleo tomadas con productores que se ausentaron de sus puestos de trabajo.»

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O ENFERMOS

Mes de agosto. Lista III

	NF
Suma anterior	285 08
Amiens: Antonio Ubach	10 40
F. Local Drancy	25 00
Paris:	
Torralba	5 00
Berroy	5 00
Francisco Cobo	10 00
R. Llop	10 00
Gracia	5 00
Garges: P. Arranz	25 00
Total	320 48

BOLETIN «TERRA LLIURE »

De inminente aparición. Apresúranse los nuevos suscriptores a dar dirección y nombre, y cuantos compañeros de París deseen constar en el equipo «Terra Lliure», que el sábado 8 del corriente, a las seis de la tarde, hagan acto de presencia en «Soli».

(Viene de la página 4.)

Se recordó en España a los dos anarquistas italianos. En lo que hubo de período revolucionario actuó un conjunto de voluntarios integrado por militantes de distintas nacionalidades. Doscientos treinta hombres componían las dos «Baterías Sacco y Vanzetti» que en un día de agosto de 1936 salían para el frente de Madrid desde la Barriada de Casas Baratas de Horta (Barcelona). Fue precisamente en agosto, a diecinueve años del asesinato judicial acaecido en Boston. Fieles al pensamiento de Sacco y Vanzetti, los componentes de las Baterías no aceptaron la militarización ni conocieron la peste de los comisarios.

« NON PIANGETE LA MIA MORTE »

«¡No lloréis mi muerte!» Es el título de un reciente volumen primorosamente editado en Italia. Reúne una introducción histórico-biográfica debida a la pluma de Cesare Pillon; una nota autobiográfica de Bartolomé Vanzetti que finaliza con algo así como una declaración testamentaria de sus ideas; una serie de cartas reunidas por Vivenzina, la hermana menor de Vanzetti. Las cartas de Vanzetti no habían sido escritas para la posteridad. Constituyen un complemento biográfico inestimable en el que se traza el recorrido de su existencia y la evolución de su pensamiento a través de los avatares de la vida. Vida de un hombre integérrimo y de una moral sin tacha. Un ser que se busca a sí mismo y que en el 1901, fecha de la primera carta que abre la serie del citado volumen, es un ferviente cristiano y un hijo obediente que trata de hallar en la fraternidad entre los hombres un lazo de amor que mitigue el rigor de las injusticias sociales que ve en torno suyo y sufre en sus propias carnes, al salir de su aldea por los caminos del ancho mundo en busca del pan de que carecen los suyos. Es así como en su cerebro se inicia una lucha titánica en el brutal contacto con la sociedad y con sus miserias.

Cuando Vanzetti se decide a marchar a la lejana América, fabulosa y casi legendaria, es ya un convencido militante anarquista. Tesonero, inquieto, inteligente, llega a adquirir una vasta cultura de la que dan prueba sus escritos más arriba citados. En México conoce a Nicolás Sacco, también emigrado y anarquista. Huyeron los dos de Europa para no participar en la guerra. En América dieron más de una prueba de su espíritu pacifista y antimilitarista. Se destacaron ambos en las actividades propagandísticas. Fueron así víctimas propiciatorias de un proceso monstruoso tramado para dar una lección a los rebeldes del mundo.

Con este libro, de una presentación cuidada y magnífica, los «Editori Reuniti» aportan una seria contribución a la Historia de los caídos en la lucha por la libertad de los hombres. De esos mismos hombres que enceguecidos por la concupiscencia a que les induce su plaza de jueces y de verdugos, no fueron ni más ni menos que sus asesinos.

No lloremos su muerte. Luchemos, como Sacco y Vanzetti lucharon, para renovar el mundo, para mejorar la vida.

B.D.I.C

La función anárquica en la revolución

por LUIS FABBRI

LA revolución no es actualmente, como antes de la guerra, una eventualidad de la que no corre prisa ocuparse de ella. Tiene muchas probalidades de que sea pronto un hecho, y de aquí la necesidad que tenemos los anarquistas de saber qué función deberemos ejercer, aunque, como es bastante probable, no lleve la dirección precisa que nosotros quisiéramos.

Es muy fácil que en la mayor parte de las naciones de la Europa Occidental una revolución en estos momentos o en momentos bastantes cercanos, estableceria una república que, por tendencias más o menos socialistas que tuviere, estaria muy lejos de asemejarse a un orden de cosas anárquico. ¿Deberemos por esto poner obstáculos a la revolución o sernos indiferentes por el motivo de que no podrá darnos lo que quisiéramos? No hay un solo anarquista que así lo piense. Al contrario, deberemos tomar parte en ella con todas nuestras energías, sea con objeto inmediato de derribar todas las instituciones de privilegio y de opresión que nos sea posible, o sea para aprovecharnos de la momentánea ausencia o debilidad gubernativa para reforzar nuestra posición de anarquistas creando y multiplicando instituciones libres y voluntarias fundadas en el mutuo acuerdo, que sean el punto de partida para una nueva acción y que representen y constituyan la defensa de la libertad en oposición o cualquier gobierno que se constituyere.

Si previendo que la solución más probable de la revolución fuese una república más o menos dictatorial o socialista, nosotros renunciáramos desde ahora a nuestra función de anarquistas y nos adhiriésemos al movimiento y a la propaganda republicana o socialista dictatorial, nos convertiriamos en un inútil duplicado de otros partidos y nos cerrariamos de hecho el camino nuestro, dejariamos de ser una fuerza independiente y quedariamos absorbidos por los partidos de gobierno de mañana. Si así fuere nuestra equivocada actitud, la revolución tomaría una dirección más autoritaria aún, y la ausencia de una oposición que la empuje más adelante haría que fuese menos radical. En cambio, aunque de la revolución surja un gobierno cualquiera, éste será tanto menos opresivo y nos tendrá que dar tantas mayores libertades, cuanto más inmbuido esté de espíritu igualitario, cuanto más haya en el país fuerzas de oposición ultrarrevolucionarias y libertarias, cuanto más numerosos sean los núcleos, las asociaciones y las instituciones que reivindiquen la libertad de administrar por sí mismos sus propios intereses y de organizar con iguales libertades las propias relaciones con la restante sociedad.

Se nos dice que esta oposición al poder de mañana podría favorecer las tentativas contrarrevolucionarias del interior y del exterior y debilitar la posición general de la revolución. Decir esto significa desconocer el carácter y el espíritu de la oposición antigubernamental anárquica. De otra parte, la ausencia de una oposición al gobierno podría muy bien provocar en él una mayor degeneración, hasta el punto de convertirse el mismo gobierno en centro de la temida contrarrevolución. Pero aunque así no sucediere, se debe comprender que la oposición anarquista se movería siempre en un sentido más revolucionario, es decir, encaminado a combatir con mayor energía e intransigencia los residuos que quedaren del pasado en lugar de favorecerlos. En la misma oposición podría dar su concurso más activo —y en la oposición este concurso sería aún más seguro e inevitable— para combatir en el terreno de la acción, de acuerdo con las demás fuerzas revolucionarias de otro género, cualquier tentativa reaccionaria o burguesa de dentro o de fuera.

Se suele decir entre nosotros, ya desde los tiempos de Bakunin, que la revolución será anárquica o no será revolución; pero hay quien entiende esta fórmula de modo erróneo, como si dijéramos: o la revolución se encaminará hacia la anarquía o en caso contrario no queremos saber nada de ella. No es esto. Bakunin quería decir que, para tener éxito, la revolución necesita que se desaten todas las fuerzas latentes en el pueblo, sin frenos ni coerciones, en todas partes y en todos los sentidos, y de hecho, así es de prever que ocurra en el primer momento insurrecional. Si se perdiese demasiado tiempo ordenando, controlando, etc., si en todas partes se esperasen órdenes de los jefes o de un centro, es casi seguro que la reacción nos ganaría el terreno. El triunfo de la revolución será más seguro si la iniciativa revolucionaria se desarrolla voluntaria en todas partes del territorio, ataca directamente los organismos autoritarios y, una vez abatidos, pasa a la expropiación.

Concurrirán en la revolución y podrán también ser útiles, las fuerzas organizadas, ordenadas, movidas por este o aquel centro, guiadas por jefes, etc., pero estas fuerzas solas serían insuficientes y llegarían siempre demasiado tarde, si la primera acción anárquica, más o menos indisciplinada formalmente, pero unánime por una disciplina interior más sólida porque estará formada de una unidad de tendencias, no hubiese vencido las primeras resistencias, desembarazado el terreno de operaciones e impedido con el asalto imprevisto y en todos los puntos a las fuerzas enemigas poder reunirse, concertarse y coaligarse. Aun en este sentido, pues, la acción anárquica (entendida no solamente en el significado de partido, sino en modo más general), tiene una función imprescindible que, si renunciáramos a ella para incorporarnos en una especie de ejército con sus cuadros esperando órdenes de jefes o de centros, tal vez renunciaríamos a la victoria.

La revolución, por lo tanto, aunque no sea anarquista en el sentido que quisiéramos, no dejará de ser una revolución y no nos impedirá tomar parte en ella; pero más o menos anárquica que sea, más o menos autoritaria, lo cierto es que, «cuanto más anárquica sea tanto más completa será y mayores probabilidades tendra de vencer». La misión de los anarquistas, pues, estriba en imprimir a la revolución la dirección más anárquica posible.

∴

No cabe duda que es esta una misión relativamente limitada, y que para llevarla a cabo no tendremos fuerzas tan abundantes que nos permitan el lujo de dedicar unas cuantas a tareas que no son nuestras.

Es indudable que si faltan las condiciones necesarias para establecer un régimen anarquista, surgirá un gobierno cualquiera, más o menos revolucionario, y por lo tanto precisará que algún grupo o partido asuma la obligación de gobernar. Pero al hacer esta suposición, ¿quiere decir que los anarquistas debamos asumir esta obligación? No, jamás. Si la grey humana tiene aún necesidad de pastores, que los escoja donde quiera. Pero nosotros que no queremos pastores, tampoco queremos serlo, ni sabríamos serlo. Continuaremos, por consiguiente, combatiendo a los pastores y estaremos contra ellos en la medida que ellos mismos merezcan, tanto más hostilmente cuanto más les veamos propensos a adoptar el palo y las tijeras del esquilador. Ya desde el primer momento nosotros no queremos que se nos coarte, que se nos pegue y se nos esquile.

Claro que no confundimos la autoridad coercitiva con la administración. La facultad de administrar será una de las cosas esenciales en seguida, al mismo día siguiente de la insurrección victoriosa. Pero, ¿qué es lo que confiere esa facultad? No ciertamente el hecho de ser los individuos más salientes de un partido, ni el ser nombrados diputados o comisarios del pueblo. Se trata de una facultad técnica que no es privilegio de gobernantes el ejercerla.

Nosotros no excluimos los administradores técnicos, a condición de que éstos sean elegidos entre los interesados, condición principal para que sean competentes y admnistren según los pactos libremente estipulados entre los mismos interesados. Es decir, que se trata de delegación de funciones siempre revocables, y no de delegación de poderes. Mientras esto no sea posible y sean los llamados administradores los que hagan la ley según la cual administrarán, es decir, mientras sean gobernantes, es evidente que no habrá anarquía. En tal caso, cuya posibilidad no excluimos, la función de los anarquistas consiste en hacer propaganda y luchar para que sustituya a la ley coercitiva el libre acuerdo, pero de ningún modo convertirse en administradores-gobernantes.

(Continuará.)

chispas

España, 14 de agosto de 1962: «Virgen Santa que estás en los cielos...»
¡Alto el rezo, que en los cielos están Nikolaiev y Popovitch!

∴

Al ruido de los «Vostok» los angelitos huyeron a la desbandada.

∴

Ni los americanos bautizan a sus artefactos interespaciales «Santa María», «Madre de Dios» o «Virgen de los Siete Puñales».

∴

De inventar esas balas el general Franco, ya habría iglesias en la Luna.

∴

De conseguir los frailes de España poner pie en Venus, ya habría venusinos y venusinas en la hoguera. Por herejes.

∴

España es el país de los grandes inventos. Pero hace veinticinco años que inventó el desinventarlo todo.

∴

Si los yanquis no le dieran elemento, el ejército franquista ya andaría otra vez con mazas y arneses para oponerse a los ejércitos modernos.

∴

No hace ninguna gracia en El Pardo alcanzar el Cielo con preces, sólo con preces...

∴

«Tiene asonancia de mico
—masculló el del hisopo—
eso de Niko,
eso de Popo.»

∴

No creo, sin embargo, que haya gran motivo para que Franco y Juan Más de Veinte se acongojen. También Karl Marx el Profeta ha sido sobrevolado...

∴

Apuesto el capital que el Carlitos ese jamás tuvo la previsión del Sputnik. Nació, vivió y murió bajo la égida del Montgolfier. Al menos su rival Monturiol inventó la bola submarina, pasando en ella las 24 primeras horas del hombre bajo las aguas.

∴

Generalísimo Franco, ya que los rusos te han ganado el cielo, ¿no se te ha perdido algo debajo tierra? El pueblo aguarda de ti ese arranque minero, tapadera en mano.

∴

Fuerte detonación en el Valle de los Caídos.
Exclamación fantasmal angustiada: «¿Cómo volver a caer?».
¡Y por más pena, esos sputnik que no se caen nunca!

CHISPERO

Festival en Clermont-Ferrand

TUVO lugar en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de esta ciudad, a las 9,30 del día 28 de julio de 1962, con el concurso del «Grupo Artístico Cultural», que puso en escena el drama social en tres actos y un cuadro de Joaquín Dicenta : « Juan José ».

Con voluntad, entusiasmo y acierto interpretaron los diversos personajes que encarnan dicho drama : V. Mateu, en « Juan José », Carmen Moreno, en « Rosa », J. Sanz, en « Paco », Antonia López, « Isidra », Francisco Gómez, en « El Cano »; Paulina Dumont, en « Toñuela », Crescencio Rodríguez, en « Andrés »; F. Dumont, en « Ignacio »; V. Villanova, en « Perico »; José Luis, en « Tabernero »; V. Sanz, en « Mozo »; Conchin Cerbera, en « Mujer I »; Esther Cervera, en « Mujer II »; P. García, en « Bebedor I »; J. Benavente, en « Bebedor II »;. La dirección artística corrió a cargo de Vicente Sanz. Montaje y tramoya, Vicente Villanova y Bernardino Moreno.

Sería extensísima reseña si nos detuviéramos a señalar detalle tras detalle en torno a las entusiastas y acertadas intervenciones llevadas a cabo por parte de todos los compañeros y compañeras mencionados durante el transcurso del drama y a través de sus tres actos, razón por la cual englobamos a todas y a todos a fin de ser escuetos, confiando coincidirán con nosotros los interesados y todos en general.

Diremos, sin embargo, que, habida cuenta de que todos son aficionados en materia teatral, del gran interés y desvelo puesto constantemente de manifiesto por parte de actores y no actores luego de los quehaceres cotidianos, unos, y de las horas y deberes escolares, otros; habida cuenta además, de que el « Grupo Artístico Cultural » dispone sólo de quienes lo componen en lo relativo a valores artístico-personales entre jóvenes y adultos que componen el conjunto activo del mismo y que según la obra a representar algunas veces no adecuados por edad al personaje o personajes a representar, teniendo en cuenta todo ello, a fuer de comprensivos no exageraremos si decimos que fue un éxito, que no sólo fuimos espectadores sino que nos ofrecieron la ocasión de vivir y seguir el drama entusiasmados, compenetrarnos con el respectivo personaje que cada uno representaba, dejarnos llevar por la emoción, cuando no por la risa unas veces, por la aversión otras ante el innoble proceder del rico para con el pobre, o despertar nuestra innata rebeldía ante el constante desasosiego y penar del laborioso y rebelde trabajador ante toda injusticia venga de donde fuere, quien por defender su personalidad en tanto que asalariado y hombre de carácter quiere y exige ser respetado mientras él respeta asimismo a sus semejantes y quien por no consentir claudicación alguna ante potentados e incomprensivos representantes de la ley de los hombres que mal justifican falaz justicia, sufre los sinsabores del presidio y del abandono de quien le prometía cariño e inseparable compañía en lo referente a la pareja humana.

Obtuvieron, repetimos, merecido éxito todos los actuantes, cada uno en el papel que le competía representar, cada uno a medida de sus posibilidades y facultades personales, con todo ello el « Grupo Artístico Cultural » de Clermont-Ferrand, selló con acierto magnífico « cierre » de temporada, bien merecido, en verdad, por lo que moralmente se impone desear al Grupo nuevos éxitos en lo futuro, que no dudamos obtendrá, pues no es menos cierto que estábamos inquietos acerca de la interpretación de dicho drama social y, a qué negarlo, hemos quedado sorprendidos al constatar que quién o quiénes menos lo esperábamos han sabido encarnar al personaje que representaba con tanta soltura como fidelidad, todo lo cual nos demuestra que se preven nuevos éxitos, éxitos que deseamos a ese activo e inquieto conjunto de adultos y jóvenes de ambos sexos componentes del Grupo Artístico.

De todo lo cual dejamos constancia, como así del magnífico decorado, construido, confeccionado y preparado con gusto y acierto por ellos y entre ellos. Y no decimos más, que no sea que sigan adelante y que en la próxima obra, « Dueña y Señora », obtengáis nuevo éxito, del que no dudamos.

CORRESPONSAL

Necrológicas

ALVARO GIL

El día 31 de julio, tras una larga enfermedad, dejó de existir el que en vida fue compañero, Alvaro Gil. Dicho compañero era nativo de Caudete (Albacete), donde residió hasta julio de 1936, fecha en que se incorporó a la columna Durruti, en la cual luchó hasta que pasó a Francia en el año 1939.

En este país, después de pasar por los campos de concentración y compañías de trabajadores, residió en varias localidades hasta llegar a Béziers (Hérault) en el año 1948, donde ha residido hasta dos meses antes de su muerte, que fue trasladado a la Clínica de San Elías, de Montpellier, donde ha fallecido.

Fue miembro de esta F. L. y de la Sección de S. I. A. hasta su muerte, a los 57 años de edád, y aunque militante anónimo siempre fue fiel y consecuente con las ideas que sustentaba. Siempre estuvo dispuesto a prestar servicios a quien lo necesitara y por estas razones era estimado de todos cuantos le conocian.

Por desconocimiento de su muerte por parte de compañeros y amigos, que fueron muchos, su entierro no fue lo que hubiera sido, y que el buen compañero merecía, si amigos y compañeros hubieran sido sabedores de tan nefasta noticia.

Compañero Alvaro, tus compañeros y amigos no te olvidan y continuarán tu lucha emprendida hasta la liberación del pueblo español, que era una de tus mayores aspiraciones.

A sus hermanos en España y demás familiares nuestro más sincero y sentido pésame por la pérdida sufrida.

RICARDO MIL

El día 11 de agosto acompañamos a su última morada al que en vida fue compañero Ricardo Mil, que falleció el día 10 a consecuencia de una operación del estómago, a la edad de 64 años. El compañero Mil procedía de la localidad de Torelló (Barcelona) y pertenecía al Ramo Metalúrgico. De muy joven pertenecía a nuestra amada CNT y pasó por cargos de responsabilidad. La manifestación de duelo fue importante. La F. L. de Fumel, a la cual pertenecía, depositó sobre su caja un ramo de claveles rojos adornados con los colores rojo y negro. Los compañeros nos asociamos al dolor de sus hijos Liberto, Carmen, Olga, y demás familia. Y tú, compañero Ricardo Mil descansa en paz en tu sueño eterno.

ADMINISTRATIVAS

Bautista Gelabert. Annecy (Haute Savoie). Recibido tu giro 2.000 francos; tienes pagado COMBAT hasta 31-12-62. Debes 1.000 francos para pagar «Umbral» hasta la misma fecha.

— Pedro Moreno. Mourelhan (Herault). Recibido giro de 4.560 francos. De acuerdo, tienes pagado COMBAT hasta el número 207 y «Umbral» hasta el número 8.

— José Canela. Château - Landon (S.-et-M.). Recibido tu giro, tienes pagado COMBAT hasta 30-6-62 y «Umbral» 31-12-62.

POR NUESTROS VIEJOS Y ENFERMOS

A pesar de todo insistimos

SI, se hace necesario insistir; nuestros viejos bien lo merecen. La suscripción en favor de ellos decae. Sin embargo esto, no creo sea el índice exacto de nuestro abandono solidario y creemos no caer en error al hablar así. Prueba de ello es que continúa, aunque con menos intensidad. Lo que pasa es que los compañeros creían la cuestión resuelta con el acuerdo de aumento de cuota tomado por el Congreso de Limoges de 1961 y la verdad es que no ha sido así.

Hace varios meses y ante la lentitud en el resultado práctico del tal aumento de cuota, sugerimos a cuantos compañeros y simpatizantes tuvieran voluntad y medios, acudieran con 500 francos a fin de crear un fondo que sirviera para asegurar, durante unos meses, la ayuda a los que la venían recibiendo; cierto número así lo hicimos y con otras ayudas, la comisión encargada de distribuirlos, ha ido capeando el temporal en espera de que la organización estuviera en condiciones de sustituirla. Y como dejábamos entrever, los cálculos han fallado. Los ingresos a través de la cotización no alcanzan; otros compañeros esperan, sin duda, poder ser tenidos en cuenta y naturalmente atendidos.

(Mientras, hemos visto con dolor que el último reparto hecho a los veintidós beneficiarios, ha sido de poco más de la mitad de lo que mensualmente se les enviaba.)

Cuando escribimos estas líneas se celebra el Comicio anual de la Organización. No sabemos si el asunto será tratado de nuevo en él, ni si se logrará mejor y más satisfactorio resultado, pero todo nos hace suponer que no, puesto que no nos decidimos de una vez por todas a buscar la solución que eficazmente ponga término a la situación de incertidumbre en que se ven obligados a ir mal viviendo nuestros viejos y enfermos. Y bien quisiera equivocarse esta vez el firmante.

O las FF. LL. se encaran decidida y responsablemente con este caso de humana solidaridad, o, por el contrario, seguimos contando con la mejor buena voluntad y el mayor deseo de cuantos estemos dispuestos a continuar una obra que bien pocos han debido criticar, sin duda, y, acaso, quienes lo hayan hecho habrá sido por comodidad y no por negar su finalidad, bien que bastante limitada.

Conclusión: hay que insistir. A pesar de todo y aun en contra de quien pueda ver que nuestra insistencia es ya machacona, volvemos a sugerir a cuantos vean en la continuidad solidaria lo básico de nuestra Organización, la necesidad de seguir engrosando la suscripción de LE COMBAT SYNDICALISTE y extenderla, si nada lo impide —creemos que no— a «Espoir» también, lo mismo que a toda la prensa afín.

Estamos aún en la época de vacaciones. Todos, más o menos, dedicamos, o hemos dedicado, cantidades a nuestro solaz, lo que no es criticable. Pensemos también en los viejos, en nuestros viejos luchadores, hoy incapacitados ya de ganarse el sustento por sí mismos.

Sin por ello olvidar la Solidaridad hacia los que en el interior de nuestra perseguida España mantienen en alto la lucha contra el tirano y sus corifeos.

Sin olvidar tampoco a los mutilados e inválidos de nuestra guerra y Revolución. Todos, en absoluto, merecen nuestra ayuda: sin regateos ni condiciones. Cuando se quiere, compañero, también se puede.

Si negáramos la SOLIDARIDAD, nos negaríamos a nosotros mismos. Y eso sólo pueden hacerlos los verdaderamente renegados y cansados. O los eternos egoístas, con los cuales ni siquiera cabe contar.

JULIAN FLORISTAN

Agosto, 1962.

Jira regional en Pelissanne

(Château de la Barben)

De nuevo la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, organiza una gran Jira Regional para el domingo, día 16 de septiembre. Los éxitos ambientales y de concurrencia de las celebradas en el transcurso del año en Cabrières d'Avignon, Hyères e Istres, las solicitadas peticiones de compañeros y simpatizantes, nos han inducido a organizar otra Jira.

El lugar escogido es magnífico. El histórico Château de la Barben, situado a unos tres kilómetros de Pelissanne, su llanura espléndida rodeada de pinos y arboleda, su agua mineral y el riachuelo al lado, ofrecen a todos los amantes de la naturaleza un sitio de reunión insuperable.

No dudamos, en consecuencia, que todas las Federaciones Locales, sus afiliados, familiares y simpatizantes, organizarán viajes colectivos, acudiendo numerosos y como de costumbre, a la concentración confederal y libertaria.

En la Jira, además de las correspondientes diversiones, se instalarán los altavoces que permitirán la organización de un agradable Festival artístico y la consiguiente Charla educativa.

FF. LL., compañeros: todos, absolutamente, todos, a la Jira Regional de Provenza, para demostrar que la C.N.T. y el Movimiento Libertario son algo más que unas simples iniciales.

EL Secretariado

COMUNICADOS

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 9 de septiembre, a las nueve de la mañana en el Café de la Comédie, Place du Théâtre.

C. DE R. - ZONA NORTE

Los españoles de Creutzwald y de Emile Houchet (cité) han enviado al Comité de Alianza Sindical de París, la cantidad de *cuarenta y cinco mil francos antiguos*, producto de una suscripción en favor de los huelguistas españoles llevada a cabo entre ellos.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el día 16 en el local y hora de costumbre.

F. L. DE CACHAN

Celebrará asamblea general el domingo, 16 de septiembre, a las nueve de la mañana, para dar cuenta de los acuerdos del Pleno celebrado en Toulouse. En el local de costumbre.

REGIONAL DE LEVANTE

Convoca a sus afiliados de origen (Valencia, Castellón, Alicante, Murcia y Albacete) a asamblea para el día 15, a las seis de la tarde, en la F. Local de París.

ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

Agrupación de París

Reunión el domingo, día 9, a las diez de la mañana, en el local de la rue Saint Denis, 79, París (I).

El movimiento estudiantil durante el pasado curso

por A. BERNAL

CARACTER

EL Movimiento universitario antifranquista del pasado curso, aunque en su momento más álgido ha coincidido con las huelgas obreras del Norte, tiene un origen y un desarrollo autónomos. En realidad, las huelgas obreras dieron una fuerza y una importancia de las que hubiese carecido en el caso de producirse sin tener la más mínima relación con ellas. El origen puramente universitario del movimiento estudiantil de este año no fue obstáculo — sino todo lo contrario — para que, al coincidir temporalmente con el movimiento obrero, se solidarizase absolutamente con él. Los estudiantes han tenido ocasión de comprobar hasta qué punto adquiere fuerza un movimiento político o sindical en el seno de la Universidad cuando se da en correlación con un movimiento análogo de la clase obrera. La contundencia de la represión policial no dejaba lugar a dudas sobre este punto. La policía de Madrid y Barcelona fue movilizada masivamente. En su acción represiva se notaba una especie de « prisa » por acabar con la agitación estudiantil, realizando detenciones a diestro y siniestro sin pararse demasiado a ver quiénes eran los detenidos. Las desproporcionadas sanciones económicas impuestas a estos estudiantes no tienen otro sentido que el de atemorizar a los demás y evitar « salidas a la calle ». La correlación temporal entre el movimiento estudiantil y el obrero amenazaba con convertir a aquél en portavoz de éste y esta propaganda gratuita del descontento de la clase obrera era algo que debía, a los ojos del gobierno, desaparecer cuanto antes. Así se explica la desordenada « prisa » que caracterizó a la represión policial.

Pasados unos meses vemos que, ya sin menor desorden, la represión prosigue. La policía teme — y con toda razón — que el movimiento estudiantil retenido forzosamente a causa del verano haya quedado solamente aplazado y en modo alguno cancelado. La oposición dentro de la Universidad se encuentra ahora en manos de nuevas generaciones de estudiantes dispuestas a lo que ninguna otra precedente ha estado : a organizarse. La oposición universitaria ha perdido el carácter masivo que adquirió en manifestaciones como las del 56 en Madrid y 57 en Barcelona. Las represiones intensas han contribuido a ello en sumo grado, pero no ha influido menos la experiencia misma de los universitarios, quienes han aprendido algo importante : que la cautela y la organización, si bien restan vistosidad al movimiento universitario, le dan otra virtud no menos esencial que la anterior : la solidez. Lo que se pierde en intensidad momentánea y en espectacularidad, en definitiva se gana en continuidad, o cuando menos en posibilidades de continuidad.

LA F. U. D. E.

— « ¿Qué sabes de la F.U.D.E? » « ¿Tú eres de la F.U.D.E? », son exclamaciones que todos los estudiantes detenidos han tenido que soportar continuamente durante sus interrogatorios. Esto indica hasta qué punto la policía no tiene ideas claras acerca de la F.U.D.E. Sabe únicamente que es una organización que pesa sobre el ánimo de los estudiantes y que adquiere cada día que pasa una mayor importancia en el sentido de que aumenta su poder de captación.

La F.U.D.E es — así se llama a sí misma — un Sindicato libre y clandestino. Su función específica no es, por la tanto, de carácter primordialmente político, sino académico y profesional. Pero las condiciones concretas de nuestra Universidad convierten irremediablemente a la F.U.D.E. en un órgano de lucha política. Tales condiciones son fundamentalmente dos :

El hecho de su clandestinidad, impuesta por la norma fascista del Sindicato único;

Y su oposición — correlativa a la anterior — al S.E.U. La F.U.D.E. es una consecuencia lógica del S.E.U. En la medida en que éste es un órgano de acción política del que el gobierno se sirve para ejercer un control sobre la Universidad, cualquier organización sindical que se le oponga material o formalmente queda enmarcada en la lucha de las fuerzas democráticas contra el franquismo. El carácter político de la F.U.D.E. le viene dado, pues, de una manera indirecta, es decir, no por su propia naturaleza sino por la naturaleza del S.E.U., a quien formal y materialmente se opone.

Consecuente con esto, la F.U.D.E. ha abierto sus puertas a las organizaciones políticas de oposición que deseen entrar en ella. Sin embargo, no se hace solidaria de las correspondientes ideologías de las organizaciones que se adhieran a ella ni interviene para nada en la acción extrauniversitaria de tales organizaciones ni se responsabiliza con su acción unilateral en el seno de la Universidad. La F.U.D.E. evita, con esto, el convertirse en una simple coalición de partidos u organizaciones políticas.

La intervención de la F.U.D.E. durante el movimiento de este año ha sido, desde luego, eficaz, pero también defectuosa y balbuciente, principalmente por el hecho de mantenerse en silencio en algunos momentos en los que su voz — ya reconocida por todos los estudiantes — hacía falta. Quizá estas imperfecciones sean debidas a que se trata de un órgano sindical en período de organización y aún no encontrado, el medio de « hacerse notar » en cada coyuntura oportuna.

En cualquier caso la F.U.D.E. ha ganado entre los estudiantes un extraordinario prestigio. Varias de sus acciones demostraron al estudiante que era éste, en realidad, « su » sindicato con una claridad que no dejó lugar a dudas. Veamos un ejemplo :

En la Facultad de Ciencias Económicas, de Madrid, se reunió el día 8 de mayo la recién formada Asamblea General de Estudiantes. La reunión, formada por unos ciento cincuenta universitarios, se mantuvo encerrada hasta pasadas las diez de la noche. Se deliberó acerca de las ignominiosas multas impuestas por la policía a docenas de detenidos, la mayoría de los cuales no se encontraban en condiciones económicas para responder de las cantidades impuestas. Se acordó aconsejar a los multados que se abstuviesen de pagar por su cuenta mientras se encontraba el medio de que alguien respondiese por ellos y se formó una comisión para que indagase, con este fin, en medios convenientes. Hay que decir que esta comisión cometió el grave error de acudir al S.E.U. en demanda de esta ayuda. Se vendió, tal como dice acertadamente un comunicado del grupo de Acción Universitaria, el esfuerzo de una semana en un momento. Sin embargo, este error sirvió para poner en claro la verdadera condición del S.E.U. y su situación con respecto a los estudiantes. El sindicato «oficial », protegido, con un fuerte respaldo económico, « se desentendió por completo » — pese a las hipócritas declaraciones de Martín Villa y Orti Bordás — de la ayuda a estos compañeros urgentemente necesitados ». La F.U.D.E., por el contrario, organización sindical clandestina y en condiciones financieras que con un poco de fantasía podemos adivinar, se hizo cargo del pago de las multas, cosa que, por lo demás, ha cumplido, al menos en su aspecto de urgencia, es decir, depositando el tercio de las respectivas cantidades en el Juzgado, a fin de evitar el encarcelamiento de los detenidos y poder darles tiempo a interponer recurso.

DESARROLLO DEL MOVIMIENTO

a) *En Barcelona.* — La actuación de los estudiantes catalanes comenzó desde el mes de febrero en plena calle. El día 21 de ese mes fueron detenidos dos alumnos de Ciencias. Al día siguiente, dos estudiantes más cayeron en manos de la policía. La manifestación recrudeció durante la noche. En la Facultad de Medicina aparecieron gran cantidad de «slogans», como « Llibertat », « Democràcia » y « Fora Franco ». Aquella misma noche los estudiantes destrozaron un retrato al óleo del Caudillo, uno de los pocos para los que Franco ha posado.

Los estudiantes detenidos fueron torturados por la Brigada Político-Social dirigida por el siniestro Vicente Creix, quien « necesitaba » conocer a los autores de la incursión en la Facultad de Medicina.

Las manifestaciones del siguiente día fueron mucho más numerosas y adquirieron un carácter de protesta airada por el trato inhumano dado a los compañeros detenidos.

El día 23, cerca de mil estudiantes se manifestaron ante los locales del S.E.U. en señal de protesta contra la actitud del jefe provincial, quien en lugar de intervenir en favor de los estudiantes torturados, se marchó a Madrid a informar a sus jefes. Las manifestaciones continuaron aumentando en proporciones grandes durante los días siguientes. El día 1 de marzo alcanzaron el número de tres mil manifestantes que, en todas las ocasiones fueron brutalmente cargados por contingentes de la policía armada.

El movimiento catalán ha sido, desde el comienzo, audaz y sumamente politizado. Ha cuajado — al igual que en el año 1957 — en una Asamblea Libre de Estudiantes, vehículo democrático por el que los estudiantes expresan en bloque su descontento, su indignación y el desprecio que sienten por el Sindicato fascista que el régimen les impone.

El mismo carácter adquirieron las manifestaciones del mes de mayo, de absoluta solidaridad con las huelgas obreras del Norte y de la propia Barcelona. La Asamblea Libre fue, entonces, abierta de nuevo y recrudecieron los gritos de « Fora Franco », « Llibertat », etc.

b) *En Madrid.* — Aquí no tomó la oposición estudiantil el carácter abiertamente político que desde el comienzo adquirió Barcelona.

El frente se estableció, en principio, contra el nuevo Decreto de Estructuración del S.E.U. y se produjo fundamentalmente en el seno de las Cámaras sindicales.

Sin embargo, el control que el S.E.U. ejerce sobre estos supuestos « órganos deliberantes » inutilizó casi totalmente los esfuerzos realizados por esta vía. Así, la protesta continuó, ya fuera de las llamadas « Cámaras », por medio de Ponencias, que circularon en copias a ciclostil por toda la Universidad de Madrid. Dos de estas Ponencias han llegado a nuestras manos; una procede de la Facultad de Filosofía y ha sido dada a conocer en el número 9 de este Boletín Informativo; la otra procede de la Facultad de Ciencias Económicas.

(Continuará.)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Figura de la Confederación

FRENTE a los avatares del tiempo que incesantemente se sucede, cabe sostener el motivo que alienta el objeto de nuestras preferencias vitales. La persona tiene por motivo caudal, al incorporarse a la vida, la consolidación, el fortalecimiento y el disfrute de la misma. Impotente, ante la inmensa contradicción del universo a su alcance, inmediatamente se apega a la sociedad para obtener de ella beneficios personales propiciando sin falta los colectivos. Este principio instintivo y defensivo de la existencia humana es incambiable por más que se sucedan los días, los años, los siglos.

Nuestra Confederación Nacional del Trabajo no vino al mundo para maldecir, violentar y caotizar; al contrario : para propiciar una entente social basada en la igualdad de intereses, en el respeto de los derechos y la aceptación de las obligaciones comunes a todos. Vino a combatir la miseria de unos y la desvergonzada riqueza de otros; a rechazar la existencia de clases, a igualizar la condición moral y económica de los hombres; de tal suerte, que el proletariado de nuestro país sintió la llamada del nuevo organismo impeliéndole a la emancipación total sin regateos o transigencias de inevitable atraso.

Forzados a la lucha formal por el enemigo, dotados de experiencia conseguida de décadas anteriores, nuestros fundadores se aplicaron a un A B C sindicalista basado en la aglutinación de los trabajadores en sus respectivos sindicatos de profesión (luego de Industria) para una acción directa contra el capitalismo y su protector el Estado; con desestimación de la base múltiple, que adormece energías, que conservaduriza a las mayorías, que acerca a las instituciones engañosas de la reforma social ofrecida por el enemigo; con la observancia de las prácticas de la huelga, el boicot, en casos el sabotaje, el label, la solidaridad estrecha, la enseñanza limpia de impurezas religiosas y autoritarias, el apoliticismo, el irreligiosismo, el antimilitarismo, la colaboración internacional entre explotados, y, en la coyuntura tan necesaria como favorable, la huelga general revolucionaria. He aquí en plata la Confederación, compañeros. En caso de querer ¿ estaríamos facultados para adulterarla, para corregirla, siendo menos capacitados que nuestros antecesores, menos idealistas, y no habiendo cambiado sustancialmente la condición deprimente de los trabajadores ? El esfuerzo creador de cada día los obreros deben cederlo aún al patrono, y la tendencia actual es de que patrono lo sea el Estado. Pero el operario sujeto a salario queda; salario que a veces adquiere carácter de dádiva pese al bien que a la sociedad el asalariado le proporciona.

Si un mejor pasar disfrutan los trabajadores, es a causa del esfuerzo sindicalista de los trabajadores mismos, no merced a concesiones graciosas de la burguesía y de los gobiernos. La personalidad y la integerrimidad del trabajador organizado de un próximo ayer ha podido facilitar a las generaciones obreras presentes las ventajas materiales de ahora. No queda, pues — a nuestro concepto — campo para librarse a una declinación de principios, métodos y conceptos.

Criterio, éste que expuesto queda, que no pretende ser definitivo. Puede ser sometido a examen. Plumas opuestas en el asunto podrían abrir y sostener discusión sobre tema tan importante, de vida o muerte para la Confederación, de la cual hay que apreciar más la entraña que el ropaje.

Flor de Soledad

¡QUE calamidad la de un rebaño de superhombres! ¡Cuánta arrogancia, cuánta pretensión a la superioridad, a la infalibilidad! Para nuestra tranquilidad, para nuestro reposo, deseemos fervientemente que esa especie no se reproduzca de forma exagerada, que no se edite un excesivo número de ejemplares. Bien es verdad que no serían necesarios muchos aguijones para deshinchar las tripas de su superioridad.

∴

Se reprocha a las « doctrinas », a las « reivindicaciones », a las « realizaciones » más o menos saturadas de individualismo o que se pretenden tales, de conservar una apariencia vaga, tenue. A partir del momento en que un proyecto de renovación o de transformación humana renuncia, para establecerse, al empleo de la violencia y de la coerción, es necesariamente un poco flotante. No contando, para pasar a la práctica, más que sobre una modificación de la mentalidad del ambiente, se despoja de todo carácter de firmeza, de rigidez. ¿Quién podrá decir si, en el momento en que las mentalidades serán transformadas a tal punto que ellas permitirán a un proyecto de tal género la posibilidad de aplicarse, ese mismo proyecto no pecará por su insuficiencia y no aparecerá como retrógrado a los ojos de los precursores?

∴

Yo compadezco a quienes constriñen su temperamento. No son sino caricaturas o comediantes — en el sentido peyorativo de la palabra —. Ellos llegan al fin de su existencia habiendo pasado su vida a comprimirse y no a dilatarse. No se han tenido nunca ningún sentimiento de su personalidad individual, ni artística de su ser. La vida individual es, efectivamente, una obra de arte, un abrirse francamente hacia la existencia, absolutamente lo contrario de una compresión del ser.

∴

Yo no he dicho nunca, ni escribí jamás que la « adhesión » a una causa o el « sacrificio » de dinero o de tiempo sea a quien fuere — y no importa cuál sea su motivo — fuese incompatible con la práctica de la concepción individualista — a partir del momento en que no obedece a ninguna imposición humana o religiosa... Al contrario, no existe acto más individualista que el de asimilarse *voluntariamente* una causa en general o la causa de un individuo en particular. A tal punto que ella se convierta en causa *propia*, que se considere como tal, que se ame y que se haga triunfar como tal.

∴

No cabe duda alguna que, entre los individualistas, se hallan dilettantes y aficionados. Son, en general, los que se han rezagado en inclinarse sobre las unidades del rebaño humano, consideradas una por una y en analizar con excesivo celo los secretos resortes de las acciones de los hombres. Por otra parte, debe tenerse en cuenta que « dilettante » o « aficionado » no son sinónimos de « insensible » o de « escéptico ».

∴

El mal no es el resultado de la ignorancia, como lo es la superstición. « Mal y superstición » son dos expresiones bien diferentes. El vulgo llama « mal » al egoismo llevado al extremo de tal forma que para alcanzar los fines propuestos no desprecia ni arma ni medio. El « mal » es, pues, popularmente hablando, la forma instintiva, no civilizado, del egoismo. El conocimiento no anula el egoismo, simplemente lo disfraza, le hace hablar un lenguaje pulcro y le da afectación. El conocimiento no anula, pues, al « mal ».

∴

Un movimiento cae en el marasmo o en la decadencia cuando los que han jugado un papel preponderante en la exposición o la propaganda de las ideas constituyen su armazón, abandonan, corrompen o debilitan ciertas de esas ideas, al propio tiempo que continúan pretendiéndose los representantes de dicho movimiento. Los menos instruidos — y son los más numerosos en todo movimiento — titubean, dudan, y se preguntan dónde están.

∴

De una vez para siempre, ninguna actividad es posible sin igualdad desde el punto de partida, sean cuales fueren las tentativas o la experiencia de que se trate. No se puede hablar de igualdad posible entre el labrador que posee herramientas rudimentarias y primitivas y el labrador que posee instrumentos modernos y perfeccionados. Este será siempre un privilegiado con relación al primero. El mismo ejemplo es valedero en todos los dominios y en todas las direcciones.

E. ARMAND

(Tr.: de F. Ferrer).

Grillage de lechazo

LOS salpimentos de judíos, que en ocasión del juicio contra Eichmann se han evocado en Tel-Aviv, invitarían muy parcamente a la condolencia, si el material en cocción que se nos dio a oler, hubiera sido de la línea del casero Sealtiel, que en México me tiene a mí espatarrado en la plancha de soasar inquilinaje.

Los gasificados y ahornagados de Auschwitz, Belsen y Buchenwald, de todos los tostaderos del tetragancho, mediante el terror eviccional de las cambiales, pusieron con la medalla de la lengua al pecho en su día, a media Humanidad. Y ahora, los prensaban en parecidas apreturas a ellos los demonios de la horquilla de cuatro ganchos. Resultan, pues, pleonásticos, interrogorios, interjecciones, admirácula y aspavientos del orden gramatical que sea, en la barra de la acusación.

Los pobres petates, víctimas de la explotación económica; de tiranías sármatas y opresiones políticas de estilo gótico; de la visceroduricie capitalista; de las guerras conquistadoras y del despojomercader, nos estrujan a los nacidos mucho más el pecho y nos atenazan la gorguera en mayor medida, que las invenciones de Satán y las fogatinas infernales, que hoy se rememoran.

La estatalidad y la terratenencia trinchan más carne que todos los sidero-dentados de la Historia Natural.

Esto no quiere decir que el quórum de ayudantes de verdugo, que asistía al caporal y ex pintor de puertas y ventanas, que terrificó a la infausta Europa después de Versalles, no fuera de lo que no hay.

El trinchante de la Gestapo (Scheimne Staatspolizei), policía secreta de Estado) cortaba gargantas *(Sturm Abteilung*, sección de asalto como quien rebana pepinos. La S. A. de choque) pasó su tea incendiaria por millones de honrados hogares de la oposición. La S. S. *(Schut Staffel*, guardia pretoriana del Führer) le sacaba los ojos no más al que se atrevía a mirar torcido al de la brocha. La Reichswehr, flanqueada por un mosaico de paratropas, cooperaba con los otros instrumentos de suplicio en inmovilizar y paralizarle el aliento al pueblo alemán, terrifice terrificado.

Entre tanto, el Estado mayor del déspota no perdía el tiempo; y al hacer su *Mein Kampf*, arramblaba hasta con los gemelos de las camisas de los ahorcados. Y mientras cada ocupante sudete comía y bebía como un tamobr mayor.

El gordo Gœring saqueaba museos, iglesias y palacetes de vendequesos de Holanda, decorticándolos como a javaneses. Himler coleccionaba sortijas, Parkers, Movados, mancuernas y fistoles de los detenidos; no dejándoles ni un hueso para hacerse un caldo. El ex corredor de vinos y champañas chirles, Joaquín von Ribentrop, mandaba baúles de dientes de oro fundido a Bancos de Basilea y de Zurich; y negociaba con vagones de zapatos, arrancados en compañía del pie a los cadáveres en los campos de concentración. El guapo Hess acudía a masturbarse a las castraciones de doncellas judías, a que se estaba procediendo en los quirófanos de los hospitales y clínicas de expurgo racial. El enano cojo y contrahecho, José Goebbels, demostraba obscenamente en cada radiación que era más fenómeno de alma que de cuerpo. A los generales y comandantes de fuerzas armadas, se los destituía por incapaces en cada operación militar; y quitarles las bodegas y astronomías de jamones, que habían requisado.

El jefe de la banda resumía las taras de todos los Schupos, cultivando como cura degéner con sacristán o acólito, el homosexualismo, con su chófer Emile Meurice; con su fotógrafo Hofmann; con sus secretarios, sus masajistas y sus manicuros; con sus estenógrafos; con sus ayudas de cámara; con sus cocineros, garzones y barberos. Eva Braun, con la Turingia de su grupa, era la tapadera del mal olor de este retrete.

En el « putsch » de 30 de junio de 1934, Hitler fue en persona al gabinete de Röhm, a disputarle a tiros el amor de su ayudante y favorito, Hull, con quien dormía a pierna suelta, en cueros ambos.

Más de mil meritorios y profesores del vicio, perecieron en aquella jornada de Sodoma. En Wiesse, en Munich, en Bremen, se ejecutó por celos de hembra histeroide, a centenares de afebos del movimiento juvenil o pelayo, que dicen nuestros falangistas; sorprendidos por parejas en el lecho con camisillas bordadas, en kimono o en pijamas pintarrajeados; o contemplando los collares de perlas, que les regalaran los mayores de sus despachos, de sus regimientos o de sus burós.

El pretexto de la degollina fue la «entente» de los jerarcas con la geofagia o latipredialidad westfalo-rhenana; con los armamentistas de Essen; con los magnates de la industria del Ruhr y de Silesia; con el banquero hebraico Schroeder; con quienes de alegre mitote se suspicionó a los cabecillas de la Wehrmacht y contra lo que protestaban los últimos monos de la jaula de locares.

Todos se tuvieron que suicidar cuando la contraofensiva aliada los acorraló en la cancillería y como a tenores afónicos en la ópera Kroll. Sin que les valiesen la bomba volante, el cohete estratoesférico y los mil chismes químico-ferreteros, con que soñaba esclavizar al mundo más o menos libre; antes menos que más.

Las gotas de cianuro, que habían almacenado en los huecos de sus anillos y de sus pulseras de bailarina, les ahorraron el entregar el cuello de cisne a las sogas de Nuremberg.

ANGEL SAMBLANCAT

CRONICA EXPRES

Alerta, luneros...

NO colijo, francamente, la utilidad de los vuelos espaciales realizados por los cosmonautas rusos y americanos.

No veo la necesidad de estos viajes cósmicos, (que cuestan una millonada) aceptables únicamente a título de deporte... por no saber ya qué inventar para salir del anonimato.

La mayor parte de los sucesos que figuran en la crónica negra, y que de día en día aumentan, obedecen a un prurito de significación.

¿Reporta algún bien llegar a la luna?

Con perdón del científico : la condición indispensabe para lanzarse a la atmósfera metido en un cacharro monstruo es estar loco.

Ninguna persona en su sano juicio anda dando vueltas y revueltas por el cielo cuando tantas hay que dar por la tierra a fin de hacer frente a la existencia.

Aquí de la ciencia, aquí de la sabiduría, aquí de la acción global para mejorar las condiciones de la vida e igualarnos en bienestar todos.

¿Verdad que no?

Esto es anárquico, esto es utópico, esto es un sueño de una noche de primavera.

Luego si los malos carburantes son los que hacen marchar el mundo por el camino que va, no nos metamos en libros de caballerías y empecemos por proscribir lo bueno.

¿Que qué es lo bueno? El jamón de Trevélez.

Entonces alabemos los privilegios, ensalcemos la injusticia, glorifiquemos la explotación.

Esto simplemente es lo de todos vosotros, como quiera que os llaméis, y si os quebráis los cascon en el terreno científico no es en beneficio de la humanidad, de la que os importa una higa, sino por rivalidad de dominio, por dualidad de fuerza, por superioridad pugilística.

¿No pesaríamos en oro al que os proporcionara la clave infalible de vencer al contrario aunque pesara lo que una pirámide?

Sí, porque todo el oro que dejó David — quintales y más quintales — lo disfrutáis vosotros, siendo la causa de la miseria que hay en el mundo.

Compasión les tengo a los habitantes de la luna si los hay, a menos que se revistan de valor y os impidan poner las pezuñas en su territorio.

Las pezuñas es lo de menos : las uñas en nombre de San Paramí, patrón de los gatos.

PUYOL

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Non piangete la mia morte (1)

1927 - AGOSTO - 1962

EL 23 de agosto de 1927 —hace justo 35 años— morían, asesinados friamente en Boston, Estado de Massachusetts (U.S.A.), Nicola Sacco y Bartolomeo Vanzetti. La silla eléctrica de la cárcel de Charletown fue el instrumento del crimen. Porque hubo crimen en Boston. Crimen no repudiado por la Ley porque en virtud de cierta interpretación de la Ley fueron asesinados. A conciencia. Puede afirmarse hoy como se afirmó ayer.

Se asesinó así, friamente, concienzudamente, a Nicolás Sacco y a Bartolomé Vanzetti sin establecerse las pruebas de la acusación que determinó la condena. No se permitió a los reos el beneficio de la duda. Se rechazaron los testigos que afirmaban su inocencia. Un año después de su muerte, en el verano de 1928, el ex presidario Frank Silva declaraba haber sido el organizador del atraco de Bridgewater y afirmaba categóricamente que Vanzetti no había participado en el hecho. Se acusaba a Sacco el haber participado en otro atraco casi simultáneo, ocurrido en South Braitree.

Ya en el curso del proceso, que duró siete años, tres meses y dieciocho días, en el 1925, se presentó el caso de Celestino Madeiros, un porto-riqueño que se declaró autor del hecho y que repetidamente insistió en que Sacco y Vanzetti no habían participado. No valieron negativas ni el testimonio favorable de testigos presenciales. Se rechazó rotundamente todo lo que podía servir a la defensa como, por ejemplo, la presencia de Roy E. Gould, a quien dos proyectiles habían atravesado la chaqueta sin herirle. Se presentaron en cambio ciento setenta testigos de cargo, entre quienes se dio el caso de un obrero que se negó no reconocerles como autores. El obrero fue expulsado de su empleo hasta que manifestó que se disponía a reconocerles. Entonces se le reintegró al trabajo. De todo ésto habló la prensa de la época, pero no valió para modificar el criterio de los jueces, decididos a liquidar a Sacco y Vanzetti.

La Policía detiene a los dos acusados en la tarde del 5 de mayo de 1920, en ocasión en que se trasladaban ambos en tranvía desde Bridgewater a Brockton. Se les señaló a la policía porque días antes intentaron alquilar un automóvil. Los dos estaban armados, cosa aún bastante corriente en la época, y además llevaban paquetes de propaganda anarquista. Italianos y anarquistas. Dos motivos esenciales para considerarles culpables en un tiempo en que la caza a los extremistas estaba de rigor como años después estuvo de rigor —y aún lo está— en todo el país la caza a los comunistas. Ha de recordarse que al finalizar la segunda guerra mundial se desarrolló en los Estados Unidos una intensa campaña de descrédito y de perseecuciones contra los elementos de izquierda, campaña ordenada y dirigida por Palmer, el entonces ministro de Justicia.

EL CASO SALCEDO

Las veleidades de la Historia son tales que en este caso de manifiesta injusticia recordado periódicamente por no muchos sectores de opinión, por los pocos sectores que en verdad tienen opinión y la manifiestan, se olvida a quien se halló prematura pero íntimamente ligado a este mismo proceso de persecuciones rabiosas. Nos referimos a Andrés Salcedo. Murió de manera no menos horrible, aunque su fin fue inmediato, no conoció la tortura de la esperanza alternada con la depresión. No conoció la lenta agonía de quienes saben que van a morir, cuándo van a morir, cómo van a morir y que, además, desesperan porque se les hace morir arguyendo razones y motivos en evidente contraste con lo que fue su norma de vida, su pensamiento y su conducta. A los ahorcados de Chicago se les acusó de un acto que no habían cometido y que se supone realizado por agentes provocadores. Pero aquel acto se semejaba a los gestos vindicativos y protestatarios propios a los revolucionarios de la época. Se acabó hoy el gesto viril, no estallan ya las bombas proletarias en significación de reto a la sociedad que mantiene opresión, desigualdad social, esclavitud, injusticia. Hoy son los irascibles ansiosos de poder y de barbarie quienen lanzan la dinamita, ayer signo de rebeldía. A Sacco y Vanzetti se les acusaba de hechos que no podían hacer suyos porque no eran hechos sociales ni revolucionarios. Se trataba de hechos imputables a capitalistas apresurados, que no otra cosa son en el fondo quienes desean apoderarse mediante un atraco del dinero. Del mismo dinero del que se apoderan los capitalistas —sin temor a la cárcel o a la silla eléctrica— mediante la explotación de sus obreros, o los agiotistas mediante hábiles juegos de bolsa. Sacco y Vanzetti aspiraban a abolir el dinero, no a obtenerlo por el robo, ni por la explotación u otra suerte de acción violenta o no.

Andrés Salcedo era un obrero tipógrafo conocido por su militancia anarquista. Dos días antes de la detención de Sacco y Vanzetti se producía un hecho característico en los anales policiales internacionales. Se arrojó a Salcedo por la ventana del catorce piso del Park Row, en New York. En ocho semanas de detención preventiva se le había sometido a terribles torturas. La propia prensa burguesa afirmó que la policía le había arrojado de lo alto del rascacielos.

UN CRIMEN QUE SACUDIO EL MUNDO

Pero que pronto el mundo olvidó. Iniciativas generosas y magníficas surgieron a través de mares y fronteras. Las grandes capitales del mundo experimentaron la sacudida de multitudes que se lanzaron a la calle reclamando la liberad de Sacco y Vanzetti. Embajadas, Consulados y hasta servicios de prensa y edificios de periódicos y agencias americanas, así como notorias empresas comerciaes, fueron rodeadas por manifestantes y rotos sus cristales, reclamando la libertad de Sacco y de Vanzetti. En París, Luis Lecoin —el mismo que acaba de ofrecerse en holocausto a la causa de los objetores de conciencia— organizó un Comité de Defensa que logró galvanizar las multitudes, así como a intelectuales y artistas, en un mismo afán justicioso.

Comités idénticos se constituyeron en Londres y en Buenos Aires, en Berlín y en Montevideo, en Viena y en La Habana. Hasta en la Italia fascista trató de elevarse un movimiento de opinión prontamente ahogado por las hordas de camisas negras. Personalidades de alta anuencia internacional como George Nicolai, R. Rolland, Eva Curie, André Gide, Anatole France. G. B. Shaw, Alberto Einstein y otros que a nuestra débil memoria escapan, reclamaron la libertad de los dos anarquistas italianos. De nada valió el amplio clamor que se extendió por el mundo. La plutocracia americana exigió el silencio que sólo se logra con la muerte. El nombre de los ejecutores extremeció por un tiempo la memoria de los hombres: Alvan T. Fuller, gobernador del Estado de Massachusetts; el procurador Frederik G. Katzman; el juez Webster Thayer y otros comparsas de menor cuantía. Los nombres de Sacco y Vanzetti, a los que había de agregarse el de Salcedo, quedan en la Historia negra de los Estados Unidos —y del mundo capitalista— como innoble marca de ignominia, no de vergüenza porque tal sentido no existe en el patrimonio de la sociedad burguesa.

RECORDACION ETERNA

Pero en el espíritu de todos los ansiosos de justicia y deseosos de despertar en el hombre sentimientos de fraterna dignidad, quedan grabados de manera indeleble los nombres del zapatero Nicolás Sacco y del vendedor de pescado Bartolomé Vanzetti, militantes anarquistas ambos. Quedan como recuerdo varios folletos: la obra de Woward Fash; el famoso volumen titulado «*Boston*», de Upton Sinclair, del que nuestro Alaiz firmó una versión española; una ópera; algunos metros de película y, recientemente, una pieza de teatro que se presenta utilizando las técnicas combinadas del teatro y del cine. Son sus autores los dramaturgos Roll y Vicengoni. La pieza ha recorrido los teatros de las grandes capitales de los Estados Unidos. Recientemente hemos leído la nota de su representación en Montevideo. Repetidamente se ha representado y se representa en Italia produciendo una emoción interna.

Por otra parte existen varios volúmenes de escritos y de cartas de Sacco y de Vanzetti; un volumen de Vanzetti conteniendo cartas familiares, otro con cartas en las que expresa sus concepciones sociales; otro que reúne cartas polémicas sobre sindicalismo; cartas en la cárcel. Estos volúmenes se han traducido a diversas lenguas y han conocido varias ediciones.

(Pasa a la página 2.)

(1) Bartolomeo Vanzetti: «*Non piangete la mia morte*». Editori Reuniti. Via dei Frentani, 4. Roma. Italia. 224 páginas. Encuadernado en tela. Una ilustración de Ben Shahn en colores. 2.200 liras.

Individualismo armónico

por Hem Day

(Continuación)

RIQUEZA compleja, resulta imposible de reducirla a una fórmula única y total. Nietzsche patentizó su desaprobación por las definiciones y, ya antes que él, los cínicos aparecieron hostiles a lo mismo.

Uno es individualista, otro no. Orgullosa pretensión que niega al individualismo en sí, y los recursos para manifestarlo son múltiples si bien se embrollan y pierden en dédalos imprecisos e infinitos. Mas, si es difícil definir el individualismo, al menos es factible para el individuo intentar la definición de *su* individualismo, explicar el sentido personal que se da al mismo, o aún porqué se acerca uno a tal o cual faceta del individualismo. Es así que Han Ryner, apartando el individualismo burgués, económico, metafísico, se dedica a presentarnos su individualismo ético.

Es así que la fórmula socrática de « Conócete a ti mismo » se emplaza en el comienzo de toda afirmación de individualismo ético; si bien el conocerse a sí propio implica en la persona un doble análisis de la voluntad y de la fuerza intrínseca.

Individualista de la vida, de la voluntad de existir, de la voluntad de humanismo, he aquí con ello a Nietzsche y a su voluntad de potencia... pero también el deseo de dominar. En Epicuro, voluntad de potencia quiere decir deseo ferviente de amor, de placer.

Unos quieren el predominio de la razón y otros el predominio del corazón, del sentimiento, correspondiente la posición última a los estoicos y a los tolstoyanos.

Han Ryner rechaza el individualismo potencial de Nietzshe en estos términos : « El punto de partida de Nietzsche es individualista. Pero el bien que espera del mismo es el poder, su poder sobre los demás hombres. A veces llamo servilismo lo que Nietzsche califica *morales del rebaño* y a la ética nietzscheana le pongo la etiqueta de *autoritarismo*. Individualistas a la medida y con voluntad de armonía, rechazamos a los individualistas voraces, de voluntad dominadora, igual que lo hacemos, vigorosamente con los serviles. Los que estimamos individualistas las armónicas doctrinas de Sócrates, Epicuro y Epicteto, no es sin repugnancia que consideramos individualista el pensamiento de Nietzsche, de Stendhal, de Maquiavelo; de un Calicles, brutal como un muelle, malévolo como una trampa, voraz como una fiera, cabiéndonos la tentación de afirmar que no puede existir individualismo donde no hay respeto para el semejante.

«El verdadero individualismo, el que por cada pensamiento suyo, por cada una de sus palabras y cada una de sus acciones se presenta en hombre libre, el que dice a su hermano : *Tú eres libre si quieres serlo*, rechaza por igual la dominación y el servilismo. Ambas condiciones, anverso y reverso, le parecen la misma medalla infame, las mentiras inscritas en las dos caras de la misma moneda social y banal, los corolarios de un mismo convenio ridículo y odioso. Al que, escuchando alegremente el gran lenguaje humano no aprecia más en la naturaleza la existencia de amos y esclavos, sino a individuos inigualmente libres por la sola inigualdad de su querer, servilismo y dominismo se le aparecen como dos hablas animales que balan y rugen incomprensibles locuras.

«Incluso situándome en el punto de vista de un egoismo exacerbado, el prurito de dominar me resulta odioso porque en ningún aspecto conduce a la liberación. Este espíritu enfermizo me sujetaría a deseos que no podría cumplir sin ayudas ajenas. No habiendo nacido en un trono, por mi deseo quedo convertido por largo tiempo en el más solícito de los esclavos en la búsqueda de la protección del Amo. El Bonaparte que aspira a convertirse en Napoleón sacrifica a este porvenir incierto su juventud presente, para un día desposar la gloria traidora bajo el nombre de María Luisa, le precisará antes casarse con la querida de Barras. Renunciando a toda voluntad propia, a todo personal pensamiento, o mejor, poniendo los recursos de la voluntad propia al servicio de mentalidades ajenas, la dominación asciende a la superioridad por atajos de hipocresía obediente. Cada una de sus acciones y de sus palabras son las servidoras ansiosas de un protector y de una ambición. Su inteligencia se transforma en añagaza zorresca. Ese pobre no encuentra jamás una hora para el lujo de una meditación desinteresada.

»Recordémonos de la fórmula de J. J. Rousseau: *El mismo dominar es servil cuando necesita de la opinión, ya que tú, dominador, dependes de los prejuicios de los que gobiernas con tus prejuicios. Para conducirlos a tu guisa precisa que te conduzcas cual a ellos les plazca. Tus vasallos no tienen porqué cambiar su modo de pensar, pero tú, obligadamente, cambiarás la manera de obrar.*

»Pese a un punto de arranque parecido, nada es más contrario que el individualismo de la voluntad de potencia y el individualismo de la voluntad de armonía; que el ávido servilismo de los dueños y nuestro gozo de libertad.

»No conseguiré liberarme más que a condición de aceptar y estimar las liberaciones vecinas. Si rechazo los ídolos del Forum no es para adorar, en micaverna o en la ajena, otros ídolos.

(Pasa a la página 2.)

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 210 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 13 Septembre 1962

LA REFORME DU SERVICE MILITAIRE

LA C.F.T.C. (Confédération Française des Travailleurs Chrétiens) est une organisation syndicale nettement réformiste, réactionnaire même. Pour mener son action, elle s'inspire des encycliques papales, sur la condition ouvrière. Elle avoue, quand elle y est contrainte, qu'elle n'a aucun caractère révolutionnaire et prétend que l'amélioration de la condition des individus peut s'obtenir dans le cadre des institutions actuelles.

Elle est d'autant plus dangereuse qu'une « nouvelle vague » a pris en main les destinées de cette organisation, et laisse supposer une activité beaucoup plus conforme qu'auparavant aux aspirations des travailleurs, sans aucune collaboration avec l'Eglise catholique.

Sa duplicité est grande ; elle montre rarement « le bout de l'oreille ». Elle vient de le faire, cependant, par le truchement de son organe officiel « Syndicalisme » dans une série d'articles, sur « l'indispensable réforme du service militaire », dont la notion traditionnelle a été bouleversée par l'engagement du contingent en Algérie.

L'auteur des articles « souligne les conséquences heureuses de cet engagement : le service militaire sert à quelque chose, l'armée de carrière révise son attitude à l'égard du contingent, le contingent prend conscience de lui-même... Le deuxième classe cesse d'être un pion, un numéro matricule, il devient un homme qui a son rôle à jouer. Le contingent s'éveille à la vie politique, manifeste une force qu'il ne soupçonnait pas lui-même.

« **Syndicalisme** » **regrette que les projets ne préconisent qu'** « une série d'améliorations, de réformes partielles », **et non** « une réforme totale »,

Il expose ensuite « la notion d'un service civil baptisé Service National du Travail et de la Communauté (S. N. T. C.) », **qui aurait pour effet de** « résorber le surplus des jeunes que l'armée ne pourrait mobiliser à plein temps ». **Tous les jeunes, aptes au service armé, recevraient pendant quatre ou six mois une instruction militaire commune, puis les uns rejoindraient les unités combattantes ou les écoles d'officiers de réserve, et les autres le S. N. T. C.**

« **Syndicalisme** » **termine ainsi :**

« Peut-on humaniser le service militaire ?... Rien n'empêche d'introduire quelques cours de psychologie dans les écoles militaires. Rien n'empêche de rapprocher du pays les élèves de St Cyr (cours à la Sorbonne, stages divers, adhésion à l'U. N. E. F.)... Rien n'empêche de tenter l'expérience de « Comités d'entreprise » militaires. Rien n'empêche d'espérer un jour l'instauration d'un véritable « syndicalisme sous les drapeaux » .»

En disant que la C. F. T. C. a montré le bout de l'oreille, nous sommes modestes, il est plus exact d'affirmer qu'elle a complétement mis bas le masque. Tant mieux ! Il est vrai qu'il est facile de prétendre qu'on a mal interprété, ou dénaturé, la pensée de l'auteur. Les écrits n'en sont pas moins là ; cela nous suffit.

Il y a cinquante ans, pour justifier l'atteinte à la liberté que constitue le service militaire, et le maintien, ou l'augmentation de sa durée, les bellicistes en exercice avaient beau jeu de prétexter que l'ennemi héréditaire — l'Allemagne, à l'époque — n'attendait à la frontière que l'occasion de nous assaillir.

Le premier conflit mondial terminé à notre « avantage » et le prétexte étant disparu, le temps de service militaire fut ramené à deux ans. Dire que cela se fit de gaité de cœur, serait mentir, mais il ne serait venu à l'idée de personne de proposer, comme la C. F. T. C., la création d'un service civil du travail. Cette initiative aurait d'ailleurs provoqué une belle levée de boucliers. Signe des temps, dira-t-on ? Peut-être, mais, avant tout, aggravation de l'étendue de la bêtise humaine, provoquée par l'orientation des esprits.

L'initiative de la C. F. T. C. est, à coup sûr, d'inspiration gouvernementale et religieuse ; elle servirait les intérêts de ces deux forces en ce sens qu'elle permettrait de garder le plus longtemps possible sous la tutelle des services psychologiques de l'armée, afin qu'ils continuent le travail d'intoxication, accompli par l'Eglise sur les jeunes, depuis leur prime enfance.

Notons en passant une des conséquences inattendues du lapinisme : nous disposons, dès maintenant, d'un excédent de chair à canon ! Il faut bien le résorber. La C. F. T. C. a « trouvé » le service civil !

Nous aurions, nous, qui sommes avant tout animés par le bon sens, l'esprit d'indépendance, de liberté, supprimé l'armée ou, pour éviter les craintes de certains de voir s'implanter un régime dictatorial, libéré le contingent au bout de six mois ou un an de présence, tant que l'éducation des masses, qui laisse à désirer, soit complétée.

Ce serait trop simple et moins avantageux pour le pouvoir et ses appendices. N'oublions pas, de plus, que la fondation d'un service civil permettrait au gouvernement de bénéficier de la main d'œuvre de centaines de milliers d'individus, accomplissant les tâches les plus rebutantes à moindre frais. Nous sommes fixés, en effet, sur l'importance du « prêt » et la qualité de la nourriture attribuée aux militaires.

Non ! Décidément nous ne sommes pas d'accord ; la S. N. T. C. nous rappelle en trop de points certains camps de travail, fondés par Hitler pour le triomphe d'une mauvaise cause puisqu'elle avait un caractère dictatorial et raciste.

Autre chose éveille aussi notre méfiance. L'arme irrésistible que constitue la grève générale illimitée serait sérieusement ébréchée le jour où le pouvoir disposerait de centaines de milliers de bras, contraints d'obéir, pour remplacer les travailleurs refusant de produire à des conditions inacceptables.

Tous les appels au « rapprochement du pays » **avec les meilleurs défenseurs des exploiteurs (élèves de St Cyr), l'instauration de** « comités d'entreprises » militaires **et d'un véritable « syndicalisme sous les drapeaux » ne nous convaincront pas plus ; ils relèvent de la pure mystification.**

Malheureusement, certains se laisseront encore prendre aux appels trompeurs de la C. F. T. C., comme viennent de le faire récemment bon nombre d'entre nous, à qui le comportement des valets du gouvernement et de l'Eglise aura, nous l'espérons, enfin ouvert les yeux, pour qu'ils puissent discerner la réalité.

Pacifistes, nous ne voulons de mal à personne, **mais nous devons le démontrer. Une seule solution, pas celle de la C. F. T. C., la nôtre :** Le désarmement général unilatéral.

Anarcho-syndicalistes, nous aspirons à la LIBERTE. Ce n'est pas non plus le S. N. T. C. qui nous la donnera.

« LA BELLE EPOQUE »... ET LA NOTRE

J'ai devant moi un numéro du *Figaro, daté du 20 février* 1898, dix-sept jours exactement après ma naissance ! Ce qui ne me rajeunit pas ! En le parcourant, plusieurs articles fixent mon attention et je pense qu'il n'est pas inutile, mieux, qu'il est très intéressant de les connaître. Voici le premier, signé d'un certain J. Cornély, et intitulé :

EN ALGERIE

Il y avait foule hier à la Chambre pour entendre discuter les troubles d'Alger et la question juive. D'ailleurs, M. Lépine faisait ses débuts. Cet ancien préfet de police a demandé la réorganisation de la police algérienne. Il paraissait navré de n'avoir pu emmener avec lui une de ses bonnes brigades centrales...

M. Samary, l'interpellateur, a demandé l'abrogation du décret Crémieux qui a conféré aux juifs des droits politiques. M. Jaurès a demandé l'accession des Arabes à l'électorat. Joli cadeau à faire à un enfant.

Et M. Barthou a déclaré qu'il n'y avait rien à faire...

La question algérienne est une des très nombreuses questions sur lesquelles je n'ose pas avoir d'opinion, parce que, si je me permettais d'exprimer les opinions que j'ai, je passerais probablement pour un fou.

Je suis pour le gouvernement militaire et la reconstitution des bureaux arabes. Quand on nourrit de pareilles idées, on doit se taire. L'Arabe ne respecte qu'une chose, la force représentée par le glaive. Puisque nous l'avons, pourquoi ne la lui montrons-nous pas ? Voilà pour le gouvernement militaire.

Quant aux bureaux arabes, jadis on obtenait la sécurité dans une circonscription avec un lieutenant et une douzaine de spahis. Le lieutenant touchait, de ce fait, six cents francs de supplément de solde et les spahis ne touchaient rien. Aujourd'hui, on a remplacé le lieutenant par des administrateurs à huit mille francs et la sécurité est telle qu'on ne compte plus les villages abandonnés. Nous crions : « Vive l'armée » autour du Palais de Justice. Et j'applaudis à ce cri. Mais sa conclusion logique devrait être tout d'abord de rendre à l'armée sa prépondérance, dans la plus belle de ses colonies qu'elle a arrosé de son sang. Le problème algérien est simple comme bonjour. Supprimez les sénateurs et les députés de l'Algérie et remplacez-les par un général et de bons bureaux arabes. On y viendra plus tard. Trop tard.

Nous nous permettrons d'abord de dire à feu (sans doute) monsieur J. Cornély, qu'il n'y a vraiment aucune raison qu'on le prenne pour un fou, à cause de ses opinions. Car, ces opinions-là, hélas, il les partageait avec un très grand nombre de ses compatriotes, elles étaient celles de nombre de générations qui ont précédé et suivi la sienne, et elles sont encore celles de très nombreux Français, même après les événements de ces dernières années. Et nous ajouterons, monsieur J. Cornély, qu'elles sont absolument erronées, ces opinions.

Non monsieur, l'Arabe, pas plus qu'un autre d'ailleurs, ne respecte pas que la force. Il l'endure, il la subit, mais dans son for intérieur, la maudit et ne pense qu'à s'en délivrer.

L'oppression peut durer un temps, des années, des décades même, mais tôt ou tard l'opprimé se révolte et l'oppresseur hypocritement étonné, est alors obligé de composer, et de céder alors beaucoup plus que ce qu'il aurait cédé en usant de mansuétude et d'humanité. Ne vous en déplaise, monsieur L. Cornély, et tous vos semblables, les peuples sont beaucoup plus sensibles à la sympathie, à la justice et à la dignité, qu'à la force.

D'ailleurs, ce qui s'est passé en Algérie de nos jours, me paraît assez caractéristique à ce sujet. Nous avons occupé le pays de force, pendant plus d'un demi-siècle. Certains d'entre nous s'efforçaient d'instruire le peuple, de l'éduquer politiquement et socialement afin de le conduire, peu à peu, à une émancipation totale. D'autres, par contre, n'ont cessé de préconiser et d'utiliser la trique. Et ce sont ceux-ci, en fin de compte, qui ont fait valoir leur opinion en y ajoutant cette sorte de mépris sordide pour les colonisés que, presque partout, l'Européen a professé, et qui nous a valu cette révolte générale des colonies du monde entier. Beau résultat, monsieur J. Cornély, vous et vos pareils pouvez en être fiers !

Encore un mot, cher monsieur (peut-être défunt). Comme par hasard, les partisans de l'éducation et de l'instruction étaient des civils, tandis que les partisans de la trique étaient des militaires. Concluez vous même, et dites vous bien que le gouvernement militaire que vous préconisiez en 1898 (et que certains s'obstinent encore à préconiser à l'heure actuelle) n'était peut-être pas le meilleur !

RENE VILLARD

LA CHARITE

La connaissance de l'injustice sociale, fait parfois naître la pratique de la charité ce qui permet, chez certains, d'atténuer, à bon compte, la critique d'une conscience qui s'éveille. La pratique de la charité, ne fait qu'entériner l'injustice sociale et diminuer l'aspiration de l'individu à l'égalité.

La terre est un bien commun, elle appartient à tous, s'en approprier une partie est nuire à ceux qui ne possèdent rien. Les mots fraternité et égalité n'ont aucun sens à l'époque que nous traversons. Mettre obstacle à la fraternité et à l'égalité est porter atteinte à la liberté, puisque celui qui ne possède rien, devra travailler, plus encore, pour vivre et faire vivre celui qui possède. Ce dernier, en pratiquant la charité, n'accomplira pas une action fraternelle, mais une action spéculative qui permettra de prolonger son règne dans l'injustice.

Quand la religion parle de charité, elle tente de couvrir la honte de la classe privilégiée qui opprime le peuple et qui ignore la fraternité. Il est plus avantageux pour elle de parler de charité que de fraternité. La charité chrétienne ne repose pas sur la morale et la fraternité, mais sur l'intérêt et la peur.

D'après Cicéron, nul n'a droit qu'à ce qui lui suffit ; ce qui appartient à un homme n'est pas ce qu'il peut posséder, mais ce que chacun a besoin de posséder. Dépasser dans la possession la limite de ce qui est nécessaire à la vie, est retirer le droit d'existence à autrui. La propriété détient son pouvoir de l'autorité, des lois, des obligations, des servitudes, qui interdisent à l'homme l'accès à la fraternité et à la liberté. Le capitalisme est un état permanent d'iniquité, de fraude. Les premiers hommes se sont trouvés dans une condition égale. Le droit commun de tout homme à la richesse de la terre, n'a jamais été contesté dans l'antiquité. Le droit à la vie de l'homme implique la nécessité absolue de ne pas lui ravir une part du bien commun dont il doit avoir la jouissance et qui doit revenir à la communauté à sa mort. Tous les hommes ont autant de droits que de besoins. Accaparer les sources de production des besoins est contraire aux lois de la nature. Les lois, qui maintiennent la puissance de la propriété et du capitalisme, sont contraires à la vie, il en résulte l'injustice sociale et la famine pour un tiers de l'humanité.

Nous entendons être les ouvriers d'une évolution fraternelle ; nous refusons de nous endormir dans une béate mollesse des situations acquises, car les situations sont insuffisantes à notre but d'égalité et de fraternité. Par un effort ininterrompu vers la liberté pour tous, et sans vouloir porter atteinte à la liberté des ennemis du peuple, nous désirons ouvrir la route aux travailleurs de demain, afin qu'ils soient les égaux de tous. Nous nous heurtons, certes, aux travailleurs eux-mêmes, pris dans les traquenards que ne cessent de leur tendre le pouvoir et le capitalisme qui font appel à la loi, loi, dont la base est la violence, afin de maintenir un ordre factice qui ne répond aucunement aux saines lois de la fraternité. La vraie fraternité repousse la charité pour livrer combat aux pouvoirs qui appauvrissent les hommes dans tous les domaines. En attaquant le mal à sa racine, nous épargnons à l'homme de supporter l'avilissement de la charité. En faisant de l'homme un sujet à part entière, nous lui redonnons toute sa dignité.

Accepter la charité est pactiser avec l'injustice, c'est reconduire l'oppression et la servitude. L'homme vil accepte la charité, l'homme conscient exige le pain auquel il a droit. La pratique de la charité diminue celui qui reçoit et abaisse celui qui donne. Dans une société égalitaire, l'aumône n'existe pas ; le partage commun est la loi. « *Beaucoup reste à faire avant qu'entraide et indépendance s'harmonisent pleinement dans une vraie fraternité. Mais de savoir que telle est l'orientation du devenir humain suffit à ranimer notre espoir, malgré la tristesse de l'heure.* » — Louis Barbedette.

RENE VILLARD

Aux Journées de médecine du travail du B. T. P.

LA GRUE A TOUR ET LES GRUTIERS

Les Journées de médecine du travail du bâtiment et des travaux publics ont eu lieu à Paris les 25, 26 et 27 avril 1962. *Elles étaient organisées par le Groupement d'études des médecins du travil du B.T.P. et ont réuni plus de deux cents participants.*

La question mise à l'étude était : *la grue à tour et les grutiers.*

Cinq rapports ont été présentés :

— V. RAYMOND (Paris) : Les grutiers du point de vue de la prévention.

— G. JULLIEN (Marseille) et collaborateurs : Rôle du facteur humain dans la prévention des accidents survenant chez les conducteurs de grues à tour.

— HERVAN (Chambéry) : Rétrospective sur quinze années (1947-1962) d'exercice de la médecine du travail du bâtiment devant le problème des grutiers.

— DESMICHELLES (Guy et Colette) (Evreux) : A propos d'examens médicaux et psychologiques pratiqués chez les conducteurs d'engins travaillant dans les petites entreprises des B.T.P.

— P. POLI (Paris) et collaborateurs : Enquête médico-psychologique sur les conducteurs d'engins.

Ces rapports ont donné lieu à une intéressante discussion. V. Raymond, président du Groupement, en a donné les résultats dans une étude dont voici le résumé.

La responsabilité du grutier

Les grues à tour sont indispensables dans la construction moderne. *Pas de grues à tour, pas de construction en hauteur.* Ce sont des instruments perfectionnés mais délicats et donnant lieu à des accidents spectaculaires : Chute de grue, chute de flèche, chute de matériaux, électrocution.

Il ne suffit pas d'avoir la grue idéale, il faut qu'elle soit conduite par un grutier expérimenté ; de là, l'importance du *facteur humain* dans une question en apparence purement matérielle.

Travail normal du grutier. — Il consiste à approvisionner les recettes en matériaux de toute espèce et, dans la construction moderne, à amener les éléments préfabriqués à l'endroit précis où ils doivent être placés. C'est un travail d'attention et de minutie.

Accidents ou incidents. — De nombreux accidents ou incidents : déraillement et chute de la tour, chute de la flèche par déséquilibre ou de matériaux, électrocution, sont constatés avec une fréquence telle qu'ils font partie du travail normal du grutier. Or, ceux-ci demandent du sang-froid et surtout de l'esprit de décision, car il faut agir d'une façon instantanée.

Le grutier a donc une *double responsabilité :*

a) *Responsabilité collective* : c'est le type du poste de sécurité ;

b) *Responsabilité personnelle :* le métier de grutier est dangereux.

On a dénombré 36 victimes, dont 11 décès, chez les grutier, pour un total de 127 victimes dans la totalité des incidents de grues étudiés.

Les accidents surviennent chez les grutiers surtout dans les deux circonstances suivantes :

a) *chute de grue ;*

b) *chute du haut de la flèche* sur le sol, lorsqu'ils vont remettre en place le chariot-benne déraillé.

Pour répondre à cette double responsabilité, le grutier doit, *en cas d'accident ou d'incident :*

1° *Savoir ce qu'il doit faire.* Nécessité d'un apprentissage dans une école comme celle de Champs. Qualités de jugement et de bon sens pour savoir apprécier la valeur de la charge à transporter.

2° *Agir en conséquence.* Ceci est extrêmement important, car il s'agit de prendre, instantanément des décisions parfois délicates : larguer une charge qui risque d'écraser les gens qui sont au-dessous.

Choix du grutier :

Pas de grutiers d'occasion. Il faut des grutiers expérimentés et instruits. Il est inutile de rechercher des surhommes, mais il faut revaloriser le métier des grutier car les candidats sont rares et n'éliminer que ceux qui ne présentent pas un minimum de qualités indispensables.

Les qualités minima indispensables pour être grutier sont :

— *Vision normale*, après correction par des verres appropriés ;

— *Audition normale ;*

— Pas de pertes temporaires de *conscience* (épilepsie, troubles vasculaires) ;

— *Pas de vertige dû à la peur du vide.* Expériences de Champs : quand un candidat monte sans appréhension par l'échelle jusqu'à la cabine en haut de la tour, il ne sera jamais question de peur du vide.

Psychisme du grutier. Intelligence et *instruction moyennes*, mais *jugement, bon sens* et surtout *esprit de décision* indispensables.

Nécessité d'un stage avec visite médicale, avant et après le stage, pour apprécier ce psychisme.

Physique du grutier : force musculaire moyenne : le grutier n'est pas un travailleur de force.

Agilité et souplesse : deux catégories :

a) *Grutier moyen*, valable surtout par son psychisme pour la prévention collective ;

b) *Grutier acrobate*, ayant plus de chances de s'en tirer indemne en cas d'accidents.

Psychisme convenable et agilité adéquate ne vont pas toujours de pair. Il faut alors choisir.

COMMUNICATIONS LIBRES

Elles ont porté surtout sur quatre sujets :

1° Conducteurs d'engins automobiles lourds

H. Schlumberger (Strasbourg) : 50 radiographies de la colonne vertébrale en entier chez des conducteur d'engins automobiles lourds. Résultats d'une enquête faite en collaboration avec le docteur Cayet, médecin-conseil régional de la Sécurité sociale, et le professeur Gros, du Centre de radiologie des hôpitaux de Strasbourg.

Large discussion, fort instructive, d'où se dégagent les conclusions suivantes :

1° Un nombre élevé de conducteurs présentent des *lésions de la colonne lombaire* visibles à la radio.

2° Un nombre élevé de conducteurs présentent de la *lombalgie.*

3° Mais il n'y a *pas de parallélisme entre les deux phénomènes.* Des porteurs d'ostéophytes ne souffrent pas : des lombalgiques n'ont aucune lésion visible sur les radios.

4° La distribution à tous les conducteurs d'engins d'une *ceinture* du type de celle des motards américains est inutile et même parfois dangereuse.

5° Une *gymnastique appropriée*, fortifiant les muscles lombaires, paraît plus utile.

6° La seule ceinture utile est une *ceinture orthopédique* prescrite par un médecin pour le cas où la gymnastique est insufisante.

2° Silicose

Communications fort intéressantes de :

HERVAN (Chambéry) : Géologie et géographie de la région du bassin de Chambéry et leurs rapports avec la silicose.

LONGUEVILLE (Saint-Jean-de-Maurienne) : Expérience de douze ans sur la silicose dans un service de médecine du travail des Travaux publics en Savoie.

HELIAS et ROUSSELO (Caen) : Silicose et tuberculose. A propos de deux observations.

Mise au point par le professeur Policard. Complexité de plus en plus grande de la question de la silicose et de l'empoussiérage pulmonaire.

3° Assistance sociale

DESMICHELLES (Evreux) : A propos de l'assistante médico-sociale du travail. Très intéressante étude vécue.

4° Vieillissement et sénescence

Deux communications :

SIVARON et NŒUVEGLISE (Paris) : Le vieillissement des ouvriers du B. T. P. Discussion importante sur l'âge de la retraite dans la B.T.P.

ALTMANN (Paris) : Cet âge ingrat, l'âge du vieillissement et la nécessité d'une exploration périodique de l'organisme.

Il n'y a pas de concordance entre les symptômes apparents du vieillissement et l'âge du sujet. Le vieillissement n'est pas un vieillissement chronologique, il résulte de l'usure de l'organisme. Le vieillissement réel commence vers 40 ans et la meilleure prévention consiste en des visites périodiques à partir de cet âge, avec correction des fautes d'hygiène qui hâtent l'apparition des symptômes gênants de la sénescence.

V. RAYMOND.

(Extrait de « Travail et Sécurité », juillet 1962.)

De la dictature à la semi-liberté

L'histoire nous apprend que sous toutes dictatures, les intellectuels qui veulent *arriver*, sont obligés de passer sous les fourches caudines des maitres et de leurs soumettre leurs travaux. Esprits très malléables, cette bassesse ne leur demande aucun effort. Ce fut le cas, en Russie, pour une légion d'écrivains qui chantèrent la gloire de Staline... Ce dernier éliminait d'ailleurs les quelques réfractaires qui passaient outre à la dictature du Parti, ce Parti qui voulait être représentatif des travailleurs alors qu'il n'était, en fait, lui même, que le garde du corps d'une oligarchie dont le tyran suprême était Staline ! Jamais, peut-être, tyran fut plus encensé, magnifié, porté aux nues que ce sinistre vieillard... Et partout dans le monde tous ses lieutenants, tous ses sbires, ajoutaient à cette veulerie générale des intellectuels ralliés, en proclamant la sainteté de la dictature, incarnation des libertés humaines !

Des millions de pauvres types, dans le besoin de croire à leur libération prochaine, accordèrent du crédit à la légende merveilleuse d'une tyrannie qui construisait la liberté...

La venue d'une nouvelle équipe au Pouvoir a soudain révélé ce qu'avait été dans la réalité, et pendant trente ans, ce règne haïssable du dictateur de toutes les Russies...

Tout comme les nouveaux hommes d'Etat étaient des anciens collaborateurs de Staline l'implacable, les littérateurs attachés à l'ancienne tyrannie sont devenus les chantres d'un nouvel état de choses au sein duquel le Parti ouvre à la liberté intellectuelle un terrain plus favorable. C'est ainsi que XXII Congrès du P.C.U.S. a défini les nouvelles tâches de la littérature soviétique, ouvrant la voie à un élan idéologique inconnu jusqu'alors. N'allez pas croire que les historiens pourront relater la vérité historique ! Non, mais ils pourront l'accomoder à une compréhension nouvelle. N'allez pas croire que les littérateurs de la nouvelle vague auront la liberté intégrale de critique ! Non, mais le fait de leur ouvrir la barrière les incite à dépasser les limites qui leur ont été assignées.

Dans le rapport à la réunion plénière de l'Union des écrivains de l'URSS, on relève ce passage : « La dénonciation du culte de la personnalité et de ses conséquences néfastes, le rétablissement des normes léninistes dans la vie du parti et la vie sociale ont frayé la voie à des recherches hardies et à l'indépendance de pensée chez les historiens de la littérature et chez les critiques. »

Puis, plus loin : « Mais il est très important que le critique ne s'éloigne pas de la vérité objective, et manifeste l'esprit de principe et de Parti qui est l'âme de notre idéologie. »

Dans la discussion, au sein de la réunion plénière, on entendra de vieux écrivains, les stalinistes, vomir l'ancien régime, le culte de la personnalité et ses conséquences alors qu'ils en furent les laudateurs...

Ils donnèrent aux jeunes l'exemple de Gorky, de sa droiture, de son attachement au peuple, sans oser parler de son élimination par Staline !

Mais des jeunes semblent vouloir donner à la liberté un sens très objectif. L'un d'eux dira : « Car ce ne sont pas seulement les répressions qui forment l'essentiel du culte de la personnalité : il a laissé une trace beaucoup plus profonde dans les manifestations de la bureaucratie, dans l'idolatrie fonctionnaire, dans le goût de la frime et de la façade, dans l'enthousiasme sur commande et dans le manque d'attention pour l'homme. » Ne croyez vous par que les écrivains français qui furent les laquais du stalinisme comme ils deviendront ceux du nouveau régime, ne feraient pas œuvre utile en s'inspirant de l'esprit nouveau des jeunes littérateurs soviétiques ? Sur commande que ne peuvent ils faire !

Quand aux militants du Parti bolcheviste français, l'humour avec lequel ils critiquent la dictature de de Gaulle vaut d'être signalée.

L'ancien stalinien Billoux, député, a tenu ce langage à la Chambre au sujet de la motion de censure présentée contre le gouvernement : « Ce débat illustre encore une fois, si besoin en était, les méthodes dictatoriales du régime du pouvoir personnel... »

Comment ? Le pouvoir personnel ? Mais c'est celui que ce pauvre politicien a défendu, encensé, célébré, magnifié quand il sévissait en U. R. S. S..., quand le Père des Peuples « Staline » obligeait tous les fils des peuples à s'agenouiller dans la poussière... !

Et parce que le général de Gaulle veut imiter le maréchal Staline, ce pauvre Billoux, dont les camarades furent autrefois les camarades du militaire dans un gouvernement de collaboration, ce pauvre politicien, dis-je, s'insurge contre une prétention qui devrait le réjouir... ! Ainsi, la tyrannie serait bienfaisante en Russie, mais criminelle en France... !

Le stalinien de Gaulle n'ose pas fusiller les généraux qu'il a formés, alors que Staline assassina toute la vieille garde bolcheviste qui avait façonné son esprit... Comme quoi la férocité du Maître est tempérée par l'astuce de l'élève...

La dictature est un danger parce qu'elle est un poison. Qu'importe le ciel sous lequel elle sévit : la liberté ne saurait s'en accomoder. Pour les politiciens, la seule dictature qui soit haïssable, c'est celle qu'ils n'exercent pas...

J. B.

COMITE DE DEFENSE DES FEDERATIONS ANARCHISTES

Cette année est le 90ème anniversaire du premier Congrès des internationaux-antiautoritaires qui fut célébré le 15 septembre 1872 à St-Imier (Jura Suisse).

A cette occasion nous avons l'intention de réunir des camarades de toutes nationalités afin de marquer cet événement historique par une manifestation internationale.

Les camarades qui sont d'accord avec cette initiative sont priés de se mettre en contact le plus vite possible avec le correspondant ci-dessous.

Des membres du Comité préparent une brochure, ainsi que d'autres documents pour l'information des participants.

Des discutions sont prévues pour les 15 et 16 septembre avec les points suivants:

1. **L'Historique du Congrès du St-Imier.**
2. **L'orientation du mouvement faces aux dictatures en Europe.**
3. **Eventuelles résolutions et projets du travail sur le plan International.**

Adresse : Case Postale 44, Eaux - Vives. Genève (Suisse).

DISCOS

«HAY que recobrar confianza, hay que crear un clima de entendimiento entre nosotros». Bueno, la recobraremos y lo crearemos.

Mientras tanto prosigamos en la perpetuación del deseo, en la vieja tradición del «desarme de los odios». Si los odios no llegan a extinguirse, razón de más para continuar la piadosa prédica. Animados de buena voluntad los pingüinos, en Pingüinia automáticamente los odios se extinguirían. Y no es así. Y no lo es, porque una mano es para la paz y otra para la estocada. Parece.

Poco queda vertebrado en Pingüinia. ¿Es verdad? A la vez que se pregona suavidad y silencio, se da a la lata con el martillo; se le dice al amigo « querido », al tiempo que se le pisa el callo. La réplica es que el amado y pisoteado se ejercita igual sobre pie ajeno. Puede suceder alguna vez que los modos no aparezcan, sin que el resentimiento mutuo mengüe ni se exalte más de la cuenta, en la coyuntura inalterable.

El borrón y cuenta nueva en Pingüinia se ha hecho. Innúmeras veces el abrazón ha terciado, no para el sosiego definitivo y la empresa fructuosa : para la cuenta nueva de empujones y dicterios, puesto que la verdad de cada uno es total, y, por el sendero, totalitaria. E inténtese el heroismo de poner un totalitarismo, o dos, o media docena, en condiciones amigables.

Un problema diez Narcisos pueden colocarlo sobre el tapete siempre que les dé la gana sin posibilidad de que ningún Narciso abdique de su edelweis. Alguno quedará hundido en la pugna; pero perecerá, se hundirá en la nada colectiva, suspirando por el hundimiento total de los otros Narcisos quedados en pugna, más o menos violenta, más o menos afortunada; finalmente desastrosa.

No habiendo profundidad de motivo, puede haber insondabilidad de intenciones, Perennidad, efectividad, ninguna. El capitán del barco pingüino lo proclamó — es archisabido — desde lo alto del palo mayor al humedecerle la personal «popa» las olas: «¡Nos hundiremos todos!».

Importando mucho que no se hunda nadie, que todos los pingüinos permanezcan a flote, navegando en su proceloso mar de contrariedades ajenas con ganas de llegar a puerto feliz para todos.

Cohibe y agarrota esa petición de silencio a grito estridente, o pelado. Es horrísono, antiestético e inhumano. No es sonreír rechinar los dientes. Tu arrojas tu fardo de pequeñas maldades y yo arrojo el mio. Y nos estrechamos las manos y juntos reemprendemos el camino.

Esto y no otra cosa, queridos pingüinos.

DISCOBOLO

Precio 5 NF.

ANTENA

FUEGO EN ENTRAMBASAGUAS

LEON. — Un millón de pesetas en valores han sido perdidos por causa de incendio en el monte «El Pedregal» de Quintanilla de Entrambasaguas.

IDEM EN AGUALEVADA

LUGO. — Fuego en los bosques de Agualevada, del monte Costa de Lugo y monte «Chao Grande» de Pontenuevo, y monte Oribio. En suma, una pérdida comercial de 12 millones de pesetas.

LO DE ANTES

MURCIA. — En una disputa en la mina el capataz Antonio Liarte Zaragoza resultó muerto frente al obrero Emilio Lorente Urrea, al que había recriminado por la lentitud de su trabajo.

CATASTROFE NACIONAL

ZARAGOZA. — Por causas inconocidas ha ardido la parte alta de la Plaza de Toros. Más de dos mil localidades reducidas a polvo.

ATENCION A LAS DIVISAS

BARCELONA. — Hay alarma periodística a causa de los engaños observados en esta temporada con referencia a los turistas extranjeros que acuden a la Costa Brava y a Castelldefels. Promesas incumplidas, engaños, mala comida, servicio pésimo, malos tratos, suciedad y avaricia extrema, defectos que ahuyentan el turismo que tan buenos resultados económicos le proporcionan al régimen. Hacemos votos para que la intemperancia de los hoteleros se intensifique corregida y agravada.

CONCIENCIA DE CEMENTO ARMADO

PALMA DE MALLORCA. — Las autoridades religiosas, civiles y militares han celebrado el aniversario de la «liberación». Como es sabido, por esta «liberación» hay 8.000 mil ciudadanos enterrados al claro de luna, asesinados por los «liberados» sin opción alguna, las víctimas, a la defensa.

Observación: el asesino mayor, «conde Rossi», murió de enfermedad hace unos meses en Italia.

SED EN LA PATRIA

GUADALAJARA. — En Mazuecos y Driebes, pueblos de mil habitantes en el distrito de Pastrana, no hay agua ni para explicarla. Se la traen a 2,50 pesetas cántaro unos aguadores, a dorso de mulo, cogida en la fuente pública de Albares, distante seis kilómetros del primer pueblo y nueve del segundo. Cuando por sequía en Albares discuten el líquido a los aguadores, Mazuecos y Driebes quedan sin agua para beber, para la cocina y el lavarse la cara.

PAÑOS CALIENTES

MADRID. — En vista de los graves y frecuentes accidentes del trabajo que ocurren en minerías, construcciones, obras públicas, fábricas y talleres, la Dirección General del Trabajo, para fingir que se preocupa, ha dispuesto «el mejor cumplimiento de las disposiciones vigentes» en la materia de las siguientes funciones:

A) Impulsando el interés de empresas y trabajadores en materia de prevención al través de los Comités de Seguridad e Higiene, promoviendo su aumento y vigilando su cumplimiento.

B) Aprobando las normas específicas sobre seguridad e higiene.

C) Manteniendo una adecuada divulgación de los problemas que afectan a la seguridad e higiene del Trabajo.

D) Colaborando con el Instituto Nacional de Medicina y Seguridad del Trabajo en la experimentación del material de protección personal del trabajador; y

E) Organizando un museo de material preventivo eficaz para estudio de empresas, productores y del público en general.

ACCIDENTE DISCUTIDO

BARCELONA. — En una obra en construcción, en el Polígono del Guinegueta, el obrero Juan González de la Riva Pérez, resultó herido de gravedad al caerse desde la planta cuarta cuando se hallaba amasando hormigón a consecuencia de la rotura de dos vigas. El alud de cascotes provocó el derrumbamiento en las plantas inferiores. Rápidamente, el herido fue trasladado a una clínica particular donde quedó internado. Se practican las oportunas diligencias para conocer la consistencia de los materiales y otros detalles relacionados con la construcción del edificio.

PERTURBACIONES EN ESPAÑA

NUEVA YORK. — Señala « Time » que vuelve a crearse una situación turbia para el general Franco. «Diez semanas después de la liquidación —dice— de la primera huelga afortunada en el reino del Caudillo, que viene durando 25 años, los mineros asturianos vuelven una vez más a abandonar los pozos, y como si no fuera bastante los enemigos de Franco han expresado su protesta mediante la explosión de bombas.» Dice que para tranquilidad de la policía española, Franco estaba ausente cuando se produjo la explosión de una bomba en las inmediaciones del palacio de Ayete de San Sebastián. Recuerda que aunque parezca ironía, las huelgas y las bombas vienen en el momento en que el Gobierno de Franco estaba dando signos de querer hacer una política más liberal.

Pleno Intercontinental de Núcleos de la C. N. T. de España en el Exilio

EL sábado, 25 de agosto, a las diez de la mañana, dieron comienzo las sesiones del gran comicio confederal que había de prolongarse hasta el miércoles, 29, a la tarde.

Nutrida asistencia de delegaciones, en total 23 Núcleos representados directamente, entre ellos los de Inglaterra, Marruecos y Argel. Este último, su delegado, dio lectura a un documento desgarrador sobre los sangrientos acontecimientos en aquel país. Por acuerdo del Pleno será íntegramente publicado en nuestra prensa. Venezuela estaba representada indirectamente y el resto de los ausentes enviaron adhesión y acuerdos por escrito. Las reuniones del sábado y domingo fueron presenciadas por numerosísimos cenetistas de Toulouse y otros pueblos cercanos.

Después de leídas todas las adhesiones de organismos afines y aliados y, tras unas palabras de saludo a los presos, al valiente pueblo de España y nombradas las comisiones revisoras de credenciales, revisora de cuentas y de escrutinio, se entabló un debate sobre las principales actividades desarrolladas por el Secretariado Intercontinental en consonancia con el mandato recibido en el segundo Congreso de Limoges.

Las referencias públicas de los Congresos, sean de la naturaleza que fueren, siempre registran el clima fraternal, elevado y sereno, aunque a veces la pasión haga de las salas de reunión verdadero ruedo de pelea. El Pleno Intercontinental que comentamos ha dado una prueba de madurez de la que suelen andar tan escasas las Cámaras de la «gente bien». Todo lo actuado por los miembros del S. I., hasta los más insignificantes pasos relacionados con su representación orgánica, fue pasado por el fino tamiz de la más enérgica crítica, pero ni un solo instante fue perturbado el buen orden de las discusiones, animadas y responsables, en las que destacaba la esencial preocupación de extraer las experiencias que ayuden a la C. N. T. a mejorar su dispositivo estratégico.

En esta polémica cordial y constructiva intervinieron la totalidad de las delegaciones, militantes de la vieja guardia, los que podemos encuadrar en la generación de la guerra civil y los jóvenes. ¡Qué magnífico ejemplo! ¡Lástima que no presenciasen esos debates ciertos jóvenes —pocos por ciento— que desde los primeros planos en que actúan aún piden vía libre para sus impulsos! Con toda seguridad que, sentirían hondamente ese reincidir inoportuno e injusto de que los cenetistas de añeja cepa han de abandonar la marcha, porque ya son demasiados los veintitantos años que han perdido.

Aceptamos la parte de culpa que pueda correspondernos en la responsailidad contraída por el exilio que, con sus desaveniencias, ha malogrado abundantes coyunturas, pero hay que airear sus virtudes, las de esos hombres a los que se trata sin miramiento. Gracias a su tesón aún tenemos una poderosa organización que PERMITIRA A LOS JOVENES HABLAR DE UNA FUERZA EFECTIVA y también, gracias a ellos, se disfruta de un bienestar que da la ocasión a los jóvenes de estudiar años y años, para ser más útiles al ideal y a la sociedad y PARA GANAR SU VIDA CON MENOS ESFUERZOS, mientras los predecesores doblan al peso de los años, de la miseria, y de una lucha mucho más desigual que la de ahora.

Resumiendo las intervenciones de los delegados en materia de ententes, se redactó una declaración pública que se entregará, separadamente, a cada una de las entidades del Exilio con las que viene manteniendo relaciones nuestra organización.

En ese escrito, la C.N.T. requiere a todas las fuerzas de signo democrático y antitotalitario para que comprendan que la situación de España y su previsible evolución reclaman una definición sobre las condiciones de la lucha y sus objetivos. Destaca, sobre todo, la necesidad, a los ojos del Pleno, de delimitar sin ambigüedades las zonas del antifascismo y el COMPROMISO RESUELTO de impulsar la lucha en el interior, haciendo caso omiso de esas imprudentes condenas a la violencia, cuando se trata de hacer frente a un régimen que se entronizó por la fuerza y se sostiene por el crimen.

La Alianza Sindical fue unánimemente ratificada, a pesar de reservas muchas veces bien fundadas. En síntesis todas las delegaciones convienen en la necesidad de vigorizar este instrumento de liberación nacional primero y de emancipación gradual más tarde, pero para que cumpla su misión se entendió que hay necesidad de desplazar hacia España el terreno de la actividad principal y luego ir venciendo los recelos a base de una acrisolada actuación, especialmente en lo relativo a la solidaridad, cuando ella se manifieste como consecuencia de actos de protesta que nadie puede hacerse suyos.

Al estudiarse las orientaciones sindicales de carácter internacional, entendieron todas las delegaciones que la acción de las Internacionales frente al franquismo, con ser apreciables, carecen de empuje y no sirven para inquietar al régimen español. Expresan el deseo de ver a los trabajadores del mundo tomar las únicas medidas susceptibles de ayudar eficazmente al pueblo español en su lucha por la libertad.

Hubo una reunión con la sola asistencia de los delegados, dedicada a conocer los informes confidenciales sobre la real situación que vive España y las proporciones de la oposición. De ello se desprende que en toda España, de uno a otro extremo, renace la esperanza y el optimismo. La C.N.T., como siempre, procura alentar al pueblo, participando en el combate en unas condiciones que aún no pueden revelarse.

El Pleno Intercontinental de Núcleos abordó y dio solución feliz a varios problemas de carácter interno y reajustó acuerdos anteriores, relativos a la propaganda y a otra serie de actividades que siendo importantes no dejan de ser secundarias. Por tanto, nos limitamos a remitir a los compañeros a las actas, cuando lleguen a las Locales. Nuestro propósito era ofrecer una visión de conjunto, destacando la actitud confederal en los asuntos que más retienen la atención de los militantes.

CORRESPONSAL.

La España

En entrevista exclusiva (14-8-62) *a la United Press, el director general de Prensa, Manuel Jiménez Quílez, declaró que el artículo de « Look »* (31-7-62) *había sido considerado ofensivo por las autoridades españolas. He aquí el texto íntegro:*

EL DICTADOR: PODER SIN OBJETIVO

Adolfo Hitler escribió una vez a Benito Mussolini que preferiría extraerse un diente bueno de su boca antes que tener que llevar a cabo otra negociación con Francisco Franco. Nadie tiene que explicarle, al pueblo español, las decepciones de Hitler. Si Hitler (y Mussolini) dieron las armas y el dinero que entronizaron a Franco en el poder, los españoles supllieron la sangre como contribución para la Guerra Civil española, la cual empezó hace 26 años, el 17 de julio. Nada pudieron obtener, de cuanto se proponían, del hombre que se hace llamar él mismo « El Caudillo » o líder y que proclama que su mandato es por la gracia de Dios. Nada pudieron hacer al respecto.

Nadie le ha, tampoco, arrancado nada concreto a Francisco, Paulino, Hermenegildo, Teódulo Franco y Bahamonde. No le gusta la metáfora, pero teniendo una aversión muy poco española por los toros, el «Caudillo» es como el matador. El blanco que ofrece, como los tratos que cierra, acostumbra a ser ilusorio. Nadie ha sabido escurrirse de más situaciones precarias, nadie ha trampeado más amigos o enemigos, nadie ha cambiado de posición tan exitosamente, y nadie es más marrullero o fatal.

España es «el país de la paradoja» y Franco es el más sobresaliente ejemplo :

— Se modeló a sí mismo tomando a Hitler y a Mussolini como ejemplos y estructuró España de acuerdo con los Estados fascistas de amos.

— Dirige Falange, la única organización política legal en España y sin embargo le ha arrancado a este movimiento fascistoide la casi totalidad de su poder.

— Gobierna a través de su policía y de su ejército, el cual *ocupa* más bien que protege España, y a pesar de ello este dictador militar firma pacto con los Estados Unidos proclamando un interés común con la libertad.

— Nombra a los obispos españoles de acuerdo con un concordato con la Iglesia Católica Romana, y sin embargo se lamenta de que el Vaticano es demasiado liberal y agrupa a los dirigentes demócrata - cristianos de Alemania Oeste y aquéllos de Italia junto con los comunistas como fuerzas del diablo.

— Declara que España es una monarquía, pero mantiene al pretendiente don Juan en el mayor de los nerviosismos, en Portugal, en espera de una llamada que posiblemente nunca llegue.

— Condena el capitalismo liberal —lo que nosotros llamamos empresa libre— y helo que está tratando la admisión de España en el Mercado Común Europeo, el más dinámico exponente de esta clase de capitalismo.

— Y lo más paradójico de todo, es el menos popular dictador de la historia política de la Europa Occidental, y, no obstante, aparte Antonio de Oliveira Salazar de Portugal, ha sobrevivido a todos los demás. Inclusive sus admiradores garantizan que no lograría reunir una respectable minoría de votos en unas elecciones libres, empero la mayoría de los 31 millones de españoles lo prefieren en lugar de aventurarse en una sustitución desconocida.

Inclusive en su manera de ser Franco es una anomalía dentro de la idiosincracia española. Es devoto, casi asceta y algo místico. Es reputado por su fidelidad a su esposa. Reservado, escéptico y estoico, prefiere la soledad. A los 69 años de edad, sus placeres son pocos —pintar en el estilo de Dwigth D. Eisenhower, jugar con sus nietos y cazar—. Es industrioso y meticuloso, puntual y, personalmente, incorruptible bien que ha tolerado los peores abusos a la moral por parte de aquellos que, incluyendo a los de su propia familia, más se han engordado durante el régimen debido a los otorgamientos de poder y privilegio.

Es vanidoso también, como puede verse en la iglesia-sepulcro que hizo construir para él mismo en el Valle de los Caídos, cerca de Madrid. Compitiendo con San Pedro en cuanto a dimensiones, la obra reclamó 16 años de trabajo a cargo, según se dice, de prisioneros y millones de dólares. Sus arrogancias, en otros terrenos, son aparentes, notablemente en los que respecta a economía. Un ignorante completo en este ramo, ha llevado a España a una total bancarrota hace de ello tres años, imponiendo un sistema tan caótico que llega a desafiar un nombre para definirlo.

Si hay una experiencia en la vida de Franco que pueda explicar mejor que nada el hombre y sus métodos, se encuentra en sus años de general en Marruecos sofocando a los moros en el Sahara. Allí aprendió a incitar a la pelea a los jeques, unos contra otros, a enfrentar una tribu contra otra, a sobornar, a adular y aplastar cuando era necesario. En pocas palabras: se convirtió en un adepto del uso de las palancas de mando.

Cuando dirigió sus tropas moras fuera de Africa gracias a los aviones Junkers nazis para derrocar la República española, fue con la promesa de restaurar la monarquía, dar a la Falange las riendas del poder, proteger a la Iglesia, dar carta blanca a los ricos y estrechar los lazos con los nazis. Al final defraudó todas las promesas. El poder no tenía otro objetivo, de hecho, excepto el objetivo personal. Sólo utilizando el recuerdo de un millón de españoles que murieron en la guerra civil, y en el temor de una repetición de aquella odiosa lucha, se basa la permanencia de Franco en el poder. Su sucesión ha

Cunda el ejemplo entre todos

HAY quien cuando llega a una cierta edad, restringe todas o parte de sus actividades, fuera de las esenciales a la continuidad física del individuo en sí. En cambio podemos ver a otros que con más de seis y siete décadas encima, siguen en la brecha, trabajando como mejor pueden en favor de unas ideas perdurables y humanas, no igualadas siquiera aún, propagando siempre la anarquía con el ejemplo, difundiendo nuestra prensa, haciéndola llegar a quienes sólo habían oído hablar de nosotros barbaridades, mentiras y exabruptos.

Uno de éstos es el buen viejo « Tario », de Beceite (Teruel). Bien conocido de la Comarcal de Valderrobres, militante activo toda su vida, lo cual le acarreó más de una persecución, nos parece innecesario presentarle. Hoy, enfermo crónico, dedica todo el tiempo necesario a la divulgación de nuestra prensa : « Le Combat Syndicaliste », « Umbral », « Tierra y Libertad », etc., sin demostrar cansacio alguno, todo lo contrario. Es de los que de forma callada pero asidua, lleva adelante una obra de captación entre buen número de compatriotas, de ésos que el régimen vergonzoso de Franco se ha visto obligado a enviar al extranjero, incapaz de procurarles un trabajo que les permita vivir decentemente siquiera.

Si, en un pueblecito del Hérault se encuentra el compañero en cuestión: Miguel Foz. Tomen nota de ello todos esos « cansados », todos cuantos sostienen que entre los emigrados españoles no hay nada que hacer, pues vienen envenenados por un cuarto de siglo de dictadura implacable. El os explicará cómo lleva a cabo su tarea callada, diaria, a lo largo de todo el año, pese a la precaria salud que disfruta. Este compañero no cree en la intoxicación a que dicen someten a los autorizados a salir de España, antes de cruzar la frontera. Y su labor va dando buenos frutos. Como la de otros compañeros empeñados en ello como él.

Si en cada lugar propicio por el numero de emigrados, hubiera compañeros como el citado — y otros — estamos seguros de un resultado parecido, óptimo y apreciable. La verdad no tiene más que un camino, pero éste camino se les ha de mostrar a los que andan sin norte ni guía, a los que salieron de España huyendo del hambre y con un concepto sobre nosotros que es forzoso destruir por lo falso. La CNT no es cobijo de ningún detritus social, en su seno estamos idealistas que no nos servimos de ella para auparnos a ningún puesto ni privilegio. Los cenetistas, los libertarios, los anarquistas, luchamos por la liberación de España de cuantos la siguen sumiendo en el caos y la miseria moral y económica, sin que ello nos reporte beneficio personal alguno; no somos políticos y ninguna factura pasamos ni pasaremos. Los hombres de la CNT y del movimiento libertario en su conjunto sólo ansiamos la libertad para todos por igual sin restricción; nuestras acciones, nuestras luchas, fueron y son dirigidas a conseguir mayor bienestar y dignidad para el pueblo entero, para la Humanidad entera prescindiendo del Estado, de todos los Estados y de cuantos a su cobijo viven opiparamente, ya sean de derecha, centro o de izquierda. Que en lo de avasallar al pueblo trabajador, bien poco o nada se llevan unos y otros, todos por igual.

Adelante, amigo y compañero «Tario» y cuantos como él continuáis vuestra labor de captación y propaganda por las ideas libertarias que nos son comunes.

JULIAN FLORISTAN

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O ENFERMOS

Mes de septiembre — Lista I

Suma anterior, 380,48 NF.

Albi, Manresa, 3 NF; *Labruguiere*, Antonio Jurado, 3,60; *Dreux*: Hernández, 10; Menéndez, 5; *Perpignan*: S. Bueno, 5; Casanovas, 5; *Mios*, Pablo Serrarols, 10; *Drancy*, Hilario Pérez, 5; *Paris*: András, 10; Isgleas, de *Suresnes*, 5; Gilabert, de *Drancy*, 10; Criach, 5; José Cosío (agosto y septiembre), 60.

Total, 517,08 NF.

Mes de agosto, 21 beneficiarios, a 23 NF, 483. Giros, 16,80. Total, 499,80 NF.

Restan, 17,28 NF.

DISTRIBUCION

J. C. y P. C., Toulouse; R. A., Mallemort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes (Aube); J. J., Chartres; J. M., Narbonne; J. R., Ollette (P. O.); M. R., Marsella; S. A., Méjico; F. S., Firminy; J. S., Créil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du R.); S. B., Aspres s/ Buch; M. F., Ganges; J. S., St Denis; R. O., Vaul en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y L. C., Bordeaux.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

SORTIE CHAMPETRE

organisée par les « AMIS DE SEBASTIEN FAURE » et le GROUPE LOUIS MICHEL
les SAMEDI 15 et DIMANCHE 16 septembre, à

St-NOM-LA-BRETECHE

Départ gare St. Lazare : à partir de 8 h. 24, trains toutes les demi heures.
La gare de St Nom-la-Bretèche est en pleine forêt. A la sortie de la gare le parcours sera fléché.
Bon week-end en perspective.
Invitation à tous les amis et sympathisants.
(Communiqué.)

(Viene de la página 4.)

CARACTER DE LA ACCION POLITICA DEL PROLETARIADO

«Considerando que el querer imponer al proletariado una línea de conducta o un programa político uniforme, como único camino que pueda conducirle a su emancipación social, es una pretensión tan absurda como reaccionaria;

»Que nadie tiene la opción de privar a las Federaciones o Secciones autónomas, el derecho incontestable de determinarse por ellas mismas y de escoger la línea política que considere mejor, y que toda tentativa semejante nos conduciría al dogmatismo más inaceptable;

»Que las aspiraciones del proletariado no pueden tener otro objeto que el de establecer una organización y una Federación económica absolutamente libre, basada en el trabajo y en la igualdad de todos, y absolutamente independiente de todo gobierno político; que esta Organización y esta Federación no pueden ser otra cosa que la consecuencia de la acción espontánea del proletariado, de sus organizaciones de oficios y de las comunidades autónomas;

»Considerando que toda organización política no puede ser otra cosa que la organización del poder en provecho de una clase y en detrimento de las masas y que si el proletariado quisiera apoderarse del poder se convertiría en una clase dominante y explotadora;

»El Congreso de Saint-Imier declara :

1° Que el primer deber del proletariado es la destrucción del poder político;

2° Que la organización de un poder político pretendidamente provisorio y revolucionario no puede ser otra cosa que un nuevo engaño y que sería para el proletariado peligroso como los gobiernos que hoy existen;

»3° Que, rechazando todo compromiso para llegar al cumplimiento de la Revolución Social, los proletarios de todos los países deben establecer la solidaridad de la acción revolucionaria, al margen de toda política burguesa.»

***

Aceptamos esta declaración ayer profética y hoy comprobada como justa. Malatesta continuó fiel a su espíritu hasta el último día de su fecunda vida.

NUEVA REUNION EN SAINT-IMIER

Los militantes anarquistas residentes en Suiza proician para este 15 de septiembre de 1962 una reunión conmemorativa del 90 aniversario del Congreso citado. Proponen una serie de puntos a tratar en discusión sin voto, en vista a una resolución sin actas y conducente a fomentar actos en los que no cuenta imposición, ni mayorías, ni aceptación ciega, inapelable, a lo que las mayorías « orgánicas » puedan determinar. Se mantienen fieles al espíritu de los congregados en Saint-Imier en momentos en que fue necesario enfrentarse contra el autoritarismo y contra el copo de la organización internacional.

Los congregados de Saint-Imier dieron la pauta de lo que en situaciones semejantes — si se repitieren — coresponde hacer.

Que los anarquistas de Suiza tengan éxito en la realización de la reunión proyectada.

EN LA FRONTERA

Irún, 21. — Después de las últimas detenciones y prosiguiendo la represión, la policía ha tomado medidas de excepción en la frontera franco-española.

Al partir del día 20 fueron suprimidos los pases de frontera, al parecer para evitar la huída de las personas que últimamente han participado en los trastornos laborales en Euzkadi.

ADMINISTRATIVAS

T. Mortimer, Cohen (U.S.A.). Recibido carta y envío 25 NF. Pagado «C. S.» hasta 30-6-61.

— Manresa, de Albi. Recibido giro 18-7-62; para «C. S.» 1.000, y 300 para viejos.

— Vicente López Paul, Brive. Recibida la tuya con los 100 francos saldo envío. El giro se recibió el 24-8-62.

— Faustino Hernández, Orleans. Recibido giro 20 NF el 3-9-62.

B.D.I.C

de Franco

sido vaticinada a menudo, pero sus enemigos fustrados no han aprendido aún cómo menospreciar este dictador tan persistente.

EL PUEBLO: ORGULLO SIN LIBERTAD

Todo español se siente orgulloso de su herencia. «Somos tan nobles como el rey, bien que no tan ricos», dice un adagio. Durante décadas, este orgullo ha reconfortado a los españoles contra el clima más empredecible de Europa, contra un sistema político que los ha privado de toda libertad básica y contra un sistema económico que hace unos pocos ricos y a la mayoría pobre. Mientras ellos vivían aislados y mientras se sentían orgullosos de este aislamiento frente al resto del mundo, los españoles toleraban su Estado policía. Pero a medida que millones de turistas extranjeros van a España y a medida que decenas de miles de españoles van al extranjero a trabajar, o a estudiar, este mismo orgullo sufrió un rudo golpe. Lo que los españoles han visto y han oído ha despertado sus deseos reprimidos y elevado sus esperanzas. Ello hace que España se esté agitando ahora.

TRABAJOS, SUEÑOS Y MUERTE

La lluvia, en España, a pesar de la lírica popular, escasea en la meseta. La tierra es mayormente árida y rígida, torturada por un clima extremado, por largas sequías y aguaceros relámpagos, por canículas y fríos mordientes. El hombre ha apoyado los estragos de la naturaleza con siglos de descuido, creando vastos dominios en el sur, propiedad de latifundistas ausentes y desperdigando en el norte la tierra en minusculas parcelas. La mayor parte del suelo español tiene el aspecto de un paisaje lunar. La mayoría de los españoles son, a pesar de ello, campesinos, sea arañando una miserable existencia en su propio suelo o viviendo en un semifeudalismo como medianeros o temporarios.

Sin embargo, bajo Franco, algún progreso ha sido registrado. Un programa de reforestación masiva, unos pocos diques para energía hidroeléctrica y proyectos de irrigación han transformado algunas áreas, probando que el lamento franquista «España es una tierra pobre», no condena a una nación a ser misérrima a perpetuidad. Bajo el «Caudillo» la población ha sufrido un aumento de un 24 por 100, y a pesar de ello el valor de la producción agrícola ha subido muy poco en los pasados veinticinco años. Por más de una década Franco ha enarbolado la bandera de la reforma agraria el sueño de todos los campesinos. Ha prometido, también mayor irrigación, abonos, facilidades de crédito bancario y tractores de los cuales se precisan 40.000. Los campesinos, millares de los cuales deambulan por la Europa occidental anualmente para realizar trabajos de estación, están aprendiendo lo que la modernización puede significar: que sus sueños pueden volverse realidad. Ya no aceptarán de nuevo la muerte como una escapatoria de su vida.

LA IGLESIA: UN SACERDOTE JOVEN SIMBOLIZA SU DILEMA

La religión en España, al igual que el tiempo, anda por los extremos Sólo hay una Iglesia, la Católica Romana. El Protestantismo, en efecto, está fuera de la ley. Tiene el monopolio en la educación, el derecho de censura en todas las publicaciones y poderosas influencias en las demás esferas. Al igual que el Ejército es un pilar del Estado de Franco. Históricamente su jerarquía ha sido famosa por su orgullosa ortodoxia y por sus estrechos lazos con la oligarquía. Como resultado el anticlericalismo brota entre los trabajadores y los intelectuales. Década a década el divorcio entre la Iglesia y el pueblo ha ido creciendo. Pero ahora una nueva tendencia aparece en el seno de la Iglesia como consecuencia del empeño de sus jóvenes sacerdotes empeñados en identificarla con la justicia social y la equidad. El padre Leandro Gassó pertenece a esta clase de sacerdotes. Su parroquia de 9.000 almas se halla en el Cinturón Rojo de Barcelona, donde comunismo, anarquismo y ateismo ocupan fuertes posiciones. Sin recursos materiales, sin asistentes de ninguna naturaleza, con una vieja sala de cine como iglesia desnuda y una caja de embalaje como púlpito, el sacerdote trabaja incansablemente para unir a la Iglesia Católica con las legítimas aspiraciones de los trabajadores.

LA JUVENTUD: REBELDES CONTRA EL PASADO

Una línea horizontal, aguda, corta todas las divisiones verticales de clase y de dinero en España. Es la juventud del país, particularmente la gente joven de las universidades. Ellos no sufrieron los horrores de la guerra civil. Están resentidos por los esfuerzos del régimen en mantener vivas las pasiones de aquella lucha. Enojados por la censura y la propaganda, saltan con violencia y curiosidad hacia el mundo exterior, ansiosos para hacer sus contactos con él, rechazando el empeño de otros en querer los sujetar dentro del tradicional capullo del simple orgullo nacional. Más y más esa juventud se va pareciendo a la juventud de Francia o de Inglaterra. Las muchachas no ven ninguna contradicción entre una conducta piadosa en la iglesia y la rápida adopción de la manera de ser, las modas y los estilos del Continente. Al revés del régimen, ellos se consideran como parte integrante de Europa. En ninguna otra parte, en España, se desafía tan abiertamente a la autoridad ni hay más discusión política y actividad que dentro de las universidades. Las organizaciones clandestinas proliferan y muchos estudiantes han hecho un pequeño lapso en la cárcel. Al revés de las masas españolas, que deben preocuparse excesivamente en la batalla del pan cotidiano, la juventud universitaria está intensamente interesada en las técnicas e ideas con las cuales ellos saben que el régimen de Franco será remplazado en un dia muy cercano.

(Versión de VICTOR GARCIA.)

(N.D.L.R.: *Este trabajo, junto con el anterior, son publicados a titulo de información.)*

La función anárquica en la revolución

(Viene de la página 4.)

Por lo demás, obsérvese que, actualmente, los que administran, en el sentido práctico de la palabra, no son los gobernantes; éstos, al contrario, dificultan la administración de los servicios y de la riqueza pública, mandan a los verdaderos administradores y desvían y hacen degenerar su misión a beneficios de aquéllos. ¿Acaso en los municipios la oficina del estado civil o de estadística tiene necesidad del delegado regio, del alcalde o del asesor para funcionar? ¿Acaso la industria o el comercio, los ferrocarriles, los correos y telégrafos, todos los servicios públicos, etc., están «administrados» por los gobiernos o por los ministros? Los verdaderos administradores son los funcionarios técnicos dependientes, casi siempre desconocidos, que, por lo quede útil y necesario hacen ninguna ventaja tienen en ser funcionarios estatales, al contrario, les perjudica el servilismo que entorpece sus servicios.

De igual modo en la gestión de la riqueza privada, la función administrativa más útil, la única necesaria, no es ciertamente la de los accionistas, de los propietarios y de los banqueros, sino la del personal administrativo de cada servicio, de cada fábrica, de cada establecimiento, de cada empresa, estipendiado o asalariado y no patrono. Ahora bien, ¿por qué no debería usufructuarse sus facultades administrativas en modo libertario, sin sobreponerles órganos de coerción y de control inútiles en la práctica cuando no nocivos?

Claro que mientras los interesados, o por lo menos un número suficiente de ellos, no tenga una cierta conciencia de sus necesidades y del mejor modo de satisfacerlas y de sus derechos y deberes, no será posible la anarquía. Pero esta conciencia no se les podrá formar mandándolos, imponiéndoselas con la fuerza, sino creándoles nuevas condiciones que hagan posible la formación y desarrollo de tal conciencia. En la servidumbre no se forman hombres libres, fuera de pequeñas minorías; únicamente la libertad puede dar la conciencia libertaria a las grandes mayorías. Y he aquí por qué es necesario que haya, durante y después de la revolución, un sector que combata principalmente por la libertad, que conquiste y defienda la mayor suma de libertad para todos.

Cierto que la libertad no es el único problema social importante y nosotros no queremos dejar arrinconados los demás; pero es uno de los más importantes, antes nos parece que después que el del pan es el más importante de todos. Hasta se podría sostener que el problema de la libertad está en primera línea, si se piensa que el salariado es una forma de servidumbre, que, en sustancia, los patronos son los opresores, los enemigos de la libertad de los obreros a quienes explotan; si se piensa que, si estuviéramos libres de la opresión estatal, si el gobierno no nos impidiera toda libertad de movimiento, pronto nos habríamos desembarazado de cualquiera otra opresión y resuelto todos los demás problemas. No sería difícil demostrar que cada problema social se reduce en último análisis a una cuestión de libertad, como procuró demostrar, veinticinco años atrás, Sebastián Faure en uno de sus notables libros.

Pero esto importa poco. Volviendo al modo más común de entender el asunto, es verdad que hoy los hombres entienden poco su interés, pero para entenderlo sólo puede enseñárselo la experiencia. Si en cambio se quiere que sean unos cuantos los que se cuiden de este interés de todos, gobernándoles, ¿cómo se elegirán? ¿quién los elegirá? Para los imbéciles y los ignorantes también la ciencia será una tiranía, suele decirse. ¿Pero quién será el representante de la ciencia que pueda estar autorizado para imponer su tiranía? ¿Acaso basta la ciencia para que sean honrados los que la poseen, para hacerles desinteresados, para impedir que se sirvan de la ciencia y del poder juntamente para hacer su interés en perjuicio de la colectividad? Si hoy las verdades más evidentes de la ciencia no son aceptadas buenamente ni reconocidas por todos aquellos que más interés tienen en reconocerlas, no es por una innata malicia suya, sino por el modo como quisieran imponérselas, por las condiciones de ambiente, económicas y sociales que les impiden comprenderlas o aceptarlas sin un cierto daño inmediato.

Por ejemplo, no basta que el médico y el arquitecto expresen el parecer de que la gente vaya a habitar casas higiénicas y limpias, para persuadir a las personas habituadas a vivir entre porquería a que cambien de casa. Primeramente es necesario construir las casas sanas y decentes; es necesario quitar a los señores el uso superfluo de las nueve décimas partes del espacio que ocupan sus palacios y sus villas, y entonces veréis que la pobre gente hoy amontonada en los tugurios no tendría dificultad en pasar a las nuevas habitaciones donde hallarán mayor comodidad y posibilidad de vida y un mayor motivo para que aprendan a vivir menos sucias, siempre más limpias. Para persuadirse de esto basta visitar y comparar los barrios viejos donde la población obrera está demasiado aglomerada con los barrios nuevos de muchas ciudades constituidos por casas y casitas obreras construídas según las normas higiénicas y con las comodidades más modestas (sea por iniciativa privada, cooperativa o municipal) para ver en seguida cómo estas últimas señalan un inmenso progreso sobre las primeras en cuanto que sus habitantes ofrecen ya un nivel más alto de civilización, de limpieza, de decencia y de orden.

No cabe duda que para la proyección de las casas deben ser propuestos los higienistas y los arquitectos y no los inquilinos, y al construirlas los albañiles seguirán los planos dados por el ingeniero y no las indicaciones del primer ignorante en esta materia que se presente. Suponer que la gente pretenda lo contrario, sólo por el hecho de que ya no hay gobierno, sería una tontería. En cualquier administración la capacidad técnica es la primera calidad necesaria, pero esta cualidad no tiene nada que ver con la de gobernar, de mandar y de imponerse con la violencia o la amenaza.

∴

Para el esfuerzo que debe hacerse es siempre el mismo, doble: desbaratar el orden de cosas actual, es decir, demoler las instituciones nocivas, cambiar el ambiente, para que los hombres a su vez puedan transformarse, y entre tanto ir cambiando cuanto sea posible la mentalidad y la consciencia de la minoría más susceptible de ser influida por nuestra propaganda, a fin de que esta minoría adquiera la fuerza necesaria para dar el primer empujón a la barraca estatal y burguesa, al propio tiempo que constituya el primer núcleo de la sociedad libre de mañana.

En seguida, ya desde el primer momento, sin esperar la época en que los hombres sean maduros, deben entenderse los hombres de buena voluntad para resistir a los malvados y a los sin escrúpulos e impedirles que arrastren, engañándola, a la masa aún inconsciente de los interesados, poniendo en práctica donde puedan y tanto como puedan las propias ideas y los propios medios de organización social.

LUIS FABBRI

El SAMBENITO

(Viene de la página 2.)

unos y otros contrincantes de altura, porque todo lleva el signo de la democracia. Y según parece la democracia es lo más insigne que crearon los romanos, de acuerdo, claro está, con las clamorosos loas que a diario se la cantan : la propaganda del régimen imperante en la península, nos lleva dando la lata de su « democracia vertical » años y años. No podemos negar entonces la garantía que la democracia nos ofrece. Y los reunidos en Munich, nos cantan la apología de la misma, pero con otro nombre, o sea quitándole el calificativo y dejando la palabra sola y breve : DEMOCRACIA, con mayúsculas y todo. Y lo que da más personalidad a los reunidos es su autodenominación de « personalidades responsables », con lo cual dejan pequeñito al Sursum Corda que se presente, y, calificado con todas las letras de lo contrario : Irresponsable. Todos somos irresponsables para los grandes responsables, con lo cual, por esta vez siquiera, estamos de acuerdo. Porque nadie dudará de la enorme responsabilidad que les cupo en el doloroso desenlace de la contienda 36-39 y años siguientes a la mayoría de esos reunidos en Munich.

La democracia es un emplaste que sirve para todos los usos, pero que nunca arregló ni arregla nada. «Que sea la voz del pueblo libremente consultada la que nos diga que régimen desea España ». ¿Qué régimen? Cualquiera que conquiste la tierra, por siglos en manos de los privilegiados, para que pertenezca a los que la trabajen y lo mismo la industria y todo lo demás. Para ese viaje no se necesita consulta de ninguna especie. Pero los reunidos en Munich insisten en que es preciso « consultar » si ha de ser Franco o « los representantes de los grupos » que ellos representan, los que han de formar gobierno. ¿Y para qué necesita el pueblo y el proletariado español que los represente nadie que se encuentre empeñado en dejar las cosas como estaban y están desde siglos? Para nada. Democracia basada en la propiedad de los marqueses, condes y demás privilegiados, es buena para los que aspiran a seguir chupando del bote; pero ¡qué malísima es para quienes nada poseen y anhelan felicidad y justicia, como todo ser humano que se precie en la tierra! Y por si fuera poco todo eso, en nuestra modesta opinión la democracia se nos aparece marcada por el áspid de los monopolistas de Wall Street, como el socialismo tiene el tinte de los ogros del Kremlin. Todo caduco, gastado, engañifero, cuando la realidad exige de todos y cada uno verdaderas rutas limpias de sangre y lodo : rutas de bienestar efectivo que no contengan aspiraciones de mando y privilegio en los «sabios de la política», capaces de conducirnos una y mil veces alrededor de la noria como a los mulos, como si con los hombres y mujeres de buena voluntad se pudiera jugar de tal ingrato modo al escondite.

Consideramos que la decantada « reunión de Munich » no pasa de ser un bollo más para las aspiraciones netas del pueblo español. No son, ni por pienso, las camarillas, las encargadas de dar soluciones a tan grave y hondo problema como nos ocupa. La solución la dará, más pronto o más tarde ,el pueblo posesionado de su responsabilidad consciente. Y esta solución no será en tanto se le quieran cargar todos los dados, las cuentas, y otros cargos demasiado conocidos para necesitar ser enumerados, a la cabeza del jefe de la « Cruzada ». Y esto es así porque al menos los « cruzados » no pueden quedar jamás exentos de culpa, por muy vivos que se nos presenten a la hora de calentar las castañas. Si es indigno dejar de ser, mucho más todavía lo es pretender que no se ha sido. Esto es lo último de la bajeza a que se puede arribar por los caminos de la ambición camuflada de desprendimiento. Para el pueblo y el proletariado español, como para nosotros mismos, Franco no pasa de ser uno de tantos, pero no el único culpable merecedor de un sambenito, en el « caso español ».

COSMES PAULES

CHISPAS

Uno de España me ha vuelto a llamar «rojo».

Roja tengo la sangre, no azul-sifilítica, producto de casta.

∴

La casta Susana tiene sangre hirviente, no así el casto José, que tuvo que encargar al Santo Espíritu la misión no santa de hacerle un hijo a su esposa.

∴

Rojo no existe en las cementeras mejillas de los émulos de la Falange, o la Falanga, patrona del burdel franquista.

∴

Si tanto estorba lo encarnado, ¿por qué las dos franjas rojas de la bandera de españa?. (Tipógrafo, la e minúscula está muy bien puesta.)

∴

La bandera a la lavandera.

∴

Con sangre de hijos del pueblo enrojeció la franja amarilla, encarnando toda la bandera. Y que Kruschev dispense, a pesar de todo.

∴

Camisa azul, división azul, programa azulado, obispos a su lado...

Ni el color ni la pompa consiguen esconder las malvadas intenciones.

∴

Todo color es un retazo de arco iris.

Pero al alcanzarlo, a Franco el fulgor se le muere en las manos.

∴

En Franconia se trata de anular el color rojo. Pero la sangre vital de los españoles lo impide.

∴

Rojo, amarillo, verde, blanco, negro, azul, con su maravillosa cromática, sirven para la aurora y para el ocaso.

En ciclo eterno de vida.

∴

Arrebatarle un tinte, o una estrella, a la Naturaleza, es propio de necios y de enfermos del caletre.

∴

De las siete musas musicales eliminad una, y ya podéis arrojar el pentágrama a la basura.

Con rojez o sin ella, vaya el franquismo a la idem.

CHISPERO

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Servicio de librería

	AF		
«Desde el fondo de la tierra», E. L. Castro	750	«Dinamos de corrientes alternas», Cobron	250
«Daysy Miller», Henri James.	300	«Discours aux sourds», Ferrero	250
«La dama de las Camelias», Dumas (hijo)	260	«Doce capitales», Eugenio Relgis	1 200
«La damita de la casa grande», Jack London	600	«Las doce pruebas de la inexistencia de Dios», Faure.	150
«Dans le mortier», Han Ryner	390	«Doce pruebas de Hércules», Montiel Ballesteros	1 200
«Damian», Hermand Hesse.	400	«Las doctrinas de Ameghino», José Ingenieros	450
«Democracia cooperativa», H. P. Warbase	1 000	«El dominico Blanco», Gustavo Meyrich	400
«Le démocrate devant l'autorité», Bontemps	250	«La Dorotea», Lope de Vega.	750
«Défense en bloc», Léon Durville	1 500	«Dostoiesvky», Dimitri Merenjkoswky	400
«Déposition», Léon Wert	600	«El drama del amor y de la muerte», Carpentier	550
«El provecho al producto integro al trabajo en su desarrollo histórico», A. Menger	350	Diccionario Delgado, Bouret. 2 vols.	1 650
«Descartes», Alfredo Fouille.	525	Dicc. Reyes (francés-español) y v/v.	1 800
«Las desencantadas», Pierre Loti	350	Diccionario Ilustrado. Quillet	2 000
«Desierto de amor», Mauriac	550	Diccionario francés-alemán. Larousse	690
«Le diable», Papini	550	Diccionario francés-español. Larousse	720
«Diane», Heinrich Mann	600	Diccionario inglés-español y viciversa	1 500
«Diario de Otoño», E. Relgis.	300	«Los mejores cuentos»,	190
«Dias ejemplares de América», Walt Whitman	450	«Mediterráneo», Emil Ludwig	1 400
«Los dias de nuestra vida», M. Zoschenko	450	«Mapa de España	700
«Dieta sin privaciones», J. J. Bachmann	1 200		
«Dinamos de corrientes continuas», Cobron	300		

Giros y pedidos a Roque Llop
24, rue Ste-Marthe (Paris (10)
CCP 13507 56

COMUNICADOS

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el día 16 en el local y hora de costumbre.

F. L. DE CACHAN

Celebrará asamblea general el domingo, 16 de septiembre, a las nueve de la mañana, para dar cuenta de los acuerdos del Pleno celebrado en Toulouse. En el local de costumbre.

REGIONAL DE LEVANTE

Convoca a sus afiliados de origen (Valencia, Castellón, Alicante, Murcia y Albacete) a asamblea para el día 15, a las seis de la tarde, en la F. Local de Paris.

FEDERACION LOCAL DE PARIS

Convoca asamblea para el domingo, 23, a las nueve de la mañana, en el local de Sainte Marthe, 24, para dar a conocer los acuerdos de los Plenos de Zona y Nacional de Núcleos.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca asamblea para el domingo, 16 de septiembre, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE THIAIS

Anuncia reunión general para el dia 23, a las diez de la mañana, y en el local de costumbre. Asunto, Plenos.

Nota administrativa para el extranjero

Rogamos a nuestros abonados y corresponsales del «C. S.» y de «Umbral», en el extranjero, que procuren ponerse al corriente de los envíos que les hacemos. Las publicaciones necesitan la ayuda de todos y los envíos fuera de Francia son los más caros.

Si no se recuperan los envíos, mal puede cubrirse el coste de la tirada. Hasta ahora, los envíos del extranjero han gravado nuestro presupuesto por no haber habido la correspondencia debida en los pagos. Esperamos se sepa comprender la razón de esta llamada.

El movimiento estudiantil durante el pasado curso

por A. BERNAL

(Continuación y fin.)

Como consecuencia de esta labor « extralegal » de los estudiantes, fueron detenidos cinco de ellos a comienzos del mes de febrero y las manifestaciones de protesta se iniciaron. Durante varios días se mantuvieron a un ritmo creciente y, a imitación de los movimientos catalanes, fructificaron en una asamblea general de estudiantes desde la que se protestó, en una reunión celebrada en la Facultad de Ciencias Económicas a la que asistieron cerca de mil estudiantes, contra las detenciones de compañeros y contra la promulgación del nuevo y cínico decreto de Estructuración del SEU.

Durante el mes de abril los estudiantes de Madrid concentraron sus protestas sobre una nueva ignominia lanzada por el gobierno contra la Universidad : la existencia del Estudio General de Navarra, Universidad particular del Opus Dei, a la que de hecho se concedió por entonces la validez profesional y universitaria de los títulos otorgados por ella a sus alumnos. Con este fin hubo diversas concentraciones, así como una ponencia lanzada desde la Facultad de Ciencias Económicas.

Así se continuó hasta el día 4 de mayo, día en que se reunió la Asamblea General en el patio de Ciencias Económicas. En esta reunión se aprobó la citada ponencia contra el Estudio General y se hizo una llamada a la solidaridad de todos los estudiantes con los obreros asturianos en huelga. La asamblea se trasladó a la calle y organizó una manifestación al grito de « Opus, no; mineros, sí ». La manifestación fue cargada en la Plaza del Callao por la policía. Hubo cuatro detenidos.

El lunes, 7 de mayo, la policía volvió a cargar sobre otra manifestación en la Plaza de Cristo Rey, practicando treinta detenciones y dando numerosas palizas a otros tantos universitarios. Seis muchachas fueron detenidas y a dos de ellas se las golpeó brutalmente.

Al día siguiente, las detenciones, retiradas de carnet y otras medidas de coacción y amenaza fueron practicadas en gran número por la policía en una nueva concentración realizada en la Plaza de España. Los estudiantes se refugiaron en la Facultad de Ciencias Económicas, donde se establecieron en asamblea general, manteniéndose allí hasta las diez y media de la noche.

Nuevas concentraciones tuvieron lugar durante los días siguientes. El sábado 12 de mayo, se celebró la última reunión de la Asamblea General, decidiéndose dar a ésta el carácter de « Permanente » y continuar la lucha durante el próximo curso.

APRECIACION GENERAL DE ESTOS MOVIMIENTOS

En Barcelona, la oposición universitaria se mantiene en el mismo tono que los pasados años, es decir, abarcando amplios sectores de la población estudiantil completamente convencidos de que la lucha es más seria que un debate de casino. El grado de conciencia política de los universitarios catalanes se observa en el hecho de que, siendo las represiones policiales continuas y cada vez más enconadas, su acción no ha decaído, sino que por el contrario ha adquirido verdadera audacia. El grado de intimidación de los universitarios catalanes parece estar totalmente compensado por la conciencia de que la oposición que realizan es una dura batalla política que más tarde o más temprano se ganará, pero, desde luego, con riesgos.

En Madrid, durante estos últimos años, los ánimos del estudiante han estado notoriamente por debajo de los del catalán. Tras el 56 y el 58 las organizaciones universitarias de oposición fueron desmanteladas por la Brigada Político-Social. El trabajo de la policía fué, en realidad, bastante fácil. Las organizaciones deshechas se hallaban aún en un grado excesivo de ingenuidad. Esto es comprobable incluso en grupos que llegaron a adquirir bastante madurez ideológica, como la A.S.U.

Resultado de este desmantelamiento fue la pérdida completa por parte de la oposición de su carácter masivo. En realidad, la oposición ha venido manteniéndose en pequeños círculos, reducidos y ocultos. A partir del 58, y hasta el presente año que la perspectiva ha dado un giro completo, la oposición estudiantil madrileña ha sido nada más que una oposición de cámara. Causas de este fenómeno pueden ser, y de hecho son — aunque es seguro que nuestra enumeración no sea exhaustiva — las siguientes :

1) *Reservas mentales en el universitario.* — Las reservas mentales de gran cantidad de universitarios en lo que se refiere a su integración personal en la lucha antifranquista hay que observarlas siempre desde la perspectiva social en que nuestra Universidad se sitúa con respecto al resto del país. La Universidad, es decir, el grupo humano universitario, tiene un estricto origen burgués. Sería falso observar ni la menor pérdida de esta condición de clase en el joven que ingresa en la Universidad. Excluídos grupos menores, casi ínfimos, el resto sigue incrustado en el sistema de vida, y su correlativo mental consciente o inconsciente, de esta clase privilegiada de que indefectiblemente procede.

Evidentemente, en un grupo marcado por una contextura social de este tipo hay de suyo gente completamente reacia a cualquier oposición al régimen; y esto por razones obvias. Hay que reconocer que en la Universidad existe una dosis no despreciable de franquismo. Que no la hubiese sería completamente ilógico.

Por otro lado, y pese a que muchos estudiantes son « sentimentalmente » antifranquistas y en su horizonte intelectual no entra la dictadura como modelo de buen gobierno, hay que pensar que estos jóvenes toman a Franco y su camarilla como un mal menor, en el sentido de que temen que una caída digamos « no natural » del Caudillo desencadene una acción proletaria enérgica. Este fenómeno ha podido comprobarse con toda claridad durante las manifestaciones de este año. La presencia — viva en la imaginación de todos — de las huelgas obreras del Norte durante los sucesos de mayo « asustó », literalmente, a no pocos estudiantes que en otras ocasiones se manifestaron incondicionales de las líneas generales de la oposición universitaria. Para esta gente la alternativa « O Franco o Comunismo » (simplificación de origen fascista o bien de origen burgués asustadizo, que en última consecuencia viene a ser lo mismo) se puso al rojo vivo desde el momento en que anduvo por medio el fantasma de la clase obrera en pie.

En realidad, estas reservas mentales debidas al origen de clase (burgués) han pesado siempre sobre los movimientos políticos universitarios. En Barcelona, la movilización de estos elementos « con reserva mental » ha sido posible gracias al « centralismo anticatalanista », en algunos puntos exacerbado, del franquismo. El nacionalismo oprimido ha sido siempre una buena bandera de enganche en los medios burgueses. En Madrid, la movilización de este tipo de estudiantes encuentra muchas más dificultades.

En este sentido, las huelgas obreras — al coincidir con las manifestaciones estudiantiles — han aclarado no pocas posiciones confusas. A unos les han dado la posibilidad de fundamentar su radicalismo teórico en hechos concretos, al ofrecerles una coyuntura inapreciable para convertir su actitud teórica en una actitud sincera. A otros les ha instaurado definitivamente en su moderación neutral (se trata, en fin, del fenómeno psicológico del indiferentismo comprobado desde su perspectiva política). A los franquistas incondicionales les ha afirmado más aún en su posición. Puede decirse que las huelgas obreras han actuado sobre la conciencia de la Universidad en función de « criba » o « catalizador ».

2) *Otras reservas*, incluibles en el apartado anterior, pero aquí matizadas en un sentido psicológico, son las siguientes :

— La sensación de vigilancia que pesa sobre el ánimo del estudiante durante su vida cotidiana en el seno de la Universidad. A partir del año 56 — hasta entonces se trataba de una Universidad dócil — y la serie de represiones subsiguientes, el control policíaco, sindical y académico de los estudiantes no ha cesado de aumentar.

— Lo anterior conduce fácilmente al estudiante propicio a pensar que hay una gran desproporción entre el fruto de su labor política — caso de que pensara tenerla — y el riesgo que con ella corre.

3) En un orden diferente a las anteriores causas, como hecho concreto y posiblemente dependiente de los anteriores, podemos citar el siguiente : la actual despolitización de la Facultad de Derecho de Barcelona y las de Derecho y Medicina en Madrid. En Madrid, especialmente, la Facultad de Derecho se ha mantenido por completo al margen de todo, cuestión considerable si se tiene en cuenta que, tradicionalmente, se han producido en ella los movimientos más eficaces.

4) Más circunstancialmente todavía, podemos citar como causa de las restricciones « en cantidad » de alumnos activos — especialmente en Madrid — la situación actual de las Facultades en su aspecto geográfico. El traslado urgente de la Facultad de Derecho a la Ciudad Universitaria en el verano del 56 no fue, en modo alguno, casual. Actualmente, la policía puede controlar en pocos minutos todos los accesos a la capital impidiendo manifestaciones fuera del recinto universitario.

Estas y otras causas restan muchos inidividuos a las acciones masivas. Se trata de un hecho innegable, y hasta cierto punto, completamente lógico. La mayor seriedad, audacia, sentido político y organización de los movimientos antifranquistas universitarios excluyen una unanimidad que en el mejor de los casos habría de ser ficticia. La Universidad, como el país, está llena de contradicciones y nada mejor puede ocurrir que el que se pongan éstas lo más tensas posibles. *(Boletín Informativo», París.)*

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.
★
Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

EN ESPAÑA

LAS HUELGAS TOMAN CARTA DE NATURALEZA

INUTIL que Franco se encastille en su refrán cansino de que las huelgas que se suceden en España son obra deliberada de los comunistas. El argumento es inválido y probatorio de la cerrazón mental de la jerarquía franquista. Hay un problema de pan y libertad en el país que el sistema no resuelve ni resolverá sin su previa disolución.

La aparente libertad de Prensa no se explica con la expresa anulación del «suceso» noticiable; ni la exigida prudencia en el relato de lo que no ha podido impedirse compagina bien con la libertad informativa de que el Estado presume ahora. Se anda en España sobre una realidad de infundios que deja la actualidad nacional en su verdadero estado: la vigencia del totalitarismo franquista sin recurso atenuante.

Porque la verdad pura, como decir la auténtica, es el estado de indigencia física y moral a que está sometido el pueblo. Sobre la privación de derechos políticos y el recargo de obligaciones sociales, está el encarecimiento constante de la vida, diferencia grave jamás compensada por el ritmo de concesiones emanadas del Estado. Este, que impide a los desheredados la recuperación de su tren de vida, nunca excesivo, queda automáticamente obligado a nivelar la diferencia y no lo hace. Consiguientemente, son los perjudicados quienes se quedan atrás en la carrera de los precios y en la necesidad de alimentarse; quienes han de provocar conflicto directo a sus explotadores, a su vez intervenidos por el Estado, erigido no en árbitro, sino en freno, en causante de la miseria progresiva de los trabajadores. Tal es el origen de las huelgas «ilegales» de España. Pero, ¿cuáles han de ser las huelgas «legales» estando la huelga en sí prohibida y el derecho a defender el pan del hogar conculcado por un Estado-patrono enemigo declarado primero, y ahora falso amigo de los trabajadores? La solución no se percibe en tanto permanezca en pie el régimen franquista, ni la habrá después de la caída de éste si la institución política que le suceda no está revolucionariamente presionada por los españoles sujetos a la ley del salario. El problema lo es de una reorganización social que no tratamos de discutir ahora. Más adelante es posible que lo hagamos.

Lo que en la actualidad importa es que el proletariado español salga del paso en las mejores condiciones posibles. Necesita, apremiantemente, pan y libertad, y como nadie se lo da, ha de arrebatárselo a su enemigo directo y detentor excluivo de la producción española: el Estado franquista, que tiene supeditada incluso a la burguesía media, en el supuesto de que toda la grande burguesía sostenga a Franco. Es el pueblo productor quien tiene, no solamente derecho, sino absoluta precisión de ejercer el derecho elemental a la existencia que la fuerza bruta interior, y la política de contubernio del exterior, le conculcan. Cumplir una huelga en el extranjero no sólo es posible, sino incluso cómodo; pero en España la cosa varía a causa de la política traumática del Estado y del abandono sistemático en que el proletariado universal sume al trabajador español pese a las declaraciones y manifestaciones rimbonbantes y a los puñados de calderilla entregados a sectores españoles antifascistas en exilio. Nada de lo que acontece en el mundo en favor de la clase laboriosa española satisface, y cuando ésta se lanza al peligro de la huelga «ilegal» (en España no puede haber otra), lo hace por su despensa y su derecho, no por orden soviética o por políticas ajenas a la causa directa de los obreros.

El propio éxodo de miles de proletarios españoles, que cruzan las fronteras del país, justifica el estado de miseria de nuestro pueblo, y cuando los turistas extranjeros se ocupan de vida espléndida y satisfacciones populares en el interior español, o mienten como bellacos o carecen de ojos en la cara. Bien acomodados en las playas o en los hoteles ciudadanos a la moda, no conocen o no quieren conocer el reverso de la medalla. Costa Brava y otras Costas acondicionadas para la holgazanería que rinde divisas; Barcelona, Valencia, Sevilla, Madrid, San Sebastián, etc., no son los suburbios de estas capitales, cuidadosamente ignorados; no son Andalucía, Extremadura, la Mancha, Las Hurdes, más extendidas éstas, geográfica y socialmente, de lo que parece. Si el español no se defiende, nadie lo hace por él, y cuantos tratan de ignorar sus terribles dificultades o se inclinan por la explotación política de las mismas, pueden recurrir a la mentira, dorada unas veces, nauseabunda otras, e incluso necesitar que exista miseria en España para plantar una pica de partido comunista o católico derechista en nuestra desdichada tierra.

Veridicamente, en España hay hambre de pan y sed de libertad, no otra cosa.

Petimetría auguraria

por A. SAMBLANCAT

LAS postrimerías del siglo VIII son la zarabanda de los pisaverdes y huelebonitos; de las pelucas de ala de pichón sobre las sienes y el hombro como una mejilla, con hoyuelo para los besos y todo, de la muejr; durante el reinado de los Lulú-Luises de Francia, de los brummelizados Jorges de Inglaterra y de los casacas-cosacos Carlones de nuestro país.

No sé si la petimetría es un mosaico de muserolas y muecas; o la mesa de zapatero de la coquetería. Coquetería viene de cochetta (coqueta) o cocinera en italiano. Es la abuñuelada presunción de las reinas medio en ruinas del soplillo y el badil y las atizadoras del fogón en la épica época a que hemos aludido.

La maternidad del vocablo entre otras muchas, se le atribuye a una cantadora, subida a golpes de muslo, de los fregaderos de un piso principal a los paraisos artificiales de una carpa de lujo y que así se fue empinando a cierto auge.

La emperatriz knutócrata, Catalina de Rusia, quiso oir gargullar a la oropéndola; y la llamó por mediación de sus embajadores a San Petersburgo. La soprano de moda pidió 5.000 rublos de honorarios o salario al mes, por ir a constiparse a las nieves de la tundra.

— No doy tanto a mis mariscales — saltó la zarina, hecha un sulfuro, un cianuro.

— Pues que le hagan de teloneras y le afilen gorgoritos sus enchamarrados — replicó la zentzontla.

Las petimetras, que se llevaban a la cola a los ases del filosofar, del diplocodismo y la esteralidad de fondo de retrete de los salones, lucian tontillos o miriñaques, que eran unos armazones de trapo, sostenidos por ballenas, que se ponian debajo de la falda, para ahuecar la pompa de tales catafalcos. Al abrigo de tan extraña cúpula de gasoducto, se podian esconder, cartesianizando, tres amantes del « beau dire ».

Los estafermos de las dandynonas, travestidas con semejante apatusco, presentaban el aspecto de una campanilla de replicar a Patri, cuyo mango era el peludo del moño y de varejón hacia el problema del badajo.

Para procurarle material de bluff a la fashion elisea, se constituyó un consorcio, que mandaba macabeos al Antarte a espumar crema cetácea, para maquillarse el pellejo las tarzanas en cuestión.

Los tules y crinolinas de tan extravagantes inflaciones tenian una onomástica desmayadora : suspiro sofocado, lágrimas indiscretas, panza de pulga, pollo al pastor, corazón delicuescente, entrañas de procurador de los Tribunales o de hipotecario judio.

El capitulo de los lunares, de que se escarchaban el rostro las currutacas, no era menos tilingo.

Formábanlo ruedecitas de tafetán negro engomado, de que se llevaba una cajita en el bolso, y que adoptaban aires de estrella, de soles, de lucero de la mañana, de medalla de la noche en cuarto menguante.

Al que raptaba como un lagarto por la mejilla, se le denominaba el galante o el glotón; al vecino del ojo, el pasionero; al de los alrededores de la nariz, el gentilhombre audaz; al arrapado a la barba, el insinuante receloso; al que volaba hacia la boca, el ebrio mosto de granadas.

Pero, en donde el ingenio tocaba en el genio y se desabrochaba el corsé, agotando el arsenal de las ridiculeces, era en la techumbre de la persona, con los peinados aparatosos.

Legrós y Leonard, dos maestros de la arquitectura del pelo, capitaneaban en París dos partidos rivales : el de la cera y el vórtice-espiridonovo. El segundo era el de los revoltosos sin cura, hasta en la toalete.

Con las cabelleras, trabajadas como un jardín, se imitaban barcos de vela; galerones, quitrines y sopandas, en el ramo de la vehiculación; Vaticanos y Trianones y villas Médices; gallinas poniendo el huevo; paneras de no-me-olvides; duomos de catedral; tejados con gaterio caballando encima; papagayos golosos de la mazorca de maiz; palomas arrancando el vuelo o aplicándose a la castidad del achuchón, cogidas del cocodrilo.

No me digais que este despiporren, como el de las actuales millonarias, no era augurero. Aquellas cabecitas sin sesada ni para una croca, haciendo fantasía, estarian para comérselas. Pero, hacian con la raridad el vate, como los profetas de Israel. Los cuellos de cisne, las gargantas de marfil, los cogotes afeitados, las uñas miniadas o doradas, ofrecian tentadoramente su morbidez o su languor, e invitaban al rebanado, al filo de la guillotina.

EL SAMBENITO

por Cosme PAULES

BUENA la hizo este señor don Franco Bahamonde. A nadie como él en estos días le viene aquello de « Cria cuervos y te sacarán los ojos ». Ello viene siendo demostrado desde un largo tiempo a esta parte, lo cual tuvo su culminación en la ya famosa « reunión de Munich ». En ella el señor Gil Robles, etc., etc., todos a una, como en « Fuenteovejuna », acordaron colgarle todos los yerros, los crímenes y demás al « caballero cristiano » por la gracia del... Vaticano. ¡Y de qué manera! ¡Qué angelitos se nos aparecen ahora los que ayer se mostraron como lo que eran! « Franco, Franco, Franco » es el culpable de todo lo pasado y lo presente; y hasta el « Cara al Sol » fue puesto por el « entorchado en solfa ». Y así han votado la « reconciliación nacional » como si tal cosa. Lo pasado pasado y vuelta a empezar. Eso es lo que se anhela por unanimidad de congresales reunidos. Cueste lo que cueste, pero que los diablos se laven las manos — o puedan lavárselas — y quedar como unos angelitos. Franco al hoyo y los vivos al bollo. Y aquí no ha pasado nada.

¿Qué intereses representan todos esos elementos reunidos en Munich o al menos en buena mayoría? ¡Vaya usted a saber! Carcas ayer, hoy se han cambiado el mote y se dicen apenas « social-cristianos » y otras pequeñeces de última moda. ¿Pero qué son o siguen siendo en el fondo? Averigüelo Moya. Hay una cierta verdad y es que la suerte no parece haberlos favorecido tan plenamente como era su deseo a la hora de recibir la torta, como favoreció a la inmensa camarilla que reluce en las altas retortas del poder y la riqueza del nuevo y viejo cuño. Duques, condes, marqueses, generales, amigos del « caudillo » y demás encumbrados suenan como los aprovechadores mayores de las energías arrancados a sangre y fuego, durante un cuarto de siglo a los españoles del brazo y del cerebro. Los reunidos, al parecer, no pertenecen abiertamente a tales camarillas. Pero está claro que ello no ha sido posible dada su mala suerte, que si no... otro gallo cantaria. Y seguramente no habria oposición tan manifiesta al régimen por su parte como la que hoy practican. ¿Quién puede creer en sus buenas intenciones da hogaño? No lo sabemos. Quizás los incautos, los que nada saben de lo pasado y los que han pasado sin preocupaciones dentro de una sala de torturas tan monumental como los circundaba y en tanto los hoy reunidos, para colgar el sambenito de marras, capean el temporal de lo más lindamente.

No obstante podemos darnos por satisfechos con las pretensiones de

(Pasa a la página 3.)

CRONICA EXPRES

Como Judas

ERA el niño bonito de « El Liberal » en tiempos de Moya y Vicente.

Era un artífice del periodismo que mandaba artículos primorosos desde París y hacia encaje de bolillos cuando escribía.

Era una pluma fina que cincelaba prosa espumosa y burbujeante comiendo sobre el papel con la efusión del champán o con la rapidez del tren.

Bien que nacido en otro continente, más « boulevardier » que él nadie.

Llevaba metido a París en el corazón.

París era su motivo de pluma.

Estaba relacionadísimo.

A los hombres y a las mujeres más célebres trataba, siendo un perfecto « clubman ».

Tuvo varios desafíos.

Muerto Vicenti, la Sociedad Editorial Española, el « trust », le entregó la dirección de « El Liberal ».

No duró mucho.

El cargo exigía una pluma más ruda, más del oficio — en la Redacción las había —, aunque más exquisita.

No es lo mismo un artículo de fondo que una crónica literaria.

Madrid no iba con sus hábitos de París y no le inspiró mucho.

Primero la aclimatación, en seguida los conocimientos, luego el ambiente.

Por entonces conoció a una célebre cantatriz que acaba de morir en Barcelona, Aribau 20, y se casó con ella.

Efímero connubio celebrado en Biarritz, en el que hizo acto de presencia el conde de Romanones.

Paraba en el Palace de Madrid una mujer que había de alcanzar universal renombre como espía al servicio de Alemania durante la guerra de 1914.

La danzarina exótica más solicitada de su época, con una sugestión misteriosa irresistible.

Al revés de Junoy, que la trataba y fué un sepulcro, el exdirector de « El Liberal » vino a Madrid por mandato de un político a fin de hacerse con ella, y usando de enlabios embusteros la trasladó a París, donde en los fosos de Vincennes fue fusilada.

Adiós vergüenza, adiós honra, adiós gloria, adiós periodismo parisién de los verdes años...

Sólo faltó escupirle en la cara.

Volvió a casarse con una « midinette » que podía ser su nieta y murió en París, en su París, despreciado de todo el mundo.

. . . . . .

Conocí a la popular cancionista que ha muerto en Barcelona, Aribau, 20, en la mayor miseria y al que fue su marido no mucho más de un verano.

No cito nombres porque no acostumbro a regalar los oídos de nadie.

PUYOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

El Congreso Internacional de Saint-Imier

EL Congreso de Saint-Imier, celebrado los días 15 y 16 de semptiembre de 1872, constituye la respuesta de los anarquistas a las maniobras desembozadas perpetradas por la fracción autoritaria de la Primera Internacional de los Trabajadores. El Consejo General residente en Londres convoca el Congreso de La Haya de manera un tanto irregular y apresurada. Los partidarios de Marx están decididos a obtener la exclusión de los «aliancistas». Se hallan ya claramente definidas las dos tendencias del socialismo. Para Marx lo importante es llegar al «copo» de la Internacional convirtiendo en cargos directivos la comisión de relación y apoderándose de tales cargos.

Es el 2 de septiembre de 1872 — en La Haya — que una mayoría preparada como se preparan todas las « mayorías » en el fondo aleatorias y ficticias, decide la expulsión de Miguel Bakunin y de James Guillaume del seno de la Internacional. Todas las acusaciones lanzadas contra Bakunin y sus amigos resultaron falsas. El tiempo, los testigos y la absoluta ausencia de pruebas se encargaron de reparar la injuria. Porque se llegó a la injuria y a la degradación moral. Queda probado que la expulsión se debió a una cuestión de tendencias y que las pruebas de conducta moral militaban en favor de los acusados.

Desde entonces quedó patentizada en la Historia Social la imposibilidad de reunir y de aliar entre sí para labor duradera a fuerazs opuestas en sus expresiones tácticas y en su finalidad. Un tanto difusa e imprecisa la finalidad cuando todos se reclaman partidarios de la Libertad.

Quedó también patentizada la triste virtud del método ventajista que consiste en forzar, crear o fabricar mayorías — reales o ficticias — y en apoyarse en la ley del voto o como decía Mella en la Ley del Número para apoderarse de cargos y de funciones o para persisitir en ellas, copar órganos de prensa, realizar campañas sorpresivas a fin de « ganarse » la base e impulsarla a la adopción de determinadas premisas. Realice quien realice el gesto no conducirá jamás al bien lo que se realiza u obtiene mediante actos dudosos, tratando de inhibir o de neutralizar en opinión y en acto a quienes se consideran militantes de una misma causa, unidos en el seno de una misma Organización. Para el menos avisado tal acción tiende a forzar a una Organización a adoptar posiciones que no le son propias.

La táctica fue calificado de « marxista » porque fue Marx un artífice del ventajismo, como lo fue de acusación calumniosa. Pero con Marx o sin « marxismo » prueba quien de tal táctica hace uso que su causa no es lo suficientemente limpia como para poder defenderse y afirmarse con el simple enunciado de su razón, de sus motivos, de su finalidad. Aparece falsa toda alusión o reclamo a una libertad de iniciativa que, rompiendo los moldes de un pretendido tradicionalismo aporte aire fresco al predio común, enriqueciendo su haber con notas, abriendo cauces inéditos al porvenir.

No es retrógrado quien se atiene a las conclusiones repetidas de la experiencia. Lo es quien de la experiencia se obstina en no querer recoger sus frutos. Sectario es quien se afirma en una idea fija aunque ésta pretenda renovar. No lo es quien se afirma en pruebas conclusivas para rechazar lo que no es nuevo y no es otra cosa que reedición de un fracaso. Actitudes renovacionistas hay que nos retrotraen al más ingrato de los pasados. A los tiempos aquéllos en que las posiciones no se habían aclarado de manera suficiente, haciendo así posible a Marx y a sus acólitos su funesta labor.

LOS DOS CONGRESOS DE SAINT-IMIER

El Jurasiano

El 15 de septiembre de 1872 por la mañana tuvo lugar un Congreso de la Federación del Jura Suizo. Adhémar Scwitzguébel informó al Comité Federal respecto a lo ocurrido en La Haya. El Comité Federal convocó en pocos días un Congreso que reunió a la casi totalidad de las Secciones del Jura. Además de estas Secciones se hallaban presentes delegados de España, Francia, Italia y América, convocados para asistir al Congreso Internacional. El Congreso de la Federación Jurasiana se enfrenta contra las resoluciones del Congreso y adopta dos resoluciones esenciales de las que extractamos lo más importante.

De la primera resolución :

«Que la mayoría obtenida en el Congreso de La Haya es lo suficientemente sospechosa para no ser considerada como representación de las Secciones que componen la totalidad de la Asociación, teniendo en cuenta las condiciones en que el Congreso fue organizado con el Consejo General de Londres, cuya conducta debía haberse puesto en causa y no fue siquiera examinada.

»Teniendo en cuenta que en tales circunstancias el Congreso de La Haya se ha extralimitado en sus funciones, que son puramente administrativas y no determinativas.

»El Congreso de la Federación del Jura realizado en Saint-Imier el 15 de septiembre de 1872, no reconoce las resoluciones adoptadas por el Congreso de La Haya por considerarlas injustas e inoportunas, además de que sobrepasan las atribuciones del Congreso.

»Por otra parte no reconoce en manera alguna los poderes autoritarios del Consejo General, etc. etc.»

De la segunda resolución :

«Considerando que el voto mayoritario registrado en el Congreso de La Haya, relacionado con la expulsión de los compañeros Miguel Bakunin y James Guillaume del seno de la Asociación Internacional de Trabajadores, atañe directamente a la Federación del Jura ;

»Que de las acusaciones contra Miguel Bakunin y James Guillaume resulta de una manera evidente que su expulsión no es más que el resultado de una intriga infame y miserable fomentada por algunas personalidades rencorosas ;

. . . . . .

»El Congreso del Jura, realizado en Saint-Imier el 15 de septiembre de 1872 protesta enérgicamente contra la resolución mayoritaria del Congreso de La Haya concerniente a la expulsión de los compañeros Bakunin y Guillaume, etc., etc.»

Adoptadas estas dos resoluciones el Congreso mandata a los compañeros Scwitzguébel y Guillaume para representar a la Federación del Jura ante el Congreso Internacional que habría de tener lugar el mismo día en Saint-Imier.

EL CONGRESO INTERNACIONAL

En la tarde del 15 de septiembre de 1872 inicia sus tareas el Congreso Internacional de Saint-Imier, que finaliza sus tareas al día siguiente. Asisten 15 delegados : Alerini, Farga-Pellicer, Marselau, Morago, por España ; Costa, Cafiero, Bakunin, Malatesta, Nebruzzi y Fanelli, por Italia ; Pindy y Camen, por Francia ; Lefrançois por América ; Guillaume y Schwitzguébel, por la Federación del Jura Suizo.

Se presentó una delegación indirecta del Consejo General de Londres, en las personas de tres habitantes de Chaux-de-Fonds. Si el mandato hubiera emanado de no importa qué Sección de la Internacional los delegados hubieran sido aceptados. Pero se rechazó por unanimidad el mandato de un Consejo General instituido por sí mismo — según nota Guillaume — que no representaba nada más que a sus componentes y que pretendía ejercer las funciones de Consejo General, cosa que no podía aceptar un Congreso antiautoritario.

Iniciadas las tareas del Congreso los delegados españoles proponen que se establezca el uso del voto proporcional. A lo que se ve es inveterado en el español el concepto impositivo mayoritario. El de la fuerza del número y no de la razón. Y sus cultores actuales tratan de sectarios a quienes proponen la razón y no la fuerza. Se rechazó allí tal propuesta, adoptándose el sistema del voto por Federación, pero en suma no votando.

El Congreso adoptó por unanimidad y sin recurrir al voto cuatro soluciones y una adicional. Los temas se habían discutido en principio en una reunión preliminar que tuvo lugar en Zurich el día 13 de septiembre. De manera que el Congreso de Saint-Imier maduró y refrendó cuestiones ya tratadas sobre cuyos principios generales existía ya común acuerdo.

La primera resolución trata de las maniobras del Consejo General de Londres cuyo colofón fue el citado Congreso de La Haya y denuncia la actitud y los métodos autoritarios de la fracción que intentó apoderarse de la Internacional.

La segunda resolución presenta un «Pacto de amistad, de solidaridad y de mutua defensa entre las Federaciones libres».

La cuarta resolución trata de la organización de la resistencia por parte de los trabajadores y la adicional marca el paso decisivo dela ruptura con el Consejo General de Londres, ya que se resuelve iniciar por vía propia el contacto de las Seciones de la Internacional proponiéndoles la adhesión al Pacto de Solidaridad establecido en Saint-Imier.

La tercera es la que establece una exposición de acción de conducta anarquista que se ofrece como un « clásico » del anarquismo militante. Por lo general se reproduce parcialmente. Héla hoy aquí, íntegral :

(Pasa a la pág. 2.)

España. Variaciones sobre la libertad de prensa

Leído en «El Universal» de Caracas:

MADRID, agosto 14, (UP). El gobierno español ha dado hoy un paso más hacia la libertad de prensa al eliminar la censura en todas menos dos de las provincias del país, según dijo un alto funcionario a la United Press.

En una entrevista exclusiva el director general de Prensa, Manuel Jiménez Quílez, dijo hoy a la UP que « a partir de esta semana los periódicos tendrán que enviar ejemplares a la censura sólo en Madrid y Barcelona.

«En el resto del país los directores son responsables de lo que publican sus periódicos, tal como ocurre en otros países » agregó Jiménez Quílez.

En círculos oficiales se dijo que la medida aprobada en una reunión de gabinete realizada el viernes último en La Coruña. La reunión fue presidida por el generalísimo Franco, jefe del Estado español.

Jiménez Quílez dijo que antes de que el nuevo ministro de Información, Manuel Fraga Iribarne, se hiciera cargo de su cartera, los directores de periódicos ejercían la autocensura en todas, menos ocho, de las provincias españolas. Las excepciones eran Sevilla, Navarra, Valencia, Zaragoza, Las Canarias y Las Baleares, Madrid y Barcelona.

«Con el nuevo sistema los periódicos serán sometidos a la censura sólo en Madrid y Barcelona. En las otras provincias los periódicos se controlarán a sí mismos», explicó Jiménez Quílez.

Jiménez Quílez, periodista profesional que fue director de la agencia de noticias « Logos » hasta su designación como director general de la Prensa, dijo que el Ministerio de Información no está aboliendo la censura.

«Lo que hacemos es ceder nuestras facultades de censura a los mismos periódicos», manifestó.

En círculos informados se dice que la abolición oficial de la censura en este país será uno de los puntos principales de una nueva ley de imprenta que está siendo redactada por una comisión de expertos. Se espera que el proyecto será presentado ante las cortes a fines de este año. La ley en vigor data de 1938.

El director general de Prensa dijo que también se « disminuirá » gradualmente en Madrid y Barcelona. «Tenemos la intención de disminuirla sección por sección» dijo.

Directores de periódicos de las dos principales ciudades de España han dicho que desde que el nuevo director de Información tomó posesión de su cargo, no se ha prohibido la publicación de una sola línea.

Agregaron que en ningún momento se ha dado orden alguna a un diario desde la última reorganización del gabinete el diez de julio. Antes, el Ministerio de Información disponía a veces cosas como la publicación del texto integro del discurso de un ministro.

Como ejemplo de la tendencia de libertad de Prensa española se señala el caso de hoy, en que el ministerio de Información dio cuenta del estallido de una bomba en el monumento del vecino Valle de los Caídos.

Otra explosión y la voladura de tres postes del servicio telefónico fueron anunciados el mes pasado en vez de ser mantenidos en el secreto, como era costumbre en el pasado.

Un vocero del Ministerio de Información también dijo a la United Press que ya no se prohibiría en España la circulación de publicaciones extranjeras «a menos que contengan crímenes mórbidos o artículos mórbidos sobre sexo».

«Ninguna publicación será prohibida en los puestos de venta simplemente a causa de informaciones de tipo político que critiquen a este país», dijo.

Sin embargo, se tiene entendido que el Ministerio empleará su autoridad para prohibir cualquier publicación que contenga graves ofensas para el Jefe del Estado o falsedades evidentes.

Agregó que un reciente artículo de la revista « Look », que en círculos oficiales fue considerado ofensiva para este país, no ha sido prohibido.

«Si (la revista) no se vende en los establecimeintos, ello se debe a que sus distribuidores no la han comprado aún», manifestó.

La nueva política sobre la Prensa fue prevista por los observadores durante la visita que hizo a España a principios de este mes el Embajador de Estados Unidos ante las Naciones Unidas, Adlai Stevenson.

(Ver LA ESPAÑA DE FRANCO en página 3.)

ESPAÑA

Bilbao, 20. — Han sido detenidas en el día de hoy un grupo de personas, cuyo número y filiación política, así como las acusaciones concretas de la policía, aparecen por el momento indeterminadas. (APEL.)

San Sebastián, 21. — Veinte personas han sido detenidas, entre las cuales hay tres mujeres.

Los detenidos se hallan «bajo los cuidados» de la Brigada político-social. El coronel Eymar se ocupa directamente de este asunto. Por las primeras informaciones se sabe que algunos de los detenidos han sido duramente torturados. Todos ellos se hallan incomunicados y se les niega el beneficio de la defensa civil.

San Sebastián, 21. — De los detenidos en San Sebastián se conocen hasta el presente los siguientes nombres:

José R. Recalde, de 32 años, abogado y profesor; María T. Castells, 26 años, esposa del anterior y madre de dos hijos; Luis Martín Santos, médico psiquiatra; Blanca Leunda, de 50 años; Angel Uresberueta, 22 años, estudiante; Dionisio Onaitivia, odontólogo; Pablo Bordonaba, economista; Elena Aizpitarte, 24 años, hija del teniente de alcalde de San Sebastián.

Se asegura que la detención de doña Blanca Leunda, ha sido motivada por el hecho de que su hijo, huido, es buscado por la policía.

GFP 3428

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE MUSÉE

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 211 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 20 Septembre 1962

Le volcan gronde

LE prestige et la grandeur de la France viennet d'être révélés au peuple allemand au cours d'une tournée spectaculaire effectuée, de l'autre côté du Rhin, par notre « chef des miracles », ainsi que le baptisa un jour certain calotin de haute lignée.

.....

L'enthousiasme des foules, dont l'importance fut rarement ou jamais égalée, qui se portèrent sur le passage de notre général-président pour l'acclamer, confina au délire. « De Gaulle, über alles ». Ce sont du moins les journaux qui l'affirment.

Quel spectacle rassurant. Tout est oublié : Buchenwald, Varsovie, Oradour-sur-Glane, Châteaubriant. Les Hambourgeois, eux-mêmes, n'ont conservé aucun souvenir des arrosages au napalm, ni des bombes « brisantes » qui anéantirent tant de villes, en même temps que la leur, et provoquèrent « la terre brulée » partout où passèrent les champions de la « civilisation ».

Ce coup d'éponge sur le passé nous réconforte, car il s'agit d'une véritable réconciliation, que nous espérons définitive, avec notre ancien ennemi héréditaire. C'est toujours un de moins, bien qu'il en reste beaucoup d'autres.

A chaque ville étape de ce « Tour d'Allemagne » d'un nouveau genre, de nombreux discours ont été prononcés et, c'est devenu une tradition, on a bâfré au cours de multiples diners de gala.

On a mis les petits plats dans les grands et, pour bien marquer que la France n'est jamais « à la traîne » dans ce genre d'opération, à l'occasion du repas qu'il offrit à la Redoute de Bad - Godesberg, notre chef de l'Etat avait fait venir pour la circonstance de l'Elysée, par avion spécial, pour orner la table en fer à cheval où prirent place 88 convives — les économiquement faibles étaient exclus pour la circonstance — notre service de Sèvres, nos huit chandeliers d'argent, notre nappe brodée d'étoiles d'or et notre argenterie.

Prétendre après cela que notre présence n'existe pas partout où elle est nécessaire serait du plus parfait mauvais goût.

Tout serait donc pour le mieux et profondément réjouissant si derrière « la façade », car c'en est une, il ne se passait quelque chose de troublant.

Ce ne sont certes pas les formules équivoques et souvent maladroites que nous sert de Gaulle depuis de nombreuses années en toutes circonstances, qui éclaireront notre lnterne.

L'atmosphère de kermesse, le clinquant n'ont pu en effet ca-

moufler les multiples et longues conversations qui se sont développées entre gens qui n'ont pas pour habitude de parler de la pluie et du beau temps. Tous les bellicistes et revanchards du coin y ont eu droit et, ce qui n'est pas pour arranger les choses, le nonce apostolique, lui-même, participa.

Il n'y a pas d'intentions secrètes entre de Gaulle et Adenauer et il n'est surtout pas question de construire une force atomique franco-allemande, affirme-t-on de tous côtés. Les démentis succèdent aux mises au point; les intentions de chacun sont pures... pures. Dommage qu'ils aient des antécédents !

Pour nous, « Le Tour d'Allemagne », a été effectué pour sonder l'opinion publique et définir où en sont, à la base, les possibilités de collaboration militaire. Le climat s'étant révélé conforme aux vues du sommet, il va tenter de concrétiser « la troisième force atomique ».

Personne ne peut définir exactement où cela mènera. Ce sont pourtant ceux qui prétendent qu'on continue, avec l'appoint de nouveaux croque-morts, la préparation pour l'humanité d'un enterrement de première classe, qui nous semblent avoir raison. La mise au point, « en grand secret », de l'arme bactériologique, l'intensification de l'espionnage par « U 2 », la poudrière que constitue Cuba qui risque de sauter à tout instant, l'attitude ignoble des députés et sénateurs américains, meilleurs soutiens du belliciste Pentagone, ne peuvent qu'étayer leur point de vue.

Nous dansons actuellement sur un volcan. La guerre atomique est envisagée maintenant avec sérénité par les détenteurs de l'arme. Quand le troisième larron la possédera, ce qui ne saurait tarder, et peut-être avant, la situation deviendra intenable et le plus inimaginable des conflits se déclenchera. Seul, le prolétariat mondial uni peut l'empêcher. Malheureusement, ce qui prouve bien que la bêtise humaine n'a pas de frontières, les ouvriers allemands viennent de le démontrer une fois de plus, partout, les mots d'ordre des responsables syndicaux, valets du pouvoir capitaliste, sont suivis à la lettre. Attendra-t-il, ce prolétariat, d'Allemagne ou d'ailleurs, conduit par ses mauvais bergers, d'avoir franchi la porte de l'abattoir, et qu'il soit trop tard, pour réagir ?

LA LIBERTE ET L'ETAT

La plus grande jouissance de la liberté du riche n'est faite que de l'esclavage du pauvre, de la compression de sa liberté. Le droit de la propriété est une atteinte forcée à la liberté d'autrui. La liberté réduite du pauvre ne fait aucun tort à la plus grande liberté du riche. La maxime : « Jouir de son droit autant que cela ne nuit pas au droit d'autrui » précise, très exactement, l'étendue de la liberté ; car la liberté, au-delà d'une limite, que chaque individu conscient réalise de lui-même, devient un abus ; cet abus qui porte tort à la liberté d'autrui, devient une contrainte au mépris de l'égalité et de la fraternité. Si le respect de la liberté donne force à la fraternité, à l'égalité ; l'atteinte à la liberté détruit tout sentiment de fraternité et d'égalité. Le droit de propriété est donc une atteinte permanente à la liberté, à l'égalité, à la fraternité.

Les institutions qui reconnaissent, justifient, défendent la propriété, portent préjudice à la liberté du peuple. Quand, sur le fronton des monuments publics, l'Etat inscrit la devise : Libertt, Egalité, Fraternité, et que, par ses lois, il protège et donne force à la propriété, il commet un abus caractérisé. En avril 1791, Robespierre mène une campagne acharnée pour l'égalité des droits, et l'égalité des droits engendre le respect de la liberté, il dit notamment : « Le peuple ne demande que le nécessaire, il ne veut que justice et tranquillité ; les riches prétendent à tout, ils veulent tout envahir et tout dominer. Les abus sont l'ouvrage et le domaine des riches, ils sont les fléaux du peuple ; l'intérêt du peuple est l'intérêt général, celui des riches est l'intérêt particulier. » Les idées de Robespierre furent reprises au moment de la révision de la Constitution. Les principes émis lors de la grande révolution francaise, sont aujourd'hui lettre morte. Jetez les yeux autour de vous... comptez les crimes des Etats... jugez ceux des peuples...

Aux yeux de tout homme lucide, sa liberté a une valeur égale à celle de tout autre homme, cette liberté ne peut être ni diminuée, ni augmentée, sans porter tort soit à sa propre liberté soit à la liberté d'autrui. Si le principe de la liberté est nécessaire et reconnu par l'homme, par la société, le principe de la propriété reste discutable et il est discutable parce qu'il est en contradiction avec celui de la liberté, car la propriété est antisociale. Si certains n'aiment pas qu'il soit discuté des droits de la propriété, c'est qu'ils sont dans l'impossibilité d'en justifier les prérogatives.

La liberté est nécessaire à la vie de l'homme, c'est un droit absolu qui lui est attaché dès sa naissance et jusqu'à sa mort, alors que la propriété ne posséde pas un caractère humain, c'est une chose qui se transmet et donne un pouvoir de contrainte sur la liberté de celui qui ne possède rien. L'homme peut vivre dans la propriété, mais il souffre de la contrainte de sa liberté imposée par la propriété. Le destin de l'humanité est d'apporter à l'homme la jouissance de la liberté ; tant que la liberté sera un droit brimé, discuté, violé par les Etats, il sera vain de parler de civilisation. En ne respectant pas les principes essentiels nécessaires à la vie des hommes, les Etats ne sont qu'affreuses machinations d'exploitation et d'esclavage. Toutes les décisions des Etats sont fausses et nuisibles aux hommes, puisque la liberté, loi essentielle à la vie de l'homme, n'est pas respectée et que, tout au contraire, tous les actes, toutes les décisions des Etats ne sont que contraintes, atteintes, à la liberté.

La liberté est inviolable, l'esclave qui arrive sur une terre de liberté est un homme libre. Renoncer à sa liberté est renoncer à sa qualité d'homme. L'homme qui s'affranchit des lois de violence de son pays est libre de respecter l'humanité sur une terre étrangère. Pour que les hommes de demain connaissent enfin la joie de vivre, nous entendons lutter contre la morale hypocrite enseignée par l'école et la religion, contre les obligations criminelles imposées par les Etats, contre tout ce qui divise et interdit la fraternité. Notre devoir est de démystifier et d'acheminer l'homme à son véritable destin : la liberté.

RENE VILLARD

LES BALLES MEURTRIERES

Loin de moi, la pensée de vous parler des exécutions au petit matin, où les balles des coups de grâce sont des balles meurtrières, ou de me pencher sur le coup du Petit-Clamart où, là aussi, les balles devaient être meurtrières, mais dans ces deux affaires il y a raison d'Etat, il y a un fait politique, alors cela ne peut être pour moi un sujet de conversation. Mais il y a des balles meurtrières qui ne peuvent être un simple fait divers. Des hommes, des gens représentant l'ordre bourgeois du régime institué par les militaires le 13 mai 1958, approuvés par les financiers, les prêtres, pasteurs, rabbins, oui les responsables de l'ordre ont tiré le 17 septembre 1959 sur Serge, 14 ans, le 3 janvier 1960 sur Daniel, 17 ans, et sur Robert, 14 ans, le 23 août 1962.

Ce dernier fait est odieux ; contre des gosses les gardiens de la paix ont lancé un chien policier ; ces chiens policiers qui gardaient les camps de la mort en Allemagne, ces chiens policiers qui gardent les prisons espagnoles, ces chiens policiers qui, dans la morne Sibérie, recherchent l'évadé.

Non content de faire mordre un gosse, un brigadier de la paix (qui devrait être un fin tireur, ou alors pas de jouet pour lui) manquant de sang-froid (qu'il fasse un autre métier, le cirque d'hiver manque de dompteurs), sous l'empire de l'énervement, dégaine son révolver et tire. Robert, 14 ans, tombe mortellement touché par cet homme qui justement a pour devoir de protéger les enfants, les femmes.

Démoniaque, cet homme, devenu un meurtrier, cherchera à excuser son geste, dans cette sèche, lugubre déclaration où la ruse frise la peur d'un légitime chatiment :

« J'ai visé *à côté du jeune homme ;* je voulais *seulement l'intimider ;* j'ai tiré, il est descendu du vélomoteur et *s'est trouvé dans la trajectoire de la balle. Je ne savais pas qu'il était si jeune*, sa grande taille m'a trompé. »

Je vous laisse apprécier combien, s'il tire mal, ce brigadier prépare bien sa défense. Maitre « Machin » n'a plus qu'à broder, faire des effets de ses manches noires, parler du passé militaire du brigadier, de son amour pour sa femme... et ses enfants, terminer par une belle envolée où se mélangera l'amour de la patrie, la protection de la veuve et des orphelins ; le brigadier n'ayant plus rien à se reprocher, il lui appartiendra de faire le serment de ne plus bousculers que les types qui réclament sur la voie publique une augmentation de salaire ; un nouveau chevalier sera rendu au régime.

Lui, Robert, ce garçon que l'enquête indique ainsi que son ami comme des gosses irréprochables, il aura eu le droit de tomber frappé à mort parce que, pour les hommes d'armes, le soir, les gosses sont des vauriens, nous, leurs pères, des types dangereux ; oui, le soir, les hommes d'armes tirent parce qu'ils ont peur de la nuit. Oui, ils ont peur de faire ce métier, l'ombre d'eux-mêmes les énerve ; alors plutôt que de tomber victimes du métier, ils pensent avoir le droit de rendre immédiatement justice ; ils font des cartons sur nous, les c... de civils, nous qui ne portons pas de livrée, nous qui n'avons pas de chien parce que l'Etat oblige de mettre un collier à ce brave animal, nous qui ne pourrions tirer sur des gosses, nous qui avons hurlé contre les bourreaux d'enfants, nous qui nous souvenons d'Oradour-sur-Glane, de Lidice, de Varsovie, de Berlin, de Prague, de Budapest, villes depuis 1939 devenues des tombeaux pour enfants, parce que la lâcheté de la social-démocratie n'avait jamais compté le nombre d'enfants tués par les hordes du général Franco.

Hommes d'armes, l'avenir vous donnera l'occasion de vous faire la main sur nos carcasses quand nous serons las de vivre à genoux et que vous briserez nos cortèges, demandant « *du pain, du travail* ». Tirez sur nous si l'ordre vous en est donné, mais ne tirez pas sur nos enfants. C. R. S., gardes-républicains, gendarmes, gardiens de la paix, vous êtes en France, nous ne sommes pas des Européens d'outre-mer ; oubliez vos séjours là-bas ; reprenez votre sang-froid, lorsque tombe la nuit.

Y. M. BIGET

«LA BELLE EPOQUE»... et la NOTRE (1)

On était alors en plein dans le procès Emile Zola, et des colonnes entières du journal sont occupées par le compte-rendu de la douzième audience. Il serait aussi très intéressant de copier des extraits de ce compte-rendu, mais la place nous manque. Voici toutefois un court extrait, relatif au colonel Sandherr. Un témoin, M. Lalane, député protestataire d'Alsace-Lorraine au Reichstag, dépose :

« J'ai connu très intimement la famille Dreyfus et la famille du colonel Sandherr. Le père du colonel, protestant, s'était converti au catholicisme. Pendant la guerre de 1870, il parcourait les rues de Mulhouse, très exalté, en criant : « A bas les Prussiens de l'intérieur. » C'est ainsi qu'il appelait les juifs et ses anciens coreligionnaires, les protestants... Quant au colonel, c'était un brave soldat, qui avait hérité de l'intolérance paternelle. Un jour, à Bussang, il aperçut à côté de lui un juif qui pleurait pendant la remise du drapeau au bataillon de chasseurs qui tient garnison dans cette petite ville. Le colonel entra dans une violente colère, en disant aux amis qui l'entouraient : « Je me défie des juifs ! ».

Et comme ses amis lui faisaient observer qu'il y avait des juifs qui servaient fort honorablement dans l'armée, le colonel Sandherr répondit : « Je me défie de tous les juifs ! »

Et voilà l'homme qui a dirigé l'instruction de l'affaire Dreyfus ! Il est bien permis de penser qu'il s'est laissé guider par la passion plutôt que par la justice. Pour moi tout prouve qu'une erreur judiciaire a été commise. »

Parbleu, et cela a été prouvé et archi-prouvé. Seulement, l'erreur judiciaire n'en fut pas véritablement une, en ce sens que c'est volontairement et de propos délibéré que l'erreur fut commise, que c'est par orgueil de race, et amour propre d'officier que l'innocent fut condamné, et il fallut Zola et des tonnes de papier imprimé pour que ces messieurs se laissassent imposer la révision du procès. Histoire ancienne, dira-t-on ! Certainement, mais qui illustre bien cette mentalité néfaste des hautes sphères de l'armée à cette époque. Mais cela a-t-il tellement changé, et peut-on dire qu'aujourd'hui cela ne se passerait peut-être pas de la même façon. Voire. De récents procès militaires ne peuvent que nous laisser un doute à ce sujet. Il est même permis de se demander si, de nos jours, il se trouverait encore un Zola capable de remuer ciel et terre pour le triomphe du droit et de la justice !

***

Toujours dans ce même *Figaro* du 20 janvier 1898, voici quelques opinions de journalistes que l'on peut lire dans la rubrique :

« *Revues des journaux* » :

La plupart des journaux s'accordent à reconnaitre qu'après les déclarations successives du général de Pellieux, du général Gonse et du général de Boisdeffre affirmant l'existence d'une pièce secrète probante contre Dreyfus, la révision ne pouvait plus être demandée et que l'affaire Dreyfus devait être définitivement classée. M. Paul de Cassagnac, dans « L'Autorité » écrit : « Quel malheur, quelle honte que nos chers et vaillants généraux soient réduits à venir aux lieu et place du gouvernement qui se dérobe, mettre leur honneur, mettre leur poitrine entre l'armée et les bandits qui l'assaillent, et à noblement assumer une responsabilité que seul et légalement, le gouvernement a encourue... ! »

Hé là ! monsieur de Cassagnac, un peu de retenue ! Nos chers et vaillants généraux ne sont venus aux lieu et place du gouvernement que pour mentir d'un commun accord et tout ce que leur poitrine risquait en l'occurence, c'était de se voir délestée de toute la ferblanterie dont elle a coutume de s'orner. Ce qui aurait dû leur arriver, logiquement, après une telle forfaiture. Quant aux bandits assaillant l'armée, c'est-à-dire, Zola et ses amis, quel est le pays qui, aujourd'hui, ne s'honorerait de les compter parmi ses fils ?

Voici ce que Pertinax écrit dans l'*Echo* de Paris :

«Le général de Boisdeffre a fait son devoir. Non seulement il est venu confirmer avec énergie les dépositions du général de Pellieux, mais il est allé plus loin et a voulu dire aux jurés la vérité sur cette campagne antipatriotique... Ajoutons qu'une des preuves les plus irrécusables de l'ignominie du complot résulte de l'attitude et des essais de justification de monsieur Picquart, ce singulier personnage donnant à ceux qui sont encore ses chefs, des démentis... Tout doit avoir une fin cependant et nous demandons que le plus promptement possible on en termine. Personne n'a désormais quoi que ce soit à apprendre... »

Mais si cher monsieur, mais si, il y avait encore beaucoup de gens qui avaient quelque chose à apprendre. Et vous d'abord, monsieur « Pertinax » qui avez appris par la suite que la fameuse pièce secrète n'existait pas, et que le colonel Picquart, un des rares officiers propres mêlés à l'affaire, avait bien raison de donner des démentis à ceux qui étaient encore ses chefs !

De M. Desmoulins, dans *Le Gaulois* :

« Les chefs de notre armée sont aujourd'hui populaires comme ils le seraient au lendemain d'une grande victoire. C'est le résultat le plus certain de l'affaire Zola. Les prochaines audiences ne nous intéressent plus ; la cause est désormais entendue. La vérité est en marche, comme l'écrivait naguère l'auteur de « La débacle ». M. Zola, cependant, n'a pas grande chance de la rencontrer, car il lui tourne visiblement le dos. »

Mille regrets, monsieur Desmoulins ; les chefs de notre armée ne furent pas longtemps populaires, surtout au lendemain de leur grande défaite ! Laquelle survint à la suite de ces prochaines audiences qui ne vous intéressaient pas. Rien n'était entendu, et la vérité en marche n'était pas du tout celle que vous croyiez. A part ça, monsieur Desmoulins, vous ne vous êtes guère trompé.

(A suivre.)

BLANQUET

(1) Voir « C. S. » n° 210.

L'PROTESTATION

C'est avec une profonde stupéfaction que nous avons appris la mesure arbitraire prise par M. René Helg, le chef du Département de police, expulsant un des jeunes participants français, auteur de la démonstration de février 1961 contre le Consulat d'Espagne, et des sympathisants du groupe « Ravachol » composé de quatre jeunes gens.

Le chef du Département cantonal de police s'érige ainsi sans droit contre un jugement de la Cour d'Assise du 22 mai 1962, accordant un *sursis* de cinq ans aux trois jeunes gens pour le surplus de six mois restant à accomplir, sur une peine d'un an de prison.

Ainsi, donc, d'une part on accorde un *sursis* permettant, notamment au jeune ressortissant français — père de famille avec deux enfants — de prouver qu'il n'est pas « indésirable » sur le sol helvétique et d'autre part on annule le bénéfice de ce *sursis* mettant son bénéficiaire étranger dans l'impossibilité de l'utiliser et de donner la preuve ci-dessus. La Cour d'Assise a été logique avec elle-même en accordant le *sursis* et refusant de prononcer l'expulsion.

De quel droit M. Helg, chef du Département cantonal de police s'érige-t-il en censeur des décisions de justice d'une Cour d'Assise qui, par surcroît, habilitée par le Ministère public fédéral, rendait en la circonstance un jugement sur le plan fédéral.

A quoi cela sert-il, dans notre démocratie bourgeoise d'avoir la séparation des pouvoirs judiciaire, législatif et exécutif si l'un des trois peut annuler la décision souveraine d'un autre ?

On a coutume de dire en Suisse, à Berne aussi dans les milieux éclairés, que notre Confédération suisse était un Etat en construction continue. Il ne faudrait pas que l'on confondit construction avec destruction (vignes du Valais, par ex.). La Suisse ne peut être une construction continue que sur l'autel de la liberté et de la solidarité et non sur celui de l'autorité et de l'arbitraire, n'en déplaise à certains thuriféraires d'un régime fort et centralisé !

Dans l'affaire dite du « Consulat d'Espagne », où c'était surtout le sinistre régime de Franco qui était mis en acusation, le jury *populaire* de la Cour d'Assise a, en outre, déclaré :

1° L'ordre constitutionnel suisse n'a pas été mis en danger ;

2° il n'y a pas eu crime (et par conséquent provocation au crime) ;

3° les idées anarchistes sont licites, le groupe « Ravachol » également ; cela n'empêche pas M. René Helg, arguant du contraire : mise en danger de l'ordre public, provocation au crime, profession de foi anarchiste, appartenance au groupe « Ravachol » ou en relation avec ses membres (quatre jeunes gens), de ne pas renouveler — à l'encontre des personnes ainsi incriminées et de leur famille — les permis de séjour, ce qui équivaut à leur expulsion.

Nous nous élevons avec force contre toutes les expulsions projetées par le chef du Département cantonal de police, M. René Helg, au mépris du jugement de la Cour d'Assise du 22 mai 1962. Ces expulsions ont d'ailleurs fait l'objet de récours au Conseil d'Etat de la République et Canton de Genève de la part des intéressés ; nous en appelons à notre haute autorité et à l'opinion publique genevoise pour que soient annulées les mesures d'expulsion et de non-renouvellement de permis de séjour prises par le chef du Département de justice et police, M. René Helg.

Ligue Suisse des Droits de l'Homme et du Citoyen

Genève, 29 août 1962.

Il n'est pas vrai que notre pays soit parfaitement gouverné, ni que dans le monde, sur tous les plans, son gouvernement soit le meilleur.

*

Il n'est pas vrai qu'aucune guerre, révolution, répression, pacification ait pu moralement se défendre : toutes les opérations guerrières, de torture, ou d'assujetissement sont toutes immorales, sans exception.

BULLETIN ANTIRELIGIEUX

LES CRIMES DE DIEU

Si Dieu n'existe pas, l'idée de Dieu existe. Et cette idée se fonde sur les mensonges des religions, de toutes les religions.

Le dieu des chrétiens nous est révélé par la Bible qui est bien le ramassis des légendes les plus invraisemblables autour d'un Dieu qui apparaît comme la force la plus cruelle et la plus sanglante de l'histoire.

« Dieu chassa l'homme de l'Eden et mit des chérubins vers l'orient du jardin avec une lame d'épée qui se tournait ça et là pour garder le chemin de l'arbre de vie. »

Ce dieu-là serait donc l'inventeur des armements !

« J'exterminerai de dessus la Terre les hommes que j'ai créés et tous les animaux. »

Et ce fut le Déluge ; ainsi, cet être « infiniment bon » donnait l'exemple aux hommes des exterminations totales.

« Il détruit Sodome et Gomorre et tout le pays alentour parce que les habitants pratiquaient la pédérastie. »

Pourquoi n'a-t-il pas continué en Grèce, à Rome ? C'est une industrie florissante sur la Côte d'Azur, pourquoi ne détruit-il pas cette dernière ?

Pour éprouver l'obéissance d'Abraham il lui ordonne d'égorger son fils. Aujourd'hui, celui qui se livre à de tels exercices est immédiatement enfermé dans une maison de santé...

« Avant le départ du peuple hébreu d'Egypte Dieu massacre tous les premiers nés d'Egypte. »

Et plus tard, Hitler, s'inspira de ce crime pour massacrer tous les enfants juifs...

Et des chrétiens ont eu l'hypocrisie de clamer leur indignation devant les crimes d'Hitler alors qu'ils continuent à adorer un soi-disant Dieu qui a commis mille fois pire !

« Dieu invite les Egyptiens à poursuivre les hébreux. Quand ces derniers sont rattrapés, il arrête les flots de la Mer Rouge, fait passer les hébreux à sec ! Les Egyptiens les poursuivent, alors Dieu rend la liberté aux eaux, et les poursuivants sont engloutis dans la mer ! Pour croire qu'on puisse d'un geste arrêter les eaux il faut avoir un esprit peu exigeant, mais pour ne pas reculer d'horreur devant une telle manifestation de sadisme et de cruauté il faut vraiment n'être pas sensible...

« Puis c'est la fameuse épopée autour du mont Sinaï : ses lois...

Tous les délits graves sont frappés de mort...

Si vous n'obéissez pas à mes lois, je marcherais contre vous. Et vous mangerez la chair de vos fils et de vos enfants.

Je ruinerai vos villes. Je désolerai le pays et je tirerai l'épée contre vous. »

Et ce Monstre est défini « infiniment bon » par la religion !

Dieu mènera la guerre à la tête des hébreux ou contre eux. La Bible est pleine de ses horreurs :

« Deutéronome XIII, 24 : Frappez les habitants par le glaive, détruisez tout jusqu'aux animaux. »

« Josué, VI, 21 : Tuez le vieillard, l'homme, la femme et l'enfant à la mamelle. »

Les Rois, XV, 3 : Tuez l'homme, la femme, l'enfant sevré, l'enfant qui tète le bœuf, la brebis, le chameau et l'âne. »

Une vraie boucherie !

Si les croyants voulaient relire la Bible, et réfléchir sur les histoires qu'elle contient, il est certain qu'ils acquerraient rapidement la certitude qu'un tel Dieu est impensable, et qu'il ne peut exister.

Ils comprendraient que dans l'antiquité les hommes étaient des barbares et que ne possédant pas les moyens de destruction du 20e siècle ils s'entr'égorgeaient comme ils pouvaient...

Ils comprendraient que les chefs des peuples s'entouraient des sortilèges de la religion pour gouverner leurs sujets.

Quand un peuple commençait à maugréer, son chef, le sorcier en appelait à un soi-disant dieu par une comédie bien montée. Ensuite, il se retournait vers son peuple et lui criait : « Dieu l'a voulu ! Et si vous ne m'écoutez pas il vous exterminera... !

Et le peuple craintif se courbait...

Aujourd'hui, les croyances ont perdu de leur intensité. Les chefs de peuples ont érigé une religion civique à côté de la religion spirituelle. Et c'est au cri de la *Patrie et Dieu* que l'on entraine les peuples à l'extermination.

C'est pourquoi le sabre et le goupillon sont toujours d'accord : le sabre fut l'instrument de Dieu avant de devenir celui des hommes !

Et les croyants se froissent de nos critiques parce que pour eux « croire, c'est ne pas chercher à comprendre... ».

L'homme a développé son intelligence non pour croire à des inventions stupides mais, au contraire, pour extraire la vérité de l'amoncellement de mensonges qui ont été accumulés par des générations d'ignorants guidés par des hommes malins et pervers qui n'ont vu dans la Foi qu'un habile moyen d'asservir leurs semblables en les privant de la lumière des sciences et de la soif de justice et d'égalité...

Si la terre est refusée aux croyants dans toutes ses jouissances, il est certain qu'elle sera finalement conquise par ceux qui ne croient qu'en leurs propres forces pour bâtir le Paradis sur Terre...

Car il n'y a qu'un Dieu, et nous savons ce qu'il vaut ! mais il est le seul espoir de la Justice et de la Bonté : c'est l'homme... !

NOTAS DE LECTURA

«El laberinto español» por Gerald Brenan (1)

EL análisis histórico del español medio, en sus variados aspectos: económico, político y social que Brenan nos ofrece en su obra, tiene para el lector, el apoyo de seriedad que entraña un estudio realizado pacientemente y sobre plaza, pues no en balde el autor residió en España durante largo tiempo y vivido parte del trienio de lucha que va del 1936 al 1939.

El hecho de haber permanecido buena parte de su tiempo en la zona sur del país, es, quizás, un motivo de sólida reflexión para dedicar un espacio considerable al medio agrícola.

Contrario al inglés Thomas, Brenan no ha perdido el norte que le indicaba la brújula social española. Por ese motivo «El Laberinto español» puede catalogarse entre los estudios serios, y lo de Thomas, entre el fárrago de las contradicciones.

Después del viaje que inicia por la periferia de la península para reunirse en el centro, estudiando los distintos medios de propiedad y cultivo, el origen de los grandes dominios (latifundios) que arranca de la época de la reconquista y otras, reunidos más tarde en escasas manos, después de la política de desamortización; contrastando la forma de propiedad del campo y la importancia de este problema en el orden social, en el que resalta el espíritu, diríamos localista, como por ejemplo en el agro andaluz, que sometido siempre a los conquistadores, romanos, moros o castellanos, se ha sentido en esclavitud permanente y luchando, a través de sus esfuerzos esporádicos por la adquisición de la tierra, agravándose ese deseo de « reparto » con el odio al rico; después, repetimos, de ese interesante viaje, Brenan reconoce que la situación actualmente ha variado muy poco, por lo que los problemas de antaño, siguen exponiéndose con toda su íntima tragedia.

Ese desequilibrio entre los moradores de una misma tierra, es lo que ha caracterizado la pasión de las luchas, concretándose entre poseedores y desposeídos, entre hartos y hambrientos. Este estado de hambre permanente ha engendrado, como cosa lógica, un estado de odio y de odio recíproco. Entre el rico y el pobre no ha existido un poder que contrabalanceara, arbitrando la lucha, con reformas que dieran satisfacciones, a los dos bandos. Por el contrario, la existencia de ese poder ha militado siempre a favor del bando de los ricos, puesto que a la vez eran éstos los que detentaban los puestos de mando y la religión, instrumento de coacción moral, se ha ejercido como instrumento de freno para el pobre y vía libre para el rico.

Bajo estas características nada más natural que al penetrar en España por las puertas de Madrid el espíritu de la Primera Internacional adquiriera de inmediato una fuerza potentísima. El paisaje era yesca y una simple chispa era factible de hacer brotar un incendio. Y así fué.

Al estudio de las ideas anarquistas dedica el autor cincuenta y pico páginas, de las 260 que tiene la obra. Estudiando el medio social y analizando la ideológia ácrata, llega Brenan a la conclusión siguiente: «El primer paso consistía (refiriéndose a la propaganda anarquista) en apoderarse de los campesinos y obreros, medio muertos de hambre y faltos de educación, para inspirarles la conciencia de sus propias reivindicaciones y de su poder. Tales hombres no podían, en general, pagar una cuota regular y sospechaban de toda influencia externa que pudiera dificultar sus relaciones con sus patronos. Cualquier organización sindical normal, con empleados pagados, que actuara de acuerdo con órdenes recibidas de Barcelona o Madrid y que llevara a sus miembros a las urnas como cualquier partido burgués republicano, hubiera estado condenada al fracaso. Pero los dirigentes anarquistas jamás cobraron sueldo. En el 1936, cuando su sindical, la CNT, contaba con más de un millón de miembros, no tenían nada más que un secretario a sueldo. Viajando de pueblo en pueblo, a pie o a lomos de mula, en los duros asientos de los coches de tercera de los ferrocarriles, o incluso, como los vagabundos o los torerillos maletas, sobre el techo de los vagones de mercancías, mientras organizaban nuevos grupos o dirigían campañas de propaganda, aquellos « apóstoles de la idea » como eran llamados, vivían como frailes mendicantes de la hospitalidad que les podían ofrecer sus hermanos obreros menos ahogados por la miseria» (2).

« En Europa — dice el autor — no ha existido jamás partido alguno capaz de demostrar tal poder de resistencia — se refiere a las represiones — y la razón radica en que los anarquistas españoles han insistido siempre en basar su Movimiento sobre los impulsos libres y sin trabas de sus seguidores organizados en grupos locales, y nunca se ha consentido el caer en la mortal y destructora red de una burocracia de partido» (3).

Otra de las interesantes observaciones que el autor hace, es la tendencia colectivista del agro español y cree que, cualquier reforma agrícola que se realice en España, no teniendo en cuenta esta tendencia, sería insuficiente y por ende, entiende que el problema del campo no tiene otra solución que a través de la colectivización de las tierras. El apéndice que en su obra dedica, como ilustración a su sugerencia, analiza esa tendencia colectivista española, realizada desde tiempo en ciertas regiones del país.

Contrario al criterio avanzado por otros estudiosos del problema de España, este autor cree existen posibilidades de sociabilidad entre las diversas partes que componen la colectividad española. Afirma «que España ha existido únicamente como nación cuando se siente bajo la influencia de alguna gran idea o impulso, pero tan pronto como declina esta idea, los átomos de la molécula se separan y empiezan a vibrar y a chocar unos con otros» (4).

Coincidiendo de cierta manera con Brenan en ese interesante «detalle», creemos que no le falta al autor razón como argumento. Sin querer alargarnos por los vericuetos de la historia lejana, tenemos a mano un hecho cercano que confirma esa apreciación. Nos referimos al capítulo de la historia de nuestro país que abarca los años que motivan este escrito. Un estudio sosegado y que de cierta manera Carlos Rama lo realizó en su obra (5) de ese proceso alecciona sobre el valor que tiene en España una idea hecha carne en el pueblo.

Mientras fué por «impulso popular», por presión de abajo hacia arriba — el federalismo que subraya Brenan de la organización anarquista — la revolución en España se orientó hacia proyecciones constructivas, no decayendo el entusiasmo de las gentes. Fué precisamente, en el momento en que el Estado reaparece con todas sus fuerzas represivas y quiere regularizar la vida, matando la iniciativa popular, con leyes y decretos, cuando el pueblo se siente traicionado y entonces surge eso que Brenan llama «los átomos de la molécula se separan y chocan entre sí».

La conclusión de lectura que podemos sacar de este interesante libro al menos para lo que hace referencia a nuestro movimiento libertario, es la reafirmación del espíritu federalista que lo anima y «el no consentimiento de caer en la mortal y destructora red de una burocracia de partido». Por otro lado, «la plasticidad del movimiento anarquista lo capacita para soportar las persecuciones y, para tan pronto éstas cesan, resurgir con más fuerzas que anteriormente». Esta última precisión, basándose Brenan en los antecedentes históricos» es alentadora para aquellos compañeros cuyos ánimos decaen, pero está condicionada, en nuestros momentos actuales, al espíritu de lucha que se señala en la nota número dos y a no caer en el resumen de la nota número 4, es decir, que, animados colectivamente hoy, como ayer, en la fe de nuestras ideas, nos entreguemos en cuerpo y alma al triunfo de las mismas y no dejarnos arrastrar por «descensos de entusiasmo» ni «caminos» que puedan apartarnos de lo que es clásica vía hacia el comunismo libertario: de lo contrario, «serían los átomos disgregados entre sí».

ABEL PAZ

(1) Ediciones « Ruedo Ibérico », París. Precio 24 NF. En venta en nuestro Servicio de Librería.
(2) y (3) Páginas 116 y 117.
(4) Página 2.
(5) «La crisis española en el siglo XX». Edición en francés. En venta en nuestro Servicio de Librería, como la anterior, 24, rue Sainte Marthe, París, (10).

DISCOS

EL campo es inmenso, en césped y cementado, con vías de precisión laterales donde tomar o quitar tierra aviones que van y vienen de todos los confines del mundo. Pronto habrá desde aquí salidas en bala para estaciones planetarias.

Todo esto se ve y se piensa desde la terraza de edificio enorme y acristalado. Es como un anticipo de civilización aérea que los actuales aviadoramos.

Llega un « Israel » que vomita personal fardado con ropas mordidas por el sol palestino, y escala las nubes un « Air France » mordiente de lejanía. Trae en su cuerpo un paquete de personas que van a fundirse, o confundirse, con el espacio, y gracias a que se reincorporen a la tierra en el lugar del globo que sea. Habrán renacido.

Posa en la pista un « Brasil » enorme que arriba pareció un objeto mínimo echado al viento. El descenso le ofreció « personalidad » cada vez más presente y, finalmente, abrumadora. Por la « oreja » del monstruoso aparato aparecen viajeros morenos, cobrizos, patosos ellos, rameadas y con aire de machicha ellas.

En los cuatro puntos cardinales queda ancha plaza para este ir y venir con pausas leves. Cada cinco minutos uno que se va y otro que lo sucede sobre la extensa parrilla de asfalto.

En puntos simpáticos, las muchachas de servicio aviatorio, en modelo azul que destaca perfil lindo y faz hermosa; estas beneméritas y graciosas solteras que en España son llamadas, horrible y despectivamente, azafatas...

Cara al exterior fachadero, es un mitin de automóviles espeso de cinco mil concurrentes; con islillas de flores y arbolitos cautivos entre aquéllas; entre mil luces poderosas y distintas, que serán fulgor de imperio durante la noche. Bonito, pero monstruoso; civilizadamente monstruoso.

Tanto lujo abruma. Se verá en el porvenir si todo él es necesario.

También cerebros electrónicos y puertas que se abren por simpatía, mecánica solamente. Se verá si en adelante habrá que arrojar a la basura la masa gris, o encefálica, que nos es dada. O si las casas volverán a la gracia helénica de la innecesariedad de puertas.

Llega que el campo, tan mayestático y atrevido, hay que abandonarlo para reincorporarse a la « mansarde » en la que todo es insignificante. Menos mal por el calor de intimidad que compensa de la magnitud ajena.

Cerca del lar está la plazuela con mil y una palomas. Remedo de los mil y un aviones que acaban de encandilarnos, de hacernos volar en idea hacia todas partes sin salir de una : la que nos sujeta por los zapatos. Estos animalitos picassianos que pican para un engorde pacista, no temen a los bípedos que somos por el grano o las migas que a veces les derramamos. Maldad, aquí no la hay tanta como en la patria de origen, donde se ata al palomo para destrozarlo a cantazos y donde los pájaros huyen despavoridos incluso de los niños de tres años.

Estas palomas ciudadanas dan pena pese a sus libertades de vida y vuelo, todo limitado. Ignoran el bosque, los grandes espacios. Siempre en los aleros y en los espacios de la ciudad, siempre próximos al animal-hombre que las tiene indultadas, conmiseradas.

A falta de alas nosotros tenemos patas; y por ellas nos ganan los galgos, los gatos, los caballos. Nos complace reírnos de tortugas, cangrejos y caracoles. Nos disparamos, en un rapto supremo de envidia, mar a fondo y éter arriba hasta que no nos consigan los tiburones y los cóndores. A 10.000 metros oceánicos atrapamos el silencio eterno, desierto, y a 300 kilómetros ultraestratosféricos nos salimos del encierro terráqueo. Maravilloso, inmenso, prodigioso, si hubiésemos, sin embargo, podido adoptar la ley de nado y de vuelo de la azul sardina y de la blanca paloma; y en más, difundir por el cosmos la justicia humana.

La cual, en nuestro vuelo mecánico, hemos dejado en olvido.

DISCOBOLO

Teatro Municipal de Valence

Para el 30 de septiembre : MITIN DE ALIANZA SINDICAL con la participación de los representantes de la UGT y de la CNT de España en el Exilio.

Por la tarde :

GRAN FESTIVAL DE VARIEDADES

a cargo del Grupo Artítico de Grenoble « Aires de España », y a beneficio de los huelguistas del Interior.

Quedan invitados a estos actos todos los españoles de la Drôme, de la Ardèche y los departamentos limítrofes Ródano, Loire, Isère y Vaucluse.

ANTENA

EL INSURRECTO ESTEBAN

MADRID. — Murió en un lugar de Asturias el general franquista Esteban Infantes. Conquistó sus primeros galones en la Escuela Militar, luego en Marruecos. En 1932 se sublevó contra la República en segundo del general Sanjurjo. Prisionero, fue tratado con dulzura y en 1936 se repitió el buen trato hasta que se integró a la zona insurrecta a las órdenes del jefe rebelde Mola. En 1942-43 estuvo en Rusia con la División Azul presenciando la estúpida muerte de más de 25.000 españoles puestos por el franquismo al servicio de Hitler. Ahora el régimen le rinde a su soldado toneladas de honores.

SECUELA DE LA GUERRA

CASTELLON DE LA PLANA. — Junto a la estación del tren urbano han aparecido enterradas 25 granadas de mortero y proyectiles de artillería. En el lugar del hallazgo se está preparando un solar para levantar un gran bloque de viviendas.

LA SEQUIA

GERONA. — La sequía presenta en esta provincia, carácter grave, tanto en la agricultura como en el suministro de líquido a las poblaciones, las cuales ya sufren de esta carencia incluso en el aspecto potable. Las cosechas de maíz y cereales han sido nulas este año y la viña sufre considerablemente. Para remediar la situación los curas han propuesto rogativas, con gran asombro de los turistas extranjeros.

CEPILLAN A LA PATRONA

TALAVERA DE LA REINA. — Los cacos han penetrado en la iglesia de Nuestra Señora del Prado, devalijando todos los cepillos. Parece que el cepillaje les resultó productivo a los visitantes de medianoche a juzgar por los lamentos del clero.

BIDAULT Y SOUSTELLE

PARIS. — La odisea de estos dos políticos franceses, determinados ultraderechistas, tiene, en opinión de la prensa, posibilidades de calma en España. Sin embargo, un serio inconveniente existe: ambos son, o han sido, fervientes antifranquistas y Franco *no olvida*. Por tanto, para aposentarse en Franconia, Bidault y Soustelle tendrían que cantar, no misa, pero sí la polinodia, y quienes les conocen les suponen incapaces de ello.

LA POLILLA

LOGROÑO. — Veintidós priores de monasterios agustinas ermitañas se han reunido en esta capital para elegir capitana de la Orden. Eso y nada, lo mismo.

AL REGRESO DE LA SIEGA

ALICANTE. — Ocho obreros agricultores resultaron heridos en un accidente sufrido por el vehículo en que viajaban de regreso de Cataluña, donde habían trabajado en las tareas de la siega, a Málaga, ciudad en donde residen.

LA AMNISTIA TAL CUAL SE APLICA

BADALONA. — Benito Galindo es un refugiado del 39 que vino a ésta para asistir al entierro de su madre. Pasado el trance, Galindo ha vuelto, esta vez para cumplir sus vacaciones. Habiendo aparcado su coche en la vía pública, tuvo la desgracia de que se le robaran. Cándidamente fue a denunciar el robo a la policía, la cual, en vez de perseguir al ladrón detuvo al pobre Benito bajo acusación de «procesado en rebeldía». Visto lo cual, el alcalde y muchos vecinos de Mésidon (Calvados), en donde Galindo ejercía sus cualidades de artesano, han iniciado gestiones cerca del cónsul de España más próximo a fin de que el interesado pueda regresar a Francia.

CRONICA EXPRES

EL VERANO SE VA...

VERANO seco, abrasador, irresistible. Se va entre maldiciones dejando el campo libre al sucesor.

Frescura setembrina al amanecer y a la caída de la tarde.

Relampagueó y tronó hace noches y, por despedida, cayeron cuatro gotas.

Aún anda en paños menores por la calle la gente.

Los helados tienen abundantes adeptos.

Las terrazas de los cafés se ven muy concurridas.

Sin embargo, la baja de turistas es notoria.

¿Han hecho el agosto los dueños de establecimientos imitando a la hormiga?

Personal de fuera ha venido bastante.

Fueron ya las fiestas que se celebran anualmente y que a pesar de su sello pueblereño, divierten.

El Var es futbolístico y no menos «petanquista».

Aviones, muchos aviones, por alto; por bajo, procesiones interminables de coches.

Monstruosos incendios han devastado hectáreas y más hectáreas de bosque.

Hay que consignar desgracias de playa —el mar no admite bromas—, y de carretera, éstas últimas por imprudencias de autos y motos a cargo de locos de atar, que otro nombre no merecen.

La cifra de sucesos extralegales es muy crecida; valía más ignorarlos que darlos a la publicidad, sino que todo esto aprovecha a la Prensa capitalista.

La nota espeluznante del verano ha sido lo de Irán, que pone carne de gallina.

En Irán ha ocurrido el fin del mundo.

La culpa de que no quede ni estaca en pared en Irán bien pudieran tenerla los malditos ensayos nucleares y no la madre Naturaleza, a la que por ancha de espaldas, se le echa la culpa de todo.

Es por demás llamativo que en Inglaterra hayan castigado a un octogenario con un un mes de prisión, por decir esta verdad en la calle.

¿Y qué es la verdad? Veinte siglos hace que esta pregunta fue formulada.

La verdad es lo que veda proclamar la mentira.

El general de Gaulle salió ileso del atentado que sufrió en el coche en que iba acompañado de su esposa.

Sobre el auto cayó un aluvión de proyectiles —ciento cincuenta— sin causar ningún daño a los ocupantes del vehículo. Esto es más difícil que acertar el premio mayor de la lotería.

La policía ha logrado descubrir a los autores del atentado.

A la edad de ochenta y dos años ha muerto en Madrid Pérez de Ayala, al que hay que alabar como literato y censurar como personaje versatil.

Sino que está muerta la generación del 98.

Se pueden contarse con los dedos de una mano los que quedan y acaso sobren dedos.

Viene mucha gente todavía de la Argelia, y parte también emprenden el regreso, a pesar de existir todavía el peligro que los traio a la metrópoli.

El verano calamitoso, ígneo, se va...

Ya empiezan a caer las hojas.

Las personas nos abrigamos cuando se desnudan los árboles.

El otoño viene de puntillas y es la estación de los poetas.

De poetas y de locos...

PUYOL

Individualismo armónico

(Viene de la página 4.)

Situémonos ahora en 1924. Han Ryner publica una novela, histórica y crítica, « El individuo en la antigüedad», en la que trata de reconstituir en el silencio y la soledad del gabinete de trabajo lo que su talento oratorio había antaño expresado. Rápida historia del individualismo antiguo, formando un capítulo de libro con bastantes páginas, « La sabiduría riente » *(La sagesse qui rit)*, en el que nuestro escritor se demuestra más historiador que novelista.

Aquí se acumulan detalles y explicaciones sin perjudicar al desarrollo de una exposición sagaz, desinteresada y al mismo tiempo curiosa. Uno tras otro, los sofistas, Aristipo y los Cirenaicos, Epicuro, los cínicos y los estoicos, pasan por la criba de una profunda erudición. Han Ryner saluda a los sofistas como primeros filósofos en los que el pensamiento individualista toma consciencia. Son, del hombre posterior, muy mal conocidos porque las obras de aquellos sabios no le han alcanzado. ¿Fueron destruidas adrede por los bárbaros? Hay lugar a pensarlo, puesto que ese tesoro de la inteligencia ha sido tan malisimamente tratado. Es a través de los ataques y de las refutaciones que nosotros hemos de percibir lo que los cínicos en realidad fueron, advierte Han Ryner. El descubrimiento de la verdad histórica se promete difícil y el desinterés raro. No obstante, Han Ryner resucita a Sócrates, Protágoras, Gorgias, Callicles, Prodicus, en su individualismo de la sensibilidad y de la razón.

«Los sofistas retrotraen la atención filósofica del objeto hacia el motivo, del mundo hacia la inteligencia humana. » Descienden la filosofía del cielo para situarla en la tierra. Indagación de verdades y rechazo de autoritarismos extraños. Platón y Xenofonte serán rudamente sacudidos.

En cuanto a Sócrates, ¿no habrá dicho a los que le escuchaban : « Aquéllos que mis calumniadores llaman mis discípulos », añadiendo : « Jamás he sido amo de nadie. »

Los sucesores de Sócrates obedecieron el gran consejo. Aristipo y Epicuro « crearán la crítica y la disciplina de la sensibilidad; los otros, cínicos o estoicos, establecerán la crítica y la disciplina de la voluntad. »

Es interesante volver a otros lugares con el fin de profundizar el pensamiento mismo del que, por su «Conócete a ti mismo», expresó, frente a lo que se ha querido que dijera — dando un sentido metafísico y platónico a su pensar — : « Conoce lo que quieres y lo que puedes ». Tal es el empezar de toda ética razonable del «Conócete a ti mismo» socrático. Léanse « Las verdaderas conversaciones de Sócrates » de Han Ryner para convencerse. El mismo tiene escrito : « El pensamiento del individualismo rechaza enérgicamente toda suerte de confusiones; el pensamiento individualista no soporta que se quiera o deteste al pensamiento vecino bajo su nombre. »

Pero hay lugar a pensar que Han Ryner haya presentado a un Sócrates definitivo, antes al contrario, puesto que él mismo afirma que un tal Sócrates no existirá nunca : « He querido derribar al que, después de dos mil años, el ingenuismo pedante de los profesores y la confianza tácita de los alumnos, aceptaban como tal. »

Y he aquí « Aristipo de Cirene » seguido de « Cirenaicos », entre los que Teodoro, alias Atheo, repitió convencido: « El mundo es mi ciudad ». « Sacrificarse por la patria es renunciar al entendimiento para salvar a los locos. »

El último cirenaico es Hegesias, predicador del suicidio, ya que, según él, la sabiduría consiste en renunciar a la vida. Alarmados por su éxito, los magistrados clausuráronle la escuela, escribe Han Ryner. Para Epicuro, la crítica y la disciplina de la sensibilidad representan el arte de ser feliz, no el de atraer la desdicha. Como los cínicos y los estoicos. Han Ryner estudia la crítica y la disciplina de la voluntad.

Athisteno, Diógenes de Sinope, Crates de Thebes, Manippe el satírico, Peregrinus, los « Cínicos sinceros », hombres admirables por su tesón y su paciencia, no estaban, sin embargo, exentos de ciertos sistemáticos defectos. Exaltaban el amor a la Naturaleza al extremo de excluir la civilización. Si bien los estoicos corrigieron sus defectos cínicos, convirtiéndose en cínicos más nobles, afirmaría Han Ryner, el cual añadiría : « Más aún : a la fuerza moral afectarían un vivo y profundo sentimiento de la fraternidad humana ». Ello nos conduce a las obras referentes a filósofos cínicos : « Viajes de Psicodoro », « Parábolas cínicas », a las que hay que añadir « El padre Diógenes», donde se encuentran detalles pintorescos sobre la vida cínica.

por **HEM DAY**

(Terminará en el próximo número)

Acaba de aparecer «LA VIE ET L'ŒUVRE DE FRANCISCO FERRER, UN MARTYR AU XXe SIECLE». Original de Sol Ferrer, hija del maestro fusilado. Edición realizada por la Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris (VI).

Puede ser servido por esta administración al precio establecido de 15,00 NF.

C. R. Zona Norte

EN el último número de « Nueva Senda », correspondiente al mes de agosto de 1962, el compañero Victor García habla en tonos desconsiderados del « Proyecto Pro-Cultura », incluyéndolo en un capítulo de estafas orgánicas que ha manejado a lo largo de su artículo como supremo elemento polémico.

Es cuestión de gustos y no discutiremos a Víctor García ni a nadie esa lamentable inclinación a empequeñecer los debates. Pero tenemos el deber, en tanto que Comisión de Relaciones Zona Norte, de afirmar que el compañero Victor García no se ajusta a la verdad cuando anuncia, con tanta ligereza como aparente satisfacción, que el Proyecto Pro Cultura terminará siendo una estafa más...

Los resultados están a la vista : Desde sus comienzos hasta la fecha el Proyecto no ha hecho nada más que mejorar su funcionamiento y desarrollo, pese a la penuria de medios económicos y al desaliento de ciertas actitudes que no ceden.

La Organización, sus Comités y Comisiones, han seguido paso a paso la marcha del Proyecto y fueron puntualmente tenidos al corriente de las dificultades surgidas. Existe una Comisión Administrativa, integrada por la Comisión de Relaciones Zona Norte, ídem de Normandía y el Secretariado Intercontinental, encargada de controlar el funcionamiento del Proyecto y que recibe un estadillo regular técnico-administrativo establecido por el responsable del mismo.

Luego está la obra fiscalizadora llevada a cabo en nombre de los Congresos y Plenos celebrados por la Organización, especialmente la encomendada por el Congreso de Limoges de 1960 y efectuada con una minuciosidad a la que difícilmente hubiese podido escapar no ya la previsible estafa de que nos habla Victor García, sino la menor impericia administrativa.

Si todas las sanciones orgánicas enumeradas no bastan a tranquilizar las inquietudes de nuestro detractor, ni logran desarmar su ardor combativo contra las modestas realizaciones de la C.N.T., ofrecemos el único desenlace que está a nuestro alcance : el nombramiento de una Comisión IDONEA que se tome la molestia de verificar lo que uno y otros decimos PARA EXPLICAR LUEGO EL RESULTADO EN NUESTRA PRENSA.

De ese modo quedará cada cual en su lugar y los militantes en general sabrán a qué atenerse.

Mientras tanto, y para poner fin a nuestra correcta réplica, recordamos al compañero Victor García que el calificativo de estafadores que endosa los responsables del Proyecto Pro-Cultura constituye una grave acusación QUE NECESITA SER PROBADA.

EL SECRETARIADO

París, 10 de septiembre de 1962.

« QUINET »
de Felipe Alaiz

Precio 5 NF.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

TEMAS CORTOS

La educación de la voluntad

LA educación de la voluntad es algo que está completamente descuidado a pesar de ser una de las cosas más importantes en el recorrido de nuestro caminar ideológico.

¿De qué pueden servirle al hombre todos sus conocimientos y todas sus habilidades, si le falta la voluntad?

Es preciso ser muy enérgicos para con nosotros mismos; no debemos engañarnos jamás a nosotros mismos, porque ello es una candidez que en el fondo no puede llegar a convencernos y en cambio puede perjudicarnos en alto grado.

Tampoco debemos buscar jamás excusas con las cuales pretendamos justificar ciertos desalientos y desvíos, antes al contrario, cada vez que tengamos una duda entre un placer y un deber, debemos renunciar al primero y por la simple razón de que en el cumplimiento de los deberes entra en acción la voluntad.

Una vez decididos al trabajo, no debemos pensar ya más en el placer despreciado, ni en el sacrificio realizado, porque en tal caso forzosamente nuestra labor se resentiría de nuestra inquietud y entonces resultaría que lo sacrificado no sería el placer sino nuestra propia voluntad, por lo que seríamos nosotros mismos los sacrificados.

En resumen, he aquí lo que se precisa: fortalecer nuestros propios deseos de acción para transformarlos, primero, en resoluciones firmes, ardientes y perdurables, acabando por convertirlos en costumbres naturales.

PEREZ GUZMAN

B.D.I.C

Tribuna Juvenil

La concentración de la F. I. J. L. en Istres

Una vez más la FIJL ha dado cita a la familia internacional libertaria en su anual concentración, y una vez más, allí, de nuevo, se han encontrado los compañeros jóvenes y adultos. Lo que empezó siendo un pasatiempo de algunos, se ha convertido en una necesidad para todos. Es ya tradición el darse cita para el mes de agosto en la concentración. No siempre la estancia en tal camping da satisfacción a todos los asistentes; son muchos los que se prometen no acudir al próximo año; los unos: que si los mosquitos; los otros: que si las simpáticas e imprevistas duchas de agua fría, o porque los coloquios más que animados hasta altas horas de la noche no les dejan pegar ojo...

Pero, al año siguiente, ¡todos están presentes!...

En Istres el lugar no era de los más hermosos: terreno accidentado, arbustos, pocos árboles donde hallar una sombra acogedora, de un lado la pared de un alto barranco, de otro, la playa. Esta consiste en un lago natural que comunica con el Mediterráneo. Ello hace que el agua sea mansa, lo que permite nadar mejor a los que saben poco...

Lo agradable del lugar era la tranquilidad, el ambiente fraternal y, sobre todo, la organización diligente por quienes tenían la responsabilidad de la concentración. Vamos ¡y sobre todo que no se diga ya que los españoles carecemos de espíritu inventivo! ¡Allí había que ver cómo se las ingeniaron los organizadores para abastecer a la colonia! Instalaron un cable bien tendido que iba de lo alto del barranco al pie del economato, unos treinta metros; por el cable descendía una carrucha atada a una cuerda, así, aunque de forma rudimentaria, descendíanse las cajas de cerveza, gaseosa, vino, leche, etc. En el economato se instaló también una nevera. Vaya, ¡que no venían poco bien aquellos tragos de cerveza o gaseosa fresca!.

Además de los españoles y los de Tarrasa, hubo asistencia de compañeros franceses y también pululó algún que otro inglés. A éstos y a otros... el aire del Mediterráneo les abrió un apetito de lobo, ¡comían más que una lima!.

De día, baños de agua salada y agua dulce, pero ésta a calderazos. Algunos usaron sombrero por primera vez en su vida. Por las noches se improvisaban charlas, poesía, surrealismo, no-violencia, de todo se habló, seguramente más de la cuenta. La nota más original fue la disertación sobre el arte de hacer tortillas. Con la experiencia obtenida sobre este aspecto tan importante de la gastronomía creo que se va a hacer un dictamen.

El día 19 de agosto fue el de mayor concurrencia. Acudieron a la concentración 17 autocares y se calcula que asistieron unas dos mil personas. Los compañeros franceses de Marsella representaron magistralmente la obra de Bertol Brech «Los fusiles de la madre Cara». Drama este que se sitúa durante la guerra de España, que evocó para muchos los trágicos días de nuestra guerra civil.

La pasada concentración en Istres forma parte ya de los buenos momentos pasados y que siempre se recordarán con placer. Cabemos esperar y desear que la próxima cita de la familia libertaria sea tan grata como lo ha sido ésta.

Un Tortillero.

MENSAJE AL PLENO DE LA C.N.T.

LOS jóvenes participantes a esta concentración dirigen a la Organización hermana reunida en su Comicio anual un saludo de adhesión deseándole acierto óptimo en sus deliberaciones. Determinaciones de las cuales se espera que nuestro Movimiento logre terminar con el sistema que rige nuestro país.

Los jóvenes libertarios reunidos en amistoso coloquio consideran que el Movimiento libertario en general y la CNT en particular deben asentar su máxima atención sobre la actualidad de nuestro Movimiento en el exilio y de la situación española en general.

En España se está gestando una toma de conciencia social. La juventud española, huérfana de medios para su capacitación social, despierta no obstante a la vida pública reaccionando contra el franquismo. El régimen se desintegra. La burguesía prepara el terreno para un próximo cambio político en el cual perduren sus privilegios. Las clásicos partidos de izquierda tienen una influencia mínima sobre la clase trabajadora. Y el exilio, desgarrado por sus luchas intestinas anula la ayuda que el interior ansiosamente reclama.

Las últimas huelgas producidas en España y los atentados de días recientes muestran palpablemente que la capacidad de lucha, el espíritu de sacrificio y el heroísmo no han sido anulados por 25 años de dictadura.

Tenemos la firme convicción de que los sistemas establecidos y mantenidos por la fuerza sólo por la fuerza perecen.

La vida, compañeros, es un enfrentamiento de fuerzas y quienes tienen la convicción de representar un concepto superior de convivencia social, tienen la ineludible obligación de defenderlos. Defenderse o perecer, y si hemos de perecer que lo sea dignamente.

Si hoy nuestra Organización se desintegra en el exilio es porque ésta no ha sabido canalizar los caudales de energía que producía, sumiendo por incapacidad coordinadora la vida de la Organización en una máxima apatía.

Cuando la lucha franca y abierta da resultados inesperados en muchos países nos está vedado pensar que lo propia acontezca en el solar hispano

Hoy han surgido tanto en el Interior como en el Exilio, una promoción de jóvenes, discípulos vuestros dispuestos a su vez a afrontar la lucha. Ellos esperan de vosotros vuestra experiencia y vuestra ayuda. Hallad, compañeros, en este Pleno, sanas e inteligentes resoluciones. Pensad que el pueblo español, es decir, nuestras propias conciencias y la historia serán implacables con nosotros.

Pensad, compañeros, que estas pequeñeces que nos desintegran serán superadas, barridas cuando sepamos plasmar en realizaciones concretas nuestras aspiraciones de lucha que son las que nuestro pueblo reclama.

Istres, 23 agosto de 1962.

BOLETIN « TERRA LLIURE »

Acaba de aparecer con buen contenido. En París ha tenido buena acogida. Solicitarlo a 24, rue Ste-Marthe, París (X).

NECROLOGICAS

FLORENCIO RONDA

EL día 24 de agosto falleció el amigo y compañero Ronda. La noticia me la traslada un amigo desde París. Muerte repentina debida a un ataque al corazón. Hay un hecho que nos llena de dolor y no es precisamente por estos fenómenos contradictorios y humanos, sino porque lo que invierte una conducta fraternal no es otra cosa que una contextura moral. Un compañero menos. Un hombre impregnado con los elementos fundamentales que la alta dignidad concede a los compañeros discretos, honrados y fraternales. Si algo destaco de sus virtudes son estos tres aspectos. El exilio, frágil como una hoja de otoño, a veces fuerte como un iceberg contrasta frecuentemente cuando menos lo pensamos. Eso es historia que sensibiliza siempre, porque siempre hay que tener en nuestra memoria a los amigos que lo fueron, a los compañeros fraternales, a los hombres que jamás admiten dobleces.

Era soriano y de origen navarro. De su traslado a la ciudad condal vino el enrolamiento a las luchas revolucionarias militando en la Organización confederal. Compañero libertario, de interpretación y de hecho. Su casa fue siempre un cálido hogar, hogar fraterno donde muchos compañeros que por ella pasamos recordamos sinceramente. Antifranquistas de distintos matices, libertarios, españoles, muchos le conocieron y sacaron esa impresión excelente que deja el tratar con un revolucionario que dedicaba a la solidaridad, al antifranquismo y a las ideas cuanto poseía. Y todo ello, conjugado con la responsabilidad de esa sociedad de la familia, donde imponemos un contenido de verdadera esencia libertaria. Sus últimas palabras antes de trasladarme a Méjico, camino de París, cuando analizamos en discusión armoniosa y responsable, fueron: «Hay que luchar contra el franquismo y sobre todo la CNT jamás debe perder el contacto y la responsabilidad con la Organización del Interior; de esta manera salvamos muchas cosas.» Mi respuesta no la demoré. En efecto: tú eres un compañero del Interior que prestigias nuestro contenido a través de una conducta honrada y solidaria.

Los hombres desaparecen en este compás de espera demasiado largo. El compañero Ronda en el momento más inesperado se ha ido empujado por la muerte. El efecto para los que nos quedamos es el mismo. La sangre brota, nuestra circulación más o menos normal juega en borbotones estimulando unos deseos de vivir y de contemplar. En ese recuerdo, valoramos la convicción del amigo que nos dejó, del compañero que nos dió fraternidad (fenómenos contradictorios en la vida moderna) del hombre que sentía por dentro y fuera las inquietudes de una sociedad justa y equitativa. No es mi empeño hacer historia, aunque todos la tengamos y se honre con ello a todos los humanos; es solamente un acariciar sólido de quien extendió en los momentos de abnegación la mano solidaria de un cenetista y libertario.

Vaya nuestro recuerdo y dolor que asociamos con su compañera Isabel, y Violeta, su hija, participándoles el sentimiento que nos circunda por tan lamentable pérdida.

JERONIMO GARCIA

México D.F., septiembre 1962.

ANTONIO TESAN

Uno más a añadir a la ya voluminosa lista de los que no volverán a nuestra querida tierra.

Murió el 17 de junio de 1962. Su entierro fue civil. ¿Quién era el compañero? Un pequeño aragonés, de gran corazón. Se llamaba Antonio Tesán y contaba 62 años de edad.

Nacido en la Puebla de Hijar, aún no había terminado su adolescencia que sus padres, en busca del pan cotidiano, se trasladaron a Zaragoza por las actividades de su padre, que era un excelente compañero. En 1912 fueron expulsados de la capital, siendo desde entonces que residían en Barcelona, hasta llegar nuestro éxodo, después de la guerra que, como a nosotros, los llevó a este país de adopción.

Aquí pasó Tesán las calamidades de todos: campos de concentración, compañías de trabajadores extranjeros, trabajos para los alemanes, maquis y otras hierbas. Su moral fue siempre buena hasta el último momento.

Conocí a este amigo en 1929. Más tarde formamos parte del mismo sindicato. Bastante cultivado, de temperamento esporádico, por carácter rebelde, fue dinámico. Los que más afinidad teníamos con él jamás le llamábamos por su nombre. Era hombre de acción, y cuantas veces hubo necesidad de él para alguún quehacer, allí estaba este buen amigo, siempre dispuesto a la pelea en defensa de los derechos de los trabajadores.

Aún parece que estoy viéndole haciendo confidencias a sus afines. Veía el comunismo libertario en marcha y desgraciado del que le contradecía; ponía el grito al cielo, como vulgarmente se dice, y pasado este colapso se le calmaban los nervios.

¡Pobre compañero Tesán! Descanse en paz. Espero que la tierra sea contigo más benévola que los humanos que te hicieron víctima de sus egoísmos.

Por todos los que te conocimos y te apreciamos por tu justo valor,

FABREGAT.

PABLO CONDON

El día 5 de agosto del año en curso falleció en Rivesaltes (Pyr.-O.), el compañero Pablo Condón.

Este compañero, que siempre había vivido de su trabajo, caracterizándole la honradez, la tolerancia y es espíritu de fraternidad, hacía algunos años, debido a penalidades y sufrimientos pasados en el exilio, contrayendo la grave enfermedad que debía terminar con su resistencia física.

Tanto los compañeros de la F. L., de Rivesaltes, como su abnegada compañera María, hicimos cuanto estuvo a nuestro alcance para ayudarle a superar tan difícil trance; pero la Parca nos lo ha arrebatado para siempre.

Originario de Ballobar de Cinca (Huesca), sentía con vehemencia la liberación de nuestro desgraciado país del yugo fascista, y luchaba con fuerte voluntad para terminar con el despotismo y la explotación que afligen al mundo que trabaja.

El entierro, civil, fue al cementerio acompañado por un buen número de compatriotas españoles y de antifascistas franceses.

La F. L. de Rivesaltes y la familia del finado, agredecemos de todo corazón a todos los que acompañaron al compañero Condón hasta su última morada.

COMUNICADOS

F. LOCAL DE CAHORS

Esta Federación Local comunica a cuantos compañeros y simpatizantes contribuyeron a la suscripción Prohuelguistas de España, que se han recogido 26.000 francos, cuyo importe se ha girado y obra en nuestro poder el recibo. Para evitar indiscreciones no publicamos lista de donantes, pero si a alguien le interesa obra en poder de este secretariado.

En espera de que seguiremos ayudando a los luchadores de España, con saludos fraternales, *el Secretariado.*

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 23 del actual, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. DE OULLINS

Se convoca a todos los afiliados para que asistan a la asamblea que tendrá lugar, según acuerdo de la anterior, el domingo, día 23 de septiembre, a las nueve de la mañana, en el local de costumbre, situado en la rue Montesquieu.

Dado que los temas a tratar revisten importancia ,es de aconsejar que no se deje de acudir.

FEDERACION LOCAL DE PARIS

Convoca asamblea para el domingo, 23, a las nueve de la mañana, en el local de Sainte Marthe, 24, para dar a conocer los acuerdos de los Plenos de Zona y Nacional de Núcleos.

F. L. DE THIAIS

Anuncia reunión general para el día 23, a las diez de la mañana, y en el local de costumbre. Asunto, Plenos.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo, día 23, a las nueve y media de la mañana, en el Café Casagnes, Plaza del mismo nombre.

Dada la importancia del temario a discutir, se ruega la asistencia de los compañeros.

Huelga en Cornellá

BARCELONA. — Un grave conflicto del trabajo ha estallado el jueves pasado en la fábrica de metalurgia Siemens, de Cornellá de Llobregat. Los obreros habían solicitado aumento de sueldo al margen del sindicato vertical, impidiendo éste que las gestiones cerca de la gerencia tuviesen buen resultado. Cansados de tanta impedimenta «sindical» y de promesas que nunca se traducían en hechos, los dos mil obreros de la casa se declararon en huelga de brazos caídos, determinando ello la intervención de la policía armada, que hizo evacuar los talleres a la fuerza y detuvo a cuarenta huelguistas denunciados como dirigentes del conflicto. Como se ve, la intervención del sindicalismo falangista ha provocado el conflicto y la intervención catastrófica de la autoridad lo ha agravado. En consecuencia, los trabajadores de la Siemens están dispuestos a no reintegrarse al trabajo hasta que sus reclamaciones de mayor salario y libertad y reposición de los compañeros arrestados no sean satisfechas.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de septiembre

LISTA II

	NF
Suma anterior	17 28
Devolución giro Clarambo, de Orán, del mes de junio	60 00
Elliot Lake (Canadá): J. Fajardo	49 00
Mulhouse: Leonardo Corral	7 00
F. Local de Oullin (Rhône)	400 00
F. Local de Combs-la-Ville (Seine-et-M.):	
P. Oliveras	3 00
F. Conejero Tomás	5 00
J. Casals	10 00
J. Martínez	5 00
J. Casals (2a. v.)	15 00
P. Oliveras (2a. v.)	2 00
A. Parera	10 00
A. Terraza	5 00
París:	
Chiapuso	10 00
Basilio Martín	5 00
Romero Hinojosa, de *Neufchatel*, 4º trimestre	30 00
J. Casellas	5 00
Pérez	10 00
Andrés Martí	20 00
Rafael Esteban	5 00
José Abelló	10 00
Uno de Cachan	5 00
Total	688 28

Servicio de librería

Novedades

«Historia de España», profesor S. Oliveira (tres volúmenes)	84 00
«El doctor Jivago», B. L. Pasternak (tela)	21 00
«Revolución social en el siglo XX», C. R. Rama	15 00
«Año tras año», A. López Salinas	15 00
«El laberinto español», Gerald Brenan	24 00
«La vuelta al mundo de un novelista» Blasco Ibáñez (tela)	22 50
«Obras completas, J. Enrique Rodó (cartoné)	25 00
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles (lo que no se puede decir en España), Vicente Sebastian	6 00
«Obras completas», «Alma Fuerte» (cartoné)	15 00
«España en la ruta de la libertad», Manuel Villar	2 00
«Geografía de España, Juan M. Grima	7 90
«Geografía de España, José Terrero (tela)	22 50
«Enciclopedia autodidáctica», Dalmau Carles	17 50
«Reivindicación de la libertad», Ernestán	2 00
«Niki o la historia de un perro», Tibor Déry	6 00
«La revolución», Landauer	6 00
«En el país del Kibutz», H. Derroche	13 50
«La Inquisición en Hispanoamérica (judíos, protestantes y patriotas), Beleslao Lerru	19 00
«Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo», B. Cano Ruiz; «Albores del anarquismo», George Woodkock. Prólogo de V. García	1 00

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (10)

C C P 1350756

De la Editorial «SOLI»

« Raúl Carballeira ». Contribución a una biografía ». — Por Víctor García. Editorial « Solidaridad Obrera », 80 páginas. 13 x 19. París 1961. Precio : 1 NF.

COMO bien indica el autor desde el título, el folleto de 80 páginas que nos ocupa es solamente la exposición de una serie de datos sobre la vida — y la muerte — del militante libertario argentino Raúl Carballeira, quien pereció bajo las balas de la policía franquista en Barcelona ,después de haberse convertido en uno de los más importantes cerebros de la resistencia anarquista en la Península. Ese puñado de datos que Víctor García nos ofrece, posee, sin embargo, un alto valor que le confieren las siguientes razones : La concienzuda labor de búsqueda realizada por el autor en unos casos; el calor realista de las incidencias compartidas en muchos otros; y, finalmente, haber sido expuestos todos ellos en un gran estilo biográfico que hace que el lector quede prendido del relato desde las primeras páginas.

Pese a la brevedad del trabajo, Víctor García no descuida una sola de las múltiples facetas que constituyeron la personalidad de Raúl Carballeira : desde los hechos contundentes de su vida de acción hasta los aspectos líricos del amor. El bosquejo de biografía gira no obstante y especialmente sobre dos ejes : la sicología del héroe y su formación militante.

Un héroe es siempre, objetivamente considerado, un ser absurdo. Un ser que de algún modo trata de empujar la línea demarcatoria de lo posible un poco más allá. Tiene poca importancia que lo logre o no. Lo intenta y basta. Y por eso es un héroe. Lo es porque ha creído firmemente en que aquello considerado imposible por todos es posible a su voluntad. Aun pereciendo en la empresa su hecho voluntarista queda inamovible, como ejemplo de posibilidad. Cuando Víctor García atribuye a Raúl Carballeira un sentimiento malatestiano, pese a no haber sido reconocido por éste, sin duda acierta.

Sólo una fe inquebrantable en la propia voluntad hace explicable el gesto de los hombres que como Raúl Carballeira — y el propio Víctor García — se lanzaron a organizar la resistencia en España inmediatamente después de terminada la última guerra mundial, ya consumada la traición contra el antifascismo ibérico. Porque toda resistencia se basa en el principio de ser mera chispa que inflame el medio en que se desencadena. Y aquellos hombres sabían positivamente que en España y en aquel entonces tal cosa no era posible. Medio millón de exilados y otro medio millón de fusilados o presos había dejado al pueblo español exánime y sin posibilidad de reaccionar. El sacrificio de unos pocos estaba destinado con toda evidencia a ser estéril durante muchos años, pero también — esto lo sabían — a ser ejemplo de un futuro incalculable pero cierto. Sacrificio sincero y honesto para provecho de nuevas generaciones ,voluntarista, consciente y personal.

Los actuales acontecimientos en la Península Ibérica están diciendo claramente que las vidas que Raúl Carballeira y tantos otros se dejaron tiradas sobre el adoquinado de calles de Barcelona o Madrid no fueron inútiles. Fueron sencillamente heroicas. El sentimiento y la formación espiritual que a aquel puñado de jóvenes les permitió inmolarse, están perfectamente reconstruidos en estas páginas que Víctor García dedica a la vida y muerte de Raúl Carballeira.

J. C. B.

(« Voluntad », Montevideo, Junio 1962).

«La revolución desconocida»

LA revolución desconocida », del escritor ruso Volin. Toda revolución es, en sus raíces, una gran desconocida, aunque sea estudiada de cerca por autores de diversas tendencias en diferentes épocas. Pasan los siglos y, de vez en cuando, otros hombres escudriñan los vestigios de antiguas y grandes agitaciones para descubrir hechos y documentos que no vieron la luz. Tales descubrimientos modifican los conocimientos e ideas que suponíamos definitivos. ¡Cuántas obras sobre la Revolución francesa de 1789 existían ya cuando Kropotkin y Jaurès descubrieron en sus escombros elementos hasta entonces ignorados que esclarecieron aquella época! El mismo Jaurès convino en que los inmensos archivos de la gran revolución apenas habían sido investigados.

En general, todavía no se sabe estudiar una revolución, como tampoco se sabe escribir la historia de un pueblo. Además, aun autores experimentados y concienzudos cometen errores y negligencias que impiden la justa comprensión de los acontecimientos. Se realiza un esfuerzo para investigar a fondo y exponer detalladamente los hechos y los fenómenos sorprendentes que se han desarrollado a plena luz, en la ruidosa manifestación revolucionaria, pero se desprecian o ignoran los sucesos ocurridos en el silencio, en lo profundo de la revolución, fuera de la batahola. A veces se alude a ellos ligeramente con testimonios vagos que son interpretados casi siempre con error o interés. Y son precisamente estos hechos ocultos los realmente importantes para descubrir el verdadero sentido de su historia y de su época.

La Revolución rusa es tema que no deja de apasionar todavía. Por esa misma pasión que despierta en pro y en contra, escasean los libros intachables de parcialidad. Volin no es un espectador alejado de los hechos; es un protagonista del drama que sepultó al zarismo, que vivió y luchó por la Revolución y que abandonó Rusia cuando la vió traicionada. Sin embargo, su juicio sereno y justo revela en su libro una verdad que no es afirmación enfática, sino recopilación de datos y referencias de documentos imposibles de desmentir.

Pedir este libro en francés o en español a esta Administración.

Moraleja o humor del exilio

EN el Parque Zoológico de Madrid hay fieras de todos los colores y de todos los continentes : herbívoros, mamíferos, plumíferos, carnívoros y « medallísimos » (del verbo medallear, de medalla), éste último llamaba la atención por su forma parecida al hombre. Un visitante curioso preguntó al técnico encargado de la vigilancia de tan especial fiera :

V. — ¿Dónde capturaron ese mefítico monstruo y en qué región se cría?

T. — Lo hemos cazado en El Pardo, y, como un fenómeno especial, dice la leyenda que reventó el vientre de una mujer en El Ferrol (Galicia).

V. — ¿Y de qué se alimenta?

T. — Ayuna siempre porque está haciendo la digestión de un millón de muertos que devoró.

V. — (Con miedo y tentado por unos deseos desesperados de escapar) ¿Ayunará mucho tiempo?

T. — Lo ignoro. Estamos esperando los resultados del Mercado Común. Si eso falla estamos perdidos. Nosotros no podemos soportarlo más. Representa una angustia asfixiante en todos los aspectos para el pueblo español. La sola esperanza que abrigamos es que lleguen los de la FAI y (con convicción) entonces respiramos todos.

MIGUEL FERNANDEZ

Limoges, agosto 1962.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

MAS INFORMACION DEL XII PLENO DE LA C. N. T. ESPAÑOLA EN EL EXILIO

Síntesis de los acuerdos

TODOS los informes son aprobados, tras haber sido presentadas algunas objeciones, con el voto en contra de los Núcleos de Provenza y Rhône et Loire.

Problemas de organización

Sobre la modalidad, periodicidad y desarrollo de nuestros Comicios se acuerda ratificar acuerdos anteriores, con la diferencia de que cada año, será consultada la Organización sobre la conveniencia de celebrar Comicio o no, mientras que hasta aquí la celebración de Comicio era de rigor.

Sobre las delegaciones indirectas se acuerda ratificar las modalidades en uso, las cuales consisten en admitir las delegaciones indirectas con el mismo carácter y atribuciones que las directas, a la condición solamente de que antes de intervenir en los debates sobre cada tema, den lectura del acuerdo que traen al respecto.

En lo que afecta a responsabilidad militante y cumplimiento de acuerdos se conviene en que los acuerdos orgánicos son de aplicación obligatoria para todos, en lo que a cada cual le afecta, teniendo la posibilidad los disconformes de propiciar la rectificación en el siguiente Comicio.

La F. L. tiene potestad para expulsar a un afiliado, pero ha de conceder a éste todas las prerrogativas de defensa indispensables. En caso de que el expulsado no se diera por satisfecho con el fallo, puede recurrir en instancia a la Comisión de Relaciones del Núcleo al que la Local pertenezca; y si tampoco estuviese de acuerdo con este fallo, podrá elevar recurso al Secretariado Intercontinental, el cual lo someterá al conjunto orgánico.

Sobre el apartado e) del 6º punto se aprueba una moción consistente en que en la base local se celebren coloquios, cuyo resultado será transmitido a la Secretaría de Propaganda, la que a su vez pondrá los estudios a disposición de las Locales que deseaen examinarlos. Podrán celebrarse coloquios en el área del Núcleo, y finalmente la Secretaría de Propaganda tendrá la misión de organizar un Coloquio general restringido, teniendo en cuenta que ello no cueste dinero a la Organización.

Sobre el séptimo punto

El Pleno acuerda que los acuerdos de un Pleno no pueden ser modificados en el fondo más que por otro Comicio análogo. Por consecuencia los apartados que figuran en el 7º punto no son examinados por el Pleno y únicamente se debate en torno al litigio de Provenza, en el sentido de encontrar formas de aplicación de los acuerdos del Congreso último a este respecto, para lo cual se concede potestad al Núcleo de Provenza a fin de que hallen una fórmula de entendimiento entre las partes afectadas, siempre dentro del cuadro de lo que son resoluciones del Congreso.

Problemas de España

En lo que hace referencia a nuestros compañeros de España, el Pleno acuerda redoblar esfuerzos en vista de aportar mayor ayuda solidaria a nuestros compañeros perseguidos por la dictadura franquista.

Sobre el apartado d) del 8º punto, se presentan distintas proposiciones encaminadas a tomar posición sobre cambios en España de carácter imprevisto y finalmente se resuelve, a proposición de Zona Norte, que no estando el Pleno calificado para rectificar posiciones básicas, se ratifican acuerdos anteriores.

Sobre el apartado e) del 8º punto, se acuerda, a proposición de Zona Norte, que a tenor de la resolución tomada sobre el punto 6º apartado e), la Organización tiene la facultad de realizar los estudios necesarios para estar preparados a nuestra vuelta a España.

Complementa esta resolución en relación con el apartado anterior y es válida también para el siguiente, otra proposición que dice:

Considerando que la existencia de acuerdos tomados en diversos comicios, los que han sido complementados en otros posteriores le han facilitado a la Organización importantes resoluciones en el orden de procedimientos, asimismo en el aspecto de perspectivas económico-sociales, proponemos que la Sección de Organización del S. I. efectúe una recapitulación de acuerdos por orden de temas, los que serán editados en boletines especiales del militante y distribuidos entre la militancia.

Ententes y alianzas

En lo relativo a la creación de un organismo que aglutine a todos los sectores antifascistas no totalitarios, se aprobó una moción, confirmando la voluntad aliancista de la CNT y el envío de una invitación a los demás sectores renovando nuestra disposición de crear el frente en cuestión, a condición de que sea un organismo operante y activo. No se resolvió nada sobre Consejo de Resistencia, pues de constituirse el organismo a que se alude, ocuparía esa función. Sobre la Alianza Sindical se ratificó lo ya existente.

Se estima por otra parte, que a la Alianza Sindical en el Exterior no pueden estar adheridos más que los sectores del sindicalismo clásico. Si el caso se presentara en el Interior, serían los propios compañeros de España los llamados a decidir.

Area internacional

Se acepta una moción en el sentido de aprobar las gestiones hasta aquí realizadas y en la que se trazan las directrices para el futuro, siempre partiendo de la base de que tales actividades deben continuarse.

Sobre Prensa, Propaganda y Jurídica, se ratifican posiciones ya adoptadas en otros comicios. Se aportan algunas sugerencias encaminadas a abrir secciones en la Prensa en el sentido de contrarrestar más eficazmente las propagandas comunistas.

En el Pleno estuvieron representados directamente 25 Núcleos, por 45 delegados, en representación de 7.825 afiliados.

Indirectamente se hicieron representar nueve Núcleos con 456 afiliados.

Enviaron saludos La Union Sindacale Italiana, S. I. A., la U. G. T., los libertarios cubanos residentes en Miami, la Comission Internationale de Liaison Ouvrière, la S. A. C., Syndicalist Workers Federation y el Núcleo de la C. N. T. de la Gran Bretaña.

EL REDACTOR P.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La actualidad española a través de un consejo de ministros

GENERALMENTE los consejos de ministros son un perdedero de tiempo y cuando no lo pierden peor, puesto que la vida encarece por lo mismo y la ciudadania registra nueva pérdida en sus libertades. El « consejo » último habido en el palacio de Ayete, San Sebastián, ha sido vivo y mordiente merced a los problemas nacionales y exteriores que agobian al gobierno franquista.

HUELGA DE ASTURIAS

La primera providencia del consejo ha sido dar, publicitariamente por lo menos, por « totalmente resueltos los conflictos laborales de Asturias ». La nota no menciona la negativa del gobierno a reconocerles derecho a la semana inglesa a los mineros asturianos. « En palacio se aborrece al trabajo », pero no se permite a los obreros holgar más de un día a la semana si la Iglesia con sus santorales no obliga. En Asturias quedan pozos sin nadie trabajar en ellos por motivo de huelga, y en casos por venganza gubernativa a manera de cierre. En lo tocante a la semana inglesa (tan extendida en todos los órdenes de la producción durante la República) a los trabajadores de la mina se les considera oficialmente en derrota, si bien en otros aspectos reivindicativos la minería asalariada se apunta tantos de victoria, a saber :

Los huelguistas han rechazado de plano la intervención del sindicato vertical al cual detestan, y del que prescindirían alegremente si el gobierno totalitario no les obligara a pertenecer al mismo. Antes que pasar por el tamiz directivo de la C. N. S. en asuntos reivindicativos, los mineros asturianos, y con ellos todos los trabajadores españoles, prefieren sacrificar el éxito momentáneo en espera de atacar nuevamente en momento oportuno.

El gobierno mantiene el principio de la ilegalidad de la huelga, transigiendo empero ante las huelgas arrolladoras que declaran los obreros al margen y por encima de la sindicación corporativa y de las leyes draconianas del Estado. De hecho, la huelga queda reconocida.

Para calmar el encono de los huelguistas, cuyos intereses morales y económicos chocan inevitablemente con los del Estado, el consejo de ministros ha ofrecido unas concesiones al margen de la causa primordial del último conflicto — la semana inglesa — y relativos a la aumentación del subsidio por paro tecnológico (cierre de minas y reabsorción del cupo de parados a otras profesiones) alcanzando el beneficio la extensión de doce meses en vez de seis como hasta ahora. Las pensiones por desempleo en ningún caso bajarán de 500 pesetas mensuales, pudiendo llegar hasta 1.000 y algo más según la especialidad profesional de cada huelguista forzoso.

Esto es todo lo decidido por el consejo de ministros franquista habido en Donostia últimamente, sabiéndoles a los compañeros mineros a poco o nada, aunque lo importante es que la presión de los trabajadores se manifieste cada vez más contra los rígidos muros del sistema totalitario que por el escándalo de la ayuda internacional permanece en España.

MARRUECOS

Es otra sombra que ofusca las luces directoriales del « caudillo» y de sus carteristas ministeriales. La casi permanente guerra de Marruecos ha permitido a muchos militares cubrirse el pecho con cruces, la manga con estrellas y los bolsillos con millonadas de pesetas. Pero Marruecos ha sido y sigue siendo el espantajo de los medios oficiales españoles. Caudales de sangre separan al « moro » y al « cristiano » y los émulos de Abd-el-Krim saben por experiencia cuánto líquido humano y noble chorrea de los sables que penden de las cinturas de los Franco y compañía. La alternativa de función fascista dada por Franco a los marroquíes a cambio de diez pesetas diarias y carta blanca en la guerra civil, tuvo la virtud de encanallar a los moros y de hundir totalmente el crédito moral de la casta militar española. Todo quedó peor que antes, y lo prueba que ni Krim ni Sid Abdelialat Torres se atreven a reivindicar a sus compatriotas que, al lado de la cruz, ensangrentaron su cuarto de luna en nuestra península, y lo reafirma el silencio que en la historia de la guerra civil mandada escribir por el « generalísimo » de El Pardo se observa sobre la participación de la morería en la « cruzada ».

Las relaciones entre Rabat y El Pardo se deterioraron ante la pretensión de la primera capital de obtener la independencia del Marruecos supeditado a España. En 1943 Franco abandonó vergonzosamente la ciudad de Tánger y tras la independización del Marruecos francés siguió fatalmente la agregación del Marruecos español a la nación cherifiana... excepto los « presidios » de Ceuta y Melilla y del cacho de Sahara que llega a Ifni, tres puntos de la disputa que terminará con la entrega inevitable de los mismos a la nueva nación africana. Cosa que queda por ver, pero que se andará, pues el tiempo, implacable, no tiene prisa.

Momentáneamente la fricción es marinera, esto es, que la zona marroquí de pesca, el rey moro la ha extendido de cinco millas a quince con el consiguiente perjuicio para la pescadería española, avezada a trabajar en las costas marroquíes como en las propias por ley de dominio. Y éste, se va viendo, está a punto de ser terminado. Barcas artilladas se oponen por orden de Rabat a la labor de pesca que en aguas « nacionales » moras efectúa la flota pesquera hispana, y para « proteger » a ésta Franco ha enviado allí lo mejor de su escuadra de guerra con el « Canarias » en cabeza. Peligrosamente, los barcos de agresión franquistas se balancean en aguas del litoral africano, no faltando expertos en asuntos bélicos que atribuyen la presencia de la marina de guerra española en tales aguas al miedo alpardino de que Ceuta y Melilla sean atacados por el moro con fines de rescate.

El mundo próximo-africano no está quieto, siendo ello un motivo más para que el ministerio franquista se muestre inquieto.

UMBRAL

SUMARIO DEL NUMERO 9 :

Fabián Moro :
EL PENSAMIENTO LIBERTARIO EN EL MUNDO PRESENTE.

Edgar Avila Echazú :
RESUMEN DE LA LITERATURA BOLIVIANA.

Agustín Yáñez :
VOCES VIEJAS.

Pere Bosch Gimpera :
LOS SUBSTRATOS LINGUISTICOS Y LA ARQUEOLOGIA EN LOS TERRITORIOS CIRCUNMEDITERRANEOS.

Angel Samblancat :
LA CORRIDA DE LA BOLA.

J. Guiraud :
XII FESTIVAL PAU CASALS EN PRADES.

Victor García :
EL NUEVO ISRAEL. UN CUERPO JOVEN EN UN ALMA MILENARIA.

Campio Carpio :
REBELION EN LOS ANDES.

Ildefonso :
EL TESTAMENTO POLITICO DE UN INJUSTICIADO.

Sol Pasamar :
APUNTES SOBRE UNAMUNO.

Alfonso Vidal y Planas :
LUCIERNAGAS.

Puig d'Aguilera :
ENRIQUE GRANADOS (Familiaridad con los musicos).

« Arte y artistas », « La Escena », « La Pantalla », « Los Libros », « Notas de o sobre España », etc., y los grabados de rigor.

0,80 NF. en esta Administración y otros puestos de venta.

Majestónica desterrada

ALFONSO DAUDET pasó una revista harto somera, como de botones y de ojales de uniforme de un pistolo solamente, a la ilastimación que siempre han sido los destronados tronados y que apuraron el cáliz de « bitter » del destierro hasta las hélices, que decía Pich y Pon, senador sin alfabetos y de merondanga.

Bien es verdad que Daudet no contaba con los riquisimos documentales, con que a nosotros nos ha ilustrado la moderna indagatoria experimental.

Los descabellos o descabelladas de la Pollastrón y de la Balbi, queridas respectivamente del conde de Artois y del idem de Provenza en el exilio del 89 francés, no desropan suficientemente y despercuden los sapristies de Coblenza, de que el 93 pasó colada, metiendo en aquella cloaca hasta el codo el brazo.

Nuestra generación ha presenciado atónita la calabazada contra los cantos del arroyo, que han pegado Hohenzollerns, Hapsburgos y Romanovs; diez o doce legitimismos, supremocracias y gotosidades góticas de derecho divino.

Los catafálquicos, dichos Grandes Duques rusos, acogidos en sus carreras de liebre a la hospitalidad de París, creyeron que con una patada de mulo a la esquena y un disparo de tachuelas fresadas a los riñones, podían impartir a los cocheros de fiacre las órdenes de ordenanza que les concernían.

A más de uno de estos celestiales príncipes de la milicia del knut, le costó la equivocación verse el hocico cruzado por el fuete de arrear el penco o rocinante como un esqueleto de Facultad y un Quijote de cuatro pies de las varas.

Los primos vodkamente alumbraos del Zar, acabaron por resignarse a empuñar la brocha de pintar quijadas en las barberías, y a hervir nabos o a lavar vajilla en el pringoso fregadero de los Duvales: mientras el morrete lapicerado de las madamas hacia « ¡chis, chis !» por las esquinas dorsales o se aplicaba a la carrera por los Longcampos del bulevar.

En guapos mozos de almacén serenos de dock o limpiadores de vitrinas de un escaparate, dieron muchos hetmanes de la cosaquería con las medallas gargajientas y azul esputación de sus pechos privilegiados.

De sus paletoes, gorros de astrakán y botas de irrigar Monegros y pasar el charco, no daban de empeño para un «lunch» en las prenderías y mugrerías israelas.

El camarerio feminal del Palacio de Invierno, lograba en las « boites de nuit », sacar más partido de su piel de renardillas al remate o en pública subasta.

Los quince millones que en bisutería baratona, robada al pueblo español sierramorenizándolo, regaló ese Vagamundi al principillo Juan Carlos en ocasión de sus nupcias, que no valieron una bayoca, con una princesa griega sin dos reales, al Monte de Piedad irán a capuzar; como otros tantos chirimbolos y « bidets » de la realeza. Que Dios se apiade de ellos. Y remedie a su dueño en el braguetazo.

Y menos mal, si no tiene el Juanito que intentar con tal tesoro, tarugos como los que le eran habituales a Isabel II con las joyas falsas de su corona. Con las buenas habían arramblado Sor Patrocinio y el Padre Claret. Y las lucían las novias de los cardenales del Sacro Colegio, en la ciudad eterna.

Al pretendiente tradicionalista don Carlos sin quinto ni por el toisón de oro y el título de duque de Madrid le fiaban el vino en las tabernas. Quien se quiera emborrachar, que pague. ¡Atención, golfemia!

Las cocotas, a quienes Alfonso XIII pretendía cubrir el importe de sus servicios y elocuencias con el retrato, dedicándoselo, no se cansaban de espabilarlo entre dos luces, a cachetadas.

Las cuentas con que Lerroux y el papá del griego de pega se endrogaron o entramparon en Estoril, las ha tenido que saldar Franco, cargándoselas a la Cruzada.

Suerte que el compinche portugués del Movimiento, el célebre Oliveira, les haría a sus clientes por estarse quietos poco menos que de balde el gasto de casa, boca y bocarat.

No había perdido Goa aún. No tenía el Aceitunarra a Angola en llamas. Y negros e indios pagaban el pato, que se merendaban nuestros antropófagos.

ANGEL SAMBLANCAT

RUSSELL PACIFISTA. Muestra de los grabados que publica UMBRAL

CRÓNICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

DE CRISPI A FRANCO

CRISPI fue el testaferro de la monarquía italiana. Franco lo es de la oligarquía española.

Fue Felipe Alaiz de aquéllos que no se apegan a fracciones ni a banderías. No se quebró en posición antojadiza. No hizo de su opinión campaña agorera ni fronda disparadora de pedernal. Observó el devaneo de posturas y gestos, el eterno trasiego de las ideas hechas y sin novedad repetidas en perceptible regresión mental. Opinó de todo ello con espíritu cáustico y malicioso. Con expresiones lapidarias a veces. Opinó en hombre no atado a rémora de cartel o de capilla, sin achaque circunstancialista.

Escribiendo en « La Revista Blanca » acerca de Cánovas del Castillo y de su tiempo — en « Tipos Españoles » comparaba Cánovas a Bismarck y a Crispi. El trío de terribles tragaldabas perdonavidas fue en determinada época preeminente expresión de la violencia reaccionaria de los monárquicos europeos. Hasta que un italiano acabó con Cánovas. Hasta que en Italia se puso en jaque a Crispi. Una fraternidad de compinches unía a los tres en una cooperación activa empleada en la persecución a los revolucionarios de los tres países en que eran los tres ejecutores máximos de la razón de Estado.

Decía Alaiz que en aquellas circunstancias y por lo general en todas, el español medio y el pretendidamente avanzado gritaba mucho, protestaba más y amenazaba mucho más aún. Pero que no fue un español quien sin gritar arregló las cuentas a Cánovas del Castillo. Agregaba Alaiz que en América no fueron tampoco españoles quienes en fervorosa acción — que no gesto — pusieron freno a los lugareños Cánovas, Bismarck o Crispi.

En verdad el español tiene propensión al « arreglo ». A que los « responsables » hagan el arreglo. Una vez desahogada su pasión de virulencia en discursos, artículos o denuestos, procura en el « arreglo » la solución a situaciones que de otro modo se eternizan. Una tal propensión al arreglo contrasta con la manifestación delirante de las virulencias rurales o escritas que repican a voleo, más que amenazantes ensordecedoras. Virtud o defecto, ocasional o congénito, el hecho está ahí. Sin réplica a la vista.

∴

En la Italia que en nombre del rey atropellaba Crispi, hallábanse los revolucionarios y los no revolucionarios — allá por el 1889 — en circunstancias similares a las que, respecto a España, nos hallamos ahora nosotros, revolucionarios o no. La situación de entonces en Italia se refleja en estas líneas que recogemos de una publicación que explica las peripecias de la época :

Dice así el texto a que nos referimos :

«¿Nos hallamos ante una sacudida? ¿Es que los partidos de izquierda (puede que también incluso la masonería de izquierda) se acogerán a la idea de una insurrección antimonárquica?

»Es aún reciente la masacre del 98 y Milán está aún ensangrentada. Las prisiones de la monarquía están repletas. Bate su pleno el« coatto ».

»No había llegado aún Bresci.

»¿República?

»¡Presentes! lanza Malatesta en un artículo.

»Pero no os detengáis ante el si. Pensad en el pero. ¡Ay !, si, en el pero. En este pero encontraréis el criterio que siempre se manifestó en Malatesta. El criterio anarquista.

»Leámosle...»

El artículo de que es cuestión el preámbulo trascrito apareció en « La Questione Sociale » del 7 de octubre del 1899. Puesto que se utiliza hoy a Malatesta en una campaña que desvirtúa su pensamiento, amparándose en él en equívoco ejemplo, lo transcribimos íntegro, ya que trata de un tema que para los españoles es de acuciante actualidad. Helo aquí :

«ALIANZA REVOLUCIONARIA»

«Nuestros lectores conocen ya el opúsculo titulado « Contra la Monarquía », pues hemos reproducido sus partes sustanciales. Por tal conducto saben que se ha propuesto realizar en Italia una alianza entre los partidos antimonárquicos con el fin de fomentar una insurrección destinada a derrocar a la monarquía.

»Informaciones directas nos permiten afirmar que la proposición ha obtenido una acogida favorable entre los elementos activos de varios partidos y que se confía llegar a resultados prácticos.

»Por nuestra parte, convencidos de que nuestro deber es el de luchar siempre contra toda clase de gobiernos, convencidos también de que para progresar en el camino de la realización de nuestros ideales es necesario romper el yugo del militarismo que oprime hoy a Italia, nos hallamos dispuestos a luchar junto a quienes manifiestan una verdadera voluntad en la lucha contra la monarquía. No es para nosotros ninguna cosa nueva. Enemigos de las constituciones gubernamentales, sean cuales sean sus formas y por lo tanto enemigos de la monarquía, que es en sí misma la forma más reaccionaria de un gobierno; adversarios por principio de los métodos de lucha parlamentaria y persuadidos de la importancia de una acción desarmada contra los medios violentos de que se sirven los gobiernos; toda la historia de nuestro movimiento ha sido la de un conato permanente hacia la insurrección, insurrección contra la monarquía, que es el principal obstáculo que en Italia se ha opuesto siempre a nuestro avance. Siempre hemos invitado, aguijoneado incluso, a los demás partidos antimonárquicos, a unirse con nosotros en la insurrección... y siempre las hemos visto recalcitrantes.

»¿Es que la alianza tendrá más éxito en esta ocasión, en la que no hemos sido nosotros los proponentes, sino que ha surgido por parte de elementos de partidos diversos, empujados a asumir tal actitud por las necesidades evidentes de la hora?

»Así lo esperamos, aunque los entusiasmos electoralistas de los socialistas y de los republicanos nos haga dudar de su voluntad insurreccional. Nos parece que quienes se hallen decididos a minar las cosas fusil en mano no deberán hacer nacer en el pueblo la esperanza de obtener bajo la monarquía el uso del sufragio universal, ni la esperanza de que bajo la monarquía se podrán servir del sufragio universal como de un instrumento de la emancipación.

»De todas las maneras pensamos que por encima de todo debemos organizar nuestro movimiento y prepararnos para la acción. Si los otros quieren obrar junto a nosotros tanto mejor; pero si por el contrario quieren dejarnos solos como único movimiento (partido, decía en la época Malatesta) revolucionario en Italia, como único movimiento prácticamente antimonárquico, obremos entonces por nuestra cuenta y atraeremos hacia nosotros a todos los que — siendo socialistas o republicanos — no creen en la posibilidad de abatir a la monarquía mediante golpes de papeles.

»Pero entendámonos bien.

»Dispuestos como estamos a insurgirnos contra la monarquía, junto a todos aquéllos que quieran insurgirse, nosotros mantendremos siempre nuestra posición de socialistas anarquistas y no pensamos replegar el más leve girón de nuestra bandera.

»Queremos participar con quien sea en la tarea de derrocar a la monarquía, pero no pensamos ceder en lo más mínimo a la burguesía ni acordarle un período de dominio indiscutido, ni siquiera bajo el amparo de un gobierno republicano.

»Somos antimonárquicos pero somos también antirepublicanos.

»Por lo que todo y combatiendo contra la monarquía, junto a los socialistas y a los republicanos, no nos comprometemos en lo más mínimo para ayudarles en la tarea de constituir la República. Bien al contrario.»

He ahí lo que Malatesta pensaba y lo que decía clara y públicamente, para conocimiento de tirios y de troyanos, para que a nadie cupiera la duda de lo que los anarquistas — como tales — se proponen realizar, con o sin alianzas y aun por encima de las alianzas si al caso corresponde.

No hubiera participado Malatesta a una encuesta en sentido único. La hubiera combatido señalando que tal encuesta simula tácticas manidas y decrépitas, no ideas claras conducentes a una nueva senda.

Estamos de acuerdo — con Malatesta — en que las alianzas pueden ser oportunas. Siempre que se entienda que no vamos con la intención de derribar a Franco para instaurar la República.

La República que la instauren los republicanos. Ya se encargarán más tarde de reprimirnos si por nuestra parte no obramos para que no se suede en República lo que en España se logre si la alianza no se limita a atacar a Franco a fuerza de papeles, declaraciones y pactos sin otro impacto que el de entretener la opinión pública... y hacernos pasar a todos lo mejor de nuestro tiempo.

Individualismo armónico

(Ver los números 208 y 209 del « C. S. »

por HEM DAY

EL individualismo ¿resultará insensible al sufrimiento ajeno? ¿Rechazará todo esfuerzo para ayudar al hombre a salir de la rutina?

Veamos lo que Han Ryner expresa: «Lo social es siempre uno de mis límites, una de mis preocupaciones. Mientras ideológicamente no consiga suprimir el menosprecio, el dolor, la muerte, la autoridad, me confieso incapaz de asir un pensamiento verdadero, un verdadero gozo. »

Y si Han Ryner escribió tambien: «Quien se muestre sensible al individualismo rechaza, en un primer gesto de inconformismo, lo moral al propio tiempo que lo social», no podremos echar de menos que su individualismo es armonía. Al efecto, en una encuesta aparecida en « Le Réveil de l'Esclave » bajo el título de « La táctica revolucionaria y el individualismo libertario » respondió : « Existe el círculo vicioso : El individuo es producto del medio ambiente; el medio ambiente es producto de los individuos... Todos los problemas humanos — quizás — presentan, antes de empezar a resolverlos, el mismo carácter cerrado e idéntica mentira fatalista. Ningún progreso social será realizable mientras la mayoría de los hombres mantengan su confianza en los jefes y en las instituciones. Leyes y tiranos ejercen débil imperio sobre las costumbres, obtienen muecas en vez de realidades, o, en el caso más favorable, consiguen posiciones alternas, fabricadas y utilizadas por gentes dedicadas a sus intereses particulares usando los colectivos. Por oposición, el día en que la mayoría tome el problema por el otro extremo, aquél entrará en vías de ser resuelto. » Han Ryner precisó ya en 1906 lo que entendía por individualismo y solidaridad (1), no siendo la aproximación de ambos vocablos una querella de enemigos mortales; contrariamente, desea acercarlos en terreno de la sonrisa tales que « dos amigos que se desconocían ».

Mas, precisa entenderse puesto que para Han Ryner « no hay más solidaridad verdadera que la libre y voluntaria », ni existe individualismo apreciable que «en el sentimiento del valor de cada uno de los individuos y de su libertad innegable.»

Así, toda confusión resulta imposible; el servilismo, el egoismo, no adquieren derecho de personalidad en este individualismo basado en el respeto al semejante, en tanto éste corresponde al mismo precepto; lo cual no implica de ninguna forma la consideración de los esclavos o de los amos, ya que si la tendencia de Han Ryner es la de vivir en sociedad, rehusa al mismo tiempo disminuirse por la violencia y la mentira. El coro de amor con el cual pretende aunar no puede ser otro que el de la solidaridad. La inclinación natural, y la unión libre de los hombres libres.

No obedecer ni condenar : es hacia estos senderos de la solidaridad espontánea por los que Han Ryner quiere andar; hombre de buena voluntad, cuando rehusa el « solidarismo » es porque no halla en él una « cima » en la que poder respirar sin limitaciones; esta solidaridad de los intereses que ahuyenta la alegría de no ser único en la solidaridad de nobleza. « Los intereses : ¿no son causa de las divisiones, los demonios que agitan y empujan para las luchas; las locuras que aguijonean para las guerras? Verdaderamente ¿puede estimarse a los hombres cuando el individuo ama los objetos por los cuales los conglomerados humanos se odian y baten? ».

Como conclusión a este estudio, Han Ryner rechaza la contrariedad y las leyes, desdeña los bienes materiales, y escribe : « Con la libertad y el individualismo, se obtiene solidaridad y amor .»

(Pasa a la página 2.)

(1) « La Révue de la Solidarité Sociale », sept. 1906.

CHISPAS

Antaño se daba el grito advertidor (no advertencial, como falangisticamente debe decirse) de « ¡Joven! » al individuo que no advertía la inminencia de un bordillo o la peligrosa proximidad de las ruedas de un carro. Cuarenta años más acá volvemos a estar en lo mismo.

∴

Hemos visto una aparición joven con signos evidentes de calvicie.

∴

De juventud se nutren los ejércitos. Vigor lo hay en los cuarteles. ¿Para qué?

∴

Importa mucho el empuje, bien orientado.

∴

Se puede nacer viejo.

∴

Monda no tiene dinero, pero sí años. Algo se posee.

∴

La edad escasa no es conquista. Lo es la superación moral del sujeto.

∴

Las regresiones envejecen.

∴

Hay millones de jóvenes que disipan su vigor en esfuerzos socialmente improductivos, cuando no nocivos.

∴

Si todos naciéramos a los 80 años no habría guerras ni deportes comercializados.

∴

La moda de hoy es la risa de mañana.

∴

La extravagancia juvenil de ahora es la ridiculez de ahora mismo.

∴

La vanidad de ser joven hallará el castigo de la vanidad juvenil que se aproxima.

∴

La juventud no es una brillantez inextinguible. Al más orgulloso le caerán los dientes, el pelo, el barniz y la gota naricera.

∴

Juventud, masculinidad y femenidad no forman, en ningún estadio de la vida humana, tres razas diferentes.

∴

Juventud de músculos, de inspiraciones elevadas y de sentimientos fraternales, como proposición para una juventud eterna.

∴

A la juventud inane y a la cincuentona con carnet de no tanto, nuestra corona de siemprevivas.

CHISPERO

GFP. 3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 212 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 27 Septembre 1962

La RECONQUETE

AU temps, pas très éloigné, où ils se cramponnaient au terrain, en Afrique du Nord, les colonialistes étaient condamnés par tous les partis politiques dits de « gauche ».

Contraints au repli, sans grand espoir de retour, les Français du Maghreb, après avoir récupéré tout ce qui pouvait l'être, là-bas, ont envahi la métropole au nombre d'environ 600.000. On les a rebaptisés « pieds-noirs », sans doute parce que le terme a un sens moins péjoratif que colonialiste qui, lui, dit bien ce qu'il veut dire.

Si les politiciens de droite ont conservé, et pour cause, la même attitude envers ces occupants d'un nouveau genre, on voit, par contre, un revirement total chez ceux d'en face, qui versent maintenant un pleur attendri sur le « sort douloureux » réservé aux rapatriés.

La clientèle électorale que ces derniers constituent, ne doit pas être étrangère au changement d'attitude enregistré. Les organisations syndicales réformistes, elles-mêmes, s'intéressent à la question. Le fait que les neuf-dixièmes des « pieds-noirs » faisaient, en Algérie, « suer le burnous », ne prend pas à leurs yeux une grande importance ; la bagarre en cours, actuellement, entre Force Ouvrière et son ex-secrétaire confédéral, André Lafont, pour accaparer le plus de syndiqués rapatriés possible, en est la preuve. On récupère ce que l'on peut !

La création de deux fédérations d'ex-colonialistes, très actives, et d'un ministère chargé de défendre leurs intérêts, leur ont accordé une place prépondérante dans l'Etat et ses rouages, qui savent devoir compter désormais avec cette nouvelle force.

Jusqu'ici notre organisation a été la seule, depuis longtemps déjà, à prendre position contre cette politique. Nous soutenions, et soutenons toujours, que les seuls rapatriés vraiment nécessiteux devaient être secourus et que sur les questions du travail et des logements, qui sont prépondérantes, ils devaient « prendre la queue comme tout le monde ».

Or, sur ce dernier point, quelque chose est changé ; nous ne sommes plus seuls. La Confédération Nationale des Locataires vient, en effet de publier un communiqué disant que les rapatriés ne doivent pas bénéficier de facilités refusées aux mal-logés de France et demandant que 300.000 H. L. M. soient construits par an.

Elle dénonce la réquisition pour les rapatriés, de logements H. L. M. en instance d'affectation ou déjà attribués à des mal-logés qui attendent depuis des années.

Elle indique aussi que les mesures prises en vue de faciliter et d'accélérer les réquisitions de locaux vacants doivent s'appliquer à tous les Français sans exception, et rappelle qu'en 1960 il y avait en France 660.000 résidences secondaires et 871.000 locaux vacants. Tous ces logements ne sont pas situés dans des villages perdus et sans avenir, puisque le département de la Seine en compte 42.000 et la ville de Nice plus de 10.000.

Voilà un beau réquisitoire établi contre M. Sudreau et son successeur. Car celui-là ne doit pas être oublié. Il a une trop bonne part de responsabilités en l'occurence, et il serait trop simple, après avoir accompli une impeccable pirouette, qu'il aille occuper, en toute quiétude, le fauteuil de la sinécure d'à côté.

Dans son communiqué la C.N.L., c'est sans doute une omission, ne parle pas de locaux insuffisamment occupés. Ce point ne manque pourtant pas d'intérêt. Ainsi, depuis un an que l'auteur de ces lignes a établi un petit topo des dits locaux, dans sa rue, rien n'est changé. La douairière, qui était affreusement seule dans ses six ou sept pièces, continue à s'y em... bêter ; l'appartement à vendre, de 250 M2, est toujours aussi vide de locataire. Le calicot seul a été enlevé et les peintures refaites. Le statu quo, quoi !

D'ailleurs, si on commençait à réquisitionner, le risque, d'être dépassé par les événements, serait grand. Voyez-vous notre général-président réduit à occuper un simple « trois pièces, cuisine » ? Qu'on lui supprime, de plus, ses résidences secondaires ? Et qu'il se trouve avoir un « bougnoul », avec toute la famille, comme voisin de palier ?

Pour en revenir aux « pieds-noirs », citons un seul exemple de leur « capacité » d'occupation. Dans une localité de la Seine 600 appartements H.L.M. sont à peu près terminés et à répartir. Un de nos camarades, logeant dans un taudis, avait la « certitude » d'en obtenir un. A la mairie, où il s'est présenté, pour savoir où en était son affaire, on lui a répondu qu'il n'avait plus rien à espérer. Sur les 600 logements, 34 restent réservés, et il n'est pas dans les bénéficiaires, aux habitants de la localité, le reste est attribué aux « pieds-noirs ».

Bien que les antécédents de la plupart ne plaident pas en leur faveur, nous n'avons aucune idée préconçue contre ces derniers. Mais leurs agissements, leur envahissement laissent entrevoir que si nous les laissons faire, nous sommes sur la voie d'une nouvelle colonisation, dont nous ferons les frais.

Le prolétariat français, éternel tondu, va-t-il subir à son tour, sans réagir, le coup de 1830 ?

Et succéder aux fellahs sous la férule des nouveaux conquérants?

Notre trésorier confédéral, Serge Dumont, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, 9e, C.C.P. 18.313-68 Paris, a l'avantage de se rappeler à votre bon souvenir.

Une campagne nécessaire

Georges Clémenceau écrivit, à l'époque où il était un homme œuvrant pour la liberté, et non le sinistre vieillard belliciste qui, en 1917, alors que l'Allemagne demandait la paix, prolongea « sa » guerre : « Si quelque chose peut donner de l'espoir, c'est, sur tous les continents de la terre, la généralisation de la résistance au régime social qui réalise avec des étiquettes des tyrannie ou de liberté, l'écrasement des faibles par les forts. Une seule des formes sincères de cette résistance, la seule dont je m'étais proposé de parler est celle qui se manifeste par le refus de porter les armes. » Cette généralisation de résistante à la violence, dont parlait Clémenceau, trouvera, par la promulgation d'un statut de l'objection de conscience en chaque pays, ou subsiste encore une armée, la possibilité de se manifester, non plus clandestinement, étouffée par un pouvoir qui repose sur la violence et qui entend appliquer la loi du silence à la révolte de conscience de quelques hommes véritablement humains, mais ouvertement, légalement.

L'objection de conscience, que la loi française ignore encore à ce jour, existe pourtant dans un grand nombre de pays. Elle a même été reconnue par l'O.N.U. comme un droit fondamental de l'homme.

Cette reconnaissance, qui est un premier pas, est le résultat de la pression qui n'apparait dans aucun texte de la loi française ; qui fait que l'objecteur est considéré comme un délinquant, jugé par des tribunaux militaires, qui considèrent son geste comme un refus d'obéissance et appliquent, en conséquence, une peine de prison pour ce cas, sans prendre position sur le véritable motif qui est l'objection de conscience, autorise, en principe, l'armée à maintenir un homme sous son joug, légalement, jusqu'à l'âge de 50 ans. Depuis quelques mois, grâce au dévouement de Louis Lecoin, l'armée ne peut maintenir en ses geôles, un homme plus de trois années pour refus d'obéissance.

Un statut, aussi imparfait qu'il pourra être, autorisera l'objecteur à être reconnu, non plus comme un délinquant, mais comme un résistant à la violence, qui ne pourra être incarcéré. Voire... diront ceux qui pensent que l'objecteur demeurant sous la coupe de militaires, ces derniers trouveront moyen de lui faire payer cher sa prétention de demeurer humain... Nous reconnaissons, bien volontiers, que les premiers objecteurs se trouveront face à la hargne des professionnels de la violence, mais il faudra, dans un pays militariste comme la France, encore bien des années de lutte pour obtenir *un statut humain*. L'important est, pour l'instant, de faire admettre le principe du statut, il appartiendra ensuite, par des amendements, au dit statut, de lui donner sa véritable signification.

C'est en luttant sans cesse contre la bêtise, l'injustice, la violence que l'on peut espérer un résultat. Quand l'objecteur suisse Pierre Cérésole, se déclara citoyen du Monde et fit campagne contre le meurtre légal, il parvint, quand même, à créer le Service Civil International. Quand l'objecteur français Louis Lecoin décida de combattre avec la dernière énergie la violence, il parvint à ramener le temps de prison des objecteurs de conscience à trois années, ce qui est, déjà, un pas en avant, quand on pense aux onze années de prison de Schaguené.

Nous n'ignorons pas que la présentation du statut de l'objection de conscience à la Chambre sera l'objet d'une campagne contre le vote du dit statut auprès des parlementaires et même auprès du public par le canal d'une presse vénale. C'est pourquoi, dès maintenant, nous devons, nous aussi, faire campagne en faveur du vote du statut de l'objection de conscience. Nous méprisons, certes, les lois, car, en principe, elles apportent contraintes à la liberté de l'homme ; mais nous nous trouvons, présentement, face à une possibilité de travailler pour la liberté et la dignité de l'homme.

Il est probable que, malgré toutes les embûches, le statut de l'objection de conscience sera voté ; ce statut, nous le répétons, sera loin de nous donner entière satisfaction. Il est possible que l'Eglise qui, jusqu'à ces derniers temps, n'a jamais officiellement et d'une manière dogmatique pris position sur la question de l'objection de conscience, revendique une position de non violence en citant des saints qui ont refusé d'être soldats : Saint Maximilien de Thébeste, saint Victrice de Rouen, saint Martin de Tours. Cependant, nous ne pouvons oublier que, depuis des siècles, le mensonge du chrétien-militaire subsiste et que la fraternité chrétienne doit s'accomoder du meurtre pratiqué légalement par les militaires. Nous ne pouvons oublier aussi que si bon nombre d'objecteurs de conscience le sont à titre religieux, le « Tu ne tueras point » de ces hommes est le fait du respect de la loi chrétienne au-dessus des églises.

Pour nous, libertaires, le respect de la vie est notre loi. Nous pensons à ceux qui, sans puiser leur décision dans un texte discutable, agissent avec la dignité de l'homme, simplement, en écoutant leur conscience. Nous espérons que notre lutte autorisera un avenir plus humain. Sans croire en Dieu, nous croyons en l'homme ; sans avoir besoin d'un maître, nous obéissons à notre conscience. *«Ceux qui ne veulent pas tuer doivent parler et ne dire qu'une seule chose, mais la dire, sans répit, comme un témoin, comme mille témoins qui n'auront de cesse que lorsque le meurtre à la face du monde sera répudié définitivement.»* — Albert Camus.

RENE VILLARD

A LA RECHERCHE DE LA VERITE

« L'ignominie, l'abjection sont des conduites dégradantes, répulsives lesquelles se rencontrent chez les dictateurs et chez de nombreux autoritaires. »

Dans un article précédent j'affirmais : l'action de l'O. A. S. et de ceux qui admettent l'assassinat politique ou l'assassinat tout court, n'ouvre point la voie à... l'anarchie, loin de là.

En effet, les événements d'Algérie montrent que le désordre, le chaos, l'assassinat individuel et collectif, n'est pas du tout œuvre de dégénérés soi-disant anarchistes, anarcho-syndicaliste mais tout cela est bel et bien l'œuvre de personnages hautement qualifiés, tous partisans de l'ordre, de l'Etat, de la dictature, de l'autorité.

Tout comme les généraux français, les colonels algériens jouent des coudes afin de s'installer au pouvoir, voilà donc prouvé que l'autorité bienfaisante ou malfaisante est une méthode chère à ceux que, à tort, l'on juge comme des êtres supérieurs, très grands, alors qu'en réalité tout montre qu'ils sont bel et bien semblables au commun des mortels puisque leur grandeur est, depuis toujours, le résultat du renoncement, de la lâcheté des suiveurs.

Aux foules anonymes et souvent, très souvent même, pleutres, puisqu'elles dédaignent saisir la réalité ou la vérité, nous proposons de comparer l'action de Ravachol, et ses compagnons, à l'action des généraux Salan, Jouhaud, ainsi qu'à l'action de l'ex ministre Bidault et les ex-législateurs Soustelle, Lagaillarde et compagnie, tous partisans de l'ordre, du droit, de la force, de l'autorité à sens unique, lesquels, méritent, sans aucun doute, d'être pendus haut et court.

Qu'on se le dise, Ravachol et les autres (que nous n'excusons pas ni n'absolvons parce que la vie est précieuse et que nul n'a droit de supprimer un contemporain) ; luttaient contre les principaux responsables de la misère humaine, ils n'ont jamais osé attenter à la vie du peuple.

Il n'en est plus de même pour les généraux français et les colonels algériens responsables de la mort d'innombrables enfants, femmes et personnes âgées, lesquels étaient absolument innocents des événements qui ensanglantèrent l'Algérie.

Mais voici qui est mieux ou pire, lors du premier référendum lequel consacra de Gaulle, empereur des Gaulois modernes, certains libertaires et leur presse se faisaient un devoir d'intervenir dans les débats et, ces braves gens, ennemis des élections législatives, conseillaient aux travailleurs de voter NON parce que, affirmaient-ils, voter OUI signifie voter pour la dictature.

Faut-il le dire ? Ce fut-là une erreur psychologique monumentale : primo parce que les principes anarchistes sont les négateurs absolus des élections législatives lesquelles sont, depuis toujours, une immense mystification ; secundo, parce que de Gaulle, s'il est vrai qu'il est général-président de la République gauloise, catholique convaincu, conservateur acharné, hargneux, il est vrai aussi que son action déployée depuis qu'il est au pouvoir, atteste que le général n'a jamais imposé, à la manière de Salan de Jouhaud, de Hitler, Mussolini, Franco, ou à la manière des camarades Lénine, Trotsky, Staline, Khrouchtchev, sa volonté, car, s'il en était vraiment ainsi, il y a belle lurette qu'en France, la presse marxiste, libertaire, ainsi que le *Canard Enchaîne*, le plus révolutionnaire des journaux français, eussent disparu de la circulation.

Loin de moi l'intention de défendre de Gaulle, car l'expérience historique montre que les meilleurs gouvernants sont tout de même des autoritaires désirant imposer leurs opinions même si celles-ci sont erronées, ou sont diamétralement opposées aux nécessités vitales du peuple, en plus de cela, les faits montrent que les ongles veloutés des meneurs des peuples, des autoritaires bienfaisants ou malfaisants, sont des griffes rédoutables lesquelles obéissant à des réflexes déterminés, labourent profondément la chair et arrachent même les nerfs, malgré ce, obéissant à la sincérité ainsi qu'à l'observation des faits, il serait nécessaire de reconnaitre qu'au paradis de la dictature soi-disant prolétarienne, le *Canard Enchaîné* serait purement et simplement supprimé, quant aux libertaires et à plus forte raison aux anarchistes, aux anarcho-syndicalistes, on leur logerait gentiment et silencieusement une toute petite balle de pistolet à la base cranienne.

Cependant le plus marrant dans cette histoire époustouflante, c'est que lors du premier référendum, les disciples de Hégels, Marx, Engels, Lénine, conseillaient au peuple de voter non parce que de Gaulle était un dictateur dangereux, ensuite, au cours du référendum ayant pour mission de confirmer la politique de Gaulle vis-à-vis de l'Algérie, les mêmes marxistes exortaient le peuple à voter oui pour de Gaulle.

Cela ne vous apprend rien ? Sans doute cela vous a permis de saisir que la politique est une mégère folle, une bonne à tout faire capable des pires actions.

Ce qui précède permettra de comprendre pourquoi j'estimais que l'attitude des libertaires vis-à-vis des élections législatives était une erreur fondamentale, monumentale, impardonnable, car, somme toute, ces braves libertaires agissaient à la manière d'un docteur lequel, afin de prévenir ou de guérir la rage, injecterait dans les veines d'un client, le virus même de la rage.

Qu'on le veuille ou non les événements montrent que de Gaulle serait, tout comme les socialistes-libertaires, partisan de l'autorité bienfaisante, cependant soyez certains que si par hasard l'on prétendait agir à sa guise et contrer ces partisans de l'autorité bienfaisante, alors ces gens-là s'empresseraient de se transformer en autoritaires malfaisants et n'hésiteraient point, afin de défendre leur prérogatives de vous taxer de revoltés, de dégénérés, de confusionnistes. Un fait est certain, ces gens-là étant tous des pique-asslettes, ont la prétention de faire la morale à ceux qui triment leur vie durant. C'est là un fait que l'histoire a classé comme classique, de sorte que les révolutionnaires par profession sont logés à la même enseigne que n'importe quel spéculateur de la misère humaine, et nul, je pense, osera nier que ce qui précède soit conforme à la vérité historique.

Il serait donc temps de voir les faits tels quels afin de perdre l'habitude, sous prétexte d'y voir mieux, de se mettre des œillères parce que, malgré tout, les événements ont montré que si l'Algérie, en tant que nation, s'achemine vers son indépendance, en révanche le peuple, lui, au lieu d'actualiser son émancipation intégrale, a troqué des patrons-colons-capitalistes français, par des patrons-capitalistes-caïds algériens et c'est tout.

Sans compter qu'actuellement il n'existe pas une seule nation indépendante. De plus en plus les nations s'acheminent vers l'internationalisation, ce rêve fou des révolutionnaires y compris les anarchistes ; donc ce que certains refusent d'admettre comme une nécessité vitale de l'espèce humaine, l'évolution de l'économie, de la sociologie, l'imposera.

Le plus rigolo dans cette tragi-comédie c'est que les colonels, les Ben Bella, Khider et compagnie, tous frères et tous unis dans la clandestinité, se sont transformés en frères ennemis, car chacun voudrait s'installer au pouvoir, or cela, montre définitivement et une fois de plus, la justesse des prémisses anarchistes, anarcho-syndicalistes préconisant l'unité du peuple par et pour le peuple, au delà, au dessus des Etats, des dictatures, de l'autorité.

LUC BREGLIANO

L'HONNEUR D'ETRE UN HOMME

Ne laissons pas passer cette nouvelle révélaion faite par un soldat d'Afrique, Noel Favrelière, qui déserta par horreur du crime...

Le 26 août 1956 on lui confie la garde de deux prisonniers de l'A. L.N. Ceux-là, dit son capitaine, sont bons pour « la corvée de bois ». Parlait-il sérieusement ? Je n'osai le lui demander. Il parlait sérieusement, et sa corvée de bois était d'un type spécial. Un prisonnier fut en effet conduit à un hélicoptère : Juste avant que le prisonnier ne monte le capitaine lui arracha son turban, en disant : « Où tu vas, tu n'en auras pas besoin. »

Il n'était pas extraordinaire que les prisonniers soient jetés du haut d'un hélicoptère, et tel colonel s'était même fait une spécialité de rapatrier de cette façon, les suspects, en les jetant par dessus bord au dessus de leur douar d'origine... »

Noel Favrelière était pourtant un patriote, mais au-dessus de l'honneur militaire ainsi compris, il plaçait son devoir d'homme : il déserta pour sauver sa conscience...

Le peuple français a vomi les crimes de la Tcheka, du Guépéou, de la Gestapo, des hordes d'Hitler, mais ne voyez-vous pas que là où l'homme n'a pas acquis la dignité avec le sens de la liberté, il peut, à tout instant, devenir un bourreau, un ignoble tueur.

La civilisation capitaliste est parvenue à un stade où il nous faudra choisir entre la honte, l'extermination ou la vie. Alors que cinquante millions d'hommes participent honteusement à la fabrication des armements, combien seront-ils demain, ceux qui, face à la démence humaine opposeront leur veto à l'entrainement des peuples vers leur extermination ?

Aux esprits qui vacillent, aux volontés qui chancellent, nous crions : Soyez fiers, vigilants, redressez-vous, car le suprême honneur c'est de vouloir être un Homme et de le rester...

Cent soixante millions d'habitants peuvent se prosterner devant le dollar, prétendre coloniser le monde financièrement ; à tous ces enragés du profit et de la spéculation, nous crions : Non !

On n'insulte pas la rapacité capitaliste en la dénonçant : au contraire, on se grandit ! Et c'est en se redressant que les esclaves deviennent forts.

LE SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE DE NOTRE TEMPS

1. Dans la vie organique, culturelle et morale de l'homme tout est conditionné par la satisfaction des besoins : l'homme normal est donc, à la fois, producteur et consommateur.

2. L'instinct de conservation oblige donc l'homme à produire pour consommer : l'obligation au travail est donc une loi naturelle et sociale irrévocable.

3. L'obligation au travail ne peut être transgressée que par l'exploitation de l'homme par l'homme : vivre du travail d'autrui, c'est-à-dire : imposer la force au droit.

4. La dissemblance des caractères, l'inégalité des aptitudes, n'empêchent que les hommes naissent égaux en droit, confondus dans le droit de consommation et de sécurité, droit égal pour tous.

5. Le fait, par un homme ou par une collectivité, d'exploiter le travail d'autrui ou de s'emparer des mécanismes de distribution pour exploiter ses besoins, est donc une atteinte à son droit de consommation et d'usage, à sa dignité, à sa liberté.

6. La production étant le moyen de la consommation et de l'usage, toute production doit être soumise à un plan de consommation et d'usage réalisé par les services parallèles et autonomes de la production et de la distribution (le terme « consommation » désignant la satisfaction des besoins organiques, culturels et sociaux).

7. La vie étant pour l'homme une somme de moyens économiques, scientifiques et culturels relevant de l'art d'inventer, de produire et de distribuer, l'organisation sociale la plus rationnelle pour la satisfaction des besoins est donc une société organisée économiquement pour administrer les choses et les distribuer, « non selon le pouvoir d'achat, mais selon les besoins ».

La recherche du mieux être exclut donc toute superstructure politique passionnant les esprits, puisque tout gouvernement n'aboutit qu'à diviser l'intérêt général en une poussière d'oppositions et de luttes.

8. L'égalité politique, la dictature, le gouvernement des gens, l'Etat, sont donc des principes et des moyens inadéquats et incapables de réaliser une économie des besoins fondée sur le « droit égal », la dignité et la liberté.

9. Le devoir essentiel, humain, des travailleurs, est donc de rallier les syndicats pour y poursuivre l'abolition des Etats et l'organisation d'une société fondée sur l'égalité économique. Leur rôle est aussi de promouvoir l'organisation parallèle des consommateurs, à seule fin que ces deux grands services de la vie puissent ensemble, déterminer les processus vitaux de l'ordre social.

10. L'économie capitaliste, est la science des Marchés, c'est-à-dire, qu'elle doit produire toujours davantage et à meilleur prix afin de rivaliser avantageusement avec ses concurrents sur le plan concurrentiel. Or, il arrive tôt ou tard, que la machine remplaçant la main d'œuvre, il n'est plus distribué assez de pouvoir d'achat pour écouler la productivité : il y a donc mévente.

La formule « Prix, salaires, profits » ne peut plus assurer la satisfaction des besoins : c'est la crise !

Pour les syndicalistes, le fait que le progrès tend à éliminer profits et salaires est considéré comme la plus grande victoire de l'homme sur la Nature. Elle met à la disposition des besoins tous les trésors de la production, mais faut-il encore que les travailleurs ne perdent pas à la conquête de droits politiques illusoires, les avantages qu'ils détiennent du fait que production et distribution sont des services qu'ils peuvent assurer *dans l'immédiat et sans coup férir*.

11. L'égalité économique exige donc une rupture totale avec les doctrines économiques prétendant soumettre les besoins au contrôle des partis politiques et des gouvernements.

Il apparait que la grève générale est la seule formule valable pour passer du système capitaliste à l'administration des choses sur un plan égalitaire, mais cette grève ne poursuivant que la satisfaction des Besoins, doit être gestionnaire, c'est-à-dire, réaliser la production et la distribution : *gratuitement*. La conquête de la gratuité est la condition d'une économie égalitaire. Elle abolit « prix, salaires et profits », entrainant la mort de l'Etat.

12. Le syndicaliste doit être pénétré de cette vérité élémentaire : que là où le salaire prête ses forces au profit ; que là où son combat ne poursuit pas la gratuité, il ne peut être que l'émissaire inconscient de l'organisation politique, c'est-à-dire, « du droit inégal ».

Comme tout parasite l'Etat ne peut se nourrir que des forces vitales de ceux qu'il soumet à ses lois, aux privilèges fortifiant son bon plaisir et sa tyrannie.

Le syndicalisme est le seul chemin pour passer du « gouvernement des gens à l'Administration des choses ».

J. B.

Nous avons glané pour vous...

NOUVELLES D'ESPAGNE

Trois jeunes gens qui, selon la police, appartiendraient aux Jeunesses libertaires : Jorge Conill Valls, Marcelino Jiménez Cubas et Antonio Mur Peiron, ont été arrêtés mardi à Barcelona. Ils sont accusés d'avoir commis les trois attentats à la bombe qui se sont produits le 30 juin dans la capitale catalane.

∴

De retour d'Algérie, où ils avaient trouvé refuge après la guerre civile, deux exilés espagnols ont été arrêtés à Valence, apprend-on à Madrid de bonne source. Il s'agit de MM. Marcial Morales, qui fut chef des services civils de la base navale de Carthagène aux côtés des républicains, et du socialiste Jesus Lopez Lorente. Les deux detenus ont été transférés à Carthagène, où ils seront jugés pour leurs activités durant la guerre civile de 1936 à 1939.

LES CEREMONIES DE MARIAGE ET D'ENTERREMENT

« Pour beaucoup, nous sommes des hommes d'argent, c'est là un slogan qu'il faut dissiper », déclare le cardinal Feltin.

Le cardinal Feltin a annoncé officiellement jeudi après-midi la création d'une classe unique dite « cérémonie paroissiale » pour les enterrements et les mariages, ainsi que nous

(Suite à la page 2.)

«LA BELLE EPOQUE»... ET LA NOTRE (1)

Du *Petit Journal* :

« Il y a parmi les gens qui suivent les débats, deux partis nettement tranchés : le parti français qui approuve sans réserve les déclarations des généraux et des officiers de l'Etat-Major ; l'autre pour qui la sécurité du pays ne passe qu'en dernier lieu et qui pense ses convictions dans les insinuations des Leblois, des Picquart et de la bande d'experts étrangers racolés par M. Zola et les autres amis de Dreyfus. Nous avons vu hier quelle créance il faut avoir dans les dires de ces gens-là.

» Nous avons entendu le colonel Picquart traiter de faux une pièce qu'il n'a pas vue, et dont l'authenticité est affirmée par les généraux de Pellieux, Gonse et Boisdeffre qui l'ont eue entre les mains. »

Et oui, voilà bien là l'argument décisif et imbécile invoqué de tous temps par ceux qui ne veulent pas chercher à comprendre : Nous sommes en France, l'armée française est chose sacrée, ses chefs ne peuvent se tromper, et ce qu'ils affirment ainsi avec ensemble et solennité ne doit pas être mis en doute. Au surplus dans les cas impensable où leur bonne foi aurait été surprise, dans le cas improbable où une erreur pourrait leur être imputée, mieux vaut n'en pas parler, mieux vaut taire la vérité plutôt que de laisser croire au pays que nos chefs glorieux peuvent n'être que des paltoquets incapables et vaniteux. Qu'importe qu'un innocent souffre au bagne, qu'importe que le coupable soit en liberté, il ne faut pas que la femme de César soit soupçonnée. Et que l'on ne s'imagine pas, surtout, que de nos jours, cette sorte de raisonnement n'a plus cours. On se tromperait lourdement ! Pour ma part à deux reprises différentes, j'ai entendu des personnes intelligentes, calmes, cultivées et de bonne foi me le servir, en ajoutant assez ingénument que ne pas penser ainsi était tout simplement ne pas « penser français ». Et de s'estimer gravement offensés, ces gens-là, lorsque je leur rétorquais tout bonnement ces quelques mots : «Eh bien, elle est propre la France ! »

« M. H. Barthélémy, proteste dans Le Journal, *contre l'assertion, produite dans quelques journaux, qu'en posant la question de confiance le général de Boisdeffre avait pesé sur la décision des jurés...*

» Depuis l'ouverture de ce lamentable procès, les généraux et les officiers cités en témoignage ont pu entendre maintes fois d'autres témoins mettre en doute leur aptitude professionnelle. L'orateur du parti socialiste n'a pas hésité à terminer sa déposition par une affirmation formelle de leur incapacité. De même que M. Emile Zola, M. Jean Jaurès a, en outre, agité devant l'opinion publique le spectre de la dictature militaire...

» Il convient de féliciter le chef de l'état-major de l'armée car ce qu'il a dit exprime en même temps le respect de nos généraux pour nos institutions politiques, leur adhésion aux sentences de la justice civile, enfin la soumission complète et absolue du pouvoir militaire à tous les autres pouvoirs, comme il convient dans un grand Etat démocratique. Quelle serait d'ailleurs, l'autorité des chefs de l'armée, s'ils prétendaient encore diriger la défense du pays après que leurs compatriotes auraient condamné leurs actes ? »

Oui, en effet, dans ce cas quelle serait leur autorité, à ces chefs militaires tellement respecteux et soumis au pouvoir civil ? Nulle, n'est-ce pas ? Et c'est bien ce qu'elle devint, en réalité, cette autorité, après le suicide du colonel Henry, le faussaire. Notre brillant chef d'état-major, le général de Boisdeffre, démissionna, mais ne fut pas autrement inquiété, ses acolytes non plus. Et pourtant, combien avaient mérité la corde, ne croyez-vous pas ?

Dommage que le temps nous manque, sinon il serait hautement instructif de prendre connaissance des articles de l'honorable H. Barthélémy, écrits après la fin du procès !

Pour en terminer avec cette revue des journaux de 1898, voici ce que M. Alphonse Humbert écrit dans *L'Eclair* :

« Il ne tourne pas comme l'espéraient les apologistes de Dreyfus, ce procès que M. Zola a réclamé avec de si audacieuses clameurs de défi, qui devait couvrir de honte le haut commandement de notre armée et faire apparaître la scélératesse des juges qui ont déclaré sans fondement la dénonciation de Mathieu Dreyfus.

» La défense est battue irrémédiablement, dès avant la fin des interrogatoires... elle n'espère plus masquer de la nuée noire des incidents de procédure la vérité, qui, chaque jour, éclate plus triomphante... »

Pauvre monsieur Humbert ! Sans doute en fit-il une maladie, après l'éclatement de la Vérité Triomphante ? Comment a-t-il pu supporter la vue de la honte du haut commandement de notre armée, et l'apparition de la scélératesse des juges ?

BLANQUET

(A suivre.)

(1) Voir «C. S.», nos. 210 et 211.

B.D.I.C

ANTENA

LA REPRESION EN ESPAÑA

BARCELONA. — Según nota de la Jefatura de Policía han sido detenidos tres jóvenes libertarios acusados de haber colocado petardos en varios edificios oficiales. En la calle se habla de torturas aplicadas a los detenidos.

HUELGA DE OBREROS ESPAÑOLES EN HOLANDA

ROTTERDAM (OPE). — Se han declarado en huelga cuatrocientos obreros españoles para protestar contra las comidas que se les sirven. Son obreros que prestan sus servicios en obras municipales o en la industria y residen en un antiguo cuartel de la Marina, acondicionado para ellos. Anteriormente manifestaron su descontento por la comida preparada por cocineros holandeses. Se les trajeron dos cocineros españoles, pero tampoco les dan gusto.

INCIDENTES HISPANO - MARROQUIES

MADRID (OPE). — Un despacho de Tanger informa de que el ministro marroquí de Asuntos Exteriores ha ordenado a su embajador en Madrid que pida una aclaración sobre la decisión del Gobierno español de escoltar con navíos de guerra a los pesqueros que desarrollan sus actividades en las aguas territoriales marroquíes entre Melilla y Gibraltar, según se dice en círculos diplomáticos.

REALIDADES ESPAÑOLAS

SEGOVIA. — De 275 pueblos que consta esta provincia, 150 carecen de comunicación telefónica. De momento se habla, manos en cuenco alrededor de la boca, de este asunto.

CALDA PARA CALDO

VALDEPEÑAS. — La vendimia se ha realizado bajo un sol de plomo: 50 grados. Los máximos vendimiadores —los propietarios— han permanecido en la sombra.

LA IRONIA DE NUESTRA SEÑORA DE LA SALUD

GERONA. — Regresando del santuario de Nuestra Señora de la Salud, de Tarrades, en el cual habían abundantemente rezado, unos peregrinos de Castellón de Ampurias fueron, con el autocar que los conducía, a parar al fondo de un campo. Seis vocacionales de N. S. de la Salud perdieron la idem. Pero al niño Martín Turro, esta excursión clerical le costó la vida.

DRAMA DEL TRABAJO

TORTOSA. — En Refinerías del Ebro pereció por asfixia el obrero José Gil Acosta, veinte años. Tratando de salvarle, su compañero de trabajo, Secundino Grau Subirats, incurrió también en peligro de asfixia, pudiendo ser retirado a tiempo, aunque con síntomas graves.

SE SUICIDA UN JERARCA

GRANADA. — El conocido industrial de esta plaza, Fernando López Peralta, que fue presidente de la Hermandad de Labradores de la Cámara Oficial Agraria de la provincia, se ha suicidado sin que de momento se conozcan los móviles del desaguisado.

LA PROPIEDAD ES SAGRADA

LUGO. — Cinco heridos, algunos de ellos graves, ha habido que lamentar en Guntín cuando dos familias, por cuestiones de servidumbre de paso, se ensarzaron en una discusión que degeneró en verdadera batalla campal. Una de las familias se dirigía al prado «Das Veigas» para recoger hierba y la otra le interceptó el paso, advirtiéndoles que por allí no pasaban. A los pocos segundos, después de unas palabras, salieron a relucir hoces, palos y piedras. La pelea duró bastante rato, sin que ninguno de los vecinos que presenciaban el hecho se atrevieran a intervenir por temor a resultar heridos. Por fin, y al ir cayendo uno tras otro heridos, los miembros que integraban las dos familias, se apaciguaron los ánimos.

«ESPAÑA, HOY»

Ultima obra de nuestro inteligente y prolífico compañero Víctor García, editada por las Juventudes Libertarias de Caracas, Venezuela. Es una requisitoria formidable contra el sistema franquista, del cual denuncia su crimen de origen, su saña persecutora, sus fracasos político, moral y económico y la mentira anticomunista de que se sirve para prolongar su mefítica existencia.

Es un librito de 82 páginas muy adecuado para divulgar entre la juventud española que abandona su país por miseria. No poseemos aún existencias, pero pueden formularse pedidos a esta Administración, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Nous avons glané...

(Suite de la page 1.)

l'avons annonce dans *le Monde* du 13 septembre.

« Vous n'ignorez pas, messieurs, les accusations, souvent fausses, dont nous sommes le sujet à l'occasion de ces cérémonies... Pour beaucoup nous sommes des « hommes d'argent ». C'est là un slogan qu'il faut dissiper », a déclaré l'archevêque de Paris en commentan ces mesures.

. . . . . .

La voix de la vérité est parvenue jusqu'aux oreilles de Monseigneur.

Comme elle est bonne comptable, son Eglise ne sera pas lésée pour autant. Le nivellement se fera par le cendre. Seuls les bourgeois « nantis » y trouveront leur compte, avec elle; les riches étant beoucoup moins nombreux que les pauvres.

Pour éviter pareille escroquerie, ces derniers devraient apprendre à se passer des simagrées des exploiteurs de leur crédulité.

Retorno a la lectura

por Fontaura

ORILLAS del mar, del río, del lago; en la montaña; entre el verdor de los prados, sombreados por el arbolado; en plena natura, es una delicia el descanso. Es grato dejar vagar la imaginación, « lejos del mundanal ruido ». Mirar cómo pasan las nubes, y no pensar en nada... Lejos, bien lejos la prosa del cotidiano vivir. Dado que la existencia corriente tiene no poco de estúpida, de mediocre costumbre, de gris monotonía, ausentarse del ambiente cotidiano y tomar, aunque sean pocas, unas jornadas de sosiego, hace bien. Diríase que es tonificante, en lo físico como en lo moral.

Siempre nueva, siempre joven, siempre agradable y original, la naturaleza fascina, absorbe todo lo que en nosotros existe susceptible de emoción; abre, por así decir, los poros de la sensibilidad. Vemos en ella algo por encima de toda ponderación. Y es la sensibilidad la que alcanza, sobre todo, carácter preponderante. Nos encontramos, tumbados sobre el césped, en estado de admiración persistente. Y, no pocas veces, cuando se acentúa dicha propensión, los libros esos volúmenes que, al salir de la ciudad, depositamos en la mochila, en la ancha cartera de cuero, o envueltos en el capacho, se dejan de lado. Filosofía, sociología, literatura, ciencias; todo parece secundario ante el encanto, ante la magnificencia de la naturaleza. Son momentos que constituyen una evasión de la lógica del vivir; del forzado y atrabiliario ordenamiento de las cosas habituales para crear sensaciones de maravilla que vienen y se van, al igual que irisadas pompas de jabón.

Mas, todo pasa; presto se alejan esos tan agradables ratos de sosiego y de ensueño. Nos espera la coyunda; el uncirnos a una modalidad de existencia repelente antipática muchas veces. Y, alternando con la aborrecible obligación, se trata de consolidar; o de dar curso y vigor a lo que es ideal ético. Hallar con ello paliativo al forzado vivir social.

Concluidas las vacaciones; volviendo a la adaptación de lo cotidiano, llega también el retorno a la lectura. Las casas editoriales anuncian, con profusión de propaganda, las novedades en libros de unas y otras materias. Preparan la venta, paralizada, o muy amortiguada, durante los meses de junio, julio y agosto.

Nosotros, los libertarios en general, es natural que observemos nuestro *mundo circundante*, como dicen los biólogos, entresacando nuestras peculiares deducciones. Es natural que *vayamos a lo nuestro;* que busquemos la forma de acercarnos, en lo máximo, a nuestros anhelos. Ser o no ser, éste es el dilema. Bien sabemos que Shakespeare indujo a tenerlo en cuenta. Nos cabe decir que se es idealista, con todas sus consecuencias, o bien no se pasa de ser algo así como diletantte, como resultaba el recién fallecido Ramón Pérez de Ayala, quien, al entrar en la Academia Española, manifestó : « Yo soy un anarquista teórico ». No, no vale el ser anarquista « pour rire ». Si nuestro ideal no toma cuerpo con nosotros mismos; de no concebir las ideas como algo que se funde, que se identifica con el sentimiento, es preferible no pretender ser una cosa que se está lejos de sentir. Es preferible apartarse definitivamente del idearío ácrata, como lo hicieron ésos que, en nuestros medios, brillaron como estrellas fugaces o fuegos fatuos, para desvanecerse y no dar ya fe de vida jamás, englutidos por el ambiente burgués.

Importa tener siempre en cuenta que la vida social abarca multiplicidad de facetas. Algunas toman carácter cambiante, evolucionan. Entre ellas, va incluída la cultura; va incluído el factor sociológico del progreso mental, que parte de unos u otros determinantes; que toma un sesgo u otro; pero que lleva en sí una concepción peculiar del vivir. A nosotros, a los libertarios, no debe sernos ajena toda trayectoria espiritual que parte de sectores con anhelos vinculados a una verdadera superación social.

Se ha hecho referencia, se alude con frecuencia, a esa juventud española que lee y se prepara para el futuro. Ellos, como la mocedad estudiantil que, pese a la autocracia brutal de la Rusia zarista, supo captar de los enciclopedistas, y del sentir liberal, contemporáneo, la esencia del valor revolucionariamente progresivo, así esos jóvenes de España, estudiantes y obreros, buscan en los libros lo que un régimen, del más abyecto matiz policíaco y cuartelero, les niega. Es indudable que se está creando, pese a toda ley de mordaza y obstrucción, una juventud ilustrada. Y es, gracias a la lectura, por supuesto, que ello habrá de ir consolidándose.

Libertarios y simpatizantes, somos unos cuantos miles, como es sabido, los españoles desperdigados en uno y otro Continente. Descontando los que, por unos y otros motivos, que no hacen al caso examinar ahora, no les interesará el regreso a España, es de creer que buen número de compañeros de todas las edades, tan pronto surja un mínimo de posibilidades favorables, regresarán y se incorporarán a la actividad social. Ya es de comprender que habrá por delante una ingente labor de captación. Para ello se ha de ir allí, es comprensible, con la mayor preparación mental, sin que ello quiera decir que sea imprescindible el haber pasado por disciplinas universitarias. Tanto mejor si hay quienes, poseyéndolas, no buscan hacerse con ellas una situación de medro personal, al margen del sentimiento idealista.

Y es necesario decirlo y repetirlo; insistir una, otra, e infinidad de veces: Es en los libros donde se ha de captar la adecuada preparación. Libros de ayer, libros de hoy; en todos se puede aprender. No faltan textos de crítica al respecto de las características de unas obras y de otras; no faltan ponderadas apreciaciones encaminadas a seleccionar las lecturas. El que nada lee, evidentemente, es el que menos deseo tiene de aprender. Siempre hemos visto, que entre los que nada, o casi nada leen, ni siquiera nuestros periódicos, están esos seres privilegiados, felices, que ya lo saben todo.

Claro está que interesan, y se puede esperar fruto positivo, de los que, a medida de sus posibilidades, libro tras otro, van ampliando su horizonte intelectual, creando con ello, en su fuero interno, una idealidad bien cimentada y con aptitudes para el necesario proselitismo, ya en un sentido, bien en otro.

Raúl Carballeira

por *Víctor García*

Precio: 1 NF. en esta Administración.

Individualismo

(Continuación y fin)

EN los estoicos se reconoce un fundador, Zenón, y su enseñanza, « Vivir en armonía »; pero no hay que descontar a Cleonte, autor del « Himno a Zeus »; a Crisipo, genio del estoicismo, que proclamó la unidad del pensamiento y la acción.

La armonía, la forma de la belleza, para Crisipo son tres fórmulas equivalentes. Han Ryner escribe aún con respecto al estoicismo : « Bien se ve que lo que domina en el estoicismo es el sentimiento de la Unidad del sér y del estar de acuerdo consigo mismo. Conocer la armonía que en mí reside, penetrarla un poco más cada día, y a medida que la perfecciono tomar consciencia cada vez más limpia, cada vez más amplia; elevar de alguna suerte cada uno de mis conocimientos para obrar más alto, y sobre cada uno de mis actos, para ver más lejos; he ahí mi doctrina. »

Hay asimismo Séneca. Pero los romanos — ha dicho Han Ryner — dan a su estoicismo un carácter rígido, tirante, teatral.

Más tarde aparece Dion Bouche d'Or, desvelador de conciencias. Dion quedó maravillosamente expresado en un libro que lleva su nombre, y uno de cuyos subtítulos revela la pasión del caso : « Patrono de los pacifistas ». A este autor recae la gloria de haber detenido una guerra en su inicio, gracias a su palabra y también a su valentía. «Exito probablemente único, no importando si provocó en él la extrañeza, la vacilación... El caso es que la guerra fue vencida. »

Epicteto cerró la historia de la filosofía individualista de la antigüedad. Es el último de los grandes estoicos — declara Han Ryner — al lado del cual Marco Aurelio no es más que un ridículo capricho de la gloria oficial.

Donde el problema político pesa es aquí : « ¿ Puede un filósofo gobernar ? » — « No — responde Han Ryner — cabiéndole perfecta razón : « Un emperador filósofo es un monstruo no viable cuya condición de gobernante devorará la de filósofo. Es insostenible lo que Epicteto desprecia y llama la Ley de los muertos. »

« Individualismo e inteligencia, no armonizan sino con lo que Sócrates designa por « leyes no escritas », y por lo que Epicteto considera « Ley de los Vivos ». Así termina el pequeño libro, luminosa exposición del pensamiento antiguo : « Como se ve, este librito tal vez no les sea inútil a los ignorantes convencidos de su ignorancia. Me gustaría igualmente que aprovechara a cuantos, por haber leído historias de la filosofía, creen saber alguna cosa. El estudio directo de los textos me ha demostrado que todo manual es un amontonamiento de errores. ¡Qué contento el mío si lograra inspirar a algunos una saludable desconfianza hacia las obras de segunda mano; si contaminara a algunos la necesidad de « ir a ver » antes de negar!... Es el raro éxito a que aspiro para mi buena fe y la del propio lector. »

Individualismo de la voluntad de armonía que rehusa al individualismo de la voluntad de poder. En tanto Han Ryner lo manifestaba en una de sus charlas, H. Follin en el libro « Voluntad de armonía » exponía otra forma del individualismo armónico en el que lo económico apuntaba. A su vez Luis Prat, en « La Religión de la Armonía », publicaba, diez años después de H. F. Follin, un pensar parejo al de Han Ryner.

Véanse aún algunas líneas de Han Ryner en las que trata de denunciar la mezcla de elementos individualistas con los idem conformistas que se hallan « no solamente en todo pensador, sino en el más ignorante de los hombres. »

Llamo individualista a aquél en cuya voluntad los primeros elementos individualistas dominan, al que en todo lo que de él depende se aleja del rebaño. Poco importa, cuando solamente se trata de ese nombre general y vago, que uno se aparte hacia la derecha o a la izquierda. Saludo como individualista a cualquiera que, en una época religiosa, se demuestre impío, a cualquiera que, en un ambiente ortodoxo, se manifieste herético; a cualquiera que, en un período de civismo, sabe reírse de la ciudadanía o maldecir los crímenes de la patria. »

De tal guisa presentado, el individualismo no es en nada dogmático : es la resultante del esfuerzo constante del individuo hacia el logro de la personalidad, hacia más individualismo.

En un maravilloso prefacio al libro de Ludovico Rehault : « Divagaciones angélicas y humanas sobre Dios y el Sér », Han Ryner sigue diciendo : « Liberémonos, en el dominio del espíritu, de la enfermedad de dominar; de afirmar, de imponer; de la enfermedad — también — de creer a quienes son lo bastante bestias o charlatanes para presumir exactitudes. Pero el lector no termina la primera mitad de esta obra sin adelantarse a la siguiente. No se llega con una sola pierna a la cúspide del entendimiento. El individualismo intelectual debe completarse, y se completa necesariamente, con espíritu fraternal; hermoso desinterés del espíritu que se aviene a desprenderse de cosas... Por este camino se llega a esta claridad soberana : sólo existe un bien real, a la vez interior y exterior, conjuntamente libertad y cesión. Y éste solo bien humano es nuestra cordial radiación hacia la radiación de otros corazones. »

Siempre y en toda ocasión Han Ryner afirma su voluntad de armonía. En toda ocasión se reclama de un

Miedo e ignorancia

QUIEN perpetra un crimen, aunque tome cuantas precauciones le sugiera la astucia para dejarlo impune, forzosamente ha de tener miedo de que cualquier circunstancia descubra su fechoría. Si el criminal se pusiera en actitud de mente contrarias a las consecuencias penales de su crimen, creyendo firmemente que no lo habrían de descubrir, fuera vana su creencia, porque mayor que la firmeza de actitud mental en que se coloca, es la ley de acción y reacción, de causa y efecto, que forzosamente en un plazo más o menos remoto ha de hacerle sufrir las consecuencias de su delito.

La mente positiva sólo es eficaz cuando no hay causa alguna anteriormente establecido cuyos naturales efectos puedan interponerse entre la voluntad y el objeto de atracción. Por esto es miedo injustificado denota sentimiento de inferioridad, un estado de conciencia todavía muy embrionaria, y así, es emoción más frecuente e intensa en los niños y en las mujeres y en los hombres de flaca voluntad y débil carácter.

El miedo es inmediata consecuencia de la ignorancia. Por regla general, mayormente se tiene miedo a lo desconocido e ignorado que a lo conocido y experimentado, siempre que exista recelo del posible daño, porque cuando la ignorancia es absoluta entonces se identifica con la temeridad.

Quien anda medroso por un camino que no conoce y se ve envuelto en tinieblas, experimenta una emoción de miedo que magnifica el peligro convirtiendo los árboles en partidas de bandoleros y las hojas que de las ramas se desprenden en fantasmas espectrales salidos del fondo del averno.

Así en el camino de la vida le suelen parecer al pusilánime ladrones de su dicha y salteadores de su bienestar las sombras de su propia imaginación, porque todavía ha de fortalecer la voluntad en términos que nada le turbe ni nada le espante.

PEREZ GUZMAN

EN BONNIERES

REUNION INFORMATIVA SOBRE LA SITUACION DE ESPAÑA

Tendrá lugar el 7 de octubre, a las nueve de la mañana, en la Sala Municipal.

Trabajadores, acudir a esta reunión de información para patentizar vuestra adhesión a los compañeros de España.

Federación Local de la C. N. T. de Bonnières.

Las realizaciones colectivas

Grañén

por Miguel JIMÉNEZ

UN grato relieve y un tesoro de fuerte naturaleza, del grupo de Marboré, e, igualmente, de la célebre Brecha de Roldán al puerto de Arlas seducen, entre otras imágenes pirenaicas, el grave macizo de Vignemale, de 3.285 metros, el collado de Marcadau, la mole de Bat Letuse, de 3.146, y el pico de Aneu, de 2.179 metros. Asimismo, el collado de Purtalet, de 1.792, el tozal de Aspe, el puerto de Gabadelle, el collado de Pau y el pico de Anie, con sus 2.504 metros de altura. Hacia la línea singular del Marcadau, en punto rodeado de bellas figuras, Panticosa, con el bien y el crédito de sus aguas medicinales. Por la parte del recio trazo del Purtalet tiene sus orígenes el río Gállego que, alegre y brincador, en su júbilo, saluda a la Peña Colorada, de 2.343 metros. A 12 kilómetros del pétreo cuerpo de Aspe, situado al oeste de Samport, se distinguen los tonos y pormenores vigorosos de Canfranc, así, como puesto estratégico de notoria importancia. Canfranc se halla a 1.630 metros de altitud. En 1928, al inaugurarse la estación internacional en el sitio denominado Los Arañones, se construyeron viviendas modernas destinadas a los empleados del ferrocarril y de aduanas. El ayuntamiento radica en Canfranc. Buenos pastos, patatas y hortalizas. Colonia veraniega. La estación de Los Arañones se encuentra a unos ocho kilómetros de la frontera y puede decirse que los vecinos viven del tráfico y de los servicios fronterizos. En tales contornos, otra estimada vena es la del río Aragón. Ella recibe el concurso del Veral, del Esterrín y del Subordán. A la orilla del río Aragón y sobre una colina de 819 metros, la emocionante villa de Jaca, con la Torre del Reloj, la ciudadela y el recuerdo de la sublevación de los capitanes Fermín Galán y Angel García Hernández, de la primera quincena de diciembre de 1930. Por los extremos de la Sierra de Quimboa, del Pinaré y de Urquina, los pintorescos valles de Hecho y Ansó, con la acentuada particularidad de los trajes típicos y de las vivas costumbres tradicionales.

El río Gállego, audaz, ruidoso y simpático, gusta de atravesar por impresionantes campiñas y, en principio, viene a constituir una de las arterias bien aprovechadas. Agil y fecundo, además del orden de irrigación, produce luz y fuerza. Antes de salir al Ebro, en el curso destacan, entre otros términos y lares, Biescas, Senegüé, Sabiñánigo, Orna, Latre, Estallo, Anzánigo, Triste, Murillo, Fuendeluna, Marracos, Gurrea, Zuera, S. Mateo y Villanueva. Hacia el Gállego, en loable afán, las juntias milicianas que lucharon por la amplia y caracterizada órbita del Sobrarbe, delante de Broto y de Torla, llegaron a tomar Barbenuta y Yéseró. La central eléctrica de Anzánigo cuenta con más de 6.000 w. El pantano de Triste, Santa María y Yeste posee una capacidad de 25.000.000 de metros cúbicos de agua. Con dicha presa viene a regarse en la capital de Aragón 16.000 hectáreas de huerta. En índice de proyectos y palma de posibilidades, con relación a las compuertas del depósito existe la idea de montaje de una turbina eléctrica para la producción de 15 a 25.000 w., y otra de engrandecimiento del embalse, propia para un triple contenido. Una fábrica de carburo exporta anualmente 6.000 toneladas, sólo funcionando unos pocos meses al año, en defectuosas condiciones. Con una mayor aptitud, podría lograrse, de la piedra y de los hornos, carburo para toda la nación y para el envío a otros países. Del río Soto y de un desvío del río Gállego, en Tormos, el pantano de la Sotonera tiene una capacidad de 139.000 millones de metros cúbicos de agua. De este depósito parte da vena fertilizadora que, de modo feliz, llega hasta los Monegros.

Al oriente de Estallo, Rasal, San Vicente, Aquilué, etc.; por la parte de Yéspola, Serué, Solanilla, Almeto, Alastrué, Ibirque, Abellada, Nocito, Bibán y otras curiosas localidades, en gallardía, se alzan los picachos de la Sierra de Guara. De esta soberbia conjunción montañosa tienden, cual otras, las cintas azules del Isuela, del Flumen y del Alcanadre. Al noroeste de Santa Eulalia de la Peña se halla la importante presa de Arguis. En la cuenca del Isuela figuran los estimados puntos de Arguis, Nueno, Igriés, etc. A la margen del río Isuela, la venerable ciudad de Huesca, la antigua capital de los vescitanos, entre sus motivos y atributos, nos ofrece el Coso alto, los monumentos históricos y artísticos, el Coso bajo, el Instituto, el Museo y la calle de Quinto Sertorio. Antes de la dictadura de Miguel Primo de Rivera salió de Huesca el semanal libertaria « Floreal », escrito por plumas galanas. En la corriente del Flumen se divisan, entre otros, los apreciados sitiales de Belsué, Barluenga y Lalueza. Al oeste de Lusera aparece el considerable embalse de Santa María de Belsué. En el curso del Alcanadre se encuentran las lindas plazas de Rodellas, Pertusa, Torres, etc. Sobre una loma, la aromática villa de Sariñena tiene el gozo de los méritos de su huerta. A las cercanías de Lusera, en los valles de Ibirque, Abellada y Nocito, la madera de los bosques tiene el signo de las buenas cualidades.

Al este del Ormazo y notablemente circundado por los radios cantonales de Huesca, Barbastro, Fraga, Pina y Zaragoza, el llamado partido judicial de Sariñena reúne los cuerpos municipales de Albalatillo, Capdesaso (F. C.), Alberuela de Tubo, Castejón de Monegros, Alcubierre, Castelflorite, Almuniente. El Tormillo (F. C.), Estiche, Grañén (F. C), Huerto, Lagunarrota, Marcén, Lalueza y Pallaruelo de Monegros. Asimismo, Lanaja, Peralta de Alcofa, Lastanosa, Pertusa, Salillas, Robres, Santa Lecina, Poleñino, Sariñena, Pomar, Senés, Torres de Alcanadre, Sesa y Villanueva de Sigena. En sentido de unidades comarcales, el área o esfera de alianza sariñenense puede comprender Lanaja, Sariñena, Castejón, Alcubierre, Grañén, Robres, Peralta, Lalueza, Huerto, Villanueva, Albatillo, Poleñino y Almuniente. De la misma manera, El Tormillo, Capdesaso, Marcén, Salillas, Pertusa, Lagunarrota, Torres, Lastanosa, Pallaruelo, Castelflorite, Alberuela y Senés de Alcanadre. Una orla o enlace de comarca en Monzón podría alcanzar, con Selgua, Conchel, etc, Pomar, Estiche y Santa Lecina. Las personas de Grañén, Robres, Lanaja, etc., mantienen buenos contactos con las gentes de la parte de Leciñena, sin que por ello se enojen los altos vigías de la Sierra de Alcubierre.

(Terminará en el número próximo.)

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

350 f. en esta Administración

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

ALDABONAZO

El resurgir del fascismo

ESTAMOS viendo palmariamente cómo el fascismo, que muchos hombres liberales creían muerto después de la desaparición de sus dos principales artífices, Hitler y Mussolini, reaparece de su ficticia tumba, asombrosamente vigoroso y agresivo, desafiando con el mayor descaro al llamado mundo libre. Y es que el monstruo fue herido de gravedad, pero no muerto. A esta hiena de mil cabezas, le han bastado unos años de descanso en los acogedores centros hospitalarios del capitalismo, fomentador y sostenedor de los regímenes fascistas, para recuperar su fuerza y volver a lanzarse de nuevo a su criminal empresa de agresión con la saña que le caracteriza, dispuesto a vengarse de la derrota sufrida en la no muy lejana segunda guerra mundial.

No podía ser de otra forma, dado que los pueblos lucharon entonces contra el efecto, el fascismo, pero no contra la causa que lo engendra, el capitalismo, resultando estéril el sacrificio de los millones de víctimas que aquella sangrienta guerra proporcionó a la Humanidad, puesto que ambas cosas quedaron vivitas y coleando, siendo permanente el peligro que se cierne sobre la vieja Europa de la Liberación y Victoria a la Pirro, del 45. Cosa que nosotros, libertarios, no hemos dejado de señalar desde entonces. Máxime viendo cómo en España quedó en pie el régimen fascista de Franco, que pudo instalarse gracias a los arsenales que pusieron a su disposición la Alemania hitleriana y la Italia mussoliniana, cuyos supervivientes encontraron en el « caudillo » cómodo refugio y campo donde poder tramar sus tenebrosas complicidades. Mas, ni los trabajadores borreguilmente encuadrados en las organizaciones sindicales mastodónticas, de acciones platónicas reducidísimas; ni los hombres que se hallan al frente de los partidos políticos democráticos que nos gobiernan, o desgobiernan, y que dicen amar la libertad, tienen en cuenta la gravedad del peligro que insistentemente señalamos, como lo habíamos indicado antes de que fuera hollada la mayor parte de Europa por las pezuñas de los caballos de acero de los nuevos Atilas fascistas, que tantos excesos cometieron por aquella época contra la clase obrera y personalidades de la política, las cuales parece lo han olvidado, ya que toleran el resurgir del fascismo sin que se vea por parte alguna un gesto viril de las sindicales que se denominan libres, ni de los partidos que de ellas se nutren, que paralice las actividades de los nuevos césares, dispuestos a implantar otra vez en Europa su destructora tiranía; manifestaciones que ya se dejan sentir incluso en la laborística Inglaterra, donde hace poco los partidarios de la cruz gamada dieron prueba de lo que decimos y de su barbarismo. Para el caso no importa que la gran prensa dijera que lo sucedido en uno de sus campamentos ingleses, más que otra cosa fue travesura de chiquillería ociosa deseosa de que se hable de ella, estando desprovista de idea política; algo así como las acciones escandalosas de « les blousons noirs » en Francia. No seremos nosotros quienes comulguemos con semejante rueda de molino. Si hubiesen dicho tales periódicos : « Algo así como las acciones de los « activistas », tal vez estuviéramos de acuerdo; con la otra versión no lo estamos.

Si los trabajadores y los políticos que manejan sus organizaciones se dejan llevar de tan cándida opinión y no columbran el mal que se avecina, viendo solamente el del comunismo, cara pagarán su ceguera y su renunciamiento a la lucha que es necesario librar para oponerse deliberadamente al resurgir del fascismo en unas naciones, y a su terminación, en otras, e imperante, como en España, verdadero foco de infección, que consideramos deber de todos hacer desaparecer si no queremos que la mayor parte de nuestro continente sea de nuevo víctima de su destrucción y muerte.

Manuel TEMBLADOR

B.D.I.C

armónico

por HEM DAY

individualismo libertario : « La belleza a que aspiro permanece lejana. Su advenimiento es atrasado por esa voluntad de atraerla por medios autoritarios que no pueden sino destruirla. Me niego a añadir una fuerza de atraso a tantas fuerzas de atraso. Ni resignado ni ciego de inconciencia, no soy de los que quieren hacer « alguna » cosa. Nada quiero hacer que no sea útil. Rechazo volver la espalda a mi finalidad porque la pendiente haga andar con más presteza a los que bajan que a los que suben. Consintamos a las necesidades naturales, a las lentitudes inevitables en toda creación intencionalmente durable. No nos libremos a la autoridad ni aun en el caso de que la misma tenga la audacia de proclamarse liberadora. Sepamos ver lo que rie sardónicamente tras la máscara de las buenas intenciones. No sería la primera vez que una mentirosa libertad arrastrara a los hombres al peor de los servilismos.»

Es posible que todo esto no pueda encontrar en todos nosotros una total acquiescencia; es posible que no hallemos en esta manera de ver y de pensar, una convergencia suficiente. Pero Han Ryner nunca se ha propuesto adquirir adeptos o prosélitos.

Un dia, ocupándose de mi ante mis jueces, dijo : « Sin duda Hem Day no está de acuerdo conmigo sobre todos los puntos de vista, pero ambos nos estimamos con todas nuestras diferencias. Es la sola manera de querer. No exijamos de nuestros amigos que compartan necesariamente la misma verdad. Los rostros humanos guardan similitud entre ellos porque son esto : rostros humanos. Igual que hoy sabemos lo que es una fisonomía, un día sabremos lo que es una conciencia humana. » Más tarde, en un prefacio escrito para un estudio mío sobre Erasmo, Han Ryner escribía : « Estoy orgulloso, y en ello seré comprendido, de que en una dedicación pública el autor me haya saludado como a su padre espiritual, llegando a afirmar en varias ocasiones que mi obra le ha ayudado para el desenredo del caos original interior. Que un sér inocentemente dogmático no vaya a imaginarse que padre e hijo no pueden tener cada uno su vida, su pensamiento, su carácter independientes: que comprenda que repetir es la virtud del loro, no de la persona; que imitar a alguien es tan injurioso para el mayor ridículamente calificado de « maestro », como para el menor humillado con el tratamiento de « discípulo ». Hem Day y yo nos queremos en nuestras libres diferencias. Estimamos ser dos sinceridades y de realizar cada uno, sin preocupación del otro o de los otros, su particular armonía. »

Sobre Han Ryner se ha escrito : « Este hombre ofrece el raro espectáculo de un genio en movimiento que no conoce el recular ni la pausa, pero que siempre sube en la escalera sin fin de su destino. Su pensamiento no tolera imposiciones, se expande en la libertad de la misma manera que otros se encogen en la servidumbre voluntaria. Este hombre ha osado juzgar a sus más poderosos contemporáneos. Ha fustigado la mediocridad y el arrivismo; ha resistido sin miedo la corriente de su época; todo lo cual entrará en la cuenta de su gloria. »

La enseñanza de Han Ryner se resume así : « No me escuches, si puedes. Escúchate a ti mismo. »

SUPLEMENTO DE

«Tierra y Libertad»

La prestigiosa publicación anarquista de Méjico publica en el último número recién recibido: «El mundo estatal», «La familia anarquista», «Las artes», «El programa», por la Redacción.

«La responsabilidad social de los científicos», Bertrand Russell; «Panorama del mundo», Adolfo Hernández; «Los grandes pintores y el anarquismo», R. L. Herbert; «Arriba los pobres del mundo», Costa Iscar; «Forjando el porvenir», Pascual Minotti; «La igualdad», Dr. Juan Lazarte; «La contrarrevolución marxista sobre Cuba», Casto Moscú; «Ciclo vital de las estrellas» (astronomía), Pedro Bargalló; «El hombre actual. Prometeo atómico», Dr. Joaquín d'Harcourt; «La crisis económica española en el concierto europeo», Tomás Cano Ruiz; «Hacia una concepción revolucionaria de la cultura», Fernando Vázquez Jiménez; «Vigencia del martirio», Mauro Mario; «Retorno», J. Alejo Capelo; «Oda a un poeta muerto», E. Saldarriaga García; «Cansera», Vicente Medina; «El hombre y su conducta», Dr. R. Martínez; «La rebelión romántica», Luis di Filippo; «Organización internacional anarquista», A. E. Lysenko; «Gotas de miel y ajenjo»; Tato Lorenzo; «La literatura», M. Gorki; «Los vicios», J. H. Baseti. Grabados de B. Cano Ruiz y fotografías de gran interés.

Interesante coger este número y el anterior para coleccionar el trabajo de R. L. Herber, «Los grandes pintores y el anarquismo», acertadamente ilustrado.

Puede solicitarse esta revista a esta Administración.

LAS HUELGAS DE ESPAÑA

Juan Simple habla para nosotros

UNOS trescientos obreros de la Maquinista Terrestre y Marítima de Barcelona han salido de España después de las últimas huelgas.

Hemos tenido ocasión de hablar con uno de ellos, que nos dijo lo que sigue:

«Ganaba 45 pesetas diarias. Mi familia se compone de cuatro personas. Un kilo de patatas cuesta dos duros. Si nos alimentamos solamente con ellas, supone un gasto de 40 pesetas diarias. Así no me quedaba cada día ni para comprar un kilo de pan. Mis hijos se morían de hambre, y habiendo salido de allí con pasaporte de « turista », si ahora me veo obligado a volver a España no me será posible salir de nuevo.

»En ocasión de la huelga, los chavales más jóvenes se parapetaban detrás de la Guardia Civil, pues este « benemérito » cuerpo se preció de tolerante para con los huelguistas. Como quiera que los palos los daba la famosa Policía Armada de caballería, llamada « la Guapa », y que la Guardia Civil tiene, desde cierto tiempo a esta parte, tendencia a querer presentarse ante los trabajadores como una institución de « angelitos », el esbirro que llevaba los galones de capitán de la « Benemérita » dirigíéndose a los chavales les decía : «— No tengáis miedo, muchachos, que estando nosotros aquí la Policía Armada no se meterá con vosotros».

»Uno de los ingenieros de la Maquinista Terrestre y Marítima salió a arengar a los huelguistas en estos o parecidos términos : « No temáis nada, muchachos, pues nosotros también estamos con vosotros », e inmediatamente se volvió a su oficina. En este momento dio comienzo una « carga » de la Policía Armada a caballo y, yo, que corro bastante, me vi seguido por cuatro de aquellos perros. Viendo que no me daban alcance, uno de ellos sacó su pistola y me dijo : « Si no te paras, te mato ». Ante la amenaza, me paré, y siendo apresado por estos sicarios, me vi conducido a la comisaría. Fui encerrado en un calabozo, en el cual estuve incomunicado durante varias horas. Cuando cambiaron los esbirros de turno, me llevaron ante el comisario del servicio de noche, el cual ,en tono paternal me dijo : « Vete a casa y ten cuidado. No te metas en « jaleos ». Los que hacen la huelga son unos gandules que no quieren trabajar. Mañana por la mañana, vete al trabajo ». Yo así lo hice, y, aunque los otros compañeros continuaron la huelga durante quince días, continué trabajando.

»Decidí marchar a Francia, y fui a hacerme el pasaporte. No me lo querían dar, pues desde hace algún tiempo, después de las huelgas, se necesita un certificado de la Empresa en el que ésta certifique que volveremos a España. Naturalmente, la Empresa lo niega, ante el hecho de que se queda sin obreros, ya que todo el mundo parte para el extranjero. Pero, en fin, conseguí que me lo dieran. El trabajo que me veo obligado a hacer en Francia, no me gusta. Pero no tengo otro remedio que « aguantar », pues si vuelvo es seguro que iría a dar con mis huesos a la cárcel.

«Lo que ocurre en España es muy triste y vergonzoso. Por un lado se quiere hacer ver que curas y guardias civiles se han convertido en protectores de los obreros. Se provoca por todos los medios a los trabajadores para ver si alguno se « destapa ». Y cuando ven que se es huelguista por causa del hambre y no por la propaganda « roja » se quiere hacer creer a los huelguistas que son « vagos que no quieren trabajar ».

»Es lastimoso que nadie se acuerde de nosotros, pues nos sentimos muy abandonados de nuestras típicas organizaciones sindicales.

»Ir a parar a la Jefatura de la Vía Layetana supone recibir una fenomenal paliza, y cuando se está en los Comisariados este temor atenaza nuestras gargantas y acobarda nuestros espíritus. Es así como se sofocan las huelgas de los hambrientos en Barcelona».

Por la transcripción : M. Ocaña

Alianza Sindical

CASA DEL PUEBLO DE BRUSELAS
17, *Place Emile Vandervelde*

Domingo, 7 octubre 1962, a las tres y media de la tarde, GRAN ACTO DE SOLIDARIDAD CON LOS TRABAJADORES ESPAÑOLES, en el que intervendrán:

WALTER SCHEVENELS, secretario general de la Organización Regional Europea de la C.I.O.S.L. ROQUE SANTAMARIA, secretario general de la C.N.T., y RODOLFO LLOPIS, presidente de la U.G.T.

ESPAÑOLES: Demostrad vuestra solidaridad con la lucha de nuestros hermanos del interior asistiendo a este acto sindical.

Neutralidad de un calvo

ALLA por el año 1912, se hizo célebre en España una canción popularizada por una artista recientemente muerta en Barcelona, adquiriendo particularmente fama en las principales capitales de tal país: Madrid, Barcelona, Valencia, Zaragoza...

Hoy acude a mi memoria la idea de tal canción porque refleja de forma admirable lo qué es la pretensión en el género humano, de manera especial en el hombre que quiere ser superior a otro hombre.

Sin temor a la reacción que puedan experimentar o no los lectores en un momento de ofuscación o de mondarse los dientes con un colmillo elefantino, voy a ver si consigo llegar a ellos sin ofender a ningún segundo o tercero. Antes he de advertir que no padezco de elefancia, que no soy un leproso ni sufro de ninguna enfermedad contagiosa; que no me irritan los adjetivos agresivos ni autoritarios. Soy de temperamento linfático y, a pesar de haber nacido en la cuenca mediterránea, me parezco mucho al carácter inglés: Nada me sobresalta ni me pone de mal humor, lo que se lo agradezco a madre natura por haberme dotado de esa virtud o ese defecto, porque así jamás perderé los estribos y razonaré siempre con la cabeza, no con los pies.

Al margen de lo que representa esa canción, y a modo de prefacio, proemio, introito, preámbulo, introducción, exordio, principio o prólogo, diré que: Erase un calvo, y como es natural, no tenía pelos. Erase una pulga que no cesaba de picar al calvo, y como es lógico también, le chupaba la sangre para alimentarse. Erase el viento que dulcemente, tiernamente, suavemente, delicadamente mecía las hojas de un árbol recto, lozano, robusto, a pesar de los azotes recibidos por la naturaleza y los zarpazos y puñaladas traidoras de los hombres.

Y basta ya como presentación de la obra que vamos a representar. Empecemos por el principio y poco a poco llegaremos a la canción. Comencemos no vagamente, sino afirmando que cinco y cinco son diez, no doce. Que el agua y el fuego son incompatibles. Que la luz y la obscuridad son incompatibles. Que la verdad y la mentira son incompatibles. Que los déspotas y los hombres revolucionarios son incompatibles (no digo anarquistas por no ofender a nadie). Que los sátrapas y las personas de bien son incompatibles. Que los hombres y los burros son incompatibles. Que los déspotas y los rebeldes son incompatibles. Que las ideas anarquistas son incompatibles con otras ideas nacidas del campos burgués o capitalista. Que el anarco-sindicalista es compatible con la C.N.T. Que la C.N.T. es compatible con el anarquismo, y que éste no hace de payaso, bufón o histrión para hacer reir a sus enemigos y detractores, que no son pocos dentro y fuera de los medios obreros. Que su valía no es la de un puerco-espín, sino la de un gigante del pensamiento humano. La máxima representación del orden y la suprema libertad de individuo, sin mezquindades ni miserias de ninguna clase.

¿Hemos empezado bien? Pues, prosigamos como si nada hubiera pasado, y vayamos decididamente a encarrilarnos, a ver si podemos llegar sanos y salvos a la última estación del recorrido no sin antes decir algunas cosillas substanciosas.

Ya llegaremos a la canción. Ya llegaremos. Haya un poco de paciencia y si hay calor tómese un helado, un «eskimó» o cosa parecida.

¿Hablar de ideas? ¿Cómo y a quién? Ah, sí, conmigo mismo. Voy a intentarlo. Voy a probarlo, aunque nada más sea como una satisfacción personal. Sí. Como la canción está en la última estación, aún hay tiempo suficiente para dialogar con las ideas que me son tan queridas. No digo coloquio, porque pertenezco a otra generación. Tampoco me pondré serio esta vez, sino alegre cual guitarra pandereta y violín, para que rabien los rubios. No digo rubias, porque éstas son dignas de todos los respetos, asimismo las morenas, pelirrojas y no importa que color de la piel o del pelo.

¿Qué te parece, idea? ¿Podemos hablar tú y yo solitos sin que nadie nos vea ni ofender a nadie? Te advierto que ahora estoy contento, muy contento. Me he pasado todo el día riendo. ¿Sabes por qué? Es muy sencillo: porque he leído algo que me ha hecho gracia, mucha gracia, porque el autor refleja su verdadero pensamiento y su ignorancia supina.

Sí, sí. La razón está de tu parte. Los conoces más pronto y mejor que yo. Tienes mejor olfato. Yo soy un hijo del siglo pasado, que no es éste, y no puedo comprender lo mal que te quieren ciertos revolucionarios, es decir, los revolucionarios de todo a cien francos antiguos (estamos en Francia y con ese nombre se conoce la moneda de la nación), no los que como tales conocisteis antes. «Hoy las ciencias adelantan que es una barbaridad» (Don Hilarión de la Verbena de la Paloma). Sí que adelanta, caray. ¿No te has fijado en las reformas que quieren hacer del desgraciado trabajador? Ahora resulta que lo que hicieron nuestros antepasados: Bakunin, Krotpokin Malatesta, Anselmo Lorenzo, Max Nettlau, Rodolfo Rocker, Fabbri y otros, lo hicieron para fastidiar al obrero. ¿Quiérese mayor osadía? Como ves, eso es científico, muy científico, extraordinariamente científico. Renovarse o morir, que dijo el otro. Caminando se llega lejos, hasta alcanzar a Saturno con la mano.

Que quieres. Has de saber que la C.N.T. es una organización que no tiene nada de anarquista, absolutamente nada, «porque la clase trabajadora desertó el campo anarquista». Estas no son palabras mías. Las he leído hoy mismo en un periódico digno de todos mis respetos.

Y hablando más de la C.N.T. vuelvo a leer. «Y cuánto más anarquista se la quiera hacer, tanto más contacto perderá con la clase trabajadora.» ¡Vivan la Pepa, los videntes y los churros con aguardiente! ¿No crees tú, idea, que todo eso provoca la risa? A mí, sí. Por eso estoy tan contento.

Escúchame, idea: ¿Conoces tú algún anarquista y dirigente de algún sindicato? Dilo, dilo, no sea que esté yo equivocado.

¿Ninguno, dices? Naturalmente. El autor de semejante barbaridad o herejía ignora lo que es la anarquía. ¿Vamos a compadecerle? Sí; compadezcámosle por el desliz que ha tenido. Perdonémosle por el traspiés dado. Nadie está exento de errar una vez en su vida. No debe ser mal muchacho. Ves, no tenía ganas de molestar a nadie y...

Bueno, bueno, ya estamos casi al final del trayecto. Ya se vislumbra la estación. Cuando descendamos de este vehículo te cantaré la célebre canción que tú cónoces también. No me despido de ti porque estás siempre conmigo y vives en mí.

Ya hemos llegado, idea. Y como lo prometido es deuda, escucha:

«La República francesa
ha mandado estos balones,
porque dicen que en España
no tenemos diversiones;
pero se han equivocado,
porque aquí hay muchos...»
. . . . . .
Tra la rá la rá la rá la rá...
(Música de «Sésamo, ábrete.)

MINGO

NUEVO FOLLETO

«RECUERDOS DE LA VIDA PAMPERA»

Original de nuestro colaborador Serafín Fernández.

Puede pedirse a esta Administración. Precio del ejemplar: 1 NF.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet»

Teatro Municipal de Valence

Para el 30 de septiembre : MITIN DE ALIANZA SINDICAL con la participación de los representantes de la UGT y de la CNT de España en el Exilio.

Por la tarde :

GRAN FESTIVAL DE VARIEDADES

a cargo del Grupo Artítico de Grenoble « Aires de España », y a beneficio de los huelguistas del Interior.

Quedan invitados a estos actos todos los españoles de la Drôme, de la Ardèche y los departamentos limítrofes Ródano, Loire, Isère y Vaucluse.

NOTAS DE LECTURA

«Explication de l'Espagne» (1)

HASTA la fecha la causa española cuenta con toneladas de papel impreso encaminadas ellas a eso : a dar una explicación del « fenómeno » español. La persistencia de Franco en el Poder ha posibilitado la profusión del estudio. El acontecimiento que dividió netamente a los españoles en dos bandos y de hecho, a casi todo el mundo, no ha decaído en importancia ni en pasión. Es raro el año que no enriquece la ya profusa historia escrita del drama de España. Este que cursa lleva en lengua española y francesa varios volúmenes : « La guerra civil española », de Thomas; « El laberinto español », de la misma casa editora, (cuyo comentario guardamos para otro número); « Franco, Hitler et les Alliés » y el que nos acupa. Este interés, presupone, como es lógico, el explicativo de las razones (que se alegan desde las sociales-políticas hasta las raciales-psicológicas) que influyeron para que estallara la terrible contienda que aún no ha restañado sus heridas en ese país que apunta hacia Africa y que, siendo europeo, por múltiples razones se desgaja del continente para situarse como isla entre Europa y Africa.

La España derrotada y trotamunda, sin poderse recobrar a sí misma no ha podido aún ni siquiera escribir su crónica de éxodo... menos aún su historia revolucionaria-guerrera. Todas las ventajas ,como siempre, quedaron a favor del vencedor. Pero por un fenómeno extraño (como extraño es el drama español) una infinidad de hombres de letras han tomado la defensa de esa España, forzosamente andariega. Y poniendo en la balanza los pros y contras el vencedor, en la historia escrita queda vencido y los derrotados, vencedores.

Incluso los más rabiosos y emponzoñados que tomaron la pluma, quedaron, a través de su relato, presos de la verdad. Los mismos historiadores del régimen de Franco, tienen que montar un andamiaje débil para sostener la tesis del vencedor.

∴

La excursión que nos presenta Elena de la Souchère a través, no solamente de la historia de España sino de la psicología de los españoles, es por demás interesante e instructiva. La defensa del contenido democrático de los fueros de la razón de la persistencia en Iberia de los localismos que posibilitan la existencia de las Españas, explica, de cierta manera, el fenómeno español. Que la explicación sea certera ya es otra cosa, pero por lo pronto, eso da pie a la autora a bucear en un conflicto real históricamente presentado en España. Por otro lado, lo que ella llama « antiestatismo » del español — vinculado al federalismo primitivo — explica perfectamente — y en esto creemos que la autora acierta, al menos compartimos su criterio — los diversos estados anímicos de nacionalidad en el sentido puramente estatal. En otras palabras, la debilidad del Estado.

Defiende la tesis del hombre español no abstracto sino que se inclina hacia lo concreto. El Estado abstracto para el español se concreta en su expresión material, es decir, el gobierno que constituyen los hombres, representantes del Estado. Tras el gobierno no hay Estado. En el gobierno se personifica el poder que rige a la nación.

Y como el español — el hombre español — no ha percibido ventaja alguna derivada del gobierno, sino que cargas tributarias, granujerías, robos; como sólo ha visto que la balanza de la justicia de mando se ha inclinado siempre hacia el poderoso, que de cierta manera, era quien gobernaba; como en el juego electoral no ha visto otra cosa que marrullería ,estafa y timos, por todas estas razones, la autora llega a la conclusión exxplicativa del antiestatismo, antiparlamentarismo del hombre español y su inclinación, a lo concreto : el sindicato, la asociación, la cooperativa, etc.

De aquí a la conclusión de la debilidad del Estado, no hay nada más que un paso. Y aquí es, quizás la explicación del « fenómeno ». En España ha habido imperio pero no nación — en el sentido político y social — ha habido gobierno, pero no institución estatal en el sentido jurídico-sociológico en que pueden entenderse las estructuras estatales de una nación.

Gestas populares las hay en la historia de España como existen en la historia de cualquier país, pero las gestas populares de España difieren, en su sentido. Valiéndonos de dos, la del 2 de mayo y la del 19 de julio, vemos el mismo fenómeno : la desaparición de la institución estatal. La lucha contra el invasor se define en las Cortes de Cádiz con un contenido político de renovación social.

Llegados a este punto, presenciamos lo que la autora llama « la sociabilidad del español » : ante una empresa colectiva en la que todos, pequeños y grandes tienen algo que hacer, pero directamente, « la patria chica », el localismo hace plaza a la empresa general : la vibración de Barcelona ante la resistencia de Madrid o la vibración de Madrid ante el sitio de Zaragoza.

Llegamos, pues, a la conclusión con la autora, que las andaderas es lo que priva andar al hombre español y que, éste, llevado siempre «por su instinto de lo concreto», cuando más seguro de sí mismo se siente es cuando realmente participa de forma directa, animado por un ideal, a una empresa de orden colectivo.

∴

Los capítulos que la autora dedica al franquismo, que ella llama, « le temps immovile » resultan excelentes y seriamente documentados dando una visión muy acertada de la actual situación de España...

Su esperanza, que a todos nos anima, es la incógnita de la juventud española. En ella descansa el porvenir de España.

ABEL PAZ

(1) « Explication d'Espagne », par Elena de la Souchère, editeur Bernard Grasset, 14 70 NF. Este libro puede adquirirse en nuestro Servicio de Librería, Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, París (10).

COMUNICADOS

F. L. DE ANGOULEME

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo, 7 de octubre, a las diez de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE LA ROCHELLE

Concova asamblea general para el domingo, 7 de ocubre, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

El temario a discutir requiere la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el día 7 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca asamblea para el próximo domingo, 30 de septiembre, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

CORREO DE REDACCION

C. de E. S., París. Llegado tarde. Irá en el próximo.

COMPAÑEROS ALBAÑILES

Se necesitan dos profesionales para amplificar una colectividad de compañeros a 100 kilómetros de París. Escribir a esta Redaeción, que transmitirá. Hay trabajo abundante.

EN CLERMONT-FERRAND

El Grupo Artístico Cultural de Clermont Ferrand comenzará la temporada el día 7 de octubre, a las quince horas, en la Casa del Pueblo. Pondrá en escena «El asistente del coronel», seguido de Variedades.

El Grupo se ofrece a actuar en las FF. LL. que lo soliciten, teniendo en cuenta que los gastos de desplazamiento correrán a cargo de los solicitantes.

MITIN EN BEZIERS

C. N. T. - U. G. T. pro Alianza Sindical para el 7 de octubre, a las nueve de la mañana, en el Teatro Varietés. Oradores: MANUEL MUIÑO, FEDERICA MONTSENY y un representante de Force Ouvrière.

Los caminos de la C.N.T.

COMO efecto de nuestra dispersión, los hombres y mujeres que somos la base, calidad y cantidad del cenetismo español estamos esparcidos por todos los caminos del mundo.

Cuando se han pasado más de veinte años en el Nuevo Mundo — México — y se regresa a Europa, se vibra de entusiasmo al encontrarse otra vez con los buenos compañeros que quedan de la vieja guardia y se conocen los que han nacido para nuestra lucha durante los años del exilio.

Somos en verdad una legión dispersa que busca soluciones para reagruparse y continuar, sin defecciones ni desfallecimientos, la obra magna de justicia social iniciada en España por los pioneros del Movimiento obrero inspirados por las enseñanzas de Fanelli y Bakunin.

Tenemos una Organización de relación y enlace que en ciertos países y lugares, cuenta, incluso, con intereses creados propiedad de la propia Organización que, por causas ajenas a las tácticas de lucha funciona un poco pegada a las normas burocráticas siempre combatidas por nosotras.

Pero lo majestuoso, lo que maravilla de nuestro Movimiento reivindicador y libertario es conocer a tantos elementos que, soportando mil adversidades y padeciendo enormes sufrimientos, han logrado con su tenacidad y los aportes de la solidaridad humana labrarse una situación económica que no sería hacedero disfrutar en España. Y lo que anima y arraiga las convicciones es comprobar que todos los compañeros siguen pensando en la libertad y desean luchar para que sea otra vez instaurada en España.

He visto cantidad de amigos de todas las regiones de España, que sólo conocía de nombre o por correspondencia, y con todos pude cambiar ideas y sostener largas discusiones enfocadas a un solo camino : la virtualidad de nuestra Organización y los años perdidos en bizantinos rencores.

He logrado conocer opiniones de amigos que saben escribir, meditar y pensar, que leen la prensa de Londres y de Nueva York para conocer el momento político-social de España. Amigos que en las cárceles de España, estando condenados a muerte, aprovecharon sus horas estudiando idiomas y que hoy saben leer y escribir en inglés. Compañeros que con su trabajo y su tenacidad, su esfuerzo y la dinámica de su propia acción directa, tienen su biblioteca particular, su auto, su discoteca, su casa propia y sus hijos, que conocen tres o cuatro idiomas : el español, el francés, el alemán, el inglés.

He tenido la suerte de encontrar cordialidad fraternal por todas partes donde he pasado y he comprobado que nuestro Movimiento en el exilio tiene una cantera de voluntades que no se agota. Pero si en lo colectivo, en las reuniones y asambleas que he presenciado en distintos lugares no he visto la ponderación necesaria y el respeto que todos nos debemos y merecemos, en cambio, en la intimidad ,todos los compañeros tienen un fondo de bondad y comprensión que permite esperar la completa compenetración para labores orgánicas sin que nadie cometa la irregularidad de vulnerar los acuerdos que norman nuestra vida orgánica.

Lamento haber escuchado ciertos desprondsitos en ciertas asambleas palabras que fueron dichas por carencia del respeto que todos debemos, que se pronunciaron sin meditarlas y sin tener noción exacta del mal gusto que podían dejar en el ánimo de quienes las estábamos escuchando.

Comprendo que no todos tenemos la misma educación y grados de conocimientos o de cultura; sé que aún quedan resabios de sectarismo y deseos de imponerse, pensando que la fuerza de las palabras vale más que los ejemplos de la acción proselitista.

En misión de observador, he sabido escuchar a todos los compañeros, y buscando las divergencias de táctica, procedimiento o finalidad, sólo he conocido críticas personales vertidas acremente en contra de compañeros que, por ser nuestros temporales representantes, deberían ser admirados y respetados por todos.

Conocí personalmente al amigo A. Roa, sin tener que buscarlo en Londres, y juntos hicimos una visita al batallador y propagandista M. Serra y Moret, que nos contó íntimos recuerdos de su vida y actividad socialista. Conocí con Roa que todo une a los seres humanos y que si estamos alejados unos de otros no es por maldad, sino por causa de desconocimiento y el imperativo de los cotos cerrados que han impuesto a la humanidad la moral católico-religiosa y capitalista.

Llegando al convencimiento que la CNT, en tanto que conglomerado humano y productivo del pueblo español, tiene que seguir su camino de emancipación social económica y moral, vindicando el valor y la calidad de cada uno de sus adherentes, buscando lo que une y alejando lo que puede tenernos desconocidos o separados.

Sería un trabajo de provecho dedicarse a saber cuántos somos y cuánto valemos en tanto que humanos y productores de dicha y felicidad.

Opino que llegaremos a una síntesis de objetivos provechosos y que todos los compañeros de la CNT se sentirán verdaderos hermanos de ideas y procurarán saber cada día más cosas para su propio bienestar y ser útiles a la colectividad que desean servir y prestigiar : la CNT.

Jaime ROSMA

Necrológica

FRANCISCO SANCHEZ

Todos los compañeros de la F. L. de Rouen (S. M.) tenemos que lamentar, igualmente que la Organización, la pérdida del correcto y buen militante que fue Francisco Sánchez, de 53 años de edad, oriundo de Mazarrón (Murcia).

Este abnegado y constante compañero, trabajaba en la construcción y siempre se quejaba de alguna dolencia. Los que lo conocimos bien, le decíamos que su mal era imaginario; no obstante, algunas cortas temporadas dejaba de trabajar para ir a ver «médicos» y cuidarse en lo que posible fuese, pero siempre estaba igual, quejoso, que no se encontraba bien.

Un día tuvo la mala suerte de fracturarse un miembro en el trabajo. Una buena temporada le llevó el curarse. Vuelve a su trabajo y, al poco tiempo, enferma su compañera, la operan y unas semanas después fallece, hace cuatro meses. Compañeros y flores de la C. N. T. fueron al entierro, como también amigos de la U. G. T. y familiares y amigos franceses.

Después de la muerte de su querida compañera, Sánchez vivía con sus sobrinos, aunque él guardó su casa. Hizo esto porque se encontraba solo y muy afligido; la defunción de su compañera fue un duro golpe para él. Bien por su añoranza o porque su mal interno se acentuó, Sánchez empeoró hasta verse obligado a hospitalizarse.

En el Hospice General de Rouen lo operaron, según dijeron, de una hernia muy rebelde. Después de esta intervención Sánchez empeoró más, y en tres semanas se nos fue para siempre. Francisco Sánchez falleció el 23 de agosto de 1962, siendo enterrado el día 25 del mismo mes.

Compañeros de la C. N. T., con flores, componiendo el mismo anagrama, le acompañaron a su última morada; amigos de la U. G. T. hicieron el mismo acto de presencia; sus sobrinos, familiares de su difunta compañera y buen número de franceses asistieron al entierro, que fue civil.

Sánchez, en 1925, desde Murcia, se traslada a Cataluña para mejorar su situación, radicándose en Villanueva y Geltrú. De joven se afilió a la C. N. T., y cuando se creó S. I. A. también se adhirió a ella, practicando la fraternidad y la solidaridad humana. Era un ferviente anarco-sindicalista y hombre de buen corazón. Actuó en los movimientos huelguísticos y manifestaciones sociales de Cataluña. En Villanueva trabajó muchos años en la casa Pirelli, y en 1936, cuando el ataque fascista, formó parte del Comité de la fábrica Pirelli, además de haber tenido cargos responsables en nuestra Organización.

En la retirada de 1939 cruzó la frontera como muchos, pero siempre conservó su ideal ácrata, por el cual se sacrificaba moral y materialmente; a todo contribuía.

En 1946 Sánchez se encontraba en Rouen y es uno de los primeros que formaron parte de la nueva F. L. de la C. N. T., como también lo hizo en la nueva Sección de S. I. A.

Sánchez era un compañero algo corto de espíritu, pero muy servicial y bien preparado ideológicamente y, además, poseedor de una buena instrucción. Ocupó cargos de secretario, tesorero, jurídica, etc., tanto en la F. L. como en la S. I. A.; desempeñó misiones de importancia; actuó en comisiones organizadoras de actos recreativos, excursiones y solidarios. Todos los puestos que ocupó los desempeñó con coherencia. Tenía capacidad, pero algo pesimista, y esto fue lo que le motivó su aflicción continua.

Todos los que le hemos conocido y tratado tenemos un grato recuerdo de este amigo y compañero, que se nos fue. C. N. T. y S. I. A. pierden un sano militante.

A sus sobrinos de Oissel (S. M.), a sus familiares de España y a la familia de su difunta compañera, nuestro doloroso pésame.

La F. L. de Rouen (S. M.)
y los Amigos de S. I. A.

F. L. DE PARIS

Domingo, 30, a las diez de la mañana, continuación de la asamblea.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

EL SONSONETE DE LA DEMOCRACIA ORGANICA

TIRANO Franco ha ido a Palencia a vociferar un poco. Su tema: la democracia orgánica, frase que encubre la desvergüenza absolutista vigente. A Palencia, como por doquier que el «caudillo» vaya, la Falange se preocupa de facilitar aplaudidores. Las poblaciones auténticas quedan al margen de la asquerosa comedia regimentalista y de verdadera disgregación orgánica.

Lo de «orgánico» les sienta bien a los dictadores. Faltos de teoría e incluso de lexicografía bien intencionadas; inducidos, por mala fe, a adulterar los vocablos, los sátrapas de toda escuela política se dedican a fingir revolucionarismos, a fabricar frases ampulosas, a reducir la formalidad del idioma para cimentar sobre algo (evidentemente sobre la mentira) su irreprimible afán de dominio, que aguantará luego el pueblo. Así tenemos que, ante un mundo considerado democrático, Franco no cesa, desde 1945, de sobrecargar las tintas de su fementida «democracia orgánica».

Lo malo para él es que no tiene definidores de talento. No es que en el interior los necesite, habida cuenta de que con la fuerza bruta le basta. Sería para cubrir el el expediente en «las afueras», las que lo toleran y le sacan de apuros económicos.

Inteligentemente, el franquismo está en quiebra desde que amaneció en trágico día. No tiene, en el reino del buen decir y del sabio mentir, valederos propios de algún aprecio. «Democracia orgánica», nadie lo explica en su significado. Toda autocracia es negativa de democracia y todo cuerpo orgánico racional contiene elementos biológicos sustanciales para venir, crecer y desarrollarse de acuerdo con las leyes naturales. En el caso político del franquismo, «orgánico» procede de una composición de maldad, ambición y absolutismo reunida por un tríptico parasitario: Iglesia, Cuartel y Alta Banca, y sufrible por otro tríptico, este laborioso: Trabajo, Escuela y Progreso.

Estado orgánico, sindicalismo orgánico, economía orgánica, todo «orgánico», cuando en España no suena otro órgano ni organillo que el de la misa. Orgánicamente no existe vida pública natural en España. Actualmente, todo: leyes, moral, organización, emana de instituciones y direcciones apócrifas asentadas en el país por actos de fueza empleados contra el mismo. Nada oficial ni extraoficial se cumple sin la aquiescencia del jefe del Estado; el prestigio de la justicia civil y castrense se cimenta en la aberración; el crédito de la religión descansa sobre el terror franquista, y la pasividad de los obreros, cuando existe, no significa conformismo, sino pánico a las represiones económicas y policiales. Al cura, al militar, al franquista, hay que cederles la derecha en la acera. Prosternarse ante un viático o un Franco bajo palio, es obligado. ¡Hay que aguantar tantas situaciones deprimentes! El pueblo no tiene opción a respeto ni a nada. Se le prohibe sindicarse a su guisa, darse centros de cultura propia, de opinión y de recreo a su gusto. El Estado se lo prohibe y es el mismo Estado quien le obliga a usar de los centros que el cura, el sargento y el jerarca le tienen preparados. De orgánico el régimen franquista sólo tiene el nombre, en tanto de desintegrador de la vida social española tiene el hecho. Datos que, por lo visto, hay que ser español para recogerlos... en el supuesto de que a todo el turismo acanalado le escapen.

La C.N.T. y la juventud española

HACE bastantes años que en Francia se volvió a reconstituir la C. N. T. Desde entonces se ha hablado y escrito mucho, pero con respecto a la liberación de España no se ha adelantado un solo paso.

España sigue sangrando, hoy lo mismo que hace veinticinco años, tal vez más, porque entonces, al término de la guerra, los españoles morían en el paredón con el consuelo de haber luchado con todas sus fuerzas para evitar el triunfo del fascismo, y también con el de morir rápidamente. En cambio, el español de hoy perece lentamente de hambre, y, por consiguiente, con largo desespero y la contrariedad de no haberse podido defender del enemigo y de estar rodeado, constantemente, por seres vacilantes cuando no traidores, de estos que dejan de ser nobles por lucro y malas ambiciones.

¿Qué ha hecho el exilio hasta ahora, qué ha hecho la C.N.T. para crear en el Interior un ambiente de hermandad unida contra los designios del franquismo? No sabemos, pero nuestra experiencia del país no nos alecciona de mucho al respecto.

Puesto que en el Interior la gente joven —que es, en realidad, la que puede bregar—, en general, no apercibe ninguna Organización en la cual basar su unidad y concentrar su energía, es preciso que la C.N.T. cubra ese defecto. La juventud, bien aprovechada, acrece su inteligencia y apoya formidablemente contra la tiranía.

Creen los viejos que la juventud española de hoy sólo piensa en el fútbol, en los amoríos y en hacer dinero. Es verdad hasta cierto punto. Pero si la juventud actual no se detiene a pensar en lo que fueron las ideas libertarias es porque nadie acude a explicárselas. En gran mayoría los jóvenes de allí ignoran incluso que en el extranjero existan millares de libertarios y cenetistas que están deseando regresar a una España previamente liberada.

Hay que creer que los viejos están cansados de luchas pese a que han transcurrido en años de reposo al efecto, lo que es perjuicio para la causa, pues en todas las guerras o revoluciones los hombres más aguerridos y experimentados son los que pueden orientar a los jabatos que en razón a su juvenil potencia pueden colocarse en vanguardia de la lucha contra el enemigo.

Llevad al joven por el sendero de la libertad, mostrarle, enseñarle al adulto español que hay un mundo con cosas más bellas y convenientes que el fútbol y los vicios, y veréis cómo se decide por la causa de la libertad.

O. SANCHEZ

NOTA DE LA REDACCION: Apreciamos estas líneas —mitad palo, mitad elogio— de un emigrado español reciente. Pero sepa este amigo que la C. N. T. ha hecho lo posible para intervenir en el duro problema de España. Muchos compañeros exiliados han muerto en España ignorados por los españoles a causa de la censura. Y en casos, querido comunicante, el esfuerzo libertario en el Interior ha sido interpretado comunista por obra del propagandismo franquista.

CRONICA EXPRES

TRIANGULO

EL Gran Hotel de Orán está a la plaza de la Bastilla. Punto céntrico de mucha animación, con jardín, bancos, quioscos, parada de taxis y puestos de limpiabotas.

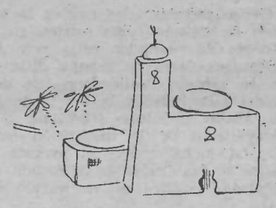
El hotel es suntuoso. Estuve en él a visitar a Mme. Palix y María Casares.

En el «hall», al filo del mediodía, el almirante Darlan, en tiempos de Pétain, encontró la muerte.

Yo salía de la Posta grande y y me metí en un bar en aquel momento, como hice la tarde del ataque de los ingleses a la escuadra francesa.

Darlán estaba muerto, novedad que corrió por Orán rápidamente.

∴



Antes de llegar a la plaza de Armas, en el bulevar Clemenceau, está el Hotel Martínez, de no menos categoría que el Gran Hotel y con otra apariencia más moderna.

El señor Martínez tenía predilección por la dependencia española de su casa, sino que había que aguantar al hijo, que es inaguantable.

Este verano la autoridad militar requisó el hotel, en virtud del aumento considerable de fuerzas armadas exigido por las circunstancias.

El 5 de julio, que fue por demás sanguinario, con celebrarse ese día la independencia, en el vestíbulo del hotel el dueño cayó muerto por una ráfaga de ametralladora.

∴

A corta distancia de la catedral y del monumento a Juana de Arco, lugar de mucho tránsito e importante comercio, está el Hotel Progreso, con restaurante público en la planta baja.

Un caserón sin ninguna vista exterior atrayente, con un interior de medios pelos poco o nada agradable. El aspecto es de parador antiguo, de posada.

Cuando la Casa del Marino, que sólo era dormidero, la adquirió el clero catedralicio y echaron a la calle a los huéspedes, el teniente coronel Sierra instalóse en el Hotel Progreso. El cuarto sórdido, sin ventilación que habitaba, producía mal efecto. En la mesa había cosas extrañas a sus tareas de estudio y poca limpieza.

Lo envidiable de Sierra era su cultura y la forma amena de revelarla.

Pasó en Orán miseria sin aceptar protección de nadie.

Los amigos nos sentíamos en el café regalados con su conversación.

A punto estuvo nuestra amistad de romperse.

Ocurrió al decirme formalmente que en anterior vida Atilano Sierra fué Garibaldi soltar yo una estrepitosa carcajada que le cayó malamente y rechazó mis excusas.

¿Qué hizo este compatriota antifascista para ser degollado en el Hotel Progreso?

Si el 5 de julio adoptó una actitud beligerante y acordándose de que era militar trató de sobreponerse a las turbas, caro le ha costado oficiar de Garibaldi.

La muerte es artera.

Darlan, Martínez, Atilano Sierra, no esperarían acabar como murieron, esto es, de improviso, con los zapatos puestos.

PUYOL

Más aplicación de la amnistía

Reproducimos de los diarios «France-Soir» y «Le Parisien Libéré», de París (fechas 19 y 20 septiembre):

MADRID (A. F. P.). — De regreso de Argelia, donde habían hallado refugio en 1939 después de la guerra civil de España, dos exiliados españoles han sido apresados en Valencia. La información procede de buena fuente.

Se trata de Marcial Morales, ex jefe de los servicios civiles de la base naval de Cartagena al lado de las fuerzas republicanas, y del socialista Jesús López Lorente.

Ambos detenidos han sido trasladados a Cartagena, donde serán juzgados por sus actividades durante la guerra civil.

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Las huelgas de Danilo Dolci

DANILO DOLCI se ha declarado en guerra contra el Estado italiano. Desde hace unos días inició una huelga de hambre a título de advertencia. Huelga protestataria reclamando el cumplimiento de una promesa oficial, pública, refrendada por la ley, estudiada y aprobada por las Cámaras, establecida como premisa indispensable al desarrollo económico y social de parte de una de las regiones más pobres de Italia : la Sicilia.

La huelga de hambre declarada por Danilo Dolci se asemeja a la huelga de hambre realizada por Louis Lecoin. Ambos se lanzan por entero a la causa que defienden. Pierden a menudo su libertad. No titubean si se trata de poner en peligro sus vidas. En peligro porque se enfrentan con fuerzas violentas capaces de triturar a todo quien se opone a su paso; porque una mano oculta puede herirles a muerte en un recodo del camino; porque la huelga de hambre puede conducirles a la tumba. Poco les importa. Sólo les apena el no llegar a la meta de sus aspiraciones. Ni siquiera se detienen a pensar en lo a menudo improbo de su esfuerzo; en la incomprensión de las gentes; en la cerrilidad de las multitudes; en la indiferencia incluso de quienes se podría contar como a compañeros de ruta, por un período más o menos largo de acción en torno a aspiraciones comunes en la intención.

Habló de Lecoin la prensa internacional en la ocación de su reciente gesto. Apenas se habla de Dolci. Ni siquiera lo hace la prensa italiana. Casi es ignorado en el mundo. Insensibilidad o ignorancia. Inconsciencia general. Silencio y boycot hacia todo lo que se opone o contraría la voluntad de los poderosos. Esta noticia no interesa a las Agencias de Prensa ni a los grandes rotativos.

EL HOMBRE Y LA OBRA

No pertenece Danilo Dolci a la clase desheredada. Es hijo de bienpudientes de Trieste. Lleva a bien su carrera estudiantil, que termina como arquitecto. Tiene abiertas las puertas hacia un porvenir prometedor, holgado. Sobre todo en una época de febril reconstrucción edilicia en su país y en todo el mundo. Podía ser un Lecorbusier si su vocación le llevara por similar camino. O un Pouillon cualquiera, si tuviera alma de crápula. Pero Danilo Dolci es todo un hombre y ante todo un hombre de bien : escogió el duro camino que conduce a una acción de lucha social.

No escoge Danilo Dolci como residencia Roma ni Milán, ni otra ciudad en la que sus méritos pudieran proporcionarle riqueza y bienestar. Recorre Italia y examina los problemas álgidos, dolorosos de sus regiones más pobres. Problemas del hambre, de la desocupación, de la miseria moral y física, del analfabetismo, de la religión. Escoge como residencia Palermo, en la mísera Sicilia. Pero no va a la ciudad. Se instala en Partenico, donde la vida es más dura y escoge casa en el Cortile de Casino, el barrio más pobre. Funda su hogar uniendo su porvenir al de una viuda cargada de pobreza y de cuatro hijos.

Y comienza a conocerse en el mundo el nombre de Danilo Dolci.

∴

Su primera tarea fue la de tomar contacto con los desocupados que desde hora temprana se acercan a la plaza del pueblo y se retiran junto a la fuente seca, en las escaleras de la alcaldía o buscando la sombra de la taberna, si les queda aún alguna mísera pieza de moneda. Allí esperan al probable amo de un día, una changa ocasional, no importa qué labor que le permita ganar unas liras. Esperan horas y horas bajo un sol tórrido que calcina las piedras, los seres y las cosas, resecando hasta los cerebros de los hombres, agudizando así la rudeza de un carácter por lo común exaltado, como lo es también exaltado el carácter español en las resecas tierras de Andalucía.

Comenzó Danilo Dolci a forjar en el siciliano obrero la idea de que si a su hermano se une en reclamo de pan y de trabajo lo obtendrá si no desmaya ni cede; de que si por su cuenta emprende la tarea de transformar el país en tesonera lucha, todo y todos cederán ante su voluntad : autoridades, clero, y potentados. Hasta la temida y temible maffia deberá recoger su bandera. Sicilia será un vergel floreciente, jardín de feliz ambrosía si todos ponen manos a la obra. Así lo intentan. Pero falla la esperada solidaridad de los obreros del Norte, ventrudos, grasosos e indiferentes...

LA HUELGA AL REVÉS

Soliviantó Danilo Dolci a los sicilianos pobres y en reclamo de pan y justicia ante las autoridades. Trabajo para ocupar sus brazos. Pan para su estómago y los estómagos de sus hijos. Todo fue en vano. Trazó Dolci planes posibles de labor inmediata. Lo más urgente y esencial era el trazado y ejecución de una carretera, primer paso para la transformación gradual del país. Hubo al principio promesas y atenciones para con un hombre que merecía respeto. Pero nada pasó del estadio de las promesas.

Un buen día salió del pueblo una brigada de trabajo encabezada por Danilo Dolci. Recogiendo picos, palas y toda suerte de herramientas comenzaron a construir la carretera. Las autoridades locales trataron de dispersar a los obreros voluntarios. Tarea inútil. Todos continuaron impávidos y el sábado se presentaron al municipio a cobrar su semanada. Intervino la policía, y esta así como huelga al revés terminó por la fuerza. Danilo Dolci fue procesado y condenado a varios meses de prisión.

Pero el primer golpe de pico logró despertar el interés de una cierta fracción de la opinión pública. El hecho trascendió al exterior. En París y en Londres se constituyeron comités agrupando a personas a quienes la labor de Dolci interesó por su aspecto social y humano. El Parlamento italiano se vio forzado a examinar seriamente los problemas suscitados por la creciente angustia de una parte de la población italiana situada en una tierra inhóspita, abandonada « por el cielo » y por los pudientes de aquí abajo.

∴

En el 1957, tras varios años de estudio de los problemas de la región, circula un manifiesto firmado por Franco Alasia y Danilo Dolci. El manifiesto es un toque de atención a todas las fuerzas vivas de la región, al gobierno central y a todas aquéllas a quienes corresponde un esfuerzo vital dedicado al porvenir de Italia. Cierta fracción de la opinión pública comienza a interesarse. Giorgio Fuci, uno de los preeminentes economistas italianos, declaró entonces que el mal fundamental que reina en esas tierras no es el alto número de desocupados sino el bajo grado de utilización de las fuerzas disponibles para servicio de la sociedad.

Según Giorgio Fuci sería necesario llegar :

a) A la inmediata y máxima explotación de la capacidad productiva de la región.

b) A su mayor desarrollo económico y progresivo.

En este mismo orden de ideas Danilo Dolci y sus amigos establecen en Partinico una Comisión de Estudios con la participación voluntaria de técnicos y peritos en todas las materias concernientes al inicio y desarrollo de una transformación progresivo de la región. Participan en esta labor profesores y estudiantes que llegan de lejanas regiones y de diversos países. Entre ellas se halla nuestro amigo Carlo Doglio, a título de urbanista y sobre todo a causa de su posición en la acción social. La obra de Dolci cuenta en Italia con el apoyo moral de los anarquistas y de muy escasas fracciones de los llamados hombres o grupos de avanzada. El periódico anarquista « L'Agitazione del Sud » dedica a Dolci largos artículos y atentos estudios.

La Comisión en cuestión ha realizado una serie de proyectos presentados a la opinión pública y a las autoridades competentes. La huelga del hambre de Dolci rubrica su protesta por la no realización de un plan adoptado incluso por la legislatura nacional. La ley se votó, pero los trabajos no comienzan y los meses corren en repetida inactividad.

El plan prevé la construcción de un dique que proporcionaría un embalse de agua utilizable durante todo el año. Serviría el agua a la irrigación de 30.000 hectáreas de terreno hoy reseco y perdido para toda suerte de producción. La tierra se convertiría en un vergel y habría pan y trabajo para un número cinsiderable de brazos. Como correlación podría surgir una prevista industria fabril o artesana, un principio y base para el desarrollo de la provincia. Un medio siempre mejorable que daría vida propia a toda una región sometida al caciquismo de la maffia, entidad terrible que domina a hombres y a instituciones. Un ejemplo de su poder lo ha suministrado el casi reciente proceso de los monjes trabucaires del que durante meses se ocupó la prensa. La maffia controla el agua y el pan, el oro y las conciencias. Se halla en su terreno y es dueña absoluta de ese terreno. No ataca la maffia directamente a Dolci porque la personalidad de éste ha llegado a tal altura que ser atentado al estilo de la maffia podría sublevar una buena parte de la población. Teme incluso la reacción de la opinión internacional. De ser otro, la maffia le habría hecho desaparecer pura y simplemente.

∴

Ofrece Danilo Dolci un ejemplo personal de actividad concreta. Emulativa en el sentido de que suscita el agrupamiento de voluntades en torno a una labor ardua y cuajada de toda suerte de dificultades que es necesario afrontar con entereza y coraje. No acude a ningún partido político, a ninguna bandería, a ninguna fracción ideológica. No aspira a sinecuras ni a gloria alguna. Su obra es un apostolado y como tal han de considerarlo quienes se dispongan a cooperar en ella. Un apostolado como el de Louis Lecoin.

DISCOS

«¡Que la C.N.T. no se anquilose, que el anarquismo no se anacronice! »

No temas, joven amigo; nada quedará en atraso. Por ello se empuja, por ello se vela; por ello se evoluciona, que no regresiona. Porque adelantar mira de frente; atrasar, lo hace quien se viste con las hojas desprendidas del calendario.

Se reforma lo deformado, y no creo, caro amigo, que en nuestra pequeña anarquía se haya llegado a eso.

Se reforman unos zapatos viejos. Vieja y azapatada lo está la sociedad, no nuestras ideas.

Viejo queda el individuo en materia. Indefectiblemente. Pero apunta, eternamente, elemento joven para la vida.

La idea luce brillante en el numen del añoso, cuando la posee; no en la frente del joven que llegará a 80 completamente inédito. « Sin novedad en la frente », que dijo Montero remedando a Remarque. ¡Eduquemos!

El ideal es ingenio, bondad e impulso. Lo mismo el individuo que le da vida. Si nada de ello concurriera en la raza, ¿cómo mejorar lo existente ?

Cuando la ilusión religiosa caminaba con Cristo a pie sobre el agua, Harold Lloyd, cómico bufo, inventó unas posibles andaderas de corcho para un paseo por la superficie del lago. Ya antes un bakuninista dispuso un mecanismo submarino para que el hombre compitiera verazmente con los peces.

Proudhon fue un entusiasta del globo Montaolfier por afán de dilatados espacios. En la época ningún preanarquista rechazó el himo volador en defensa de la tranquilidad de los cuervos. Más acá ningún anarquista defendió la diligencia en oposición a los caminos de hierro. Jamás ácrata alguno agarró el hilo del vilano, del cometa, para despotricar del aeroplano. Ni Bakunin, en su heroica evasión de la Siberia, habría menospreciado el concurso de un supersónico que se le hubiese puesto al alcance. Quiérese decir que anarquía es superación y no atasco, que C.N.T. es vía libre y no valla, que libertarismo es plan de porvenir verdadero y no escuela de revolucionarios acomodaticios.

Que la actualidad es socialburguesa, contestes. También lo es comunista, aún lo es fascista. No hay que rendirse, pues, a los actualismos, a las « posibilidades » que seducen, degeneran y matan. A una C.N.T. contemporizadora hay que concederle escasos años de existencia. Así, lo sano, lo robusto, no será ir a por la supervivencia, sino por el desarrollo vital cuya sangre pura reside en nuestras ideas y en el temple de nuestros individuos.

Atención ya a a tela de araña, tejida con seda insinuante y pegadiza. Atención a los jóvenes, actuantes antes de ser formados. Antaño los imberbes procedíamos de la bondad entusiasta, del amor excesivo, del vigor incontenible. El sindicato nos abría la compuerta de la lucha y la lectura, superada por la experiencia, nos determinaba íntegramente para la causa.

Pero ahí, en el camino, quedaban sabiondos y sabihongos. Los sencillos, los convencidos y abnegados, éstos sin darse cuenta, hacían escuela, creaban, determinaban lo que ahora somos, lo que la C.N.T. es y ha sido. Lo que será lo veremos.

Por eso cuidado con la araña que cada cual podría llevar adentro, muy escondida, imperceptible quasi. Ella, con harta facilidad podría derribar al individuo. La otra, la colectiva, bien extendida su red, con menos de un lustro sería capaz de devorar la obra colosal cumplida por sesenta mil idealistas durante sesenta años consecutivos.

∴

Si en nuestro caso reformar es remendar, mejor ir descalzos y con luz en el seso. Es más humano.

DISCOBOLO

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
6 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Obesidad rabo verde

«TUTTI FRUTTI » de pavos imaginan que las camachadas con que se regaló la gorja, tumbaron, pero incluso por la podagra, en un sillón de ruedas, al rajadiablos o fustigaherejes Carlos V.

Grandes estricalladas de elemento volatinero y natante y de alimento archiseroso, hizo aquel gastrálgico; en cuyas campañas necesitó 100 mulos de cuerpo de tren, para transportarle la batería de cocina y la despensa.

Rompía el ayuno cada mañana con un ganso o con un capón. Y becadas y codornices, tordos y otra pluma, palomeaban por docenas en las cartas cuyo barajar era más grato a aquel comelón infatigable.

En Yuste, no sólo no le enderezaron esa jiba, sino que se le cultivó como una dalia.

Impedido por la gota de moverse, los frailes le servían carnero, cebado con chocolate y con bombones, para que fuese más fino; y que abrevaban en cálices como palanganas de rancio de decir misa.

En la cámara en que reventaba de pletóra, le había instalado el prior un vivero de truchas, que pescaba con caña desde el lecho. Y se las aventaba a la sartén a los fritangueros, para el adobo.

El vicio de gargantuar le venía de familia y lo pasó a la descendencia más o menos razada.

Príncipes alimañas hubo, que necesitaban dos sillas para sentarse, porque no les cabía el pandero en una; y usaban bastón y palo como tutores y socalces de la prominencia de la barriga. *Deus venter est.*

Entre la clerecía, el glotonar y la gula tenían tamaño de catedrales. El propio Lutero se daba vida de Papa, no cansándose nunca de comer, beber y moler. Había obispos en Maguncia y en Tréveris, que despachaban el rezo entre una charola de muslos de liebre y una jarra de cerveza como una tinaja. Todo servido por una Gretchen de trenzas color de Jerez.

En un banquete, que Jacobo Boncompagni, hijo del Papa Gregorio XIII, ofreció en Gaeta a don Juan de Austria, constituyeron el menú de 126 servicios de tenedor, 40 marcas de vino tierno y añejado y seis órdenes de repostería, con ramilletes, que imitaban la barca de San Pedro, las naves de Letrán, la cúpula del Vaticano, la Cartuja de Pavía y el Monasterio de Montecasino.

Cuando se tomó Túnez, los soldados del joven Austria, en compañía de su señor, estuvieron comiendo gallinas una semana sin domingo.

Y si los excesos de la mesa eran de esa curva, no les andaban lejos del calcañar los de la cama.

Don Juan de Austria era hijo lateral o bastardo del emperador; quien lo tuvo de Bárbara de Blomberg, lirio virgíneo que compró a precio de tasajo, por dos féniges, a un burgués de Ratisbona. A las virtudes alemanas les costaba poco a la sazón echarse por el moño la camisa. Gaudían del vivir como en Sibaris. Se acostalaban como Santísimas.

Rivalizando con su padre, don Juan adulteró como las que lapidaban los judíos por livianas. Después de haber aumentado el contingente reproductor de las guillas del mundo, con una monjita que hubo de María de Mendoza, fornarineó en Nápoles con Ana de Toledo, Zenobia Saratosio y Diana Falangola; de que hay constancia.

Se le bufaban por aquellos días el macarrón al Vesubio, vesubiando de lujuria, bajo el Perrenot, que presumía de gran vela, y a partir la hostia cada uno con su cariño, 14 príncipes, 25 duques, 38 marqueses, 56 condes, 489 barones y sinfinidad de caballeros; todos plagas del campo, y ni uno de ellos con otro oficio, que el de manejar el botafumeiro en honor del héroe de Lepanto y oliéndole las cazcarrias; y abanicarse en las silletas con que la municipalidad y el vecindario llenaban las calles para su desvulcanización.

Carlos V, a los 22 años, tuvo ya una cachorra, la primera, Margarite de Austria, que le dio la flamenca Margarita Vander Ghevnts, huérfana de un sastre. Margarita de Austria fue gobernadora de los Países Bajos. Era bigotona y jaimebarbuda. Unas escobas de pelos le bosqueaban la cara. Tuvo primeras malas nupcias con Alejandro de Médicis; y segundas, no tan funestas, con el duque del queso de Parma, Octavio, a quien la mostachos dio la violeta de Alejandro Farnesio.

La Blomberg fue la que pegó más petardos a sus parientes. Chantageó a toda su sangre. El duque de Alba, que era el alcahuete del Escorial, pagaba a la cabra loca las pensiones, que serralhaba con alegres compadres, y estrepitosamente se gastaba en asaduras, cervecerías y merenderos, tocándose el tostado bistec con camotes de su calaña.

La invitaron a visitar Madrid, para hacer la captura y el laceo del cerbero montés. Pero, ella respondió que « ¡magras, mi hijito! »; que en Madrid no había paisaje, ni fricción de cueros; y que no quería saber nada de moros, que tenían a sus esposas entre tapias y tras de rejas, sin ir a un baile, ni a su sarao, ni a una corrida de toros, ni a una mascarada, ni a una encamisada; sólo a algún auto de fe, si acaso.

— En pedazos no me lleváis a aquella letrina — afirmó — a alternar con inquisidores y confesores; con frailes y mochos, que no son más que unos tíos sotanas y botanas de paisano. ¡Andad y que os refrieguen!

Hasta que, engañada, convidándola a una pesquera, a una excursión por mar con músicos y danzantes, amaneció un día borracha en Laredo.

De aquí se la transfirió en volandas, atada como un chorizo, a una clausura-prisión de bernardas, que hedían a chotuno recalentado. Intervinieron en el secuestro Felipe II y don Juan de Austria. Fraguó la intriga el duque albesco, siempre servilón y que decía que la dama era tan ligera de cascos, como dura y vacía de mollera.

Y él, ¿qué fallera viruta tenía en la calabaza?

ANGEL SAMBLANCAT

3428

Rien n'est plus naturel

Dans un récent bulletin ronéotypé, qui se veut anarcho-syndicaliste, un adhérent de la C. G. T. a exprimé, dans ces termes, son indignation d'avoir été exclu de l'appendice du P. C. F.

« ...J'ai été exclu au nom de l'unité, de la démocratie syndicale, de la liberté d'expression !

» Cyniques ou inconscients (suivant qu'ils sont dirigeants ou exécutants) les staliniens (même déstalinisés) restent la fraction la plus dangereuse pour la classe ouvrière. Mille fois plus dangereuse que les réformistes. Et cela, il faut que tous les syndiqués le comprennent. Il reste encore quelques anarchistes (très peu) à la C. G. T. Qu'ils ne se fassent pas d'illusions : s'ils se contentent de faire de l'opposition de congrès, ils ne seront pas ennuyés; s'ils s'assurent la direction d'une section syndicale dans une usine, un chantier ou un bureau, les ennuis commenceront. Et si, dépassant le stade de **l'opposition individuelle, ils cherchent celle-ci collectivement,** à construire une tendance, ils seront balayés sans autre forme de procès, qu'une caricature. »

Le plus étonnant dans cette affaire, c'est l'étonnement marqué par ce syndicaliste d'avoir été aussi mal traité, car il connaissait à fond les agissements des dirigeants de la centrale animée par Frachon, comme les disciples de celui-ci savaient que ce militant n'avait d'autre but que de « redresser », « remettre dans sa ligne » la C. G. T. qui a dévié.

Qu'est-il allé faire dans cette galère ?

Selon l'allusion aux quelques anarchistes qui restent encore à la C.G.T., il n'est pas exclu de penser qu'il est de cette appartenance. Et, en bon anticommuniste qu'il est — c'est la maladie chronique de la plupart des anarchistes — il ne va pas manquer de rejoindre les rangs de Force Ouvrière, ou de la succursale de celle-ci, qui lui prête si obligeamment ses colonnes, où il pourra, croit-il, exprimer librement son opinion.

Il y parviendra tant que sa pensée sera orientée dans le sens conforme aux visées du bloc américain, et il pourrait faire de même à la C. F. T. C. s'il amenait tant soit peu d'eau au moulin du Vatican.

Mais gare, si, là aussi, il s'écarte de la « ligne ».

La C. G. T. n'est pas plus dangereuse que les autres « réformistes »; elle l'est autant, san plus. Rien ne la différencie d'eux; toutes les confédérations sont réformistes, leur programme, pour le rendez-vous de septembre, en est la preuve. Toutes sont pour l'augmentation des salaires. **La suppression de ceux-ci, tout comme la charte de 1906, c'est de l'histoire ancienne; quant à la hiérarchie de ces fameux salaires, par peur de perdre un seul de leurs adhérents « cadres », elles l'ont élevée au niveau d'une institution.**

A la C. G. T., comme ailleurs, **il n'y a pas de « démocratie syndicale », « de liberté d'expression », sauf « à titre individuel », et « dans les congrès ». Pourquoi donc récriminer, puisque chacun est fixé, et que presque tous s'en accomodent. D'ailleurs les mécontents ont toujours la possibilité de changer de « chapelle », il en existe pour tous les goûts; et même, qui est vraiment révolutionnaire a la ressource de venir avec nous à la C. N. T., une vraie confédération syndicale, la seule. Que cela ne soit pas, toutefois, pour y faire du réformisme; il évitera ainsi de nous obliger à lui indiquer qu'il s'est « trompé de porte ».**

Etant donné ce qui précède, fonder une « tendance » nous paraît peu reluisant; ça porte un nom : novauter. **C'est une méthode qui nous répugne d'autant plus qu'elle a un but purement politique. Or, chacun sait que les politiciens, de n'importe quel** parti, **ne peuvent mener le prolétariat à son émancipation, pour la raison majeure qu'ils ne le désirent nullement.**

Authentiques anarchistes, anarcho-syndicalistes, syndicalistes révolutionnaires, n'attendez pas pour perdre vos « illusions » — le terme est plaisant — de subir dans les organisations réformistes, toutes sans exception, **le sort de notre camarade exclu de la C. G. T.**

La C. N. T. vous attend !

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 213 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 4 Octobre 1962

LE FRANQUISME A L'ŒUVRE

Vendredi, 21 septembre. — Le Tribunal militaire, réuni à Madrid, a condamné 10 personnes accusées de « rebéllion militaire », à des peines variant de 4 à vingt ans de prison. Parmi les condamnés figure Ramon Ormazabal Tife, membre du Comité Central du Parti Communiste espagnol, qui écope vingt ans de réclusion. Les accusés ont été sanctionnés pour avoir participé à l'organisation des grèves du pays basque.

Samedi, 22, à Barcelona, le Conseil de guerre a demandé la peine de mort pour Jove Conill Vall et vingt ans de réclusion pour Marcelino Jimenez Cubas et Antonio Mur Peiro. La sentence fixée par le conseil de guerre ne sera définitive qu'après la ratification par l'autorité militaire.

Selon la presse espagnole les condamnés sont des anarchistes, membres des Jeunesses Libertaires, qui auraient participé, avec le concours d'éléments étrangers, demeurés introuvables, aux actes de terrorisme qui se développèrent à Barcelone courant juin dernier.

D'autre part, la même presse fait état d'une note du ministre de l'Intérieur espagnol attribuant aux communistes la paternité des onze attentats commis dans la péninsule ibérique en juin et juillet dernier et prétendant que cette action a été préparée à l'école terroriste de Toulouse, 4, rue de Point, laissant supposer une collusion certaine entre communistes et anarchistes.

Pour qui connait l'antagonisme séparant les deux groupes, un tel élément nouveau ne peut être envisagé. D'ailleurs chacun sait aussi le peu de crédit qu'il faut attribuer aux déclarations de Franco et de ses valets.

De tout ce salmigondis retenons seulemen, actuellement, la perfide allusion faite à la ville de Toulouse, centre important de résidence des exilés espagnols, par les fascistes d'outre-Pyrénées, qui ont la haine tenace — sans doute au nom de la charité évangélique — dans le but évident de nuire à nos camarades affinitaires, en déclenchant, une fois de plus, contre eux la répression du pouvoir autoritaire de France.

Attendons la suite avec sérénité, en évitant toute démonstration d'une efficacité douteuse, mais sans nous départir un seul instant de notre vigilance.

C. N. T.

LA FRATERNITE DE LA PEUR

La propriété considérée comme un droit n'en est pas un; c'est une injustice sociale, condamnée par la conscience, elle périra quand les hommes réaliseront l'étendue de leur asservissement. La vie, la liberté, le bien-être, sont aussi nécessaires à un homme qui possède qu'à celui qui ne possède rien. Tout homme, du fait de son existence, a droit à la vie, à la liberté, au bien-être, que lui confèrent des siècles d'esclavage et de travail de ses ancêtres. Tous les hommes sont les héritiers de la science et du progrès; quand le capital s'approprie le bénéfice de l'exploitation du progrès et de la science, il pratique un vol légalisé. Qu'une classe soit seule bénéficiaire de l'ensemble des biens qui appartiennent à tous, constitue l'injustice sociale, apporte la preuve de la complicité qui existe entre le Capital et l'Etat, qui ont un but unique : maintenir tous les travailleurs, tous ceux qui produisent, à l'état d'exploités. Héritier de celui qui possède, la propriété existe déjà pour celui qui n'est pas encore né; il détiendra ainsi, dans l'avenir, sans aucun mérite personnel, sur celui qui ne possède rien, puissance, autorité, droit de famine. Cette situation explique l'intérêt que possède l'Etat à enseigner au peuple des principes de soumission appelés hypocritement devoirs.

Dans l'origine, tous les biens étaient communs, mais l'âge de fer vint, avec les guerres et les conquêtes, imposa des accords, des traités, par la force, acceptés par la faiblesse. Ce fut l'avènement de la propriété, du culte de la propriété, acquis contre toute morale, contre toute fraternité. De tels traités sont nuls, car ils sont imposés par la force au mépris de la liberté. La reconnaissance de cette soumission et son acceptation par des générations sans dignité, ne peuvent valider cet état d'iniquité et de fraude, présenté hypocritement au peuple par une morale d'Etat, contraire à tous principes de liberté pour oublier que la terre appartient à tous, que toutes les richesses du monde sont bien communs; il a méprisé la fraternité en s'appropriant la part nécessaire à autrui; il a violé la liberté quand jouissant de l'autorité que lui a conféré le bien qu'il s'est approprié, il a mis dans l'obligation le spolié de s'asservir à son autorité. Ces maux sont reconnus justes par les Etats et admis par les peuples à qui ils ont été présentés comme nécessaires au fonctionnement de la société.

Si l'inégalité entre les hommes est nécessaire au maintien de l'oppression du capitalisme et du pouvoir de l'Etat; certaines mesures, tendant vers l'égalité, sont également nécessaires au Capitalisme et à l'Etat. Une trop grande contradiction, apparente entre les hommes, en ferait des frères ennemis, ils seraient étrangers; l'Etat, par une trop forte division de ses sujets, verrait son autorité menacée. Sous l'impulsion de l'Etat, des concessions, ne pouvant mettre en péril les institutions d'autorité, sont consenties aux travailleurs afin de masquer une trop grande inégalité. C'est tout le machiavélisme de la politique qui prétend défendre les intérêts du peuple. Qui ne comprend que ces mesures sont dictées dans un esprit de garantie du maintien de la puissance du capitalisme et non dans un souci de justice, de fraternité, tendant vers une balance sociale indispensable au respect de l'égalité ? Les « amuse-gueules », consentis par le capitalisme et le pouvoir, ne sont que des dérobades destinées à garantir l'existence d'un régime nuisible à la liberté de l'homme. Le sentiment qui anime capital et pouvoir n'est pas la fraternité, mais la peur de la colère du prolétariat. « *L'intérêt du peuple est l'intérêt général, celui des riches est l'intérêt particulier* ». — Robespierre.

RENE VILLARD

"L'ELITE"

Un bien grand mot pour, hélas, une bien misérable chose ! Combien en sont digne, ceux qui se parent de ce mot, évocateur de savoir, sagesse et de modestie ?

Au reste il ne s'agit pas ici de leur jeter la pierre, mais, qui sait, de les amener à découvrir eux-même leur véritable visage.

Bien sûr, ils ont des excuses. Leurs parents, dès leur plus tendre enfance, n'ont-ils pas souscrit à la sacro-sainte coutume, de vouloir se saigner aux quatre veines, afin d'en faire des hommes comme il faut; des messieurs, comme on disait autrefois !

Elevés dans les « bons principes » du giron de la «sainte-église », qui les appelait à : aimer son prochain, comme soi-même, à ne point tuer, à n'être point orgueilleux, etc. Ces préceptes étaient oubliés par leurs géniteurs qui voyaient avant tout le besoin d'assurer la matérielle future de leur rejeton. Le sot égoïsme des parents cultive la cupidité chez l'enfant. Il faut les entendre ces fornicateurs « enreligiosés », lorsque le moutard ramène de mauvaises notes. Se sacrifier comme nous le faisons; tiens vaurien ! Si c'est pas malheureux, on veut faire de ça un homme, qui n'aura pas à suer comme un forçat, pour un salaire de famine, et monsieur s'en fout !

Ainsi, se résume le vocabulaire des parents, bons chrétiens. Ils font des enfants pour en tirer toutes les satisfactions, orgueil et morale, et leur morale tient dans le titre et la place, la meilleure. Que leur moufflet devienne un inverti social, peu importe, l'essentiel est qu'il arrive à quelque chose.

Lâches et puants comme ceux qui les ont mis « bas », ces messieurs vont évoluer dans la société, avec un peu plus de connaissance scolastique, mais, côté humain l'éducation est totalement absente. Ils feront de : « bons » ingénieurs, toubibs, avocats, etc. C'est-à-dire, qu'ayant obtenu diplômes et sinécures correspondantes, ils vont jouer au plus... malin. Avec la plus parfaite innocence ils oublieront la peine de leurs parents et n'hésiteront pas à écraser quiconque pourrait faire obstacle à leur ambition égocentriste.

Que l'un de ces « invertis » soit mis en présence de ses méfaits, en partant de ses « propres principes religieux — *aime ton prochain comme toi-même* » —, il va jurer ses grands dieux qu'il n'a jamais cessé d'aimer les autres et par des arguments spécieux voudra se justifier. Alors, vous ne pourrez vous défendre de constater que l'imbécile de père qui a mis ce « bourré de diplômes » au monde n'a su faire qu'un imbécile comme lui, mais plus dangereux. Votre étonnement sera encore plus grand si vous essayez de lui dire qu'aimer son prochain comme soi-même c'est non seulement vouloir l'égalité absolue, mais encore lutter pour qu'il en soit ainsi. Le bon chrétien s'enfuit, il ne veut pas de cette égalité qui donnerait à l'ouvrier sans diplôme (un idiot comme son père) les mêmes possibilités de confort !

Ce qui manque en majorité aux hommes, c'est une solide éducation humaine, qui les préserve de la morale artificielle et savamment entretenue par le système capitaliste. Car il serait vain d'attendre l'instauration d'un régime conforme aux aspirations naturelles de l'homme, venant de la part d'individus empreints d'exclusivisme particulier.

L'Elite, la vraie, est Révolutionnaire, donc, a-conformiste (pas anti). Elle ne cherche pas à convaincre au nom d'une orthodoxie idéale imposable, de même, elle se garde de vouloir renverser un système de gouvernement pour en édifier un autre. Elle répudie tous les gouvernements, parce qu'ils sont tous les auteurs conscients de l'iniquit et de la tyrannie. Elle est contre les hiérarchies, sachant qu'elles représentent un non-sens humain, un cancer, qui non seulement consacrent les siècles d'obscurantisme, mais interdit toute possibilité de fraternité et de connaissance. Elle est contre toutes les religions, parce qu'elles faciliten la tâche des tyrans et concourrent à maintenir la masse dans l'ignorance.

L'Elite Révolutionnaire sociale (n'en déplaise) a son laboratoire, comme ses condisciples des science exactes, sa tâche est aussi malaisée et meurtrière, son œuvre pour n'être point spectaculaire n'en est que plus méritoire, car elle se concrétise souvent par le succès d'un nouvel accés ouvert au bien commun.

On m'accusera peut-être de vouloir faire jouer aux Syndicalistes Révolutionnaires ce beau rôle d'Elite; puis se ravisant nos adversaires, l'index tendu s'écrieront : « *Voyez ces Révolutionnaires, ils se cachent derrière une idéologie spécieuse pour fuir leur responsabilité; ils leur faut que tous les individus soient aptes à comprendre les réalités de la science politique pour agir; quelle misère !* »

Désolé, messieurs, mais, je ne rougis pas de n'être pas d'accord avec vos procédés réformistes. Pourtant, je vous concède que vous êtes dans votre rôle, puisque les attentes, les impatiences, les iniquités qui, sont les compagnes engluées *des autres, aussi les miennes*, ne sont pas les vôtres, ou plus exactement, elle sont vos maitresses, vous dispensant sécurité de l'emploi et vie confortable.

Oui, si vous prêchez ce qui flatte l'intérêt de vos mandants, ce n'est pas que vous ayez à souffrir de leur mauvaise condition, c'est uniquement par nécessité professionnelle. L'un se plaint de gagner péniblement son pain et vous vous faites royalement payer pour les plaindre. Votre rôle de pleureur professionnel est trop visible pour ne pas accentuer ma suspicion à l'endroit de vos louches tractations.

Bien sûr, l'humanité ne fait pas de bonds, elle avance avec une lenteur désespérante et quand par hasard les plus spoliés se fâchent et ruent, ce n'est là qu'une tempête dans un verre d'eau, du moins quant au résultat. Pourquoi voudriez-vous que je souhaite et donne mon adhésion inconsidérée à un combat aussi incohérent qu'inutilement meurtrier ?

La révolution je la désire, mais faite par des révolutionnaires conscients, au point qu'ils se méfient d'eux-même, quant à leur atavisme qui pourrait se manifester en une vengeance refoulée et qui, faute de pouvoir l'exercer sur les responsables, le ferait rejaillir sur ceux qui auraient eu l'imprudence de les porter au pinacle.

Si, je suis avare de mon sacrifice, je le suis d'avantage de celui de tous les innocents qui vous acclament, car je ne veux point profiter de leur colère, ni de vos pernicieux services.

Evidemment, du haut de votre chaire gras et rondouillets, vous pouvez vous gausser à votre aise; profitez-en, mais n'oubliez pas que le peu d'empressement des révolutionnaires, qui attendent stoïquement que les conditions requises incitent les humain à plus de considération entre-eux, ne les empêche pas d'être actifs, par l'exemple qu'ils savent donner et même par leur attente, puisque c'est vous la prétendue Elite à qui par votre imbécile crasse, due à l'épaisseur de votre égoïsme de bouffons de porcherie, nous ouvrez la voie.

Car, je vous le dis, si le fumier sert à préparer de bonnes récoltes, il ne peut servir qu'à cela ! Et c'est à cela que vous avez choisi de servir, c'est à cela que vous devez servir !

CAMILLE ANDRES

SECURITE SOCIALE

Protection des personnes travaillant sur les chantiers de bâtiment et de travaux publics contre les dangers inhérents aux travaux de soudure à l'arc effectués sur ces chantiers.

Arrêté du 10 juillet 1962 (J. O. du 25 juillet 1962).

Le ministre du travail,

. . . . . .

Arrête :

Article premier. — Les dispositions générales ci-annexées, édictées et adoptées par la Caisse régionale de Sécurité sociale Rhône-Alpes, sont, dans les conditions prévues à l'article L. 431 (2e alinéa) du code de la Sécurité sociale, étendues à l'ensemble du territoire.

Art. 2. — Le directeur général de la Sécurité sociale et le directeur général du travail et de la main-d'œuvre sont chargés de l'exécution du présent arrêté, qui sera publié au « Journal officiel » de la République française.

DISPOSITIONS GENERALES

Article premier

Les dispositions prévues aux articles ci-après s'appliquent aux postes de travail des soudeurs à l'arc employés sur des chantiers de bâtiment et de travaux publics.

Elles visent à protéger les personnes travaillant, même pour une courte durée, sur lesdits chantiers à proximité de ces postes.

Article 2

En tout lieu du chantier où est effectué un travail de soudure à l'arc, doivent être installés un ou plusieurs écrans opaques de dimensions suffisantes et de forme convenable pour que les radiations produites ne puissent atteindre dangereusement les yeux des personnes appelées à travailler à proximité de ce lieu.

Article 3

Les écrans précités doivent être conçus en fonction de la nature du lieu où s'effectue le travail de soudure. Ils doivent pouvoir être facilement et efficacement mis en place compte tenu de l'encombrement éventuel du chantier ainsi que des éléments de charpente ou de constructions sur lesquels il est possible de les fixer.

Ils doivent en outre être légers et amovibles, de manière à être aisément déplaçables au cours des travaux.

(Extrait de « Travail et Sécurité ». Septembre, 1962.)

ERRATA

Dans le num. 212 du « C. S. », après le titre : « Nous avons glané pour vous », la ligne : *(Dans le quotidien « Le Monde »)*, a été sautée.

Page 2, première colonne, même titre, dans la : « Suite de la page 1», seizième ligne, il faut lire : « centre » au lieu de « cendre ».

Nous nous excusons près de nos lecteurs pour ces omission et coquille.

BULLETIN ANTIRELIGIEUX

LA BATAILLE DE DIEU

C'était fin 1915. En ce temps là..., Moulin, prisonnier de guerre, était employé avec deux de ses camarades de captivité, dans un grand domaine saxon, au village de Tanna. Le propriétaire, Wolfermann, était à leur égard d'une grande bonté, les traitant avec un esprit chevaleresque étonnant à cette époque. Il avait pour Moulin des attentions particulières, faisant de lui l'instrument d'idées qu'il ne confia à personne mais qui irradialent souvent de ses attitudes.

Il voyait dans Moulin un révolutionnaire dont il ne partagerait jamait l'idéal, mais qui, à son insu, croyait-il, l'aiderait à rapprocher Allemand et Français dans une fraternisation que la raison imposait à tous. De plus, fortement ébranlé dans ses convictions religieuses par l'horreur de la guerre, mais n'osant pas confier ses doutes à ses deux fils âgés de 14 et 16 ans, il envisageait encore d'utiliser le verbe de Moulin pour provoquer une rencontre au cours de laquelle son protégé donnerait libre cours à sa philosophie athéiste... Quand à lui, en retrait, l'air surpris, pour égarer les siens, il n'interviendrait pas avant que Moulin eût terminé son réquisitoire contre les dieux. Il caressait ce projet depuis longtemps quand son camarade de lycée, pasteur à Winterfeld, ayant appris le séjour des prisonniers à Tanna, vint lui demander de lui ménager une rencontre avec ces français, désireux qu'il était de se familiariser avec une langue qu'il avait oubliée.

Wolfermann, dissimulant son enchantement, lui promit d'intervenir auprès de Moulin pour obtenir ce rendez-vous. Il n'ignorait pas que sur ce terrain Moulin était intraitable..., mais profitant d'une détente et s'enhardissant : « Moulin, j'ai un vieux camarade, pasteur à Winterfeld, qui serait heureux de s'entretenir avec vous pour rafraichir ses connaissances dans votre langue... »

«Je n'y tiens pas du tout ! Les prêtres sont des sorciers à qui j'accorde ma contradiction, mais en public. Ici la question ne se pose pas... » Et Moulin s'en fut maugréant contre une telle initiative. Derrière lui, son patron souriait : rien n'était perdu de son projet...

Par sa femme, indirectement, il encourageait les filles de la ferme à répéter chaque jour à Moulin que le pasteur leur avait déclaré qu'il viendrait bientôt visiter les prisonniers. Cela devint une telle scie que Moulin comprit la ruse de son patron : on tentait de l'apprivoiser à l'idée de cette rencontre. Aussi, Moulin disait-il à ses camarades : «Si cet envoyé de Dieu et du Diable vient, tant pis pour lui ! »

C'était un dimanche, et dans la grande chambre des prisonniers il régnait un vacarme de bon aloi. Des filles, des garçons du village et de la ferme, les deux fils du patron, tout ce jeune monde buvait café ou chocolat, jouait aux cartes ou aux dominos au milieu des rires et des lazzis. Moulin, tournant le dos à la porte, jouait aux cartes avec le charretier, essayant de lui apprendre la manille.

Soudain, la porte s'ouvrit, Wolfermann se pencha sur l'épaule de son protégé, et lui dit : « Excusez-moi, mais mon ami le pasteur ne m'a pas prévenu, je le précède... ». Et, s'écartant, il laissa entrer un pasteur aussi long que filiforme.

Pendant que la jeunesse allemande adoptait une attitude respectueuse et soumise.

Moulin, souriant se retourna et salua :

— « Mes enfants, je suis chargé par la Croix Rouge de vous apporter l'Evangile, à seule fin que dans la vie du Christ vous puissiez trouver la paix du cœur et l'oubli de vos soucis... ». Et le prêtre s'inclina...

Moulin recula d'un pas pour mieux dévisager le personnage, et son verbe roula, déferlant comme un orage.

« Dieu, le Christ, les soucis ?. Regardez-moi bien, monsieur, est-ce que de toute ma personne ne se dégage pas la joie de vivre, une plénitude morale, un équilibre général qui peut se passer de toute charité ? Eh, bien, cette force, je la dois à ma culture dans la vérité, loin des mensonges que vous professez.

Vous osez parlez de Dieu ! Mais toute l'armée porte son nom sur ses casques et ses boucles de ceinturon. Ces jours-ci, à Kœnigsberg, le chef de votre Eglise s'adressant aux armées allemandes, leur criait : « Vous ne vous battez pas seulement pour l'Allemagne : vous menez une guerre sainte contre la France incroyante; que Dieu vous accompagne ! »

Donc, monsieur, Dieu, poursuivant ses longues traditions criminelles est à la tête de vos armées. Il est le plus grand maréchal de l'Empire ! C'est donc un tueur professionnel : quelle référence !

Or, vous n'ignorez pas qu'en Allemagne : tel père, tel fils. Ce dernier épouse presque toujours la carrière du père. Donc, ce Christ porteur de félicités est au moins officier dans la même armée que son père. Il est donc, lui aussi : tueur professionnel ! Et vous me le citez en exemple pour que je trouve en sa vie la paix et la sérénité : ce sont là d'abominables mensonges dont vous êtes le colporteur.

Ne protestez pas. Votre Dieu c'est aussi le Dieu des Français, et pendant que vous mentiez, les évêques de France, exaltés par les tueries en perspective, clamaient dans la solitude des consciences : « la guerre est voulue par Dieu pour rendre la France à la Foi. C'était ignoble, et particulièrement vomi par monseigneur Baudrillard.

Vous admettrez que cette bataille de Dieu contre lui-même pose un problème d'exégèse peu ordinaire. Par quel miracle et par quel aveuglément Dieu pouvait-il se donner des raclées à lui-même.

Comment cet illustre fantôme pouvait-il se dédoubler spirituellement et physiquement et s'asséner de pareils coups dans un désordre ou sa personnalité se dissolvait sans recevoir aucune restitution ?

Je vous le dis encore : vous êtes un colporteur de mensonges, et je ne crois pas à vos superstitions. »

Le pasteur s'inclina en murmurant : « Vous êtes damné ». Et il s'en fut pendant que le rusé Wolfermann souriait d'aise derrière lui... ; il avait gagné la partie dans la bataille de Dieu. Ses fils, concentrés, suivirent leur père, qui s'excusait auprès du pasteur. Les jeunes gens, filles et garçons, prirent congé des prisonniers pour échapper à l'ambiance gênante provoquée par cette altercation.

Le lendemain matin, Wolfermann attendait Moulin dans la cour. On le sentait dynamique, heureux, souriant. Moulin lui dit : « Eh bien, patron, dans cette bataille de Dieu, vous ne croyez pas que c'est l'incroyance qui vient de remporter la victoire, la victoire de la Raison ? Le ciel est vide, seules les imaginations sont encombrées : pauvres gens ! »

Wolfermann jeta un regard vers sa maison, et sûr de ne pas être vu, il prit la main de Moulin et la serra avec force : « Je vous remercie .»

Mais là-bas, sur les fronts, les Dieux, segmentés pour la circonstance, ne cessaient pas de précipiter les hommes dans les charniers, vers les sacrifices inutiles : sabres et goupillons s'agitaient frénétiquement dans le vacarme des combats vains et stupides.

La bataille de Dieu est une scène du Grand Guignol, art enfantin auquel les hommes restent attachés parce qu'ils sont encore des enfants : sauvons les enfants du Mensonge Religieux.

(Extrait de « Fritz, mon frère »)

Aux jeunes agriculteurs

Nous comprenons fort bien vos inquiétudes, et nous les partageons, mais il nous est impossible de concevoir et d'admettre (dans une évolution aussi rapide du progrès) que les consommateurs fassent les frais d'une conversion de l'agriculture sur des données nouvelles. Au contraire, nous estimons que la solution du problème n'est pas exclusivement agricole et qu'elle prend un caractère social.

Pourquoi les hommes s'efforcent-ils d'arracher aux terres le maximum de produits, si ce n'est, depuis l'origine des sociétés, pour se nourrir, se vêtir et assurer leur bien être ?

On ne conçoit pas l'homme sans la terre : l'agriculture représente donc un double problème à résoudre : l'exploitation du sol, d'une part, la consommation de l'autre. Mais au cours des siècles, et surtout dans notre fièvre capitaliste, il s'est produit une cassure entre les paysans et les consommateurs. Le premier est dominé par l'esprit de profit, lèpre des civilisations industrielles, cancer de l'ordre social. Le consommateur, asservi à ses besoins, n'est plus pour l'agriculteur qu'un client lointain, une catégorie d'individus dont le ravitaillement est abandonné aux intermédiaires commerciaux, c'est-à-dire, à des usurpateurs d'une fonction distributive qui devrait être assurée par le concours étroit, solidaire et direct des paysans et des consommateurs. Il apparait impossible, jeunes paysans, que vous ne compreniez pas le sens de votre mission, qui dépasse largement vos attributs professionnels : nourrir l'homme !

Si vos exploitations sont trop exiguës pour être rentables, pour vous laisser un pouvoir d'achat décent, cela ne signifie pas que vos terres soient stériles, mais que leur exploitation rationnelle ne peut être réalisée que par l'association, par la coopérative de production. Ainsi, ayant assuré votre présent et votre avenir, vous comprendrez alors que dans cette lutte pour la vie, il est un parasitisme que vous devez écarter en vous rapprochant du consommateur : l'*intermédiaire*.

Sur le terrain cultural, vous êtes entrainés dans la lutte contre les parasites qui détruisent vos plantes, donc, transposez cette nécessité dans l'ordre social, et abolissez le rôle parfaitement inutile de celui qui exploite à la fois vos efforts et les besoins.

Il est indispensable de réduire les prix de vos produits à la consommation, de telle façon que la vente directe aux consommateurs vous rapproche les uns des autres en supprimant ces intermédiaires.

Dans le cycle « production consommation », il est inconcevable que la société abandonne *à des parasites* une partie des efforts agricoles et l'exploitation des besoins légitimes.

Jeunes agriculteurs ! Vous avez une tâche admirable à remplir : celle d'une conversion technique et sociale qui rapproche les hommes les uns des autres par l'abolition de l'exploitation des besoins. Si vous manquiez à ce devoir vous achèveriez d'élargir le fosse qui sépara vos aînés incompréhensifs des consommateurs exploités.

L'effervescence de vos esprits est un bouillonnement nécessaire à la fermentation d'une cité nouvelle, mais ne demandez pas de l'argent aux travailleurs : chassez les parasites !

Un vieil agriculteur

B.D.I.C

Gambetta

EN la carrera mortal de Gambetta, hay dos etapas quemadas, que parecen calco de otras dos del insurgentismo de nuestras últimas generaciones o promociones revolucionarias barceloninas.

Ello nos potencia para evocar hoy la figura del acuñador de la frase de oro «Le clericalisme ou la calotte, voilà l'ennemi».

Profesión de fe laica y arreligiosa, que no osaría rescribir ningún detentador demócrata del poder de nuestros días. Y menos que nadie, el descañolido verga de palo de Filipinas, Diosdódulo Macapagal, que fue recién a abrazar a Franco y a besarle la olorosa babucha, ¡vaya orquídea! a S. S.

Gambetta no era una de esas celebridades, mancebas del despotismo, que cobraban de Palacio en Estoril; o que como Goya enviaban sus ahorros a Zapater, banquero y maestro de usuras del cabildo del Pilar, para que se los colocara a buen rédito.

Soslayemos en el admirado León, desde luego, el apetito de mando; y esquivemos la flamada lerrouxista de sus fogonazos oratorios.

Lo que asocia a nuestro afecto a Gambeta, es su bohemia estudiantil por el país latino parisiense; y su tricolor subida al ataque por la muralla del imperio napoleónico, el año 70 de la próximo-pasada centuria.

El Paralelo y su Distrito V sin paralelo, de Barcelona, con el Café Español, el bar del Centro y la calle del conde del salto y el Asalto, se parecen, como un huevo de perdiz a otro, a barrio de la simpatía metropolitano de la banda zurda del Sena.

En aquél y en aqueste, el aire está lleno de Carmañolas; y el adoquinado se mueve volando solito, para amontonarse en amor y hacer barricadas, a la más leve trepidación del suelo de la calle y el subsuelo social.

Las tabernas existencialistas van aquí y allí del brazo con las escuelas y los politécnicos del aventón; con las bibliotecas de viejo y las librerías de chueco o de lance, visitadas por sabios del arroyo, los únicos no fules.

Delante o en la vecindad de una iglesia, suena el organillo chirriante o el carillón de alta infelicidad o infidelidad de un burdel.

Al lado de cada chirlata o templo de tongos, funciona un club sansculótico como una Santa Sofía.

Las campanas de los conventos llaman en vano a maitines dende nadie maitina. Y los carteles de las cantonadas, al calor del refajo de las castañeras, cantan las glorias del mitin monstruo. De cada pancarta surge un grito de rebelión, de mil sediciosidades.

Un cura lleva en pañal la comunión al agonisor, que por consecuente ateo, no la pidió. Y la escupe como una mucosidad, cuando a punta de trabuco se la empapuzan.

Al polizonte, que al obrero le molesta con un «¡Manos arriba!», le contestan con un tiro que lo deja seco, si no se las pela como rata por tirante de pared.

En los plátanos de las Ramblas hay una constante algarabía de pájaros filomelonios. Y en la banqueta del Boul-Miche sesiona un sínodo y heterodoxia de melenudos oji-encendidos y extranjeros exiliados con cara de tocadores de violín.

En Santa Genoveva estudiaba de gorra el del gambeto, después de partirse un guisado de dos francos y los besos de una querida más baratona, con Henry Rochefort.

Cuando lo echaban de la librería se iba a perorar al « Procopio » o al « Voltaire », con asombro de las anglanas barbas y pelucas de tolucos, que aportaban por allí y constituían su audiencia absorta.

Gambetta, aunque genovés por parte de padre, era natural de Cahors. Y se decía de él que borbollaba hablando como un barril de vino de su tierra.

Con un vozarrón de meridional marsellés cortaba las palabras como con un hacha de leñador; y las esculpía a cincel como con un escoplo de la Renacida.

En compañía de Teófilo Silvestre, que tenía una laringe de unos rechinidos de hierro, hablaba a claxonazos de arte y letras, que le tiraban más que el Yus, aunque ya empezaba el abogado tuerto, pero no de mañas, a hacerse escuchar en el coro.

Y así llegó hasta el desplome del « Ave Caesar » de circo imperante.

A dos pasos de las Tullerías voceaban los vendedores de macanas impresas, panfletos antidinásticos escandalosos.

— Compre usted « La mujer de Bonaparte : sus chicharelos y pornografías ». O « La condesa de Montijo, segunda María Antoñanzas ». O « La flamenca española y el cisne guillotinado exprés y vienés ».

A Gambetta se le confió, en el uno más sesenta y nueve, el aventurero cometido, en que muchos se estrellaran, de salir de París en globo, remontando las líneas boches, para ir a sublevar las provincias.

El riesgoso vuelo tuvo éxito. Y la misión procomunera y antiprusiana del aeromozo se llenó cumplidamente.

El imperio de pastaflora dio el capucete y se deshizo como un flan. De igual manera que entre nosotros pegó el vulquetazo la monarquía « arreana » o recaudería de Recaredo.

Aquí, como allá, fue la multitud de las barras del hablar y el soplar y el echar baba, la que puso garrotes entre las ruedas del biciclo estatal; y dio de través con su sillón, y determinó la catastrófica voltereta del catafalco de la tradición, siempre «traicional».

ANGEL SAMBLANCAT

«PETIT GUIGNOL»

BULULU

ENTRA en el coche de primera la policía y pide los documentos. Exhibición silenciosa y rápida, tras lo cual los agentes inhíbense.

Aparece el revisor.

—Señores, los billetes.

—Viajo sin «güelte», con los bolsillos limpios.

El revisor permanece impasible. Nadie lo hubiera creído de persona tan bien portada.

La confesión obliga a los viajeros a tentarse la cartera y escamarse del sujeto en cuestión, a pesar de ser inofensivo. Y objeta:

—No esperen que acepte el pago del suplemento, como yo en el lugar de ustedes haría, por estarme bien dar y mal recibir, siendo de buen origen. Bajaré en la primera parada, señor Revisor, como usted tenga a bien no arrojarme por la ventanilla a la vía.

—¿A dónde va usted?

—A la primera estación.

—La primera estación es Exiliroso, con cuatro casas. ¿Qué va usted hacer en Exilioso?

—Para mi teatrillo de fantoches cualquier lugar es bueno.

El comediante tronado, al descender del tren con su pequeña valija, marca una leve inclinación de cabeza y se pierde de vista.

Cuando ya no ha lugar, todos lamentan el no haber satisfecho el suplemento a prorrateo.

—Otra vez será.

Tampoco... tampoco...

COSCORRON

La pastelería está abierta al punto de la mañana, que es cuando traen el género para la venta. Establecimiento con escaparate a una calle céntrica, vistoso interior y artículos variados del día. Corre a cargo de dos señoras viudas, no viejas, que son hermanas.

Un refugiado de tercera clase, sin protección de nadie, maestro de la vida, conforme con todo por no estarlo con nada, sus meajas filósofo, tiene por base de existencia el bollo con que cada mañana le favorecen las confiteras.

Ahora bien, el favor termina con el cansancio a la postre y obliga a radicales determinaciones. Cualquier motivo fútil puede dar lugar a cortar por lo sano. Cuando el disgusto de estar al daca viene arrastrándose, sobre que, en este caso, los suizos van siendo más que hay en Suiza.

—Buenos días. (Contestación entre dientes.) ¿Me da usted el bollito?

—No, señor, que no he hecho todavía ninguna venta y es de mal agüero...

—Aguardaré.

Coscorrón no perdona el bollo, toma de un velador el periódico y se sienta tranquilamente a leer. Hecha la primera venta, vuelve a la carga.

—Gracias. Hasta mañana.

¿Hasta qué mañana de exilio, Coscorrón... ?

CALA

El cínico de la Avenida de Tunis, campo de concentración.

Depósito de hierros viejos, con cuatro barracones y una alambrada a lo largo, bajo la custodia de policías y soldados senegaleses.

Como medio millar de hombres, sino más, evadidos de España, distribuídos en los cuatro tinglados.

Permisos de salida, rarísimos, menos los mancebillos para los encargos del personal que a cualquier hora pisan la calle.

Esto no es parque de fieras, sino concentración de hombres enjaulados medio desnudos a causa del calor africano.

Los desconocidos visitantes preséntanse como obsequiosos protectores, esperanzados en el oro —¡mantecatos!— que, a su parecer, traen «de ocultis» los fugitivos.

—¿Y contigo azafrán?

—Contigo pan y cebolla...

El andaluz Cala Yesca, moteador de sí propio no soporta la falta de libertad y se escapa del campo cuando le da la gana. Sus escapadas son obra de magia, sin que puedan evitarlas los guardianes. Después de darse el bote tiene la barra de llamar por teléfono y él mismo dar conocimiento de la fuga.

—Aquí Cala, sevillano sin ser duro, Si gustan tomar un chato, se les invita.

Encima, choteo.

¡Qué cínico!

PUYOL

Actualidad

LAS INUNDACIONES

España ha atravesado una pertinaz sequía, cosa extraña tratándose de un país que, con Franco por la gracia de Dios, goza de la protección divina. En muchas partes la Iglesia ha impetrado el favor del Señor para obtener el beneficio de la lluvia. Al fin ésta ha llegado, en la provincia de Barcelona, fortísima, sin transiciones. Tan abundante y furiosa, que ha anegado las poblaciones de Sabadell, Tarrasa, Rubí, San Adrián del Besós, Molins de Rey y algunas otras. El balance de víctimas y daños —no terminado— da a prever la existencia de daños por cinco mil millones de pesetas y un millar de personas ahogadas.

En Sabadell, Tarrasa y Rubí, principalmente, la desgracia de la inundación tiene carácter de delito. Infinidad de barracas, chabolas y edificaciones a cal y canto han sido arrasadas y sus habitantes arrebatados por las aguas, porque no podía suceder de otra manera. «Esto —los aduares— se deshacía como azucarillos al contacto con la corriente.» Todo, personas, animales, enseres y pequeños huertos, era sacudido y arrastrado en la danza acuosa de la Muerte. Porque la tierra «no tiene dueño» en los arroyos, en ellos plantan sus pobres viviendas las familias inmigrantes. Sin recurso económico (la miseria las echó de sus lares), no tienen acceso a las edificaciones macizas. Ningún acaudalado habrá perecido en la catástrofe que ha asolado los barrios bajos de Sabadell, Tarrasa y Rubí. Aquellos están bien establecidos en la Rambla, en la Fontvella o en la calle Mayor, y cuando miran la montaña de San Llorrenç de Munt es para planear placenteras excursiones. Ahora ese gigante montañero ha escupido todo un diluvio de aguas que no ha podido absorber, laderas abajo, hinchando al poético Ripoll y toda suerte de arroyos sin nombre de puro modestos, hasta determinar una tragedia humana que ni dineros, ni rezos, ni nada, dejarán cauterizada. Sólo el tiempo...

Si una virtud ha tenido la riada, ha sido la de dejar, una vez más, la incuria del régimen franquista al descubierto.

ATROCIDADES

En el diario «A B C» hemos leído esto:

«LAS ATROCIDADES ROJAS EN ESPAÑA. Londres, 24, septiembre. — El «Catholic Herald» publica una carta de Harry Hawks en la que se comentan las atrocidades rojas en España. Refiere el testimonio presencial de monseñor Edward Hawks, que visitó Guernica a raíz de su destrucción y que pudo observar cómo los destrozos parecían haber sido causados por explosivos situados intencionadamente en el pueblo.»

Hay cinismo en Harry Hawks, en el «Catholic Herald» y en el «A B C». Un poco más de atrevimiento, y resulta que la localidad de Guernica fue destruída por republicanos incapaces de batirse con el enemigo. Había, pues, que matar a los amigos, tal vez a los familiares.

Negra es la culpa, señores franquistas, y el crimen de Guernica, los crímenes de toda España, habréis de pagarlos. Bien que por ahora la justicia es la fuerza, y ésta está en vuestras manos; pero mañana puede ser de otra manera. Además, también la Historia condena.

De forma, mister Hawks, señor Luca de Tena, que en Guernica los aparatos de la Legión Cóndor sólo arrojaron caramelos, que los tres mil vecinos perecieron reventados por las granadas republicanas, que vuestras Hermanitas de la Caridad penetraron en el pueblo mártir para prodigar consuelo... ¡Buenos angelitos, todos vosotros, buenos defensores de los asesinos gamados y vosotros por gamar, pero con la Cruz de Hierro en el pecho a título de devotos españoles de la Era Hitleriana!

Cuando una causa ha de ser defendida por cínicos a lo Hawks, la misma no llegará lejos.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

El terrorismo o la lucha por el poder en el Brasil

EL Brasil de hoy refleja todavía los hechos negativos de las dictaduras de Epitacio Pessea (1919-22), Artur Bernardos (1922-26) y de Getulio Vargas (1930-45). Las dos primeras presentáronse bajo forma y rótulos democráticos; la última abiertamente totalitaria y sin preocupaciones parlamentarias. Cada una tuvo su reinado de opresión, carcelario, de campañismos, de deportaciones y de asesinatos.

El movimiento operario en el Brasil ganó importancia a partir del comienzo del siglo XX, y desde entonces le fue declarada la guerra bajo alegación de que « la cuestión social es solucionable a patadas de caballo ». Epitacio Pessea fue uno de los primeros gobernantes que se caracterizaron por la violencia que imprimió a las persecuciones antiproletarias, llegando al colmo de expulsar a trabajadores brasileños de su propio país, algunos de los cuales recorrieron varias naciones hasta regresar a la suya en calidad de indeseables. A Pessoa le sucedió Artur Bernardos, quien pronto resultó famoso con la creación del Campo de Concentración de Oiapoca, de la Clavelandia, de las Márgenes del Río Amazonas, en los que perdieron la vida muchos anarquistas, sindicalistas, liberales civiles o militares. Durante los cuatro años de su gobierno nunca existió seguridad de ninguna especie. Todos sus actos, dictatoriales, tuvieron en mira el dispersar, el confundir, el perturbar las mentes, el sustraer subrepticiamente la voluntad del pueblo — me refiero al pueblo trabajador —, el pensar en voz alta, en volver al hombre en cosa y conducirlo como un sér amorfo, reducido, sin voluntad ni rumbo propios.

Durante los reinados de Epitació-Bernardos estableciéronse las células de la Internacional moscovita de Moscú, también conocida por Internacional bolchevique.

Desde entonces dos corrientes bien distintas destacaron en el campo de las luchas sociales del Movimiento obrero. De un lado los anarquistas y los sindicalistas revolucionarios, con la lealtad que siempre les ha caracterizado; del otro los bolcheviques, siempre interesados en dislocar y escindir los grupos o sindicatos de los cuales formaban parte activa.

En el campo de la política esbozóse una ganancia en favor del fascismo, esa terapéutica burguesa y clerical, avanzando en la misma carrera a los comunistas, todavía siguiendo dirección opuesta, pero ávido cada cual de implantar su dictadura.

Dos grandes corrientes dictatoriales se afirmaron en el mundo. De la comunista emergen Stalin, Litvinov, Bukarin, Beria, Molotov y otros que más tarde serán excomulgados y tratados de traidores. En la línea del fascismo destacaron Mussolini, Hitler, Salazar, Getulio Vargas y Franco. Algunos de estos facinerosos desaparecieron del mundo de los vivos y otros les sucedieron, tales como Batista, Perón, Trujillo, Pérez Giménez, Fidel Castro, y los que ensangrentaron a Hungría, a Polonia y a China.

De los grandes dictadores algo fue copiado y aplicado al Brasil por Getulio Vargas. El terreno empezó a ser preparado desde Epitacio Pessoa, el primero facilitando el fascismo con el pretexto de terminar con el desorden y después con el bolchevismo y las luchas sociales. Como dictador, Vargas, con su Estado Nuevo, afincó dos banderas : la una de combate contra las luchas sindicales obreras pretextando querer regularizarlas, pero en efecto yugular todo movimiento por la emancipación y las libertades; la otra de promulgación de leyes estableciendo garantías para los asalariados tales como jubilación, fiestas, aviso previo de despido, etc. Esto agradó a los grupos de mandones, a la burguesía, y asimismo a muchos trabajadores, principalmente a aquéllos que no tenían ninguna convicción ideológica. Pero la mayoría de brasileños : demócratas, socialistas, anarquistas, comunistas y hasta para los integralistas, con los que el dictador se incompatibilizó por cuestiones de mando, fueron perseguidos ferozmente, algunos de los cuales hasta la muerte. Crímenes y robos de toda especie se cometieron por los comandos de Vargas, o ejecutados por Filinto Strubling Müller, Eusebio de Queirós, Serafín Braga, Lucio Meira, Luis Galvão, Emilio Romano, Evarista, y tantos otros no menos salvajes de lo que fue Adolfo Eichmann. La misión del dictador Vargas y de su grupo de facinerosos, campañeros y asesinos, era la de ejercer violencias apenas, en el aspecto agresiones, pero acentuadas en lo moral, lo ético, lo ideológico, educacional y siquico, para que penetrasen en el subconsciente de las juventudes y ser transmitidas de generación a generación, en plano arquitecturado universalmente por la Iglesia. Pues las marcas de esta dictadura inteligente y jesuítica quedaron evidentes en los hombres que todavía hoy, transcurridos 17 años de aquella fatídica dictadura, abogan por el retorno de un régimen semejante. Hase visto que el dictador, tras haber sido depuesto, consiguió ser elegido senador para llegar luego a presidente de la República, siendo ahora venerado y utilizado su cadáver cual símbolo de heroísmo. Caso algo parecido se dio con Perón, y para que esto no se repita se suceden — al decir — los golpes militares en la Argentina, con repercusiones en el Perú y en el Brasil.

EDGAR RODRIGUES

(Continuará.)

Las realizaciones colectivas

(Viene del número anterior.)

En torno del extenso término de Grañén se encuentran las circunscripciones locales de Marcén, Robres, Barbués, Tramaced, Poleñino, Callén y Alberuela de Tubo. El Flumen viene por Sangarrén y por la parte barbuesina. Sobre fincas: las de Luna, Susin, etc. El canal de los Monegros pasa por los confines, viniendo por Alcalá de Gurrea, Almudévar y Tardienta. El aporte de las distintas acequias secundarias es de cuantía. Las tierras son de regadío. Entre las obtenciones: alfalfa, cereales, remolacha, arroz, hortalizas, legumbres y frutas.

Observando el paso del Flumen, la amable y fervorosa villa de Grañén nos ofrenda, entre sus particularidades, el monumento artístico del siglo XVI; la suntuosa plaza; el ayuntamiento; las calles de Huesca, Alta, del Medio, Baja, etc.; los risueños edificios y las agitadas casas de labradores. Igualmente, los establecimientos de comestibles, las panaderías, el café, la sastrería y establecimientos de ropas, la guarnicionería, los bares, la herrería, la carretería, el estanco, la estación, etc. La electricidad viene de Marracos. Dista 5 kilómetros de Tramaced, 6 de Torres de Barbués, 10 de Poleñino, 11 de Robres, 16 de Tardienta, 23 de Huesca, 32 de Sariñena y 68 de Zaragoza. En la línea férrea de Zaragoza a Barcelona, por Lérida, tiene, al este, las estaciones de Marcén-Poleñino, Sariñena, El Tormillo-Lastanosa, Selgua, Monzón, Binéfar, Tamarite, Almacellas, Raimat, Montagud, Lérida, Pla, Belloch, etcétera. Así, al oeste, Tardienta, Almudévar, Zuera, S. Mateo, Villanueva y Zaragoza. Por Grañén cruzan varias carreteras, cual parten de la misma algunas carreteras y un buen número de importantes caminos.

El espíritu de buena parte del pueblo responde al sentido liberal. En el 1931, al acto de consulta se expresó con viveza ese sentido. Fue en el 1931 que se constituyó el Sindicato Unico de Trabajadores. Grañén fue visitado por Acín y por otros compañeros de valía. Al cambiar la situación a derecha, en Grañén fueron rotas las urnas. Todos los trabajos quedaron paralizados cuando se produjo el movimiento de Zaragoza del 8 de diciembre de 1933, y que fue ardientemente seguido, entre tantas, en Villanueva de Sigena. En las elecciones del 16 de febrero de 1936, el pueblo, en su gran mayoría, votó por las izquierdas.

Las noticias del alzamiento de los militares de la zona del protectora-

Actualidad Argentina

Agentes de la Banca y de la Industria tenían tendidas sus redes en todo el país y en el campo minado. *Regalaban al presidente mansiones faraónicas con muebles, vajilla y manteleria suntuosas, inodoros de ónix, pisos de basalto, teléfonos de oro, fetiches de marfil con brillantes incrustados.*

EN el libro de Ezequiel M. Estrada titulado « ¿ Qué es esto » ? se da cuenta de los métodos empleados por los trusts alemanes para sobornar y corromper a Perón. Pero puede afirmarse que métodos parecidos los usan todos los grandes consorcios capitalistes para sobornar a los dictadorzuelos que azotan a las otras Repúblicas.

Las recientes revueltas producidas en la Argentina, son obra de dichos consorcios tramada por medio de sus logias y agentes, para que las grandes riquezas del país se viertan en sus cajas de caudales.

Por los informes que los voceros oficiales de aquellos acontecimientos dan en Francia, se podría creer que los citados sucesos se deben a los delirios de unos políticos o a las locuras de unos generales. Y, si bien éstos sirven de títeres, las causas que los mueven en escena se las callan, máxime teniendo en cuenta que los intereses que allí explota el capitalismo francés son cuantiosos. Y como los consorcios de las otras grandes potencias, a veces por rivalidades (u otras veces asociados a ellos) provocan los sucesos que se señalan. Las noticias que se nos dan de los mismos pasan por el tamiz de las agencias controladas por los consorcios y dicen lo que a éstos conviene. Y los periodistas, si al respeto dicen alguna verdad, se exponen a no comer e incluso a la persecución.

En cuanto a los jefes que sirven de títeres a los grandes capitales o a Moscú, para promover perturbaciones se reclaman de los mejores patriotas, legalistas o liberalistas, por todo lo cual no sienten ningún respeto.

Por largo tiempo en la Argentina los grandes capitalistas extranjeros, asociados con los nuevos ricos para hacer del gobierno un sirviente de sus exclusivos intereses, sobornaban a políticos y a altos jefes de policía para que persiguieran al movimiento obrero. Como esta práctica no satisfacía sus voraces apetitos, se dieron a la tarea de sobornar también a generales. Una serie de logias — sobre las que recién apareció un libro del escritor Rogelio G. Lupo — son las que en estos últimos tiempos traman los golpes de Estado. Ellas fueron las que libraron la batalla de intrigas por las que derribaron el gobierno de Yrigoyen en 1930 bajo el disfraz de « Comité Revolucionario », cuyo lema era : « Poner fin a los abusos del Poder », y en cuya trampa cayó mucha buena gente incluso de entre nosotros. Altos jefes del ejército, al darse cuenta del engaño en que habían caído, promovieron una rebelión que obligó a convocar unas elecciones de prisa. Pero fueron amañadas de tal manera, que salió dictador electo el general Justo, que contra nuestro movimiento fue de los más crueles.

El movimiento forista y anarquista, por su resistencia directa y la influencia que ejercía sobre corrientes progresistas, era en la Argentina la valla de contención más sólida a las fuerzas regresivas. Por la persecución de que fue víctima este Movimiento desde 1930, se encuentra en tal estado de debilidad que la resistencia que hoy puede presentar a los avances regresistas es muy débil. Y el retorno a una situación que permita la lucha por un mañana mejor, sin un resurgir del nivel moral es hipotético.

En el arte de la estrategia diplomática por la que hoy se rigen los destinos del mundo, la Argentina está en estado de aprendizaje. Y ciertos rasgos de dignidad que se oponían a las bajas maniobras diplomáticas están en crisis.

Por medio de las logias y sus agentes los grandes capitales seguirán provocando perturbaciones con las que arruinan la economía pública que, unido al despilfarro de gobernantes y toda suerte de mandones, vacía las arcas ,lo que obliga a los gobiernos a mendigar empréstitos a las grandes potencias, que éstas conceden a condición de que sea aplastado el movimiento obrero, en particular el de influencia anarquista. Para satisfacer cierto orgullo patriotero, al país le está prometido blasonar de nación independiente, como a los satélites de Moscú, pero a condición de vivir colonizado.

Numerosas son las fuerzas de tónica liberal que en la Argentina podrían hacer frente a tal estado de impudicia; pero les falta visión para darse cuenta del caos en que se encuentran, sentido de organización para mancomunar sus esfuerzos, y valentía para asumir una actitud conveniente. Y si este resurgir no se manifiesta, del actual estado de impudicia se pasará al desespero, que es el terreno abonado para las dictaduras negras y rojas.

S. FERNANDEZ

Nueva ola represiva...

(Viene de la página 4.)

unos jóvenes que viven en España atenazados por la tragedia que vive su pueblo, exasperados por las constantes exacciones que comete el régimen, hayan considerado que no les queda otra alternativa, que no hay otro medio de replicar que la violencia.

Nosotros nos dirigimos por esta nota a la conciencia universal, a todos los hombres libres, a todas las organizaciones sindicales y organismos de signo democrático y libertario, incitándoles a mover todos sus recursos para evitar que el franquismo cometa un nuevo crimen segando la vida de un joven cuyo delito consiste en querer ser libre, en luchar porque su pueblo sea libre.

Los pueblos libres del mundo, una vez más, pueden constatar cómo es perfectamente inútil pretender que un régimen totalitario se incorpore al concierto de pueblos evolucionados del mundo, cómo las libertades esenciales del hombre son sistemáticamente pisoteadas. La existencia del totalitarismo como forma de gobierno es incompatible con todo principio de libertad y de convivencia entre personas evolucionadas, simplemente civilizadas. La supervivencia del franquismo supone la existencia permanente de los gérmenes fascistas que le dieron vida y, por lo tanto, el virus libertícida continuará amenazando activamente las instituciones libres de los demás países.

La solidaridad humana debe movilizarse efectivamente en defensa de las vidas amenazadas por la barbarie franquista.

El Secretariado Intercontinental de la C. N. T. de España.

S.I.A.

CALENDARIO PARA EL AÑO 1963

A primeros del mes de noviembre se pondrá a la venta este Calendario, que tantos éxitos viene obteniendo año tras año.

Constará de siete hojas con otras tantas tricromías debidas a la pluma delicada de la joven dibujante Diana Tudela.

La primera de estas tricromías constituirá la portada y las seis restantes el Calendario propiamente dicho, con textos alusivos al dorso que se relacionará con el significado de los dibujos. En cada uno de ellos, Diana Tudela ha evocado obras célebres de la literatura universal.

Tenemos la seguridad de que, por su originalidad y elevado valor artístico, este Calendario 1963 complacerá por completo a cuantos lo adquieran.

A pesar de lo que representa económicamente el esfuerzo realizado, su precio será el mismo. Este es de 2,50 NF., con el acostumbrado descuento del 10 por 100 a partir de 10 ejemplares.

Pueden desde ahora empezar a solicitarlo todos los compañeros, Secciones y Grupos de « Amis de SIA », señalando el número de ejemplares de cada idioma, español o francés.

Pedidos : Consejo Nacional de SIA, 85, rue de la Concorde, Toulouse (H. G.) CCP num. 1230-50, Toulouse.

INCIDENTES EN MAURITANIA

LONDRES (OPE). — El corresponsal del « Times » en Madrid da cuenta de que se ha producido en la costa de Mauritania un incidente que afecta a dos pesqueros españoles. Según afirman las autoridades de Mauritania en Port-Etienne, cerca del límite sur de la provincia española del Sahara ,los españoles han « infringido » las leyes que regulan la navegación en las aguas territoriales de Mauritania », dedicándose a la pesca en aguas prohibidas. Se han impuesto multas que alcanzan unos dos millones de pesetas. El ministro de Transportes de Mauritania ha hecho público su propósito de reforzar los servicios de vigilancia costera en las aguas territoriales.

B.D.I.C

ANTENA

NO HAY PLAN

BADAJOZ. — Fuerte pedrisco sobre 20.000 hectáreas de terrenos comprendidos en el Plan Badajoz. En los regadíos ha afectado gravemente a las cosechas de algodón, pimientos, tomates, viñedos y además extensos olivares. Muchas de las cosechas, que estaban a punto de ser recogidas, se presentaban con extraordinario rendimiento. Da idea de la violencia y tamaño del pedrisco caído en las vegas bajas, el hecho de haber causado la muerte de numerosas aves de corral y a miles de pájaros. También hay mucha cristalería y persianas rotas.

NO SALVADOR, EL SANTISIMO

CASTELLON DE LA PLANA. — En una cantera del Santísimo Salvador (Onda), pereció aplastado por un desprendimiento de tierras el cantero Antonio Buitrago Marín.

DETENCIONES DE ESPAÑOLES PROCEDENTES DE ARGEL

NUEVA YORK, (OPE). — Informa el « New York Times » que cierto número de españoles que regresaron a sus casas después de haber pasado muchos años en Argel, han sido detenidos recientemente por la policía española acusados de crímenes cometidos durante la guerra civil española de 1936-1939.

Según se informa, algunas de las detenciones, o todas ellas, se han producido en Cartagena. Con arreglo a informaciones procedentes de fuente privada — dice el « New York Times » — unas veinticinco personas que regresaban a España procedentes de Argel han sido detenidas en Cartagena. Sobre algunas de estas personas pudiera recaer la pena de muerte, si se las condena por actos cometidos en conexión con la guerra civil. Y viva la Amnistía.

RIQUEZA GANADERA

LONDRES (OPE). — El corresponsal del « Times » en Madrid, refiriéndose a la sequía que padece la provincia de Santander y a los daños que de esto se derivan señala que las vacas lecheras de cruce holandés y suizo suman unas 25.000 cabezas y, añadiendo otros animales destinados al matadero o que sirven para el trabajo, resulta que hay que mantener en la referida provincia de Santander un total de 325.000 cabezas de ganado.

Se estima que todo este ganado totaliza un valor de 4.000 millones de pesetas. Como consecuencia de la sequía, el ganado se muere de sed.

MERCED A LA « CRUZADA »

SANTANDER. — Una fábrica de leche en polvo de esta ciudad anuncia a sus clientes que la leche al 26 por 100 de materias grasosas, que hasta ahora se vendía a 48 pesetas el kilo, en adelante se venderá a 60 pesetas.

MARRUECOS Y ESPAÑA

LONDRES (OPE). — Dice el corresponsal del « Times » en Madrid que se han producido nuevos incidentes entre barcos patrulleros marroquíes y pesqueros españoles, según se informa desde Arrecife, la capital de Lanzarote, una de las Islas Canarias en la costa atlántica de Marruecos. Propietarios de barcos españoles que han llegado a Arrecife procedentes de la costa de Africa aseguran que tres pesqueros españoles procedentes de Huelva han sido escoltados por barcos armados marroquíes hasta Agadir, al norte del enclave español de Ifni.

Los tres pesqueros son el « Río Danubio », el « Don Luis » y el « Nuestra Señora del Carmen », que a juicio de las unidades navales marroquíes, estaban pescando dentro de las aguas jurisdiccionales de Marruecos. La reciente decisión unilateral del gobierno de Rabat — dice el corresponsal del « Times » — de extender sus aguas territoriales, hasta 12 millas ha sido origen de disputa entre los dos países. Se trató de este tema en la último reunión del gobierno del general Franco. Seis barcos armados españoles fueron enviados a Ceuta y Melilla, posesiones españolas en el Norte de Africa, con objeto de proteger su flota pesquera.

Con arreglo a las informaciones procedentes de Lanzarote — termina diciendo el corresponsal del « Times » — las tripulaciones de los tres barcos españoles fueron objeto de interrogatorios por parte de los marroquíes, apoderándose asimismo de la pesca que contenían, valorada en unas 700.000 pesetas. Como resultado de esta acción por parte de los marroquíes, los pesqueros españoles se están dedicando ahora a la pesca en aguas más lejanas y menos productivas. Se estima que el problema puede adquirir caracteres de gravedad si las autoridades marroquíes persisten en su actitud.

MAS GENTE A PRESIDIO

MADRID. — En consejo de guerra celebrado el 20 de septiembre, diez antifranquistas han sido condenados a penas oscilando de 20 a 4 años de prisión. Llámanse los nuevos condenados Ramón Ormazábal, Gregorio Rodríguez, Agustín Ibarrola, María Francisca Dapena, Gonzalo José Vilota, Vidal de Nicolás, Antonio Jiménez Pericás, Andrés Pérez Salazar, José María Ibarrola y Enrique Múgica.

¿OJO POR OJO, DIENTE POR DIENTE?

PARIS. — Según la Radio Francesa y la Prensa de París, el vicecónsul de Franco en Milán ha sido secuestrado en rehén para responder de la vida del joven libertario español Jorge Conill Vall, condenado a muerte por un tribunal fascio-militar de Barcelona.

ANTES QUE EL CARTERO LA POLICIA

MADRID (OPE). — Los periódicos han dado mucha publicidad a la supuesta estafa del danés Knud Christensen, administrador de fondos de un comité de fondos para ayuda a los huelguistas españoles, y a quien se ha acusa de haber defraudado tres mil dólares recaudados con ese fin. Se afirma, sin embargo, que Christensen se encuentra en España. Lo que no dicen los periódicos es que la policía se ha presentado en casas de huelguistas a quienes donantes extranjeros enviaban fondos por correo. La policía interrogaba a la familia para saber si conocía al remitente. En caso de no ser así, que era lo regular, el giro era devuelto a su procedencia por orden de la misma policía.

« Arriba », que confiesa que se ha recaudado dinero para los huelguistas en distintos países europeos, se pregunta cuánto de ese dinero llegará a los socorridos. De una parte de esos envíos podrá informarle la Dirección General de Seguridad. El periódico falangista, refiriéndose al caso de Dinamarca añade : « Tampoco la cifra dice mucho de la esplendidez y de la solidaridad de los cotizantes ».

GRAÑÉN

do marroquí produjeron en la localidad, como en infinidad de lugares, una fuerte emoción. En ese 18 de julio de 1936, los elementos de grandes ánimos y muchísimas personas se fueron encontrando, cual se vieron concurridas las casas con aparato de radio. Al día siguiente, las calles fueron tomando un aspecto de mayor afluencia. En la casa cuartel había un cabo y dos parejas de la Guardia Civil. En la mañana del 17 de julio, en medio de una atmósfera encendida, las gentes manifestaron su disgusto. La Guardia Civil adoptó una actitud reservada. Como en tantos puntos se creó un comité de defensa. La Guardia Civil, a la noche, salió de la villa. Con el Comité local se fueron tomando disposiciones encaminadas a la reorganización del trabajo. Del mismo modo, se inició un asiento de los géneros y productos. El día 23, fuerzas militares, de Falange, de Asalto y de la Guardia Civil, llegadas de Huesca, tras tiroteo, consiguieron entrar. Ellas permanecieron de la mañana a la tarde. Al marchar, se llevaron a algunos detenidos. Esos ataques en tromba se repitieron en Lanaja y en otros lugares. Los vecinos de los pueblos, de un punto para otro, fueron contestando a esas embestidas. En la pugna, los resistentes llegaron a verse asistidos por algunas secciones millares de Barbastro. El día 26, Grañén recibió la visita de un aparato de la aviación negra, que produjo varias víctimas... Por Grañén pasaron unidades del POUM, camino de Leciñena. Asimismo, con dirección a otros puntos del frente, se presentaron fuerzas de la columna de Carlos Marx, que estuvieron en el pueblo algunos días. De igual forma, unidades de la columna Ascaso cruzaron por Grañén, donde establecieron la intendencia general de la columna. Así, el hospital militar, al que, para los servicios auxiliares, le fue asignado un equipo de mujeres del pueblo. La intendencia, en aporte, tuvo una panadería.

De buenas a primeras fue hecho público el propósito de la creación de una entidad colectiva. Ella vino a tener carácter parcial. Organizada por los elementos confederales, si bien obraron por su amplitud, llegaron a preferir que ningún vecino se sintiese obligado. En cuanto a las labores, se mantuvo el método de los grupos y equipos, con los delegados correspondientes. Surgieron iniciativas. Se hicieron reparaciones de terrenos y accesos, y se renovaron aperos y aparatos. Fueron llevadas a cabo instalaciones y experimentos con relación a la cría de cerdos y otros animales, todo, con un sentido de esmero. La colectividad vino a tener dos camiones. Exportó trigo, remolacha y otros productos agrícolas. Acogió refugiados de Leciñena, a la caída de la misma. Vino a realizar intercambios con distintas localidades y con los servicios pertinentes del Consejo de Aragón. Hizo compra de ropas. Atendió a Madrid y a los frentes. Mantuvo el sistema de la libreta por familia y, así, por persona. Al mismo tiempo, a quienes tuvieron la precisión, por envío, etc., les fue facilitado, en todo momento, sin ningún inconveniente, el dinero necesario.

A consecuencia de la fatal rotura del frente aragonés ,ocurrida en los primeros días de marzo de 1938, y del avance de grandes columnas provistas de una enorme abundancia de materiales de guerra, las fuerzas del fascismo cayeron sobre la plaza, quedando la misma completamente envuelta en el huracán de los terribles infortunios. En el exilio resta un considerable número de personas de la villa que, como todo el conjunto de los nobles corazones, tienen todas las ansias puestas en el hundimiento total de la más cruel e infame de todas las dictaduras.

MIGUEL JIMENEZ

Servicio de librería

COLECCION POPULAR

	NF.
«El hombre y la vida», ..	3 50
«El bordo», Sergio Galindo	3 50
«Los de abajo», Mariano Azuela	3 50
« El diosero », Francisco Rojas González	3 00
«La creación», Agustín Yáñez	4 25
«La tierra pródiga», Agustín Yáñez	4 25
«Escucha Yanki», C. Wrighy Mills	4 00
«Introducción a la Economía», Maurice Dobb ..	3 00
«Breve historia de la Revolución Mexicana», Jesús Silva Herzog, (dos vols.)	9 00
«La revolución y la guerra de España», P. Broué et E. Temime (dos vols.) ..	15 00
« El llano en llamas », J. Rulfo	4 50
«Historia de la Cultura en la América Hispánica». Henriquez Ureña	5 00
«El rey viejo», F. Benítez	3 50
«Las buenas conciencias», C. Fuentes	4 25
«La muerte tiene permiso», E. Valdés	4 00
«Los siglos de la Historia», R. de Babini	5 00
«La Historia como hazaña de la libertad», B. Crosse	5 00
«Reflexiones sobre la Historia Universal», J. Burckhardt	3 75
«El Estado del futuro». G. Mvrdal	3 25

Colección « Molino », Julio Verne, a 4 50 NF. vol. :

«El testamento de un excéntrico», «La caza del meteoro», «La vuelta al mundo en 80 días», «dos años de vacaciones», «Las aventuras del capitán Hateras», «Viaje al centro de la Tierra», «El chancellor», «Los 500 millones de la princesa india», «La isla misteriosa», «El país de las pieles».

Salgari : «El rey de la pradera», «El gran cazador de las praderas». «Los mineros de Alaska». «Los pescadores de ballenas», «El tesoro de los Incas», «Los pescadores de Perlas».

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), CCP núm. 13507-56.

Reflejos del momento

Por los pequeños pueblos o grandes ciudades, casi todas las cosas se parecen.

El hombre en la forma de vestir, de gesticular. La casa, grande o pequeña, unas paredes que la sostienen. El árbol corpulento o bajo, sus cruzadas raíces.

¿Que la ciencia de hoy carece de una humana CIENCIA? Quizás.

¿Qué día se empezará a analizar el sentimiento del hombre que prepara la guerra, los cimientos de la casa que se hunde, las raíces del árbol que se seca?

Sociedades se forman por doquier. Unas de nobles artesanos. Otras de ambiciosos capitalistas, en construcción, en química. Todas, sobre todo estas últimas, se dicen dispuestas a trabajar por el *bien general* del pueblo.

Mas, entendemos, que el mayor éxito de nuestra época, y puede que en las futuras, se lo ganase una SOCIEDAD DE FISIOLOGOS que tuviese la humana misión de demostrar cuáles y cuántos son los elementos celulares de que se compone el malvado cuerpo de cualquier dictador.

Dionisio CRESPO

COMUNICADOS

Alianza Sindical

CASA DEL PUEBLO DE BRUSELAS
17, *Place Emile Vandervelde*

Domingo, 7 octubre 1962, a las tres y media de la tarde, GRAN ACTO DE SOLIDARIDAD CON LOS TRABAJADORES ESPAÑOLES, en el que intervendrán :

WALTER SCHEVENELS, secretario general de la Organización Regional Europea de la C.I.O.S.L. ROQUE SANTAMARIA, secretario general de la C.N.T., y RODOLFO LLOPIS, presidente de la U.G.T.

ESPAÑOLES : Demostrad vuestra solidaridad con la lucha de nuestros hermanos del interior asistiendo a este acto sindical.

EN ORLEANS

Mitin de la Alianza Sindical CNT-UGT para el domingo 28 de octubre a las nueve y media de la mañana, en la Sala Loigny.

Harán uso de la palabra : Un compañero de la UGT no designado todavía.

La compañera Federica Montseny por la CNT.

Colaborarán en el mitin las fuerzas liberales francesas de Orléans.

Por la tarde habrá programa teatral en el mismo local.

La Alianza CNT-UGT invita a todos los españoles de los Departamentos limítrofes.

Próximamente daremos detalles más concretos.

EN BEZIERS

El 7 de octubre de 1962, a las nueve de la mañana

GRAN MITIN

de Alianza Sindical en el Teatro Variétés, patrocinado por F. O., que representará su secretario departamental.

Harán uso de la palabra : Por la UGT, Manuel Muiño. Por la CNT, Federica Montseny.

Invitamos al acto a todos los españoles amantes de la liberación de nuestro Pueblo.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE SEPTIEMBRE

Lista III

	NF.
Suma anterior	688 28
Marsella : José Losada	0 50
Manuel Martínez	1 00
Francisco Pérez	3 00
Pepe	10 00
A. Gómez	20 00
Romo	5 00
La Charité (Nièvre) : Peincède	15 00
París · Devolución giro Antonio Peris (fallecido)	37 00
Vidal	10 00
Miralles	3 25
Francisco García	5 00
Tejerina	12 00
Familia Royo, de Ivry	10 00
Francisco Cobo	10 00
Montero	10 00
Francisco Isgleas	5 00
Gregorio	2 50
Berthe y Jacques	5 00
Millera	5 00
Francisco Gual	10 00
Jarque	25 00
Emilio Sánchez	10 00
R. Llop	10 00
Villeurbanne : Una salmantina	15 00
Bordeaux : Gil	4 00
XX	5 00
Ferreres	2 00
F. Local St-Symphorien	10 00
Jeguín : Gainzarain	5 00
Clermont - Ferrand : Grupo Artístico, del Festival 28-7-62	124 50
Orléans : Payan	5 00
Devuelto a la viuda Peris ..	37 00
Quedan	1 046 03

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES - PARIS
79, *rue St-Denis*

NUEVAS ACTIVIDADES

Desde su constitución, en la primavera de 1961, el Centro de Estudios Sociales y Económicos ha procurado, dentro de sus modestas posibilidades, desarrollar distintas labores culturales y de formación social. Hoy, ordenada su biblioteca y reformado el salón de reuniones, se ha trazado un programa de actividades para los próximos meses que, entre otras, comprenderá la organización de clases gratuitas de francés, cultura general y ciencias sociales y económicas, así como la realización de varios ciclos de conferencias, lecturas y coloquios sobre temas diversas.

En lo sucesivo, pues, los afiliados y simpatizantes del Centro serán informados oportunamente del programa de actos que se desarrollarán cada mes.

PARA EL MES DE OCTUBRE

Clases: — En primer lugar, el 9 de octubre se reanudarán las clases de Francés, que tendrán lugar dos días por semana — martes y jueves — de 7 a 8 1/2 de la noche.

A modo de preparación para el estudio de las Ciencias Sociales y Económicas, el día 13 de octubre dará comienzo un cursillo de « Técnica de la Lectura y Redacción », cuyas clases se celebrarán todos los sábados, de 6 a 7 1/2 de la tarde.

Ruégase, tanto a los que deseen asistir a uno u otro curso, que comuniquen su inscripción lo antes posible a la Secretaría del Centro.

Conferencias. — El primer ciclo de conferencias de la temporada 1962-1963 será inaugurado el sábado 6 de octubre a las nueve de la noche, y ocupará la tribuna el periodista e hispanista sueco, Helmut Rüdiger, que versará sobre el tema : « Cuestiones de federalismo ».

El sábado 20 de octubre, también a las nueve de la noche, será nuestro invitado el escritor Fernando Valera, que disertará en torno a la «Actualidad de la idea federal».

Debemos comunicar por otra parte que, a partir del mes de ocubre, funcionará una Permanencia y la Biblioteca del Centro estará abierta al público todos los días, a las siete de la tarde.

F. L. DE PARIS

Para el domingo 7 de octubre, a las diez de la mañana, continuación de la Asamblea.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 14 de octubre, con un Orden del Día muy cargado. Lectura de las actas del Pleno Regional, informe del delegado regional al Pleno de Núcleos y lectura de los acuerdos del XII Pleno Intercontinental de Núcleos. En el Café de la Comedia, plaza del Teatro.

ADMINISTRATIVAS

Manuel Guillén, Venissieux (Rhône) : Recibido giro 25 NF. Tienes pagado « C. S. » hasta el 31-12-62 ; « Umbral » hasta 30-6-62.

F. L. DE ANGOULEME

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo, 7 de octubre, a las diez de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE LA ROCHELLE

Concova asamblea general para el domingo, 7 de ocubre, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

El temario a discutir requiere la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE THIAIS

Celebrará asamblea el día 7 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca asamblea general a todos sus afiliados para el próximo domingo, 7 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en la Casa del Pueblo, sala SELLIER.

EN CLERMONT-FERRAND

El Grupo Artístico Cultural de Clermont Ferrand comenzará la temporada el día 7 de octubre, a las quince horas, en la Casa del Pueblo. Pondrá en escena «El asistente del coronel», seguido de Variedades.

El Grupo se ofrece a actuar en las FF. LL. que lo soliciten, teniendo en cuenta que los gastos de desplazamiento correrán a cargo de los solicitantes.

FEDERACION LOCAL DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 7, a las nueve y media de la mañana en el Café Cassagnes, plaza del mismo nombre. Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

PARADERO

Se desea saber el paradero del compañero Francisco Espinosa Gil de la Comarcal del Campo de Gibraltar (Castellar) que últimamente se encontraba en el Hotel Guillauhotel, boulevard France, Rabat. Debe escribir a D/9 Moorisch Castle. Rd. Antonio Matto, Gibraltar.

Para informarle de asunto familiar.

LIRICA PORTUGUESA

Petiçao dos agricultores do Alentejo ao Exmo. Sr. ministro da Agricultura de Portugal e seu império colonial.

Exmo Sr. Ministro de la Agricultura :

Porque julgamos digno de registro
a nossa exposiçao, senhor ministro,
erguemos até vós, humildemente,
uma toada unissona e plangente,
em que evitamos o menor deslize
e em que damos razão da nossa crise.

Senhor, em vão esta provincia inteira
desmoita, lavra, atalha a sementeira,
suando até à fralda da camisa.
Falta à materia orgânica precisa
na terra, que é delgada e muito fraca.
A matéria em questão chama-se *Caca.*

Precisamos de merda, senhor Soiza,
e nunca precisamos de outra coissa!

Se os membros dêsse ilustre Ministério
querem tomar o nosso caso a sério.
se é nobre o sentimento que os anima,
mandem cagar-nos tôda merda em cima
dos maninhos torrões de cada herdade!
E mijem-nos também, por caridade!

O doutor Oliveira Salazar,
quando tiver vontade de cagar,
venha até nós. Solícito, calado,
busque um terreno que estiver lavrado,
deite as calças abaixo, com sossêgo,
ajeite o cu, bem apontado ao règo,
e, como presidente do Conselho,
queira espremer-se, até ficar vermelho!
A Nação confiou-lhe os seus destinos.
Então comprima, aperte os intestinos.
Se lhe escapar um peido, nâa se importe.
Quem sabe se o cheirá-lo nos dá sorte?
Quantos porão as suas esperanças
num peido do ministro das Finanças?
E quem vive aflito e sem recursos já nem distingue os peidos dos discursos.
Precisamos de merda, senhor Soiza,
e nunca precisámos de outra coiss!

Não precisa falar! Tenha a certeza
que a nossa maior fonte de riqueza,
desde as grandes herdades às couves,
provém da merda que deitamos nelas.

Adubos de potassa? Cal? Azote?
Tragam-nos merda pura do bispote.
E todos os penicos portugueses,
durante, pelo menos uns seis meses,
sôbre o montado, sôbre a terra campa,
continuamente nos despejem trampa!

Precisamos de merda, senhor Soiza,
e nunca precisamos de outra coissa!

Terras alentejanas, terras nuas,
desespêro de arados e charruas,
quem as compra ou quem as herda
sente a paixão nostálgica da merda!

Ah, merda fina e grossa, merda boa
das inúteis privadas de Lisboa!
Como é triste saber que todos vós
andais cagando sem pensar em nós!

Se quereis fomentar a agricultura,
mandai vir muita gente com soltura.
Nós daremos trigo em larga escala,
pois até nos faz conta merda rala!

Venham todas al merdas, à vontade!
Não fazemos questão de qualidade!
Formas normais ou formas esquisitas,
desde os cagalhões às caganitas,
desde o pequeno polo à grande bosta,
de tudo o que vier a gente gosta!

Precisamos de merda, senhor Soiza,
e nunca precisámos de outra coiss!
Os agricultores do Alentejo, aflitos
(Del libro « A Fome em Portugal », por Josué de Castro, Roberto das Neves e Edgor Rodrigues—Editora Germinal)

★ CHISPAS ★

Ullastres, ministro de Franco por la gracia de Dios (no por gracia propia) lo ha dicho: «Dentro de poco en España faltará mano de obra.»

∴

Es un país en adelanto, España. Adelante, trabajadores... hacia las fronteras y los puertos.

∴

¿A la conquista del mundo?
A la conquista del mendrugo.

∴

Faltará mano de obra... ¡Naturalmente! ¡Si emigra toda!

∴

La Maquinista Terrestre y Marítima, por ejemplo, se verá obligada a trasladar sus talleres al extranjero en busca de los obreros calificados que ha perdido.

∴

«La Finanza española es sana.»
Lo creemos. Enfermos lo están los españoles «desfinanzados».

∴

La «mano de obra» española más despreciada en el extranjero es la eclesiástica. Fuera de España se cotiza mucho mejor a los obreros que a los curas.

∴

Cuando falte mano de obra en España, ¿se echará mano a los centenares de sacerdotes, frailes, burócratas, falangistas, ganapanes y demás haraganes?.

Lo dudamos.
(«No lo dudéis, hermanos. Primero me corto las manos.» Fray Galvano.)

∴

Ningún país del mundo tan favorecido como el español, merced al recurso de la Providencia.
Y al del Providencio norteamericano.

∴

La industrialización de España es un hecho. Las regiones agrícolas se despueblan para su personal, industrializarse en las regiones industriales. Luego se verá si habrá necesidad de agricolizar a éstas...

∴

Todo es posible en un país en el que la «mano de obra» es nada comparada con la «mano negra» del clero.

∴

La sabiduría de la Finanza de Franco ha logrado convertir el aceite de oliva en idem de copra.
Y de girasol. Vaya por la poesía.

∴

«La próxima campaña naranjera se enfoca poderosamente hacia el extranjero.»
Ya se teme en Valencia el consumo de naranja manufacturada en la cuenca del Sarre.

∴

Dentro de poco en España faltará mano de obra.
Lo que es manos afiladas, manos de bolsillo y «manu militari», presentemente las hay con exceso.

∴

El gran recurso de España son las costas: la Brava, la del Sol, la de Esmeralda, la Verde, la Colorada, la de Plata... ¡Viva el turismo! ¿Por qué 30 millones de españoles no pueden acudir a las playas para servir y servirse de 300.000 turistas extranjeros?

∴

Costas las de Levante, playa la de Lloret; Semanas Santas, Corridas de Toros, los Gitanos, la Carmen tabacalera, la Virgen de los Siete Puñales, «El Relicario», las requisitas (fémures, coxis, pelos, leches y uñas de santos y santas); el Mío (el tuyo) Cid, el Iñigo, el Domingo (siete por semana) Guzmán, Montserrat, Covadonga, Santiago, El Escorial, Sierra Morena, Las Hurdes, el Real Palacio, he ahí industria con caballeros.
Con caballeros de industria.

CHISPERO

Las compañeras abnegadas - *Judita*

POR hallarse concentrada la mayor fuerza del anarquismo organizado en los países metirráneos, ocurre muy a menudo que a las compañeras que forman filas junto a nosotorso en la lucha revolucionaria no se les reconoce la totalidad del esfuerzo y sacrificio por ellas realizado.

España e Italia ,dos de los focos anarquistas más descollantes en el mundo revolucionario fueron, previamente, sedes mahometanas y si bien Boabdil lloró y sus huestes abandonaron Europa, lo cierto es que quedaron fuertemente arraigadas diferentes características árabes en nuestras dos peninsulas y lo mismo el español que el italiano suelen manifestarlas en forma intermitente, algunas como cualidades a poner de relieve, otras como resabios que habría que arrojar por la borda.

Los anarquistas, parte integrante de este medio ambiente, también arrastran en su bagaje lo bueno y lo malo que ya Reparaz pusiera en relieve y que el propio Unamuno reivindicara : «Prefiero ser africano de primera que europeo de segunda» y así vemos cómo algunas veces, en forma imperceptible, estallan en nuestras asambleas los *fueros del moro* cada vez que alguna compañera acude a las mismas y quiere abrirse paso en las discusiones a igual nivel y prerrogativas que el compañero. Varios son los que, para sus adentros, desearían que la compañera se quedara en casa y alguno habrá, inclusive, que lo exteriorizará. El resabio ancestral es más fuerte que la convicción idealista que nos fija como premisa, precisamente, la de aceptar a la compañera con iguales derechos y deberes. En Venezuela, para citar hechos concretos, se ha llegado a decir que la CNT se había afeminado por haber sido elegida, como secretaria, a una compañera. Se pronunciaron vivas a Vargas Vila y se contrajeron compromisos de no asistir a más asambleas mientras dicho estado de cosas subsistiera...

Vienen todas estas meditaciones y reflexiones como consecuencia de la noticia triste que el buen amigo Margarita me acaba de hacer llegar : su compañera, Judita Zanella acaba de morir.

El nombre no dirá gran cosa a muchos. Formaba parte de esta legión silenciosa de compañeras abnegadas sin las cuales muchos compañeros no habrían rendido para las ideas ni una cuarta parte de lo que nos han ofrecido porque no habrían tenido el cayado que los sostuviese en los mobentos de debilidad, la compañía que les hiciera soportables los años de destierro y concentramiento y, sobre todo, el amor abnegado que arrolla con todos los obstáculos que la miseria, la incomprensión y el acose continuo que sufre el revolucionario se oponen en su camino.

Compañeras así, andamiajes invisibles que mantienen erguidas nuestras ilusiones, hay tantas como compañeros destacados en el campo del pensamiento y de la acción. Es reciente aún la muerte de Denise, la compañera de Armand, que no quiso o no pudo sobrevivirlo. ¿Cuántos compañeros sabíamos de su existencia? Ixegrec le escribe a Louis Dorlet al respecto : «Así, esta mujer admirable, desconocida por los compañeros, pero puntal esencial en la obra de Armand...» ¿Cuántos compañeros ,al leer la necrológica de un anarquista destacado se preguntan, quién era el *hada madrina* que en el anonimato posibilitó la beneficiosa obra que este libertario ha aportado a las ideas? Muy pocos. El *fuero moro* no nos lo permite.

Tengo en mente un racimo de nombres de compañeras que pocos conocen pero sin las cuales la página que el anarquismo ocupa en la Historia sería mucho más reducida y la bibliografía de las obras ácratas menos voluminosa.

Judita formaba parte de este racimo. Del racimo de los peones anónimos que van junto al compañero hasta los arcanos y más allá del « Non plus ulura » de las columnas de Hércules. Desde 1914 la vemos junto a Ilario, del que no se separará jamás. Perseguida, herida, encarcelada en Italia ya antes del advenimiento del fascismo : en Latinoamérica y en los Estados Unidos durante los años veinte ayudando a su compañero en todos los menesteres, desde el « pro pane lucrando » más rudo de manobra y peonaje hasta en la confección de la publicación libertaria « Aurora »; viene la Revolución española y Judita e Ilario darán su « Presente » entre los primeros. Sucedió el éxodo nuestro y continuó el de ellos que, junto con el de muchos antifascistas italianos, ya duraba años.

Actualmente, con muchos años vividos (nació el 26 de abril de 1885) en la mayor de las intensidades, Judita ha cedido a las exigencias de las Parcas, en Turin.

Hacía pocos meses que aún me había dado hospitalidad en su casa cuando ya estaba prácticamente inmovilizada en una silla a resultas de una parálisis. Siempre sonreía y a veces me hablaba en piamontés con aquella voz dulce que ya no volveré a escuchar... **VICTOR GARCIA**

B.D.I.C

Detenciones, torturas y consejos de guerra en España.
EL FASCISMO FRANQUISTA NO SE DESMIENTE

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco-espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Objeciones a un comunicado

HEMOS tenido la paciencia de leer integro el Comunicado del ministro de la Gobernación franquista publicado el 23 de septiembre en todos los diarios de España, comunicado lleno de insidias y de torpes acusaciones contra las cuales, los perjudicados, en dichas publicaciones no tienen opción a defensa. Se la haremos nosotros usando de la libertad que se disfruta en el extranjero.

En primer lugar diremos que el ministro falsea la verdad al confundir, por encargo de su dueño y señor, comunismo con anarquismo, catalanismo y basquismo. **Cada uno de estos campos está bien delimitado; cada sector de estos sigue su trayectoria, y en ningún caso a la C. N. T.** (los demás son mayores de edad para defenderse) **se la puede envolver, ni cinica ni «candorosamente», en papel comercial bolche-falangista. Su combate la C. N. T. lo sostiene contra todas las dictaduras, y hora seria de que la defensa franquista fuera esto: franca, cinica, al estilo descarado del fascismo, en vez de mentir democracias y liberalidades que no consuenan con sus postulados ejeistas de 1936-39, principios que, aparentemente, El Pardo ha abandonado para mendigar, vergonzosamente y miserablemente, derecho a gobernación totalitaria y una limosna en dólares, en libras, en marcos o en la moneda que sea para resarcir el Tesoro de la nación de los rabiosos mordiscos que le aplican las ratas de sacristía, de cuartel y de cueva falangista.**

Los anarquistas que por derecho de hombres libres combaten al régimen esclavista de Franco, no tienen necesidad de arrimarse al sol de Moscú ni al de Washington para producirse. Les basta su razón, su criterio, y estiman su independencia y saben confiarse a su entusiasmo para procurarle un bien de libertad al pueblo. La «Escuela terrorista de Toulouse» es argumento franquista tan sobado como el de la lucha de Franco contra el Comunismo, porque la verdad es que la tal «escuela» es una aberración informativa policiaca, igual que el cansino estribillo de la «ducha anticomunista» del franquismo es la palanca más formidable de que Kruschev dispone en España para dar a conocer y desarrollar el Partido Comunista. Todo lo antifranquista (según Franco) es soviético, y todo lo antisoviético en España es franquismo. En este caso, ¿qué lugar les reserva el Estado a los millones de ciudadanos antifranquistas no comunistas? ¿Tendrá el tuné, el Ministerio de Información y Turismo. de afirmar algún día que en España hay 25 millones de comunistas? Sería osado, sería cínico. pero en dictadura todo desparpajo resulta posible.

Que estallaron bombas en Madrid, San Sebastián, Valencia y Barcelona es otro infundio. Fueron petardos inofensivos. Sea quien quiera que los hava colocado, su interés de no causar daño a las personas es evidente. Como protesta. como demostración de un estado de ánimo antifascista, estas demostraciones en España son necesarias. Nada justificaría una conducta ruidosa si el derecho de asociación, de reunión. de emisión del pensamiento, de libertad del individuo, en España existiera cual existe en los demás países civilizados. Pero en nuestro país el derecho ciudadano no rige; el sable y el disparo, la delación y la justicia intervenida cumplen, con todo el daño moral y físico que de ello deriva, el papel de «Constitución» española. Al efecto, unos jóvenes libertarios pueden ser detenidos, maltratados y declarados autores de unas mínimas explosiones para condenarles a máximas penas: a Jorge Conill Valls a la de muerte; a Marcelino Jiménez Cubas a 25 años de presidio, y a Antonio Mur Peirón a 20 años de la misma pena. Hay otros consejos de guerra en perspectiva que pueden terminar con sanciones bárbaras por el estilo y sin conocimiento exacto de delito, a no ser el de oposición formal al régimen fascista del general Franco.

La prueba de que la justicia que se ejerce en España es una trágica parodia, un escarnio sangriento, es que las audiencias de guerra se celebran a puerta cerrada, no constando jamás la relación de la defensa en los diarios que utiliza el Ministerio de la Gobernación para agravar con mentiras la situación de los encartados.

Uno de los argumentos que la «justicia» franquista aduce para mantener sus acusaciones es la de que el terrorismo antifranquista se dirige al desmembramiento de la economia nacional tratando de ahuyentar del país al turismo extranjero, a lo que vamos a corresponder con argumento opuesto: quienes asustan de verdad a los veraneantes exteriores son los hoteleros ladrones, los propineros profesionales, los engaños, las suciedades, e incluso las faltas al respeto del forastero, comercialmente conocido por «el pagano». ¿Qué dicen las autoridades franquistas del hotel en construcción que se derrumbó hace meses en la Costa Brava por deficiencia de materiales, y que ocasionó la muerte alevosa de 25 obreros? ¿Qué dicen las mismas de la caldera que estalló en otro hotel costabravense, matando a seis personas? ¿Quién ahuventa al turismo con actos terroristas? ¿O es que incluso las terribles inundaciones recientes que tanto duelo han ocasionado en Cataluña, habrá que cargarlas a la cuenta de la fantasmal «escuela terrorista de Toulouse»?

A LOS trabajadores del mundo
A LA opinión pública internacional

LA Asociación Internacional de los Trabajadores, haciéndose eco de la de su filial, Confederación Nacional del Trabajo de España, dirige una llamada urgente a todos los trabajadores y hombres libres del mundo para que de todas partes hagan oir su voz de protesta contra la represión franquista, agudizada actualmente en España.

No satisfecho con ser el responsable directo de un millón de muertos y del estado de miseria y de opresión de que viene siendo vicima el pueblo español, el régimen totalitario entronizado en el suelo hispano con el apoyo de Hitler y de Mussolini, después de 23 años de despótico predominio, en el que ha dado evidente muestras de su incompatibilidad absoluta con el pueblo, con una civilización libre y de su fracaso, extrema sus medidas de terror.

No hay en el pais español ciudadano alguno que pueda considerarse al abrigo de la arbitrariedad. Decenas de ellos, de todas las clases sociales, hombres, mujeres, jóvenes, estudiantes, universitarios, obreros manuales, son acosados continuamente por los servicios policiacos y demás esbirros del régimen y muchisimos son también condenados a duras penas, por tribunales sin independencia, al servicio de la facción que dicta su ley a la mártir España. Sobre centenares de trabajadores que han participado en las últimas huelgas, defendiendo justos derechos y reivindicaciones, se ejercen las más inhumanas represalias. La deportación, además de los malos tratos, es utilizada con frecuencia, con crueldad sádica, para que las familias de los luchadores se vean cercadas por el hambre, sometidas a mil vejaciones con el fin de evitar, cosa vana, nuevos estallidos de rebeldía popular.

La aplicación de torturas es uno de los métodos caracteristicos del régimen. Los tribunales militares franquistas funcionan de una manera expeditiva. Bajo el pretexto de actos que todo régimen de tirania haría justificables, acaban de condenar recientemente a largos años de presidio a unos jóvenes libertarios, entre ellos Marcelino Jiménez Cubas, a Antonio Mur Peirón y al estudiante Jorge Conill Valls, éste último condenado a pena de muerte.

Con el falaz pretexto de « defensa de la sociedad », que es el primero en dejar en el más absoluto desamparo, el régimen pretende justificar legalmente unos crímenes. Unas vidas corren peligro en España. La del joven Jorge Conill es hoy la más directamente amenazada.

Los trabajadores del mundo entero no pueden mostrarse indiferentes ante lo que ocurre en España. Una movilización rápida y eficaz de las masas populares, de la opininón pública internacional, de todos los hombres de conciencia libre debe impedir que el régimen que tiene la responsabilidad de los asesinatos de García Lorca, de Luis Companys, de Juan Peiró, de Julián Zugazagoitia y de tantos hombres dignos sacrificados en holocausto de sus ideas de libertad, consuma nuevos homicidios. Un clamor universal debe hacerse oir con energía, sin pé dida de tiempo, para arrancar unas vidas humanas del patibulo o del pelotón de ejecución.

Al lado de nuestros hermanos de la Sección Española, que no cejan en su combate contra la dictadura franquista, expresamos nuestra plena solidaridad hacia todos los hombres que en España defienden la libertad y hacia cuantos sufren las violencias, los atropellos y las injusticias de un régimen tiránico, condenado irremisiblemente a desaparecer.

SECRETARIADO INTERNACIONAL DE LA A. I. T.

C. N. T. — A. I. T.

Nueva ola represiva en España

El régimen fascista, instaurado en España mediante una rebelión militar, cuyo precio en vidas humanas se eleva a UN MILLON DE MUERTOS, tiene aún la osadia de condenar por delito de rebelión, a cuantos españoles manifestan su disconformidad con él, a penas de muerte y de decenas de años de prisión. Como si el millón de muertos no fuera ya un tributo de sangre suficientemente elevado pagado por el Pueblo.

En la actualidad pide la cabeza del joven estudiante Jorge CONILL VALLS, acusándole de haber participado en los atentados cometidos en Barcelona en los últimos meses. La sedicente justicia franquista pide también elevadas penas de prisión contra otros dos jóvenes, Marcelino JIMENEZ CUBAS y Antonio MUR PEIRON, acusados del mismo delito y en el que también implican a una joven francesa, Ivette PARENT. A un hermano de MUR, Luis, ido de Francia en viaje de vacaciones, se le ha detenido igualmente.

Como obedeciendo a un plan preconcebido tendente a reprimir a la militancia de la C. N. T., en Vigo, Madrid y Valladolid se ha procedido a efectuar detenciones masivas de militantes libertarios, acusados de distribuir propaganda subversiva en ocasión de los movimientos huelguisticos habidos en España y reproducidos estas últimas semanas en Asturias. Todo esto, seguido de la propaganda confusionista habitual, según el cual se trata de «actividades de agitadores comunistas que se esfuerzan en explotar a su ventaja los conflictos de trabajo de la primavera última... etcétera».

Los hechos de los que se les acusa consisten en la explosión de algunos petardos en determinados edificios que no ocasionaron más que desperfectos materiales en los mismos, sin que ni una persona sufriera daño, de lo que se desprende que los objetivos que se perseguian eran puramente protestatarios y de carácter psicológico contra las represalias ejercidas por el régimen contra centenares de trabajadores detenidos y deportados como consecuencia de las huelgas habidas en abril y mayo.

Tanto los actos de protesta como los de propaganda contra el régimen son considerados incursos en la jurisdicción militar y, en consecuencia, los detenidos en provincias —excepto los de Barcelona— han sido llevados a Madrid, donde serán juzgados por tribunales militares. Esta jurisdicción excluye toda garantia de defensa del acusado, siendo designados defensores militares de oficio y como simple formalidad. El tristemente célebre coronel Eymar va a confirmar su sadismo represivo utilizando los poderes excepcionales de que dispone. El régimen confirmará, también, su famosa tendencia a la liberación de sus méritos. El mundo libre tiene ocasión de constatar cuánto cinismo se oculta tras el disfraz de la caridad cristiana.

La Confederación Nacional del Trabajo justifica plenamente en esas causas los hechos de que se acusa a los condenados y procesados, pues un régimen que niega en absoluto el ejercicio de la libertad, que reprime violentamente toda manifestación discretamente, ya sea motivada por la miseria moral y material a que está sometido el pueblo español bajo el franquismo, abre las vías de la violencia. En estas condiciones es normal que

(Pasa a la página 2.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

REUNION conmemorativa en Ginebra

EN hora oportuna dimos cuenta de la reunión que los anarquistas du Suiza preparaban como acto conmemorativo del Congreso que tuvo lugar en Saint-Imier los días 15 y 16 de septiembre de 1872. En aquella ocasión la Sección antiautoritaria de la Primera Internacional daba ajustada respuesta a los puyos centralizadores y dictatoriales del llamado Consejo General de Londres que organizó el Congreso de La Haya con la finalidad exclusiva de expulsar de la Internacional a Miguel Bakunin y James Guillaume.

También dimos a conocer en estas columnas las resoluciones esenciales adoptadas en Saint-Imier y en lugar aparte publicamos también la convocatoria que invitaba a celebrar el 90 aniversario de aquel evento.

Varios militantes y organizaciones anarquistas se hicieron presentes al llamado. Los días 15 y 16 de septiembre 1962 se reunieron en Ginebra los compañeros Bosiger y Deprez por la Federación Suiza; Widman Peña y otro militante en tanto que presencia espanola; Ivan Ivanov por los búlgaros; Raymond Beaulaton por la Alianza Obrera Anarquista (Francia y Bélgica); Juan Cluzel por el Grupo Durruti, de Annemasse; M. Mantovani y A. Borghi por la F. A. Italiana; P. Ferrua por el C. I. R. A. Participaron también a titulo personal los compañeros Frigerio, Martini, Gossi, Coniat y varios más de distintas procedencias.

DOCUMENTACION HISTORICA

Los organizadores de esta reunión presentaron a los asistentes varios documentos de época que por su importancia nos complacemos en citar: Se titula el primero «*Dictadura y pretensión científica*». Se trata de un capitulo del folleto de Wdadimir TCHERKESOV, titulado: «Páginas de Historia Socialista. Doctrinas y actos de la social-democracia» (1896). Se refiere a notas de orientación dirigidas por Max y Engels desde el Consejo General de Londres a los combatientes de la Comuna de Paris en 1871. Para demostrar la línea de continuidad en el pensamiento de los dos estados se dan párrafos que corresponden a 1845, en los que apercibe el lector de las extraordinarias pretensiones de estos dos personajes supuestos creadores de una doctrina que posee probadas raíces anteriores a ellos mismos.

El segundo documento lo constituye un texto integral debido a Miguel Bakunin y titulado: «*La Internacional y Carlos Marx*». De material suficiente para un folleto de 37 páginas densas de datos, detalles, referencias de hechos y fechas, utilisimo para el conocimiento de lo que fue la Primera Internacional y de las tendencias y luchas que se establecieron en su seno.

Seis páginas de una referencia de Enrique Malatesta dedicada a «La Internacional y el Congreso de Saint-Imier» es la base del tercero de los documentos cuidadosamente escogidos y editados por los compañeros de Suiza.

∴

La reunión no ofrecía un carácter orgánico formalizado. No obstante, era naural que se debatieran en su curso problemas de interés general para el movimiento anarquista internacional y que en principio se adoptara alguna resolución de circunstancias. Estas se resumen en los siguientes considerandos.

RESOLUCIONES ADOPTADAS

I

Los Grupos anarquistas reunidos en Ginebra los dias 15 y 16 de septiembre de 1962, en ocasión del 90 aniversario del Congreso de Saint Imier, declaran que las lineas preconizadas por aquel Congreso en cuanto a la acción politica a desarrollar por parte del proletariado eran y continúan siendo acertadas.

II

Reafirman:

1) Que el primer deber del proletariado es la destrucción de todo poder politico.

2) Que para llegar a tal fin ha de estimarse que toda suerte de organización de un poder politico cualquiera —aun titulándose provisorio y revolucionario— no es otra cosa que un nuevo engaño y sería tan peligroso para el proletariado como lo son todos los gobiernos que actualmente existen.

3) Que los proletarios de todos los paises, en su lucha para realizar la revolución social, deberán oponerse a toda suerte de compromisos, situándose al margen de toda la politica burguesa para en su lugar establecer y practicar la solidaridad en la acción revolucionaria.

III

Que la transformación de las estructuras socialeconómicos es un hecho histórico de carácter inevitable. Y que esta transformación comporta en el inmediato una serie de necesidades y de intereses aplicables a la lucha social que deberian traducirse en el espiritu de las masas a través de nuevas aspiraciones y de nuevas reivindicaciones.

Que puesto que las revoluciones técnicas, cientificas y politicas en curso se hallan entre las manos de los privilegiados y sirven a sus intereses exclusivos, éstas no pueden beneficiar a las clases trabajadoras; por consecuencia, la politica del anti-comunismo o del anti-capitalismo no hace más que encubrir un nuevo despotismo o un capitalismo modernizado.

De lo expuesto resulta que la misión primordial de los trabajadores es la de combatir a todas las fuerzas reaccionarias y la de organizarse constituyendo una internacional potente.

Que lograr independizar al movimiento obrero de la dirección y de la influencia de los partidos políticos y de las iglesias y que la abolición de los regimenes totalitarios y neo-colonialistas; que la liberación de la juventud del yugo de la teologia y de la politica y de la tutela estatal, son las tareas más urgentes a emprender.

Y que las acciones comunes emprendidas, junto a sectores «no anarquistas» por la defensa de la libertad —acciones *circunstanciales* y *concretas*— no deben hacer olvidar a nadie que la finalidad esencial del anarquismo es la de la lucha por la supresión de la autoridad y de las jerarquías con sus respectivos corolarios: el Estado, el Ejército, la Iglesia, el Partido, el Capital y todas las formas del centralismo.

IV

Los participantes se declaran solidarios con todos los pueblos y con todos los movimientos que luchan contra los regimenes dictatoriales y contra la opresion neo-colonialista.

Apoyan todas las acciones populares que se propongan abolir la explotación, el autoritarismo y el militarismo, fuente permanente de las guerras, asi como de la miseria y de la esclavitud del proletariado.

Apoyan decididamente la lucha de los pueblos ibéricos, eslavos y no eslavos, asi como la del pueblo cubano, que obra en oposición a la nueva dictadura.

Firman las Resoluciones representantes de Bélgica, Bulgaria, España, Francia, Italia y Suiza.

∴

Además de lo expuesto, los circunstantes decidieron constituir una Comisión encargada de organizar y convocar para fecha próxima un Congreso Anarquista Internacional.

CONSIDERACIONES NUESTRAS

Nos complace manifestarnos acordes con el espíritu de los compañeros reunidos en Ginebra. Podrá observarse que reafirman cuanto desde hace tiempo venimos manifestando en estas columnas a propósito de manifesaciones concretas y tendencias que se presentan en el movimiento libertario español y en otros paises. Podemos congratularnos.

No obstante, apuntamos lo que estimamos una laguna importante: recomiendan los reunidos a los trabajadores el interés y la importancia que consiste en organizarse internacionalmente, pero no se les recuerda que la A. I. T. existe un tanto olvidada por los propios anarquistas. Se trata precisamente de la organización que por su espiritu y finalidad, resulta la heredera legitima de las aspiraciones enunciadas en Saint Imier en 1872. No se ha hecho referencia a ello en Ginebra de 1962. Un olvido de este orden nos sitúa en el terreno de quienes no obran en función de lo que piensan o de lo que declaran pensar.

El proletariado no se librará de la influencia de los partidos politicos en tanto que no se reorganice por cuenta propia al margen de los partidos politicos.

He ahí porque se fundó la A. I. T. He ahí porque aún se persiste en mantenerla contra todas las inclemencias.

Lo incongruente es el que militantes anarquistas actúen en centrales que se mantienen bajo el dominio de los Partidos y olviden que la A. I. T. —a pesar de todo— aún existe. Que lo recuerden Beaulaton, Mantovani y todos los demás, reunidos o no en Ginebra.

Para salvar a JORGE CONILL VALLS, condenado a muerte

en Barcelona, y a otros tres compañeros amenazados con la misma pena en Madrid, acudid al

MITIN DE PROTESTA

que el 5 de octubre tendrá lugar en la **SALA LANCRY** *de PARIS, a las 8 y media de la noche, calle Lancry n° 10*

BIBLIOTHÈQUE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 214 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 11 Octobre 1962

SOUS LE SIGNE DE LA LIBERTE

LE gouvernement fédéral de Bonn ne fait pas mystère qu'une forte pression a été exercée sur lui par celui de Washington pour que le commerce de l'Allemagne de l'Ouest avec Cuba soit soumis aux stipulations qui règlent les relations économiques avec l'Europe de l'Est, ce qu'il a accepté.

Un bateau italien, l'« Airone », transportant une cargaison soviétique, à destination de Cuba, est bloqué à Reggio de Calabre.

Un autre navire de même nationalité, le « Nazzareno », est aussi bloqué, avec un chargement de même provenance, pour la même destination, dans le même port.

Des compagnies de navigation turques ont donné l'ordre à dix de leurs navires qui voguaient vers Cuba avec des chargements soviétiques de rebrousser chemin.

Les dockers de New-York ont refusé de charger sur le navire belge « Tervaete » une cargaison de sulfite de sodium destinée à Léningrad, « qui aboutirait en fin de compte à Cuba ».

M. Dean Rusk, secrétaire d'Etat des U.S.A., multiplie les contacts avec les ministres des pays latino-américains et européens pour que cesse l'acheminement vers Cuba de matériaux non stratégiques, mais considérés produits de première nécessité pour l'économie du pays.

Washington essaie d'autre part de dresser l'opinion publique mondiale contre le projet de construction à Cuba, par les Russes, d'un port de pêche qui « léserait les intérêts des pays voisins ».

Ces simples faits, cités parmi tant d'autres, suffisent à démontrer la volonté inébranlable des Etats-Unis d'affamer les Cubais pour les faire rentrer dans le giron des pays du bloc occidental.

Qui est le plus condamnable dans tout cela : le capitalisme yankee, dont l'ignominie ne recule devant aucun méfait pour assurer la pérennité de ses prérogatives; les imbéciles ouvriers dockers de New-York, qui, moyennant un os sec qu'on leur donne à ronger, se font les complices des précédents; la presse vénale, payée pour se taire, qui se contente de relater succintement les faits sans les commenter et surtout sans les dénoncer? Selon nous, tous le sont au même titre, parce qu'animés par l'amour du lucre et la soif de possession. Ils agiraient tous dans les mêmes conditions, sans aucune considération humanitaire, si leurs situations respectives étaient interchangeables.

Faute d'éléments d'appréciation exacts, on ne voit pas très bien quelle part de responsabilité, si responsabilité il y a, il est possible d'attribuer à l'U.R.S.S. dans cette affaire. La construction d'un port de pêche ne peut certainement pas être retenue comme « intention d'agression ». S'il en était ainsi, il suffirait d'examiner superficiellement une carte du monde pour définir qui, de l'U.R.S.S. ou des U.S.A., encercle l'autre et, par ses bases stratégiques, fait figure d'agresseur.

Une chose est certaine. La politique de Gribouille, pratiquée par les Américains, ne pouvait que les mener où ils en sont. C'est l'accueil chaleureux qu'ils ont réservé aux fascistes cubains, leur participation avouée à la tentative avortée d'investissement de l'île, qui ont incité Castro, qui sait mieux que quiconque que ses forces ont des limites, à se jeter dans les bras de Khrouchtchev, seul capable de contrecarrer les visées du Pentagone.

Parler du « monde libre » c'est bien; mais à force de rabâcher ces termes sans jamais en mettre sur pied les rudiments, lasse, et ne donne plus le change. Car Castro est aussi pavé pour savoir qu'un compromis quelconque avec Kennedy, dans la conjoncture actuelle, c'est le règne de l'« International Fruit » et des autres trusts qui recommence. Or, la dictature économique, bien que moins spectaculaire, est largement aussi efficace que celle basée sur la force répressive pure. C'est tomber de Charybde en Scylla.

Kennedy avait une balle magnifique à jouer. Son pays regorge de biens de consommation, ce qui ne veut pas dire que tout y va pour le mieux puisque, de son propre aveu, vingt millions d'Américains se couchent chaque soir avec « la faim aux tripes ». Il lui suffisait de neutraliser la racaille cubaine en exil, de distribuer ses surplus au lieu de provoquer la disette, de faire preuve d'un peu de philanthropie, et d'aider à l'instauration d'un semblant de démocratie. En un mot, faire « la preuve » de la supériorité de son système sur l'autre.

Il a mal joué et tout perdu: tant pis pour lui. Son manque de sens des réalités aura permis aux individus qu'on ne leurre pas, de constater, une fois de paus, que si le communisme institauré en U. R. S. S. ne vaut pas grand'chose dans sa forme actuelle, le système capitaliste libéral, en honneur chez lui, ne vaut plus rien du tout, est complètement dépassé et ne parvient plus à subsister qu'en raison de son caractère autoritaire.

FRATERNITE REVOLUTIONNAIRE

Là, où l'esclavage déguisé, se trouve un jour aboli, un temps, par la révolte du peuple, il se trouve reconstitué, sous une forme différente, sous une appellation nouvelle, par une forme quelconque de domination étatiste. Toute l'histoire de tous les peuples est un éternel recommencement; chaque libération se transforme, plus ou moins rapidement, en une nouvelle oppression. La mutilation de la liberté provient du fait que les hommes se soumettent à un pouvoir, que beaucoup, parmi eux, sont satisfaits de se soumettre à un pouvoir. Tout comme l'enfant, se plie à la volonté de ses parents, l'homme se soumet à la dictature de l'Etat, reconnaissant, ainsi, qu'il ne possède pas encore les qualités requises pour marcher librement dans la vie.

Sous l'égide de l'Etat, des institutions pires que les plus féroces servages, s'imposent à l'individu, lui faisant obligation de se plier à la volonté de tyrannie et de rapine du maître, comprimant sa liberté, le contraignant à une violence que la plus élémentaire morale réprouve. Tous ces rouages étatistes écrasent le travailleur qui est le sujet le plus pressuré, le plus pillé.

Les partis politiques dénoncent les abus de l'Etat pour donner satisfaction à la clientèle électorale; cependand, un accord tacite existe entre tous les politiciens, de tous bords, qui se combattent pour la conquête du pouvoir, mais qui mangent le même pain de l'hypocrisie, et qui sont bien d'accord pour le maintien du pouvoir, l'autorité de l'Etat, la servitude du travailleur, le maintien des privilèges du capitalisme. Chaque fois qu'un peuple tente sa libération, il est dépossédé des libertés qu'il a pu arracher par sa révolte, par des malins qui ont su gagner sa confiance et créer une force nouvelle, une autorité, dont ils deviennent bénéficiaires.

Il s'avère que le problème de la liberté et du bien-être à tous, est le problème de la qualité de l'individu. C'est l'individu qui est à la base de sa liberté, qui la construit, qui en jouit, sous une forme plus ou moins apparente, étant entendu, que, dans les temps présents, la jouissance de la liberté demande, parfois, la désobéissance aux lois criminelles des Etats. C'est une question d'honnêteté et de courage. L'individu peut toujours s'opposer, même seul, à la farce malfaisante de l'Etat. Nul ne peut obliger un individu à accomplir une action que sa conscience réprouve.

L'esprit de révolution est le respect que tout individu doit avoir pour la liberté, la sienne et celles des autres; le respect qu'il doit avoir de la vie, la sienne et celles des autres. L'esprit de révolution c'est la lutte pour un mieux-être pour tous et la destruction de tous les servages, de toutes les servitudes, de toutes les oppressions; c'est l'affranchissement de l'individu et l'élévation de son humanité lui permettant de vivre dans un climat de fraternité en conservant toute sa dignité d'homme.

La révolution se réalise chaque jour, sans heurt, par l'élévation de l'individu qui prend la décision de vivre en homme libre, de mépriser, en paroles et en actes, le pouvoir des Etats. Par l'augmentation de l'effectif des hommes qui s'affranchissent et gagnent la liberté, la transformation de la société vers le bien suit lentement son ascension. Il appartient à tous les révolutionnaires de faciliter à tous les travailleurs l'accès à cette libération. La révolution de demain ne peut être que celle de l'affirmation de la qualité de l'homme. — « *Mais ce qui est plus risible encore, c'est de vouloir nous soumettre aux lois des générations passées, c'est la prétention de nous faire croire que nous devons respect et obéissance aux fantaisies qu'il aura plu à quelques bonshommes de codifier et d'ériger en lois, c'est, enfin, cette outrecuidance de vouloir asservir le présent aux conceptions du passé.* » — Jean Grave.

RENE VILLARD

L'EVOLUTION CAPITALISTE

A ce jour, on y voit très clair dans ce qui est, si tout paraît confus dans ce qu'il adviendra...

Dans ce qui est :

Les découvertes scientifiques, mobilisées par le Profit, ont déterminé une telle abondance de produits que leur écoulement devient de plus en plus difficile. Et l'on sait pourtant que les entreprises des pays équipés tournent à 60 % de leurs possibilités.

Donc, si elles accroissaient leur rendement l'abondance serait encore plus spectaculaire mais *encore moins vendable*...

Le progrès a donc réalisé les conditions économiques suivantes :

Plus un produit est fabriqué mécaniquement, en automation, plus son prix de revient baisse, plus son prix de vente devient concurrentiel sur le marché mondial.

Tous les pays équipés poursuivant le même but, par les mêmes moyens, il en résulte une abondance mondiale invendable.

Sous le fouet de l'appétit de profit et par la concurrence, l'économie capitaliste a donc réalisé les conditions définitives du bien-être : elle produit plus que les besoins solvables et est capable de produire plus que les besoins réels. L'offre dépasse la demande solvable et *pourrait dépasser la demande des besoins réels* : c'est la plus grande révolution économique de l'histoire.

C'est aussi la plus stupide : oyez... Dans ce processus économique triomphant il se produit une faille qui va toujours s'élargissant : c'est que la montée de la productivité se réalise par la substitution de la machine à l'homme; le pouvoir d'achat global baisse au fur et à mesure que s'élargit l'abondance.

La victoire mécanicienne de l'homme, qui est sa plus grande victoire, réalise deux situations contradictoires : elle crée l'abondance et, du même coup, elle tue le pouvoir d'achat, c'est-à-dire, *le salaire*.

Le bien-être cesserait donc d'être l'épanouissement du pouvoir d'achat devenu aléatoire, incertain ou accidentel : la satisfaction des *besoins réels* demanderait que toute la production mécanicienne soit intégralement distribuée à tous les travailleurs comme à tous les consommateurs : *le problème de la libération sociale n'est plus seulement un problème de collectivisation, mais, par dessus tout, un problème de distribution à tous les consommateurs*. Or, cette finalité du progrès économique ne peut se matérialiser dans la vie quotidienne que par l'abandon des « prix, salaires et profits ».

Alors que l'abondance des biens et des services tue le pouvoir distributif de la monnaie ou de la valeur financière, le bons sens, à défaut d'esprit de justice, indique la voie à suivre pour satisfaire les besoins réels et déterminer ainsi l'ordre social : l'administration des choses en vue de leur distribution gratuite.

Exposé bref mais suffisant pour attirer l'attention des travailleurs sur la nécessité de sortir de leur léthargie.

Dans ce qu'il adviendra :

L'économie capitaliste repose sur deux lois : l'extensibilité des marchés et la concurrence.

Or, le marché se rétrécit. La concurrence devient ruineuse, infernale quand l'offre dépasse la demande.

N'oublions pas que la demande ne peut dépasser le pouvoir d'achat. Que la France connaît quatre millions d'économiquement faibles; que les Etats-Unis en déclarent dix-sept millions; qu'il y a deux milliards d'hommes dans le monde qui crèvent de faim, et que les repus détruisent ce qui est indispensable aux autres... !

Chaque économie nationale, menacée dans son expansion, s'efforce de réaliser des ententes continentales, tel le Marché commun européen, pour faciliter entre Etats associés des échanges qui atténuent les difficultés de la concurrence mondiale. On espère, par une spécialisation relative des productions, réduire l'écart entre la production pour les besoins réels et celle des besoins réels, c'est-à-dire : produire pour la vente sans perte d'excédents; c'est-à-dire, en fait, « raréfier la production en conservant les profits ». Les Etats-Unis, ainsi menacés dans leur expansion vers l'Europe, l'envahissent de leur capitaux, afin d'obtenir que le Marché commun s'élargisse en Marché mondial.

Si ces tentatives réussissaient, l'économie capitaliste pourrait restreindre la production au pouvoir d'achat. Détentrice de tous les moyens de production et d'échange, délivrée du cauchemar des excédents, insouciante des besoins réels qui seraient assurés d'une écuelle quotidienne, elle pourrait envisager de poursuivre sa vie sans heurt...

Mais en stoppant la productivité elle déterminerait un chômage définitif. La majorité des travailleurs seraient condamnés aux loisirs sans recevoir le pouvoir d'achat indispensable à cette jouissance ! Cette entreprise paraît donc impossible...

Il y a bien les pays sous-développés avec leurs masses sous alimentées, et qui, théoriquement, offrent un marché possible, mais ils sont insolvables !

Leur équipement ? C'est possible, mais gratuitement...

Et les équiper, c'est se fermer leur marché ?

Que faire, sinon passer à la distribution gratuite des richesses en dissimulant l'amertume d'une telle générosité...

En face de cette évolution chaotique et stupide, mais qui porte en elle tous les espoirs matériels et sociaux des hommes vers un monde offrant le bien-être, la sécurité et la liberté, que vont faire les travailleurs ?

Ne sentent-ils pas que parallèlement à l'organisation économique mondiale, le capitalisme réalisera l'armée de la répression pour réduire par la violence toute tentative des esclaves vers leur libération ?

Conscients des possibilités actuelles, vont-ils interrompre cette évolution infernale vers la consolidation du profit, ou, ayant réalisé que la production est leur œuvre et que la machine est leur esclave ou leur collaboratrice, vont-ils, enfin, construire un monde où la tâche de la production sera de servir la consommation : « *à chacun selon ses besoins* » ?

L'Europe des patries, conception anachronique d'un nationalisme qui ne se résoud pas à disparaître, comme a disparu la France des provinces, marque une évolution vers un fédéralisme économique aboutissant aux Etats-Unis d'Europe. Et si nous ne voulons par la guerre il faudra bien aboutir aux Etats-Unis du monde... Alors, quand les travailleurs de chaque nationalité, en accord avec les travailleurs des autres « patries », vont-ils décréter la grève générale pour convertir les fabrications d'armements en productions utiles à tous les consommateurs du monde » y compris les deux milliards d'hommes qui crèvent de faim dans une société qui détruit ses excédents ? Alors, comprenez-vous, camarades, qu'il ne suffit pas de bâfrer devant un râtelier provisoirement bien garni, mais que l'avenir de tous est dans notre intervention sur le plan européen et mondial, afin que nos préoccupations économiques passent avant et par dessus les desseins politiques et conservateurs de nos maîtres.

Le capital est un facteur *provisoire* de la production et des échanges, le travail est la condition irréversible de toute civilisation. Il est à la vie sociale ce que le sang est à notre vie organique. Il nous appartient de l'enrichir par notre volonté libératrice et notre clairvoyance constructive.

J. B.

« LA BELLE EPOQUE » ET LA NOTRE (1)

Mais dans ce même « Figaro » de 1898, il n'y a pas que de la politique. On y trouve aussi des articles de critique littéraire, théatrale et sportive, une chronique « Le monde et la ville », des feuilletons, les cours de la Bourse et, naturellement de la publicité. A côté des annonces de toujours, relatives au sirop qui guérit la toux ou à la meilleure des eaux de Cologne, voici quelques « Avis divers » assez curieux :

« *Renseignements complets aux personnes disposant de certains capitaux et désirant s'intéresser ou se joindre à groupe d'explorateurs se rendant au Klondyke (Alaska). Vallées aurifères, grande richesse. Grosse fortune en quelques mois* ».

En quelque sorte, il s'agissait là de l'organisation de cette fameuse «Ruée vers l'or » dont Charlot nous a donné une vision géniale dans son film du même nom. Gageons que l'annonceur ne fut pas le dernier à faire fortune.

« *Un monsieur offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de peau : dartres, eczéma, boutons, démangeaisons; bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement...*

» *Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Ecrire à Vincent, à Grenoble...* »

Eh bien !, monsieur Vincent, deuxième bienfaiteur de l'humanité de ce nom, vous avez dû en recevoir des lettres, et vous avez dû en faire des heureux ! Mais aussi, que de docteurs et de pharmaciens ruinés par vore faute.

« *Votre main sera naturellement fine, lisse et distinguée si vous la soignez avec la Pâte et le Savon des Prélats de la parfumerie exotique.* »

A condition, toutefois, de ne pas l'avoir abîmée, cette main, par des travaux de ménage ou de terrassement, ou encore de culture, car chacun sait, en ce qui concerne les Prélats qui la peau de leurs mains est douce et onctueuse tout naturellement.

« *Eternelle jeunesse : Rester toujours jeune ! C'est le rêve que fait tout homme... dès qu'il commence à vieillir, et qui hante encore la plus aimable moitié du genre humain... Rester toujours jeune est donc impossible, mais du moins, pouvons-nous retarder cette fatale échéance de l'âge mûr et des infirmités qui l'accompagnent. Et cela grâce à l'élixir de Virginie, qui assouplit les vaisseaux, rajeunit le sang, régularise la circulation... Que de cas dans lesquels l'élixir de Virginie a reculé les termes de la vie après avoir prolongé la jeunesse de plusieurs années. Et notez que le traitement consiste à boire à chaque repas un verre d'une délicieuse liqueur stomachique, digestive, et absolument inoffensive !*

Vite, monsieur, vite, envoyez-moi une barrique de votre liqueur. J'ai besoin, absolument besoin, de rajeunir et, après traitement, s'ils en reste, j'en ferai profiter les amis !

« *Italie — Rome —. Les désordres en Sicile. Léon XIII célèbre demain le vingtième anniversaire de son élévation au trône pontifical. Il recevra, à cette occasion, les félicitation des membres du sacré collège, mais tout porte à croire qu'il ne prononcera pas de discours, car le pape, sur les conseils de son médecin, évite de parler en public. Les dernières dépêches de Troina, en Sicile, confirment la gravité des désordres qui s'y sont produits.* »

Si c'est à cause du silence observé par le pape, que des désordres graves se sont produits en Sicile, alors le devoir d'icelui est tout tracé : qu'il parle, qu'il parle, longuement et souvent, et l'ordre, par miracle, reparaîtra en Sicile !

« *Renseignements utiles : Mariages. On désire marier demoiselle, 20 ans. 4 millions, avec noble distingué. S'adresser : Veuve Guyot, 86, boulevard Rochechouard.* »

Hé là !, madame la proxénète, c'est tout simplement la traite de blanches que vous pratiquez. Mais peste, 4 millions de dot !, il a dû s'en présenter des nobles distingués !

Mais il faut en finir, tout de même, avec ce journal dans lequel nous trouvons encore, à la rubrique : « Spectacles, Plaisirs du jour », ces deux lignes étonantes devant lesquelles il est permis de rester rêveur :

« *Couveuse d'enfants avec bébés vivants, 26, boulevard Poissonière. (A visiter de 9 heures du matin à 11 heures du soir).* »

Il n'y a pas d'autre précision, mais peut-être chacun peut-il emporter son bébé vivant !

BLANQUET

(1) (Voir « C. S. », nums 210 à 212)

PANORAMA D'ESPAGNE

Un camarade libertaire, grand ami de notre organisation, originaire du pays basque, transplanté à Paris, retiré là-bas au seuil de la vieillesse, fait assez souvent de courts séjours de l'autre côté de la frontière et, sachant combien la question nous intéresse, ne manque pas de nous tenir au courant du climat qui y existe. Voici un extrait de sa correspondance.

«Sur une de mes dernières lettres je vous avais donné mes impressions sur la population d'une région de Navarre, où j'avais séjourné.

Vous savez certainement que la Navarre n'a souffert de la guerre civile 1936-1939 autrement que par la mobilisation et la pénurie de produits alimentaires. Encore que ceux-ci fissent défaut, ces montagnards, habitués à la misère s'y étaient adaptés et résignés. Vous savez également que les bataillons navarrais étaient des troupes de choc contre les républicains. Lisez, si vous ne l'avez fait, le livre : « Révolution et guerre civile d'Espagne »; vous serez renseigné à ce sujet.

Avec ma femme, nous revinmes donc pour la deuxième fois dans la même fonda (pension), où nous avions été bien accueillis et soignés une première fois. Hélas ! cela avait changé, car après notre premier départ, le curé, du haut de sa chaire, avait le dimanche mis en garde ses fidèles contre « les sirènes estivantes françaises » qui étaient dépourvues de foi... et tout, et tout.

Au bout de sept jours, le séjour n'étant plus tenable, nous repartimes. Nous fûmes boycottés par les notabilités, mais pas par les paysans qui nous témoignèrent la même sympathie, malgré les exhortations du « capellan ».

Je tends à croire qu'ils voyaient en nous des frères de misère, car ils savent qu'ils sont miséreux, et cela nous fait espérer que, tôt ou tard, ils s'associeront au geste de révolte pour secouer le joug.

Il y aurait beaucoup à dire sur un sujet aussi vaste, mais dans une lettre il est difficile de tout relater des observations faites.

Mon accent argentin me rendait sympathique, et je pouvais converser longuement avec les paysans, surtout qu'ils voyaient en moi un des leurs, connaissant les mêmes misères, pour les avoir vécues au temps de mon enfance; et je ne manquais de leur manifester, avec ma sympathie, les sentiments qui m'animent et qui doivent les animer, touchant à leur émancipation. Je dois vous dire que je suis fils d'un métayer landais, et que j'ai retrouvé dans cette région, rapprochée il est vrai de la frontière, les mêmes mœurs et les mêmes formes d'exploitation que j'ai vecues avant mon départ du foyer paternel pour Paris, où j'arrivai à 16 ans.

J'ai été témoin en Navarre de singulières pratiques, le jour de la Fête Dieu, ou Corpus Christi, par exemple.

L'église est parée, fleurie. L'assistance est nombreuse à chaque office, la présence étant presque obligatoire. Comment se dérober, en effet, sans risquer de graves représailles, exercées par le pouvoir temporel ou spirituel, et être voué à une vie impossible ?

A la grand-messe viennent assister, partant de l'ayuntamiento (mairie) les notabilités civiles et militaires avec la bandera del pueblo (drapeau du peuple), enroulé autour de sa hampe. Dans l'église autour de l'autel, se postent cinq soldats en grande tenue et en armes.

Viennent au premier rang les notabilités civiles et militaires; puis avec celles-ci les deux porte-drapeau avec leur drapeau, drapeau du peuple et drapeau d'église, puis les fidèles. Sur la galerie, une chorale chante la messe au son de l'orgue. Les soldats, au garde à vous, ne bougeront pas d'un centimètre pendant toute la cérémonie, autrement que pour présenter les armes et s'agenouiller en signe d'adoration et de soumission.

A un certain moment le prêtre quitte l'autel et s'avance vers le milieu de l'église, tenant dans ses mains le torchon avec lequel il a fait le ménage, c'est-à-dire, essuyé le calice et aussi ses mains; il le présente aux fidèles qui tous viennent pieusement, notabilités en tête, le baiser. Vous conviendrez qu'on n'est pas trop à son aise quand, venu là par simple curiosité, on reste dans son coin sans bouger, et l'on se demande quelles sont les pensées de tous ces fidèles à votre égard. S'en aller, il n'en était pas question, cela méritait trop d'être vu.

Messe finie, procession dans les rues, pour aboutir au fronton qui tient lieu de place publique. Le dais est installé au fond, face à l'entrée. La foule va s'installer sur les gradins du fronton, où se jouent les parties de pelote basque. Les notabilités se placent toujours au premier rang, d'un côté seulement, car les frontons espagnols ont le mur à gauche.

Le curé tenant, comme pendant la procession, l'ostensoir, dans lequel se trouve l'hostie consacrée, à hauteur de son visage, reste immobile pendant que l'on appelle « el baile de la bandera », la danse du drapeau, qui consiste en ceci : Un homme du peuple, tenant le drapeau déployé, s'avance jusqu'à environ trois mètres du dais. Là, il met un genou à terre et incline profondément la tête, se lève, recule trois pas, met encore une fois le genou à terre et s'incline, répète ces mêmes gestes pendant une vingtaine de mètres environ, à reculons, puis les renouvelles en s'avançant jusqu'à la place qu'il occupait la première fois, puis recule encore une fois faisant toujours génuflexions et inclinaisons. Au terme du troisième périple, il se fige, puis exécute la danse du drapeau « el baile de la bandera ».

PH. P.

(A suivre.)

sid *Solidarité Internationale Antifasciste*

CALENDRIER-1963

Par sa valeur artistique, il aura la faveur de tous ceux qui l'achèteront.

C'est pourquoi, nous recommandons vivement à tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre de S. I. A. de le demander, en indiquant le nombre d'exemplaires qu'ils désirent recevoir en chaque langue : française ou espagnole; car selon la coutume, il y a une édition dans chacune de ces langues.

Le prix de ce Calendrier est de 2,50 NF., avec une remise de 10 % pour toute commande à partir de dix exemplaires.

Dès maintenant les commandes peuvent être passées au CONSEIL NATIONAL DE S. I. A. 85, rue de la Concorde, à TOULOUSE (Haute Garonne) C. C. P. 1230-50-

LES STRATEGES DU BOLCHEVISME

« L'Humanité », en grosse manchette, écrivait ces jours derniers : « Napoléon III s'était fait aussi élire par le suffrage universel. »

Ce qui signifie bien que grâce à cette machine è capter les voix, on peut tout obtenir et tout attendre : l'asservissement du peuple à la « part entière » et le triomphe des inégalités sociales.

Les bolchevistes ont raison de redouter le triomphe de de Gaulle et de son pouvoir héréditaire, *mais à condition* que cet avertissement dépasse ce personnage, et qu'il devienne la critique logique et rationnelle de toutes les dictatures... La dictature d'un homme ou d'une équipe, qu'elle soit due à un suffrage restreint ou universel, est toujours une menace pour la liberté : tout acroissement de puissance d'une autorité *se traduit inéluctablement* par une perte de liberté pour les masses qui la subissent après l'avoir instaurée.

L'exemple de Staline n'est-il pas édifiant ? Pendant 35 ans, ce tyran a vu s'agenouiller devant lui, le servir dans ses crimes, dans la honte, le mensonge ou le silence, tous ceux qui, aujourd'hui, le vomissent parce qu'il fut, disent-ils, l'incarnation du culte de la personnalité.

Ceux qui ont idolatré ce tyran, ou, par ambition, simulé ce culte en laissant croire à sa vertu, à sa grandeur, à sa magnificence, en le dénommant le « Père des Peuples », ne se rendent-ils pas compte que de Gaulle n'en demande pas davantage avec plus de doigté, moins de brutalité ? Les bolchevistes voudraient-ils faire de la dictature une « spécialité maison » dont ils seraient seuls à détenir le secret ?

Ils ont raison de craindre la résurrection d'une nouvelle monarchie de « droit divin », dont le comte de Paris serait peut-être le dauphin, avec le nonce apostolique comme ministre de l'Instruction, mais il est pénible de l'entendre dire à ceux qui collaborèrent avec ce général et eussent continué s'il ne les avait abandonnés...

La liberté n'est pas un plat qui se mange à la sauce politique, mais un état économique et social qui ne peut être que le résultat d'une longue éducation économique et sociale.

Or, si aujourd'hui, on redoute cette nouvelle comédie électorale, c'est que l'on doute de la sagacité, de la maturité sociale d'un peuple abruti par un siècle de socialisme parlementaire, de canulards politiques, d'une religiosité politique aussi stupide et dépravante que les cultes qui veulent être spirituels.

Les partis socialistes n'ont pas eu d'autre préoccupation que d'introduire des urnes électorales dans les cerveaux de leurs ouailles. Ils ont fabriqué des électeurs, les abrutissant de politique, sans aucun souci de porter à leur connaissance les éléments essentiels de la connaissance. *Ils n'ont pas su, un parti en sera toujours incapable, former des hommes.*

Pour un parti, la culture, l'éducation ? Ce sera pour demain, « quand il aura pris le pouvoir» !

En attendant, ceux qui tendent la main aux catholiques pour capter leurs suffrages, et pour se hisser sur l'échelle de la hiérarchie politique, ceux-là redoutent que les esprits qu'ils ont abrutis, à force de slogans et de mensonges, témoignent de leur ignorance en apportant leurs suffrages à Charles de Gaulle 1er. Et cet orgueilleux, que l'ambition dévore, doit sourire de se voir reprocher un machiavélisme pervers par ceux qui ont tant encensé Staline le tyran...

Le jour où la liberté s'affranchira des parasitismes politiques pour devenir *l'expression d'une cité économiquement organisée*, ce jour-là la tyrannie aura vécu, les travailleurs seront sauvés !

Jorge Conill y Valls

antifascista, condenado a muerte, en España no puede ser defendido, y aquí tampoco. Un mitin proyectado fue suspendido. ¿Hay que aguardar que Franco agarrote a su víctima, hay que esperar que el enterrador cumpla su obra para que se nos deje manifestar nuestro humanismo?

LA LLAVE DE PLOMO

POR curiosidad, he repasado las páginas de la revista «Magazine Lorraine» (VIII-62) y en una de ellas roza a la ligera un problema que, por su envergadura, no pierde actualidad aun siendo contemplado a distancia de fechas. Según esta revista, el Gobierno ruso procedió por entonces a una alza de precios sobre la carne y productos lácteos, oscilando entre el 25, 30 y 35 por 100, conforme a la calidad y categoría de los artículos. (Y allá «no hay castas».) La disposición del aumento la motivó la crisis porque atraviesa la agricultura rusa, según discursos pronunciados al objeto por Krouchef: «La agricultura, dice K, no ha podido hacer frente a las necesidades de la población. Ella no está en medida de llenar su cometido.» Y el periódico *Pravda* igualmente añade: «La falta de comprensión de los campesinos, su escasa voluntad por el trabajo y su indiferencia por los problemas vitales del país hace que nuestra riqueza agrícola y ganadera sean insuficientes.» Contentos que deben estar los del agro ruso, cuando dan lugar a reprimendas. Y, para amedrentarlos (supongo yo, a no ser para peor cosa), finaliza la *Pravda*: «Se hace indispensable prevenirnos contra la mala fe de los saboteadores.» Si no dice que éstos son fascistas, pudieran serlo: ¿no son comunistas todos los españoles que traen de cabeza a Franco?.

¿Es ciertamente el sabotaje la causa de la crisis de la rama mencionada? A mi entender, el fondo del mal radica en el propio engranaje del Estado, interviniendo en el desarrollo de la producción, en la voluntad y en los estómagos de quienes la ejecutan, tomando a éstos como máquinas rentivas. Es el defecto de todo Poder —y más el autoritario—, obstruir, frenar todas las manifestaciones de la vida de un país. Su habilidad sólo es una: especial control de los seres y cosas. Pero esto precisamente viene a ser el raquitismo en la economía, porque los productores, el verdadero valor de ella, están despreciados como hombres, sin ninguna libertad y sin ninguna iniciativa personal. ¿Qué individuo, con cerebro normal, puede admitir el papel de robot? En esta estafa del hombre se hallará la respuesta de la crisis agro-pecuaria rusa; hoy esta rama y mañana las otras. El remedio será dejar la competencia de la producción en manos campesinas.

Si los campesinos de ese país —y los demás obreros— son piezas del mecanismo del Estado, sin derecho, además, de reclamar un poco más de pan, ¿qué voluntad aportarán al trabajo? ¿Acaso reciben recompensas, repercutiendo en un mejor tren de vida, que les seduzca a interesarse por la producción? No hay tal. El salario es con límite. Y pese a bombos y platillos de régimen proletario, pese al propagado vellocino de oro (todo música), ni comerán ni vestirán mejor ni dispondrán de otros elementos, más o menos vitales para vivir, que aquellos permitidos por el salario, y si éste es escaso, con un vientre semi satisfecho de alimentos y hasta posible de mediana calidad, ¿con qué optimismo realizarán su labor si no hay consistencia física y, junto a ésta, la nula libertad de queja? Y a poco esfuerzo, escaso rendimiento. Es la cosa natural; el condenado a trabajar sin más alicientes que la obediencia, crea en su interior una psicosis de rebeldía que, si no la manifiesta con actos abiertos, por serle estos contraproducentes, ejecuta su labor con el mínimo esfuerzo.

Encontrándome prisionero en las fauces del ejército franquista, me dedicaron a los trabajos de pico y pala en las fortificaciones, limitándose mis haberes a un real diario; con este ingreso y la bazofia de cada «crepas», inútil manifestar que hacía lo menos posible por hincar el pico. ¡Es que los campesinos rusos escaparán a esta regla? Los partidarios de la U. R. S. S. sostienen que allí los obreros forman parte de un todo y, por tanto, la causa del país es la suya. El más lerdo sabe que tal causa es sólo de los magnates y que la del obrero se limita a la limosna del salario. El productor de allí, no es ni más ni menos que una víctima semejante a la de cualquier régimen burgués, igual que nosotros. Es decir, existe una pequeña diferencia, pequeña pero mereciendo la pena: la posibilidad de exigir unas migajas del beneficio usurpado por el burgués al obrero, y esta posibilidad nadie se permitirá discutir que existe en Rusia. En todo caso alegarán que el salario percibido es suficiente para cubrir en todo tiempo las necesidades de aquellos obreros. A este respecto, cabe destacar unas palabras pronunciadas en cierta ocasión por Kruschev, que espero serán de más garantía que puedan serlo mis asertos para los incrédulos, manifestando que en el término de diez años, el nivel de vida del obrero ruso sería igual a la del obrero americano. Y en América también cuecen habas; no todos los explotados tiran el dinero por la ventana. Si necesian nada menos que diez años para alcanzar el nivel de vida citado, no deberían ser muy prometedores los sueldos en Rusia. Y si no lo siguen siendo hoy —recordemos lo dicho por la «Pravda»— ¿por qué a los campesinos no les llena el entusiasmo de producir lo suficiente?

No está en las manos del Estado ruso la llave que abra las puertas de la economía del país, sino en las manos de quienes producen. La llave del Estado es pesada e ineficaz, rompiendo sus aristas al girar porque su aleación es de plomo, mientras que la llave de los obreros es ligera pero sólida, afinada, girando con soltura y sin riesgo a destrozar ninguna de sus partes porque su metal es puro y de buena calidad. Cese el gobierno en su intervención, dejando libres las manos y el cerebro de los productores, entregando a éstos el desenvolvimiento de la economía, seguro que así obtendrán abundancia de todas las materias.

RONGEL

Antena

VEJACION

BARCELONA. — En la villa de Sallent el día 23 de septiembre las fuerzas «vivas» y clero recogieron a los ancianos pobres de la localidad para burlarse de ellos a título de homenaje a la vejez. A los tristes homenajeados los pasearon por las calles, los llevaron a la iglesia, les hicieron discursos, los obsequiaron con caramelos y les hicieron pasar por el aro, es decir, por un arco parecido a una herradura. Treinta y seis horas después el Llobregat bajó lleno para inundaciones.

DINERISMO

GIJON. — Por cuestiones de dinero un tal Francisco Javier mató al joven Benjamín Alonso Muslera.

CIUDAD REAL. — Han sido detenidos cuatro gitanos que hace cuatro años asesinaron a Juan José Díaz Jiménez por una miserable deuda de pesetas.

LA GUERRITA

LAS PALMAS (Canarias). — Cuando regresaba a la casa cuartel el cabo primero de la Guardia Civil, Manuel Trujillo Socorro, comandante del puesto de San Bartolomé, acompañado por el guardia Manuel Alemán Trujillo, en el lugar conocido por Agualeta cayeron ambos en un precipicio a causa de la oscuridad. El cabo falleció y el número gritó desesperadamente el segundo apellido de aquél, por hallarse herido.

El terrorismo o la lucha por el poder en el Brasil

(Continuación y fin)

EN sentido opuesto, esto es, los bolcheviques y sus inocentes instrumentos, se esfuerzan en trasladar aquí el paredón de Fidel Castro y sus métodos dictatoriales, con su cohorte de detenciones y violencias, para imponerse a cuantos no les son políticamente favorables (y nótese que existen en América «anarquistas» poseídos de la misma ceguera).

En el Brasil los más exaltados partadarios del paredón cubano exigen derecho a la huelga, quieren participar en las elecciones, gozar de libertad de reunión y de imprenta, derecho a manifestarse públicamente contra el gobierno... al propio tiempo que desean para sus adversarios (los que hoy les permiten hablar libremente), fusilamientos, torturas, deportaciones, censura de escritos, prohibición de reuniones y ningún derecho a la huelga. ¿Qué es esto? ¿Qué significa exigir ahora toda suerte de facilidades para ellos y reservar un futuro de violencias y opresiones comunistas para el público ávido de libertades bajo todos los regímenes? Carencia de raciocinio o fanatismo —igual al de los religiosos— apegados a estos fermentos de dictadura bolchevique, vehículos de violencia, con base en la subconsciencia, en proa a la idea feroz de autoridad que algunos sicoanalistas clasificarían de voluntad «irracional».

En el Brasil, siempre que surge una crisis política los muros aparecen llenos de condenas a muerte. En 1955, cuando la deposición del presidente Café Filho, esos «juicios» murales sentenciaron a muerte a algunos de los políticos también depuestos, y luego escribióse sobre paredes en Río de Janeiro otras sentencias a pena capital. En 1961, con la renuncia de Janio Quadros, los mismos «juicios» no fueron inscritos en las paredes contra ciertos políticos reaccionarios que antes habían permitido se les «condenara a muerte» en la vía pública sin que hostigaran a la policía para que diera caza a sus «condenadores». ¿Qué significa tamaña contradicción? ¿Cómo se puede exigir libertad para sí propio y desear el fusilamiento de contrarios? Esto es obra de comunistas, de algunos estudiantes que no quieren estudiar, siempre en procura de motivos para hacer huelgas y prorrogar las pruebas escolares; y de los llamados *instrumentos* inocentes, que por el motivo de ser adversarios de los que gobiernan se alían con el enemigo para darse el placer de derribar al gobierno actuante.

En 1962 las cosas han variado. Los muros de Río de Janeiro aparecen pintados con sentencias de esta guisa: «¡Fuego a la canalla comunista!», «¡Guerra al P. C.!», «¡Fuego a la comuna Paulo Alberto!», ello siempre acompañado de una sigla: «M. A. C.», que aquí se traduce en «Movimiento Anti-Comunista». Y ya, en un mismo pie de igualdad, bolcheviques y fascistas se acusan mutuamente, unos diciendo que el dinero para esa campaña llega de América del Norte, asegurando otros que la propaganda comunista el P. C. de aquí la cobra en rublos. Pero el «M. A. C.», no satisfecho con ensuciar los muros, dejó bombas en la embajada y en la exposición industrial de la U. R. S. S. que no llegaron a explotar, ello en Río de Janeiro.

Ambos extremismos pretenden implantar cada uno su dictadura respectiva. Los bolcheviques —incansables en el reclamo de libertades que les favorezcan— quieren levantar su paredón para eliminar enemigos y transformar el Brasil en una colonia del Imperio rojo de Moscú, y en tanto los fascistas pretenden implantar un régimen de campos de concentración para permitir que los americanos exploten las riquezas naturales del territorio brasileño. Al centro de ambos extremos que se disputan la primacía devorándose mutuamente, está un pueblo hambriento, mísero, analfabeto, en nombre del cual todos hablan y al cual los de izquierda le recetan su terapéutica política: las teorías del paredón Fidel Castro, y los de derecha los campos concentracionarios y la distribución de platos de sopa condimentada en los asilos, «formidables» descubrimientos para resolver la cuestión social del siglo XX.

Veamos en nombre de quién hablan esos terapéuticos de izquierda y de derecha: El Brasil, según estadísticas, en 1960 contaba con 67 millones de habitantes, con población rural de 45,5 millones, urbana de 22,5; que vive en régimen de economía de mercado 27,3, y la que se desarrolla en régimen de economía natural 18,2. Las tierras están así distribuidas: 70.000 propietarios (3,3 por 100 de la población total del país), ocupando 62 por 100 del área global; 1,8 millones de propietarios ocupando 16,6 por 100 del área cultivable: 25 millones de campesinos no disponen de tierras, o sea, en conjunto, el 76,6 por 100 de la población total del Brasil. Asimismo, 4 millones de brasileños son asalariados (33,3 por 100); 1,5 millones de campesinos son semi-proletarios (pequeños propietarios, aparceros, participantes, cultivando tierras de 50 a 500 hectáreas), y 140.000 grandes propietarios o empresarios capitalistas. Claro que en esta lista no se incluye a los mayores latifundistas: el Estado y la Iglesia.

23 millones de brasileños están sujetos a congoja: 18,5 millones sufren el castigo del hambre endémica; 3,5 a 4 millones sufren los efectos de la esquitosomosis; un millón están afectados de tracoma contagiosa; otro millón ostenta el estigma de las llagas; existen 600 mil bubáticos, 60 mil hansenianos, 43 mil portadores de dolencias montesas; mueren 2.040 críos por día. El Brasil cuenta con un 48,4 por 100 de analfabetos. En Maranão el cupo es de 75 por 100 y en diversos Estados alcanzan la cifra del 90 por 100.

¡Pues bien! Es en nombre de este sublevante cuadro extraído del libro de Franklin de Oliveira, «Revolución y contrarrevolución en el Brasil», que en el Parlamento y fuera de él se habla, pero del que, de hecho, nadie se preocupa. Los bolcheviques (desmoralizados a partir de su jefe Luis Carlos Prestes, ahora sujeto a interrogación para explicar sus paseos en «Cadillac» último modelo con chófer uniformado), piensan primero en su dictadura. Por su parte los fascistas van colocando «bombitas» para perseguir a los soviéticos del Brasil con miras a desmontarles el proyecto de dictadura roja sobre el país. Y los anarquistas, a quienes siempre se atribuía el terrorismo habido por esos mundos, acaban de arrojar al público su gran artefacto: la segunda edición de LA DOCTRINA ANARQUISTA AL ALCANCE DE TODOS, de José Oiticica.

EDGAR RODRIGUES

CHISPAS

La Virgen del Carmen es la «mujer» de andar por las aguas. Una aseveración religiosa que hace aguas.

∴

Esa Carmen virginia protege a pescadores y marinos cuando por esfuerzo propio no se ahogan. A los ahogados sigue protegiéndoles en beneficio de los curas.

∴

A la familia Martínez de Rubí la riada le arrebató cinco hijos. Desesperada, la madre no hizo resistencia a la corriente.

¿Habrá tenido valor el páter para hablarle de la Virgen del Carmen al padre?

∴

GALA DE «LE MONDE LIBERTAIRE»

Celebradera el 9 de noviembre, a las 8,45 de la noche, en el Palais de la Mutualité. Gran Programa en preparación.

«C. S.» recomienda este espectáculo de fraternidad a los compañeros.

∴

La Carmen de iglesia y la Carmen Polo, para la misma pérdida de tiempo.

∴

Más interesante la Carmen bizetina.

∴

Nunca más actual que ahora el «fiate de la Virgen y no corras».

∴

Los milagros de Vírgenes y Santos se acabaron en julio de 1936.

∴

En los lugares siniestrados de Rubí, Sabadell, Tarrasa, etc., con los dineros recogidos para los damnificados se levantarán macizas y lujosas iglesias «de la Virgen del Carmen».

∴

«Los católicos tienen derecho a practicar sus ritos.»

Y a virgonizarnos, a carmenearnos y a acardenalarnos; por supuesto.

∴

Barracas, los ríos se las llevaron a centenares; iglesia, ninguna.

¿Y dónde conviene más la silleta que en las casas para trabajadores?

∴

Tras la tragedia civil la burla religiosa.

También a ello tienen derecho los curas...

∴

Libertad para todas las opiniones...

Por la misma opino que los templos religiosos no deben ser incendiados, sino desmentelados por las corrientes... populares.

A no ser que nos hayamos vuelto carmelitanos.

CHISPERO

EN MADRID

otro joven libertario condenado a muerte y dos más a cadena perpetua. El fascismo continúa manifestando ante las narices democráticas de Europa y América.

Las fuerzas políticas

CADA día que pasa se va extendiendo más y más por todas partes la costumbre de superestimar las fuerzas de los partidos políticos, sin tener en cuenta los importantes detalles que las anulan muchas veces y las hacen contraproducentes, negativas y hasta muy peligrosas.

Es cierto y ésta es la mejor prueba de lo que decimos, que un partido puede tomarse el poder por la fuerza; pero es más cierto todavía que jamás esa toma de poder será para beneficio de los que sufren hambre de todas las cosas y ni siquiera para los que participaron en la toma, sino sólo exclusivamente para el una pequeña minoría de mandones. Ejemplo: Rusia y cien lugares más.

Pueden también las fuerzas políticas contribuir a la caída de un régimen equis, en unión de otras fuerzas más puras. Pero aquí se nos presenta el mismo caso anterior y es que los ensimismados y controlados por las camarillas dirigentes, si no lo saben, deberían saber que, al final, sus esfuerzos contrarrestados por las ambiciones personales de quienes los empujan al combate que bien puede ser fatal para sus existencias.

Existen, contrariamente verdaderas fuerzas manumisoras que laten en el seno de los pueblos del mundo: estas son apolíticas, antipolíticas o acráticas. Si nos limitamos, como ejemplo y por lo que nos toca de cerca al pueblo español, veremos que las únicas fuerzas revolucionarias, dignas de tal nombre son las de la CNT y el Movimiento anarquista en general. ¿Y por qué esa diferencia? —se preguntarán algunos—. Pues sencillamente porque estas fuerzas son animadas por concepciones contrarias al entorpecimiento político, arraigadas en lo más profundo de los corazones sensibles a los anhelos de bienestar, justicia y libertades ciertas para todos y cada uno de los componentes de ese conglomerado insigne de la producción provechosa. Es el antipoliticismo de nuestro movimiento lo que le ha dado un valor insuperable en los tiempos que corren. Porque si como bien dijo un sabio: «el hombre es la medida de todas las cosas», toda corriente que se nutra de esencias humanas, en el sentido más alto que se pueda en cada instante de la vida, será fiel reflejo de los anhelos de superación colectiva. Ninguna política las contiene; ella se nutre del mando, de la autoridad, de la jerarquía, del sometimiento de los muchos a los pocos y en especial a los programas dictados de la cumbre. Y nada de todo eso es humano, sino rebañesco, bestial, indigno de seres capaces de pensar por cuenta propia.

Sin vanagloria podemos estar seguros los anarquistas de contar en todo momento con la sincera asistencia de los oprimidos que al fin de cuentas son los únicos que merecen calor de humanidad y decidida disposición en su pro de quienes estiman su propia libertad y vida. ¿Que los opresores y los explotadores del hombre por el hombre son acreedores también a la solidaridad? En un sentido más amplio, naturalmente, pero eso no viene al caso ahora.

La creencia de que al entrar en concomitancias o lo que se quiera con las directivas de los partidos políticos, se puede tener la seguridad de haber adquirido mayor potencia en la acción liberatriz de un pueblo tiene un calificativo que obviamos señalar para no herir susceptibilidades. Pocas son las veces que un dirigente político se dispone a entrar en el terreno de la lucha directa y decidida por lo que alardee o se proponga conquistar. Siempre es el respetable «cerebro» que dirige y planea lo que otros deberán encargarse de hacer. Pues supone que debe cuidarse para la gloria de la causa, no exponerse y ser reserva para los días del triunfo si llegase a obtenerse. Pactar con un político es tan poca cosa que las cifras de adherentes que pueda presentarse no pasan más allá de lo que elucubra su cerebro «genial». De lo que se desprende que al hacer el cómputo efectivo de luchadores se tiene uno que enfrentar solo contra el opositor circunstancialmente común. Y esto representa una buena decepción para los creyentes en la capacidad liberatriz de los partidos políticos.

Todo lo que contenga engaño, titubeo, componenda, es contrario al buen éxito de la lucha por la felicidad de todos. La política es eso y algo peor aún. Sólo lo rectilíneo, lo verdadero, lo consciente y libremente decidido se adapta a las luchas de la libertad.

El anarquismo, confiando en los pastores de la política es inconcebible. Y no hay que olvidar que nuestro cenetismo responde a los más puros anhelos de ese pueblo y proletariado que en España se revuelve íntimamente airado contra sus opresores de turno. Poco importan nuestros afanes de encontrar algún apoyo en territorios supuestos amigos. A la hora de la verdad se verá quién es quien responde por nosotros y por todos. Nunca serán los políticos quienes le digan al que trabaja y sufre: «Sigue adelante en pos de lo que tu rebeldía te exige». Pero bomberos no faltarán jamás. Bomberos de la política de todos los colores que harán todo lo posible para que los anhelos del pueblo se encuadren en sus correspondientes programas, sin salirse de allí, ni un ápice, so pena de tenérselas que ver muy duramente con los eternamente escaramados en el poder y la riqueza de ambiciosas camarillas.

Lo anterior lo entiende perfectamente el menos avisado de los anhelantes de justicia social. Muchos no se atreven a sostenerlo abiertamente, pero en el fondo de sus vidas, lo llevan prendido como básica corriente incendiaria de las grandes gestas que en el mundo han sido y esperamos que seguirán siendo. Quizás lo ignoren por completo; tal ha sido y es la nube de humo que los políticos se encargan de hacer viajar hacia los más claros horizontes. Pero ello no ha de ser causa de nuestra indecisión, ni motivos de confusión para quienes saben comprender el alcance del pensamiento y la acción de altura. Desmoralizarse y considerarse incapaces de realizar la vida simplemente es derrotismo. Hemos de huir de él como de las culebras venenosas; y conservar nuestras certezas y seguridades en toda su pureza. Sólo permaneciendo alertas evitaremos sufrir los dolores mortales del envenenamiento que bien mirado y enfrentado es nada.

COSME PAULES

LO QUE CIRCULA POR PARIS

On assassine à Barcelone

Parce qu'il défend la LIBERTE, contre le FASCISME de Franco, un jeune militant libertaire, JORGE CONILL VALLS, est condamné à mort; deux de ses camarades sont condamnés à de lourdes peines.

Nous nous solidarisons avec cette jeunesse espagnole qui, lasse de la misère, des emprisonnements, des tortures, des exécutions, lutte contre les classes qui sont à l'origine de ces crimes: la bourgeoisie, l'Eglise, l'armée, la noblesse.

Nous nous solidarisons avec les Espagnols qui enlèvent en otage le vice-consul d'Espagne à Milan.

Nous nous solidarisons avec les Anarchistes Espagnols qui passent à l'ACTION DIRECTE contrairement aux communistes qui se défendant de toute participation aux actes de révolte de Barcelone, de Madrid, de Valence, de Saint-Sébastien, affirment que le parti communiste «rejette le terrorisme».

En Espagne, comme PARTOUT, nous luttons et lutterons contre l'emprisonnement et contre l'assassinat des hommes:

— qui veulent rester libres,

— qui veulent mettre fin à leur exploitation par le capitalisme et par l'Etat,

en préconisant l'ACTION DIRECTE.

Au nom de l'INTERNATIONALISME, de la LIBERTE, de la DIGNITE HUMAINE,

— DEBOUT CONTRE FRANCO!

— DEBOUT CONTRE TOUTES LES FORMES DU FASCISME!

— VIVE LA LUTTE DES CLASSES!

Renseignements: 3, rue Ternaux, Paris, 11e

Union des Groupes Anarchistes-communistes de la Fédération Anarchiste.

CRONICA

Agitación obrera

LA protesta iniciada en un pozo minero de Asturias, fue secundada por unanimidad. En represalia, el gobernador apeló a medidas draconianas, yugulando el gesto viril de unos indefensos obreros. El cierre de los pozos fue casi total; como total ha sido la represión ejercida contra los disconformes, de tal manera, que no hay detenidos, no. Han sido desterrados, alejados de su hogar, a cientos de kilómetros. Es un sadismo sin igual en la historia de las luchas entre capital y trabajo. Haría falta remontarse a otro país totalitario para encontrar precedente. Un país al cual se anatematiza, pero se le imita y comercia, como si fuera gemelo. ¡Y es que en el fondo lo son!

En el Cuartel de la Policía Armada de Gijón fueron concentrados más de un centenar de mineros, siendo enviados, pocos días después, a las provincias de Palencia y León. Este innoble proceder agrava de forma extraordinaria la situación de los mineros, ya que de quedar detenidos en el lugar a donde se ha realizado la protesta, estarían atendidos por deudos y amigos. Y en el destierro, no. Allí están a merced de la arbitrariedad, y sus familias sufriendo la injusticia de la separación.

Y así estamos. Empero, la producción ha descendido en un 40 por 100, ya que los obreros encargados de la extración lo hacen de mala gana. Su duro e insano trabajo ha de ser distribuido como «prima de producción», no en los que a ese trabajo se dedican, no. Administrativos, y parásitos de la industria, han de lucrarse del esfuerzo ajeno, tal y como si fueran ellos los que están en el fondo de la mina, expuestos a los peligros de ella.

Se cuenta, y parece ser tiene visos de realidad, que una entrevista habida con el ministro, a la cual acudieron dos delegados de el personal, fue jocosa, por demás. Tras los saludos de rigor, el ministro se dirigió a uno de los delegados, y en tono imperioso, demandó por el salario que ambos percibían.

—Veinte mil pesetas, señor ministro —respondió en correcto y claro castellano.

Colérico, más que nervioso, el ministro clamaba:

—¡Veinte mil pesetas! ¡Pero si no las gano yo! Y con mirada fija trataba de desconcertar a sus interlocutores...

A la vista de tal escena, el otro delegado hubo de responder en tono zumbón, y burlándose de su excelencia, tal y como hace un verdadero asturiano cuando a contar chistes se dispone:

—Sí, señor ministro. Veinte mil pesetas. ¡Pero es que éste, mi compañero de delegación, cobra quince mil, por ser ingeniero, y a mí, como picador, me corresponde el resto!

Cataluña

La fabril región catalana se halla impaciente. La industria metalúrgica comienza a dar muestras de ello. Los trabajadores de las fábricas de material eléctrico, de la denominada Empresa «Siemens», de Cornellá, declararon la huelga de brazos caídos. Al día siguiente, la dirección de la Empresa ordena el cierre de los talleres afectados, poniendo vigilancia en puertas y cercanías.

La huelga no ha sido total. Oficinas y paniaguados de la sociedad explotadora, acudieron solícitos en demanda de continuar el trabajo, originando con su proceder la debida réplica de los huelguistas. Y este es el momento deseado por la autoridad para intervenir. La Guardia Civil apaleó a cuantos halló en su camino, detenientos a otros. Balance de esta épica lucha: un centenar, entre heridos, contusos y detenidos.

En el instante en que redactamos esto, la huelga continúa, siendo buscados por la Brigada Político-Social de Barcelona, huelguistas y demás personas de izquierdas de la villa.

Crisis en la Industria textil

La acumulación de mercancías en la industria textil hace que esta industria atraviese en la actualidad un momento de los más difíciles. En demostración de ello señalaremos, a grandes rasgos, el estado y situación en que se hallan varias empresas.

UNITESA: Grupo integrado por los fabricantes Muñoz-Batlló, y que lo forman 18 fábricas. De éstas han cerrado cinco, reduciendo la jornada a tres días en el resto.

ISIDRO LLOVERAS: Ha cerrado totalmente sus fábricas; asimismo las que trabajaban para esa firma.

BERTRAN Y SERRA: Ha iniciado las gestiones para reducir a tres días a la semana el trabajo en las fábricas de su propiedad.

Independiente de estas empresas, las establecidas en la cuenca del Llobregat, como en las cercanías de Barcelona, han iniciado un expediente dirigido a la Delegación de Industria y organismos sindicales, con el fin de que se les permita la disminu-

Andando y meditando

LA inquebrantable convicción de que estamos llevando a cabo una empresa magna cuando mantenemos bien alto nuestro ideal ácrata, convencidos de que con ello hemos de beneficiar a esta humanidad dolorida, nos infunde valor para combatir contra dificultades al parecer insuperables, para sobrellevar sin descorazonamiento las aflicciones y penalidades que a primera vista presagian el fracaso, y si las vencemos son peldaños que nos ayudan a escalar la cumbre del éxito. A los grandes caracteres, a los magnánimos temeramentos pudo faltarles alguna cualidad o no poseer en grado heroico tal o cual virtud; pero todos ellos reposaron de fe en su ideal, en la humanidad, en el verdadero fin y objeto de la vida.

La mayor parte de las reformas sociales que han alterado ventajosamente la faz del mundo, tuvieron por brazo ejecutor hombres de delicada complexión moral y sin valimento mundano, antes por el contrario, estorbados en su obra por obstinada oposición de tiranos y verdugos, pero perseveraron en su propaganda y en su acción con el ejemplo y persistieron en la porfiada lucha hasta conseguir la victoria.

Aquellos hombres propagaron y defendieron denodadamente las ideas de que estaban inquebrantablemente convencidos, sin temor al ridículo con que los zahería el prejuicio dominante a la sazón entre las gentes. El poder de los bienhechores del mundo dimanó en grandísima parte del convencimiento que tenían de que habían nacido para dar nuevo impulso al mundo en el cual no tuviera validez el odio, la hipocresía y el odio.

En el orden científico, pensemos en lo que logró llevar a cabo la fe del inventor. Ni burlas, ni desprecios, ni desdenes, ni contrariedades, ni la miseria, ni el infortunio, les hicieron desistir de su empeño. La fe de Colón impidió que el planeta tardara algunos siglos más en redondearse y aceleró con el descubrimiento de América la evolución del género humano.

PEREZ GUZMÁN

Prensa nuestra

«CENIT»

Sumario del número 140:

Plácido Bravo: «Hoja por hoja»; Ildefonso: «*La Protesta* en su 65 aniversario»; Floreal Ocaña: «Nace el hombre-cósmico»; Eusebio C. Carbó: «Los *modernos* abominan francamente del clasicismo»; V. M.: «Claude Tillier»; Severino Campos: «La estatificación del hombre»; R. M. R. y M.: «La vida y los libros»; Abarrategui: «Alas sin cielo»; Fabio Luz: «Padre e hijo»; Han Ryner: «El rebaño que bala»; F. Spencer: «La creencia»; «Jovellanos»; Puyol: «Mi caja de estampas»; Denis: «El crítico»; Víctor García: «El pensamiento anarquista» (folletón encuadernable).

1 NF en todos nuestros puestos de venta, y en 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.).

«TERRA LLIURE»

Este Boletín —en cuyo primer número tanta aceptación ha tenido, que ha agotado el tiraje— va a salir por segunda vez con fecha de octubre. Cuantos desen recibirlo pueden dirigirse al 24, rue Ste Marthe, París (X), Francia.

Los compañeros que han recibido paquete y no hayan colocado todos los ejemplares harán el favor de devolver el resto para que podamos cumplir encargos.

B.D.I.C

del INTERIOR

ción de la jornada, a tres días a la semana.

Se gestiona urgentemente la salvación de la industria... y para ello nada mejor que la intervención de los Sindicatos Verticales. Esa intervención se encamina a lograr un fácil cautivo para que las empresas logren la reducción de la jornada, completando el salario de sus obreros, con cargo al *Fondo de Compensación Textil*, que como se sabe, es el Depósito que acumula la diferencia de precio del algodón de importación, más barato que el nacional, y que alcanza en la actualidad una enorme suma de dinero.

Ahora ha de recogerse la triste herencia de la imprevisión y del abandono. Mano de obra abundante y barata, mercados controlados, han dado altos beneficios a los capitalistas, pero escaso beneficio a la clase trabajadora. Y ésta ha de ser la pagana de la imprevisión. De una ceguedad ofuscadora, que no vio el futuro, sino que sólo miraba el presente. El resultado se toca ahora: Utillaje anticuado, bajísima producción, precios no competitivos y remanentes sin salida, porque España es un país de bajo poder adquisitivo.

Impericia, que sólo los trabajadores han de pagar, pues el capital ha situado sus beneficios en lugares seguros.

La nueva tragedia

No teníamos suficiente con el agobio económico causado por el régimen franquista, que se nos ha venido encima otro: la inundación de una extensa zona de nuestra Región Catalana, que, arrasando barrios enteros, ha ocasionado un millar de víctimas.

En Sabadell la industria de acabados ha desaparecido en un ochenta por ciento; en Tarrasa, buena parte ha quedado inservible, y así en Rubí y otros lugares. Los trabajadores de estas ciudades han quedado a merced de la «ayuda oficial», que como todos sabemos se hará de una manera parcial. Otro género de socorro es el de Acción Católica, que, como el anterior, será practicado en forma caprichosa. Y queda la solidaridad mundial, que ha de llegar en forma abundante, pero controlada por el aparato gubernamental. Habían de preocuparse sus donantes de un control efectivo, única manera de que de verdad llegue a los necesitados; si así no se hace, mucho nos tememos que se pierda en el camino.

Actualmente se hacen especulaciones con la nueva desgracia, haciendo ver que el Caudillo está en todas partes, y que reparte dones a manos llenas, sin mirar a dónde, ni a quién. Más adelante veremos qué hay de todo lo que hoy señalamos, ya que nuestra experiencia nos advierte.

La represión

A Dios rogando y con el mazo dando. Esa es la política del Caudillo.

Plegarias por la catástrofe catalana; penas de muerte a cuantos no comulguen con esa absurda teoría. Eso es lo hecho en el tribunal que ha de juzgar a los jóvenes libertarios detenidos con motivo de unas explosiones en la Región.

Víctima propiciatoria, el compañero Jorge Conill, para el cual se pide la pena de muerte. Para los también acusados, Giménez Cubas y Mur Peirón, penas inferiores. Y así en Madrid, a donde han sido detenidos cuatro jóvenes más, y por si no fuera suficiente, otros amigos de distintos países han caído en la garra franquista.

El coronel Eymar ha sido el encargado de sumariar a las jóvenes Yvette-Marthe y Francisca Román, acusadas de ser agentes del Exilio. Otro sumario será instruido por el explosivo colocado en el «Valle de los Caídos» y la colocación de otro en el Ayuntamiento de Valencia.

Mas, el el caso que la opinión pública sabe a qué atenerse. Conoce las estratagemas policíacas y haciendo muestra hostil al sistema usado por el régimen, aborrece el plan de terror represivo que trata de ahogar la voz pública elevada en tono enérgico por el atropello de que ha sido víctima una joven en Madrid.

No es un caso insólito, no. Es una cosa casi vulgar. Se trata de la manera y forma que entienden los aliados de Franco, de cómo ha de tratarse al pueblo español.

No inventamos nada. Ni siquiera agregamos comentario alguno. Lo dejamos a merced del lector, que ha de seguir la lectura de un diario de Madrid, tal y como él lo ha publicado: «María del Carmen Rodríguez Noval, de veintinueve años de edad, con domicilio en Zabalda, núm. 3. Sufre una lesión y diversas erosiones que la causaron de noche, en la carretera de Barcelona, unos norteamericanos de la Base de Torrejón de Ardoz.»

JUAN ESPAÑOL

España, septiembre 1962.

JUNTO AL MAR

Cosas de la playa y otras

ES siempre entretenido circular por playas y lugares cercanos a ellas. La diversidad de gentes atrae la mirada y la curiosidad. Allí, en la playa, se desprende uno fácilmente de un sinfín de preocupaciones inútiles; la « moral », disecada al correr de los siglos, pierde toda su razón de ser, sin que por ello se haya forzosamente de caer en lo inmoral y el libertinaje, nada de eso.

Los bañistas sólo piensan en el agua, y en el sol. Ambos elementos bruñirán su piel, limpiándola de muchas impurezas, dándole mayor capacidad de resistencia contra males físicos; pero con una condición : la de no abusar, pues tanto una congestión por baja temperatura del agua, como elevada al sol sin nada que preserve, pueden traer malas consecuencias, e incluso lo peor.

Todos los que, ansiosos por quedar bronceados en seguida, nada más llegar junto al mar se exponen sin ninguna precaución a los rayos solares, no tardan en sufrir las consecuencias y molestias consiguientes, a veces de una cierta gravedad. Hoy existen productos que evitan la insolación brusca, de los cuales no conviene abusar, ya que impiden respirar debidamente a los poros de la piel. Más vale ir por etapas aumentando diariamente el tiempo de exposición. Resulta ridículo ver a esos que, con el recurso de una loción, quedan « morenos » al segundo día artificialmente; ello ni es natural ni puede beneficiar de ninguna manera, todo lo contrario.

El extremo opuesto deben buscar los que se pasean por la arena playera vestidos como si fuera otoño, sin siquiera exponer al aire y al sol, cuello, brazos y piernas. Hemos visto (con 40 grados al sol) a una señora con vestimenta a prueba de bajas temperaturas: jersey, chaqueta, pañuelo en la cabeza y sombrero enciclopédico, que conste. Una joven pareja de españoles llegados durante su « luna de miel », se extasiaba viendo el panorama, para ellos casi desconocido (por no decir increíble de ser visto en el feudo franquista — ya la Iglesia allí debe de ser distinta al imponer un « pudor » fuera de época, mientras la de aquí, más al día, tolera eso y mucho más —. El sobre todo se daba cada ración de mirar...

Los diversos vendedores pasan y repasan gritando sus productos, pero sin importunar más de la cuenta. Ello es necesario, ya que venden lo bastante para ganarse la vida, que para ellos no debe de ser de color de rosa, gran parte del día con los pies en la arena, sin apenas reposo.

Pero lo que más nos encanta siempre, es ver a esa infinidad de nenes y jóvenes de ambos sexos. Ellos si que gozan de la playa y su sol; no saldrían del agua si les dejaran y el peligro que corren es mínimo, dadas las precauciones de toda clase y la concurrencia de personas mayores. Forman un verdadero enjambre; sus gritos parecen trinos de pajarillos contentos de vivir, ya que para ellos no existen aún preocupaciones mayores, a los que nadie estorba ni importuna. Lo peor es que gran parte de ellos, la mayoría, pertenecen a familias obreras, cuyos medios económicos son limitados y algunas — bástantes — han de sacrificar otras necesidades a fin de poder pasar quince días del año junto al mar, en la playa.

El comercio en estos lugares litorales nutre sus cajas en verano, de ahí que cuando va a empezar la « saison » o temporada, tome sus medidas de alza de precios. Mientras haya fuerte afluencia, todo va bien, pero ese sistema acabará por retraer a las gentes, lo mismo que el otro, el de cobrar alquileres exorbitantes, lo que obliga sin duda a los necesitados de la brisa marítima, a reducir su estancia. (La población en que vivimos, normalmente de unos veinte mil habitantes, de seguro llega a los trescientos mil en agosto, con un movimiento de automóvil casi increíble y los problemas — diversos — que ello comporta. « ¡Cuántos autos y cuánta gente hay por el mundo...! » podríamos decir parodiando a un cierto personaje). Es el negocio de siempre. Es el resultado de una sociedad basada en el beneficio, a veces escandaloso; de la vida organizada a base de prisa, conservas, calmantes, automóvil (o yate). Y quien no obre así no va al día; quien no siga la moda, parece algo salido bruscamente de la prehistoria: ridículo, casi indigno de ser tenido en cuenta siquiera.

Lo difícil que resulta hacerse oír en un ambiente así. Y sin embargo se impone. Una cosa es modernizarse, gozar de cuanto tienda a simplificar nuestra vida haciéndola más agradable. Otra es convertirse en esclavo voluntario de todo eso, perdiendo hasta el sentido ético, pensando sólo en ganar más sin reparar en medios, ni midiendo las consecuencias que la ausencia de lucha nos acarrea. ¿No se prefiere trabajar diez o doce horas diarias que exigir lo necesario a la vida que todo ser humano merece por el solo hecho de haber venido a ella? Y ésa es sólo una de tantas dejaciones a las que ha conducido la despreocupación actual. Se critica mucho a distancia, pero a la hora de la verdad, cada cual prefiere quedarse en casa viendo la televisión o limpiando el coche para lucirlo unos cuantos días al año. ¡Que luchen los idealistas por nosotros, vienen a decir los pancistas de la época actual! Son los resultados que podían dar y dan el « liderismo » y la política. Máxime si cabe, en tiempo de vacaciones. Porque además y sin querernos dar cuenta, hasta dejamos para mañana toda una serie de deberes, como si ello fuera la cosa más natural del mundo. Claro que después de las vacaciones, puede venir la reacción favorable...

Julián FLORISTAN

EN ORLEANS

Mitin de la Alianza Sindical CNT-UGT para el domingo 28 de octubre a las nueve y media de la mañana, en la Sala Loigny.

Harán uso de la palabra : Un compañero de la UGT no designado todavía.

La compañera Federica Montseny por la CNT.

Colaborarán en el mitin las fuerzas liberales francesas de Orléans.

Por la tarde habrá programa teatral en el mismo local.

La Alianza CNT-UGT invita a todos los españoles de los Departamentos limítrofes.

Próximamente daremos detalles más concretos.

«Bianchi e Negri»

(Viene de la página 4.)

una función modificadora comprobada, capaz de influir en las taras hereditarias atenuándolas y hasta haciéndolas desaparecer en ciertos casos. Diversas disciplinas científicas han confirmado en la práctica los enunciados de Guyau, posesor de un espíritu científico pronunciado, hombre de una gran calidad moral y de un profundo sentido social y humanista.

Trescientos años antes de la llamada Era Cristiana Aristóteles admitía la tesis de que ciertos pueblos nacen para ser libres y otros para ser esclavos. Con ello justificaba la pretensión de los griegos a la hegemonía universal. Por su parte anota Herodoto que los persas se consideraban muy superiores al resto de la humanidad. El faraón Sesostris, que vivió del 1887 al 1849 antes de la Era Cristiana, ordenó emplazar una inscripción al pie de la segunda catarata del Nilo para prohibir a todo negro el descender el río en barca más allá de Hek. Podía el negro cruzar la frontera y volverse si llegaba con motivos comerciales.

Cicerón decía que los hombres se diferenciaban entre sí según el grado de sus conocimientos, pero que todos los hombres de todas las razas eran aptos para adquirir y desarrollar los conocimientos máximos. Sin embargo, el propio Cicerón decía a su amigo Aticus que los celtas oriundos de la Gran Bretaña eran estúpidos e incapaces de adquirir una educación.

Montaigne, Voltaire, Rousseau, Buffon, por ejemplo, eran partidarios de la identificación y semejanza de las razas humanas, cosa que no aceptaron ni Taine ni Renan...

∴

Dando Dandi se afirma en los conocimientos aportados por la ciencia experimental para ilustrar y proponer la opinión de los anarquistas respecto a esta cuestión dolorosamente candente en la que nos debatimos los hombres en la era nuclear y electrónica. No se trata del progreso sino de la razón. Esa virtud de la que cada vez carecemos más, blancos o negros. Prueba y confirma Dandi que el racismo es una de las tantas taras, terribles y vergonzosas, consubstanciales al sistema que utiliza la disputa de los nacionalismos y de las razas, de las banderías políticas y de las divisiones de clases, para mantenerse en vigor. Es necesario atacar al sistema, desintegrarlo, disolverlo para reconvertir a la humanidad.

Es el sistema. Habrá odios y luchas de raza, y entre los hombres de una misma raza, hasta que no se liquide su causa fundamental : la explotación del hombre por el hombre.

No sonriáis, aspirantes a la planificación y al dirigismo. El mal está en vosotros mismos. En todos. También en nosotros.

El libertario y el medio

EXISTEN una acción y un lenguaje adecuados para los tiempos de plena y de restringida libertad, y para los períodos de clandestinidad. Lo importante del revolucionario verdadero es luchar sin tregua por la libertad, que ninguna situación sirva de pretexto para permanecer cruzado de brazos.

Ni los tiempos de calma forzosa han de ser perdidos : hemos de aprovecharlos para la reflexión y la superación para lograr, mañana, objetivos revolucionarios más complejos. Extraer las enseñanzas de las experiencias políticas y sociales, propias y ajenas, es ganar y no perder totalmente el tiempo. Importa saber obrar con seguridad, qué hacer inmediatamente que las circunstancias favorezcan la intervención pública, resuelta, de las fuerzas revolucionarias que, jamás descansan aunque parece que sólo se manifiestan en la hora de la acción destructiva y constructiva libertaria.

Todos los seres humanos normales, avisados, constatan el enorme desequilibrio existente entre el progreso moral y el del maquinismo, entre las fuerzas morales y las materiales, representadas, éstas últimas, por las ciencias y las técnicas. Pero importa más que los revolucionarios convenzan al mundo existente de que el atraso de las primeras con relación a las segundas impiden que éstas, las materiales, sean enteramente aprovechadas para bien de cada uno y de todos los componentes del género humano.

La comprensión cabal del problema del aprovechamiento de los bienes producidos por los trabajadores, de la necesidad de su distribución equitativa, de su convivencia en todo el mundo es el que puede determinarnos a los libertarios, cuanto menos a mantener la actitud consecuente que continúe permitiéndonos aumentar los mejores valores psicológicos positivos — que son propulsores, activos, dinámicos, eficaces — individuales y colectivos e influir, decisivamente, en el progreso moral del medio ambiente y, en general, en las sociedades humanas.

Es preciso hablar de nuestros aciertos y yerros sin temor, a plena luz del día, para poder ver, con más claridad, qur comportamiento puede acercarnos a la real armonía social. El socrático « Conócete a ti mismo » es digno de tenerse en cuenta. Aunque algunas de nuestras propias experiencias sean desacertadas, o nos condenen, no hemos de echarlas en saco roto. Lo vivido, gozado o sufrido es lo más aleccionador. Sin embargo ,salvo casos excepcionales, siempre tenemos demasiado amor propio por nosotros mismos. En todo momento, generalmente hablando, pretendemos que nuestra conciencia disculpe las malas o equivocadas acciones que realizamos pensando que todo el mundo las comete, en mayor o menor grado, un día u otro, por la coacción de determinadas circunstancias. Pero nos engañamos : nuestro íntimo ser psíquico nos señala como culpables. Y es que, en realidad, gozando de salud mental y moral que puede perderse un tiempo como se pierde la física — no creemos nos exculpe el hecho de que otros semejantes cometan las mismas o peores faltas o errores, inmoralidades, inconsecuencias, actos, en fin, que perjudican a segundas personas.

Admirable es la actitud erecta de cualquier persona que reconoce su error, su omisión o su mala acción así calificada ateniéndose a los resultados que no previó, opuestos, a veces, a los que pensaba y anhelaba obtener, pero dispuesta a rectificar. Esta conducta indica la existencia, en el sujeto, de verdadero valor humano. No considera irreparable el mal que se hizo él mismo, por equis causas y, sin eludir responsabilidades, ante su propia conciencia, admitiéndolas, decide no insistir defendiendo el comportamiento reprobable, y menos si con su error y fracaso arrastró a otros individuos humanos bien intencionados que lo rodean. De este modo pone de relieve el valor de la voluntad humana, de lo psicológico, al sujeto con conciencia moral, capaz de hacer la cualificación estimativa de sus propios actos exponiendo tanto sus experiencias acertadas como las que prueban que arruinaron y arruinarán siempre las posibilidades de mejoramiento individual y social.

Acabamos de señalar la conducta humana, que consideramos superior — la que todos nas hemos de esforzar por adquirir — porque revela la inquebrantable decisión del sujeto a salir de una situación equivoca, falsa o errónea y vivir la nueva situación envidiada por otros semejantes que lo circundan. Ellos también pueden afrontarla y mantenerse en ella con plena dignidad y sea común el obrar bien. ¡Qué bueno que esta forma de pensar y sentir se generalice!

Muy errados están los que desestiman el poder de su voluntad, de lo que son capaces sus energías psíquicas-mentales dispuestas a actuar en determinado sentido de la vida. Mal hacen los que se dan por vencidos. Es obvio que necesitan poner en acción su actividad voluntaria positiva, empezando por resistirse a caer, para siempre, voluntariamente. Al cesar de luchar por mantenerse consecuentes o por superarse son víctimas de su propia actitud negativa. Ciertamente : no es posible levantarse y salvarse de todas las caídas o de los tropiezos graves que sufrimos avanzando por el camino áspero de la existencia, pero sí las más de las veces.

FLOREAL OCAÑA

(Concluirá en el próximo número.)

Jorge Conill y Valls

y sus compañeros de condena han «delinquido» mucho menos que las Resistencias nacionales que en Europa se opusieron a la dominación nazi. Esto y más se dijo en el Gran Bulevar parisino.

¿Justicia o crimen?

UNA PENA DE MUERTE CONFIRMADA

(Recibido en esta Redacción.)

MADRID, 5 octubre (AP). — El Tribunal de Justicia Militar de Madrid ha pronunciado hoy una condena a muerte y dos a cadena perpetua contra tres jóvenes reconocidos culpables de actividades terroristas.

Fue contre este Consejo de guerra que elementos antifranquistas intentaron la semana última patentizar su protesta secuestrando al vice-cónsul de España en Milán, señor Isu Elías.

Dicho Tribunal ha condenado a muerte a Jorge Conill Valls y a prisión para toda la vida a Antonio Mur Peirón y a Marcelino Jiménez Cubas, todos ellos acusados de haber colocado bombas explosivas en edificios barceloneses.

Estas sentencias debían ser aprobadas por la alta autoridad militar con sede en Madrid.

Los tres encartados habían comparecido ante la justicia castrense de Barcelona, pero las autoridades habían decidido abrir un segundo proceso en razón al rechazo de la Comandancia Militar de la Región Catalana para ratificar las decisiones del Tribunal.

Recibido de otra fuente informativa:

MADRID. — El joven Julio Moreno Viedma, ex católico convertido al anarquismo, ha sido condenado a cadena perpetua por un consejo de guerra. Se le acusó de haber consumado un leve acto terrorista.

COMUNICADOS

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de octubre - Lista I	
Suma anterior	1 036 03
Bordeaux : P. Alonso	8 00
St Girons : Un viejo confederal : R. F.	15 90
F. Local de Thiais (Seine)	128 00
Houilles (S.-et-O.) : Familia Marín	16 00
Suresnes (Seine)	5 00
París :	
María Pastor	30 00
Joan Prat	20 00
F. Galán	5 00
Pradas	5 00
Un desconocido	10 00
F. Local Evreux (Eure)	38 50
Mes de septiembre :	
Total	1 307 60
Pago 22 beneficiarios a 59 NF	1 298 00
Gastos giros	19 60
Total	1 307 60 1 307 60
Restan	9 83

DISTRIBUCION

J. C. y P. C., Toulouse; R. A. Mallemort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes (Aube); J. I., Chartres; J. M., Narbonne; J. R., Olette (P. O.); M. R., Marsella; S. A., Méjico; F. S., Firminy; J. S., Créll (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du R.); S. B., Aspres s/ Buch; M. F., Ganges; J. S., St Denis; R. O., Vaux en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y L. C., Bordeaux; S., Béziers (Hérault).

NOTA. — El saldo del número pasado debe decir 1.036,03 NF en vez de 1.046,03 NF. Los 25,00 NF aparecidos a nombre del compañero Jarque, de París, corresponden a Emilio Sánchez, de la misma localidad. El donativo del compañero Jarque es de 10,00 NF.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 14 de octubre, con un Orden del Día muy cargado. Lectura de las actas del Pleno Regional, informe del delegado regional al Pleno de Núcleos y lectura de los acuerdos del XII Pleno Intercontinental de Núcleos. En el Café de la Comedia, plaza del Teatro.

« CULTURA FERROVIARIA »

Hemos recibido el número 52 de este Boletín interior de los compañeros ferroviarios, el único boletín verdadero que aparece en nuestro ambiente cenetista.

Lo recomendamos a los compañeros. Su dirección : 24, rue Ste-Marthe, Paris (10).

S. I. A.
PRÓ DAMNIFICADOS DE CATALUÑA

El Consejo Nacional de S. I. A. (85, rue de la Concorde, Toulouse, Haute Garonne), ha abierto una suscripción para las víctimas de las inundaciones del 24-25 de septiembre, por las que resultaron afectadas las poblaciones obreras de Tarrasa, Rubí, Sabadell, Molins del Rey, Moncada, Martorell, etc. El total de lo que se recaude, S. I. A. lo entregará a la Cruz Roja Internacional. Giros a Solidarité International Antifasciste, CCP - 1230-50, Toulouse.

F. L. DE LIMOGES

Anuncia reunión general para el día 14 de octubre a las diez de la mañana en el local y hora de costumbre.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el próximo día 14, a las diez exactas de la mañana. Interesante Orden del Día.

REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Anuncia reunión general para el sábado 13 del corriente para asuntos administrativos y generales de la Regional. Se espera unánime asistencia de los compañeros.

MITIN CONMEMORATIVO
DEL 6 DE OCTUBRE EN ASTURIAS

Organizado por UGT-PSOE, tendrá lugar el día 13 de este mes, a las nueve de la noche, en la Sala de actos de Fuerza Obrera, 198, Av. du Maine, Paris, 14e.

Hablarán oradores de UGT, STV y CNT.

GRUPO COLECTIVO DE ALBAÑILERIA

Existente en Evreux. Falta algún compañero profesional en albañilería dispuesto a trabajar en sistema colectivo. Escribir a esta Redacción.

PARADEROS

Paradero de Manuel Arenas Jiménez, de Alcahuete (Jaén), que vino a Francia al terminar la guerra. Pregunta por él su hijo venido de España. Dar noticias a Federación Local, 24, rue Ste Marthe, Paris, 10e.

— Se desea conocer el paradero de Sebastián Ramos García, de Motril (Granada), que, últimamente, residía en 6, plaza Cotadreas, Nimes (Gard.). Comunicar a Antonio Cañete, 1, Pavillón Leviste, Cité Ferdinand Buisson Dreux (E.-et-L.).

Servicio de librería

AF

«Desde el fondo de la tierra», E. L. Castro	750
«Daysy Miller», Henri James	300
«La dama de las Camelias», Dumas (hijo)	300
«La dama de la casa grande», Jack London	600
«Dans le mortier», Han Ryner	390
«Damian», Hermand Hesse.	400
«Democracia cooperativa», H. P. Warbase	1 000
«Le démocrate devant l'autorité», Bontemps	250
«Défense en bloc», Léon Durville	1 500
«Déposition», Léon Wert	600
«El provecho al producto íntegro al trabajo en su desarrollo histórico», A. Menger	350
«Descartes», Alfredo Fouille.	525
«Las desencantadas», Pierre Lou	350
«Desierto de amor», Mauriac	650
«Le diable», Papini	550
«Diane», Heinrich Mann	600
«Diario de Otoño», E. Relgis.	300
«Días ejemplares de América», Walt Whitman	450
«Los días de nuestra vida», M. Zoschenko	450
«Dieta sin privaciones», J. Bachmann	1 200
«Dinamos de corrientes continuas», Cobron	300
«Dinamos de corrientes alternas», Cobron	250
«Discours aux sourds», Ferrero	250
«Doce capitales», Eugenio Relgis	1 200

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe (Paris (10) CCP 13507 56

DISCOS

Los mineros españoles han expresado su gratitud al ministro de Trabajo, camarrana Jesús Romeo, porque en caso de enfermedad van a percibir 500 pesetas mensuales en vez de 100, como ocurrió hasta ahora.

Los mineros españoles que se inclinaron ante el Ministro Sin Trabajo de Franco, iban muy mudaditos y con casco-luz brillante, de los que se utilizan en las fiestas señaladas y, por ende, sin señales de mina. En una palabra, tan minero era el ministro como sus aduladores. El que más de estos, se acerca una vez a la semana al sindicato vertical de minería para percibir la paga de gandul con certificado de trabajo.

En cuanto a los mineros de verdad, estos meditan en el fondo de la mina sobre la oportunidad de hacerse ricos adoptando la profesión de enfermo minero. Tal vez las 500 pesetas del ala sean «una mina». Cierto que enegreciéndose la piel y la sangre le sacan a un mes 2.400 pesetas, menos las 400 que tienen que dedicar (a la fuerza ahorcan) a contribuciones sindicales y fiscales. Quedan en claro 400 duros arrancados a la empresa a golpes de pica (los mineros que visitan al ministro los consiguen a golpes de pico), y si el interesado consigue vencer el escrúpulo de 300, con 100 al mes, podría pasárselo maravillosamente, galvanísticamente, salvo inconvenientes de cocina y un poco así de indumentaria. Sin embargo, el problema de pegarle un tiro al trabajo queda resuelto; no felizmente a la manera de los mineros de salón que visitan al ministro; pero si para situarse, permanentemente, bajo un cielo de estrellas en vez de un techo que roza la cabeza, y gracias que en un mal momento no se la achate.

Yo —que también busco la manera— me imagino minero en España con 500 pesetas mensuales de rédito merced al ministro Romeo. Tendría que racionarme, que dosificar el recurso, que sacarle a la peseta ciento quince céntimos cual un avaro cualquiera. Pero nada hacer acepta menos comer, como a ninguna parte ir tolera menos vestir. El aliciente «enfermacional» que nos brinda Romeo es una Julieta en forma de sencilla Peseta, y si paneg no son largos convienen buenos descargos... ya que los cargos retribuidos son para «ellos» y las cargas para los que trabajan.

Yo me veo posesor de 500 pesetas efectivas que cedo a mi ministra de Economía, y para gozar la vida me doy un rodeo por el parque, el prado o la vera marina. En un momento cruzo carretera en mi camino y una pareja de beneméritos me interrumpe:

—¿Dónde vas?

Indudablemente, no poseo facha de Don; así es que, toscamente, respondo:

—A ninguna parte.

—Esa dirección a veces conduce a la cárcel. ¿Has reparado las viñas, los frutales, los chalecos «campesinales» descuidados? ¡Cuidado! A ver, cómo te titulas.

Es el momento esperado para sacar, ceremoniosamente, mi tarjeta, en vez del documento de identidad:

«Rodrigo de Sánchez de la Costa
MINERO ENFERMO
Calle Afueras, sin Nº Riba Alta
Recibe (al médico) a las 7 de la tarde.»

El guardia primero la contempla, cavila, interroga con los ojos a su compañero, me devuelve la tarjeta, y murmura: «Bueno».

Y ambos se alejan.

Y yo hago lo mismo, en dirección opuesta.

En tanto medito en la conveniencia de no trabajar escudado en un título subvencionado por la generosidad franquista. «Minero enfermo», «Carpintero preaccidentado» o «Talabartero disponible» para un cobro sin cansancio, naturalmente. Seguro que «mis» guardias han claudicado en su fobia minera al verme pobre, pero titulado. Otras tarjetas acreditadas habrán visto, cuales las de «José de Serrador, Operado», «Cecilio Robles de la Cerilla, Caballero Mutilado», «Ramón de la Nada y Peña, Meditaciones Prácticas», etc., como para convencer a un G. C. que a los 53 años continúa aspirando a Cabo.

Buena, encantadora esa disposición quinientísima del ministro Romeo. Aunque queda por saber si para cosechar los cien duros mensuales de minero enfermo hay que tener un permiso sólo para quince días del antipático Juan Simón, alias Sepulturero...

DISCOBOLO

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Inundaciones en Cataluña

Franco y su cohorte han convertido la tragedia de las cuencas del Llobregat y del Besós en un carnaval franquista. El catolicismo tiene en España esa mala virtud de convertir lo trágico en grotesco y políticamente rentable.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.
★
Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

TRAS LA TRAGEDIA LA FARSA

Inundaciones en Cataluña

LAS inundaciones desatadas en la noche del 24 al 25 de septiembre en la comarca del Vallés occidental y en la cuenca del Llobregat, sobrecogieron de horror a los cientos de familias afectadas y despertado un clamor de solidaridad humana tanto en el resto de España como en el extranjero. El número de personas ahogadas asciende, como mínimo, a un millar, aunque la estadística última del gobierno franquista (en verdadero Tío Paco de la rebaja) dé las cifras de 351 muertos y 372 desaparecidos. Solamente en la población de Rubí hay más de 300 ahogados por haber sorprendido la avenida de las aguas a una barriada entera, la de Escardívol, que contaba solamente diez años de existencia. El drama ha sido tremendo y ante las decisiones catastróficas de la Naturaleza no caben maldiciones ni protestas. Los grupos humanos tienen necesidad de acercarse a los ríos para el riego de las huertas y el funcionamiento de ingenios mecánicos. Pero las habitaciones de obreros no tienen por qué establecerse en los dominios de las corrientes, ya que lo que no pasa en veinte años ocurre en veinte minutos.

Consumada la tragedia, indigna presenciar cómo los culpables, no de la riada, sino de la exposición imprudente de la población inmigrante en las riveras, andan de un pueblo a otro prodigando oficial consuelo, paganda misas de requiem y prometiendo dineros y socorros que no pueden alcanzar a los muertos y que jamás consolarán a los supervivientes. Hay familias en Rubí que han perdido cinco y seis hijos, y aún espeluzna en el vecindario el gritar angustiado, desesperado de un matrimonio con tres hijos, subidos al tejado de su débil morada, para ir al fin con ésta río abajo arrollados por la furiosa corriente.

Repetimos que al hombre no le ha llegado aún el momento de detener las formidables energías de la Naturaleza. No puede apagar los volcanes ni contener los terremotos, los huracanes y las inundaciones; pero existiendo una experiencia de centenares de siglos, los desposeídos no deben situar su hogar en la parte baja de la localidad elegida. Los ricos no acuden a las orillas de los ríos sino para recrearse en verano, y aun así, si encargan la construction de un edificio éste será hecho para resistir a todo evento.

Rubí, como ciudad industrial de abolengo, ha experimentado en los últimos diez años un crecimiento vecinal que triplica el número de habitantes que tenía en 1940. La constante inmigración de trabajadores castellanos hizo que, una vez ocupado el excedente de pisos existente en el casco de la población, al no levantarse nuevas casas los inmigrantes se sintieron rechazados hacia las orillas de la Riera procedente de Tarrasa-Les Fonts, concretándose así la aparición de los barrios « castellanos » de Can Fatjó y Escardívol en tales lugares de agrado en tiempo normal, pero peligrosos en épocas de lluvia cual ahora se ha visto. Que los desgraciados trabajadores inmigrantes no debían ser establecidos en Can Fatjó ni en Escardívol, lo demuestra que del primer lugar queda la mitad del conjunto casero y del segundo completamente nada; quedó virtualmente arrasado.

En Tarrasa la gente llegada de lejos para integrarse a la industria local escogió, entre otros lugares inhóspitos, el llano de Las Arenas, antiquísimo asiento de Tarrasa, que fue abandonado por los antecesores a causa de los mortíferos desbordamiento de ese arroyo, comúnmente, seco, pero colectora inevitable de aguas descendidas de las laderas del monte S. Llorenç de Munt en días de tormenta. Dando por buena la elección de unos inmigrantes que ignoraban el terreno que pisaban, el Ayuntamiento procedió a la venta de parcelas de tierra... inundable, realizando un verídico negocio con la erección del barrio nuevo de Las Arenas. Ahora el alcalde tarrasense se hace el compungido, cuando él, sus ediles y todas las organizaciones clérigo-falangistas de la ciudad tienen la culpa de la desaparición del barrio junto con el 70 por 100 de sus habitantes.

Sabadell adolece de la misma circunstancia, con barrios de más de diez mil barraquistas en Cau Feu, La Salud y orillas del Ripoll, no siempre manso y utilizable, como se ha visto. Estos últimos son los que han pagado la contribución, en vidas, a la inundación reciente, y no será mucho decir que el día que en Can Feu, y en La Salud sobre todo, caiga una cerilla encendida al suelo, ni bomberos ni marías santísimas llegarán a tiempo para evitar una catástrofe de fuego.

En las márgenes del Besós, del Llobregat, etc., las corrientes hinchadas han cobrado su ración de existencias humanas. El río Noya, libre desde lo alto de La Panadella hasta su ingreso en el Llobregat, en tiempo malo fácilmente se desata ocasionando desastres en Martorell, Cornellá y Prat de Llobregat principalmente. El citado Noya, tan apropiado para ser escalonado con presas utilísimas para la industria y la agricultura, efectúa sus periódicas y tremendas correrías sin que nada lo detenga en su empuje. Es típico el detalle de un Pantano de Jorba, hace setenta años planeado y aún no construído.

Todas esas ceremonias oficiales y religiosas a que se libran las autoridades franquistas, son un escarnio a las familias damnificadas. Franco, Muñoz Grandes, Modrego Casaus, el gobernador, los ministros, etc., se dan tanta importancia como reparadores de los efectos del temporal, que en su inconsciencia de comediantes no se dan cuenta de que la mayor calamidad de España resultan serlo ellos. Por orgullo, descuido y victorial aprovechamiento.

OCTUBRE

El mes más dulce del año, manto de tibieza para el hombre, situado en el dintel del Invierno.

No es bucólico, el mes de Octubre, pero sí luminoso y suave. Los hombres, ya somos otra cosa.

Francisco Ferrer Guardia fue sacrificado por la Inquisición moderna en el 13 de octubre de 1909. Los trabajadores asturianos fueron vencidos, torturados y asesinados por la fuerza estatal a partir del 7 de Octubre de 1934. ¿Delito de Ferrer Guardia? Haber fundado la Escuela Moderna. ¿Delito de los compañeros astures? Haber luchado — y perdido — por la igualdad social.

Perseveremos, que el mes de Octubre, con el resto del año, será satisfactoriamente rehabilitado.

La «fazenda» del Brasil

LA verdadera monarca, emperatriz y zarina o cesaresa del Brasil, es en portugués de Bemfica, la « fazenda »; la hacienda campoya, hablando en plata que no es hojalata; o sea, de la que no está en curso o carrera de esquinas.

La « fazenda » empolla ricos, fragua gobiernos, gradúa generales, monta Bancos, confiere olor a la Santidad, hace y deshace moños, como una primera ama o diocesana de « meublée » en su jurisdicción de Copacabana o Guanabara.

Los portuguesiños nos han traducido a los hispanos esa moda de enramas portales, como tantos otros gracejos.

Coimbra falsifica a Salamanca. De la propia guisa que el patriarcado olisipón o lisboeta es un cliche de la primatura de Toledo. El Rocío le hace momos a la Puerta del Sol y otras ramerías dictatoriales. Cintra y Cascaes se chotean de Aranjuez. Cascaes, Cascades, Cascáris : « ¡ nos la sisenas, castesao ! » como nos dijeron los troperos del Prior de Avis en Aljubarrota. Oliveira o Aceituneira Selacial (selacio, tiburón), no es mas que la mancebuchi de Franco. En Estoril se juega a la estafa de los prohibidos, como en la Doña Hostia vascuence.

La « fazenda » es hija bastarda del cortijo andaluz, tentadero de vaquillonas, del gremio de señoritos y de toreros. En la Argentina llaman chacra a ese espúreo, de cuyas alambradas hay siempre colgando del cuello un linchera. Por doquier se apellida ese coto de chivas rancho, rodeo, gaje, potrero.

El dote del Brasil lo constituye la vastitud fonciera; las fincas, que no pueden medir las alas de un cóndor, porque ni desde el planeta Marte se les ven los hitos o mojones.

Quien ha querido confórt para su revés, se ha ido allá con un rifle o con una gavilla de pistoleros o cabilderos, con un « gang » de banderería, y ha estacado la parcela que se dio en lotificación y de la que tenía apetito.

Los caballos y las vacas han venido solitos al olor de lo que se daba; a ensillerarse como en misa; a crecer y multiplicar la genie, como Dios manda, a proliferar como estreptococos y estafilococos.

Los negros y los esclavos se ahincaron a la enclavación, sin necesidad de golpe de martillo.

Cuando esta provisión marró, se fue al Africa por betún, por tinta de escribir o gris de humo.

Al escasear por exceso de demanda la landrecilla, se la cazaba a tiros en la selva; y se la llevaba, arreatada, a los puertos de embarque, para transportarla a Bahía.

Machos y machas encadenados, eran conducidos los que vendieron a Monrovia los caciques como cerdos, a las plantaciones de azúcar, de algodón. de caucho; de café, de tabaco y de cacao de este hemisferio, donde la cálida hembra tropical de los cultivos tiene siempre hambre de hombre.

Estivaban a los turistas en la cala de los barcos negreros; amontonándolos a granel como papa, como las briquetas del combustible.

Se los vitaminaba con camote, con mandioca, con yuca. Se los lavaba en colectividad con mangas de riego, porque se los traía empelotados.

Cuando la chusma mostraba picor, se la enervaba arrojándole hirviendo el agua, con que los verónicos les empañolaban el sudor.

Desde que el hombre marcha con la torta pegada al cubo de la esquena, no se había visto palo como el que ahorcaba en el Brasil.

En Dahomey se había comprado la mercancía a un duro o dos la pieza. Y en Santos y en Recife se vendía en los remates por milreis, que eran dos cobres viles.

En recuas se subía la mísera generación a Matto Grosso y a Goyaz; a la Amazonia, en cuyos hornos se crían las constrictores (boas) de cinco toneladas.

Por el camino se expuberaba a viragenes y a chicos.

Se sustentaba a los hombres más rajados que la gleba, con un platano, con una zarpada de maní, con nopalitos. Se les apagaba la calcinante sed con agua de culebras. En un trago, se enviaban los viajeros la cucharada de sopa de un sapo; cuando no eran ellos las víctimas de la ferretería dentaria de un caimán como un obispo.

Tras las largas jornadas de 40 días, a pie, daban con su osamenta en el ganadero galpón, que los había de alojar hasta la muerte en Ouro Preto o en Congoñas. ¡Adiós, Gobón lontano de las soledades, del candombe y la macumba, del columpio en los ríos y en la libertad!

Los caporales de la fazenda recibían el género rebenque en mano, haciéndoles silbar el fuete por las orejas. El patrón les azuzaba a la flaca loncha perros como leones. La patrona elegía las siervas, que habían de calzar su gordura y estirarle las medias.

Los caballistas de circo del telefundio, los mozos de labor bombonera, los tratantes encargados de la raya (es un decir, porque allí no se le echaba la vista a un jornal), tomaban del montón lo que les petaba, para sus servicios de aseo, de rustem y de petate.

En el cafetal, en el cañasucral, en la vulcanizadora del hule, no estaban vigentes los diez mandamientos de la ley de Dios; riéndose los capataces y jefaturas de la peonada, de los truenos entre los que el decálogo se promulgó.

Los primeros que infringían las Tablas eran los destinados a hacerlas cumplir. Dios se había desatado los calzones para dar cima en una semana a esta segunda Creación del mundo, que era el Brasil.

Y sus ministros se echaban las bragas abajo en tromba, para la Procreación, que había de poblar el « erg » o desierto de escrúpulos, que se les había regalado.

ANGEL SAMBLANCAT

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

«Bianchi e Negri»

LOS recientes hechos acaecidos en Oxford, Estado de Mississipí, vuelven a actualizar el problema candente del racismo en sus manifestaciones más brutales y vergonzosas. Varios días duró el forcejeo para obtener el acceso a la Universidad en favor de James Meredith, estudiante de color. Hubo violentas refriegas en las que intervino el ejército federal para aportar la voz de Washington, favorable a la integración. Hasta Fidel Castro se ha considerado obligado a aplaudir la actitud de los hermanos Kennedy, que en este caso no titubean en jugarse su propia carrera política.

Setenta y cinco heridos y dos muertos. Blancos asesinados por otros blancos por odio a los negros. Una de las víctimas en este caso bien fortuita, es Ruy Gunter, habitante de Oxford. La segunda víctima es un periodista en funciones de información : Paul Guihard, francés, enviado de la Agencia France presse.

El gobernador Ross Barnett cedió — dijo — porque « se encontraban rodeados por las fuerzas armadas y se sentían materialmente aplastados ». Pero prometió seguir en sus « trece ». El general Walker fue detenido en el momento en que organizaba la lucha contra las tropas federales. Su gesto es pasible de varios años de prisión.

Se halla fresco en nuestras mentes el recuerdo de los hechos de Little Rock, del asesinato de la inocente niñita de color y de las violencias que se sucedieron. Como se halla grabada en nuestras mentes la insistencia atrabiliaria de las fuerzas reaccionarias de los Estados Unidos y del temible Ku-Klux-Klan. El problema racial es en los Estados Unidos, como en el resto del mundo, trasunto de esclavitud, de colonialismo, de explotación exacerbada, de capitalismo avaricioso y cerril. Data el racismo de los más lejanos tiempos de la historia de las brutalidades humanas, de las guerras y de las invasiones. Pero no tiene hoy justificación política, atenuantes morales o encubrimientos religiosos. No se acepta más que por la fuerza — como lo intentó Hitler — la coyunda de los « pueblos elegidos ». Y contra esa fuerza aún hoy empleada por otros que no son Hitler, se ejerce rebeldía. Como se ejerce contra las fuerzas económicas de los aún considerados « pueblos superiores ».

No obstante, sobre todas las latitudes se mantiene la esclavitud y bien recientemente se probaba que en ciertas regiones del Africa de Arabia y del Asia se continúa comerciando hoy en la venta de seres humanos destinados a la explotación física. Nos explicaron Eustaquio Riera en « La Vorágine », así como Rafael Barret en « El dolor paraguayo » y en « Lo que son yerbales », y también Bruno Traven en « La rosa blanca » o en « La rebelión de los colgados », cómo en diversas formas se practicaba la venta de seres humanos en varios lugares de América del Sur y Central, bajo la cómplice condescendencia de las autoridades económicamente sometidas al coloso del Norte, de donde eran por lo común originarias las empresas explotadoras.

UN LIBRO OPORTUNO QUE DEBE DIFUNDIRSE

Nos llevan estas cosas a comentar el libro de Dando Dandi, « Bianchi e Negri », editado por el grupo « L'Antistato », de Cesena (Italia). Dando Dandi es redactor de « L'Adunata dei Refrattari », periódico anarquista que desde hace más de cuatro decenios aparece en New York, en lengua italiana. Los textos que componen el citado libro se publicaron casi todos en « L'Adunata dei Refrattari » y en la revista « Volontà », que continúa apareciendo en Italia, fundada que fue por Giovanna Berneri y Cesare Zaccaria, los dos fallecidos.

Se dedica Dando Dandi a estudiar los problemas que convergen en la peste racista recurriendo a antecedentes históricos, a hechos acaecidos en varios continentes y apelando en su apoyo al testimonio de la sociología y de la ciencia en las diversas disciplinas que corresponden al tema de las razas, de las pretendidas diferenciaciones sanguíneas, de las superioridades intelectivas o biológicas y de todos los argumentos que sirven de apoyo a las tesis de los racistas y de los explotadores de todos los horizontes. Dando Dandi analiza las diferentes situaciones producidas en Japón, China y varias regiones de Africa. El racismo abarca a todas las gentes de color. Y entre los blancos también existen divisiones vergonzosas. El antisemitismo resurge con notas acusadas y violentas. Hace dos meses en las propias carnes de la nieta de Rafael Barret, los racistas uruguayos estamparon la cruz gamada.

Refiriéndose a los Estados Unidos nos ofrece Dando Dandi documentación abundante que nos confirma y recuerda la tesis de Juan Comas, enunciada en « Los mitos raciales » (editada por UNESCO) donde afirma que las clases sociales más bajas (en los Estados Unidos) son las más propensas a despreciar al negro para personificar en éste a « alguien más inferior y despreciable que él mismo ». De donde se avera que la ignorancia es aliada de la explotación y de las mayores inepcias. No son precisamente los españoles evolucionados quienes atacan y omiten desprecio hacia moros y judíos, sino en primer término los obreros más míseros mentalmente y más analfabetos. Es así como en los Estados Unidos se prohibe el acceso de las gentes de color a una cantidad impresionante de federaciones sindicales, nacionales o regionales, tanto en organizaciones generales como en organizaciones de oficios. En los estatutos de la Wire Weavers Association consta una cláusula que prescribe que « only white Christian males » (solamente varones cristianos y blancos), pueden adherir. Dando Dandi cita a continuación más de treinta sindicatos y secciones pertenecientes todas ellas a la famosa central sindical A. F. L., que reúne varios millones de adherentes. Como excepción existen uniones industriales y mineras — de la misma A. F. L. — que aceptan la afiliación de los negros. Los sindicatos de la C. I. O. no ofrecen restricciones de afiliación de los negros. Teóricamente en una y otra central se reconoce la paridad de salarios entre negros y blancos. En la práctica las cosas difieren.

Dos capítulos densos, repletos de nombres, fechas y toda suerte de datos, se ocupan de las corrientes sindicales y sus reacciones vis à vis del problema de los negros. Un tercer capítulo aplica un sello brutal recordando la huelga de transportes en Filadelfia realizada por los blancos en airada protesta contra la admisión de ocho negros, debida entonces a la extrema carencia de mano de obra apta a funciones en verdad bien simples, ya que en principio habrían de ser conductores de autobuses o tranvías. No era posible tolerar « tanta humillación infligida a los trabajadores blancos ».

Si se sabe que Filadelfia es la ciudad de los cuáqueros y que en pasados tiempos mereció el título de « ciudad de amor fraterno », justamente porque se recogía a los negros huídos del Sur, para que pudieran pasar clandestinamente al Canadá en procura de libertad, puede uno imaginarse lo que puede ocurrir en los Estados francamente esclavistas. No inventaba Boris Vian en su obra llevada luego al cine, « Iré a escupir sobre vuestras tumbas », como no inventa Buñuel en « La jeune fille » al describir uno y otro la horrible caza al negro pura y simplemente porque es negro. Nada más...

El problema racial fue y continúa siendo de una importancia enorme en los Estados Unidos del Norte de América. Provocó la terrible guerra de secesión cuando el presidente Lincoln se propuso acabar con la esclavitud y continúa provocando conflictos cada vez que el gobierno intenta poner coto a esta situación extremadamente denigrante para los pretendidos campeones del « mundo libre ». Dando Dandi aporta la prueba de las vejaciones morales que se infligen a una población de diecisiete millones de seres humanos enclavados sin remisión en territorio americano. Cita las leyes que se votaron para acabar con situación tan vergonzosa y cita también las fuerzas (instituciones e individuos) que se aferran a la idea y a práctica de la superioridad y de los derechos de los blancos sobre los negros. Enumera también las tropelías cometidas contra los chinos, despreciados como raza de color no blanco y por lo tanto inferior.

CONTRADICCIONES DE LLAMADOS HOMBRES DE CIENCIA

Afirmó Alexis Carrel en « L'homme, cet inconnu », que diferenciaciones esenciales existen entre los mismos blancos y que los proletarios y los desocupados son gentes « inferiores » por naturaleza hereditaria. Carecía Carrel de espíritu serio y científico aunque desplegara grandes conocimientos técnicos. Su espíritu reaccionario le sometió — a sabiendas tal vez — a ciertas afirmaciones que la ciencia contradice.

Está hoy probado que la sangre de los negros (y de otros colores de piel) corresponde exactamente a los mismos grupos que la de los hombres blancos. Como afirma la ciencia que es común el hecho de que el niño no posea el grupo sanguíneo de sus padres. Desde la germinación del huevo el feto crea y utiliza su sangre propia, no siempre idéntica a la de sus generadores.

Por su parte José M. Guyau atribuía a la educación y al medio en que se desarrollan los individuos

(Pasa a la página 3.)

Por la Confederación Nacional del Trabajo

PODRIA ser defecto de redundancia fijar posiciones que ya están harto definidas, si no se diera el caso de que no faltan, a veces, quienes, posiblemente por olvido, o quizás por no sentir predisposición en lo que se refiere a determinada trayectoria ideológica, emiten opiniones que van en menoscabo de lo que es el contenido medular de toda una Organización, en este caso la Confederación Nacional del Trabajo.

Cabe decir que uno escribe sin ánimo de zaherir a nadie, sin pretensiones de mentor, sin huraña fiscalización de *aduanero de los principios*, o bien adoptando hierática pretensión de vestal de guarda el fuego sagrado del Ideal. Nada de todo ello. Simplemente, uno trata de expresar su sentir, como cada cual hace lo propio siempre que lo considera oportuno.

Si nos preguntamos qué es la CNT, en tanto que organismo sindical, tendremos, por supuesto, que definirla con unas características propias, con modalidades que le son peculiares y que, por lo tanto, la diferencian notablemente de otras organizaciones también de tipo sindical, también buscando defender los intereses de los productores.

A mi ver, lo fundamental que da originalidad, carácter propio a la CNT es que, por firme acuerdo de sus componentes, tanto en el Congreso celebrado en Madrid, llamado corrientemente Congreso del Teatro de la Comedia, como en el de Zaragoza, se definió una finalidad de la CNT que en ningún otro comicio se ha tratado de anular o rectificar. La finalidad es, todos los sabemos : ir la Organización hacia el comunismo libertario. La posición es bien clara para que ofrezca lugar a dudas. El comunismo libertario. En la supuesgimen de convivencia social en donde, diferentemente del comunismo estatal, no exista la clase dirigente, opresiva y explotadora, como lo es toda la sociedad actual, vinculada a determinadas normas jurídicas.

Lo esbozado supone una modalidad de vida social que no solamente excluye todo un complicado aparato legislativo sino que supone una peculiar formación mental por parte de aquéllos que pongan empeño en canalizar actividades sindicales con miras a la apuntada finalidad, o sea el comunismo lobertario. En la supuesta formación mental está fuera de duda que ha de hallarse incluída una apreciación ética de la vida, de la convivencia entre los seres humanos. Ella ha de partir del principio de amar la libertad, de sentir inclinación a la justicia, expresada en la equidad, repudiando la explotación del hombre por el hombre; ha de buscar hacer del ser humano algo sano de cuerpo y de voluntad; lo de « mens sana in corpore sano » de los antiguos. Todo ello para que el hombre no represente una rémora; para que en la sociedad anhelada sea elemento de valor positivo y no cizaña de obstrucción y disgregación.

A tenor de lo manifestado, véase cuáles son los sectores político-sociales que tengan definido un cuerpo de doctrina, una filosofía del vivir susceptible de ser aunada con las finalidades de la CNT. No podemos, o no debemos, andarnos por las ramas, eludiendo lo que es harto conocido y tiene une plena justificación : el valor ético está contenido en la CNT, lo que constituye esencia de su finalidad, procede del anarquismo. Han pasado años, se han manifestado en el mundo multiplicidad de acontecimientos; costumbres ambientales han ido formando el sentir de las gentes, reaccionando unos de una manera, otros en forma distinta, pero nadie ha de poder negar que nuestra Confederación Nacional del Trabajo es heredera de aquella Primera Internacional cuyo contenido más sano, más austeramente digno y justiciero, partió de los anarquistas. Solamente con haber leído « El Proletariado Militante », de Anselmo Lorenzo, queda cumplida idea de ello.

Si tenemos en cuenta lo que es el anarquismo; lo que esta ideología contiene de noble y elevado, moralmente considerada; puede la C. N. T. sentirse orgullosa de tener una ascendencia así. Sentirse orgullosa de que, frente a persecuciones, frente a un clima estatal de asfixia; frente a las sensibles bajas, unas ocasionadas por las represiones, desencadenadas por la tiranía; otras producidas por el desgaste biológico que lleva a los seres a la muerte, se mantengan firmes, en vilo, sus postulados. Lo peor sería que la Confederación llegara a perder lo que la dignifica; que se *modernizara* hasta el extremo de parecerse a cualquiera de esas Organizaciones sindicales americanas, manejadas por líderes poco escrupulosos, haciendo, como suele decirse, el caldo gordo a los jefes de la política de turno; ajenos a la formación moral de sus componentes y siendo los cotizantes casos comprobados de lo que una americana, sincera e inteligente, María Paul Payne, ha definido como enfermedad del pueblo norteamericano : « la apatía mental ».

Ahora bien : el mantener como finalidad el comunismo libertario, no supone, evidentemente, que cada afiliado tenga que ser pasado por un *tamiz seleccionador*, quedando excluído de ella, del ingreso en la CNT, el que no sea anarquista. No significa que tenga que ser orientado bajo las características exclusivas, vamos a suponer, de un grupo de afinidad. No supone que se tenga que hacer una limitación de criterios, poniendo trabas, evitando ante acontecimientos, ante circunstancias de una o de otra índole.

Si se nos quiere convencer de que hay una modalidad de organización social más humana, más justiciera, de mejor contenido ético que el comunismo libertario, en buena hora sea recibida. Que se expongan sus postulados y vayamos a la consolidación de ellos, *si en verdad superan a lo que conocemos* y, hasta ahora, hemos tenido en estima. Mas, si no se encuentra otra cosa mejor, lo plausible, lo aconsejable, es persistir en hacer de nuestra organización sindical, un más allá de un organismo puramente de lucha en el terreno de lo económico, algo que no huela a marxismo, o que apeste a prosaico aburguesamiento, ir siempre más allá, ambicionar algo digno, moralmente relevante. Persistir en lo de ambicionar una sociedad humana en donde no existan explotados; donde no haya cadenas de ningún género estatal. Con miras a ello, la CNT ha propiciado la capacitación del niño y del adulto en las escuelas racionalistas y los ateneos obreros.

Es así como consideramos que es digna de estima, que merece la abnegación, el sacrificio, la Confederación Nacional del Trabajo.

FONTAURA

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

32428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 215 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 18 Octobre 1962

LES «CADRES»

LES cadres se plaignent amèrement de la condition qui leur est faite dans la société. Ils sont lésés, paraît-il, si l'on tient compte des services qu'ils rendent à celle-ci.

Ayant toujours contesté une valeur quelconque à ces éléments parasitaires, dont l'existence est totalement injustifiée, nous nous garderons bien de les suivre.

Faisant abstraction de tout sentiment moral qui honore l'homme, le cadre n'a dans la vie qu'un but : ARRIVER, et il y parvient ; le plus souvent à force de bassesse. L'espionnage, l'hypocrisie, la calomnie sont ses armes favorites, et drapé dans sa vanité et son orgueil, car il n'a pas une mince opinion de son insignifiante personne, il professe, à l'instar de l'ancienne noblesse, un profond dédain pour tout ce qui lui est subalterne, compensé, il est vrai, par une platitude sans exemple devant ses supérieurs hiérarchiques.

Qui les a étudiés, objectivement et en toute impartialité, ne nous contredira certainement pas, et si la chose se peut, le cadre est encore plus écœurant que le patron qui, ne l'oublions pas, malgré sa tendance de plus en plus marquée à se réfugier dans l'anonymat, n'en demeure pas moins l'ennemi numéro 1 du véritable producteur.

Dans l'industrie privée qui comporte encore un certain nombre d'ouvriers dont « la tête est près du bonnet » et où un coup de marteau ou de barre de fer part parfois plus vite qu'on ne le voudrait, le cadre demeure assez circonspect, mais si vous avez le malheur de tomber sous sa coupe dans une administration ou un service public, gare à vous ; il sait que les réactions violentes des subordonnés y sont beaucoup moins à craindre, et il abuse largement.

La prétention des cadres qui se considèrent l'élément moteur de la production, de l'entreprise, du service public, a été pour une bonne part importée des U. S. A. où existe une tendance très marquée chez les ouvriers, de leur devoir beaucoup de reconnaissance parce qu'ils mettent au service de la société « l'immense somme de leurs connaissances » ; ce qui est parfaitement faux.

On semble en effet trop porté à confondre cadre et technicien, bien que dans la presque totalité des cas, il n'y ait aucun rapport valable ; mais cela est une autre histoire.

Le cadre a un travail de gestion, axé sur la satisfaction du profit des actionnaires de l'entreprise, sans oublier le sien propre, et il serait fort possible de se passer de ses services. O a vu en effet pendant de longues années, et on voit encore fonctionner des entreprises, et des communautés de productions multiples, d'une façon parfaite sans l'intervention d'aucun cadre, ce qui prouve bien leur inutilité.

Malheureusement, les us et coutumes archaïques et les slogans imbéciles, tel celui prétendant qu'il y a toujours eu des patrons et des chefs et... qu'il y en aura toujours », sont là pour prolonger encore longtemps l'existence de ces poids morts qui seraient bien plus profitables s'ils étaient réincorporés dans la production concrète.

Car le cadre n'est presque jamais — ce qui ne justifierait pourtant pas son existence — l'élément d'une classe exceptionnelle qu'il prétend être. C'est au contraire le plus souvent un individu qui s'est révélé incapable de décrocher les diplomes lui permettant d'atteindre le but qu'il envisageait. Dans la plupart des cas c'est un fils à papa, car les études coûtent très cher et l'enseignement gratuit à tous les échelons... c'est pour demain ; à moins que ce soit un pistonné, ou les deux à la fois.

Que ces fils de bourgeois aient les dents longues n'est pas extraordinaire, mais où ils dépassent la mesure c'est quand ils se prétendent désavantagés sur le plan de la rémunération ; il est en effet admis par tout initié, que le pouvoir d'achat des cadres augmente moitié plus vite que celui des ouvriers.

Le déséquilibre qui en résulte réduit la plupart de ces derniers à la portion congrue, alors que leurs dirigeants nagent dans l'opulence ce qui est absolument inadmissible dans une société, qui telle la nôtre, se prétend harmo-

(Suite page 2.)

NOTRE COMBAT

L'homme normal tente, dans l'organisation de sa vie privée, à ne pas recommencer une erreur qui lui a porté préjudice, il tente, également, d'éviter le renouvellement d'erreurs dans l'accomplissement de sa vie professionnelle. Il tente de se perfectionner. Il participe ainsi à l'amélioration des conditions de sa vie familiale et aux progrès dans l'industrie, le commerce, l'agriculture. Il autorise la réalisation d'une production plus abondante, plus facile, plus riche. Mais, s'il apporte toute son attention à l'élévation du progrès technique, il reste primitif dans le domaine philosophique. Il entend confier sa destinée à des autorités, à des croyances. Il aspire à se soumettre à un chef qui pensera et décidera pour lui. L'évolution sociale se trouve freinée par son respect aux croyances, à l'autorité. Et cette soumission servile à l'autorité qui use et abuse de sa faiblesse, de son manque de dignité, interdit l'élévation de l'homme à la liberté. « Nés dans l'esclavage, il ne vient pas à l'esprit des hommes qu'il puisse en être autrement, et c'est ainsi qu'ils acceptent, avec la docilité qu'on sait, l'abjection d'obéir et ils ne sont plus qu'un ignoble troupeau passif et bêlant. Honte sur eux qui, hors quelques irrémédiables rebelles, ont oublié la loi même de leur nature : la liberté. » — *Etienne de la Boëtie.*

Le mysticisme politique et le mysticisme religieux interdisent toute élévaton de l'homme vers la liberte. L'homme entend demeurer soumis à des principes enseignés depuis son enfance, dont il sent, parfois, toute l'injustice, toute la cruauté. mais qu'il admet et favorise parce qu'il ne peut s'échapper d'un atavisme qui lui fait accepter comme naturelles l'autorité, la loi, même quand celles-ci reposent sur le mensonge, l'hypocrisie, l'esclavage, la violence.

La résignation de l'homme, qui l'autorise à l'acceptation de l'esclavage, ne peut être taxée de fatale, car tout homme : le berger sur la montagne, le manœuvre à l'usine, le mineur au fond de sa galerie, a conscience de l'injustice. Si les hommes ne se révoltent pas, s'ils ne tentent pas de se révolter, s'ils demeurent soumis, s'ils reconnaissent un esclavage déguisé, c'est qu'ils ne possèdent pas le courage de se révolter, de se grouper, de revendiquer leur droit à la vie sur la base de l'égalité, la jouissance de la liberté pour tous ; c'est qu'ils possèdent des âmes d'esclaves et ne sont bons qu'à travailler, produire sans cesse et toujours davantage pour le plus grand profit des maitres.

Tout le problème d'une véritable révolution, libérant le travailleur de l'esclavage, de la violence, repose sur la qualité de l'homme. L'accès à cette qualité ne peut être que le fruit d'améliorations successives apportant à l'homme, étape par étape, l'élévation à une véritable morale, morale de l'individu apportant ruine à la morale criminelle des Etats.

Cette évolution progressive de l'homme est la marche naturelle et invincible de la révolution. La réalisation du statut de l'objection de conscience, par exemple, autorisera l'individu à ne plus pratiquer la violence légalement, ce statut créera une pratique qui se généralisera et aboutira normalement, sous un temps plus ou moins long, à la fin de la conscription, situation qui enraînera, par la suite, l'abandon de la violence. Nous devons donc accomplir la grande révolution mondiale de la liberté par étapes, par petites étapes, certains ainsi de parvenir dans un temps éloigné, avec la totalité des peuples, au but que nous poursuivons.

On ne modifie pas une société basée sur la violence par une révolution brutale de quelques jours ; on ne peut effacer des siècles d'erreurs, de mensonges, de crimes, d'un trait de plume. Il faut remonter le courant, faire la conquête de l'homme, ce qui autorisera l'établissement d'une société humaine, égalitaire, fraternelle. Toutes les autres révolutions qui empruntent aux pouvoirs précédents la violence et l'autorité ne peuvent apporter aux hommes que violence, autorité, reconduction de l'esclavage, le peuple change de maîtres mais le mal subsiste.

Prendre les armes pour l'obtention du pouvoir et de l'autorité n'est pas la révolution. La révolution implique un changement total de l'homme. Amener un homme à réaliser l'erreur de sa vie, en faire un homme libre, brisant, lui-même, les chaines de son esclavage est une victoire pour la révolution de demain. Appliquons-nous donc, chacun dans notre sphère, à libérer des hommes de tous les enseignements néfastes des Etats. Donnons aux esclaves le courage de la révolte, autorisant la libération individuelle. Groupons les hommes libres pour constituer les premières forces invincibles et pacifiques de la révolution. Par le syndicalisme, la grève, la non-action, arrachons à tous les pouvoirs existants des fragment de liberté et d'égalité, pour parvenir à une civilisation réelle. C'est tout notre combat. C'est tout ce que nous pouvons présentement faire. C'est tout ce que nous devons faire.

RENE VILLARD

SYNDICALISME SOCIALISTE S. F. I. O.

« La Nation Socialiste » est un mensuel officieux, sinon officiel, du parti socialiste S. F. I. O. Le directeur politique en est Auguste Lecœur, le directeur de la publication, André Vernisse. Nombre d'articles sont de premier ordre, tant du point politique que syndicaliste. Toutefois, du point de vue libertaire, il y a amplement matière à critique, surtout dans ce numéro 57 d'août 62, et vous comprendrez tout à l'heure pourquoi. D'André Vernisse, les Premières Réflexions, à propos des Conférences Régionales Ouvrières, sont à retenir. Il s'agit d'observations justes et objectivement présentées et parfois d'une sorte d'auto-critique fort pertinente. En voici, quelques passages, tout au début :

«D'abord, et avant tout, personne ne l'a mise en cause l'absolue nécessité pour le Parti de se retremper dans la classe ouvrière. Il a perdu, nul ne l'ignore, une partie de son support ouvrier. Que la cause en ait été l'exercice du pouvoir, et les difficultés de tous ordres qu'il entraîne et qui n'ont pas été assez expliquées... »

Eh oui, camarade Vernisse, l'exercice du pouvoir en est une des causes, et, à notre avis, c'en est même la principale. Surtout quand ce pouvoir, nonobstant les difficultés de tous ordres qu'il entraîne s'exerce dans un sens autre et parfois opposé, à celui que les militants de la base sont en droit d'attendre. Mais quand donc ceux-ci seront-ils convaincus que le pouvoir sera toujours le pouvoir de quelque côté qu'il paraisse pencher et quels que soient les individus appelés à l'exercer ?

A cette première cause, l'auteur en signale une autre, destinée sans doute, dans son esprit, à minimiser d'autant l'action néfaste des élus socialistes amenés au pouvoir à certains moments. La voici :

« Le refus de la part des syndicalistes démocrates de prendre des responsabilités... Obtenant telle ou telle réforme, ils en remettent l'application entre les mains du gouvernement ou des patrons... »

Très juste, camarade, et judicieusement défini. Mais n'est-ce pas le défaut inhérent au syndicalisme de parti, toujours obligé, en dernier ressort, d'abandonner son contenu révolutionnaire au profit du « sens des réalités » prôné par le parti, quel qu'il soit ?

Notons en passant, que ces syndicalistes remettant l'application des réformes au gouvernement ou au patronat n'on pas le choix, tant que ces deux organismes existeront. A moins de pratiquer l'action directe, mais, alors, gare au parti, gare aux C. R. S.

Plus loin, notre homme, parlant de la C.F.T.C., écrit ceci :

« Reposant sur une plateforme idéologique solide — la conception chrétienne de la société — la CFTC peut rassembler autour d'elle des travailleurs avides d'efficacité, chez qui la crainte de la dictature communiste l'emporte sur celle que peuvent lui inspirer les conceptions totalitaires de l'Eglise romaine. Devant cette activité conquérante, que font nos camarades de « Force Ouvrière » ? Il semble qu'ils se maintiennent correctement, mais dans cette conjoncture, qui n'avance pas, recule. Le syndicalisme de « Force Ouvrière », celui qui nous intéresse essentiellement, étant de même nature que nous, doit se renouveller tant sur le plan idéologique que sur celui des méthodes. Héritier de certaines traditions anarcho-syndicalistes fort respectables par la sincérité et l'idéalisme qui les animaient, mais dangereuses pour l'action : des mots, des phrases, des discours... la révolution... le prolétariat... le drapeau rouge... la prison et le romantisme; la Confédération doit se débarraser de ce qui reste de cet esprit. »

Ben, mon colon, il n'y va pas de main morte le camarade socialiste, car, ne l'oublions pas, c'est un camarade socialo qui parle. Pourtant, reconnaissons-le, il a raison, mille fois raison. Car, n'est-ce pas, et nous en sommes tous convaincus, ici, ces traditions anarcho-syndicalistes sont fort dangereuses, surtout pour l'action réactionnaire et souvent belliqueuse du parti, celui-ci fut-il baptisé « socialiste ». Et dangereuses aussi pour l'organisation interne de ces syndicats-partis, où les militants de base ne sont comptés que pour de simples cotisants. Et dangereuses encore pour les secrétaires appointés de toutes sortes, sans oublier messieurs les membres des Comités d'Entreprise.

Vite, débarrassez-vous du peu qui vous reste d'esprit révolutionnaire, camarades syndicalistes de F. O. et devenez des braves petits cotisants calmes et disciplinés... et réformistes ; et surtout n'oubliez pas le prolétariat, le drapeau rouge..., des mots, des mots et... des maux pour le parti.

Mais ont-ils bonne mine les camarades anarchistes militant à F. O. dans le but d'insuffler à cet organisme sclérosé un peu du souffle révolutionnaire qui fut celui de l'ancienne C.G.T. ou de la C.N.T. espagnole ? Et cette volée de bois vert ne va-t-elle pas les inciter à se retirer de ce troupeau de réformistes à tous crins ?

Un peu plus loin, nous lisons ceci :

« La situation du syndicalisme socialiste, entre l'aventure communiste et la démagogie — à caractère anti-communiste — de la C. F. T. C. n'est guère facile. Les deux confédérations semblent le vouloir constamment déborder; les communistes parce que tout ce qui est agitation les favorise, du moins tant qu'ils la dirigent, la C. F. T. C. parce qu'elle veut « tourner par la gauche » voulant en cela faire oublier la philosophie conservatrice de la patronne spirituelle, l'Eglise catholique... »

Pauvres syndicalistes socialistes ! Quelle position inconfortable est la leur, en effet, entre la C. G. T. et la C. F. T. C. Coincés entre deux Eglises, qu'ils sont, et peu enclins ni désireux de se dégager, sans l'autorisation de leurs chers camarades SFIO !

Mais qui les a conduits là ? N'est-ce pas certains de ces hommes politiques socialistes qui, après la scission avec la C. G. T. les ont canalisés adroitement vers le syndicalisme de tout repos, avec, comme mot d'ordre, cette simple phrase : « Il faut lutter, il faut revendiquer, mais surtout, pas de vagues ».

BLANQUET

PANORAMA D'ESPAGNE (1)

Il déploie le drapeau, lui fait exécuter de multiples moulinets, puis enfin le couche déployé devant lui, face à l'hostie consacrée. Pendant ce temps, les soldats sont au garde à vous, armes hautes. Les haut-parleurs, placés en tous points de la ville, hurlent « à gueule que veux-tu » chaque fois que l'homme plie son genou et le met à terre. L'homme du peuple tenant en main le drapeau du peuple, fait à ce moment acte d'adoration à Dieu, notre saint père, et acte de soumission à notre sainte mère l'Eglise, protégée par l'armée et défendue par elle. Tout ceci, pendant que des musiciens de St-Sébastien jouent des airs de circonstance. Les photographes, devant reproduire sur la presse ces manifestations, sont nombreux.

Ensuite, le cortège retraverse les rues pour enfin se disloquer devant l'église. On se rend compte que le sabre et le goupillon vont bien de pair. Assister à de telles mascarades donne des nausées.

Autre coutume, dans un autre village :

Toujours quelque part en Navarre, toujours pour le Corpus-Christi ou Fête-Dieu. Messe dite et dejeuner tardif, se terminant peu avant l'heure des vêpres. Déjeuner sûrement copieux pour le curé, pour les riches et notables du lieu, à voir leur trogne lorsqu'ils se rendent aux vêpres. Celles-ci terminées, vers 5 heures et demie, le curé et les notabilités se rendent à l'ayuntamiento ou mairie, pour un simple goûter — c'est jour de fête — composé de : poule au pot, poisson, agneau, gateaux ; tout ceci bien arrosé de vins supérieurs ; il y a du bon vin en Espagne ; goûter léger, après un bon déjeuner, qui dure environ deux heures. Terminé le goûter, les participants rentrent chacun chez soi ; ça se comprend et on devine le pourquoi.

Alors, trois ou quatre voisins du curé, ou des notables, se rendent de l'ayuntamiento au fronton, avec des paniers de petits pains, des bonbonnes de vin et distribuent ce pain et ce vin au peuple rassemblé, qui se réjouit, mange et boit comme s'il ne mangeait pas les autres jours. Vieille coutume ancestrale où après les repas pantagruéliques son jetées les miettes aux pauvres. La caridad ! (la charité).

. . . . . .

PH. P.

On voit par ce qui précède, du fait de l'emprise de l'Eglise, où on en est dans ce secteur, qui n'a malheureusement pas de caractère exceptionnel.

Ne pas aller au fond de ce problème, ménager l'Eglise, collaborer avec elle, même par le truchement de ses appendices politiques ou syndicaux, ainsi que certains, se réclamant de nos idées, ne se privent pas de le faire, c'est, comme pour le ver qui s'introduit dans le fruit, lui permettre de tout gâter, car l'Eglise, qui nous en fait la démonstration tous les jours, n'est rien d'autre qu'un pourrissoir.

C'est quand elle se drape d'un semblant de bonté, d'indulgence, d'altruisme, qu'elle est la plus dangereuse. L'Eglise, purement matérialiste, n'a aucun idéal ; elle est composée d'un ramassis de mystificateurs à l'appétit insatiable et, érigée en trust, elle est maintenant le plus puissant de tous. Près d'elle, les autres font figure de pygmés.

L'armée, l'autre fléau accablant le prolétariat, ne manque pas de moyens de « persuasion », mais la violence même de ceux-ci la rend plus vulnérable à la critique, et permet de discerner facilement sa nocivité.

Rien de tel n'existe avec l'Eglise, dont la duplicité, le caractère cauteleux, laissent supposer qu'elle prend part, participe à la peine des malheureux, ce qui, bien que totalement faux, lui accorde le crédit de la plupart. Il y a aussi cette croyance ridicule faisant miroiter aux yeux des crédules une existence paradisiaque, à laquelle ils participeraient dans l'autre monde, qui ne manque pas de roids. Tout cela amplifié par une propagande millénaire, axée sur le mensonge et sans valeur historique, qui a cependant incrusté dans les esprits l'idée de Dieu, comme un élément fondamental incontestable.

Les capitalistes bourgeois, exploiteurs et oppresseurs, ont beau jeu, par sa personne interposée, en agitant l'épouvantail du « jugement suprême » devant les yeux des « pêcheurs » — qui ne l'est pas ? — afin de les ramener dans le droit chemin, celui de la résignation et de la soumission.

L'ennemi à abattre, en Espagne, comme ailleurs, c'est le despotisme, l'autorité, la dictature, mais il faut toujours avoir en tête que tant qu'un crédit quelconque sera accordé à l'Eglise, pierre de base de tout l'édifice hypocrite mis sur pied par le système de l'exploitation de l'homme par l'homme, tous les efforts accompiis, dans un sens réellement émancipateur, seront vains.

FIN

(1) (Voir « C. S. » núm. 214).

Bulletin antireligieux

LA REVOLTE DES JESUITES

La compagnie de Jésus a toujours représenté au cours de l'histoire du catholicisme, non seulement sa fraction la plus représentative, la plus féroce, la plus barbare, mais aussi la concentration intellectuelle la plus élevée, la plus dynamique et la plus dangereuse pour la liberté individuelle. Elle est un laboratoire où sont analysés les courants scientifiques et sociaux de l'humanité, de telle façon que les Pères puissent intervenir pour sauvegarder l'essence de la Foi et la puissance de l'Eglise.

On peut admettre que l'évolution scientifique, la rapidité de ses découvertes, mettent en péril des dogmes religieux qui étaient à la mesure de l'ignorance des temps antiques, de l'époque romaine et du moyen âge, mais dont la vraisemblance est devenue insoutenable de nos jours.

Le transformisme ou science de l'évolution de la matière et des espèces, est capable d'expliquer le développement de la vie en remontant de plus en plus dans la durée des temps, pleinement conscient que la source de la vie est peut-être indéchiffrable du fait qu'il n'y a eu ni Création, ni commencement, et que la Terre peut disparaître un jour sans que cela affecte l'évolution sidérale.

L'Eglise, malgré sa puissance apparente sur les faibles esprits, est donc menacée dans ses fondations qui sont le traité de Dieu et celui de la Création.

L'attitude du pape Jean XXIII à l'égard des socialisations est symptomatique d'une évolution qui tend à se dégager de certaines tradition. Nul ne doute que la Compagnie de Jésus chargea l'un de ses membres les plus éminents, d'entreprendre cette tâche qui pouvait sembler surhumaine, de traiter la science comme un mouvement de la foi, comme une évolution vers la cause de la vie : le Créateur !

C'est le Père Teilhard de Chardin, le plus éminent par ses connaissances, son cerveau encyclopédique, ses qualités littéraires et poétiques, qui entreprit cette œuvre qui révolutionne aujourd'hui les milieux religieux et passionne de nombreux milieux scientifiques.

Cette œuvre est importante, considérable, attachante par les thèses soulevées, la subtilité d'un esprit qui entend sauver l'Eglise en la débarassant de certains dogmes usés par le temps, et lui conserver Dieu, la foi dans sa mission, croyant ou feignant de croire découvrir le divin, là où la science en démontre l'inexistence.

Résumons les thèses du père Teilhard de Chardin (mort l'an dernier) :

« Le transformisme est la seule explication possible dans l'évolution de la matière et des espèces.»

Et cela, il est d'accord avec la science, mais déjà en contradiction avec l'Eglise.

« Mais en supposant que l'on puisse remonter à la cellule ou au noyau initial, on s'apercevrait qu'il contenait en lui toutes les formes évolutives par lesquelles il devrait passer. Une force créative intelligente aurait donc déterminé l'évolution vers une fin qu'elle seule peut connaître : Dieu. »

Voilà une conclusion scientifiquement absurde pour deux raisons :

1° Si plus la science découvre ou avance, les rives de l'Univers reculent, il est donc impossible de remonter aux sources de la vie, et cela, pour les athées comme pour les croyants.

2° D'autre part, s'il y avait eu un commencement, c'est-à-dire une création intelligente par une Force surnaturelle appelée Dieu, on aurait le droit de se poser la question suivante : alors, qu'il n'y avait RIEN, comment pouvait vivre cette force intelligente, et elle même, d'où venait-elle ?

Car, le transformisme, étant selon ce jésuite, un mouvement inaltérable, comment une force intelligente eut-elle pu s'immobiliser « et ne faire RIEN là où il n'y avait RIEN ? » Ou créer quelque chose avec rien ?

Notre talentueux jésuite se garde bien de traiter cette question scientifiquement, sachant bien « que rien ne se crée, que tout se transforme ». Sachant bien qu'il n'y a eu ni commencement, qu'il ne peut y avoir de fin, même si la Terre disparaît de la carte sidérale.

Le vaste cerveau de notre jésuite ne pouvait donc donner une réponse valable sans renoncer à la thèse de Dieu qu'il se proposait au contraire d'introduire dans la science transformiste. Il fut donc réduit à utiliser le procédé classique des charlatans religieux :

« Notre sensibilité est prisonnière de l'immensité. On ne se rapproche pas de l'Absolu par un voyage, mais par une Extase... »

C'est simple. C'est trop simple !

Vous fermez les yeux, et vous répétez après des milliers de sorciers et de charlatans qui vous ont précédés, et qui ont fait l'histoire religieuse : « Je vois Dieu ! Donc, il est !

Ajoutons, pour libérer certains esprits de cette folie mystique, que vous pouvez, par le même procédé, prétendre avoir vu n'importe qui et n'importe quoi...

(Suite et fin au prochain numéro.)

REPRESSION GAULLISTE ET FRANQUISTE

« LE POUVOIR », pour bien démontrer, sans doute, que la France est comme l'Espagne, un pays du « monde libre », où la liberté de réunion et d'expression n'est pas une rigolade, a interdit le meeting organisé le 5 octobre, salle Lancry à Paris, « pour sauver Jorge Conill Valls, condamné à mort par Franco ».

Cette mesure n'étonnera pas, ceux qui, comme nous, sont fixés sur l'étendue de notre liberté ou, au choix, de notre esclavage, puisque les deux termes peuvent être considérés maintenant comme synonymes.

La tenue du meeting n'eut d'ailleurs aucunement gênée Franco, qui en a vu d'autres, ni l' « autorité » française, se situant exactement dans la même ligne.

Nous n'avons jamais apprécié beaucoup ce genre de manifestation ; il n'a aucune efficacité. Un « coup de semonce », concrétisé par une grève intercorporative de 24 heures, eut obtenu, pour une fois, notre adhésion, car il aurait, pour le moins, porté à réfléchir « LE POUVOIR » d'ici, et celui d'en face. Surtout, que le succès complet était assuré.

La C. G. T., du fait de la condamnation de Ramon Ormazabal Tife, ne pouvait participer autrement qu'à 100 %, quant aux syndicalistes « *libres* » de Force Ouvrière et autres calottins de la C. F. T. C., pour bien prouver que l'intérêt qu'ils portent au peuple espagnol n'a aucun caractère démagogique, ils se fussent fait un devoir d'être à la tête du mouvement.

Sans dramatiser, regrettons que rien n'ait été fait dans ce sens, et souhaitons que les augures, une expérience supplémentaire aidant, fassent mieux la prochaine fois.

Autre chose, beaucoup plus importante pour l'intéressé : Jorge Conill Valls n'a jamais été condamné à mort. Puisque c'est Franco qui l'affirme à Mgr Montini, archevêque de Turin, croyons-le sur parole. Mentir à Monseigneur serait un péché impardonnable, qu'il ne voudrait certainement pas commettre, par peur du châtiment de Dieu.

Nous voici donc rassurés sur le sort de Jorge Conill Valls, et comme Franco ne durera plus 30 ans, ou ce serait à désespérer de tout, souhaitons que le condamné bénéficie très rapidement, la disparition de son tourmenteur aidant, d'une amnistie pleine et entière.

MONOCRATIE

Un certain soir de septembre « *tel est notre bon plaisir* » s'adressa à son bon peuple français. Il revenait d'Allemagne et avait encore ce petit air de bonhomie qui outre-Rhin a fait le succès de son opération « *charme* ».

Oui, celui qui « *ne s'est jamais trompé* » — prière de se souvenir du dernier discours de G. Grandval à Nancy —, celui qui possède *l'esprit souverain*, celui qui déclare : « depuis 1940 j'incarne la France... vous m'avez voulu, gardez-moi », dans son *souverain mépris*, montrant son gant de velours qui cache sa main de fer, par sa dialectique faite d'une *habilité souveraine*, à son peuple souverain depuis le suffrage universel), le général-président a dit : « Nihil est quod princeps facere non potest » (il n'est rien qu'un prince n'ait le droit de faire).

Comme il connait bien son peuple, ce général-prince-président ; pour ce peuple il a créé, entretenu *le climat mai* 1958. Depuis, il sait que ce peuple lui répond OUI lorsqu'il pense NON ; mais le prince de la Ve république a pour lui sa formation jésuitique, la complicité des membres de l'U. N. R. Dans le cirque de la politique française la président-prince lance sa piste aux étoiles sous le signe du sabre du général Chaban Delmas, du goupillon de monseigneur Feltin, tel Ignace de Loyola, l'équipe qui place la classe ouvrière sous son joug applique la méthode jésuitique : action, mortification, contemplation.

Bon peuple français, tel les gosses le jeudi, tu peux déclarer : « L'antenne est à nous » ; tournes le bouton, tu constates que l'antenne est à lui. Comme dessin animé tu es servi ; mais pour le *fond du problème*, à toi de deviner, parce que le *grand interprète* de la politique « surmonte l'angoisse, cherche à vaincre le sentiment de culpabilité, dirige non pas principalement son agressivité contre lui-même, ou ses proches, mais contre d'autres individus considérés comme les ennemis » (ce passage est tiré des « Exercices spirituels » d'Ignace de Loyola ; il pourrait être tiré des volumes de « qui vous savez »).

Fuyant son angoisse, voulant se dégager de l'agressivité de sa vie agitée « tel est notre bon plaisir » cherche dans le OUI du futur référendum, un réconfort ou une fin — après lui le déluge.

Entouré par les femmes, les hommes de la finance, du sabre, du goupillon, il ne connaît les travailleurs que lorsque ces derniers votent OUI par peur du P. C. F. ou de l'O.A.S. Dans le comportement du général de Gaulle il est bon de se demander où se trouve le réel ? La Ve république, son œuvre, n'est pas une institution durable, n'est pas une méthode, c'est une potion calmante, c'est la négation de l'action, de la base, c'est le chantage au *viel homme, sauveur suprême*, ce mortel qui déjà pense à faire le bilan de l'ultime minute où, face au confesseur de sa religion représentant son dieu de qui il tient l'idée de *monocratie*, il lui faudra peser le bien et le mal fait depuis sa naissance au « cher et vieux pays ».

Monarchique dans son comportement, moderne dans son sens de la marche de l'histoire, il n'en reste pas moins de la génération de la lampe à huile de papa, de la marine à voile ; c'est là où il a puisé son régime monocratique : jeune en Afrique, il reste vieux en Europe. Vieux, au moment où des entrailles de ce pays s'élève un cri d'amour vers l'avenir : « place aux jeunes ! »

Ces jeunes, loin du *tracassin* de la mauvaise politique, du mauvais syndicalisme, nous leur demandons de s'éloigner du *jacassin* des beaux parleurs de la Ve république.

A eux de repousser la monocratie de celui qui déjà, parce qu'il se cherche un héritier spirituel, abandonne ceux qui lui répondirent trop souvent OUI.

Jeunes hommes et femmes libres n'oubliez jamais que : ' Le fou est celui qui a tout perdu, sauf la raison ».

Honni soit qui mal y pense !

Y. M. BIGET

B.D.I.C

ANTENA

LA NOTA ESCUETA

MADRID. — La Prensa dirigida — toda —, ha publicado una pequeña nota sobre un gran infamia. Expresa la misma :

«Madrid, 8. — Ante el Consejo de Guerra se ha visto y fallado la causa seguida contra Julio Moreno Viedma, como autor de un delito de rebelión militar complicado con actos terroristas, en contacto con agentes del exterior. El tribunal militar le ha impuesto la pena de 30 años de prisión.

»Asimismo, el Consejo Supremo de Justicia Militar ha visto en segunda instancia, la causa contra Jorge Conill, Marcelo Jiménez y Antonio Mur, confirmando las penas de privación de libertad impuestas por el tribunal de Barcelona. »

Estas penas son de 30, 25 y 18 años de presidio respectivamente, sancionando un delito de opinión, puesto que los tribunales han sentenciado de acuerdo con los informes de la policía.

DESCENSO INFORTUNADO

ALICANTE. — Un aparato « E-16 » despegado del aeródromo de Rabassa, ha caído desde una centena de metros, ocasionando la muerte a los tenientes Mateo Casas y Emilio Tomás, uno y otro de 23 años de edad. La novia de uno de ellos presenció el siniestro.

LA « POLITIZACION DE LA CARIDAD »

PARIS, (OPE). — « Le Monde » publica una crónica de su corresponsal particular en Madrid, señor Novais, titulada : « La oposición catalana reprocha al régimen de sacar partido, de la catástrofe de Barcelona con fines de propaganda. » He aquí los párrafos finales :

«Una hoja clandestina escrita en catalán y con el título de « Politización de la caridad », repartida por Barcelona, dice así : « Catalanes : La ««Operación Barcelona » es una maniobra indigna ; el régimen no ceja en su opresión. Nosotorso repudiamos como vil y anticristiano el gesto de la dictadura, que ha pretendido transformar los funerales de algunas pobres víctimas en una apoteosis del régimen. »

UN TELEGRAMA AL EMBAJADOR DE ESPANA

PARIS (OPE). — Eugène Descamps, secretario general de la Confederación Francesa de Trabajadores Cristianos, ha enviado un telegrama al embajador de España en París, expresándole la emoción que ha producido entre los militantes de la CFTC la condena a muerte contra Jorge Conill Valls como consecuencia del Consejo de Guerra que se celebró en Barcelona el 22 de septiembre último. Resalta el telegrama la desproporción entre el acto cometido y la pena capital. Por confesión de la propia prensa franquista, las bombas que, según el Tribunal Militar, puso Conill Valls en Barcelona, no ocasionaron el menor daño.

DESPUES DE LAS INUNDACIONES DE CATALUNA

PARIS (OPE). — La Unión Regional Parisina de la C.F.T.C. ha organizado colectas entre sus militantes precisando que los fondos que se recojan serán enviados a la Alianza Sindical, compuesta por las Sindicales CNT, UGT y CTV.

MANIFESTACIONES ANTIFRANQUISTAS EN ROMA

ROMA (OPE). — « Azione Social », órgano de la ACLI da cuenta de una manifestación antifranquista que se ha celebrado delante de la embajada de España en Roma para protestar contra los métodos políticos de Franco y Salazar. Los manifestantes solicitaban también que ni Franco ni Salazar sean admitidos en el Mercado Común por ningún concepto.

Los manifestantes pertenecían a partidos demócratas italianos.

PERSECUCION « POST-MORTEM »

PARIE (OPE). — En Barcelona falleció el notable tenor catalán Emili Vendrell, una de las más destacadas figuras de arte lírico en la opereta y en la canción.

« Tribune » da cuenta de que se quería rendirle homenaje por el « Orfeó Catalá », al que perteneció el finado, pero la autoridad gubernativa no lo permitió. Esta decisión causó hondo disgusto.

Dice también que la censura franquista en la capital catalana no autorizó a la revista « Destino » — a pesar de la incondicional adhesión de ésta al régimen — la publicación de una fotografía del gran artista que ocupaba la totalidad de la portada. Hay que consignar que Emili Vendrell fue siempre un catalanista convencido, pero que no actuó en política.

EN TORNO AL CRIMEN DE PALMA

COPENHAGUE (OPE). — El diario « Information » (independiente) de esta capital, critica los reportajes de la prensa desde Mallorca, en relación con el caso Christina Fogel, la joven sueca a la que se encontró muerta — ¿homicidio o crimen? — en su cuarto de una pensión de Palma de Mallorca. Dice, entre otras cosas, al respeto, el referido diario danés :

« Aparte de la seriedad del caso para los complicados en el asunto, resulta extraño que ahora, después de 25 años de régimen franquista en España, se empiece a hablar ahí de malas condiciones de las cárceles españolas, sólo porque un par de turistas daneses han ido a dar en una de ellas. Estas condiciones han existido durante muchos años, y si ha habido algún cambio, habrá sido para mejorar. Es seguro que los daneses en cuestión están muchísimo mejor tratados que los presos políticos españoles, por ejemplo los dirigentes de las huelgas que han sido encarcelados. »

CHISPAS

Una vez le afeé a Mario Aguilar su abandono de las ideas anarquistas, y el gran periodista me dijo haber sentido necesidad de apearse de Clavileño, el caballo que lo paseaba por los aires.

∴

Buenos aires, sin embargo; y no los mismos que Perón respiraba y pestilenciaba.

∴

Julio Camba surcó el éter en el mismo leño. Le dio vértigo la altura y descendió al suelo para selectas comilonas. Era un sibarita, el sujeto.

∴

También Azorín frecuentó nuestras alturas —nuestras alburas—, ganándole la comezón de descender a las bajuras. Incluso fue émulo de La Cierva, el individuo.

∴

Igual Martínez Barrios estuvo en nuestros elevados medios, en los que actuó de profesor racionalista.

∴

Ninguno de estos personajes maldijo sus primeros trotes, sin embargo.

∴

Y aún alguno de ellos dijo una vez: «Vergüenza para el que a sus veinte años no ha sido anarquista.»

A lo que añadimos: «Sinvergüenza el que ha dejado de serlo de los veintiuno en adelante.»

Cuesta más sostenerse libertario que escoger a ancazos plaza en el pesebre alfalfado por los dueños de la política.

∴

Creo muy bien que en nuestra cosa no hay ex que valga.

No hay ex para quien no ha sido.

∴

Negarle a Nicris el ex, es dejarlo a — 0.

∴

Un ácrata no es un discurso: es una conciencia.

∴

—¡Me voy!

Viniste, pero no estuviste.

∴

Antonio Puig le dijo, certeramente, a Chabolas: «Has entrado en la C. N. T., pero la C. N. T. no ha entrado en ti.»

Toda una lección de sicología.

∴

«Hoy me lo como todo, mañana lo vomito.»

Y el individuo se queda tan vacío.

∴

Compañeros de primera, de segunda y de tercera clase.

¿Dónde puede ocurrir eso? En nuestro libre elemento, imposible.

∴

Compañeros Cosmético hemos visto desaparecer muchos.

Allá ellos con sus ideas de peluquería.

∴

Cuando un compañero ha dejado de serlo, no ha hallado asiento cómodo en ninguna parte. En vano ha ido de uno a otro partido. Ha quedado huérfano de amistades; ha cerificado, estúpidamente, su existencia.

∴

Brillante en su sinceridad, culo de vaso en la vulgaridad.

∴

Dicen que antes de morir Pestaña expresó amargura por haber abandonado la C. N. T.

¡Y claro! Era su medio natural; y le dio por asfixiarse en ambiente que no le correspondía.

∴

En la C. N. T. se es uno, y en la política no se llega ni a medio.

∴

En política no crecen las medianías. Hay que ser gitano integral.

∴

Clavileño es vehículo de ilusiones, y el firme Bakunin jamás lo había cabalgado.

∴

Alguien en «Ruta» se burló de «los barbudos» Kropotkin, Bakunin, Tólstoi, Reclus...

E hizo bien, puesto que al fin le ha convenido mejor peinar las barbas de Marx.

∴

Rechifla para los que se van, satisfacción en los que quedan y en los que de verdad ingresan.

El hecho de la selección es un fenómeno naturalísimo.

CHISPERO

GALA DE « LE MONDE LIBERTAIRE »

Celebradera el 9 de noviembre, a las 8.45 de la noche, en el Palais de la Mutualité. Gran Programa en preparación.

« C. S. » recomienda este espectáculo de fraternidad a los compañeros.

Meditaciones

Jugando

EN el número 140 de «Cenit» aparece un amplio y ameno trabajo crítico del en vida estimadísimo compañero Eusebio C. Carbó, que me ha inpirado honda reflexiones. No trato de impugnar (¿qué puede hacer la hormiga ante un elefante?) ninguno de los robustos conceptos que ahí se vierten ; primero, porque los comparto casi totalmente ; segundo, por la notoria humildad de mis recursos polémicos. Lo único que me propongo es resaltar la inconveniente limitación geográfica y política que Eusebio pone a su magnífica dialéctica, encerrando todos los problemas, las circunstancias, las fuerzas, los elementos, las probabilidades y las perspectivas del fenómeno histórico que estudia, dentro del marco estrictamente nacional.

Con su habitual destreza y firmeza, Carbó fulmina contra los que, valiéndose de un lenguaje sentimental y, en cierto modo, logístico, tratan de alterar el orden de valores ideológicos que animan a la CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO, empujándola a situaciones onerosas como fue la de votar en febrero del 36 por la candidatura política de izquierda so pretexto de liberar los treinta mil presos de octubre. Aquello fue un mal paso que afianzó los estamentos del Estado y la «eficacia» del parlamentarismo, mientras la militancia confederal perdía el pulmón derecho del cuerpo saludable de doctrina y acción revolucionaria que la animaba desde los tiempos mismos de Anselmo Lorenzo. El que hubiese treinta mil, o tres mil o trescientos obreros antifascistas presos en las mazmorras de la reacción, no justifica ni planteaba la necesidad de arrojar por la ventana el decálogo de los principios señeros de una Organización como la nuestra, ya que incluso ella podía haberlos liberado por sus propios medios, que en la época no eran un grano de anís. La amenaza —por ejemplo— de una huelga general revolucionaria o el rapto de personajes de alto rango quizás hubiesen creado situaciones políticas favorables a las amnistías graduales del gobierno republicano de derechas o izquierdas.

En el supuesto de que la CNT se hubiera abstenido de votar en febrero, ganando la candidatura de Lerroux-Gil Robles, los antagonistas dialécticos de Carbó estiman que no hubiese existido un «19 de julio», pero él replica que en ese caso la revolución habría estallado el «19 de febrero» «con mil ventajas positivas, indubitables —dice textualmente— radicales, que nos faltaron el 19 de julio, puesto que de febrero a julio la reacción puso en orden todos los elementos necesarios para ganar la partida en tanto que nosotros disponíamos de idénticos elementos sin medio de aumentarlos en la segunda que en la primera de esas dos fechas». Y termina su alegato con la siguiente afirmación : «Es obligado admitir que la derrota de las izquierdas en las elecciones de febrero habrían anticipado de cinco meses los acontecimientos del 19 de julio.»

Perfectamente. ¿Y qué hubiera ocurrido entonces? Según se desprende de los supuestos lógicos anteriores, el proletariado militante español estaba en medida de haber vencido a la reacción fascista si el suceso acontece unos meses antes. Visto el problema desde el ángulo estrictamente nacional, cabe admitir, como posible, la optimista conclusión a que llega Eusebio. Pero, aquí no sólo debe contar el hecho sicológico, la correlación de fuerzas, la dinámica social, la oportunidad, la espontaneidad, los medios, los fines, sino también, y en mucho mayor grado, *el factor tiempo*. El movimiento revolucionario popular hubiese podido triunfar si se escoge, con inteligencia, el momento propicio para desencadenarlo y su duración no tenía que depasar las dos semanas. Como las cosas se desarrollaron de muy distinta manera, quien llevó el gato al agua de la victoria fue la taimada y sagaz reacción española, que pudo poner en práctica todo el vasto programa táctico y político elaborado en largos meses de estudio y gestiones proyectados sobre el plano peninsular y siempre bajo la óptica internacional, que fue la que, como todo el mundo sabe, inclinó ineluctablemente la balanza en favor del fascismo.

El fracaso de «la sanjurjada», la preponderancia del anarquismo, la influencia revolucionaria de las multitudes en los acontecimientos político-sociales del país, indujo al «estado mayor» monarco-fascista a buscar las ayudas del exterior, muchos meses antes, yendo a Roma y Berlín, y consiguiendo estímulos poderosos, armamento, aviación, soldados, dinero y seguridades de una acción diplomática enérgica en favor de su causa. En efecto, fue la Europa filofascista y medrosa (y el suicida aislamiento jurídico del Estado republicano español vis a vis de los otros países vecinos) del 35-36 la que fraguó tranquilamente la victoria sangrienta de las armas franquistas.

Bien está que a los treinta años de distancia de aquellos trascendentales sucesos, que tanto habían de marcar el lomo de la historia social moderna de España y del mundo entero (y en particular de nuestra CNT y del anarquismo), tiremos una mirada serena y profunda sobre las cosas, los hombres, las ideas, las actitudes, las pasiones, las razones, los errores y los aciertos.

A veces pienso, con pena, que los nobles y fervorosos delegados que llenaban la sala del histórico Congreso de Zaragoza, no lograron superar el área nacional, no intuyeron los fenómenos y probabilidades que pudieran darse más allá de nuestras fronteras,

Proa al futuro

"Lo de papá"

por Jacinto BORRAS

AUNQUE no sea muy corriente, también las cabezas entorchadas han producido frases que, por su valor expresivo, han sido incorporadas al circuito del vocabulario popular.

Tenemos, por ejemplo, aquel general francés que al pedirle los ingleses que se rindiera, en lugar de responder con el legendario y poético «morir antes que rendirse» empleó aquella frase que constituye la primera lección de francés que aprenden los extranjeros al llegar a Francia.

Desde entonces, si la frase no figura en los catálogos de perfumería, constituye la forma más expresiva para decir «no».

Otro, es del faccioso español general Mola, que durante nuestra guerra remplazó el antipático epiteto de traidores por la más elegante frase de «quinta columna». Siendo así como por todas partes se denomina la actividad de grupos en sus respectivas retaguardias.

La última en data, a no ser que nos descuidemos alguna en el trayecto cronológico, corresponde al general Carlos de Gaulle, que ha encerrado al desván de los trastos viejos todo un arsenal retórico (paso al progreso, renovarse o perecer, etc.), con aquello de «la Argelia de papá ha muerto».

Como que en la vida todo tiene «papá», de ahí el éxito de la frase y las múltiples aplicaciones que ha tenido a pesar de su corta edad. Y las que tendrá. Indudablemente, de los tres ejemplos citados el de de Gaulle es de más contenido social y humano.

En efecto, todo tiene «papá» y las consecuencias que de ello se deriva son las mismas desde la área familiar al ámbito nacional, pasando por todas las expresiones de vida colectiva. En casa, los padres, durante algunos años, pueden frenar las reivindicaciones de los hijos con los tradicionales recursos tales como «aún eres joven», «cuando seas mayor» y demás argumentos por el estilo. Llega un momento en que, o se le da la llave para salir de noche, o el muchacho salta por la ventana. El padre que, por egoísmo o falta de prevención, no ha preparado este momento está destinado a ser borrado del recordatorio familiar. Cambiar los actores y el decorado y la obra puede ser representada en todos los teatros. Para que un camino no se interrumpa, hay que traspasar el timón a tiempo, cuando al viejo aún le quedan facultades para corregir los errores de aprendizaje del nuevo timonel.

Convenido en que todo tiene «papá», la C. N. T. no puede ser una excepción, aunque tampoco puede aplicársele la interpretación que, generalmente, se da a la frase. En nuestra organización, el pleito de edades no se ha planteado nunca. Más bien lo contrario. En más de una ocasión, el organismo ha sido víctima de un exceso de juventud en sus órganos dirigentes. Las represiones, escisiones y otras contingencias, han conducido a los cargos a muchachos que por su edad no tenían ni la experiencia ni la preparación intelectual necesaria. Aquella muchachada no se le podía acusar de empujar para ocupar cargos. Eran ellos los empujados por las circunstancias. Personalmente he vivido la experiencia. No cumplidos los veinte años tuve que representar al Ramo del Vidrio de Barcelona en la F. L. y al C. N. Era en tiempos de la represión de Anido y compañía, y Barcelona había agotado su caudal de militantes disponibles en tales circunstancias. A causa de ello, al ser detenido el secretario nacional, E. Beal, no encontramos otra solución que dar el *campanazo* de nombrar como sustituto al militante de la C. N. T., pero de concepción socialista. Andrés Nin. Afortunadamente, las consecuencias no pasaron de una revolución de palacio y la Conferencia Nacional de 1922 en Zaragoza no tuvo muchas dificultades en restablecer el equilibrio. Otras veces el exceso de juventud nos ha conducido a peores situaciones.

En los trastornos internos, la línea divisoria tampoco ha sido marcada por la edad. En cada lado de trinchera se han encontrado jóvenes y viejos en la misma proporción. Cuando ha habido empujones para ocupar una secretaría nacional, ha sido por causas casi siempre menos lógicas que un choque de generaciones. Por otra parte, la intensidad de nuestra lucha usaba o eliminaba a muchos militantes antes de llegar a viejos. Ninguna organización como la nuestra ha perdido tantos militantes en su diario batallar, sin contar la antrofología interna, que también ha consumido lo suyo.

No, en España no ha habido tiempo para jugar a las generaciones. En el exilio, ya es otro cantar. Aquí, tampoco se ha producido el choque. A los primeros años ni podía producirse por falta de contrincante. Después..., después ya no es tan justificable. Tuve la ocasión de asistir a las sesiones del último Pleno. Todos los delegados eran gente conocida, cuya hoja de servicios había empezado a llenarse en España. Todo lo más, algunos que habían completado su formación en el extranjero. Producto nato del exilio, ninguno. Esta es la tragedia.

Si, es cierto que hemos tenido que pagar el tributo de guerra. Las trincheras y campos de concentración de España primero, y de Europa después, eliminaron muchos centenares de militantes en su mayoría jóvenes. Esta sangría no podía dejarse de sentir dentro del cuerpo orgánico. Como atenuante, puede admitirse. Como justificación, no tanto. Difícilmente se podrá justificar que a los veinticinco años, con unas posibilidades económicas y de tiempo, como jamás hemos vivido, no hayamos sido capaces de formar un equipo de relevo. Que un militante de 80 años tenga la vitalidad de un joven, es un ejemplo para admirar, pero no es una solución. Un militante viejo, por mucha que sea su vitalidad, no logrará otra cosa que retardar el momento de abandonar el puesto que ocupe, pero la silla vacía quedará si no ha logrado formar el heredero. La manera más positiva de terminar una vida militante es la de poderse retirar a tiempo para guiar el afianzamiento del sustituto. Entonces sí que se puede morir tranquilo, ya que a más de haber realizado una obra, se garantiza su continuidad. Morirse de viejo al pie del cañón quizá sea una heroicidad. También puede interpretarse con aquello de « después de nosotros el diluvio », o por el « héroe a la fuerza » que, si no es lo mismo, es igual.

El choque de generaciones como el de tendencias sólo son perjudiciales cuando los actores no se comportan con la debida corrección. En todas las demás circunstancias son signo de vitalidad y perduración.

No, queridos ; no hay que esperar a abandonar nuestro puesto al momento de emprender el último viaje. Por el contrario, hay que esforzarse en renovar los cuadros. En cada secretariado o delegación hay que procurar incluir a algún joven, corriendo el riesgo de alguna metedura de pata que, al lado de viejos, no puede tener más consecuencias que la de recordarnos las que nosotros metimos a nuestro tiempo. Hay que terminar de ser siempre los mismos. Hace tantos años que nos conocemos y hemos tenido la ocasión de conocernos tanto, que empezamos a estar cansados de vernos. Nos pasa como a los matrimonios viejos, que, no teniendo nada nuevo para entretenerse de cualquier cosa hacen una historia para no aburrirse. Nuestras historias a más de no entretenernos tienen la virtud de aburrir a los demás...

Si no nos esforzamos en recuperar el tiempo perdido, podemos estar seguros de que nunca se hablará de « la CNT de papá », por la sencilla razón de que ne hablará de la CNT en pretérito.

Para terminar, y a manera de ilustración de lo que he querido expresar, recordaré una conversación tenida con el señor Toldrá, músico de la Orquesta del Liceo de Barcelona y padre del músico Toldrá, que años después hemos tenido la ocasión de conocer de más cerca. El padre, hablándome de su hijo, que por aquellos tiempos ya empezaba a ser una figura en la vida musical barcelonesa, me dijo : « Cuando mi hijo era pequeño le llamaban *el hijo del señor Toldrá*, y ahora a mi me llaman el *padre del señor Toldrá*. El hijo me ha quitado el título de *señor*, de lo cual estoy muy sa-tis-fe-cho. » Puedo asegurar que lo estaba. La expresión del rostro de aquel padre satisfecho de su obra, no admitía dudas.

Si el ejemplo puede servir...

Les « cadres »

(Suite de la page 1.)

nieusement organisée et en pleine expansion.

On remarquera en passant, qu'aucune allusion au comportement égoïste et accapareur des cadres n'est faite par les syndicats réformistes (C. G. T. - C. F. T. C. - Force Ouvrière - etc...) qui les défendent, et pour cause, avec autant d'ardeur que la C. G. C.

Il est grand temps que l'ouvrier sorte de sa torpeur, s'il veut réellement améliorer sa condition. Ce n'est pas, en effet, en persévérant dans l'erreur, en considérant comme des bienfaiteurs ses ennemis de classe : les cadres, laquais dévoués de ses exploiteurs et oppresseurs, qu'il y parviendra ; le seul moyen valable est de les supprimer radicalement.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE **LILLE**
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

CRONICA EXPRES

TE VEO BESUGO

NO hay que dar pie para que se produzcan en España los movimientos de protesta contra el régimen franquista, por ser obra espontánea de los trabajadores y no de los españoles antifascistas en el extranjero.

Les echan la culpa de los disturbios, de los frecuentes disturbios, a los rojos, y no al enemigo número 1 del régimen, que es el tiempo.

El sistema español de gobierno ha llegado a la decrepitud y lo llevan del bracero para que no caiga.

Aunque duela decir que la España de hoy es un carcamal — veinticinco años de anquilosis — hay que confesarlo. ¿Qué hay allí de positivo valor? No será el comercio, no será la industria, visto que España sólo de importancia exporta fútbol.

Al menos si tuviera independencia económica en vez de hallarse cogida con tenazas por el dinero forastero, sería dueña de sí y nadie se aprovecharía de ella.

Alguno había de cargar con el fardo de la vida artificial, sintética, falsa, del país, y siendo responsables de sus vicisitudes los que incapazmente lo gobiernan le cargan el mochuelo a los rojos de Toulouse.

Maniobra política.

Sutileza diplomática.

Globo sonda.

No contentos con haber logrado la prohibición de los periódicos en español, empiezan a ratonear a fin de que nos tiren por ahí, como si Salan y Ca. hubieran ganado la batalla. Por el momento, Salan y Ca. han perdido la batalla en Francia y en Africa.

Amigos de Francia titúlanse. Pues bien, ocasión tienen de demostrarlo limpiando de franceses indeseables el suelo español y entregándolos por pinto a este gobierno. No lo verán tus ojos, Francia.

La corriente del mundo es opuesta a la libertad y a los libertarios, de cualquier lado que sople el viento. Lo que no es dictadura es prima carnal de la dictadura, aunque se llame democracia.

Hay una epidemia universal de dominio que no deja levantar cabeza, y a los que osan levantarla al punto les cae encima algo peor que la maza de Fraga.

En el cuerpo y en el alma de los revolucionarios aprenden a ser crueles sus persecutores : estos hombres no son hermanos de los hombres, como Caín, que tampoco de Abel era nada.

Cada uno de nuestros mártires está reproducido en millones de flores.

Lectora, todas las azucenas son Luisa Michel.

La Anarquía gotea rubíes sanguinolentos no al alcance de la mano.

Día llegará...

Entretanto, echémonos el zurrón a los hombros y sigamos nuestro camino.

PUYOL

COMUNICADOS

ACLARACION

LA F. L. DE CASTRES

Para conocimiento de todos los compañeros de la Organización :

Por acuerdo de la asamblea general celebrada el día 23 de septiembre, salimos al paso contra cierta nebulosa que se hace alrededor de la conducta del compañero Cayetano Sánchez, secretario de esta F. L. Se afirma, y por conducto orgánico lo da a conocer esta F. L., el secretario del S. I., que el aludido compañero dijo palabras difamatorias contra determinados compañeros.

Como es natural, muchos compañeros están al corriente de lo que se dice, no de la verdad — cada uno dice la suya —, y la imaginición vuela hasta límites insospechados, dando lugar a que la bola se agrande. Contra esto, y no contra nadie, y en honor a la verdad, decimos :

Que al objeto de poner en claro lo que el Secretario general del S. I. nos decía en su comunicado, se reunió en asamblea esta F. L. con asistencia de las partes interesadas ; que de los resultados de la confrontación, afirmamos, por reconocerlo las partes puestas en causa, *que no son ciertas, ni en ningún momento dichas por el compañero Sánchez, las palabras difamatorias que le fueron atribuidas.*

Lo que ponemos en conocimiento de todos, para que cada uno quede en el lugar que le corresponde.

F. L. DE CASTRES

LES « AMIS DE HAN RYNER »

Tiendront leur réunion de rentrée dimanche, 21 octobre à 14 h. 45, au Café de la Gare, 3, place St-Michel (sous-sol) sous la présidence de M. Marcel Renot, vice-président des A. H. R. Causerie de M. Jean Le Louet : « La Personne intégrale chez Hen Ryner ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

Le num. 66 des « Cahiers » des *Amis de Han Ryner* est paru (3, allée du Château, Pavillons s-Bois (Seine). Au Sommaire : Cinquantenaire de l'élection du « Prince des conteurs ». Documents, articles, lettres, discours de Pierre Mille, J. H. Rosny-Aîné, Henri Duvernois, Han Ryner, Roger Dévigné, etc. Publication des « Paraboles Cyniques ». Manuel Devaldés.

S. I. A., PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 21, a las nueve y media de la mañana, en el Bar Cassagnes, plaza del mismo nombre.

Dada la importancia del temario a discutir, se ruega la asistencia de los afiliados a nuestra sección.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES

Conferencia para el día 20, a las nueve de la noche, en el local, 79, rue St. Denis, París (I), a cargo de Fernando Valera, quien disertará sobre el tema : « *Actualidad de la idea federal* ».

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

con la historia

por Conrado Lizcano

de manera que, si tras un estudio profundo, sereno, objetivo del Congreso, se llegaba a la conclusión de que los factores decisivos en lo nacional e internacional eran evidentemente contrarios al triunfo de la causa antifascista y, en particular, de la Revolución Social Libertaria, haber convenido la adopción de otra táctica, otro recurso dilatorio de lucha obligando al «estado mayor» reaccionario a modificar sus planes, a cambiar el campo de operaciones político-sociales, en vez de aceptar públicamente el reto insurrecional replicándole con la amenaza «terrible» de ir a la realización de nuestras máximas aspiraciones revolucionarias plasmadas en el famoso Dictamen plenario sobre el «Concepto confederal del comunismo libertario».

Al enemigo no hay que aceptarle la lucha en el terreno que él escoge, sino en el que convenga a nuestra propia estrategia social y cuando sus fuerzas y recursos están, al menos, en paridad con las que nosotros dispongamos. Mal que pese a nuestra honrosa condición antimilitarista, a la natural repugnancia por los ardides y sutilezas de la escuela castrense, en España se enfrentaban dos ejércitos distintos: uno de tipo social, integrado por los trabajadores de toda condición que tenía como objetivo superior establecer una sociedad nueva basada en los más altos principios de la justicia, la libertad y solidaridad humanas; otro el ejército profesional, con todo su aparato perfecto de generales y técnicos al servicio de la aristocracia podrida y el clero trabucaire.

Al querer fundir y confundir ciertas cosas, al tratar de disolver estos fenómenos vitales en simples particulas de un todo que se disgregaba únicamente por la fuerza teórica de la propaganda, de unas convicciones y deseos muy legítimos, pero actuando a contrapelo de la situación nacional e internacional creada por nuestros adversarios, nosotros estábamos abocados a dar varios traspiés tácticos e ideológicos no sólo «politizándonos» y perdiendo la guerra en los dos primeros meses, sino cerrando para el porvenir inmediato toda posibilidad de un resurgimiento potencial del anarquismo militante que se dejó en las trincheras, los paredones y las prisiones la gente más aguerrida, entusiasta, idealista y capaz que ha conocido la historia del sindicalismo revolucionario internacional.

Si la militancia del álgido período 1932-36 hubiera logrado combinar las dos grandes cualidades del hombre superior: la audacia y la prudencia, actualmente otro gallo nos cantara. Admitiendo que triunfara (como decía Carbó) la candidatura de derechas en las elecciones de febrero en virtud a la abstensión masiva de la CNT, fiel a su condición antiparlamentaria, anarquista, yo no pienso que el fascismo hubiera dado la cara abiertamente como en Italia, pudiendo existir los gobiernos mixtos de tipo conservador-reaccionario, hasta el fin del período legislativo que les correspondiera a las Cortes elegidas.

A mi corto entender, la táctica de las izquierdas, y en particular de la CNT (no hablo de la FAI que por su carácter específico debe mantenerse en un terreno menos movedizo), tenía que consistir, a la sazón, en ir ganando tiempo, en conservar y aumentar su potencia moral y numérica en tantear y atacar eficazmente los flancos del enemigo (cebado en el tornaje legalista de la república burguesa), esperando la explosión fatal, inevitable, convulsiva de la segunda matanza general que estaba a las puertas del mundo, como nadie ignoraba, y mucho menos los hombres estudiosos del Movimiento Libertario, entre los que se contaba Isaac Puente, Gonzalo de Reparaz, Alaiz, Carsi, Isgleas, Peiro, etc.

¿Qué hubiera ocurrido entonces? No es disparatado pensar que sin Mussolini ni Hitler (Franco es su hijo), con el triunfo militar de las «democracias» el proletariado español hubiera llegado casi indemne (como en Francia, Yugoeslavia e incluso Italia) a las luchas políticas y sociales de la postguerra. En 1946 España tendría una CNT tan fuerte, tan animosa, tan casta y tan decidida como era en los primeros años de la República. A pesar de la presión y las coacciones de todo género que pudiera ejercer el capitalismo internacional «democrático», la vida social española estaría a merced de la orientación y la influencia de las Organizaciones sindicales clásicas y es entonces que (a mi juicio) un magno Congreso Nacional de Zaragoza hubiese podido dictaminar, con verdaderas probabilidades de éxito, respecto a toos los problemas fundamentales que planteaba la vida del país, y sobre todo señalándole a los trabajadores el camino seguro que conduce a la abolición del oprobioso sistema capitalista por el triunfo definitivo de la Revolución Social y el Comunismo Libertario.

Francia, octubre 1962.

Inundación y represión en España

EL olor a carne muerta hace salir a los buitres de las peñas altas y cálidas donde ayunan, filosóficamente, su hambre eterna. Aves carnívoras ventean permanentemente el lugar de la morriña.

En Cataluña perturbaciones atmosféricas han producido un huracán de viento y lluvia asolando pueblos y aldeas, arrastrando la tempestad un millar de personas con el ímpetu de un monstruo que está siempre devorando y siempre hambriento. Las lágrimas derramadas por familiares y amigos forman un lago inmenso que amenaza catástrofes futuras, pero de distintas repercusiones, porque la cosecha de dolor y lágrimas en España no comienza en estas u otras inundaciones; tienen origen en el 18 de julio de 1936 (lo dejaremos en esa fecha) para no profundizar más en la triste historia represiva que padece el pueblo español. ¿Quién podría calcular el volumen, la cantidad de lágrimas que han humedecido los humildes hogares obreros, los caminos, los campos, los talleres y fábricas recordando a los que frente a los piquetes de ejecución cayeron para siempre bajo el plomo de los fusileros falangistas o guardia civil por el « tremendo » delito de querer la libertad? Esa legión enorme, que llora en silencio sin poder curar la herida, herida que sangrará siempre y que sólo cicatrizará con el hecho violento que haga desaparecer, que haga justicia, a los cobardes que se amparan en las detenciones, fusilamientos, torturas y consejos de guerra para mantenerse en el Poder. Franco, el monstruo jamás satisfecho, ha tenido la desfachatez de asistir a los funerales de las víctimas de la inundación, conmovido — ¡pobrecito! — por sus « altos sentimientos religiosos y humanos ». Los buitres y los lobos acechan siempre la carne. ¿En qué motivo puede reposar el objetivo de ese viaje? ¿El dolor por los muertos ,el aliviar las penas de sus familiares? Si eso fuese verdad, el que es responsable único o principal, de un millón de muertos, hubiese reventado, desde hace muchos años, de dolor y de vergüenza. Puédese comparar al lobo pastando el rebaño que por la noche degollará.

No, no le pueden entristecer unos centenares de víctimas, cuando simultáneamente está llenando cárceles con los que pedían un mendrugo de pan mayor en las últimas huelgas. No, no debe ni puede tener vela en ningún entierro, porque jamás un verdugo asistió al último viaje del ejecutado. Y directa o indirectamente, el gobierno franquista es responsable también de esa catástrofe porque, con su régimen de miseria, obliga a los trabajadores a vivir en chabolas como en los tiempos primitivos. Y es una contradicción enorme que venga a inclinarse ante las víctimas y que al mismo tiempo ordene a sus tribunales que condenen a muerte al joven Conill Valls y pidan penas terribles para otros por el delito de librar a España de la vergüenza que significa una dictadura, no ya sólo para España, sino para un mundo que pomposamente se llama « libre ».

Si Franco ha buscado con ese viaje ganarse simpatías en el plano internacional, mal psicólogo es, porque los hombres que odian a todas las dictaduras conocen sobradamente su « profesión » y los medios que emplea para que la « boucherie » no amengüe y se mantenga a flote.

Nosotros alzamos hoy nuestra voz, gritamos con la sangre hirviendo, para que el eco de nuestra llamada penetre en todos los corazones humanos, para que llegue a todos los hogares que no han olvidado lo que son torturas, lo que fueron los campos de concentración nazis, lo que era la Gestapo, lo que significaba entrar en una jefatura de policía en los tiempos en que Europa padecía un régimen idéntico al de España. Con intenso entusiasmo escuchamos las emisiones de Radio, la Prensa toda, ocupándose de la ayuda a las víctimas de Cataluña; pero hay algo más, la verdad de toda la tragedia del pueblo español se extiende a todos los rincones, afecta a muchas madres que, impotentes, se debaten viendo cómo se consuma el crimen sin poder evitarlo. Hora es ya de que se levante una ola de protesta apretada, que las personas libres digan alto ahí, y se exija un boicot cerrado contra el régimen franquista. Ha de demostrarse, con hechos, que Franco y su régimen son repudiados por el mundo entero.

No es la primera vez que nos vemos obligados a recurrir a la Prensa para señalar que al otro lado del Pirineo el fascismo acciona a sus anchas, que la cueva de malhechores radica en ese país que admira tanto el turismo sin pararse a conocer la verdadera situación de todo el pueblo. Consideramos cumplir con nuestro deber de hombres revolucionarios que desde muy jóvenes ocupamos las avanzadillas de la libertad, y que supimos defenderla allá y aquí cuando Francia corría la misma suerte, cuando los hombres que no se doblan, eran también inmolados por la Gestapo y las Milicias de Vichy. No está demás refrescar la memoria y decir la verdad. Y qué cuando se piense en las inundaciones que no se olviden las represiones que está llevando a cabo el enano de El Pardo.

Limoges, octubre 1962.

Sobre equívocas interpretaciones de las ideas

EN no pocas discusiones que se suscitan en nuestros medios sobre ideas y el papel que se les atribuye en la orientación del Movimiento, saco la conclusión de que la equivocada interpretación de las mismas es lo que en muchos casos impide una mejor asociación de esfuerzos para vigorizar el Movimiento.

Una de las equívocas interpretaciones que da lugar a graves desvíos es atribuir a las ideas estrecheces que sólo están en la mente de los que tal limitación les atribuyen.

A las ideas se empieza explicándolas mal cuando se dice, por ejemplo, la idea anarquista, porque hay tantas ideas como anarquistas o posibles anarquistas. Y el conjunto de las ideas coincidentes es lo que se llama la doctrina anarquista o las teorías anarquistas.

Al llamársele idea, es condición fundamental de que sea la expresión del sentir de cada uno. Y para que puedan llamarse anarquistas han de estar libres de toda sumisión o predominio sobre nuestros semejantes. Porque su misión no es la de someterse ni crear poderes, sino la de destruir todos los poderes que se oponen a la libre convivencia entre los hombres.

Otra de las equívocas interpretaciones lo es centralizar la orientación del Movimiento en las ideas de los compañeros de los comités o del grupo de los « mejores », cuando debe ser expresión de la mayor cantidad posible de los componentes.

El cristianismo y el socialismo, cuando dejaron de inspirarse en el sentir de sus adeptos y centralizaron sus aspiraciones en la idea exclusiva de un Jesucristo o de un Carlos Marx como apóstoles indiscutibles, perdieron su movilidad, la influencia renovadora que fluía del conjunto de sus adeptos. Y anquilosándose primera y petrificándose luego, se convirtieron en una muralla de contención a todo avance de liberación humana.

El largo tiempo que se lleva machacando las verdades de nuestras ideas sin que logren vencer las dificultades que se oponen a sus realizaciones más que un mínimo que para muchos pasa desapercibido, da a no poca gente la impresión de que nuestras ideas y el Movimiento se han paralizado. Aunque así fuera, la culpa no sería de las ideas que expresan un sentido de justicia y ansia de libertad, sino de los idealistas que no pueden o no saben empujarlas con más vigor. Por otra parte, se ha de comprender que los esfuerzos de los militantes y del Movimiento no sólo se gasta en las conquistas de mejores condiciones, sino en la contención de las fuerzas retrógradas para que no se empeoren.

Entre las equivocaciones más flagrantes está la de confundir las ideas y el Movimiento con los partidos de izquierda o el llamado sindicalismo neutro, porque éstos, según el decir de los que no saben lo que dicen, avanzan y se ocupan de la clase obrera. El avance que se les puede probar es el de rodear de comodidades y altos puestos de mando a sus líderes; y lo de ocuparse de la clase obrera puede decirse que también se ocupa la tuberculosis, que es una enfermedad casi exclusivamente obrera, y no por ser obrera hace mejor obra que los partidos de izquierda o el sindicalismo partidista gubernamental.

Gran confusión ocasionan también ciertos intelectuales ininteligentes, que ubicándose en los extremos con cantos líricos o exorcismos pretenden remontar la idea a gran altura; cuando no encerrada en programas « prácticos » que hacen difícil su normal comprensión; lo que hace decir a compañeros de excelente conducta que ellos no se creen anarquistas, porque no pueden remontarse a la altura en que los intelectuales ponen las ideas, pasándoles desapercibido que, lo que con más claridad habla de las ideas, es la buena conducta en la lucha y en el ambiente que los circunda.

Cabe señalar también a los modistos que quieren recortar las ideas para ponerlas a la moda de cada época, e incluso de cada localidad, sin darse cuenta de que los que se someten a la moda se exponen a pasar de moda. Si las ideas son un resultado del sentir humano se comprende que su extensión es o puede ser universal. Y si ellas han de acompañar a la humanidad de todas las épocas no se las puede recortar para ponerlas a la moda de ninguna época. En cada tiempo y localidad puede haber diferencias de detalle, necesarias y aceptables en tanto no comprometan el contenido y no desvíen el curso de las ideas. No se libran éstas de la nebulosa interpretación a que conduce el nacionalismo. Y así, por ejemplo, hay anarquistas rusófilos porque nacieron en Rusia; americanistas porque nacieron o simpatizan con América; españolistas porque nacieron en España. Y descendiendo por tal pendiente, cabría preguntarse cómo deben llamarse los que nacieron en Creta...

Termina este trabajo apenas empezado el tema; quedando sobre interpretaciones muchos puntos oscuros a aclarar, tales como el todo o nada, el salto mortal, el puritanismo y otros que debieran ser de clarificación permanente para que la incomprensión no detenga el curso de las ideas y las equívocas interpretaciones no las desvíen de su cauce.

Serafín FERNANDEZ

Mi cuarto a «Mosaicos»

por Miguel Fernández P.

PUEDE que no diga nada nuevo y hasta que no valga para nada lo que sigue, pero creo que es un deber de todo militante de la C. N. T. dar a conocer su criterio en no importa qué problema, sobre todo, si éste encierra, aun siendo económico, resolución moral, por estar íntimamente ligado a la solidaridad, piedra angular de nuestras ideas y personalidad social.

No hace mucho tiempo se trató en una de nuestras asambleas la conveniencia o no de la continuidad y actuación de « Mosaicos Españoles »; los reunidos se pronunciaron por la no desaparición de nuestra entidad artística, intelectual y de esparcimiento, aunque procurando darle el acento que en otras épocas se supo imprimirle en lo educativo, social y lírico, aun alternándolo con veladas nocturnas los sábados, orientadas éstas al logro económico que permita una ayuda efectiva a las actividades solidarias y culturales que, en los medios propios y afines, solemos sostener, con aportes personales y colectivos, a más de asegurar también lo primero.

Próximamente se va a replantear esta cuestión. No había de dejarse pasar la oportunidad y tomar acuerdo de verdadera solución práctica del problema de « Mosaicos Españoles ». A mi entender debiera nombrarse una comisión que, en estrecha colaboración con los que tengan la responsabilidad de dirigir y orientar las actividades de « Mosaicos », se le confiriera amplia libertad de acción, para encontrar solución a la cuestión de encontrar locales que sustituyan la desaparecida « Salle Susset », donde poder desarrollar el teatro social y educativo, la zarzuela, las variedades, etc., así como veladas nocturnas; además en cuantos problemas, de manera permanente y activa, la Organización, los directivos de « Mosaicos » y la citada comisión entendieran ser interesantes tratar, desarrollar, y llevar a la práctica una vez decidido así, por quien competa.

Para eso no habría de ser una Comisión más, como tantas otras en que la mayoría de sus componentes son pasivos y aunque lo que se actúe y determine sea en nombre de todos, muchas veces sólo es la obra de un militante o dos, cuando más. Así no es posible una labor y una obra fructífera y continua. Por eso, a través de las actividades de « Mosaicos » ha habido lagunas, a veces muy grandes, que han desalentado a los que se sacrificaron por hacer algo en su seno y en su nombre, que es el nuestro, el de la Organización, el de la C. N. T. y las ideas libertarias, al verse desatendidos por elementos de valía, viéndose obligados, al ser privados de ellos, a no poder realizar la obra cultural, social y revolucionaria que desde su creación se marcó a « Mosaicos Españoles ».

Comprendo perfectamente a los compañeros que últimamente regían las actividades de « Mosaicos », cuando dicen : « que para organizar y realizar solamente espectáculos que den solaz y esparcimiento a los que, no siendo de nuestros medios, facilitan, eso sí, ingresos económicos, pero no más, acudiendo a esas distracciones, creemos no valen la pena los desvelos, trabajos y sacrificios que comportan esas veladas económicas, si, por añadidura no se realiza la verdadera labor educativa y social que las actividades ausentes actualmente significan, mejor es que desaparezca de la escena social, revolucionaria, ideológica, cultural y artística « Mosaicos Españoles» Tienen sobrada razón para expresarse en tales términos.

Pero no debe fenecer « Mosaicos », sino todo lo contrario, renacer como el Ave Fénix, de entre sus cenizas de esa pasada y obligada actuación chabacana de veladas nocturnas. Para ello sólo se precisa que los elementos que nos prestaron su concurso antaño, vuelvan a ayudarnos con su saber artístico, cultural, teatral, técnico, etc., con su opinión, con su consejo, seguros de que, además de contribuir a una obra que nos dignificará a todos, serán escuchados y secundados por los profanos y que éstos no regatearán esfuerzo material y moral para realizar las directivas que tengan a bien proponer, siempre, claro está, que esté en las posibilidades de nuestro alcance económico inicial, en cada actividad a desarrollar.

Desearía que, por vía de la Prensa, o de viva voz en nuestras reuniones, fueran diciendo su opinión y presente cuantos crean de interés la existencia de « Mosaicos » y la continuidad de su labor solidaria, cultural, social, ideológica y revolucionaria.

En la prosecución de esa obra, se sentirán gratamente reconocidos, la Comisión Pro-Ancianos, los Mutilados e Inválidos, S.I.A., la Comisión de Fomento, las FIJL y el Centro de Estudios Sociales y Económicos, al estar un tanto seguros de poder llenar todos y cada uno de ellos la función que les fue encomendada, como a « Mosaicos » en su día, al ser creados.

Por mi parte, no sé en qué podría consistir mi aportación o grano de arena a esa empresa, pero digo, a la espera de lo que me pudiera tocar hacer : Presente.

A. BARRANCO

El libertario y el medio

(Continuación y fin.)

Vale la pena esforzarse por pertenecer al número de nuestros semejantes que luchan por salvarse de cualquier mala situación. Perdidos unos jirones de nuestra condición humana hemos de preferir esforzarnos por recuperarlos a perderla totalmente defendiendo errores y faltas, culpas, en fin, que no tienen justificación ni defensa alguna. En la picota de nuestra propia conciencia hemos de colocar todo lo probadamente erróneo por muy nuestro que sea.

Desgraciadamente, son demasiados los hombres normales que persisten en el error por creer que si no lo defienden y justifican se disminuirían y arruinarían más su vida moral. ¿Qué obtienen, a la larga, con esta actitud? Perder todo, absolutamente todo el crédito social, si alguno tenían, y deshumanizarse hasta el grado de descender a más bajo nivel que las bestias, que los animales irracionales : a ser crueles — sólo los hombres pueden serlo — haciéndose daño a si mismo, a ciertas personas que dicen querer y a las propias ideas que aman en cierto modo erróneamente.

Un sujeto se caracteriza como cruel cuando siente y comprende o sabe, en una palabra, por ejemplo, que su comportamiento perjudica a sus afines en ideas y sentimientos y a la mayoría de sus congéneres. Saber que determinado proceder hace daño y continuar hacitndolo un día y otro, años y más años, es crueldad. Pero observad a los que así obran sin que nada pueda ocultar sus conductas : las cosas y los hechos van pasando por encima de ellos doblegándolos, encorvándolos hasta deformar toda su psiquis trasformándolos en feas, tristes, repelentes figuras carentes de auténtica personalidad humana.

Cierto que la recuperación moral y mental del individuo humano que rueda o rodó por la pendiente de los errores consciente o inconscientemente es, generalmente hablando, larga, demasiado larga, penosa y costosa. He aquí por qué antes de adoptar una conducta determinada en la actividad social es preciso reflexionar si es o no consecuente con nuestra forma de pensar y sentir, con la ética del ideal, tácticas y finalidades, que han de armonizar, un día u otro recibimos el peor de los castigos : el dado por la conciencia, juez inflexible y supremo de todos nuestros actos.

¿Qué cosa peor puede sucederle al ser humano sensible, moral, que sentirse rechazado por los que ama, degradado de sus propios ojos o anulado como unidad positiva en la acción revolucionaria y en la lucha ética e intelectual de las que no puede prescindir?

Al sujeto normal, relativamente hablando, le es posible enmendar su comportamiento. Dejamos a un lado los casos patológicos o de embrutecimiento egocéntrico autoritario. Aunque en el primer caso a menudo no es tan fácil como parece debido a la falta de comprensión — y sobra de mediocridad — de personas que lo rodean. Estas, sufriendo los mismos o peores defectos y prejuicios, tienden a anularlo en el medio que actúa pensando, neciamente, que a su costa crecerá su popularidad y sus respectivas personalidades. Y, en efecto, así es : aumenta, considerablemente, lo maligno y estulto de sus personas mediocres, se deshumanizan más y más. Nada agradable es constatarlo.

No tengamos en cuenta a los mal educados o sólo en el sentido de contribuir a su recuperación moral, social y humana con el mismo interés que a la nuestra y a la de los seres más queridos. En el peor de los casos, frente a toda la incomprensión que nos rodee, hemos de poner en juego la voluntad positiva que nos faltó en otras ocasiones, esforzarnos por normalizar la conducta deseada, la aconsejable, por consecuente, aunque sea a costa de cambiar de lugar geográfico y de relaciones sociales.

El hombre con arraigadas ideas libertarias no se siente extraño ni solo en ningún medio ambiente por alejado que esté de otros ambientes que le son más agradables : su ideal lo acompaña siempre, y en donde vive siembra ideas cada día, todos los días del año, todos los años, con entusiasmo, sin descanso, feliz de poder hacerlo mientras le queden fuerzas. Algunas prenden en corazones y mentes nuevas de personas que acaban acompañándolo voluntariamente, dando el mismo ejemplo : no abdicando, amando y defendiendo la libertad por encima de todo.

Vale la pena luchar por ser moral no importa dónde ni con quiénes, pues en todas las latitudes hace falta desarrollar buena cultura psíquica y mental. Y el que alcance o recupere esta calidad humana que no la pierda jamás, que la defienda y la conserve con todas las energías de su ser, como lo más digno y preciado, frente a todas las miserias morales que lo envuelven, que son muchas, a todos los vencidos, a todos los mediocres. Estos son productos de una sociedad miserable y perversa, degenerada, que sólo considera moral al detentador de riquezas, y tanto más moral cuanto más inmoralmente las acumula en su provecho exclusivo en perjuicio de la mayoría de sus semejantes, amparado por leyes políticas y resortes opresivos y dominación de un hombre por otro o por el Estado : por todo lo inmoral que, por injusto e inicuo, ha de desaparecer.

FLOREAL OCAÑA

A quienes perdieron la memoria

ANTE la reacción de los trabajadores del Interior, me doy cuenta de las naturales inquietudes de los compañeros, esta vez referentes a los años transcurridos en el exilio ante la indiferencia del proletariado internacional, añadiéndose otra etapa de inactividad revolucionaria que malogre por tiempo indefinido la liberación, no solamente del pueblo español, sino la de toda Iberia.

Yo me asocio a esta humana y natural impaciencia, sin ser de los que, dejándose llevar por el pesimismo o convencidos íntimamente de su propia impotencia, serían capaces de pactar con toda la mascarada católico-falangista que ahora se proclama contraria a Franco, su jefe de antes.

No, amigos. No se trata de apartar a Franco para remplazarle por igual pieza con otro nombre; ni de prepararles el trampolín a jefes de organizaciones y partidos. De lo que se trata es de acabar terminantemente con el fascismo.

Es muy lamentable que hombres nuestros hayan olvidado, o simplemente desconsiderado, conductas corrosivas de la política que podríamos llamar Parque de María Luisa, encarcelamientos gubernativos, clausura de nuestros sindicatos, Casas Viejas, comisiones paritarias impuestas, etc., hechos que no se mentan por venganza u obstáculo, sino porque son historia, es decir, experiencia. Si a lo que se califica de masa es posible moldearlo, a las personas conscientes no se las puede considerar de la misma manera. Y no es que rechacemos alianzas, compañeros. Pero hemos vivido tanto, que hemos de meditar ciertos contactos antes de aceptarlos o rechazarlos.

Si verdaderamente las centrales sindicales del mundo fuesen antifascistas, tiempo haría que Franco no existiría y el mundo entero estaría libre de tiranos. Pero en el sindicalismo mundial hay de todo menos sindicalismo sano, y si hay que dirigirse a él para mociones y dolares, toda gestión huelga. Lo que la C. N. T. precisa, lo que la C. N. T. reclama de los trabajadores de todas partes, es decisión, acción revolucionaria contra el franquismo, contra los totalitarismos. No se conforma nuestra central con percibir limosna, aunque nos la concedan para los presos. Estimaríamos un vigoroso impulso que hiciera innecesarias las caridades y las inútiles resoluciones. Bien que se arme ruido, pero de característica solidaria. Precisamos un saludable despertar de nuestro pueblo, y este puede concurrir merced a la actitud del proletariado exterior impidiendo toda ayuda comercial o financiera al poder franquista. Con solo una huelga mundial de cuarenta y ocho horas, la economía franquista quedaría asfixiada y nuestro pueblo comprendería y secundaría. Mas, hablando claro, los políticos de todos los países conocen la preponderancia del anarquismo en España, la simpatía de los trabajadores hacia la C. N. T., sienéo esta la circunstancia que hace que la liberación de nuestro país les interese en mínimo grado. Haremos con ellos tantos pactos y tratos como se quiera, pero en el fondo son enemigos de la C. N. T. tal como en español siempre la hemos concebido. Si se tratara de convertir la C. N. T. en organismo político u amorfo, entonces sería otra cosa.

Los militantes de la C. N. T. no tenemos miedo de ser absorbidos cuando nos manifestamos en conjunto con los ajenos. Pero siempre estamos dispuestos a que con variaciones no se merme nuestra personalidad libertaria. Yo admito, sin temor de ninguna clase, estar presente en tribunas mixtas como cenetista. Pero siempre procedería como cabe; siempre ha de proceder en cenetista todo militante que en semejantes actos sea invitado a pronunciar su palabra. En donde quiera que estemos hay que acentuar lo nuestro, que pregonar sin tapujos nuestra finalidad. Estamos con otros para echar a Franco, pero, ¡ah!, que no se nos exija sordina «para no desentonar». Buenos chicos, siempre, pero no pobres diablos.

Que se establezca un programa mínimo de reivindicaciones para elevar la situación del obrero español a la condición del extranjero, sea. Precisamente los cenetistas en ello tenemos tema: *Primero:* Abaratar la vivienda e higienizarla. *Segundo:* Reducir el coste de la vida, con exigencia de naturalidad en los alimentos. *Tercero:* Reducción de los horarios de trabajo para mejorar la salud y la instrucción de los trabajadores. *Cuarto:* Supresión de las ocupaciones inútiles. Y *quinto:* Libre y gratuito acceso a los centros de educación primaria, secundaria, de formación profesional, de cultura física, de importancia universitaria.

Estas conquistas darían personalidad y beneficio al proletariado español y al mismo tiempo la conferirían a la C. N. T., puesto que sin ella será imposible elevar el capítulo de mejoras. Tal vez se trate de dificultarnos a los cenetistas, en cuyo caso volveríamos a hablar claro, pues, aunque tratables, somos integérrimos, y si nos avenimos a componendas antifranquistas y de beneficio popular, no somos aptos para cambiar de ideas como se cambia de domicilio.

M. HERNANDEZ

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

	NF.
Suma anterior	9 83
Cahors : Torner	10 00
La Rochelle : Calvet	10 00
Dreux : Hernández	10 00
Menéndez	5 00
Houilles : F. Giné y Dolores	40 00
Narbonne : A. Aguilera	5 00
Vidaban (Var) : F. Benitez	5 00
Prats	5 00
FAI	3 00
Anónimo	2 00
A. Respaut	5 00
París : Fernando Piñeiro	2 00
Antonio Carbó	5 00
José Torres	10 00
Zapete	10 00
Falu	10 00
Juan Manent (2 veces)	12 00
Aladino Huerta	4 00
Rafael Marín	10 00
Benjamín Gregori (3 veces)	11 00
David González	10 00
Andrés Martí	10 00
Silvestre Castillo	1 00
Morales Ballesta	1 00
José Arjal	10 00
F. Local de Combs la Ville : Dieste	5 00
Terraza	5 00
Casals	5 00
St-Maur des Fossés	5 00
París : Lajusticia	5 00
Guillén	5 00
S. Torralba	5 00
Gual	5 00
Sort	5 00
Andrés Martínez	5 00
Jacques y Berthe	5 00
Total :	265 83

NOTA. — La operación de la lista pasada en su total y resumen debe ser como sigue, y no como se transcribió :

Total	1 317 43
Pagos	1 307 60
Sobrante	9 83

«Il miracolo italiano»

(Viene de la página 4.)

97 por 100 de huelguistas y como los industriales no pueden renovar su personal.

Por su parte los obreros de la construcción han realizado finales del mes pasado una huelga menos estruendosa que la de la metalurgia, pero extremadamente eficaz. De carácter limitado en cuanto a duración, pero extendido por capitales y pueblos de todo el Norte y Centro del país. Se reafirma además el método de la acción directa. Los sindicatos tratan con las empresas sin aceptación de intermediarios y sin ingerencia de partidos.

CARENCIA DE MANO DE OBRA

Hasta hace poco era Italia venero de mano de obra barata. La extraordinaria expansión industrial crea un nuevo problema. Una estadística reciente generalizada a los países adherentes al Mercado Común refleja una marcada carencia de mano de obra especializada. Se teme una reducción en la producción industrial en toda Europa occidental si no se logra en plazo inmediato cubrir los cuadros técnicos y especializados. En Italia se presenta este fenómeno con caracteres netamente acusados debido a que una parte de sus obreros especializados sigue pasando las fronteras en busca de condiciones allí aún no logradas. Los grandes industriales realizan un esfuerzo para retenerlos y en parte lo logran.

Pero ya no se trata exclusivamente de la mano de obra especializada. Francia, Suiza y Alemania realizan esfuerzos para obtener incluso simple peonaje. Italia va reabsorviendo actualmente su mano de obra disponible. Y lo realiza a un ritmo acelerado. A ello nos referiremos la semana próxima abordando otros pormenores significativos de los contrastes sociales existentes dentro de un mismo país. País evolucionado pero con sectores hambrientos en una Europa evolucionada que cuenta con parientes pobres, no invitados al banquete pantagruélico que a diario acometen los parientes ricos, establecidos en « jefes de familia ».

Producir mucho y bien es un principio de mejoramiento si va éste acompañado de una distribución racional. Pero el principio económico que rige la sociedad capitalista no podrá solucionar el problema social, pues mantiene castas y jerarquías. Nos referimos por igual a Italia como a Inglaterra o Rusia. Capitalismo de Estado no significa usufructuación armónica de las riquezas sino su control por parte de una casta gobernante. Es también concentración del capital y no precisamente en beneficio del pueblo cuyo único capital consiste en su capacidad física para ser explotado y producir...

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

1909 - 1962

53 AÑOS

ESO es el aniversario del fusilamiento de un maestro en la España Negra, la puñalada sangrienta contra la Escuela Moderna.

Maura, Lacierva, Bugallal mataron a Francisco Ferrer Guardia por presión vaticanista. El innovador estorbaba y la semana antimilitarista de Cataluña (julio de 1909) dio el pretexto. Ferrer había escapado a las garras del jesuitismo dos años antes con motivo del proceso que sufrió junto con Nakens, en el cual se probó que ambos encausados no fueron cómplices del regicida compañero Mateo Morral. Pero la alimaña clerical quedó al acecho en espera de una oportunidad más favorable.

Se fusiló al maestro y se prohibió su Escuela. Tuvo que intervenir el liberalismo para que las puertas de aquélla se reabrieran. Y fue auténtico delito que republicanos y sindicalistas no se tomaran a pecho la práctica de la enseñanza racionalista. Aparte escasos puntos luminosos, el resto del país quedó en la semioscuridad de las enseñanzas oficiales, un 90 por 100 intervenidas por los sempiternos enemigos de la educación libre.

En nuestros medios — los más indicados — no se ha hecho lo posible para implantar y enriquecer el método racionalista de Ferrer Guardia. Sin mala voluntad, en la mayoría de los casos; con mala voluntad, en los menos. Se ha postergado la Escuela Moderna y años después se la ha motejado de anticuada. « Lo oficial de hoy la ha superado », se arguye. ¿Cómo y de qué manera? Las bases morales de la Escuela Moderna ningún estamento estatal o privado las ha seguido y ultrapasado a pesar de los 53 años en que Ferrer Guardia no existe. Frente a nosotros observamos más de una generación conocedora — y no excesivamente — de la gramática, la aritmética y elementos profesionales. En geografía, particularmente la humana, esta juventud que nos envuelve no está fuerte. Se va a Andorra a ver toreros y al Serrallo tarragonés para encontrar la calle de las Sierpes. Y España está a dos pasos de Marsella, de Perpiñán y de Burdeos. Y se corrompe presuntuosamente nuestro idioma a cargo de gramáticos que no se llaman Bataillon, Cassou y demás hispanistas, ciertamente. Lo tan corriente de « desperados » (desesperados) y la italianización de vocablos españoles (« madona » por señora, « signorina » por señorita), más eso de Tarrosa por Tarrasa, y lo bufo de Hernandés, Fernandés y Galegó, nos ilustra de cómo la cultura extranjera no es tan extensa como creen ciertos españoles avisnados.

La Escuela Moderna, cual el anarquismo, está por asimilar todas las novedades y todos los atrevimientos pedagógicos, científicos y morales. Nunca dijo Ferrer Guardia : « esto digo y de aquí no se pasa ». Pero sucedió que muchas escuelas racionalistas murieron en su intento de ser, por clausura gubernativa, persecución de los profesores, o por carencia de medios económicos en sus iniciadores. Cada huelga fuerte, cada conato de revuelta, cada situación política delicada, determinó un colpso en la enseñanza racionalista y claro, en estas condiciones de inseguridad la Obra caudal de Ferrer Guardia no ha podido ser mejorada ni siquiera continuada. En el Exilio hemos tenido ocasión en niños, dineros y profesores, y no hemos hecho nada. Cierto es que la escuela oficial empuja a los alumnos hasta el logro de situaciones; pero también lo es que nuestros hijos transcurren cinco o seis años en las aulas en situación estacionaria, y este período, compañeros, era el nuestro, el aprovechable para la Escuela Moderna a fin de dotar a nuestra prole con una moral afín, con una solidificación del idioma natural antes de adquirir el del país adoptado. Y cuando en España concurría la necesidad de una preparación utilitaria, ésta se obtenía en la Escuela Natura de Barcelona, la cual destacaba alumnos a la Normal de Maestros. Es un ejemplo...

Esta es la obra positiva que en el Exilio debía repetirse en vez de perdernos en arranques sin consecuencias, en soluciones preventivas, en discusiones interminables, en frivolidades que no lo parecían, y, últimamente, en condenaciones de una Obra educacional, tan inmensa, que no llegamos a alcanzarla con nuestros ojos de personas cansadas, o que no entra en nuestro espíritu de luciérnagas, cuando la altitud y diafanidad de nuestras ideas exige mucha más luz de la que ofrecemos a la generación propia que nos sucede.

¡Que la Escuela Moderna no adelanta! ¿Qué es lo que hacemos para que marche y ejemplarice? Nada. La teoría existe, pero no la práctica, y claro, aquélla periclita, se anquilosa, igual que el dedo que no se mueve, el idioma que se descuida, la nave olvidada en el puerto.

De la misma manera que el individuo que deja de comer muere, igual las ideas, las teorías, las iniciativas perecen sin el entusiasmo actuante y renovado de los hombres.

« Ellos » mataron al hombre. ¿Enterraremos nosotros a su Escuela?

LOS CINCO FUSILADOS: *Ramón Clemente García, deficiente mental, por haber bailado con el esqueleto de una monja. José Miguel Baró, por haber estado en las barricadas de San Andrés de Palomar. F. Ferrer, por haber fundado la Escuela Moderna. Eugenio del Hoyo, Guardia de Seguridad, por haber hecho causa común con el pueblo. Antonio Malet Pujol, por haber sido visto con un grupo de revolucionarios.*

TROFOLOGIA

por Angel Samblancat

MISIA :

Me reportan que va usted descuidándome por tea-rooms y salas-concerts, rumoreando entre sus elegantísimas amistades que yo — el ama de cría de su heredero — soy nada menos que todo un pispajo, como un copalta de nueve reflejos.

Vamos, señora mía, si usted lo tiene a bien; sin repulgos y pirlipimpines, como acostumbra esta servidora de sus humos, que a Dios y al ayayay les canta las cuarenta.

Me inculpa usted de haber salido de su casa con una pacotilla, que a cualquier contrabandista andorrano o del campo de Gibraltar le diera mareos.

Yo dejé ahí mis labores de crianza, porteando un lío, que no era más que un pañuelo de los dichos de yerbas, atado por las cuatro puntas, y que contenía, si no estoy trascordada, lo siguiente :

1) Una camisa de desecho de usted, que en levantadas y rebatidas, ascensos y redescensos, dejara enano a un elevador; y había en esos vaivenes perdido la mitad o más de su ser.

2) Unas medias de nailon, con más carreras que un hipódromo y más solturas que un potrero; y por cuyo enrejillado de locutorio monjil, se me veían a mí hacia atrás los tomates del talón, y por delante el ramo o racimo de percebes de los dedos del arrastre.

3) Un par de zapatos de su marido de usted para mí hombre, que habían hecho música cuando Dios quiso, pero, que ahora, a fuerza de ir su poseedor primitivo a topacarnero con las domésticas, se pisaba contra ellos, al caminar, con el contrafuerte; y al menor paso que con los mismos se daba, se morían de risa por bigotes y comisuras labiales.

4) Un peine, cuyas brechas eran unos ojos de puente por los que pasara enfilado el Ebro, porque estaba más desdentegado que mi abuela.

5) Un vasículo de necesidad, que me advirtió usted podíamos aprovechar en casa para sopera; y servirnos, al llantarnos de ruedas, el « recau ».

6) Y quizá tres o cuatro frioleras más del propio talle de avispa y del mismo tenor de ópera.

¿Pude con toda esta desperdicialla afarolarme en el pueblo y plantar unos grandes almacenes de « El Louvre »; ni siquiera aperturar en el mercado un cajón de betas e hilos, o lanzarme con él al cuello a vagabundear por ferias y zocos de la comarca, más zueca que la cordón?

Póngase la mano en la esterilidad del pecho, hecho un erial con agujas da radio. Y saliendo de su mutismo topo, contésteme.

La verdad es que yo abordé los lujos de su vivienda, con dos queserías y mantequerías bien molledas debajo de la barba; y regresé al ejido y a mi llar con las banderas de dos trapos de cocina a menos de media asta al balcón.

El escuintle de usted, con cuyas hocicadas y chupandinas compitió su papá, se me había comido. Y casi no me quedaba, en mi persona, piltrafa colgando por devorar y que no me hubiese sido bieldada.

Mi arrejunto, al abrazarme recobrada, se quedó estupefendiente y desmartillado, hecho una grava de la carretera; de lo trasminada que me halló.

Me dijo que no me apretaba contra sus ensundias, para que no quebrase. Y porque era imposible conmigo poner en práctica el « dictat » que nos diera el cura al casarnos :

— Amáos como los conejos y sed felices. Dios ha hecho de cada uno de sus conventos una madriguera para madrigar. Padrigad como Santos Padres de la Tebaida.

Por eso, acaso tenga usted razón, señora; y sea yo tan desnaturalizada como usted va entre opiómanos radiofonando.

Yo cometí un robo, al dar a mi pequeño a criar a una cabra, que me lo escuchimizó. Mientras su cachorro de usted echata posadera en mi regazo, con la leche de 24 quilates, que yo por cuatro cuartos les vendí, y que era de mi miocho.

El hambre y la miseria me lavan a mí de reatos. Entre el rentero y el fisco nos tenían en las clavijas de los huesos.

Pero, a usted que estaba como una vaca, siempre de bruces sobre el pasto tierno, ¿qué es lo que la puede justificar y absolver?

Usted ha libado el placer de engendrar a su rorrillo.

Pero se descargó en mí de las corveas de transportarlo atravesado a lomos; de asearlo y de amamacharlo; de subirlo del suelo al cielo en mis alas; de enseñarle a pedalear, a reír y a balbucir.

Es cabalmente en lo que consiste la gracia divina de ser madre.

Descinchárselo anestesiada del seno, en el que el automatismo de las carnes lo configura y le da forma, no es más que ser una sor, una bruta; quitarle a la vida lo mejor de lo que es suyo; no estar más que para gayangos y morongas; llegarle apenas al pelo a una moroga, con el vientre fricoteado de tejas.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet»

PRECIO : 5 NF

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

«Il miracolo italiano»

EL desarrollo económico que ha alcanzado Italia en los quince años últimos es de una tan neta evidencia que poco cuesta al espíritu frondoso de sus habitantes el hablar de « milagro ». La exuberancia industrial de las regiones Norte y Centro es tal que pasa de estruendosa. El nivel de vida marca un seguro ascenso. Ciudades y pueblos dan prueba de esplendor progresista con sus construcciones modernas, sus anchas calles, su transporte automóvil modernísimo, su abundante comercio y sobre todo por la proliferación de fábricas y talleres.

El « mezzogiorno » recoge algunas migajas del diario banquete norteño, pero el contraste es brutal entre la miseria de los unos y la provocativa riqueza de los otros. El « milagro » será tal cuando las situaciones económica, política y social de todas las regiones de Italia lleguen a armonizarse entre sí. Es cosa lejana pero no improbable. Podría comenzar a realizarse desde ahora — como da de ello prueba Danilo Dolci — ún vasto plan que en pocos años daría resultados notables. Pero los capitalistas italianos quieren jugar sobre seguro y no arriesgar fondos allí donde las ganancias son aún aleatorias. El comercio se ejerce hacia las fronteras norteñas, no hacia Grecia pobre, ni hacia el Africa convulsionada, ni hacia los Balkanes de economía dificultosa.

A la caída del fascismo el hambre fue el común denominador de todas las provincias. Bandadas de chiquillos harapientos corrían las calles en busca de un hipotético mendrugo, vendiendo cigarrillos por unidades, no por paquetes, mendigando y... cuando se trataba de escuálidas chiquillas, haciendo el aprendizaje de la prostitución. Se veía tal cosa en Milán, en Roma o en Génova. Era el « sciucia » tan conocido en Génova como en Nápoles. La obra magistral de Vittorio de Sica, que ha transmitido mundialmente la pantalla, se afirmó en una realidad múltiple pero bien concreta, no inventada. Apenas son inventadas por su expresión alegórica algunas secuencias de « Milagro en Milán », de « El Techo », o de « El oro de Nápoles »... Pero nada tan crudamente realista como su « El ladrón de bicicletas », para reflejar la situación de Italia entera hasta por lo menos el 1955. El cine italiano ha sabido captar la actualidad del país en todas sus esferas marcando los períodos de progresión social y poniendo de relieve los problemas más agudos, que requerían y que requieren soluciones perentorias. Con Vittorio de Sica puede citarse toda una pléyade de cineastas que han dado prueba de inquietud y de honradez de propósitos a través de « Paisa », « Roma, ciudad abierta », « Il bidone », « Treinta años de desgracia », « La dolce vita », etc., etc.

EUFORIA INDUSTRIAL Y AGITACION SOCIAL

Las huelgas se suceden a las huelgas en todos los sectores industriales, sumando millones los participantes. La prensa de todos los países da de ellas detalles abundantes. Recientemente se hacía mención al sector de la metalurgia, en el que mantiene una alternancia que va del 88 al 97 por 100 de huelguistas en algunas fábricas. La FIAT se clasifica entre las firmas más reaccionarias. No obstante acaba de dar una sorpresa dejando atrás a los industriales de su ramo, firmando contrato aparte con los Sindicatos. Concede una serie de ventajas económicas que prontamente quedarán en retardo. Creen los directores de la FIAT que de todas las maneras gozarán de un período de descanso en tanto los otros industriales se mantienen en la negativa. En toda la vasta región del Norte son hoy la FIAT y la Olivetti las que han logrado la « paz social ». Merece la Olivetti mención especial y extensa que no corresponde a la presente crónica. No puede confundirse con la FIAT, en la que rigen condiciones extremadamente reaccionarias y esclavistas. FIAT y Montecatini son las dos firmas más fuertes de la gran industria italiana. Las dos firmas más fuertes, cuyas acciones corresponden en mayor cuantía a los fondos del Vaticano. FIAT construye, además de automóbiles, camiones y motores para diferentes usos, toda una vasta serie de aparatos para los hogares : sobre todo refrigeradores y tiene filiales internacionales de envergadura como la SIMCA. Montecatini controla industrias metalúrgicas, químicas, textiles, fotografía y hasta productos agrícolas con sus derivativos : leche, queso, mantequilla, sin olvidar las minas y las más importantes canteras de mármol. Los más hetcróclitos productos pasan por su control.

La agitación social corre parejas con la euforia industrial en una cadena de lógica continuidad. La riqueza general se acrecienta a base de estas huelgas, que arrancan derechos y ventajas que van situando al obrero italiano en un nivel equilibrado con los países europeos vecinos. Queda mucho camino aún pero se hallan en vías de lograrlo. Los obreros de la construcción van a la zaga de la metalurgia, a la cabeza de otras industrias menores que también despiertan y se revelan atrevidas en la acción reivindicativa. Los albañiles italianos tienen en el mundo entero fama de capaces, rápidos y hábiles. Circulan menos ahora hacia la frontera. Los edificios se elevan en Italia con la proliferación de los hongos en épocas de cálida humedad. Los obreros de la construcción saltaron sobre la ocasión y en lucha enconada han logrado jornales más honrosos y trato más digno. No se les verá ya compitiendo con los albañiles de Francia, Suiza o Alemania, ni siquiera a título de temporeros. Salvo que en Italia se produjera honda crisis y se volviera a situación incierta.

LA ORIGINALIDAD EN LAS HUELGAS

Difícil fue en Italia reemprender con eficacia una acción sindical de amplitud. La desorientación primó a la caída del fascismo y motivó cierto retardo acrecentado éste por el afán que cada partido o tendencia evidenciaba para controlar el máximo de adherentes. Pareció una solución oportuna la constitución de una Central Unica. En su hora combatimos en Italia misma y desde fuera lo que hemos considerado un error táctico de los libertarios italianos ante la emergencia. Afirmábamos que la Central Unica desaparecería en fecha próxima reclamando autonomía propia cada tendencia. Y que los libertarios quedarían así sin una base de apoyo, y sin adherentes, puesto que al mantenerse fieles a la unidad no organizaban sindicatos de orientación anarquista. Así fue. Cada sector recobró su independencia. Ganaron la partida los comunistas, quedando a su cargo el mayor número de afiliados, aunque con el tiempo han ido perdiendo su influencia en beneficio de los demócratas cristianos. La U. S. I. ha quedado reducida a un punto ya minúsculo, que pese a esfuerzos ímprobos de un puñado de militantes, la U.S.I. no cuenta hoy en la partida. No cuenta en la tremenda vorágine de conflictos que a diario se suceden y que abarcan a millones de trabajadores que en su mayor parte ignoran la existencia de la U.S.I. y nada saben de tácticas y orientaciones libertarias. No obstante, sus militantes intervinieron recientemente en los sucesos de Torino.

De ahí que las luchas sindicales en Italia se hayan mantenido bajo el signo de los partidos, respondiendo a eventualidades políticas circunstanciales y que los obreros no han sido tiempo atrás más que juguetes de los dirigentes.

Con todo ello se ha producido un fenómeno digno de minucioso estudio. La competencia entre partidos que intentaban lograr la hegemonía del centro sindical ha conducido a unos y a otros a presentar reivindicaciones cada vez más atrevidas. Se han constituido además grandes sindicatos autónomos que han forzado la marcha dando una nueva tónica a la lucha. Se reclaman paralelamente al aumento de jornales consideraciones sociales que sitúan al obrero en un plano cada vez más elevado en cuanto a sus derechos a la participación en la orientación de la economía. No se trata ya de la mentada « participación de los beneficios », que constituye en el fondo solemne engañifa. Lo que se quiere es que el sindicato controle a fondo los beneficios, siguiendo al día la evolución de la producción en razón a las transformaciones modernas aplicadas a la industria y que van aumentando el ritmo de rendimientos. Lo que se exige es que los obreros gocen de prerrogativas que permitan el desarrollo de su personalidad y la formación de una conciencia social eficiente.

Cuéntase que en principio era difícil lograr arrancar la unanimidad para declarar las huelgas. Un gran porcentaje de obreros, atemorizados o hambrientos, se mostraban reacios a la lucha. Fue necesario lanzar campañas reivindicativas concernientes al grueso de una industria y no a firmas aisladas. De esta manera los motivos de una huelga aprecian más claros y más generales.

Pero la originalidad de las huelgas reside hoy en que se realizan de forma que es posible controlar a todos los obreros de una industria que ejercen una acción moral de ejemplo y de presencia. Las huelgas se realizan en el interior de las fábricas a base de horas alternadas : una hora de trabajo, otra de huelga. En la jornada resultan cuatro de huelga y cuatro de trabajo. Es así como se obtiene hasta un

(Pasa a la página 3.)

Notas de actualidad

LA EMBAJADA FRANQUISTA MIENTE Y DESMIENTE

LOS diarios de España aparecidos un día del mes de septiembre próximo pasado dieron la noticia de haberse celebrado un consejo de guerra en Barcelona, en el cual se pidió —a cargo del fiscal— pena de muerte contra Jorge Conill Valls, veinticinco años de presidio contra Marcelino Jiménez Cubas y veinte años de la misma pena contra Antonio Mur Peirón. La acusación se fundó en el estallido de unos petardos que no causaron daño a nadie, quedando aún la inseguridad de que los procesados fuesen los causantes de esos estallidos antifranquistas. Lo único seguro es que los tres muchachos —puesto que de muchachos se trata— forman parte de las Juventudes Libertarias, cosa que contraría grandemente a Franco y a sus policías, empeñados en que en España todo el mundo sea comunista menos los frailes y los militares.

El mismo parte aseguraba que la condena no se haría pública hasta que la aprobaran las autoridades militares superiores, y como esa publicidad no se hizo efectiva durante semanas, fue lógico suponer que la pena capital recabada en el tribunal castrense contra Conill estaba silenciosamente confirmada. Pues bien. Cuando la Prensa mundial dio por seguro el próximo sacrificio sangriento del joven Conill, nos sale la Embajada franquista en París con una nota radiada y publicada en los periódicos desmintiendo que Jorge Conill haya sido condenado a la última pena, asegurando en cambio haberle sido aplicada la pena de cadena perpetua, con la adición de haber sido cargado con veinticinco años de cárcel su compañero Jiménez Cubas y con dieciocho años, también de encierro, el otro compañero, Mur Peirón. Como se ve, las penas son enormes, desproporcionadísimas para el delito que, sin probarlo, se les atribuye. Pero el que Conill no haya de pasar por el cadalso, cuando menos da un respiro.

Con todo, pese al «mentis» del embajador de Franco, los antifranquistas seguimos creyendo que el fallo de pena de muerte contra el joven libertario estaba bien determinado, pero la grey militar-franquista ha dado un paso atrás por temor a las consecuencias. No en vano la intelectualidad, la publicidad y los sindicalismos extranjeros intervenían. El escándalo de un probable asesinato de un casi niño arreciaba indignadamente en los medios civilizados, y sólo faltaba el secuestro del vice-cónsul franquista en Milán para que la protesta adquiriera proporciones colosales.

Es gracias a la misma que el joven Conill no ha sido ejecutado.

CATASTROFES

En el número de «Crónica Ilustrada», dedicado a las inundaciones de la provincia de Barcelona leemos en comentario final la siguiente parrafada :

«Miles de millones de pesetas de pérdidas. Más de mil muertos hasta el momento. ¿Cuál es el platillo que pesa más en la balanza? Las fábricas volverán a elevarse, las máquinas volverán a funcionar, las casas serán reconstruídas, las calles pavimentadas, las farolas puestas en su sitio, y los cables de alta tensión, y los postes y los puentes. El tren volverá a pasar (¿será el tren?) y los coches volverán a transitar y aquel que se bebió la botella de coñac habrá vuelto a su casa y lo habrá contado todo a los suyos. Pero, ¿quién devuelve la vida a los muertos? Esa es la terrible, tremenda pregunta que nadie se atreve a contestar.»

Es la misma pregunta que debieron formularse los ejecutores de los cobardes bombardeos aéreos de Madrid, Barcelona, Castellón de la Plana, Guernica, Figueras y demás poblaciones españolas, mandados cumplir por el general Franco con idea de desmoralizar y aterrorizar a la población civil de la zona republicana. En aquellos trágicos destrozos debidos, no a la ciega furia de la Naturaleza, sino a la barbarie franquista, perecieron muchos miles de personas no incursas en servicios de guerra, puesto que se trataba de personas de toda edad y de ambos sexos. En día de tempestad el crucero «Canarias» bombardeó a ciegas la barriada de la Sagrera, en Barcelona, y muchos vecinos de la misma se refugiaron en un túnel ferroviario en construcción, donde les atrapó y sepultó una avalancha de agua y barro, y allí deben estar aún los cadáveres de sesenta mujeres, niños y unos pocos hombres que, huyendo de la metralla franquista, encontraron muerte tan espantosa como la sufrida ahora por más de mil vecinos de Sabadell, Tarrasa, Rubí, Molins de Rey, San Adrián del Besós y algunos otros lugares...

EL CASO CONILL VALLS

PARIS. — El corresponsal particular de « Le Monde » en Madrid, comunica a su periódico :

«El joven estudiante catalán Jorge Conill Valls, para quien el fiscal, en la vista de la causa celebrada en Barcelona el día 22, pidió la pena de muerte, comparecerá en breve ante el Consejo Supremo de Justicia Militar de Madrid.

»Se cree saber que el consejo de guerra le había condenado a treinta años de reclusión. (Las agencias de prensa hablaban estos días de una condena a muerte, pero de hecho la sentencia impuesta por un consejo de guerra no se publica si no después de ser ratificada por el capitán general de la región). Y el de Cataluña parece ser que se negó a ratificarla.

»El señor Conill Valls, de 23 años, y que cursaba el tercero para la licenciatura de Química, está acusado de colocar bombas — más bien petardos — que estallaron en Barcelona la noche del 30 de junio. Con él fueron juzgados los señores Jiménez Cubas y Mur Peiró, para quienes se pidieron condenas a veinte años.

»Por la capital catalana se han repartido octavillas. En ellas se dice : «No es necesario hacer una víctima que se añada a los centenares provocados por la reciente catástrofe. »

»Por otra parte, el diplomático español don Julio Cerón Ayuso, uno de los fundadores del F. L. P., que había sido condenado a ocho años de cárcel en 1958 y que se beneficiaba con diversas reducciones en su condena, había de salir de la cárcel de Valladolid el día 2 de octubre. Pero sigue en ella. Se ignora por qué razones el líder del F. L. P. no ha sido libertado en la fecha prevista. Pero se recuerda que según el reglamento español de cárceles, se puede privar a una persona de libertad provisional si se prevé que el beneficiado no va a llevar « una vida honrada y pacífica. »

BIBLIOTHEQUE DE LA CGT
B 4 28

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 216 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 25 Octobre 1962

Indignation déplacée

UN conseiller municipal de Paris, M. Jean Dides, a adressé au préfet de la Seine une question écrite se rapportant à la gestion de la Bourse du Travail de Paris.

Celle-ci est confiée à une Commission Administrative, élue par les syndicats logés à la Bourse, qui ne représentent, à peu de chose près, qu'une seule tendance.

M. Jean Dides affirme que cette Commission « interdit toute adhésion nouvelle de syndicats (..) sous prétexte de l'impossibilité de les loger ». **Il demande qu'elle soit remplacée par un régisseus nommé par le préfet de la Seine et qu'une refonte des textes réglementaires intervienne afin** « que tous les syndicats inscrits à la préfecture, puissent être admis à la Bourse du Travail et que la commission administrative soit à l'image de la représentation de ces syndicats ».

Il existe à la Bourse du Travail environ 220 bureaux qui, jusqu'en 1961, étaient tous, sauf 7, occupés par la C. G. T.

L'an dernier, un « arrangement » **est intervenu entre la C. G. T. et Force Ouvrière à qui 35 bureaux ont été attribués. Quelques autres l'ont été aux organisations autonomes de l'enseignement.**

La commission administrative, composée de 15 membres appartenait antérieuremement, et pour cause, à la C. G. T. Elle est renouvelable tous les deux ans. La nouvelle commission doit être nommée en fin d'année 1962. Comme pour la répartition des salles, la C. G. T. a jeté du lest, et « attribué » **dans la commission, durant la dernière session, 4 sièges à Force Ouvrière et un aux enseignants.**

L'initiative de M. Jean Dides a provoqué une importance réaction de l'Union des Syndicats C. G. T. de la Seine qui « s'élève avec indignation contre les nouvelles tentatives d'inspiration fasciste visant à liquider la gestion de la Bourse du Travail par les syndicats eux-mêmes ».

Pour éviter toute équivoque, indiquons que, pour de multiples raisons, nous ne professons aucune sympathie pour M. Jean Dides, c'est même tout le contraire qui est exact.

En effet, c'est avant tout un fasciste notoire, ex-officier de police, bien placé dans la hiérarchie où il tint, mieux que bien, son rôle d'élément répressif. De plus, « la question posée » **laisse trop facilement discerner son but anticommuniste, contre la succursale du parti, et le désir de faire aux syndicats** « Indépendants », **qui ont droit à toute sa sollicitude, une place à la Bourse.**

Néanmoins, à part sa prétention de faire nommer par le préfet de la Seine un « régisseur » **à sa convenance, avouons qu'il a, pour le reste, lancé un formidable pavé dans la mare de toutes les organisations installées dans toutes les bourses de tout le pays, dont la gestion, à laquelle elles participent, est identique. L'exercice du pouvoir ouvre la porte à l'autorité, et quand les suppôts de Washington et du Vatican sont mélangés avec les loups, ils hurlent comme eux, quand ce n'est pas plus fort.**

L'indignation de la C. G. T. contre « les tentatives d'inspiration fasciste » **est vraiment plaisante à enregistrer. Elle n'oublie qu'une chose, qui a malheureusement son importance. Depuis la fin du premier conflit mondial** c'est un véritable despotisme que la C. G. T. fait régner partout dans les Bourses, où elle a tout accaparé, **et avec une particulière rigueur à Paris. La gestion par les syndicats doit être, certes, maintenue, ce point ne souffre pas de discussion, mais cela ne signifie nullement** qu'elle doit être exercée par la seule C. G. T.; tous doivent y participer.

Au temps de la C. G. T. S. R., disparue en 1939, et depuis la fondation en 1946 de la C. N. T., héritière de ses principes anarcho-syndicaliste, de multiples demandes faites pour obtenir des locaux à la Bourse de Paris, ont toujours été sanctionnées par un même refus « justifié » **par l'insuffisance des locaux.**

Le comportement de la C. G. T. pendant cette longue période a été révoltant, et permet d'envisager les beautés d'un régime où « le fils du peuple » **prendrait le pouvoir. La liberté déjà bien malmenée actuellement, risquerait fort de disparaître totalement.**

Mais qu'on ne se fasse pas d'illusions sur les autres ; comme indiqué plus haut, ils sont pareils, sinon pires. A St Etienne, Marseille, Bordeaux, etc., les syndicalistes « libres » **nous donnent la mesure de leur talent. Partout, nous enregistrons les mêmes refus de locaux, et les mêmes brimades quand, par extraordinaire, nous avons pu nous introduire dans les Bourses.**

Echappant à la dictature des 3 grands du syndicalisme réformiste, toutes les Bourses doivent être réparties équitablement entre toutes les organisations syndicales de travailleurs, grandes ou petites, à l'exclusion des musées, bibliothèques, Mutuelles, syndicats de locataires, etc., qui en occupent trop souvent une bonne partie et n'y ont aucunement leur place.

Et, puisque l'on manque de locaux dans les Bourses du Travail, qu'on en bâtisse. **De Gaulle a trouvé les fonds nécessaires pour faire édifier** mille églises en France, **parfaitement inutiles, néfastes même, qui ne serviront qu'à perpétuer la confusion et l'obscurantisme dans les esprits ; qu'il en trouve aussi pour construire des Bourses, où les représentants du prolétariat,** vraiment dignes et désintéressés, **pourront travailler, dans les meilleures conditions, à l'émancipation et la libération de celui-ci.**

LE GLAS

Du berceau à la tombe, l'Etat est arrivé à s'immiscer dans toutes les manifestations de la vie de l'homme. Dès sa naissance, l'individu est inscrit sur l'état civil, catalogué, comptabilisé, inventorié, il fait partie du cheptel, il est un numéro, un sujet, dont la vie sera canalisée, il sera soumis aux impositions, aux lois criminelles, il devra donner une part de son salaire sous forme d'impôts directs et indirects pour entretenir la machine qui écrase sa liberté ; il devra donner sa vie si l'Etat l'exige, il devra tuer sans même connaître l'homme qu'il assassinera. Toutes ces obligations, tous ces sacrifices, pouvant aller jusqu'au crime, jusqu'à la perte de la vie, sont considérés comme des devoirs, devant être accomplis, paraît-il, pour le bien et la liberté de l'individu. Si celui-ci ne réalise pas les bienfaits d'une telle liberté et l'humanité de ces crimes, il sera jeté en prison pour qu'il puisse apprécier les bienfaits de la liberté. Ce que les maîtres des Etats ne pourront jamais comprendre, c'est qu'un homme qui respecte l'humanité se trouvera plus libre dans une cellule que dans une cour de caserne.

L'Etat est une somme de tant d'injustices, d'actions dolosives, qu'il est obligé d'accumuler des montagnes de lois et d'ordonnances pour tenter de justifier ses actes et imposer sa domination. Aucun homme sain d'esprit ne peut approuver aujourd'hui ces rouages absurdes que les fonctionnaires chargés de leur application arrivent, eux-mêmes, à critiquer. — « L'Etat, je le connais ; il a une longue histoire, tout de meurtre et de sang. Tous les crimes qui se sont accomplis dans le monde, les massacres, les guerres, les manquements à la foi jurée, les bûchers, les supplices, les tortures, tout a été justifié, par l'intérêt de l'Etat, par la raison d'Etat... L'Etat est, de sa nature, implacable, il n'a pas d'âme, il n'a pas d'entrailles, il est sourd aux cris de la pitié ; on n'émeut pas l'Etat, on ne peut l'apitoyer... Ce monstre Etat est tout dégoûtant de sang humain, il est responsable de toutes les abominations dont a gémi et dont gémit encore l'humanité. » *Georges Clémenceau.*

Le militarisme, les armements, les guerres, appauvrissent les Etats qui, peu à peu, pour pouvoir encore gouverner et retarder leur chute, sont dans l'obligation de pratiquer la dictature. La machine étatique, à chaque changement de régime, se fait plus écrasante, réduisant le peu de liberté laissé à ses sujets, ce processus est normal, il apporte la justification que le principe mêmes des Etats, basé sur le capitalisme, la violence, l'oppression, le vol légalisé, ne peut faire que le malheur de l'humanité et qu'il faudra bien, en définitive, arriver à construire une société humaine, universelle, apportant à tous justice et liberté par l'abadon du capitalisme et de la violence.

Les travailleurs du monde entier, qui forment la classe de la production nécessaire à tous, ne pourront rester toujours des sujets inconscients, apportant force et vie aux Etats dont le but est d'organiser leur soumission. Plus l'esprit des travailleurs se développera vers la liberté, plus les dirigeants des Etats renforceront les effectifs de police et de compagnies spéciales de mercenaires, afin de préserver leur autorité. Mais toutes ces mesures sont vaines, elles sonnent le glas de l'oppression et du pouvoir.

L'aspiration égalitaire des peuples se heurte à la lutte des Etats qui entendent défendre les privilèges du capitalisme et des domestiques de celui-ci. L'action des Etats est de nos jours dictée, plus par la considération de la défense de son oppression, que par la défense du bien public. Quand, pour gouverner, les Etats pratiquent la dictature, ils jouent leur dernière carte avant la révolution des travailleurs.

Les travailleurs qui son la force et la vie de tous, réaliseront, dans un avenir indéterminé, tout ce qu'a d'odieux l'asservissement aux Etats. L'issue de cette prise de conscience aura raison de l'oppression, elle autorisera, après des luttes stériles des bénéficiaires du capitalisme, l'égalité nécessaire pour que tous les hommes bénéficient de la générosité de la nature et du progrès.

RENE VILLARD

Bulletin antireligieux (1)

« *Le plus grand des phénomènes que la science puisse enregistrer après la condensation de la matière et la première apparition de la vie est le pouvoir de penser. Les idées d'ordre scientifique que nous proposons s'accordent parfaitement avec le dogme de la Création spéciale des âmes.*»

Le jésuite considère le phénomène humain (psychique) comme une zone pensante qui envelopperait l'humanité. Or, nous savons qu'une alimentation insuffisante affaiblit les ressources psychiques de l'individu, et ce simple fait suffit à prouver que la réflexion et la pensée sont élaborées par des processus organiques et nerveux variables avec les individus.

L'âme est la découverte la plus habile de tous les sorciers : elle permet de maintenir les croyants dans la crainte et la subordination.

Mais nous arrivons à ce qui a provoqué un véritable tollé dans l'Eglise :

« *Plus on fouille le problème de notre type zoologique, plus il apparaît des liens historiques, immédiatement décelables entre l'homme et les primates (singes).*

» *L'Eglise tient à la réalité historique d'Adam et Eve. D'autre part, pour des raisons de probabilité et aussi d'anatomie comparée, la science, laissée à elle même, ne songerait jamais (c'est le moins que l'on puisse dire), à attribuer une base aussi étroite que deux individus, à l'énorme édifice du genre humain* : c'est un désaccord provisoire entre science et foi. »

Cette affirmation que nulle adresse théologique ne saurait entamer, a provoqué une véritable révolution dans le monde des prélats, les uns s'affirmant : pour ; les autres : contre...

L'Eglise, par un Monitum, c'est-à-dire, par un avertissement lancé par le Saint Office, a contesté la valabilité des textes du célèbre jésuite. Cependant, le texte incriminé est un *acte d'hérésie*, et c'est la première fois que l'Eglise ne condanne ni le texte, ni l'auteur par l'excommunication ou le bûcher (autrefois) !

On est donc obligé d'admettre une connexion entre l'esprit de ce texte et celui de la plupart des penseurs actuels de l'Eglise. Nul ne doute que la hardiesse du jésuite répond à une évolution des esprits au sein de l'Eglise, et qu'elle exprime une nécessité pour cette dernière d'évoluer ou de voir son influence baisser avec les progrès de la science.

L'œuvre du père jésuite est un coup dur pour l'Eglise. Elle ramènerait cette dernière au seul culte d'un Dieu hypothétique et introuvé qui n'aurait fait aucune « révélation », seule base possible pour la fondation d'une religion.

Le fait que ce jésuite marque, après coup, que ce Dieu s'est incarné dans Jésus et dans l'humanité, ne suffit pas pour maintenir l'homogénéité dans la tradition religieuse. Si Dieu n'est percevable que dans l'extase c'est-à-dire, dans un geste de folie mystique ou de calcul magique, comment ce grand Inconnu, cet impondérable, ce vertébré gazeux, cet innaccessible à la *recherche* pourrait-il s'imposer à la crédulité des masses ?

Les dieux secondaires, Jésus, la Vierge, les saints, les reliques sont des nécessités sur lesquelles on bâtit des Eglises ; des attractions aussi nécessaires aux cultes que les démonstration qui précèdent les jeux du Cirque.

N'est-ce pas le père jésuite Léger qui déclarait récemment : « Il faut revoir les traités de Dieu et de la Création soumis à nos séminaristes. » C'est l'évêque de Pamiers déclarant « que l'avertissement du Saint Office est un événement douloureux. L'œuvre du père Teilhard est une tentative hardie pour confronter la foi catholique et les données de la science, notamment en ce qui concerne l'évolution de l'homme et du monde. De nombreux esprits ont été marqués par la pensée de Teilhard. »

Donc, la bataille autour du « Sacré » bat son plein. Nous pouvons dire qu'il ne s'agit pas d'une escarmouche, mais d'une véritable bataille entre le fixisme des traditions et les nécessités d'une évolution rapide.

C'est certainement depuis Luther, le plus grand événement religieux qui vient frapper l'Eglise dans ses mensonges traditionnels. Que Thellard ait voulu faire de Dieu le « patron » de la science est un jeu d'esprit particulièrement divertissant. Ce jeu, il l'a mené avec un talent véritablement extraordinaire. Ses connaissances scientifiques lui ont permis, après de brillantes déductions sophistiques, d'inclure l'esprit dans une onde nooshérique dont Dieu serait le poste émetteur... !

Réjouissons nous toutefois de l'embarras de l'Eglise de ne plus savoir si elle doit persévérer dans ses mensonges ou faire son Meâ Culpâ de les avoir inclus dans la magnificence de son culte : Ainsi soit-il.. Amen...

C'est la dernière supercherie religieuse, la plus imagée, la plus machiavélique. Il fallait un jésuite pour réaliser un pareil tour de prestidigitation.

(1) Voir «C. S. », num. 215.

« ILS ONT des DROITS SUR NOUS ! »

Paroles oficielles, prononcées lors de la première dernière par « l'honnête » Poincaré, sans doute effaré, de la scène d'apocalypse et l'hécatombe de ces jeunes vies que, d'une main patriotique, il avait, avec ses complices de haute paie, envoyé en offrande au sacrificateur la « patrie en danger » aux accents du fameux « Mourir pour la patrie ».

Poincaré voulait sa guerre, il l'eut avec ses millions de morts et ses millions d'éclopés. C'était beau ce spectacle dantesque, une héroïco-tragédie, jouée par des acteurs décidés à pousser jusqu'au sublime le sacrifice. Il y avait de quoi laisser le spectateur en proie au délire. Ces mimiques torves et autres grimaces, variées à l'infini des éphémères apparitions et disparitions, à jamais de l'*artiste*. On comprend que le plus haut placé des assitants ait pu se laisser prendre à un excès de sensibilité. Et, que tout problème d'avenir soit inutile à poser. Puisqu'aussi bien les probabilités de survivance des combattants inclinaient à penser qu'aucun ne saurait échapper à la patriotique tuerie.

Pourtant, l'impensable se produisit, ils ne moururent pas tous. Bah !, ce serait mal connaître les politiciens, qui d'ailleurs avaient eu le temps de réflechir sur ces paroles malheureuses et de les accommoder aux circonstances. Le tout était de s'entendre ; « ils ont des droits sur nous », s'adressait à ceux qui ont eu la bonne fortune de mourir pour la patrie ! Ceux-là ont tous les droits. Les plus beaux monuments, les plus poignants discours, au cours des banquets inauguraux, avec des larmes dans les yeux. Quant aux autres ? Quoi ! Ils n'avaient qu'à mourir, personne ne les a sollicités à survivre. Mourir pour la patrie n'est-ce pas le sort le plus beau ? Et pourrir pour la patrie ne faciliterait-il pas mieux la tâche de ces messieurs ?

Cependant, la politique a ses obligations, et ses dirigeants se résignèrent à ingérer les rescapés de la boucherie. Ils se ravisèrent en pensant que ces citoyens qui avaient si bien joué le rôle de « bons à jouer » pouvaient bien produire sur le théâtre de la vie civile tous les actes de leur misérable vie !

On a donc tout effacé en accordant le bénéfice des paroles historiques aux « ex-bons à tuer », en les incitant à communier, en souvenir des héros disparus, dans l'esprit du respect de la patrie et, surtout, d'être toujours prêts à les venger contre l'énnemi héréditaire, ultérieurement désigné.

Bien sûr, les politiciens n'avaient pas à se creuser les méninges. En exaltant les ultimes sacrifices des morts et en englobant le courage et la vaillance des survivants, ils obtinrent les applaudissements nourris de ces « croutons » qui 5 ans auparavant, s'en allaient chantant, la fleur au fusil, des hymnes « glorieux » afin de se faire bien étriper.

D'autre part la situation économique était florissante et, hors les *troubles de la sociale* le peuple, était heureux... de panser ses plaies. Enfin, ces ex-fiers guerriers étaient relativement jeunes. Le travail qui les avait aidés à vivre avant la « chose » restait donc leur recours.

Tout était pour le mieux, trop bien pour que cela dure, car, hélas, le progrès, qui, lui, se fout de la sottise des gens est venu violer leur tranquillité, au nom de son principe il entend écarter tout conservatisme et même se servir de la sottise humaine afin de s'assurer un développement aussi rationnel qu'il peut. C'est donc à ce grand benêt de progrès que nos capitalistes, économistes distingués et politiciens doivent de gros ennuis ; et, qui obligea tout ce beau monde à entrer en transes pour essayer de parer au plus pressé. On ne peut décemment déclarer une guerre tous les cinq ans, alors...

Voyons du côté des mécontents qui, privés de travail ou incertains de garder leur emploi, commencent à gronder en nous demandant si nos fameux discours de par dessus les tranchées, étaient sincères. Nous avons promis, ce qu'ils n'ont pas compris, et qu'ils interprètent avec trop de réalisme. Ainsi, les paroles qui s'envolent de nos bouches, nous reviennent en échos claironnant, après avoir longuement stagné dans la conscience des inconscients d'hier ?

Hé, oui ! En dépit de la nouvelle tuerie, plus raffinée que la précédente les colères expirées sous la mitraille ou sous la torture nazie, les pauvres d'esprit de toujours s'éveillent et réclament la réalisation des promesses ! Evidemmen, il s'agit des « vieilles gens » comme le dit le *grand Charlot de la dernière chance*, sans doute, ils n'y mettent ni l'ardeur ni la combativité qu'ils déployèrent sur l'autel du sacrifice. Car ils ne savent pas mourir pour eux ! Et, c'est là, la force des tenants du régime. Ces vieux ne réclament que dans le cadre de ce qu'on leur donne, avec l'espoir d'avoir un peu plus ; ils gémissent plus sur leur sort qu'ils n'agissent. Sans appui de nulle part, ils s'en tiennent aux bons plaisirs des gouvernants.,

Celui qui tirera un jour la leçon du cynisme des dirigeants d'Etats, pour lesquels promesses et paroles n'ont aucune importance ; qui ne parlent de droits que pour exiger plus de devoirs à ceux qui sont censés être leurs mandants, celui-là ne pourra que nous rejoindre, nous syndicalistes révolutionnaires, qui sommes les seuls à dénoncer, en toute honnêteté, mensonges et fourberies de tous ces tristes sires et nous ne manquerons jamais de dévoiler leurs turpitudes !

En voici un échantillon. On se rappelle les « belles » intentions prônées à l'intention des vieillards, ces malheureux qui reçoivent une aumône et qu'on prétendait vouloir soulager. Hé bien, ça n'a pas traîné. Qu'on en juge : Carte verte référence 3556 : circulaire rédigée à l'intention des bénéficiaires de l'A. V. T. S., ainsi conçue :

...« *J'ai l'honneur de vous faire connaître que l'avantage de vieillesse dont vous êtes titulaire et qui vous a été réglé sur de nouvelles bases, avec effet du premier avril 1962 est susceptible d'être revisé, compte tenu des dispositions de l'article du décret num. 62.439, du 14 avril 1962. En effet, si vous, ou, le cas échéant votre conjoint, êtes bénéficiaire d'un régime complémentaire de retraite, les arrérages dont vous bénéficiez à ce titre doivent désormais être compris dans le décompte de vos ressources servant à déterminer le montant de l'avantage auquel vous avez droit.*

En conséquence, je vous prie de compléter la déclaration au dos et de bien vouloir me la renvoyer immédiatement, ceci afin d'éviter la réduction du montant de la prestation servie.

Veuillez..., le directeur » *(signé illisible).*

Comme on le voit, ces messieurs de la Sécurité Sociale, n'aiment pas attendre et le disent sans ambages. Ces « vieux », qui reçoivent du dit organisme, comme allocation vieux travailleur salarié (25 ans d'activité professionnelle prouvée, loi Pétain et la suite), tenez-vous bien, la somme de 738 NF. par an !, somme qui n'a pas variée depuis 1958, on leur demande de répondre immédiatement, s'ils sont bénéficaires d'un régime de retraite complémentaire, sinon on réduit leur maigre allocation. N'est-ce pas du cynisme ? Comme si les bénéficiaires de retraites complémentaires pouvaient encaisser des millions par an, comme un vulgaire cadre ? La Sécurité Sociale le sait, les ministres aussi, alors pourquoi ces tracasseries inutiles ? Pourquoi ? Parce qu'ils osent résister à la famine en continuant à vivre impudiquement à la face de tous ces grands discoureurs et autres sauveurs, qui eux, n'ont pas le courage de les supprimer, alors on emploie la méthode « psychochoc » en faisant fleurir la menace qui elle plonge le sujet dans une mortelle torpeur et peu à peu les sujets disparaissent à la grande satisfaction de ceux à qui ça ne coûte rien de s'enflammer au délire, devant la tripaille des autres exposée au soleil : Ils ont des droits sur nous !

Camille ANDRES

N. B. — L'A.V.T.S. est soumise à un plafond de ressources composé de revenus personnels, allocation alimentaire versée par les enfants, etc...

Le plafond est de 2.010 NF. par an.

Les ressources sont calculées en faisant entrer l'allocation principale et l'allocation spéciale du Fonds de Solidarité, avant que l'allocataire n'en perçoive le premier centime, le calcul est fictif.

«LA NATION SOCIALISTE»

Dans le numéro 57 d'août 1962, de « La Nation Socialiste », dont nous causions la semaine dernière, nous avons lu un très bel article de Fred Zeller, sur la cinquantenaire des Jeunesses Socialistes, qui vaut surtout par l'objectivité et la lucidité dont fait montre l'auteur. Tout de même certaines de ses assertions prêtent trop facilement à la critique et je ne peux résister à l'envie de vous faire connaître le passage suivant :

« *Le malaise du pays vient de ce qu'on lui a trop menti sur tout, en toutes circonstances. Il a accordé sa confiance à de Gaulle parce que celui-ci a su lui redire habilement et patiemment des choses essentielles, très simplement.*

» *Le bon peuple de France est las des tireurs en coin, des petits malins, des grenouillards qui lui promettent la lune, et, une fois au pouvoir, font le contraire de ce qu'ils ont promis.*

» *Il veut aussi trouver dans les militants de demain les guides avertis, compétents et surtout désintéressés de jadis. Il se méfie des* « carriéristes » *qui l'ont trop souvent utilisé comme marchepied pour se trouver des* ' jobs », *des* « sinécures ».

» *Eduquer le peuple ? C'est lui dire aussi pourquoi il fut impossible malgré sa bonne volonté* (sic) *de réaliser son programme électoral une fois au pouvoir. C'est démasquer les gens, les groupes, les organismes qui s'y sont opposés. Mieux vaut dire la vérité, expliquer franchement les choses que garder des* « secrets d'Etat » *qui ne sont, finalement, que des* « secrets de polichinelle » .»

Voilà, n'est-il pas vrai, de bien belles vérités, et bien dites, de belles constatations que chacun a pu faire, et que l'on n'a pas l'habitude de lire dans l'organe d'un parti politique. Nous-mêmes que pourrions-nous ajouter à cela ? Ah ! quel peuple à la fois lucide et méfiant, que ce bon peuple de France ! Et comment il a eu raison d'accorder sa confiance à de Gaulle, qui lui a dit très simplement des choses essentielles !

Tout de même, on peut penser que dans ce peuple, il se trouve des individus un peu plus lucides et méfiants que d'autres, des individus qui pensent, par exemple, que parmi les petits malins, les grenouillards, les tireurs en coin et autres fumistes, il y a eu quelques socialistes que l'auteur a fâcheusement oublié de nommer. Quelques socialistes, en effet, et non des moindres, de Millerand à Guy Mollet, de Léon Blum à Lacoste...

L'ont-ils assez dite et répétée, ceux-là, la vérité ; les ont-ils assez démasqués les gens, les groupes, les organismes néfastes qui se sont opposés à la réalisation de leur programme ? Est-ce que, par hasard, il s'en serait trouvé, parmi eux, d'assez hypocrites pour ne pas expliquer franchement les choses, et d'assez discrets pour ne pas étaler les *secrets d'Etat* sur la table de la cuisine ?

Et comme il a raison encore ce bon peuple de France, de se méfier des « *carriéristes* », ces élus sans aveu qui n'ont d'autre but que de se trouver une sinécure bien rémunérée ! Mais, qu'il se rassure, ce bon peuple, ce n'est pas dans le parti, dit « *socialiste* », qu'il risque de trouver de pareis arrivistes !.. Quoique, à la vérité, en cherchant bien..., peut-être... !

BLANQUET

CLIMAT CANADIEN FRANÇAIS

A la suite de la publication en feuilleton dans les colonnes du COMBAT SYNDICALISTE de la brochure « La Laïcité », un lecteur de Montréal nous demanda de lui adresser une partie du texte qui lui faisait défaut.

Satisfaction lui fut donnée et nous avions complètement oublié ce fait quand nous parvint, beaucoup plus tard, du même correspondant la lettre reproduite ci-dessous :

Un volumineux dossier était joint à cette lettre. Il renfermait un extrait du journal « La Presse » de Montréal; les copies du mémoire adressé, en quarante exemplaires, à la Commision d'enquête sur la réforme de l'enseignement, du résumé oral fait devant le même organisme, et de l'interview de notre ami devant la télévision canadienne de langue française.

Pour éviter les redites, nous publierons, à l'exception du mémoire, les textes dus à l'initiative de J. La Rivière, que nous croyons susceptible d'intéresser nos lecteurs.

Monsieur Raymond FAUCHOIS,
Paris.

Cher ami :

Depuis deux ans la Commission d'enquête royale sur l'enseignement » siège dans la province de Québec et reçoit des mémoires écrits... et donne des audiences publique à tous les gens et tous les groupes qui « ont quelque chose à dire » au sujet de la réforme de l'enseignement.

Je me suis inspiré et j'ai « plagié » largement sur vos articles au sujet de « *La Laïcité* » pour présenter un « résumé » oral faisant suite à un mémoire écrit soumis six semaines auparavant.

Devant un auditoire restreint mais enthousiaste... en l'absence des journalistes de langue française (consigne donnée par les journaux à ses représentants d'être absents afin de ne pas avoir à rapporter ce qui se passerait), j'ai lu le « résumé », lequel est inspiré et copié en grande partie sur vos articles.

L'effet fut monstre. Les Commissaires, lesquels posent d'habitude le plus de questions : Monsieur Gérard Filion, directeur du journal « Le Devoir », et sœur Marie Laurent de Rome, ne posèrent pas de questions du tout ! Le président Monseigneur Parent, se borna à faire des « mots d'esprit » au sujet de la disparition du journal « Le Nouveau Journal »... lequel était ouvertement anticlérical (presque) et fit une faillite de deux millions et demi de dollars en 244 jours ! (Vous voyez notre milieu ?).

Quand j'offris des chiffres et des résultats de sondage pour indiquer que le peuple canadien français ne veut pas des écoles confessionnelles qu'on lui impose, la réponse des commissaires fut : «On ne veut pas entendre la réponse ! » (textuellement).

. . . . . .

Joseph La Rivière
Montréal
(Canada)

Président-fondateur de la société des traducteurs de Montréal, affiliée à l'Université Mc Gill de Montréal.

Extrait du journal « La Presse » (Montréal) du 7 juillet 1962.

LES MEMOIRES SE MULTIPLIENT, LES RECOMMANDATIONS AUSSI

. . . . . .

L'école laïque... unique

Les plus radical des mémoires présentés jusqu'ici a été entendu hier après-midi. Soumis par monsieur Joseph La Rivière, il proclame : « Il faut établir une fois pour toutes que l'école n'appartient à aucune église. Il faut établir que l'Eglise n'a pas le droit de se servir de l'école pour mousser les intérêts de Rome, surtout quand elle ose le faire au détriment même de la langue française. en imprégnant les manuels scolaires de religiosité infantile, de médiocrité, d'âneries, d'anglicismes et de constructions boiteuses.

« L'école laïque est le moyen d'unité, et pour réaliser pleinement l'unité de notre nation, l'école publique doit devenir l'école unique où tous les jeunes Canadiens francophones seront élevés côté à côté dans le respect mutuel de leur personnalité et de leurs croyances. »

Des mémoires de ce genre ont l'habitude de dérider les membres de la Commission Parent...

(A suivre.)

Informes de Cuba

NOS habíamos hecho el propósito de recesar en nuestras informaciones, para que no se dijera o pensara que la voz de alarma que siempre dimos sobre los acontecimientos que se suceden en nuestro país, bajo el régimen del más farsante de los dictadores, Fidel Castro, no se consideraba como un lamento lastimero y cansino. Pero la gravedad de la situación que confrontamos y la ignorancia del mundo llamado democrático acerca de cómo se asesina a los mejores hombres de nuestro pueblo por los sicarios que hoy sojuzgan a Cuba, hace que gritemos, llamando la atención a la conciencia libre universal, aunque nadie se dé por enterado de cómo se atropella a un pueblo con el historial de rebeldía y lucha que tiene el cubano.

Quienes no vivan en el país pueden pensar que en Cuba ha sido extinguida todo resistencia a la dictadura oprobiosa de los Castro y su camarilla, pero se equivocan completamente. En Cuba, a pesar del terror implantado, los fusilamientos, los asesinatos y los encarcelamientos, se hace una resistencia tenaz y permanente, que si fuera canalizada y ayudada eficazmente desde el exterior, proporcionando medios y objetivos inmediatos, el régimen se desmoronaría como un castillo de naipes. No importa que el dictador, en sus peroratas por radio y televisión amenace a los militantes de la oposición y estimule la acción de los llamados Comités de Defensa de la Revolución, organismos donde se cobija toda clase de delincuentes perfectamente armados para la agresión impune : la gente se da cuenta de las mañas y métodos de los esbirros y aprovecha todos los medios para expresar su repudio a la dictadura totalitaria castro-comunista : ausentismo en el trabajo, baja de la calidad de la producción, desperdicio del agua potable, negativa a concurrir a los actos públicos oficiales, ausencia de los espectáculos públicos, etc., etc. Pero la capacidad de resstencia del pueblo cubano puede hacer crisis en cualquier momento y caer en un letargo de consecuencias fatales para la liberación de Cuba. Se requiere, pues, que quienes se encuentran en el exterior, libres de la pesadilla constante del paredón de fusilamiento, libren una batalla permanente para lograr que los demás pueblos del mundo acudan en ayuda del pueblo cubano antes de que sea demasiado tarde y haya que aceptar los hechos consumados como sucedió en Hungría en 1956.

Todavía no han salido de su asombro aquellas personas que se dedican a estudiar, preservar y defender los derechos del hombre. Muchos juristas de relieve internacional, al conocer las atrocidades cometidas por el régimen comunista chino en el Tibet, por los cómplices de Janos Kadar y por los fascistas en la España franquista, han puesto el grito en el cielo. Pero todo lo ocurrido en esos países, con ser tan monstruoso, no tiene paralelo ni comparación con lo que sucede en Cuba. Aquí el individuo no tiene garantía alguna, pues está sujeto a ser víctima de una simple delación de cualquier «chivato», para ser confinado o fusilado, sin que se le ofrezca la más mínima oportunidad de defensa por parte de un abogado ni de nadie que pueda interesarse por quien se encuentre preso y procesado. Conocemos infinidad de casos de personas que han sido detenidas en la capital de la República y que después de pasados algunos días han aparecido muertas en cualquier lugar del interior, haciendo aparecer su muerte como consecuencia de encuentros armados entre las fuerzas del gobierno y grupos de elementos alzados en armas contra el régimen. Nos consta también la existencia de otros casos de asesinatos perpetrados por las fuerzas represivas gubernamentales, asesinatos que han llegado a conocimiento de los familiares por medio de cartas anónimas en las que se les indicaba dónde se encontraban enterrados sus seres queridos, a la vez que se les amenazaba con hacer lo mismo con ellos si divulgaban los hechos. También conocemos casos de personas enfermas, hospitalizadas en las antiguas quintas regionales españolas, hoy todas propiedad del Estado, que han fallecido a causa de haberlas utilizado para experimentar en ellas inyecciones procedentes de Rusia, Polonia, China o Checoeslovaquia. Todo esto ha de sufrir el pueblo cubano con estoicismo, además del hambre impuesta por un racionamiento despiadado que sólo pueden soportar quienes tengan dinero suficiente que les permita comprar en la bolsa negra, pagando tres o cuatro veces por la libra de carne de cerdo y hasta diez pesos por una gallina. Y todo esto se hace en aras de un Estado comunista, cuyos dirigentes se pasan la vida haciéndole promesas al pueblo de abundancia futura.

EL TRATO INHUMANO QUE SE DA A LOS PRESOS POLITICOS

Si nos guiásemos por la propaganda oficial por prensa, radio y televisión, que dice que « en Cuba es el país donde el hombre disfruta plenamente de libertad », seríamos de los tantos imbéciles que creen todos los cuentos de camino que se les hacen. Pero como estamos curados de espanto, no hacemos caso de lo que dicen los voceros oficiales del régimen. Todos los días llegan a nosotros informes que prueban que nunca en Cuba el hombre sufrió mayor escarnio, ni estuvo más tiranizado que ahora; que jamás hubo la cantidad de presos políticos que hay actualmente, lo que demuestra que la libertad pregonada por los gobernantes castro-comunistas, es un mito. Nunca, repetimos, el preso político ha sufrido las vejaciones que le infringe el régimen penitenciario implantado por la dictadura cubana en los distintos penales y campos de concentración del país.

Como una confirmación de cuanto exponemos, podemos informar que el día 31 de julio pasado, apareció en una galera de la cárcel del Príncipe, un cartel cuyo texto decía lo siguiente : « Tenemos hambre ». Esto originó un tiroteo por parte de los custodios, en el que resultaron varios presos heridos, algunos de gravedad. Y como castigo a su osadía, se trasladó a todos los presos de aquella galera para una galera del sótano, donde jamás hay sol y la humedad afecta horriblemente la salud de los reclusos. Otra de las tropelías cometidas recientemente por el régimen castro-comunista, se produjo hace unos cuantos días en la Fortaleza de La Cabaña, donde para ahogar un inicio de protesta por parte de los presos, se les sacó de los calabozos completamente desnudos, exponiéndolos en los patios durante varias horas a los rigores del sol tropical. Para aquilatar la salvajada cometida, hay que tener en cuenta que la mayoría de ellos hacía meses y meses que no salían de la oscuridad de los calabozos situados en los fosos de la vieja fortaleza militar española.

ANTONIO

Cuba, agosto 1962.

PARADEROS

— Juan Aguilar Trías, trabajando actualmente en la Sociedad Veran Cosmagna y Cie, chemin du Travail, Cagnes-sur-mer (A. M.); desea entrar en relación con su tío (urgentemente) Joaquín Aguilar Carmona, de Fernán Núñez (Córdoba).

La C.N.T. aspira a un frente
de lucha antifascista y antitotalitario

CON la unión de las fuerzas antifascistas y antitotalitarias, con la Alianza Sindical establecida después de muchas reuniones, acuerdos y desacuerdos, será necesario consolidarla debidamente para que pueda emprender el camino que se ha propuesto y que no debe ser otro que el de la liberación inmediata de España del ignominioso régimen que la oprime hace ya 26 años. Es primordial emplear todos los esfuerzos en tal sentido y no otro, y lo escrito en papel convertirlo en actos. La Alianza Sindical debe seguir la línea recta que ha de llevarla a la meta que hace ya años viene indicándole la CNT. Es de suma importancia recordar en estos momentos cruciales para la historia de la liberación del pueblo español, lo que en su día manifestó sana y honradamente esta gran Organización sindical, y que ha de servir como ejemplo para todos los que deseamos ardientemente terminar con el régimen franquista de una vez para siempre. Copiamos :

« La guerra que todos conocemos se está produciendo. La CNT desea ante todo ganar la guerra, porque entiende que sin victorias en los frentes la edificación revolucionaria de la retaguardia es ficticia, estudia la situación y condensa todo su pensamiento en un programa mínimo que toda la prensa de España ha publicado y comentado. »

« Este programa es una base de discusión para llegar a un acuerdo con todas las tendencias antifascistas y formar un bloque potente ligado por las necesidades y bajo puntos de vista comunes sobre la guerra y sobre la reconstrucción.

» La C. N. T. pensó que la unión estrecha de todos los partidos y de todas las organizaciones que se comprometían a observar una línea de conducta leal, de respeto recíproco, y a trabajar en la misma dirección darían excelentes resultados para acelerar la victoria. Sin embargo, esta unión que la C. N. T. consideraba de una importancia capital para rehacer el período crítico que llegó a su punto culminante con la pérdida de Bilbao, ha sido saboteado por los partidos marxistas y sobre todo por el Partido Comunista.

» La C. N. T. no renuncia por eso a su posición. Aspira a un acuerdo amplio con todos los sectores antifascistas. Estima que la política de absorción a la cual se dedican ciertos sectores recién nacidos en la vida política de nuestro país es un factor de catástrofe, de ruina, y de discordia. La C. N. T. piensa que esta política que tiende a un imposible monopolio debe ser vigorosamente combatida por los enemigos de todas las dictaduras, por los que anhelan para España un porvenir de libertad, por los que consideran la Revolución ibérica como una expresión de esencias raciales, culturales, como el fruto de capacidades nacionales, como hija del genio de nuestro pueblo.

» La C. N. T. atribuye a la unión de las dos grandes Centrales sindicales la mayor importancia. Estima que esta unión es la piedra angular del porvenir y consagra y consagrará sus más grandes esfuerzos. La C. N. T. y la U. G. T. son la garantía de que no se podrá desviar el curso de la revolución que ha hecho en los movimientos de enero, de diciembre y de octubre sus primeras experiencias y demostrado en el de julio su expresión concreta y su madurez. La sangre de nuestros héroes y de nuestros mártires no habrá sido vertida en vano. Los que han caído nos indican el camino que seguiremos hasta el fin.

» En este principio del segundo año de Revolución saludamos a todas las víctimas. Saludamos a todos los que combaten en las trincheras. Decimos a los que combaten en la retaguardia, decimos a todos :

¡Por la rápida victoria de nuestras armas!

¡Por el desenvolvimiento de la Revolución Ibérica!

¡Por la libertad e independencia de España!»

Félix ALVAREZ FERRERAS

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración.

CHISPAS

Para empezar : « Espoir » desconoce a « Umbral ».

Queda la « esperanza » de que lo conocerá algún día.

⁂

Y ahora : Sindicalismo hablado, no; sindicalismo activo.

⁂

« AIT » suprime un mes su aparición por falta de francos, no por carencia de franquezas.

⁂

En la anti A. I. T. hay fondos y exceso de fondas.

⁂

El sindicalismo francés es moderno : una central para cada partido político.

No trasplademos esa lepra a España.

⁂

Una reunión cegetista es un mitin.

⁂

Anarquistas militando en Fuerza Obrera.

Debilidad obrerista de ellos.

⁂

La C. N. T. F. de capa caída... por repudio del frac parlamentario.

⁂

(¿Por qué miro hoy a dentro? Porque tanto nos observan desde fuera : para sonreírse.)

⁂

Sindicalismo libre.

¿De buenas intenciones?

⁂

¿Sindicalismo libre con sindicalistas dependientes?

⁂

Si conquistas por Real Decreto, huelga el sindicalismo cenetista.

⁂

Cuando se usa bandera, se anda por la ladera.

⁂

¡Que flameen los corazones, como en casa!

⁂

Malo que las diputaciones hayan de ser sucedidas por las delegaciones.

⁂

Que el anarquismo integral no es aplicable « ahora mismo », ya se sabía en 1910 y antes. ¡Al agua con los Colón de microscópica cuantía!

⁂

Las sindicales mastodónticas de hoy no resisten comparación con la huelga de ebanistas de 1916.

⁂

Sindicalismo de apéndice, en la C. N. T. nunca.

⁂

El sindicalismo soviético se sirve del sindicato igual que Ayzelá se servía de la cuadra.

⁂

¿Qué hay que aprender, cenetistas de entraña, de los sindicalismos actuales, tan semejantes al de la Edad de la Arcilla?

⁂

También la S. A. C. actúa modernizada, readaptada a los avances del siglo. Y pierde efectivos.

Su « Arbetaren », de diario pasó a semanario.

⁂

Compañeros españoles, chilenos, cubanos, argentinos : Si nos metemos voluntariamente en el hoyo, no dejarán de echarnos tierra encima.

⁂

La lección de la C. N. T. deben aprenderla los obreros del mundo entero.

⁂

La conducta de la C. N. T. es un espejo.

Feo el sindicalismo que en él no se mira.

⁂

Nada hemos de aprender de los sindicalistas exteriores, a no ser su finura de trato.

CHISPERO

ANTENA

LOS TRES MINUTOS FATALES

SEVILLA. — Un aparato « Convair » perdió estabilidad tres minutos antes de llegar al aeródromo de esta ciudad, chocando con una roca en término municipal de Carmona. Hay 18 muertos: 14 pasajeros y 4 tripulantes. Entre los primeros se cuenta un hijo de la casa Godó, de Barcelona, uno de cuyos hermanos murió hace cuatro años en accidente de carretera cuando se dirigía a Montserrat para obsequiar con un cirio a la «Virgen». Tampoco los adinerados son dichosos.

EL OBISPO NO ESTA POR MILAGROS

SANTANDER. — Cuatro «chaveas» del pueblo de San Sebastián de Barabandal afirman haber visto a Nuestra Señora. El cura los ha interrogado y los cuatro no se han contradicho: si, la han visto, y volverán a verla porque la Nuestra les ha dado cita. La gente de los alrededores se han enterado y se dicen: «Vamos a ver a la Barabandala», y el obispo, escamado, ha prohibido escuchar a los cuatro mocosos y a efectuar romerías «barabandaleras».

CUENTO DE HOFMANN

MADRID. — En un hotel de esta ciudad los cacos han sustraído joyas a las turistas doña Hofmann y doña Lafitte por valor de más de 30 millones de pesetas: Destino de las joyas: pasar de unas manos a otras.

DESTAJO

VITORIA. — El cura de la parroquia del barrio de Ariznavarra, en veinte minutos ha casado a veinte parejas, a las que el Gobierno ha cedido veinte viviendas y distribuido veinte regalos, de cada cosa una por barba. Mussolinesco, stajanovista.

GRAVES INUNDACIONES

GERONA. — Los ríos Tordera, Oñar y Muga desbordaron en cooperación con sus afluentes. Destroce de puentes, carreteras, caminos de hierro e inundación de huertas, casas y fábricas. La «Fibracolor» de Tordera (700 operarios) quedó totalmente inundada con su barrio obrero, habiendo registrado daños por valor de 40 millones de pesetas. La S. A. F. A. de Blanes ha sido totalmente invadida por las aguas, con tantos destrozos sufridos que la fábrica ha tenido que paralizar sus trabajos hasta que sean efectuadas importantísimas reparaciones. Sólo se conoce una víctima, debida a una exhalación eléctrica.

PRIMER RESULTADO DEL PLENO VATICANISTA

LISBOA. — Un autocar de peregrinos regresando de Fátima, donde fueron a implorar de la «virgen milagrosa» el éxito del Concilio Ecuménico, sufrió un accidente de carretera, resultando muertas seis pasajeras y otras varias gravemente lesionadas.

LO QUE CAE DEL CIELO

VALENCIA. — A consecuencia de las lluvias (y de la falta de reparaciones) se ha desplomado el tejado del convento de monjas dominicanas. Hay ocho religiosas seriamente heridas.

Con rezos y sin cemento
no aguanta ningún convento.

CERON AYUSO CONFINADO

MADRID (OPE). — El diplomático don Julio Cerón Ayuso, que fue condenado en diciembre de 1959 a ocho años de prisión, ha salido de la cárcel en libertad vigilada, por haber beneficiado de varias reducciones de condena. Se la ha asignado como domicilio forzoso la localidad de Alhama de Murcia, donde deberá pasar obligatoriamente diecinueve meses.

UNA CONFEDENCIA DE HELMUT RUDIGER

PARIS (OPE). — Organizada por el Centro de Estudios Sociales y Económicos, el sábado día 6 del corriente se celebró la inauguración de un ciclo de conferencias. Ocupó la tribuna el periodista e hispanista sueco Helmut Rüdiger, que versó sobre cuestiones de federalismo. Hizo un magnífico estudio del federalismo como filosofía y como estructura política, defendiendo el pluralismo contra el totalitarismo *e incluso contra el totalitarismo anarquista.*

(Subrayado por el «C. S.» en espera de posibles aclaraciones.)

ESPAÑA NO HA HECHO NADA EN MARRUECOS

LONDRES (OPE). — El «Guardian» se refiere desde Rabat el esfuerzo que está realizando el Gobierno marroquí a fin de crear un desarrollo económico en la zona norte del país que se prolonga de Tánger a la frontera argelina y que durante siglos ha vivido retrasada económicamente. «El millón de bereberes que vive en dicha zona ha constituido siempre el conjunto de parientes pobres de Marruecos. Las montañas del Rif les han mantenido sin contacto con el resto del país. En casi toda su extensión, la costa mediterránea es solamente accesible por mar. Las carreteras son la pesadilla de los conductores de coches. La única ciudad de alguna importancia es Tetuán.»

«Durante 44 años de ocupación española —añade— el desarrollo económico se ha limitado a unas pocas granjas y a las minas de hierro que están al otro lado de Melilla, que sigue siendo puerto español. España ha dejado la zona casi como la encontró hace 50 años. La gente vivía del contrabando o trabajando en Argel en ciertas épocas del año.»

HUELGUISTAS PRESOS

BARCELONA. — A veces se abusa de la supuesta tolerancia franquista con respecto a los obreros declarados en huelga y a los manifestantes favorables a ellos. Hace ya tres meses y medio que permanecen encerrados en la Cárcel Modelo Juan Font, electricista; José Esteve, metalúrgico; Juan Ruano, electricista; Tomás Chicarro, metalúrgico; José Jolore, metalúrgico; Antonio Tomás, metalúrgico; José Benito, empleado de hospital; José María Picó, empleado de despacho; José Verdura, empleado de despacho; Isidro Moles, estudiante; Luis Avilés, estudiante; Francisco Castells, estudiante; Juan Sardá, abogado; Ignacio Urenda, abogado; Fernando Romero, abogado; Angel Abad, estudiante; Damián Erando, químico; José Mas, editor; Enrique Genfes, escultor; Florio Mandolo, mecánico. Y esta lista se queda corta...

DETENCIONES Y TORTURAS EN EUZKADI

En comunicado se nos notifica la detención seguida de crueles torturas de elementos antifascistas en San Sebastián y Bilbao. Las personas así tratadas son: José R. Recalde, profesor; la esposa de éste, María T. Castells; Blanca Leunde, mujer de cincuenta años; Elena Azpitarte; Luis Martín Santos, médico; Angel Ureberueta, estudiante; Dionisio Onaitivia, odontólogo; Pablo Bardonaba, economista. Mari Carmen Martiarena, estudianta, y Federico Camblor, obrero, son sañudamente perseguidos por la policía. En represalia, la esposa de Comblor ha permanecido secuestrada durante doce días en un centro policíaco.

MAS BARBARIE FRANQUISTA

BARCELONA. — Tras haber sido torturadas durante varios días, han sido ingresadas a la cárcel dos mujeres antifascistas: Esperanza Dols y Rosario Fuentes, ambas empleadas.

LA REMORA

MADRID. — España cuenta, en activo, doscientos cuarenta y dos abogados del Estado.

Paraderos

Félix Alvarez pregunta por Carlos Riera de la Madrid, que en 1942 se hallaba en Althens des Paults (Vaucluse) y había pertenecido anteriormente al grupo de trabajadores extranjeros 552, con residencia en Pontanevaux (Saône et Loire). A quien pueda informar se le ruega se dirija a la Redacción de LE COMBAT SYNDICALISTE, 24, rue Sainte Marthe, Paris (10).

— Se desea conocer el paradero de Antonio Romero González, de la Aldea Alpatras, enclavada en el término de Almonaster la Real (Huelva). Desde España preguntan por él su esposa Felisa y sus hijos Virginia y Manuel. Dé noticias quien pueda a José Márquez, 8, place des Cormes-Pamiers (Ariège).

— Se desea saber el paradero de Antonio Díaz Molina, de Málaga. Comunicarlo a Fernández, 98. boulevard Auguste Blanqui, París, (13), que le dará noticias de su familia de España.

— Juan Aguilar Frías, que trabaja actualmente en la Sociedad Verán Costamanga y Ce., Chemin du Travail, Cagnes sur Mer (Alpes Maritimes), desea entrar en relación con su tío urgentemente : Joaquín Aguilar Carmona, natural de Fernán Núñez, provincia de Córdoba (España).

DISCOS

LA presencia de vagabundos en la capital obsesiona. Quizás esté demasiado cerca de ellos, aunque su estado de suciedad y de indigencia me repugne. Nadie sabe lo que ha de ocurrirle, finalmente, en la vida.

Con necesidad y abandono de sí mismo, el individuo puede degenerar en desclasificado social. Dicen que en la «cloche» parisina hay sujetos interesantes en ilustración y títulos. Si es cierto, de nada les sirve. Comen, pero no pueden lavarse. Porque, ha de saberse: el pobre de París no sufre hambre ni pide limosna. Cuando Unamuno se ocupó de la dignidad del pordiosero español, no conocía la reciedumbre del vagabundo parisino. No obstante, la «dignidad» de persona heroinda y reproducible en estampas comerciales, la cedemos a cualquiera.

En nuestra tierra, y, lo que es peor, en nuestro ambiente, hemos conocido ejemplos de vagabundaje tan pintorescos como lamentables. Antonio Trullols, del que nos hemos ocupado otras veces, era un caso de potencia mental y de fortaleza física. Para días de cárcel, siempre previsibles, nos aconsejó el paso del tigre enjaulado o acurrucarse para protegerse el pecho con los brazos y las rodillas. Tenía experiencias y palabra provechosa, el compañero. Pero, ¿por qué falta de voluntad Trullols terminó en hombre sucio y piojoso y en zorro devastador de gallineros?. No quiso sujetarse a la ley del salario, no tuvo empeño en abrirse un comercio, y entró en crisis de pan, él, de profesión panadero.. Y habrá muerto de cualquier manera sin haber causado un provecho personal y para las ideas.

Antonio Loredo —como Trullols, conocedor de Sudamérica— en su desastrada bohemia descuidó el comer, el porte y el rasado —¡él, que era barbero!—; pero nunca desaprovechó ocasión para propagar nuestras inquietudes. Era popular en nuestras tribunas, escribió cuartillas a cuatro tintas, fue irregular en lo personal suyo y puntual en lo de todos... Habiéndole indicado un orden de existencia, Loredo me confió la inutilidad de establecer silla barbera en cualquier centro obrero, puesto que su navaja sólo atraería compañeros sin trabajo... Muchas veces he pensado cuánto pudo haber rendido de sí este hombre tan capacitado y tan bueno y tan poeta de las ideas, con «solo» centrar su conducta.

Igual desgana para el trabajo perdió el extemporáneo José Gardeñas, ése de Camarasa, de donde en 1919 fue expulsado como forastero promotor de líos... A los diez años esa extraña criatura fue a aterrizar en Buenos Aires sin que nadie la protegiera y encaminara. Y allí «se hizo» entre hambres, explotaciones insufribles, caminatas, soledades y cancionismos. Viadiu cuenta de un filólogo que cuando le daban sopa en letras comía éstas según la regla abecedaria, lo que ya es orden y hasta manía. Pues Gardeñas fue, desde su tierna edad, todo lo contrario. Cuando regresó a Cataluña era un carácter dislocado, un atravente de antipatías, un personaje desaliñado bien indicado para gritos estentóreos, empujones rubricados y mueñetazos aplicados prematuramente. Yo le conocí de esta guisa y lo traté en amigo, y hubo que ver lo sensible que el bruto Gardeñas resultaba cuando encontraba estima... De no haberse integrado a la capital, Gardeñas hubiese resultado persona cabal, muy útil para la causa, dada su innegable valentía.

También en nuestros medios se conoció a un Agustín Gibanel, aragonés seguramente, inteligente sin duda, que popularizó en «Acción Social Obrera» el seudónimo de «Le Rôdeur». ¿Por qué «le rôdeur», el vagabundo? En estado de conciencia eso no se adopta, y siéndose joven, menos. Esa afición a lo decadente debe traicionar un estado de ánimo recóndito, que se quisiera ocultar y no se puede. Gibanel era simpático y podía estar lleno de vida; pero era negligente para consigo mismo tanto como solicitudes tenía para los otros. No acertaba a darse un régimen normal de vida, al punto de que la indolencia le privó de curarse un simple resfriado que, agravado, determinó una pulmonía doble y un lugar para Gibanel en la fosa de los anónimos.

Incluso Alaiz, para el cual lo peor era calificarle de bohemio, hubiese vivido más y mejor, para él y para la causa, de haber sido puntilloso en el cuidado de su persona. No decimos de Felipe que fuese un desastrado, pero sí un amigo que aborrecía todas las reglas del habitado y de la cocina. Este, con una mujer que lo hubiese asistido, estaba destinado a escribirnos la necrológica a todos.

⁂

No me gusta la «cloche». Pero fatalmente he de conservar mi vecindad con ella.

DISCOBOLO

Lo que se publica

«Escenas de la vida pampera»(1)

ESTE folleto significa una devoción del compañero Serafín Fernández al panorama social argentino, no el de ahora, maleado por corrientes insanas comunes en todo el mundo, sino el de antaño, influenciado por la Federación Obrera Regional Argentina.

Cierto que cuando hemos vivido un país y una situación en substancia, ello nos gana en corazón y conciencia. Fernández y otros amigos américos o americanizados no pueden esconder su preferencia por lo personalmente experimentado. Y por poco que se pronuncie esa pasión en uno, córrese el riesgo de pasar por regionalista, por lo que de apego queda al modismo hablado y a lo que la historia nos sujeta. Mas, veridicamente, no hay regionalismo en ello y sí presencia de vida, o de esfuerzos mejores dedicados. Uno se ocupa de lo que sabe, en mente y entraña, dejando a otros las relaciones similares concernientes a otros países, y así, entre todos, tejer la historia de los tipismos y de los redentorismos del mundo.

El que esto escribe tiene escrita — en lo que por ahora cabe — la faceta social y emotiva de su soto, cabiéndole la pretensión de considerar en fallo a los compañeros libertarios de otras comarcas, puesto que si todos hubiéramos llenado esas cuartillas locales, la Confederación Nacional del Trabajo actualmente dispondría del resumen histórico social que tanto echamos en falta. Fernández no apunta tan alto; pero aparte las notas coloridas que suponen sus «escenas pamperas», da noticia importante de un acontecimiento grave argentino que determinó en aquel país un avance considerable hacia la finalidad social mantenida por la FORA. Referencia a los graves sucesos de 1919, los más álgidos después de los registrados en el mismo Buenos Aires en 1910 a causa del furor patriótico de las capas de población reaccionarias.

« Escenas de la vida pampera » recrean e ilustran a un tiempo, y creemos que los compañeros habrán de complacerse — cual nosotros — en su lectura. — *F.*

(1) Se sirve al precio de 1 NF en la Administración del « C. S. », 24, rue Ste-Marthe, Paris (10).

EN ORLEANS

Mitin de la Alianza Sindical CNT-UGT para el domingo 4 de noviembre a las nueve y media de la mañana, en la Sala Loigny.

Harán uso de la palabra :
Un compañero de la UGT no designado todavía.

La compañera Federica Montseny por la CNT.

Colaborarán en el mitin las fuerzas liberales francesas de Orléans.

Por la tarde habrá programa teatral en el mismo local.

La Alianza CNT-UGT invita a todos los españoles de los Departamentos limítrofes.

Próximamente daremos detalles más concretos.

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

El éxodo del « mezzogiorno » alcanza proporciones insospechadas. Cada día pasan del Sur al Norte cinco mil obreros que se van amontonando — tal es la realidad — en los alrededores de los grandes centros industriales. « Il teto » (« El techo ») y « Milagro en Milán », son dos películas que testimonian la creación de gigantescos « bidonvilles » a las afueras de Turín, Milán, Génova, Boloña... « I botelli Rocco » es otro testimonio del problema de la adaptación de los sureños en las regiones ricas — constituye el cine un elemento documental inestimable al alcance de las multitudes en general ciegas a la evidencia.

Por el momento Norte y Centro de Italia van absorbiendo este inmenso aporte de mano de obra a la vez que se multiplica una serie de problemas no previstos. Uno de los más curiosos por su carácter imaginativo, ha dado lugar a la creación de algo así como una nueva industria : la de las agencias matrimoniales. Pueblos enteros quedan sin hombres. Las mujeres que gozan de algún recaudo económico emplean todos los medios posibles para obtener un cónyuge. Proliferación de casos dignos de una antología vodevilesca, alguna que otra tragedia personal, saldo de angustias y esperanzas...

Lo fundamental en el actual desarrollo económico italiano es el que el emigrante va desapareciendo. No es necesario salir al extranjero en procura de pan. Decíamos que los estadistos oficiales que siguen las fluctuaciones de la mano de obra, lanzaban el grito de alarma. Cartas de Suiza y de Italia nos confirman este hecho.

La industria italiana compite con la europea en las prerrogativas que acuerda el Mercado Común. La industria francesa de refrigeradores lanzó el grito de alarma. Este es signo evidente de que la mano de obra italiana es aún de las más baratas y que se requerirán muchas más huelgas aún para nivelarse a la de otros países europeos.

El gobierno italiano se ocupa hoy más que nunca en transformar las condiciones del « mezzogiorno ». Da prueba de ello la prensa francesa en sus notas de economía internacional. El lunes 15 de octubre tuvo lugar una importante reunión en París organizada por la revista « Entreprise » (que dedica un número especial a este problema) y la Cámara Italiana de Comercio establecida en París. El gobierno italiano ofrece condiciones especiales a las empresas nacionales y extranjeras que se establezcan en toda la región sur de Italia. Les prometen ventajas en los impuestos, acceso libre al crédito y preparación de una mano de obra especializada y útil a la reconversión de esas zonas aún áridas en las que Danilo Dolia se estableció como « pionero ».

⁂

Kruschev prometió a los rusos el paraíso para el 1970. Entretanto parece que en la región de Rostov se han producido sublevaciones en demanda de lo más mínimo. Corrió la sangre.

En Italia, como en todo el mundo occidental, pomposamente llamado libre, han recogido el guante y extreman la competencia. Dicen — aún no hacen — que vale más dar antes que la revuelta asome. Y el mundo entero avanza hacia un materialismo desbordante, en proporciones jamás vistas.

No es la aurora de la libertad lo que asoma : es la de los vientres ahítos y los cerebros amorfos.

Es necesario romper el círculo que nos cierne sin cesar.

B.D.I.C

Tribuna juvenil

Universidad Confederal

Boletín de los estudiantes confederales españoles

1962... octubre de un siglo cansado de haber visto morir a los pueblos, las democracias, las ideologías. Octubre prisionero de muros... Berlín, Firineos.

BERLIN, más allá del muro, después de varias horas de agonía, murió un joven alemán, asesinado por otro alemán, balas soviéticas y la « no intervención » de todos. Murió como hace muchos años murió la democracia y agonizó el pueblo español, asesinados por alemanes vestidos de españoles, españoles germánicos y por la misma « no intervención » de las democracias proletarias y capitalistas.

TAMBIEN luchó y murió la juventud húngara. También desapareció de Cuba la libertad... Un alemán vestido de ruso disparó cerca del muro matando a un hombre que buscaba libertad. Un eje italo-alemán apoyó a militares ambiciosos bendecidos por el clero más reaccionario de Europa para la destrucción de un pueblo que quería ser libre. Un mundo occidental vio morir tranquilamente al pueblo húngaro considerando la revolución de octubre y su « inevitable represión » como un formidable material propagandístico.

Una revolución isleña y barbuda en el caribe desembocó sobre la dictadura de un partido único.

DEMOCRACIAS asesinadas, Pueblos derrotados, revoluciones traicionadas, sangre perdida. Podría ser este Boletín un homenaje a toda esta sangre de la « libertad herida por los hombres » que tiñe de rojo parte de la bandera de la rebeldía; podría ser una lágrima, un grito de tinta más.

PERO HOY, desgraciadamente, los discursos son estériles, como las palabras; una sola labor se impone, la que hará sudar sangre a todos los españoles inquietos, de todos los partidos y organizaciones, de todos los programas, soluciones, panaceas o realizaciones sociales posibles. El viento « sopla donde quiere », sobre todo en los programas. Se trata de obrar, obrar todos para nuestra libertad.

NOSOTROS queremos que los obreros, campesinos e intelectuales sean libres de organizarse en sindicatos, fuera de toda influencia política o religiosa, a pesar de las hipotecas que se nos quieran imponer sobre el futuro de España.

NO CONSIDERAMOS LA REVOLUCION TERMINADA ni el franquismo liquidado, mientras la producción y la distribución del trabajo y de sus productos no sea organizada por los obreros mismos. Para nosotros, «franquismo» no significa obstáculo a eliminar para sustituirse a él, con más o menos liberalismo, para nosotros es una de las miles caretas que usan la autoridad burguesa y el absolutismo fascista.

SOMOS CONFEDERALES, porque creemos en la facultad del pueblo español para dar al mundo un ejemplo original de organización económica y social en una España federalista.

Por ahora los mineros han empezado la lucha; tenemos que proseguir en el mismo camino para paralizar al régimen desertando las fábricas, las sacristías bautizadas «universidad»; organizando sistemáticamente con todos los medios posibles, con todos los hombres disponibles la huelga general revolucionaria. Las sierras de España están sedientas de gritos viejos: ¡Españoles todos, compañeros, guerrilleros, ADELANTE!

La soberbia del hombre

El ambiente de mentiras, de vanidades, de concupiscencias, corroe las entrañas de la sociedad y las nuestras propias. Estamos en plena peste de embustes, de fatuidades, soberbiamente engreídos de nuestra maldad. Ricardo Mella.

REMEMORAMOS a nuestro inolvidable Mella. Por sus páginas escogidas de amable coacción moral, ese medio generoso para la renovación del ente humano. Enemigo de todo procedimiento autoritario e incansable combatiente contra las injusticias y calamidades cometidas contra los hombres del mundo entero. Así podemos recomendar nuestro semanario, LE COMBAT SYNDICALISTE, que en su número 188 (mes de abril) y en artículo titulado « La civilización » pone de manifiesto la soberbia de los que administran la humanidad por medios gubernamentales, cometiendo atrocidades, empleando medios coercitivos, desde luego ignominiosos. Así resulta la llamada civilización, de viciosa convivencia, acumulada de prejuicios, de sobrecargas patrióticas, de furor por los intereses creados, determinando en el ser un terror de existir traducido en verdadero martirologio.

El hombre es un animal desatado sobre la tierra, sin causa ni motivo de proclamarse civilizado. Su educación, es principio para la observancia de un comportamiento inmejorable para con sus semejantes. Pero, los tiempos y las circunstancias malogran su cultura, y sea por mandato o por desviación propia obra con instinto de bestia rapaz y a veces enfurecida. Escampa el terror, persigue, martiriza y llega a matar sin remordimiento para sus satisfacciones personales. El egoismo y la vanidad (dinero y condecoraciones) lo tienen perdido, reducido al estado del hombre retrógrada.

En el siglo de más invenciones científicas, la humanidad no corresponde al nivel evolutivo requerido. Con la moral social en atraso, persiste en la peligrosa competencia armamentista so pretexto de patriotismos y libertades, encaminándose a la catástrofe definitiva. La fuerza bruta supera a la fuerza humanista, comprometiendo las lógicas conquistas del progreso, al extremo de que hay un científico para la paz y la felicidad de la especie adquiere tono de trabajador anticuado.

La categoría de animales racionales nos ha perdido el seso. Vamos a dominar incluso en lo alto y en lo profundo. Tanto poder de conquista nos vuelve locos, enfermos mentales cifrando nuestra grandeza en imperialismos rojos, negros o blancos. Y así, por ese contagio, vamos abriendo una fosa para enterrar a nuestra especie.

¡Qué miseria moral y qué vergüenza! La humanidad amenazándose de desaparición con sus propias armas, el capricho malsano del autoritarismo constriñendo y maleando a la sociedad, guerreándola y arruinándola. Epoca de abundancia, de facilidades científicas para la producción en masa, y 35 millones de obreros sin trabajo, otros tantos empleados en trabajos parasitarios cuando no nocivos, y muchísimos millones mts impotentes para salir de las tinieblas de la miseria; y aun otros grupos considerables arrastrando una vida de penalidades y privaciones estando en pleno rendimiento de trabajo. No hay, en esta civilización dirigida, una desahogada y tranquila existencia familiar.

Si se trata de salvar a la humanidad, por todos los medios hay que evitar que el hombre progrese en su barbarie « civilizada », de lo contrario habrá que repetir lo que dijo Victor Hugo en « La bestia humana », si pretendemos hacer una renovación generosa, los medios más indicados serán el dar fin a las contiendas dichas patrióticas, destrozar todos los artefactos de la guerra, disolver las materias explosivas — hoy ascendidas a un grado de espanto —, impulsar las industrias pacifistas, esto es, de trabajo provechoso, desarrollar extremadamente la maquinaria agrícola para desterrar el hambre de la Tierra, hacer bueno y unánimo el grito de Berta Suttner : ¡Abajo la guerra!

Nos queda la esperanza de las minorías generosas que generosamente luchan incansablemente por el bienestar del prójimo, y que consideran que la salvación de la especie está en el estímulo de una actividad de conjunto, trabajadores y gente de laboratorio con moral humana irreprochable, con todos los cuales ha de ser posible la reconciliación humana, la estabilidad social, el establecimiento de la tan deseada tranquilidad humana.

Practiquemos las mejores formas de amistad entre los ciudadanos del mundo. Consolidemos prácticamente la buena civilización. Que retroceda la « bestia humana », que se imposibilite la guerra; y que la coacción moral sea vehículo para alcanzar el fin propuesto : la convivencia fraternal e igualitaria entre los hombres.

L. MARTIN

Sierra Morena y la gallina de los huevos de oro

UN amigo catalán, vecino nuestro, recibe regularmente de España, enviada por sus familiares, la revista barcelonesa «Destino», que él tiene la amabilidad de pasarnos después de leerla.

Se asemeja esta revista, en no pocos aspectos, a la parisina « Paris-Match ». Sobre todo, en el espacio que ocupa la publicidad de anuncios, en los reportajes sensacionalistas dedicados a personas y personajillos del mundo político, literario y artístico, y en su sección « Cartas al Director ». Hemos comprobado esto a través de la serie de números que ya llevamos vistos de la citada revista barcelonesa. No queremos, con lo dicho, negar a ésta su valor cultural, literario e informativo, ni minimizarla ante la revista parisina, pues de tener que escoger, nos quedaríamos con la primera por muchas razones, una de las cuales porque tiende a ilustrar a sus lectores en cosas que nos interesan como españoles. Muchos de éstos, que viven en España bajo la tiranía franquista, encuentran en la sección « Cartas al Director », un lugar propicio donde exponer sus inquietudes y solazar las penas y amarguras que les producen las inmoralidades del régimen corrupto que padecen, y que algunos se atreven a poner al desnudo en las cartas que envían para que sean insertadas en dicha sección, y cuyo director publica. Algunas de ellas son sumamente significativas, como ésa que hemos leído estas últimas semanas, titulada : « ¿Vamos a matar la gallina de los huevos de oro? ». Consideramos su contenido sustancioso, con poco desperdicio, digno de que lo conozcan los miles de turistas que van a España a dejar su dinero. En él puede verse cómo proceden los modernos Candelas y Tempranillos del comercio de « Sierra Morena » y que están protegidos por las leyes franquistas para desplumar *legalmente* la « gallina de los huevos de oro », como se califica en la carta en cuestión al turismo extranjero, del cual se alimenta en buena parte la España actual. Nos permitimos transcribir de ella los párrafos más sobresalientes. Adrede dejamos sin mencionar el nombre del autor, que comienza diciendo : « Hace unos años que los turistas empezaron a afluir a nuestro país porque los precios eran bajos. Lo que comían les costaba barato : por el precio de un traje en su país, aquí podían hacerse tres o cuatro. » « El afán de ganar dinero sea como sea, ha hecho que los precios hayan subido en progresión astronómica y ahora el turista ya empieza a ver que los números no le salen, y que el sol de España, si tan caro resulta, nos lo podemos muy bien guardar para nosotros. » « Los hoteles han brotado a montones por todas partes, hechos de cualquier manera — de vez en cuando uno se hunde a medio levantar — y sin ningún confort. Se cobran precios que le hacen preguntarse al turista si en vez de venir a la Costa Brava no habrá caído en Sierra Morena. »

« Por *pisos* de dos habitaciones como cabinas telefónicas, y las camas puestas como literas, porque hace más « campestre », con una ducha sin apenas un hilo de agua, se cobran por ahí 450 pesetas al día y se piden 550 al día en agosto. Es corriente en toda la Costa Brava pedir 500 pesetas al día por alojamientos — donde antes se guarecían los cerdos — blanqueados hoy con cal y embaldosados con la baldosa más barata. Nada menos que casi 6.000 francos por dormir una noche en una vieja zahurda. ¡Vamos, no hay derecho a que timen a los turistas de esa forma, ni de que los confundan con los puercos! Así agradecen sus preciosas divisas los españoles beneficiados. Cabe aquí el refrán : *Cría cuervos y te sacarán los ojos.* »

« Los turistas se han dado cuenta de que aquí les afeitan a pelo y a repelo, y este mes de julio ha habido muchas casas y muchas habitaciones de hotel por alquilar a lo largo de la Costa Brava. »

« La avidez de ciertos negociantes — constructores, hoteleros, proveedores y particulares que se han puesto a hacer hospedaje particular — están acabando con esa gallina de los huevos de oro. Nos vamos a quedar con el turismo de vía estrecha. »

Sería ése un remedio a los muchos males que ocasiona el régimen franquista. Uno de ellos, el del robo descarado que señala el autor de la carta transcrita. Porque siendo el turismo uno de los principales sostenes de la precaria economía española de la que sólo se aprovechan gobernantes y negociantes, al faltar pondría en gran aprieto a las nefastas instituciones fascistas, que permiten tanto latrocinio, y tal vez a la larga la desaparición de las mismas sería irremediable. Pero si la ayuda turística sigue en curso cual río caudaloso a través de los Pirineos, y si otras ayudas no dejan de afluir a España, como la que les proporcionan los americanos y la triste emigración, hay calamidad franquista para rato. A menos de que el antifranquismo se proponga que así no sea, decidiéndose de una vez para siempre a la acción liberadora. Ojalá que tuviera tal arranque. Ya es hora, pues después será tarde.

M. TEMBLADOR

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de octubre-Lista III

Suma anterior, 265,83 NF.

Torreilles (P. O.), José García, 10 NF; *Canadá*, Orrantia, 45; *Orléans*, Payán, 5; *St-Mitre*, E. Nadal, 1; *Elbeuf*, A. Zardaún, 8,80; *Izeaux*, M. Temblador, 5; *Limoges*, Miguel María, 10; *Perpignan*, José Laroca, 20; S. Bueno, 5; *Chenove (C. d'Or)*, G. Martínez, 5.

Total, 380,63 NF.

OCASION PARA LA SOLIDARIDAD

La Suscripción pro compañeros ancianos está comprometida. Hemos tenido que disminuir el socorro a los beneficiarios. Ciertos grupos afines no se acuerdan de la «inundación» de miseria que sufren nuestros viejos compañeros. Se pensó en Frejus, se piensa en el Vallés occidental. Muy bien. Pero también hay que acordarse, alguna vez, de los casos nuestros. Somos algo más de un centenar de compañeros que sentimos hondamente lo que pasa.

Ahora Solidaridad Obrera (¡esto es!) ofrece ocasión de producirse. En invierno el español consume turrones, y ellos pueden ser adquiridos, como ya es casi costumbre, en esta casa. Los compañeros de París y los de fuera. Hasta fin de noviembre se asegura el cumplimiento de encargos exteriores. De diciembre en adelante será ocasional. Se trata de las clases Jijona, Alicante y yema. También «panellets» con piñones. Algo caro, como en la tienda; pero el beneficio irá íntegro a los viejos.

También disponemos de un surtido de bolsas para compras. Son de manufactura española, de muy buena presencia. Si de esto hay que comprar en la tienda, mejor adquirirlo en casa, pues también el producto entero será para los viejos. Como se ve, es un poco de cooperativa... con resultado solidario y sin gastos parásitos, igual que ocurre con la Suscripción.

Quienes quieran ayudarnos a su disposición estamos: 24, rue Ste-Marthe, París (X). Y conste que no pedimos ni rogamos: exponemos.

Acto de A. S. en Burdeos

COMO estaba anunciado, el 7 de octubre se celebró la reunión de contraternidad U. G. T.-C. N. T. bajo la presidencia del compañero D. Solana (U. G. T.), el que en breves y acertadas palabras expuso el significado y la fecha histórica de esta reunión de hermandad de los trabajadores de ambas Sindicales españolas en su trayectoria aliancista y la heroica gesta de los asturianos bajo las directrices de la Alianza Sindical.

Seguidamente, por magnetofón, fueron pasados algunos pasajes de los discursos pronunciados por los compañeros Díaz Antúnez (U. G. T.) y Roque Santamaría (C. N. T.), en el mitin habido en Burdeos el 3 de junio último, para que los compañeros, que así lo desearan, pudieran libremente comentarlos. Lo cual no se dió dadas las apreciación y coincidencia de todos los compañeros con estos discursos ante nuestros comunes problemas aliancista y de España.

Hicieron uso de la palabra gran número de compañeros de una y otra sindical, coincidiendo todos ellos en el valor y eficacia de la A. S. en pro de la liberación de nuestro país y de solidaridad con nuestros hermanos del Interior. Y se aportaron algunas sugerencias que manifiestan el unánime deseo de una actividad más creciente, cuyas líneas sustanciales serán dadas a conocer a la C. N. de A. S. E. en orden a nuestras normas orgánicas.

El objetivo fundamental de esta reunión conjunta es el de estrechar nuestros contactos sindicales aliancistas que, por sí mismos, creen el clima de compenetración y colaboración colectiva para afrentar de forma práctica el problema que no es común: España.

Por último, y a propuesta de un compañero, se rindió un minuto de silencio en memoria de todos nuestros hermanos caídos en la lucha sin tregua por la libertad y contra el régimen fascista que acaudilla Franco.

El comienzo de toda obra tiene sus defectos que solamente pueden ser superados con voluntad y sacrificio que enaltecen, en este caso, a los trabajadores y a sus organizaciones respectivas. La nuestra, trazada por nuestros Comicios regulares, por mandado de todos nosotros, nos exige pleno acatamiento. Seamos responsables con nuestros actos ante la Historia para que ella no registre la más leve falta en nuestra lucha por la libertad.

En fin, la jornada vivida en estrecho abrazo, de comunes anhelos de todos los hombres del trabajo, que conforman la Alianza Sindical, fue memorable, pues, por primera vez, en el exilio se dan un abrazo fraterno los trabajadores de las dos Centrales Sindicales, U. G. T. y C. N. T., bajo el mismo techo y las mismos deseos de ver a España libre en un futuro inmediato, sin hipotecas ni facturas que mancillen su clásica trayectoria. Y de esta forma ganaremos el gran combate comenzado en 1936. ¡Adelante!

El Comité local de Alianza.

NOTA. — No es grato poner a disposición de los comités de A. S. E. la cinta magnetofónica de nuestro mitin aliancista, celebrado en esta localidad de Burdeos, el 3 de junio pasado. El pedido de dicha cinta se hará a M. Márquez, 64, rue Pomme d'Or. Bordeaux (Gironde).

COMUNICADOS

S.I.A.

CALENDARIO PARA EL AÑO 1963

Constará de siete hojas con otras tantas tricromías debidas a la pluma delicada de la joven dibujante Diana Tudela.

La primera de estas tricromías constituirá la portada y las seis restantes el Calendario propiamente dicho, con textos alusivos al dorso que se relacionará con el significado de los dibujos. En cada uno de ellos, Diana Tudela ha evocado obras célebres de la literatura universal.

Tenemos la seguridad de que, por su originalidad y elevado valor artístico, este Calendario 1963 complacerá por completo a cuantos lo adquieran.

A pesar de lo que representa económicamente el esfuerzo realizado, su precio será el mismo. Este es de 2,50 NF., con el acostumbrado descuento del 10 por 100 a partir de 10 ejemplares.

Pueden desde ahora empezar a solicitarlo todos los compañeros, Secciones y Grupos de « Amis de SIA », señalando el número de ejemplares de cada idioma, español o francés.

Pedidos : Consejo Nacional de SIA, 85, rue de la Concorde, Toulouse (H. G.) CCP num. 1230-50, Toulouse.

Souscription Internationale pro sinistrés de Catalogne

Conseil National de S. I. A., Toulouse, 500 NF; J. Picó, Toulouse, 10; Le Lann, Gouescon (Finistère), 20; R. Santamaría, Toulouse, 5; Conesa, ídem, 5; José Beltrán, Bordeaux, 20; José Pagador, Arbois (Jura), 10; José Pastor, St. Georges d'Orgues, 20; Cuello, frères, Masseube, 20; Gainzarain, Jegun, 10; E. Nadal, St. Mitre-Aubagne, 10; L. Orellana, Périgeux, 20; Pedro Viñas, Roche la Molière, 50; Miguel Piños, La Barque, 20; S. I. A., Cordes, 10.

S. I. A., Montauban, Conseil Dép., 50 NF; Vve. Galán, 5; Calvo, 5; T. Alsina, 5; E. García, 10; J. Torner, 5; J. Coronel, 10; J. Guillén, 10; S. Peropadre, 5, et R. Sans, 10; total de Montauban, 115. Zamora, Toulouse, 10; J. García Salvador, Torreilles, 20; Leonardo Pérez, Toulouse, 50; V. XX, ídem, 10; Salvador Ripoll, Le Cannet des Maures, 50; S. I. A., Albi : Campos, 5, Ballve, 5; Alfonso, 5; Soria, 5; X, 5, et XX, 10; total, 35. Alesandro, Payl-Billot, 10; Felipe Vega, Bordeaux, 25; José Palaú, Conches, 50. Sardá, 10; Vázquez, 5; Continente, 10; García, 10; Gargallo, 10, et Marey, 10, Toulouse, total 55; Famille Chalamanch, Fleury, 30; Famille Ferrer, Orléans, 5.

Total, première liste, 1.195 NF.

Toulouse, le 10 octobre 1962.

F. L. DE TOURS

Esta F. L. convoca a todos sus afiliados a la asamblea que celebrará el domingo 4 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

Esperamos vuestra asistencia por tratarse de asuntos de interés.

PRO DAMNIFICADOS DE CATALUNA

S. I. A., Sección de Chauffailles (Saône et Loire), tiene abierta una suscripción pro familias siniestradas por las inundaciones de la provincia de Barcelona. Donativos para tal fin a M. Abad, 3, Allée Vau de Walle, Chauffailles (S.et-L.).

DISCO

«Los hijos del Pueblo»

y

«A las barricadas»

NUEVA EDICION

Después de haber agotado la primera edición efectuada en el exilio, hemos procedido a una segunda, limitada en cantidad, por lo que rogamos a quienes interese que se apresure a efectuar el pedido correspondiente, sea al Servicio de Librería del COMBAT SYNDICALISTE, 24, rue Ste-Marthe o a B. Agustí, 20, rue Jean Jaurès. Thiais (Seine). Precio del mismo, 1.100 francos.

Por la F. L. de Thiais.—El secretario, *A. Ramos*.

F. N. I. FERROVIARIA

Comisión Nacional Relaciones

El estado de salud del compañero M. Ocaña, tesorero de la Comisión, nos ha aconsejado la conveniencia de que se haga cargo de la Tesorería el compañero Antonio Barranco, 7, Passage Rivière, Paris (20), C. C. P. 12.199.30, a quien deben dirigirse todos los giros.

ADMINISTRATIVAS

Julián Toro, Reys de Saule (Droux). Recibido giro 30 NF. Tienes pagado «C. S.» y «Umbral» hasta 30-3-62.

Josep Ferrer, Baixas (Pyr. Or.). Recibido giro de 15 NF. Pagado hasta 31-12-62.

— S. Coret (Túnez). Recibida carta. Confirmamos haber recibido giro 32 NF. Pagado hasta 31-12-62.

ENFERMO

Nuestro querido compañero y constante y recio colaborador del «C. S.» y de «Umbral», Angel Samblancat, está bastante enfermo, por cuyo desagradable motivo va a ser hospitalizado en la ciudad de Méjico.

De todo corazón deseamos que sane pronto, en nombre nuestro, de sus compañeros, de sus constantes lectores y —¿por qué no?— de las letras españolas.

EN CLERMONT FERRAND

Festival para el día 11 de noviembre, a las tres de la tarde en punto, en la Casa del Pueblo. El Grupo Artístico pondrá en escena la obra dramática «Dueña y señora». A continuación un conjunto de variedades.

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Donativos recibidos por España

F. Local de París, 233.220 V. F.

F. Local dea Comsb-la-Ville: P. Dieste 500; A. Terraza, 500; J. Villanueva, 1.000; J. Casals, 1.500.

F. Local de Nancy (Zona Este) : A. Martín, 1.000; F. Usón, 1.000; C. Gargallo, 1.000; R. Melich, 1.000; J. Usón, 1.000; V. Cuenca, 1.000; J. Barreto, 1.000; G. Pardo, 1.000; J. Martínez, 1.000; R. Pérez, 1.000; M. Pérez 1.000; A. Pérez, 1.000; E. Ríos, 1.000; J. Castilla, 1.000; A. Strada, 1.000; J. Bustamante, 1.000; Mateo Logramba, 500; F. Villa, 500; J. Baños, 400 y F. Villa, 500.

Total viejos francos, 254.120.

París, 16 octubre 1962.

Servicio de librería

«Siete tratados», J. Montalvo	630	«Maçonnerie», Oscar Beausolet	150
«La simulación en la lucha por la vida», J. Ingenieros	450	«Naufragos», Adrian del Valle	175
«Sistema de las contradicciones económicas», Pedro-José Proudhon	1 500	Nociones de gramática histórica, Gili Gayal	225
« Sodoma y Gomorra », Marcel Proust	750	«Los titanes de la poesia universal»,	570
«El sombrero de tres picos», P. de Alarcón	350	« Tres corazones », Jack London	450
« Los sombrios », Higinio Noja Ruiz	150	«Tratado de la pintura», Leonardo de Vinci	900
«Stuart Mill», T. Taine	450	«Tratado del amor», J. Ingenieros	750
«Trois pierres chaudes en Espagne», J. Bureau	840	«Théâtre de Beaumarchais»	460
«Teatro», Alejandro Casona	1 200	«Tragedias de la vida vulgar», Fernández Flórez	260
«Tanguy», Michel del Castillo	690	«El utilitarismo», Stuart Mill	360
« El torbellino de Medio Oriente », Alardo Prats	800	«La Tour d'Eerza», Kœstler	405
«Tirania y teocracia en el siglo XX», Romero	600	« El último puritano », George Santayana (2 volúmenes)	1 890
«Tres ensayos sobre la vida sexual», Marañón	700	« Urbanismo », Thomas Sharp	380
«Testigo de mi tiempo», Eugenio Relgis	160	«El último amor», Jorge Sand	700
«La técnica del golpe de Estado», Malaparte	400	«Viento fuerte», Angel Asturias	750
«Tancredo», B. Disraeli	360	«El valle de la luna», Jack London	700
«Tampico», J. Hergersheimer	600	«Venus», Henrich Mann	570
« Tácito », Gastón Boissier	420	«El verdadero médico del hogar»,	175
«Los titanes de la pintura»	500	«La venganza de Haradja», Salgari	120
«Los titanes de la oratoria»,	500	«Viaje a las Indias del Mar Océano», Nicolás Federmann	350
« Trasatlántico », Ginas Kaus	600	«El viaje de Pibe alrededor del mundo», Montiel Ballesteros	350
«A tragedia da Espanha», E. Fernández y González	500	« Le véritable Francisco Ferrer », Sol Ferrer	450
« Tom Sawyer », Mark Twain	350	«La vie et l'œuvre de Francisco Ferrer», Sol Ferrer	1 500
«Todos ahora contra la guerra», J. Maguid	90	«Vida de Leonardo de Vinci», J. Cottler	600
Diccionario de la Rima, Peñalver	400	*Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e) C C P 13 507 56, Paris*	
Diccionario francés-ruso	300		
Diccionario francés-español, Vox	1 500		

LIBRE CRITICA

En broma y en serio

POR noticias particulares hemos sabido que se está fabricando en Rusia un par de zapatos a medida exacta para Kruschev, sumamente cómodos y particulares. Tanto que si asiste este año a la asamblea de la ONU, cuando se sirva de ellos para demostrar su disconformidad o cualquiera otra rabieta, al pegar con ellos en la mesa, produzcan una serie de sonidos equivalentes al himno del partido comunista ruso, partido único que, sabido es, ordena y manda a toda la población de la URSS y pueblos satélites adyacentes. Si la técnica a su disposición no logra tal maravilla con tiempo, es muy posible que este año no vaya el «K» ruso a New York.

Hay que ser verdadero y completo fanático idiotizado por la dialéctica marxista - leninista - kruschevista, para ingerir sin peligro de indigestión, intoxicación, o atragantamiento, esa literatura machacona, monótona, agresiva e insultante muchas veces, que el partido comunista ruso exporta gratuitamente al extranjero. Sin hablar de exageraciones, mentiras, afirmaciones gratuitas que por sí solas se esfuman como burbujas de jabón.

La literatura dialéctica del partido único es algo tan inconcebible para personas sensatas y normales, ajenas a cualquier modo de persuasión por la mentira, la coacción o la amenaza, que no acertamos a comprender cómo puede ser leída por quienes tengan un adarme de seriedad, sin reaccionar ante tamaña impostura. Veamos :

«Entre 1953 y 1959, los ingresos reales de obreros y empleados aumentaron en un 45 % y los de los campesinos de un 64 %.

»El impuesto pagado por los obreros y empleados cuyo salario no pasa de 500 rublos por mes, será suprimido a partir de octubre de 1963. Entre 500 y 600 rublos, será rebajado de un 40 %. En esa misma época, un profesor de Instituto que gane 5.000 rublos por mes, seguirá pagando el impuesto sobre salarios (aproximadamente 600 rublos)».

De esa forma, al cabo de unos siglos, los jornales llegarán, acaso, a igualarse... Pero mientras, la diferencia escandalosa, más que flagrante, es algo tan absurdo que nos preguntamos cómo se atreven incluso a hacerlo saber fuera de sus feudos. ¿Para eso 45 años de revolución? ¿Para eso tantos gritos histéricos en favor de la desaparición de las clases... fuera, que no en Rusia y países satélites?

«En la Unión Soviética se construyen anualmente más viviendas que en EE. UU., Inglaterra, Francia, R. T. (¿República Federal Alemana?), Suecia, Holanda y Suiza reunidas».

Casi nada, como se ve. Los trabajadores rusos — y allí todos dicen que lo son — deben estar contentísimos de la vida, con tantas viviendas y hasta hoteles y palacios a su disposición. Claro que los millones de personas que aún viven hacinados en casuchas o barracas indecentes, no hay por qué relatarlo en todas esas revistas bien presentadas, con papel magnífico y regaladas cual « Etudes Soviétiques », dedicadas a la propaganda en el exterior, a fin de « atraer » al turismo internacional, que por lo visto puede disponer en la URSS de hoteles a todo lujo y confort. Propaganda y recogida de divisas extranjeras, no se excluyen sino que se complementan. Y el pueblo esclavizado sin saber más que una verdad : la que el partido le obliga a tragar sea como sea, porque esto sí que sigue siendo cierto.

A fuerza de repetirse uno mismo las mismas mentiras, acaba por creer que son verdades; de lo contrario es incomprensible se hagan tantas afirmaciones, no acompañadas de pruebas. De otra forma cualquiera podría creer — es un decir — llevado de esa euforia, que la URSS llega a ser ya el paraíso y a Jauga reunidos...

Los diversos austronautas rusos partieron por lo visto de un lugar preparado al efecto — en el mayor de los secretos — en la región de Karaganda. ¡Karaganda! Fatídico campo de concentración y trabajo forzado del que pocos supervivientes podrán ya hablar hoy. Los rusos, tan parcos en explicaciones cuando se trata de sus « secretos », pero tan expansivos cuando desean saber lo que ignoran sobre avances científicos del enemigo, podrían decir al mundo lo que esas famosas y desconocidas bases de lanzamiento han costado en sudor, lágrimas, sangre y víctimas humanas, tanto rusas como extranjeras. Diversos rumores corrieron y corren sobre algún que otro fracaso en sus diversas tentativas de enviar por los espacios siderales al primer hombre ruso. Para ellos no cuenta todo eso y lo otro. Lo que cuenta, lo que contabilizan bien, son los éxitos. Lo demás, todos esos enormes, incontables sacrificios a que se halla sometida la población de todas las Rusias y etc., es una bagatela para los nuevos zares. Ellos totalizan siempre lo más y lo mejor; no hay invento, adelanto, avance, descubrimiento que, desde la sopa de ajo para acá no se deba a los rusos, no tenga por origen una orden, conminación o exigencia del P. C. ruso. « Obedeciendo órdenes del Partido... » « Cumpliendo el mandato de Kruschev, jefe máximo del Partido...»

El partido está por y sobre todo y todos, para que después se nos hable de repúblicas, autónomas o federadas, de presidiums, gobiernos o dictadura del «proletariado», cuando el partido exige obediencia y supeditación a todos los sóbditos de aquellos inmensos países y a cuantos caen bajo las mallas de sus redes, que tratan abarquen al mundo entero, pensando ya en otros planetas lejanos. Y ¡guay! del que intente discutir su autoridad.

JULIAN FLORISTAN

«ESPAÑA, HOY»

Ultima obra de nuestro inteligente y prolífico compañero Víctor García, editada por las Juventudes Libertarias de Caracas, Venezuela. Es una requisitoria formidable contra el sistema franquista, del cual denuncia su crimen de origen, su saña persecutora, sus fracasos político, moral y económico y la mentira anticomunista de que se sirve para prolongar su mefítica existencia.

Es un librito de 82 páginas muy adecuado para divulgar entre la juventud española que abandona su país por miseria. No poseemos aún existencias, pero pueden formularse pedidos a esta Administración, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

España abajo

PROSIGUEN LAS INUNDACIONES

RECIENTEMENTE las ha habido, económicamente catastróficas, en las provincias de Gerona, Alicante y Córdoba. Poco a poco la Naturaleza, insensible a las preces y a los cánticos religiosos, se aplica sobre la España de Dios es Franco en terribles aguaceros. Nada a objetar contra los elementos naturales desatados. Son furia ciega. El rayo, por ejemplo, tiene color de fuego, no político.

Son las consecuencias de las tempestades las que adquieren visos de menudencia humana, de « derecha » e « izquierda » políticas. A la Naturaleza hace siglos que el hombre la conoce, y ahora, en la modernidad, con más acierto que nunca. Por el momento la tempestad no es detenible, pero sí corregible. Franklin le arrancó el rayo al cielo, pero, por imprevisión social, rayos pueden caer sobre las viviendas humildes. Las corrientes modestas, ésas son perfectamente contenibles por un sistema de embalses que, durante largos meses, tal vez años, pueden rendir grandes beneficios a la agricultura y a la higiene de los pueblos. No se cumpla esa ley civilizadora, y el arrollo indetenible de las aguas se presentará con los huracanes.

¡Pero! En Gerona, en Alicante, en Córdoba ha habido inundaciones sin ahogados, pese a que las furiosas corrientes han bajado de súbito, sin previo aviso. Puede preverse el peligroso hinchamiento de un río de gran kilometraje, pero no la pronta arremetida de un torrente local, comarcal a lo sumo. Cuando gronda la tiniebla es para sentirse la mortal avalancha encima, si se tiene el hogar en la ribera. Y esto es lo que ocurrió en Tarrasa, en Rubí, en Les Fonts de Tarrasa, en San Adrián del Besós, en Moncada, en Prat de Llobregat y algunos otros lugares. Porque la población castellana inmigrada tenía la casita, la chabola, la barraca, sobre las piedras del riachuelo o la hierba del río. Porque los municipios franquistas de tales localidades vendieron parcelas de terreno sumergible a los necesitados forasteros, declarando previamente « Urbanizaciones » los lechos de Las Arenas, de la Riera de Palau, del río resultante de ambas en Les Fonts y Rubí, y las márgenes del Ripoll, del Besós, del Llobregat, corrientes temibles por lo menos una vez al año...

Las inundaciones de las comarcas del Vallés y del Llobregat determinaron la muerte por inmersión y arrastre, de más de mil infortunados trabajadores, víctimas no de la fatalidad, sino de la rapacidad, de la incuria y del menosprecio que siente todo jerarca por la « obrerada ». ¡350 niños y 700 adultos y ancianos ahogados por haberlos la sociedad franquista obligado a confiar su sueño sobre el pedrusco o el verde de las rieras! Hoy más que nunca se nos agolpa la indignación en la garganta para gritar ¡ASESINOS!

Siendo ellos, los asesinos, los receptores del duelo internacional y de las dádivas destinadas a enjugar lágrimas y penas que ellos mismos han provocado... ¡Oh, sarcasmo!

Y SARCASTICA ES LA JUSTICIA

El régimen que sojuzga a España impide el libro ejercicio de las libertades públicas. Crea el delito para obtener delincuentes. Sus jueces ejecutan al dictado del Partido Unico convirtiendo la justicia humana en una burla hiriente. Decir que Franco no conviene en la dirección del país es delito que se paga con diez años de cárcel, después de pasar por una fenomenal paliza preventiva. En Francia, en EE. UU., en Inglaterra, se dirá lo mismo de de Gaulle, de Kennedy, de Mac Millán, y no ocurrirá nada.

Unos muchachos protestaron del régimen en Barcelona. Madrid, San Sebastián y Valencia por medio de estampidos, de petardos, ya que de viva voz y por escrito su verdad ciudadana no podía ser proclamada. Quisieron llamar la atención de España y del mundo y lo consiguieron con esos ruidos no más peligrosos que la traca valenciana y que el « toro de fuego » de la fiesta vasca. Pues por esta expansión política de nuestros jóvenes libertarios los jueces venales al servicio del tirano Franco, hanlos sancionado con penas de TREINTA, VEINTICINCO y DIEZ Y OCHO ANOS porque no se han atrevido a aplicar la pena de muerte.

Hay criminales falangistas deambulando por el perímetro español culpables de haber asesinado cobarde e impunemente a numerosas personas que pensaban diferente que ellos, y la justicia franquista no les complica la existencia, antes al contrario : les simplifica el modus vivendi, les favorece. Hay señoritos que estupran y calamitean en todo sentido, sin pasar día en la cárcel. Hay especialistas del cohecho, de la venta de empleos, del raticidio de fondos, de la trata de blancas y de la merienda de negros, y desde lo alto se echa un velo piadoso encima de sus delitos. Hay que ser persona digna y antifranquista para que el furor de los jueces actuales se desate con todos los pronunciamientos desfavorables.

¡Treinta años por un cohete! ¿Y si hubiese sido la bomba atómica?

Filosofistería del Reich

EL movimiento sicaliptico de la svástica fue un engendro del herrprofesorado ahormador de sesilidades y mientes de Méntrida y su etílico.

Academias platónico-charólicas, escolasticismo tomador o tomista, se consecuentan, concatenan y eslabonan aurificamente con el universitariado tubingo y alt-heidelberge o albergue.

El filosofastraje egopiloro y heliocardiográmico, autorititerero, ciervolón, carnestolteca, plutorreverencial y pedorrogastroso, se instituyen en la vertebración, cuya cola serán los hornos incineratorios, la cámara gasoducta y los camiones de entufamiento de la última gran enguerrandia, preatómica.

Jehová hace de tapacaños. Lo que en verdad israeliticamente se contenciona, son las libranzas de Tobías, cuyos tantos por cuanto vencian las armas del medo; el barraganaje cananeo-amorreo de morenas cucurruconas y chicherinas del proverbial novio de la Sabá; los saltos de chivo desalojendio de David ante el arca de caudales; y su salmodia ruiseñorial a las ofertas u ofrendas del ara y la genitación y desgenitación o desdorsamiento a la vera de la sacerdocia del templo o tabernáculo taberna de la escelesta celeste Jerusalén.

Las putredinarias momias sepulcrales, y polvosas y corsequizas espátulas, que se dicen Kant, Fichte, Schelling, Hegel y Krause, con los demás botijos cascados de la cátedra, son los orondos oráculos, los esotéricos sibilos de la nueva ola de joven sabiduria, sangre de Odones Odines, mayorga « crème de volaille » de la protomagnitud creativa.

Para Fichte todo lo que no es yo-yo en el mundo, se diluye en disipación de humaredas. Nuestra intussuscepción se saca de madre el universo, de un jalón. Lo racional es un hongo venenoso de nuestro cráneo. Me arrepliego en ella; luego, existo. En la Tierra hay Alemania; y todo lo restante es inclusa. Es cuando mucho el abono, en que su gordor se desmoronga o desmorcilla; y luego absorbe como supremo bocado de galantina de ánsar.

Por lo que toca a Hegel, abunda en la existencialidad de un despachador de copas infinito, absolo-insoluto, en torno de cuya única sustancia no formigan más que pronominales relativos; vaharadas de evanescencia de caldo de puchero recoctor; menos que nihilias y « nas », ni « nas ». « Rienes ». Nadad, que nos ahogamos.

El disoluto altitudinal de la borrachanguería de pretensión que nos distuerce, es la Idea; noumeno del que los hominicacas no somos más que fenómenos, imaginería virtual, proyección fílmica, espectroscopia inmagnética, ectoplasma, secundinas, accidentalidad, aparentaciones.

El ente en sí y para sí, el gran ensimismado parasitista, nos tiene arrinconados bajo el rovellón como un paraguas de nuestro discurso, igual que si fuésemos pisidia de gatero amónica o serrín de escupidera de Saná, en que nadie se restablece.

Ni para asiento de su mittel o esparranque le servimos. La Humanidad es su cecalidad; su coli o colítica eversión.

En suma : se trata de inmergirnos entre perfumes y exhalaciones de fetidez, en la esencia del divino don Prepotencio, por la teocracia bramaburra; por el teogonar hesiódico arcaico y el teologar de las edades que nos partian por el medio y nos desaxiaban como carros recorridos.

Toda la cual funebria no es más que oquedad del panteonismo de no ser ni gas del eructo en que nos enterró el sinagogo Spinoza, rabino del sanhedrín de sabios de Sión del ghetto de Amsterdam.

Somos greda del pisar del Todo, bajo la sandalia de pontífices y fúhreres; de jueces de gobierno, recaudatorios y adúlteros, que respiran la muerte en cuantos pleitos laudan o arbitran.

Y a ver qué cruz tao nos ha dado un pingo más de azotea y al viento, colgando de un alambre o guita de tender al sol; convertidos en uno de los cuatro caracoles de los traveseros gama; y en espatarro de delta los estandartes de nuestro analfabetismo.

ANGEL SAMBLANCAT

Antifranquismo en Italia

ROMA. — El 17 de octubre tuvo lugar en esta capital una nutrida manifestación ante la Embajada de España para protestar contra la aplicación de penas severísimas por delito de opinión aplicadas a trabajadores, intelectuales y estudiantes. Hubo gritos de «¡muera la tiranía!» y «libertad para el pueblo español». Brutalmente intervinieron los «carabinieri» motivando un choque entre ellos y los manifestantes, con resultado de un herido y treinta detenidos. Durante la demostración antifranquista las aberturas de la embajada estuvieron prudentemente cerradas.

ROMA. — El alcalde de esta capital, Glauco Della Porta solicitó de los poderes constituidos de España clemencia para los últimos condenados políticos. Esta solicitud de «clemencia» ha exasperado a los medios franquistas de Roma y Madrid.

En Bari, Ancona, Reggio Emilia y otras localidades importantes, también ha habido manifestaciones antifranquistas.

Por otra parte, notifican de Milán que el periodista que descubrió el paradero del vice-cónsul español secuestrado, ha recibido amenazas de un organismo siglado «FAI».

Manifestation à Royan

En accord avec la Fédération anarchiste et la Libre Pensée, les Amis de Sébastien Faure organisent une commémoration du vingtième anniversaire de la mort du grand orateur rationaliste.

Cette manifestation aura lieu à *Royan*, le *dimanche* 4 novembre, et se déroulera comme suit :

11 h. 30 défilé au cimetière où repose S. Faure, et allocutions sur sa tombe.

12 h. 30. Déjeuner en commun, au prix de 12 NF tout compris.

15 h. 30. Une grande conférence, sous la présidence de Jeanne HUMBERT, aura lieu, où prendront la parole Maurice Laisant, Aristide Lapeyre et André Lorulot.

Les repas et la conférence auront lieu au Palais des Congrès. Les inscriptions pour le repas sont reçues avec le montant de celui-ci, par Emile Garnier, 72, Bd Botton, à Royan, et par André Maille, 7, rue des Vignolles, à Ermont (S.-et-S.), CCB 2907-32, Paris.

On peut bénéficier d'un billet collectif à partir de 8 places, pour le chemin de fer. S'inscrire choit chez Maille, soit chez May Picqueray, 68, rue Danton, Pre-St-Gervais (Seine).

UMBRAL

SUMARIO DEL NUMERO 10:

Víctor Garcia :
LUISA MICHEL Y ELISEO RECLUS. UNA HIPOTESIS DESAFORTUNADA O EL NUMEN LIBERTARIO DE JULIO VERNE.

José Viadiu :
EL IV CENTENARIO DE LOPE DE VEGA.

Fernando Valera :
RESTITUCION DE « LA CELESTINA » SEGUN FERNANDO DE ROJAS.

Alfonso Vidal y Planas :
BREVE CUENTO DE LOCOS.

Sol Pasamar :
APUNTES SOBRE UNAMUNO.

Fabián Moro :
EL PENSAMIENTO LIBERTARIO EN EL MUNDO PRESENTE.

Melcior Capellades :
UN EJEMPLO DE LA DEGRADACION SOCIAL DE UN PUEBLO.

Edgar Avila Echazú :
RESUMEN DE LA LITERATURA BOLIVIANA.

Vera Yamuni :
LA LITERATURA ARABE EN EL SIGLO XIX.

Angel Samblancat :
MOTES Y MOTETES SANCRISTOS.

Rafael Obligado :
PROTESTA (Musa pampera).

Puig d'Aguilera :
GIUSEPPE VERDI (Familiaridad con los músicos).

Luis di Filippo :
« CONTRIBUCION A LA HISTORIA DEL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL » de Diego Abad de Santillán (Los Libros).

J. Cortés :
UN ARTISTA OLVIDADO.

« Noticiario », « La Pantalla », « La Escena », Libros, Notas, Grabados, Fotografías.

Un número importante como los anteriores.

Adquirirlo en 24, rue Ste-Marthe, París (X) y en nuestros puestos de venta, al precio de 0,80 NF ejemplar.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Las dos Italias

NOS hemos referido la semana pasada al enriquecimiento espectacular de Italia del Norte. El « miracolo » italiano, dicen los italianos mismos comentando el lujo aparatoso y desbordante producido por las actividades industriales controladas por el « triángulo » Milán-Turin-Génova. Pero en Italia del Sur persiste la desazón y la miseria.

Hemos dicho también que el obrero italiano se va situando en un nivel económico confortable como resultado de las huelgas que sin cesar declaran y mantienen con vigor. Agreguemos en evitación de equivocos y de probables entusiasmos que estas huelgas y las reivindicaciones que con ellas se reclaman no pasan de los límites normativos en una disputa de intereses. El obrero italiano constata que puede ganar mejor salario y lo exige; que puede obtener mejores condiciones de trato, asi como de comodidad y de higiene y las reclama. Pero sus aspiraciones inmediatas quedan ahí, ni más ni menos que como quedan ahí las aspiraciones del obrero francés, alemán o americano. Un alojamiento amplio y agradable y los correlativos hoy corrientes y comunes de televisión, « frigo », máquina de lavar y el aditamento de una « vespa » o de un « topolino ». Todo esto se halla en las normas de una sociedad progresiva y « bienpensante », y si bien tiende a establecer un mejor reparto — aún no equitativo — de la riqueza social, no es por este camino conformista que se llegará a una transformación radical de la sociedad.

La prueba se evidencia si se observa que son precisamente los sindicatos de la democracia cristiana los que en Italia se sitúan a la cabeza de las reivindicaciones económicas. Tratan así de controlar el máximo de afiliados adelantándose a las peticiones de los sindicatos autónomos y ganando la partida a los sindicatos comunistas, los que, a la hora de la verdad, se quedan en la estacada, asustados de su propio palabrerío y de sus espectaculares exigencias. Los sindicatos comunistas, allí como en otros países, someten a sus afiliados a los vaivenes posibilistas de la política parlamentaria. Los demo-cristianos se demuestran más hábiles y atrevidos ante los obreros probando así que la entente Capital-Iglesia llevada con maquiavélica inteligencia va situándose en la vanguardia de las realidades sociales de la época. Las huelgas son algo así como la válvula de escape de las inquietudes latentes en el espíritu de los explotados. Los triunfos, ya de antemano calculados, atribuidos a los sindicatos cristianos, aseguran por largo tiempo el control de las masas y obligan a bifurcar por caminos diversos aspiraciones de orden más profundo que las inmediatas reclamaciones de carácter económico. Corresponde a los anarquistas italianos vertebrar allí una actividad obrera concreta y sin equívocos...

TRANSFORMACION DE LAS ESTRUCTURAS SOCIALES

Salta a la vista del observador medio que la sociedad se transforma en cuanto a la composición de sus clases. La burguesía cobró razón de dómine con la Revolución Francesa. Hoy la burguesía pasa por un trance amargo. Su Termidor ha sonado y va ocupando plaza en el museo junto con la nobleza, prácticamente desaparecida en sus prerrogativas. Quedan monarquías de forma y aparato. Hoy es el capitalista, por lo general advenedizo, el que ocupa una plaza que por su parte va perdiendo rápidamente en beneficio del técnico. A la cabeza de los gobiernos se descubre la alta Banca, los trusts y todas las formas del comercio que no confían, como ayer la burguesía, en la eficacia de los partidos políticos en tanto que guardadores del patrimonio que no es común, sino que pertenece sin ambajes a los grandes agiotistas del momento.

Un alto espécimen de la nueva clase dominante se personifica en Italia en el discutidísimo « egregio » Mattei, ayer apenas « onorábile » y prácticamente desconocido. Es uno de los advenedizos surgidos de la post-guerra que por su espíritu arriesgado y combativo se ha situado a la cabeza de una de las más importantes y acaudaladas empresas del momento : la del petróleo. Su caso ocupó largas discusiones del Parlamento. Había grandes intereses en juego. Luchó Mattei contra todos los impedimentos interiores y exteriores y se halla hoy Italia casi totalmente liberada de los grandes trusts internacionales del petróleo, contando con instalaciones propias para la refinería y comerciando independientemente con las potencias que ofrecen condiciones más propicias. Un contrato establecido con la URSS llevó a Mattei al banquillo de los acusados públicos tildado de pro-comunista por los trusts petroleros que hasta hace poco dictaban su ley en Italia. Mucho se debe a Mattei el progreso económico general que hoy experimenta el país. Su espíritu innovador barrió toda clase de barreras afirmando el poderío de una nueva clase calificada hoy de « capitalismo inteligente » y progresista.

Todo quisque tiene libre acceso a la riqueza y al poder. Y es este resorte esencial al sostén del capitalismo moderno y a sus prerrogativas. Un técnico puede subir a la más alta escala de valores cotizables y también un arrivista, con mayor oportunidad y rapidez que en el pasado. Y esto se prueba en Italia. Se confirma en Estados Unidos hasta por caminos insospechados otrora, como el caso de aquel presidente de un sindicato de obreros mineros que llegó a ser dueño de importantes minas de carbón sin dejar su puesto directivo en el sindicato. Capitalista, millonario explotador y al mismo tiempo « obrero » sindicalista... Daba de ello los datos oportunos « L'Adunata dei Refrattari », con pruebas abundantes...

Si, los tiempos cambian, pero el alma queda. Y no son los métodos de « asimilación » a la época los que transformarán a fondo las esctructuras de la sociedad, eliminando las raíces profundas de una injusticia milenaria.

EL EXODO DE LOS HABITANTES DEL SUR

No hay que pensar que todo el campo es orégano en el Norte de Italia. La región del Veneto se mantiene entre las más míseras. Y es escasamente floreciente la costa adriática en la desembocadura del Po, cada año arrasadas las cosechas por incontenibles crecientes. Se explica que los conflictos de frontera determinen en la precariedad económica del Veneto, abandonado por toda suerte de industrias. No es concebible la repetida tragedia de los ribereños del Po. ¡Cómo resulta vergonzosa la situación del « mezzogiorno »! En la mesa de un obrero del Norte hasta el pan es suculento y escogido, hecho a capricho, en formas variadas de gusto diverso y con su buena parte de mantequilla. Bizcochos casi. Negligentemente yacen los paquetes de « grissini », ligeros engañadientes que se trituran entre plato y plato. En el Sur es el pan seco de kilo, el pan del pobre.

En « L'Avventura », película que tuvo en París su cuarto de hora de celebridad, se apercibe una secuencia extraña. Los personajes buscan en vano a la heroína del film, misteriosamente desaparecida. Y en un pueblo de casas nuevas, flamantes, llaman de puerta en puerta, repetida e inútilmente, sin obtener respuesta. Todas las casas están abandonadas...

Es una región del « mezzogiorno », en la que cumpliendo un plan de renovación destinado a revalorizarla se han construido algunos pueblos a partir de la iglesia, la alcaldía, la escuela y las casas de estar. Pero el plan olvidó la luz eléctrica — sometida en Italia la electricidad a condiciones draconianas de empresas avariciosas — las canalizaciones y el agua, elemento precioso en tierras resecas. Se intentó dar vida a estas nuevas poblaciones atribuyendo las casas a los menesterosos o no, en buenas condiciones de alquiler. Pero hubieron de desertar los vecinos ante la carencia de agua... Un esfuerzo de planificación fallado y sometido luego a larga crítica. Una prueba tangible de la incongruencia de las obras encomendadas al Estado... Millones de liras perdidos en una región en que las casas nuevas e inhabitadas se yerguen como un insulto ante la miseria de poblaciones pauperizadas..., casas que caen ya en ruinas a causa de abandono.

(Termina en la página 2.)

ESPAÑA AL DIA

Prometer no es dar

De una estadística oficial :

«El número de fábricas destruidas por las inundaciones en Cataluña y el de los obreros reducidos al paro por este hecho, se establece, según las primeras informaciones, como sigue:

Sabadell: 36 fábricas destruidas, 2.000 obreros sin trabajo; Moncada: 4 fábricas destruidas, 4.000 obreros sin trabajo; Castellar de Vallés: 2 fábricas destruidas, 1.060 obreros sin trabajo; Santa María de Barberà: una fábrica destruida, 50 obreros sin trabajo.

Falta añadir las cifras concernientes a las fábricas de Molins de Rey y Ripollet, y las afectadas en Tarrasa y otras localidades, agregamos nosotros.

¿Cuál es la solución inmediata aplicada, para solventar ese problema angustioso de paro en los hogares proletarios? Lo ignoramos. Pero es de suponer.

La prensa habló de que se iba a aplicar una retribución equivalente al 100 por 100 de salario a los obreros en paro. ¿De su salario? Sí, de su salario base, a no dudar. Descuido de primas, pluses y horas suplementarias. Es decir, que si antes tenían penuria económica, ¡es de prever la miseria que ahora pasarán!.

Industria atómica

«El Consejo de ministros ha examinado el informe concerniente a la renta eventual de uranio a diversos países extranjeros, en particular a la India, España ha presentado la oferta más baja en el reciente concurso indio para la adquisición de uranio para empleos pacíficos.

«La producción española de uranio, en la fábrica de reconcentración de Andújar (que ocupa 140 técnicos y obreros, con una capacidad de tratamiento de 220 toneladas de mineral por día) es de 55 toneladas por año. Las reservas de uranio son calculadas en dos millones de toneladas.»

He aquí una excelente fuente de ingresos que Franco no desaprovecha.

Solidaridad, ¿para quién?

La R. T. F. en su operación «S. O. Catalogne» está próxima a alcanzar la suma tope de 50.000.000 de francos (unas 6.200.000 pesetas, aproximadamente).

Esta cantidad, solidariamente aportada por el pueblo francés y parte del español que reside aquí, ¿por cuáles vías se canalizará?.

¿Se entregará a manos del Estado español o a sus organismos administrativos para favorecer a capitalistas y a aprovechados?

Solamente Sabadell, Moncada, Castellar del Vallés y Santa María de Barberá, totalizan 43 fábricas destruídas con 7.110 obreros en paro.

¿Alcanzará la solidaridad a esos hogares faltos de recursos y trabajo? ¿En qué grado se indemnizará o atenderá a las víctimas que han quedado sin casa y sin los brazos útiles que llevaban el pan y el cariño al hogar?

He aquí algo que debiera hacer pensar a los organizadores de la operación «S. O. S. Catalogne» y otras suscripciones solidarias.

La solidaridad debe ser directa; de pueblo a pueblo, sin la interferencia del Estado, ni de los organismos por él controlados.

A. F. B.

AHORA QUE ME ACUERDO...

TABACO RUBIO

MALO es depender de voluntades ajenas, en que la propia voluntad queda reducida a cero. El pan en estas condiciones contiene alfileres.

Situación de agradecimiento, con obligación de no llevar la contraria.

Compromiso de ser a cada momento testigo falso de sucesos no presenciados.

Apretura de decir sí y no, menos como Cristo nos enseña.

El protector no ve los sudores que al protegido le cuesta la protección.

¡Tan ventajoso como es mandar uno en su hambre!

Miseria digna vale más que abundancia humillante, sólo que la miseria digna corre menos que el oro.

Difícil le es al menesteroso tenerse en pie cuando bate el aire.

El plato de favor obliga a derribar la mesa a patadas, sino que esto es feo.

Considere el que no contribuye y a comer se sienta que paga el escote con la honra.

El mercenario que olvida su papel y sale con la verdad por los cerros de Ubeda, o dimite o lo dimiten.

¡Con lo a mano que está la grava!

Basta de conceptos : al grano.

Se estaba al remate de la colación familiar, y la disputa vino por una marca de cigarrillos poco conocida o desconocidos del que ocurría al gasto de la casa, sin ser cabeza de la misma.

Maestro en su oficio que ganaba bien, desinteresado y generoso, era el hombre. Cada semana aportaba íntegro el importante rendimiento de su trabajo, sin dolerle prendas.

Para mí, semejante proceder significaba apetencia de hogar, comezón de mujer, envidia de felicidad.

No había ocurrido contradecir al Mecenas, más lo cierto y verdad es que hasta los monigotes que mueven la cabeza se cansan y paran.

La cuerda quebró por lo más delgado.

— Te equivocas, « Bastos Blanco » no es tabaco rubio.

— Pues sí que lo es.

— ¡Pues no!

— ¡Yo te digo que sí!

— ¡¡Mientes!!

El patrón :

— No eches las patas por el aire en mi casa, tú...

Esta coz levantó a la parte débil de la mesa.

El que sostenía que los susodichos cigarrillos no eran rubios tenía razón, mas no le valió por ser comensal favorecido, si bien compañero y profesor de los hijos del cabeza de casa.

Otro que conocía los cigarrillos y salió por los fueros de la verdad, en el acto quedó cesante.

¡Cuántas desazones acarrea la franqueza!...

PUYOL

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

BIBLIOTHÈQUE DE LA DOCUMENTATION MUSÉE

3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 217 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 1 Novembre 1962

Le peuple souverain à l'œuvre

QUAND paraîtront ces lignes le rideau sera tombé sur le premier acte de la comédie électorale consistant à voter... pour un oui ou pour un non, et dont la seconde partie, qui sera jouée les 18 et 25 novembre, aura pour apothéose le partage du gâteau très substantiel attribué lors de chacune des élections législatives aux représentants du « peuple souverain ».

Le référendum, en un mot, constitue plus qu'autre chose une mise en train. Chacun fourbit ses armes et de l'extrême droite à la gauche tous les chevaux de retour de la politique qui ont un pressant besoin de se « dédouaner », qu'ils soient partisans du oui ou du non, donnent de la gueule à qui mieux mieux, vantant les mérites de la représentation directe ou dénonçant les méfaits du pouvoir personnel. D'ailleurs les ennemis de ce dernier le sont plus par opportunité qu'autre chose et s'ils disposaient de ce pouvoir, qu'ils reprochent à de Gaulle de rechercher, ils en useraient à coup sûr sans aucun scrupule.

Le général, lui-même, en plus de l'accaparement des moyens de propagande, fait, par l'entremise de son gouvernement, assaut de démagogie. Il a soudainement découvert qu'il existe en France, autant qu'ailleurs, un problème économique et social, et a pris immédiatement les mesures qui s'imposaient. Dommage que celles-ci soient intervenues à un pareil moment. Néanmoins, il ne sera pas dit que les porteurs du flambeau, qui éclaire le monde libre, se trouveront distancés par les autres sur un point quelconque. Et je te distribue 4,50 % de « rallonge » aux « bénéficiaires » du S. M. I. G. (s'il est possible de s'exprimer ainsi) ; augmente les allocations familiales d'un taux identique accorde une prime exceptionnelle de 100 NF aux fonctionnaires en activité, de 50 NF aux retraités ; resserre l'éventail des abattements de zones, etc. Une vraie manne céleste, en somme, qui va faire regretter à certains qu'on ne vote pas tous les dimanches.

L'astuce manque, on en conviendra, de finesse. On nous a trop souvent joué le même tour, c'est-à-dire, chaque fois qu'est intervenue une élection. On n'en récidive pas moins car cela permet aux tenants du pouvoir, malgré les enseignements du passé, de prétendre que leur méthode est, preuves à l'appui, meilleure que celle des opposants. D'ailleurs, l'initiative est peu onéreuse ; les résultats acquis, un léger gonflement, provoqué, des prix suffira pour que tout rentre dans l'ordre ; le tour sera joué.

Lors du deuxième acte, les éternels jobards retourneront aux urnes pour nommer, qu'ils soient d'un bord ou de l'autre, des représentants vraiment qualifiés, **et s'apercevoir, presque aussitôt, qu'ils ont été, une fois encore, parfaitement cocufiés. Car c'est exactement le seul résultat qu'ils enregistreront.**

Pour nous, que de Gaulle succède à de Gaulle et Guy Mollet à lui-même, qu'importe. Les hommes, quels qu'ils soient, sont incapables de redresser la situation, de rétablir la santé du système capitaliste moribond, ici et ailleurs ; et s'ils se cramponnent au régime c'est parce qu'ils y trouvent de gros avantages.

La mystification doit continuer à jouer à plein. La certitude qu'il n'existe rien d'équivalent au système parlementaire actuel avec son suffrage universel, exprimé par le peuple souverain, doit être admise par tous et ne souffrir aucune discussion. S'il en était autrement, si les gens en place n'avaient pas intérêt à perpétuer le système actuel, comment pourrait bien se justifier la campagne du Centre d'information civique qui vous dit, par voie d'affiches et autres formes de propagande qui dénotent des moyens financiers puissants, dont on ne discerne que trop bien l'origine, qu' « il faut voter oui, ou non, ou blanc, mais voter ! ».

Or, voter c'est, **même agrémenté de toutes les considérations que l'on voudra,** accorder une valeur au système, **cause de la plupart de nos malheurs, ce que nous refusons d'admettre, convaincus, plus que jamais, que la solution de nos problèmes ne peut se situer que dans l'instauration du communisme libertaire, dont la base essentielle est la suppression des Etats, du parlementarisme et de l'exploitation de l'homme par l'homme.**

UN ECUEIL

Nos idées révolutionnaires qui sont, présentement, la conscience d'une minorité, doivent, par notre militantisme, devenir la conscience de groupes pour parvenir, demain, à la conscience d'une majorité. Notre combat pour la révolution n'est qu'une longue série d'étapes dont la durée est indéterminée. Par la vérité, nous devons apporter l'enthousiasme et amener les sympathisants au militantisme.

Les travailleurs, touchés par notre idéologie, arriveront à prendre la décision d'une participation révolutionnaire, si nous sommes capables d'apporter des gains aux principes de la liberté, si nous parvenons à briser certaines lois qui soumettent les hommes à l'esclavage et au crime. La réalisation d'une action révolutionnaire apportera plus d'hommes à la conquête de la liberté, qu'une multitude d'écrits. Nous devons donc, chaque fois qu'un combat s'engage contre une autorité nuisible de l'Etat, collaborer le temps nécessaire à la réussite de la destruction de cette autorité. Présentement, la lutte engagée pour la réalisation d'un statut de l'objection de conscience est dans l'ordre de ces collaborations utiles.

Les militants révolutionnaires doivent s'astreindre à une élévation permanente afin que nos groupements soient forts qualitativement. Nous savons bien que c'est dogmatisme de prétendre appliquer des mesures qui conviennent à un moment déterminé et qui peuvent s'avérer malheureuses à une époque plus avancée ; nous approchons, là, d'un sectarisme en opposition avec nos idées libertaires. Mais cette chute vers un sectarisme, nous pouvons l'éviter du fait de notre évolution permanente vers la liberté qui nous libère du dogmatisme. Notre évolution doit être continuelle et, tout en reconnaissant des principes naturels de base, permettre, en toute liberté, sans contrainte, toute élévation de l'individu, suivant les progrès enregistrés dans tous les domaines. Notre but n'est pas l'organisation d'un parti, la mise en place d'une contrainte, nous sommes ennemis des camisoles de force ; nous travaillons simplement pour une association d'individus libres dont les pionniers sont obligatoirement révolutionnaires.

Ce serait faire preuve de sectarisme de croire que les révolutionnaires libertaires sont seuls dignes de confiance pour occuper un poste de responsable dans une association coopérative et qu'il soit nécessaire d'être libertaire chevronné, pour prétendre diriger, au mieux des intérêts de tous, une activité productrice. Ne nous faisons pas meilleur que nous sommes et reconnaissons que nous avons tous tendance à un sectarisme inconscient qui fait emprise sur nous, qui fait tort à l'acheminement de la civilisation nouvelle escomptée, si nous ne parvenons pas à une compréhension plus large, plus fraternelle.

Nous, qui sommes pleinement identifiés à la révolution libératrice de demain, qui aimons cette révolution au delà de tout intérêt personnel, de toute vanité, de toute ambition, qui reconnaissons être à égalité avec tous, nous ne pouvons admettre qu'elle puisse s'égarer sur les voies de garage du profit personnel ou vers le précipice historique des révolutions négatives. Nous redoutons les erreurs du passé que certains, par atavisme, ou par insuffisance de développement des idées égalitaires et généreuses de la révolution, consentiraient à appliquer à nouveau, quand la révolution nouvelle prendra ses bases de départ.

Nous considérons tous ceux qui font appel au passé comme des contre-révolutionnaires et comme tels, nous estimons qu'il serait nécessaire de les écarter, un temps, de toute responsabilité de coopérative et de fonction révolutionnaire.

Bien sûr, c'est dans la cellule révolutionnaire que se trouvent les meilleurs ouvriers de la révolution, les plus aptes à faire démarrer la révolution, à communiquer la foi de justice et de liberté, mais cette connaissance du militantisme et de la constitution de base de la révolution ne doit concéder à ceux-ci aucun pouvoir impératif. La conscience révolutionnaire des pionniers doit leur permettre d'accomplir leur tâche de création de la société nouvelle et savoir, cette tâche accomplie, rentrer dans le rang au niveau de tous ; ce serait une action contre-révolutionnaire d'agir dans un autre but. Le noyau des travailleurs révolutionnaires doit coopérer avec tous les travailleurs, élever ceux-ci à la saine morale de la révolution et s'il s'agit de nommer un responsable d'une activité, ne faire aucune différence entre tous, à condition que le responsable désigné soit devenu un homme épris de justice et de liberté. Les hommes libres de demain seront peu enclins à la docilité et a la domestication, le responsable provisoire de toute activité révolutionnaire sera dans l'obligation de respecter l'idéal de justice et de liberté de ceux qui lui feront confiance et de maintenir ainsi l'esprit de la conduite de la révolution, suivant les intérêts de tous.

Nous critiquons le sectarisme, mais nous reconnaissons la nécessité de ne jamais abandonner le militantisme tant que les travailleurs n'auront pas acquis une formation révolutionnaire. Nous ne pouvons, également, nous permettre de tolérer une atmosphère où naîtraient l'antipathie et la rancœur de certains travailleurs sous l'impulsion d'une propagande contre-révolutionnaire qui utiliserait nos fautes et nos erreurs. Nous devons être impitoyables envers ceux qui trompent les travailleurs, profitent de leur faiblesse, jouissent de leur lâcheté ; nous devons, également, être inflexibles dans la tâche de libération que nous nous imposons en toute liberté et ne pas hésiter à appliquer, chaque fois que cela est nécessaire, les corrections inévitables que nous devons effectuer à nos travaux constructifs de la société de demain. Toute tolérance, toute faiblesse, serait un écueil dont bénéficierait la force contre-révolutionnaire, complice du rempart capitaliste qui devra s'écrouler devant la volonté de la majorité des travailleurs, devant l'esprit de justice et d'égalité de ceux qui travaillent plus que le nécessaire, pour autoriser oisiveté et profit aux bénéficiaires du capitalisme.

RENE VILLARD

L'IMPLACABLE QUESTIONNAIRE

On m'écrit :

« Quelle est la cause principale des désordres de l'économie capitaliste ? »

Elle est certainement économique, car l'état de bien-être détermine l'état de conscience. La course aux appétits qui déferle sur un monde ouvert à toutes les corruptions et à tous les errements participe aux désordres incompréhensibles que nous subissons : le mieux-être ne conduit plus à la liberté parce qu'il gravit des pentes infestées par l'immoralité capitaliste.

Autrefois, le désordre social naissait du fait que l'économie capitaliste, ne produisant pas assez pour tous les hommes, pour tous les besoins, réservait ses productions les meilleures à ses privilégiés. Elle organisait la rareté en distribuant un pouvoir d'achat inégal qui limitait automatiquement les appétits et les besoins les plus normaux, les plus impérieux.

Aujourd'hui, le désordre social est consécutif à une production tellement abondante que si le pouvoir d'achat distribué en permettait la consommation, on pourrait encore, grâce à la mécanisation actuelle, utilisée à plein rendement, produire au-delà de ces besoins : *la distribution stoppée autrefois par la rareté est freinée aujourd'hui par l'abondance.*

Ces rémarques signifient donc que :

a) A partir d'une certaine productivité, l'économie capitaliste ne peut plus distribuer un pouvoir d'achat proportionné à sa production sans ouvrir « son marché » à tous les besoin, c'est-à-dire : sans abolir les inégalités économiques par l'application *« à chacun selon ses besoin »*.

Pour maintenir à la fois l'état de mieux-être et d'insatisfaction, cette économie est condamnée à produire des choses inconsommables : les armements. Cette production coûteuse et inutile, inlassablement renouvelée, ralentit l'accession au « bien-être » et maintient entre le profit et le salaire l'écart indispensable à l'inégalité sociale, au maintien des privilèges.

b) C'est donc le souci, la volonté de maintenir les inégalités sociales qui provoque la mévente, c'est-à-dire : la crise de marché.

c) L'évolution scientifique, mécanique et technique n'est donc pas responsable d'un désordre stupidement organisé et défendu par les deux facteurs actuels de la production : le profit et le salaire.

d) La cause principale des désordres de l'économie capitaliste est donc d'origine politique, à savoir que *le maintien des privilèges considéré comme une structure indispensable à tout gouvernement des gens,* l'économie capitaliste est dans l'obligation de limiter sa production pour ne pas connaître la mévente.

La société ne souffre pas, et ne peut souffrir d'une production insuffisante, mais d'une distribution organisée pour ne pas satisfaire les besoins et *empêcher la dégradation du profit.*

Et mon correspondant ajoute :

Quelles sont les perspectives d'avenir ?

Il est difficile de prévoir l'avenir tant l'évolution se précipite. Toutefois, attendu que la production ne peut être ralentie indéfiniment sans provoquer la révolte des ventres et des esprits, on peut envisager que les capitalistes préféreront courir les risques des guerres et des révolutions plutôt que d'abandonner leurs privilèges. Je ne crois pas que le « bien-être et la liberté » puissent être conquis par une évolution progressive.

Si l'économie capitaliste a réalisé un « état de mieux-être » qui anesthésie les esprits et la clairvoyance, il est certain qu'elle n'arrive à ce but que par le jeu de ses exportations. Le ralentissement de celles-ci qui semble inévitable, la conduit donc à la mévente, c'est-à-dire, au risque catastrophique...

Pour éviter ce danger, on ne lui connaît pas d'autde issue que la guerre. Cette tactique, à travers les âges permit toujours aux Etats, avec plus ou moins de réussite, de dominer leurs crises, mais aujourd'hui ?

Oseront-ils, alors qu'ils n'ignorent pas que ce serait l'anéantissement de tcute civilisation ?

Tout dépend donc du consentement des travailleurs, de la bête humaine. Capitalistes et travailleurs construisent leur bien-être dans la fabrication des armements !

Les syndicats métallurgistes manquent à tel point de réalisme et d'humanité qu'il ne leur vient pas à l'idée, qu'il ne surgit pas de leur conscience que la première revendication des travailleurs devrait être d'exiger la conversion des usines d'armement en fabrications de choses et de services qui participeraient à assurer à l'homme le bien-être et la paix.

Aussi, peut-on admette que ceux qui fabriquent les engins de meurtre ne se refuseront pas à l'euthanasie collective si la peur des maîtres ne supplée pas à la lâcheté des esclaves.

Pour nous, le fait dominant, c'est que nos théories économiques, considérées autrefois comme des utopies, apparaissent aujourd'hui comme des nécessités telles qu'en dehors de leurs applications, ce n'est que brouillard dans les esprits et désordre dans les faits.

Quand une société a réalisé cette immense victoire sur la nature, de pouvoir mettre à la disposition des hommes tout ce qui est nécessaire pour assurer leur bonheur matériel et social, et *qu'elle ne le fait pas pour sauver le profit par la vente, le commerce et la spéculation,* nous sentons bien que de telles considérations sont sauvages, stupides et inhumaines, et qu'à la vente qui nous jette dans le malheur et menace notre vie, il faut substituer cette possibilité éclatante et sûre : la distribution gratuite : à chacun selon ses besoins.

CLIMAT CANADIEN FRANÇAIS (1)

RESUME ORAL FAIT DEVANT LA COMMISSION D'ENQUETE SUR LA REFORME DE L'ENSEIGNEMENT

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs les Commissaires :

Permettez-moi de souligner d'abord que je ne représente ni 70.000 « knights of Colombus » ni 192.000 ligueurs du Sacré-Cœur qui n'auraient ni vu, ni lu ni approuvé les mémoires que l'on est venu présenter en leur nom en citant ces chiffres mirobolants.

Je ne représente pas plus ce grand nombre réel de nos gens qui, à la grande surprise de soi-disant experts forts sur le diagnostic du milieu canadien français, ont élu 26 députés fédéraux sous la bannière du Crédit Social. Mais je souscris avec enthousiasme à leur déclaration de principe : « *Nous ne mêlons pas la politique et la religion* ». D'aucuns pourraient en tirer la leçon salutaire que la croyance religieuse étant une affaire de conscience personnelle, il ne faut pas qu'elle s'immisce dans des domaines qui lui sont distincts.

Je ne suis pas membre du Mouvement Laïque de Langue Française, et je n'ai pas donné mon adhésion au Forum protestant français. Mais je suis arrivé ici, malgré certaines difficultés, disons.

Il y a sans doute bien des Canadiens français qui ne seront jamais entendus devant vous, et que personne ne viendra « représenter ». Parmi les gens que vous n'entendrez pas, il y a ceux qui auraient quelque chose à dire mais qui ont « la trouille » ; ceux qui ne peuvent pas s'absenter de leur travail ; ceux qui ne savent pas s'exprimer ; ceux pour qui les « quarante exemplaires » représentent un obstacle formidable ; ceux que notre école a fait sombrer dans la passivité euphorique et dont l'activité intellectuelle se limite à regarder la lutte et à prendre « anne p'tite Mol' » (une petite bouteille de bière Molson). Enfin, il y a ceux que la tradition asphyxiante a totalement abrutis et qui ne sont plus capables de penser et de se former une opinion sur aucun sujet le moindrement sérieux. Je n'ai pas de mandat de leur part. Je ne représente donc que ma famille et moi-même.

Je voudrais me réserver le privilège de répondre en anglais ou en français aux questions que vous pourrez me poser d'ailleurs en anglais ou en français, comme bon vous semblera.

L'enfant normal est essentiellement actif et curieux. Toujours interrogeant, il cherche à connaître le monde qui l'entoure. Il veut le comprendre ; il veut pénétrer le secret des êtres et des choses ; il veut, en un mot, APPRENDRE LA VIE.

Cette insatiable curiosité, c'est l'intelligence inexpérimentée de l'enfant à la recherche du savoir. Elle est comme une grande page blanche où s'inscrivent, au jour le jour, les acquisitions que l'enfant réalise, seul ou avec notre aide. Elle a, sur l'intelligence adulte, la supériorité d'être blanche, d'être neuve, d'être vierge. Le mensonge et l'erreur qui souillèrent trop souvent la nôtre, elle les ignore. Elle est apte à cueillir la science pour la faire sienne, prête à en apprendre la vérité, *à comprendre la vie.*

Mais, prenons garde ! N'ayant pas encore connu le mensonge, cette intelligence de l'enfant est confiante. Et cette confiance, cette crédulité, cette naïveté, que d'aucuns vantent, admirent et cultivent... je dis bien : « et cultivent »... c'est pour l'enfant une infériorité ; pour sa fragile intelligence, un danger.

Incapable encore de raisonner, de juger, de discuter, l'enfant ne peut distinguer la vérité du sophisme ; et si un sophisme s'inscrit sur la page blanche au lieu de la vérité, quels efforts ne lui faudra-t-il pas faire plus tard pour l'en déloger ?

(A suivre.)

(1) Voir « C. S. », num. 216.

ALLO! ALLO!

Il y a bien longtemps que je n'avais fourré le nez dans un bulletin paroissial, vous savez bien, l'un de ces innombrables opuscules bénits qui pullulent, qui pullulent, et sont la gloire de la France bien-pensante, fille à la fois aînée et repentie de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Par hasard, il vient de m'en tomber un sous les yeux, et je ne puis résister au désir de vous en faire connaître quelques passages. Voici d'abord, page 15, sous le titre de : *Allo ! Allo !* une question fort pertinente et plusieurs réponses à cette question qui se veulent péremptoires :

« Savez-vous ce qui trouble la société en notre temps ? C'est qu'il y a trop de gens qui ne font rien, et pas assez qui travaillent. Trop de bijoux et pas assez de réveille-matin. Trop de chemises de toile et pas assez de chemises de flanelle. Trop de « gratte » et pas assez d'honnêteté. Trop de cinéma, et pas assez de cours du soir. Trop de dépenses et pas assez d'économie... Trop de paroisses sans prêtres et pas assez de vocations. Trop de foyers déorganisés, et pas assez de familles unies et chrétiennes. »

Et hop, enveloppez, c'est pesé ! En quelques affirmations élémentaires, voilà la situation éclaircie et les remèdes à portée de la main. Inutile de perdre son temps à essayer de réfuter la plupart de ces réponses, d'autant plus que la subtilité de certaines m'échappe totalement. Pourquoi, par exemple, n'y a-t-il pas assez de réveille-matin ? Et que viennent faire ici les chemises de flanelle qui, chacun sait ça, sont beaucoup plus chères que les chemises de toile ? Mais il est une réponse qui me comble d'aise, et à laquelle, il me semble, on doit prêter attention : C'est la première : Il y a, en effet, trop de gens qui ne font rien, et pas assez qui travaillent. N'est-ce pas là une de ces vérités évidentes que nous énonçons depuis toujours, et que d'autres, bien avant nous, anarcho-syndicalistes, ont énoncée aussi ?

Et grosso modo, sans s'attarder, on peut établir une liste succinte des gens qui ne font rien ; il y a, par exemple, les politiciens, les militaires, les flics, les notaires, les conservateurs des hypothèques, les clochards, les fendeurs de cheveux en quatre, et tant d'autres.

Ah ! j'allais oublier les curés ! Et oui, *monsieur Allo ! Allo !,* les curés, les chanoines, les moines et moinillons, les évêques et toute cette hiérarchie parasitaire d'hommes noirs, blancs, rouges ou violets qui n'ont d'autre occupation que celle de ramasser les offrandes, ou de faire la répartition des sommes fournies par le denier du culte.

Certes non, ils n'ont pas besoin de réveille-matin, pour aller pointer à l'usine, tous ceux-là, et ce n'est pas les quelques prêtres-ouvriers, rapidement désavoués, d'ailleurs, qui me feront changer d'opinion.

Encore un mot, au sujet des foyers désorganisées et des familles chrétiennes, et surtout, c'est bien mon tour, une question, une seule : De quel droit, vous dont la vocation est de rester célébataire et, si possible, vierge, de quel droit, dis-je, vous mêlez-vous de ces questions ?

(A suivre.)

BLANQUET

Les mystères politiciens

J'avais été quelque peu étonné de voir le M. R. P. voter la motion de censure, et plus étonné encore de voir la C. F. T. C. prendre position contre le pouvoir personnel, ce Pouvoir qui a livré les écoles de France à l'envahissement clérical.

Je pense que l'Eglise, inquiète de telles attitudes, a dû certainement rappeler à ses militants politiciens et syndicalistes qu'il était inadmissible d'envisager la défaite d'un Pouvoir si favorable à ses intérêts. Aussi suis-je moins surpris que le comité national du M. R. P. ait, en dernier ressort, condamné le projet de de Gaulle sans vouloir encourager ses électeurs à voter « non »...

J'ai retrouvé mon équilibre avec la décision de la C. F. T. C. « affirmant sa conception d'une démocratie moderne, sans prendre parti »... Nous sommes en pleine dialectique jésuitique : le Mensonge transparait à travers l'hypocrisie de ceux qui le portent.

Ainsi, de Gaulle, condamné en principe, pourra compter sur les « oui » discrets de la masse des croyants qui lui savent gré de servir l'Eglise comme le faisaient le général Lyautey, Napoléon et Mussolini, non par piété mais par calcul gouvernemental.

Le fait curieux, c'est que, comme de Gaulle, nous méprisons les politiciens, mais plus encore l'immense armée de Jésuites, tout en leur reconnaissant une habilité diabolique que le général estime à son prix et pratique généreusement.

Nous sommes très à l'aise pour parler de ces choses, car c'est une corruption à laquelle nous ne participons pas. Plus notre société s'enlise dans le chaos et le désordre plus il nous apparaît, plus il devient évident que les remèdes politiques ne sauraient orienter les esprits vers une conception rationelle et harmonieuse de l'organisation sociale.

N'est-il pas évident, à l'heure d'une productivité intense *et qui peut être dépassée,* que la solution du problème réside dans l'organisation de la communauté par des siècles d'expériences multiples que la politique est un jeu mais jamais une science, qu'à ce jeu les hommes ont sacrifié leur bien être, la paix et leur sécurité, nous nous sentons habilités pour affirmer qu'il n'existe qu'une seule base sur laquelle l'homme peut agir avec clairvoyance et prévoyance : l'organisation économique, c'est-à-dire, passer du gouvernement des gens à l'administration des choses.

Regardez-les..., écoutez-les..., tous ces vampires de la politique, jamais rassasiés de s'abreuver de votre sang et de vos efforts. Ecoutez-les..., de l'extrême gauche à l'extrême droite, les dictateurs rouges condamnant le dictateur blanc, et les dictateurs bruns, jaunes ou bleus cherchant une ouverture pour conquérir le pouvoir ou pour le garder.

Croyez-vous sincèrement qu'à l'heure où les travailleurs réalisant les découvertes scientifiques, c'est-à-dire l'Abondance, il soit raisonnable de chercher dans des batailles stériles la réalisation d'un bonheur social qui est à portée de notre main ?

Croyez-vous qu'à l'heure où vous avez réalisé toutes les conditions matérielles de la paix sociale, ce ne serait pas le moment de jeter aux poubelles de l'histoire toute la boue politicienne qui empuante l'atmosphère et souille les consciences ?

Allons, les gars, vous êtes les tenants de l'économie : faites qu'elle devienne le support de vos revendications, la base de votre vie et le chemin de la liberté.

J. B.

LE PARC DE L'EGALITE

Loin des bruits de la ville, aux pieds des cyprès silencieux, la ville morte s'étend.

Chaque jour les vivants y viennent accompagner à sa dernière demeure un de leurs amis. Quelle rude et profonde leçon pourrions-nous tirer de la visite attentive de ces tombes mieux alignées que des maisons ! Certes, les différences des vivants n'ont pas complètement disparues, elles se sont simplement atténuées : le tombeau a remplacé le château ou la maison bourgeoise, l'humble fosse le toit humble, le tumulus le taudis. Certains morts ont encore un toit, d'autres dorment sous la terre après avoir si souvent dormi dessus, ils en sentent moins le froid qu'autrefois, la mort est plus clémente que la vie.

Presque tous ont un jardin qui indique l'état d'âme des survivants.

Ils dorment côte à côte donnant aux vivants une suprême leçon. Le bavard comme le plus taciturne s'est tu le calomniateur repose muet lui aussi : sa langue de vopère s'est arrêtée. Le curieux ne s'occupe plus des autres, l'exploiteur n'exploite plus personne, le politicien ne fait plus de démagogie, le riche est là sans fortune, le méchant est sage, le fort est faible, le paresseux est à son affaire, le travailleur est obligé de paresser.

Ils sont là, bien traniquilles ceux qui ne pouvaient pas se sentir, ils sont là ceux qui voulaient tout pour eux, ceux qui n'en avaient jamais assez. Ils ont tout laissé, de la terre ils en ont comme le plus pauvre un petit rectangle qui leur suffit.

Ainsi dorment côte à côte, les amis et les ennemis, les humbles et les riches.

Et depuis la guerre le cimetière est devenu cosmopolite. Sous la même terre, sous le même ciel, à l'ombre des mêmes cyprès dorment des Français, des Espagnols, des Italiens, des Anglais, des Allemands, des Américains. Des ennemis, ils le furent, des sages, ils le sont. Ils nous donnent la suprême leçon de l'entente. Pourquoi des haines, des rivalités, des guerres ? Pourquoi des frontières entre les vivants ? Pourquoi des nations ? *Le Cimetière est international.*

Et les cyprès qui s'inclinent semblent murmurer la prière des morts : « Egalité dans la vie comme dans la mort, fraternité sur la terre comme dans le néant. »

« Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! Vivants, soyez amis. »

S. PEINCEDE

PROJET DE GROUPEMENT ANTIRELIGIEUX

Le Concile œcuménique se propose, devant le développement de l'athéisme dans les milieux intellectuels, de rassembler toutes les sectes chrétiennes dans un mouvement unitaire ou fédéral qui accroîtrait la zone d'influence du mensonge religieux et permettrait d'organiser une défense plus efficace de la puissance temporelle des Eglises. Il nous appartient donc, à nous, les incroyants, d'unir nos intelligences et nos volontés ; de rassembler nos efforts pour intensifier la lutte antireligieuse, délivrer l'homme de ses complexes superstitieux.

Nous vous proposons donc de former des « *Clus d'incroyants* » partout où des hommes de bonne volonté peuvent former des noyaux dynamiques.

1° Un groupement est formé, sur le plan local, entre tous les incroyants, c'est-à-dire, entre tous ceux qui repoussent le mensonge-dieu, et considèrent les Eglises comme des forces conservatrices menaçant la libération intellectuelle de l'homme et sa progression sociale.

2° Le club est ouvert à tous les incroyants, hommes ou femmes. Il ne demande à chacun que le respect de ses propres convictions, c'est-à-dire, de prendre l'engagement, sur l'honneur, de n'accomplir aucun geste religieux, de ne participer à aucune cérémonie cultuelle d'élever ses enfants en dehors des Eglises et des superstitions.

3° Le club créera un foyer culturel avec une bibliothèque comportant des études religieuses classiques sans lesquelles on ne saurait découvrir et analyser les mensonges religieux. A côté les œuvres des penseurs et des savant qui, à travers les âges se sont efforcés d'apporter la lumière dans les esprits obscurcis par les superstitions.

4° La rédaction du Bulletin Antireligieux s'efforcera d'orienter les camarades dans leur œvre constructive.

Notre action est indépendante de toute propagande politique. Elle se situe sur le plan culturel : sauver l'Homme et protéger l'Enfant.

El dragón multíplice

EL problema de China es el trasconejismo o cuniculismo (*cuniculus*, conejo). Es el lapinar a calzón volante; la irrestricción de las febriciencias del apetito génito-urinario. Lo que hoy designan los profesores dómini-cabros con los eufemismos de la endocrinia sobre-éxcita y la falta de control de la natalidad.

Lo que por estas oscurantistas retóricas se entiende, destella nitor. El procrear bonete al aire, es un alcoholizarse con la poción bíblica de « amaos los unos a los otros y poned nidadas como perdices ». Implica esa obliteración del sentir correcto, un desdén profundo de los avisos y alertas de Malthus sobre la huelga de almohadas, el paro tiróideo y el lockout de los adrenales.

Le revolución de Chou y compinches no ha despejado esa incógnita. Hoy hay más pioja china hambrienta (unos 650 millones) que bajo la dinastía manchú.

Y sin embridar el equinismo reproductor, no hay aboliche del enfangamiento de la mujer; ni se deroga la otra prostitución del salario irrisorio y bestial por lo inabasteciente.

Con madres de 10 años, abuelas de 20 y besavias de 30, se perpetúan los pies de flor de calabaza en vez de lirio, las patas caprinas y los rabos de cerdo; aunque se lleve la tijera a las coletas supertaurinas, y se ensanchen las albercas en que uno se embarca para navegar.

Poniendo esa plata en cuartos. Continuarán cachafazmente los desfloramientos de criaturas impúberes, raptadas en plena calle por el mandarín o comisario del soviet, apagando los gritos de la víctima, con medio dólar casi siempre falso. Se perpetuarán los estanques al pie de la cama matrimonial, para ahogar en sus mugres a los recién nacidos.

Las cuencas del Amarillo y del Yang-tzé, las llanuras centrales del drakonado; Shensi, Hope y Honán, testimonian vivaresas cómo se pisa condenadamente el sacro de cuanto aquí abajo es mortal; cómo se ha emborrachado siempre de venate infantil la espuela de los señores del suelo y de las armas, entre los confucianos más adictos al dogma.

Aún no hace como quien dice cuatro días, que en las salinas de Yenchen trabajaban niños de 7 años por 20 discos de cobre a la semana. Iban desnudos por los pozos abrasadores como cráteres, escupiendo el pulmón en gallos por los túneles sofocantísimos; sin salir de esos hornos de incineración en vivo, ni de día ni de noche. La jornada duraba hasta asarse los tiernos retoños, como rostizos. Y el látigo del capataz les daba vueltas a restallidos en la pantorrilla.

En la región sedera de Shuntek, los criadores de bómbix más miserables, eran retenidos en pignoración prendaria por los préstamos de azúcar y de leguminosa seca, que les hacían los tenderos. En los pueblos no se podía respirar del hedor despedido por los gusanos de las hilanderías. La fortuna de los pobres se calculaba en moreras. Cero hoja, cero pan en casa. Los capullos eran conducidos en canastas pendientes a pares de una pértiga, que cargaban al cuello de los porteadores de cinco años. Con la mercancía viajaban revueltas hermanitas de pecho del faquín. A las obreras se les cubrían de ampollas las manos de meterlas en el agua hirviendo, en que estaban sumergidos los capullos de la fibra. Al reventar los vejigones, no disponían las enfermas de otro emoliente que la saliva. La fantasía de almuerzo colgaba de la cintura de las operarias, en una lata rebuñosa cogida en un basurero.

En las porcelanerías de Kintchen, los aprendices batían el kaolín, atados por el talle de 10 en 10, para que no se escapasen. Se les remuneraba con un peso mensual. En casi todos los alfares no se veían más que caras verdes, de pacientes de malaria.

En las minas de Fushún, picadores, vagoneteros, lavadoras, cobraban 5 céntimos al día.

En una fábrica de fósforos de Wuchang, los pequeñuelos allí enrolados, se los compraron a sus padres, cada uno en 20 yens (apenas 20 céntimos). Estaban de pie 12 horas al día. Y para que no se distrajesen hablando entre sí, un vigilante fisgaba entre ellos, vibrando una vara y calentando con su culebreo las costillas de los charlatanes.

Al norte de Anhwei, la tierra entera de cultivo se hallaba en secuestro. Si un palmo pertenecía a los agricultores. Había propietario que poseía para cazar y divertirse con flamencas de Shangai 50 mil maos (16.500 acres). Recuérdese que el acre mide 40 áreas y 47 centitreas. Los peones trabajaban por la comida, o sombra de ella, consistente en una jícara de mijo. Tenían sirviendo de afanadoras y aljofifadoras, el sexo jubilado de sus mujeres y de sus hijas, porque no las podían mantener.

Entre tanto, en Nanking, en Hankow, en Lanki, no tiraban de los ricksaws (carretillas de junco, para pasear ingleses y yankis); no hacían de bestias (coolíes), más que viejos y chamacos; porque eran los únicos, con los que se podía cometer el abuso de no pagarles el aventón, después de arrearlos a puntapiés o con un bambú, llamándolos hijos de la chorreada.

ANGEL SAMBLANCAT

Actividades salazaristas en Brasil

LLEGO a Río de Janeiro un agente de la Gestapo de Salazar. Vino para imprimir mayor actividad, y más fascismo, en las columnas del periódico « A Voz de Portugal », órgano oficial del salazarismo en Brasil, papel aquí conocido por « La Voz de Salazar ».

Se llama el sujeto Rodrigues Matias y consta que huyó de Goa antes de que los indios tomaran aquella colonia « portuguesa ». Se califica a sí mismo de valiente luchador por la defensa del portuguesismo en Africa; sólo que no pretende ir allá pistola en mano y fusil en bandolera. No se cansa de atribuir a cada portugués la obligación de defender las colonias de donde él huyó en la hora en que era más necesaria su presencia. Con la llegada de Rodrigues Matias crece el grupo de agentes de la PIDE, acuartelados en el Centro de Turismo de la calle Santa Lucía. Ahora, Metzer Leone y Felner da Costa están más garantizados, ellos y sus agentes.

En cuanto se acredita el fortalecimiento de los cuadros del fascismo interior, la oposición a Salazar se subdivide y los opositores luchan unos contra otros como adversarios de la peor especie. De un lado los bolcheviques, siempre dispuestos a gritar « ¡libertad! », « amnistía » (para sus presos), « elecciones libres », al propio tiempo que preparan su dictadura sin libertades, flaquezas ni derechos de reunión y huelga, etc., tal como se comporta la dictadura salazarista. El « paredón » de Fidel Castro es el símbolo de la pregonada revolución comunista. Los demócratas de derecha y de izquierda tratan de localizar entre ellos al enemigo, luchando fratricidamente con la bravura que les falta para atacar al régimen salazarista. Por descontado que entre ellos existen sinceros y abnegados idealistas, cuyos esfuerzos son anulados por los que sólo buscan un provecho personal y bajas satisfacciones en el movimiento antifascista lusitano. Cada una de las facciones (bolchevique y democrática) publican su periódico, cuidando de insertar solamente las noticias que particularmente les favorecen. Editan libros antifascistas, también estrechamente partidistas. La ceguera y las vanidades personales de esos oposicionistas continúan siendo un gage de supervivencia para la dictadura portuguesa.

∴

La revista « Visão » ataca al fascismo portugués en la persona de Salazar y denuncia los empréstitos obtenidos del gobierno de Bonn. El gobierno equilibrista de Salazar está recolectando a discreción para comprar armas y convertir en asesinos profesionales a los jóvenes trabajadores lusitanos. El mito de « salvador de la hacienda » se esfuma. ¿Qué queda hoy de ese « fabuloso » financiero? Un cadáver andante al cual nadie pretende sustituir en la actual coyuntura política. Sus amigos y admiradores lo abandonan, algunos de los cuales toman posición adversa y hostil al Torquemada que Portugal sufre. Fáltale aún a éste, derechura para asumir la responsabilidad por los crímenes cometidos en sus 34 años de dictadura. El reinado de Salazar está llegando a su fin; pero en los opositores falta decisión « para el reparto de las sobras » y enfrentar valientemente la situación actual. Esa oposición está atolondrada, dividida, incapaz de promover la ofensiva que el momento exige. Todo indica que la dictadura se derrumbará podrida por sí misma, más que empujada por los adversarios.

∴

Se habla mucho de los derechos humanos y de libertades por este mundo. Todavía el maravilloso derecho no rige en la Argentina, en Cuba, en Rusia, en China, en España, en Portugal, en tantas otras naciones del universo; siendo lo más curioso que los dictadores verdes, negros o rojos, y con ellos sus partidarios, continúan pregonando derechos y libertades como si en sus feudos nacionales estos bienes ciudadanos no fuesen conculcados. Fidel Castro fusila a sus adversarios ideológicos con la misma facilidad con que la policía fascista de Salazar detiene y castiga a sus adversarios políticos. También los partidarios de Salazar justifican sus crímenes de la misma manera que lo hace Castro, cínicamente, ¡en nombre de la libertad!

Sino veamos : Un grupo de estudiantes del Brasil (de los que no se hartan de pedir fusilamientos de no comunistas en este país) protestan (y esta vez la protesta es justa), contra los crímenes de la policía de Salazar, que enumeran de la siguiente forma : *Joaquín Pires Jorge*, que lleva cinco meses preso incomunicado y constantemente interrumpido en sus sueños para mantenerle sobresaltado. *Octavio Pato*, sometido a interrogatorios y a la tortura del sueño durante 20 días consecutivos. *Américo de Souza*, preso, incomunicado, y sometido a tratos brutales. *Carlos Costa*, preso hace luengos años, siempre bárbaramente torturado. *Julio Martins*, sujeto a la tortura del sueño durante 15 días seguidos. *Albina Fernandes*, presa y tratada con tanta crueldad que sufre depresión nerviosa. Se niega a comer para así obtener mejor trato. *Natalia David*, presa a primeros de este año. Maltratada, sus gritos de dolor trascendieron a la calle, causando emoción en las personas que en aquel momento circulaban cerca del antro de la P.I.D.E.. *Dr. Arlindo Vicente*, detenido y tratado violentamente a pesar de su condición de abogado famoso y ex candidato comunista a la presidencia de la República. *Capitán Varela Gomes*, bravo participante al asalto del fuerte de Beja con miras al derrumbe del poderío de Salazar. *Manuel Serra*, líder de las juventudes católicas que tuvo el mérito de huir de la prisión y refugiarse en la embajada de Brasil en Lisboa, de donde pasó a Río de Janeiro y de aquí nuevamente a Portugal para tomar parte en el levantamiento de Beja, por lo que fue otra vez detenido y en esta ocasión brutalmente apaleado, al extremo de que la policía le hizo saltar un ojo.

Siendo cierto que estas denuncias son exactas, y por tanto la protesta motivada, ¿por qué los comunistas tratan de implantar en el país una dictadura de hierro semejante a la del miserable Salazar?

EDGAR RODRIGUES

(Esta correspondencia terminará en el número próximo)

Contestación inexcusable a una pregunta

¿CUAL es el *tono* que mejor conviene — hemos oído preguntar — a la acción propagandista de los elementos libertarios, teniendo en cuenta el cataclismo de que es teatro el Universo y las angustias inenarrables que atenazan a millones de hombres?

Y nosotros, llamados a capítulo como cada uno de aquéllos a quienes va dirigida la pregunta, contestamos sin titubeos : A nuestra propaganda, lo mismo oral que escrita, le convienen, indiscutiblemente, todos los tonos. Estimamos que cualquier sentido de uniformidad estaría en pugna irreconciliable con las necesidades más apremiantes de esta hora crucial, la más prometente — a despecho de los horrores que la acompañan, como la sombra al cuerpo — que conocieron los hombres en el curso de los siglos.

Lo que importa principalmente, a nuestro juicio, es que no dejemos pasar ni un solo momento sin servirnos de éste, de aquél, del otro o del de más allá.

Las actuales circunstancias nos obligan a bregar sin tregua ni descanso.

El tiempo no vale hoy lo mismo que valía ayer, tanto porque conviene que nos esforcemos por conseguir que una situación sin paralelo en ninguna época tenga la virtud de acelerar el ritmo de la marcha de los hombres hacia más altos destinos, como porque asistimos en nuestros días al despertar de unas ansias que permanecieron amodorradas durante un larguísimo período, y de disconformidades rotundas con los anacronismos que le sirven de base a un sistema condenado inapelablemente a muerte.

Siendo variados al infinito los matices del caos imperante, es preciso darse cuenta de que han de variar también — sin que exista medio humano de evitarlo y sin que su aplicación prometiera nada bueno — las formas en que la razón se encargue de enjuiciar cada uno de sus terribles aspectos y las causas que lo engendraron.

Y dado que no puede bastarnos que los individuos se divorcien de aquellas instituciones que hasta hoy fueron constantemente sostenidas por ellos, unas veces por medio del aplauso, otras por medio del silencio y las más por medio de la fuerza, sino que tenemos empeño vivo, también, en que cooperen con sus actividades, con su pasión y con su esperanza en una vida mejor, en la obra magna que los disconformes con el presente nos proponemos llevar a término, convirtiéndose junto a nosotros en impulso y piqueta demoledora, es indispensable que nuestros tonos se complementen.

Porque no todos entran en nuestro campo por la misma puerta. Los motivos de la primera impresión revolucionaria pueden variar — y de hecho varían — de hombre a hombre. En unos es la razón la que mueve el sentimiento. En otros es el sentimiento el primer estímulo de la razón.

Son contados aquéllos en quienes obran desde el primer instante, y a través de inevitables titubeos, ambos factores a un tiempo.

Nuestras publicaciones — como nuestras tribunas — han de ser un canto a lo que en otros aspectos llamaríamos la conjugación estrecha del brazo y del cerebro. En ellas han de alternar la doctrina y el combate. La nota cáustica que entra por los ojos o por el oído, y se desliza, y llega a las fibras más sensibles y las conmueve, y la consideración doctrinaria que sacude con fuerza la facultad pensante.

La crítica acerada que tensa los nervios y despierta el odio a la iniquidad entronizada — odio que suele ser el prólogo de una pasión desbordante por la justicia — y los himnos al amor, a la belleza, a la armonía, a la vida libre, y son como una caricia a la sensibilidad y emocionan profundamente al que lee o al que escucha.

Esos diversos elementos han de alternar en todas nuestras exposiciones, por lo mismo que no existe ni uno solo de los matices del análisis que no se preste a la diatriba implacable y, recíprocamente, al himno de fuego.

Proponernos la adopción de un solo tono, poniendo sordina a los restantes, sería como estar dispuestos a peligrosas amputaciones. Y no puede hacerse. No debe hacerse. Se opone resueltamente a ello el futuro inmediato de nuestro movimiento, al que está vinculada indisolublemente la suerte de millones de seres. Y los compromisos que, de manera tan espontánea como solemne, fuimos capaces de contraer con los sometidos. Y las necesidades y las aspiraciones del pueblo, que nosotros interpretamos como nunca nadie supo interpretar jamás.

¿Podríamos olvidarlo a la misma hora en que más conviene tenerlo en cuenta?

¿Olvidaríamos que en todas las formas de la crítica hay un fondo incuestionable de doctrina, de igual modo que en toda exposición doctrinal palpita con más o menos fuerza el sentido de la crítica?

Expurgados de aquellos sectarismos que más bien les enajenan simpatías a nuestros principios que se las conquistan, está fuera de debate que todas las formas de propaganda resultan igualmente útiles.

EUSEBIO C. CARBO

EN PERPIGNAN

MITIN DE ALIANZA-SINDICAL

El Comité de Alianza Sindical de Perpignan organiza un acto de propaganda que tendrá lugar el domingo, 11 de noviembre, en la capital del Rosellón catalán y en colaboración de las centrales sindicales C. G. T. - F. O. y C. N. T. F.

En el próximo número daremos a conocer los oradores y local en que tendrá lugar el acto.

Trabajadores franceses y españoles, prepararos todos para asistir a este importante acto de Alianza sindical franco-española.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

La bondad y la lógica

A partir del momento en que todo recurso a la autoridad es descartado para regir las relaciones entre los seres humanos, va de sí que el recurso al razonamiento se impone para la solución de las dificultades que puedan surgir en el ambiente autoritario. A primera vista no es capaz de pasarse de autoridad exterior más que aquél que se siente apto para regirse él mismo de ley y de costumbre. Sin duda. Dentro de cualquier círculo actual o por venir dentro del cual se ignora la obligación, en el que no se conocen instituciones basadas sobre la sujeción, es evidente que se recurrirá a la razón, a la lógica, para resolver los conflictos o los desacuerdos que podrán desgraciadamente subsistir entre los que le componen. Pero cabe preguntarse si ello sucederá siempre así. Ese eterno, ese continuo llamamiento a la razón fría, a la lógica implacable, es, nos parece, insuficiente. No nos acaba de dar satisfacción. Una tal asociación parecería, si se reflexiona bien, a una sala de hospital o a un corredor de prisión celular bien cuidado : ordenado, barrido, con las camas y las celdas bien numeradas.

No, la razón, la lógica, no son suficientes para establecer ni reglamentar las relaciones entre las unidades humanas cuando el recurso a la violencia está ausente. Otro factor es indispensable. Y este factor es la bondad. Recordemos que el humano bastante consciente para descartar la autoridad en sus relaciones con sus semejantes no está dotado solamente de facultades de análisis o de síntesis, no solamente es un matemático o un clasificador; es, además, un ser sensible ,comprensivo, « bueno ». Y si es bueno es porque es « fuerte ». Se puede seguir una marcha desesperadamente rectilínea y ser un débil — más que un débil — si se trata de alguien a quien una excursión fuera del trazado desorientaría irremediablemente. El hombre apegado a una lógica imperturbable es a menudo un pobre diablo que perdería toda facultad de regirse si fuera transportado fuera del ciclo de sus deducciones. La lógica indistintamente aplicada a todos los casos revela a menudo la falta de comprensión. Pues, es a eso que se resume la bondad : a ensayar, esforzarse, tratar de recoger, de comprender, de penetrar la mentalidad, los deseos, las aspiraciones de aquél o de aquélla con quienes lo imprevisto de la vida o las costumbres de todos los días os meten en presencia o en contacto.

En cuanto a mí, mantengo que la bondad es uno de los principales factores que presiden las relaciones entre los componentes de un medio del cual la autoridad ha sido anulada; la bondad que se preocupa por el sufrimiento que la existencia engendra entre los « vivientes »; la bondad que no es envidiosa, que no preside una aparente frialdad; la bondad que no se irrita y que no sospecha el mal, que usa la paciencia y la benignidad; la bondad que vuelve repetidas veces a la carga si ella tiene razones de suponer que su gesto ha sido torcidamente interpretado; la bondad que espera y que soporta; la bondad que sabe todo el valor de una palabra que lenifica, que consuela.

Nosotros pensamos que es en la autoridad que reposan todos los males de que se quejan individuos y colectividades; nosotros pensamos que el « dolor universal » es el resultado de las instituciones coercitivas. Una sociedad sin autoridad es una sociedad en la que no se debe sufrir, un círculo en el que no se debería hallar un solo cerebro atrofiado por falta de cultura, un solo estómago anormal por falta de alimentación, un solo corazón que sangra por falta de amor, pues donde falta eso, es porque falta también la posibilidad de elegir libremente. Una sociedad antiautoritaria que no haga todo lo posible para asegurar esas satisfacciones a sus componentes, nos causará siempre penosa decepción, desilusión cruel.

Se me objetará que existen sufrimientos inevitables; que en todos los tiempos y en todos los lugares — suponiendo incluso que la autoridad está ausente de los grupos emancipados — no es seguro que todos los seres se comprendan unos y otros sobre todos los puntos. Y con ello estoy de acuerdo. Pero, ¿puede creerse que el razonamiento árido, la áspera y dura lógica sea suficiente para reducir a un número siempre menor los casos de « dolor evitable »?. La bondad flexible, comprensiva, triunfará allí donde fracase la implacable rigidez. El mundo de nuestro ensueño, en el que queremos desenvolvernos, crecer y esculpirnos, la sociedad nueva a la que aspiramos y tras la que languidecen nuestra carne y nuestro espíritu, es un ambiente en el que no se hallarán ni lágrimas, ni rencor, ni pena. Es un mundo verdaderamente nuevo. Es un mundo del cual habrá desaparecido por lo menos el « dolor evitable », donde un esfuerzo constante, infatigable es practicado por todos para reducir al mínimo las ocasiones de sufrimiento inevitable. Pues bien, en ese mundo, la bondad está llamada a jugar un papel más decisivo que la razón pura.

Ya me parece oír por ahí que todo es utópico. ¡Bah! ¿Es que acaso la concepción de una sociedad sin autoridad no es también una utopía? Es que el que ha creído en la posibilidad de alumbrar el fuego o de lanzar satélites artificiales no « hacía » también utopía? Son los utopistas, en fin de cuentas quienes, en última instancia, tienen razón, porque ellos ven más claro, más lejos, más alto que el resto del mundo; más alto que el resto de sus semejantes.

E. ARMAND

(Traducción de F. Ferrer).

« EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS »

Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.

160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.

Precio: 3,80 NF.

Pedidos a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). CCP 13506 56, Paris.

ANTENA

LA GUERRITA

GUADALAJARA. — El guardia civil Lorenzo Contreras López iba montado en bicicleta camino de Mollaraid, cuando al doblar a la izquierda fue arrollado por un camión, muriendo bajo las ruedas. El guardia Contreras era del puesto de Marchamalo, lo que parece explicar su mala marcha...

MUERE UN ESPAÑOLICIDA

PAMPLONA. — Falleció el director del « Diario de Navarra », R. García García «Garcilaso», amigo de Dios-Franco y enemigo de los españoles. Colaboró con Mola en la conspiración fascista que tanto descalabro en vidas y haciendas ocasionó a España y a los españoles.

ESPAÑA VIEJA

SALAMANCA. — Una casa centenaria no ha podido más con sus paredes y ha cedido, atrapando debajo de sus ruinas a tres mujeres, una de las cuales, Natividad Losada Padillo, fue extraída ya cadáver. Las otras dos sufren heridas graves. No caen tan fácilmente los palacios de los obispos.

BALANCES SIN BENEFICIOS

MADRID. — Las pérdidas ocasionadas por las últimas riadas en la provincia de Gerona se hacen ascender a 600 millones de pesetas. Las de Castellón de la Plana se «reducen» a 76. ¿A Dios gracias?

FALLECE UN CURA TRABUCAIRE

PAMPLONA. — Falleció el sacerdote navarro José Ulibarri Montero Espinosa, que a lo largo de la guerra fue capellán en jarras del Tercio de Abarzuza.

¿QUE PASO EN MUNERA?

MUNERA, parte municipal del día 1º de octubre: «Ya no queda en la localidad ningún mendigo.» ¿Qué harán ahora las «almas caritativas» de a cinco céntimos por mendigo? Pero, ¿es que los pordioseros han sido exterminados en Munera?. Porque lo que es Jauja, está muy lejos de Munera y de toda España.

LA SANTA ESTUVO AUSENTE

VILLAFRANCA DEL PANADES. — Cayó en el lagar de la finca Santa María dels Forts la niña María Teresa Celma. Su padre, José, se arrojó al lagar para salvar a su hija, pero pereció con ella. Ante la desgracia las santas marías se esfuman...

DRAMA DE LA CARRETERA

LERIDA. — Un vuelco de autobús ha ocasionado en Torá cuatro muertos y veinticinco heridos. En cada San Cristóbal el vehículo era bendecido.

EN RESIDENCIA FORZOSA

BAYONA (OPE). — Cuatro vascos peninsulares residentes en esta región han recibido comunicación del ministro del Interior por el que se les expulsa del territorio francés teniendo en cuenta el «mantenimiento del orden público y razones imperiosas de seguridad nacional». La medida, sin embargo, se ha transformado en señalar a los interesados residencia forzosa en lugares del norte de Francia donde deberán presentarse en el término de ocho días. Los afectados por esta medida son: Iker Gallastegui, casado, de 36 años, residente en Biarritz y de ciudadanía irlandesa; José Manuel Aguirre, casado, de 33 años, residente en Biarritz; Francisco Iturrioz, soltero, de 25 años y Javier Leunda, casado, de 24 años, los dos residentes en Bayona.

EL VOTO, LA ERMITA Y LA PUERTA

SAN SEBASTIAN. — Un periódico donostiarra se queja del estado en que se encuentra la ermita votiva del «Baleares». La puerta está destrozada, y el periodista pregunta: «¿No se podría reparar hasta que la vuelvan a romper?»

En Orléans

MITIN DE ALIANZA SINDICAL

La Unión Departamental CGT-FO os invita a asistir a un mitin para afirmar la entera solidaridad del movimiento obrero francés libre con las Organizaciones españolas en lucha contra el franquismo el domingo, 4 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, Sala LOIGNY, rue de Maréchal Foch (al lado del cine Royal).

Presidirá el secretario general de la Unión de Sindicatos CGT-FO. Con la participación de Mariano Royo, por la UGT, y Federica Montseny, por la CNT.

Por la tarde habrá teatro en beneficio pro-interior.

La Comisión CNT-UGT de Orléans.

chispas

Ya sé, Flavio, que la anarquía es idea para locos.
Porque locura es tratar de que los Flavio sean cuerdos.

∴

Sabes que la sociedad es imperfecta, y tratas de perfeccionarla acentuándole su desvío.

∴

Antes formalidad y ahora laberintc.
Y digo : No te sigo.

∴

Tu cristianismo hace veinte siglos que nos está redimiendo.
Con dos mil años más, tal vez lo consiga un poco.

∴

Me gustaría hablar, en 1962, con los Kropotkin, Grave y Malato de 1914.

∴

Si la guerra debía terminar en 1918, ¿a qué el desasosiego de 1918 a nuestros días?

∴

Fuimos Kropotkines, Graves y Malatos de 1936 a 1945, y ya hemos visto ¡otra vez! el resultado.

∴

Hay Franco en España y guerra permanente en el Mundo, a pesar de los triunfos de 1918 y 1945.

∴

La revolución de octubre de 1917 fue una regresión imperial zarista disimulada.

∴

También, de triunfar nosotros, tu Estado sindicalista habría resultado liberticida, compadre Flavio.

∴

Ya has visto nuestro Castro. Está hecho un lacayo con toda la barba; un inconsciente con fuego de Júpiter en las manos.

∴

Machado-Batista-Castro.
Las Tres Desgracias de Cuba.

∴

Franco-Kruschev-Tío Sam : las Tres Desgracias acuales del mundo.

∴

Dalí-Picasso-la Ibárruri : las Tres Gracias del Circo.

∴

Flavio, Teótimo y Yo : las Tres Singracias de la actualidad exiliada.

∴

Castro juega con fuego por orden de la Estrella Roja.
Kennedy juega con idem por orden de la bandera estrellada.
¿Nos estrellarán a todos?

∴

¿Piensas, Flavio, perfeccionar esta sociedad imperfecta, complicándola lo más posible con libertarismos retardatarios u autoritarismos alambicados?

∴

Mientras tanto, las grandes cabezas de la sociedad, las majestades de las grandes oligarquías democrática y soviética, nos mantienen en la angustia permanente de una guerra nuclear totalitaria.

∴

Tantos cristos, reformadores y sabios politizadores, para llegar a ese mísero resultado...

∴

¿Locura, la anarquía? Ya lo resolveréis tú, él y el otro, si quedáis en únicos supervivientes sobre la Tierra, amarguísimo Flavio.

CHISPERO

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

Insólita declaración del ministro de Asuntos Exteriores de Franco (23-10-1962).

"El Gobierno español entiende que la paz, la libertad y el respeto al orden juridico son indivisibles."

Un mayor acopio de cinismo es inconcebible. Al lado de esa especie de ministros, los bandidos de Sierra Morena eran unos perfectísimos caballeros.

El anticomunismo de los diputados salvadoreños

LA Asamblea Legislativa de la República de El Salvador acaba de aprobar una ley que proscribe las actividades comunistas en el país. Naturalmente, no se trata de una ley que contemple medidas con el fin de liquidar el hambre y la miseria que padecen los trabajadores y campesinos salvadoreños, como tampoco se trata de una reforma social profunda que liquide el régimen feudal existente en aquel pequeño país, que sería el procedimiento más apto para impedir el avance del comunismo, liquidando todos los motivos de irritación y malestar existentes entre las clases salvadoreñas, compuesta casi totalmente por indios hambrientos e ignorantes. Todo lo contrario : la ley se reduce a establecer una serie de sanciones fuertes contra las personas que osen realizar cualquier tipo de agitación social. Como siempre ocurre en estos casos, el anticomunismo de los legisladores salvadoreños no es más que un pretexto para ahogar toda protesta contra las injusticias, calificando de comunista a todo el que pida, en cualquier tono, un poco más de pan y libertad para el pueblo.

Pero lo verdaderamente sorprendente es el párrafo textual que trasmite la UPI, desde El Salvador, para iniciar la información sobre este asunto : « La Asamblea Legislativa aprobó a media noche la ley anticomunista que establece términos de prisión hasta de 7 años para quienes se dediquen a actividades anarquistas ». ¿Cómo es posible tanta confusión en unos señores que ejercen funciones legislativas en esa república centroamericana? ¿No saben estos señores que las fuerzas revolucionarias más decididamente anticomunistas que existen en el mundo entero son las fuerzas organizadas dentro del Movimiento libertario internacional? ¿Quién es el analfabeto que estableció en el texto de la ley promulgada que « las doctrinas anárquicas » son « de índole totalitaria », cuando el Movimiento libertario es el único Movimiento organizado en el mundo que se encuentra ideológicamente en los antipodas del totalitarismo, por ser enemigo de la existencia misma del Estado y de cualquier forma de organización autoritaria?

Repetimos : se trata de confundir bajo el sustantivo de « comunista » a todos los hombres y mujeres que luchan por una causa justa. Los legisladores salvadoreños, como todos los representantes de las clases privilegiadas del continente, le hacen el caldo gordo al comunismo, identificándolo con toda actividad protestataria, con toda rebeldía popular, con toda lucha por una causa justa. Los libertarios no somos comunistas, ni falangistas, ni comulgamos con ninguna otra expresión totalitaria, como el castrismo y el peronismo, por no citar más que dos corrientes totalitarias americanas. No se nos puede confundir, pues. Ahora bien, si se trata simplemente de justificar la represión contra todos los que luchan por más libertad política y más justicia económica, estamos prestos a sufrir los rigores represivos. Los libertarios cubanos hemos tenido que enfrentarnos violentamente a la dictadura totalitaria castro-comunista y creemos que nuestros compañeros de El Salvador sabrán hacer frente a los totalitarios que bajo la máscara de demócratas gobiernan en su país.

(Del « Boletin de Información Libertaria » de Miami (EE. UU.)

La corriente falsa

SEAMOS claros en la expresión. Hablemos sin subterfugios ni alteración del tono diario de nuestra forma de hacernos comprender. No ocultemos lo que mañana será un peligro para nosotros mismos. No juzguemos con parcialidad los hechos. Tengamos paciencia antes de emitir el fallo, pero no cejemos en nuestra labor investigadora.

No podemos nosotros, hombres libres, que amamos la libertad, imponer nuestras ideas a nadie. No podemos ni debemos ser dictadores, porque somos contrarios a toda clase de dictaduras, sea ésta de clase o casta, política o social.

No seamos tacaños en la siembra. Esparzamos en abundancia la semilla, la propaganda, base de todo trabajo proselitista y de combate. No renunciemos al mañana y acerquémonos cada vez más a él. No nos hagamos traición a nosotros mismos. No nos transformemos en simples detractores. Seamos consecuentes en todos nuestros actos, en toda nuestra actuación de rebeldía contra los poderes constituidos ; pero ante todo, antes de abrir los labios para dar publicidad a algo que no es de nuestro agrado, reflexionemos, y veamos claramente hacia el lugar que ese «algo» se dirige y que nos intriga.

Cierto que no estamos en los tiempos heroicos del nacimiento de la anarquía, pero no se debe dejar de ser anarquista y se ha de mantener la misma distancia con los que ayer nos apalearon, nos martirizaron, dándonos a conocer a la opinión pública como si fuéramos unos réprobos. Imposible darnos el abrazo con los que ayer intentaron estrangularnos. Bueno es lo bueno, pero sepamos hacer uso de lo bueno, para acabar con el mal que hay en el hombre, que existe en él, en la sociedad contemporánea, embadurnada de democracia, manchada de mucosidades asfixiantes y «totalitarias» por doquiera se va y se pisa.

Sepamos orientar al trabajador no importa del país que sea, y nada de cuanto quieren llevar a efecto los eternos equivocados será realizado. No obtendrán los resultados apetecidos si sabemos actuar con responsabilidad.

Pero, ¿dónde están los hombres de conciencia libre y acciones humanas, capaces de poner en práctica lo que el mundo del trabajo reclama insistentemente para su liberación de explotadores y comerciantes?. ¿Dónde están esas organizaciones de trabajadores dispuestas a dar la batalla definitiva al capitalismo, al Estado, a la religión, al militarismo?

Un vistazo por el mundo, y sólo vemos la debilidad de los pueblos, de los obreros, de los hombres, como si hubiera pasado por encima de ellos el terror, la muerte. En todos y en ninguno se respiran aires de libertad. En todos viven el acomodamiento, el conformismo, la inhibición, el no querer hacer nada, ni dejar hacer. Este es el fruto recogido de las guerras, y de forma marcadísima de la última guerra mundial.

Pero aún hay la esperanza de vivir para el futuro. Aún quedan algunos hombres no conformistas, que trabajan por el bienestar común. Aún hay libertarios no dominados por el ambiente ni por el medio, que sin apartarse de la ruta de ayer y de siempre se niegan a perder nada de su personalidad, de sus ideas, de su todo, aunque avancen el progreso y la ciencia todo lo que quieran, puesto que nada en verdad ha cambiado para el trabajador, sometido como antes a las exigencias del explotador, del capital, del Estado.

Por oscuro que aparezca el panorama político-social en estos momentos de conflagraciones nacionales e internacionales, no impide que veamos un hilito de luz que alumbra a los que quieren ver, y ven que no todo está podrido ni perdido a pesar de la suciedad política y diplomática que gobierna a los pueblos. Que no todo es un muladar de inmundicias, ni se venden ni se compran todas las conciencias, para intranquilidad de los que dejaron de ser hombres y se pusieron al servicio del error y del engaño, para su medro personal.

¿Qué conclusiones sacarán de esas reuniones o conciliábulos los ex revolucionarios, los nuevos ricos, los modernos capitalistas que, forzosamente, no sean para mantener la desigualdad y no volver al campo que por carecer de firmeza abandonaron ? Estos «piojos resucitados» son los que en casos tratan de desacreditar a las organizaciones a que pertenecieron. Son estos individuos los que trabajan por desmerecerlas a los ojos de propios y extraños, y contra ellos hay que oponerse tenazmente, decididamente, para que no tomen volumen sus deseos.

Digamos, pues, que no está sólo la oposición en el capitalismo, en la religión, en el Estado ; está también en los nuevos ricos, esa plaga de las post-guerras.

Es en ese conglomerado de nuevos ambiciosos donde salen generalmente las más terribles oposiciones. Es de ahí que parte el espíritu de todo lo contrario a las ideas. Es desde ahí que se las combate y las combaten esos neoenemigos.

No echemos en saco roto lo que diariamente tocamos, y procuremos eliminar radicalmente de nuestros medios, como una enfermedad contagiosa, toda transigencia que nos niegue. Pongamos atención a esto, y todos juntos demos la batalla.

No permitamos a nadie que denigre a la C. N. T. ni al anarquismo con sus actos de maldicientes.

Seamos ante todo trabajadores anarco-sindicalistas de la Confederación Nacional del Trabajo de España, no regresionistas a la moda o sin ella. Seamos sinceros con nosotros mismos.

MINGO

Servicio de librería

Novedades

«Historia de España», profesor S. Oliveira (tres volúmenes)	84 00
«El doctor Jivago», B. L. Pasternak (tela)	21 00
«Revolución social en el siglo XX», C. R. Rama	15 00
«Año tras año», A. López Salinas	15 00
«El laberinto español», Gerald Brenan	24 00
«La vuelta al mundo de un novelista» Blasco Ibáñez (tela)	22 50
«Obras completas, J. Enrique Rodó (cartoné)	25 00
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles (lo que no se puede decir en España), Vicente Sebastian	6 00
«La revolución», Landauer	6 00
«Obras completas», «Alma Fuerte» (cartoné)	15 00
«España en la ruta de la libertad», Manuel Villar	2 00
«Geografía de España, Juan M. Grima	7 90
«Geografía de España, José Terrero (tela)	22 50
«Enciclopedia autodidáctica», Dalmau Carles	17 50
«Reivindicación de la libertad», Ernestán	2 00
«Niki o la historia de un perro», Tibor Déry	6 00
«En el país del Kibutz», H. Derroche	13 50
«La Inquisición en Hispanoamérica (judíos, protestantes y patriotas), Beleslao Lerru	19 00

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10)
C C P 1350756

CRONICA INTERNACIONAL...

(Viene de la página 4.)

ñol ginebrino, deseosos de afrontar el tribunal para establecer proceso público al franquismo.

RAPTO EN MILAN

Los hechos son ya conocidos a través de las noticias dadas por la prensa. Daremos un breve resumen. El 28 de septiembre se produce en Milán la desaparición del vicecónsul del gobierno franquista. La familia, las autoridades, la prensa, se manifiestan alarmados ante la incógnita. Los diarios italianos dedican páginas enteras al suceso. Los grandes titulares de primera página — traducimos — dicen : *Misteriosa desaparición de un diplomático. Anarquistas de Milán raptan al vicecónsul de España.* Las estaciones radiofónicas se ocupan ampliamente de este hecho insólito. Un hombre raptado en pleno día en una de las más importantes ciudades de Italia.

La idea fue sencilla e ingeniosa. El señor Isu Elias es, además de vicecónsul, comerciante. Establecido en Milán desde hace treinta años, mantiene múltiples relaciones comerciales y diplomáticas, relaciones que comportan salidas, visitas, comidas de negocios. No extrañó al señor Isu Elias ni a sus familiares recibir una invitación telefónica de parte del vicealcalde de Milán, señor Felipe Meda. A mediodía vendrían a buscarle a casa en coche para ir a comer juntos. Así ocurre. El automóvil de los jóvenes estudiantes anarquistas milaneses conduce al vicecónsul a una vieja masía derruida, situada a unos cuantos kilómetros fuera de Milán. La familia del señor Elias se inquieta de su ausencia al recibir un reclamo telefónico de quienes esperaban a cenar al vicecónsul para una efectiva entrevista de negocios. Se trata en este caso del secretario de la Cámara Española de Comercio. Comienza a propagarse la idea alarmante de una desaparición injustificada. El señor Elias banquetea a menudo — parece ser que es ésta ocupación primordial de diplomáticos y de hombres de negocios — pero es hombre ordenado y « de casa ».

A las pocas horas del rapto varios periódicos y un semanario — relata « Stasera » — reciben una comunicación telefónica. Los autores del rapto explican el porqué de su gesto y dicen textualmente : « Queremos que el mundo reaccione ante los crímenes de la dictadura franquista ». A continuación reclaman que la prensa se ocupe del caso concreto de Jorge Conill Valls, Marcelino Giménez Cubas y Antonio Mur Peirón. El primero condenado a muerte y los otros a fuertes penas de prisión por sus actividades contra el régimen.

Efectivamente, la prensa se ocupa de los crímenes franquistas, comenta lo que titulan : *Franco polemiza con el cardenal Montini*, a raíz del telegrama del cardenal a Franco pidiendo la conmutación de la pena de muerte, en un primer momento anunciada en toda la prensa internacional. Se comenta la lucha antifranquista y se afirma : lo exigen los estudiantes autores del rapto, « que no se trata de comunistas sino de jóvenes anarquistas miembros de las juventudes libertarias ». Insisten en que su gesto tiene el equivalente propagandístico del rapto del « Santa María » respecto a la lucha contra la dictadura de Salazar. Durante casi 15 días la prensa ocupa — hasta casi cuatro páginas integrales algunos periódicos — largas columnas y clichés con referencias a la acción antifranquista en España y fuera de España, sobre todo, naturalmente, en Italia, donde se producen varias manifestaciones, algunas de ellas estudiantiles, en solidaridad éstas con el acto de los estudiantes milaneses. Se reproduce incluso una foto de Conill Valls.

« Stasera » del sábado 6 de octubre reproduce las opiniones antifranquistas de artistas, hombres de letras, del foro, militantes, escritores, elementos activos en la vida social italiana. El pintor Ernesto Trecanni manifiesta su protesta contra la condena impuesta a Conill por medio de un lienzo dedicado a Jorge Conill, en el que personifica un joven luchador, símbolo de todos los jóvenes combatientes. Como no disponemos aquí de las cuatro páginas que serían necesarias para reproducir declaraciones y fotos citemos algunos de los que prestan su voz y su opinión solidaria a la acción de los jóvenes anarquistas de Milán y a la lucha contra el franquismo : Salvatore Quasimodo, reciente Premio Nobel de Literatura ; Guido Piovene, Elio Vittorino, Giovanni Pirelli ; Armando Radice (abogado), Federico Gualtierotto (profesor de la Universidad de Milán), Franco Francese, Carlo Arnaudi (de la Facultad de Ciencias Agrarias de la Universidad y asesor de Finanzas y Tributos de la Comuna de Milán), Libero Biagi (vicesecretario de la Federación Milanesa del P.S.I.), Carlo Bo, Enzo Paci, Aldo Aniasi (asesor de la Comuna de Milán, Medalla de la Resistencia), Vittorio Sereni, Mario Soldati, Franco Fortini, Renato Guttuso, Leo Valiani, Salvatore La Villa (abogado), Ubaldo Galanti (abogado), Wladimiro Sarno (abogado), Armando Cillario (abogado), Mario Mantovani (director de « El Litertario », en nombre de los anarquistas italianos), Achille Occhetto (director de «Nuova Generazione»), Tino Buazelli, Dario Fo, Paolo Grassi, etc., etc.

Se reproduce un « Manifiesto de protesta de los jóvenes milaneses » refrendado por una cantidad de firmas de personalidades y de instituciones y se registra un sinfín de manifestaciones protestatarias en varios periódicos y semanarios. Nuestro semanario « Unità Nuova » se dedica casi por entero al hecho, pero cada semana, sin interrupción, ocupa por lo menos una página integral la lucha antifranquista. El número del 14 de octubre trae las fotos de los cuatro jóvenes raptores : Alberto Toniolo, Amedeo Bertolo, Luigi Gerli y Gianfranco Pedron. que aparece sonriente, las manos esposadas, rodeado de policías, satisfecho de su gesto.

Surgieron de Italia hombres como Caserio y Angiolillo, Bresci, Schirru, Lucetti y otros más que en su tiempo obraron a la manera de la época en acción vindicativa. La llama de los rebeldes se reproduce con honrado orgullo y forman ya larga lista los que de manera ostensible ofrecen su porvenir, sus vidas, su libertad, en combate abnegado por derrocar las tiranías. Y con sus gestos atrevidos sacuden la modorra del mundo y logran las simpatías más insospechadas. Crean las condiciones de una verdadera alianza de valores dispuestos a otra cosa que al mitin o al papeleo. Mitin y papeleo que conducen a la modorra conformista cuando no al destripe mutuo en alarde mitinero... No son los mítines recordatorios los que crean las condiciones para nuevas gestas. Decía Alaiz : actos, que no actas...

DISCOS

Franco es jefe del Estado español por la Gracia de Dios.

Este debe ser el menos gracioso de los dioses.

Váyase a saber cuál de aquellos dos es el más ingraciado.

A Gracia la llamaron tal sin reparar en la graciosidad o el sin gracio-sismo de los gracienses; pero la rotulación de ese pueblo no implicó bien ni mal para nadie habitando en el mismo, en las cercanías o en las lejanías.

Con la Gracia diocesana de Franco se sumió en la más profunda desgracia a los españoles. Si el Todopoderoso hasta 1936 no se había equivocado nunca, a partir de esa fecha le tocó marrar por vez primera.

Pero los curas influyen, determinando en España la orientación del Estado. El estado de Franco era de franca insolvencia, pudiendo recuperarla, por el forro, cuando sa-cerdotes hispanos intercedieron por él en el Vaticano, cuyo Sumo Pontífice rogole al Dios-padre :

— Dale Tu Gracia al Caudillo de la Baja España.

— ¿A título de qué dársela?

— De Arriba España.

— Un arrivismo que no alcanza a mi Cielo.

— Tampoco a mi Subsuelo, pero a ambos nos sirve la causa exterminando cuanto va de rosa para arriba.

— Profieres, Vati, un Abajo España.

— Un Arriba España, y al hoyo los españoles.

— Tienes Gracia.

— La paso a Franco, Todopo, si lo permites.

Aquí se cortó el diálogo y Dios puso una nube de invierno entre El y el Sumo. Y la Gracia fue con el Franco de las grandes desgracias, mues, desde el Diálogo, los españoles conocemos lo que son dos millones de compatriotas cadaverizados por hierro, fuego, tormento, dolor, vejación y hambre. Desde el Engraciosamiento del Caudillo (el engrasamiento del idem ya estaba hecho) se pudieron desatar ríos de sangre humana, de lágrimas de españolas doloridas, y probar bombas italianas y alemanas sobre el pellejo de niños hermosos; y quemar más de un tercio de Santander, pulverizar la mitad de Cádiz y de gaditanos, inundar Valencia, arrasar Ribadelago, ahogar sevillanos con aguas tamarguillonas, sembrar de poblados y pobladores los arroyos barceloneses para que una avenida de grandes y nocturnas aguas arreara con todo para un horrible traslado al Mediterráneo.

A Franco, Dios y el Vati podrán considerarlo gracioso; pero lo que es a los españoles, el Fulano no les hará reir hasta el día de su majestuoso entierro.

DISCOBOLO

Para "contrarrestar" las manisfestaciones populares antifranquistas de Italia, el Gobierno de El Pardo ordenó para el 23 de octubre próximo pasado el montaje en Madrid de una manifestación estudiantil "espontánea".

En total, dos mil empleados del régimen con dos mil ochocientas banderas.

Más inventos de destrucción

PRIMERO se ha descubierto el rayo de la muerte. Seguidamente la bomba de cobalto y la de aire comprimido que hace volar a los seres tan ligeros como las golondrinas. Ha terminado la carrera de la muerte con la desintegración del átomo, que ni los científicos que operan en los laboratorios son capaces de medir, a ciencia cierta, los alcances que puede tener la explosión de una bomba moderna a determinada altura. No conformes con tanto descubrimiento para exterminar a la humanidad, ya bastante comprometida, nos han desayunado con otro delicioso invento para que, con muy poco trabajo, sea eliminado de la faz de la tierra todo ser viviente.

Tomamos al pie de la letra lo que sigue, de la revista «Bohemia Libre» del mes de septiembre de 1962. Dice así: «VISTO Y LEIDO. Super-microbios para arrasar poblaciones enteras. El laboratorio de guerra bacteriológica del Ejército americano, situado en Fort Dietrich, se ha embarcado en un nuevo proyecto: la creación de nuevos gérmenes capaces de aniquilar a poblaciones enteras. No hay muchos detalles sobre esa nueva arma secreta, pero se tiene entendido que los científicos militares esperan aislar a bacterias capaces de resistir a cualquier antídoto que puedan oponérseles. Estas bacterias tendrán características hereditarias que las harán inmunes a cualquier sustancia actual con la que se intentara destruirlas. De este modo los Estados Unidos tendrán en manos una nueva arma bacteriológica más potente que cuantas existen hasta ahora.»

Mientras tanto, se dilapida el tiempo en conferencias del desarme, e incluso se invocan religiosismos envueltos en nubes de incienso para la paz, con resultado monetario en los cepillos de las iglesias. Incluso los mandatarios principales oran semanalmente en los templos de su devoción, invocando también la paz, violando directamente las tables del decálogo del legendario Moisés. Se le pone el pie encima, pues, al mandamiento del «no matarás», haciendo así añicos las reglas escritas en el monte Sinaí.

Hay que percatarse bien de que no se trata de un delito aislado, sino de la destrucción en masa de la Humanidad, sin poderse comprender cuál es el objetivo «lógico» de los actuales dirigentes de la Sociedad, al pretender ese extrminio de todos los seres vivientes.

Y a todos estos desmanes puestos en práctica por una manada de locos, ¿qué hacen los pueblos? Sencillamente, ni más ni menos que las reses, que, voluntariamente, entran a los pasillos de los mataderos en el Chicago de las extensas carnicerías.

¿Existe el hombre consciente? En caso afirmativo debe de dar señales de vida dado que sin su esfuerzo no se pueden construir bombas, ni microbios de la muerte.

R. LONE

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes octubre - Lista IV

Suma anterior	380 63
Berna (Suisse), Nüsler Royo	34 50
Ivry : Familia Royo	10 00
París : Juan Moliner	20 00
Angel Lobo	2 00
Maribela, de *Champclauson*	10 00
J. Casellas	5 00
Saladriga	5 00
Familia Marín, de *Houilles*	16 00
Francisca Vega	5 00
Joaquín Satué	5 00
Millera	5 00
Francisco Cobo	10 00
Gual	5 00
Total NF	513 13

EN CLERMONT-FERRAND

Festival para el día 11 de noviembre, a las tres de la tarde en punto, en la Casa del Pueblo. El Grupo Artístico pondrá en escena la obra dramática «Dueña y señora». A continuación un conjunto de variedades.

EN BURDEOS

Gran festival de VARIEDADES para el domingo día 11 de noviembre, a las tres y media de la tarde, en la Sala Son-Tay, organizado por el grupo artístico Cultura Popular, con la intervención de prestigiosos y aplaudidos artistas.

Para invitaciones, compañero P. Alonso, 42, rue Lalande.

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIGNAN

Importante conferencia

El teórico del castrimo, Che Guevara ha dicho que: «Todas las revoluciones tenían que pasar por una dosis de stalinismo».

¿Es cierto? ¿Es inevitable?

A contestar estas preguntas, tiende la Conferencia que, con el tema «*Del Stalinismo al Castrismo*», desarrollará el compañero Jacinto Borrás, el domingo día 11 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, en el Bar Casagnes, plaza del mismo nombre.

Con esta conferencia, la Federación Local de Perpignan inaugura sus actividades culturales de la temporale de invierno.

F. L. DE TOURS

Esta F. L. convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el día 11 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, y no el día 4, como se había anunciado, a causa de celebrarse este día un mitin de alianza sindical en Orléans.

La asamblea se celebrará en el lugar de costumbre.

DISCO

«Los hijos del Pueblo»

y

«A las barricadas»

NUEVA EDICION.

Después de haber agotado la primera edición efectuada en el exilio, hemos procedido a una segunda, limitada en cantidad, por lo que rogamos a quienes interese que se apresure a efectuar el pedido correspondiente, sea al Servicio de Librería del COMBAT SYNDICALISTE, 24, rue Ste-Marthe o a B. Agustí, 20, rue Jean Jaurès. Thiais (Seine). Precio del mismo, 1.100 francos.

Por la F. L. de Thiais.—El secretario, *A. Ramos*.

CENTRO DE ESTUDIOS Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis. Paris, 1e

CONFERENCIAS. — Siguiendo el ciclo sobre *cuestiones de federalismo*, el sábado, 3 de noviembre, a las nueve menos cuarto de la noche, el escritor FERNADO VALERA versará sobre el tema « *Actualidad de la idea federal* ».

La conferencia siguiente de este ciclo se celebrará el sábado 17 de noviembre, a la misma hora, y correrá a cargo de Manuel DE IRUJO.

Dos semanas después, o sea el primero de diciembre, ocupará la tribuna de nuestro Centro Gastón LEVAL.

CLASES. — Las clases de francés se celebran dos días por semana, martes y jueves, de siete a ocho y media de la noche.

Los sábados, de seis a siete y media, tienen lugar las clases del cursillo dedicado a la técnica de la lectura y la redacción.

BIBLIOTECA. — La biblioteca está abierta al público todos los días, a las siete de la noche.

MESA REDONDA

Las JJ. LL. de Paris anuncian para el viernes 2 de noviembre intercambio de opiniones con voz cantante a cargo de tres compañeros de la F. I. J. L. Tema: *Cómo deberá hablar y actuar la C. N. T. en un previsible retorno a España.*

REGIONAL DEL CENTRO EN EL EXILIO

Pone en conocimiento de todos los compañeros afiliados a la misma, que por causa de enfermedad acaecida al compañero secretario, toda correspondencia debe ser dirigida a L. Crespo, 24, rue Sainte Marthe, París (X).

El Comité.

GRUPO COLECTIVO DE ALBAÑILERIA

Existente en Evreux. Falta algún compañero profesional en albañilería dispuesto a trabajar en sistema colectivo. Escribir a esta Redacción.

NOTAS ADMINISTRATIVAS

Rogamos a todos los abonados en general que no hayan pagado los plazos vencidos, lo hagan para la buena marcha de las publicaciones.

A los que se han atrasado considerablemente en abonar sus suscripciones, pese a las reclamaciones que les hemos hecho, nos veremos obligados a ssuspender los envíos a pesar nuestro, de no ser correspondidos como es debido.

Igual decimos para los envíos del extranjero que no han contribuido nunca ni a los gastos de franqueo.

Confiamos en la comprensión y en el esfuerzo de todos, ya que así lo exige la vida de nuestra prensa, que no cuenta sino con nuestras aportaciones.

José Fernández, Tarascon (B. du Rh). Recibido giro 12,50 NF. De acuerdo.

— Bañón, Matías, Bordeaux. Recibido giro 45,90 NF. Tienes pagado hasta 31-12-62.

— Panicello, Panamá. Recibida la tuya del 8-10-62. Con el envío a cuenta, arreglado lo de paquetes.

CORREO DE REDACCION

A. F. B., Dreux : Envía a Llop. La comparación conviene, no los 99 del sabio. En lo otro, puerta abierta.

Necrológica

DAMASO SOLANA

Con harto sentimiento este Comité local de Alianza Sindical de Burdeos ha de poner en conocimiento de todos, en general, el súbito fallecimiento de su presidente, compañero Dámaso Solana, miembro de la U. G. T. Pérdida sensible para cuantos con él convivíamos las tareas aliancistas en pro de la liberación de España y del resurgimiento de la clase trabajadora española como libre e independiente.

El extinto compañero Dámaso Solana fue en todo momento dentro del C. de A. S. un incansable animador para cuantos compartamos las labores conjuntas de alianza U. G. T. - C. N. T. y vivo ejemplo de constancia de lucha.

Reciban sus familiares, amigos y compañeros el testimonio de nuestras más sentidas condolencias.

Por el Comité local de A. S. — El Secretario, *M. Márquez.*

Observaciones amistosas

AL final de la historia gráfica de Anselmo Lorenzo divulgada por nuestro colega « Espoir », se afirma que el biografiado quedó neutral entre la toma de posición de Kropotkin, Grave, etc., en favor de los Aliados en la guerra del 14, y la posición antiguerrerista de Malatesta. Como testigo de época, afirmo que Anselmo Lorenzo, tras meditación dolorosa sobre los casos de Kropotkin y de Joaquín Mir y Mir, igualmente aliadófilo, se determinó claramente antiguerrerista a la manera de Enrique Malatesta y de Sebastián Faure.

En cuanto al compañero Urales, entonces no pesó por hallarse apartado de la contingencia anarquista. Su reincorporación al Movimiento data de la misma época en que su hija Federica se agregó al mismo.

∴

El compañero Gastón Leval, en el número 82 de « Cahiers du Socialisme Libertaire » establece polémica que directamente no nos afecta, aunque en ella se roza a toda persona afecta a nuestros medios. Gastón Leval dice, a nuestro entender, algunas certezas y otras tantas enormidades, cual ésa de que « nuestros camaradas de España en 1931 votaron contra la Monarquía cuando las cifras del escrutinio les mostraron, hora tras hora, que aquélla iba a ganar las elecciones ».

Paso por alto esta afirmación atrevida para ir a lo que más, en este momento, me interesa : conocer la exactitud de otra segurídad que el compañero Laval generosamente emite : « Cuando, en abril del año próximo pasado el levantamiento de los generales de Argel amenazó con abatir el régimen existente en Francia, los delegados del movimiento libertario español en París se presentaron a un miembro del gobierno declarando estar dispuestos a luchar contra el fascismo y pidiendo armas. »

La gestión, en el momento aducido, no sería grave. Pero el firmante, teniendo motivos para conocerla, la ignora del todo.

∴

Conclusión : Si hay que asentar historia que no sea sobre terreno movedizo.

J. FERRER

B.D.I.C

ABONNEMENTS ; 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.
★
Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Justicia totalitaria en España

LEIDO EN LA PRENSA ESPAÑOLA DEL 21-10-62 :

Consejo de guerra contra autores de actividades subversivas. Entre los encausados, el estudiante implicado en la colocación de un explosivo en el Valle de los Caídos

Madrid, 20. — En la mañana de hoy, sábado, se ha visto la causa contra Francisco Sánchez Ruano, Ricardo Metola Amat, Helios Salas Martín, Alejandro Mateo Calvo, Antonio Astigarraga de la Puerta, Francisca Román Aguilera, Nicolás León Estella, José Martínez Rodríguez, Rafael Asenjo Baranco, Lucio de la Nava Hernández y Eugenio Cordero Regis.

La causa ha investigado las actividades de la organización clandestina de las « Juventudes Libertarias » (antigua FAI), que se relacionaba con el exterior y tenía bases en París y Toulouse (Francia), desde donde enviaba enlaces portadores de consignas para producir disturbios en el interior y distribuir propaganda clandestina.

Los procesados participaron en actividades de la organización libertaria, y entre ellos se encuentran cuatro paracaidistas licenciados que, en connivencia con otros elementos, se proponían apoderarse en vuelo y a mano armada de un avión de pasajeros de las Líneas Aéreas « Iberia ». Sánchez Ruano, estudiante de Ciencias Políticas, aparece implicado en la colocación de un artefacto explosivo en el Valle de los Caídos, traído a España por un grupo extranjero.

El fiscal calificó los hechos como integrantes de un delito equiparado al de rebelión, previsto en el decreto de 21 de septiembre de 1961, y solicitó penas de treinta años de reclusión para Francisco Sánchez Ruano; ocho años de prisión para Lucio de la Nava y Eugenio Cordero y doce años y un día de reclusión para cada uno de los restantes procesados.

Defensor de todos los procesados ha sido don Rafael Pazos Blanco, comandante de intervención del Aire y abogado del Colegio de Madrid.

El Consejo de guerra por sentencia, que no será firme hasta tanto la apruebe la autoridad competente, ha impuesto a Francisco Sánchez Ruano la pena de 28 años de reclusión y a los demás encartados penas de seis y doce años

franquista ¡se « sanciona » con 28, 12 y 6 años de presidio!

Además queda lo siguiente por ventilar : la validez del fuero de guerra para juzgar delitos civiles; la inexistencia práctica de la defensa de los procesados, asistidos por un defensor obligadamente favorable al régimen o, en todo caso, incapacitado para producirse libremente ante el fuero de guerra; la nula publicidad dada al proceso por las autoridades, que por su condición de totalitarias prescinden de enterar a la ciudadanía antes del juicio consumado, con lo cual consiguen evitar movimientos de opinión opuestos a la consumación de graves injusticias de orden gubernamental, policial y jurídico.

Nunca la justicia histórica ha podido representar a los hombres libres. Siempre la justicia de los hombres de clase o de partido queda fuera del ámbito de la justicia humanista. La ley escrita no es la ley natural de los hombres voluntariamente asociados en colectividad igualitaria. Pero jamás la justicia — incluso la artificial de los hombres — ha sido abrumada y escarnecida como ahora en España... ante la indiferencia de un mundo que se proclama « libre » y asiste a Franco.

Primeramente ponemos en tela de juicio que estos jóvenes compañeros hayan delinquido según expresión del Consejo de guerra. Seguidamente nos cumple atribuir al tribunal militar exceso de celo o de furor autoritario. Hay una desproporción colosal entre las condenas y los delitos aducidos.

Luego de estallar los artefactos el propio parte de la Dirección General de Seguridad manifestó tratarse de explosiones sin importancia, esto es, de petardos destinados a producir alarma. Entonces, terrorismo simbólico, protesta ruidosa contra un régimen que los españoles sufren, pero que no aprueban. Quienes colocaron explosivos incruentos al pie de edificios oficiales no hicieron más que interpretar el sentir antifranquista de la población española, y el tribunal castrense, al condenar tan excesivamente a unos muchachos libertarios escogidos por la policía, obedeció a un sentimiento de venganza o de adhesión supina a Franco más que a la obligación de defensa de un orden cuya legalidad está en entredicho.

28 años de encierro total contra una persona que « posiblemente » pero no « seguramente » colocó un petardo con fines políticos y no de agresión contra nadie, es una barbaridad, una animalidad jurídica que nuestros jueces no aplican cuando un capitán Barrera asesina a una pobre meretriz en la calle Escudillers de Barcelona o da muerte alevosa a un Castro Girona en el Retiro de Madrid. 28 años de encierro total, totalitario, se determinan hoy contra un encartado civil para que no se diga que el tribunal franquista haya aplicado cadena perpetua contra un chaval que no ha asesinado ni siquiera lesionado a nadie. La « justicia » que a esos jurisconsultos de cuartel les mandan hacer sería aceptable como caricatura si no entrañara tan tristes consecuencias.

A nosotros no nos extraña la conducta de los galoneados de nuestro país dispuesto a consumar enormidades por el estilo. Son hombres de manga larga y mente estrecha, y aquélla hay que cubrírsela con galones desde los puños hasta las charreteras. Son tipos ostentosos cuyo saliente pechero hay que llenar con chatarra honorífica y rentable, puesto que hay vanidades, vicios y necesidades hogareñas que satisfacer. Lo que nos choca, grandemente y desagradablemente, es que la Prensa extranjera pueda relatar tales enormidades jurídicas con una frialdad polonórdica, sin comentario sobre la enorme disparidad que existe entre el delito y la corrección que se impone al delincuente previsto, pero exageradamente condenado. Más de una vez hemos visto cómo en el extranjero a un asesino de su madre se le condena a cinco años de reclusión después de aceptadas las circunstancias atenuantes. Sin embargo, los excesos de la justicia franquista a las Agencias y a los diarios exteriores no les sugieren ninguna reflexión adecuada. Si España es así, que los españoles se lo pasen — parecen decirse.

España es un país europeo y como tal adscrito a la Civilización hace innumeros siglos; en consecuencia, en España debe concurrir la justicia con aceptación de atenuantes, en el caso de hoy el móvil de libertad, antifascista, apreciable en los supuestos delincuentes; la ausencia de sordidez (provecho personal en detrimento o peligro del semejante) y la resultancia incruenta del delito, puesto que la sustanciación de éste se reduce a unas paredes chamuscadas. Y esto, tan fútil, tan baladí, que en el extranjero se absuelve o reprime con penas ligeras, en la España mussolinesca, hitleriana y

Unas preguntas incontestadas :

¿Por qué las autoridades franquistas instalaron "Urbanizaciones" en los cauces de las rieras de Palau, Las Arenas y de Rubí? ¿Por qué vendieron esos terrenos a familias andaluzas, murcianas y castellanas, hoy diezmadas por las riadas?.

CRONICA EXPRES

Aquéllos no perdonan

PASO bastante miseria antes de colocarse en un modesto hotel de guarda de noche. Antes estuvo de cajero en un bar y primero que todo se empleó de vigilante nocturno en un almacén, teniendo que someterse a tratamiento por haber estado mordido de una rata.

Sacaba bien la vida y lo pasaba a cuerpo de rey cuando llegó para la Argelia lo que todos sabemos.

Marcial Morales ejerció un cargo de responsabilidad en Cartagena en el transcurso de la guerra de España. Aunque de diferentes opiniones, éramos amigos, unidos por la miseria común.

Menos años que yo tiene, cuanto a alifafes, por ahí andamos, de carácter reumático los suyos y bronquíticos los míos.

Dos veces que solicitó la entrada en España fue para dos sofiones.

Ocurre lo de Argelia y, temiendo por su vida en Orán, va y se mete de cualquier manera en un barco y se planta en Valencia. ¿Por qué en Valencia y no en Francia?

Por tener familia en España y no conocimientos en Francia, por falta de cuerda para aventuras, por estar artrítico, por ser un cacharro viejo.

No soy un detractor de la familia, pero mi fe en la familia cuando se está a bofeteo como Marcial Morales, es escasa.

Mas su caso no es éste, su caso era de sospesar su responsabilidad, en que para Franco y Falange se está siempre en 1936-39 respecto de nosotros.

Mal veo a Morales, francamente. Lo mejor que ocurrirle puede es que le echen una carga de años de presidio con cuyo peso no podrá dada su edad y sus condiciones físicas.

Un acto de irreflexión.

Un disparate craso.

Una aberración peligrosa.

El mismo se ha metido en la boca del lobo.

Suerte le deseo. **PUYOL**

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Italia antifranquista y el rapto de Milán

PARA nadie es un secreto que el sector predominante en el campo político italiano es de signo e influencia vaticanista. Pero esta influencia vaticanista se halla en apariencia bifurcada en expresión contradictoria. En el terreno sindical, considerado hoy como factor indispensable para la regulación de ciertas normas económicas en los países del capitalismo liberal, los demo-cristianos se sitúan a la avanzada de las reivindicaciones obreras : salarios y un trato moral más elevado. Forman cuerpo con la fracción de los «industriales inteligentes» y los «patrones comprensivos» de las «realidades obreras». En cambio, la Iglesia se mantiene ferozmente retrógrada y controla eficazmente escuelas, propaganda y dirección «espiritual» en los dominios más popularizados, como son: la prensa, la radio, el cine, el teatro, los museos, todos los lugares de acceso público donde puede moldearse opinión y mentalidad.

La influencia de la Iglesia es tal que pocos, muy pocos ciudadanos, escapan al control bautismal ni al sacramental casamiento. Es sabido que los comunistas italianos cumplen todos los ritos y se someten a todas las prácticas de la Iglesia bajo la comprensiva anuencia del Partido. Desde el cotizante oscuro al militante probado, como siempre procaz y bullanguero, todos pasan por el atrio y prestan pleitesía al cura. Conocido es el caso bastante reciente de una pareja que se casó civilmente y rechazó el parabién del cura. Hubo acusación de herejía en el púlpito y derivada de ella boycot al comercio que la pareja regenteaba. Proceso de la pareja contra el cura. Cierre del comercio. Terminó en tragedia. Enfermaron de preocupación los cónyuges. Divorciaron. Finalmente hubieron de abandonar el país...

En el proscenio gubernamental hacen figura de «renovadores» a la vez que frenan lo que pudieran ser realizaciones efectivas. Se hallan hoy abocados a la nacionalización de las ramas eléctricas, forzados por la necesidad de cumplir el plan de revalorización del «mezzogiorno». Pero se abocan a la tarea con escasa convicción. El italiano medio comenta socarronamente el caso diciendo que por precaución ha comprado una lámpara de petróleo. En cuanto a nacionalización le basta con el ejemplo de los ferrocarriles, cada vez más decrépitos y deficitarios por insolvencia y mal servicio. Sea lo que fuere es probado que los diferentes partidos que intervienen en la política italiana hacen figura de comparsa ante el todopoderoso Vaticano.

∴

A pesar de los imponderables que se destacan en el escenario de la vida política y social italiana nunca ha cesado allí una manifiesta oposición contra el franquismo. Puede imaginarse lo que supone y cuesta una acción protestataria que puede calificarse de permanente en un país y en un ambiente como el que hemos descrito a «grosso modo», sin habernos referido aún a las actividades de las fuerzas represivas que fundamentan su función en una legislación social establecida por el régimen musoliniano, aún en vigor en sus aspectos esenciales. Ni nos hemos referido tampoco a los persistentes grupos fascistas o «neo-fascistas» que campan de manera abierta en Roma y en las principales regiones de Italia, que tienen locales abiertos, órganos de publicidad y que de tanto en tanto realizan actos precursores de lo que podría ser su «revancha» si lograran reingresar victoriosos en la escena política.

No obstante, no pasa semana sin que aparezca un manifiesto, una nota política incitadora, una conferencia local en no importa que rincón del país, un mitin público de importancia, una manifestación callejera frente a un consulado o embajada española, un cartel mural o una octavilla, una declaración de un grupo, de una organización, de un partido, de una personalidad artística, literaria, política... Una expresión, en fin, de la ansiedad antifascista latente en el ánimo de los italianos conscientes de lo que significa el peligro de la persistencia de regímenes como el de Salazar, Franco o similares.

La propaganda pública antifascista —antifranquista en el caso— ha logrado aunar las voluntades y la intervención de todos los partidos progresistas hasta el extremo de que en diversas ocasiones se han lanzado manifiestos comunes o se han celebrado mitines con la intervención de socialistas, anarquistas y comunistas incluso. La intervención de comunistas provocó disensiones y reservas. Hemos citado la de Giovanna Berneri en su hora. Pero es tal el afán que despierta en los italianos el deseo de obrar contra el franquismo que no pocas veces surgen manifestaciones espontáneas colectivas ante casos concretos aptos al desarrollo de una campaña de propaganda pública.

Los libros sobre la revolución y la guerra en España conocen en Italia ediciones repetidas. Muchos de ellos han dado lugar a polémicas acendradas y partidistas. Los fascistas italianos participaron como aliados de Franco. Pero los italianos antifascistas por aquel tiempo exilados o fugitivos intervinieron decidamente en las columnas libertarias como la *Durruti* y la *Ascaso* o en las Brigadas Internacionales. Las tierras de España quedaron abundantemente regadas con sangre de italianos. Es esta una de las razones que mantiene en Italia el problema español en un plano de actualidad permanente y como un motivo de actuación útil a la propaganda de partidos opuestos.

POSICION ACTIVA DE LOS ANARQUISTAS ITALIANOS

De todos los sectores antifranquistas se destaca la actividad de los anarquistas italianos por su eficacia y por su originalidad. Las publicaciones dedican amplio espacio en cada número, aportando siempre nuevos datos y noticias sobre la situación en España y nuevas iniciativas en cuanto a la manera de combatir al franquismo.

¿Quién puede olvidar la acendrada voluntad y el inusitado coraje de Di Luissi, aquel viejecito hoy difunto, físicamente agotado por las penurias carcelarias, que por dos veces intentó colocar un inofensivo pero estruendoso petardo en la embajada franquista de Roma? Acababa de salir de la cárcel cuando ensayó su primer intento. Se hubiera podido suponer que se hacia detener adrede, en posesión del explosivo, con el premeditado objeto de que la prensa burguesa o de partido se ocupara del problema español.

Y así ocurrió en efecto con motivo del atentado al consulado de Génova, en el que participaron tres jóvenes que como De Luissi estimaban que el medio más directo de recordar la situación española a cierta opinión pública prontamente olvidadiza era la de realizar un acto espectacular de ese orden. Mancuso, Busico y Di Lucchi afrontaron el tribunal. No huyeron. Solidarios entre sí declararon el porqué de su acto. El proceso tuvo lugar en dos tiempos : junio y noviembre de 1950. Fueron absueltos en razón a los motivos morales del acto cometido.

Recientemente en Ginebra tuvo lugar un proceso provocado por razones idénticas. Tampoco huyeron los jóvenes autores del atentado al consulado española.

(Termina en la página 3.)

ESPAÑA AL DIA

MAS COMPAÑEROS CONDENADOS

«ONCE jóvenes libertarios han sido juzgados y condenados en Madrid a penas diversas. » (De los periódicos).

Sobre este particular cabe retener :

Que esos once jóvenes son completamente inocentes del delito que se les imputa. La calificación que se les aplica se explica solamente por la necesidad que tiene el régimen de cubrir las apariencias, del mismo modo que trataban de cubrirlas los regímenes imperantes en Europa durante la ocupación alemana, calificando de « bandidos » a los resistentes.

Que la condena impuesta a esos once jóvenes es por « delito » de asociación. El comunicado que han hecho circular las agencias así lo reconoce de forma implícita, cuando pone en boca del abogado defensor « que no es cierto que trataran de constituir células de las Juventudes Libertarias ». Lo que significa que ése era uno de los delitos mayores de los que se les acusaba.

Que los hechos por los que hoy se condena a 11 jóvenes libertarios fueron imputados a los comunistas en un comunicado oficial del Ministerio del Interior.

Es curioso que por una vez los servicios franquistas dejen de hacer propaganda comunista, pero reconózcase que los amanuenses del régimen han mentido en esta ocasión dos veces, y no a la imagen del poema de Machado, sino integralmente en ambas ocasiones : una diciendo que los acusados eran comunistas, otra al imputarles hechos de los que son inocentes. Así se escribe la historia.

UN CAMALEON ACREDITADO: LA IGLESIA

La Iglesia va cambiando de postura respecto al régimen franquista a pasos acelerados. No sólo fue el cardenal Montini quien tomó posición cuando el proceso de los tres jóvenes de Barcelona, sino varios otros prelados italianos. Tal actitud cabe atribuirla :

A la vieja táctica de la Iglesia de ir disociándose de los regímenes que, aunque se hayan instaurado y desarrollado bajo su protección, comprende que van hacia el ocaso y que se hallan perdidos. Es normal, pues, que en el caso del franquismo la Iglesia juegue ahora a la oposición.

A las presiones que sobre ella se ejercen en tal sentido. La manifestación de los estudiantes romanos frente a la embajada de España y luego ante el Concilio, se inscriben en esa trayectoria. Otros acontecimientos igualmente. Pese a todo, la Iglesia es aún el más firme puntal del régimen. Ella habrá de ser tenida por responsable de la prolongación de la existencia del Poder franquista.

DESPERTAR TARDIO

Una reunión de unos mil delegados sindicales celebrada en Madrid bajo la presidencia de Solís Ruiz, ha acordado solicitar el aumento de los salarios de base en más de un cien por cien. Los delegados, según el comunicado, reclaman un reparto más equitativo de la renta nacional y una política orientada hacia la elevación del nivel de vida. Reclaman la aplicación de una política clara, decidida y bien definida por el plan de desarrollo, el cual se estrella contra los obstáculos institucionales y estructurales, contra los grupos de presión y de intereses, contra los privilegios adquiridos y contra la fuerza de inercia.

He aquí, en los extractos de la nota transcrita, todo un poema. Un « sindicalismo » vertical del que es jefe supremo Franco y que se desenvuelve desde hace veintitantos años en un Estado que se califica de « nacionalsindicalista », nos sale ahora con los obstáculos institucionales y estructurales, con los que suponen las fuerzas de inercia, etc., etc. El hecho es tan singular que no sabe uno cómo tomárselo, en chunga o en serio.

Si nos lo tomamos en serio habremos de pensar que ese comunicado del sindicalismo vertical, inspirado por el gobierno y dictado por un ministro, debe tender a ofrecer una prueba de que el régimen se liberaliza y de que hay libertad de expresión. Tal puede ser la intención. No hay que perder de vista, sin embargo, que el sentido del comunicado en sí no hace más que poner en la picota la institucionalidad, la estructura, la contextura y la existencia del propio régimen. Eso sería normal dicho por la oposición Pero ¿cómo puede un régimen condenarse a sí mismo sin que, automáticamente, deje la plaza vacante?

Tampoco hay que perder de vista que esa reclamación de aumento de salarios en un cien por cien, si bien tiende a ir estimulando esperanzas en los trabajadores con la promesa de mejoras en su nivel de vida, pone en evidencia cuán insoportable es la miseria a la que actualmente están sumidos los trabajadores y cuán enorme es la injusticia que con ellos comete el régimen.

De cualquier modo, en torno a este problema se abre un interrogante : ¿Qué se proponen con esa nota los capitostes del sindicalismo vertical y hacia dónde se dirige éste ?

AQUELLA DEFUNCION MISTERIOSA

Se sabe que Arias Salgado murió poco después de haber sido desposeído de su cargo de ministro. De lo que no se ha dicho nada es de las particularidades que rodean al misterio de su muerte. A este respecto existen dos versiones. Una : que se suicidó ante el hecho de que, al verse forzado de hacer la transferencia de funciones y poderes, no podía justificar el empleo de cientos de millones de pesetas. Otra : que Franco le nombró, a fin de desagraviarlo de su exclusión del Gobierno, para una representación oficial cerca del Vaticano y éste lo rehusó. Como consecuencia, el ínclito Arias murió del berrinche. ¿Comentarios? Los que os parezcan.

(Información C.N.T.)

La Italia de Mussolini estuvo con Franco. El pueblo italiano de hoy está con la España antifranquista a juzgar por sus numerosas, nutridas y entusiastas manifestaciones.

La prensa franquista acusa el golpe ocupándose de ellas cada día.

EL 9 DE NOVIEMBRE A LAS *OCHO Y MEDIA* DE LA NOCHE
GALA ANUAL DE

le monde libertaire

en el Palais de la Mutualité
Con la inauguración de la temporada parisina de

LEO FERRE

el cual cantará, en obsequio de la concurrencia, las canciones que últimamente ha compuesto.

Completarán el orden del Programa las figuras tan resaltantes en el mundo del arte francés, Simone CHOBILLON, Ricot BARRIER, Maurice HORGUES, Clairette MAY, un Número Acrobático de gran fama y además la dilecta bailarina española CHARO MORALES, y, nuevamente, el celebrado cuarteto cómico-vocal

Les Garçons de la Rue

Localidades a 5 NF en CNT, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10) y en la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11).

Invitación cordial a los compañeros españoles.

Cuba - URSS - USA, Berlín Este-Oeste, China - India,

OTROS TANTOS AVISPEROS DE GUERRA

¿Y es esta la tranquilidad que los Estados «modernos» ofrecen a los pueblos?

3428
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 218 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 8 Novembre 1962

LES TECHNICIENS

DANS un récent éditorial, où la complète inutilité et la nocivité des cadres ont été soutenues par nous, une allusion a été faite aux techniciens, et nous indiquions : « On semble trop porté à confondre cadres et techniciens, bien que dans la presque totalité des cas il n'y ait aucun rapport valable ; mais cela est une autre histoire. » On nous a demandé des précisions à ce sujet ; les voici :

Il existe, selon nous, une différence énorme entre les cadres et les techniciens, car si l'existence des premiers — même si nous devons, une fois de plus, faire de la peine aux papes de la C.G.C. — ne se justifie aucunement, par contre celle des seconds est indispensable parce que ce sont d'importants éléments de la production.

Ceci admis, dépêchons-nous d'ajouter que nous refusons aux techniciens, malgré la justification de leur existence, la place prépondérante qu'on tend trop généreusement à leur attribuer dans une hiérarchie injustifiable.

Eliminons, pour être logiques, du groupe des techniciens, les éléments à la fois cadres et techniciens, qui n'exercent dans les entreprises qu'un travail administratif, donc purement cadre, dont nous avons dit antérieurement tout le mal que nous pensons. Faisons de même pour ceux qui, chacun dans leur branche (calqueurs, garçons de laboratoires, etc.), dont la tête a quelque peu enflée, s'assimilent trop prétentieusement aux véritables techniciens, bien que leur utilité dans la production soit, elle aussi, indéniable. Il ne nous reste plus à examiner que le cas de ceux qui se situant à l'échelon « supérieur », les ingénieurs, chimistes et autres produits des grandes écoles, œuvrant à la satisfaction des besoins, bien que celle-ci ne soit dans l'état actuel des choses qu'un leurre pour la majorité des individus.

La revendication par les techniciens d'une place privilégiée dans la société, se justifie-t-elle d'une façon quelconque ? A cela nous répondons franchement : NON !

Les raisons justifiant cette position nette, sont multiples. Nous ne retiendrons que la principale, suffisant largement pour en démontrer la valeur.

Rappelons, tout d'abord, que depuis des millénaires l'homme tend à se libérer des chaines qui l'entravent, à conquérir la liberté, cette liberté sans laquelle aucune société harmonieuse n'est concevable. Or chacun sait que la liberté restera du domaine de l'utopie tant que subsistera l'inégalité économique que les techniciens tendent à perpétuer en s'attribuant chaque jour de nouveaux privilèges. Leur marche à reculons fait d'eux des éléments ennemis de classe, qui nous éloignet du but poursuivi, et rend leurs prétentions indéfendables.

Elles le sont d'autant plus que la presque totalité d'entre-eux n'ont rien inventé du tout, pas même l'eau sucrée; c'est fait depuis longtemps.

Ils ont tout au moins bénéficié de l'avantage d'être pour la plupart des fils à papa, comme les cadres, d'avoir pu poursuivre, comme ceux-ci, leurs études, et de les avoir souvent terminés... avec un peu plus de réussite. Plus qu'autre chose, « bêtes à concours », bonnes « machines enregistreuses », ils ne peuvent tirer aucune gloire d'avoir bénéficié des découvertes effectuées par quelques rares sujets d'une valeur exceptionnelle qui se manifestent tout au plus deux ou trois fois par siècle; ils feraient bien mieux de mettre en pratique le désintéressement et la modestie dont ces incontestables valeurs firent preuve, le plus souvent.

Non, les techniciens n'ont pas à s'enorgueillir de leur situation. Leur apport, tant s'en faut, n'est pas supérieur à celui de l'agent d'exécution, du manuel qui possède « son idée dans le creux de sa main ». Malgré certaines apparences défavorables, la pratique le prouve abondamment.

Dans la production moderne tous les individus sont étroitement incorporés dans l'immense machine que constitue la collectivité, comme de simples rouages aussi indispensables les uns que les autres et nous restons plus que jamais attachés à la formule qui nous est chère qui veut que, sans distinction de classe, le savoir soit mis à la disposition des plus doués, dans chaque branche d'activité, sur un pied d'absolue égalité, sans avantage d'aucune sorte, pour la satisfaction des besoins de tous, sans exception.

Ce n'est malheureusement pas la conception des techniciens, dont nous ne pouvons que combattre l'égoïsme et la prétention.

D'UN CONCILE A L'AUTRE

LE 15 - 10 - 62 (1)

Celui de Rome, marque, d'une rigueur incontestable, la *faillite* lamentable de l'Eglise. Ainsi, ces religieux qui, depuis des siècles, tenaient bien haut le glaive, présidaient à tous les massacres, au nom de leur Dieu, entendaient maintenir sous leur joug le paria aussi bien que le seigneur, jusqu'à la consommation des siècles, organisaient les plus abominables attentats contre quiconque osait émettre la plus bénigne critique aux absurdités de la cosmogonie théiste et même contre ceux qui, le plus innocemment du monde se livraient à la recherche scientifique et autre découverte mécanique, sans autre prétention que soulager l'effort de leurs congénères, les voilà, ces fiers tyrans, réduits à la plus humiliante mendicité, faisant la manche, comme de vulgaires clochards, afin de conserver la plus minuscule place, qu'ils sentent menacée par le triomphe de la Raison.

Mais, je ne cite ceux-là que parce que je vois une certaine analogie avec le grand conciliabule qui se tient actuellement à Paris, entre nos politiciens de gauche à l'extrême droite ,de Guy Mollet à Paul Raynaud en passant par Gaillard et autres Depreux du P. S. U. (ce dernier traîne avec lui quelques copains anarchistes ?) ; quant aux communistes, n'en apportent pas moins leur appui inconditionné. Dame, l'affaire en vaut la peine !

En effet, depuis que le Pflimlin et autres Mollet ont hissé le grand Charlot au pouvoir, la situation des politiciens a bien changé. On n'est jamais trahi que par les siens, dit-on. Or, l'intronisé s'est acharné à ridiculiser ceux qui l'ont fait roi. Réforme de la constitution, référendum à tout propos ; ils ont marché, tout avalé, sans broncher, ils étaient peu (avant 58), ils acceptèrent de n'être plus rien. Mais cette fois la coupe déborde, le gars du palais exagère, il veut leur enlever le pain de la bouche, ou leur intime l'ordre de jouer les bouffons de cour. Leur profession est de promettre des réformes, de s'enflammer, en période électorale, sur tous les problèmes qu'on leur soumet. Cela même, leur est désormais interdit.

Muet comme une carpe lorsqu'on a la langue bien pendue, c'est un comble ! Ayant bu la coupe jusqu'à la lie ces messieurs la trouvent soudain trop amère et se révoltent.

De - Gaulle - le - Grand, est aujourd'hui l'homme à abattre, sa politique gêne les petites combines politiciennes, aussi, convient-il de s'unir et, pour ce faire, les frères ennemis s'écrièrent en cœur, oublions nos querelles passées, sus à l'usurpateur Mais, pour détroner un... roi, il faut une sérieuse raison, il faut aussi, avoir le crédit d'une masse imposante de suiveurs. Ces « malheureux » ont sauté sur l'occasion d'un nouveau référendum pour tenter de balayer le désormais intrus. Que veut le relaps ? Faire élire le prochain président par le vulgaire et, ce au nom de de la démocratie. Non, c'est intolérable, rétorquent ces nouveaux spoliés, la démocratie c'est nous et c'est par nous seuls que le chef suprême du pays doit être élu, il nous a tout pris, nous ne sommes plus que des spectateurs placés devant l'acteur qui joue son rôle, mais pousse l'audace jusqu'à exiger de nous d'être ses supporters inconditionnés. Evidemment, les deux parties se jettent par la figure des vérités qu'ils sont les seuls à connaître, ils ont garde d'aller trop loin, le bon populo ignore ce qu'est la démocratie, habitué à se laisser berner il se résoud à agir selon son sentiment, laissant aux adversaires en présence le soin de liquider la querelle, même à son grand désavantage. Ce bon peuple, n'aimant pas se creuser, ne cherche pas à savoir si les querelleurs n'abusent pas de sa trop facile confiance. Il ne lui vient jamais à l'esprit que les politiciens agents du capital se doivent à celui-ci. Obligés du maître, leurs positions antagonistes sont une garantie essentielle pour la quiétude de leur obligeant.

Dès lors, ils leur faut jouer le jeu, afin de donner le change, de susciter les passions autour d'un événe-

ment grossi à la mesure de l'intérêt recherché. Exemple : Depuis le lendemain de la « libération » le mécontentement des employés n'a cessé de monter ; grâce aux incidents politiques astucieusement élaborés les salariés se sont inclinés devant l'incident créé...

Ce qui compte en matière politique c'est faire dériver les problèmes sociaux, qui se présentent avec trop d'acuité et ainsi de gagner du temps sur l'ennemi.

Cependant, il peut y avoir dans ces multiples coups de théâtre des moments où les acteurs en présence se prennent au sérieux ,et c'est peut-être le cas actuellement. Dans ces condtions il va y avoir du sport. Le grand Charles semble rire sous cape ; avec le concours des « sortants » il aurait minutieusement calculé son coup. Avec son plan social, il n'aurait pas balancé à prendre à son compte la démagogie, dressé un dispositif économique en puissance, susceptible de remplacer, en cas de victoire, l'Assemblée Nationale et le Sénat. Sa propagande, savamment orchestrée, les quelques broutilles qu'ils abandonnent aux fonctionnaires, même les 10 % d'augmentation aux ministres, et toutes les réformes présentées par des tiers, qu'il fait étudier, tout ceci pourrait contribuer à lui faire gagner son référendum et ainsi à ruiner tous les espoirs des politiciens coalisés. En somme, le triomphe de de Gaulle peut signifier la faillite des partis politiques. Alors qu'il n'est nullement certain que la victoire des politiciens ait pour résultat le départ de l'homme du 13 mais 1958.

Machiavélisme imposé ou non, il y a quelque chose de réconfortant pour nous révolutionnaires, les loups s'observent et nous pouvons être sûrs qu'ils tomberont tous dans la fosse commune de la sottise humaine.

D'autant, que cette sottise est sujette à des variantes. Le révolté qui a perdu son auge dorée, dévoile rageusement toutes les ficelles de la situation occupée par son heureux adversaire, il analyse avec un goût raffiné tous les actes et ressources, qu'il dénonce avidement dans l'espoir d'en tirer la plus implacable des vengeances, sans même se soucier qu'il livre ainsi toute la trame de l'ignominie dans laquelle il a volontairement trempé.

Qui sait, c'est peut-être là le ferment indispensable de l'évolution humaine et l'on serait tenté de dire que les hommes fatigués de leur monstruosité finiront par devenir fraternels ?

Qui sait, nous sommes peut-être à la veille de changer de régime ? Rien ne va plus à travers le monde, la religion fout le camp, la politique est sur le même bateau, curés et politiciens sont également vomis.

D'ailleurs,s je me demande si réellement les peuples ont jamais aimé leur gouvernement. Ils semblent être là, un peu comme des objets encombrants, tolérés par atavisme, si les uns baissent piteusement la tête devant ces gnomes grimaçants, d'autres s'ingénient à leur faire des niches, tandis qu'un troisième tente d'en tirer profit sous leurs regards amusés, car de tous les crimes, le plus grave et, celui qui est le plus sanctionné par les régimes, ce n'est pas de voler ou de tuer son prochain, ce ne sont là que des larcins mineurs, mais de vouloir être libre.

Etre libre, cela comporte nécessairement le rejet de toute cette superstructure d'Etat, et de ce qui le compose, police, armée, appareil judiciaire, et les fantômes : religion et politique.

Si les peuples tirent la leçon de l'histoire et qu'ils ne veulent plus de la tyrannie ,alors qu'ils laissent les conciles œcuméniques de toutes nuances à leurs incantations, et qu'ils réalisent, dans leur intérêt, que la paix et la fraternité est à ce prix.

Camille ANDRES

(1) Cet article a été retardé en cours de transmission. Nous le publions, néanmoins, car il n'a rien perdu de son actualité.

Bulletin Paroissial

Dans le bulletin paroissial où nous avons puisé « Allo ! Allo ! », commenté dans notre précédent numéro, on peut lire aussi, page 10, sous le titre : « Le chanoine Kir vous explique » une inénarrable dissertation sur l'existence de l'âme. La voici en partie, précédée d'une présentation involontairement drôle, rédigée sans doute par le rédacteur du bulletin :

« *Le chanoine Kir, député-maire de Dijon, ne se contente pas d'égayer les couloirs de l'Assemblée Nationale. Il donne parfois sa pensée sur des problèmes graves qui inquiètent certains hommes d'aujourd'hui, trop préoccupés par la matière et fermés sur l'invisible.* »

Nous voilà donc prévenus : Sur des problèmes graves, le celèbre député-maire de Dijon va nous faire connaitre sa pensée. La voici, telle qu'elle est exposée dans ce bulletin, et telle sans doute que la postérité la connaitra plus tard :

« *Pour expliquer les actes dont l'homme est l'auteur, il faut admettre en nous l'existence de deux éléments : l'un matériel et tangible qui nous met en communications avec le monde extérieur, c'est le corps; l'autre immatériel et insaisissable qui élabore les renseignements fournis par les sens, c'est l'âme. Il importe de répondre à une question qui peut se poser à l'esprit. Puisque l'âme existe, comment se fait-il qu'on ne la voit pas ? On devrait pouvoir constater sa présence, surtout de nos jours où l'analyse chimique essaie de pénétrer tous les secrets.*

La réponse est on ne peut plus facile. On ne voit pas l'âme, c'est vrai; mais qu'est-ce que cela prouve ? Qu'elle n'existe pas ? Nullement ! Cela prouve tout simplement qu'elle est immatérielle et que nos sens sont incapables de la saisir. »

L'astuce est, ici, vraiment évidente. On déclare d'abord que l'âme existe en se référant à l'existence réelle et palpable du corps, et ensuite on demande innocemment pourquoi on ne la voit pas. Reprenons les explications de notre chanoine :

« *D'ailleurs, il y a une foule de choses qui existent certainement et qui demeurent invisibles et intangibles. Nous ne voyons pas la pensée... nous ne voyons pas le commandement qui émane de notre cerveau pour étendre notre main... nous ne voyons pas la force... nous ne voyons pas l'électricité. Voulez - vous un exemple plus frappant ? Saisissez un animal quelconque, plein de vie et de santé, tuez-le et dites-moi si vous avez vu la vie ?*

Il y a dans la nature des quantités de choses que nous ne percevons pas directement, dont nous constatons l'existence par les effets qu'elles produisent. L'âme humaine fait partie du nombre. »

Non, monsieur et cher chanoine, non, l'âme humaine ne fait pas partie du nombre, et vos prétendues explications ne sont bonnes que pour les enfants, ou les demeurés. Nous ne voyons pas la pensée, bon chanoine, mais nous en percevons les effets, de même pour le commandement qui émane de notre cerveau de même pour la force, et bien plus encore en ce qui concerne l'électricité, dont nous sentons la piqure, et dont nous voyons l'étincelle et l'éclair. Et vous avez oublié beaucoup de ces choses que l'on ne voit pas, mais que nos sens perçoivent : la chaleur, la froidure, l'air, la vitesse, la pesanteur, etc. Nous sentons la chaleur, nous percevons le froid, l'air nous fouette le visage quand nous allons vite ou quand il y a du vent, nous nous rendons compte de mille façons de ce qui est lourd, de ce qui est léger, de ce qui est immobile, de ce qui se déplace..., mais en ce qui concerne l'âme, nous ne percevons rien, nous ne nous rendons compte de rien. Certes, le mot est d'expression courante, il rentre dans un grand nombre de locutions consacrées par l'usage, et il serait même difficile de le remplacer par un autre. Mais la chose abstraite que vous appelez âme, avec toute la signification que vous lui donnez, avec toute la fantasmagorie dont vous l'entourez, non, monsieur Kir, non, mille fois non, cette chose là n'existe pas. Bien plus, honorable chanoine-député-maire, la science moderne penche fortement vers le matérialisme, c'est-à-dire que tous les savants non aveuglés par la foi ou les préjugés sont à peu près d'accord pour dire que tout ce qui est soi-disant d'essence spirituelle disparait avec la mort physique, et les temps ne sont sans doute pas loin où l'on prouvera qu'en définitive tout vient de la matière.

⁂

(A suivre.)

BLANQUET

MARCHE OU CREVE

Il n'est pas question d'écrire ici un article antimilitariste, simplement un article sur le respect de la dignité de l'homme.

Chacun a encore en mémoire les sévices pratiquées à la caserne Niel de Toulouse et rendus publics par la presse d'information. Nous nous félicitons de cette campagne qui peut amener bien des inconscients à réviser l'appréciation qu'ils portent sur la valeur d'une troupe spécialisée dans la pratique de la violence.

Dans toute la France existent des régiment de paras, repliés d'Algérie. Parmi ces hommes il y a des engagés et des appelés, deux classes d'individus. Alors que les premiers sont volontaires pour tout... les seconds, parfois, hésitent à s'engager à donner un accord qui peut les entrainer à des actes qui retirent à l'homme toute dignité. Ces derniers ne possèdent pas « l'esprit » para.

Ces jeunes appelés sont placés, en fait, devant un plébiscite. C'est oui ou non. Oui, c'est la collaboration à toutes les pratiques de la violence. Non, c'est l'accomplissement d'un service armé que la morale d'Etat exige, mais qui peut être limité seulement à des actes de violence, inhumains, envers des « ennemis » de la « patrie » et non à ses ressortissants. Et, ces actes « immoraux » ne peuvent pas dépasser ceux autorisés par les « lois de la guerre », en théorie, bien sûr...

L'appelé qui s'est refusé d'admettre « tout » est alors soumis à un entrainement intensif et tout ce que cela comporte... jusqu'au jour où il voudra bien admettre les principes en honneur dans le corps des paras.

Ceux qui ne peuvent s'initier doivent supporter les injustices, les corvées les plus dégradantes, les coups, les marches de nuit avec charge, ou bien encore le réveil de nuit pour courir en rond dans la cour de la caserne, en slip, avec charge, et en criant : « Je ne suis qu'une gonzesse » ou bien encore : « Je suis une pédale ». Après quelques temps de ce régime, un galonné clame à un rassemblement : « Que les non-volontaires sortent des rangs ». Reconnaissons que le nombre de ceux-ci diminue après chaque sondage. C'est humain, il ne faut pas demander aux hommes plus qu'ils ne peuvent supporter.

Il faut s'adapter, disent les paras « d'élite » et cet esprit « d'élite » autorise tout ce qui est condamnable en dehors de la pratique militaire. Il y a donc deux morales, la morale civile et la morale militaire. Le port ostentatoire de décorations militaires justifie que le bénéficiaire de ces titres a réalisé, approuvé, pratiqué, tout ce qui est en honneur dans le cadre de l'Armée. Le port des décorations permet une classification parmi les hommes.

Mais comment admettre que des sous-officiers, enfants du peuple, exécutent les ordres d'officiers « supérieurs » et s'avilissent à ce point ? Cette basse servitude s'explique du fait que ces « engagés » sont souvent des parias de la société, orphelins, enfants de l'Assistance, jeunes délinquants sortis des maisons de redressement, qui n'ont jamais connu la stabilité d'un foyer, dont l'existence a été soumise à des règlements stricts, souvent sans humanité, sans connaissance d'aucune affection ; ces êtres là n'ont connu que la soumission à l'autorité, ils sont tout heureux, aujourd'hui, d'appliquer une autorité. Comme l'élévation morale est chez eux peu développée, ils s'accomodent fort bien de la morale de la violence.

Cependant, les paras, en métropole, ne peuvent appliquer que difficilement les principes dont ils étaient si fiers en Algérie et le haut commandement met frein à des pratiques ne pouvant désormais s'appliquer à des appelés dont les parents et amis peuvent être domiciliés près de leur casernement. Cet appel à la modération dans le comportement de la violence produit des notes, dont nous reproduisons ici un texte, à titre d'exemple :

NOTE DE SERVICE
10 juillet 1962

Le chef de Corps rappelle à tous les commandants d'unité et en service général que les sanctions disciplinaires doivent impérativement rester dans le cadre et les limites fixés par les règlements militaires.

Les sanctions prévues par ces règlements, si elles sont appliquées à bon escient, sont suffisamment efficaces pour le maintien de la discipline sans qu'il soit nécessaire d'en inventer ou d'en appliquer d'autres.

Outre qu'elles ne sont plus efficaces, les sanctions à caractère vexatoire, en prenant l'aspect de brimades, risquent d'être exploitées par une certaine presse toujours aussi malveillante vis-à-vis de l'Armée.

En conséquence, les chefs militaires veilleront à ce que les sanctions non réglementaires soient strictement interdites.

Lt.-Col. FLORENTIN

Il faut que les paras réalisent. Ils ont « cassé » du viet, du fellaga, ils pensent pouvoir « casser » chez nous du travailleur français, à défaut d'autre chose ; ils se trompent, parce que les travailleurs français évolués, ne s'abaisseront jamais à supporter des pratiques dégradantes qui font loi dans les pays de dictature. Nous n'en sommes pas encore là, les militaires n'ont pas encore pris le pouvoir. Le travailleur français, qui produit pour le bien de l'humanité, méprise tous ceux dont toute l'activité est d'abaisser l'homme et le contraindre à la violence.

« *Le temps viendra où le soleil brillera seulement sur un monde d'hommes libres n'ayant d'autres maîtres que la raison, où les tyrans et les esclaves, et leurs instruments stupides et hypocrites, n'existeront plus que dans l'histoire ou sur la scène.* ». — Condorcet.

RENE VILLARD

OU TRANSPORTER LES GRANDS BRULES DE LA REGION PARISIENNE

Les conditions du transport dépendent essentiellement de l'état du brûlé. L'appréciation de cet état est du seul ressort du médecin, voire du médecin spécialisé. Il est capital, en l'absence d'un avis médical, de ne pas intervenir d'une façon hâtive et intempestive et, en règle générale, il faut envelopper le brûlé sans ôter ses vêtements, dans un drap et alerter immédiatement le service spécialisé. Un service médical de garde est toujours assuré auprès de chaque service de grands brûlés, le médecin de garde doit être appelé téléphoniquement afin de donner, d'une part, les meilleures indications sur le transfert et d'assurer, d'autre part, une place à l'intéressé.

Toute autre initiative, en l'absence d'un avis médical, serait plus dangereuse qu'utile.

POUR LES ADULTES

- Section des grands brûlés de la clinique de traumatologie, hôpital Cochin. Téléphone : MEDicis 26-30. — Dix-huit lits, salle d'intervention et bloc technique tout entier isolé, aseptique.
- Service des brûlés à l'hôpital Foch, Suresnes. Tél. : LONchamp 18-00. — Bloc hospitalier de vingt lits et bloc technique complet en air isolé, stérile.
- Service de chirurgie de l'hôpital Paul-Broussé. Téléphone : ITAlie 54-24. — Il n'existe pas de section spéciale pour les grands brûlés à Paul-Brousse, mais l'isolement des chambres et du bloc technique est possible et permet de donner des soins en milieu clos, sous air stérile pulsé et sous ultra-violets.

POUR LES ENFANTS

- Hôpital Trousseau. Tél. : DIDerot 96-71 (poste 67). — Il existe une section de douze lits en air isolé, aseptique, le bloc technique participe de cet isolement.

Il est recommandé, surtout pour les enfants, de projeter le traitement même pendant le transport, en alertant le médecin de garde qui donnera toutes indications.

A signales que d'autres services, dans les hôpitaux de Paris, reçoivent des grands brûlés, mais avec des installations qui, en 1962, ne présentent pas tous les perfectionnements de la technique.

(Extrait de « Travail et Sécurité » et des « Risques du Métier »)

CLIMAT CANADIEN FRANÇAIS (1)

RESUME ORAL FAIT DEVANT LA COMMISSION D'ENQUETE SUR LA REFORME DE L'ENSEIGNEMENT (Suite)

L'homme vit en l'enfant comme le fruit dans la fleur, comme la plante dans la graine. Faible dans le présent, l'enfance est forte et riche de l'avenir qu'elle contient et promet.

Que sera cet avenir ?

Quels hommes deviendront ces enfants, nos enfants, confiants et curieux, ces petits gais et vifs vers qui se penche aujourd'hui notre sollicitude de parents, à la fois affectueuse et angoissée ?

Nous les voudrions forts et conscients de leur force, libérés de toute autorité imposée, de toutes contraintes extérieures à eux, de tous dogmes pernicieux.

Nous les voudrions libres, capables d'accomplir le maximum de leur destin dans une société permettant à tous les hommes ce maximum d'accomplissement.

Pour que l'enfance s'épanouisse en une belle floraison d'hommes sains (S-A-I-N-S), pour qu'elle tienne sa promesse d'hommes forts et vrais, tels que nous les rêvons, et non pas en un troupeau de moutons, il faut *instruire* les enfants, pas les *endoctriner*.

L'intelligence éclairée est d'abord la condition indispensable d'un raisonnement sain, d'un jugement droit, d'une volonté consciente et ferme, d'une mentalité bien équilibrée. Elle est la condition nécessaire à l'émancipation des hommes.

C'est son intelligence, son instruction qui permettront à l'enfant devenu adulte, de pénétrer le secret des choses et des hommes, le sens de la vie ; qui éclaireront ses décisions et ses actes ; qui lui donneront la posibilité d'asservir toujours davantage les forces de la nature, en créant une société toujours plus libre.

Aider l'enfant à développer son intelligence, servir son besoin de savoir, et lui rendre accessibles les acquisitions des sciences, sans lasser ni éteindre sa curiosité, condition indispensable de toute culture ; muer cette curiosité instinctive et confiante en curiosité consciente, intelligente, capable de raisonner, de discuter, de juger, c'est la tâche de l'enseignement.

Cette tâche, elle est primordiale et belle, certes ; mais elle est aussi délicate et lourde de responsabilités. Qui s'en chargera ? Et quelles garanties devront offrir ceux qui en sont chargés ?

En premier lieu, des garanties de savoir : qui doit instruire les autres a besoin d'être instruit lui-même et ne le sera jamais trop. Ensuite, des garanties d'impartialité absolue. Et pour cela, l'instituteur devra être indépendant. Uniquement au service de l'enfant, il ne doit dépendre d'aucune coterie, d'aucune chapelle, d'aucun gouvernement.

C'est un homme tout simplement appelé à éveiller des hommes ; son but unique, sa seule préoccupation, doivent être de développer aussi intégralement que possible les facultes de l'enfant... en respectant sa personnalité.

Ces garanties que nous demandons aux enseignants, les avons-nous exigées de ceux qui *dirigent* l'enseignement chez nous depuis toujours ? Les ont-ils données dans le passé. Les donnent-ils dans le présent ?

Monsieur le président, mesdames et messieurs les commissaires, je vous laisse contempler le spectacle effarant qui s'étale à nos yeux après avoir confié à l'Eglise de Rome, pendant des décennies, sinon des siècles ,non seulement la direction de notre enseignement, mais la direction spirituelle de notre peuple...

Or, s'il fallait lui appliquer l'article 1053 du Code Civil (chap. 111) qui dit « que toute personne capable de discerner le bien du mal est responsabre du dommage causé par sa faute à autrui, soit par son fait, soit par imprudence, négligence ou inhabileté », quelle serait la conclusion ?

Devant le réveil aussi imprévu que brutal de nos gens, une attitude nouvelle est apparue : l'Eglise se veut agissante et progressiste comme elle ne l'a jamais été auparavant qu'en apparence. « Venez, laïcs (la-ïc-s) et prenez vos responsabilités. Nous ne demandons pas mieux que de nous retirer ici et là. Accourez rebâtir pour la plus grande gloire de notre sainte mère l'Eglise ».

Après avoir enseigné à notre peuple pendant des siècles à courber l'échine devant le conquérant, à ne vivre que pour la mort et le salut éternel ; après avoir conduit notre peuple dans une impasse d'où il ne sortira peut-être jamais malgré tout l'héroïsme dont quelques-uns sont encore capables, ces faux prophètes ont l'audace de vouloir continuer à diriger la barque, dorénavant par le truchement d'hommes de paille qu'ils manieront en coulisse.

Ferons-nous confiance encore une fois à ces faux prophètes ?

(1) Voir «C. S.» num. 216 et 217.

(A suivre)

B.D.I.C

España al día

NO TODO SON VENTAJAS

«LOS medios económicos españoles consideran que la carencia de obreros especializados constituye el problema más grave que encontrará la economía española frente al lanzamiento del Plan de Desarrollo. Sobre un total de 400.000 obreros españoles actualmente en el extranjero, más de 100.000 son obreros especializados. En 1961 los traspasos financieros efectuados por esos obreros alcanzaron 118 millones de dólares y en 1962 se elevarán a 200.000.000 dólares. Diversos economistas sugieren de seguir el ejemplo de Italia. »

Estos no dudan en recomendar una inflación moderada y controlada con un alza de salarios que permitirá, no solamente frenar la emigración (las salidas hacia Alemania del Oeste se suceden a un ritmo de 800 a 1.000 obreros por semana) sino recuperar también esos obreros. En caso contrario, la falta de mano de obra especializada podría convertirse en un obstáculo difícil de superar para la creación de nuevas industrias.

Las oleadas emigratorias se prosiguen y sus centros de reclutamiento son los propios sindicatos de la C. N. S.

Exportación humana que produce pingües ganancias en divisas.

Por otro lado, la contrapartida de este negocio humano : carencia de obreros especializados, indispensables a las necesidades y desarrollo industrial.

En resumen, paliativos, recursos de dudoso éxito que evidencian la quiebra absoluta de la economía franquista, que si no ha tenido ya una caída tan vertical como su famoso sindicalismo verticalista es gracias al ungüento de dólares del Tío Sam y de la no menos democrática Europa que, a través de sus financiamientos e inversiones en la industria española, favorece su sostenimiento y desarrollo, con lo cual la economía española está más y más hipotecada al extranjero.

⁂

« Una reciente modificación del acuerdo hispano-suizo sobre el reclutamiento de mano de obra en España hará más difícil, casi imposible, el empleo de trabajadores españoles entrados en Suiza como turistas. »

Y ¡cómo no! ¿Acaso iban a permitir que se les « despisten » de su monopolio de exportación humana, elementos que merman las ganancias de su tráfico?

MERCADO COMUN

« España y Portugal : Países candidatos a la asociación. Examen por los « Seis » en el curso del primer trimestre de 1963. »

Y bien, ¿se consumará una vez más el ingreso de España en un organismo internacional? ¿Asistiremos a un nuevo proceso de agitación político social dentro y fuera de España en torno a este problema? He aquí un interrogante que debiera contribuir a despejar en decidida acción a favor del pueblo español y en detrimento del régimen franquista, las sindicales, las alianzas y ententes, representantes del clásico sindicalismo ibero y mundial.

El gobierno francés cedió a las exigencias bretonas... ¿Voluntariamente? No; hubo una razón mayor : la fuerza incontestable del sistema de acción directa y el temor de que él se extendiera como mancha de aceite.

¿Cuándo lo comprenderá así el sindicalismo mundial que tiene la balanza de la producción en sus manos?

PROYECTO DE TUNEL EN EL ESTRECHO DE GIBRALTAR

Es un proyecto a largo plazo, puesto que la idea de la creación de un túnel en el Estrecho de Gibraltar data de 35 años y los primeros créditos de estudio fueron acordados por el gobierno español en 1929.

Las modalidades del proyecto (túnel-puente-tubo flotante) harían de esta obra algo excepcional, constituyendo uno de los aspectos más renditivos el aprovechamiento y conducción hacia Europa del gas natural del Sahara.

A. F. B.

El necesario proselitismo

ENTRE las cuestiones que no deben soslayarse, que importa darles el máximo de prioridad, creo está incluido el proselitismo. Hacer prosélitos, conseguir que haya quienes, por conducto de la propaganda se logre que tomen simpatía por la ideología que sustentamos. He ahí una tarea que, indudablemente alcanza la mayor importancia.

Casi semanalmente se pueden leer en nuestras publicaciones notas necrológicas. Aun siéndome desconocidos las compañeras y compañeros fallecidos, en la mayoría de casos, nunca dejo de leer las notas en cuestión. Aun con toda su concisión nos dan idea del modo de ser del compañero o compañera desaparecidos. Alternaron en nuestros medios, parte integrante de ellos. Con arreglo a sus conocimientos y posibilidades, dieron de sí lo que pudieron. Representan, en el conjunto de nuestro Movimiento, huecos, partes que se desvanecen para siempre.

Importa reflexionar acerca de ese desgaste constante en efectivos. Por descontado, falta bastante para suplir con nuevos elementos a los que, por la acción biológica del tiempo sobre los seres, se nos van, o bien se apartan por otros motivos. Quizás nosotros, los libertarios, sin huecas pretensiones, sin ánimo de vanagloriarnos de ello, podamos decir que entre los exilados político-sociales de España, somos de los que menos podemos quejarnos de la pérdida de efectivos. Pero no es el compararnos con los demás lo que puede satisfacernos.

Podemos, sin pretender engañarnos con espejismos, sin buscar contentarnos con ilusorias ráfagas de optimismo, tener la convicción de que ahora más que nunca, la situación política de España aparece de un modo inestable. El desgaste, el inconformismo, las desilusiones de quienes, al principio estimaban que el fascismo franquista iba a consolidarse de un modo sólido y perenne, se dejan sentir de un modo intenso. Que no hay los suficientes pilares para sostener al conjunto del régimen es cosa que se respira en el ambiente de allá, y podemos comprobarlo incluso desde el exilio.

Pero no basta avizorar el futuro con más o menos optimismo; no es suficiente considerar que, a la postre, el enemigo no ganará la partida. Hemos de atenernos a una realidad, a nuestra situación peresente, a la realidad cotidiana. Y el hecho real es que en nuestros medios se pierden, por los motivos apuntados, muchos elementos. Y los ingresos están lejos de compensar, en efectivos, a los ausentes.

No es la situación, en tierras de exilio, como lo era en el país de origen. Distintas son las circunstancias. De ahí que los efectos sean diferentes. Es una razón positiva : En España se ofrecían circunstancias de lucha social ante las que se precisaba tomar una actitud. El individuo se veía constreñido a moverse, a bregar contra un adversario que daba golpes contundentes. El Estado y el Capitalismo, evidentemente, confabulados, planteaban situaciones ante las que hacía falta tomar una decisión. Y se daba el caso de que incluso elementos tibios, apocados en su modo de ser y comportarse vis a vis del enemigo de clase, se veían empujados, y aun sin proponérselo, empujados por la *riada*, obraban en revolucionarios. Todo ello es cierto, pero el proselitismo, la acción de la propaganda no abarca un solo aspecto, no se limita a una exclusiva modalidad de circunstancias.

A tenor de nuestra propaganda, en sentido general, se colige fácilmente el hecho de que más que dirigirnos al individuo, en tanto que explotado, en tanto que elemento sometido a la arbitraria ley del salariado, nosotros llamamos a la conciencia del hombre en tanto que ser racional. Defendemos el concepto de la dignidad; la rebelión ante la injusticia, propia o ajena. En la línea de los humanistas, de ayer y de hoy, que, aparte el culto a las artes y a las letras, han demostrado mantener sentimientos humanitarios, así nosotros propiciamos una vida social justa, equitativa. De ahí que a la « conciencia de clase », fundamental entre los marxistas, nosotros mantengamos el sentido de dignidad humana, que creemos debe alentar en el modo de ser del individuo.

Es incuestionable que hay muchas maneras de enfocar la propaganda; diversas formas de hacer proselitismo. Lo importante, en este caso, es que, por uno o por otro camino, se llegue a lo que para los libertarios es fundamental. He ahí algo que hemos de tener muy presente si en verdad, con decidido empeño, nos esforzamos por dar a conocer las ideas que un día a nosotros nos fueron enseñadas, ya por la exposición oral de otros compañeros, bien con motivo de lecturas que nos permitieron una concienzuda asimilación.

Proclama, como sabemos, la indigencia económica del régimen imperante en España — ¡país en que, como tantas veces se ha dicho, está todo por hacer! — el hecho de que se busque atenuar el descontento facilitando como válvula de escape, el que miles y miles de trabajadores, especializados unos, otros no, se vayan a trabajar a Alemania, Francia, Suiza y otros países de Europa y de ultramar. ¿Se ha hecho, se hace, se piensa hacer lo pertinente para crear núcleos de propaganda entre todos esos miles de españoles que, esquivando la miseria de la tierra natal, trabajan fuera de España?

No es como para sorprendernos el hecho de que se diga lo reacios que se muestra un gran número de los recién llegados al respecto de asimilarse concepciones antifascistas contra el régimen responsable de su situación de exilados económicos. No da motivos para caer en deprimente decepción el constatar lo lejos que andan muchos de cobijar en su fuero interno ideas de libertad y justicia; anhelos de progreso humano. ¿Qué se puede esperar de un régimen de cerrojo, de brutal represión y de hambre a lo largo de más de veinticinco años? Bastante se ha hecho, pese a todo, al encender para admiración de propios y extraños a modo de llamas de rebeldía, acá y acullá.

Que los haya que vengan a hacer dinero, indiferentes a todo lo que no sea recoger moneda. Que veamos a pobres diablos, ex muertos de hambre en sus pueblos de origen, ahora con delirio de grandezas, fanfarroneando de que han comprado o piensan comprar automóvil de la marca tal o cual; anhelando dar una vuelta en coche propio, al pueblo que los vio nacer para deslumbrar a los pobres lugareños, sus antiguos paisanos, no tiene nada de particular. Siempre y en todas partes ha habido y hay necios, imbéciles de nacimiento, con la abyecta mentalidad de los peores burgueses. ¿Vamos a escandalizarnos de que tales elementos abunden entre los recién llegados de España?

Pero el señalar lo malo no debe de impedirnos mostrar lo que es relevante, lo que merece estima y consideración. También entre los que llegan con pasaporte y contrato, de España, los hay que se hacen cargo del inicuo sistema social en que vive el pueblo hispano. También entre los recién llegados los hay susceptibles de pensar con alteza de miras. No se trata de calibrar por el concepto de mayoría o de minoría. Simplemente : importa convencer a los que tienen predisposición para convencerse de las razones que les sean expuestas.

El proselitismo, casi que es obviado el decirlo, se hace de muchas maneras, desde la sencilla conversación en los lugares de trabajo hasta por la difusión de periódicos, libros, folletos, manifiestos, hojas impresas; invitando a escuchar mitines, conferencias, reuniones de propaganda, etcétera. Se cuenta del legendario Mahoma una frase que, pese a parecer simple e intrascendente, posee un singular valor realista, positivo : « Ya que la montaña no viene hacia mí, iré yo hacia la montaña ». Se comprende que la gran mayoría de quienes salen de España para ir a trabajar a tal o cual país, no le dé por acudir espontáneamente a nuestros medios. Lo lógico es ir a buscarlos, habida cuenta de que se sabe los lugares que frecuenta la mayoría.

Que, una vez nos encontremos de nuevo en España, enfoquemos la propaganda en éste o en el otro sentido es cosa de verlo desde allí. Ahora nos hallamos aún en el exilio, y no debemos desperdiciarse las ocasiones que se nos presentan, máxime cuando no faltan quienes, tratando de ser más hábiles que nosotros, buscan aprovecharse.

FONTAURA

El culto a los muertos

« La tumba de los muertos
no está en el cementerio,
sino en el corazón de los vivos.»
Jean Cocteau

EN estos días de principio de otoño, cuando los árboles empiezan a desnudarse de hojas y la campiña va perdiendo colorido, cubierto el cielo de un color gris plomizo, la necesidad nos lleva a pasar por los alrededores de un cementerio. Nos percatamos, al ver el trajín que llevan entre manos los comerciantes de los distintos artículos que adornan las tumbas, de que se aproxima el día de los difuntos.

Cuesta mucho internacionalizar las ideas de paz y de justicia. Desconocen la mayoría de los humanos el ideario de los grandes pensadores, de los precursores de un mundo mejor organizado, donde la libertad sea garantía de paz y bienestar para todos los hombres.

Y, sin embargo, la absurdidez, la rutina, la gazmoñería, se dejan sentir por doquier.

Los pueblos, las multitudes de todos los países, conducidos por falsas creencias políticas o religiones, han adquirido unos hábitos difíciles de corregir. Con el transcurso del tiempo han hecho cuerpo en el cerebro y en la conciencia de los individuos de tal forma, que es preciso tener gran fuerza de voluntad, de convicción, para poderse desembarazar de ellos.

Tal es el hecho o la idea de rendir tributo a los muertos. Y el que esto no cree, ni practica adoración alguna, es considerado, por los que siguen semejante costumbre, como un ser raro, sin sentimiento, completamente deshumanizado.

En la práctica de este rito, como en la de tantos otros de los que existen, hay quienes lo hacen de buena fe; llevados de impulsos nobles y sinceros. Ello no quita el que un buen porcentaje de los que acostumbran a rendir culto a los muertos lo hagan por guardar fórmulas, por mero compromiso, por pura vanidad.

Por falta de alimentación adecuada, por carencia de medicamentos necesarios, por recibir malos tratos, por abandono familiar, han perecido muchas personas.

Cuando están en vida arrastrando penosas enfermedades o exceso de años resultan, para ciertos elementos de los que practican este rito, una carga insoportable. Sus achaques o padecimientos molestan e irritan de forma tal que les desean continuamente que se vayan de este mundo y los dejen tranquilos gozando de la vida; sin quebraderos de cabeza de esta índole, sin tan penosa preocupación.

Como argumentación de lo que decimos podrían citarse miles de casos que contrastan con la « devoción » manifiesta de los que consideran cumplir un deber « sagrado » visitando a los muertos. Pero, basta con uno que señalemos a título de ejemplo.

En cierto lugar de España vivía una familia compuesta del matrimonio y tres hijas mayores. El padre envejeció quizás prematuramente, quedando casi ciego. El trato que recibía de la familia era de lo más cruel que imaginarse pueda. Lo alimentaban de lo que ellos no querían. Por cama ponían un duro jergón detrás de la puerta. Cuando se quemaba al sol y pedía lo trasladasen a la sombra y viceversa, lo hacían cogiéndole por un brazo y arrastrándole como a un guiñapo. Los gritos, los insultos, eran diarios hacia el pobre e indefenso viejo. Y, luego, que murió, cuando nada necesitaba, reposando ya de sus sufrimientos, los lamentos, el llanto escandalizaba a todo el pueblo. Sin olvidarse en lo sucesivo de visitar, el día de costumbre, la humilde sepultura del que fue tan desdichado.

Para cumplir con este rito, no se reparan sacrificios. Se hacen toda clase de desplazamientos. No se tienen en cuenta los kilómetros a recorrer. Lo que cuenta es llegar a tiempo. Estar en el cementerio el día señalado.

Con cierto regocijo pagan las flores u otros adornos que pondrán sobre la tumba destinada, diez, treinta, cien veces más caros que cualquier otro día del año.

Y no es sólo manera de obrar ésta de gente ignorante. También lo hacen quienes son bien cultos, que saben lo inútil que resulta todo cuanto realicen en este sentido. Hasta el mismo Estado, después de organizar la guerra, de obligar a la juventud trabajadora a ir al matadero, a dar la vida en defensa de los intereses capitalistas, salda tan monstruosa deuda de sangre erigiendo un monumento en determinado lugar a la memoria de los caídos en el combate. Dándose por satisfechos cuando, tras la ceremonia acostumbrada, depositan en tan « sagrado lugar », un ramo de flores a las víctimas que ellos hicieron.

También ha servido de justificación, en ciertos casos, visitar el silencioso sepulcro de un familiar para darse cita con persona de su agrado.

Acude al cementerio la viuda fresca y lozana, aparentando mucha pena, pero levantando los ojos y lanzando, por debajo del velo que la cubre, disimuladas sonrisas al señor enlutado que espía todos sus movimientos.

Es aceptable el guardar el máximo respeto a los que ya no existen. Tener el recuerdo de los seres queridos en lo más recóndito del corazón. No olvidar nunca todos sus buenos actos. Pero es desagradable utilizar los muertos para cubrir la responsabilidad y la hipocresía de los vivos.

J. HIRALDO

CARTA A UN

EPISTOLA I

AMIGO Espectro : No sé cómo encabezar esta carta, que a fuer de hombre inquieto te envío al lugar donde tú moras, contento de vivir como sea; con preocupaciones o sin ellas, con aspiraciones ambiciosas, o desentendido de lo que ocurre en nuestro Globo eternamente agitado. Ignaro hasta la complicidad de tus cadenas invisibles o adorrado de propaganda prefabricada; fanático agresivo o hipócrita franciscano, amigo o enemigo, pero espectro a pesar de todo porque ubicas en el ámbito de mis preocupaciones. Contesto a tus cartas quedadas sin respuesta a través de mis azarosos años.

En la última tuya todo sin infundirme temor, me obliga a moderar mis argumentos : « Tus actividades — dices — son las mías; estoy orgulloso de parecerme a ti, aunque en algún punto hubese discrepancia. Aprovecho la ocasión de que no haya censura para darme a conocer, partidario de la única revolución que ha triunfado en el mundo ». No sé a qué revolución te refieres que haya triunfado enteramente. En todo caso te iré dando mi parecer en estas cartas, fijando posiciones muy particulares, porque no digas que yo estoy influenciado por una u otra propaganda.

Continúo leyendo tu carta : «Todo lo que me dices, lo comprendemos aquí los desterrados: Falta de coordinación y solidaridad con los españoles emigrados que llegan de España » no desorientados, como aseveras, sino demasiado orientados en el sector católico, apostólico y romano. Si vienes un día a París, pásate por la rue de la Pompe, en el distrito 16 y por la iglesia española que hay por allí cerca y verás el rebaño de fieles « espangüinos » congregados, apiñados y embutidos en la acera y en medio de la calzada, hablando con estridencia propia sin ambages ni prejuicios; carácter genuino español, típica traída de la tierriña, del horrio, de la dehesa, del cortijo, del hostal o de las ciudades mismas, porque se ve que España es como un saco roto por donde se sale la juventud. Claro, esta juventud, al encontrarse en Francia va como miel sobre hojuelas, orgullosa de su Real Madrid, de su Bahamontes o de Perico de los Palotes, conducida por una manada de « rollistas », y metida en el « rollo nebuloso de los catequizadores apostólicos, futbolísticos, partidoritarios y otros cantos de sirenas calomelas, no se cercioran más de que los melones en Francia son pequeños, que en este país no se encuentra habitación sino a precio de lujo, que hay que estar siempre arreglando papeles, que los franceses parecen enfadados cuando oyen hablar español, que los refugiados españoles tienen casa con televisión, máquina de lavar y aspirador, que si viven como marqueses, que si esto, que si lo otro, que si lo de más allá, porque el refugiado está afrancesado y parece que le da vergüenza hablar con sus compatriotas. Bueno, sobre este aspecto hay error; los refugiados seguimos siendo españoles, nuestros hijos son españoles igualmente, no bautizados, nuestras raíces siguen orgullosas horadando en las entrañas de nuestra misión, seguimos hablando correctamente nuestra lengua materna : castellano, catalán, gallego o vasco con amor ibérico, porque todas estas lenguas son nuestras y las hablamos donde nos da la gana.

Entre el emigrante y el refugiado hay la diferencia de que el primero llega a nacionalizarse en el país donde pone los pies y el refugiado se siente siempre él, y resentido de todas las injusticias y humillaciones recibidas desde 1939, vive siempre con la esperanza de volver a su tierra no para vengarse de los agravios recibidos sino para reinstalar en España las libertades perdidas, a fin de que nuestras mozas no tengan que servir de criadas de nadie ni de que tengan que limpiar la basura de los señorones ingleses, franceses o chinos.

No voy a recriminar a estos mozos que rehuyen nuestro contacto; nosotros solemos hablarles sin polémicas, con la nobleza peculiar con que se debe tratar a una generación en la inopia. No vamos a atiborrarles de propaganda tendenciosa y llena de odio contra todo lo que no responde a tal o cual sector. Precisamente nuestro pueblo está herido por el odio y no tenemos derecho a seguir rodando esta bola esotérica, donde la mentira, la calumnia y la perfidia forman la verdadera trama de la política totalitaria. Te voy a dar una prueba, amigo espectro, de esta mala fe en la propaganda de los embaucadores a domicilio :

Donde yo trabajo llegan españoles a carretadas. Casi todos los días veo caras nuevas. Incluso había uno en la cadena de montaje, con cara de bueno sin expresión, de pelo rizado, con lentes de intelectual, tácito, tímido, comedido de palabras, y con mirada de jesuita. Tanto insistían mis compañeros franceses en que tenía allí un compatriota, que un día trabamos conversación :

— Hola, muchacho, ¿qué tal?, le dije. — Bien, ¿y usted?, me contestó.

— Vaya hombre, vaya, ¿con que eres español?, ¿y de dónde eres?

— Pues... soy de Valladolid, pero he vivido muchos años en Palencia.

— Caramba, eres casi paisano mío.

En fin, hablamos de todo un poco, de la familia, de nuestras ciudades conocidas. Valladolid : el Campo Grande, la plaza de Zorrilla, la calle de Santiago, las Moreras, la Academia de Caballería, donde pasé mi adolescencia, Palencia con su Cristo del Otero, de veinte metros de alto, y qué sé yo, lo que en pocos minutos platicamos. En la conversación me apercibí de que Valladolid no era su tierra natal, porque me habló de los « méndigos » de la ciudad, de los « carácteres de las gentes », de los « forasteros de afuera » que van a Palencia por « las Ferias de San Antonín ».

Tomando confianza conmigo preguntóme por las Organizaciones antifascistas existentes en Francia, y sus respectivas direcciones, que yo me guardé de dar, considerando que las conocía todas al dedillo.

Así quedamos en una amistad incierta de circunstancias limitada só-

Felipe Alaiz

SI, compañeros, Felipe Alaiz otra vez. Y no vayais a creer que pretendamos idolatrarlo. Idolos, no los hemos tenido nunca por sagacidad anarquista. ¿Anarquista? Si, anarquista, aunque el vocablo suene mal en las grandes orejas. Cuando uno se penetra de esta sana, profunda e irreverente ideología, no se caligrafía un título, no se atribuye un marquesado. Ni siquiera hemos transigido con las presidencias de oficio, para aligerar a los afiliados y liberalizar las asambleas. Siendo así, mal podríamos propiciar un diocesado para el amigo, el compañero, el ático, el asombroso Felipe.

El no está. Se nos fue con todos sus atributos. El no está, y su obra casi que tampoco. Tras cuarenta y más años de caer fina y fértil como lluvia sobre el predio libertario-cenetista, ella se ha desperdigado, alejado, como agua barranca abajo sin que otra más la siga. Quedan, por suerte, unas cuantas retenciones, alguna fuente ocasional extinguible, y antes de que lo último concurra nos precisa recoger el caudal y reincorporarlo a la atmósfera para nuevas y fecundas precipitaciones.

Esto es la metáfora, y en lenguaje expedito vaya lo que sigue: «Quinet» circula por el Exilio con mejor suerte que en España. «Tipos Españoles» escapan de *La Revista Blanca*, época barcelonesa, para incorporarse a los dos tomos que estamos preparando. Habíamos anunciado la inclusión de todos los capítulos en un solo volumen, pero detalles técnicos y administrativos nos han aconsejado no hacerlo. Todo el texto resultante ha salido de la «lino» y ahora se está imprimiendo el primer tomo de «Tipos Españoles», segundo de las Obras de Felipe Alaiz. Una vez esta primera parte asentada en el mercado librero, seguirá, sin larga pausa, el segundo volumen de «Tipos», o sea, el tercero correspondiente a las Obras de Felipe Alaiz.

Somos fieles a la empresa de presentar Alaiz en su mérito.

Ricardo Mella pervive por ser él y haberle sus amigos recogido buena parte de sus escritos. Igual Anselmo Lorenzo, presente en su crónica «El Proletariado Militante», con algo más de difícil hallazgo. José Prat no ha tenido idéntica suerte y así nuestra juventud y nuestra madurez lo desconocen. Anda por ahí «Crónicas Subversivas», en ejemplar precioso, libro que habrá de caer en nuestras pecadoras manos para darlo a conocer a las dos generaciones de ahora para que se percaten de lo que fue en agudeza polémica nuestro estimado compañero de los años diez y veinte.

Alaiz tiene cosa, y conocida. Fue nuestro contemporáneo, nuestro contertulio, nuestro familiar casi. Y se nos fue poco menos que en silencio, pero dejando lección escrita grandemente ilustradora. Bien está una lápida recordatoria sobre sus huesos. No obstante, mejor cuadrará su obra propuesta al conocimiento de amigos e inconocidos, en siendo gente de horizontes.

Del Alaiz que creció, persistió, trabajó y murió entre nosotros, existe un tesoro literario escondido. Labor de compañeros y lectores ha de ser exponerlo a la luz del día.

Juan FERRER

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers, Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Conferencia en Nimes

Para el día 17 del corriente, a las nueve de la noche, en el local social, 1, rue St. Remy, conferencia a cargo del compañero A. Lamela, con el tema: «Historia y actualidad».

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

PRECIO : 5 NF

Crónica internacional

(*Viene de la página 4.*)

Repite hoy Bertrand Russell —otro de los grandes de este picaro y pequeño mundo— su llamada a la cordura. Intenta utilizar su prestigio moral, de hombre probo e independiente, para tratar de conyugar los deseos y la protesta de los pocos seres humanos que se aperciben de la inminente posibilidad de la catástrofe. Pero Bertrand Russell, como muchos hombres de sana voluntad y ponderable intención, falla en el método. Se dirige a los «grandes», reforzando así su autoridad de «árbitros» de la Tierra, de grandes y supremos «hechiceros» de este mundo tribal aún y sobre antropófago...

No es ese el camino ni el procedimiento adecuado, efectivo y eficaz. Aunque en apariencia y por peregrinas circunstancias pareciera surtir un efecto momentáneo, el resultado no serviría que a engañoso paliativo a la tisis moral que devora las entrañas de las sociedades humanas, de la Sociedad.

Dos caminos quedan, prolongándose paralelos en el horizonte. Uno es el de la Revolución. No siempre feliz éste, como no lo fue en Rusia, como no lo es en Cuba, como quedó truncada dos veces en Hungría o en España.

El otro, el menos espectacular, el más largo, el sin duda alguna más eficaz, es el del ataque al poder, a la autoridad, el dirigismo, en todas sus expresiones visibles o en potencia —minar la autoridad, corroerla en todos sus sentidos y manifestaciones—. Ese es el camino, que no es nuevo y olvidan en la práctica los propios sedicentes convencidos de su efectividad.

ENTRE TU Y YO, COMPAÑERO. ENTRE TODOS NOSOTROS

El ataque no será eficaz si el procedimiento no concuerda con la finalidad prevista o enunciada. No olvidemos que los procedimientos son siempre precursores de los resultados, y que la finalidad no debe justificar los medios, los procedimientos, los actos, los gestos.

Internos o externos. Para con nosotros mismos. En inaliación hacia los demás o para con los demás. En acciones junto a eventuales aliados u obrando solitarios, abriendo el mismo surco hacia un porvenir luminoso.

Mal puede guiar la estrella si esquiva el Norte o lo ladea. Preguntóme un compañero estos días que cuál había de ser nuestra posición ante la situación. Creía él que el «K» ruso llevaba las de ganar. *La de siempre* —le contesté—, *invariable*. A las veinticuatro horas la situación parecía otra. No pocos se habrán hecho a sí mismos la misma pregunta como si la forzada adhesión a una de las dos causas pudiera aportar una solución, siquiera circunstancial, a la angustia que no es de hoy, aunque hoy se ofrezca con su más siniestra máscara.

Lo que importa es que circunstancias, así crudas sean ellas (como si eufóricas o promisoras), no tuerzan nuestro derrotero, no desequilibren nuestro criterio ni desvíen nuestra puntería. Ni nos enemisten entre nosotros mismos. Que el espejuelo de la circunstancialidad no nos haga perder la meta. Sobre todo que no nos disgregue.

Laboremos siempre desde abajo, sin apetecer las cumbres ni suponer que la conquista de un cargo, de un Comité o de un periódico aportara un paso hacia adelante. Desde abajo siempre y cercenando las alturas efectivas o en potencia. Porque —no lo olvidemos— en el fondo todo es el mismo problema.

B.D.I.C

ESPECTRO

lo al « Hola, ¿qué tal?, parece que hace bueno hoy. — Sí, hace mejor que ayer, pero seguramente lloverá mañana.

En estas simples pláticas hubiéramos quedado hasta el día del juicio final a no ser que un mediodía, como tengo por costumbre de comer en mi taller leyendo simultáneamente un libro, una revista o bien nuestro COMBAT SYNDICALISTE, el español de marras se me acercó con su risita de conejo, y después de nuestros habituales saludos de cortesía, leyó casi a hurtadillas entre líneas, le hice elogio de nuestra prensa, asegurándole que es la más divulgada de todas, pero él me atajó :

— Este periódico no se puede leer.

— Cómo — repliqué — ¿entonces le conoces?

— Pues claro que sí.

— Ten en cuenta que no estás obligado a leerlo, sobre todo si tus amos no quieren que lo leas.

— Yo no tengo amos; además los señores que escriben en este periódico son un hatajo de sinvergüenzas, pagados por los americanos, como ese Puyol, del que me han dicho que lleva en Nueva York una vida de príncipe rodando en coche « Jaguar » y en « Mercedes Benz », que hace poco se ha comprado. ¿Y para qué hablar más? Ya sabemos que se llamaba el periódico « Solidaridad Obrera » y lo han cambiado de nombre para disimular y continuar los ataques contra los obreros rusos. Y ya se sabe la alianza de la CNT con los socialistas burgueses de la UGT y ya sabemos cómo todos están ligados con los falangistas y que...

Al llegar a este punto, no pudo pasarme el bocado que tenía en la boca. Faltar al respeto a nuestro querido Puyol, uno de los más limpidos y dignos escritores de nuestra lengua. Puyol, indigente y viejo, pasando sus días en un hospital de Hyères; decir que nuestro venerable cervantista rueda en «Jaguar» o «Mercedes Benz»? — Mira, muchacho — le dije con indignación — : el cantamañanas que te ha metido en la cabeza tanta ponzoña, o está loco de remate o es un agente de Franco enviado aquí para sembrar la división y la discordia entre los refugiados : Puyol, que vale más que todos vosotros juntos, no está en América sino que vive pobre en Francia, y sin recursos. Yo escribo en este periódico y no me pagan los americanos, sino que como todos los escritores de «C. S.» vivimos de nuestro trabajo manual o intelectual. Ahora te pido que me dejes comer, no me revuelvas la comida, porque te va la flambrera a la cabeza cuando menos te lo pienses.

Aquel odioso individuo se alejó. Estuvo unos días evitando mi presencia, hasta que una tarde se me acercó a la máquina y todo humilde y tímido me dijo : Oiga, yo creo que tiene usted razón: así me han dicho mis camaradas. Estos me dicen que le pida la dirección de su periódico.

Yo, que no soy amigo de pitorreos, lo miré de hito en hito y con mucha tranquilidad le respondí : ¿Te han preguntado los camaradas tuyos por la dirección del COMBAT SYNDICALISTE? Pues bien, si no me equivoco, es anexo de la Casa Blanca, Washington, USA. Puedes escribir directamente al presidente Kennedy. Díselo de mi parte. Es él quien nos paga.

Quedóse perplejo de la inesperada dirección, y como seguí mi trabajo sin preocuparme de lo que él me respondiera, poco después me cercioré de que se había esfumado como vaharina.

El de marras no me dirigió más la palabra, ni yo tampoco a él. Al cabo de una semana desapareció del taller por completo; no sé si tomó en serio lo de Washington y se fue allí a buscar nuestra prensa. El caso es que no lo vi más, ni falta que me hizo.

En tu carta, amigo Espectro, me preguntas qué pasa en Cuba. Ya procuraré en la próxima serte fiel en mis opiniones referente al asalto del cuartel de la Moncada el 26 de julio de 1953, al triunfo de Fidel Castro y a la situación actual de la isla.

Recibe entre sombras un cordial saludo de tu amigo mortal.

VOLGA MARCOS

DISCOS

Mi amigo Lino (tengo amigos Lino en diversas imprentas) encuentra arbitrarias mis cuartillas. No por las afirmaciones : por las rectificaciones.

« De sabios es rectificar » se ha dicho, pero no abuso. No me rectifico por sabio, que así llanamente lo confieso para evitar sonrisas sardónicas, sarcásticas y mefistofélicas (si olvido alguna otra cosa del mismo jaez, que el lector la agregue).

Me ocurre que la idea cúspide, la expresión ceñida siempre cruzan por mi caletre con retraso, igual que los trenes de España, y claro, en estas condiciones hay que volver sobre lo hecho, a rectificar y corregir con aportaciones frescas, con cuya frescura se deja a la cuartilla original — cuando se odia la copia — hecha, escrituralmente, un adefesio.

Y es sobre esa muestra imposible que debe discurrir fotográficamente e inteligentemente el amigo Lino. Por suerte suya, suele estar al corriente de la jeroglífica egipcia.

Jean Grave contaba que, discutiendo a voces, llevaba siempre las de perder porque la palabra precisa le acudía una vez la discusión terminada. Yendo para casa reflexionaba : « Ahora le diría esto y lo otro a mi adversario y lo dejaría abollado. No ha sido así, y soy yo quien regresa al recodo con las abolladuras del caso. »

A mí me ocurre lo de Grave, y más grave de lo que a él le ocurría, puesto que el retraso de la idea certera igual lo experimento hablando que escribiendo. Un día después, ése sería el mío. No habría contrincante capaz de resistirme.

A Juan Peiró se le alaban las cuartillas siempre limpias de borrones, y se dice verdad puesto que yo se las he visto. Era, el amigo, lo que se dice un « cerebro organizado », pero también un pacienzudo. Como yo, no toleraba el barullo, con la diferencia entrambos de que él lograba recluirse en su silencio para seguras redacciones, en tanto yo huía del ruido externo para escuchar mis ruidosidades internas, para presenciar mi danza desordenada de pensamientos, mi carrera furiosa de ideaciones que, atropellándose, más de la mitad quedaban fuera de uso. Y gracias que alguien no me interrumpiese con una banalidad : « ¿Sabes que al entrar en la Redacción he resbalado con una piel de banana y que en la caída he perdido ocho reales? »

No, no lo sabía; pero esa maldita piel frutalera ha hecho caer al compañero de trabajo, le ha perdido dos pesetas, y a mí me ha desarreglado un instante, me ha evaporado dos ideas, seguramente las precisas. ¡Cualquiera las alcanza! Ese escrito de hoy carecerá de substancia por mor de una piel de banana sobre la cual ha resbalado un amigo...

Sigo diciendo que mis cuartillas salían feas por frenesí no ordenado, en tanto a mi amigo mataronés le quedaban limpias y exactas de contenido por meditación absoluta, por organización mental notable, y, por la ausencia de prisas. Nosotros, los precipitados, ganamos el tiempo que hacemos perder a otros, ¿verdad, Lino?

Pero así se nace, con retraso, y no hay reloj ni autoapremio que nos remita a tiempo a la estación, al cine, a la cita, a la comida, a la imprenta. Alberto Carsi, de grata memoria, se me antojaba un reloj parado. Daba la sensación de disponer de 32 horas por día. Incluso esculturaba su caligrafía, dando letra más clara que la de imprenta.

Al revés de un compañero que dibujaba maravillosamente títulos precediendo textos completamente desdibujados.

Alaiz sufría — o gozaba — el acoso de ideas robustas, de pinceladas exactas, de imágenes precisas y coloridas ,y para colocarlas todas en cuartilla volvía pluma atrás y añadía arriba y abajo caracoleando las líneas. A primera vista, Lino se indignaba; pero puesto al trabajo, la torpeza de los primeros momentos iba desapareciendo para conseguir la normal ductilidad de trabajo. Y debía de ser así porque Felipe tenía tanta ilación que, conocido, se le seguía con facilidad incluso en las laberínticas estructuras.

Yo hace medio siglo que ensucio papel con tintas a mi alcance, no logrando escapar de la cuartilla garabatera.

En todo sigo siendo del borrón... sin cuenta nueva.

¿Hace, queridos adversarios?

DISCOBOLO

ANTENA

EL GOBIERNO PORTUGUES SE ENDURECE

LONDRES (OPE). — « El Times » da cuenta desde Lisboa que el gobierno portugués ha publicado una nueva ley a efectos de controlar las organizaciones estudiantiles de carácter recreativo. Esta nueva ley es una consecuencia de las huelgas universitarias que se produjeron a comienzos de año. El gobierno hizo saber su opinión de que algunas de estas asociaciones recreativas habían sido objeto de infiltraciones por parte de elementos subversivos.

ENTRE PILLOS ANDA EL JUEGO

MADRID. — Balafrej, ministro de Negocios Extranjeros de Marruecos, ha permanecido en Madrid extraordinariamente agasajado por el ministro de A. E. de Franco, Castiella. Ambos se han entrevistado por « asuntos de vecindad » (escandalosa, añadimos nosotros), acordando volver a entrevistarse. También el moro se ha visto con el cristiano (Franco) para intercambiar saludos. Al despedirse Balafrej ha asegurado no haberse arreglado nada, pero que «España goza en Marruecos de mucha más amistad de lo que algunos puedan creer », sin que nadie se llame a engaño : Ni Hassan II renuncia a las plazas de Ceuta y Melilla ni Franco está dispuesto — por ahora — a cedérselas.

LA « OPERACION » CUEVAS

GRANADA. — Durante los últimos temporales de aguas más de tres mil granadinos tuvieron que ser evacuados precipitadamente de las famosas « cuevas de Granada » a causa de las corrientes que penetraron en ellas. Gracias a dicho temporal el problema de las cuevas está sobre el tapete, habiendo afirmado el ministro de la Vivienda que « dentro de tres años este problema quedará resuelto ». ¿Cómo? ¿Dejando perecer a los 9.500 moradores que habitan las cuevas?

EL ALCALDE DAMNIFICADOR

TARRASA. — El alcalde Clapés, responsable de la venta de lotes de tierra « edificable » en las « Urbanizaciones » de Las Arenas y Les Fonts, acaba de declarar que las 250 casas desaparecidas serán reedificadas en otro sitio — ¡no faltaba más! — y entregadas a sus antiguos moradores... los cuales en gran mayoría — familias enteras — perecieron arrastrados por la riada. Como Mefistófeles, Clapés no tiene precio.

CLAMOR INUTIL

PALMA DE MALLORCA. — En el pueblo de Inca se derrumbó la pequeña mina de Sineu en la que se trabajaba en condiciones primitivas. Un obrero muerto : Andrés Clamor Salvá.

GRAVE INCIDENTE EN TIMOR

LISBOA. — Dos indonesios y un portugués han resultado muertos en los recientes incidentes ocurridos en la zona fronteriza de Timor, según se ha anunciado oficialmente. Las tropas portuguesas dispararon sin contemplaciones — según órdenes recibidas — contra unos indonesios « peligrosamente » aproximados a la frontera.

SIN CONTEMPLACIONES

BARCELONA. — El hasta aquí alcalde por la gracia de Franco de Hospitalet de Llobregat, ha sido despuesto desde Madrid sin contemplaciones. En su lugar ha sido colocado otro gregario, José Matías España Muntadas.

LOS QUE NOS TRATAN DE INCENDIARIOS

BARCELONA. — Unos desconocidos (perfectamente conocidos en la sacristía del barrio del Porvenir) intentaron incendiar una pequeña sinagoga (iglesia judía) hace poco instalada en las cercanías del Hospital Clínico. Como era de esperar, los católicos incendiarios no fueron habidos. Ni lo serán.

Carta recibida

Al compañero Director del COMBATE SINDICALISTA.

En la crónica semanal que con el título de *Discos* aparece en nuestro semanario, su autor, Discobolo, al hacer una superficial alusión al pintoresco y ciertamente lamentable personaje parisino del *clochard*, dedica su último párrafo al compañero Felipe Alaiz.

No es la primera vez que la especie de bohemio, en el mejor de los casos atenuada por una admiración por lo hecho y lo fallido, se manifiesta. En el prólogo de «Quinet» campea ampliamente.

La insistencia en una tal aseveración tiende a acreditar en leyenda que, como la mayoría de las leyendas, no responde a la realidad, y en este caso concreto deforma los contornos del personaje. Lo que me incita a considerar que los compañeros que usan con desenfado de ese socorrido adjetivo, ni han conocido profundamente a Felipe Alaiz, ni lo han considerado fraternalmente.

Cosa que no es a reprochar, bien seguro; pero en este caso debieran limitarse los que escriben a analizar y presentar su obra, y a estudiar objetivamente, si les interesa, las diversas facetas y la proyección de la personalidad de Felipe Alaiz.

No fue *puntilloso* F. Alaiz, afortunadamente, pero fue limpio de mente, de cuerpo y de ropa. Vivió y amó con intensidad la vida. Y murió a los 72 años sin haber conocido el azote mayor del anciano, el estado senil que intelectual y físicamente causa estragos a esa edad.

Convencido de que publicarás esta mitada carta, sin deseo polémico alguno, queda fraternalmente tuyo

J. PASCUAL

París, 28-10-62.

DOS PALABRAS. — En «Soli» hemos demostrado cumplidamente la estima que Alaiz nos merece.—*J. Ferrer.*

«Tipos españoles»

A fines de año «Tipos Españoles», de Felipe Alaiz, podrá ser expuesto a la venta. Su precio será de 5 NF. En cubierta y en contracubierta irán dos dibujos interpretativos del sentir alaiziano trazados exprofeso por el artista y compañero Lamolla. Pueden formularse pedidos a esta Administración en la forma acostumbrada.

Un libro que caerá bien para regalo de año nuevo.

Servicio de librería

1,90 NF

«Orient Express», A. den Doolaard; «La nuit du chasseur», David Grubb; «Le feu de la rampe», J. W. Hofstra; «L'évasion du pays perdu», Harald Hornborg; «Pasteur en pays perdu», Harald Hornborg; «Demoiselle des solitudes», Harald Hornborg; «L'aventure à Budapest», François Kormendi; « Les pêcheurs de Lissau », Villy Kramp; «Marthe et Marie», J. Anker Larsen; «Les pommes d'or», Kinnan Rawlings; «Le Phenix», Marguerite Steen; «Marchands de courants d'air», Frederic Wakeman.

2,50 NF :

«Le cirque Humbertho», E. Bass; «Katy», Bessie Breuer; «L'homme sans uniforme», W. Corsari; «Vaincre la mer», A. den Doolaard; «Le vainqueur du Mont Blanc», A. den Doolaard; «Terre des femmes», K. ven Drombrowslay; «Dalila», M. Goodrich; «S'il braille, lache-le», C. Himes; «Sangama», Arthur d'Hernández; «Sous l'éclat du soleil (2 vol.), Marguerite Steen; «Ouragan», G. Vidal; «Joseph Kerkhoven», J. Wasserman; «Les 40 jours du Musa Dagh», F. Werfel; «Le réveil de la sorcière rouge», Garland Roark; «Et le soleil se couche», Marguerite Steen.

Ouvrages divers:

«Carnets de David d'Angers (2 vol), illustrés, reliés, 20,00 NF; «Le monde merveilleux des bêtes, 2 vol., illustrés, brochés: «Du héron aux perdrix», par J. Obertuhr (23 x 28), 15,50; «Un grand tournant de la politique mondiale», M. Paléalogue, 1,90.

«L'aventure est sous la mer», J. Foucher-Créteau (nombreuses illustrations), 2,50 NF; «Perles, réquins et coraux» (chasse sous-marine), J. Foucher-Créteau, format 23 x 98, 98 illustrations en noir et couleurs, 14,50.

Collection scientifique.

«Le monde et l'homme», volumes reliés illustrés, 1,60 NF :

«Le roman d'une souris de laboratoire», Dr. Carel; «Le roman des echinodermes», G. Cherbonnier; «Le roman de l'énergie atomique».

3,50 NF :

«La boue», Marius Nogues; «Charlotte Lowenskold», Selma Lagerloff; «Forêt vierge», Ferreira de Castro.

10,00 NF :

«La vie de Chopin», Wierznski; «Le cercle de famille», André Maurois.

«Splendeurs et misères des courtisanes», 2 vol., Balzac, 15,00 NF les 2; «La France de M. Fallières», J. Chastenet, 14,00; «Ainsi vivaient nos ancêtres», Yvar Lissner, 19,00.

NOVELAS DE LA GUERRA Y DEL EXILIO

- « Porque callaron las campanas », 9 50 NF.
- « Así cayeron los dados », 8 00.
- « Encrucijadas », 8 00.

« El relato vívido, apasionado y patético de la gran tragedia de la guerra civil española y consiguiente éxodo por el espinoso camino del exilio, narrado en forma novelada, instructiva y amena por uno de sus protagonistas : Virgilio Botella Pastor. ». — (De « España Libre » de Nueva York).

Estos libros pueden pedirse a Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10). CCP Paris 1350756.

COMUNICADOS

FEDERACION LOCAL DE OUILLINS

Conferencia pública

Para el domingo, 9 de diciembre, la compañera Federica Montseny dará una conferencia pública con el tema siguiente :

«Pasado, presente y futuro de la C. N. T.»

El acto tendrá lugar en la Sala de Fiestas de Oullins.

Por la tarde, en el mismo local, se celebrará un gran festival de variedades.

Participarán en el festival renombrados artistas de distintas regiones.

F. L. DE OULLINS

De conformidad con lo acordado en nuestra anterior reunión, esta F. L. convoca a sus afiliados a la asamblea quen tendrá lugar en nuestra habitual sala de reuniones del café de la rue Montesquieu. Dicha asamblea se celebrará el domingo, día 18 de noviembre, a las nueve de la mañana.

Es de aconsejar la mayor puntualidad, al objeto de poder discutir el Orden del Día con detenimiento y sin prisa por temor de concluir tarde.

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1963

Editado en idiomas francés y español. Ilustrado por la joven e inteligente artista Diana Tudela, con tricomías de una belleza notable. En el anverso de cada hoja constará una selección literaria de escritor famoso. Este agradable y útil Calendario está a punto de ser puesto en venta.

Solicitarlo a S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H. G.), CCP 1230-50, Toulouse, y en todas las Secciones de S. I. A.

Souscription internationale pro-sinistrés de Catalogne

Total première liste, 1.195,00 NF.

F. L.-C.N.T.. de Poitiers, 200,00 NF; Manuel Pitarch, Beaumont en Verox, 10,00; S. I. A., Tarascon s/ Ariège, Tarascon, 162,50; Serrarols, Pablo, Mios (Gironde), 5,00; S. I. A. Annecy, 100,00. Bagnols S/ Cèze : Gil, 10; Mour, 10; Celayo, 10; total, 30,00. Henri Mondéjar, Bordeaux, 5,00. S. I. A., Bernay : E. de Dios, 10; A. Montoliu, 10; J. Arias, 10; Vandécasteele, 5; Martos, 2,50 : P. Ribas, 5; J. Candelas, 30; L. Tejedor, 2; Angela Gil, 4; J. Agustench, 10; A. Bonet, 10; María Agustench, 10; J. Poblet, 10; V. Ronda, 10; E. Marzal, 10; J. Francitorrá, 11,50; total, 150,00. S. I. A., Montpellier : Un compañero, 10; otro, 5; Flores, 5; Guijarro, 10; Carmona, 5; F. López, 10; Ibáñez, 5; R. Hernández, 10; G. García, 5; D. Martínez, 5; F. Cano, 5; Membrado (hijo), 5; Falgás, 5; Artigues, 5; Floreal, 20; F. Molina, 5; Moreno, 5; Alkalay, 5; Crivillé, 5; uno más, 5; otro, 5; J. Catalá, 5; H. Manero, 5; Bergós, 10; Vve. Sánchez, 10; Admeller, 10; Guasch, 5; A. Sánchez, 5; J. Cervantes, 5; Compañero X, 5; Ezquerra, 5; Claramunt, 5; un anónimo, 10; otro, 10; F. García, 10; un rebelde, 2; otro, 3; Ramírez, 10; Lobo, 10; J. Fuentes, 4,50; Palmero, 5; Miñarro, 10; total, 284,50 NF.

S. I. A. et F. L.-C.N.T., Montereau, 55,00 NF; S. I. A., Servian, J. Español, 10; J. Murria, 3; total, 13,00. P. Mateu, Rodez, 10,00; Sodia, Castres, 10; S. I. A., Auch : P. Oro, 10; Rebugent, 10; Labrador, 5; Galindo, 5; Teresa Roure, 5; López, 5; Vivas, 5; Montalbal, 5; C. Colón, 5; Villaverde et famille, 9; A. Vidal, 5; J. Oliva, 5; Giménez, 5; Vinsa, 10; Un Faiet, 7; A. Torres, 5; uno, 10; Lorente, 10; Aceituno, 5; A. Learte, 7; A. Cases, 5; O. Mazán, 10; Alfonso, 5; Cerdá, 10; Soriano, 3; Sánchez, 5; Ramírez, 5; Lozano, 10; A. Cartagena, 10; Martriupe, 3; G. Cirilo, 5; G. Massanas, 10; Mme. Anivet, 5; J. Boj, 5; J. Picó, 2; F. Rodríguez, 5; R. Baldassot, 2; P. Thomas, 10; T. Fernández, 5; Simiani, 3,50; Cristian, 5; Farner, 5; Mesa, 2,50; Alcocer, 10. Total, 274,00.

Total première et deuxième liste, 2.504,00 NF.

Toulouse, le 31 octobre 1962.

F. L. DE TOURS

Esta F. L. convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el día 11 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, y no el día 4, como se había anunciado, a causa de celebrarse este día un mitin de alianza sindical en Orléans.

La asamblea se celebrará en el lugar de costumbre.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis. Paris, 1e

La conferencia siguiente de este ciclo se celebrará el sábado 17 de noviembre, a la misma hora, y correrá a cargo de Manuel DE IRUJO.

CLASES. — Las clases de francés se celebran dos días por semana, martes y jueves, de siete a ocho y media de la noche.

Los sábados, de seis a siete y media, tienen lugar las clases del cursillo dedicado a la técnica de la lectura y la redacción.

BIBLIOTECA. — La biblioteca está abierta al público todos los días, a las siete de la noche.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 11 de noviembre, a las nueve de la mañana, en el Café de la Comedie, Place du Théâtre.

ADMINISTRACION LIBRERIA

Con el fin de evitarnos las reclamaciones, que significan pérdida de tiempos y gastos de franqueo, rogamos nos sean satisfechos todos los envíos pendientes de pago. Es mucho el dinero que se nos adeuda por los envíos, y tenemos necesidad de él para nuestro desenvolvimiento.

Cuanto expedimos lo pagamos adelantado, y el buen funcionamiento sería fueran satisfechos seguidamente los envíos. Nuestro trabajo se desarrollaría en mejores condiciones y no tendríamos que molestar rogando ser correspondidos.

Esperamos la comprensión de todos los que se sirven de nuestros servicios.

LIGA DE MUTILADOS E INVALIDOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA

Recuerda a todos los CC. DD., Liga, Secciones de S. I. A., FF. LL. o Regionales, que organizan festivales benéficos pro España oprimida, organizaciones de festivales pro ancianos, en exilio y otros, que este Comité Departamental dispone de un artista musical que está a la disposición de los citados organismos solidarios. Advertir con cinco días de anticipación.

Dirigirse a Orellana, 11, rue Eguillerie, Périgneux (Dgne.)

NECROLOGICA

ANTONIO PERIS

Falleció el compañero Antonio Peris, después de sufrir una larga y penosa enfermedad. La ciencia médica no consiguió salvarlo de la Parca; su sufrimiento fue doble, ya que durante doce años, a pesar de estar minado físicamente, su estado moral no había decaído y pensaba, como ¿Quién era el compañero Peris? Nació en Alcora (Castellón de la Plana) el 30 de mayo de 1900. Trasladado con sus padres a Barcelona, empieza su vida de militante en la Sociedad de Caldereros. Poco tiempo después en el Sindicato Unico de la Metalurgia. En su Sección profesional desempeñó todos los cargos y algunos en la Junta administrativa. Algo más tarde pasó al Sindicato de etróleos, Sección de Hospitalet de Llobregat.

Fue uno de los tantos militantes anónimos, que es la fuerza motriz y sostén de la Organización. Por aquella época no existía ninguna rama juvenil y siempre se encontraban juntos jóvenes y viejos en la actuación cotidiana, ya que la lucha no tiene edades.

Siempre estaba dispuesto a hacer algo por la organización; siempre en primera línea del combate para contrarrestar los apetitos de una burguesía cerril y arrancarle lo que era misión del sindicalismo: mejoras económicas y mejor trato hacia la clase obrera. Siempre combatió los conciliábulos políticos y a los que pretenden vivir de ellos.

Pasó al exilio como infinidad de compañeros, padeciendo las vicisitudes del conjunto y sufriendo persecuciones durante la ocupación.

Formaba parte de la F. L. de París, siendo desconocido de la mayoría de compañeros, pues tenemos que tener en cuenta lo que representa una enfermedad de doce años, la cual le impedía asistir a las asambleas y compatir con los compañeros cuantas cuestiones de interés orgánico se suscitan. Nos dejó el día 28 de agosto. Fue su deseo de que el vacío fuese cubierto por otro joven, y nosotros esperamos que su deseo será cumplido, y que al mismo que la dictadura férrea que sufre el pueblo desaparezca de una vez para siempre, no sólo de España sino de toda Iberia.

R. ESTEBAN

París.

CARTELERA

EN CLERMONT-FERRAND

Festival para el día 11 de noviembre, a las tres de la tarde en punto, en la Casa del Pueblo. El Grupo Artístico pondrá en escena la obra dramática «Dueña y señora». A continuación un conjunto de variedades.

EN BURDEOS

Gran festival de VARIEDADES para el domingo día 11 de noviembre, a las tres y media de la tarde, en la Sala Son-Tay, organizado por el grupo artístico Cultura Popular, con la intervención de prestigiosos y aplaudidos artistas.

Para invitaciones, compañero P. Alonso, 42, rue Lalande.

***

Para el día 18 de noviembre, en la misma Sala y a las tres y media de la tarde: Función a beneficio de la Liga de Mutilados a cargo de los Grupos artísticos «Cultura Popular» y «Cruz Salido», quienes representarán la obra de . Dicenta: «Es señor feudal».

EN PERPIGNAN

GRAN FESTIVAL DE S. I. A.

El día 18 de noviembre, en la Sala del Centro Español y a la hora de costumbre, el Grupo Teatral Talia, inaugurará la temporada poniendo en escena la célebre comedia de Pedro Muñoz Seca: « Quién me compra un lío ».

Dos horas de risa continua.

¡Todos al festival!

Perpignan

MITIN DE ALIANZA SINDICAL

El próximo domingo, día 11 de noviembre, tendrá lugar, a las nueve de la mañana, en el Cine Perpignan, un importante acto de Alianza Sindical.

El acto será presidido por C. G. T., Fuerza Obrera y la C. N. T. de Francia, y en que tomarán parte los representantes de las Organizaciones españolas, Roque Santamaría, de la C. N. T., y Pascual Tomás, de la U. G. T.

Dada la importancia del acto, encarecemos a todos los antifascistas españoles del Rosellón la asistencia al mismo.

El Comité de Alianza Sindical de Perpignan

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de octubre - Lista V

	NF
Suma anterior	513 13
París :	
Criach	5 00
Uno del Ramo del Agua	10 00
Un desconocido	5 00
Montané	5 00
Isgleas, de *Suresnes*	5 00
J. Casellas	5 00
R. Llop	10 00
F. Local de Thiais: Un grupo de quimicos	50 00
Bordeaux: E. Mondéjar	5 00
Castelsarrasin: Blas González.	20 00
La Charite: Peincede	6 60
Marseille:	
Miguel Torres	3 00
Juan Serra	10 00
R. Gómez	10 00
Mios (Gde.) : Pablo Serrarols.	10 00
Total	672 73
Distribución. Octubre 1962 : 22 beneficiarios a 30,00	
nuevos francos	660 00
Gastos envío	18 60
Total	678 60
Ingresos	672 73
Déficit	5 87

J. Ç. y P. C., Toulouse; R. A., Mallemort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes (Aube); J. L., Chartres; J. M., Narbonne; J. R., Olette (P. O.); M. R., Marsella; S. A., Méjico; F. S., Firminy; J. S., Créil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du R.); S. B., Aspres s/ Buch; M. F., Ganges; J. S., St Denis; R. O., Vaux en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y L. C., Bordeaux; S., Béziers (Hérault).

PARADEROS

El hijo de Manuel Arenas Jiménez desea conocer el paradero de su padre. Si alguno sabe dónde está, o el interesado lo lee, comunique a Bartolomé Pérez, St. Balagnes. Par Argelès Gasost (H. P.).

«EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS»

Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.

160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.

Precio: 3,80 NF.

Pedidos a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). CCP 13506 56, Paris.

Raúl Carballeira

por *Victor García*

Precio: 1 NF, en esta Administración.

Romance de la miliciana que murió en Madrid

Te llamaban así sólo :
« Clara la catalana ».
¡Quién pudiera con tu nombre
formar un fajo de grama,
para curar tus heridas
que me anudan la garganta!
O abreviarte la agonía,
con jugosas peras de agua,
de aquéllas que me decías,
lo mucho que te gustaban.

Eras benigna y sencilla,
y como tu nombre clara.
¿Hermosa? También lo eras.
Veinte años en las entrañas,
el fusil en bandolera,
y tu « mono » de esmeraldas.

Defendiendo a los sayones,
los moriscos acechaban,
desde las sombras rojizas;
pero también te guardaban
las tanquetas de Durruti,
sin contar que te rondaba
la más cruel enemiga :
¡la muerte aleve!, ganada
con la flor de tu sonrisa,
¿Por qué te reías, Clara?

Vinieron los aviones
ronroneándote en bandadas
con su cuerpo de metales
incendiando la mañana,
y a orillas del Manzanares
te besaron con metralla.
¡Qué modo de violarte!
Quedaste crucificada
entre dos Cristos nupciales :
uno sin sexo y con alma
— uno arriba y otro abajo —
pero el de abajo sin nada.
Y los pájaros de acero,
satisfechos se marchaban...

Más me valió tu discurso
de mujer iluminada
que cuanto dijo Demóstenes
en toda su gran jornada.
Y eso que tú lo dijiste,
contra la muerte estrellada :
«— ¡Bésame, que tengo frío!»
Te apreté fuerte, con rabia,
con amor, pena y con odio,
contra lo que te robaba;
te dí calor, mas en vano :
manaba sangre, manaba...
«— No olvides, dile a mi madre
que yo nunca la olvidaba,
que a Barcelona una tarde...
no..., ya no me duele... nada... »

Regresé con el mensaje
prendido en tu mirada
¿Dónde estaría tu madre?
Es que también visitaban
a la Condal los infames
y desde una nube blanca,
cautelosos y cobardes,
la otearon, ¡desdichada!
Solitaria, a lo lejos,
como una roja guirnalda,
quedásteis sobre la tierra,
fundida por la metralla.
Y el borbotear de la sangre,
en el corazón me clava
la hoja de su cuchillo
por el recuerdo afilada.

COSME PAULES

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ACTUALIDAD QUEMANTE

EL espectro que nuevamente asusta a la humanidad sigue siendo el de la guerra. En menor tono, ésta nunca se extingue. Siempre encuentran, los poderosos, motivos para satisfacer sus desaforadas ambiciones mediante las armas. La carne del pueblo es sacrificable y abundante. Los trabajadores, hoy somos carneros del capitalismo o del sovietismo.

Cada conflagración universal (ya van dos en este siglo, con una tercera que se anuncia día tras día) es presentada por sus organizadores como la última. Las dos consumadas desde 1914 hasta el presente las perdieron un kaiser y un führer, siendo el pueblo alemán y otros pueblos de Europa, África y América, quienes pagaron las consecuencias. A Guillermo II y a Adolfo Hitler dejémosles en dos míseros cadáveres con nombres trágicos inscritos, en mal ejemplo, en la posteridad.

Pero Alemania sigue en pie, no para su guerra, sino para participar en la guerra mayúscula ruso-americana. Con prejuicios capitalistas o marxistas, pero en el fondo todos patrióticos, los pueblos están abocados, no de nuevo, sino de siempre, al abismo de la matanza.

Siempre existe un pretexto, repetimos, para que los sátrapas —hoy «caudillos»— desencadenen una guerra. Franco lo tuvo en un comunismo que en España no existe sino gracias a la propaganda que él mismo le hace; el imperialismo soviético lo tiene alegando obligación de defender a su nuevo vasallo: el pueblo cubano; Kennedy lo aduce también so pretexto de proteger a los pueblos de América del zarpazo eslavo.

Al fin de cuentas, URSS y USA, imperialistas con diferente marchamo; pero furiosamente imperialistas y grandes jugadores servidos por gobiernos y pueblos empleables y empleados en el gran tablero de pelea que es el Mundo.

La mecha para el incendio ha radicado estos días en Cuba, cuya nación ha caído en la órbita del Kremlin en gracia, o desgracia, de una revolución popular traicionada. Al grito de «¡Cuba para los cubanos!», Castro ha alquilado el país que usa cual propiedad suya, al rojo emperador Kruschev para que instale en aquél bases atómicas agresivas. USA protesta contra este índice infernal que se le ha colocado delante de las narices y amenaza con un estallido de cólera. El Kremlin afloja para dárselas de campeón de la paz y al mismo tiempo fortificar su posición de jugador de guerra. Berlín Este-Oeste ofrece juego de envite, y cuando no sea en Berlín apuntará daño para una enorme matanza termonuclear en no importa que parte del orbe. Y así, entretenidos en la comedia de la guerra fría, hasta llegar al horrible episodio de la conflagración más amplia y atrozmente destructora que habrá sufrido la mísera humanidad en su historia.

La China comunista invade tierras himalayenses de su vecina India, sin vergüenza alguna, probando su carácter nacionalista y decididamente militarista, certificando una vez más que las doctrinas de Marx-Lenin aplicadas a la manera oriental, son fautoras de guerra igual que el militarismo capitalista. Abrumado por la presión armada china, el pacifista, el « neutralista » Nehru, se ve obligado a proclamar la patria en peligro y a solicitar precipitadamente armas de defensa a Norteamérica. Salazár, rencoroso por la agregación de Goa a la India (a la cual geográficamente corresponde), desde su plano totalitario de derechas se felicita por la agresión contra la India perpetrada por el totalitarismo comunista de China. Entretanto, Franco calla ante la contradicción de su compadre y ofrece los tres millones de bayonetas que debían cooperar a la defensa del Berlín nazi, para acodar a la democracia yanqui y preservar su negrísima « democracia orgánica »...

Así está de envenenada y de insolvente la situación en este mundo reaccionario-democrático-comunista, y así se presencia la ausencia de un internacionalismo suficiente para atajar la maldición militarista estatal que impide la paz entre los hombres.

¡La guerra! Todos los poderosos de la Tierra fingen condenarla para mejor proseguirla. « ¡Esta de ahora es la última! » ¡Mentira! Las victorias democráticas de 1918 y de 1945 sobre el feudalismo militar y poltico de Alemania, lejos de terminar con el cielo de guerras cual era prometido, dejaron hogares — más que rescoldos — para nuevos y más peligrosos incendios. La guerra europea engendró el Estado bolchevique, la guerra mundial entregó a éste una buena mitad de Europa y la mayor parte de Asia, habiendo recientemente extendido sus tentáculos a América. Estados Unidos, con la mentira de la libertad en los labios, resume en sí el espíritu capitalista, retardatario, comprendiendo bajo los pliegues de su bandera, liberalismos, reaccionarismos, feudalismos y fascismos. El propio titere hitleriano, Franco, está hinchado de dólares y habillado en demócrata orgánico por la embusteria de la Casa Blanca.

Para oscurecer más la situación, por ahí anda ese sindicalismo « rojo », de factura imperial rusa, y ese sindicalismo « libre », de obediencia « democrática », en el fondo yanqui.

Recelemos, compañeros, de los « sindicalistas » que traten de influenciarnos en favor de uno cualquiera de ambos bloques de la Muerte. Ante la locura militarista del mundo, la posición de la A. I. T. es la única sensata.

APOSTOLA HACIA EL POSTRE

LA Iglesia «romona» es más apostatólica que apostolera. La postura y apostura de su apostolado es una impostura.

Recién reúne en mitin monstruo de alto nivel, mil mitrados género canasta en la cabeza; pajarracones, que en recaudería de limosnas tiene a comisión, que no misión, por el total orbe. Bocas de cuchara o de pala —de pato— que en un envite se entalegan dos ranas, una sobre otra.

Su afán de gerir, dirigir y digerir desde huelgas hasta dictaduras, inclusive el gruño de Cochin, a que los fieles se entregan en las alcobas, la lleva a ingerirse en todo este galimatías de gimnástica.

En el caso, nada tienen que hacer la caridad y el Evangelio y la falsa prédica de radiolocutor de barraca de feria, de los pescadores de Tiberiades, con que Jesús sacaba del bistre almas como toñina.

La Iglesia no ha tenido nunca sombra de pelo de beneficente. For naturaleza, es cacica, oligarca, numóbriga, tortural o extorsionadora y caballera de industria mística o de los mistos.

Las hogueras del auto de fe las ha apagado la sublime contumacia de los herejes; las consumió la carne, que a ellas se llevaba a rustir, debidamente adobada de especias pseudo-juridicas.

De canon hizo un cañón de 15 milímetros de calibre. La patrología eclesiástica no es más que una patataratología. La teología no pasa de una canción del tío Teo o Teótimo. Y a los latines se les da un aire de jerga de lutines o de duendes, por su incomprensión.

Jesucristo entra en la historia del brazo del caudillaje bárbaro-nórdico. O sea: del vandalerismo bandolero o de Vandalia, alemán, más nato y neto; más de casta y razado.

Acude al «distriburcio» del botín, a que procede el neo-orden de religiosidad; a la repartija de los despojos, que en sus racladas gigantes había acumulado la rapiña de los cesáreos.

Las hechuras imperatorias de la soldadesca amotinada, que compraban con tributos inéditos y exacciones desaforales la corona, buscaron guardaespaldas entre el clero de raido sayal de vieja fracasada en el amor.

Los curánganos de misa sin olla, se hacían pagar con canongías, abadías, beneficios o bonifacios y amas de despensero, los gajes de matón de tasca, que les eran consustanciales o ingénitos.

Carlomango, digo magno, fortificó sus fronteras con conventos de monjes caballistas y abigeos, de ensotanados trabucaires, que imponían a tiros la sumisión al Basileo de tanda; con los artículos del dogma, a base de recristos.

Las órdigas militares surgen de la hueste o mesnada feudal; antes que de las rancherías de peregrinación o Jerusalén donde se les respetaba el piojo, y a Compostela, donde se lo fumigaba, y en todas partes los campesinos los saludaban a peñazos o cantaladas.

Los ministerios de los reyes hallan su pañal pringoso en las confesadurías de las reinas y las azafatas de su en redor. Son consejerías de maldad, más bien que tribunales de penitencia, aunque pecados como Pirineos de que arrepentirse, no faltan a montones ciertamente.

Bajo los Gordos y Simples Carlotos y los Luises Tartamudos de la Merovingia (Dagobertos y Faramondos), hasta el nombre de los factótums palaciastres hace reir: Didiertos, Potines, Sloyos, Guanos, Arnoldos, etc.

Los mayordomos del vaso de noche de sus Majencialidades asqueados de las flexiones de tales pinches, los han de echar a patadas de los oficios.

Sin embargo, el aferre de las lapas a sus rocas es tenaz. Y así la burocracia proviene de los celestinos, encargados de la redacción de los billetes de amor a la cachifolla y a la cachifarra de los dinastismos. Y la diplomacia se origina en la suciedad de la transmisión de tales recados. Y no hay columna del templo, del Ordo y del claustro, que la pinte más derecha.

Con los bichigaudios o visigodos en España, el atrevimiento de la canalla de fascios seminariotos, llega al ápex.

Ahí se han encontrado con que la arriania de celestiales mansos les tomó la delantera en los aventajamientos de la finanza, la finación y la refinación del poder.

Los arrianos apelan al puñal, al veneno y a la dinamita, para deshacerse de los monarcas, que no quieren prestarse a ser sus ludiones o titeres.

Azuzan hijos contra padres y a cónyugas contra cónyugos. Y no asoma el hocico remoto pariente, al que para reinar no se le induzca a la infidencia y a la felonía.

Intervienen a machete los tonsuras católicos en esta lucha antropófaga por alzarse con la ganga política. Y no existe arma que les repugne esgrimir en dicho arenal matancero.

La decalvación, el desharigamiento, la desorejada a tenazón, el aherrojazo en un sótano o en un cenobio; a todo se recurre para prevalecer en el campeonato de la escalada ascensorista.

Leovigildo, parricida, deja en desnaturalización atrás a las marranas que se meriendan los lechigos de sus vísceras.

Los concilios toledanos absuelven de los mayores horrores, por dádivas, a Chintila, a Sisenando, a Egica, a Recesvinto, a Ervigio, el más estomagante de la colla.

Hasta que la escoba del simoún barre el estercolero de cupidine y bastardía, que se amontona bajo la capa, con que vainamente hasta Don Sopas trata de cubrirse, el Analfabeto, invocando banalmente a Isidoros y Leandros, Braulios e Ildefonsos, únicamente porque a tropezones saben leer.

Angel SAMBLANCAT

CHISPAS

Ahora totalitarismo anarquista, *camino, tal vez, de la totalidad antianarquista.*

⁂

Para ideas nuevas, público nuevo. ¿Para qué — y para quién — aprovecharse obstinadamente del público antiguo?

⁂

Totalitarismo anarquista... Por ahí inspirados, Franco, Kruschev, Castro, Tacho y toda la retahila de dictadores, podrían ir reclamándose de las teorías tolstoianas.

⁂

Para llegar a totalitario hay que ser autoritario. No siéndolo, autoritariamente no se totaliza nada.

⁂

Me niego a deformar mi pensamiento, a abdicar de mis ideas, a aceptar confesor deformista. Totalmente, enérgicamente.

Y dicen que : totalitariamente.

⁂

A la intención del antianarquismo antitotalitario (esto se complica) lo moderno es lo socialdemocrático.

O sea una modernidad frisando en los 99 años.

⁂

Un salvaje desnudo con sombrero de copa y paraguas abierto en día de sol, sería una nota de signo futuro en los Campos Elíseos, no obstante tratarse de una estampa vieja.

⁂

El hombre libre, el sér que reclama igualdad social para todas las personas, ése es el extremo autoritario, el obstáculo. Sobre todo el obstáculo.

⁂

Si anarquismo totalitario y franquismo totalitario, que de una vez se diga, ¡que se vaya al fondo del vacío absoluto!

⁂

Cada cual tiene su profesión en este mundo.

La más triste, la de destructor de lo amorosamente construido.

⁂

Sin el peligro soviético, los Estados capitalistas no se preocuparían de las mejoras obreras.

El socialismo de Rockefeller y de Carnegie está fundado sobre ideas de pánico.

Hay que aniquilar al sovietismo para garantizar la tranquilidad de los Reyes de la Industria.

Pero, si lo sucede el anarquismo, los monarcas industriales no habrán ganado nada. Lo cual permite una libertad descarada : Nerón, Gengis Kan, Atila, Napoleón, Fernando VII, Bakunin, Martínez Anido, 'Anselmo Lorenzo, Franco...

⁂

Libertad total, como prueba de totalitarismo anarquista...

Ya irá llegando la cosa.

De lo contrario ¡callarse! Voluntariamente, por supuesto.

⁂

Totalitarismo anarquista. Con igual exceso de lenguaje podría hablarse de franquismo libertario.

Ya que el absurdo interesa...

CHISPERO

GALA ANUAL DE

le monde libertaire

EL 9 DE NOVIEMBRE A LAS *OCHO Y MEDIA* DE LA NOCHE
en el Palais de la Mutualité
Con la inauguración de la temporada parisina de

LEO FERRE

el cual cantará, en obsequio de la concurrencia, las canciones que últimamente ha compuesto.

Completarán el orden del Programa las figuras tan resaltantes en el mundo del arte francés, Simone CHOBILLON, Ricet BARRIER, Maurice HORGUES, Clairette MAY, Daniel MUSSY, Nicole GUITTON, Charo MORALES, Les SISTERS-BROWN, IGOLEN et NADIA, un Número Acrobático y

Les Garçons de la Rue

Pianista, Fernande Pelot; alocución de Laisant.

Localidades a 5 NF en CNT, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10) y en la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11).

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

8 días de tensión alterna

NO de alta tensión. Cada quien ha podido observar que salvo cierta prensa populachera y alarmista, se ha comentado con mesura la reciente crisis producida entre los vértices de los dos bloques monopolistas que se disputan la hegemonía del mundo. Cada quisque ha quedado reducido al plan de observador. Como en torno a una mesa de juego los espectadores aportaban la dosis de fiebre en tal caso habitual, sintiendo la comenzón de los que, aún queriendo, no pueden influir gran cosa en los puntos que darán los dados.

Es en esta expectación —forzadamente involuntaria— que reside la tragedia. La inconmensurable tragedia que asedia al mundo. A todos por igual, partícipes o no en el juego, alcanzará la consecuencia de una reyerta entre los dos jugadores superbos. Pero por aberración humana sólo ellos dos tienen poder de decisión.

Los motivos aparentes que provocaron el conato de conflicto quedan envueltos en la bruma de las hipótesis. Poco importa en el fondo. Que «K» ruso intente neutralizar o alejar las bases americanas establecidas en Turquía se halla en el mismo terreno de lógica que el afán de «K» estado-unidense para oponerse al establecimiento de bases rusas en Cuba, donde existe con derecho, al parecer indiscutible, una base americana, la de Guantánamo, lo que ni siquiera se ha puesto en juego en el curso de las recientes reclamaciones soviéticas.

Ni nos entristece ni nos alegra —no nos deja indiferentes— el aleatorio desenlace a que se ha llegado. Hasta un miope puede ver sin el auxilio de sus lentes que «K» ruso tiró del freno antes de que la meta asomara al horizonte. Su gesto derrumbó un castillo de leyendas. La menos importante es la de su pretendida bravuconería. Las otras quedan a juicio del lector, a partir de la que loa la supremacía del potencial ruso hasta la que asegura una solidaridad sin quiebro para quienes adhieren a su estrella o buscan calor bajo su piel de oso. Y que diga lo que quiera en este caso, ante este caso, el barbudo Castro —consagrado fantoche por el propio «K» protector— y quienes en todos los campos de opinión forman el lastre de los sin opinión, decantándose hacia un «K» o hacia el otro «K», según el último toque de sirena. Queden convencidos que los dos «K» suman en concreto el destile —por pánico— de forzada diarrea. Y que lo que en estos días fue en todos motivo de inquietud, fue en los dos «K», seria razón de terror.

Quede una vez más confirmada la ineficacia del rimbombante organismo irónicamente llamado de las Naciones Unidas. Ni un «K» ni el otro pararon mientes en su existencia en los instantes tensos, cruciales, del conflicto. Los dos recordaron simultáneamente su existencia cuando estimaron que no había llegado el momento de apretar su respectivo «botón» fatídico, tormento de nuestros sueños inseguros, símbolo del clamor de Espronceda en su al parecer desequilibrada jaculatoria. Queda a las Naciones Unidas la tarea de pasar la escoba si hay cristales rotos o la de amanuense reprimendado por el turnante «Jefe de servicio».

EL PELIGRO NO ES ILUSORIO

El peligro queda en pie. No por lo que ocurra en Cuba o respecto a Cuba. No por lo que se trame en torno a Berlín sin que los alemanes tengan opción a consulta previa. No importa donde, ni en que momento, ni por que motivo, incluso sin que la tensión monte a su límite de descarga, puede producirse la hecatombe. La última. Sin réplicas ni ironías. La última... y «además de verdad»...

Es posible que sea éste el motivo que indujo a los dos «K» a que se apretara el freno. Nadie mejor que ellos para calibrar las consecuencias de una guerra atómica en la que —sin dudas ni remilgos— serían los primeros en perecer siendo los primeros en atacar. Se hallan los dos demasiado cerca. A cinco minutos de cohete atómico. Apenas el tiempo de destapar el último wisky, la última botella de vodka. El propio Kennedy decía en 1960 que el entonces stock de proyectiles atómicos alcanzaba a la friolera de diez toneladas explosivas para cada ser humano. Desde 1960 la producción se ha acelerado en proporción demencial queriendo cada uno ser «coco» del otro.

No interesa insertar aquí las cifras que se hallan en cualquier manual de física moderna, concerniendo a la potencialidad de las explosiones atómicas. Todo interesado en ello tiene a manos revistas de divulgación y la prensa de estos días se ha distraído en detalles que de ser reales —y no podemos dudarlo— son terroríficos. Como para ingerir definitiva dosis de morfina antes de que el momento llegue, antes de que por premeditación o por accidente fortuito —no deseado— pueda provocarse la explosión más mínima, generadora espontánea de las pocas necesarias para pulverizar los continentes, para borrar todo vestigio de vida en el hemisferio terráqueo.

LA TRAGICA IRONIA DEL SABER HUMANO

El hombre se lanzó al conocimiento del medio físico en su deseo de mejorar las condiciones de vida. Para afrontar los cataclismos terrestes, vencer las pestes, superar el hambre, lograr el bienestar. ¿Qué bienestar?... En primer lugar —y en preeminencia siempre— el bienestar material. El combinado bienestar moral y espiritual sirvió de base a consecuencias materiales y de dominio en manos de religiones, iglesias, políticas. Artes, ciencias, placeres íntimos y sanos se supeditaron al signo impuesto. Y fatigosamente el hombre se abrió camino desde la negra incertidumbre de la ignorancia a la petulancia arrogante de una sabiduría que ostensiblemente ha seguido una dirección falseada. El deseo del bienestar conduce —nos conduce paulatinamente— a la auto-destrucción. Como prueba permanente y manifiesta se ofrece una realidad comprobable, establecida por hechos irrebatibles, en la que se demuestra que la ciencia se halla sometida a una irrefrenable enfermedad convertida de vicio en virtud: *la enfermedad del poder*. Ataca el mal en todos los terrenos, en todas las circunstancias, en todas las latitudes, en todas las clases sociales, en el seno de todas las ideologías, de todas las creencias, de todas las disciplinas morales. En el seno de todos los pueblos, de todos los partidos, de todas las organizaciones, de todas las tendencias, de todas las banderas. Organizaciones de derechas, de centro, de izquierda. No quedan libres, no, la organizaciones libertarias. En su seno se halla también, corrosivo, el gusano del poder.

No sabemos cuándo nació en el hombre la conciencia de su contradicción interna. La noción de que por todos los caminos visibles avanza la fuerza destinada a destruirle moral y físicamente. Antes de que su moral se vislumbrara, se estableciera, se hiciera conciencia en todos o en parte de los hombres, se afirmó la anti-moral, la razón oscura que tiende a aniquilar la razón vital. Fuere cuando fuere, no tenemos referencia cierta de ello, cuando al hombre afloró la conciencia de su contradicción interna comenzó la lucha simbólicamente expresada entre el «bien» y el «mal». Paradójicamente, sirvió esta lucha —sirve aún hoy— a los sectores activos que como la Iglesia mantienen a la práctica del error en el hombre. Se erigen en defensores del «bien» los factores de continuidad en el «mal». Y la confusión es tal que perdura, y el horizonte es huidizo ante la perspectiva de la claridad que venza en el tiempo y en el espacio toda confusión.

NO HAY OTRA SALIDA QUE LA DE VENCER LA IDEA DEL MANDO, EL USO DE PODER

Forzados y a regañadientes, sólo por un momento, iremos siguiendo la fórmula ritual del acatamiento a las grandes figuras de este siglo. Ante el terrorífico espectáculo de Hiroshima sacudió Einstein su cabellera hirsuta y abandonó el círculo sin límites de las ecuaciones siderales para contemplar los horrores de este suelo. Se sintió cómplice y parte en el crimen y clamó por el reposo de su conciencia reclamando «a la ciudad y al mundo» sensatez en el presente para la paz del futuro. Otros hombres de ciencia se adelantaron o se unieron al grito de alarma revelando al atónito ciudadano medio el porvenir que le espera al culminar la era atómica. Los «grandes» de la ciencia apelaron a la cordura de los «grandes» de la política sometidos por su parte a los «grandes» de las industrias. Y todos los «grandes» juntos convinieron en someter a sordina el clamor de los hombres de ciencia, por una vez consciente del peligro a que conducía el fruto de sus investigaciones y de su trabajo, empleado al servicio de los «fuertes», al servicio de la exacerbación del poder.

(Continúa en la página 2.)

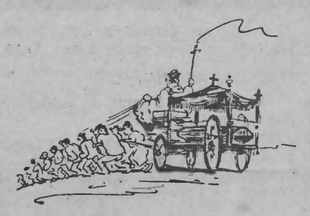
CRONICA EXPRES

El pan de los gusanos

LOS vivos dedican el 1 y 2 de noviembre a visitar a los muertos. Esos dos días, ciertos artículos comerciales tienen bastante salida.

Extraordinaria venta de flores, cerilla enroscada, velas de lujo y corrientes, buñuelos, huesos de santo, turrón de guirlache y de Alajú...

Los cares llegan hasta las puertas del cementerio, donde la afluencia de coches particulares es enorme.



Viudas de riguroso luto que a llorar vienen al pueblo de los muertos.

Los niños, al llegar aquí, se confunden y pierden su habitual alegría.

Un cementerio es un cipresal, con cruces, nichos y panteones.

¡Vaya si hay también desigualdad en el cementerio!

Proletarios que descansan en la tierra con una cruz encima, luego de la que en vida encima llevaran.

Clase media que duerme el sueño eterno en nichos.

Gente adinerada que reposa en panteones.

— Muertos están todos.

— También nosotros estamos vivos y no por eso somos todos iguales.

— En la sepultura no hay igualdad ni desigualdad, hay eterno el sueño.

La irrupción los días 1 y 2 en los cementerios, tiene carácter de romería poular en la que se mezclan lo activo y lo inerte, lo natural y sobrenatural, lo mítico fascinante y lo real sin vuelta de hoja.

El día presenta color de sayal franciscano.

Al exterior de la necrópolis, el comercio (puestos de comidas y bebidas) : la vida...

Antiguamente llevaban a los muertos manjares que colocados en las huecas se aprovechaban de ellos los **bustarrapis.**

No había festín egipcio sin muerto de cuerpo presente.

Los bárbaros, al levantar sus tiendas, llevábanse a sus difuntos en vasijas.

Sólo por visitar el cementerio de Génova se puede hacer un viaje.

El sepulcro de Mausolo, rey de Cara, erigido por su esposa Artemisa, reina de Halicarnaso, es una de las siete maravillas del mundo.

El oficio de difuntos es patético; el Diesirae, anónimo — algún monje lo escribiría —, desconsolador.

Bécquer es poeta-sauce, vate de cementerio.

La pintura de Arnold Booklin participa del De Profundis.

En « La Danza Macabra » de Saint Saëns las maracas que suenan son de tibias.

Ningún epitafio tan genial como el de Ricardo Burbaje, comediante inglés, compañero de Shakespeare, que sólo dice esto : « Mutis Burbaje ».

Hemos ido algo lejos. Bastaba con decir que los muertos son el pan de los gusanos.

PUYOL

La amistad del libro

SABER leer no es saber traducir en palabra hablada la escrita, sino tener la suficiente capacidad mental para comprender el pensamiento del escritor y discernir entre las lecturas sanas y malsanas, pues si libros hay amigos también los hay enemigos y la dificultad está en acertar la elección.

La preparación intelectual tiene ciertamente por fundamento la lectura; pero si el sinalfabeto queda en paridad con el analfabeto, si sabe leer y no discernir ni juzgar de lo que lee.

En cambio, el analfabeto con talento natural, experiencia de la vida y conocimiento de los hombres y de las cosas, acertará en donde yerre el sinalfabeto de cortos alcances y aun quizás el erudito de resonado nombre, porque en el fondo de lo que el mundo llama ignorancia brilla siempre un destello de sabiduría, como en el fondo de lo que el mundo llama sabiduría, sombrea siempre una neblina espesa de ignorancia.

La enseñanza rutinaria y memoriona es analfabetismo de ideas porque instruye sin educar como el alcohol alimenta sin nutrir.

No se ha generalizado todavía la idea de que la instrucción o lo que comúnmente se entiende por enseñanza es un aspecto parcial, limitadísimo e insuficiente de la educación integral, pues sólo almacena conocimientos sin adiestrar a la mente en el modo de adquirirlos ni educir la facultad del discernimiento y sano criterio indispensable para la elección de un libro por amigo.

Mas para la verdadera amistad del libro se necesita un factor muy importante, pues aunque la predominante enseñante memoriona se trasmutara por repentina conversión de métodos y procedimientos en educadora de la mente, tampoco tendría eficacia sin la educación de la voluntad, sin la educación moral, que predispone al hombre para la convivencia fraternalista.

No puede haber libertades donde el individuo no tenga conciencia de su responsabilidad moral. El progreso y la validez de la sociedad que anhelamos los anarquistas, depende no precisamente de la instrucción literal, sino de la educación de los individuos que son a manera de sillares del edificio social.

Y así como la solidez de la fábrica arquitectónica requiere la previa labra de las piedras de sillería, así también es necesario proceder de antemano a la intensa labra de los individuos, al paciente trabajo de educación social que puliendo la nativa tosquedad del bloque humano lo predisponga a la ajustada convivencia de quienes con él han de constituir la sociedad del porvenir. A esta labor contribuye mucho la amistad del libro.

PEREZ GUZMAN

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

342 8

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 219 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 15 Novembre 1962

REFLEXIONS ENTRE DEUX PANTALONNADES

LA grandeur et le prestige de notre sauveur national ne sont pas sortis indemnes de l'épreuve du 28 octobre.

L'une s'est sérieusement rapetissée, tandis que l'éclat de l'autre n'éblouit plus comme par le passé. Effet du temps, peut-être, qui, à la longue, use tout, même la pierre ? Or, chacun sait que de Gaulle, et c'est heureux pour nous, n'a pas été taillé dans cette matière. La constatation nous permet donc d'espérer qu'à bref délai il ne sera plus pour nous, l'ingratitude aidant, qu'un fâcheux souvenir.

Néanmoins, il reste. Il a fait, lui-aussi, don de sa personne à la France et sait bien qu'au moment où la patrie est, une fois de plus, en danger, s'il la privait de son génie créateur, concrétisé par sa force de frappe en pleine élaboration, nous risquerions encore de partir à la dérive.

Les résultats du référendum l'inciteront peut-être à moins fanfaronner à l'avenir. La majorité confortable qu'il exigeait pour rester, et dédaignait si elle n'était que médiocre et aléatoire, s'est soldé par un maigre 46 % des inscrits ; mais tenant compe des seuls votants il estime avoir remporté un bon succès. Ses adversaires aussi, d'ailleurs, en accaparant, sans scrupules, la masse des 22,75 % des abstentions. En un mot, tout le monde est satisfait, comme chaque fois en pareille circonstance. Il n'y a eu ni vainqueurs, ni vaincus. Tout au plus quelques milliards d'anciens francs ont été gaspillés, volatilisés en fumée, ceux avoués évidemment ; il ne peut être question d'ajouter au bilan ceux qui ont alimenté le Centre d'Information Civique, l'Association pour la 5e République, et... les autres.

De cette pantalonnade, qui se solde par une partie nulle, retenons deux faits :

En premier lieu, la trahison des NON. Communistes déduits (environ 28 %), les partis républicains de l'opposition ont rassemblé 12 % seulement des voix. On peut en déduire que calottins et « démocrates » ont donné à fond pour le OUI. M.R.P. et C.F.T.C. d'une part, S.F.I.O. et Force Ouvrière de l'autre ont « tourné casaque ». **Cela se conçoit facilement quand ont sait toutes les bontés que le pouvoir a eues pour l'Eglise, mais est plus difficile à admettre pour les autres. Le témoignage des maires socialistes du Nord, démissionnant pour protester contre la défection de leurs troupes, est suffisamment éloquent et dispense de tout autre commentaire.**

Le deuxième fait remarquable est le nombre des abstentions enregistré : 22,75 %, près du quart des inscrits. Ce sont ceux qui s'en foutent rétorqueront immédiatement certains. C'est vrai, dans une certaine mesure, mais ces donneurs d'explications se sont-ils jamais demandé pourquoi les défaillants... s'en foutent ? Il est permis d'en douter !

A moins d'être fou, ou demeuré, personne ne peut se désintéresser de la conservation, des questions économiques, sociales, et cela, même s'il est sans besoins, par simple esprit altruiste. Il y a donc autre chose.

Nous pensons, nous, que ceux qui s'abstiennent le font en toute conscience ; ils ont la conviction que voter, dans l'état actuel des choses, ne signifie rien, ne peut rien changer. **Ils ont été, plus ou moins, selon leur âge, trompés un certain nombre de fois,** chaque fois qu'ils ont voté, **et refusent d'tre mystifiés une fois de plus.**

Le pouvoir sait quel terrible danger il court en laissant s'effriter la confiance que la majorité des exploités accordent au système, et pour éviter que soit détruit ce mythe, il a inventé, pour la défense de sa mauvaise cause, sans aucune réaction des partis politiques, **le Centre d'Information Civique qui fait une campagne effrénée contre l'abstention.**

En ne votant pas, les 18 et 25 novembre, vous ferez preuve de maturité et donnerez à réfléchir à vos mauvais bergers qui, constatant que le troupeau ne suit plus, craignant d'être contracarrés, reculeront, peut-être, vraiment, **pour la première fois. Ceci en attendant que, convaincus par la justesse de nos thèses, dont le but n'est pas de prendre le pouvoir, vous veniez nous aider à neutraliser et empêcher de nuire les mystificateurs malfaisants qui nous oppriment.**

GREVE du METRO

Ce mercredi 24 octobre 1962, il y a la grève du métro. Grève de 24 heures seulement destinée à soutenir les revendications de certaines catégories du personnel. Car, notons-le, en passant, la folie de la catégorisation règne aussi là-dedans, folie consciencieusement entretenue par les syndicats autant que par la direction. Grève apparemment justifiée par la diminution constante du pouvoir d'achat, mais à mon avis grève peu raisonnable. Je m'explique. Qu'est, à priori, une grève ? Un mouvement de cessation de travail consécutif au mécontentement des ouvriers ou des employés, et essentiellement destinée à faire fléchir l'employeur en lui occasionant des pertes sensibles ou des ennuis majeurs difficiles à parer. Or, que se passe-t-il dans le cas d'une grève de 24 heures du métro, telle que nous la voyons aujourd'hui ? Il se passe que seuls les ouvriers ou employés utilisant le métro sont lésés ; seules les petites gens ayant à se déplacer sont brimés ! Les autres possèdent des voitures, utilisent des taxis, ou vont tout simplement se distraire au cinéma ou au théâtre. Quant à l'employeur, un quelconque ministre, un directeur cossu et ses sous-ordres immédiats, il faut bien le dire, ils s'en foutent !

Au contraire de l'employeur privé, ils ne subissent point de perte, aucune réduction de salaire ne vient les irriter et leur honorable carrière n'en sera pas affectée pour autant. C'est tout juste s'ils daigneront augmenter d'un tout petit degré le mépris de classe qu'ils ont pour cette plèbe fainéante qui s'octroie un jour de repos !

Quant à l'usager du métro, frère de classe du gréviste, il y gagne, lui, de faire des kilomètres à pied en plus de son travail habituel, ou, pour les plus favorisés, de piétiner longuement à la queue des arrêts d'autobus qui, bondés, ne s'arrêtent parfois même pas. Au total surcroit de fatigue, mauvaise humeur et tendance à pester contre ces fonctionnaires qui n'en « foutent pas une rame » !

Il est donc permis de chercher à qui profitent ces grèves stupides ? Pas aux participants, car il faut bien constater que leur niveau de vie ne s'élève que bien lentement, suivant l'humeur de la direction et la bonne volonté du gouvernemnet en place (lequel agit toujours dans le sens du freinage). Et ce ne sont pas les bulletins de victoire claironnés par les porte-paroles des syndicats qui me feront changer d'avis. Mais, précisément, n'est-ce pas, ces mêmes représentants syndicaux qui tirent tout le bénéfice de ces mouvements courts, répétés et sans grande signification ? Comment ? Mais en mettant en avant l'activité de leur syndicat respectif d'abord et ensuite en entretenant l'illusion, chez les cotisants de base, que l'on s'occupe d'eux et que l'on n'est pas seulement un porteur de serviette ou un phraseur de meeting. Ce qui revient à dire que la fameuse formule : « Revendiquons, revendiquons, mais surtout pas de vagues » est, plus que jamais, d'actualité !

Mais alors, dira-t-on, faut-il ne rien faire, faut-il rester béat et attendre que les grives tombent du ciel toutes rôties ?

Certainement pas, mais il faut réfléchir et penser longuement avant d'agir. La grève, c'est quelque chose de sérieux, et cela doit être entrepris sérieusement. Que signifent ces arrêts d'une journée ou parfois d'une heure, déclenchés si souvent pour un oui ou pour un non ? Qu'est-ce donc que ces grèves des services publics, tels le métro, dont le seul résultat tangible est une grande gêne pour les usagers ? Qu'est-ce donc que ces mouvements répétés, limités, ô combien, et affectant telle ou telle catégorie ? Tout simplement de l'agitation stérile qui empoisonne la partie laborieuse de la population et laisse froid la direction et le pouvoir, de qui dépendent, en définitive, les maigres augmentations de salaires ou les illusoires primes que les uns ont eues et les autres pas !

Mieux vaudrait pour tous, grévistes et usagers, une grève totale et illimitée, qui perturberait sérieusement le trafic et le secteur privé, et qui amènerait le pouvoir à composer beaucoup plus rapidement. Mais pour ce qui concerne spécialement le métro, et même les autobus de la R. A. T. P., il y a autre chose, de plus spectaculaire et de plus efficace. C'est *le transport gratuit*, ainsi que nous l'avons vu, il y a quelques jours pour le métro. Que les rames circulent normalement et que les faiseurs de petits trous s'abstiennent. Là, est la solution, facile et populaire. La compagnie et les pouvoirs publics, touchés à la caisse quoique non lésés en ce qui concerne directement les traitements, craignent beaucoup cela, malgré les apparences. Voilà ce que l'on peut appeler une grève intelligente. Encore faut-il bien choisir le moment, et ne pas déclencher le mouvement après que les usagers ont acheté leurs cartes. Et aussi ne pas se borner à une seule journée, mais faire durer le plus possible.

Quelles objections sérieuses peut-on opposer à cette conception de la grève ? Personnellement, je n'en vois pas et la plupart des employés intéressés sont d'accord là-dessus.

Alors, est-il si difficile d'exposer ce point de vue et de le faire partager aux dirigeants syndicaux ?

BLANQUET

MISE EN GARDE

Une fois de plus, des individus sans scrupules ont utilisé le nom de la C. N. T. française pour chapeauter un meeting organisé, cette fois, à Perpignan, le 11 courant.

Tant sur le plan local que national, la section française de l'A. I. T., qui n'a jamais donné son accord, s'élève contre de telles méthodes, en contradiction avec ses principes et décisions de congrès, s'opposant à toute collaboration avec les organisations syndicales réformistes, parmi lesquelles Force Ouvrière doit être incorporée au premier chef.

La Commission Administrative Confédérale

DE LA SUPRESSION des CLASSES

Tant qu'une contradiction de rapports entre la production possible et la consommation autorisée, entre la difficulté de l'existence du prolétariat et la jouissance, dans l'oisiveté, des bénéficiaires du capitalisme, ne créera pas un scandale éclatant d'injustice, la veulerie et la servilité des esclaves nés, autorisera le maintien de la servitude.

Les premiers assauts donnés aux pouvoirs étatistes et capitalistes, seront l'œuvre des organisations des travailleurs dont l'éducation aura pu être poussée par une formation de militants révolutionnaires. Le principe de la préparation permanente à l'état révolutionnaire, permet la possession d'un outil de propagande autorisant, au maximum, à tout moment, l'enseignement, la préparation, l'évolution nécessaire à l'affranchissement des travailleurs.

Alors que les grandes écoles, les universités, produisent une classe d'hommes qui utilisera l'enseignement acquis pour maintenir les privilèges et les distinctions sociales, en complète ignorance de la conscience et au mépris de tout sentiment de fraternité ; la rude vie du prolétariat s'émancipant et s'élevan, par ses propres forces, vers une humanité de justice et de respect de la liberté, autorisera et garantira une civilisation nouvelle. Ces formations révolutionnaires auront des assises de vérité, d'honnêteté, de non-violence ; par leurs unions, leurs syndicats, leurs groupements, elles créeront du fait même de leur existence, l'état de révolution, de véritable révolution ; état de révolution qui brisera dans l'avenir les forces de violence. Quand une majorité d'hommes possèdera la force de refuser toute contrainte, toute action malhonnête, toute participation à la violence, tout ce qui est condamné par la conscience de l'individu, mais qui est pratiqué par la peur de la loi ; l'échafaudage de mensonges, de grandeurs, d'héroïsmes, s'écroulera, et tous les artistes de la gloire, de l'oppression, du capitalisme, deviendront des hommes comme les autres, possédant les mêmes droits et les mêmes devoirs, sans plus.

Pour parvenir à un état propice à la révolution, il faut une longue préparation révolutionnaire du prolétariat. Cette montée perpétuelle du mouvement révolutionnaire demande le maximum de concours pour lui donner force et vie et constituer une force paralysante dont les ennemis du peuple supporteront le poids et la crainte. Nous possédons, nous, travailleurs syndicalistes, une force dont présentement, nous ne faisons usage : celle de se croiser les bras ; quand une majorité de travailleurs réalisera l'étendue de cette force et sera décidée à l'utiliser, le capital, le pouvoir, l'Etat, devront se soumettre aux forces de vie.

L'enchainement des gains des forces de la révolution se fera dès que les masses auront conscience de leurs misères physiques et morales, les travailleurs amorphes deviendront humains et dignes quand ils auront des exemples de gains, de vérité, de liberté, quand ils sentiront, enfin, la réalité d'une chaude fraternité.

Quand le capitalisme craquera, apportant la preuve que la force n'est forte que de la soumission de multitudes de pauvres, il sera nécessaire d'éviter la création d'une nouvelle classe dirigeante s'octroyant de nouveaux privilèges autorisant, pour l'avenir, un nouveau règne d'injustice et d'oppression. Nous ne militons pas pour l'établissement de nouvelles classes ou apparaitraient, rapidément et de nouveau, les éléments d'une nouvelle bourgeoisie, nous combattons pour l'égalité, pour la suppression de toutes classes.

Dans une société où la fraternité ne domine pas, la tendance à l'inégalité subsiste. L'accaparement, par certains, des postes de responsabilité, peut autoriser le maintien de l'injustice et la féodalité du fonctionnarisme. La révolution ne pourra subsister et apporter bonheur à tous que si sa direction révolutionnaire est essentiellement prolétarienne. Toute formation révolutionnaire d'essence bourgeoise a donné la preuve, dans le passé de sa reconnaissance d'une classe entendant profiter du travail et de la soumission du peuple, trahi, bafoué, trompé, par une propagande de mensonges et d'hypocrisies, propre à ne rien changer à l'état d'injustice que supporte les travailleurs.

La classe bourgeoise et la classe capitaliste, ne pourront prétendre à des charges révolutionnaires, tant qu'elles ne se seront pas intégrés de fait et de cœur à la révolution même, donnant ainsi la preuve d'une humanité sincère et d'une fraternité réelle. Si, du fait de la création de cadres responsables, on admet le principe d'une classe supérieure possédant des moyens et des privilèges que ne possèdent pas la masse des travailleurs, on crée, à nouveau, l'injustice et l'oppression. La révolution nouvelle ne pourra atteindre ses buts que par la pratique de l'égalité et de la fraternité. Toute charge révolutionnaire ne pourra être une source de profits, mais simplement une source de responsabilité. Ceux qui ne possèderont pas la foi révolutionnaire, suffisamment forte, pour supporter la charge d'une responsabilité, devront se contenter de vivre en bénéficiaires des avantages acquis par la révolution.

Plus un pays est pauvre, plus il y a d'injustices, plus l'inégalité devient un fait, une contrainte, acceptée par la soumission aveugle des travailleurs qui nés dans l'injustice, vivent dans l'injustice, perpétuent l'injustice, ne possédant pas le courage de secouer leurs chaines pour gagner la joie de vivre libre et demeurer humains. C'est à nous, militants de la révolution de demain, de secouer l'apathie de nos frères de misère et leur donner le courage de combattre tous les malfaiteurs de l'humanité, pour arriver à donner aux hommes la dignité qu'ils doivent posséder pour gagner la liberté.

RENE VILLARD

L'ESPAGNE SEMI-FEODALE

Quand le Dollar américain dessine les contours géographiques et moraux du « Monde libre », il englobe dans ses marais la nation actuellement la plus arriérée par son régime politique, économique et social : l'Espagne franquiste. Pour les Etats-Unis, une nation est libre qui accepte sa colonisation financière et se montre hostile au socialisme. L'homme n'est pas le but de cette civilisation. Il en est l'instrument ; il a une valeur dollar déterminée : c'est tout. Le but : c'est le dollar. A ce titre, l'Espagne de Franco, sacrifiant l'homme à la force et au capital : ce sont là des références aimables...

En Espagne, six grandes banques possèdent 58 % du capital et des réserves de 104 banques privées et 66 % des dépôts bancaires.

Toutes les industries importantes sont entre les mains des groupements financiers suivants :

La banque espagnole de crédit contrôle 197 entreprises représentant un capital global de 45 millions de pesetas.

La banque de Bilbao contrôle 170 entreprises au capital global de 20.190 millions.

La banque Centrale contrôle 170 entreprises au capital global de 20.000 millions.

La banque de Biscaye contrôle 24 entreprises au capital de 44 millions.

La banque Urizquijo contrôle 135 entreprises au capital de 33.180 millions.

La banque Hispano-Américaine contrôle 133 entreprises au capital de 33.180 milliors.

Ces six banques contrôlent donc 80 % des sociétés anonymes.

La paysannerie représente 47 % de la population active. Elle reçoit 26 % du revenu national.

10.000 grands propriétaires possèdent huit millions d'hectares. Deux millions de petits paysans possèdent également huit millions d'hectares et ont un revenu égal ou inférieur à celui d'un ouvrier agricole.

Exemple typique de l'incapacité de l'aristocratie terrienne : 19 propriétaires des environs de Cadix possèdent 46.000 hectares ; mais plus de 30.000 sont en friche !

On s'explique ainsi la misère générale et l'émigration des ouvriers et paysans vers le centre de l'Europe, en Allemagne, aux pays scandinaves, en France. Un financier catalan, Ventoso, déclarait devant son groupe financier : « Nous avons eu le regret de devoir relever quelques salaires à cause de l'émigration de la main d'œuvre vers l'Allemagne ».

D'après les données de la banque de Biscaye, les classes inférieures (74 % de la population) disposeraient de 25 % du revenu national. Cette situation économique est la conséquence d'une triple alliance : l'armée, l'Eglise et la finance.

L'oppression religieuse fut de tout temps. Elle fut sanctifiée par tous les papes et les traditions inquisitoriales se maintinrent jusqu'à l'arrivée de Jean XXIII au Vatican.

Ce Khrouchtchev clérical (intelligent, rusé et moderne) a senti que le mensonge et la force ne suffiraient pas à maintenir les esprits dans les traditions religieuses de leurs pères. Il est intervenu en Espagne pour répondre aux aspirations du bas clergé.

Ce dernier, dans une lettre aux évêques, déclarait en 1960 : « *Nous obéissons à un impératif de nos consciences qui nous impose de dénoncer l'abîme qui se creuse chaque jour davantage entre nous et les âmes qui ont été confiées à notre direction. Les plaintes dont nous sommes l'objet sont si véhémentes qu'elles forment une véritable clameur.* » Aussi, pendant les grèves de mai 1962 vit-on les fraternités ouvrières catholiques réclamer une amélioration de la condition ouvrière pendant que le haut clergé désavouait leur esprit de révolte.

Intellectuels et étudiants encouragèrent les masses ouvrières réclamant non seulement des augmentations de salaires, mais le respect de leur dignité.

Quand on se rapelle le complexe d'infériorité qui accabla les travailleurs espagnols après l'échec de la révolution, on se réjouit d'un renouveau qui laisse présager la révolte de ce peuple asservi, miséreux et fier.

Nos camarades de la CNT participent à ce combat avec leur courage traditionnel. Souhaitons que dans cette atmosphère fiévreuse leur impatience ne les pousse à faire le jeu d'une petite bourgeoisie qui rêve d'un 89 lui assurant le pouvoir ou la dictature républicaine. Je songe à notre grand camarade Santillan qui déclarait, « *avant* » : « Dans les conditions actuelles de la Catalogne et de l'Espagne, je considère la collaboration avec la petite bourgeoisie, nécessaire à notre victoire. »

Il avouait, *après* : « On ne peut servir deux maitres à la fois. Si nous sommes avec le peuple nous ne pouvons être avec l'Etat qui est son ennemi ; et, à présent, nous sommes avec l'Etat, ce qui équivaut à être contre le peuple... »

Nous n'avons assez de place pour citer la confession entière, mais je suis certain que nos camarades la connaissent et en pèsent toute l'humaine signification.

Rappelons les paroles du reitre Franco face aux grèves : « Que les travailleurs sachent bien que personne ne peut aller plus loin que l'Etat espagnol dans la réalisation de la justice sociale, et que nos syndicats, nos jurys de travail et d'entreprises sont ouverts à leurs revendications légitimes : nous sommes en avance de beaucoup d'années sur le reste du monde, et le jour n'est pas loin où nous verrons d'autres pays suivre le chemin que nous avons déjà parcouru !

Jamais tyran, à la face du monde, n'avait autant déformé et singularisé l'enfer social dont il est un des plus grands responsables.

Les révolutionnaires espagnols furent vaincus par l'alliance réelle du capitalisme espagnol et des fascismes allemands et italiens. Quand sonnera l'heure de la libération, que nos camarades, si la guerre mondiale n'a pas éclaté, se rappellent que le contenu de la démocratie américaine est fait d'une toxicité mortelle pour tous les peuples épris de liberté. Vous songerez à Cuba, aux appétits du dollar, sans oublier le despotisme soviétique d'alors qui vint pourrir et livrer une révolution qu'il ne pouvait digérer.

L'avenir qui vous attend est grand, mais il sera très dur à construir dans une ambiance politique polluée du dedans et du dehors : mais vous avez à la fois le courage et le savoir.

J. B.

CLIMAT CANADIEN FRANÇAIS (1)

RESUME ORAL FAIT DEVANT LA COMMISSION D'ENQUETE SUR LA REFORME DE L'ENSEIGNEMENT
(SUITE)

La langue française n'appartient pas à l'Eglise de Rome ; elle appartient à tous ceux qui la parlent. Et les intérêts du français au Canada doivent passer avant les intérêts mesquins de quelque religon que ce soit.

L'avenir du Canadien français dépend largement de l'enseignement qu'il reçoit, de l'éducation qui le forme, et de la culture qu'il possède. L'enseignement, l'éducation et la culture sont les voies d'émancipation d'un peuple.

Je suis persuadé que seul l'enseignement public unitaire peut mettre fin à la stagnation et à la régression, satisfaire le besoin d'ascension et de progrès, en permettant l'instauration d'une mobilité sociale et la naissance d'élites démocratiques.

Je pense en outre que l'instruction publique constitue une institution, comme toutes les entreprises d'utilité publique.

Autrefois, l'enseignement était organisé par des personnes et par des pouvoir privés. La famille se suffisait à elle-même. Elle apaisait elle-même ses besoins. Depuis, elle a dû s'adresser à des organismes extérieurs pour l'aider dans ses multiples tâches. Elle constituait une communauté enveloppant ses membres ; elle est devenue, elle même, un groupe enveloppé.

Les pouvoirs privés, en général, subissent la même évolution. Nous ne pouvons plus penser au nom de l'éducation et du respect tangible de la personnalité de l'enfant et de l'adolescent, que l'enseignement technique — par exemple — ne puisse dépendre que des industriels et des commerçants.

L'instruction est devenue publique et doit être établie pour le bien de tous les enfants sans distinction. L'école publique, l'école unique, l'école démocratique doit mettre tous les enfants à égalité au point de départ.

Les divergences des goûts, des aspirations, et des curiosités ne peuvent nuire à l'adhésion à un ensemble de valeurs communes à tous.

Si nous acceptons ces faits, il s'en déduit que notre jeunesse ne peut être scindée en groupes fondamentalement opposés à l'intérêt commun.

Or, l'intérêté commun que tous les Canadiens francophones ont, c'est la langue française. C'est à la langue que nous devons penser d'abord et avant tout.

Je propose donc l'école unique, l'école démocratique, l'école laïque, celle qui ouvre ses portes à tous les enfants de langue française, leur offrant à tous un climat d'accueil hospitalier, fait de chaleur humaine et de large compréhension. Une école où nous enfants n'auront pas à faire face à la ségrégation religieuse, sorte de racisme spirtuel têtu, étroit et clos où tout est défiance et mépris au lieu de sympathie. Ainsi, notre école publique française cessera de détourner vers le secteur anglais une bonne partie des effectifs qui viendraient enrichir notre patrimoine français, si nous les acceptions dans un climat de liberté et de respect sincère de l'homme. J'allais dire : dans un esprit chrétien ; car n'est-ce pas à Jésus que l'on fait dire : « Aimez-vous les uns les autres » ?

Pour éviter l'effritement scolaire qui nécessairement fragmente les ressources possibles entre 1.700 commissions scolaires, et combien d'instituts privés, je propose un système unitaire qui donnera à tous nos enfants, sans distinction de race, de croyance ou d'origine, à ceux de la métropole comme à ceux de nos plus petits patelins, une école riche, une école prospère et rayonnante de civilisation par l'unité du personnel et des structures à l'échelle provinciale.

Pour sortir de notre castration d'esprit, restaurer notre langue dans le goût du bon langage, nous inscrire dans la meilleure tradition de l'humanisme, je propose l'école laïque d'un bout à l'autre du chemin universitaire.

Je propose que la direction de l'école nationale soit remise dans les mains du peuple, et que le rôle de l'Etat se borne à la coordination des structures et à l'exécution des volontés et des exigences de la nation.

Le gouvernement actuel a laissé entendre qu'il suivra à la lettre les recommandations qui lui seront faites par cette commission. C'est donc d'après la clairvoyance et le sérieux de vos conclusions, d'une portée indéniable, que vous jugeront les générations futures.

Ou vous décidez de laisser s'enliser davantage encore l'école et, par le fait même, la nation canadienne française toute entière, dans l'obscurantisme religieux le plus absolu, vous faisant ainsi les complices de ceux qui déjà trahissent notre cause ; ou alors, sans autre égard que celui de la justice, de la vérité et de la liberté, vous ouvrez enfin et sans détours à cette école, à cette nation, le chemin si noble et si droit de la saine et complète libération intellectuelle et morale.

Ou vous libérez l'école aujourd'hui, ou la deuxième génération abandonnera le français.

En toute humanité, laissons à nos dirigeants du passé le bénéfice du doute quant à savoir si *tous* cultivèrent intentionnellement chez nous l'obscurantisme, ou s'ils le firent par pure ignorance ou inconscience, victimes que furent peut-être certains d'entre-eux de cet obscurantisme au sein duquel ils furent élevés, entraînés et formés en vase clos.

Malheur aujourd'hui cependant à ceux qui d'entre nous se refuseront de faire face aux brulantes réalités, à la lumière, alors même que nous sommes tous en mesure d'y voir enfin clair, de juger, de palper, de constater, de déplorer, et de condamner les tristes résultats, le marasme, la déchéance morale et intellectuelle dans lesquelles cet obscurantisme a plongé la langue et la culture française en Amérique par l'entremise d'une instruction dirigée, préméditée et atrophiée.

Si nous refusons de secouer aujourd'hui le joug de cet obscurantisme totalitaire, nous nous ferons alors volontairement les complices de ceux qui voudraient peut-être encore tirer profit de l'ignorance dans laquelle nous avons trop longtemps croupi. Refuser d'y voir clair face à la lumière, ce serait nous trahir nous-mêmes et, plus encore, trahir la mémoire de nos ancêtres martyrs de cet esclavage intellectuel et moral, trahir nos enfants, les générations futures et la marche ascendante de toute une nation, la nôtre, pourtant vouée aux plus belles destinées.

(A suivre.)

(1) Voir « C. S. » nº 216 à 218.

BULLETIN PAROISSIAL (1)

Toujours page 10, sous le titre : « Autour de la conquête du ciel », un article est consacré à l'exploit de Gagarine. Il y est dit notamment :

« *Il y a des chrétiens que l'événement a plongés dans un abîme de réflexions pessimistes. Les uns, qui se placent d'emblée sur le terrain politique, sont gênés, voire choqués, sinon désespérés de voir une telle palme remportée par une grande puissance communiste... d'autres vont plus loin, jusqu'à trembler pour leur foi, à leurs yeux offensée, et peut-être ébranlée par cette brusque démonstration d'un fantastique pouvoir humain qui paraît donner raison sur le plan des faits au sinistre « Dieu est mort » de Frédéric Nietzsche. Déjà maître de la terre, l'homme ne sera-t-il pas maître du ciel, et quel espace restera-t-il désormais à Dieu ?* »

Rassurez-vous, braves gens, l'espace étant infini, il lui en restera toujours assez, à votre Dieu, et n'ayez surtout pas peur de perdre votre foi. Si elle a résisté jusqu'à maintenant c'est qu'elle est de bonne qualité. Au contraire, vous devez espérer que le jour est proche où l'un de ces hardis prospecteurs de l'espace inter-sidéral, Gagarine ou un autre, entrera en relation avec l'une de ces innombrables créatures, anges ou *démons* (2), qui peuplent, paraît-il, les cieux et les enfers, et même, qui sait, le hasard est si grand, qui sait si, finalement, l'un de ces courageux astronautes n'arrivera pas tout bonnement à faire la connaissance de Dieu le Père ?

(1) Voir « C. S. » nº 218.

(2) En ce qui concerne les démons, il est plus normal de penser que ce sont des spéléologues qui, un jour les rencontreron. — (N. de la R.).

CORRESPONDENCIA DEL BRASIL

De Portugal

(Ver el número 217 del «C. S.»)

LOS operarios gráficos perdieron uno de sus compañeros de lucha contra el fascismo salazarista. Se trata de Estevao José Dangue Giro, herido por los agentes en las manifestaciones del primero de mayo y fallecido después de algún tiempo de sufrimientos. Otro luchador antifascista caído a lo largo de treinta y cuatro años de dictadura. Otro asesinato cometido bajo la responsabilidad del dictador portugués, que afortunadamente ya halla serios tropiezos en su camino de crímenes. Estevao José Dangue Giro fue asesinado por la Gestapo de Salazar en plena juventud, yendo a formar parte en la galería de espectros acusatorios del gobierno lusitano.

Muchos son los oportunistas que, previendo la aproximación del fin del reinado salazarista rosariado con muertes, robos y otros excesos, se pasan al campo «neutro» o se instalan de derecha moderada. Entre ellos figura el que había sido fanático defensor de Oliveira Salazar, Manuel José Homen de Melo, en procura de librarse de la sangre que lo ha salpicado durante años y de las responsabilidades incurridas. Enfoscado crímenes y más crímenes de su maestro Salazar, más por fin, viendo que la dictadura de este periclita y en su ansia de participar en la coyuntura política que se avizora, ha escrito un libro prefaciado por el ex presidente Craveiro Lopes, ex comandante de los «Viriatos» de triste memoria. Todavía, Salazar no había «gustado» de la lectura del libro, y, por consiguiente, no había ordenado la confiscación del mismo, que la PIDE, velando por el prestigio de su dueño y al cual dedica un celo perruno, asaltó las librerías para recoger la «herética» obra.

El motivo de esta aprehensión no tiene referencia al contenido del libro, sino, exclusivamente, al prefacio de Craveiro Lopes, que se resume en estas palabras: «Del noticiario que se refiere a las gravísimas dificultades que inminentemente surgirán en todos los órdenes de la vida portuguesa, la información y la discusión son de tal forma limitadas, que prácticamente todo análisis de la situación es imposible, máxime siendo la única información emitida la partidista que se ajuste exactamente al pensamiento oficial. Nótese todavía que los responsables de la administración afirman que Portugal atraviesa una de las crisis más graves de su larga historia. Entonces, si hay que resolver conforme las presentes dificultades, hay que escuchar a todas las corrientes de opinión portuguesa, pues solamente así será posible hallar una solución verdaderamente nacional. Debe informarse con verdades y consentir la discusión libre.» Es esta la prueba del «crimen» cometido por el mariscal Craveiro Lopes y por Homen de Melo. Al conocer la recogida policíaca del libro, un grupo de la alta oficialidad del ejército intimidó al dictador y a sus policías para la suspensión de la medida prohibitiva y la devolución de los ejemplares recogidos a las librerías. Los militares, hasta aquí ciegos obedientes a la dictadura, parece que están hartos de tanta farsa salazarista. Presentemente todo el mundo puede adquirir libremente el libro de Homen Melo y Craveiro Lopes gracias a la decisión de un grupo de militares que tuvieron el coraje —por primera vez— de contrariar al mesías Antonio de Oliveira Salazar.

LLAMAMIENTO A LOS COMPAÑEROS ESPAÑOLES

¿Por qué solamente España? ¡España, España, y siempre España! ¿Por qué se prescinde del Pueblo portugués, hermano de Península y en sufrimientos? ¿Por qué no se manifiesta de manera elocuente la F. A. I.? Esta, ¿no fue creada para congregar al movimiento libertario de la Península ibérica? ¿No nació de la necesidad de unir las fuerzas de ambos países para la lucha por la emancipación social de Iberia? ¡Pues bien! Si es cierto que la F. A. I. fue creada para luchar hermanados cuando la libertad de imprenta, de palabra y de reunión era tolerada, ahora, que todo se acabó; ahora que Franco y Salazar aplastan al pueblo ibérico con los mismos métodos para los mismos fines; cuando los dos dictadores se unen y alían para estrangular cualquier tentativa de restauración de las libertades fundamentales como si un solo dictador existiese, como si Portugal y España fuesen una sola nación; cuando los propios políticos parecen haber comprendido la necesidad de una alianza, ¿por qué nosotros continuamos separados, ignorantes de la lucha conjunta, tan necesaria para barrer el fascismo de la Península Ibérica? Hay que estrechar filas mediante la F. A. I. y la A. I. T., o el organismo que por ventura se haga necesario para agrupar a los trabajadores portugueses y españoles y unirlos en un solo cuerpo, como un solo hombre, para la lucha contra el fascismo de Salazar y de Franco, tan semejantes, porque ambos de hecho resultan un solo gobierno, una dictadura fusionada en aras a un solo mal: el fascismo.

¡Adelante por la unidad de la Península Ibérica libertaria! ¡Adelante por el derrumbamiento de las tiranías de Franco y de Salazar!

EDGAR RODRIGUES

MADRID, NOVIEMBRE 1936

Pour una pluma que estaba allí

LOS hombres se movían febrilmente por aquel mundo de zanjas y sacos terreros, muchos de ellos despanzurrados por el ansioso mordisco de las balas. El tiroteo no cesaba nunca; era nutrido, era intermitente. Parecía como el péndulo terrible de un reloj que suena a cada instante. Las casas deshechas mostraban sus tripas de vigas, muebles, retratos, prendas de seda, sartenes, cubiertos de plata, trozos de cadáver, muñecas mutiladas, como si hubiera pasado por allí el más terrible tifón de la historia. Los hombres no se daban tregua. Enarbolando grandes picos y palas cavaban incesantemente, quizás buscando en las entrañas de la tierra el tesoro de una victoria que no podía conseguirse a la luz del día por que la luz era allí, en aquella dantesca diadema atrincherada de Madrid, la inseparable compañera de la muerte. Ahora los topos, las ratas y esas lombrices larguiruchas que se enroscan en los tentáculos cariamore vitales, habían cedido sus guaridas a los hombres del casco y el fusil, yéndose a vivir a los altos pisos entre divanes lujosos, cortinas de raso, mullidos colchones y alacenas todavía surtidas. ¡Y qué inmenso valor tenía un hoyo en la tierra cuando te venía encima la ráfaga de balas o los botes silvantes del mortero! El que, en un momento dado, no tenía su agujerito se quedaba allí en seguida más tieso que un garrote, con las piernas estiradas y mordiendo la tierra como si en su último instante quisiera maldecir la ingratitud del destino que se había negado a darle un agujero, un barranco, un hoyito de vida.

¡La vida!, la vida en realidad no representaba gran cosa. Su consistencia era más débil que un papel de fumar. Se podía tomar el menor descuido y sin descuido alguno. Pero el instinto de conservación (que es el más poderoso de la especie), se enroscaba a la voluntad y hacia exclamar a todos y a cada uno: «¡Bueno, un rato de vida es vida! De esa bala que me acaba de atravesar la punta del gorro poniéndome más blanco que la leche; de ese mortero que estalló esta mañana mientras comíamos matando a los dos compañeros de mi escuadra; del último bombardeo aéreo que destrozó a la mitad de la «centuria»; del proyectil que entró ayer en el parapeto, despanzurrando al guardia de asalto que me había pedido fuego dos minutos antes para encender un cigarro y se quedó con él en los labios; de todo eso me he librado. Pues adelante: ¡Un rato de vida es vida!»

Cuando con mucho sigilo levantabas la cabeza por encima de los sacos terreros, podías ver a lo lejos, elevándose sobre una línea opaca de ruinas y altozanos, el enorme monstruo mutilado de la Ciudad Universitaria. A la izquierda el barrio obrero de Useras hecho añicos, pero erguido en su homérica voluntad de resistencia. A la parte derecha inferior, casi invisible, el histórico «Puente de los Franceses», donde por la noche se libraban encarnizados combates que hacían del puente un grandioso puchero rojo, hirviendo a todo huego.

Si llovía el barro se pegaba a los pies y la cara, ennegreciéndose en la tersa barba de más de quince días. Figaro había desaparecido de nuestras costumbres. Era un ser extraño del que nadie tenía por qué acordarse. Los hombres volvíamos otra vez a las cavernas con nuestras luengas barbas y nuestros arrestos homicidas, no para contender con los monstruosos reptiles antediluvianos que nos disputaban el derecho a la vida, sino para defender ese mismo derecho frente a los coterráneos que se titulaban cristianos, patriotas, sindicalistas y otras zarandajas por el estilo. Era como si la historia de la humanidad ibérica fuera una rueda de pifia que hubiese sentido el bárbaro capricho de dar una vuelta milenaria completa en el orden inverso al de su rotación normal.

Y la lluvia, esa lluvia pertinaz y glacial del Guadarrama aumentaba las penurias del combatiente. ¿Dormir? Si, sobre un lecho de cieno en el que te hundías en un abrir y cerrar de ojos. ¿Comer? Si, el pan viejo de una semana que al echárselo a la boca era como si comieras puro barro cocido. (La intendencia no podía pasar por hallarse cegadas las vías y cheras de comunicación.) ¿Fumar? Sí, pero, ¿dónde hallar un cigarro y una cerilla seca en aquel mundo terrero más mojado que una sopa?. Si por milagro encontrabas el cigarro, ojo al ir a encender la yesca o el mixto. Su tenue reflejo luminoso era lo bastante para incitar al enemigo que, agazapado en su vecina trinchera, largaba una granada de mano o un morterazo, diciendo: «Toma rojillo para que enciendas el pito.» Algunas veces el artefacto daba en el blanco, lanzando al aire, tinto en sangre, veinte años de salud, fuerza, esperanzas, sueños e ideales. Otras veces caía unos metros atrás lo que permitía al miliciano irse de allí arrastrando el vientre como una culebra.

—¡Qué cabrones! No le dejan a uno fumar el cigarro tranquilamente. Media hora después el ánimo del miliciano se entusiasmaba con la idea de vengarse de su adversario. Con sumo cuidado miraba por la aspillera hacia el lugar donde había partido la agresión. La distancia era muy corta, pero no se veía bien. Había unos bultos por medio que impedían la visibilidad. Eran diez o doce muertos nuestros del último «golpe de mano» que no había manera humana de poder retirar. La noche anterior dos valientes que se habían arriesgado, con propósito de atarlos por los hombros e ir tirando de ellos, poco a poco fueron segados por las ametralladoras enemigas.

—Estos «fachas» tienen el corazón de lobo. Ni a los muertos respetan.

—Y son como los grajos que disfrutan en presencia de la carne podrida.

Ahora los cuerpos estaban horriblemente deshechos por el continuo tiroteo, las lluvias y el barro, exhalando una peste tremenda que infundía asco y pena, una pena profunda, lúgubre, blanda. De pronto vio pasar cierta sombra viva entre una ventana fortificada y un puesto de ametralladora. ¡Esta es la mía! Rápidamente, puso su fusil a la vertical, le adosó al cañón un artefacto en forma de bote de leche que tenía un rabo acerado. Apretó el gatillo y salió disparado a la trayectoria del cohete. Segundos después estallaba sobre la misma sombra que había visto moverse en la trinchera enemiga, abriéndose en un amplio círculo de chispas y colores como la cola de un pavo real.

(De la novela «EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS», original de nuestro colaborador Conrado Lizcano.)

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet»

PRECIO : 5 NF

Pedidos a Roque Llop, 21, rue Ste. Marthe, París (X), C. C. P. 1350756, París.

ANTENA

LA CARESTIA DE LA VIDA

SAN SEBASTIAN (OPE). — «Hasta dónde vamos a llegar», dice el cronista que refiriéndose al mercado de Villarreal de Urrechua, cita los siguientes precios:

Una docena de cabezas de ajo, 50 pesetas; alubia roja, 75 pesetas el celemín; huevos del país, 55 pesetas la docena y los de pato, a 40; pimientos, 30 pesetas la docena; manzanas muy «sastarras», 3 pesetas la docena; puerros, 12 y 18 pesetas docena; patata, a 4,50 el kilo; borrajas, a 4 el manojo; berzas, a 4,6 y 9 pesetas cada una; gallina, a 40 pesetas kilo; tomate, a 6 pesetas kilo. «Poca animación, añade, y poco género.»

MINERO CUENTISTA

MADRID (OPE). — Un grupo de universitarios de Madrid ha trabajado en las minas de Entrego, Asturias, durante un mes. Figuraban como eventuales en trabajos de ayudantes de picadores, estibadores y vagoneros. Entre ellos se encontraba don Carlos de Borbón y Parma, hijo de don Javier, bautizado Hugo y rebautizado Carlos, que utiliza el título de duque de San Jaime otorgado por su padre. En cuanto volvió de su experiencia —el señorito se llama príncipe de Asturias— visitó al general Franco para darle cuenta de las observaciones hechas de ciencia propia. El general Franco utiliza al pretendiente carlista y a su hijo para poder manejar a su antojo a don Juan, que es el pretendiente de los otros monárquicos.

ACUERDO COMERCIAL FRANCO - ESPAÑOL

PARIS (OPE). — El ministerio francés de Negocios Extranjeros da cuenta de haberse concluido las negociaciones franco-españolas comenzadas el 16 de octubre sobre un acuerdo comercial entre los dos países. Ha sido fijado, por un período de un año, el régimen de intercambios comerciales que quedan contingentados. También ha quedado concluído un acuerdo sobre intercambios comerciales entre España, ciertos Estados africanos y Madagascar.

PAGA EL OBRERO

ZAMORA. — Los expresos Madrid-Vigo y Vigo-Madrid chocaron en el kilómetro 50 y medio sobre línea única, en término municipal de Riofrío de Aliste. Hay seis ferroviarios muertos y cinco heridos, dos de ellos pasajeros. La Compañía culpa al maquinista del expreso de Madrid, muerto en el trance.

HACER Y DESHACER PATRIA

BARCELONA. — Ha sido inaugurada la I Feria Nacional de Maquinaria Textil en el Pabellón de Italia. Hay aportación de utillaje elaborado en varias provincias españolas, el cual no llega a eclipsar el ingenio superior del extranjero. El certamen ha sido inaugurado por el capitán general de la IV Región, uno de los cales destinados a sumir el país en la ruina —como en 1936-39— cuando sus dueños capitalistas y religiosos se lo ordenen.

LA CANTERA

CEUTA. — El monumento a la traición de los militares levantado en el Llano Amarillo de Ketama, desmontado antes de que los marroquíes independizados lo dinamitaran, ha sido reedificado en esta de Ceuta al pie del presidio del Hacho. Es feo y tiene aspecto de cantera. O carece de inspiración el artista, o se tomó la labor en chunga.

SUPUESTOS ATRACADORES CONDENADOS

BARCELONA. — Antonio Arqueros Sanz y Jesús Muñoz Gómez, acusados de un intento de atraco a una oficina de la calle de San Bernardo, han sido condenados a veinte años y un día de reclusión mayor. Sin embargo, la condena no será firme hasta que la apruebe la superioridad militar de la región.

FASCISMO PURO

ZARAGOZA. — El 2 de noviembre tuvo lugar en el convento de frailes de Torrero la misa anual en recuerdo de varios miles de fascistas italianos muertos en defensa del fascismo franquista. Asistió a la ceremonia mussoliniana el embajador de la República italiana en Madrid, marqués de Torre Rossano, acompañado de los diplomáticos también italianos Mario Palli y Vicenzo Mareri. Igual figuraron en el cortejo las autoridades mayores militares, civiles, falangistas y eclesiásticas de Zaragoza.

CONTRABANDO HUMANO

PAMPLONA. — Un negocio de trata de blancos ha sido descubierto después de estar quince años funcionando. Por 6.000 escudos los negociantes clandestinos pasaban obreros portugueses a Francia. A causa de desavenencias, el truco ha sido «descubierto».

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e).

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers, Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 220, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

El último aguacero

BARCELONA. — Relación de las riadas ocurridas en la madrugada del 5 de noviembre.

Barcelona: El fuerte aguacero abatido sobre el Norte hizo desbordar peligrosamente la riera de Horta y afluentes del Besós. La Verneda resultó inundada en su parte baja, habiendo huido para arriba más de 500 familias. En San Martín y Pueblo Nuevo, serias inundaciones en La Mina y Campo de la Bota, con arrastre de numerosas barracas. La carretera de Mataró fue dinamitada para dar paso a una ingente cantidad de agua embotellada en campos y calles a causa de haber quedado cegadas las alcantarillas. Dicha carretera ha quedado, por unos días, fuera de uso. También las barracas de Somorrostro han sido arrolladas por las aguas de la colectora general de Barcelona. El aeropuerto del Prat suspendió vuelos y entradas por estar inundado.

En Martorell, Molins del Rey, San Vicente dels Horts y Prat de Llobregat, los puentes improvisados a causa de la riada de septiembre han sido de nuevo destruídos por las aguas.

En Tarrasa las aguas desbordadas han arrasado las escasas construcciones que quedaban en la «Urbanización Las Arenas». Los escasos habitantes que quedaban en aquellos parajes los han abandonado definitivamente. La Rambla de Egara ha bajado de nuevo llena a causa de la rotura del potente tubo provisional de desagüe improvisado después de la anterior y mortífera riada. Daños en Moncada, Rubí, Ripollet, Castellar del Vallés, Matadepera, Palau de Plegamans, Les Fonts, etc., con derrumbamiento de puentes e instalaciones provisionales afectando caminos, carreteras, taludes y vías férreas. De nuevo los trenes, vía Martorell y vía Sabadell y Tarrasa por el ferrocarril de Cataluña y el antiguo Norte, sufren cortes en el recorrido. El barro cubre otra vez los sitios limpiados, con la agravante de pérdida de «bulldozers» que servían para tan necesarias operaciones.

En Sabadell la corriente del Ripoll se llevó unas 50 casas y destrozó nuevas fábricas, cosa que también ocurrió en la parte superior de la Rambla de Egara, en Tarrasa. El puente ferroviario que cruza el Besós, cerca del mar, vuelve a estar deteriorado, cortando la circulación de los trenes del litoral. En Moncada-Masrampiño hay más de cien hectáreas de huerta inundadas.

Se estima que las riadas del 5 de noviembre fueron superiores en caudal a las del 25 de septiembre. Sin embargo, no han podido causar daños personales ni materiales como en la siniestra noche septembrina debido a lo alertados que estaban los ribereños y a los escasos valores urbanos existentes en las orillas de los arroyos. En Tarrasa hay la novedad del abandono de grupos de habitación modernos, de seis pisos de altitud, por haber las aguas desatadas socavado los débiles cimientos de aquellas recientes construcciones. Se trata concretamente del grupo de viviendas encomendadas a San Lorenzo.

El alcalde de Sabadell considera que un embalse de contención en Las Arenas de San Lorenzo, más arriba de San Feliu del Recó, regularía las corrientes alteradas del Ripoll. Pero ello —ya propuesto en 1920— no es otra cosa que un tanto a la luna.

Después del terrible desastre del 25 de septiembre y de los ímprobos trabajos desarrollados hasta aquí para sanear y reformar los terrenos y obras devastados, las poblaciones nuevamente perjudicadas elevan desesperadas un grito unánime: ¡Hay que volver a empezar!

Y tendrán que hacerlo sin esperanza de que ninguna Virgen ni ningún cura les ayuden.

Las realizaciones sociales

Albalat dels Sorells

FLORIDA, la admirable ciudad de Valencia tiene a bien el ofrecernos, entre sus galas, la Universidad, los Museos, la torre octogonal del Micalet, el Tribunal de las Aguas, las Torres de Serrano y el Palacio de la Generalidad, del gótico. Igualmente, la antigua Ciudadela, el Palacio de Dos Aguas, las Torres de Cuarte, el Jardín Botánico, la Lonja de la Seda, los Archivos, las estatuas, los Viveros y el Palacio Consistorial, del 1758. Dejando detrás de sí las Torres de Serrano, el Turia, la plaza de Santa Mónica y la calle de Sagunto, en la carretera de Barcelona se encuentra Albalat dels Sorells, toda ella serena, sencilla, animada, amable y generosa. Así, en la ruta mediterránea, como un rico bordado, el lindo ajuste se halla a seis kilómetros de la capital levantina.

En el sentido de órbitas o de piezas de mosaico, el llamado partido judicial de Valencia comprende, en virtud, a las gratas demarcaciones municipales de Burjasot, con los ilos del tiempo de los árabes; Valencia con sus primores; Paterna con sus varios méritos; Alboraya con sus resaltes de orfebrería gótica; Mislata con sus móviles y atributos; Moncada con sus valores; Godella con su pirotécnica; Meliana con sus distinguidos azulejos; Benetúser con sus estimados desvelos, y Palporta con sus buenas actividades. De la misma manera, Foyos con su monumento y su torre del siglo 17; Albuixech con sus naranjos; Alfara del Patriarca con su industria de fósforos; Tabernes Blanques, con sus índoles eternas; Vinalesa, con sus labores textiles; Albalat dels Sorells con sus mujeres bonitas; Bonrepós y Mirambell con sus curiosos matices; Rocafort con sus buenos plantíos y Emperador con su industria de conservas.

Enteramente satisfecho de la compañía, en los lindes del espacio ardiente y expresivo de Albalat dels Sorells se encuentran las simpáticas circunscripciones de Foyos, Museros, Albuixech y Meliana. Al Este, el radio de tonos, en signo, es palma o concha que acarician las aguas del Mar Mediterráneo. En el término municipal, entre otros detalles, algunas típicas barracas y el molino de harinas, sirviendo a varios pueblos. Como cintas azules, la vena de Carraixet, la arteria de Moncada y otras acequias. Sobre los dominios o haciendas de labor, la finca en fundo de Maset, con sus piezas, y el Mas del Carniser, con sus campos. Del mismo modo, por su parte, la Masía del Rosario, con sus terrenos. En el gráfico de los buenos alcances figuran, con su importación, los cereales, el cacao, las patatas y los ganados lanar y porcino. Así, los melones, las verduras, el arroz, las cebollas, los tomates y las judías.

Más pronto en baja, la suave y agarena villa de Albalat dels Sorells tiene, en sí, un aspecto sumamente agradable. Su índice o grado es de 2.985 habitantes. Avivada y atractiva, ella nos presenta, entre sus prendas y motivos, el edificio artístico, con su galería y sus ventanas de estilo ojival; las Casas Consistoriales; el castillo con sus torres; el salón de espectáculos; la cooperativa; el grupo escolar; la suntuosa plaza, con su fuente, y, entre otras, las calles de Galán y García Hernández, del Oro, del Medio, Salvador, Escuelas, Maset, Mar y Barracas. Asimismo, las carreterías, los cafés, las barberías, los embalajes, las tiendas de vino, el matadero, las carnicerías, el garage, la herrería, los depósitos, las tiendas de ropa, la fábrica de cacao y los establecimientos de comestibles.

La electricidad procede de la fuerte empresa del Volta, existiendo el correspondiente transformador eléctrico. La riente localidad se halla a dos kilómetros de la costa, tres de Museros, 19 de Sagunto, 59 de Castellón de la Plana, 180 de Alicante, 346 de Zaragoza, 357 de Barcelona y 490 de la capital del Manzanares.

Con referencia al cuadro de comunicaciones, en el propio sitial aparece el ferrocarril corto, de vía estrecha, de Valencia a Rafelbuñol, que es por cierto, de mucha utilidad. En la línea figuran las estaciones de Valencia, Alboraya, Almócera, Meliana, Foyos, Albalat dels Sorells, Museros y Rafelbuñol, que suelen verse bastante animadas. Por el término municipal, a unos 300 metros de la villa, tiende el tren de Valencia a Zaragoza. Personas acuden a las paradas de Masamagrell y Sagunto. En la caracterizada línea existen las estaciones de Masamagrell, Sagunto, Estibella, Segorbe, Teruel, Villafranca, Calamocha, Ferreruela, Cariñena, María, Cuarto, etc. A medio kilómetro pasa el ferrocarril de Valencia a Barcelona (por Villanueva). Vecinos se dirigen, mayormente, a la parada de Masalfasar-Albuixech. En la importante línea férrea se dan entre otras, las estaciones de Malasfasar-Albuixech, Puig, Sagunto, Castellón de la Plana, Oropesa, Vinaroz, Tortosa, Cambrils, Tarragona, San Vicente, Calafell, Cubellas, Sitges y Vallcarca. Por la alegre localidad cruzan varias carreteras, cual parten de la misma algunas carreteras y un buen número de apreciados caminos.

La muestra característica del pueblo viene a ser, principalmente, de un sentido liberal. Ahora bien, en detalle, por lo que se refiere a los puntos de encuentro, determinados entes de Unión Patriótica, de situación favorecida, etc., tuvieron su casino de derecha. Mas, dentro de ese orden de entidades, por otra parte, figuró el casino republicano. Puede añadirse que, en espacios de tiempo, alguna asistencia fué de individuos de un sentimiento de izquierda a que tenían a lo de la República con un carácter netamente social. Con relación al conjunto de la plana laboriosa, la mayoría está formada por el sector de los trabajadores agrícolas, por los asalariados de la realización de cestas y cajas y, asimismo, por los obreros de la construcción. En alza y salida de productos, fue en aumento el trabajo de cestoas y cajas. Los operarios de esta rama de obra, con ánimo y satisfacción, crearon un agrupamiento confederal, de base defensiva, contra los abusos y rigores. En la atmósfera de ansiedades, esta unidad de resistencia fue reunida, como sección, al Sindicato de la Madera de la capital del Turia. Empero, los patronos, amigos de poner condiciones y jornales sin discusión de ninguna clase, se movieron de un lado para otro. Ellos acabaron por obtener el cierre, del que vino a ser encargada la guardia civil. Varios compañeros prestaron mucha atención a la conferencia libertaria peninsular que se celebró en Valencia los días 24 y 25 de julio de 1927. Al 1928 se produjeron algunas incidencias. En una corriente de vivos afanes, anidados en Francisco Ruiz y otros luchadores, el sindicato fue clausurado. El compañero Francisco Ruiz fué muerto por un agente tricorniano en el hospital de Valencia. En la consulta del 12 de abril de 1931, la mayoría del pueblo optó por la izquierda. Así, en la de noviembre de 1933, acurriendo algunos incidentes. De la misma manera, sin ningún caso, en la consulta del 16 de febrero de 1936. En el plan reivindicativo, en varias ocasiones los obreros del campo, los cesteros y demás trabajadores defendieron sus derechos.

MIGUEL JIMENEZ

(Terminará en el próximo número.)

DOS EXILIADOS

A manos de Torquemada

ESTIMAMOS de actualidad ocuparnos en nuestra prensa sobre la desagradable noticia de que dos exilados españoles residentes en Orán después de 1939, ante el empuje de los acontecimientos habían regresado a España.

A ambos refugiados les conociamos a través de largos años en la ciudad oranesa. Sobre todo, más de una vez hemos tratado a Marcial Morales, viejo republicano, ya cargado de años. Siempre nos ha parecido hombre comedido, ecuánime. Igual podemos decir del viejo socialiste Lorente.

Estos dos exilados, estamos más que seguros, habránse visto agotados moralmente y, con la añoranza de la tierra que les vio nacer en los más íntimo de su corazón, pensaron volver a su hogar.

Grave determinación. ¿Y ahora? Ahora la policía franquista los ha conducido a la cárcel, lo que demuestra hasta la evidencia que, con los enemigos que allá nos acechan, no puede existir la ingenua creencia de que las « amnistías » promulgadas por tan fatídico régimen tengan valor positivo.

Por ello hemos de afirmar que cuanto se ha dicho sobre las libertades o « el fuero de los españoles », no deja de ser ni más ni menos que una estafa política de las muchas efectuadas por la justicia franquista.

Creemos, pues, que estos dos amigos deben ser incluídos en la campaña emprendida a favor de todos los huelguistas últimamente condenados por los inicuos tribunales del Torquemada moderno.

Pensamos también que la mano del Santo Oficio se halla reforzada por la presencia en España del militarismo yanqui, lo que les conduce a sentirse más fuertes ante el enorme miedo que los embarga; miedo que cada día les va persiguiendo a los miles de desalmados que pululan por las sacristías llevando bajo la sotana el alma trucada de Cristo convertida en arma de fuego. Porque se ha llegado a tal punto en la vida nacional que no deberá de extrañar a nadie que el fenómeno que ha de dar a luz la permanente persecución de que es objeto la clase obrera española sea, quizás, un poco más raro de lo que el barómetro, al parecer, va marcando.

Ahora recordamos a cierta comisión de juristas internacionales que fue a Madrid para percatarse de que aún existían condenados políticos. Estos juristas informaron al mundo de que en España no solamente había condenados que procedían de 1939, sino que las garantías humanas a los detenidos no podían afirmar que existiesen.

Después de los últimos acontecimientos huelguísticos y de los que aún puedan sucederse, no estaría de más que la campaña emprendida no disminuyese de intensidad, para que aquella comisión de juristas u otras que puedan formarse para ir de nuevo a España, sepan que en la prisión de San Antón (Cartagena) se encuentran detenidos los dos ancianos que nosotros hemos estimado justo mencionar para su defensa.

Según informes particulares, quizás a estas horas algunos otros exilados que también en los momentos difíciles de Argelia regresaron a España pueden haber sido fusilados.

Tan sólo nos resta decir que cada uno de nosotros se arme de la inquebrantable voluntad de aunar esfuerzos y afirmar el interés de que las fuerzas obreras, factor, al fin, determinante de libertad, podamos en futuro próximo extirpar de Iberia el cáncer franquista que la roe.

DIONISIO CRESPO

Acaba de aparecer «LA VIE ET L'ŒUVRE DE FRANCISCO FERRER, UN MARTYR AU XXe SIECLE». Original de Sol Ferrer, hija del maestro fusilado. Edición realizada por la Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, París (VI).

Puede ser servido por esta administración al precio establecido de 15,00 NF.

B.D.I.C

Breves consideraciones acerca de la amistad

PARA tener amigos sinceros es necesario cultivar las cualidades que admiramos en los demás, porque las firmes amistades descansan en un temperamento sociable, cordial y generosa.

Nada hay tan eficaz para conquistarse simpatías como la alteza de ánimo, la benevolencia y el espíritu solidario. El interés que por los amigos nos tomamos ha de ser positivo, pues de lo contrario no ganaremos el amistso afecto de su corazón.

No puede haber amistad sincera en la hipocresía y la simulación, porque las cualidades opuestas no pueden atraerse, y al fin y al cabo la amistad tiene por uno de los principales motivos la admiración. Ha de haber en nosotros algo meritorio, plausible y loable para encontrar firmes amistades. Los ruines, mezquinos, quisquillosos, avaros reparones, intolerantes, soberbios, suspicaces, irascibles o gazmoños no pueden menos de ser antipáticos y por tanto no podrán contraer sincera amistad con los de carácter noble, franco y generoso. La justicia y la fidelidad son absolutamente esenciales a la verdadera amistad, y aun más respetamos al amigo cuando con alto espíritu de justicia nos representa la verdad.

Parece esto contrario al adagio de que cuando se dicen las verdades se pierden las amistades; pero de la pérdida de estas amistades no es culpable la verdad sino el deleznable fundamento en que se apoyaban, cual era el interés egoista de quien se enojó al oir la vrdad porque ni la verdad ni la justicia eran todavía elementos constituyentes de su temperamento moral. Hay algo en la naturaleza superior del hombre que mueve a virar con horror la hipocresía y sobre todo cuando se manifiesta en el pérfido fingimiento de amistad.

Pasamos por alto la flaqueza de un amigo que le impide ser del todo sincero; mas si notamos en él la intención de engañarnos y vendernos, ya no tenemos en él la misma confianza, y precisamente la confianza es la más señalada caracteristica de la amistad.

La amistad entraña amor. El verdadero amigo no se gana apresuradamente en un momento. No hay amigo comparable al que constantemente anduvo a nuestro lado por el camino de la vida.

Cuando tengamos un amigo que haya dado positivas pruebas de serlo no dejemos nunca de mostrarle nuestra gratitud por los beneficios recibidos y que nuestro comportamiento hacia él le sea un manantial de dicha y placer.

Nada es tan estimable entre amigos como la gratitud ni nada que tanto entibie la amistad como el desagradecimiento.

La genuina amistad es una joya tan rara, que cuando de ella tengamos positiva prueba no habemos de hacer nada que arriesgue quebrantarla, porque su quebranto sería motivo de perpetuo dolor para ambos.

Las amistades duraderas tienen mayormente por apoyo la simpatía, el sólido respeto, la admiración y la congenialidad que el pasional amor o el ciego cariño.

Cuando el amor es tan excesivo que prevalece contra la justicia y la verdad, están los amigos más en riesgo de algún día quebrantar la amistad. Las más firmes, duraderas y leales amistades son las que se fundan en el respeto (no autoritario), en la estimación y sobre todo en la absoluta confianza.

Buenos amigos lo son, todos aquéllos que piensan y sienten con el mismo fervor, y que jamás traicionan, porque al traicionar al amigo, traicionan el pensar y el sentir que los unió, y destrozan esa afinidad espiritual por la cual se unieron en la alegría y en el dolor.

PEREZ GUZMAN

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1963

Editado en idiomas francés y español. Ilustrado por la joven e inteligente artista Diana Tudela, con tricomías de una belleza notable. En el anverso de cada hoja constará una selección literaria de escritor famoso. Este agradable y útil Calendario está a punto de ser puesto en venta.

Solicitarlo a S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H. G.), CCP 1230-50, Toulouse, y en todas las Secciones de S. I. A.

Cuestiones de federalismo

Conferencia de Helmut Rüdiger en el Centro de Estudios Sociales y Económicos

SEGUN las notas que, por simple curiosidad, tuve la ocurrencia de ir reuniendo a lo largo de esa amena e interesante conferencia lo que se dijo, en líneas generales, vino a ser lo siguiente:

EQUILIBRIO ENTRE LA AUTORIDAD Y LA LIBERTAD

Por el momento no hay tendencias federalistas, y no se trata de hacer propaganda, sino de exponer los problemas del federalismo tal cual a nuestro juicio se presentan.

La sociedad produce elementos de autoridad y de libertad. El federalismo constituye un equilibrio entre la autoridad y la libertad. Ese equilibrio es el factor esencial de la teoria de Proudhon. También Landauer sostuvo la necesidad del equilibrio, y aun otro gran federalista, Constantin Franky, lo defendió obstinadamente frente al absolutismo de Bismarck. Franky, pensador conservador, formuló el principio subsidiario de que ninguna comunidad grande debe encargarse de una labor que puede realizar una comunidad pequeña.

El federalismo no consiste en un programa político absoluto, y no se identifica, no es completamente idéntico al anarquismo; es una conciliación, un modo de convivencia.

Entre los mejores expositores del federalismo debe mencionarse a Proudhon, cuya obra « Del principio federativo » puede leerse todavía hoy con sumo provecho. También Bakunin era federalista, mas en su vida distinguiéronse dos fases no muy semejantes. Antes había sido eslavista. Cayó bajo la influencia de Marx, aunque luego había de alzarse contra su autoritarismo. Creo que merece la pena leer las páginas que el gran revolucionario ruso escribió con anterioridad a su ingreso en la Internacional. Asimismo me permito recordar una de sus preocupaciones, que puede considerarse actual : « Un Estado absoluto, un Estado de esclavos, no puede participar en la confederación europea. » El también libertario Gustavo Landauer preconizó por su parte, la confederación de los consejos de obreros y soldados.

Pero hay, además, federalistas burgueses sumamente interesantes. El ya citado Constantin Franz sostenía en 1871 que el pueblo alemán no debía formar un Estado único, sino una confederación. El francés Tocqueville, que por cierto no era amigo de la igualdad, consideraba que la marcha hacia éste era inevitable. A su juicio el Estado centralista conducía a ella, y aun cuando no deseaba obstaculizar la práctica de la justicia social, sí que estimaba primordial frenar el absolutismo mediante la formación de comunidades no burocratizantes. En el mismo sentido merece ser recordado otro francés : Le Play. Respecto a los españoles, el padre de la federación es, sin duda, Pi y Margall; su influencia en el desarrollo de los movimientos populares hispanos, y en particular en el libertario, no admite discusión. Más recientemente, Madariaga ha sido el expositor federalista de mayor relieve.

Como vemos, trátese de libertarios o de simples liberales, de revolucionarios o conservadores, el federalismo no constituye en sí un sistema concreto, sino una multitud de impulsos encaminados hacia un mismo objetivo : el equilibrio entre la autoridad y la libertad.

LOS GRANDES SISTEMAS DEL SIGLO XIX Y EL UNIFORMISMO IDEOLOGICO

Durante el siglo XIX se desarrollaron tres sistemas políticosociales que aspiraban cada cual, por su parte, a asegurar el reino de la libertad. Nos referimos al liberalismo, al marxismo y al anarquismo. Cada uno de esos sistemas, reconozcámoslo, encierra una parte de verdad. El error, en todos ellos, ha consistido en la defensa total de los respectivos sistemas como si representaran verdades absolutas. Así, pues, al correr de los años los tres grandes sistemas del siglo pasado han ido perdiendo su fuerza de atracción y han entrado en la fase de disolución, o por lo menos de crisis.

Se pretende que la falta de interés de las nuevas generaciones con relación a los ideales del siglo XIX es signo de despego hacia el problema de la libertad. En realidad, la indiferencia de la juventud actual representa una afirmación de libertad, una nueva forma de libertad que no se somete a las ideas hechas ni se acomoda con las rutinas de carácter táctico o funcional.

Por lo que se refiere al uniformismo ideológico debemos decir que éste puede tener justificación en cualquier movimiento de esencia autoritaria, pero de ningún modo en el anarquismo. Añadiremos que ni siquiera existe un anarquismo concreto, sino muchos anarquismos. El anarquismo de Proudhon, por ejemplo, tuvo como base esencial el crédito; el de Bakunin representaba un carácter más socialista y general; el de Stirner concebía el problema como afirmación de la individualidad y aun como asociación de los egoistas; el de Kropotkin significaba el optimismo total, pues suponia que no habria ya necesidad de racionar ni de medir y que bastaría la toma del montón para satisfacer las necesidades de todo el mundo; el de Landauer podría resumirse como un socialismo experimental, un socialismo relativo que permitiera a cada generación afirmar el paso hacia el socialismo integral del mundo futuro.

Yo espero que el pensamiento anarquista no quede limitado a esas diferentes interpretaciones, sino que aún surjan otras nuevas enriquecidas por la experiencia. De no ser así, el anarquismo se verá con dificultades cada vez mayores para el desarrollo de su propoganda y tendrá cada vez menos eco.

Una de las cosas en que conviene fijarse, como anarquistas, es en que el totalitarismo no representa sólo la imposición de un partido, sino de la de cualquier secta aferrada a una idea inmutable. Somos partidarios de una sociedad en la que haya muchas ideas y todas ellas sean respetadas. Sino, si se acepta el triunfo de la idea única y se trata de obligar a las gentes a su acatamiento, se habrá impuesto, queramos o no, la dictadura anarquista. Contra eso nos sentimos federalistas, es decir, sostenemos el pluralismo de las ideas, la antitesis de todos los totalitarismos, incluido el de los seudoanarquistas.

(Terminará en el próximo número.)

España al día (1)

GRUPOS DE PROCESADOS Y PENAS SOLICITADAS POR LA ACUSACION

Antonio Amat Maiz, Vitoria; Nicolás Edroso Pérez, industrial, Vitoria; Manuel Garrido Diaz, camisero, Bilbao; Urbano Orad de la Torre, militar, Sevilla; Rafael Gutiérrez López, mecánico, Granada; José María Arcos Soto, del campo, Granada; Angel Rodríguez del Castillo, carpintero, Granada; Francisco Román Díaz, empleado, Málaga; Patricio Martín Vargas, mecánico, Málaga; Alfonso Fernández Torres, abogado, Sevilla; Vicente Fernández Iglesias, agente de seguros, Oviedo; Cecilio Pérez Castaño, minero jubilado, Oviedo; Luis Arbella Aguirre, San Sebastián; Martín Indabarza Adarraga, San Sebastián.

Seis años de prisión menor y multa de 50.000 pesetas.

Manuel González Méndez, industrial, Madrid; Antonio Villar Massó, abogado, Madrid; Vicente Urcola Angola, médico, San Sebastián; Fermín Oñate Santamaría, panadero, Bilbao; José Antonio Muñoz Atienza, abogado, Madrid; Luis Martín Santos Rivera, San Sebastián; Sebastián Padrós Benasco, comerciante, Barcelona; Joaquín Pradera Machimbarrena, abogado, San Sebastián; Salvador Clop Urpi, pastelero, Barcelona; Juan García Gracia, albañil, Barcelona; Luis Torras Solé, abogado, Barcelona; Juan Reventós Carner, abogado, Barcelona; Jenaro Fernández López, industrial, Oviedo; Fernando Cabal Pintado, empleado, Oviedo; Angel Valle Riestra, industrial, Oviedo; Vicente Suárez Suárez, minero, Oviedo; Horacio Hermoso Sierra, de Sevilla; Antonio Piferrer Sabater, abogado, Barcelona; Félix Díaz Rodríguez, San Sebastián; Emilio Llaneza Prieto, mecánico, Oviedo; Celedonio Corcuera Pinto, San Sebastián; Manuel Peláez, Oviedo.

Cuatro años de prisión y multa de 25.000 pesetas.

Francisco Sánchez Garré, delineante, Barcelona; Pedro Dueñas Luque, peluquero, Málaga; Juan García Sánchez, peluquero, Málaga; Carlos Sampons Salgado, estudiante de Medicina, Barcelona; Mariano Solanas Checa, metalúrgico, Barcelona; Edmundo Valles Perdriz, escritor, Barcelona; Francisco Ureña Torres, repostero, Barcelona; Amalio Alvarez Martínez, empleado, Oviedo; Juan Rión Tomás, químico, Barcelona, Pedro Ruiz Borrás, tipógrafo, Barcelona; José Graciano Fernández, minero, Oviedo; Herminio Narváez Correal, del campo, Granada.

Dos años de prisión y multa de 10.000 pesetas.

(1) Se trata de 51 compañeros ugetistas, cuyo juicio ha sido aplazado.

HUELGA DE CAMPESINOS EN LA PROVINCIA DE CORDOBA

CORDOBA. — Se declararon en huelga grupos de obreros empleados en la recogida del algodón en Almodóvar del Río, Palma del Río, Posadas y Villa del Río, en la provincia de Córdoba que es donde se obtienen más importantes cosechas. La noticia la publica «Gaceta Rural» en su último número.

Los obreros de esta región, hallándose ya en sus puestos de trabajo se han negado a continuar en ellos sino se les pagan dos pesetas por cada kilo de algodón recogido e incluso han abandonado el que tenían en los sacos. Ahora bien, los obreros firmaron el 9 de septiembre último un convenio colectivo que interesaba a 9.000 empresas y a 40.000 trabajadores. En virtud del mismo se les pagaba el algodón en la zona de irrigación a 1,70 el kilo, si bien garantizándoseles un jornal de 60 pesetas.

«Gaceta Rural» señala que lo grave no es tan sólo la reivindicación, sino la ruptura unilateral de convenios colectivos sindicales sin que las actuales condiciones hayan modificado ni una sola de las circunstancias que presidieron la firma del acuerdo.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»

350 f. en esta Administración

Raúl Carballeira

por *Victor Garcia*

Precio: 1 NF. en esta Administración.

COMUNICADOS

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis. Paris, 1e

La conferencia siguiente de este ciclo se celebrará el sábado 17 de noviembre, a las 9 de la noche, y correrá a cargo de Manuel DE IRUJO.

S.I.A. EN NIMES

Esta Sección de SIA notifica a sus adherentes y simpatizantes en general que para el dia 17 de noviembre de 1962, a las nueve de la noche en nuestro local social, 1, rue Saint Remy, celebrará una conferencia a cargo del compañero Alejandro Lamela, quien disertará sobre el tema : « Historia y actualidad ».

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 18 a las nueve y media de la mañana, en el Bar Casagnes, plaza del mismo nombre.

F. L. DE NIMES

Para el día 17 del corriente, a las nueve de la noche, en el local social, 1, rue St. Remy, conferencia a cargo del compañero A. Lamela, con el tema: «Historia y actualidad».

« C E N I T »

SUMARIO del número 142:

Plácido Bravo: «La confesión y el secreto»; Campio Carpio: «Tres generaciones de animadores de *La Protesta*»; F. Ocaña: «El hombre y los complejos del mundo autoritario. Autopsia de Marlyn Monroe»; R.: «La ley del menor esfuerzo»; Max Nettlau: «Eliseo Reclús y Miguel Bakunin»; Dr. J. Alvarez Sierra: «Doctor Ezquerdo, primer psiquiatra español»; William Bowen: «El carácter»; Abarrátegui: «Alas sin cielo»; Puyol: «La llega»; Denis: «El emisario»; Conrado Lizcano: « ¡Por el amor de Dios !»; Han Ryner: «Parábolas cínicas»; Victor García: «El pensamiento anarquista» (folletón encuadernable). «Fichas y fechas. Cien años de guerra».

De venta en 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.) y en todos nuestros puestos de venta.

F. L. DE OULLINS

De conformidad con lo acordado en nuestra anterior reunión, esta F. L. convoca a sus afiliados a la asamblea quen tendrá lugar en nuestra habitual sala de reuniones del café de la rue Montesquieu. Dicha asamblea se celebrará el domingo, dia 18 de noviembre, a las nueve de la mañana.

Es de aconsejar la mayor puntualidad, al objeto de poder discutir el Orden del Día con detenimiento y sin prisa por temor de concluir tarde.

F. L. CALGARY ALTA (CANADA)

Por renovación de cargos, en adelange dirijarse la correspondencia al nuevo secretario: José Redondo. 2216, 5 Av. N. W Calgary Alta (Canadá).

Para los efectos de tesorería, dirigirse a H. Anthoney, 33.09. Center A. St. N. E. Calgary Alta (Canaddá).

F. L. DE SAINT HENRI
F. L. DE MARSELLA

De acuerdo con la Comisión de Relaciones de nuestro Núcleo, estos secretariados convocan a sus respectivos afiliados a la asamblea general de conjunto que tendrá lugar el domingo, 25 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, en la Vieja Bolsa del Trabajo (local de la C. N. T. F.). Por la importancia de los asuntos a tratar, se recaba la puntual asistencia de todos los compañeros.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Lista I - Mes de noviembre

	NF
Paris: Gracia	5 00
Palmira	30 00
Berthe et Jacques	5 00
A. Herrera, de *Raveacs*	10 00
Dreux: Hernández	10 00
Menéndez	5 00
Béziers: Devolución del giro del mes de septiembre enviado a Serra	59 00
Total	124 00
Déficit lista V, octubre	5 87
Restan	118 13

ATENCION, BEZIER. — La atribución de septiembre (59 NF) destinada al compañero J. Serra nos ha sido devuelta. Urgenos saber su dirección exacta para el envio de dos mensualidades.

Servicio de librería

«Siete tratados», J. Moritalvo	630
«La simulación en la lucha por la vida», J. Ingenieros	450
«Sistema de las contradicciones económicas», Pedro-José Proudhon	1 500
« Sodoma y Gomorra », Marcel Proust	750
«El sombrero de tres picos», P. de Alarcón	350
« Los sombríos », Higinio Noja Ruiz	150
«Stuart Mill», T. Taine	450
«Trois pierres chaudes en Espagne», J. Bureau	840
«Teatro», Alejandro Casona	1 200
«Tanguy», Michel del Castillo	690
« El torbellino de Medio Oriente », Alardo Prats	800
«Tiranía y teocracia en el siglo XX», Romero	600
« Tácito », Gastón Boissier	420
«Testigo de mi tiempo», Eugenio Relgis	160
«La técnica del golpe de Estado», Malaparte	400
«Tancredo», B. Disraeli	360
«Tampico», J. Hergershelmer	600

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e) C C P 13 507 56, Paris

Gala de

« LE MONDE LIBERTAIRE »

Con un llenazo de época tuvo lugar la anunciada fiesta anual de los compañeros franceses.

Abrió sesión el «chansonnier» Daniel Mussy, cáustico y dicharachero. Tras él, Crairette May nos retrotrajo a la «belle époque» con las canciones del caso. Simone Chobillon se hizo perdonar el retraso con su intervención exquisita. Nicole Guitton danzó operismos, y nuestra Charito Morales expresó finamente aires de nuestra tierra, acompañada por un pianista excelente conocedor del repertorio clásico hispano. Dos muchachas extraordinariamente flexibles y escultural das —«Les Sisters Brown— nos asombraron con su alta escuela de danza gimnasiada. Ricet Barrier, maestro en el género de la canción humorística, y el recitador Bernad Jullien se hicieron aplaudir largo rato, y, así, el «chansonnier» Maurice Horgues, de cuya facundia las agudezas salen a chorro. Igolen —con Nadia— acreditó su arte de escamoteador rápido y limpio.

Tuvimos también el cuarteto humorístico-cantante «Les Garçons de la Rue», dinámicos, ajustados y con repertorio apreciable. La última parte la ocupó el poeta, compositor y ejecutor de primera fuerza, Léo Ferré, que culminó el espectáculo en soberbio apoteosis de fraternidad y arte. Agradecidos por esa emotividad libertaria que es «La graine des anar.».

Llevó el piano Fernanda Pelot y arengó libertariamente al público el compañero Joyeux, quien anunció de paso la próxima aparición de «Le Monde Libertaire» a doce páginas. Como de costumbre, nuestra amiga Suzy ordenó el espectáculo.

Felicitaciones a los compañeros de la F. A. por el éxito moral y económico obtenido.—*F.*

CARTELERA

EN PERPIGNAN

GRAN FESTIVAL DE S. I. A.

El día 18 de noviembre, en la Sala del Centro Español y a la hora de costumbre, el Grupo Teatral Talia, inaugurará la temporada poniendo en escena la célebre comedia de Pedro Muñoz Seca: « Quién me compra un lio ».

Dos horas de risa continua.

¡Todos al festival!

GRUPO TALIA, PERPIGNAN

Comunica a sus numerosos amigos y fieles asistentes a sus selectas veladas artísticas, que quedan invitados a asistir a la primera manifestación teatral de la temporada, que tendrá lugar el *dia 18 de noviembre a las 15 horas* en la sala de espectáculos del Centro Español, rue Jeanne d'Arc, y en la que será representada la comedia en tres actos :

« *¿ Quién me compra un lio ?* »

EN BURDEOS

Organizada por los grupos artísticos « Cruz Salido » y « Cultura Popular », a beneficio de la Liga de Mutilados de la Guerra de España, el domingo dia 18 del corriente, a las tres y media de la tarde, Sala Son-Tay — detrás de la estación de San Juan — tendrá lugar la representación del drama social en tres actos de Joaquín Dicenta, titulado :

« *El señor feudal* »

Esperan los organizadores e intérpretes que se verá concurrido el local por toda la colonia española.

PRO DAMNIFICADOS DEL VALLES

Organizado por el Casal de Catalunya de París tendrá efecto el dia 23 de noviembre, a las nueve de la noche, un FESTIVAL ARTISTICO, cuyo beneficio será integramente destinado a los damnificados por las inundaciones ocurridas en la comarca del Vallés en la noche del 25 de septiembre. Por el carácter solidario de la fiesta se invita acudir unánimente a ella.

Para entradas: en dicho Casal, 67, rue Condorcet, bajos, todos los dias de seis a ocho de la tarde, y en la conserjería del Palais de la Mutualité, en cuya Sala tendrá lugar el espectáculo.

«Tipos españoles»

A fines de año «Tipos Españoles», de Felipe Alaiz, podrá ser expuesto a la venta. Su precio será de 5 NF. En cubierta y en contracubierta irán dos dibujos interpretativos del sentir alaiziano trazados exprofeso por el artista y compañero Lamolla. Pueden formularse pedidos a esta Administración en la forma acostumbrada.

Un libro que caerá bien para regalo de año nuevo.

Cartas a un espectro

por Volga Marcos

EPISTOLA II

ESTIMADO amigo Espectro: He recibido la tuya desde España, en la que me comunicas tu orgullo de pertenecer a un país donde el sacrificio taurino es el símbolo del arte y de la muerte, y que España ofrece al mundo este holocausto grandioso y sublime, donde el hombre y la fiera se miden pecho a pecho en fuerzas desiguales.

No comprendo cómo has querido desviar lo de Cuba, hablándome de toros sin objeto alguno. Todo convida a meditar, diremos, ante el espectáculo casi permanente del sacrificio inútil. Tal habrá que lo sienta en su alma y se lo calle, pues los toros, el fútbol, las carreras ciclistas, el cine y bailes chabacanos que tanto venera el pueblo ha contribuido precisamente al retroceso de la cultura y la libertad, y si continúa de esa manera nos vamos a encontrar otra vez con la Edad Media.

Así, precisamente, son las revoluciones malogradas, cuando a los pueblos se les impone tal o cual dogma cambiando de ídolos, como se cambia de campeones en las competiciones deportivas. Asimismo, ocurre con los caudillos y conductores de masas a quien las multitudes prestan su confianza, hasta que el tiempo demoledor despedaza como un dique mal construido, todas las esperanzas de una vida mejor. ¿A dónde, pues, amigo Espectro, hallaremos la libertad promisoria, sino en la legítima lucha del pueblo? Ya sabemos que la mascarada no sólo es el doble fonde del individuo, sino que ya se le pone careta a los conceptos y las instituciones establecidas con el sacrificio de nuestros abuelos.

La Revolución Cubana ha despertado muchas inquietudes y muchas ilusiones en los pueblos americanos aplastados todavía bajo una dictadura. He leído las opiniones de muchos escritores hispanoamericanos cuyos nombres omito, no sea que haga publicidad a gente que nada ha hecho por mí. Estos señores que dan una de frío y otra de caliente, en 1960 hacían elogios a Fidel Castro levantándolo hasta por las nubes; casi todos esos mismos escritores lo recriminan hoy. Claro, de haber muerto Fidel Castro en la Sierra Maestra hoy sería prócer inmortal y los poetas lo cantarían como a Martí, Hidalgo, San Martín o Simón Bolívar; claro que en aquella época no existían los chanchullos políticos como en este siglo, aunque a Cuba, última colonia emancipada, le tocó bailar con la más fea. En el baile Imperial norteamericano le tocó bailar con la Enmienda Platt. Los cubanos se habían desangrado en su lucha por la libertad, desde la proclamación de Carlos Manuel de Céspedes en 1868, lucha que continuaron Antonio Maceo, Martí, Máximo Gómez y entre tantos caudillos insurrectos contra la monarquía española, el general Calixto García, vencedor de las tropas españolas.

Cuba exangüe, España agotada por sus guerras continuas contra sus adversarios de Europa, los Yanquis esperaban la oportunidad de darle la puntilla a dos toros a la vez: a los cubanos y a los españoles.

Ya sabemos la estratagema del «barco americano» hundido por la Escuadra española». La intervención en la guerra de los marinos americanos, el paternalismo insidiosos de los gobernadores yanquis, así que todas las intervenciones que procedieron después desde 1898 hasta la ocupación en 1912 de casi todo el Valle de Guantánamo, donde tienen la base naval. Sabemos las especulaciones americanas de las riquezas de la Isla y el apoyo a sus esbirros de turno, en particular al chusquero dictador sargento Batista. Es lo que llamaremos epistolarmente, política de la mala pata de los Estados Unidos no sólo en Cuba, sino en toda América Latina, controlada en mayor parte por la United Fruit Company, las inversiones privadas en las principales vértebras de las actividades de las Repúblicas latinas: comercio, industria, explotaciones mineras por las cuales han justificado siempre cualquier agresión, como las de Méjico con la anexión de Tejas; la de Nicaragua, cuando el aventurero Walker William, formando un pequeño ejército, se hizo con Nicaragua y se proclamó dictador, después que la ciudad fue bombardeada por la flota americana, porque el Gobierno nicaragüense no podía pagar 24.000 dólares que los Estados Unidos le exigían por un asunto banal y largo de explicar, William Walker, que se decía médico, dijo que la esclavitud era el destino natural de los negros y que lo mismo que a un perro, así se puede matar un negro, un indio o un hispanoamericano.

No hablamos del asunto agresivo contra Colombia, porque se negaba a las exigencias yanquis para construir el canal de Panamá.

Nada digamos de la colonización de Puerto Rico. Callemos lo de Guatemala y lo ocurrido en Santo Domingo con el tirano «Benefactor Trujillo», así que las consecuencias nefastas para toda América de emplear el coco del comunismo para sembrar el continente de dictadores y generalillos amaestrados. Los más asiduos propagadores del comunismo han sido precisamente acérrimos anticomunistas, como Hitler, Mussollini, Franco y su amigo Eisenhower, el hombre que después de mandar en jefe supremo los ejércitos aliados contra el fascismo de Europa, fue a Madrid para abrazar al criminal de todas las Españas. No olvidemos a otro propagador del comunismo, el dictador Salazar, y volvamos a Cuba para acusar a los Estados Unidos de haber vuelto comunista a Fidel Castro, ya que de haber ayudado al pueblo cubano a recobrar su libertad, de haberlo protegido y levantado económicamente restituyendo lo que con paternidad brutal se le arrebató, hoy Cuba sería un país completamente libre y nada tendría que agradecer a los otros «protectores» condicionales.

Ahora tú, amigo Espectro, me preguntarás qué relación hay entre tus toros de lidia y este asunto. Antes de que ningún periódico burgués dedicara cuatro líneas para los primeros aguerridos combatientes contra la tiranía de Batista, ya estaba yo al corriente de los primeros fogonazos, y enterado de los primeros mártires que mancharon el suelo con su sangre.

Como te repito, lo mejor de las tierras de Cuba pasó a propiedad de Wall Street. La primera década de inseguridad política se desarrolló en plena descomposición. El Gallo independiente nació ya averiado desde el huevo. La dictadura de Machado terminó casi con la soberanía nacional, ya que la ingerencia americana pesó como el plomo en la vida económica del país. Después de unos años de atropellos dictatoriales, Cuba gozó de muy poco tiempo de libertad; el pueblo qu esufrió a Machado y Batista iba por fin a conocer elecciones libres, pero ante la inminencia del triunfo popular, el sargento Batista atropelló de nuevo los Derechos del Hombre el 10 de marzo de 1952.

«El derecho a la rebelión contra el despotismo, dijo Fidel Castro, ha sido reconocido desde la más lejana antigüedad hasta el presente por hombres de todas las doctrinas, de todas las ideas y todas las creencias.»

Esta necesidad de rebelión justificó a un puñado de hombres una lucha santa y legítima para rescatar a la fil, hasta «Las almas muertas» de Gogol. Los muertos de los caminos, de la Sierra, de los paredones salpicados de sangre y metralla, todo lleva su perfil; ésto lo saben los jugadores de ajedrez, con peones de sombra o de paja. ¿No lo sabías, amigo Espectro, que hay peones de paja? Pues lo mismo que las almas muertas, asimismo se puede jugar en el tablero inicuo de la política con próceres y con héroes mortales o inmortales. No creas que intentemos desacreditar la Revolución Cubana; todas las grandes hazañas humanas son como las hojas del árbol: yemas jugosas al nacer, grandes verdiflotantes en la juventud de estío y juguete de todos los vientos, al desprenderse del árbol en el otoño umbrío. Fidel Castro ha convertido su independencia, de los americanos, en República Popular Socialista Cubana, con todos los técnicos rusos llegados a la isla, con sus bagajes agrícolas de factoria rusa, sus revistas y libros de propaganda, armas y poderosos consejeros para salvar la Revolución. A lo mejor, amigo Espectro, tiene razón o no la tiene; en todo caso volvamos a sus generosas frases de antaño: «El derecho a la rebelión contra el despotismo ha sido reconocido desde la más lejana antigüedad hasta el presente, por hombres de todas las doctrinas, de todas las ideas y de todas las creencias.» Odiemos con él al capitalista yanqui, protector de todas las dictaduras blancas, pero pidámosle la liberación de todo hombre preso «contra su voluntad» como diría nuestro señor Don Quijote de la Mancha. Espero, amigo Espectro, que habrás quedado satisfecho y poco enojado de la carta sincera, de éste tu amigo, *V. M.*

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

VIRTUD, COMPRENSION Y OTROS CALDOS

NO somos insensibles a la tolerancia, a la observancia del respeto. Comprendemos incluso el derecho a ser religioso.

Pero ocurre que los religiosos no reconocen el nuestro. Se vio en el año 1 y síguese viendo ahora. ¿Prueba reciente? El gran dolor del pueblo español desarrollado bajo el signo del Vaticano.

Pese a ello, se insiste en la modernidad del catolicismo, esa norma pretendidamente moral que nació hace veinte siglos. Que contuvo esencias, es archisabido. Que el triunfo del cristianismo sobre el paganismo las ha disipado, es más conocido que la tierra que nos sustenta y el aire que respiramos. Pero « eso » se moderniza. ¿Cómo, que no acertamos a verlo?

Españoles, para el caso hay que prescindir del panorama extranjero. No por abandono del mismo : para ceñirnos a nuestro ígneo problema. La Iglesia, en complicidad mayor con el capital y el generalato, determinó el cataclismo del 18 de julio. No acepta, el catolicismo, ningún avance popular que lo reduzca, que lo minimice. Frente a la voluntad popular de avance, desata las fuerzas destructoras del ancestro por desconfianza en las « penas eternas del Infierno ». En eclesiástico; a la maldad infernal literaria se anticipan las inquisiciones reales aplicables en el « mísero valle de lágrimas » que teológicamente es la Tierra, que tal es la historia de las guerras, de las pretendidas justicias, de las inmiscuiciones políticas del clero en el transcurso de la vida española. Todas las intransigencias, todos los cohechos, todas las guerras civiles con su monstruosa estela de lágrimas, cadáveres y destroces, llevan marchamo católico, apostólico, romano. El cura trabucaire forma leyenda negra en España, igual que el fraile incendiario de cuerpos vivos y el jesuíta sustractor de bienes y sugeridor de ejecuciones.

¿Esto, ha pasado de moda? Guárdate, español, de incurrir en semejante desliz, en una así de peligrosa imprudencia. El clero español es tan intransigente y rencoroso como siempre, el cura hispano no se desmiente; no por español, sino por vaticanista, por su condición de soldado de la fe religiosa, que es cuartelaria, imperialista, en ningún caso humana y amiga de la sociedad progresiva de los hombres. La Iglesia impetra, exige el dominio total del Estado, y al escapársele éste sólo parcialmente de las manos durante la II República, provocó el sangriento drama del 18 de julio. ¿Justificación suya? El comunismo, argumento que pasó a Franco, el hombre más desprovisto de argumento para justificar el prolongado martirio de millones de españoles.

¿El comunismo? Previsión, algo pronta, a causa del despertar de la clase secular ignominiosamente explotada en campos e industrias. Comunismo, sea, pero libertario, sin dueños ni dictadores, sin añagaza religiosa ni política; cristianismo sin fe en los cielos, mas con fe sugerida en la buena voluntad de los hombres para el pan y el amor de la Tierra. Previsión algo precipitada contra el igualitarismo y el racionalismo de la Confederación Nacional del Trabajo. Pero también, espanto y rabia por la separación consumada de la Iglesia y el Estado, por la supresión de la paga nacional al curato, por la secularización de los cementerios, por la incrementación de los actos familiares al margen del catolicismo, ¡por la descongelación religiosa del pueblo español, durante siglos esclavo de la Iglesia católica, apostólica y romana!

¿Qué ha modernizado de suyo la Iglesia española, esa misma que lleva bajo palio al sanguinario Franco y asiste a todas las ceremonias falangistas y contribuye a todas las adhesiones al Poder emanado de la sublevación militar-fascista del 18 de julio?

No ha modernizado nada, está en el mismo punto de partida de cuando la Inquisición fue fundada. No importa que unos ex seminaristas la hayan, aparentemente, contrariado en política; no importan el nacionalismo de curas vascos ni el sindicalismo cristiano. Aceptando la buena fe de algunos actores católico-antifranquistas, esa política de antirégimen es la segunda o la tercera carta del Papa, esa « santidad » viscosa que se adapta a todas las situaciones para absorberles provecho.

Que la alta jerarquía eclesiástica juegue fuerte bajo mano, es lógico. Lo que no lo sería, es que sus adversarios no comprendiéramos el juego.

Torpeza sin igual que nos haría merecedores de soportar un régimen franquista sólo transigente con la desaparición del figurón Franco.

La jerarquía en la orgía

por A. SAMBLANCAT

EN la cruzada de gallofos que Franco capitosteó, tomaron parte activa los cuchillos y puñales principes de la Fe. La jerarquía, reconsagrado mando sagrado clericalesco peninsular, portalábaro de nuestra irredención, reverdece en lo despiadado y masacra el arrayán de cuando Europa en masa era un capoladero de herejes y una tostitería de « hot-dogs » (perros calientes) de tan sumarrados.

Casi toda la tonsura secular y regular al grito o halalí de « ¡A esos del 4º voto y de la reforma agraria!», se lanzó antes del 19 de julio de angusta memoria a la calle, a rapar viejas como membrillos asados; purgar vírgenes con ricino mezclado con petróleo; y a cortar o rebanar pechos de madre.

El diabólico Angel Herrera, obispo jockey y de la bravía Málaga, organizaba fascios de falangistas asesinos para liquidar a los presidentes de la Generalidad y de la República; después que el Anido Martínez les había quitado de en medio a las patronales al « Noi del Sucre ».

En Vasconia, los Padres de Loyola, llamados Iriarte, Errandonea, Leturia y Mendizábal, absolvían en Deusto, Begoña y Comillas a los requetés en patota, de los crímenes a que se los indujo, lavándoles la negra alma con sosa mística, preliminar de la entrada o ingreso en acción, hecho el cuerpo un odre de mostagánem, con vistas a trucidar al doctor Isaac Puente y al profesor Ramón Acín.

Secundaban este apostolado de muerte el P. Ravín, en Avila; los P. P. Cabrera y Torres, rompiendo botellas de Domecq, con Queipo de Llano, en Sevilla, que mugía en la radio a lo buey; el P. Pérez del Pulgar, vomitando vitriolo, ajos de sacristía y electrotecnia de confesión, en « El Norte de Castilla » analfabeto; el P. Alberto Rivas, seleccionando en las cárceles y robándoles la estilográfica y la « pomme de terre » del reloj, a los que se había de pasear, en Galicia o en León; el P. Benedet en América, inyectando salvarsán de odio a beatas en avanzado estado de descomposición y gachupines ceporrudos; y hasta el P. López de Rego, encuerando en las Carolinas, negrada.

El P. Segura, de canibal cafrería del hemisferio occidental, escribía al director de « El Debate » madrileño, organillo de manubrio de Gil Robles: « Envío cheque de mil dólares para la suscripción de compra de fusiles. Y acudiré en seguida con más en proporción a mis medios ».

Doscientos predicadores salieron de España para el Nuevo Continente, a recaudar fondos para bombas de trilita, fructificando la colecta en medio millón de dólares, que el legado vaticanista en Colombia, Bioci, llevó a Burgos.

El clero catedral de Pamplona tenía hecha la lista negra de los gubernamentales que había que degollar, ya el 15 de febrero de 1936.

El convento de Capuchinos de Vigo repartía pistolas y cartuchos entre los fieles en vez de hostias.

En Alcalá se recogieron veintisiete ametralladoras, emplazadas para tocar a misa en los campanarios de las iglesias.

Numerosos curas de Soria y Lugo, vistiendo la camisa azul, iban por las casas a dar caza al feligrés, que se había sacudido el pago o yugo del precepto pascual.

El escopeteo en Palencia se extendió fuera de las villas, alcanzó a los campos y se hizo efectivo entre los labradores que se refugiaban en los cerros y en los bosques, huyendo de la muerte que se sentían a los talones.

El sotana-sótano, mano derecha del conde Rossi en Mallorca, confesaba a los reos en capilla; y luego él mismo los fusilaba, ya puestos de rodillas a sus pies. El sujeto se denominaba Satjeses.

El prelado Miralles Sbert recorría las calles de Palma en camioneta, rodeado de sicarios y con un santocristo de quinientos tiros como quinientos rayos, pendiente del cuello.

En el feudo de March, los sacerdotes, pistola en mano, obligaban a sus hijas de confesión y comunión, a denunciar a sus familiares rojos, 'y echaban de los cafés liberales a la clientela, balaceándola.

Platero, tirano de la diócesis de Segovia, iba a amedrentar a los presos de Sancti-Spiritus diciéndoles : «Tengo vuestra vida y la de los vuestros en mis manos; y de ninguno de vosotros hago más cabal que de una colilla.»

El cortezudo navarro, Ilundain, inspirador de los caudillos del Sur, desde su sede arzobispal sevillana, era el autor intelectual, que aquí se dice, de la matanza de doscientos masacrados dentro del monasterio de Osera, en Galicia; donde el capitán Salinas los metralleteó, porque no le dejaban al sufragáneo hacer dólares con un baldaquino gótico, de gran mérito artístico, que chamarileros yankis compraban.

El obispo de Cuenca era el compinche de Fanjul en las tropelías que ambos cometieron por la desdichada provincia de los romances de feria; para dar mayoría a los cedistas y cavernarios de Salamanca, que estaban preparando el Alzamiento Nacional (de camisas).

Toda la metropolitanía, encabezada por el primado Gumá, firmaron el manifiesto dirigido al Papa a favor de Franco; documento en el que no salvaron su honor más que Mateo Múgica, de Vitoria, y Vidal y Barraquer, de Tarragona. A los que en su santidad se hizo mártires, como a Alvarez Miranda, de León, y a Gandásegui, de Valladolid, muertos por su moderación, a escupitajos e insultos de su propio cerril clero.

CRONICA EXPRES

FECUNDIDAD

TRAIAN al mundo un hijo cada año, y el marido ganaba cinco reales. El marido iba a jornal al campo, la mujer hacía en casa cajillas para una fábrica de fósforos.

Con la sartén de panizo por la mañana pasaban hasta el cuenco de berzas por la noche.

Autores de su miseria y la de sus hijos, siete dogales al cuello de los padres.

No hubo un alma caritativa, con alguna ilustración sexual, que les enseñara a administrar la cama. ¿Qué hubiera parecido esto en un pueblo lo menos un par de siglos retrasado? Nada, porque no habrían entendido dicha administración sin descender a un lenguaje grosero, y descendiendo a ese terreno, el remedio habría sido peor que la enfermedad a causa del escándalo.

Está en lo posible que el caso sea distinto hoy debido a las aloconaciones familiares y que la reproducción conejil sea un negocio lucrativo en lugar de una rémora.

¿Cuánto gana ahora el que antes iba a cavar por cinco reales? ¿A cómo pagan hoy la manipulación de las cajas de fósforos? ¿Y cuánto ha subido la vida?

El trabajador de los cinco reales de antaño no tiene más con las cinco pesetas de hogaño, y aún menos. ¿Qué son hoy, por ejemplo, mil pesetas? Nunca cinco reales prestaron para vestirse de pies a cabeza, pero tampoco hoy se logra esto con mil pesetas, que son diez mil francos.

La miseria, pues, no ha cambiado y hoy se mofa del pobre como nunca, haciéndole creer que tiene más que antes y tiene lo mismo.

La prueba está en los repartos de ropas y vituallas que las conferencias de carácter religioso hacen a los necesitados, a lo que el triste peón lleno de hijos tiene que recurrir, por más que esto le repugne.

Necesidad diaria, mala de remediar, depauperación enraizada, reflejo del odioso sistema capitalista, que obliga a restringir el fin exclusivo del matrimonio hasta no permitir no tener hijos.

Pero si la máquina del pobre para, ¿cómo marchará el tren del rico?

PUYOL

CHISPAS

La amistad no se fabrica; se elabora con materiales de natura.

⁂

«Mató a su mejor amigo.»
Jamás se había visto tamaña barbaridad escrita.

⁂

¿Se llegará a la amistad promulgada por decreto, por intervención de notaría?

⁂

Existían en España la amistad cómplice y la para pedir reales. Ambas, completamente irreales.

⁂

Amistad es una ciencia
que no admite dependencia.

⁂

Amigo, sí; escudero, no.

⁂

Amistad es igualdad y natural estima.

⁂

Mesa redonda es un velador rodeado de amigos opinando cada cual por su cuenta, o acatando unos la opinión del que cuenta.

⁂

La amistad nace de la simpatía justificada.

⁂

La amistad, intransferible, no se expende en los comercios.

⁂

La ficción y el interés son antítesis de la amistad formalmente concebida.

⁂

«Amigos, pero no perdiendo.» En cuyo caso la amistad está de antemano perdida.

⁂

Jamás el reo será amigo del verdugo, ni el enfático amigo del modesto.

⁂

La amistad no es un fuego fatuo. La fatuidad no es un fuego. El fuego de la amistad no es un juego. Se es amigo de hecho, no de derecho, ni de cohecho. El amigo es bien dicente.

⁂

Y así sucesivamente.

CHISPERO

HOY Y SIEMPRE

Trigo limpio.

DISCOS

Nuevos aguaceros en el Vallés Occidental. Más agua en desborde que en la noche del 24 y 25 de septiembre, con menos desastre material y humano.

Esta vez los ribereños no fiaron en la Virgen y corrieron. Las casas, esas ya no estaban, y aquellos moradores tampoco; tristemente.

Los vecinos que quedaban en Las Arenas de Tarrasa al verse en segundo trance han dicho —y hecho—: «Ahí queda esto.» Y se largaron, provistos de latas y maderos, para establecer aduar en el promontorio más próximo. Igual que nació en un aciago febrero el campamento de Argelés del Mar tras la gran derrota española de 1939.

Por dos veces «ripollenses», «arenencs» y «rubinenses» han perdido su lar. Igual nuestros compañeros que, huyendo del mortífero huracán franquista en 1939, se refugiaron en Argelia donde restablecer hogar, para en 1962, nuevamente perderlo. En su primera fuga dejaron personas entrañables en los cementerios bajo la luna, colmados por la guadaña franquista. En la segunda, no tanto. Exactamente igual que lo ocurrido a los exodistas voluntarios establecidos por la miseria española a la sombra del sombrío monte San Llorenç de Munt.

Sólo que nuestros argelinos *no estaban protegidos por el Cielo. Lejos de las bendiciones, llevaban sobre sí todas las maldiciones del clero. Ese mismo clero que musita latinajos —cobrables de la Suscripción— sobre los cuerpos inermes, irreconocibles, que aún se descubren en los recodos de las hoscas rieras.*

La mogiganga religiosa saca partido de todas las situaciones, por catastróficas que sean. Unica riada adversa para los frailes: la del 19 de Julio, famosa entre las famosas. La supervivencia religiosa se entregó, reconstruida su España, al rosario intensivo, logrando producir un horroroso rosarial de muertos.

Esa es la gran riada, que aún perdura, y que los curas observan desde la altura de sus campanarios, cuyos peldaños no descienden sino para recoger el dinero de la Suscripción para otros damnificados.

Gran negocio clerical el de las lágrimas ajenas.

DISCOBOLO

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

La guerra es problema subalterno

NO minimicemos nuestra preocupación constante en torno al conflicto trágico que por doquier nos amenaza, atemoriza al mundo y nos convierte a todos en condenados a muerte. Ha de hallarse en la línea de nuestras actividades cardinales el denunciar la catástrofe posible. Hemos de señalar los mil y un aspectos, detalles y características del problema que a ojos vista se agudiza con escalofriantes perspectivas. Pero por terrible que aparezca el efecto lo que importa es puntualizar la causa y llegar al fondo, al origen, a la razón permanente que somete al hombre a la paradoja de su autodestrucción.

Analizando el desarrollo funcional de las sociedades dichas humanas hallamos que la guerra es un engranaje del aparato que condiciona el sistema de relaciones entre estas sociedades humanas. Decimos sociedades y no sociedad. Sociedades racistas, religiosas, nacionalistas, imperialistas, capitalistas de todo signo (burguesa o de Estado), democráticas o totalitarias. Todas estas sociedades humanas se rigen por una norma a todas común : La Autoridad. Por un método a todas común : La Fuerza. Por un sistema a todas común : El Estado. Mediante recursos psicológicos a todas comunes : La propaganda dirigida, centralizada, a vía única.

La meta a que desembocan las intenciones de todas estas sociedades corresponde al curso normal de su idea central: la Fuerza. Basadas en la autoridad se afirman en la fuerza para obtener el dominio absoluto de las unas sobre las otras hasta que quede una sola de ellas, monstruosa, monolítica, centralizada : La unidad por la destrucción de los opositores. Una fuerza total, obtenida mediante la eliminación absoluta de las otras fuerzas concurrentes. Ese es el futuro. Será ése el futuro si otra idea, la de la libertad, no logra neutralizar en el hombre el corrosivo gusano de la autoridad.

Son estos los dos factores en causa: Autoridad versus Libertad, los que se hallan en juego a través de los siglos de historia humana. Si la libertad logra hacerse conciencia en los hombres el porvenir se hallará abierto a perspectivas concordantes con lo que se ha dado en llamar « espíritu humanista, universalista, fraternal ». Si la autoridad se reafirma y vence será cada vez mayor la perspectiva del caos : de la autodestrucción total.

ESTAMOS EN GUERRA PERMANENTE

Atemoriza a todos la idea de que la « guerra grande » pueda estallar de un momento a otro y parece como que un suspiro de esperanza aflora cuando los « grandes » se prometen mutuas complacencias. Pero la guerra existe por doquier en el mundo y difícilmente hallaríamos en la historia de los tiempos modernos un período de calma absoluta en la extensión del planeta. Los chinos de Formosa se hallan en guerra contra los chinos de Pekín a la vez que éstos mismos se hallan en guerra con los « pacifistas » indios después de haberse merendado a los tibetanos. En el Congo se masacran entre sí los negros defendiendo « trusts » rivales usufructuados por los blancos, no defendiendo la libertad del Congo. Se hallan en Siria en estado de permanente alarma, diezmados entre sí los sirios a causa de las apetencias expansionistas de El Cairo. Israel se halla en pie de guerra con todos sus vecinos y no pasa mes sin escaramuza con unos u otros de ellos. Se abrió el fuego estos días entre Yemen y Arabia Seudita. No hace gran cosa que se acabó en Argelia, pero latentes se hallan conflictos fronterizos que días pasados dieron a derramar sangre de dos bandos. Aún no se ha calmado del todo la diferencia entre Chile y Bolivia. Se descubre en Alemania una « fuga » de secretos que no conciernen a la paz precisamente y en Alemania « democrática » y de fementida fe pacifista, en la comunizada, se califica de « patrióticos » a los juguetes militaristas. Para reafirmarse en la idea de paz los niños alemanes jugarán con tanques, fusiles y pistolas patrióticas. La táctica comunista — perdón : bolchevique — es la de proclamar la paz y establecer la guerra. No hacen otra cosa los no bolcheviques. El mundo es, así, una antorcha ardiente que cada día se aproxima más al polverín.

Y existe en permanencia la otra guerra, la que a menudo se olvida o se disculpa, la que en cada país llevan entre sí los propios connacionales afirmándose unos en la dictadura o en el racismo, deseando los otros abrir cauces a la libertad. Y así lo vemos en Rodesia, en Angola, Portugal, España... En todos los continentes. El sudamericano se halla en constante crisis, como se ve en Argentina o amenaza en Brasil; como se vio en Perú, donde finalmente el golpe de Estado militar ganó la anuencia del Tío Sam, tal como en una crónica habíamos previsto. Como se observa en Bolivia en una reciente masacre o en Venezuela con repetidas violencias, o en Santo Domingo, de donde estos mismos días se expulsó a un puñado de subversivos, con la complicidad directa del famoso Departamento e Estado de los «libres» U.S.A., donde la libertad se halla limitada por el odio rabioso de los blancos contra los negros, al igual que en la URSS se repite la persecución contra los judíos y en Bulgaria se abre proceso contra los « traidores stalinistas » como ayer en todos los territorios bolchevizados se abrieron procesos contra los « traidores trostskistas ».

Sobre todas las tierras, bajo todas las banderas : violencia, odio, opresión...

Y el oprimido continúa produciendo armas en las fábricas o bombas en los laboratorios. Da su contingente de soldados cada año en todas las latitudes, aunque clame por el antimilitarismo. Va al juzgado, aunque se declare libertario, para establecer acta matrimonial. Va a la iglesia el hijo del pueblo sometiéndose él mismo a la coyunda. Va a votar hasta el no creyente en las soluciones de fuerza, reafirmando así la fuerza de la autoridad. Cree ejercer un derecho sin percatarse que al no votar ejercería el mejor de sus derechos manifestando así su repudio al poder...

PALABRAS SENSATAS

Se conoce a Herbert Read como crítico de arte y como profesor en la Universidad de Edimburgo. Se le conoce también como escritor y al alcance de cualquier español se hallan algunas de sus obras, como « Educación por el arte », por ejemplo; « Anarquía y orden ». Recientemente se hallaba en Buenos Aires, donde dio una conferencia sobre « El anarquismo en la sociedad de la abundancia ». Puede hallarse el texto integral en la revista « Reconstruir » (núm. 19, julio-agosto 1962, Buenos Aires).

Dice Herbert Read sobre el problema fundamental que condiciona todos los problemas sociales, el de la guerra incluído :

« El anarquismo es una filosofía política basada en la negación del poder o de la fuerza como un agente para el logro del bien. El anarquismo sostiene el principio opuesto : el de la ayuda mutua. Creo que a menos que sostengamos tal principio y basemos nuestras creencias y actitudes en él, no hay futuro, ni para el anarquismo ni para la humanidad. Otros principios enraizan en este principio básico, pero a menos que nuestro fin sea la eliminación completa de la fuerza del cuerpo político, no somos anarquistas de convicción. Cualesquiera sean las consecuencias, personales o sociales, nuestro deber primero es sostener que el uso de la fuerza corrompe a la mente humana y produce un daño infinito en la comunidad ».

⁂

Coincidiendo con Herbert Read insistimos en que no se trata de tomar partido por éste o por aquel sector contendiente, ficticiamente contendiente, porque ambos sectores se basan en la autoridad, se mantienen en y por medio de la autoridad : van hacia la autoridad cada vez más total y lo realizan con el empleo de la fuerza.

Y es por eso también que respecto a España decimos, insistimos, repetimos, que para nosotros no se trata de reinstaurar la República. Lo que importa es tirar a Franco. Lo que importa es que el régimen que suceda a Franco sea lo menos autoritario posible y para ello hemos de ser opositores y no componentes de un régimen de signo gubernamental, por liberal que parezca. La República que la constituyan los republicanos. Para ello no necesitan nuestro apoyo ni tenemos por qué ofrecerlo, ni mucho menos practicarlo. Ha de contar nuestra voluntad, nuestro apoyo, nuestro esfuerzo entero para derribar a Franco. He ahí el límite natural de una posible Alianza. Después ya se encargarán los republicanos de meternos de nuevo en la cárcel como en el pasado, como en el presente republicano o sedicente socialista de otros países.

Será así si continuamos en la CNT, y si la CNT, mañana como ayer, continúa en su puesto haciendo punta y masa en pro de la libertad, contra toda forma de poder.

Insistimos porque son otras las campanas que suenan en ciertos mitines. Y las suenan militantes de la CNT. Tocan a falso.

NOTA DEL JAPON. — En el XII Congreso de la Federación Anarquista Japonesa celebrado en Tokío los días 4 y 5 de agosto, se acordó dar un nuevo título al órgano libertario nipón «Jiyurengo» (Asociación libre). Antes se llamaba «Kurohata» (Bandera negra), que sustituyó a su vez a «Heimin Shimbon» (Hombre del Pueblo).

HORIZONTES

ES difícil prever y hacer conjetura de cómo se producirá la caída del régimen fascista del odiado Franco, de la que tanta necesidad tiene el pueblo español para salir de la esclavitud y el obscurantismo en que yace hace ya un cuarto de siglo.

No es posible emitir un juicio aproximativo de la forma y medio de que se valdrá la oposición para conseguir el derrocamiento definitivo. Este, ¿tendrá lugar por la acción concertada e incruenta del antifranquismo de dentro y de fuera de España tendente a suplantar la dictadura del «Caudillo» por un gobierno de transición, que, evitando todo derramamiento de sangre, llegue a garantizar la libertad de expresión, de reunión y de asociación?. ¿Se deberá el hundimiento del fascismo español a la acción de un determinado sector oposicionista que, aceptando la responsabilidad de la lucha violenta (o cruenta, como ahora se dice), cree un clima desmoralizador entre el franquismo, propicio a su caída? ¿Puede ésta producirla el mismo franquismo, abandonando voluntaria y pacíficamente el poder a la oposición al verse desacreditado nacional e internacionalmente y sin posibilidad de continuación?

No nos atrevemos a señalar cuál de las tres hipotéticas preguntas está más cerca de lo cierto y con más posibilidades de realización.

Ahora sí; lo que podemos adelantar sin temor a equívoco, es que Franco y su cuadrilla de fascistas no sueltan las riendas de su gobierno pacífica y voluntariamente, aunque les falte el apoyo de los países extranjeros que hasta aquí les han ayudado de una forma u otra.

No, eso de ninguna manera. Los cruzados españoles, que componen la casta privilegiada y parasitaria del tradicionalismo, que son los que gobiernan hoy y que se impusieron siempre por las fuerzas de las armas, que no de la razón, no dan a esperar de ellos una retirada voluntaria y pacífica. Ni pensarlo.

Entonces, ¿cómo conseguir su desaparición de la escena política y gubernamental sin que la lucha ensangriente nuevamente al pueblo español, como es deseo del franquismo, y cabe creer también, el de sus amigos de otras naciones?

Existe un medio aceptable y susceptible de lograr el derrocamiento del régimen franquista, tal vez lo más pacíficamente posible, es decir, con la mínima violencia, ya que ésta no podemos descartarla totalmente; el cual medio consistiría en que todas las fuerzas democráticas, los hombres libres y todas las organizaciones obreras que también democráticas y libres se denominan, hicieran causa común (y no pedimos mucho) decidida y seriamente con la oposición española antifascista, y que ésta llegara a una inteligencia que tuviera como principio la formación de un organismo nacional de resistencia (el nombre no importa) donde estuvieran representadas todas las organizaciones y partidos no totalitarios, del Interior y del Exilio, sin otro compromiso que el de la caída del fascismo y el restablecimiento de las libertades del pueblo. Este, libre, elegiría después sus instituciones políticas o sociales conforme a sus ideas y aspiraciones emancipadoras.

Manuel TEMBLADOR

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 220 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 22 Novembre 1962

POLITICAILLERIES

LES animateurs des partis politiques se bousculent autour de la « tarte à la crème » dont le partage, en cours, sera définitivement terminé le 25 novembre.

L'étude que peut faire un observateur attentif des activités des prétendants à la représentation des Gribouilles au Palais Bourbon, est riche en enseignements. Tous les coups sont permis dans cette confrontation, surtout les moins recommandables, et il faut bien reconnaître que les méthodes utilisées, basées très souvent sur l'erreur, le mensonge, la mauvaise foi, l'hypocrisie, la démagogie, l'égoïsme, la haine, plus, peut-être, si c'est possible, que précédemment, ne tendront qu'à discréditer davantage ceux évoluant dans la jungle environnant le parlement, et y aboutissant.

Quelques exemples pris sur le vif, démontreront mieux la valeur de nos affirmations.

A tout seigneur, tout honneur !

De Gaulle, au cours de sa campagne du référendum, a condamné formellement les partis politiques, ces « pelés », ces « galeux », responsables de tous les maux dont nous souffrons. Nous admettons qu'il y a beaucoup de vrai dans cette sentence. Pourquoi, alors, aussitôt son dernier « triomphe » assuré, le général a-t-il pris position en faveur de l'U.N.R., parti aussi peu recommandable que les autres ? Tout simplement, à coup sûr, parce que ses « béni-oui-oui »approuvent sa position cléricale et belliciste, sans même en discuter, et malgré ses extravagances.

Pendant que Dides et Misoffe rompent des lances dans leur circonscription avec les partisans d'une action directe mal orientée, d'autres, comme le calottin Pflimlin, moins combattifs — on en conviendra si l'on se souvient de mai 1958 — mènent, ce sont les seuls, une campagne de tout repos, sans se mouiller, ménageant leurs arrières, « sans pratiquer l'opposition systématique ni la servitude docile ». **Ils savent bien que Dieu, le leur, évidemment, par la personne interposée des curés d'Alsace, du Nord et des recteurs bretons, leur assurera une confortable majorité. Quant à Mendès-France,** multimilliardaire défenseur des exploités, **les poujadistes, tellement persuadés qu'** « il est trop fort », **renoncent même à lui porter la contradiction dans son secteur, ce qui prouve bien, étant donné le programme qu'il présente l'insigne faiblesse de ses opposants.**

Pourtant, toutes ces personnalités apparaissent bien pâles à côté du caméléon Guy Mollet, porte-drapeau de la S.F.I.O., qui peut se vanter, à défaut d'autre chose, d'avoir coupé le souffle à tous. Il a réinventé le « Front Populaire », pas moins ! En a-t-il mangé du communiste pendant des années, à tous les repas, à toutes les sauces, et faut-il que ses risques de défaite soient grands pour qu'il en vienne à leur tendre la main et préconiser : « Au second tour, votez pour n'importe qui, sauf pour l'U.N.R. ».

Ce politicien retors, ils le sont tous, oublie tout simplement qu'il est de ceux qui ont mis le plus de soins à faire le « lit » de de Gaulle. Il brule sans arrière-pensée, l'instinct de conservation aidant, ce qu'il a adoré et on peut dire que l'étalage d'une telle duplicité est sans précédent.

Il n'est pas utile de s'attarder plus, sur le cas de la totalité de ces mystificateurs, qui promettent tout, à tous, comme si c'était possible, **sans jamais rien tenir. Ce serait perdre du temps car, depuis plus d'un siècle, leur procès est fait, leur condamnation prononcée.**

Les évolués qui ont compris que la solution du problème ne se situe pas dans un changement d'individus mais de système, **démontrant ainsi qu'ils disent NON! à l'autorité, aux privilèges, à la guerre, à l'obscurantisme, s'abstiendront. Nous espérons qu'ils seront chaque fois plus nombreux à refuser de participer aux futures pantalonnades.**

Les autres, intoxiqués par la ridicule conception de leur « souveraineté », dont ils se démettent aussitôt qu'elle leur a été restituée, se presseront aux urnes, pour y jeter leur bulletin de vote, tout comme Gribouille, s'apercevant qu'il pleut, se jette à l'eau, pour éviter d'être mouillé.

CINQ COLONNES A LA UNE

Je n'ai pas de poste de télévision, mais il m'arrive quelquefois de m'asseoir devant l'une de ces « étranges lucarnes », ainsi que les nomme *Le Canard Enchaîne*. La plupart du temps, je dois le dire, on ne s'y enrichit pas l'esprit. Je n'avais jamais vu la célèbre émission d'Igor Barrère et Etienne Lalou, « Cinq colonnes à la une », qui, de l'avis de la presque unanimité des téléspectateurs, est la meilleure de toutes.

Je l'ai vue hier, 6 octobre 1962, et je pense sincèrement que cette réputation n'est pas surfaite. Variété, objectivité et authenticité en sont les qualités principales, et, compte tenu de ces temps troubles dans lesquels nous vivons, il semble que la censure impériale ne se montre pas trop tatillonne envers ses réalisateurs. Voici rapidement résumé ce que j'ai vu au cours de cette émission.

I. — *Reportage sur les rapatriés d'Algérie.* — Du sérieux, du pris sur le vif, et une évidente volonté de ne pas influencer la personne interrogée. Les réponses sont parfois hésitantes, mais donnent bien l'impression de ne pas avoir été préparées à l'avance. Nul souci de cabotinage ou de vantardise, mais l'on ressent nettement l'effroyable poids des mensonges et des préjugés accumulés depuis plus d'un siècle qui ont contribué à l'avènement de la république algérienne. Il ressort de cette séquence que tout n'est pas perdu là-bas, du point de vue d'une collaboration loyale entre les deux communautés. De l'efficacité des gouvernants à empêcher les vengeances aveugles et les actes de vandalisme, dépend le retour en Algérie de nombreux réfugiés, qui malgré tout, ne se sentent pas tellement chez eux dans la métropole. Mais, à la vérité, tout le monde est fatigué de cette guerre, et maintenir l'ordre, c'est-à-dire, au vrai, maintenir les inégalités sociales, sinon raciales, ne paraît pas être une chose impossible. Le fellah n'aura fait que changer de maître, du moins ne souffrira-t-il plus de cet espèce de mépris ouvertement affiché par les anciens colons, mépris qui, tout autant que la misère est à la base de la révolte de tout un peuple.

Pour en revenir à l'émission, je souhaite que l'on nous fasse entendre dans un proche avenir, la voix de l'autre bord, c'est-à-dire, de l'homme de la rue musulman, du commerçant et de l'intellectuel musulmans. et aussi celle du travailleur musulman qui rejoint son pays après de longues années passées en France. Cela ne paraît pas impossible de la part du tandem Barrère-Lalou.

2. *Cubains anticastristes.* — Reportage sur les anciens partisans de Batista et les Cubains, n'acceptant pas le régime de Fidel Castro, réfugiés à Miami. Document révélateur, oh combien ! Que leur sort ne soit pas tellement enviable, d'accord, encore que leur situation matérielle ne paraît pas misérable ; que Castro ne se soit pas montré particulièrement généreux à leur endroit, c'est normal : ne sont-ils pas, pour la plupart, des contre-révolutionnaires ? On peut le déplorer ! Mais cela ne justifie pas ces propos haineux proférés par certains des individus interrogés, ni leur attitude provocante passablement ridicule. L'un d'eux, avocat, je crois, n'hésita pas à dire qu'il considérait comme un « *mal nécessaire la perspective d'une guerre mondiale provoquée par la reconquête de l'île* ». Un autre sortit l'argument-massue des Américains, c'est-à-dire, la crainte de l'établissement de bases soviétiques à Cuba. Il déclara même ceci : *Que dirait la France si les soviétiques établissaient des bases en Algérie ?* » Toutefois, il resta coi lorsque le reporter lui fit remarquer que les U. S. A. avaient les premiers établis des bases militaires non loin des frontières de l'U.R.S.S., notamment en Turquie et en Iran.

De plus, et cela ressort directement des propos de plusieurs de ces excités, des commandos sont formés sur le sol américain, entraînés par des officiers américains et destinés certainement à une deuxième expédition militaire contre Cuba. Que peut-on attendre de bon de la part de ces hystériques de l'anticommunisme.

3. *Les inondations d'Espagne.* — Des images de misère et de désolation. La tristesse et le désespoir se lisent sur ces visages émaciés et ridés de petites gens qui ont tout perdu. Et la faim aussi, car certains, surpris par l'objectif, sont fort occupés à se sustenter sans faire mine de vouloir s'arrêter un instant.

De nombreux morts, des mécréants, sans doute, car une femme âgée, d'apparence aisée, n'hésite pas à dire qu'elle a été sauvée grâce à une prière adressée à la Vierge Marie. Il faudrait ne pas avoir de cœur, vraiment, pour lui faire remarquer que le mieux, de la part de la Vierge en question, était d'abord de ne laisser inonder le pays.

A côté de cela, des images réconfortantes : le prince héritier don Carlos, accompagné de sa jeune femme, souriant et serrant des mains de notables. Allons, jeune homme, ne vous désolez pas ! ça vient, ça vient, Franco n'est pas éternel et le peuple espagnol vous attend avec impatience. Quant à Franco, nous l'avons vu, bedonnant et paradant, entouré de tout un état-major d'officiers et de prélats, se dirigeant vers la cathédrale, y entrant et se recueillant, et priant, pendant le Te Deum en faveur des victimes. Et nous avons vu, encore, une chose stupéfiante, incroyable : la foule délirante, contenue à grand peine par un cordon de policiers, hurlant ses acclamations vers le grotesque dictateur. Et c'était bien le peuple et non des éléments épars et commandés de service. Et cela dans la Catalogne, la province la plus avancée industriellement et socialement de toute l'Espagne.

Qu'en pensent nos collègues de la C. N. T. espagnole ?

BLANQUET

(A suivre.)

POUVOIR ET TRAVAIL

Le pain du peuple dépend, présentement, du pouvoir ; c'est une question de vie. Le pouvoir, quelqu'il soit, laisse au travailleur, sur sa production, le salaire strictement nécessaire à sa vie. Tout ce que supporte le peuple prend sa source au pouvoir ; c'est donc toute justice de lui imputer les misères du peuple, sa ruine matérielle et morale.

Deux forces s'affrontent, le pouvoir et le travail. La force du travail produit la vie à tous ; la force du pouvoir assure les privilèges du capital. Dans cette lutte éternelle, c'est, présentement, la force du travail qui est vaincue par la force minoritaire du pouvoir au service du capital.

L'oppression est nécessaire au pouvoir, elle lui confère son autorité. Faciliter au travailleur la possibilité de s'évader du joug de son esclavage déguisé, serait funeste au pouvoir. Plus de justice dans les conditions du travail, autoriserait le travailleur à s'instruire, s'élever, se libérer. Accroître le profit du capitalisme, autorise le maintien de la servitude et des castes. L'instruction tolérée au peuple, la propagande étatiste par presse, radio, télévision, garantissent le maintien des servitudes, des mensonges nationaux, de la violence.

Il ne peut y avoir de coopération avec l'autocratie, il ne peut y avoir qu'un contrat de servage. Par la grève corporative et les manifestations localisées, le travailleur peut obtenir une amélioration de son salaire et propager l'esprit de révolution pour demain, mais il ne peut accéder à la liberté. En tentant d'arracher quelques libertés au pouvoir, on ne fait, en réalité, que river les chaînes de la servitude au lieu de les briser. S'acoquiner au pouvoir est devenir complice de celui-ci ; c'est trahir les travailleurs, le peuple. La liberté, la justice, le bien-être du peuple, s'obtiendront, non par des marchandages, mais par la révolution.

L'ignorance, la soumission, ne peuvent autoriser la conquête du pain de la liberté ; seule, l'initiation à celle-ci, peut donner le courage de la révolte et faire reconnaître que toutes les conquêtes du progrès sont l'œuvre des travailleurs et non du capital. Le pouvoir exploiteur s'empare de tout et c'est parce qu'il s'empare de tout, qu'on le proclame le créateur de tout.

Les travailleurs possèdent une force immense, tout dépend d'eux. Instruits, unis, ils peuvent briser les jougs du capitalisme et des Etats. Les pouvoirs veillent ; certains syndicats, qui pactisent avec les pouvoirs, au lieu d'assembler une force autorisant une révolution libératrice, divisent, compartimentent les travailleurs, assurent l'autorité du pouvoir et le maintien de la servitude.

La grève, la non-action, la non-participation, sont les armes du peuple évolué, elles ne peuvent porter fruits que par l'adhésion massive du peuple, Toute grève revendicative est nécessaire, car elle éveille l'attention des travailleurs, elle autorise un comportement plus digne de ceux-ci pour l'avenir ; mais c'est la création d'une force unifiée qui autorisera, pour l'avenir, la possibilité, par la destruction des pouvoirs, qui vivent en parasites du produit des travailleurs, la grande révolution libératrice de demain.

Sous le vain prétexte du respect de la liberté du travail, le pouvoir, par ses mercenaires, viole le droit de grève. Les heurts des forces des mercenaires contre les grévistes qui revendiquent leur droit à la vie, apportent la preuve que le pouvoir, de tout temps, est l'agent du capitalisme. « *La grève, malgré les inconvénients, est le moyen naturel à la portée de tous, auquel tous participent... La seule arme vraiment populaire dans la lutte contre le capital.* » — Auguste Blanqui. La grève autorise l'accès à la révolution libératrice de demain ; les répressions brutales des mercenaires, aux ordres du pouvoir, permettent la révolte des salariés. Aux révolutionnaires d'exploiter les erreurs d'un pouvoir qui est dans l'obligation d'utiliser la force, ne pouvant utiliser la raison.

Les travailleurs qui, par intérêt, inconscience ou lâcheté, refusent de participer à tout mouvement d'évolution réalisable par la grève, signent leur déchéance et proclament la souveraineté du pouvoir et du capital.

RENE VILLARD

ANARCHIE ET SYNDICALISME

Staline, après tant d'autres, est l'auteur d'un petit opuscule dans lequel il critique et raille les anarchistes, en essayant de démontrer qu'ils sont incapables d'instituer un régime adéquat à leur idéal.

Le moins qu'on puisse dire c'est que le feu dictateur rouge, tout comme ses devanciers, n'a en somme cherché qu'à justifier la pérennité du pouvoir, puisqu'il s'en est tenu à des considérations en relation directe avec l'exercice des pratiques étatiques connues.

En effet, le raisonnement de tous apparaît d'une simplicité aussi risible que si l'on demandait à un enfant, la couleur du cheval blanc d'Henri IV. Car, le plus hilarant c'est l'obstination ridicule qu'ils mettent à ne point poser, en dignes cartésiens qu'ils prétendent être, les données réelles du problème.

Enracinés dans leur sophisme autoritaire, les détracteurs de l'anarchie la considèrent à l'image d'une *doctrine, fondement éthique d'un régime* susceptible de se substituer au leur. Dès lors, lancés dans l'erreur, toutes leurs facultés s'acharnent à vouloir détruire la nouvelle venue.

Je crois inutile d'insister, plus avant, sur les inepties et autres affirmations imbéciles émises dans l'espoir d'anéantir l'anarchie, elles sont trop classiques pour s'attarder à les citer. Et c'est précisément à ces bavardages qu'il faut éviter de prêter la moindre attention. Car, non seulemen on y perd un temps précieux, mais encore, on laisse créditer ces errements auprès d'une masse avide d'avaler les plus monstrueuses couleuvres.

L'anarchiste n'a pas à s'arrêter devant l'affirmation « l'anarchie n'est pas viable », mais, demander à l'adversaire : qu'entendez-vous par anarchie ? Et hausser les épaules en cas de lieux communs dans la réponse.

L'anarchie n'étant pas une doctrine, elle ne saurait dégénérer en orthodoxie sociale, donc, s'abaisser au fumier d'un régime autoritaire. Critiquez et vitupérez contre des adversaires qui veulent jouir de vos privilèges après vous avoir cloués au pilori, mais, ne vous attardez pas à vos chimériques desseins de vouloir anéantir l'anarchie.

L'anarchie constitue plus que l'éthique de l'humanité, puisqu'elle représente la sagesse permanente et consciente de l'homme. Elle est donc l'aboutissant logique des désirs de chacun, aspirant à vivre dans une fraternelle quiétude. Il coulera du temps et même du sang avant d'y arriver, prenez-vous en, à vous même. les anarchistes n'y sont pour rien.

L'anarchiste ne saurait accepter ou prendre des responsabilités gouvernementales au nom de ses principes. Vouloir imposer l'anarchie n'a aucun sens.

L'anarchie ne serait donc qu'un mot ? Si l'on veut, mais quel réalisme dans l'acception de ce mot : *AN-ARCHIE* (sans gouvernement ou autorité), plus de flics, plus de juges, de curés en tous genres, etc., plus rien de ce qui constitue la base de la tyrannie *et ce qui est le plus précieux*, plus aucun être humain assez idiot de croire à la pérennité de ces gnomes sanglants. Une Humanité orientée par la somme de ses connaissances dégagées d'une morale homicide, et dont le constant souci de chacun serait le développement de ses facultés afin de mieux combattre l'adversité naturelle des éléments et d'apporter en partage le bien-être et la joie inhérente à l'équilibre de la santé de chacun et de tous.

Dans ces conditions, pourquoi être anarchiste si celui qui prétend l'être n'a pas la ressource de faire des adeptes ? L'anarchiste n'a pas à faire d'adeptes, son rôle est suffissamment imposant dans la conjoncture actuelle. Etudier, se déterminer, se dégager, dans la mesure où il le peut, des contingences politiques, éviter les actes autoritaires, avoir un comportement logique. Non pas à la façon de certain doctrinaire, pour qui boire un verre de vin et même un apéritif, ou fumer est un sacrilège. Non un militant anarchiste ne dot pas être un spartiate. S'il doit se dégager de la fange de l'ivrognerie et autres mœurs débilitantes ; il n'a pas pour autant à s'imposer des privations qui pour un instant lui sont agréables, et puis, il faut se méfier des crétins qui vous classent aisément dans le camp des austères. Enfin, l'anarchiste ne doit pas vivre en ermite, subissant les lamentables effets de la désertion collective sur tous les plans, il ne saurait se désintéresser de ses conditions matérielles dont il déplore la précarité. Il lui faut donc une activité sociale, qui est d'ailleurs compatible avec ses aspirations intimes. Sa qualité d'exploité lui confère un double rôle, s'associer affinitairement avec ses compagnons de chaine et leur communiquer les résultats de ses déductions. C'est ce me semble le processus logique suivi par les anarchistes français, qui fondèrent la C.G.T.

Partant, la place d'un anarchiste est dans un syndicat, je précise un syndicat révolutionnaire, en l'occurrence la C. N. T. Pourquoi dans un syndicat révolutionnaire ? Pour tenter de créer un état receptif chez ses co-exploités et ainsi susciter leur intérêt à une activité essentiellement orientée vers la disparition sans retour, de l'exploitation de l'homme par l'homme.

La mission de l'anarchiste dans son syndicat révolutionnaire est de rassembler, d'abord, des anarchistes, ensuite ceux qui s'avèrent — les jeunes — aptes à concevoir leur état de prostitué. Le syndicat est un lieu de prédilection pour le militant anarchiste, car d'une part, il fait l'expérience individuelle de mieux se connaître, ensuite, par ses contacts humains il peut parvenir à modifier certaines extravagances qui auraient pu se manifester hors de ces contacts. Enfin, le syndicalisme révolutionnaire, par son réalisme des conditions, tant sociales qu'économiques doit être considéré comme la structure idéale de la société libertaire de demain.

En effet, si d'une part l'action actuelle est accaparée par les besoins d'une lutte constante contre les exploiteurs, d'autre part, grâce précisément à la diversité des professions réprésentées au sein de la confédération syndicale il est permis de constituer conjointement à la nécessité de l'heure, la structure économique et sociale de demain.

Aussi, il n'est pas négligeable de souligner l'inutilité d'une technocratie, laquelle étant donné l'atavisme morbide des ambitions sordides de la majorité des « intellectuels » permettra d'éviter une dictature non moins homicide que celle que nous combattons. *Oui, le technicien au laboratoire et le syndicaliste à la distribution.*

N'en déplaise à certain rigoriste, je considère le syndicalisme comme étant le plus sûr garant d'une transition intelligente entre l'état de servage et l'état d'épanouissement de la personnalité humaine. Par sa structure éprouvée, par la présence de tous les genres d'activités utiles, sa conception fédéraliste, lui confèrent la possibilité d'éliminer le capitalisme et mettre en place une structure administrative organisatrice de la production et de la répartition égalitaire.

Ainsi, le syndicalisme se trouve être la plateforme de la société de demain. La question politique ne se posant plus, l'exploitation de l'homme par l'homme éliminée, flics, juges, politiciens, curés, etc., inutiles et inutilisables, la société humaine sans gouvernement, saura ce qu'est l'anarchie.

Quant à l'anarcho - syndicaliste, *nullement rebuté de la pauvreté numérique* de son syndicat révolutionnaire, parce que son honnêteté d'anarchiste ne lui permet pas de faire des concessions, sinon honteuses, du moins opportunistes à ceux qu'il combat, ayant d'abord considéré le syndicalisme révolutionnaire comme une tribune pour faire entendre ce qu'il croit être la voie de la raison s'il a été entendu et compris, il restera le compagnon fidèle de ses principes, ayant toujours considéré le bonheur des humains à la somme de leurs capacités, avec la formule : « Un pour tous, tous pour un ».

Le syndicalisme apparaît ici, comme l'organisateur de l'anarchie (l'ordre, la joie de vivre, l'épanouissement rationnel de l'individu). Puissent les camarades libertaires ou anarchistes, égarés dans les sentines réformistes les fuir et rejoindre la seule confédération révolutionnaire pour, en conformité avec la philosophie anarchiste, dont ils se réclament, organiser la lutte efficace.

Camille ANDRES

L'Anarchie c'est l'avenir de l'humanité

(Auguste Blanqui.)

CLIMAT CANADIEN FRANÇAIS (1)

EMISSION « TELEMETRO »

JOSEPH LA RIVIERE INTERVIEWE PAR JACQUES DESBAILLETS.

Q. — Eh bien, j'ai le plaisir de vous présenter monsieur Joseph La Rivière, citoyen, comme il dit modestement. Et, moi, je sais pertinemment qu'il est ancien président, même président fondateur de la Société des Traducteurs de Montréal. C'est cela?

R. — C'est bien ça, monsieur Desbaillets.

Q. — Vous savez qu'il y a présentement dans la province de Québec une « Commission Royale d'Enquête sur l'Enseignement ». Cette Commission a demandé à des gens de comparaitre devant elle, et monsieur La Rivière s'est présenté comme individu. Cette Commission qu'on appelle aussi, « La Commission Parent » ?

R. — C'est bien ça ; sans doute du fait que le président de la Commission est un Monseigneur Parent. Et, comme vous dites, je suis un des quelques individus, des quelques Canadiens Français qui se sont présentés, qui ont soumis un mémoire et ont demandé une audience publique pour venir le défendre. J'ai même dû insister un peu pour obtenir une date. J'ai eu l'impression, à un moment donné, qu'on m'avait... « oublié »...

Q. — Mais on ne vous avait pas oublié !... Est-ce qu'il y en avait d'autres qui se sont présentés avec vous, monsieur La Rivière ?

R. — Oui, en effet ; au tout début, il y a eu, si je me souviens bien, le professeur Havel, de l'Université de Montréal, qui est d'ailleurs un auteur très bien connu en Europe ; plus tard, monsieur Rainville, un instituteur de longue expérience, maintenant à sa retraite ; et, tout dernièrement, monsieur Néray, aussi un instituteur qui a enseigné en France et au Proche-Orien. Et s'il y en a eu d'autres... là, je leur demande de m'excuser, mais leur nom m'échappe.

Q. — Monsieur La Rivière, pourquoi pensez-vous qu'il a eu si peu d'individus qui se sont présentés devant la commission ?

R. — A mon avis, cela dénote, cela indique que chez les Canadiens français on n'est pas trop friand de faire valoir en public ses opinions sur des sujets, disons, aussi sérieux, aussi lourds de conséquences que l'instruction publique. On préfère se présenter en groupe avec des « chefs » et des «porte-paroles ». Et peut-être aussi — je ne sais pas si je devrais dire ça — peut-être qu'on a la tendance à se contenter trop d'opinions et de doctrines toutes faites ; ce qui, naturellement, nous épargne l'effort, le travail qu'il faut faire pour étudier une situation donnée et en tirer une conclusion valable ou logique, une situation qu'on peut défendre avec ses conséquences... avec ses connaissances, dis-je.

Naturellement, il y a des gens qui ne pensent pas, et des gens qui refusent de penser.

Q. — Comment avez-vous été reçu, monsieur La Rivière, quand vous vous êtes présenté devant la Commission Parent ?

R. — Monsieur Desbaillets, je dois vous dire d'abord que j'ai moi-même, dans le passé, rapporté pas sténographie un très grand nombre d'enquêtes — c'est mon métier — aux Etats-Unis comme au Canada, des enquêtes civiles et militaires, des enquêtes publiques, privées et même secrètes, des enquêtes policières, des conseils de guerre, etc. J'ai donc une certaine connaissance du métier, et je vois peut-être les choses avec un œil plus critique, plus sévère que le commun des mortels. Par exemple, le nombre des commissaires, leur qualité, leur rang social, et même leur attitude lors de l'enquête, n'étaient pas des facteurs à m'impressionner... comme une personne moins avertie l'aurait été.

(A suivre.)

(1) Voir « C. S. » nos. 216 à 219.

LETTRES AUX PERES CONCILIAIRES

Pères conciliaires, je vous adresse cette lettre, sachant que vous avez quitté vos nations, vos provinces pour décider en ce « concilium » de vos disciplines, de votre doctrine catholique, de votre guerre contre les rebelles.

Pères conciliaires, je suis ce mécréant ; je suis l'objet de votre guerre contre les incrédules, les irreligieux, les rebelles qui jadis traqués par la « Santa Hermandad » étaient dirigés devant cet « El santo oficio », ce tribunal sans appel de l'Inquisition.

Pères conciliaires, je ne crois pas en vous, pas en la sainteté de Jean XXIII, pas en ce XXII concile œcuménique ; vous êtes 2.320 pères conciliaires qui ne peuvent en ce jour triste de Toussaint me faire croire à votre message de paix. Par contre, j'adresse un *credo* à votre faste insolent, à vos bedaines bien remplies, à vos visages de parasites gloutons, à vos regards de voluptueux gourmands de chairs satinées.

Pères conciliaires votre jeu sordide se cache sous vos allures dévotes, vos gestes onctueux camouflent vos ambitions, votre soif de jouissance terrestre, vos ambitions politiques, syndicalistes, votre raison d'exister c'est assouvir vos ambitions nationales, internationales, votre but : rester les seuls maîtres de vos provinces, vos nations.

Vous déclarez : « Dieu, plus que jamais, a besoin des hommes », cela afin de régner sur ces politiciens ces syndicalistes, ces manuels, ces intellectuels qui, étudiant dans vos collèges, restent toujours vos sujets. Oui, il était votre sujet ce général qui se rendait, la veille du débarquement, dans ce camp d'Angleterre où se trouvaient les soldats qui devaient les premiers participer à l'assaut du mur Atlantique. Ce général français, les regardant, leur dit : « Vous êtes un petit nombre, mais vous servez une grande cause. Vous allez mourir, messieurs, vous avez de la chance...» C'est bien là votre religion infâme ; il faut crever rapidement pour obtenir ce paradis ! Ils sont morts ces soldats ; le général, est resté, pour que Malraux « l'encense en sa puissance ».

Révérendissimes, la presse, le petit écran, furent toujours à votre service ; les journalistes se devaient de suivre le suave sillage des riches étoffes de vos soutanes.

Depuis ce concile nos sommes chaque jour plongés dans vos pompes, vos œuvres. « Sanguis Jésus ! » Votre concile dépasse les réceptions élyséennes de notre « guide » bien aimé.

Princes de l'Eglise, votre baiser de paix, de bienvenue m'a fait rire. Très bien vos chant, mais vos prières sont du style ancien, à modifier. Dans l'ensemble votre spectacle est bon, votre pièce bien jouée, vos figurants dociles.

Bien entendu, vous n'avez plus la même figuration que pendant la représentation du concile de Trente ; vous avez glissé vers les classes moyennes ; petits malins toujours à la pointe du progrès, comme le démontre Jean Farran, dans l'organe du pouvoir, « Paris - Match ». Il y a des évêques pour taudis, pour les paysans, les pêcheurs, les soldats, les lépreux, les stades, les bidonvilles, les salons.

Frères dans le Christ, vous dénoncez ce monde en lutte, vous demandez aux chrétiens, aux jocistes, aux femmes et hommes qui ne peuvent vivre sans lever les yeux vers le ciel, comme un autre lève ses bras, d'être par leur présence l'espérance qui ne déçoit pas. Votre concile pose les problèmes apostoliques de l'évangilisation de ce monde que vous voulez dominer, la liturgie est en danger. Théologiens de l'école du vieux passé chrétien, le monde moderne étant en marche, vous savez qu'un jour les femmes, les hommes face à la science, se passeront de votre Eglise, de vos œuvres, de vos pompes. Vous avez été tout, vous ne serez plus rien. Votre concile n'est déjà plus pour nous qu'un souvenir où nous avons admiré les chasubles des prélats, docteurs en théologie, les grandes dames et dignitaires laïques de la mascarade chrétienne, ayant les uns, les autres au dessus de leur tête la couronne fleurie du mysticisme ; grotesques asservis évoluant dans les frous-frous des robes dites saintes.

Pères conciliaires, votre carnaval religieux est magnifique, mais jamais vos diamants, votre or, vos chants ne seront assez forts pour nous faire oublier que l'époque des fastes religieux annonce aux peuples : le *chômage*, la *guerre*.

Je termine, princes de l'Eglise, cette lettre en vous disant du fond de mon cœur : « Votre richesse fait notre misère ».

Y. M. BIGET

Vertou - Toussaint 1962.

B.D.I.C

ANTENA

DIEGO SAN JOSE

VIGO. — El día 10 de noviembre falleció en Redondela —donde se hallaba desterrado desde su salida de presidio—, el recio escritor y maestro en la novela, Diego San José de la Torre. Su edad era de 78 años. Diego San José, por sus relevantes dotes intelectuales y su seriedad periodística conquistó fama y estima en los medios cultos y populares de España y de la América latina. Su pluma valorizaba las publicaciones a las que concurría, contándose entre ellas «La Novela Corta», «El Cuento Semanal», «La Esfera», «El País» y demás publicaciones españolas, amén de otras de La Habana, Buenos Aires, Montevideo, etc.

Cuando el estallido hispano-fascista de 1936 quedó fiel al pueblo, al extremo de que al caer prisionero del enemigo en 1939 pasó por todas las calamidades, por todas las vejaciones propias del sistema carcelario franquista, las cuales soportó con gran dignidad y valentía a pesar de haber sido condenado a muerte.

Dos días después de morir, falleció su fiel esposa, Dolores San Emeterio...

Nuestra rosa de emoción añadida a las flores que la gente de corazón y de mente libre habrá arrojado encima de la tumba de tan hermosa pareja.

BARRAQUISMO MODERNO

BARCELONA.—La autoridad anuncia la próxima llegada a la ciudad de Tarrasa de 500 viviendas prefabricadas para alojar en ellas a familias damnificadas por las riadas. Si no se las lleva el agua, las derribará el viento.

POR LA VENTANA A LA CALLE

MADRID.—La policía detuvo a Julio Grimau García, que acusa de pertenecer al comité central del partido comunista. Durante el interrogatorio, según la Dirección General de Seguridad, el detenido se arrojó por la ventana al callejón de San Ricardo. ¿Huyendo de las torturas o arrojado al vacío por la policía?

RESPIRAN POR LA HERIDA

MADRID. — La Oficina de Propaganda del Gobierno desarrolla una campaña de infundios para contrarrestar las conferencias del poeta Marcos Ana, denunciando en todos los países de Europa la existencia de presos políticos en España y exponiendo el suyo propio consistente en más de veinte años de presidio por haber tomado parte en la guerra al lado de la República. Con visos de histeria, el periodismo franquista acumula sobre la conducta de Marcos Ana la comisión de innumerables y gratuitos asesinatos de «personas de bien» que hubiera cometido el acusado cuando tenía 16 años... La prueba de que la Prensa de Franco miente es que en 1939 Marcos Ana no fue fusilado.

EL PRECIO DE LA VIDA DE UN HOMBRE : TRES BALAZOS

BILBAO. — La guardia civil penetró en un establecimiento público de la calle de Ocharcoaga. Cacheó a varios circunstantes y a uno que saltó por la ventana lo mató con tres disparos. El «parte de guerra» califica al muerto de ladrón; pero la propia autoridad termina diciendo no saber de quién se trata.

«TIPOS ESPAÑOLES»

A fines de año «Tipos Españoles», de Felipe Alaiz, podrá ser expuesto a la venta. Su precio será de 5 NF. En cubierta y en contracubierta irán dos dibujos interpretativos del sentir alaiziano trazados exprofeso por el artista y compañero Lamolla. Pueden formularse pedidos a esta Administración en la forma acostumbrada.

Un libro que caerá bien para regalo de año nuevo.

La Iglesia y la moral

HEMOS seguido «grosso modo», el proceso lamado de Lieja, que ha motivado el que la prensa hiciera manifestaciones que tocan de cerca la sedicente «moral» de la sociedad actual, con opiniones que ciertos sectores están interesados en hacer pasar inadvertidos

Pensamos que la liberación de los encartados ha obedecido en gran parte al hecho de que, de haber sido condenados, el revuelo hubiera sido mayor. Posiblemente que ciertas objeciones de orden «moral», defendidas por capas sociales «bien pensantes», hubiéranse visto en mala postura frente a las respuestas de otras capas tildadas de inmorales, de ateas, de libre pensadores, etc.; enemigas de la familia, egoístas hasta el punto de suprimir un ser sin defensa, deseosas tan sólo de vivir una vida holgada, sin otra preocupación que la satisfacción de los deseos materiales o físicos, y muchas otras cosas más que los «bien pensantes» han intentado poner en liza, hasta llegar a la conclusión que el infanticiddio de que nos ocupamos es un crimen. Apresurémosnos, desde ahora, para manifestar que en modo alguno consideramos el infanticidio como ejemplar. Como consideramos toda clase de violencia como elemento perturbador de la armonía.

Se ha dicho que raramente las mayorías tienen razón. Si es verdad que la excepción confirma la regla, esta vez será una de ellas. (Luxemburgo ha tenido que registrarlo.) Las manifestaciones de una mayoría aplastante considerando que la madre de Corina, al hacer desaparecer su hija no había cometido crimen alguno, habida cuenta de que obró al impulso de la piedad nacida al pensar en la amargura de la criatura, cuando, a través el desarrollo físico se hubiera dado cuenta de su estado de insuficiencia, sin más horizonte que el martirio propio y el de los propios familiares.

La Iglesia pone en duda el amor de una madre que obra como lo hizo la de la criatura y levanta la hipótesis de que, si ésta hubiera podido manifestarse hubiera preferido continuar viviendo. A esta hipótesis podrían responder centenares de personas que, viéndose en estado de inutilidad (aun los creyentes, muchos de ellos), invocan la muerte, y los últimos —esto podría ser una respuesta a la Iglesia—, en nombre de Dios. Por lo que a la Iglesia se refiere, nosotros hemos puesto en duda sus designios desde que tuvimos uso de razón, contra la del Vaticano que quiere, porque es «ley de Dios», que los padres vean el dolor constante de una criatura desde su nacimiento. Y hemos afirmado nuestra duda a partir del momento en que hemos visto la Iglesia encubriendo verdaderos crímenes que serían una acusación más al informe que puede levantarse contra ella con sólo recurrir a su historia. Y si no es así, ¿a qué respondían los esqueletos de hombres y mujeres hallados en ciertos conventos que el pueblo aireó en el período juliano?. ¿A qué objeto enterrarlos de pie, con argollas en las muñecas y en los tobillos? ¿Los enterraron acaso vivos? ¿Y los fetos hallados en cierto claustro? ¿Y los aparatos entonces modernos para proceder al aborto?

Evidentemente, la Iglesia pierde cada día tantos. Siendo tan cuca como es, parece que pierde los estribos cuando se trata de defender la moral. Bien es verdad que si es la suya, mejor le valiera callarse. Cuando dicen que dice la ley de Dios : « No matarás », la ponen en evidencia sus masacres, que legaliza la Inquisición, revivida en la zona franquista, cuando los representantes de Dios en la Tierra bendecían a los piquetes de ejecución. Pierde tantos la Iglesia cuando no halla otra respuesta a los muchos experimentos científicos de cada día sino aquella que dice : « Dios permite tales adelantos, porque los que les llevan a tal fin están tocados de su mano. » Lo que es una manera muy cómoda de apoyarse en el « Credo quia absurdum », pues no deja de ser absurdo pensar que Dios toca de su mano a quienes no creen en él. Y se apoyan en el absurdo, a pesar de no poder desmentir a la ciencia como lo hicieron en el pasado ni poder afirmar ningún « milagro », puesto que la ciencia puede probar y prueba que no existen. ¡Ah!, si pudiera extender su poder absoluto, si pudiera volver a los tiempos en que el hombre estaba totalmente sometido, entonces los que están «tocados de la mano de Dios», quien les permite vagar por el Cosmos, serían quemados vivos por herejes. El doctor que injerta los ojos de un recién difunto en las membranas visuales de un ciego, sería un brujo, y como tal asado como un pollo; la mujer que cometiese el « horrendo crimen » del adulterio, sería llevada sobre el puente de la ciudad — y si no hubiera puente en la plaza Mayor — y, para poder vivir condenada a la prostitución, obligada a lanzarse un cuesco, faldas al aire, como se hacía en Aviñón en los tiempos en que el Papado residía allí.

En fin, en los lugares donde la Iglesia no es omnipotente debe obtemperar para no evidenciar más aún el ridículo de sus dogmas. Pero en los lugares en que puede manifestarse su potencia son numerosos los dramas morales y físicos que podrían ser evitados si esos aguafiestas, eternos metelanarizentodo dejaran a los demás mortales vivir sin tener en cuenta sus estupideces mentales.

Nosotros conocemos la historia de la Iglesia. Está llena de inmundicias y de sangre. Su presencia es pagada con el sudor de los pobres explotados para quienes ella mira « hacia el cielo », ya que ellos no pueden levantar la frente, tan pesado es el fardo que les dobla para poder sobrevivir.

Tras la declaración de Radio Vaticano cabe preguntarse qué es lo que pueden imaginar esos hombres como amor materno, cuando ellos, por sus votos, no pueden usar « legalmente » del acto procreador. A qué viene esa calificación de crimen del acto de Vandepute? Es que acaso olvidan una papisa que se llamaba Juana, a la que, yendo a caballo, le dieron los dolores del parto? ¿No fue crimen aquél que terminó con el recién nacido y la madre?

No, señores de la Iglesia. El proceso de Lieja no debe aprovechar a nadie. Si los acusados han obtenido la libertad es porque no había crimen. A lo sumo, error, como decía uno de los abogados. Queráis o no, a vuestra « filantropía » indirecta se opone el sentido común de quienes piensan que son suficientes los sufrimientos padecidos por el hombre a causa de vuestra sociedad corrompida e hipócrita, que aconseja y anima a la procreación para que, cuando nuestros hijos — para quienes queremos una vida de paz y de armonía — lleguen a la primavera de la vida, sean segados por la guadaña de la muerte colectiva, administrada por los ejércitos que vosotros bendecís uno tras otro, según sea el turno del que parece va a vencer.

Bien es verdad que mañana, cuando os convenga — « credo quia absurdum » — nos diréis quizá que la justicia ha sido fallada no por influjo de humana conciencia, sino por designio de Dios. Entonces deberemos preguntarnos si es que acaso no conocíais los designios de vuestro patrón antes del proceso, y por qué Dios se queda tan diminuto al no hacer que la madre aborte al monstruo y luego después haga el « milagro » para premiarla, de una transformación satisfactoria.

No sigamos más, porque, dejando de lado los hechos sangrientos sobre los que reposa la fuerza de la Iglesia, llegaríamos al sabroso capítulo de aquellas muchachas que emborrachan a su padre para fornicar con él, un día cada una, para no cansarlo demasiado de una vez, hechos que el más simple de los mortales considera como aberrantes, sobre todo cuando recurrís a disquisiciones sobre la moral.

FERNANDO FERRER

Albalat dels Sorells

(CONTINUACION Y FIN)

El grado que adquirían las provocaciones y los actos fascistas iba ocasionando varias preocupaciones. La parte obrera tenía en aprecio el sentido de ánimo de José Orts y de otros compañeros. No obstante, las noticias del alzamiento militar del 18 de julio de 1936 en la zona del protectorado marroquí produjeron, como en tantísimos puntos, una fuerte emoción en todo el vecindario. Aquel sábado de inquietudes, muchas personas fueron a encontrarse, a fin de reunirse. De igual modo se vieron concurridos las casas con aparato de radio. Así, no todo el mundo se acostó aquella noche. En la mañana del domingo, las calles fueron tomando un aspecto de extraordinaria afluencia. Por el transcurso del día, las gentes pusieron de manifiesto, de una manera clara, su ánimo decisivo. Varios militantes se trasladaron a Valencia. Ellos no hicieron un solo viaje, siguiendo la marcha de las acciones, participando en las mismas y dando cuenta de los acontecimientos. Como en cuantísimos lugares, se creó el comité local de defensa. Los componentes fueron de la C. N. T. En precaución, fueron montadas varias guardias, de hombres con escopetas. Se hicieron algunas requisas de medios abandonados. Fué organizado el trabajo. Se puso esmero en todos los servicios. En cuanto a los voluntarios, la mayoría prefirió marchar a la Columna de Hierro. La valiente unidad de milicianos vino a establecer un depósito en la villa. Por mor de las disposiciones, se formó el Consejo Municipal. Fueron de la C. N. T. el presidente y la mayor parte de los consejeros. Uribe, con un grupo armado, se presentó una vez en plan de sugerencia. Pero vino a convencerse, al cabo de algunos instantes, que en Albalat no había nada a conseguir en provecho de su partido.

A las primerías del mes de agosto de 1936, producto de una amplia asamblea, se constituyó la colectividad, de cuyo establecimiento se había hablado por los últimos días del mes de julio. Al efecto, hízose la advertencia de que el entrar era una cosa voluntaria, señalándose que incluso podría retirarse con lo aportado todo aquél que, en un momento se encontrara en el caso de no hallarse conforme. En clima de confianza se unieron y fueron entrando jornaleros, medieros y propietarios. Cuantos disponían de medios, aperos y útiles, hiciéronlo la buena juntura. Formada al signo francamente confederal, ella contó con casi todos los habitantes de la villa. Su organización fué excelente. Además de los carros, dispuso de un camión. Vino a reunir 50 caballerías, con buenas guarniciones. Tuvo sus depósitos y almacenes. Estableció un Economato. El sistema en labor fue por equipos. Dentro del mismo, adoptó la práctica del grupo sin cambio y del grupo más o menos variable, a tenor de las faenas, de los servicios y de las ocupaciones. Esa disposición le fue favorable y beneficiosa para el arreglo de piezas y caminos. Varias fincas ganaron el doble. Cada equipo de trabajo en taller, campo y obra, tuvo su propio delegado. Hizo adquisiciones en la capital catalana. Realizó intercambios con Liria, Valencia y Sagunto. Al igual, en Chelva, Villar, Cullera, Utiel, etc. Con vivos afectos, hizo envíos de víveres a Brunete, en operaciones. Del mismo modo, a las fuerzas de Alfambra. Así, a otros puntos de las líneas de combate.

Con la desdichada rotura del frente aragonés, de primeros de marzo de 1938, empezaron los temores. El movimiento del corte fué, asimismo, de suma gravedad. A las operaciones del Ebro, del 25 de julio, renacieron las esperanzas. Con el resultado final de las mismas, aumentaron las inquietudes. Ante las presiones del enemigo, por varios sitios, se realizaron obras de defensa. A pesar de los esfuerzos, la avalancha adversa fué enorme, con una grande abundancia de materiales de guerra. Desgraciadamente, en el sombrío y funesto 28 de marzo de 1938, las hordas fascistas cayeron sobre Sagunto. A continuación, Albalat dels Sorells como otras localidades, quedó envuelta en el huracán de los harto terribles infortunios. Dentro de la infame persecución, incluso fueron atropelladas familias enteras. A diez mujeres, gentes en griterío, les cortaron el pelo. Estas pobres mujeres estuvieron mucho tiempo encarceladas. Los fascistas cayeron sobre el secretario de la colectividad, y le golpearon hasta que cayó muerto a palos. En el cuadro de víctimas, entre otros, Francisco Ferri Orquín fué detenido en Valencia y fusilado en Paterna. Asimismo, en la crueldad, Vicente Tamarit, Francisco Castells Monzó, Manuel Tamarit y Francisco Muñoz fueron detenidos en Albalat y fusilados en Paterna. En el exilio existen varias familias de Albalat dels Sorells, con el recuerdo de tantas desdichas. En la pena profunda, ellas tienen, como todo el conjunto de nobles personas de corazón, las ansias puestas en el hundimiento total del régimen más sanguinario de todas las tiranías.

MIGUEL JIMENEZ

Deber insoslayable

LOS compañeros ancianos o inválidos, beneficiarios de la suscripción permanente abierta en COMBAT SYNDICALISTE, han recibido en octubre la suma de 30,00 NF por beneficiario. Modesta suma por cierto, y aún no se sabe si ella podrá ser mantenida en los meses próximos. Sin embargo, al acercarse los meses crudos de invierno, cuando ciertas necesidades perentorias se acrecentan, es un refuerzo de voluntades lo que haría falta entre todos los que no tenemos dificultades mayores para alimentarnos y no sufrir del frío, para procurar un poco más de calor humano a aquellos compañeros que ya no están en condiciones físicas de enfrentarse con las necesidades que impone el vivir.

Quizás es cierto que el problema de nuestros viejos sea de difícil solución. De acuerdo estamos en que la Organización, con los ingresos regulares que proporcionan las cotizaciones, tienen ya obstáculo para cumplir cuantos proyectos se elaboran, e incluso tiene dificultad para asegurar una remuneración decente, a aquellos compañeros que por dedicar 24 horas sobre 24 a la C. N. T. no están en medida de ganarse la vida como los demás. Admitamos, pues, que el problema de nuestros ancianos sea difícil de resolver. Pero difícil no quiere decir imposible, y si la solución completa y definitiva no está al alcance de las posibilidades de la Organización, no es menos cierto que si queremos, digámoslo así, claramente, si queremos, podemos contribuir al alivio de las necesidades más urgentes. La suscripción permanente se encalla, y no se trata ahora de hacer el proceso de las suscripciones; pero hay otros métodos, y hay quien se aplica a ponerlos en práctica, aunque no siempre con el resultado esperado. El voluntarioso compañero que se preocupa y se encarga de organizar la venta de turrón, con el fin de obtener algún beneficio monetario que permita a nuestros ancianos mejorar el plato de patatas que nosotros comemos desdeñosamente, o fumarse gozosos un cigarrillo, poco puede lograr, si otros compañeros, digamos también voluntarios, no adquieren esos turrones o esos cestos de que dispone ahora. Si no hacemos el esfuerzo necesario, por pequeño que el esfuerzo sea, no podemos decir que el problema no tiene solución. Y, puesto que de la venta de ciertos productos se trata, ¿por qué no extender a otros productos este principio de cooperativa? Productos de uso corriente, que adquirimos a diario en cualquier comercio, podríamos adquirirlos en nuestra casa. Compañeros debe haber que estén al corriente de estas cosas de comprar y vender, que facilitarían esta labor.

Es posible que lo que nos haga falta no sea más que la idea, que, coincidente con el sentir de los compañeros en general, canalice una cantidad de pequeños gestos fácilmente realizables para todos, encaminados a consolidar una obra que nos engrandece moralmente, a justificar nuestras teorías sobre humanismo y solidaridad, al tiempo que aseguramos a nuestros ancianos un mínimo decente, que la sociedad capitalista con sus aberraciones, no les otorga.

Que cada cual exponga su idea sobre el particular, y quizás toparemos con la de más fácil realización.—*A. V.*

De la crítica y sus derivados

LA facultad de crítica es, no sólo el más alto principio de la civilización social moderna, sino la norma más familiar y consuetudinaria de la militancia confederal. A su lucha antigua y tenaz se debe, en gran parte, que ese postulado se halle inscrito en las constituciones liberales de muchos países, aunque naturalmente los libertarios nos llamemos andana en eso de la codificación de leyes, reglamentos y códigos. En realidad los políticos sagaces no hacen más que tirar la caña sobre las limpidas corrientes ético-sociales de la Historia y cazar cuanto pueda ser útil a la buena salud de las instituciones y gobiernos que representan. Por eso sobreviven y evolucionan tranquilamente viejas monarquías « progresistas » y repúblicas burguesas como el Reino Unido, Noruega, Dinamarca, Bélgica, Suecia, Francia, Estados Unidos, México, Brasil, etc. Los teóricos y gobernantes de la democracia burguesa cazaron esos nobles principios al pasar la corriente; los filósofos y los anarquistas los lanzaron a las albas cumbres de la sociedad de las que bajaban después convertidos en manantiales y en ríos quisimos salmonetes. Es la ley de la transferencia involuntaria de valores. Los burgueses recogen lo mejor que pueden tener los anarquistas adaptándolo a lo suyo, y algunos de éstos recogen lo malo de sus adversarios para debilitar inconscientemente sus propias bases morales y materiales. Este fenómeno se registra ahora con lamentable frecuencia. ¿En qué aspecto? En varios, y especialmente en el ejercicio de la crítica.

Se ha repetido hasta la saciedad que una crítica justa fortalece y que la crítica tendenciosa e ilógica debilita más que « la solitaria ». El hecho de que la crítica sea la cosa más corriente en los medios libertarios ocasiona, algunas veces, un uso marcadamente sistemático, rutinario. Desde muy lejos y sin querer se imita la manía bien retribuida de diputados y senadores que están ahí precisamente para hacer una labor de crítica continua y cuanto más estentórea mejor, de manera que se enteren los futuros electores que han de asegurarles o negarles la continuidad de su canonjía. Es una prerrogativa del oficio que hay que cumplir al pie del... escaño. Entre paréntesis : un magnífico ejemplar de la fauna parlamentaria fue en España Joaquín Pérez Madrigal, que empezó comiéndose los niños crudos y ha terminado postrándose mansamente a los pies del verdugo azul y engullendo más hostias divinas que dispone la despensa del palacio arzobispal de Toledo.

Hay quienes van a la reunión, a la asamblea, al pleno o al congreso, con el deliberado propósito de criticar duramente,ruidosamente a los compañeros que regentan los cargos, dirigen los periódicos y a otros que, por lo general, se hallan ausentes. Es cierto que un pleno sin crítica es como mayo sin flores o la espiga sin grano, pero ella ha de inspirarse fundamentalmente en cosas serias, en deducciones lógicas, en apuntes verídicos y sinceros, sin lo cual la crítica se convierte en un semillero de pasiones virulentas y de discordias estirilizantes y disolventes. Y es que además la crítica malsana lleva implícito el descrédito y la ruina moral del noble principio de la libertad de crítica que en el fondo todos queremos. Si en una reunión de hombres pretendidamente libres se producen críticas acerbas, polémicas encendidas de las que nacen después el menosprecio y la discordia, esos mismos hombres o quienes les frecuenten llegan, en su amargura, a constatar la inutilidad de la acción organizacionista y la quiebra del principio de la libertad por la falta de armonía y de recíproca comprensión. En realidad no es el principio el que quiebra sino el uso que el hombre impreparado, pasional, instintivo, hace del propio principio. Se dice, con demasiada frecuencia, que los principios libertarios están en decadencia, cuando en realidad lo que declina es la capacidad reflexiva y sensitiva de los hombres ante los problemas que depara la vida orgánica y la mera existencia cotidiana en el hogar, el trabajo, la calle, etc.

A mi entender, el buen militante no se mide por lo mucho que critique y lo fuerte que hable, sino por lo que sabe subsanar, corregir y armonizar mirando siempre al disco de la fuerza que obtiene la Organización a la que, con cariño, pertenece de luengos años o de reciente fecha. Defender con claridad y con calor los principios que, por decisión soberana de los congresos y por la historia misma, forman parte carnal de la CNT no tiene nada que ver con cierta obstinación en ver gigantes terribles donde sólo hay molinos solitarios, crivas aspas inmóviles dicen de la falta de cosecha común en los extraños y desolados páramos del exilio. Si lejos de España no tenemos el enemigo directo que necesita nuestro espíritu acostumbrado a la lucha no lo inventemos en torno nuestro valiéndonos de presunciones fantasmagóricas y de reflejos personales.

Cuando hagamos la necesaria crítica de la gestión de los compañeros en los cargos o fuera de ellos, pensemos que hemos de hacerla a la manera libertaria, es decir, ecuánime, justa, objetiva, elevada, verídica, serena, razonable. Así haremos organización y la ennobleceremos porque se demuestra, en la práctica, que la libertad de crítica, tan querida de nuestra militancia, es el más alto principio de la civilización moderna... y el más fecundo.

CONRADO LIZCANO

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1963

Editado en idiomas francés y español. Ilustrado por la joven e inteligente artista Diana Tudela, con tricomías de una belleza notable. En el anverso de cada hoja constará una selección literaria de escritor famoso. Este agradable y útil Calendario está a punto de ser puesto en venta.

Solicitarlo a S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H. G.), CCP 1230-50, Toulouse, y en todas las Secciones de S. I. A.

CHISPAS

La Iglesia católica se ha escandalizado por el veredicto de absolución pronunciado por un tribunal belga contra una familia que eliminó a una recién nacida carente de brazos.

⁂

Evidentemente, dicha Iglesia necesita niñas mutiladas y hombres sin cabeza para asegurar su desdichada presencia.

⁂

Todos los Papas han fomentado la Miseria para dar pie a un aborto: la Caridad.

⁂

Una Humanidad desgraciada. Eso necesitan los curas para darse idea de que son graciosos.

⁂

Una sociedad sin pordioseros atelaraña las sacristías.

⁂

Un ser sin brazos se pasa la vida sufriendo, rezando, eternizando la pena en la familia, y pudriendo en el arroyo cuando ha quedado sin padres.

Entonces la Caridad lo recoge en su carro de basuras: el asilo.

⁂

Cuando la Iglesia necesita cojos, mancos, ciegos, palúdicos y tuberculosos, envía los hijos de los trabajadores, sanos y enteros, a la guerra de Cuba y Filipinas.

⁂

Niños y niñas de Madrid, Barcelona, Guernica, Figueras, etc., estaban enteros y hermosos. Pasaron los aviones de la Iglesia franquista, y aquellos querubines de amor y sangre quedaron convertidos en guiñapos sanguinolentos.

⁂

Un brazo arrancado en accidente del trabajo no conmueve a la Iglesia. Ni un albañil ni cien albañiles caídos a muerte de sus andamios. Lo interesante para ella es el entierro.

⁂

Grito de una mujer desesperada: «Vosotros, jueces, no estáis en mi piel de madre desgarrada.»

Pero esos jueces han tenido una comprensión que nunca ha conocido la Iglesia.

⁂

El sacrificio violento de dos millones de españoles bien se lo ha cobrado la Iglesia católica, apostólica y romana.

Y no a peso de romana, sino de báscula de gran tonelaje.

⁂

Infelices criaturas mutiladas. Una bagatela para esos presbíteros que mandan agujerear cuerpos y cercenar cabezas cuando un gobierno les quita la paga.

⁂

«El derecho a vivir es sagrado», ha dicho la Iglesia romana.

Entonces, ¿por qué mantiene enhiesto en España el estandarte de la Muerte?.

CHISPERO

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Crónica internacional

Pero no es posible marchar contra el sentido de la Historia. Nos rompemos los morros y quedamos ahí estratificados, anulados, colocados voluntariamente al margen de la arena de las luchas sociales, al margen de las determinaciones esenciales, en el sentido ideológico, finalista, a que se puede impulsar la sociedad. Si nos negamos a ello feneceremos. He aquí la lección de Amiens.

Del movimiento sindical de la época, época que fue bastante larga y floreciente, queda poco. Nos referimos al movimiento sindical que como a libertarios nos interesa. Un pequeño grupo activo en torno a « La révolution prolétarienne »; un atomizado fraccionamiento de corpúsculos de denominación diversa; una minúscula « Alianza Obrera Anarquista »; una masa incipiente C. N. T. F. Los anarquistas preocupados por los problemas sindicales actúan en Francia en dispersión y sin método, afiliados a las diversas centrales como C.G.T. o F.O., ancladas ambas en expresiones políticas determinadas.

Pretender que los anarquistas que en tal caso se hallen vuelvan por los fueros de una actividad concreta y definida es deseable, pero difícilmente realizable. Obran hoy factores psicológicos de peso que se oponen a una reintegración inmediata.

Recuérdese bien. Insistimos para quienes lo ignoran e invierten los términos : *No son los anarquistas los que abandonaron los sindicatos y la acción consecuente : fue la « Carta de Amiens »* (proclamada incluso por anarquistas con un afán loable pero erróneo) la que neutralizó las actividades de los anarquistas en los sindicatos.

Pero la « Carta de Amiens » no sirvió para neutralizar las actividades y la influencia de los partidos políticos en los sindicatos. Antes al contrario, se sirvieron éstos de su existencia para apoderarse de la orientación y de la base sindicada y atar los sindicatos al carro del Estado, que no es otra cosa el ceñirlos al carro de los partidos parlamentarios.

⁂

No sabemos si por inconsciente buena fe se recomienda para la C.N.T., la nuestra, la española, la adopción de la « Carta de Amiens », panacea que fue de los políticos obreristas. Importa sobremanera ser leales y francos. Que se diga con pulcritud moral si lo que se desea es apartar a la C.N.T. de su finalidad esencial. De lo que dio a la C.N.T. numen, vigor, razón de ser y valor de supervivencia, a pesar de todos los avatares del exilio. Ya se nos niega casi — y sin casi — el derecho a que los anarquistas insistan en mantener en la C.N.T. los postulados que hicieron de ésta el vértice de las aspiraciones manumisoras del pueblo español, de ese « Juan Lanas » que demagógicamente se utiliza como justificativo de todos los enjuagues y de todas las dejaciones.

Serenamente, sin acritudes fratricidas, examinemos con hondura los arduos problemas que como militantes libertarios — no sindicalistas a secas — se nos ofrecen a lo largo del camino. Sobre todo en este presente de desequilibrios. Pero para ello dejemos sobre la mesa las antiparras del « circunstancialismo ». Sus cristales están turbios...

No olvidemos la lección de « La Carta de Amiens ». Es aprovechable.

B.D.I.C

GRAND GALA

au profit des sinistrés de Catalogne

VENDREDI 23 NOVEMBRE 1962
★
à 21 heures

SALLE DE LA MUTUALITÉ

24, rue Saint Victor (Métro Maubert-Mutualité)

★

PROGRAMME

Présenté par
Simone Chobillon

avec le gracieux concours de

Pia Colombo
Grande vedette de la chanson.

Consuelo Ibañez
de l'Opéra.

Pepe Nuñez
le Roi de la trompette.

Muriel Darcis
Chanteuse.

Claude Vinci
Chanteur.

Bernard Jullien
Diseur

Anne Gacoin
Vedette du disque DECCA.

La Chorale
«Orfeo del Casal de Catalunya»
direction Fernand CIVIL.

Les Alcarsons
Vedettes du disque et de la Radio.

Carlos Mendia
Ténor basque du Châtelet.

Charo Morales
Etoile de la Danse espagnole.

Georges Staquet
Chanteur

Miguel de Malaga y Paco el Ranchero
Chants espagnols.

Francis Livon
Chansonnier à la guitarre.

Les Danseurs Catalans
de l'Amicale des Catalans de Paris.

Au piano : **YVONNE SCHMITT.**

et une grande vedette surprise !

Organisé par le « FOND D'AIDE AUX SINISTRES DE CATALOGNE », sous l'égide du « CASAL DE CATALUNYA (Centre Catalan).

Président d'Honneur, PABLO CASALS.

Vente des billets d'entrée : Concierge de la « Mutualité » tous les jours et à la permanence du « Casal de Catalunya », de 19 à 21 heures, 67, rue Condorcet, PARIS, 9.

Imp. des Gondoles — Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

PARECERES

La C.N.T. no puede sacrificar su acción

UN escrito inserto en este semanario provocó la protesta de un Comité regularmente elegido, sin atinar en que su criterio no era el criterio de todos los compañeros, pues estamos los que opinamos a nuestro modo. A veces los compañeros desempeñando cargos y que se pronuncian sobre casos parecidos olvidan ocuparse de la faceta opuesta. Máximas representaciones orgánicas cooperan en actos en los que la integridad ideológica de la Confederación queda confusa, por ejemplo en eso de que el pueblo español decidirá qué régimen estatal quiere darse, lo cual suele hacerse mediante elecciones. Se ha afirmado igualmente que con ciertos sectores antifranquistas « todo nos une y poco nos separa », lo cual establece una sicosis favorable a la desatención de nuestros postulados libertarios.

Por mi parte escucho y leo lo que se dice por aquí y por allá para sacar mis deducciones. La transigencia nos lleva a anunciar actos ajenos cuando los otros no se preocupan de favorecernos particularmente. Hay diferencias de orden procedimental e ideológico que la necesidad transitoria de derrocar a Franco no conseguirá eliminar, so pena de que consideremos lo nuestro sin especial importancia.

Aquí pienso en el editorial del número 24 de « Espoir », con el cual me siento completamente identificado. Ciertas verdades no deben escandalizar a nadie, ni nadie debe tirarse de los pelos habiendo sinceridad libertaria en el propósito. Nuestros oradores, sin dejar de empujar ententes antifranquistas, deben obligarse a perorar desde nuestro punto de vista confederal, esto es, sin lisonjas a la dirección política de sus compañeros de tribuna. Nuestros aliados políticos jamás desentonan de sus postulados, ni por equivocación se acercan a nuestro propósito de reivindicación total de la clase trabajadora, en cuyo caso si « poco nos separara » es que iríamos entrando en su saco.

Encuentro justo que nuestra Organización tome parte en actos mixtos cara a la reconquista de España, pero — repito — en la oratoria los anarquistas, los confederales, sin dejar de atender al compromiso común, deben resultar tales, igual que socialistas, republicanos y autonomistas se comportan como son. Es un problema de razón y de consecuencia el que dejamos señalado.

Se ha dicho con una convicción que estimamos débil que organizaciones internacionales prestan su ayuda para combatir al fascismo hispano. ¿Ayuda abierta, con todas las consecuencias? ¿Entrega absoluta a una causa tal como solemos hacer los confederales españoles? No, ayuda meditada, calmosa, declaraciones amistosas, comunicados de protesta; pero esto no basta cuando el problema español es tan duro; esto es insuficiente y no da motivo para que releguemos a la A. I. T., que tanto convendría destacar para que el proletariado internacional nos ayudara más eficazmente; no deseamos otra cosa. Que cosas son éstas que pueden decirse; no niegan nada, no impiden nada, y pretenden dejar en su lugar de justicia gritos de alarma que, por su intención francamente libertaria no deben asustar ni enfadar a nadie.

M. HERNANDEZ

PERPIÑAN

Acto de la A. S.

CON asistencia de un público numeroso se celebró en esta ciudad el mitin anunciado, hablando en nombre de la C. N. T. el secretario general Roque Santamaría, y Pascual Tomás, secretario general de la U. G. T.

Después de unas palabras del representante de la C.G.T.-F.O. francesa, el presidente cede la palabra al compañero Santamaría, el cual, después de agradecer al mismo la colaboración constante encontrada por parte de la Sindical F.O., dice que la Alianza se ha hecho con retraso, y refiriéndose a aquéllos que la denigran diciendo que no sirve para nada, les contesta que hoy ni la C.N.T. ni la U.G.T., solas, pueden hacer nada porque no estamos en nuestro país de origen y además, por entre otras causas, el enemigo franquista es fuerte.

No se puede negar que actualmente existe, cada vez mayor, un movimiento mundial que apoya a la Alianza y ofrece la solución del problema español cual existe en su carta : Primero, caída del régimen; segundo, libertad de asociación y reunión; tercero, elecciones libres para que el pueblo pueda determinar qué es lo que escoge para régimen. Un franquismo sin Franco no sería ninguna solución y al mismo tiempo afirma que ningún militante sensato puede creer que al entrar en España vamos a hacer la revolución. Los socialistas ácratas y los socialistas demócratas tienen que luchar mucho juntos, termina diciendo.

Hace uso de la palabra el compañero Pascual Tomás y dice que estuvo en Perpiñán en los años optimistas del 45 y que ahora no encuentra el mismo entusiasmo. Muchos refugiados han renegado de su ideal porque han solucionado su problema económico, y sus hijos no se interesan por la lucha social. El saber vale poco, asegura, si no va acompañado de ideal. España es hoy un mercado de esclavos, y los obreros están obligados a expatriarse para ganarse el mendrugo en Alemania, cuya cifra de acudidos alcanza más de cien mil. Ha visitado a varios de ellos y aunque algunas veces ha sido mal recibido hay que perdonarles, pues no tienen culpa de haber vivido durante veinticinco años un régimen de terror. Mañana serán compañeros de la CNT y de la UGT.

Hemos sido bien recibidos en la Casa Blanca y otras Cancillerías, donde hemos expuesto nuestros problemas. Nos asiste razón y nos han escuchado. Nadie puede negar la culpa que tiene el capitalismo liberal de la supervivencia del franquismo, y no es menos cierto que el capitalismo de Estado también la tiene, pues cuando terminó la guerra sólo tenían que decir que Franco era criminal de guerra para ser juzgado en Nuremberg y no lo hicieron porque saben que en España no ha habido ni habrá comunistas; con los comunistas no vamos ni a la gloria y con los sindicalistas católicos nos hemos juntado porque su lucha es la nuestra. Aceptamos sin compromisos a todos aquéllos que nos quieran ayudar lealmente. La monarquía se terminó en el año 31, pero aceptamos el veredicto del pueblo, acaba diciendo el compañero Tomás. Ambos oradores fueron aplaudidos.

En resumen: Fue un acto de confraternidad. — *M. Margarit.*

Actos a celebrar

MITIN EN GRENOBLE

Organizado por los compañeros del Movimiento Libertario francés residentes en Grenoble, será celebrado, el día 9 de diciembre, a partir de las nueve y media de la mañana y en la Bolsa del Trabajo de Grenoble, presidido por el compañero Karavis, un mitin de carácter solidario con el pueblo español que sufre la tiranía fascista y franquista y en el que los compañeros franceses Roland Breton, Joaquín Salamero y Henry de Gap disertarán sobre varios de los males sociales que España padece.

★

En Paris GRAND GALA au profit des sinistrés de Catalogne, le vendredi 23 novembre 1962 à 21 heures, au Palais de la Mutualité (24, rue Saint Victor, Métro Maubert-Mutualité)

PROGRAMME présenté par Simone Chobillon, avec le gracieux concours de Pia Colombo, chanteuse; Consuelo Ibañez, de l'Opéra; Pepe Nuñez trompette; Muriel Darcis, chanteuse; Claude Vinci, chanteur; Bernard Jullien, diseur montmartrois; Anne Gacoin, chanteuse; La Chorale de l' « Orfeo del Casal de Catalunya »; Les Alcarson, gran ensemble; Carlos Mendia, ténor; Charo Morales, danse espagnole; Georges Staquet, chanteur; Miguel de Malaga et Paco el Ranchero, chants andalous; Francis Livon, chansonnier, et Les Danseurs Catalans.

Au piano: Ivonne Schmitt.

Organisé par le « *Fond d'Aide aux sinistrés de Catalogne* ». Président d'honneur, Pablo Casals.

Prix d'entrée : 5 NF.

Pour invitations : 67, rue Condorcet; 24, rue Ste Marthe et à la conciergerie du P. de la Mutualité

F. L. DE PERPIGNAN

Tal como oportunamente se anunció, el domingo, día 2 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, en el 13, en el cafe Cossagnes, plaza del mismo nombre, tendrá lugar la interesante conferencia a cargo del compañero Jacinto Borrás, que desarrollará el tema: *Del Stalinismo al Castrismo.*

Rogamos la asistencia de todos los compañeros.

Cuestiones de federalismo

(Ver el número anterior del «C. S.»)

LOS ORGANISMOS HUMANOS QUE CONSTITUYEN LA ESENCIA DE LA SOCIEDAD

Es preciso declarar, por otra parte, que el término democracia es insuficiente. La democracia no constituye ya el elemento motor de la sociedad; no dice hoy, en realidad, nada. Las multitudes, además, están desengañadas. Para llegar a ellas hay que defender con tesón la pluralidad, no sólo de las ideas, sino también de los organismos sociales y culturales.

Antes de 1914 los socialistas de todas las escuelas eran, sin darse cuenta, exclusivistas, digamos totalitarios cándidos. El triunfo del bolchevismo supuso el paso de la candidez a la toma de conciencia del absolutismo o del ordeno y mando, que tan grato es a los encumbrados proletarios como lo era para los viejos tiranos. Luego se impuso el fascismo, el nazismo, el franquismo... Todos, pues, sabemos ya lo que son los idearios absolutos. Todos estamos convencidos del desastre a que arrastran a los pueblos. Todos debemos comprender, en consecuencia, que es preciso buscar un terreno de equilibrio, es decir, un terreno de colaboración popular entre organismos humanos y al margen de los gobiernos.

¿Qué entendemos por organismos humanos? Sencillamente, los organismos que, ya en el orden territorial, ya que en el funcional, representan la esencia de la sociedad. Entre los primeros cabe mencionar a los municipios, concejos y demás asambleas de carácter vecinal; entre los segundos se encuentran los sindicatos, cámaras corporativas y asociaciones de cooperadores. Estos organismos de gestión popular pueden ser considerados como bases naturales de la sociedad. El federalismo tiene por misión la salvaguardia de los derechos autonómicos de dichos organismos.

Esto implica, como ya hemos dicho, un equilibrio, que, para ser perdurable, tendría que fundarse en la concepción de un derecho común aceptado por todos. Tal es la filosofía, la significación social e ideal de la federación.

La democracia, tal cual se entiende hoy, con su sufragio universal y sus distintos modos de parlamentarismo, supone un avance comparado con la dictadura, pero no lo es, ni mucho menos, si se compara con el federalismo, es decir, la mancomunidad de los organismos básicos o la asociación libremente consentida que viene a representar la auténtica unidad dentro de la variedad.

LA RELACION NACIONAL Y LA COORDINACION ECONOMICA

Es asimismo innegable que también en el federalismo existe cierto sentido de fantasía, justificado, naturalmente, por la práctica de los cantones suizos, cuyos vecinos, como en las ciudades de la antigua Grecia, se reúnen todavía hoy en la plaza pública para examinar y resolver sus propios problemas. Eso es posible en Suiza, y tal vez pueda serlo aún en otros rincones del globo, mas no es concebible la organización de la sociedad a base de ese tipo de concejo abierto.

El mundo es hoy harto complejo, y aun cuando la relación vecinal signifique uno de los elementos esenciales de su desarrollo, no lo es todo. Hay que tener presentes otros elementos de importancia comparable, como son los de la organización de la producción, el consumo, etc. De cualquier modo, hay que pensar en las modalidades constitutivas de esos organismos humanos, ya sean territoriales o funcionales. Landauer apuntó como solución en este caso la del sufragio puesto que no se trata de la designación de mandatarios incontrolables, sino de convecinos o compañeros en relación personal y directa con la comunidad.

Con el Estado, al contrario, no hay ni puede haber contacto directo. Por democrático que se llame, el Estado no puede ser sino monopolio de burócratas, tecnócratas y políticos profesionales. La federación reemplazaría la gestión estatal por la de órganos más simples de relación, controlables desde la base hasta la cúspide.

Así como hemos señalado la importancia de la relación vecinal, hemos de indicar, aunque sea de paso, la de los órganos funcionales. Entre éstos, el de mayor relieve es, sin duda, el sindicato. Pero tampoco puede el sindicato resolver por sí solo todo cuanto afecta a la producción. Ha de respetar la voluntad de los consumidores. Si ambos elementos no se coordinan, faltará, como ya vimos en España durante la revolución, la sustancia vivificadora y no podrá avanzar la organización económica sino a trompicones, hasta que, cansada, se atasque y se desmorone.

LA EVOLUCION DE PROUDHON, QUE ABRAZO EL FEDERALISMO

Antes de terminar voy a referirme al ejemplo concreto de la evolución de Proudhon, que, inicialmente socialista mutualista, se hizo anarquista durante la revolución de 1848. Hasta entonces había empleado la palabra anarquía como suele emplearla todo el mundo, y a su significación de *no gobierno* añadió la definición de « orden fundado en la libertad ».

Proudhon pensó un momento que, en lugar de órganos de gobierno, era preciso crear órganos de trabajo y de circulación de las mercancías, con lo cual el problema social quedaría automáticamente liquidado. En el fondo no era adversario de la propiedad, y no le interesaba el federalismo ni creía en la conveniencia de formular una constitución, sino después de que el problema social hubiera sido resuelto.

A propósito de la cuestión alemana, entonces en plena efervescencia, Proudhon consideraba imposible su solución si no se procedía a la liquidación de todos esos Estados. Por otra parte, cuando demócratas y socialistas se entusiasmaban con arrebatos nacionalistas de circunstancias, Proudhon se atrevió a combatir la independencia política. En el caso concreto de Italia opuso a la idea de unidad la idea de la federación.

Su visión fue profética al decir que las nuevas guerras entre naciones eran guerras civiles. El espectáculo de los reinos desmembrados y las unidades políticas impuestas por las armas, la ambición y la inmoralidad en uno y otro caso afirmaron en su mente la idea de la autodeterminación de los pueblos desarrollada en su obra ya citada, « Del principio federativo ». Ahí, pues, presentó claramente el método federalista como indispensable para resolver el problema social.

Proudhon había de mostrar también su originalidad en otro orden, o sea en lo referente al sufragio universal, panacea progresista de la época. A su juicio, el sufragio no tenía más virtud que la de amenazar la estabilidad del gobierno. Hijo del pueblo, Proudhon no se hacía grandes ilusiones sobre el pueblo. Otros teóricos, procedentes, por cierto, de las clases privilegiadas, como Marx, Bakunin y Kropotkin, siguieron camino contrario, ensalzando sin medida las virtudes del pueblo. Proudhon no ignoraba las virtudes, pero conocía sobradamente los defectos. No hizo, pues, concesiones a la demagogia. Es más, señaló los peligros que entrañaba la democracia moderna con sus grandes « masas »: la democracia — predijo — puede ser muy autoritaria. La razón del desvío autoritario de la democracia no estaba simplemente en la ambición de los gestores políticos, sino también en la inconsciencia de los votantes. El pueblo reflexiona poco y no se entusiasma sino por las grandes unidades políticas : el ejemplo suizo, con ser tan elocuente y positivo, le tiene sin cuidado. Por ese camino iremos fácilmente hacia el centralismo.

PERSPECTIVAS DE RESURGIMIENTO FEDERALISTA

Claro está que, desde los tiempos de Proudhon, el mundo ha cambiado bastante y en algunos países se ha conseguido un bienestar social indiscutible. Donde todavía se vive con dificultades, que es en la mayor parte del globo, el problema social constituye la preocupación principal. No en balde el dramaturgo Bertold Bretch hizo decir a uno de sus personajes de la « Opera de cuatro peniques », que lo primero era el bistec, y luego la moral. En cuanto nos concierne, creemos que el progreso en uno y otro sentido debe ser paralelo, que tenemos que propugnar por el bienestar general y al mismo tiempo por la organización más equilibrada de la sociedad, por la mayor autonomía y libertad de los organismos funcionales y por la transformación de los poderes autoritarios en elementos de relación y coordinación administrativa.

Diré, para concluir, que mis esperanzas respecto al resurgimiento de España residen precisamente en sus perspectivas federales, en el renacer, sobre todo, del movimiento obrero y popular inspirado en las ideas anarquistas y federalistas. Ese renacer debe constituir nuestra preocupación común, y si queremos acercarlo, si queremos que el pueblo español se recobre y pueda participar del progreso general de la Europa moderna, hemos de saber afrontar los problemas audazmente, todo y manteniendo nuestra más absoluta fidelidad hacia los ideales.

⁂

Concluída la exposición, el presidente requirió de los oyentes que, si lo creían preciso, hicieran al orador cuantas preguntas pudieran servir para aclarar las ideas manifestadas. Intervinieron en este sentido dos oyentes : Serafín Fernández y Alandis. El primero citó a Pi y Margall, y después de decir que, según éste, la célula esencial de la sociedad es el hombre, preguntó si podía considerarse federal a quien defiende la existencia de un bloque de Estados. El segundo aludió a los organismos humanos de carácter territorial que el orador había mencionado, pidiendo a éste su opinión sobre las mejores posibilidades de intervenir en la administración municipal y comarcal.

Rüdiger contestó a la primera pregunta con la definición que había reiterado en su exposición, o sea que el federalismo no es sino el equilibrio entre la autoridad y la libertad, conviniéndose, por consiguiente, a todo bloque de potencias y a todo predominio. Con relación a la segunda pregunta, no quiso entrar a fondo en su examen por estar un poco al margen del objeto de la conferencia. No obstante refirió a título informativo la manera que había encontrado cierto campo de aplicación en las municipalidades rurales suecas. Esta corriente municipalista, sostenida por la organización sindical, comprende, al parecer, a una tercera parte de los compañeros.

Y como esto fue todo cuanto se habló en la inauguración del primer cursillo anual del Centro de Estudios Sociales y Económicos, suponemos que la Redacción del COMBAT SYNDICALISTE no tendrá necesidad de más aclaraciones.

F. G. P.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración

MI OPINION

COMO amante de todo lo bueno y bello que la persona emprende, me supongo con derecho a opinar sobre el caso Pau Casals ,que un escritor ha puesto sobre el tapete en « Espoir » de Toulouse, núm. 42.

Hablar sobre el « pessebre » ¿para qué? Todos los « pessebres » o establos se parecen como hermanos gemelos. En el primer plano siempre vereis al asno o al caballo, luego un niño que se llamó Jesús, como se podría haber llamado Perico de los Palotes; en fin, dejemos esto aparte y vamos al caso que nos ocupa.

Pablo Casals ha emprendido propósito a su manera en favor de la paz, de una forma particular tras el telon de acero; Rusia tendrá la ocurrencia de mandarnos la difusión en directo por televisión y entonces podremos escribir con fundamento de causa. Por ahora digamos:

Si todos los exilados de « primera » — puesto que me considero de tercera — hubieran tenido el coraje y la hombría de resistir 23 años, como ha sido el caso del maestro, que dijo : « No regresaré a mi tierra natal mientras rija el régimen falangista », a este propósito podríamos estar satisfechos por cuanto el régimen de Franco habría recibido una buena lección.

No diré que Pablo Casals — según la prensa — se haya desviado algo de su actitud anterior, pero qué importa que para ejercer su profesión se desplace a Inglaterra, a América, a Suiza, si lo que interesa es que no actúe en España. Si tal hiciera estaría en contradicción consigo mismo, perdería hombría para quedar en estricta condición de músico. Aunque amante de este arte creo preferible al hombre íntegro cuando a Casals se le supone a dos pasos del precipicio como hombre del exilio. ¿Es que se teme que se aparte de los humildes codeándose con personalidades aproximadas al régimen tiránico que sufre España? Pero hay otra preocupación del magistral músico : emplear el violoncelo para lograr la paz, aunque no logrará alcanzar nada. La paz, no es posible lograrla por un procedimiento de carácter artístico o cultural simplemente; juegan de por medio intereses en manos de hombres que gobiernan países y continentes. El arte de la música sólo sirve para ablandar los corazones de los hombres que poseen una conciencia lograda con sangre, lágrimas y sacrificios. Todo lo demás es « música » celestial. En cambio existe un hecho contundente, relacionado a la música. Jamás se ha conocido un gran músico criminal, pero que la música amanse a las fieras, esto no es cierto.

Ha habido marcado interés en ciertas personalidades franquistas en comprometer la situación moral de Casals para que éste empleara su ciencia artística a favor de los damnificados por las inundaciones de Cataluña. Pero no le habrá escapado a Casals que las ofertas, halagos y peticiones de gentes oportunistas son falsas y explotadoras del sentimiento de solidaridad —caridad, dicen— que verían con satisfacción el desprestigio de la persona consecuente y tenaz, antifranquista como el primero que es Casals.

Por el cariño particular que le profeso, sinceramente y con toda el alma, y en su lengua materna, para que me comprenda mejor, le digo :

«Volgut mestre: Atenció! No rellisqueu, perquè un mal pas seria un desengany i un desprestigi per la vostra personalitat. Us tinc confiança.»

JOSE PAEZ

4 - noviembre

ACTO CONMEMORATIVO EN ROYAN

A los veinte años de su muerte, los amigos de Sebastián Faure organizaron un acto conmemorativo el 4 de noviembre. Al mismo asistimos buen número de anarquistas, libre pensadores, amigos de la Paz y simpatizantes, tanto del Departamento de la Charente Maritime, como de Bordeaux, Paris y otros diversos lugares. A las once y media, y ante su tumba, sencilla como ya en otras ocasiones tenemos dicho, nos reunimos más de doscientos amigos, pese al mal tiempo y a la lluvia amenazante. Allí, el compañero Maille leyó unas cuartillas recordando la obra de Faure, sentidas y emocionantes. Después, el buen viejo luchador y compañero de camino de Sebastián, Lorulot, nos hizo una evocación del luchador libertario con palabras que sólo quien como él ha sufrido y luchado, puede hacerlo.

Nada diremos de la comida íntima que después tuvo lugar, ya que no estuvimos presentes.

Por la tarde, en la amplia y atrayente sala del Palacio de Congresos, volvimos a encontrarnos, mucho más numerosos, para escuchar a los compañeros Maurice Laisant, por las Fuerzas de la Paz; Aristide Lapeyre, de la F. A., y de nuevo a Lorulot, que tomó parte en nombre de la Libre Pensée.

El primero nos hizo resaltar la obra pacifista, racionalista, dde S. Faure. Lapeyre, del grupo ácrata de Bordeaux, nos explicó parte de su extensa labor anarquista, y como preparaba meticulosa y minuciosamente todas sus conferencias, que nunca escribía previamente. Lorulot, más extenso que por la mañana en el cementerio, supo asimismo interesar plenamente al auditorio, a pesar de que no todo él fuera afin. Nos afirmó que Faure fue de los contadísimos que, habiendo abandonado la idea católica, jamás se acercó a ella después y su extensísima labor antirreligiosa, ampliamente conocida, no pierde con el tiempo ni su valor ni su eficacidad. El contricante católico de hoy, blando y meloso, no se parece apenas a nada al de principios de siglo, de ahí la batalla que Sebastián, Zola y otros de la época, hubieron de mantener cuando el «affaire» Dreyfus, ante la iglesia clerical y el militarismo y la intransigencia reunidos contra el «judío».

Buena jornada Librepensadora y Anarquista, a la cual no se está acostumbrado en Royan, población de reposo y, por tanto, de mínimas preocupaciones sociales, que, no obstante, existen como en todo el orbe. Si fuera posible ir celebrando otros actos parecidos, acaso ellos pudieran ir despertando mayor interés por la libertad, la tolerancia, el anarquismo. Las entidades organizadoras tienen la palabra. La calurosa asistencia al acto que brevemente reseñamos, puede animarles para lo sucesivo. Nosotros así lo esperamos.

Royan, noviembre.—*El corresponsal.*

Lo que produjo tanto ruído

TRANSCRIBIMOS PARA NUESTROS LECTORES:

«Es muy posible que España se declare en Regencia en el curso de las seis próximas semanas. Un estrecho amigo del pretendiente don Juan me confió ayer que el general Franco ha decidido restaurar plenamente la monarquía en España en el término de tres años en lugar de cinco como lo había planeado en un principio. Cambió de parecer después de una sesión secreta a bordo de su yate con don Juan.

» Los monárquicos españoles consideran que es inminente el nombramiento de don Juan en Regente. El trono sería tomado por su hijo, príncipe Juan Carlos, en 1965, a la edad dde 28 años.

» La tarea del Regente sería el facilitar la transición a la monarquía y, en efecto, liquidar el franquismo. Para cuando se retire en favor de su hijo, habrá recobrado todos sus derechos y propiedades.

» Muchos aceptarían a don Juan porque no existe ninguna figura política que se destaque y que sea aceptable a todos como árbitro durante la transición. Actualmente vive exilado en Portugal, en donde recibe anualmente la cantidad de 12.500 libras esterlinas (más de 17 millones de viejos francos) de parte del general Franco. Esta cantidad está incluída en el presupuesto del Ministerio de Asuntos Exteriores como gastos efectuados en «Santos Lugares». Existen señales de que la monarquía está recibiendo un apoyo oficial más marcado con el hecho de que don Juan pudiera suscribir más de 6.000 libras esterlinas para los damnificados por las inundaciones de Cataluña.

» El nombramiento reciente del general Muñoz Grandes al nuevo puesto de vice presidente del Consejo de ministros no significa que un dictador será sucedido por otro. Muñoz Grandes (él mismo, monárquico) no es un político ni goza de un apoyo unánime dentro del Ejército, y su subida al poder podría conducir a una guerra civil entre los generales. El propio general García Valiño no esconde el hecho de que disputaría la autoridad de cualquier sucesor militar del Caudillo.»

⁂

He aquí el artículo aparecido en el semanario inglés «The Observer» el 11 de noviembre de 1962, y que, confiado a todas las ondas transmisoras, metió tanto ruido en los medios españoles exilados e interiores. Esa comunicación, alguién introducido en la política española, la habrá divulgado, sin duda, a guisa de globo sonda, con ganas de especular con el efecto que la promesa de monarquía causaría en el mundo político internacional y en la propia población española.

Por nuestra parte rogamos a los compañeros que no se tomen la cosa como una posibilidad inmediata o lejana, sino como una especulación lógica de «mediadores» que con la caída estrepitosa del franquismo tienen mucho que perder. La historia de España es el pueblo quien debe cumplirla, en la calle y a luz abierta, siendo rechazable cuanto se prepare en oficinas clericales, palaciegas o diplomáticas.

COMUNICADOS

F. L. DE SAINT HENRI
F. L. DE MARSELLA

De acuerdo con la Comisión de Relaciones de nuestro Núcleo, estos secretariados convocan a sus respectivos afiliados a la asamblea general de conjunto que tendrá lugar el domingo, 25 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, en la Vieja Bolsa del Trabajo (local de la C. N. T. F.). Por la importancia de los asuntos a tratar, se recaba la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca Asamblea general para el próximo domingo, 25 de los corrientes, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre. Es para estudiar y tomar acuerdos del Orden Día para el próximo Pleno regional.

Se requiere puntual asistencia de todos.

F. L. DE DRANCY

Convoca a sus afiliados a reunión general para el 25 del corriente para discutir el Orden del Día regional. Lugar y hora: los de costumbre.

EN NARBONNE

El día primero de diciembre, a veintiuna horas, el *Cuadro Artístico, Cultura y Solidaridad* presentará un programa en lengua española en la Maison des Jeunes» en un magnífico espectáculo, en el que se pondrá en escena un juguete cómico en un acto original de Enrique Parada y Joaquín Jiménez: *El primer rorro.*

En segunda parte a cargo del grupo infantil, bailes populares españoles, música y poesía.

F. L. DE THIAIS

Anuncia reunión general para el día 25, a las diez de la mañana, y en el sitio de costumbre.

EN TARBES

Con el tema «Introducción al teatro de Lope de Vega», la señorita Suzanne Brau, profesora de español en el Liceo clásico de Toulouse, dará una conferencia en la Sala de Fiestas de la Alcaldía, a las diez de la mañana del día 2 de diciembre.

Por la tarde, a las dos y media, en el Centro Cultural de la Gespe, los Amigos del Teatro Español, de Toulouse, presentarán AMAR SIN SABER A QUIEN, drama en dos actos y siete cuadros de Lope de Vega.

Todos los amantes de la cultura y del progreso asistirán a estas dos grandes manifestaciones del arte y de la cultura.

ADMINISTRATIVAS

Juan Vera, Buenos Aires. Recibido giro 82,00 NF.

— Macarona, Italia. Recibido giro 29,82 NF.

— Fanicello, Panamá. Recibido envio 9 dólares.

— J. Prado, Nueva York. Recibido envio 5 dólares.

— Miguel Mateo, Detroit, U. S. A. Recibido envio 15 dólares.

— Antoney y J. Redondo, Canadá, Calgaray Alta. Recibido giro 66,60 NF.

— José Ritta Luz, Monteviedo. Por cambia nos han devuelto «C. S.» y «Umbral». Tu deuda es de 8.720 francos para COMBAT y 5.540 para «Umbral». Esperamos correspondencia.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de noviembre - Lista II

	NF
Suma anterior	118 13
París :	
Familia Royo, de *Ivry*	10 50
José Cosio (oct. y nov.)	60 00
Combs-la-Ville:	
Martínez	5 00
Casals	10 00
Parera	5 00
Royan: Julián Floristán	1 50
Perpignan: S. Bueno	5 00
Eyragues: S. Falagas	10 00
Total	225 13

F. L. DE PARIS

Tendrá asamblea general el 25 del corriente a las diez de la mañana en punto.

Servicio de librería

« La crise espagnole du XX siècle », Carlos Rama	24 00	« Histoire de la Réforme en France » (De l'édit de Nantes a sa révolution), Vienot	45 00
« La crisis española del siglo XX », idem	29 00	« Agrippe d'Aubigné » (3 vols), Garnier	90 00
« Le conflit Occident - U.R.S.S.», B. Lavergne	12 00	« Les grandes scènes historiques de 1620 », Tostorel et Perinsin	120 00
« U.R.S.S. à l'heure K. », V. Alexandrof	6 00	« Salvador Seguí »	3 50
« Histoire d'Europe du XIX et XX siècles» (6 vols.).	390 00	« Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
« Message de l'Enfer » (un journaliste juif dans la Roumanie d'aujourd'hui), Rulseb	9 00	« Quinet », Felipe Alaiz	5 00
« La vie et l'œuvre de Francisco Ferrer », Sol Ferrer	15 00	« Congreso de Zaragoza ».	2 00
« Le cas Albert Camus », A. Durand	12 00	« Socialismo autoritario y Socialismo libertario », Max Nettlau	1 00
« Blas Cendrar », J. Buhler	12 00	« El Pueblo », Anselmo Lorenzo	1 75
« Michel Simon », L. Anska	12 00	« Ensayos y Conferencias», Pedro Gori	4 00
« J. J. Rousseau et Malesherbes », Croclaude	12 00	« Un mundo feliz », A. Huxley	7 50
« Malesherbes temoin et interprète de son temps », Croclaude	57 00	« Conflictos entre la religión y la ciencia », William Draper	1 30
« La démission des protestants », F. Hoffet	12 00	« Cartas sobre religión », Figola	1 00
« L'équivoque catholique », F. Hoffet	7 50	« Excursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo », de B. Cano Ruiz y George Woodook, con una introducción de Victor García	1 00
« Que l'Homme soit », J. Cotereau	15 00		
« Concorde du Monde », J. Cotereau	15 00		
« L'affaire des enfants Finaly», M. Keller	18 00		

Giros y pedidos a Roque LLOP, 24, rue Ste. Marthe, Paris, X
CCCP N. 13507 56.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Pacifismo franquista

LA Prensa franquista ha puesto el grito en el cielo a causa de un acto de eutanasia perpetrado en Bélgica y favorablemente sancionado por el tribunal respectivo. Siguiendo el guión servido por Roma, esos diarios de Franco han vociferado que en adelante la vida humana deja de ser sagrada.

¿Cuándo lo ha sido en España? Nunca. La historia de nuestro país no se distingue por adelantos ,sino por matanzas, como si el Clero — siempre preeminente en la Península — ambicionara cuerpos sanos y hermosos para estropearlos con lanzazos, llamas, tornos y balazos. Los curas son oficiantes de la Muerte y la Paz les escapa de su oficio.

Si el franquismo, heredero de la Inquisición, de las carlistadas y de los torturadores y fusiladores de Montjuich, tratara de cerrar el capítulo de matanzas en España, podía haber empezado por no suscitar la contienda incivil de 1936. Lejos de ello, la destató con sus álgidas consecuencias de dolor y muerte y aun al precio de entregar pueblos y personas del país al fascismo europeo para que probara sus armas automáticas y sus aviones de caza y bombardeo sobre los tejados y la piel de los españoles.

El catolicismo hispano lleva mil años predicando paz y provocando guerras. Las calamidades mayores sufridas por España desde la Edad Media hasta nuestros días llevan el sello de la Religión más que de la Naturaleza. La matanza mayor provocada por la ceguera de los elementos naturales durante siglos es la reciente del Vallés con sus 1.100 muertos, que son poco — con ser demasiado — ante el millón de muertos de guerra seguido por otro millón de sacrificados por fusilamientos, malos tratos, hambre, dolor materno y suicidios de contención imposible. Podrían aducir los clericales los estragos del cólera registrados en los siglos XVIII y XIX, pero incluso esos flagelos al parecer naturales tuvieron origen y desarrollo en la ignorancia y la suciedad sistemáticamente mantenidas por la Santa Madre Iglesia. Y lo del Vallés, ¿sin casas en los lechos rierales, habría producido tantas víctimas?.

El rito de la muerte es caro en la España previamente clericalizada, y cuando esos periodistas franceses atribuyen imbécilmente la exclamación de «¡Viva la Muerte!» al querido Francisco Sabater y a otros anarquistas del predio ibérico, es que ignoran analfabéticamente que tal grito, surgido de la Iglesia, prendió en el Tercio de Extranjeros amamantador de Francos, Sanjurjos, y demás víboras, habiéndolo escupido Millán Astray a la faz de Miguel Unamuno con adición de otra voz majadera: «¡Muera la inteligencia!».

No, el Poder y la Iglesia franquistas no laboran por la Paz ni por la tranquilidad de la criatura humana. Sin la Muerte no hay religión posible en España y así vemos los carnavales macabros de «semana santa», el culto al garrote vil, los monumentos victoriales-funerarios en las calles mejores de España, la armamentación moderna del Ejército con vistas a participar en la tercera guerra mundial, ya que España no participó en la primera ni en la segunda; la aceptación de bases atómicas en el país como depósito de potencias extranjeras en extremo comprometidas... ¿Será excesivo pensar en la posibilidad de un Franco convencido de su fracaso y que, cual su maestro Hitler, prefiera hundir España en el caos, convertir Madrid en un Berlín 1945 para evitar una erosión en su demencial orgullo, puesto que la eternidad franquista es imposible?

Cuando la Iglesia católica, y por recargo franquista, se vio obligada a extinguir la llama del Santo Oficio, desató una guerra civil tras otra. De 1835 a 1900 van cuatro, dos de ellas terriblemente conseguidas y atrozmente destructoras en vidas, haciendas y depredaciones humanas. La de 1936, igualmente de factura eclesiástica (el crimen se gestó en Roma ya antes de la asonada de Sanjurjo), es la triste garantía de que el sentimiento de criminalidad guerrera en la Iglesia no se ha extinguido. Se pasaría por la conflagración nuclear amenazante, ganaría —en un supuesto— la contienda Norteamérica, ¿y qué nueva página sangrienta nos prepararían los obispos y los generales españoles para un próximo futuro?

Con esta gente en cabeza, la paz en España es imposible.

La Pugavchina

LA Pugavchina es el zurrir de la tromba insurgente agraria de Emiliano Pugachev en Rusia, por el otoño de 1773; que secundaron kirguises y basquires; y que abarcó las grandes cuencas fluviales del Volga y el Ural y otros borbollos acuáticos.

Casi todos los Estados imperiales han sido abortivamente cuatreros. Los funda una mafia, bola o mazorca malfactriz de abigeos y de robavacas.

De Roma no podian ser seminólogos más que los cachorros de una loba, con tetas como gatillos de revólver. De los refocilos, petatiadas y saltos en el lecho de esta Máter Admirábilis, proceden Césares cesariosos o apolíneamente crinados y Papas de coco pelón.

No tiene la cuna menos manchada de vómitos y sebos de esperma, la autocracia zarista; dofaldada por Gapones, Rasputines y otros popes y staretzes.

Una bandolería de asaltantes de sayal, bien armados, se instala en Moscú hacia el siglo XVI. Y aquí empieza la Pasión eccehómica del mosquero de moscovos y los 150 millones de almas en pena de Gógol.

Se debuta con la limpieza del terreno: asesinando a la población laboriosa, que no engolleta la condición de esclava, que le disciernen los barrenderos de pieles de zebellina, recién llegados; con un trago de vodka por jornal, una isba de paja por habitáculo y cien corveas de trabajo gratuito por hacer diariamente.

Mujeres hechas un higo, niños que son un pastel de escrófulas, viejos de llantas ponchadas, son echados a pedir.

La oligarquía carnicera de magnates, después del reparto de la capa de Cristo en forma de botín, quedó dueña de suelo y vuelo; dándose un matagentes, que la capitostease.

Los boyardos (nobles de corte de opereta), se reservaron lo menos desustanciado del país. Las comarcas por donde los ríos desbordan la lactancia de los montes.

Admitieron a la merienda a otras compañías de pillaje. Tales como los aprishniki y los pomeshchics: terratenientes de la planicie; y jerarcas de kremlines y castillos, cada uno al frente de un patotón de serranos morochos.

Pero, los tragaldabas de mayor calibre, que acudieron al rancho, fueron los patriarcales monasterios. Poseían en libre fruición provincias enteras, que eran verdaderas satrapías.

La casa matriz amurallada del convento de Belloosersky, tenía no menos de 50 torres. El frailo-dominio de Troiistsk-Sergueiev mandaba caravanas de carros de maíz casi diariamente a Moscú. El de Makarievski tenía convertidos en ferial de amor y salones de baile el atrio y las capillas de su catedral.

Todos se dedicaban al préstamo y ejercían la usura, a lo Shylock. Por el convenio de vínculo, el mujick que no podía pagar una deuda de 10 rublos, y aun de 20 kopecks, quedaba reducido a servidumbre con toda su familia.

El P. Silvestre, confesor de Iván el Terrible, era el jején de la industria, en la que explotaba la herrería, la platería, la carpintería, la construcción. Hacia incendiar bosques enteros, para fabricar potasa con sus cenizas.

Cuando en 1613 llega al sacaciemos primero de la edición de los Romanov, los feudales de Moscú ya tienen copada toda la estepa. No resta roncha de que prenderse.

Un solo príncipe o Gran Duque (Stroganov) es dueño de la rica cuenca del río Cama. Las orillas del Dnieper pertenecen al engorde de mancebas de los Pototski, de los Vishnevetski, etc.

Pero, como morganáticas y toda la lira les daban hijos a docenas, que no se podían calzar con corteza de árbol como a los paleros del hacenderismo, y había que dotarlos saturantemente a todos, el hambre finquera, de verstas y deciatinas, aumentó en aquellas fauces de abismo. Y un buen día se engullen Ucrania. Y no avanzan más hacia el Oeste porque se lo impiden los polacos.

A no tardar le toca el turno de ser gargullada a Siberia.

Las armas de fuego de los cosacos dieron cuenta en breve campaña del Estado tártaro del khan Cutchum, que se defendía con flechas.

La orgia rusa siberiana de encomiendas, repartimientos y espoliaciones, únicamente tiene par con la española del Nuevo Mundo. En ambas hace forraje el mismo apetito canibal.

Una de esas empresas desnudó a un Continente. Y la segunda deja a otro en camisa, sin un botón. En entrambas se aferró cuanto alcanzaba la mano. De apaciguar rebeldías se encargaron degolladores.

Al que resistió se le cortaron las narices, los labios, las orejas, la mano, el pescuezo, la lengua; se le colgó por los pies a un árbol; o se le acuchilló, tirando su carnuz a los buitres.

A Pugachez se le paseó por media Rusia, encerrado en una jaula como un perico; para acabar descuartizado en vida y siendo dados sus miembros a las aves morticolas.

ANGEL SAMBLANCAT

CRONICA EXPRES

Casas de tormento

LOS delitos de sangre están mejor vistos, por regla general, que los delitos contra la propiedad. Para muchas personas matar es mucho menos deshonroso que robar : entienden que matar no saca los colores de la cara, robar sí.

Parecer éste de gente rocera, que tiene también su concepto de las acciones humanas.

Distintos son ambos hechos, por lo que las penas son diferentes.

Hay muertes justificadas y absueltas, robos justificados y absueltos no hay.

El homicida se cobra por arrebato de lo que no le pertenece; el ladrón por reflexión de lo que cree pertenecerle y otros se lo quitan.

El campo de ambas formas delictivas es numéricamente copioso, a diferencia de poder reparar un daño y no poder reparar otro.

Al que le cae la lluvia de años de presidio en el banquillo de los acusados, por insensible que sea, se le junta el cielo con la tierra: hombres como castillos, al palpar su desgracia y conocer lo que pierden, lloran.

El peso de una larga condena guarda relación con el de un inconmovible monolito.

Considero más humana la pena de muerte que la de cadena perpetua : con aquélla termina todo al momento, con ésta la agonía dura treinta años además de tener que ser un roble para cumplirlos.

Los Tribunales de Justicia y el Benemérito Instituto proyectan la misma oscuridad que un bando de langosta al paso por el cielo con el sol, en que la vitola de sus miembros —caimanes los titula Galdós—, como la de Catón el Severo, obliga a cederles la acera a fin de eludir el roce.

Si la misericordia de los hombres no se sobrepone a la enormidad de los hechos humanos y no apartan de sí el Código Penal, que es un libro semejante al Antiguo Testamento, juzgarán sin exorabilidad, con corazón de pulga o de mosquito.

Difícil es emitir juicio sobre lo que está oculto entre los entresijos del alma humana.

Nadie tiene el privilegio de ver el interior psicológico de un semejante.

Muchos no son clientes de la Justicia, no por rectitud de moral, sino por miedo a la cárcel; pero el que no delinque por miedo a la cárcel, queda a deseo de delinquir.

La cárcel —fantasma real — no sería nunca un lugar de regeneración por sobrarle lo que tiene de penitencia.

La cárcel es un pudridero. Puede dejar de serlo echando a tierra sus odiosos muros, contrarios al aire y a la luz.

Pero antes hay que cambiar de arriba abajo la sociedad.

PUYOL

Gotas de miel y ajenjo

A la devoción fotográfica la mató el profesionalismo.

∴

No hay que dar juego al «qué dirán».

Donde hay hijos es nido. Prodigación igual del pan y del cariño.

∴

Lo áspero es lo de afuera. El ambiente del anarquismo falla en lo esencial: el amor, el hogar, los prejuicios. Pocos en la línea del libre amar.

∴

Las gentes maltratan su vivir, con el engaño y el maldecir. Quien se da a la verdad y edifica su vivir en la claridad y lo responsable, es feliz. Sitúa sus errores o sus aciertos en sí mismo. Sin problema.

∴

Estar siempre en la línea de la libertad. Incluso en el trabajo. Merecer estimación es bello idealismo de un vivir sin claudicaciones. No buscar con intención interesada, sino merecer simpatía y consideración, por el modo de ser. Como resultancia natural.

∴

Juzgar y condenar es la más delincuente manía de los seres humanos.

∴

No valen dichos de personas, ni lo que fue. Lo que es, esto es lo vital.

∴

La existencia de Federación, supone organización y es movimiento.

∴

En Argentina hay una FORA con veinte sindicatos y hace federalismo. Consejo Federal por delegados de gremios; es un movimiento: actúa.

∴

Vale federalismo-organización y movimiento. Lo colectivo no es lo individual.

∴

Lamentable es que se produzcan en los medios antipolíticos, las peores maniobras de los políticos. Intereses y vanidades personalistas y de agrupación y relación de amigos.

∴

No me ha gustado nunca actuar en lo colectivo, desde afuera. Lo colectivo tiene su mecanismo propio e interno. No es de personas, es de asambleas. No es de comités, juntas, consejos, sino de las reuniones de base de los gremios. El movimiento colectivo tiene sus normas básicas y no admite improvisaciones, ni determinaciones personalistas. Cuando vamos a lo colectivo, es para cooperar, para contribuir y solidarizarnos con lo mejor de todos y no a pretender imposición de lo propio.

J. TATO LORENZO

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

La lección de la Carta de Amiens

EN una exégesis del Movimiento socialista de finales del siglo pasado, nos explica A. Hamon la orientación y la situación de las organizaciones obreras revolucionarias que en aquella época comenzaban a distinguirse en grupos cada vez más alejados entre sí por particularismos de vocación ideológica.

Todos los movimientos obreros de avanzada se reclamaban del socialismo. Pero en torno a cada grupo constituido se definían distintamente los principios de diferenciaciones que con el tiempo se irían radicalizando, constituyéndose las distintas ramas del socialismo en consecuencia a la funcionalidad de cada fracción.

Explica Hamon los particularismos de cada una de estas fracciones que, genéricamente, respondían al apelativo común del socialismo. Su exposición y su análisis se extiende a todos los países en que existía un movimiento político social de avanzada y un movimiento obrero activo o en gestación. Pero lo que en este caso importa es ceñirse a los hechos acaecidos en Francia, ya que de ellos se deriva la corriente psicológica y mental que condujo años más tarde a la adopción de la « Carta de Amiens », considerada por muchos como la garantía y salvaguarda del sindicalismo revolucionario.

Los hechos prueban que, por el contrario, la «Carta de Amiens » inicia el declive del sindicalismo revolucionario en Francia. Sobre todo inicia el declive de los sindicatos de influencia socialista libertaria y la periclitación de un sindicalismo libre de la influencia político-parlamentaria. No quedó el fenómeno constreñido a Francia. Todo el sindicalismo europeo sufrió las consecuencias de un error de perspectiva. Y los partidarios del « circunstancialismo como método » contribuyeron eficazmente con su actitud a que el movimiento obrero fuera perdiendo su virtualidad defensiva, su vigor revolucionario, su fuerza impulsora de la transformación social, cayendo en manos de los partidos políticos.

No olvidemos que el obrero no ha de ser considerado en una calificación abstracta y marginal — cosa que no se tuvo en cuenta en Amiens — y que cada obrero tiene su cerebro abierto a todas las impresiones, a todas las propagandas, a todos los criterios. El obrero no es un ente social aparte si no se halla integrado a todas las manifestaciones del medio. No es posible limitar la actividad obrera a la concepción unilateral de la « lucha de clases » entendida ésta como concepción única, sin variantes de interpretación y sin metodologías diversas de aplicación de dicha « lucha de clases ».

No puede considerarse al obrero exclusivamente como explotado en lucha contra su explotador. Se ha percatado hace largo tiempo de que la explotación tiene un origen común pero que el ejercicio de la explotación deriva y se mantiene por diferentes procedimientos de aplicación. No se trata ya de una acción centrada en los límites de la « lucha de clases », desde el momento que parte de los componentes de la « clase obrera y explotada » contribuye directamente al mantenimiento de los procedimientos de explotación. Como soldado, policía, capataz, fraile, productor de armamento, amanuense en mil funciones diversas, el obrero se integra — siendo explotado — con los explotadores, dando a éstos posibilidad de supervivencia. Y por otra parte, en tanto que participe del conjunto social, el obrero goza o sufre de las influencias ideológicas y de sus derivados propagandísticos. No es revolucionario por la razón de que es explotado. Lo es si piensa y obra en revolucionario.. De otra manera es parlamentarista, católico, reaccionario, esto o aquello, de acuerdo a su concepción adquirida por inculcación o de motu propio.

Cada organización obrera, al igual que cada partido político, responde desde hace largos años a definiciones especificadas propias. Lo neutro no existe en efectivo. Y si un partido o una organización pretendidamente neutros logran mantenernos en ejercicio, su intervención obrará como peso muerto, al igual que el lastre que en momentos críticos ha de arrojarse por la borda para que el barco se mantenga a flote.

∴

Según A. Hamon existían en su época diferentes fracciones de socialismo (en Francia) que se disputaban la influencia en el movimiento obrero. Aparte los parlamentaristas puros, — digamos los de la U. G. T., para establecer un parangón con el presente exilio español — que se hallaban ya divididos en fracciones y entre quienes despuntaba la concepción bolchevique actual, diferenciada del actual socialismo parlamentario y de partido, se manifestaba con una gran fuerza numérica la fracción llamada de los « alemanistas ». Los socialistas « alemanistas » se asemejaban a los socialistas libertarios en su crítica a la sociedad, sobre todo en su crítica al Estado y en sus conclusiones respecto a la programación de la sociedad futura a la que se había que llegar por medio de la revolución manumisora. Pero los « alemanistas » proponían la incursión parlamentaria — y lograron presentar algún diputado — como táctica « circunstancial ». Ya veis, compañeros lectores que ni la expresión ni el método corresponden al presente español en tanto que justificación « circunstancialista ». Proviene de una concepción táctica definida que inconscientemente o no, se reproduce en todo tiempo y lugar. En aquel entonces y en Francia se intitulaban los « posibilistas »...

En aquel tiempo los « alemanistas » — 1891 — agrupaban en Francia a unos doscientos mil adherentes. Cifra fabulosa teniendo en cuenta los adherentes de otros partidos y organizaciones. La totalidad de las fracciones socialistas agrupadas reunían más de seiscientos mil votos en período electoral. El total de obreros en Francia llegaba a tres millones ciento cincuenta mil. Hombres y mujeres de las industrias, de las minas y de los sin oficio determinado. Ejercían, pues, los « alemanistas » una influencia considerable en los medios sociales y se lanzaban decididamente a la conquista de los medios obreros.

En cuanto a los socialistas libertarios — ya definidos somo comunistas anarquistas, pero integrados genéricamente (entonces) al socialismo francés — el recuento era más difícil dada su forma orgánica múltiple, variable, en modificación constante. Pero se calculaba que podían llegar a cien mil. No se hallaban por entonces federados entre sí y no constituían una organización única. Participaban directamente en las organizaciones obreras en las que mantenían una predominancia de orientación.

∴

Los sindicatos obreros se vertebraban con eficaz resultado y acusada rapidez. Surgió por entonces la constitución de las Bolsas de Trabajo que en cada localidad importante agrupaban y orientaban los diversos sindicatos constituidos. Fundados bajo la prédica de Fernando Pelloutier y otros anarquistas, las Bolsas de Trabajo ejercen en sus principios una actividad marcadamente libertaria en lo que concierne a su funcionamiento interno, a sus reivindicaciones esenciales, a sus prácticas internas fraternales, a su independencia de la acción política parlamentaria, a su finalidad revolucionaria.

Se aproxima la época de las decisiones. Los obreros, en tanto que componentes del todo social, participan en las luchas políticas y toman su decisión de partido. Es la lógica de la Historia. Y cada partido trata de ejercer su influencia y su predominación en el movimiento obrero. Constituye una base magnífica la masa obrera como fuerza de voto para escalar las gradas del poder. Campo abonado a todas las demagogias, a todas las elocuencias y truculencias verbales. Fácil terreno de conquista.

En principio la lucha fue acendrada entre « alemanistas » y libertarios, confundibles ambos ante los ineptos en cuestiones ideológicas, ya que aparentemente sólo les dividía una cuestión de « táctica circunstancial ». Pero en la brega por el predominio en el terreno sindical las diferencias fueron estableciéndose con mayor nitidez.

Con el tiempo los « alemanistas » se fueron integrando definitivamente a la acción parlamentaria, diluídos en las otras fracciones socialistas. Pero la semilla castradora dio sus frutos en el medio sindical. Las diarias trifulcas entre representantes de diversos partidos produjo el germen que en el 1906, en Amiens, condujo a la « solución salvadora ».

Se trataba de eliminar del seno de los sindicatos toda lucha de tendencia, circunscribiendo la acción sindical a la lucha contra la Patronal. No se olvidaban ciertas perspectivas finalistas, pero éstas se dejaban para el futuro. El sindicato, bastándose a sí mismo como concepción de combate y como proyección constructiva, sería la base de la nueva sociedad.

Lo que se olvidó en Amiens es que el problema seguía en pie en el sentido de que cada quién tiene su concepción de lo que ha de ser « la nueva sociedad ». Y cada quién tiene su idea acerca de las tácticas a emplear para llegar a esa « nueva sociedad ».

Así fue como solapadamente las influencias políticas fueron minando el terreno hasta que la gangrena parlamentaria devoró la virtualidad revolucionaria del sindicalismo francés, tan floreciente entonces y tan promisor.

∴

Pierre Monatte había sido hasta entonces un propagador ferviente del anarquismo. Y es como tal que participa en el Congreso Anarquista Internacional de Amsterdam, interviniendo ,como militante sindical, en los debates sobre sindicalismo y anarquismo, e interviniendo, como militante anarquista, en los debates generales del Congreso.

Citamos a Pierre Monatte porque por su pulcritud personal, por su conducta irreprochable, continúa siendo después de su muerte relativamente reciente, el símbolo moral de los sindicalistas franceses. Continuó siendo anarquista, sin ser ya divulgador de la anarquía.

Se dio por entero Pierre Monatte a la concepción de un sindicalismo revolucionario libre de toda influencia política parlamentaria, pero ausente de toda intervención ideológica.

(Pasa a la página 2.)

España al día

AL término de una reunión sindical en Madrid, presidida por el señor José Solís, delegado nacional de Sindicatos y con la participación de un millar de representantes obreros, ha sido publicado un comunicado, poniendo un acento particular sobre los puntos siguientes :

« Existe actualmente un estado latente de inquietud, proviniendo principalmente de una larga etapa de congelación de salarios, parcialmente atenuada por los acuerdos colectivos de empresas, ya que éstas últimas sólo afectan a una parte de la masa obrera española. »

He aquí algunas de las principales conclusiones adoptadas :

« Acción urgente y enérgica del gobierno para estabilizar los precios. »

De ilusión también se vive... o de cinismo. En lo único que el gobierno se muestra urgente y enérgico es en perseguir, juzgar arbitrariamente y condenar con más arbitrariedad aún, a toda voz, a toda conciencia que eleva su protesta al régimen de iniquidad que sufre España.

« Creación de un salario mínimo interprofesional con revisión periódica por proposición de la Organización Sindical. »

« Los Sindicatos estiman que el aumento de coste de vida después de 1956, es superior al 60 por 100. »

« Sobre un total de 22 Sindicatos, 8 han propuesto un salario mínimo interprofesional de 100 pesetas. Otros 6, un mínimo de 75 pesetas. »

No sabemos la suerte que correrán dichas proposiciones, quizá al ser tomadas en consideración por... el gobierno; pues, lo que es la masa obrera dijo ya en las pasadas huelgas cuál era el salario que pedía : 175 pesetas por día.

Nótese que según referencias de la propia emigración económica, los salarios-base que rigen son de 35 y 45 pesetas diarias, peonaje y oficiales. No obstante, a base de jornadas de 12 y 14 horas o de ser contratados a precio especial hora, los obreros especializados venían ganando de 400 a 600 pesetas semanales, lo que les permitía mal comer. Y seguirán comiendo peor, si del sindicalismo vertical esperan solución a su estado de semiindigentes.

« El derecho a emigrar es legal y conviene reforzar las medidas de protección en favor del obrero español en el extranjero. »

Poca confianza hay en las medidas de solución interna cuando se prevé la continuidad de la emigración : ¡Pobre emigrado! ¿Y quién le protege en casa? Según referencias, el Estado francés devenga al Instituto Nacional de Previsión, los subsidios familiares, aplicando la misma tarifa que rige en Francia y las madres españolas, después de largos meses de trámites, perciben el 50 por 100 de lo que cobrarían si residiesen en Francia.

También quedan exentos la esposa e hijo — según se lamentaba un emigrado que tenía a su mujer enferma — de la atención del Seguro Social.

¿Es ésta la clase de « protección » por la que propugna la C. N. S.?

CIFRAS HABLAN

« En enero-septiembre 1962 el ministerio de Comercio ha autorizado en el cuadro de Inversiones Extranjeras en las industrias españolas bajo forma de envío de bienes de producción, importaciones por valor total de 97 255 065 dólares. Francia, con 13 789 447 dólares viene en tercera fila, después de los Estados Unidos, con 50 407 713 dólares — gracias a las importantes inversiones en el sector químico — y Alemania, con 22 586 707 dólares. Otros países aprovisionadores son Gran Bretaña (5 147 978 dólares), Dinamarca (1 906 558 dólares), Italia (1 635 607 dólares), Bélgica (757 420 dólares), Suecia 11 806 y diversos países con 681 829 dólares.

Y eso es sólo una muestra. El régimen moviliza todos los concursos para interesar al capital extranjero a invertir fondos en firmas españolas, o financiar la creación de nuevas industrias. Recientemente un enviado ha ido especialmente a Alemania a negociar esas inversiones.

Por lo visto, a la industria española le es imposible levantar cabeza por sí misma, ni competir con el mercado extranjero, por lo que el famoso Plan de Desarrollo va a correr a cuenta del capital extranjero. Por lo menos Franco se ha lanzado a la « caza ». Buen juego ,puesto que refresca su economía y acaso su régimen, ya que cuanto mayores sean las facilidades e intereses del capital extranjero en España más opuesto será éste a cualquier cambio político que pudiera ponerlos en peligro.

Aunque también el posible que al « cazador » le salga el tiro por la culata.

A. F. B.

MUSEE SYNDICALISTE THEQUE

3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 221 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 29 Novembre 1962

L'affaire de Liège

APRES tout, pourquoi n'ajouterions-nous pas notre grain de sel aux poignées de cet assaisonnement jetées par tous, pour corser la sauce sans doute, sur la lamentable affaire de Liège ; quand ce ne serait que pour nous entendre poser la traditionnelle question : «Alors, vous les auriez acquittés ? »

Pour calmer l'impatience des excités, les faire languir risquant de leur provoquer des troubles désagréables, nous répondons : Oui !, ajoutant tout de suite cependant : « Mais pas pour la même raison que la plupart des autres. » Nous refusons, en effet, de condamner des comparses alors que les véritables responsables tiennent le haut du pavé, et jouissent de la considération générale dans la plus parfaite impunité.

La question, pour nous, ne réside pas dans le fait de savoir si madame X, ses complices, et le docteur Y, ont eu raison ou tort d'agir comme ils l'ont fait, on verra plus loin pourquoi.

Nous avons pourtant le respect de la vie trop développé pour ne pas admettre que madame X en accomplissant son geste n'a pas manqué de « souffle », que le docteur Y a dépassé largement la mesure dans son comportement, et que la foule liégeoise en délire, les couvrant de fleurs, les portant en triomphe a été tout simplement odieuse, ignoble.

Les accusés avaient droit à des circonstances atténuantes et nous les leurs accordons volontiers, sauf à madame X, cette parfaite inconsciente, qui croyant sans doute racheter sa faute, se propose de recommencer son beau travail de conception, espérant faire mieux la prochaine fois. Laissons cette dame à sa noble occupation, et voyons un peu le fond du problème.

Trois coupables, les principaux, étaient défaillants au procès de Liège : Les fabricants du poison, le clergé, l'Etat. Sans eux, pas de crime, presque à coup sûr. Qu'on nous excuse de faire seulement mention, faute de place, du comportement du corps médical et des organes d'information, dits « scientifiques », dont la responsabilité n'est pas, à beaucoup près, complétement dégagée, et revenons en aux principaux absents non cités, sans doute par simple oubli de la justice.

L'industrie pharmaceutique prend chaque jour une plus grande extension, qui la situe au niveau d'un véritable monopole, sans doule le plus important de tous.

Tranquillisants et antibiotiques font fureur près des malades réels ou imaginaires qui en attendent des miracles. Ce climat particulièrement favorable aux draguеurs de bénéfices, qui distribuent, sans s'oublier, des dividentes substantiels, est amplifié par l'appoint d'une publicité mensongère, et des médecins qui exercent maintenant dans presque tous les cas un métier, alors qu'il y a quelques décennies seulement, c'était un véritable apostolat qui les animait. On vend n'importe quoi, à n'importe qui, le plus cher possible. Le but pour tous n'est plus de soulager les souffrances, de guérir, mais de gagner de l'argent, le plus d'argent possible.

C'est un mal profond, et croire que, d'elles mêmes, les choses reprendront leur cours normal semble bien osé, si l'on admet que l'homme à robe rouge de Liège est peut-être actionnaire d'une fabrique de produits pharmaceutiques, et que la reconnaissance du ventre alliée à sa conscience élastique, il en a donné la preuve, lui interdisent de trainer au banc des accusés le fabricant de poisons, qui lui permet de s'accorder le superflu.

Le clergé, que nous accusons ensuite, n'est pas moins coupable. Sa condition de bloc capitaliste, qu'on prétend le plus puissant du monde, le fait vivre, lui aussi, de ce monopole de caractère international, mais de plus, sur le plan moral il a échafaudé et mis en valeur sous le signe de Dieu, et la crainte de son châtiment suprême, des principes tellement ridicules et contre nature qu'ils interdisent à chacun le droit de disposer de son corps, à sa convenance. En vertu de quel droit ces charlatans puritains, champions d'une morale à sens unique, interviennent-ils dans ces problèmes où ils condamnent la supression de la vie dans n'importe quelle circonstance ? La mémoire de la hiérarchie est-elle si courte pour que ses membres aient oublié : le curé d'Uruffe, celui accoucheur de la banlieue lyonnaise et l'avortement des sœurs, de nous ne savons quel ordre, violées et engrossées au Congo par des indigènes ?

Quant à l'Etat, sa responsabilité est encore plus importante, s'il se peut. D'abord, il ferme les yeux sur tout, ce qui le situe, sur le plan financier au rang de complice, qu'il est doublement, ses dirigeants profitant souvent à la fois, à titre personnel, des dividendes répartis et, sur le plan étatique, de la perception d'impôts importants. Mais cet Etat, dans la presque totalité des cas est d'autant plus condamnable qu'il est l'auteur de lois, qu'en France nous dénommons « scélérates », qui interdisent aux individus le recours à l'avortement, la stérilisation, l'utilisation de méthodes anticonceptionnelles, lois qui provoquent la plupart du temps les crimes semblables à celui jugé à Liège.

Le bilan partiel des responsabilités imputables à l'Etat sera établi quand nous aurons dit qu'il soutient financièrement, de façon scandaleuse, le clergé qui nourrit les mêmes desseins et fait son jeu en perpétuant l'obscurantisme, alors qu'il néglige totalement, cet Etat, et c'est son plus élémentaire devoir, de s'intéresser au sort des « monstres », dont l'existence devrait dépendre exclusivement de lui puisqu'ils sont le fruit de son imbécile propagande en faveur du lapinisme ; la naissances des anormaux ne pouvant être attribuée en totalité à la seule thalidomide et autres poisons du même genre.

Voilà pourquoi nous refusons de coudamner l'EFFET, alors que la CAUSE n'est pas inquiétée. Supprimez celle-ci, et disparaissent du même coup ces scandales qui font tant de bruit.

Car on admettra avec nous que si madame X a réellement, dans un proche avenir, l'intention qu'on lui prête, son acte relevait de la médecine, et non de la justice, étant donné qu'elle ne jouit certainement pas de toutes ses facultés mentales.

Restons vigilants

Courant 1963, le statut de l'objection de conscience viendra en discussion devant le Parlement. Débats passionnés où la raison devra combattre pour l'emporter sur l'aberration nationaliste. Déjà, le 27 juillet 1962, à l'Assemblée Nationale, lors de la discussion du renvoi de l'examen du projet du statut de l'objection de conscience à une autre session, il a été possible de réaliser les difficultés que rencontreront les hommes de bonne volonté, pour créer l'atmosphère nécessaire à un vote favorable au statut.

C'est ainsi que M. Lapeyrusse a déclaré : « L'objection de conscience est une injure envers les combattants volontaires et ceux qui ont défendu leur peys. » Quant à M. Bergasse, président de la Commission de la Défense Nationale, son intention d'écarter le projet s'est exprimée par cette conclusion : « Il apparaît inopportun, à une époque où le principe de la discipline militaire est parfois battu en brèche, de doter ceux qui tentent de se soustraire, même légalement, à ce devoir militaire, d'un statut leur permettant d'échapper aux rigueurs de la loi. » Et on arrive au respect des lois rétrogrades : « Tout Français est soldat et se doit à la défense de la patrie », loi du 19 fructidor, an IV. Pour terminer par la nécessité d'un renforcement de la répression et l'application aux objecteurs de la dénationalisation. La majorité des représentants du peuple font bon marché de la vie de celui-ci, ils estiment que le service militaire est sacré, que le violer sous prétexte que d'autres peuples ont reconnu l'objection de conscience, serait un crime contre la nation. Moins intransigeant, M. Messmer, ministre des Armées, reconnaît qu'il existe bien un problème de l'objection de conscience, problème concernant une minorité, mais que le principe de la démocratie exige que les minorités, les plus petites, soient protégées. Présentement, les parlementaires, les plus favorables à reconnaitre un statut de l'objection de conscience, pensent que celui-ci devrait être un service civil plus long que le service militaire et plus dangereux.

Tout en reconnaissant le progrès enregistré par l'admission du principe d'un statut de l'objection de conscience, nous déplorons que le projet de celui-ci soit contraire à tout esprit de justice et d'humanité. Et nous arrivons à douter de l'efficacité des mesures provisoires prises par le gouvernement en faveur des objecteurs de conscience. On nous a précisé, début octobre, que sous un mois, tous les objecteurs devraient être libérés des prisons et transférés au Camp de Mauzac, en Dordogne. Ainsi, tous les objecteurs vont se retrouver groupés en un camp de... concentration, sous quelle garde ?... On nous précise qu'ils seront dirigés en Algérie pour y accomplir des tâches éducatives dans les écoles ou constructives pour réparer les destructions de la guerre. Parfait, si le Ministère des Armées se dessaisit de ces hommes en faveur du Ministère de l'Instruction publique ou des Affaires Etrangères. Mais comment, rendus en Algérie, terre étrangère, contrôler l'activité et la vie de ces hommes qui peuvent demeurer sous un contrôle militaire, loin des leurs, loin de leurs amis ? Ne vont-ils pas payer très cher leur prétention à plus d'humanité. Alors que des petits « Biribi » peuvent exister en France, dans certaines formations militaires ou des pratiques dégradantes sont appliquées à des jeunes recrues, nous pouvons craindre que, loin de France, des « Biribi », sous contrôle de gardes-chiourme, fassent subir des traitements inhumains aux objecteurs de conscience et solutionnent un problème dangereux pour le pouvoir : celui de constituer, dans l'avenir, une formation d'hommes non-violents, libres, lucides. Que les objecteurs accomplissent un service civil, soit, mais un service civil international, sous le contrôle de civils de nationalités différentes, même si ce service est une mesure provisoire.

Nous sommes autorisés à penser ainsi, quand nous constatons que le gouvernement, au sujet du problème de l'objection de conscience, a toujours fait des promesses, rien que des promesses, dont nous attendons encore la réalisation... ; nous pouvons douter de tout, quand les faits viennent nous apporter la preuve que l'armée se montre toujours aussi incompréhensive en ce qui concerne l'objection de conscience. C'est ainsi que le 26 octobre 1962, le Tribunal Militaire de Lyon a condamné à un an de prison ferme, l'objecteur Didier Poiraud, pour refus d'obéissance. Les objecteurs sont toujours condamnés sous l'inculpation de refus d'obéissance, l'objection de conscience étant inconnue de la loi française. Il est bien évident que, même un statut humain voté, l'armée ne lâchera que difficilement la proie qui se sera laissée prendre en ses filets. La haine, la hargne, sous le masque de la grandeur et du patriotisme, s'appliqueront avec la plus cruelle rigueur envers ceux qui prétendront respecter la vie, toutes les vies.

Devant la violence dont les dirigeants de ce pays et les cadres de l'armée sont imprégnés, nous devons tenter d'assurer la liberté de ceux qui se refusent à tuer. Par des mesures transitoires, il faut imaginer un service réel et international de paix, à direction civile, dégageant de toute obligation militaire, les hommes souscrivant à cette formule. Alors que le service militaire a strictement des ouvertures nationales et ne peut prétendre à une collaboration internationale ; le servie international, sous contrôle civil international, par son action, crée un rapprochement fraternel au dessus des frontières et devient ainsi un outil véritable de paix. Tel devrait être l'action de départ des objecteurs de conscience. Nous devons sans cesse et toujours harceler l'opinion publique, trompée par une presse vénale aux ordres du pouvoir et des maitres de la violence.

Sans vouloir diminuer Lecoin pour tout ce qu'il a fait pour les objecteurs de conscience et ce qu'il a pu déjà obtenir par son action généreuse et sa ténacité ; il faut reconnaître que notre ami est un sincère, qui croit que la parole donnée doit être respectée. Il a fait confiance aux promesses du pouvoir, du ministères des Armées ; sa conscience d'honnête homme ne peut imaginer le machiavélisme de ceux qui pour se maintenir au pouvoir jouent sur tous les tableaux. Des promesses de politiciens, de batteurs de foire, d'apprentis dictateurs sont sans valeur. Un travail de sape a dû être fait par le pouvoir, auprès des parlementaires, afin que le statut promis soit réalisé mais, qu'en réalité, il soit contrainte et répression La lutte pour l'humanité et la justice dans l'application d'un statut ne fait que commencer. Le vote du statut ne sera pas la fin de notre combat, car celui-ci ne remplira pas les conditions requises et nécessaires au respect et à l'inviolabilité de la conscience. — « *Ce que nous demandons, ce n'est pas un aménagement du service militaire, c'est la solution du poblème de l'objection de conscience.* » Claudius Petit.

RENE VILLARD

LETTRE A MA SŒUR

Tu viens de découvrir que notre grand père si brave, si bon, athée et franc-maçon, éleva notre mère et son autre fille, religieusement. Tu me dis ne pas comprendre une telle contradiction chez de nombreux francs-maçons qui élèvent leurs enfants de la même façon. « Pourquoi, écris tu, participent-ils alors à des actions anticléricales ?

Je comprends ton étonnement. Sache pourtant que le rituel de la F.M. est au moins aussi ridicule que celui des religions, probablement davantage. Il est difficile de concevoir que des esprits se réclamant de la philosophie rationaliste puissent se prêter à des initiations tellement fantasques et primitives. Cela tient sans doute à ce que, ceux que le populaire qualifie d'athées sont restés assez croyants pour jurer de leur sincérité sur les instruments symboliques d'un «Grand Architecte», qui ne peut être que le Créateur cher à toutes les religions...

Certes, nombre d'entre eux sont des incroyants, mais la plupart sont des croyants. Un lien les relie les uns aux autres : l'anticléricalisme ! Notre grand père vécut à la période de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il participa à cette œuvre de toutes ses forces, et je suis convaincu qu'il eut, plus tard, difficilement accepté de voir ceux qui avaient mené le même combat, faire un recul prudent, en rendant à l'Eglise, ce qu'ils lui avaient retiré : les biens volés et la puissance temporelle...

Il te faut comprendre que là où l'Eglise ne soutient pas l'Etat, ce dernier, privé du concours de ceux qui prêchent la soumission des pauvres aux riches, connait des difficultés de gouvernement qui mettent sa sécurité intérieure en danger. D'où, cet assoupissement de l'anticléricalisme militant ! Songes y bien : élever les enfants en dehors de l'influence religieuse, c'est éloigner leur esprit des superstitions grossières et les déterminer à rechercher sur terre les délices illusoires et célestes promises par les sorciers. Ce serait donc, inévitablement, canaliser les volontés vers la recherche de la justice sociale ! Ce serait la Révolution !

La plupart des francs-maçons appartiennet aux carrières libérales, sont des fonctionnaires ou des commerçants. A part quelques-uns, ce sont tous des gens aisés, ou qui le deviendront grâce à l'entraide pratiquée dans ce milieu ; car c'est là le point faible de cette structure à peine clandestine : c'est de devenir pour beaucoup un moyen de monter en grade dans les administrations, ou de gagner des procès, ou de se créer une situation. Aussi, si l'on rencontre de belles consciences dans ce milieu on y trouve également de gros appétits...

Par conséquence, si les uns croient à une divinité mystique, si les autres y recherchent la satisfaction d'intérêts matériels, et si tous manquent du courage moral nécessaire pour affirmer des convictions qui nuiraient à leur prospérité matérielle, il ne faut donc pas s'étonner si, vis à vis de la religion, ils agissent en bons conformistes. L'un d'eux, me disait dernièrement : « Si je n'envoyais pas mes enfants au catéchisme, je pourrais fermer mon magasin... »

Certains passent outre à ces obstacles : ce sont des exceptions. Les Loges ont été excommuniées par l'Eglise, mais le rusé renard qu'est Jean XXIII a déclaré au Grand Maître qu'il le bénissait lui et ses frères ! Et c'est logique : si vous croyez à un Dieu, quelque portrait que vous en donniez, ou quelque définition métaphysique que vous en fournissiez, nous sommes tous frères dans une croyance unique. Nos rituels diffèrent. Nos dieux secondaires sont les marches de notre Eglise, et vous les repoussez, mais nos esprits baignent dans une onde religieuse qui doit être profitable à la satisfaction de nos appétits réciproques : voilà ce que le madré pape aurait pu ajouter à sa bénédiction...

Evidemment, notre grand père était un incroyant déclaré, et il m'est pénible de penser que ce grand vieillard, si loyal et si bon ; qui intervint avec tant de révolte auprès de mon père, pour empêcher ce dernier de m'envoyer au séminaire, ait pu élever ses enfants religieusement !

Inconscience... intérêt..., les deux, peut être. Et cette capitulation morale fait la force de l'Eglise, sa toute puissance. Elle ne règne plus dans les esprits évolués, mais elle soumet leurs appétits à son conformisme dégradant...

Alors que je menais une propagande d'envergure contre les croyances, un grand maitre de la loge intervint et m'offrit de nous aider financièrement. Il le fit avec une grande largesse ; mais un jour, ce richissime vieillard me fit appeler et me déclara : « Je vois que votre action porte davantage contre les croyances que contre l'Eglise. Or, Dieu existe, ou, tout au moins, il serait dangereux d'en nier l'existence : nous vous retirons notre aide...»

« J'en suis satisfait. Nous représentons deux courants de pensée bien différents. Vous êtes le mécène d'œuvres anticléricales dont le but est de réduire l'Eglise à un rôle psychique dont vous contestez les dogmes absurdes mais dont vous appréciez la fonction lénitive qui place les aspirations du peuple en des sphères célestes inaccessibles à l'esprit. Par lá, les privilégiés dont vous êtes maintiennent leurs privilèges à l'abri... d'un règlement de justice.

Nous, en combattant les croyances, les superstitions, les illusions, nous rendons l'homme à l'esprit de liberté, et nous l'encourageons ainsi à conquérir cette dernière par l'instauration de la justice sociale... »

J'espère que cette lettre qui demanderait plus de développement t'éclairera sur le phénomène franc-maçon, et que tu comprendras mieux ses attitudes contradictoires mais si communes à tous ceux qui manquent de logique ou de courage moral...

Les conditions générales de notre société ruinent dans l'Homme ses aspirations les plus nobles. La lutte de la Raison contre la Foi est une lutte inégale, car notre civilisation, basée sur l'inégalité des conditions, corrompt les esprits les plus valeureux et les plus nobles. Mais le Progrès moral consiste, là où nos ascendants ont faibli ou capitulé, à reprendre le flambeau et notre ascension vers toujours plus de liberté.

Je m'excuse de cette insuffisante analyse, mais je pense que si mon grand père ressuscitait il serait fier d'avoir éveillé en moi la volonté de liberté.

Toujours plus de lumière, de science et d'audace même si ton conformisme s'en effraie.

A bientôt.

J. B.

CINQ COLONNES A LA UNE (1)

4. — En Belgique, à Anvers, des nationalistes flamands braillent contre le curé de leur paroisse qui dit la messe en français ! Entre parenthèse, je croyais, dans ma candeur naïve, que la messe était toujours dite en latin. (Mais peut-être, après tout, s'agit-il des sermons ?) Ils désirent, et ils le crient bien haut, ces demeurés, qu'on leur bourre le crâne en Flamand. Pourquoi pas, après tout ! Tout cela de peu d'importance, sinon par la passion qu'y mettent ces jeunes énergumènes, et qui paraît s'inscrire dans la conjoncture actuelle de la lutte entre Flamands et Wallons. Grosse d'enjeux, cette lutte tant sur le plan politique que sur le plan social, où se heurtent les intérêts non seulement de deux anciennes provinces, mais surtout ceux des classes possédantes et du prolétariat industriel de Belgique.

5. — Beaucoup plus important, par contre, le problème des noirs aux U. S. A. A lui seul, il aurait mérité d'occuper la moitié de l'émission. C'est là que l'on comprend le rôle essentiel du reportage télévisé. Il complète admirablement la documentation et saisit sur le vif l'essentiel qui ne ressort pas toujours de la lecture hative. Ainsi, les images prises dans un tramway au moment où des voyageurs de couleur s'assoient à côté des blanches ignorant volontairement les regards d'étonnement et de mépris de celles-ci. La folie furieuse de toute une ville qui apparait dans ces bagarres provoquées par la venue de l'étudiant Méredith, dont la courageuse tranquillité en impose. Qu'importe, après tout, que sa croyance en Dieu soit à l'origine de son attitude. Ne nous montrons pas trop difficiles, l'important pour l'instant, est que le but soit atteint. Par contre, assez odieuses à nos yeux les paroles d'une dame yankee, semblant appartenir à la « bonne société » et s'exprimant très bien en français. On lui a posé cette question : « N'est-ce pas juste que les noirs soient placés sur un pied d'égalité avec les blancs ? » Voici sa réponse :

« C'est peut-être juste, mais ce n'est pas convenable... Il faudrait qu'ils arrivent à se tenir plus propres, à se débarrasser de leur odeur. Je pense comme le docteur Sweitchzer qui a dit des noirs d'Afrique : « Ce sont bien mes frères, mais des frères qui ont deux milles ans de retard sur nous.» Je pense qu'il faut attendre qu'ils aient rattrapé ce retard de deux mille ans de civilisation. »

Comme ces propos nous paraissent effarants, à nous, Français, qui avons été élevés, du moins dans les classes laborieuses, avec les principes de la Révolution de 89. Car, hélas, il en est aussi, parmi nous, qui ne manqueraient pas d'approuver les paroles de l'Américaine aisée.

Rappelez-vous : les bougnouls, les bicots.

Soyons justes pourtant, et force nous est de constater qu'en certaines circonstances on daigne faire l'honneur aux hommes de couleur, de les faire passer avant les blancs. A la guerre, par exemple.

6. — Dans une banlieue ouvrière de l'agglomération parisienne, on a posé, à des chrétiens, la question suivante : « Est-ce que votre foi pourrait vous empêcher d'adhérer, éventuellement, au parti communiste ? » Et tous de répondre qu'ils ne voyaient pas d'obstacle à cela. L'un d'eux même, si j'ai bien compris, était déjà adhérent au parti. Il serait facile d'ironiser là-dessus, mais cela ne serait pas très charitable, car ces petites gens, ouvriers ou employés, sont sincères et croient fermement à la valeur humaine de la doctrine chrétienne, et sans doute aussi de la doctrine communiste. Mais les doctrines sont une chose, et les Eglises qui s'en réclament et qui en vivent en sont une autre. Une certaine « Action Catholique Ouvrière », à l'occasion de la séquence ci-dessus, et sans doute sous l'impulsion de la hiérarchie catholique, a publié un communiqué dont nous extrayons les lignes suivantes :

« Il reste clair qu'une doctrine qui nie la liberté de la personne et sa destinée éternelle, ne peut valablement assumer la libération totale des travailleurs. »

Très bien camarades de l'A.C.O., très bien. Sus à une doctrine qui nie la destinée éternelle de la personne humaine. Et rejoignons tous l'Action Catholique Ouvrière, qui œuvre puissament pour la libération totale des travailleurs, avec l'appui de la hiérarchie, des jésuites, des dominicains, des frères des missions, des chaisières, des bedeaux, sans oublier l'inefable Jean XXIII.

7. L'on nous a aussi montré à l'écran la figure poupine et rusée du docteur Schmidt, qui fut l'interprète d'Hitler. Assez franchement, semble-t-il, celui-ci répond aux questions posées. Franchement, mais aussi fort adroitement, ce qui évite de trop se mouiller, c'est-à-dire d'apparaître sur l'écran comme un vrai nazi. Ce qu'il était vraisemblament, sans quoi Hitler et son entourage n'auraient pas hésité à s'en débarrasser. Ayons en passant, une pensée émue pour ce pauvre Hitler quil est en train de rôtir en enfer, selon la doctrine dont se réclame l'A.C.O. (voir plus haut), celle qui doit libérer totalement les travailleurs.

8. — Pour terminer l'émission : la première classe à Boussac. Il s'agit de l'installation disons « rudimentaire » d'un jeune instituteur qui débute. Fils d'un instituteur en retraite qui, sans doute, ne lui a pas ménagé les conseils. Tous deux paraissent avoir la foi, ce mot signifiant pour moi, sens du devoir et confiance dans la noblesse de leur tâche. Laquelle tâche consiste à éduquer et guider les petits d'hommes tout autant que les instruire. Car, on ne saurait trop le répéter, si beaucoup de gens, munis d'un quelconque diplôme, sont capables d'apprendre le « ba-a-ba » et la table de multiplication à de jeunes élèves, il en est bien peu qui peuvent se targuer de leur ouvrir des perspectives saines et humainement valables sur leur existence à venir.

BLANQUET

(1) Voir COMBAT SYNDICALISTE núm. 220.

CLIMAT CANADIEN FRANÇAIS (1)

Emission «Télémetro» (Suite)

Q. — Je comprends.

R. (continuant). — Maintenant, je dois dire en toute sincérité, monsieur Desbaillets, que j'ai été franchement désappointé du manque de sérieux dont le Président de la Commission fit preuve, en se refusant, pour ainsi dire, en évitant d'aller au fond des choses. Il se borna à me poser des questions triviales, à aborder des trivialités comme, par exemple, « Avez-vous lu Le Nouveau Journal hier ?. C'était sans doute une référence à la disparition du « Nouveau Journal », que beaucoup de gens de qualité ont regrettée. Il était bien évident que cette disparition lui plaisait énormément. Il s'évertua à me faire admettre que je n'étais pas un éducateur... dans le sens de « professeur d'école » ou « instituteur »... car nous sommes tous des éducateurs de nos enfants... comme s'il fallait être un instituteur pour avoir le droit de dire, donner son opinion, devant la commission, et que les parents, les pères de famille n'avaient pas le droit de cité. Je vous avoue franchement, monsieur Desbaillets, venant de la part d'une personne qui, comme le président, n'a pas d'enfants et ne paie pas de taxes scolaires, comme père de famille, se faire rabrouer ainsi publiquement, c'était un peu décevant et un peu déconcertant. Maintenant... (voir note «A»).

Q. — Vous avez une nombreuse famille, monsieur La Rivière ?

R. — Moi-même, je n'en ai seulement que deux. Mon père en a eu 24... je suis le 22ème.

Q. Voilà ! Alors, est-ce qu'il y avait des journalistes présents ?

R. — Non ; il y avait des journalistes anglais ; les journalistes français brillaient par leur absence. D'ailleurs, « Le Devoir » ne mentionna pas du tout le mémoire ; et « La Presse » publia un petit entrefilet, suivi d'une rémarque qu'on n'aurait certainement pas publiée si le journaliste avait été présent, parce qu'elle n'était pas exacte. (Voir note «B».)

Q. — Monsieur La Rivière, en somme vous êtes un peu d'opinion que malgré le fait qu'on ait sollicité des opinions privées, on ne leur a pas donné l'importance qu'il était nécessaire ?

R. — En effet, monsieur Desbaillets, en réponse à une question, j'ai offert à monsieur Rocher et à Sœur Marie-Laurent de Rome, des faits et des chiffres, des résultats d'enquêtes personnelles, des déclarations publiques de groupes anglo-catholiques et italiens, toujours au sujet de l'enseignement, et Mère... Sœur Marie-Laurent de Rome me répondit carrément qu'elle ne voulait pas entendre la réponse.

Q. — Eh bien, monsieur La Rivière, je regrette beaucoup, notre temps est écoulé, mais je vous remercie beaucoup d'être venu faire ce rapport ici ; et j'espère que ce sera utile.

R. — Je vous remercie beaucoup, monsieur Desbaillets.

NOTE « A »

Faute de temps, il a fallu omettre la suite, laquelle aurait été à peu près comme ceci :

« Deux ou trois autres questions d'une égale banalité, et il laissa la parole à monsieur Fillion, la vice-président de la commission. »

A ma très grande surprise, monsieur Filion dit ne pas avoir de questions à me poser. Pourtant, comme tous le savent, monsieur Filon n'a pas froid aux yeux et n'a pas la langue dans sa poche. D'autant plus que monsieur Filion étant commissaire d'école, ou l'ayant été, nous aurions pu discuter en connaissance de cause du caractère à mon avis antidémocratique et injuste de notre système actuel. Mais monsieur Filion n'avait pas de question à poser, et il se borna, si je me souviens bien à faire une remarque, lui aussi, au sujet du « Nouveau Journal », ce que je ne trouvai pas très chic... venant de la part d'un confrère journaliste. Il me fit remarquer également que ma dactylo aurait écrit à un endroit « Albert Langevin » au lieu d' « André Langevin », l'auteur canadien bien connu.

Après une question normale de monsieur Laroque, monsieur McIlhone, le doyen de l'Université McGill, aborda la question constitutionnelle. Je répondis que l'article 93 de la Constitution avait déjà été modifié quatre fois ; et que tout récemment, devant la Commission, le Canadian Jewish Congress avait suggéré que cet article puisse être amendé afin de leur permettre... aux parents juifs... de jouer un rôle plus important dans la direction des écoles protestantes où leurs enfants vont. Certainement, dis-je, s'il est raisonnable pour un groupe aussi minoritaire que les juifs de parler d'amender l'article 93 de la Constitution, à plus forte raison est-il raisonnable que les Canadiens français, qui forment 80 à 85 % de la population, en parlent sans que l'on semble penser que c'est là une impossibilité.

A l'objection classique « qu'il faudrait le consentement des autres provinces », je répondis à monsieur McIhone que... les autres provinces étant anglo-saxones et protestantes en majorité, je ne prévoyais aucune difficulté de ce côté-là ; bien, au contraire, que si les Canadiens-français exprimaient leur désir de mettre l'Eglise catholique hors de leurs écoles, ces autres provinces diraient «oui» et bravo ! *(A suivre.)*

(1) Voir « C. S. », nos. 216 à 220.

Collaborer... c'est capituler

COMMUNIQUE
UNION LOCALE DE PERPIGNAN

La C. N. T. française de Perpignan n'a rien de commun avec le meeting qui a eu lieu le 11 novembre avec la C. N. T. espagnole, l'U. G. T. et la collaboration de la C. G. T.-Force Ouvrière.

Ses responsables ont toujours respecté les principes et accords des congrès.

Pour le Bureau de l'Union Locale,
Amor Pijoan.

DEL MOMENTO

En serio y en broma

QUE la Iglesia, o las Iglesias, busquen la manera de atraer la atención del mundo, se comprende, máxime que demostrada está su decadencia. De ahí también el interés en atraer a sus senos a los pobladores de esas vastas extensiones o países africanos que van adquiriendo la libertad... política. Que busquen contentar a quienes abogan porque la misa y otros actos litúrgicos se digan en el idioma de cada país — otras confesiones hace tiempo que así la realizan — también se comprende, aunque pierdan buena parte del misterio que los envuelve, y recibiendo un rudo golpe el dogma en sí.

Lo que no se comprende es que tantos ateos de pico, no lleguen a convencer ni a sus propios familiares de lo absurdo que resulta creer en todos los misterios ,base y sostén de la religión aun en pleno siglo veinte y después de tantos descubrimientos a cual más portentoso, adelantos que ponen al descubierto lo falso, la impostura de cuanto pretenden revelación de ese dios omnipotente y sabedor de todas las cosas, pero que se desmorona ante una simple demostración científica.

La tolerancia que se aprecia en ciertos países ¿no va precisamente dirigida a ir capeando la situación, tratando de adaptarse a todos los medios y circunstancias? Para la Iglesia puede que sea una manera de continuar e ir viviendo. Sin embargo, pese a todas las adaptaciones y readaptaciones, como siguen aferrados a las « verdades reveladas », que no demostradas, inconfundiblemente habrá de ir desapareciendo ese opio de los pueblos. La muerte ya no atemoriza como antaño. En el cielo ya pocos creen, aparte algún que otro manso. Y las gentes procuran gozar cuanto pueden en este mundo, sin esperar a hacerlo en el otro, más que dudoso, inexistente.

¿Cómo pensar de otra forma cuando ya ni dios es capaz de evitar que los cielos sean violados hasta por los que, si mantienen una caricatura de Iglesia — sometida y obediente — es porque no han podido acabar con el mito religioso, creando otro a su imagen y semejanza, cual es el culto y obediencia ciega a lo que ordene y decrete por medio de consignas el padre de todas las Rusias en nombre del partido único, el de « los más y los mejores» ?

Se está celebrando el segundo concilio ecuménico católico, apostólico, romano, conocido por « Vaticano II ». El Papa Juan veintitantos quiso que a él acudieran todas las Iglesias cristianas, católicas o aparentadas. Cerca de tres mil delegados asisten a ese congreso, que durará por lo menos varios meses, y hasta es posible que se prolongue durante años. Acudieron a él como observadores, católicos ortodoxos (dos popes de alta alcurnia enviados de prisa y corriendo a última hora por el « K » ruso). Y algunos observadores más, protestantes, pero sin voz ni voto. Los gastos de esas interminables reuniones serán incalculables en millones, para que luego se diga bromeando que la Iglesia es pobre de misericordia.

Después de los primeros contactos, poco menos que se sublevaron ciertos cardenales y otros obispos ante el deseo papal de que los componentes de las 16 comisiones (diez por cada una) fueran nombrados por el sistema de « lista única », presentada por el secretario pontificio. Comisiones que dominarán el concilio en todos sus diferentes aspectos, después del propio Papa, se entiende.

Por lo visto no se esperan decisiones sensacionales de ese congreso, que tendrá por fuerza que hacer muchas concesiones y rectificaciones, dejando la puerta abierta a infinidad de otras más, porque también ahora cabe aquello de « hoy las ciencias adelantan que es una barbaridad », llegando a poner en el mayor ridículo a esos « padres » con pretensión de estar en contacto con un dios que dicen es inconmensurable, todopoderoso, invulnerable, indiscutible y on sé cuántas cosas más.

Sí, los adelantos científicos ridiculizan diariamente afirmaciones absurdas, cuando no risibles, de los que en nombre de ésa u otras religiones, quisieran seguir embobando a la humanidad, cuando resulta que ya ni al cielo le van quedando misterios. Tanto es así que en el Vaticano parece existir una grandísima preocupación después de que los astronautas rusos quieren seguir siendo los campeones del espacio sideral. Y darían una millonada de... absoluciones, bulas y otras medallas papales a los americanos para que éstos llevaran la delantera y lograran así llegar los primeros al « reino de los cielos, paraíso celestial ». ¿Se ha pensado seriamente lo que representaría para el catolicismo — romano — el que los rusos (que todo lo más son « ortodoxos », que no aceptan el yugo de Roma, cuestión de competencia) se presentaran allí el día menos pensado, puesto que no tienen por costumbre anunciar la salida antes, por si les falla, y que con sus ardides y astucias llegaran a controlar dentro del partido único a todos los mansos, pobres de espíritu, vírgenes y santos e incluso a San Pedro, el de las llaves y hasta al mismísimo dios, en suma? Por lo menos los americanos les darían alguna que otra ventajilla en el negocio, puesto que su ciudadano mayor es acólito de la cofradía romana.

Se dice que « ciencia sin conciencia... », pero la verdad es que ella tiene cierto parecido con la justicia; una y otra suelen ir de la mano junto al más fuerte, o al más pícaro. Esto dejando en el honorífico lugar correspondiente a las excepciones, todas dignas de nuestro mayor respeto, que conste. Ahora se entrevé alguna que otro salida por parte de « reverendos », de altura, o jesuítas de marca, tratando de repudiar el « acontecimiento doloroso » que fue el Santo Oficio, o Santa Inquisición, que decretaba, no fríos asesinatos, sino que ordenaba fueran quemados vivos y sin remisión, herejes, negadores de la fe... divina. O lo de revisar « Los tratados de Dios sometidos a nuestros seminaristas ». Ciertas intervenciones en favor de algún que otro condenado injustamente y sin pruebas serias, confirman lo de adaptarse a las circunstancias, en lo cual siempre fueron y siguen siendo los católicos algo escépticos, sólo igualados — si acaso — por los bolcheviques de todas latitudes. Que ello no resulte como el bosque que nos impide ver el árbol, o los árboles. La caridad nunca será solidaria. Recordémoslo hoy y siempre.

JULIAN FLORISTAN

Cómo se ha salvado a Jorge Conill

(Viene de la página 4.)

2.º Ya que somos anarquistas era y es inconcebible cualquier especulación partidista, periodística, financiera, etc.

3.º Si no hemos liberado nosotros mismos a Jesús Elías ha sido por la intervención imprevista de los periodistas de «Stasera» (a través de los contactos abusivos de Tomiolo, al que habíamos pedido colaboración como chófer, pese de que no formara parte de nuestro grupo), lo que ha desbaratado nuestros planes y ha impedido efectuar la liberación con seguridad. (Si nos hubiesen cogido mientras llevábamos al cónsul a algún sitio del campo para liberarlo —y la cosa no era improbable dada la cantidad de personas extrañas que ya estaban en conocimiento del lugar donde Elías estaba preso— hubiéramos seguramente sido acusados de querer sustraerlo al control de los periodistas para entregarlo a algún grupo de «peligrosos» y «sanguinarios» anarquistas...»

EL PROCESO

El juicio se está desarrollando en estos días en la ciudad de Varese. La sala de audiencias está llena de estudiantes de Milán y de obreros de Varese (los obreros de varias fábricas italianas se han solidarizado con los detenidos). En cuanto termine el proceso, quien escribe, que asiste a los debates, mandará un artículo.

TENDECIAS DEL GRUPO JUVENIL DE MILAN

La sección italiana de la Federación Internacional de Juventudes Libertarias se ha constituído hace unos dos años. De ésta forma parte el Grupo Juvenil Libertario de Milán. He aquí extractos de su programa: «Los explotados encontrarán la ruta de su liberación sólo después de haber identificado sus propios enemigos en las clases que ya han consolidado los propios privilegios o que actualmente luchan para consolidarlos, a costa de las fatigas y humillaciones de los obreros. Y estas clases son:

1.º La burguesía tradicional, propietaria en estado de decadencia.

2.º La pequeña burguesía de los planificadores, en estado de ascensión (comunista).

«Una gran parte de la actividad del grupo es dedicada a apoyar la revolución libertaria en España. Para los grupos adherentes a la FINTJL, la solidaridad revolucionaria internacional a favor de los compañeros españoles se manifiesta exclusivamente a través de la participación directa, concreta, a las diversas formas de la guerra contra el privilegio y para la emancipación, por lo que:

3.º En el propio país:

a) La propaganda con todo medio a la guerrilla libertaria en acción en España, ilustrando a los compañeros obreros, campesinos y estudiantes sobre SOLIDARIDAD REVOLUCIONARIA, que no se puede ejercer por medios legales por no ser posible recabar ayuda a los propios gobiernos, jerarquías, parlamentos, etc.

b) La reunión de medios y de materiales idóneos, y la llamada a los revolucionarios predispuestos para la acción.

c) La acción directa contra los órganos franquistas existentes en el propio país.

d) En España: participación directa en todas las formas de lucha actuales del Movimiento Libertario Español.» (Desde Milán por TERESA GRACIA SANTILLAN.)

Una extrañeza: el totalitarismo anarquista

A la Redacción del COMBAT SYNDICALISTE le chocó sobremanera ver una nota de la O.P.E. atribuyendo al compañero Rüdiger la afirmación de ser contrario al totalitarismo, *incluso al totalitarismo anarquista* (1). La afirmación era demasiado rotunda para dejarla pasar por alto. Y claro, la Redacción solicitó una aclaración que podía venir del Centro de Estudios Sociales y Económicos de París (lugar donde la frase calumniosa fue supuestamente pronunciada), o del redactor de la agencia vasca o del propio conferenciante. Sucedió un lapsus de tiempo, y, finalmente, llegó a la Redacción la reseña de la conferencia de Rüdiger, con deseo final del relator de que la Redacción se diera por aclarada.

Cada compañero de Redacción tiene su criterio personal elaborado al respecto. Lo que es yo, voy a formular públicamente el mío, para cuyo menester hay materia en el párrafo que dice (2) : « Una de las cosas en que conviene fijarse, como anarquistas, es en que el totalitarismo no representa sólo la imposición de un partido, sino la de cualquier secta aferrada a una idea inmutable. Somos partidarios de una sociedad en la que haya muchas ideas y todas ellas sean respetadas. Si no, si se acepta el triunfo de la idea única y se trata de obligar a las gentes a su acatamiento, se habrá impuesto, queramos o no, la dictadura anarquista. Contra eso nos sentimos federalistas, es decir, sostenemos el pluralismo de las ideas, la antítesis de todos los totalitarismos, incluso el de los seudoanarquistas. »

Según presumo, el párrafo está trabajado, calculado en sus efectos, quedándome la duda de si el contenido refleja exactamente el criterio del conferenciante o la intención de quien informa sobre la conferencia. Lo que sí puédese dejar en claro es el derecho del redactor de la O.P.E. a sacar la deprimente conclusión que sacó de lo, al parecer, dicho por Rüdiger.

Y aunque el informador vasco no se hubiese metido de por medio con la maliciosa intención de dejar al anarquismo en mala postura, abusando de la elucubración « federalista » de un compañero nuestro, las palabras atribuídas al compañero Rüdiger son lo suficiente turbias para que cualquiera de nosotros — en este caso yo — salga al paso de las mismas.

En efecto, ¿no tiene bastantes enemigos el anarquismo para que tengamos que aporrearlo nosotros so pretexto de unas sedicentes imperfecciones? No hay pureza, ciertamente, en la criatura humana nacida y obligada a desarrollarse entre impurezas sociales. No hay comportamientos acrisolados, celestiales en nuestros medios, y sin embargo, son los que han ofrendado a la libertad y al bien del individuo el máximo de mártires y héroes sin asomo de avaricia, completamente desinteresados. Aceptar el juego « normal » de la democracia burguesa como factor evolutivo y dejarlo — por imperfección personal nuestra — por encima del anarquismo práctico *ejercitado según el ambiente autoritario actual permite*, sería un atrevimiento cuyo valor no estimamos; dedicarse a propagar el demérito de lo nuestro cuando el mérito humano del fascismo, del sovietismo y de la democracia no existe, revela la existencia de un estado de ánimo enfermizo conducente a eso tan bolchevique de la « autocrítica », equivalente al « mea culpa » católico, al autosuplicio de los franciscanos fanáticos. ¿Tan poco queda para propagar o tan mal está la disposición anarquista de algunos, que frente a la avalancha terriblemente autoritaria de nuestros días no encuentran otra solución a los problemas que el suicidio de nuestra organización y el arrinconamiento de nuestras teorías? ¿Era así el temple de los Ars, los Molas, los Ferrer y Guardia, los « Tero », los Vandellós, los Llácer, los Ascaso, Durruti, Coneiro y cien mil compañeros más, con sólo no salir del perímetro anarquista hispano? ¿Para un tan triste resultado, para un así de ligero abandono se exprimieron los sesos, se quemaron las pestañas, se avinieron a una existencia de miseria y de persecuciones nuestros queridos y nunca desmentidos y además videntes maestros? ¿Fue para facilitar una conducta de crítica negativa, de afirmación de impotencia anarquista, de preparación de una conducta de reforma, de parada, de retroceso, que nuestros Antonio Loredo y Domingo Germinal fueron de un tablado a otro predicando insumisión y anarquía hasta arrojar los pulmones por la boca?

Ojeando la perspectiva del mundo no queda mucha ilusión para forjarse una interpretación optimista; pero observando el movimiento de descenso de lo nuestro tenazmente conducido por unos cuantos compañeros, el desagrado llega al extremo de amargarnos, de hacernos percibir esa suerte de asfixia moral que letaliza a nuestros medios. Quizás exagero, o tal vez me quedo corto. Porque — y de aquí nuestra extrañeza — cuando el anarquismo ha sido exterminado en la URSS en la carne y la sangre de los anarquistas; cuando en Alemania el acratismo encuentra escasa defensa siendo o habiendo sido el país más autoritario del mundo; cuando en España se asesina sistemáticamente a los anarquistas; cuando en Cuba todo anarquista — incluso los de tendencia reformista — son calumniados de « batisteros », aprisionados y en ocasiones fusilados; cuando en todas partes del mundo la desidealización de las masas o de los pueblos se opera en grande escala en beneficio del militarismo y del materialismo más abyecto ¿por qué de nuestro solar ácrata emanan intempestivas e imprudentes voces insinuando un « totalitarismo anarquista » por lo demás inexistente, y por lo tanto corrosivo y disolvente? ¿Se espera, desacreditando lo que queda — ¡lo poco que queda después de nuestra derrota en España y de nuestras torpezas en el Exilio ! — dejar completamente exhausta a la anarquía, dar la puñalada trapera a nuestras indesmentibles — ¡no sacrosantas! — teorías, abusando de los defectos de nuestros hombres, mucho más pequeños — microscópicos diríamos — que los del común de las gentes, sólo capaces de sumirse en un estado de viciosidad, de animalismo que les haga olvidar la inminencia de otra guerra ,la angustia actual mantenida por esos grandes inmorales que se llaman « conductores de pueblos » ?

¡Totalitarismo anarquista ! Hay que ver eso aunque sea en su parte atenuada, la de los « sedicentes » anarquistas. Hay que comprobar si se coge el cuchillo por la hoja, si se confunde libertad con peinado, si anarquismo es corazón o espectáculo.

Continuaremos.

JUAN FERRER

(1) Ver el número 216 de LE COMBAT SYNDICALISTE.

(2) Ver el número 219 del «C. S.».

Educadores, sí; tiranos, no

Al compañero Manuel Bernabeu, muy fraternalmente.

P. G.

DEJANDO aparte las excepciones que por su extraordinario vigor moral se sobreponen a todo obstáculo, es notorio que el destino de la generalidad de los niños depende del ambiente moral formado por la influencia de los padres, maestros y compañeros. El mal responde espontáneamente a los llamamientos del mal. La nobleza obliga a la nobleza.

Para despertar y aducir las buenas cualidades latentes en el niño es necesario no atemorizarlo con incesantes reprensiones, castigos y vilipendios, a los que, por fin, se acostumbra como los gérmenes morbosos se acostumbran a los antisépticos.

El niño continuamente reprendido y castigado, a quien sus padres y maestros no cesan de echarle en cara sus defectos, diciéndole que es un pedazo de alcornoque, incapaz de cosa buena, pierde toda confianza en sí mismo, sofoca todo sentimiento de dignidad personal, y, en vez de adelantar normalmente por saludable camino, se regaza en sus estudios o en sus tareas y no es capaz de iniciativa alguna.

Hay padres que cada vez que su hijo comete una falta, montan en cólera y lo maltratan brutalmente, quejándose después de que no le muestre la más mínima confianza. A tales padres se les podría preguntar. ¿Qué sentimientos experimentariais respecto de una persona que os tratara como tratáis a vuestro hijo? ¿Le confiaríais vuestros secretos? ¿Le abriríais vuestro corazón? Si sois brutales con vuestros hijos, no esperéis educir de ellos las buenas cualidades.

No significa esto que se consientan a los hijos cuanto se les antoje y que se hayan de abolir las reprensiones y castigos, sino que la represión y el castigo han de estar inspirados por el amor y no por la venganza. Más apropiada estaría para el caso la palabra corrección que la de castigo, porque la corrección entraña la idea de mejora y perfeccionamiento, y el castigo se contrae siniestramente a la pena con relación con la culpa. Cada vez que el padre, o quien sea, castiga coléricamente al niño, despierta en el infantil corazón rencorosas vibraciones.

El padre ha de ser el amigo y no el tirano de su hijo. El amor y el respeto sólo pueden nacer en respuesta al respeto y el amor. A veces, lo que parecen extravíos juveniles no son más que efecto natural de la exuberancia de vida, y el amor es el único freno eficaz contra el extravío. Los requisitos capitales de una infancia feliz son: alimento, amor, estudio y recreo. Hasta hace unos años no se reconoció la importancia de los juegos en la educación de la infancia. Desde la decadencia de la Grecia antigua, la general preocupación contra los juegos, y especialmente contra la gimnasia, veía en todo ello habilidades de volatineros y ganapanes, porque según tradición, la escuela no había de ser cosa de juego, sino algo así como mezclilla de cuartel y convento, a donde sólo se iba a estudiar, o mejor dicho, a retretir machaconamente los textos hasta que las infantiles molleras quedaban saturadas de preguntas y respuestas.

La alborotada turbulencia del niño sano, que tanto desazona a quienes con la edad echaron en olvido sus travesuras, es potencial energía que acertadamente actualizada y dirigida en juegos escolares, rinde efectos de insospechada utilidad para la integra formación del carácter, como feliz coronamiento de la obra educadora. El juego infantil ha de ser una manifestación espontánea del amor con que los eduquemos.

Muchos padres, y más aún las madres, se figuran que aman a sus hijos cuando en realidad son sus mayores enemigos. Educen de ellos lo peor porque provocan lo peor, todo lo frágil, débil, tímido y repulsivo de su naturaleza, al ceder a sus caprichos y halagar su vanidad, rodeándolos de molicie y haciendo por ellos el esfuerzo que debieran acostumbrarse a hacer por sí mismos de modo que fortalecieran sus facultades y el sentimiento de confianza propia.

J. PEREZ GUZMAN

UMBRAL

SUMARIO DEL NUMERO 11 :

Luis Jaime Sánchez :
DON QUIJOTE Y CHARLOT, LECCION DE HUMORISMO.

F. L. Bernárdez :
ROMANCE.

Angel Samblancat :
MEDEA.

Volga Marcos :
GEORG FRIEDRICH NICOLAI.

Edgar Avila Echazú :
RESUMEN DE LA LITERATURA BOLIVIANA.

E. Valls :
LA VERDAD.

Víctor García :
VILIPENDIADA ANARQUIA.

J. Martí :
ESBOZOS PEDAGOGICOS.
ESPAÑA. LA JUVENTUD FRENTE AL FRANQUISMO.

J. Prado Rodríguez :
EL GRAN RUEDO DEL MUNDO.

Puyol :
ECHALE HILO A LA COMETA. TERQUEDAD.

Puig d'Aguilera :
RIMSKI KORSAKOV : (Familiaridad con los músicos).

Clemente Lepidis :
¿DONDE VA LA PINTURA? (Arte y Artistas).

J. Guiraud :
UN GRAN POETA. POLLENSA Y SUS PINOS.

Alfonso Vidal y Planas :
LUCIERNAGAS.

Dr. Andrés Iduarte :
CERVANTES, JUAN HALDUDO Y LA JUSTICIA.

« La Escena », « La Pantalla », « Libros », « Noticiario » e ilustraciones correspondientes a los textos.

En cartera para el número próximo : Originales de Sol Pasamar, Luis Capdevila, Víctor García, Volga Marcos, J. Prado Rodríguez y Viadiu.

UMBRAL es la revista del Exilio. Adquirirla en 24, rue Ste-Marthe, París (X) y resto de expendedurías nuestras.

« TERRA LLIURE »

Ha aparecido el número 2, interesantísimo. Pedirlo a Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, Paris (X).

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence tous les jeudis, vendredis et samedis à 18 heures à l'Amicale Michelet, 41, rue des Passementiers ,Saint-Etienne.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

CHISPAS

«En El Ferrol ha fallecido el capitán general del departamento y almirante Pedro Fernández Martín.»

Es poco, comparado con los 5.000 marineros republicanos asesinados en el propio Ferrol en los días 19, 20 y 21 de julio de 1936.

∴

En Roma se registró el óbito del médico de cabecera del Papa.

Ya fue pretensión la de ese doctor que quiso sobrevivir al representante del Cielo, ¡él, tan aferrado a la Tierra!

∴

También el sobrino avaro convidó a café a la tía anciana, opulenta y beata y se equivocó de taza, engullendo él el líquido que contenía veneno.

∴

La serpiente religiosa pertenece a la especie animal que disfruta de existencia más prolongada.

∴

Si los religiosos fuesen sinceros partirían hoy mismo en cohete para la Mansión Celeste, dejando al fin solos a los incrédulos nadar en este valle de lágrimas que dicen es la Tierra.

∴

No lo harán, para que sin ellos el interior de la Bola no resulte el emporio de la sonrisa.

∴

No se muera, fray Angelo, no hay jamones (ni jamonas) en el [Cielo.

∴

La carabina de Ambrosio fue inventada para nosotros, los francotiradores. Los pillos saben tirar al blanco, y al negro, pues la maliciosidad da fusil exacto y exacta puntería.

∴

Mi amigo Cándido apuró la copa de café envenenado y dijeron que se había equivocado, y no: siendo más humanista que cándido, apuró voluntariamente el brebaje mortal que correspondía a su enemigo.

Y, como era irreligioso, la Iglesia no lo hará santo.

∴

En cambio, la tal nos friega por las narices unos miles de héroes que bajo sotana «ofrendaron su vida por Dios y por la Patria».

Si la «ofrendaron», ¿a qué vienen esos regateos, ese tirarle de la cola al diablo?

∴

«Ofrendaron su existencia...»

No, señor, se la arrebataron antes de que sucediera a la inversa. Cuestión de llegar antes.

∴

El doctor Rocchi tuvo la inocente pretensión de velar por la salud del Papa; pero el Papa no se dignó siquiera velar el cadáver del pobre doctor Rocchi.

CHISPERO

CRONICA EXPRES

¡Oh, la thalidomide!

EL proceso de Lieja ha concluído con el veredicto absolutorio del jurado. Es la opinión pública la que ha influído en los jueces populares a la hora de decir la última palabra. Plausible es la sindéresis de la docena de hombres que han emitido su fallo con coraje en el juicio de estos tiempos más célebre.

A diferentes puntos de vista prestábase el caso ilícito, según la formación religiosa o antirreligiosa de cada uno.

Parece impropio, parece un contrasentido el uso de los términos « piadosa » y « altruísta » al referirse a la muerte provocada de una criatura humana. Y, sin embargo, por piedad y por altruísmo el hijo deforme de los Vandeput, Juan y Susana, ha sido suprimido.

Lo que en este asunto no quieren ver todavía es el enorme dolor de los padres al avenirse a la eliminación del hijo monstruo, sin razón de existencia, sino el egoísmo de los esposos para evitarse el tormento interpuesto en su felicidad.

Con no madurar ¡cuánto ha ganado la criatura! ¿Qué menos conformidad con su desgracia, le esperaba?

Creciendo en conocimiento, tal vez mirase con ojos atravesados a sus padres, tal vez les imputara el no haberlo matado al nacer. Es muy fuerte sobrevivir a un estado físico como el de Quasimodo. Si hubiese querido retirarse del mundo e ingresar en alguna orden religiosa, no en todos los conventos habría encontrado las puertas abiertas.

Un monstruo sólo es para ser exhibido en una barraca de feria.

¡Qué manera de hinchar el perro por un quítame esas pajas!

Y los abortos intencionados ¿qué?

La Iglesia misma no niega la absolución a la penitente que a los comienzos del embarazo destruye el feto.

Madame Vandeput dió a luz por desconocimiento de los efectos de la thalidomide, sino con seguridad de que habría abortado.

¿Por qué la thalidomide, siendo un calmante, escoge la mujer encinta para obrar tan monstruosos efectos?

No tengo nada cierto sobre esto y convendría que supiesen las mujeres en estado a lo que se exponen con este medicamento, no autorizado en todas partes.

Los Vandeput han hecho cuanto por la eugenesia cabe hacer sacrificando un sér recién nacido que habría sido una rémora para la existencia.

Lo que hoy tanto ruido ha hecho en Bélgica, ayer era natural y corriente en Esparta.

PUYOL

Pro siniestrados del Vallés

Un siniestro siempre sucede a otro. El festival benéfico organizado por el Casal de Catalunya no desbordó de asistencia, y eso que se trataba de un acto de fondo antifranquista. Respetemos cual se merecen la voluntad y el sueño reparador de cada uno.

Artísticamente, la fiesta consiguió un éxito insospechado. Pisaron con fortuna las tablas Bernard Jullien, recitador a la vez que presentador de mérito; Staquet, el vigoroso cancionista minero; nuestro amigo Pepe Núñez, trompetista de concierto insustituible; Claude Vinci, cantador al estilo parisino; nuestra dilecta bailarina albenicence, Charo Morales, siempre fina y bien conducida por el pianista Goldemberg, también devoto de Albéniz; el simpático tenor Carlos Mendia, seguro conquistador de públicos; Christian di Macchio, este asombroso acordeonista; el coro del Casal de Catalunya, muy emotivo con las «Flors de Maig» claverianas; el Esbart de Dansaires de la Amical rosellonesa, siete parejas trepidantes y bien ajustadas; Tony-Teddy, dinámicos del día; Anne Gacoin, verdadera estrella de la canción; y como «clou» el arrollador agrado del grupo cómico-cantante «Les Alcarsons». Condujo excelentemente la parte pianística la renombrada Yvonne Schmitt.

Felicitaciones a la comisión organizadora por el éxito moral y artístico conseguido.—F.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS
79, rue Saint-Denis
PARIS, Ier

Programa de actividades para el mes de diciembre:

CONFERENCIAS

Prosiguiendo el ciclo sobre cuestiones de federalismo, el sábado primero de diciembre, a las nueve menos cuarto de la noche, ocupará la tribuna del centro el escritor libertario Gastón Leval, que versará sobre el tema: *Anverso y reverso de la práctica federal.*

El sábado 15, a la misma hora, se iniciará un nuevo ciclo de conferencias sobre los problemas económicos peninsulares, cuya primera disertación correrá a cargo del economista Jesús Prados Arrarte, que desarrollará el tema: *España y el Mercado Común.*

B.D.I.C

Recuerdo a un compañero anónimo

Por el COMBAT SYNDICALISTE, número 218, me entero con gran emoción de la muerte prematura del compañero Antonio Peris, y, como muy bien dice el compañero Esteban, era uno de los tantos anónimos que hay dispersados por todo el mundo.

Nos conocimos en la Sección de Caldereros, si no recuerdo mal, en el año 20 (en la clandestinidad), a la que yo pertenecia desde el año 8, que era en aquella época «Sociedad de Caldereros».

Su conducta y labor sindical fue intachable y siempre dispuesto al sacrificio para el bien de todos. No tenía ambiciones representativas y prefería desarrollar toda su actividad en la base. Pero cuando se le nombraba para desempeñar un cargo, lo aceptaba si no había otro que aceptara, y de esa forma desempeñó varios cargos, entre elos el de presidente de la Sección de Caldereros.

Desde los primeros días de la Revolución de Julio que no nos habíamos visto, y fue en el último reducto de los fascistas barcelonés, el cuartel de Atarazanas; donde se concentró casi toda la militancia confederal de Barcelona. Y él, como la mayoria que ya habían luchado en otros puntos de la capital, acudió allí para continuar la lucha hasta el último momento.

Después de aquellos inolvidables días, no nos volvimos a ver hasta hace unos cuantos meses, que nos encontramos por casualidad en Sainte Marthe. Digo por casualidad, puesto que si él no podía frecuentar la Local por su estado de salud, a mí me pasa lo mismo; ya que desde el mes de febrero del año 53, que me puse enfermo, son pocas las veces que me he desplazado a la Local. Y no por falta de voluntad, sino porque mi estado de salud no me lo permite. No puedo soportar el humo, la atmósfera viciada.

Digo, pues, que al vernos después de tantos años, nuestra alegría fue grande y estuvimos recordando aquellos tiempos de lucha sindical, en que después de una jornada de trabajo duro nos reuníamos hasta horas avanzadas de la madrugada para estudiar la forma o manera más adecuada de arrancar a los patronos algunas mejoras morales y materiales.

También hablamos de la forma poco aleatoria que se conducen algunos jóvenes que sólo piensan en vivir lo más cómodo posible sin ninguna preocupación ni sacrificio; pero aprovechándose de todas las ventajas sociales como si les hubieren llovido del cielo. Y lo más chocante es que casi todos han sido educados en un ambiente de solidaridad social y libertaria... Yo conozco a varios (y alguno me roza de cerca) que fueron el orgullo de los compañeros veteranos y la admiración de todos los españoles y franceses de Fumel... ¡Había que ver con qué actividad y cariño trabajaban en las juventudes, en S. I. A., en el Grupo Artítico y en toda la organización! Y ahora muchos de ellos lo han abandonado todo y no se dan cuenta de que poco a poco van perdiendo todas las mejoras morales y materiales, y que algún día sus propios hijos les reprocharán el haber descuidado esas mejoras (y algo más) que tantos desvelos, sacrificios y sangre costó a sus abuelos.

Con la muerte del compañero Peris, la C. N. T. ha perdido otro de los anónimos de buena voluntad que puso todo su entusiasmo y valor al servicio de la emancipación proletaria.

Que su conducta sirva de ejemplo al joven que ocupe su puesto. Yo soy más ambicioso, puesto que mi plaza vacante hace varios años, desearia que fuese ocupada, no por un joven, sino por tres,

Que la tierra te sea leve, compañero Peris.

MANUEL J. JUAN

Actos a celebrar

MITIN EN GRENOBLE

Organizado por los compañeros del Movimiento Libertario francés residentes en Grenoble, será celebrado, el día 9 de diciembre, a partir de las nueve y media de la mañana y en la Bolsa del Trabajo de Grenoble, presidido por el compañero Karavis, un mitin de carácter solidario con el pueblo español que sufre la tiranía fascista y franquista y en el que los compañeros franceses Roland Breton, Joaquín Salamero y Henry de Gap disertarán sobre varios de los males sociales que España padece.

EN BURDEOS

Gran fiesta familiar organizada por Cultura Popular, para el domingo día 2 de diciembre, a las tres de la tarde, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Teatro, varietés y juegos diversos. Entrada gratuita.

ALIANZA SINDICAL DE CACHAN

Invita a todos los trabajadores españoles de Cachan y alrededores a la Reunión de Información que tendrá lugar en la Sala de Fiestas del Ayuntamiento de Cachan, el domingo, 2 de diciembre de 1962, a las nueve y media de la mañana.

Harán uso de la palabra un representante de cada una de las organizaciones integrantes a la Alianza.

ANTENA

A CUERPO DESNUDO

GERONA. — Uno del cuerpo de la G. C. fue descubierto andando en cueros en las afueras de Báscara. Se trató del número del citado Cuerpo, Victoriano Ureta Ruiz, destacado en La Escala. Ureta solicitó de unos automovilistas militares americanos ser trasladado a Figueras en su automóvil. Aceptado por los soldados de Kennedy, en el curso del viaje se suscitó una discusión que terminó a puñetazos y con el desnudamiento del guardia, al cual arrojaron a la carretera en cueros, que es de la forma que unos campesinos lo encontraron. Sus tres agresores fueron detenidos y entregados a la autoridad militar... americana.

LA LIBERTAD EN ESPAÑA

MADRID.—Una orden ministerial concede libertad a los hoteleros para aumentar los precios hasta un 60 por 100 a empezar a primeros de 1963. Otra suerte de libertad es inconcebible en esta patria aún franquistizada.

LO CLASICO SE VA

MADRID. — El palacio de los duques de Medinaceli va a desaparecer. En su lugar será emplazado un rascacielos de cuarenta pisos. Por el palacio la empresa constructora pagará 150 millones de pesetas. Con el monstruoso edificio nuevo, la Plaza de Colón perderá su característica madrileña.

«YO SOY LA CIENCIA»

PAMPLONA (OPE). — En la antepúltima sesión del Congreso de Neuropsiquiatría celebrado en esta villa irrumpió un individuo que, a grandes voces, repetía «yo soy la ciencia. Ustedes no saben nada». Se armó un alboroto monumental. Todos los congresistas se echaron fuera del salón, en el cual quedaron solamente dos personas, el presidente y el espontáneo. Don Federico Soto Yarritu, organizador del congreso manifestó después a los periodistas que «se trataba de un enfermo mental, de esos casi curados, que están externos: la cosa tuvo gracia.» Lo que no sabemos es la gracia que les haya hecho a los médicos paraguayos, argentinos y norteamericanos que se proyectaron en tromba al exterior al irrumpir «la ciencia» en el salón de conferencias. Para arreglarlo, el enfermo mental «casi curado», añadió en comentario posterior, que él era castrista.

¿PARA EVITAR HUELGAS?

PARIS (OPE). — Informa el «New York Times» que el régimen español intenta mejorar sus relaciones sociales mediante una serie de mejoras médicas en las industrias claves. Lo que se propone el régimen es evitar otra ola de huelgas.

GIRON ACCIDENTADO

MALAGA. — El ex ministro del Trabajo, «camarada» Girón, se halla hospitalizado en esta ciudad a causa de un accidente. Su estado es muy grave.

ESPAÑA NEGRISIMA

ALBACETE. — Juan Cantos Molina y Francisca Martínez velaban un cadáver en la aldea de El Solobal, cuando fueron atacados a cuchilladas por el vecino Enrique, alias «El Cojo», el cual pocos momentos después se arrojó bajo las ruedas de una camioneta. Resultado: Juan Cantos muerto y la mujer y el acuchillador gravísimamente heridos.

OPERA A SESENTA AÑOS VISTAS

MADRID. — Las obras del Teatro Real, que ya llevan un atraso de treinta años, ha sido aplazadas en treinta años más. Tal es la respuesta que ha dado el Municipio a la entidad «Amigos de la Opera» recién fundada.

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1963

Editado en idiomas francés y español. Ilustrado por la joven e inteligente artista Diana Tudela, con tricomías de una belleza notable. En el anverso de cada hoja constará una selección literaria de escritor famoso. Este agradable y útil Calendario acaba de ser puesto a la venta.

Solicitarlo a S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H. G.), CCP 1230-50, Toulouse, y en todas las Secciones de S. I. A.

COMUNICADOS

EN NARBONNE

El día primero de diciembre, a veintiuna horas, el *Cuadro Artístico, Cultura y Solidaridad* presentará un programa en lengua española en la Maison des Jeunes» en un magnífico espcetáculo, en el que se pondrá en escena un juguete cómico en un acto original de Enrique Parada y Joaquín Jiménez: *El primer rorro.*

En segunda parte a cargo del grupo infantil, bailes populares españoles, música y poesía.

EN TARBES

Con el tema «Introducción al teatro de Lope de Vega», la señorita Suzanne Brau, profesora de español en el Liceo clásico de Toulouse, dará una conferencia en la Sala de Fiestas de la Alcaldía, a las diez de la mañana del día 2 de diciembre.

Por la tarde, a las dos y media, en el Centro Cultural de la Gespe, los Amigos del Teatro Español, de Toulouse, presentarán AMAR SIN SABER A QUIEN, drama en dos actos y siete cuadros de Lope de Vega.

Todos los amantes de la cultura y del progreso asistirán a estas dos grandes manifestaciones del arte y de la cultura.

EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo 9 de diciembre, a las diez de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por la importancia del Orden del Dia a tratar, se ruega encarecidamente a todos los compañeros acudan puntualmente a la misma.

F. L. DE OULLINS

Para el próximo domingo, día 2 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, y en local de costumbre, se celebrará asamblea.

Dada la importancia de los temas a tratar, unos de carácter general, y otros afectando muy particularmente a nuestra F. Local, además de tener que debatirse, como se decidió en la última asamblea, lo relacionado con S. I. A., es de desear la máxima y puntual asistencia de los compañeros.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la Asamblea que tendrá lugar el domingo, día 9 de diciembre, a las nueve de la mañana, en la cual, entre otros asuntos, se procederá al nombramiento normativo del nuevo Comité local. La reunión en el Café de la Comédie, place du Théâtre.

F. L. DE PERPIGNAN

Tal como oportunamente se anunció, el domingo, día 2 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, en el 13, en el café Cassagnes, plaza del mismo nombre, tendrá lugar la interesante conferencia a cargo del compañero Jacinto Borrás, que desarrollará el tema: *Del Stalinismo al Castrismo.*

F. L. DE FONTAINE (ISERE)

Nos es grato comunicar la creación de una Federación Local de la Confederación Nacional del Trabajo, en esta de Fontaine (Isère).

Este grupo de cenetistas, siempre en la brecha en la lucha contra el régimen franquista, y queriendo estar al corriente de cuantas noticias haya dentro y fuera de España, quisiéramos que nos enviárais COMBAT SYNDICALISTE.

Por la F. L. : *El secretario.*

Nota de la Administración.—Se envía a partir de este número.

PARIS

La F.I.J.L. organiza para el viernes, 30 de noviembre, a las nueve de la noche, una mesa redonda sobre la actualidad española y con la participación de jóvenes de varias tendencias ideológicas.

S. I. A. - SECCION DE ORLEANS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 9 de diciembre, a las tres de la tarde, en el local de la Biblioteca Popular, 24, rue des Pensées.

F. L. DE PARIS

Convoca a sus afiliados a reunión general para el 2 de diciembre, a las nueve y media de la mañana. Orden del Día del Pleno.

F. L. DE THIAIS

Tendrá asamblea general el 2 de diciembre en el lugar y a la hora de costumbre.

NECROLOGICAS

JOSE RAMOS

El pasado sábado, día 10 de noviembre, tuvo lugar el entierro del compañero José Ramos Lara, más conocido por «el Málaga», víctima de un accidente de automóvil cuando regresaba a pie de su trabajo, en Is-sur-Tille (Côte d'Or), donde residía, pero afiliado a la F. L. de Dijon.

A los 57 años, este compañero, natural de Archidona (Málaga), deja un gran vacío en esta F. L. Dotado de buen humor y buen carácter, sencillo, este compañero, que había actuado desde muy joven en la Organización, participando en la guerra civil, en los campos de concentración en Francia en 1939, era el prototipo de la inmensa legión de compañeros callados, abnegados y anónimos, que siempre han sido la fuerza y la base de la Confederación Nacional del Trabajo española, pues a pesar de tener la desgracia de no haber asistido a la escuela, era intuitivo, como la mayoría de los españoles, y nunca dejó de cumplir con sus deberes morales y materiales con la C. N. T., a la que tanto amaba.

Su entierro fue una sentida manifestación de duelo, pues aparte la representación española (numerosos compañeros de la F. L. de Dijon y una delegación de la U.G.T.), el público francés fue muy numeroso. En el féretro hubo un ramo de flores de la F. L. de Dijon y otro de la empresa donde trabajaba. Como tantos compañeros andaluces, el compañero José Ramos nunca desesperó de las esperanzas y realidades que encarna nuestra querida C. N. T., garantía del porvenir de España.

Compañeros Ramos, los compañeros de la F. L. de Dijon que te hemos conocido, no olvidamos tu presencia y tu recuerdo.

ARCADIO GALINDO

Al no leer en nuestra prensa la desaparición del malogrado compañero Arcadio Galindo, me permito recordarle para conocimiento de los hombres que se interesan por el perfeccionamiento de la humanidad, y, en particular, para los ginestarenses que convivimos con él.

Era Ginestar uno de los lugares que hace más de medio siglo se leía toda la prensa específicamente avanzada, tanto en lengua cervantina, como la de Victor Hugo.

Abnegados compañeros activos, se agruparon en «Sembrando Flores», difundiendo toda la prensa, folletos y libros que la juventud devoraba con gusto y deleite, llegando a ser un foco cultural que sorprendió a los que mantenían la retrogradación del pueblo. De muy tierna edad llegó Arcadio a cooperar con los militantes activos de «Sembrando Flores».

Llegó el movimiento insurreccional, y, él, siempre al lado de los que empujaban para derrocar lo podrido y arcaico. En seguida organizaron el trabajo colectivo, en lo que fue uno de los animadores. Resultado de ello fue una de las colectividades modelo. A pesar de ser embestidos por los residuos reaccionarios enrolados en el fatídico P. S. U. C., apoyados por la fuerza retribuída carabinera, estos tuvieron que retroceder de sus malas intenciones de disolver la colectividad, constatando que los trabajadores estaban decididos a todo antes de dejarse arrebatar los esfuerzos de sus aspiraciones por una humanidad equitativa.

En el exilio Galindo se cantonó en Auch, siempre dando muestras y ejemplo de un civismo ejemplar, con una afección voluntaria al extremo, cuando un mal encuentro, en accidente automovilístico, le segó la vida en flor, a los 43 años.

Con él van tres los compañeros que pierden la Colectividad de Ginestar y el Movimiento en general. Seamos dignos en continuar su obra de emancipación social. A los tres mi rebelde y profundo recuerdo.

Reciban la esposa e hijos de Arcadio, todos convalencientes aún de las heridas recibidas en el accidente, la profunda expresión de su amigo y compañero. A. SAURA

JOSE CID

El día 4 de noviembre dejó de existir el compañero que en vida fue José Cid, natural de Tortosa. Militó en el exilio en la F. L. de Combs-la-Ville, tanto en el Movimiento como en SIA.

El entierro fue civil, al que asistieron compañeros y amigos españoles y franceses.

Tanto la F. L. como SIA expresan su más sentido pésame a sus familiares en España y Francia.

La Sección de Amigos de SIA de Combs-la-Ville

Festival en Grenoble

Para el 9 de diciembre, a las tres de la tarde.

Se pone en conocimiento de todos los españoles del Isère y de los residentes en los departamentos limítrofes, que el ya popular Grupo artístico de esta ciudad, «Aires de España», celebrará un importante festival de varités en el que presentará toda la gama del arte que comprende al folklore español.

De todos es conocida la importancia numérica de este Grupo y de su acreditada densidad en presentación y en calidad, ya que varios de sus artistas han desfilado ante la radio-televisión francesa. Citar el nombre de los artistas y el género de cada uno de ellos (cosa que se hará en los programas murales y de mano), sería interminable, además de lo que más vale en sí es la buena armonía del conjunto y su propio valor colectivo.

El festival tendrá lugar en la amplia sala de Saint Bruno. Estad atentos a la publicidad radiofónica que dará la emisora de Grenoble (France III) en la emisión titulada «Alpes Magasine» de los sábados 1 y 8 de diciembre entre las doce y las doce y media, en las que pasarán algunos de nuestros artistas.

Venid numerosos al festival y al gran mitin que por la mañana se celebrará y que ya se cita en otro lugar de este mismo periódico.

Por el Grupo artístico «Aires de España». Su Junta propia y la de S. I. A.

DISCOS

ERASE una entidad muy dedicada a la Idea. Los asociados eran idealistas.

Y, sin embargo, positivistas. Tanto, que facilitaron el resurgir, positivo, de la clase adormecida.

Proponiéndose lo extremo, les calificaron de extremistas. Pero tuvieron que empezar por el extremo inverso: el pozo; el pozo negro de la infelicidad donde estaban metidos los extremo explotados (un extremismo del que jamás se ocupan la burguesía y la Iglesia) desde siempre.

Los extremo idealistas tuvieron que luchar contra todo y contra todos (capital, autoridad, clero y rutina) para arrancar a la clase obrera de la embrutecedora semana de 66 horas a pan y arenque. ¿Un sueño-pesadilla? No, una iniquidad 1913 terminada por fieles a la Idea, que siguieron arrancando ventajajas en el «ahora mismo» de cada década, sin abandonar su máximo propósito, su ensueño de igualdad al que la sociedad se acerca lentamente, debiendo hacerlo —en esta hora angustiosa— aceleradamente.

Y así fueron las ocho horas, anhelo máximo de los proletarios benditos, muro sin agujero cerrando toda perspectiva social por «estarse en la meta».

No obstante, el idealismo empuja y ahí tenemos la semana de 44 horas; y el respeto a los trabajadores, y la higienización y seguridad de los trabajos. El idealismo de los osados seguía dando resultado.

Hasta filtrar el susto en los palacios, en los cuartos de banderas, en las sacristías, y en toda suerte de estadistas. De ello, un 18 de julio famoso, seguido de un estallido igualitario, de una precipitación del futuro motivado por la presencia afirmativa de los hombres afiliados a una entidad integral dedicada a la Idea.

Se perdió la contienda —uno contra mil— y el ejemplo queda. Sobre el mapa de España hay levantada una Piedrahita libertaria, una indeleble lección de anarquismo práctico.

¿Seremos, los hijos de los socios de la gran entidad dedicada a la Idea quienes borraremos esa Piedrahita de la carta geográfica de España con cobardías conservadoras, con sindicalismos regresantes al 1829?

DISCOBOLO

LA GUERRA CHINO-INDOSTANICA

HACE más de dos años que la China comunista busca querella a la India de Nehru para atribuirse el dominio del Himalaya tras haber —hace años— invadido el Tibet. El expansionismo militar chino no tiene vuelta de hoja.

Tras innúmeros escarceos, siempre provocados por las tropas de Mao Tse, éstas consiguieron apoderarse del territorio del Ladaskh, vecino del de Sinkiang y del Tibet. Pero extremando sus ínfulas guerreras y siempre imputando deseo de agresión a los indios, las «no imperialistas» fuerzas militares chinas se apoderaron de una vasta zona nordestina, que cederían a cambio de la renuncia india de la citada región del Ladaskh.

Con lo que se ve que la celebérrima paloma de la Paz ha sido de nuevo tragada por el militarismo comunista abusando de la posición neutralista de Nehru, posición que ha mantenido al Indostán desarmado frente al nacionalismo chino furiosamente pertechado. Usando de la táctica «defensiva», o mejor, de la estrategia del embuste, el comunista Mao Tse ha embestido y ampliamente derrotado a la caricatura de ejército que Nehru le ha opuesto. Mas ahora el Gengis Kan marxista, ahito de «victorias», o tal vez receloso de las mismas, ha decretado el alto el fuego para tender mano «pacifista» a su apurado adversario.

En cuyo caso conviene prever sus posibles intenciones:

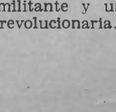
1.a Concederse importancia pacifista tras haber demostrado ser un conquistador a la antigua usanza.

2.a Dar media vuelta ante la estupefacción causada por su demostración belicista, la cual borra toda nobleza de intento revolucionario y amenaza recrudecer en todo mundo civilizado (la U.R.S.S. incluída) la sicosis del «peligro amarillo».

3.a El miedo a desencadenar una guerra mundial para la cual Mao Tse no está preparado por carencia de la fuerza nuclear que le niega Rusia, igual que EE. UU. la niega a sus países coaligados.

4.a El temor de que el parón invernal de la guerra permita a los indios pertrecharse debidamente para afrontar sangrientamente la ofensiva china de primavera, amén de un posible aislamiento de fuerzas propias en una extensión inhóspita de grandes nieves. Lo ocurrido al ejército de von Paulus en Stalingrado no deja de ser una lección aprovechable para los caudillos ambiciosos; y

5.a El miedo a la pérdida de prestigio ante la tercera posición (la neutralista).



REFRESCANDO MEMORIAS

EL MOVIMIENTO LIBERTARIO INTERNACIONAL TIENE EL DEBER DE RESCATAR A LOS COMPAÑEROS LIBERTARIOS EN CUBA

NO es una frase de ocasión, sino todo lo contrario. La lista de los compañeros libertarios presos y condenados en Cuba por la dictadura totalitaria castro-comunista, va creciendo paulatinamente, como consecuencia de la posición vertical que mantienen nuestros compañeros frente a los nuevos verdugos que integran el llamado gobierno revolucionario. Pese a la intensa campaña desarrollada en la prensa libertaria internacional, no hemos logrado la libertad de ninguno de nuestros compañeros, ni que el « máximo líder », Fidel Castro, conteste a una sola de las apelaciones llevadas a cabo por organismos y periódicos afines en favor de los libertarios presos.

Como militantes libertarios, nos duelen los sufrimientos que padecen todos los presos políticos y sociales, sin distinción de ideología de ninguna especie. En varias oportunidades hemos lanzado al mundo entero documentos denunciando el trato brutal que se da en Cuba a los presos políticos y las condiciones terribles que existen en los presidios, cárceles y campos de concentración que el régimen castro-comunista mantiene llenos de opositores. Pero es lógico que nos preocupemos principalmente de nuestros propios compañeros, los militantes libertarios que han caído en manos de los verdugos castro-comunistas por el solo hecho de permanecer fieles a sus ideales de toda la vida, negándose a servir al régimen dictatorial y totalitario que ha sustituído en nuestro país a la tiranía batistiana. Y es por eso, por lo que decimos al movimeinto libertario internacional, que tiene el deber moral de salvar a los compañeros presos de Cuba, porque los hombres de nuestro movimiento no cuentan con más apoyo ni más sostén que sus propios compañeros de ideas de dentro y de fuera del país.

A continuación damos la lista de los compañeros presos, en el orden aproximado en que fueron detenidos:

Plácido Méndez. — Obrero de Omnibus Aliados, delegado de las rutas 16, 17 y 18, durante varios años, conspiró enconadamente contra la tiranía batistiana, estuvo preso varias veces bajo aquel régimen, siendo bárbaramente torturado; en 1958 se vio abligado a tomar el camino del exilio, regresando a Cuba clandestinamente para incorporarse a las fuerzas rebeldes que luchaban contra el batistato en la Sierra de Escambray. Al terminar la lucha, se reintegró a sus actividades sindicales, negándose a aceptar la línea totalitaria del gobierno llamado revolucionario. Como consecuencia de ello, tuvo que arrostrar nuevas persecuciones, siendo finalmente detenido y condenado a 12 años de trabajos forzados por un llamado tribunal revolucionario. Este compañero se encuentra cumpliendo condena en el Reclusorio Nacional de Isla de Pinos, construído por el dictador Machado; su familia se encuentra en situación económica deplorable y él sufre por el sufrimiento de su mujer y de sus hijos.

Antonio Dagas. — Militante español, miembro de la gloriosa Confederación Nacional del Trabajo, que vive en Cuba desde la terminación de la guerra civil española, trabajando como empleado cinematográfico. Este compañero conspiró contra la tiranía batistiana y al triunfo de la revolución se colocó incondicionalmente a las órdenes del nuevo régimen. Como consecuencia de sus actividades frente a los comunistas, desarrolladas tanto en Cuba como en España, fue denunciado por uno de los « chivatos » al servicio de la nueva dictadura, lo que motivó su detención hace más de un año, sin que hasta la fecha haya sido sometido a juicio. Antonio Dagas se encuentra detenido en los inmundos calabozos de la Fortaleza de la Cabaña y sometido a un trato inhumano y bestial. Su familia se halla en un estado de miseria espantosa, ya que no sólo tienen sus miembros, mujer e hijos, que mantenerse ellos mismos, sino que también deben de buscar recursos para atenderlo a él en la prisión, pues se encuentra enfermo bajo tratamiento médico.

Alberto García. — El compañero Alberto García, como muchos otros militantes de nuestro movimiento, luchó contra la dictadura batistiana desde las filas del Movimiento Revolucionario 26 de Julio. El sólido prestigio conquistado en la dura lucha revolucionaria clandestina, motivó que a la caída del batistato, fuese elegido por los trabajadores de su sector secretario industrial general de la Federación de la Medicina. Su firme posición frente a la táctica super-autoritaria de los comunistas determinó que fuera detenido y condenado a 30 años de trabajos forzados, bajo la falsa acusación de estar desarrollando actividades contrarrevolucionarias. El compañero Alberto García es uno de los valores jóvenes del movimiento libertario cubano que todos tenemos el deber de salvar.

Luis Miguel Linsuaín. — Este compañero es hijo, como hemos informado en anteriores ocasiones, del conocido militante español Domingo Germinal, quien murió en Alicante en plena actividad propagandística. Luis Miguel asumió una actitud decididamente beligerante frente a la dictadura batistiana, hasta el extremo de que se enroló en las fuerzas rebeldes que operaban en Sierra Cristal, bajo los órdenes de Raúl Castro. Por su arrojo y valentía en la lucha, conquistó el grado de teniente en las filas del Ejército Rebelde. Al terminar la lucha armada, se quitó el uniforme militar, dedicando sus actividades al movimiento sindical de su sector de industria. Así fue nombrado por los trabajadores secretario general de la Federación de Trabajadores Gastronómicos de la provincia de Oriente. Al iniciar los comunistas su sutil táctica de penetración y copo del movimiento obrero organizado, el compañero Linsuaín se opuso rotundamente a sus maniobras, logrando con ello atraer sobre sí el odio y la persecución de los dirigentes del comunismo cubano en general y de Raúl Castro en particular, puesto que había tenido fuertes roces y violentos incidentes con el hermano de Fidel, cuando aún se encontraban en Sierra Cristal, luchando contra el régimen batistiano. El compañero Linsuaín se encuentra desde hace más de un año preso, sin que se le haya celebrado juicio, ni se sepa a derechas en qué consiste la acusación que se le hace. Desde hace varios meses sus familiares no tienen noticias de él y temen fundadamente por su vida.

Sandalio Torres. — Joven campesino simpatizante de las ideas libertarias, que, instigado por nuestros compañeros, luchó bravamente en su pueblo natal contra la tiranía batistiana. Al triunfar la revolución, Sandalio Torres se entregó en cuerpo y alma a la lucha por su consolidación, trasladándose a La Habana, en cuya provincia trabajaba como obrero de la Construcción en las obras del gobierno. Al comprender que el nuevo régimen discurría por caminos tortuosos que conducían directamente hacia una dictadura más feroz, si cabe, que la anterior, mostró sus discrepancias en el centro del trabajo donde laboraba, logrando con ello que los miembros del Comité de Defensa de la Revolución (« chivatos ») pusieran los ojos en él y lo acusaran de actividades contrarrevolucionarias. Este compañero, que ha sido condenado a 10 años de presidio, fue sometido cuatro veces a la bárbara tortura del fusilamiento simulado, con el fin de obligarlo a acusar a otros compañeros de la comisión de actos contarrevolucionarios. Sandalio Torres está cumpliendo la condena que le ha sido impuesta en la Cárcel Provincial del Río.

Norberto Acosta. — Joven militante de nuestro movimiento, miembro destacado del Grupo Libertario Gastronómico de La Habana, que luchó activamente contra el régimen de Batista, sirviendo a nuestro movimiento desde todas las posiciones que ocupó en aquella negra etapa de la historia de Cuba. Al año y medio de la caída de Batista, convencido de que el nuevo régimen significaba una defraudación para el pueblo cubano, tomó el camino del exilio, regresando meses después a Cuba para luchar contra la dictadura castro-comunista. Tiempo después cayó preso, siendo condenado a la pena de 30 años de trabajos forzados que está cumpliendo en el Reclusorio Nacional de Isla de Pinos.

José Aceña. — Viejo militante libertario, empleado de la fábrica de cerveza « La Polar » y profesor del Instituto de la Víbora, que lleva más de 30 años de lucha ininterrumpida contra todos los regímenes dictatoriales existentes en nuestro país. Durante la tiranía batistiana, tanto en la primera etapa como en la segunda, estuvo en su lugar de combate. Al constituirse el Movimiento Revolucionario de 26 de Julio, se entregó de lleno a las tareas conspirativas, llegando a ocupar el cargo de tesorero provincial de La Habana en mérito de su arrojo y valentía en la lucha revolucionaria. Al triunfar la revolución se aprestó a colaborar con el nuevo régimen, entregándose de lleno a las actividades políticas y sindicales revolucionarias. Cuando comprendió, muy temprano aún, que el nuevo régimen asumía características totalitarias de inspiración marxista-leninista, rompió violentamente con los nuevos gobernantes, expresándole personalmente a Fidel Castro las razones de su discrepancia. Desde aquel momento comenzó a ser perseguido por los esbirros castro-comunistas, siendo detenido varias veces. Por fin, hace poco más de un año, que fue detenido y acusado de realizar actividades contrarrevolucionarias, sancionándosele con la pena de 20 años de presidio, que está cumpliendo también en el Reclusorio Nacional de Isla de Pinos. Es bueno recordar en estas breves notas informativas que el compañero José Aceña fue detenido varias veces por la policía batistiana y sometido una de ellas a tan bárbaras torturas, que aún hoy conserva las cicatrices en su cuerpo. Las últimas noticias que tenemos sobre él consisten en que se encuentra gravemente enfermo y necesitado de una urgente intervención quirúrgica, para lo cual se hacen gestiones por sus familiares. La familia de José Aceña se encuentra en una desesperada situación económica.

Prometeo Iglesias Bernal. — Joven compañero de 20 años de edad, biznieto, nieto, hijo, sobrino, primo y hermano de militantes libertarios españoles y cubanos, que nació en Francia por haberse asilado en aquel país sus padres a la terminación de la guerra civil española. Este muchacho ha sido condenado a 20 años de trabajos forzados, a pesar de que es muy endeble físicamente; su arresto y condena se ha hecho bajo el pretexto de haberle encontrado en su poder una copia del proyecto de ley del gobierno revolucionario, mediante el cual se trataba de abolir en Cuba la patria potestad. Cumple su condena en la Fortaleza de la Cabaña.

Existen otros compañeros presos, cuyos datos poseemos a cabalidad. Hemos pedido esos datos a Cuba con toda urgencia, a fin de brindarle al movimiento internacional una información precisa sobre la situación concreta de todos y cada uno de los compañeros presos en Cuba. Mientras tanto, una vez más, encarecemos a todos los grupos, organizaciones, individualidades y periódicos libertarios de todos los países que secunden la campaña a favor de los militantes libertarios que se hallan sufriendo en las ergástulas castro-comunistas cubanas. Es una exigencia de nuestra conciencia militante y un deber de solidaridad revolucionaria.

Cómo se ha salvado a Jorge Conill

— ¡No se mueva!
— No, por Dios, contestó el vicecónsul.
— Lo hemos raptado por motivo político : la condena a muerte de nuestro compañero Jorge Conill.
— No estaba enterado, pero si debo morir, quiero prepararme y estar en paz con mi alma.
— No tema. Dentro de tres días le soltaremos a usted.

Y el auto en que estaban tres compañeros nuestros y el vicecónsul, salió velozmente de Milán. Era el viernes 28 de septiembre a la hora de comer. El hecho tiene su importancia. El vicecónsul Jesús Elías había salido del Consulado convencido de que iba a almorzar con el señor Meda, diputado demócrata-cristiano, en uno de los mejores restaurantes de la ciudad. En vez de ello, se tuvo que pasar tres días encerrado en una casita de montaña donde « sólo comió conservas y pasó frío ». Pero, nuestro compañero Gianfranco Pedron, en el careo ante la policía, le dijo :

— « Perdone usted lo que le hemos hecho, pero debe usted sentirse orgulloso de haber contribuído a salvar una vida humana».

Orgulloso no se declaró el vicecónsul, pero poco le faltó : en los primeros interrogatorios definió a los cuatro anarquistas que lo habían raptado, como « perfectos caballeros ».

— ¿Pasó usted miedo?

— No. Algo de miedo tuve cuando me vinieron a liberar dos periodistas del periódico « ABC » — fascista, italiano —. Tanto es así que dije que sin « Vick » (el compañero que lo estuvo guardando) no iba a ninguna parte. Y exigí que me acompañara hasta donde fuese posible.

Y Vick (Vittorio de Tassis) declaró : « No le tratábamos mal. No es costumbre de anarquistas tratar mal a la gente. Le respetamos como lo que es : « un sér humano ». Y añade : « Le hice incluso sopas ».

CONILL CONDENADO A MUERTE

En cuanto en Milán se supo la noticia por el periódico « Le Monde », nuestros compañeros se reunieron : ¿Qué hacer? Fueron a ver a las secciones juveniles de los partidos políticos de « izquierda » : ningún resultado. ¿Un anarquista condenado a muerte? ¿Y qué puede sucederle a un anarquista sino ser condenado a muerte? ¿Dos anarquistas más, Mur, y Jiménez, condenados a cadena perpetua? ¡Habían salido con suerte! ¿No habían puesto bombas en las iglesias — sin matar a nadie, es verdad — iglesias que, seguramente, tenían gran valor arquitectónico? Cosas de anarquistas... La prensa italiana no dijo nada.

El grupo de las juventudes anarquistas de Milán recorrió la Universidad : alguna indignación... extrañeza... ¿Conill, universitario y anarquista? Extraño... ¿Luego existen «ideas» anarquistas, y no tan sólo «infantiles» rabietas? Los estudiantes de izquierda prometieron «hacer algo». Los días pasaban. Acaso ya se había fusilado a Conill. Entonces se reunieron, una noche, cuatro jóvenes anarquistas italianos, cuyos nombres damos primero porque están publicados en la prensa, luego para que nos los recordemos siempre no con gratitud, sino con el sentimiento de que son prueba viva de la solidaridad revolucionaria : Amedeo Bertolo, 21 años, estudiante ; Vick de Tassis, 22 años, estudiante ; Luigi Gerli, 21 años, estudiante ; Gianfranco Pedron, 21 años, estudiante. Todos de familia burguesa. Pero en ellos existía algo mejor que el origen social : tal amor de la libertad, de la humanidad, que se hicieron anarquistas. Como anarquistas han raptado al cónsul franquista de Milán «para despertar la opinión pública». Como anarquistas se presentaron a la policía, y anarquistas declaran ser durante el proceso.

La prensa italiana, apenas sabido el hecho, le dedicó sus primeras páginas. Se hicieron manifestaciones por la calle, comités de ayuda. Los intelectuales italianos firmaron peticiones contra el franquismo, una ventolera de anarquismo pasó por toda la universidad. La mayor parte de los profesores de la Facultad de Derecho se declaraban solidarios con los cuatro estudiantes. La prensa pro-comunista y comunista («Stasera», «l'Unità») se apodera del hecho y denuncia, una vez más y a su manera, la dictadura franquista, a ella únicamente. Pero, ¿con qué fuerza moral pueden los comunistas denunciar dictadura alguna, pena de muerte alguna, cuando en Rusia se condenaba a muerte, bajo Stalin, por «sabotaje», y era considerado sabotaje llegar tarde al trabajo? ¿Cuando aún hoy se condena a muerte por simple robo? Y aquí empieza lo más lastimoso del proceso.

LA ESPECULACION POLITICA

Los cuatro compañeros no tenían coche. En cambio, tenían un amigo socialista, Alberto Tomiolo, que al parecer simpatizaba con nuestras ideas, y al que pidieron participase a la acción, con su auto. Su participación debía limitarse a llevar a los compañeros y al cónsul hasta el pueblo Cugliate Fabiasco ; luego irse a su casa, en Verona. Pero he aquí que en vez de regresar a su casa, avisa a un amigo, socialista también, y lo entera de lo sucedido —y éste, a su vez, entera a unos cuantos más—, y ambos deciden telefonear la noticia al diario «Stasera» (comunista con cobertura socialista) y se ofrecen, además, a darle noticias regularmente. Se pone en contacto con el periodista Aldo Nobile, y éste, naturalmente, *con la policía*. Salen los reportajes, se venden varias ediciones del periódico en pocos minutos. Nobile asegura a la policía política que únicamente está en contacto con uno de los raptores porque teme por la vida del cónsul, y que su papel se limita a aconsejar a Tomiolo liberar cuanto antes al cónsul, porque se corría peligro de que le sucediese algo grave, si «otros grupos» más peligrosos se apoderaban de su persona. El doctor Provenza (jefe de la policía política) y Aldo Nobile mantienen contactos durante todo el tiempo en que dura la detención del cónsul. Mientras tanto, su diario y los demás periódicos de izquierda intentan convertir la acción de nuestros compañeros en una acción «antifranquista», a la que participaban jóvenes de varias tendencias antifascistas. Nuestros compañeros no estaban al corriente del trato existente entre la prensa comunista y su amigo Tomiolo, que, naturalmente, no los había avisado. Antes era para él la solidaridad con su propio partido que los acuerdos existentes con los ideadores del rapto.

(Pasa a la página 2.)

EL ASUNTO ECONOMICO

Nuestros compañeros poseían los pocos dineros necesarios al buen logro de la empresa. Sin embargo, Tomiolo recibió 140.000 liras del periódico «Stasera» para *gastos;* en verdad, para venderle la exclusiva de las noticias del vice-cónsul, así como el reportaje también exclusivo de su liberación. Nuestros compañeros no sabían nada de ello, y todos declaran a la policía (en interrogatorio separado) que nunca fue por ellos acordado vender la exclusiva de la noticia a periódico alguno. Sin embargo, una revista titula un artículo suyo : «Los libertarios aceptan propinas» («Lo Specchio», 14-10-62).

DECLARACION DE AMEDEO BERTOLO A LA ASSOCIATED PRESS

Amedeo había logrado escapar. He aquí el comunicado que entregó a la agencia Associated Press (reproducido por la prensa italiana) :

«El martes próximo, 13 de noviembre, se abrirá el proceso por el secuestro del vice-cónsul español de Milán. El mismo día me entregaré porque quiero compartir plenamente la responsabilidad con mis compañeros. Además, quiero contribuir a esclarecer algunos puntos fundamentales para colocar el hecho en su justa luz, después de todos los intentos de confundir las cosas y de mezclarnos a personas y movimientos extraños. He aquí mis razonamientos :

1.º La iniciativa ha salido del grupo juvenil libertario de Milán, que ha concebido el secuestro vista la vergonzosa indiferencia de los que se llaman antifascistas y dada la extrema urgencia de hacer algo para salvar a Jorge, a quien estábamos ligados por amistad y comunión de ideas.

2. — *Gianfranco Pedron.* 3. — *Amedeo Bartolo.* 4. — *Vittorio de Tassis.* 5. — *Luigi Gerli.*

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La farsa de la libertad de Prensa

Otros tres compañeros condenados

Léase el siguiente comunicado de publicación uniforme en todos los diarios de España :

« CONSEJO DE GUERRA CONTRA TRES MIEMBROS DE LA FEDERACION DE JUVENTUDES LIBERTARIAS.

» MADRID, 17. — Hoy se ha celebrado el Consejo de Guerra contra los procesados José Ronco Pecina, Eliseo Antonio Bayo Poblador y Rafael Ruiz Borao, afiliados a la « Federación de Juventudes Libertarias » y cuya principal misión era redactar el periódico clandestino « Juventud Libre », siguiendo instrucciones de Julio Viedma y otros dirigentes de la organización. Los procesados estaban al tanto de todos los planes de sabotaje y terrorismo realizados en España.

» La sentencia, que no será firme hasta la aprobación por la autoridad militar de la Primera Región, es la siguiente : José Ronco Pecina, once años de prisión; Eliseo Antonio Bayo Poblador, once años de prisión, y Rafael Ruiz Borao, tres años de prisión.—Cifra.»

Se ha leído bien : « ...y cuya principal misión era redactar el periódico clandestino « Juventud Libre », lo que quiere decir que el órgano interior de la F.I.J.L. aún no había aparecido, habiéndose no obstante condenado a los compañeros José Ronco, Eliseo A. Bayo y Rafael Ruiz por « intención de delito », lo que es el colmo del desparpajo justicial franquista. Claro que con idea de cargar las tintas, de melodramatizar ese exabrupto típicamente fascista, la autoridad del caso puntualiza que los tres procesados « estaban al tanto de todos los planes de sabotaje y terrorismo realizados en España »; de lo que se deduce que en nuestro desdichado país ya se condena por el delito de « estar al tanto », nuevo crimen en el que pueden quedar incursos los centenares de miles de españoles que por la Prensa o las ondas siguen de cerca los acontecimientos nacionales y exteriores, puesto que, bien o mal, « están al tanto » de lo que ocurre en la Península y fuera de ella. ¿Insinúa ese tribunal de jueces mendaces, de legistas jornaleros, de asalariados de un Partido totalitario, que los tres muchachos libertarios que ellos han enviado a presidio caprichosamente o por mandato, sabían que en varios lugares del país iban a estallar unos petardos? ¿Cómo pueden asegurarlo ante la crucifixión de Cristo, si es que en Cristo creen? ¿Cómo podrían nuestros muchachos haber declarado conocer lo que no les incumbe, de no haber sido obligados a palos por la policía?

Vuestras víctimas de turno, « señores » jueces, podían perfectamente ignorar otras actividades, ser completamente ajenas a un quehacer conspirativo que ni les afectaba ni necesidad tenían de conocerlo. En toda conspiración la prudencia es gran consejero; es una ley de reserva que no ignoran, por ejemplo, quienes durante seis años de II República conspiraron en cuarteles, sacristías y covachas contra el orden establecido. El apéndice de cargo basado en ese pateable « estar al tanto » — que, por otra parte, no hará jurisprudencia en los países civilizados — ha sido rebuscado y añadido para justificar una sentencia... ¡por intento de publicación clandestina!

Pero, a ver : ¿cómo la oposición a Franco, (ese alumno adelantado de Mussolini, Hitler y Tojo) podría sacar papel impreso en España a no ser clandestinamente? Si se trata publicitariamente de aparecer con la legalidad debida, ¿qué autoridad actual recibirá a los peticionarios y qué garantía se les reservaría para no salir del establecimiento « legalitario » fuertemente maniatados y dirigidos a la Cárcel Modelo o a otros encierros menos modélicos, pero igualmente punitivos?

En cada declaración suya el ministro de Información y Turismo se coloca una pluma de pavo real ante el periodismo extranjero haciéndose lenguas de la libertad de Prensa que existe en España. De momento no aparece ninguna publicación no adicta al « Movimiento » y toda petición para sacar un nuevo periódico, es examinada y sancionada por el gobierno del Caudillo, llegando al extremo de ser ese señor quien nombra directores de diarios a su gusto y capricho, aunque se trate de empresas privadas. Hay una excusa siempre presta : el control del papel, y otra más explícita que señala los « excesos de lenguaje », comportando esta última prevención un verdadero control para la asfixia de las ideas y, por ende, para la eliminación de criterios públicos opuestos a la razón de Estado; y sabido es que en España el Estado es Franco...

Insistimos en que en España no hay libertad en nada y si libertinaje imputable al sistema. Esos multimillonarios, esos cardenales y arzobispos, esos generales, y esos jerarcas que con la ganzúa del « Arriba España » dejan a ésta en ama seca, acaparan toda la libertad para ellos después de negarla a la casi totalidad de españoles.

CRÓNICA INTERNACIONAL

Gregorio Quintana

La inquisición en Hispanoamérica

CUANDO con pulcritud se ahonda en el conocimiento del pasado se aprende que la humanidad reincide en sus aberraciones sin aportar otras diferencias que las que obtiene con el auxilio de la técnica. La mentalidad de los hombres en los que respecta a métodos de convivencia, relaciones sociales —trato de gentes—, acusa un estado estacionario. No existe evolución notable a registrarse como prueba evidente de avance, considerado el avance en el sentido de un mayor respeto, de una mayor fraternidad, de un mayor acercamiento entre seres de una misma especie, un mismo país, región, localidad. Dividen fronteras, a pesar de que las fronteras se modifican constantemente. Divide el color de la piel. Divide la situación social hallándose la sociedad dividida en clases. Dividen las religiones, los partidos y las ideologías. Dividen los oficios, creándose nuevas castas o clases diferenciales a medida que la técnica establece nuevas fórmulas de labor y de producción.

El hombre se une al hombre en el rencor a otro hombre. No en la fraternidad compartida, sino en la complicidad exigida para aplicar un justificante moral, legal, ideológico, religioso, de clase, a su furor fraticida. No se une el blanco al blanco en el Mississipi para crear un trato de amistad, sino para perseguir al negro y someterle a los peores horrores imaginables. Extraordinaria de perspiscacia es la secuencia de «La Jeune Fille», film de Buñuel, en que el pastor protestante pide a la muchacha que dé vuelta al colchón que aún guarda la tibia huella de la piel del negro a quien los blancos encadenaron fuera, en la fría intemperie. Repugna al pastor dormir donde el negro posó su cuerpo. Le repugna menos que el negro esté condenado al linchaje...

Ha tenido que ser Kennedy el que haya planteado a los sindicatos A. F. L. y a los C. I. O.. la firma de un compromiso mediante el cual se comprometen a admitir como afiliados a los negros y a abtenerse de toda actividad descriminatoria. Prueba esto que hasta la fecha del 16 de noviembre actual, los sindicatos llamados democrátcios, que platónicamente dicen luchar por cierta forma de libertad, contribuían a la opresión contra los negros hasta el extremo de que el propio Gobierno de los Estados Unidos se ha visto en la necesidad de darles una lección de modos.

UN LIBRO A RECOMENDAR

De reciente aparición es «La Inquisición en Hispanoamérica» (1). Su autor, Boleslao Lewin, da prueba de erudición en la materia. Pero, además, es de aquellos que coordinan hechos y corrientes producidas a través de los siglos, demostrando que un mismo espíritu animó a los esbirros de Hitler, los asesinatos de Stalin, los persecutores racistas y negreros, los excesos de Calvino, los actos de los blancos de hoy en Rodesia, de no importa quiénes en no importa qué guerra de no importa qué género. Un mismo espíritu y una misma intención que Boleslao Lewin estudia, descubre y ofrece en su paciente trabajo sobre la Inquisición. Establece sus orígenes ocultos —no puramente religiosos— encaminados ante todo a someter a la autoridad del Estado bienes y personas. Que el Estado estuviera en aquellos tiempos, en Portugal y en España, prácticamente, controlado por la Iglesia, no ofrece más que una variente de situaciones, una constatación de que la Iglesia aspira al Poder cuando no lo ejerce por sí misma. Una constatación más de que en el fondo el problema social se halla abocado a una causa central : el de la Autoridad en no importa cual de sus formas.

Torquemada no es más que el instrumento de una mentalidad fanática que toma cuerpo institucional tres siglos antes de Torquemada en el Concilio de Verona, pero que existía y se mantiene a través de los siglos, aparentemente amenguado hoy en sus aspectos exteriores. El famoso organismo estadounidense, constituído para descubrir los activistas comunistas, no es otra cosa que un Tribunal moderno de la antigua Inquisición.

Se traslucen a través de las páginas de Boleslao Lewin dos factores preponderantes que obran siempre en favor de la acción inquisitorial y de todas las expresiones autoritarias exacerbadas o no. Son éstas el conformismo y la cobardía. El conformismo lleva al acomodamiento y a la aceptación de la «situación» a fin de no sufrir sus consecuencias. Vagamente en desacuerdo con el «statu quo» se amoldan hasta el extremo de un colaboracionismo práctico, de hecho sino de espíritu. La cobardía lleva a las situaciones más deprimentes y de un acusado se llega a obtener un cómplice, a su vez acusador y verdugo de sus propios hermanos como él perseguidos.

Huyendo de la Inquisición en España y Portugal, los judíos conversos van a «las Indias», donde tratan de situarse y escapar a las garras de la Inquisición. Es para controlarles y perseguirles «en sus bienes y personas» que la terrible Institución se establece allí creando sus órganos adecuados. Y ahí se da el caso de que conversos aterrorizados, o tal vez puramente oportunistas, ingresan en las filas de los persecutores.

Una vez constituída en América latina, la Inquisición se ataca a todos los individuos, europeos o indios, y una de sus actividades más destacadas es la caza a los medios económicos que habían de alimentar sus Cajas y las de la Iglesia. Se dan excepciones notables como la del padre Bartolomé de las Casas, el «defensor de los indios», o la extremamente importante del canónigo Juan Antonio Llorente, autor de la *Historia crítica de la Inquisición en España*, y que fue durante años secretario del Consejo Supremo de la Inquisición.

Con verdadera maestría Boleslao Lewin maneja y presenta al lector una documentación abundante, en la que constan fotocopias de piezas establecidas por la propia Inquisición, acusaciones, decretos, detalles críticos de la época hasta en sus aspectos más variados, artísticos, teatrales, poéticos, etc.

He aquí las intenciones del autor, expresadas al iniciar el libro :

«1.º, considero, de igual modo que Fernando de los Ríos, que en la Inquisición —por el rigor despótico que empleó la teoría racista que inventó y los inexorables procedimientos represivos que aplicó— se dan elementos básicos de los regímenes totalitarios modernos ;

» 2.º, pienso que el pueblo español no es el único grupo humano generador de la intorelancia religiosa. Esta, desdichadamente, es propia de todos los pueblos, de todas las razas y de todas las naciones. No existe ningún grupo de hombres que, en algún período de su historia, no haya practicado esa intolerancia. Pero, por razones históricas especiales, hasta el advenimiento del hitlerismo, en ninguna parte la intolerancia organizada —salvo en Portugal— llegó a tener caracteres tan tenebrosos como en España ; tampoco en ninguna parte —con excepción del reino lusitano— fue llevada a cabo con tal perfección teórico-práctica.

» En defensa de la Inquisición —pronto se hará lo mismo con los indescriptibles horrores nazis— se esgrimen argumentos historicistas, de relativismo histórico, de las condiciones de la época, etc. Rechazamos categóricamente esas teorías, sustentadas principalmente por escritores católicos, que no notan la antinomia entre su fe en una moral sempiterna y su interpretación del devenir humano según criterios de ética relativista. Creemos que sin ciertos principios éticos inviolables en cualquier época y en cualquier circunstancia, la humanidad corre riesgo de convertirse en el infierno que sólo puede imaginar la mente satánicamente lúcida de George Orwell. Tengámoslo bien presente también cuando estudiemos el fenómeno inquisitorial.»

EL PROCESO DE VARESE

Terminó favorablemente el proceso a los jóvenes estudiantes raptores del vice-cónsul español de Milán. Comenzó el proceso el martes 12 de noviembre y concluyó el día 20.

Nos escribe un compañero italiano y nos dice : «Creo que en ningún país del mundo —en el curso de estos veinticinco años últimos— la situación jurídica hispano-franquista se haya puesto sobre el tapete a la luz del día con tanta crudeza y eficacia que en el proceso de Varese.»

Un compañero nuestro realizará en este mismo número de «C. S.» la *Crónica* que nos correspondía. Careciamos de los datos de última hora. Lo que hasta ahora hemos reunido ratifica con creces lo que en su carta nos dice el compañero Pío Turroni.

(1) Boleslao Lewin : *La Inquisición en Hispanoamérica*. Judíos, Protestantes y Patriotas. 350 páginas. Editorial Proyección. Buenos Aires, 1962. Pedidos a la librería de «Umbral».

LOS GRACOS

EL agio agrario peina nieves de cumbres de persona. El agio campurrel es el espolio del terrón hereditario de la Especie, en perjuicio de quien lo meteoriza y hace fértil y feraz.

Y ello — el escamotaje — se consuma a tinterazo limpio o corte de machete y filo de daga.

Todo lo que no es este Corán, en el folletín de los histéricos de la evocada, es binza y ganglio puro. Aunque nos lo ofrezcan como flor de vida y plexo solar.

Los ronquidos y baladros del terrorista del Sinaí, no nos entregan el pasado de Israel. Lo auténtico de la levítica contalla, nos lo sirven los espadazos con Moab, con Ammón, con Amalé ; los golpes de quijada de burro de Sansón, para privar a Filistín de sus rosaledas y frutaledas.

Los asaltos de Roma y sus abigeos y robavacas y Tarquinos que eran un tarquina a las cercas del colindante, para dejarlo en los nudos forros, no fueron menos devastadores.

Desfundaron los futuros desvestidores de Cristo a etruscos, samnitas, galos senones, ecuos, hérnicos, volscos, sabinos, latinos núnidas, mauritanos iberos, macedonios, griegos y comandita.

Los 700 carros de botín, que de la India se trajo Alejandro, fueron de rebote a parar al Capitolio. El Senado de tíos babas y el Orden Ecuestre de todas las crías de Dios, se enriquecieron con las sedas y los tapices, de que Platea dejó en pernetas las tolderías de los modos.

No recortaron las uñas a los inmensos atrapadores y arrapadores, más que tracios, escitas y partienos. Estos últimos le dicen a Craso, cogido prisionero en Carrhes, y echándole oro fundido en la boca : « Sáciate ahora de lo que nunca has podido, vete harto ».

El reparto entre los afanadores de riqueza al desplume, no podía ser más jurídico.

Los generales se quedaban con el finquerío, capturado en la guerra : palacios, jardines, parques, serrallos de bayaderas, cotos de caza, criaderos de faisán, estanques trucheros.

A parientes, nepotes y paniaguados regalaban bosques, viñedos, labrantíos ; toda presea de labor, dotada de esclavos para trabajarla.

A la morralla de la soldadesca y la veterana calva y sin dientes, se le abandonaba el mendrugo del erial, la tajada del secano ; la gleba machorra, vivero de langostas, hormiguero culebroide, lendrario del haza.

A este lote de mendicación, se le llamaba el « ager públicus ». No valía un as. Pero, el Estado se lo arrendaba en golpe de sextercios a los espaldas mojadas.

No costeaba el destarugar esas canteras. Y pronto cayeron de ellas hasta los últimos guijos en manos de especuladores incluso con la honra de su madre, y de avorazadas clicas de prestamistas hipotecarios.

El pelantrín se quedó con la azada en el puño. Y sin parcela que irrigar con su sudor. Las deudas lo volvieron a la esclavitud, de que se creía emancipado por las armas.

Contra los barrabases de la ejecución judicial, se insurgen los Gracos. Nada más que con una revolución como las que después se han hecho y hoy reverdece la democracia. Que consiste en el asentamiento a hilo de aire de desasentados ; y en librarles la tierra a campesinos, que no van al campo más que a correrse liebres, a tirar al conejo y a echarse al plato a la perdigana de calzón muy sobre la rodilla.

Las distributas que hoy se hacen, sólo benefician a señoritos, a funcionarios, a líderes ejidales, a oligarcas. Al campirusco que se pesca abatiendo un pájaro, se le balacea como a un pichón. Y aquí paz y después gloria.

Limitaba la redención al secarral. Se hacía ello con indemnización, pagándole al dueño la plusvalía y las mejoras que jamás hizo en el carquiñol. La puñalada que Tiberio quiso dar al latifundio, se la atizó a sí mismo en mitad del pecho.

Los geófagos y telurívoros mandaron 300 esclavos armados al Foro, que acuchillaron al magistrado del pueblo. Entre los cuales asesinos, estaban los criados del otro tribuno, colega de Tiberio en el cargo, que también era monopolista. El cadáver del mártir fue arrastrado como el de un perro por la calle y arrojado al Tiber.

Cayo Graco no tenía el genio tierno y dulce de Tiberio. Pero no aprendió la lección que le diera airada muerte del fraterno reformador. Con las mismas cataplasmas y paños calientes trató de curar el cáncer, que roe a la Humanidad, desde que hay pobres y ricos, inmisos en el mandar y sumisos en el obedecer.

Y, sin embargo, se nos pinta el temple de Cayo como un llama. Cierto día, que vio a un gitón (cinedo, sarasa), hablilleando feminescamente sobre la gran madre de los insignes demagogos, Cayo lo atajó poniéndole en la boca este tapón :

— ¿Qué tienes que decir tú, de Cornelis? ¿Pariste acaso a Tiberio? Y no digo si a mí, porque yo no valgo un resuello de las narices de mi hermano. No había tocado a la autora de nuestros días un varón, cuando ya te habían saltado a ti al cuerpo a jinetearte las calzas de los hombres de las 12 curias.

ANGEL SAMBLANCAT

F. L. DE OULLINS
Conferencia pública

Para el domingo, 9 de diciembre, la compañera Federica Montseny dará una conferencia pública con el tema siguiente:

«Pasado, presente y futuro de la C. N. T.».

El acto tendrá lugar en la Sala de Fiestas de Oullins.

Por la tarde, en el mismo local, se celebrará un gran festival de variedades.

Participarán en el festival renombrados artistas de distintas regiones.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 222 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 6 Décembre 1962

MALENTENDU

DANS un récent COMBAT SYNDICALISTE (num. 217 du 1-11), nous avons diffusé un « Projet » de Groupement Antireligieux » qui, dans l'esprit de son instigateur, n'avait d'autre but que d'intensifier la lutte contre l'Eglise, dont la propagande, diffusée avec l'appoint de ses légions d'intoxiqués, et du « pouvoir », risque d'aggraver encore la situation déjà délicate de ceux qui tentent, dans ce domaine, de rétablir la vérité complètement déformée par le mensonge religieux.

La plupart des nôtres ont approuvé sans réserve cette initiative, mais une note discordante, que nous avions un peu prévue, est aussi intervenue.

Un de nos camarades nous a écrit pour nous indiquer, c'est l'esprit de son texte, que nous allons disperser nos efforts si nous ne nous cantonnons pas sur notre terrain spécifique. Il ajoute, de plus, que « la Fédération de la Libre Pensée a déjà beaucoup de mal à se maintenir et qu'il paraîtrait meilleur de l'épauler plutôt que de la concurrencer ».

Déclarons immédiatement que si nous faisons des réserves sur le premier point nous sommes d'accord avec lui sur le second.

Nous ne pouvons pas, en effet, le suivre quand il parle de dispersion des efforts, parce que le stade de l'action pour une augmentation de 5 ou 10 % des salaires, plus que jamais en honneur dans les organisations syndicales réformistes, est dépassé depuis longtemps, ce que celles-ci refusent de constater. Nous n'avons pourtant rien inventé en réclamant l'abrogation du salariat et du patronat puisqu'en 1906, année où fut établie la fameuse Charte d'Amiens la préconisant, et qui est pourtant loin de nous satisfaire complètement, nous étions encore pour la plupart enfants, ou à naître.

Du fait de la transformation des méthodes de production et de répartition, l'Etat et l'Eglise catholique sont devenus directement, ou par personnes interposées, les plus conservateurs et importants patrons existants. Ils disposent de toutes les forces régressives pour assurer la pérennité de leurs privilèges : armée, police, justice, politiciens, syndicats réformistes, etc... et toutes sont tellement imbriquées, que limiter notre action, contre l'une d'entre elles seulement, équivaudrait à colmater une brèche dans une digue en utilisant des matériaux qui en ouvrent une autre, à côté. Le problème a tout simplement évolué, et nous n'y pouvons rien. Regrettons que certains camarades n'aient pas compris que pour être efficace notre action doit se développer dans toutes les branches d'activité; que nous restons fidèles à notre ligne de conduite, et nous cantonnons bien sur notre terrain spécifique, qui tend à la disparition de l'explotation de l'homme par l'homme.

Quant au second point, précisons que pas un instant nous n'avons eu l'intention de concurrencer la Libre Pensée, mais si sur le plan matériel notre situation ne nous permet aucun apport, il n'en va pas de même au point de vue éducatif. Nous disposons en effet d'un organe, LE COMBAT SYNDICALISTE, qui possède une certaine audience dans des milieux assez divers, différents parfois de ceux où évoluent les libres penseurs. Cette particularité ne manque pas de valeur et peut permettre de donner plus d'efficacité à l'action menée contre les calottins.

Il existe aussi des localités où nous ne sommes pas représentés, et où l'est la Libre Pensée, mais c'est parfois l'inverse qui se produit, ce qui n'a rien d'extraordinaire en raison des moyens assez limités dont chacun dispose. Un bon travail éducatif peut être effectué dans celles-ci, on en conviendra.

Il y a de plus parmi nous, et là nous touchons la corde sensible, des adhérents qui n'appartiendront jamais à la Libre Pensée, non parce qu'ils sont en désaccord avec ses principes, mais estiment que son activité, orientée presque à sens unique, ne peut avoir toute l'efficacité souhaitable.

Ainsi pensent bon nombre de nos militants à qui nous laissons la responsabilité de leur appréciation. Doivent-ils, pour cela, rester en marge d'une action qui demande, de la part de tous ceux qui luttent contre l'obscurantisme, un maximum d'efforts ? Nous ne le croyons pas !

C'est pourquoi nous avons pris l'initiative incriminée; non pour concurrencer, ni pour supplanter, mais tout simplement pour aider; l'essentiel, nour nous étant d'aboutir: qui a obtenu le résultat important peu.

Cette mise au point nous a paru nécessaire, car d'autres libres penseurs ont certainement interprété, comme notre correspondant, l'appel lancé, alors que notre but est, avec eux, de faire réintégrer aux curés leurs sacristies, où ils ont été relégués pendant de longues années pour le plus grand bien des aspirants à la liberté.

Le calendrier

S.I.A.

pour 1963

est dès maintenant à votre disposition

DE LA PERSONNALITÉ A LA COLLECTIVITÉ

Tout pouvoir centralisé mène, obligatoirement, à la compression de la liberté, parfois, à la dictature qui est la perte de la liberté; ce sont les masses à directions collectives qui écriront l'histoire de demain. Quand les intérêts d'une minorité sont discutés collectivement, les hommes peuvent, avec facilité, se corriger de leurs erreurs, de leurs faillibilités. La vie d'une multitude d'hommes ne doit pas dépendre de la bonne grâce de quelques individus s'octroyant le monopole de la pensée, imposant à leur bon vouloir des populations laborieuses. Cette autorité exercée par un pouvoir minoritaire permet des erreurs, des injustices, des crimes, dont souffrent la multitude des travailleurs. L'injustice est criarde, elle autorise la révolte. Chaque collectivité sait, mieux qu'un pouvoir central, ou un pouvoir personnel, ce qui est bon au mauvais pour favoriser sa vie. Si des échanges sont nécessaires et encouragés entre tous les hommes, ils doivent se faire dans un souci d'humanité et de fraternité et non dans le désir d'affirmer une suprématie sur d'autres hommes.

Le prestige révolutionnaire ne peut subsister si, dans la pensée même des pionniers de la révolution de demain, demeurent les vieux principes de l'imposition des pouvoirs, le culte de la personnalité, qui ont fait de l'humanité ce qu'elle est, c'est-à-dire une formidable machine d'exploitation, de misères physiques et morales des peuples.

Quand nous parlons d'organisations révolutionnaires, nous situons la lutte pour la liberté sur le plan de groupements, de pionniers, de militants, qui, présentement, n'existent qu'à l'état embryonnaires. Cependant, cette minuscule poignée de militants se dépense et affirme la possibilité d'une émancipation du plus grande nombre. « *Nous étions à peine une douzaine de républicains à Paris en* 1789.» Camille Desmoulins. Mais nous savons aussi que ce n'est que par l'élévation du moral de l'individu, sans tomber dans un sectarisme qui obligatoirement mène à la contrainte, que nous pouvons prétendre à la réalisation de la révolution de demain.

Toute imposition d'un sectarisme, d'un pouvoir, est arbitraire. La prétention d'un avenir meilleur de l'homme reposant sur un sectarisme est fausse et préjudiciable. La liberté ne saurait s'imposer, elle peut et doit être enseignée, là s'arrête sa propagande. L'homme qui ne réalise pas les bienfaits de la liberté est inapte à profiter de la pratique de celle-ci, il est, demeure et restera esclave. Les hommes sont actuellement voués à l'esclavage parce que seul l'enseignement de la servitude les conduit à l'indignité de la soumission. Si les ouvriers, les paysans, créent des organisations collectives et pensent ne pas participer aux bienfaits à apporter aux autres collectivités, ils créent l'isolement humanitaire, ils rompent avec l'humanité, leur action devient criminelle, tout comme celle de n'importe quel pouvoir. Un groupement collectif doit affirmer son élévation morale en se solidarisant pour la lutte contre la misère et tous les maux de l'humanité, avec la masse des groupements collectifs. C'est cela le but final de la révolution de demain qui est d'apporter à tous justice, liberté, fraternité. Le sectarisme, à n'importe quel stade, est contre-révolutionnaire, parce qu'il affaiblit la révolution.

Avec tous les syndicats révolutionnaires nous devons constituer la base de propagande nécessaire à infuser le désir de liberté et d'égalité de tous les travailleurs. Nous ne possédons, certes, ni les armes de la radio, ni celles de la télévision, mais nous disposons d'une petite presse courageuse et du droit de tenir des conférences; nous sommes animés, en plus, d'une foi sincère en la révolution au service de la liberté de l'homme.

Les ennemis de la révolution, les profiteurs de l'exploitation des peuples, peuvent critiquer nos vues utopiques, nous pouvons leur répondre que tout progrès commence par être utopie avant d'arriver au stade de la réalité; rien ne peut arrêter une idée en marche. Napoléon, génial criminel, n'a pas hésité à le reconnaître. Notre idéologie, irréfutable, enrichie par des siècles de lutte, par le sang des ouvriers, infiniment supérieure à la morale bourgeoise implantée par le capitalisme, se réalisera; c'est une longue lutte que nous devons mener sans oublier que l'ennemi le plus grand, qui fait obstacle à des jours meilleurs, n'est pas le pouvoir ni le capitalisme, c'est notre faiblesse, notre lâcheté, notre indignité.

Repoussons toutes questions de castes, de classes, de privilèges, de sectarismes. La révolution, c'est en nous que nous devons en premir l'accomplir. C'est allégé de toutes les servitudes, de tous les enchaînements, c'est quand en soi on porte la liberté que l'on peut l'apporter à autrui; efforçons-nous de nous libérer, de posséder le courage de repousser toutes les lois de contraintes et de servitudes, nous deviendrons aussi des éléments de la révolution. La révolution individuelle mène à la révolution collective. Un jour viendra, dans un temps indéterminé, ou tous les pionniers de la révolution seront unis dans une histoire commune, ils seront les racines des lendemains de vaix et de fraternité. Peu doit nous importer que, présentement, le plus grand nombre ne réalise pas nos vues; si nos principes de liberté, d'égalité, de fraternité étaient admis d'une majorité, notre militantisme serait sans objet; mais tant que la liberté sera du domaine de l'utopie, nous devons être des militants de la révolution.

RENE VILLARD

LA DIPLOMATIE SLAVE

Si gouverner est l'art d'exploiter la naïveté des hommes, la diplomatie, tant sur le plan extérieur que sur le plan national est l'art de les tromper, de se jouer d'eux...

A travers l'histoire, les Slaves ont toujours montré une habilité diabolique dans leurs rapports avec les autres nations, autrement dit ils se sont toujours montrés plus habiles et plus hypocrites. C'est un caractère de race puisqu'ils sont aujourd'hui aussi habiles à ce jeu dramatique que l'étaient les ministres des czars.

C'est ainsi que Napoléon ayant vaincu l'Europe signa la paix de Tilsit avec les Russes et d'autres. Par la suite, il ne décolorait pas d'avoir été « roulé » par ceux qu'il avait vaincus.

En 1914, exploitant la revendication de la France sur l'Alsace Lorraine la Russie réussit, par une mobilisation clandestine, à precipiter le monde dans la guerre.

De nos jours, la Russie a réussi (grâce à la maladresse des Américains) à implanter au flanc des Etats-Unis un centre de propagande socialiste qu'elle s'engage à soutenir et à défendre.

Il était prévisible que les dollaristes n'accepteraient pas que le socialisme d'Etat vienne d'une côte aussi proche pénétrer leur économie mal en point et s'étaler sur les deux Amériques, le sud-continent offrant un terrain favorable à cette doctrine.

Aussi, le capitalisme américain partit en guerre contre le laissez-faire de Kennedy. Il devint évident que, tôt ou tard, les Américains envahiraient l'île de Cuba.

Il n'y avait plus un instant à perdre pour les Russes. Ils installèrent des bases de lancement, sachant fort bien (et le souhaitant) que ce montage d'engins offensifs n'échapperait pas au contrôle de l'espionnage des Etats-Unis.

Il serait naïf de croire que les Russes espéraient que cela passerait inaperçu. C'est à bon escient qu'ils entreprirent leurs installations espérant du ciel qu'il livrerait leur secret de polichinelle ! Le génie diplomatique russe ou slave a, en cette occasion, dépassé tout ce que l'on était enclin à en attendre...

La découverte de ces installations devait provoques cette crise qui nous sembla le prélude à la guerre totale tant les capitalistes américain réagirent avec vigueur et décision.

Les Russes n'en demandaient pas davantage. Le monde exprima son horreur en face de la possibilité d'une guerre pour une cause aussi mineure. Et quand la crise fut murie à point, que tout semblait perdu, que les Etats-Unis étaient désavoués pour leur prétention unilatérale (Turquie), la Russie fit éclater, sur un monde angoissé, une véritable bombe : la Bombe de la Paix. « Nous acceptont que soient retirées nos bases à condition que soit respectée l'indépendance de Cuba, ce qui ouvrirait le chemin vers un désarmement général. »

Kennedy ne pouvait ne pas accepter. Il avait sauvé son prestige ! Il engageait son peuple dans une reconnaissance déplaisante mais qui valait mieux qu'une guerre.

Ainsi, la Russie sauvait à la fois l'indépendance de Cuba et son occupation idéologique et matérielle dans la mer des Caraïbes : en fait, le recul apparent de la Russie devient en réalité une victoire « du droit à l'autodétermination », une victoire de l'impérialisme russe qui sauve sa faiblesse par une ruse diplomatique qui, si elle avait échouée, jetait le monde dans une guerre d'anéantissement.

Est-ce à dire que la paix sera assurée pour toujours ? Non, la coexistance est une tarte sans qualité. Le désarmement, une impossibilité capitaliste et dictatoriale.

La peur reste la plus grande vertu de notre civilisation.

J. B.

LES DEUX MYTHES...

Le premier à l'âge de l'humanité pensante, de son ignorance devant les phénomènes naturels, de sa peur devant l'insécurité et la mort. Tout était imprégné de surnaturel, car la nature ne s'expliquait pas. On la subissait dans la terreur, et les malins exploitaient ces craintes en interprétant les présages et les esprits.

Du sorcier au chaman, puis au prêtre, du Totem au Dieu unique, longue chaine de superstitions exploitées et créées par les prêtres et les chefs en vue de soumettre l'homme à la crainte du Fantôme-Dieu et à l'obéissance à ceux qui s'en prétendaient les interprètes, les apôtres ou les habilités de droit divin.

Le mythe de dieu maître des hommes et des choses, dispensateur de la joie ou de la souffrance, récompensant ou punissant, devint au cours des siècles une habitude de penser et de subir, une manière de s'évader d'un monde ou la férocité le disputait à la bêtise et à l'ignorance. Chacun espérait du mystère de l'au-delà et de son peuplement par des esprits favorables une vie supra terrestre absente de toute peine, enfin une « part entière » où, dans l'égalité de la jouissance l'homme vivrait enfin les conditions d'un rêve entrevu mais irréalisé sur terre...

Cette croyance au surnaturel fut le premier mythe de l'homme ignorant et soumis...

Et pendant des millénaires l'homme a cru et croit encore... sans jamais découvrir Dieu, le Dieu de son imagination et de sa faiblesse. C'est sans doute à cause de cette incertitude dans la foi, dans sa propre foi qu'il fut amené à prêter à des hommes qui ne manquaient ni d'intelligence, ni de fourberie, ni d'ambition, des qualités exceptionnelles, surnaturelles même, qui les désignaient pour devenir les sauveurs d'un monde toujours en perdition.

Sans abandonner sa foi mystique en un Dieu hypothétique et absurde, l'homme transposa sa psychologie re-

(Suite page 2.)

« REVENDICATIONS »

Un grand individu (par la taille) a traduit ses prétentions par une trilogie désormais célèbre — *la rogne, la grogne et la hargne* —. Ce qui veut dire en langage clair que les « revendiqueurs » sont assimilés à la race des canidés, qui comme chacun le sait, ont le privilège de ces manifestations bruyantes. Conséquence logique, rien d'étonnant qu'on les calme avec un os à ronger. Désolé, mais, il faut avouer que cette façon de considérer les « bons « citoyens, qui réclament une pâtée un peu plus consistante, s'avère d'une rigoureuse exactitude.

Le salarié (1), généralement ne se comporte guère autrement que son frère inférieur, sus désigné. Il se renfrogne, grogne et hurle. Toujours prêt à dévorer, dans sa mimique, mais jamais assez élancé pour mordre. Son tintamarre de coups de gueule terminé il rentre dans sa niche pour continuer théâtralement à crever de faim ! Comme Médor, lorsque l'os lui tombe sous la dent, malheur à qui voudrait s'appocher. Il n'y a rien sur l'os qui lui échoit dédaigneusement, pas la plus infime parcelle de viande, qu'importe, il a un os !

Pour si douloureux que soit cette lamentable déduction que je me permets de faire; je suis persuadé que notre grand Charlot national, guidé par la sotte attitude des salariés, avait tiré cette conclusion bien avant moi !

En fait, pour qui veut bien observer les manifestations des exploités, il lui faut bien analyser les conséquences, désastreuses, en partant de leur comportement, et si sa conclusion l'amène à la même définition que celle de l'adversaire, il n'y peut rien !

Il faut dire que l'exploité revendique à la manière des croyants; il s'affaire aux mêmes rites. Il sait ce qu'il lui faut, mais, n'est pas convaincu de son droit. Il sait que rien ne justifie qu'il soit pauvre en travaillant alors, que d'autres, sont riches grâce à son labeur; mais là encore, sa conviction défaille. Il n'ignore pas qu'il ferait une bouchée de ceux qui l'exploitent, mais, il manque d'assurance pour le faire.

D'ailleurs, l'exploité et le croyant étant le même personnage il ne saurait agir autrement. La croyance l'emporte sur toute considération logique.

Il ramène tout à la nécessité d'une direction dans laquelle il n'est qu'un élément cristallisé à d'autres. A l'imitation de ses aïeux, prosternés devant les représentants de leur dieu, auxquels ils venaient solliciter leur complicité, pour un peu de quiétude, pour de l'eau, pour que leur seigneur et maître soit plus... moins brutal et, pieusement recueillis, pendant que le prêtre se livrait à ses incantations, espéraient que neuvaines et processions conseillées par le sorcier, exauceraient leurs prières. Oui, rien n'a changé dans les cervelles. Dieu est remplacé par le bon vouloir des patrons, les prêtres, sont les bonzes syndicalistes. Ces nouveaux ecclésiastes, prêchent la bonne parole, les neuvaines sont devenus des grèves perlées; les processions, des manifestations de rue, avec leurs reposoirs.

C'est toute cette longue nuit d'abrutissement et de superstitions qui poursuit son œuvre néfaste dans l'attitude des hommes d'aujourd'hui et qui ne peut s'estomper que par l'action intelligente des syndicalistes révolutionnaires. Oui, c'est à nous qu'il appartient de montrer que les revendications ne sont que des manières de prières. Car revendiquer c'est demander une faveur, puisqu'aussi bien c'est reconnaître implicitement le droit d'exploitation à ceux auxquels nous voulons arracher le mieux-être.

Aussi, notre position, face aux réformistes est nette ! *Nous voulons profiter immédiatement du fruit de notre production par l'expropriation inconditionnelle !* Ils préconisent la revendication en soutenant que le travailleur doit parvenir, par paliers successifs, au bien-être. *Nous ne voulons pas d'investissement de capitaux rentables, ni au profit d'une ploutocratie, ni à celui d'un collectivisme étatique. Nous prétendons que les capitaux à investir sont inhérents aux besoins des individus et à leur capacité créatrice. Ces capitaux existent, dans les éléments : matière, intelligence et travail. Il suffit donc d'extraire, de produire et de répartir.* Alors que nos adversaires acceptent que les investissements de capitaux soient rentables aux seuls profits des capitalistes et leur garantissent le respect de leur exploitation, rentables, non aux normes de production, mais au prorata du capital investi, de même, ils leur attestent la légitimité d'orienter, selon les intérêts jugés les plus profitables, la production, ainsi que de développer ou de retarder les découvertes scientifiques, etc.

Sur le plan social, notre position est également sans équivoque. L'homme naît pour vivre. S'il trouve en naissant tout ce qui lui est indispensable pour lui assurer un développement rationnel, il doit considérer, en retour, qu'il est tenu de permettre les mêmes possibilités à un autre. Il ne saurait y avoir (socialement) de problèmes, enfance, adulte, ou vieillesse, seule la production doit faire l'objet de toute l'attention des hommes, puisqu'elle est la clé de voûte des satisfaction de chacun et de tous !

Il faut en finir avec les revendications stériles, de même avec ces mouvements sporadiques appelés sententieusement grève. Il s'agit de l'existence, non seulement de nous mêmes, mais, également, de nos enfants. Les moyens employés peuvent être divers. Sur le plan affectif : ruiner le moral de tous ceux qui servent le régime; faire en sorte que le personnel domestique disparaisse. S'attaquer, intelligemment, aux cadres. Ridiculiser les soi-disant représentants du peuple, etc. Mais, pour parvenir à un résultat certain s'impose la grève générale qui obligera le capitalisme et ses valets à s'incliner; une grève générale où *la solidarité ouvrière doit se manifester sur tous les plan :* assurances, maladie, vieillesse (passée, présente ou future), chômage, congés pays, salaire unique. Un plan social véritable ou personne ne puisse être victime. L'âge de la retraite uniforme à 50 ans, le taux également uniforme. Comme premier pas, ensuite l'expropriation !

Rien ne justifie la primauté du capitalisme, si ce n'est la force qu'il tire de l'apathie de la majorité des exploités, astucieusement entretenue par ses agents, parés de masques bariolés à la couleur de l'intention recherchée. Pour le travailleur un socialiste, pour le bourgeois en blousse blanche un intellectuel, etc. Donc, pas d'hésitation, d'ailleurs l'expropriation se justifie par le fait même que le capitalisme reconnait et s'incline devant une force supérieure.

Non qu'il faille employer la violence, car comme le disait judicieusement Kropotkine : « *tuer un riche, c'est encore lui rendre service* », mais y répondre puisque comme le disait aussi Clémenceau, à une délégation de cheminots : « *Entre vous et nous c'est une question de force ! Etes-vous les plus forts ?* ».

Concluez, camarades, travailleurs. Mais pas de prières, ni processions, ni bonzes, ni colère du bon sens, du sang-froid et une bonne résolution !

CAMILLE ANDRES

(1) *Le salarié au bas de l'échelle, car un cadre est aussi un salarié.*

CONCURRENCE

Dans une publication bimestrielle et sur papier de luxe, s'il vous plait, s'intitulant : « Au service du maître de la moisson » (le dit maître de la moisson n'étant pas du tout le chef d'une équipe de moissoneurs, comme vous pourriez le penser), je cueille cette information, laquelle me paraît de première importance :

« Les statistiques les plus récentes concernant la situation religieuse de l'Afrique révèlent la progression croissante de l'Islam à un rythme tel que selon le calcul des probabilités, il y aurait en 1970, 130 millions de musulmans contre 30 millions seulement de catholiques. Ces chiffres ne peuvent laisser insensible une âme chrétienne et les missionnaires qui ont entendu le message du Christ : « Allez par le monde entier et prêchez l'Evangile à toute créature ».

Pauvres chrétiens, pauvres missionnaires catholiques ! Que pouvez-vous faire contre une pareille marée montante ! Mais, aussi, que fait donc votre Dieu tout puissant? Que fait donc son fils, Jésus Christ, d'illustre mémoire? Que font Marie et Joseph, ses parents? Que font encore les apôtres ,les saints, et toute la sainte séquelle du paradis? Que fait le pape présentement Jean XXIII?

Pas de doute, ils ont failli à leur mission qui est de répandre la lumière et la vérité partout dans le monde. Nettement distancés qu'ils sont, en Afrique, par les disciples de Mahomet, lesquels paraissent particulièrement bien placés pour conquérir la première place. Et pourtant, d'après ce que vous dites, ils ne répandent pas la lumière et la vérité, eux (1).

Mais rien n'est perdu et, dare dare, vont se mettre à l'œuvre ces missionnaires qui ont entendu le message du Christ, et l'on peut espérer que, petit à petit, à force-d'abnégation et de courage, ils n'arrivent à remonter ce lourd handicap, et à répandre à profusion la bonne parole sur la terre d'Afrique. Aux dépens de la mauvaise qui, comme chacun sait, est la parole des musulmans.

Ce qu'il vous faudrait, braves ouvriers de la dernière heure, ce qui vous manque et qui serait primordial en l'ocurrence, ce serait une bonne petite sainte faiseuse de miracles, dans le genre de Thérèse de Lisieux ou de Bernardette Soubirous, dans un coin du désert saharien, par exemple, ou dans les forêts de l'Afrique Equatoriale. Quelques sensationnelles guérisons, et les foules d'accourir, les prêtres de bénir et les musulmans de se convertir en masse.

Allons, messieurs les missionnaires, du courage et bonne chance. Vos supérieurs, eux, se chargent de la publicité.

BLANQUET

(1) J'ai beaucoup réfléchi à ce problème et je me demande si ce n'est pas à cause de leur paradis, vraiment bien supérieur à tous les autres paradis du monde, que les disciples de Mahomet obtiennent de si sensationnels résultats.

CLIMAT CANADIEN FRANÇAIS (1)

NOTE « B »

Monsieur Gaston Dugas, journaliste de « La Presse » publia un petit extrait du mémoire écrit soumis à la Commission, le 10 mait 1962; mais il n'était pas présent lors de l'audience publique alors que je fis un résumé de « 10 minutes » (bien averti plusieurs fois de ne pas dépasser d'une minute, comme c'eut été un crime !). Monsieur Dugas cita deux paragraphes de mon mémoire écrit et ajouta : « Des mémoires de ce genre ont l'habitude de dérider les membres de la Commission Parent... »

D'abord, c'est le seul mémoire de ce genre qui fut présenté. Et ensuite, bien que le président ait essayé de me tourner en ridicule... avant et après mon « résumé » de 10 minutes... tous ceux qui étaient présents m'ont affirmé qu'eux aussi avaient vu blêmir plusieurs des membres... notamment Monseigneur Parent, Filion et Sœur Marie-Laurent de Rome... et quand le président s'aperçut que je n'avais pas froid aux yeux et lui répondais du tic au tac sans le ménager ni lui ni l'Eglise, il cessa... et ses compères ne donnèrent pas suite à son genre de remarques. S'ils ont ri... ils ont ri jaune; et ils ont refusé de croiser le fer bien qu'ils fussent sept et moi seul. Le mémoire les a tellement « déridés » qu'ils ont pris la peine d'envoyer la bobine à Québec pour la faire transcrire.

Pourquoi cette précaution extraordinaire ? Pour s'amuser et se dérider ? Ou bien pour tâcher d'y trouver quelque chose qu'ils pourraient utiliser ailleurs que dans le rôle qu'ils sont appelés à jouer : enquêter sur l'enseignement ?

Mais, je les attends de pied ferme.

NOTE « C »

Omis, à cause du manque de temps :

Q. — En somme, quelle est votre impression générale ?

R. — Franchement, j'ai eu l'impression que l'on ne désirait nullement discuter de réformes fondamentales, et que l'on allait se contenter de recommander des « réformettes ». Et comme Monsieur Boucher de la Bruère, autrefois surintendant de l'instruction publique, nous conseillait, nous ne dévierons pas de la route tracée et nous laisserons faire la Providence; et nos enfants continueront à s'angliciser, ou si vous me permettez cet affreux néologisme, à s'enjoualiser; et nous continuerons à brailler et à nous plaindre que c'est la faute des Anglais, que c'est la faute des Juifs, que c'est la faute du capital états-unien; que c'est la faute de tout le monde excepté la nôtre.

Q. — Est-ce que vous faites partie du Mouvement Laïque, monsieur La Rivière ?

R. — Non; j'en ai déjà fait partie, mais je ne puis souscrire à leurs principes de coopération à outrance avec l'élément pro-clérical ni à la ségrégation religieuse que le mouvement laïque préconise.

Note de la Rédaction :

Ainsi se termine le compte-rendu de l'activité, devant la commission royale de l'enseignement, de notre ami Joseph La Rivière, que nous tenons à remercier de nous avoir envoyé son texte, et à féliciter pour son courage et sa position ontiléricale révélant une maturité d'esprit très rare au Canada. Il faut en effet considérer que c'est dans ce pays qu'il a accompli sa propagande contre l'école religieuse, et, ce qui est plus louable encore, dans la province de Québec où, sur ce plan, on n'a pas encore atteint l'équivalent de 1789 *en France.*

Il faut avoir eu l'occasion de lire, comme nous, les journaux canadiens français : « Le Devoir », « La Presne » pour apprécier objectivement quelle est l'emprise de l'Eglise dans le Québec, ce pays dont on dit pourtant tant de bien.

On peut être persuadé qu'il y a deux ans notre ami eut quitté la salle où il fit son rapport, devant le pape de la province, monseigneur Parent, pour être immédiatement embastillé.

Heureusement, depuis, la situation a un peu évoluée et cette transformation doit, à coup sûr être attribuée è quelques pionniers, tels notre ami, qui diffusent sans restriction la vérité.

Soyons, aussi, satisfaits que notre COMBAT SYNDICALISTE, bien petit si on le compare aux mastodontes, diffuseurs de mensonges, de la presse internationale, ait pu faire entendre sa voix si loin de Paris, à des milliers de kilomètres, démontrant ainsi à ceux qui doutent de l'efficacité de notre propagande, qu'elle n'est pas aussi stérile qu'ils le prétendent.

Encore une fois, merci à J. La Rivière, qui nous a permis de faire cette preuve, et bravo pour son excellent travail de décrassage des cerveaux qui, nous en sommes certains, produira de beaux résultats.

RAYMOND FAUCHOIS

FIN

(1) Voir « C. S. » 216 à 221.

ITALIA

Una acción anarquista...

(Viene de la página 4.)

la prueba, una carta del vice-decano de la Facultad de Derecho de Madrid, a quien yo había escrito para pedirle precisiones. He aquí su carta: «Mi querido amigo y colega: Recibí la suya del 12 de octubre y con muchísimo gusto paso a contestarle. Es posible que para esta fecha ya estés la situación más clara en Italia, pues ésta es la noticia que tengo a través de la prensa. Efectivamente, existió una condena a muerte, pero posteriormente ha sido conmutada por la de treinta años de reclusión. En referencia con el aspecto procesal, todo ha sido plenamente normal, o al menos estas son mis noticias. De acuerdo con la legislación española, los delitos de índole terrorista son visados por la Jurisdicción Militar, que es la competente. El procedimiento penal militar es, en líneas generales, bastante parecido al procedimiento penal ordinario. Sin embargo, la sentencia ha de llevar el «placet» de la comandancia general de la región, y, en caso contrario, que es lo que aquí ha sucedido, automáticamente se presenta recurso ante la Corte Suprema de Justicia Militar. En este sentido, no ha habido ninguna anormalidad en el procedimiento, respetándose las leyes vigentes en cuanto a garantía procesal y certeza. Le envío un recorte de periódico en el que si bien no se habla precisamente de los actos terroristas a que usted alude, sin embargo se refiere a otros de parecida entidad. No me ha sido posible encontrar un periódico de esa fecha. Le ruego perdone que no le haya escrito antes, pero al comienzo del Curso Académico me ha tenido muy ocupado. Muchos saludos al profesor Pisapia y usted reciba un saludo muy cariñoso de su affmo. amigo y colega, *Juan del Rosal*.»

Prosigue el abogado: Todo perfectamente legal. Pero ¿qué legalidad es esa, cuando por un delito de simple boicot a los tranvías se puede condenar un hombre a muerte?.

Abogado d'Ajello.—Jóvenes, conservad la pureza de vuestros sentimientos e ideales, y el espíritu de sacrificio.. Conservad este patrimonio intelectual. La humanidad los necesita. Nosotros, que ya somos hombres de edad, estamos orgullosos de vosotros.

Luigi Selmo.—Debemos mucho a España. Ningún pueblo ha hecho tanto por la libertad de los hombres. Ningún pueblo en el mundo, y esto en todos los campos. Cuando los españoles no la defendían con sangre, la defendían pensando. Los pensadores hispanos de los siglos XV y XVI (Suárez, Mallana, etc.) han emitido las más altas teorías, siempre en el sentido de defender al pueblo contra el Estado, defender al individuo contra el Estado.

Abogado Donella.—Los hemos obligado a raptar al vice-cónsul. ¿Qué ha hecho nuestra prensa de izquierdas? ¿Qué hemos hecho los demás? ¡Nada!

(En este momento acude a la memoria de quien escribe lo que le decía ayer Luigi Gerli, uno de los anarquistas procesados: «Casi hemos ido de rodillas a ver las juventudes de todos los partidos. En la misma «Unità», órgano del Partido Comunista, nos hemos tenido que humillar. Que salvasen a Conill, que publicasen una página, por favor, «por dios», por lo que quisieran... Nos dijeron que sí; y a los dos días habían publicado una página entera sobre unos comunistas que habían sido condenados en España a siete y ocho años de cárcel, y dos o tres líneas sobre nuestros compañeros... ¡Malditos!.)

Entonces, o estos jóvenes respetaban la legalidad —prosigue el abogado— o respetaban los imperativos de su sentido moral. Yo diría que han raptado al diplomático español para acatar la moral contra la ley. El rapto incruento del señor Elías es un acto eminentemente moral.

Abogado de Lucca.—Yo acuso a las Naciones Unidas. Acuso a las Naciones Unidas que en 1945 definieron el Estado español como un Estado fascista; en 1948 lo amenazaron con el Consejo de Seguridad... y hoy, el poder franquista, ahí está tan campante. Se ha dicho que estos jóvenes eran ilusos, que cuatro anarquistas no podían luchar contra toda la policía de Italia, que ésta los habría cogido, que eran ingenuos... ¡Santa ingenuidad! ¡Santa pureza!

Abogado Spozio.—¿Raptado el vicecónsul? ¡Vamos, si se dejó raptar de buena gana! ¿Cuándo opuso resistencia? Si quería que su principal raptor (Vick) lo acompañase hasta su casa. Pasaba gente cerca de la misma, en la que el vice-cónsul estaba, y no gritó, no hizo nada para librarse. (El abogado quiere, probablemente, dar a entender que una vez sabidos los motivos del rapto, el propio vice-cónsul juzgó razonado el desafuero.)

Abogado Luzzardo.—Quiero recordaros los hechos de Ginebra. En Ginebra, hace dos años, tres jóvenes anarquistas le prendieron fuego al Consulado español de allí. Los mejores intelectuales acudieron a deponer. Se consideró que su acción tenía motivos políticos. Y aquí, en esta sala, ¡el fiscal no quiere hablar de política! En 1950, en Génova, hubo proceso contra Mancuso, Busico y De Luchi, por haberle puesto una bomba al Consulado de España. Fue a declarar, como testigo, Federica Montseny, que nos presentó un cuadro espantoso de las condiciones de vida en España. En los tres casos, se trataba de anarquistas que iban contra la ley por motivos altos y nobles. No nos estamos batiendo para obtener dos meses más o menos de cárcel; nos estamos batiendo por la dignidad de la justicia. Mientras existan en cualquier parte del mundo seres oprimidos como en España, no seremos libres en el resto del mundo.

Abogado Zoboli.—Defiendo a Bertolo y a sus ideas. Y con ello defiendo la libertad de todos los Conill, porque la reivindicación de estas libertades ha sido el motivo del rapto. Amedeo Bertolo, para salvar la vida del compañero español, había intentado todo lo que era legalmente posible. Inútilmente. Hoy, con su acción ilegal, y la de sus compañeros, nos han sacudido a nosotros, los viejos, que nos habíamos quedado sordos e insensibles.

Boneschi.—El gesto de estos muchachos ha salvado in extremis la vida de Conill. La acción de estos anarquistas ha sido un acto de hermosa generosidad, una prueba de seriedad y de moralidad, resonando, además, como un reproche nuestra estéril sabiduría. Se dice que Pedron, De Tassis, Bertolo y Gerli son anarquistas. ¿Qué quiere decir anarquía? ¿Por qué tememos a esa palabra? Todos los jóvenes tienen espíritu de rebeldía y estos que juzgáis lo tienen en grado superlativo.

Desgraciadamente, el abogado Boneschi olvida que es el abogado de cuatro anarquistas, de cuyas ideas es mejor no hablar si no es para respetarlas. Se siente en un momento dado abogado de sí mismo, y acaba su discurso de la manera siguiente: «El que ahora sean anarquistas no excluye que más tarde se fundan con nuestra sociedad. A mí no me es difícil imaginarme a Luigi Gerli alcalde de la ciudad de Varese, y a Vittorio de Tassis en relación de negocios con el vice-cónsul Elías. Facilitemos, pues, su ingreso en la sociedad con una sentencia que no sea severa. Os daré un ejemplo: es sabido que Stalin, cuando era seminarista, denunció a algunos colegas suyos como revolucionarios pertenecientes al Partido Social-demócrata. Más tarde se justificó de la siguiente manera ante su Partido; dijo que su denuncia y la consiguiente condena habían impedido que estos demócratas se convirtiesen en tranquilos y obedecientes ciudadanos. Nosotros no queremos que sea así para estos muchachos. No les demos más motivos de resentimiento contra la sociedad. Que vuelvan a ella.

Un profundo disgusto pasó por la cara de los cuatro compañeros. Luego se fueron los jueces a deliberar. Siete meses de cárcel con la condicional. A las ocho los pusieron en libertad. A la puerta de la cárcel les esperaban los anarquistas, los amigos. «La cárcel es una honra», dijo un compañero al salir.

Una honra, sí, ha sido, y un ejemplo de solidaridad revolucionaria, de solidaridad humana, de anarquismo.

DISCOS

— *¿Profesión?*
— *Jornalero.*
— *¿Especialidad?*
— *Peón de tercera.*
— *Si osa decirlo... Mas, le ocurre escribir letras.*
— *Asiduamente.*
— *¿Asiduamente? Ello intelectualiza.*
— *Uso lentes, solamente.*
— *¿Cortedad de vista?*
— *De vista; no de entendederas.*
— *¿Le inscribo socio del Ateneo de Artes, Luces y Falacias?*
— *No hay prisa; carezco de disciplina.*
— *Entonces, ¿por qué pluma y no piedra bruta?*
— *Por ser bruto sensibilizado; por venganza; por haber perdido la escuela, por miseria, a los 10 años; por comprender el cafrismo de la inteligencia sobre la ignorancia; por amor a la peonada, eso mío; por protesta de un mundo provechoso contra otro ocioso y pretensioso; por repulsa al cosmético; para descansar el sindicalista palo; para evitar que nos tomen el pelo; para hacer sindicalismo macho; para serme útil siéndolo a los míos; para enojar a los falsos y corregir a los auténticos que parecen no serlo; para anarquizar lo más posible.*
— *Con lo que escapar del bulto; con lo que tomar billete de segunda.*
— *¡No! Siempre de tercera, sin deslumbre de gran urbe, sin prisas para Méjico, sin apetencias de figura. Feliz de mí sin diploma, título, condecoración, Don, pompón, genuflexión.*
— *Sí, el bruto sensibilizado, con nombramientos reiterados.*
— *Jamás buscados.*
— *Motivados...*
— *Por constancias y substancias.*
— *¿Y si ya el sol se pone?*
— *Le acompañaré a la sombra. Es mi amigo.*
— *En fin, ¿nombre de usted?*
— *Anónimo.*
— *Más.*
— *Individuo, Sujeto, Peón, Carrilano, Jornalero, Cerouno.*
— *¿Soldado raso?*
— *Excedente de cupo, hijo de viuda, profugófilo, desertórico, sin andancia de oca, sin cuartel ni bandera, sin marcial bigote ni lana en el cogote.*
— *¡No apto para el Ateneo de Artes, Luces y Falacias!*
— *Muchas gracias.*

DISCOBOLO

Una extrañeza

El totalitarismo anarquista

RETIERO mi asombro: Precisamente en un momento comprometido para el anarquismo, en días dramáticos para sus voluntarios; en instantes de coincidente ventolera antianarquista de totalitarios blancos y rojos y de gobernaciones democráticas contrariando *y tratando de liquidar* mundialmente a nuestra ideología, es más que inoportuno que amigos nuestros se ocupen, con o sin disimulo, de « anarquismo totalitario ». ¿Tanto hemos descendido los compañeros que en absolutismo ya seamos comparables a Mussolini, a Hitler, a Tojo y al propio Franco?

Ya vemos, no obstante, que el agrio calificativo pretende asaetar a los « sedicentes ». Ya nos explicarán nuestros amables calificadores, o fiscalizadores, quiénes son o somos los que aparentan ser lo que dicen. O ya se procurará, en la ocasión que sea, darle una definición galana al anarquismo « modernizado » que muchos, con toda convicción, estimamos vaselinesco.

Lo que es yo, no voy a negar que Helmut Rüdiger en su conferencia del Centro de Estudios Sociales y Económicos no tenga palabra favorable, puesto que en la parte final de su discurso admite la orientación clásica del anarquismo. Pero, con lo que sabe e intuye, el compañero Rüdiger debía eliminar el pasaje de la misma que a tanta confusión se presta. Porque en verdad cuesta aceptar de buena fe ese « pluralismo en las ideas, la antitesis de todos los totalitarismos, incluso el de los seudo-anarquistas », máxime en estas horas en que el enemigo trata de eliminarnos —repetimos— como entidad ideológica definitivamente.

Pi y Margall, al sustanciar el federalismo sin separarse de la concepción proudhoniana ,tuvo reparo de su condición de hombre de Estado, al punto de llegar a sincerarse con una previsión atinada : « Yo soy republicano; mi hijo será anarquista ». Su hijo, sus hijos, fueron lo que quisieron, pero el rasgo de sinceridad de Pi dejó referencia a la ascensión indetenible del progreso y de la voluntad humanos. La autonomía individual, la liberación del « yo » de su poso ancestralista, puede dar el resultado de un federalismo que vaya de la persona a la entente normal y altamente beneficiosa de las agrupaciones, también humanas.

Con la organización social, absurda y férrea, de nuestra época, y sus experiencias pasadas; con las previsiones, reservas y recelos a los que tenemos derecho acerca del porvenir sujeto a influjos estatales, no comprendemos la existencia de un federalismo tolerante con la desigualdad social y la minimización del individuo. Si — volviendo a Pi y Margall — « todo gobierno es tiranía », en un régimen democrático animado por el sistema federal de los partidos, el pueblo quedaría en su eterna condición de comparsa y los anarquistas reducidos a su calificación de sectarios, dicterio que mereceremos siempre de las sociedades estatales en tanto no abdiquemos en favor de las mismas. Emprender malabarismos, intentar filigranas « libertarias » sobre tablado demo-capitalista o liberal-soviético (la evolución permite ese último atrevimiento), se nos antoja inoportuno, juego de atraso y hasta parada de asno. ¿O es que en ciertos medios libertarios se percibe la enfermiza alegría de ser absorbidos? ¿O es que todas esas historias de adaptación al medio ambiente no las hemos superado sobre la marcha? ¡No es soldándonos a la vieja escuela liberal, ni adhiriéndonos al Estado para desvencijarlo, como daremos empuje libertario a la sociedad, sino cortando amarras ,totalmente, con el puerto de atasco socialestatista! ¿O es que en nosotros ya no existe convicción ni entusiasmo para emprender el capítulo social de las amplias libertades?

La idea inmutable ¿de veras es ésa la nuestra? Inmutable ¿lo es el anarquismo? ¿Desde cuándo la anarquía es columna plantada, indicativo del « Non Plus Ultra » ? ¿Quién osará afirmar en nuestro elemento que el anarquismo es un programa de cemento armado, una abertura cerrada al porvenir? ¿No habíamos convenido hasta ahora en que anarquía es ideal inagotable de avance, arranque hacia las bellas sorpresas del futuro? ¿No hemos suscrito entusiasmados y convencidos la aguda fórmula de Ricardo Mella : « Más allá del ideal hay siempre ideal»? ¿A qué viene, pues, el apeo brusco en el paisaje ful de un federalismo hormigueado por partidos y sectas? ¿Y de qué servirían éstas y aquéllos en un régimen anarquista dentro del cual lo único recomendable al hombre sería la existencia en común, libre e igualitaria para todos?

Tras un sufrir de siglos yendo de ayer a hoy (concreción : hambre, esclavitud, guerras...) me imagino un golpe de revolución social salido del desespero de unos y de la clara conciencia de otros. Felizmente, esa decisión acabaría con la fracasada institución denominada Estado, iniciándose nuestra incipiente, pero bien intencionada anarquía. Ahí, sin poder animalístico reestablecido, será imposible formar un « totalitarismo anarquista », esa disonancia vocabularia, esa conjunción horrísona a que ha dado pie la afirmación del conferenciante Rüdiger. Y por encima de las presurosas y maliciosas interpretaciones, siempre hay que asentar que la subversión anarquista tendrá por motivo *la destrucción de toda forma de dictadura*, al margen del juego político del « quítate tú para ponerme yo ». ¿Se comprende bien, esto?

Pues compréndase igualmente lo que sigue : La revolución *no sectaria*, sino de pueblo, tendrá por objeto *favorecer a todos los hombres* sin distinción de clases, en adelante — las clases — inexistentes. Aniquilado el Estado (dominio de la minoría sobre la mayoría) queda sin razón de ser el juego político de los gobiernos, del autoritarismo y de las sumisiones. El todo social se deberá a todos sin relieve mandatario para nadie. Existirán, desde luego, puntos de vista particulares, deseos renovadores, afanes de impulso en labores, artes, letras, diversiones, experimentaciones, ensayos, perspectivas, etc., siempre en proa al futuro, en movimiento ascendente; en favor del individuo, célula social preeminnete. Y, habiendo de ser así, no se precisa la utilidad de los partidos carlistas, católicos, monárquicos, liberales, fascistas, cristianos, reformistas, republicanos, socialistas, comunistas, trotskistas, sindicalistas, espiritistas, malabaristas... Si después de cumplir su función social y en pleno disfrute de los beneficios del nuevo régimen (moral y económicamente superado) a tal o cual asociado le de por rezarle por su cuenta a una divinidad imaginativa, ¿quién va a impedírselo? Si una vez cumplidos sus deberes sociales a cualquier exótico le da por practicar el pedrestismo paralelamente a las vías de circulación mecanizada o debajo de los aviones, o de probar unos zapatos de andar por las aguas por menosprecio a las motonaves, ¿qué autoridad — inexistente — se preocupará de disuadirle? En caso de real — y lamentable — alucinamiento, serán los familiares o los amigos quienes tratarán de sacudir o de curar al afectado, y, en caso grave, el médico sanatorial, no el carcelero. He aquí relación humana, previsión de ahora para un futuro no desconocida de los compañeros que se escandalizan de un federalismo ultrancista que no admite la reaparición, en anarquía, de los partidos tradicionales inherentes a la sociedad burguesa, y también a la comunista por su necesidad de partido único ferozmente autoritario. ¿Es que por ventura el federalismo sustancial no tiende a una asociación lógica de individuo a individuo, de pueblo a pueblo, para un fin de satisfacción personal y colectiva netamente opuesto al actual y nefasto juego de los partidos para una posesión alternativa del aparato estatal?

¡En anarquía no se sojuzga ni proletariza a nadie!

Partidos y sectas los necesita la sociedad que nos rige, no el anarquismo. Tiranos, dictadores, cancilleres, emperadores, regentes, cónsules, presidentes, diputados, caciques, líderes, necesitan masas adictas a las cuales abrumarán, reducirán y expoliarán mediante leyes sin más ejemplaridad y justificación que la fuerza bruta. Todo partido autoritario se sustenta con adhesiones, partidarios, electores, alineados, cotizantes, aplaudidores, abatutados. No así las personas emancipadas que han alcanzado el anarquismo tal vez por la senda del... federalismo pimargalliano, libre de muletas.

El compañero Rüdiger sabe todo esto más amplia y profundamente que yo, y si algo le recrimino en este escrito es ese dejar que los ajenos — la O.P.E., por ejemplo — le hagan opinar lo contrario. ¿Por qué obstruirnos también nosotros, siendo tantísimos los enemigos que tenemos enfrentados?

Juan FERRER

Lo de Marruecos

LONDRES (OPE). — El «Times» ha publicado un editorial referente a las reivindicaciones de Marruecos en el que dice que el ministro de Asuntos Exteriores de Marruecos, Ahmed Balafrej, ha estado en España para ver de mejorar las relaciones de los dos países, un tanto deterioradas. «El malestar —dice— comenzó durante el verano, cuando el gobierno marroquí extendió sus aguas territoriales a doce millas, interfiriéndose de esta manera en las costumbres de los pescadores españoles. Las reivindicaciones marroquíes, lo mismo que los barcos españoles, tenían el respaldo de sus unidades navales respectivas, pudiendo haber ocurrido incidentes desagradables, de no haber sido porque ambos bandos tuvieron la preocupación de no sacar las cosas de quicio.»

«La pesca —añade el «Times»— no es, sin embargo, la única causa de malestar. Las viejas reivindicaciones de Marruecos respecto de las posesiones españolas en Africa siguen en pie. España rechaza estas reivindicaciones. Es posible que en algunos casos España resalte las cosas más que en otros. En el caso de los enclaves de Ifni y Río de Oro, los españoles estuvieron dispuestos en el pasado a considerar unos reajustes, por vía de arbitraje. Su valor económico y su importancia estratégica tienen un carácter muy limitado. Como es natural, lo que tales enclaves poseen es un cierto valor de prestigio, pero ello no importaría tanto si los marroquíes no relacionaran las costas arenosas del sur y los dos «presidios» de Ceuta y Melilla al norte. Actualmente, la queja más importante de los marroquíes parte de que los españoles están fortaleciendo las guarniciones existentes en una y otra plaza, pero hace algún tiempo reivindicaban Ceuta y Melilla, que habiendo sido españoles durante siglos no pueden entregarse sin resistencia.»

TURRONES DE ESPAÑA, cestos y algún otro objeto en venta en esta Administración para beneficiar a los compañeros ancianos o inválidos, con ventaja íntegra para la Suscripción.

EN GINEBRA

MOVIDA MANIFESTACION ANTIFRANQUISTA

(Leído en « La Suisse » de Ginebra, 25-11-1962)

SABIDO es que en hojitas-mariposa distribuidas de noche y firmadas por la Unión de Sindicatos del Cantón de Ginebra se anunciaba una manifestación ante el consulado de España, sito en la calle de los Fotógrafos, para el sábado (25 de nvbre.) a las once y media de la mañana.

Esta manifestación, que tenía por motivo la desaprobación del régimen español y pedir una amnistía para los presos políticos de la península, no había sido autorizada por el Consejo de Estado en su deber de proteger a las representaciones diplomáticas instaladas en nuestro país. El gobierno había invitado a la población a abstenerse de participar en esa manifestación añadiendo que la policía tenía órdenes de dispersar a los eventuales manifestantes. A este tenor habíanse tomado medidas por el jefe de policía y su estado mayor con el fin de que la orden del Consejo de Estado fuera respetada.

Una treintena de gendarmes y varios inspectores de la Seguridad fueron encargados de impedir a los manifestantes emprender por la calle de los Fotógrafos. A partir de las 11 podía verse en cada una de las extremidades de dicha arteria a grupos de agentes en uniforme cerrando las bocacalles. El paso por la vía afectada no fue prohibido, pero la policía ordenaba circular a los transeúntes y a los curiosos. Todo estacionamiento era prohibido. La policía disponía de coches-radio.

A las 11 y media los manifestantes, hombres y mujeres, previamente reunidos en el Pré de l'Evêque, fueron arengados ante el Café de la Mairie por un miembro de la FOOB, el cual les invitó a darse un rodeo por la manzana escogida, para estacionar al fin en el lugar convenido de la calle de los Fotógrafos. Dispuestos a hacerlo, un grupo de unos cien participantes se pusieron en marcha, llegando a cuatrocientos al alcanzar la calle del 31 de Diciembre. El orador había pedido « a cuantos condenaban la injusticia, la dictadura y el fascismo », expresar su solidaridad ,cual ocurre en otros países, en favor de los españoles víctimas del régimen franquista.

Ciertos manifestantes enarbolaban pancartas en las cuales podía leerse : « La USCG reclama para los españoles en Suiza la libertad de expresión » y la palabra « Amnistía » escrita en grandes caracteres encima de una caricatura del general Franco, y aún : « ¡Alto a la represión y a los asesinatos en España! »

A los gritos de « ¡Franquistas asesinos! », « ¡Abajo Franco! », « Amnistía », etc., proferidos en español, los manifestantes trataron de penetrar en la calle de los Fotógrafos. Los gendarmes fueron empujados, cayendo algunos de ellos al suelo. Los agentes del orden esgrimieron las porras. Intercambiándose golpes entre manifestantes y policías. No obstante, la refriega fue breve ,pues los conductores de la manifestación, evidentemente desbordados, se esforzaron en calmar a los manifestantes, cosa que lograron exhortándoles a retirarse por estar la protesta cumplida.

Ninguna detención fue operada; pero es probable que ocurran amonestaciones y algún procesamiento. El 99 por 100 de manifestantes eran extranjeros, en mayoría de nacionalidad española. El índice de la protesta fue la condena que en España sufrieron los jóvenes libertarios Jorge Conill Valls, Marcelino Jiménez Cubas y Antonio Mur Peirón.

CRONICA EXPRES

Cuando los castillos vienen a tierra...

LA lucha empezó por ahora hace siete años en la Argelia. Diez y seis de exilio llevábamos los refugiados españoles. Unos vivíamos con pobreza, otros nadaban en la abundancia. Metidos en negocios, enriquecíéronse.

Algunos que han hecho fortuna y, figurando en nuestro movimiento, dejaron de ser proletarios, ya no conocen a los proletarios.

— ¿Pues y el compañero Fulano de Tal?

— ¿Compañero de qué?

Si, por veces te favorecían con ciertas prendas de vestir de las que ellos daban de baja, o en día señalado te sentaban a su mesa, o bien le decían que no te cobrara el café al camarero.

Llegada para la Argelia su hora triunfal, los que antes iban bien en el machito, han tenido que desmontarse y marchar a pie.

Se les figuraba que ganarían los que han perdido.

En realidad, no eran sino de los que ofrecían mayor seguridad de continuar acumulando dinero.

No le es fácil al que sólo ganar sabe avenirse a perder.

Al gran escritor Ciro Bayo en una posada le robaron una importante cantidad hallándose en el primer sueño, y al levantarse lamentábase de que no le hubieran dejado ni siquiera la calderilla para tomar café los ladrones.

Como el pordiosero, en vez de hacer gimnasia de resignación se desmoralice, de fijo acabará en el manicomio.

Que eche cuentas de lo que tenía cuando salió de España en el « Stambrook » y estuvo en el campo de concentración de la Argelia.

Crearse una situación, desde luego, cuesta trabajo, y ver que como el humo rápidamente se desvanece, descompone.

Pero esto es propio de la Revolución, hija del Rayo.

¿Qué hay más violento que la Revolución?

¿Con qué torbellino puede compararse?

¿Con qué huracán?

¿Qué conmoción telúrica la iguala?

Cuando los castillos vienen a tierra, buenas son las chozas.

Si consideran que desnudo se nace, no enfermarán de melancolía.

Y menos de hidrofobia.

PUYOL

PARADERO

— De Isidro Serrano, de Madrid. Su última dirección: «Ai que belle» - Entreprise Bori, Cantine (Savoie). Su familia pregunta por él. Dirigirse a Valentín Rodríguez, 74, Cité S. G. E Ebange - Florange (Moselle).

NECROLOGICA

RAMON RAMIA LLERDA

No cumpliría con mi deber de compañero y amigo si no pusiera en conocimiento de los compañeros de la Comarcal de Valderrobres y en el de todos los cenetistas en general, la pérdida por defunción del compañero Ramón, de Beceite, más conocido con el seudónimo de «Ramón de Catanut», el cual, durante cuarenta y seis años, llevó una existencia de luchador incansable, habiéndose extinguido el 22 de octubre de 1962 en Montpellier a la edad de 76 años.

Ramón tomó parte en todas las luchas sociales, habiendo sido uno de los fundadores de la Sociedad de resistencia que se fundó en Beceite el 16 de junio de 1916.

Nunca Ramón se desvió de la trayectoria determinada por la I Internacional antes de que Marx la torciera por la vía política. La acción directa y revolucionaria tuvo en nuestro Ramón un servidor abnegado. Sus 46 años de lucha abarcaron el anticlericalismo, el antimilitarismo, el antipoliticismo, el anticapitalismo, el antiautoritarismo, por considerar que estas cinco plagas combatidas eran la condensación de la gran desdicha social y económica que el pueblo sufre.

Cumplió siempre con los cargos por la Organización a él confiados, fue en todo tiempo solidario, particularmente con los presos sociales. Tomó parte activa en el movimiento revolucionario del 8 de diciembre de 1933, cooperando en la implantación del Comunismo Libertario en los cinco días que lo vivimos en Beceite.

Largo sería reseñar todas las actividades de Ramón, y habrá que limitarse a añadir que cuando salió de la cárcel en 1934, siguió siempre la misma trayectoria anarcosindicalista, hasta presentarse el acontecimiento de julio de 1936, que con armas y la finalidad de siempre, formó decididamente en las filas de los que combatimos al fascismo durante 33 meses. Tuvo el placer de que tanto su compañera como sus hijos estuvieran — y están — en la lucha que él tanto sentía.

El entierro de Ramón fue civil cual correspondía. Le acompañamos un fuerte grupo de compañeros de la Federación Local de Montpellier, a los que el compañero Alkalay dirigió breves y sentidas palabras sobre las cualidades del compañero que tras una vida intensa y provechosa nos ha dejado para siempre.

MIGUEL FOZ

Les deux mythes

(Suite de la page 1.)

ligieuse sur le plan social. C'est ainsi que cet animal religieux devint un animal politique, plaçant dans le culte du pouvoir, de la politique, une parcelle de l'espérance messianique qu'il nourrissait dans l'intervention divine...

De la peur originelle de la Nature à la peur du social il n'y a qu'un enchaînement de cause à effet. L'ignorance de l'Univers avait enfanté les religions; l'ignorance des lois économiques enfantait une nouvelle philosophie parasitaire : la politique, l'art de gouverner et le credo de la soumission civique au mythe du bon tyran...

Il faut autant de mysticisme pour croire à un Dieu qui fit « *Tout de Rien* » que pour croire à une politique qui donnerait la paix sociale, le bonheur et la liberté par une égalité abstraite reposant sur un objet aussi fragile et ridicule que le « bulletin de vote », cette imaginaire, cette «pariétère » du renoncement de l'intelligence à la solution scientifique, donc économique de la question sociale.

Au cours des siècles, les deux mythes ont marché côté à côté, se prêtant un mutuel appui, chacun redoutant de l'autre une perte de sa substance propre, mais tous les deux, inébranlablement convaincus que leurs marches sont parallèles dans l'art d'exploiter l'ignorance des peuples, et que, en dépit des règles géométriques, leurs lignes se confondent et s'épousent pour prolonger les croyances de l'homme en des mythes qui le dépouillent de sa clairvoyance et de sa lucidité.

Mais la science sourit, déesse sans culte : elle est sûre de vaincre...

Ne vous semble-t-il pas d'ailleurs qu'à Rome comme partout dans le monde les mythes s'interrogent et s'inquiètent : c'est l'aube des temps nouveaux... Vive la liberté !

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

« El Estado carecía de autoridad moral y de la consistencia orgánica necesaria para realizar esta tarea inmediata. Sólo eran indicadas para hacerlo las organizaciones que participaban en la lucha.... » « Es por lo que las milicias se convirtieron en formaciones de organizaciones y de partidos... » — *Miguel G. Inestal*, « Dans la tourmente ».

« 19 de julio. El armazón del Estado se desmorona ante el levantamiento militar fascista. No queda nada. El gobierno renunciaba por sí mismo en esta noche angustiosa para ser reemplazado por la fórmula conciliadora de Martínez Barrios. Se pretendía vencer pactando con el enemigo. Felizmente todas las masas intervinieron, sin distinción de tendencias, olvidando todas las disputas y todos los rencores. Frente al enemigo común el pueblo no piensa en pactos, sino en defenderse de la manera más eficaz... La democracia burguesa podía pensar en un acuerdo, pues en el fondo esos dos combatientes no son más que dos aspectos políticos distintos, de un mismo régimen económico. Pero el proletariado debía vencer o morir. No tenía otra solución. » — *Alfonso Miguel*, « Dans la tourmente ».

« El pueblo, mal armado, sin medios de combate, llegó por la inteligencia, el entusiasmo y el heroísmo, a conducir a España por el camino de la victoria y a la plutocracia en el de la derrota. Quedan aún los políticos que obran como si nada hubiera pasado, tan miopes y limitados como antes, obstaculizando la revolución de una manera absurda. » — *Juan de Lucena*, « Dans la tourmente ».

« Es vana la esperanza de vencer al fascismo por medio de un simple retorno a la democracia burguesa. España vencerá al fascismo en la medida en que sepa realizar los ideales del sindicalismo revolucionario, el ideal de la CNT, que fue antaño el ideal de la CGT francesa, por el establecimiento de una sociedad de productores y de iguales, sin jefes ni patronos, los obreros agrupados en sus sindicatos, administrarán la producción de la sociedad entera ». — *Robert Louzon*, « Dans la tourmente ».

***

Hemos limitado los testimonios a causa del espacio. Muchos se hallan en el libro de Peirats y en otros libros que son tan elocuentes como éstos.

Los presentamos porque el recuerdo de un pasado no del todo lejano debe servirnos de asidero para nuestras actuaciones futuras. Sobre todo para el presente.

Insistimos en evitación de equívocos. Sólo si un menio se le ocurriría afirmar que toda Alianza o Pacto es inútil. Pero mucho más inútil es aún — para nuestra causa, si es que aún consideramos que existe una « causa » que es nuestra — el vertebrar nuevos armazones estatales so pretexto de una acción que no llega con Pactos, como no se produjeron con Pactos las jornadas de julio.

Por el contrario, fueron luego Pactos y colaboraciones los que destruyeron las jornadas de julio y los que mediatizan aún el espíritu de quienes aquel día no pensaron en Pactos.

Un republicano pactará por derrocar a Franco, pero no pactará ni por la revolución ni por un régimen que niegue al Estado.

Un libertario debe pactar para derrocar a Franco, pero no ha de pactar para constituir otro Estado.

Es simple, claro, conciso. Nos lo recuerda noviembre. Y por si ello fuere poco, nos lo recuerda el ensayo colaboracionista del exilio. Que la Alianza o el Pacto no tenga la virtud única de « desaliarnos » a nosotros mismos. Eso es lo que importa.

B.D.I.C

ANTENA

EL PROCESO DE VARESE

MADRID, (OPE). — Los doce italianos acusados de haber participado en el rapto del vicecónsul de España en Milán, señor Isu Elias, han sido condenados a penas leves por el tribunal que los ha juzgado en la ciudad italiana de Varese. Uno de los encartados ha sido absuelto, los demás tampoco irán a la cárcel. Condenados a penas de cuatro a siete meses, se les aplica la condena condicional.

La sentencia ha producido a la prensa española peor humor que el que le produjo la vista de esa causa. Durante toda esta última etapa del proceso no han faltado en los periódicos comentarios desagradables para la justicia italiana. Los cronistas españoles de ese jucio, poco acostumbrados a las prácticas normales de administración de justicia en causas políticas, no han podido reprimir su enfado.

El fiscal era un pobre hombre, los defensores unos energúmenos al servicio de las peores causas, el tribunal, blando, ha cedido a no sabemos qué presiones.

La embajada franquista en Roma y el consulado en Milán, después de conocida la sentencia, han publicado unos comunicados denunciando : « una grave mixtificación para la opinión italiana, como consecuencia del lamentable giro político que se ha pretendido dar a este proceso. »

NUEVO EMBAJADOR

ROMA. — Presentó sus credenciales al presidente Segni el nuevo embajador de España en el Quirinal, don Alfredo Sanchez Bella. No será fácil su labor después de los continuos incidentes que con tanta pasión han perturbado las relaciones hispano-italianas esta última temporada. Si en Italia los ataques en la prensa y en la calle han sido exclusivamente dirigidos contra el régimen franquista, en Madrid, donde se confunde tan lastimosamente régimen y país, las críticas y los insultos se han extendido a toda Italia presente y pasada.

HUELGA DE TRANVIARIOS

LA CORUÑA. — Hubo huelga del personal de la Compañía local de tranvías. Intervinieron las autoridades y, según la referencia oficiosa, sólo duró dos horas y media.

LA PRODUCCION ALGODONERA

MADRID, (OPE). — La Junta Nacional de Cooperativas Algodoneras ha publicado una nota en que se relacionan datos estadísticos de cultivo y producción y sobre la deficiente cosecha algodonera de este año. La nota concluye así :

« Finalmente no cabe duda de que el algodón español es de mayor resistencia de fibra y de muchísima mejor calidad que el extranjero, y que si los actuales costas de producción son superiores a los del pasado año, ello es debido, básicamente, a una más elevada retribución de la mano de obra y el precio adquirido por los productos auxiliares en su cultivo. »

EL TIO PACO DE LA REBAJA

MADRID. — Según el señor Iturmendi, la cifra actual de reclusos en España es de 14.534, es decir, el 47,04 por cien mil habitantes.

LA FLAMENQUIZACION DE CATALUÑA

BARCELONA. — El Ayuntamiento de Sitges ha concedido permiso a una empresa para levantar una plaza de toros en la localidad. Esta noticia hace contraste con el cierre de numerosas fábricas de zapatos, la industria típica de Sitges.

MATANZA DE OBREROS

PONTEVEDRA. — En la aldea marinera de Portonovo existía una vieja fábrica de conservas de pescado. Sin renovación ni inspección de utillaje la fábrica seguía trabajando sin novedad aparente. Hasta que en el día fatal del 16 de noviembre, la caldera estalló derribando el edificio. El total de víctimas se cifra en seis muertos y setenta heridos, en gran parte mujeres. Los trabajadores caídos para siempre son : Leopoldo Otero Trellez, 11años ; Olimpio Piñeira Filgueira, 11 años ; Teresa Pinto Poza, 18 años ; María Carmen López Martínez, 19 años, el fogonero de la casa, y el niño Manuel Otero Trellez, que había ido a llevar la comida a su hermano, que figura también entre los muertos.

¿ESCANDALO EN LA RENAULT?

PARIS. — Un sindicato obrero denunció públicamente sus sospechas con fecha del 23 de noviembre. Véase la referencia :

«¿Es exacto que agentes reclutadores estacionan en la puerta de la oficina de contratas de la casa Rénault para ofrecerse a los trabajadores españoles que «Régie» rechaza? ¿Es exacto que estos agentes tras haber llenado unos cuestionarios verdes y hecho un señal rojo en el recuadro de la foto, enviaban, mediante dinero, los trabajadores españoles al 44 de la calle de Meudon, en el que la «Régie» efectuaba esos enganchamientos *especiales?* ¿Es exacto que estos trabajadores se convertían de golpe en buenos para trabajar en la casa que los había rechazado? ¿Es exacto que enganches del mismo género se efectúan en el 12 de la calle Béranger, Boulogne, a cargo de una religiosa que propone a los interesados trabajar en Rénault, Citroen o Simca mediante una prima de 150 NF?

EL AGUA Y EL BARRO

MADRID. — De noche, en la plaza de los Motenses, hubo reventón de tubería, originando una salida de agua enfocada a una casa con muros de adobe. El agua escarbó la fachada hasta derrumbarla durante el sueño de los inquilinos. Un muerto, cinco heridos y 38 inquilinos enviados al fresco.

NO HA TERMINADO LO DE ANGOLA

LISBOA. — El Servicio de Información Público de las Fuerzas Armadas ha comunicado que han caído en combate, en la provincia de Angola, el pasado sábado, los cabos primeros Antonio Ferreira Silva da Sousa, Manuel Silva Mendes, Antonio Ribeiro, Fernando Valdemar da Silva y Manuel Cabaco Baltasar.

COLABORACION CON MAO-TSE

LISBOA. — El gobierno portugués ha hecho saber que no permitirá que hagan escala en Las Azores los aviones que transporten armas con destino a la India.

PELICULA SOBRE LAS MUCHACHAS DE SERVICIO

PARIS (OPE). — Entre los proyectos que el corresponsal de « Le Figaro » en Madrid atribuye a J. A. Barden, recién llegado a España de la Argentina, figura el de hacer una película titulada « Metro-Pompe », sobre la vida en París de las muchachas españolas de servicio. La producción será francesa pero los protagonistas españoles.

Según la misma información, Barden se propone también llevar a la pantalla el tema de la emigración a Alemania de una familia gallega.

FABRICAS DE CURAS

ROMA. — Con motivo del Concilio Ecuménico se ha dado a conocer en la Ciudad del Vaticano que en el territorio del Estado español hay 64 seminarios mayores y 102 menores. En los primeros cursan Teología nueve mil alumnos y en los segundos reciben enseñanza media otros siete mil. Pero que hay que rechazar anualmente cerca de mil alumnos por falta de dichos centros.

BAJA PRESION Y EXCUSAS

BARCELONA. — La Catalana de Gas ha presentado en la prensa sus excusas sobre la falta de presión del gas que sirve a fábricas y domicilios. Culpa «a todos y a nadie» de la no modernización y ampliación de medios productores de gas en una ciudad que de 900.000 habitantes en veinticinco años ha pasado a 1.700.000. Por su parte la sociedad «Butano, Sociedad Anónima», también canta el «mea culpa» a medias. ¿Tanto cuesta atribuir el defecto caudal al gobierno y al sindicato vertical?

MITIN EN GRENOBLE

Organizado por los compañeros del Movimiento Libertario francés residentes en Grenoble, será celebrado, el día 9 de diciembre, a partir de las nueve y media de la mañana y en la Bolsa del Trabajo de Grenoble, presidido por el compañero Karavis, un mitin de carácter solidario con el pueblo español que sufre la tirania fascista y franquista y en el que los compañeros franceses Roland Breton, Joaquín Salamero y Henry de Gap disertarán sobre varios de los males sociales que España padece.

«RECUERDOS DE LA VIDA PAMPERA»

Esbozo de crónica del Movimiento libertario argentino escrito por el compañero Serafín Fernández.

Adquiérase en esta Administración al precio de 1 NF.

FESTIVAL

EN CLERMONT-FERRAND

Una vez más, y ésta superando en todo sentido, el dinámico Grupo Artístico Cutural de la localidad, ha obtenido un merecido éxito en la fiesta celebrada con su concurso en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo, el 11 de noviembre próximo pasado. Fiesta que pasamos a reseñar lo más escuetamente posible.

Tras la inesperada y bien presentada apertura por «Los titanes», simpático grupo de jóvenes musicales (muy aplaudidos por el público que llenaba la sala), se puso en escena el drama en tres actos de Adolfo Torrado : «Dueña y señora», actuado por Antonia López («Tonecha»), M. Julia («Rosario»), Carmen Moreno («Beatriz»), Carmen Porcel («Visi»), Rafaela («Mercedes»), V. Sanz («Don Fernando»), J. Luis («Don Ricardo»), J. Sanz («Luis»), V. Villanueva («Julio»), y V. Porcel, hijo («Julián»), quienes supieron dar realismo al drama, por lo cual encomiamos a todos los participantes. El numeroso público estuvo atento al desarrollo de la trama, aplaudiendo al final entusiasmadísimo. Incluso algunos espectadores nos secamos las lágrimas a hurtadillas. Y expuesto lo que precede queda dicho lo principal, pero no todo. A añadir que el escenario estuvo maravillosamente preparado, sin falta de toda suerte de detalles y riquezas en pinturas, mueblaje y demás.

En variedades consignamos la intervención inicial y acertada de «Radio-Televisión Esperanza», cuyos componentes (del propio Grupo Artístico Cultural), consiguieron dar cima a este divertido espectáculo ayudados previamente por otros compañeros de la Organización. Precisaron muchos ensayos, hubo quebraderos de cabeza, pero con voluntad y entusiasmo se consiguió el objeto cual lo habrá apreciado la concurrencia de este 11 de noviembre. En «Radio-Televisión» se procede al interrogatorio de jóvenes y mayores, de ambos sexos, resultando escenas y dichos muy interesantes. Se prodigó en ello el conjunto musical del Grupo, Madó, Miguel y Sanz entre varios, sin olvido de «unos del público», Pepito y Carmen. De nuevo Pepito con Brigitte, y el trío «Los Margaritos», con reincidencia del conjunto «Los titanes», que actuaron entusiásticamente como broche final del espectáculo.

¡Bravo, compañeros y compañeras del Grupo ! En todas las partes estuvisteis a la altura que el público os desea, el cual, tras sus aplausos prolongados, se retiró satisfechísimo de la Sala preguntándose «cuándo se celebrará el próximo festival».

Y hasta el próximo, que no se hará esperar mucho.—*Corresponsal.*

F. L. DE OULLINS
Conferencia pública

Para el domingo, 9 de diciembre, la compañera Federica Montseny dará una conferencia pública con el tema siguiente:

«Pasado, presente y futuro de la C. N. T.».

El acto tendrá lugar en la Sala de Fiestas de Oullins.

Por la tarde, en el mismo local, se celebrará un gran festival de variedades.

Participarán en el festival renombrados artistas de distintas regiones.

EN ALBI

Para el domingo, día 9 de diciembre, y a las dos y media de la tarde, en la sala del Patronato Laico de Albi, tendrá lugar nuestra primera representación de temporada a cargo del ya conocido Grupo «Terra Lliure», que pondrá en escena la obra lírica en un acto y cuatro cuadros de Carlos Arniches y José Yackson, con música de los maestros Valverde (hijo) y Torregrosa, titulada «Los granujas».

En segunda parte los ballets del Grupo presentarán un nuevo y variado programa, y con el concurso de varios artistas de renombre, terminaremos nuestro programa.

Copernicópola

LA teoría de que la Tierra, como una cabra loca, da vueltas retozando alrededor de sus propios cuernos, primeramente, y luego, túmida de rijosidad complementaria, se arremolina en torno de los ajenos pitones, a la encuesta del puntazo fertilizador solar. ha tropezado con todos los óbices que suelen entrebancar o atrabancar los aferes humanos, verdaderamente espicuos o conspicuos.

Precautoriamente, nuestro autor tuvo que disfrazarse de mosén, para conseguir audiencias, porque no había saberudo oficial que prestase atención a su hambruna de papa.

Lo propio les ocurrió a los comediurgos de nuestra clásica escena : Lope, Moreto, Calderón, Tirso el molinero o de Molina.

Así, además, Copérnico, con la teja sobre el orejón y vistiéndose por la cabeza, daba el quiebro a la Inquisición marraja, fritanguera de churros y de chicharrón racionales.

En cuanto se divulgó el *e pur si muove* galileo-copernicano, le salieron al paso al astroscópico — uno de los ocho sabios que en el mundo han sido, según Leibnitz ; uno más que en la clasicidad — los caballeros de industria y de las pinzas de la Orden Teutónica.

Constituía esta gamberria la aristocracia de su tiempo, en el noreste de Europa. Y no había bocado de finca o de bien raíz, al que no le metieran el malar o ensartaran en la teneduría de sus libros.

A Copérnico, para reducirlo en el sitio en que lo estrechaban por hambre, le incautaron los predios que solidaban el beneficio eclesiástico que lo mantenía y lo había de amamantar como a un rorro.

Sin vocación se le había ensotanado en el sótano de la sotana. Pero, de poco le valía el hacer ei saco de carbón. Los teutónicos raziaban la cristiandad, como los faquires la mahometanidad. Todo el mapa cristiano era para ellos Calabria y tierra santoña, pilleteada por turcos.

Cuando les fracasaron las uñas, alquilaron un elenco de ladrones de teatro, para que regocijasen a los paganatas con el chiste de los gagarinicos descubrimientos de Copérnico.

Fallado este pleito por la opinión pública a favor del sabio, surgió el de la edición de su libro « De revolutionibus Orbium celestium », que nadie quería leer y que la Academia se pasaba por los músculos fesorios, y que, además, faltaba un héroe de la tipografía que apechugase con la impresión.

Dedicándoselo al papa Paulo III, y pagándose el astripeta de su bolsillo los gastos del darlo a luz, consigue que el matemático Osiánder le eche el lazo en Nuremberg a un gutembergiano de pacotilla, por el 1543 o 1544.

Pero, muerto de jindama el letrifago, exigió que se pusiese a la obra un prólogo, en que se daban como hipótesis las rotundas afirmaciones y demostraciones de Copérnico sobre la sicalipsis giratoria de nuestra ventripotente Madre Tierra.

Osiánder, que también temblaba ante un ratón desorejado, escribió la prefaciola preventiva, poco menos que pidiendo perdón de las audacias de su doctrina el docto « boy scout » de divinos cielos.

Y de este modo se evitó que los asanderos del Santo Oficio aporcallasen por el negocio, a parrillar.

Fue necesario que Galileo desafiara tostadores de marrón.

Y que Tycho-Brae *(Progymnásmata)*, Kepler y Newton robusteciesen el sistema del Universo, que Copérnico, con las falsificaciones que se le echaran, había solamente embastado.

Si no le acuden estos socorros, a echarle una mano providencial, nos seguirían enseñando los pedáneos de la pedagogía, con la Biblia que nunca leyeron, que la Tierra es plana como un plato, padece de vesicalidad inmovilizadora ; que Josué paró al Sol para escabechar amorreos y otras pampiroladas del propio jaez.

Copérnico, que no alcanzó a ver su « Revolutiónibus » en molde hasta dos días antes de morirse, era hijo de un panadero polaco de Cracovia o de Thorn. Polonia le ha pagado a la Europa que por tres veces la ha hecho sopa juliana, regalándole tres genios inmortales :

El corrector de las erratas de Tolomeo y del « Almagesto » sobre el « jazz-band » de los planetas y cuerpos celestes.

Chopin, que hizo llorar al piano y al violín el calvario de las naciones parias.

Y María Skladowska, dicha por su marido Curie, que nos pusiera en el zapato, la gran sorpresa de camellos de Reyes, del rádium.

ANGEL SAMBLANCAT

chispas

Don Ramón Menéndez Pidal ha rendido un álgido servicio a la Iglesia. Ha declarado loco a Fray Bartolomé de las Casas.

Como si a Juan Sinplán se le antojara calificar de perturbado mental al nonagenario don Ramón.

∴

Con gran placer la Inquisición nacional franquista arrojará al fuego los libros y la efigie de Bartolomé de las Casas.

∴

El Fray humanista, loco ; los conquistadores, cuerdos.

Para los indios, cuerdas.

∴

También tizones, disparos y lanzazos. Y trampas y lazos.

∴

¿Qué ha hecho la religión católica de los autóctonos de las Antillas? ¿Por qué esa tristeza secular en la indiada andina?

∴

Cristo español debió pasar por allí con arrebatos de furia. Sus voceros y voceras peninsulares cruzaron y crucificaron al nuevo continente cual ángeles exterminadores. Y Fray Bartolomé debía callarse. Hay verdades que no se dicen. E imágenes de naturales colgados por las « patas » y sobre llamas, que no deben mostrarse.

∴

El obispado español puso a la indiada al nivel de los perros. Con la agravante de que entonces no existía la Protectora de Animales y Plantas.

∴

El Santo Oficio hispano declaró sin alma a los naturales, siendo sus misioneros quienes obraban desalmadamente en tierra conquistada.

∴

No faltarán voces de América enalteciendo una vez más a la figura abnegada de Fray Bartolomé de las Casas, benefactor de los americanos perseguidos.

∴

Más interesante la misión de Bartolomé que el heroísmo del bestia Pizarro.

∴

Por verdugo cobarde y retrasado, Emilio Carrére, que derrotó a mayas y aztecas 450 años después desde un velador de café en la Puerta del Sol.

∴

Indios sin alma, después almados. En esqueleto...

∴

Las Antillas enrojecieron de sangre caribe y ennegrecieron con negros de pena negra sustraídos del Africa para un trato de esclavitud ignominiosa.

∴

Así se civilizó católicamente a una tierra más virgen que María Santísima.

∴

La vergonzosa epopeya de España en América va a ser santificada gracias a los buenos oficios de un sabio de 96 años.

¿No podía dictaminar así don Ramón medio siglo antes?

∴

Porque, llamarle marjareta a un ausente enojoso no cuesta nada. Lo importante es demostrar que uno, en el quicio de su centenario, se mantiene en sus cabales.

CHISPERO

Franco, los poetas y la muerte

PARECE un título de supertragedia, y en verdad tragedia hay a pesar de los ribetes de comicidad que se desprenden del tema.

La Prensa franquista traduce, con sus ataques al poeta Marcos Ana, el estado de irritación irreprimible que experimenta Franco con motivo de la propaganda internacional que realiza el citado Marcos Ana en favor de los presos políticos existentes en España. Con tal motivo rige en España una campaña general gratuita, pero costosa en su extensión debido al soborno de la Prensa extranjera. Al decir del periodismo franquista, Sebastián Fernando Macarro (« Marcos Ana ») cometió siete asesinatos en Alcalá de Henares en 1936. Nada cuesta a los que mandan amañar acusaciones y cobardes falsías, ni producir fotografías capciosas ni recurrir a « testigos » que señalan el lugar donde cayó tal o cual « víctima de Macarro ». Por menos que nada de 1939 a 1945 los franquistas fusilaron o pistolearon a dignísimas personas por el solo hecho de haber participado en la guerra al lado de la República o haber simpatizado con ella. La mejor prueba de que Marcos Ana no cometió los excesos que tardiamente se le atribuyen, la da el hecho indiscutible de que no fue fusilado.

Marcos Ana ha pasado 22 años de su dolorosa vida en los presidios franquistas. Sale de España y proclama la verdad sobre lo que en ella ocurre, y el franquismo, indignado, le niega condición de poeta y de persona limpia de manos. Franco es un personaje cristiano e inviolable, y poetas antifranquistas y honrados no existen...

Mientras tanto, el poeta jerezano Cristóbal Vega Alvarez sigue pudriendo su juventud en el presidio de Puerto de Santa María. ¿Por delito de sangre? No, por delito de opinión. Ningún falsario franquista se atreverá a acumular muertes sobre la conciencia de la exquisita persona que es Cristóbal Vega Alvarez, este antifascista de manos limpias que lleva entre rejas cumplidos ¡veintidós años de presidio ! ¿Se puede concebir en una nación democrática cualquiera, una miserable conducta judicial semejante? ¿A quién pudo asesinar C. Vega Alvarez en 1936, si tuvo que esconderse el primer día de la sublevación fascista para no ser él uno de los asesinados por manos falangistas? ¿A quién pudo matar el poeta Vega Alvarez al salir de su escondite en 1939, si fue detenido y encerrado con manos blancas por espacio de cuatro años? Tras su escape a Francia a fines del 1944 y su regreso a España para una ilusoria reconquista de la misma, la tropa franquista lo cogió al pie de una ametralladora completamente fría, delito de guerra, político, que le costó una condena de 30 años de la cual quedó amnistiado creemos qué con motivo del « año santo ». Sin embargo, permanece entre barrotes apurando otra condena de ocho años POR DELITO DE OPINION a causa de haber escrito a mano, junto con otro penado, un desahogo de presos titulado « Penicilina », ocho años que el poeta Vega Alvarez va cumpliendo día tras día sin que a la miserabilísima justicia franquista se le ocurra reparar esta tremenda y vergonzosa injusticia.

Al poeta Marcos Ana se le trata de asesino ahora ; antes no, puesto que no lo fusilaron. Al poeta C. Vega Alvarez no se le acusa de asesino, pero se le retiene en presidio por delincuente político, por ser hombre de opiniones « perniciosas ».

¿A qué esperan la CNT, las publicaciones de izquierda, los hombres de buena voluntad, los personajes de fondo humanista, de todo el mundo, para ayudarnos en la obra de sacar al poeta antifascista Cristóbal Vega Alvarez de los antros de la Inquisición española?

« C. S. »

«TIPOS ESPAÑOLES»

A fines de año «Tipos Españoles», de Felipe Alaiz, podrá ser expuesto a la venta. Su precio será de 5 NF. En cubierta y en contracubierta irán dos dibujos interpretativos del sentir alaiziano trazados exprofeso por el artista y compañero Lamolla. Pueden formularse pedidos a esta Administración en la forma acostumbrada.

Un libro que caerá bien para regalo de año nuevo.

Servicio de librería

1,90 NF

«Orient Express», A. den Doolaard ; «La nuit du chasseur», David Grubb ; «Le feu de la rampe», J. W. Hofstra ; «L'évasion du pays perdu», Harald Hornborg ; «Pasteur en pays perdu», Harald Hornborg ; «Demoiselle des solitudes», Harald Hornborg ; «L'aventure à Budapest», Fraçois Kormendi ; « Les pêcheurs de Lissau », Villy Kramp ; «Marthe et Marie», J. Anker Larsen ; «Les pommes d'or», Kinnan Rawlings ; «Le Phenix», Marguerite Steen ; «Marchands de courants d'air», Frederic Wakeman.

2,50 NF :

«Le cirque Humbertho», E. Bass ; «Katy», Bessie Breuer ; «L'homme sans uniforme», W.. Corsari ; «Vaincre la mer», A. den Doolaard ; «Le vainqueur du Mont Blanc», A. den Doolaard ; «Terre des femmes», K. ven Drombrowslay ; «Dalila», M. Goodrich ; «S'il braille, lache-le», C. Himes ; «Sangama», Arthur d'Hernández ; «Sous l'éclat du soleil (2 vol.), Marguerite Steen ; «Ouragan», G. Vidal ; «Joseph Kerkhoven», J. Wasserman ; «Les 40 jours du Musa Dagh», F. Werfel ; «Le réveil de la sorcière rouge», Garland Roark ; «Et le soleil se couche», Marguerite Steen.

Ouvrages divers :

«Carnets de David d'Angers (2 vol), illustrés, reliés, 20,00 NF ; «Le monde merveilleux des bêtes, 2 vol., illustrés, brochés : «Du héron aux perdrix», par J. Obertuhr (23 x 28), 15,50 ; «Un grand tournant de la politique mondiale», M. Paléalogue, 1,90.

«L'aventure est sous la mer», J. Foucher-Créteau (nombreuses illustrations), 2,50 NF ; «Perles, requins et coraux» (chasse sous-marine), J. Foucher-Créteau, format 23 x 98, 98 illustrations en noir et couleurs, 14,50.

Collection scientifique.

«Le monde et l'homme», volumes reliés illustrés, 1,60 NF :

«Le roman d'une souris de laboratoire», Dr. Carel ; «Le roman des echinodermes», G. Cherbonnier ; «Le roman de l'énergie atomique».

8,50 NF :

«La boue», Marius Nogues ; «Charlotte Lowenskold», Selma Lagerloff ; «Forêt vierge», Ferreira de Castro.

10,00 NF :

«La vie de Chopin», Wierznski ; «Le cercle de famille», André Maurois.

«Splendeurs et misères des courtisanes», 2 vol., Balzac, 15,00 NF les 2 ; «La France de M. Fallières», J. Chastenet, 14,00 ; «Ainsi vivaient nos ancêtres», Yvar Lissner, 19,00.

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste. Marthe, Paris (X), C C P 1350756, Paris.

SUSCRIPCION
PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Noviembre - Lista III

	NF
Suma anterior	225 13
Pago a B. Serra, de Béziers (Hérault), giro del mes de septiembre que nos fue devuelto	59 00
Restan	166 13
F. Local de Marsella	22 50
Grupo de compañeros de Oslo (Noruega)	342 45
F. Local Clermont - Ferrand. De los festivales de octubre y noviembre	70 00
L'Aroque d'Arcs (Lot), Minguillón	55 00
Roanne, Antonio López	10 00
Villefranche (Rhône), Crego	15 00
F. Local de Martigues	80 00
Coursan (P. D.), S. Navarro.	15 00
La Nouvelle (Aude), José Llasat	5 00
Firminy (Loire). Familia Fernández	20 00
París:	
Jarque	10 00
Bagés E.	10 00
Un confede al	10 00
Vicente Ceña	6 00
B. Gregori	3 00
José Abelló	10 00
A. Carbó	5 00
A. González	10 00
Jaén	5 00
Sesma, de Toulouse	5 00
Andrés Martínez	10 00
Francisco Cobo	10 00
R. Llop	5 00
Herranz, de Garches	5 00
Federación Local Souppes:	
Manuel Banzo	5 00
Pedro Richar	5 00
Luis Tiñena	9 00
Federico Solana	10 00
José Zaragoza	5 00
Total	889 08

PAGOS MES NOVIEMBRE

Total lista III	889 08
22 beneficiarios a 3.900 francos	859 00
Giros	18 60
	876 60
Restan para diciembre.	12 48

DISTRIBUCION NOVIEMBRE

J. C. y P. C., Toulouse ; R. A., Mallemort (B. Rh.) ; M. C. y M. P., Troyes (Aube) ; J. I., Chartres ; J. M., Narbonne ; J. R., Olette (P. O.) ; M. R., Marsella ; S. A., Méjico ; F. S., Firminy ; J. S., Créil (Oise) ; J. D., Osseja (P. E.) ; A. R., Aubagne (B. du R.) ; S. B., Aspres s/ Buch ; M. F., Ganges ; J. S., St Denis ; R. O., Vaux en Velin ; A. G., Perpignan ; R. M. y L. C., Bordeaux ; R. S., Béziers (Hérault).

COMUNICADOS

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS
79, rue Saint-Denis
PARIS, I^e^

Programa de actividades para el mes de diciembre:

CONFERENCIAS

El sábado, a las 9,45 de la noche, se iniciará un nuevo ciclo de conferencias sobre los problemas económicos peninsulares, cuya primera disertación correrá a cargo del economista Jesús Prados Arrarte, que desarrollará el tema : *España y el Mercado Común.*

Clases. — Dos días por semana, martes y jueves, de siete a ocho y media de la noche, tienen lugar las clases de francés, a las cuales son preferentemente invitados los nuevos emigrados.

Los sábados, de seis a siete y media, se prosigue el interesante cursillo para los jóvenes titulado : «Técnica de la lectura y la redacción».

Visitas de Museos. — El Centro de Estudios, de acuerdo con el Ateneo Iberoamericano, invita a sus socios y simpatizantes a participar en las visitas comentadas a los museos de París y que se sucederán durante los meses próximos.

En diciembre, los sábados 8 y 22, a las tres de la tarde, se visitará el Museo de Monumentos de Francia (Palais du Chaillot), donde tendrá lugar un curso sobre el *Arte francés en la Edad Media.*

La entrada en el museo es gratuita para los integrantes del grupo.

EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo 9 de diciembre, a las diez de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por la importancia del Orden del Día a tratar, se ruega encarecidamente a todos los compañeros acudan puntualmente a la misma.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la Asamblea que tendrá lugar el domingo, día 9 de diciembre, a las nueve de la mañana, en la cual, entre otros asuntos, se procederá al nombramiento normativo del nuevo Comité local. La reunión en el Café de la Comédie, place du Théâtre.

S. I. A. - SECCION DE ORLEANS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el 9 de diciembre, a las tres de la tarde, en el local de la Biblioteca Popular, 24, rue des Pensées.

F. L. DE TARBES

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará en el sitio de costumbre el día 9 de diciembre, a las diez de la mañana. Vistos los asuntos de interés a tratar, se ruega la asistencia de todos.

EN CLERMONT - FERRAND
CONFERENCIA

El domingo, día 23 de diciembre, a las nueve de la mañana, en la Casa del Pueblo, sala número 2, el compañero Alejandro Lamelar dará una conferencia con el tema : *Compendio sobre el origen del socialismo.*

F. L. DE PARIS

Tendrá continuación de asamblea el domingo próximo, día 9, a la hora de costumbre.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a sus afiliados a reunión general que se celebrará el 9 de diciembre, a las nueve de la mañana, en el nuevo local de Force Ouvrière, 59, rue Montmailler.

GRUPO LOUISE MICHEL

Anuncia conferencia pública y contradictoria para el 14 de diciembre a las nueve de la noche, en el 7 de la calle Trétaigne, París (Metro Joffrin). André LORULOT desarrollará el tema : «Les grenouilles réclament un roi».

F. N. I. F., PARIS

Convoca a todos los ferroviarios a reunión extraordinaria para el domingo 16 de diciembre, a las diez de la mañana, en el local social. En el Orden del Día : Información general ; Renovación de cargos y nombramiento de delegado del Grupo de París ; Proyectos e iniciativas en general. Encarecida la asistencia de todos.

GRUPO ARTISTICO S.I.A. DE MONTAUBAN

Comunica a todas las FF. LL., CC. de RR. y Secciones de SIA del Tarn y Garona y departamentos vecinos, que este Grupo Artístico se ofrece para funciones teatrales solidarias a donde se le solicite. Por ahora dispone del drama de Santiago Rusiñol «El Místico», los gastos de cuya representación se reducirían estrictamente a los inherentes al viaje. Dirigirse al secretario departamental de S.I.A., compañero Joaquín Guillén, 39, Cité de Plaisance, Mantauban (T. et G.).

ADMINISTRATIVAS

Julio Minguillón, Laroque des Arcs (Lot) : Recibido giro 57,10 NF., que distribuimos como indicas. Pagado «C. S.» hasta el 225 y «Umbral» hasta el 9.

— Juan Siles, Rennes : Recibido giro 15,60 NF. La suscripción de 1962 es de 20,00 NF.

CORREO DE REDACCION.—Compañero J. H., de Lyón, tus dos notas fueron pasadas a Administración M. V., Limoges : 23, rue de la Paix, París (II).

GRUPO ARTISTICO «TERRA LLIURE»

Como cada año en esta época, surge de nuevo el Grupo Artístico «Terra Lliure», reiterando sus fraternales saludos a todos los compañeros y público en general, a quienes ofrece sus manifestaciones artísticas, de teatro, canto, baile, etc.

Alentados por los indiscutibles éxitos alcanzados en las diferentes ciudades de Francia, donde «Terra Lliure» se ha exhibido en el curso de estos tiempos, todos los componentes del grupo han reemprendido los ensayos con el mayor entusiasmo, al noble fin, no sólo de hacer frente a los compromisos contraídos para esta temporada, sino también con el ávido interés de superarse, individual y colectivamente, en la persecución de un mayor enriquecimiento artístico de «Terra Lliure».

Al objeto de facilitarnos la composición de nuestro programa para la temporada 1962-1963, rogamos a todas aquellas FF. LL. y Secciones de S. I. A. interesadas por nuestro concurso artístico, a que se pongan en contacto cuanto antes con este Secretariado, en la persona del compañero Oliverio Fernández, 20, rue des Teinturiers, Toulouse (Hte. Gne.).

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.
★
Rédaction et Administration
Raymond PAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ITALIA

Una acción anarquista abre el proceso al franquismo,

A LA PENA DE MUERTE Y A LA INJUSTICIA

por Teresa Gracia Santillán

IMPRESION

Han salido de la cárcel nuestros compañeros De Tassis, Gerli, Pedron y Bertolo, así como los tres socialistes Tomiolo, Bertami y Sartori.
En Milán, la venta de las gramáticas españolas ha subido vertiginosamente. En varias librerías están agotadas.
Muchos simpatizantes se ponen en contacto con la Federación Anarquista Italiana.
« L'Unità », órgano del P. C., rellena de la siguiente manera las tres letras de la F. A. I. (española), Federación Antifranquista Ibérica...
La prensa, incluso la cristiana, ha sido favorable a nuestros compañeros.
Algunos jóvenes disidentes del P. C. nos preguntan qué hay que leer para volverse anarquista.

VARESE, noviembre. — La sala de audiencias del Palacio de Justicia está repleta de gente. Desde la madrugada la ciudad está rodeada de policías: Amedeo Bertolo había anunciado que se iba a constituir prisionero voluntariamente. Cada pareja de policía disponía de un par de esposas. Se trataba de saber quién le pondría los hierros a las muñecas de Bertolo. No se iba a aguantar semejante burla: Bertolo escapando, una vez más, a la policía, en la misma ciudad de Varese... Bertolo libre, siempre libre, aun en el acto de constituirse preso. Pero una vez más, Bertolo logra escapar. Y entra libremente al Palacio de Justicia, acompañado por su abogado.

REIVINDICACION DE LA RESPONSABILIDAD

Días después, el fiscal declaraba: «Nos encontramos ante un caso extraño. Los acusados, en vez de minimizar sus responsabilidades, las reivindican; declaran cuanto han hecho, y, a veces, mucho más...»

Empieza la audiencia con el interrogatorio del compañero Amedeo Bertolo:

«Cuando el día 20 de septiembre leímos en «Le Monde» que Jorge Conill había sido arrestado, pensamos inmediatamente que lo condenarían a muerte porque era anarquista; yo y los demás compañeros lo habíamos conocido, sabíamos de su lucha y la de muchos otros por la liberación del pueblo español. Le queríamos y decidimos hacer algo para que no lo mataran. Raptamos al vice-cónsul.

Abogado Dall'Ora. — ¿Quién es Jorge Conill? Díganos algo de él.

Bertolo.—Es un joven anarquista, estudiante de química, generoso, inteligente. Cuando lo conocí, el año pasado en Barcelona, su vida ya estaba en peligro. Su pensamiento constante era la liberación de su pueblo de la tiranía. Me habló de sus compañeros, de los obreros detenidos por la policía y maltratados, de las torturas...

Fiscal.—Si la situación es tan terrible cual la describe usted, ¿no le parece un poco blanda la detención del vice-cónsul?.

Abogado Dall'Ora.—¡Ya que nos lo sugiere usted, la próxima vez lo haremos mejor!

Llaman a Gianfranco Pedron, otro compañero.

—¿Confirma usted sus declaraciones de durante la instrucción?

—Las confirmo.

Son estas: «Nuestra acción ha sido determinada por motivos políticos y tendía a ejercer presión sobre el Gobierno español para que conmutase la pena de muerte infligida a nuestro compañero. No pertenezco a ningún partido político, pero mis compañeros y yo somos anarquistas.»

Declaraciones parecidas las de Luigi Gerli y Vittorio de Tassis.

La audiencia es casi cordial. Entra el vice-cónsul de España en Milán, Jesús Elías, que fue «liberado» por dos periodistas de la revista fascista «A B C», que habían logrado, por medios propios, encontrar el lugar de detención del diplomático.

Elías.—Exigí que me acompañase «Vick» (de Tassis). Me fiaba más de él que de los periodistas.

Presidente.—(A de Tassis.) ¿Por qué llevaba usted una pistola?

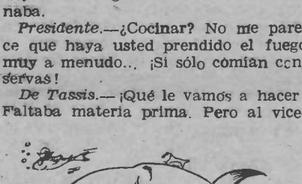
De Tassis.—La llevaba metida en el cinturón y cubierta por el suéter.

Elías.—Nunca me sentí amenazado. No he visto pistola alguna.

De Tassis.—Yo la llevaba para no dejarle sin guardia mientras cocinaba.

Presidente.—¿Cocinar? No me parece que haya usted prendido el fuego muy a menudo... ¡Si sólo comían conservas!

De Tassis.—¡Qué le vamos a hacer! Faltaba materia prima. Pero al vicecónsul le preparé alguna que otra sopa.



Presidente.—¿Es cierto que una vez el señor Elías hubiera podido escapar mientras usted dormía?

De Tassis.—Dormía, pero con las llaves en mi bolsillo. Además, el diplomático me había dado palabra de que no intentaría escaparse.

Elías.—Exacto. Entre ambos existían tratos de...

Presidente.—¿Mutua estima?

Elías.—Precisamente. (Risas.)

El compañero Luigi Gerli es luego interrogado. Reivindica ideas y responsabilidades.

El interrogatorio de los demás, llamémosles acusados, se hace referente a detalles. Son todos miembros del Partido Socialista Italiano, que en un momento u otro han tenido que ver con el asunto (llevar comida, conducir el coche, etc.).

ANTES DEL JUICIO.—Los compañeros Luigi Gerli, Amedeo Bertolo, Gianfranco Pedron. Atrás, de Tassis.

TESTIGOS DE LA DEFENSA

Al día siguiente fue la deposición de los testigos.

Caracciolo (forma parte de la Conferencia Europea Occidental Pro Presos Políticos en España).—Fui a España el año pasado, con otros cuatros miembros de una comisión. No nos dejaron visitar las cárceles. Lo que más me extrañó fue el sistema judicial. El Tribunal Militar tiene derecho a intervenir directamente contra los opositores al régimen y contra los organizadores de huelgas. La defensa está compuesta por oficiales, todos de grado inferior al de los jueces. Las actas de los procesos políticos son entregadas a los defensores pocas horas antes del proceso. La sentencia no es ejecutiva si no cuando lleva la firma del capitán general de la región, el cual tiene derecho de rechazarla o modificarla.

Luego es admitido a declarar el párroco Glassberg, miembro también de la Conferencia Occidental, quien declara: «La sentencia es colocada durante pocos minutos en la puerta del tribunal...» (Sus declaraciones coinciden con las de Caracciolo.)

Presidente.—¿Sabe usted si las acciones de protesta hechas en el exterior de España han tenido algún resultado positivo?

Glassberg.—Hemos obtenido la liberación de Marcos Ana, poeta que ha pasado veinte años en la cárcel. La Orden de los abogados de España me ha dicho que todo lo que se haga en el exterior a favor de los presos tiene resultado positivo.

Poco después tomó la palabra el Fiscal:

—No podemos seguir escuchando esta clase de testigos, o el proceso del rapto del vice-cónsul se convierte en el proceso del franquismo. El franquismo es una dictadura, ya lo sabemos, pero otras dictaduras hay en el mundo.

En este momento exclamaciones en el público: « ¡Muera Franco, muera la tiranía, viva la libertad!»

Interviene el abogado Boneschi:

Boneschi.—Señores, aquí se trata de anarquistas. Nunca se podrá reprocharles que estén por la libertad aquí y por la esclavitud allá. Los anarquistas no se andan con medias tintas. Aman, efectivamente, la libertad absoluta. Y estos mismos acusados nos los podríamos encontrar aquí si un nuevo Budapest aconteciese. (...) (En el banco de los acusados no hay un solo comunista.)

EN ESPAÑA NO EXISTE DERECHO DE APELACION

Es admitido el tercer testigo, Antonio Corasol Dieste, profesor de derecho de la Universidad de Zaragoza, refugiado político desde hace dos años.

Presidente.—Háblenos del sistema judicial español.

Corasol.—Un decreto reciente convierte en «rebelión militar» todo caso de «difusión de noticias falsas y tendenciosas», así como todo hecho tendiente a «crear desórdenes» en el país.

Presidente.—¿Cuáles son las penas previstas?

Corasol.—Pena mayor (muerte), y de veinte a treinta años de cárcel. El juicio se desarrolla según el procedimiento sumarísimo. Para el imputado existe siempre la detención preventiva. Los testigos nunca son llamados a la sala de audiencias, los careos son reducidos al mínimo. El defensor debe ser de grado militar inferior al del fiscal y al de los jueces. Los debates son «públicos», pero nunca se sabe cuál será la fecha de los mismos, y aún para asistir al juicio hay que entregar la documentación personal. El fiscal y los abogados reciben las actas de lo actuado sólo cuatro horas antes de los debates. Los juicios son cortos. El tribunal se retira para deliberar. La decisión es comunicada al defensor y al fiscal en una sala que no es la de audiencias, y en la que el acusado no está presente. Se fija la sentencia en la puerta sólo durante unos minutos.

Presidente.—¿Puede el procesado hacer apelación?

Corasol.—No, señor presidente.

Presidente.—Y cuando un militar, por ejemplo, roba unas gallinas a otro militar, o un reloj, ¿puede recurrir?.

Corasol.—En estos casos, indudablemente.

Presidente.—¿Cuánto tiempo pasa entre la sentencia y su ejecución si se trata de una condena a muerte?

Corasol.—A veces pocas horas.

La deposición de Corasol sume la sala en el silencio. Si, se está haciendo el proceso al franquismo; mejor dicho, se está haciendo el proceso a todos los sistemas políticos que viven de la pena de muerte, de la muerte de los pueblos; el proceso de las cárceles, de todas las cárceles. Nuestros compañeros meditan, todos los estudiantes presentes meditan, alguna mujer llora.

Se lee, por fin, una carta enviada al tribunal por Yvette Parent. Esta estudiante francesa fue detenida en España poco antes que Conill. Quedó incomunicada durante largos días. La pegaron, la insultaron. ¿Qué habrá sido de nuestra compañera Paquita Román, arrestada ella también, y tan joven, casi una niña, y condenada a doce años de cárcel? ¿Qué habrá sido de Mur y de Jiménez y de muchos otros jóvenes libertarios?

EL FISCAL

Al día siguiente incluso el fiscal parece haber reflexionado. Se limita a pedir once meses de reclusión, con la condicional, y acaba su discurso pidiendo a los jóvenes que conserven sus altos ideales.

Fiscal.—Usted, Pedron, que dijo al vice-cónsul: «Perdone lo que le hemos hecho, pero debe sentirse orgulloso usted también de haber contribuido a salvar una vida humana», usted y sus compañeros han obrado por motivos de índole moral. A mí no me gusta ser fiscal, no me gusta acusar a nadie. Y la pena de muerte repugna a la conciencia moral de nuestro pueblo; pero lo que habéis hecho es grave. Justo era que pasaseis algún mes en la cárcel. Y quiero que salgáis de aquí conservando vuestros ideales. Pero servidlos de manera pacífica.

Este fiscal, el doctor De Giacomo, hace, sin embargo, la distinción entre los dos grupos de acusados: 1) el de los anarquistas de Milán, y 2) el de los socialistas de Verona.

Fiscal.—Los primeros son los responsables, como ellos mismos dicen, del rapto del vice-cónsul. Acometen la acción más peligrosa. Los segundos ayudan, pero venden la exclusiva de las noticias al periódico «Stasera», sustraen una matrícula del coche que, afortunadamente, había sido abandonada por su propietario. Pero debo decir que la intervención del periódico «Stasera» y de su redactor Aldo Nobile más bien han retrasado que precipitado la liberación del vice-cónsul. (Ver COMBAT SYNDICALISTE de la semana pasada.)

LOS ABOGADOS

Son muchos, pero no son anarquistas. Casi todos insisten en que se trata de un proceso político, lo que es cierto, pero pocos dicen que un «proceso político» anarquista es muy distinto de los demás procesos políticos, en los que el interés principal es ganar unos cuantos asientos en el parlamento.

Abogado Dall'Ora.—Ahora nos vienen diciendo los españoles que no es verdad que Conill había sido condenado a muerte. Mienten. También nos dicen que Conill ha puesto una bomba en una iglesia. Seguramente siguen mintiendo. Y si no mintieran, la condena a muerte es una pena desproporcionada; si aquí un anarquista colocara una bomba inofensiva en la estatua del Papa o en casa de Fanfani (secretario del Partido Demócrata Cristiano), a lo más se le aplicarían unos meses de cárcel. En cuanto a la primera mentira, he aquí

(Termina en página 2.)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

De julio a noviembre

« Los antifascistas de todas las tendencias luchan codo a codo en toda España. Pero en Cataluña el 19 de Julio ha creado hechos cuya importancia histórica sobrepasa largamente la defensa antifascista. Es verdad; son los antifascistas los que combatieron en aquellas jornadas, pero es la Revolución la que ha vencido. La Revolución reina y construye. Ha nacido una Cataluña nueva y cada día que pasa se reafirma una nueva sociedad. ». — Kaminski, « Quelli de Barcelona ».

EL TESTIMONIO DE LOS QUE ALLI FUERON Y DE LOS QUE ALLI ESTABAN

«Pero cada sucesivo cambio de gobierno fue un paso más hacia la derecha. Primeramente el P.O.U.M. fue expulsado de la Generalidad; seis meses más tarde, Caballero quedó sustituido por Negrín, socialista de derecha; poco después, la CNT fue eliminada del gobierno; luego la UGT; después la CNT fue echada fuera de la Generalidad; en fin, a un año de distancia del estallido de la guerra y de la revolución, no quedó más que un gobierno compuesto por socialistas de derechas, liberales y comunistas. » — *G. Orwell, « Omagio alla Catalogna ».*

No hubiera sido tal cosa lo más triste ni lo más grave si cada quien hubiera vuelto a su punto de partida, clarificando las posiciones idóneas. Pero cuando, como decía Sebastián Faure por entonces, un movimiento se desliza por la « pendiente fatal », lo difícil es frenar a tiempo. El Comité Nacional de la época mendigaba el retorno al gobierno en su manifiesto del 18 de julio (1936). « Todos los partidos nos habían combatido en tanto que adversarios de la colaboración, pero cuando la CNT decidió colaborar se le hicieron mil dificultades e impedimentos para que no ejerciera un derecho que tienen todas las organizaciones. — Finalmente, cuando la guerra andaba tan mal que se presentía la derrota, se nos hizo entrar en el gobierno. Esto ocurría en el mes de noviembre. — Durante seis meses tomamos parte en la dirección de la guerra. Nuestra actividad fue proba y honesta. Fue también dura y violenta a consecuencia de las maniobras y de las intrigas. Pero fue el gobierno que organizó el ejército; el que dió confianza al pueblo cuando la situación parecía desesperada y el peligro era tan grande... » (sigue así la presentación de la « papeleta »). « Pero se nos desplazó. Crisis inoportuna y solución aún más inoportuna... » « Inmediatamente elaboramos un programa de colaboración y cuyo contenido apuntaba los medios de asegurar nuestro triunfo sobre el fascismo. Lo sometimos al jefe del gobierno y éste no lo tuvo en cuenta. Los demás partidos ni siquiera lo tomaron en consideración...» — « *Dans la tourmente* ».

Pocos meses habían sido suficientes para confirmar la prédica anarquista, aquella prédica que con tanta euforia se quiso rebatir en una vana ilusión. En noviembre de 1936, decía el órgano de la propaganda confederal : « La entrada de la C.N.T. en el gobierno sella la unión de todas las fuerzas antifascistas en su base y en la dirección del país. Se obtenía así la suma de todas las voluntades antifascistas y como consecuencia contábamos con el elemento moral indispensable para facilitar la victoria. El examen crítico de la obra realizada por el gabinete de Largo Caballero prueba que no nos hemos equivocado. » — « *Dans la tourmente* ».

Debíamos de estar ciegos para estimar así el resultado de la yugulación legislada de las conquistas sociales y económicas de base, que de manos del pueblo pasaba de nuevo a manos del gobierno; por la eliminación de las milicias populares, que volvieron a convertirse en arma gubernamental empleada para ahogar las colectivizaciones de Aragón, Valencia y Cataluña, y aprovechada para enviar a los batallones disciplinarios a quienes aún mantenían la candidez de creer la revolución posible; por la reconstitución de todos los órganos administrativos ya represivos del Estado utilizados una vez más para encarcelar a los cenetistas, siendo cenetistas varios miembros del gobierno.

« Al tiempo que la lucha continuaba y que se liquidaba el levantamiento, el pueblo, dueño absoluto de Barcelona, junto con la C.N.T. y la F.A.I. (todos los sectores lucharon contra los fascistas, pero debe decirse bien alto que fue la impetuosidad de los nuestros, el ejemplo inigualable de bravura de nuestros militantes que dominaron el levantamiento, los que arrastraron a las fuerzas armadas y galvanizaron a las multitudes) se dedicaron a preparar la aurora de un nuevo día. De un verdadero nuevo día, puesto que Cataluña estaba en manos de la revolución triunfante. » — « En las barriadas obreras, los Comités revolucionarios eran dueños absolutos de la situación. Tenían todo en sus manos. ¡Oh, mi Comité revolucionario de la Barriada de San Andrés, donde pasé dos días y dos noches dando bonos de pan y de otros alimentos y organizando las patrullas! » « Las bocinas de los autos que recorrían las calles de Barcelona, cargados de obreros fusil en mano, tocaban la sinfonía maravillosa : «FAI-CNT» que cinco días después cantaban en coro las milicias harapientas y heroicas, ebrias de ilusiones y entusiasmos, que marchaban con Durruti hacia Zaragoza. » — *Federica Montseny,* « Dans la tourmente ».

« Los locales de nuestros sindicatos en la calle de la Luna fueron abiertos por la multitud. El gobierno de Casares Quiroga los había cerrado por la huelga de la Construcción. Es así como los políticos débiles y timoratos, los cangrejos miedosos de la diplomacia, combatían al fascismo. En la cárcel, rugiendo como leones a quienes se había arrancado la piel a tiras, se hallaban los militantes más responsables del movimiento sindicalista revolucionario de Madrid. Los insultadores fascistas se hallaban en libertad y los que eran el nervio de la revolución, el muro de sostén contra el fascismo, se hallaban presos. — El gobierno no quería hablar con claridad. Temía a la CNT y estaba horripilado pensando en una lucha callejera en la que nosotros tomaríamos parte. Por eso hemos perdido Zaragoza, Sevilla y otras ciudades. Los gobernantes del Frente Popular, por su indecisión y su cobardía, libraron una parte de España a los fascistas, antes de consentir que las masas de la CNT se apoderaran de las armas. » « Ya aparecían los políticos. Por fin se los veía. Durante las primeras horas de la lucha se hubiera dicho que una enorme tumba había tragado a esos charlatanes de la Revolución. Ahora comenzaban a moverse. Hablaban por la radio y hacían declaraciones en los periódicos. Iban, venían, se agitaban. Pero ninguno de ellos se encontraba en el ataque de Alcalá de Henares, de Guadalajara o del Cuartel de la Montaña. Al día siguiente, cuando el Comité Nacional intentó requisar una imprenta para estampar « CNT », descubrió que todas las de Madrid habían sido requisadas por los republicanos, los socialistas, los del Partido Sindicalista y los del Partido Comunista. A cada puerta se hallaban centinelas armados con fusiles. En tanto que los hombres de la CNT, desde el último cotizante hasta el secretario general, se habían batido, los otros se habían preocupado de hacer la revolución de la retaguardia. » — *David Antona,* «Dans la tourmente».

« El levantamiento fascista se tramó antes del 18 de julio y ello no debía ser ignorado por parte de ninguna de las autoridades en función, que representaban el espíritu popular inflamado revolucionariamente después de la epopeya de Asturias. Teníamos en Valencia un gobernador que encarnaba la ligereza y la incapacidad. Unos días antes del levantamiento militar fascista, cuando mataron a Calvo Sotelo y ante los rumores alarmantes que probaban la movilización de los conjurados, afirmaba que no quedaba duda alguna en cuanto a la fidelidad de las autoridades y de la guarnición, para con el régimen republicano. Es verad que lo hacía ante los representantes de la CNT, que fueron a verle para que entregara las armas al pueblo. Se negó bajo pretexto de que no las tenía y afirmó que la guarnición de Valencia estaba por el gobierno de Frente Popular. » — *Juan López,* « Dans la tourmente ».

« Debemos reconocer que fuimos muy inocentes. Perdimos demasiado tiempo en entrevistas con el gobernador civil. No pensamos que Vera Coronel era fabricante de zapatos antes de ser gobernador republicano y que entre armar a los hombres de la CNT y ceder la plaza al fascismo, debería lógicamente optar por la segunda actitud. » — *Chueca,* « Dans la tourmente ».

« La primera batalla la ganaron los fascistas en Andalucía gracias a la radio. La segunda causa fue la complicidad de muchos gobernadores republicanos. El pueblo, dándose cuenta de la traición, se contuvo y quedó a la defensiva, de lo que los fascistas se aprovecharon para introducir las fuerzas de Marruecos en Sevilla como si tratara de una simple parada militar y comenzaron a organizar las expediciones contra los pueblecillos. » — *Miguel Cordón,* « Dans la tourmente ».

« La CNT quiere que de una vez para siempre se juegue con cartas sobre la mesa. Declara que ha llegado la hora de que el pueblo de Oviedo se apodere de las armas disponibles. Varios sectores del Comité provincial se oponen. Creen que no es el momento oportuno. Nuestros representantes insisten con la energía que les da la clara visión del problema... ». « Y Aranda tuvo las manos libres... » — *José Riera,* « Dans la tourmente ».

(Pasa a la página 2.)

Más presidiarios sociales

O la virtud de la "democracia orgánica"

Nuevamente leído en la prensa oficial franquista:

CONSEJOS DE GUERRA CONTRA DOS GRUPOS DE LA C. N. T.

Madrid, 23. — En consejo de guerra celebrado hoy se ha visto y fallado la causa tramitada por procedimiento sumarísimo contra Epifanio González Crizado, Joaquín Rodríguez Bay y Pedro Rodríguez Pérez, que organizaron en Valladolid el comité local de la C.N.T., obedecieron órdenes transmitidas por enlaces de Francia, recaudaron fondos y distribuyeron propaganda con conocimiento de la actividad terrorista desarrollada por su organización.

También se vio y falló la causa contra Jaime Garrido Vila, Augusto Docampo Soto, Manuel Rodríguez González y Víctor Francisco Cáceres, que por indicación de los enlaces de Francia, organizaron en Vigo otro comité de la C.N.T., con frecuentes contactos con el de Valladolid y con las mismas actividades.

Víctor Francisco Cáceres ha sido condenado a once años de prisión; Jaime Garrido, a nueve; Augusto Docampo, a cinco; Manuel Rodríguez, Pedro Rodríguez y Joaquín Rodríguez, a cuatro años y Epifanio González, a tres.

Las sentencias no serán firmes hasta su aprobación por la autoridad judicial militar. — Cifra.

ESTO está más claro que el agua limpia. Los compañeros Epifanio González Crizado, Joaquín Rodríguez Bay, Pedro Rodríguez Pérez, Jaime Garrido Vila, Augusto Docampo Soto, Manuel Rodríguez González y Víctor Francisco Cáceres, condenados a once, nueve, cinco, cuatro y tres años de presidio, lo han sido POR DELITO DE ASOCIACION. Para vergüenza de las democracias que apoyan con dinero, armas, pertrechos y materias a la España franquista, ésta sigue siendo fascista en ideas y procedimientos, es decir, en su entraña política y religiosa.

Será para conservar un aliado totalitario que oponer en su día a un enemigo también totalitario, pero de otro pelaje, que los Estados democráticos de referencia apoyan sin rubor ni decoro al funesto, macabro y homicida dictador de España contra un pueblo —el español— avezado por naturaleza a la práctica de las libertades; o será con la intención de usar de este propio pueblo, cual masa de choque en el previsto frente de Europa y en calidad de soldadesca colonizada, comprada por dólares y leche en polvo a su cacique, el amo absoluto de vidas y haciendas de la gran tribu española, en cuyo caso serían, los españoles, equiparables a la tropa hindú de la vieja Inglaterra, a los senegaleses de nuestra querida Francia, a la morisma mercenaria del propio Franco, a los milicianos petainistas de Hitler...

Será por lo que sea, pero el musso-hitleriano Franco sigue procediendo en nazifascista sin que esas cancillerías que nos han escuchado — según en Alianza Sindical española se asegura— se decidan a sugerir a su obligado Franco que prescinda en su feudo del uso de medidas draconianas... y no decimos a concitarle al abandono puro y simple de su trono porque esto sería demasiado para los cancilleres aludidos, y además vergonzoso para los llamados a precipitar la fuga del tirano.

Un día es un grupo de socialistas quien pasa por consejo de guerra, otro unos regionalistas y al poco unos cenetistas y anarquistas; también algunos comunistas para llenar programa. De republicanos no se habla, aunque los haya en el fondo. Lo que no hay, lo que no existe en el vecino y malhadado país es la libertad, el juego democrático que la ONU tiene concedido a todos los pueblos africanos, incluso a Italia, a Alemania y al Japón, naciones en donde se originó la espantosa tragedia fascista... ¡Todo el mundo, la jungla incluida, es capaz de regirse democráticamente menos España y Portugal! ¿Verdad cancilleres de la Democracia?

Americanos, ingleses, franceses, nadie resistiría una dictadura semejante a la franquista en su tierra respectiva. Y, sin embargo, se hace lo posible para que la sufran los españoles, puesto que cínicamente se protege a El Pardo.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

BIBLIOTHÈQUE ARLAUD MUSÉE

3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 223 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 13 Décembre 1962

SCRUTINS A GOGO

LES électeurs vont être appelés le 13 décembre à participer à un scrutin pour l'élection des administrateurs des caisses de sécurité sociale et d'allocations familiales.

Ils auront alors, à cette date, voté quatre fois depuis le 28 octobre. C'est beaucoup, si l'on considère les résultats déjà obtenus, ou pouvant intervenir, mais on conviendra que si les participants se cantonnent une fois de plus dans l'erreur, il leur sera difficile d'invoquer l'excuse d'un manque d'entraînement.

Après le référendum et les deux tours des élections législatives, qui se sont soldés par autant de coups de pied donnés à la lune, peut-ont attendre mieux de cette nouvelle consultation ? Dès maintenant, il est possible de répondre : NON !

On va gaspiller, une fois encore, beaucoup d'argent qui pourrait être employé bien plus utilement à d'autres fins, user énormément de salive et d'encre pour démontrer que l'administration de Tartempion sera meilleure que celle de l'adversaire qui, comme lui, envisage avant tout, de rester en place ou d'améliorer ses positions.

Puis, le résultat acquis, le nouveau gâteau partagé entre les élus, l'électeur, un peu plus berné que précédemment, retournera à ses occupations, satisfait, conscient du devoir accompli.

La C. N. T. ne participera pas plus à cette mystification qu'aux précédentes. A tous, elle recommande : NE VOTEZ PAS !

Pourquoi ? Parce que la Sécurité Sociale est une escroquerie, chapeautée par celle encore plus monumentale que constitue l'Etat.

Certains diront, avec un semblant de justification, que si la Sécurité Sociale n'est pas parfaite, à beaucoup près, c'est tout de même mieux que rien. L'argument est sans valeur. A l'époque où nous vivons il est en effet impensable et impossible qu'il n'y ait rien, et un changement quelconque ne pourrait intervenir que dans le sens d'une amélioration.

Ce n'est pas sans raisons que la C. N. T. a adopté cette position. Depuis sa fondation en 1946, elle lutte contre l'iniquité. Or, la Sécurité Sociale en constitue une monstrueuse, concrétisée par les lois en vigueur que promulgue « le pouvoir » qui vise avant tout à imposer ses directives rétrogrades aux exploités ; les administrateurs, quels qu'ils soient, ne pouvant que les appliquer, ce qu'ils font d'ailleurs avec un zèle louable, étant même souvent plus royalistes que le roi.

La C. N. T. combat la hiérarchie sous toutes ses formes. Il lui serait donc difficile de faire bon ménage avec la Sécurité Sociale, étant donné que cette hiérarchie s'y épanouit mieux que partout ailleurs. Toutes ses branches d'activité en sont sursaturées ; l'inégalité y règne en maîtresse, Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les barèmes en vigueur.

Sur tous les plans, si vous approfondissez un peu votre examen, vous admettrez sans doute avec nous que cet organisme fait plutôt figure d'insécurité que de sécurité sociale, qu'il s'agisse d'assurance maladie, d'assurance vieillesse, d'allocations familiales, etc., attribuées avec une parcimonie écœurante et, surtout, en dépit du bon sens.

Notre organisation est d'autant plus hostile à la Sécurité Sociale qu'elle est consciente de son inutilité si était appliqué le système économique que nous préconisons : « La distribution de la production » avec « prise au tas » pour tous les produits et services de première nécessité, solution parfaitement applicable dès maintenant.

Les éternels bernés verraient alors avec stupéfaction s'écrouler comme château de cartes, cette structure, monumentale à laquelle ils accordent tant d'importance et qui ne se justifierait plus en rien.

Montrez que vous n'êtez pas dupes : Ne votez pas ! **Le pire qui puisse vous arriver, en vous abstenant, c'est d'être volé de la même façon qu'en votant.**

LA GRANDE LEÇON de CHOSE...

Instinctivement, les peuples nourrissent en eux une aspiration vers toujours plus de liberté, mais comme ils ne connaissent de cette dernière, de ses structures possibles, que les éléments magiques de la mythologie politique, ils en sont encore au stade de l'idolatrie messianique. Ne possédant pas les connaissances économiques et sociales qui les orienteraient sur le chemin de la libération, ils avancent plus lentement que les conquêtes scientifiques le leur permettent. Ils sont donc voués, au cours de leur évolution, à connaître des espoirs insensés et des défaillances misérables...

Leurs maîtres, qu'ils soient les détenteurs des richesses ou les politiciens grands prêtres du temple capitaliste, sont toujours aux prises avec cette difficulté de maintenir la disparité des revenus à leur avantage sans toutefois imposer aux « dominés » des privations matérielles et sociales trop criantes afin qu'elles ne deviennent insupportables. La recherche d'un tel équilibre soulève des difficultés qui ne sont jamais surmontées, tant il est vrai que là où l'égalité des conditions n'est pas réalisée l'Ordre ou la paix sociale restent des buts innaccessibles.

L'esprit engourdi par le fatalisme religieux ; égaré par les doctrines politiques, le « dominé » n'en ressent pas moins une impatience justifiée et, parfois, un sentiment de révolte.

« Les dominés », en naissant, héritent de prédispositions mentales et grandissent dans une ambiance qui pèsera sur leurs velléités comme un épais brouillard sur la nature. Le savoir est conditionné, la clairvoyance est faussée par les coutumes et les égoïsmes : la vertu ne fait pas recette dans un monde bâti sur l'exploitation de l'homme par son semblable.

Le « dominé » s'efforcera, par mécontentements successifs, d'échapper à des étreintes culturelles et économiques devenues insupportables. Les sirènes politiques, toutes drapées de démagogie, captiveront son esprit sans culture et son émotivité sensible à l'éclat du Verbe et à l'apparence merveilleuse des solutions proposées. La promesse de le rendre responsable de ses propres espoirs en lui confiant le contrôle de la chose publique lui apparaît comme une suggestion du bon sens. Ce « dominé » a grandi dans la soumission, dans le respect des valeurs usagées et dans l'admiration des gloires du Passé ; son éducation religieuse et messianique le prédispose « à croire » à l'appel des partis, à la surhumanité des prophètes politiciens, aux possibilités magiques d'un étatisme toujours renaissant qui lui propose ce thème effarant de réaliser la liberté par la dictature et la justice par le « Droit inégal ».

Happé par les partis, on ne lui enseignera que l'obéissance à des programmes qui lui paraîtront d'autant plus merveilleux qu'il n'en connaîtra ni la trame, ni le but exact, ni l'efficience réelle sur le cours de sa destinée.

Mais ce « dominé » croit. Il a la foi dans la politique qu'il ne peut mieux comprendre que ses maîtres qui exploitent sa crédulité. Il se trouve ainsi dépouillé des réflexes intellectuels qui eussent pu lui révéler sa force potentielle et sa puissance économique la tente. Il n'a pas compris que la liberté est une notion abstraite, une aspiration religieuse aussi longtemps qu'elle ne devient la science de l'administration des choses. « Car, c'est de ne pas savoir produire et distribuer les choses que nait la peur des lendemains et l'insécurité de la vie. »

C'est cette peur, cette paralysie des réflexes sociaux qui ouvre au « dominé » des issues plus ou moins douteuses. Ou, dépouillé de scrupules il s'efforcera de « nager dans le courant » noyant tous les gêneurs, ou, trop honnête pour devenir un bandit et cédant à son mysticisme, il souhaitera qu'un homme prodigieux, un surhomme, un Sauveur vienne l'arracher à son inquiétude et conduire le grand navire social vers un port accueillant.

Les dieux ont été des créations imaginaires soulageant l'homme de ses frayeurs à l'heure où il était incapable de s'expliquer les forces de la Nature... Les prophètes, les messies, les sauveurs n'ont été et ne sont encore que la matérialisation de l'incapacité et de l'inquiétude populaire.

Quand ceux qui se sont prévalus d'une prescience et d'une habileté extraordinaire pour apporter aux peuples le bien-être et la liberté échouent ; quand ceux qu'ils ont exploités et trompés errent à la recherche d'un équilibre qu'ils portent en eux sans en être conscients, plus ils recherchent une solution politique, plus ils s'égarent.

Alors, un jour, lassé de ses droits politiques illusoires, aussi ignorant à la fin de ses expériences qu'à leur genèse... le « dominé » en appelle à un Sauveur. La liberté est toujours ruinée par ceux qui la veulent domestiquer et par ceux, innombrables, qui n'en ont jamais compris les exigences et l'harmonie.

Quand les désordres et les corruptions de la bourgeoisie de 93 s'étendirent sur le pays, le peuple, ignorant, inconscient, créa Bonaparte. Et c'est dans l'idolatrie générale qu'il devint ce Sauveur qui devait répandre des flots de sang sur l'Europe.

Quand l'Italie piétina à la recherche d'un nouvel ordre, égarée par ses socialistes impuissants et corrompus, le peuple appela Mussolini. Quand la révolution de Weimar se montra incapable de construire la liberté économique et sociale, le peuple en appela à Hitler.

Si le peuple russe a subi 35 ans une tyrannie implacable, c'est que les élites nourries dans son sein portaient en elles, comme un cancer, le virus de la dictature. C'est que ce peuple qui sortait de la nuit religieuse fut guidé vers le culte de ses chefs, transposant ainsi sur le plan politique son idolatrie religieuse.

Si la France de la pourriture parlementaire et du socialisme dégradé a appelé de Gaulle au pouvoir, c'est qu'étant incapable d'organiser un nouvel ordre social fondé sur une liberté qui ne lui fut jamais enseignée, il ne lui restait plus que le recours au magicien, au messie, au sauveur.

La liberté, incomprise, dénaturée, dévoyée par ses meneurs ignares ou ambitieux sera toujours le fourrier de la dictature et de l'idolatrie des masses.

Et si, abandonnant tous les slogans et les symboles de ses institutions, elle a renouvelé à de Gaulle sa ferveur et son obéissance, c'est que la peur de son incapacité constructive, de son ignorance économique et sociale l'oblige à remettre à un sauveur la tâche nationale et civique que sur un plan métaphysique et parallèle mais universel, elle confie au plus grand fantôme de l'histoire des hommes : Dieu.

Peuple idolatre, qui croit à la « part entière ». Eh bien, la voici : une armée de 700.000 hommes pour assurer la grandeur de la France et donner du travail aux sans emplois.

Les manœuvres d'Auvergne, préface d'une répression qui t'attend si, quelquefois, récupérant ta dignité tu voulais conquérir la Liberté. Croisnous, la solution n'est pas de choisir des maîtres et des politiciens, mais de les rendre impossibles par l'intelligence, le savoir et l'organisation de l'Egalité économique.

J. B.

Leur SEIGNEUR, JESUS-CHRIST!

Certains vont s'étonner, à coup sûr, de voir un titre pareil dans un journal syndicaliste qui, en principe, ne doit s'occuper que de choses sérieuses. Pourtant, en cette période de renouveau clérical, je crois qu'il n'est pas inutile de faire un effort de simple information, vis-à-vis des camarades, qui n'ont ni le temps, ni le désir de s'instruire dans ce sens. Il peut arriver à tout un chacun, et cela m'est arrivé à moi, plusieurs fois, d'avoir à soutenir une controverse avec tel ou tel individu, croyant ou non, clérical ou anticlérical, libéral ou fanatique. Or, que peut-il répondre sur le sujet qui nous occupe s'il n'a pas, tant soit peu, étudié la question ? Nier, réfuter tout en bloc, railler et mépriser ? Cela n'est certes pas le bon moyen, car il est alors loisible à votre interlocuteur de vous traiter d'abord de sectaire, et ensuite, d'ignorant. C'est alors la fameuse phrase, tant de fois entendue, qui retentit de nouveau à vos oreilles : « Inutile de discuter avec vous, vous êtes buté, et vous êtes de mauvaise foi ; car même si l'on n'est pas croyant, il faut être juste, et l'on doit admettre tout de même que la légende de Jésus-Christ ne s'est pas créée toute seule, et qu'il y a un fond de vérité au départ. »

Eh bien, disons-le tout de suite, ce fond de vérité n'existe pas, et la légende s'est bien créée toute seule... ou plutôt on l'a créée, on l'a fabriquée de toute pièce, et dans un but bien défini : Organiser un mouvement, un rassemblement spirituel en quelque sorte pour tous les juifs exilés hors de Palestine, dans le but de sauvegarder leurs traditions et leurs coutumes, et aussi de reprendre leur rêve de conquête des peuples du monde. Ne pouvant plus compter sur leur puissance guerrière, depuis la destruction de la nation juive par Hadrien, ils allaient désormais établir leur hégémonie par l'esprit et la religion (n'étaient-ils par le peuple élu ?) Et les Evangiles, un tas d'Evangiles furent écrits par des prêtres juifs, dans le but de faire connaître au monde entier la venue du Prophète, du Messie annoncé depuis tant d'années dans la Bible, le livre sacré du peuple juif (1).

Naturellement, ces juifs de Palestine, auteurs présumés des Evangiles, étaient bien loin de se douter qu'ils jetaient ainsi les bases d'une religion nouvelle qui allait prendre une ampleur formidable et, finalement, se retourner contre eux par l'intermédiaire de son Eglise et de ses prêtres fanatiques.

Mais procédons par ordre : De quelle façon connaît-on les événements qui se sont produits autrefois ?

1°. — Par des récits oraux, transmis de génération en génération et, par là même, déformés petit à petit et devenant, finalement, des légendes plus ou moins merveilleuses.

2°. — Par les écrits des contemporains ou de ceux qui ont vécu peu d'années après ces événements, et qui rapportent les récits de témoins plus ou moins de bonne foi, plus ou moins impartiaux.

C'est, tout naturellement, cette deuxième façon qui présente le plus de garantie d'objectivité et de véracité.

Et c'est le rôle de l'histoiren de s'instruire sur ces événements passés, d'essayer de les faire connaître et, si possible, de les expliquer. Mais, ces écrits d'autrefois, en langues mortes, ou en langues difficilement accessibles, il est nécessaire de les transcrire en un langage moderne, compris de tout un chacun.

Et à l'historien, on doit adjoindre le savant : linguiste, paléographe, archéologue, apte à déchiffrer et à traduire les documents découverts. De nos jours, l'histoire est devenue une science, et celui qui n'en tient pas compte s'expose à se rendre tout simplement ridicule.

Ceci dit, revenons à notre sujet : Que sait-on sur Jésus-Christ ? Que connaît-on de sa vie, de ses parents, de ses prétendus disciples ? A ces questions, je crois qu'on peut répondre sans hésiter : Rien, absolument rien !

Rien que ce que racontent les fables que l'on désigne sous le nom d'Evangiles, rien que ce que nous en dit l'histoire dite sainte, fabriquée et diffusée par l'église catholique, rien en un mot qui soit scientifiquement établi.

C'est pourtant le moment où l'empire romain est à l'apogée de sa puissance, l'époque d'Auguste, de Tibère, de Caligula, de Néron, de Vespasien, Titus, Hadrien. C'est dire que, pour qui a entendu parler de l'administration romaine, les documents ne manquent pas. En a-t-on trouvé un seul qui mentionne seulement le nom de Jésus-Christ ? Non, pas un seul ! (2).

(1) *A ce sujet, il est bon de remarquer qu'avant Jésus-Christ des quantités d'individus plus ou moins illuminés avaient tenté de se faire passer pour le Messie annoncé à l'extérieur et qu'il y en eut encore d'autres après lui. Quant aux Evangiles, on en connaît plus de cinquante, dont quatre seulement sont reconnus comme bons par l'Eglise catholique, sans doute parce qu'elle les juge plus aptes que les autres à l'aider à réaliser ses desseins.*

(2) *Le ou les rapports du procurateur Pilate, relatifs aux procès et aux jugements de ces temps là, ont dû être détruits par les prêtres des premiers siècles parce qu'ils ne correspondaient sans doute pas à ce que l'on voulait faire croire. Il est bon de rappeler, ici, que l'Eglise, pendant des siècles, a été seule en possession des œuvres manuscrites des premiers scribes religieux, ainsi que des œuvres littéraires des Grecs et des Latins, et qu'elle a pu tout à son aise les falsifier, ou les détruire même, si elle a jugé bon de le faire.*

BLANQUET

(La fin au prochain numéro.)

OBJECTEURS DE CONSCIENCE

Par sa patience et son courage, ainsi que par une obstination raisonnée hautement louable, Louis Lecoin a atteint son but : Faire libérer les objecteurs de consciences emprisonnés. Avec, comme corollaire, la reconnaissance officielle, quoique pleine de réticences, de l'objection de conscience. Ce qui donne à penser que, dans un délai plus ou moins long, nous pourrons saluer l'apparition, en France, d'un véritable statut de l'objecteur de conscience, ainsi qu'il en existe déjà dans d'autres pays plus avancés que le nôtre en cette matière.

Mais cela, pour nous, et pour Lecoin aussi, n'en doutons pas, n'est qu'un premier pas, l'objectif final restant la suppression totale du service militaire, suivi, tout naturellement, de la disparition de l'armée.

Ce premier pas, toutefois, représente un magnifique résultat, si l'on considère la fragilité des moyens employés, face à cet ensemble puissant et essentiellement réactionnaire que l'on appelle l'Armée. L'Armée, cette chose plutôt inutile, pour ne pas dire nuisible à l'humanité tout entière, que les contribuables de tous les pays continuent à entretenir, assez naïvement, disons-le. Donc, bon gré mal gré, les militaires ont consenti à libérer les objecteurs emprisonnés. Mais cette libération ne s'est pas faite avec un minimun de tact, ni, non plus, de générosité. Lisons ces quelques lignes parues dans « Liberté » du 1er novembre, qui est le journal de Louis Lecoin : « *Mardi soir, 23 octobre, la gare d'Austerlits se trouvait en état d'alerte : une trentaine d'agents, cinq ou six motards, autant de gardes-chiourmes, et un bon nombre d'inspecteurs de police, avec mitraillettes et tout et tout, pour faire embarquer dix objecteurs de conscience sortant de Fresnes. Ceux-ci étaient enchaînés par deux et trois. Dans le train, on leur mit les fers aux pieds. Ce serait ignoble si ce n'était encore plus ridicule....* » Louis Lecoin.

Mais ça l'est ignoble, mon cher Lecoin, ça l'est ! et fort ridicule aussi, car qui penserait sérieusement que ces hommes calmes et sincères, pleinement conscients de leur responsabilité, tenteraient de s'échapper au cours du voyage. Ce voyage qui va les amener dans un camp résidentiel où ils seront à peu près libres, en attendant le fameux statut. Pénible vision, sans doute, que celle de ces hommes enchaînés, enchaînés comme l'étaient autrefois les forçats en route pour l'île de Ré, ou le bagne de Toulon !

Féroce excès de zèle, dira-t-on ! Mais imputable à qui ? A de simples gardes-chiourmes, vexés de voir leurs soufre-douleur leur échapper, ou à des policiers exécutant des ordres venus d'en haut ? Les deux sans doute, étant donné l'état d'esprit un peu particulier régnant chez les individus qui appartiennent à l'appareil militaire ou à l'appareil répressif, et quelquefois, aux deux à la fois.

En haut, il est facile de comprendre que les objecteurs de conscience soient considérés comme des gêneurs de premier ordre. Comment ! Voilà des individus apparamment sains d'esprit, croyans sincères pour la plupart, et moralement propres, qui refusent de revêtir l'uniforme et de porter les ustensiles des tueurs ! Mais c'est incompréhensible ! Et, en effet, ils ne comprennent pas nos anciens élèves des Ecoles Militaires ; cela les dépasse, et cela les irrite aussi ! Quoi, il y a donc des gens qui ne les considèrent pas comme des héros, dignes de vénération et de respect très humble, tout bardés qu'ils sont de décorations et de harnachements ! Il y a donc des gens qui ne se considèrent pas comme honorés de revêtir l'habit militaire ! Il y a donc des gens qui refusent de se soumettre, de s'agenouiller, de s'aplatir devant eux ? Et ces hommes ne sont ni des fortes têtes, ni des déserteurs, ni des malfaiteurs ! Comment, d'ailleurs, comprendraient-ils, nos militaires de carrière, du plus petit jusqu'au plus grand, eux qui ne sont pas loin de penser que la guerre est d'institution divine et qu'ils sont, pour le moins, des demi-dieux chargés de mener à bien les affaires guerrières. Lesquelles affaires ils mènent parfois à mal, mais cela est secondaire... l'essentiel étant qu'elles existent, ces affaires, et qu'elles continuent d'exister ?

A ces gens-là, et à d'autres aussi, il faudra beaucoup de temps pour comprendre, le temps que petit à petit augmente le nombre de ceux qui ont fait le premier pas ! Le temps que ce nombre devienne foule, où se mêleront les croyants et les incroyants, puis vague irrésistible emportant tout sur son passage, ce tout étant essentiellement constitué par la chose militaire. Cette chose anachronique, socialement parlant, et que, en cette année 1962, après tant de révolutions sanglantes dans le monde entier, nous sommes encore obligés de désigner par ce vocable exécré : l'Armée.

DU MILITANTISME A LA REVOLUTON

A l'âge de l'aviation et de l'atome, l'homme devrait réaliser, plus aisément, que les frontières, les états, appartiennent au passé et que les progrès enregistrés par la science devraient apporter des conditions nouvelles d'existence et de relations entre les hommes.

Le mantien de la répartition des populations en Etats, ne subsiste que pour satisfaire un pouvoir d'oppression, permettant au capitalisme de jouir toujours et impunément de la classe prolétarienne.

Quand chacun apportera à la collectivité sa quote-part de travail, chacun aura droit à sa quote-part de tout ce qui se produit dans le monde. Le préjugé des droits de la propriété devra disparaître, pour réaliser que le bien commun peut seul apporter le bonheur à tous. Le progrès ne consiste pas uniquement en la création d'inventions nouvelles qui, sous une élévation morale de l'homme, se transforme en un apport d'oppression, mais par le respect de la liberté envers tous et l'élévation de la fraternité entre tous les peuples.

Les travaux et relations commerciales, internationales, apportent la preuve que les hommes peuvent s'entendre, établir des bases de rapports, d'accords, de travail, sans passer par l'autorité des Etats. Que, tout au contraire, le jeu politique des Etats, ne fait que créer des divisions ce qui, pour les pouvoirs, justifie la nécessité d'un fonctionnarisme couteux et nuisible et l'excuse d'un militarisme dont la violence interdit des accords pacifiques entre les populations.

La répartition du corps électoral en partis politiques permet de maintenir les divisions internes des peuples, profitables au pouvoir. La répartition de la population mondiale en pays, permet de maintenir le jeu des frontières qui autorise le militarisme et le capitalisme. Car le militarisme et le capitalisme s'accouplent pour maintenir l'état d'esclavage déguisé des temps présents. Cette reconnaissance, cette soumission au capitalisme est internationale. La science qui devrait faciliter la libération de l'homme, apporte, tout au contraire, compression à la libertr des peuples du fait que le capitalisme, pressentant le danger d'une libération possible de l'homme, resserre son étreinte afin d'assurer le maintien de ses privilèges. Nous en enregistrons la preuve par la création, en de nombreux pays, de gouvernements autoritaires à tendance dictatoriale.

Les hommes qui sont les maîtres du capitalisme, des pouvoirs, des peuples, disposent de forces, de moyens, d'avantages, qui garantissent, présentement, la survie d'une civilisation périmée. Certains dictateurs peuvent parler de « couteaux au vestiaire ». Ce langage est le leur, par le nôtre ; chez nous la raison est plus forte que le couteau et nous espérons bien, en définitive, qu'une civilisation qui repose sur la violence sera dans l'obligation de faire place à une civilisation plus humaine.

Un des avantages, le plus grand, dont les maitres du peuple tirent profit, est la soumission du travailleur qui se complait à se plier à tous les ordres des Etats et font de lui un co-criminel. Les Etats, aux ordres du capitalisme, accomplissent leur mission d'esclavagiste. La guerre est toujours le résultat de pressions du capitalisme qui recherche le profit, ou bien encore, le mantien de son pouvoir, s'il pressent un mouvement possible de libérations des peuples.

L'appel à la libération des hommes doit s'organiser par les militants révolutionnaires qui doivent créer des groupes d'éducation enseignant à tous, et principalement à ceux qui ignorent tout de leur esclavage, ce qu'ils peuvent faire, ce qu'ils doivent faire, pour assurer aux générations de demain, paix, bonheur, liberté.

C'est donc à nous, militants de la révolution, de réaliser que notre action doit être celle de propagandistes ; par le verbe et par l'écrit, nous devons combattre le capitalisme, monstre à cent têtes, dénoncer ses crimes, ne rien lui pardonner, car lui ne pardonne rien. Nous devons lutter, jour après jour, en réalisant que si nous ne pouvons escompter aucun résultat dans les temps présents, nous devons, cependant, accomplir notre tâche de libération par la préparation de groupes de révolutionnaires qui constitueront des forces acheminant les peuples à la liberté.

Le syndicalisme libertaire, œuvre pour une conception généreuse de la vie, son but est une coopération fraternelle entre tous les travailleurs, entre tous ceux qui travaillent, utilement, pour assurer la vie à tous. Cependant, nous tendons la main à tous ceux qui, abandonnant un passé d'erreurs d'oppressions et violence, sont décidés à se joindre à nous, fraternellement, pour le plus grand bien de l'humanité. — « *Ce que nos adversaires ne peuvent pas ou ne veulent pas voir, c'est cette chose si évidente qui constitue la base de l'anarchisme : la tolérance.* » — G. Ernestan.

RENE VILLARD

NOUS AVONS GLANE POUR VOUS...

Tous les journaux espagnols de la péninsule soulignent la cordialité existant actuellement dans les relations franco-espagnoles qui, selon le ministre des affaires étrangères, M. Castiella, « traversent une période excellente ».

Les frictions qui existaient entre les deux pays il y a quelque temps encore, ont été complétement éliminées. *On a « calmé » en Espagne les ultras français et en france les exilés espagnols.* L'importance des échanges commerciaux augmente tous les jour et le nombre des touristes français et espagnols qui franchissent les Pyrénées dépasse toutes les prévisions.

Le quotidien madrilène « Ya », catholique (comme s'ils ne l'étaient pas tous) dit samedi 1er décembre dans son éditorial :

« Il suffirait que les tendances actuelles se maintiennent pour que la coopération hispano-française prenne de plus en plus d'importance et de volume. »

L'éditorialiste affirme ensuite qu'en dehors de « toute implication politique », l'Espagne et la France sont appelées à former à l'intérieur de l'Europe unie un bloc de 80 millions de personnes avec des critères semblables devant des problèmes identiques. Rappelant les temps passés, qui portèrent grandement préjudice aux deux pays, l'éditorialiste déclare que *les circonstances politiques actuelles sont différentes.* Il précise :

« De Gaulle est un homme attaché aux réalités, comme il l'a montré dans la tournure qu'il a su donner aux relations franco-germaniques. Il y a donc des raisons d'espérer que, sous sa présidence, la France tiendra particulièrement compte du rôle de l'Espagne. »

L'opinion de « Ya » est partagée, non seulement par l'ensemble de la presse mais aussi *par l'homme de la rue* qui pense, à la suite des élections françaises, que le triomphe du général de Gaulle, favorisera l'intégration de l'Espagne dans l'Europe. Le correspondant de « Ya » à Paris écrivait aussi dans une de ses récentes chroniques :

« Un jour, le général de Gaulle a dit à un diplomate : « L'Europe sans l'Espagne serait « sans profondeur ». L'éditorialiste ajoutait : « Nous croyons comprendre par cette phrase que de Gaulle ne se référait pas seulement à la stratégie. L'Espagne et la France, non seulement sont complémentaires, mais elles ont aussi besoin l'une de l'autre pour créer la future Europe. »

∴

La presse espagnole a une singulière façon d'écrire l'histoire quand elle place sur un pied d'égalité « ultras français » et « exilés espagnols ». Comme s'il pouvait exister entre-eux une comparaison possible : les premiers tendant à instaurer la dictature, les autres luttant pour l'abolir.

On conviendra, néanmoins, que le fascisme, des deux côtés des Pyrénées, consolide ses assises, avec la complicité des partis politiques, même ceux dits d'opposition, et malgré les prises de position démagogiques des organisations syndicales, bien pensantes ou prétendues libres, qui n'ont qu'un but : endormir tous ceux qui luttent pour la liberté jusqu'à ce que leur perte soit définitivement consommée.

Heureusement, la source d'informations qui rapportait le propos de « Ya », nous indiquait le même jour :

« Une bombe a explosé dimanche soir dans une rue située derrière le bâtiment du gouvernement militaire de la ville de San-Sébastian. Il n'y a pas eu de victimes et les dégats sont peu importants. »

Cette nouvelle nous a réconfortés. Elle démontre que tous les hommes de la rue *n'ont pas perdu le sens des réalités, que leur objectivité demeure totale, ce qui nous interdit de désespérer.*

DEUXIEME UNION REGIONALE

Les membres de la région parisienne sont informés que l'assemblée générale mensuelle de décembre aura lieu

EXCEPTIONNELLEMENT

le dimanche 23, mêmes lieu et heure.

LE SECRETAIRE.

ANTENA

VERACIDAD DE LAS DECLARACIONES

MADRID, (OPE). — El director de la Oficina de Estadística de los Sindicatos ha manifestado que es falso el noventa por ciento de las declaraciones hechas por las sociedades. Los declarantes tienen siempre miedo de que sus informaciones vayan a parar al servicio de contribuciones.

CONTRA LOS SALARIOS DE HAMBRE

PUENTE GENIL.—La emigración adquiere caracteres alarmantes. De momento muchos patronos sufren grave falta de personal. Las expediciones hacia el extranjero crecen en número y frecuencia.

ES BUENO SABERLO

MADRID. — El Boletín Oficial del Estado dispone, con fecha del 28 de noviembre, que « los envíos obsequios navideños por parte de quienes tienen algún pariente en el extranjero sean despachados sin necesidad de licencia de exportación siempre que los regalos remitidos no pesen más de diez kilos ni su valor exceda de cinco mil pesetas. Países orientales excluídos...

LA VENGANZA FUE TERRIBLE

VALENCIA. — Concepción Moreno Verdugo, de 19 años de edad, que prestaba sus servicios como sirvienta de la familia Zabala y que es natural de Amarrio (Avila), quería abandonar la casa y los señores la retenían de acuerdo con la voluntad de los padres de la muchacha. Esta mañana, después de una discusión con la señora de la casa, se encerró en el cuarto de baño con la niña María de los Angeles Zabala Ateche, de tres años de edad, y a los pocos instantes arrojó a la niña por una ventana y se tiró ella después. Las dos murieron en el acto.

LO QUE DIJIMOS

TARRASA. — Con el dinero de la suscripción pro damnificados por las riadas de septiembre y octubre de este año va a ser erigida una iglesia parroquial en el barrio arrastrado por dos veces llamado de San Lorenzo, en la riera de Las Arenas. Dicho templo no será prefabricado, como las viviendas...

EL CRIMEN DE CADA DIA

BARCELONA. — En un solar de la calle de Santa Coloma, esquina paseo Fabra Puig, de la barriada de San Andrés de Palomar, se efectúan obras para levantar un bloque de viviendas. Los cimientos llegan a cuatro metros de profundidad. Mal apuntalados — según confesión oficial — los lados se derrumbaron, atrapando a cuatro obreros, dos de los cuales — Antonio López Busto y Aurelio Guerra — murieron por aplastamiento y asfixia, quedando malheridos Anselmo Guerra Gallego y Manuel Merino González.

Repetimos : Con sindicato C. N. T. los obreros no trabajarían con tanto abandono.

CHOQUE DE ALTURA

SEVILLA. — Una escuadrilla de aparatos de la base militar de El Copero se elevó por prácticas de guerra. Dos cazas « C. 4 K. Messerschmidth » (¡esa marca tenía que ser!) chocaron violentamente al ir a tomar suelo, pereciendo ambos pilotos, los tenientes Germán Somoza Lorenzo y Antonio Leria Verdugo.

EL DINERO ES PARA EL CLERO

BARCELONA. — La prensa se queja del estado de penuria y abandono que se nota en el Hospital Clínico. Como este establecimiento no sustenta adjetivo santurrero, las caridades oficial y burguesa enfocan su dinero hacia los hospitales santificados, a las « hermanitas » y a otras cofradías incansablemente pedigüeñas.

FUEGO EN CASA DE LOS FOGUEROS

LEON. — La casa cuartel de la Guardia Civil de Vega del Valcárcel ha sido destruída por un voraz incendio. Los siete guardias con sus familias han sido alojados por el vecindario, al reves de los guardias, que acogen — cuando el caso se presenta — a los vecinos en la cárcel de Valcárcel.

PUJOL LIBERTADO, PERO CON RESIDENCIA FORZOSA

PARIS, (OPE). — Escribe «Le Monde» en telegrama de su corresponsal particular en Madrid :

« El dirigente católico catalán señor Jorge Pujol ha salido de la cárcel de Zaragoza y se le ha asignado como residencia la provincia de Gerona. En 1960 fue condenado a siete años de encarcelamiento acusado de haber sido uno de los dirigentes de los incidences que tuvieron lugar el 15 de mayo de 1960 en el Palacio de la Música de Barcelona con motivo de un concierto al que asistía el general Franco. En la sala se repartieron octavillas catalanistas y los estudiantes interpretaron un himno prohibido desde la terminación de la guerra civil. »

Tengámoslo presente

Fumar es un vicio del que no nos privamos. La Solidaridad, por el contrario, es una virtud que con frecuencia olvidamos.

⁂

Salistes indemne de la contienda. Tanto mejor. Pero, ¿sabes de la vida de los que no tuvieron esta suerte?

⁂

Si piensas ayudar a los mutilados e inválidos no esperes a mañana.

⁂

Trabajando consigues vivir modestamente. ¿Te preguntas alguna vez cómo viven los mutilados que no pueden trabajar?

⁂

Compañero, ¿te acuerdas de los mutilados de nuestra guerra?.

⁂

La Solidaridad es un deber. Prestarla a los mutilados es un honor.

⁂

Creer en un ideal comporta obligaciones. Por ejemplo, la de aplicar sus preceptos solidarios.

Los donativos para los mutilados o inválidos pueden ser enviados a la siguiente dirección :

C. C. C. 474 - 33. Bordeaux.
TRAPERO, Alexandre. «Chemin des Peyrettes». MACAU (Gironde).

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence : Bourse du Travail, Salle 15 bis (côté Mutualité), les mercredis de 18 à 19 heures.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement),

La paz de los cementerios

«LA Perla del Caribe» viene siendo desde hace algún tiempo a esta parte, el teatro de todos los acontecimientos políticos internacionales y el peligro inminente de la conflagración mundial atómica que destruirá completamente a nuestra pobre humanidad.

Estados Unidos, irreconciliable con el régimen imperante en Cuba y por temor a la invasión por cohetes nucleares que la Unión Soviética fue abasteciendo a Fidel Castro, ha estado a punto — y persiste estándolo — de desencadenar la guerra nuclear al ordenar el bloqueo de la isla y la detención de todo buque trasportador de armas nucleares — ofensivas — con destino a esta nación.

Hoy ha sido Estados Unidos al igual que ayer lo fue Rusia con el bloqueo de Berlín, podrá serlo mañana China con la invasión de la India y lo será cualquier Estado, el peligro de desintegración de nuestro mundo, el fin trágico de la especie humana y de todo ser viviente. El origen del Estado es belicoso. Para sobrevivir necesita desencadenar cataclismos, le es necesario el derrame de sangre que al igual que al chacal, es el que nutre y mantiene. El Estado es por su naturaleza el monstruo que ahoga las aspiraciones de todo humano que lucha por una sociedad mejor, por una sociedad de paz y de armonía entre todos los seres.

No hay posible entente ni podrá haberla entre los dos colosos que tratan de repartirse este desgraciado planeta y si los pueblos no reaccionan a su debido tiempo, oponiéndose a la belicosidad de los gobiernos que dicen dirigir los destinos del pueblo, convertirán en una plazo no lejano el mundo en llamas y cenizas dantescas, en donde reinará para todo sér viviente de esta minúscula estrella que se esfuerza por mantenerse en el firmamento, la paz de los cementerios.

He aquí un breve resumen de la paz que nos proponen los llamados defensores del orden y de la tranquilidad. He aquí la única solución pacífica que nos brindan y que los pueblos cegados por la ponzoña política y un conformismo descalabrado, aceptan aun a riesgo de ser eliminados como bestia de matadero.

Las fuerzas belicosas del Oeste han creado en estos últimos tiempos una nueva arma, siendo su potencia tan gigantesca que promete enviar al museo de antigüedades todas las guerras clásicas habidas hasta la fecha. Este armamento de técnica nuclear está siendo fabricado en cantidad suficiente para contrarrestar la superioridad de la Unión Soviética en efectivos, en blindados y en aprovisionamiento.

En la Gran Bretaña se hallan los bombarderos a reacción en V, Vulcano y Victor, siendo su « force de frappe » equivalente a 20 millones del Láncaster de la última guerra. El número total de vehículos americanos - bombarderos, cohetes, portaviones y submarinos capaces de trasportar armas nucleares estratégicas se elevan a más de 2.300. Como que cada uno de éstos lleva más de una bomba, el armamento nuclear estratégico de América sólo puede considerarse a más de 5.000 cabezas activas. Conjuntamente todos estos medios que llaman de defensa, tienen un plazo que puede ser de 25 minutos para los cohetes y varias horas para los bombarderos. Los más recientes, llamados Minutemen — 150 de éstos estarán prestos para entrar en servicio a finales del año 1963 en sus subterráneos especiales — en 15 segundos, y los cohetes Polaris lanzados por submarinos en submersión, serán disparados con la misma rapidez.

El principal instrumento táctico de « disuasión » del Occidente es la aviación. Los 3.000 cazas de la OTAN serán reforzados en casa de necesidad por 2.000 más que vendrán de Italia, Inglaterra, Holanda, Bélgica, Turquía y Escandinavia. Esta flota aérea estará en medida de saturar de bombas el campo de batalla a tal punto que no habrá tropa que pueda sobrevivir. En táctica nuclear la zona tomada como objetivo desaparecerá del mapa para siempre.

Por otra parte, los rusos proclaman poseer cohetes invulnerables, capaces de llevar una potencia explosiva equivalente a 100.000.000 toneladas de T.N.T. En julio de 1962 Kruschev afirmaba que su país posee una nueva arma terrífica y fantástica de una potencia destructiva increible.

Recientemente los rusos hicieron estallar un monstruo de 58 megatones capaz de destruir la ciudad más grande del mundo. Disponen de 430 submarinos y de un efectivo ilimitado de combatientes dispuestos a entrar en jaque.

Por lo que se puede apreciar, el arsenal bélico está bien nutrido para que la mínima chispa lo encienda y sus efectos mortíferos terminen con todo sér viviente que puebla nuestro planeta.

Mientras tanto, millones de desgraciados se mueren de hambre diariamente o permanecen arrastrando enfermedades incurables por falta de medicamentos. Mientras tanto, se persigue y condena a todo hombre que valientemente se opone al cataclismo bélico que se avecina cual ha ocurrido ya con el filósofo Bertrand Russell y otros que por todo el orbe se manifiestan contra la oscura noche que nos preparan. Mientras tanto, los proclamadores del « no matarás », hacen oídos sordos a lo que se prepara y celebran el Concilio en donde por la primera sesión gastó el Vaticano seis millones de dólares. Mientras tanto en conmemoración del 25 aniversario del 18 de julio, principio de la guerra civil española, nos dice la « National Review » de los Estados Unidos, 36 diputados tomaron la palabra ante el Congreso de U. S. A. Todos ellos celebraron el éxito final del general Franco como una victoria del Occidente. Al día siguiente, dice la misma revista, ningún periódico mencionaba el hecho. Mientras tanto los pueblos no reaccionen enérgicamente contra tanto abuso, la debilidad cerebral de los hombres perdurará para desgracia de una sociedad sedienta de paz verdadera y de bienestar.

La única solución factible ante la eventualidad de una guerra nuclear existe en que los pueblos se pongan de un común acuerdo reclamando la disolución de todos los ejércitos y con ello la destrucción total de todos los artefactos bélicos, empleando el dinero y las energías que se malgastan en todos estos fines, sin resultados positivos para la humanidad, en provecho directo de la sociedad. Cuando todos los presupuestos de guerra sean empleados en curar y combatir las enfermedades que destrozan a pueblos enteros ; cuando se emplee lo que se derrocha inútilmente en la fabricación de armamentos mejorando con ello la suerte de los hambrientos productores, y la ciencia y todas las ramas del saber se pongan al servicio de una humanidad mejor, ese día habrá cesado la paz de los cementerios para reinar en su lugar la paz de los humanos, la armonía, el bienestar común. Para lograrlo, es de suma necesidad recordar lo que en su día manifestó el gran pacifista Bertrand Russell : « Poner fin a la guerra que ha dominado la vida humana durante 6.000 años no es fácil. Es una tarea heroica, una tarea digna de todas las inteligencias de todo hombre sanó en todo el mundo».

Félix ALVAREZ FERRERAS

CHISPAS

FESTIVAL de ópera en el Liceo de Barcelona. Por ahora las novedades son dos : Representación silbada y pateada de la « Bohème », y el rival de Romeo caído sobre los músicos en el lance a espada de « Romeo y Julieta ». Hay que reanimar a las viejas glorias...

⁂

El anecdotario es inmenso, pues no se deja de estar en lo de la comedia es « infinita ».

⁂

Y menos mal cuanto tiene un fondo de veracidad y rebeldía, como en las salidas de Brassens, Léo Ferré, Léo Noel, Léo Campion y otros leónidos de candilejas.

⁂

Lo de « Las hormigas rojas », « El señor feudal » y « Carlos VI el hechizado, o el poder de la Santa Inquisición » sabe a polvo de antigualla. No huele mal lo superior moderno, inexistente...

⁂

Peiró, taimado inofensivo, me la jugó un día. Me delegó al Ministerio de Informaciones, donde me encontré con un introductor que conocía el oficio a maravilla. Me confundió con un Señor Don y genuflexionó elásticamente ante mi persona durante dos minutos.

Hui avergonzado de mi semejante, por su representación pdlaciega.

⁂

Por pala ciega, la mía, la de los tajos.

En éstos si que abundan las veracidades.

⁂

Tengo amigos muy versados en teatralismos y que, fuera de escena, proceden como si no hubiesen desalojado de ella.

⁂

La comedia política fue sustancial en Emiliano Iglesias. Llegó a decir en un mitin — leurrouxista por más señas — : « ¿La República? ¡Todo pa ella! »

Todo paella, y en lugar de tiros, resonaron grandes aplausos.

⁂

Boy, Bilbilis, Tirado : tres sacristanes que introdujeron sus letanías en casa. La consigna « bíblica » de « Los treinta judas » fue lanzada por ellos. Nuestra casa es muy respetable; pero cuando nos distraemos se nos mete en ella la comedia que suele terminar en drama.

⁂

Todos los confidentes, todos los traidores, todos los tránsfugos y cuantos más aventureros han hollado nuestro recinto, han hecho comedia mala con vistas a un resultado peor.

⁂

¡Sus a los comediantes escapados del tablado!

⁂

El propio Enrique Borrás, príncipe de la escena ciudadana, fue un clown detestable moviéndose en el tablado franquista.

CHISPERO

Recital Léo Ferré

AMABLEMENTE invitados, la noche del 4 decembrino acudimos al teatro A.B.C. para presenciar el recital de canciones con que el admirado Léo Ferré inicia su campaña artística para el año 1963.

El aspecto de la sala era espléndido, notándose en la misma la presencia de altas figuras del teatro, del cine, de las variedades y del periodismo, no faltando en el público una fuerte representación de estudiantes vanguardistas, de libertarios conocidos, de obreros con inquietudes, de circunstantes perdidos entre un público así de interesante y apasionado. El verdadero « tout Paris », libérrimo, antidoto del « tout pastis », estuvo esa noche apretujado, eufórico y ardiente con motivo de la expresión de uno de los suyos : Léo Ferré, cuyas canciones, unas en estreno, conocidas y no menos esperadas otras, daría el trovador revolucionario dentro de un instante. En lo mejor de la entrada unos aplausos resonaron señalando la presencia de Marlene Dietrich, de Michel Simon, de Henry Salvador, de Tino Rossi...

Descorrida la cortina un estrépito de palmas saludó la aparición de Léo con sus compañeros de orquesta. Empezó por « La machine à sous », con el brío y la dicción que lo distinguen. Prosiguió con empeño y acierto crecientes recitando « T'es chouette », « Elsa » (letra de L. Aragón), « La pipe » (letra de Baudelaire), « Notre Dame de la Muise » (de humor muy humano), « Les temps difficiles » (sátiras ardientemente celebradas por el público), « La vie es louche », el acierto « Paname », « Mon général », « Le pont Mirabeau », « Les tziganes »; otra sátira : « La langue française », etc. Llamó poderosamente la atención la crítica de la música frívola, que Léo sintetiza en el acordeonismo gangoso, a la cual opone un pasaje arrollador de la « Tocata», que el actor corta con una exclamación airada : « ¡Es Bach! ¿Le conoces?»

A nuestra manera de ver, Ferré es músico, poeta, actor de sus cosas, trabajador y revolucionario humanista. Sus canciones son, en todo caso, excelentemente vertebradas en composición y léxico. Aquélla es de buena factura y éste bien puesto, o intencionado.

El público se avino de mala gana al final de la fiesta, que prolongó con un doble bis adquirido al precio de fuerte insistencia. Inmediatamente los concurrentes fueron obsequiados con un « lunch » que nosotros no aprovechamos, pues en la democracia parisina rige de noche una tiranía insobornable denominada «Metro». — *J. Ferrer.*

España al día

ESPAÑA Y EL MERCADO COMUN

NO es necesario ser muy perspicaz para observar que a la España de Franco le interesa enormemente ser admitida como asociada en el Mercado Común Europeo. Todos los periódicos de España se dedican a poner de relieve cualquier indicio, por insignificante que sea, tendente a favorecer esa eventualidad.

El plan de desarrollo español, con las reformas de estructura para el comercio exterior que conlleva, tiende a eso; la tan cacareada y mentida «liberalización» del régimen, tiene la misma finalidad, y el bombo que la prensa está dando a la asistencia de cuatro ministros españoles a la conferencia de la O.C.D.E., persigue idéntico objetivo. De otra parte, se observa igualmente que los periódicos franquistas se amparan de todo signo de expresión exterior que favorezca sus designios, y los explotan al máximo. Lo que sucede es que, hasta aquí, son muy malos los defensores que les salen; júzguese, sino, por la nuestra: «Rivarol», de París, que denuncia la oposición que encuentra la España de Franco para integrarse a Europa, como una maniobra socialista, y «Orizzonti», revista editada por la Pia Sociedad de San Pablo de Roma, que estima «que muchos de los críticos antiespañoles podrían convertirse en turistas ante de hablar, por hablar, de España». A nosotros nos parece que el hecho de ser turista no concede derecho ni autoridad para hablar de España con propiedad. Sólo si los turistas se convirtieran en súbditos españoles y se integraran a la vida del país en calidad de trabajadores durante un par de años, podrían hacerlo.

Si al régimen le interesa tanto asociarse al Mercado Común, nuestro interés debe ser el opuesto. Por consiguiente conviene ser tenaces en la campaña tendente a contrarrestar esos planes, poniendo de relieve que el Plan de Desarrollo Español es pura fachada, que la liberalización del régimen es pura pantomina; que la visita de los cuatro ministros españoles a París que tanto se jalea en España, ha pasado inadvertida en el propio país en que se ha celebrado la Conferencia.

DE TODO UN POCO

LAS RELACIONES HISPANO-ITALIANAS. — El gesto de los jóvenes libertarios de Milán para salvar la vida del estudiante (no del terrorista) Jorge Conill, tuvo la virtud de crear un ambiente antifranquista en Italia como nunca se había conocido: Protestas de los intelectuales, disturbios en Roma ante la Embajada de España y ante la Santa Sede, manifestaciones de miles de estudiantes en varias ciudades italianas, moción de clemencia aprobada por el Ayuntamiento de Roma y remitida a Madrid, repercusiones del asunto en el Parlamento italiano, manifestaciones y agresiones contra varios consulados franquistas, campañas de prensa contra el embajador franquista en Italia, por considerar que éste mentía al considerar al juzgar que la campaña antifranquista era instigada por los comunistas, etc. Las relaciones entre los dos países se han deteriorado, al punto que Franco ha cambiado su embajador en Roma y que la prensa franquista puso el grito en el cielo diciendo que en Italia renacía el viejo espíritu antiespañol, del mismo modo que ahora dice que existen manejos antiportugueses por parte de los italianos.

Ya dijimos que no era cuestión de espíritu antiespañol ni antiitaliano, sino de fascismo y antifascismo. Esta semana podemos aducir varios hechos que abonan nuestra tesis. «Orizzonti», revista editada por la Pia Sociedad de San Pablo, de Roma, defiende las aspiraciones franquistas cara a la asociación de España al Mercado Común; «Il Quotidiano», órgano de la Acción Católica, minimiza las exacciones del franquismo y denigra al estudiante libertario Jorge Conill; y, por último, «Il Secolo», órgano del Movimiento Social Italiano, que como es sabido reúne las reminiscencias del fascismo italiano, se dedica en un artículo que reproduce la prensa franquista, a atacar a la República española y a los «rojos», diciendo que en la zona republicana las iglesias fueron convertidas «en salas de baile, baños, oficinas, centros de reclutamiento, checas, cárceles, casas de prostitución, teatros, cines y salas para celebrar mitines.»

LAS TRIBULACIONES DE UN MINISTRO. — Fraga Iribarne, flamante ministro de Información franquista, sigue sometiéndonos al régimen de ducha escocesa y poniendo en contradicción sus palabras con sus actos. Un día nos suelta lo de «deseamos auténtica, genuina, veraz y abundante información». Y otra vez, esto: «estamos decididos a liberalizar la prensa permanentemente». Si hay que liberalizarla, debe ser porque se halla domesticada, teledirigida. Así es, en efecto. En España no puede decirse más que lo que a Fraga Iribarne interesa; no pueden publicarse otros periódicos que los que al régimen interesan. Y, si aparece alguno clandestinamente, se condena a sus autores a once años de cárcel. Cuando se le pregunta al ministro si apareceran nuevos periódicos, contesta que ya hay bastantes y que, por ahora, no es posible por la penuria de papel que existe. Singular manera es esa de «liberalizar» y de ser objetivos.

EL ANALFABETISMO EN ESPAÑA. — Estos últimos días se está jaleando intensamente los resultados obtenidos por la campaña contra el analfabetismo emprendida por el régimen de Franco en España. Los resultados parece que son satisfactorios, mas se reconoce oficialmente que el 9,21 por 100 de la actual población española es analfabeta. Es decir, que hay todavía en España, aproximadamente, unos tres millones de analfabetos. Es un récord difícil de ser batido en los países europeos.

Si el régimen invirtiera en esa campaña los medios indispensables, el número de analfabetos disminuiría con mayor rapidez y hasta se pondría fin a esa vergonzosa plaga. Pero claro, como el régimen se preocupa más de mandar misiones al extranjero para seguir catequizando a los españoles que tienen que salir de su país perseguidos por la miseria, tiene que restringir las inversiones en otros capítulos. Y uno de ellos es ese: el de la desalfabetización. El balance es vergonzoso: tres millones de analfabetos, muchos niños en el arroyo, sin poder asistir a clase por no haber ni locales ni maestros y, mientras tanto, 91 misiones católicas españolas en el extranjero, pagadas por el erario público, para que no les escape la tutela de los desgraciados que han de huir de España acuciados por el hambre.

ITALIA Y «EL ESPIRITU ANTIESPAÑOL». — En estos últimos días la prensa española está echando mano de todos los recursos para acusar a Italia de servirse del «viejo espíritu antiespañol». Los franquistas olvidan, sin duda alguna, que la Italia de Mussolini fue, no hace aún tanto tiempo, uno de sus más firmes soportes. ¿Por espíritu antiespañol o por afinidad en las ideas fascistas?

Lo que sucede es que en Italia se puso fin al régimen fascista, mientras que en España aún subsiste gracias al sostén que recibe de algunos gobiernos democráticos. No hay en la actitud de los italianos ningún espíritu antiespañol, sino simplemente antifascista. Tampoco en la actitud de los fascistas españoles hay espíritu anti-italiano. La prueba es que cuando se trata de jalear lo dicho por algún órgano de prensa italiano de carácter reaccionario sobre la muerte de obispos y curas en España en el período 36-39, no tienen inconveniente en darle entero crédito —lo han hecho hace muy pocos días— sin ver en ello ningún espíritu antiespañol.

(Servicio de Información de la C.N.T.)

«RECUERDOS DE LA VIDA PAMPERA»

Esbozo de crónica del Movimiento libertario argentino escrito por el compañero Serafín Fernández.

Adquiérase en esta Administración al precio de 1 NF.

C. N. T. La evolución liberali

A fines de agosto denunciamos ante la opinión pública internacional el desencadenamiento en España de una nueva ola de terror, dirigida particularmente contra la militancia de la Confederación Nacional del Trabajo.

Tras la represión seguida contra quienes osaron realizar un derecho universalmente reconocido — el derecho de huelga — a partir de la tercera decena del mes de abril, y que se prolonga cerca de dos meses en Asturias, Vasconia, Cataluña, con conatos y ramificaciones en Levante, Andalucía y Madrid, la presión se encarnizó contra toda la oposición y especialmente contra los trabajadores. Las detenciones, deportaciones y despidos del trabajo fueron masivas. Infinidad de detenidos han sido condenados y aún persisten las deportaciones de los obreros considerados insumisos al autoritarismo de la patronal y de los mercenarios del régimen. Los condenados purgan su pena y los deportados sufren, ellos y sus familiares, las restricciones naturales de quienes pierden su libertad y su derecho al trabajo y son obligados a residir donde su profesión es inutilizable. El hamore es el signo material de este estado de cosas, sobre la humillación que representa tener que hacer acto de presencia dos veces al día en el cuartel de la guardia civil del lugar de deportación.

Los expulsados del trabajo han debido acomodarse a otros empleos y cuando han sido readmitidos en sus minas, talleres y fábricas, lo han sido a condición de tener que renunciar a sus derechos de antigüedad y demás beneficios obtenidos tras largos años al servicio de la empresa o patrón.

Tal estado de cosas no podía dar otro resultado que el de incitar a los hombres a la acción cruenta, a la protesta violenta más o menos simbólica. Así se produjeron en España una serie de actos ruidosos y explosivos que, si bien parece ser fueron realizados con tendencia sistemática a evitar víctimas, han hecho temblar a los servicios de represión hasta el punto de provocar su odio represivo. Como todo régimen totalitario, en España se reprime ciegamente, sin discriminación y en función de simples presunciones o necesidades tácticas. El aparato jurídico, totalitario también, no necesita de pruebas para condenar. Le basta con disponer de un papel firmado por el presunto delincuente para sancionar. En sus prerrogativas no cuenta para nada la materialidad de los hechos, las pruebas elementales y formales, ni son a retener las condiciones en que el atestado ha sido incoado. El método expeditivo heredado y aprendido de la Gestapo nazi es « convincente », tras semanas y semanas de interrogatorio en los calabozos de la policía. Así, por este medio, se hacen firmar atestados y declaración y se incoan los procesos por los llamados jueces y se han condenado por tribunales de excepción a 26 hombres de la CNT, a partir del mes de septiembre próximo pasado.

La acción violenta es tradicionalmente atribuible a los hombres de la CNT, a los anarquistas, y naturalmente, los servicios policíacos han operado en estos medios como respuesta a las protestas violentas.

Justicia ha sido hecha... y los timoratos, las gentes bien intencionadas, pueden dormir tranquilos : la policía vigila por su seguridad y descubre a los autores de sus sobresaltos. Es así como los Servicios de la Policía hitlero-franquista han cerrado esta fase represiva contra los hombres de la CNT, según las profusas y fantásticas notas publicadas por sus cuidados en la prensa vil y sumisa que se publica en España.

Sin embargo, lo cierto es que se ha condenado a 26 hombres de la CNT y ciertamente ajenos materialmente a los hechos que se les ha imputado. Nuestras convicciones solidarias y afinitarias con nuestros compañeros en lucha contra la dictadura nos permiten conocer y asegurar que esos hombres ,en su casi totalidad, son absolutamente inocentes y no han participado, ni de cerca ni de lejos, en los actos por los cuales han sido condenados. Podríamos desafiar a los « servicios » a que nos probaran lo contrario de cuanto afirmamos, seguros de que no responderían seria y responsablemente a nuestras afirmaciones. Y aun dudamos de que alguno de los condenados a penas extremadamente graves, alejadas del alcance intrínseco del delito imputado, sean realmente autores o coautores de los hechos por los que se trata de justificar jurídicamente su condena. Penas brutales alejadas, por su naturaleza, de la materialidad de los delitos atribuídos. Sin relación entre causa y efecto.

Es el complejo de culpabilidad del régimen que le lleva a perder toda noción de mesura, pues sabiéndose culpable de terrorismo trata de imponer y disponer a su antojo de la existencia de los españoles insumisos, contra todo derecho y principio

B.D.I.C

España al día

LA MENTIRA, RECURSO DE APURADOS

REITERADAMENTE en la ONU una potencia ha denunciado la existencia de bases de cohetes atómicos americanos en la Península ibérica. Como es natural en gente que cree en el Purgatorio, el representante franquista ha negado rotundamente la especie, a cuya negativa se han asociado la prensa diaria española (franquista de obligación cuando no por devoción) y algún periódico extranjero subordinado al signo monetario hispano. Ultimamente una publicación de esas apareciente en Inglaterra insertó un escrito pretendidamente jocoso en inglés de los madriles que bien pudiera firmarlo « Efe » si no existiera lo de arrojar la piedra y esconder la mano... En esos decires « angloeferinos » se hizo mofa de la base atómica existente en los alrededores de Zaragoza, afirmando que nadie, ni los pastores, se han dado cuenta de ella. Parecida argumentación se aduce en cuanto a bases de tal peligro existentes, según la potencia denunciante, en otros lugares de la península.

Sin examen ocular verificado sobre el terreno, los hombres de El Pardo y sus paniaguados extranjeros pueden negar, incluso mentirosamente, cuanto les venga en gana. Bien les interesa que Norteamérica inspeccione de visu el territorio de Cuba; pero nada les acomoda que la O.N.U. se meta en España para inspeccionar las bases atómicas extranjeras existentes en ella. Podrían ocurrir en la denuncia errores de señalamiento, que por algo los negocios sucios se llevan a escondidas. Pero que España es un país-depósito de artefactos nucleares, lo certifica el propio sistema de información franquista al notificar que un submarino atómico hasta aquí dependiente de la base naval americana en Escocia, pasó a formar parte de la base « conjunta » (quiere decir hispano-americana) de La Rota, siendo, La Rota, Cádiz, y siendo Cádiz una ciudad continental española. La Rota, Torrejón de Ardoz, Barajas, Barcelona... ¿Están los americanos en esos lugares para jugar al tute?

ESPAÑA - ANGOLA

La misma potencia (indudablemente oriental, lo cual no hace al caso) a que más arriba nos referimos, acusó reiteradamente en el Comité de Fideicomisos (otro organismo onuense) a la España franquista de tener soldados destacados en la colonia portuguesa de Angola para defender a tiros la política imperialista de Lisboa. Con este motivo la prensa franquista se desata (la desatan) en burlas e improperios contra la diplomacia acusadora, afirmando ser falso que España coopere militarmente con Portugal en la represión del irredentismo angolés. Podría ser verdad que formaciones regulares españolas no participaran en los combates de Angola al lado de la tropa salazarista, de donde puede surgir el truco de los « voluntarios » españoles para disimular la intromisión del franquismo en asuntos africanos. No obstante, ha sido comprobada la presencia de militares franquistas en el terreno de lucha angolés en las personas de un aviador y de varios militares heridos o moribundos expresándose en español sin dejo lusitano.

Además, ¿por qué tantos aspavientos por la acusación de intervencionismo militar-franquista en favor de Lisboa habiendo el « Canarias » participado en la persecución del paquebot « Santa María » junto con la escuadra portuguesa, según el acuerdo de cooperación militar que consta en el Pacto Ibérico?

Tanto se contradice el franquismo en su deseo de sobrevivirse, que no tiene reparo en agarrarse a la mentira, siendo ella el recurso de los apurados.

«C. S.»

NOTICIAS VARIAS

La revista «Economista» declara que «las relaciones entre España y Francia se intensifican. Actualmente, cerca de 300 sociedades francesas se interesan por España; desde la simple cesión de licencias hasta importantes inversiones en las empresas españolas».

∴

Madrid y su provincia cuentan con 444.903 trabajadores controlados por los Servicios del Seguro Social de la capital.

Las dos ramas de actividad que absorben la gran masa de trabajadores son la Construcción (83.000) y la industria Metalúrgica (63.000). La mayoría de ellos ocupan un empleo fijo (357.157). Los temporeros se calculan en 51.746.

∴

En ocasión de un reciente viaje el señor López Rodó se ha esforzado en interesar a la industria alemana «para...» ¿Para qué va a ser? Para que se instale en España.

El mismo señor ha hecho alusión a un informe de la Banca Mundial (este estudio de 568 páginas que analiza la situación actual de la economía española, ha sido publicado en español por la Oficina de Coordinación y de Planificación Económica) concerniente a las prespectivas de desenvolvimiento y expansión de España.

Como se puede colegir, el famoso Plan de Crecimiento —o como quieran llamarle—, es todo un éxito... turístico. El capital extranjero sienta bases en España y el español, maleta al hombro, busca la solución de su problema pecuniario, trasplantándose al extranjero, Europa, Australia, ¡qué importa!. La cuestión es salir del ahogo, otear horizontes nuevos que en su propia tierra no vislumbran. Luego, lo que sigue: el hogar en España, el hambre aquí; problemas de vivienda, de lenguaje, de adaptación.

Los que vivimos en localidades relativamente pequeñas, observamos mejor la cantidad de afluencia emigratoria que nos llega a través de frecuentes expediciones colectivas que, desde hace meses, se producen en serie.

¿Es ese el camino? ¿Es esa la solución? No, ciertamente, no; ni para ellos exilados económicos, ni para nosotros exilados políticos. Trabajar ese terreno, hacérselo comprender así. He aquí un aspecto de nuestra misión proselista y emancipadora de nuestra preocupación hacia España y su auténtica liberación.

∴

Se dice —y hasta quizá algunos lo creen— que el régimen franquista se ha dulcificado, que ha evolucionado... y nosotros constatamos: En noviembre de 1945, por redacción e impresión de «Solidaridad Obrera» clandestina, los compañeros afectados sufren prisión durante 9 ó 10 meses y, mediante fianza, salen en libertad provisional, pendientes de juicio; otro tanto ocurre al caer «Ruta», paladín de la F. I. J. L. clandestina, a fines de 1946, y suerte más o menos parecida, habrán padecido al caer otras apariciones esporádicas de nuestra prensa clandestina.

Sin embargo hoy, en plena euforia «liberalizante» de la censura de prensa, de sus gargarismos democráticos (¡cómo no!) y sus coqueteos «europeístas», hoy, en 1962, la justicia, en España, no se anda con chiquitas, ni siquiera con demoras, como antes. Los consejos de guerra tienen lugar sin dilación y su rigor a la vista está: Por redacción de «Juventud Libre» tres compañeros de la F.I.J.L. han sido condenados a once y tres años de prisión.

¿Qué es lo que ha cambiado? Para mí la resonancia y repercusión del hecho. Antes caían en el silencio, ni aparecían en la prensa. Hoy hallan eco internacional, se suceden protestas y, sobre todo, la juventud anarquista internacional ha pasado a la acción directa en su lucha solidaria por el pueblo español. Ginebra, Milán, son entusiastas y conmevedoras pruebas. ¡Bravo por la juventud libertaria sin fronteras! ¡Ese es el camino, muchachos, estudiantes, obreros!. Ese, que es nuestro lema, debe ser más y más nuestra práctica, la de todos.

A. F. B.

Festival en Roanne

TRAS una larga y lamentable ausencia de las tablas el Grupo Artístico « Iberia » ha reanudado contacto con el público el sábado 24 de noviembre.

Ocupémonos con satisfacción de esta reaparición tan deseada, de cuyo acierto puede desprenderse una seria actividad teatral no espaciada cual era mala costumbre. Creemos que el éxito obtenido el sábado indicado servirá de estímulo a los compañeros del Grupo y a la Organización en general para que las representaciones se sucedan. El ambiente es favorable y el momento también. La gran masa de emigrados españoles recientemente llegados que ha más que doblado la colonia española, pide fundirse en este ambiente tan familiar condensado en nuestros espectáculos. Esperamos que esta verdad sea comprendida y no se abandone el buen camino emprendido.

Ocupémonos ahora de la fiesta. Mención particular merecen las niñas Mari-Carmen Vallano, Chantal Molette y Lolín Pérez, las dos primeras por el cuplé con que abrieron el espectáculo y que fue visado por aplausos del público; y la tercera por su soltura en las tablas tanto en el baile como en el canto. Las tres formaron conjunto para representar « Las tres ratas », donde cada una de ellas rivalizó en gracia para colmar al público que las aplaudía a todo romper. Aurelio García fue caballero de pareja de Lolín Pérez en un danzón endiablado, completando esa fuga juvenil Héctor Reig recitando dos sensibles poesías : « Soldado », y otra dedicada a la resistencia española que fueron fuertemente aplaudidas. Su padre, Bautista, emocionó al público recitando « El crimen fue en Granada », de Antonio Machado, y « El poeta y la muerte », parte poética muy acertada que alcanzó el interés de los recién emigrados.

Por su parte, Juan Pérez demostró poseer cualidades y buena voz en sus canciones andalucistas. Carmen Prado sorprendió a la concurrencia por su juego de escena que, unido a su buen estilo nos incitó a todos las ganas de volver a oirla. Juanito Cruz y Helena Navero unen su experiencia y juventud recíproca formando pareja de danza muy bien compenetrada para las evoluciones y revoloteos españoles. El canto flamenco corrió a cargo de Carvajal y Morente, que a parte su arte fue también presentador, en cuya tarea se pinta solo. Forjanes patentizó su vis cómica y en último lugar actuaron como « plato fuerte » de la velada el guitarrista y cantador Antonio, y el concertista de guitarra José Renato, que complació — como Antonio — extraordinariamente al respetable.

Para todos los aficionados y artistas, especialmente para José Renato, el más sincero reconocimiento en nombre de la organización confederal de Roanne.

Y nos queda, al cerrar estas líneas, el deber de consignar que la dirección musical del espectáculo corrió a cargo del maestro Garangou.

Hasta la próxima representación, y que no se haga esperar mucho.

UN ROANES... DE ADOPCION

DISCOS

París, diciembre de 1999.

Querido joven : Te escribo con fecha anticipada para dejarte experimentado. Si tu decorativa juventud es de 32 diciembres con clarianas en la cabellera, en 1999 tus arrugas faciales certificarán 69 años y tu rizoso pelo será un recuerdo lejano. Del « boogie-boogie », del « twist » y del « bossa nova », ¿qué se habrá hecho? Sin embargo, por Chopin y por el bandoneonista contemporáneo de Martín Fierro, la mazurca persistirá en frescor y rumbo.

De todas esas excentricidades pinturales y yeseras, ¿qué hallar en los museos y en las colecciones de nuestro caro 1999? En cambio a Nonell, a Gaudí, a Casas, a Macho, los encontraremos eternizados.

Que yo alcance esa anualidad duomilénica no tiene caso, pues ya no me viene de medio siglo. Tanto se me da cien abriles como ciento cincuenta mayos. ¡Valiente quien me siga!

Y voy a decirte para tu gobierno, y aunque rija la moda de no escuchar a los multiprimaverales, que mejor cabeza que pavesa, ya que ostentar peinado en cresta o caído, jamás ha evitado calvicie. ¿Y entonces? Rasura externa e interna, el copo, el copón, la extinción.

Antes que lucha, ideas para sostenerla. De lo contrario no hay gesto, sino braceo; no hay médula, sino epidermis. Moverse sin motivo no adorna carácter. Pero es que ni carácter existe moviéndose sin motivo.

Durante mi estancia en esto libertario, he visto ancianos de 25 y menos años berrear desaforadamente para probar, ante los advertidos, que el estrépito sale de los nervios, no de la conciencia. Cansados, enronquecidos, íntimamente avergonzados de sus excesos vocales, esa militancia del grito desaforado ha ido ingresando al asilo de su preferencia — pancista, o marxista — donde roncar hasta el fin de sus vulgares días, hasta el término de una vejez de toda la vida.

Yo te estimo, joven barbudo, y por barbado ex imberbe; y por estimarte no te deseo un final prematuro. Sé joven de hecho, ahora y siempre. No des, chillando juventud, idea de tener una vejez que sospechas cercana. Yo, por ejemplo, no di importancia a mi escasez de años, igual que no la doy a mis años de treinta meses. Me siento lo mismo. ¿Que una pierna flaquea? También en 1906 pasé por el Clínico por ratos y flatos. En los dispensarios abundan los vejetes y los adultos quejosos y lacrimosos. La salud no es patrimonio de nadie. Cada uno se administra el bienestar físico que posee. Y se lo aumenta a fuerza de optimismos. Es mi mejor receta.

Es buenísimo poseer ideas, y por añadidura nobles. Sentirse máximamente anarquista, con fundamento. Ser sencillo y bueno; vehemente y abnegado. Saber estimar el concurso de otros, tan interesantes como uno mismo. Peinar excelentemente para agradar a la muchacha preferida, no para insinuar sabidurías, esas importancias que se andan por lo íntimo, no por los terrados.

Posible que no me escuches o que, de hacerlo, te sonrías compasivamente, jovencito de 32 años y ya con claros soleables en cabeza de nubes. Pero la verdad en este instante es mía y no la suelto.

En 1999 — esa fecha inminente — ya te darás cuenta si ahora no te apercibes.

DISCOBOLO

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

taria y corporativa) y refleja los esfuerzos que la oposición realiza en el terreno diplomático internacional para obtener la descalificación de Salazar. Se registra también la actividad más congruente de una resistencia directa, dedicada a atacar al régimen en su propio terreno. Intervienen en el periódico varias tendencias y se recogen ecos de la prensa internacional, entre los que figura un artículo de COMBAT SYNDICALISTE. Una «carta de Lisboa» da cuenta de varios detalles de la situación que se vive en la capital Lusitana. La traduciremos y daremos íntegra en próximo número.

∴

El reciente cambio ministerial ha provocado el comentario de toda la opinión que considera el régimen de Salazar como una rémora y un oprobio que caracteriza las contradicciones absurdas del pretendido «mundo libre». Se supone que tal modificación ministerial responde a la necesidad de situarse en un plano «democrático» a efectos de favorecer el ingreso en el Mercado Común Europeo. Portugal deberá presentarse a una reunión que tendrá lugar en el próximo enero. Menos favorecida se hallaba España en este particular, pero a petición de Francia, que tiende una mano amiga, se convocará también a España en fecha próxima.

Los reaccionarios portugueses manifiestan su desacuerdo ante la designación de Galvao Telles al Ministerio de Educación. Los estudiantes esperan obtener de éste una solución que dé término a la crisis universitaria. Pero varios profesores de alto grado han presentado la renuncia de sus funciones oponiéndose al nuevo ministro.

Lo cierto es que las rebeliones producidas en las colonias y el estruendoso rapto de la «Santa María» han tenido su eficacia en el sentido de colocar el «caso» de Portugal en la línea de revisión de actitudes ante los regímenes de fuerza. A ello responde el discurso reciente de Salazar. Con un lenguaje semejante al de Franco y notablemente similar al de otros jefes de Estado de carácter unipersonal, se proclama defensor de Europa y precursor del «progreso de los pueblos»... Como sus congéneres agita Salazar el espantapájaros del comunismo en momentos en que el propio «mundo socialista» da prueba de inestabilidad interna y de resquebrajamiento.

El signo de esta hora es el de la conjunción de los «grandes» de este pequeño globo. Conjunción circunstancial que necesitan para tomar respiro y examinar a su guisa los procedimientos a utilizar para que el mundo y la serie de «mundillos» que le subdividen se mantenga por luengos años en el sistema capitalista actual al amparo de la terrible concentración de poder que acumula el Estado.

SERVICIO DE LIBRERIA

REGALOS PARA FIESTAS

COLECCION OBRAS ETERNAS

Edición de lujo: Encuadernaciones en finísima piel, totalmente estampada en oro, con guardas de raso y cortes dorados. Precio de cada volumen: 5.250 francos.

ANDREYEV, LEONIDAS: *Obras escogidas* (70):
Historia de Serguiei Petrovich. La idea. Vida de Vasilii Fivieski. Risa roja. El gobernador. Judas Iscariote. Bruma. Mis memorias. Saschka. Yegulev. En la ventana. Vivieron..., fueron. Fantasmas. Sin perdón. Así fue. Cristianos. Lázaro. Hijo del Hombre. La norma del bien. En la niebla. Promesas primaverales. El (historia de un desconocido). Malditas fieras. El kaiser y el prisionero. *Teatro:* A las estrellas. Sar Golod. Máscaras negras. Vida de hombre. Amor al prójimo. Días de nuestra vida. Anfisa. Anatema. Gaudeamus. Océano. Yekaterina Ivanovna. Las bellas sabinas. El profesor Storitsin. No matarás. El que se lleva las bofetadas. El vals de los perros. Honor (El viejo conde). Los jóvenes. Celo administrativo.

BLASCO IBAÑEZ, Vicente: *Obras completas:*
I (1893-1906) (37).
II (1907-1922) (38).
III (1923-1930) (39).

CALDERON DE LA BARCA, Pedro: *Obras completas:*
I (Dramas) (20).
II (Comedias) (21).
III (Autos sacramentales) (21 bis).

CERVANTES, M. de: *Obras completas* (I).

CORDOVEZ MOURE: *Reminiscencias de Santafé y Bogotá* (79).

COSTUMBRISTAS ESPAÑOLES:
I (siglos XVII, XVIII y XIX) (58).
II (siglo XIX, cont. (59).

DICKENS, Charles: *Obras completas:*
I (51). II (52). III (53). IV (54). V (55). VI (55 bis).

DOSTOYEVSKI, F. M.: *Obras completas:*
I (1844-1865) (3).
II (1866-1876) (4).
III (1879-1881) (4 bis).

DUQUE DE RIVAS: *Obras completas* (30).

ERASMO: *Obras escogidas* (73):
Correspondencia con Pontífices. Panegírico gratulatorio. Opúsculos juveniles. Educación del príncipe cristiano. La viuda cristiana. De cómo los niños han de ser precozmente iniciados en la piedad y las buenas letras. Querella de la paz. Adagios. Coloquios. Paráfrasis del Evangelio de San Lucas. Epigramas. Epistolario.

GARCIA LORCA, Federico: *Obras completas* (69).

GOETHE, Joham Wolfgang: *Obras completas:*
I (Miscelánea. Poesía. Novela) (28).
II (Novela. Conversaciones con Eckermann. Autobiografía) (29).
III (Autobiografía, cont. Teatro) (29 bis).

GRACIAN, BALTASAR: *Obras completas* (27).

HUMORISTAS ESPAÑOLES. ANTOLOGIA (78).

IBSEN, HENRIK: *Teatro completo* (64).

LIBROS DE CABALLERIAS ESPAÑOLES, Los:
El caballero Cifar. Amadís de Gaula. Tirante el Blanco (68).

MAJO FRAMIS, Ricardo: *Vida de los navegantes, conquistadores y colonizadores españoles:*
I (36) Navegantes.
II (36 bis) Conquistadores.
III (36 ter) Colonizadores.

MARK TWAIN: *Novelas completas y ensayos:*
I (66). II (67).

MAUPASSANT, Guy de: *Obras completas* (dos volúmenes) (56-57).

MOLIERE: *Obras completas* (31).

NERVO, Amado: *Obras completas:*
I (Prosa) (60).
II (Verso) (61).

NOVELA CORTA ESPAÑOLA, LA (65).

NOVELA HISTORICA ESPAÑOLA, LA (81).

NOVELA PICARESCA ESPAÑOLA, LA (22).

NOVELA DE LA REVOLUCION MEXICANA, LA:
I (82). II(83).

PALACIO VALDES, Armando: *Obras completas:*
I (Novelas) (8).
II (Novelas y otros escritos) (9).

PALMA, R.: *Tradiciones peruanas completas* (62).

PALOMINO, Antonio: *El Museo pictórico y Escala óntica* (44).

PARDO BAZAN, Emilia: *Novelas y cuentos completos:*
I (23). II (24).

PEREDA, José M. de: *Obras completas (dos volúmenes)* (10-10 bis).

Giros y pedidos a Roque Llop
24, rue Ste-Marthe, Paris (10e)
C C P 13 507 56, *Paris*

COMUNICADOS

COLOQUIOS EN LA REGION RHONE-LOIRE

Consecuentes con el criterio manifestado por varias FF. LL. de la región, en relación a la conveniencia de organizar, entre compañeros, coloquios, o cambio de impresiones alrededor de los temas de vital importancia para todos cuantos amamos a la CNT, cosa que, por otra parte, y con muy buen acierto, tuvo carácter de encarecido estímulo en el último pleno de Toulouse, hemos tomado la iniciativa de llevar a efecto el primero de dichos coloquios en la región.

La Federación Local de Venissieux, de acuerdo con la Federación Local de Oullins, propone el siguiente tema de discusión :

¿Cómo piensan los compañeros respecto al futuro de España y de la C. N. T.?

El primero de dichos coloquios se celebrará en el local de la Federación Local de Venissieux, el domingo, día 30 de diciembre, empezando a las nueve y media de la mañana, pudiendo proseguir por la tarde si por el interés del debate lo estiman los reunidos.

Quedan invitados todos los afiliados a la C.N.T. de la región que estén de acuerdo con lo expuesto.

F. L. DE TOURS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que celebrará el día 16 de diciembre a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 23 a las nueve y media de la mañana , en el Café Cassagnes, plaza del mismo nombre.

F. N. I. F., PARIS

Convoca a todos los ferroviarios a reunión extraordinaria para el domingo 16 de diciembre, a las diez de la mañana, en el local social. En el Orden del Día: Información general; Renovación de cargos y nombramiento de delegado del Grupo de París; Proyectos e iniciativas en general. Encarecida la asistencia de todos.

EN CLERMONT - FERRAND CONFERENCIA

El domingo, día 23 de diciembre, a las nueve de la mañana, en la Casa del Pueblo, sala número 2, el compañero Alejandro Lamela dará una conferencia con el tema: *Compendio sobre el origen del socialismo.*

GRUPO LOUISE MICHEL

Anuncia conferencia pública y contradictoria para el 14 de diciembre a las nueve de la noche, en el 7 de la calle Trétaigne, París (Metro Joffrin). André LORULOT desarrollará el tema: «Les grenouilles réclament un roi».

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis
PARIS, Ier

CONFERENCIA

El día 15, a las 9,45 de la noche, se iniciará un nuevo ciclo de conferencias sobre los problemas económicos peninsulares, cuya primera disertación correrá a cargo del economista Jesús Prados Arrarte, que desarrollará el tema: *España y el Mercado Común.*

« R U T A »

Esta publicación —la clásica de la F. I. J. L.— ha sido reivindicada por nuestros jóvenes de Caracas. Con ese nombre de contra-atasco, de ir adelante, publican un Boletín de contenido interesante. Lo recomendamos.

PARIS
Comisión de propaganda gratuita

Recibimos de los compañeros Arrufe, de Francfort, 30,00 NF, y de Widman Peña, de Ginebra, 20 francos suizos, al cambio, 22,40 NF.

AGRUPACION CENETISTA DE TARRASA

Como en años anteriores, los compañeros de Tarrasa organizan un festival de carácter íntimo que se celebrará en nuestro local el próximo día 23 a las tres de la tarde. Durante la fiesta se procederá al sorteo de los objetos que constituyen una magnífica tómbola.

Quedan invitados todos los compañeros y sus familias.

«TIPOS ESPAÑOLES»

A fines de año «Tipos Españoles», de Felipe Alaiz, podrá ser expuesto a la venta. Su precio será de 5 NF. En cubierta y en contracubierta irán dos dibujos interpretativos del sentir alaiziano trazados exprofeso por el artista y compañero Lamolla. Pueden formularse pedidos a esta Administración en la forma acostumbrada.

Un libro que caerá bien para regalo de año nuevo.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de diciembre - Lista I

	NF
Sobrante, mes de noviembre.	12 48
París:	
Un desconocido	5 00
Santamaría, de *Aubervilliers*	10 00
Uno del Ramo del Agua	10 00
Vidal Fontanet	10 00
Torres	10 00
Berthe et Jacques	5 00
De la Federación Local de Drancy	60 00
Prades	5 00
Cándido Ginés	25 00
F. L. París: Salvador Martínez	4 00
Uno	2 00
José Nadal	2 00
José Alpar	10 00
Antonio Carro	4 00
Manent	6 00
Martín Alandi	10 00
J. Gregori	3 00
Helenio Molina	5 00
Jaén	3 00
Aladino Huerta	3 00
Barranco	10 00
Vicente Gutiérrez	5 00
José Abelló	10 00
Jaén (dos veces)	6 00
José Arpal	10 00
David González	10 00
José Bonell	5 00
F. Local de Thiais: Anselmo Ramos	10 00
José Arcal	5 00
Pedro Castellví	5 00
Pedro Genique	5 00
Pedro Peralta	5 00
T. M.	5 00
Julio Rodríguez	5 00
Francisco Roda	5 00
X. X.	2 70
Mulet	5 00
L. M. de *St. Maur les Fosées*	30 00
Lyon: Padrós	10 00
Dreux: Hernández	10 00
Menéndez	5 00
Total	368 18

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Prosigue la venta de turrones de España en esta Administración, 24, rue Ste.-Marthe, París (X). Con el mismo fin pueden adquirirse cestos españoles y otros objetos. El beneficio se destinará íntegramente a la suscripción.

PARADEROS

Paradero de los compañeros Silvestre y Vidal, guarnicionero, ambos de Sabadell. El primero habitaba en Sète (Hérault). Escribir a José Vilaplana, 42, rue de Lalande, Bordeaux.

— Se ruega a los compañeros que estuvieron en el campo de Ennebont (Morbihan), en marzo y abril del 43, se pongan en relación con el compañero Igualcel, Prudencio, 143, rue Notre-Dame, Bordeaux (Gde.), para un asunto de interés, lo más rápidamente posible.

zante del franquismo A. I. T.

moral y jurídico, a su antojo y absolutamente, como corresponde al absolutismo totalitario y bestial que le inspira. Los derechos humanos pasan por semanas de « interrogatorios » en las ergástulas policíacas hasta provocar la desesperación de los interrogados, cuando no la muerte como medio de escapar al martirio. Otras veces el martirio provoca la muerte y se camufla en suicidio a través de una ventana casualmente abierta.

Estos 26 condenados de la CNT no constituyen sino una prueba más de lo que sufren todos los opositores al régimen dictatorial. El simple hecho de considerar a un hombre responsable de un grupo confederal organizado, en Valladolid por ejemplo, de cotizar, de dar a conocer noticias, de distribuir propaganda incitando a los trabajadores a perseverar en la defensa de sus derechos de sindicación y huelga le lleva, a él y sus compañeros, a presidio por largos años. Reconstituir los cuadros sindicales de la CNT en Vigo (Galicia) basta para considerar que ello es delito de rebelión y juzgado por tribunales militares incompetentes, sin derecho a defensa, enviarles con penas severas a presodio. El que unos jóvenes de Zaragoza hayan editado o distribuído su vocero « Juventud Libre » ha constituído, también, un delito de rebelión por el cual un tribunal militar les ha condenado a largas penas de prisión. Que unos jóvenes en Madrid hayan tenido relaciones entre sí y posiblemente alguno de ellos, de lejos, haya estado ligado de amistad con algún presunto autor de actos de violencia, ha basado para que todos ellos — 12 — hayan sido martirizados día y noche para, finalmente, ser cruelmente condenados por instancias militares igualmente. Y así en Barcelona y en toda España. Para condenar basta con la presunción o la necesidad de ejemplarizar; de mantener el terror. Lo importante es que las « buenas gentes » del régimen vean como sus sabuesos velan por su tranquilidad y plácida digestión.

El Pueblo gime bajo la miseria y la opresión, bajo el terror y el martirio, y sea socialista o cristiano, anarquista o republicano (todos comunistas a los fines usuales) el individuo se encuentra permanentemente amenazado en su existencia normal. Decir « no » a la explotación inicua del patrón es la prisión y el hambre. Protestar de la injusticia igualmente. Y si los autores materiales de actos de protesta no son habidos se inventan, y cualquiera de estos opositores es bueno para ocupar el puesto reservado a aquéllos. Comparecerán ante una curia militar, sin condiciones jurídicas, para condenar a los deseos de la policía y sus atestados. Ninguna violencia, por muy inocua e intrascendente que sea, puede ser tolerada por la violencia encarnada en el poder. Ello responde perfectamente a la naturaleza y mentalidad del señoritismo caciquil, civil o militar, de la España tradicional : para flamencos, para ejercer violencias están llenos y por ello gobiernan.

Al denunciar este estado de cosas, del que las agencias de información del mundo libre han dado noticia, la C.N.T. pretende llamar la atención de todos los hombres libres del mundo. Estos hechos y otros que diariamente suceden en España, ilustran claramente los designios del régimen. Su pretendida e hipócrita « liberalización » con vistas a obtener audiencia en las instancias internacionales donde aún no participa, ofrece este contraste singular : liberalización verbal y acentuación simultánea de su brutalidad represiva contra todo principio de libertad.

Estamos convencidos de que esta nuestra denuncia no ofrece elementos nuevos a la conciencia de los hombres. No ignoramos que las instancias internacionales creadas en defensa de la democracia saben todo esto y, sin embargo, persisten en aceptar la compañía nauseabunda de la tiranía fascista española. Nada nuevo decimos si al denunciar esta situación evidenciamos que los Derechos del Hombre, las libertades ciudadanas, siguen proscritas en España. Tampoco es nuevo decir que la persistencia del totalitarismo en España engendrará indefectiblemente una psicosis de violencia cada día más creciente y cuyos alcances son imprevisibles, pues sabido es que la violencia sólo violencia puede provocar y nadie, racionalmente, podrá condenar a quienes defienden su derecho a vivir por todos los medios a mos para nuestro pueblo y sus hisu alcance.

Los españoles libres, quienes deseamos, una era de paz dentro del progreso y la libertad, no desesperamos de que un día no lejano la justicia triunfará sobre el crimen y el derecho sobre la arbitrariedad erigida en sistema de gobierno. El pueblo español es digno de mejor suerte y de más altos destinos.

Secretariado Intercontinental de la C. N. T. de España en el Exilio

Diciembre 1962.

S.I.A.

CALENDARIO S. I. A.

Los compañeros de París y pueblos limítrofes pueden adquirirlo en S.I.A. Regional y Local, 24, rue Ste. - Marthe, París (X), al precio de 2,50 NF. Especificar si se quiere en español o en francés.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

B.D.I.C.

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Pólvora en España

Han estallado bombas de débil potencia en las inmediaciones de edificios oficiales de Valencia, Madrid y San Sebastián. De momento se ignoran los móviles de estos atentados. (De la prensa diaria.)

PETARDOS alarmistas en ciudades importantes de España, con móvil ignorado. Sin saber nada, podemos adivinarlo todo. El malestar que sufre la población española a causa de la tiranía política y económica que padece, ayuda a pensar en una exclamación airada para que los sordos oigan. «El pueblo español se ha acomodado al régimen franquista», alegan los portavoces de la democracia comercialista. Y como si tal creyeran, así lo dejan; ¡dejan a la España de Franco en «país libre»!. ¿Se ha visto mayor cinismo o malvada ignorancia? Lo que los aliados combatieron con las armas en cuatro continentes hasta vencerlo —el fascismo—, lo dejan por bueno en la Península porque los peninsulares lo merecemos...

Las explosiones de protesta contra el fascio-falangismo imperante en España tienen demasiados precedentes para que nadie se equivoque en cuanto a su significado. Los artefactos estallantes, ciudadanamente inofensivos, resultan un bofetón bien aplicado a las mejillas de cuanto regimental o extranjero protector del franquismo sostiene que en España no cabe otro sistema político que el imperante. Que los campesinos mueran de hambre en Andalucía y otras regiones en silencio o que emigren en masa, no quiere decir que condesciendan con el régimen que los ha hecho desgraciados. Que la ciudadanía en general soporte al Estado totalitario por temor a represalias de tortura y muerte no afirma —¡muy lejos de ello!— que apruebe ese sistema feroz que la sojuzga y acongoja, en cuyo caso, a todas luces verídico, las pólvoras quemadas en Valencia, Madrid y San Sebastián tienen una procedencia innegable: el pueblo, que las acepta unánimemente, que se siente representado en el gesto incruento, mas ruidosamente protestatario, contra una situación ignominiosa. Quienes han encendido la mecha de los petardos pueden ser republicanos, cenetistas, anarquistas, socialistas, autonomistas, no importa; pero es el pueblo quien procede, aprueba o considera que lo hecho es poco.

Si un día el «caudillo» se cae de la montura y se rompe la crisma, ya se verá aplauso unánime en España. No valdrá que las democracias sostenedoras del franquismo finjan estupor o sorpresa. El entusiasmo de España entera alcanzará grado ígneo y contaminará a Portugal incluso para provocar la caída de Salazar no importa cómo. Los españoles soportan el régimen a tiros y a cristazos y ciegos o cotizados por el «caudillo» han de ser los periodistas, los políticos y los diplomáticos que «no se dan cuenta».

Ahora una cosa: mirando al interior y al exterior de la Península, un detalle nos corazona: el resurgir juvenil, la acción resistente de dentro y la correspondencia juvenil de fuera. Ginebra, París, Génova, Milán...

La llama de rebelión entre el rescoldo fascista de Iberia no sólo alumbra en ésta, sino que ha prendido, solidariamente, en el extranjero.

Crítica libertaria

El tener enemigos

por FONTAURA

EN verdad que la vida ofrece detalles, matices, que, por lo que en ellos hay de paradógico toman un corte que se diría inverosímil. Pero de nada cabe extrañarse si tenemos en cuenta aquello de que en el hombre se cifra la medida de todas las cosas, ya en el lado de lo bueno, hasta llegar a lo sublime; bien del lado de lo malo, descendiendo a lo abyecto y repugnante.

Harto conocidos son los argumentos que acostumbran a emplear los comunistas atacando a la burguesía. Y realmente tienen razón. Es sabido el repertorio que usan quienes proceden y defienden el sistema burgués al combatir a los comunistas. Y también están en lo cierto. De ahí resulta curioso comprobar cómo elementos que, en razón de sus respectivas posiciones doctrinales, deberían considerarse como enemigos, buenamente se ponen de acuerdo para intervenir en un mismo negocio y partirse los beneficios.

Hace unas pocas semanas, el semanario parisino « Le Nouveau Candide », expuso como algo sensacional, en el dominio de las Letras, la próxima aparición de una obra titulada : « Les deux géants : Histoire illustrée des Etats-Unis et de l'URSS de 1917 à 1960 », escrita, la parte referente a América, por André Maurois, y la concerniente a Rusia, por Aragon.

Al parecer, según la publicación indicada, antes de la aparición de la obra, hay ya un volumen de suscripciones que alcanza la respectable suma de cuatrocientos millones. Se manifiesta : « Verdaderamente los dos autores son célebres, se trata del poeta y novelista Aragón y del historiador, muy burgués, André Maurois, y el tema es de actualidad. » Y se destaca en la información, debajo del título « El Maurois - Aragón » será el el negocio más bueno del año », lo siguiente : « El burgués y el comunista se reparten ya treinta millones. »

En realidad resulta chocante ese previo acuerdo entre dos *enemigos* : el *burgués* y el *comunista*, en plan de contribuir a la puesta en práctica de una empresa de la que sus promotores piensan, evidentemente, sacar pingües beneficios.

Desde el punto de mira que podríamos llamar doctrinal : crítica de instituciones y procedimientos, al defender unos una causa y otros la opuesta, quienes se respaldan en el Estado burgués, como los que lo hacen en la modalidad estatal comunista, de ser sinceros, poniendo pasión en su respectivo empeño ideológico, solidarizados con sus respectivos afines en instituciones y procedimientos diríase que no deberían estar llamados a contribuir, de un común acuerdo, a lo que, por sus propias características, no puede ser expresión del sentido corriente que dan sus habituales campañas unos y otros. Pero las cosas de la vida ofrecen singulares mutaciones y derivaciones... Y en lo esbozado tal vez no esté desencaminado el sacar a colación lo de Quevedo : « Poderoso caballero es Don Dinero ».

Cuando se tiene carácter, energía, voluntad para defender un criterio determinado. es lógico que precise enfrentarse con aquéllos que al mismo buscan ponerle trabas, evitar que prospere. No se puede estar de acuerdo con todo el mundo, ya que las opiniones no son idénticas. No se puede evitar la inquina, el odio de los que se sienten zaheridos cuando se ataca aquella que ellos defienden. Si en las diferencias ideológicas o de procedimientos prevaleciera el sereno razonar, a la postre, usando la lealtad, la sincera interpretación de las cuestiones, se llegaría a un acuerdo. Pero antes y ahora, aquellos que en la fuerza, en el cesarista imperativo de la violencia coactiva buscan parapetarse, es harto sabido que omiten todo razonamiento; desdeñan el aquilatar el valor ético de ideas y procedimientos. Y de ahí viene la pugna secular entre la fuerza moral y la fuerza bruta.

El que no tiene enemigos, evidentemente, acusa su mediocridad; su carencia de criterio personal. Santiago Ramón y Cajal, refiriéndose a un elemento de tal naturaleza, manifestábale : « ¿Tan poco vales que no tienes enemigos? » Y es cierto. Supone el encogerse de hombros, el dejar hacer y el dejar pasar, sin emitir criterio, ya en un sesgo o bien en otros. Encogerse de hombros frente al bien y frente al mal. Llevar una vida tan simple, tan elemental, que se esté al margen, por completo de lo que por el mundo acontece, al margen de lo que nos rodea. Posición propia del demente, o del pobre diablo que hace vida vegetativa como un simple rumiante.

Nosotros, los que, por anarquistas, estamos tan frente a todo aquello que representa imposición autoritaria, es evidente que somos enemigos de cuantos por imposición buscan dominar y hacer prevalecer un criterio. Es lógico que los autoritarios nos tengan por enemigos, ya que rechazamos con ceñida argumentación, sus pretensiones. Lealmente, noblemente, no puede haber concordancia y fusión de voluntades entre autoritarios y libertarios, como no puede haber aleación entre el fuego y el agua.

Son las expuestas, verdades que no tienen vuelta de hoja; puntos de mira archisabidos : Cuando hay una fundamental diferencia interpretativa, diferencia que arranca de un manifiesto antagonismo, como es el de coacción-ibertad, en vivir social, o en las relaciones entre un individuo en relación a otro, no puede haber amistad; de ahí ha de nacer la aversión, enemigo uno en relación a otro; o unos en relación a otros.

Se explica una rivalidad cuando ella parte de irreconciliable diferencia de tendencias, cuando se cimenta en antagónicos criterios con una base propia en estructura psicológica. Así el libertario es natural que diga : « Mi enemigo es el autoritario ». Pero no siempre ocurre así. No siempre puede decir uno que el enemigo lo tiene en la *acera de enfrente*.

Por más panegíricos que se hayan hecho en favor de los amigos y defensores de la libertad, inclusive presentándolos como una fauna especial, como solía hacer Armand, la verdad es que no se está exento de pasiones deformadoras, de mal velados prejuicios, de morbosidades psicológicas que salen a flote, evidenciando que no se es perfecto, aunque se vaya hacia una máxima perfección.

Como atavismo ancestral, que se impone y domina la voluntad de un individuo, está el sectarismo, la ofuscación mental, la envidia, el resquemor, la vanidad, el bajo egoismo, la ignorante presunción, el agazapado resentimiento; toda la gama de vicios y prejuicios. Cada una de estas características, al desarrollarse, es susceptible de crear una enemistad. Y lo peor del caso es cuando esa enemistad va tomando forma y desarrollándose en el seno de un conjunto de individuos que mantienen idéntica posición ideológica, la misma apreciación doctrinal en sus puntos fundamentales.

Teóricamente, nadie niega, en nuestros medios, el libre examen, la libertad de pensar, cuando en ello no va implícito el reconocer como ciertas y valederas las consideraciones del adversario (ya que en este caso supondría desestimar las propias y darle la razón al enemigo en lo que no puede tenerla) pero, para algunos, diferir un ápice de lo que ellos conciben, es tanto como entrar en el radio de sus enemigos. Hay más : Decirles, tratar de hacerles comprender lo que el estudio y la tenaz observación de los problemas supone a quienes, ni estudian, ni les da por salir de la rutina, muchas veces equivale a tenerlos por enemigos. Diríase que algunos, llevados de un necio amor propio, son refractarios a todo razonamiento, verbal o escrito; no se dan por afectados y en paz.

Tener enemigos confirma nuestras actividades, cuando tales enemigos están en la acera de enfrente; buscar, por todos los medios posibles, que la enemistad no cunda entre nosotros, no cabe duda que ha de ser prueba de que se anda en vías de la sensatez. Y ser sensatos equivale a obrar con toda lealtad y sinceridad.

Sobre García Lorca

BRUSELAS (OPE). — En la página literaria del periódico independiente «Le Soir» se publica un «Pelerinage littéraire» de M. Pierre Novelier, admirador de la obra de Federico García Lorca que efectuó recientemente un viaje a Andalucía. He aquí algunos párrafos:

«Granada es lujosa, está iluminada y adornada con almacenes, perfumada por mil ramos de flores; pero ¡qué punzante peregrinación desde el Sacromonte de los gitanos —el pintor gantés Georges Steel me acoge en su casa— hasta Viznar en donde, junto a un olivo, y teniendo en los ojos una última visión de la Vega en el amanecer, cayó muerto Federico de un tiro en la nuca! Ya se ha forjado una leyenda. Algunas gentes me han dicho que cuando se vertió la sangre, durante una décima de segundo se cubrió Granada con un velo negro. El mundo y nuestro siglo perdieron en el amanecer del 19 de agosto de 1936 a su mejor poeta.»

«Pero, ¿dónde está el cuerpo de Federico? He formulado esta pregunta a más de cien personas. Nadie me ha respondido. ¿Tal vez en la fosa común del cementerio de Granada?»

«Granada en el centro, y cerca de ella Fuentevaqueros, donde nació Federico, y Viznar, de sílabas enigmáticas donde se materializó este terror a la muerte que siempre llevó en sí. Y, sin embargo, este asesinado, este mártir, ¡cuánto amaba la risa!...»

«... el milagro lorquiano al que se llegó: hacer de cada frase una idea y de cada palabra un verso!»

Recapitulación de juicios celebrados en España contra jóvenes libertarios

En el curso de los dos últimos meses han tenido lugar en España cuatro Consejos de guerra contra jóvenes, obreros y estudiantes, pertenecientes a las Juventudes Libertarias.

La mayor parte de ellos han sido acusados de reconstitución de organización y de redacción de prensa clandestina. La Organización que reconstituían no era otra que la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias; la prensa que redactaban, «Juventud Libre». Algunos otros fueron acusados por los tribunales franquistas de haber colocado las bombas que hicieron explosión en Madrid y Barcelona el verano pasado. El franquismo sabe perfectamente que dichos jóvenes no habían intervenido en tales hechos. Pero como no podían dejarlos impunes, es muy posible que a los detenidos se les arrancaran declaraciones en las jefaturas de policía. Ya conocemos los macabros procedimientos que el franquismo emplea para arrancar confesiones... «espontáneas». Como también sabemos que todos los detenidos fueron bárbaramente torturados.

Hagamos una recapitulación de hechos:

PRIMER PROCESO. — Celebrado en Barcelona, por procedimiento sumarísimo, contra Jorge Conill Valls, Marcelino Jiménez Cubas y Antonio Mur Peirón. Condenas impuestas, 30, 25 y 18 años de prisión, respectivamente.

Mas el caso Conill, por las polémicas que ha suscitado y que aún siguen en curso, merece mención especial. Ciertamente, el tribunal que le juzgó en Barcelona no le impuso la pena de muerte, pese al requerimiento fiscal. Pero, ¿por qué fue trasladado, junto con sus compañeros, pocos días después, a Madrid, y por qué fue nuevamente juzgado? Simplemente, porque el capitán general de la IV Región (así es de independiente la justicia franquista) se negó a suscribir la sentencia. ¿Por considerar que 30 años de cárcel era una pena excesiva? No; porque entendía que había que hacer un castigo ejemplar suprimiéndole la vida al joven Conill. Y cuando el capitán general de la IV Región se pronunciaba en tal sentido, era porque tales eran los deseos del poder central, porque tales eran las órdenes recibidas de Franco y su gobierno. Así, pues, Conill fue trasladado a Madrid para ser condenado a muerte. Lo que sucede es que en el período que media entre los dos procesos se produce en todas partes una gigantesca ola de protestas que culminó en los telegramas enviados por Montini y por las internacionales CIOSL y CISC y se produce también el secuestro del vice-cónsul de Milán llevado a cabo por jóvenes libertarios italianos. Son esos hechos los que hicieron poner freno a los apetitos sanguinarios del poder franquista y los que salvaron la vida a Conill. En ese proceso se quiso también implicar a la joven profesora, de nacionalidad francesa, Ivette Parent y a Luis Mur, hermano de Antonio.

SEGUNDO PROCESO. — Celebrado en Madrid, contra Julio Moreno Viedma, que fue condenado a 30 años de prisión.

TERCER PROCESO. — Celebrado en Madrid, contra Francisco Sánchez Ruano, Ricardo Metola Amat, Helios Salas Martín, Alejandro Mateo Calvo, Antonio Astigarraga de la Puerta, Francisca Aguilera, Nicolás León Estella, José Martínez Rodríguez, Rafael Asenjo Barranco, Lucio de la Nava Hernández y Eugenio Cordero Regis. A todos estos jóvenes (aquí el franquismo empezó a quitarse la careta) se los acusó de intento de organización clandestina. Las condenas impuestas fueron : Sánchez Ruano a 30 años; Lucio de la Nava y Antonio Cordero, a 8 años; y a 12 años y un día el resto de los procesados.

CUARTO PROCESO. — Celebrado en Madrid contra José Romeo Pecina, Antonio Bayo Poblador y Rafael Ruiz Borao, acusados de intento de redactar « Juventud Libre ». Las condenas impuestas son : José Ronco Pecina, 11 años de prisión; Antonio Bayo Poblador, la misma pena; Rafael Ruiz Borao, 3 años.

Todas estas condenas contra compañeros de la C.N.T., han sido impuestas desde fines de septiembre a la fecha. Es decir, que se han pronunciado a partir del preciso momento en que las sirenas de la propaganda franquista empezaron a atronar los espacios con el cuento de la « liberalización del régimen ».

Singular manera es esa de « liberalizarse », condenando a 18 jóvenes a penas que totalizan 270 años de cárcel por el solo delito de organización y propaganda clandestina.

Lo cierto es que esos 18 jóvenes se hallan procesados y encarcelados por haber llevado a cabo una actuación con vistas a abrir camino hacia la conquista de los objetivos que todo militante libertario, que todo militante de la C. N. T., que todo hombre de conciencia libre se propone alcanzar.

El hecho de que las jóvenes generaciones se decidan a actuar en España en contra del régimen es un síntoma halagüeño que da idea exacta de la perspectiva sombría que a dicho régimen se ofrece. Ello es una razón suplementaria para que la solidaridad, que no es una vana palabra entre libertarios ,se manifieste pujante, decidida y eficaz para con esos jóvenes. Es un deber insoslayable que a todos nos corresponde cumplir.

(Servicio Informativo de C. N. T.)

CRONICA EXPRES

¡QUE VIENE EL INVIERNO!

ATENCION al invierno, de cuya llegada dan fe los específicos expuestos en los escaparates de las farmacias. Como la presentación de los productos farmacéuticos, a mi parecer en ningún establecimiento. Esto no quiere decir que los demás gremios comerciales queden del todo atrás.

Un vidrierista que a la perfección sepa su oficio gana bien la vida. Yo me dedicaría a eso mejor que a escribir si fuera joven.

No son dichos preparativos tan prematuros como parece, pues el invierno este año se ha anticipado.

¡Caballeros, qué mes de noviembre!...

Días y más días sin sol, con una chapa zinc por cielo, ensimismadoras lluvias, termómetro bajo, volutas de nieve, viento cortante (mistral que rasura y pela), destilación, tos y, sin comerlo ni beberlo, gripe.

Preludio invernal, de mayores proporciones que el de « El anillo de hierro ».

Al saber un gitano que llevaban a agarrotar que se estaba en lunes, hizo este comentario : « Bien principia la semana ».

¡Buen principio de invierno, digo yo!

Si no son tropicales, países sin invierno no existen; los hay donde la estación bienal es soportable, como Málaga, Alicante, Palma de Mallorca, etc., lugares no del todo exentos de frío.

España queda más al sur que Francia, lo que influye considerablemente en el clima. La propaganda de la Costa Azul aparte, regiones templadas en Francia en ninguna parte las hay, y menos en París.

Enrique IV de Francia, primer Borbón, al abjurar el protestantismo y abrazar el catolicismo dijo : « París bien vale una misa ». Ni París, ni Londres ni Nueva York valen un catarro que obligue a guardar cama.

En el Beau Séjour, durante noviembre han ocurrido varias defunciones de asilados rusos.

En este periódico dije que morir es último y asilarse penúltimo.

Hacia Nadal caminamos. Diciembre es largo y duro. El emperador Commodo, de triste memoria, le quitó el nombre y le puso Amazona en honor de una amante que era su gran amazona.

¿Y si papá Noel viniera este año en short, haciéndose aire con un pay-pay, y no me trajera nada por embustero?

¿Y si el 1963, a pesar de empezar en martes (ni te cases ni te embarques), fuera un año de felicidad?

Vivir para ver y ver para creer.

PUYOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Otra vez Portugal

DIA tras día la prensa independiente nos aporta noticias acerca de este rincón territorial que no hace excesivo tiempo formaba parte de Iberia. Una Iberia ya entre sí dividida en manos de varias dinastías. Todo el pasado de la Península revela una historia cuajada de violencias. Invasiones, guerras, luchas en pro de la independencia; regímenes de fuerza, barbarie venida de todos los horizontes; atisbos de cultura árabe anegados pronto en las negruras de la Inquisición.

Quienes insisten y persisten en hablarnos de la «raza ibérica» y de sus cualidades «indómitas» tienen muy poco en cuenta los trasiegos sufridos por todos los pueblos de esta vieja Europa y ofrecen un relente de patriotismo decadente, pernicioso y fatalista. «El espíritu rebelde de los iberos no hace posible la perdurancia de las dictaduras» —nos dicen—, y tal vez lo crean así. La realidad es otra y bien cruenta...

Se halla hoy Iberia dividida en dos bloques sometidos ambos a dos férreas dictaduras. Treinta y cuatro años se mantiene la de Salazar en Portugal. Ocho menos la de Franco en España. Las minorías que afirman su oposición activa a los dos «caudillos» se van renovando con una modesta afluencia de nuevas generaciones. En cuanto a la masa de iberos que aquende o allende «os montes» pueblan la Península, digamos sin sonrojo que se asemejan a las masas que durante veinticinco años sufrieron a Musolini, a las que aguantaron a Perón y a las que continúan padeciendo el peso de los potentados de la Tierra.

No es el espíritu de «raza» el que liberará al hombre —a los hombres— de la coyunda de la autoridad y de las religiones. Es en la persistencia en condenar, en atacar y en no ejercer la autoridad, que reside la liberación definitiva.

CONTRADICCIONES DEL LLAMADO MUNDO LIBRE

Habríamos de decir *contradicciones aparentes*, que no otra cosa son las supuestas contradicciones del que, con insistencia que al parecer no es irónica, se continúa titulando con el remoquete de «mundo libre». No hablemos hoy de lo que a España concierne, ya que es archisabido que sin el apoyo del Fondo Monetario Internacional, el de los Estados Unidos en particular y en general el apoyo de todos los países del bloque occidentalista, Franco se hubiera hallado desde largo tiempo cara a la pared. Enterrado tal vez en su Valle de los —no sólo por su culpa— ya caídos.

Observamos en referencia a Portugal que a raíz de las sublevaciones producidas en sus territorios colonizados se levantó en la O. N. U. algo así como un clamor de reprobación —no contra Salazar, téngase bien en cuenta— contra un Portugal retrógrado que se niega a tratar de igual a igual a los colonizados que aún hoy se hallan sometidos a una esclavitud en nada disimulada.

Para nadie es un secreto la arrogante respuesta de Portugal ante las tibias reprobaciones de la O. N. U. Como cada uno sabe también la situación delicada en que se encontraron los señores del «parlamento internacional» cuando el «pacifista» Nehru se decidió a cambiar la bandera y la nacionalidad de los habitantes de la ya hoy ex colonia portuguesa culindante con la inmensa India.

De acuerdo a la línea de conducta recomendada, Portugal habría que quedar poco menos que proscrita. La realidad es bien distinta. En la reciente Asamblea general de la O. N. U. convocada el 27 de noviembre para tratar precisamente acerca de la Declaración común referente a la manoseada independencia de países y pueblos colonizados, el delegado de Sierra Leona denunció violentamente a los países componentes del O.T.A.N., afirmando que en Monzambique se habían construido quince aeródromos y que se hallaban agrupados más de cincuenta mil soldados, comandos y paracaidistas, dotados de armamento moderno y abundante. «Pueden ustedes preguntarse cómo un país como Portugal puede permitirse tales gastos. No es difícil hallar la respuesta: el O. T. A. N. », dijo el representante de Sierra Leona.

No es difícil acertar en la idea de que tal acumulación de armas y soldados no se destinan a la guarnición de Mozambique, sino a la exterminación de la resistencia en Angola. Los mismos países que en la O. N. U. se ven forzados a declarar su reprobación a Portugal por su actitud colonialista, entregan armas a Portugal para exterminar a los que luchan por liberarse del colonialismo.

PERO LA RESISTENCIA SE ORGANIZA

La resistencia interna y externa contra Salazar se amplifica ganando cada día nuevas esferas de influencia. En sus inicios se enfrentó Salazar con los grupos sociales que inveteradamente combaten por una cierta independencia de espíritu y por aquellas libertades elementales que hacen respirable el ambiente de un país. Sobre todo las organizaciones obreras de marcado signo libertario se hallaron en la punta del combate, bien pronto diezmadas, abandonadas a su suerte por quienes creen siempre en soluciones legales, parlamentarias, apoyadas en la solidaridad de los países que se dicen democráticos. Los españoles tenemos acerba experiencia ganada a través del famoso Comité de no Intervención y a lo largo de veinticuatro años en los que Franco —no los exilados— recibe precisamente el apoyo de tales países democráticos.

Una reciente noticia de prensa recuerda a los desmemoriados la realidad trágica del régimen de Salazar. El 30 de noviembre se comunica que los «Cien detenidos políticos de Peniche se hallan en huelga de hambre.» Se trata de una fortaleza que se encuentra en un pueblecillo de pescadores a unos 100 kilómetros de Lisboa. Los detenidos se declaran en huelga de hambre protestando precisamente contra el hambre que se les hace pasar, contra los alimentos averiados que se les da como ración y, sobre todo, porque se les impide la práctica interna de la solidaridad. Los paquetes de comida que llegan el exterior tras grandes dificultades, se reparten entre todos. El director de la fortaleza lo prohibe. Los presos protestan...

Los detenidos se hallan sometidos a las «medidas de seguridad», que son como las detenciones «gubernamentales» que las izquierdas aplicaron contra nosotros en España al iniciarse la República. Detención indefinida sin necesidad de proceso. Allí se encuentran Manuel Rodríguez da Silva, detenido hace veintidós años por su militancia sindicalista; José Rodríguez Victoriano, secretario del Sindicato del Corcho, que purga ya la friolera de trece años, y Manuel Guedes, que lleva ya dieciséis años de fortaleza. Morirán allí si el régimen de Salazar no cae antes bajo el impulso de los resistentes.

Dos procesos en Lisboa. Julio de Silva, ingeniero agrónomo, es condenado junto con su mujer a ocho y tres años de prisión, respectivamente, acusados de actividades comunistas. A ocho años también se condenó a Octavio Pato, acusado tesorero del Partido Comunista clandestino y a tres años a Albina Fernández, en calidad de cómplice. A estos procesos se encadenan otros incoados contra gentes de toda condición y rango, con lo que prueba que la resistencia gana cada día terreno en espíritus y voluntades.

«El pueblo de Lisboa conoce la prisión de Aljube. Pasaron por allí millares de patriotas y muchos de ellos han perdido la vida a causa de crueles torturas. Hace aún muy pocos años que en el último piso funcionaba «la sala de las estatuas». Por la noche, los que se hallaban en los otros pisos se despertaban ante los gritos de los torturados y el eco de los golpes. Hoy es en la sede de la P. I. D. E. (policía política) que se continúa esta siniestra tradición...» «El nuevo director de la prisión y conocido miembro de la P. I. D. E., Pinto Soares, ha tomado disposiciones para agravar la situación de los presos. Se les prohibe recibir víveres y correspondencia de sus familiares y se excita a los guardias a tratar brutalmente a los prisioneros....» «Bajo este régimen se hallan desde hace meses los patriotas José Magro, Augusto Lindolfo, José Bernardino, Joao Honrado, Manuel Etsanqueiros Núñez y tantos otros...» «Bajo la presión del alistamiento y de los feroces interrogatorios los prisioneros padecen una tensión nerviosa insoportable que a menudo les conduce a los límites de la locura. Todos saben que arriesgan sus vidas...» (Fragmentos de una carta «clandestina» que circula en Portugal y en el exilio.)

Se publica en Río de Janeiro un periódico de estilo y corte nacionalista portugués en oposición al régimen de Salazar. Se titula *Opostçao Portuguesa*. Pro Patria-Pro Libertade». Inscribe largo Programa por la Democratización de la República (no olvidar que Portugal es hoy una República, de forma uni-

(Pasa a la página 3.)

LA PROTESTA

En Lisboa el domingo 2 de diciembre estalló una bomba de escasa potencia cerca de la cárcel. El sábado día 1 había hecho explosión otro artefacto en el ascensor de San Justo. En ambos atentados no hubo víctimas.

El propio día 2 en San Sebastián estalló un petardo en la fachada trasera de Gobernación Militar; en Madrid otro artefacto deflagró en el edificio del Tribunal de Cuentas y en Valencia las explosiones fueron dos, una en la puerta principal de la Audiencia y otra en la fachada del Gobierno Militar.

La prensa franquista relaciona adrede estos atentados con un congreso comunista que se celebraba el mismo día en Roma. Igual podía decir que se debieron al Concilio que tiene lugar también en la capital de Italia.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

GFP. 3428

BIBLIOTHÈQUE DE LA GUERRE 3 MAI

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 224 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 20 Décembre 1962

APRES LA BATAILLE

IL n'est jamais trop tard pour bien faire et un recul de quinze jours pour examiner la situation découlant des dernières élections ne pourra qu'amplifier la valeur des enseignements que nous continuons à enregistrer journellement.

Un fait est acquis : Gribouille en redemande ! Nous l'affirmons au risque d'encourir encore la colère d'une certaine Gabrielle d'Issy — elle n'est pas de haute lignée, mais simplement d'Issy-les-Moulineaux — qui se déchaîna un jour où nous déclarâmes la même chose au sujet des Allemands de Berlin-Ouest. Courons une fois encore le risque d'être malmené, et répétons que Gribouille a estimé, une fois de plus, sa ration insuffisante.

Parmi les 18 millions de votants, onze ont fait « risette » au général. Laissons de côté les sept autres millions qui ont voté « Non » parce qu'ils sont opposés, prétendent-ils, au pouvoir personnel, et occupons nous du gros de la troupe.

Dans ces onze millions d'individus il y a tous les margoulins qui veulent profiter de l'occasion pour « faire un peu d'argent »; les calottins qui doivent tout au pouvoir; les mercenaires; les ganaches à la « tripe patriotique » qui ont fait deux guerres, et n'ont encore rien compris; enfin, les minus habens, ou Gribouilles, à votre choix, éternels plumés, intoxiqués par la radio, la presse, le cinéma, qui cheminent vers leur triste fin, en subissant, sans chercher à saisir. Leur horizon se limite au tiercé, qu'ils réussiront peut-être dimanche; aux triomphes du Racing, si Kopa était dans ses rangs; au galbe impeccable des fesses de B. B.

Rien d'étonnant, dans ces conditions, que notre « génie national » ait tout ce beau monde bien en main et le fasse marcher à la baguette.

Néanmoins, malgré le « triomphe sans précédent dans l'histoire », soi-disant enregistré, le maigre pourcentage de voix qu'il a obtenu (40 % des inscrits) ne manque certainement pas d'inquiéter notre génial président.

Il dispose, c'est un fait, d'une importante majorité au parlement, ce qui lui permet de voir venir, mais il sait bien aussi que c'est grâce à de savants découpages effectués avant les élections législatives de décembre 1958 que le résultat a été obtenu et qu'un scrutin à la proportionnelle eut donné 65 sièges de plus aux communistes et autant de moins à l'U. N. R. Quant au parti socialiste, lui avec 1.700.000 voix de moins que les communistes, il obtient 25 sièges de plus. Quelqu'un de sérieux et désintéressé acceptera-t-il jamais malgré « la force de persuasion » de de Gaulle, de gober de telles iniquités ? On notera en passant que pour éviter la nausée à nos lecteurs, dont le cœur peut être sensible, nous nous abstenons de faire état des infects maquignonnages du second tour.

L'inquiétude du général est légitime et justifiée par deux raisons majeures. Tout d'abord, le succès remporté par les communistes, malgré la campagne acharnée de tous les autres partis, alliés à de Gaulle, pour essayer d'engloutir les marxistes, ce qui prouve chez ceux-ci, il serait malhonnête de le nier, une vitalité peu ordinaire.

La deuxième raison, c'est la victoire des abstentionnistes, car ce sont eux les grands vainqueurs dans l'affaire, contre qui, malgré les milliards dépensés, en faveur du vote, le Centre d'Information Civique s'est « cassé les dents ».

Le chiffre record des abstentions a tellement impressionné le pouvoir qu'il est question d'imposer le vote obligatoire. Piètre moyen, utilisé déjà en Belgique, où tout le monde vote pour éviter la pénalité; il est si simple, en effet, d'écrire cinq lettres sur une feuille de papier — hygiénique si vous le jugez utile — et de la glisser dans l'urne.

Nous avons tenu à fournir ces quelques précisions, après les élections répétées, pour tenter de rendre la vue à Gribouille, complétement ébloui par le prestige et la grandeur du général, puisqu'il ne voit pas les prix monter en flèche, le pouvoir d'achat s'amenuiser, la force de frappe, qui n'est pas mise en valeur pour enfiler des perles, et nombre d'autres extravagances, engloutir par centaines les milliards de nouveaux francs alors que tous les vieux nécessiteux crèvent de consomption; parce que Gribouille, de plus, commence à nous casser sérieusement les... pieds en retournant, comme le chien de la bible, à sa vomissure, chaque fois qu'il a été cocufié, mystifié. Un tel délabrement moral et un pareil manque du sens des réalités dépassent.

Comme E. Reclus avait raison de dire qu'on ne peut avoir une idée de l'infini qu'en considérant l'étendue de la bêtise humaine.

En attendant, ce sont les malheureux qui paient les pots cassés.

PROBLEME CRUCIAL

Bernée, bafouée, la classe ouvrière devrait mépriser l'Etat qui autorise et pratique son exploitation. L'anti-étatisme était, autrefois, une des actions de base du syndicalisme. Aujourd'hui, il apparaît que seuls les anarcho-syndicalistes œuvrent réellement pour un syndicalisme révolutionnaire. L'uniformisation existante entre une partie de la classe ouvrière et les petits bourgeois, permet d'estomper les divisions criardes. L'ouvrier qui, le dimanche, est habillé comme un petit bourgeois, voit les mêmes films, suit les mêmes compétitions sportives, a l'esprit déformé par la même presse, la même radio, devient un sujet d'Etat identique au petit bourgeois, avec la différence que son capital est représenté strictement par son travail, alors que le petit bourgeois est un petit profiteur du régime capitaliste. La force de l'Etat est de produire des hommes robot, sans personnalité.

Toute la culture de masse, capte l'ouvrier à la sortie de son travail et ce ne sont pas les réunions mornes, peu récréatives, des syndicats, qui peuvent l'engager à devenir syndicaliste. Militer devient une pénitence. C'est le climat même de nos permanences qui est responsable de cet état de chose; il apparaît plus agréable de se laisser prendre aux loisirs organisés par une civilisation industrielle. Vivre en esclave, mais sans connaître la lutte aride qui pourrait permettre l'accès à la liberté, est la triste constatation du manque de dignité des travailleurs. Il semble bien que le tort du syndicalisme actif et révolutionnaire est d'avoir conservé des méthodes de propagande de l'âge de la brouette, alors qu'il conviendrait d'adapter des méthodes de l'âge atomique.

Quand l'Etat, le capital, possèdent tous les moyens autorisés par le progrès pour prendre, retenir, conserver, mettre en esclavage le travailleur; les syndicats, qui devraient défendre la classe ouvrière avec une intensité accrue du fait qu'ils ne possèdent pas, comme l'Etat, une trésorerie inépuisable, sont impuissants à trouver des moyens pour séduire, capter, l'esprit des travailleurs et les intéresser à la conquête de la liberté.

Nous devons donc, connaissant l'inconscience de la majorité des travailleurs, rechercher des méthodes qui permettent d'arriver au regroupement de ceux-ci, dans le cadre d'un syndicalisme actif et constructif comme seul peut prétendre l'être le syndicalisme anarcho-révolutionnaire. Il serait souhaitable d'aménager nos méthodes de regroupement de travailleurs, afin d'amener et de retenir ceux-ci parmi nous et de constituer la force du nombre.

Reconnaissons, en toute sincérité, que les religions, les partis politiques, ont l'intelligence, la souplesse, par des services de propagande avisés, par l'aménagement des loisirs de leurs sympathisants, d'assurer les assises de bases leur assurant, par leur effectif, la possibilité d'élever la voix. Nous devons donc, avec nos modestes moyens, attirer à nous les travailleurs qui sentent l'iinjustice de leur sort et, sans aucune honte, n'hésitons pas à employer des moyens qui font succès chez nos adversaires.

Ces lignes vont certainement autoriser une levée de boucliers; il faut s'entendre, admettre que nous devons, avant tout, accroître les effectifs des syndicalistes et les amener, par la suite, à notre contact, à réaliser la nécessité d'une activité anarcho-syndicaliste. Il faut, toujours, maintenir l'importance de l'effectif déjà réalisé, en s'appliquant à ce que nos unions, nos permanences, soient agréables, autorisant un climat de détente, permettant un recrutement facile d'adhérents et autorisant l'augmentation possible de l'effectif des anarcho-syndicalistes qui ne sont aujourd'hui que des pionniers, mais qui seront demain des révolutionnaires nécessaires à la libération des travailleurs. Recherchons et analysons les méthodes les plus pratiques, les plus honnêtes, pour permettre à toutes les unions de réaliser la principale de nos tâches, celle de l'effectif.

En plus de nos travaux anarcho-syndicalistes, il apparaît nécessaire de donner à nos permanences l'aspect de clubs de travailleurs épris de justice et de liberté, pouvant trouver dans une ambiance amicale et des loisirs agréables, la possibilité de grouper des hommes sympathisants à nos vues et réaliser, auprès d'eux, une pénétration anarcho-syndicaliste. Si nous ne pouvons faire preuve de psychologie, ne soyons pas surpris d'un effritement possible de nos effectifs.

La faiblesse de la trésorerie des Unions, ne permet pas l'établissement de programme coûteux, autorisant une intensification de propagande; il appartient à chaque Union de faire preuve d'initiative et de trouver les moyens propres à l'accroissement de son activité. La classe ouvrière héritière des traditions de lutte pour l'amélioration de son sort et le gain de sa liberté est, par elle même, une force capable de prouver la possibilité de son action révolutionnaire; faut-il encore tenter de soulever sa foi et de l'amener sans heurt au militantisme pour permettre l'augmentation de l'effectif nécessaire à la marche ascendante du syndicalisme révolutionnaire.

RENE VILLARD

NOTRE ESPERANCE

(REPONSE FAITE A UN CAMARADE REFORMISTE, SOCIALISTE)

Oui, camarade, les révolutionnaires sont peu nombreux, comme l'indique ta lettre, mais mes amis de la C.N.T., mes frères de l'A. I. T., refusent de se soumettre aux règles des politiciens, des militaires, des curés, des arrivistes qui sont la quantité; mais eux, mes camarades, ils sont la qualité; dans l'actuelle désespérance ils seront toujours notre espérance.

Ta lettre semble oublier que l'U.N.R. et l'U.D.T. sont arrivés à leur but parce que ton parti politique, intermédiaire entre le P. C. F. et la S.F.I.O., sans oublier le M.R.P., c'est-à-dire, ton P.S.U., également ton syndicat, furent les chauds défenseurs de ceux qui, profitant de la guerre d'Algérie pour préparer leur victoire, te demandèrent tous les quinze jours de faire grève en faveur de qui nous savons. Tu me fais pitié.

Par contre, ils sont là, les compagnons de la véritable bataille, ces révoltés, ces indomptables. Ils chasseront, au moment venu, les maitres et les larbins qui, par leur présence, blessent nos villages, nos ports, nos villes, tant en France que dans ce pays ami : l'Espagne, et dans d'autres, avec lesquels nous avons un contact permanent; les infâmes qui conduisent nos frères à la ruine morale, phisique en les broyant dans le creuset de leur odieux système, ne sont que fange. Dans un moment proche, face à la misère, que la bourgeoisie et son complice le réformisme des partis et syndicats imposent, les gens de mer, les ouvriers manuels et intellectuels, les gens de la terre, oui ce ternaire, renversant l'actuelle merdocratie, construira des villages, des ports, des villes où les mots justice et liberté, ne seront pas seulement des mots, mais des actes.

Camarade réformiste, tu hausses les épaules, tu ne connais que la soumission, que la combine; ton but n'est que l'intégration de ta peau dans l'actuel système. Il te faut manger et vivre. Nous, les seuls héritiers des luttes pour l'indépendance, nous savons que le combat sera dur; bien des nôtres connaitrons les sévices de l'ordre, que servilement tu aides à instaurer (même si tu ne te rends pas compte de ton parjure envers les tiens). Ce duel, entre nous, « le dernier carré », toi et tes maitres, il en vaut la peine, c'est le duel de notre espérance, notre joie de vivre avec nos semblables, l'ultime lutte pour que le paradis des vivants soit sur terre, parce que nous, qui ne fréquentons par les *durs* de la C.F.T.C., nous n'attendons rien du bonheur céleste.

Camarade, tu es, j'en suis certain, un brave type, un bon ouvrier, bon père de famille, tu manges du « corbeau », ta fille fait ses Pâques, en famille tu assisteras à la messe de minuit, mais heureux de ta condition humaine, tu ne possèdes que la vérité que tes maitres t'imposent. Par contre, mes compagnons refusent l'obscurantisme des religions, les slogans des partis politiques, les formules des syndicalistes réformistes; ils ont le courage de possèder leur propre opinion sur le travail, la guerre, les blocs bellicistes, la famille, les religions, les sectes, les arts, la science. Ils ne cherchent pas au *Prisunic des opinions* le point de vue de « Monsieur tout le monde », ils repoussent les politiciens et syndicalistes intermédiaires des églises, des loges maçonniques; syndicalistes révolutionnaires, ils le restent envers et contre tous.

Camarade, si tu étaits à la C.N.T., à l'A.I.T., tu n'aurais pas ces basses passions, tu laisserais cela aux mauvais syndicalistes, aux politiciens corrompus, ces valets du pouvoir qui ne ressentent de l'émotion que lorsque celui-ci passe; ce pouvoir qui seul peut les compter au sein de ses divers services, afin d'en faire les gardes-chiourmes d'un peuple trompé, mais si fier de se prostituer qu'il quémande, tel une fille de joie, la cravache avec laquelle le maitre lui cinglera le corps.

Camarade, à la C. N. T. seule notre raison nous guide, notre volonté nous dirige, notre instinct nous protège. Nous n'avons pas besoin d'un dieu, d'un sorcier, d'un guide pour accomplir nos travaux. Sans tapage, nous étudions la logique du concept, du jugement, du raisonnement. Nous ne demandons cela ni au président de la République, ni à Pompidou, Foucher, Guy Mollet, Duclos, Depreux, Bothereau, Poujade, mais nous recherchons par le syllogisme la conséquence nécessaire au point d'aboutissement de notre victoire. Face aux opérations « charme » du pouvoir, face à la séduction des vieux partis, nous savons que nous possédons notre troisième solution, que la lutte du pouvoir contre les vieux partis portera un coup fatal à la merdocratie. Arbitres de la situation, nous apporterons aux femmes, aux jeunes, aux hommes notre espérance.

Camarade, tu m'as déclaré en terminant ta lettre : «... Biget, tu demeures l'utopiste que nous connaissons depuis 1937, ce révolutionnaire qui instituant demain un état de chose ne le trouverait pas encore assez pur et, pour l'améliorer, reprendrait le maquis.»

Tu désignes, camarade, notre espérance du mot utopie. Pourquoi veux-tu oublier que dans notre communauté révolutionnaire des femmes, des hommes appliquent, avec plus de fidélité à la cause que les réformistes les sciences mathématiques, physiques, morales, sociales; avec plus d'altruisme que les politiciens, les moines, les militaires, nous étudions les deux parties essentielles de la sociologie, soit l'étude de la structure des sociétés d'une part, du devenir des sociétés d'une autre part, cela c'est notre humble travail, cela est l'ombre qui deviendra lumière.

Camarade, tu ne penseras pas que je suis jaloux de toi parce que demain ta docilité au pouvoir te permettra d'être un homme du XXe siècle, ta façon de te conduire, auprès des grands personnages de ce régime, te laisse espérer, si tu ne peux être ministre, député, de devenir maire de ton village, membre d'un conseil d'administration des allocations familiales, etc., tu peux également, suivant ta profession et tes relations, être coopté pour les grands conseils d'organismes nationaux. Tu es déjà, m'indique ta lettre, secrétaire de ton comité d'entreprise, tu rencontres souvent ton patron qui te semble un patron jeune et moderne; tu es délégué du personnel, ce qui me semble un bon poste pour toi. Tu aimais, à vingt ans, les jupes qui collaient aux fesses de nos petites amies; un délégué du personnel dans une biscuiterie, c'est un garçon qui n'a pas besoin de faire un gros effort pour pincer la joue d'une biscuitière qui lui demande à changer de poste. De la joue pincée à la claque sur les fesses, il n'y a que deux mains et, camarade, te voilà un homme du XXe siècle; comme ton jeune et moderne patron tu as des bonnes fortunes. Si le mari de la biscuitière ne trouve pas cela à son goût tu lui donneras un poste d'archiviste au comité d'entreprise, en faisant ainsi un homme du XXe siècle. Que cela est beau le progrès, qu'elle est belle la promotion ouvrière sous le signe du réformisme.

Camarade, face à la veulerie de ces femelles, de ces mâles, troupeau que tu diriges suivant les ordres de tes maitres, bon Français à demi-part, tu sembles intégré dans les rouages du système de la Ve République, mais tes maitres sur ton épaule ont marqué le stigmate de l'infamie; pour eux tu tu n'es qu'un pauvre type.

Alors, vous les révoltés, vous femmes, jeunes hommes, qui refusez d'être les robots de la Ve République, venez au sein du syndicalisme révolutionnaire; ensemble prenons le chemin de *notre espérance*.

Y. M. BIGET

GUERRE ET REVOLUTION

Il est admis par tous que toute récession (c'est-à-dire, tout recul des ventes) provoque une crise d'abord latente, puis larvée, enfin totale.

C'est de l'expansion économique (c'est-à-dire, des exportations) que dépend la prospérité en économie capitaliste : la saturation nationale par l'abondance, étoufferait le profit !

Le problème capitaliste est donc de produire pour vendre, vendre n'importe quoi à n'importe qui...

La concurrence mondiale limite les exportations des Etats à une part de Marché de plus en plus restreinte sur le plan mondial, les pays décolonisés manquant de pouvoir d'achat...

La C. E. E. (marché commun), déclare : « La demande étrangère émanant des pays tiers ne donnera qu'une faible impulsion à la conjoncture. Des signes d'affaiblissement de l'essor économique du monde libre se manifesteront en 1963. »

La productivité progressant avec l'élargissement de l'industrialisation mondiale, le Marché planétaire ferme peu à peu ses portes...

Les conséquences de cette contraction commerciale sont donc néfastes pour l'économie capitaliste. *Hier*, cette économie échappait à la prolongation de ces récessions par la fabrication des armements, laquelle aboutissait fatalement à la guerre. La fabrication des armements occupait les travailleurs que la guerre finissait par supprimer...

Le 2 janvier 1938, le professeur Briegmann (Allemagne) donnait une conférence à l'Institut Carnégie : « Comme chacun sait, les débuts du capitalisme, et en effet toutes ses plus marquantes étapes, ont été intimement liées aux armements et réarmements des grandes nations modernes. La signification la plus importante du réarmement des grands Etats les plus importants *est celle d'un moyen principal*, tout comme aux temps mercantiles, *de transition d'un système épuisé à une ère nouvelle d'expérimentation économique.* »

La même année, devant l'Académie des Sciences d'Angleterre, James Harvey Rogers déclarait : « Un vaste programme d'armements américains *c'est un programme de travaux publics par excellence.* Non seulement les plus gros achats sont faits aux industries lourdes qui souffrent de la présente dépression, mais le produit additionnel en résultant aura l'avantage de ne pas concurrencer l'entreprise privée. »

Donc, les armements, à défaut de guerre, mais surtout en organisant la guerre froide, sont une méthode directe pour freiner toute récession. En économie capitaliste, tout désarmement est donc une impossibilité économique et sociale. Les palabres à son sujet sont des comédies sans lendemain autre que le risque d'une guerre masquée par un possible accord sans valeur sur le chômage des engins nucléaires ! La paix, en privant les Etats d'une fabrication qui (si financièrement pesante soit elle) permet d'assurer le maintien des profits et des salaires, serait la porte ouverte à la dégradation du profit, au chômage et à la crise...

Ainsi, après la Corée, le Vietnam, l'Algérie, le Yémen, voyons-nous la guerre indo-chinoise ouvrir le marché des armements aux Indes... Etats-Unis, Angleterre se ruent vers ce marché inespéré, vers l'exploitation commerciale d'un marché qui pourrait devenir fructueux et repousser le danger de récession qui planait sur l'économie de ces deux Etats.

On avait bien fourni des armes aux pays décolonisés avec l'espoir qu'ils s'en serviraient, et aussi qu'ils les paieraient : mais, hélas ! Ces sauvages préférant la paix qui conditionnera leur ascension économique à la guerre qui enrichirait leurs anciens maitres, sont plus friands de tracteurs agricoles que de canons !

On leur répond : « Nos Etats peuvent vous faire l'avance d'armements à crédit sous bénéfice d'une hypothèque sur vos richesses naturelles, mais il est impossible à nos industries privées de vous vendre des tracteurs à crédit... »

Quelle révélation que ces sauvages d'un naturel si cruel qui dominent leurs instincts barbares pour assurer la satisfaction de leurs besoins ! Alors que les civilisés sacrifient leurs besoins réels aux spéculations barbares de leur économie capitaliste !

Mais que dire de la Chine bolcheviste, léniniste et marxiste pour qui la guerre reste le chemin de la révolution ?

Devant l'accroissement de la population (21 millions en 1956), Mao déclencha une propagande contraceptive qu'il abandonnait bientôt sous le prétexte que l'afflux de bras permettrait à la Chine d'entrer dans un accroissement de sa productivité !

Or, dans les pays non industrialisés, qui, par conséquent, ne possèdent pas le mécanisme agraire approprié, toute augmentation de population se traduit par une diminution des subsistances. La solution de l'équilibre alimentaire est donc, au départ, la limitation des naissances. D'autre part, le pullulement permettait à la dictature de lancer ces immenses entreprises collectives où l'homme perd dans l'anéantissement de sa personnalité, et sous une discipline abrutissante, toute volonté socialiste.

La Commune chinoise s'étendait, en fait, à une superficie territoriale telle qu'elle rendait impossible la synchronisation des travaux. La séparation des sexes et leur militarisation civile a fait de cette expérience une démonstration dictatoriale qui pouvait satisfaire le prestige du pouvoir mais qui avilissait l'homme.

L'expérience ayant échoué, la population ne cesse d'augmenter à un rythme de 25 millions par an ! Et Mao et les siens peuvent peut-être répéter l'aphorisme de Mussolini : « S'étendre ou éclater ! » C'est-à-dire : plutôt l'extermination barbare des hommes que la limitation rationnelle des naissances.

Si l'Inde est un régime féodal à progrès lents, paralysé qu'il est par une trame de croyances absurdes, on ne saurait prétendre qu'il était un danger impérialiste pour ses voisins. Surpeuplé, il n'offre pas lui-même une telle chance à l'immigration... Alors, quels buts poursuivaient ces marxistes (!) en envahissant ce pays, sinon l'occasion de perdre des hommes en excédent et de distraire les autres de leurs difficultés intérieures ?

A quoi pensent-ils donc tous ces dictateurs du capitalisme d'Etat ? La guerre les emporterait, leurs adversaires également, alors que la paix est un état d'inertie belligérante qui condamne l'économie capitaliste privée, à la consomption, à la récession ?

Puisque le capitalisme n'a survécu à ses contradictions que par les guerres, le moyen le plus sûr et le plus humain de s'en défaire — tout prestige aboli — est de lui imposer la paix qu'il ne peut supporter sans connaitre la mévente, l'étouffement, la mort.

Le rôle du syndicalisme révolutionnaire est de préconiser et de préparer la conversion des fabrications d'armements en productions utiles. A la mévente qui s'annonce il fera succéder la distribution, c'est-à-dire : le bonheur à l'horreur, la justice à l'inégalité, l'égalité sociale aux privilèges. Il luttera contre tout retour à la rareté par sa volonté d'abondance.

J. B.

LEUR SEIGNEUR, JESUS-CHRIST ! (1)

Les historiens et écrivains latins, sur lesquels on se fonde pour connaître les événements et les institutions de l'empire, Tacite, Lucien, Suétone, Apulée, parlent-ils de Jésus-Christ ? Non ! Et l'historien juif Flavius Joseph, contemporain, et général pendant la guerre contre les Romains, parle-t-il de Jésus-Christ dans son histoire de cette même guerre, histoire qui sert de base à tous ceux qui étudient sérieusement cette époque? Non, non, et non ! Dans son œuvre, assez considérable, on trouve seulement quelques lignes au sujet d'un « thaumaturge » qui aurait vécu parmi les juifs et les aurait incités à l'insubordination envers Rome. Lequel thaumaturge fut pris et condamné à être crucifié comme rebelle, selon la loi romaine Julia. C'est tout et, avouons-le, c'est bien peu. C'est pourtant de ce peu, de ces quelques lignes de Flavius Joseph, que les scribes successifs, grecs et juifs qui ont écrit les Evangiles, les linguistes qui les ont transcrits, les théologiens qui les ont étudiés et arrangés à leur façon, suivant les directives et les ordres des chefs de l'Eglise, que tous ces clercs, dis-je, ont bâti ce roman que l'on appelle l'Histoire Sainte.

Et cette œuvre, fruit de plusieurs siècles de travail (si l'on ose dire) tissu de fadaises et d'absurdités est considérée aujourd'hui, par une grande partie de l'humanité, comme émanant de source divine ! Cette humanité du XXe siècle, si fière de son progrès matériel, mais qui, par ses préjugés et croyances ridicules, est encore bien près, dans sa grande majorité, des hommes qui vivaient autrefois en des époques réputées primitives et pleines d'obscurantisme.

Ceci dit, il y a une autre question, que le contradicteur, même laïque, même non-croyant, ne manquera pas de vous poser. Celle-ci : « Comment se fait-il que des savants, même non chrétien, même non-croyants, admettent que tout n'est pas faux dans les Ecritures, et que l'individu Jésus a certainement existé, que la légende s'est bâtie sans doute sur une réalité que nous ignorons, mais qu'il n'est pas interdit de penser que la découverte de documents inconnus puisse nous aiguiller, etc.» On reconnaît là le genre de phraséologie ordinairement employée pour laisser entendre que l'on ne sait rien, mais que l'on ne saurait affirmer catégoriquement que l'on ne saura jamais rien !

Oui, répétons-le : « Comment se fait-il ? Eh bien, cela se fait, tout simplement, parce qu'il en est des savants comme des autres hommes; il y en a de francs, de droits, de courageux, et il y en a de timorés, et beaucoup qui sont remplis de préjugés, ou qui manquent de caractère. Chercher, découvrir, déchiffrer, voilà d'abord leur occupation première. Ensuite, expliquer et diffuser. Mais à ce moment-là, mille obstacles se dressent devant eux : la famille, les amitiés, les prêtres et les politiciens, etc., et alors si la volonté n'est pas à la hauteur de la science, l'homme se taira ou réservera ses révélations à un petit cercle d'amis et de confrères.

Au surplus, parmi ces savants non croyants, il en est qui admettent l'existence, à l'époque citée, d'un individu de chair et d'os dont les agissements ont pu donner naissance à la légende chrétienne, tandis que les autres, en l'absence de toute preuve tangible, nient absolument la réalité de cet individu.

Mais cela apparaît d'un bien mince intérêt pour nous, car, après tout, que l'on ait fabriqué un dieu en partant d'un prédicateur illuminé et quelque peu révolté contre les Romains, ou que l'on ait inventé ce dieu, lui-même fils d'un autre dieu l'ayant précédé dans la carrière, quelle différence ? Dans les deux cas le résultat est le même; la formation et le développement d'une entreprise d'abrutissement des masses, supérieurement organisée, basée presque uniquement sur la crédulité humaine (2).

BLANQUET

(1) *Voir « C. S. » n. 223.*

(2) *Cette crédulité qui est effectivement sans limites si l'on songe à la quantité de bourdes énoncées par l'église comme vérités absolues, et reconnues fausses par la science, tant en ce qui concerne la soi-disant création du monde, que ce qui a trait à l'évolution et l'histoire de l'humanité. Un volume ne suffirait pas à les énumérer depuis l'affirmation que le soleil tournait autour de la terre (et même s'arrêtant de tourner un jour à l'appel de Josué) jusqu'aux prétendus miracles de Lourdes, en passant par le dogme de l'Immaculée Conception et celui de l'infaillabilité du pape ! Lesquelles bourdes sont jugées aujourd'hui parfaitement ridicules, même par bon nombre de croyants, lesquels croyants, malgré cela, continuent à croire !*

(La documentation de cet article est tirée du livre du Daniel Massé, « L'Enigme de Jésus-Christ », paru en 1926.

Opinions sur la C. N. T. de France

(Section française de l'A. I. T.)

Les résolutions adoptées par les congrès de l'A. I. T., sur le transfert international des affiliés et les groupes d'amis de l'A. I. T. provoquent en moi des souvenirs, réveillés par l'actualité.

Il est exact que l'homme a si peu de mémoire qu'il se heurte toujours aux mêmes obstacles.

La C. N. T. française court de grands risques en raisons du désintéressement et de l'abandon de nombreux camarades, ou de l'incons quence idéologique de certains autres. Ils savent pourtant que la pauvreté financière et numérique de la section française de l'A. I. T. peut provoquer sa disparition si l'aide solidaire et intelligente de tous ses amis n'intervient pas.

Nous devons considérer que les décisions des différents congrès internationaux, relatives aux camarades, résidant en France, doivent nous intéresser individuellement et collectivement à solutionner le problème vital de la compréhension et à coordonner la lutte pour les idées qui nous sont communes, rassemblés dans l'unique noyau de résistance anarcho-syndicaliste, la C. N. T., avec ses syndicats de producteurs.

La défense de l'A. I. T., de ses sections syndicales, de leurs publications, valeurs morales et matérielles, exige, et tous les communistes libertaires et courants anarchistes en conviendront, que la C. N. T. française doit vivre, prospérer et triompher dans le combat contre l'ennemi commun qui se sert du sentimentalisme nationaliste, des aspirants politiciens et autres repentis qui eurent des activités néfastes contre les organisations sœurs, pour aboutir.

Il est facile de comprendre que le comportement des groupements syndicaux réformistes, politiques, religieux, maçonniques et fascistes font obstacle à l'entrée de nouvelles forces dans la C. N. T., empêchent qu'il existe une importante organisation syndicaliste révolutionnaire, s'opposent à ce que les jeunes ouvriers et étudiants ,amants des idées de liberté s'incorporent à notre confédération, contrecarrent son fonctionnement et l'agrandissement de la véritable force consciente d'évolution pour une société sans capitalisme ni Etat.

FRANÇOIS ALBA INSA

El Estado os conquistará a vosotros

(Viene de la página 1.)

pisoteará friamente la libertad y la vida del semejante en cuanto éste se oponga a la seguridad de la institución a la que sirve. El origen del dolor social que nos subleva está en las instituciones, sean cualesquiera los hombres que las regenten o dirijan. El dinero y el poder son filtros diabólicos que hacen del hombre no el hermano, sino el lobo del hombre, su más rabioso y enconado enemigo.

Todo lo que no sea dirigirse a la destrucción de estas instituciones, enemigas de la evolución y del progreso humano, pisoteadoras del derecho a la vida y del derecho a la libertad, es andarse por las ramas. Dentro de cualquiera de aquéllas, la cuestión social es irresuluble, es círculo vicioso del que es imposible evadirse.

Tiene el hombre dos clases de aspiraciones, dos suertes de afanes a cual más pujante; la satisfacción de las necesidades materiales y la aspiración a la libertad. Siglos y siglos de educación para la sumisión, en el hogar, en la escuela, en el cuartel, en la vida ciudadana, no han conseguido ahogar este sentimiento profundamente arraigado, que crece a medida que el hombre adquiere conciencia de su dignidad y a medida que lo cultiva en su espíritu.

El sentimiento de independencia, la aspiración a disponer uno de sí mismo, es un instinto arraigado en nosotros, acaso más que en otros pueblos, que nos hace preferir la miseria a la esclavitud, y la vida libre a los regalos de otra disciplinada. Ese sentimiento nos hace preferir la calle, con la incertidumbre del mañana y el pan escaso y la vivienda mala, al rancho y la celda de la cárcel o del cuartel.

Por la libertad renuncia el mendigo el yantar seguro del asilo, y desafía las inclemencias de todos los climas errando por los caminos.

Sin pan no podemos vivir, pero sin libertad el pan sabe amargo como amasado con hiel. La solución del problema social exige, ante todo, asegurar a todos la satisfacción de las necesidades materiales; pero ha de hacerse sin hacerles perder, a cambio, su libertad; en comunismo libertario, no en comunismo dictatorial, que deja subsistentes todas las lacras de la institución estatal, y ha de concitar, por lo tanto, la rebeldía de todos los espíritus libres.

Nuestro odio no va contra los burgueses, ni contra las autoridades, sino contra las instituciones. Reducidas a los mandatarios a hombres llanos como los demás, podemos brindarles nuestra fraternidad, ofrecerles nuestra camaradería. Hemos de combatir la peste, sin necesidad de matar al apestado. Queremos destruir la propiedad, el capital y el poder, retornando las cosas a su punto originario, ya que todo lo uno tenga de más, otros lo han de tener de menos. Y la fraternidad es imposible, si los bienes colectivos no son disfrutados por todos, si dejan de ser comunes, para convertirse en provecho privado.

Las instituciones sociales son obra del hombre, el resultado de su evolución histórica más o menos artificiosa; pero a poco de nacer, se convirtieron en influencia moderadora, en molde deformador de la naturaleza humana, pasando de efecto del modo de ser el hombre, a causa de su modo nuevo de obrar.

El sentimiento liberador, latente en todos los oprimidos, ha prevalecido por encima de todas las persecuciones y resistido todos los embates. Vago, impreciso, demasiado instintivo, ha seguido muchas veces falsas rutas, sin acertar con el camino recto del éxito. Se ha dividido en cismas y tendencias dispares. Ha sido burlado por los falsos redentores. Pero ha logrado salir erguido de todos los fracasos.

Nadie ha ofrecido la libertad a cambio de ayudarle a conseguir dinero; pero han sido muchos los que han ofrecido el bienestar a cambio de auparlos al poder. Si nadie se dejaría engañar en el primer caso, son muchos los que se dejan embaucar en el segundo. Si el que se hace rico no se acuerda de los amigos que tuvo antes de serlo, el que alcanza el poder también se olvida en seguida de los camaradas que sufrían con él en el montón anónimo del pueblo.

Más poderosos que la bondad, la honradez y la buena intención del individuo, el capital y el Estado hacen naufragar en su vorágine las mejores arboladuras, las individualidades de más recio temple.

Dos hombres, Marx y Bakunin, presiden la actual división en el movimiento emancipador del proletariado. Marx, con un mamotreto científico, especie de nueva biblia: «El capital», y esta consigna: «Conquista el Estado para destruir el capital». Bakunin, proponiendo la lucha contra ambas instituciones, nos legó esta frase, que hoy tiene sabor de profecía: «El Estado os conquistará a vosotros.»

ISAAC PUENTE (1932)

División turquesa

A Muñoz Grande, el jefazo de la División que en Moscovia pusieron de azul turqueso, y que a hacer el canelo Vagamundi envió allá, me lo han hecho vicecaudillo de la satrapía, impuesta por el re-Bullón de la Cruzada a sus indígenas.

¡Qué grande eres, Muñoz! Achicopalas al mozo barbero de Tarancón, que tañendo por fandanguillos la guitarra, asaltó el petate de una reina, como Godoy, y se erigió en guarán de la mujer de Fernando VII. Sólo tu amo, haciendo el palomo sobre sus tacones de bayadera, te echa la pata delante. Ahora sí que te has volado la barda.

La División Azul lo mismo pudo llamarse División amarillo de torta de cucharada; o verde alfalz y verdete espinaca en pañal de rorro.

Solamente fue División, por lo que nos quebró, partió en décimas y en rejos, y dividió por las más altas cifras de la numeración arábiga, a la baliverna de chivalla peninsular.

¿Qué se nos perdió a nosotros en Rusia? La honra que nos estropearon en América, no logramos concusilla en el Volga. En este antípoda se nos acabó de «ajogar», sin remallo posible.

Para tapar una brecha en el extraextenso frente pre-altaico, no bastaban cuatro mices o gatos de encima tejas. Eran menester 7 u 8 «panzers», con todo el metal de Krup. Pero, ¿dónde estaban los efectivos? ¿Ni el armamento; los camiones, los cañones y las municiones? En las Quimbambas. En las cuentas bancarias de los Francos.

Se trató con la tartarinada únicamente de embaucar a los españoles sin un chusco y a los alemanes sin moraleja de moral.

A Alemania se le quiso producir la impresión de que allá iban los descendientes del Cid y de Cortés, a tragarse la taiga y la tundra.

A nuestros hambruzados compatriotas se les dio el pego con la promesa de que iban a atizarse panzados de caviar, en el Don que hervía de esturiones de 27 libras. El Mar Negro se llama así porque desembocan en él ríos trucheros, que lo sombrean de róbalos y sábalos.

Y se quedaron como champán en cubeta refrigera, como pingo de carne en congelador. Aquello no fue un «ballet» de Tiberiades con Jesús, pescando al «bou».

Allá fueron los 16 mil juncales colegialitos de la División muñoza; mal armados, fuera de lo de la vaina del calzón; mal equipados, vestidos demodadamente, a medio calzar; y con ración de chorizo de burro para tres días. ¡Infeliz muchachada, a diario menú de ese zurrusco y de explosión de lata de sardinas con flato!

Como en Annual. Como en el Barranco del Lobo. De Cuba ¡chitón! Allí no hubo para yantar más que fiebres, anofeles de palude.

En cuanto el cuchillo del viento de la estepa, y el frío que le acabó las agallas a Bonaparte, dieron a nuestros mocosones en la cara, empezaron a tiritar, a estornudar, a toser, a escupir cuajos de bronquio.

Nadie los proveía de víveres. Nadie les proporcionaba lanas, les echaba una borrega al hombro.

Los rusos en su retirada no perdían un hilo del capote; no abandonaban más que tierra abrasada a los que les roían el calcaño.

Los alemanes habían dejado con marcos de ocupación sin un clavo a Francia, a Bélgica, a Holanda, a Moravia-Bohemia, a los escandinavos. Y ya en el chasis o esqueleto de la persona, se comían los puños, se estaban tirando bocados a la nariz.

—¿Para qué queréis chamarra —les habían dicho a nuestros héroes—. Allí, en el Caspio tenéis a Astrahán. O no sabemos si está en Manila. Pero es seguro que atrasito de los Urales están el armiño, la nutria, la marta cibellina, el mink o visón, que aquí se imitan con conejo o con rata de alcantarilla. Crimea es otro Edén andaluz, donde se canta jondo y se bebe y se vive bien.

La nieve empezó a caer: ya en copos como sombreros de copa; ya en granizo como bolas de balcón. El sudario enterró a 4.500 de nuestros barbianes, hundidos hasta la rodilla en los chocolates consiguientes.

El resto, con la pulmonía agarrada como un gato bravo al pecho, chocando diente con diente, volvió la espalda al sol corriendo gallos, y no paró de trotar hasta casita, a mamar del seno de la madre.

En la premura, la mayoría mandaban a Belzebú la ferramente de matar de que se les había dotado; y no servía ni para espantar suegras metiches y amigas del coñac.

Empujándose unos a otros, se cayeron en los talwegs, se tiraron a los barrancos; se vendieron el último girón de camisa y la bandera de España por un mendrugo.

Los saltos medio mortales fueron infinitos. En tal acrobacia, éste dejó un pedazo de pie; el otro, un cacho de muñeca; el de más allá, lo más mollar del jamón; un cuarto, cascotes de testuz.

De aquí surge la fantasmonería de los «caballeros mutilados».

Muy caballeros, pero sin cabalgadura que montar y con que pitar y tomar el largo.

Sin más perspectiva para vivir que la caridad de los curas rapavelas y la limosna de las beatas babeacristos y comesantos.

Mientras a Muñoz le llovían las medallas y los galones. Y a Franco le calentaba la Polo las guindoyas, en cualquiera de los siete palacios reales, que usurpan para retozar.

Angel SAMBLANCAT

MUCHAS GRACIAS... ...DE NADA

YA vienen siendo varios los casos que debido a las atribuciones momentáneas que tengo en SIA, se me presentan, y que a medida de mis posibilidades y conocimientos tengo que aclarar.

Son muchos los compañeros que creen que COMBAT SYNDICALISTE debería dedicarse, además de la obra ácrata, como es su deber, a informar y aclarar casos de carácter económico o social que se les presentan a los españoles recién llegados de España, así que a los otros, que aunque haciendo más tiempo que se encuentran en el extranjero, debido a su alejamiento de la capital, no saben a qué atenerse. Hoy precisamente, escuchando la radio, he oído la narración de un caso ocurrido a un español, José Martínez, de la Courneuve (París). Dicho español tiene un hijo que el mes de mayo último tuvo un accidente en la calle cuando iba a la escuela. De resultas de este accidente, el niño ha quedado paralizado, pero, lo doloroso del caso, es que debido a la ignorancia de este español, ignorancia de la lengua francesa, y de sus leyes, no supo hacer los trámites necesarios para poder encontrar al responsable del accidente y hacerle pagar lo que necesariamente debía.

Es por tal motivo que he creído necesario el abrir esta rúbrica, en nuestro periódico, de manera que todo aquel compañero que conozca un caso, o todo español que se encuentre en una situación, de la cual no vea la solución, pueda escribirnos, y a medida de nuestras posibilidades podremos contestarle, y, además, los otros que leen o que se les puede dar a leer el periódico, tendrán ocasión de enterarse.

Claro está, que no soy yo sólo el que me dedicaré a encontrar la solución de todos los casos, esto es un trabajo que incumbe a todos nosotros. Podrá llegar un día, en que en esta rúbrica se encuentra una pregunta, en que no seamos capaces de contestar, y esperamos que siempre habrá un lector que mediante una carta a la redacción, podrá aclarar el caso, es por tal motivo que empiezo la presente dando por antemano MUCHAS GRACIAS.

Y para empezar voy a citar dos casos ocurridos a los cuales pude darles solución. Un emigrado económico, podemos llamarle Pérez, ya que el nombre no viene a cuento, tuvo un altercado en el taller en donde trabajaba, con un jefe de equipo, y como es de suponer, automáticamente lo licenciaron. Dicho muchacho se encontraba bastante decaído al suponer que con el certificado de licenciamiento que le darían, se vería en la imposibilidad de encontrar trabajo en otro sitio. Le expliqué que las leyes de código del trabajo francesas impiden a los patronos que mencionen en el certificado las causas del despido y que en él sólo se puede mencionar que todo obrero está libre de todo contrato con la empresa. Es todo. Ahora bien — le añadí como era mi deber — aquí en Francia, como en todas partes, existe el teléfono, y si por ejemplo, trabaja en Citroen y lo despiden, y luego va abuscar trabajo en Simca, más que seguro que no lo cogerán, ya que le dirán « vuelva usted más tarde », y luego le dirán que no tienen empleo para él. El teléfono durante este tiempo habrá funcionado.

Lo mejor es que busque trabajo en una pequeña empresa y que trabaje en ella durante tres o cuatro meses, y más tarde puede ya alquilarse en Renault o en Simca.

Tuve ocasión también de oír las quejas de otro emigrado económico, el cual se veía agobiado, ya que tenía que enviar a España la mayor parte de lo que ganaba para sustentar a su mujer y a tres hijos que dejó allá. Este compatriota trabajaba en una empresa de construcción, y sea por ignorancia del patrón o sea por lo que fuere, le ocurría que en España, al no trabajar el marido, le habían retirado los « puntos », que es lo equivalente allí de las « Allocations Familiales », y aquí en Francia, como no tenía a sus hijos con él tampoco se las pagaban. Le dí la dirección que repito aquí : *Service de la M. O. E.*, 391, *rue Vaugirard, París (XV)*. En dicha oficina le dan un cuestionario a llenar, y la dirección donde enviarlo, ya que hoy existe una reciprocidad en materia de « puntos » o *allocations familiales*, entre España y Francia, de modo que todo español que trabaja en Francia tiene derecho su mujer o la persona que guarde a sus hijos a percibir las *allocations* durante un plazo de tiempo, que creo es un año. Estas prestaciones son enviadas directamente a España, a la dirección que el obrero jefe de familia pide que se envíen. Al cabo de este tiempo el envío cesa, porque consideran que el plazo a sido bastante largo para reunirse con su familia, y si no lo ha hecho es que no tiene interés en establecerse aquí en Francia.

A medida de estos tres ejemplos, supongo yo que ya es suficiente para que los españoles que lean la presente rúbrica sepan a qué atenerse, y esperamos su colaboración, haciendo resaltar que no solamente se trata de lo que se refiere a Francia, sino que esperamos también que los compañeros residentes en Inglaterra, Suiza, Alemania y América acudan a ayudar a estos recién llegados.

Esto nos permitirá hacer algún trabajo para evitar ciertas injusticias, como la ocurrida recientement en Casa Renault (Boulogne-Billancourt).

S. PEDROL

París, diciembre 1962.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier conféderal : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblee generale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Reunion tous les jeudis a 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence : Bourse du Travail, Salle 15 bis (côté Mutualité), les mercredis de 18 à 19 heures.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures. au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Academie, à Marseille (1er arrondissement).

CARTA DE LISBOA

Un enjambre de mendigos inunda las calles de la capital

Las « Exhortaciones a la Juventud y a las Fuerzas Armadas del general H. Delgado, ampliamente distribuídas en Portugal, provocan el pánico de Salazar y del P. I. D. E., que en vano recurren a un astrólogo o a un « medium » para detener a los distribuidores.

LISBOA. — Junio de 1962 (Corresponsal voluntario). — En verdad sobrecoge a todos la situación en que se halla sumida esta ciudad a causa de la dictadura. Los mendigos nos asaltan por todas partes. Toda la gente limosnea, ya sean los frailes promoviendo peticiones que son verdaderos asaltos a la bolsa del pacífico ciudadano, aunque nada les falte, pues parece que los curas de las más remotas aldeas, donde el pueblo vive en la más abyecta miseria, poseen su auto; ya sea el Estado, enviando a la Policía de puerta en puerta, exigiendo limosna para los cigarros de los soldados que se hallan en Angola, para la compra de un nuevo « Alfonso de Albuquerque », para ambulancia, para los refugiados de Angola y de la India, etc., y finalmente son los auténticos mendigos que suman millares y millares, lagrimeando e implorando por todos los sitios comercian con su miseria.

Pero los brazos para trabajar en los campos no aparecen. Los campesinos válidos van para las tropas y ya no regresan a las aldeas. Quedan en los varios cuerpos de Policía. Sólo la P. I. D. E. cuenta con un efectivo de 30.000 hombres y la Policía civil pasó también a ser Policía política, pues se halla bajo el mando de oficiales del ejército designados al servicio de la P. I. D. E. y sólo se ocupa de perseguir a los idealistas en lugar de proteger a los ciudadanos de los desmanes de los malhechores. Desde luego los malhechores pasarán todos al servicio del P. I. D. E., desde donde podrán realizar impunemente y a voluntad, todas sus fechorías.

Llegados del Brasil en valija diplomática aparecieron aquí 50.000 folletos de la « Exhortación a la Juventud y a las Fuerzas Armadas », obra del general H. Delgado. Fueron inmediatamente distribudos por todo el país, inundando cuarteles, escuelas policiales, ministerios, escuelas, colegios, liceos, universidades, en fin, todos los centros destinados a los que el folleto se hallaba dirigido.

Siguiendo el sino de Hitler y Mussolini en sus días crepusculares, Salazar se acoge a la asistencia de un mago, que mediante consulta de los astros le revela los misterios del presente y del futuro, guiando sus pasos a través de la inextricable selva de su política. El astrólogo privado del doctor Salazar es conocido en los medios ocultistas con el nombre profesional de « Doctor Xará-Bey », pero su verdadero nombre es el de Gómez Cavalcanti. Se trata de un charlatán natural de Río de Janeiro, pero que aquí pasa por hindú. Este hombre ejerce una gran fascinación en la persona del dictador, gozando así de un prestigio casi tan grande como el del ex director del P.I.D.E., capitán Lourenço, o en otro término, como el doctor Bissala Barreto, sobre todo después que logró curar de mal de vientre crónico por medio de unas pociones de hierbas brasileñas, acompañadas de « pases magnéticos ».

El director del P.I.D.E. acaba también de enchufar en la « Sacor » a un individuo sin aptitudes ni merecimiento, sólo para que su mujer — que es espiritista y « medium » — le invoque los espíritus. Se llama este individuo Joaquín Díaz de Souza y su « medium » de mujer Lourdes Santana Souza. Tanto ésta como el doctor Xara-Bey fueron solicitados respectivamente por el doctor Salazar y el director del P.I.D.E. para que se concentrasen y descubriesen a los impresores de los folletos aludidos, como los mensajes del general Delgado a « Las Fuerzas Armadas y a la Juventud de Portugal », y que no lograban descubrirlos mediante los recursos comunes al alcance de cualquier mortal.

Lo más curioso es que ambos indicaron locales y nombres de personas como sede de imprentas y como editores, incitando a la P.I.D.E. a dislocarse por todos los contornos de Caldas de Rainha, siguiendo las indicaciones del « Doctor Xara-Bey » obtenidas mediante la inspección de los astros, al mismo tiempo registraban los contornos de la Sintra, de acuerdo a las oscilaciones del péndulo maniobrado por la « Doctora Lourdinas ». Los resultados fueron negativos, pues ni siquiera existían imprentas ni impresores en los locales señalados. No obstante la « vidente » y el « astrólogo » no se dieron por vencidos y acabaron por indicar nombres de impresores en las dos localidades ya mencionadas. Estos se encuentran detenidos a pesar de su inocencia.

N.D.L.R. — El editor de los folletos a que se hace referencia en esta carta es este mismo periódico : « Oposiçao Portuguesa », aunque el P.I.D.E. pretenda cargar esta responsabilidad sobre las espaldas de sus víctimas inocentes. Se logró introducirlos en Portugal por medio de la valija diplomática. Fueron impresos por « Germinal », de Río de Janeiro, editora también del libro « Tufão sobre Portugal », del general Humberto Delgado, en cuyas páginas se encuentran las «Exortaçoes».

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE DICIEMBRE

Lista II

Suma anterior 368,18; Mañas 60; *Paris* : Jaime Casellas 5; *Suresnes* : Isgleas 5; *Thiais* : Ortiz 10; *Alemania* : Jesús Arrufe y amigos 97,30; Rosell y compañera 20; *Houilles* : Familia Marín 16; *Pantin* : Francisco Gabán 5; Juan Prat 20; Uno de Trieste 5. Total 611,48 NF.

El compañero Arufe Jesús, de Francfort (Alemania), queda agradecido a todos los compañeros y amigos que han contribuido de una forma espontánea a la adquisición de las tarjetas postales en beneficio de los Ancianos o Invalidos.

Dando las gracias a los que han aportado su óbulo a tan noble causa y con ello demostrar que, la solidaridad, tal como nosotros la entendemos, es la única y verdadera.

Hasta este momento la suma recaudada asciende a 80 M.D., cantidad que al cambio en en nuevos francos hace un total de 97,30.

La Comisión que se ocupa de estos menesteres queda reconocida por esta aportación y da las gracias a todos cuantos han contribuido a la misma.

ESPAÑA AL DIA

(Viene de la página 4.)

»23 de octubre. — Reparto de octavillas en Milán por el Grupo de Estudio y Acción Libre. La reina Isabel de Bélgica recibe al llamado poeta Marcos Ana.

»8 de noviembre. — Se detiene a Julián Grimau García, miembro del Comité Central del Partido Comunista, quien se arroja por un balcón de la Direccoón General de Seguridad.

11 de noviembre. — Manifestación ante la Embajada de España en Londres de un grupo de españoles que gritaban « Fuera Franco » y « Pone en libertad a Grimau García ».

»12 de noviembre. — Bajo las consignas de « Libertad », « Abajo el verdugo Franco », « Abajo las represiones policíacas » y « Amnistía », se celebró una gran manifestación ante el edificio de la Embajada de España en París, en protesta contra los tormentos y vejaciones de que es objeto Julián Grimau.

»13 de noviembre. — Se inicia el proceso de Varese contra los raptores del vicecónsul español en Milán, Isu Elías. El proceso se convierte en un claro acto de acusación contra el régimen español. Los raptores son tratados con extraordinaria clemencia.

»14 de noviembre. — El delegado de la URSS en las Naciones Unidas declara que España está convertida, por los Estados Unidos, en base para el comienzo de la guerra en Europa. Se acusa igualmente a España de suministrar carne de cañón al Africa portuguesa, para ayudar a Salazar a mantener el colonialismo.

16 de noviembre. — El « Daily Worker », de Londres, informa que, después de la entrega de una solicitud hecha en la Embajada de España en la capital británica en favor de Julián Grimau, por una delegación compuesta de tres diputados laboristas, varios jefes de los sindicatos, personalidades eclesiásticas, literarias y artísticas, se celebrará un acto en el Conway Hall, en el que dirigirán la palabra Santiago Alvarez y Alex Moffat, presidente de los mineros escoceses.

»22 de noviembre. — La agencia italiana A.D.I.C. informa de que el P. C. italiano se ha movilizado para sabotear el acuerdo cultural entre Italia y España.

»24 de noviembre. — Manifestación ante el Consulado de España en Ginebra. Se profieren gritos de « Amnistía » y « Franco, no ».

»2 de diciembre. — Estalla una bomba de plástico en la residencia del gobernador militar de San Sebastián.

»4 de diciembre. — « La Pasionaria » interviene en el Congreso del P. C. italiano. Agradece la colaboración de los comunistas, socialistas y demócrata-cristianos en las manifestaciones de protesta contra España.

Hace explosión una bomba colocada en el Tribunal de Cuentas del Reino, de la capital española.

»5 de diciembre. — Estalla una carga de plástico en el Consulado español de Amsterdam. »

∴

Hasta aquí las efemérides, resumidas en algún caso, que facilita el ministro de Información de Franco. Se ve claramente que el ministro franquista persigue con su comunicado tres objetivos centrales :

1º. — Intentar hacer creer que en España no hay restricción informativa y dar prueba de objetividad.

2º. — Cargar a cuenta del comunismo internacional la mayor parte de los hechos que relata.

3º. — Colocar al régimen franquista en situación de víctima a los ojos de la opinión internacional.

Bueno será, pues, que al objeto de desbaratar esa maniobra, ampliemos y rectifiquemos su « lamentable calendario », deshaciendo los « infundios » que el relato contiene a partir de la primera cita. Es lo que vamos a hacer lo más brevemente posible :

Jorge Conill no es detenido, como se dice, el 19 de septiembre. A Conill y a sus compañeros se los detiene a últimos de agosto. El tiempo que media entre esas fechas lo pasan en la Jefatura de Policía, siendo bárbaramente torturados al objeto de arrancarles « confesiones ».

El 22 del mismo mes se los juzga por un Consejo de Guerra sumarísimo. Se solicita para Conill la pena de muerte, pero el tribunal lo condena a 30 años de cárcel.

Ocho días después, el capitán general de la IV Región, que debe confirmar la sentencia, no se aviene a ello, porque le parece leve, y la revoca. El día 5 de octubre vuelven a ser juzgados en Madrid por el mismo procedimiento. Mas como mientras tanto la opinión internacional se ha movilizado, el franquismo hace marcha atrás y no hay condena a muerte.

El día 6 de octubre, y siempre por Consejo de Guerra sumarísimo, se ve la causa de Julio Moreno Viedma, joven libertario de Madrid, que es condenado a 30 años de cárcel.

Madrid ante un Consejo de Guerra

El día 20 de octubre comparecen en Madrid ante un Consejo de Guerra 11 jóvenes libertarios, a quienes se acusa de intento de organización de las Juventudes Libertarias. Se les imponen condenas que van de 8 a 30 años de cárcel.

El 17 de noviembre son juzgados por otro Consejo de Guerra tres jóvenes libertarios más, acusados de intento de redacción y distribución del órgano de las Juventudes Libertarias « Juventud Libre ». Se les imponen penas que van de 3 a 11 años de cárcel.

El 23 de noviembre se celebra nuevo Consejo de Guerra en Madrid contra Epifanio González Cruzado, Joaquín Rodríguez y Pedro Rodríguez Pérez, acusados de organizar en Valladolid el Comité Local de la C.N.T., de distribuir propaganda y de recaudar fondos. Son condenados a 3 y 4 años de cárcel.

El mismo día se ve la causa, en Madrid también y ante consejo de guerra, contra Jaime Garrido Vila, Augusto Docampo Soto, Manuel Rodríguez González y Víctor Francisco Cáceres, acusados de organizar en Vigo un Comité Local de la C.N.T. y de mantener contacto con los compañeros de Valladolid. Son condenados de 3 a 11 años de cárcel.

De todos estos hechos nada se dice en el relato del señor Fraga Iribarne, siendo los que motivan los hechos que relata. Como tampoco se dice nada sobre otras muchas cosas. Las víctimas, como se ve, son las que encarcelan.

No se dice nada de la destitución de su cátedra del señor Prados Arrarte. Ni de las declaraciones de protesta que en ese mismo periodo hicieron el Secretariado Intercontinental de la C.N.T., las Comisiones Ejecutivas de la U.G.T. y del P.S.O.E. y los secretarios de las Internacionales Libres C.O.S.L. y C.I.C.C. cuando el proceso de Conill.

Tampoco se dice una palabra de la explosión de bombas en Lisboa el dos de diciembre. Se silencia igualmente una comunicación dirigida a las agencias de prensa, y recogida por algunos periódicos de Lisboa, por parte del Consejo Ibérico de Liberación, compuesto por el Movimiento Libertario Portugués y el Movimiento Libertario Español del Interior, haciéndose responsable de las explosiones ocurridas en el mes de junio y de las del mes de diciembre.

Sin embargo, la prensa española del 4 de diciembre establece una correlación entre las explosiones y el inicio del Congreso del P. C. italiano, no, queriendo decir con ello que es dicho partido el autor moral de los atentados.

¿Más contradicciones? Sí, más aún. El ministro de Comercio de Franco, hace unas declaraciones mostrándose indiferente ante hecho de que España sea admitida o no como asociada en el Mercado Común, y al día siguiente la prensá española se regocija ante el hecho de que en el mes de enero próximo será convocado el ministro de Asuntos Exteriores para ser oído sobre la admisión de España en el Mercado Común, agregando que esa audición no es como en las Universidades, pues la convocatoria equivale a un « aprobado ».

A primeros de diciembre, la Comisión Internacional de Juristas de la O.N.U. da a conocer un anticipo de su informe sobre España, en el que hace constar, entre otras cosas : « Los sindicatos no son más que un engranaje del Estado; en España la huelga es ilegal y los huelguistas son encarcelados; el poder legislativo de Franco es ilimitado; el gobierno puede suspender los derechos fundamentales del individuo; la publicidad de los debates jurídicos no es más que aparente; la prensa es una empresa pública al servicio del Estado; la policía puede detener sin orden judicial; el detenido no puede comunicar con su abogado. » Esto ha puesto fuera de sí al señor Fraga Iribarne, el cual ha convocado para refutar el informe, una gran conferencia de prensa. Preguntado por un periodista si el gobierno haría una reclamación, el ministro ha contestado que el informe carecía de trascendencia. Entonces, ¿para qué esa movilización para réfutar lo que en él se expone?

Y eso, todo eso, también forma parte del « lamentable calendario ».

CONCLUSION

Los hechos relatados en el presente documento, son la prueba evidente de que en España está muy lejos de « reinar la paz social » de que tanto se jacta el franquismo. Que la acción de la resistencia hace impacto en el exterior y que el clima para proseguirla es apropiado. Que el régimen sigue teniendo las mismas características que le dieron origen y que la paz social no se instaurará en España en tanto subsista dicho régimen y no sean restablecidas las libertades públicas.

SERVICIO DE INFORMACION C. N. T.

Toulouse, 11 de diciembre de 1962.

B.D.I.C

ANTENA

CASTIGO DE DIOS

TARRAGONA. — Sobre el monasterio del Poble cayeron varias chispas eléctricas durante una tormenta. Un rayo penetró en la enfermería de los monjes causando destrozos en la pieza.

DIPLOMAS Y EXTRAS

«En las oficinas de la Unión Española de Explosivos de Bilbao, se ha entregado el premio de la fidelidad a 250 obreros y empleados : un diploma y tres mensualidades extraordinarias. »

Ignoramos exactamente en qué consiste « el premio de la fidelidad », pero sospechamos que la tal distinción hecha a los interesados, no será para ninguna cosa buena, conociendo el trato dado a los obreros que participaron en las últimas huelgas del país y la falta de prodigalidad de los que los explotan.

De seguro que, para explotarlos mejor, o domesticarlos con la dádiva, estimular la envidia de los otros para emularlos al estajanovismo o castrarlos para que no se rebelen si nuevos movimientos huelguísticos se provocan.

Como dar, no dan sin *la daca* correspondiente.

A TUPE, NADIE LES GANA

En « La Gaceta del Norte » y con título a cuatro columnas : « Argelia sobrevive gracias a los empréstitos extranjeros ».

¿Y España? ¿Cómo malvive y ha malvivido pese a toda la ayuda americana, al derroche de dólares con que el Tío Sam ha obsequiado a sus jerifaltes?

¿Será envidia de que no entren en sus arcas los empréstitos hechos a Argelia, o una nueva manera de pordiosear nuevas ayudas a sus amigos yanquis?

Vergüenza no tienen, pero desparpajo les sobra.

LIBERACION DE CONFINADOS

MADRID (OPE). — Se ha anunciado oficialmente que cinco de los confinados en Canarias por haber asistido al Congreso de Munich, han sido autorizados para regresar a sus domicilios en la península. Son los señores Félix Pons, decano del Colegio de Abogados de Palma de Mallorca y don Juan Casall, industrial mallorquín ; don Iñigo Cavero, don Alfonso Prieto y don José Luis Navarro, los tres de Madrid.

Nada se ha declarado oficialmente respecto de los señores Satrustegui, Miralles, Barros de Lis y Alvarez Miranda, confinados por el mismo motivo en las isla de Fuenteventura. Tampoco se ha anunciado medida alguna que modifique la situación de las personas que optaron por la expatriación al ser sancionadas por haber asistido al referido Congreso.

SE HA CONSTITUIDO EL CONSEJO DE PRENSA

MADRID (OPE). — Por si no había bastantes organismos que intervienen en la confección de periódicos, se acaba de fundar un Consejo con jurisdicción en todo el territorio del Estado.

De seguro que no será éste el que levante la censura.

¿EN BREVE?...

PAMPLONA. — Muy en breve sería reconocida oficialmente la España Nacional por Yugoeslavia. Así lo dice «El Pensamiento Navarro» en su sección de «Hoy hace 25 años».

SUBASTA OFICIAL

ALAVA. — Para vender en subasta un automóvil usado de la Delegación Sindical de Alava, ha habido que tomar una resolución oficial y publicarla en el «Boletín del Estado».

UN SANTO MAS

TOLOSA. — Más de un centenar de habitantes de Tolosa han ido a Roma a la canonización del P. Eymard, fundador de los P. P. Sacramentinos, que tienen un convento en dicha localidad.

VOCACION DE ESPAÑA

MADRID. — «Es incuestionable que España tiene vocación europea.» Es el último descubrimiento del ministro de la Información. Porque también la tiene africana, hispanoamericana, árabe, cristiana, misionera, navegante, científica, humanitaria y futbolística del Real Madrid. Al menos mientras dure Franco.

SALARIOS

MADRID. — Según una estadística, el 92 por 100 de los españoles percibe menos de 50.000 pesetas por año, el 7 por 100 percibe entre 50.000 y 250.000 pesetas y sólo el uno por ciento percibe más.

AYUDAS

BARCELONA. — El barco «Condensado» ha entrado en Barcelona con 266 bultos de ropa y conservas, de los que se hizo cargo en Marsella. Están destinados a los damnificados catalanes y proceden de un país «del otro lado del telón de acero», cuyo nombre silencia la prensa que da esta noticia.

S. I. A. DE PARIS

Grito de alerta

EN la historia sociológica de la Humanidad, toda sociedad, partido, sindicato, religión, o todo organismo que necesite un conglomerado de individualidades para «ser», deja de existir como organismo en el mismo instante en que dichas individualidades desaparecen.

Si tomamos por ejemplo la religión católica, nos daremos cuenta de que en los lugares más alejados de su sede, Roma, hay un militante, el cura, sin contar con las beatas, patronés, oligarcas y otras hierbas. No podremos dar cuenta que en los lugares del mundo donde no tienen la posibilidad de tener a estos militantes, impera otra religión o no impera ninguna. Es una ley de la Naturaleza que hace que toda cosa que el hombre construye tiene que estar cuidado diariamente por el hombre para que subsista. Y terminado este preámbulo, vamos al organismo que nos interesa : S. I. A.

Si estuviera en nuestra mente el pensar, o tuviéramos pruebas palpables de que nos faltan militantes para poder continuar con la obra solidaria que en 1936 se emprendió para ayudar a las víctimas del fascismo y a todos los oprimidos que tuviesen necesidad de nosotros, podría estar el mundo convencido de que ya hubiésemos desaparecido. No es así, y como prueba de ello, estamos en la obligación o en el deber de poner a la luz del día las circunstancias que hacen que ahora estemos vegetanto en lugar de estar en el auge de nuestro trabajo de solidaridad que nos exigen la presencia de miles de ancianos confederales, de mutilados de la guerra de España, y de miles y miles de refugiados económicos que pasan diariamente los Pirineos.

Por lo que a nosotros atañe, la Región Parisina tenemos un sinfín de militantes que, con pruebas que voy a dar, son capaces de hacer actos de solidaridad y de trabajar por el bienestar ajeno. Todos conocéis a Ferrer y a Llop y el trabajo que han llevado a cabo en ayuda de los viejos e inválidos confederales ; a Cuadrado, con el desvelo que tiene para llevar a bien festivales y ventas de artículos de consumo ; al compañero Trabal, cuanto hace o ha hecho por los mutilados de la guerra de España ; a Valls, conocido en toda la Prefectura como *Presidente de Mosaicos Españoles* ; a Arolas, como *Empresario* de obras teatrales de carácter ácrata ; a Peralta, el tan conocido *Regiseur*. También conocéis, cada cual en su ámbito, a aquellos que tan brillantemente llevan a cabo la solidaridad con sus conciudadanos de Tarrasa, con sus conciudadanos andaluces, aragoneses, asturianos, y no olvidemos a los de la Federación de la Industria Ferroviaria, que concretamos en el compañero López. Sí, tenemos una plétora de compañeros competentes y con ganas de trabajar, y que además trabajan ; esto sin contar a muchos nuevos a los que sólo les falta el aliento de ver y obrar en un conjunto armonioso, todos juntos, todos para todos, sin exclusivas y dar a cada uno lo que necesite, según su mérito y sus necesidades.

Entonces —preguntáis— por qué SIA de París da este grito de alarma, si en vista de estas pruebas no hay el porqué.

Y es para que sean los compañeros antes mencionados quienes os contesten que por la presente les preguntamos : ¿POR QUE?

Comité Regional y Federación Local de S. I. A.

AUTOEXAMEN

NO decimos « autocritica », especie de « mea culpa » puesta en boga por el Kremlin en su manía — provechosa — de plagiar a las religiones. Ni reclamamos análisis colectivo porque en elemento libertario no hay credulidad para la « reflexión de masas » y si para la sana meditación del individuo. Es lo digno, lo veraz, lo humano.

Nunca la adversidad ha deprimido a los compañeros de sólida conciencia. Conocen, desde el primer momento de su lucha, el ciclópeo muro de los inconvenientes que la sociedad opone a la empresa de justicia libertaria, absolutamente diversa de la justicia artificial de las sociedades políticas. En su primer momento, los adelantados del anarquismo pudieron sentirse más distanciados que nosotros de la realidad revolucionaria. No obstante, permanecieron corajudos, razonadores y constantes.

Nuestro turno español se presentó importantemente, en los años 10 del siglo presente, y la gesta, con su resultante de amarguras y satisfacciones, alcanzó satisfactorio cumplimiento. Pese a vacilaciones de la madurez, las realizaciones revolucionarias del 36 vienen por conducto directo de las constancias y previsiones de Bellas Artes, la Comedia (Teatro de) y del Iris Park.

De la última fecha a hoy han circulado aires y aguas de derrota y desencanto, capaces de desintegrar a muchas mentes, de aniquilar muchos entusiasmos venidos a luz para triunfar solamente. El enemigo — vil y nauseabundo — nos pilló al azar la partida, alargando su ganancia durante un cuarto de siglo por veleidades internacionales. Porque la circunstancia es ésa, porque no se ha sabido o podido crear una circunstancia favorable, ¿hay que sollozar arrepentimientos, que recelar de lo juicioso, perdiendo el propio juicio nosotros? ¿Tan baladí era la Idea que nos animaba, tanta candidez se derrochó en nuestros mejores días? ¿Lo magno, bagatela? Bagatela el hombre de convicciones arenosas ; el que, perdida una fe soñolientamente adquirida, se dispone nuevamente a la ligera, a arrinconar su maltrecho Clavileño. Que la hora induce a cavilaciones, a deducciones, a examen de conciencia y de hechos, segurísimo. Mas sin propósito plañidero, sin una pierna en estar y otra en plan de huida. Conciencia anarquista (no asustarse : anarquista) precisa para encararse abiertamente con la hora que transcurre, no coacción de lo presente ni timideces para jugar la carta libertaria, la única que nos corresponde. Lo moderno político por mucho que se le repinte no deja de ser antigualla, y un descenso, una trangresión, una claudicación masivos, conducirían al abandono de la C. N. T., del acratismo, de la razón que nos hizo arremeter contra la sociedad burguesa y contra el pedernalismo soviético. Téngase en cuenta que la mayor y más triste de las derrotas es la que se produce uno mismo al desconsiderar una razón permanente única, la única razón que en su juveintud le movió a inquietudes y a pelea para un fin de igualdad social entre los hombres.

Confederal y libertariamente la fortaleza no emana del grupo, sino del individuo. Que éste sepa mantenerse convencido, incólume, tanto en situaciones de euforia como de desastre, y la causa de la emancipación integral — no solamente de los trabajadores, sino del Hombre en general — queda de este hecho garantizada.

Si algo existe de inmortal en la criatura humana es la constancia.

Y en la C. N. T. lo constante debe concurrir, o la existencia de la CNT carecerá de sentido. *BERGAMINO*

"EL JAPON, HOY"

«C. S.» tiene en venta este tercer e interesantísimo libro de viajes escrito por el compañero Victor Garcia. Precio : 2,50 NF.

COMUNICADOS

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE

Souscription internationale pro-sinistrés de Catalogne

R. Puig 19, Siegean (54? (è cmfhyvbg

Total première et deuxième liste : 2.504,00 ; *St-Marcet* : Guzmán 5,00 ; *Perpignan* : Stanislas Serrano 10,00 ; *Rochefort* : Antonio Martínez 10,00 ; *Sigean* : Martin Cols, 20 ; Pedrol 15 ; R. Puig 19 ; *Dreux* : SIA 105,00 ; *Albi* : Gimeno 10,00 ; *Toulouse* : Estruga 10,00 ; *Le Cannet-Maures* : Angel Aguilar 10 ; Miguel Gil 10 ; Salvador Ripoll 15 ; *Combs-la-Ville* : SIA 50,00 ; *Lavelanet* : Caro 10,00 ; *Tarn* : F. L.-C.N.T. « Los Salvages » 100,00 ; *Bagnères de Bigorre* : Martín 10 ; Farré, 10 ; Mayora 13 ; Bracar 2 ; Herbera 20 ; Terrats 30 ; *Nice* : Famille Rodó 20 ; Munarro, 10 ; *Bourges* : SIA 60 ; *Melun* : José Pons 30,25 ; *Toulouse* : Pedro Bescas 10 ; Ramón Roig 10 ; Celedonio Zamora 10 ; *Chauffailes* SIA : Santaella 5 ; A. Abad, 5 ; Lagunas 10 ; Un francés 5 ; Uno de la Cala 5 ; M. Ruiz 5 ; E. Antúnez 5 ; Mamille Lanchas 5 ; Ramos Ramos 5 ; M. Martín 5 ; Nogales 5 ; Manuel Ramos 4 ; Caballero 4 ; Alfonso Reina 5 ; Manuel Reina 5 ; Tomás Artal 5 ; S. Moreno 3,10 ; E. Parra, 5 ; Andrés Abad 2 ; Manuel Toribio, 10 ; Justo Chinarro 5 ; Pablo Chinarro 5 ; Victoria Labrado 5 ; Consuelo Labrado 5 ; V. Martos 5 ; Asunción V. 2 ; X 1 ; *Mazamet* : Carrillo 5 ; *La Marseillette* : Rosario Dulcet 5 ; *Roanne* : Sección Local S.I.A. 11 ; Germinal Gil 5 ; Valentín Moya 2 ; B. Reig 5 ; Arbos 10 ; Antonio López 10 ; R. Bernabeu 5 ; Rodríguez Guzmán 10 ; Morales Guzmán 5 ; Rafael Gil 2 ; *Montpellier* : SIA 416,02 ; *Eysines* S.I.A.-C.N.T. : F. Mascort 30 ; R. Moliner 5 ; P. Zarezo 10 ; A. Zarezo 10 ; D. Caba 10 ; J Cabrafiza 20. Total 3.845,37 NF.

F. L. DE DRANCY

Convoca a sus afiliados a la asamblea general para el domingo, día 23, a la hora y sitio de costumbre.

REGIONAL DE LEVANTE

Se convoca a todos los compañeros de esta Regional a la reunión que tendrá lugar el próximo sábado, día 22 del corriente, en nuestro local calle Santa Marta.

El secretario.

COLOQUIOS EN LA REGION RHONE-LOIRE

Consecuentes con el criterio manifestado por varias FF. LL. de la región, en relación a la conveniencia de organizar, entre compañeros, coloquios, o cambio de impresiones alrededor de los temas de vital importancia para todos cuantos amamos a la CNT, cosa que, por otra parte, y con muy buen acierto, tuvo carácter de encarecido estímulo en el último pleno de Toulouse, hemos tomado la iniciativa de llevar a efecto el primero de dichos coloquios en la región.

La Federación Local de Venissieux, de acuerdo con la Federación Local de Oullins, propone el siguiente tema de discusión :

¿Cómo piensan los compañeros respecto al futuro de España y de la C. N. T.?

El primero de dichos coloquios se celebrará en el local de la Federación Local de Venissieux, el domingo, día 30 de diciembre, empezando a las nueve y media de la mañana, pudiendo proseguir por la tarde si por el interés del debate lo estiman los reunidos.

Quedan invitados todos los afiliados a la C.N.T. de la región que estén de acuerdo con lo expuesto.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 23 a las nueve y media de la mañana, en el Café Cassagnes, plaza del mismo nombre.

EN CLERMONT - FERRAND CONFERENCIA

El domingo, día 23 de diciembre, a las nueve de la mañana, en la Casa del Pueblo, sala número 2, el compañero Alejandro Lamela dará una conferencia con el tema : *Compendio sobre el origen del socialismo.*

AGRUPACION CENETISTA DE TARRASA

Como en años anteriores, los compañeros de Tarrasa organizan un festival de carácter íntimo que se celebrará en nuestro local el próximo día 23 a las tres de la tarde. Durante la fiesta se procederá al sorteo de los objetos que constituyen una magnífica tómbola.

Quedan invitados todos los compañeros y sus familias.

LES « AMIS DE HAN RYNER »

Le num. 67 des *Cahiers* del « Amis de Han Ryner » est paru (3, allée du Château, Pavillons sous Bois) S). Au Sommaire : Jean De Lohet : La personne intégrale chez Han Ryner. Maurice-Verne : « Le royaume d'Han Ryner, prince des conteurs ; par Louis Prat : Lettres et discours. Han Ryner et la chanson ; « Nous sommes des civilisés » ; « Un chrétien d'aujourd'hui.

Servicio de librería

BIBLIOTECA DE PREMIOS NOBEL

Encuadernación en plástico. Precio del volumen 37,50 NF.

Benavente, Jacinto : « Comedias escogidas ».

Buck, Pearl : « Obras escogidas ».

Bunin, Iván A. : « Obras escogidas ».

Carducci, Giosué « Obras escogidas ».

Churchill, Winston S. : « Obras completas ».

Deledda, Grazia : « Obras escogidas ».

Echegaray, José : « Teatro escogido ».

Eucken, Rudolf Cristoph : « Obras escogidas ».

Faulkner, William : « Obras escogidas ».

Fundación Nobel : « Los premios Nobel y su fundador ».

Gabriela Mistral : « Poesías completas ».

Galsworthy, John « Obras escogidas ».

Hamsun, Knut : « Obras escogidas. »

Haupmann, Gerhart « Obras escogidas ».

Heidenstam, Carl Gustaf Verner von : « Obras escogidas ».

Hesse Hermann : « Obras completas ».

Heyse, P. Ludwig : « No.ela, escogidas ».

Jensen, J. Vilhelm : « Obras escogidas ».

Jiménez, Juan Ramón : « Primeros libros de poesía ».

Kipling, Rudyard J. : « Obras escogidas ».

Lagerlof, Selma : « Novelas escogidas ».

Laxness, Halidor K. : « Novelas escogidas ».

Lewis, Sinclair : « Novelas escogidas ».

Maeterlinck, Maurice : « Teatro »

Mann, Thomas : « Obras escogidas ».

Martin du Gard, Roger : « Obras completas ».

Mauriac, François : « Obras escogidas ».

Mistral, Frederi : « Obras escogidas ».

Mommsen, Theodor : « Historia de Roma ».

O'Neil, Eugene : « Teatro escogido ».

Pirandello, Luigi : « Obras escogidas ».

Pontoppidan, Henrik : « Obras escogidas ».

Reymont, Wladislaw : « Los campesinos ».

Shaw, George Bernard : « Comedias escogidas ».

Sienkiewicz, Henrik : « Obras escogidas ».

Sillampaa, Frans Eeemil : « Novelas escogidas ».

Spitteler, Carl : « Obras escogidas ».

Sully Prudhomme : « Obras escogidas ».

Tagore, Rabindranaz ; « Obra escogida ».

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, París (10e) C C P 13 507 56, Paris

Liga de Mutilados e Invalidos

Comité Nacional (Bordeaux)

Estimados compatriotas : En vísperas de las fiestas de fin de año, fiestas de calor familiar en las que grandes y pequeños se unen en idéntica alegría, acostumbramos a olvidar, aunque sólo sea durante unos días, lo que fueron preocupaciones del ayer y volverán a serlo mañana. Nos limitamos a constatar lo felices que van a ser nuestros hijos o nuestros nietos con los juguetes que podremos ofrecerles y a disfrutar del ambiente agradable que va a reinar en el hogar, rememorando todos juntos lo que fue y pensando en la realización de nuestras esperanzas venideras.

Este reconfort humano, esta simple alegría, estas esperanzas más o menos fundadas, no están, por desgracia, al alcance de todos. Son muchos los mutilados e inválidos exilados que nada o muy poco podrán ofrecer a sus hijos, son muchos los hogares donde sólo tendrá cabida la tristeza y serán numerosos los compatriotas que no conocerán, en estos días señalados, más satisfacciones que las que puedan serles ofrecidas entre los muros desesperantes de un hospital o de un asilo. Estos hombres, estas familias, estos hermanos de lucha, se verán privados de lo esencial, porque en defensa de nuestras comunes libertades, vieron sus carnes desgarradas por la metralla de los que también eran y son comunes enemigos.

Es en su nombre que os dirigimos estas líneas. Es en su nombre que una vez más os requerimos para que cumplais con el deber de solidaridad que se merecen, que ganaron con creces y que se les debe como un honor y no como una limosna. Si cumplierais con una obligación que cada uno de nosotros debería imponerse en permanencia, la suerte de estos compatriotas podría verse constantemente mejorada. Si la tendéis en estas fechas, si pensais que vuestras alegrías pueden y deben ser igualmente las suyas, nos será posible ofrecerles la solidaridad moral y material de que precisan, para que el nuevo año en el que tantas esperanzas depositamos, lo emprenden, como mínimo con la satisfacción de saber que no se los olvida y en un ambiente en el que también puedan gozar del calor que cada uno de nosotros piensa encontrar en su propio hogar.

Compatriotas emigrados : Vuestra solidaridad les es indispensable. Aportádsela enviando vuestros donativos a :

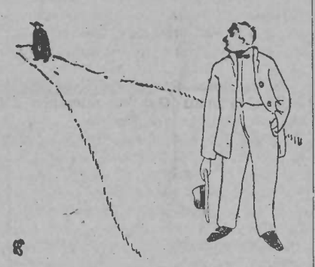
C. C. P. 474-33, Bordeaux — Trapero Alexandre « Peyrettes », Macau (Gironde).

EL SECRETARIADO

Bordeaux, diciembre 1962.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«Quinet»



PRECIO : 5 NF

«RECUERDOS DE LA VIDA PAMPERA»

Esbozo de crónica del Movimiento libertario argentino escrito por el compañero Serafín Fernández.

Adquiérase en esta Administración al precio de 1 NF.

CARTAS A UN ESPECTRO

EPISTOLA III

ESTIMADO Espectro : Sombra inmortal que omnipresente ubicas en cualquier lugar donde se encuentre el hombre :

He recibido tu respuesta a mi última relativa a Cuba, y por lo que veo te causó ahito mi carta. Acuitado de mis puntos de vista «demasiado personales», me dices, te lanzas al ringorrango de las frases, peripatético con un vocablo ya demasiado gastado que no tiene relación alguna con el guajiro cubano, porque como te dije una vez, los hombres pasan, la geografía permanece, y los resultados de las causas quedan siempre en suspenso. Yo soy amigo del pueblo cubano, como lo soy de todos los pueblos ; que tenga Fidel Castro razón o no de aceptar la ayuda rusa, es un caso demasiado delicado, que sólo la experiencia juzgará. Unicamente lo que pido al doctor Fidel Castro con todo el respeto que merece su rango y responsabilidad, es que no reprima el derecho de opinar, ni persiga ni encarcele a ninguna persona democrática, ya sea anarquista o cristiana ; personas enemigas de cualquier dictadura. Que el derecho a la vida de todo hombre pensador, es y debe ser sagrado dentro de las leyes racionales establecidas dentro de la lógica. De lo demás, vuélvetelo a decir en mi razón que convence, que quien gana es el que vence.

Tu carta, te repito, está tan floreada de calificativos zoomórficos con profusiones viperinas a «los enemigos de la Paz», que olvidas lo que ocurre a tu alrededor. Me escribes desde Cataluña y no te amohina la desgracia acontecida a pocos kilómetros de tu vivienda. Aún tendremos que ser nosotros los desterrados quienes hayan de moveros a la conmiseración y la solidaridad por una región de brazos frageladas por los impiadosos elementos.

Si, a las visiones de horror proceden siempre las buenas palabras, los discursos y el gorigori tentacular con que se concluye la existencia de los humildes. Ay, si los mortales pensaran unos minutos por día, que el Dios a quien invocan sus preces es un dios bíblico, irascible y caprichoso, atormentado de dudas como los dioses que arrasaron Troya. ¿A quién dirigirían, pues, sus pregarias? He conocido sequías abrasantes en el Mediodía de Francia ; arrodillarse el maíz con sus lenguas de panizo, sedientas moribundas secas y carrascosas al viento en su agonía vegetal. He visto salir la procesión, con sus fieles detrás, ora recogidos en beato silencio ora implorando al Altísimo imaginario para que les riegue sus huertos y campos y puedan por fin llenar sus trojes con la cosecha de ogaño. Al terminar aquel séquito religioso he visto enmarañarse después el proceloso cielo y recompensar a los desgraciados campesinos con una granizada seguida de truenos y rayos que duró más de hora y media para dejar los desamparados campos en espectáculo desolador de miseria y de ilusiones rotas. El único campo que respetó la tempestad fue el mío por ironía, yo que no fuí a la procesión y que mi parcela estaba protegida por los altos paredones de la iglesia.

Volvamos a la caprichosa mudanza del tiempo que más parece un desordenado enhilamiento de fenómenos irreprochables a la Naturaleza que no una voluntad divina como la gente humilde cree. De ser Dios quien lo ordena, sería demasiado injusto azotar al pueblo, aunque no faltará ensotanado que impute la falta al pueblo catalán reprochándolo de revolucionario, de ateo y pagano. Tampoco el asesino de un millón de españoles, Francisco Franco, ha podido atribuir a los comunistas el próvido desagüe de las nubes ; de haber estado canalizado el Lloblegat y sus afluentes, de haber estado todas las aguas domadas como sierpes de circo, los centenares de muertos seguirían hoy pasando miseria y explotación, pero vivos. Claro, hay cataclismos inevitables y otros que hubieran podido ser inevitables, como cuando se rompen diques construídos con materiales deficientes o porque una parte del material, como el cemento, ha sido escamoteado por jefes de empresa, chóferes de camión, capataces y otros ladrones impunes, gente de pringue sin escrúpulos, respaldados siempre por las altas jerarquías del Estado. No hablemos de las víctimas de Holanda, cuyos diques cedieron a la impetuosa furia del mar. Lo de Holanda es una lucha del hombre para rescatar a las aguas del Océano la tierra de la subsistencia. Nada digamos de la catástrofe de Zamora, sorprendiendo a los habitantes de las aldeas en pleno sueño, como si la muerte azotara siempre de noche, por sorpresa como en Frejús, Zamora y la comarca del Lloblegat. Siempre el mismo espectáculo de los ríos malditos, de las aguas golosas de muros, de bodegas, de establos, salpicando continuamente con las fechas de la lluvia, tejados, huertos, tierras sembradas y cementerios. Arrancando con sus uñas líquidas los frágiles cimientos de las viviendas, mordiendo en las raíces de los árboles, hinchándose el vientre insaciable de muertes desordenadas : hombres, mujeres, niños, ancianos, enfermos, proceloso revuelto de objetos, árboles, animales y recuerdos inestimables del hogar, amasados con muchos años de trabajo y pacientes sacrificios. Los mismos gritos de agonía que en Holanda, Frejús, Zamora y Hamburgo, la misma visión patética halucinante, cuando después de disputar a la muerte el último asidero, la última tabla de salvación, se abandona al torbellino de las aguas los cuerpos agotados de una lucha cruel contra la violencia. Hay momentos dramáticos que no se pueden imitar ni fingir con mímicas hipócritas. Lágrimas incontenibles, rostros compungidos de dolor mirando al cielo como un reproche hacia lo desconocido : ¿Por qué? ¿Qué te hemos hecho que nos has arrancado el niño de a cuna, al abuelo de su beato reposo, al padre de su lugar de trabajo, la esposa, la madre, los hermanos, los hijos? Las mismas frases que se lanzaban al aire, a las nubes, cuando la aviación criminal de Franco bombardeaba nuestras ciudades como Barcelona, Madrid, Málaga y entre tantísimos mártires la milenaria y católica Guernica, salvajada que costó a la ciudad euzkera tres mil muertos destrozados por las bombas de los aparatos de la Legión Condor. La misma expresión en ese paroxismo inefable de segundos trascendentes en el trasiego fatal.

Guernica es un símbolo, nadie podrá arrancar a la historia lo que le pertenece, ni el cinismo de mister Harry Hawks, cuando pretende en el «Catholic Herald» que fue destruída por «los rojos»... En malahora habló este individuo y que malhaya sea, que le reservo una plaza incómoda en «El Imperio Maldito».

Volvamos a Cataluña. A su sequía pertinaz, a los ruegos de la Iglesia por la lluvia, a la llegada brusca de ésta, primero incierta, tímida y humilde, y después como un canto de sirenas devorando a la paz barracones, chabolas miserables, casuchas de fortuna, arrastrando las familias y sus lares hacia el mar absorbiendo pueblos, tragando hogares en la cortina grotesca de la muerte brutal.

¡Ah !, pero después, amigo Espectro, no faltó la paternidad oficial del gobierno franquista, ni la visita del caudillo regocijado de poder consolar familias desamparadas y prometerles exequias nacionales a sus muertos y reparaciones inmediatas a los siniestrados, no faltaron los cantos litúrgicos a los cadáveres unidos bajo la bóveda y el «requiescat in pace» a los que perdieron la vida por no haber vivido en las Ramblas o en otras casas decentes.

Por eso me extraña, amigo Espectro, que no menciones palabra alguna de las desgracias de nuestra Cataluña amada, ni de las persecuciones y torturas que en estos momentos pesan sobre nuestra querida España. Nada me dices de la condenación a muerte del estudiante Jorge Conill Valle ni de tantos otros obreros y estudiantes amenazados o condenados ya en consejo de guerra sumarísimos. No os conduele las desgracias ajenas cual quisiéramos los desterrados, los que vemos España desde fuera porque hemos aprendido a verla mejor desde lejos, como los cuadros de Velázquez. Ocurre causarnos desilusión o consternación de ver nuestro pueblo a través del televisor, cuando Franco llega a Barcelona, cuando una chusma rebuscada y forastera que no es precisamente catalana, sino pobres desgraciados de provincias miserables, gritar con voces desgañitadas, como aquella pordiosera esquizofrénica, que no tiene dónde caerse muerta, que a pleno pulmón gritaba : « ¡Franco, Franco, Franco ! O como aquella vieja, de cara apergaminada, que ha perdido todos sus bienes en la región inundada, pero ha salvado su vida inútil para exhibirse ante los periodistas extranjeros, erguida en una máquina de coser donde se subió cuando le llegaba el agua al cuello, y con voz chillona y aspavientos excéntricos dar gracias a la Virgen, gracias a Dios, gracias a los santos. Claro, este es el pueblo que presenta la Televisión Francesa, porque hay pueblo para todos los gustos, igual que hay público de deporte, espectadores para carreras de caballo en Auteuil, auditores para conciertos de musica en el Teatro Châtelet, y mirones para contemplar las desnudeces con remiendos de nilón en el «Folie Bergère» ; lo propio ocurre en el tablado hispano : hay gente para todo, teniendo en cuenta que siempre son los más ignorantes y desgraciados quienes nos hacen enrojecer de vergüenza, cuando por la televisión les vemos, ramplones como perros guardianes, rastreros como serpientes, aullar con gritos histéricos al tirano que les mata de hambre. Se ve que cuanto más sarcasmo tienen los dictadores para persuadir espíritus, con más fe son creídos por quienes más directamente llevan la obstrucción religiosa en la mollera, y mucha razón tenía Montesquieu, hace 250 años, en «Las Cartas Persas», cuando haciendo alusión al rey de Francia y al Papa de Roma, decía : «Tanto se le hace creer al pueblo que tres no son más que uno, que el pan que se come no es pan, que el vino que se bebe no es vino..., y para tenerle siempre en hálito de fe y no dejarle nunca la costumbre de creer, se le da de vez en cuando, para ejercer, algunos artículos de creencia.»

No hay que desesperarse en estos desafueros, amigo Espectro, porque el verdadero pueblo está oculto bajo las ascuas, como dije en cierta ocasión al Presidente del Gobierno republicano, don Félix Gordón Ordás : «El pueblo bajo las ascuas resurgirá un día como el Fénix de sus cenizas, dando inesperada sorpresa al mundo indolente que lo abandonó, y entonces, milagro de los milagros, causas de las causas, todos, sin excepción, todos serán republicanos, socialistas, anarquistas, comunistas o trostkistas, y ninguno, ni por el forro de la casualidad, no habrá sido ni falangista ni simpatizante de Franco.

Me pides en tu carta algunas direcciones de periódicos y revistas en el destierro y publicaciones americanas más o menos decentes. En esta carta no tengo tiempo, pero en la próxima te pondré al corriente de todo lo que solicitas.

Sin más da un fuerte abrazo a tu suegra, una caricia al perro mordedor y procura no dejarte embaucar por los granujas. Tu amigo mortal,

VOLGA MARCOS

París, octubre de 1962.

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Constancia cenetista

C.N.T. no es sólo 1910, C. N. T. es internacionalismo de la Alianza Democrática opuesta por el anarquista Bakunin y compañeros de tendencia, al autoritarismo proletario de Marx. C.N.T. transcurre en esencia en los Congresos de la Federación Regional Obrera Española, rediviva en 1882 tras feroces persecuciones de la Restauración y en plan de soportarlas más duras unos años después con motivo de la revolución social de Jerez de la Frontera y el infundio de « La Mano Negra ».

La U. G. T. pudo tener a gala haber mantenido una constante pública desde el día de su fundación. Pero es que la U. G. T. no pasó por las crueles persecuciones mantenidas sistemáticamente por la Monarquía contra nuestro organismo.

¡Atención ahora con una CNT que contradijera su pasado!

Apenas formalizada la organización confederal en una sola región de España (1909), una revolución estalla en las calles de Barcelona, Sabadell, Manresa, Guíxols, Palamós, etc., recogiendo el pabellón revolucionario que los republicanos abandonaron en la calle. El anarquismo confederal animó las barricadas del pueblo en todas partes. Muchos compañeros pagaron con su vida, su libertad o con el destierro, la verdad de sus ideas en consonancia con sus actos.

En agosto de 1917, otra revolución esquivada por los republicanos promotores, toma visos de revuelta social por haberla «acaparado», nuevamente, los anarquistas y cenetistas en Cataluña, sede indiscutible de la C.N.T.

¿Se comprende la estima popular hacia nuestra sindical, jamás mediatizada por elementos ajenos? ¿Se comprende el recurso que fue el sindicato confederal para las multitudes trabajadoras, en el campo de la política siempre engañadas y burladas? ¿Se comprende el valor del compañero idealista, siempre sacrificado en su persona y en su hogar no habiendo exigido jamás de los afiliados ni de nadie compensación política o pecuniaria a sus tremendos desvelos? La última esperanza de los trabajadores españoles ha sido, y puede seguir siéndolo, el sindicato anarcosindicalista.

Si la C. N. T. dejara de ser lo que siempre ha sido, España perdería su mejor característica de independencia, su mejor atributo ampliamente libertario. Con una C. N. T. que se reclamara del « mundo libre » se abandonaría crédito revolucionario y esa moral anarquista que en más o en menos debe contener el pecho de cada cenetista. Y se procuraría triunfo al capitalismo democrático y agarraderas al desbotismo comunista. Pero la C. N. T. no es eso : ¡no puede ser eso!

Cuidado, en adelante, que la C. N. T. sufra despiste. La responsabilidad de los cenetistas de hoy es grande. La aparición de un general Franco, absorbente y repugnante, fascista y clerical redomado, es poco para mellar nuestro motivo de lucha. Franco, en el camino de la C. N. T. no es más que obstáculo, accidente, acicate. Que en la recuperación de España la C. N. T. esté presente, que se reafirme por el comunismo libertario — su meta « política » — igual que los coincidentes en antifranquismo conservan sus deseos de gobernación política; y así cada cual quedará en su sitio.

Si la C. N. T. sabe conservarse en elemento indispensable para la recuperación total del trabajo y de sus beneficios para los trabajadores, ella y nosotros, sus impulsadores de ahora, habremos cumplido la misión que los Salvochea, Lorenzo, Cardenal, Ferrer Guardia, Constancio Romeo, Loredo, Prat, Isaac Puente, Francisco Ascaso y muchísimos otros amigos de emocionante recuerdo, depositaron en nuestras manos.

Que nadie dude que una « transformación » paulatina o no de la C. N. T., determinaría la desaparición de la misma.

Lo que no impediría, no obstante, que el espíritu anarquista-sindicalista renaciera en elemento nuevo que dejaría, al cenetismo desteñido, en el desván de la ropa en desuso.

Meditemos.

El Estado os conquistará A VOSOTROS

por Isaac PUENTE

LAS instituciones sociales, como los seres vivos, tienen un límite en su integración y perfeccionamiento, pasado el cual declinan, envejecen y mueren.

Es un imperativo de evolución que una institución desaparezca, cuando ha cumplido su misión histórica y se convierte en obstáculo al progreso intelectual y moral del hombre.

El progreso de la mecánica es incompatible con el capitalismo, porque aumenta en proporción creciente la desocupación. El despertar de la conciencia humana es incompatible con el Estado, que la sojuzga y tiraniza. Tanto el Estado como el capitalismo han cumplido su papel hacia la evolución humana, la que en algún tiempo ansiaron, pero que hoy pretenden estancar, sacrificando el hombre a la institución y no la institución al hombre.

Un postulado de justicia social tan elemental como el de que todo ser vivo tiene derecho a lo que precisa para vivir, choca abiertamente con el capitalismo, que niega este derecho a muchos millones de hombres. Y el derecho inminente de cada individuo a disponer libremente de sí mismo, y a superar su personalidad, está en pugna manifiesta con el Estado, que muestra una tendencia creciente a ordenarlo y fiscalizarlo todo.

Cuando el pobre, idiotizado por su pobreza lo esperaba todo de la munificencia del rico, tuvo razón de ser la propiedad, y cuando el maquinismo precisaba reunir esfuerzos, tuvo su razón de ser el capitalismo. Pero no hoy, en que la Humanidad ha llegado a formarse una conciencia, a entrever sus derechos, y a concebir un estado de Justicia social, en que será posible asegurar a todos la satisfacción de las necesidades económicas.

Cuando el Estado fue la extensión de la autoridad paternal y el súbdito, conformado a la sumisión, demandaba, acataba el poder, el Estado cumplió un papel evolutivo.

Pero desde que pretendió eternizarse y crecer a costa del despojo del pueblo, organizó la violencia, legalizó el robo y monopolizó la razón, se convirtió en fuerza retardataria, refrenadora, enemiga del progreso humano.

Y hoy, que se enfrenta, descaradamente, contra un sentimiento de libertad cada vez más despierto, está condenado a muerte pronta e ineludible. Es por lo que el Estado se aferra desesperadamente a la violencia, aumenta sus defensores armados, y adopta formas dictatoriales y cesáreas, torciendo, de golpe, su proceso histórico que le conducía hacia formas mitigadas y democráticas.

Todos estamos conformes en execrar la inmoralidad de la sociedad. Es tanta, que a todos nos alcanzan las salpicaduras. Pero, entre los delitos que se imputan a los individuos merecedores de la execración pública, con la intervención de la justicia, la condena a presidio, o la muerte expeditiva por los asalariados defensores del orden, no hay ninguno capaz de equipararse en monstruosidad, en refinamiento ni en acumulación de dolor, con los que producen las instituciones que se distinguen por las más acorchada insensibilidad pública.

El reguero de hambre y enfermedades originado por el paro forzoso, y la siembra de dolor que causan los excesos de poder: encarcelamientos, ejecuciones, despojos, torturas, ultrajes a la libertad, son delitos impunes y en número que supera el de la delincuencia individual a la que la ciencia y el humanitarismo absolverían en el 90 por 100 de los casos. Non hay que culpar al burgués de su insensibilidad para explotar el trabajo, de su crueldad para condenar a sus obreros al hambre ni de los turbios procedimientos que emplea para acrecentar su capital. No hay que culpar tampoco al hombre investido de autoridad de su insensibilidad, de su crueldad refinada al amparar los atropellos contra la libertad y la vida de los ciudadanos. Es el mal que no radica en los individuos, sino en el sistema, en la institución a cuyo servicio se consagran. Todo individuo, aun el más bondadoso, puesto en posesión de capital o al servicio de la propiedad, será modelado por el sistema, sordo y ciego ante el dolor que le rodea. Todo individuo, aun el más justo y generoso, investido de poder,

(Pasa a la página 2)

DISCOS

EN nuestros medios quedará un tema perenne: Felipe Alaiz, cuya importancia se acrece en razón al númen que falta.

Más que nunca, de Alaiz precisamos porque pluma pareja a la suya no se divisa cercana ni lejana. Guardamos lo nuestro, evidentemente, menos original que adocenado, con muy buenas voluntades en unos casos, con vistas al escaparate en otros. Somos como somos, ni más ni menos que lo que somos.

A vueltas con Felipe, actualizado por sus libros —«Quinet» y «Tipos españoles», conseguidos por los amigos extraoficiales de Felipe— damos inevitablemente con el hombre cuando, con afán de santurronería, de capillismo, se desglosa la persona del escritor. ¿Y qué se gana con ello? Poco. Todos estamos en virtudes y defectos sobre la tierra, y la tierra, presentemente, se ha comido cuantos defectos pudiera contener en vida Felipe Alaiz. En cuyo caso, ¿por qué insistir sobre ello, ya que declarar a Felipe perfecto, inmáculo, santo, establece proceso previo la doméstica persona del interesado?.

Lo que más molestó a Alaiz fue ser tratado de bohemio, no importando que haya o no bohemia en la conducta del individuo. ¿Es que bohemio es sinónimo de malvado? No, y para afirmarlo no tenemos necesidad de consultar el Diccionario, ese gran recurso de todos nosotros, excelentes peones de la pluma. Bohemia puede señalar las conductas irregulares perjudicando y satisfaciendo, a la vez, a uno mismo; bohemia puede ser estado de independencia, no reparando en las consecuencias con tal de gozar de libertad absoluta en este mundo de limitaciones; bohemia es, sin lugar a dudas, enfrentamiento del individuo con el déficit económico constante con menosprecio de la pingüe explotación de los méritos naturales de uno. ¿Y qué otra cosa fue Alaiz si no un bohemio sin consideración para sí mismo? De haber observado conducta burguesista, de haber proseguido por el camino cuya entrada le abrió Ortega y Gasset por la puerta de « El Sol », ¿hubiésemos tenido a « Rodela » en nuestros medios?

No hay duda de que Alaiz constó en la bohemia libertaria, no en la insulsa y piojosa. No hay duda de que Felipe se integró al azar anarquista, apechugado con todos los agrados y reveses inherentes al mismo. Qué él interpretara la bohemia en sentido deprimente, no implica condena acertada de la misma. Tampoco nos libramos del calificativo otros que estamos en la lid por ideas y no por cálculos. Su error de visión le valió a nuestro gran escritor la pérdida voluntaria y dolorosa de una amistad lindante con el hermanismo. Mas, ¿para qué necesita las cuentas el poeta (poeta Alaiz por sus prosas) si lo aculan siempre al capítulo «perder»?

Anduvo por estas páginas una especie de postal en pasta de cromo. Con palabras manidas. Con pudibundez antañona. Con quejumbrosidad maliciosa. Alaiz estuvo hasta el último momento en sus luces. ¿Alaiz? En aquellos días terribles estaba muy enfermo. No palideció su estro, pero su mano temblaba al influjo de la muerte cercana. ¿Quién puede darnos lecciones al respecto?

Pero, ¿en razón de qué ocuparse de los momentos peores de Felipe? A cuantos le conocimos en estima de compañeros; a los que mantuvimos trato expresivo y no preceptivo con él, nos angustia la evocación de sus días postreros, fríos, solitarios, en su morridero de Montparnasse. Y nos sobrecarga que al vivísimo, capaz, anticaudillista e independientísimo Alaiz, se le reduzca a la mísera condición de joya de sepulcro, de santo bendito, de presa de asamblea, ¡él, que nunca admitió control privado ni público!

Alaiz es lo suficientemente rico en flores de pensamiento para que tenga necesidad de arquitectos y peones jardineros. Alaiz es lo que resulta de su obra escrita, pródiga en irisaciones, abundante en paradojas, pensamientos, irreverencias, antiestatismos y genialidades lingüísticas.

Ocupémonos de su obra —como acertadamente propuso Fontaura— y paz a los muertos para facilitar el quehacer desinteresado de los vivos.

DISCOBOLO

«TIPOS ESPAÑOLES»

A fines de año «Tipos Españoles», de Felipe Alaiz, podrá ser expuesto a la venta. Su precio será de 5 NF. En cubierta y en contracubierta irán dos dibujos interpretativos del sentir alaiziano trazados exprofeso por el artista y compañero Lamolla. Pueden formularse pedidos a esta Administración en la forma acostumbrada.

Un libro que caerá bien para regalo de año nuevo.

CRONICA EXPRES

Parangón

EL perro de cuidado sale a la calle con bozal, o con una cadena a la mano del amo. Otras veces muestra una carlanca erizada de pinchos.

Perro lobo de malas intenciones, verdinegro, fuerte de patas, las orejas enhiestas, colérico retador, que obliga a precaverse.

Los demás perros, por temor, le dejan la calle libre.

Pudiera suceder que encontrara, si no la horma de su zapato porque los perros no usan zapatos, lo que encontró aquel de presa que mordió a un perrillo y la madre se le arrojó al cuello y no lo soltó hasta dejarlo sin vida.

Cuanto se diga en bien de los perros del Monte de San Bernardo es poco : esos animales no buscan a nadie para conducirlo a la cárcel, sino para sacarlo de la inmensidad polar, entre nieve y cielo, y salvarlo.

El oso blanco está hecho a este clima glacial y no colijo de lo que se alimenta, siendo su piel codiciada y utilizada por los modistos para el confort de señoras millonarias, cuando no como detalle ornamental extendida en un salón en el suelo (familias pobres hay sin un mal esterillo a los pies de la cama).

El can que al bozal o a la cadena se aviene, practica la sumisión y ladra por la costa — perro sopista —, a fin de que el amo se entere de que cumple con su obligación.

Este no es mi perro. El mío, sin amo, no sirve a nadie, no tolera que lo amordacen ni lo encadenen, ama la vida libre, no ladra por huesos, por instinto conoce de qué personas puede dejarse acariciar. Mi perro le planta cara al lacero y se le lleva el bistec de las nalgas entre los dientes.

Admito el perro que sirve de lazarillo al ciego, no así el cancerbero que tiene dientes para el desarrapado y marrullerías para el señor, de lo que se desprende que el perro se guía por las apariencias, bien que esto sólo es propio del chucho de lujo.

— Pare usted la jaca, amigo. Salvo la omisión del perro de San Roque, con lo que va dicho ¿qué tenemos?

— Si que es usted miope. Tenemos que los periódicos de Franco salen amordazados a la calle igual que los perros.

— ¡Quiá!... Los perrillos no necesitan bozal.

PUYOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Los comediantes de la paz

EN razón a los últimos acontecimientos originados por el «caso cubano» cada uno de los dos «K» reivindica para sí la gloria y el honor de haber contribuido al mantenimiento de la paz. Uno y otro representante de los «dos mundos», que se autotitulan con el remoquete de «libres», hacen uso de la propaganda de circunstancias.

Como campeones de la propaganda pacifista se presentan en primer término los pseudo comunistas o auténticos capitalistas de Estado. En cada país poseen sus Comités de la Paz, Ligas u Asociaciones de la Paz, y es en la propia «patria del proletariado» que tiene su sede un Comité Internacional por la Paz. Lo que no impide que en las propias publicaciones dedicadas a propagar la paz se dediquen loas al ejército «del pueblo» y se especifique la cantidad de tanques, de divisiones, de aviación y de otros medios mortíferos que posee tal ejército. «*Si vis pacem, para bellum...*»

A nadie se le habrá escapado que las proposiciones de paz y de desarme se alternan en laberínticas declaraciones de uno y otro sector —Este u Oeste—, entrecruzándose como en un «ballet» en el que los bailarines tuvieran misión de danzar en conserva, sin rozarse. Proposición rusa: silencio evasivo en el Oeste con estridente toque de atención a otro tema. Proposición americana: parace ser que llueve, atención, ¡abajo el imperialismo!... Los dos van a la pesca e insisten en ignorarlo y en hacer oído sordo.

UN CASO CONCRETO: EL DEL «EVERYMAN III»

Oportunamente nos recuerda «L'Adunata dei Refrattari» que, cuando la guerra del 14, Henri Ford patrocinó una expedición de propaganda pacifista por medio de la «Arca de la Paz», que, de puerto en puerto, habría de ser portadora de la buena palabra de fraternidad. En esta primavera un grupo de pacifistas activos fletó un pequeño barco, el «Everyman III», y se lanzó a los mares en protesta contra los ensayos atómicos de todos los sectores y países. Querían, en cada país, tomar contacto con el pueblo y realizar reuniones y mitines. De una manera particular deseaban requerir al pueblo ruso para que no soportara más la política atómica militarista que lleva a cabo su gobierno. Llevaban en manos un mensaje personal de Bertrand Russell. El mismo Bertrand Russell que en ocasión de Cuba intentó contactar demagógicamente el «K» ruso.

El «Everyman III» llevaba un equipaje de doce hombres, representando secciones pacifistas de Inglaterra, Estados Unidos, Australia, Dinamarca y Francia. Salieron de Londres con destino a Leningrado.

En Londres, Ostende, Amsterdam, Hamburgo, Kiel, Copenhague y Estocolmo los tripulantes bajaron a tierra y repartieron manifiestos, organizaron y realizaron reuniones y conferencias, expresando sus proposiciones: «Suspensión inmediata de las experiencias atómicas atmosféricas y de la fiebre armamentista de todo orden y calibre; inicio inmediato de un programa de desarme, a continuar cada quien fuere cual fuere la actitud de los otros países; la «fuerza de choque» habría de ser remplazada por una fuerza apropiada, no violenta; inicio efectivo de un programa de apoyo a los países subdesarrollados...»

El 19 de octubre el barco llega a aguas rusas, observados con desconfianza por los navíos soviéticos. Llegan a Kronstadt a las seis de la tarde. La vedette del puerto se acerca con el piloto que les conducirá a unas millas de Leningrado. Visita del servicio de sanidad y luego del de inmigración. Lamentan éstos que los viajeros no traigan visados en regla. Dicen que no podrán permitirles tocar tierra. Los viajeros explican la infructuosa gestión de los visados, negados luego de trámites de varios meses. Nada a hacer. El oficial de inmigración consiente en comunicar el caso al Comité de la Paz de Leningrado. A las tres de la mañana, nueve horas de trámites, los viajeros podían acostarse en sus camarotes.

Al día siguiente llegan al barco miembros del Comité de la Paz de Leningrado. Lamentan la carencia de visados, creen que podrán recibirles en Leningrado, se llevan mensajes y documentaciones. A las cuatro de la tarde vuelven junto con el profesor Matovski. Se anuncia para la misma tarde una reunión con los miembros del Comité de la Paz de Moscú. Los tripulantes del «Everyman III» solicitan poder hablar directamente con el pueblo ruso, en la calle. Un piloto ruso conduce el barco a Leningrado.

Amarrado el barco al puerto los «misioneros de la paz» descienden a tierra para subir a otro barco, el «Maria Ulianova», en cuyos salones tiene lugar la reunión.

Llegada de los delegados de Moscú. Banquete, discursos hasta las tres de la madrugada. «Los mismos discursos que hemos escuchado en Francia, en Inglaterra o en los Estados Unidos» —comenta un viajero—. Cada uno expone su punto de vista. Franca camaradería. Se termina con la proyección de un film que comenta el sitio de Leningrado...

El día 22 los oficiales de la inmigración les advierten que deben partir a la mañana siguiente. Los viajeros redactan una declaración que dice: «Hemos venido a Rusia para hablar al pueblo ruso respecto al peligro atómico y haremos todo lo posible por transmitir nuestro mensaje.» Llega el profesor Matovski, a quien se da una copia. Este trata de disuadirles...

Martes, 23. A las nueve de la mañana vuelven los oficiales de la inmigración. Se les entrega el mensaje. A las diez de la mañana los viajeros tratan de desembarcar, cargados de manifiestos. Un cordón de militares puestos codo a codo les impiden llegar al muelle. Uno de los viajeros habla el ruso. Se aproxima al altavoz de bordo y se dirige a los obreros que se hallan en el puerto. Los soldados sueltan las amarras y el remolcador tira del barco. Tres viajeros: Allan, Barnabay y Lawrence, se tiran al agua para poder llegar a las gentes del pueblo. Los marineros les pescan y les conducen a bordo. Los que quedan en el barco desmontan las pompas y provocan averías para que el barco no avance. El barco comienza a hundirse. Los marineros rusos logran calmar las averías e instalan una pompa, el motor se halla inundado.

LA PAZ ENCADENADA EN EL «PAIS DE LA PAZ»

Para evitar otros sabotajes los oficiales rusos invitan a los viajeros a descender a la cabina. Estos se niegan. Se les ata los brazos a las espaldas y se les conduce así a la cabina. La marina nacional ocupa la plaza de la marina civil. Se les mantiene veintisiete horas con las manos atadas. A partir de ese momento se les desata a condición de no cometer desmanes, pero se les mantiene encerrados en la cabina hasta el 31 de octubre, en que, reparadas las averías, se coloca el barco fuera de las aguas rusas.

Las autoridades soviéticas se llevaron todos los materiales de propaganda, el diario de bordo, la correspondencia y toda cuanta documentación hallaron.

Los «viajeros de la paz» se hallaron durante una semana encerrados en una cabina de 6 metros por 4. Eran doce hombres a quienes se agregaban los guardianes. La «PAZ», tras de encadenada, salía de la cabina entumecida... Dos días después los viajeros se hallaban en Estocolmo, donde, verbalmente —ya no tenían papeles— reiniciaron su propaganda, enriquecidos sus espíritus por experiencias vividas en todos los horizontes. En los países en que los gobiernos patrocinan «auténticas» cruzadas de propaganda por la paz al mismo tiempo que lanzan sus bravuconadas de guerra.

Que de todo tiene que haber en el mundo para justificación de la libertad. Pero, en verdad, la libertad se halla maniatada en el camarote de un barco que flota a la deriva. Las cuerdas se apretan desde el Este y desde el Oeste. Desde todos los puntos cardinales. «Que no se hunda —dicen— pero que quede en el agua...»

Y SIN EMBARGO

A la invitación de la O. N. U., la auténticamente fraterna sociedad de las naciones desunidas, la U.N.E.S.C.O. (con los puntos intercalados resulta más impresionante) ha iniciado un estudio que acaba de arrojar cifras impresionantes. Todo es impresionante en este mundo: los discursos, las cifras, las estadísticas, los cohetes siderales, las bombas...

Si se iniciara un desarme general, la humanidad contaría con una suma suplementaria anual de 60.000 milliards de antiguos francos utilizables para necesidades elementales. Dícese que tanto rusos como americanos reconocen, por su parte, que en el espacio de veinticinco años —efectuado el desarme— los Estados obtendrían un beneficio de 1.500.000 milliards de antiguos francos, lo que representa, aproximativamente, el valor total de todas las riquezas acumuladas hasta hoy en el globo terrestre. Es decir, que en veinticinco años de desarme se podría duplicar el patrimonio adquirido desde principios de la Historia de la humaniad.

Pero quiá, tontos... ¿Qué haríamos con tantas riquezas y a qué jugaríamos si, finalmente, «estallara» la Paz?...

España al día

DOCUMENTO

BAJO el título de « Fechas de un lamentable calendario », el ministro de Información de Franco ha facilitado a la prensa un documento que ésta subtitula : « He aquí un relato de infundios que se precipitan desde el último 19 de septiembre. » Su exposición héla aquí resumida :

« 19 de septiembre. — Son detenidos los organizadores y autores de los actos terroristas llevados a cabo en España desde el mes de junio del año en curso. Entre ellos se encuentra Jorge Conill.

»24 de septiembre. — El diario « Le Courrier », de Ginebra, principal órgano católico de la prensa suiza, publica un artículo con el que se inicia una campaña en la prensa helvética, en el que se presenta a Marcos Ana como una persona encarcelada en España durante 22 años por su libertad de pensamiento y de conciencia. (El portavoz español agrega que fue juzgado por delitos comunes cometidos durante la guerra).

»29 de septiembre. — Es raptado el vicecónsul de España en Milán.

»5 de octubre. — Cien manifestantes se estacionan ante el Consulado de España en Milán en favor del detenido Jorge Conill. La Agencia Associeted Press difunde una información en la que manifiesta que Jorge Conill ha sido condenado a muerte por un tribunal militar. (El portavoz agrega que dicha Agencia rectificó más tarde y se queja de que la mayor parte de periódicos extranjeros no hayan acogido en sus columnas tal rectificación).

»6 de octubre. — Continúan las manifestaciones ante el Consulado de España en favor de Jorge Conill.

»7 de octubre. — Se celebran dos nuevas manifestaciones ante el Consulado de España en Milán y en la plaza de la Catedral. Una de ellas anticomunista, dirigida por el diputado neofascista Leccisi, y la otra por un agitador checoeslovaco de extrema izquierda. Ambas entraron en colisión.

»8 de octubre. — Su eminencia, el cardenal Montini, arzobispo de Milán, dirige un mensaje telegráfico al jefe del Estado para solicitar clemencia por la vida de tres condenados recientemente en Barcelona a diversas penas de prisión por actos de terrorismo.

»9 de octubre. — Continúa la agitación estudiantil en la ciudad de Milán, como protesta por la sentencia contra Conill.

»10 de octubre. — El « Times » de Londres, pide clemencia para los tres españoles condenados a larga sentencia de cárcel, por complicidad con los incidentes terroristas de Barcelona. « ¿No habría mejor manera de hacer desaparecer algo del carácter opresivo del régimen español, que tratar de dar otros pasos para complacer el llamamiento de clemencia para los condenados, formulado por el cardenal Montini? ».

»11 de octubre. — El secretario general del Consejo Italiano del Movimiento Europeo, Angelo Lotti, dirige un telegrama al embajador de España en Roma para protestar por el encarcelamiento de jóvenes españoles acusados de desarrollar actividades terroristas.

»12 de octubre. — Se producen expresiones de apoyo a los jóvenes españoles detenidos por actividades terroristas, por parte de funcionarios públicos, profesores y estudiantes de Rávena, Rimini, Módena y Milán. Profesores y estudiantes de la Universidad de Turín se manifiestan en apoyo de los jóvenes españoles detenidos.

— »12 al 16 de octubre. — Se producen manifestaciones antifranquistas en Roma y en otras ciudades italianas, tales como Génova, Milán, Turín, Bolzano, Monza, Caserta, Ferrara, Brescia y Trápani.

»13 de octubre. — El alcalde de Roma, Galuco della Porta, solicita clemencia para los jóvenes españoles recientemente encarcelados por actividades terroristas en España.

»15 de octubre. — Se produce un intento de asalto a la Embajada española ante la Santa Sede. Los becarios españoles que siguen estudios en las universidades italianas, hacen público que los profesores y catedráticos de las mismas no se recatan en manifestarse con desprecio hacia la ciencia y la Universidad españolas. « Il Tempo » e « Il Giorno », publican informaciones a este respecto.

Manifestación presidida por el alcalde La Pira, de Florencia, para protestar contra el encarcelamiento de detenidos políticos.

»16 de octubre. — Se celebra una reunión pública en Ginebra en torno al seudo poeta español Marcos Ana. Dicha reunión está precedida por una virulenta campaña de prensa.

Manifestación ante el Consulado en Milán, en protesta contra la dramática situación en que se encuentra el pueblo español.

»17 de octubre. — Mitin en el teatro Satiri, de Roma, contra el régimen español. A la salida se organizan dos manifestaciones que protestan ante las Embajadas de España en El Quirinal y en la Santa Sede.

Manifestación ante la Embajada de España, cerca de la Santa Sede, en la que se profieren gritos de « España, sí, Franco, no» y « Asesinos ».

»19 de octubre. — El Movimiento Universitario Reformista, de inspiración comunista, que integra la Federación Universitaria de Buenos Aires, organiza un acto de adhesión a la España republicana en la Facultad de Derecho. En él pensaban intervenir Jiménez Asúa y Rafael Alberti. El acto fue suspendido.

»20 de octubre. — Un grupo de mujeres españolas, que se dicen esposas de presos del Penal de Burgos, visita en Roma a diversas personalidades eclesiásticas y solicitan audiencia de varios cardenales y obispos españoles para pedir clemencia en favor de sus maridos o hijos, presos desde hace más de veinte años en la cárcel de Burgos por motivos políticos.

(Pasa a la página 2)

GFP. 3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

34e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 225 — Version française 0 10 NF. Version franco-espagnole .. 0 40 NF. — 27 Décembre 1962

ANNIVERSAIRE

CE numéro du COMBAT SYNDICALISTE prend à nos yeux une importance exceptionnelle puisqu'il est celui qui boucle le circuit de la première année d'existence de la nouvelle version de notre organe confédéral. En effet, c'est le 28 décembre dernier que fut diffusé le premier numéro bilingue que nous avions décidé de publier.

La raison de cette diffusion chacun la connaît, mais certains ont la mémoire tellement courte qu'il ne nous semble pas superflu de la rappeler.

Nos camarades de la C. N. T. d'Espagne en exil, membres de la section française de l'A. I. T., ayant été, par une décision arbitraire, dictatoriale du « Pouvoir » français, d'accord avec Franco, privés du droit de s'exprimer dans leur presse et de maintenir le contact entre eux, notre Commission Administrative Confédérale, après consultation des syndicats, prit, à l'unanimité, l'initiative de leur accorder l'hospitalité dans les colonnes de son journal.

Il y eut dans quelques unions locales des « grincements de dents » qui ne furent pas retenus, tants ils étaient minoritaires; mais, avec le recul du temps, nous devons honnêtement reconnaître qu'ils étaient en partie justifiés; ce qui, pourtant, est sans importance puisqu'ils n'existait à l'époque aucune autre solution valable, si nous voulions rester fidèles à nos principes.

Pour la seule valeur de ses enseignements nous pensons que l'expérience méritait d'être vécue, et que sa continuité se justifie toujours.

Nous avons avant tout compris, compte tenu de l'importance de la tâche qu'une toute petite équipe, complétement désintéressée, travaillant au coude à coude, a accomplie, quelle action formidable nombre de ceux qui se recommandent de nos idées pourraient réaliser si au lieu de dénigrer systématiquement, partant de critiques ridicules, pour tenter de détruire tout ce qui a été patiemment construit, ils parlaient un peu moins et... agissaient plus. Car, contrairement à ce qu'ils prétendent, elles font leur chemin les idées anarcho-syndicalistes, que nous publions dans la page française du COMBAT SYNDICALISTE, et nous sommes parfois surpris des encouragements, des marques de confiance et de sympathie qui nous parviennent à ce sujet. Nous irons plus loin, et affirmerons, même si cela doit déplaire à quelques-uns, que notre intransigeance, ce qu'on nous reproche le plus, vis à vis de l'Etat, de la calotte, des mercenaires, des syndicats réformistes, etc., agents d'exécution du capitalisme omnipotent, crée, petit à petit, un climat nouveau qui n'est pas étranger à notre rapprochement avec de nombreux libertaires.

Chaque chose venant en son temps, nous n'avons actuellement d'autre prétention que de démontrer à ceux qui persévèrent dans l'erreur qu'ils ont choisi la mauvaise voie et discréditent leur cause qui est la nôtre, au lieu de la servir, cela sans aucun avantage pour les exploités, les événements le prouvent, qu'ils prétendent défendre.

Nous continuerons aussi longtemps qu'il le faudra, et tant que les circonstances nous le permettront, notre travail de démystification, et si, sous une forme quelconque, l'adversité nous accable, une fois de plus, nous sommes persuadés que, sans aucune distinction de nationalité, nos militants, collaborateurs et lecteurs, à qui nous tenons à rendre hommage pour leur dévouement et leur fidélité, trouveront avec nous le moyen de continuer à barrer la route au fascisme et à ses suppots jusqu'au triomphe final de notre cause qui est le seul but valable.

APRES L'ECHEC D'UNE THEORIE

On a souvent reproché aux peuples, et en particulier lorsque ceux-ci traversent une crise, de s'être désintéressés de leurs problèmes vitaux, d'avoir négligé les grandes lignes des théoriciens et manqué d'esprit civique. Mais on oublie volontairement d'en préciser la cause.

En premier lieu c'est l'autorité, la violence, qui sont responsables de cet état d'esprit : nos maîtres ont toujours veillé à ce que l'esprit civique du travailleur ne dépasse pas les limites de toute campagne électorale pour le choix de ceux qui doivent tondre notre toison.

Une dernière preuve de ce que nous affirmons, vient de nous être donnée par l'Allemagne d'Adenauer avec l'affaire du « Spiegel ».

« Certains ont parlé d'une nouvelle « Affaire Dreyfus » et nous pourrions disserter longuement sur ce point, mais là n'est pas notre but pour l'instant; contentons-nous de préciser au passage que si bien les deux affaires ont une flagrante similitude, il n'en est pas de même quand il s'agit de leurs promoteurs; Emile Zola, et c'est tout en son honneur, n'a jamais dénoncé un homme, ni une affaire, c'est au régime qu'il s'en est toujours pris et à sa structure défectueuse, dénonçant les causes et non les effets.

La position des journalistes allemands mis en cause est bien différente; ils s'attaquent à un ministre qu'ils ont soutenu par le passé, et ce serait une offense à la mémoire de Zola que de vouloir les lui comparer. »

...Mais, après cette parenthèse, voyons une autre cause du je-m'en-foutisme actuel des travailleurs vis-à-vis des questions sociales : L'échec de certaines théories dites socialistes ou autres.

Là encore nous faisons appel à l'actualité pour appuyer nos affirmations. Le récent conflit sino-indien vient de consacrer la faillite de deux des théories les plus ancrées dans l'esprit d'un grand nombre de prolétaires : la non violence et la dictature du prolétariat n'ont rien pu, face aux appétits monstrueux et aux machinations d'hommes sans scrupules. Gandhi avait réussi à donner une extention internationale à l'idée pacifiste mais devant l'aggression chinoise quelle eut été son attitude ?

Quant à la dictature du prolétariat préconisée par Karl Marx et la fameuse prise du pouvoir si chère à nos socialistes de toute nuance, les voici en mauvaise posture. Que peut attendre tout ouvrier, conscient et affranchi, de ces théories caduques et périmées qui ne résistent pas à la moindre épreuve sérieuse.

Nos camarades « communistes » vont sûrement avoir des difficultés à concilier leur symbolique colombe de la paix avec l'agression militaire de la Chine de Mao. Les dirigeants, bien sûr, tâcheront d'envelopper cette affaire du voile du silence; c'est là leur péché mignon, ils ne prennent position que lorsqu'ils espèrent tirer profit de la situation, par pure démagogie. Ce procédé ne leur réussit d'ailleurs pas toujours; c'est le cas par exemple, en Afrique du Nord, où, après avoir pris position de façon aveugle pour la rébellion ils se sont vus mis hors-la-loi en tant que parti politique. Mais les communistes de la base, finiront-ils par faire preuve de bon sens ? Doit-on espérer qu'enfin, lassés de tant de volte-face dans la conduite de leur parti, ces camarades retrouveront la seule voie capable de les conduire au but sublime qui nous est commun : la vie communautaire sans clases ni privilèges.

Oui ! car c'est là le seul but que doit poursuivre le travailleur; la société actuelle doit se débarrasser de tous les oisifs, de tous les profiteurs, de tous les exploiteurs, en un mot, de tous les parasites qui pullulent sur notre planète; la technique, la science doivent être au service du travailleur pour permettre une production plus accrue avec un minimum d'effort, et c'est à nous, prolétaires du monde entier, qu'incombe cette tâche, difficile, mais aussi combien humaine. **J. SORIANO**

Bulletin antireligieux

Ce à quoi le Jésus de la fable n'avait ponit pensé vient de nous être révélé par le R. P. Vernier, aumonier général des prisons. Il estime périmés les arguments en faveur de la peine capitale, de son exemplarité illusoire, de son pouvoir d'expiation salutaire : c'est bien notre avis.

« Il y a pourtant une possibilité d'exception, dit ce prêtre, c'est en cas de guerre pour ramener au devoir les révoltés. »

Voilà ce à quoi ce Jésus du « Tu ne tueras point » n'avait pas pensé.... et voilà ce qui restitue à l'Eglise son véritable visage mercantiliste, à savoir que la guerre est sainte qui engendre la misère, la souffrance et le désespoir; à savoir qu'en pareilles circonstances il lui devient facile d'exploiter l'angoise des faibles, et de tisser autour de leurs souffrances une trame de supertitions et de sottises.

Pourtant, diront certains, devant chaque guerre, le pape en appelle à la paix ! Bien sûr... comme les politiciens vous promettent le bonheur et la paix en exploitant vos misères et en vous jetant dans des conflits qui remplissent leurs coffres-forts et ceux dont ils protègent les privilèges...

Ce Jésus de la fable n'avait certainement pas pensé que ceux qui exploiteraient sa légende estimeraient « qu'il y aurait un devoir de tuer... » Il est vrai que ce Jésus ignorait sans doute Dieu qui fut, d'après la Bible, le plus grand tueur de son temps : les sorciers, eux, sont fidèles au grand Fantôme...

⁂

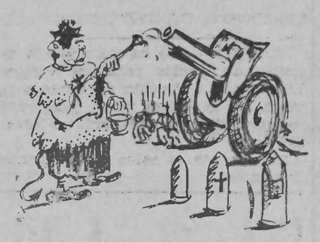
Au Canada français, les religions catholiques et protentantes dirigent les institutions pédagogiques.

C'est ainsi que le Bureau métropolitain des écoles protestantes de Montréal fait appel, dans la presse française aux instituteurs et institutrices « protestants » qui voudraient accepter des emplois dans leurs écoles.

La première qualité exigée est « d'être de religion protestante, réformée ou israélite ». Ce qui signifie implicitement que la formation pédagogique exigée est beaucoup moins importante que la formation religieuse.

Cela signifie donc : que ceux qui ne croient pas à la Genèse telle que nous la conte la Bible; que ceux qui ne croient pas que nous sommes les fruits de l'inceste entre Caïn et sa mère, cette mère qui fut la métamorphose d'une cotelette de l'homme avant de devenir l'être gracieux que nous connaissons; que ceux qui ne croient pas que Dieu ait perdu l'usage de la parole depuis qu'il engrossa Marie et s'entretint avec tous les patriarches; que ceux qui ne croient pas, avec Teilhard de Chardin, que l'Humanité ait pu naître d'une association sexuelle aussi réduite que celle d'Adam et Eve, pour tous ces incroyants, posséderaient-ils la science infuse, et justement à cause de leur savoir, pour tous ceux-là il serait inutile de postuler : la Pédagogie Canadienne ne demande que des pauvres d'esprit : Amen.

J. B.



ÇA VA MIEUX

Les trois glorieuses journées que viennent de vivre les « bons citoyens » sont rassurantes, à souhait, pour notre grandissime (1m98) sauveur (il était d'une humeur maussade — à la télé — le 25-11-62). Il me faut bien dire — 1er épisode — combien en politique, les chiffres prennent de l'importance lorsqu'on les additionne de volontés opportunistes. C'est ainsi que, 46 % de votants expriment la majorité absolue. Certes, les partisans du « Non » étaient si divisés que les augures n'ont pas balancés, pour affirmer que 12 % seulément du corps électoral s'est véritablement prononcé pour le non quand même ! Et les autres direz-vous ? Voyez Mr Pompidou, un maitre en la matière, il vous l'a dit. Les autres, ils ne comptent pas, des cocos, des plastiqueurs. Vous voyez ? Mais, les abstentionnistes? Ce menu fretin 27 % qu'ils aillent au diable ! Pompidou and Co., dixit.

Continuons, 2me et dernier acte de la farce. Le parti gaulliste, grâce aux électeurs jeunes, dynamiques et tout, tout, obtient la majorité absolue au parlement. Bref, la radio, la presse vous ont tenu au courant et, chose merveilleusement admirable, tous les partis pavoisent, donnant ainsi l'impression à leurs ouailles qu'ils ont battu l'adversaire.

En fait de battus, ce sont toujours les mêmes cornichons de votards qui reçoivent les coups de pied au cul. Il est vrai que ces jeunes, dynamiques et autres ardents partisans de la « grandeur » de la France (et tous les partis) sont depuis qu'ils ont le droit que l'on sait, invariablement le mêmes. En 1914 ils étaient là !, en 1939 encore; ils crèvent, d'aucuns de faim, ils sont toujours là. En sorte que ces « belles » qualités ne sont qu'à inscrire sur des tombes. En y ajoutant : *Ci-git des hommes morts par excès de dynamisme électoral.* Et, avec Naquet, je crie : « Vive la mort ! », car si la mort n'existait pas où irait notre pauvre humanité ?

Mais, trève de discussion. Revenons à l'arithmétique du pouvoir, qui vaut par la force meurtrière dont il dispose et, permettons-nous une équation basée sur l'expérience confirmée par les événements qui, eux, ne trichent pas.

Le nombre d'abstentionnistes a sérieusement enflé depuis que les anarchistes ont conseillé l'abstention.

Rassurez-vous « bons bourgeois », je n'aurai jamais la prétention de revendiquer les abstentionistes au bénéfice de l'anarchie. Je veux simplement indiquer que, par un chemin un peu plus tortueux ils en sont venus aux mêmes considérations que nous-mêmes :

Tous (en général) ont constaté que l'égalité était un mensonge, puisque ceux qui paient le plus d'impôts sont les plus pauvres. Exemple, un travailleur qui gagne 6.000 NF. par an, paie pour sa T.S.F. 25 NF par an, exactement comme l'administrateur des sociétés qui perçois 50 ou 60 millions d'anciens francs par an.

La fraternité étant du même ordre, il ne peut y croire et, tout ce qu'il peut en attendre, c'est la charité, une misérable aumône instituée par l'Eglise et élevée au rang de la plus haute moralité républicaine. De plus, s'il « s'athéise », c'est que le plus chrétien de ses semblables riche ou cadre, se montre le plus vil et le plus bas matérialiste.

La liberté, un mot qui n'a pas sa place dans la fange de l'honnête ploutocratie.

D'autre part la mosaïque des partis politiques, qui tous désirent accaparer son adhésion, a fourni à l'abstentionniste l'occasion de renforcer sa position, en constatant que tous voulaient œuvrer pour son bien-être, à travers, bien entendu, l'intérêt général (pas fous).

Après ces élémentaires constatations, l'abstentionniste en puissance a jeté un coup d'œil rétrospectif sur les réalisations promises y compris les circonstances qui ont provoqué les « améliorations » prônées. Bien vite il s'est rendu compte, qu'en réalité il faisait seul les frais de l'opération. Il est devenu abstentionniste, convaincu que les fameuses réalisations sociales ne représentaient pas la millième partie de ce qu'il est en droit d'attendre de la société.

Enfin, sa conviction s'est affermie en écoutant tous les adeptes des partis ou apparentés, politiques lesquels aspirent au bonheur, à la prospérité, en un mot à la joie de vivre. D'autant que ces bons apôtres restent sourds à la plus élémentaire obligation logique. S'entendre ? Non. Tous ne conçoivent cette vie parasitaire qu'à *condition d'avoir l'adhésion de tous les individus;* ils rejettent le bonheur offert par leurs adversaires idéologiques.

Ainsi, l'abstentionniste a compris que le bien-être des individus ne saurait être le résultat d'une compétion idéologique, bien au contraire. Vouloir que tous les hommes deviennent communistes, socialistes, ou fascistes-gaullistes, c'est se moquer, c'est continuer le dialogue de sourds qui fait la joie de vivre de tous les courtiers en bonheur... pour demain, il laisse ça aux votards, ces demeurés mangeurs d'illusions. Et puis, l'antivotard sait par expérience, que si tous les individus étaient partisans d'un seul idéal, cela ne prouverait rien, les iniquités n'en seraient pas moins aussi criardes. Témoins, le monde de la chrétienté. Majoritaire en Europe, voyez, autour de vous, le pansu, fainéant, étalant son agressive luxure sous les yeux du malheureux qu'il exploite et auquel il jette un os à ronger, ce sont cependant deux chrétiens. Et ce cadre, insolent qui, dans les conseils d'administration s'oppose à l'amélioration des conditions de vie du travailleur. Enfin cette ganache qui tue, pour se procurer de l'argent, c'est aussi, un chrétien, d'ailleurs 99 % des criminels sont des croyants; et les guerres fratricides entre chrétiens ? Allons, donc, l'abstentionniste est un réaliste, ce qu'il désire c'est le respect de l'homme au dessus des chimères imaginés par l'esprit. Le bien-être il ne le conçoit que dans la solidarité spontanée, en rejetant toutes prétentions égo-centristes, vanité ou orgueil.

L'abstentionniste représente l'élément fécond de l'humanité, ayant banni le mensonge qui fait vivre des individus d'une moralité qu'il ne veut même pas qualifier.

Que de Gaulle et ses amis politiques soient rassurés et satisfaits, il n'en doute pas. Mais, lui, il n'est pas fier de ses congénères, qui poussent la sottise jusqu'à le déshonorer en lui imposant une existence misérable come celle qui est la leur.

Si Emile Henri pouvait répondre à ses juges, qui lui demandaient : « Vous avez tué des bourgeois, je vous comprends, mais vous avez également fait périr des... exploités, pourquoi ? Et l'idioticide de répondre : « Bourgeois ou esclaves ils étaient tous mes ennemis, par leurs sottises ». Il faut noter que ces paroles ont fait réfléchir bon nombre de... jeunes, point dynamiques, mais combien plus rassurants pour l'avenir.

CAMILLE ANDRES

DOIT-ON VOTER ?

Ça discute fort, dans mon coin, en cette période automnale de référendum et d'élections. Et pas toujours calmement; il y a du préjugé et de la passion dans l'air, quoique le choix du vote, contrairement à ce que l'on pourrait croire, soit rarement cause de la discussion. Ce qui divise les collègues, c'est surtout le fait de voter ou non, le fait de glisser le petit papier dans l'urne, ou de ne pas se déranger.

« Il faut voter, dit l'un, c'est le devoir de tout citoyen... ! »

« Il faut voter, dit l'autre, c'est la seule façon d'agir sur la destinée du pays... ! »

« Celui qui ne vote pas n'a aucun droit de critiquer ou de se plaindre... ! »

Enfin, le plus conciliant dit ceci : « Coûte que coûte il faut prendre la peine de se déranger, quitte à mettre un bulletin blanc dans l'urne... ! »

Ce qui, entre nous, ne serait pas pour me déplaire, car, n'est-ce pas, quelles têtes feraient les candidats députés, si la moitié ou les trois quarts des petits papiers étaient blancs ?

Quant à justifier hâtivement, dans le feu de la discussion, l'attitude de celui qui, par principe ne vote pas, cela n'est guère aisé.

Aussi ai-je rédigé ces quelques lignes, à l'adresse de mes collègues pour essayer de leur faire comprendre la position des libertaires, en ce qui concerne l'opération vote, que d'aucuns voudraient voir présenter comme une chose essentielle pour la bonne marche de la société, et que d'autres, parait-il, songeraient à déclarer obligatoire !

Or donc, depuis des millénaires, une forme de société existe, basée sur l'esclavage ou le travail forcé du plus grand nombre, pour le plus grand profit d'une minorité disposant soit de la force, soit de la richesse, soit, le plus souvent, des deux à la fois.

Profondément modifiée dans la forme, sinon dans le fond, cette société est encore celle de notre époque, nonobstant les guerres et les révolutions qui ont jalonné le cours de l'histoire, cette histoire que l'on nous enseigne si mal à l'école !

La plus importante des modifications réside dans la façon de s'emparer du pouvoir. Autrefois, les ambitieux employaient directement la force, quittes è se déclarer ensuite roi ou empereur de droit divin. Aujourd'hui, ils emploient la ruse, aidée par l'argent, la grande astuce étant de se faire donner le pouvoir par l'ensemble des travailleurs, sur lesquels ils vivent en véritables parasites. Et l'opération se fait en douce, quoique à grand renfort de tam-tam, de déclarations grandiloquentes et de promesses rarement tenues.

Est-il quelqu'un de sensé, parmi les gens qui votent, et spécialement parmi les travailleurs toujours bernés, pour contester ce que je viens de dire ? Non, j'en ai fait souvent l'expérience. Et pourtant, ils se retrouvent chaque fois, avec leur petit papier, devant l'urne sacro-sainte !

Quels sont leurs arguments, quand on leur pose la question ? Les voici, en gros :

« Cette fois, ce n'est pas la même chose, il s'agit de barrer la route à la réaction » ou bien, « ce qui importe c'est d'arrêter la guerre d'Algérie, après, on verra », et encore, « je sais bien, il n'y a pas à attendre grand chose, mais, tout de même, les autres vont remplir la Chambre de curés et de réactionnaires, alors » ? (1).

Eh oui, alors ? Eh bien, alors, il faut une fois de plus répéter la même chose, et essayer de comprendre et de faire comprendre.

Alors, considérons un peu comment les choses se passent. D'abord, vous ne votez pas pour des hommes que vous connaissez, mais pour des gens présentés par des partis politiques. Ces partis, rassemblements d'individus parfaitement organisés pour la conquête du pouvoir, ne voient, en fait, que cela, et n'œuvrent que pour cette conquête. Cette conquête qui, pour eux, ou du moins pour ceux d'entre eux qui sont aux postes de direction, représente d'abord les honneurs, la considération du menu peuple, et aussi, il faut bien le dire, des intérêts non négligeables. Bien sûr, ces partis sont différents en leur origine et en leur comportement. Bien sûr, il en est qui semblent représenter des intérêts qui sont les vôtres, qui ont une doctrine dont les grandes lignes concordent avec ce que vous pensez vous mêmes. De là à penser que vos idées seront au pouvoir, si tel parti triomphe plutôt que tel autre, il n'y a qu'un pas... et vous votez pour l'homme présenté par le parti qui vous inspire confiance. A partir de ce moment, vous êtes cuit, je veux dire berné, trompé et, il faut bien le dire aussi, complice de ce qui arrive ensuite. Car, ce qui arrive, c'est ce qui est déjà arrivé des dizaines de fois depuis que l'on vote en France, c'est-à-dire depuis la Révolution de 1789.

(1) *Lesquels arguments, d'ailleurs, ne demandent que de légères modifications pour être valables pour tous les partis.*

BLANQUET

(Suite et fin dans le prochain num.)

DROITS PERIMES

L'air, la lumière, appartiennent à tous, il faut un cas monstrueux d'inconscience (la justice) pour priver un homme d'air et de lumière. Chacun, en principe, bénéficie de l'air et de la lumière qui sont des biens naturels, nécessaires à la vie. La terre est également un bien naturel, nécessaire à la vie, elle appartient à tous. Tout homme a droit, du fait de son existence, à la jouissance de l'air, de la lumière, de la terre. Le travail, sur un bien commun, n'autorise pas l'appropriation de ce bien. Le fait d'avoir travaillé un sol, ou plus encore, d'avoir fait travailler ce sol par des salariés, n'autorise pas à considérer ce sol comme un bien personnel. Comment admettre que plus un homme fait travailler d'autres hommes, il peut devenir propriétaire de terres de plus en plus importantes et que ceux qui produisent sur ces terres, pour le bénéfice du propriétaire, ne possèdent jamais les moyens,avec leurs faibles rétributions, de posséder une fraction de cette terre ? Celui qui s'enrichit du bien commun par l'appropriation du travail des autres est un voleur, tout comme le conquérant qui s'empare d'une terre. Ces conquêtes glorifiées, cette contrainte de servage honorée, sont reconnues, approuvées par les lois criminelles, qui légalisent le vol et l'exploitation du travailleur.

Sous l'égide des lois, le travailleur est dépouillé au bénéfice de celui qui possède. Il nous est précisé que l'ouvrier peut accéder à la propriété par ses privations, un travail intensif et devenir ainsi, lui aussi, un exploiteur. Le travailleur n'a pas à produire plus de la part qu'il doit honnêtement à la société; la propriété est, en fait, exception faite de quelques cas, que l'application du droit de succession, de donation et d'exploitation de la classe prolétarienne.

Le fruit de la terre appartient à la communauté et ne doit pas permettre l'enrichissement de celui qui s'approprie la terre de tous, fait travailleur les autres et transmet son pouvoir d'oppression à sa descendance. De tels principes, élévés en lois de contraintes morales et physiques, sont criminels; enseignés aux hommes, ils font barrage à une civilisation communautaire, humaine, empreinte de justice et de fraternité. Dans le domaine de la science, les hommes sont en progression constante, dans celui de la civilisation ils en sont encore à l'âge de l'esclavage et de la barbarie.

Celui qui détient, en propriété, des sources de production nécessaires à tous, est un voleur; une source de production nécessaire à tous, appartient à tous. Celui qui possède un bien d'exploitation ne peut prétendre ni à la justice, ni à la fraternité; ce qu'il possède réellement est le mépris de tous ceux qui travaillent, inconsciemment ou servilement, pour autoriser ses droits de servage qui seront périmés dans la civilisation évouluée de demain.

Combien faudra-t-il encore de siècles pour extirper les mensonges qui consacrent le droit de la propriété, du capital, du servage ? L'enseignement de toute la jeunesse, sous le contrôle de l'Etat, permet d'assurer, de générations en générations, des droits contre nature, interdire une évolution fraternelle et égalitaire. L'enfant quitte l'école avec l'esprit soumis à l'exploitation de l'homme par l'homme et tout ce que cela comporte d'injustices et de crimes.

Dans la civilisation de demain, il n'y aura ni profiteur, ni voleur, ni tricheur. Chacun apportera, selon ses moyens et ses capacités, sa quote-part de travail pour le plus grand bien de tous. Travailler ne sera plus une contrainte, le sentiment d'une injustice, mais la satisfaction de produire, de participer à l'effort égalitaire de tous, pour assurer la vie de tous. L'abolition des contraintes et des injustices élevera l'homme à la fraternité; il trouvera enfin avec la liberté, la pratique d'une morale humaine.

L'évolution de la liberté de l'homme ne se fait que très lentement. Il arrivera cependant un jour ou elle affirmera le travail de ménage opéré à la base de la civilisation de contraintes, par tous les hommes épris de liberté, de justice : les anarchistes, les syndicalistes. Comme une montagne, cette civilisation s'écroulera et sur ses ruines s'édifiera une ère nouvelle. « *Anarchistes, nous voulons détruire la propriété telle qu'elle existe, parce qu'elle est le produit de l'exploitation de l'homme par l'homme, du privilège octroyé par les gouvernants ou du droit du plus fort.* » — Francisco Ferrer.

RENE VILLARD

Copie de lettre adressée par un camarade au journal des étudiants « Le Cri »

Messieurs et Jeunes gens :

Ayant relevé la publicité de votre journal « Le Cri « dans « Le Monde », je me permets de vous exposer ce qu'une telle initiative me suggère :

Vous êtes les fils turbulents d'une bourgeoisie décadente qui n'a pas su vous donner une définition valable d'une liberté qu'elle avilissait tous les jour...

Vous êtes les héritiers de générations qui ont bafouillé la paix en cherchant dans la guerre à accroître leurs profits...

Vous êtes les futurs dirigeants d'une économie qui a exploité les besoins sans chercher à les satisfaire...

Vous êtes les étudiants d'Universités qui vous préparent à la maitrise, au patronat, à des missions libérales, à des rôles de chefs et de privilégiés, mais jamais à considérer la société et ses richesses comme un bien commun dont chacun doit recevoir une part entière...

Vous vous êtes révoltés, et avec vous beaucoup de vos enseignants, parce que dans le désordre d'une société égarée par des illusions politiques s'efforçant de replatrer une économie condamnée par la science, des injustices criantes et des insuffisances notoires blessaient votre sensibilité.

Si votre révolte est saine elle n'en est pas moins insuffisante. Le problème qui se pose pour tous, mais particulièrement pour les générations montantes est celui-ci :

« Etant donné que la productivité s'accroit avec les progrès scientifiques; que les travailleurs sont condamnés à être évincés du travail manuel par l'utilisation des machines et de l'automation, il devient évident que peu à peu, progressivement, le chômage deviendra chronique et que la productivité ne produisant plus assez de « pouvoir d'achat », la vente sera stoppée...

Ce sera la grande crise amorcée déjà ici et là... Quelle solution ? L'erreur de vos enseignants et de vous mêmes est de croire à la possibilité d'une « démocratie politique juste »

(Suite page 2.)

ISRAËL AU TRAVAIL

L'EXPLOITATION DE L'EAU DE MER

La première unité commerciale pour le dessalement de l'eau de mer sera montée à Eilath. Les machines de l'installation sont actuellement en rôdage dans les usines « Fairbanks, Whitney », aux Etats-Unis. Après la livraison des cette première installation, les usines américaines entreprendont la fabrication de 4 autres unités, qui, selon les prévisions, seront prêtes et livrées en 1963.

Le procédé du dessalement de l'eau de mer est celui préconisé par l'ingénieur isrélien Alexandre Zarkhin. La première installation aux bords de la Mer Rouge aura pour but de vérifier la rentabilité, commercialement parlant, de ce procédé dans des conditions de campagne. Jusqu'ici, les travaux de recherches et les expériences faites, ont prouvé qu'un mètre cube d'eau adoucie revenait à 25 cents environ. Ce prix est considéré comme favorable pour l'eau fournie aux maisons et à l'industrie.

La première entreprise qui sera montée à Eilath sera à même, au premier stade, de dessaler un millier de mètres cubes d'eau par jour.

On envisage, en outre, la fabrication de machines pour le dessalement de l'eau, de différentes dimensions. L'étude des divers marchés a révélé une grande demande mondiale pour ces machines. Les usines qui les fabriqueront seront montées conjointement par le Gouvernement Israélien, qui investira 60 %, et la Société « Fairbanks, Whitney », qui investira 40 % du capital.

La juventud del anarquismo

TODO cuanto se reprocha a la ideología anarquista, incluso sus más rabiosos detractores, no es otra cosa que su utopismo, su ingenuidad y su concepto ilusorio de la revolución constructiva que preconiza. Sus resultados, es decir, el fondo de su ideología como promesa, nadie la desmiente. Sólo son los medios que eligen los anarquistas para conseguir sus fines, los que están en juego... y como es lógico, la fe de éstos en la regeneración del hombre.

Sin embargo, en los anarquistas nunca han hecho mella esas oposiciones, más bien han sido acicate para su perseverancia idealista. De ahí el concepto heroico de sus luchas penetrando en la historia moderna como una ráfaga de aire juvenil. Haciéndose corriente filosófica y promesa de solución social para el hombre, el anarquismo invade la vida con ímpetu de juventud, de adelantado de la civilización nueva que se está engendrando en lo más profundo de la sociedad humana.

Así, pues, el anarquismo con relación a las corrientes de pensamiento humano, no es otra cosa que una corriente juvenil que viene a decir a la rutina de las viejas corrientes sociales, que ellas representan el pasado y que el anarquismo significa el porvenir.

Interpretar esta ideología, profundizarla, aplicarla en la vida es comenzar a dar a la sociedad un estilo nuevo de convivencia. Es comenzar a esculpir, a golpe de cincel y martillo, la figura que tendrá la nueva civilización.

Lo que significa, traducida en hechos, sus luchas. Lo que significa, en cuanto a pensamiento humano escrito, su concepto poemático de su idealidad.

La aceptación por convicción, por estudio y por propio rasgo natural del anarquismo, es un avance de siglos de evolución mental sobre el común de los mortales. Significa un grado de vitalidad, un coraje de vivir que es incapaz de comprender quien no está animado de ese concepto heroico de la existencia.

Es un desafío a la propia biología, es un reto a la moral aceptada o sufrida por la sociedad. Es una lucha constante del individuo contra el medio.

Quizá sea por esto que el anarquista sabe mantenerse fuerte ante la adversidad, quizá sea por esto que el anarquista recibe de su propia convicción el coraje de comenzar una y mil veces su vida, su obra, su apostolado.

Sobre el anarquismo y los anarquistas se han cernido una y otra vez las más rudas represiones, contra ellos se han fraguado mil complots y se han tejido calumnias por parte de todos sus enemigos y, pese a todo, el anarquismo no ha cedido su plaza ni se ha dado por vencido. Como en el poema de Kipling : ha sabido rehacerse y rebrotar, después de las represiones, con más brío que antes.

La vitalidad de la ideología en sus militantes, nace de su propia fe, nace de su propio coraje, del coraje de considerar que « más allá del ideal hay siempre ideal ». Del coraje, de no darse nunca por vencido ni satisfecho y considerar que la vida no se estanca sino que progresa.

Sabe el anarquista que la rutina es el freno que se le pone a la evolución. Sabe el anarquista que el practicismo es el ramal con el que se pretende domesticar el potro del « más allá ». Frente a la rutina, el anarquista esgrime la savia juvenil y la vitalidad de su pensamiento. Frente a la mano reaccionaria que empuña el ramal, emplea su fuerza para quebrar el lazo con el que se pretende domesticar al « potro ».

Sabe el anarquista que por el camino de la libertad irá a una libertad mayor para ponerse en camino de la libertad absoluta, pero también sabe el anarquista, y por eso se rebela y por eso quiebra ataduras, que todo sistema que se funde en el « practicismo » y en el desprecio de la vida humana, no conduce a la libertad sino a la esclavitud.

El anarquista quiere despertar al hombre que duerme en el hombre y de ahí a veces sus violencias. Combate el concepto de grey y se levanta para destronar del pedestal que los « hombres providenciales » falsamente se lenvantan. De ahí su ateismo y de ahí su lucha contra el liderismo.

El anarquismo no pretende rodearse de una manada sino de iguales a él, es decir, quiere hombres que piensen por cuenta propia.

En contradicción con el anarquista, el líder no desea que los hombres piensen por sí mismos, sino que quiere grey, manada, incondicionales y esclavos. Frente al líder está el anarquista. Por eso el anarquista tiene tantos enemigos... y tantos calumniadores.

El pensamiento anarquista no se estanca y quienes llamándose anarquistas lo hacen, niegan al anarquismo, son falsos idealistas.

Para el anarquismo no hay edad; es la juventud del pensamiento. Es la juventud que vibra en los « carteles » de un Pacheco, en el « más allá » de Mella, en la perseverancia de un Anselmo Lorenzo, en la resistencia física de un Flores Magón, en el acto heroico de nuestro inolvidable Simón, en la sonrisa « del mundo nuevo » de Durruti, en el gesto de un Malatesta al ingresar en un grupo juvenil pese a su senectud física.

Brilla la vitalidad juvenil en los textos de un Proudhn y en el « quiero hombres con el demonio en el cuerpo », de Bakunin.

En anarquismo, pues, hablar de juventud biológica es intentar poner ramal al potro anarquista, es « practicismo » que conduce al antianarquismo y es restringir la senda que el anarquismo se ha trazado como pensamiento juvenil, para edificar, entre zarpazos y caricias, un mundo nuevo.

ABEL PAZ

SOBRE EQUIVOCAS INTERPRETACIONES

EL PURITANISMO

UNO de los dogmas que alcanzó mayor influencia y más sufrimientos causó a la humanidad, es sin duda el puritanismo. Se comprende de que ser lo más puro posible, tratar las personas y los problemas con mayor pureza se le puede dar el mejor buen sentido. Pero aquí de lo que se trata es del puritanismo como doctrina « virtuosa » y de su deprimente obra educativa.

El puritanismo como doctrina determinante de usos y costumbres tiene su larga y negra historia. Y deduciendo de la experiencia puede afirmarse que es y ha sido la doctrina que más ha falseado los buenos sentimientos de los humanos y todas las corrientes del pensamiento. En cada época y lugar el puritanismo se presenta con distintos nombres y colores. El jesuitismo vestido de negro y el marxismo vestido de rojo con sus procederes inquisitoriales fue y es la expresión más clara del puritanismo. En tiempos pasados fue Escocia la cuna de las sectas más influyentes del puritanismo. Adquirieron gran extensión en América y el racismo es una reminiscencia de esta doctrina macabra. El fiel cumplimiento de los Evangelios como los puritanos los entienden, sirviendo de base a las religiones e incluso a la marxista, es el dogma o pretexto con que quieren justificar castigos y tormentos hasta el asesinato de los que no pueden o no quieren someterse a las estrecheces de sus doctrinas y a la obediencia incondicional de sus predicadores.

Entre los personajes más sobresalientes del dogma puritano se destacan Torquemada, Calvino, Stalin, Hitler, Mussolini, Franco, y Castro. Y otros muchos, como Mac Arthur, que no han podido pasar a la historia con su rosario de crímenes porque las corrientes progresistas se lo han impedido.

Las doctrinas que bajo pretexto de curarlo todo quieren imponer una perfección absoluta, cuya posibilidad de ésta en la naturaleza de los humanos, ni en lo que les circunda no es lo que conduce a un estado de desequilibrio que merma la dicha del vivir y causa a la humanidad grandes sufrimientos.

La religión pagana que hizo un culto de los placeres sexuales, condujo a prácticas que desnaturalizaron dichos placeres. Y el puritanismo y las doctrinas bajo su influencia que condenaron el goce de todos los placeres y el libre ejercicio para disfrutarlos, condujeron a aberraciones aún mayores.

En los lugares que las doctrinas puritanistas ejercen poderes para hacer cumplir evangelios, leyes, costumbres, tales como en los conventos, cuarteles, comisariados, escuelas y hogares. El látigo manejado por los puritanos azota sin piedad a los débiles, sin más razón que la fuerza, ni más justificación que un dogma que es el fruto de desequilibrios mentales. Pudiendo decirse que el azote, con ser doloroso, no es lo más degradante. Más degradantes aún son las prácticas a que conduce el prohibicionismo, que desnaturaliza toda concepción moral sobre el derecho a los goces de la vida.

Sobre lo mucho que se ha escrito de las aberraciones a que induce el puritanismo cabe citar la « Educación jesuítica », de Mirabeau, Kropotkine, al relatar su vida de paje en las universidades donde se educaba la nobleza rusa dice que además de los crueles castigos, las prácticas inmoras que allí se ejercían con el consentimiento de los puritanos eran tan repugnantes que niega a describirlas.

Por los múltiples colores y las apariencias virtuosas con que se presenta el puritanismo, y la refinada hipocresía de sus predicadores, éste ha conseguido infiltrarse en todas las corrientes del pensamiento de lo que no está libre el anarquismo; mejor dicho, muchos de sus adeptos. Para su gobierno personal, nadie quiere quedarse sin una concepción moral de la vida. Y mucho menos los revolucionarios que aspiran a gobernarse por sí solos. Lo lamentable es que, en vez de hacer un esfuerzo por crearse una concepción propia, o procurar de comprender las ideas que propagan el movimiento se dejan ganar por la moral puritana. Y lo que aún es más grave, es que este sambenito se le quieren cargar a las ideas en las que se inspira el movimiento.

Lo que los hombres de talento de todos los tiempos han escrito contra el puritanismo les pasa desapercibido a los perezosos mentales o a los que se forman una cultura a base de elucubraciones imaginativas. Cervantes y Dante, se rieron sarcásticamente de las religiones y sus puritanismos y de la gente « honrada » que predicaba tales moralejas. Sebastián Faure en su folleto « La moral oficial y la otra », hace una clara exposición de las dos morales que no deben confundirse. Mella en su folleto « Las dos Españas », hace un inconfundible retrato de la España « seria », de ceñido entrecejo, pico encorvado y mirar siniestro. Y de la España alegre, que trabaja, canta baila y se divierte. Que es la España en la que confía para la lucha por un mejor porvenir. Tolstoi, en uno de los relatos de su lucha dice que él mismo organizaba fiestas campestres a las que invitaba a la vecindad para disipar las tristezas y congojas, con lo que empeoraban la penosa situación en que vivían.

El romper con todas las moralejas tradicionales u oficiales, en particular el puritanismo, que es de todas la más siniestra, no quiere decir que hemos de dar rienda suelta a todas las pasiones y mucho menos a las bajas pasiones. Pero en cuanto que por el propio esfuerzo no seamos capaces de crear o asimilar una concepción nueva para nuestro vivir personal y social, debemos tener la lucidez y los escrúpulos para no dejarnos sugestionar y seducir por morales arcaicas y suicidas, como es el puritanismo bajo cualquier color que se nos presente. Y mucho menos de confundirlo con ninguna idea progresista y aún menos con las ideas anarquistas.

S. FERNANDEZ

Mesa redonda en torno a

LA presencia de nuevos elementos en las filas del exilio ha suscitado una vez más lo que ya es tópico llamar el problema español. Nuevas opiniones y soluciones ideales se presentan al por mayor. Todo cuanto afecta a la solución o sugerencias susceptibles de solucionar el triste estado de España, no puede dejarnos indiferentes. No obstante, los programas, las soluciones políticas guardan siempre una relación con quienes los sustentan, lo cual en muchos casos no es una garantía.

El martes día 11 del actual tuvimos ocasión de escuchar la opinión de tres especialistas en el estudio de la vida española : Arrarte, Dionisio Ridruejo y Mme Helena de la Souchère.

El señor Arrarte, conocido economista, ex catedrático de la Universidad de Madrid y antiguo defensor de la República durante nuestra contienda, se halla actualmente exilado. Ha sido destituido de sus funciones de catedrático, de forma ilegal y sin previa explicación. Arrarte expuso brevemente el estado de la economía española. « España, dijo, es un país pobre. La renta per capita anual se eleva a 320 dólares. Añade que una revista internacional especializada en tales problemas, señala que actualmente esta renta se ha elevado a 520 dólares. No obstante y a pesar de este aumento, la renta nacional española equivale al 50 % de la renta nacional francesa. Se ha de tener en cuenta que esta riqueza está por lo demás muy mal repartida entre las regiones y las clases sociales. El nivel de vida de Guipúzcoa es cinco veces superior al de Galicia. Existe, por otra parte, una gran diferencia entre las clases sociales, pues, aunque no se publican estadísticas sobre el particular se puede decir que esta diferencia es la más acusada de Europa.

La agricultura es pobre y su rendimiento, comparativamente a la mano de obra que emplea, bajísimo. El 42 por % de la población activa trabaja en la agricultura, produciendo el 27 % de la renta nacional bruta.

A pesar de la pésima política económica del régimen y de los errores, y éstos no son pocos, la economía española ha crecido en estos últimos años de 5 %, lo que representa un aumento considerable. Los errores proceden de la finalidad ideológica del régimen. En la ley de defensa de la economía de 1939 reza que la economía debe ser obra de una autarquía, y en consecuencia todas las decisiones han sido dirigidas a ese objeto. La economía ha sido dirigida por esa política sin tener en cuenta las realidades materiales y de ahí un atásco y dificultades presentes.

El señor Arrarte opina que la orientación de la economía española en vistas de la cooperación, y posteriormente la entrada de España en el Mercado Común es vital para la economía española y que toda reforma agraria, necesaria para el desarrollo económico del país, presupone la existencia de mercados exteriores. 65 % de las exportaciones agrícolas van a los países que componen el Mercado Común. Si estos mercados dejaran de adquirir los productos españoles, la agricultura se asfixiaría.

La economía no es recinto vedado, empero cabe argüir, si tenemos en cuenta que una economía sólida, es el sostén de todo sistema político, de consolidarse la española, el régimen a su vez se consolidaría.

Los factores señalados por el señor Arrarte han contribuido evidentemente a realizar lo que se ha dado en llamar el « milagro español ». Pero, además de estos factores, no se puede olvidar la ayuda financiera exterior. Organismos tales como el OECE y FMI, así como particularmente Washington, supeditaron la ayuda financiera a un previo cambio de la política económica española. Es más, hasta cierto punto, fueron quienes impusieron el Plan de Estabilización, la liberalización económica del país, etc. Cuando las arcas del Estado estaban vacías y los capitales huían de España, buscando tras la frontera mayores garantías y seguridad, manifestando con esta acción el estado de descomposición del régimen, la ayuda exterior vino a consolidar la finanza española.

Con el Plan de Estabilización fueron barridos los últimos vestigios del falangismo en el campo de la economía y hasta cierto punto, de la política. La nueva orientación liberalizadora la encabezaron los hombres del Opus Dei.

Ridruejo expuso algunas ideas que con mayor amplitud desarrolla en su reciente libro « Escrito en España ».

El régimen, dijo, busca acomodarse en el mundo en que tiene que vivir. Negó que el régimen se pueda liberalizar; su sistema personal no admite liberalización alguna. Cuanto no tiene la asistencia popular fracasa. Las fuerzas vencedoras tuvieron un día — y aquí Ridruejo señaló que esto chocará a algunas personas — la asistencia popular, y no supieron aprovechar esta coyuntura para establecer un sistema al nivel de los tiempos.

El momento histórico al que se refiere el autor del « Cara al Sol » (1939), por lo reciente y tumultuoso está por relatar y lo dicho sobre el particular no exento de parcialidad.

No obstante, si echamos un vistazo a las fuerzas que combatieron al lado de la República, todas ellas de signo popular, si contamos los millones de obreros encuadrados en las organizaciones políticas y sindicales y si tenemos en cuenta la forma en que las tropas franquistas se alistaban a los campesinos y obreros, donde ellos vencieron, y añadimos, aun a riesgo de ser cansinos, que los militares creían resolver el conflicto en unos días y que la ayuda nazifascista fue determinante, hemos de confesar que las fuerzas susceptibles de apoyar al nuevo orden de cosas no podía ser muy extensa. No se construye sobre un cementerio. Todo edificio levantado sobre tumbas se desmoronará.

Ridruejo esbozó, seguidamente, cómo el régimen, después de destrozar las fuerzas de oposición — con la ayuda de la Falange — el poder pasó a manos de los grupos de presión, quienes se repartieron el botín de guerra que significó la victoria. La Falange — no lo dijo, pero se supone — al no hacerse con el poder, pues tal es la misión de todo partido de masas fue paulatinamente alejada de los puestos claves y rele-

ANTENA

UNA MAS...

BILBAO. — El Ayuntamiento de Bilbao ha regalado a Franco una medalla adornada con piedras preciosas, conmemorativa de la toma de Bilbao. La diputación de dicha ciudad, para no ser menos, le ha entregado un tríptico en el que figuran el escudo de Vizcaya y los de sus ayuntamientos grabados y policromados.

Son tantas ya las que lleva recibidas, que el apodo de Paco Medallas le va como anillo al dedo. Sin espacio en el pecho, ¿en qué parte ostensible de su persona colocará el «caudillo» la medalla preciosa regalada por el Ayuntamiento bilbaino?

SUELDOS IRRISORIOS

PAMPLONA. — Para proveer ocho plazas de guardias municipales anunciadas en Pamplona, se ha presentado un solo candidato. La razón, lo irrisorio de los sueldos.

En España está todo a bajo precio. Con un régimen de la estatura de su jefe, no se cotiza ni el hambre de que son víctimas la mayoría de los españoles.

LIBERTAD... CONDICIONADA

MADRID. — Se ha dispuesto la libertad de precios para los aceites. Pero con la obligación de poner a la venta los de olivas puros junto con los que indique la Comisaría de Abastos.

Ni el aceite se salva de la tiranía franquista.

NUEVO CIVILON EN JUEGO

BURGOS. — El teniente general Luis Zanón Andular ha sido nombrado director de la Guardia Civil. Su colega, José Samaniego, pasa a ser capitán general de Burgos.

Con perdón del fabulista, otra fábula más del régimen.

GITANA PEDAGOGA

HUESCA. — En la Escuela Normal de Huesca una gitana, de 17 años, ha dado comienzo a sus estudios de maestra.

Deseamos que la gitanilla en cuestión tenga la «gracia» de revolucionar al magisterio español.

NUEVO CONSEJO DE GUERRA CONTRA NACIONALISTAS VASCOS

SAN SEBASTIAN (OPE). — Noticias llegadas de Madrid anuncian que el día 21 de diciembre va a celebrarse en aquella capital un consejo de guerra contra 18 jóvenes nacionalistas vascos que fueron detenidos en esta ciudad y conducidos a la capital del Estado a disposición el coronel Eymar.

Los jóvenes encausados por este asunto son los señores Angiozar, Etxaburu, Gorrochategui, Iriarte, Labaca, Lacuesta, Lasa, Narvaiza, Olasconga, Trecu, Quesada, Arrieta, Goicoechea, Albizu, Azurza, Arzubialde, Beobide y Betelu. No está precisado todavía el motivo de la acusación, pero parece ajeno a la colocación de explosivos en esta ciudad. Mientras tanto, los Ayuntamientos y Diputaciones vascas hacen presentes a Franco.

CUATROCIENTOS MILLONES EN INVERSIONES

MADRID (OPE). — Se ha publicado la siguiente información:

«Las inversiones directas de capital extranjero en cuantía superior al 50 por 100 del capital total de las respectivas empresas españolas, autorizadas por el Consejo de ministros durante el pasado mes de noviembre se elevan a 395.513.100 pesetas. De dicha cifra, 188.440.080 pesetas corresponden a inversiones extranjeras que representan el 100 por 100 del capital total de la empresa, y el resto a inversiones que oscilan el 75 por 100 y el 99,99 por 100 del mismo.

Los países de los cuales proceden dichas inversiones son Alemania, Canadá, Estados Unidos, Francia, Reino Unido y Suiza y se han realizado en los sectores de la industria transformadora, química, de la construcción, de la alimentación y de los servicios.»

SE VE QUE LES PICA

MADRID. — «Nos preocupa poco», dijo Fraga Iribarne del informe de la Comisión Internacional de Juristas y, en vista de ello, tratando de rebatirlo con curiosos argumentos, le dedica un comentario que ocupa varias columnas en los periódicos.

ENFERMO MENTAL

MADRID. — El presidente de la Academia, don Ramón Menéndez Pidal, ha calificado a Bartolomé de Las Casas de «virtuoso fraile asceta, enfermo mental, que involuntariamente alteraba los datos que recibía».

De no estar muerto don Bartolomé, no hablaría así don Ramón.

BUENO ES EL CONSEJO

MADRID. — Según «Ya», la escasez de maestros y de escuelas es un grave problema... alemán. «España, dice su corresponsal en Bonn, puede servirle de ejemplo.» «En España, añade, tenemos miles de maestros a los que no les es permitido enseñar.» A algunos de ellos, desde 1936.

España al día

(Viene de la página 4)

indispensable. La política del caudillo o de sus ministros, creyendo en milagros, se acentúa haciendo lo que los «técnicos» desaconsejan: nueva industria extranjera en España, y esta vez es el Japón con su Electric Industrial Company...

5. «Hay que levantar la industria, hay que reformar la estructura agrícola». Como solución: nueva ola para el extranjero de trabajadores españoles... Nueva ola de campesinos andaluces y extremeños hacia Barcelona y Bilbao...

6. «Si la solicitud de ingreso de España en el Mercado Común no fuese aceptada, las consecuencias no serían totalmente graves para nuestra economía», ha declarado Ullastres en una conferencia de prensa que se ha celebrado en el Club de la prensa extranjera.

En esta misma tribuna, Navarro Rubio, Ministro de Hacienda, declaró el jueves último: «La entrada en la Comunidad europea no es de una importancia vital para España.»

Solís, ministro de la Falange, ha declarado ante una sesión plenaria de representantes sindicales: «No hay que fundarlo todo sobre la posible entrada de España en el concierto económico europeo. Lo que es necesario es trabajar con entusiasmo y fe por una prosperidad fundada sobre nuestros propios recursos.»

¿Esta toma de posesión sorprendente, está guiada para desencantar a aquellos que esperan la panacea del Mercado Común? Es decir, para contrarrestar la opinión muy expandida en España que la entrada de ésta en el Mercado Común tendrá como previa necesidad la liberalización de las instituciones?. El problema planteado es España sola o España con Europa. En tenor a esto gira la polémica de las fuerzas políticas legales e ilegales de España.

7. Después de este ligero repaso a la marcha del tiempo pasado, que el lector se haga una composición de lugar...

AL SERVICIO de la EMIGRACION

Transcribimos a continuación una conversación que hemos tenido con J. M. a B. (París).

«Yo hace cuatro meses que me encuentro en Francia, y estoy trabajando en una fábrica de la región parisina. Mi trabajo consiste en poner piezas llenas de grasa en una máquina que está llena de agua hirviendo y de potasa, creo yo, y luego sacarlas para enviarlas a la fabricación, y así seguido todo el día. Mi oficio en España era de encuadernador de arte, y si he venido aquí es para poder, además de hacer dinero, aprender el francés y luego el inglés, después de una estancia en Inglaterra, y más tarde volver a España donde tendré la ocasión de tener una buena situación y todo lo demás que se vaya al c...

A mí me han dicho que para trabajar de mi oficio, encuadernador, es necesario que sea francés, o bien que haga diez años que esté aquí, en Francia. ¿Es que podríais decirme si es verdad esto?

—Primero te contestaré a la pregunta que me haces al final, que es lo que a tí te interesa, pero me permitirás que, además, te dé mi manera de pensar en lo que se refiere a tus esperanzas, y a tus propósitos. Aquí en Francia todo SALARIADO extranjero tiene derecho a trabajar en donde le hagan un contrato de trabajo, excepto en los empleos del Gobierno, carteros, empleados de ayuntamiento, etc.; y también a las empresas que están asimiladas a los funcionarios, como, por ejemplo, los ferrocarriles, el metro y, además, algunas fábricas que construyen aparatos considerados de defensa nacional y no aceptan extranjeros, aunque sus empleados no sean funcionarios. Como es natural, si hay un patrón que por gusto personal no le interesa el emplear extranjeros, con no hacerte un contrato de trabajo le basta, y tú no puedes hacer nada con ello. Esto es el régimen capitalista aquí y en la Conchinchina. Tengo que precisarte también que en lo que se refiere a los diez años de estancia en Francia es más que nada por aquellos que quieren trabajar por su cuenta, el «Artisanat», que tienen necesidad de una patente de la Cámara de Comercio. Pongo el caso de los vendedores ambulantes, pintores de brocha gorda, o zapatero remendón.

Así es que para tu caso particular se trataría que encontrases a alguna empresa que necesitase un encuadernador de lujo y si el patrón te hace un contrato de trabajo, seguramente que el Ministerio de Trabajo te lo acepatará. Te añadiré, además, que esta rama se llama aquí, en Francia, «RELIURE» y «BROCHURE», y que en la región parisina en donde se suelen encontrar estas casas es en la parte sud de la capital, o sea, Quartier Latin, Place d'Italie y los suburbios del sur de París.

Permítame ahora que me sonría a mí mismo al oirte decir que tu interés es el de hacer dinero para poderte instalar en buena situación en España más tarde. No sé si te das cuenta que se encuentran en el extranjero más de un millón de españoles, y que lo mismo que piensas tú, piensan la mayoría de ellos. Ya sabemos que la esperanza hace vivir al hombre, pero si bien analizas la situación, te darás cuenta que es imposible que vuelvan a España un millón de millonarios. Aun siendo muy optimistas podría ser que este millón de millonarios, repartidos entre los treinta millones de habitantes que tiene España, casi no se conocerían, pero lo mismo que tú, siendo madrileño, quieres volver a Madrid, y además, seguramente, a tu barrio, los demás también quieren volver a su pueblo. Date cuenta lo que representaría en algunos pueblos de las provincias de Alicante y Valencia, para no citar más que éstas, de las cuales, de una población de mil varones, han emigrado ochocientos. Aquí los tienes que vuelven al terruño ochocientos millonarios. Si llegase a realizarse esto, estaría España llena de Canes, Nizas y de Las Vegas por allá los años 1967 o 1970.

Yo creo que de lo que se trata no es de buscar al extranjero el bienestar, sino de aprovechar la estancia al extranjero, para aprender, además del francés y del inglés, las causas, la manera de vivir, las leyes, las mejoras que tienen los obreros, los adelantos de las fábricas; en una palabra, la diferencia de nivel de vida y de libertad que tienen los franceses en su país y la que tenemos los españoles en España, y que cuando llegue el momento de regresar al país que la «buena situación» seamos capaces de ganárnosla en España mismo, para nosotros y para nuestros hijos. Date cuenta que somos europeos y que los veinte siglos de civilización que tienen los franceses también los tenemos nosotros. Bien está, hasta cierto punto, que los indios o los negros estén retrasados, hay la excusa del retraso de la civilización; pero ¿qué excusa puedes dar a Franco, a su Iglesia y a sus secuaces?

Lo que se tendría que mandar allá..., como tú dices, es al régimen franquista que nos obliga, a unos por ideas liberales y a otros por hambre, a emigrar a tierras extranjeras, y sin más presente por ahora que el hacer la «lessive». Pregúntale a alguien que te traduzca.

S. PEDROL

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Trésorier confédéral : Serge DUMONT
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 18.313-68, Paris

Redaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à : Pijoan Amor, 1, rue Petite la Monnaie, Perpignan

TREIZIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LILLE
13, rue du Molinel, Lille
Permanence tous les samedis de 19 à 20 h. 30
Assemblée générale le 2ème samedi de chaque mois, à 18 heures

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence : Bourse du Travail, Salle 15 bis (côté Mutualité), les mercredis de 18 à 19 heures.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

Copie de lettre...

(Suite de la 1re page)

dans un monde économique livré à tous les appétits, à toutes les exploitations, à toutes les inégalités...

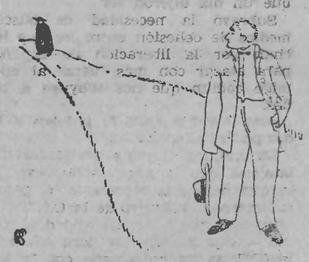
La science a ouvert à l'homme, sur terre, le paradis illusoire et céleste des religions. Chaque jour, elle matérialise toujours davantage les possibilités de bonheur social. Elle crée les conditions économiques qui embarrassent tant les hommes que parce qu'ils veulent les soumettre à des superstructures politiques qui s'avèrent autant de tumeurs parasitaires sur un organisme sain.

L'économie est tout : elle exige une organisation culturelle préparant les plus aptes à la direction contrôlée des entreprises, une organisation des travailleurs réalisant le plan de la consommation conçu par les producteurs et les consommateurs, l'abolition des privilèges par la substitution de l'Administration des choses à l'exploitation des besoins, c'est-à-dire : l'abolition de l'Etat.

La liberté est au bout de ce chemin, et ce chemin n'est praticable actuellement que par ceux qui bénéficient des études scientifiques, et sont capables, par le jeu des comparaisons et des analyses, de l'élargir à la mesure de l'homme, de tous les hommes...

Répudiant l'exploitation des hommes, l'esprit doit s'ouvrir à l'exploitation des choses...

Veuillez agréer mes salutations cordiales.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ
«Quinet»

PRECIO : 5 FRANCOS

B.D.I.C

la actualidad española

gada a segundo término. Aquí también cabe un paréntesis. El curso de la historia burlóse de las pretensiones ideológicas de la Falange. De haber ganado la guerra las fuerzas del Eje, el destino de España hubiese sido otro y el de la Falange también. Salió gato por liebre.

La política de eliminación de toda oposición ha conducido a lo que metafóricamente Ridruejo llama « desertización ».

Dice Ridruejo que el sistema ha envejecido y que sus arterias sufren el desgaste del tiempo. Por lo cual, quienes están comprometidos tratan de deshacerse de su pasado, afín de garantizar su futuro. Es indudable que muchos serán fieles al franquismo hasta que éste esté al borde del abismo, empero la experiencia nos enseña que cuando un régimen de esta naturaleza cae, en su caída arrastra una muchedumbre de incondicionales. Por otra parte, la despolitización ha hecho más realistas a los españoles y ahora éstos se unen para defender sus intereses; intereses que necesitan de una Europa amiga para poder prosperar y con la que hay que contar si se quiere seguir adelante.

A tal efecto, a fin de posibilitar estas aspiraciones fuimos — dice — a Munich. Las derechas tendimos noblemente la mano a las izquierdas. Sólo la conjunción del socialismo, de la pequeña burguesía y de la Iglesia, posibilitará un cambio que no sea aquello de «los mismos perros con diferentes collares». Esto obtenido se ha de lograr el apoyo popular, único capaz de presionar de forma eficaz. El ejército, a pesar de ser el incondicional sostenedor del régimen, cederá ante la presión popular. Terminó declarando que sólo mediante la democracia se lograría una transformación, una Revolución. Ello se lograría — esto lo recalco bien — mediante la paz. No se extendió en la forma de gobierno que debiera coronar estos esfuerzos, reclamó el derecho a ir a la calle, de poder expresarse libremente, de manifestarse públicamente. Ello se logrará mediante nuestra voluntad de acción.

La clase media, los falangistas defraudados, católicos de derecha, liberales y católicos de izquierda, todo un mosaico de intereses, poco tiempo ha identificados con el régimen, sienten que éste llega a su término y tratan de establecer lazos de unión que permita un nuevo orden salvaguardando sus intereses. Menos obcecados que los jerarcas del actual régimen, éstos ven que de continuar el presente estado las masas obreras van tomando conciencia de su fuerza, y podría acontecer que el cambio se produjese por presión popular. Temen, en una palabra, una nueva revolución. No sabemos cuál sería el desenlace de un nuevo conflicto armado entre el pueblo y las fuerzas del franquismo, no somos de los que se hacen ilusiones sobre la victoria de las sublevaciones espontáneas. Toda revolución que no cuente con una fuerza organizada y cuente con las circunstancias de orden psicológico en la base popular, tiene pocas garantías de triunfo.

Por ley biológica, ya que a ello se ha hecho alusión, el hombre, con el tiempo, se vuelve conservador, naturalmente existen excepciones, pero las que se nos muestra en el panorama político español, producto de las derechas, no creemos confirmen la regla. También decía Ortega, puesto que tanto se le cita, que la mentalidad del hombre queda formada a los treinta, pasados los cuales su cerebro puede asimilar cuanto éste sea capaz, empero, todo cuanto adquiere, gira en torno a su idiosincrasia ya formada. Las derechas españolas representadas por Gil Robles, jamás podrán defender los intereses de la clase trabajadora. Podrán quienes ahora dicen estar en la oposición, confesar su evolución hacia la izquierda, mas no está lejana la entrevista de Munich, en la que Gil Robles mantenía una posición nada demócrata.

Podremos y debemos esforzarnos en cicatrizar las heridas producidas en nuestra guerra civil, pero jamás se logrará que movimientos e individuos cuya responsabilidad están íntimamente unidas al advenimiento de la guerra y al franquismo, logren la confianza del pueblo español. El pasado es un pendón que se arrastra, y si éste está tejido de injusticias difícilmente se puede soslayar.

De Elena de la Souchere, cuyas opiniones son harto conocidas por sus escritos en la prensa de izquierdas francesa, así como por su admirable libro « Explication de l'Espagne » expondremos lo que indudablemente es de mayor valor para nosotros : la clase obrera. Trato de exponer lo que piensa la clase obrera. En las últimas huelgas — señala — se manifiesta una toma de posición de carácter reivindicativo y posteriormente político. Denunció las detenciones operadas en el seno de la clase obrera a raíz de las huelgas de Asturias, detenciones desconocidas por la opinión pública. Opina Mme de la Souchere que la clase obrera es la que dará mayor esfuerzo en el futuro y que sobre sus espaldas se ha elaborado el Plan de Estabilización. La emigración de mano de obra influye en la mentalidad de los obreros. quienes comparan su estado con el de los países extranjeros; ante esta comparación hace el espíritu reivindicativo y por ende se comprende la necesidad de un cambio. Terminó diciendo que un pueblo no puede vivir al margen de la Historia y cree que en el futuro surgirá en España un nuevo orden en el cual las fuerzas que se reclaman del socialismo logren una síntesis. Un socialismo de abolengo nacional moderno. Estas cabezas dirigentes del socialismo deben apoyarse en las fuerzas populares.

Sin desconsideración alguna para los demás conferenciantes, la asistencia fue sin lugar a dudas, atraída por los nombres de Dionisio Ridruejo y Gil Robles; éste último defraudó por su ausencia. No se acudió por lo que antaño fueron o representaron estos individuos, sino para constatar la metamorfosis en ellos operada, como según se dijo, ha totalmente cambiado a estos dos evilados. Cambio que costará admitir al exilio y que difícilmente aceptará la clase trabajadora.

S. PASAMAR

« EN MEDIO DE LOS ESCOMBROS »

Recomendamos esta novela de palpitante actualidad, original de Conrado Lizcano.

160 páginas de nutrido texto en estilo sencillo y ameno.

Precio: 3,80 NF.

Pedidos a nombre de Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X). CCP 13506 56, Paris.

Contra Salazar y lo que su régimen significa

EL 15 y 16 de los corrientes se ha celebrado en el Palacio de la Defensa (París) la Conferencia de los países de Europa Occidental para la amnistía de los prisioneros y exilados políticos portugueses. 300 personas ha representado el nervio de esa campaña.

Se trata de luchar y hacer pública la protesta contra el salazarismo que, como el franquismo, ambos herederos de las doctrinas fascistas (Hitler y Mussolini), siguen persistiendo, pese a la eliminación de la escena política de sus aliados.

Las sesiones de la Conferencia han sido presididas por el señor Supervielle, abogado de París; Leslie Plummer, diputado de la Cámara de los Comunes de Inglaterra, etc.

Han intervenido con discursos de un valor remarcable los señores: Jean Marie Domenach (de la revista «Esprit»), Lannes (C.F.T.C.), Jean C. Roure (U. N. E. F.), Marcel Caille (C. G. T.), y han enviado mensajes de simpatía: Vicente Auriol, Bertrand Russell, Giogio la Pira, Cassinis, alcalde de Milán, Pietro Nenni, Palmiro Togliati y del general Herrera, representando al Gobierno de la República española en exilio.

En el llamamiento lanzado a la opinión pública, la Conferencia hace particular mención de los hechos siguientes:

«Desde hace 36 años miles de portugueses y portuguesas de todas las creencias conocen la cárcel, la tortura y a veces la muerte por el solo delito de ser opositores al régimen fascista portugués o, simplemente, por desear ejercer los derechos del hombre y del ciudadano.

» Tribunales Especiales (Plenarios) condenan por la simple indicación de la policía de un delito de intención a obreros, campesinos, estudiantes e intelectuales. Gracias a medidas llamadas de «seguridad» se mantiene en prisión indefinida (gubernativa) a un condenado que ya ha extinguido su pena, librándole al poder arbitrario de la policía política (PIDE), que transforma de esta forma una prisión limitada a una condenación a perpetuidad.

» Las condiciones de los detenidos son extremadamente duras. Al aislamiento de los detenidos se añade el arbitrario proceder de los castigos «administrativos». El campo de concentración de Tarrafal (Cabo Verde) que había sido cerrado por la protesta y presión internacional, ha abierto de nuevo sus puertas.

» Una represión sangrienta se cierne notoriamente sobre las colonias de Angola, Mozambique y Guinea. Llamamos la atención a este propósito que la Comisión de Tutela de la ONU adoptó el 2 de diciembre de 1962 una resolución por la que se invita a todos los países adherentes a suspender e impedir la entrega a Portugal de armamento que éste use en una guerra de opresión nacional. Mas aún, la Asamblea General de la ONU, ella misma en la sesión del 15 de diciembre de 1962, ha invitado al Gobierno portugués para que éste autorice a las poblaciones colonizadas a autodeterminarse. Nosotros recurrimos a los gobiernos de Europa occidental para que apoyen esta determinación de la ONU, interveniendo inmediatamente acerca del Gobierno portugués.»

Y la llamada concluye: «Las autoridades responsables de los hechos relatados (encarcelamientos, torturas, etc.), están en contradicción directa con la ética cristiana de la que ellos se reclaman, de la Carta de la ONU y de la declaración de los Derechos del Hombre, firmada por Portugal. Nosotros pedimos a los gobiernos de nuestros países que denuncien en la ONU las violaciones de la Carta, que Portugal realiza y de hacer por que la Alta Asamblea obtenga del Gobierno pourtugués que éste se comprometa al respeto y cumplimento de los principios de la Carta.»

R. S.

C. R. ZONA NORTE

TODOS los compañeros recordarán nuestra nota del 10 de septiembre del año en curso, aparecida en la Prensa confederal como réplica al compañero Victor García que, desde las columnas de « Nueva Senda », aludía al Proyecto Pro-Cultura en términos que nos parecieron injustos.

La citada declaración originó un intercambio de correspondencia entre el compañero Victor García, que se sentía ofendido y nosotros, que juzgábamos haber procedido en defensa de los acuerdos orgánicos.

De esa correspondencia cruzada, retuvimos una frase del compañero Victor García, que para nosotros constituía la probable solución del enojoso asunto. Asegura, entre otras cosas, que pasamos por alto, que el conflicto lo provoca esta Comisión de Relaciones, *leyendo mal su artículo* y atribuyendo, por esa causa, al Proyecto Pro-Cultura *los calificativos dirigidos a Aymare*.

Sin entrar en detalles complementarios que no harían más que complicar la situación, y dejando a cada cual el cuidado de hacerse una composición de lugar, por nuestra parte escribimos en seguida al compañero Victor García aceptando esa explicación y diciéndole que él mismo podía hacerla pública. Creíamos que no éramos nosotros los indicados para ofrecer la rectificación sino el autor del artículo publicado en « Nueva Senda », más autorizado que nadie para asegurar que no contenía los ataques que se le atribuían.

A pesar de esas consideraciones, lo hacemos requeridos por el S. I., quien a instancias del Núcleo de Venezuela, nos invita a dejar la anterior nota sin efecto. AL HABER QUEDADO ESCLARECIDO QUE LOS CALIFICATIVOS QUE SE INTERPRETABAN ESTABAN DIRIGIDOS AL PROYECTO PRO - CULTURA ERAN DESTINADOS A AYMARE.

Lo que importaba a esta Comisión de Relaciones y le sigue interesando, es dejar a salvo lo que ya está protegido por los acuerdos.

En adelante convendrá poner más cuidado al leer y... al escribir, para evitar incidentes como el ya superado.

La presente nota ha sido previamente conocida y aprobada por la Comisión de Relaciones de Normandía y el S. I., miembros, con la Comisión de la Zona Norte, de la Comisión Administrativa del Proyecto Pro-Cultura.

EL SECRETARIADO

París, diciembre 1962.

PARADEROS

José Paredes, habitante en Boulevard Georges Dupiérris, Lourdes (H. P.), pide noticias y correspondencia relacionadas con Gregorio Rivares, que trabajó en el Barrage de Treignac (Correze).

COMUNICADOS

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendá lugar el sábado, 29 diciembre, a las veintiuna horas, en la sala de la rue des Pensées.

Ante un orden del día de interés, se ruega a todos los compañeros hagan por asistir.

El Comité

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca asamblea para el próximo domingo, 30 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

Informe del Pleno Regional.

CONFERENCIA EN BEZIERS

El domingo, día 6 de enero, se celebrará a las nueve y media de la mañana, en el local social, una Conferencia a cargo del compañero J. Borraz sobre el tema «Lo que la CNT espera de las nuevas generaciones y lo que éstas esperan de la CNT».

La Conferencia será pública e invitamos a todos los que se preocupan y se enteran del problema español y rogamos la máxima y puntual asistencia.

REGIONAL DEL CENTRO

Se convoca a la Reunión Plenaria de la Regional del Centro en el exilio que tendrá lugar el domingo, 30 diciembre 1962, a las diez horas, en 79, rue Saint-Denis, París, bajo el siguiente Orden del Día:

1.º Informe del Comité Regional.
2.º Lectura de correspondencia.
3.º Nombramiento de secretario del C. R.
4.º Estadillo de cuentas.
5.º Asuntos generales.

La Secretaría encarece la presencia de los compañeros o el envío escrito de sus opiniones, ya que se trata, en el tercer punto, de la elección del nuevo secretario del Comité Regional en virtud de que el compañero se siente afectado por una delicada enfermedad que le impide el ejercicio normal del cargo.

El Secretariado.

FEDERACION LOCAL DE OULLINS

Para el día 6 de enero, domingo, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar nuestra asamblea. Se celebrará en el local de costumbre.

Del mayor interés para todos es lo que ha de tratarse. De ahí que sea aconsejable la asistencia y puntualidad de los afiliados a la Local.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo, día 13 de enero, a las nueve de la mañana, en el Café de la Comedia, Place du Théâtre. Por los asuntos a tratar se requiere la presencia de todos los compañeros.

F. L. DE MONTAUBAN

Esta F. L. pone en conocimiento de todos sus afiliados, particularmente para aquellos que no estuvieron presentes en su última asamblea, que, informada la asamblea a través de la circular número 6 del S. I. Jurídica, pidiendo solidaridad para los compañeros milaneses, que a consecuencia de su actitud, por todos conocidas en pro de la España mártir, se han visto obligados a sufrir las consecuencias de un proceso sumamente costoso. Esta F. L. acuerda abrir una suscripción con carácter voluntario, a fin y efecto de ayudar a sufragar los gastos ocasionados por dicho proceso. Compañero que por no estar informado en el momento oportuno, o por las causas que fuere, no has contribuido con tu óbolo en este aspecto solidario, aún estás a tiempo de hacer patente tu solidaridad para con los jóvenes libertarios. Hoy por ellos, mañana, quizás, por ti.

Para donativos, dirigirse al tesorero de la F. L. compañero Olivero, o bien, cada uno a su respectivo delegado de grupo.

COMISION DE RELACIONES ZONE NORTE

Suscripción Pro-España

	V F
F. L. de París	143 400
F. L. de París (20 fracs. por sellos)	15 120
F. L. de Drancy	3 000
F. L. de Combs-la-Ville:	
Justo Villanueva	1 000
Timoteo Bondia	500
Casals	1 000
F. L. de Dreux:	
Muñoz	6 000
Alicia	4 000
Cañete	6 000
Hernández	6 000
Ladeira	6 000
Emilio	4 000
Vall	700
Carrasco	1 500
L. M. (St-Maur, Seine)	3 000
Berthe y Jacques (Paris)	500
J. Rigat (St-Syngherien, Gironde)	1 000
Total viejos francos	202 720

COLOQUIOS EN LA REGION RHONE-LOIRE

Consecuentes con el criterio manifestado por varias FF. LL. de la región, en relación a la conveniencia de organizar, entre compañeros, coloquios a cambio de impresiones alrededor de los temas de vital importancia para todos cuantos amamos a la CNT, cosa que, por otra parte, y con muy buen acierto, tuvo carácter de encarecido estímulo en el último pleno de Toulouse, hemos tomado la iniciativa de llevar a efecto el primero de dichos coloquios en la región.

La Federación Local de Venissieux, de acuerdo con la Federación Local de Oullins, propone el siguiente tema de discusión :

¿Cómo piensan los compañeros respecto al futuro de España y de la C. N. T.?

El primero de dichos coloquios se celebrará en el local de la Federación Local de Venissieux, el domingo, día 30 de diciembre, empezando a las nueve y media de la mañana, pudiendo proseguir por la tarde si por el interés del debate lo estiman los reunidos.

Quedan invitados todos los afiliados a la C.N.T. de la región que estén de acuerdo con lo expuesto.

NECROLOGICAS

ALFONSO SANCHEZ

A principios del mes de diciembre ha fallecido el compañero Alfonso Sánchez Miras, natural de Aguilas (Murcia), en Franchaux (Côte d'Or), afiliado a la F. L. de Dijon, víctima de tres operaciones y largas enfermedades.

A la edad de sesenta y tres años nos deja este compañero que, tanto en España como en el exilio, fue un constante afiliado de la C. N. T., a la cual siempre sirvió con modestia y sencillez.

Un compañero más que no verá en vida la libertad en España, como tantos miles de otros.

Damos nuestro sentido pésamo a su hermano, afiliado a esta F. L.

FLORENCIO EDO

La F. N. de la I. Ferroviaria y con ella la C.N.T. están de luto. Florencio Edo ha muerto. Su pérdida deja un gran vacío en nuestra organización porque nuestro malogrado compañero, además de su actividad, poseía excelentes cualidades, junto con el entusiasmo y heroísmo, bien demostrado en las jornadas de julio del 36 en la lucha contra las fuerzas facciosas en las calles de Barcelona y su salida para el frente de Aragón con las primeras fuerzas confederales.

Tomada la gestión administrativa por la Federación, el compañero se incorporó del frente a la Oficina Auxiliar, bien conocida en los medios confederales por su labor enciclopédica para llevar la revolución adelante e incrementar la lucha antifascista.

Edo fue minero en Utrillas. Tenía dominio de la dinamita y la Oficina Auxiliar le puso al frente de un taller de carga de explosivos que eran enviados a la División Durruti y otras unidades.

En el Sindicato cumplió siempre con su deber y en el curso de la guerra desarrolló actividad en la lucha contra el fascismo.

En el Sindicato cumplió siempre con su deber y en el curso de la guerra desarrolló actividad en la lucha contra el fascismo.

Pasado a Francia, tan pronto dejó atrás el trabajo de los campos, se incorporó al trabajo duro.

En el «barrage de l'Aigle» contrajo una penosa enfermedad que con retraso le llevó a un sanatorio, en el que ha pasado seis largos años de sufrimiento, en el curso de ese tiempo no había perdido la esperanza de ver la desaparición del fascismo de Iberia con la instauración de un régimen que garantice la vida y la libertad de los españoles.

En esta hora que nos aflige la pérdida de nuestro querido compañero, transmitimos nuestro sentido pésame a su excelente compañera, María, que ha demostrado abnegación, valentía y cariño durante tan largo tiempo.

L.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de diciembre - Lista III

Suma anterior	611 48
Bordeaux: P. Alonso	3 20
Monvejar	5 00
Le Mans: José Querol	5 00
Castellsarrasin : Magdalena Barrancos	50 00
Cahors: Torner	10 00
Villeurbanne: Francisco Pérez	10 00
Holanda: Het. Giro Kanter.	2 50
Rouanne: Antonio López	10 00
Vizille: L. Cuello	20 00
Rousset (B. R.): Joaquín Gil.	5 00
Ciriaco Quesada	5 00
Aureille: Serena	5 00
Mios: P. Serrasols	10 00
Perpignan: Salart	5 00
S. Bueno	5 00
La Rochelle: José Calvet	10 00
Familia Royo, de *Ivry*	10 00
F. Local Dreux	103 63
F. Local Argenteil	5 00
José Cosío	30 00
Vicente Bielsa	10 00
Joaquín Satué	5 00
Francisca Vega	5 00
Francisco Ginés y Dolores Bruno	30 00
Sulleir	5 00
Criach	5 00
F. Local de Melun	90 18
Félix Martínez	10 00
Gual	10 00
F. Local Cobs-la-Ville: P. Oliveras	5 00
Mejías	40 00
Casals	10 00
Una anciana de 76 años	10 00
R. Llop	10 00
Antonio Cuadrado	10 00
Orleans: J. Payán	5 00
Total	1 108 99

Servicio de librería

COLECCION JOYA

Edición de lujo, encuadernada en piel y letras en oro. Precio de cada volumen 22,50 NF.

Alighieri, Dante : « La Divina Comedia », « Vida nueva ».
Andersen : « Cuentos completos ».
Arniches, Carlos « Teatro Completo ».
Asturias, Miguel Angel : « Obras escogidas ».
« Azorín » : « Obras completas ».
Bécquer, Gustavo Adolfo : « Obras completas ».
Benavente, Jacinto : « Obras completas ».
Bromfield, Louis : « Obras escogidas ».
Campoamor, Ramón de : « Obras poéticas completas ».
Cándevila, Arturo : « Obras escogidas ».
Castro, Rosalía de : « Obras completas ».
Cervantes, Miguel de : « Don Quijote ».
Collins, Wilkie : « La dama vestida de blanco ».
Curros Enríquez, M. : « Obras escogidas ».
Chejov, Antón : « Obras completas ».
D'Ors, Eugenio : « Nuevo glosario ».
Deering, Warwick : « Novelas escogidas ».
Dickens, Charles : « Los papeles póstumos del Club Pickwick.
Dostoyevski, Fiodor M. . « Los hermanos Karamazov ».
Doyle, Sir Arthur Conan : « Obras completas ».
Espronceda, José de : « Obras poéticas completas ».
Fernández Flórez, W : « Obras completas ».
Fray Luis de Granada : « Guía de pecadores ».
Gabriel y Galán, José María : « Obras completas ».
Ganivet, Angel : « Obras completas » (dos volúmenes).
Gálvez, Manuel : « Obras escogidas ».
Gogol, Nicolai V. : « Obras completas ».
Gómez de la Serna, Ramón : « Total de greguerías ».
Góngora, Luis de : « Obras completas ».
Herrera y Reissig : « Poesías completas ».
Ibarbourou, Juana de : « Obras completas ».

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, París (10e) C C P 13 507 56, Paris

IMPORTANTE EMPRESA DE CONSTRUCCION, necesita obreros albañiles calificados para trabajos de larga duración en: SAUMUR (cerca de TOURS). Para referencias, dirigirse a: Entreprise Montico Frères. 28, Bd. Clémenceau, 28. ROYAN Chte. Mme.)

Pasado, presente y futuro de la C. N. T.

CON el presente título tuvo lugar la conferencia de Federica Montseny, organizada por la Federación Local de Oullins. Hacía bastante tiempo que no veíamos en esta región un número tan crecido de compañeros, deseosos de escuchar la voz de la C.N.T. a través de la singular oradora Federica. Y, en honor a la verdad, debemos manifestar que también hacía unos años que no habíamos sentido en lengua española, una conferencia tan sustanciosa, tan sincera, tan llena de ideas ácratas, como la que nos dio la compañera Montseny el día anunciado, y presidida por el compañero Fontaura.

Este, en nombre de la Federación Local organizadora, saludó a la concurrencia, saludo que hizo extensivo a los compañeros presos en España, a los que luchan en nuestro país afrontando toda clase de peligros impuestos por al dictadura franquista. Saludó también a los compañeros italianos, a los suizos, a todos cuantos internacionalistas que, de una forma efectiva, se han solidarizado con la causa del Pueblo español.

Censuró a los que han renunciadb a seguir en la lucha del Exilio, a los que por comodidad u otras causas análogas, niegan, con su actitud, lo que un día dijeron ser.

Subrayó la necesidad de buscar medios de cohesión entre los que luchan por la liberación de España, para atacar con más fuerza al enemigo común que nos subyuga a todos.

Acto seguido cedió la palabra a la compañero Federica.

La oradora, con las cualidades tribunicias que le son propias, expone lo que para ella representa el pasado, presente y futuro de la C.N.T.

Se me antojó de actualidad el tema — dijo Federica — porque jamás la CNT se ha enfrentado con la serie de problemas que conlleva ahora nuestra lucha. Rememorar el pasado de la CNT es algo de utilidad porque de él extraemos la experiencia necesaria para poder encauzar nuestra actividad con el mayor éxito posible. Medio siglo de organización obrera, es algo que dice mucho en favor de nuestros postulados. Son 50 años de lucha titánica, moral y económica, contra el capitalismo más cerril y abyecto que existe en el mundo : el español.

Expuso la raigambre del movimiento obrero revolucionario de España. Cuando llegó Fanelli a Madrid, y tomó contacto con los obreros del arte de imprimir, ya existía en dicha ciudad la famosa organización de carreteros. Cuando se organizó en nuestro país la Federación Regional Obrera, adherida a la Primera Internacional, existía de antemano el sentido de solidaridad en el espíritu de los trabajadores. Tenían ya, en aquella época, un sentimiento de dignidad, de equidad y de justicia, que no lo tienen hoy, a pesar del tiempo transcurrido, las grandes organizaciones sindicales que existen en el mundo entero.

Refirió los tratos inhumanos que recibían los trabajadores de ideas, los internacionalistas de aquella época de la primera República española. Pese a ellos, la organización obrera, de matiz bakuninista, más que deshacerse, aumentaba de día en día, sus efectivos. La Federación Regional Española, ya tenía entonces, sólo en Barcelona, trescientos mil trabajadores organizados. Por ello, si quisiéramos hablar de proezas pasadas, nuestros pergaminos son los más antiguos, los más ilustrados en hechos, en sacrificio de la militancia libertaria y anarquista.

Señaló de paso lo que fueron los mártires de Chicago, lo que significó el sacrificio de sus vidas para reducir la jornada de trabajo. Pero antes de esa fecha heroica (1876) la Federación Región Española había pedido ya las ocho horas de trabajo.

A pesar de la persecución gubernamental que hemos aludido, empleada contra los internacionalistas, el mayor golpe sufrido por la sección española de la Primera Internacional, fue la fisura hecha entre los trabajadores, alimentada por los que recibieron las consignas de Lafargue, yerno de Carlos Marx, que las trasmitía.

Puso de relieve el efecto que causó entre los trabajadores organizados la bomba que puso un elemento provocador, seguramente, en la calle Cambios Nuevos. La ola represiva era terrible, y sin embargo, no dejaron de existir las organizaciones españolas inspiradas por los anarquistas.

Mientras esto ocurría, las organizaciones políticas tenían cierta tolerancia por parte del gobierno, estaban consideradas, podían desenvolverse.

No obstante, en honor a la verdad, debo decir que cuando se perseguía a los internacionalistas españoles, junto a las voces de Salmerón, de Pi y Margal y otros en el Parlamento, no faltó la de Pablo Iglesias.

Siguió historiando el movimiento obrero, citando fechas, hechos revolucionarios llevados a cabo por los trabajadores. La organización española siguió la corriente bakuninista, y en todos los conflictos surgidos entre el capitalismo y los trabajadores, los que iban siempre a la cárcel, a la muerte, al destierro, eran los anarquistas. Señaló los nombres de algunos de los primeros internacionalistas españoles, como lo fueron el doctor Sentillón, Mora, Morago, Fargas Pellicer, Anselmo Lorenzo y tantos otros.

La C. N. T. — continuó diciendo Federica — surge en el año 1910. Es fundada después de un período sangriento en España. La reacción producida por el fusilamiento de Ferrer Guardia, los sucesos que se produjeron en distintos pueblos, todo eso se tradujo en un sentimiento de rebeldía en la conciencia trabajadora española.

Destacó lo que fue la lucha sindical en España en el período de la primera guerra mundial. La C.N.T. aprovechó estos momentos de abundancia de trabajo. No sólo se preocupaba de conseguir reivindicaciones materiales, se interesaban los compañeros por conquistar mejores condiciones morales, como era la higiene, la aireación en los lugares de trabajo. Era, en una palabra, organización consciente, definida, con ideas propias.

La U.G.T. también actuaba, pero lo hacía a su manera, aceptando la intervención de los intermediarios políticos. Estos aprovechaban el ambiente, la sicosis reinante, para hacer válida la lucha en el Parlamento. Todas las legitimaciones, todas las ventajas que hoy tienen los trabajadores en todos los países, el Estado las ha legalizado cuando moralmente han estado ganadas. Antes que la legalización han sido los hechos llevados a cabo por los trabajadores organizados.

Significó lo que son, el sentido que tienen las huelgas obreras y el resultado que dan las huelgas políticas.

Aludió a la represión que sufrieron los anarquistas por los siniestros personajes Martínez Anido y Arlegui, pasando por la dictadura del general Primo de Rivera, aunque con todo y siendo feroz, comparada con la del sanguinario actual, no puede igualarse.

Refiriéndose a la solvencia moral de la militancia confederal, manifestó : He dicho muchas veces, con cifras se puede acreditar, que dentro del millón de afiliados con que contaba la C.N.T., había doscientos mil militantes que influenciaban en la conciencia trabajadora.

La huelga de Asturias, en el 1934, fue propuesta e iniciada por los socialistas, pero la C.N.T., dándole impulso a dicho movimiento revolucionario, éste sobrepasó los objetivos propuestos por los dirigentes socialistas; viviéndose lo que dice Solano Palacios en su libro « 15 días de comunismo libertario ».

Entonces todos éramos jóvenes. Tuvimos nuestras grandes luchas internas, pero elevadas, tratando todos de darle empuje a las ideas que nos inspiraban.

A la proclamación de la República abrileña, recuerdo en estos momentos, haber recibido en aquella época, una carta de Malatesta, amigo de mis padres, en la que exponía sus temores por el rumbo de nuestra Organización, ya que las ventajas que pudiera dar la tan pomposa República, podrían desviar a los trabajadores de su objetivo ideológico. Pero la clase poseedora española no ha sido nunca inteligente. La República, los hombres que la representaban, no cumplieron sus promesas, no dieron nada a los trabajadores. La reforma agraria no fue hecha; así surgió el estado de oposición a la misma entre los trabajadores. Continuó el estado de ignominia que siempre había existido en nuestro país por incapaces que fueron los políticos de todas las épocas. No fueron capaces, los políticos de izquierda, de evitar que se produjeran los hechos. Primero el bienio negro con su estela de sangre y de miseria. Después el 19 de julio. Se pudo producir esa rebelión militar por la tolerancia, por el trato benigno que recibían los traidores a la República y a España, mientras que los trabajadores estaban presos y perseguidos continuamente. Y, no obstante, fueron los trabajadores, el Pueblo, con los anarquistas en vanguardia, los que, por su decisión, pararon el golpe militar en ciertas zonas españolas. QUINET

(Continuará en el próximo número)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française .... 5 NF.
Version fco - espagnole 20 NF.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10)
Tél. BOT 2202

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

NO PUEDE HABER DISYUNTIVAS

PEDIR que el régimen franquista se democratice o que se adorne de ribetes liberales, es como pedirle peras al olmo y llamar en puerta de casa que se sabe vacía de antemano.

Por su naturaleza y por la razón de su existencia, el franquismo no puede ser otra cosa que lo que es. Puede, sí, ser peor aún para acreditar su nacimiento, al igual que sus hermanos gemelos en maldad y crímenes, el nazismo alemán y el fascismo italiano. El fermento de dictadura y de ambición de poder personal que se dio en España en la persona de Franco, ha de seguir hasta el fin en su proceso histórico.

Engendrado por la fuerza, existiendo y perdurando por la ley de la fuerza y de la brutalidad, ha de perecer por la misma fuerza que le dio la vida bajo el imperativo de la misma que impone un cambio, una transformación para llegar a un remozar que va desde el anhelo a la acción volitiva.

La materia subyugada atropella obstáculos para llegar al campo libre de su natural desenvolvimiento; las ideas encadenadas buscan la puerta de la manifestación o fuerzan la pluma para su desarrollo progresivo y cristalizar en la noble aspiración humana; las multitudes y los pueblos en fin, fuerzan también en las barreras que la tiranía les impone para ser libres en el pensar, en el decir y en el manifestar.

La tiranía no puede democratizarse, no puede liberalizarse por muchos que sean los objetivos de carácter externo que la obligaran a ello. Su idiosincrasia la obliga a mantener la personalidad que la caracteriza.

Democratizarse es desaparecer, y sólo desapareciendo ha de morir. Los retoques a su sistema, los cambios y modalidades que puedan operarse en su funcionamiento, restarían criterio a su voz, autoridad a su ejecutoria, valor a sus determinaciones, negación a su concepto y fuerza a su poder ilimitado. A esa desfiguración de su régimen es a lo que no se avendrán Franco y los suyos.

Los dictadores lo son en la amplitud y en la totalidad de la excepción de la palabra tiranía. Nacen por la razón de la fuerza y vencen o mueren por la misma razón.

Los paños calientes de un cambio a una monarquía mixtificada de don Juan o de su hijo Carlos, no le van para la enfermedad del tirano. Una liberalización del régimen parlamentario de las Cortes, con vistas a la galería, o composiciones ministeriales para demostrar al extranjero su buena voluntad y predisposición de ponerse al ritmo del mundo civilizado y compartir con él los problemas internacionales que le puedan afectar de lejos o de cerca, no cambian la fisonomía de su gobierno ni la manera despótica de su gobernar.

Franco ha de morir como dictador y no aceptará cambios ni modalidades más o menos liberales que lo disfiguren.

Sabe que, como fascista y emparentado con el Eje en la última contienda mundial, tenía que ser juzgado como lo fueron sus compadres. Se le condenó en reuniones internacionales de los aliados para ser perdonado luego y se le abocaron ayudas para premiarle de sus felonías y traiciones, dándole pie a coqueteos y pícaras veleidades. Para atraerse simpatías se hizo campeón del anticomunismo, y sin tener en cuenta lo que fue y sigue siendo para el mundo democrático, se le han hecho sonrisas de agrado y asentimiento. Hoy, grandes y pequeños coquetean con su perjuria y se le envían embajadas de las cuales él se sonroja al no hacerlo los interesados que con su poder tratan, y en dictador discierne y obra por todas esas particularidades y factores concurrentes.

De ahí que se ría de sugerencias de cambios, de reuniones de propios y de extraños, de que lo condenen personalidades y hombres libres de no importa qué credo o matiz político, ni de que el informe de la Comisión Internacional de Juristas haga ruido en estos momentos, atacando y condenando su sistema, sus leyes y la injusticia que, en materia judídica, reina en todo el país.

Franco es lo suficiente hábil para solucionar sus problemas exteriores y sabe cómo anda el mundo a la greña para explotar sus debilidades. Por eso en el interior de la península hace de su capa un sayo, porque en dictador él sabe cómo componérsela y remendarla. Al pueblo español, pues, a las clases laboriosas e intelectuales y a las generaciones jóvenes que aspiran a un porvenir mejor y completamente libre, no les queda otra disyuntiva que combatirlo en dictador hasta acabar con la tiranía que oprime a España y estar dispuestos a todo para lograrlo. Voluntad para quedarse, tiene; para irse, ni con apaños, por más que se diga y pastelee.

España, si quiere ser libre, debe echar a Franco, acabando con su tiranía. De lo contrario será la mater dolorosa, yerma de tanto llanto y fecunda en la cadena.

ESTA EN VENTA EL 2.º TOMO DE LAS OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«TIPOS ESPAÑOLES»

PRECIO : 500 FRANCOS

Hule, goma, caucho

por A. SAMBLANCAT

POR razones que, como políticas, no hacen al caso, Indonesia constituyó recién la actualidad frívola durante una semana en este país (México).

Pero desde bastante atrás, Indonesia (India insular) viene siendo cuestión candente internacional o para el mundo, por motivos más gravitudinosos y muy de la atingencia de nuestra atención.

Con esto se entiende que no nos referimos a sus desgrenucios con Caseilandia, a sus flirts prosoviéticos, a su endocrinismo conejero y al amor que la mata por la posesión del Irián o Nueva Guinea, rica en dones de Magos.

Es el río de latex, que brota de sus buenos mozos silvanairos, lo que capta permanentemente la emoción de todas las sensibilidades, apasionadas por los numos o dinero.

El petróleo y el caucho han concluído por hacer de nosotros sus ludiones; los peleles o titerería de su capricho.

En la brasileña Amazonia hay 50 millones de heveas, nacidos espontáneamente y que bostezan de asco, más aburrido cada uno que un inglés con factorias en Kenya.

El hevea es un vegetal todo músculo, frondarrón, de cambium y liber prietos, de pulpa gris, de vaina estriada, que, sangrado anualmente, da la lactescencia de que se emborrachan los motores.

Hasta los siete años de edad, el hevea está listo para el ordeño y exuberar su jugo de cabra. Esta dactilación se practica con cortes en su forro, hechos en cruz, en espiral, en diagonal. De cualquier modo, la tetilla del gigante eyacula licor.

Operan la provechosa manipulación roolies reclutados en el Indostán, en China, en el archipiélago de la Sonda; almácigas de mano de obra macabea.

Se le pagan al cabrito huérfano 10 centavos al entrar a trabajar. Y no pasan de 40 centavos los jornales, conque llegan a amillonarse. Al que insinúa el menor gesto de rebelión, los comitres lo azotan con una culevra viva, terminando por arrojársela mordiendo a la cara. Las fugas de la plantación se castigan con 50 latigazos de varilla corrugada.

Cuando vieron en el Brasil que en su yungla se husmeaba y se hacian « raids » al olor de la leche de vaca que dijimos, el gobierno vetó la salida de un solo gomífero de los bosques que « ex abundantia cordis » lo producen.

Pero la Orden del Gancho llegó tarde, como siempre. Fureteadores ingleses se le habían adelantado, sacando clandestinamente cantidad de vástagos, para su replantación en Sumatara, en Formosa, en Java, en Borneo y en Malaca. Lo que solapadamente realizó la Rubber Association o Compañía de Tenazas del Caucho.

Un solo miembro de ese monopolio, mister Davies, avecindado en Penang, tenía en 1930 una forestación de heveas de 350.000 árboles. Y cosechaba cada año 700.000 kilogramos de hule. Posteriormente ha cubierto de la lactancia exquisita centenares de hectáreas más. No le iban muy en zaga otros dos misters, apodados Richard y Jameson, que vendían a la sazón su producto en Liverpool a 4 chelines y 5 peniques la libra. Luego subió a los 7 y pico. Luego, a más.

Davies vivía en un harem de chiquillas malayas, de 12 y 13 años, que le servían encueradas y a las que daba órdenes con una manga de riego diciendo que su olor de canela era un catipén de rata muerta y plátano podrido.

La R. A. y la R. O. (Reglamentaciones del Alcohol y del Opio) consumaban la tarea de tener mamposterizada a la gente, facilitando el Estado holandés de los molinos y los patos la ingestión de pociones embriagantes.

Al despertar los norteamericanos de la cancamurria que les había producido la pesca del petróleo, se dieron cuenta de que su poderosa industria automotriz era tributaria y esclava de los ingleses, que les hacían la ley en el renglón de la goma de rodar o borrar metraje.

Trataron de arrancarla de los campos de barras y estrellas. Pero el hevea no puja más allá de los diez grados por encima y por debajo del Ecuador.

Intentaron resanar el caucho de las llantas ponchadas, reventadas y parchadas. Pero el hule regenerado es poroso y no tiene resistencia.

Se pensó obtenerlo en las Filipinas, en Liberia, en Guatemala, en el Nicarao, hasta ocupando el Brasil.

En todo el atlas ha fracasado la búsqueda de lugares en que el corazón del hevea se pudiese llenar y a la menor incisión verterse, para poner en marcha todo el tránsito rotatorio de superficie del planeta.

El menos común de los mercados

INDEPENDIENTEMENTE del respeto y la tolerancia que nos inspiren ciertos representantes de la burguesía liberal con quienes nos codeamos en el deseo común de derrocar la dictadura de Franco, manifestamos nuestra oposición a lo que representa social y éticamente el famoso Mercado Común.

No descubrimos Marte al afirmar que esa institución europea tan traída y llevada por los políticos y economistas occidentales, no es otra cosa que el esfuerzo colosal del capitalismo y el Estado para asegurar la continuidad de sus privilegios por encima de las crisis y las insuficiencias que impusieron el final de la segunda guerra mundial.

Era preciso coordinar los recursos y las necesidades de los Estados triunfantes. Las ruinas acumuladas por la aventura bélica no podían paliarse dejando a cada uno depender de sí mismo. Y nació el Plan Marshal, que era un anuncio de lo que después y en el plano continental tenía que denominarse el Mercado Común o la Comunidad Económica Europea. Paralelo a las necesidades financieras iban las de tipo político y moral. Los pueblos exigían derechos y bienestar. Había que construir el espejismo de las grandes transformaciones de la economía, la industria y el comercio con el fin de satisfacer, ilusoriamente, teóricamente, el anhelo legítimo de las multitudes que se habían batido contra la barbarie nazi-fascista.

El capitalismo liberal hizo bien sus cuentas y llegó a la conclusión de que para torcer el rumbo de la sociedad, la exigencia creciente de las masas que iban hacia el socialismo económico, nada mejor que inventar (como la iglesia su gloria celestial y los rusos su comunismo dichoso a 50 años visto) la panacea de algo que iba a resolver en seguida el problema de la miseria, elevando el nivel de vida a alturas cósmicas. Todo el mundo iba a ser feliz. El obrero europeo como su homónimo el americano podía tener coche, nevera, televisión, máquina de lavar, un transistor, traje nuevo y camisa a cuadros. La ilusión hizo camino en el espíritu de las masas crédulas. A cambio de ciertas mejoras materiales obtenidas por los trabajadores, los trusts capitalistas aseguraban su continuidad como clase dirigente en los entresijos del Estado. Aumentaba, sí, la producción, e incluso el salario, pero disminuía la moral de la clase obrera organizada, que iba antes revolucionariamente a la conquista o a la destrucción del Poder, según fuera inspirada por los anarquistas o los socialistas. Las propagandas aparatosas que animan los trabajos de la Comunidad Económica Europea, han sido la adormidera que viene castrando, desde hace algunos años, el espíritu rebelde de la clase trabajadora. El capitalismo ha obtenido, pues, un doble triunfo: asegurar la prosperidad económica y dormir el impulso manumisor de su mayor enemigo, el proletariado militante.

Pues bien, el anarcosindicalismo no tiene nada que ver, ni de cerca ni de lejos, con ese aparato político-económico-social del Mercado Común montado por la burguesía y el Estado para salvaguardar sus intereses bastardos. En lo que se refiere a España reconocemos que el juego tiende a forzar las cosas para que el Caudillo se vea obligado a ceder, ante la disyuntiva de que España entre en el Mercado Común, o la ruina total es un acontecimiento cercano que llevará, como compañera, lo que todos quieren evitar : la revolución cruenta del pueblo, por el pueblo y para el pueblo.

Si eso llega, la CNT y el anarquista militante debían tener preparado serena e inteligentemente el plan nacional con el que sustituirían, de verdad, los anacrónicos sistemas de explotación capitalista, estableciendo no el Mercado Común burgués, sino el Mercado Comunal de la clase trabajadora triunfante.

CONRADO LIZCANO

FRANCO Y SU TIRANIA

LONDRES (OPE). — El «Spectator» publica el siguiente comentario sobre el informe referente a España de la Comisión Internacional de Juristas:

«El informe de la Comisión Internacional de Juristas respecto al imperio de la ley en España, prueba, tal como había que esperar, que en España no hay otra ley que el deseo de Franco. Existen, es verdad, leyes y declaraciones altisonantes, pero se hace caso omiso de ellas en cuanto que no convengan al régimen. Las leyes que tienen vigor son las que se refieren a las actividades políticas. Señala el informe que «la prensa se halla completamente amordazada. Lo mismo ocurre con la libertad de asociación». La España de Franco aparece en el informe como lo que es: una tiranía personal y un Estado policía. Es una pena que los apologistas ingleses y americanos del régimen, particularmente católicos, ignoren la difícil situación de la democracia cristiana en España. En esto no se parecen a los demócratas cristianos italianos o al M. R. P. francés que se niegan a aceptar el punto de vista de Franco y su tiranía.»

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Conferencia Nacional de la F. A. Italiana

AUN no se acallaron los ecos del clamor producido por el gesto de los estudiantes de Milán. Gesto solidario que tuvo la virtud de actualizar de una manera estruendosa las ideas y los métodos anarquistas frente a los problemas cruciales de esta hora. Gesto probatorio del internacionalismo no declamatorio, sino activo, que es base consustancial de una comunidad fraterna, factible entre los pueblos de todos los países...

La franca posición de los anarquistas italianos frente al franquismo y contra todos los métodos totalitarios, ha probado su virtualidad al encarnarse en los ánimos juveniles hasta el punto y grado que se encarnó en los estudiantes raptores del vice-cónsul español. Por su parte, los anarquistas italianos apoyaron, sostuvieron y defendieron el gesto mediante amplia propaganda oral y escrita y mediante seleccionada defensa ante el Tribunal. Los resultados del juicio fueron acusatorios para el régimen franquista y el eco de los hechos llegó a todos los países en que existe libertad de prensa. Hasta llenó columnas enteras de la prensa española, con lo que el éxito de la acción fue más que cumplido.

LA CONFERENCIA DE SENIGALLIA

Los días 7, 8 y 9 de diciembre de 1962 tuvo lugar en Senigallia el encuentro anual del Movimiento Anarquista Italiano. No se trataba esta vez de un congreso. Los grupos y federaciones de la F. A. I., publicaciones y militantes aislados se reunieron en Conferencia Nacional (Convegno) a objeto de examinar la actuación recientemente realizada y de ajustar las líneas generales de un nuevo período a reexaminar en un próximo congreso o conferencia.

Los participantes no se preocuparon del voto con anterioridad a la Conferencia ni durante su curso, ni después de finalizada. Lo importante para ello es llegar a un acuerdo que interprete el sentimiento general de los militantes. Y queda bien sentado y entendido que las resoluciones adoptadas *no comprometen ni obligan a nadie*. Enemigos de la ley que la sociedad nos impone no se hallan dispuestos a establecer una nueva ley. Prefieren respetarse: no imponerse. De ahí que la crítica interna sea luego llevada a fondo y con provecho...

El Orden del Día de la Conferencia se dedicó a temas tratados ya desde meses atrás de discusiones publicadas en toda la prensa anarquista y en el Boletín Interno. Se había llegado así a proposiciones concretas ya de antemano presentadas y analizadas, resumidas en mociones que constituyeron la base de discusión de los participantes a la Conferencia. He aquí los puntos propuestos:

1) Informe de la Comisión de Correspondencia partiendo de la Conferencia de Livorno hasta la fecha actual;
2) Actualidad de las posiciones anarquistas en el contexto de la situación político-socia italiana (Informe-Moción de Mario Mantovani);
3) Posición del Movimiento Italiano sobre el totalitarismo y sobre Cuba (Informe-Moción de Armando Borghi);
4) Lucha y acción solidaria con el pueblo español (Informe-Moción de Umberto Marzocchi);
5) Los anarquistas y el reconocimiento estatal de los sindicatos (Informe-Moción de Michle Damiani);
6) Prensa y Propaganda;
7) Asuntos varios.

Asistieron y participaron miembros de grupos correspondientes a unas sesenta localidades, además de los miembros de la Comisión de Correspondencia, Comité pro Víctimas Políticas; publicaciones, grupos editoriales, militantes aislados, pertenecientes o no a la F. A. I., etc. La relación nominal de los asistentes ocupa una columna entera de «Umanità Nova».

MOCIONES Y DISCUSIONES

Llevadas con la animación latina plena de verbal virulencia, que es también propia de los medios españoles, los temas fueron examinados en primer término con el análisis crítico de las diversas actuaciones llevadas a la plaza pública: participación en actos de todo orden: mitines, huelgas, asuntos locales; posición adoptada por las publicaciones y a través de manifiestos, murales, declaraciones, actitud de la C. de C.; intervención en las cuestiones internacionales en sus aspectos propagandísticos, de lucha o solidarios; intervención en las cuestiones sindicales; situación económica interna, etc. Cada grupo, organismo o militante, respondió a críticas, clarificó situaciones, estableció motivos, dio razón de la vitalidad o de las carencias del movimiento.

Despertó gran interés y provocó gran número de intervenciones un debate originado en el deseo de aportar una mayor eficacia a la actividad coordinada del Movimiento Anarquista. Se discutió así en torno a un plan de vertebración orgánica que facilite la cohesión inmediata en caso de urgencia o ante problemas de carácter general o internacional. Se hizo referencia al Programa presentado por Malatesta en el 1920 ante la fundación de la Unión Anarquista Italiana. Pero se convino en que ciertos aspectos se hallaban modificados por la evolución y que lo que corresponde es mantener vínculos permanentes entre las secciones activas del movimiento, una colaboración estrecha y un contacto constante entre militantes, así como una atención permanente ante el curso de los acontecimientos.

Se reafirmó la actitud adoptada por «Umanità Nova» frente a las últimas peripecias sucedidas en torno a Cuba y a la amenaza de guerra nuclear y se consideró oportuna la página que se dedicó a cartel mural (así mismo la que se dedicó como cartel en referencia al franquismo). La línea de la F. A. I. y del conjunto del Movimiento Anarquista allí reunido se manifiesta en abierta oposición a los dos bloques y reivindica la opción de cada pueblo a darse el régimen que por sí mismo escoja. Respecto a Cuba se reitera la F. A. I. por la Revolución Cubana en lo que concierne a la liquidación del régimen de Batista y la desintegración respecto al dominio económico estadounidense. Pero denuncia la evolución del régimen castrista considerándolo como yugulador de los impulsos revolucionarios populares, en vías de definitiva liquidación bajo la supervisión moscovita.

Respecto al franquismo la unanimidad es general en el sentido de acrecentar más aún la labor que los anarquistas italianos no han cesado jamás de desarrollar. Confían al compañero Marzocchi la continuidad de su actividad informativa y coordinadora (a la vez que le reafirman en sus funciones de relación internacional) y deciden vertebrar una labor de envergadura reafirmada en los hechos de Génova en el 49, en el reciente gesto de los estudiantes anarquistas de Milán y en otros hechos ya expuestos en estas columnas.

EL PROBLEMA SINDICAL

Ofrece una particular experiencia el panorama sindical italiano. Al liberarse del fascismo surgió allí la idea de una Central Unica. Los compañeros anarquistas no hicieron oposición ilusionados en la idea de que la UNIDAD SINDICAL aportaría una clarificación en las posiciones y en las luchas sociales. El error fue de peso. Cada Partido o tendencia laboró en sordina por cuenta propia y a los pocos años la Central Unica se dividía en tres grandes centrales a las que se agregan (o disgregan) otros corpúsculos. Los partidarios de la U. S. I. quedaron en minoría, incluso en los medios anarquistas. Los beneficiarios directos de la táctica de la Central Unica fueron los políticos de toda laya, en especial los comunistas. Aviso para quienes, respecto a España, proponen la idea de constituir una Central Unitaria. El desenlace italiano proporciona una lección ejemplar.

El movimiento sindical quedó así a la merced absoluta de los partidos. La Conferencia de Senigallia denuncia el hecho, pero no toma la decisión, a nuestro juicio eficaz, de contribuir a la constitución de una sindical afirmada en los principios de la acción directa. Propugnan por la liberación del movimiento sindical de la tutela política y reclaman la adopción de la acción directa. Pero no tienen en cuenta que para que tal cosa pueda tener lugar conviene en primer término dar vida a una Central Sindical que dé prueba y ejemplo de independencia política...

La posición de los anarquistas italianos es lógica en la crítica. Pero la crítica no gana eficacia sin el ejemplo propio.

En la Conferencia de Senigallia se denunció el maniobreo gubernamental basado en la promulgación constitucional de dos leyes: 39 y 40, que tienden a delimitar y anular las actividades sindicales colocándolas bajo el marco de la ley. Todos los partidos apoyan a estas dos leyes, desde los socialistas hasta los neofascistas, pasando por los demo-cristianos y los comunistas. Piensan así poder controlar mejor las gentes obreras, sometiéndolas al simple juego de las reivindicaciones económicas limitadas por la legislación.

Las leyes citadas dicen *reconocer a los sindicatos*, pero para ello deben los sindicatos situarse bajo la ley. Seguidamente estipula la 39 que los conflictos obreros deberían ser derimidos entre la Patronal y los Sindicatos, pero mediante la participación directa del Estado en calidad de «tutor neutral». La 40 determina que solamente serán *reconocidas* las «huelgas legales»... De hecho, las «no legales» caerán bajo la sanción de la ley.

Los anarquistas son los únicos que han salido al paso de esta legislación, agitando los medios obreros.

Que su labor sea eficaz y que ello permita encarar de frente la idea de constitución un movimiento obrero independiente, de fortalecer la U. S. I., de clarificar las posiciones. Sería un buen colofón para la Conferencia de Senigallia.

España al día

FRAGA Y ITURMENDI: TAL TAL PARA CUAL...

EL destino de los hombres como el destino de los regímenes políticos se explica en razón de su propia naturaleza, apetencias e intereses... Lo que aplicado a España, es decir, al régimen político que sin asiento popular, gobierna, manu militari, significa que al más ligero rasguño brota su verdadera naturaleza, aunque ésta aparezca, por efecto psicológico, embadurnada con colores disimulativos.

Este ha sido el caso cuando los organismos oficiales (ONU), a través de comisiones técnicas, han puesto de manifiesto que «Franco no ha variado un ápice lo que constituye la naturaleza del régimen que representa y que es en su estructura consustancial a las caractísticas de todo régimen totalitario».

El flamante ministro de Información, sucesor del que murió de nostalgia por la pérdida de su feudo, anticipándose al conocimiento público del Informe de los Juristas Internacionales (ONU), convocó una conferencia de prensa para... desmentir ese informe y alegar que no se ha tenido en cuenta a los organismos representativos de la justicia (?) franquista y que la Comisión ha procedido arbitrariamente, dando audiencia sólo a un pequeño número de refugiados españoles».

Reducido el problema a sus justas proporciones, como el ministro informal, señor Fraga Iribarne, ha tenido la virtud de reducir, sacamos dos consecuencias: Primera, que la carta comunista no vale como «esponja de sécalo todo» y después, que esos malditos rojillos que después de veinticinco años de peregrinación, andan aún por el mundo manteniendo su «razón», aunque mil veces haya sido atropellada...

EL FRANQUISMO Y SU «VOCACION COMUNITARIA».

En una de aquellas célebres chabolas del Somorrostro barcelonés habitaba un destartalado personaje llamado Francisco. La pieza no era otra cosa que un cuadrilatero en ruinas, semejando uno de esos trajes enristrado de diversos retales cosidos, unos a otros, con aguja saquera. El techo se aguantaba, milagrosamente, gracias a un listón colocado sabiamente para mantener el equilibrio. Los amigos de Francisco lo aconsejaban a cada instante que lo mejor que podía hacer, aprovechando el buen tiempo (en verano) era poner un poco de orden en su chabola: desmontarlo todo, echar una buena techumbre, apuntalar excelentemente las paredes, echar al basurero la cantidad de cachibaches que se amontonaban en los rincones, barrer y limpiar... Pero Francisco, que era un perfecto abúlico, con una megalomanía que alcanzaba en estatura al dedo colombiano rambleril, replicaba siempre que como «tradicional» debía mantener el legado de sus mayores y, como las cigarras, se pasaba la vida cantando panza al sol o contemplando su figura en la superficie resquebrajada de un viejo espejo... Y vino el invierno y, con éste, la tempestad, los vientos, la marea... Y sucedió lo que había de suceder: que la tempestad puso orden a lo que el perezoso Francisco, muy tradicional, muy rutinario, muy..., quería conservar.

... Las reformas y planes económicos que el franquismo intenta realizar en España, no queriendo barrer, limpiar, podar, tendrá el fin de la chabola de nuestro cuento, que, por casualidad, ambos festejan el patrón de Assis.

ESPAÑA Y EL MERCADO COMUN.

1. Se registra un intenso movimiento en los órganos del Gobierno franquista a hacer creer a los españoles que la entrada de España en el Mercado Común es un hecho. La línea que separa a Madrid y París se cruza y recruza en viajes exploratívos y toda la prensa española se dedica a comentar las excelentes relaciones entre Francia y España...

2. Gracias a la intervención de Francia los «seis» han aceptado de discutir de nuevo el caso de España en el próximo mes de enero. La verdad es que lo que se trata no es de tomar en consideración la adhesión de España, sino de una toma de *consideración*, que no es lo mismo.

3. Declaraciones del ministro de Finanzas (8-12-62): «... jamás se ha suscitado objeción de orden político para la entrada de España en la Comunidad europea...

» ... el milagro económico producido en Italia y en Francia pudiera muy bien producirse en España.»

Un ministro de Finanzas que a estas alturas crea en milagros, augura un pésimo porvenir para la economía española.

4. Los técnicos aconsejan que se levante industria, que se realicen reformas sociales, políticas, etc., y que no se acepte sobre el territorio español más industria extranjera que la

(Pasa a la página 2.)